This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HD WIDENER
HW JLIE Z

Digitized by Google

C
5443
866

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

RITUEL DES RITUELS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

RITUEL DES RITUELS

POUR LES PRONES DES DIMANCHES ET FÊTES,
L'ADMINISTRATION DU BAPTÊME,
DE LA PÉNITENCE, DE L'EUCHARISTIE, DE L'EXTRÊME-ONCTION
ET DU MARIAGE,

OU

RECUEIL DES ALLOCUTIONS DIFFÉRENTES POUR CES SAINTS ACTES,

TIRÉES DU RITUEL ROMAIN,
DE TOUS CEUX DE FRANCE, Y COMPRIS LA SAVOIE, DE BELGIQUE, DE SUISSE,
ET DE DEUX GRANDS OUVRAGES SUR LA MATIÈRE;

SUIVIES

D'ALLOCUTIONS POUR TOUTES CONSÉCRATIONS ET BÉNÉDICTIONS D'ÉGLISES, D'AUTELS, VÊTURES,
RELEVAILLES, CLOCHES, ENFANTS, CHEMINS DE FER, BATEAUX A VAPEUR,
VAISSEAUX, PONTS, ROUTES, HOSPICES, ÉCOLES, SALLES D'ASILE,
COUVENTS D'HOMMES ET DE FEMMES, ETABLISSEMENTS DE FRÈRES ET DE SŒURS,
MANUFACTURES, HALLES, MARCHÉS
ET TOUTES AUTRES FONDATIONS ANCIENNES ET ACTUELLES.

(Ces dernières allocutions, ne se trouvant dans aucun Rituel, ont été empruntées, avec leur permission,
aux évêques et aux prêtres les plus éminents de notre temps.)

PUBLIÉ
PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME SECOND.

2 VOL., PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, CHAUSSÉE DU MAINE, 127, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1866

Digitized by Google

C9443.866

SOMMAIRE

DES MATIERES DU TOME SECOND DU *RITUEL DES RITUELS.*

Instructions et Exhortations sur les exorcismes. col. 9

Instructions et Exhortations pour les Bénédictions. — Bénédiction des cloches. 50

Bénédiction des pèlerins après leur retour. 135

Essais d'Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique, des sacrements de Baptême, de l'Extrême-Onction et du Mariage, avec divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants ; et quelques exhortations pour les fiançailles; par un prêtre de l'Oratoire. 131

Essais d'Exhortations pour les états différents des malades, dont les Confesseurs et les fidèles peuvent se servir utilement quand ils se trouvent auprès d'eux, avec un recueil d'actes et d'aspirations pour l'agonie; par l'abbé Antoine Blanchard. 353

—

Discours et Allocutions prononcés à l'occasion de la bénédiction des chemins de fer, des canaux, des eaux, des édifices publics, etc.; par S. E. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux; Mgr Ræss, évêque de Strasbourg; Mgr Pie, évêque de Poitiers; Mgr Fayet, évêque d'Orléans; Mgr Landriot, évêque de la Rochelle et Saintes; Mgr Delalle, évêque de Rodez; Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 561

Discours et Allocutions prononcés dans les comices agricoles, les sociétés d'agriculture, et les congrès régionaux, par S. E. le cardinal Donnet et Mgr Landriot. 669

Discours et Instructions sur le culte de la très-sainte Vierge, pour la cérémonie du couronnement de Notre-Dame, l'inauguration de sa statue et la consécration de ses sanctuaires; par S. E. le cardinal Donnet et Mgr Pie. 779

Instruction synodale sur la papauté, trônant à Rome, et discours prononcés à l'occasion de la translation des reliques ou des honneurs rendus aux saints, par S. E. le cardinal Donnet, et NN. SS. Pie, Landriot, Jordany, évêque de Fréjus. 843

Discours et allocutions pour la bénédiction ou la consécration d'Eglises, de Chapelles, d'Autels et de Croix ; pour la pose de première pierre, pour l'inauguration d'Hospices, la bénédiction d'Abbesse, etc.; par S. E. le cardinal Donnet, NN. SS. Pie, Dupanloup, Landriot. 974

Discours et Instructions pour la Bénédiction des Cloches, des Clochers et des Orgues; par S. E. le cardinal Donnet et Mgr Landriot. 1123

Discours et allocutions pour les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou de Saint-François-Xavier, les cercles catholiques, les salles d'asile, les sociétés des crèches et celles des jeunes apprentis ; par Mgr le cardinal Donnet, NN. SS. Pie, Landriot. 1152

Discours pour les distributions des prix dans les établissements d'instruction publique, prononcés par S. E. le cardinal Donnet et Mgr Landriot. 1206

Discours et allocutions pour sujets divers, prononcés par S. E. le cardinal Donnet, NN. SS. Landriot, Pie, Jordany, Magnin, évêque d'Annecy. 1253

Avis de l'Editeur sur les Exhortations qui suivent. 1380

Exhortations pour l'administration des derniers Sacrements. 1380

AVIS DE L'EDITEUR SUR LE PLAN ET LA DISTRIBUTION DE CET OUVRAGE. 1403

Liste alphabétique des archevêchés, avec leurs évêchés suffragants. 1405

Liste alphabétique des évêchés où la langue française est en usage, avec l'indication de l'archevêché dont chaque évêché est suffragant. 1405

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY JAN 10 1945

Digitized by Google

LE

RITUEL DES RITUELS.

—

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS.

—

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS SUR LES EXORCISMES.

I. Rome. — (*Rituale Romanum Pauli V, Pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum et castigatum.*)

De exorcizandis obsessis a dæmonio.

1. Sacerdos, sive quivis alius legitimus Ecclesiæ minister (1), vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, prudentia, ac vitæ integritate præditus esse debet, qui non sua, sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate constanter et humiliter exsequatur. Hunc præterea maturæ ætatis esse decet, et non solum officio, sed etiam morum gravitate reverendum.

2. Ut igitur suo munere recte fungatur, cum alia multa sibi utilia documenta, quæ brevitatis gratia hoc loco prætermittuntur, ex probatis auctoribus, et ex usu noscere studeat, tum hæc pauca magis necessaria diligenter observabit.

3. In primis, ne facile credat (2) aliquem a dæmonio obsessum esse ; sed nota habeat ea signa, quibus obsessus dignoscitur ab iis qui vel atra bile, vel morbo aliquo laborant. Signa autem obsidentis dæmonis sunt : ignota lingua loqui pluribus verbis, vel loquentem intelligere ; distantia et occulta patefacere ; vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere ; et id genus alia, quæ cum plurima concurrunt, majora sunt indicia.

4. Hæc autem ut magis cognoscat, post unum aut alterum exorcismum interroget obsessum, quid senserit in animo, vel in corpore, ut sciat etiam ad quænam verba magis diaboli conturbentur, ut ea deinceps magis inculcet ac repetat.

5. Advertat quibus artibus ac deceptionidus utantur dæmones ad exorcistam decipiendum : solent enim ut plurimum fallaciter respondere, et difficile se manifestare, ut exorcista diu defatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonio vexatus.

Aliquando postquam sunt manifesti, abscondunt se, et relinquunt corpus quasi liberum ab omni molestia, ut infirmus putet se omnino esse liberatum ; sed cessare non debet exorcista, donec viderit signa liberationis.

Aliquando etiam dæmones ponunt quæcunque possunt impedimenta, ne infirmus se subjiciat exorcismis, vel conantur persuadere infirmitatem esse naturalem ; interdum in medio exorcismi faciunt dormire infirmum, et ei visionem aliquam ostendunt, subtrahendo se, ut infirmus liberatus videatur.

Aliqui ostendunt factum maleficium, et a quibus sit factum, et modum ad illud dissipandum ; sed caveat ne ob hoc ad magos, vel ad sagas, vel ad alios, quam ad Ecclesiæ ministros confugiat, aut ulla superstitione, aut alio modo illicito utatur.

Quandoque diabolus infirmum quiescere, et suscipere sanctissimam Eucharistiam permittit, ut discessisse videatur.

Denique innumerabiles sunt artes et fraudes diaboli ad decipiendum hominem, quibus ne fallatur, exorcista cautus esse debet.

6. Quare memor Dominum nostrum dixisse,

(1) Ut quis hac in re sit legitimus Ecclesiæ minister, non sufficit ut sit in ordine exorcistatus constitutus. A pluribus enim sæculis facultas exorcizandi obsessos clericis sublata fuit ob multa scandala quæ in dies oriebantur. Ad solos igitur episcopos spectat hanc facultatem et necessariam jurisdictionem iis conferre, quibus magis expedire eam conferri arbitrantur. Cum autem conceditur, quædam imponuntur regulæ sedulo servandæ quarum præcipuæ hæ sunt : 1° Exorcismi fieri debent in ecclesia, non ante ortum solis nec post ejus occasum, admissis tantum aliquibus probatæ vitæ sacerdotibus, expulso reliquo populo ; 2° Si mulier sit exorcizanda, ab ea distare debet exorcista quantum requirit modestia, et adesse insuper oportet plures ejus consanguineos et affines ; 3° Quam maxima cura removenda est omnis avaritiæ faut cupiditatis suspicio, nec quidquam ab exorcista accipiendum, etiam remunerationis causa ob onus susceptum ; 4° Utendum est Rituali Romano, rejectis quibuslibet precibus aut conjurationibus in ipso Rituali non contentis, et ab Ecclesia catholica non approbatis. (Note du Rituel de Rennes, 1839.)

(2) « Prudens exorcista, inquit Baruffaldo, illud in primis corde recogitabit a Spiritu sancto nobis traditum : *Qui cito credit, levis est corde* (Eccli. XIX). Ex centum enim corporibus quæ a dæmone obsessa dicuntur, vix duo erunt vere maleficiata ; et hæc, ut plurimum, erunt feminarum quæ pluribus morbis obnoxiæ esse solent, et fingunt se esse dæmoniacas, licet non sint. » *Ibidem.*

Digitized by Google

genus esse dæmoniorum, quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium (*Matth.* XVII, 20), hæc duo potissimum remedia ad impetrandum divinum auxilium, dæmonesque pellendos, exemplo SS. Patrum, quoad ejus fieri poterit, tum per se, tum per alios curet adhiberi.

7. In ecclesiam, si commode fieri potest, vel in alium religiosum et honestum locum seorsum a multitudine perductus energumenus exorcizetur; sed si fuerit ægrotus, vel persona nobilis, vel alia honesta de causa, in domo privata exorcizari poterit.

8. Admoneatur obsessus, si mente et corpore valeat, ut pro se oret Deum, ac jejunet, et sacra confessione et communione sæpius ad arbitrium sacerdotis se communiat; et dum exorcizatur, totum se colligat, et ad Deum convertat, ac firma fide salutem ab eo deposcat cum omni humilitate. Et cum vehementius vexatur, patienter sustineat, nihil diffidens de auxilio Dei.

Habeat præ manibus, vel in conspectu crucifixum. Reliquiæ quoque sanctorum, ubi haberi possint, decenter ac tuto colligatæ, et coopertæ, ad pectus, vel ad caput obsessi reverenter admoveantur; sed caveatur, ne res sacræ indigne tractentur, aut illis a dæmone ulla fiat injuria. Sanctissima vero Eucharistia super caput obsessi, aut aliter ejus corpori non admoveatur, ob irreverentiæ periculum.

9. Exorcista ne vagetur in multiloquio, aut supervacaneis vel curiosis interrogationibus, præsertim de rebus futuris et occultis, ad suum munus non pertinentibus; sed jubeat immundum spiritum tacere, et ad interrogata tantum respondere: neque ei credatur, si dæmon simularet se esse animam alicujus sancti, vel defuncti, vel angelum bonum.

10. Necessariæ vero interrogationes sunt ut de numero et nomine spirituum obsidentium, de tempore quo ingressi sunt, de causa, et aliis hujusmodi. Cæteras autem dæmonis nugas, risus et ineptias exorcista cohibeat, aut contemnat, et circumstantes, qui pauci esse debent, admoneat ne hæc curent, neque ipsi interrogent obsessum; sed potius humiliter et enixe Deum pro eo precentur.

11. Exorcismos vero faciat ac legat cum imperio, et auctoritate, magna fide, et humilitate, atque fervore; et cum viderit spiritum valde torqueri, tunc magis instet et urgeat: et quoties viderit obsessum in aliqua corporis parte commoveri, aut pungi, aut tumorem alicubi apparere, ibi faciat signum crucis, et aqua benedicta aspergat, quam exorcizando in promptu habeat.

12. Observet etiam ad quæ verba dæmones magis contremiscant, et ea sæpius repetat; et quando pervenerit ad comminationem, eam iterum et sæpius proferat, semper pœnam augendo; ac si videat se proficere, in ipsa perseveret, per duas, tres, quatuor horas, et amplius, prout poterit, donec victoriam consequatur.

13. Caveat proinde exorcista ne ullam medicinam infirmo vel obsesso præbeat, aut suadeat; sed hanc curam medicis relinquat.

14. Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas personas, quæ obsessam teneant, dum exagitatur a dæmonio, quæ quidem personæ sint patienti, si fieri potest, cognatione proximæ: atque honestatis memor, exorcista caveat ne quid dicat vel faciat, quod sibi aut aliis occasio esse possit pravæ cogitationis.

15. Dum exorcizat, utatur sacræ Scripturæ verbis potius quam suis, aut alienis; jubeatque dæmonem dicere, an detineatur in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa, vel instrumenta, quæ si obsessus ore sumpserit, evomat, vel si alibi extra corpus fuerint, ea revelet, et inventa comburantur. Moneatur etiam obsessus ut tentationes suas omnes exorcistæ patefaciat.

16. Si vero obsessus liberatus fuerit, moneatur ut diligenter sibi caveat a peccatis, ne occasionem dæmoni præbeat in ipsum revertendi, ne fiant novissima hominis illius pejora prioribus.

Itaque sacerdos, sive alius exorcista, rite confessus, aut saltem corde peccata sua detestans, peracto, si commode fieri potest, SS. Missæ sacrificio, divinoque auxilio piis precibus implorato, superpelliceo et stola violacea, cujus extrema pars ad obsessi collum circumponatur, indutus, et coram se habens obsessum ligatum, si fuerit periculum, eum, se, et astantes communiat signo crucis, et aspergat aqua benedicta, et genibus flexis, aliis respondentibus, dicat litanias ordinarias usque ad preces exclusive (*ut in Breviario*).

In fine Ant. Ne reminiscaris, Domine, delicta nostra, vel parentum nostrorum, neque vindictam sumas de peccatis nostris; etc. (*Voir* les Prières liturgiques dans le Rituel diocésain.)

II. PARIS.—(Le Rituel de 1697 reproduit les instructions latines du Rituel Romain. Nous extrayons ce qui suit du Rituel de Paris de 1839, grand in-4°.)

De exorcizandis energumenis, seu a dæmone vexatis.

Multos a dæmone vexatos, dum Christus mortalem in terris vitam ageret, passim in Evangelio legitur; atque his etiam temporibus viventium hominum corpora, Deo sic permittente, a spiritu nequam occupari atque exagitari posse, res est omnino extra dubium posita (1). In quo tamen ab errore, fallacia et mendacio summopere cavendum est. Nec enim defuerunt, qui, ut Ecclesiam ipsiusque ministros illuderent, probrosam illam ac miseram servitutem, dæmoniacæ possessionis imitatione, insidiose simulaverint. Alii, sinceri quidem, sed nimium creduli, corporis aut etiam mentis infirmitate

(1) Vide Bossuet, *Elév. sur les Myst.* 23, Sem. 5e Elév. *Médit. sur l'Evang. La Cène*, 1re part. 69e jour; et deux *Sermons sur les Démons*, pour le 1er Dim. de Carême. Item Bened. XIV, *De serv. Dei beatific. et canoniz.* lib. III, cap. 50, n. 9, et cap. 51, n. 1 et seq.

Digitized by Google

decepti, tenebrarum spiritui falso tribuunt quos in corpore experiuntur motus insolitos, existimantque non esse naturales effectus quorum causa ignoratur. Vanos profecto, hæreticisque et impiis ridendos, in hujusmodi personas exorcismos adhiberet Ecclesiæ minister.

Itaque, ut fallaciæ ac mendacio præcludatur omnis aditus, energumenorum, si qui fortasse tales videantur, examen ac disquisitionem nobis reservamus; ac prohibemus ne quis, sive sæcularis sive regularis presbyter ullum super quascunque personas exorcismum injussu nostro adhibeat.

Cum autem grave ac periculosum sit exorcistæ munus, utpote cui res sit cum dæmone, humani generis hoste callidissimo, sacerdos, seu quivis alius minister qui energumenos exorcizandi licentiam acceperit, ea qua par est pietate ac morum integritate præditus esse debet; qui, non sua, sed divina fretus virtute, et ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam arduum opus ex charitate constanter atque humiliter exsequatur.

Ante omnia suam ab omni peccato conscientiam emundare studeat; Spiritus sancti auxilium fervida prece imploret. Intentionem habeat rectam et sanctam, sublevandi scilicet proximi, divinæque gloriæ illustrandæ. Talis denique sit fidei magnitudine ac virtutum splendore, cui *spiritus nequam* dicere non ausit, ut olim Judæis exorcistis: *Jesum novi, et Paulum scio; tu autem quis es?* (*Act.* XIX, 13, 15.)

Porro ut exorcista recte suo munere fungatur, hæc diligenter observabit.

Imprimis non facile credat aliquem a dæmone possessum esse; sed nota habeat ea signa, quibus energumenus dignoscitur ab iis qui vel atra bile vel morbo aliquo laborant.

Signa autem energumeni sunt: 1° ignota lingua loqui, idque maxime longa serie verborum quæ prævideri non potuerint; vel, ita loquentem intelligere; 2° distantia et occulta patefacere; 3° vires supra naturam ostendere; et id genus alia, quæ cum plurima concurrunt, majoris momenti sunt indicia.

Deinde, post unum aut alterum exorcismum interroget energumenum, quid senserit in animo vel in corpore: ut sciat quænam ad verba dæmones magis contremiscant, eaque magis deinceps inculcet atque ingeminet.

Advertat quibus artibus ac deceptionibus utantur dæmones ad exorcistam decipiendum; solent enim, ut plurimum, fallaciter respondere, et difficile se manifestare, ut exorcista diu defatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonio vexatus.

Aliquando, postquam sunt manifestati, abscondunt se, et corpus relinquunt, quasi liberum ab omni molestia, ut infirmus putet se omnino liberatum esse: sed cessare non debet exorcista, donec liberationis signa viderit.

Aliquando etiam dæmones ponunt quæcunque possunt impedimenta, ne exorcismis se subjiciat infirmus; vel persuadere conantur naturalem esse infirmitatem.

Interdum in medio exorcismi gravem infirmo soporem immittunt, eique immisso aliquo phantasmate illudunt, subtrahendo se, ut infirmus liberatus videatur.

Aliqui ostendunt factum maleficium, et a quibus sit factum, et modum ad illud dissipandum; sed caveat energumenus ne propter hoc ad magos, vel ad alios quam ad Ecclesiæ ministros confugiat, nec ulla superstitione aut alio modo illicito utatur.

Quandoque diabolus infirmum quiescere, et suscipere sanctissimam Eucharistiam sinit, ut discessisse videatur.

Denique innumerabiles sunt dæmonis artes et fraudes ad decipiendum hominem; quibus ne fallatur exorcista, cautum esse hunc oportet.

Quare, memor Dominici effati: *Genus* est *dæmoniorum* quod *non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (*Matth.* XVII, 20), hæc duo potissimum remedia ad impetrandum divinum auxilium, dæmonesque pellendos, exemplo sanctorum Patrum, quoad ejus fieri poterit, tum per se adhibeat, tum per alios curet adhiberi.

In ecclesiam, si commode fieri possit, vel in alium religiosum et honestum locum seorsim a multitudine perductus, præsentibusque duntaxat paucis viris probis, præsertim vero ecclesiasticis, de speciali nostra licentia, et non aliter, energumenus exorcizetur.

Admoneatur energumenus, si mente et corpore valeat, ut pro se Deum oret, jejunet, peccatorum confessione et corporis Christi communione sæpius, de consilio sacerdotis, se communiat; dumque exorcizatur, totum se colligat, et ad Deum convertat, ac firma fide salutem ab eo deposcat cum omni humilitate. Et cum vehementius vexatur, patienter sustineat, nihil diffidens de auxilio Dei.

Habeat præ manibus, vel in conspectu, crucifixi Domini Jesu effigiem. Sanctorum etiam reliquiæ, ubi haberi possunt, decenter ac tuto colligatæ et coopertæ, ad pectus vel ad caput energumeni reverenter admoveantur; sed caveat exorcista ne res sacræ indigne tractentur, aut illis a dæmone ulla fiat injuria.

Sanctissima vero Eucharistia super caput energumeni, aut aliter ejus corpori non admoveatur, ob irreverentiæ periculum.

Exorcista ne vagetur in multiloquio, aut supervacaneis vel curiosis interrogationibus, præsertim de rebus futuris et occultis, ad suum munus non pertinentibus; sed jubeat immundum spiritum tacere, et ad interrogata tantum respondere. Neque ei credatur, si dæmon simulet se esse animam alicujus sancti, vel defuncti, vel angelum bonum.

Necessariæ vero interrogationes sunt, ut de numero et nomine spirituum vexantium, de tempore quo ingressi sunt, de causa, et aliis hujusmodi inquiratur. Cæteras autem dæmonis nugas, risus et ineptias exorcista cohibeat aut contemnat; et astantes admo-

Digitized by Google

neat ne his moveantur, neque ipsi interrogent energumenum, sed potius humiliter et enixe Deum pro illo deprecentur.

Exorcismos autem pronuntiet cum imperio et auctoritate, magna fide et humilitate atque fervore ; et cum viderit spiritum valde torqueri, tunc magis instet et urgeat. Quoties viderit energumenum in aliqua corporis parte commoveri aut pungi, ibi signum crucis exprimat, et aquam benedictam inspergat, quam idcirco semper in promptu habeat.

Iis potissimum verbis insistat, quæ dæmonem magis conturbare visa fuerint ; et quando pervenerit ad comminationem, eam iterum et sæpius proferat, pœnam semper augendo : ac si videat proficere, in ipsa perseveret per duas, tres, quatuor horas, et amplius, prout poterit, donec victoriam consequatur.

Cæterum caveat exorcista ne ullam medicinam infirmo vel obsesso præbeat aut suadeat, sed curam hanc medicis relinquat.

Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas mulieres a nobis facultatem habentes, quæ energumenam teneant, dum exagitatur a dæmonio ; quæ quidem personæ sint mulieri possessæ, si fieri possit, cognatione proximæ ; atque honestatis memor exorcista caveat ne quid dicat vel faciat, quod sibi aut aliis pravæ cogitationis esse possit occasio.

Jubeat dæmonem dicere an detineatur in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa vel instrumenta : quæ si energumenus ore sumpserit, evomat ; vel si alibi extra corpus fuerint, ea revelet, et inventa comburantur.

Quod si tandem liberatus fuerit energumenus, moneatur ut diligenter sibi caveat a peccatis, ne occasionem dæmoni præbeat in ipsum revertendi, sicque *fiant novissima illius pejora prioribus* (*Luc.* xi, 26).

Quando autem D. archiepiscopus energumeni exorcizandi potestatem fecerit alicui sacerdoti, hic adhibeat preces et exorcismos, qui in Rituali Romano, vel in Rituali Parisiensi, anno 1697 aut deinceps edito, habentur.

III. Amiens. — (Rituel de 1784, in-4°.)

Instruction sur les exorcismes.

Commune avec les Rituels d'Angers (1828 et 1849) ; d'Evreux (de 1741) ; de Limoges(1783) ; de Luçon (1828) ; de Montauban(1785) ; de Poitiers (1697) ; de La Rochelle (1829) ; de Troyes (1768 et 1847).

L'exorcisme est une cérémonie qu'on emploie pour conjurer les démons, et les chasser des créatures dont ils prétendent abuser. Jésus-Christ en a donné le pouvoir à son Eglise en la personne de ses apôtres, et les démons ont souvent été contraints de le reconnaître, et d'en donner des preuves sensibles et convaincantes.

L'Eglise communique la puissance d'exorciser à ceux de ses ministres auxquels elle donne l'ordre d'exorciste ; cependant comme cette fonction demande beaucoup de maturité, de prudence et de sainteté, l'exercice en est ordinairement réservé aux prêtres, qui ne peuvent même exorciser les énergumènes, non plus que les lieux qui seraient infestés des malins esprits, sans une commission spéciale et expresse de l'évêque.

On ne peut nier que le démon ne puisse encore posséder des hommes vivants, comme il le fit dans le temps de la mission de Jésus-Christ, et pendant les premiers siècles de l'Eglise ; mais aussi est-il vrai de dire qu'on ne doit croire les personnes qui se disent possédées ou obsédées qu'après un mûr examen. On a vu quelquefois des gens imposer à l'Eglise et à ses ministres, en feignant en eux cet état tout humiliant qu'il est, et imitant par malice les agitations extraordinaires que produit le démon dans ceux qu'il possède ; d'autres plus sincères, mais crédules et trompés par certaines maladies, ou par la faiblesse de leur esprit, attribuent faussement à l'esprit de ténèbres des effets extraordinaires, mais purement naturels, qu'ils éprouvent en eux, et dont la cause leur est inconnue. On conçoit assez qu'on ne pourrait, sans scandale, exorciser ces sortes de personnes, puisque les exorcismes que l'Eglise emploierait sur elles, ne pouvant y produire aucun effet, seraient infailliblement exposés à la raillerie des libertins et des hérétiques. On ne doit pas être moins en garde contre la tromperie et l'illusion à l'égard des maisons, ou autres lieux qu'on prétendrait être infestés des malins esprits ; c'est pourquoi, pour éviter toute surprise, nous nous réservons à nous-même et à nos vicaires généraux, l'examen tant de ces personnes que de ces sortes de lieux ou maisons ; et nous défendons à tous prêtres et à tous ecclésiastiques dans les ordres sacrés ou non, séculiers ou réguliers, sous peine de suspense, de faire les exorcismes suivants ou autres semblables, tant sur les personnes que sur les maisons, et les lieux qu'on croirait infestés par les démons, sans notre permission ou celle de nos vicaires généraux.

Nous croyons devoir rapporter ici sans presque y rien ajouter, ce qui est marqué dans plusieurs anciens Rituels, au sujet des exorcismes. Les règles qui y sont prescrites sont très-sages et très-instructives, et on aura soin de s'y conformer dans les occasions.

« Sacerdos seu quivis alius legitimus Ecclesiæ minister, vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, prudentia ac vitæ integritate præditus esse debet : qui non sua sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate constanter et humiliter exsequatur : hunc præterea maturæ ætatis esse decet, et non solum officio, sed etiam morum gravitate reverendum...»

(*Le reste comme au Rituel romain.*)

IV. Arras. — (Rituel de 1826, grand in-4°.)

Digitized by Google

De exorcismis.

Nullatenus dubitandum est, quin Christus Ecclesiæ suæ reliquerit potestatem diaboli superbiam coercendi : juxta illud, *Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones, et super omnem virtutem inimici* (*Luc.* x, 19). In quem usum etiam hodie solemniter ordinantur exorcistæ, quibus tribuitur potestas ejiciendi dæmones de corporibus obsessis.

Quod autem hujus potestatis usus non semper suum habeat effectum, id mirum esse non debet, neque propterea potestas illa in dubium est revocanda. Primo quia ex parte exorcizantis potest esse defectus : ut si officium illud aggrediatur, non divina, sed veluti propria virtute fretus, aut absque præparatione, intentione et fiducia requisitis. Nam et Christus apostolis rogantibus, quare dæmonium ejicere non potuissent, respondit, *propter incredulitatem vestram* (*Matth.* xvii, 19). Secundo idem potest contingere ex parte illius qui exorcizatur : puta quia vel Dei providentiæ non satis se committit, vel conscientiam habet gravatam aliquo peccato mortali. Tertio, licet ex parte utriusque omnia recte se habeant, nonnunquam tamen expedit saluti illius qui affligitur, ut in tentatione seu afflictione permaneat, et manum Omnipotentis patienter ferat, sicut expediens erat Apostolo ab angelo Satanæ non liberari.

Denique fieri potest, ut malum quod quis patitur non ex incantationibus et maleficiis seu arte dæmonum, sed ex complexione naturali, aut veneni intoxicatione, aut alia simili, etsi acutissima causa, naturæ tamen ordinem non excedente, contractum sit.

Proptereaque summopere solliciti sint pastores, ut populum, ad faciliorem de maleficiis opinionem, seu credulitatem pronum, subinde moneant ne morbos hominum, aut animalium, vel damna possessionibus, seu bonis suis obvenientia, statim incantationibus et maleficiis imputet, simulque edoceant graviter eos delinquere qui homines præsertim rudiores, id passim existimantes, in ista opinione vel relinquunt, vel quod deterius est, confirmant.

De iis quæ ab exorcista observari debent.

Ut tollatur omnis cujuslibet exorcismi super energumenos temere usurpandi locus, nullus etiam pastor illum cuiquam adhibeat, nisi consulto prius episcopo, aut vicario generali, ab ipsisque ad id speciali facultate obtenta.

Cum exorcistæ munus grave omnino sit ac periculosum, ut pote cui cum dæmone, callidissimo ac obstinatissimo hominis hoste, negotium intercedat : sacerdos, seu quivis alius legitimus Ecclesiæ minister, vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, ac vitæ integritate præditus esse debet; qui, non sua, sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate, constanter et humiliter exequatur. Hunc præterea maturæ ætatis esse debet et non olum officio, seu etiam morum gravitate reverendum; talem denique qui dæmonem e corde suo prius ejecerit, quam eum ab alieno corpore expellere conetur.

Quare ante omnia conscientiam suam ab omni prorsus peccati inquinamento emundare studeat; Spiritus sancti imploret auxilium ferventi prece, memor *genus* esse *dæmoniorum, quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (*Matth.* xvii, 20). Hæc duo potissimum remedia ad impetrandum divinum auxilium, dæmonesque pellendos, exemplo sanctorum Patrum, quantum fieri poterit, tum per se, tum per alios curet adhiberi : intentionem habeat rectam et sanctam, ut opus istud, non ex quæstus aut gloriæ cupiditate, sed ex charitate ad levandum proximum, et ex religione ad illustrandam Dei gloriam, aggrediatur.

Antequam ad exorcismum se accingat, de obsessi hominis vita, conditione, tentationibus, aliisque, sive animi, sive corporis affectionibus inquirat, ut tanto melius ei consulere possit.

Cæterum non facile credat aliquem a dæmone obsessum esse. sed prius cum medicis ac prudentibus consulat, num infirmitas non sit naturalis. In quem usum nosse convenit signa quibus obsessus dignoscitur ab iis qui vel atra bile, vel morbo aliquo ex complexione naturali, aut veneni intoxicatione laborant.

Signa autem dæmonis obsidentis sunt, ignota lingua loqui, vel loquentem intelligere, distantia et occulta patefacere; vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere, et id genus alia. Huc juvabit, si infirmo applicentur sacræ reliquiæ, sanctorum imagines : si in ejus cibo et potu misceatur aqua benedicta, vel sal consecratum, ipso præsertim nesciente. Frequenter enim compertum est, dæmones exhorrere præsentiam earum rerum, quæ per verbum Dei, et orationem sanctificatæ, energumenorum corporibus applicantur.

Observandum etiam, quibus artibus utantur dæmones ad exorcistam decipiendum. Solent enim ambigue respondere, et difficile se manifestare, ut exorcista diu defatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonibus vexatus. Interdum postquam sunt manifesti, abscondunt se, et relinquunt infirmum quasi ab omni molestia liberum. Interdum etiam ponunt quæcunque possunt impedimenta, ne infirmus subjiciat se exorcismis. Aliquando vero ostendunt factum maleficium, et a quibus sit factum, et modum ad illud dissipandum; sed caveat infirmus, ne ob hoc ad magos, vel ad sagas, aut ad alios quam Ecclesiæ ministros, confugiat, vel ulla superstitione, aut modo illicito utatur.

Caveat insuper exorcista ne medicinam ullam infirmo seu obsesso præbeat, aut suadeat : sed hanc curam medicis relinquat.

In ecclesia, seu alio religioso loco, seclusa curiosorum multitudine, advocatis autem seu introductis prudentibus ac devotis personis, præsertim vero ecclesiasticis, ex li-

Digitized by Google

centia speciali DD. episcopi, aut vicarii ejus generalis, exorcizetur energumenus. Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas mulieres, a DD. episcopo aut vicario ejus generali etiam facultatem habentes, energumenæ, si fieri potest, cognatione proximas, quæ ipsam teneant dum exagitatur a dæmone; atque honestatis memor exorcista, caveat ne quid dicat vel faciat, quod sibi vel aliis occasio esse possit pravæ cogitationis.

Inter exorcizandum nihil dicat aut faciat, a pietate, gravitate aut honestate quoquo modo alienum; ab omnique curiosa interrogatione abstineat. Necessariæ vero interrogationes sunt, ut de numero et nomine spirituum vexantium, de tempore quo ingressi sunt, de causa et aliis hujusmodi inquirat. Jubeat dæmonem dicere, an detineatur in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa, vel instrumenta: quæ si energumenus ore sumpserit, evomat; vel si alibi extra corpus fuerint, ea revelet, et inventa comburantur.

Immundum spiritum nimis loquacem tacere jubeat, et ad interrogata tantum respondere; ejusque nugas, risus, ineptias, futurorum prædictiones, revelationes occultorum, cæteraque hujusmodi cohibeat, vel contemnat, nihil interrumpens eorum quæ agit; sed cum imperio, auctoritate, et magna cum fiducia opus incœptum peragat, juxta præscriptam in exorcismo formulam.

Sed neque fides illi adhibenda, quidquid fortassis garrire voluerit, de statu præsentis aut futuræ Ecclesiæ, de virtutibus, de vitiis, etc., quidquid præterea de remediis etiam bonis et salutaribus suggerat, nequaquam credatur, aut pareatur tali admonitori, qui in angelum lucis transformare se solet, ut occulte decipiat: adeo ut nulla illius sive promittentis, sive comminantis, sive nocentis ratio haberi debeat. Et hic quidem contemptus dici non potest quam vehementer spiritum superbum torqueat, quando fuerit cum magna et vera in Deum fiducia conjunctus. Denique nihil cum dæmone loquatur, vel agat exorcista, nisi per vim et imperium, sicut exorcismus postulat, et de his tantum rebus quæ ad ejectionem illius utiles fuerint, seu necessariæ.

Cum viderit spiritum valde torqueri, tunc magis instet et premat; et quoties viderit obsessum in aliqua parte corporis commoveri, aut tumorem alicubi apparere, ibi (nisi honestas impediat) pollice signum crucis imprimat et aquam benedictam aspergat.

Observet etiam, ad quæ verba dæmones magis contremiscant, eaque iterum ac sæpius repetat: non quidem materialiter, velut in ipsis verbis aut signis, eorumque multiplicatione, præcipuam vim constituendo; sed ita ut ad rem significatam cogitatio transferatur.

Crucis signo ubique et semper licebit uti, sed reverenter et cum attentione rei signatæ, hoc est, passionis et mortis Christi. Cujus quidem passionis tanta virtus est, ut vel umbra, et quælibet ejus imago (quæ tamen cum attentione et reverentia ad Christi mortem repræsentandam legitime adhibetur) magnam vim habeat, ut afferat homini fiduciam et protectionem, diabolo autem terrorem incutiat, eumque in fugam agat.

Habeat ergo obsessus præ manibus, vel in conspectu, imaginem crucifixi, ad quem, dum exorcizatur, se convertat, salutem firma fide deposcens, atque ipse sæpe signaculo crucis se muniat.

Licet autem et aquam benedictam, aut cereos benedictos et similia, quæ ad fugandos dæmones eorumque malitiam cohibendam ab Ecclesia consecrantur, religiose et confidenter adhibere, vel etiam inde aspergere pecora, vel stabulum aut pabulum, arbores, vineas, agros, et similia; nam in consecratione aquæ, hoc ab Ecclesia petitur, ut ubi aspersa fuerit, dæmones et morbos expellat. Dum enim Ecclesia ista parat, simul in isto ritu consecrationis, exponit usum, ad quem adhiberi possint vel debeant: efficaciam autem a Deo suis impetrat precibus.

Reliquiæ quoque sanctorum, ubi haberi possunt, convenienter admovebuntur ad pectus vel caput obsessi, decenter ac tuto colligatæ et coopertæ, ne aliqua fiat eis injuria. Sanctissima vero Eucharistia, recte quidem ostendetur energumeno; sed super ejus caput, nec aliter ejus corpori admovebitur, ob irreverentiæ periculum.

Formulas exorcismorum non sibi temerarie fingat, nec peregrinas accersat exorcista: sed iis utatur, quæ ab Ecclesia in usum receptæ sunt, et a veteribus usitatæ. Quod quidem merito observatur, propter formularios illos, qui diversas exorcizandi formulas hinc inde conquirunt: et si per unam non succedunt, subinde aliam atque aliam adhibent, ac si in forma ipsa principalis virtus consisteret; cum multo major sollicitudo esse debeat, de pietate et præparatione animi ad orandum, quam de verbis quibus orari debeat.

Unde rejiciendi sunt illi exorcismi, in quibus vel sunt inscripti caracteres ignoti, et nomina barbara, vel immiscentur vanæ cæremoniæ et ritus, ab ecclesiastica consuetudine alieni, tametsi (quæ est diaboli fraudulenta illusio) etiam istis dæmon cedere videatur. Proinde non est titulis illis confidendum, qui exorcismis quibusdam præfiguntur, *probatum vel expertum est*, etc. Nam in hisce rebus non tam ab experientia, quam a regulis fidei, et consuetudine Ecclesiæ sumendum est judicium.

Quod autem prolixæ preces in exorcismorum formulis congeruntur, id eo fine factum est, ut vel omnibus, vel earum aliquibus quas maluerit exorcista, utatur, juxta temporis et aliarum circumstantiarum rationem.

Si ad primos conatus liberatio non obtineatur, actio iteranda est, ac pluribus diebus constanti animo repetenda. Quod si, tentatis omnibus, effectus non obtineatur, secretis Dei judiciis causa ejus rei ascribenda, qui novit quando et quomodo utile sit homini a tentationibus inimici liberari, vel in iisdem permanere. Nec enim necesse est ex-

Digitized by Google

orcismis suam semper adesse virtutem in dæmonibus ejiciendis, quos, ut ante dictum est, ne Apostoli quidem perpetuo ejecerunt (*Matth.* XVII et *Marc.* XIX).

Quod si tandem exorcista liberationem obsessi fuerit consecutus, caveat ne de felici successu infletur ad gloriam, sed liberatum Deo soli, non sibi referre gratiam doceat, moneatque ut diligentius sibi caveat a peccatis, eorumque occasiones devitet, ne dæmoni regressum aperiat, fiantque novissima illius pejora prioribus.

De iis quorum admonendi sunt, qui a dæmone affliguntur.

Moneantur imprimis, qui dæmonum arte et maleficiis vexantur, ut sese ad patientiam componant, et divinæ voluntati se fideliter subdant, etiam ad graviora ferenda, si suæ saluti ita expediat, et benignissimo Domino ita videatur, nihil interim de ejus auxilio diffidentes.

Moneantur ut de peccatis suis (propter quæ homines, diaboli servituti misere subjiciuntur) serio doleant, plene confiteantur, atque ita rite præparati, sacram Eucharistiam religiose frequentent, cum tota sua familia. Ad hæc eleemosynis, jejuniis et orationibus diligenter insistant.

Ut detrimenta quæ sive in se, sive in suis rebus patiuntur, non rejiciant in suos proximos, nunc istum, nunc alium in suspicionem maleficii trahendo; nec aures præbeant vanis hominibus, qui nescio quibus superstitiosis indiciis nituntur ad notitiam auctoris, perpetrati maleficii pervenire : per hoc enim dæmonis illusionibus magis exponuntur, qui talibus fidunt indiciis, et iniquis suspicionibus capiuntur erga homines plerumque innoxios, cum gravi injuria proximi, et suarum animarum detrimento; sed peccatis suis imputent, propter quæ sibi persuadeant a Deo hanc afflictionem sibi immitti, juxta illud prophetæ : *Omnia quæ fecisti nobis, Domine, in vero judicio fecisti, quia peccavimus tibi.* Et sanctus Job suarum possessionum detrimenta, non Sabæorum malitiæ ascripsit, qui eas abstulerant, sed divinæ Providentiæ, quæ justis de causis istam afflictionem in sanctum virum direxerat. Unde dicebat : *Dominus dedit, Dominus abstulit: sit nomen Domini benedictum.*

Cum autem hodie multi occultis erroribus, hæresibus aut etiam superstitionibus contra fidei veritatem impliciti teneantur, et his de causis dæmonum illusionibus magis reddantur obnoxii, examinentur diligenter, hi qui ejusmodi molestiis in se vel in suis rebus affliguntur, de rebus fidei; et si simpliciores sint et doctrinæ minus capaces, saltem instruantur præcipuis religionis Christianæ rudimentis.

V. Auch, archevêché. — (*Rituel de* 1751, in-4°).

Instruction sur les exorcismes.

L'exorcisme est une cérémonie par laquelle les ministres de l'Eglise commandent avec autorité aux démons de laisser en liberté les personnes dont ils possèdent ou obsèdent les corps, et de se retirer des autres créatures, dont les esprits malins abusent quelquefois par la permission de Dieu.

Il y a deux excès à éviter au sujet des exorcismes. Le premier serait d'oser regarder cette cérémonie comme inutile, parce qu'on s'imaginerait que tout est fabuleux dans les opérations qui sont attribuées au démon. Il est parlé si souvent dans la sainte Ecriture de la délivrance miraculeuse d'un grand nombre de possédés, qu'on ne peut douter qu'il n'y ait eu de vraies possessions, et que les esprits de ténèbres n'aient agi autrefois sur les hommes mêmes d'une manière extraordinaire et surprenante. Et quoique depuis que Jésus-Christ a vaincu par sa croix les puissances de l'enfer, et que la foi en cet adorable Sauveur s'est répandue dans le monde, les exemples de ces effets prodigieux soient devenus plus rares; cependant, comme il est indubitable qu'il a accordé à ses disciples le pouvoir de chasser les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient* (*Marc.* XVI), on doit reconnaître que depuis sa mort, ces esprits malins ont encore, par la permission divine, quelque pouvoir sur les corps, et que non-seulement il peut y avoir, mais qu'il y a même quelque fois des personnes qui en sont véritablement possédées.

L'autre excès consiste dans une crédulité puérile, qui fait prendre pour signe de vraie possession, ou obsession, ou en général pour opération diabolique, des effets qui ne surpassent point le pouvoir des hommes, ou qui sont des suites des lois des mouvements dans les maladies, etc.

Il est aisé de voir que cette trop grande crédulité pourrait occasionner de tristes abus dans l'exercice des exorcismes de l'Eglise. Pour les prévenir, et pour que l'autorité sainte que les ministres de Jésus-Christ ont reçue de chasser les démons, ne soit pas exposée au mépris des hérétiques, et aux railleries des libertins, l'Eglise veut que lorsqu'une personne est soupçonnée d'être possédée du démon, on en laisse le jugement à l'évêque, et qu'on lui découvre les signes de la possession qu'on aura remarqués, afin qu'après avoir examiné si elle est véritable, il donne à quelque ecclésiastique la commission d'en faire l'exorcisme, et lui marque la conduite qu'il doit garder dans une action si difficile; et c'est conformément à cette règle qu'il est défendu à tous prêtres et autres ecclésiastiques d'entreprendre d'exorciser aucune personne soupçonnée d'obsession ou possession du démon, qu'après en avoir obtenu la permission de Mgr l'archevêque ou évêque.

Sur quoi il faut observer qu'on ne doit pas croire facilement qu'une personne soit possédée du démon, parce qu'on aperçoit en en elle quelque chose de surprenant et d'extraordinaire. L'insensibilité dans quelque partie du corps, les contorsions des membres, le roulement des yeux, l'extension de la langue, l'enflure de la gorge ou du

Digitized by Google

ventre, les cris effroyables, et d'autres actions semblables, ne convainquent pas absolument que quelqu'un est possédé. C'est pourquoi l'Eglise demande d'autres signes pour juger de la vérité de la possession ; ceux-là pouvant venir de l'artifice de certaines personnes que l'intérêt ou la vanité portent à contrefaire les possédés, ou être causés par la mélancolie, ou par quelqu'autre maladie, principalement par celles qui surviennent quelquefois aux femmes.

Ainsi pour discerner les véritables possessions des fausses, et éviter les fourberies qui peuvent se faire en cette matière, il faut d'abord s'informer soigneusement de la conduite et des mœurs de la personne soupçonnée de possession, de la qualité de son esprit et de ses maladies, et user de toutes les précautions possibles pour n'y être pas trompé.

Les marques les plus ordinaires par lesquelles l'Eglise a coutume de juger qu'une personne tourmentée de l'esprit malin, en est véritablement possédée, sont, si elle déclare les choses secrètes, si elle découvre ce qui se passe dans l'imagination des autres, et ce qui se fait dans les lieux éloignés, si elle entend les langues qui lui étaient inconnues, si elle parle des sciences qu'elle n'a jamais apprises, si son corps est suspendu quelque temps en l'air, si elle fait des efforts ou des actions qui surpassent les forces naturelles, etc. Ces effets et autres semblables, surtout s'ils sont en grand nombre dans une même personne, doivent être regardés comme les preuves d'une véritable possession.

C'est Jésus-Christ, qui étant venu pour réparer les maux causés par le péché, a donné à l'Eglise la puissance d'arrêter par la vertu de son saint nom, le pouvoir du démon sur les créatures; et l'Eglise communique cette puissance à ceux de ses ministres à qui elle donne l'ordre d'exorciste.

Quoique l'Eglise se soit quelquefois servie de jeunes enfants pour exorciser les énergumènes, ou possédés du démon, afin d'humilier davantage cet esprit superbe, il convient néanmoins que l'exorciste soit d'un âge mûr, et qu'il soit respectable, non-seulement par son office, mais aussi par la gravité de ses mœurs.

Le prêtre, ou autre ministre de l'Eglise, qui est commis pour exorciser ceux qui sont possédés, ne doit entreprendre d'exercer ce ministère, qu'avec un parfait désintéressement, et par un pur motif de charité ; et qu'après s'y être préparé par la prière, le jeûne, la défiance de lui-même, et une parfaite confiance en la puissance et la bonté de Dieu. Il doit surtout pendant les exorcismes, se conduire avec toute l'humilité, la patience, la modestie, la prudence et la pureté de cœur possibles; afin de confondre l'orgueil, les insultes, les bouffonneries, la malice et l'impiété du démon.

Il faut qu'il tâche d'abord de reconnaître quel est l'ennemi qu'il a à combattre ; et pour ce sujet, à l'exemple de Notre-Seigneur, il doit commander au démon de dire son nom, combien il y a de temps qu'il possède cette personne, la cause de cette possession ; s'il y a plusieurs autres démons avec lui, etc., et l'obliger de répondre précisément aux questions qu'il lui fait, sans lui permettre de s'étendre en de longs discours, quand même ils paraîtraient remplis de piété et d'édification.

L'exorciste doit aussi de sa part éviter d'entrer dans aucune conférence avec le démon, en lui demandant des choses curieuses qui ne regardent pas son ministère. Il ne doit pas non plus souffrir que les assistants lui fassent de semblables questions inutiles, qui ne serviraient qu'à consumer le temps, prolonger la vexation du possédé, et causer quelquefois des scandales et des murmures fâcheux contre l'autorité de l'Eglise. Il les exhortera donc plutôt de prier Dieu avec ferveur et avec humilité pour le possédé.

Il doit commander au démon de déclarer, s'il est retenu dans ce corps par art magique, et par quelques charmes et instruments de maléfices : au cas que le possédé ait pris ces maléfices par la bouche, l'exorciste doit commander au démon de les faire rendre et vomir : s'ils sont ailleurs, il lui ordonnera de les découvrir ; et les ayant trouvés, il les fera brûler. Si le diable, comme il arrive quelquefois, dit de son propre mouvement, que c'est par des maléfices qu'il est entré dans ce corps, qu'il nomme les personnes qui les ont donnés, et enseigne les moyens de les dissoudre ; l'exorciste ne doit pas l'en croire facilement sur sa parole, et moins encore consulter les magiciens et les sorciers pour dissiper ces charmes, ni se servir pour cet effet d'aucune superstition.

Il faut aussi qu'il soit extrêmement en garde contre toutes les ruses et fourberies dont le démon pourrait user pour tâcher de le tromper et de le fatiguer. Car il lui arrive quelquefois de se dire l'âme de quelque bienheureux, celle de quelque défunt, ou un bon ange ; d'autres fois il répond avec ambiguïté, ou il se cache en sorte que la personne ne paraît pas possédée, lui laissant quelque repos, et même la liberté de recevoir la sainte Eucharistie, feignant de s'être retiré, et se retirant en effet pour peu de temps, ou bien faisant dormir le possédé, et lui représentant durant le sommeil qu'il est délivré. En un mot, il emploie une infinité d'artifices pour faire cesser les exorcismes, auxquels il empêche aussi quelquefois que le possédé ne se soumette, en lui persuadant qu'il n'est pas possédé, et que sa maladie est naturelle.

L'exorciste doit mépriser toutes ces adresses du père de mensonge, aussi bien que ses insultes, ses bouffonneries, ses éclats de rire, et ses railleries, et ne point le laisser en repos qu'il ne voie des signes certains d'une parfaite délivrance.

Si le possédé a l'esprit libre, l'exorciste l'avertira de demander à Dieu avec ferveur et confiance, la grâce de sa délivrance, de jeûner, de se confesser, et de communier

Digitized by Google

souvent à cette intention, et de souffrir patiemment les plus grandes vexations du démon, avec espérance d'en être enfin délivré par la bonté et le secours de Dieu. Il faut principalement lui recommander de se recueillir intérieurement, et de prier Dieu avec ferveur dans le temps des exorcismes: et pour ce sujet il est à propos de lui faire tenir alors un crucifix dans les mains, ou d'en exposer un à sa vue. On pourra aussi, pourvu qu'il n'y ait aucun danger d'irrévérence, lui mettre sur la tête, ou sur la poitrine, quelques reliques des saints renfermées dans des boîtes, ou des reliquaires; mais on ne doit jamais lui mettre la sainte Eucharistie sur la tête, ni sur aucune partie du corps.

Autant de fois que l'exorciste verra le possédé se battre, ou qu'il apercevra quelque tumeur s'élever sur son corps, il fera le signe de la croix dessus, et y jettera de l'eau bénite, qu'il doit toujours avoir auprès de lui.

Pour ce qui regarde les remèdes corporels, l'exorciste n'en doit donner, ni conseiller aucun au possédé, mais laisser ce soin aux médecins.

Les exorcismes doivent se faire dans l'église, en présence de quelques témoins, mais en petit nombre. On pourra néanmoins les faire dans quelque maison particulière, pour des causes justes et raisonnables, comme lorsque le possédé est malade, ou pour d'autres raisons que Mgr l'archevêque ou évêque aura approuvées.

On ne doit exorciser les femmes ou les filles qu'en présence de quelques personnes sages et pieuses, qui soient, s'il se peut, de leur sexe, afin de les tenir lorsqu'elles sont agitées par le démon. L'exorciste ne doit jamais les toucher, que pour faire sur elles le signe de la croix, quand il est prescrit; et il doit surtout prendre garde de ne dire, ni faire rien qui puisse lui causer, ou aux assistants, quelque pensée peu honnête.

Lorsqu'il prononce les exorcismes, il doit parler avec fermeté au démon, le menacer, et lui commander avec autorité, sans s'éloigner néanmoins de la modestie, de l'humilité, de la confiance en Dieu, et de la résignation à sa sainte volonté.

Il doit, en parlant au démon, se servir des paroles de l'Écriture sainte, et de celles qui sont en ce Rituel, plutôt que des siennes, ou de celles des autres. Après les premiers exorcismes, il est à propos qu'il demande au possédé ce qu'il a ressenti dans son corps ou dans son esprit pendant qu'on l'exorcisait, pour connaître quelles sont les paroles qui causent plus de peine au démon, afin de les répéter plus souvent; et lorsque l'exorciste s'aperçoit qu'il y en a quelques-unes dont le démon témoigne plus d'horreur, et qu'il en est plus tourmenté, il doit les répéter plusieurs fois, réitérer ses menaces, le presser vivement d'obéir; et s'il voit que c'est avec succès, il doit persévérer avec patience et avec courage à le tourmenter pendant deux, trois, quatre heures, et même plus longtemps, jusqu'à ce qu'enfin il ait vaincu son opiniâtreté, et l'ait contraint à quitter la place.

Si Dieu, pour des raisons justes, quoiqu'inconnues, ne donne pas d'abord à son ministère le succès qu'il en attendait, il ne doit pas perdre courage; mais, après avoir adoré l'ordre secret de la Providence, recouru à la prière et à la pénitence, et s'être armé d'une nouvelle confiance en Dieu, il doit recommencer les exorcismes les jours suivants, et ne pas cesser de combattre le démon, qu'il n'ait eu l'avantage sur lui, et n'en soit demeuré vainqueur.

Lorsqu'il aura plu à Dieu de délivrer le possédé, l'exorciste doit l'avertir d'éviter avec grand soin le péché, de peur qu'en menant une vie criminelle, il ne donne lieu au démon de rentrer en lui d'une manière plus dangereuse que la première fois.

VI. Avignon, archevêché.—(Rituel de 1858.) - Ce Rituel reproduit textuellement les instructions latines du Rituel Romain, ainsi que les Rituels de Bayeux (1744); de Boulogne (1647); de Chartres (1689); de Coutances (1777); de Langres (1842); d'Orléans (1822); de Reims (1848); de Rennes (1839); de Rodez (1668); de Saint-Dié (1854); de Versailles (1854).

VII. Beauvais. — (Rituel de 1783, in-4°. Instruction commune avec le Rituel de Tours de 1785.)

De exorcismis.

Multos a dæmone vexatos, dum Christus in terris ageret, in Evangelio traditur: his etiam temporibus posse, sic permittente Deo, viventium hominum corpora a dæmone possideri extra dubium est; in quo tamen ab errore, fallacia et mendacio summopere cavendum. Non defuerunt enim qui ut Ecclesiæ ejusque ministris illuderent, servitutem hanc ignominiosam profecto et miseram, dæmoniacæ vexationis imitatione, insidiose simulaverint. Alii sinceriores, sed nimium creduli, corporis aut etiam mentis infirmitate quandoque decepti, spiritui tenebrarum falso tribuunt quos experiuntur in corpore motus insolitos, arbitranturque minime naturales effectus quorum causa non innotescit. Vanos certe ac nullos, risumque moventes hæreticis et impiis, in ejusmodi personas exorcismos adhiberet Ecclesiæ minister; nec minus grave, nec minus frequens deceptionis periculum quoad domos, aliave loca quæ a malignis spiritibus infestari aliquando dicuntur. Hinc ut omnis illusioni ac mendacio aditus occludatur, examen, inquisitionemque hujusmodi personarum aut locorum, nobis, vicariisque nostris generalibus specialiter reservamus; prohibemusque ne presbyteri quicumque, sive sæculares sive regulares, ullum faciant super personas aut loca exorcismum absque nostra licentia; quam ubi concedendam judicaverimus, quid agendum simul mandabimus.

Cum autem exorcistæ munus grave omnino sit ac periculosum, utpote cui cum dæmone, callidissimo hominis hoste, negotium intercedat; sacerdos seu quivis alius

Digitized by Google

Ecclesiæ minister, qui vexatos a dæmone exorcizandi licentiam acceperit, ea qua par est pietate, ac morum integritate præditus esse debet ; qui, divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate, constanter et humiliter exsequatur.

Ante omnia conscientiam suam ab omni prorsus peccati inquinamento emundare studeat ; Spiritus sancti ferventi prece auxilium imploret, memor genus esse *dæmoniorum, quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium :* intentionem habeat rectam et sanctam, ut opus istud non ex quæstus aut gloriæ intuitu, sed ex charitate ad levandum proximum et ex religione ad illustrandam Dei gloriam, aggrediatur : talis denique sit exorcista, fide, pietate et doctrina, cui spiritus nequam dicere non ausit : *Jesum novi et Paulum scio, tu autem quis es* (Act. XIX, 15) ?

VIII. Belley. — (Rituel de 1843 ou 1864, 3 vol. in 12.)

De exorcizandis energumenis seu a dæmone vexatis.

Fidem faciunt Scripturæ sacræ, Judæorum et Christianorum doctrina constans, imo traditio generis humani ubique et omni ævo sparsa, exsistere dæmones seu angelos malos qui mundum hunc circumeunt et rebus humanis et terrestribus sese diverso modo immiscent.

Libri Genesis, (cap. III), Job (capp. I et II), Tobiæ (cap. VI) et alii prioris Testamenti plurima suppeditant testimonia quæ doctrinam hanc invincibiliter astruunt; non minus dilucide traditur in novæ legis Testamento.

Quis Catholicus dubitare ausit multos dum Christus et apostoli in terris vitam agerent, a dæmone vexatos fuisse? Quis dicat Salvatorem mundi qui *est via, veritas et vita* discipulis suis illusisse cum *dedit illis potestatem curandi infirmitates et ejiciendi dæmonia* (*Matth.* X, 1)? Nonne ad partes hæreticorum et infidelium jam transiit qui doceret errasse Ecclesiam catholicam ordinando clericos quibus conceditur specialis potestas *imponendi manum super energumenos..., ut pellantur spiritus immundi a corporibus obsessis* (Pontificale, *de exorcista*)? item præscribendo preces, cæremonias, benedictiones et exorcismos quæ supponunt dari *aerias potestates* (*Ephes.* II, VI) ; *diabolum circuire quærentem quem devoret* (*I Petr.* V, 8) ; creaturas sensibiles, imo viventium hominum corpora, Deo sic permittente, a spiritu nequam occupari et exagitari posse?

Væ igitur nobis, si timide indulgentes sæculo huic infideli et obcæcato, tantisper doctrinam Christianam debilitari sineremus, prætermittentes quos ordinavit exorcismos ut solvantur qui misere sunt irretiti in laqueis diaboli !

Verumtatem ab errore, fallacia, mendacio summopere cavendum est. Nec enim defuerunt qui, ut Ecclesiam ipsiusque ministros illuderent, probrosam illam ac miseram servitutem, dæmoniacæ possessionis imitatione, insidiose simulaverint. Alii sinceri quidem, sed nimium creduli, corporis aut etiam mentis infirmitate decepti, tenebrarum spiritui falso tribuunt quos in corpore experiuntur motus insolitos, existimantque non esse naturales effectus quorum causa ignoratur. Vanos profecto, hæreticis et impiis ridendos, in hujusmodi personas exorcismos adhiberet Ecclesiæ minister.

Itaque, ut fallaciæ et mendacio præcludatur omnis aditus, et energumenorum, si qui fortasse tales videantur, examen et disquisitionem nobis reservamus ; ac prohibemus ne quis sive sæcularis sive regularis clericus aut presbyter, ullum super quascunque personas exorcismum injussu nostro adhibeat.

Cum autem grave et periculosum sit exorcistæ munus, ut pote cui res sit cum dæmone, humani generis hoste callidissimo; sacerdos seu quivis alius minister qui energumenos exorcizandi licentiam acceperit, ea qua par est pietate ac morum integritate præditus esse debet, qui, non sua, sed divina fretus virtute, et ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam arduum opus ex charitate constanter atque humiliter exsequatur.

Ante omnia suam ab omni peccato conscientiam emundare studeat; Spiritus sancti auxilium fervida prece imploret, intentionem habeat rectam et sanctam, sublevandi scilicet proximi divinæque gloriæ illustrandæ. Talis denique sit fidei magnitudine ac virtutum splendore, cui spiritus nequam dicere non ausus sit, ut olim Judæis exorcistis : *Jesum novi, et Paulum scio ; tu autem quis es* (*Act.* XIX, 13, 15) ?

Ut igitur exorcista suo munere recte fungatur, tum alia multa sibi utilia documenta, quæ, brevitatis gratia hoc loco prætermittuntur, ex probatis auctoribus et ex usu nosse studeat, tum hæc pauca magis necessaria diligenter observabit.

In primis, ne facile, credat aliquem a dæmone obsessum esse ; sed nota habeat ea signa ; quibus obsessus dignoscitur ab iis qui vel atra bile, vel morbo aliquo laborant. Signa autem obsidentis dæmonis sunt 1° ignota lingua loqui pluribus verbis quæ prævideri non potuerint, vel ita loquentem intelligere ; 2° distantia et occulta patefacere ; 3° vires supra naturam ostendere; et id genus aliorum, quæ cum plurima concurrunt, majoris momenti sunt indicia... (*Le reste est conforme au Rituel Romain.*)

IX. Blois. — (*Rituel de* 1730, in-4°.)

Des exorcismes.

L'exorcisme est une cérémonie qu'on emploie pour conjurer les démons et les chasser des créatures dont ils prétendent abuser. Jésus-Christ a donné ce pouvoir à l'Eglise en la personne des apôtres (*Marc.* XVI, *Luc.* IX), et les démons ont souvent été contraints de le reconnaître et d'en donner des marques sensibles et surprenantes.

On exorcise non-seulement les lieux et

Digitized by Google

les personnes que les démons infestent ou qu'ils possèdent, mais aussi d'autres créatures dont ils se servent pour affliger les hommes ou que l'Eglise emploie dans ses cérémonies, comme le sel, l'eau et autres semblables.

L'Eglise communique la puissance d'exorciser à ceux de ses ministres auxquels elle donne l'ordre d'exorciste; néanmoins, comme cette fonction demande beaucoup de maturité, de prudence et de sainteté, elle est ordinairement réservée aux prêtres qui doivent même pour cela être commis spécialement par l'évêque, lorsqu'il s'agit d'exorciser une personne qu'on croit être obsédée ou possédée du malin esprit.

On ne doit pas légèrement croire qu'une personne soit possédée: il faut distinguer les effets extraordinaires qui peuvent venir de certaines maladies, de la malice des hommes ou d'autres causes naturelles, d'avec ce qui vient du démon: ainsi pour n'y être pas trompé, il faut avant toutes choses s'informer soigneusement de la conduite et des mœurs de la personne soupçonnée de possession, de la qualité de son esprit, et de ses maladies.

Les marques les plus assurées de la possession sont lorsqu'une personne déclare les choses secrètes, et ce qui se fait dans des lieux éloignés, qu'elle découvre ce qui se passe dans l'imagination des autres, qu'elle parle et entend des langues qui lui étaient inconnues, des sciences qu'elle n'a jamais apprises, qu'elle fait des efforts ou des actions qui surpassent absolument les forces naturelles et autres choses semblables, lesquelles plus elles se trouveront en grand nombre dans une même personne, plus elles seront des marques certaines d'une véritable possession.

S'il se rencontre quelque personne soupçonnée d'être possédée du démon, il faut d'abord nous rapporter la chose et nous déclarer les signes de la possession qu'on aurait remarqués, afin que nous en jugions et que nous commettions, lorsqu'elle sera reconnue pour véritable, un prêtre ou autre ministre de l'Eglise pour faire les exorcismes sur cette personne, et que nous lui prescrivions la conduite qu'il doit tenir dans une fonction si difficile.

En général l'exorciste ne doit entreprendre ce ministère qu'avec un parfait désintéressement et par un pur motif de charité: il aura soin de s'y préparer suivant l'avis de Notre-Seigneur (*Matth.* xvii) par la prière par le jeûne, par la défiance de soi-même et par une parfaite confiance en Dieu et aux mérites de Jésus-Christ. Pendant les exorcismes, il se conduira avec toute l'humilité, la patience, la modestie, la prudence et la pureté de cœur possibles, afin de confondre l'orgueil et la malice du démon, et ne point se laisser surprendre à tous ses artifices.

D'abord il tâchera de reconnaître l'ennemi qu'il a à combattre, et pour cela à l'exemple de Notre-Seigneur (*Marc* v) il doit commander au démon de dire son nom, combien il y a de temps qu'il possède cette personne, la cause de sa possession, s'il y a plusieurs autres démons avec lui, et l'obliger de répondre précisément aux questions qu'il lui fait, sans lui permettre de s'étendre en de longs discours, quand même ils paraîtraient remplis de piété et d'édification.

L'exorciste de son côté évitera de faire au démon des questions curieuses et inutiles, et ne souffrira pas que les assistants en fassent; cela ne sert qu'à consumer le temps, à prolonger la vexation du possédé et à causer quelquefois du scandale; il les exhortera plutôt à prier Dieu avec humilité et ferveur pour le possédé.

Il faut aussi qu'il soit extrêmement en garde contre toutes les ruses et fourberies dont le démon pourrait user pour le tromper et le fatiguer, car il lui arrive quelquefois de se dire l'âme de quelque bienheureux ou de quelque défunt ou d'un bon ange; d'autres fois il répond avec ambiguïté ou il se cache, en sorte que la personne ne paraît plus possédée, et se retire pour un temps, ou bien il fait dormir le possédé et lui représente dans le sommeil qu'il est délivré; il dit aussi quelquefois de son propre mouvement que c'est par maléfice qu'il est entré dans ce corps, et il indique des moyens de le dissoudre; mais il ne faut pas l'en croire facilement sur sa parole, et moins encore permettre qu'on use pour dissiper ses charmes d'aucune superstition ou moyen illicite.

L'exorciste doit mépriser toutes ces adresses du père de mensonge, aussi bien que ses insultes, ses bouffonneries, ses éclats de rire et ses railleries, et ne point le laisser en repos qu'il ne voie des signes certains d'une parfaite délivrance.

Il avertira le possédé, s'il a l'esprit libre, de demander à Dieu avec ferveur et avec confiance la grâce de sa délivrance, de jeûner, de se confesser et communier souvent à cette intention, et de souffrir avec patience les plus grandes vexations du démon avec espérance d'être enfin délivré avec l'aide de Dieu.

Il faut principalement lui recommander de se recueillir intérieurement et de prier Dieu avec ferveur durant les exorcismes; et pour ce sujet il est à propos de lui faire tenir alors le crucifix dans les mains, ou d'en exposer un à sa vue; on pourra aussi, pourvu qu'il n'y ait aucun danger d'irrévérence, lui mettre sur la tête ou sur la poitrine des reliques des saints renfermées dans des boîtes ou des reliquaires; mais on ne doit jamais lui mettre la sainte Eucharistie sur la tête ni sur aucune autre partie du corps, de peur qu'il n'arrive quelque chose contre le respect qui lui est dû.

Autant de fois que l'exorciste verra le possédé se battre, ou qu'il apercevra quelque tumeur s'élever sur son corps, il fera le signe de la croix dessus et y jettera de l'eau bénite, qu'il doit toujours avoir auprès de lui. Pour ce qui regarde les remèdes corporels, il n'en doit donner ni conseiller

Digitized by Google

aucun au possédé, mais laisser ce soin aux médecins.

Les exorcismes se doivent faire dans l'église proche la porte, et non auprès de l'autel, en présence de quelques témoins, mais en petit nombre ; on pourra néanmoins les faire dans quelque maison particulière pour des causes justes et raisonnables, comme lorsque le possédé est malade, ou pour d'autres raisons que nous aurons approuvées.

On ne doit exorciser les femmes ou les filles qu'en présence de quelques personnes pieuses et sages qui soient, s'il se peut, de leur sexe et leurs parentes, afin de les tenir lorsqu'elles sont agitées du démon ; l'exorciste ne doit jamais les toucher que pour faire sur elles, quand il le faut, le signe de la croix, et il doit surtout prendre garde de ne dire ni faire rien qui puisse lui causer ou aux assistants quelque pensée peu honnête.

En prononçant les exorcismes, il doit parler avec fermeté au démon, le menacer et lui commander avec autorité, sans s'éloigner néanmoins de la modestie et de l'humilité chrétienne.

Il doit aussi, en parlant au démon, se servir des paroles de l'Ecriture sainte et de celles qui sont en ce Rituel, plutôt que des siennes ou de celles des autres. Après les premiers exorcismes, il est à propos qu'il demande au possédé ce qu'il a ressenti dans son corps ou dans son esprit pendant qu'on l'exorcisait, pour connaître quelles sont les paroles qui causent plus de peine et de trouble au démon, afin de les répéter plus souvent, et lorsque l'exorciste s'aperçoit qu'il y en a quelques-unes dont le démon témoigne plus d'horreur, il doit les répéter plusieurs fois, réitérer souvent ses menaces, le presser vivement d'obéir, et persévérer avec patience et avec courage à le tourmenter pendant deux, trois, quatre heures, et même plus longtemps s'il se peut, jusqu'à ce qu'enfin il ait vaincu son opiniâtreté, et l'ait contraint de quitter la place ; on doit aussi avertir le possédé de découvrir soigneusement toutes ses tentations à l'exorciste.

Si Dieu pour des raisons justes quoiqu'inconnues, ne donne pas d'abord tout le succès aux exorcismes, il ne faut pas perdre courage, mais après avoir adoré l'ordre secret de sa Providence, recouru à la prière et à la pénitence et s'être armé d'une nouvelle confiance en Dieu et aux mérites de Notre-Seigneur, il faut les recommencer les jours suivants, et ne point cesser de combattre le démon qu'on n'en soit demeuré vainqueur.

Si le démon, contraint par les exorcismes, déclarait qu'il est retenu dans ce corps par un art magique et par quelques charmes ou instruments de maléfices, il faudra lui commander de les faire rendre et vomir si le possédé les a pris par la bouche, ou s'ils sont ailleurs, lui ordonner de les découvrir, et les ayant trouvés il faut les faire brûler.

Lorsqu'il aura plu à Dieu de délivrer le possédé, l'exorciste doit l'avertir à l'exemple de Notre-Seigneur (*Joan.* v) d'éviter avec grand soin le péché, de peur qu'en s'y laissant aller il ne donne lieu au démon de rentrer en lui d'une manière plus dangereuse que la première fois.

X. Bordeaux, archevêché. — (*Rituel de* 1728, in-4°).

Instruction sur les exorcismes.

L'exorcisme est une cérémonie par laquelle les ministres de l'Eglise commandent avec autorité aux démons de laisser en liberté les personnes dont ils possèdent ou obsèdent les corps et de se retirer des autres créatures dont ces esprits malins abusent quelquefois par la permission de Dieu, depuis qu'elles leur ont été en quelque manière assujetties par la perte que l'homme a faite par son péché de l'empire qu'il avait sur elles.

Jésus-Christ étant venu pour réparer les maux causés par le péché, a donné à l'Eglise la puissance d'arrêter par la vertu de son saint nom, le pouvoir du démon sur les créatures, et l'Eglise communique cette puissance à ceux de ses ministres auxquels elle donne l'ordre d'exorciste.

Or, quoique l'Eglise se soit quelquefois servie de jeunes enfants pour exorciser les énergumènes ou possédés du démon, afin d'humilier davantage cet esprit superbe, il convient néanmoins que l'exorciste soit d'un âge mûr, et qu'il soit respectable, non-seulement par son office, mais encore plus par la gravité de ses mœurs.

Et pour obvier aux abus qui pourraient se commettre dans l'exercice de ce ministère et empêcher que l'autorité sainte que les ministres de Jésus-Christ ont reçue de chasser les démons, ne soit exposée au mépris des hérétiques et aux railleries des libertins, l'Eglise veut que lorsque quelque personne est soupçonnée d'être possédée du démon, on en laisse le jugement à l'évêque, auquel on doit découvrir les signes de la possession qu'on aura remarqués, afin qu'il examine si elle est véritable, qu'il donne à quelque ecclésiastique la commission d'en faire l'exorcisme, et qu'il lui marque la conduite qu'il doit garder dans une action si difficile. Et c'est conformément à cette règle, que par nos ordonnances synodales, nous avons défendu à tous prêtres d'entreprendre d'exorciser aucune personne soupçonnée d'obsession ou possession du démon, qu'après en avoir obtenu de nous la permission.

Sur quoi il faut observer qu'on ne doit pas croire facilement qu'une personne soit possédée du démon, parce qu'on aperçoit en elle quelque chose de surprenant et d'extraordinaire. L'insensibilité dans quelque partie du corps, les contorsions des membres, le roulement des yeux, l'extension de la langue, l'enflure de la gorge ou du ventre, les cris effroyables et d'autres

Digitized by Google

actions semblables ne convainquent pas absolument que quelqu'un est possédé. C'est pourquoi l'Eglise demande d'autres signes pour juger de la vérité de la possession ; ceux-là pouvant venir de l'artifice de certaines personnes que l'intérêt ou la vanité portent à contrefaire le possédé, ou être causés par la mélancolie ou par quelque autre maladie, principalement par celle qu'on nomme dans les femmes le mal de *mère*, dont les effets sont surprenants.

Ainsi pour discerner les véritables possessions des fausses, et éviter les fourberies qui peuvent se faire en cette matière, il faut d'abord s'informer soigneusement de la conduite et des mœurs de la personne soupçonnée de possession, de la qualité de son esprit et de ses maladies, et user de toutes les précautions possibles pour n'y pas être trompé.

Les marques les plus assurées par lesquelles l'Eglise a coutume de juger qu'une personne est véritablement possédée de l'esprit malin, sont, si elle déclare les choses secrètes, si elle découvre ce qui se passe dans l'imagination des autres, et ce qui se fait dans des lieux éloignés, si elle entend les langues qui lui étaient inconnues, si elle parle des sciences qu'elle n'a jamais apprises, si son corps est suspendu quelque temps en l'air, si elle fait des efforts ou des actions qui surpassent absolument les forces naturelles, et autres choses semblables, lesquelles, surtout si elles sont en grand nombre dans une même personne, doivent être regardées comme les preuves d'une véritable possession.

Le prêtre ou autre ministre de l'Eglise qui est commis pour exorciser ceux qui sont ainsi possédés du démon, ne doit entreprendre d'exercer ce ministère qu'avec un parfait désintéressement, par un pur motif de charité, et qu'après s'y être préparé, suivant l'avis de Notre-Seigneur (*Matth.* XVII), par la prière, par le jeûne, par la défiance de lui-même, et par une parfaite confiance en la puissance et en la bonté de Dieu. Il doit surtout, pendant les exorcismes, se conduire avec toute l'humilité, la patience, la modestie, la prudence et la pureté de cœur possibles ; afin de confondre l'orgueil, les insultes, les bouffonneries, la malice et l'impiété du démon.

Il faut qu'il tâche d'abord de reconnaître quel est l'ennemi qu'il a à combattre ; et pour ce sujet, à l'exemple de Notre-Seigneur (*Marc*, V), il doit commander au démon de dire son nom, combien il y a de temps qu'il possède cette personne, la cause de sa possession, s'il y a plusieurs autres démons avec lui, etc. Et l'obliger de répondre précisément aux questions qu'il lui fait, sans lui permettre de s'étendre en de longs discours, quand même ils paraîtraient remplis de piété et d'édification.

L'exorciste doit aussi de sa part éviter d'entrer en aucune conférence avec le démon, en lui demandant des choses curieuses qui ne regardent point son ministère. Il ne doit point non plus souffrir que les assistants lui fassent de semblables questions inutiles qui ne serviraient qu'à consumer le temps, prolonger la vexation du possédé et causer quelquefois des scandales et des murmures fâcheux contre l'autorité de l'Eglise. Il les exhortera donc plutôt de prier Dieu avec ferveur et avec humilité pour le possédé.

Il doit commander au démon de déclarer si c'est par art magique qu'il est retenu dans ce corps, si c'est par quelques charmes ou instruments de maléfices. En ce cas, si le possédé a pris ces maléfices par la bouche, l'exorciste doit commander au démon de les faire rendre et vomir ; s'ils sont ailleurs, il lui ordonnera de les découvrir, et les ayant trouvés, il faut les faire brûler. Si le diable, comme il arrive quelquefois dit de son propre mouvement que c'est par maléfices qu'il est entré dans ce corps, qu'il nomme les personnes qui les ont donnés, et enseigne les moyens de les dissoudre ; l'exorciste ne doit pas l'en croire facilement sur sa parole et moins encore consulter les magiciens et sorciers pour dissiper ces charmes, ni se servir pour cet effet d'aucune superstition ou moyen illicite.

Il faut aussi qu'il soit extrêmement en garde contre toutes les ruses et fourberies dont le démon pourrait user pour tâcher de le tromper et de le fatiguer. Car il lui arrive quelquefois de se dire l'âme de quelque bienheureux, celle de quelque défunt ou un bon ange : d'autres fois il répond avec ambiguïté, ou il se cache en sorte que la personne ne paraît pas possédée, ou il la laisse en repos et dans la liberté de recevoir la sainte Eucharistie, feignant de s'être retiré, et se retirant en effet pour quelque peu de temps ; ou bien il fait dormir le possédé et lui représente dans le sommeil qu'il est délivré. En un mot il emploie une infinité d'artifices pour faire cesser les exorcismes, auxquels il empêche aussi quelquefois que le possédé ne se soumette, en lui persuadant qu'il n'est pas possédé ou que sa maladie est naturelle.

L'exorciste doit mépriser toutes ces adresses du père du mensonge, aussi bien que ses insultes, ses bouffonneries, ses éclats de rire et ses railleries, et ne le point laisser en repos, qu'il ne voie des signes certains d'une parfaite délivrance.

Il avertira le possédé, s'il a l'esprit libre, de demander à Dieu avec ferveur et avec confiance la grâce de sa délivrance, de jeûner, de se confesser et communier souvent à cette intention, et de souffrir avec patience les plus grandes vexations du démon, avec espérance d'en être enfin délivré avec l'aide de Dieu.

Il faut principalement lui recommander de se recueillir intérieurement et de prier Dieu avec ferveur dans le temps des exorcismes ; et pour ce sujet, il est à propos de lui faire tenir alors un crucifix dans les mains, ou d'en exposer un à sa vue. On pourra aussi, pourvu qu'il n'y ait aucun

Digitized by Google

danger d'irrévérence, lui mettre sur la tête ou sur la poitrine quelques reliques des saints renfermées dans des boîtes ou des reliquaires ; mais on ne doit jamais lui mettre la sainte Eucharistie sur la tête ni sur aucune autre partie du corps, de peur qu'elle ne soit traitée indignement.

Autant de fois que l'exorciste verra le possédé se battre, ou qu'il apercevra quelque tumeur s'élever sur son corps, il fera le signe de la croix dessus et y jettera de l'eau bénite, qu'il doit toujours avoir auprès de lui.

Pour ce qui regarde les remèdes corporels, l'exorciste n'en doit donner ni conseiller aucun au possédé, mais laisser ce soin aux médecins.

Les exorcismes se doivent faire dans l'église en présence de quelques témoins, mais en petit nombre. On pourra néanmoins les faire dans quelque maison particulière, pour des causes justes et raisonnables, comme lorsque le possédé est malade, ou pour d'autres raisons que nous aurons approuvées.

On ne doit exorciser les femmes ou les filles qu'en présence de quelques personnes sages et pieuses qui soient, s'il se peut, de leur sexe, afin de les tenir lorsqu'elles sont agitées par le démon. L'exorciste ne doit jamais les toucher que pour faire sur elles le signe de la croix quand il est prescrit, et il doit surtout prendre garde de dire ni faire rien qui puisse lui causer ou aux assistants quelque pensée peu honnête.

Lorsqu'il prononce les exorcismes, il doit parler avec fermeté au démon, le menacer et lui commander avec autorité, sans s'éloigner néanmoins de la modestie, de l'humilité, de la confiance en Dieu et de la résignation à sa sainte volonté.

Il doit en parlant au démon se servir des paroles de l'Ecriture sainte, et de celles qui sont en ce Rituel plutôt que des siennes ou de celles des autres. Après les premiers exorcismes, il est à propos qu'il demande au possédé ce qu'il a ressenti dans son corps ou dans son esprit pendant qu'on l'exorcisait, pour connaître quelles sont les paroles qui causent plus de peine et de trouble au démon, afin de les répéter plus souvent; et lorsque l'exorciste s'aperçoit qu'il y en a quelques-unes dont le démon témoigne plus d'horreur et qu'il en est plus tourmenté, il doit les répéter plusieurs fois, réitérer ses menaces, le presser vivement d'obéir, et s'il voit que c'est avec succès, il doit persévérer avec patience et avec courage à le tourmenter pendant deux, trois, quatre heures, et même plus longtemps s'il se peut, jusqu'à ce qu'enfin il ait vaincu son opiniâtreté et l'ait contraint de quitter la place.

Si Dieu pour des raisons justes quoiqu'inconnues ne donne pas d'abord à son ministère le succès qu'il en attendait, il ne doit pas perdre courage, mais après avoir adoré l'ordre secret de sa Providence, recouru à la prière et à la pénitence, et s'être armé d'une nouvelle confiance en Dieu, il doit recommencer les exorcismes les jours suivants, et ne pas désister de combattre le démon qu'il n'ait eu le dessus sur lui et n'en soit demeuré vainqueur.

Lorsqu'il aura plu à Dieu de délivrer le possédé, l'exorciste doit l'avertir d'éviter avec grand soin le péché, de peur qu'en menant une vie criminelle, il ne donne lieu au démon de rentrer en lui d'une manière plus dangereuse que la première fois.

XI. Bourges, archevêché. — (Rituel de 1746, 2e part. in-4°.)

Des exorcismes.

Instruction commune avec les Rituels de Lyon (1787), du Mans (1775), de Meaux (1734).

L'exorcisme est une cérémonie qu'on emploie pour conjurer les démons, et les chasser des créatures dont ils prétendent abuser. Jésus-Christ en a donné le pouvoir à son Eglise en la personne de ses apôtres; et les démons ont souvent été contraints de le reconnaître, et d'en donner des preuves sensibles et convaincantes.

L'Eglise communique la puissance d'exorciser à ceux de ses ministres auxquels elle donne l'ordre d'exorcistes ; cependant comme cette fonction demande beaucoup de maturité, de prudence et de sainteté, l'exercice en est exclusivement réservé aux prêtres, qui ne peuvent même exorciser les énergumènes, non plus que les lieux qui seraient infestés des malins esprits, sans une commission spéciale et expresse de l'évêque.

On ne peut nier que le démon ne puisse encore posséder des hommes vivants, comme il le fit dans le temps de la mission de Jésus-Christ, et pendant les premiers siècles de l'Eglise; mais aussi est-il vrai de dire qu'on ne doit croire les personnes qui se disent possédées ou obsédées, qu'après un mûr examen. On a vu quelquefois des gens imposer à l'Eglise et à ses ministres, en feignant en eux cet état tout humiliant qu'il est, et imitant par malice les agitations extraordinaires que produit le démon dans ceux qu'il possède : d'autres plus sincères, mais trompés par certaines maladies ou par la faiblesse de leur esprit, attribuent faussement à l'esprit de ténèbres des effets extraordinaires, mais purement naturels, qu'ils éprouvent en eux, et dont la cause leur est inconnue. On conçoit assez qu'on ne pourrait, sans scandale, exorciser ces sortes de personnes ; puisque les exorcismes que l'Eglise emploierait sur elles, ne pouvant y produire aucun effet, seraient infailliblement exposés à la raillerie des libertins et des hérétiques. On ne doit pas être moins en garde contre la tromperie et l'illusion à l'égard des maisons ou autres lieux qu'on prétendrait être infestés des malins esprits ; c'est pourquoi, pour éviter toute surprise, nous nous réservons à nous-même et à nos vicaires-généraux, l'examen tant de ces personnes, que de ces sortes de lieux ou maisons ; et nous défendons à tous prêtres et à

Digitized by Google

tous ecclesiastiques dans les ordres sacrés ou non, séculiers ou réguliers, sous peine de suspense encourue par le seul fait, de faire des exorcismes tant sur les personnes que sur les maisons et les lieux qu'on croirait infestés par les démons, sans notre permission ou celle de nos vicaires-généraux.

Quand nous aurons jugé à propos de les employer, nous commettrons des personnes pour les faire ; et nous leur donnerons les formules nécessaires pour chaque espèce d'exorcisme.

XII. Bauges. — (*Rituel de* 1848, grand in-4°.)

Des exorcismes.

1. Ut potestas exorcizandi, qua par est prudentia et auctoritate exerceatur, in primis scire oportet quæ concilium provinciale Mechliniense de exorcismis decrevit in hæc verba : *Nullus omnino exorcizare præsumat, sine licentia ordinarii in scriptis obtenta : nemo etiam utatur aliis exorcismis quam ab ordinario approbatis, vel potestate exorcizandi ulla ratione abutatur, sub pœna perpetuæ privationis illius officii et alia arbitraria.* (*Conc. prov. Mechlin. anni* 1607, *tit.* xv, *cap.* 4.)

2. Potestas exorcistæ versari potest vel circa energumenos sive obsessos a dæmone, vel circa maleficiatos seu maleficio affectos tum in corpore, tum in bonis temporalibus, ut sunt domus, animalia, lacticinia, etc. Hinc pro faciliori praxi, separatim de istis agitur in sequentibus.

De exorcizandis energumenis.

1. Exorcistæ munus grave in primis ac periculosum est, ut cui cum dæmone callidissimo et obstinatissimo hominis hoste, negotium intercedat. Ideo quisquis illud subire voluerit, pietate, prudentia, vitæ integritate ac vivacitate fidei bene sit armatus oportet ; et talis, qui a corde suo prius ejecerit dæmonem, quem ab alieno corpore conatur expellere. Prius ergo, tum alia ex probatis auctoribus tum hæc sequentia documenta diligenter observet.

2. In primis, antequam ad exorcismum se accingat, de obsessi hominis vita, conditione aliisque circumstantiis serio inquirat. Nec facile credat aliquem a dæmone obsessum esse, sed prius cum medicis ac prudentibus consulat, an naturali morbo laboret. Et ut certius judicet, ea signa cognita habeat, quibus obsessus ab aliis dignoscitur. Signa vero obsidentis dæmonis sunt, ignota lingua loqui, vel loquentem intelligere : distantia et occulta patefacere, vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere, et id genus alia, quæ cum plurima occurrunt, majora sunt indicia.

3. Ubi autem episcopus permiserit exorcismum adhiberi ; tunc exorcista non sua, sed divina fretus virtute ; non cupiditate ad quæstum aut gloriam, sed ex charitate ad proximi levamen tam pium opus humiliter et cum timore Domini aggrediatur. Ac memor, genus esse dæmoniorum quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium, hæc duo remedia tum per se, tum per alios adhibeat, quo fortius ac felicius potentem adversarium expellat.

4. In ecclesia (si fieri potest) vel in alio sacro ac honesto loco obsessus exorcizetur, non in privata domo, præsertim si mulier sit, nisi aliqua rationabilis causa id postulet. Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas personas, obsessæ (si commode potest) cognatione proximas : nec quidquam dicat, vel faciat, quod sibi aut aliis pravæ cogitationis ansam dare queat. Caveat etiam ne energumeno vel infirmo medicinam ullam præbeat aut suadeat, sed hanc curam medicis relinquat.

5. Horletur obessum, ut Satanæ vexationem patienter ferat, et temporale damnum in lucrum spiritus convertat, ut de peccatis suis pœnitentiam agat, sæpius plene recollecta conscientia confiteatur, ac solito diligentius peccatorum occasiones devitet, tentationes suas omnes exorcistæ patefaciat, et sacram communionem recipiat : orationi, jejuniis, et eleemosynis quantum potest insistat, et dum exorcizatur, totum se colligat, et ad Deum convertat, ab eoque salutem firma fide deposcat : sæpe Symbolum fidei recitet, sæpe crucis signaculo se muniat. Reliquiæ sanctorum (si quæ haberi possint) ad caput vel ad pectus ejus reverenter ac caute admoveantur: sed caveatur ne qua iis a dæmone fiat injuria. Ipsa vero sanctissima Eucharistia non applicetur capiti aut corpori obsessi ob irreverentiæ periculum.

6 Observet quibus artibus utantur dæmones ad exorcistam fallendum : solent enim ambigue respondere ; et difficile se manifestare ut exorcista diu fatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonio vexatus; quandoque nituntur persuadere infirmitatem esse naturalem ; interdum postquam sunt manifesti, ponunt impedimenta quædam ne infirmus se subjiciat exorcismis, vel abscondunt se et relinquunt corpus quasi liberum vel in medio exorcismi visionem aliquam infirmo ostendunt, eum dormire faciunt et sacram Eucharistiam suscipere permittunt, ut infirmus liberatus videatur : sed non cesset exorcista donec viderit signa liberationis. Aliqui ostendunt factum maleficium et a quibus sit factum et modum dissipandi illud: sed caveat ne ad magos vel ad sagas aut ad alios quam Ecclesiæ ministros confugiat, vel ulla superstitione aut alio modo illicito utatur.

7. Cum dæmon per obsessam personam loquitur exorcista semper abstineat a supervacaneis et curiosis interrogationibus. Inquirat autem de numero et nomine spirituum obsidentium de tempore quo ingressi sunt, de causa et aliis ejusmodi, et an detineatur dæmon in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa vel instrumenta : et si obsessus ea ore sumpserit, evomat, vel si alia

Digitized by Google

extra corpus fuerint, ea revelet, ut inventa comburantur.

8. Immundum spiritum nimis oquacem tacere jubeat et ad interrogata tantum respondere, ejusque nugas, risus et criminationes cohibeat, ac præsentes moneat ne hæc curent aut credant, sed dæmonem mendacii patrem esse meminerint : neque ei credatur si se cujusdam defuncti vel sancti vel damnati animam vel angelum bonum esse simulet : quidquid demum promittat comminetur aut suggerat, nulla ei fides habeatur, quantumvis in angelum lucis seductor ille se transfiguret.

9. Exorcismos faciat ac legat cum imperio et auctoritate, magna fide et humilitate atque fervore. Quoties autem exorcista viderit obsessum in aliqua corporis parte potissimum commoveri, pungi aut intumescere, ibi faciat signum crucis et aqua benedicta aspergat. Similiter quoties viderit dæmonem ad certa quædam verba magis contremiscere, sæpius ea repetat ; et quo magis illum torqueri observabit, eo magis instet et urgeat, donec victoriam consequatur.

10. Quod si exorcista liberationem obsessi fuerit consecutus, moneat illum ut diligentius peccata eorumque occasiones devitet, ne dæmoni regressum aperiat. E contra non sit nimis anxius si nihil profecerit ; sed secretis Dei judiciis causam adscribat qui novit quibus velit et quando velit dare sanitatem. Itaque nec de curatione infletur ad gloriam, nec de obsessis adhuc corporibus murmuret : sed vexatos æquanimiter ferre tentationem et liberatos non sibi, sed Deo referre gratiam doceat.

De exorcizandis maleficiatis.

1. In juvandis maleficiatis, procedet exorcista simili fere modo quo supra de exorcismo energumeni : nempe hortando in primis ad seriam pœnitentiam et vitæ emendationem, ut cum vera cordis humilitate et spiritus contritione ad Deum conversi, agnoscant maleficio vexati hæc permitti mala a bono justoque Deo propter hominum peccata (inter quæ numeranda juramenta et exsecrationes), ad correctionem et probationem ipsorum.

2. Quocirca peccatorum suorum per bonam et salutarem coram sacerdote confessionem a Dei misericordia veniam imploranles, meliora serio proponant : et sic in statu gratiæ constituti, in Dei clementia fiduciam omnem collocent, parati se in omnibus divinæ voluntati conformare. A superstitionibus autem aliisque diaboli et ministrorum ejus, hominum impostorum fraudibus caveant, nec ad eos ullo modo confugiant, ut retegant causam vel auctorem maleficii, illiusve dissipandi modum.

3. Ne temere exorcismi adhibeantur, antequam ad eos se accingat exorcista, diligenter attendat num forte ex causis naturalibus, quod maleficio tribuitur, non procedat; quod sæpe contingit, præsertim in morbis animalium, utpote ex devoratis araneis sese pabulo ingerentibus, aut aliorum venenatorum animalculorum morsu, vel ex aere præ stabulorum immunditia vitiato frequenter ægrotantium.

4. Ad dissipanda aut avertenda maleficia absque scrupulo quilibet (modo nihil superstitionis admisceat) uti potest aqua benedicta, sale aut pane benedicto, item ramos palmarum ab Ecclesia benedictos suspendere in domibus et stabulis, cereum benedictum accendere, et in locis infestatis collocare, et similia approbata remedia adhibere licet quorum effectus et vis a Deo est, et exspectatur per preces Ecclesiæ fusas in hunc finem.

N. B. Cum hodiedum facultas exorcizandi raro concedi soleat, formulæ exorcismorum hic omittuntur. Qui facultatem hanc obtinuerit, formulis utetur quæ in *Supplemento Pastoralis ad usum Decanorum* traduntur.

XIII. Cambrai, archevêché. — (*Rituel de* 1779, in 4°).

De exorcizandis obsessis a dæmone.

Exorcistæ munus grave imprimis ac periculosum est, ut cui cum dæmone callidissimo et obstinatissimo hominis hoste negotium intercedat. Ideo quisquis illud subire voluerit ; pietate, prudentia, vitæ integritate, ac vivacitate fidei bene sit armatus oportet ; et talis, qui a corde suo prius ejecerit dæmonem quem ab alieno corpore conatur expellere. Prius ergo, tum alia ex probatis auctoribus, tum hæc sequentia documenta diligenter observet.

Imprimis antequam ad exorcismum se accingat, de obsessi hominis vita, conditione aliisque circumstantiis serio inquirat. Nec facile credat aliquem a dæmone obsessum esse, sed prius cum medicis ac prudentibus consulat, an naturali morbo laboret.

Et ut certius judicet, ea signa cognita habeat, quibus obsessus ab aliis dignoscitur. Signa vero obsidentis dæmonis sunt, ignota lingua loqui, vel loquentem intelligere ; distantia et occulta patefacere, vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere, et id genus alia. Applicentur quoque illi reliquiæ sacræ, aqua benedicta, aut Gregoriana, vel sal consecratum, præsertim ipso inscio.

Ubi autem archiepiscopus declaraverit quempiam à dæmone obsideri ; tunc exorcista non sua, sed divina fretus virtute, non cupiditate ad quæstum aut gloriam, sed ex charitate ad proximi levamen, tam pium opus humiliter, et cum timore Domini aggrediatur. Ac memor genus esse dæmoniorum, quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium, hæc duo remedia tum per se, tum per alios adhibeat, quo fortius ac felicius potentem adversarium expellat.

In ecclesia (si fieri potest) vel in alio sacro ac honesto loco obsessus exorcizetur, non in privata domo, præsertim si mulier sit : nisi aliqua rationabilis causa id postulet.

Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas personas, obsessæ (si commode potest) cognatione proximas nec quidquam

Digitized by Google

dicat, vel faciat, quod sibi aut aliis pravæ cogitationis ansam dare queat.

Caveat etiam ne energumeno vel infirmo medicinam ullam præbeat, aut suadeat : sed hanc curam medicis relinquat,

Hortetur obsessum ut satanæ vexationem patienter ferat, et temporale damnum in lucrum spiritus convertat : ut de peccatis suis pœnitentiam agat, sæpius plene recollecta confiteatur, ac solito diligentius peccatorum occasiones devitet, tentationes suas omnes Exorcistæ patefaciat, et sacram communionem recipiat: orationi, jejuniis, et eleemosynis quantum potest insistat; et dum exorcizatur, totum se colligat, et ad Deum convertat, ab eoque salutem firma fide deposcat : sæpe Symbolum fidei recitet, sæpe crucis signaculo se muniat. Reliquiæ sanctorum (si quæ haberi possint) ad caput, vel ad pectus ejus reverenter ac caute admoveantur; sed caveatur ne qua iis a dæmone fiat injuria. Ipsa vero sanctissima Eucharistia non applicetur capiti aut corpori obsessi, propter periculum.

Observet quibus artibus utantur dæmones ad exorcistam fallendum : solent enim ambigue respondere : et difficile se manifestare, ut exorcista diu fatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonio vexatus : quandoque nituntur persuadere infirmitatem esse naturalem : interdum postquam sunt manifesti, ponunt impedimenta quædam ne infirmus se subjiciat exorcismis, vel abscondunt se et relinquunt corpus quasi liberum, vel in medio exorcismi visionem aliquam infirmo ostendunt, eum dormire faciunt, et sacram Eucharistiam suscipere permittunt, ut infirmus liberatus videatur : sed non cesset exorcista, donec viderit signa liberationis. Aliqui ostendunt factum maleficium, et a quibus sit factum, et modum dissipandi illud : sed caveat ne ad magos, vel ad sagas, aut ad alios quam Ecclesiæ ministros confugiat vel ulla superstitione, aut alio modo illicito utatur.

Cum dæmon per obsessam personam loquitur, exorcista semper abstineat a supervacaneis et curiosis interrogationibus. Inquirat autem de numero et nomine spirituum obsidentium, de tempore quo ingressi sunt, de causa, et aliis ejusmodi, et an detineatur dæmon in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa, vel instrumenta : et si obsessus ea ore sumpserit, evomat, vel si alibi extra corpus fuerint, ea revelet, ut inventa comburantur.

Immundum spiritum nimis loquacem tacere jubeat, et ad interrogata tantum respondere, ejusque nugas, risus, et criminationes cohibeat, ac præsentes moneat ne hæc curent, aut credant, sed dæmonem mendacii patrem esse meminerint : neque ei credatur si se cujusdam defuncti, vel sancti, vel damnati animam, vel angelum bonum esse simulet : quidquid demum promittat, comminetur aut suggerat, nulla ei fides habeatur, quantumvis in angelum lucis seductor ille se transfiguret.

Quoties autem exorcista viderit obsessum in aliqua corporis parte potissimum commoveri, pungi, aut intumescere, ibi faciat signum crucis, et aqua benedicta aspergat. Similiter quoties viderit dæmonem ad certa quædam verba magis contremiscere, sæpius ea repetat; et quo magis illum torqueri observabit, eo magis instet et urgeat, donec victoriam consequatur.

Quod si exorcista liberationem obsessi fuerit consecutus, moneat illum ut diligentius peccata, eorumque occasiones devitet, ne dæmoni regressum aperiat. Nec sit nimis anxius, si nihil profecerit; sed secretis Dei judiciis causam adscribat, qui novit quibus velit, et quando velit dare sanitatem. Itaque nec de curatione inflatur ad gloriam, nec de obsessis adhuc corporibus murmuret; sed vexatos æquanimiter ferre tentationem, et liberatos non sibi, sed Deo referre gratiam doceat.

Sacerdos ergo assumpto habitu ecclesiastico, ut minimum superpelliceo et stola, etiam afflicti collum altera stola obvolvat, et primo imploret Spiritus sancti opem, dicendo: *Veni Creator Spiritus*, etc.

XIV. CLERMONT.—(Rituel de 1833, grand in 4°.)

Instruction sur l'exorcisme.

Commune avec les Rituels de Sens (1694), de Tarbes (1701), de Toul (1700), de Toulouse (1712).

Le prêtre ou autre ministre de l'Eglise, qui a le pouvoir d'exorciser les énergumènes et possédés du démon, ne doit point le faire, à moins qu'il n'ait une grande piété, une grande prudence et une grande pureté de vie, pour opposer ces vertus aux bouffonneries, à la malice et à l'orgueil du démon. Il doit être tel, qu'étant éloigné de tout amour et désir des choses de ce monde, il ne s'appuie uniquement qu'en Dieu, et n'entreprenne d'exercer une œuvre si sainte que par un pur motif de charité, avec beaucoup d'humilité et de persévérance ; il faut encore qu'il soit d'un âge mûr, et qu'il soit non-seulement respectable par son office, mais encore plus par la gravité de ses mœurs. Et afin qu'il s'acquitte dignement de son devoir, quoiqu'il y ait beaucoup d'enseignements très-utiles, que nous omettrons ici, pour n'être pas trop longs, qu'il pourra apprendre des bons auteurs et par l'usage; nous nous contenterons de lui en donner seulement quelques-uns, comme étant plus nécessaires, et il les observera fidèlement.

Il ne doit pas facilement croire qu'une personne soit possédée; pour cet effet, avant de s'engager à faire les exorcismes, il s'informera soigneusement de l'état, de la condition, de la réputation, de la santé ou de la maladie, et d'autres semblables circonstances de la vie du possédé. Il tâchera de distinguer ce qui peut venir de la mélancolie, ou de quelqu'autre maladie, d'avec ce qui vient du démon, puisque tels malades mélancoliques ou lunatiques ont plus besoin du secours des médecins que du ministère des exorcistes.

Or, les marques les plus assurées de la

Digitized by Google

possession du démon, sont de parler ou d'entendre les langues inconnues, particulièrement si ce sont des discours longs, et qui ne puissent pas être prévus, de découvrir les choses secrètes et cachées, et ce qui se fait dans les lieux éloignés, particulièrement ce qui se passe dans l'imagination ; de faire des efforts ou des actions qui surpassent les forces naturelles de la personne possédée, en quelque état, ou en quelque maladie qu'elle puisse être, et autres choses semblables, lesquelles, plus elles se trouveront en grand nombre dans une même personne, plus elles seront des marques certaines d'une véritable possession.

Mais pour éviter toutes les fourberies qui peuvent se faire en cette matière, un prêtre ou autre ministre qui a le pouvoir d'exorciser, ne doit l'entreprendre que par l'ordre de l'évêque, à qui il doit s'adresser pour lui découvrir les signes de la possession qu'il aura remarqués, afin qu'il examine si elle est véritable, et qu'il lui marque la manière dont il faut qu'il se conduise en cette action.

L'exorciste doit s'appliquer à prier et à jeûner, puisque Notre-Seigneur a dit qu'il y a un certain genre de démons qui ne se peut chasser que par la prière et par le jeûne.

Il doit souffrir avec beaucoup de patience les insultes que le démon peut lui faire, et tout le travail de cette fonction, et éviter avec grand soin tous les péchés et tous les désordres qui peuvent donner prise au démon sur lui, et surtout l'orgueil, qui est le vice dominant du diable.

Après les premiers exorcismes, il est à propos d'interroger le possédé de ce qu'il a ressenti dans son corps ou dans son esprit, pendant qu'on l'exorcisait, afin de connaître quelles sont les paroles qui causent plus de peine et plus de trouble au démon, pour les répéter plus souvent. Il faut aussi interroger le démon sur son nom, le nombre de ceux qui occupent le possédé, le temps auquel il en a pris possession, la cause de la possession, et semblables demandes. Mais l'exorciste doit empêcher avec beaucoup de soin que le démon ne s'étende en de vains discours, et le contraindre de répondre précisément aux questions qu'on lui fait, sans rien ajouter au delà. L'exorciste lira les exorcismes avec autorité, en sorte néanmoins que cette autorité soit tempérée par beaucoup d'humilité.

Lorsque l'exorciste commandera quelque chose au démon, il doit plutôt se servir des paroles de l'Ecriture sainte que des siennes ou de celles des autres. Il lui commandera de lui dire s'il est retenu dans ce corps par art magique, ou par quelques signes ou instruments de maléfice; si le possédé les a pris par la bouche, l'exorciste commandera au diable de les faire rendre et vomir, ou, s'ils sont ailleurs hors du corps du possédé, de les découvrir, et les ayant trouvés, il faut les faire brûler. Il faut de plus que l'exorciste soit extrêmement attentif à toute les fourberies, et à tous les artifices dont le démon se sert pour le vouloir tromper, car il en emploie une infinité, tantôt en répondant avec ambiguïté, tantôt en se cachant, en sorte que la personne ne paraît pas possédée, tantôt en feignant de s'être retiré, afin que l'exorciste, lassé par toutes ces ruses, le laisse en repos, et qu'on cesse d'user d'exorcismes. C'est pour cela que l'exorciste doit opposer à tous ces artifices beaucoup de patience et de constance, et ne pas donner de repos au démon, qu'il ne voie des marques évidentes d'une délivrance entière. Quelquefois encore les démons font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher que le possédé ne se soumette aux exorcismes ; ou ils tâchent de persuader qu'il n'est pas possédé, et que son infirmité est naturelle ; d'autres fois se retirant secrètement, ils le font dormir au milieu de l'exorcisme, et lui représentent quelque vision en dormant, qui lui fait croire qu'il est délivré ; d'autres fois il disent que c'est un maléfice, et nomment les personnes qui l'ont fait, et enseignent les moyens de le guérir. Mais que l'exorciste se donne bien de garde d'aller en ce cas-là consulter ceux qui se disent magiciens, ou d'autres que les ministres de l'Eglise, ou de se servir d'aucune superstition, ou d'autre moyen illicite.

Il est à propos que le possédé ait un crucifix en ses mains, ou en sa présence, ou qu'on lui mette aussi sur la tête et sur la poitrine des reliques des saints; mais il faut prendre garde avec soin que le démon ne traite indignement ces choses sacrées. Il ne faut jamais aussi appliquer la sainte Eucharistie, ni à la tête, ni à la poitrine du possédé, de peur qu'il n'arrive quelque irrévérence.

L'exorciste doit éviter soigneusement les discours inutiles, et de faire au démon des questions curieuses touchant l'avenir, et les autres choses qui ne regardent point son ministère. Il ne doit pas souffrir aussi que les assistants lui fassent de semblables questions pour satisfaire leur curiosité, mais les exhorter à prier Dieu pour le posséder avec humilité et avec ardeur. Il doit particulièrement empêcher le démon même de faire de longs discours, quand ils paraîtraient remplis de piété et d'édification.

L'exorciste ne doit jamais exorciser une fille ou femme, qu'il ne soit accompagné des parents de la possédée, et de quelques personnes sages et pieuses. Il doit prendre garde de ne rien dire, et de ne rien faire, qui puisse donner quelque mauvaise pensée, ou à lui-même, ou aux assistants. Il doit aussi s'abstenir de toucher la possédée, si ce n'est lorsque l'Eglise l'ordonne, comme lorsqu'il faut faire le signe de la croix sur le front, sur la bouche et sur la poitrine.

L'exorciste ne doit jamais donner des remèdes au possédé, ni lui conseiller d'en prendre : ce soin regarde les médecins ; mais il doit l'exhorter à contribuer à sa dé-

Digitized by Google

livrance par les jeûnes et par les prières, et sur toutes choses, à se mettre bien avec Dieu, et à bannir le démon de son âme, en renonçant à tous les péchés et à tous les vices, et principalement à celui qu'il croira avoir donné lieu à la possession.

On doit toujours faire les exorcismes dans l'église, non pas devant l'autel, mais vers la porte. Si, néanmoins, la personne était malade, ou qu'il y eût quelque cause juste et raisonnable, on pourrait les faire dans une maison particulière, en présence de témoins et il est toujours plus à propos que ce soit en présence de peu de personnes.

Quand il aura plu à Dieu de délivrer le possédé, l'exorciste l'avertira d'éviter à l'avenir avec grand soin le péché, de peur que par une vie déréglée, il ne donne occasion au démon de rentrer en lui d'une manière plus dangereuse que la première fois.

XV.—Liege.—(Rituels de 1782 et de 1862, grand in 4°.)

De exorcismis.

§. 2. Quid sit Exorcismus.

Exorcismi definiente S. Isidoro, sunt sermo increpationis adversus diabolum, seu preces sunt, in quibus exorcista nomine Dei et Ecclesiæ adjurati dæmone, ut creaturas delinquant et cessent eis nocere. Indeque patet differentia inter exorcismos et simplices benedictiones : 1. In exorcismis habetur adjuratio in dæmones ; in benedictionibus nuda divini nominis invocatio, ut personas vel res sanctificet. 2° Exorcismis dæmon jam creaturam inhabitans ejicitur ; usu vero rerum benedictarum ingressus illius in creaturas impeditur, et præsentia illius removetur, ne eas tentet, ipsisque noceat. Præterea datur differentia ex parte ministri ; si quidem exorcismos legere possint simplices exorcistæ, iisque primis Ecclesiæ sæculis, tum ob penuriam sacerdotum, tum ad majorem dæmonis contemptum committebantur ; verum justis de causis præsens Ecclesiæ usus habet, ut solis sacerdotibus committantur. Benedictiones vero requirunt caracterem sacerdotalem unde episcopus presbyterum ordinans, ait : Sacerdotem etenim oportet benedicere.

Exorcismi subjectum sunt personæ, vel animalia, aut etiam res inanimatæ ; irrefragabili quippe testimonio Evangelii constat, Deo permittente ad vindictam malorum, aut ad probationem et purgationem justorum, dæmones ingredi posse in corpora creaturarum, illa agitare, illa torquere, et mira per illas operari : taliter obsessorum a dæmoniis multitudinem nimiam invenit Christus in terris degens ; idque, ut videtur, accidit non sine speciali Dei providentia ; nempe ut Filius Dei in illos nequitiæ spiritus suum exerceret principatum ; et ex eorum ejectione suam probaret missionem et divinitatem. Ast Deo, cui dæmones omnes subjiciuntur, comprimente eorum potestatem, raro admodum homines, aliasque creaturas obsident ; ideoque prudenter in hac diœcesi constitutum est, ne quis e clericis sæcularibus sub gravissimis pœnis, quæ in statutis diœcesanis referuntur, exorcismos legere audeat absque expressa ordinarii licentia ; pariter, et ne quis e regularibus quantumvis exemptis hoc ministerium exerceat in subditos episcopo. Quo circa serio monemus omnes parochos, ut hujus observationi attente invigilent. Quod si quis, sive e sæcularibus, sive e regularibus, ipsis invitis vel insciis absque nostra licentia in scriptis temerario ausu exorcismos legere præsumat in res vel personas, in virtute sanctæ obedientiæ præcipimus, ut eum ad nos indilate referant severe puniendum.

In supposito autem obtentæ a nobis facultatis ad exorcismos legendos, volumus et districte præcipimus, ut non aliunde, quam ex Rituali hujus diœcesis, vel Romano accipiantur.

§ II. Instructio ad exorcistas.

Sacerdos, seu quivis alius legitimus Ecclesiæ minister, vexatos a dæmone exorcisaturus, ea qua par est pietate, prudentia, ac vitæ integritate præditus esse debet : qui non sua, sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate constanter et humiliter exsequatur. Hunc præterea maturæ ætatis esse debet, et non solum officio, sed etiam morum gravitate reverendum..... (*Le reste est conforme au Rituel romain.*)

XVI. Mende. — (Rituel de 1835.)

Manière d'exorciser les possédés ou autres personnes tourmentées de l'esprit malin.

Avant de faire connaître le rite qu'on doit employer pour cette sorte de bénédiction, il est à propos de donner quelques notions préliminaires.

L'exorcisme est une cérémonie qu'on emploie pour conjurer les démons et les chasser des créatures dont ils prétendent abuser. Jésus-Christ en a donné le pouvoir à son Eglise en la personne des apôtres ; et les démons, contraints de le reconnaître, en ont donné souvent des preuves sensibles et convaincantes. Malheur à nous si, pour complaire à ce siècle infidèle et aveugle, nous omettions les exorcismes établis dans l'Eglise pour délivrer ceux que le démon tient dans ses piéges ! Cependant il faut avoir soin de se précautionner contre l'erreur ou la supercherie ; car la crédulité ou la méchanceté pourraient faire servir les exorcismes à une fin indigne de l'Eglise, et les rendre ridicules aux yeux des hérétiques et des impies. Aussi, pour éviter toute surprise, Nous défendons à tout prêtre ou autre ecclésiastique d'exercer le pouvoir d'exorciser sur les personnes ou les lieux, sans un ordre exprès de nous ou de nos vicaires généraux.

Il ne faut pas se persuader facilement la réalité de ces possessions ou obsessions. Voici des signes qui méritent quelque confiance :

1° Parler une langue inconnue, le faire longuement avec une suite de paroles qu'on

Digitized by Google

n'a pu prévoir, ou bien comprendre ceux qui parlent ainsi; 2° révéler des choses arrivées à des époques reculées et secrètes; 3° montrer des forces au-dessus de l'âge ou de la condition humaine, et plusieurs autres signes de ce genre, qui, réunis en grand nombre, sont des marques d'un grand poids.

Il faut interroger l'énergumène sur ce qu'il éprouve après les interrogations, prendre bien garde aux ruses du démon, et ne cesser d'exorciser que lorsqu'on voit des signes certains de délivrance.

Au reste le démon met bien des obstacles à l'exorcisme. Persuader que l'infirmité est naturelle, faire dormir celui qu'il possède pour l'environner d'illusions et paraître se retirer, montrer la cause, l'origine du maléfice pour faire consulter les magiciens, les devineresses, plutôt que les ministres de l'Eglise, laisser tranquille quelque temps le possédé, le laisser approcher de la sainte Eucharistie pour qu'il paraisse délivré, tels sont les détours dont se sert le démon, et dont l'exorciste doit chercher à triompher par le jeûne et la prière, selon le précepte du Sauveur.

Cette cérémonie doit se faire dans l'église, si on le peut commodément, ou, autant que faire se pourra, dans un lieu décent, et en présence seulement de quelques personnes probes et pieuses. Si on le peut, on doit y disposer le possédé du démon, en lui recommandant la prière, le jeûne, la confession, et même la communion, selon que le prêtre le jugera à propos. L'exorciste ne doit pas trop parler; il doit s'abstenir de toute question inutile ou curieuse, imposer silence à l'esprit malin, excepté sur les questions que lui fait le prêtre, mais l'interroger soigneusement sur le nombre des esprits de malice qui tourmentent le possédé, sur le temps de leur entrée, sur la cause, etc., se moquer des saillies, des ridiculités du démon. Il doit agir, parler ou lire avec autorité, avec foi, humilité et ferveur, presser le démon dans les moments où il est plus agité, faire des signes de croix sur le possédé, jeter sur lui de l'eau bénite, surtout aux parties du corps les plus tourmentées; qu'il observe les paroles qui font le plus trembler les démons, et qu'il les répète souvent; qu'il se serve des paroles de l'Ecriture sainte. Si c'est une femme qu'il exorcise, qu'il soit prudent et réservé.

Que l'exorciste force le démon à déclarer le mode de possession; si le possédé vomit quelque chose, ou si cela a été jeté ailleurs, qu'il le découvre pour qu'on le brûle; qu'il avertisse le possédé de découvrir toutes ses tentations. Après la délivrance, il donnera de sages avis à celui qu'il vient d'exorciser.

Avant l'exorcisme, le prêtre se confessera, ou du moins détestera sincèrement ses péchés; ensuite, revêtu d'un surplis et d'une étole violette, précédé de la croix, de l'eau bénite et d'un cierge allumé, ayant devant lui l'énergumène, qui sera à genoux si cela est possible, il invoquera le secours de l'Esprit-Saint, et avertira les assistants de l'aider de leurs prières pendant la cérémonie; puis, faisant sur lui le signe de la croix, il dira à haute voix, étant découvert: *In nomine Patris* †, *et Filii, et Spiritus sancti.* Amen. (*Prières du Rituel diocésain.*)

XVII. METZ.—(Rituel de 1713, in-4°.)

De exorcizandis energumenis

Nullus quemquam exorcizet, nisi de nostra licentia: multi enim falso se energumenos dicunt; sive ut decipiant alios; sive decepti ipsi, ob aliquos morbos quorum causam ignorant; tales autem exorcizare, ut plurimum scandalo est; quia cum non possint sanari, Ecclesiæ exorcismi ab incredulis et hæreticis deridentur. Idem dicendum de benedictione domus a dæmonio vexatæ; atque ideo exorcismos qui in antiquis Ritualibus Metensibus omittuntur, et hanc benedictionem omittimus. Si vero aliquando aut aliquem exorcizare, aut domum vexatam benedicere conveniat; tunc quæ agenda erunt præscribemus.

XVIII. NANTES.— (Rituel de 1776.)

De exorcizandis energumenis, seu a dæmonio vexatis.

Exorcismus, Græcum nomen, nihil aliud est quam adjuratio dæmonum certis precibus facta, ut recedant ab ea creatura quæ exorcizatur.

Exorcismus triplex est, 1° *Solemnitatis*, quo diabolus conjuratur, ne noceat baptizandis in susceptione sacramenti. Isto modo exorcizantur tam pueri quam adulti qui baptizantur. 2°. *Benedictionis*, qui fit per modum deprecationis ad Deum directæ. 3° *Energumenicus*, quo divinum nomen super energumenos, hoc est, habentes spiritum immundum invocatur, adjurando malignum illum spiritum per divinam virtutem, ut egrediatur ab eis.

Potestatem spirituum immundorum ut ejiceret eos, Christus Dominus Ecclesiæ suæ dedit in persona apostolorum; quod et ipsi spiritus nequam testificari sæpius coacti sunt.

Ecclesia illam potestatem communicat iis e suis ministris, quibus gradum exorcistæ confert. Verum cum hujus exercitium, non minorem prudentiam quam sanctitatem requirat, ordinarie sacerdotibus reservatur, qui etiam, cum casus accidit, indigent speciali et expressa episcopi delegatione.

Ut autem felicem exitum habere queat exorcismus, ad Dei gloriam, obsessi liberationem, dæmonis confusionem, exorcistæ et astantium profectum, sequentes regulas accurate nosse et servare oportebit.

De prærequisitis ad sacram exorcistæ functionem.

Sacerdos, seu quivis alius legitimus Ecclesiæ minister, vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, prudentia ac vitæ integritate præditus esse debet: qui non sua, sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate, constanter et humiliter exsequatur: hunc præterea maturæ

Digitized by Google

ætatis esse decet, et non solum officio, sed etiam morum gravitate reverendum... (*Le reste est conforme au Rituel Romain.*)

XIX. Rouen.— (Rituel de 1739, in-4°.)

De exorcismis et adjurationibus.

Instruction commune avec les Rituels de Séez, de 1744, et de Strasbourg, de 1824.

Exorcismus Græcum nomen est, quo significatur adjuratio dæmonis certis precibus facta ut recedat a creaturis, quæ aliquo modo in ejus possessionem venerunt.

Dæmones ex hominum corporibus ejecit Christus Dominus dum viveret; et eamdem potestatem dedit suis discipulis eorumque successoribus, Ecclesiæ scilicet sacerdotibus et ministris, a quibus, ut ait Justinus martyr (*Apolog. ad senat. et imper.*), *adjurati dæmones per nomen Jesu Christi parent, et exire coguntur.* Huic dæmonum expulsioni destinatus olim fuit in Ecclesia ordo ministrorum, qui ab ipsis exorcismis quos in Ecclesia super energumenos legebant, dicti sunt exorcistæ: remansit ordo : justis autem de causis Episcopi potestatem exorcismos et adjurationes contra dæmones faciendi sibi a multis sæculis reservarunt; quibus solis competit ad hoc officium sacerdotes aliosve ministros pro prudentia seligere et deputare.

Nullus ergo exorcismum adjurationemve aliquam non obtenta prius dd. archiepiscopi licentia facere audeat; alias pœnam suspensionis ipso facto incurreret. Sed si credatur re mature examinata aliquem esse a dæmone agitatum, aut domum aliquam a malignis spiritibus esse infestatam, parochi dd. archiepiscopum vel vicarios ejus generales adeant, qui super eorum monitione quid facto opus sit dijudicabunt.

Ipsis similiter prohibitum est sub eadem pœna suspensionis animalia exorcizare, vel super agros et vineas adjurationem facere ut ab eis bruchi, locustæ et alia hujuscemodi nociva insecta expellantur, nisi de his specialem licentiam obtinuerint : quantum autem ad preces contra imminentem tempestatem faciendas, licitum erit parocho, imo et vicariis eas solemniter adhibere. Cæterum nihil iis addant quæ inferius ordinata sunt.

Iis in exorcismis et adjurationibus non tantum a superstitionibus abstineant sacerdotes, sed caveant quam maxime ne rudiorum aliquorum hominum credulitati vel minimum faveant, qui in rebus pure naturalibus semper maleficia suspicantur.

De exorcizandis energumenis seu a dæmone vexatis.

Sacerdos, seu quivis alius legitimus Ecclesiæ minister, vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, prudentia ac vitæ integritate præditus esse debet... (*Le reste est conforme au Rituel Romain*).

XX. Soissons.— (Rituel de 1758, in-4°).

Des exorcismes.

L'exorcisme est une cérémonie qu'on emploie pour conjurer les démons, et les chasser des créatures dont ils prétendent abuser. Jésus-Christ en a donné le pouvoir à son Eglise en la personne de ses apôtres, et les démons ont été souvent contraints de le reconnaître, et d'en donner des preuves sensibles et convaincantes.

L'Eglise communique le pouvoir d'exorciser à ceux de ses ministres auxquels elle donne l'ordre d'exorciste : cependant comme cette fonction demande beaucoup de maturité, de prudence et de sainteté, l'exercice en est ordinairement réservé aux prêtres.

On ne peut nier que le démon ne puisse encore posséder des hommes vivants, comme il le fit dans le temps de la mission de Jésus-Christ; mais on ne saurait aussi trop se précautionner contre l'illusion et l'imposture. On a vu quelquefois des gens en imposer à l'Eglise et à ses ministres, en feignant en eux cet état tout humiliant qu'il est, et imitant par malice les agitations extraordinaires que produit le démon dans ceux qu'il possède : d'autres plus sincères, mais trop crédules, et trompés par certaines maladies, ou par la faiblesse de leur esprit, attribuent faussement à l'esprit de ténèbres des effets extraordinaires, mais purement naturels, qu'ils éprouvent en eux, et dont la cause leur est inconnue. Les exorcismes que l'Eglise emploierait sur ces sortes de personnes, ne pouvant produire aucun effet, seraient exposés à la raillerie des libertins et des hérétiques. On ne doit pas être moins en garde contre la tromperie et l'illusion à l'égard des maisons et autres lieux qu'on prétendrait être infestés des malins esprits; c'est pourquoi, pour éviter toute surprise, nous nous réservons l'examen, tant de ces personnes que de ces sortes de lieux ou maisons; et nous défendons à tous prêtres séculiers ou réguliers, sous peine de suspense, de faire aucun exorcisme, tant sur les personnes que sur les maisons et les lieux, sans notre permission : lorsque nous jugerons à propos de l'accorder, nous leur prescrirons ce qu'ils doivent faire.

XXI. Toulouse.— (Rituel de 1782, in-4°.)

Des Exorcismes.

Quoiqu'il puisse y avoir des possessions du démon, l'expérience a souvent appris qu'il faut user de beaucoup de prudence à l'égard de ceux qui s'en disent possédés; car il y en a qui feignent de l'être pour tromper le public, et quelques-uns qui se persuadent qu'ils le sont, à propos de quelque maladie dont ils ignorent la cause. Dans l'un et l'autre cas, les exorcismes de l'Eglise sont inutiles, et seraient un objet de raillerie pour les hérétiques et les incrédules; c'est pourquoi nous défendons à tous prêtres d'exorciser une personne quelconque, sans en avoir obtenu la permission de nous ou de nos vicaires généraux; ce qu'il faut également observer à l'égard d'une maison que l'on croirait infestée par l'esprit malin. Aussi nous

Digitized by Google

n'insérons dans ce Rituel aucune formule de prières pour les exorcismes: mais si jamais il était nécessaire d'en faire usage, nous prescrirons ce qu'il conviendra de faire.

XXII. Tournay. — (Rituel de 1858, 2 vol. in-4°.)

Instructions sur les exorcismes.

§ I. — De exorcismis.

1. Exorcismi illæ dicuntur preces in quibus Dei atque Ecclesiæ nomine exorcista adjurat dæmones, ut creaturas delinquant eisque inferre nocumentum cessent. Ut autem legitime adhibeantur, omnes tam sæculari quam regulari clero ascripti sacerdotes, quibus unice ex præsenti Ecclesiæ disciplina committi exorcizandi facultas solet, sedulo meminerint quæ concilium provinciale Cameracense ut decrevit in hæc verba : *Sine licentia Ordinarii in scriptis obtenta, nemo exorcizare præsumat, et quicunque hujusmodi licentiam obtinuit, in ejus muneris functione, graviter, pie, ac religiose in primis se gerat, quæstumque fugiat, et ab omni curiosa percunctatione abstineat, nec aliis exorcismis utatur quam quos ordinarius approbarit (Concil. Prov. Camerac. III.* 1631, tit. IV, cap. 3.)

2. Potestas exorcistæ versari potest vel circa energumenos sive obsessos a dæmone, vel circa maleficiatos seu maleficio affectos, tum in corpore, tum in bonis temporalibus, ut sunt domus, animalia, lacticinia, etc. Hinc pro faciliori praxi, separatim de istis agitur in sequentibus.

§ II. — De exorcizandis energumenis.

3. Exorcistæ munus grave in primis ac periculosum est, ut cui cum dæmone callidissimo, et obstinatissimo hominis hoste negotium intercedat. Ideo quisquis illud subire voluerit, pietate, prudentia, vitæ integritate, ac vivacitate fidei bene sit armatus oportet; et talis, qui a corde suo prius ejecerit dæmonem, quem ab alieno corpore conatur expellere. Prius ergo, tum alia ex probatis auctoribus, tum hæc sequentia documenta diligenter observet.

4. In primis, antequam ad exorcismum se accingat, de obsessi hominis vita, conditione aliisque circumstantiis serio inquirat. Nec facile credat aliquem a dæmone obsessum esse, sed prius cum medicis ac prudentibus consulat, an naturali morbo laboret. Et ut certius judicet, ea signa cognita habeat, quibus obsessus ab aliis dignoscitur. Signa vero obsidentis dæmonis sunt, ignota lingua loqui, vel loquentem intelligere; distantia et occulta patefacere, vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere, et id genus alia, quæ cum plurima occurrunt, majora sunt indicia.

5. Ubi autem episcopus permiserit exorcismum adhiberi, tunc exorcista non sua, sed divina fretus virtute, non cupiditate ad quæstum aut gloriam, sed ex charitate ad proximi levamen, tam pium opus humiliter, et cum timore Domini aggrediatur. Ac memor, genus esse dæmoniorum quod non ejicitur nisi per orationem et jejunium, hæc duo remedia tum per se, tum per alios adhibeat, quo fortius ac felicius potentem adversarium expellat.

6. In Ecclesia (si fieri potest) vel in alio sacro ac honesto loco obsessus exorcizetur, non in privata domo, præsertim si mulier sit, nisi aliqua rationabilis causa id postulet. Mulierem exorcizans, semper secum habeat honestas personas, obsessæ (si commode potest) cognatione proximas : nec quidquam dicat, vel faciat, quod sibi aut aliis pravæ cogitationis ansam dare queat. Caveat etiam ne energumeno vel infirmo medicinam ullam præbeat, aut suadeat : sed hanc curam medicis relinquat.

7. Hortetur obsessum, ut Satanæ vexationem patienter ferat, et temporale damnum in lucrum spiritus convertat, ut de peccatis suis pœnitentiam agat, sæpius plene recollecta conscientia confiteatur, ac solito diligentius peccatorum occasiones devitet, tentationes suas omnes exorcistæ patefaciat, et sacram communionem recipiat : orationi, jejuniis, et eleemosynis quantum potest insistat et dum exorcizatur, totum se colligat, et ad Deum convertat, ab eoque salutem firma fide deposcat : sæpe Symbolum fidei recitet, sæpe crucis signaculo se muniat. Reliquiæ sanctorum (si quæ haberi possint) ad caput vel ad pectus ejus reverenter ac caute admoveantur : sed caveatur ne qua iis a dæmone fiat injuria. Ipsa vero sanctissima Eucharistia non applicetur capiti aut corpori obsessi, ob irreverentiæ periculum.

8. Observet quibus artibus utantur dæmones ad exorcistam fallendum : solent enim ambigue respondere, et difficile se manifestare, ut exorcista diu fatigatus desistat, aut infirmus videatur non esse a dæmonio vexatus : quandoque nituntur persuadere infirmitatem esse naturalem ; interdum, postquam sunt manifesti, ponunt impedimenta quædam, ne infirmus se subjiciat exorcismis, vel abscondunt se et relinquunt corpus quasi liberum, ve in medio exorcismi visionem aliquam infirmo ostendunt, eum dormire faciunt, et sacram Eucharistiam suscipere permittunt, ut infirmus liberatus videatur : sed non cesset exorcista, donec viderit signa liberationis. Aliqui ostendunt factum maleficium, et a quibus sit factum, et modum dissipandi illud : sed caveat ne ad magos, vel ad sagas, aut ad alios quam Ecclesiæ ministros confugiat, vel ulla superstitione, aut alio modo illicito utatur.

9. Cum dæmon per obsessam personam loquitur, exorcista semper abstineat a supervacaneis et curiosis interrogationibus. Inquirat autem de numero et nomine spirituum obsidentium, de tempore quo ingressi sunt, de causa, et aliis ejusmodi, et an detineatur dæmon in illo corpore ob aliquam operam magicam, aut malefica signa, vel instrumenta : et si obsessus ea ore sumpse-

Digitized by Google

rit, evomat, vel si alibi extra corpus fuerint, ea revelet, ut inventa comburantur.

10. Immundum spiritum nimis loquacem tacere jubeat, et ad interrogata tantum respondere, ejusque nugas, risus, et criminationes cohibeat, ac præsentes moneat ne hæc curent, aut credant, sed dæmonem mendacii patrem esse meminerint; neque ei credatur si se cujusdam defuncti, vel sancti, vel damnati animam, vel angelum bonum esse simulet: quidquid demum promittat, comminetur aut suggerat, nulla ei fides habeatur, quantumvis in angelum lucis seductor ille se transfiguret.

11. Exorcismos faciat ac legat cum imperio et auctoritate, magna fide et humilitate, atque fervore. Quoties autem exorcista viderit obsessum in aliqua corporis parte potissimum commoveri, pungi, aut intumescere, ibi faciat signum crucis, et aqua benedicta aspergat. Similiter quoties viderit dæmonem ad certa quædam verba magis contremiscere, sæpius ea repetat; et quo magis illum torqueri observabit, eo magis instet et urgeat, donec victoriam consequatur.

12. Quod si exorcista liberationem obsessi fuerit consecutus, moneat illum, ut diligentius peccata eorumque occasiones devitet, ne dæmoni regressum aperiat. E contra non sit nimis anxius, si nihil profecerit; sed secretis Dei judiciis causam ascribat, qui novit quibus velit, et quando velit dare sanitatem. Itaque nec de curatione inflatur ad gloriam, nec de obsessis adhuc corporibus murmuret: sed vexatos æquanimiter ferre tentationem, et liberatos non sibi, sed Deo referre gratiam doceat.

De exorcizandis maleficiatis.

13. In juvandis maleficiatis, procedet exorcista simili fere modo quo supra de exorcismo energumeni: nempe hortando in primis ad seriam pœnitentiam et vitæ emendationem, ut cum vera cordis humilitate et spiritus contritione ad Deum conversi, agnoscant maleficio vexati hæc permitti mala a bono justoque Deo propter hominum peccata (inter quæ numeranda juramenta et exsecrationes), ad correctionem et probationem ipsorum.

14. Quocirca peccatorum suorum per bonam et salutarem coram Sacerdote confessionem a Dei misericordia veniam implorantes, meliora serio proponant: et sic in statu gratiæ constituti, in Dei clementia fiduciam omnem collocent, parati se in omnibus divinæ voluntati conformare. A superstitionibus autem aliisque diaboli et ministrorum ejus, hominum impostorum fraudibus caveant, nec ad eos ullo modo confugiant, ut retegant causam vel auctorem maleficii, illiusve dissipandi modum.

15. Ne temere exorcismi adhibeantur antequam ad eos se accingat exorcista, diligenter attendat num forte ex causis naturalibus, quod maleficio tribuitur, non procedat; quod sæpe contingit, præsertim in morbis animalium, utpote ex devoratis araneis sese pabulo ingerentibus, aut aliorum venenatorum animalculorum morsu, vel ex aere præ stabulorum immunditia vitiato frequenter ægrotantium.

16. Ad dissipanda aut avertenda maleficia absque scrupulo, quilibet (modo nihil superstitionis admisceat) uti potest aqua benedicta, sale aut pane benedicto, item ramos palmarum ab Ecclesia benedictos suspendere in domibus et stabulis, cereum benedictum accendere, et in locis infestatis collocare, et similia approbata remedia adhibere licet, quorum effectus et vis a Deo est, et exspectatur per preces Ecclesiæ fusas in hunc finem.

N. B. Cum facultas exorcizandi raro concedatur, formulæ exorcismorum hic omittuntur; casu emergente, exorcista utatur formula quam ordinarius designaverit.

XXIII. Verdun. — (Rituel de 1691, in-4°.)

Bénédictions avec exorcismes.

L'exorcisme est une bénédiction, qui se fait en conjurant le démon, et lui commandant de laisser en liberté les créatures, dont il prétend abuser; ἐξορκισμὸς signifie dans notre langue *conjuration*.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait donné à l'Eglise un empire sur les démons; puisque ces esprits superbes ont souvent été contraints de le reconnaître, et d'en donner des marques sensibles et surprenantes. *O si audires eos, et videre velles*, dit saint Cyprien à un infidèle, *quando a nobis adjurantur et torquentur spiritualibus flagris et tormentis de obsessis corporibus ejiciuntur, quando ejulantes et gementes voce humana, et potestate divina flagella et verbera sentientes venturum judicium confitentur* (*Tract.* 1 *contra Demetrianum.*)

L'Eglise pour humilier davantage l'orgueil de ces anges apostats, et pour faire connaître sensiblement à ses enfants le mépris qu'elle en fait, a voulu que l'exercice du pouvoir qu'elle a sur eux, fût la fonction de ceux qui sont dans les derniers rangs du clergé. Il est vrai qu'ayant reconnu dans la suite que l'on n'apportait pas toute la sainteté, ni la discrétion nécessaires pour cet office, elle a ordonné qu'il serait réservé aux prêtres, quelquefois même aux évêques; ce qui n'empêche pas qu'elle n'ordonne toujours des exorcistes pour se servir d'eux, lorsqu'elle le jugera à propos, et qu'ils s'en rendront dignes, comme il est à souhaiter.

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS POUR LES BENEDICTIONS.

BENEDICTION DES CLOCHES.

I. Amiens. — (Rituel de 1784, 2 parties in-4°.)

Instruction sur les bénédictions en général. (Cette Instruction, et l'Exhortation qui la suit,

Digitized by Google

sont communes avec les Rituels d'Angers (de 1828 et de 1849); de Carcassonne (1764); de Clermont (1855); d'Evreux (1741); de Limoges (1774); du Mans (1775); de Montauban (1785); de Poitiers (1766); de Rouen (1739); de Séez (1744); de Soissons (1753); de Toulouse (1782); de Troyes (1768).

Les bénédictions dont l'Eglise se sert sont des prières qu'elle fait au nom de Jésus-Christ sur certaines choses, pour les tirer du profane, et les appliquer à l'usage de la religion, ou pour sanctifier l'usage qu'en font les fidèles pour les besoins de la vie. Elle demande à Dieu, dans ces prières, qu'il révoque la malédiction que le péché du premier homme a attirée sur les créatures; qu'il leur rende la bénédiction dont il les honora lorsqu'elles sortirent de ses mains toutes-puissantes; qu'il ne rejette pas celles que nous lui offrons pour le service de son temple; que celles qui sont destinées à nos usages ne nuisent pas à la santé de nos corps; qu'elles ne servent pas de matière pour nourrir notre ambition, satisfaire notre sensualité, entretenir notre avarice, allumer le feu de notre concupiscence; mais qu'elles soient pour nous des occasions de le louer, de le remercier, et de le mieux servir.

L'usage de ces bénédictions est fondé sur les saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Tout ce qui servait au tabernacle devait être purifié par des cérémonies légales. Les prêtres avaient ordre de bénir les enfants d'Israel. Jésus-Christ a béni de petits enfants qu'on lui présentait; il a béni du pain et des poissons, et l'Apôtre approuve la coutume des Chrétiens qui bénissaient les viandes dont ils voulaient user.

Les bénédictions sont des fonctions attachées à l'ordre des prêtres : « Vos devoirs (leur dit l'évêque, avant que de leur imposer les mains), sont d'offrir le Sacrifice, de bénir, etc. » *Sacerdotem oportet offerre, benedicere*, etc.; et, en leur consacrant les mains avec l'huile sainte, il demande à Dieu pour eux que ce qu'ils béniront soit béni.

On distingue deux sortes de bénédictions : les unes, qui peuvent être faites par tout prêtre qui n'est ni suspens ni interdit; les autres, qui sont réservées à l'évêque, et qu'un simple prêtre ne peut faire sans sa commission. On les rapportera séparément, les unes sous le titre de *Bénédictions sacerdotales*, et les autres sous celui de *Bénédictions épiscopales.*

Les prêtres qui n'ont aucun emploi dans l'Eglise, ne peuvent faire dans les paroisses aucune bénédiction, quoique non réservée, à l'insu et sans la permission des curés; ceux mêmes qui ont reçu un pouvoir spécial de faire les bénédictions réservées, ne doivent l'exercer que lorsqu'ils en sont priés par les curés ou supérieurs des lieux.

Les supérieurs réguliers, qui, dans leurs ordres, ont pouvoir de bénir les ornements qui servent à l'autel, ne doivent en faire usage que pour leurs églises, et jamais pour les paroisses, ni pour aucune autre église, sans notre permission.

Les habits sacerdotaux et les ornements qui doivent être nécessairement bénits, sont l'amict, l'aube, la ceinture, le manipule, l'étole, la chasuble, la tunique et la dalmatique. On doit pareillement bénir les nappes d'autel, les corporaux et les palles, comme aussi le tabernacle, le ciboire, le soleil ou ostensoir, et les vaisseaux des saintes huiles. Il n'est pas permis de se servir à l'autel d'aucun desdits vases, linges et autres ornements avant cette bénédiction.

Les choses bénites, pour servir aux divins mystères, conservent leur bénédiction, tandis qu'elles sont entières et assez propres pour y être employées décemment. Il n'est pas permis de faire servir à des usages profanes les linges et ornements qui l'ont perdue; mais on doit les brûler, pour en jeter ensuite les cendres dans la piscine, à moins qu'on ne puisse les employer à d'autres usages de l'autel. Les calices et autres vaisseaux sacrés de métal, qui sont hors d'état de servir pour cause de fracture ou de vétusté, perdent pareillement leur bénédiction ou consécration; et, lorsque l'ouvrier leur a rendu la décence nécessaire, on doit les bénir ou consacrer de nouveau, ou bien on les fond en lingot pour rentrer dans l'ordre utile des métaux.

Instruction sur la Bénédiction des cloches.

Les cloches sont des signes et des instruments dont l'Eglise se sert pour appeler les fidèles aux divins offices, pour les avertir d'élever leurs cœurs à Dieu, les exciter à chanter ses louanges, à bénir son saint nom, à implorer son secours dans leurs besoins, à le prier pour les vivants et les morts.

Pour empêcher que le peuple ne se forme, à l'occasion de cette bénédiction, une idée fausse et peu conforme à la religion, les pasteurs auront soin de leur apprendre que ce n'est point un baptême, quoiqu'on lui donne quelquefois ce nom mal à propos; que c'est une simple cérémonie, semblable à celle que l'Eglise emploie pour bénir et consacrer les temples, les habits sacerdotaux, les vases sacrés avant que d'en faire l'usage auquel ils sont destinés; et que, si on leur donne le nom de quelque saint, ce n'est que pour les offrir à Dieu sous son invocation, et obtenir par son intercession les grâces que l'Eglise demande par les prières qu'elle fait en les bénissant.

L'objet de ces prières est d'invoquer sur ces instruments une vertu céleste et divine, qui excite dans les cœurs des chrétiens l'esprit d'oraison, en même temps que leur son frappera leurs oreilles; qui les rende dociles à la voix de l'Eglise; qui les appelle dans nos temples par ces signes extérieurs, pour y bénir Dieu, et s'y nourrir de sa sainte parole; qui écarte les malins esprits, et dissipe les foudres et les orages qui pourraient troubler le repos et la tranquillité des serviteurs de Dieu.

Les cérémonies de cette bénédiction et les onctions saintes qu'on fait sur les cloches,

Digitized by Google

marquent assez qu'étant spécialement consacrées au service de Dieu, on doit les traiter avec respect et religion : c'est pourquoi, lorsqu'elles seront bénites, et avant que de les monter au clocher, les curés ou autres supérieurs des Eglises doivent empêcher que les enfants ou autres personnes ne badinent autour d'elles : et, lorsqu'elles seront montées, ils auront soin de faire tenir le clocher fermé, afin qu'il ne s'y passe rien de puéril et d'indécent.

Il serait fort à désirer que selon l'esprit de l'Eglise, et pour répondre à une si sainte bénédiction, les cloches ne fussent sonnées que par des clercs constitués dans l'ordre des portiers ; mais la plupart des clercs qui sont élevés à cet ordre étant appliqués à l'étude, ou dans les séminaires pour se disposer à la réception des ordres sacrés, on tâchera du moins de ne confier cette fonction qu'à des gens sages et de bonnes mœurs, qui sachent les sonner avec ordre et sans danger de les casser, et qui soient instruits des ordonnances du diocèse pour l'heure des Offices. On ne pourra les sonner dans les cas extraordinaires d'assemblées d'habitants, d'orage, d'incendie ou d'alarme, sans la permission du curé ou vicaire en son absence : et on ne souffrira jamais que dans les accords qu'on nomme vulgairement *carillons*, on joue des airs profanes, et qui puissent rappeler le souvenir de chansons badines ou lascives.

Les cloches étant destinées à annoncer le service divin, étant sanctifiées par des bénédictions et par l'onction des saintes huiles, l'usage doit en être respectueux et bien réglé. Le bon ordre en cette matière demande deux choses : qu'on ne sonne point les cloches sans raison ni sans discrétion ; qu'on ne néglige point aussi de les sonner, lorsque les règles et la pratique de l'Eglise le prescrivent. Voici les différents points que nous réglons à ce sujet, et dans la plupart desquels nous ne faisons que renouveler ce qui a déjà été réglé par les plus respectables autorités.

1° Nous ordonnons de la manière la plus expresse qu'il n'y ait aucune église ou l'on ne sonne l'*Angelus* le matin, à midi et le soir, suivant les constitutions des Souverains Pontifes, et la pratique universelle de l'Eglise catholique. Les curés recommanderont aux peuples la pratique de cette sainte prière : ils les y exhorteront chaque année un des dimanches de l'Avent, ou le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge ; ils ajouteront que les Souverains Pontifes Benoît XIII et Benoît XIV ont attaché à perpétuité cent jours d'indulgences pour chaque récitation de l'*Angelus* à genoux, et une indulgence plénière que peuvent gagner tous les mois ceux qui disent habituellement l'*Angelus* en se confessant et communiant un jour de chaque mois, dont le choix leur est libre.

2° Conformément à la pratique de la ville de Rome, établie par un décret du Pape Benoît XIV du 29 décembre 1740, pratique qui avait déjà été introduite à Milan par saint Charles en son second concile provincial ; nous ordonnons que dans toutes les églises de notre diocèse on sonnera la cloche tous les vendredis de l'année, vers trois heures après midi : pour rappeler aux fidèles que c'est à cette heure que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix, pour nous racheter : et les engager à lui offrir alors leurs cœurs et leurs prières. Nous accordons quarante jours d'indulgences à ceux qui diront au moins le *Pater* et l'*Ave Maria*, du fond du cœur, et en mémoire des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur. Nous espérons du zèle et de la piété des pasteurs qu'ils feront connaître à leurs paroissiens cette sainte pratique, et qu'ils les engageront à l'observer.

3° Suivant l'établissement du Pape Grégoire IX, on doit sonner la cloche à l'élévation du corps et du sang de Notre-Seigneur des Messes conventuelles et paroissiales, afin que les absents puissent par leurs prières s'unir au saint Sacrifice, et y participer ; également, lorsqu'on porte les derniers sacrements aux malades, afin d'avertir ceux qui le peuvent de venir accompagner le saint Sacrement, et de faire penser les fidèles à prier Dieu pour le malade, et à demander aussi pour eux-mêmes l'assistance de Dieu dans leurs maladies et à leur mort. Il est bon de sonner lorsqu'on donne la bénédiction du saint Sacrement, afin que ceux qui sont empêchés d'y assister, soient avertis de prier alors chez eux, pour implorer la bénédiction du Seigneur. Mais on ne doit sonner que quelques moments avant la bénédiction, et non pas pendant un temps considérable auparavant, comme on le fait mal à propos en plusieurs églises, parce qu'alors la bénédiction ne peut plus se remarquer.

4° Nous ordonnons qu'on sonne les Messes quelque temps avant de les commencer, afin de donner le loisir à ceux qui sont éloignés de l'église de pouvoir y arriver ; et que les grands Offices, particulièrement les Messes paroissiales et les Vêpres, soient annoncés par trois sons de cloches distants d'un quart d'heure ou environ l'un de l'autre.

5° Nous ordonnons qu'on sonne toutes les cloches très-solennellement pendant le *Gloria in excelsis* des Messes du Jeudi saint et du Samedi saint, et aussi pendant celui de la Messe de la nuit de Noël ; parce que ce fut alors que les anges chantèrent ce cantique.

6° Pour les morts on sonnera lors du trépas, lorsque le corps sera présenté à l'église, pendant le service, selon l'usage des différentes églises, pendant l'absoute, lorsqu'on fait l'inhumation : on pourra aussi sonner la veille au soir, pour annoncer les services qui se feront le lendemain pour quelque défunt.

7° Nous défendons très-expressément de sonner, soit les veilles des fêtes, soit le jour de la Toussaint, ou la veille des enterrements, après neuf heures du soir.

Bénédiction du métal.

Le métal étant fondu, et avant qu'on le coule

Digitized by Google

dans le moule, le curé ayant une étole blanche pardessus son surplis, se rendra au fourneau, précédé de la croix, d'un clerc portant le bénitier et du clergé : y étant arrivé, il entonnera le *Veni, Creator*... que le chœur continuera de chanter alternativement.

L'hymne finie, le curé dira :

℣. Exsurge, Christe : adjuva nos :

℟. Ut auditas faciamus laudes et potentias tuas.

Oremus. — Adsit, quæsumus, Domine, supplicationibus nostris virtus Spiritus sancti, qui actiones nostras aspirando præveniat, et adjuvando prosequatur; ut ad laudem tui nominis justa populi tui desideria compleantur : Per Dominum nostrum... ℟. Amen.

Puis le prêtre jettera de l'eau bénite sur le métal : et, lorsqu'il aura coulé avec succès, il entonnera le *Te Deum*, et ensuite :

℣. Exaltare super cœlos, Deus:

℟. Et super terram gloria tua.

Oremus. — Benedic, quæsumus, Domine, fusum hoc ad usum Ecclesiæ tuæ metallum; ut ad ea quæ recta sunt istius campanæ pulsu populus tuus promoveatur, et salutis suæ optatum consequatur effectum. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Bénédiction de la cloche.

Avant cette bénédiction, il faut suspendre la cloche dans un endroit commode, en sorte qu'on puisse librement aller autour, la laver en dedans et au dehors, et y faire les onctions.

On mettra devant la cloche un fauteuil pour le célébrant et des siéges ou tabourets à côté du fauteuil pour les ministres : on arrangera d'autres siéges sur deux lignes pour le clergé. A l'extrémité de ces deux lignes seront deux siéges placés vis-à-vis le célébrant pour les deux personnes choisies pour donner le nom à la cloche.

On préparera à la gauche du fauteuil une crédence, sur laquelle on mettra une nappe blanche ; ce Rituel ; un vase d'eau nette pour être bénite, et qui en contienne assez pour laver la cloche, tant en dedans qu'au dehors; deux grands aspersoirs; quatre serviettes blanches pour l'essuyer ; un petit vase dans lequel il y ait du sel ; les vaisseaux de l'huile des catéchumènes et du saint chrême ; du coton ou des étoupes pour essuyer les onctions ; la navette garnie de pastilles, d'encens et de myrrhe (si l'on en peut avoir); un bassin sur lequel il y ait de la mie de pain, avec une aiguière et une serviette.

Tout étant ainsi disposé, le prêtre qui doit faire la bénédiction de la cloche, s'étant revêtu d'un amict, d'une aube, d'une ceinture, d'une étole croisée et d'une chappe blanche, se rendra à l'endroit préparé pour la cérémonie, précédé d'un thuriféraire, de deux acolytes portant des chandeliers avec des cierges allumés, du clergé en habits de chœur, et de deux chantres revêtus de chappes blanches.

Tous, en arrivant, se rangeront devant les siéges qui leur seront préparés : les deux acolytes mettront leurs chandeliers sur la crédence, et s'y tiendront debout, ayant le thuriféraire au milieu d'eux.

Ensuite le célébrant assis pourra faire aux assistants l'Exhortation suivante.

Il est bon, mes très-chers frères, de vous expliquer dans quel esprit la cérémonie que nous allons faire a été instituée; et de vous rendre sensibles les mystères que renferment les actions qui la composent. Je vous crois trop instruits pour qu'il soit besoin de vous dire que l'Eglise ne pensa jamais qu'elle pût par ses prières imprimer aucune sainteté ni aucune vertu intérieure à des êtres purement matériels; et ce serait se tromper lourdement que de regarder en particulier l'ablution que nous allons faire dans cette cérémonie, et les onctions que nous y ferons ensuite, comme une espèce de baptême et de sacrement. Il en est de cette bénédiction comme de celle des autres choses qui doivent servir au culte du Seigneur. On les bénit, c'est-à-dire qu'on les dédie, qu'on les consacre à son service. Et ce qui nous les rend encore respectables, ce sont les mystères que l'Eglise a en vue dans ces sortes de bénédictions, et qui ne sont autres que les différents moyens de justice et de perfection figurés par ces rits purement extérieurs et sensibles, à l'aide desquels elle essaye d'élever nos esprits et nos cœurs aux choses invisibles et spirituelles : car, pour nous renfermer dans l'objet de la cérémonie qui nous rassemble, les cloches ne sont en elles-mêmes que des instruments qui servent pour avertir les fidèles que l'heure des divins Offices approche : et quand elles ne seraient pas bénites, ne pourraient-elles pas être employées à cet usage? Mais l'Eglise, pour les faire servir au Seigneur, les tire du rang des choses communes par une consécration solennelle : et, voulant que tout ce qu'elle fait tourne au salut de ses enfants, elle les instruit par cette consécration même. Si un vil métal est lavé avec de l'eau bénite, pour être plus digne de servir au culte de Dieu; combien plus pur ne doit pas être un Chrétien sanctifié par l'eau de la régénération? Si l'huile sainte découle sur la cloche ; l'onction de la grâce et de la vertu du Saint-Esprit figurées par le saint chrême et par l'huile des catéchumènes, ne doivent-elles pas être plus sensibles dans nos âmes si souvent sanctifiées par les sacrements du salut?

Que nous figurent ces signes de croix si souvent répétés dans cette bénédiction? si ce n'est que nous sommes consignés à Dieu par la Passion de son Fils; que sa croix qui fait le fondement de nos espérances, doit faire ici-bas notre gloire; et que pour aller par elle à Jésus-Christ, il faut la porter après lui. Enfin l'encens qui fume sous la cloche ne nous exprime-t-il pas la bonne odeur d'une vie sainte, et la ferveur de nos prières, qui comme un parfum doux et subtil, doivent s'élever jusqu'au trône de Dieu? La cloche elle-même par le son qu'elle rend nous apprend que notre voix doit sans cesse louer le Seigneur, le bénir, l'adorer : et les différentes modulations que peuvent rendre ces instruments harmonieux, ne nous inspirent-elles pas selon les occasions les affections différentes d'un cœur chrétien? Agités plus gaiement ou plus pompeusement dans les grandes solennités, ils nous font penser à ces fêtes éternelles de la céleste Sion, dont

Digitized by Google

rien n'interrompra la joie. Un son plus grave et entrecoupé nous avertit des infirmités de nos frères, et nous intéresse à leurs besoins spirituels et temporels; et une lugubre harmonie nous annonce leur trépas, et nous fait souvenir que nous mourrons nous-mêmes.

Cette courte exposition des cérémonies dont vous allez être témoins, doit vous faire entrer dans les dispositions que l'Eglise a en vue de vous inspirer à leur occasion. Souvenez-vous de l'esprit de chaque action, et demandez à Dieu que ce que notre ministère opère à l'extérieur sur les choses inanimées, s'accomplisse intérieurement en vous par la vertu toute-puissante de sa grâce.

II. Autun. — (Rituel de 1841.)

Instruction sur les bénédictions en général.

Les bénédictions de l'Eglise sont des prières qu'elle fait au nom de Jésus-Christ, soit pour attirer sur les fidèles l'effusion des grâces divines, soit pour consacrer certains objets au culte du Seigneur, soit enfin pour purifier les créatures de la malédiction qu'elles ont encourue en punition du péché de notre premier père.

Rien de si ancien et de si respectable que l'usage des bénédictions; car, sans parler de celles que le Seigneur lui-même répandit au commencement du monde sur *les œuvres* qui sortaient *de ses mains*, et ensuite sur les patriarches et leur postérité; tout ce qui servait au Tabernacle devait être purifié par des cérémonies légales. Moïse, Aaron et ses descendants bénissaient les enfants d'Israël selon l'ordre de la loi.

Jésus-Christ lui-même bénit du pain, des poissons, des petits enfants; c'est dans sa dernière Cène qu'il opère la plus excellente des bénédictions : c'est à ce signe sacré qu'il se fait connaître aux disciples d'Emmaüs, et saint Paul ne s'éloigne pas de la doctrine de son divin Maître, lorsqu'il approuve l'usage des fidèles qui bénissent la nourriture dont ils voulaient user (*Marc.* x, 13, 16. — *Ibid.* vi, 41, — *Matth.* xxvi, 26, — *Luc.* xxiv, 30, 31. — *I Tim.* iv, 5).

C'est à une si sainte origine que se rattache l'usage constant de l'Eglise universelle de bénir en général toutes les créatures, et surtout les objets destinés au culte divin, comme l'attestent, par une tradition non interrompue, et les Eucologes des Grecs, et les Rituels des Latins.

C'est à une source aussi pure que tous les prêtres de notre diocèse iront puiser les sentiments de la foi catholique et de la religion que doit leur inspirer une pratique si ancienne et si universelle. Ils se souviendront sans cesse que leur fonction principale est de *donner des bénédictions*, et que si leurs mains ont reçu l'onction de l'huile sainte, c'est afin de *bénir et de consacrer au nom du Seigneur* (*Pontif. R. in ordin. Presbyteri.*)

Ils ne perdront point de vue qu'il leur est défendu d'admettre d'autres formules de bénédictions que celles qu'ils trouveront dans le Rituel ou le Missel du diocèse, et s'appliqueront à ne point dépasser les limites de leurs pouvoirs pour les bénédictions réservées. Ils refuseront de bénir ce qu'ils soupçonneront devoir être employé à quelque mauvais usage, et veilleront toujours à ce que les objets pour lesquels on demande leurs bénédictions soient propres et présentés convenablement. Ils se conformeront d'ailleurs aux règles suivantes.

1° Le prêtre fera toutes les bénédictions debout, découvert, revêtu d'un surplis et d'une étole de la couleur convenable à l'office, à moins qu'il ne soit marqué autrement.

2° Il sera assisté d'un clerc en surplis, ou d'une autre personne portant le bénitier, l'aspersoir et le Rituel. Il y aura toujours un ou deux cierges allumés. S'il doit y avoir encensement, un autre clerc ou assistant portera l'encensoir et la navette.

3° Au commencement de chaque bénédiction, le prêtre fera sur lui-même le signe de la croix et dira :

℣. *Adjutorium nostrum in nomine Domini,*
℟. *Qui fecit cœlum et terram*
℣. *Dominus vobiscum,*
℟. *Et cum spiritu tuo.*

Puis, inclinant la tête, il dira *Oremus*, et ensuite une ou plusieurs Oraisons, comme il sera prescrit, ayant les mains jointes devant la poitrine. Toutes les fois qu'il trouvera une croix marquée, il fera de la main droite un signe de croix sur la chose qu'il bénira, et à la fin, il fera dessus une aspersion d'eau bénite, aussi en forme de croix.

4° Lorsqu'il sera marqué qu'il doit y avoir encensement, il bénira l'encens aussitôt après la dernière oraison; puis ayant fait l'aspersion sur la chose bénite, il l'encensera par trois fois.

III. Bayeux. — (Rituel de 1744, in-4°.)

De benedictionibus.

(Cette instruction est commune avec les Rituels de Coutances (1777) et de Strasbourg (1824). L'Exhortation qui la suit dans ces trois Rituels est celle du Rituel d'Amiens.)

Benedictionum usum nullus ante Waldenses rejecerat. Eorum autem exemplo, ut impias, superstitiosas, ac veluti magicas et incantatorias horruerunt hæretici recentiores consecrationes et invocationes ab Ecclesia usitatas, quibus creaturæ Dei bonæ sanctificantur per verbum Dei et orationem (I. *Tim.* 4, 5). Et immerito quidem : iis enim in benedictionibus (V. Antiq. Sacrament. et tot. tit. *de consecr.* 3. P. Decret. Theologos et auct. Liturgic.) antiqua servatur Ecclesiæ traditio, Patrum et conciliorum consensu probata, variisque firmata miraculis; quodque ritum hunc ab omni vindicat injuria, quis neget ipsius Dei in veteri Testamento, ac Christi Domini in novo exemplis, sanctum et legitimum posse eum comprobari ? Benedixit enim Deus mundi initio creaturis quas fecerat (*Gen.* i, 22, 28.), hac benedictione perfectionem debitam largiens, aut earum multiplicationem, seu propagationem beni-

Digitized by Google

gne ipsis concedens. Ipsis hominibus multoties benedixit (*Gen.* I, 28; IX, 1; XXV, 1, etc.), et ritus Mosaïci sacerdotibus diversa præscribens officia, ab ipsis nomen suum invocari jussit super filios Israel, voluitque ut benedicerent populo, promittens se eorum benedictionem sua benedictione firmaturum (*Num.* VI, 23). Consecranda decrevit insuper ea omnia quæ suo cultui inservire debebant, consecrationesque illas solemniter a Pontifice et sacerdotibus fieri præcepit (*Levit.* VIII). Christus vero nonne piscibus, panibusque quos in deserto multiplicare proponebat, benedixit (*Marc.* VI, 41). Nonne panem simul ac vinum in ultima Cœna sua benedictione in corpus et sanguinem suum immutavit (*Matth.* XXVI, 26, etc.)? Nonne in Emmaus per panis benedictionem duobus discipulis innotuit (*Luc.* XXIV, 30.)? Nonne tandem priusquam ad Patrem ascenderet, apostolis suis benedixit (*Ibid.* 51)? Hinc ipsum usus benedictionum auctorem recognoscimus; et licet quas habemus formulas ab ipso vel ab apostolis Ecclesia non receperit, auctoritatis suæ modum ac mensuram non excessit, quæ ab ipso didicit creaturas in honorem Dei sanctificare: huc enim tendunt, quæ super eas fiunt invocationes et preces, sive res benedicendæ ad aliquid supernaturale assumantur, sive in ordine naturali consistant.

Hinc inferas benedictionum diversum esse finem (V. Paul. Moria Quarti et alios qui de Benedict. scripserunt), naturalem nempe et supernaturalem: ad primum spectant benedictiones fructuum et aliorum similium quorum per orationem a summo et bono Deo expetuntur copia et usus, quod æque licitum ac ipsi gratum est sicut ab ipso panem nostrum quotidianum expostulare. Ejusdem generis sunt preces quæ fiunt super quasdam creaturas ne nocent. Ad secundum autem pertinent benedictiones aquæ et panis inter sacram synaxim, chrismatis et sacrorum oleorum, salis, vasorum et instrumentorum ac ornamentorum divino cultui inservientium, imaginum Christi, B. Mariæ Virginis, et sanctorum; item ecclesiarum, oratoriorum, cœmeteriorum, etc., in iis enim omnibus mystica quædam significatio est et has inter digniorem locum tenent ut plurimum benedictiones exorcismorum plerumque pure spirituales.

Formulæ benedictionum variæ sunt, modique earum diversi. Aliæ enim sunt quibus creaturæ simplici oratione sanctificantur: aliæ quæ exorcismum et adjurationem admittunt; aliæ tandem quæ etiam consecrationem per Chrismatis et olei sacri unctionem rei benedicendæ afferunt.

Sunt insuper inter benedictiones aliquæ episcopis reservatæ, aliquæ ipsis non reservatæ, et huic divisioni attendant sacerdotes et ministri, ne majoris dignitatis munia temere et imperite unquam usurpent propria auctoritate: quod ut facilius dignoscant benedictionum subsequentes titulos attente legant, quo eas discernant quæ ipsis possunt competere.

Ritus porro earum generalis semper hic erit, nisi aliter notetur.

1. In benedictione extra Missam, sacerdos saltem superpelliceo et stola convenientis coloris sit indutus.

2. Stando semper benedicat et detecto capite, nisi aliter præscriptum sit.

3. In principio cujusque benedictionis dicat, ubi nihil aliud injunctum est:

S. Adjutorium nostrum in nomine Domini.

℟. *Qui fecit cœlum et terram.* (Psal. CXXIII, 8.)

℣. *Dominus vobiscum.*

℟. *Et cum spiritu tuo.*

Deinde dicatur oratio propria, unica vel plures, prout suo loco notatum fuerit.

4. Rem, ubi notatum fuerit, aspergat aqua benedicta, aut incenset, si opus sit, nihil dicendo.

5. Adsit semper sacerdoti, dum aliquid benedicit, unus saltem minister qui respondeat.

6. In promptu habeat sacerdos ea omnia quæ in ritu benedictionis adhibenda sunt, v. gr. aquam benedictam, incensum, oleum, etc.

7. Nihil benedicendum altari imponatur, nisi in Missali aut Rituali id præscribatur, sed benedicenda super mensa aliqua in vase aut linteo mundo ponantur.

8. Caveat summopere ne quid temere benedicat, quo ad pravos aut superstitiosos usus aliquem abusurum esse merito suspicari possit; atque ideo quando res postulabit, afferentium animum et intentionem diligenter exploret: et meminerit sibi sub pœna suspensionis ipso facto incurrendæ vetitum esse ne aliàs a præscriptis in Missali, Pontificali, Processionali Romano et nostris benedictiones aut exorcismos propria auctoritate adhibeat.

IV. Beauvais. — (Rituel de 1783, in-4°.)

Campana in navi Ecclesiæ ita suspendatur, ut eam ministri circuire possent. Prope ipsam præparetur credentia, cui superponantur codices pro lectione et evangelio, vascula chrismatis et olei infirmorum, vas aquæ benedicendæ cum sale et tribus aspersoriis ex salvia, buxo, vel alia simili fronde confectis ad lotionem campanæ, lintea quoque munda ad eam extergendam, navicula cum thure, myrrha et pastillis: tria bacilia, unum cum gossipio, alterum cum aquaria et mappula, tertium cum medulla panis, et juxta credentiam thuribulum ignitum, atque etiam ignitabulum. Præterea lectorile in loco competenti collocabitur, et sedilia pro celebrante et ministris.

Omnibus sic dispositis, celebrans procedit e vestiario indutus amictu, alba; stola et cappa albi coloris, præcedente thuriferario, duobus cereoferariis, crucigero crucem processionalem gestante, subdiacono et diacono indutis ut in Missa; nec non duobus choristis in cappa, si cappæ habeantur. Inter crucem et choristas procedunt omnes de clero bini et bini.

Ubi processio venerit ad locum præparatum, celebrans stans nudo capite prope campanam, advocat eos qui campanæ debent nomen imponere, et ab eis expetit quo nomine eam vocari velint, dicens eis:

Au nom de quel saint (*ou* de quelle sainte) voulez-vous que l'on bénisse la cloche?

Digitized by Google

℟. Au nom de saint N (*ou* de sainte N. *hic nomen exprimunt.*)

Deinde vadit ad suum sedile, caput cooperit, et sedentibus omnibus populum edocebit quid velit hujus benedictionis ritus, his aut similibus verbis :

Exhortation.

La religion sainte que vous avez le bonheur de professer, mes chers frères, propose à ses enfants dans toutes ses cérémonies les signes les plus propres à élever leur esprit et leur cœur vers le Seigneur, et à leur rappeler sans cesse la sainteté avec laquelle ils doivent le servir ; sa grandeur et sa majesté infinie exigent que tout ce qui sert à son culte, lui soit consacré spécialement et séparé de l'ordre des choses profanes; cet usage religieux est fondé sur l'autorité des saintes Ecritures, et il a été pratiqué dès les temps de l'ancienne loi ; mais tout ce qui servait au ministère du tabernacle devait être sanctifié par un rit particulier : *Vous sanctifierez toutes ces choses*, dit le Seigneur à Moïse, *et elles seront saintes et sacrées.*

L'Eglise chrétienne, toujours conduite par l'esprit de Dieu, a cru devoir observer ce qu'il avait prescrit lui-même dans un ministère qui n'était que l'ombre et la figure d'un culte infiniment plus parfait ; c'est par cette raison qu'elle consacre par des bénédictions particulières tout ce qu'elle emploie au service de ses temples, afin que ces choses une fois destinées aux rits sacrés ne soient plus converties à des usages profanes.

Tel est l'objet de la sainte cérémonie dont vous allez être témoins ; pour exciter votre piété et faire naître en vous des dispositions conformes aux vues de l'Eglise, il est de notre devoir de vous faire connaître dans quel esprit elle a été établie.

Ne croyez pas, mes chers frères, que l'intention de l'Eglise ait jamais été d'imprimer à ce métal une vertu et une sainteté dont il n'est pas susceptible ; en demandant au Seigneur qu'il daigne en agréer l'usage pour le service de son temple, elle se propose en même temps de vous édifier et de vous instruire par les cérémonies de la bénédiction qu'elle en fait par notre ministère.

Le principal usage des cloches est d'appeler les fidèles dans la maison de Dieu, pour y rendre à sa majesté suprême le tribut d'adoration et de prières qui lui est dû à si juste titre; et toutes les cérémonies que l'Eglise observe dans leur consécration, vous avertissent des conditions nécessaires à la prière pour qu'elle soit agréable au Seigneur, et qu'elle nous obtienne ce que nous demandons.

Si on commence par laver la cloche par une eau sanctifiée par l'invocation de l'Esprit-Saint, c'est pour vous faire souvenir que vos prières ne trouveront point accès auprès du trône de Dieu, si elles ne partent d'un cœur purifié de tout péché, ou du moins qui ne conserve aucune affection au péché, qui le déteste, et en sollicite humblement le pardon.

Si nous traçons plusieurs fois sur la cloche le signe adorable de notre salut, c'est pour vous avertir que nous ne devons prier que par Jésus-Christ crucifié pour nous ; que l'efficacité de nos prières n'est fondée que sur les mérites de ses souffrances et de sa mort : que sa croix, l'unique fondement de nos espérances, doit faire ici-bas toute notre gloire, et que nous devons la porter pendant le cours de cette vie mortelle, pour le suivre dans le Ciel et être reçus dans sa gloire.

L'huile sainte qui va couler sur la cloche est le symbole de l'onction intérieure de la grâce qui donne à nos prières tout leur mérite, qui nous apprend ce que nous devons demander, comment nous devons le demander et qui assure le succès de nos humbles supplications.

Enfin l'encens consumé par le feu, et dont la vapeur va s'élever sous la cloche, désigne ce feu sacré qui doit embraser nos cœurs lorsque nous les ouvrons au Seigneur par la prière, cette ferveur qui doit animer nos prières, et les élever comme un parfum doux et pénétrant jusqu'au trône de Dieu.

Accourez donc à nos temples, mes chers frères, lorsque ce signal de la prière vous y appellera, mais venez-y avec un cœur pur, un cœur compatissant aux souffrances de notre divin Sauveur, un cœur docile à l'attrait de la grâce, et pénétré du saint amour; tel est le fruit que vous devez tirer de cette cérémonie ; en la célébrant sous vos yeux, nous vous exhortons d'élever votre esprit à la contemplation des mystères qu'elle représente, et à demander au Seigneur que tout ce que notre ministère opère sur cet instrument dédié à son culte, s'accomplisse intérieurement en vous par la vertu toute-puissante de sa grâce.

Finita monitione seu exhortatione, sacerdos surgit, et stans aperto capite prope credentiam, benedicit aquam ut sequitur : etc.

V. Belley. — (Rituel de 1843 ou 1861.)

Bénédiction d'une cloche.

Avant cette bénédiction, la cloche doit être suspendue dans la nef, de manière qu'on puisse aisément en faire le tour, la laver en dedans et en dehors, et y faire les onctions.

On mettra devant la cloche, du côté de l'autel, un fauteuil pour le prêtre, des siéges ou tabourets à côté pour ses assistants, et d'autres siéges sur deux lignes pour le reste du clergé. A l'extrémité de ces deux lignes, vis-à-vis de l'officiant, seront placés deux siéges destinés aux deux personnes qui devront donner le nom à la cloche.

On préparera à la gauche du fauteuil une crédence, sur laquelle on posera le Rituel, un vase rempli d'eau pour être bénite, qui en contienne assez pour laver la cloche en dedans et en dehors; deux grands aspersoirs, quatre serviettes blanches pour essuyer la

Digitized by Google

cloche, un petit vase contenant du sel, les vaisseaux de l'huile des infirmes et du saint-chrême, du coton ou des étoupes pour essuyer les onctions, la navette garnie d'encens, un bassin contenant de la mie de pain une aiguière et une serviette.

Tout étant disposé, le prêtre, revêtu d'un surplis, d'une étole et d'une chape blanches, se rendra processionellement à l'endroit préparé pour la cérémonie, précédé du thuriféraire et des acolytes portant leurs chandeliers avec des cierges allumés et suivi de deux chantres revêtus de chapes blanches, et du reste du clergé. Tous se rangeront devant les sièges qui leur seront préparés, et les deux acolytes ayant mis leurs chandeliers sur la crédence, s'y tiendront debout, le thuriféraire étant au milieu d'eux.

Alors les deux personnes qui doivent donner le nom à la cloche, s'en étant approchées, le Prêtre, debout et découvert, leur fera la demande suivante:

D. Sous l'invocation de quel saint ou de quelle sainte désirez-vous qu'on bénisse cette cloche ?

R. *Ils répondront*: Sous l'invocation de saint *ou* de sainte N.

Puis ils salueront le célébrant, et retourneront à leur place.

Le Prêtre s'étant assis et couvert, pourra faire aux assistants l'instruction suivante ou quelque autre semblable :

Instruction. Si l'Eglise bénit ou consacre solennellement ses temples, ses ornements, et tout ce qui sert au culte divin, ce n'est pas, mes frères, qu'elle croie ces divers objets susceptibles d'une vertu intérieure et d'une véritable sainteté. Mais son intention est de retirer de l'ordre des choses communes celles qu'elle destine au service du Seigneur, et d'annoncer qu'étant une fois consacrées à ce saint usage, elles ne peuvent plus être employées à d'autres sans une espèce de profanation.

Ce que l'Eglise se propose encore dans ces sortes de cérémonies, c'est d'instruire et d'édifier notre piété. Tel est en particulier le but de celle qui nous rassemble. Parcourons-en les différentes parties, et marquons les fruits que nous devons en retirer.

L'ablution de la cloche avec l'eau bénite nous avertit d'abord que rien de souillé ne peut plaire à Dieu, ni servir à son culte; elle nous rappelle l'innocence que nous avons recouvrée dans le baptême; elle nous invite à nous purifier de plus en plus, et à éviter jusqu'aux moindres taches du péché. Les onctions réitérées qu'on fait ensuite avec le saint chrême et l'huile des infirmes, au dedans et au dehors de la cloche, nous font souvenir qu'étant par le baptême, et plus encore par la confirmation, les temples du Saint-Esprit, nous devons rendre sensible par toute notre conduite l'onction de la grâce répandue dans nos âmes et figurée par l'huile sainte.

Les signes de croix, si souvent répétés dans cette cérémonie, nous annoncent que, devenus les disciples et les membres d'un Dieu crucifié, nous ne pouvons espérer de participer à sa gloire, si nous n'aimons sa croix et si nous ne la portons après lui tous les jours de notre vie. L'encens qu'on brûle dans l'intérieur de la cloche, nous fait connaître que toutes nos actions doivent répandre la bonne odeur de Jésus-Christ ; que le parfum de nos prières ne s'élèvera jamais jusqu'à Dieu, si elles ne sont pas animées d'une foi vive et d'une sincère piété. Le son même des cloches doit devenir pour nous une source de pensées salutaires et de sentiments chrétiens. Ainsi, lorsqu'elles nous appellent aux offices divins, pensons aussitôt à la miséricorde de Dieu qui nous a fait naître dans le sein de l'Eglise, et à l'obligation où nous sommes de lui offrir nos adorations et nos actions de grâces pour cet inestimable bonheur. Lorsque leurs modulations plus éclatantes nous annoncent les diverses solennités de l'année, soupirons après cette fête immuable que nous célébrerons dans le ciel, et qui fera notre éternelle félicité. Si elles nous avertissent que quelqu'un de nos frères, étendu sur un lit de douleur, est aux prises avec la mort, compatissons à ses souffrances, et prions le Seigneur de venir à son secours dans ce terrible combat. Si leurs sons lugubres annoncent la fin de son pèlerinage, demandons à Dieu de le recevoir dans ses tabernacles éternels; considérons que la vie est une ombre qui passe, que l'éternité approche, et que nous n'avons point de temps à perdre pour nous y préparer.

Telles sont, mes frères, les différentes réflexions qui doivent vous occuper dans le cours de cette cérémonie. Plaise à Dieu que ce qui va s'opérer au dehors par notre ministère sur des choses inanimées, s'accomplisse dans l'intérieur de vos âmes par la vertu et l'onction de l'Esprit-Saint !

L'instruction finie, le Prêtre se lèvera, et s'étant découvert, il bénira le sel, comme il suit :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,
℟. Qui fecit cœlum et terram, etc.

VI. Bourges. — (Rituel de 1746.)

Bénédiction des cloches.

Les cloches sont des signes et des instruments dont l'Eglise se sert pour appeler les fidèles aux divins offices; pour les avertir d'élever leurs cœurs à Dieu ; les exciter à chanter ses louanges, à bénir son saint nom, à implorer son secours dans leurs besoins, à le prier pour les vivants et les morts.

Pour empêcher que le peuple grossier ne se forme, à l'occasion de cette bénédiction, une idée fausse et peu conforme à la religion, les pasteurs leur apprendront que ce n'est point un baptême, quoiqu'on lui donne quelquefois ce nom fort mal à propos ; que c'est une simple cérémonie semblable à celle que l'Eglise emploie pour bénir et consacrer les temples, les habits sacerdotaux, les vases sacrés, avant que d'en faire l'usage auquel ils sont destinés, et que si on leur donne le nom de quelque saint, ce n'est que pour les offrir à Dieu sous son invocation, et obtenir par son intercession les

Digitized by Google

grâces que l'Eglise demande par les prières qu'elle fait en les bénissant.

L'objet de ces prières est d'invoquer sur ces instruments une vertu céleste et divine qui excite dans les cœurs des Chrétiens l'esprit d'oraison, en même temps que leur son frappera leurs oreilles; qui les rende dociles à la voix de l'Eglise, qui les appelle dans nos temples par ces signes extérieurs, pour y bénir Dieu, et s'y nourrir de sa sainte parole; qui écarte les malins esprits, et dissipe les foudres et les orages qui pourraient troubler le repos et la tranquillité des serviteurs de Dieu.

Les cérémonies de cette bénédiction, et les onctions saintes qu'on fait sur les cloches, marquent assez qu'étant spécialement consacrées au service de Dieu, on doit les traiter avec respect et religion; c'est pourquoi lorsqu'elles seront bénies, et avant que de les monter au clocher, les curés et autres supérieurs des églises doivent empêcher que les enfants ou autres personnes ne badinent autour d'elles; et lorsqu'elles seront montées, ils auront soin de faire tenir le clocher fermé, afin qu'il ne s'y passe rien de puéril et d'indécent.

Il serait fort à désirer que selon l'esprit de l'Eglise, et pour répondre à une si sainte bénédiction, les cloches ne fussent sonnées que par des clercs constitués dans l'ordre de portier; mais la plupart des clercs qui sont élevés à cet ordre étant appliqués à l'étude, ou dans les séminaires pour se disposer à la réception des ordres sacrés, on tâchera du moins de ne confier cette fonction qu'à des gens sages et de bonnes mœurs, qui sachent les sonner avec ordre et sans danger de les casser, et qui soient instruits des ordonnances du diocèse pour l'heure des Offices, et les glas qu'on doit sonner pour les défunts. On ne pourra les sonner dans les cas extraordinaires, d'assemblée d'habitants, d'orage, d'incendie, ou d'alarme, sans la permission du curé ou du vicaire en son absence, et on ne souffrira jamais que dans les accords qu'on nomme vulgairement, carillons, on joue des airs profanes, et qui puissent rappeler le souvenir de chansons badines ou lascives. (*L'Exhortation qui suit cette instruction est celle du Rituel d'Amiens.*)

VII. Lyon. — (Rituel de 1737, 2 part. in 4. L'Exhortation pour la bénédiction d'une cloche est celle du Rituel de Belley, ci-dessus.)

VIII. Paris.— (Rituel de 1839.)

De benedictione campanarum.

1. Campanæ signa sunt et instrumenta, quibus fideles in domum Dei, propter cultum divinum, aliaque religionis officia celebranda, convocantur. Non a prioribus sæculis campanarum benedictio, neque etiam usus in Ecclesia viguit. Constat tamen earum sonitu populum fidelem in ecclesiam convocari jam a septimo sæculo solitum fuisse. Ritus vero eas benedicendi habetur in Ordine Romano, quem sæculo circiter octavo scriptum censent eruditi.

2. Quoties autem benedicendæ occurrent campanæ, parochus populum diligenter edocebit, quænam sit Ecclesiæ mens in ea benedictione, et quid spiritualis utilitatis ex illa percipi possit. Ac primo quidem ipsum *Baptismi* nomen, quo utitur vulgus imperitum, ubi agitur de benedictione campanæ, e medio tollere conetur. Deinde verbis dilucidis explicabit hanc benedictionem ejusdem generis esse ac cæterorum quæ ad Dei cultum inserviunt, templorum, v. gr., et altarium, quæ perinde atque campanæ, aqua benedicta resperguntur, oleo sancto liniuntur, et sancti vel sanctæ alicujus nuncupantur nomine, nec ideo tamen illorum benedictio *baptismus* vocatur. Hæc omnia, et his similia, sic, ea benedictione, cultui divino, vel piis usibus addicuntur, ut exinde ad usus profanos sine piaculo revocari non possint.

3. Itaque « benedicuntur campanæ, ut sint tubæ Ecclesiæ militantis, quibus vocetur populus ad conveniendum in templum, et audiendum verbum Dei; clerus vero ad annuntiandum mane misericordiam Dei, et veritatem ejus per noctem; ut per illarum sonitum fideles invitentur ad preces, et ut crescat in his devotio fidei (1). » Hujus videlicet benedictionis precibus, super hæc instrumenta invocatur virtus divina, quæ in fidelium cordibus spiritum orationis, fideique et dilectionis excitet, dum corporis aures pulsat sonitus exterior; quæ Ecclesiæ voci dociles efficiat, verosque adoratores in templo Domini congreget; quæ pariter omnia corporis et animæ pericula, propter Ecclesiæ preces et cujusque fidem, procul a fidelibus arceat.

4. Præcipuas vero cæremonias in benedicendis campanis adhibitas fideli populo parochus explicare studeat, ita ut eorum animi a visibilibus et corporeis ad invisibilia et incorporea facilius erecti, piis sensibus afficiantur, quos ex cæremoniarum intuitu in eis excitari cupit Ecclesia.

5. Curabit parochus ne quid profanum campanis inscribatur vel insculpatur; sed tantum crucis et sancti alicujus emineat imago, aliquave pia inscriptio. Caveat etiam ne in iis conflandis, vel benedicendis, quidquam a populo superstitiose fiat. Neque eas sinat in campanile sustolli, quin prius fuerint sequenti ritu benedictæ. Et cum semel in eo suspensæ fuerint, illud diligenter clausum remaneat, ne quid ludicrum aut minus honestum in ipso committatur.

6. Insuper providendum est, ut qui campanas pulsandi munus obeunt, prudentes sint et bene morati, nec eas pulsent nisi ordine statuto, sub parochi regimine, nulloque ipsas findendi periculo. Pro defunctis autem sit moderata campanarum pulsatio, ne ex immoderata atque intempestiva pulsatione, ac pulsantium irreverentia, Ecclesia Dei plus detrimenti capiat quam

(1) Concil. Colon I. an 1536. part. 9. cap. 14.

Digitized by Google

adjumenti, potiusque Deus offendatur quam pro defunctis exoretur.

7. Attendat denique parochus, ne qui eas pulsant ad aliquam harmoniam, hujusmodi pulsatione cantilenas profanas, ludicras aut etiam turpes imitentur ; cum potius festa æris campani modulatione resonare debent hymnorum cantus, quorum suavitate aures fidelium demulceantur.

Exhortation.

Votre piété, mes frères, réclame de notre ministère que nous vous expliquions dans quel esprit la cérémonie qui nous rassemble a été instituée, et que nous vous rendions sensibles les mystères renfermés dans les actions qui la composent. Je vous crois trop instruits, pour qu'il soit besoin de vous dire que l'Eglise ne pensa jamais qu'elle pût, par ces prières, imprimer aucune sainteté ni aucune vertu intérieure à des créatures purement matérielles ; et ce serait se tromper, que de regarder en particulier l'aspersion que nous allons faire sur cette cloche, et les onctions que nous lui ferons ensuite, comme une espèce de baptême et de sacrement qui opère sur ce métal une vraie et réelle sanctification. Il en est de cette bénédiction comme de celle des autres choses qui servent au culte des autels : on les bénit, c'est-à-dire qu'on les dédie, qu'on les consacre au service du Seigneur, et que, une fois destinées à des usages saints et religieux, elles ne peuvent plus être employées à des usages profanes ; et ce qui nous les rend en même temps respectables, ce sont les mystères que l'Eglise a en vue dans ces sortes de bénédictions, et qui ne sont autres que les différents moyens de justice et de perfection figurés par ces rites purement extérieurs et sensibles, dont elle se sert pour élever nos esprits et nos cœurs aux choses invisibles et spirituelles. Car, pour nous renfermer dans l'objet de la cérémonie qui nous rassemble, les cloches ne sont en elles-mêmes qu'un instrument qui sert à avertir les fidèles que l'heure des divins Offices approche ; et quand même elles ne seraient pas bénites, ne pourraient-elles pas être employées à cet usage ? Mais l'Eglise, pour les faire servir au Seigneur, les tire du rang des choses communes par une consécration solennelle ; et voulant que tout ce qu'elle fait tourne au salut de ses enfants, elle les instruit par cette consécration même. Si un vil métal est lavé et purifié de ses souillures pour être plus digne de Dieu, combien plus pur ne doit pas être un Chrétien sanctifié par l'eau de la régénération ? Si l'huile sainte découle sur la cloche, l'onction de la grâce et la vertu du Saint-Esprit, figurée par l'huile des catéchumènes et par le saint chrême, ne doivent-elles pas être plus sensibles dans nos âmes si souvent sanctifiées par les Sacrements du salut ?

Que nous figurent ces signes de croix si souvent répétés dans cette bénédiction, si ce n'est que nous sommes consacrés à Dieu par la Passion de son Fils ; que sa croix qui fait le fondement de nos espérances, doit faire ici-bas toute notre gloire, et que pour aller par elle à Jésus-Christ, il faut la porter après lui ? Enfin l'encens qui fume sous la cloche, ne nous exprime-t-il pas la bonne odeur d'une vie sainte, et la ferveur de nos prières, qui, comme un parfum précieux, doivent s'élever jusqu'au trône de Dieu ? La cloche, elle-même, par le son qu'elle rend, nous apprend que notre voix doit sans cesse louer le Seigneur, le bénir, l'adorer : et les différentes modulations que peuvent rendre ces instruments harmonieux, ne nous inspirent-elles pas, selon les occasions, les actes différents d'un cœur chrétien ? Agités plus pompeusement dans les grandes solennités, ils nous font penser à ces fêtes éternelles de la céleste Sion, dont rien n'interrompra la joie. Un son plus grave et entrecoupé nous avertit des infirmités de nos frères, et nous intéresse à leurs besoins spirituels et temporels ; une lugubre harmonie nous annonce leur trépas, et nous fait souvenir qu'un jour nous mourrons nous-mêmes. Cette courte exposition des cérémonies dont vous allez être témoins, doit vous faire entrer dans les dispositions que l'Eglise a en vue de vous inspirer à leur occasion. Souvenez-vous de l'esprit de chaque action, et demandez à Dieu que ce que notre ministère opère à l'extérieur sur les choses inanimées, s'accomplisse intérieurement en vous par la vertu toute puissante de sa grâce.

IX. Périgueux. — (Rituel de 1827, in-4°.)

Instruction sur la bénédiction des cloches.

L'usage des cloches est rempli de mystères, comme on le verra par l'explication latine qui suivra cette instruction ; il n'est pas moins utile et édifiant que respectable par son ancienneté.

Les cloches sont les trompettes du Dieu des armées, qui appellent à leur devoir les soldats de la milice chrétienne et qui les réunissent dans le camp de l'Eglise et au pied des autels, pour y faire la guerre au démon par leurs prières, après que les nécessités de la vie les avaient dispersés pour vaquer à leurs affaires particulières.

Elles sont des instruments dont le Saint-Esprit se sert pour réveiller la piété et la dévotion des peuples, et pour exciter en nous des sentiments conformes à nos besoins, ou à ceux de nos frères défunts qui souffrent dans le purgatoire.

C'est pour cela qu'en entendant les cloches aux grandes solennités de l'année, on ressent dans le fond de l'âme des mouvements de joie, de respect et d'amour, que les choses purement sensibles ne seraient jamais capables de produire, mais que le Saint-Esprit opère lui-même par le moyen de ces choses grossières et matérielles, tout comme il a bien voulu se servir de l'eau et de l'huile, dans les sacrements, pour opérer notre salut.

Non-seulement les cloches ont par leur

Digitized by Google

matière quelque conformité avec les sacrements, mais encore elles ont une certaine ressemblance aux paroles qui en sont la forme, puisqu'elles signifient quelque chose de plus que ce son qui nous frappe. C'est pour cela qu'elles servent comme de supplément à la voix des pasteurs de l'Eglise, pour exciter leurs peuples à la piété. Elles sont les instruments de leur zèle, et lorsqu'ils les font sonner, ils disent tacitement : Venez, Chrétiens, venez adorer Dieu, chanter ses louanges, lui rendre vos hommages, entendre sa parole, lui offrir vos prières, et assister à la célébration des saints mystères.

Il est donc vrai que le son des cloches est un moyen dont le Saint-Esprit se sert pour parler au cœur des hommes et les porter à Dieu ; mais nous pouvons dire quelque chose de plus, et qu'en un sens, c'est comme une Oraison universelle et générale de toute l'Eglise, par laquelle elle demande publiquement à Dieu son assistance et sa miséricorde pour tout le monde ; c'est comme une exhortation qui prêche à tous ceux qui l'entendent, de se joindre à elle pour obtenir cette grâce.

Pour toutes ces raisons, et pour une infinité d'autres qu'il serait trop long de déduire, l'Eglise a regardé cet usage comme si excellent, qu'elle a fait de la sonnerie des cloches une des principales fonctions d'un des ordres ecclésiastiques, qui est celui de portier, et il serait à souhaiter que cet office fût exercé.

Ce n'est donc pas sans un grand sujet que l'Eglise emploie ses bénédictions sur les cloches ; car pour les rendre des instruments propres à servir au Saint-Esprit dans ses desseins sur les cœurs des Chrétiens, il faut les tirer, par cette cérémonie, du nombre des signes profanes qui ne servent qu'à frapper l'oreille ; et demander à Dieu, dans les prières dont elle se sert en les bénissant, qu'il daigne s'en servir pour inspirer la dévotion au peuple, pour chasser les démons, apaiser les tempêtes, et détourner les grêles et les orages.

Or, s'il est vrai que l'intention de l'Eglise dans ces bénédictions renferme des desseins si importants, les pasteurs ne doivent-ils pas procurer qu'elles se fassent avec un grand esprit de religion, et ne sont-ils pas obligés d'instruire les peuples des significations de ces cérémonies, et du respect avec lequel ils doivent y assister ?

Mais s'ils doivent procurer qu'on se trouve à cette bénédiction avec concours et avec religion, ils ne doivent pas empêcher avec moins de soin qu'il se passe rien d'indécent dans l'usage des cloches, comme serait de les sonner en carillon sur des airs mondains et ridicules, en faire un jeu d'enfants, et un divertissement de gens oisifs, et enfin les sonner avec excès et sans ordre du pasteur. Ils doivent donc en régler l'usage selon les pratiques du diocèse, surtout au jour de la commémoration des défunts ; faire en sorte qu'on les sonne avec les intervalles nécessaires pour l'assemblée du peuple à la Messe, aux Offices, au sermon, au catéchisme, avoir soin qu'on sonne l'*Angelus* trois fois le jour, le matin, à midi et le soir, et qu'on donne quelques coups de cloche à l'élévation du saint Sacrement, quand on le porte aux malades, et quand ils sont à l'agonie. Hors ces occasions ou autres nécessaires, comme pour les processions, pour apaiser les orages, et pour obliger le peuple à prier pour les morts, on ne doit point les sonner, mais faire tenir le clocher bien fermé, afin qu'il ne s'y fasse rien d'indigne ni d'indécent.

Campanarum antiquitas et mysteria.

Campanarum benedictio quam antiqua sit conjicere licet ex Ordine romano, quem scriptum esse constat ante annos octingentos, in quo eadem forma benedictionis habetur, qua nos hodie utimur juxta præscriptum romani pontificalis.

Campanæ ita vocantur a Campania, ubi aiunt primum fusas. Eamdemque ob causam *Nolas* dici volunt, quia Nolæ, quæ est Campaniæ civitas, primum visæ. Appellantur et *signa*, in concilio Cabilonensi, et *Tintinnabula* ; Græce ΚΩΔΩΝΕΣ dicuntur et *clocæ*, quod est verbum Germanicum : ejus usus est in capitularibus Caroli Magni, ut clocas, inquit, non baptizent.

Earum originem referunt omnes ad tubas Moysis argenteas, quarum extrema pars in Campanæ formam desinebat. Sed quo tempore cœperint in Ecclesia non est perspectum. Certe nondum in usu erant in Perside, cum illic Anastasius martyrii coronam adeptus est, ut ex VII synodi actione 4, constat. Ea enim in synodo lectus est liber miraculorum ejus martyris, cujus cum reliquiæ deferrentur Cæsaream, cives omnes lætitia exsultantes, ligna sacra pulsando obviam ivisse tradebantur. Vulgo fertur a S. Paulino Nolæ episcopo inventas, postmodum propter utilitatem universæ Ecclesiæ placuisse.

Utcunque se res habeat, certum est campanam imaginem esse sancti pastoris, cujus in ore validissime sonare debet Evangelium, ut ejus clangore populi ad Deum colendum convocentur. Æs metallum durabile ex quo Campana conficitur, significat robustum debere esse sacerdotem, et laboribus obduratum. Ita collocatur in edito loco, quia sublimis procul a terra positus debet esse pastor, ut recte sonum Evangelii edat : qui enim terræ adhuc hærent per humanos mores atque affectus, ii nihilominus vocales esse possunt, quam projectæ in terram campanæ. Nec prius etiam admonere alios sua prædicatione potest, quam ipse magno impetu commoveatur. Nec imago solum, sed et vicaria pastoris est campana, et veluti pars illius et complementum, illius enim officium est id totum per se efficere, quod per campanæ supplementum perficit.

Antequam procedatur ad benedictionem, plures recitantur psalmi quibus omnibus divinum petitur auxilium, ut intelligant sa-

Digitized by Google

cerdotes assumi se non posse ad sublime concionandi, et animas regendi ministerium, nisi prius orationi sese plurimum dedideriint, ac nisi maximam Dei misericordiam sint consecuti.

Ad hæc fit lotio diligentissima campanæ omni ex parte intus et foris, ut intelligat sacerdos, se sine ulla macula mentis et corporis esse debere atque ejusmodi vel ei etiam pedes, quemadmodum et apostolis, mandandos priusquam ad ministerium accedat, id est vel levissimum sæculi pulverem, et quæ extremis digitis adhærescunt sordes, omnes abstergi debere.

Hæc si adsit in pastoribus mundities, laudes Deo toto animo canit Ecclesia, nec ab eo benedicendo conquiescit. Eo tendunt psalmi illi qui a ministris pleni divinis laudibus interim recitantur dum extergitur campana.

Additur crux ab extra ex oleo infirmorum, ut doceatur sacerdos, se licet infirmum divini tamen Spiritus inungi gratia, ut opus suum impleat, ac per eum Spiritum posse vas terrenum tonitrui, quod est vox Dei, effectus edere, id est, intonare super aquas, quæ sunt populi, eos terrere et commovere, intonare in virtute, in magnificentia, et Libani cedros, superbas scilicet mentes, confringere, et alia omnia fortiter efficere quæ tonitrui effectibus designantur.

Fiunt et septem aliæ cruces exterius ex eodem oleo infirmorum, simulque intus quatuor ex sancto chrismate, quibus significatur pastorem, ubi accinxerit se ad opus, et Dei verbum prædicare cœperit, divinis omnibus charismatibus esse replendum: vel significatur, non requiri tantum ut uno quodam modo infundatur in eum Spiritus sanctus per unam gratiam cruce unica significatam, sed necessum esse priusquam tanto oneri det operam, ut omnis in eum Spiritus plenitudo descendat, ut omnes externi sensus sancti sint per septem cruces in oculis et auribus, et cæteris sensuum organis fictas consecrati. Intus vero quatuor fiunt ex oleo principali, quia virtutibus quatuor præcipuis muniri debet in animo, per Spiritum divinissimæ charitatis in intimum pectus infusum.

Denique repletur campana sanctissimo suffitu, ut sciat pastor, se religionis et orationis, et boni odoris, et mortificationis, per myrrham (quæ hic requiritur) adumbratæ plenum esse debere.

X. Perpignan. — (Rituel de 1845. Son Exhortation pour la bénédiction d'une cloche est celle du Rituel de Belley.)

XI. Tours. — (Rituel de 1785, in-4°.)

De Benedictionibus.

Benedictiones sunt preces quæ ab Ecclesia super quasdam res vel personas conceptis verbis certoque ritu funduntur, ut personis concilietur divina protectio, et res ab usu profano ad usus religionis transeant, utve, Christi meritorum intuitu, revocare dignetur Deus optimus eam maledictionem quæ ex primigenio peccato creaturis adhæsit, iisque benedictionem illam integrare, quam ipsis inter mundi nascentis primordia impertitus est.

Non modo a conciliis et Patribus antiquissimis, verum etiam a sacris tum Veteris tum Novi Testamenti Scripturis, atque ab ipso Dei conditoris et Domini Salvatoris exemplo auctoritatem mutuantur benedictiones.

Deus nempe creaturis ab initio benedixit, novam utique illis perfectionem, vel multiplicationis seu propagationis virtutem largiens (*Gen.* I, 22. 28). Ipsis quoque hominibus non raro benedixit (*Gen.* I, 28; IX, 1, 25): et Levitici generis sacerdotibus præcepit ut nomen Domini super filios Israel invocarent, ipsisque constituta expressis verbis formula benedicerent; et simul eorum benedictionem sua benedictione firmaturum se pollicitus est (1). Præterea, quæcumque in Tabernaculo fœderis ad usus religionis et ad cultum divinum inservire oportebat, ea cæremoniis et unctionibus, Deo jubente, consecrata fuerant (*Levit.* VIII).

Et ipse Christus Dominus ejusmodi invocationis seu benedictionis exemplum variis temporibus et locis præbuit; parvulis qui sibi offerebantur, manus imposuit et benedixit (*Marc.* X. 13. 16); panibus et piscibus quos multiplicare volebat, præviam benedictionem adhibuit (*Marc.* VI, 41); duobus discipulis in castello Emmaus post resurrectionem suam, benedicto et fracto pane, innotuit (*Luc.* XXIV, 30, 31); ac tandem priusquam in cœlum, consummato redemptionis opere, victor ascenderet, apostolorum collegio *elevatis manibus suis benedixit* (*Ibid.* L).

Consuetudo preces Deo fundendi super creaturas inanimatas quibus homines ad usus quotidianos utuntur, vel quas ad Dei cultum assumere intendunt, semper omnibus christiani orbis regionibus viguit, ut patet ex antiquissimis Ecclesiæ Græcæ euchologiis, et Latinæ ritualibus libris. Et vero aquæ baptismalis benedictionem commemorant et laudant Tertullianus, sanctus Cyprianus, sanctus Ambrosius, aliique passim. Quin etiam miracula sive per aquam benedictam, sive per aliud ab Ecclesia benedictum, purioribus, ut loquuntur, seculis edita, diserte narrant coævi nec dubiæ fidei auctores. Nullus tandem ante Valdenses fanaticos duodecimo sæculo tumultuantes, benedictionum usum rejecit; quorum vestigiis insistentes recentiorum temporum hæretici, eas ut impium, superstitiosum, imo cujusdam instar magici incantamenti horruerunt: quasi vero superstitiosum et magicum sit, aliquid in honorem Dei san-

(1) « Locutus est Dominus ad Moysem, dicens: Loquere Aaron et filiis ejus: Sic benedicetis filiis Israel, et dicetis eis: Benedicat tibi Dominus et custodiat te. Ostendat Dominus faciem suam tibi, et misereatur tui. Convertat Dominus vultum suum ad te, et det tibi pacem. Invocabuntque nomen meum super filios Israel, et ego benedicam eis. » (*Num.* VI, 22, 27.)

Digitized by Google

cificare; cœlestem benedictionem in aliquid invocare, ut hoc ipsum in eo fine ad quem creatum est, nobis utilius inserviat; divinam opem, certo quodam in res aut personas adhibito ritu et precandi modo implorare. Quid porro sanctius, quid religioni et pietati convenientius, quam si Deus, invocato ejus nomine, oretur ut acceptam habeat quarumdam rerum oblationem, quæ ipsius cultui dedicantur? ut pro sua summa bonitate et clementia, non sinat res quaslibet humanis usibus destinatas, hominum valetudini nocere, vel æternæ saluti impedimentum afferre? ut gratiæ suæ ubertatem in quasdam personas effundat, quæ cœlesti auxilio etiam atque etiam indigent, utve eas in periculis quibus obnoxiæ mox futuræ sunt, præsenti numine protegat ac tueatur? in quibus tota utique versatur benedictionum substantia; qui multiplex est variarum benedictionum finis et scopus, quæ in hocce libro rituali inferius describentur, quæque idcirco summa veneratione et pietate a Dei et Domini nostri Jesu Christi sacerdotibus exsequendæ sunt.

Benedictionum finis vel naturalis est, vel supernaturalis. (Consulatur Paul. Maria Quarti, etc.) Ad priorem ordinem spectant benedictiones fructuum, et aliorum similium, quorum copia legitimusque usus a Deo optimo maximo per orationem expetuntur; quod scilicet perinde licitum et Domino gratum est, ac panem nostrum quotidianum, sicut ipse injunxit, ab eo postulare. Ejusdem generis sunt preces quæ fiunt super quasdam creaturas, ne noceant. Ad posteriorem ordinem referuntur benedictiones salis, aquæ, panis, chrismatis et sacrorum oleorum, vasorum, linteorum atque ornamentorum divino cultui inservientium, imaginum Christi, B. Mariæ Virginis et sanctorum, item ecclesiarum, sacellorum, cœmeteriorum, etc. Quas quidem creaturas ideo benedicit Ecclesia, ut earum mystica significatione ad aliquid sublimius cogitandum excitemur, utque meminerimus, iis utendo, nobis a divina bonitate sperandam esse gratiarum copiam in benedictione postulatam, si rebus benedictis et per Ecclesiæ preces divinique nominis invocationem consecratis cum debita fide et reverentia utamur.

Benedictiones exsequendi duplex est modus: sunt enim quæ solas continent preces; aliæ vero junctis adjurationibus et exorcismis peraguntur, ne illis creaturis abutantur maligni spiritus, quæ ad Dei gloriam conditæ fuerunt, et quibus ad cultum divinum uti constituit Ecclesia. Prioris generis benedictiones vel sine unctione fiunt, et specialius *Benedictiones* vocantur; vel adjunctam habent unctionem, et sæpius *Consecrationes* appellantur.

Tandem, quoad benedictionum ministros, aliæ sunt reservatæ, aliæ non reservatæ. Presbyteri quidem in sua ordinatione episcopum audiunt sibi dicentem: *Sacerdotem oportet offerre, benedicere*; et episcopus eorum manus oleo sancto consecrans, pro iis a Deo postulat *ut quæcunque benedixerint, benedicantur*; non ideo tamen omnes promiscue benedictiones sibi vindicare potest ordo sacerdotalis. Scilicet æquum erat ut qui potiorem in Ecclesia dignitatis gradum obtinent, eas soli exsequi possint quæ ad aliquid præstantius referuntur: præterquam quod providendum erat ut rectus legitimusque ordo servaretur, neve ullus, per indecentiam aliudve quodlibet incommodum religioni adversum, abusus irreperet.

Inter benedictiones episcopis reservatas, aliæ simplices sunt benedictiones, quas presbyteris committere possunt; benedictiones v. g. linteorum et ornamentorum sacerdotalium, ecclesiæ, sacelli, cœmeterii, imaginis publicæ; aliæ, sunt consecrationes, quæ a solis episcopis peraguntur, juxta disciplinam a traditione apostolica derivatam, multisque Ecclesiæ canonibus confirmatam; sacrorum v. g. oleorum, ecclesiæ, altaris, calicis consecrationes.

Non reservatas benedictiones exsequi possunt, neque suspensi, neque interdicti presbyteri: tales sunt benedictiones cereorum, panis, cæterorumque esculentorum, domus, navis, etc.

Utriusque generis benedictionum ordinem separatim describemus: aliæ scilicet occurrent *benedictiones episcopales*, seu *reservatæ*, quæ a presbyteris specialem ad hoc facultatem habentibus legitime peraguntur, et quæ, sine hujusmodi expressa facultate, temere illiciteque usurparentur: aliæ *sacerdotales*, seu *non reservatæ*.

Presbyteri qui nullum in Ecclesia munus gerunt, nullam in parochiis benedictionem, quamvis non reservatam, nisi scientibus et annuentibus parochis exsequi licite possunt.

Superiores regulares qui in suis ordinibus indumenta sacerdotalia benedicendi facultate pollent, hac uti non debent nisi pro suis tantum ecclesiis, nunquam autem, sine nostra licentia, pro parochiis, aut aliis quibuscunque ecclesiis.

Porro generalis hic erit benedictionum ritus.

1° Sacerdos, in benedictione extra Missam, superpelliceo sit indutus, et stola cujus color Officio diei sit conveniens, nisi proprius assignetur.

2° Stans semper benedicat, detectoque capite, nisi aliter sit præscriptum.

3° Adsit minister saltem unus decenter vestitus, qui sacerdoti respondeat.

4° Dum quævis benedictio peragetur, unus saltem ardeat cereus.

5° In principio cujusque benedictionis, ubi aliud nihil injunctum fuerit, in modum salutiferæ crucis sese consignans, semper dicat:

℣. Adjutorium nostrum † in nomine Domini,

℟. Qui fecit cœlum et terram. (*Psal.* CXXIII.)

℣. Sit nomen Domini benedictum,

℟. Ex hoc nunc et usque in sæculum. (*Psal.* CXII.)

℣. Domine, exaudi orationem meam;

℟. Et clamor meus ad te veniat. (*Psal.* CI.)

Digitized by Google

℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

Deinde, caput inclinans, dicat, *Oremus;* tum unam vel plures orationes recitet, prout fuerit suo loco injunctum; et, eas recitans, manus ante pectus junctas teneat, nisi libro sustinendo impediantur. Quoties occurret intra orationem crux figurata ✝, signum crucis manu dextra in rem benedicendam exprimat; et in fine, ipsam aqua benedicta, etiam in modum crucis, aspergat, nihil dicens nisi aliquid dicendum præcipiatur. Cum notabitur incensandam esse rem benedictam; præter ministrum ferentem vas aquæ benedictæ eum aspergillo, alterum, si fieri possit, habeat, thuribulum, cum navicula deferentem; dictaque ultima oratione, incensum benedicat; deinde aquam benedictam rei quam benedixit inspergat, ac demum eam ter incenset.

6° Nihil benedicendum altari imponatur, nisi sit in missali aut rituali præscriptum; sed benedicenda quæque super mensam commodo in loco paratam collocentur, aut saltem a ministro in vase honesto seu linteo mundo ad benedictionem offerantur.

7° Caveat sacerdos diligenter ne quid temere benedicat, quod merito suspicari possit ab aliquo ad pravos superstitiososve usus adhibitum iri; ideoque, cum res postulabit, rem benedicendam afferentis personæ animum atque intentionem caute exploret. Meminerit tandem sibi vetitum esse ne ullam, præter eas quæ in hocce libro rituali vel in missali occurrunt, benedictionem propria auctoritate, sive rebus, sive personis adhibeat; neve alienas, quocunque prætextu, cæremonias aut preces constitutis benedictionibus admisceat.

XII. Verdun. — (Rituel de 1691, in-4°.)

Des bénédictions.

Les discours injurieux des hérétiques contre les bénédictions dont se sert l'Eglise, sont des preuves suffisantes que leur schisme n'a pour principe que la passion et l'emportement. Car comment peut-on blâmer avec quelque apparence de raison un usage qui a son fondement dans l'Ecriture, que Jésus-Christ a confirmé, que les apôtres ont enseigné, que tous les fidèles ont religieusement observé, et qui n'a rien que de conforme au bon sens? Dans l'Ancien Testament rien ne servait au tabernacle, qu'il n'eût été purifié par des cérémonies légales : les prêtres avaient ordre de bénir les enfants d'Israël; Jésus-Christ a béni du pain dans deux occasions différentes; l'Apôtre autorise la coutume des premiers Chrétiens qui bénissaient les viandes dont ils voulaient user. Les Liturgies, les Sacramentaires anciens, les conciles et tous les saints Pères communément parlent des bénédictions que l'Eglise pratiquait de leur temps. Enfin on ne peut rien remarquer dans cet usage qui choque la raison ou le bon sens; car toutes les bénédictions ne sont autre chose que des prières par lesquelles nous demandons à Dieu qu'il révoque par les mérites de Jésus-Christ la malédiction que le péché du premier homme a attirée sur ses créatures, qu'il leur rende la bénédiction dont il les honora lorsqu'elles sortirent de ses mains toutes-puissantes, qu'il ne rejette pas celles que nous lui offrons pour le service de son temple, que celles qui sont destinées à notre usage ne nuisent point à la santé de nos corps, et qu'à l'égard de nos âmes, elles ne servent pas de matière, comme prétend le démon, pour nourrir notre ambition, entretenir notre avarice, allumer le feu de la concupiscence; mais qu'elles soient des occasions de le louer, de le remercier et de le mieux servir.

BENEDICTION DES CHAMPS.

Amiens. — (Rituel de 1784, 2 part. in-4°.)

Bénédiction des champs pour en chasser les animaux ou insectes qui nuisent aux biens de la terre.

Exhortation.

Le Curé qui aura obtenu la permission de faire cette bénédiction assemblera son peuple à l'église, où, revêtu d'une aube et d'une étole violette, il fera en chaire l'exhortation suivante.

Les animaux (*ou* les insectes) qui dévastent nos champs ensemencés, mes chers frères, sont les instruments dont se sert la justice divine pour punir nos péchés, ainsi qu'elle s'en servit autrefois pour punir ceux des Egyptiens, qui ne furent délivrés d'un semblable fléau qu'après que Moïse eut prié pour eux. Que devons-nous donc faire pour obtenir la cessation de ce châtiment? Commençons, en nous reconnaissant coupables, par avouer humblement que nous ne l'avons que trop mérité; *repassant* ensuite *dans l'amertume de notre âme toutes les années* de notre vie pleine d'iniquités, tâchons de fléchir la colère du Seigneur par la sincérité de notre repentir et par la vivacité de notre componction. *Le sacrifice de nos cœurs contrits* sera très-agréable à ses yeux, si nous le joignons à celui de l'Agneau sans tache, immolé sur nos autels et intercédant pour les pécheurs, surtout pendant la sainte Messe. Joignons-le aussi à l'invocation de tous les bienheureux citoyens du Ciel. Supplions-les avec un *esprit* plus *affligé* de nos prévarications que de leur punition, d'être nos protecteurs, nos médiateurs auprès de Dieu.

Faut-il pour nous y exciter un exemple bien capable d'animer là-dessus notre pieuse émulation? Regardons ce qui se passe à la cour des rois; où, pour obtenir les grâces qu'on leur demande, on a recours aux principaux seigneurs qu'on sait être plus en faveur, en crédit auprès d'eux. Recourons de même aux anges et aux saints, qui sont les seigneurs et les princes de la cour céleste. Ah! que leur crédit est grand auprès du *Roi immortel des siècles!* Que leur entre-

Digitized by Google

mise est salutaire à ceux qui les honorent et les invoquent comme ses amis et ses favoris! L'Ecriture les représente *tenant en leurs mains*, au pied de son trône, et *lui offrant des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières* des fidèles, dont ils reçoivent volontiers les hommages et supplications qui les font *régner sur la terre*. On lit encore dans la sainte Ecriture que sous le règne d'Ezéchias, Dieu, en considération de David son serviteur, sauva miraculeusement la ville de Jérusalem assiégée par Sennachérib; et que du temps des Machabées il fit remporter aux Juifs une victoire signalée à cause de son prophète Jérémie *qui priait beaucoup pour eux*. Si les saints de l'ancienne loi avaient tant de crédit auprès de Dieu, ceux de la loi de grâce en ont-ils moins? Si le Seigneur eut tant d'égards pour la personne de David, et pour celle d'un autre de ses prophètes, que n'accordera-t-il pas aux apôtres, qui ont été les colonnes de son Eglise; aux martyrs, qui ont été les confesseurs de son nom; aux pontifes, qui ont sanctifié son troupeau; aux vierges, qui sont ses épouses; et surtout à la Reine des vierges, qui est sa Mère?

Quelle abondance de grâces, soit spirituelles, soit temporelles, n'avons-nous pas lieu d'espérer de tant d'intercessions réunies: surtout, si nous implorons spécialement la plus puissante de toutes, qui est celle de Marie couronnée de gloire au plus haut des cieux: surtout encore, si nous invoquons, comme il faut, le plus auguste de tous les noms, qui est celui de Jésus-Christ, *seul médiateur* suprême *entre Dieu et les hommes!* Nos vœux, accompagnés et soutenus de sa divine médiation, peuvent-ils ne point parvenir à l'audience favorable de la souveraine Majesté? S'ils étaient seuls, ils seraient trop faibles pour y arriver: mais, comme les petits ruisseaux, lorsqu'ils se mêlent et se joignent avec un grand fleuve, vont porter leurs eaux jusqu'à la mer, où sans cette jonction et ce mélange ils n'auraient pu se rendre; de même nos prières, quoique incapables par elles seules d'aller jusqu'à la Divinité, iront toutefois, étant jointes aux prières de l'Homme-Dieu, de ses anges et de ses saints, plonger et noyer nos péchés et nos misères dans l'océan de la miséricorde divine. Implorons donc cette immense miséricorde, avec une humble confiance qu'elle fera cesser le fléau qui nous afflige, avec une ferme résolution de nous efforcer, si elle daigne nous conserver les fruits de la terre, d'en faire un saint usage, pour mériter la possession éternelle des biens inestimables du ciel.

L'exhortation finie, le Curé célébrera le saint sacrifice de la Messe: puis, ayant pris une étole violette par-dessus son aube ou son surplis, il ira en procession, en chantant les litanies des saints jusqu'au lieu qu'il aura désigné. On y portera de l'eau bénite; et quand il y sera arrivé, il dira debout et découvert:

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,

℟. Qui fecit cœlum et terram.

Oremus. — Omnipotens, sempiterne Deus, bonorum omnium auctor et conservator, in cujus nomine omne genu flectitur cœlestium, terrestrium et infernorum; concede, ut quod de tua misericordia confisi agimus per tuam gratiam consequatur effectum; quatenus hos vermes (*ou* mures, bruchos, aves, locustas, aut alia animalia noxia) extermines: ut ista calamitate liberati gratiarum actiones majestati tuæ referamus: Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Oremus. — Largiri et conservare digneris fructus terræ, Domine Deus noster; ut temporalibus gaudeamus auxiliis, et proficiamus spiritualibus incrementis. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Oremus. — Oramus te, Domine Deus noster, ut hos agros (*ou* has vineas) serenis oculis hilarique vultu respicere digneris; tuamque super eos mitte benedictionem, ut non grando surripiat, non turbo subvertat, non vis tempestatum detruncet, non æstus exurat, non animalia noxia corrodant, neque inundatio pluviæ exterminet; sed fructus incolumes uberesque usui nostro ad plenam maturitatem perducas: Per Dominum nostrum... in unitate ...

℣. Dominus vobiscum,

℟. Et cum spiritu tuo.

℣. Sequentia sancti Evangelii secundum Marcum.

℟. Gloria tibi, Domine.

In illo tempore: Dixit Jesus discipulis suis: Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur. Signa autem eos qui crediderint, hæc sequentur: In nomine meo dæmonia ejicient; linguis loquentur novis; serpentes tollent; et, si mortiferum quid biberint, non eis nocebit; super ægros manus imponent, et bene habebunt. ℟. Deo gratias.

℣. Dominus vobiscum,

℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Preces nostras, quæsumus, Domine, clementer exaudi; ut qui juste pro peccatis nostris hanc noxiorum animalium calamitatem patimur, pro tui nominis gloria ab ea misericorditer liberemur; ut per potentiam tuam expulsa nulli noceant, et hos agros (*ou* hortos) intactos (*ou* has vineas intactas) dimittant; qualenus quæ ex eis orta fuerint, tuæ Majestati deserviant, et nostræ necessitati subveniant. Per Christum Dominum nostrum.

℟. Amen.

Ensuite il jettera de l'eau bénite vers les quatre parties du territoire de la paroisse, en disant: *Benedictio Dei omnipotentis descendat et maneat super hos agros* (*ou hortos, ou has vineas*) *et eorum fructus: in nomine Patris* ✝, *et Filii, et Spiritus sancti.* ℟. *Amen,* et s'en reviendra en continuant les Litanies.

En rentrant dans l'Eglise, on chantera l'Antienne du patron avec le verset et l'oraison; puis le trait *Domine, non secundum,* etc.

Le trait étant fini, le Curé dira:

Digitized by Google

℣. Omnia a te exspectant, Domine,
℟. Ut des illis escam in tempore.
℣. Dante te illis colligent:
℟. Aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate.
℣. Domine, exaudi orationem meam,
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Omnipotens, sempiterne Deus, multiplica super nos misericordiam tuam, et preces nostras benignus exaudi; ut in agros famulorum tuorum veniat speratæ benedictionis ubertas, et repleti de frugibus tuis in tuo nomine de tua gratia semper exsultent. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

—

BENEDICTION DES CIERGES.

AMIENS. — (Rituel de 1784, 2 part. in-4°.)

Bénédiction des cierges hors le jour de la Purification.

(Instruction commune avec le Rituel de Meaux, de 1734.)

C'est une dévotion louable d'avoir en chaque maison un cierge bénit, et de l'allumer lorsque quelqu'un de la famille est à l'extrémité; afin que par la vertu des prières de l'Eglise, les esprits de ténèbres, qui font alors de plus grands efforts, soient mis en fuite; et que le malade tenant ce cierge à la main témoigne ainsi l'ardeur de sa foi, et le désir qu'il a d'y persévérer jusqu'au dernier soupir.

On pourra faire cette bénédiction en la manière suivante en faveur de ceux qui n'auraient pas conservé de cierges du jour de la Purification.

℣. Adjutorium, etc.

S'il n'y a qu'un cierge à bénir, on dira l'Oraison suivante au nombre singulier; et, s'il y en a plusieurs, on la dira au nombre pluriel.

Oremus. — Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, benedic, quæsumus, cereum istum (cereos istos): infunde ei (eis), Domine, per virtutem sanctæ crucis † benedictionem cœlestem, qui eum (eos) ad repellendas tenebras humano generi tribuisti: talemque benedictionem signaculo sanctæ cru † cis accipiat (accipiant); ut quibuscunque locis accensus sive positus fuerit (accensi sive positi fuerint), discedant principes tenebrarum, et contremiscant, et fugiant pavidi cum omnibus ministris suis ab habitationibus illis: nec præsumant amplius inquietare aut molestare servientes tibi omnipotenti Deo: Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum.
℟. Amen.

Ensuite il jette de l'eau bénite dessus.

—

BENEDICTION DES TABLEAUX D'UN CHEMIN DE LA CROIX.

BELLEY. — (*Instruction par Mgr Devie, évêque de Belley, dans le Rituel de Belley* de 1843.)

Pour l'établissement du chemin de la croix.

I. Dès les premiers siècles du christianisme, les fidèles faisaient le pèlerinage de Jérusalem pour vénérer la terre qui a été arrosée du sang du Sauveur. Les lieux que l'on visitait particulièrement étaient au nombre de quatorze; et il y avait une indulgence plénière pour chaque station, outre une multitude d'indulgences partielles. Cette sainte pratique ayant donné lieu à quelques abus, et étant devenue plus difficile à cause de l'envahissement des saints lieux par les infidèles; les femmes, les enfants et les malades ne pouvant pas d'ailleurs faire ce pèlerinage, les souverains Pontifes permirent d'en faire des représentations, et accordèrent à ceux qui les visiteraient les mêmes indulgences que l'on gagnait en parcourant les stations de Jérusalem: c'est là ce qu'on appelle le Chemin de la Croix, ou *Via Crucis.*

II. Depuis quelques années, cette dévotion s'est beaucoup répandue en France, et a produit de grands fruits dans toutes les paroisses où les pasteurs l'ont favorisée; c'est ce qui nous fait désirer de la voir se propager. Elle doit inspirer d'autant plus d'intérêt aux fidèles, qu'on peut gagner plusieurs fois par jour les nombreuses indulgences qui y sont attachées, sans qu'il soit nécessaire de se confesser et de communier, comme cela est exigé pour les autres indulgences plénières. Il suffit d'être en état de grâce et de faire les stations avec dévotion, en méditant un instant sur chacun des principaux mystères de la Passion de Notre-Seigneur. Il est cependant d'usage, même quand on fait les stations en particulier, de réciter devant chaque tableau un *Pater* et un *Ave*, le *Gloria Patri*, le ℣. *Miserere nostri, Domine;* ℟. *Miserere nostri*, et le ℟. *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.* ℟. *Amen.*

Quand on fait les stations solennellement (ce que nous recommandons de faire spécialement le vendredi ou le dimanche pendant le Carême), un prêtre fait une petite instruction devant chaque image, ou lit à haute voix les méditations qui sont imprimées pour cela: on chante des cantiques pendant la procession, et on fait les prières en commun.

Les fidèles doivent être prévenus qu'ils ne peuvent gagner qu'une indulgence plénière pour eux; mais qu'ils peuvent appliquer les

Digitized by Google

autres aux âmes du purgatoire(1) ; ce qui doit les engager à faire plus assidûment les stations à l'époque de l'octave des morts, et quand ils ont perdu des personnes qui leur sont chères.

III. Le souverain Pontife a daigné nous accorder le pouvoir d'établir le Chemin de la Croix dans toutes les paroisses de notre diocèse, avec toutes les indulgences dont il est enrichi. MM. les Curés pourront donc s'adresser à nous pour obtenir l'autorisation de l'ériger dans leur église ; ils nous en feront la demande par écrit, et nous leur répondrons de même. Quand on érige le Chemin de la croix dans une église de monastère, d'hôpital, de collége, etc., autre que la paroisse, il faut le consentement du supérieur de la maison (Bulle de Benoît XIV, du 30 août 1741).

Lorsqu'un pasteur aura reçu notre permission d'établir le Chemin de la croix, il fera bien d'inviter quelques-uns de ses confrères pour donner à cette cérémonie toute la solennité possible. Il dressera ensuite un procès-verbal dans lequel il fera mention de la date de notre autorisation et de celle du rescrit pontifical.

IV. Tous les Chemins de la croix qui ont été érigés, sans qu'il en ait été dressé procès-verbal de la manière que nous venons de le dire, étaient nuls et privés des indulgences accordées par les Souverains Pontifes. Cependant le pape Léon XII, par un rescrit du 16 novembre 1824, a bien voulu rendre valides toutes les érections faites irrégulièrement en France avant cette époque ; mais nous pensons qu'il serait à propos de faire un acte qui constate l'époque de l'érection, si on la connaît, et comment elle a été validée en vertu du rescrit dont nous parlons. Les érections postérieures à ce rescrit, faites sans procès-verbal, sont absolument nulles.

V. Les missionnaires et quelques autres prêtres sont quelquefois autorisés par le souverain pontife à établir le Chemin de la croix ; mais cette érection n'est valide qu'autant que l'évêque l'a approuvée, et qu'il est fait mention dans le procès-verbal du rescrit du Pape et de la permission de l'évêque et du supérieur de l'église où il est érigé, donnée par écrit.

VI. Quelques personnes ont des croix auxquelles sont attachées les indulgences du *Via Crucis* ; on doit les prévenir que pour gagner ces indulgences en particulier, il faut ou que le Chemin de la croix ne soit pas établi publiquement dans l'église du lieu qu'elles habitent, ou qu'elles soient légitimement empêchées d'y aller. Quand on désire gagner l'indulgence de cette manière, il faut réciter quatorze fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria* pour remplacer les quatorze stations ; on dit ensuite cinq *Pater*, cinq *Ave* et cinq *Gloria* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, puis un *Pater* à l'intention du souverain pontife, et l'on tient tout le temps la croix bénite à la main.

VII. Nous allons ajouter ici la solution de quelques difficultés qui pourraient embarrasser :

1° Quelque près que soient les tableaux les uns des autres, tous ceux qui assistent au Chemin de la croix fait solennellement ou qui le font en particulier, doivent après chaque station, changer de place (2). Si cependant on avait quelque infirmité qui ne permît pas de faire ce mouvement, on gagnerait alors les indulgences en restant dans l'endroit où l'on se trouve Il en serait de même si la foule était trop grande pour qu'on pût changer de place.

2° On peut interrompre le Chemin de la croix à plusieurs reprises, pourvu qu'on termine les stations le même jour : ce n'est qu'en achevant la quatorzième qu'on gagne les indulgences. Quand on fait le Chemin de la croix avec un crucifix de cuivre bénit pour cela, on ne peut pas interrompre les stations (3).

3° Les petites prières que l'on fait à chaque station, se partagent entre le clergé qui commence et le peuple qui achève ; mais il n'y a aucune prière prescrite comme étant d'obligation (4). Il suffit de méditer sur la Passion en allant d'une station à l'autre, quand on peut changer de place.

4° Au défaut d'images, on peut se servir de simples croix pour désigner les stations (5) qui doivent nécessairement être au nombre de quatorze (6). On peut en mettre davantage si l'on veut ; mais on ne peut pas en mettre moins.

5° Les indulgences attachées au Chemin de la croix ne peuvent se gagner qu'en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur ; mais on peut méditer sur les circonstances de la Passion auxquelles on a plus de dévotion ; par exemple, sur l'agonie, la flagellation, etc. : on peut changer d'objet à chaque station, ou s'occuper toujours du même, pourvu qu'on change de place lorsqu'on le peut. Il est bon d'avertir les personnes qui se trouvent dans une espèce d'incapacité de faire la méditation, qu'il leur suffit de s'exciter alors à la contrition, en pensant à quelques circonstances de la Passion, et, autant qu'il leur est possible, à Jésus-Christ montant au Calvaire avec sa croix.

6° Quand on a le pouvoir d'ériger le Chemin de la croix ou par la concession directe du Souverain Pontife, ou par déléga-

(1) Voyez la Bulle de Benoît XIII, *Inter plurima*, n. VI, où il est dit positivement que ces indulgences sont applicables aux défunts. Cette Bulle est du 11 mars 1726 ; elle a été confirmée par Clément XII et Benoît XIV, dans un Bref en date du 30 août 1741.

(2) Avertissement de Benoît XIV, donné au sujet du Chemin de la croix, le 10 mai 1742, n. 7.

(3) Décision particulière du secrétaire de la Congrégation des Indulgences, du 3 août 1830, n. 20.

(4) Avertissement de Benoît XIV, n. 5 et 6.

(5) Décision du 3 août 1830, n. 20 et 21, qui déclare aussi qu'une seule croix qu'on changerait de place pendant qu'on fait les stations ne suffirait pas.

(6) Ibid., n. 3.

Digitized by Google

tion de l'évêque, il faut, pour l'exercer, se transporter dans le lieu où il doit être érigé. Il ne suffirait pas de bénir les croix et les images, et de les envoyer au Curé ou à un autre prêtre pour les placer solennellement. (Avertissement de Benoît XIV, n° 10.) Il est dit dans le même article qu'on peut ériger le Chemin de la croix dans plusieurs endroits de la même paroisse et de la même église.

7° On peut établir le Chemin de la croix dans l'église ou hors de l'église : mais dans ce dernier cas les stations doivent commencer ou se terminer dans l'église (1). Benoît XIV voudrait que dans toutes les paroisses il y eût deux *Via Crucis*, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Il voudrait aussi qu'on n'établît jamais le *Via Crucis* hors de l'église sans l'établir en même temps dans l'église, afin que le mauvais temps n'empêche pas de suivre cette dévotion (2).

8° On peut regarder comme certain que les indulgences cessent dès le moment qu'on renouvelle les croix ou tableaux des stations, mais non quand on les change de place, ni quand une des croix ou des images est renouvelée (3).

I. Au jour indiqué pour l'érection du *Via Crucis*, on placera sur une crédence près du grand autel, du côté de l'épître, les quatorze tableaux avec les croix et une grande croix dite de la Passion, parce qu'elle est chargée de tous les instruments de la Passion (la croix processionnelle peut suffire). Le prêtre, revêtu du surplis, de l'étole et de la chape violettes, se rendra à l'autel, précédé des acolytes, de deux clercs portant le bénitier et l'encensoir, des chantres et du clergé. Après avoir fait la génuflexion avec les assistants, il montera à l'autel du côté de l'évangile, ou bien en chaire, et fera une instruction sur le chemin de la croix. Après l'instruction, il chantera, à genoux, le *Veni, Creator*, avec le verset et l'oraison du Saint-Esprit, auxquels il ajoutera, sous une seule conclusion, les oraisons suivantes : *Defende, quæsumus, etc. Actiones nostras, etc.*

II. Il montera à l'autel du côté de l'Epître, et bénira les tableaux, en disant :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,
℟. Qui fecit cœlum et terram.
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Omnipotens, sempiterne Deus, qui sanctorum tuorum imagines sculpi et pingi non reprobas, ut quoties illos oculis corporis intuemur, toties eorum actus et sanctitatem ad imitandum, memoriæ oculis meditemur; has, quæsumus, imagines in honorem et memoriam Unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu Christi adaptatas, bene † dicere et sancti † ficare digneris : et præsta ut quicunque coram illis Unigenitum Filium tuum suppliciter colere et honorare studuerit, illius meritis et obtentu, a te gratiam in præsenti, et æternam gloriam obtineat in futuro. Per eumdem Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Après cette oraison, il bénira l'encens et aspergera les tableaux avec de l'eau bénite, en disant :

Sanctificentur istæ imagines, in nomine Patris †, et Filii, et Spiritus † sancti, ut orantes inclinantesque propter Deum ante istas imagines, inveniant sanitatem corporis et animæ. ℟. Amen.

III. Ensuite il encensera trois fois les tableaux, et bénira les croix.

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,
℟. Qui fecit cœlum et terram.
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Benedic † Domine, istud crucis signaculum per quod eripuisti mundum a dæmonum potestate; ut sit remedium salutare, illud in tuæ Passionis memoriam et gloriam portantibus. Qui vivis et regnas. ℟. Amen.

Oremus. — Rogamus te, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, ut digneris bene † dicere hæc signa crucis Filii tui, ut sint remedia salutaria generi humano, ut sint soliditas fidei, bonorum operum profectus, et redemptio animarum; sint solamen et protectio, ac tutela contra sæva jacula inimicorum. Per eumdem Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Il jettera de l'eau bénite sur les croix, en disant :

Sanctificentur ista crucis signa, in nomine Patris †, et Filii †, et Spiritus † Sancti, ut orantes inclinantesque propter Deum ante istas cruces, inveniant sanitatem corporis et animæ. ℟. Amen.

Il les encensera trois fois.

IV. Celui qui doit porter la grande croix, viendra la recevoir à genoux des mains du prêtre, et ira se placer à la tête de la procession entre les deux acolytes. Le prêtre remettra ensuite les tableaux et les croix aux personnes qu'on a dû choisir pour les porter; après quoi on fera la procession, et l'on placera les tableaux et les croix comme il est marqué dans l'*Instruction sur le Chemin de la croix*, ou le *Via Crucis*.

Enfin on terminera la cérémonie par le chant du *Te Deum*, et la bénédiction du Saint-Sacrement.

V. Lorsqu'on érige le Chemin de la croix chez des religieuses cloîtrées, on bénit les tableaux et les croix à la grille, et après leur avoir fait une instruction, on leur laisse le soin de les placer elles-mêmes dans leur oratoire (*Voyez les avertissements de Benoît XIV, du 10 mai 1742, n°* 8.)

(1) Avertissement de Benoît XIV, n. 3.
(2) Ibid., n. 4.
(3) Décision du 7 août 1879, n. 21.

Digitized by Google

On peut bénir les tableaux et les croix en particulier quand on érige cette dévotion sans procession et sans solennité, ce qui ne doit avoir lieu que pour des raisons extraordinaires, mais il faut toujours dresser un procès-verbal de l'erection.

—

BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX.

CLERMONT. — (Rituel de 1833, in-4°.)

Bénédiction des drapeaux ou étendards militaires.

Quand les officiers de guerre veulent faire bénir un nouveau drapeau ou étendard, ils doivent s'adresser pour cela à l'évêque, qui fait cette fonction par lui-même, ou qui commet pour cela un prêtre distingué par sa dignité et par son mérite, qui puisse faire un discours solide de piété à cette occasion aux officiers.

Le prêtre commence par ce discours, dans lequel il représente aux officiers de guerre, et aux soldats qui se trouvent à cette cérémonie, que la profession des armes doit être exercée saintement; que plusieurs se sont sanctifiés en l'exerçant. Il peut rapporter l'exemple de Josué, de David, d'Eléazar, des Machabées, de saint Maurice, et de la légion thébaine, de saint Victor de Marseille, de saint Louis, etc. Il expliquera dans quelles dispositions il faut être pour se sanctifier dans cette profession, et prouvera, comme il est fort aisé de le faire, que les gens les plus braves sont ceux qui le sont par principe de religion. Il leur dira que quand ils seront sur le point de combattre, ils doivent jeter les yeux sur cet étendard qu'on va bénir, comme sur un signe qui les assure de la protection de Dieu, pourvu qu'ils n'aillent à l'action militaire qu'avec des dispositions saintes, à l'exemple de Judas Machabée, de l'empereur Théodose, et des autres grands et saints hommes de l'antiquité. Il finira par les exhorter pathétiquement à imiter ces illustres exemples.

Après ce discours, le prêtre procède à la bénédiction en la manière suivante: étant debout et découvert, et ayant sur son surplis une étole de la couleur de l'office du jour, il dit :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℣. Dominus vobiscum; ℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Omnipotens sempiterne Deus, qui es cunctorum benedictio, etc.

—

BENEDICTION DES ENFANTS QUI N'ONT PAS ENCORE ATTEINT L'AGE DE RAISON.

ANGERS. — (Rituels de 1828 et de 1849. Ordre commun avec les Rituels de Luçon de 1828, de la Rochelle de 1829, etc.)

Bénédiction des enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison.

Le Curé, ayant assemblé sur la fin du Carême, ou dans les jours qui précèdent la premiere communion, les enfants qui n'ont pas atteint l'usage de la raison, et qui par conséquent ne sont point tenus au précepte de la Confession annuelle, leur adressera l'exhortation suivante, ou semblable :

Exhortation pour la cérémonie de la bénédiction des enfants.

J'ai désiré de vous voir réunis aujourd'hui, mes chers enfants, et j'ai prié vos mères de vous amener dans ce lieu saint, parce que je suis bien aise de vous dire que je vous aime bien véritablement en Dieu. Je veux vous bénir au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur de nos âmes et l'ami des petits enfants.

C'est ce Dieu de bonté qui vous a donné la vie, mes chers enfants, c'est lui qui veille à votre conservation et qui pourvoit à vos besoins. S'il vous prodigue les tendres soins de sa charité, il vous a destiné un bien plus grand bonheur encore dans le ciel pour lequel il vous a créés : pour le mériter, il faut, mes chers enfants, que vous aimiez le bon Dieu de tout votre cœur, que vous le serviez fidèlement en observant sa loi sainte. Vous ne la connaissez pas encore, mais vos parents vous l'enseigneront. Soyez bien dociles à leurs instructions. Ils vous tiennent ici-bas la place de Dieu : vous devez les aimer, les respecter et leur obéir. Ecoutez donc avec bien de l'attention et observez avec fidélité les commandements de Dieu et ceux de la sainte Eglise, que vos pères et mères sont chargés de vous apprendre. Si vous le faites, mes chers enfants, vous aurez le bonheur de confesser vos péchés et de faire votre première communion lorsque vous serez plus grands; vous serez chéris de vos parents et de vos maîtres; le bon Dieu vous comblera de ses grâces, et à votre mort il vous accordera dans le paradis la récompense éternelle qu'il a promise à ses fidèles serviteurs.

Ici les enfants se mettent à genoux, récitent le *Confiteor*, ou en français, *Je me confesse*, etc., et le prêtre prononce avec le ej piété la prière suivante :

Domine Jesu Christe, qui dixisti : Sinite parvulos venire ad me, talium enim est regnum cœlorum, super hos parvulos tuæ benedictionis gratiam infunde, ut, gratia, ætate et sapientia apud Deum et homines proficientes, salutem consequantur æternam; In nomine Patris ✝ et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

Ensuite il parle aux mères qui ont amené ou apporté leurs enfants.

Digitized by Google

Avis aux mères.

Mères chrétiennes, vos enfants sont un dépôt sacré que Dieu a confié à vos soins, il vous en demandera un compte rigoureux ; la manière dont vous les aurez élevés fera en partie la matière de votre jugement : prenez garde qu'elle ne devienne l'occasion et le motif de votre condamnation.

Ne perdez jamais de vue que c'est bien moins pour peupler la terre qu'ils ont été créés, que pour devenir les heureux habitants du ciel. Vous vous rendriez coupables si vous leur refusiez les soins nécessaires à la vie et à leur éducation ; mais vous avez à remplir à leur égard un autre devoir bien plus essentiel, celui de leur procurer le bonheur éternel pour lequel Dieu leur a donné l'existence. Le moyen de remplir vos obligations sous ce rapport, c'est de leur donner une éducation chrétienne et de soutenir vos instructions par l'exemple de vos vertus.

Apprenez donc à vos enfants la science du salut, c'est de votre bouche qu'ils doivent recevoir la connaissance des vérités de notre sainte religion.

Ne croyez pas que l'âge le plus tendre ne puisse soutenir la sublimité des vérités que la foi nous enseigne. Dieu veut également le salut de tous les hommes : il nous a donné la religion comme le moyen unique de l'obtenir; la science de cette religion sainte est également la science de tous, des enfants comme des personnes plus avancées en âge ; il ne s'agit que d'en proportionner l'enseignement à la capacité et à l'intelligence.

Dites à vos enfants qu'ils sont faits pour être heureux, qu'ils ne seront pas toujours sur la terre ; ce qu'ils ont vu leur a déjà fait comprendre qu'ils mourront un jour, comme ceux qui les ont précédés dans le tombeau.

De ces premières vérités dont ils ont le sentiment, prenez occasion d'étendre vos instructions. Elevez leurs regards et leurs cœurs vers le ciel. Dites-leur qu'outre le père visible qu'ils ont sur la terre, ils en ont un autre qui se dérobe pour quelque temps à leurs yeux, mais qu'ils le verront un jour dans le ciel, s'ils méritent par leurs vertus d'y être admis. Apprenez-leur que c'est lui qui les a créés, qui les conserve, qui pourvoit à tous leurs besoins : que s'ils ne peuvent le voir des yeux du corps, parce qu'il est un pur esprit, il se montre d'une manière sensible et admirable dans toutes les merveilles qui brillent à nos yeux : que c'est lui qui est le créateur du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment; que tout ce qu'il a produit, il l'a fait pour le service de l'homme ; mais qu'il a créé l'homme pour le servir, et qu'il lui promet un bonheur éternel s'il lui est fidèle. Car ce n'est point ici que nous pouvons goûter la souveraine félicité qu'il nous destine : tous les avantages dont l'homme peut jouir ici-bas ne sauraient le rendre véritablement heureux : ni les richesses, ni les honneurs, ni la réputation, ni la science, ni la santé même ne sauraient remplir l'étendue de ses désirs, ni la capacité de son cœur; d'ailleurs il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous les procurer; la possession de ces biens n'est jamais exempte d'inquiétudes, et si quelqu'accident nous les enlève, la douleur de les avoir perdus fait payer bien cher leur jouissance passagère.

Il n'en est point ainsi du bonheur que le Seigneur nous a promis, il ne tient qu'à nous de l'obtenir, et rien ne peut nous le ravir quand nous le possédons. Ce bien souverain, le seul bien véritable, consiste ici-bas, autant qu'on peut le goûter dans cette vallée de larmes, dans le témoignage d'une conscience pure et sans reproche : et dans le ciel, c'est la vue de Dieu, la connaissance de ses divines perfections, son amour constant, sa possession certaine et à jamais durable.

C'est là, femmes chrétiennes, que vous devez fixer les regards de vos enfants et diriger tous leurs vœux : répétez-leur souvent que, pour y arriver, il faut servir Dieu fidèlement et l'aimer de tout son cœur; éviter le péché, qui est tout ce qui déplaît à Dieu, et pratiquer la vertu, c'est-à-dire tout ce qui lui est agréable.

Voilà l'abrégé des premières et des plus essentielles vérités que vous devez enseigner à vos enfants dès leur plus tendre jeunesse. Vous élèverez vos instructions successivement, à proportion de leur âge et de leurs connaissances.

Mais efforcez-vous surtout d'enflammer leurs jeunes cœurs de l'amour de Dieu, par l'exemple de vos vertus : qu'ils apprennent, en marchant sur vos traces, à vivre dans le recueillement et la piété : à être assidus à la prière : à se tenir avec modestie dans nos temples ; à y adorer l'auteur de notre salut, résidant dans nos tabernacles. Qu'ils ne voient jamais rien dans vos personnes, qu'ils n'entendent jamais rien dans vos familles qui soit capable de les scandaliser et de détruire l'effet de vos sages instructions. Gravez dans leur mémoire la belle leçon que la pieuse mère du plus saint de nos rois donnait souvent à son fils : Mon fils, disait la reine Blanche à saint Louis, vous m'êtes bien cher, je vous aime tendrement, mais j'aimerais mieux vous voir privé de la couronne et de la vie que souillé d'un péché mortel. Ils concevront une horreur de tout ce qui pourrait offenser Dieu, et vous aurez la consolation de les voir croître en âge, en sagesse et en vertu aux yeux de Dieu et des hommes, à l'exemple du saint enfant Jésus que vous devez sans cesse leur proposer pour modèle ; et après avoir fait ici-bas votre gloire et votre bonheur, ils recevront avec vous dans le ciel la couronne que Dieu destine à ses élus.

Bénédiction des enfants dangereusement malades.

(Rituel d'Autun, de 1841.)

Lorsqu'un enfant qui n'a pas encore fait sa première communion, se trouve dangereusement malade, s'il a assez d'intelligence

Digitized by Google

pour connaître les premiers principes de la foi et l'excellence du sacrement de l'Eucharistie, le prêtre achèvera de l'instruire et de le disposer à la sainte communion; et après lui avoir fait faire sa confession générale, il lui donnera l'absolution et lui administrera l'extrême-onction et le saint viatique; mais il l'avertira, ainsi que ses parents, que la faveur qui lui est accordée à raison de sa maladie, ne le dispense pas de faire sa première communion à l'Eglise, si Dieu lui rend la santé.

Si l'enfant a assez d'intelligence pour pécher, et qu'il n'ait pas néanmoins le degré d'instruction et les autres dispositions nécessaires pour qu'on puisse l'admettre à la sainte communion, on lui donnera l'absolution et l'extrême-onction, dont on lui expliquera les salutaires effets d'une manière proportionnée à son âge.

Si cet enfant n'est pas encore parvenu à l'âge de raison, on lui donnera seulement la bénédiction suivante:

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℣. Domine, exaudi orationem meam,

℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum,

℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.—Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui, creaturæ tuæ multiplici pietate consulens, non solum animæ, sed et quandoque ipsi corpori curationis gratiam per virtutem Ecclesiæ precum infundis; quique super dies Ezechiæ regis usque ad mortem ægrotantis quindecim annos adjecisti: hunc parvulum infirmum (*ou* hanc parvulam infirmam), quatenus ad æternam ejus salutem expedit, a lecto ægritudinis erigere et Ecclesiæ tuæ sanctæ, suisque parentibus incolumem restituere digneris, ut cunctis prolongatæ sibi vitæ diebus, gratia, ætate et sapientia coram te et hominibus proficiens, in justitia et sanctitate tibi serviat et debitas misericordiæ tuæ referat gratiarum actiones; Per Christum. ℟. Amen.

OREMUS.

Clementissime Deus, qui infantulos aliquando rapis, ne malitia mutet intellectum illorum, ne fascinatio nugacitatis obscuret bona quæ per baptismum infudisti, ne oculis videant vanitatem et a veritate avertantur; si viventem puerum istum (*ou* puellam istam) salutis æternæ discrimen incurrere præscis, propera, quæsumus, educere illum (*ou* illam) de medio iniquitatum, ut consummatus (*ou* consummata) in brevi, impleat tempora multa, ut, indutus (*ou* inducta) meritis Christi, perpetuis illius amplexibus gaudeat, et beatæ Mariæ Virgini, angelo suo custodi et omni curiæ cœlesti unitus (*ou* unita), pro parentibus et nobis deprecetur ut secure et quamprimum vitam consequamur sempiternam; Per eumdem Christum. ℟. Amen.

Cérémonies et prières pour la première communion des enfants.

(Rituel de Belley.)

Nous avons déjà parlé, dans le premier volume, de la première communion des enfants, de l'importance que les pasteurs doivent attacher à cette intéressante cérémonie, et du fruit que les fidèles peuvent en retirer. Nous allons exposer ici avec plus de détails ce que pratiquent ordinairement les pasteurs les plus zélés, et ce que nous désirons voir établir, autant qu'il sera possible, dans toutes les paroisses de notre diocèse.

I. On doit faire faire la première communion des enfants, toutes les années dans les grandes paroisses. Il peut être utile de ne la faire solennellement dans les petites paroisses que tous les deux ans; mais nous ne croyons pas qu'on puisse la différer plus longtemps sans de graves inconvénients. Ce renvoi ne doit jamais être un prétexte pour négliger le catéchisme l'année où la première communion n'a pas lieu, puisqu'on la diffère principalement pour faciliter aux enfants le moyen de mieux savoir leur catéchisme.

II. Le pasteur doit annoncer cette auguste cérémonie quelque temps avant, comme une des fêtes les plus solennelles de sa paroisse: il pourrait même annoncer une Messe pour invoquer les lumières du Saint-Esprit, et demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'aucun enfant imite la perfidie de Judas en faisant une mauvaise communion. Il invitera les fidèles, mais surtout les parents, à assister à cette Messe; il les invitera aussi à assister à la première communion et même à communier avec leurs enfants. Il est convenable en effet que les pères et mères, ou au moins quelqu'un de la famille, s'unissent par la sainte communion à ces chers enfants pour les consoler et les encourager. Nous avons vu des conversions désespérées s'opérer à cette occasion.

III. Environ trois semaines avant la première communion, on fait le choix des enfants qui auront le bonheur d'être admis. L'examen doit être fait publiquement avec une impartialité religieuse, sans acception de qui que ce soit. C'est le degré d'instruction et la bonne conduite qui doivent déterminer le pasteur.

IV. Le jour de la cérémonie étant fixé, on le fera précéder d'une petite retraite de trois jours au moins, pendant lesquels on préparera les enfants à recevoir l'absolution. Nous disons l'absolution, parce que la con-

(1) Il existe plusieurs ouvrages utiles pour préparer les enfants à leur première communion. Le plus répandu est celui de M. Regnaud, intitulé: *Instructions pour la première communion.* Il y en a un fait par M. Ribier, curé du diocèse de Lyon, si vivement regretté à raison de ses talents, de son zèle et de ses vertus ecclésiastiques. Un des plus complets et des plus récents est intitulé: *Recueil d'instructions pour la première communion*, par M. Martin, professeur d'éloquence sacrée au grand séminaire de Belley.

Digitized by Google

fession générale qu'on fait faire à cette époque doit être commencée longtemps d'avance, afin de prévenir ou de corriger les habitudes criminelles dont cet âge n'est pas exempt.

V. Nous avons recommandé et recommandons encore aux pasteurs de se faire aider par quelque confrère, soit pour les instructions, soit même pour la confession. C'est quelquefois le moyen de prévenir des premières communions sacriléges, crime d'autant plus redoutable qu'il devient souvent la source d'une infinité d'autres. C'est aussi le moyen de faciliter aux parents et aux autres personnes pieuses l'approche des sacrements.

Quand il est impossible de se procurer un confrère voisin ou un missionnaire à cette époque, on peut se faire aider par le maître et la maîtresse d'école, ou d'autres personnes de confiance, ayant toujours grand soin de séparer, autant qu'il est possible, les garçons d'avec les filles. Il est même à désirer que les enfants demeurent peu de temps dans leur famille pendant toute la retraite.

VI. C'est un usage salutaire que les enfants aillent, dans l'intervalle de leur confession préparatoire, se mettre à genoux devant leurs pères et mères pour demander pardon de leurs manquements et obtenir leur bénédiction.

VII. Le jour de la première communion, les filles seront vêtues de blanc et couvertes d'un voile. Si néanmoins il existait dans le pays un costume particulier, comme dans une grande partie de la Bresse, nous recommandons de ne pas le faire quitter aux filles pour les faire habiller en blanc. Il suffira qu'elles prennent un voile, conformément à l'usage si respectable et si ancien qui se conserve dans beauconp de paroisses, usage que saint Paul conseillait déjà de son temps, et que nous voudrions voir se propager (*I Cor.* II, 13).

VIII. Chaque enfant doit tenir un cierge qu'il tiendra allumé pendant toute la Messe jusqu'à la communion. Il lui servira encore pendant la cérémonie de la rénovation des promesses du baptême. Ce cierge est très-significatif; c'est pour le pasteur un sujet de réflexions touchantes à faire à ses paroissiens.

IX. Si c'est la coutume que les enfants se cotisent pour faire bénir à la Messe un pain qui se distribue ensuite, nous conseillons de la maintenir. Mais soit pour cet objet, soit pour le cierge, le pasteur aura soin que les parents ne soient pas induits dans de grandes dépenses. Sa prévoyante charité en exceptera les pauvres sans les humilier; elle s'étendra même à pourvoir aux habillements de ceux qui n'auraient pas le moyen de s'en procurer pour ce beau jour, que tout doit concourir à faire envisager aux enfants comme le plus heureux de leur vie.

X. Les garçons se réuniront chez le maître d'école, ou à la cure, ou dans tout autre endroit qui leur sera assigné, et les filles chez la maîtresse d'école ou dans une maison de confiance qui leur sera indiquée. Les uns et les autres se rendront processionnellement à l'église et seront placés séparément, les premiers sur deux lignes dans le sanctuaire ou près de la table de communion, les filles aussi sur deux lignes à la suite.

XI. La Messe de la première communion commencera par le *Veni, Creator ;* elle se célébrera sous le rit solennel, et par conséquent avec le *Gloria* et le *Credo*. Cependant ce sera toujours une Messe basse, avec les oraisons qui se trouvent dans le Missel : *In prima communione puerorum.*

XII. Afin de faire entendre aux enfants cette Messe avec plus de fruit, on pourra leur faire, à chaque partie principale du Sacrifice, quelques lectures courtes, avec des pauses qui leur laisseront le temps de réfléchir.

XIII. Après l'Évangile ou au moment de la communion, on fera une petite instruction ; mais nous recommandons de ne pas la faire trop longue, et d'insister sur ce que cette action a de grand, de consolant, d'encourageant, plutôt que sur ce qu'elle a de terrible. Ce n'est pas le moment de traiter le sujet de l'indigne communion ; on a dû le faire auparavant (1).

XIV. M. le Curé ou autre prêtre récitera à haute voix les actes avant la communion. Il serait peut-être avantageux de les faire réciter par tous les enfants qu'on aurait exercés auparavant à les prononcer posément, à haute et intelligible voix.

Il convient de faire chanter pendant la sainte communion, par un chœur exercé, des cantiques analogues à la cérémonie, qu'on trouvera dans le recueil que nous avons approuvé pour notre diocèse. On peut pour cela appeler les chanteuses de l'association de la Persévérance, ou celles du Rosaire.

XV. Les enfants se présenteront à la sainte communion, qui leur sera donnée au maître-autel, quatre à quatre, sans confusion ni précipitation, avec modestie et selon l'ordre dans lequel on aura dû les exercer quelques jours auparavant, en leur donnant ce qu'on appelle ordinairement *la communion blanche*, cérémonie qui consiste à leur faire recevoir dans la bouche une hostie non consacrée.

XVI. Après la Messe on retiendra à l'église les communiants pendant un petit quart d'heure pour leur action de grâces, qu'on leur facilitera en récitant ou en leur faisant réciter tout haut les actes après la communion, auxquels on ajoutera de pieuses réflexions et quelques résolutions faciles à pratiquer.

(1) On trouvera plusieurs discours analogues dans les *Instructions familières* de M. Bonardel, dans les *Plans de sermons* de M. l'abbé La Coste, et dans l'ouvrage de M. Martin déjà cité.

Digitized by Google

Après l'action de grâces, les enfants, au signal donné, sortiront de l'église modestement, dans le même ordre qu'ils sont entrés, et se rendront en silence, pour prendre un peu de nourriture, ou dans leur famille ou plutôt dans le lieu que le pasteur aura préparé pour les faire déjeuner, comme cela se pratique dans quelques paroisses, même à Paris, où nous avons vu de vénérables pasteurs pousser la charité et l'esprit de foi jusqu'à servir eux-mêmes à table les enfants, dont le Dieu vivant venait de prendre possession, et qu'il avait enrichis de ses dons et nourris de sa chair et de son sang adorables. Nous conseillons cependant toujours de séparer les filles des garçons. Ceux-ci seraient sous la surveillance de M. le Curé ou de son vicaire, les filles seraient présidées par les sœurs, s'il y en a, ou par la maîtresse d'école, ou par quelques personnes pieuses de leur sexe. Pendant le déjeuner on les entretiendra de manière à les délasser, sans leur laisser perdre le fruit de la grande action qu'ils ont faite.

XVIII. Lorsque les enfants vont dans leur famille avant midi, on leur recommande d'être de retour à une heure fixe, pour assister à l'exercice du soir, qui aura lieu de la manière suivante :

Si c'est un Dimanche, les enfants se rendront avant le dernier coup de Vêpres processionnellement à l'église, comme le matin, et occuperont les mêmes places. Si c'est un jour ouvrier, la procession aura lieu à l'heure la plus convenable indiquée par le Curé, de manière que ceux qui sont éloignés puissent retourner chez eux avant la nuit.

XIX. Après la dernière oraison du *Magnificat*, quand les Vêpres ont lieu, ou dès que les enfants sont rendus à l'église, lorsqu'il n'y a pas de Vêpres, ils vont processionnellement, précédés par la croix et deux acolytes, aux fonts baptismaux. Tous tiennent en main leurs cierges allumés ; pendant la procession, le chœur chantera des cantiques pour le renouvellement des promesses du baptême, qu'on interrompra lorsque le célébrant en chape sera arrivé auprès des fonts, qui ont dû être préparés à cet effet et ornés le plus convenablement possible.

XX. Le pasteur, ou quelqu'autre prêtre en son nom, fera une instruction adaptée à la circonstance ; elle ne devra pas être longue, pour ne pas lasser les enfants, qui sont debout et placés peu commodément (1).

XXI. L'instruction finie, le chœur reprend le chant. En même temps les enfants s'approcheront, successivement deux à deux, d'une crédence ou d'une table ornée en forme d'autel, sur laquelle on aura mis le livre des Evangiles : les acolytes déposeront leurs chandeliers, et se tiendront avec le porte-croix derrière la table en face des enfants : le pasteur sera assis à côté de la table. En arrivant, les garçons feront la génuflexion, et les filles la révérence ; les uns et les autres mettront successivement la main droite, deux à deux, sur le livre des Evangiles placé sur un coussin au milieu de cet autel, et prononceront ensemble à voix intelligible ces paroles : *Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je veux vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ.*

XXII. La cérémonie finie, on fera une dernière instruction aux enfants, pour les exhorter à la persévérance et leur indiquer brièvement les moyens de l'obtenir ; on s'adressera aux pères et mères, pour leur recommander ces enfants régénérés, comme un dépôt dont ils rendront compte à Dieu, si par leur négligence, et surtout si, par leurs propos et leurs exemples, ils les laissaient perdre.

XXIII. L'instruction étant finie, on entonnera le *Te Deum*, pendant que tous retourneront processionnellement à l'autel, et on terminera par la bénédiction du saint Sacrement.

XXIV. Le Pasteur ne doit pas perdre de vue ces enfants ; et pour les entretenir dans les bonnes dispositions où ils sont, il les suivra dans les diverses positions où ils se trouveront ; il les réunira, s'il se peut, dans un catéchisme raisonné qu'on appelle à Paris le *Catéchisme de la Persévérance* ; il les engagera à approcher des sacrements plusieurs fois l'année ; il les fera entrer dans des associations religieuses, comme celle du Saint-Sacrement pour les hommes, celle du Saint-Rosaire et de l'Immaculée-Conception pour les filles, et les recommandera souvent à Dieu dans ses prières.

Cérémonies et prières pour la translation des reliques (2).

(Rituel de Belley).

Cette cérémonie solennelle n'aura jamais lieu que pour une relique insigne, d'après l'autorisation de Mgr. l'évêque, qui en aura fait constater l'authenticité La relique, placée dans une châsse qui devra être scellée du sceau épiscopal, sera exposée la veille dans un lieu décemment orné, et sera environnée de quatre cierges au moins pendant les Vêpres et pendant la nuit. La veille et le jour, on sonnera les cloches comme aux grandes solennités ; les rues seront nettoyées et ornées avec soin. Tout étant ainsi disposé, après la Messe solennelle ou après Vêpres, le célébrant, revêtu d'une chape de la couleur convenable à l'office du saint dont on transporte les reliques, se rendra au lieu où elles reposent ; là il se met-

(1) On trouvera cette instruction dans les *Entretiens de Constance*, dans les *Instructions familières*, et dans l'ouvrage de M. Martin.

(2) On trouve le détail de ces cérémonies dans les actes de Milan, de saint Charles, 4e concile, et dans le *Manuale sacrarum cæremoniarum*, par Baudry, titre 2, ch. 15 : elles ont été suivies pour la translation des reliques de saint François de Sales, à Annecy, en 1826 : de saint Anthelme, à Belley, en 1829 ; de saint Vincent de Paul, à Paris, en 1830.

Digitized by Google

tra à genoux avec tout le clergé ; et après quelque temps de prières, il se lèvera avec ses ministres, bénira l'encens et encensera debout la relique, faisant une inclination profonde avant et après. Deux chantres entonneront aussitôt les litanies des saints, et le diacre, ayant fait une génuflexion, prendra les reliques et les mettra entre les mains du célébrant qui se tournera vers le peuple avec le diacre et le sous-diacre, et demeurera avec eux en cet état, jusqu'à ce que tous ceux qui doivent le précéder soient en marche.

Si la châsse où sont les reliques est trop grande pour être portée par l'officiant, elle le sera par des diacres revêtus de dalmatiques.

La procession suivra cet ordre : 1° le porte-croix et les acolytes; 2° le clergé; 3° les thuriféraires agitant continuellement leurs encensoirs ; 4° la sainte relique ; 5° les céroféraires qui doivent être autour du reliquaire ; 6° le célébrant marchant entre le diacre et le sous-diacre.

Pendant les litanies on place le nom du saint dans l'endroit qui est analogue au caractère de sa sainteté, et on le répète trois fois.

Les Litanies étant achevées, les chantres entonneront le *Te Deum :* et s'il ne suffit pas, on pourra chanter le psaume *Laudate Dominum in sanctis,* ou d'autres psaumes et hymnes de l'office du saint dont on transporte les reliques.

Quand on a dressé des autels dans les rues, la procession s'arrête quelques moments, la relique est placée et encensée sur l'autel, et l'on chante un répons.

Dès qu'on est arrivé dans la chapelle où l'on doit déposer la relique, le diacre la reçoit des mains du célébrant ; les chantres disent ensuite le verset convenable, après quoi le prêtre chante l'oraison du saint, et encense la relique, en faisant une génuflexion avant et après.

Il serait à propos qu'on fît le panégyrique du saint avant ou après la cérémonie, ou dans la journée, ou la veille.

Si c'est Mgr l'évêque qui fait la cérémonie, il donne la bénédiction pontificale, et les officiants retournent à la sacristie dans l'ordre accoutumé.

Il sera dressé procès-verbal de cette cérémonie sur le registre de la fabrique, et un double sera envoyé à l'évêché, pour être déposé dans les archives du secrétariat.

Instruction sur la consécration des églises.

(Rituel de Belley.)

Cette notice fut faite et imprimée à l'occasion de la consécration de l'église de Ferney, qui eut lieu le 8 novembre 1826 : on y avait inséré quelques observations opposées aux préjugés des protestants, à cause du voisinage de Genève, où l'on nourrit et propage beaucoup de préventions fausses et injustes contre les cérémonies et l'enseignement de l'Eglise catholique. Plusieurs églises ayant été détruites pendant la révolution, on en a construit de nouvelles, dont assez ordinairement on demande la consécration ; ce qui fait que cette auguste cérémonie se renouvelle plus souvent qu'autrefois. En conséquence, nous avons pensé qu'il pourrait être utile de rappeler ici, 1° quelques notions générales sur la consécration des églises ; 2° ce que l'on doit faire et prévoir auparavant ; 3° l'ordre des cérémonies et des prières qui ont lieu.

ARTICLE PREMIER.— *Observations générales sur la Dédicace ou la Consécration des églises.*

La dédicace ou consécration d'une église est une cérémonie par laquelle on voue et consacre un édifice au service de Dieu et à l'exercice du culte qui lui est dû.

L'usage des dédicaces est très-ancien. Moïse fit la dédicace ou consécration du tabernacle, de l'autel et des vases d'or et d'argent qui servaient au culte du vrai Dieu. Les habits d'Aaron et ceux des simples Lévites reçurent aussi une bénédiction particulière. Selon l'ordre que Dieu en avait donné, Moïse employa pour cela l'aspersion de l'eau, l'onction avec l'huile sainte divers parfums et des prières. Rien de plus beau et de plus riche que la description que nous lisons de ces cérémonies dans les Livres saints(1).

On sait avec quelle pompe fut célébrée à Jérusalem la dédicace du temple bâti par Salomon. En lisant l'histoire de la construction de ce temple, on est ravi d'admiration. On ne peut dire ce qui étonne le plus, ou des richesses immenses qui furent employées pour élever ce temple, une des merveilles de l'univers, ou de l'imposant appareil que mit le roi Salomon à la solennité de sa dédicace. Une pareille magnificence a été jusqu'ici, et sera toujours sans exemple (2).

Dès les premiers siècles de l'Eglise, et avant Constantin, il y avait des maisons ou

(1) Voyez l'*Exode*, ch. 36 et suiv. ; — le *Lévitique*, ch. 7 et 8 ; — le livre des *Nombres*, ch. 9.

(2) Voyez au second livre des *Paralipomènes*, depuis le 1er chapitre jusqu'au VIIe, inclusivement ; — au troisième *Livre des Rois*, les chapitres Ve, VIe et VIIe.

Quand on a lu tous ces textes des divines Ecritures, on ne conçoit pas comment quelques auteurs ont pu avancer que l'Eglise catholique avait emprunté des païens l'usage de consacrer les temples, les ornements, les vases, etc., qui servent au culte divin. Il eût été plus juste et plus conforme à la vérité, de dire que l'Eglise catholique a puisé dans l'Ecriture sainte, et dans les préceptes que Dieu avait imposés aux Juifs, beaucoup de choses qui tiennent à son culte.

Il est vrai qu'on trouve chez des peuples idolâtres, et même parmi des nations presque sauvages, l'usage de consacrer des temples à leurs divinités, de faire des offrandes et des sacrifices : mais il est impossible de citer aucun fait relatif à cet objet, qui soit antérieur à ceux qui sont rapportés dans les divines Ecritures.

Digitized by Google

des lieux de réunion consacrés à l'exercice de la religion. On y chantait les louanges de Dieu, on y offrait le saint sacrifice, et l'on y distribuait aux fidèles la sainte Eucharistie (1).

A raison de la crainte des païens, ces églises étaient peu apparentes à l'extérieur, elles étaient autrefois même cachées. De là les églises souterraines, dont nous trouvons encore de si beaux restes dans plusieurs contrées de l'Occident, surtout à Rome, à Marseille, à Lyon (2), etc. Ces églises, moins connues des païens, échappaient aussi plus aisément à leurs fureurs, tandis que les autres étaient souvent démolies ou brûlées, d'après les édits des empereurs ou les ordres arbitraires de leurs proconsuls.

L'an 303, sous Dioclétien, et la dernière année de son règne, ce cruel persécuteur fit jeter au feu les Livres sacrés, et fit abattre presque toutes les églises des chrétiens. Optat de Milève et Eusèbe rapportent qu'à Rome on en comptait alors plus de quarante qui furent brûlées ou renversées (car de tout temps et partout les ennemis de la religion ont suivi la même marche). Cette persécution dura dix ans, tant sous cet empereur que sous ses successeurs. Pour lors le paganisme crut avoir porté le coup mortel au christianisme ; mais toutes ses cruautés ne servirent qu'à propager la religion et à assurer ses triomphes. Sous Constantin, l'an 313, époque où la liberté et la paix furent rendues aux Chrétiens, les constructions d'églises commencèrent à se faire d'une manière plus solennelle. Ce religieux empereur et sa pieuse mère, sainte Hélène, firent relever un grand nombre de celles qui avaient été démolies, et en bâtirent beaucoup d'autres. Entre les plus magnifiques, on remarquait surtout celle de Jérusalem, en l'honneur de la résurrection (*Anastasis*); celle de Bethléem, celle d'Antioche, etc. On les appelait *basiliques*, ou églises royales. Elles étaient généralement de grande dimension et de différentes formes, carrées, longues, rondes, octogones ou en forme de croix ; toutes de matériaux précieux, de la plus belle architecture, pourvues d'ornements sacrés et enrichies de vases d'or et d'argent, etc.

Les persécutions terribles et presque continuelles qu'avait éprouvées le christianisme, et qui laissaient à peine aux chrétiens le temps de respirer, n'avaient permis que très-rarement aux évêques et aux fidèles de se rassembler pour des dédicaces très-solennelles. Mais sous le règne de Constantin, les chrétiens pouvant se montrer avec sécurité, on consacrait les nouveaux temples avec de pompeuses solennités. Les évêques se réunissaient en grand nombre (3). Le concours des fidèles de tout âge et de toute condition était immense. C'étaient des jours de fête et de réjouissance aussi intéressants par l'importance de l'objet que par le saint appareil qu'on y mettait. Tout retentissait du son des instruments et des chants célestes. On prononçait de touchants discours, qui exprimaient avec transport la louange, le triomphe et les actions de grâces, et qui servaient à entretenir la foi, la charité, la ferveur et l'allégresse dans ces saintes assemblées(4).

Le jour de la Dédicace, comme son anniversaire, sont mis au nombre des grandes fêtes de l'année : on solennise cette consécration pendant huit jours. L'Eglise veut inspirer par là un plus grand respect aux chrétiens pour le saint lieu, et nous rappeler que nos âmes sont les temples vivants du Saint-Esprit, dont les temples matériels ne sont que la figure.

Les cérémonies et les prières qui accompagnent la consécration d'une église sont très-belles, toutes du plus grand intérêt, toutes instructives, toutes tirées des traditions apostoliques (5).

Il y en a plusieurs qui sont purement littérales, dont le but est de bénir, consacrer et délier le temple matériel, comme on bénit ou consacre la plupart des objets qui servent aux usages de la religion. Les autres tendent à demander à Dieu, par l'intercession des esprits bienheureux, que toutes les prières que les fidèles feront dans l'église soient exaucées ; on y rappelle les plus beaux passages de l'Ecriture, et surtout ceux de saint Paul, où cet apôtre nous fait connaître et le prix et la dignité de nos âmes, vrais temples spirituels, élevés non de la main des hommes, mais par le Saint-Esprit, purifiés par le baptême, puis embellis par la grâce que Dieu répand en nous par les sacrements(6).

(1) *Actes des Apôtres*, ch. II, v. 1 ; ch. XX, v. 7 ; I *aux Corinth.*, ch. XI, v. 18 et 22. — Saint Ignace, martyr, *Lettre aux Magnésiens*, n. 7. — S. Justin, martyr, 2e *Apologétique*. — Origène sur *Isaïe*, ch. 5 et 7.—Tertullien, *de Corona*, ch. 3. — Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère*, ch. 7. — Saint Irénée, liv. IV, *Contre les hérésies*, ch. 20. — Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, ch. 22 ; liv VIII, ch. 1, etc.— Baronius, an. 57, n. 59 ; an. 224, 245, etc.

(2) Voyez sur les cryptes et les anciennes églises le *Manuel des connaissances utiles aux ecclésiastiques, etc.*, chap. 2.

(3) Voyez Catalan, *Commentaire sur le Pontifical*, tom. II, titre 1er, n. 2 et suiv.

(4) Eusèbe, en son *Histoire ecclésiastique*, liv. X, ch. 3, et dans sa *Vie de Constantin*, liv. 4, ch. 43 ; — Socrate, liv. I, ch. 28 ; — Sozomène, liv. II, ch. 26, font la description du concours et de la solennité qui accompagnèrent la dédicace de l'église de Jérusalem et de plusieurs autres. Presque tous les saints Pères ont des sermons prêchés dans ces sortes d'occasions : on en trouve trois dans saint Augustin.

(5) On peut s'en assurer en lisant le *Commentaire de Catalan sur le Pontifical*, tom. II, titre 2 ; ou le P. Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, liv. I, ch. 13. — Voyez aussi le *Catéchisme de Montpellier*, IIe partie, sect. 2, ch. 8, § 7, notes *x* et *y*.

(6) En vertu de la communion des saints qui nous est rappelée dans le Symbole, toutes les prières qui se font dans l'église ont plus d'efficacité que celles que l'on fait en particulier ; elles sont surtout exaucées à cause de la demande qui en a

Digitized by Google

Les églises sont toujours consacrées à Dieu, à qui seul s'adressent nos adorations; ce n'est qu'improprement qu'on dit qu'elles sont consacrées aux saints. Quand on les dédie sous l'invocation de la sainte Vierge ou d'un autre saint, on désigne seulement ces saints patrons comme des intercesseurs auprès de Dieu, et comme des modèles de vertu que nous devons imiter pour nous rendre agréables à la Divinité (1).

ARTICLE II. — *Ce qu'il faut préparer et prévoir avant la consécration.*

1° L'évêque doit jeûner la veille du jour fixé pour la cérémonie; le Curé de la paroisse où elle aura lieu doit engager les fidèles à en faire autant.

2° Il n'est pas nécessaire qu'une église soit nouvellement bâtie pour la consacrer; mais il faut qu'elle soit terminée, solidement construite, que les murs soient bien crépis et le pavé en bon état, ainsi que la toiture et la voûte. La consécration est réservée ordinairement pour les cathédrales et les grandes églises: les oratoires et les petites églises ne reçoivent qu'une bénédiction donnée par l'évêque ou son délégué, bénédiction indiquée au Rituel.

3° On fait au milieu de l'église une grande croix de saint André dont les extrémités correspondent aux quatre angles de l'église: sur la branche qui va de gauche à droite quand on entre dans l'église, on écrit l'alphabet grec; sur la branche qui va de droite à gauche, on inscrit l'alphabet latin. La croix et les lettres se font avec un pinceau trempé dans du charbon de paille brûlée, délayé dans l'eau. Cette croix et les lettres doivent être couvertes, pendant la cérémonie, avec des cendres qu'il faut préparer et passer au crible.

4° Douze croix doivent être peintes sur les murailles, quatre sur chaque pan, s'il est possible, à six ou huit pieds de hauteur; au-dessus de ces croix on plante une pointe en fer propre à recevoir un cierge, qui sera allumé pendant la cérémonie.

5° On tiendra prêt un escalier mobile qui servira au prélat pour atteindre les douze croix qu'il doit consacrer avec le saint chrême.

6° Dès le matin du jour de la consécration, il faut placer à la porte de l'église, en dehors, un prie-dieu couvert d'un tapis, une table sur laquelle on mettra un bénitier plein d'eau, une assiette avec du sel et un aspersoir d'hysope.

7° Au milieu de l'église on place un fauteuil: près de l'entrée du sanctuaire, il faut mettre une table sur laquelle on place un vase plein d'eau, un autre qui contient du vin, deux assiettes, l'une pleine de cendre et l'autre de sel; on met sur la même table un aspersoir d'hysope.

8° Une troisième est placée dans le sanctuaire, sur laquelle on met la boîte du saint-chrême et celle de l'huile des catéchumènes, de l'encens en grain et en poudre, l'encensoir et sa navette, un réchaud avec des charbons allumés: on met encore sur cette table un linge de toile un peu forte pour nettoyer l'autel quand il en est besoin; une couverture de toile cirée à la mesure de l'autel; de la bougie avec laquelle on fait cinq petites croix; quelques spatules en bois pour enlever la cire et les restes d'encens qui se trouveraient sur l'autel à la fin de la cérémonie, de la chaux, du sable ou de la tuile pilée, qui servent à faire un peu de ciment. Il serait à propos qu'un maçon fût présent.

9° On aura soin encore de préparer sur une table un vase plein d'eau pour laver les mains du Consécrateur, une serviette pour les essuyer, du coton pour essuyer les onctions qui se font sur les murailles, sur la porte et à l'autel.

10° Sur une autre table, ou sur la crédence de la sacristie, seront déposés le calice, la custode et les ornements neufs qui doivent servir à la nouvelle église, si on n'en a pas d'anciens, et qui sont bénits après la cérémonie de la consécration.

11° La consécration de l'autel se fait ordinairement en même temps que celle de l'église; l'autel qu'on veut consacrer doit être formé d'une grande pierre de cinq ou six pieds de long et d'environ trois pieds de largeur, sur laquelle on trace avec un ciseau cinq croix, une à chaque angle et une au milieu. Cette pierre doit reposer et être cimentée sur une maçonnerie; dans l'épaisseur de la pierre et sur le devant on creuse une ouvervure appelée sépulcre, destinée à recevoir des reliques: dans les anciens autels il arrive souvent que le sépulcre est dans la maçonnerie.

12° Ces reliques doivent appartenir au moins à deux saints différents: on les place d'abord dans un vase propre avec trois grains d'encens, on insère aussi dans ce petit vase l'acte suivant, écrit en français ou en latin sur une feuille de parchemin (2).

L'an et le du mois de Nous N.,

été faite, le jour de la consécration, au nom des saints qui sont sur la terre et de ceux qui sont dans le ciel.

(1) Cet usage de dédier les églises sous le vocable des saints, remonte à la plus haute antiquité. — Joseph Bingham, auteur anglais, qui a fait de si grandes recherches sur le dogme, la liturgie et la discipline de l'Eglise, convient que dès les *premiers siècles* les églises furent non-seulement appelées *Dominicum*, le temple du Seigneur, mais que plusieurs portaient le nom de *Martyria*, *Apostolæa*, et *Prophetæ*, c'est-à-dire, temples en l'honneur des martyrs, des apôtres, des prophètes (*Origines ecclésiastiques*, liv. VIII, ch. 1, § 9). L'Eglise reconnaissait donc alors comme une chose bonne et utile les honneurs rendus aux saints.

(2) Quand on n'a pas de parchemin, on met du papier; mais il serait bon de placer ce papier dans une boîte de plomb, dans laquelle on met du charbon de bois en poussière, afin d'empêcher l'humidité d'altérer le papier. On prend la même précaution quand on pose la première pierre d'une église.

Digitized by Google

évêque de N., avons consacré cette église et cet autel en l'honneur de saint N. et nous y avons déposé les reliques des saints N., et N.: nous avons accordé un an d'indulgence à toutes les personnes présentes à la cérémonie, comme aussi nous accordons quarante jours d'indulgence dans la forme usitée à tous les fidèles qui visiteront cette église le jour de l'anniversaire de sa dédicace.

Ce vase scellé avec soin est placé à quelque distance de la nouvelle église, sous une petite tente ou dans une autre église, ou dans un local orné proprement. Deux cierges restent allumés pendant toute la nuit près des reliques. On va le chercher en procession pendant la cérémonie au moment indiqué dans l'article suivant, et on le place à côté de l'autel sur une table qui doit être préparée pour cela, et sur laquelle deux cierges seront allumés.

13° On chante Matines et Laudes de la Dédicace (1), la veille, en l'honneur des saints dont les reliques sont dans le vase et sous la tente. Il serait même convenable, quand on le peut sans inconvénient, qu'on veillât auprès des reliques et qu'on chantât des hymnes et des cantiques; c'était l'usage autrefois.

14° Deux prêtres constitués en dignité sont constamment auprès du prélat avec quatre porte-insignes; deux acolytes le précèdent avec leurs flambeaux allumés; il faut aussi plusieurs chantres, un diacre en dalmatique, un sous-diacre en tunique pour porter la croix pendant la procession entre les deux acolytes (2).

15° Si la Grand'Messe pontificale doit avoir lieu, il faut se pourvoir des ornements nécessaires selon le nombre d'officiants et d'indults que l'on aura. La Dédicace étant du rit le plus solennel, on doit la célébrer avec la pompe convenable.

16° Le peuple est obligé de rester assez longtemps hors de l'église pendant la consécration; il faut charger un des prêtres de l'entretenir pieusement en lui adressant la parole de temps en temps, et en lui faisant chanter des cantiques analogues à la cérémonie dont on lui donne l'explication.

17° Plusieurs processions ayant lieu autour de l'église, il faut enlever tous les obstacles qui pourraient gêner la circulation.

18° La consécration de l'église et de l'autel dure environ cinq heures quand on chante les Litanies des Saints, toutes les antiennes, les psaumes et la Grand'Messe. La cérémonie ne dure qu'environ quatre heures quand on récite les Litanies, les antiennes, les répons, la préface et les oraisons: elle dure une heure de moins quand on ne consacre pas l'autel. La difficulté de se procurer des Pontificaux où se trouve le chant, doit déterminer à se contenter de réciter les prières dans les petites paroisses. On peut cependant chanter le *Veni Creator*, le *Benedictus*, et quelques psaumes, sans difficulté et sans allonger la cérémonie.

19° Tous les autels de l'église doivent être sans ornements, sans nappes, sans chandeliers; les bénitiers doivent être vides et bien nettoyés.

20° Avant de commencer la cérémonie, on fait sortir tout le monde de l'église, à l'exception du diacre revêtu de l'amict, de l'aube, du cordon et d'une étole blanche, qui demeure dans l'intérieur de l'église; après quoi les portes sont fermées.

ARTICLE III. *Ordre des cérémonies et des prières qui ont lieu quand on consacre une église et un autel.*

Ceux qui assistent le prélat pendant la consécration d'une église et d'un autel doivent étudier avec soin dans le Pontifical, ce qu'ils ont à faire, chacun en particulier, et en prendre note par écrit. Nous ne donnerons pas ici le détail de ces cérémonies et des prières qui les accompagnent; nous nous contenterons d'indiquer l'ordre dans lequel on les fait, parce que ce n'est pas chose aisée que de classer cet ordre dans sa mémoire, et qu'il est nécessaire de l'avoir suivi et médité d'avance.

1° Quand la consécration de l'autel doit avoir lieu en même temps que la consécration de l'église, ce qui arrive ordinairement (3), le prélat en chape se rend avec ses assistants, ses porte-insignes et le peuple dans l'endroit où les reliques ont été déposées la veille; il récite avec le clergé les sept psaumes indiqués dans le Pontifical; de là le prélat vient à la porte de l'église, et dit l'antienne *Adesto, etc.*, et l'oraison *Actiones, etc.*

2° On chante ou récite à genoux les Litanies des saints, jusqu'à *Ab omni malo.*

3° On bénit le sel et l'eau comme à l'ordinaire pour faire l'eau bénite.

4° Le pontife et sa suite font trois fois le tour de l'église; le premier en passant à droite et jetant de l'eau bénite sur le haut du mur et sur le cimetière, disant: *In nomine Patris, etc.*; revenu vis-à-vis la porte, il frappe avec sa crosse, ce qu'il fait après chaque tour, disant *Attollite, etc.*; le second tour de l'église se fait encore à droite en jetant de l'eau bénite au bas des murailles; le troisième tour se fait à gauche en jetant l'eau bénite à la hauteur des yeux. On dit trois fois *Aperite*, et le diacre ouvre la porte.

5° Le prélat fait une croix avec sa crosse sur le seuil de la porte; il entre dans l'église avec ses assistants, s'arrête au mi-

(1) Par décision formelle de la Congrégation des Rites, nous disons de la Dédicace et non l'office des saints dont les reliques sont présentes.

(2) Quand il y a plusieurs évêques, ils se placent derrière le célébrant avec leurs porte-insignes: ils récitent les prières et peuvent se partager les cérémonies. Catalan en cite plusieurs exemples, tome II, n. 9, 10 et 11. Benoît XIV traite cette question un peu au long dans sa constitution *Peracto a Nobis*, § 16, et prouve par plusieurs exemples que l'évêque consécrateur d'une église peut inviter ses confrères présents à consacrer l'autel ou un des autels, à tracer un des alphabets, à consacrer quelques-unes des croix qui sont sur les murs, etc.

(3) Nous avons mis entre parenthèses tout ce qui est pour la consécration de l'autel.

Digitized by Google

lieu, se met à genoux près du fauteuil et entonne sans mitre le *Veni, Creator;* il se tient debout après la première strophe.

6° Quand le *Veni, Creator* est terminé, on se met à genoux, et on reprend les Litanies *Ab omni malo*, jusqu'à *Ut omnibus defunctis, etc.*, inclusivement: alors se fait debout la bénédiction *Ut locum istum, etc.*, trois fois.

7° On entonne *Benedictus*, pendant lequel on couvre de cendres la croix de saint André qui avait été faite d'avance au milieu de l'église (voyez l'article 2, n° 3). L'évêque trace l'alphabet grec et l'alphabet latin sur les cendres avec sa crosse.

8° On s'approche de la table de la communion, le prélat entonne trois fois *Deus, in adjutorium*, et il bénit successivement le sel, l'eau, les cendres et le vin qu'il mêle ensemble.

9° Le prélat va à la porte de l'église, sur laquelle il fait deux croix avec sa crosse, l'une en haut et l'autre en bas.

10° Il revient près de la table de la communion, et fait une monition qui est dans le Pontifical, après laquelle (il s'approche de l'autel dont il commence la consécration avec l'eau mêlée de vin, de cendres et de sel qu'il vient de bénir ; il trempe le pouce dans cette eau, fait cinq croix sur l'autel et l'asperge avec la même eau, en faisant sept fois le tour.)

11° Il part de derrière l'autel pour asperger les murs en dedans de l'église dont il fait trois fois le tour, 1° en allant à droite et aspergeant en bas ; 2° à droite encore, en aspergeant à la hauteur de ses yeux ; 3° en passant du côté gauche et aspergeant le haut des murs. Pendant ce temps on chante ou récite les prières marquées dans le Pontifical.

12° Le pontife, revenu devant l'autel, en part pour aller droit à la grande porte, en aspergeant le pavé ; il va ensuite d'un mur de côté à l'autre en aspergeant encore le pavé.

13° Il se met au milieu de l'église, il asperge de sa place le pavé, au levant, au couchant, au nord et au midi ; il chante ou récite plusieurs oraisons et une préface, tourné vers la porte.

14° La préface finie, (le prélat s'approche de l'autel ; il fait et bénit du ciment délayé avec de l'eau mêlée de vin, de cendres et de sel.)

15° (On va processionnellement et en silence hors de l'Eglise, au lieu où sont les reliques ; avant d'entrer sous le pavillon, le prélat dit une oraison et entre avec sa suite : on chante ou récite quelques antiennes et le psaume *Venite, exsultemus.*)

16° (Le prélat dit une oraison, bénit l'encens, et on retourne processionnellement à l'église. Le thuriféraire encense les reliques autour desquelles sont placés des cérotéraires avec des flambeaux allumés, le prélat vient après. Pendant que la procession fait le tour de la nouvelle église, le peuple répète en chantant ces mots *Kyrie, eleison.*

17° (La procession ayant fait le tour de l'église), le prélat s'assied vis-à-vis la porte, fait la monition du Pontifical ; l'archidiacre lit deux décrets du concile de Trente qu'il faut avoir lus et examinés d'avance, afin de supprimer certaines choses.

18° Le prélat adresse l'allocution du Pontifical aux fondateurs de l'église, recommande qu'on prie pour eux et pour ceux qui ont demandé que l'église fût consacrée.

19° Après une oraison, l'évêque fait une onction à la porte de l'église avec le saint chrême.

20° La procession entre dans l'église, et le peuple vient à la suite.

21° (Le célébrant s'arrête devant l'autel : les reliques sont placées à côté, sur une table où sont des cierges allumés.)

22° (Ici commence la consécration du sépulcre de l'autel, dans lequel doivent être placées les reliques.)

23° (L'autel lui-même est consacré d'abord par l'encensement fait en forme de croix sur la table de l'autel, et ensuite trois fois autour de l'autel.)

24° (Quand le prélat a fini l'encensement, le thuriféraire le continue en faisant continuellement le tour de l'autel.)

25° (Les cinq croix qu'on a faites sur la table de l'autel sont consacrées avec l'huile des catéchumènes ; l'autel est encensé tout autour en commençant à droite : la consécration et l'encensement ont lieu deux fois de suite de la même manière.)

26° (Les mêmes croix sont consacrées avec le saint chrême et le prélat fait une fois le tour de l'autel avec l'encensoir, en commençant par la gauche.)

27° (L'évêque jette sur l'autel de l'huile des catéchumènes et du saint chrême, qu'il étend avec la main ; il fait debout une petite allocution, et entonne l'antienne *Lapides pretiosi, etc.*)

28° Le prélat va derrière l'autel, d'où il part à droite pour faire l'onction avec le saint chrême sur les douze croix qui sont tracées sur les murailles et qu'il encense après l'onction.

29° (Revenu en face de l'autel, l'évêque l'encense par-dessus, bénit plusieurs grains d'encens, en met cinq sur chaque croix gravée aux quatre coins de l'autel et au milieu ; il met aussi sur chacune deux morceaux de bougie unis en forme de croix, auxquels on met le feu par les quatre bouts : pendant que les bougies et les grains d'encens brûlent, on chante une antienne, et le prélat dit une oraison.)

30° (Quand les bougies sont éteintes, les ecclésiastiques enlèvent le reste avec des spatules en bois. Pendant que cela se fait, le prélat dit une oraison et une préface, on chante le psaume *Exsurgat*, pendant lequel le prélat fait une onction devant l'autel avec le saint-chrême, et une aux jointures de l'autel, aux quatre angles.)

31° (Les sous-diacres frottent l'autel, et mettent par-dessus la toile cirée ;) le célébrant bénit les linges et les ornements ; on prépare tout pour la Messe, qui ordinaire-

Digitized by Google

ment est dite et même chantée par le prélat.

32° Après la Messe, l'archidiacre annonce que le prélat accorde un an d'indulgence à ceux qui ont assisté à la cérémonie, ou qui, dans le jour, viendront visiter l'église et y prier ; il accorde également quarante jours d'indulgence à ceux qui viendront la visiter le jour anniversaire de la consécration.

33° On dresse procès-verbal de la consécration de l'église, qu'on écrit dans le registre de la paroisse, et dont un double signé par les assistants est déposé au secrétariat de l'évêché.

34° Quand les douze croix peintes sur les murs commencent à s'effacer, il faut les renouveler pour conserver le souvenir de cette auguste cérémonie.

Les pasteurs qui voudraient puiser dans cette intéressante cérémonie des sujets d'instruction pour entretenir les fidèles ou quelques jours avant la consécration, ou quelque temps après, n'auront qu'à lire attentivement les prières et monitions qui sont dans le Pontifical ; ils trouveront aussi des explications littérales propres à nourrir la piété, dans Durand, *Rationale divinorum officiorum*, lib. I, cap. 6; on trouve quelques explications dans le *Catéchisme de Montpellier*, 3e partie, section 2, chap. 8, § 8.

—

BENEDICTION DE L'EAU.

Instruction sur l'eau bénite.

(Rituel de Chartres de 1689.)

Dieu a fait plusieurs grandes merveilles par les eaux et dans les eaux. Toute l'Ecriture sainte tant de l'Ancien que du Nouveau Testament est pleine de miracles, en l'opération desquels il lui a plu d'employer les eaux. Cet élément était appliqué à la plupart des sacrements de la loi de Moïse ; aussi Notre-Seigneur l'a pris pour être la matière du premier et plus nécessaire sacrement de son Eglise chrétienne. Et quand il parle des dons qu'il communique aux hommes ici-bas, il les compare souvent à l'effusion de l'eau, pour mieux signifier l'abondance et les divers effets de ses grâces.

Et cette comparaison convient avec la promesse que Dieu avait faite par les prophètes de donner aux hommes son Saint-Esprit, puisqu'il exprime ce don par une effusion et par un épanchement, *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem*, et que l'eau pure et nette dont il est parlé dans l'Ecriture, selon le sentiment des Pères signifie le Saint-Esprit.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a aussi voulu instituer par les apôtres dans son Eglise l'usage de l'eau bénite, laquelle par la bénédiction et par les prières de l'Eglise et des fidèles, reçoit la vertu de l'Esprit de Dieu et sert à ceux qui la reçoivent avec piété, pour les purifier de leurs péchés véniels, et pour les sanctifier de plus en plus. Le Pape Alexandre premier qui tenait le Saint-Siége environ cinquante ans après le martyre de saint Pierre, nous apprend que l'usage de l'eau bénite est de la tradition des apôtres, quand il rend témoignage que de son temps la pratique en était établie, et que sur cet exemple il recommande aux prêtres de faire cette bénédiction ; et aux peuples de se servir de l'eau bénite pour leur sanctification.

Les principaux effets de l'eau bénite se peuvent réduire à trois chefs.

Le premier est de purifier les âmes en effaçant les péchés véniels. Et c'est pour cette raison que l'on met l'eau bénite à l'entrée des églises, afin que ceux qui y viennent soient plus disposés par l'épurement de leur conscience à s'acquitter des devoirs de religion qu'ils viennent rendre à Dieu.

Le second est de disposer à la prière et à l'oraison, en chassant les distractions et les dissipations d'esprit, et en éloignant les démons, qui, étant ennemis des bonnes œuvres, font tous leurs efforts pour troubler l'esprit des fidèles et leur insinuer diverses pensées qui les détournent de la présence de Dieu et de l'attention qu'ils doivent avoir aux saints mystères : c'est pourquoi l'Eglise emploie l'eau bénite en l'administration des sacrements, aux offices divins ; aux processions publiques, aux exorcismes des démons, et quasi en toutes les fonctions ecclésiastiques. C'est aussi pour cette raison que l'on fait l'eau bénite et que l'on en jette sur le peuple avant la Messe paroissiale : parce que c'est alors principalement qu'il faut non-seulement se purifier : mais aussi se remplir de l'Esprit de Dieu pour assister et pour participer au divin sacrifice.

Le troisième effet de l'eau bénite est, d'empêcher toutes sortes de prestiges et d'enchantements, de chasser les diables, et d'empêcher qu'ils ne nuisent aux âmes et aux corps. Elle a aussi la vertu de guérir les maladies du corps et de l'esprit ; de purifier l'air qui serait infecté ; et même de donner la fertilité aux terres stériles et infructueuses.

Nous trouvons dans l'Histoire ecclésiastique plusieurs exemples de tous ces effets admirables.

Un évêque d'Apamée, nommé Marcel, voulait ruiner un temple que les païens avaient bâti à leur Jupiter ; le diable en empêchait la démolition par divers maléfices. Ce saint évêque les chassa par la seule aspersion de l'eau bénite. Théodoret, ancien historien de l'Eglise, rapporte cet exemple au livre v, chap. 21. Ce miracle se lit aussi en l'*Histoire Tripartite*, liv. IX, c. 33., dans Nicéphore, et plusieurs autres.

Digitized by Google

Saint Epiphane en l'hérésie des Ebionites raconte qu'un seigneur chrétien nommé Joseph, faisant bâtir un temple à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fit creuser des fourneaux pour cuire la chaux. Les Juifs par art magique empêchaient l'effet du feu, le dissipaient et l'eteignaient : mais enfin, les fourneaux ayant été aspergés d'eau bénite, les charmes cessèrent et le feu s'éleva en même temps, au grand étonnement de tout le peuple qui s'écria : le vrai Dieu est celui qui favorise les chrétiens.

Saint Grégoire en ses *Dialogues*, liv. 1, chap. 10, rapporte que Fortunat, par l'application de l'eau bénite, guérit un gentilhomme goth qui avait la cuisse rompue. Nous lisons aussi dans l'*Histoire* de Palladius en la Vie de saint Macaire, qu'une femme fut guérie par le même moyen. Grégoire archevêque, d'Alexandrie, en la Vie de saint Jean Chrysostome, dit que ce saint a guéri plusieurs malades de la fièvre, de la dyssenterie et autres grièves infirmités par l'eau bénite. Le Vénérable Bède, saint Bernard et Pierre le Vénérable racontent plusieurs miracles semblables, et principalement de ceux qui ont résisté aux efforts des diables par la seule effusion de l'eau bénite.

Cela doit rendre les fidèles soigneux d'avoir toujours en leurs maisons de l'eau bénite en lieu décent, et dans un vaisseau net pour en prendre l'aspersion soir et matin, et en toutes les occasions où ils ont besoin du secours du Ciel. Mais surtout il faut avoir soin de se servir de cette eau avec des sentiments de douleur de ses fautes, et avec piété et dévotion, joignant ses intentions aux prières et à l'institution de l'Eglise.

Autre Instruction sur l'eau bénite.

(Rituel de Périgueux, de 1827.)

La première des bénédictions de l'Eglise est celle de l'eau; et elle n'est répétée ici, dans ce Rituel, que pour la plus grande commodité des pasteurs.

L'usage de l'eau bénite est de tradition apostolique; et il n'y a pas sujet de s'étonner d'une si haute antiquité, si l'on considère les significations mystérieuses qu'il renferme.

Comme le baptême est un des plus grands bienfaits que nous ayons pu recevoir de la bonté de Dieu, l'Eglise veut en renouveler incessamment le souvenir dans nos esprits: c'est pourquoi elle nous présente fréquemment de l'eau bénite, qui en est le mémorial, comme pour nous avertir de conserver avec soin la pureté que nous y avons reçue par notre régénération.

Il y a dans l'eau bénite bien des choses capables de nous faire ressouvenir du baptême, l'eau même, le sel, les exorcismes, l'aspersion publique du dimanche, qui se fait, dit Rupert, en mémoire du baptême, qui ne se conférait autrefois solennellement que le jour de Pâques.

Il y a encore dans l'usage de l'eau bénite une signification plus conforme à l'esprit de l'Eglise et à l'Ecriture : c'est que cette eau marque le Saint-Esprit, qui, selon les Pères, est signifié d'ordinaire dans l'Ecriture par l'eau, et surtout par l'eau nette et sanctifiée, laquelle Jésus-Christ répand incessamment sur les fidèles, pour les purifier de plus en plus, et les rendre saints dans toutes leurs actions. C'est pour cela que l'Eglise se sert de l'eau bénite dans toutes ses fonctions hiérarchiques et ecclésiastiques, et veut que nous nous en servions à tout moment, entrant dans l'Eglise, commençant nos prières, à l'entrée de nos chambres, dans toutes les autres bénédictions; voulant nous apprendre qu'il ne se peut rien faire de bon, ni en particulier ni en public, ni pour soi ni pour les autres, sans le secours du Saint-Esprit, qui est la source de toutes les grâces que reçoit l'Eglise.

Ce sel qu'on y mêle marque le premier don du Saint-Esprit, qui est la sagesse. On le bénit pour signifier que cette sagesse n'est pas terrestre et humaine, mais céleste et divine. On bénit aussi séparément l'eau, pour montrer que la pureté que nous recevons du Saint-Esprit n'est pas comme celle de la nature et de la raison humaine, c'est-à-dire apparente et extérieure seulement, mais réelle, sainte, véritable, et venant d'en haut.

On mêle l'eau et le sel bénits pour marquer que le Saint-Esprit donné aux chrétiens est un esprit de simplicité et de pureté, mais accompagné de sagesse et de prudence, selon cette parole de Jésus-Christ: *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.*

Mais ce qu'il y a de plus avantageux dans cet usage de l'eau bénite, si mystérieux et si saint, c'est qu'elle a des effets très-utiles, que l'on réduit ordinairement à quatre. Le premier, c'est d'effacer les péchés véniels par le moyen de la foi, de la dévotion de l'Eglise, et du respect qu'elle témoigne pour Dieu dans cette cérémonie.

Le second effet de cette eau, c'est de nous secourir dans la prière contre les distractions qui nous y arrivent; parce qu'en prenant de cette eau à l'entrée de l'Eglise, et au commencement de nos prières, c'est comme si nous invoquions le Saint-Esprit qu'elle représente, en lui protestant que nous ne pouvons rien sans lui, et que nous implorons son secours pour prier comme il faut, et pour éloigner les obstacles des distractions qui nous troublent dans la prière.

Le troisième effet est de chasser les démons, et d'empêcher leur malice; ce qui se prouve par une infinité d'histoires, n'y ayant rien que ces malheureux esprits craignent davantage que l'eau bénite.

Enfin, son quatrième effet est de servir admirablement contre les maladies et autres accidents temporels, comme orages, incendies, insectes qui désolent les campagnes, etc.

Il ne faut donc pas être surpris si l'Eglise

Digitized by Google

a soin de présenter souvent à ses enfants un secours si aisé et si utile tout ensemble, et si elle fait tous les dimanches sur les fidèles l'aspersion publique de l'eau bénite, pour servir comme d'introduction à la Messe de paroisse, et comme d'une expiation et préparation au saint sacrifice.

On commence cette aspersion par l'autel, pour montrer que c'est sur Jésus-Christ que nous devons faire premièrement l'effusion de l'esprit qu'il nous a donné et de l'amour divin qu'il nous a inspiré, avant de l'étendre sur nous et sur les autres.

Le prêtre fait l'aspersion de soi-même et de l'autel à genoux : de l'autel, pour mieux marquer son respect et sa reconnaissance à Jésus-Christ, du don ineffable qu'il a fait à son Eglise en lui donnant son Esprit; de soi-même, par humilité, et en se déclarant indigne de recevoir cet Esprit, et d'exercer cet auguste ministère dans lequel il le répand sur les autres.

On donne l'eau bénite au peuple par aspersion, et non pas en la lui présentant, parce que le peuple ne reçoit le Saint-Esprit que par l'entremise de l'Eglise. Et comme l'évêque seul représente la plénitude de la puissance de Jésus-Christ, de qui tous reçoivent, et à qui personne ne peut rien donner, aussi n'y a-t-il que l'évêque à qui on remette l'aspersoir dans la main pour prendre lui-même de l'eau bénite. Et cet honneur ne se doit jamais faire aux autorités des lieux, qui sont une partie du peuple fidèle, et qui n'ont pas droit de prétendre à un honneur qu'il n'est pas permis d'accorder au clergé.

Pendant l'aspersion on chante le verset *Miserere*, pour marquer que nous ne demandons pas l'Esprit de Dieu à cause de nos mérites, mais par miséricorde, et que nous devons nous humilier profondément pour obtenir le pardon de nos péchés qui nous en rendent indignes; et c'est avec ce même esprit de contrition et de foi qu'il faut se servir de l'eau bénite dans toutes les autres rencontres.

Aquæ benedictæ mysteria.

Ad traditionem apostolicam non immerito docti referunt benedictionem aquæ lustralis, cum et illius esset usus vulgaris in lege veteri, ex qua plerasque cæremonias apostoli deprompserunt, et de illa fiat mentio in Constitutionibus apostolicis, et apud vetustissimos Patres, Gregorium magnum, Theodoretum et Chrysostomum, uti postmodum videbimus.

Exstat certe vetus canon concilii Nannetensis apud Burchardum, quo aspersio aquæ benedictæ, et ejusdem illatio in domos privatas præcipitur : *Omnibus Dominicis diebus*, inquit canon, *quisque presbyter in sua ecclesia ante Missarum solemnia, aquam benedictam faciat in vase mundo, et tanto mysterio conveniente; de qua populus intrans ecclesiam aspergatur, et pro animabus ibidem quiescentibus oret : Qui volet in vasculis suis excipiat ex ipsa aqua*, etc. Exstat et similis constitutio in capitulis Caroli Magni, lib. v, c. 120, apud Bochellum de Decretis Ecclesiæ Gallicanæ, pag. 156. *Ut omnis presbyter*, inquit, *die Dominico cum Psallentio (id est libro quo ritus canendi continetur) circumeat Ecclesiam suam una cum populo, et aquam benedictam secum ferat.* Idem et in Ordine Romano habetur, cap. Qualiter agatur conc. Provin. *Omni die Dominico ante Missam aquam benedictam facite, unde populus aspergatur.*

Divinis ab omni ævo institutis quam maxime convenit is benedicendæ et aspergendæ aquæ usus; mira enim de divino super aquis consilio adnotarunt sancti Patres. Iis jam ab initio Spiritus sanctus incubabat; eas fovebat alitum more, eis suavi quodam motu, quasi virtutem suam ingenerans, superferebatur. Adhibebantur et in plerisque legis Mosaicæ sacramentis. Iisdem tinctus et Christus ipse, Ecclesiæ suæ sordes eluit; et ex iis cœlestia quæque charismata componi solent. Eas ob causas institutam putant ab Apostolis earum benedictionem, jam et apud gentes vel naturali quodam Sacramento, vel traditione Patrum usitatam, et apud Judæos in mysteriis celeberrimis insumptam : cujus frequenti aspersione revocaretur in memoriam lavacrum regenerationis sacræ, et in eo divinum fœdus initum, et diabolo mundoque renuntiationem promissam; atque hoc pacto mens in divinum amorem accensa purgaretur a delictis quotidianæ incursionis, ut appellat Tertul., et amplioribus donis augeretur.

Eum in finem, ponitur in ædium sacrarum ingressu vas aqua illa plenum, quod alii amulam, alii aquimanile vocant, gallice *le Bénitier :* ut intelligant fideles se, qui non nisi per Baptismum ad Deum potuere accedere, ejusdem redintegrare debere gratiam, ut in Dei conspectum veniant. Item, ut moneantur non esse Deo preces acceptas, quæ ab illotis impurisque funduntur. Item non posse quemquam venire a sæculo, quin a peccatorum pulvere sordidum quiddam contrahat. Denique ut significetur ingredi neminem posse in regnum cœlorum, cujus templum visibile imago est, si quidquam afferat ex mundi hujus contagione coinquinatum. Confert et hæc ipsa aqua ex Ecclesiæ suffragiis, ad effugandos dæmones orationum interpellatores; ideoque solet in omnibus exorcismis, litaniis, et divinis plerisque officiis, adhiberi. Solvit et incantationes magicas et sortilegia : prodest et levandis animi corporisque morbis, et aeri purgando, et sterilitati nonnunquam terrarum sanandæ.

Plenæ sunt historiæ sacræ miraculis aquæ benedictæ auxilio patratis : dæmones profani templi Jovi dicati ruinæ obnitentes sanctus Marcellus Apamearum episcopus sola aquæ benedictæ aspersione misit in fugam, ut habetur apud Theodoretum, Nicephorum et alios. Obsistebant et iidem dæmones incendio fornacis calciariæ, quam Josephus Christianus paraverat, ut Christo Domino templum construeret. Non prius, inquit san-

Digitized by Google

ctus Epiphanius, finem fecerunt exstinguendi ignem, quam fornaces! aqua benedicta fuerint aspersæ : continuo namque, mirantibus populis, ex aqua sancta flammæ eruperunt. Sanatus est a Fortunato, referente Gregorio Magno in Dialogis, homo quidam fractus femore ejusdem aquæ remedio. Eadem ope expulsas locustas, narrat Theodoretus ; ea phreneticos, febre, dysenteria, morbisque aliis laborantes, restituerunt in valetudinem sanctus Chrysostomus, sanctus Bernardus, aliique multi. Quibus ex rebus adduci debent fideles ad ejusmodi aquam in pretio habendam, et eam suis in domibus frequentes in usus studiose asservandam.

Sal quamobrem adhibeatur si quis interroget, notum est ab Eliseo sumptum esse exemplum, qui, sale immisso, sterilitatem et amaritudinem sanavit aquæ. Docetur ergo lustralem Ecclesiæ aquam non insulsam esse et corruptibilem, sed jucundam, et conditam, et divino quodam sapore et virtute plenam.

Troisième instruction sur l'eau bénite.

(Rituel de Toulon.)

La coutume de bénir l'eau est très-ancienne dans l'Eglise : dès les premiers siècles on s'en servait, principalement pour la guérison des maladies corporelles, pour chasser les démons, et pour dissiper les impressions et prestiges de ces malins esprits. L'auteur des Constitutions apostoliques, qui est reconnu pour un auteur qui écrivait en l'un des trois premiers siècles, et qui rend témoignage de beaucoup de pratiques de ces premiers temps de l'Eglise, rapporte la prière dont l'évêque, ou, en son absence, le prêtre se servait pour bénir l'eau et par laquelle il demandait à Dieu qu'il sanctifiât par Jésus-Christ cette eau, en lui donnant la vertu d'opérer la santé, de guérir les maladies, de mettre le démon en fuite et de renverser tous ses mauvais desseins.

Ce sont aussi les effets que les saints Pères et les autres anciens auteurs ecclésiastiques témoignent avoir été opérés par l'eau bénite.

Saint Epiphane fait mention d'un juif converti à la foi de Jésus-Christ, qui, faisant bâtir par l'ordre de l'empereur Constantin une église à Tibériade, fit arroser d'eau bénite les fourneaux où l'on cuisait de la chaux pour ce bâtiment, et par ce moyen rendit inutile la malice des démons qui empêchaient l'activité du feu de ces fourneaux, ensuite des enchantements dont les juifs du même lieu s'étaient servis pour s'opposer à la construction de cette église.

Marcel, évêque d'Apamée, au rapport de Théodoret, chassa avec de l'eau bénite le démon qui empêchait la démolition d'un temple dédié à Jupiter. Le même Théodoret rapporte qu'un homme d'une grande sainteté, ayant fait jeter de l'eau bénite dans le champ d'un pauvre homme, qui n'avait que ce champ pour la subsistance de sa famille, en détourna les sauterelles qui inondaient tout le pays.

Saint Grégoire le Grand dans ses Dialogues; saint Bernard dans la Vie de saint Malachie, et plusieurs autres auteurs rapportent divers autres miracles faits par le moyen de l'eau bénite.

On ne doit pas douter que ce n'aient été ces effets miraculeux de l'eau bénite, qui ont donné lieu à la coutume qui est aujourd'hui dans toute l'Eglise, d'en faire la bénédiction et l'aspersion sur le peuple tous les Dimanches, et, en quelques endroits, aux fêtes les plus solennelles, avant de commencer la Messe de paroisse.

L'Eglise attend encore les mêmes effets qu'autrefois de la bénédiction qu'elle fait de l'eau : cela paraît par les exorcismes que l'on fait sur le sel et l'eau, quand on les bénit. Mais de plus, les cérémonies de l'Eglise ayant été instituées, les unes pour marquer l'opération de Dieu en nous et en toutes les créatures par la vertu de son esprit, les autres pour nous faire souvenir des grâces reçues de son infinie bonté, et d'autres pour nous faire connaître les dispositions intérieures dans lesquelles nous devons être, quand nous faisons quelque action extérieure de piété, on peut dire avec raison que tout cela se rencontre dans la seule eau bénite, et dans l'aspersion qui s'en fait sur le peuple.

1°. Le Saint-Esprit s'étant reposé sur les eaux à la création du monde, et étant assez souvent signifié dans les saintes Ecritures par l'eau, et surtout par une eau pure et nette, selon ce qui est dit dans le prophète Ezéchiel : *Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures :* l'eau bénite nous marque principalement cet Esprit saint, et la sainteté qui nous est communiquée par son opération, non-seulement à nos âmes et à nos corps, mais aussi aux autres créatures, lesquelles sont sanctifiées par la vertu de cet Esprit divin, et deviennent un moyen de sanctification à ceux qui s'en servent dans l'esprit de l'Eglise. C'est aussi pour cette raison que l'Eglise, dans presque toutes les fonctions ecclésiastiques et dans la bénédiction des autres choses, emploie l'eau bénite, pour montrer qu'il ne peut y avoir rien de saint que par la communication du Saint-Esprit, qui est la source de toute sainteté.

2°. L'eau bénite nous fait souvenir de l'eau de notre baptême et de la grâce que nous avons reçue dans ce sacrement, par lequel ayant été lavés de nos péchés dans le sang de Jésus-Christ, nous avons été incorporés en lui, et faits par lui enfants de Dieu et héritiers du royaume du ciel.

3° L'eau bénite nous fait voir que, quand nous voulons nous présenter devant Dieu, nous devons nous purifier par les larmes de la pénitence des taches du péché ; mais surtout que nous devons être purs et nets de toute tache, autant que la fragilité humaine peut le permettre, lorsque nous offrons le sacrifice de la Messe, lequel étant le seul sacrifice digne de Dieu demande une grande sainteté dans ceux qui l'offrent.

Digitized by Google

On mêle le sel dans l'eau en la bénissant, parce que le sel est le symbole de la prudence et de la discrétion; et l'Eglise par là veut nous apprendre que l'Esprit de Dieu, en nous sanctifiant produit en nous la pureté de la colombe et la prudence du serpent.

Les effets de cette eau sont assez marqués dans les prières que l'Eglise fait en la bénissant. Le premier effet est de laver les taches des fautes journalières, en excitant ceux qui y ont recours à concevoir de ces fautes une douleur sincère et véritable.

Le second effet est d'attirer en nous l'esprit de prière, d'écarter tout ce qui pourrait y être un obstacle, et de nous faire écouter favorablement de Dieu, comme membres de son Eglise. C'est pourquoi on en use, surtout avant la Messe de paroisse, afin d'avertir les fidèles du besoin qu'ils ont non-seulement de se purifier, mais aussi de se remplir de l'esprit de Dieu pour assister et participer au saint sacrifice.

Le troisième effet est d'éloigner les démons, de les chasser, et d'empêcher qu'ils ne nuisent aux corps et aux âmes. C'est pour cela qu'on en use dans les exorcismes, et qu'il est très-utile de s'en servir pour résister aux tentations.

Le quatrième effet est de purifier l'air, de dissiper les tempêtes, de guérir les maladies, et même de donner la fertilité aux terres. L'Eglise demande toutes ces choses dans la prière qu'elle fait pour bénir l'eau, et cette prière ne peut manquer d'être écoutée de Dieu: car s'il a promis (*Matth.* XVIII) que tout sera accordé à la prière de deux ou trois unis ensemble, au nom de Jésus-Christ, comment refuserait-il quelque chose à celle de toute l'Eglise?

Les Curés instruiront leurs peuples de la vertu de cette eau, fondée sur les prières de l'Eglise. Ils les exhorteront à faire en sorte d'en avoir toujours chez eux, pour en prendre en se levant, en se couchant, avant de commencer leurs prières, quand ils sont tentés, quand il fait quelque orage, et d'en jeter sur les malades, surtout lorsqu'ils sont proches de la mort, et sur les lieux où l'on a sujet de craindre la malignité des démons. Ils leur apprendront aussi l'esprit dans lequel il faut en user, c'est-à-dire, en unissant leur intention à celle de l'Eglise, en s'en servant avec foi et componction; avec foi, parce que cette eau n'opère que dépendamment de la foi de celui qui en use, jointe aux prières de l'Eglise; avec componction, parce qu'on n'obtient point le pardon de ses péchés sans la douleur à laquelle cette eau nous excite, et dont elle nous obtient la grâce par les prières de l'Eglise.

On jette aussi de l'eau bénite sur les corps morts, sur les tombeaux et dans les cimetières, afin d'obtenir de Dieu, qu'ayant égard aux prières que l'Eglise a faites en la bénissant, il veuille purifier au plus tôt les âmes des fidèles qui sont morts en sa grâce, et leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent en purgatoire.

On aura soin qu'il y ait toujours de l'eau bénite dans les bénitiers, afin que les fidèles puissent en prendre en entrant dans l'église et en emporter dans leurs maisons. On la renouvellera de temps en temps. On aura soin que l'eau que l'on bénira soit pure et nette, et que les vases ou bénitiers pour la conserver soient aussi tenus propre et nets.

Quoique la bénédiction de l'eau, dans le besoin, se puisse faire tous les jours et à toute heure du jour, l'on n'omettra point de la faire les jours de Dimanche, et de faire l'aspersion de l'eau bénite avant la Grand'Messe. Cette aspersion est une partie de l'office paroissial; ainsi les Curés avertiront leurs paroissiens de s'y trouver, et de ne pas attendre qu'elle soit finie pour entrer à l'église.

On commence l'aspersion par l'autel, pour en écarter les malins esprits, et les empêcher de troubler par leurs suggestions les prières des ministres qui y servent. Ensuite on la fait sur le clergé et sur le peuple, afin d'obtenir de Dieu la pureté, la tranquillité et la grâce du Saint-Esprit, nécessaires pour assister dignement au saint sacrifice.

On ne doit point jeter d'eau bénite sur l'autel quand le saint Sacrement y est exposé, parce que sa présence chasse les démons et sanctifie les lieux qui en sont honorés. Mais alors le prêtre qui fait l'aspersion se prosterne à genoux *in plano* devant les marches, ensuite il baise l'autel en faisant devant et après les génuflexions ordinaires.

Le Dimanche de Pâques et celui de la Pentecôte, on ne fera pas la bénédiction accoutumée de l'eau. Mais en ces deux jours on fera l'aspersion avec l'eau qui aura été bénite la veille pour les fonts baptismaux. Et, à cet effet, avant de verser les saintes huiles dans l'eau baptismale, on en réservera autant qu'il en faudra pour l'aspersion du lendemain et pour mettre dans les bénitiers.

Il est bon d'avertir les Curés et les autres prêtres qu'ils doivent observer deux choses en faisant l'aspersion de l'eau bénite.

1° Qu'ils ne doivent présenter l'aspersoir, pour prendre l'eau bénite à la main, qu'au seul évêque: lequel prenant l'aspersoir de la main de l'officiant, s'en asperge lui-même le premier, et asperge ensuite l'officiant et ceux qui l'assistent; parce que l'évêque, étant le supérieur du prêtre, et représentant Jésus-Christ plus parfaitement par la plénitude de son sacerdoce, il doit servir de médiateur à l'officiant, pour que le Saint-Esprit le purifie. Le prêtre, en donnant l'aspersoir à l'évêque et en le prenant de sa main, baise l'anneau épiscopal. Après que l'officiant a repris l'aspersoir, il continue l'aspersion sur le peuple;

2° Que par conséquent en donnant de l'eau bénite aux seigneurs et aux dames de paroisse, auxquels on la donnera d'abord après le clergé, on ne doit point présenter l'aspersoir à leur main, afin qu'ils prennent eux-mêmes de l'eau bénite au bout du doigt: la chose est expressément défendue par l'assemblée générale du clergé, des années

Digitized by Google

1655 et 1656. Les seigneurs et dames de paroisse sont du nombre des fidèles : ils doivent, comme les autres laïques, recevoir le Saint-Esprit signifié par l'eau bénite, et être purifiés de leurs péchés par le ministère du prêtre qui fait l'aspersion sur eux. Toute la distinction qu'il en doit faire, c'est de les asperger séparément et en face, avec une inclination de tête, pour montrer aux paroissiens le respect qu'ils doivent à ceux qu'il respecte lui-même, malgré la dignité de sa fonction.

—

BENEDICTION DU PAIN.

Du pain bénit.

(Rituel de Toulon.)

Le pain bénit est un supplément de la communion sacramentelle. Dans les siècles heureux de l'Eglise, où tous les fidèles avaient autant d'empressement à participer aux divins mystères que de soin de s'en rendre dignes, le pain bénit n'était pas connu : il était même inutile, parce que tous ceux, sans exception, qui assistaient au saint sacrifice avaient le bonheur d'y communier. Dans la suite, le relâchement s'étant introduit à mesure que le nombre des fidèles augmentait, le nombre de ceux qui ne communiaient pas à la Messe augmentant de jour en jour, l'Eglise, pleine de charité et de tendresse pour ses enfants, voulut les dédommager en quelque sorte de la perte qu'ils faisaient en ne communiant pas, dans le dessein de les disposer, par cette sorte de supplément, à se rendre dignes de la communion.

Au lieu de consacrer, selon l'ancien usage, tous les pains qui étaient offerts par chacun des assistants au saint sacrifice, on n'en consacra plus que ce qui était nécessaire selon le nombre de ceux qui devaient communier ; mais on bénissait tout le reste des pains offerts pour les distribuer au peuple en signe de communion, c'est-à-dire pour marquer qu'on les regardait toujours comme fidèles, quoiqu'ils ne participassent pas ce jour-là à la divine Eucharistie ; et c'est là l'origine du pain bénit.

La plus ancienne liturgie qui parle du pain bénit est celle de saint Grégoire le Grand, dans le sixième siècle. Il paraît par un concile de Nantes, tenu dans le septième siècle (can. 9), que, quand on avait choisi sur les pains offerts ce qui était nécessaire pour la communion du prêtre et du peuple, on bénissait le reste, et on le distribuait ensuite à ceux qui assistaient au saint sacrifice sans communier. Ce choix étant fait, on plaçait sur l'autel les offrandes réservées pour la communion, et, hors de l'autel, les offrandes réservées pour être distribuées en signe de communion.

Dans la suite, le soin de préparer les pains dont on devait se servir pour le sacrifice et pour la communion, fut confié aux seuls ecclésiastiques ; et depuis lors les fidèles n'offrirent plus entre les mains du prêtre que du pain à bénir, les dimanches seulement, chaque famille à son tour : le chef de famille offrait au nom de toute sa maison une quantité de pain suffisante pour tous ceux qui assistaient au saint sacrifice. C'est l'usage qui se pratique encore aujourd'hui.

Quoiqu'il y ait une différence entre l'ancienne et la nouvelle manière d'offrir à l'autel, l'Eglise conserve toujours en substance son ancien usage, puisque le prêtre bénit le pain immédiatement après qu'il a offert la matière du sacrifice, comme pour marquer la séparation qu'on faisait alors des pains à consacrer d'avec les pains à bénir ; et c'est encore pour cette raison qu'il bénit le pain hors de l'autel.

La distribution du pain bénit se fait vers la communion, comme pour avertir les fidèles à qui on le donne, que, quoiqu'ils ne participent pas à la divine Eucharistie avec le ministre des autels qui vient d'offrir pour eux le sacrifice, l'Eglise ne laisse pas de les admettre dans sa communion, c'est-à-dire dans la participation de ses autres biens spirituels, dont le pain bénit qu'on leur présente doit leur servir de gage, et les inviter à se rendre dignes de recevoir le corps de Jésus-Christ, qui est la nourriture de leur âme.

Le pain bénit a, comme les autres sacramentaux, la force d'effacer les péchés véniels, non par lui-même, *ex opere operato*, comme s'expliquent les théologiens ; mais *ex opere operantis*, par les bonnes dispositions de celui qui le mange. Le prêtre, en bénissant le pain, demande au nom de l'Eglise à Jésus-Christ, qui est le pain des anges et la nourriture éternelle des saints, « de daigner bénir lui-même ce pain qui lui est présenté, par la même puissance et la même bonté avec laquelle il avait autrefois béni cinq pains dans le désert ; afin que tous ceux qui en mangeront en reçoivent la santé de l'âme et du corps. » *Ut omnes ex eo gustantes, inde corporis et animæ percipiant sanitatem.*

La santé de l'âme et du corps de ceux qui doivent manger de ce pain est donc le motif que se propose l'Eglise dans cette bénédiction. Aussi a-t-on vu souvent des effets admirables du pain bénit. Des pécheurs le mangeant avec foi, et s'excitant au regret de s'être rendus indignes de participer aux saints mystères, y ont trouvé des grâces spéciales de conversion. Des justes, par la même foi, y ont trouvé des remèdes efficaces contre les plus violentes et les plus dangereuses tentations. Le pain bénit a souvent opéré des guérisons miraculeuses ; il en opère encore tous les jours, lorsqu'il est reçu avec foi ; il n'y a pas jusqu'aux animaux, à qui on en a fait manger dans des maladies épidémiques, qui n'aient été gué-

Digitized by Google

ris. On a vu aussi les plus violents incendies subitement arrêtés, en mettant du pain bénit dans le feu.

Les Curés, vicaires et autres prêtres chargés de l'instruction des fidèles, auront soin de leur parler quelquefois du respect qu'ils doivent avoir pour le pain bénit, de la foi et de la dévotion avec laquelle ils doivent en faire usage. Ils auront soin de s'informer si les peuples qui leur sont confiés n'emploient point le pain bénit à des usages profanes ou indécents, ou, ce qui serait encore pis, à des pratiques superstitieuses.

Ils doivent par la force de leurs discours, corriger les abus qu'occasionne le pain bénit, tels que les festins, les danses et les dépenses considérables qui, en certains endroits, ont passé en coutume; abus qui, par une corruption déplorable, changent une cérémonie toute spirituelle en une fête mondaine et qui fait revivre le paganisme; abus qui réduisent les familles d'une fortune médiocre à la dure alternative, ou de déranger leurs affaires pour ne pas montrer alors leur médiocrité, ou de se décrier pour ne pas se ruiner. Il est à propos que les Curés fassent agir l'autorité des seigneurs ou de leurs officiers, pour remédier, si leurs discours sont inutiles.

Les Curés ne doivent pas souffrir qu'aucun chef de famille s'exempte d'offrir le pain à bénir à son tour. Pour empêcher cet abus qui tirerait à conséquence, lorsque quelqu'un refusera de se conformer à cet usage, ils doivent recourir au bras séculier, pour obliger, par la voie de la contrainte, celui qu'ils n'auraient pas pu ranger par la voie de l'exhortation. Dans les villes, les officiers de police; dans les campagnes, les officiers de la terre, ont, de tous les temps, forcé les rebelles sur ce point. Les cours souveraines ont souvent donné des arrêts de règlement. En l'an 1612, 28 janvier, le parlement de Paris donna un arrêt contre ceux qui refusaient de présenter à leur tour du pain à bénir.

Afin que le prétexte de pauvreté n'occasionne cet abus, bien des Curés zélés pour le bon ordre fournissent du pain à ceux qu'ils connaissent hors d'état d'en faire les frais.

Quoiqu'il ne soit pas à propos de déranger le tour auquel chacun doit offrir le pain à bénir, dans les endroits où le Curé et le seigneur de la terre ont dans l'année un jour fixe pour l'offrir, on peut se conformer à cet usage.

Il serait à désirer que, selon l'ancien usage, le chef de la famille offrît le pain à bénir, et non la femme; cependant dans des endroits où il est établi que les femmes le présentent, on peut le tolérer; pourvu que ce soit la mère de la famille, et non une de ses filles, ni une de ses servantes. Si la mère de famille ne peut le présenter elle-même, elle doit le faire présenter par une autre qui soit aussi mère de famille.

Le Curé doit refuser de bénir le pain, lorsqu'il est présenté, 1° par un excommunié dénoncé : tous les canons de l'Eglise excluent de l'offrande ceux qui sont exclus de la communion; 2° par ceux qui sont infâmes par leur état, comme les comédiens et les farceurs; 3° par les femmes qui oseraient se présenter avec la gorge découverte et d'une manière scandaleusement immodeste; 4° par toute personne qui causerait actuellement un scandale public dans l'église où l'on est assemblé.

Celui ou ceux qui distribuent le pain bénit doivent être commis par le Curé; si toutefois l'usage est établi que celui qui l'offre désigne ceux qui doivent le distribuer, le Curé pourra le tolérer; mais il aura attention que cette distribution soit faite avec la décence due à la chose sainte qu'on distribue, au lieu saint où l'on est, et au saint sacrifice qu'on célèbre. S'il arrive qu'un de ces distributeurs fasse quelqu'indécence, il l'exclura pour toujours de cette fonction et aura recours à cet effet au bras séculier.

Parmi les instructions que les Curés doivent faire à leurs paroissiens au sujet de l'offrande du pain bénit, ils s'attacheront principalement à les faire entrer dans l'esprit avec lequel ils doivent aller à l'offrande. Ils leur diront qu'à l'exemple des premiers fidèles, en offrant le pain au prêtre, ils doivent s'offrir eux-mêmes à Dieu intérieurement, et que cette offrande extérieure ne doit être que le signe sensible de leur offrande intérieure. Ils les exhorteront à y aller avec un esprit de paix, conformément à ce que dit Jésus-Christ : *Si vous offrez votre don à l'autel, et que vous vous souveniez pour lors que votre frère a lieu de se plaindre de vous, laissez là votre présent devant l'autel, allez vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre don.* Que c'est pour cela qu'anciennement on s'embrassait dans plusieurs église avant l'offrande, comme le clergé le fait encore aujourd'hui en plusieurs églises avant la communion; que c'est dans la même vue que le célébrant fait baiser à ceux qui viennent à l'offrande le crucifix ou un autre instrument de paix, en disant ces paroles, *pax tecum*, la paix soit avec vous. Enfin ils tâcheront de leur faire sentir combien sont coupables ceux qui font de cette sainte cérémonie un trophée de vanité, et qui s'acquittent de ce devoir avec une pompe toute séculière, sans entrer dans l'esprit de cette action.

L'ordre de la distribution du pain bénit est de commencer par le clergé, ensuite le seigneur, la dame et leurs enfants, et enfin tous les autres fidèles, sans distinction même des officiers de la terre.

On ne doit pas condamner la pratique de plusieurs personnes qui mangent leur portion de pain bénit dans l'église même, lorsqu'elles le font pour entrer dans l'esprit de l'Eglise qui le leur donne pour servir de supplément à la communion. Il serait même peut-être plus à propos que cette pratique devînt générale, pour ne pas exposer le pain bénit à différentes profanations et

Digitized by Google

plus encore pour rappeler, dans l'esprit de ceux qui le mangent ainsi, que c'est par leur faute qu'ils sont réduits à ce pain ; tandis qu'une nourriture plus précieuse et plus efficace leur était destinée.

Instruction sur le pain bénit.

(Rituel d'Amiens de 1784.)

Dans les premiers siècles de l'Eglise les fidèles communiaient chaque jour de leurs saintes assemblées : tous offraient du pain et du vin : on en consacrait autant qu'il était nécessaire pour la communion du prêtre et des assistants ; le reste était pour les pauvres et les ministres de l'autel.

Mais la ferveur s'étant refroidie, et plusieurs de ceux qui assistaient à la Messe, même les Dimanches, n'étant pas dignes de communier, on a substitué à la sainte communion le pain bénit, que quelques auteurs appellent pour cette raison *sanctæ communionis vicarius*. L'Eglise le donne à chaque fidèle pour l'avertir de se mettre en état de communier, et de le faire au moins spirituellement, quand il assiste au saint sacrifice.

Ce pain représente l'union et la charité entre les chrétiens, comme membres d'un même corps et enfants d'un même père, qui participent tous à un même pain : c'est pour cela qu'on le nomme *Panis unitatis ;* parce qu'en le prenant, on témoigne qu'on veut vivre dans l'unité de la foi, et garder une parfaite union avec tous les fidèles. Chaque paroissien doit offrir à son tour le pain qui doit être bénit à la Messe : on ne doit en excepter que les pauvres qui ne pourraient pas en faire la dépense.

Le pain étant bénit, on le coupera en morceaux pour distribuer ensuite à tous les paroissiens qui assisteront à la Messe de paroisse, sans en excepter aucun.

Le prêtre demande à Dieu, en bénissant ce pain, que tous ceux qui y participeront en reçoivent la santé tant de l'âme que du corps ; et cette prière qu'il fait au nom de l'Eglise, nous fait assez comprendre quels sont les effets qu'il produit en ceux qui le mangent dans l'esprit de l'Eglise, et avec confiance dans la vertu de ses prières. Ce pain étant particulièrement sanctifié par cette bénédiction, on doit le discerner du pain commun et ordinaire, n'en usant qu'avec foi et dévotion, avec respect et modestie. On se gardera bien d'en faire manger à des animaux, et de l'employer à des usages profanes : s'il en reste après la distribution, on le donnera aux pauvres, après les avoir avertis d'en user comme d'une chose sainte.

Courte exhortation sur l'usage du pain bénit.

(Rituel de Chartres, de 1689.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous assure lui-même qu'il est venu sur la terre pour y apporter le feu de la charité, et qu'il ne désire, sinon que ce feu s'allume, c'est-à-dire qu'il enflamme le cœur des chrétiens, afin qu'ils brûlent d'un ardent amour pour Dieu et pour le prochain. De tous les moyens qu'il a employés pour entretenir et pour augmenter cette charité, le plus fort et le plus puissant est le saint Sacrement de l'Eucharistie. Car, comme la table où l'on ne mange que des viandes communes, sert à entretenir l'amitié naturelle, aussi la sainte table de la communion sert pour unir les cœurs des fidèles d'une charité toute divine, puisqu'ils y mangent le pain du Ciel, le pain sacré de la vie éternelle ; c'est-à-dire Jésus-Christ même, qui dans ce sacrement se donne aux chrétiens pour être leur nourriture spirituelle et les unir tous en lui par un amour saint et surnaturel.

Dans la primitive Eglise, les fidèles assistaient tous les jours au saint sacrifice de la Messe et y recevaient la sainte Eucharistie ; aussi étaient-ils remplis d'une si fervente charité, qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Depuis cette ferveur s'étant refroidie, la communion générale se faisait seulement les Dimanches et les fêtes. Enfin cette sainte coutume s'étant interrompue par l'indévotion des chrétiens, l'Eglise, pour les faire souvenir qu'ils devraient communier au saint et sacré pain de l'autel, leur a donné le pain bénit pour les avertir de communier spirituellement, et de s'unir en esprit à Jésus-Christ, qui, par un excès d'amour, vient s'offrir pour eux au saint sacrifice.

La distribution qui se fait du pain bénit, au lieu de la sainte Eucharistie, dont il est la figure, doit aussi opérer une union entre les chrétiens, qui participant au même pain, et à la même table, se doivent considérer comme frères, enfants d'un même Père, qui est Dieu, et nourris de ses biens en sa sainte maison.

Nous remarquons dans saint Augustin (*lib.* II *De peccatorum meritis et remissione*, cap. 26) l'antiquité de l'usage du pain bénit, lorsqu'il parle de la distribution qu'on en faisait aux catéchumènes (c'est-à-dire à ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et qui n'étaient point encore baptisés) : *Ce qu'ils reçoivent*, dit-il, *quoique ce ne soit pas le corps de Jésus-Christ, est néanmoins quelque chose de saint, et plus saint que les viandes ordinaires dont nous sommes nourris.*

Les Pères qui parlent de l'usage du pain bénit font mention ou de la sainte communion, au lieu de laquelle ce pain est donné à ceux qui ne sont pas préparés pour la recevoir, ou de la dilection qui doit être entretenue entre les chrétiens, par la communication de cette sainte nourriture. Saint Paulin, évêque de Nole, envoyant à saint Augustin un pain bénit, lui mande qu'il le lui envoie en signe d'union de leurs cœurs, *unanimitatis indicio* (apud August. Epist. 31), et dans une autre lettre qu'il écrit à Alypius, il lui mande aussi qu'il lui envoie un pain pour marque d'union *unitatis gratia* (apud August. Epist. 35).

Ainsi nous voyons que la coutume est très-ancienne dans l'Eglise, non-seulement de distribuer le pain bénit à ceux qui assis-

Digitized by Google

tent au saint sacrifice de la Messe les jours de Dimanches; mais aussi d'en envoyer dans les maisons particulières, et même dans les lieux éloignés.

Les chrétiens doivent donc recevoir le pain bénit avec révérence, et le manger avec modestie, élevant leur cœur à Dieu, se souvenant de ce que ce pain représente, et avec volonté de demeurer dans l'union de la foi, et dans une mutuelle charité. Il faut avoir soin de n'en pas user comme des viandes communes, de n'en point faire manger aux animaux et de ne l'employer à aucun usage profane; car Dieu, qui avait défendu dans l'ancienne loi de se servir pour l'usage ordinaire d'une composition de parfum semblable à celle qui était ordonnée pour le temple nous enseigne par là que les choses saintes et qui sont destinées pour les exercices de la religion, ne doivent point être employées aux usages communs de la vie.

Instruction sur le pain bénit et l'offrande

(Rituel de Périgueux, de 1827.)

On a toujours béni du pain, comme aussi toutes les autres choses propres à la nourriture des hommes. L'usage présent du pain bénit à la Messe de paroisse, a été introduit par le refroidissement de la piété des chrétiens. Au commencement de l'Eglise, on communiait toutes les fois qu'on s'assemblait pour assister au saint sacrifice. Mais cette première ferveur s'étant ralentie, l'Eglise, pour garder un vestige du zèle des premiers chrétiens pour l'Eucharistie, a substitué la cérémonie du pain bénit pour tenir la place du saint Sacrement. Car comme les fidèles offraient à la Messe du pain et du vin, dont on ne consacrait qu'autant qu'il en fallait pour ceux qui devaient communier, il en restait beaucoup, et l'on jugea à propos de prendre une partie de ce qui restait pour en faire la matière des Eulogies, c'est-à-dire d'un pain qu'on bénissait par des prières et qu'on distribuait à tous ceux qui n'avaient pas communié; ce qui a donné lieu à Durand, évêque de Mende, d'appeler le pain bénit : *sacræ communionis vicarium.*

Tout cela montre que le pain bénit a un rapport et une liaison particulière avec la sainte Eucharistie, puisque la matière de ce sacrement était, avant la consécration, un même pain offert à l'autel avec celui des Eulogies; et par conséquent les fidèles avaient raison de recevoir ce pain bénit avec un profond respect, considérant que dans l'intention de ceux qui l'avaient présenté, il était destiné pour être fait le corps adorable et vivifiant du Sauveur, que l'on devait immoler sur l'autel dans le sacrifice.

Ce pain s'appelait *Eulogie*, non-seulement parce qu'il était bénit par le prêtre, mais surtout parce que Dieu lui donne une bénédiction toute particulière qui se répand dans l'âme de ceux qui le reçoivent, et qui en mangent avec religion et dans des dispositions saintes. Cette bénédiction que Dieu lui donne, consiste dans l'union des cœurs et des esprits de tous ceux qui y participent, puisqu'il est par proportion comme l'Eucharistie, dont il est le supplément : *Symbolum unitatis et unanimitatis*, comme parle saint Paulin.

Comme successeurs des premiers chrétiens, nous ne devons être, comme eux, qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* Comme membres de Jésus-Christ, nous ne sommes tous qu'une même chose en lui : *Unum in Christo.* Nous ne sommes tous qu'un seul pain et un seul corps, parce que nous participons tous à un même pain : *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus*, dit saint Paul. D'où saint Augustin conclut que si tout le corps de Jésus-Christ n'est qu'un seul pain, nous sommes tous, comme membres de Jésus-Christ, autant de morceaux de ce même pain : *Ergo si unus panis totum Corpus Christi est, membra Christi frusta panis sunt.* Et c'est ce mystère qui nous est représenté par les morceaux de pain bénit que nous recevons, pour suppléer à l'Eucharistie, à laquelle il appartient proprement d'être le lieu de l'unité de tous les fidèles ensemble et avec Jésus-Christ, *Vinculum unitatis :* unité figurée, en ce que comme plusieurs grains de blé ne font qu'un même pain, tous les fidèles ensemble ne font qu'un avec Jésus-Christ : *Unum in Christo.*

C'est pour toutes ces raisons qu'il faut recevoir ce pain avec un grand respect; qu'il ne faut jamais l'employer à aucun usage profane, ni le manger avec des viandes communes; ni faire, par un horrible renversement, un sujet de contestation et de querelle de ce qui est le signe de l'union de la charité des chrétiens.

De l'offrande. — Nous venons de voir que le relâchement des chrétiens obligea l'Eglise de prendre la matière des Eulogies de ce qui restait du pain offert à l'autel pour la consécration et communion; cette même tiédeur pour la communion l'obligea encore d'ordonner qu'on n'offrit plus tant de pain, mais que désormais on le convertit en quelque pièce de monnaie, qu'on offrirait pour marque qu'on voulait vivre et mourir dans l'unité du corps de Jésus-Christ. Et c'est pour cela qu'on donne à baiser la Paix ou une croix à ceux qui vont à l'offrande, en signe d'union avec Jésus-Christ et avec nos frères, puisque, selon la parole de l'Evangile, il faut se réconcilier avec son frère avant de faire son présent à l'autel.

L'offrande pécuniaire ayant donc succédé à l'offrande du pain et du vin, le mystère de l'union au corps de Jésus-Christ n'est plus, à la vérité, si vivement représenté; les saints canons ne laissent pas néanmoins d'en recommander beaucoup la pratique. C'est une cérémonie très-sainte, très-utile, et dont l'Eglise souhaiterait beaucoup le

Digitized by Google

renouvellement, mais pour laquelle elle ne veut contraindre personne.

Ces fins sont de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous et sur nos biens; l'en remercier, en les rendant en partie à celui qui nous les a donnés, et contribuer de quelque chose à l'entretien des ministres du Seigneur, et à la décoration de l'Eglise.

Il ne faut pas que les pauvres et ceux qui n'ont rien à donner, se privent de cette action de religion; ils doivent offrir leurs cœurs, leurs personnes et tout ce qu'ils ont.

Les pauvres donc aussi bien que les riches, les grands et les petits, doivent venir à l'offrande par le pur motif d'une sincère piété. Les riches ne doivent jamais y venir par ostentation, vanité ou hypocrisie; mais seulement pour honorer Dieu, le reconnaître, et lui témoigner, par les dons de leurs mains, combien leur cœur lui est dévoué.

L'offrande se fait après l'Evangile et après le *Credo*, pour marquer que comme l'Evangile inspire la foi par l'ouïe dans notre cœur, et que le chant du Symbole en porte le témoignage par la bouche, ainsi l'offrande en produit le fruit par les œuvres.

On doit aller à cette cérémonie avec beaucoup de modestie et de révérence; les autorités, les hommes et les femmes y vont chacun dans son rang.

Il serait à souhaiter, pour le bien spirituel des fidèles, qu'on allât tous les Dimanches à l'offrande; si l'on n'y va qu'aux fêtes considérables, qu'on regarde du moins chaque Dimanche la personne qui offre le pain bénit comme déléguée de toute la paroisse qu'elle représente; que chacun des paroissiens s'unisse à elle, et accompagne cette offrande commune, de l'offrande intérieure de soi-même.

Panis benedicti antiquitas et mysteria.

Ritus panis benedicendi, atque in populum distribuendi, diebus Dominicis in Missa parochiali, admodum antiquus est in Ecclesia. Nam de eo Pius Papa primus, qui pontificatum iniit anno Christi 158, canonem edidit, qui exstat in codice 5 librorum, libro II, capite 117, quem refert concilium Nannetense anno 658 habitum, canon. 9, in hæc verba :

Ut de oblationibus quæ offeruntur a populo, et consecrationibus quæ supersunt, vel de panibus quos deferunt fideles ad Ecclesiam, vel certe de suis, presbyter convenienter partes incisus habeat in vase nitido et convenienti : ut post Missarum solemnia, qui communicare non fuerint parati, eulogias omni die Dominico et in diebus festis exinde accipiant : quæ cum benedictione prius faciat.

Post Pium Melchiades, qui sedit anno Christi 312, instituit ut in civitatibus episcopi hunc panem benedicerent, ac benedictum per acolytos ad presbyteros parochiales dirigerent, qui cum fidelibus sub se constitutis dividerent. Et post eum Siricius vetuit presbyteros Missas celebrare, nisi prius accepto ab episcopo loci fermento consecrato : cæteris tamen extra civitatem degentibus presbyteris relicto jure ejus benedicendi ; ut constat ex utriusque pontificis Vita in Libro Pontificali, et ex Epistola Innocentii primi ad Decentium, c. 5.

Ejus autem ritus instituendi ea causa fuit, ut qui sacram Eucharistiam non sumerent, esu ejusdem panis, quasi communionis catholicæ Symbolo, intelligerent ac protestarentur, se una cum sacerdote ut sacrificii participatione, ita fide et charitate esse conjunctos. Unde is panis a veteribus sæpe *sacramenti*, nomine appellatur, quasi mysticum quoddam signum et argumentum communionis sacræ.

Quod et catechumenis ipsis dari solitum colligi existimant permulti ex his D. Augustini verbis, l. II, *De peccat. merit. et remiss.* c. 26 : *Nam et catechumenos secundum quemdam modum suum per signum Christi, et orationem manus impositionis, puto sanctificari, et quod accipiunt, quamvis non sit corpus Christi, sanctum est tamen, et sanctius quam cibi quibus alimur.*

Fermentum etiam olim usitato vocabulo dicebatur : quod in eum usum adhiberetur tantum panis fermentatus, ad distinctionem panis azymi, in quo sanctissimum Eucharistiæ sacramentum consecrari solet : ne videlicet populus post communionem accipiens in errorem induceretur, putans esse Eucharistiam. Græci *antidoron* vocant, quasi qui loco sacri doni præbeatur fidelibus : quod verbum Durandus Latine reddens, dixit *sanctæ communionis vicarium*, lib. 4 *Rational.* c. 53. Jam vero communiori vocabulo appellatur *Eulogia*, id est, Benedictio, quod solemni benedictione sit sanctificatus: sicuti apud Codinum vocatur *agiasma* : apud Pachymer. lib. v, hist. *divinus panis*. Unde cum panis iste benedictus sacrosanctæ communionis vices gerat, communibus cibis eum admisceri non convenit.

Nec præsentibus tantum dividebantur Eulogiæ, verum et ad absentes mittebantur a patribus. August. epist. 34 : *Panis quem misimus, uberior benedictio fiet dilectione accipientis vestræ benignitatis.* S. Paulinus, epist. 1, ad Severum : *Tu licet uberioribus micis a Domini mensa jam saturatus sis, dignare et a peccatoribus acceptum in nomine Domini panem, in Eulogiam vertere.* Idem sæpius eum panem *unitatis et unanimitatis indicium* vocat.

Præter usum significationis sacræ, habet etiam vim quamdam salutarem ad plurima mala avertenda, ut permultis experimentis compertum est, et patet ex forma benedictionis ipsius, quæ est ex prædicto concilio Nannetensi et Rituali Romano desumpta. Qua de causa sæpe eum sancti ad efficienda curationum miracula adhibuerunt, ut ex D. Bernardo Claræval. Abb. apud Goffrid. Claræval. monachum ejus Vitæ scriptorem colligere licet.

Hujus panis benedictio ad Parochum pertinet, et in Missa parochiali tantum fieri debet, sicut statuerunt Concil. Remense, c. de

Digitized by Google

diebus festis; Rothomagens, c. 23, de curat. Offic. Turonense, in hæc verba : *Aquam, vel panem, per privatum sacerdotem benedici, aspergi, ac pronaum fieri in aliis Missis quam parœcialibus, districte prohibemus : confratriarum auctoritate episcoporum approbatarum, necnon universitatum, et collegiorum, atque purificationum mulierum missis duntaxat exceptis. Quod etiam in ecclesiis Mendicantium, et aliorum monasteriorum (ne parœciani a suis Missis parœcialibus revocentur) fieri non licere declaramus.*

—

BENEDICTION DES PELERINS.

Bénédiction des pèlerins qui vont par dévotion à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques en Galice et autres lieux saints.

(Rituel d'Amiens, de 1784 ; de Meaux, 1754, etc.)

Les Curés avertiront ceux qui voudraient faire des pélerinages en des lieux éloignés, de ne les point entreprendre sans notre approbation. Telle était l'ancienne discipline de l'Eglise, qui exigeait des étrangers des lettres testimoniales de leur évêque diocésain, pour les admettre à la communion ecclésiastique. Les lois de l'Etat exigent de plus une permission expresse du roi pour faire ces pèlerinages hors du royaume : et leurs dispositions sont très-conformes à l'esprit de l'Eglise, puisqu'en autorisant ceux seulement qui sont faits par les motifs d'une piété solide et bien réglée, elles n'ont d'autre but que d'empêcher que la tranquillité des familles ne soit troublée par la dévotion indiscrète des personnes qui, étant en puissance d'autrui, voudraient faire de longs pèlerinages sans le consentement de ceux dont ils dépendent; et de réprimer les vagabonds et gens sans aveu, qui pourraient se couvrir de ce spécieux prétexte pour mener une vie oisive et errante, et commettre de grands désordres. Tel est le motif de la Déclaration du 7 Janvier 1686, « qui défend de faire des pèlerinages à Saint-Jacques en Galice, à Notre-Dame-de-Lorette et en d'autres lieux hors du royaume sans une permission expresse du roi, signée par l'un des secrétaires d'Etat, sur l'approbation de l'évêque diocésain, à peine de galères perpétuelles pour les hommes, et contre les femmes de telles peines afflictives que les juges estimeront convenables. »

Les pélerins, s'étant munis des approbations et permissions susdites, mettront ordre à leurs affaires, et se disposeront à leur pélerinage, en s'approchant du sacrement de pénitence.

Le jour de leur départ ils entendront la Messe, à laquelle ils communieront, si leur confesseur le juge à propos. La Messe, dans laquelle on doit dire l'Oraison *Pro peregrinantibus* étant achevée, le prêtre, étant encore revêtu de ses ornements, se tourne vers les pélerins qui doivent être à genoux au dehors du balustre; et, étant debout et découvert, il dit alternativement avec son clerc le Psaume xc : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, auquel il ajoute les prières suivantes.

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Pater noster, etc.
℣. Et ne nos inducas in tentationem;
℟. Sed libera nos a malo.
℣. Gressus vestros dirigat Dominus secundum eloquium suum :
℟. Ut non dominetur omnis injustitia.
℣. Utinam dirigantur viæ vestræ,
℟. Ad custodiendas justificationes Domini.
℣. Perficiat gressus vestros in semitis suis:
℟. Ut non moveantur vestigia vestra.
℣. Angelus Domini comitetur vobiscum,
℟. Et bene disponat itinera vestra et actus vestros, ut iterum revertamini ad propria.
℣. Nihil proficiat inimicus in vobis :
℟. Et filius iniquitatis non apponat nocere vobis.
℣. Sit vobis Dominus turris fortitudinis.
℟. A facie inimici.
℣. Mittat vobis auxilium de sancto.
℟. Et de Sion tueatur vos.
℣. Domine, exaudi orationem meam :
℟. Et clamor meus ad te veniat :
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Deus qui confidentes in te paterna protectione custodis, quæsumus ut his famulis tuis a nobis egredientibus angeli tribuas comitatum : ut auxilio tuo protecti nullius mali concutiantur formidine, nullo comprimantur adversitatis languore, nullis irruentis inimici molestentur insidiis; sed spatiis necessarii itineris peractis, propriisque locis restituti recipiantur incolumes, ac debitas nomini tuo gratias læti exsolvant : Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Il jette ensuite de l'eau bénite sur eux.

Lorsqu'il n'y a qu'un seul pélerin, on dira ces prières au nombre singulier.

Si le prêtre est lui-même du nombre des pélerins, il dira ces prières à la première personne du nombre pluriel.

Bénédiction des pèlerins après leur retour.

Les Pélerins étant de retour, représenteront à leur Curé les certificats qui leur auront été donnés aux saints lieux qu'ils auront visités, et le prieront de remercier Dieu pour eux de toutes les grâces qu'ils auront reçues de sa bonté pendant leur voyage : ce qu'il exécutera en la manière suivante.

Il se rendra dans le sanctuaire ayant une etole de la couleur du jour par-dessus son surplis, ou revêtu de tous ses ornements qu'il avait à l'autel (s'il vient de dire la Messe). Les pélerins seront à genoux au dehors du balustre; et le Curé debout, découvert et tourné vers eux, dira alternativement avec le clerc qui l'accompagnera les prières suivantes.

Il dira le psaume cxxvii : *Beati omnes qui timent Dominum*, etc., puis il ajoutera :

Kyrie, eleison.

Digitized by Google

Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Pater noster, etc.
℣. Et ne nos inducas in tentationem ;
℟. Sed libera nos a malo.
℣. Benedicti qui veniunt in nomine Domini.
℟. Benedicti vos a Domino qui fecit cœlum et terram.
℣. Respice, Domine, in servos tuos et in opera tua :
℟. Et dirige eos in viam mandatorum tuorum.
℣. Domine, exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus. — Omnipotens sempiterne Deus, nostrorum temporum vitæque dispositor, famulis tuis continuæ tranquillitatis largire subsidium ; ut quos incolumes propriis laboribus reddidisti, tua facias protectione securos. Per Christum Dominum nostrum.
℟. Amen.

Ensuite le prêtre jette de l'eau bénite sur les pélerins, en disant :

Pax et Benedictio Dei † omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritus sancti, descendat super vos, et maneat semper. ℟. Amen.

ESSAIS D'EXHORTATIONS

AVANT ET APRÉS L'ADMINISTRATION DU TRÉS-SAINT VIATIQUE,

DES SACREMENTS DE BAPTÊME, DE L'EXTRÊME-ONCTION ET DU MARIAGE,

Avec divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants ; et quelques exhortations pour les fiançailles.

PAR UN PRÊTRE DE L'ORATOIRE.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas seulement par la sainteté de la vie et par la pureté de la doctrine que les prêtres et particulièrement les pasteurs des âmes se doivent rendre recommandables, c'est aussi par la digne administration des sacrements, qui sont appelés par l'Apôtre *les mystères de Dieu* (*I Cor.* IV, 1), et c'est pour rendre plus vénérables aux yeux des fidèles *ces fontaines du Sauveur* (*Isa.* XII, 3), et de notre salut, que l'Eglise exige d'eux avant de les administrer, et après les avoir conférés, qu'ils les instruisent de leur excellence, des dispositions qu'ils y doivent apporter, des effets merveilleux qu'ils produisent sur les corps et sur les âmes, et des moyens d'en conserver la grâce.

C'est pour obéir à cet ordre que je me suis proposé de faire de courtes exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique, qui étant le plus digne de nos sacrements, puisqu'il contient Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui en est l'Auteur, mérite d'être traité, et porté aux malades avec plus de révérence et de majesté.

Je sais que toutes les paroles d'édification que les prêtres disent en les administrant, ont beaucoup plus de force et d'onction, lorsque, les ayant puisées dans l'oraison, et s'en étant bien pénétrés, ils parlent ensuite avec feu de l'abondance de leur cœur ; mais je sais aussi qu'il y en a très-peu qui aient cette heureuse facilité, qui dépend en partie de la vivacité de l'imagination, et d'un long usage de parler en public, et que si l'on n'a préparé ce que l'on doit dire, on est exposé à des redites ennuyeuses aux assistants, et quelquefois à ramper, ce qui rend le ministre et le ministère méprisables.

Je n'avais d'abord composé que pour moi ces exhortations, qui se sont multipliées insensiblement selon le besoin que j'en ai eu ; mais des personnes pieuses et éclairées qui les ont vues, ont cru qu'elles seraient utiles à plusieurs de ceux qui sont nouvellement entrés dans le ministère des fonctions curiales, ou qui pourront dans la suite y entrer, et m'ont pressé de les faire imprimer, à quoi j'ai consenti, non parce que je les regarde comme quelque chose de fort digne de l'estime du public, mais parce qu'il n'y a point de livre que je connaisse sur ce sujet, et quand il y en aurait quelqu'un, les livres qui sont d'une pratique si générale ne sauraient être trop multipliés, étant difficile que même plusieurs éditions, telles qu'on a accoutumé de les faire, puissent suffire pour tous ceux qui les voudraient acheter ; et d'ailleurs certains sont goûtés des uns qui ne le sont pas des autres. C'est à la prudence de ceux qui voudront se servir de

Digitized by Google

celui-ci, de s'accommoder à la portée des personnes à qui ils seront obligés de parler, y ayant différentes exhortations qui pourraient être trop relevées pour des gens grossiers, principalement entre celles qui sont sur les mystères : dans ces occasions il faut avoir recours à celles que nous avons réunies sous le titre d'*Exhortations générales*.

On n'a pas jugé à propos de mettre tout de suite celles qui sont sur un même sujet : Comme sur Jésus-Christ *Sauveur*, *Pasteur*, *Roi*, *Médecin*, *Ami*, etc. L'on a cru qu'il conviendrait mieux de les disposer de telle manière qu'on pût les apprendre et les dire successivement l'une après l'autre lorsqu'il n'y aurait pas de raison particulière d'interrompre cet ordre ; car en ce cas il faut dire aux malades celles qui les pourront édifier davantage et leur être les plus utiles. On pourra faire servir pour trois jours (si l'on trouve que cela ne soit pas trop recherché) les exhortations qui sont sur les mystères et sur les fêtes qui n'ont point d'octave en ajoutant, *dont l'Eglise honorera demain*, *honore en ce jour*, ou *honorait hier la fête*.

J'ai gardé à peu près la disposition du bréviaire dans ce petit ouvrage ; et c'est pour ne le pas trop grossir et pour la commodité des malades qui ne sont pas capables d'une longue attention, que je me suis étudié à la brièveté. Mais comme il arrive souvent qu'ils sont assoupis et accablés par le mal, j'ai cru que je ne devais pas faire ces exhortations trop courtes, afin qu'elles les réveillassent, et qu'elles pussent exciter en eux des sentiments de religion.

On trouvera peut être mauvais que je n'en aie point fait généralement sur tous les Dimanches et sur toutes les principales fêtes de l'année ; mais outre que j'ai vu que cela me mènerait trop loin, j'ai craint que si l'on pouvait porter commodément ce livre sur soi, il deviendrait inutile à plusieurs prêtres qui sont bien aises qu'on joigne toujours la commodité à l'utilité, et d'ailleurs la plupart des évangiles où il est parlé de Jésus-Christ se peuvent rapporter à quelqu'une des qualités qui lui sont attribuées après le Propre des saints.

Pour rendre ce volume plus utile, j'y ai ajouté quelques exhortations avant et après l'administration des sacrements de baptême, de l'extrême-onction et du mariage ; avant et après les fiançailles pour les diocèses où elles se font solennellement à l'église : pour annoncer les indulgences après avoir porté le très-saint Viatique, et des motifs et actes tirés pour la plupart de la sainte Ecriture, qu'on peut suggérer par intervalles et à différents jours aux malades et aux mourants, afin que les nouveaux Curés et vicaires y trouvassent des espèces de modèles pour l'administration de ces sacrements, et des paroles de consolation pour les personnes qui sont dans les souffrances.

Cette lettre N, qui est mise au commencement des exhortations, signifie : *Mon cher frère* ou *ma chère sœur*, *Monsieur*, *Madame* ou *Mademoiselle*, selon la condition des personnes à qui on parlera ; celles qui sont plus qualifiées par leur naissance ou par leurs emplois, pourraient peut-être s'offenser qu'on se servît de ces termes : *Mon cher frère* ou *ma chère sœur* ; il faut les ménager, et épargner même la délicatesse de celles à l'égard de qui on ne devrait pas craindre, ce semble, d'en user par rapport à la médiocrité de leur famille ou de leur fortune ; il vaut mieux faire honneur à tous ceux qui sont au-dessus du commun artisan, que de les indisposer, et révolter leur orgueil en les traitant trop familièrement.

Ceux qui, étant employés à la conduite des âmes dans le sacré tribunal, se donneront la peine de lire, et même d'apprendre quelques jours auparavant les exhortations qui sont sur les mystères et sur les fêtes, se rempliront eux-mêmes de pensées et d'affections saintes et conformes à l'esprit de l'Eglise, et se mettront en état de les inspirer plus facilement aux autres dans la confession, où, après avoir parlé à leurs pénitents pour les exciter à la douleur des péchés dont ils viendront de s'accuser, et pour leur en donner de l'horreur, ils pourront les faire entrer dans l'esprit des mystères et dans la pratique des vertus qui ont le plus éclaté dans les saints. C'est ce que j'ai éprouvé par l'expérience que j'en ai faite. On doit les en entretenir sans affectation, mais non pas sans solidité et sans onction, et cela demande qu'on soit bien rempli de ce que l'on doit dire.

J'ai cru que je ferais plaisir au lecteur de citer à la marge les versets de la sainte Ecriture auxquels je fais allusion, ou qui servent de preuves aux vérités que j'ai avancées dans le corps de l'Exhortation. Quelquefois je les ai traduits exactement, et d'autres fois je les ai expliqués et paraphrasés. Comme ces instructions doivent être courtes et familières, j'ai pensé que je ne devais pas me gêner en les composant à rechercher beaucoup de nouveaux tours pour en diversifier le style, et je n'ai pu toujours atteindre à la brièveté et à la simplicité que je m'étais proposées.

On verra à la Table qu'il y en a pour le Propre du temps et pour le Propre des saints ; de générales qu'on peut dire en tout temps et à toute sorte de personnes, et de particulières faites expressément pour des gens grossiers et ignorants ; pour des ecclésiastiques et pour des pécheurs publics, dont on pourra se servir dans le besoin ; mais on doit bien prendre garde de n'user de celles qui sont pour ces derniers, que lorsque leurs crimes sont connus d'une telle manière, qu'ils ne peuvent être aucunement cachés ; car alors on ne peut, sans lâcheté et sans infidélité à son ministère, les dissimuler et négliger de leur en faire demander pardon publiquement avant de leur administrer les sacrements.

Il n'y a presque à changer que le mot de *Viatique* en celui de *nourriture* dans la plu-

Digitized by Google

part des Exhortations, lorsque ce n'est que par dévotion que l'on porte le très-saint Sacrement aux malades, et quand ils font leur première communion en Viatique, comme ce sont ordinairement des enfants, ou des grandes personnes qui ont vécu dans l'oubli de leur salut, on peut se servir de plusieurs de celles que nous avons réunies sous le titre d'*Exhortations particulières*. Il est difficile qu'on puisse apprendre et dire mot à mot ces Exhortations, surtout quand on n'aura pas quelques moments pour se les remettre dans la mémoire ; mais on en retiendra du-moins la substance lorsqu'on aura eu le soin de les lire quelques jours auparavant, et l'on pourra après cela s'abandonner plus hardiment à l'ardeur de son zèle sans craindre de parler au hasard et tout à fait hors de propos.

Je souhaite que ce livre ait tout le succès et produise tout le fruit qu'osent en espérer ceux qui en ont désiré avec empressement l'impression ; il aurait été plus châtié et plus utile si on l'avait différée encore quelque temps pour en mieux reconnaître et corriger les défauts : l'utilité n'en sera pas petite s'il excite les pasteurs des âmes à traiter saintement les choses saintes, et s'il inspire le dessein à quelqu'un qui ait plus de talents que je n'en ai, et qui soit plus rempli de l'esprit de Dieu que je ne le suis, de travailler pour en donner un meilleur à l'Eglise.

—

APPROBATIONS.

—

Approbation de M. de Boyer, docteur en théologie de la Faculté de Paris, chanoine théologal de l'Eglise de Toulouse.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit, qui a pour titre : *Essais d'Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique ; avec quelques Exhortations avant et après l'administration des sacrements de baptême, de l'extrême onction et du mariage, et divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants.* Je n'y ai rien trouvé que de conforme à la foi catholique, apostolique et romaine. Il y a lieu de croire que cet ouvrage sera très-utile à ceux qui sont chargés de l'administration des sacrements, et que l'onction qui accompagne les paroles de la sainte Ecriture, que l'auteur a ramassées avec soin, produira dans les fidèles les sentiments dans lesquels ils doivent être lors qu'ils approchent des sacrements. Fait à Toulouse le douze du mois de Décembre mil sept cent dix-sept.

DE BOYER, *théologal de l'Eglise de Toulouse.*

Approbation de Dom Jean-Philippe Loume, proviseur du collége de Saint-Bernard de Toulouse, docteur en théologie de la faculté de Paris et professeur royal conventuel dans celle de Toulouse.

J'ai lu un livre intitulé : *Essais d'Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique, avec quelques Exhortations avant et après l'administration des sacrements de baptême, de l'extrême-onction et du mariage, et divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants.* J'estime que ces exhortations seront très-utiles et aux pasteurs et aux fidèles, et que dans la brièveté nécessaire quand on parle à des malades, elles répondent heureusement à l'idée avantageuse qu'on s'en forme par avance, en lisant le plan de l'ouvrage qui prévient favorablement le lecteur. A Toulouse ce 20 de Septembre 1718.

J. P. LOUME, *proviseur du collége de Saint Bernard.*

Permission du R. P. Général.

Nous Pierre-François de la Tour, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, vu par nous le privilége du roi et l'approbation des examinateurs, permettons au Père..... prêtre de notre congrégation, de faire imprimer un livre qu'il a composé, intitulé : *Essais d'Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique ; avec quelques Exhortations avant et après l'administration des sacrements de baptême, de l'extrême-onction et du mariage, et divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants.* Conformément au privilége à nous accordé par les lettres patentes du roi en date du 26 mars 1689, enregistrées au grand conseil le 25 avril de la même année, par lesquelles il est défendu à tous libraires et imprimeurs d'imprimer et vendre aucun livre composé par ceux de notre congrégation, sans notre permission expresse, sous les peines portées par ledit privilége. Donné à Paris le 14 mars 1718.

P. F. DE LA TOUR.

Approbation.

J'ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier le livre imprimé, qui a pour titre, *Essais d'Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique, etc.* ; je n'y ai rien trouvé de contraire à la foi ou aux bonnes mœurs. En Sorbonne ce 20 de Juillet 1745.

Signé, LE SEIGNEUR.

Digitized by Google

EXHORTATIONS

AVANT ET APRES L'ADMINISTRATION DU TRES-SAINT VIATIQUE

POUR LE PROPRE DU TEMPS.

Pour le premier dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : Luc. XXI, 25 à 33.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus Christ ici présent, pour lui rendre vos hommages et vos adorations. L'Eglise nous le propose à honorer en cette première semaine de l'Avent, comme un Juge redoutable aux méchants, et aimable aux bons, dans son dernier avénement.

Il vient aujourd'hui chez vous comme un Sauveur plein de bonté, pour vous combler de ses bienfaits et pour vous nourrir, par un excès de charité, de sa propre substance ; afin que, par la force de cette divine nourriture, vous puissiez arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée. Recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance. Pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'au lieu de vous juger, et de vous condamner au feu éternel, comme vous l'avez si souvent mérité par vos péchés, il a bien voulu être la nourriture et le Viatique de votre âme, pour vous conduire lui-même à son royaume de bonheur et de gloire, et pour vous en mettre en possession pour toujours.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces. Et puisque la pensée du dernier jugement qui sera précédé de tant de prodiges épouvantables (*Matth.* XXV, 34 *sq.*), et où Jésus-Christ se fera voir revêtu d'une grande puissance et majesté, doit imprimer en nous de vifs sentiments de crainte et de terreur, par l'arrêt terrible et irrévocable qu'il prononcera contre les méchants, et en même temps d'amour et de confiance, par les paroles de consolation qu'il dira aux bons, priez ce divin Sauveur avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, et sans vous lasser, de vous donner sa crainte et son amour tout ensemble : afin que vous puissiez éviter la rigueur de ses jugements, et avoir part à ses récompenses éternelles. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur : et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour le même dimanche de l'Avent, la même semaine, sur le même Evangile.

Avant le Viatique.

N., ramassez tout ce que vous avez de forces d'esprit et de corps, pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par une charité infinie, vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme.

Ce divin Sauveur dira à l'heure de la mort, et à la fin du monde, à tous ses fidèles serviteurs : *Regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche* (*Luc.* XXI, 28). C'est ce qu'il vous dit aujourd'hui par mon ministère, et il ajoute : *Voilà que je viens bientôt* (*Apoc.* XXII, 20). Répondez-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Amen. Venez, Seigneur Jésus*, et désirez ardemment sa venue : car il donnera la couronne de justice *à tous ceux qui aiment son avénement* (*II Tim.* IV. 8). Mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau, et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté. Pouvait-il vous faire un plus grand don que de se donner lui-même tout à vous ?

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et priez-le de tout votre cœur et avec persévérance, de vous faire recueillir les fruits de sa venue au monde, en vous donnant sa grâce et sa gloire. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le second dimanche de l'Avent, et dans la semaine sur l'Evangile : Matth. XI, 2 à 10.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet aimable Sauveur, que Dieu son Père avait promis dès le commencement du monde (*Genes.* III, 15) ; qui avait été prédit par les oracles des prophètes, figuré par beaucoup de signes mystérieux, désiré et attendu avec un saint empressement dans l'ancienne

Digitized by Google

loi, et qu'il a relevé par tant de prodiges dans la nouvelle (*Matth.* XI, 4 *sq.*).

Ce divin Sauveur vient pour vous nourrir de sa propre substance : afin de vous faire vivre dans le Ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse. Disposez-vous à le recevoir avec une humilité profonde dans la considération de sa sainteté infinie, et dans la connaissance de votre extrême indignité ; puisque saint Jean-Baptiste, cet homme sanctifié dans le ventre de sa mère avant que de naître, et le plus grand entre tous ceux qui sont nés des femmes, selon le témoignage de Jésus-Christ même (*Joan.* I, 27), s'estime indigne de délier les courroies de ses souliers. Et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture, et votre sacré Viatique.

Offrez-vous en reconnaissance à cet aimable Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise vous faire la grâce de vivre et de mourir dans les dispositions de son saint Précurseur, et dans les siennes : afin que vous ayez l'avantage de jouir de lui dans la gloire durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur : et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect la sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le second dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : Matth. XI, 2 à 10.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de bonté, veut être la nourriture et le Viatique de votre âme.

C'est le divin Sauveur à qui saint Jean-Baptiste étant en prison, et dans les liens, envoya deux de ses disciples pour lui dire : *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* Non qu'il doutât qu'il fût le vrai Messie : mais pour affermir leur foi chancelante, ou pour le leur faire mieux connaître ; et à qui cet aimable Sauveur répondit : *Allez et dites à Jean ce que vous avez ouï, et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, et heureux est celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute.*

Approchez-vous, N., de ce Sauveur si puissant et si bon avec de grands sentiments de foi et de confiance. Pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous, et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à venir chez vous et en vous, pour opérer sur votre âme les prodiges miraculeux qu'il a fait éclater autrefois sur les corps de tant de misérables.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable et sans vous lasser, de vous faire la grâce de ne le point oublier dans vos maux : mais de vous le proposer pour modèle, et même de le faire connaître, adorer et aimer par vos paroles et par vos œuvres, comme fit saint Jean-Baptiste, dont le cœur et la langue ne laissèrent pas de demeurer libres, quoique son corps fût captif, et dans les fers pour l'amour de lui. Espérez de sa bonté, N., toutes ces faveurs signalées, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le troisième dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : Jean, I, 19 à 28.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui, par une charité infinie, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Disposez-vous à le recevoir avec une humilité profonde, et avec un cœur vraiment contrit : et dites-vous à vous-même ce que les prêtres et les lévites qui furent envoyés de Jérusalem à saint Jean-Baptiste pour l'interroger, lui dirent : *Qui êtes-vous ?* Qui suis-je, ô mon Dieu !

Reconnaissez et avouez que vous n'êtes que comme un néant devant lui, que vous vous y êtes réduit presque sans le connaître (*Psal.* XXXVIII, 6 ; LXXII, 22), que vous êtes un grand pécheur et l'esclave du péché (*Joan.* VIII, 34). Et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et pour son pur amour à une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, quelque indigne que vous vous en fussiez rendu par vos péchés.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, désirant être inconnu, affligé et opprimé, pourvu qu'il soit connu, aimé et glorifié.

Et demandez instamment et avec persévérance, à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous soutenir toujours par sa grâce dans vos tribulations, afin que vous ne vous laissiez pas décourager et abattre ni par leur violence, ni par leur longueur : mais qu'au contraire vous les souffriez avec une constance vraiment chrétienne, étant assuré que

Digitized by Google

quand il voudrait disposer de votre vie mortelle, vous en trouverez en lui une meilleure, et éternellement bienheureuse. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le troisième dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : Jean, I, 19 à 28.

Avant le Viatique.

N., humiliez-vous profondément devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de bonté, veut être la nourriture et le Viatique de votre âme. C'est là une des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour recevoir ce divin Sauveur en vous.

Son saint précurseur mérita, par l'austérité et par la sainteté de sa vie, de passer dans l'esprit des Juifs pour le Messie, ou pour un grand prophète; mais bien loin de se prévaloir de l'estime que l'on avait conçue de sa personne pour leur en faire accroire, il confessa hautement, et par trois fois : qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni prophète : mais seulement *la voix de celui qui crie dans le désert, Préparez la voie au Seigneur, rendez droits ses sentiers.*

Combien plus ne devez-vous pas vous efforcer, N., d'entrer dans ses sentiments d'humilité, vous qui savez que vous êtes autant rempli de vices et de péchés qu'il l'était de vertus? Faites-le donc, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi du ciel et de la terre, de ce qu'il a bien voulu venir chez vous et en vous, pour vous nourrir de sa propre substance, quoique vous ne soyez que comme un néant devant lui.

Que pourrez-vous offrir à ce divin Sauveur en reconnaissance d'un si grand bienfait? Il ne vous demande qu'un cœur parfaitement soumis à la sagesse de sa conduite sur vous; offrez-le lui avec une pleine volonté, reconnaissant qu'il est votre Seigneur, et qu'il est juste qu'il fasse de vous ce qui sera le plus agréable à ses yeux (*I Reg.* III, 18).

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous faire la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans cette sainte disposition: afin que vous puissiez recevoir de sa main la couronne de vie qu'il n'a promise qu'à la persévérance (*Apoc.* II, 10; *Matth.* X, 22). Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent, et dans la semaine : sur les antiennes : O Sapientia, etc. O Adonai, etc., *et les autres qu'on dit avant le* Magnificat.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi et le désiré des nations, votre Sauveur et votre Dieu, que l'Eglise invoque avec tant d'ardeur en ces saints jours, afin qu'il vienne nous délivrer et nous sauver. Il prévient en votre faveur le temps de sa naissance pour venir naître dans votre cœur par sa grâce, et il veut, par une charité infinie, vous nourrir de sa propre substance : afin que, par la force de cette divine nourriture, vous puissiez arriver heureusement à son royaume céleste pour y vivre et régner avec lui dans une éternelle félicité.

Pour le recevoir dignement, unissez vos vœux à ceux des saints patriarches et des saints prophètes de l'ancienne loi dans l'attente de sa venue, et aux prières ardentes de tous les justes de la nouvelle pour en honorer la mémoire, et afin qu'il ne reste rien dans votre âme qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous, et purement pour son amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, et même pour être immolé à sa gloire, s'il exige que vous lui fassiez présentement le sacrifice de votre vie.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de profiter de sa venue au monde, et en vous lorsqu'il vient pour être votre Sauveur : afin que vous puissiez paraître avec assurance devant son redoutable tribunal, quand il viendra pour être votre juge. Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur signalée, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la veille, la fête, et l'octave de Noël.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ dont l'Eglise *honorera demain, honore en ce saint jour*, ou *durant cette sainte octave*, la Nativité selon la chair, vient pour prendre naissance dans votre cœur selon l'esprit, et pour être lui-même, par un excès de charité, la nourriture et le Viatique de votre âme.

Il y en a plusieurs, dit saint Bernard, pour qui ce divin Sauveur n'est pas encore né, c'est-à-dire, qui n'ont pas encore recueilli les fruits de sa venue au monde. Il y est venu pour en ôter le péché, pour y allumer le feu sacré de la charité (*Luc.* XII, 49), et pour y établir par sa grâce toutes les vertus dont il nous a donné de si grands exemples.

Digitized by Google

Reconnaissez, et avouez, N., que vous avez le malheur d'être du nombre de ceux à qui ce mystère de salut a si peu profité par votre faute, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., tout rempli de Jésus-Christ que vous venez de recevoir, dites dans les transports d'une sainte joie, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (*Luc.* XII, 14). C'est, comme vous savez le cantique que les anges firent retentir à la naissance du très-saint Enfant Jésus ; louez-le, adorez-le, glorifiez-le, et rendez-lui de très-humbles actions de grâces de vous avoir donné ce Fils unique et bien-aimé.

Offrez-lui en reconnaissance le don ineffable qu'il vous a fait, et donnez-vous en même temps tout à lui avec Jésus-Christ.

Et priez avec ferveur et avec persévérance ce divin Sauveur, de vous faire part de son bonheur et de sa gloire durant toute l'éternité. Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de Noël, et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., le Fils de Dieu qui est descendu du Ciel, et qui s'est fait homme pour l'amour de vous, veut aujourd'hui, par un effet de cette même charité, être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. *Il s'est anéanti en prenant la forme d'un serviteur et d'un esclave*, comme parle l'Apôtre (*Philipp.* II, 7), pour exprimer son abaissement extrême, mais en se donnant à manger à une créature vile et chargée de péchés, tel que vous devez reconnaître et avouer que vous êtes, il se réduit en un état d'humiliation encore plus profond.

Vivement touché et pénétré d'une si grande humilité, et d'une si excessive bonté, humiliez-vous, et anéantissez-vous vous-même, s'il vous est possible, et détestez de nouveau, et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à s'abaisser pour l'amour de vous jusques à la petitesse d'un enfant faible et pauvre, et jusques à vous nourrir de sa propre substance.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance. Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous faire participer aux grâces du mystère de sa naissance, et particulièrement à son esprit de sacrifice, qui lui a fait prendre un corps et une âme pour s'immoler à la gloire de Dieu son Père en expiation de nos péchés, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi qui ne lui étaient plus agréables (*Hebr.* x, 8,9), afin que souffrant et mourant dans cet esprit, vous ayez le bonheur de vivre, et de régner avec lui dans son éternelle félicité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de Noël, et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., l'apôtre saint Jean nous apprend que Dieu a aimé les hommes jusques à cet excès de charité que de leur donner son Fils unique (*Joan.* III, 16). Il leur a fait ce don divin, lorsqu'il l'a envoyé sur la terre pour se revêtir de notre nature en prenant, par l'opération du Saint-Esprit, un corps, et une âme comme nous dans le ventre sacré de la très-sainte Vierge sa Mère, naissant dans la pauvreté et dans les souffrances ; et c'est le mystère que l'Eglise honore en ce saint temps.

Il nous l'a donné en une manière encore plus parfaite, quand pour nous délivrer des supplices éternels que nous avions mérités par nos péchés, il l'a livré à la mort très-cruelle de la croix (*Rom.* VIII, 32, 33), et il a enchéri par-dessus cet excellent don, en nous le donnant pour être notre victime perpétuelle, notre divine nourriture, et notre sacré Viatique (*Luc.* XXII, 19, 20).

Répondez aussi dignement qu'il vous sera possible, N., à des témoignages si éclatants de sa charité, maintenant qu'il vous en donne une nouvelle marque, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez Dieu de tout votre cœur du triple don qu'il vous a fait de Notre-Seigneur Jésus-Christ son Fils : par sa naissance, par sa mort, et par la sainte communion.

Faites-lui, en actions de grâces, une offrande bien volontaire de vos maux, et même de votre vie, s'il en veut disposer.

Et demandez instamment et sans vous lasser au divin Sauveur que vous venez de recevoir, les saintes dispositions avec lesquelles il est venu en ce monde, et avec lesquelles il l'a quitté (*Hebr.* x. 9 ; *Luc.* XXII, 42), afin que vous ayez le bonheur de vivre éternellement bienheureux avec lui dans l'autre. Espérez, N., cette faveur signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête, et pour le dernier jour de l'octave de saint Etienne.

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi vive envers

Digitized by Google

Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, veut être la nourriture de votre âme. C'est cette foi qui fit voir au grand saint Etienne dans ses tourments les cieux ouverts, et ce divin Sauveur assis à la droite de Dieu son Père (*Act.* VII, 55. *et suiv.*) C'est elle qui l'a fait prier pour ceux qui le lapidaient, et c'est par elle qu'il a recueilli le premier entre tous les martyrs de la nouvelle loi, les fruits de sa naissance et de sa mort.

Que cette même foi vous fasse regarder Jésus-Christ, dans cette sainte Hostie que vous allez recevoir, comme votre Sauveur et votre Dieu qui vient pour vous aider à souffrir, et à combattre, et pour couronner en vous ses dons; qu'elle vous engage à pardonner de bon cœur ceux qui vous ont offensé, comme vous souhaitez qu'il vous pardonne, et qu'elle vous fasse détester de nouveau, et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur pour accomplir en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le de tout votre cœur par l'intercession de saint Etienne, à la prière duquel, selon la pensée de saint Augustin, l'Eglise est redevable de la conversion de saint Paul, qui consentait à sa mort, et qui le lapidait par les mains de tous ceux dont il gardait les habits (*Act.* VII, 57), de vous accorder la grâce d'une sincère et constante conversion. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête, et pour le dernier jour de l'octave de saint Jean, apôtre et évangéliste.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec une une grande pureté de cœur et de corps, et avec une ardente charité, Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de bonté, vient pour se donner tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique.

Ce sont ces deux vertus qui rendirent saint Jean l'Evangéliste son favori (*Joan.* XIII, 23). Il lui recommanda en mourant la très-sainte Vierge sa Mère, et il le lui donna à sa place pour fils (*Joan.* XIX, 26. 27.) Elles le remplirent de lumières pour pénétrer dans les profonds mystères de la Divinité, et pour raconter sa génération éternelle et ineffable (*Joan.* I. 1 *et suivants.*)

Priez ce divin Sauveur, N., de vous donner quelque part à la pureté, et à la charité de ce grand saint, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance; et demandez avec ferveur et avec persévérance, à ce divin Sauveur, comme fait l'Eglise dans l'oraison de ce jour, qu'étant éclairé par la lumière de la céleste doctrine de saint Jean son apôtre et évangéliste, il vous fasse la grâce d'arriver heureusement à la possession de ses dons éternels. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur qui doit mettre le comble à toutes celles qu'il vous a faites, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête et pour le dernier jour de l'octave des saints Innocents.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre éternellement dans le ciel avec lui de sa vie toute divine.

Peu de temps après sa naissance, il exigea d'innocentes victimes qui confessèrent son saint nom, non en parlant, mais en mourant par la cruauté du roi Hérode, qui leur procura par sa haine un plus grand bien qu'il n'aurait jamais pu faire par sa bienveillance.

Ce divin Sauveur demande de vous, afin que vous le puissiez recevoir dignement, la mort de vos vices, une vie qui s'accorde avec la foi que vous professez de bouche, et un vrai esprit de résignation et de sacrifice. Entrez, N., dans ces saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il a faite aux saints Innocents en leur donnant la vie éternelle, avant que de connaître l'usage de la vie présente. Mais en même temps, rendez-lui de très-humbles actions de grâces, de ce que pour vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité dont ils jouissent dans le ciel, il a bien voulu aujourd'hui être tout ensemble la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté avec ces premières fleurs des martyrs, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous accorder la grâce de la persévérance dans son saint amour. Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Digitized by Google

Pour la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jusques à la veille de son Epiphanie.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de bonté, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Dieu son Père, qui connaît seul parfaitement ce Fils unique et bien-aimé (*Matth.* xi, 27), lui donna le très-saint nom de *Jésus* avant même qu'il eût été conçu dans le ventre de la sainte Vierge sa Mère ; et ce nom saint et terrible (*Psal.* cx, 9), et en même temps si doux et si aimable, qui signifie *Sauveur*, lui fut aussitôt donné dans sa circoncision, où il commença d'en faire l'office, non en opérant des miracles, mais en versant une partie de son sang, qu'il devait un jour répandre pour notre salut.

Efforcez-vous, N., d'entrer dans son esprit de sacrifice, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau, et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous vous avez eu le malheur de l'offenser ; ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que non content de s'être fait petit enfant, sujet à toutes nos misères, excepté l'ignorance et le péché, d'avoir été circoncis, et d'être mort pour l'amour de vous, il a bien voulu aujourd'hui vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel éternellement bienheureux avec lui.

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur, et priez-le de tout votre cœur de vous faire prononcer souvent avec l'amour et avec le respect que vous devez, son saint nom de *Jésus, que personne ne peut proférer dignement que par son Esprit* (*I Cor.* xii, 3) ; afin que vous ayez le bonheur de jouir durant toute l'éternité des fruits du salut qu'il vous a mérités. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de la circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jusques à la veille de son Epiphanie.

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu qui, empressé, et comme impatient de verser son sang pour votre salut, ne peut attendre que l'envie et la malice des Juifs soit consommée pour le faire couler. Il se soumet volontairement à la loi humiliante et douloureuse de la circoncision, et quoique innocent, et la sainteté même, il inspire à ses saints Parents de le présenter à cette cérémonie ordonnée de Dieu pour les hommes pécheurs (*Gen.* xvii, 10. 11).

Il répandit dans la suite tout son sang jusques à la dernière goutte pour l'amour de vous sur l'autel de la croix, et il veut aujourd'hui par un effet de cette même charité, se donner tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique. Pouvait-il vous faire un plus précieux don au commencement de cette nouvelle année ? Disposez-vous à le recevoir, N., en vous excitant de nouveau, et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui, avec une ferveur toujours nouvelle, la grâce de repasser dans l'amertume de votre âme (*Isa.* xxxviii, 15) les années de votre vie consumées dans l'inutilité et le péché, et de racheter tant de jours mauvais par de dignes fruits de pénitence (*Ephes.* v, 15, 16), afin que vous puissiez avoir le bonheur de chanter éternellement ses miséricordes (*Psal.* lxxxviii, 1) dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera ces grandes faveurs, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la veille, la fête et l'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, qui, lorsque vous étiez encore son ennemi, vous a appelé, par une miséricorde toute gratuite, à la foi en la personne des rois Mages, qui sont les premiers entre les gentils qui l'ont embrassée, et de qui elle a passé jusques à nous par le ministère des Apôtres.

Il vous l'a donnée préférablement à tant de peuples qui se sont perdus éternellement, et à tant d'autres qui se perdent encore tous les jours en vivant et en mourant ensuite dans l'idolâtrie, ou dans l'hérésie. Sa charité en votre faveur l'a porté à venir aujourd'hui chez vous pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre de sa vie toute divine. Recevez-le avec de grands sentiments de foi et de confiance : mais auparavant renouvelez en vous, et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, un très-vif regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce que, après vous avoir donné la foi, il s'est donné lui-même

Digitized by Google

tout à vous en qualité de nourriture et de viatique.

Donnez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le instamment, et sans vous lasser, de vous faire juger de tout, agir en tout, et souffrir tout, comme font les Justes qui vivent de la foi (*Galat.* III, 11). C'est par ce moyen que vous mériterez de le voir face à face, et de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour la fête et pour l'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur Jesus Christ.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec une foi qui approche de celle qui animait les saints rois Mages, lorsqu'ils partirent des extrémités de l'Orient, pour l'aller adorer dans la Judée, peu de temps après sa naissance (*Matth.* II, 1 *et suiv.*) Ah! qu'elle était vive, courageuse, ferme et respectueuse! C'est là le portrait et le caractère que le Saint-Esprit en fait par la plume des sacrés écrivains dans l'Evangile.

Priez très-humblement votre divin Sauveur, avant que de le recevoir en vous, N., de vous donner une foi semblable; et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ du don divin qu'il vous a fait de la foi, et de ce qu'il vient de se donner lui-même tout à vous.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance la grâce de vivre et de mourir dans la croyance des mystères, et dans la pratique des maximes de la foi, afin que vous ayez l'avantage de régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité, qui n'a point de bornes; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour la fête, et pour l'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce Sauveur plein de bonté, qui, dans le temps que vous étiez enseveli dans les ténèbres de l'infidélité et dans les ombres de la mort, esclave du démon et du péché, et destiné à des supplices éternels, vous a appelé, par sa grâce, à son admirable lumière de vie; vous a fait passer à la vraie liberté des enfants de Dieu, et vous a donné le droit à son héritage céleste (*I Petr.* II, 9.), en vous donnant la foi qu'il donna aux saints rois que l'Eglise honore *en ce saint jour*, ou *durant cette sainte octave.*

C'est pour vous introduire dans ce riche et heureux patrimoine, et pour vous en mettre en possession pour toujours, qu'il veut aujourd'hui être votre divine nourriture, et votre sacré viatique. Recevez-le avec une humble et tendre confiance; mais, auparavant, purifiez bien votre cœur, en vous excitant de nouveau, et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., les saints rois Mages furent tout remplis de joie, et tout pénétrés de reconnaissance d'avoir connu Jésus-Christ, et d'avoir eu le bonheur de le trouver dans l'étable de Bethléem, après le pénible et dangereux voyage qu'ils avaient fait pour lui aller rendre leurs devoirs (*Matth.* II, 10 *et suiv.*). Avec quels saints transports ne devez-vous pas le remercier de ce qu'il est venu lui-même chez vous pour se donner tout à vous?

Faites-lui, en actions de grâces, une offrande bien volontaire et parfaite de tout ce que vous êtes.

Et demandez, avec une ferveur toujours nouvelle, à ce divin Sauveur, cette foi vive et animée de la charité, qui fait qu'on est fidèle sans retardement à la grâce, et qu'on ne se rebute point par les difficultés qu'on trouve à croire, à faire et à souffrir conformément à sa croyance. Espérez, N., qu'il vous l'accordera; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec un profond respect, sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour la fête, et pour l'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ vient aujourd'hui chez vous pour être, par un excès de charité, la nourriture et le Viatique de votre âme. Approchez-vous de lui avec la vive foi dont les saints rois Mages donnèrent des preuves si éclatantes.

Ils n'ont pas plus tôt vu l'étoile extraordinairement lumineuse (*Matth.* II, 1 *seq.*), qui, étant accompagnée de la grâce intérieure, leur apprenait la naissance de ce Roi du ciel et de la terre, que, quittant tout ce qu'ils avaient de plus cher, ils partent aussitôt, et courent en diligence pour s'aller soumettre à la douceur de son empire, sans craindre ni les fatigues, ni les périls où ils s'exposaient. Ils croient fermement que ce petit Enfant, qu'ils trouvent couché dans la pauvreté d'une crèche, est leur Seigneur et leur Dieu, et ils se prosternent à ses pieds pour lui rendre leurs adorations, et pour lui offrir leurs présents. Entrez dans leurs sentiments, N., et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous, et purement pour l'amour

Digitized by Google

de lui, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-lui, en reconnaissance, les choses figurées par l'or, l'encens, et la myrrhe que lui offrirent les Mages: un cœur brûlant d'amour pour lui, désigné par l'or, qui est le plus précieux entre tous les métaux, comme la charité est la plus parfaite entre toutes les vertus (*I Cor.* XIII, 13). Faites monter en sa présence l'ardeur de vos prières, comme la fumée d'un encens très-agréable (*Psal.* CXL, 2.); et offrez-lui aussi vos souffrances et votre vie même, s'il en veut disposer, dont la myrrhe, qu'on ne tire du tronc des arbres que par des incisions, et dont on se sert pour embaumer le corps des défunts, est le symbole.

Et priez-le instamment, et sans vous lasser, de vous faire persévérer, jusqu'à la mort, dans cet esprit de charité, de prière et de sacrifice, afin que vous ayez le bonheur de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour la fête, et pour l'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de votre foi (*Hebr.* XII, 2), qui est ici présent devant vous. C'est lui qui vous a fait ce précieux don de la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu (*Hebr.* XI, 6), et qui vous l'a méritée par l'effusion de tout son sang (*I Petr.*, I, 18, 19). A un si grand don il veut ajouter celui de sa personne sacrée et divine, et se donner même tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique.

Qu'un si grand excès de charité vous embrase de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre (*Luc.* XII, 49), et vous fasse détester de nouveau, et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'après vous avoir donné la foi, il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Donnez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, de continuer et d'augmenter en vous la foi qu'il vous a donnée, afin qu'étant toujours accompagnée des œuvres, il en soit lui-même la récompense (*Gen.* XV, 1). Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec de très-humbles actions de grâces, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le dimanche de la Septuagésime, et dans la semaine, sur l'Evangile : Matth. XX, 1 à 16.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre Seigneur Jésus-Christ ici présent. C'est le Fils unique de Dieu, ce grand Père de famille, dont il est parlé dans le saint Evangile, qui dès le moment de la création du premier homme a commencé d'envoyer des ouvriers pour travailler à sa vigne spirituelle, qui est l'œuvre de notre salut. Ce divin Sauveur a continué à sa naissance, et durant toute sa vie, et il ne cessera de le faire par ses ministres, et par ses grâces immédiatement, jusqu'à la fin du monde.

Vous êtes en particulier, N., un de ceux qu'il a appelés, et qu'il a envoyés, par une miséricorde toute gratuite, pour travailler à cette affaire essentielle; il vous a donné mille moyens, et mille secours différents, pour y réussir, et il veut aujourd'hui être lui-même votre sacré Viatique, afin de vous conduire au séjour éternel de son bonheur et de sa gloire.

Humiliez-vous profondément d'avoir si peu profité de toutes les grâces que votre divin Sauveur vous a faites, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., entrez dans les sentiments d'amour et de reconnaissance dont furent pénétrés les ouvriers de ce Père de famille, qui ayant travaillé si peu de temps à sa vigne, se virent le soir égalés dans la récompense à ceux qui avaient porté le poids du jour et de la chaleur (*Matth.* XX, 12). La grâce infiniment plus grande que vous venez de recevoir de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ piquerait de jalousie les saints dans le Ciel qui lui ont toujours été fidèles, s'ils en étaient capables.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur pour souffrir tout ce qu'il lui plaira; puisqu'on travaille bien mieux à l'œuvre du salut qu'il nous a donné à faire, en souffrant qu'en agissant.

Et demandez-lui pour toute grâce la patience qui vous est nécessaire dans vos maux, pour remporter l'effet de ses célestes promesses (*Hebr.* X, 36). Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le dimanche de la Septuagésime, et dans la semaine, sur l'Evangile : Matth. XX, 1 à 16.

Avant le Viatique.

N., voici Notre Seigneur Jésus-Christ, ce divin Père de famille que l'Eglise nous propose à honorer durant cette semaine en cette qualité, lequel s'est levé de grand matin pour

Digitized by Google

envoyer des ouvriers à sa vigne mystique, qui est pour vous le salut de votre âme.

Il en a loué à la troisième, à la neuvième, et à la onzième heure du jour, c'est-à-dire dans tous les temps, et il donne à tous le même salaire. Ses exemples, et ses instructions intérieures et extérieures ont été autant de voix qu'il vous a fait entendre, et il vient pour vous nourrir, par un excès de sa charité, de sa propre substance, afin de vous donner la force d'achever ce grand œuvre. Recevez-le avec une foi vive, et avec une humble confiance : mais auparavant purifiez bien votre cœur en détestant de nouveau, et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous avoir appelé en tant de manières différentes pour travailler à l'œuvre de votre salut, de tous les secours qu'il vous a donnés pour le faire utilement, et de ce qu'il a bien voulu être lui-même votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, et priez-le de tout votre cœur de vous faire racheter par la sincérité et par la ferveur de votre pénitence (*Ephes.* VI, 16), tant de temps perdu dans une oisiveté criminelle, afin que vous puissiez avoir dans le Ciel la même récompense que ceux qui s'étant consacrés à son service dès leur plus tendre jeunesse, et lui ayant toujours été fidèles, ont porté le poids du jour et de la chaleur (*Matth.* XX, 12). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le dimanche de la Sexagésime, et dans la semaine, sur l'Evangile : Luc. VIII, 4 à 15.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce souverain semeur dont il est parlé dans le saint Evangile, qui est sorti du sein de Dieu son Père, et qui est venu en ce monde, pour y semer la divine semence de sa parole, de sa grâce, et de sa propre personne par la sainte communion, vient aujourd'hui chez vous et en vous, non-seulement comme une semence de vie éternelle (*Joan.* VI, 52), en vous servant de nourriture, mais aussi pour vous y conduire lui-même, et pour vous en mettre en possession pour toujours, en devenant votre sacré Viatique.

Priez-le instamment de préparer par sa grâce la terre de votre âme, d'en ôter toute dureté, d'en arracher les épines qui empêchent la divine semence de naître, ou qui l'étouffent quand elle est née, et de vous donner un cœur bon et très-bon, qui la fasse porter au centuple ; et détestez de nouveau, et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., vous avez le bonheur de posséder en vous Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est le *froment des élus*, et la semence de vie et d'immortalité (*Zachar.* IX, 17 ; *Joan.* VI, 50 *et suiv.*). Remerciez-le de tout votre cœur de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance. Et puisque ce divin Sauveur nous apprend lui-même *que si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul, et qu'au contraire il porte beaucoup de fruit quand il est mort* (*Joan.* XII, 24), demandez-lui avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, et sans vous lasser, qu'il lui plaise de vous faire mourir pour toujours au péché (*Coloss.* III, 3.) et à toutes les choses sensibles, afin qu'étant ainsi mort, et votre vie étant cachée en lui, vous portiez les fruits de la vie éternelle, et que vous puissiez dire avec l'Apôtre : *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.* II, 20). Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le dimanche de la Quinquagésime, et pour les deux jours suivants, sur l'Evangile : Luc. XVIII, 31 à 43.

Avant le Viatique.

N., l'état d'infirmité et de douleur où vous êtes est bien propre à vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui pour arrêter la licence des mauvais chrétiens en ces jours de dissolution, et pour préparer les bons à la sainte Quarantaine que nous allons bientôt commencer, leur remet devant les yeux la mort et Passion que Notre-Seigneur Jésus-Christ doit endurer, ou plutôt qu'il a déjà soufferte pour leur salut.

Ce divin Sauveur ne s'est pas contenté de nous en laisser un mémorial perpétuel dans son adorable Sacrifice, et dans son auguste Sacrement ; il veut bien venir en personne chez nous, et en nous, dans le danger de nos maladies, pour l'imprimer plus profondément dans nos âmes, et pour nous en faire recueillir et goûter les doux fruits, en nous consolant, nous défendant, et nous conduisant lui-même à sa gloire dans laquelle il n'est entré que par ses souffrances (*Luc.* XXIV, 26). Recevez-le avec de grands sentiments de foi et de confiance : mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout

Digitized by Google

ce qu'il a souffert pour l'amour de vous, principalement dans le temps de sa passion, et de ce qu'il a bien voulu aujourd'hui être votre divine nourriture, et votre sacré Viatique.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire accomplir tous ses desseins sur vous, afin que vous puissiez dire ce qu'il dit à son Père céleste : *J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donné à faire* (*Joan.* XVII, 4), ou ce que dit saint Paul : *J'ai achevé ma course, et la couronne de justice que Dieu mon juste juge me rendra est toute préparée* (*II Tim.* IV, 7, 8). Attendez-la, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le dimanche de la Quinquagésime, et pour les deux jours suivants, sur l'Evangile : Luc. XVIII, 31 à 43.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le Viatique de votre âme. Approchez-vous de lui avec la vive foi et l'humble confiance de l'aveugle mendiant que l'Eglise nous propose pour modèle dans le saint Evangile.

Reconnaissez et avouez avec humilité votre aveuglement spirituel. Croyez fermement que Jésus-Christ a le pouvoir d'éclairer vos ténèbres. Confiez-vous en sa bonté qui en a la volonté. Criez fortement vers lui par les gémissements de votre cœur, par la ferveur persévérante de votre prière, lui disant intérieurement : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi* ; Que si les ennemis de votre salut veulent vous en détourner et affaiblir votre confiance, criez encore beaucoup plus fort : *Jésus fils de David, ayez pitié de moi.* Ayant des entrailles de miséricorde il ne vous laissera pas crier en vain, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., l'aveugle mendiant dont je viens de vous parler, ayant obtenu la vue de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le suivit en rendant gloire à Dieu. La grâce infiniment plus grande que votre divin Sauveur vient de vous faire, exige de vous une reconnaissance encore plus parfaite.

Donnez-vous tout à lui avec un grand cœur et avec une pleine volonté, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et ne cessez point de lui dire, mais seulement dans le fond de votre cœur, ces paroles du saint roi David : *Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais du sommeil de la mort, et que mon ennemi ne puisse se vanter d'avoir eu l'avantage sur moi* (*Psal.* XII, 4, 5.) Ou celles-ci de cet aveugle : *Seigneur, faites que je voie* (*Luc.* XVIII, 42, 43). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus tendre reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le saint jour des Cendres.

Avant le Viatique.

N., excitez en vous de grands sentiments d'humilité et de pénitence devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. C'est pour nous y faire entrer que l'Eglise nous fait mettre en ce saint jour, par ses ministres, de la cendre sur la tête, en nous disant : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière* (*Gen.* III, 19).

Que la pensée de la sainteté du divin Sauveur que vous allez recevoir, et celle de votre extrême indignité, vous soient de nouveaux et pressants motifs qui vous obligent à vous humilier encore plus profondément, et à vous purifier de plus en plus de tous vos péchés en les détestant de tout votre cœur et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor.*

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir en vous, de l'insigne faveur qu'il vous a faite.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous faire la grâce de vivre et de mourir dans cette tristesse qui est selon Dieu (*II Cor.* VII, 10), dont le salut stable et éternel est le doux et heureux fruit. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le saint jour des Cendres.

Avant le Viatique.

N, l'Eglise en ce premier jour de la sainte Quarantaine de Carême, pour relever nos espérances en la miséricorde de Dieu, commence la sainte Messe par ces paroles : *Seigneur, vous avez pitié de toutes vos créatures, et vous ne haïssez aucun de vos ouvrages; vous dissimulez les péchés des hommes pour leur donner le temps d'en faire pénitence, et vous les leur pardonnez parce que vous êtes le Seigneur notre Dieu.*

C'est pour exciter encore davantage votre confiance, que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient pour se donner lui-même tout à vous, en qualité de nourriture et de Viatique, dans votre extrême faiblesse et dans le danger de votre maladie. Que ne devez-vous point après cela espérer de sa bonté ? Disposez-vous à le recevoir avec un véritable esprit de pénitence qui est toujours accompagné de l'espérance du pardon, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, dites-lui, mais

Digitized by Google

seulement dans le fond de votre cœur : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! ayez pitié de moi, parce que mon âme met toute sa confiance en vous* (*Psal.* LVI, 1).

Après le Viatique.

N., un grand bienfait reçu demande et exige une grande reconnaissance. En pouviez vous espérer de plus signalé que celui que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient de vous faire ?

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté.

Et priez-le avec ferveur et persévérance d'achever et de couronner son œuvre, en vous recevant au sortir de cette vie, s'il veut disposer de vous, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Avant le Viatique.

Pour le premier dimanche de Carême, et dans la semaine.

N., *voici présentement le temps favorable, voici les jours de salut* (*II Cor.* VI, 2). Ce saint temps de Carême, qui est spécialement consacré à la pénitence, est un temps de grâce pour tous les fidèles qui en savent profiter, mais il le doit être pour vous d'une façon toute singulière, puisque vous allez recevoir en vous Jésus-Christ le Sauveur du monde, et l'Auteur en particulier de votre salut.

Oh ! quelles dispositions n'exige point de vous ce divin hôte qui est la sainteté même, et le souverain des anges et des hommes ! Demandez-lui instamment une foi vive, une espérance ferme, une ardente charité, une humilité profonde, un grand désir de vous unir pour toujours à lui ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Car comme l'ingratitude arrête et tarit la source de ses dons, la reconnaissance au contraire les fait couler plus abondamment et en attire de nouveaux sur ceux qui s'acquittent envers lui de ce juste devoir.

Offrez-vous à ce divin Sauveur pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il ne permette pas que vous irritiez sa colère par de nouvelles offenses. C'est l'abstinence du péché qui est le plus parfait et le plus universel de tous les jeûnes dont personne ne peut être dispensé (*S. Augustin*). Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur signalée, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le Jeudi-Saint et dans l'octave de Pâques.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent qui vient pour faire sa Pâque avec vous, et qui, par une charité infinie, veut être lui-même votre Pâque.

Pour le recevoir dignement, priez-le de tout votre cœur avec saint Pierre (*Joan.* XIII, 8 *et suiv.*), de vous laver non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, en vous purifiant par sa grâce de tous vos péchés et des moindres affections à tout ce qui pourrait rester en vous capable de lui déplaire. Efforcez-vous d'entrer dans les humbles sentiments du centenier de l'Evangile et de saint Jean-Baptiste, dont l'un s'estime indigne que Jésus-Christ entre dans sa maison, et l'autre de délier les courroies de ses souliers (*Matth.* VIII, 8 ; *Joan.* I, 27). Et recevez-le avec une tendre et amoureuse confiance, dans le temps qu'il vous donne le plus précieux témoignage de son amour : mais pour le faire avec une plus grande pureté, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser de vous donner, non la santé ou le soulagement dans vos maux, mais seulement sa grâce en cette vie et sa gloire dans l'autre. Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le Jeudi-Saint et dans l'octave de Pâques.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui vient pour faire sa Pâque avec vous : préparez-vous à le recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible.

Les dispositions qui vous sont les plus nécessaires, et qui lui sont les plus agréables, sont une grande pureté de cœur et de corps, une humilité profonde et un amour plein de reconnaissance. C'est ce qu'il a bien voulu nous apprendre, lorsqu'avant d'instituer et de dispenser pour la première fois l'adorable Sacrement que nous vous apportons, il lava les pieds de ses apôtres et

Digitized by Google

rendit grâces à Dieu son Père (*Joan.* III *et suiv.*; *I Cor.* XI, 23 *et suiv.*). Demandez-lui instamment, N., ces saintes dispositions qu'il peut seul vous donner, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ ne rendit pas seulement grâces à Dieu son Père avant que de faire la Pâque avec ses apôtres, il le fit aussi avec eux immédiatement après l'avoir faite (*Matth.* XXVI, 30). Imitez ce divin modèle, et l'exemple de ces saints personnages tout remplis de son esprit, en le remerciant très-humblement de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté.

Et dites-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur: La seule grâce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est qu'après avoir été participant de vos souffrances, j'aie le bonheur, selon la vérité infaillible de vos promesses, de l'être aussi de votre gloire durant toute l'éternité (*II Tim.* II, 11). Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le Vendredi-Saint et dans l'octave de Pâques.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce Sauveur plein de bonté qui vous a aimé, et qui s'est livré à la mort pour l'amour de vous en particulier (*Galat.* II, 20). Il veut aujourd'hui faire sa Pâque avec vous, et il ne le souhaite pas avec moins d'ardeur qu'il témoigna autrefois à ses apôtres désirer de la faire avec eux (*Luc.* XXII, 15).

C'est Jésus-Christ lui-même qui doit être votre Pâque, comme il fut la leur (*I Cor. XI*, 23 sq.), et vous êtes le temple ou le cénacle où elle doit être faite, ou plutôt où elle doit être reçue. Purifiez bien votre âme de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce que, non content d'être mort pour l'amour de vous, il a bien voulu être la nourriture et le Viatique de votre âme, pour vous faire vivre éternellement dans le ciel avec lui de sa vie souverainement bienheureuse (*Joan.* VI, 59).

Faites-lui, en actions de grâces, une offrande bien volontaire de vos maux et de votre propre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance d'achever et de couronner son œuvre en vous recevant au sortir de ce monde dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour un grand pécheur, dans l'octave de Pâques.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec la plus grande pureté de cœur qu'il vous sera possible, Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent qui vient pour faire sa Pâque avec vous, et qui par une charité infinie veut être lui-même votre Pâque. Il faut du moins spirituellement que le lieu où il la fait soit grand et préparé, et ce n'est qu'avec ses vrais et fidèles disciples qu'il la veut faire (*Luc.* XXII, 11, 12; *Matth.* XXVI, 18). Que si un perfide et un traître a la témérité de s'asseoir à sa table sacrée, le démon prend d'abord possession de son âme, il y mange et il y boit son jugement et sa condamnation, et il y trouve aussitôt la mort (*Joan.* XIII, 27; *I Cor.* XI, 29; *Matth.* XXVII, 5).

Afin qu'un semblable malheur ne vous arrive pas, mais qu'au contraire vous y trouviez la vie et le salut éternel, priez ce divin Sauveur de se préparer à lui-même en vous, par sa grâce, une demeure qui lui soit agréable, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., invitez toutes les créatures (*Dan.* III, 57 *et suiv.*) à louer et à remercier avec vous Notre-Seigneur Jésus-Christ du don divin qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Que pourrez-vous lui offrir en reconnaissance d'un si ineffable bienfait (*Psal.* XXXIII, 3)? N'ayant rien de votre fonds qui soit digne de lui être présenté, priez-le très-humblement de suppléer à votre indigence et d'être tout ensemble pour vous le don et l'action de grâces.

Et demandez aussi à ce divin Sauveur qu'après vous avoir nourri en cette vie de sa propre substance, il lui plaise de vous faire vivre éternellement bienheureux avec lui dans l'autre. Espérez N., ces grandes faveurs de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le saint jour de Pâques et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ qui *s'est livré à la mort pour nos péchés, et qui est ressuscité pour notre justification* (*Rom.* IV, 25; *Galat.* II, 20), ne veut pas que votre maladie vous prive du bonheur de faire la Pâque avec lui et vous empêche de participer à l'adorable Sacrement qu'il a institué

Digitized by Google

pour être la nourriture de nos âmes : c'est pour cela que lorsque vous ne pouvez l'aller recevoir dans son saint temple, il vient vous trouver lui-même dans le lit de votre douleur.

Approchez-vous de ce divin Sauveur plein de bonté dans les sentiments de foi, de confiance, de charité et d'humilité avec lesquels les saints apôtres le reçurent lorsqu'il fit la Pâque avec eux; mais auparavant purifiez bien votre cœur, en détestant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, et dites à ce divin Sauveur, mais seulement dans le fond de votre âme : Seigneur, demeurez avec moi parce qu'il se fait tard (*Luc.* XXIV, 29 *et suiv.*). Vous vous rendîtes autrefois à la sainte violence que vous firent pour vous retenir les deux disciples qui allaient à Emmaüs, et à qui vous vous joignîtes sous la figure d'un voyageur, laissez-vous toucher à ma très-humble supplication. Demeurez avec moi, non pour peu de temps, mais pour le reste de ma vie et pour toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour le saint jour de Pâques et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jesus-Christ, mort et ressuscité pour l'amour de vous, qui est ici présent dans cette sainte hostie que nous vous apportons; il vient pour vous faire part de sa nouvelle vie qu'il vous a méritée par ses souffrances et par sa mort.

Son sacré corps dignement reçu dans la sainte communion imprime dans les nôtres une vertu de renaissance spirituelle et d'une vie tout immortelle et toute divine, et sa résurrection est une arrhe et un gage assuré de la nôtre (*Joan.* VI, 59); car Dieu ayant ressuscité Jésus-Christ son Fils qui est notre chef (*II Cor.* IV, 14), nous devons croire et espérer fermement qu'il nous ressuscitera aussi un jour avec lui nous qui sommes ses membres. Recevez ce divin Sauveur, N., dans cette confiance; pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous donner un esprit et un cœur nouveaux, des pensées et des affections nouvelles (*Coloss.* III, 1, 2), afin qu'étant enseveli spirituellement avec lui dans Dieu, comme il est ressuscité pour la gloire de son Père, vous marchiez aussi dans une nouveauté de vie, étant mort à toutes les choses de la terre, pour ne désirer, ne rechercher et ne goûter que celles d'en haut. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour les trois jours des Rogations.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nonobstant toutes vos ingratitudes et tous vos péchés, veut aujourd'hui vous donner un nouveau et divin témoignage de son amour et se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique dans votre extrême faiblesse, pour vous soutenir contre les ennemis de votre salut, et pour vous faire heureusement arriver à votre céleste patrie.

Disposez-vous à recevoir cet aimable Sauveur avec un cœur vraiment contrit et humilié, principalement en ces saints jours des Rogations, qui sont pour tous les bons chrétiens des jours de deuil et de tristesse, mais d'une tristesse qui opère le salut éternel (*II Cor.* VII, 10), et pénétré d'une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé, purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, dites-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. O Dieu! soyez-moi propice, parce que je suis un pécheur* (*Luc.* XVIII, 13, 38).

Après le Viatique.

N., nous sommes obligés de remercier Dieu des maux mêmes dont il nous afflige, parce qu'ils changent de nature en passant par ses mains, et qu'ils sont de vrais biens, si nous en faisons l'usage pour lequel il nous les envoie. A combien plus forte raison ne devez-vous pas lui rendre de très-humbles actions de grâces de ce qu'il vous a donné son Fils unique et bien-aimé? Dans l'admiration d'un si grand excès de charité, dites avec l'Apôtre : *Grâces à Dieu de son ineffable don* (*II Cor.* IX, 15).

Offrez-le lui en reconnaissance de ce qu'il vous l'a donné.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle, au divin Sauveur que vous venez de recevoir, la grâce de vivre et de mourir dans un amour vraiment pénitent, afin que vous ayez l'avantage de régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous l'accordera, et dans

Digitized by Google

cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour les trois jours des Rogations, le matin seulement.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme. Et demandez-lui avec beaucoup de ferveur l'esprit de pénitence, et les autres dispositions nécessaires pour le recevoir dignement.

Il veut être pressé et comme importuné par nos prières et par nos cris, ainsi qu'il nous l'apprend en tant d'endroits différents des saintes Ecritures, et en particulier dans l'Evangile de ce jour où il dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira* (*Luc.* xi, 9 *et suiv.*) Ne pouvant en ces saints jours des Rogations vous aller joindre au reste des fidèles dans les processions publiques pour y implorer la miséricorde de Dieu, unissez-vous à leurs prières, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Faites-lui en actions de grâces une offrande bien volontaire de vos maux, et de votre propre vie, s'il en veut disposer, étant assuré que vous en trouverez dans ce divin Sauveur une meilleure et éternellement bienheureuse.

Mais afin que vous puissiez obtenir cet avantage inestimable, priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous soutenir toujours par sa grâce dans vos souffrances, de peur que vous ne vous laissiez décourager et abattre. Espérez, N., cette grande faveur de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour les trois jours des Rogations, le matin seulement.

Avant le Viatique.

N., préparez-vous à recevoir avec de grands sentiments de pénitence Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. Ces saints jours des Rogations vous y invitent, et le souvenir du nombre et de l'énormité de vos péchés doit encore vous y exciter plus puissamment.

C'est pour faire entrer ses enfants dans cet esprit de douleur et de componction que l'Eglise ordonne l'abstinence de viande, et qu'elle fait faire des processions publiques. Joignez-vous intérieurement aux prières des Fidèles assemblés dans ces saintes cérémonies, implorez de tout votre cœur avec eux la miséricorde de Dieu par les suffrages de tous les saints, afin de lui faire une sainte violence par la multitude des puissants intercesseurs que vous emploierez auprès de sa suprême Majesté, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il vient de se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez à ce divin Sauveur, avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, et sans vous lasser, qu'après vous avoir bien purifié par l'esprit d'une sincère pénitence et par toutes les souffrances qu'il jugera nécessaires, il lui plaise de vous faire entrer, au sortir de cette vie, dans la possession de sa gloire et de son bonheur éternel. Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la veille, la fête et l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Avant le Viatique.

N., l'Eglise *célébrera demain, célèbre en ce saint jour* ou *durant cette sainte octave* le mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour l'honorer dignement il ne suffit pas de le croire et de nous réjouir du triomphe du Fils de Dieu montant au Ciel victorieux de ses ennemis; nous devons aussi désirer ardemment de le suivre, mépriser généreusement les plaisirs, les honneurs et les biens de la terre, combattre et souffrir avec courage à son exemple dans l'espérance de participer un jour à son éternelle félicité.

C'est ce que le très-saint Viatique du corps de ce divin Sauveur que nous vous apportons, vous donnera la force de vouloir et d'accomplir : recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance : mais auparavant purifiez bien votre cœur en vous excitant de nouveau et purement pour son amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire. Bénissez-l'en en tout temps, et que sa louange soit toujours dans votre bouche (*Psal.* xxxiii, 1 *et suiv.*)

Offrez-le à Dieu son Père en reconnais-

Digitized by Google

sance de ce qu'il vous l'a donné et donnez-vous en même temps tout à lui.

Et dites avec le saint roi David, mais seulement dans le fond de votre âme : *J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai de la lui demander jusques à ce qu'il me l'ait accordée, c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie* (*Psal.* XXVI, 4). Espérez, N., que comme il l'exauça, il vous écoutera aussi favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de l'Ascension jusques à la veille de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est monté au Ciel, où il est assis à la droite de Dieu son Père (*Coloss.* III, 1 ; *Hebr.* XII, 2), est aussi ici présent devant vous ; rendez-lui vos hommages et vos adorations. Sa sagesse pleine de bonté lui a fait trouver le moyen de se multiplier et d'être dans le même temps en corps et en âme dans plusieurs lieux différents pour se donner tout à tous. N'est-ce pas là une invention vraiment digne de son amour ?

Vous allez recevoir en vous, N., ce divin Sauveur ; approchez-vous de lui avec une foi vive, avec une espérance ferme et avec une ardente charité ; mais afin qu'il ne reste rien dans votre âme qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout entier et pour toujours à ce divin Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous faire la grâce de vivre, de souffrir et de mourir dans les dispositions avec lesquelles il a vécu, il a souffert et il est mort pour l'amour de vous, afin que vous puissiez avoir le bonheur de jouir dans le Ciel avec lui de l'éternelle félicité dont il est allé prendre possession. Espérez, N., qu'il achèvera et qu'il couronnera en vous son œuvre, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner

Pour la fête de l'Ascension jusques à la veille de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent devant vous. Il vous a enseigné par ses paroles et par ses œuvres et frayé par son exemple le chemin qui mène au Ciel, et en y montant à la vue de ses apôtres (*Act.* I, 9), il vous en est allé ouvrir les portes, qui depuis le péché de nos premiers parents avaient été fermées jusqu'alors.

Il vous invite d'en haut à le suivre et à y monter après lui, semblable, selon l'expression de la sainte Ecriture (*Deut.* XXXI, 11), à un aigle qui excite ses petits à voler en étendant ses ailes et volant au-dessus d'eux. Et outre tous les moyens qu'il vous a fournis pour vous faciliter ce noble et heureux effort, il veut aujourd'hui vous en donner un nouveau et tout spécial en se donnant tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique ; car son sacré corps est un gage précieux de sa gloire et un très-puissant secours pour vous y faire arriver heureusement. Disposez-vous à le recevoir, N., en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., tout rempli du divin Sauveur que vous avez le bonheur de posséder en vous, dites, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Mon âme loue le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de son serviteur* (*Luc.* I, 46 *et suiv.*) *Qui est-ce qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ*, après tous les biens dont il m'a comblé, et après qu'il s'est donné lui-même tout à moi ? *Je suis assuré* qu'avec le secours de sa sainte grâce, *ni la vie, ni la mort, ni aucune créature ne m'en séparera jamais* (*Rom.* VIII, 35 *et suiv.*)

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, et demandez instamment et sans vous lasser, à cet aimable Sauveur, que lorsqu'il vous voudra retirer de ce monde, il lui plaise de vous recevoir dans le séjour éternel de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de l'Ascension, jusques à la veille de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, adorez-le de tout votre cœur avec un profond respect. Il est monté au Ciel, comme il nous l'apprend lui-même, pour nous y aller préparer une place, et pour y prier Dieu son Père pour nous (*Joan.* XIV, 2, 16, 18). Mais en y montant, il ne nous a pas quittés, et laissés orphelins dans ce lieu d'exil et de larmes.

Il promit à ses apôtres qu'il serait avec eux jusques à la consommation du siècle (*Matth.* XXVIII, 20), et il a tenu sa parole en demeurant sous les espèces visibles du pain dans l'auguste sacrement de nos autels, pour nous servir de divine nourriture dans la santé et dans les longues infirmités, et de sacré Viatique dans le danger de nos maladies. C'est en cette dernière qualité, N., que vous allez recevoir en vous ce Dieu de bonté, préparez-lui bien votre âme par des actes

Digitized by Google

intérieurs des vertus chrétiennes, et surtout détestez de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de l'insigne faveur qu'il vous a faite. Fortifié de ce pain vivant et descendu du ciel, pourriez-vous tomber dans la défaillance? Et qu'avez-vous à craindre sous un tel guide, et sous ce protecteur tout-puissant (*Joan.* VI, 51; *Psal.* XXIV, 4; XXVI, 1 et suiv.)?

Donnez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de continuer d'être votre avocat et votre intercesseur auprès de son Père céleste, et de vous conserver soigneusement la place qu'il vous est allé préparer en montant au ciel, de peur que vous ne la perdiez par votre faute. Espérez, N., cette double faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la veille, la fête et l'octave de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec une ferveur qui ait quelque proportion avec celle que la très-sainte Vierge sa Mère, et ses saints apôtres apportèrent pour recevoir le Saint-Esprit (*Act.* I. 12, *et suiv.*): ils s'y préparèrent en demeurant assemblés dans le cénacle, et persévérant dans l'oraison depuis son Ascension jusques au jour de la Pentecôte.

Votre maladie ne vous ayant pas permis, et vous le permettant encore moins présentement de faire de si longues prières, faites-en du moins de courtes, et qui soient toutes de feu pour l'attirer en vous. Priez Dieu instamment de vous donner ce bon esprit qu'il a promis à tous ceux qui le lui demanderaient (*Luc.* XI, 13). Regrettez amèrement de l'avoir si souvent contristé en vous par vos infidélités, et même de l'avoir chassé de vous par vos crimes. Ce sont les sentiments dans lesquels vous devez entrer pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, avant que de recevoir Jésus-Christ en vous.

Après le Viatique.

N., les apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit furent tout remplis de ses lumières, et tout embrasés de sa charité, et ils publièrent en différentes langues les miracles de sa puissance et de sa bonté (*Act.* II, 4, *et suiv.*) C'est ce que doit opérer en vous, en quelque manière, le divin Sauveur que vous venez de recevoir. *Il est le soleil de justice*, et le Dieu que la sainte Ecriture appelle *un feu dévorant* (*Malach.* IV, 2; *Hebr.* XII, 29), soyez tout pénétré de sa clarté et de ses ardeurs, et épuisez-vous en cantiques de louanges et d'actions de grâces pour le remercier de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce Sauveur plein de bonté, qu'il lui plaise de couronner ses dons, en vous faisant part de son bonheur et de sa gloire durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., l'Eglise *en ce saint jour*, ou *durant cette sainte octave* de la Pentecôte ne retentit, soit dans la célébration des sacrés mystères, ou dans le reste de l'Office divin, que de l'invocation du Saint-Esprit; invoquez-le avec elle afin de l'attirer en vous. C'est en l'invoquant que le saint roi David eut le bonheur de l'attirer en soi, comme il nous l'apprend lui-même, lorsqu'il dit: *J'ai ouvert ma bouche, et j'ai attiré l'esprit* (*Psal.* CXII, 131). Ouvrez-lui votre cœur par l'ardeur de vos désirs, afin qu'il y entre et qu'il y établisse sa demeure pour toujours.

Jamais il ne vous fut plus nécessaire que présentement, puisque vous allez recevoir en vous Jésus-Christ le Sauveur du monde et la sainteté même, qui veut être, par un excès de charité, la nourriture et le Viatique de votre âme. Redoublez vos prières et vos vœux, afin qu'il la vienne préparer en l'ornant de ses dons, et en vous faisant détester de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ dit à ses apôtres avant que de monter au Ciel: *Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre Esprit consolateur; lorsqu'il sera venu il vous enseignera toutes choses, et il vous suggérera tout ce que je vous aurai dit* (*Joan.* XIV, 16, 26). Vous avez un juste sujet de croire que vous avez reçu cet Esprit-Saint, puisque vous venez de recevoir votre divin Sauveur, qui ne fait qu'un seul et un même Dieu avec son Père et avec lui: suppliez-le instamment de vous faire comprendre, autant qu'il est possible, à une pure créature, quelle est l'excellence de la grâce que Jésus-Christ vous a faite, et de vous enseigner à l'en remercier dignement.

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur: et priez-le de tout votre cœur, de vous bien vider de l'esprit du monde qui ne peut recevoir son Esprit de vérité (*Joan.* XIV, 17), afin que vous puissiez être rempli de la plénitude de ses dons. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez

Digitized by Google

avec de très-humbles actions de grâces, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Pentecôte.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui non content d'avoir donné son Saint-Esprit à son Eglise le jour de la Pentecôte, et à vous en particulier lorsque vous avez reçu le sacrement de confirmation, veut aujourd'hui se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique, pour vous faire vivre et régner avec lui dans son éternelle félicité.

Invoquez de tout votre cœur le Saint-Esprit, afin qu'il vienne préparer votre âme à recevoir ce divin Sauveur, vous éclairant par les lumières d'une foi vive, relevant vos espérances en ses miséricordes ineffables, vous embrasant du feu sacré de sa charité, formant en vous des sentiments d'une humilité profonde, un désir ardent de vous unir pour toujours à ce Dieu qui doit être l'objet et la cause de votre bonheur, et un très-grand regret de tous vos péchés purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur, qu'il ne permette pas que vous laissiez jamais éteindre en vous son Saint-Esprit (*I Thess.* v, 9), mais de faire par sa grâce qu'il soit le principe de toutes vos actions, afin qu'en étant animé comme sont tous les fidèles enfants de Dieu, vous lui appartenez véritablement, et ayez le bonheur d'être participant de son héritage céleste (*Rom.* VII, 9, 14 *et suiv.*). Espérez, N., toutes ces faveurs de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la très-sainte Trinité, jusqu'à la veille de la Fête-Dieu.

Avant le Viatique.

N., élevez-vous au-dessus de vos maux, par des pensées et des affections toutes divines, pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité, vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme.

C'est le Fils de Dieu, la seconde des trois personnes de l'adorable Trinité, dont l'Eglise *honore aujourd'hui*, *honorait hier*, ou *ces derniers jours* le mystère (*I Joan.* v, 7). Il ne fait qu'un seul et un même Dieu avec son Père et avec le Saint-Esprit, et par conséquent ces trois divines personnes se trouvent admirablement réunies dans cette sainte Hostie que nous vous apportons.

Pour recevoir dignement ce divin Sauveur, croyez avec humilité et avec fermeté tout ce qu'il a révélé à son Eglise (*Apoc.* I, 8). Adorez Jésus-Christ dans la très-sainte Trinité, comme votre premier principe, et comme votre dernière fin; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., pénétré, d'une tendre et vive reconnaissance envers la très-sainte Trinité, et en particulier envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, dites intérieurement en vous-même avec tous les saints anges, dont parle saint Jean dans son Apocalypse : *Bénédiction et clarté, et sagesse et actions de grâces, honneur et vertu, et force soit à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il* (*Apoc.* VII, 11, 12).

Offrez-vous et abandonnez-vous entièrement à la puissance et à la bonté de Dieu le Père, de Jésus-Christ son Fils et du Saint-Esprit, l'amour substantiel de l'un et de l'autre.

Et priez instamment et sans vous lasser le divin Sauveur qui vous a mérité par sa mort la grâce de connaître par la foi la gloire du mystère d'un Dieu en trois personnes, de vous faire arriver heureusement par cette même foi accompagnée des œuvres, à sa claire vue et à son éternelle possession. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de la très-sainte Trinité jusqu'à la veille de la Fête-Dieu.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la très-sainte Trinité qui sont ici présents devant vous. Car le Fils de Dieu qui s'est fait homme et qui est mort pour l'amour de vous, n'est pas seul dans cette sainte Hostie que vous allez recevoir, Dieu son Père et le Saint-Esprit y sont aussi; ces trois personnes divines n'ayant qu'une même nature, une même puissance, une même sagesse, et étant toujours inséparables, quoique l'une ne soit pas l'autre. C'est ce que la foi nous apprend de ce mystère incompréhensible.

Oh! quelle pureté et quelle sainteté ne vous sont point nécessaires (*Isa.* VI, 1 *et suiv.*), pour recevoir dignement ce Dieu que les Séraphins appellent trois fois saint! avant qu'il entre en vous, N., purifiez-vous bien de tous vos péchés, en les détestant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-

Digitized by Google

Seigneur Jésus-Christ de tous les bienfaits dont il vous a comblé durant le cours de votre vie, et que la nouvelle et signalée faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, excite en vous les sentiments de la plus tendre et de la plus parfaite reconnaissance.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces et à la très-sainte Trinité. Votre entendement, votre mémoire et votre volonté, votre corps et votre âme avec toutes leurs puissances.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur, la grâce de ne vivre et de ne mourir que pour lui (*I Joan.* III, 2), afin que vous ayez le bonheur de le voir, non plus comme dans un miroir et en énigme par la foi, mais face à face tel qu'il est, et de le posséder éternellement dans sa gloire (*I Cor.* XIII, 12). Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, la sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de bonté, veut aujourd'hui être tout ensemble votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Il a institué, comme vous savez, le très-saint sacrifice de la Messe et l'adorable sacrement de l'Eucharistie le jeudi-saint, la veille de sa Passion et de sa mort. L'Eglise étant alors dans le deuil et la tristesse, et ne pouvant donner tout le temps nécessaire pour célébrer dignement la mémoire de ces deux ineffables bienfaits, elle en remet la solennité après la fête de la Pentecôte, afin, dit le docteur saint Thomas, qu'ayant reçu le Saint-Esprit, nous en puissions mieux comprendre l'excellence, et les honorer avec plus de piété intérieure, et avec plus de pompe extérieure, pour en rendre de dignes actions de grâces à notre divin Sauveur.

Reconnaissez et avouez avec humilité, N., votre indifférence et votre ingratitude envers ce Dieu de bonté, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur.

Et dites-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur : «O Dieu qui m'avez laissé la mémoire de votre Passion sous un sacrement admirable, accordez-moi la grâce de révérer de telle sorte les sacrés mystères de votre corps et de votre sang, que je ressente sans cesse dans mon âme les fruits de la rédemption que vous m'avez méritée (*Orais. du jour*). Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie, vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Avant de le recevoir en vous, demandez-lui très-humblement pardon de tous vos péchés, et en particulier, comme ce saint temps vous y invite, de toutes les irrévérences que vous avez commises en sa présence, de l'indifférence que vous avez eue pour le divin banquet où il se donne lui-même à manger à ses créatures, et auquel il vous conviait avec tant de bonté (*I Cor.* XI, 29 *et suiv.* ; *Joan.* VI, 64), du peu de préparation que vous avez apporté à vos communions, et du peu de fruit que vous en avez retiré par votre faute, et que votre cœur se brise de regret, si vous avez jamais eu le malheur de communier avec une conscience impure et souillée de péché mortel.

Confiez-vous en ses miséricordes infinies, N., quand vous auriez commis cet horrible sacrilége, et réparez, autant qu'il est en votre pouvoir, tous les outrages que vous avez faits à sa divine majesté, en vous en approchant aujourd'hui avec de grands sentiments de pénitence ; excitez-vous-y de toutes les puissances de votre âme, et purement pour l'amour de lui pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses ce qui sera le plus agréable à ses yeux.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous recevoir, quand il voudra disposer de vous, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., excitez en vous tout ce que vous avez de foi et de religion, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Ce saint jour, ou *ces saints jours* consacrés par l'Église pour l'honorer d'une pa-

Digitized by Google

nière toute spéciale dans la très-sainte Eucharistie, exigent que vous renouveliez, et même que vous redoubliez votre piété envers lui dans cet auguste sacrement, où il nous a laissé un si précieux gage de son amour.

Avant que ce divin Sauveur entre en vous, purifiez bien votre cœur de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire, en détestant de nouveau et purement pour son amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., vous venez de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ l'auteur de toute grâce (*Psal.* CX, 4, 5), dans l'adorable sacrement qui est un mémorial abrégé et raccourci de toutes les merveilles qu'il a opérées en votre faveur; remerciez-le très-humblement de cet ineffable bienfait.

Offrez ce Fils unique et bien-aimé à Dieu son Père, en reconnaissance de ce qu'il vous l'a donné ; en le lui offrant, non-seulement, vous lui rendrez de dignes actions de grâces, mais aussi vous lui ferez un don égal en valeur à tous ceux qu'il vous a faits.

Et demandez instamment et sans vous lasser au divin Sauveur que vous avez le bonheur de posséder en vous, qu'après vous avoir nourri ici-bas de sa propre substance, il lui plaise de vous faire vivre dans le Ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse. Espérez, N., cette grande et dernière faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui vous ayant toujours aimé et comblé de bienfaits, veut vous aimer jusqu'à la fin (*Joan.* XIII, 1 *et suiv.*), et se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique.

La principale disposition que vous devez apporter pour le recevoir en vous, est un amour vraiment pénitent (*I Cor.* XI, 26 *et suiv.*) ; excitez-vous-y de tout votre cœur, par une tendre et forte considération du mystère *que l'Eglise honore en ce saint jour*, ou *durant cette sainte octave*, mystère dans lequel Jésus-Christ a comme épuisé en notre faveur toutes les richesses de sa puissance, de sa sagesse et de sa charité ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa charité infinie.

Faites-lui en actions de grâces une offrande bien volontaire de vos maux, et même de votre vie, s'il veut en disposer.

Et puisque par un excès de bonté, il a bien voulu venir chez vous, et vous nourrir de sa propre substance, priez-le très-humblement d'y établir pour toujours sa demeure par sa grâce, et de vous faire vivre et régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu, et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec toute la ferveur de dévotion dont vous êtes capable, Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie, vient pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

C'est par ce moyen que vous lui rendrez un culte qui lui sera très-agréable, et que vous entrerez dans l'esprit de l'Eglise, qui, pour le faire honorer avec plus de piété et avec plus de pompe dans la très-sainte Eucharistie, l'expose plus longtemps à découvert sur nos autels en ces saints jours, donne des bénédictions si fréquentes, accorde des indulgences à tous ceux qui, durant cette sainte octave assistent avec un vrai esprit de religion au service divin, et le fait porter avec tant de solennité dans les rues aux processions publiques.

Ne pouvant lui aller rendre vos devoirs avec le reste des fidèles dans ces saintes cérémonies, du moins avant de le recevoir en vous, N., purifiez bien votre âme, en vous excitant de nouveau et purement pour son amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire. C'est ce que vous apprend le nom même du sacrement auquel vous avez eu le bonheur de participer, car ce mot *Eucharistie*, signifie *actions de grâces*.

Donnez-vous tout entier et pour toujours à cet aimable Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec ferveur et persévérance, la grâce de ne plus vivre que de son esprit, afin que vous commenciez à goûter dès cette vie la douceur des biens éternels qu'il vous prépare dans l'autre. Espérez N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête-Dieu, et dans l'octave.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de bonté, veut être la nourriture et le

Digitized by Google

viatique de votre âme: et avant de le recevoir en vous, faites-lui amende honorable *en ce saint jour*, ou *en cette sainte octave* de la Fête-Dieu, de tous les outrages reçus, et qu'il reçoit encore tous les jours dans son divin sacrement par les blasphèmes des hérétiques, et par les impiétés et les sacriléges des mauvais catholiques; mais surtout demandez-lui très-humblement pardon, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, de tous vos péchés, et particulièrement de ceux que vous avez commis, non-seulement en sa présence dans les lieux saints, mais aussi contre sa personne sacrée et divine.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, ce sera toujours infiniment au-dessous de ce qu'il mérite et de ce que vous lui devez.

Offrez-le à Dieu son Père en actions de grâces de ce qu'il vous a fait cet ineffable don, et vous mêlant comme une goutte d'eau dans ce vaste océan de sainteté et de toutes sortes de perfections, donnez-vous en même temps tout à lui.

Et priez avec une ferveur toujours nouvelle ce divin Sauveur d'achever et de couronner son œuvre, en vous recevant, quand il voudra vous retirer de ce monde, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

EXHORTATIONS POUR LE PROPRE DES SAINTS.

Pour la fête de saint André, apôtre (30 *Novembre*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est ici présent devant vous. C'est le divin Sauveur, que l'apôtre saint André, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, suivit aussitôt que son maître saint Jean-Baptiste le lui eut fait connaître, et le lui eut montré au doigt en disant: *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde* (*Joan.* I, 29 *et suiv.*).

Cet aimable Sauveur le mena dans la maison où il habitait, et lui fit l'honneur de l'y retenir et de converser familièrement avec lui durant tout un jour. La grâce qu'il vous fait aujourd'hui, N., est infiniment plus grande, puisqu'il vient lui-même chez vous et en vous, afin d'y établir pour toujours sa demeure. Recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance, mais auparavant détestez de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., vous venez de recevoir en vous votre Sauveur et votre Dieu; quelle grâce! quelle faveur! et que ne pouvez-vous, pour lui témoigner votre parfaite reconnaissance, le faire aimer de tous les peuples, comme saint André le fit connaître à son frère saint Pierre, qui fut le premier qu'il rencontra après l'avoir vu (*Joan.* I, 40 *et suiv.*), et comme dans la suite il lui amena tant d'âmes par la prédication de l'Evangile, par ses miracles et par la sainteté de sa vie? Du moins donnez-vous vous-même tout à lui.

Et priez-le instamment et sans vous lasser de ne pas permettre que vous vous sépariez jamais de l'amour de sa croix, afin qu'après avoir été participant de ses souffrances, vous ayez le bonheur de l'être aussi de sa gloire durant toute l'éternité (*II Tim.* II, 12). Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec de très-humbles actions de grâces sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint André, apôtre (30 *Novembre.*)

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus Christ, cette divine victime qui a été immolée pour les péchés de tout le monde et pour les vôtres en particulier (*Joan.* I, 29; *Rom.* IV, 25). Sa charité en votre faveur n'est pas encore pleinement satisfaite; après être mort pour l'amour de vous, il veut vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse.

Disposez-vous à recevoir ce divin Sauveur avec une ardeur de charité qui approche de celle qui consumait et dévorait son apôtre saint André que nous honorons en ce jour, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour à une très-vive douleur des péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-

Digitized by Google

même tout à vous, en qualité de nourriture et de viatique.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur qu'il lui plaise de jeter dans votre cœur quelque étincelle du feu sacré dont il embrasa celui de saint André, afin qu'à son exemple vous vous estimiez très-heureux de souffrir et de mourir pour l'amour de lui, quand il voudra disposer de vous. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint André, apôtre (30 *Novembre.*)

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, qui, par un excès de charité, veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

Pour le recevoir dignement et pour avoir part à sa gloire (*Luc.* XXIV, 26), il faut porter en esprit de pénitence et pour son amour sa croix, comme ont fait tous ses saints, et d'une manière très-éclatante son apôtre saint André, qui eut le bonheur d'y expirer pour la foi de son divin Maître, qu'il ne cessa de prêcher pendant deux jours qu'il y vécut attaché (*Act.* XIV, 21). Renouvelez-vous, N., dans ces dispositions de pénitence et de sacrifice dans le temps qu'on va réciter le *Confiteor*; ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour recevoir Jésus-Christ en vous.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour porter volontairement sa croix; que ce ne soit pas tant la nécessité qui vous y attache que son amour; qu'il vous y cloue et qu'il vous y fasse mourir avec lui (*Galat.* II, 19; *Joan.* 10, 18).

Et priez-le de tout votre cœur de vous faire persévérer jusques à la fin dans ces saintes dispositions. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité, qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint André, apôtre (30 *Novembre*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui vient pour être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Approchez-vous de lui avec l'ardeur que saint André, dont nous honorons en ce jour la fête, fit paraître pour sa croix. Etant conduit au lieu de son martyre, d'abord qu'il aperçut de loin cet instrument de notre salut, il s'écria: « O chère croix que j'ai désirée depuis si longtemps, que j'ai recherchée avec tant d'empressement, et qui est enfin préparée à mes vœux, reçois le disciple de celui qui t'a consacrée par sa mort, et qui t'a rendue autant aimable que tu étais redoutable auparavant. »

humiliez-vous profondément, N., d'avoir été jusqu'ici l'ennemi de la croix de Jésus-Christ (*Philipp.* III, 18), par vos délicatesses et par votre impénitence; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que par une charité infinie il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre éternellement dans le ciel avec lui de sa vie toute divine.

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté.

Et puisque votre peu d'amour pour lui ne vous permet pas de désirer et de rechercher sa croix, comme fit saint André, priez-le du moins, par son intercession, de vous faire porter en esprit de pénitence jusqu'à la mort celle qu'il vous a envoyée, lui disant, mais seulement dans le fond de votre âme: assistez-moi, Seigneur, dans la tribulation où je suis, et faites que ma volonté achève le sacrifice après que votre main l'a commencé. Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François-Xavier (3 *Décembre*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous des sentiments d'humilité semblables à ceux dont était pénétré l'illustre saint François-Xavier que l'Eglise honore en ce jour, pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent.

Ce grand saint étant allé aux Indes en qualité de nonce apostolique, y amena à la foi des royaumes entiers par la sainteté de sa vie, par la solidité et par l'onction de ses prédications toutes de feu, et par les miracles les plus éclatants, rendant la vue aux aveugles et la vie aux morts, et quoique si grand devant Dieu et devant les hommes, il était toujours très-vil à ses propres yeux, et n'écrivait à saint Ignace, son supérieur, qu'étant à terre à deux genoux.

Humiliez-vous jusqu'au néant, s'il vous est possible, N., en la présence du divin Sauveur que vous allez recevoir, dans la considération de sa sainteté infinie, et dans la connaissance de votre extrême indignité; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, re-

Digitized by Google

nouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez le bonheur de posséder en vous, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, comme l'Eglise dans l'Oraison de ce jour, la grâce d'imiter l'exemple des vertus du glorieux saint François-Xavier, et en particulier celui de sa profonde humilité; qui l'a si fort relevé. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez, avec un profond respect, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François-Xavier (3 Décembre).

Avant le Viatique.

N., préparez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec le vrai esprit de pénitence qui a toujours animé le grand saint François-Xavier dont nous honorons aujourd'hui la fête.

Cet homme vraiment apostolique, favorisé des dons des langues, des miracles, de prophétie et de ravissements extatiques, ne s'interdit pas seulement l'usage de la viande et du vin, mais aussi du pain de froment, et passait souvent des deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture. La terre nue lui servait de couche, où, après les travaux continuels de ses missions, il donnait un peu de repos à son corps; il en faisait couler abondamment le sang par les disciplines de fer dont il le déchirait.

Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à ce grand esprit de pénitence; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de ce que par un excès de charité il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, par les mérites et par les suffrages de saint François-Xavier, dont les reliques éteignirent sur-le-champ une cruelle peste, de vous faire la grâce d'éteindre les flammes de vos vices, et de mourir, quand il voudra vous retirer de ce monde, dans les sentiments d'une sincère pénitence. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Nicolas, évêque (6 Décembre).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu qui vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme : disposez-vous à le recevoir avec l'esprit de pénitence et de charité dont fut rempli dès son enfance saint Nicolas, que l'Eglise honore en ce jour. Etant encore au berceau, il ne prit le lait de sa nourrice les mercredis et les vendredis qu'une seule fois, et cela après le coucher du soleil ; et il continua de jeûner en ces jours le reste de sa vie, joignant aux jeûnes les veilles et l'assiduité à l'oraison.

Sa charité lui fit distribuer tous ses biens aux pauvres, et ayant été élu, comme par miracle, évêque de Myre, il fut le père des veuves et des orphelins ; il se fit tout à tous, et il sut allier la douceur avec la sévérité pour le bien de son cher troupeau. Priez le divin Sauveur que vous allez recevoir, N. de former en vous de semblables sentiments de pénitence et de charité, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance la grâce d'une bonne mort, par l'intercession de saint Nicolas, qui, après avoir souffert l'exil et la prison pour son amour, ayant été rappelé dans son diocèse par l'empereur Constantin, mourut au retour du concile de Nicée, en regardant le ciel, et voyant les anges qui lui venaient au-devant, lorsqu'il récitait le psaume trentième jusqu'à ce verset : *Seigneur je remets mon âme entre vos mains* (*Psal.* xxx, 6). Espérez, N., cette grande et dernière faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Ambroise évêque et docteur (7 Décembre).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Ah ! que n'avez-vous pour le recevoir dignement le zèle ardent qu'avait pour sa gloire le grand saint Ambroise que nous honorons en ce jour.

Ayant été nommé archevêque de Milan par la voix d'un petit enfant inspiré de Dieu, laquelle fut suivie de tous les suffrages du clergé et du peuple, il remplit infatigablement tous les devoirs de l'épiscopat. Il fut un généreux défenseur de la foi et de la discipline ecclésiastique. Il convertit un très-

Digitized by Google

grand nombre d'ariens, et beaucoup d'autres hérétiques, entre lesquels fut l'illustre saint Augustin ; il ferma la porte de l'Eglise à l'empereur Théodose, à cause du massacre qui avait été fait par son ordre des habitants de Thessalonique, et elle ne lui fut ouverte qu'après qu'il eut satisfait avec humilité à la pénitence publique qu'il lui imposa. Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à l'ardeur de ce zèle, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance : et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire la grâce, s'il veut disposer de vous ; d'achever votre sacrifice dans les dispositions de saint Ambroise, qui ayant reçu le très-saint viatique par le ministère de l'évêque de Verceil, que Dieu avertit par trois fois en songe du danger de sa maladie, composa ses mains en forme de croix, et rendit son âme à son Créateur étant dans l'actuel exercice de la prière. Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Conception de la très-sainte Vierge (8 *Décembre*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie, vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le recevoir en vous, l'innocence et la sainteté de la très-sainte Vierge sa Mère, dont l'Eglise honore *en ce jour* ou *durant cette octave*, l'Immaculée Conception. Elle est cette amie favorisée de Dieu dont parle le Saint-Esprit, lorsqu'il dit : *Vous êtes toute belle, ma bien aimée, et il n'y a point de tache en vous* (*Cant.* IV, 7). Le démon ce serpent infernal à qui elle devait écraser la tête par Jésus-Christ son Fils, n'a jamais eu aucun empire sur elle, le Très-Haut ayant sanctifié son tabernacle dès le premier instant qu'il eut été formé (*Genes.* III, 15; *Psal.* XLV, 5, 6).

Mais puisque au contraire vous avez le malheur, N., d'avoir été conçu, et d'être né dans le péché, et de vous être rendu encore plus criminel en ajoutant péché sur péché, purifiez-vous-en bien par l'esprit d'une sincère pénitence pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, et de ce qu'il a préservé du péché originel et rempli de grâces la très-sainte Vierge sa Mère, dès sa conception. Et n'était-il pas de son honneur et de sa piété que celle qui devait concevoir et enfanter d'une manière toute miraculeuse fût ainsi privilégiée par-dessus toutes les pures créatures (*Isa.* VII, 14 ; *Luc.* I, 35) ?

Offrez-vous tout à Jésus-Christ en reconnaissance : et demandez-lui instamment et sans vous lasser par les suffrages de celle dont il a été le Sauveur avant que d'être né d'elle, en lui appliquant ses mérites par anticipation pour la préserver de tout péché, d'être le vôtre en vous pardonnant tous ceux que vous avez commis contre son infinie bonté, et en vous recevant au sortir de cette vie dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Conception de la très-sainte Vierge (8 *décembre.*)

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec la plus grande pureté de cœur qu'il vous sera possible, Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. La très-sainte Vierge sa Mère le conçut miraculeusement dans ses chastes flancs, mais ce ne fut qu'après avoir été préservée par une faveur singulière du péché que nous contractons à l'instant de l'union de notre âme avec notre corps, et qu'après avoir été sanctifiée dès le moment de sa conception, par une grâce relevée de beaucoup au-dessus de celles que tous les hommes et tous les anges ensemble ont jamais reçues.

Vous ne pouvez, N., apporter de si saintes dispositions pour recevoir ce divin Sauveur en vous, ayant été conçu dans l'iniquité, et ayant ajouté beaucoup de péchés actuels à celui de votre origine (*Psal.* L. 7; *Rom.* V, 12, *et suiv.*) : du moins pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, demandez-lui de nouveau très-humblement pardon, de tous ceux que vous avez commis par votre propre volonté.

Après le Viatique.

N., une sainte femme qui entendit dans le temple de Jérusalem les paroles pleines de sagesse qui sortaient de la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ravi en admiration, s'écria : *Bienheureux est le ventre qui vous a porté, et heureuses sont les mamelles que vous avez sucées* (*Luc.* XI, 27.) Combien plus ne devez-vous pas estimer votre bonheur de posséder actuellement en vous ce divin Sauveur qui a bien voulu aujourd'hui être la nourriture et le viatique de votre âme ? Rendez-lui-en de très-humbles actions de grâces, et donnez-vous en même temps tout à lui.

La seule faveur que vous lui devez demander, c'est que quand il voudra vous retirer de ce monde, il lui plaise de vous faire mourir de la mort des justes (*Nomb.* XXIII, 10), qui est comme leur conception et leur naissance pour l'éternité bienheureuse. Demandez-la-lui donc instamment, N., et es-

Digitized by Google

pérez-la de sa bonté, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Luce vierge et martyre (13 *Décembre*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec une ardeur de charité qui approche de celle dont était embrasée sainte Luce, que l'Eglise honore en ce jour.

Elle lui témoigna son amour, en donnant aux pauvres la dot que sa mère lui avait destinée, en reconnaissance de ce qu'il avait rendu la santé à celle de qui elle tenait la vie. Cette action irrita si cruellement l'avarice de celui à qui ses parents l'avaient promise en mariage contre sa volonté, qu'il l'accusa auprès du tyran d'être chrétienne. On employa les promesses et les menaces, le fer et le feu pour la faire renoncer à la foi : mais rien ne fut capable de la séparer de la charité de Jésus-Christ, et l'épée dont on lui perça le gosier, lui procura en même temps la double couronne de la virginité et du martyre.

Priez instamment le divin Sauveur que vous allez recevoir en vous N., de vous donner un peu de part à la grandeur de la charité de cette illustre sainte, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle par l'intercession de sainte Luce, qu'il préserva des ardeurs du feu, et qu'il rendit immobile lorsqu'on la voulut traîner à un lieu infâme pour y être déshonorée, qu'il lui plaise d'éteindre les flammes de vos vices, de vous embraser de celles de son saint amour et vous donner la grâce de la persévérance. Espérez, N., qu'il vous accordera toutes ces faveurs, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Thomas apôtre (21 *Décembre*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi vive envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré viatique. C'est cette foi qui purifie nos cœurs pour le recevoir dignement, et qui nous fait arriver heureusement à sa claire vue et à son éternelle possession (*Act.* xv, 19; *Hebr.* xi, 33; *I Cor.* xiii, 12).

Mais qui vous la donnera cette vive foi ? Il n'y a que lui seul qui vous puisse faire cet excellent don ; demandez-la lui-donc avec beaucoup d'ardeur : si elle est petite et faible en vous, il l'augmentera et il la fortifiera; que si par malheur elle était tout à fait éteinte et morte, il la ressuscitera, lui qui la donna à saint Thomas, que l'Eglise honore en ce jour, et qui après son incrédulité le releva de sa chute (*Joan.* xx, 27); et afin qu'il ne reste rien dans votre âme qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez offensé sa divine bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Faites-lui en actions de grâces une offrande bien volontaire de votre vie, s'il en veut disposer, comme fit saint Thomas longtemps avant que de répandre son sang pour la gloire de son très-saint nom; lorsque les autres apôtres voulant dissuader ce divin Sauveur de retourner dans la Judée dont les habitants le voulaient lapider, il leur dit courageusement : *Allons-y aussi pour y mourir avec lui* (*Joan.* x, 16).

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous faire la grâce de réparer par vos paroles et par vos œuvres vos infidélités passées à l'exemple de ce saint apôtre. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Thomas apôtre (21 *Décembre*).

Avant le Viatique.

N., élevez-vous au-dessus de vos maux par une vive foi, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

Saint Thomas, dont nous honorons aujourd'hui la fête, n'était pas animé de cette foi, lorsque les autres apôtres lui avant dit après la résurrection de leur aimable Maître : *Nous avons vu le Seigneur*, il leur répondit obstinément : *Si je ne vois dans ses mains les marques des clous, et si je ne mets ma main dans son côté je ne croirais point* (*Joan.* xx. 25 *et suiv.*). Ce divin Sauveur s'accommodant à sa faiblesse, lui apparut huit jours après, et lui dit: *Thomas, considères mes mains, et mets ta main dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.*

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de le recevoir en vous, N., d'augmenter votre foi, et de vous donner un très-grand regret de tous vos péchés purement pour

Digitized by Google

l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., saint Thomas considérant la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui au lieu de le punir de son incrédulité avait bien voulu lui apparaître avec les cicatrices des plaies qu'il avait reçues pour l'amour de nous en sa Passion, pénétré d'une tendre et vive reconnaissance s'écria en le voyant : *Mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.* XX, 28)! La vôtre sera-t-elle moindre après qu'il vient de se donner tout à vous? Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise de vous soutenir sans cesse par la foi, qui est un bouclier à l'épreuve contre les traits des ennemis de votre salut, afin qu'après avoir triomphé de leur malice, vous puissiez recevoir de sa main la couronne de vie qu'il a promise à tous ceux qui lui seraient fidèles jusqu'à la mort (*Sap.* V, 20; *Hebr.* VI, 16; *Apoc.* II, 20). Espérez-la, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Antoine abbé (17 *Janvier*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de bonté, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré viatique : disposez-vous à le recevoir avec la plus grande pureté de cœur qu'il vous sera possible.

C'est par la pratique de l'humilité, de la pénitence et de toutes les vertus chrétiennes que saint Antoine, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, parvint à cette parfaite innocence et pureté, s'étudiant avec soin à imiter tous ceux qu'il voyait exceller en quelqu'une.

Vous avez, N., une voie plus courte pour y arriver, surtout dans l'état d'infirmité où vous êtes, qui ne vous permet guères autre chose, c'est une ardente charité qui couvre et efface la multitude des péchés (*I Petr.* IV, 8); demandez-la instamment à Jésus-Christ, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, de vous laver de plus en plus de vos iniquités et de vos péchés (*Psal.* L, 3), afin qu'étant bien pur devant ses yeux, vous ayez le bonheur de le voir et de jouir de lui durant toute l'éternité (*Matth.* V, 8). Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Antoine abbé (17 *Janvier*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, veut être la nourriture et le viatique de votre âme, et approchez-vous de lui avec la foi vive dont était animé le grand saint Antoine, que nous honorons en ce jour : elle le rendit si terrible aux démons, que lorsqu'on l'invoquait de toutes les parties du monde, ils étaient contraints à la seule prononciation de son nom, de se retirer des corps de ceux qu'ils possédaient.

Croyez fermement que c'est votre Sauveur et votre Dieu que vous allez recevoir, qui peut délivrer votre corps et votre âme de toutes les puissances des ténèbres, et vous guérir de vos langueurs spirituelles et corporelles, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Saint Antoine lui fit dès sa jeunesse un sacrifice de tous ses biens en les donnant aux pauvres, et de sa propre personne en se consacrant, pour le reste de sa vie à une très-austère pénitence dans un affreux désert. Offrez-vous en reconnaissance à Jésus-Christ pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous, mais que ce soit avec une très-vive douleur d'avoir résisté si longtemps à ses instructions intérieures et extérieures.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce d'entrer du moins aujourd'hui dans la voie de la croix qu'il vous a tracée de son sang, et d'y marcher avec courage jusqu'à la fin. Espérez l'un et l'autre, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Agnès, vierge et martyre (21 *Janvier*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec la plus grande pureté de cœur et de corps qu'il vous sera possible. Sainte Agnès, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, lui conserva soigneusement l'un et l'autre aux dépens même de sa propre vie, qu'elle perdit à l'âge de treize ans par un très-cruel martyre.

Digitized by Google

Prévenue de la grâce et ravie de la beauté de son céleste Epoux, elle n'eut que du mépris pour tout ce qui est périssable, elle regarda comme la proie de la mort et la pâture des vers, tous les amants de la terre passionnés pour elle, son âme ne soupira que pour son divin Sauveur.

Entrez, N., dans de semblables sentiments avant de le recevoir en vous, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., sainte Agnès disait de Jésus-Christ son divin amant : « J'ai reçu le lait et le miel de sa bouche, et son sang a donné un vermillon agréable à mes joues (*Ant. du 2. Noct.*). » C'est ce que vous pouvez dire vous-même d'une manière mystique et figurée, puisque vous venez de recevoir véritablement en vous le corps, le sang, l'âme et la divinité de cet aimable Sauveur, rendez-lui-en de très-humbles actions de grâces.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, par l'intercession de sainte Agnès, qu'il remplit de courage et de force parmi ses tourments, de vous soutenir par sa grâce au milieu de vos maux, afin que vous puissiez recevoir de sa main la couronne de justice et de vie qu'il a promise à tous ceux qui persévéreront jusqu'à la mort dans la fidélité qu'ils lui doivent (*Apoc.* II, 10). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la conversion de saint Paul apôtre (25 *Janvier*).

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ ce Dieu riche en miséricordes (*Ephes.* II, 4), qui quelque indigne que vous soyez d'une si grande faveur, veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

C'est le divin Sauveur qui fit autrefois éclater d'une manière toute admirable, et sa puissance et sa bonté en la personne de l'apôtre saint Paul dont nous honorons en ce jour la conversion. D'un loup ravissant qu'il était, il le changea en un doux agneau (*Act.* IX, 1 *et suiv.*), et même en un très-excellent pasteur du troupeau qu'il avait voulu égorger et dévorer; et d'un persécuteur des chrétiens, et d'un blasphémateur de son saint nom, il en fit un prédicateur et un défenseur de la foi, un martyr et un apôtre.

Priez Jésus-Christ de tout votre cœur, N., de faire un semblable changement en vous, par la douceur et par la force toute-puissante de sa grâce, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., l'apôtre saint Paul dans toutes ses Epîtres, ne recommande rien si souvent aux fidèles, que de rendre de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de tous les bienfaits qu'ils ont reçus et qu'ils reçoivent continuellement de sa bonté (*Colos.* II, 7; *I Thess.* V, 18, *et ailleurs*). Acquittez-vous donc de ce juste devoir, en le remerciant en particulier de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur, étant prêt de tout souffrir et de tout quitter pour aller à lui (*Act.* IX, 6).

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous donner sa grâce et sa gloire (*Psal.* LXXXIII, 12), lui qui donne l'une et l'autre. Espérez-les, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect et par surcroît de faveurs, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Conversion de saint Paul, apôtre (25 *Janvier.*)

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommagrs et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme : et disposez-vous à le recevoir avec l'amour vraiment pénitent dont fut pénétré l'apôtre saint Paul, lorsque terrassé miraculeusement au-dessous de son cheval et frappé d'aveuglement dans le corps, mais éclairé et touché vivement dans le fond de son âme, il entendit ces paroles de Jésus-Christ : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu* (*Act.* IX, 1 *et suiv.*) ?

Vous avez été comme lui, N., un persécuteur de ce Sauveur plein de bonté, lorsque vous l'avez offensé dans sa personne ou dans celle de ses membres; reconnaissez-le et avouez-le avec humilité et avec douleur en sa présence, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., une des plus chères occupations de l'apôtre saint Paul après sa conversion, était de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ, tant pour lui-même que pour le reste des fidèles de tous ses bienfaits (*I Cor.* I, 4; *Ephes.* I. 16). Imitez-le, autant que vous le pourrez, et rendez en particulier de très-humbles actions de grâces à ce divin Sauveur, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Dites-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur, comme cet Apôtre : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* (*Act.* IX, 6.) ? Faut-il souffrir ou mourir? Je suis prêt à tout pour témoigner ma parfaite reconnaissance.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser le vouloir et le faire; le désir

Digitized by Google

d'aller à lui et l'accomplissement de ce désir (*Philipp.* II, 13). Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Jean-Chrysostome, évêque et docteur de l'Eglise (27 *Janvier*.)

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et approchez-vous de lui avec la foi vive, avec la grande pureté de cœur et avec l'ardente charité que l'éloquent docteur saint Jean-Chrysostome, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, demande des fidèles. (*Voyez les Leçons du 2. Noct. du samedi, du dimanche et du lundi dans l'octave de la Fête-Dieu.*) Ce furent là les dispositions qu'il apporta toujours lui-même au saint autel, et avec lesquelles il reçut le très-saint viatique, lorsqu'il eut été averti par la révélation divine de sa mort prochaine.

Demandez de tout votre cœur à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., ces saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez-très-humblement Notre-Seigneur-Jésus-Christ, de la grâce signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Que pourrez-vous lui offrir en reconnaissance? Il n'exige de vous qu'une parfaite soumission à sa très-sainte volonté, faites-lui donc pour toujours un sacrifice entier de la vôtre.

Et priez avec une ferveur qui ne se lasse point, ce divin Sauveur qui rend terribles aux démons ceux qui le reçoivent dignement, comme nous apprend saint Chrysostome; de vous faire triompher de leur malice, afin que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments d'une tendre et amoureuse reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François de Sales, évêque de Genève (29 *Janvier*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce Roi plein de douceur et ce Dieu tout rempli de charité, qui veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Ce furent là les deux principales vertus qu'il imprima par sa grâce dans saint François de Sales, que nous honorons en ce jour.

On pouvait dire de lui ce que le saint-Esprit dit de Moïse: *Qu'il était le plus doux entre tous les hommes qui vivaient sur la terre* (*Nomb.* XII, 3.). Et son amour pour Jésus-Christ et pour le salut des âmes fut si vif et si ardent qu'il ne put être ralenti par toutes les contradictions qu'il trouva; au contraire, les travaux qu'il essuya, et les périls de sa vie où il se vit si souvent exposé pour la conversion des hérétiques, ne firent que redoubler l'ardeur de son zèle.

Avant que de recevoir votre divin Sauveur en vous, N., humiliez-vous profondément de toutes vos vivacités, de l'avoir si peu aimé, et les fidèles ses membres, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez généralement et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance; et adressez à son Père céleste cette humble prière que l'Eglise lui fait, en disant, mais seulement dans le fond de votre cœur: « O Dieu, qui avez voulu que le bienheureux saint Francois de Sales se soit fait tout à tous pour le salut des âmes, accordez-moi par votre miséricorde, qu'étant tout rempli de la douceur de votre charité, en suivant ses conseils, et par les mérites de ses suffrages, j'arrive heureusement aux joies éternelles par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils (*Oraison du jour*). » Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Ignace, évêque et martyr (1 *Fevrier*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, un désir de le recevoir, qui approche de celui qui faisait souhaiter si passionnément à l'illustre saint Ignace, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, de s'unir à lui par le martyre.

Il craint que les bêtes féroces où il devait être exposé à Rome pour en être dévoré, n'épargnent son corps, comme elles avaient fait de ceux de plusieurs martyrs. Si elles ne viennent à moi, dit-il dans une lettre qu'il écrivait aux fidèles de cette grande ville, j'irai vers elles, je les irriterai afin qu'elles me mettent en pièces; pardonnez-moi, mes chers enfants, si je vous parle de la sorte, c'est que je sais combien grand est l'avantage qui m'en doit revenir.

Demandez à Jésus-Christ, N., un semblable désir de le recevoir en vous, et de vous unir pour toujours à lui, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-

Digitized by Google

Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour être consumé en son honneur, comme un parfait holocauste, s'il veut disposer de vous.

Et priez-le avec saint Ignace, de faire fondre sur vous toute sorte de maux en cette vie, pourvu que vous ayez le bonheur de jouir de lui et de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette dernière faveur, et que s'accommodant à votre faiblesse, il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la Fête de la Présentation du très-saint Enfant Jésus au temple, et de la Purification de la sainte Vierge sa Mère. (2 *Fevrier*).

Avant le Viatique.

N., l'Eglise honore en ce jour la Présentation du très-saint Enfant Jésus au temple de Jérusalem, et la Purification de la sainte Vierge sa Mère. Efforcez-vous d'entrer autant qu'il vous sera possible dans les dispositions de l'un et de l'autre, pour recevoir dignement votre divin Sauveur qui se vient présenter devant vous, pour se donner lui-même tout à vous.

Jésus-Christ s'offre à Dieu son Père, comme une victime chargée des péchés de tout le monde, pour satisfaire à sa justice par tous les tourments qu'il lui voudra faire souffrir ; et la sainte Vierge qui avait conçu et enfanté d'une manière toute miraculeuse cet Homme-Dieu, qui avait consacré et augmenté sa pureté bien loin de l'altérer, veut bien se mêler parmi le commun des femmes pour se purifier de plus en plus par cet acte d'humilité, en recevant un nouvel accroissement de grâces. Offrez-vous à Jésus-Christ, N., pour l'expiation de vos péchés, et purifiez-vous-en bien en les détestant de nouveau et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez Dieu très-humblement avec le juste et religeux Siméon, non de ce qu'il vous a accordé la faveur de voir et de recevoir entre vos bras le Sauveur du monde (*Luc.* II, 24, *et suiv.*), mais, ce qui est une grâce infiniment plus grande, de ce qu'il vous l'a donné pour être la nourriture et le viatique de votre âme. A l'exemple de ce saint vieillard, faites éclater votre joie, et votre reconnaissance par des cantiques de louanges.

Dites à ce divin Sauveur, mais seulement dans le fond de votre âme : Seigneur, votre serviteur mourra présentement en paix, si c'est votre très-sainte volonté, ayant eu le bonheur de vous recevoir, et ayant celui de vous posséder, vous qui êtes l'objet de tous ses désirs, et la portion de son héritage pour l'éternité.

La seule grâce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est de mourir de la mort des justes (*Nomb.* XXIII, 10), afin que je puisse avoir l'avantage de vivre et de régner avec vous dans votre éternelle félicité. Espérez, N., cette faveur signalée de sa charité infinie et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Présentation du très-saint Enfant Jésus au temple, et de la Purification de la sainte Vierge sa Mère (2 *Fevrier*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité, veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous soutenir dans votre extrême faiblesse, et pour vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée.

Demandez-lui avec beaucoup de ferveur, afin que vous le puissiez recevoir dignement en vous, quelque part aux dispositions qu'il a eues lorsqu'il s'est présenté à Dieu son Père dans le Temple de Jérusalem le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, sa Mère. Qui pourrait exprimer ou comprendre quels ont été ses sentiments de religion, d'obéissance et de sacrifice ! Imitez-le, N., autant qu'il vous sera possible, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., la très-sainte Vierge, qui avait toujours été toute belle et sans tache (*Cant.* IV, 7), s'allant purifier encore davantage dans le Temple de Jérusalem par les dons célestes dont elle y fut comblée, offrit en même temps à Dieu son divin enfant, et le remercia de tout son cœur de lui avoir donné un si digne Fils. Rendez de très-humbles actions de grâces à cet aimable Sauveur, de ce qu'il s'est ainsi offert lui-même à son Père céleste pour l'expiation de vos péchés, et de ce qu'il vient de vous nourrir de sa propre substance.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance : et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous laver de plus en plus de vos iniquités et de vos péchés (*Psal.* L, 4.), afin que, étant bien pur devant ses yeux, vous ayez le bonheur de le voir et de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Présentation du très-saint Enfant Jésus au temple, et de la Purification de la très-sainte Vierge, sa Mère (2 *Février*).

Avant le Viatique.

N., Disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, dans les

Digitized by Google

sentiments avec lesquels il s'est présenté à Dieu son Père, le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, sa Mère.

Il s'est offert comme une Victime d'holocauste pour être tout consumé en son honneur par le feu de la charité et des tribulations ; que s'il a voulu être racheté par l'oblation de deux tourterelles (*Luc.* II, 24), ce qui était le don que faisaient les pauvres pour le rachat de leur premier né, ce n'a pas tant été pour éviter ou pour différer son sacrifice, que pour le faire durer plus longtemps en souffrant toute sa vie, et que pour l'offrir d'une manière plus éclatante, en expirant dans un âge parfait, pour racheter le monde sur l'autel de sa croix.

Offrez-vous, N., à ce divin Sauveur avec de grands sentiments de pénitence pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, c'est là une des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., entrez dans de saints transports d'admiration et d'étonnement, en considérant qu'un Dieu ait voulu se faire victime pour l'amour de vous, et le Rédempteur du monde être racheté lui-même. Admirez aussi qu'une Vierge toute pure se soit présentée au temple pour se purifier encore davantage : mais, en même temps, rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré viatique, ce qui est l'effet d'une humilité et d'une charité infiniment plus parfaite, et le sujet d'un plus grand étonnement.

Faites en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, une offrande bien volontaire de vos maux, et même de votre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et priez-le de tout votre cœur de vous bien purifier de tous vos péchés, par toutes les souffrances qu'il jugera nécessaires, afin que vous soyez une hostie agréable à ses yeux, et que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Agathe, vierge et martyre (5 *février*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme : et approchez-vous de ce divin Sauveur avec la foi vive et avec l'ardeur de charité qui firent triompher glorieusement l'illustre vierge et martyre sainte Agathe, que nous honorons en ce jour, des plaisirs, des honneurs et des biens du siècle présent, des tourments les plus cruels et de la mort même. Et avant de recevoir en vous ce Sauveur plein de bonté, humiliez-vous profondément de vous être laissé éblouir et séduire par le faux éclat des uns, et d'avoir trop appréhendé les autres par une crainte servile; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez avec ferveur et persévérance à ce divin Sauveur, comme fit sainte Agathe après avoir souffert le fer et le feu, qu'il lui plaise de couronner en vous ses dons, en vous faisant part de sa gloire (*Voyez l'Ant. du Magn. aux* 1. *Vêpres.*) : couronne que personne ne pourra vous enlever et qui ne se flétrira jamais (*Joan.* XVI, 22 ; *1 Petr.* V, 4). Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Mathias apôtre (24 *ou* 25 *février*).

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dit dans l'Evangile que nous lisons à la sainte Messe, en ce jour que l'Eglise honore la fête de l'apôtre saint Mathias : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.* XI, 28), vient vous trouver en sa propre personne, lorsque vous ne pouvez aller à lui, et par une charité infinie veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous remplir de courage et de force dans l'accablement où vous êtes, et pour vous conduire au séjour éternel de son bonheur et de sa gloire.

Disposez-vous à recevoir cet aimable Sauveur avec une humble confiance, en considérant d'un côté votre extrême indignité, et de l'autre sa puissance et sa bonté; et afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous donner la persévérance dans son saint amour, en vous faisant travailler à votre salut avec crainte et tremblement

Digitized by Google

(*Philipp.* II, 12), et répondre avec fidélité à ses inspirations et à votre vocation, puisque Judas l'un de ses apôtres s'est perdu même en sa compagnie, ce qui fut toujours sans doute à saint Mathias qui eut l'honneur d'être choisi à sa place, un grand sujet d'humilité, de frayeur et de ferveur. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Mathias apôtre (24 *ou* 25 *Février*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de bonté veut être la nourriture et le viatique de votre âme : et demandez-lui les dispositions qui vous sont nécessaires pour le recevoir dignement, avec une ardeur de dévotion qui approche de celle que ses saints apôtres assemblés dans le cénacle après son Ascension (*Act.* I, 24 *et suiv.*), firent paraître, dans le doute où ils étaient, qui, de Joseph, appelé Barsabas qui fut surnommé le *juste*, ou de saint Mathias, ils devaient associer à leur sacré collége à la place du traître Judas. *Seigneur qui connaissez les cœurs de tous*, lui dirent-ils, *montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi.*

Redoublez vos vœux envers le divin Sauveur que vous allez recevoir, afin qu'il se vienne préparer à lui-même en vous par sa grâce une demeure qui lui soit agréable, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez-vous et purement pour l'amour de lui, dans de grands sentiments de pénitence.

Après le Viatique.

N., Vous ne devez pas douter que saint Mathias ne rendît le reste de sa vie de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il lui avait fait l'honneur de l'élever à la sublime dignité de l'apostolat. Ce divin Sauveur vous a mérité par sa mort la glorieuse qualité d'enfant de Dieu, et vient de vous nourrir de sa propre substance ; après ces signalés bienfaits, votre cœur serait-il moins tendre et moins reconnaissant?

Ne pouvant l'en remercier autant que vous le devez, faites-le du moins autant que vous le pouvez, et donnez-vous en même temps tout à lui.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle d'achever et de couronner son œuvre, en vous recevant, s'il veut disposer de vous, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande et dernière faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Thomas, docteur de l'Eglise (7 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie vient pour se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique. Ah ! que n'avez-vous pour comprendre la grandeur de ce don, les vives lumières de la foi du docteur angélique saint Thomas que l'Eglise honore en ce jour, et sa rare piété envers lui dans la très-sainte Eucharistie pour le recevoir dignement!

L'Office divin que nous récitons durant l'octave du très-saint Sacrement qu'il a composé, est une excellente preuve de l'un et de l'autre, par son élévation et par l'onction dont il est tout rempli. Priez instamment Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de vous donner quelque part à cette foi vive et à cette tendre piété, et de vous faire détester de nouveau et pour son pur amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez pour toute grâce à ce divin Sauveur, de le posséder éternellement dans sa gloire, comme fit saint Thomas, lorsque Jésus-Christ lui ayant dit : « Vous avez bien écrit de moi Thomas, quelle récompense souhaitez-vous que je vous donne pour le prix de votre travail ? » il répondit : « Seigneur, nulle autre que vous. » Espérez de sa bonté, N., cette faveur signalée, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Thomas docteur de l'Eglise (7 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec une ardente charité, Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent devant vous. Le grand docteur saint Thomas que nous honorons en ce jour, fit paraître avec éclat l'ardeur de l'amour qu'il avait pour lui, en méprisant généreusement dès sa jeunesse les plus tendres caresses et les plus grandes violences de ses parents, lorsqu'ils voulurent le détourner et l'empêcher de se consacrer irrévocablement à son service dans l'ordre de saint Dominique par le vœu solennel de religion.

Donnez à ce divin Sauveur avant de le recevoir en vous, N., des marques du vôtre, vous offrant à lui comme une victime parfaitement volontaire pour être immolé à sa gloire, s'il exige que vous lui fassiez pré-

Digitized by Google

sentement le sacrifice de votre vie ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté : comme il n'y a rien qui lui déplaise davantage que l'ingratitude, il n'y a aussi rien qui lui soit plus agréable que la reconnaissance (*Luc.* XVII, 17).

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, par l'intercession de saint Thomas, de vous recevoir, quand il voudra vous retirer de ce monde, dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Thomas, docteur de l'Eglise (7 *Mars.*)

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de bonté veut être la nourriture et le Viatique de votre âme. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le recevoir la parfaite innocence du docteur saint Thomas, dont l'Eglise honore en ce jour la fête.

Il eut le bonheur de porter dès sa plus tendre enfance le doux joug du Seigneur; car à l'âge de cinq ans il fut mis par ses parents dans le monastère de saint Benoît du Mont-Cassin, pour y conserver et y augmenter la grâce de sa régénération spirituelle, et à treize ans il entra dans l'ordre de saint Dominique dont il fut la lumière, autant par la sainteté de sa vie que par la clarté et par la profondeur de sa doctrine.

Mais puisqu'au lieu d'avoir conservé et d'avoir fait croître la grâce de votre baptême, vous savez, N., combien vous vous êtes rendu criminel; priez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, de vous la faire recouvrer par l'esprit d'une sincère pénitence.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la grâce signalée qu'il vient de vous faire; ce sera toujours infiniment au-dessous de ce qu'il mérite et de ce que vous lui devez, comme nous apprend saint Thomas dans la prose qu'il a composée en l'honneur du très-saint Sacrement.

Donnez-vous sans réserve à ce divin Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce d'employer avec tant de zèle à son service le temps qui vous reste, que vous puissiez réparer abondamment vos négligences et vos infidélités passées. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Françoise veuve (9 *mars*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et disposez-vous à le recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible.

Sainte Françoise, que nous honorons en ce jour, lui prépara son âme dès qu'elle eut l'usage de la raison, par le mépris qu'elle fit des jeux et des vanités que les enfants aiment si passionnément, et par la pratique des vertus chrétiennes. La prière et la solitude firent ses plus chères délices; et dans un âge plus avancé elle s'exerça continuellement aux œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, et aux plus grandes austérités de la pénitence.

Préparez votre cœur au Dieu de sainteté et de bonté que vous allez recevoir, N., en vous excitant de nouveau et pour son pur amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Faites-lui en actions de grâces une offrande de tout ce que vous êtes.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, par l'intercession de sainte Françoise à qui il accorda dès cette vie la grâce de converser familièrement avec un de ses anges, de vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité dont jouissent avec lui ces esprits bienheureux. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Françoise veuve. (9 *Mars.*)

Avant le Viatique.

N., excitez en vous de grands sentiments de douleur de vos péchés, et de piété envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

C'étaient là les dispositions que sainte Françoise, dont l'Eglise honore en ce jour la Fête, apportait à la méditation de sa Mort et Passion, et à la très-sainte Communion. Les larmes qu'elle répandait étaient si abondantes, et sa douleur si vive qu'elle en tombait dans la défaillance ; et souvent elle n'avait pas plutôt reçu la très-sainte Eucharistie, qu'étant ravie en extase elle demeurait longtemps immobile.

Vous ne pouvez, N., aspirer à ces ineffables communications, qui sont dès cette vie, la

Digitized by Google

récompense de la fidélité et de la charité la plus parfaite; priez du moins Notre-Seigneur pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, de vous faire détester de nouveau et purement pour son amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

N'ayant rien de votre fonds qui soit digne de lui être présenté, offrez-lui en reconnaissance les désirs ardents dont a brûlé pour sa gloire sainte Françoise, sa fidèle servante.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise d'embraser votre cœur du feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre (*Luc.* XII, 49), et qu'il désire si passionnément d'y voir causer de saints incendies, afin qu'après l'avoir aimé ici-bas, vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez, avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Grégoire Pape (12 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec les sentiments d'humilité qui animaient le Pape saint Grégoire, dont nous honorons aujourd'hui la fête.

Il mérita de surnom de *Grand* par sa sainteté, par sa science et par son zèle ardent pour le salut des âmes; mais il fut encore plus grand par son humilité, qui l'obligea à se cacher autant qu'il put pour éviter d'être élevé au souverain pontificat, et qui lui fit prendre le premier, après avoir été élu Pape, la qualité de *serviteur des serviteurs de Dieu*, que ses successeurs ont conservée chèrement comme leur plus illustre titre.

Demandez au divin Sauveur que vous allez recevoir en vous, N., un peu de part à cette humilité si profonde, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que par un excès de bonté, il a bien voulu être tout ensemble votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous accorder la grâce de la persévérance dans son saint amour. Espérez-la, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Joseph (19 *Mars*.)

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. C'est l'aimable Sauveur que saint Joseph le chaste époux de la très-sainte Vierge, sa Mère, eut le bonheur de nourrir durant son enfance du travail de ses mains, qui par une charité infinie vient pour être lui-même la nourriture et le viatique de votre âme.

Priez-le avec beaucoup d'ardeur afin que vous le puissiez recevoir dignement, de vous donner quelque part aux vertus de ce grand saint qui est appelé *juste* dans l'Evangile (*Matth.* I, 19) parce qu'il les possédait toutes, et particulièrement à son innocence et à sa parfaite soumission aux ordres de Dieu (*Matth.* II, 13 *et suiv.*); et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de Jésus-Christ, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., c'est un grand honneur que Dieu fit à saint Joseph de le choisir pour être l'époux de la très-sainte Vierge, le gardien de sa pureté, et le père nourricier de son divin Fils, mais combien infiniment plus grand est celui que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient de vous faire en vous nourrissant de sa propre substance?

Faites-lui en reconnaissance une offrande bien volontaire de vos maux, et même de votre vie, s'il en veut disposer.

Et puisque par sa bonté il a daigné venir en vous, priez-le de tout votre cœur d'y établir sa demeure pour toujours par sa grâce, et de vous faire vivre et régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez N. qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Joseph (19 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de charité, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec la vive foi, avec l'humble et ferme confiance, et avec l'ardente charité que le grand saint Joseph, dont nous honorons aujourd'hui la fête, fit toujours paraître durant le cours de sa vie, et particulièrement dans sa fuite en Egypte et dans son retour, conduisant le très-saint enfant Jésus, et la sainte Vierge sa Mère (*Matth.* II, 13, 19, *et suiv.*) Mais pour le recevoir avec une plus grande pureté de cœur, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son

Digitized by Google

pur amour tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, ne le perdez jamais de vue dans vos souffrances, et attachez-vous uniquement à lui, de peur qu'il ne vous échappe. Sa très-sainte Mère et saint Joseph perdirent durant trois jours sa présence corporelle sans qu'il y eût de leur faute, mais l'ayant cherché avec douleur et avec persévérance, ils eurent le bonheur de le trouver dans le temple de Jérusalem au milieu des docteurs (*Luc.* II, 48 *et suiv.*). Regrettez amèrement et sans vous lasser, d'avoir si souvent perdu par vos péchés la présence spirituelle de sa grâce, afin de mériter de la recouvrer et de la conserver.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, par l'intercession de saint Joseph, une parfaite soumission à sa très-sainte volonté. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Joachim, père de la très-sainte Vierge (20 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur ici présent, dans les tendres et vifs sentiments de dévotion avec lesquels saint Joachim, que l'Eglise honore en ce jour, attendait et demandait sa venue au monde.

Il croyait fermement à la vérité infaillible des promesses si souvent réitérées que Dieu en avait faites, il s'y préparait par la sainteté de sa vie et par la ferveur continuelle de ses prières, réunissant dans son sein, pour son avénement, tous les désirs et tous les vœux des saints patriarches et des saints prophètes qui l'avaient précédé, comme devant être accomplis en sa personne, par la digne fille que Dieu lui donna, après la longue stérilité de sainte Anne, son épouse.

A son exemple ranimez votre foi et votre piété en la présence du divin Messie que vous allez recevoir en vous, N., et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Donnez-vous tout entier et pour toujours à ce divin Sauveur, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous recevoir, quand il voudra disposer de vous, dans le séjour éternel de sa gloire. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Benoît (21 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Ah ! que n'avez-vous pour le recevoir dignement le cœur tout embrasé du feu sacré de son amour qui consumait et dévorait celui du grand patriarche saint Benoit, dont nous honorons aujourd'hui la fête !

Cet amour le tenait toujours uni à lui par l'ardeur de ses désirs, en faisait une victime perpétuelle par l'austérité de sa pénitence qui ne finit qu'avec sa vie, le remplissait de zèle pour procurer sa gloire par la destruction des idoles et par la conversion des idolâtres, et de lumières pour sa conduite et pour celle des autres, par la sagesse de la règle qu'il a composée et observée, et qui l'a rendu le père de tant d'ordres différents de tout sexe qui l'ont embrassée, et par laquelle il a peuplé le ciel de plusieurs milliers de saints.

Si vous ne pouvez, N., aspirer à une charité si parfaite, demandez du moins à Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, l'amour vraiment pénitent qui couvre et efface la multitude des péchés (*Luc.* VII, 47; *I Petr.* IV, 8).

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté pour être immolé à sa gloire, s'il exige que vous lui fassiez présentement le sacrifice de votre vie.

Que s'il vous veut laisser encore dans ce monde, priez-le instamment et sans vous lasser, de vous faire la grâce de marcher avec courage jusqu'à la mort dans la voie de la pénitence par laquelle saint Benoît a toujours marché, et qui l'a conduit heureusement à l'éternelle félicité dont il jouit dans le ciel. Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge (25 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent devant vous, et préparez-vous à le recevoir avec des dispositions semblables, autant que vous le pourrez, à celles qu'avait la très-sainte Vierge, sa Mère, lorsqu'elle le

Digitized by Google

conçut par la vertu du Saint-Esprit dans son chaste sein.

L'innocence de son âme et la pureté de son corps, après celle de son divin Fils, n'ont jamais eu et n'auront jamais rien de créé qui en approche. Sa foi était vive et ardente, elle croit fermement ce qui est sans exemple et au-dessus de la portée de toutes les pensées humaines, qu'elle sera la Mère d'un Homme-Dieu sans cesser d'être Vierge (*Luc.* I, 38 *et suiv.*); cette glorieuse qualité ne l'élève point, mais au contraire elle ne sert qu'à la rendre plus vile à ses propres yeux; elle publie que c'est un pur effet de la puissance du Très-Haut qui ayant regardé sa bassesse a fait en elle de grandes choses, elle s'appelle la servante du Seigneur dont elle allait être la Mère, et s'estime même indigne d'en porter le nom.

Efforcez-vous, N., d'entrer dans de pareils sentiments, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., la très-sainte Vierge est appelée bienheureuse dans les saintes Ecritures (*Luc.* XI, 27), parce qu'elle a porté dans ses flancs et allaité de ses mamelles le Sauveur du monde. Estimez-vous moins votre bonheur d'avoir été nourri de sa propre substance? Remerciez-le très-humblement de cette insigne faveur.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et puisqu'il nous assure lui-même : *Que celui qui fera la volonté de son Père qui est dans le ciel, est son frère, sa sœur et sa mère* (*Matth.* XII, 50; *Marc.* III, 35), priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous la faire accomplir en toutes choses, ce qui est infiniment plus honorable et infiniment plus avantageux que de lui appartenir selon la chair, et même que de lui avoir donné un corps. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge (25 *Mars*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Oh! quelles dispositions ne vous sont point nécessaires pour le recevoir dignement!

La très-sainte Vierge, sa Mère, ne le conçut miraculeusement le jour de l'Annonciation, qu'après avoir été préparée longtemps auparavant par le Saint-Esprit, qui la remplit de la plénitude de ses dons avant qu'il descendît visiblement sur elle le jour de la fête de la Pentecôte.

Priez votre divin Sauveur, N., de se préparer à lui-même en vous par sa grâce une demeure qui lui soit agréable, et de vous faire détester de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que non content de s'être fait petit enfant dans le sein d'une Vierge, et d'être mort pour l'amour de vous sur l'autel de la croix, il a bien voulu par un effet de cette même charité vous nourrir de sa propre substance.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance de ses signalés bienfaits.

Et adressez à Dieu, son Père, cette prière que l'Eglise lui fait, en disant, mais seulement dans le fond de votre cœur : « Répandez, s'il vous plaît, Seigneur, votre grâce dans mon âme, afin qu'ayant connu par la voix de l'ange l'incarnation de Jésus-Christ, votre Fils, j'arrive par sa Passion et par sa croix à la gloire de sa résurrection. » Espérez, N, qu'il vous accordera cette faveur signalée, et dans cette ferme confiance recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François de Paule (2 *Avril*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Approchez-vous de lui avec les grands sentiments d'humilité dont fut toujours pénétré saint François de Paule, que l'Eglise honore en ce jour.

Il était respecté et chéri des rois, il faisait des miracles, il prédisait l'avenir par un esprit prophétique, et cependant il était très-vil à ses propres yeux, il s'appelait le plus petit de tous, et il voulut que ses enfants spirituels dans l'établissement de son ordre, portassent le nom de *Minimes*, c'est-à-dire, de *très-petits*.

Demandez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., cette humilité si chère, à laquelle il donne sa grâce, sans laquelle on ne peut entrer dans son royaume céleste, et qu'il nous a enseignée par ses paroles et par ses exemples (*Jac.* 4, 6; *Math.* XVIII, 18; *Math.* XI, 29; *Philip.* II, 5 *et suiv.*) et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance par l'intercession de saint François de

Digitized by Google

Paule, dont il a relevé l'humilité sur la terre et dans sa gloire, de vous faire obtenir heureusement par ses mérites et en suivant ses exemples, les récompenses éternelles qu'il a promises aux vrais humbles. Espérez, N., cette grande faveur de sa bonté, et, dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François de Paule (*2 Avril*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et disposez-vous à le recevoir avec un cœur vraiment contrit et humilié, dans le souvenir du nombre et de l'énormité de vos péchés, et de votre impénitence.

Saint François de Paule, dont nous honorons aujourd'hui la fête, quoique très-innocent, se retira dès sa jeunesse dans un affreux désert, où il passa six années dans les plus grandes austérités : la réputation de sa sainteté lui ayant attiré plusieurs disciples, il fut obligé de le quitter pour aller bâtir une église et un monastère, mais il conserva toujours cet esprit de pénitence, marchant nu-pieds, revêtu d'un habit grossier, couchant sur la terre, et ne prenant à peine que du pain et de l'eau pour se soutenir, et cela seulement une fois dans le jour, à l'entrée de la nuit.

Priez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de vous donner un peu de part à ce grand esprit de pénitence, et de vous faire détester de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à vouloir être tout ensemble la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de vivre et de mourir dans l'esprit d'une sincère pénitence, afin que vous ayez l'avantage de régner avec lui dans son éternelle félicité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Marc, évangéliste, (*25 Avril*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Plût à Dieu que vous fussiez aussi rempli de son esprit pour le recevoir dignement en vous, que l'était son évangéliste saint Marc, dont l'Église honore en ce jour la fête. Saint Jérôme dit de lui : qu'il contraignait les fidèles par la force de ses paroles et de ses exemples, d'être de parfaits imitateurs de Jésus-Christ.

Mais puisque vous êtes si éloigné de la sainteté de cet illustre disciple et fidèle compagnon de l'apôtre saint Pierre, demandez au moins à votre divin Sauveur, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

Rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Faites-lui, en reconnaissance, une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il exige que vous lui en fassiez présentement le sacrifice.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous purifier de plus en plus de vos iniquités et de vos péchés, afin qu'ayant le cœur bien pur, vous ayez le bonheur de le voir et de le posséder durant toute l'éternité (*Matth.* v, 8). Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Marc évangéliste, le matin seulement (*25 Avril*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme ; et préparez-vous à recevoir ce divin Sauveur avec de grands sentiments d'humilité et de pénitence, dans la considération de sa sainteté infinie, et dans la connaissance de votre extrême indignité.

Priez-le de tout votre cœur de vous donner ces deux vertus qui vous sont si nécessaires, et pour les obtenir unissez vos vœux à ceux des fidèles assemblés dans les processions publiques, implorez ardemment avec eux les suffrages de tous les saints, et en particulier ceux de l'évangéliste saint Marc que nous honorons en ce jour ; et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout entier à ce Sauveur plein de bonté, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, la grâce de commencer à goûter dès cette vie par la patience et par une parfaite soumission à sa très-sainte volonté (*Luc.* xxi, 19), la paix qu'il donna et qu'il

Digitized by Google

imprima dans l'âme de son disciple, lorsqu'il lui dit selon une très-ancienne tradition : « La paix soit avec vous, Marc, mon évangéliste. » Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Catherine de Sienne, vierge (30 *Avril*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec un cœur vraiment contrit. C'est cet esprit de douleur et de componction qui fit entrer dès sa jeunesse sainte Catherine de Sienne, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, dans l'ordre de Saint-Dominique parmi les Sœurs appelées *de la Pénitence*, où elle se fit admirer par son abstinence extraordinaire, ayant passé quelquefois depuis le jour des Cendres jusques à l'Ascension de Notre-Seigneur, sans prendre d'autre nourriture que la très-sainte Eucharistie; et elle mérita par la sainteté de sa vie et par ses grandes austérités, qu'un jour ravie en extase après la sainte communion, Jésus-Christ imprimât en sa chair les cicatrices des cinq plaies qu'il avait reçues en sa Passion, et qu'il lui en fît sentir autant qu'elle en était capable, les vives douleurs dont la violence, s'il ne l'avait modérée, lui aurait bientôt donné la mort.

Demandez à ce divin Sauveur, N., un peu de part à l'esprit de pénitence de cette illustre sainte, et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, par l'intercession de sainte Catherine de Sienne, qu'il remplit de lumières pour résoudre les plus grandes difficultés de la théologie, et qu'il favorisa des dons de prophétie et de miracles, de vous faire achever avec courage votre sacrifice comme elle, qui mourut à l'âge de trente-trois ans dans le champ de la pénitence chrétienne et religieuse. Espérez, N., cette grâce signalée de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques (1er *Mai*).

Avant le Viatique.

N., excitez-vous en une foi vive et animée de la charité envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, pour vous préparer à le recevoir.

Saint Philippe et saint Jacques, que nous honorons en ce jour, ne le connaissaient et ne l'aimaient pas encore assez parfaitement non plus que les autres apôtres, lorsque, s'adressant à saint Philippe, il leur fit ce reproche qu'il vous pourrait faire avec bien plus de sujet : *Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas* (*Joan.* XIV, 9). Ayant depuis reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, ils reçurent en même temps une foi et une charité parfaites, et ils le firent connaître et aimer par toute la terre.

Priez avec beaucoup d'ardeur Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., d'augmenter en vous ces deux vertus, et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, demandez-lui de nouveau très-humblement pardon de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., qu'avez-vous à désirer dans le ciel, et que pouvez-vous souhaiter sur la terre? (*Psal.* LXXII, 25, 26) puisque vous venez de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu de votre cœur, et la portion de votre héritage pour l'éternité. Remerciez-le très-humblement de cette grande faveur.

Donnez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, et humiliez-vous profondément d'avoir si peu profité à son école, depuis qu'il vous a fait l'honneur de vous y admettre au nombre de ses disciples.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, la grâce de réparer et de racheter par votre zèle à son service, le temps que vous avez perdu par votre négligence. Espérez, N., qu'il vous l'accordera, et, dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner

Pour la fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques (1er *Mai*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Ah! que n'avez-vous, pour le recevoir dignement, l'ardent amour qui dévorait les apôtres saint Philippe et saint Jacques, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête!

Cet amour les remplit de courage et de force pour souffrir les plus cruels tourments et la mort même à la gloire de son très-saint nom. Le premier eut le bonheur d'être immolé sur l'autel de la croix à l'exemple de son divin maître, et le second celui d'être précipité du haut du temple de Jérusalem et d'être assommé à coups de pierres dans le temps qu'il employait ce qui lui restait de vie, à prier Dieu à deux genoux pour ceux qui le faisaient mourir.

Avant que de recevoir en vous, N., le divin Sauveur qui a répandu tout son sang pour votre salut, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va

Digitized by Google

réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., Saint Philippe dit autrefois à Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Montrez-nous votre Père, et cela nous suffit* (*Joan.* XIV, 8). Vous venez de recevoir ce divin Sauveur qui n'est qu'un seul et un même Dieu avec son Père et avec le Saint-Esprit, ne vous suffirait-il point pour remplir tous vos désirs? Rendez-lui de très-humbles actions de grâces de cette insigne faveur.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous soutenir toujours par sa grâce au milieu de vos maux, comme il soutint saint Philippe et saint Jacques dans leurs tourments. Espérez, N., qu'il sera avec vous dans la tribulation (*Psal.* XC, 15), et qu'il vous en délivrera pour vous faire jouir de sa gloire et de son bonheur éternel ; dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Invention de la sainte Croix (3 *Mai*).

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, en vous envoyant la maladie par laquelle il vous châtie comme un bon Père, parcequ'il vous aime, a fait précéder et marcher devant lui sa croix, non celle dont nous honorons en ce jour la glorieuse Invention, mais celle qu'il vous commande de porter après lui (*Hebr.* XII. 6; *Apoc.* V, 19).

Il vient présentement pour vous aider à en supporter le poids, en vous servant lui-même de nourriture et de viatique; disposez-vous à recevoir avec un vrai esprit de pénitence et avec de grands sentiments de confiance, ce divin Sauveur qui n'est entré dans sa gloire que par ses souffrances et par sa mort, et qui vous assure que vous ne pouvez aussi y entrer que par beaucoup de tribulations (*Luc.* XXII, 26; *Act.* XIV, 21), et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., quelle joie n'eut point l'impératrice sainte Hélène d'avoir trouvé la croix de son Sauveur? Et quelles actions de grâces ne lui en rendit-elle pas? Votre joie et votre reconnaissance d'avoir reçu Jésus-Christ qui a été immolé pour l'expiation de vos péchés sur ce bois sacré, doivent être infiniment plus parfaites.

Offrez-vous avec un grand cœur et avec une pleine volonté à ce divin Sauveur, et ne le perdez jamais de vue dans vos maux ; vous trouverez en sa personne l'exemple que vous devez imiter, et les secours dont vous avez besoin pour le suivre.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de vivre et de mourir dans un amour vraiment pénitent, afin que vous ayez l'avantage de régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez, avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de l'Invention de la sainte Croix. (3 *Mai*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, non content d'être mort pour l'amour de vous sur l'autel de la croix, veut aujourd'hui vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire arriver heureusement par la force de cette divine nourriture à son éternelle félicité.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté, avec l'ardeur de la foi et de la piété qui firent aller exprès à Jérusalem sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, pour rechercher avec grand soin cet instrument de notre salut, qu'elle eut le bonheur de trouver miraculeusement, après plus de trois cents ans qu'il avait demeuré enterré; mais pour recevoir Jésus-Christ en vous avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

près le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir fait reconnaître par des miracles éclatants sa glorieuse croix, qui s'étant trouvée avec celles des deux larrons qui furent crucifiés avec lui, sans le titre qui y fut mis en sa Passion, et qui en était détaché, n'aurait pu être distinguée par aucune autre marque. Mais combien plus ne lui êtes-vous point redevable de ce qu'il a bien voulu aujourd'hui être votre divine nourriture et votre sacré viatique?

Faites-lui, en actions de grâces, une offrande de bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire vivre, souffrir et mourir, dans ces saintes dispositions ; afin que vous ayez le bonheur de le posséder dans sa gloire durant toute l'éternité. Espérez, N., toutes ces faveurs signalées de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Barnabé, apôtre (11 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de charité vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le rece-

Digitized by Google

voir en vous les vertus de son apôtre saint Barnabé, que l'Eglise honore en ce jour; la sainte Ecriture nous apprend : *Qu'il était un homme de bien, plein du Saint-Esprit et de foi* (*Act.* XI, 24). O le bel éloge!

Reconnaissez et avouez avec humilité et avec regret, N., que vous êtes aussi méchant qu'il était bon; et aussi vide de l'esprit de Dieu et de cette foi vive et animée de la charité qui le faisait juger de tout, agir et souffrir suivant ses divines lumières, qu'il en était rempli; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance comme une victime chargée de péchés, qui désire les expier et se purifier par toutes les peines dont il voudra vous affliger : et n'oubliez jamais ces paroles que saint Paul et saint Barnabé disaient autrefois aux premiers fidèles : *Qu'il faut que nous entrions dans le royaume de Dieu par beaucoup de tribulations* (*Act.* XIV, 21), afin que vous ne vous laissiez pas décourager et abattre dans vos maux.

Vous avez besoin, pour éviter ce malheur et pour remporter l'effet des divines promesses, de la patience (*Hebr.* XIII, 36); demandez-la instamment à Jésus-Christ, et dans l'espérance qu'il vous l'accordera recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Barnabé apôtre (11 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec une foi vive et avec une ardente charité. Ce furent là les deux vertus qui parurent avec plus d'éclat en saint Barnabé, dont nous honorons aujourd'hui la fête, et qui le firent choisir par les autres apôtres, pour aller confirmer dans la foi à Antioche les nouveaux disciples qui venaient de l'embrasser. (*Act.* XI, 21 *et suiv.*)

Et l'ardeur de sa charité l'obligea, non-seulement à prêcher l'Evangile avec un zèle infatigable et avec de grands périls de sa vie, qu'il perdit dans la suite par le martyre, mais aussi à aller chercher saint Paul à Tarse, afin que travaillant tous deux ensemble dans le champ du Seigneur, ils pussent faire une plus abondante moisson.

Priez Jésus-Christ de tout votre cœur, N., de vous donner quelque part à la grandeur de la foi et de la charité de ce saint apôtre; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et puisqu'il nous assure dans l'Evangile que nous lisons en ce jour à la sainte Messe : *Qu'il n'y aura que celui qui persévérera jusqu'à la fin qui sera sauvé* (*Matth.* X, 22), demandez-lui instamment et sans vous lasser la grâce de la persévérance. Espérez-la, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de saint Jean-Baptiste (24 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Saint Jean-Baptiste, que l'Eglise honore *en ce jour* ou *durant cette octave* : cet homme sanctifié dans le sein de sa Mère avant que de naître (*Luc.* I, 15), et le plus grand entre tous ceux qui sont nés des femmes (*Matth.* XI, 11), selon le témoignage de Jésus-Christ même, s'estime indigne de délier les courroies de ses souliers (*Marc.* I, 7); comment oserez-vous le recevoir dans votre poitrine, vous qui savez de combien de crimes vous êtes coupable?

Puisque, nonobstant votre extrême indignité, il veut bien vous inviter, N., à vous approcher de lui, et que même il vous le commande sous les plus grièves peines (*I Cor.* XI, 24, *et suiv.*; *Joan.* VI, 54), humiliez-vous profondément en sa présence, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., les fidèles, dans toute la terre, témoignent universellement leur joie par des feux et des illuminations pour honorer la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, et ainsi s'accomplit encore tous les jours cette prophétie du saint ange Gabriel : *Que plusieurs se réjouiraient à sa naissance* (*Luc.* I, 14). Réjouissez-vous avec toute l'Eglise, et remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de lui avoir donné son saint Précurseur, cet illustre prédicateur de la pénitence, puissant en œuvres et en paroles, qu'il appelle : *Une lampe ardente et luisante* (*Joan.* V, 35). Mais combien plus ne devez-vous pas vous réjouir et lui rendre de très-humbles actions de grâces, de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous?

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et priez-le avec ferveur et avec persévérance, de vous faire la grâce de vivre et de mourir dans l'esprit d'une vraie pénitence.

Digitized by Google

Espérez, N., qu'il vous accordera l'un et l'autre, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de saint Jean-Baptiste (24 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et disposez-vous à le recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible, puisque, par un excès de charité, il veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

Quand vous auriez l'innocence et la sainteté de saint Jean-Baptiste, que nous honorons *en ce jour* ou *durant cette octave*, sa pureté, son humilité et toutes ses autres vertus, ce serait encore trop peu pour recevoir celui qu'il appelle et qui est véritablement : *L'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* (*Joan.* I, 29), aussi dignement qu'il le mérite ; mais puisqu'au contraire vous êtes tout rempli d'imperfections et de vices, purifiez-vous-en bien par l'esprit d'une sincère pénitence, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., tout le voisinage et toute la parenté de saint Zacharie et de sainte Elisabeth, son épouse, apprenant la nouvelle de la naissance de saint Jean-Baptiste, les alla féliciter de la miséricorde signalée que Dieu leur avait faite en leur donnant, comme par miracle lorsqu'ils étaient tous deux dans un âge très-avancé, le fils qu'il leur avait promis, et dont il leur avait prédit quelle devait être la grandeur et l'excellence (*Luc.* I, XIII *et suiv.*). N'est-il pas bien juste que nous bénissions et que nous remerciions avec vous Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce infiniment plus grande que vous venez de recevoir de sa bonté?

Offrez-vous tout entier et pour toujours en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec l'Eglise, dans l'oraison qu'elle dit en l'Office de saint Jean-Baptiste, qu'il lui plaise de vous remplir d'une joie toute spirituelle, et de vous conduire dans la voie du salut éternel. Espérez, N., cette double faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez, avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul (29 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., préparez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, avec un cœur vraiment contrit et plein de confiance en son infinie miséricorde : celle dont il a usé envers les apôtres saint Pierre et saint Paul, que l'Eglise honore *en ce jour* ou *durant cette octave*, ne doit-elle pas bien relever votre espérance en sa charité toute divine, qui, des plus grands pécheurs, en fait quand il lui plaît les plus grands saints?

Le premier, comme vous savez, a renié jusqu'à trois fois son divin Maître (*Marc.* XIV, 30, 70), et le second a été, ainsi qu'il le dit lui-même, un persécuteur et un blasphémateur (*I Tim.* I, 13) ; mais s'ils ont été très-criminels, ils sont devenus par sa grâce d'illustres pénitents. Pleurez amèrement vos péchés, comme saint Pierre pleura les siens (*Matth.* XXVI, 76), et soyez cloué volontairement à la croix avec Jésus-Christ, ainsi que saint Paul nous apprend qu'il l'était (*Galat.* II, 19) : ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour recevoir ce divin Sauveur en vous ; renouvelez-vous donc, N., dans ces sentiments pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le, de tout votre cœur, de vous affermir de telle manière dans la foi que les apôtres saint Pierre et saint Paul nous ont prêchée les premiers et qu'ils ont scellée de leur sang, que non-seulement vous en croyiez fermement tous les mystères, mais aussi qu'en étant toujours animé, vous en gardiez fidèlement et constamment tous les préceptes. Espérez, N., qu'il vous accordera l'un et l'autre, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul (29 *Juin*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, qui, par une charité infinie, veut vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse.

Le choix que ce divin Sauveur a fait des apôtres saint Pierre et saint Paul, dont nous honorons la fête *aujourd'hui* ou *durant cette octave*, pour les établir les premiers fondements de son Eglise, et qu'il a si fort relevés dans sa gloire, quoiqu'ils aient été de grands pécheurs, est un puissant motif de confiance pour les plus criminels, puisqu'ils ont lieu d'attendre comme eux de sa bonté, non-seulement le pardon de leurs offenses, mais aussi d'occuper dans le ciel les premières places, si, détestant sincèrement leurs crimes, ils deviennent à leur exemple de grands pénitents.

Confiez-vous bien, N., en ses miséricordes qui éclatent par-dessus toutes ses œuvres (*Psal.* CXLIV, 9), et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Digitized by Google

Après le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses saints apôtres ne nous ont rien tant recommandé, et par leurs paroles et par leurs exemples, que de remercier Dieu de tous ses bienfaits (*Luc.* XVII, 17; *Joan.* II, 41; *Matth.* XIII, 36; *I Thess.* V, 18, *et alibi*). Que l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, excite dans votre âme les sentiments de la plus parfaite reconnaissance.

Offrez-vous en actions de grâces au divin Sauveur, qui s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, qu'après avoir été participant de ses souffrances avec les apôtres saint Pierre et saint Paul (*II Tim.*, II, 11, 12), il lui plaise de vous associer avec eux à son bonheur éternel. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge (2 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., l'Eglise honore en ce saint jour le mystère de la Visitation de la très-sainte Vierge. L'humilité l'obligea à prévenir sa cousine, sainte Elisabeth, en la visitant la première, et la charité la fit courir en diligence sur les montagnes de la Judée pour lui aller rendre ses services, lorsqu'elle était près de mettre au monde le grand saint Jean-Baptiste (*Luc.* II, 39).

C'est une humilité infiniment plus profonde, et une charité infiniment plus parfaite qui engagent aujourd'hui Notre-Seigneur Jésus-Christ à venir en personne chez vous, pour se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique. Humiliez-vous jusqu'au néant, s'il vous est possible, N., dans la considération de sa sainteté infinie et dans la connaissance de votre extrême indignité, et puisque la charité couvre et efface la multitude des péchés (*I Petr.* IV, 8), pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous ceux par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dès le sein de sa très-sainte Mère a commencé au dehors l'œuvre de notre salut par la sanctification de son saint Précurseur, de ce qu'il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour l'achever et le consommer en vous.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire courir jusqu'à la mort dans la voie de ses saints commandements, sans que les biens ni les maux de cette vie soient capables de vous détourner, ou de vous arrêter; afin que vous puissiez avoir l'avantage d'arriver à l'heureux terme qui doit vous ouvrir l'entrée dans le séjour éternel de son repos et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge 2(*Juillet*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient vous visiter dans le lit de votre douleur. Mais que dis-je, visiter? il vient pour être lui-même, par un excès de charité, la nourriture et le viatique de votre âme.

Sainte Elisabeth, à l'arrivée de la très-sainte Vierge dans son logis, s'écria ravie en admiration : *Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi* (*Luc.* II, 43)? Combien plus ne devez-vous pas estimer le vôtre, que le Dieu et le Sauveur du monde vienne en personne chez vous et en vous? Préparez-lui bien votre cœur par des actes intérieurs de foi, d'espérance, de charité, d'humilité et de désir; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la visite qu'il vient de vous faire, et de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous. A son premier abord et avant qu'il fût né, il remplit du Saint-Esprit saint Jean-Baptiste et sainte Elisabeth, sa mère; et quelle abondance de grâces ne reçurent-ils point durant le séjour de trois mois qu'il fit dans leur maison (*Luc.* I, 15, 41, 56)? Comprenez par là celles qu'il vous a faites et celles que vous devez attendre de sa bonté, maintenant qu'il est glorieux dans le ciel, et qu'en même temps vous avez le bonheur de le posséder en vous.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance; et demandez à ce divin Sauveur qu'il lui plaise de vous recevoir, s'il veut disposer de vous, dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., cette faveur signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Elisabeth, reine de Portugal (8 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec un vrai esprit de pénitence et avec une ardente charité; ce sont les deux vertus qui parurent avec plus d'éclat en sainte Elisabeth, reine de Portugal, que nous honorons en ce jour. Dès son enfance elle renonça aux

Digitized by Google

plaisirs et aux vanités du siècle, n'ayant d'attrait que pour la prière et pour la retraite; et dans un âge plus avancé, elle s'exerça continuellement dans les plus grandes austérités, jeûnant la moitié de l'année au pain et à l'eau.

Sa charité lui faisait regarder son Sauveur et son Dieu en la personne des pauvres et des malades qu'elle assistait libéralement, et qu'elle servait de ses propres mains; charité qu'il releva par beaucoup de miracles. Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à l'esprit de pénitence et de charité de cette grande sainte, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, par les suffrages de sainte Elisabeth, qu'il favorisa entre autres priviléges du don d'éteindre les fureurs de la guerre, de vous faire jouir durant le cours de cette vie mortelle, d'une vraie paix que le monde ne peut donner, et arriver heureusement après cela aux joies éternelles. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Bonaventure, évêque, cardinal et docteur de l'Eglise (14 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi vive et une tendre piété envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Saint Bonaventure, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, étant entré dès sa jeunesse dans l'ordre des Frères Mineurs, fit de si grands progrès dans la vertu et dans la science, qu'en très-peu de temps il devint un excellent maître dans l'une et dans l'autre, et qu'il mérita, non-seulement d'être élevé aux premières dignités de son ordre, mais aussi de l'Eglise, ayant été fait évêque et cardinal; et saint Thomas, qui l'était allé visiter, s'étant aperçu qu'il était occupé à écrire la vie de saint François d'Assise, dit de lui : «Laissons un saint écrire la vie d'un autre saint.»

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., d'éclairer votre esprit des lumières d'une foi vive, et d'embraser votre cœur d'une tendre et ardente piété; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, par l'intercession de saint Bonaventure, qui mourut à Lyon au service de son Eglise durant la tenue du Concile, que quand il voudra vous retirer de ce monde, il lui plaise de vous faire mourir dans l'actuel exercice de son amour, ou du moins dans son amitié. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine (22 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de charité vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme. Ah! que n'avez-vous pour le recevoir dignement, ou l'innocence qu'exige sa sainteté, ou le cœur tout embrasé de l'amour pénitent qui consumait et dévorait celui de sainte Madeleine, que nous honorons en ce jour!

D'abord qu'elle apprend que son aimable Sauveur est dans la maison du Pharisien qui lui fait un grand festin (*Luc.* VII, 37.), touchée d'un vif regret de ses crimes, elle y accourt aussitôt avec un saint empressement, et sans craindre les mépris, les railleries et les insultes des conviés, elle y entre avec une pieuse impudence, dit saint Augustin, se prosterne derrière lui à ses pieds, elle les baise, elle les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, et les oint d'un baume précieux qu'elle y répand.

Excitez en vous, N., de pareils sentiments de pénitence purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, comme une victime chargée de péchés, qui désire les expier et se purifier par tous les maux dont il voudra vous affliger.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, par les suffrages de sainte Madeleine, aux prières de laquelle se laissant fléchir il ressuscita autrefois son frère Lazare mort depuis quatre jours, de vous faire vivre de la vie et mourir de la mort des justes. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine (22 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par une charité

Digitized by Google

infinie veut vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui, de sa vie éternellement bienheureuse.

Vous savez combien vous êtes indigne d'une si grande faveur, mais aussi vous n'ignorez pas que sainte Madeleine, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, mérita d'entendre de la propre bouche de ce divin Sauveur : *Que beaucoup de péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé* (*Luc.* VII, 47). Rendez-lui amour pour amour, et la charité, si elle est ardente et parfaite, couvrira et effacera la multitude des vôtres (*I Petr.* IV, 8) ; détestez-les de nouveau et de tout votre cœur, N., pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Donnez-vous en reconnaissance à cet aimable Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de choisir, avec sainte Madeleine la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée non plus qu'à elle, en écoutant dans un silence respectueux ce qu'il vous dira dans le fond de votre cœur, et en vous attachant uniquement à lui (*Luc.* X, 38, 43). Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez, avec une reconnaissance pleine d'amour et de respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine (22 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ est ici présent devant vous, rendez-lui vos hommages et vos adorations ; il vient pour être, par un excès de charité, votre divine nourriture et votre sacré viatique. Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté dans les sentiments avec lesquels sainte Madeleine, que nous honorons en ce jour, l'alla trouver chez le Pharisien au milieu même du magnifique repas qu'il lui donnait (*Luc.* VII, 37 *et suiv.*).

Sa foi était vive, sa confiance ferme, son amour ardent, son humilité profonde et sa douleur proportionnée au nombre et à l'énormité de ses péchés. Demandez à Jésus-Christ, N., de semblables dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Faites-lui, en actions de grâces, une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il exige que vous lui en fassiez présentement le sacrifice.

Et priez-le de tout votre cœur, de vous donner quelque part à l'amour ardent, fort et persévérant dont il remplit l'âme de sainte Madeleine ; amour qui lui fit tout entreprendre et tout vaincre pour sa gloire, et qui l'en a mise en possession pour toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Jacques, apôtre (25 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent. Ce divin Sauveur fit autrefois l'honneur à l'apôtre saint Jacques, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, de le choisir avec saint Jean l'Evangéliste, son frère, et avec saint Pierre, pour être le témoin de sa glorieuse Transfiguration sur la montagne de Thabor (*Matth.* XVII, 1), de la résurrection de la fille de Jaïre (*Marc.* V, 37) dans la maison de ce prince de la Synagogue, et de son agonie au jardin des Oliviers (*Matth.* XXVI, 37).

La faveur que vous allez recevoir de sa bonté, N., est infiniment plus grande, puisqu'il vient chez vous pour être lui-même la nourriture et le viatique de votre âme ; préparez-la bien, en vous excitant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la grâce signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, avec une ardeur semblable à celle que saint Jacques et saint Jean firent paraître, lorsque leur ayant demandé : *S'ils pouvaient boire le calice de sa Passion*, ils lui répondirent hardiment : *Nous le pouvons* (*Matth.* XX, 21 *et suiv.*).

Et dites à ce divin Sauveur, mais seulement dans le fond de votre âme : Seigneur, je ne vous demande pas les premières places de votre royaume, comme firent, par le ministère de leur mère, ces deux apôtres dont vous reprîtes l'ambition (*Joan.* XIV, 2) ; conservez-moi celle que vous m'êtes allé préparer en montant au ciel, et cela me suffit. Espérez, N., qu'il vous la gardera soigneusement et qu'il vous en mettra en possession pour toujours. Dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge (26 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir de la manière

Digitized by Google

la plus digne qu'il vous sera possible Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent.

Sainte Anne, que nous honorons en ce jour, eut sans doute besoin d'une grande abondance de grâces pour concevoir et pour enfanter la très-sainte Vierge, qui devait être la médiatrice des hommes, la Reine des anges et la Mère de Dieu. Quelle pureté, quelle innocence et quelle sainteté ne vous sont point nécessaires pour recevoir dignement en vous votre Sauveur et votre Dieu lui-même!

Humiliez-vous profondément devant lui, N., vous voyant si éloigné de ces saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et puisqu'il nous a mérité par sa mort la glorieuse qualité d'enfants de Dieu par adoption et mis au nombre de ses frères (*Rom.* VIII, 15 *et suiv.*), demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, par l'intercession de sainte Anne, à qui il a accordé une si grande grâce que d'être la mère de celle qui lui a donné la vie selon la chair, qu'il lui plaise de vous associer à son héritage céleste. Espérez, N., cette insigne faveur de sa bonté, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

***Pour la fête de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge* (26 *Juillet*).**

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, qui, par un excès de charité, vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme.

Sainte Anne, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, mérita, par l'ardeur persévérante de ses prières et de ses désirs, non-seulement de porter dans son sein une fille de qui, dans la suite des siècles, le Messie pût naître, mais, ce qui est infiniment plus glorieux, d'être la mère immédiate de celle qui l'a mis au monde sans cesser d'être vierge (*Isa.* VII, 14).

Redoublez vos vœux envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., afin qu'il se vienne préparer à lui-même en vous par sa grâce une demeure qui lui soit agréable; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., si nous devons prier avec ferveur et avec persévérance pour faire descendre sur nous les bienfaits du ciel, nous ne sommes pas moins obligés, pour les conserver et pour les augmenter, de les faire remonter vers leur source par la reconnaissance (*Jac.* I, 17; *Matth.* VII, 7 *et suiv.*; *II Thess.* I, 3; *Coloss.* II, 7); acquittez-vous de ce double devoir, priez et ne cessez point de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, d'achever et de consommer son œuvre en vous recevant, quand il voudra vous retirer de ce monde, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

***Pour la fête de sainte Marthe, vierge* (29 *Juillet*).**

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu qui vient en votre maison, non pour y prendre de la nourriture et du repos, comme il a fait si souvent dans celle de sainte Marthe, que nous honorons en ce jour, mais pour vous soulager vous-même dans vos maux et pour vous nourrir, par une charité infinie, de sa propre substance.

N'est-il pas bien juste que vous apportiez pour le moins autant de soin pour le recevoir en vous, qu'elle en apportait pour le recevoir dans son logis? Avec quelle diligence n'ôtait-elle point tout ce qui aurait pu blesser les yeux de sa divine majesté? Rien ne lui échappait pour orner et pour rendre commode le lieu de sa demeure. Faites-en de même, N., et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, la grâce d'oublier toutes les choses de la terre, pour ne vous occuper que du désir d'aller à lui, ce qui est le seul et unique nécessaire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

***Pour la fête de saint Ignace, confesseur* (31 *Juillet*).**

Avant le Viatique.

N. Rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent,

Digitized by Google

qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le recevoir en vous, le zèle ardent qu'avait pour sa gloire, l'illustre saint Ignace, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête.

C'est pour la procurer que s'étant dépouillé de la sienne en renonçant aux honneurs du siècle attachés à la noblesse de sa naissance, et en donnant ses précieux vêtements à un pauvre, il mendia lui-même son pain durant toute une année, et il travailla avec un zèle infatigable le reste de sa vie, à le faire connaître et aimer.

Priez instamment Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de jeter dans votre cœur quelque étincelle de ce feu sacré, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* renouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour être immolé à sa gloire, s'il exige que vous lui fassiez présentement le sacrifice de votre vie.

Et si vous n'avez pas assez de zèle pour son honneur et pour le salut des âmes qu'il a rachetées par l'effusion de tout son sang, pour aimer mieux, comme saint Ignace, vivre dans l'incertitude de votre bonheur, et travailler cependant à le glorifier et à la conversion des pécheurs, plutôt que de mourir avec une entière assurance de votre éternelle félicité, demandez-lui au moins la grâce d'employer fidèlement le temps qui vous reste à votre propre sanctification. Espérez, N., qu'il vous l'accordera, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner

Pour la fête de saint Ignace, confesseur (31 *Juillet*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et disposez-vous à le recevoir avec la foi vive et avec l'ardente charité dont était animé le grand saint Ignace, que nous honorons en ce jour.

Dieu se communiqua à lui d'une manière si abondante dans l'oraison, où il passait souvent les nuits entières, et il y reçut tant de lumières qu'il disait : que quand il n'aurait pas l'autorité des divines Ecritures pour l'assurer de la vérité de sa religion, les seules révélations qu'il lui avait faites à Manrèse seraient capables de le faire mourir pour la foi, qu'il porta jusque dans les royaumes les plus reculés par le ministère de saint François-Xavier et des compagnons qu'il lui donna.

L'amour qu'il avait pour Jésus-Christ lui faisait tout rapporter à sa plus grande gloire, et l'obligea à se consacrer aux plus grandes austérités de la pénitence. Demandez à ce divin Sauveur, N., quelque part à la foi et à la charité de cet illustre confesseur ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à se donner lui-même tout à vous, en qualité de nourriture et de viatique.

Faites-lui en reconnaissance une offrande bien volontaire de vos maux et de votre propre vie, s'il en exige le sacrifice.

Que s'il veut vous laisser encore dans ce monde, priez-le de tout votre cœur de vous faire la grâce d'user pour votre salut de la maladie qu'il vous a envoyée, comme fit saint Ignace de la blessure qu'il reçut au siége d'une ville, qui lui fit prendre et exécuter la résolution de se détacher du siècle en quittant la cour et les armées, pour ne servir que lui seul. Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette confiance recevez avec les sentimens de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Invention de saint Etienne (3 *Août*.)

[On peut se servir de l'Exhortation qui est après la fête de Noël.]

Pour la fête de saint Dominique, confesseur (4 *août*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vient à votre aide dans le pressant besoin que vous avez de son secours, et qui par une charité infinie, veut être la nourriture et le viatique de votre âme. Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté, avec la foi vive dont était pénétré le grand patriarche saint Dominique, que l'Eglise honore en ce jour.

C'est cette foi qui le fit renoncer dès sa jeunesse aux plaisirs, aux honneurs et aux biens de ce monde, pour embrasser la pénitence, l'humilité et la pauvreté; c'est cette même foi qui l'obligea à travailler avec tant d'ardeur à la conversion des hérétiques et au salut des pécheurs, et c'est par elle qu'il ressuscita trois morts.

Humiliez-vous profondément N., de ce que la vôtre a été jusqu'ici si imparfaite, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Digitized by Google

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, par les suffrages et par les mérites de saint Dominique, qu'il lui plaise de vous affermir de telle manière dans la croyance des mystères et dans la pratique des maximes de la foi, que rien ne soit capable de l'affaiblir en vous, afin qu'après l'avoir connu, aimé et servi sur la terre, vous ayez le bonheur de le voir dans le ciel face à face, et de jouir de sa gloire durant toute l'éternité (*I Cor.* XIII, 12). Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Dominique, confesseur (4 août).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec une ardeur de charité qui approche de celle qui embrasait l'illustre saint Dominique, dont nous honorons aujourd'hui la fête.

Il porta ce feu sacré dans tous les cœurs par la sainteté de sa vie, par la solidité et par l'onction de ses prédications, ayant travaillé sans relâche à le faire connaître et aimer, et laissé son esprit pour continuer ce grand œuvre jusqu'à la fin des siècles, à l'ordre qu'il a fondé.

Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à cette ardente charité, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Apres le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour être tout consumé en son honneur par le feu de la charité et des tribulations.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, s'il veut vous retirer de ce monde, de vous faire la grâce de le quitter dans les dispositions de résignation et de sacrifice de saint Dominique, qui après avoir exhorté ses chers disciples à vivre dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses dont il leur avait donné l'exemple, eut le bonheur de mourir entre leurs bras, dans le temps qu'ils faisaient pour lui cette prière de l'Eglise : Saints de Dieu, secourez-le, anges du Seigneur, allez au-devant de lui. Espérez, N., cette insigne faveur de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ (6 Août).

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ est ici présent devant vous, rendez-lui vos hommages et vos adorations. C'est le divin Sauveur qui a voulu paraître, pour quelques moments seulement, dans l'éclat de sa gloire sur la montagne du Thabor, au milieu des prophètes Moïse et Elie, le jour de sa glorieuse Transfiguration (*Matth.* XVII, 1 *et suiv.*).

Il confirma par ce miracle la foi des apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean qui en furent les témoins, et il releva leurs espérances vers les biens éternels. Ce divin Sauveur vient aujourd'hui chez vous, pour faire en votre faveur une chose infiniment plus avantageuse, puisqu'il veut être la nourriture et le viatique de votre âme, pour vous faire arriver heureusement à cette même gloire, et pour vous en mettre en possession pour toujours.

Recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance, mais auparavant purifiez bien votre cœur, en vous excitant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté. Pouvait-il vous faire un plus grand don que de se donner lui-même tout à vous?

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur; et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise de vous soutenir par sa grâce au milieu de vos maux, afin qu'après avoir été participant de ses souffrances en cette vie, vous ayez le bonheur, selon la vérité infaillible de ses promesses, de l'être aussi de sa gloire durant toute l'éternité (*Rom.* VIII, 17). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ (6 Août).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité, veut vous nourrir de sa propre substance, afin que par la force de cette divine nourriture vous puissiez arriver à la gloire dont il rendit témoins trois de ses apôtres (*Matth.* XVII, 1 *et suiv.*) le jour de la Transfiguration, et en jouir dans le ciel avec lui durant toute l'éternité.

Il voulut alors que la sienne ne durât que très-peu de temps, pendant lequel même il s'entretint de la mort qu'il devait endurer à Jérusalem (*Luc.* IX, 31); pour nous apprendre que ce n'est pas ici-bas le lieu de la gloire, du repos et des consolations, mais au contraire celui des humiliations, du travail et des souffrances, et que la mort que nous devons souffrir pour l'amour de lui est la seule voie qui mène à la vie éternelle. Envisagez-la, N., sous cette agréable face, et pour bien purifier votre âme avant de

Digitized by Google

recevoir ce divin Sauveur en vous, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour l'amour de lui, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et puisqu'il a fallu qu'il ait souffert pour entrer dans sa gloire, ainsi que nous apprend le Saint-Esprit (*Luc.* xxvi, 26), et qu'il nous assure que nous ne pouvons aussi y entrer que par beaucoup de tribulations (*Act.* xiv, 21); priez-le avec ferveur et avec persévérance, de vous faire la grâce de souffrir jusqu'à la mort dans ces saintes dispositions, afin que vous ayez le bonheur de vivre et régner avec lui dans son éternelle félicité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse la bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de saint Laurent martyr (10 *Août*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie, vient pour être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique : préparez-vous à le recevoir avec une ardeur semblable à celle qui faisait désirer si passionnément au grand saint Laurent, dont l'Eglise honore *aujourd'hui* ou *durant cette octave la fête*, de s'unir à lui par le martyre.

Voyant le Pape saint Xyste aller courageusement à la mort pour la cause de la foi, il lui dit : « Où allez-vous, saint prêtre, sans le diacre avec qui vous aviez toujours accoutumé d'offrir l'adorable Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ? Avez-vous reconnu en moi quelque chose qui me rende indigne d'être votre compagnon dans celui que vous allez faire à Dieu de votre vie? Eprouvez dans cette occasion si vous avez choisi un ministre qui méritât que vous lui confiassiez la dispensation du sang du Seigneur, en ne craignant pas de répandre le sien pour sa querelle. »

Efforcez-vous d'entrer dans cet esprit d'ardeur pour recevoir Jésus-Christ en vous, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., saint Laurent disait à Dieu dans la violence de ses tourments : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez accordé la faveur d'entrer dans votre maison (*Voy.* la dern. ant. des Vêpres). » La grandeur de sa foi lui fait regarder les souffrances comme la porte du ciel, et la fermeté de son espérance lui en fait goûter par avance les délices ineffables. Imitez-le dans l'une et dans l'autre de ces deux vertus, et remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la grâce signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de souffrir et de combattre généreusement pour l'amour de lui jusqu'à la mort, à l'exemple de saint Laurent, afin que vous puissiez recevoir de sa main la couronne de justice et de vie (*Apoc.* ii, 10) qu'il a promise à tous ceux qui persévéreront dans la fidélité qu'ils lui doivent. Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de saint Laurent, martyr (10 *Août*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par un excès de charité, veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Ah! que n'avez-vous pour le recevoir dignement, l'ardent amour qu'avait pour lui l'illustre martyr saint Laurent, que nous honorons *en ce jour*, ou *durant cette octave!*

Ayant été condamné pour la foi à être brûlé tout vif à petit feu, et celui de l'amour de Dieu, dont il était embrasé au-dedans, lui faisant craindre qu'il ne pût être consumé en holocauste, et que quelque partie de son corps ne fût épargnée par le feu qui le brûlait au dehors, lorsqu'il est tout brûlé d'un côté, il prie, ses bourreaux de le retourner et de le faire rôtir de l'autre.

Demandez très-humblement à votre divin Sauveur, N., quelque part à cette ardente charité, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, et de ce qu'il a donné à saint Laurent la force de souffrir pour son amour un des plus cruels supplices, que la rage des tyrans ait jamais pu inventer contre ses fidèles serviteurs. La ville de Jérusalem n'a pas reçu plus d'éclat par le martyre de saint Etienne, que celle de Rome en a tiré du martyre de saint Laurent, lequel a même éclairé et échauffé tout le monde par le feu dont il a brûlé.

Donnez-vous tout à Jésus-Christ, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le avec une ferveur toujours neu-

Digitized by Google

velle, de vous faire la grâce de vivre et de mourir dans l'esprit de sacrifice avec lequel il a vécu et dans lequel il est mort. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de saint Laurent, martyr (10 *Août*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre éternellement dans le ciel avec lui de sa vie toute divine. Approchez-vous de ce divin Sauveur avec le saint empressement qu'avait de s'unir à lui par le martyre, saint Laurent que l'Église honore *en ce jour* ou *durant cette octave*.

Le désir ardent que ce grand saint a de souffrir et de mourir pour la gloire de son très-saint nom, fait qu'il se plaint et qu'il s'afflige de n'être pas conduit au supplice avec le Pape saint Xyste, qu'il avait l'honneur de servir tous les jours au saint autel, en qualité d'archidiacre de l'Église de Rome, et il ne peut être consolé que par l'assurance certaine qu'il lui donne, que dans trois jours il aura le bonheur d'endurer un martyre plus cruel et plus glorieux que le sien.

Humiliez-vous profondément, N., d'avoir si peu aimé jusqu'ici Jésus-Christ et sa croix, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour l'amour de lui, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que par un excès de charité, il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté.

Et faites-lui, avec toute la ferveur de dévotion dont vous êtes capable et sans vous lasser, cette prière que l'Église lui adresse, en disant, mais seulement dans le fond de votre cœur : « O Dieu tout-puissant qui avez donné au bienheureux saint Laurent, la force de surmonter l'ardeur du feu et de ses tourments, éteignez les flammes de mes vices (*Voyez* l'oraison du jour). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Claire, vierge (12 *Août*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi vive envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique.

La grandeur de la foi de sainte Claire, dont nous honorons aujourd'hui la fête, parut avec éclat lorsque, les Sarrasins assiégeant la ville d'Assise, et faisant tous leurs efforts pour se jeter dans son monastère, elle se fit porter toute malade à la porte avec le très-saint ciboire, et adressa à Jésus-Christ cette courte et fervente prière : « Seigneur, n'abandonnez pas aux bêtes les âmes de celles qui confessent votre saint nom, et conservez vos servantes que vous avez rachetées par votre sang précieux. »

Priez ce divin Sauveur, N., d'augmenter votre foi, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, qu'il lui plaise de vous délivrer par sa grâce toute-puissante des ennemis de votre salut, afin qu'après avoir triomphé de leur malice, vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Claire, vierge (12 *Août*).

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ est ici présent devant vous, rendez-lui vos hommages et vos adorations ; il veut, par excès de charité, être la nourriture et le viatique de votre âme : préparez-vous à le recevoir avec les sentiments d'humilité et de pénitence qui animèrent toujours sainte Claire, que l'Église honore en ce jour.

Renonçant dès sa jeunesse aux plaisirs, aux honneurs et aux biens du siècle, elle marcha avec courage jusqu'à la fin sur les traces de saint François son concitoyen, et embrassa les austérités de la pénitence, l'humilité et la pauvreté. Elle fit à Dieu de son corps et de son âme une hostie sainte et agréable à ses yeux par la pratique de toutes les vertus, qu'elle laissa pour patrimoine et pour héritage à ses filles spirituelles, comme ce grand saint avait fait à ses chers disciples.

Demandez en particulier à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., quelque part à l'esprit de pénitence et d'humilité de sainte Claire, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insi-

Digitized by Google

gne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Que pourrez-vous lui offrir en reconnaissance ? Il exige de vous une parfaite soumission à la sagesse de sa conduite, offrez-vous à lui dans cette juste et sainte disposition.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, s'il veut vous retirer de ce monde, de vous faire achever avec constance votre sacrifice, à l'exemple de sainte Claire, qui après avoir reçu le très-saint Viatique, et une Indulgence générale du Souverain Pontife qui l'était allé voir dans sa maladie, rendit son âme à Dieu après avoir épuisé son corps par les jeûnes, les veilles et les autres austérités de la pénitence. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge (15 *Août*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec une ardeur de dévotion qui ait quelque rapport à celle qui faisait désirer si passionnément à la très sainte Vierge, dont l'Eglise honore *en ce jour* ou *durant cette octave* la glorieuse Assomption, de se réunir à son aimable Fils, pour vivre et régner dans le ciel éternellement bienheureuse avec lui.

Depuis qu'il a quitté ce monde jusqu'à son décès, elle fait dire sans cesse par ses saints anges, et elle annonce elle-même à son bien-aimé, par ses pensées et par ses désirs, par ses paroles et par ses actions qu'elle languit d'amour (*Cant.* v, 8), et elle en reçoit enfin cette consolante réponse: *Venez, mon Epouse, venez, vous serez couronnée* (*Cant.* iv, 8).

Avant de recevoir ce divin Sauveur en vous, N., faites-en intérieurement un acte de désir très-ardent, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., les anges et les saints à l'entrée de la très-sainte Vierge dans le ciel, considérant l'éclat de son triomphe et de ses vertus, ravis en admiration se demandèrent les uns aux autres, ainsi que saint Bernard l'emprunte le langage du Saint-Esprit les fait parler : *Quelle est celle-ci qui monte du désert comblée de délices et appuyée sur son Bien-aimé* (*Cant.* viii, 5), et leurs remercîments auprès de Dieu de leur avoir donné une si digne Reine, surpassent de beaucoup tout ce que nous en pourrions dire et même penser. Unissez vos ravissements et vos louanges aux leurs, mais admirez encore davantage la puissance, la sagesse et la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a su trouver le moyen de s'abaisser jusqu'à vous, pour vous élever jusqu'à lui, et de vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine, et épuisez-vous en cantiques d'actions de grâces pour le remercier d'un si grand bienfait.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser de couronner ses dons, en vous faisant part de sa gloire et de son bonheur éternel. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge (15 *Août*).

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a attiré dans le ciel en corps et en âme la très-sainte Vierge, sa Mère, aussitôt après sa mort le jour de sa glorieuse Assomption, veut aujourd'hui vous donner un nouveau et divin moyen pour vous y faire arriver heureusement, en se donnant tout à vous en qualité de nourriture et de viatique.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté, dans les sentiments de foi, de confiance, de charité, d'humilité et de désir avec lesquels la très-sainte Vierge alla à lui, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., vous ne devez pas douter que la très-sainte Vierge ne soit dans de continuelles actions de grâces envers son divin Fils, de ce que par une faveur spéciale il l'a élevée dans le séjour de sa gloire, pour la faire jouir avec lui d'une félicité parfaite durant toute l'éternité. A son exemple remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de tous ses bienfaits, et en particulier de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, par les suffrages de sa sainte Mère, qu'il a retirée de ce monde afin qu'elle intercède plus puissamment pour nous auprès de sa majesté suprême, qu'il lui plaise de vous faire ressentir les effets de ses intercessions et de vous recevoir, quand il voudra disposer de vous, dans ses tabernacles éternels, Espérez, N., l'un et l'autre de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge (15 *Août*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent devant vous : c'est le divin Sauveur qui par une faveur toute singulière a ressuscité et élevé dans le ciel la très-sainte Vierge sa

Digitized by Google

Mère dès l'instant de sa mort, pour la rendre participante de la souveraine et éternelle félicité dont il y jouit.

Il vient aujourd'hui chez vous pour être lui-même votre sacré Viatique, afin d'y conduire votre âme, si la fin de votre pèlerinage sur la terre est arrivée, en attendant que votre corps ait le bonheur d'y être réuni après la résurrection générale. Recevez ce divin Sauveur, N., avec cette douce et agréable confiance, mais auparavant purifiez bien votre cœur, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., pénétré d'une tendre et vive reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, dites intérieurement en vous-même : *Mon âme loue le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse* de son serviteur (*Luc.* I, 46 *et suiv*).

Donnez-vous tout à lui, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et priez avec une ferveur toujours nouvelle la très-sainte Vierge, qui est maintenant élevée dans le ciel au-dessus de tous les esprits bienheureux, de se ressouvenir de vous qui gémissez encore dans ce lieu d'exil et de larmes, et de vous obtenir la grâce d'une bonne mort, afin que vous ayez l'avantage d'être avec son divin Fils et avec elle durant toute l'éternité. Espérez, N., cette faveur signalée de la charité infinie de Jésus-Christ par les puissantes intercessions de sa très-sainte Mère, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, la bénédiction de ce divin Sauveur que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge (15 *août*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir, dans les sentiments avec lesquels la très-sainte Vierge est allée à lui le jour de sa glorieuse Assomption.

Depuis que son divin Fils est monté au ciel, la seule charité l'a retenue sur la terre ; elle était encore nécessaire à son Eglise pour la consoler de son absence, pour l'édifier par ses exemples et pour la confirmer dans la foi, et la seule charité l'en retire ; car ce n'est ni la violence du mal, ni la défaillance de la nature qui lui donne la mort, ce sont les saints transports de l'amour le plus ardent qui fut jamais dans une pure créature.

Dites à ce Sauveur plein de bonté, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Comme le cerf désire les sources des eaux, de même, ô mon Dieu, mon âme soupire après vous* (*Psal.* XLI, 1 *et suiv.*) ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour l'amour de lui, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur qu'il a faite à la très-sainte Vierge, en la ressuscitant et en l'élevant dans sa gloire pour l'établir la Reine des anges et des hommes : il ne devait pas permettre que son corps qui avait toujours été très-pur, et d'une portion duquel le sien avait été formé, éprouvât la corruption du tombeau ; mais en même temps rendez-lui de très humbles actions de grâces, de ce qu'il a bien voulu aujourd'hui être tout ensemble la nourriture et le Viatique de votre âme.

Offrez vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur.

Et faites-lui intérieurement et avec beaucoup de ferveur cette prière que l'Eglise lui adresse : « O Dieu mon Sauveur, pardonnez-moi mes péchés, et puisque je ne puis vous plaire par toutes mes œuvres, sauvez-moi par l'intercession de votre très-sainte Mère. »

Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect la bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Bernard, abbé (20 *août*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, une ardeur de dévotion semblable à celle que saint Bernard, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, apportait dans les lieux saints où il allait faire à Dieu ses prières.

Il oubliait toutes les choses de la terre pour ne s'occuper que de ses divines perfections, et de ses propres besoins spirituels ; il gardait pour lui, comme le saint roi David (*Psal.* LVIII, 10), toute la force de son esprit et de son cœur, et il laissait à l'entrée et aux portes des temples sacrés toutes les pensées et tous les soins étrangers, pour ne les reprendre qu'à sa sortie lorsque cela était nécessaire.

A son exemple perdez-vous tout en Jésus-Christ, à qui vous n'allez pas seulement présenter vos vœux, mais que vous allez recevoir en vous, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., vous venez de recevoir votre Sauveur et votre Dieu, remerciez-le très-humblement de cet ineffable bienfait (II *Cor.* IX, 15).

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, et priez-le instamment et sans vous lasser, par l'intercession de saint Bernard, de vous donner quelque part à la ferveur de piété dont il le remplit et que ses continuelles infirmités ne purent jamais ralentir ; afin que votre corps accablé par le mal n'appesantisse point votre âme (*Sap.*, IX, 15), mais qu'au contraire, quand même il augmenterait, vous prolongiez vos prières et que vous

Digitized by Google

en redoubliez l'ardeur, comme fit Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers dans son agonie (*Luc.* XXII, 43); c'est par ce moyen que vous sanctifierez vos souffrances, et que, s'il veut vous retirer de ce monde plein de périls et de maux, vous aurez le bonheur d'arriver au port du salut éternel, où vous jouirez de lui, qui est le souverain bien, sans crainte de le perdre, et sans aucun mélange d'amertumes et de peines. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Bernard abbé (20 *août*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui, par un excès de charité, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique; disposez-vous à le recevoir avec l'ardent amour qui a animé le grand saint Bernard, que nous honorons en ce jour.

C'est l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ qui en fit dès sa plus tendre jeunesse une victime de la pénitence, et qui dans la suite lui fit essuyer des travaux infinis pour la conversion des pécheurs et pour la conquête de la terre sainte par le ministère de la prédication: tout rempli de cet esprit, il fut le médiateur de la paix entre les rois, il apaisa les séditions, il éteignit les guerres civiles, il confondit les hérétiques et il étouffa le schisme.

Vous ne pouvez, N., aspirer à une charité si éclatante et si parfaite: priez du moins votre divin Sauveur avant de le recevoir en vous, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, de vous donner celle qui couvre et efface la multitude des péchés (1 *Petr.* IV, 8).

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté: et pendant que vous avez le bonheur de le posséder en vous, *goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9); le miel le plus pur et le plus exquis n'a rien de semblable.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, qu'il lui plaise d'allumer dans votre cœur le feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre (*Luc.* XII, 49), et dont il a embrasé l'âme de saint Bernard, qui a mérité le surnom de *Dévot* par sa rare piété, de laquelle il nous a laissé une si vive image dans tous ses écrits par l'onction qui y est répandue. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Barthélemi, apôtre (24 *août*.)

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a donné à son apôtre saint Barthélemi, dont l'Eglise honore en ce jour la fête, le courage d'endurer pour son amour un des plus cruels martyres que le démon et ses suppôts aient jamais pu inventer contre ses fidèles serviteurs, vient aujourd'hui chez vous pour être lui-même toute votre force en vous nourrissant de sa propre substance.

Approchez-vous avec de grands sentiments de foi et de confiance de ce Sauveur plein de bonté, qui veut vous faire passer des courtes et légères souffrances de cette vie, à un bonheur qui n'aura jamais de fin (II *Cor.* IV, 17); mais auparavant purifiez bien votre cœur en vous excitant de nouveau et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour être la victime de son amour, à l'exemple de saint Barthélemi. Elie ne quitta pas avec plus de joie son manteau en montant au ciel, que ce grand saint qui fut écorché tout vif, laissa sur la terre sa dépouille mortelle pour aller jouir de sa vision béatifique,

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire achever avec constance votre sacrifice, afin que vous puissiez dire un jour ce qu'il dit longtemps avant sa mort et même avant sa naissance à son Père céleste par la bouche du saint Roi David: *O mon Dieu, vous avez déchiré le sac dont j'étais revêtu, et vous m'avez tout environné de joie, afin qu'au milieu de ma gloire je chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes* ni de la douleur ni de la mort. *Je vous louerai, Seigneur, et je vous rendrai d'éternelles actions de grâces* (*Psal.* XXIX, 12, 13). Espérez, N., qu'il vous accordera cette insigne faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Barthélemi, apôtre (24 *août*).

Avant le Viatique.

N., Rendez vos hommages à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le Viatique de votre âme, pour vous faire arriver heureusement à son éternelle félicité.

Il a fallu qu'il ait souffert pour entrer dans sa gloire (*Luc.* XXIV, 26), comme nous l'apprend le Saint Esprit, et il nous assure que *nous ne pouvons aussi y entrer que par beaucoup de tribulations* (*Act.* XIV, 21).

Digitized by Google

Saint Barthelémi, que nous honorons en ce jour, n'y est arrivé qu'après avoir été écorché tout vif, et qu'après avoir été décapité pour la foi. Votre divin Sauveur n'exige pas tant de vous, N., il ne vous demande qu'une parfaite soumission à sa très-sainte volonté dans les maux qu'il vous a envoyés, et que l'esprit d'une sincère pénitence ; renouvelez-vous dans ces sentiments pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire ?

Il s'est donné lui-même tout à vous, donnez-vous tout à lui en reconnaissance.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise d'achever et de consommer son œuvre, en vous faisant la grâce de souffrir et de mourir dans les dispositions de sacrifice qu'il a données à son apôtre saint Barthélemi, afin que vous ayez l'avantage de vivre et de régner éternellement bienheureux avec lui dans son royaume céleste (*II Tim.* II, 12). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Louis, roi de France (25 août).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec l'esprit de pénitence que saint Louis, roi de France, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, joignit à une très-grande innocence.

Sainte Blanche, sa mère, lui imprima dès sa plus tendre enfance une si grande horreur du péché, en lui disant qu'elle aimerait mieux le voir mort, que de lui en voir commettre un mortel, qu'on croit qu'il a toujours conservé la grâce de son baptême. Mais quoique si innocent et si saint, il châtia son corps sans relâche et le réduisit en servitude par de grandes austérités (*I Cor.* IX, 27).

Humiliez-vous profondément, N., d'avoir été jusqu'ici si grand pécheur et si impénitent tout ensemble ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour être tout consumé en son honneur, comme fit saint Louis, lorsqu'étant allé pour la seconde fois à la conquête de la terre sainte, où il avait été fait prisonnier à première, il y fut atteint de la peste dont il mourut, en disant ces paroles du saint roi David : *Seigneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint temple, et je chanterai des hymnes à votre gloire* (*Psal.* V, 8 ; CXXXI, 2).

Et priez-le avec ferveur et persévérance de couronner en vous ses dons, en vous recevant, s'il veut disposer de votre vie mortelle, dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Augustin, évêque et docteur de l'Eglise (28 août).

Avant le Viatique.

N., ramassez tout ce que vous avez de forces d'esprit et de corps, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, quelqu'indigne que vous soyez d'une si grande faveur, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Il se plaît à faire surabonder sa grâce (*Rom.* V, 20 ; *I Tim.* I, 14), là où le péché a surabondé, comme il a paru avec éclat en la personne de saint Augustin, que nous honorons en ce jour.

D'un hérétique obstiné et d'un vase de corruption qu'il était, il en a fait un des plus grands docteurs de son Eglise et un modèle parfait de pureté, jusqu'à ne vouloir pas permettre depuis qu'il eut été consacré évêque, que sa propre sœur habitât sous le même toit, à cause, disait-il, du soupçon que celles de son sexe qui la viendraient visiter, pourraient concevoir contre sa chasteté.

Avant de recevoir en vous, N., ce Sauveur si riche en miséricordes, excitez bien votre confiance en sa bonté, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique,

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, que s'il veut vous retirer de ce monde, il lui plaise de vous faire mourir dans l'esprit d'une vraie pénitence, à l'exemple de saint Augustin, qui quoique depuis son baptême il eût vécu dans une grande innocence, et mené une vie très-laborieuse et très-austère, voulut néanmoins, dans sa dernière maladie, qu'on mît devant lui en gros caractères les sept Psaumes pénitentiaux, qu'il lisait de son lit avec grande abondance de larmes, assurant que les chrétiens les plus saints ne devaient pas mourir sans pénitence. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Digitized by Google

Pour la fête de saint Augustin, évêque et docteur de l'Eglise (28 *août*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par un excès de charité, vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme. Approchez-vous de ce divin Sauveur avec l'amour vraiment pénitent dont était animé le grand saint Augustin que l'Eglise honore en ce jour, lorsqu'il lui disait: « Je vous ai aimé trop tard, ô beauté si ancienne et si nouvelle ! je vous ai aimé trop tard ! (*Voy.* le chap. 27 du 10e liv. des *Conf.* de S. Aug.).

Il passa plusieurs années dans l'hérésie et dans l'impudicité ; mais enfin, Dieu se laissant fléchir par les prières et par les larmes continuelles de sainte Monique sa mère pour sa conversion, éclaira son esprit, toucha son cœur, rompit les liens qui l'attachaient aux sales voluptés, et le lava de tous ses péchés dans les eaux salutaires du baptême par le ministère de saint Ambroise, archevêque de Milan.

Demandez instamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., qu'il lui plaise de vous bien purifier des vôtres par l'esprit d'une sincère pénitence, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et puisque vous avez eu le malheur de perdre la grâce de votre baptême, et de vivre longtemps dans le péché, au lieu que saint Augustin la conserva soigneusement après l'avoir reçue, et la fit toujours croître ; priez Notre-Seigneur Jésus-Christ avec toute la ferveur de dévotion dont vous êtes capable et sans vous lasser, de vous la faire recouvrer par de dignes fruits de pénitence et de vous la faire conserver jusqu'à la mort. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste (29 *août*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir dans les sentiments d'humilité et de sacrifice avec lesquels saint Jean-Baptiste, dont nous honorons aujourd'hui la Décollation, a vécu et dans lesquels il est mort.

Ce saint prophète et plus que prophète (*Marc.* I, 2), appelé par Isaïe l'Ange du Seigneur, n'eut jamais que de vils sentiments de lui-même, et ce qu'il avait prédit de son divin Sauveur et de sa propre personne : *Qu'il faut qu'il croisse et que lui soit amoindri* (*Joan.* III, 30), s'est accompli à la lettre, selon la pensée de saint Augustin, Jésus-Christ ayant crû sur la croix, et saint Jean-Baptiste étant devenu plus petit de toute la tête, qu'il perdit par l'ordre d'un roi adultère et incestueux à qui il reprochait son crime, après avoir passé toute sa vie dès sa plus tendre enfance dans un véritable esprit de sacrifice et dans les plus grandes austérités de la pénitence.

Priez votre divin Sauveur, N., de vous donner quelque part à ses saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur par l'intercession de saint Jean-Baptiste, qu'il lui plaise de vous remplir de courage et de force contre les ennemis de votre salut, et pour défendre ses intérêts au péril même de votre propre vie, de peur que votre faiblesse ne vous porte à faire ou à omettre quelque chose contre votre devoir. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Conception de la très-sainte Vierge (8 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., l'Eglise honore *en ce jour* ou *durant cette octave*, le mystère de la Conception de la très-sainte-Vierge. Elle avait été promise de Dieu dès le commencement du monde, figurée par beaucoup de signes mystérieux dans l'ancienne loi, prédite par les oracles des prophètes, elle fut depuis remplie de grâces à l'instant de sa naissance et même de sa conception, et relevée par les éloges du Saint-Esprit dans l'Evangile (*Genes.* III, 15. — Voyez la 6e leçon du 11 sept. — *Isa.* VII, 14; *Luc.* I, 42 *et suiv.*).

Tous ces priviléges ne lui ont été accordés, que parce qu'elle devait concevoir et enfanter d'une manière toute miraculeuse Jésus-Christ le Sauveur du monde que vous allez recevoir en vous. Avec quel soin ne devez-vous donc pas purifier votre cœur, N., de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire ? Faites-le en vous excitant de nouveau et pour son pur amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire, et

Digitized by Google

de ce que dans le temps marqué par les décrets éternels de sa sagesse, il a fait paraître au monde la très-sainte Vierge, dont la naissance a été comme une belle et surnaturelle aurore, qui nous avertissait que le Soleil de justice allait bientôt se lever sur nous, pour dissiper nos ténèbres et nous retirer des ombres de la mort.

N'ayant rien de votre fonds qui soit digne d'être présenté à ce divin Sauveur, en reconnaissance de ces deux inestimables bienfaits, offrez-lui la pureté et la fidélité inviolable de sa très-sainte Mère.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous accorder par son intercession, quand il voudra vous retirer de ce monde, la grâce d'une bonne mort. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge (8 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le recevoir en vous, l'innocence et les vertus de la très-sainte Vierge sa Mère, dont nous honorons *en ce jour* ou *durant cette octave* la glorieuse naissance !

Dieu ne s'est pas contenté de la préserver par une faveur spéciale de la corruption du péché originel, ce funeste héritage que nous ont laissé nos premiers parents; il l'a aussi remplie dès lors d'une très-grande sainteté, qu'elle n'a jamis perdue ni diminuée durant le cours de sa vie, mais qu'au contraire elle a fait toujours croître par une prompte, exacte et constante fidélité à la grâce.

Humiliez-vous profondément, N., de vous voir si éloigné de ces saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., réjouissez-vous avec tous les fidèles de la nativité de la très-sainte Vierge, et remerciez Dieu de tout votre cœur, de ce qu'il s'est enfin acquitté de son ancienne promesse (*Gen.* III, 15; *Isa.* VII, 14), quelque indignes que les hommes s'en fussent rendus par leurs péchés. Mais quelle joie infiniment plus grande et quelle plus parfaite reconnaissance, l'entrée de Jésus-Christ en vous ne doit-elle point y exciter, puisque vous avez le bonheur de posséder le Messie, que la naissance de la très-sainte Vierge faisait encore attendre et regarder de loin ?

Donnez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, par les suffrages de celle que l'Eglise appelle le salut des infirmes et le refuge des pécheurs, qu'il lui plaise de vous sauver, en vous pardonnant vos péchés et en vous recevant, s'il veut disposer de votre vie mortelle, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (14 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., entrez comme vous y exhorte l'Apôtre (*Philipp.* II, 5), dans les sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme, afin de vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a méritée en souffrant et en mourant pour l'amour de vous sur l'autel de la croix, dont l'Eglise honore en ce jour l'exaltation et le triomphe.

Mais quels ont été ses sentiments? Il a souffert avec humilité, avec patience, avec résignation, avec amour et avec joie (*Matth.* XXVI, 39; *Luc.* XII, 50); et qui pourrait exprimer ou comprendre quelle a été la douleur que les péchés des hommes lui ont causée? telles doivent être à proportion vos dispositions, N.; demandez-les à ce divin Sauveur, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et pour son pur amour, un très-grand regret de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a fait recouvrer à son Eglise sa sainte croix, ce glorieux instrument de notre salut, qu'il avait permis que les infidèles enlevassent et retinssent durant plusieurs années en punition des péchés des Chrétiens; mais, en même temps, rendez-lui de très-humbles actions de grâces de ce qu'il vient de vous nourrir de sa propre substance.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur.

Et adressez, avec beaucoup de ferveur, à son Père céleste, cette prière, que l'Eglise lui fait, en disant, mais seulement dans le fond de votre cœur : « O Dieu! qui me donnez chaque année, en ce saint jour, un nouveau sujet de joie dans la solennité de la sainte Croix, faites que, comme j'en ai connu le mystère sur la terre, je reçoive aussi dans le ciel les fruits de la Rédemption que votre cher Fils y a opérés. » Espérez, N., cette grande faveur de sa bonté, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec un profond respect, la bénédiction de ce divin Sauveur, que nous allons vous donner.

Pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (14 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., nous honorons en ce jour l'Exaltation de la sainte Croix, que l'empereur Héra-

Digitized by Google

clius, victorieux des Perses idolâtres, retira d'entre leurs mains, et qu'il reporta sur ses épaules et nu-pieds sur la montagne du Calvaire, où Notre-Seigneur Jésus-Christ l'avait portée lui-même, et où il avait été crucifié pour l'amour de nous.

Ce divin Sauveur veut aujourd'hui faire triompher sa croix en vous, d'une manière qui ne lui est pas moins agréable, en vous nourrissant, par une charité infinie, de sa chair et de son sang, pour vous soutenir dans vos maux, et pour vous faire arriver, par la force de cette céleste et divine nourriture, au séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Recevez-le, N., avec de grands sentiments de foi et de confiance; mais, auparavant, purifiez bien votre cœur, en vous excitant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le, avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire porter avec courage et avec constance sa croix en esprit de pénitence et pour son amour, afin que, après avoir été participant de ses souffrances, vous ayez le bonheur de l'être aussi de sa gloire durant toute l'éternité (*Rom.* VIII, 17). Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur signalée; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête des Stigmates de saint François (17 *septembre*).

Avant et après le Viatique.

[Voyez l'Exhortation du 4 octobre].

Pour la fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste (21 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., voici le divin Sauveur, qui regarda et qui invita autrefois si amoureusement saint Matthieu, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, à marcher à sa suite, en l'appelant dans le temps qu'il était encore assis à son bureau de recette, et lui disant : *Suivez-moi* (*Luc.* V, 27 *et suiv.*).

Cet heureux publicain, prévenu de la grâce à laquelle il répondit avec tant de fidélité en quittant sur-le-champ toutes choses pour le suivre, eut depuis l'honneur et l'avantage de le recevoir dans sa maison, et de lui donner un magnifique festin. Votre bonheur, N., est infiniment plus grand, puisque, par un excès de charité, il veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Disposez-vous à le recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible; et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau, et purement pour l'amour de lui, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., tout rempli d'admiration et d'étonnement du divin festin que votre Sauveur et votre Dieu vient de vous faire, dites, dans les transports d'une sainte joie avec l'Eglise, mais seulement dans le fond de votre cœur : « O le sacré banquet où l'on reçoit Jésus-Christ, dans lequel on renouvelle et on honore la mémoire de sa Passion, où l'âme est remplie de sa grâce, et où il nous donne un gage de sa gloire à venir! » (Voyez la 2e antienne des 2es Vêpres de la Fête-Dieu.)

Offrez-vous en reconnaissance à cet aimable Sauveur, pour être tout consumé en son honneur par le feu de la charité et des tribulations, à l'exemple de saint Matthieu, qui eut le bonheur d'être immolé au saint autel, dans le temps qu'il offrait à Dieu le sacrifice adorable de son corps et de son sang.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, par l'intercession de son saint apôtre et évangéliste, la grâce de vivre et de mourir dans la croyance des mystères, et dans la pratique des maximes de l'Evangile qu'il nous a laissé. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste (21 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent dans les sentiments avec lesquels saint Matthieu, que nous honorons en ce jour, le reçut dans son logis après sa conversion (*Luc.* V, 27 *et suiv.*).

Il crut avec une foi vive qu'il était son Sauveur et son Dieu; il espéra fermement qu'il le comblerait de ses dons spirituels; il fut tout embrasé de son amour en considérant ses divines perfections, et en particulier sa charité infinie envers lui; comme le centenier de l'Evangile (*Matth.* VIII, 8), il se reconnut très-indigne que ce divin hôte entrât dans sa maison; et sa douleur d'avoir si souvent et si grièvement offensé un Dieu si bon et si aimable, fut proportionnée au nombre et à l'énormité de ses péchés.

Demandez à Jésus-Christ, N., de semblables dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, un très-grand regret de toutes vos offenses.

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces ne rendit point saint Matthieu à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'avoir retiré de l'emploi dangereux de receveur des impôts qu'il exerçait, où il était exposé à commettre beaucoup d'injustices, pour l'associer au sacre collége de ses apôtres, et de lui avoir fait

Digitized by Google

l'honneur de prendre un repas dans sa maison.

Ce divin Sauveur vous a délivré de l'esclavage du démon et du péché, vous a mérité la glorieuse qualité d'enfant de Dieu ; il vous a donné sa vie par sa mort, et il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre dans le ciel éternellement bienheureux avec lui ; après tous ces signalés bienfaits, votre cœur serait-il moins tendre et moins reconnaissant ?

Donnez-vous tout à lui, et priez-le instamment et sans vous lasser, d'achever et de couronner son œuvre, en vous recevant, quand il voudra vous retirer de ce monde dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Dédicace de saint Michel Archange (29 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, veut être la nourriture et le Viatique de votre âme: Ah! que n'avez-vous pour le recevoir l'innocence et la sainteté de l'Archange saint Michel, que l'Eglise honore en ce jour, dont la fidélité à Dieu fut toujours inviolable!

Ce prince de la milice du ciel s'éleva contre les anges rebelles à l'Auteur de leur être (*Apoc.* XII, 7 *et suiv.*), les vainquit et les chassa du séjour de la gloire par la force du Tout-Puissant, à qui, par l'aveuglement où les avait jetés leur orgueil, ils avaient l'insolence de vouloir s'égaler, et qui par son terrible mais très-juste jugement furent précipités dans le plus profond des abîmes (*Judæ*, 6).

Puisqu'au lieu d'avoir la parfaite innocence de saint Michel, vous avez le malheur, N., d'avoir souillé et perdu par beaucoup de péchés celle que vous aviez reçue au saint Baptême, efforcez-vous de la recouvrer, en les détestant de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., invitez saint Michel et tous les esprits bienheureux (*Psal.* CII, 20, *et suiv.*), à louer et à remercier avec vous Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté en disant intérieurement en vous-même: *Anges du Seigneur, bénissez-le tous, vous qui avez tant de puissance et de force, chantez des hymnes en son honneur et glorifiez-le durant tous les siècles* (*Dan.* III, 52 *et suiv.*)

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, avec l'odeur agréable de cette multitude de parfums qui sont, comme dit saint Jean (*Apoc.* VIII, 3, 5, 8), les oraisons des saints qu'un ange fait monter en sa présence avec un encensoir d'or à l'autel qui est devant le trône de Dieu.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle la grâce d'achever avec courage et avec fidélité votre sacrifice, s'il veut disposer de votre vie mortelle. Espérez N. qu'il vous l'accordera, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de la dédicace de saint Michel Archange (29 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec les sentiments de soumission et de fidélité que saint Michel, dont nous honorons aujourd'hui la fête, fit paraître lorsqu'il dit dans le ciel aux esprits orgueilleux qui voulaient être indépendants de leur Créateur : Qui est semblable à Dieu (*Isa.* XIV, 12 *et suiv.*)? témoignant par là avec tous les bons anges leur soumission volontaire et parfaite, par laquelle ils méritèrent d'être confirmés pour toujours dans la grâce et dans la félicité où ils avaient été créés.

A leur exemple, humiliez-vous profondément devant le divin Sauveur que vous allez recevoir, reconnaissez qu'il est le souverain Maître des anges et des hommes, protestez qu'avec le secours de sa sainte grâce vous lui garderez une fidélité inviolable, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous soutenir continuellement par sa grâce parmi les périls et les maux de cette vie, afin que vous puissiez avoir l'avantage d'arriver heureusement au séjour éternel de sa gloire.

Implorez aussi avec l'Eglise l'assistance du glorieux Archange, à qui elle dit : « Grand saint Michel, défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au jour terrible du jugement. » (Voyez le verset de l'*Alleluia* de la Messe.) Espérez, N., que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous écoutera favorablement par ses suffrages, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Jérôme, docteur de l'Eglise (30 *septembre*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous un vrai esprit de pé-

Digitized by Google

nitence pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. C'est cet esprit de douleur et de componction qui obligea l'illustre saint Jérôme, que l'Eglise honore en ce jour, à se retirer dès sa jeunesse dans un vaste désert de la Syrie, où il passa quatre années dans des austérités presque continuelles, répandant en même temps son cœur devant le Seigneur avec une très-grande abondance de larmes.

Il conserva le reste de sa vie cet esprit de pénitence, et quoiqu'affligé de fréquentes maladies et de vives douleurs, il surmonta toujours les infirmités du corps par de pieux travaux, s'appliquant sans relâche à l'étude des saintes Ecritures et à composer des ouvrages pour la gloire de Dieu et pour l'instruction des fidèles.

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de vous donner un peu de part à l'esprit de componction dont il l'a rempli, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Faites-lui en reconnaissance une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur par l'intercession de saint Jérôme, qui quitta ce monde plein d'années et de mérites, que quand il vous en voudra retirer, il lui plaise vous faire la grâce de mourir de la mort des justes, afin que vous ayez l'avantage de vivre et de régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête des saints Anges Gardiens (2 *octobre.*)

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, non content d'avoir député dès le moment de votre naissance un des princes de la cour céleste pour vous conduire, vous garder et vous défendre, veut vous servir lui-même de conducteur et de défenseur, et être par un excès de charité, la nourriture et le Viatique de votre âme. Y eut-il jamais d'ami plus tendre, de pasteur plus charitable et de meilleur père?

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec de grands sentiments de foi et de confiance ; mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., si vous devez remercier de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous avoir donné un de ses anges pour votre garde et conserver un amour tendre et reconnaissant pour cet esprit bienheureux à cause des bons offices qu'il vous rend chaque jour ; combien plus n'êtes-vous point redevable à votre divin Sauveur, de ce qu'après être mort pour l'amour de vous, il vient de vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre de sa vie éternellement bienheureuse?

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté, comme font ces fidèles exécuteurs de ses ordres.

Et puisque par son ineffable providence il a daigné envoyer son saint ange pour prendre soin de vous, priez-le très-humblement avec l'Eglise, dans l'oraison de ce jour, de vous faire la grâce d'être toujours soutenu par sa protection et de vous rendre participant de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête des saints Anges Gardiens (2 *octobre.*)

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie vient pour être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Plût à Dieu que vous eussiez pour le recevoir la parfaite innocence des saints Anges Gardiens, dont nous honorons aujourd'hui la fête, innocence qu'ils ont toujours conservée malgré les tentations et malgré le grand combat qu'ils ont eu à soutenir de la part des esprits orgueilleux et rebelles (*Apoc.* XII, 7 *et suiv.*), et qu'ils ont même augmentée jusqu'à un tel point par le bon usage qu'ils ont fait de la grâce et de leur liberté, qu'ils sont parvenus à l'heureuse impuissance de ne pouvoir plus pécher.

Mais puisqu'au contraire vous savez, N., combien vous vous êtes rendu criminel en abusant de la vôtre et des dons de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., quels sentiments d'amour et de reconnaissance ne doit point exciter en vous la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, après vous avoir donné un de ses anges pour prendre soin de votre personne, vient de se donner lui-même tout à vous ?

Donnez-vous tout à lui pour être immolé à sa gloire s'il veut disposer de vous.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur, que, lorsqu'il voudra vous retirer de ce monde, il lui

Digitized by Google

plaise de vous associer à son éternelle félicité avec l'esprit bienheureux qu'il a chargé de votre conduite et de votre garde. Espérez, N., cette grande et dernière faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de saint François d'Assise, confesseur (4 octobre).

Avant le Viatique.

(Cette exhortation peut aussi servir pour la fête des Stigmates, 17 septembre.)

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ qui dit dans son Evangile : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.* xi, 28), vient vous trouver en sa propre personne lorsque vous ne pouvez aller à lui, et veut être lui-même par un excès de charité la nourriture et le Viatique de votre âme.

Disposez-vous à le recevoir avec un amour qui approche de celui dont fut embrasé le grand saint François, lorsque dans la contemplation des tourments que ce divin Sauveur avait soufferts pour les hommes, il mérita que sous la figure d'un séraphin crucifié, il imprimât en sa chair les marques sacrées des clous et de la lance dont il fut percé en sa Passion.

Mais si c'est trop pour vous, N., d'aspirer à une si ardente charité, demandez du moins à Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, celle qui couvre et efface la multitude des péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de graver dans votre âme avec des caractères ineffaçables l'amour de sa croix, comme il le grava dans celle de saint François, afin qu'après avoir été avec lui participant de ses souffrances, vous ayez le bonheur de l'être aussi de sa gloire durant toute l'éternité (*Rom.* viii, 17). Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint François d'Assise (4 octobre.)

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu qui par un excès de charité veut être la nourriture et le Viatique de votre âme. Excitez en vous pour le recevoir dignement la foi vive dont était animé le séraphique saint François, que l'Eglise honore en ce jour.

C'est cette foi qui lui fit tout quitter dès sa jeunesse pour embrasser la pauvreté et toutes les austérités de la pénitence. Le désir de faire connaître Jésus-Christ et de souffrir le martyre, l'obligèrent de l'aller prêcher dans la Syrie ; mais il le voulut conserver comme un martyr vivant et faire durer plus longtemps son sacrifice.

Humiliez-vous profondément, N., de ce que votre foi a été jusqu'ici si délicate et si lâche, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Faites-lui en reconnaissance une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous donner quelque part à la grandeur de la foi dont il a rempli saint François, par laquelle il a triomphé du monde, il s'est exercé continuellement dans des œuvres de justice, et il a enfin obtenu les célestes promesses. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner. (Voy. la 2e antienne des 2e Vêpres des Martyrs.)

Pour la fête de saint Bruno, confesseur (6 octobre).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent avec un véritable esprit de pénitence. Saint Bruno, dont nous honorons aujourd'hui la fête, fit connaître dès son enfance par la gravité de ses mœurs que le monde serait crucifié pour lui, et qu'il le serait au monde ; pour obéir à la volonté de ses parents, il alla étudier la philosophie et la théologie à Paris, où il reçut le bonnet de docteur.

Depuis il se transporta avec quelques-uns de ses amis sur des montagnes affreuses du Dauphiné, et c'est là que, vaquant à la contemplation et s'exerçant dans les pratiques les plus austères de la pénitence, il jeta les premiers fondements de l'ordre illustre qu'il a fondé. Ni la cour de Rome où il fut appelé par le souverain pontife, ni les premières dignités de l'Eglise qu'il lui offrit ne furent capables de l'y retenir ; mais après l'avoir aidé de ses conseils, il en obtint la permission de se retirer dans une autre solitude, où il mourut dans l'actuel exercice de la pénitence.

Demandez au divin Sauveur que vous allez recevoir en vous, N., qu'il lui plaise de vous en donner l'esprit ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-

Digitized by Google

Seigneur Jésus-Christ, de ce que, par un excès de charité, il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à cet aimable Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire la grâce d'achever avec courage votre sacrifice, s'il veut disposer de vous, afin qu'après avoir fini vos jours dans la pénitence, vous ayez le bonheur avec saint Bruno de le posséder éternellement dans sa gloire. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Brigide, veuve (8 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi tendre et vive, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent. Telle était celle de sainte Brigide, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête ; elle ne pouvait penser à sa mort et passion sans répandre une très-grande abondance de larmes ; ses paroles et ses exemples furent si efficaces, que du prince son époux elle en fit un moine de l'ordre de Cîteaux, et elle fit profession elle-même dans un monastère qu'elle fonda, d'une règle qu'elle reçut immédiatement de son Sauveur, qui la favorisa dès cette vie de célestes révélations.

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de vous donner des sentiments de foi et de piété qui approchent de ceux qu'il imprima dans l'âme de cette illustre sainte, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez avec ferveur et persévérance à ce divin Sauveur par l'intercession de sainte Brigide, à qui il a découvert les secrets les plus cachés de ses mystères, qu'il lui plaise, quand il voudra vous retirer de ce monde, de vous combler de sa joie ineffable dans la manifestation de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grâce signalée, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Thérèse, vierge (15 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être la nourriture et le Viatique de votre âme; et approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec l'esprit de pénitence que sainte Thérèse, dont nous honorons en ce jour la fête, joignit à une très grande innocence : quoiqu'affligée de fréquentes maladies et d'infirmités qui ne la quittaient point, elle ne se relâcha jamais de ses austères pratiques de mortification, et elle disait souvent à Dieu : *Seigneur, ou souffrir ou mourir.*

Demandez très-humblement pardon à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., d'avoir été jusqu'ici si grand pécheur et si impénitent tout ensemble, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de tout votre cœur et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour les faveurs signalées qu'il a faites à sainte Thérèse dans les visions et les ravissements ineffables par lesquels il s'est communiqué à elle, l'embrasant de son saint amour, et lui ayant fait voir un jour en extase un séraphin qui lui perçait le cœur avec un trait d'or dont la pointe était de feu. Mais quels remerciements ne devez-vous point lui faire de ce qu'il a bien voulu aujourd'hui vous nourrir de sa propre substance?

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance; et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous donner la patience qui vous est nécessaire dans vos maux pour remporter l'effet de ses divines promesses, comme il la donna à sainte Thérèse dans ses continuelles infirmités. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Thérèse, vierge (15 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse; disposez-vous à le recevoir avec une ardeur de charité qui approche de celle qui consumait la grande sainte Thérèse, que l'Eglise honore en ce jour.

Tout embrasée de l'amour de son divin Epoux, elle se déroba dès sa tendre jeunesse de la maison de ses parents, et passa la mer pour aller souffrir le martyre en Afrique; mais en ayant été rappelée par son oncle paternel, elle pleurait sans cesse de ce qu'on lui en avait ravi la couronne.

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., de jeter dans votre cœur quelque étincelle de ce feu sacré, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Digitized by Google

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour tous les bienfaits dont il vous a comblé durant le cours de votre vie, et en particulier pour l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté ?

Puisqu'il a bien voulu être lui-même la nourriture et le Viatique de votre âme, n'est-il pas bien juste qu'en reconnaissance vous ne viviez que pour lui, et que vous soyez prêt à tout quitter et à tout souffrir pour aller à lui ?

Demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur, N., ces saintes dispositions, et dans la ferme confiance qu'il vous les accordera, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Luc, évangéliste (18 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous a toujours aimé et comblé de bienfaits, veut aujourd'hui vous donner un nouveau et divin témoignage de son amour, et se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique.

Ce serait une disposition bien agréable à ce divin Sauveur pour le recevoir en vous, si, comme son évangéliste saint Luc, dont nous honorons en ce jour la fête, vous aviez marché sans vous lasser dans la voie de la pénitence, qu'il nous a enseignée par ses paroles et tracée par ses exemples ; mais puisqu'au contraire votre conscience vous reproche sans doute d'avoir été jusqu'ici l'ennemi de sa croix par vos délicatesses, humiliez-vous-en profondément, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté, pour porter volontairement et pour son amour sa croix le reste de vos jours, que saint Luc a portée durant toute sa vie.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous soutenir par sa grâce au milieu de vos maux, afin que, les souffrant dans son esprit, ils vous procurent un bonheur éternel. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Pour la fête de saint Luc, évangéliste (18 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par un excès de charité, vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme.

L'évangéliste saint Luc que l'Eglise honore en ce jour, nous a laissé l'histoire de sa vie qu'il avait apprise de saint Paul et des autres apôtres ; mais ce qui le rend encore plus recommandable, c'est qu'il l'a fidèlement exprimée en ses actions et en ses mœurs, par l'abnégation de soi-même, portant sa croix tous les jours, et le suivant avec courage jusqu'à la fin par une parfaite imitation de toutes ses vertus.

Priez le divin Sauveur que vous allez recevoir en vous, N., de vous donner quelque part à son esprit de pénitence, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez instamment et sans vous lasser, à ce divin Sauveur par l'intercession de saint Luc, la persévérance dans l'amour de sa croix à laquelle il a attaché notre salut. Espérez, N., qu'il vous l'accordera, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Luc, évangeliste (18 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Ce Sauveur plein de bonté a communiqué d'une manière très-abondante l'esprit de sacrifice dans lequel il a vécu et dans lequel il est mort à son évangéliste saint Luc, dont nous honorons aujourd'hui la fête. L'Eglise nous apprend qu'il a porté sans cesse sur son corps la mortification de la croix pour la gloire de son saint nom. N'est-ce pas là un bel éloge de ce fidèle disciple et inséparable compagnon de l'apôtre saint Paul, qui dit de lui-même : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose, que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Galat.* IV, 14) !

Regrettez avec des larmes amères et abondantes (*Philipp.* III, 18), N., d'en avoir été l'ennemi par votre impénitence ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, demandez de nouveau à ce divin Sauveur et purement pour son amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Digitized by Google

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour ne vivre et ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec l'Eglise dans les oraisons qu'elle dit à la Messe de saint Luc, de faire par sa grâce que son sacré corps vous guérisse de vos langueurs spirituelles, sanctifie votre âme, vous protége contre les ennemis de votre salut et vous conduise à la vie éternelle. Espérez., N., toutes ces faveurs signalées de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte benédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête des apôtres saint Simon et saint Jude (28 *octobre*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec la foi vive et l'ardente charité dont étaient animés les apôtres saint Simon et saint Jude, que l'Eglise honore en ce jour.

C'est pour planter et établir ces deux vertus dans les cœurs de tous les hommes, qu'ils ont parcouru avec de grands travaux et avec des périls évidents de leur vie de très-vastes empires, et qu'après avoir converti un nombre presque infini d'idolâtres par la prédication de l'Evangile, par les miracles qu'ils ont opérés et par la sainteté de leurs mœurs, ils ont été honorés de la couronne du martyre.

Ne pouvant donner à votre divin Sauveur des marques si éclatantes de votre foi et de votre charité, au moins, avant de le recevoir en vous, N., faites-en intérieurement des actes bien vifs, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., pénétré d'une tendre et vive reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ pour toutes les faveurs que vous avez reçues de sa bonté, et en particulier pour celle qu'il vient de vous faire, dites mais seulement dans le fond de votre cœur: *Mon âme, bénis le Seigneur et n'oublie jamais ses bienfaits.*

Offrez-vous tout à lui, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur par les suffrages des apôtres saint Simon et saint Jude, quelque part à la grandeur de leur foi et à l'ardeur de leur charité, afin que, conformant votre vie à votre croyance et souffrant pour son amour tous les maux dont il voudra vous affliger, vous ayez le bonheur d'être participant de leur gloire durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de Tous les Saints et dans l'octave (1 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui, par une charité infinie, veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique, afin de vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité, dont jouissent avec lui dans le ciel tous ses saints, que nous honorons *en la solennité de ce jour*, ou *durant cette octave.*

Approchez-vous avec une foi vive de ce divin Auteur et consommateur de la vôtre (*Hebr* XII, 2). Mettez toute votre confiance en ses miséricordes éternelles ; aimez-le de tout votre cœur; désirez ardemment de vous unir pour toujours à lui ; humiliez-vous jusqu'au néant, s'il vous est possible, dans la considération de sa sainteté infinie et dans la connaissance de votre extrême indignité ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., vous avez le bonheur de posséder en vous le Dieu qui fait la félicité des saints dans le ciel, et qui doit être la cause et l'objet de la vôtre durant toute l'éternité, conservez avec soin ce précieux trésor, et commencez à goûter et à voir dès cette vie combien le Seigneur est doux (*Psal.* XXXIII, 9), en considérant ses divines perfections, les faveurs que vous avez reçues de sa bonté et les biens infinis qu'il vous prépare.

Remerciez-le de tout votre cœur de la grâce signalée qu'il vient de vous faire; donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et adressez à ce divin Sauveur avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable la prière que le saint roi David faisait à son Père céleste lorsqu'il disait : *J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai de la lui demander jusqu'à ce qu'il me l'ait accordée ; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie* (*Psal.* XXVI, 4). Espérez, N., que, comme il l'exauça, il vous écoutera aussi favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de Tous les Saints et dans l'octave (1*er novembre*).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible, puisqu'il veut, par un excès de charité, se donner tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique, pour vous conduire avec tous ses saints, que l'Eglise honore *en ce jour*, ou

Digitized by Google

durant cette octave, à sa montagne sainte, qui est le trône éternel de son bonheur et de sa gloire.

Comme il n'y a que ceux dont les mains sont innocentes et qui ont le cœur pur qui puissent y monter, il n'y a pareillement que ceux-là qui le puissent recevoir aussi dignement qu'il le mérite (*Psal.* XIV, 1, *et suiv.*; *Psal.* XXIII, 3 *et suiv*; I *Cor.* II, 28 *et suiv.*); purifiez-vous donc bien, N., de tout ce qui pourrait rester dans votre âme capable de lui déplaire, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Apres le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, par les suffrages de tous les Saints, de vous soutenir toujours par sa grâce au milieu de vos maux, afin qu'après avoir été participant avec eux de ses souffrances, vous ayez le bonheur, selon la certitude infaillible de ses promesses, de l'être aussi de sa gloire (*Rom.* VIII, 17). Espérez, N., cette grande faveur de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour le jour de la Commémoration de tous les fidèles trépassés (2 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie toute divine; disposez-vous à le recevoir avec une grande pureté de cœur.

Si les fidèles trépassés, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, quoique morts dans son amitié, sont privés durant quelque temps du bonheur de le voir dans sa gloire, où rien de souillé ne peut entrer (*Apoc.* XXI, 27) pour de légères fautes qui échappent à la fragilité humaine, et ne peuvent avoir cet avantage inestimable qu'ils n'en aient été purifiés auparavant dans les flammes du purgatoire; quelle pureté et quelle sainteté ne vous seraient pas nécessaires pour le recevoir dignement en vous!

Priez ce divin Sauveur, N., de vous laver de plus en plus de vos iniquités et de vos péchés, en vous les faisant détester de nouveau et purement pour son amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de ce qu'il a bien voulu être la nourriture et le Viatique de votre âme.

Donnez-vous tout entier et pour toujours à ce Sauveur plein de bonté, pour lui témoigner votre parfaite reconnaissance.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, qu'il lui plaise de vous purifier en cette vie, qui est le temps de sa miséricorde, par les eaux des tribulations, de toutes les souillures de vos péchés, plutôt que de vous réserver aux feux dévorants de sa justice dans l'autre; afin qu'étant bien pur devant ses yeux, vous ayez le bonheur de le voir et de le posséder sans retardement durant toute l'éternité dans son royaume céleste (*Matth.* V, 8). Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur signalée, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Charles, évêque et cardinal (4 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Que vous seriez heureux si vous aviez pour le recevoir en vous, l'innocence et la sainteté de saint Charles, que l'Eglise honore en ce jour! On croit qu'il conserva jusques à la mort la grâce de sa régénération spirituelle: il se consacra dès sa plus tendre jeunesse au service du Seigneur en recevant la tonsure cléricale, et alla toujours de vertus en vertus (*Psal.* LXXXIII, 8).

Mais puisqu'au contraire vous savez combien vous vous êtes rendu criminel envers votre divin Sauveur, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, mais que ce soit avec un très-grand regret de le faire si tard, et cela après avoir souillé et profané par vos ingratitudes et par vos péchés les dons dont il vous avait comblé.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de faire surabonder sa grâce (*Rom.* V, 20) là où le péché a abondé, afin que vous ayez l'avantage de jouir de lui dans son éternelle félicité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Charles, évêque et cardinal (4 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., nous vous apportons le très-saint Viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; approchez-vous de ce divin Sauveur avec les vifs sentiments de pénitence

Digitized by Google

que le grand cardinal saint Charles, dont nous honorons aujourd'hui la fête, fit paraître durant tout le cours de sa vie.

Quelque innocent qu'il fût et qu'il eût toujours été depuis son baptême, il ne laissa pas de châtier son corps sans relâche et de le réduire en servitude par de longues veilles, par des jeûnes fréquents au pain et à l'eau, prolongés jusqu'au coucher du soleil, et par beaucoup d'autres austérités.

Humiliez-vous profondément, N., de vos délicatesses et de votre impénitence, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de Jésus-Christ, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, comme une victime chargée de péchés, qui désire les expier et se purifier par tous les maux dont il voudra vous affliger.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance, que s'il vous veut retirer de ce monde, il lui plaise de vous faire mourir dans l'esprit d'une vraie pénitence, à l'exemple de saint Charles, qui mourut couché sur la cendre, revêtu d'un cilice, et les yeux fixés sur l'image de Jésus-Christ en croix. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Charles, évêque et cardinal (4 novembre.)

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de bonté veut être la nourriture et le Viatique de votre âme; disposez-vous à le recevoir avec une ardeur de charité qui ait quelque proportion avec celle qui dévorait le grand saint Charles, que l'Eglise honore en ce jour.

C'est l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ qui l'obligea à vendre jusqu'à son lit pour soulager les pauvres dans leur extrême misère, à les consoler et à leur administrer lui-même les sacrements dans un temps de contagion; cette ardente charité le fit travailler avec un zèle infatigable à la conversion des hérétiques, et à la réformation des mœurs du clergé et du peuple, et ce ne fut que par un miracle éclatant qu'il fut préservé du coup de la mort que lui voulurent donner des scélérats dans le temps qu'il était en oraison, ne pouvant souffrir qu'il travaillât à arrêter leur licence.

Demandez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., quelque étincelle de ce feu sacré, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire ?

Saint Charles, lorsqu'une cruelle peste ravageait la ville de Milan, s'offrit à ce divin Sauveur pour l'expiation des péchés de son peuple, marchant nu-pieds dans une procession publique, la corde au cou et chargé d'une grosse croix; offrez-vous à Jésus-Christ en reconnaissance, et comme une victime prête à tout souffrir pour l'expiation de vos offenses.

Et priez-le instamment et sans vous lasser avec un grand saint (S. Aug.), de vous faire souffrir ici-bas tout ce qu'il lui plaira, pourvu qu'il vous fasse miséricorde dans l'éternité. Espérez, N., que s'accommodant à votre faiblesse, il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces, et qu'il vous fera part de son bonheur et de sa gloire; dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Martin, évêque de Tours (11 novembre).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Ah! que n'avez-vous pour le recevoir l'innocence et la sainteté de l'illustre saint Martin, dont nous honorons aujourd'hui la fête!

Voyant auprès de lui dans sa dernière maladie l'esprit de malice, qui comme un lion rugissant cherche sans cesse à nous dévorer (*Petr.* v, 8,) il lui dit hardiment: «Que fais-tu ici, cruelle bête? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne.» Vous ne pourriez avec vérité, N., tenir un semblable langage, sachant de combien de péchés très-énormes vous êtes coupable; purifiez-vous-en bien par l'esprit d'une sincère pénitence pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, et recevez après cela votre divin Sauveur avec une humble et tendre confiance.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Donnez-vous tout entier à ce Sauveur plein de bonté, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle qu'il lui plaise de vous purifier de telle manière par sa grâce de tous vos péchés, que dans son redoutable jugement l'ennemi de votre salut ne trouve rien en vous dont il puisse vous accuser. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnais-

Digitized by Google

sance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Martin, évêque de Tours (11 novembre).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec l'ardeur de dévotion qui animait le grand saint Martin, que l'Eglise honore en ce jour.

Il pouvait dire à Dieu comme le saint roi David : *Seigneur, tout mon désir est devant vous, et mon gémissement ne vous est point caché (Psal.* XXXVII, 10). Il était toujours occupé de sa présence, sans que la violence de la fièvre dans la maladie dont il mourut pût la lui faire perdre d'un seul moment; il avait continuellement en cet état les yeux et les mains en haut, et lorsqu'on le voulait porter à donner quelque soulagement à son corps, en se couchant un peu sur le côté, il répondait : « Laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme, qui va à Dieu, prenne le chemin qui l'y doit conduire. »

Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à cette tendre et ardente piété, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira et même pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous faire fixer tous vos regards et tous vos désirs sur lui, *qui a souffert la croix dans la vue de la joie qui lui était proposée (Hebr.* XII, 2), afin qu'après avoir été le modèle et l'exemple de vos souffrances, il soit aussi la cause et l'objet de votre bonheur durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Martin, évêque de Tours (11 novembre).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, des sentiments de charité pareils à ceux qu'avait pour lui saint Martin, que nous honorons en ce jour. C'est pour son amour qu'étant soldat et n'ayant pas encore reçu le baptême, il distribuait chaque jour aux pauvres ce qui lui restait de vivres, et qu'il coupa même son manteau en deux pour lui en donner la moitié, en la personne d'un mendiant transi de froid.

Cet esprit de charité, plutôt que l'artifice et la violence dont on se servit pour l'y engager, l'obligea à se charger du pesant fardeau de l'épiscopat du diocèse de Tours, et lui en fit remplir tous les devoirs avec un zèle infatigable; et c'est ce même amour de Dieu qui le tenait toujours appliqué à l'oraison et tout passionné du désir d'aller à lui.

Priez le divin Sauveur, que vous allez recevoir en vous, N., d'allumer dans votre cœur le feu sacré de sa charité, et de vous faire détester de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur qu'il lui plaise d'effacer de votre mémoire le souvenir des créatures, afin qu'à l'exemple de saint Martin, dans sa maladie, vous ne soyez occupé que de lui et du désir de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de saint Martin, évêque de Tours (11 novembre).

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, et disposez-vous à le recevoir avec un vrai esprit de pénitence. C'est cet esprit qui a éclaté d'une manière tout admirable en saint Martin, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, lorsqu'étant à toute extrémité de vie, il ne voulut pas permettre qu'on mît sous lui un peu de paille, ayant dit à ses clercs, qui se mettaient en devoir de lui procurer ce petit soulagement : « Mes enfants, un chrétien ne doit mourir que sur la cendre, et je pécherais si je vous donnais un autre exemple. »

Demandez à Jésus-Christ, N., un peu de part à ce parfait esprit de pénitence, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'excès de charité qui l'a porté à être la nourriture et le Viatique de votre âme.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur pour accomplir tous ses desseins, comme fit saint Martin, lorsque ses prêtres, le voyant près de sa mort, lui dirent : « Pourquoi nous abandonnez-vous, notre bon père? Qui nous consolera de votre perte, dans la désolation où vous nous laissez? Des loups ravissants vont dévorer votre troupeau. » Il

Digitized by Google

adressa à Jésus-Christ cette courte et ardente prière : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; que votre sainte volonté soit faite. »

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous faire la grâce, quand il voudra vous retirer de ce monde, de mourir avec un amour vraiment pénitent. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous vous allons donner.

Pour la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge (21 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et efforcez-vous pour le recevoir dignement d'entrer dans les dispositions où était la très-sainte Vierge sa Mère, lorsqu'elle fut portée dès sa plus tendre enfance au temple de Jérusalem par ses saints parents, pour y être offerte au Seigneur, et pour y être élevée et nourrie dans sa crainte et dans son amour.

Nous pouvons croire pieusement avec quelques saints (saint Jean Damascène, etc.), qu'ayant été douée de l'usage de la raison avant le temps ordinaire au reste des enfants, et prévenue d'une grâce spéciale, elle s'y consacra elle-même à Dieu par le vœu perpetuel de virginité, et par l'offrande qu'elle lui fit de toute sa personne, pour être la victime et l'holocauste de sa charité.

A son exemple, offrez-vous à Jésus-Christ en sacrifice, et détestez de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser; ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., si l'on est d'autant plus redevable que l'on a plus reçu, quelles assez dignes actions de grâces pourrez-vous rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'insigne faveur qu'il vient de vous faire?

Il s'est donné lui-même tout à vous de la manière la plus intime et la plus parfaite, donnez-vous tout à lui en reconnaissance.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de prendre possession de vous pour toujours par sa grâce, afin que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge (21 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu qui vient se présenter devant vous, pour se donner lui-même tout à vous.

La fête de la Présentation de la très-sainte Vierge au temple de Jérusalem pour se consacrer à Dieu dès son plus bas âge, que nous honorons en ce jour, vous invite à faire à ce Sauveur plein de bonté un sacrifice bien volontaire de tout ce que vous êtes avant qu'il entre en vous, et à renouveler intérieurement en sa présence les vœux que vous lui avez faits au saint baptême par le ministère de ceux qui ont bien voulu être caution de votre foi en répondant pour vous; acquittez-vous de ce double devoir de piété; et pour bien purifier votre cœur de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout entier et pour toujours en actions de grâces à ce divin Sauveur.

Et adressez avec beaucoup de ferveur à son Père céleste cette prière que l'Eglise lui fait, en disant, mais seulement dans le fond de votre âme: O Dieu qui avez voulu que la bienheureuse Marie toujours Vierge, dans laquelle votre Saint-Esprit faisait sa demeure, vous ait été présentée à pareil jour dans votre Temple, faites que par son intercession j'aie le bonheur de vous être présenté dans le temple de votre gloire. » Espérez, N., cette grâce signalée de la charité infinie de Dieu par les mérites de Jésus-Christ son Fils, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, la bénédiction de ce divin Sauveur que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Cécile, vierge et martyre (22 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par un excès de charité veut être la nourriture et le Viatique de votre âme : approchez-vous de ce divin Sauveur avec une foi vive et avec une grande pureté de cœur et de corps. Sainte Cécile, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête, fit paraître avec éclat dès sa jeunesse la grandeur de sa foi par un généreux mépris des plaisirs, des honneurs et des biens périssables, priant avec une grande abondance de larmes, et crucifiant sa chair par les austérités de la pénitence.

Elle aima tendrement et sans partage son céleste Epoux, à qui elle consacra sa virginité, qu'elle conserva même dans le mariage, ayant dit à celui que ses parents lui donnèrent contre sa volonté qu'il prît bien garde de rien attenter sur elle, étant sous la protection d'un ange qui conservait son corps avec une jalousie extrême ; de cet époux païen elle en fit un chrétien et un martyr, et obtint elle-même la couronne du martyre.

Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, N., d'augmenter votre foi, et de vous bien purifier de tous vos péchés, en vous les faisant

Digitized by Google

détester de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez le bonheur de posséder en vous, de l'insigne faveur qu'il vous a faite.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur, par l'intercession de sainte Cécile, qui trouva un bain délicieux dans la chaudière bouillante où elle fut jetée pour l'amour de lui, et à la prière de qui il accorda à son époux la grâce de voir l'Esprit bienheureux gardien de sa pureté, qu'il lui plaise de vous soutenir au milieu de vos maux, et de vous faire arriver heureusement aux joies éternelles. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Catherine, vierge et martyre (25 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, avec une ardeur de charité qui approche de celle dont était embrasée sainte Catherine que nous honorons en ce jour.

Le désir qu'elle a de mourir pour lui la fait se présenter hardiment devant le tyran à qui elle reproche sa cruauté contre les Chrétiens; ses paroles toutes de feu portent la connaissance et l'amour de Dieu dans les cœurs de plusieurs idolâtres qui se trouvèrent présents, dont elle fait des martyrs, et après avoir souffert de très-cruels tourments elle eut le bonheur de perdre la tête pour la gloire de son très-saint nom.

Demandez au divin Sauveur que vous allez recevoir en vous, N., un peu de part de l'ardente charité de cette grande sainte, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour accomplir tous ses desseins sur vous.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous donner le courage et la force de souffrir et de mourir pour l'amour de lui, afin que vous ayez l'avantage de vivre et de régner éternellement bienheureux avec tous les saints dans le séjour de sa gloire. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête de sainte Catherine, vierge et martyre (25 *novembre*).

Avant le Viatique.

N., excitez en vous une foi vive, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent; telle était celle qui anima dès sa plus tendre jeunesse l'illustre vierge et martyre sainte Catherine, dont l'Eglise honore aujourd'hui la fête.

C'est cette foi qui la remplit de lumières pour confondre par des raisons invincibles, n'étant encore âgée que de dix-huit ans, les plus savants philosophes du paganisme, qu'elle convainquit de la vérité et de la nécessité de la religion chrétienne, et c'est par cette même foi qu'elle triompha glorieusement des promesses et des menaces du tyran, des tourments les plus cruels et de la mort même.

Priez Jésus-Christ, N., de vous donner une foi semblable, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout entier, en actions de grâces, à ce divin Sauveur.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance qu'il lui plaise, quand il vous voudra retirer de ce monde, de commander à ses anges, qui ont porté et placé miraculeusement par son ordre le corps de sainte Catherine après sa mort sur la montagne de Sinaï, de conduire votre âme à son royaume céleste. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour la fête et pour l'octave de la Dédicace de l'église de la paroisse.

Avant le Viatique.

N., c'est l'effet d'une grande bonté que Dieu, qui est la sainteté même et qui remplit le ciel et la terre, veuille habiter parmi des hommes pécheurs et avoir des temples particuliers pour y recevoir leurs adorations et leurs sacrifices et pour y répandre ses grâces; aussi l'Eglise, pour le remercier de cette insigne faveur, a institué la fête de l'anniversaire de leur dédicace, comme nous honorons *en ce saint jour* ou *durant cette sainte octave*, celle de l'église de notre paroisse.

Mais combien infiniment plus grande est la grâce que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous fait aujourd'hui en venant lui-même chez vous et en vous comme dans son temple vivant et animé, pour vous servir de divine nourriture et de sacré viatique? Humiliez-vous profondément, N., dans la connaissance de votre extrême indignité, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez vous de nouveau et pour son pur amour

Digitized by Google

à un très-grand regret de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., Remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Offrez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour être coupé et taillé par tous les fléaux qu'il jugera nécessaire, afin d'entrer dans l'édifice spirituel de son Eglise du Ciel; c'est ici le lieu du travail et de la peine, mais ce sera là-haut que vous vivrez avec lui dans la joie d'une perpétuelle dédicace.

Et priez-le instamment et sans vous lasser de vous soutenir toujours par sa grâce au milieu de vos maux, afin que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans son royaume céleste. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

EXHORTATIONS GÉNÉRALES

AVANT ET APRES L'ADMINISTRATION DU TRES-SAINT VIATIQUE.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., excitez votre foi, votre confiance et votre amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent devant vous: *C'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde* (*Joan.* IV, 42), *il n'y a point de salut en aucun autre, et nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes en qui nous devions être sauvés* (*Act.* IV, 12). Il a répandu tout son sang jusqu'à la dernière goutte pour l'expiation de vos péchés, et non content d'être mort pour l'amour de vous, il vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse et toute divine. Préparez bien votre âme à ce Sauveur plein de bonté par des actes intérieurs des vertus chrétiennes, et surtout, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de vous, et en particulier de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout entier à ce divin Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise d'achever et de couronner son œuvre en vous recevant, s'il veut disposer de votre vie mortelle, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

C'est ce divin Pasteur qui conduit et gouverne ses brebis avec une sagesse pleine de bonté, qui les traite et les guérit de leurs maux, les défend et les délivre de leurs ennemis, expose et donne sa vie pour elles (*Joan.* X, 4, 15, 28), les nourrit de sa propre substance (*I Cor.* XI, 24), et leur donne enfin la vie éternelle.

Approchez-vous avec une vive foi et avec une humble confiance de Jésus-Christ, ce Pasteur si puissant et si bon; mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* détestez de nouveau et purement pour son amour, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin Pasteur, de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et puisqu'il est venu sur la terre, comme il nous l'apprend lui-même: *Afin que ses brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment* (*Joan.* X, 10) par un continuel accroissement de grâces, priez-le avec ferveur et avec persévérance, de vous faire toujours croître dans cette vie toute divine, jusqu'à ce qu'il vous ait tout transformé en lui. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Digitized by Google

Jésus-Christ Roi.

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, rendez-lui vos hommages et vos adorations. Il vient comme un roi plein de douceur et de bonté (*Matth.* XXI, 5), pour vous combler de ses bienfaits, et pour vous nourrir de sa propre substance, afin que par la force de cette divine nourriture, vous puissiez arriver heureusement à son royaume céleste, malgré les artifices et malgré les efforts des ennemis de votre salut; recevez-le avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres. Pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Roi, de ce que, par un excès de charité, il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, aimez-le de tout votre cœur et n'ayez jamais d'intelligence avec ses ennemis, mais obéissez-lui avec respect, aveuglément et constamment, et soyez prêt à sacrifier volontiers vos biens et votre propre vie pour soutenir et défendre ses intérêts.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et dans la fidélité que vous lui devez, afin que vous ayez l'avantage de régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez l'un et l'autre, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Médecin.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent; c'est ce grand et divin Médecin qui est descendu du ciel, pour guérir le pécheur, ce grand malade qui, couvert de plaies mortelles, était couché sur la terre (S. Aug.); il connaît parfaitement vos maux et les remèdes qu'il y faut appliquer, il y compatit avec une charité infinie; c'est lui, dit un prophète, *qui a véritablement souffert toutes nos langueurs et porté toutes nos douleurs* (*Isa.* LIII); il a le pouvoir de vous guérir, n'y ayant aucun mal incurable à ce médecin tout-puissant, et il en a la volonté, puisque c'est pour cela qu'il vient aujourd'hui chez vous, et qu'il veut entrer en vous en qualité de médecin et de remède tout ensemble. Purifiez bien votre cœur, N., en vous excitant de nouveau et purement pour l'amour de lui pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce charitable et divin médecin, de la visite pleine de consolation qu'il vous a faite, et du remède sacré qu'il vous a donné, qui n'est autre que lui-même.

Offrez-vous tout à lui, en reconnaissance de ces deux signalés bienfaits.

Et ne cessez point de lui faire intérieurement cette prière du prophète Jérémie, jusqu'à ce que vous en ayez obtenu l'effet: *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri; sauvez-moi, et je serai sauvé* (*Jerem.* XVII, 14). Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Ami.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le viatique de votre âme, quelque indigne que vous soyez d'une si grande faveur.

Il est un ami noble et généreux, qui ne se contente pas de nous pardonner de bon cœur les plus grandes offenses, lorsque nous retournons sincèrement à lui (*Ezech.* XVIII, 21 *et suiv.*), il nous comble aussi de ses plus signalés bienfaits, et il se donne lui-même tout à nous (*Matth.* XXVI, 26 *et suiv.*): n'est-ce pas là l'effet d'une charité toute divine?

Avant de recevoir en vous ce divin Ami, humiliez-vous profondément devant lui, N., dans le souvenir de vos ingratitudes et de vos péchés, et détestez-les de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté; et pendant que vous avez le bonheur de le posséder en vous, entretenez-vous familièrement et à cœur ouvert avec lui, comme un ami fait avec son ami.

En se donnant tout à vous, il vous a aimé non de parole et du bout des lèvres seulement (*I Joan.* III, 18.), mais par les œuvres et dans la vérité; usez-en de même à son égard, en vous donnant tout à lui.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous faire la grâce, s'il veut vous retirer de ce monde, de mourir dans l'exercice actuel de son amour, ou du moins dans son amitié. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Patient.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, avec de grands sentiments de pénitence et de résignation à

Digitized by Google

sa très-sainte volonté. Il est le sujet de notre patience, Dieu son Père ayant déchargé sur sa personne sacrée tous les fléaux de sa colère que nous avions justement mérités par nos péchés, et il a bien voulu les souffrir pour nous en délivrer (*Isaïe*. LIII, 5 *et suiv.*). Il est le modèle de notre patience, nous l'ayant enseignée par ses paroles et par ses exemples, et il en est la cause, puisqu'il nous l'a acquise par ses souffrances et par sa mort, et qu'il l'imprime en nous par sa grâce.

Entrez, N., dans ses sentiments de patience et de soumission aux ordres de son Père céleste, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour à un très-grand regret de tous vos péchés : ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, le sujet, le modèle et la cause de votre patience, de ce qu'il a bien voulu venir en vous, pour vous enseigner à souffrir chrétiennement et pour vous en donner la force.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, comme une victime chargée de péchés, qui désire les expier et se purifier par toutes les peines dont il voudra vous affliger.

Et demandez-lui avec ferveur et persévérance la patience qui vous est nécessaire dans vos maux, afin que, accomplissant en toutes choses la volonté de Dieu, vous obtenez l'effet de ses célestes promesses (*Ephes.* x, 36). Espérez, N., cette grâce signalée de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Viatique.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est ici présent dans cette sainte hostie que nous vous apportons ; il nous apprend lui-même, *qu'il est la voie, la vérité et la vie ; et que celui qui entrera par lui sera sauvé* (*Joan.* IV, 6 ; X, 9) ; mais il n'est pas seulement notre voie, il est aussi notre sacré Viatique pour nous aider à y marcher, en nous servant de guide, de nourriture et de défense. C'est en cette qualité qu'il vient aujourd'hui se donner tout à vous, afin de vous faire arriver heureusement à votre céleste patrie.

Disposez-vous à le recevoir par des actes intérieurs de foi, d'espérance, de charité, d'humilité et de désir, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable et sans vous lasser, de continuer d'être votre conducteur, votre soutien et votre défenseur, afin qu'après avoir fini votre course, vous receviez de sa main la couronne de justice et de vie qu'il a promise à tous ceux qui persévéreront jusqu'à la mort dans la fidélité qu'ils lui doivent (*I Tim.* IV, 7, 8 ; *Apoc.* II, §10). Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur, votre divin Pasteur, qui vous a toujours conduit comme par la main avec une sagesse pleine de bonté (*Psal.* LXXVII, 72), et qui, lorsque vous vous êtes égaré en suivant les ténèbres de votre esprit et la corruption de votre cœur, vous a cherché avec une sainte sollicitude, et vous ayant trouvé il vous a porté plein de joie sur ses épaules dans son bercail, par la force et la douceur de sa grâce, dont il vous a prévenu et dont il vous a accompagné (*Luc.* XV, 4 *et suiv.*).

Il a donné sa vie pour vous défendre des ennemis de votre salut, et pour vous délivrer de la mort éternelle que vous aviez méritée par vos péchés ; il veut aujourd'hui vous nourrir de sa propre substance et être votre sacré viatique, pour vous faire vivre dans le ciel éternellement bienheureux avec lui. Avant de le recevoir en vous, N., purifiez votre âme, en vous excitant de nouveau et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la grâce signalée que vous venez de recevoir de sa bonté ; et acquittez-vous envers lui des devoirs d'une bonne brebis, comme il a rempli parfaitement en votre faveur tous ceux d'un bon pasteur ; il dit lui-même ; *Mes brebis me connaissent, elles entendent ma voix et elles me suivent* (*Joan.* X, 14, 27) ; employez le temps qui vous reste à observer fidèlement ces trois obligations essentielles, et à regretter amèrement de les avoir si fort négligées jusqu'ici.

Donnez-vous tout à Jésus-Christ, en reconnaissance de tous ses bienfaits.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise de vous continuer ses soins et ses secours charitables, afin que vous puissiez arriver heureusement à sa bergerie céleste. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans

Digitized by Google

cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Sauveur ici présent devant vous, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le viatique de votre âme.

Vivement touché d'une si grande bonté et de votre extrême indignité, dites-lui, mais seulement dans le fond de votre cœur : O mon Dieu, que vous êtes bon et miséricordieux envers moi ! une seule de vos paroles, le moindre de vos regards, ne serait-ce pas encore trop pour un misérable pécheur tel que je suis ? Préparez-vous en moi par votre grâce une demeure qui vous soit agréable, et faites que je déteste de nouveau et purement pour l'amour de vous, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de vous offenser.

Après le Viatique.

N., vous avez le bonheur de posséder en vous votre Sauveur et votre Dieu, rendez-lui de très-humbles actions de grâces de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, s'il veut vous retirer de ce monde, de vous faire mourir de la mort des justes (*Num.* XXIII, 10), afin que vous ayez l'avantage de vivre éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Maître.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce divin Précepteur et Maître, dont les paroles sont esprit et vie (*Joan.* VI, 64), éclairent nos entendements, embrasent nos cœurs et convertissent nos âmes (*Psal.* XVIII, 8, 9) ; il vient pour vous nourrir par une charité infinie de sa propre substance (*Psal.* CXVIII, 49), afin de vous donner, avec la science du salut, la grâce dont vous avez besoin pour l'opérer heureusement.

Humiliez-vous profondément, N., d'avoir si peu profité à son école par votre faute, depuis qu'il vous a fait l'honneur de vous y admettre au nombre de ses disciples; prenez la résolution d'employer plus utilement le temps qui vous reste, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Maître, de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté, et écoutez avec respect et docilité ce qu'il vous dira dans le fond de votre cœur : jamais homme n'a parlé comme lui (*Joan.* VII, 46) ; il a les paroles de la vie éternelle (*Joan.* VI, 69), et c'est ce Fils bien-aimé que Dieu, son Père, nous ordonne d'écouter (*Luc.* IX, 35).

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance ; la seule grâce que vous lui devez demander, c'est de vous apprendre à faire en toutes choses sa très-sainte volonté; demandez-la lui donc avec ferveur et avec persévérance, et dans la ferme confiance que vous l'obtiendrez de sa charité qui n'a point de bornes (*Psal.* CXLII, 10), recevez avec de très-humbles actions de grâces sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Victime.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent; vous savez qu'il est cette divine victime qui s'est livrée volontairement à la mort très-ignominieuse et très-cruelle de la croix, pour l'expiation des péchés de tout le monde et des vôtres en particulier (*Isa.* LIII, 7). Sa charité en votre faveur n'est pas encore pleinement satisfaite, il veut aujourd'hui se donner tout à vous en qualité de nourriture et de viatique, afin de vous faire vivre et régner dans le ciel éternellement bienheureux avec lui (*Joan.* X, 18).

Disposez-vous à recevoir ce Sauveur plein de bonté avec un vrai esprit de résignation et de sacrifice ; et afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, demandez-lui de nouveau très-humblement pardon de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., l'apôtre saint Paul exhorte les fidèles à rendre grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Ephes.* V, 20). Remerciez-le donc de tout votre cœur, de ce qu'il l'a livré au supplice de la croix pour vous délivrer de la mort éternelle que vous aviez méritée par vos péchés, et de ce qu'il vient de vous nourrir de la propre substance de son Fils unique et bien-aimé.

Offrez-le-lui en reconnaissance; c'est le don le plus agréable et le plus précieux qui lui puisse jamais être fait, mais en même temps donnez-vous tout à lui.

Et priez ce divin Sauveur avec ferveur et avec persévérance, de vous donner quelque part aux saintes dispositions avec lesquelles il a offert à son Père céleste le sacrifice de sa vie ; afin que, souffrant et mourant dans son esprit, vous ayez l'avantage de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond

Digitized by Google

respect sa sainte bénédiction que nous vous allons donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible votre Sauveur et votre Dieu ici présent, qui non content de vous avoir comblé de ses bienfaits, et même d'être mort pour l'amour de vous, vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin que par la force de cette divine nourriture, vous puissiez arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée.

Qu'un si grand excès de charité anime votre foi, relève vos espérances, vous embrase du feu sacré de son amour, et vous fasse détester de nouveau et de tout votre cœur, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Sauveur, de tout ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de vous, et en particulier de ce qu'il a bien voulu aujourd'hui être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce Sauveur plein de bonté, que s'il veut disposer de votre vie mortelle, il lui plaise de vous recevoir dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent devant vous. C'est ce divin pasteur qui a comme nous quitté dans le ciel les quatre-vingt dix-neuf brebis, c'est-à-dire les anges fidèles, pour venir chercher sur la terre la centième qui s'était égarée, et qui n'est autre que l'homme pécheur.

Vous êtes en particulier cette brebis infortunée qu'il a si souvent redressée dans ses égarements, pour le salut de laquelle il a donné sa propre vie, et qu'il veut aujourd'hui nourrir de sa chair et de son sang, pour vous faire vivre éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire.

Avant de le recevoir en vous, N., purifiez bien votre âme, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin pasteur, de ce qu'après vous avoir cherché avec tant de peines et de fatigues lorsque vous vous étiez égaré, il vous a porté plein de joie sur ses épaules dans son bercail, où il vous a nourri de sa propre substance.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, et ne le perdez jamais de vue pour ne plus vous égarer.

Et priez-le instamment et sans vous lasser de vous faire pleurer amèrement vos anciens égarements, afin qu'après en avoir obtenu le pardon, il vous comble de la joie éternelle et ineffable qu'il a promise au pécheur vraiment pénitent. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Viatique.

Avant le Viatique.

N., élevez-vous au-dessus de vos maux par des pensées et des affections toutes divines, pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de bonté vient pour être lui-même votre sacré viatique, dans le pénible et dangereux voyage que vous avez à faire de ce monde à l'autre, si c'est sa très-sainte volonté que vous nous quittiez.

Approchez-vous de ce divin Sauveur avec de grands sentiments de foi et de confiance; pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, de la faveur signalée qu'il vous a faite. Quelle confiance ne devez-vous point avoir en la puissance, en la sagesse et en la bonté de ce divin conducteur?

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et marchez fidèlement sur ses traces.

Vous ne le pouvez sans son secours, adressez-lui donc avec ferveur et avec persévérance cette humble prière, en disant, mais seulement dans le fond de votre cœur: ô mon Sauveur et mon Dieu, faites-moi marcher sans m'égarer dans la voie étroite qui mène à la vie, faites que j'y marche avec sûreté et avec constance jusqu'à la mort, soyez mon viatique, parce que je ne suis devant vous qu'un voyageur et un étranger sur la terre (*Psal.* xxxviii, 13). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ obéissant.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec un cœur parfai-

Digitized by Google

tement soumis à la sagesse de sa conduite sur vous, puisque par une charité infinie, il veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique; afin de vous faire arriver à sa gloire, dans laquelle il n'est entré que par ses souffrances, qui ont commencé avec sa vie et qui n'ont fini qu'à sa mort (*Luc.* XXIV, 26).

C'était là sa nourriture, comme il le dit lui-même, de faire toujours la volonté de Dieu son Père (*Joan.* IV, 34; *Joan.* VIII, 29). Ne désirez-vous pas aussi, N., l'accomplir en toutes choses? *Le malade ayant répondu* oui, monsieur; *le prêtre ajoute:* Joignez à cette sainte disposition un très-grand regret de tous vos péchés purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, et recevez-le après cela avec une humble et tendre confiance.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il vous a mérité par ses assujettissements, par ses souffrances et par sa mort, la parfaite résignation que vous devez avoir à sa très-sainte volonté, et de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour l'imprimer plus profondément dans votre âme.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, pour ne vouloir plus désormais que ce qu'il voudra.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, d'arracher de votre cœur tout orgueil et tout amour déréglé de vous-même, afin que lui étant toujours soumis, quoi qu'il vous en puisse coûter, vous ayez le bonheur d'obtenir la couronne de vie qu'il a promise à tous ceux qui persévéreront jusqu'à la mort dans la fidélité qu'ils lui doivent (*Apoc.* II, 10). Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Ami.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vient pour vous donner un nouveau et divin témoignage de son amour et pour se donner lui-même tout à vous de la manière la plus intime et la plus parfaite.

Il est un ami riche et désintéressé qui n'a pas besoin de nos biens, et qui ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de nous enrichir des trésors spirituels de sa grâce; bien différent de ceux qui ne s'attachent à nous qu'autant qu'ils croient que notre amitié peut leur être utile ou leur faire honneur.

Préparez bien votre âme, N., à ce divin ami, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté. Il s'est donné tout à vous en qualité de nourriture et de viatique, pouvait-il vous faire un plus grand don? et y eut-il jamais de meilleur ami?

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance; et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise d'allumer dans votre âme le feu sacré qu'il désire passionnément y voir causer de saints incendies, afin qu'après l'avoir aimé ici-bas, vous ayez le bonheur de le posséder dans le ciel durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus tendre reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, pour lui rendre vos hommages et vos adorations; il est venu sur la terre, comme il le dit lui-même, *pour chercher et pour sauver ce qui avait péri* (*Luc.* XIX, 10), et il a exécuté et accompli parfaitement ce dessein de miséricorde envers les hommes, en prenant un corps et une âme comme nous, et en s'immolant pour nos péchés sur l'autel de la croix.

Il est mort pour tous en général et pour vous en particulier, N.; et il veut aujourd'hui, par un excès de charité, être votre divine nourriture et votre sacré Viatique, pour vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée (*Rom.* VIII, 32; *Galat.* II, 20). Recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance; mais auparavant détestez de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'en continuant de faire l'office de Sauveur à votre égard, il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous soutenir dans votre extrême faiblesse et pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Faites en actions de grâces, à ce Sauveur plein de bonté, une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en veut disposer.

Et puisque c'est lui qui donne la grâce et la gloire, priez-le instamment et sans vous lasser de vous faire ces deux excellents dons (*Psal.* LXXXIII, 12). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Roi.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ

Digitized by Google

votre Roi et votre Dieu, qui, pour vous faire arriver heureusement à son Royaume céleste, veut être la nourriture et le Viatique de votre âme.

Avant de le recevoir en vous, demandez-lui très-humblement pardon d'avoir si souvent violé la foi que vous lui aviez jurée au saint baptême, disant insolemment, sinon par vos paroles, du moins par vos œuvres, comme ce peuple rebelle dont il se plaint : *Nous ne voulons point que celui-là règne sur nous, je ne lui serai point assujetti, et l'ayant fait servir lui-même à vos iniquités* (*Luc.* XIX, 14; *Jerem.* II, 20; *Isa.* XLIII, 24). Vivement touché de tant de crimes, excitez-vous de tout votre cœur et purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très-grand regret de les avoir commis, et recevez-le après cela avec une humble confiance en ses miséricordes infinies.

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin Roi, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire?

N'ayant rien de votre fonds qui soit digne de lui être présenté pour lui témoigner votre parfaite reconnaissance, offrez-lui l'amour, les respects, les services et la fidélité de ses plus zélés serviteurs du ciel et de la terre.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce Roi plein de bonté, qu'il lui plaise d'établir pour toujours en vous le doux empire de sa grâce, et de vous faire vivre et régner éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., cette double faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Médecin.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain Médecin des âmes et des corps ici présent devant vous, qui vient pour vous servir lui-même de remède de vie et d'immortalité (*Matth.* IV, 23).

Approchez-vous de lui et recevez-le avec une foi vive, croyant fermement qu'il a le pouvoir de vous guérir; avec une humble confiance, dans la persuasion qu'il en a la volonté; avec une ardente charité, étant convaincu qu'il vous aime sincèrement; et avec un grand désir d'être guéri, dans la connaissance et dans le sentiment de la grandeur de vos maux (*Luc.* V, 20; *Marc.* I, 40; *Joan.* XI, 3; V, 6); mais pour recevoir ce divin médecin avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* renouvelez en vous et pour son pur amour une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., quelle confiance ne devez-vous point avoir en la science et en la charité du divin médecin qui vous est venu visiter? et en la force et efficacité du remède sacré que vous venez de prendre, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même?

Ce serait trop peu de lui offrir en reconnaissance la moitié de vos biens, comme fit le jeune Tobie à l'ange qui l'avait conduit dans son long et périlleux voyage (*Tob.* XII, 4) et qui avait rendu la vue à son père : offrez-lui donc tout ce que vous avez et votre propre personne.

Et priez avec une ferveur toujours nouvelle ce Médecin tout-puissant et tout charitable, de vous guérir de vos maladies et de vos langueurs spirituelles, et de vous faire vivre de sa vie toute divine. Espérez, N., qu'il vous accordera l'un et l'autre, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin pasteur, qui a toujours marché devant vous pour vous conduire et pour vous frayer le chemin, qui vous a cherché et redressé dans vos égarements avec une charité infinie. Il vous a défendu et délivré des ennemis de votre salut, non-seulement au péril de votre vie, mais en la donnant véritablement pour vous arracher d'entre leurs mains après que vous vous étiez livré volontairement à eux, et enfin il vous a nourri de sa propre substance.

C'est ce qu'il veut faire encore aujourd'hui et d'une manière toute spéciale, en vous servant de sacré viatique pour vous introduire dans son céleste bercail, où vous devez espérer que vous jouirez avec lui d'un bonheur éternel. Purifiez bien votre cœur en vous excitant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin pasteur (*Joan.* X, 14), de tous les bienfaits dont il vous a comblé durant le cours de votre vie, et en particulier de celui que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, appliquez-vous à le connaître, écoutez attentivement ce qu'il vous dira dans le fond de votre cœur, et suivez-le avec soumission et avec amour, imitant sa patience dans ses maux, sa parfaite résignation à la volonté de Dieu son Père (*Jerem.* XVII, 16); et en le suivant vous ne serez pas troublé, mais vous commencerez à goûter dès cette vie la douceur des biens éternels et ineffables qu'il vous prépare dans l'autre. En attendant qu'il vous en mette en possession pour toujours, N., recevez avec un profond respect

Digitized by Google

sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., Excitez en vous une foi vive envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique. Mais avec quelle ardeur ne désire-t-il pas de se donner à vous! et dans quelles circonstances vous veut-il faire cet ineffable don?

Il vous vient trouver lorsque, dans le danger et l'accablement de votre maladie, vous ne pouvez aller à lui, et dans le temps que les ennemis de votre salut redoublent leurs artifices et leurs efforts pour vous perdre; et cela sans avoir égard ni au nombre ni à l'énormité de vos péchés. Préparez bien votre âme à ce Sauveur plein de bonté, en les détestant de nouveau et purement pour l'amour de lui pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez de toutes les puissances de votre âme Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, mais que ce soit avec une très-vive douleur de n'avoir à lui offrir que ses propres dons après les avoir souillés et profanés.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance d'achever à votre égard l'office de Sauveur, en vous recevant, s'il veut vous retirer de ce monde, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Maître.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent devant vous : c'est comme il nous l'apprend lui-même (*Matth.* XXIII, 10) notre seul et unique Maître. Il vient pour vous instruire des dispositions de pénitence et de résignation à sa très-sainte volonté où vous devez entrer dans l'état d'infirmité et de douleur où vous êtes, et pour vous nourrir, par un excès de charité, de sa propre substance ; afin de faire mieux passer ses divines leçons dans votre esprit et dans votre cœur.

Disposez-vous à recevoir ce divin maître avec de grands sentiments d'humilité et de respect, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à une très-vive douleur de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Maître, de ce qu'après vous avoir enseigné par ses paroles et par ses exemples la science du salut, il a bien voulu être lui-même la nourriture et le viatique de votre âme, pour vous donner la force de mettre en pratique ses célestes instructions, et pour vous faire arriver par ce moyen à son bonheur éternel.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance ; et demandez instamment et sans vous lasser, à cet aimable et divin précepteur, un cœur de disciple, tendre, docile et respectueux : (III *Reg.* III, 9) afin qu'écoutant attentivement et observant avec fidélité ses leçons de salut, vous ayez le bonheur de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., Notre Seigneur Jésus-Christ qui dit dans son saint Evangile : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.* XI, 28), vient vous trouver en sa propre personne lorsque vous ne pouvez aller à lui, et veut être lui-même, par une charité infinie, votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous soutenir dans votre extrême faiblesse, et pour vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec une foi vive et avec une humble confiance ; mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, faites de nouveau et purement pour son amour, un acte de contrition de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., Remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui, en actions de grâces de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et puisqu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, priez le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse et toute divine. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur qui doit mettre le comble à toutes celles qu'il vous a faites, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Viatique.

Avant le Viatique.

N., nous vous apportons le très-saint viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce divin Sauveur veut être avec vous et en vous dans la tribulation pour vous en délivrer, et pour vous faire triompher plus glorieusement des ennemis de votre salut (*Psal.* XC, 15), il veut vous nourrir de sa propre substance, afin que par la force de cette divine nourriture, vous puis-

Digitized by Google

siez résister à leurs efforts, éviter leurs artifices, et arriver heureusement à votre céleste patrie.

Recevez cet aimable Sauveur avec un désir ardent de vous unir pour toujours à lui. Pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* détestez de nouveau et pour son pur amour tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à vouloir être lui-même la nourriture et le viatique de votre âme. Fortifié de ce pain vivant (*Joan.* VI, 41) et descendu du ciel, avec quelle ardeur ne devez-vous point achever la course de votre pèlerinage ? et avec quelle confiance ne devez-vous pas dire à ce Sauveur plein de bonté : *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (*Psal.* XXIV, 4)?

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous conduire dans sa voie (*Psal.* LXXXV, 11), jusqu'à ce qu'il vous ait introduit dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Victime.

Avant le Viatique.

Disposez-vous à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent comme victime, et unissez-vous à lui en cette qualité, puisqu'il vous fait la grâce de vous associer à ses souffrances.

Il est une victime vivante, sainte et agréable à Dieu (*Hebr.* VII, 26) ; une victime parfaitement volontaire, il s'est livré à la mort parcequ'il l'a voulu (*Isa.* LIII, 7), et on ne lui a pas tant ôté la vie, qu'il la donnée de lui-même (*Joan.* X, 18) ; c'est une victime qui a été remplie d'ardeur pour le sacrifice où elle devait être immolée (*Luc.* XII, 50) ; et enfin c'est une victime qui a toujours été constante (*Philipp.* II, 8).

Priez ce divin Sauveur, N., de vous donner quelque part à ses saintes dispositions; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, appelé par le prophète Isaïe (LIII, 3; V, 6) *l'homme des douleurs*, de ce que non content d'avoir été la victime de propitiation pour vos péchés, il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Offrez-vous en holocauste à ce Sauveur plein de bonté, pour honorer ses souffrances et sa mort, pour reconnaître le souverain domaine qu'il a sur vous, pour satisfaire à sa justice, pour obtenir son assistance salutaire et pour lui témoigner votre parfaite reconnaissance.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser la grâce d'achever courageusement votre sacrifice, s'il veut vous retirer de ce monde, afin que vous ayez l'avantage de jouir dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse. Espérez, N., cette insigne faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en présence de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, qui pour vous faire achever heureusement l'œuvre de votre salut, veut être lui-même la nourriture et le Viatique de votre âme.

O mon divin Sauveur, qui peut bien comprendre la largeur et la longueur, la hauteur et profondeur de l'amour que vous avez pour moi (*Ephes.* III, 17, 18)! Je reconnais et je confesse publiquement devant vous que j'en suis tout à fait indigne ; préparez-vous dans mon cœur une demeure qui vous soit agréable, et faites que je déteste de nouveau et purement pour l'amour de vous, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de vous offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en actions de grâces, pour être tout consumé en son honneur par le feu de la charité et des tribulations.

Et puisqu'il a bien voulu consacrer sa vie et sa mort pour votre salut, et vous nourrir de sa propre substance, priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire vivre éternellement bienheureux avec lui dans sa gloire. Espérez, N., cette grande et dernière grâce de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ obéissant.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, et préparez-vous à le recevoir avec un vrai esprit de pénitence, et avec une parfaite résignation à sa très-sainte volonté

Il est le souverain modèle d'obéissance que nous devons imiter; car il a été toujours parfaitement soumis non-seulement aux ordres de son Père céleste et de ses parents selon la chair, mais aussi à ceux de ses plus cruels ennemis pour l'amour de lui, lorsqu'ils ont été revêtus de son autorité (*Joan.*

Digitized by Google

VIII, 29; XIV, 31; *Luc.* II, 51); et il a été obéissant jusques à la mort, et la mort de la croix (*Philipp.* II, 8). Efforcez-vous, N., d'entrer dans ses sentiments, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à être tout ensemble la nourriture et le viatique de votre âme, pour vous soutenir au milieu de vos maux, afin que les souffrant avec une humble soumission, ils vous procurent un bonheur éternel.

Offrez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, comme une victime bien volontaire, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, et même pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance la grâce de perdre plutôt la vie que l'obéissance. Espérez, N., qu'il vous l'accordera, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Ami.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ est ici présent devant vous, rendez-lui vos hommages et vos adorations : il est un ami fidèle et constant qui ne nous abandonne pas dans l'adversité, mais qui accourt à notre aide dans les tribulations qui nous environnent, pour nous en délivrer.

C'est un ami sincère et véritable, qui nous communique familièrement ses plus intimes secrets, qui se réjouit de nos biens, qui compatit à nos maux, qui nous soulage dans nos besoins et qui nous enrichit de ses richesses spirituelles; mais, ce qui est l'effet d'une amitié et d'une charité toute divine, il nous nourrit de sa propre substance, afin que nous ne soyons qu'un avec lui.

Disposez-vous, N., à recevoir ce divin ami de la manière la plus digne qu'il vous sera possible, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à un très grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, et pendant que vous avez le bonheur de le posséder en vous, ouvrez-lui bien votre cœur, découvrez-lui avec sincérité et avec confiance vos besoins, attachez-vous uniquement à lui seul, et dites intérieurement en vous-même : *J'ai trouvé celui que mon âme aime, je l'ai arrêté et je ne le laisserai point aller; mon bien-aimé est tout à moi et je suis tout à lui* (*Cant.* III, 4; II, 16).

Ce divin ami vous a donné son corps, son sang, son âme, sa divinité, et tous les mérites de sa vie et de sa mort; donnez-vous tout à lui en reconnaissance.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, de vous aimer jusqu'à la fin, en vous donnant la persévérance dans son saint amour. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre Seigneur Jésus-Christ, votre divin Sauveur ici présent, pour l'adorer avec un profond respect. Cette glorieuse qualité lui appartient à très-juste titre : *Car lorsque nous étions morts par nos péchés, Dieu nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous avons été sauvés* (*Ephes.* II, 5); *il l'a livré à la mort* (*Rom.* VIII, 32)] pour nous délivrer de la mort éternelle que nous avions méritée (*Isa.* LIII, 7); et ce Fils bien-aimé s'est aussi offert volontairement lui-même, pour porter en sa personne sacrée la juste peine due à nos crimes (*Joan.* X, 18).

Sa charité en votre faveur n'est pas encore pleinement satisfaite; il vient aujourd'hui chez vous pour être la nourriture et le viatique de votre âme, afin de vous faire vivre dans le ciel éternellement bienheureux avec lui; recevez-le avec une foi vive et avec une humble confiance, mais auparavant purifiez bien votre cœur, en détestant de nouveau et purement pour l'amour de lui pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., tout rempli du divin Sauveur que vous venez de recevoir, dites intérieurement en vous-même : *C'est moi, c'est moi qui chanterai des cantiques à la gloire du Seigneur Dieu d'Israel* (*Judic.* V, 3), et soyez fécond et abondant en actions de grâces, comme l'Apôtre vous y exhorte (*Coloss.* II, 3).

Donnez-vous tout entier et pour toujours à cet aimable Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance qu'il lui plaise de vous sauver, en vous délivrant et en vous préservant du péché, et en vous faisant part de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., cette double faveur de sa charité infinie, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Patient.

Après le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain modèle de patience que nous devons imiter : il veut vous nourrir de sa propre substance, pour vous soutenir dans votre extrême faiblesse, et pour vous donner

Digitized by Google

les saintes dispositions qu'il a eues dans ses souffrances.

Il a souffert avec humilité et avec résignation, sans résistance et sans se plaindre, avec courage, avec amour et avec joie les outrages les plus sanglants, les tourments les plus atroces, et la mort même la plus ignominieuse et la plus cruelle : et cela de la part de ses sujets, de ses enfants et de ses créatures ingrates et rebelles qu'il pouvait exterminer d'un clin d'œil.

Demandez à ce divin Sauveur, N., quelque part à ses saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour son amour, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de tout ce qu'il a souffert pour l'amour de vous, et de ce qu'il vient de se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, et pour être tout consumé en son honneur, s'il exige que vous lui fassiez présentement le sacrifice de votre vie.

Et dites-lui intérieurement par des élévations ferventes et réitérées : Seigneur, augmentez, si vous le voulez, les douleurs et les maux, mais augmentez aussi la patience (*Hebr.* x, 36). Espérez, N., qu'il vous accordera cette vertu qui vous est si nécessaire, et qu'il en sera lui-même la grande récompense ; dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour consommer l'œuvre de votre salut, en vous conduisant à son éternelle félicité.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec une foi vive ; mettez toute votre confiance en ses miséricordes éternelles, aimez-le de tout votre cœur, désirez ardemment de le recevoir en vous et de vous unir pour toujours à lui, humiliez-vous profondément dans la considération de sa sainteté infinie et dans la connaissance de votre extrême indignité ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre Seigneur Jésus-Christ votre divin Sauveur, de ce qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie éternellement bienheureuse.

Donnez-vous tout à lui avec les sentiments de la plus tendre et de la plus parfaite reconnaissance.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, de couronner ses dons en vous recevant, s'il veut vous retirer de ce monde, dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Roi.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre roi et votre Dieu ici présent, qui par une charité infinie vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre et régner éternellement bienheureux avec lui dans son royaume céleste.

Ah ! quelle douleur ne devez-vous point ressentir en vous, de l'avoir si souvent et si grièvement offensé ! le trahissant lâchement par une ingrate et noire perfidie, semblable à son avare et infidèle apôtre, le crucifiant inhumainement comme firent les Juifs peu de temps après l'avoir salué publiquement pour leur roi (*Luc.* xxii, 48; *Hebr.* vi. 6), et encore plus criminel qu'eux de l'avoir fait tant de fois, sachant certainement par la foi qu'il était votre Roi et votre Dieu ; *car ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire s'ils l'eussent connu* (*I Cor.* ii, 8) comme vous.

Avant de le recevoir dans votre cœur, N., détestez de nouveau et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Roi, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, et rendez-lui le respect, l'amour, l'obéissance et la fidélité que tous les sujets doivent à leur souverain.

Offrez-vous en actions de grâces à ce Roi des rois, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser : *Que son royaume arrive* (*Matth.* vi, 10), c'est-à-dire qu'il soit connu, adoré, aimé et servi de tous les peuples par sa grâce, et qu'il nous fasse régner avec lui dans sa gloire durant toute l'éternité. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité qui n'a point de bornes (*Psal.* lxxxiii, 12), et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Médecin.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Médecin, qui vient pour guérir votre âme de ses maux spirituels, mille fois plus à craindre

Digitized by Google

que ceux dont votre corps est accablé; préparez-vous à le recevoir en lui disant, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Ah ! si je puis toucher le bord de votre robe* (*Matth.* VIII, 2), ces espèces sacrées qui vous servent de voile ! aussitôt *je serai guéri* (*Matth.* IX, 21), *Celui que vous aimez, Seigneur, est malade* (*Joan.* XI, 3), hâtez-vous de venir, vous n'abandonnez pas ceux que vous honorez de votre amitié (*S. Aug.*). Je désire sincèrement d'être guéri, et je suis prêt de tout faire et de tout souffrir pour ma guérison spirituelle ; et c'est dans l'ardeur de ce désir que je vous dis : Seigneur, *guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous* (*Psal.* XL, 5).

Entretenez-vous, N., dans ces pieuses affections, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* renouvelez en vous et purement pour l'amour de Jésus-Christ, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à être lui-même votre divin médecin et votre remède sacré.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, faites aveuglément tout ce qu'il vous dira, prenez avec courage et avec joie le calice de sa Passion qu'il vous présente après qu'il en a presque épuisé toute l'amertume, et vous y trouverez la vie, la santé et le salut éternel de votre âme.

Et priez avec ferveur et avec persévérance Jésus-Christ, ce médecin tout-puissant et tout charitable, de ne vous point abandonner, comme vous l'avez si souvent mérité par vos péchés, mais de vous continuer ses soins et ses remèdes jusqu'à ce qu'il vous ait mis dans l'heureuse impuissance de ne pouvoir plus ni mourir ni être malade, et qu'il vous ait établi dans la jouissance et la possession de sa vie éternellement bienheureuse. Espérez, N., qu'il vous accordera toutes ces grandes faveurs, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., ramassez tout ce que vous avez de forces d'esprit et de corps, pour vous disposer à recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible votre Sauveur et votre Dieu ici présent, qui par une charité infinie veut être la nourriture et le viatique de votre âme, quelque indigne que vous soyez d'une si grande faveur.

Protestez à ce Sauveur plein de bonté, que si vous avez la hardiesse de vous approcher de lui et de le recevoir en vous, ce n'est que parce qu'il vous y invite amoureusement, et que même il vous le commande sous les plus grièves peines (*I Cor.* XI. 24 ; *Joan.* VI, 54), et pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Offrez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle la grâce de la persévérance dans son saint amour (*Matth.* X, 22), afin que vous puissiez consommer heureusement l'œuvre de votre salut qu'il vous a donné à faire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Maître.

Avant le Viatique.

N. prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient pour vous nourrir, par un excès de charité, de sa propre substance, afin de vous faire mieux entrer dans ses sentiments et d'imprimer plus profondément dans votre âme la science du salut.

C'est un divin Maître qui nous instruit saintement et en mille manières différentes des moyens de devenir saints ; il nous instruit charitablement avec la douceur et avec la patience d'un père qui aime tendrement, et il nous instruit efficacement, ne nous donnant pas seulement l'intelligence de ses divines leçons en portant sa lumière dans nos esprits, mais répandant aussi l'onction de sa grâce dans nos cœurs, pour nous les faire pratiquer.

Préparez bien votre âme à ce divin Maître en détestant de nouveau et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., vous avez le bonheur de posséder en vous Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce divin Maître qui est descendu du ciel (*Luc.* I, 77) pour venir enseigner et pour donner sur la terre à ses disciples la science du salut ; rendez-lui le respect et les remercîments qu'il mérite et que vous lui devez.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, et écoutez avec docilité les saintes instructions de patience et de résignation qu'il vous donnera intérieurement.

Et dites à cet aimable Maître, mais seulement dans le fond de votre cœur : *Donnez-moi l'intelligence et je vivrai ; apprenez-moi à faire votre volonté, car bienheureux est l'homme que vous instruirez, Seigneur, et à qui vous enseignerez votre loi* (*Psal.* CXVIII, 144 ; CXLII, 10 ; XCIII, 12). Espérez, N., toutes ces faveurs de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite

Digitized by Google

reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Viatique.

Avant le Viatique,

N., excitez en vous tout ce que vous avez de foi et de religion, pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Il est le pain vivant et descendu du Ciel qui fait vivre éternellement dans ce séjour des bienheureux (*Joan.* VI, 11) ; et il est un guide éclairé, fidèle, tout bon et tout puissant qui vous y conduira en toute sûreté, malgré les artifices et malgré les efforts des adversaires de votre salut ; c'est l'Eglise qui veut vous inspirer cette douce confiance, et c'est de sa part que je vous dirai, en vous donnant cette sacrée nourriture : «Recevez *mon frère* ou *ma sœur*; le Viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il vous défende de la malignité de votre ennemi et qu'il vous conduise à la vie éternelle.»

Pour recevoir ce divin Sauveur avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor* excitez-vous de nouveau et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., vous venez de recevoir Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est cette divine nourriture dont parle le saint roi David par un esprit prophétique lorsqu'il dit à Dieu : *Vous avez préparé devant moi une table contre tous ceux qui m'affligent* (*Psal.* XXII, 4, 5.); avec quelle confiance ne devez-vous point ajouter avec ce saint Prophète : *Je ne craindrai aucuns maux, parce que vous êtes avec moi.* Remerciez très-humblement ce Sauveur plein de bonté de l'insigne faveur qu'il vous a faite.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces et priez-le instamment et sans vous lasser, qu'après vous avoir éclairé et conduit par la lumière de sa grâce, et nourri de sa propre substance, il lui plaise de vous faire vivre dans le ciel avec lui dans sa vie éternellement bienheureuse et toute divine. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de bonté vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme, afin de vous faire arriver heureusement au royaume de bonheur et de gloire qu'il vous a préparé dès le commencement du monde.

Approchez-vous avec une foi vive et avec une humble confiance de ce divin Sauveur, qui est la consolation des affligés, la force des faibles, le salut des pécheurs, la sanctification des justes, la cause et l'objet de la félicité de tous les bienheureux ; mais afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau, et purement pour l'amour de lui, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'en continuant de faire l'office de Sauveur à votre égard, il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre de sa vie toute divine.

Donnez-vous tout à lui pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous soutenir jusqu'à la fin par sa grâce parmi les périls et les maux qui vous environnent, de peur que vous ne perdiez par votre faute le salut éternel qu'il vous a mérité par l'effusion de tout son sang. Espérez, N., qu'il achèvera et qu'il couronnera en vous son œuvre, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce divin Pasteur, qui vous a conduit jusqu'ici par les lumières de la raison et de la foi, par son saint ange, par les instructions que vous avez reçues de vos parents et de vos maîtres, par ses paroles, par ses exemples et par ses inspirations immédiates.

Il vous a cherché et redressé dans vos égarements, il a donné sa vie pour vous arracher de la gueule des loups, il vous a nourri de sa chair et de son sang ; et après tant de bienfaits il veut aujourd'hui être tout ensemble votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous introduire dans sa bergerie céleste, où ses fidèles brebis jouissent avec lui d'un bonheur éternel. Préparez-vous à le recevoir, en vous excitant de nouveau et pour son pur amour pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à un très grand regret de l'avoir si souvent offensé.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Pasteur, de tout ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de vous, et en particulier de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, désirant ardemment de le connaître, d'entendre sa voix et de le suivre, puisque ce sont les trois devoirs qu'il prescrit à ses brebis (*Joan.* X, 14, 27).

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous continuer ses soins et ses secours charitables, afin que vous puissiez avoir le bonheur d'arriver à son céleste bercail, et de le posséder durant toute l'é-

Digitized by Google

ternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent devant vous; il dit autrefois à son Père céleste, par une plainte amoureuse et dans la violence de ses tourments étant sur l'autel de sa croix : *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Marc.* xv, 34)?

Ce divin Sauveur quoique vous soyez coupable et un très-grand pécheur, au lieu qu'il était l'innocence et la sainteté même, ne veut pas que vous soyez traité avec l'équitable sévérité que Dieu son Père exerça sur lui, parce qu'il s'était chargé de satisfaire à sa justice pour nos péchés, ni vous laisser sans consolation au milieu de vos maux, mais il vient en personne chez vous et en vous, pour consommer l'œuvre de votre salut; recevez-le avec de grands sentiments de foi et de confiance, mais auparavant purifiez bien votre cœur par l'esprit d'une sincère pénitence pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que par un excès de charité il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance et désirez d'aller à ce divin Sauveur avec une ardeur qui ait quelque rapport à celle qu'il a eue de mourir pour l'amour de vous, et qui lui fit dire à ses saints apôtres en parlant de sa passion : *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli* (*Luc.* L, 12)!

Et demandez-lui instamment et sans vous lasser, la grâce de souffrir et de mourir dans ses saintes dispositions. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Ami.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ ce divin ami dont la puissance et la bonté sont infinies, veut aujourd'hui vous donner une nouvelle marque et un parfait témoignage de son amour, en vous nourrissant de sa chair et de son sang, pour vous faire passer par ce moyen de l'union à l'unité et pour vous transformer tout en lui.

O mon divin Sauveur, qui ne voulez plus nous appeler vos serviteurs, mais vos amis (*Joan.* xv, 15,) rendez-moi digne de votre amitié par votre grâce, embrasez-moi du feu sacré de votre amour, et faites que je n'aie d'autre regret que celui de vous avoir offensé. Entretenez-vous, N., dans ces pieuses affections pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., l'Epouse des Cantiques qui est le Symbole du Juste, dit par la bouche du roi Salomon : que *son âme s'est fondue d'abord que son bien aimé a parlé* (*Cant.* v, 6). La vôtre ne sera-t-elle point toute attendrie et toute embrasée de l'amour de Jésus-Christ, après qu'il s'est donné lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de Viatique. Remerciez-le très-humblement de cette insigne faveur.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces; et puisque le Saint-Esprit nous assure : *qu'un ami fidèle est une puissante protection, et que celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor* (*Eccl.* vi, 14; *Matth.* vi, 21), mettez toute votre confiance et tout votre cœur en lui.

Et priez ce divin ami, avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, de vous accorder la persévérance dans son saint amour. Espérez-la, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Obéissant.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, qui pour vous faire entrer dans ses dispositions d'obéissance et de résignation, veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Il n'est venu en ce monde, il n'y a demeuré et il ne l'a quitté que pour obéir aux ordres de Dieu, son Père; tels doivent être vos sentiments et les nôtres. Il faut que vous puissiez dire avec le saint roi David : *Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est préparé; et quoi qu'il m'arrive, je chanterai des hymnes à votre gloire* (*Psal.* LVI, 8).

Avant de recevoir votre divin Sauveur en vous, N., demandez-lui très-humblement ces saintes dispositions, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour son amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous donner le courage et la force de vous soumettre à sa très-sainte volonté.

Donnez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour ne vivre et pour ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec ferveur et persévérance, de vous affermir de telle manière dans cet esprit d'obéissance et de résignation, que vous remportiez autant de victoires sur les ennemis de votre salut qu'ils vous livreront de combats (*Prov.* xvi, 28), et que vous receviez de sa main la couronne de vie qu'il a promise à tous ceux qui persévéreront jusqu'à la mort dans la fidélité qu'ils lui doivent (*Apoc.* ii, 10). Espérez, N., qu'il vous

Digitized by Google

écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent : ce divin Sauveur dit autrefois au bienheureux Zachée, qui à cause de la foule et de la petitesse de sa stature était monté sur un arbre pour le voir passer : *Hâtez vous de descendre, car je veux aujourd'hui loger dans votre maison* (*Luc.* XIX, 1 *et suiv.*). La faveur que vous allez recevoir de sa bonté, N., est infiniment plus grande, puisqu'il vient chez vous pour être la nourriture et le Viatique de votre âme ; recevez-le avec de saints transports de joie et avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, dans l'espérance qu'il opérera en vous le salut, comme il fit dans le logis de ce saint personnage. Pour le faire avec une conscience plus pure, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous.

Zachée lui témoigna sa parfaite reconnaissance de la visite dont il l'avait honoré, en disant : *Seigneur, voilà que je donne la moitié de mes biens aux pauvres* (*Luc.* XIX, 8, 10) ; donnez-lui des marques de la vôtre, en vous donnant tout à lui.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur, *qui est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu*, d'accomplir entièrement ce dessein de miséricorde envers vous, afin que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner,

Jésus-Christ Roi.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ, *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* (*I Tim.* VI, 15), qui par un excès de charité veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

C'est un roi qui n'a besoin ni des biens ni des services de ses sujets, et quand il les exige ou qu'il les accepte, ce n'est pas tant pour lui-même que pour eux qu'il le fait ; il répand libéralement les trésors spirituels de ses grâces sur tous ceux qui l'aiment sincèrement, et il les associe à sa souveraine puissance et à son bonheur éternel, lorsqu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils lui doivent.

Approchez-vous de ce Roi si puissant et si bon, autant qu'il est en votre pouvoir, avec tout le respect et avec toute la tendresse qu'il mérite ; mais afin qu'il ne reste rien en vous, N., qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Roi, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-lui en actions de grâces le tribut qu'il exige de vous ; c'est une soumission amoureuse à sa très-sainte volonté.

Et puisqu'il a fallu qu'il ait souffert pour entrer dans son royaume de gloire (*Luc* XXIV, 26), priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de vous faire marcher avec courage et avec confiance sur ses traces, afin que vous puissiez avoir le bonheur d'y entrer après lui, et d'en jouir avec lui durant toute l'éternité. Espérez l'un et l'autre, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Médecin.

Avant le Viatique.

N., Excitez votre confiance et votre amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui vient vous visiter dans le lit de votre douleur. C'est ce divin médecin qui guérit des maux les plus incurables : la paralysie, la lèpre, l'hydropisie disparaissent devant lui : il fait marcher droit les boiteux, il donne l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles et la vie aux morts ; ce qu'il fait sur les corps il l'opère aussi sur les âmes, et pour nous rendre immortels et bienheureux, il veut bien être lui-même notre nourriture et notre remède tout ensemble.

Préparez-vous, N., à recevoir ce médecin tout-puissant et tout charitable, en détestant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la visite pleine de consolation qu'il vous a faite, et du sacré remède qu'il vous a donné.

Offrez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin médecin, découvrez-lui avec sincérité les plaies de votre âme ; il les connaît, mais il veut que vous les connaissiez vous-même et que vous lui en demandiez la guérison.

Demandez-la-lui donc avec ferveur et avec persévérance, et s'il est nécessaire pour vous guérir d'appliquer à vos maux le fer et le feu, priez-le, avec saint Augustin, de ne vous point épargner en ce monde, pourvu qu'il vous fasse miséricorde dans l'autre.

Digitized by Google

Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir de la manière la plus digne qu'il vous sera possible, Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin Sauveur, qui est ici présent devant vous.

Il nous dit lui-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (*Joan.* XIV, 6) ; il est la voie dans laquelle nous devons marcher pour ne nous point égarer ; il est la vérité qui nous éclaire et qui conduit nos pas ; et il est la vie qui, après nous avoir retirés par l'effusion de son sang de la mort du péché, nous nourrit de sa propre substance, et nous fait vivre éternellement de sa grâce et de sa gloire.

Recevez ce Sauveur plein de bonté avec une foi vive et avec une humble confiance, mais auparavant renouvelez en vous et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, une douleur qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Donnez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur et attachez-vous uniquement à lui, puisqu'il est votre voie par l'exemple de sa patience et de toutes ses vertus ; votre vérité par la lumière qu'il a imprimée dans le fond de votre âme et par les instructions extérieures de sa parole ; et votre vie en vous nourrissant de sa chair et de son sang, et par l'infusion de sa grâce et de son amour.

Et priez-le instamment et sans vous lasser, qu'après vous avoir éclairé, conduit et nourri ici-bas avec une charité toute divine, il lui plaise de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Viatique.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous faire arriver heureusement à votre céleste patrie.

Touché de compassion de vos ténèbres, de votre fragilité et de votre faiblesse, il a appréhendé que vous ne vous écartassiez de la voie étroite qui mène à la vie, s'il ne vous conduisait lui-même ; que vous ne tombassiez dans la défaillance, s'il n'était votre nourriture ; et que les ennemis de votre salut ne vous fissent succomber à leurs artifices et à leurs violences, s'il n'était avec vous et en vous pour vous faire éviter leurs piéges et pour vous défendre de la malice de leurs efforts.

Avant de recevoir ce divin Sauveur en vous, N., détestez de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'excès de charité qui l'a porté à se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, et suivez avec fidélité ce guide infaillible : les forces pourraient-elles vous manquer, ayant reçu en vous le pain des forts et la vertu de Dieu? (*Psal.* XXII, 4) et qu'avez-vous à craindre sous un conducteur si éclairé, si puissant et si bon?

Il faut pour le suivre, comme il a bien voulu nous l'apprendre, renoncer à soi-même et porter sa croix tous les jours (*Matth.* XVI, 24) ; demandez-lui donc, N., avec une ferveur toujours nouvelle, la grâce de pratiquer ce qu'il vous a enseigné par ses paroles et par ses exemples. Espérez-la, N., de sa bonté, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui, pour consommer l'œuvre de votre salut, veut être lui-même votre divine nourriture et votre sacré viatique ; pouvait-il porter plus loin son amour envers vous? et n'est-il pas bien juste après cela que vous l'aimiez, comme il vous le commande (*Marc.* XII, 30), de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces?

Il peut lui seul vous donner cette charité parfaite, demandez-la-lui instamment ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., tout rempli du divin Sauveur que vous venez de recevoir, dites intérieurement et seulement dans le fond de votre cœur : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ* (*Rom.* VIII, 35) après tous les biens dont il m'a comblé et après qu'il s'est donné lui-même tout à moi? *Je suis assuré* qu'avec le secours de sa sainte grâce, *ni la vie, ni la mort, ni aucune créature* ne m'en pourra jamais séparer.

Donnez-vous en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté, pour être tout consumé en son honneur.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous recevoir, quand il voudra

Digitized by Google

vous retirer de ce monde, dans le séjour éternel de son bonheur et de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., voici Notre-Seigneur Jésus-Christ ce bon et divin Pasteur qui connaît parfaitement ses brebis et qui les aime tendrement; il marche devant elles pour les conduire, il les appelle et il les attire par ses inspirations, par ses paroles et par ses exemples, et il leur donne mille moyens et mille secours différents pour les aider à le suivre.

Il vient aujourd'hui chez vous, pour vous nourrir par un excès de charité de sa propre substance, afin que par la force de cette divine nourriture vous puissiez arriver heureusement à sa bergerie céleste et y vivre avec lui dans une éternelle félicité. Préparez bien votre âme à ce charitable et divin Pasteur, en renouvelant en vous et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin Pasteur, de ce qu'il a bien voulu être lui-même la nourriture et le viatique de votre âme.

Offrez-vous tout à lui en actions de grâces, soyez attentif à sa voix, n'écoutez point celle d'un autre (*Joan.* x, 3), et suivez-le fidèlement en marchant toujours sur ses traces.

Demandez-lui instamment et sans vous lasser, qu'il lui plaise de vous conduire dans sa voie (*Psal.* LXXXV, 11), afin que vous entriez dans sa vérité par la charité, et ensuite dans son céleste bercail, pour y jouir avec lui d'un repos éternel. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Maître.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ votre divin précepteur et maître ici présent, qui par une charité infinie veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique, pour vous faire mieux entrer dans la pratique des leçons de patience et de résignation qu'il nous a données par ses paroles et par ses actions.

Dites à cet incomparable Maître, mais seulement dans le fond de votre cœur : O mon Sauveur et mon Dieu, *les hommes injustes et pécheurs ne m'ont raconté que des fables* (*Psal.* CXVIII, 85), ils ne m'ont enseigné que des choses fausses, criminelles ou dangereuses, et les meilleurs maîtres autres que vous ne peuvent me donner que la science qui enfle sans la charité qui édifie (*I Cor.* VIII, 1); venez donc en moi, vous seul qui avez les paroles de la vie éternelle et qui êtes la charité même.

Pour le recevoir avec une conscience plus pure, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné lui-même tout à vous.

Et priez avec une ferveur toujours nouvelle ce divin Maître, de vous apprendre à faire ses saints commandements (*Psal.* CXLII, 10), en mettant la science dans votre esprit par sa lumière, la bonne volonté dans votre cœur par l'onction de sa grâce, et l'actuel accomplissement dans vos mains par la pratique et l'exécution (*Psal.* CXVIII, 60). Espérez toutes ces faveurs, N., de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme : avec quelle joie et avec quelle confiance ne devez-vous point le recevoir en vous! puisqu'il est notre lumière dans nos ténèbres, notre consolation dans nos peines et nos afflictions, notre force et notre refuge dans nos faiblesses et dans nos délaissements, notre vie dans la mort même, la cause et l'objet de notre bonheur éternel!

Recevez ce divin Sauveur, N., de la manière la plus digne qu'il vous sera possible, et afin qu'il ne reste rien en vous qui lui puisse déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de lui, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., si la reconnaissance doit être proportionnée au bienfait, et si l'on est d'autant plus redevable que l'on a plus reçu, comment pourrez-vous assez dignement reconnaître la faveur signalée que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient de vous faire, en se donnant lui-même tout à vous?

Faites-lui en actions de grâces une offrande bien volontaire de vos maux et de votre vie, s'il en veut disposer.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur la patience qui vous est nécessaire, afin qu'accomplissant

Digitized by Google

en toutes choses sa très-sainte volonté, vous remportiez l'effet de ses célestes promesses (*Hebr.* x, 36). Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Roi.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est ici présent devant vous, lui disant intérieurement : *C'est vous-même qui êtes mon Roi et mon Dieu* (*Psal.* XLIII, 5). Il veut par une charité infinie vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre et régner éternellement bienheureux avec lui dans son royaume céleste.

Disposez-vous à le recevoir avec une foi vive, avec une humble confiance et avec une ardente charité; et pour bien purifier votre cœur, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et purement pour son amour tous les péchés que vous avez commis contre sa divine majesté.

Après le Viatique.

N., les rois de la terre exigent des tributs de leurs sujets pour leur subsistance, mais Jésus-Christ, le Roi du ciel et de tout l'univers, vient de vous nourrir de sa chair et de son sang; remerciez-le de tout votre cœur de cet ineffable bienfait.

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce Roi si puissant et si bon, et aimez à relever et à dépendre de lui.

Priez-le instamment et sans vous lasser d'établir pour toujours en vous le doux empire de sa grâce, afin que vous ayez l'avantage de régner éternellement bienheureux avec lui dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par un excès de charité est mort pour l'amour de vous (*Rom.* v, 7), lorsque vous étiez encore pécheur et son ennemi, veut aujourd'hui enchérir par dessus cet ineffable bienfait, et être tout ensemble la nourriture et le viatique de votre âme, pour vous soutenir et vous défendre dans votre extrême faiblesse, et pour vous faire arriver heureusement à l'éternelle félicité qu'il vous a préparée.

Approchez-vous de ce Sauveur plein de bonté avec de grands sentiments de foi et de confiance, et avec un désir ardent de vous unir pour toujours à lui : mais auparavant excitez-vous de nouveau et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., épuisez-vous en cantiques de louanges et d'actions de grâces envers Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, puisqu'en mourant pour vos péchés, et en vous nourrissant de sa propre substance, il a épuisé en votre faveur toutes les richesses de sa puissance, de sa sagesse et de son amour.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise d'achever et de couronner son œuvre, en vous recevant, s'il veut vous retirer de ce monde, dans ses tabernacles éternels. Espérez, N., cette grande et dernière faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Obéissant.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie vient pour être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Efforcez-vous pour le recevoir dignement d'entrer dans ses sentiments d'obéissance et de résignation aux ordres de son Père céleste : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*, lui disait-il (*Luc.* XX, 43); *non ce que je veux, mais ce que vous voulez*, ajoute-t-il ailleurs (*Matth.* XXVI, 39). Il est le souverain Maître de la vie et de la mort, et le seul Sauveur de qui vous puissiez attendre le salut (*Sap.* XVI, 13; *Psal.* LXI, 1, 2, 3); n'est-il donc pas bien juste que vous lui soyez parfaitement soumis? Joignez à cette sainte disposition, N., un très-grand regret de tous vos péchés purement pour l'amour de lui pendant qu'on va réciter le *Confiteor;* ce sont là deux des meilleures dispositions que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous.

Après le Viatique.

N., le feu, à force d'envoyer de tous côtés des millions de traits enflammés, se consume et s'éteint peu à peu; mais votre cœur, par de courtes, ferventes et réitérées affections envers Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous venez de recevoir, doit être comme le buisson ardent que vit Moïse, lequel brûlait toujours sans jamais se consumer (*Exod.* III, 2).

Donnez-vous tout entier en actions de grâces à ce divin Sauveur, pour accomplir avec soumission et avec amour tous ses desseins sur vous.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance, de vous faire achever avec courage votre sacrifice, s'il veut disposer de vous, afin que vous ayez le bonheur de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans

Digitized by Google

cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent devant vous, qui, non content d'avoir répandu son sang jusqu'à la dernière goutte pour vous délivrer de la mort éternelle que vous aviez méritée par vos péchés, veut aujourd'hui vous nourrir de sa propre substance, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse.

Préparez bien votre âme à ce Dieu de sainteté et de bonté, en vous humiliant profondément dans le souvenir de vos ingratitudes et de vos péchés, et en les détestant de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., considérez attentivement quel est l'honneur que vous venez de recevoir, et quel bonheur est le vôtre; et invitez toutes les créatures à louer et à remercier avec vous Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grâce signalée qu'il vous a faite (*Psal.* XXXIII, 44; *Dan.* III, 1 et suiv.).

Offrez à Dieu, son Père, ce Fils unique et bien-aimé, en reconnaissance de ce qu'il vous l'a donné, et donnez-vous en même temps tout à lui, en vous mêlant comme une goutte d'eau dans ce vaste océan de sainteté et de toute sorte de perfections.

Et demandez instamment et sans vous lasser à votre divin Sauveur, qu'il lui plaise d'être la portion de votre héritage dans la terre des vivants. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., excitez votre foi, votre confiance et votre amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, vous ayant toujours aimé et comblé de bienfaits, veut vous aimer jusqu'à la fin (*Joan.* XIII, 1) et se donner lui-même tout à vous en qualité de nourriture et de viatique, pour vous fortifier contre les ennemis de votre salut, et pour vous conduire au séjour éternel de son bonheur et de sa gloire.

Recevez ce Sauveur plein de bonté, N., avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, mais auparavant détestez de nouveau, et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser.

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Sauveur, pour tous les bienfaits que vous avez reçus de sa bonté? Il vous a donné la vie, la foi, sa grâce; il vous a invité et attendu à pénitence préférablement à tant d'autres sur qui il fera éclater éternellement la rigueur de sa justice; il est mort pour l'amour de vous, et maintenant il vient de vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie toute divine.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance; et priez-le, avec une ferveur toujours nouvelle, de couronner ses dons en vous mettant en possession de sa gloire. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et, dans cette confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Sauveur.

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par une charité infinie vient pour vous nourrir de sa propre substance, afin de vous soutenir dans votre faiblesse, et de vous faire arriver heureusement, par la force de cette céleste nourriture, à sa montagne sainte qui est le trône éternel de son bonheur et de sa gloire.

Avant de recevoir en vous ce divin Sauveur, purifiez bien votre cœur de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire, en vous excitant de nouveau, et pour son pur amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., le saint roi David, pénétré d'une tendre reconnaissance de toutes les faveurs que Dieu lui avait faites, s'excite lui-même à l'en remercier très-humblement, en disant: *Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie point ses bienfaits* (*Psal.* CII, 1 sqq.); il n'en reçut jamais de semblable à celui que vous venez de recevoir de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ; efforcez-vous donc, s'il vous est possible, de le surpasser en cantiques de louanges et d'actions de grâces.

Offrez-vous tout entier à ce divin Sauveur, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez-lui avec ferveur et avec persévérance la grâce de ne vivre et de ne mourir que pour lui. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Jésus-Christ Pasteur.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ le divin Pasteur de nos âmes, ici présent, qui vient pour vous continuer ses soins charitables dans le pressant besoin que vous avez de son secours; vous savez qu'il en a toujours fait l'office à votre égard, car si un

Digitized by Google

bon pasteur doit conduire ses brebis (*Joan.* x, 4 sqq.), les mener dans de bons pâturages, les traiter dans leurs maladies, et les chercher quand elles sont égarées, les ramener et les porter dans son bercail (*Luc.* xv, 4, sqq.), les défendre en exposant et même en donnant sa propre vie, n'a-t-il point accompli tout cela d'une manière toute divine?

Il veut aujourd'hui faire en votre faveur ce que jamais pasteur ne fit pour son troupeau, vous nourrir de sa chair et de son sang; pour vous faire vivre éternellement bienheureux dans sa bergerie céleste. Approchez-vous avec une humble et tendre confiance de ce Pasteur si puissant et si bon, et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous et purement pour l'amour de lui, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre divin Pasteur, de tout ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de vous, et en particulier de ce qu'il a bien voulu être, tout ensemble, votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Donnez-vous tout à lui, en actions de grâces, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, et même pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et priez-le instamment, et sans vous lasser, de continuer ses soins et ses secours charitables, jusqu'à ce qu'il vous ait introduit dans son céleste bercail, où étant à couvert de toute sorte de périls et de maux, vous jouirez avec lui d'un bonheur éternel. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner

EXHORTATIONS PARTICULIÈRES

AVANT ET APRES L'ADMINISTRATION DU TRES-SAINT VIATIQUE.

Pour les personnes ignorantes.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ est ici présent dans cette sainte hostie que nous vous apportons; adorez-le de tout votre cœur avec un profond respect; c'est le Fils unique de ce Dieu tout-puissant qui a fait toutes choses de rien, c'est la seconde des trois personnes de la très-sainte Trinité, qui sont, comme vous savez, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, lesquelles sont égales en toutes sortes de perfections et ne font qu'un seul et un même Dieu.

Ce Fils unique de Dieu s'est fait homme en prenant un corps et une âme comme nous dans le ventre sacré de la très-sainte Vierge, sa Mère, où il a été conçu et formé par l'opération du Saint-Esprit, sans cesser d'être Dieu; il est né et il a vécu dans la pauvreté et dans les souffrances, et il est mort pour l'amour de vous sur l'arbre de la croix.

Il ressuscita trois jours après par sa propre vertu, et il monta au ciel le jour de l'Ascension, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Recevez-le aujourd'hui, N., avec de grands sentiments de foi et de confiance, puisqu'il vient pour être votre Sauveur; mais auparavant, détestez de nouveau et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous venez de recevoir, de ce que, par un excès de charité, il a bien voulu être la nourriture et le viatique de votre âme.

Faites-lui, en reconnaissance, une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre propre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et demandez avec une ferveur toujours nouvelle à ce divin Sauveur qu'il lui plaise de vous faire part de sa gloire et de son bonheur éternel. Espérez, N., cette grande faveur de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour les personnes grossières.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, qui, par une charité infinie, veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique; disposez-vous à le recevoir, en faisant, dans le fond de votre cœur seulement, les actes que je vais vous aider à produire.

Je crois fermement, mon Sauveur Jésus-Christ, que vous êtes dans cette sainte hostie, vous me l'assurez et cela me suffit pour le croire; je vous y adore avec un profond respect.

Comment n'espérerais-je pas de votre bonté, ô mon Dieu, le pardon de mes péchés, votre grâce et votre gloire, puisque vous voulez bien aujourd'hui vous donner vous-même tout à moi?

Embrasez mon cœur du feu sacré de votre

Digitized by Google

amour, et faites que pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, il se brise de douleur de vous avoir si souvent et si grièvement offensé.

Après le Viatique

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous en actions de grâces à ce divin Sauveur comme une victime chargée de péchés, qui désire les expier et se purifier part outes les souffrances dont il voudra vous affliger.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de vous donner la patience qui vous est nécessaire dans vos maux pour remporter l'effet de ses célestes promesses (*Hebr.* x, 36). Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour les personnes grossières.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, qui, par un excès de charité, vient pour être la nourriture et le viatique de votre âme. Faites intérieurement en vous-même les actes que je vais vous suggérer, afin que vous le puissiez recevoir dignement en vous.

Mon divin Sauveur, vous êtes véritablement un Dieu caché dans votre auguste Sacrement; mais s'il y a un voile qui vous dérobe à mes yeux, la foi fait que je vous y découvre et que je vous y adore.

N'ai-je pas bien sujet, mon Seigneur Jésus-Christ, de mettre toutes mes espérances en vous, puisque vous êtes tout-puissant et tout bon, et que vous m'avez promis et mérité votre grâce et votre gloire?

Faites, ô mon Dieu, que dans le temps que vous m'allez donner le plus précieux témoignage de votre charité, je vous aime de tout mon cœur, et que pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, je déteste de nouveau, et purement pour l'amour de vous, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de vous offenser

Après le Viatique.

N., vous venez de recevoir en vous votre Sauveur et votre Dieu; remerciez-le de tout votre cœur de cette grâce signalée.

Donnez-vous tout à lui, en reconnaissance de ce qu'il s'est donné tout à vous.

Et demandez instamment et sans vous lasser, à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous faire persévérer jusqu'à la mort dans sa crainte et dans son amour (*Matth.* x, 22), afin que vous ayez le bonheur de le posséder éternellement dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance, recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour les personnes pauvres.
Jésus-Christ Pauvre.

Avant le Viatique.

N., rendez vos hommages et vos adorations à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici présent, qui, étant infiniment riche de toute éternité, s'est fait pauvre dans le temps pour nous enrichir par sa pauvreté (*II Cor.* VIII, 9); il dit lui-même : *Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête* (*Matth.* VIII, 20).

Il vous a fait bonne part durant votre vie de sa pauvreté et de ses souffrances, maintenant il vient pour vous rendre participant des richesses ineffables et du bonheur éternel dont il jouit dans le ciel, et pour vous y faire arriver heureusement, il veut être votre divine nourriture et votre sacré viatique. Approchez-vous de lui avec une foi vive et avec une humble confiance, mais auparavant renouvelez en vous et purement pour son amour, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce que, non content de s'être réduit à une extrême pauvreté pour l'amour de vous, il s'est donné lui-même tout à vous et vous a nourri de sa propre substance.

Offrez-vous en actions de grâces a ce divin Sauveur, et renoncez volontiers d'affection à toutes choses, pour avoir le bonheur d'être du nombre de ses disciples et de le posséder lui seul.

Et priez-le, avec une ferveur toujours nouvelle, de vous faire la grâce de souffrir vos besoins et vos maux avec une parfaite soumission à sa très-sainte volonté, afin que vous ayez l'avantage de recevoir la récompense éternelle qu'il a promise aux vrais pauvres d'esprit, et à ceux qui souffrent et qui pleurent dans cette sainte disposition (*Matth.* v, 3, 5). Espérez, N., cette grande faveur de sa charité, qui n'a point de bornes; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner

Pour un clerc tonsuré, ou pour un acolyte.

Avant le Viatique

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez pris pour votre partage (*Psal.* XV, 5), en recevant la tonsure cléricale, est ici présent devant vous; adorez-le de tout votre cœur avec un profond respect : il vient pour vous mettre en possession pour toujours de ce riche et heureux patrimoine, et pour vous nourrir par une charité infinie de sa propre substance, afin que, par la force de cette divine nourriture, vous puissiez arriver à son Royaume céleste.

Avant de recevoir en vous ce Sauveur plein de bonté, humiliez-vous profondément, N., dans le souvenir de vos ingratitudes et de vos péchés, et détestez-les de

Digitized by Google

nouveau, et purement pour l'amour de lui, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez le bonheur de posséder en vous de l'insigne faveur qu'il vous a faite.

Donnez-vous en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour être immolé à sa gloire, s'il veut disposer de vous.

Et demandez-lui, avec ferveur et avec persévérance, qu'il lui plaise de couronner ses dons, en vous faisant part de sa gloire et de son bonheur éternel. Espérez, N., qu'il vous accordera cette faveur signalée; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour un sous-diacre ou pour un diacre.

Avant le Viatique.

N., prosternez-vous intérieurement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, vous ayant fait l'honneur de vous appeler au sacré ministère de ses autels, veut aujourd'hui, par un excès de charité, être la nourriture et le viatique de votre âme, afin de vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse.

Disposez-vous à recevoir ce divin Sauveur avec de grands sentiments d'humilité, dans la considération de sa sainteté infinie, et dans la connaissance de votre extrême indignité; et, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau, et pour son pur amour, à une très-vive douleur de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faveur signalée que vous venez de recevoir de sa bonté.

Offrez-vous tout à lui, en actions de grâces, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et puisqu'il nous dit : *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je serai, là sera aussi mon serviteur* (*Joan.* XII, 26), ayant l'honneur de lui appartenir non-seulement en qualité de domestique de la foi, mais même de sa maison (*Galat.* VI, 10), priez-le instamment de vous faire la grâce de le suivre, en imitant sa patience dans ses maux et sa parfaite résignation aux ordres de Dieu son Père, et soyez assuré, selon la vérité infaillible de ses promesses, que vous aurez l'avantage d'être avec lui éternellement bienheureux dans le séjour de sa gloire. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement; et, dans cette ferme confiance, recevez, avec une reconnaissance tendre et respectueuse, sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour un prêtre.

Avant le Viatique.

N., élevez-vous au-dessus de vos maux par des pensées et des affections toutes divines pour vous disposer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui, par une charité infinie, vient pour être votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Il est, dit l'Apôtre, *un Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux* (*Hebr.* VII, 26.), et il a été aussi une Victime très-pure, parfaitement volontaire, remplie d'ardeur pour le sacrifice où elle devait être immolée et toujours constante.

Il vous a associé, N., à son sacerdoce royal et à son état de Victime; efforcez-vous d'entrer dans ses dispositions, qui sont les meilleures que vous puissiez apporter pour le recevoir en vous; et puisque l'Eglise exige des prêtres, dans cette auguste cérémonie, qu'ils fassent une profession publique de leur foi, récitez avec moi le Symbole des apôtres, après que je vous aurai lu ces paroles du Rituel : *Reverende Pater, oportet primum in testimonium fidelissimi tui animi, catholicam fidem quam semper professus fuisti, nunc etiam sacram Eucharistiam sumpturus profitearis; dices igitur : Credo in Deum Patrem*, etc.

Le Credo *étant fini, le ministre du sacrement dit au prêtre malade :* N., dites maintenant le *Confiteor*, ou, si vous ne le pouvez, pendant qu'on va le réciter, détestez de nouveau, et purement pour l'amour de Jésus-Christ, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Ensuite, le prêtre ouvre le saint ciboire; il prend la sainte Hostie, et la montre au malade, en disant : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit, etc. *Après cela, il la laisse tomber doucement dans le ciboire, jusqu'à ce que les ecclésiastiques assistants aient récité alternativement le* Te Deum laudamus, *etc., laissant dire au malade seul ces paroles* : In te, Domine speravi; non confundar in æternum. *Et celles-ci, qu'il répète par trois fois :* Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

Après cela, le ministre donne le très-saint Viatique au prêtre malade, avec la forme et avec les cérémonies ordonnées pour les séculiers.

Après le Viatique.

N., louez et remerciez Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous venez de recevoir, avec les sentiments d'amour et de reconnaissance avec lesquels il rendit grâces à Dieu son Père avant et après l'institution du sacrifice et du sacrement de son corps et de son sang (*I Cor.* XI, 24, 25; *Matth.* XXVI, 30). Ah! qu'ils étaient purs, tendres, ardents et respectueux!

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce Sauveur plein de bonté.

Et demandez-lui avec une ferveur toujours nouvelle, qu'il lui plaise de former dans votre cœur le désir passionné qui faisait dire au saint roi David : *Quand irai-je? et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu?* (*Psal.* XLI, 1 *seqq.*) Espérez, N., non-seulement qu'il le produira en vous, mais aussi

Digitized by Google

qu'il le satisfera durant toute l'éternité; dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour un prêtre.

Avant le Viatique.

N., excitez en vous tout ce que vous avez de foi et de religion, pour vous préparer à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par un excès de charité veut être la nourriture et le viatique de votre âme. Vous savez que ces deux qualités de *prêtre et de victime* qui ont été si parfaitement réunies en sa personne sacrée et divine doivent se retrouver dans tous ceux qui, comme vous, ont le bonheur d'être honorés et marqués de son caractère sacerdotal.

Demandez-lui instamment pour le recevoir dignement en vous, quelque part aux très-saintes dispositions qu'il a eues en s'offrant et en s'immolant à la gloire de Dieu son Père pour le salut du monde; et pour témoigner que vous voulez vivre et mourir dans la foi de l'Eglise catholique dont vous avez fait profession et que vous avez enseignée aux autres, après que je vous aurai lu les paroles du Rituel que je suis obligé de vous dire, vous réciterez tout haut avec moi le *Credo*.

Le ministre du sacrement dit ensuite au malade, Reverende Pater, etc. *Le malade ayant récité* le Credo, *le prêtre lui dit :* N., récitez présentement le *Confiteor*, et renouvelez en vous dans le même temps une très-vive douleur de tous vos péchés purement pour l'amour de Jésus-Christ.

Le reste de la cérémonie se fait comme il est marqué à la fin de l'Exhortation précédente.

Après le Viatique.

N., le saint roi David pénétré d'une tendre et vive reconnaissance de toutes les faveurs qu'il avait reçues de la bonté de Dieu, et parlant par un esprit prophétique en la personne de Jésus-Christ notre souverain prêtre dit : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé? je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son saint nom* (*Psal.* cxv, 3). Vous n'êtes pas en état, N., d'offrir à Dieu le sacrifice adorable par lequel seul il peut être honoré et remercié parfaitement, du moins offrez-vous vous-même à Jésus-Christ, en actions de grâces de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire.

Et priez-le avec ferveur et avec persévérance de couronner en vous ses dons. Espérez, N., que ce divin Sauveur achèvera l'œuvre de votre salut après l'avoir si glorieusement commencée, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour une personne qui a vécu dans des inimitiés publiques.

Avant le Viatique.

N., disposez-vous à recevoir avec de grands sentiments de pénitence Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie vient pour être votre divine nourriture et votre sacré Viatique, quelque indigne que vous soyez d'une si grande faveur.

Il nous commande d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous haïssent (*Matth.* v, 44), et c'est ce qu'il a pratiqué le premier d'une manière très-parfaite en répandant tout son sang pour notre salut, et lorsqu'étant sur l'autel de la croix il pria pour ceux même qui le faisaient mourir, en disant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.* xxiii, 34).

Ne pardonnez-vous pas de bon cœur et purement pour l'amour de lui à tous ceux qui vous ont offensé, comme vous souhaitez qu'il vous pardonne? *Le malade ayant répondu :* Oui, Monsieur, *le prêtre ajoute* : Espérez, N., qu'il le fera; et pour bien purifier votre âme de tout ce qui pourrait y rester capable de lui déplaire, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui dit par la bouche d'un de ses prophètes : *Je suis comme un doux agneau qu'on porte pour être immolé* (*Jerem.* ii, 9), de tout ce qu'il a souffert pour l'amour de vous dans le temps que vous étiez encore son ennemi, et de ce qu'il vient de vous nourrir de sa propre substance.

Il ne répondit rien à tous les faux témoignages qu'on porta contre lui pour le faire condamner à la mort (*Matth.* xxvii, 14), ce qui jeta Pilate son juge dans un grand étonnement et le ravit en admiration; souffrez en reconnaissance et pour honorer son silence et sa patience, tout ce qu'on a pu dire ou faire contre vous, et les maux dont il vous afflige.

Et demandez instamment et sans vous lasser à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous faire apprendre de lui à être doux et humble de cœur (*Matth.* ii, 29), afin qu'après avoir souffert dans ses saintes dispositions, vous ayez le bonheur de vivre et de régner avec lui dans son éternelle félicité. Espérez, N., qu'il vous accordera cette grande faveur et dans cette ferme confiance recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour une personne qui a vécu dans des inimitiés publiques.

Avant le Viatique.

N., voici votre Sauveur et votre Dieu, qui par un excès de charité veut vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse. Il a fait connaître la grandeur de l'amour qu'il avait pour nous, en mourant pour l'expiation de nos péchés lorsque nous étions encore ses ennemis (*Rom.* v, 8), et il veut que nous laissions au pied de

Digitized by Google

ses autels les dons que nous sommes près de lui offrir, pour nous aller réconcilier avec notre frère, quand là nous nous ressouvenons qu'il a quelque chose contre nous (*Matth.* v, 23 *seqq.*). Combien plus ne sommes-nous point obligés de le faire avant de le recevoir en nous ?

Vous pardonnez bien, N., à tous ceux qui vous ont offensé, et vous demandez bien aussi pardon à ceux que vous avez offensés? *Le malade ayant répondu* oui, Monsieur, *le prêtre ajoute :* Joignez à cette sainte disposition une très-vive douleur de tous vos péchés, purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, et recevez-le après cela avec une humble et tendre confiance.

Après le Viatique.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez le bonheur de posséder en vous, de ce qu'il a bien voulu être votre divine nourriture et votre sacré Viatique.

Offrez-vous en actions de grâces à ce Sauveur plein de bonté, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, soit immédiatement de sa part, ou de celle de ses créatures.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle, d'user de miséricorde envers vous, comme vous voulez en user à l'égard de vos ennemis. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement, et dans cette ferme confiance recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour un usurier et pour un concussionnaire public.

Avant le Viatique.

N., vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par une charité infinie vient pour être la nourriture et le Viatique de votre âme. C'est ce divin Sauveur qui a voulu naître et mourir dans la pauvreté et dans les souffrances, pour expier et pour guérir l'amour déréglé que nous avons pour les biens de la terre et pour les aises de la vie ; il dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* (*Matth.* v, 3) ; et au contraire : *Malheur à vous riches, parce que vous avez votre consolation en ce monde* (*Luc.* vi, 24), et il assure que ces derniers n'entreront dans le ciel que très-difficilement (*Marc.* x, 23).

Avant de recevoir en vous, N., ce Sauveur plein de bonté, reconnaissez et avouez que le désir d'amasser des richesses vous a fait tomber dans la tentation et dans les filets du démon (*I Tim.* vi, 9) ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ, à un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., remerciez très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'insigne faveur qu'il vient de vous faire en se donnant lui-même tout à vous.

Donnez-vous tout à lui en reconnaissance, pour faire en toutes choses sa très-sainte volonté.

Et demandez avec ferveur et avec persévérance à ce divin Sauveur, qu'il lui plaise de vous faire bien comprendre qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son âme (*Matth.* xvi, 26), que comme nous n'y avons rien apporté, aussi n'en remporterons-nous rien (*I Tim.* vi, 7), et qu'il n'y aura que nos œuvres qui nous suivront (*Apoc.* xiv, 13) ; afin que désormais Jésus-Christ soit seul votre trésor. Espérez, N., cette grâce signalée de sa charité qui n'a point de bornes, et dans cette ferme confiance recevez avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance sa sainte bénédiction que nous allons vous donner.

Pour une impudique publique.

Avant le Viatique.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour chercher et pour sauver les pécheurs (*Luc.* xix, 10; *I, Tim.* i, xv), vient aujourd'hui chez vous pour accomplir ce dessein de miséricorde envers vous, et pour être lui-même par un excès de charité, votre divine nourriture et votre sacré viatique.

Pour le recevoir dignement, entrez dans les sentiments de l'illustre pénitente de l'Evangile qui mérita d'entendre de la propre bouche de ce divin Sauveur : que *beaucoup de péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé* (*Luc.* vii, 47 *seqq.*). Aussitôt qu'elle apprend qu'il est dans la maison du Pharisien, elle se va prosterner derrière lui à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux, elle les baise et elle les oint d'un baume précieux qu'elle y répand.

Jetez-vous intérieurement aux pieds de Jésus-Christ, et vous y recevrez le pardon qu'elle y trouva ; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, détestez de nouveau et pour son pur amour, tous les péchés que vous avez commis contre son infinie bonté.

Après le Viatique.

N., vous venez d'éprouver en votre personne ce que le saint roi David dit : que les *miséricordes du Seigneur sont au-dessus de toutes ses œuvres* (*Psal.* cxliv, 9), puisque Jésus-Christ ne s'est pas contenté de vous pardonner tant de crimes énormes qui vous rendaient digne de la mort éternelle, mais aussi qu'il a bien voulu vous nourrir de sa propre substance, pour vous faire vivre dans le ciel avec lui de sa vie éternellement bienheureuse ; remerciez-le très-humblement de ces deux ineffables bienfaits.

Faites-lui en actions de grâces, une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en exige présentement le sacrifice.

Et priez instamment et sans vous asser ce divin Sauveur, de vous faire la grâce de vivre et de mourir dans un amour vrai-

Digitized by Google

ment pénitent. Espérez, N., qu'il vous accordera cette double faveur, et dans cette ferme confiance, recevez avec une reconnaissance tendre et respectueuse sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Pour un pécheur public en général.

Avant le Viatique.

N., adorez avec un profond respect Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, qui par une charité infinie veut être la nourriture et le viatique de votre âme; préparez-vous à le recevoir avec des sentiments de pénitence qui soient proportionnés au nombre et à l'énormité de vos péchés.

Le saint roi David, pénétré d'une très-vive douleur d'avoir offensé son Dieu par deux grands crimes, les avait toujours devant les yeux et arrosait toutes les nuits sa couche de ses larmes (*Psal.* L. 5 *seqq.*); ne perdez jamais, N., le souvenir des vôtres, pleurez-les amèrement, afin d'en obtenir le pardon; et pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, renouvelez en vous purement pour l'amour de Jésus-Christ, un très-grand regret de tous vos péchés.

Après le Viatique.

N., quelles actions de grâces rendrez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour toutes les faveurs que vous avez reçues de sa bonté (*Psal.* XXIV, 1), après l'avoir si souvent et si grièvement offensé, et en particulier pour celle qu'il vient de vous faire?

Donnez-vous tout entier en reconnaissance à ce divin Sauveur, pour ne vivre et ne mourir que pour lui.

Et priez-le avec une ferveur toujours nouvelle de ne se point ressouvenir des péchés de votre jeunesse, et de vous en purifier de plus en plus par l'esprit d'une sincère pénitence (*Psal.* L, 4 *seqq.*), afin qu'étant bien pur devant ses yeux, vous ayez le bonheur de le voir et de le posséder durant toute l'éternité. Espérez, N., qu'il vous écoutera favorablement; et dans cette ferme confiance, recevez avec un profond respect sa sainte bénédiction, que nous allons vous donner.

Différentes manières d'annoncer les Indulgences à l'Eglise, après avoir porté le très-saint Viatique.

I. Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec un vrait esprit de pénitence, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, vous avez gagné les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui font cette bonne œuvre dans cette sainte disposition; profitez le plus souvent qu'il vous sera possible de ce moyen si aisé qu'elle vous fournit pour vous aider à payer vos dettes, et afin d'engager le Seigneur à user de miséricorde envers vous, usez-en à l'égard de votre *cher frère* ou *chère sœur* malade, en disant tous ensemble avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, pour obtenir de la bonté de Dieu les grâces qui lui sont nécessaires dans le danger où *il* ou *elle* se trouve.

II. L'Eglise, mes frères, accorde quarante jours d'indulgences à ceux et à celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec un cœur contrit et humilié le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade. On perd souvent ses pas à la suite des grands du monde, mais on est toujours assuré de gagner à celle de Jésus-Christ, le Roi du ciel et de la terre; venez donc marcher après lui avec un saint empressement, et dites avec moi avec toute l'ardeur de la dévotion dont vous êtes capables un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de lui demander pour notre *cher* ou *chère* malade les grâces dont *il* ou *elle* a besoin dans l'extrémité où *il est réduit* ou *elle est réduite*.

III. Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec les dispositions nécessaires le très-saint Viatique, que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, vous avez rendu à Jésus-Christ un hommage qui lui a été très-agréable, et l'Eglise pour vous en récompenser vous accorde quarante jours d'indulgences; animez-vous mutuellement par vos paroles et par vos exemples à faire souvent cet acte de religion, et dites avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de la bonté de Dieu pour notre *cher* ou *chère* malade les secours dont *il* ou *elle* a besoin pour souffrir et pour mourir chrétiennement.

IV. Mes frères qui avez eu l'honneur d'accompagner avec un cœur vraiment contrit le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise vous accorde quarante jours d'Indulgences pour le prix de cette bonne œuvre, afin de vous aider à satisfaire à la justice de Dieu à laquelle vous savez que vous êtes si redevables; ne négligez pas ce moyen si facile qu'elle vous donne pour expier vos péchés; et disons tous ensemble un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de demander à Jésus-Christ pour notre *cher* ou *chère* malade, les grâces qui lui sont nécessaires dans l'état où vous l'avez vu *ou* vue.

V. Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec un vrai esprit de pénitence, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, Jésus-Christ a compté tous vos pas pour les récompenser un jour, et l'Eglise, à qui il a confié la dispensation du trésor infini de ses mérites, vous accorde quarante jours d'indulgence : elle vous exhorte par mon ministère à dire un *Pater* et un *Ave Maria* pour notre *cher* ou *chère* malade, afin d'obtenir de la bonté de Dieu les secours dont *il* ou *elle* a besoin dans le péril où *il* ou *elle* est de sa vie et de son salut éternel; disons-les tous ensemble avec la plus grande ferveur de dévotion qu'il nous sera possible.

VI. Mes frères, ceux et celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec un cœur contrit le très-saint Viatique que nous venons

Digitized by Google

de porter à notre *cher* ou *chère* malade, ont gagné les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui font cette bonne œuvre dans cette sainte disposition ; joignez-y un acte de charité et de miséricorde en disant un *Pater* et un *Ave Maria* pour le *cher* ou la *chère* malade, et vous vous amasserez de nouveaux trésors de biens spirituels.

VII. Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec les sentiments d'une sincère pénitence le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise, pour récompenser votre piété, vous accorde quarante jours d'indulgences ; priez Notre-Seigneur Jésus-Christ de lui donner les grâces qui lui sont nécessaires dans le danger où *il* ou *elle* est, en disant un *Pater* et un *Ave Maria* à cette intention, et vous mériterez par là qu'on vous rende le même devoir de charité, lorsque vous vous trouverez dans un semblable péril.

VIII. Mes frères qui avez eu l'honneur d'accompagner avec un cœur vraiment pénitent le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise vous accorde en récompense quarante jours d'indulgences. Pour vous amasser de nouveaux trésors de grâces, joignez à l'acte de religion que vous venez de faire, un acte de charité en disant avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de demander à Dieu pour *lui* ou pour *elle* les secours qui lui sont nécessaires dans le danger où *il* ou *elle* se trouve.

IX. L'Eglise, mes frères, accorde quarante jours d'indulgences à ceux et à celles qui ont eu le bonheur d'accompagner avec une vive douleur de leurs péchés, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade. Si vous étiez au milieu des feux dévorants du purgatoire, que ne voudriez-vous point faire pour en modérer l'activité, ou pour abréger d'un seul quart d'heure la violence des tourments qu'ils vous causeraient ? venez donc gagner ces indulgences le plus souvent qu'il vous sera possible, afin d'éviter d'y tomber ; et demandons tous ensemble à Jésus-Christ pour notre *cher* ou *chère* malade, qu'il lui plaise d'avoir pitié de *lui* ou *d'elle*, selon la multitude de ses miséricordes infinies, en disant avec ferveur un *Pater* et un *Ave Maria* à cette intention.

X. Mes frères, ceux ou celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec un esprit de componction le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, ont gagné les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui font cet acte de religion dans cette sainte disposition. Nous avons tous un très-grand besoin de ce supplément de pénitence, ayant été si grands pécheurs et si impénitents tout ensemble ; ayons-y recours le plus souvent que nous le pourrons ; et pour engager le Seigneur à user de miséricorde envers nous, usons-en à l'égard de notre *cher* ou *chère* malade, en disant un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de la bonté de Dieu pour *lui* ou pour *elle*, les grâces dont on a besoin dans cette extrémité.

XI. Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec les dispositions nécessaires le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise, pour récompenser votre piété, vous accorde quarante jours d'indulgence ; c'est par ces largesses spirituelles qu'elle vous veut engager à venir marcher à la suite de Jésus-Christ, lorsqu'il va donner à nos frères ou à nos sœurs un dernier témoignage de son amour ; ne négligez donc pas de les venir recueillir ; et dites avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de demander à Dieu pour le *cher* ou la *chère* malade, son assistance salutaire dans le danger où *il* ou *elle* se trouve.

XII. L'Eglise, mes frères, accorde quarante jours d'indulgence à ceux et à celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec un cœur contrit le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade. Pour vous amasser encore de nouveaux trésors de grâces, avant de recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement, dites avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capables un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de la bonté de Jésus-Christ les secours qui lui sont nécessaires dans l'extrémité où *il est réduit* ou *elle est réduite*.

XIII. Mes frères, ceux et celles qui ont eu le bonheur d'accompagner avec un vrai esprit de pénitence, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, ont gagné les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui font cette bonne œuvre avec cette sainte disposition. Que l'état où vous l'avez vu ou vue vous fasse penser sérieusement à celui où vous vous trouverez peut-être bientôt vous-mêmes, et vous engage à faire dès à présent ce que vous voudriez avoir fait alors ; et comme dans cette extrémité vous aurez besoin des prières d'autrui, ne lui refusez pas le secours des vôtres et dites un *Pater* et un *Ave Maria* à son intention.

XIV. Mes frères qui avez eu l'honneur d'accompagner avec une vive douleur de vos péchés le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise vous accorde quarante jours d'indulgence en recompense de cet acte de religion. Pour les estimer autant que vous le devez, faites attention que c'est par elles que vous sont appliquées les satisfactions infinies de la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elles diminuent de beaucoup la grandeur et la durée des peines temporelles dues à nos péchés ; et dites avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de demander à Dieu pour notre *cher* ou *chère* malade les grâces dont *il* ou *elle* a besoin dans le danger où *il* ou *elle* se trouve.

XV. L'Eglise, mes frères, accorde quarante jours d'indulgence à ceux et à celles qui ont eu le bonheur d'accompagner avec un cœur vraiment pénitent le très-saint Viati-

Digitized by Google

que que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade. Vous savez que les indulgences sont une rémission d'une partie de la peine temporelle due à nos péchés, que nous aurions été obligés de souffrir en ce monde ou en l'autre pour les expier; profitez donc le plus souvent qu'il vous sera possible de ce moyen si aisé pour vous aider à acquitter vos dettes, et afin d'engager le Seigneur à user de miséricorde envers vous, usez-en à l'égard du *cher* ou de la *chère* malade, en disant un *Pater* et un *Ave Maria* à son intention.

XVI. *Quand on a porté le très-saint Viatique à de jeunes personnes.* — Mes frères, ceux et celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec les dispositions nécessaires, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, ont gagné quarante jours d'indulgence. Ne nous laissons pas flatter et séduire par l'espérance d'une longue vie, la maladie et la mort viennent souvent attaquer les personnes les plus jeunes et les plus robustes; mais au contraire profitons de l'exemple de ceux que Dieu frappe, en nous hâtant de faire des fruits dignes de pénitence; et disons avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de la bonté de Jésus-Christ pour notre *cher* ou *chère* malade, les secours dont *il* ou *elle* a besoin dans l'état où vous l'avez *vu* ou *vue*.

XVII. *Lorsque peu de personnes ont accompagné le très-saint Sacrement.* — Mes frères qui avez eu le bonheur d'accompagner avec un cœur contrit et humilié, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise vous accorde quarante jours d'indulgence pour le prix de cette bonne œuvre. Si la foi des Chrétiens était plus vive qu'elle n'est, on verrait en eux plus d'empressement à faire cet acte de religion; prions Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'augmenter en nous, afin que nous ne rougissions pas de faire une action si glorieuse et qui procure de si grands avantages à tous ceux qui la font dignement; et pour en retirer encore plus de fruit, dites avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capables un *Pater* et un *Ave Maria* pour le *cher* ou la *chère* malade, afin de demander à Dieu pour *lui* ou pour *elle* la grâce de souffrir ses maux chrétiennement.

XVIII. *Quand beaucoup de personnes viennent recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement, et que peu l'ont accompagné.* — Mes frères, c'est un spectacle bien agréable aux yeux de Dieu et à ceux de ses anges, et un juste sujet d'édification pour l'Eglise, de vous voir accourir en foule avec un saint zèle pour recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement; votre piété serait encore plus digne de louanges, si quand vous le pouvez commodément, vous veniez marcher à la suite de Jésus-Christ, et vous auriez part aux indulgences qu'ont gagnées ceux et celles qui viennent de faire cet acte de religion avec une vive douleur de leurs péchés; puisque vous n'avez pas eu tous le bonheur de l'accompagner, dites du moins tous ensemble un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de sa bonté pour notre *cher* ou *chère* malade, les grâces qui lui sont nécessaires dans l'extrémité où *il est réduit* ou *elle est reduite*.

XIX. *Pour les accidents inopinés.* — L'Eglise, mes frères, accorde quarante jours d'indulgence à ceux et à celles qui ont eu l'honneur d'accompagner avec l'esprit d'une sincère pénitence, le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade. La maladie et la mort viennent souvent tout d'un coup et lorsqu'on s'y attend le moins; tenons-nous toujours prêts si nous ne voulons point être surpris. Que ne voudrions-nous pas avoir fait alors? Faisons-le dès maintenant, et disons avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, afin de demander à Dieu pour le *cher* ou la *chère* malade les secours dont *il* ou *elle* a besoin au milieu de ses maux.

XX. *Pour les accidents mopines.* — Mes frères, ceux et celles qui ont eu le bonheur d'accompagneur avec un cœur vraiment pénitent le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, ont gagné les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui font cet acte de religion dans cette sainte disposition. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous avertirait pas aussi souvent qu'il le fait, qu'il viendra à l'heure que nous n'y penserons point, ne devrions-nous pas nous préparer à la mort? Marchons donc pendant que la lumière nous éclaire, de peur d'être surpris et enveloppés par les ténèbres; et disons un *Pater* et un *Ave Maria*, afin d'obtenir de la bonté de Jésus-Christ pour notre *cher* ou *chère* malade, et pour nous-mêmes, la grâce de vivre et de mourir dans sa crainte et dans son amour.

XXI. *Dans les maladies populaires.* — Mes frères qui avez eu l'honneur d'accompagner avec un cœur contrit et humilié le très-saint Viatique que nous venons de porter à notre *cher* ou *chère* malade, l'Eglise, pour récompenser votre piété, vous accorde quarante jours d'indulgence. Réveillons notre foi quand nous voyons que les maladies deviennent plus générales; tenons-nous prêts contre les surprises inévitables de la mort, en nous réconciliant avec Dieu par une bonne confession, et avec notre prochain en réparant le tort que nous lui avons fait dans sa personne, dans son honneur et dans ses biens; et afin d'engager le Seigneur à user de miséricorde envers nous, usons-en à l'égard de notre *cher* ou *chère* malade, en disant avec beaucoup de ferveur un *Pater* et un *Ave Maria*, pour demander à Dieu les grâces qui lui sont nécessaires dans le danger où *il* ou *elle* se trouve.

Digitized by Google

EXHORTATIONS

AVANT ET APRES L'ADMINISTRATION DU BAPTEME.

Avant le baptême.

N., le baptême, selon le sentiment de saint Grégoire de Nazianze et de saint Augustin, a été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il fut baptisé au fleuve du Jourdain par saint Jean-Baptiste (*Matth.* III, 13 et *seqq.*), ayant donné alors la vertu à l'eau de nous engendrer dans la vie spirituelle lorsque nous recevons ce sacrement; et il fit une loi pour tous les hommes qui les oblige à le recevoir, quand il dit à ses apôtres après sa résurrection : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; allez-vous-en donc par tout le monde, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (*Matth.* XXVIII, 18-20).

Nous étions perdus éternellement sans cette planche après le naufrage, étant devenus les ennemis de Dieu et les esclaves du démon par le péché de nos premiers parents (*Rom.* V, 12; VIII, 15 *seqq.*); mais par le baptême nous rentrons dans l'innocence et dans la justice en laquelle ils avaient été créés; les liens qui nous retenaient captifs sont rompus, nous sommes marqués du caractère des enfants du Très-Haut, et nous devenons par son adoption les héritiers de son royaume éternel de bonheur et de gloire (*Conc. de Trente, sess.* 7 *des Sacrem. can.* 9). Quel honneur ! quel avantage ! Remercions-le très-humblement de cette grâce signalée qu'il nous a faite, et de celle qu'il va faire à cet enfant par notre ministère, et renouvelons en même temps les promesses et les vœux de notre baptême, mais que ce soit avec une très-vive douleur d'y avoir été si souvent infidèles.

Après le Baptême.

N. N., quelle reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ n'aurait point cet enfant, de la grâce qu'il vient de recevoir de sa bonté, s'il était en état de la connaître (I *Cor.* VI, 20 ; I *Petr.* I, 18, 19) ? Vous la lui avez procurée et vous en connaissez le prix ; acquittez-vous pour lui de ce juste devoir, prenez tout le soin possible, afin que non-seulement rien ne soit capable de la lui faire perdre, mais qu'au contraire il la fasse toujours croître.

L'Eglise m'oblige de vous donner trois avis importants ; le premier est que vous avez contracté une parenté ou affinité spirituelle avec cet enfant, avec son père et avec sa mère, et cette affinité vous empêche de vous marier avec aucune de ces trois personnes (*Conc. de Trente, sess.* 24 ; *chap.* 2, *de la Réform. du mariage*).

Le second avertissement que je vous dois donner, est que vous êtes chargés de faire instruire cet enfant des mystères et des maximes de la foi, si ses parents le négligeaient, et de le reprendre s'il disait ou faisait dans la suite quelque chose qui y fût contraire.

Enfin je suis obligé de vous dire que vous devez avertir le père et la mère de cet enfant et la nourrice qu'on lui donnera, qu'il leur est défendu, sous peine d'excommunication, de le mettre coucher dans le même lit avec eux qu'il n'ait un an accompli, c'est-à-dire un an et un jour. C'est à cause du danger qu'il y a qu'en se remuant étant endormis, on ne vienne à l'étouffer, que l'Eglise fait cette défense.

Avant le Baptême.

N. N., Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a appris lui-même de quelle nécessité est le sacrement de baptême que nous allons administrer à cet enfant, lorsqu'il a proféré ces paroles : *En vérité, en vérité je vous dis : Si l'homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (*Joan.* III, 5). Nous naissons tous ses ennemis, ayant péché en Adam notre premier père, dans la volonté duquel la nôtre était comme renfermée (*Psal.* L, 7 ; *Rom.* V, 12), *et un méchant arbre ne peut produire de bons fruits* (*Matth.* VII, 18) ; mais par le baptême nous sommes réconciliés avec Dieu, nos péchés sont effacés, nous entrons dans l'adoption de ses enfants (*Rom.* VIII, 15 *sq.*), et nous acquérons le droit à son royaume céleste qui ne peut nous manquer, si nous en conservons la grâce par la fidèle observation des vœux que nous y faisons, de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; renouvelons-les tous ensemble et regrettons amèrement de les avoir si souvent violés.

Après le Baptême.

On peut se servir des avertissements qui sont après la première exhortation.

Avant le Baptême.

N. N., être ennemis de Dieu, esclaves du démon et du péché, et dignes du feu de l'enfer, c'est le comble de la misère, et c'est ce que nous sommes en naissant dans ce monde depuis la prévarication de nos premiers parents, qui a passé jusqu'à nous (*Rom.* V, 12); mais, en renaissant spirituellement par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le baptême qu'il a institué au prix de son sang (*Ephes.* V, 26), nous sommes délivrés de la servitude de l'ennemi de notre salut, nos péchés nous sont re-

Digitized by Google

mis, nous entrons dans l'amitié de Dieu, nous devenons ses enfants adoptifs, étant marqués à son sceau par un caractère spirituel et ineffaçable, et nous avons droit à son héritage céleste (*Joan.* I, 12 *et suiv.*). N'est-ce pas là une invention vraiment digne de son amour, et la souveraine félicité?

C'est la grâce que cet enfant va recevoir de sa bonté et qu'il nous a faite à nous-mêmes, heureux si nous l'avons conservée et si nous la conservons soigneusement jusqu'à la mort! Efforçons-nous de la recouvrer par l'esprit d'une sincère pénitence si malheureusement nous l'avons perdue, et renouvelons les vœux que nous lui avons faits autrefois au saint baptême par le ministère de nos parrains et de nos marraines, dans le temps que nous allons procéder à l'auguste cérémonie de ce sacrement si utile et si nécessaire.

Après le Baptême.

On peut se servir des avertissements qui sont après la première exhortation.

Avant le Baptême.

N. N., l'Eglise assemblée dans le saint concile de Trente, et fondée sur les paroles expresses et formelles de l'apôtre saint Paul, a décidé que nous avons tous péché en Adam, dont la désobéissance à l'Auteur de son être est devenue propre et a été communiquée à tous ses descendants par la voie de la propagation ordinaire, sans vouloir comprendre la très-sainte Vierge dans cette loi générale (*Conc. de Trente, sess.* 5, *Décr. du péché orig.*). Nous contractons à l'instant de l'union de notre âme avec notre corps cette tache de notre origine, qui nous rend l'objet de la colère de Dieu, les sujets du prince des ténèbres qui a l'empire de la mort, et des victimes malheureuses de l'enfer.

C'est par la grâce de Jésus-Christ notre divin Médiateur (*Rom.* V, 10), qu'étant régénérés en une vive espérance par sa résurrection d'entre les morts (*I Petr.* I, 3), et lavés de nos péchés dans un bain d'eau en sa parole de vie (*Ephes.* V, 26), nous sommes réconciliés avec Dieu son Père, adoptés pour ses enfants (*Joan.* I, 12 *seqq.*), nous avons droit à son royaume éternel, et nous devenons les cohéritiers de son Fils unique et bien-aimé. Assistez avec un profond respect à l'administration d'un si grand sacrement; renouvelez durant cette sainte cérémonie les vœux de votre baptême, et demandez très-humblement pardon à Notre-Seigneur Jésus-Christ d'en avoir tant de fois déshonoré et violé la sainteté.

Après le Baptême.

On peut se servir des avertissements qui sont après la première exhortation.

Avant le Baptême.

N. N., le baptême que nous allons administrer à cet enfant est si nécessaire, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous assure lui-même (*Joan.* III, 3, 5), qu'on ne peut être sauvé sans ce sacrement. C'est le remède qu'il a institué pour effacer le péché originel que nous portons tous en naissant (*Rom.* V, 12), funeste héritage que nous ont laissé nos premiers parents, qui, comme des sources corrompues nous ont communiqué leur corruption.

C'est dans les eaux salutaires du baptême que nous sommes lavés de ce péché (*Ezech.* XXXVI, 25, 26), et de tous ceux que nous pourrions avoir commis, si nous le recevions dans un âge plus avancé; c'est par ce sacrement que nous sommes faits enfants adoptifs de Dieu et de l'Eglise (I. *Cor.* VI, 11; *Tit.* III, 5; *Joan.* I, 12 *sqq.*): il imprime dans nos âmes un caractère spirituel et ineffaçable qui nous distinguera des païens dans l'éternité, pour la gloire des élus qui auront gardé fidèlement les promesses qu'ils auront faites en le recevant, et pour la confusion des mauvais chrétiens qui les auront violées. Avec quel respect et quelle dévotion ne devons-nous pas assister à l'administration d'un sacrement si auguste, et qui produit tant de merveilleux effets? Mais afin que cette cérémonie qui va être si avantageuse à cet enfant, ne nous soit pas inutile, renouvelons les vœux que nous avons faits, et prions Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous faire recouvrer par l'esprit d'une sincère pénitence la grâce de notre régénération spirituelle.

Après le Baptême.

N. N., rendez de très-humbles actions de grâces à Dieu, de la faveur signalée qu'il vient de faire à cet enfant; il était son ennemi, l'esclave du démon et du péché, et il a été réconcilié avec lui par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ son Fils, qui lui a été appliqué par le sacrement de baptême, et il est entré dans la vraie liberté de ses enfants (*Rom.* VIII, 15 *et suiv.*). Priez-le de conserver et d'augmenter en lui la grâce qu'il a reçue de sa bonté.

Je suis obligé de vous avertir, premièrement que vous avez contracté une affinité ou alliance spirituelle avec cet enfant, avec son père et avec sa mère, ce qui est un empêchement au mariage avec aucune de ces trois personnes.

En second lieu je suis obligé de vous dire que puisque vous avez bien voulu être caution auprès de Dieu et de l'Eglise de la foi de cet enfant, vous devez veiller sur sa conduite, prendre soin qu'il soit instruit des mystères et des maximes de la religion de Jésus-Christ qu'il vient d'embrasser, et le faire ressouvenir qu'il a promis de l'imiter, de renoncer au démon, à ses œuvres et à ses pompes.

Le troisième et dernier avis que l'Eglise m'oblige de vous donner, est que vous devez dire aux personnes qui seront chargées de cet enfant, principalement à sa mère et à sa nourrice, qu'il leur est défendu sous peine d'excommunication de le mettre coucher dans le même lit avec elles, qu'il n'ait un an et un jour.

Digitized by Google

Avant le Baptême.

Sur l'explication des cérémonies de ce Sacrement.

On doit les expliquer en différentes fois et non pas en administrant le baptême à une seule personne, ce qui prolongerait trop la cérémonie, qui d'ailleurs est assez longue.

Ceci peut aussi servir pour suppléer aux cérémonies du baptême à l'Eglise lorsque l'enfant a été baptisé à la maison dans le cas d'une pressante nécessité, ou par une permission expresse de l'évêque ou de ses vicaires généraux.

N. N., l'Eglise oblige les pasteurs des âmes, en administrant les sacrements, d'en faire connaître l'excellence, d'instruire les fidèles des dispositions qu'ils doivent y apporter, des effets merveilleux qu'ils produisent et d'en expliquer les cérémonies.

Comme vous n'ignorez pas que le baptême efface le péché originel et tous ceux que nous pourrions avoir commis, qu'il nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise, et qu'il imprime dans nos âmes un caractère spirituel et ineffaçable qui nous distinguera éternellement des païens, je me contenterai de vous expliquer les cérémonies de ce sacrement à mesure que nous les ferons.

Je vous dirai d'abord que nous commençons cette auguste cérémonie à la porte de l'Eglise, parce que cet enfant étant ennemi de Dieu et esclave du démon, il n'a pas encore le droit d'y entrer.

A l'imposition du nom. — Nous donnons le nom d'un saint ou d'une sainte aux enfants qu'on présente au saint baptême, afin de leur procurer un intercesseur auprès de Dieu, et un modèle qu'ils doivent s'efforcer d'atteindre par une parfaite imitation de toutes leurs vertus.

Avant les trois souffles sur le visage. — Les trois souffles que nous allons faire sur le visage de cet enfant au nom de la très-sainte Trinité, marquent l'autorité des ministres de Jésus-Christ sur le démon qu'ils chassent avec mépris et au moindre souffle comme une paille ou comme de la poussière que le vent emporte.

Aux signes de croix sur le front et sur le cœur de l'enfant. — Ces signes de croix que nous faisons sur le front et sur le cœur de cet enfant expriment que non-seulement il ne doit point rougir de la croix de Jésus-Christ, mais qu'il doit même s'en faire honneur et la porter avec amour comme une chose très-honorable et très-avantageuse.

Avant de mettre du sel dans la bouche de l'enfant. — Le propre du sel est de préserver les viandes de la corruption et de les assaisonner ; on en met dans la bouche de cet enfant pour nous apprendre que la grâce du baptême le doit préserver de la corruption du siècle et lui donner du goût pour les pratiques les plus humiliantes et les plus pénibles de notre sainte religion.

A l'entrée de l'église. — Nous dirons en introduisant cet enfant dans l'Eglise le Symbole de la foi dont il va bientôt faire profession et l'Oraison dominicale, pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui veut faire en effaçant le péché de son origine et en le recevant dans l'adoption de ses enfants.

Avant l'onction que l'on fait avec de la salive sur les oreilles et sur les narines de l'enfant. — L'onction que nous allons faire avec de la salive sur les oreilles et sur les narines de cet enfant, signifie qu'il doit écouter avec une sainte avidité la parole de Dieu et porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ en la pratiquant fidèlement.

Avant les vœux du baptême. — Dans le temps que vous allez renoncer au nom de cet enfant au démon, à ses pompes et à ses œuvres, vous devez renouveler les vœux que vous avez faits autrefois à Dieu par le ministère de vos parrains et de vos marraines, et lui demander très-humblement pardon de les avoir si souvent violés.

Après l'onction avec de l'huile des catéchumènes sur la poitrine et sur les épaules de l'enfant. — Nous venons d'oindre en forme de croix avec de l'huile des catéchumènes la poitrine et les épaules de cet enfant pour marquer qu'il doit porter avec force et avec courage le joug doux et léger de Notre-Seigneur Jésus-Christ et combattre généreusement contre ses ennemis.

Avant l'infusion d'eau sur la tête de l'enfant. — C'est ici la cérémonie essentielle du baptême, et l'âme de cet enfant va être lavée de la tache originelle, dans le temps que nous verserons par trois fois de l'eau sur sa tête, en prononçant les paroles qui sont la forme de ce sacrement.

Après l'onction avec du saint chrême sur la tête de l'enfant. — On oint avec du saint chrême les prêtres et les rois ; cet enfant a acquis par le baptême un sacerdoce royal, mais tout spirituel ; c'est pour cela que nous venons de lui en oindre la tête.

Avant de mettre le chrémeau sur la tête de l'enfant. — Le chrémeau blanc que nous mettons sur la tête de cet enfant tient la place de la robe blanche qu'on faisait porter autrefois durant huit jours aux personnes nouvellement baptisées, comme le symbole de l'innocence qu'elles avaient reçue et qu'elles devaient conserver toute leur vie.

Après avoir mis le cierge allumé entre les mains du parrain et de la marraine de l'enfant. — Ce cierge allumé que vous tenez tous deux au nom de cet enfant exprime qu'ayant reçu par le baptême la lumière de la foi animée du feu de la charité, il doit la conserver soigneusement et la faire croître tous les jours par la pratique des bonnes œuvres.

Après le Baptême.

On peut se servir des avertissements qui sont après l'exhortation précédente, mais on doit supprimer le premier quand on ne fait que suppléer les cérémonies du baptême à l'enfant, parce qu'alors le parrain et la marraine ne contractent point d'affinité spirituelle ni avec lui, ni avec son père et sa mère.

Digitized by Google

EXHORTATIONS

AVANT ET APRÈS L'ADMINISTRATION DE L'EXTRÊME-ONCTION.

—

Avant l'Extrême-Onction.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par le sacrement de baptême nous a ouvert la voie et la vraie vie lorsque nous venons en ce monde, a institué celui de l'extrême-onction, afin qu'en le quittant nous puissions arriver heureusement et avec plus de facilité à notre céleste patrie.

L'institution et la pratique de ce sacrement nous est insinuée dans l'Evangile de saint Marc, où il est dit que les apôtres: *oignaient d'huile plusieurs malades et qu'ils les guérissaient* (*Marc.* VI, 13). Et saint Jacques a promulgué la loi que Jésus-Christ avait faite de le recevoir et nous en explique les effets merveilleux par ces paroles: *Si quelqu'un est malade parmi vous, qu'il fasse appeler les prêtres de l'Eglise, afin qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le soulagera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis* (*Jac.* V, 14); paroles que le saint concile de Trente déclare (sess. 14, chap. 1) que l'Eglise a toujours entendues de l'institution du sacrement de l'extrême-onction. Disposez-vous, N., à le recevoir avec de grands sentiments de pénitence et de résignation à la très-sainte volonté de Dieu.

Avant le Confiteor. — *Le prêtre doit dire au malade:* N., excitez-vous de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, à une très-vive douleur de tous vos péchés, dont nous vous allons donner une absolution générale.

Avant les onctions. — Le prêtre dit au malade: N., nous allons maintenant commencer les onctions sacrées; demandez intérieurement très-humblement pardon à Dieu de tous les péchés que vous avez commis par le mauvais usage de vos sens, à mesure que nous les ferons.

Après l'Extrême-Onction.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour tous les bienfaits que vous avez reçus de sa bonté durant le cours de votre vie, et en particulier pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire.

Offrez-vous tout à lui en reconnaissance, et priez-le de tout votre cœur de couronner en vous ses dons. Implorez aussi l'assistance de la très-sainte Vierge sa Mère, celle de votre bon ange et celle de votre saint patron. Nous ne manquerons pas de vous offrir au Seigneur dans nos prières et de vous donner dans les fréquentes visites que nous vous ferons tous les secours spirituels que nous sommes obligés de vous rendre.

Avant l'Extrême-Onction.

N., nous vous apportons les saintes huiles de l'extrême onction: c'est avec grande raison que vous désirez de recevoir ce sacrement, puisqu'il effacera les restes des péchés qui pourraient être encore dans votre âme; vous soulagera et vous donnera même la santé du corps, si Dieu juge qu'elle vous soit avantageuse, vous fortifiera contre les ennemis de votre salut, vous aidera à supporter vos maux avec patience et à bien mourir, si le Seigneur veut disposer de vous. Priez-le instamment de vous donner les dispositions qui vous sont nécessaires pour recevoir les fruits de ce sacrement, dont les plus essentiels sont une très-vive douleur de tous vos péchés, et une parfaite soumission à la sagesse de la conduite de Dieu sur vous.

Aux assistants. — Il n'est pas besoin, N. N., de vous demander le secours de vos prières pour notre cher malade, l'état dans lequel vous le voyez vous y invite assez, mettez-vous donc tous à genoux et unissez-vous à celles que nous allons faire au Seigneur pour lui.

Avant le Confiteor. — *Le prêtre dit au malade:* N., renouvelez en vous et purement pour l'amour de Dieu, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, un très-grand regret de tous vos péchés, dont nous allons vous donner l'absolution.

Avant les onctions. — Le prêtre doit dire au malade: N., nous allons faire sur vous les onctions saintes de l'extrême-onction, ayez soin de former dans le fond de votre cœur seulement les actes que je prononcerai tout haut avant de les commencer.

Avant l'onction des yeux. — Seigneur, détournez vos yeux de dessus mes péchés, et pardonnez-moi tous les regards criminels que j'ai faits ou désiré de faire.

Avant l'onction des oreilles. — Mon Dieu, j'ai été sourd à votre voix et j'ai prêté mes oreilles à mille mauvais discours; je vous en demande très-humblement pardon.

Avant l'onction des narines. — Pardonnez-moi, mon Dieu, toutes mes délicatesses et tous les mauvais exemples que j'ai donnés, au lieu que je devais faire des fruits dignes de pénitence, et porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

Avant l'onction des lèvres. — Mon Sauveur Jésus-Christ, ne vous souvenez pas de toutes les intempérances de ma bouche, ni de tous les débordements de ma langue.

Avant l'onction des reins (qu'on ne doit

Digitized by Google

faire qu'aux hommes. — O Jésus, amateur de la chasteté et la pureté des vierges, pardonnez-moi toutes mes impuretés.

Avant l'onction des mains.— Mon Dieu, que les mains de votre cher Fils clouées à la croix pour mes péchés, vous obligent à me pardonner le mauvais usage que j'ai fait des miennes.

Avant l'onction des pieds. —' Seigneur, je me suis lassé à courir dans les voies de l'iniquité, je me suis égaré comme une brebis qui s'est perdue, cherchez votre serviteur et conduisez-le dans la voie de la paix et du salut éternel.

Après l'Extrême-Onction.

N., remerciez de tout votre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, du nouveau témoignage de son amour qu'il vient de vous donner ; faites-lui en reconnaissance une offrande bien volontaire de vos maux et même de votre vie, s'il en veut disposer. A son exemple, prolongez vos prières et redoublez-en l'ardeur comme il fit au jardin des Oliviers dans son agonie ; invoquez souvent intérieurement la très-sainte Vierge, votre bon ange et votre saint patron, afin qu'ils vous obtiennent la grâce d'une bonne mort. Nous vous promettons, N., le secours de nos prières, et de vous venir assister jusques au dernier soupir.

Avant l'Extrême-Onction.

N., voici une nouvelle marque de l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pour vous ; après vous avoir comblé de ses bienfaits par les autres sacrements, il veut par celui de l'extrême-onction vous soulager dans vos maux et même vous en délivrer, si cela vous est utile pour le salut de votre âme ; il veut effacer ce qui pourrait y rester de péchés et vous aider à souffrir et à mourir chrétiennement, si votre dernière heure est arrivée : ce sont là les effets merveilleux de ce sacrement; recevez-le, N., avec de grands sentiments de pénitence, de résignation et de confiance ; tous ceux qui sont ici assemblés vont demander avec moi à Dieu pour vous ces saintes dispositions.

Avant le Confiteor.— *Le prêtre dit au malade :* N., on va réciter le *Confiteor*, et je vous donnerai après cela l'absolution de tous vos péchés, détestez-les de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ.

Avant les onctions.— N., c'est présentement que nous allons commencer les onctions sacrées, efforcez-vous d'entrer dans les sentiments que je tâcherai de vous inspirer avant de les faire.

Avant l'onction des yeux. — Mon Dieu, donnez à mes yeux une source inépuisable de larmes, pour pleurer les péchés qu'ils m'ont fait commettre.

Avant l'onction des oreilles.— Seigneur, j'ai négligé d'entendre votre sainte parole, et j'ai livré mes oreilles à l'iniquité ; ouvrez les vôtres à la prière d'un pécheur pénitent.

Avant l'onction des narines.— Mon Sauveur Jésus-Christ, j'ai été à plusieurs une odeur de mort par mes mauvais exemples, et j'ai été un délicat et un sensuel, je vous en demande très-humblement pardon.

Avant l'onction des lèvres. — Seigneur, pardonnez-moi mes excès de parole et de bouche.

Avant l'onction des reins (qu'on ne doit faire qu'aux hommes). — Mon Dieu, brûlez mon cœur et mes reins du feu sacré de votre amour, et ne vous souvenez pas de toutes mes impuretés.

Avant l'onction des mains.— Mon Sauveur Jésus-Christ, je vous conjure par vos mains percées de clous pour mes péchés, de me pardonner toutes mes violences et toutes mes injustices.

Avant l'onction des pieds. — Seigneur, j'ai marché dans la voie large de la perdition, faites-moi détester tous mes égarements, et courir jusqu'à la mort dans le sentier étroit de la justice.

Après l'Extrême-Onction.

N., il ne vous reste plus qu'à remercier très-humblement Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'insigne faveur que vous venez de recevoir de sa bonté, et qu'à lui demander celle de la persévérance dans son saint amour ; faites-le avec une ferveur toujours nouvelle. Priez aussi la très-sainte Vierge sa Mère, votre bon ange et votre saint patron, de vous assister dans le pressant besoin que vous avez de leur secours, regardez souvent l'image de votre divin Sauveur en croix que vous avez ici présente, afin de vous animer à souffrir et à mourir pour l'amour de lui, comme il a souffert et comme il est mort pour l'amour de vous. Nous aurons soin, N., de vous recommander à Dieu dans nos prières et de vous rendre de fréquentes visites pour vous entretenir jusqu'à la mort dans ces dispositions véritablement chrétiennes.

Avant l'Extrême-Onction.

N., excitez en vous de grands sentiments de pénitence et de résignation à la volonté de Dieu, pour vous disposer à recevoir le Sacrement de l'extrême-onction que nous vous allons donner ; Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a institué pour nous soulager et pour nous guérir de nos maux, si cela nous est avantageux, pour effacer les restes de nos péchés, pour nous fortifier dans nos tentations contre les ennemis de notre salut, et pour nous aider à bien mourir, quand il nous veut retirer de ce monde.

C'est ce qui fait que les bons chrétiens d'abord qu'ils se sentent dangereusement malades, demandent avec un saint zèle ce sacrement lorsqu'ils ont encore l'esprit libre, pour le recevoir avec plus de piété et avec plus de fruit. Recevez-le, N., avec toute l'ardeur de dévotion dont vous êtes capable, et unissez-vous intérieurement aux prières que l'Église nous ordonne de faire avant de vous l'administrer.

Digitized by Google

Avant le Confiteor. — Le prêtre doit dire au malade : N., détestez de nouveau et purement pour l'amour de Jésus-Christ, pendant qu'on va réciter le *Confiteor*, tous les péchés par lesquels vous avez eu le malheur de l'offenser, et dont nous vous allons donner l'absolution.

Avant les Onctions. — Le prêtre dit au malade : N., pendant que je vais faire sur vous les onctions saintes, produisez dans le fond de votre cœur seulement, les actes que je vous suggérerai.

Avant l'onction des yeux. — Mon Sauveur Jésus-Christ, mes yeux sont les deux fenêtres par lesquelles la mort est entrée dans mon âme, vivifiez-la en me faisant pleurer amèrement mes péchés.

Avant l'onction des oreilles. — Mon Dieu, pardonnez-moi les péchés que j'ai commis, en fermant mes oreilles à votre parole qui est la vérité, et en les ouvrant à l'iniquité et au mensonge.

Avant l'onction des narines. — Seigneur, je vous demande très-humblement pardon de toutes mes sensualités, et de tous les péchés que j'ai fait commettre aux autres par mes mauvais exemples.

Avant l'onction des lèvres. — Ma bouche, ô mon Dieu, a été comme un sépulcre ouvert, et ma langue comme un couteau à deux tranchants; oubliez mes intempérances et mes paroles criminelles.

Avant l'onction des reins (qu'on ne doit faire qu'aux hommes). — Mon Sauveur Jésus-Christ, pardonnez-moi mes impuretés, et ne permettez plus que je succombe aux illusions de la chair.

Avant l'onction des mains. — Seigneur, je vous demande très-humblement pardon, du mauvais usage que j'ai fait de mes mains.

Avant l'onction des pieds. — Mon Dieu, j'ai couru vers le mal et je me suis éloigné du bien; redressez mes pas, et ne vous souvenez pas de toutes mes fausses démarches.

Après l'Extrême-Onction.

N., rendez de très-humbles actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la faveur signalée qu'il vient de vous faire; offrez-lui en reconnaissance vos maux et votre vie même, s'il en exige présentement le sacrifice; oubliez toutes les choses de la terre, pour ne vous occuper que du désir d'aller à lui, et priez-le instamment et sans vous lasser de couronner en vous ses dons. Ayez aussi recours à la puissante protection de la très-sainte Vierge sa Mère, à l'assistance de votre bon ange, de votre saint patron et à celle de tous les saints. Je vous promets, N., de vous offrir à Dieu dans mes prières et de vous venir voir le plus souvent qu'il me sera possible.

—

MOTIFS DE CONSOLATION DANS LES SOUFFRANCES, ET DIVERS ACTES QU'ON PEUT SUGGÉRER AUX MALADES ET AUX MOURANTS.

Il ne faut pas fatiguer les malades par de longues exhortations; il suffit de leur dire de temps en temps quelques mots d'édification: on peut leur faire à différents jours celles qui sont ici de suite, après avoir dit quelques paroles de civilité aux malades et aux personnes qui sont auprès d'eux.

La sainte Ecriture nous apprend qu'il a fallu que Jésus-Christ ait souffert pour entrer dans sa gloire (*Luc.* XXII, 26); il n'est pas juste que le serviteur soit mieux traité que son maître, et que nous y entrions sans rien souffrir.

Vous désirez bien souffrir avec Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ tant qu'il lui plaira? *Le malade ayant répondu* : Oui, Monsieur, *on ajoute* : Espérez qu'après avoir été participant de ses souffrances en cette vie, vous aurez le bonheur, selon la vérité infaillible de ses promesses, de l'être de sa gloire durant toute l'éternité.

Refuserions-nous de souffrir et même de mourir pour Jésus-Christ, nous qui sommes si criminels? puisqu'il a souffert et qu'il est mort pour l'amour de nous, lui qui est l'innocence et la sainteté même.

« Le Saint-Esprit nous assure qu'*il faut que nous entrions dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations* (*Act.* XIV, 21), ne nous laissons donc point décourager et abattre, ni par la violence ni par la longueur de nos maux.

Un royaume éternel de bonheur et de gloire ne mérite-t-il point que nous souffrions avec patience et même avec joie les afflictions de cette vie pour y arriver?

Notre-Seigneur Jésus-Christ dit autrefois à ses apôtres: « C'est vous qui avez demeuré avec moi dans mes peines, et moi je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé (*Luc.* XXII, 28). »

Persévérez avec Jésus-Christ et avec tous ses saints dans les souffrances, pour avoir part à leur éternelle félicité.

Si le travail vous épouvante, dit saint Bernard, que la récompense vous invite et vous anime.

N., « regardez dans vos souffrances Notre-Seigneur Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de votre foi, qui a souffert la croix, dans la vue de la joie qui lui était préparée (*Hebr.* XII, 2). »

Il est assis à la droite de Dieu son Père, d'où il vous invite à y monter après lui, en marchant sur ses traces.

Pensez « qu'un moment de légères peines, vous procurera, comme dit l'Apôtre, un poids immense d'une gloire éternelle (*II Cor.* IV, 17). »

Nous devons être prêts avec l'apôtre saint Paul (*Act.* XXI, 13), non-seulement à souffrir, mais aussi à mourir pour l'amour de Jésus-Christ. N'êtes-vous point dans cette sainte disposition?

Le monde estime malheureux ceux qui sont dans l'affliction, mais Jésus-Christ dit au contraire : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (*Matth.* V, 5). Réjouissez-vous donc par l'espérance, et soyez patient dans la tribulation, » com-

Digitized by Google

me saint Paul vous y exhorte (*Rom.* XII, 12).

N., l'apôtre saint Paul nous apprend (*I Cor.* XI, 32) que Dieu nous juge et nous châtie en ce monde, afin que nous ne soyons pas éternellement damnés dans l'autre.

Les afflictions temporelles sont donc une grande miséricorde que Dieu exerce envers nous.

Qui ne choisirait des peines légères et d'un moment pour éviter une éternité de supplices?

Saint Pierre dit : « Que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, persévérant dans les bonnes œuvres, remettent leurs âmes entre les mains de celui qui en est le Créateur, et qui leur sera fidèle (*I Petr.* IV, 19). »

Ne voulez-vous pas souffrir pour l'amour de lui tout ce qu'il lui plaira?

Ce saint Apôtre avait dit auparavant : « Mes frères, ne soyez point surpris lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'extraordinaire vous arrivait; mais plutôt réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire (*I Petr.* IV, 12, 13). »

N., regardez les maux que vous souffrez, comme un témoignage de l'amour que Jésus-Christ a pour vous.

Saint Jean son apôtre bien-aimé nous enseigne (*Apoc.* III, 19) : qu'il reprend et qu'il châtie ceux qu'il aime.

Et le Saint-Esprit nous dit par la bouche du roi Salomon « *Que* la réprimande qui retient dans la discipline, est la voie de la vie (*Prov.* VI, 23). » Les afflictions sont une bonne leçon si nous en savons profiter.

Les Israélites autrefois se multipliaient d'autant plus, qu'ils étaient plus affligés et opprimés par les Egyptiens (*Exod.* I, 12). Il faut aussi que les souffrances nous fassent croître dans la justice et multiplier nos bonnes œuvres.

Le saint roi David nous apprend pourquoi Dieu afflige ses serviteurs lorsqu'il dit: « vous avez fait voir et sentir à votre peuple des choses dures : vous nous avez fait boire d'un vin de douleur et de componction ; vous avez donné à ceux qui vous craignent un signal, afin qu'ils fuient de devant l'arc (*Psal.* LIX, 3 *seqq.*). »

Recevez donc avec soumission et avec reconnaissance les coups dont Dieu vous frappe dans sa miséricorde, pour vous faire éviter la rigueur des traits de sa justice et de sa colère.

Excitez votre confiance et votre amour en la bonté de Dieu, qui dit de celui qui souffre avec une parfaite résignation à sa très-sainte volonté : « Il criera vers moi, et je l'exaucerai : je suis avec lui dans le temps de l'affliction ; je le sauverai et je le comblerai de gloire. Je le comblerai de jours et je lui ferai voir le salut que je lui destine (*Psal.* XC, 15, 16). »

N., vous êtes toujours dans les souffrances, vous devez dans cet état entrer dans les sentiments de l'apôtre saint Paul qui disait : « Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ (*Galat.* II, 19).

Il faut que ce soit la volonté et non la nécessité qui vous y cloue et qui vous y retienne jusqu'à la mort.

Il faut que vous puissiez dire avec ce même Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Galat.* VI, 14) ! »

Cherchez Jésus-Christ crucifié avec les saintes femmes qui allèrent à son tombeau après sa mort, et vous n'aurez rien à craindre, comme leur dit l'ange qui se fit voir à elles (*Matth.* XXVIII, 5).

Souvenez-vous dans vos maux de ces paroles de l'apôtre saint Jacques : « Qu'heureux est celui qui souffre la tentation, parce qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (*Jac.* I, 12). »

N., c'est un grand sujet de consolation dans nos souffrances, de savoir, comme nous apprend le saint roi David : « Que le Seigneur est proche de celui dont le cœur est affligé, et qu'il sauvera les humbles d'esprit (*Psal.* XXXIII, 18-20). »

Ce saint prophète ajoute : « Que les justes seront exposés à beaucoup d'afflictions, mais que le Seigneur les délivrera de toutes ces peines. »

Qu'avons-nous à craindre si le Seigneur est près de nous? et que ne devons-nous pas espérer de sa bonté?

Il est tout-puissant pour nous défendre contre les ennemis de notre salut, et tout-bon pour nous combler de ses bienfaits.

« Jésus-Christ ayant souffert dans sa chair, armez-vous de cette pensée, » comme vous y exhorte l'apôtre saint Pierre (*I Petr.* IV, 1).

Pensez que si vous souffrez avec Jésus-Christ, vous serez aussi glorifié avec lui (*II Cor.* I, 7).

« La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, dit saint Paul ; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, ajoute-t-il, elle est la vertu et la puissance de Dieu (*I Cor.* I, 18). »

Envisagez la croix de Jésus-Christ comme font ses fidèles disciples, et elle vous remplira de courage et de force pour souffrir, et vous procurera un bonheur éternel.

N., Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a appris l'estime que nous devons faire des souffrances, et de quelle manière nous devons nous comporter à l'égard de ceux qui veulent éloigner sa croix de nous, lorsqu'il reprit aigrement saint Pierre, qui par une affection charnelle voulait le détourner d'aller à Jérusalem, où il devait souffrir et mourir pour notre salut, en lui disant : « Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez pas de goût pour les choses de Dieu, mais pour celles des hommes (*Matth.* XVI, 23). »

Il faut que dans nos afflictions et dans nos maux, nous puissions dire véritablement avec saint Paul : « Lorsque je suis faible et

Digitized by Google

malade, c'est alors que je suis fort et puissant (*II Cor.* XII, 10). »

Faites l'usage de vos maux que faisaient des leurs les Israélites desquels il est dit : « Que lorsque Dieu les châtiait et qu'il en faisait mourir quelques-uns, les autres le recherchaient, ils retournaient à lui et ils se hâtaient de le venir trouver ; ils se ressouvenaient que Dieu était leur défenseur ; et que le Dieu Très-Haut était leur Sauveur (*Psal.* LXXVII, 38, 39). »

Le saint roi David nous apprend aussi ailleurs l'avantage que nous devons retirer de nos souffrances, quand il dit en parlant du peuple Juif : « Leurs infirmités se sont multipliées, et après cela ils ont couru avec vitesse (*Psal.* XV, 3). »

Nous devons pareillement lorsque Dieu nous frappe, et à mesure que nos maux augmentent, redoubler l'ardeur de nos prières.

N., les croix et les afflictions sont le partage des justes en cette vie ; les pécheurs au contraire vivent dans la joie et le plaisir (*Joan.* XVI, 20).

Il vaut infiniment mieux souffrir en ce monde avec le pauvre Lazare, que de brûler éternellement dans l'autre avec le mauvais riche (*Luc.* XVI, 25).

Saint Pierre voulait établir sa demeure sur le Thabor avec Jésus-Christ, lorsqu'il s'y fit voir dans l'éclat de sa gloire le jour de sa transfiguration, mais aussi le saint Evangile nous assure « qu'il ne savait ce qu'il disait (*Marc.* IX, 4, 5). »

C'est sur le Calvaire et sur la croix que nous devons vivre et mourir avec Jésus-Christ, si nous voulons régner éternellement bienheureux avec lui dans son royaume céleste.

L'apôtre Saint Paul nous enseigne, « que la vertu se perfectionne dans les souffrances, c'est pour cela, ajoute-t-il, que je me glorifierai volontiers dans mes infirmités afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi (*II Cor.* 12, 9). » Nous devons tous entrer dans ces saintes dispositions.

C'est par les afflictions que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce divin ouvrier, prépare les justes, comme des pierres mystiques et vivantes, pour les placer dans l'édifice éternel de son Eglise céleste. (*Voy.* l'Hymne de la Dédicace.) Réjouissez-vous de ce qu'il vous destine à ce bonheur.

N., demandez à Jésus-Christ quelque part à l'ardent amour pour les souffrances dont il a rempli tous les saints, et en particulier son apôtre saint André et les martyrs saint Ignace et saint Laurent.

Vous savez que dès que saint André aperçut de loin la croix sur laquelle il devait être immolé, il s'écria : « O chère croix que j'ai désirée depuis si longtemps, que j'ai recherchée avec tant d'empressement, et qui est enfin préparée à mes vœux, reçois le disciple de celui qui t'a consacrée par sa mort, et qui t'a rendue autant aimable que tu étais redoutable auparavant. »

Saint Ignace martyr connaissait aussi parfaitement l'utilité des souffrances, lorsqu'écrivant à saint Polycarpe il lui dit : « que si les bêtes auxquelles on le devait exposer pour en être dévoré l'épargnaient, comme elles avaient fait quelques saints, il les irriterait pour les obliger à le mettre bientôt en pièces ; » *et il ajoute* : « Pardonnez-moi si je vous parle de la sorte, c'est que je sais combien grand est l'avantage qui m'en doit revenir. »

Le désir ardent que saint Laurent avait de s'unir à Jésus-Christ par les souffrances et par le martyre, fait qu'il se plaint et qu'il s'afflige de n'être pas conduit au supplice avec le Pape saint Sixte.

Il lui fit cette plainte amoureuse : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où allez-vous, saint prêtre, sans le diacre avec qui vous aviez accoutumé tous les jours d'offrir l'adorable sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ ? Avez-vous reconnu en moi quelque chose qui me rende indigne d'être votre compagnon dans celui que vous allez faire à Dieu de votre vie ? Eprouvez dans cette occasion, si vous avez choisi un ministre qui méritât que vous lui confiassiez la dispensation du sang du Seigneur, en ne craignant pas de répandre le sien pour sa querelle. »

Saint Laurent ne put être consolé que par l'assurance que saint Sixte lui donna, que dans trois jours il aurait le bonheur d'endurer un martyre plus cruel et plus glorieux que le sien. Il fut condamné à être brûlé tout-vif à petit feu, et celui de l'amour de Dieu dont il était brûlé au dedans, lui faisant craindre qu'il ne pût être tout consumé comme un parfait holocauste, et que quelque partie de son corps ne fût épargnée par le feu qui le brûlait au dehors, lorsqu'il est tout grillé d'un côté il prie ses bourreaux de le retourner et de le faire rôtir de l'autre.

Humiliez-vous profondément de vous voir si éloigné des saintes dispositions de cet illustre martyr.

Sainte Thérèse disait souvent à Dieu : « Seigneur, ou souffrir ou mourir. » Et sainte Marie Madeleine de Pazzi, enchérissant encore par-dessus, désirait de souffrir toujours pour l'amour de Jésus-Christ, sans jamais mourir. Quoi de plus héroïque?

Chacun accommodera tous ces différents motifs de consolation dans les souffrances, à sa manière et à la portée des malades à qui il sera obligé de parler, et il pourra y ajouter tout ce qu'il trouvera de plus touchant dans la sainte Ecriture et dans les saints Pères.

ACTES QU'ON PEUT SUGGÉRER AUX MALADES ET AUX MOURANTS.

Actes d'Invocation.—Mon Dieu, « assistez-moi, ne m'abandonnez pas. » (*Psal.* XXVI, 15).

Seigneur, « regardez-moi, et ayez pitié de moi (*Psal.* XXVII, 17). »

« Seigneur, ne méprisez pas l'ouvrage de vos mains. (*Psal.* CXXXVII, 8). »

Mon Dieu, « rendez-vous attentif aux besoins de mon âme et délivrez-la (*Psal.* LXVIII, 22). »

Actes de Contrition.— « O Dieu, ayez pitié

Digitized by Google

de moi selon votre grande miséricorde (*Psal.* L, 1). »

Seigneur, « ne vous souvenez point des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances (*Psal.* XXIV, 7). »

« Effacez mon iniquité, » ô mon Dieu, « selon la multitude de vos miséricordes (*Psal.* L, 2). »

« O Dieu, vous connaissez ma folie, et mes péchés ne vous sont point cachés (*Psal.* LXVIII, 7). »

Faites que je les connaisse bien moi-même, et que je les déteste de tout mon cœur pour l'amour de vous.

Actes d'Espérance.— « Seigneur, ayant mis mon espérance en vous, je ne serai point affaibli, ni ébranlé (*Psal.* XXV, 2). »

Mon Dieu, votre miséricorde est toujours devant mes yeux (*Psal.* XXV, 3).

« Sauvez, mon Dieu, votre serviteur qui espère en vous (*Psal.* LXXXV, 2). »

Seigneur, je mettrai toute ma confiance en votre bonté, puisque vous m'assurez que celui qui espère en vous, sera tout environné de votre miséricorde (*Psal.* LII, 18).

Mon Dieu, « faites éclater sur moi vos miséricordes, vous qui sauvez tous ceux qui espèrent en vous (*Psal.* XVI, 7). »

Actes d'Humilité dans les souffrances. —Seigneur, je porterai votre colère, parce que j'ai péché contre vous (*Mich.* VII, 9).

« O mon Dieu, j'ai péché contre vous, et je suis véritablement criminel, je reconnais que vous ne me traitez pas avec la juste sévérité que je mérite (*Job* XI, 6). »

« Seigneur, vous êtes juste, et vos jugements sont très-équitables (*Tob.* III, 2). »

Faites, ô mon Dieu, que, bien loin de murmurer dans les châtiments paternels que vous exercez sur moi, ils soient le sujet de ma consolation, comme ils l'étaient du saint roi David (*Psal.* XXII, 5).

Mon Sauveur Jésus-Christ, vous avez souffert et vous êtes mort pour l'amour de moi, vous qui êtes l'innocence et la sainteté même; je veux souffrir et mourir pour l'amour de vous, puisque je suis un très-grand pécheur.

Actes de Foi. —Mon Sauveur Jésus-Christ, je crois fermement tout ce que vous avez révélé à votre Eglise, parce que vous êtes la souveraine vérité qui ne peut ni me tromper, ni se tromper elle-même.

« Seigneur, je crois, aidez-moi dans mon incrédulité (*Marc.* IX, 24). »

Je veux vivre et mourir, mon Sauveur, dans la foi de votre Eglise catholique, apostolique et romaine.

Actes d'Espérance.—Mon Sauveur Jésus-Christ, je mets toute mon espérance en vous seul, puisque votre Apôtre m'apprend que « il n'y a point de salut en aucun autre (*Act.* IV, 12). »

Sauvez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous (*Psal.* XV, 1). »

Seigneur, que ne dois-je point espérer de votre bonté, puisque vous êtes tout-puissant et tout bon?

« Mon Dieu, vous êtes mon aide et mon protecteur, mon cœur a espéré en vous, et vous m'avez secouru (*Psal.* XXVII, 9). »

Actes de Charité.—« Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force et mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur (*Psal.* XVII, 1). »

Mon Dieu, qui m'avez aimé de toute éternité, et qui ayant eu pitié de moi m'avez attiré à vous, embrasez-moi de votre saint amour (*Jerem.* XXXI, 5).

Mon Sauveur Jésus-Christ, faites que je vous aime de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toutes mes forces, ainsi que vous me le commandez (*Marc.* XII, 30).

Actes de Contrition.— « Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme parce que j'ai péché contre vous (*Psal.* IV, 40). »

« Détournez votre face de dessus mes péchés, et effacez toutes mes iniquités (*Psal.* L, 10). »

« Mon Dieu, ne méprisez pas un cœur contrit et humilié (*Psal.* L, 18). »

Seigneur, « je me suis égaré comme une brebis qui s'est perdue, cherchez votre serviteur (*Psal.* CXVIII, 176). »

« Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi (*Marc.* X, 47). »

Actes d'Invocation. — « Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu (*Psal.* III, 6). »

Seigneur, montrez-moi votre miséricorde et donnez-moi votre assistance salutaire (*Psal.* LXXXIV, 7).

« Seigneur, ne vous éloignez pas de moi; regardez-moi pour me secourir (*Psal.* LXX, 13). »

« Mon Dieu, répandez la lumière de votre visage sur votre serviteur; sauvez-moi selon votre miséricorde; que je ne sois pas confondu parce que je vous ai invoqué (*Psal.* XXX, 20). »

Actes d'Espérance.—Mon Dieu, vous êtes mon aide et j'espérerai en vous (*Psal.* XVII, 2).

Seigneur, « je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos, parce que vous m'avez affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance (*Psal.* IV, 10). »

Quand même vous m'ôteriez la vie, Seigneur, je ne laisserai pas d'espérer en vous (*Job.* XIII, 15).

Seigneur, l'espérance que j'ai mise en vous, sera à mon âme une ancre ferme et assurée dans la tempête (*Hebr.* VI, 19).

Actes de Résignation.—« Que votre volonté soit faite et non la mienne, » ô mon Dieu (*Luc.* XXII, 42).

« Mon âme ne sera-t-elle point soumise à Dieu? puisqu'il est l'auteur de mon salut? car c'est lui-même qui est mon Sauveur (*Psal.* LXI, 2). »

« Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est préparé, » et quoi qu'il m'arrive, « je chanterai des hymnes à votre gloire (*Psal.* LVI, 10). »

Vous êtes mon Seigneur, ô mon Dieu, faites de moi ce qui sera plus agréable à vos yeux (*I Reg.* III, 18).

Actes de Désir envers Dieu. — « Mon Dieu, mon âme soupire après vous avec la même

Digitized by Google

ardeur, que le cerf désire les sources des eaux (*Psal.* XLI, 10). »

« Seigneur, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité, mon âme et ma chair sont dans la défaillance en vous attendant (*Psal.* LXXIII, 25). »

Ion Sauveur Jésus-Christ, « qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? et que désiré-je sur la terre sinon vous (*Psal.* LXXII, 24)? »

Seigneur, « mon âme est toute brûlante de soif pour vous. Quand irai-je? et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu (*Psal.* XLI, 2)? »

Actes de Charité.—Mon Sauveur Jésus-Christ, je suis assuré qu'avec le secours de votre grâce, rien ne sera capable de me séparer de votre amour (*Rom.* VIII, 38).

« Celui que vous aimez, Seigneur, est malade, » hâtez-vous de venir à son aide, et donnez-lui votre amour (*Joan.* XI, 3).

« Seigneur, vous savez que je vous aime, » augmentez mon amour (*Joan.* XX, 17).

« Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. » Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je prononce ma condamnation, en disant ces paroles de votre Apôtre (*I Cor.* XVI, 22).

Actes de Contrition.— « Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur (*Psal.* CXLII, 2). »

O Dieu mon Sauveur, convertissez-moi, et détournez votre colère de dessus ma tête (*Psal.* LXXXIV, 4).

Seigneur, faites-moi connaître et détester le nombre et l'énormité de mes péchés (*Job* XIII, 23).

« Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux une source inépuisable de larmes, pour pleurer nuit et jour » mes péchés (*Jerem.* II, 9).

Mon Dieu, souvenez-vous de moi, et ne tirez pas vengeance de mes péchés (*Tob.* III, 3).

Actes d'Espérance. — « Seigneur, vous êtes toute mon espérance dès ma plus tendre jeunesse (*Psal.* LXX, 6). »

« J'espérerai en vous, Seigneur, qui sauvez Jacob en mille manières différentes (*Psal.* LXVII, 22). »

«Seigneur, bannissez toute crainte de mon âme, vous qui êtes mon espérance dans la tribulation (*Jerem.* XVII, 17). »

J'espère, mon Sauveur, que vous me donnerez votre grâce et votre gloire (*Psal.* LXXXIII, 12).

Actes d'Invocation. — Seigneur, regardez-moi pour me secourir (*Psal.* XXXIX, 18).

Seigneur, «vous êtes mon aide et mon Rédempteur,» assistez-moi et sauvez-moi (*Psal.* XVIII, 16).

Seigneur, « que je trouve en vous un Dieu qui me protége, et un asile assuré afin que vous me sauviez (*Psal.* LXX, 3). »

O Dieu mon protecteur, regardez-moi (*Psal.* LXXXIII, 9).

Sauvez-moi, mon Dieu, par la toute-puissance de votre droite (*Psal.* CVII, 7).

Actes de Foi. — Mon Sauveur, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (*Joan.* II, 27).

Mon Dieu, donnez-moi cette foi vive, sans laquelle il est impossible de vous plaire (*Hebr.* II, 6).

Seigneur, faites-moi vivre de la foi, en jugeant de tout, et en souffrant tout, comme elle m'apprend que je dois faire.

Mon Sauveur Jésus-Christ, je veux faire une nouvelle profession de ma foi, en récitant le Symbole de vos saints apôtres.

Si le malade est fort accablé, le prêtre lui doit dire: Je vais le réciter tout haut pour vous, faites intérieurement un Acte de Foi à chaque article à mesure que je le réciterai.

Actes de Désir envers Dieu. — « O Dieu, ô mon Dieu, je veille et j'aspire vers vous dès que la lumière commence à paraître; mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, et en combien de manières ma chair se sent-elle aussi pressée de cette ardeur (*Psal.* LXII, 2 *seqq.*). »

Mon Dieu, le désir ardent que j'ai d'aller à vous, fait que je trouve long et ennuyeux mon pèlerinage sur la terre (*Psal.* CX, 7).

« Je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ (*Philipp.* I, 23). »

O Dieu, « vous êtes mon espérance dans la terre des vivants (*Psal.* CXLI, 6). »

Mon Sauveur Jésus-Christ, vous êtes ma vie; et la mort me fera un grand gain, puisqu'elle me procurera le bonheur de vous posséder éternellement (*Philipp.* I, 21).

Actes de Contrition. — « Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis faible et malade», encore plus de l'âme que du corps (*Psal.* VI, 1 *seqq.*).

« Seigneur, si vous recherchez avec exactitude nos iniquités, qui pourra subsister devant vous (*Psal.* CXXIX, 3)? »

O mon Dieu, « vous avez compté tous mes pas, mais pardonnez-moi mes péchés (*Job*, XIV, 16). »

Ah! que j'ai de regret; mon Seigneur et mon Dieu, de vous avoir abandonné (*Jerem.* II, 10)! »

Actes d'Espérance. — Seigneur, je mettrai toute ma confiance dans votre bonté, car bienheureux est l'homme qui espère en vous (*Psal.* XXXIX, 6).

« Seigneur, c'est en vous que j'ai espéré, ne permettez pas que je sois confondu pour jamais (*Psal.* XXX, 1). »

O Dieu, qui êtes notre refuge et notre force, qui nous assistez dans les grandes tribulations dont nous sommes enveloppés, c'est en vous seul que je mets mon espérance (*Psal.* XLV, 1).

O mon Dieu, vos miséricordes sont infinies, et ceux qui osent y mettre des bornes, comme Caïn et Judas, ne méritent pas d'y avoir part (*Gen.* IV, 13; *Matth.* XXVII, 5).

Actes d'Invocation. — Seigneur, « éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort; de peur que mon ennemi ne dise: J'ai eu l'avantage sur lui (*Psal.* XII, 4). »

Digitized by Google

« Regardez-moi, et exaucez-moi, Seigneur mon Dieu (*Psal.* XII, 4). »

« C'est vous qui êtes mon aide tout-puissant et mon protecteur; mon Dieu, ne tardez pas de venir à mon secours (*Psal.* XXXIX, 24). »

Mon Dieu, « ne détournez pas votre visage de dessus votre serviteur : exaucez-moi promptement, parce que je suis accablé d'afflictions (*Psal.* LXVIII, 21). »

Actes de Résignation. — Mon Sauveur Jésus-Christ, « qui êtes le souverain Maître de la vie et de la mort, » j'accepte de bon cœur tout ce que vous voudrez faire de moi (*Sap.* XVI, 12).

« Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu (*Psal.* CXIII, 11). »

Seigneur, faites que je fasse toujours votre sainte volonté, comme vous avez toujours accompli parfaitement celle de Dieu votre Père (*Joan.* XIV, 31).

Seigneur, « vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains (*Psal.* XXX, 18). »

O mon Dieu, « que votre volonté soit faite sur la terre, comme elle l'est dans le ciel (*Matth.* VI, 10). »

Actes de Charité. — Mon Sauveur Jésus-Christ, embrasez-moi du feu sacré que vous êtes venu apporter sur la terre, et que vous désirez avec tant d'ardeur d'y voir brûler (*Luc.* XII, 49).

Seigneur, donnez-moi cette charité parfaite, qui couvre et efface la multitude des péchés (*I Petr.* IV, 8).

N'est-il pas bien juste, ô mon Dieu, que je vous aime, puisque vous m'avez aimé le premier dans le temps que j'étais encore votre ennemi (*I Joan.* IV, 10).

Mon Dieu, donnez-moi votre parfaite charité, qui bannit toute crainte (*I Joan.* IV, 18).

Actes de Désir du ciel. — Seigneur, « que votre règne arrive (*Matth.* VI, 10). »

« Heureux sont ceux, Seigneur, qui habitent dans votre maison, ils vous loueront dans tous les siècles des siècles (*Psal.* LXXXIII, 5). »

O mon Dieu, un jour de demeure dans vos parvis, vaut mieux que mille autres passés ailleurs (*Psal.* LXXXIII, 11).

Je suis transporté de joie quand j'entends dire, que j'irai bientôt dans la maison du Seigneur (*Psal.* CXXI, 1).

Seigneur, « je serai rassasié, lorsque vous m'aurez fait paraître votre gloire (*Psal.* XVI, 17).

Actes de Contrition. — Mon Dieu, créez en moi un cœur pur, et rétablissez de nouveau un esprit droit dans mes entrailles (*Psal.* L, 11). »

Seigneur, « je connais mon iniquité, et j'ai toujours mon péché devant les yeux (*Psal.* L, 4). »

« Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur (*Luc.* XVIII, 13). »

Actes d'Espérance. Seigneur, je mettrai toute ma confiance en vous, parce que vous m'assurez que vous délivrerez et que vous protégerez celui qui espère en vous (*Psal.* XC, 14).

Mon Dieu, je m'approcherai avec confiance du trône de votre grâce, pour y trouver votre miséricorde dans le grand besoin que j'en ai (*Hebr.* IV, 16).

Seigneur, faites que je me réjouisse par l'espérance, que je sois patient dans la tribulation, et que je persévère dans la prière (*Rom.* XII, 12).

« Louez Dieu, et glorifiez-le dans ses miséricordes. Combien est grande la miséricorde du Seigneur, et le pardon qu'il accorde à ceux qui se convertissent à lui (*Eccli.* XVII, 27, 28) ! »

Actes d'Invocation. — « Venez à mon aide, ô mon Dieu; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir (*Psal.* LXIX, 1). »

Secourez-moi, Seigneur mon Dieu; sauvez-moi par votre miséricorde (*Psal.* CVIII, 25). »

Seigneur, « faites éclater du haut du ciel votre main toute-puissante, et délivrez-moi; sauvez-moi de l'inondation des eaux, » des tribulations qui me vont submerger (*Psal.* CXLIII, 8).

Actes de Charité. — Mon Dieu, puisque celui qui ne vous aime point demeure dans la mort, embrasez-moi de votre amour, afin que je vive éternellement bienheureux avec vous (*I Joan.* IV, 10).

Mon Sauveur, qui êtes un Dieu de charité, affermissez-moi dans votre amour, afin que j'habite en vous, et que vous habitiez en moi (*I Joan.* IV, 18).

Mon Sauveur Jésus-Christ, je veux vous aimer de tout mon cœur pour l'amour de vous-même, et mon prochain pour l'amour de vous.

Actes de Désir de Dieu et du ciel. — Seigneur, que tous les maux viennent fondre sur moi, pourvu seulement que je jouisse de vous (S. Ignace martyr).

« Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (*Rom.* VII, 24)? »

Que la terre me paraît méprisable, ô mon Dieu, quand je regarde le ciel (S. Bernard).

« J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai de la lui demander jusqu'à ce qu'il me l'ait accordée; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie (*Psal.* XXVI, 7). »

O mon Dieu, l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris, ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment (*I Cor.* II, 9).

Seigneur, quand irai-je dans votre maison, où la gloire, les richesses et la justice habiteront éternellement (*Psal.* CXI, 3)?

C'est là que vous essuierez mes larmes, que ma tristesse sera changée en une joie qui ne me pourra jamais être enlevée, et que vous m'abreuverez d'un torrent de délices (*Joan.* XIV, 20; *Apoc.* II, 4 *seqq.*; *Psal.* XXXVI, 9).

Quand le malade est long-temps en danger de sa vie, on reprend les mêmes actes d'invocation, de contrition, d'espérance, etc., et l'on répète souvent ceux qui lui sont les plus nécessaires par rapport à ses dispositions.

Digitized by Google

Actes qu'on peut suggérer aux malades lorsqu'ils sont à la dernière extrémité.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde (*Psal.* L, 1). »

« Seigneur, commandez que mon esprit soit reçu en paix, car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre (*Tob.* III, 6). »

Mon Dieu, je vous adore comme mon premier principe et comme ma dernière fin, je suis bien aise de relever et de dépendre de vous (*Apoc.* I, 8).

Seigneur, ne méprisez pas un cœur contrit et humilié (*Psal.* L, 18).

J'espère, Seigneur, que je chanterai éternellement vos miséricordes (*Psal.* LXXXVIII, 1).

« Seigneur, Dieu de vérité, qui m'avez racheté, je remets et je recommande mon âme entre vos mains (*Psal.* XXX, 6). »

« Jésus Fils de David, ayez pitié de moi (*Marc.* X, 47). »

« Aidez-moi, Seigneur, et je serai sauvé (*Psal.* CXVIII, 117). »

Mon Dieu, votre miséricorde est toujours devant mes yeux (*Psal.* XXV, 3).

« Seigneur, sauvez-moi (*Psal.* XI, 1). »

« O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur (*Luc.* XVIII, 13). »

Mon Sauveur Jésus-Christ, qui êtes mort pour l'amour de moi, je veux mourir pour l'amour de vous.

Seigneur, « n'entrez point en jugement avec votre serviteur (*Psal.* CXLII, 2). »

Mon Dieu, vous êtes doux, droit et fidèle dans vos promesses, patient et miséricordieux, c'est ce qui fait le sujet de mon espérance (*Sap.* XVI, 13).

Seigneur, je vous adore comme le souverain Maître de la vie et de la mort (*Sap.* XVI, 13).

Recevez le sacrifice volontaire que je vous fais de ma vie, pour l'expiation de mes péchés.

Mon Sauveur Jésus-Christ, j'unis mes souffrances et ma mort à votre Mort et Passion.

N., soyez fort et courageux, et le Seigneur fera pour vous ce qui sera bon devant ses yeux (*II Reg.* X, 12).

Seigneur Jésus, je vous dis avec saint Etienne, lorsqu'il était près de sa mort : « Recevez mon esprit (*Act.* VIII, 58). »

Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort.

Mon bon ange, mon saint patron, esprits bienheureux, saints et saintes du paradis, intercédez pour moi.

O Dieu « mon Père, je remets mon âme entre vos mains (*Luc.* XXIII, 46).

Lorsque le malade est quelques heures dans la dernière extrémité, le prêtre lui peut suggérer les mêmes actes, et il doit faire à genoux à différentes fois avec les assistants les prières de la recommandation de l'âme, qu'il partage afin de ne pas les fatiguer, et pour dire de temps en temps quelque parole de consolation au mourant.

Le malade ayant expiré, le prêtre étant debout et découvert, les assistants restant à genoux, il dit : Subvenite, sancti Dei, etc., *comme il est marqué à la fin de la recommandation de l'âme.*

Ensuite il peut dire aux assistants : N., voilà où aboutissent tous nos projets, la mort en est le terme, et après la mort suit le jugement. Tenons-nous prêts si nous ne voulons point être surpris, faisons dès à présent ce que nous voudrions avoir fait alors, et profitons de l'exemple de ceux que Dieu frappe et retire de ce monde, pour éviter les traits de sa colère et pour nous préparer à une bonne mort par une sainte vie.

EXHORTATIONS

AVANT ET APRES LES FIANÇAILLES,

POUR LES DIOCESES OU ELLES SE FONT SOLENNELLEMENT A L'EGLISE.

Avant les fiançailles.

N., N., quoique la cérémonie des fiançailles ne soit pas d'une pratique générale dans toute l'Eglise, néanmoins elle a été très-sagement établie dans ce diocèse, pour donner lieu aux pasteurs des âmes d'instruire les futurs époux des dispositions qu'ils doivent apporter à leur mariage.

La prière, la pureté d'intention et la grâce sont les plus nécessaires. Il faut beaucoup prier pour connaître si c'est Dieu qui nous appelle à cet état plein de périls et de peines : n'avoir de principale vue que sa gloire et notre salut ; et se mettre dans sa grâce par une bonne confession : vous la devez commencer incessamment, afin que vos confesseurs vous puissent faire entrer dans les sentiments de pénitence dans lesquels vous devez être pour recevoir utilement l'absolution de vos péchés, vous instruire de toutes les obligations que vous contracterez en recevant ce sacrement, et vous faire approcher la veille de la sainte communion, s'ils le jugent à propos.

N., N., avant de recevoir et de bénir les promesses par lesquelles vous allez vous engager l'un à l'autre, je suis obligé de vous faire les demandes suivantes, et vous me devez répondre avec vérité vous ressouvenant que vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ensuite le Curé fait premièrement au futur

Digitized by Google

époux les interrogations qui sont marquées dans le Rituel, et ensuite à la future épouse,

Après les fiançailles.

N. N., je viens de bénir au nom du Seigneur les promesses réciproques que vous venez de vous faire; ce serait manquer de respect à l'Eglise et de fidélité à sa partie de ne les point accomplir, à moins qu'il ne survînt quelque légitime empêchement, dont vous ne devez pas être les juges en votre propre cause; c'est à des personnes éclairées, pieuses et désintéressées que vous devez vous en rapporter.

Mais ne croyez pas que les engagements que vous venez de prendre vous donnent aucun droit de converser ensemble avec moins de retenue qu'auparavant; au contraire ils vous obligent d'être plus réservés; et l'Eglise vous défend expressément d'habiter dans la même maison. Ne vous parlez jamais avant votre mariage qu'en présence de témoins; évitez avec soin toute occasion de tentation pour vous, et de scandale pour votre prochain. Il est vrai que puisque vous avez résolu de passer votre vie dans une société dont l'amour doit être le lien, il vous est permis et même vous devez vous aimer tendrement, mais il faut que ce soit d'un amour chaste et respectueux. Ressouvenez-vous surtout d'attirer sur vous la grâce de Dieu par la prière et par le sacrement de pénitence; faisant encore plus de préparation pour votre âme, qu'on n'a accoutumé d'en faire pour les ornements du corps et pour les besoins d'une nouvelle maison.

Avant les fiançailles.

N., N., l'Eglise a institué la cérémonie des fiançailles, pour disposer les futurs époux au sacrement de mariage qu'ils désirent de contracter; c'est aussi pour donner le temps aux Curés d'examiner s'il n'y a point d'obstacles qui les en empêchent, et pour leur apprendre les dispositions avec lesquelles ils doivent y entrer.

C'est par la prière et les bonnes œuvres que vous avez dû consulter la volonté de Dieu; toute autre principale vue que sa gloire et votre propre sanctification serait criminelle, et il ne suffit pas qu'il vous appelle à cet état si vous n'en remplissez les obligations; puisque Saül et Judas n'ont pas laissé de se damner quoique choisis par la vocation divine l'un pour la royauté et l'autre pour l'apostolat.

Vous devez vous faire instruire en détail par vos confesseurs, de tous les devoirs des personnes mariées, et commencer au plus tôt votre confession, afin qu'ils vous puissent disposer à recevoir les grâces dont vous aurez besoin pour en supporter les peines, pour en éviter les périls et pour en remplir les obligations.

N. N., avant de recevoir et de bénir les promesses mutuelles que vous allez vous faire, l'Eglise m'oblige de vous interroger sur les points suivants; répondez-y avec toute sincérité, et pensez que mentir à Dieu ou à son ministre, c'est un crime qu'il a autrefois puni de mort (*Act.* v, 1 *seqq.*).

Après cela le Curé fait au futur époux, et ensuite à la future épouse les interrogations qui sont marquées dans le Rituel, et poursuit le reste de la cérémonie.

Après les fiançailles.

N., N., c'est maintenant que vous devez redoubler l'ardeur de vos prières, pour attirer sur vous les grâces de celui qui doit bénir votre mariage. N'en arrêtez le jour qu'après que vos confesseurs vous auront disposés à recevoir ce sacrement, Ayez soin surtout d'éviter toute sorte de conversations particulières ensemble et sans témoins, de peur que les promesses que vous venez de vous faire ne vous donnent occasion de dire ou de faire quelque chose contre votre conscience, et qui soit un sujet de scandale à votre prochain.

Pour des personnes grossières.

Avant les fiançailles.

Mon cher frère et ma chère sœur, les fiançailles sont à l'égard du sacrement de mariage, ce que sont à l'égard du baptême les cérémonies et les exorcismes qui le précèdent, c'est-à-dire des dispositions pour recevoir ce sacrement. Il est vrai que les fiançailles ne sont pas universellement en usage dans toute l'Eglise; mais c'est avec beaucoup de raison qu'elles sont ordonnées dans ce diocèse, puisque elles donnent lieu aux pasteurs des âmes d'avertir plus particulièrement les personnes qui veulent s'engager dans le mariage, premièrement de bien consulter la volonté du Seigneur par la prière, pour savoir s'il les appelle à cet état; deuxièmement de les instruire des mystères et des maximes de la foi, si elles ne l'étaient pas suffisamment, et troisièmement de leur apprendre les dispositions prochaines et immédiates qu'elles y doivent apporter pour recevoir la grâce de ce sacrement.

Vous devez donc, mon cher frère et ma chère sœur, prier Dieu avec beaucoup de ferveur, afin qu'il vous éclaire de ses lumières, pour connaître sa très-sainte volonté (*Psal.* CXLII, 8); c'est lui qui nous doit enseigner la voie dans laquelle nous devons marcher et qui nous y doit conduire lui-même (*Psal.* LXXXV, 11); il faut que je m'assure si vous êtes instruits de votre religion, et que je supplée par des instructions particulières à ce que vous pourriez ignorer; et enfin vous devez savoir qu'on ne peut recevoir dignement le sacrement de mariage sans être en état de grâce; ainsi il est nécessaire que vous alliez au plus tôt à confesse, afin que vos confesseurs vous puissent préparer à obtenir la rémission de vos péchés, et à approcher de la sainte communion.

Ne fixez point le jour que vous voudrez vous marier, que vous n'ayez satisfait à ces trois avertissements que je viens de vous donner, autrement nous ne pourrons procéder à la célébration de votre mariage à cause

Digitized by Google

des obstacles que vous y auriez apportés par votre faute, et évitez avec soin toute conversation particulière ensemble.

Ensuite le Curé fait au futur époux et ensuite à la future épouse les interrogations qui sont dans le Rituel, leur disant auparavant :

Mon cher frère et ma chère sœur, avant de recevoir les promesses par lesquelles vous allez vous engager réciproquement, je suis obligé de vous faire les demandes suivantes, répondez-y comme vous feriez à Jésus-Christ même qui connaît le fond des cœurs et qu'on ne peut tromper.

Après les fiançailles.

Mon cher frère et ma chère sœur, si vous devez garder fidèlement les promesses mutuelles que vous venez de vous faire en la présence de Jésus-Christ et à la face de son Eglise, excepté que nous n'y trouvassions quelque légitime empêchement, vous êtes encore plus obligés de vous préparer à les accomplir d'une manière digne de Dieu.

La prière, la fuite du péché et de toutes les occasions qui vous y pourraient faire tomber, et la pratique des bonnes œuvres; sont des dispositions générales qui vous prépareront à recevoir dans le sacrement de mariage les grâces dont vous aurez besoin pour en supporter les peines, pour en éviter les périls et pour en remplir les obligations, mais la confession que vous devez commencer incessamment et la communion que vous ferez selon l'avis de vos confesseurs, sont des moyens particuliers et immédiats auxquels vous devez avoir recours pour vous y disposer, et nous ne pourrons vous marier que nous ne soyons du moins assurés que vous avez été à confesse.

EXHORTATIONS

AVANT ET APRES LE MARIAGE.

Avant le mariage.

N. et N., vous savez que l'engagement que vous allez contracter ensemble doit durer jusqu'à la mort de l'un de vous deux (*Matth.* XIX, 6; *Rom.* VII, 2), et que le bonheur ou le malheur temporel et éternel dépend ordinairement des états que l'on embrasse pour toute la vie. Avec quelle ferveur de prière n'avez-vous donc pas dû consulter la volonté du Seigneur avant de vous déterminer? Purifiez bien vos intentions, et protestez-lui de nouveau que ce n'est que pour le mieux servir que vous allez vous unir par le lien sacré du mariage.

Les obligations qu'impose ce sacrement à ceux qui le reçoivent (*Gen.* II, 18; *Ephes.* VI, 4; *Eccli.* XVII, 25), sont de s'aider et de se supporter mutuellement, d'élever dans la crainte de Dieu les enfants qu'il lui plaît de leur donner, de se garder une fidélité inviolable, et de fuir avec horreur tout ce qui en peut déshonorer la sainteté, se ressouvenant que leurs corps sont les membres de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, et qu'il menace de perdre et d'exterminer ceux qui le profanent (*I Thess.* IV, 3 sqq; *I Cor.* VI, 15 sqq.; 15 sqq. et III, 17; *Ephes.* V, 25 sqq.)

Le mari doit aimer son épouse comme sa propre chair (*Ephes.* V, 21 sqq.) et comme la chère compagne que Dieu lui a donnée; et l'épouse doit respecter son époux et lui obéir comme à son maître dans les choses qui ne sont pas contraires à la loi du Seigneur. Enfin vous devez l'un et l'autre avoir souvent dans l'esprit, que la figure de ce monde passe (*I Cor.* VII, 31), afin que les biens et les plaisirs de la terre ne vous fassent point oublier et perdre ceux dont vous avez sujet d'espérer de jouir éternellement dans le ciel, si vous avez soin d'assurer de plus en plus votre vocation par la pratique des bonnes œuvres (*II Petr.* I, 10).

Après le mariage.

N. et N., vous voilà maintenant unis par le sacrement que l'apôtre saint Paul appelle *grand* par excellence (*Ephes.* V, 32), parce qu'il est la figure et le symbole de l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son Eglise; offrez-vous à ce divin Sauveur pendant le très-saint sacrifice de la Messe, assistez-y avec de grands sentiments de piété et de religion, et demandez-lui avec moi les grâces qui vous sont nécessaires pour remplir les obligations du nouvel état que vous venez d'embrasser. Bannissez de vos noces tout ce qui pourrait attirer la malédiction de Dieu sur vous, et appelez-y Jésus-Christ et sa très-sainte Mère (*Joan.* II, 1 et suiv.) en la personne des pauvres à qui vous ferez quelque libéralité; afin que par les prières qu'ils feront à Dieu pour vous, il bénisse et sanctifie votre mariage.

Je vous prie de vous arrêter avec les témoins, pour signer sur nos registres après la sainte Messe, l'acte de votre mariage.

Avant le Mariage.

N. et N., le Saint-Esprit nous apprend, que c'est Dieu qui donne à ceux qui le craignent des époux et des épouses lorsqu'ils s'engagent dans le mariage (*Eccli.* XXVI, 1, et suiv.; *Tob.* VII, 12; *Prov.* XIX, 14); c'est là une récompense temporelle de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, en attendant l'éternelle qu'il leur prépare dans le ciel. Si

Digitized by Google

votre conscience vous rend témoignage que vous avez beaucoup prié et fait des œuvres de charité et de justice pour consulter sa très-sainte volonté, vous devez espérer qu'il vous donnera les grâces dont vous avez besoin pour vous sanctifier ensemble, que si au contraire elle vous reproche de l'avoir négligé; demandez-lui-en très-humblement pardon, et priez-le de tout votre cœur de vous accorder par miséricorde ce qu'il aurait droit de vous refuser justement et dont vous vous êtes rendus indignes. C'est par ce moyen que vous obtiendrez de sa bonté les secours qui vous sont nécessaires pour vous aider et pour vous supporter mutuellement, pour vous garder la foi et la chasteté conjugale, et pour donner une éducation chrétienne aux enfants dont il bénira votre mariage.

Aimez votre épouse d'un amour tendre, constant et comme Jésus-Christ a aimé son Eglise pour laquelle il s'est livré à la mort; et vous, aimez votre époux, respectez-le, craignez-le et obéissez-lui, lorsqu'il n'exigera rien de ce que Dieu vous défend; c'est là l'ordre qu'il a établi lui-même, et ce sont les principaux devoirs qu'il vous impose dans le nouvel état que vous allez embrasser, et à l'observation desquels il a attaché votre bonheur temporel et votre salut éternel (*Deut.* xxii, 22; *Num.* iii, 13 *seqq.*; *Eccli.* vii, 25 *seqq.*; *Ephes.* v, 23 *seqq.*; *Col.* iii, 19; *Gen.* iii, 16; *Tob.* x, 10 *seqq.*; *I Tim.* ii, 12; *Tit.* ii, 4 *seqq.*; *I Petr.* iii, 1 *seqq.*).

Après le mariage.

N., N., l'union que vous venez de contracter ensemble est sainte et indissoluble, la charité en doit être le nœud, et l'homme ne doit point séparer ce que Dieu a uni (*Marc.* x, 7 *seqq.*). Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ durant le très-saint sacrifice de la Messe que je vais offrir pour vous, de la cimenter de son sang, et prenez garde de rien dire, de rien faire et de rien souffrir qui vous puisse faire perdre sa grâce; travaillez au contraire à la faire croître en vous par une exacte et constante fidélité à tous vos devoirs, afin qu'après votre mort il la couronne de sa gloire durant toute l'éternité.

Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de vous arrêter avec les témoins, pour signer sur nos registres, après la sainte Messe, l'acte de votre mariage.

Avant le mariage.

N. et N., Dieu institua le mariage au commencement du monde dans le paradis terrestre, lorsqu'ayant créé l'homme et la femme, il les bénit en leur disant : *Croissez et multipliez et remplissez la terre* (*Gen.* i, 27, 28). Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a sanctifié par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle (*Joan.* ii, 1, 2), et il l'a élevé à la dignité de sacrement pour conférer la grâce à ceux qui le reçoivent dignement, quand il dit que « l'homme quitterait son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, qu'ils seraient deux dans une même chair, et que l'homme ne devait pas séparer ce que Dieu avait uni (*Marc.* x, 7 *seqq.*; *Ephes.* xxxi, 32). »

Il faut donc que ceux qui se marient le fassent dans le Seigneur (*I Cor.* vii, 39), après l'avoir bien consulté pour savoir s'il les appelle à cet état, n'ayant d'autre intention principale que sa gloire et leur propre sanctification, dans le désir d'avoir des enfants par lesquels son saint nom puisse être loué et béni dans la suite des siècles (*Tob.* vi, 17, 22); ils doivent se comporter avec honnêteté et retenue dans le mariage, se ressouvenant qu'ils sont les enfants des saints (*Tob.* viii, 5; *Hebr.* xiii, 4), et en bannir tout ce qui donne pouvoir au démon sur ceux qui en usent autrement (*I Thess.* iv, 3 *seqq.*).

Ils sont obligés de s'acquitter avec esprit de piété et de religion des obligations que ce sacrement leur impose, surtout de s'aimer mutuellement et de concourir tous deux ensemble par leurs prières, par leurs paroles et par leurs bons exemples à l'éducation sainte de la famille qu'il plaira à Dieu de leur donner (*Ephes.* v, 22 *seqq.*; *Coloss.* iii, 18). La crainte respectueuse et l'obéissance juste et raisonnable sont des devoirs particuliers qu'il recommande expressément à l'épouse à l'égard de son mari (*I Petr.* iii, 1 *seqq.*).

Après le mariage.

N. et N., il ne me reste plus qu'à vous avertir d'attirer par l'ardeur des prières que vous ferez à Dieu durant le très-saint sacrifice de la Messe que je lui vais offrir pour vous, les grâces dont vous avez besoin pour éviter les périls, pour supporter les peines et pour remplir les obligations du nouvel état que vous venez d'embrasser. Fuyez avec soin tous les excès de paroles et de bouche, et tous les divertissements profanes qui déshonorent la sainteté des noces chrétiennes, et faites aux pauvres des aumônes proportionnées à vos facultés, afin que le Seigneur vous comble d'une plus grande abondance de ses dons spirituels et temporels.

Nous écrirons sur nos registres après la sainte Messe l'acte de votre mariage: je vous prie de vous arrêter avec les témoins qui le doivent signer.

Avant le Mariage.

N. et N., un état dont Dieu est lui-même l'auteur, que l'Apôtre appelle *un grand sacrement* (*Genes.* i, 27, 28; *Ephes.* v, 35), étant le symbole de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, qui donne la grâce à ceux qui y entrent avec les dispositions nécessaires, par lequel toutes les conditions de la vie civile sont entretenues, qui peuple les monastères de vierges chrétiennes et de saints religieux, qui fournit à Dieu de dignes ministres de ses autels, et qui remplit le ciel de saints à la place des anges rebelles qui en ont été chassés; un tel état n'est-il pas vraiment grand et vraiment saint?

C'est celui que vous allez embrasser; heureux si vous ne le faites que par la voca-

Digitized by Google

tion de Dieu, après l'avoir bien consulté par la prière, et si vous en remplissez fidèlement toutes les obligations; demandez-lui instamment pardon de tous vos péchés et priez-le de tout votre cœur de vous bien purifier de tout ce qui pourrait rester en vous capable de lui déplaire et de mettre obstacle à sa grâce, afin que, la recevant abondamment, vous puissiez vous acquitter avec exactitude et avec persévérance des devoirs qu'il impose à ceux et à celles qui s'y engagent, dont les principaux sont un amour mutuel, une fidélité inviolable, la modestie afin de ne rien faire qui en profane la sainteté, et l'éducation chrétienne des enfants. Vos confesseurs vous instruiront plus en détail de toutes ces obligations, s'ils ne l'ont déjà fait, consultez-les. J'ajouterai seulement en parlant toujours au nom du Seigneur, que l'épouse doit respecter son mari et lui obéir quand il ne demandera rien d'elle qui soit contraire à la loi de Dieu.

Après le mariage.

N. et N., nous allons maintenant offrir à Dieu pour vous le très-saint sacrifice de la Messe, afin qu'il fortifie et qu'il augmente en vous la grâce du sacrement que vous venez de recevoir; unissez vos prières aux nôtres, et prenez-y une forte résolution d'éviter avec soin tout ce qui pourrait l'affaiblir ou vous la faire perdre.

Après la sainte Messe nous écrirons sur nos Registres l'acte de votre mariage, je vous prie de vous arrêter avec les témoins qui le doivent signer.

Avant le mariage.

(Quand la faute que les futurs époux ont commise ensemble est publique, ou que la justice les oblige de se marier pour ce sujet.)

N. et N., le sacrement de mariage que vous allez recevoir, est bien un remède à la faiblesse humaine pour éviter de tomber dans des impuretés criminelles, mais non pas pour expier celles que l'on a commises; il faut pour cela avoir recours à celui de la pénitence et en faire de dignes fruits le reste de sa vie. Vous vous êtes présentés à la confession, et Dieu veuille que vous l'ayez fait avec les dispositions nécessaires pour recevoir le pardon de vos péchés; renouvelez-en une très-vive douleur en vous, purement pour son amour, et prenez une résolution forte et sincère de satisfaire à sa justice par des peines proportionnées à leur nombre et à leur énormité, et de réparer par de bons exemples tous les sujets de scandale que vous avez donnés.

C'est par ce moyen que vous engagerez le Seigneur à vous accorder par sa miséricorde les grâces du sacrement de mariage, grâces dont vous aurez besoin pour ne rien faire qui en puisse déshonorer et profaner la sainteté, pour vous aider et vous supporter mutuellement, pour élever chrétiennement les enfants qu'il lui plaira de vous donner et pour faire votre salut dans le nouvel état que vous allez embrasser, en vous acquittant fidèlement de toutes les obligations qu'il impose.

Après le mariage.

N., N., c'est la charité envers Dieu et l'amour entre vous deux, qui doivent rendre indissoluble jusqu'à la mort le lien par lequel le Seigneur vous a unis; ayez un très-grand soin de conserver l'une et l'autre. Ce sera par la prière, par la digne fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, par l'assiduité à lire et à écouter sa parole que vous croîtrez dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité réciproque se fortifiera en concourant ensemble à supporter les charges du mariage, l'époux en traitant son épouse avec condescendance et comme la chère compagne que Dieu lui a donnée, et l'épouse en respectant son mari et lui obéissant comme à son maître (*I Cor.* III, 8, 9; *I Tim.* II, 12); c'est là la subordination que le Seigneur a établie lui-même, et la peine à laquelle il a assujetti toutes les femmes en la personne d'Eve, qui fut la première séduite, et qui ensuite engagea Adam son époux dans sa prévarication (*Gen.* III, 16).

Digitized by Google

ESSAI D'EXHORTATIONS

POUR LES ETATS DIFFERENTS DES MALADES

DONT LES CONFESSEURS ET LES FIDELES PEUVENT SE SERVIR UTILEMENT QUAND ILS SE TROUVENT AUPRES D'EUX;

AVEC UN RECUEIL D'ACTES ET D'ASPIRATIONS POUR L'AGONIE;

Nouvelle édition corrigée, et augmentée.

Par ANTOINE BLANCHARD, prêtre, prieur et seigneur de Saint-Marc-lez-Vendôme.

Non desis plorantibus in consolatione, et cum lugentibus ambula. Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis.
(Eccli. VII, 38, 39.)

Ne manquez pas à consoler ceux qui sont dans la tristesse, et pleurez avec ceux qui pleurent. Ne soyez point paresseux à visiter les malades ; car c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité.

PREFACE.

La visite des malades a toujours été considérée dans la religion, non-seulement comme une des fonctions du ministère ecclésiastique les plus excellentes, où il y a plus de charité à exercer, plus de difficultés à surmonter, et plus de mérites à acquérir; mais encore comme une des plus importantes et des plus nécessaires pour le salut des fidèles.

En effet, c'est dans l'état de la maladie que l'homme, étant séparé de tout ce qui peut flatter ses inclinations, et assiégé par différents maux, se trouve exposé aux besoins les plus pressants et aux inquiétudes les plus cruelles. Les douleurs qu'il ressent sont quelquefois pour lui une espèce de martyre ; et quoique son âme soit encore toute en lui, selon l'expression de ce roi dont il est parlé dans le second Livre des Rois (*cap.* I), il se regarde en cet état comme un mort au milieu des vivants. Tantôt succombant sous le poids qui l'accable, il soupire après la fin de sa vie: d'autres fois, rappelant à lui sa raison et sa foi, l'idée seule de la mort porte la terreur et l'effroi dans son esprit et dans son cœur. De quelque côté qu'il se tourne, soit au-dedans de lui-même, soit au-dehors, il ne trouve partout que des sujets de tristesse et d'alarmes. Tout semble fondre sous ses pieds, tout paraît échapper à ses mains. Il aime la vie, et il craint de la perdre. S'il fait quelques retours sur l'état de sa conscience, elle lui reproche des faiblesses sans nombre, et il commence à sentir un ver cruel qui la déchire. Il ne découvre dans sa conduite que des passions flattées, des désordres commis, et des vertus négligées. S'il lève les yeux vers le ciel, il s'imagine voir un Dieu armé contre lui, et prêt à lancer la foudre sur sa tête : il gémit, il soupire; toutes ses idées se confondent ; et comme s'il n'y avait plus de miséricorde à attendre, ni de médecin capable de fermer les plaies de son âme, il se dévore de chagrins, et il ne trouve rien ni dans le ciel ni sur la terre qui le rassure et le console.

Celui qui durant le cours d'une vie libertine avait mis ses désordres derrière le dos, les trouve exposés devant ses yeux dans les tristes moments où la mort le menace. Alors la justice de Dieu, qu'il avait toujours perdue de vue, commence à l'alarmer. Il n'ose se flatter de l'espérance de pouvoir obtenir le pardon de ses crimes : et, sa douleur ne lui donnant point de trêve ni de repos, il ne lui reste presque plus que le seul désespoir.

Un tel homme abandonné à lui seul, n'est-il pas un objet digne de pitié, et n'est-ce pas un acte héroïque de charité d'en approcher, pour prendre un soin particulier de sa conduite, et tâcher d'apporter quelque adoucissement à un état si triste et si affligeant ?

C'est ce que font les confesseurs qui sont remplis de l'esprit de leur ministère,

Digitized by Google

et qui ont du zèle pour le salut des âmes. Non-seulement ils leur procurent dans le temps de la maladie le secours des consolations pour calmer leurs troubles, et les fortifier dans leur découragement, mais ils s'attachent encore à la guérison de leurs plaies intérieures, en y versant, non l'huile et le vin comme le charitable Samaritain ; mais le sang même de Jésus-Christ par le moyen des sacrements qui en appliquent la vertu, et en deviennent le remède : et s'ils ne peuvent garantir leurs corps de la loi de la mort, qui est inévitable à tous les hommes, ils ont du moins la consolation de mettre leurs âmes en état de salut, en les réconciliant avec Dieu, et les munissant de ses armes contre les efforts du démon, qui leur livre des combats presque continuels, surtout dans les derniers moments de la vie.

C'est la fin que se proposent les ministres de Jésus-Christ dans les visites assidues qu'ils rendent aux malades et aux mourants : et c'est pour en faciliter le succès que cet ouvrage avait été composé, pour l'utilité particulière de celui qui en est l'auteur, et sans aucune vue de le rendre public.

Les Exhortations qui y sont contenues sont trop étendues, pour être prononcées telles qu'elles sont ; et on ne les propose pas comme des modèles à suivre. On peut en faire la lecture aux malades dans les visites qu'on leur rend, lorsqu'ils sont capables de quelque attention ; et chaque fidèle peut en faire un usage utile dans ses infirmités, et dans celles des autres. Outre que la plupart sont divisées par des nombres qui en font autant d'Exhortations différentes, les matières ne sont pas toujours si étroitement liées les unes aux autres, qu'elle ne puissent être facilement détachées ; et une seule Exhortation peut quelquefois suffisamment fournir de quoi entretenir un malade pendant deux ou trois visites. Chacun peut les tourner à sa manière en les proportionnant aux personnes auxquelles on doit parler. On peut aussi en prendre seulement l'esprit ou quelques pensées, et la brièveté pourra faire trouver bon aux malades, ce que trop de longueur leur rendrait ennuyeux, et peut-être insupportable. Car comme les grandes douleurs, et l'extrême faiblesse où ils se trouvent quelquefois, les met hors d'état de se rendre attentifs à un discours suivi, la prudence exige qu'on se mesure à leur portée. Il est ordinairement plus avantageux pour eux de leur en dire peu, que de leur parler longtemps. Ils goûtent mieux les sentiments qu'on leur inspire, quand on ménage leur faiblesse, que lorsque l'on accable leur esprit par une suite de pensées dont ils ne sont point capables de se remplir tout à la fois. Ce qu'on leur dit de meilleur, perd beaucoup de sa force, quand celui qui parle ennuie par la longueur indiscrète de de ses Exhortations. On doit non-seulement s'appliquer à ne leur rien dire que de bon, mais encore à ne rien dire de trop, y gardant de la mesure et de l'ordre.

Un confesseur qui a de l'expérience, ne tombe pas dans ce défaut, qui est celui des commençants, lesquels n'ayant pas encore l'usage d'assister les malades, n'en connaissent point les inconvénients. Comme ils s'abandonnent aux mouvements de leur zèle, il leur semble n'en avoir jamais dit assez. Ils se fatiguent beaucoup pour leur faire de longues Exhortations, et les malades sont encore plus fatigués de les entendre. Ils leur deviendraient beaucoup plus utiles, s'ils se prescrivaient de justes bornes en leur parlant ; et si, au lieu de ces discours, qui demandent trop de contention et d'application d'esprit, ils s'étudiaient à leur faire des exhortations courtes et pathétiques. Ce ménagement doit être principalement observé lorsque les malades souffrent des douleurs violentes, ou qu'ils approchent de l'agonie. On doit alors leur en dire peu à la fois, et prendre garde de ne pas leur parler d'un ton trop élevé, qui les fait ordinairement beaucoup souffrir. Il faut faire le choix de ce qui est le plus propre à les consoler, et à soutenir leur courage et leur patience dans leurs grandes souffrances.

La prudence doit être le guide d'un confesseur, et le rendre toujours attentif à la disposition des malades dont il a pris la conduite. Non-seulement il doit avoir égard à l'état de leur force ou de leur faiblesse, mais encore à leur condition et à leur génie différent. Il faut parler autrement aux personnes d'un rang distingué,, qu'à ceux qui sont d'une condition obscure, quoiqu'il faille avoir un même zèle pour tous. Ce qu'on peut dire à ceux qui ont de l'esprit et de l'érudition, ou qui sont élevés dans la piété, ne conviendrait pas aux gens grossiers et ignorants, ni à ceux dont la vie a été extrêmement déréglée. Peu de paroles, choisies, dites à propos, peuvent suffire aux premiers ; et les autres ont besoin qu'on leur dise des choses communes, qui soient à la portée de leur esprit, et qui aient du rapport à leur état. Un pécheur qui a presque toujours oublié Dieu, a bien plus besoin qu'on l'instruise, et qu'on le sollicite de penser à son salut, que celui qui s'en est occupé en tout temps, et dont la ferveur s'est même redoublée dans la maladie. Mais parce qu'un confesseur doit prendre garde de ne point irriter la maladie, il est de sa prudence d'en dire peu à la fois, et de parler plus souvent aux malades, afin de les ménager, sans cependant rien négliger dans les occasions pressantes, où l'intérêt du salut doit être préféré à tout le reste ; car alors il est plus à propos de les exposer à souffrir quelque violence, que de les mettre au hasard de manquer de secours dans les choses qui sont absolument nécessaires.

Lorsqu'un confesseur est appelé chez quelque malade qu'il ne connaît pas, il ne serait point hors de propos, avant de s'approcher de lui, de s'informer de quelqu'un de ceux de la maison quelle est sa profession, et quelle a été sa conduite ; s'il fréquentait les sacrements ; quels sont ses

Digitized by Google

penchants, et s'il n'est point en divorce avec quelqu'un ; ces sortes de connaissances étant d'un grand secours à un confesseur, pour aider un malade à faire une confession exacte ; parce que la violence des maux qui l'accablent, l'empêche souvent de se faire connaître tel qu'il est. Il doit aussi s'instruire de l'état de sa maladie, parce que c'est de cette connaissance que dépendent les précautions qu'il faut prendre : et quand il ne trouve personne qui soit capable de lui donner sur ce sujet les éclaircissements nécessaires, et qu'il n'a pas encore assez d'expérience pour pouvoir discerner si la maladie est dangereuse, ou si elle ne l'est pas, il doit disposer prudemment le malade à se confesser, afin de ne rien hasarder. Car si les médecins, quoique habiles, sont quelquefois trompés dans les jugements qu'ils font des maladies, les confesseurs, qui n'ont pas leurs lumières, peuvent tomber bien plus aisément dans l'erreur. Il n'arrive que trop souvent qu'une lueur passagère, qui rassure contre le péril en montrant la vie, tourne tout d'un coup vers la mort ; et si un confesseur ne s'est point précautionné contre les surprises, la faute qu'il commet par sa négligence, ou par son imprudence, devient irréparable, si le malade meurt sans sacrements.

S'il est utile à un confesseur de savoir démêler la qualité des maladies, il ne l'est pas moins d'avoir une connaissance suffisante de la situation de l'esprit des malades, afin de ne point aller au hasard dans les avis qu'il faut leur donner. Il y en a qui espèrent peu de leur salut, soit que cette défiance vienne de leur tempérament naturellement craintif et timide, ou des réflexions qu'ils font sur leurs désordres passés ; soit enfin de la malice du démon, qui ne leur met devant les yeux que la sévérité du Juge devant lequel ils croient devoir bientôt paraître, sans leur laisser entrevoir aucun trait de sa miséricorde, afin de les faire tomber dans un affreux désespoir. Il y en a d'autres, au contraire, qui espèrent trop, par la confiance présomptueuse qu'ils ont en leurs bonnes œuvres, ne comptant presque plus pour rien leurs péchés, parce qu'ils s'en sont accusés au tribunal de la pénitence. Les derniers enfin tiennent le milieu entre la crainte et l'espérance. Ils tremblent à la vue des égarements où ils sont tombés ; mais la miséricorde de Dieu, et les souffrances de Jésus-Christ les rassurent.

Un confesseur doit faire attention à ces dispositions différentes. Il faut inspirer de la confiance aux premiers qui craignent tout et n'espèrent rien pour leur salut, en disant avec saint Augustin, que, quelque grands pécheurs qu'ils puissent avoir été, quand même ils auraient porté leurs désordres jusqu'à l'impiété, s'ils se convertissent sincèrement à Dieu, et font pénitence de tous leurs crimes, ils ne doivent point douter qu'ils n'en obtiennent le pardon de sa miséricorde, qui vient toujours au secours de ceux qui embrassent la pénitence en cette vie. *Quamvis quisque sit peccator et impius*, dit ce saint docteur, *si ad pœnitentiam convertitur, consequi per misericordiam veniam non dubitet. In hoc sæculo pœnitentiam facientibus, Dei misericordia subvenit* (*S. Aug. serm.* 66 *De temp.*).

Il faut au contraire donner une crainte salutaire aux seconds qui espèrent trop et ne craignent point assez, en leur disant après le Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique, qu'on ne doit point être sans crainte, même pour les péchés qui ont été remis, *De propitiato peccato noli esse sine metu* (*Eccli.* v, 5). Car, quoique notre conscience ne nous reproche rien, nous devons appréhender le jugement de celui qui ne consultera pour nous juger que sa vérité et notre vie. La conscience ne reprochait rien à l'apôtre saint Paul, dit le texte sacré (*I Cor.* iv, 4); cependant il ne se croyait pas pour cela assuré de sa justification, parce que le Seigneur était son juge. Si cet apôtre a tremblé pour lui-même, quoiqu'il fût si éclairé dans les voies de Dieu, combien plus nous qui ne découvrons que la superficie de notre conscience, devons-nous craindre que nous ne nous soyons cachés nous-mêmes à nous-mêmes, et que nous n'ayons porté de notre vie un jugement bien différent de celui que Dieu en portera, lorsque nous paraîtrons devant lui ? Car il arrive assez souvent, dit le Pape saint Grégoire, que ce que nous croyons être une justice, soit une injustice devant Dieu, et que ce qui nous paraît être de quelque prix, lorsque nous le faisons, soit un sujet d'horreur dans l'examen qu'en doit faire le souverain Juge. *Sæpe justitia nostra ad examen divinæ justitiæ deducta, injustitia est, et sordet in districtione Judicis, quod in æstimatione fulget operantis* (S. Greg. lib. v *in Job. c.* 6). Il ne faut presque rien pour rendre stérile une vertu, et lui enlever tout son mérite.

Il faut enfin relever et affermir de plus en plus le courage des derniers, qui espèrent et qui craignent, en leur représentant que Dieu souhaite avec plus d'ardeur de les recevoir dans le ciel, qu'ils n'ont eux-mêmes d'empressement pour y parvenir : que, leurs âmes ayant été lavées dans le sang de Jésus-Christ, il veut les associer à sa gloire : que quelque juste que soit leur crainte, elle ne doit point diminuer leur confiance, et leur faire perdre de vue la bonté de Dieu ; puisque étant tout miséricordieux par sa nature, comme dit saint Augustin, il est toujours disposé à sauver par miséricorde ceux auxquels il n'a pas lieu d'accorder le salut à titre de justice. *Deus in natura misericors est*, dit ce Père, *paratus est salvare per misericordiam, quos non invenit salvare per justitiam* (S. Aug. serm. 69, *De tempore*). C'est par ces motifs qu'un confesseur dissipera les pensées de désespoir des premiers, qu'il prescrira de justes bornes à la confiance trop présomptueuse des seconds, et qu'il soutiendra la faiblesse des derniers. Il rectifiera leurs erreurs, il détruira leurs scrupules, il calmera leurs troubles et leurs inquiétudes ; et en leur montrant la voie qui

Digitized by Google

peut sûrement les conduire au salut, il les invitera à y entrer sans délai.

Quoique tout doive porter les malades à se munir promptement des sacrements, il s'en trouve cependant toujours quelques-uns qui usent de délais, malgré tous les dangers où leur état les expose. Quand le corps est affligé par la maladie, tout est mis en usage pour lui procurer les secours nécessaires. L'âme languit au milieu de mille maux qui l'exposent à une mort éternelle ; et le malade demeure tranquille et sans inquiétude dans un état si funeste. Le médecin spirituel lui offre le remède, et il le rejette comme n'étant pas encore de saison. Il se flatte toujours qu'il aura assez de temps pour y avoir recours, et il ne prend pas garde que la mort vient à grands pas, que sa course s'abrége, et qu'il n'y aura peut-être bientôt plus de tamps ni de ressource pour son salut : *Quia tempus non erit amplius* (*Apoc.* x,16). Combien a-t-on vu de malades trompés par ces sortes de délais ! Dieu ôte le temps, quand il lui plaît, au pécheur qui en abuse, par un juste, mais terrible châtiment, parce qu'il l'a fait servir à sa perte, au lieu de l'employer pour se sauver. Il faut aller au-devant du danger, et ne pas attendre aux derniers moments de la vie à mettre ordre aux affaires de la conscience. Comme les maladies sont les avertissements de la mort, elles le sont aussi de la pénitence, qui est le remède du péché. Nous devons donc penser à la mort et à la pénitence dès que nous sommes frappés de maladie : à la mort, pour nous y préparer ; et à la pénitence, pour effacer nos péchés.

Mais quand même le péril serait éloigné, les délais de la pénitence sont toujours à craindre, parce qu'elle doit opérer la conversion du cœur. Hé, ne faut-il que très-peu de temps pour faire cette métamorphose ? Se rend-t-on si aisément le maître de ses affections, qu'on puisse espérer de les changer quand on voudra par les seuls efforts de la nature ? et peut-on se reposer tranquillement sur l'empire qu'on a sur la volonté affaiblie par le péché de notre premier père ? On ne devient pas libre en quelques jours ou quelques heures, de plusieurs attachements dont on s'est rendu le malheureux esclave pendant des années entières : et quand on a employé une partie de la vie à flatter une passion qui s'est rendue souveraine, on ne la détruit pas par les premiers coups qu'on lui porte. I. est extrêmement difficile, dit saint Augustin. qu'un homme se relève, lorsqu'il est accablé du poids d'une mauvaise coutume: *Difficile surgit, quem moles malæ consuetudinis premit* (*S. Aug. tract.* XLIX, *in Joan.*). L'expérience ne montre que trop, que dans ces sortes de circonstances, pour dégager un pécheur de tout ce qu'il a de plus cher, il faut une grâce forte qui brise ses liens, et le fasse sortir de son esclavage. Hé, qui peut présumer d'avoir ce secours en sa disposition dans les derniers moments de sa vie, après tant d'infidélités et de mépris pour les grâces qu'on a déjà reçues ? et que peut-on se promettre des efforts d'un homme presque mourant, dont les facultés de l'âme sont aussi languissantes que celles du corps ?

C'est sur ce fondement que les Pères de l'Eglise, et particulièrement saint Augustin, ont toujours regardé les conversions faites dans l'extrémité de la maladie, comme très-suspectes et très-équivoques ; parce que ce ne sont pas les pécheurs réduits en cet état qui quittent leurs péchés, mais les péchés qui quittent les pécheurs : *Peccata te dimiserunt, non tu illa*, dit saint Augustin (*Ex lib.* 50 *Homiliar.* hom. 41, *De vere pœnitent. tom.* 10). Car parmi ceux qui ont paru touchés dans ces tristes moments qui semblaient les approcher du tombeau, combien en voit-on peu dont la conversion ait été sincère et persévérante après le retour de la santé, et dont la vie n'ait pas été la même qu'avant la maladie ? Si leur cœur avait été véritablement contrit, on se serait aperçu d'un changement considérable dans leur conduite. Mais comme cet appareil de pénitence n'était qu'extérieur, ils sont encore aussi déréglés après cette prétendue conversion, qu'ils l'étaient auparavant, et à l'exemple du malheureux Achab, ils se retrouvent toujours les mêmes.

Cependant parceque qu'un confesseur ne doit point se décourager par l'incertitude du succès, il faut qu'il redouble ses soins, et qu'il ranime son zèle de plus en plus, afin de tâcher de pénétrer jusque dans le cœur de ces hommes endurcis et aveugles sur les périls qui les environnent, pour leur inspirer un désir sincère de travailler à leur conversion et à leur salut. Il doit, selon l'avis de saint Bernard, les faire descendre en esprit tout vivants dans l'enfer, pour les empêcher d'y tomber après leur mort, leur faisant entrevoir par les yeux de la foi les tourments horribles que souffrent les âmes réprouvées, qui seront éternellement les objets de la haine de Dieu et de ses vengeances ; leur demandant, comme fit autrefois le prophète Isaïe (III, 14) s'ils ont assez de force et de constance pour demeurer au milieu d'un feu dévorant, sans avoir aucune espérance d'en pouvoir jamais voir la fin. Il doit leur faire entendre qu'ils s'exposent au danger d'éprouver la rigueur de cet affreux supplice, s'ils n'ont promptement recours à la pénitence, qui seule peut les en garantir, priant et gémissant beaucoup à l'exemple du roi Manassès, afin de pouvoir fléchir le cœur de Dieu, et désarmer sa justice : que, pour se mettre en état d'obtenir le pardon de leurs péchés, ils doivent se disposer à en faire une confession exacte, dans le dessein de changer de conduite, de fuir toutes les occasions qui pourraient les porter à la rechute, s'il plaisait au Seigneur de prolonger encore leur vie, et leur en faire un nouveau don.

L'obstacle qui s'oppose le plus ordinairement à la confession des malades, c'est la prévention où ils sont que leurs maladies

Digitized by Google

sont exemptes de danger. Ils se rendent industrieux à se tromper eux-mêmes, et ils ont encore le malheur d'être souvent trompés par ceux qui leur sont le plus attachés. La complaisance des médecins, la tendresse des parents, l'appréhension qu'on a d'augmenter le mal en les avertissant du péril où on les trouve, les exposent à une mort funeste : personne n'ose leur parler de sacrements, de peur de les alarmer : ce qui fait qu'ils ne pensent point à mettre ordre à la grande affaire du salut, se flattant toujours d'un retour de santé qui les abuse, et d'un temps plus commode dont ils ne peuvent avoir aucune assurance.

Quand un confesseur est appelé auprès d'un malade qu'il voit en danger, il doit avoir de la fermeté, afin d'éviter les inconvénients qui pourraient arriver d'un plus long retardement. Il ne doit point le laisser à lui-même, ni déférer à son jugement; mais, après avoir gardé les ménagements que la prudence exige, il doit user de toute son industrie pour le porter à se confesser. On ne se repent jamais d'avoir usé de précaution, lorsqu'il s'agit de l'éternité ; mais il n'est que trop ordinaire qu'on ait à se faire de justes reproches d'en avoir manqué. Il est plus prudent de prévenir le danger, que de l'attendre, puisqu'un léger retardement est souvent fatal aux malades; au lieu qu'on pourrait les garantir des surprises avec un peu plus de prévoyance.

Le mal que produisent les délais dans les maladies dangereuses, a paru si grand et si digne de l'attention de l'Église, que les conciles généraux, les Papes et les évêques ont fait plusieurs règlements pour en arrêter le cours, défendant aux médecins, sous peine d'excommunication, de visiter plus de deux ou trois fois les malades, s'ils n'ont commencé à régler leur conscience. Quand les malades ont pris les précautions nécessaires pour mettre leur salut en sûreté, leur esprit devient plus libre, et l'âme jouit d'une paix beaucoup plus tranquille, qui peut même quelquefois contribuer au rétablissement de la santé du corps.

Tous les temps ne sont pas également propres à faire une confession exacte, parce qu'il y a plusieurs révolutions à craindre dans les maladies. Tantôt c'est un assoupissement extraordinaire, et alors la raison, étant obscurcie et comme éteinte, ne peut être d'aucun usage. D'autres fois la violence du mal est si excessive, et la faiblesse des malades si extrême, qu'il ne leur est pas possible de s'appliquer à quoi que ce soit. Mais lorsque leur jugement est parfait, et que leurs douleurs sont modérées, ils sont bien plus en état de penser à eux, et le confesseur peut bien plus facilement les aider à faire sortir de leur conscience tout le venin qui y est caché, en leur faisant avouer des désordres qu'ils n'auraient jamais déclarés. Hé, comment pourra-t-il leur faire réparer, par une confession générale, les défauts essentiels dont leurs confessions précédentes ont été accompagnées, si leurs forces sont épuisées, et leur raison imparfaite? Une entreprise de cette nature ne demande-t-elle pas l'homme tout entier?

La résistance que font les malades, quand on les avertit de se confesser, ne vient pas toujours de la répugnance qu'ils ont pour la confession, dont ils connaissent la nécessité : elle trouve souvent sa source dans les confesseurs mêmes, dont les manières quelquefois trop dures et trop farouches les ont rebutés, et leur ont ôté toute la liberté et la confiance qu'exige cette action importante, qui coûte toujours assez à l'amour-propre.

Il est donc d'une très-grande conséquence, pour donner de la hardiesse et de l'ouverture aux malades, qu'un confesseur s'observe beaucoup en les approchant ; qu'il leur parle avec une très-grande douceur, et beaucoup de cordialité, afin de pouvoir gagner leur confiance. On en trouve souvent dont l'esprit est extrêmement difficile à conduire, et qui se révoltent ou s'effrayent à la seule vue d'un confesseur. Il faut alors paraître devant eux avec des manières prévenantes, leur témoignant qu'on est très-sensible à leur état, et qu'on entre beaucoup dans leurs peines : qu'on vient les partager avec eux, et leur offrir les consolations qui leur sont nécessaires. On peut user de quelque petit préambule à l'occasion de leur maladie : depuis quel temps elle a commencé : quelles en sont les principales circonstances ; s'insinuant ainsi peu à peu, et allant par degrés au but qu'on s'est proposé, principalement quand on n'est pas connu des malades chez lesquels on est appelé.

Lorsqu'ils ne s'ouvrent pas d'eux-mêmes au sujet de la confession, il est du devoir d'un confesseur d'en faire les premières avances, afin de les y exciter, en leur faisant entendre qu'il n'y a pas de moyen plus puissant pour obtenir de la bonté de Dieu les grâces dont ils ont besoin, que de se mettre bien avec lui, en recourant au sacrement de pénitence : que le corps est à moitié guéri quand l'âme n'est plus malade : que les péchés que nous avons commis sont la source la plus ordinaire de nos maladies : que, bien loin que la confession soit un obstacle au rétablissement de la santé, elle peut au contraire contribuer à en faciliter le retour ; et que pendant tout le temps qu'ils demeureront dans l'état du péché, tous les maux qu'ils endurent ne seront d'aucun mérite devant Dieu, et ne leur seront comptés pour rien.

Que si ces premières ouvertures ne surmontent point leur résistance, il doit y joindre des motifs encore plus pressants. Il faut qu'il leur découvre le péril où la maladie les expose de mourir en réprouvés, qu'il est temps de travailler à leur salut, de penser à la mort, aux jugements de Dieu, si terribles pour les pécheurs, et à l'éternité malheureuse dont ils sont menacés : qu'il ne dépend que d'eux de profiter des moments favorables que la miséricorde divine

Digitized by Google

leur présente. Il leur mettra devant les yeux sa bonté infinie, qui est toujours prête à faire grâce et à pardonner les plus grands crimes, quand le pécheur en est sincèrement touché et qu'il s'en accuse humblement dans le sacrement de pénitence : que, quand même tous les péchés des hommes et des démons seraient réunis dans une seule personne, on ne doit point désespérer de sa miséricorde, qui n'a point de bornes : que ces péchés peuvent tous être effacés par une confession exacte, accompagnée d'une vive douleur de les avoir commis, et d'une volonté ferme et constante de n'y plus retomber. De là, il leur fera sentir l'excès de leur aveuglement, de vouloir s'exposer à se perdre éternellement, pendant qu'ils ont une ressource toute-puissante pour se sauver. Il leur fera comprendre quel sera leur désespoir si la mort, dont le moment est incertain, vient à les surprendre avant que de s'être munis des sacrements : que dans cet instant fatal où leurs âmes seront séparées de leurs corps, elles seront précipitées dans les enfers avec les démons, pour être les tristes victimes des flammes éternelles, tandis qu'ils avaient un moyen facile de s'assurer le bonheur et les joies du ciel. Si les malades ne se rendent point encore à ces motifs, le confesseur tâchera de découvrir quelle peut être la cause de cette résistance; et après l'avoir reconnue, il fera ses efforts pour leur en montrer l'illusion et le faux principe sur lequel elle est appuyée.

Que si les malades se laissent enfin persuader, et qu'ils se rendent à leurs vives remontrances, après leur avoir donné quelque temps pour penser à leurs péchés et se préparer à s'en accuser, il entendra leur confession, et il suppléera par ses interrogations à ce qui pourrait échapper à leur mémoire et à leurs recherches.

Quand il n'est pas le confesseur ordinaire d'un malade, et qu'il n'a aucune connaissance de l'état de sa conscience, il ne doit jamais manquer de lui demander s'il n'a point de remords ni d'inquiétude au sujet de ses confessions précédentes, et s'il les a toujours faites avec toutes les conditions et les dispositions requises pour les rendre valides, afin de ne point bâtir l'édifice de son salut sur un mauvais fondement.

Les confessions générales sont indispensables aux grands pécheurs qui ont vécu pendant plusieurs années dans des habitudes criminelles, parce que toutes les confessions particulières que l'on fait durant ce temps-là, où l'affection du péché n'est point entièrement détruite, sont ordinairement non-seulement suspectes, mais d'horribles sacriléges.

Les revues générales doivent aussi être inspirées à ceux même dont la vie a toujours été réglée, lorsqu'ils n'en ont jamais fait. Dans une maladie dangereuse, elles donnent le calme et la paix aux personnes timides, qui se trouvent souvent livrées aux troubles et aux scrupules, et elles ne contribuent pas peu à les prévenir ou à les dissiper aux approches de la mort. Car c'est alors principalement que le démon, qui est toujours attentif à la perte des âmes, surtout aux derniers moments de la vie, ne manque pas de mettre en œuvre les artifices les plus séduisants et les plus malins pour les faire tomber dans ses piéges; et quand il ne peut leur reprocher des vices dont leur conduite a toujours été exempte, il les attaque du côté de leurs bonnes œuvres et de leurs vertus, dont il empoisonne tous les motifs. Il leur oppose des vues humaines, des négligences considérables, un amour-propre qui les a suivis jusqu'au pied des autels, des rechutes fréquentes dans les mêmes fautes et des sacrements profanés, afin de leur ôter tous leurs appuis et les plonger dans une espèce de désespoir : de sorte que les confessions générales servent de précaution aux uns pour les mettre à couvert des incertitudes et des craintes excessives où les consciences timorées sont quelquefois exposées, et de remède aux autres, pour réparer les défauts essentiels qui auraient pu se glisser dans leurs confessions ordinaires, et qui auraient été la source fatale de leur perte éternelle.

Mais comme il arrive assez souvent, dans les maladies qui montrent le péril, que le confesseur qu'on appelle au secours d'un malade ne soit point instruit de sa conduite et de l'état de sa conscience; que l'ayant un peu approfondie, soit dans la confession, soit dans les premières visites qu'il lui a rendues pour le disposer à se munir des sacrements, il ait de la peine à déterminer son jugement sur les confessions précédentes qu'il a faites, parce qu'il a toujours négligé son salut; qu'il a vécu dans un continuel attachement au monde, à ses plaisirs et aux richesses temporelles, sans faire aucun effort pour se rendre digne de participer un jour à celles du ciel : que ses confessions ordinaires n'ont jamais rien changé dans les dispositions de son cœur ni dans sa conduite extérieure; il ne sera peut-être point inutile de marquer ici de quelle manière un confesseur doit se conduire dans les cas particuliers, afin de ne pas exiger d'un malade une confession générale lorsqu'il n'est point à propos qu'il la fasse, ou pour ne pas la négliger lorsqu'elle peut être non-seulement utile, mais même absolument nécessaire.

1° Un confesseur ne doit point permettre à un malade de faire une confession générale, lorsqu'il est moralement certain que, sa vie ayant toujours été réglée et chrétienne, ses confessions ont été exactes; ou qu'ayant eu le malheur de tomber dans quelques péchés considérables, il a tâché de s'en relever promptement, et d'en faire une sincère pénitence. Cette confession générale pourrait cependant lui être prudemment conseillée, s'il n'en avait jamais fait aucune durant le cours de sa vie, afin de le mettre en état de réparer les négligences, ou quelques autres défauts, qui auraient pu se glisser

Digitized by Google

dans ses confessions ordinaires, et pour une plus grande sûreté.

2° Il n'est point à propos d'y porter ceux qui ont déjà fait une ou plusieurs confessions générales avec toute l'exactitude qui leur a été possible, et qui demanderaient d'en faire une nouvelle, par les frayeurs et les alarmes que leur cause la mort prochaine dont ils sont menacés ; à moins qu'un confesseur ne soit moralement assuré qu'elles n'ont point été faites avec toutes les dispositions qui y sont requises. Lorsqu'elles ont été accompagnées de toutes les conditions nécessaires pour les rendre valides ; c'est-à-dire après un examen suffisant, une déclaration exacte des péchés commis, et des circonstances qui ont changé l'espèce du péché, ou qui étaient notablement aggravantes ; que la douleur qu'il a eue d'avoir offensé le Seigneur a été sincère et amère ; que les résolutions qu'il avait prises de se corriger se sont soutenues, et qu'enfin il a pleinement satisfait à tout ce qui lui a été imposé dans le tribunal de la pénitence ; il faut alors le rassurer dans ses inquiétudes, et l'exciter à produire le plus souvent que son état de faiblesse le lui pourra permettre, des actes de foi, d'espérance, de charité, et de résignation à la volonté de Dieu, et à souffrir en esprit de pénitence les peines auxquelles sa maladie l'assujettit, pour satisfaire à la justice divine.

3° On ne doit point permettre ces sortes de confessions extraordinaires aux personnes scrupuleuses, qui voudraient toujours renouveler toutes celles qu'elles ont faites, soit particulières, soit générales, par la crainte où elles sont de ne les avoir jamais faites ni assez entières, ni avec toute la douleur et l'amour de Dieu qui doivent les accompagner, quelque soin qu'elles y aient apporté ; parce que toutes ces revues et ces confessions générales répétées, bien loin de les délivrer de leurs inquiétudes, ne servent ordinairement qu'à les augmenter encore davantage, et à les plonger dans de plus grandes agitations et de nouveaux troubles.

4° Il n'en est pas de même de celui qui jusqu'au temps de la maladie a mené une vie déréglée, et dont on doit présumer que les confessions ordinaires qu'il a faites, si l'on ne peut pas assurer absolument qu'elles ont été mauvaises et sacriléges, sont du moins très-suspectes. Il est alors nécessaire de le porter à faire une confession générale pour réparer toutes les particulières, sur lesquelles il ne peut appuyer sa confiance, n'ayant point arrêté le cours de ses désordres, ni apporté aucun changement dans sa conduite. Mais il ne faut point attendre jusqu'à l'extrémité de la maladie, et aux approches de la mort, étant à propos de s'y prendre de bonne heure, afin qu'il puisse être en état de rentrer en lui-même, et de faire une recherche exacte de toutes les misères dans lesquelles il s'est plongé. Car il n'est pas possible à un homme qui touche déjà presque à ses derniers moments, d'entreprendre un ouvrage de cette nature qui demande l'homme tout entier, c'est-à-dire, une très grande application, et beaucoup de liberté d'esprit, ce qui ne saurait être à la portée de celui qui est accablé de maux, et qui court rapidement à la mort.

S'il y a sujet d'appréhender que le temps ne soit point suffisant pour entrer dans un détail exact de toutes les mauvaises habitudes qu'il avait contractées, et de tous les désordres où il est tombé, il faut du moins que le confesseur lui fasse faire une revue générale et une accusation des péchés les plus considérables qu'il a commis, afin qu'il puisse avoir une idée grossière de l'état de sa conscience, et lui inspirer toute l'horreur qu'il doit concevoir des désordres de sa vie, plus par le pur motif de l'amour de Dieu, que par celui de la crainte ; et que les maux qu'il endure puissent suppléer en quelque sorte au défaut des exercices d'une pénitence proportionnée à l'énormité et à la multitude de ses offenses.

On a ajouté à la fin de la dernière partie un examen fort étendu, dont on pourra se servir dans l'occasion, pour avoir plus de facilité à faire la recherche des péchés dont on doit s'accuser dans une confession générale (1).

Lorsque la confession sera achevée, et que le malade aura reçu l'absolution ; s'il paraît quelque danger dans la maladie, il sera à propos de le disposer à recevoir le Viatique et l'extrême-onction. Mais il faut prendre garde aux expressions dont on doit se servir, afin de ne lui rien dire (surtout quand il craint la mort) qui soit capable de l'alarmer. C'est en cela que paraît la prudence des confesseurs à l'égard des malades, de savoir user des ménagements convenables pour les déterminer à recourir aux sacrements, sans cependant donner atteinte à la tranquillité de leur esprit ; et de pourvoir aux besoins de l'âme, sans irriter les maux du corps. Comme l'indiscrétion de quelques confesseurs en a conduit plusieurs au tombeau, cela fait que dans un grand nombre d'occasions on les appelle le plus tard que l'on peut, et qu'on leur impute presque toujours les révolutions qui arrivent dans la maladie, sous prétexte qu'on les a trop effrayés. Un confesseur prudent est à couvert de ce reproche, et la consolation que font paraître les malades dont il a su ménager la faiblesse, et prévenir ou dissiper les alarmes, fait sa justification et son apologie.

Comme il est toujours dangereux de s'exposer aux surprises, en différant trop à leur

(1) Une partie très-considérable des recherches et accusations énoncées dans cet *Examen* se rapportant à un état social et des coutumes qui ne sont plus les nôtres, nous avons jugé convenable de le supprimer. On lui en substituera d'autres plus récents, qui se trouvent dans tous les livres où il est parlé de la confession. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

administrer les derniers sacrements ; on ne saurait prendre de trop grandes précautions pour les prévenir, lorsqu'il y a quelque fondement de les craindre. On est toujours louable, lorsqu'on suit les règles d'une prudence éclairée, qui ne veut rien hasarder dans l'affaire de toutes la plus importante, où il s'agit du salut éternel.

C'est une cruauté de ne pas avertir un malade, quand on s'aperçoit du péril où il est d'une mort prochaine qu'il ne connaît pas, lors surtout qu'il n'a donné aucun ordre ni à sa conscience, ni aux affaires temporelles; car, de même que ce serait être inhumain de ne pas avertir promptement celui qui serait sur le bord d'un affreux précipice dont il ne s'apercevrait pas, et dans lequel il serait près de tomber, il n'y aurait pas moins d'inhumanité à ne pas prévenir celui qui tourne déjà vers le tombeau, et qui va se jeter dans le plus terrible de tous les abîmes, qui est l'enfer, si on ne lui fait connaître le danger où il est exposé.

Après leur avoir administré les sacrements, il ne reste plus au confesseur, dans les visites qu'il doit leur rendre, qu'à entretenir leur ferveur, à soutenir leur faiblesse, à ranimer leur foi, leur espérance, et leur amour pour Dieu, et à les porter à se soumettre à sa volonté, en lui faisant un sacrifice de leur vie, afin que, s'il lui plaisait de les retirer de ce monde, ils soient en état d'être placés dans le ciel.

C'est tout ce qu'on s'est proposé dans cet *Essai d'Exhortations*, qu'on a distribué en trois parties, eu égard aux trois états dans lesquels on peut considérer les maladies : 1° Quand elles ne sont accompagnées d'aucun danger; 2° lorsque le péril commence à se montrer; 3° quand il ne reste plus aucune espérance de guérison, et que le malade tend à sa fin.

La première partie contient plusieurs *Exhortations* pour exciter les malades à entrer dans les desseins de Dieu, lorsqu'il les afflige par la maladie. On leur en découvre les avantages, et on leur propose différents motifs pour les porter à la patience. On expose à leurs yeux l'exemple de plusieurs saints, et celui de Jésus-Christ même, pour leur servir de modèles, afin de leur rendre leurs maux plus doux et plus supportables.

Dans la seconde, on dispose ceux qui sont en danger à se munir des sacrements. On leur fournit différents motifs pour les y préparer, et les sentiments de reconnaissance où ils doivent être après les avoir reçus. On leur insinue le détachement du monde, le mépris de cette vie périssable, et l'ordre qu'ils doivent donner à leurs affaires temporelles, par un testament chrétien, afin de ne plus s'occuper que de leur salut. On a joint, à la fin de cette seconde partie, plusieurs prières tendres et ferventes, dont on pourra de temps en temps leur faire la lecture, pour exciter en eux des mouvements de componction, d'amour, de confiance en la miséricorde de Dieu, et de résignation à sa divine volonté.

La troisième est destinée pour les mourants, dans les derniers jours et les derniers moments de leur vie. On y trouvera les actes et les aspirations qui conviennent à cet état; un grand nombre de versets tirés de l'Écriture; quelques passages des Pères; la recommandation de l'âme; la Passion de Notre-Seigneur, et quelques prières, en sorte que, quelque longue que soit l'agonie, on aura suffisamment de quoi parler aux mourants, et de quoi suppléer au défaut de l'exhortation par la prière, lorsqu'ils ne seront plus en état d'entendre ce qu'on pourrait leur dire.

Ceux qui ne lisent que pour satisfaire leur curiosité ne trouveront rien, dans cet ouvrage, qui soit propre à contenter leur délicatesse. Tout y est simple et sans art. Il est plus utile de toucher le cœur que de plaire à l'esprit. On s'est uniquement appliqué, en le composant, à inspirer aux fidèles, dans les différents états de la maladie, les sentiments propres à leur en faire faire un bon usage, à les faire rentrer en eux-mêmes, et à les mettre dans la voie du salut par une mort chrétienne. Que, si on n'a pas lieu de se flatter d'avoir rempli le dessein qu'on s'était proposé, on connaîtra du moins qu'on a eu celui de devenir utile.

Bénissez, Seigneur, cet *Essai d'Exhortations*, qu'on ne donne au public que pour concourir, avec le secours de votre grâce, à la sanctification des âmes. En vain, vos ministres parleront-ils aux malades pour les porter à la patience, et les disposer à la mort, si vous n'animez leurs paroles, et si vous ne communiquez à leur voix cette force et cette puissance qui pénètre les cœurs, et opère la conversion et le salut. C'est de vous seul qu'ils peuvent attendre d'heureux succès dans cette fonction importante que vous leur avez confiée, et dont ils doivent répondre au tribunal de votre justice : mais en même temps, Seigneur, daignez graver, avec des traits ineffaçables, dans le cœur de l'auteur de ces *Exhortations*, les sentiments qu'il vous a plu lui inspirer en faveur des malades; rendez-lui précieuses, divin médecin, les infirmités presque continuelles dont votre miséricorde le favorise, afin qu'elles puissent devenir le remède des misères de son âme; préparez-le, par ces avertissements salutaires, qui lui montrent de loin votre jour, à vous rendre compte de son administration; et ne permettez pas que, en enseignant aux autres les routes qui conduisent à la bienheureuse immortalité, il s'en écarte lui-même en marchant *au milieu des ténèbres, et dans l'ombre de la mort.*

APPROBATIONS.

Approbation de M. Pastel, docteur de la maison et société de Sorbonne, coadjuteur du collége Mazarin.

J'ai lu par ordre de Mgr le chancelier, un manuscrit intitulé : *Essai d'Exhortations sur les états différents où se peuvent trouver les malades : avec des actes, aspirations, prières, et un Examen pour faciliter aux malades la confession générale.* Cet ouvrage contient des instructions solides, touchau-

Digitized by Google

tes, et très-propres pour disposer les malades à mourir chrétiennement. Fait à Paris ce 7 décembre 1712. PASTEL.

Lettre écrite à l'auteur par Monseigneur de Thomassin, Evêque de Sisteron.

Enfin, Monsieur, j'ai reçu votre excellent ouvrage pour les malades. Je l'ai lu avec avidité. On ne peut rien de mieux, ni de plus touchant ; et il est très-difficile qu'on puisse mieux écrire en ce genre. Tout y est solidement établi. Les différentes Exhortations pour les états différents des malades y sont faites avec toute l'onction qu'on peut y désirer. Il serait à souhaiter que tous messieurs les Curés eussent ce livre. J'exhorterai ceux de mon diocèse, dans mon premier synode, à s'en pourvoir. Je vous rends, mon très-honoré Monsieur, des actions de grâces de m'en avoir fait part. Je le conserverai fort précieusement pour l'amour de vous, etc.

A Sisteron ce 9 Novembre 1713.

Louis, évêque de Sisteron.

Lettre écrite à l'auteur par le R. P. La P., docteur de Sorbonne, et régent du grand couvent des FF. Prêcheurs, rue saint Jacques.

Monsieur, si vous aviez rendu justice à votre ouvrage, il y a long-temps qu'il aurait vu le jour; mais votre zèle a été retenu par votre modestie. Cette vertu doit, selon moi, céder à une autre, et vous obliger à être moins humble, afin de devenir plus utile. Je puis vous assurer, Monsieur, que j'ai lu plus d'une fois votre livre, et toujours avec autant de plaisir que d'édification. Le plan est nouveau, mais naturel : j'y ai trouvé partout un style pur et pathétique ; certaine onction tendre et pieuse s'y fait sentir, et passe de l'esprit au cœur ; et j'ose assurer qu'on ne saurait rien trouver de plus instructif ni de plus touchant dans ce genre. L'Ecriture et les Pères y sont mêlés avec sagesse et avec force : les traits m'en paraissent choisis et beaux. Plusieurs exemples de patience et de résignation s'y présentent comme de grands modèles. En un mot, cet ouvrage, bien différent de ceux qu'on a donnés au public sur ce sujet, est rempli de consolation et d'érudition tout ensemble. Voilà ce que j'en pense, et ce qu'en penseront ceux qui le liront avec le même esprit que moi. Je vous en annonce le succès, sans me flatter d'être prophète. Un livre où ceux qui jouissent de la santé trouveront leur utilité, comme ceux qui gémissent dans la maladie, ne peut manquer d'être approuvé de tous. C'est ce que j'espère, aussi bien que d'être assez heureux pour vous marquer dans toutes les occasions l'estime et l'amitié sincère avec laquelle je suis parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. D. L. P.

Approbation.

J'ai lu par ordre de monseigneur le Garde des sceaux un imprimé qui a pour titre : ***Essai d'Exhortations pour les différents états des malades : nouvelle édition corrigée et augmentée.*** J'ai lu ces corrections et additions manuscrites, où je n'ai rien trouvé que d'utile et de convenable aux malades, ou pour les exciter à faire un saint usage de leurs maladies, ou pour les préparer à la mort. Ce 15 mars 1727. C. LEULLIER.

EXHORTATIONS

POUR LES ETATS DIFFERENTS DES MALADES.

PREMIERE PARTIE,

LORSQU'IL NE PARAIT AUCUN DANGER DANS LA MALADIE.

PREMIÈRE EXHORTATION,

Servant d'introduction à un confesseur, lorsqu'il commence à visiter un malade.

De la soumission avec laquelle il doit recevoir les maladies.

On m'a donné avis, M., de votre maladie, et j'y prends trop de part pour ne pas venir aussitôt vous offrir les consolations dont vous pouvez avoir besoin.

Le Seigneur a jugé à propos de mettre à l'épreuve votre fidélité et l'attachement que vous avez pour lui. Il sonde votre cœur et le met à l'essai par la maladie ; et c'est par le bon ou le mauvais usage que vous en allez faire, qu'il va démêler vos véritables dispositions, et les sentiers par lesquels vous marchez.

Comme il est le souverain dispensateur des biens et des maux de cette vie, et qu'il est de votre devoir de recevoir avec une soumission parfaite les coups que sa main vous porte, vous devez entrer dans les desseins qu'il a sur vous, et lui dire, à l'exemple du prophète-roi, que vous êtes disposé à tout souffrir pour lui obéir et pour lui plaire ; et que vous vous abandonnez entièrement à sa divine Providence : *Ego in flagella paratus sum* (*Psal.* XXXVII, 18).

C'est dans la maladie que l'on connaît le chrétien, et qu'on découvre la véritable situation de son esprit et de son cœur. Tout y paraît au naturel. Mais s'il y a beaucoup de vertus à pratiquer, il y a bien des défauts à craindre.

Quoique votre maladie ne fasse rien apercevoir de dangereux et qui aille à la mort, vous ne devez pas avoir moins de circonspection sur l'usage que vous en devez faire. Tout doit y être ménagé, parce que tout y peut contribuer à la vertu et à votre salut, et vous devez vous donner de garde des moindres mouvements d'impatience et de murmure, auxquels ou la violence du mal, ou sa longueur pourraient vous exposer.

Votre corps abattu sous le poids de la douleur, demande le secours des remèdes. Vous n'en manquerez pas pendant le cours de votre maladie. Mais comme les maux du corps sont souvent des remèdes ou des préservatifs contre les maladies de l'âme, faites en sorte que votre attention ne soit pas

Digitized by Google

moins grande pour vous guérir de celles-ci, qu'elle pourra l'être pour vous délivrer de ceux-là.

IIe EXHORTATION.

Avis généraux pour consoler un malade de la perte de sa santé.

Lorsqu'on est malade, il faut s'appliquer à mettre les maux à profit pour le salut. Les maladies, M., sont quelquefois un châtiment dont Dieu se sert pour nous punir du mauvais usage que nous faisons de la santé : alors ces jours d'infirmité doivent être pour nous un temps d'humiliation et de pénitence, et nous devons l'employer à gémir plutôt sur nos égarements, que sur la perte que nous avons faite de cette santé qui nous était si funeste. Il nous en laisse l'usage tranquille, quelquefois même pendant un grand nombre d'années, quoiqu'il puisse nous l'ôter à chaque instant. Mais comme nous ne la tenons de sa bonté que comme un moyen qu'il avait mis entre nos mains pour le faire servir à sa gloire et à notre sanctification, il est juste, après en avoir abusé si longtemps, que nous en soyons dépouillés, et que nous en supportions la privation avec patience, lui en faisant un sacrifice malgré toutes les répugnances de la nature, n'ayant pour règle de nos souhaits que sa seule volonté.

En nous privant de ce bien fragile, il veut nous en procurer de plus solides et de plus durables, et nous mettre en état de travailler plus efficacement à notre salut. Pendant que nous sommes exempts des maladies, et que nous jouissons d'une santé parfaite, nous oublions Dieu, les pensées de l'éternité n'occupent que rarement notre esprit, et c'est cette santé elle-même qui nous plonge dans ce désordre, et qui fait le plus grand obstacle ou à notre conversion, ou à notre avancement dans la piété. Les plaisirs nous séduisent et nous corrompent, et leur poison fait des impressions mortelles dans notre esprit et dans notre cœur. Nous ne comptons pour nos plus beaux jours que ceux que nous passons dans les délices, quoiqu'ils dussent être pour nous des jours de deuil et de larmes. La force de notre tempérament et de notre santé, qui paraît être inaltérable, nous sert de titre pour nous entretenir paisiblement dans les occasions les plus dangereuses, regardant avec indifférence les pratiques de vertu, comme n'étant pas encore de saison pour nous. Dans cet état, notre âme languit dans une infinité de maladies qui l'accablent, pendant que notre corps est sain et vigoureux; et, marchant presque toujours au gré de nos passions, nous ne sortons pour l'ordinaire d'un abîme, que pour nous jeter dans un autre.

Ne serait-ce pas une grande miséricorde dont Dieu userait à notre égard, si, au lieu de nous punir par une mort inopinée comme des ingrats et des rebelles, il se contentait de nous arrêter au milieu de tant d'égarements, et de nous arracher aux objets criminels qui nous exposent à une perte presque inévitable ?

C'est ce qu'il fait efficacement par les maladies. C'est alors qu'il nous arrête dans cette course aveugle, comme un autre Saul persécuteur de son Eglise, et qu'en nous renversant, et nous réduisant dans une impuissance de continuer une vie si peu chrétienne, il nous donne occasion de faire quelque retour sur notre conduite, et de pouvoir lui dire : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Domine, quid me vis facere* (*Act.* IX, 6)? Nous étions tout au monde, et il veut que nous soyons tout à lui : nous avions abandonné les voies qui pouvaient nous conduire au salut, et il veut nous y faire rentrer. Quelle bonté ! quelle miséricorde !

C'est peut-être pour ce sujet, M., qu'il vous a réduit dans l'état où vous êtes présentement, pour vous attirer à son service, et vous donner lieu d'éviter les péchés que votre santé vous mettait au hasard de commettre. Elle ne nous fait pour l'ordinaire que trop semer pour l'enfer; et n'est-il pas temps que nous commencions à semer pour le ciel ?

Dieu vous donne dans cette rencontre des marques singulières de sa protection et de son amour, en vous séparant du commerce du monde, pour vous enlever aux douceurs et aux satisfactions de cette vie, vous chargeant de sa croix, afin de vous faire un jour participer à sa gloire.

IIIe EXHORTATION.

Sur l'amour des croix.

Nous sommes presque toujours les ennemis de la croix du Sauveur. Nous savons qu'elle a été le précieux instrument dont il a voulu se servir pour opérer notre salut : mais nous ne pouvons nous résoudre à la porter à notre tour, et notre délicatesse nous fait écarter tout ce qui peut affliger et crucifier notre corps. Mais, après tant d'égarements et tant de chutes volontaires, que ne doit-on pas entreprendre, et que ne doit-on point souffrir pour retourner à Dieu? Quels efforts ne faut-il point soutenir pour éteindre dans son cœur les malheureux penchants dont on ressent encore les ardeurs et les mouvements ? et quelle obligation n'avons-nous pas au Seigneur, quand il y applique lui-même le remède, et qu'il nous réduit dans un état propre à rompre tous nos engagements criminels, et à réformer nos mauvaises inclinations en nous affligeant par une maladie qui nous met dans la nécessité de souffrir et de mortifier cette chair de péché, afin que nous portions notre croix à l'exemple de Jésus-Christ, et que nous allions à sa suite?

C'est sur ses pas que nous devons marcher pour devenir justes; et nous le devons d'autant plus, que les justes mêmes ne s'en sont pas crus dispensés. Comment donc étant encore dans le rang des pécheurs, ou du moins des imparfaits, prétendrions-nous nous décharger du joug des souffrances, et

Digitized by Google

nous exempter de cette loi générale dont Jésus-Christ lui-même n'a pas voulu s'exempter ? Comment prétendrions-nous réparer les fautes dans lesquelles nous sommes tombés, et nous rétablir dans la justice que nous avons perdue, lorsque nous voyons le Saint des saints humilié et accablé sous le poids de sa croix dont il était chargé, finissant sa vie au milieu des tourments les plus horribles, pour expier des crimes dont il était innocent (1) ?

II. Vous envisagez peut-être déjà, M., votre maladie comme une croix trop pesante, et elle vous paraît une espèce de martyre. Mais, quand cela serait, quelle proportion peut-il y avoir entre ce que vous endurez, et ce que nous méritons de souffrir après tant d'offenses ? Combien y a-t-il d'âmes innocentes que Dieu a éprouvées par des maux bien plus violents que ceux que vous ressentez ? Quelle différence entre votre état et celui où s'est trouvé Job sur son fumier, tout couvert d'ulcères ! entre les infirmités qui vous affligent et celles dont sainte Thérèse fut accablée pendant vingt-deux ans ! Outre les grandes mortifications qu'elle pratiquait pour faire languir son corps, Dieu voulut même encore contribuer à la faire souffrir, en lui faisant sentir des maux extrêmes, et la laissant pendant ce grand nombre d'années dans des maladies presque continuelles. Bien loin de murmurer contre ses ordres et de s'en plaindre, elle s'estimait heureuse de pouvoir acheter le ciel à ce prix, et elle disait souvent qu'elle était bien obligée à la miséricorde de Dieu, de ne l'avoir pas précipitée dans l'enfer comme elle l'avait mérité, et de se contenter d'une satisfaction si légère. C'était ce qui lui faisait répéter si souvent ces paroles, qui marquent le grand amour qu'elle avait pour les souffrances : *Ou souffrir, ou mourir.*

Quelle serait donc votre disposition, M., si Dieu vous avait réduit dans l'état où s'est trouvée sainte Lidwine pendant trente-huit ans, puisqu'à peine votre maladie se fait-elle sentir, qu'elle commence déjà à vous faire murmurer par sa durée ? Dès l'âge de quinze ans, étant tombée sur la glace, elle se rompit une côte. Ce n'était qu'un prélude des souffrances auxquelles la Providence voulait la livrer. Elles devinrent peu à peu si excessives, qu'outre qu'elle ne pouvait se traîner que sur ses genoux, elle ne pouvait pas même porter ses mains à sa bouche. Son corps fut en proie à tout ce qu'il y a de plus triste et de plus affligeant ; et comme si tant de maux dont elle était assiégée n'eussent pas dû lui suffire pour satisfaire au désir qu'elle avait de souffrir, elle pria Dieu de la frapper elle seule de la contagion qui s'était universellement répandue dans la Hollande, qui était le lieu de sa naissance.

Si une vierge si pure et si innocente a eu tant de courage, et a soutenu tant de maux avec une patience si héroïque, quels efforts ne devez-vous pas faire, M., pour tâcher de supporter d'une manière tranquille et chrétienne ceux que votre maladie vous fait ressentir ?

C'est par les routes pénibles, remplies de ronces et d'épines, que Dieu conduit ordinairement les âmes saintes au port du salut, et qu'il les fait entrer dans le royaume des cieux. Ne refusez donc pas de souffrir avec une soumission parfaite à sa volonté, les maux médiocres que sa miséricorde vous a ménagés. Dites-lui avec le Prophète : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, dans la maladie que vous m'avez envoyée, et daignez guérir mon âme, lorsque je mérite que vous affligiez mon corps* (*Psal.* XL, 4).

IV^e^ EXHORTATION.

Sur la disposition dans laquelle doit être un malade pendant le cours de sa maladie.

Dans quelle situation vous trouvez-vous aujourd'hui, M. ? Il me semble que votre maladie est à peu près dans le même degré qu'elle était hier. Elle aura ses accroissements et ses décours, et elle pourra vous exposer de temps en temps à des épreuves différentes, pendant lesquelles vous devez tenir le même langage que le Prophète royal, et avoir les mêmes sentiments : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Psal.* LVI, 8). Oui, mon Dieu, je suis préparé à tout souffrir, et à la manière en laquelle il vous plaira disposer de mes souffrances. Vous vous trouverez peut-être quelquefois accablé sous le poids de la douleur, et dans d'autres moments vous serez plus tranquille et paisible par la diminution de vos maux ; quelquefois flatté par l'espérance de voir bientôt votre santé rétablie, et quelquefois alarmé par la crainte de la voir encore longtemps retardée. C'est là l'état ordinaire où se trouvent tous les malades, et principalement ceux qui ont beaucoup d'attachement à la vie.

Mais un chrétien qui aime Dieu véritablement, et qui ne cherche qu'à lui plaire dans tous les événements qui lui arrivent, demeure toujours ferme et inébranlable dans toutes ces épreuves différentes. Comme il ne souhaite que l'accomplissement de la volonté de Dieu, il est soumis et content quand ses infirmités augmentent, parce qu'il les envisage comme des moyens que Dieu lui fournit pour s'unir plus étroitement à lui, en proportionnant ses souffrances à ses besoins spirituels ; et si quelquefois elles deviennent dangereuses, et semblent devoir lui faire craindre de perdre la vie, il se rassure bientôt par l'espérance qu'il a d'être mis en possession d'une autre qui sera infiniment plus heureuse. Si les douleurs au contraire sont moins considérables, il profite de ces moments pour s'entretenir avec Dieu par la prière, et il demeure toujours également pacifique, parce qu'il n'a rien qui lui soit plus à cœur que

(1) Quæ non rapui, tunc exsolvebam. (*Psal.* LXVIII, 6).

Digitized by Google

de se conformer à sa sainte volonté. Il est convaincu que celle d'un malade doit être étroitement unie à la sienne ; de sorte qu'étant rempli de ces sentiments, il abandonne sa destinée à la divine Providence, ne voulant point trop s'intéresser à épargner une chair fragile et périssable, afin de sauver son âme qui est immortelle, et de lui procurer un bonheur éternel. Dans cette disposition il est également indifférent pour la santé et pour la maladie, pour la vie et pour la mort. Il veut tout ce que Dieu veut, et il ne soupire qu'après ce qui peut lui être agréable. Il se soumet aveuglément aux ordres du souverain arbitre de la vie des hommes, et lui en laisse tous les événements, sans témoigner aucune inquiétude, ni le moindre empressement par des prières redoublées pour le rétablissement de sa santé.

C'est là, M., la sainte disposition dans laquelle tous les malades doivent être, pour remporter de grands avantages de leurs maladies, et ce sont celles dans lesquelles vous devez tâcher d'entrer. Or la volonté de Dieu est tantôt que nous soyons malades, et tantôt que nous ayons de la santé. Mais quand sa volonté est que nous soyons infirmes, si nous sommes plus tristes et plus mécontents que quand nous avons de la santé, c'est une preuve que nous n'avons pas une volonté conforme à la sienne ; notre cœur dément notre bouche, lorsque nous lui disons dans l'Oraison dominicale que sa volonté soit faite sur la terre comme elle se fait dans le ciel.

Voilà la règle sur laquelle tous les chrétiens doivent former leur conduite, et ce sont les sentiments que vous devez avoir non-seulement pendant le temps de votre maladie, mais pendant le cours de votre vie. Heureuse disposition qu'on ne peut trop souvent demander à Dieu, et qu'on ne saurait trop soigneusement ménager après l'avoir obtenue. Le Sauveur y était dans le jardin des Oliviers, où voyant toute l'amertume du calice de sa Passion, il soumit sa volonté humaine à sa volonté divine, et dit à son Père, qui lui présentait la mort, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Matth.* xxvi, 39). Voilà votre modèle, M., et tel doit être votre langage.

V^e^ EXHORTATION.

Sentiments que les saints ont eus des souffrances et des maladies.

Puisqu'il a plu à Dieu de vous affliger par une maladie qui peut vous faire souffrir pendant quelque temps des douleurs assez considérables, il faut, M., vous munir de beaucoup de patience, afin de les soutenir constamment, et tâcher, avec le secours de sa grâce, de vous les rendre utiles.

Mais pour vous mettre en état de l'avoir, vous devez souvent avoir recours à lui, puisque, selon le témoignage du Prophète, c'est Dieu qui donne la patience, *quoniam ab ipso patientia mea* (*Psal.* lxvii, 5); et vous devez le prier en même temps qu'il vous découvre par une lumière intérieure le mérite et le prix des souffrances, afin que vous puissiez trouver les vôtres plus douces et plus supportables.

On peut dire qu'elles sont un talent que Dieu donne pour négocier. Et c'est par le bon usage qu'on en fait, que l'on achète ces biens qui ne tombent point sous le commerce des hommes. C'est ainsi que les saints les ont envisagées, les ayant préférées à tout ce que le monde leur offrait de plus flatteur et de plus charmant.

Ce fut dans cet esprit que sainte Catherine, quoique d'un sexe ordinairement ambitieux des honneurs et des commodités de la vie, méprisa la grandeur, et s'exposa même aux tourments les plus cruels : que les trônes de la terre n'eurent aucun attrait pour elle, et qu'elle n'en trouva que sur l'échafaud sur lequel elle perdit la vie, étant instruite par sa foi, que la couronne du ciel était beaucoup plus brillante que toutes celles de la terre.

Ce fut aussi dans ces mêmes sentiments que Notre-Seigneur présentant un jour deux couronnes à sainte Catherine de Sienne, l'une d'épines et l'autre de roses, et lui ayant donné le choix de l'une des deux, elle préféra celle d'épines à celle de roses, avertie que celle dont elle ne voudrait point en ce monde, lui serait réservée pour l'autre : que saint François d'Assise appelait les afflictions et les maladies ses sœurs et ses chères compagnes : que saint Ignace d'Antioche les nommait ses perles et ses pierres précieuses; et que saint Basile remerciait Dieu aussi ardemment des maux qu'il lui envoyait, que nous le pourrions faire de la santé, lorsqu'il nous la rend après l'avoir perdue pendant longtemps. C'était enfin dans le même esprit que saint François de Sales disait un jour avec effusion de cœur, que s'il avait quelque chose à désirer, ce serait que sa mort fût prévenue par une longue maladie; parce qu'alors, ses amis se lassant de le visiter, et ses domestiques s'ennuyant aussi de l'assister dans ses besoins, il pourrait mourir sans être secouru de personne. Ce fut pour cela que lorsqu'on vint lui recommander une pauvre femme qui était dangereusement malade, il répondit à ceux qui s'adressèrent à lui : Oh! que cette chère âme est heureuse, d'avoir à souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ! Puis donc qu'elle a si peu de temps à vivre en ce monde, il est bon qu'elle l'emploie à la souffrance.

VI^e^ EXHORTATION.

Quels sont les maux que nous devons craindre.

1. Les sentiments que les saints ont eus des maux de cette vie, sont bien différents de ceux que nous en avons, parce que nous ne les envisageons qu'avec les yeux de la chair, et non avec ceux de la foi. Ils n'ont regardé comme des maux considérables que ceux qui sont éternels, et ils ont compté

Digitized by Google

pour peu de chose ceux qu'on endure en cette vie. C'était ce qui les rendait si patients et tranquilles au milieu même des tourments les plus cruels, parce que la mort devait en terminer la rigueur et la durée, et il n'y avait que l'enfer seul qui fût capable de les effrayer, parce que les supplices auxquels les âmes des réprouvés sont livrées, ne finiront jamais.

C'est le châtiment qui nous est dû après avoir commis un péché mortel; et c'est celui que nous avons mérité par ceux dans lesquels nous sommes tombés pendant le cours de notre vie, dont nous n'avons été garantis jusqu'à présent que par une miséricorde dont nous nous rendons souvent indignes par nos rechutes. Ce sont là les souffrances qui doivent nous alarmer, et que nous devons craindre.

Afin de pouvoir les éviter, et vous rendre en même temps plus supportables celles qui vous environnent, ne perdez point de vue cette éternité de tourments qui fait le désespoir des damnés, parce qu'ils n'ont aucune espérance de pouvoir être délivrés un jour de cette prison de feu, où la justice de Dieu les tient renfermés. Cette considération vous fera trouver vos maux légers; et, la grâce venant à votre secours, elle vous fera même goûter une espèce de joie et de consolation intérieure au milieu de vos douleurs les plus violentes.

Mais, supposé que, votre vie étant exempte de péchés mortels, vous n'eussiez que le purgatoire à craindre, n'a-t-il pas de quoi vous faire trembler par les rigueurs extrêmes qu'éprouvent les âmes imparfaites que le juste Juge qui les a jugées au moment de leur mort, y a condamnées pour un temps, afin de les purifier, et de les rendre dignes d'occuper une place dans son royaume? Une heure de souffrances en ce monde peut vous tenir lieu d'un grand nombre d'années que vous auriez à souffrir dans les flammes du purgatoire. Quel secours donc n'avez-vous point à attendre de ces jours de douleur et de ces nuits cruelles pendant lesquelles votre corps est accablé de maux violents, et d'une fièvre dévorante, si vous n'en perdez pas le mérite par vos murmures et vos impatiences? Car c'est le fâcheux inconvénient dans lequel tombent la plupart des malades, qui ne pensent point à se rendre leurs maux utiles en les acceptant dans la vue de Dieu; et qui, bien loin d'être pour eux des sources de vertu et de mérite, leur deviennent au contraire l'occasion de plusieurs péchés, par leur peu de soumission à sa divine volonté. Ils gémissent sans cesse sur la perte de leur santé, et les moindres douleurs qu'ils ressentent, sont des maux insupportables. Comme leur corps a toujours été leur idole, les infirmités dont il est attaqué font leur désolation. C'est ce qui fait qu'ils mettent presque entièrement en oubli toutes les pensées de leur salut, et que si quelquefois ils élèvent leur voix vers le Ciel, ce n'est pas pour demander à Dieu la patience et la guérison de leur âme languissante sous le poids d'une infinité de passions, mais uniquement celle du corps, à laquelle ils s'intéressent infiniment davantage.

II. Je me persuade que vous êtes dans des sentiments bien différents; que, connaissant le prix de votre âme, combien il vous est important de travailler à la sauver, et n'ignorant pas ce qu'est votre corps, cendre et poussière, vous préférerez l'âme au corps. Ce serait un aveuglement étrange d'en user autrement, et de prendre le change dans une conjoncture où tout est essentiel. Secourez votre corps qui a besoin d'aliments et de remèdes, c'est un devoir que la nature vous impose, et que la religion autorise; mais sauvez votre âme (1), dont la perte serait irréparable; c'est une obligation de justice que Dieu même a prescrite : rien au monde ne peut vous en dispenser, et ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous en fournir les moyens, est encore pour vous un motif assez pressant pour vous y engager, et vous exciter à mettre tout en usage, et à tout souffrir pour assurer votre bonheur éternel.

III. Vous ne pouvez rien faire pour votre âme qui lui soit plus utile, que de faire un bon usage de votre maladie. Dans toutes les autres pratiques de vertu, notre propre volonté est souvent un ver qui les gâte, parce qu'elle s'y trouve presque toujours mêlée; ce qui fait que nous avons sans cesse à nous défier de nos meilleures actions. Mais nous sommes à couvert de cette crainte dans la maladie, parce qu'elle vient de Dieu seul, qui nous l'envoie pour autant de temps qu'il le juge à propos pour sa gloire, et pour notre salut : et dans cet état nous n'avons besoin que de patience pour souffrir, et d'humilité pour nous soumettre aux ordres de sa divine providence.

C'est là la pénitence la plus pure, la plus assurée, et la plus agréable à Dieu que nous puissions faire, parce qu'alors nous sommes certains que nous faisons sa volonté, et non pas la nôtre, qui est l'ennemie des maladies et des souffrances. Aussi devons-nous alors sentir des mouvements de joie, de voir qu'après avoir passé tant d'années peut-être dans un dérangement de conduite, Dieu daigne encore jeter sur nous un regard de miséricorde, en nous affligeant par une maladie salutaire, qui nous mette en état d'y renoncer, et d'expier nos faiblesses par des souffrances passagères. Dites donc avec le Prophète : «J'ai été renversé par le Seigneur; mais en me frappant de la main de sa justice, il m'a sauvé par celle de sa miséricorde : » *Impulsus sum ut caderem, et Dominus suscepit me* (*Psal.* CXVII, 13). Ayant besoin de beaucoup de patience dans vos maux, afin de vous les rendre utiles et plus supportables, adressez-vous souvent à Dieu qui la donne, afin de pouvoir l'obtenir par la ferveur de vos prières. La patience, dit un Père, est une espèce de baume, et un léni-

(1) Salva animam tuam (*Gen.* XIX, 18).

Digitized by Google

tif excellent qui apaise les douleurs les plus aiguës. Il n'y a point de remède qui lui soit comparable; parce qu'il rend l'homme comme insensible et supérieur à toutes les souffrances de cette vie : *Patientiæ beneficio ac si unguento quodam mitigatorio etiam quæ illata sunt* (mala) *non sentiuntur* (Abbas Gilb. serm. 32, *in Cant.* apud S. Bern.).

VII[e] EXHORTATION.

Les maladies sont des dons de Dieu, et des moyens utiles pour le salut.

Je viens d'apprendre, M., que vous vous êtes trouvé depuis hier dans de rudes épreuves, et que vous avez eu besoin de toute la patience que Dieu vous a donnée pour en soutenir la violence. C'est souffrir en chrétien, que de porter ainsi le poids de la douleur, et de s'armer puissamment contre les impatiences que la nature inspire, qui, bien loin de diminuer le mal, ne servent ordinairement qu'à l'augmenter, outre qu'elles ravissent à un malade le mérite qu'il aurait en souffrant patiemment.

Votre soumission à la volonté du Seigneur vous le rendra plus léger et plus supportable; car, comme dit saint Chrysostome, les peines de cette vie deviennent beaucoup plus sensibles à ceux qui veulent les fuir, qu'à ceux qui les reçoivent et les soutiennent avec courage, les regardant comme un moyen que Dieu leur présente pour travailler à leur sanctification, en leur servant de pénitence.

Mais quand même nous pourrions trouver quelque soulagement dans nos impatiences, ne devrions-nous pas les réprimer, parce qu'elles sont des offenses qui lui déplaisent, et qui font obstacle aux secours de sa grâce dont nous avons un si grand besoin en tout temps, et principalement en celui de la maladie? Devons-nous préférer le soulagement du corps au salut de l'âme!

D'ailleurs, quelle obligation n'avons-nous pas de mortifier cette chair rebelle qui s'est livrée à tant de misères? et n'est-il pas juste qu'elle porte la peine de ses révoltes et des douceurs empoisonnées qu'elle a si ardemment recherchées? n'est-il pas de l'ordre de la justice, que ce qui a été employé pour commettre le péché, serve à le réparer; et que nous fassions un sacrifice à Dieu de l'instrument même que nous avons mis en usage pour l'offenser?

Ce fut la conduite que garda la pécheresse de l'Evangile après sa conversion. Tout ce qu'elle avait fait servir à sa passion, elle le fit servir à sa justice. Autant elle avait eu de complaisance pour elle-même, autant en eut-elle d'horreur; elle eut autant d'application à mortifier son corps, qu'elle en avait eu à le flatter, et elle convertit le nombre de crimes, dit saint Grégoire, en autant d'actes de vertu, afin que tout ce qui avait pu contribuer à offenser Dieu, servît à la pénitence qu'elle en voulait faire pour expier ses désordres : *Convertit ad virtutum numerum, numerum criminum, ut totum serviret Deo in pœnitentia, quidquid ex se Deum contempserat in culpa* (*S. Greg.* homil. 33, *in Evang.*)

Imitez la conduite de cette sainte pénitente. Si jusqu'à présent vous avez trop ménagé ce corps de péché, acceptez au moins présentement la maladie dont Dieu se sert pour le punir de sa sensualité et de son immortification. Ce mal, quoique sensible, est un véritable remède. Il afflige le corps, mais il contribue à la guérison de l'âme. C'est un don de Dieu, beaucoup plus avantageux pour son salut, que la santé même qui contribue souvent à sa perte. C'est ce que nous apprenons du livre *De la visite des malades*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Augustin (1).

L'auteur de ce livre, après nous avoir fait connaître que les maladies du corps produisent ordinairement le salut de l'âme, met au nombre des dons de Dieu tous les maux qui nous affligent. Vous êtes travaillé, dit cet ancien Père, d'une toux violente; votre poumon est épuisé; votre estomac rejette les aliments; vous êtes consumé par une fièvre lente qui vous rend étique; vous ne pouvez supporter l'usage du vin; vous êtes tourmenté par une dyssenterie cruelle; en un mot, vous vous trouvez accablé sous la multitude des maux qui vous affligent : si vous êtes bien éclairé et bien judicieux, vous reconnaîtrez que toutes ces espèces de maladies sont autant de présents que Dieu vous a faits : *Tussi laboras; pulmone deficis; cibum stomachus respuit; phthisi decoqueris; vinum fastidis; dysenteria sauciaris; multimodo morborum genere afficeris : sed et hæc, si oculum habes, si cordatus es, dona Dei sunt* (Ibid. lib. I, *De visit.* in serm. c. p. 4.)

Au lieu donc de nous plaindre, et de murmurer lorsque la maladie nous attaque, nous devrions élever nos pensées vers le Ciel, et adorer celui qui appesantit sa main sur nous, et qui ne nous frappe que pour nous guérir. Ce fut la manière dont en usa le saint homme Job dans les épreuves extraordinaires où il fut réduit (*Job* XIX, 21). Il regarda Dieu comme l'auteur de tous les maux qui étaient venus fondre sur lui. Il ne dit pas que c'était la main de Satan qui l'avait frappé, mais la main de Dieu, parce qu'il savait que le démon n'est que l'instrument et l'exécuteur de sa justice, et qu'il ne peut faire que ce qu'il lui permet. Et c'est ce que Jésus-Christ nous fait assez entendre par la réponse qu'il fit à Pilate, qui se vantait d'avoir le pouvoir de lui ôter la vie, en lui disant, qu'il n'en aurait aucun sur lui, s'il ne lui avait été donné d'en-haut (*Joan.* X, 11).

Un malade se doit dire la même chose quand il se voit réduit dans l'état de l'infirmité. C'est Dieu qui en est l'auteur. Il est juste que je me soumette au pouvoir souverain qu'il a sur moi. Ma santé était un bien que je tenais de sa libéralité, il en est le maître: il ne me fait aucune injustice quand il me la

(1) Infirmitas corporis salutem animæ parturit (*Lib.* III, cap. 4.)

Digitized by Google

ravit après en avoir mal usé si longtemps : mais comme elle pourrait être encore un obstacle à mon salut, je dois en regarder la privation, non comme un châtiment, mais comme une miséricorde. Ce n'est pas un Dieu irrité qui veut se venger de sa créature; c'est un Père tendre qui vient au secours de son fils, pour s'opposer à sa perte, en lui ôtant des mains ce qui pourrait le blesser et lui donner la mort.

Ce n'est pas là cependant l'idée que nous nous formons de la conduite que Dieu observe à notre égard, lorsqu'il nous prive de la santé. Nous l'envisageons presque toujours comme la marque la plus certaine de son indignation et de sa colère, quoiqu'elle soit au contraire la preuve la plus assurée de sa protection, et nous ne voulons pas reconnaître qu'elle est un pur effet de sa bonté, qui, le rendant toujours attentif à nos besoins, le porte à nous arracher malgré nous aux occasions de tomber dans l'enfer, afin de nous faire rentrer dans les voies de notre salut, et de pouvoir nous mettre en état de mériter une place dans le séjour des bienheureux.

Voilà la disposition dans laquelle tout chrétien doit être à l'égard des maladies qui lui arrivent, et celle dans laquelle vous devez vous affermir pour calmer vos inquiétudes. C'est ce qui doit vous exciter à dire avec la résignation du saint homme Job : « Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu avec joie, pourquoi n'en recevrions-nous pas des maux avec soumission : » *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus* (*Job* II, 10)?

VIII^e^ EXHORTARTION.

Dieu est le souverain médecin de l'âme. C'est à lui qu'un malade doit avoir recours. Il se sert des infirmités du corps pour punir l'âme des péchés dont il a été l'instrument, et dont elles sont le remède. Comme c'est le péché qui en est la source primitive, c'est la maladie qui doit le détruire afin de la guérir.

I. Les remèdes que votre médecin vous ordonna hier, M., ont-ils produit quelque bon effet? trouvez-vous présentement quelque adoucissement dans votre maladie? Il ne faut pas vous rebuter d'abord par leur peu de succès; le mal ne cède pas tout d'un coup. Il faut continuer leur usage, et vous abandonner aux lumières et à la prudence de celui qui est chargé de vous solliciter, et qui s'applique à votre guérison. Il faut de la patience et du temps pour pouvoir y atteindre. Vous avez beaucoup de répugnance pour les remèdes; mais votre état exige que vous tâchiez de la surmonter, et que vous vous rendiez moins attentif à leur mauvais goût, qu'au besoin que vous en avez. C'est un secours que Dieu a procuré aux hommes dans leurs infirmités, en donnant de la vertu aux plantes, et des qualités spécifiques aux remèdes. Les malades sont même obligés d'en user quand on les juge nécessaires; et ce serait tenter Dieu que de vouloir tout attendre de sa providence, en méprisant les moyens naturels dont on doit se servir dans les occasions qui le demandent. Mais pendant tout le temps que votre maladie aura son cours, pensez à la faire servir de remède aux maladies spirituelles de votre âme.

II. Comme nous sommes composés d'un corps et d'une âme, et que l'un est souvent plus malade que l'autre, tous deux ont besoin de remèdes qui leur soient convenables, et le soulagement que l'on s'efforce de procurer au corps, ne doit rien faire négliger de ce qu'il faut mettre en usage pour la santé de l'âme. Son médecin tout-puissant, c'est Dieu même : lui seul est capable de la retirer de l'état funeste où le péché l'a réduite. Il est descendu du ciel, dit saint Augustin, pour opérer sa guérison : *Ad sanandum grandem ægrotum descendit omnipotens Medicus* (S. Aug. *de Verbis Dom.* serm. 9, *in Evang. sec. Joan.*). Il s'est servi de son sang pour en faire le remède, en le versant jusqu'à la dernière goutte, et il a donné sa propre vie pour délivrer l'âme de la mort.

C'est à ce divin médecin que vous devez souvent vous adresser pour vous soulager dans vos maux, et principalement pour le prier de guérir les maladies de votre âme : et comme c'est le péché qui les a produites, et qu'il est la source de ses langueurs, vous devez souvent répéter ces paroles du prophète : Seigneur, ayez pitié de moi, parce que j'ai péché contre vous, et que mon âme est livrée à plusieurs maladies : daignez, ô mon Dieu, y appliquer le remède, afin qu'elle puisse parvenir à une heureuse guérison (*Psal.* VI, 3 ; LXXXVII, 4).

Il vous en fournit un moyen en vous privant pendant quelque temps de la santé dont vous jouissiez ; et c'est pour vous donner celle de l'âme qu'il vous enlève celle du corps. Toutes les peines de cette vie sont médicinales, dit un ancien Père, et la maladie du corps est un remède pour guérir les plaies de notre âme : *Morbus hic corporis, medicina est spiritualis* (*De Visit. Infirm.* cap. 4. in op. D. Aug.). Elle a une vertu très-efficace pour humilier notre orgueil, pour réveiller notre assoupissement, pour échauffer notre tiédeur, pour nous détacher des créatures, pour augmenter nos mérites, et pour couronner notre patience. La glose nous en fournit des exemples sur le chapitre neuvième de saint Matthieu. Nos maladies sont ou pour la gloire de Dieu, comme celle de l'aveugle-né ; ou pour corriger nos péchés, comme celle du paralytique ; ou pour nous maintenir dans l'humilité, comme celle de saint Paul ; ou pour augmenter notre mérite, comme celle du saint homme Job (1).

C'est ainsi que Dieu proportionne les

(1) Vel ad gloriam Dei, ut cæco nato ; vel ut corrigantur peccata, ut paralytico ; vel ne superbiant, ut divo Paulo; vel ut meritum augeatur, ut Job.

Digitized by Google

remèdes à nos besoins particuliers ; et comme l'habile médecin sait tirer du fond des veines le sang corrompu et les mauvaises humeurs pour assurer la vie à un malade, ou pour conserver la santé à celui qui était sur le point de la perdre ; de même, Dieu déracine de nos cœurs par les maladies, les vices et les mauvaises inclinations qui sont en nous comme autant d'humeurs malignes qui nous exposent à la mort éternelle.

III. Les maladies ne sont pas seulement des remèdes, elles sont encore des châtiments salutaires. C'est pour ce sujet que Dieu punit quelquefois l'âme par les infirmités du corps, soit parce que le corps est l'instrument de la plupart des péchés qu'elle commet, soit parce que, prévoyant, dit Hugues de Saint-Victor, *De anima*, les faiblesses dans lesquelles nous pourrions tomber pendant que notre santé n'est troublée par aucun accident de maladie, il les arrête plus aisément par l'infirmité du corps que par tout autre moyen ; en sorte, dit cet auteur, qu'il nous est plus utile alors d'être accablés de maux, que d'en être exempts, puisque, sans ce secours nécessaire à notre fragilité, notre salut serait exposé à une perte presque inévitable. *Quosdam præsciens Deus multa peccare posse, flagellat infirmitate corporis, ne peccent, ut illis utilius sit frangi languoribus ad salutem quam remanere incolumes ad damnationem.*

Si nous étions bien pénétrés de cette conduite de Dieu sur nous, nous regarderions d'un autre œil les maladies que la Providence nous envoie; et, au lieu de nous en plaindre, nous l'en remercierions, puisque par-là elle pourvoit aux besoins de notre âme. Nous considérerions le péché comme la source primitive des maux auxquels nous sommes exposés ; nous serions convaincus que c'est la maladie de l'âme qui cause celle du corps ; que c'est le déréglement de notre esprit et de notre cœur qui a mis le désordre dans les humeurs qui faisaient toute la force de notre tempérament ; et que si nous sommes livrés à un très-grand nombre d'infirmités et de maladies, elles sont le juste châtiment de nos révoltes et de nos infidélités.

Moïse menaça le peuple d'Israël quelque temps avant sa mort. Il lui prédit une infinité d'événements tristes et affligeants, qui viendraient fondre sur lui, et qui l'accableraient (*Deut.* xxviii, 21, 22) ; que Dieu le frapperait de peste, de fièvre, d'ulcères, et de quantité d'autres maladies, comme il en frappa autrefois l'Egypte, parce qu'il n'avait pas servi le Seigneur son Dieu avec la reconnaissance et l'affection du cœur que demandait la protection singulière qu'il lui avait donnée ; et que, comme il avait pris plaisir auparavant à le combler de biens, justement irrité, il l'accablerait de maux.

C'est de cette source empoisonnée que coulent presque tous les fléaux dont Dieu se sert pour nous punir. Nous ne devons pas les attribuer uniquement aux malignes influences des astres, mais à nos péchés qui nous les attirent, dit le prophète Jérémie (cap. iv, vers. 18) ; c'est le fruit de notre malice qui a pénétré jusqu'au fond de notre cœur. Pour en être guéri, il faut avoir recours à la pénitence. C'est par elle que la colère de Dieu s'apaise, et que les maux qui nous pressent et nous environnent de toutes parts, cessent de nous accabler. Mais tandis que nous sommes prévaricateurs de la loi de Dieu, que notre corps est un corps de péché, nous sommes injustes si nous nous plaignons des châtiments dont il punit des sujets rebelles et ingrats, qui ont fait servir contre lui-même les bienfaits qu'ils en ont reçus. Nous devons nous dire à nous-mêmes : Qui sommes-nous pour nous plaindre ? quel sujet avons-nous de murmurer ? sommes-nous innocents ? notre corps n'a-t-il pas prêté souvent son ministère à l'iniquité de notre âme ? Si donc nous sommes coupables, comme nous le sommes en effet, pourquoi trouvons-nous mauvais que Dieu nous afflige par la maladie, et nous prive de la santé dont nous avons fait un si mauvais usage? Celui qui a abusé d'un bien dont il n'était que le dépositaire, ne mérite-t-il pas qu'on le lui ôte ; et ne doit-il pas reconnaître qu'il est encore traité avec douceur et ménagement, lorsqu'on ne pousse pas plus loin la sévérité qu'on exerce contre lui ?

IXe EXHORTATION.

Sur le même sujet.

La justice humaine a deux fins dans les châtiments qu'elle exerce contre les coupables : l'une de punir le crime, et l'autre d'en arrêter le cours par la crainte des peines portées contre les criminels. Nous en pouvons dire de même de la justice divine. Si elle nous prépare des croix, si elle nous envoie des maladies, ce n'est pas seulement pour punir nos péchés, mais c'est encore, dit saint Basile, pour nous empêcher d'en commettre de nouveaux. *Sæpe morbi, velut quædam peccatorum flagella sunt, quibus nihil agitur, nisi ut vitam nostram in melius commutemus* (*lib. Regul. fusius disput. in resp. interrog.* 55). Si elle nous fait du mal, dit le saint homme Job, elle nous donne le remède; et si sa main blesse, sa main donne la guérison. *Ipse vulnerat et medetur ; percutit, et manus ejus sanabunt* (*Job* v, 18). Voyez, dit saint Augustin, ce que fait un chirurgien à l'égard de son malade : il prépare ses instruments : en cela il paraît cruel ; et c'est en cela cependant qu'il marque plus de bonté et de zèle pour son malade, puisque c'est par l'usage de ces instruments qu'il doit lui sauver la vie. *Vides præparantem ferrum, ô sævitia ! ô misericordia ! Servaturus, non perempturus.* Les blessures qu'il lui fait ne sont pas les effets de sa cruauté, mais plutôt les preuves de sa compassion et de sa charité. A l'exemple du médecin, dit saint Jérôme, Dieu ne pardonne point, afin d'avoir lieu de pardonner : il est cruel, afin de pouvoir être miséricordieux ; et il

Digitized by Google

paraît être insensible à nos douleurs, afin de nous procurer une santé parfaite. *Instar medici, non parcit ut parcat ; crudelis est, ut misereatur ; nec considerat patientis dolorem, sed vulneris sanitatem* (*S. Hier.* in Ezech.). Ainsi la douleur est toujours l'effet de la justice et de la miséricorde de Dieu, de sa justice qui nous châtie, de sa miséricorde qui nous relève, et qui nous ramène à nos devoirs.

C'était par cette voie qu'il faisait revenir les Israélites qui étaient dans le désert, quand ils s'étaient égarés : car lorsqu'ils avaient tout à souhait, les plaisirs, la prospérité et l'abondance étaient pour eux des obstacles à la fidélité qu'ils devaient avoir pour leur libérateur, qui leur avait donné dans tant de rencontres des marques éclatantes de sa protection et de sa bonté. Mais dès que Dieu les frappait de quelque plaie, et qu'il leur envoyait quelque fléau, ils recouraient aussitôt à lui pour fléchir sa colère, et pour en obtenir miséricorde. C'est ce qui a fait dire au Prophète, que dès que leurs infirmités s'étaient multipliées, ils s'étaient hâtés d'implorer la clémence de Dieu : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt* (*Psal.* xv, 4).

Les Israélites n'ont aujourd'hui que trop d'imitateurs de leurs égarements et de leurs infidélités envers Dieu, qu'ils oublient quand ils jouissent d'une parfaite santé, et vivent comme s'ils pouvaient se passer de lui. Mais dès qu'ils se sentent frappés de quelque maladie, leurs yeux commencent à s'ouvrir et à se dessiller, leur raison se réveille, et ils ont enfin recours à celui qu'ils avaient presque perdu de vue. L'Ecriture nous en fournit des exemples assez éclatants, particulièrement à l'égard de Manassès et d'Antiochus. Aussi peut-on dire qu'il n'y a rien de plus pressant pour convertir un pécheur endurci, et le faire penser à son salut, qu'une violente maladie. L'infirmité du corps qui l'accable, lui fait appréhender les peines de l'autre vie, qui paraissent souvent ou chimériques ou légères à ceux qui les regardent de loin, mais qui ne paraissent que trop réelles à ceux qui les regardent de près comme font les malades.

Ce fut cette crainte qui fit rentrer en lui-même le roi Ezéchias, lorsqu'il fut frappé d'une maladie mortelle. Ce fut dans ces tristes moments que son imagination étant remplie des idées de la mort, et voyant que ses jours allaient être retranchés, il commença à crier vers Dieu, avec une voix entrecoupée de sanglots, gémissant comme une colombe, et qu'il prit la résolution de repasser devant Dieu toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme. Ah, Seigneur, dit-il alors, est-ce ainsi que la vie se passe ! et si la vie de mon esprit dans mon corps est si bornée, vous me châtierez, mais vous me donnerez la vie : *Domine, si sic vivitur, et in talibus vita spiritus mei, corripies me, et vivificabis me.* (*Isa.* xxxviii, 16).

Quand on se croit éloigné du péril, on ne pense point à user de précaution pour l'éviter ; mais lorsqu'il est près de nous, c'est pour lors que nous commençons à craindre, et que nous faisons tous nos efforts pour nous en garantir.

Vous n'avez point attendu jusqu'à ce moment, M., pour prendre la résolution de vous donner à Dieu, et pour penser sérieusement à l'affaire importante de votre salut. Vous vous en êtes occupé pendant que vous jouissiez de la santé, et vous ne la perdez point de vue sans doute pendant ces jours d'affliction et de maladie qui y doivent être principalement destinés. Nous ne saurions trop faire pour nous assurer une éternité de bonheur, et nous mettre à l'abri d'une éternité de tourments.

Imitez donc les disciples du Sauveur. Si comme eux vous n'aviez peut-être pas eu recours à Jésus-Christ, tandis que votre corps, ainsi que leur barque, a joui du calme de la santé, maintenant que les vents se sont élevés, que les douleurs se sont vivement fait sentir, que la barque est agitée par la tempête de la maladie, dites comme eux, Seigneur, sauvez-moi, car je suis en danger de périr : *Domine, salva nos, perimus* (*Matth.* viii, 25).

X^e^ EXHORTATION.

Effets salutaires que produisent les maladies. Dangers où l'âme est exposée lorsque le corps jouit d'une santé robuste.

Vous me paraissez aujourd'hui, M., un peu moins abattu que vous ne l'étiez hier. On vient de me dire que vous avez eu une nuit assez tranquille. Votre fièvre n'est pas si violente qu'elle était, ni votre visage si enflammé. Les maux ont leurs vicissitudes, et ne vont pas toujours d'un pas égal. Il serait difficile d'en soutenir la longueur, si les douleurs étaient toujours dans le même degré de violence. Le Seigneur qui vous a chargé de sa croix, sait bien la proportionner à votre portée, et elle ne sera jamais au-dessus de vos forces. Si quelquefois il en augmente le poids, il augmentera à mesure votre courage. Dans les tristes moments pendant lesquels vous vous trouvez accablé par la violence de vos maux, vous devez imiter la conduite du roi Ezéchias, et vous adresser à Dieu, en lui disant à son exemple : « Seigneur, je suis livré à des douleurs extrêmes, répondez pour moi. » *Domine, vim patior, responde pro me* (*Isa.* xxxviii, 14). S'il n'apporte point d'adoucissement à leur rigueur, du moins il vous fortifiera intérieurement par l'onction de sa grâce ; et en permettant que votre corps soit la proie de la maladie, il vous y fera ressentir de très-grandes consolations : car c'est ainsi qu'il en use à l'égard de ceux qu'il afflige, lorsqu'ils sont soumis à sa conduite.

C'est ce que nous marque saint Grégoire Pape, lorsqu'il dit que Dieu visite toujours intérieurement par sa grâce, ceux qu'il visite extérieurement par les maux différents qu'il leur envoie. Il les éprouve par la douleur, dans le dessein de les purifier ; et il

Digitized by Google

les châtie, parce qu'il veut leur faire miséricorde. Il fait comme un bon père qui traite rudement son enfant quand il s'est égaré, mais qui n'a cependant d'autre vue que celle de le ramener à son devoir. Il veut lui devenir utile, en lui paraissant quelquefois sévère ; et quoiqu'il arme sa main de verges pour le punir du déréglement dans lequel il est tombé, il ne laisse pas de lui faire apercevoir qu'il conserve encore pour lui un cœur plein de tendresse, afin qu'étant touché de sa faute, il soit plus attentif à observer ses démarches.

C'est la conduite que Dieu garde envers nous. Il nous envoie des maladies pour nous punir de l'oubli que nous faisons de sa loi et de ses bienfaits, en marchant dans les routes de l'iniquité ; et c'est par là qu'il nous arrête, afin de nous faire rentrer en nous-mêmes, et de nous rendre plus attentifs et plus fidèles à remplir nos devoirs. C'est dans cette situation qu'il nous fait entendre plus sûrement sa voix. Il prend le temps qu'un pécheur est étendu sur son lit, pour lui faire ses reproches par la douleur qu'il lui fait sentir, dit Eliu à Job : *Increpat per dolorem in lectulo, et omnia ossa ejus marcescere facit* (*Job* xxxv, 29). C'est alors qu'il l'étonne par ses menaces, qu'il ébranle ses os, et les dessèche par la violence du mal qu'il lui fait souffrir, qu'il lui ouvre l'oreille, et qu'il l'avertit de la conduite qu'il doit tenir : *Tunc aperit aures virorum, et erudiens eos, instruit disciplina* (*Ibid.* 26) ; et c'est ainsi enfin qu'il délivre son âme, afin qu'elle ne retombe pas dans la corruption et la mort, mais qu'en vivant il jouisse de la lumière : *Liberavit animam suam ne pergeret in interitum, sed videns, lucem videret* (*Ibid.* 12). Heureux le serviteur, s'écrie Tertullien, que Dieu prend soin de corriger, contre lequel il daigne se mettre en colère, dont il ne dissimule point les défauts, et qu'il a la bonté de châtier ! *O servum illum beatum, cujus emendationi Dominus instat ; cui dignatur irasci ; quem admonendi dissimulatione non decipit* (Tertull. *De patient.* cap. 11.)

Ce fut par le moyen des afflictions que Dieu convertit David. Parce que votre main s'est appesantie jour et nuit sur moi, je me suis tourné vers vous dans ma douleur, pendant que j'étais percé par la pointe de l'épine. *Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina* (*Psal.* xxxi. v. 4). Quelle est cette épine, demande saint Bernard, qui produisit cet heureux changement dans le roi devenu adultère et homicide ? Ce ne fut pas seulement le reproche de sa conscience ; la vue de son crime qui se présentait sans cesse à ses yeux ; la mort de son fils ; et toutes les persécutions dont il fut assailli, mais ce fut encore la douleur. *Spina culpa est, spina pœna est*, dit ce dévot Père (serm. 44 *in Cant.*) après saint Jérôme. L'épine d'un malade, c'est la douleur qu'il ressent, c'est la fièvre qui le consume et le dévore, c'est la langueur qui le retient au lit. Heureux, continue saint Bernard, si cette épine opère sa conversion, et lui inspire les sentiments d'une componction sincère : *Bene pungeris, si compungeris* (*Ibid.*). C'est l'effet qu'elle produit souvent dans l'âme de plusieurs pécheurs endurcis dans le crime ; car, après que Dieu a appesanti sa main sur eux par une maladie, il leur inspire enfin de l'horreur pour leur vie déréglée, et les porte à la pratique des vertus, ajoute le même Père : *Multi, cum sentiunt pœnam, corrigunt culpam* (*Ibid.*).

Ce fut l'épine de la douleur qui inspira à saint Augustin (*Confess.* lib. 1, cap. 12), étant encore enfant, la résolution de demander le baptême, lorsqu'il se vit pressé par un mal d'estomac violent qui lui fit craindre une mort prochaine, et qu'il ne différa que quand il se vit délivré du péril. Ce fut cette même épine qui détacha saint François d'Assise de tous les biens de la terre, lorsque étant encore engagé dans les embarras du commerce pour se conformer à la volonté de son père, la main de Dieu, dit saint Bonaventure (*in vita S. Francisci*), le frappa rudement par des infirmités considérables qui le portèrent à renoncer entièrement au monde, pour se consacrer à Jésus-Christ. Une infinité de saints pourraient dire avec vérité, qu'ils se seraient perdus éternellement, si la maladie n'était venue à leur secours pour les retirer de l'enfer où ils étaient près de tomber. Ce qui a fait dire à saint Grégoire, que les maladies que Dieu nous envoie sont des faveurs précieuses, et que les maux qu'il nous fait souffrir, sont des châtiments de sa miséricorde et des preuves signalées de son amour : *Tormenta misericordiæ ; cruciat et amat* (S. Greg. hom. 21, *in Ezech.*)

Saint Augustin en était bien persuadé par sa propre expérience ; et c'est pour ce sujet qu'il avertit ceux qui se trouvent réduits à l'état de l'infirmité et de la maladie, de faire attention sur les desseins de Dieu sur eux, et de reconnaître que c'est par une bonté paternelle qu'il les y assujettit, afin de les corriger, et de les porter à une vie plus réglée et plus chrétienne. *Tribularis, agnosce Patrem emendantem.*

Dieu ne saurait nous donner en ce monde une marque plus assurée de sa haine et de son indignation, que lorsqu'il nous laisse vivre dans l'impunité au milieu des plaisirs, et dans une santé qui n'est jamais agitée par les douleurs et les maladies. Au lieu de bénir Dieu de cet état de prospérité qui flatte nos passions et nos crimes, nous en devrions craindre les suites funestes, et nous devrions bien plutôt, à l'exemple du saint homme Tobie, le remercier des maux dont il nous afflige, que de ceux dont il nous garantit. Ce fut ainsi qu'il se comporta pendant tout le temps que dura son aveuglement, dont Dieu le guérit par un miracle, en lui rendant l'usage de la vue qu'il avait perdu.

Digitized by Google

XI[e] EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Il n'est rien qui contribue davantage à ouvrir les yeux de l'âme, que les infirmités du corps. C'est alors que nous voyons plus à découvert l'illusion de nos sens, les artifices du démon, l'horreur d'une vie licencieuse et libertine, et que nous reconnaissons plus parfaitement jusqu'où va la patience de Dieu à nous supporter au milieu de tant d'égarements. C'est alors que nous comprenons mieux que jamais que le châtiment qu'il exerce contre nous est un bien véritable qu'il nous procure, puisqu'il nous met par-là dans les voies qui peuvent nous conduire au salut en nous arrachant au péché, et nous amenant par la maladie à la dure, mais salutaire nécessité de souffrir et de porter notre croix, qui est la clef qui doit nous ouvrir la porte de la bienheureuse éternité.

Il y a des personnes, dit saint Augustin, dont la maladie fait des saints et dont la santé ferait des scélérats : *Quam multi ægrotant in lecto innocentes, et si sani fuerunt, procedunt ad scelera committenda* (Aug. tract. 7, *in Joan.*). Dans la santé toutes les passions se remuent. L'amour des richesses, le désir des honneurs, l'attrait de la volupté, la fureur du jeu, la haine, l'emportement et une infinité d'autres dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, dans la plupart des mondains ; et c'est pour en arrêter le cours, que Dieu permet qu'ils tombent malades, n'y ayant rien qui détache plus des choses de la terre, et qui en dégoûte davantage, que les douleurs et les maladies. Saint Bernard ne l'ignorait pas, lorsque ayant formé le dessein de bâtir son premier monastère, il fit choix d'un lieu marécageux pour y élever ses disciples à la contemplation, les exposant par-là à des infirmités fréquentes, qu'il se persuadait leur être plus utiles qu'un air plus épuré qui aurait pu contribuer à leur procurer une santé plus parfaite, étant convaincu que l'âme ne peut être forte que dans un corps faible, ainsi que l'avait éprouvé l'apôtre saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum* (*II Cor.* XII, 10).

La santé, dit Salvien écrivant à sa sœur Cettura, ne s'accorde pas ordinairement avec la sainteté ; la force du corps a toujours été l'ennemie la plus dangereuse contre laquelle l'âme a eu à combattre, et elle ne ressent jamais plus de vigueur et de force que lorsque le corps est livré à l'infirmité : *Terrestris vasculi fortitudo, menti semper inimica est ; te jure nunc tanto fortiorem spiritu puto, quanto imbecillior carne esse cœpisti* (Salv. *Epist. ad Cettur. soror.*). Saint Paul en donne la raison dans le chapitre cinquième de l'*Epître aux Galates*. C'est, dit-il, parce que la chair a des désirs qui sont contraires à ceux de l'esprit, et que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et qu'ils sont opposés l'un à l'autre ; de sorte que dans cette disposition on ne fait pas tout ce qu'on souhaiterait.

Pour remédier à ce désordre, dit le même Salvien, la maladie est d'un secours merveilleux, parce qu'en affaiblissant le corps, elle le rend moins rebelle à l'esprit et lui fait vouloir ce que la chair ne voulait pas. D'où il conclut qu'il est utile à l'homme d'avoir un corps infirme et malade, et que c'est pour lui une espèce de santé d'être privé de la santé : *Mihi quoddam genus sanitatis esse videtur, hominem non esse sanum* (*Ibid.*); d'autant, ajoute ce grand évêque, qu'il n'est point à craindre alors que les passions se révoltent, que le feu de la concupiscence s'allume, que les sens cherchent à se répandre sur des objets dangereux, afin de se satisfaire : *Nulla enim admodum tum spiritui cum corpore, id est, nulla divinæ indoli cum terreno hoste colluctatio est : non turpibus flammis medullæ æstuant ; non malesanam mentem latentia incentiva succendunt ; non vagi sensus per varia oblectamenta lasciviunt, sed sola exsultat anima læta corpore affecto, quasi adversario subjugato.* Alors la faiblesse du corps devient victorieuse, et c'est elle qui donne le calme et la paix à l'âme après avoir dompté la chair, et désarmé toutes les passions. *Vincentibus carnem tuam morbis, mente vicisti* (*Ibid.*).

Mais, hélas! qu'il est dangereux que cette victoire ne soit de peu de durée, et que le retour de la santé ne ramène bientôt toutes les passions que la maladie paraissait avoir détruites! car il n'arrive que trop souvent qu'un malade retombe dans l'abîme, et rentre dans ses premières voies, dès qu'il reprend sa première santé ; et que, devenant semblable à un torrent rapide dont les eaux avaient été arrêtées à la faveur des digues qu'on lui avait opposées, il continue encore à retomber dans les mêmes désordres, dès que les barrières sont rompues. Combien en voit-on qui étaient sobres étant infirmes, et qui sont devenus intempérants étant rétablis dans leur première vigueur! Plusieurs étaient chastes, qui sont devenus fornicateurs et adultères. Combien d'autres qui pendant le cours d'une maladie dangereuse, avaient soin de faire distribuer des aumônes considérables aux pauvres, lesquels se voyant éloignés du péril, sont insensibles, comme avant la maladie, à leurs besoins les plus pressants, et leur ont refusé les secours qu'ils leur avaient accordés dans les jours où la mort paraissait les suivre de près! Tant il est vrai que la vertu n'est pas tout à fait en assurance pendant qu'on jouit de la santé, et que l'état le plus propre pour se purifier de toutes les faiblesses de l'âme, est celui de l'infirmité du corps ; parce que c'est alors que l'âme prend son essor pour quitter le vice, et se porter à la vertu, et que la cause de la faiblesse produit la source de sa force et de sa perfection : *Virtus in infirmitate perficitur* (*II Cor.* XII, 9). C'est le témoignage qu'en rend l'Apôtre, fondé sur sa propre expérience.

Ne l'avez-vous jamais éprouvé vous-même.

Digitized by Google

M., dans les maladies dont vous avez pu être attaqué par le passé? ou si celle-ci est la première, jugez-en par votre disposition présente. Ne voyons-nous pas tous les jours que l'infirmité met toutes les vertus à couvert des vices dans lesquels les hommes se laissaient entraîner auparavant avec une facilité extrême, et qu'elles sont exposées à des périls continuels lorsqu'ils jouissent d'une santé florissante? de sorte que l'on peut dire que la maladie en est le rempart et l'appui le plus solide.

II. Mais ce n'est pas le seul avantage que les infirmités corporelles et les maladies procurent aux hommes. Car non-seulement elles concourent à les affermir dans la vertu, mais elles contribuent encore extrêmement à les faire renoncer à beaucoup de faiblesses auxquelles ils succombent quelquefois. C'est la remarque de saint Augustin. Il n'est rien de plus efficace, dit ce grand docteur, pour réveiller un léthargique, rien de plus propre pour humilier un superbe, rien de plus convenable pour purifier un pénitent et pour éclairer un aveugle, qu'un corps abattu par le mal, et livré à des douleurs fréquentes ou continuelles : *Excitat torpentem, humiliat superbientem, purgat pœnitentem, illuminat cœcutientem*, dit ce Père.

Les païens mêmes ont été si persuadés des effets merveilleux qu'elles produisent, que, pour en être convaincu, il suffit de rapporter le témoignage de Pline le jeune. Il n'y a pas longtemps, dit-il, que l'infirmité d'un de mes amis m'a appris que jamais nous ne sommes plus gens de bien que lorsque nous avons perdu la santé. Car de quel mal peut être capable un homme qui est malade? Il n'est plus susceptible dans cet état d'aucun attachement criminel; il ne s'empresse point de courir après les honneurs; il néglige les richesses; alors il se souvient qu'il y a un Dieu qu'il doit respecter et craindre; et, rentrant en lui-même, il reconnaît qu'il est homme : il ne porte envie à personne; il ne méprise point son prochain; et non-seulement il ne se repaît point de discours malins dont on voudrait l'entretenir, mais il ne veut pas même y faire la moindre attention : *Non amoribus servit, non appetit honores, opes negligit; tunc Deum, tunc hominem esse se meminit : neminem despicit, invidet nemini; in sermonibus malignis aut non attendit, aut non alitur* (Plinius junior, lib. VII. *Epist. ad Ma.*). C'est le langage d'un païen, qui ne laisse pas de nous découvrir parfaitement les effets salutaires que produisent ordinairement les maladies. Quand nous sommes justes, elles nous conservent dans la justice; et lorsque nous sommes esclaves de quelques passions criminelles, elles nous en détachent peu à peu et nous y font enfin renoncer entièrement.

Saint Paul ne l'ignorait pas, lorsqu'il laissa à dessein à son disciple Timothée, une faiblesse d'estomac dont il aurait pu lui procurer la guérison: mais il savait que cette infirmité lui était utile pour le détacher de toute affection aux créatures et pour l'unir plus étroitement à Jésus-Christ. Ce fut ainsi qu'il en usa aussi à l'égard de Trophime, qu'il laissa malade à Milet. Saint Chrysostome en donne la raison. C'est, dit ce grand docteur (*Hom.* I, *ad Pop. Antioch.*), que cet apôtre, plus éclairé que nous, connaissant le prix des infirmités de l'un et de l'autre, ne voulut point les priver des fruits qu'ils en pouvaient tirer; et portant ses vues encore plus loin, son intention fut de nous apprendre en même temps que les infirmités et les maladies, servant de matière à l'humilité, à la patience et à la force de l'âme, peuvent contribuer considérablement à notre avancement dans la vertu et dans la perfection; et qu'en nous ouvrant les yeux et nous découvrant le fond de notre misère, elles ont un puissant ascendant pour nous détacher du monde et nous porter à soupirer après le bonheur de la vie future, auquel elles nous conduisent plus sûrement que la santé, qui peut (par l'abus que nous en pouvons faire) être l'occasion de notre perte éternelle.

Ce fut dans cette appréhension qu'au rapport de Cassien, un solitaire nommé Paul, qui avait pratiqué longtemps les exercices les plus austères de la pénitence, ayant été attaqué d'une maladie qui le rendait perclus de tous ses membres, en sorte qu'il était réduit à la nécessité de rester toujours dans son lit, ne voulut jamais se guérir lui-même, quoiqu'il guérît tous les malades qui venaient à lui, en les frottant d'un peu d'huile qu'il avait bénite. Il avait compassion des autres et il n'en avait point de lui-même, parce qu'il savait que la maladie lui était beaucoup plus utile que la santé, que les saints ont toujours appréhendée, jusque-là même qu'ils craignaient d'être dans la disgrâce de Dieu, quand ils se portaient bien.

Hélas! disait le pieux ermite Romitus, hélas, ô mon Dieu! que voulez-vous faire de moi? Voulez-vous que je périsse? il y a un an que je n'ai été malade. Ce sont les plaintes qu'ont faites les saints quand Dieu leur donnait de la santé. Mais les chrétiens, lâches et aveugles sur les voies de leur salut, s'estiment au contraire très-malheureux quand Dieu les en prive. Ils soupirent, ils gémissent, ils prient pour l'obtenir, comme étant le plus grand de tous les biens, et il n'y a rien qu'ils ne tentent et qu'ils ne mettent en usage pour la recouvrer.

Voilà, M., différents motifs pour vous consoler de la perte que vous avez faite de votre santé; ils doivent vous exciter au moins à la supporter avec patience, si votre zèle et votre vertu ne peuvent aller plus loin, et à imiter le juste Tobie, qui, devenu aveugle, soutenait son infortune avec une constance que vous devez tâcher d'avoir.

XII^e^ EXHORTATION.

Continuation des avantages que produisent les maladies en faveur des malades.

I. Je suis très-sensible, M., à l'état dans

Digitized by Google

lequel je vous vois depuis quelque temps, toujours en proie à la douleur. Mais ce qui me console, c'est de vous trouver toujours soumis, autant que nous devons tous l'être, à la volonté du Seigneur, et de voir qu'encore que vous souffriez beaucoup, votre patience est toujours ferme et inébranlable.

C'est dans les grandes maladies que se découvrent les âmes saintes et les vertus solides. Jamais Job ne parut plus admirable que lorsqu'il se trouva réduit sur son fumier, dénué de tout, et tout couvert d'ulcères et de pourriture depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce fut dans cette dernière épreuve, si triste et si affligeante, qu'il eut besoin de toute sa constance et de toute sa vertu. Quoique Dieu parût alors l'avoir abandonné en le livrant à la puissance du démon, son courage ne l'abandonna point, et la patience le fit toujours triompher de sa malice et de toutes les impatiences et les murmures que la nature a coutume d'inspirer dans de semblables occasions.

Comme le mal que vous endurez, M., devient opiniâtre, et qu'il ne paraît point céder aisément aux remèdes dont on se sert pour le guérir, il faut vous armer de toute votre vertu pour en soutenir l'opiniâtreté. Un rocher qui est élevé au-dessus de la mer, se joue des vents et des tempêtes : aussi une âme vraiment chrétienne, qui se met au-dessus des sentiments de la nature par la force que la grâce lui communique, surmonte sans beaucoup de peine toute la violence des maux qu'elle souffre, étant persuadée que plus elle en sera accablée sur la terre, plus elle méritera pour le ciel, où elle se prépare une couronne et des récompenses éternelles. Elle ne se plaint point de ses maux, elle ne soupire point après les douceurs de la vie, dont elle se voit privée par la maladie; son unique souhait est de faire la volonté de Dieu; elle sait que les plaisirs sont pour l'homme de bien un fruit défendu; que le poison y est mêlé partout; que, pour peu qu'il s'y attache, il doit craindre qu'ils ne soient pour lui une source amère de repentir et un principe de mort, et qu'il lui est beaucoup plus avantageux d'être en proie à tout ce qui peut mortifier la chair et la faire souffrir, que de vivre au milieu des délices, puisque les souffrances sont le sceau auquel Notre-Seigneur a marqué tous ses élus.

II. Saint Bernard dit qu'il y a quatre sortes de personnes qui gagnent le ciel. Les uns l'emportent par violence, les autres l'achètent, les troisièmes le dérobent, et les derniers y sont poussés comme malgré eux. Ceux qui l'emportent par violence, ce sont les parfaits, qui quittent tout pour suivre Jésus-Christ. Ceux qui l'achètent, ce sont les riches du monde, qui, n'ayant pas assez de zèle ni de vertu pour pratiquer les mortifications corporelles, donnent les biens temporels pour gagner les biens spirituels. Ceux qui le dérobent, ce sont les humbles, qui font quantité de bonnes œuvres en secret et comme à la dérobée. Ceux enfin qui y sont poussés par force, ce sont les personnes affligées et les malades, que Dieu presse et force, pour ainsi dire, de monter au ciel au milieu d'une infinité de contradictions et de maux qu'il leur envoie : *Compelluntur multi*, dit ce Père, *variis necessitatibus et oppressionibus afflicti : qui mira Dei providentia dum temporalem pœnam, si non libenter, tamen patienter sustinent, vitam consequuntur æternam* (*serm.* 29, *De divers.*).

Ce sont là les voies, dit saint Augustin, par où il veut nous y conduire et nous obliger d'aller à lui : « *Mala quæ nos hic premunt, ad Deum ire compellunt* (*in Psal.* XL). » Ce fut pour ce sujet, dit saint Chrysostome, que Dieu permit que Pharaon chargeât son peuple d'un travail extraordinaire, afin qu'étant accablé du poids de son affliction, il eût recours à lui et le priât de le secourir : *Ut, ærumnarum magnitudine cruciati, ad Deum clamarent* (*Hom. ad Pop. Antioch.*).

Nous demandons quelquefois à Dieu la délivrance de nos maladies sans qu'il nous exauce, parce qu'il ne le juge pas convenable à notre salut. Ce que nous recherchons comme notre bien est quelquefois la source de notre perte, et ce que nous fuyons comme un grand mal est souvent le moyen le plus propre pour nous procurer le salut, et c'est dans ces occasions que Dieu peut nous dire ce qu'il disait autrefois à deux de ses disciples : *Vous ne savez ce que vous demandez* (*Matth.* XX, 22), ni ce que vous souhaitez. Vous me demandez la santé, et elle serait funeste à votre salut; la maladie vous est beaucoup plus nécessaire, parce que c'est par son secours que vous le mettrez en assurance. Vous souhaitez une vie tranquille, qui ne soit point traversée par des infirmités et des maladies fréquentes qui vous la rendent pénible et ennuyeuse, et c'est pour cela même que je vous les envoie, afin que vous n'ayez point d'attache à cette vie passagère, et que vous vous y regardiez toujours comme un voyageur et un étranger.

Saint Paul souhaitait ardemment d'être délivré d'un ange de Satan qui le tourmentait. Il pria plusieurs fois le Seigneur de le retirer de l'état pénible et humiliant auquel il se trouvait réduit; mais le Seigneur lui répondit que cela n'était point à propos, puisqu'il avait en lui le secours de sa grâce, qui devait lui suffire pour être victorieux de cet esprit malin qui lui donnait des soufflets, c'est-à-dire, selon l'explication des saints Pères, qui lui faisait souffrir les plus fâcheux opprobres. Aussi depuis ce temps-là cet apôtre, instruit par Jésus-Christ même que la force se perfectionne dans l'infirmité, ne se plaisait plus que dans ses faiblesses, dans les opprobres, et dans tout ce qui pouvait lui donner occasion de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ (*II Cor.* XI,10).

III. Il n'y a pas lieu d'être surpris si les saints trouvaient leur joie dans les souffrances, parce qu'ils savaient que c'était le

Digitized by Google

moyen le plus assuré pour devenir saints, et que sans ce secours il est difficile de parvenir à cet état ; que Dieu veut que nous fassions de nos corps une hostie et une victime, et que nous fassions de notre vie un sacrifice dans lequel nous immolions pour son amour tout ce qu'il y a en nous de sensuel et de terrestre.

C'est ainsi qu'on sauve sa vie en la perdant, puisque nous ne perdons que ce que nous tenons du péché, et que nous conservons ce que Dieu a mis en nous par un pur effet de sa bonté et de sa miséricorde. Ces pratiques sont austères; la nature s'y oppose, la chair les combat par ses révoltes ; mais la religion les inspire, l'esprit de Dieu les fait trouver douces et agréables, et la grâce les rend faciles. Une telle vie, selon le langage du monde, est une espèce de martyre; mais ce doit être la vie d'un chrétien qui suit l'Evangile de Jésus-Christ, et qui en fait la règle de sa conduite, surtout lorsque sa chair a été une chair de péché, et qu'elle s'est plongée dans la corruption et dans le désordre.

Telle est la vie d'un malade accablé sous le poids de la douleur pendant un temps considérable. Cette vie est pour lui un martyre continuel, par lequel il rend à Dieu l'honneur qu'il recevait dans les premiers siècles de l'Eglise de la part des martyrs, en souffrant et mourant pour lui ; et lorsqu'il supporte avec les mêmes dispositions intérieures toutes les rigueurs auxquelles la maladie l'assujettit, c'est-à-dire, non-seulement avec une extrême patience, mais encore avec joie et avec amour, on ne saurait douter qu'il ne participe considérablement aux mérites que procure le martyre.

IV. Saint Cyprien semble même préférer une longue maladie à un martyre de peu de durée. Celui qui meurt promptement, dit-il, ne remporte qu'une seule victoire ; mais celui qui demeure longtemps dans les douleurs, et qui est toujours aux prises avec elles, triomphe chaque jour, et chaque jour il se rend digne d'une nouvelle couronne : *Semel vincit qui statim patitur; at, qui semper manens in pœnis, congreditur cum dolore, nec vincitur, et quotidie coronatur* (S. Cypr. lib. 1 epist. 16, *ad Moys. et Maximum presbyt.*). C'est ce qui arrive à l'égard d'un malade qui est consumé par le feu de la fièvre, ou qui est tourmenté par les douleurs de la goutte ou de la pierre; qui crache ses poumons, ou qui est déchiré par une colique cruelle, dévoré par un cancer, ou affligé par d'autres maux violents pendant un temps considérable. Il y a plusieurs de ces malades à qui la mort serait une grâce et leur paraîtrait infiniment plus douce que la vie. Mais si, étant soumis aux ordres de Dieu, ils supportent constamment tout ce que leur état leur fait souffrir, également disposés ou à vivre ou à mourir, selon le bon plaisir de Dieu, quels avantages n'ont-ils point à attendre de tant de maux auxquels ils ont toujours été supérieurs, et qui n'ont pu les abattre, ni rien diminuer de leur ferveur et de leur attachement à Dieu !

C'était la situation dans laquelle se trouvait l'Apôtre, et dans laquelle nous devons tous tâcher d'entrer. C'était celle de sainte Gertrude ; et lorsque Dieu nous présente la santé d'une main et la maladie de l'autre, nous devons lui répondre : Seigneur, ce que je désire de tout mon cœur, c'est que vous n'ayez point d'égard à ma volonté, mais que vous fassiez de moi ce que vous jugerez le plus à propos pour votre gloire. Si vous jugez que la santé me soit utile, je l'accepte, dans la confiance où je suis que vous mettrez un frein à mes passions, et que vous me donnerez les grâces nécessaires pour les combattre. Que si au contraire il m'est plus avantageux de languir dans les infirmités, et si vous devez en être plus glorifié, j'accepte la maladie, quelque fâcheuse qu'elle puisse être. Je vous abandonne mon corps pour en faire une victime de douleurs et de souffrances, et je vous sacrifie ma santé et ma vie. C'est de votre libéralité que je tiens l'une et l'autre. Je ne me glorifierai plus désormais que de mes infirmités, afin que la vertu de votre esprit demeure en moi, et que vous soyez le maître absolu de mon corps et de mon âme. Je les immole pour toujours à la gloire de votre saint nom. Voilà, M., la disposition où vous devez être, afin d'attirer sur vous les regards de la divine miséricorde.

XIII[e] EXHORTATION.

Combien grande est la misère de l'homme. La santé dont il jouit est un bien fragile. Incertitude des remèdes, soit pour la conserver, soit pour la réparer.

I. Depuis que le Seigneur vous éprouve par la maladie, M., vous reconnaissez mieux que jamais ce qu'a dit autrefois le saint homme Job(*Job* xiv, 1), que l'homme, qui vit très-peu de temps, est rempli de beaucoup de misères. L'expérience qu'il en avait faite l'avait mis en état d'en instruire les autres, et d'en donner de savantes leçons.

La Providence a permis que vous en fassiez l'épreuve à votre tour. Peut-être l'avez-vous déjà faite plus d'une fois ; car à combien de traverses et d'infirmités notre corps n'est-il point exposé dans le cours de plusieurs années ? Vous vous regardez présentement comme un homme digne de pitié, parce que vous êtes privé de la santé, que vous envisagiez comme le premier et le plus considérable de tous les biens naturels, l'homme paraissant véritablement misérable aux yeux des mondains, dans le comble même de tous les autres biens, lorsque celui-là lui manque.

C'est cependant le plus fragile de tous, et sur lequel il faut moins compter, étant continuellement assiégé par différents ennemis qui nous l'enlèvent, quelque soin que nous prenions de veiller à sa conservation. La vie elle-même ne tient qu'à un fil. Une goutte d'eau, un très-petit embarras qui s'oppose un seul instant au cours

Digitized by Google

ordinaire du sang, renverse l'homme le plus robuste et le réduit au tombeau. Il est environné d'une infinité de périls, et sujet à un grand nombre de maladies, qui trouvent en lui autant de portes pour s'y introduire ; et quelques précautions qu'il prenne pour s'en garantir, il n'arrive que trop souvent que ces précautions mêmes en deviennent la source, et lui causent enfin la mort.

Quelquefois, pour se délivrer d'un mal léger, il tombe dans un autre plus considérable, et les médecins sur lesquels il se repose le plus du soin de sa santé, la détruisent encore davantage en voulant en réparer les ruines, et lui font trouver le terme de sa vie dans les remèdes mêmes qu'ils lui font prendre pour en prolonger le cours.

Comme Dieu seul connaît le principe de la plus grande partie de nos maladies, lui seul pourrait y apporter de l'adoucissement. Il permet quelquefois que le médecin se trompe dans ses conjectures, qu'il manque de discernement dans le choix des remèdes, et que le malade soit privé d'un secours propre et efficace pour la guérison de son mal, parce qu'il veut l'humilier par la maladie, et éprouver sa constance et sa fidélité dans la soumission qu'il exige de lui.

II. D'autres fois Dieu veut nous punir par la maladie de l'attachement excessif que nous avons pour notre corps. Nous sommes souvent idolâtres de notre santé ; nous craignons d'y donner atteinte par les moindres pratiques de mortification et de pénitence, comme si tous nos soins devaient être rapportés à cette idole de chair, qui n'est qu'une masse de corruption qui infectera après la mort par sa puanteur, et sera un objet d'horreur à tout le monde.

La maladie nous met dans la nécessité de souffrir malgré nous, tout ce qu'elle peut avoir de plus sensible et de plus dur à la nature, afin de nous faire reconnaître notre dépendance de cet Etre suprême de qui nous tenions la santé et la vie, et qui en dispose comme il lui plaît. Il veut nous faire rentrer en nous-mêmes, et nous ouvrir les yeux sur nos maladies intérieures, qui devraient bien plus occuper nos pensées et nous exciter à y apporter un remède convenable, que toutes celles qui peuvent affliger notre corps. Car combien de pécheurs voyons-nous qui portent la mort dans un corps vivant? Ils sont à moitié pourris, et les péchés qu'ils ont dans l'âme sont comme autant de vers qui la rongent et la dévorent. Ils demeurent cependant insensibles à cet état, parce qu'ils ne sont touchés que de ce qui intéresse la santé de leurs corps. La maladie est une espèce de flambeau qui leur découvre ce sépulcre affreux qui se trouve au milieu d'eux, et dans leur propre sein.

C'est alors qu'ils commencent à s'alarmer à la vue de cette multitude infinie de péchés et de désordres dont ils se reconnaissent coupables, et qu'effrayés par l'incertitude où ils sont de l'événement de la maladie dont ils sont attaqués, ils pensent enfin à se précautionner contre les mauvais succès qu'elle pourrait avoir. Peut-être auraient-ils persévéré encore longtemps dans cette funeste disposition, si la main de Dieu ne s'était appesantie sur eux et ne leur avait donné occasion, par le secours de la maladie, de former le dessein de travailler à leur salut, et de procurer à leurs âmes une nouvelle vie par la pénitence. Ils buvaient auparavant l'iniquité comme l'eau ; mais du moment que Dieu les a frappés, l'enfer avec tous ses horribles tourments, vient se présenter à leur esprit ; la mort dont ils craignent les approches, leur donne de la terreur, et la grâce, mettant en œuvre ces dispositions quoique imparfaites, achève enfin l'ouvrage de leur conversion.

C'est par ce moyen salutaire dont la Providence se sert pour les ramener à leur devoir, qu'elle les met en état de fléchir la justice de Dieu et qu'ils évitent les supplices dont ils étaient menacés.

Qu'il est doux de tomber ainsi entre les bras de la miséricorde divine, qui nous met en état de satisfaire aux droits de sa justice par quelques peines passagères! Ce doit être pour vous, M., un sujet de consolation de voir que la Providence ait pris soin de vous réduire à l'heureuse nécessité de souffrir pendant quelque temps, afin de pouvoir expier par les douleurs de la maladie les fautes que vous avez pu commettre par le passé, n'y ayant rien de plus terrible que d'être cité au tribunal de la justice de Dieu avant que de les avoir effacées par la pénitence et par des souffrances proportionnées à nos égarements.

III. Demandez au Seigneur la grâce de faire un bon usage des vôtres, non-seulement en supportant avec toute la patience possible la douleur et la durée qui les accompagnent, mais encore en vous les faisant goûter et vous les rendant aimables, puisque c'est cet amour qui en relève le prix et qui leur donne tout leur mérite et leur perfection. Bénissez-le avec autant de ferveur et de zèle dans votre maladie, que vous avez dû le faire pendant que vous jouissiez d'une santé parfaite. Humiliez-vous sous sa main toute-puissante ; offrez-lui tous les maux que vous endurez pour lui donner des preuves de votre soumission parfaite à sa divine volonté. Tâchez de remplir votre cœur de son amour. Il deviendra votre soutien et votre force dans les différents états où la maladie pourrait vous réduire. Renoncez à votre volonté propre, qui s'oppose toujours aux souffrances, pour vous conformer en toutes choses à celle de Dieu ; et quelque événement qu'elle puisse avoir, souvenez-vous sans cesse de l'avis important que nous donne l'Apôtre (*Rom.* XIV, 7, 8), qu'aucun de nous ne vit pour soi-même, et qu'aucun de nous ne meurt pour soi-même ; que soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Laissons-le donc le maître de notre sort, et soyons contents de souffrir

Digitized by Google

pour lui plaire. Reposons-nous sur ses bontés, et ayons une confiance entière en ses divines miséricordes.

XIVe EXHORTATION.

Nécessité des souffrances pour expier les péchés passés. Leur peu de proportion avec ce qu'on a mérité de souffrir.

I. Il me semble, M., que vous êtes encore dans le même état où je vous laissai hier, toujours en proie aux mêmes douleurs. Il y a apparence que Dieu ne trouve point encore à propos d'en diminuer le poids, et qu'il juge que les souffrances vous sont utiles et même nécessaires. Il faut vous laisser conduire par ce divin Médecin, qui sait mieux que nous proportionner le remède au mal, ordonnant toutes choses avec une sagesse infinie. Votre langage dans cette occasion doit être celui du patriarche Héli : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. » *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat* (*I Reg.* III, 18). C'est la disposition la plus chrétienne dans laquelle vous puissiez être. Ainsi, M., demeurez ferme dans ces sentiments malgré toutes les révoltes de la nature. Dieu fera cesser la maladie, quand il sera convenable à sa gloire et à votre salut. L'infirmité, dit saint Chrysostome, ne saurait demeurer dans l'homme, quand le maître de la santé a entrepris de l'en chasser, et qu'il vient lui-même au secours du malade : *Ibi non est infirmitas, ubi auctor salutis assistit.*

Bannissez de votre esprit toutes les inquiétudes que le peu de succès des remèdes et le retardement de votre guérison pourraient vous causer, et n'écoutez point vos sens, qui vous tiennent un langage contraire à celui de la foi.

Regardez-vous comme un coupable qui mérite châtiment, et faites de cette considération le sujet le plus ordinaire de vos réflexions. C'est le sentiment que nous devons avoir de nous-mêmes, à la vue des péchés que nous avons commis, et c'est particulièrement celui que doit avoir un malade, afin que les maux qu'il souffre puissent lui devenir salutaires.

II. Il doit se représenter alors ce que lui ont fait mériter les péchés dans lesquels il a eu le malheur de tomber. Il doit se souvenir que si la chute du premier homme a eu des suites si funestes pour lui et pour toute sa postérité, jusque-là même qu'il a fallu que le Verbe se fît homme pour se rendre capable de souffrir les plus horribles tourments ; il est bien juste que nous entrions dans cette voie de douleurs pour satisfaire à la justice divine, et expier nos iniquités par nos souffrances ; et que puisque Dieu nous envoie des maladies à ce dessein, nous en supportions les amertumes dans un esprit de reconnaissance, afin de pouvoir éviter les supplices dont nous sommes menacés dans l'autre vie.

Quelle proportion y a-t-il entre tous les maux auxquels nous pouvons être exposés en celle-ci, qui ne durent que quelques jours, et les tourments de l'enfer qui n'ont point d'autres bornes que l'éternité? Un criminel condamné aux supplices les plus cruels, ne s'estimerait-il pas heureux qu'on en fît un échange avec les peines les plus légères ? C'est ce que Dieu fait à notre égard, lorsqu'il se contente des maux de cette vie, qui ne sont dans la pensée des Pères que l'ombre et la figure des tourments éternels que nous avons justement mérités de souffrir, quand nous nous sommes rendus coupables d'un péché mortel. Et qui peut s'assurer de n'en avoir jamais commis aucun ?

C'est dans cette considération que tant de saints ont prié Dieu très-ardemment de les faire souffrir en ce monde, afin de pouvoir échapper aux châtiments qu'ils auraient dû souffrir en l'autre. C'était le souhait de saint Augustin, qui demandait au Seigneur d'être brûlé ici ou mis en pièces, pourvu qu'il lui pardonnât pendant l'éternité. Ce fut ce qui inspira à sainte Claire une patience si héroïque, et un amour si extraordinaire pour les infirmités et les maladies ; en sorte que s'étant offerte au Seigneur dès les premières années de sa vie et ayant consumé presque toutes les forces de son corps par les austérités de la pénitence, elle se montra toujours si tranquille au milieu des douleurs les plus vives, que, durant l'espace de vingt-huit ans qu'elle fut éprouvée, on n'ouït jamais de sa bouche aucun murmure ni aucune impatience : au contraire, elle en remerciait continuellement Dieu, les regardant comme autant de faveurs dont, elle était redevable à sa bonté et à sa miséricorde.

Quels sentiments devons-nous donc en avoir, nous à qui les souffrances sont beaucoup plus nécessaires qu'à cette sainte, dont la vie avait toujours été pure et innocente, après que nous avons passé peut-être un grand nombre d'années dans le péché et dans l'impénitence? Hélas ! disait saint François de Sales (*Introd. à la Vie dévote*, Ire part., chap. 15), si la chaleur d'une petite fièvre nous rend une courte nuit si longue et si ennuyeuse, combien sera épouvantable la nuit de l'éternité avec tant de tourments ? Cette vie est un temps de grâce et de miséricorde, dans lequel Dieu se contente de peu pour le payement d'une grande dette ; mais l'autre est un temps de justice, durant lequel il fait payer en rigueur tout ce qu'on lui doit. Un acte de patience pratiqué dans une maladie, n'est pas seulement un acquit, mais un gain et un profit qui nous fait acquérir un trésor inestimable de grâce et de gloire.

Nous devons être convaincus que les maux que nous endurons sont des satisfactions indispensables, et que ces maux sont légers après tant d'outrages faits à la Majesté de Dieu, tant de mépris des richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance.

Profitez donc, M., de ces précieux moments ; et, bien loin de vous abandonner à

Digitized by Google

une tristesse meurtrière qui accable l'esprit et le corps, et nuit aussi beaucoup à l'âme, en lui faisant perdre les mérites qu'elle pourrait acquérir pendant le cours d'une maladie considérable, entrez dans les desseins de Dieu sur vous. Il vous traite en père et non pas en ennemi, et sa sévérité apparente à votre égard est une pure miséricorde, qui doit remplir votre cœur de consolation et de joie.

XV^e^ EXHORTATION.

Sur le peu de durée de la vie des hommes, et sur l'inconstance des choses humaines.

Présentement, M., que vous êtes comme banni du commerce du monde par la maladie, servez-vous de cette occasion que la bonté de Dieu vous a ménagée, pour vous occuper plus que jamais de l'affaire importante de votre salut. Elle n'a jamais dû être perdue de vue. Tous les temps y sont propres et y doivent être employés.

N'avez-vous point à vous reprocher devant le Seigneur de l'avoir un peu trop négligé pendant que vous jouissiez d'une santé florissante, pour vous occuper uniquement des affaires temporelles et peut-être même de vos plaisirs? Si vous avez eu ce malheur, tâchez au moins durant le cours de votre maladie, de réparer vos pertes passées. Dans la santé nous quittons souvent Dieu pour suivre le monde; il faut maintenant renoncer à tout attachement au monde, pour vous unir à Dieu. Il vous a créé pour le ciel, et il vous appelle à une vie plus heureuse que celle que vous menez sur la terre, où tout est inconstant et fragile. Il veut vous faire sentir combien peu vous deviez compter sur la santé si souvent traversée par une infinité de maladies différentes, et reconnaître par votre propre expérience la vérité de ces expressions du prophète Isaïe (cap. XL, vers. 5-7), que toute chair est semblable à l'herbe et que toutes les douceurs de cette vie sont comme une fleur qui s'épanouit le matin, et qui se flétrissant peu de temps après, tombe le soir. La vie de l'homme brille le matin, qui est son enfance et sa jeunesse; mais, étant parvenue jusqu'au soir, qui est sa vieillesse et sa plus longue durée, elle tombe en poussière, et on ne la démêle plus.

Le désir de vivre longtemps est naturel à tous les hommes; mais combien en voit-on que la mort moissonne dans la jeunesse la plus riante, ou dont la vie n'est qu'un tissu presque continuel d'infirmités et de maladies? Quel fondement peut-on faire sur la santé qui nous échappe souvent, lors même qu'elle nous paraît le mieux affermie? Notre vie est en la disposition de Dieu, qui nous l'ôte quand il lui plaît: *Vita in voluntate ejus*, dit le Prophète (*Psal.* XXIX, 8). Personne ne doit trop s'appuyer sur sa santé, ni trop se défier de ses infirmités. Il arrive assez souvent que ceux qui sont valétudinaires fournissent une assez longue carrière, tandis que ceux qui paraissaient d'un tempérament fort et robuste, ont été enlevés au milieu de leur course; les infirmes vivent et les sains meurent suivant l'ordre de la providence et de la justice de Dieu.

Si nous appliquions souvent notre esprit à cette considération, nous serions sans doute beaucoup plus indifférents sur la santé et la vie même, et nous nous attacherions à quelque chose de plus solide, de plus élevé et de plus digne de nos sollicitudes; puisque tout est chancelant sur la terre: que ce que nous tenons d'une main, nous échappe de l'autre; le matin en santé, le soir abattu par la langueur de la maladie; toujours le jouet de l'inconstance, toujours en proie à mille traverses et à mille dégoûts, et enfin la triste victime de la mort et la pâture des vers dans le tombeau. Tel est aujourd'hui roi, dit le Saint-Esprit dans l'*Ecclésiastique* (X, 12, 13), qui mourra demain: Et quel héritage lui restera-t-il de toute la pompe et la magnificence qui l'accompagnait partout pendant sa vie, que les serpents, les bêtes et les vers? *Cum morietur homo, hæreditabit serpentes, et bestias, et vermes.*

Pourquoi donc l'homme, n'étant que terre et que cendres, se remplit-il si insolemment de sentiments d'orgueil? et quel peut être le fondement de sa vanité et de sa fausse gloire? Cherchons la nôtre, M., dans le règlement de nos mœurs et de notre conduite, dans la pratique des vertus chrétiennes, dans l'amour des croix et dans le bon usage de nos maladies, dans notre soumission continuelle aux ordres de Dieu. C'est là l'ambition louable des justes et des parfaits, et ce doit être la vôtre.

XVI^e^ EXHORTATION.

Pour exciter un malade à la patience dans les longues maladies. Exemples proposés sur ce sujet, tirés de l'Ecriture sainte.

I. Je commence à m'apercevoir, M., que la longueur de votre maladie fait déjà quelque impression sur vous et qu'elle met votre patience à une épreuve considérable. Je sais que dans une situation aussi triste qu'est la vôtre, on a besoin d'un secours particulier, et que les forces de la nature ne suffisent pas pour tenir ferme contre des maux violents et de longue durée. Mais vous devez espérer que Dieu qui vous y a réduit, ne vous le refusera pas lorsque vous le lui demanderez avec persévérance et avec ardeur, reconnaissant que vous avez un grand besoin qu'il vous aide de sa grâce toute-puissante, et qu'il vous donne des forces et du courage pour porter le pesant fardeau de la croix dont il vous a chargé.

Le Seigneur a de grands desseins sur vous, et sa miséricorde vous destine une récompense abondante dans la Jérusalem céleste. Plus il vous éprouvera sur la terre par les langueurs et les maladies, plus il rendra certain votre bonheur dans l'éternité. N'envisagez point le sort des heureux de ce monde; il est plus digne de pitié que d'envie. Leur gloire, dit le Prophète (*Psal.*

Digitized by Google

XLVIII, 18), ne descendra point avec eux dans le tombeau. Jetez les yeux sur ces hommes de douleurs dont la vie a été un martyre continuel ; sur ces modèles de patience que l'Ecriture nous propose pour exemples, dont les infirmités et les maladies ont été beaucoup plus violentes que la vôtre. Je vous en proposerai seulement deux. Faites un peu d'attention sur l'état triste et affligeant où se trouva la femme hémorrhoïsse dont l'histoire est rapportée au chapitre neuvième de saint Matthieu, laquelle fut tourmentée pendant douze ans d'un flux de sang continuel, qui était une maladie abominable parmi les Juifs. Elle avait mis en œuvre tous les secours de la médecine, et elle y avait dépensé tout ce qu'elle possédait. Mais, bien loin que tous les remèdes dont on avait usé l'en eussent délivrée, ni même qu'ils y eussent apporté quelque soulagement, ils n'avaient servi au contraire qu'à la faire souffrir encore davantage et à rendre enfin cette maladie incurable.

Par un surcroît de douleur, après s'être épuisée jusqu'à se réduire à la pauvreté, pour subvenir à tant de dépenses, il ne lui restait plus aucune ressource, et il n'y avait que Dieu seul qui pût la tirer de sa misère, et lui procurer la guérison. Quelle épreuve, pour une vertu commune, qu'une maladie incurable jointe à une indigence extrême ! Elle était d'autant plus grande, que cette femme n'osait rien demander, et que personne n'était touché de son état, quoiqu'il fût si digne de pitié, lui étant même défendu par la loi de se mêler avec le peuple. Jésus-Christ fut toute sa ressource, et s'étant cachée au milieu de la foule, animée d'une sainte confiance, elle fut assez heureuse pour pouvoir s'approcher de lui, et être à portée de toucher les franges de sa robe, qui furent le remède salutaire qui opéra sa guérison parfaite.

II. C'est ainsi que Dieu permet quelquefois que nos maux ne reçoivent point de soulagement des hommes, pour exercer notre patience, parce qu'il attend que nous mettions toute notre espérance en lui, et que nous le regardions comme le seul médecin qui peut nous en délivrer. Quelle aurait été votre disposition, M., si vous vous étiez trouvé réduit dans l'état de cette pauvre femme pendant un si long espace de temps ? Mais l'exemple du paralytique a encore des circonstances plus remarquables.

Non-seulement il était pauvre et malade, mais sa maladie continua pendant trente-huit ans. Si jamais homme eut sujet de se plaindre de la rigueur de son sort, et de perdre courage, sans doute celui-ci l'avait tous les jours, ne trouvant pas une seule personne assez sensible à son état, pour lui procurer le secours, après lequel il soupirait depuis tant d'années, en le descendant le premier dans la piscine, au moment que l'ange en avait remué l'eau. Mais, bien loin de murmurer de la dureté qu'on avait pour lui, et de succomber à cette tentation si ordinaire à ceux qui souffrent de longues maladies, sa patience fut si grande, que le Sauveur du monde en fut touché, et lui rendit la santé par un miracle.

Mesurez présentement, M., la durée de votre maladie à celle de ce paralytique : quelle proportion entre le peu de jours qu'il y a que vous souffrez, et les trente-huit années de cet homme affligé et destitué de tout secours humain ? Il n'y avait qu'un seul remède qui tenait plus sa vertu de la grâce que de la nature, qui pouvait opérer sa guérison. Il avait besoin d'un homme qui ayant pitié de lui, l'eût mis en état de pouvoir user de ce remède ; mais il n'eut jamais le bonheur de le trouver pendant ce long intervalle de temps et de misères. Il demeura cependant toujours tranquille ; et il mérita par sa modération et sa patience, que le Sauveur du monde, en lui rendant la santé du corps, lui procurât en même temps celle de l'âme.

Ce grand exemple de patience, M., doit vous servir de modèle, et vous exciter à retenir vos plaintes, et les murmures que la durée de votre maladie pourrait faire naître en vous. Quand même elle devrait être encore de plusieurs semaines, ou de plusieurs mois, vous seriez obligé de la supporter avec un esprit docile et soumis, ne vous étant jamais permis de vous opposer à la volonté de Dieu. Lorsqu'il afflige le juste par de longues épreuves, c'est un signe presque évident, qu'il en veut faire un chef-d'œuvre de sa grâce, un vase d'élection, et une de ces âmes choisies auxquelles il veut donner une place distinguée dans son royaume. Vous ne connaissez pas assez le prix de vos souffrances : le moment viendra dans lequel, tous les nuages étant dissipés, vous serez entièrement convaincu de tout ce qu'elles valent ; et alors vous serez peut-être réduit à un triste et inutile repentir de n'en avoir pas fait un assez bon usage. Evitez, M., ce malheur, plus à craindre que tous les autres, et réjouissez-vous, comme les disciples du Sauveur, d'être triste et affligé, lorsque le monde goûte une joie funeste, dont les suites doivent être si amères.

XVII[e] EXHORTATION.

Contenant différents motifs pour fortifier un malade contre ses impatiences.

I. Vous êtes, M., toujours attaché à la croix. Bénissez le Seigneur, et faites en sorte que sa volonté soit en tout temps la règle souveraine de la vôtre. Vous avez dû, suivant l'avis de l'Apôtre (*Rom.* XII, 1), offrir à Dieu votre corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux : vous devez être content de le voir assujetti aux souffrances. Mais, afin que votre sacrifice lui soit agréable, tâchez d'imiter la patience des saints et la constance des martyrs au milieu de leurs tourments. Ils étaient de même nature, et aussi faibles que vous. Il vaut mieux que vous souffriez un peu dans le temps, que de brûler éternellement.

II. Regardez souvent des yeux de l'esprit

Digitized by Google

Jésus-Christ attaché à la croix : envisagez vos maux à travers ses douleurs extrêmes, et vous trouverez les vôtres sans comparaison plus doux et plus supportables.

Faites paraître l'amour que vous avez pour lui dans la soumission parfaite que vous voulez avoir à rester dans l'état de la maladie autant de temps qu'il lui plaira qu'elle continue. C'est sur le lit de la croix que Jésus-Christ vous a donné les marques les plus sensibles de sa charité. Pourriez-vous lui refuser votre cœur dans le lit de la douleur, vos maux étant si légers, lorsqu'ils sont comparés à ses tourments infinis? Dites-vous souvent à vous-même ce que disait autrefois saint Lucien au milieu des supplices qu'on lui faisait souffrir : Que m'importe que mon corps soit livré à la douleur, puisqu'il doit être un jour réduit en cendres? Hélas! disait saint Romuald si souvent attaqué de différentes maladies, le paradis est si grand, nos peines sont si légères, et nos jours sont si courts, que nous devrions mourir de honte quand nous nous plaignons des maux que nous souffrons. Si nous pensions sérieusement au bonheur qui nous attend dans le ciel, certainement tous les maux de cette vie nous paraîtraient agréables.

Voilà quels étaient les sentiments des saints au sujet des maladies qui peuvent nous affliger dans le monde. S'ils étaient profondément gravés dans nos cœurs, nous serions beaucoup plus tranquilles et plus patients dans les infirmités qui nous environnent ; et s'il nous échappait quelquefois de nous plaindre, ce ne serait pas de ce que nous souffrons trop, mais de ce que nous ne souffrons pas avec assez de patience et d'amour. Nous serions bien plus sensibles aux maladies qui rendent notre âme mourante, qu'aux douleurs de notre corps. Nous nous souviendrions alors qu'il nous servira de peu à la mort que notre corps ait été sain ou malade, si la santé ou les maladies n'ont été employées à notre sanctification.

XVIII[e] EXHORTATION.

Combien il est dangereux pour un malade de différer jusqu'à l'extrémité de la vie à penser au salut.

I. Voici, M., un temps qui vous invite à rentrer en vous-même, et à vous occuper sérieusement de votre salut; il est rare que nous y travaillions efficacement, pendant que nous jouissons d'une santé florissante. Elle nous expose aux révoltes des passions, qui nous font souvent oublier Dieu pour les satisfaire. Dans le temps de nos maladies, ces passions sont amorties et presque éteintes, et notre lit doit devenir à notre égard comme une espèce de sanctuaire où Dieu seul et l'éternité nous occupent uniquement. On peut dire que ce serait un signe presque évident de réprobation, si un malade, après avoir laissé écouler inutilement le temps de la santé, qu'il devait employer au salut, portait encore son obstination et son endurcissement jusqu'à n'y vouloir pas même penser dans la maladie; et si, au lieu de faire ses derniers efforts pour réparer ses pertes passées, il attendait à l'extrémité de la vie à se tourner vers Dieu, et se mettait par-là au hasard de mourir impénitent.

Car s'il arrive, par un terrible, mais juste châtiment de Dieu, que, sa conduite ayant été déréglée, et son âme étant aussi languissante que son corps, il conserve encore alors quelque affection pour les objets de ses passions, et qu'il n'entre point dans les voies pénibles de la pénitence (ce qu'il ne fera pas sans une grâce extraordinaire qu'il ne doit point présumer d'obtenir de Dieu), quel sujet n'aura-t-il pas de trembler dans la considération de l'état où sa conscience se trouvera, et à la vue des jugements de Dieu? Sera-t-il prêt dans un instant et suffisamment disposé à paraître devant le tribunal de Jésus-Christ? Sera-t-il temps de penser au Ciel lorsque la terre sera sur le point de fondre sous ses pieds, et que la mort sera sur le bord de ses lèvres? Aura-t-il lieu de se flatter que la grâce nécessaire pour mourir chrétiennement, fera un miracle en sa faveur, après en avoir abusé pendant tout le cours de sa vie? et ne méritera-t-il pas que Dieu la lui refuse, après qu'il l'aura rejetée et méprisée si long-temps?

Si les plus justes frémissent aux approches de la mort, quoique leur fidélité ait été persévérante, ou que leurs chutes aient été réparées par leur pénitence, soit dans le temps de la santé, ou pendant la maladie, quelle sera la frayeur de ces pécheurs aveugles et insensibles, lorsque, se trouvant sur le bord du précipice, la mort leur dessillera les yeux, pour leur faire entrevoir les abîmes où ils vont être précipités? Dans quelles horreurs entreront-ils alors, et quel sera leur désespoir, à la vue de leur sort malheureux et éternel, dont ils auraient pu se garantir, s'ils avaient voulu profiter du temps et des secours qui leur étaient donnés. Il ne leur restera cependant plus de ressource. Le temps favorable, les jours de salut seront passés ; il fallait s'en servir lorsqu'il était encore en leur pouvoir de le faire. Il ne fallait point attendre aux derniers moments de la vie pour se préparer à mourir. Ils paraîtront devant Jésus-Christ pour y être jugés, et y recevoir un arrêt qui les condamnera à des supplices éternels.

Voilà, M., une destinée bien terrible, puisque le mal sera sans remède ; quelle attention ne devons-nous point avoir à nous servir utilement des moyens que la bonté de Dieu nous fournit, afin de pouvoir l'éviter? Ne devons-nous pas le remercier quand il nous prépare de loin à la mort par de longues infirmités qui nous arrachent au monde et à nos passions, pour nous mettre en état de penser sérieusement à notre salut, nous représentant souvent le tombeau où nous serons un jour étendus, et le tribunal redoutable devant lequel nous serons cités à l'instant même de notre mort?

II. Les maladies sont les avertissements salutaires que Dieu nous donne pour nous y disposer; et quoiqu'il ne nous retire pas

Digitized by Google

du monde par toutes celles qu'il nous envoie, il frappe à notre porte, et il nous avertit que nous sommes mortels, et d'une nature fragile. Il veut nous faire souvenir que cette vie n'est qu'un souffle, et que n'étant que de peu de durée, nous ne saurions trop penser à l'éternité, ni nous y préparer de trop bonne heure ; que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente ; que nous n'y devons avoir aucun attachement, et ne nous représenter toute la gloire mondaine et toutes les douceurs de cette vie, que comme une fumée qui s'évanouit en un instant.

Ce sont là, M., les réflexions importantes que vous devez faire de temps en temps, et dont vous devez occuper votre esprit, lorsque votre maladie vous laisse quelques intervalles de tranquillité, Vous pourriez alors vous écrier avec le Prophète ; le Seigneur m'a renversé sur ce lit de douleur, mais il m'a fait une grâce qu'il n'accorde pas à tous les malades, c'est de me donner le temps de pleurer mes faiblesses passées, et de mériter par mes maux, et par la patience avec laquelle je tâche de les supporter, les récompenses éternelles : *Impulsus eversus sum ut caderem, et Dominus suscepit me* (*Psal.* CXVII, 13). Hélas ! que de moyens employés dans de si pieuses considérations, vous procureraient des consolations intérieures, et quels avantages n'en retireriez-vous pas ?

XIX^e^ EXHORTATION.

La pensée des supplices de l'enfer est très-utile à un malade, pour l'exciter à souffrir patiemment la violence de ses maux.

I. Vos douleurs ont été excessives, M., suivant le rapport qu'on vient de m'en faire, et l'adoucissement que les remèdes y avaient apporté hier, n'a pas été de longue durée, puisqu'elles se font sentir présentement avec véhémence. Continuons à bénir Dieu, quoiqu'il nous paraisse toujours sévère, et levons les yeux en haut pour adorer sa divine Providence. Comme c'est dans les grandes maladies que les médecins ont accoutumé de mettre en usage les plus grands remèdes, je dois imiter leur conduite, et vous en proposer un de cette nature, pour tâcher de calmer la violence des maux que vous endurez, et vous les rendre plus supportables. Je vais (selon l'avis que donne saint Bernard) vous faire descendre en esprit dans les prisons éternelles, où sont renfermées ces âmes infortunées dont Dieu punit les péchés par des supplices infinis.

Représentez-vous les tourments horribles de ces âmes qui sont ensevelies dans des lits de feu, où elles brûlent et brûleront éternellement, peut-être pour les mêmes péchés que ceux dans lesquels vous êtes tombé. Vous auriez pu être réduit dans le même état, et avoir un pareil sort. Vous auriez pu être surpris par la mort étant encore coupable de quelque péché mortel, et il n'en fallait qu'un seul pour vous rendre compagnon de leurs supplices. Si vous êtes si sensible à la maladie dont Dieu afflige votre corps, comment, dit Hugues de Saint-Victor (1), pourriez-vous soutenir le poids immense des châtiments auxquels Dieu a condamné les réprouvés ? châtiments d'autant plus effroyables, que, quoique ils soient extrêmes dans leur rigueur, ils seront encore éternels dans leur durée.

II. Les véritables maux, comme les vrais biens, sont ceux de l'autre vie, parce que les uns et les autres sont infinis, non-seulement dans leur durée, mais encore en sentiments de joie ou de douleur. La félicité des justes dans le ciel est immense et éternelle, les tourments des réprouvés dans l'enfer sont incompréhensibles, et n'auront jamais de fin.

Ce qui console ceux qui souffrent sur la terre, c'est l'espérance où ils sont de voir terminer la grandeur de leurs maux, au moins au moment de leur mort. Mais dans l'enfer il n'y a point d'espérance pour ces victimes malheureuses que Dieu a sacrifiées à sa justice, et il sera éternellement inflexible à leur égard.

Au lieu donc de vous plaindre dans vos douleurs, quel sujet n'avez-vous pas de lui rendre de continuelles actions de grâces de vous avoir épargné jusqu'à présent, malgré toutes vos ingratitudes et vos révoltes contre lui, dont il a pu vous punir après que vous l'avez mérité tant de fois ? Les réprouvés ne s'estimeraient-ils pas heureux que la justice de Dieu les en quittât à ce prix ? et ne compteraient-ils pas pour rien tous les maux de cette vie, en comparaison de ceux qu'ils endurent ? Car, outre que leur rigueur est infiniment au-dessus de vos souffrances, ils n'auraient pas toujours présente à leurs yeux cette éternité affreuse qui fait leur rage et leur désespoir.

Soyez donc patient, M., dans votre maladie, et faites en sorte qu'elle devienne utile à votre salut. Elle ne tire point sa source d'un cœur aigri qui soit en Dieu, mais d'un amour tendre et paternel. Elle apaisera sa colère, et elle l'approchera plus près de vous.

XX^e^ EXHORTATION.

Combien il est utile à un chrétien malade de mettre toute son espérance en Dieu.

Les traverses auxquelles nous sommes livrés en cette vie, diminuent ordinairement le nombre de nos amis sur la terre, parce qu'ils sont beaucoup plus attachés à notre fortune qu'à notre personne ; ce qui fait que du moment où elle nous est contraire, ils se retirent avec elle, et prennent parti ailleurs, nous laissant dans notre disgrâce sans en paraître même touchés. Dieu n'en use pas de la sorte dans ces tristes conjonctures, C'est alors que ses yeux sont plus attachés sur nous, qu'il est plus attentif à nos besoins, et plus porté à nous secourir.

C'est ce qui doit donner aux personnes qui

(1) Qui flagellum timent, quomodo tormenta sustinerent ? (lib. 1 *De claustro animæ.*)

Digitized by Google

sont dans l'affliction et dans les souffrances, une très-grande consolation, et qui doit contribuer extrêmement à les relever de leur abattement lorsqu'elles se voient abandonnées des hommes, dont l'attachement est si peu solide, et si sujet au caprice et à l'inconstance.

Vous devez, M., imiter la conduite du Prophète ; reconnaître qu'il n'est rien de plus avantageux pour vous, que de vous attacher uniquement à Dieu, et de mettre toute votre espérance en sa miséricorde : *Mihi autem adhærere Deo bonum est, et ponere in Domino meo spem meam* (*Psal.* LXXII, 28). C'est en cela que consiste l'unique bonheur de cette vie, de se tenir toujours étroitement uni avec lui ; et dans cette union ne rien souhaiter qui ne soit conforme à sa divine volonté. Il n'est pas en notre pouvoir de ressentir de la joie au milieu des afflictions et des souffrances, parce que la joie est un mouvement de la nature qu'on ne saurait ressentir dans le mal, qui est entièrement opposé au bien sensible qu'elle aime ; mais il suffit que votre raison qui doit vous mettre au-dessus des sentiments de la chair, vous fasse reconnaître la justice de Dieu dans les différentes épreuves où il juge à propos de vous mettre, et que vous les acceptiez avec soumission.

Dans cette disposition, M., attendez avec patience le moment où il lui plaira ou de vous délivrer entièrement de votre maladie, ou d'y apporter quelque soulagement, s'il juge que cela soit utile à votre sanctification. Que si la maladie au contraire y est plus convenable que la santé, soyez content que sa volonté s'accomplisse, et soumettez-vous à porter le poids de celle qu'il vous a envoyée, aussi long-temps qu'il le jugera nécessaire ; faites que votre raison et votre religion disent à Jésus-Christ comme Marthe et Marie : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » *Domine, ecce quem amas infirmatur* (*Joan.* XI, 3). Il est avec ceux qui souffrent, dit le Prophète, et il n'abandonne pas ceux qu'il aime, dit saint Augustin : *Non enim amas, et deseris* (*tract.* 49, *in Joan.*).

XXI^e^ EXHORTATION.

Le temps de l'infirmité et de la maladie est souvent plus favorable pour s'appliquer à l'affaire du salut, que celui de la santé.

J'espère toujours, M., lorsque j'entre chez vous, apprendre quelque changement avantageux dans votre maladie ; trouver vos douleurs apaisées et votre fièvre considérablement diminuée. Comme je souhaite le rétablissement de votre santé autant que personne, si c'est la volonté de Dieu, ce changement me causerait une joie très-sensible. Mais vous savez, M., que votre guérison est entre ses mains, et que c'est lui qui mortifie, et qui vivifie, selon l'expression du prophète Samuel : *Dominus mortificat et vivificat* (*I Reg.* II, 6). Il faut attendre avec patience l'accomplissement de ses desseins sur vous, et vous appliquer uniquement à profiter de ces jours de douleur, afin de les faire servir à votre sanctification et à sa gloire.

Depuis que votre maladie vous met hors d'état de remplir les engagements de votre condition, il vous reste bien plus de temps pour vaquer à l'affaire importante de votre salut. Tout doit vous y faire penser, et vous servir de moyen pour avancer dans les voies qui peuvent y conduire. Celle des souffrances est un des plus assurés, parce que c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a marqué, s'étant volontairement réduit dans l'obligation de souffrir avant d'entrer dans sa gloire (*Luc.* XXIV, 26), afin de nous servir d'exemple, et de nous exciter à marcher sur ses pas. Vous pouvez offrir à Dieu des sacrifices presque continuels ; parce qu'étant toujours assiégé par la douleur, vous devez vous considérer comme une victime qui lui doit être continuellement immolée.

Vous pouvez ajouter à ce grand moyen celui de la prière. Celle d'un malade ne demande pas un long discours. Le cœur doit y avoir plus de part que les lèvres. Ces prières peuvent être courtes, parce que la faiblesse du corps et la violence du mal ne vous permettent pas de prier longtemps, et de vous appliquer beaucoup, mais la ferveur doit y suppléer, et elles doivent être plus fréquentes. Au lieu qu'un malade qui aime plus la vie que Dieu de qui il la tient, soupire à tout moment après le rétablissement de sa santé ; un chrétien qui aime Dieu plus que sa propre vie, et qui le regarde comme le Seigneur et le Dieu de son salut, suivant l'expression du Prophète (*Psal.* XXXVII, 23), soupire sans cesse vers lui ; et c'est de sa bonté seule qu'il attend le salut, qui est le principal motif de ses prières : et si quelquefois il lui demande du soulagement dans ses maux, et le rétablissement de sa santé, c'est toujours sans inquiétude s'il ne l'obtient pas, parce qu'il est soumis en tout à sa divine volonté, qui est la règle de la sienne.

Il y a beaucoup d'autres secours qu'un malade peut retirer des maux qui l'environnent, qui lui donnent de grandes facilités pour se sauver. Ce qui y apporte ordinairement le plus grand obstacle, c'est l'ascendant des passions, qui sont nos tyrans quand nous jouissons d'une santé florissante. Plus notre santé est parfaite, plus ces passions sont rebelles et véhémentes. Il n'y a que la maladie qui puisse les dompter et les soumettre. Ce remède est amer et rebutant, mais il est salutaire, et a plus de vertu que tous les autres, puisque non-seulement il fortifie l'âme, et l'empêche de contracter différentes maladies qui pourraient la conduire à la mort, mais qu'il contribue encore puissamment à la guérison de celles dans lesquelles elle était déjà engagée.

II. On peut comparer la maladie au bâton pastoral de l'amour de Dieu, et à la houlette dont se sert le berger pour ramener les brebis dans le bercail. Elle fait rentrer les pécheurs dans la voie du salut dont ils s'étaient écartés, et elle y conserve les justes ;

Digitized by Google

mais lorsque, abandonnés à eux-mêmes ils sont exempts de souffrances, ils se trouvent dans des dispositions bien différentes. Les pécheurs s'étudient à les éviter, parce qu'elles les humilient, et qu'elles affligent leur corps ; et les justes au contraire les souhaitent, parce qu'elles ont une vertu particulière pour mortifier leurs passions, et qu'elles leur facilitent le salut en les détachant du monde, pour les tourner continuellement vers Dieu. Les pécheurs les rejettent, parce qu'ils regardent la terre comme une demeure où ils voudraient toujours vivre tranquilles et à leur aise; mais les justes les reçoivent comme un moyen sûr pour pouvoir arriver au lieu de leur repos éternel. Les souffrances sont nécessaires aux premiers pour leur ouvrir les yeux, et les retirer de leur aveuglement, et elles sont utiles aux seconds pour les affermir de plus en plus dans la justice et les rendre plus fervents.

XXII[e] EXHORTATION.

Du bon usage qu'on doit tâcher de faire des souffrances de cette vie.

La principale attention que doit avoir un chrétien dans l'état de la maladie, doit être d'en faire un bon usage, et d'en ménager tous les moments, afin qu'ils puissent contribuer à lui assurer le salut.

Un Père de l'Eglise a dit que les souffrances sont aux chrétiens ce que l'eau est aux poissons ; et que comme le poisson s'affaiblit et meurt quand il est hors de cet élément, de même le chrétien dégénère et se pervertit quand il est hors des souffrances. Elles lui servent d'épreuve, disent les Pères ; de sorte que quand il les reçoit bien, il devient semblable à l'or, et à la paille quand il les reçoit mal. Dans les justes, c'est un feu qui les purifie comme l'or ; dans les hommes sensuels, c'est un feu qui les consume comme la paille. Elles sanctifient ceux qui les reçoivent avec soumission, qui les supportent avec patience et amour ; et elles contribuent à la perte de ceux qui murmurent quand Dieu les afflige, et qui repoussent la main qui les frappe.

Nous en avons un exemple éclatant dans l'Evangile. Il y avait trois crucifiés sur le Calvaire, Jésus-Christ, le bon larron et le mauvais larron ; mais les croix sur lesquelles ils furent attachés produisirent des effets bien différents. La croix de Jésus-Christ fut pour son humanité une source inépuisable de gloire, son corps ressuscita triomphant des horreurs du tombeau, et sa patience invincible dans les tourments les plus extrêmes fut pour nous un trésor de grâces et de mérites. La croix du bon larron lui tint lieu de Purgatoire, par la patience qu'il y fit paraître, et de sa croix il passa dans le paradis. Celle du mauvais larron le conduisit à la damnation, parce qu'il porta impatiemment son supplice, et qu'il souffrait en murmurant et en prononçant des blasphèmes. Ce sont là les trois effets que produisent les souffrances de cette vie.

Ce n'est donc point assez que nous soyons attachés à la croix, puisque le mauvais larron s'y est perdu ; il faut en soutenir la rigueur avec patience, reconnaissant avec le bon larron qu'on a justement mérité toutes les peines que l'on souffre. Mais quand on veut porter le mérite des souffrances jusqu'au plus haut degré de la perfection, il faut tâcher d'imiter Jésus-Christ souffrant par un principe d'amour, et souhaiter d'être attaché à la croix à son exemple ; et alors c'est un acte héroïque qui ne convient qu'aux âmes parfaites, et qui les fait devenir les martyres de Jésus-Christ.

C' est dans cet esprit que les saints ont toujours paru si fervents au milieu même des tourments les plus cruels, et qu'ils se sont livrés avec joie à tout ce que la tyrannie avait de plus inhumain et de plus barbare. Saint Procope, ce généreux martyr, menacé par le juge de lui faire souffrir de nouveaux supplices, bien loin de s'en effrayer, lui tint ce langage : « Quoi ! lui dit-il, vous vous persuadez de pouvoir abattre mon courage par vos tourments ? Vous vous trompez si vous êtes dans cette pensée, puisque c'est au contraire la plus grande grâce que vous puissiez me faire ; car aimant Jésus-Christ au point que je l'aime, que me peut-il arriver de plus doux que de souffrir et de mourir pour lui ? » *Quid enim ei qui Christum amat jucundius esse potest, quam pati propter Christum ?* (*Sur. in Vita.*)

Cette disposition était commune à tous les martyrs ; mais elle paraîtrait un prodige dans notre siècle, puisque la plupart des chrétiens, loin d'aimer Jésus-Christ jusqu'au point d'être préparés à tout souffrir pour sa gloire, résistent même autant qu'ils peuvent aux maux les plus légers, et s'abandonnent aux plaintes et aux murmures dans les moindres maladies qui leur arrivent. Cependant l'homme et les souffrances sont inséparables et quiconque ne veut rien souffrir en ce monde, ne peut point prétendre au bonheur éternel.

Il faut donc prendre son parti en homme sage et prudent; et puisque depuis la perte que nous avons faite de l'innocence de notre baptême, nous sommes tous obligés de souffrir pour recouvrer notre justice par la pénitence, et par des satisfactions proportionnées à nos péchés, nous devons être dans une défiance continuelle des illusions de notre amour-propre, qui nous séduit très-souvent, et prendre garde qu'en voulant trop ménager notre corps, nous ne perdions notre âme. Le bon usage des maladies est le plus propre de tous les moyens pour mettre notre salut en assurance. Il ne dépend point de nous d'avoir de la santé, quand Dieu veut que nous soyons malades. Il faut donc faire de nécessité vertu dans ces occasions, par l'acceptation que nous devons faire de ces maux nécessaires, en les recevant avec une soumission parfaite aux ordres de la divine Providence.

Je vous ai déjà proposé, M., l'exemple de plusieurs saints pour vous fournir des

Digitized by Google

modèles en leur personne. Ils étaient plus éclairés que nous dans les voies du salut. Voyez quels étaient les sentiments de saint François de Sales au sujet des maladies. Ce grand amateur des souffrances disait un jour, que s'il était tourmenté d'un grand mal de tête, il n'aurait pas le courage de prier Notre-Seigneur de l'en délivrer, par le mérite des douleurs qu'il souffrit lorsqu'il fut couronné d'épines ; car, disait ce saint évêque, le Sauveur a-t-il souffert des tourments si extrêmes, afin que je n'endure rien ? Dans une autre occasion, il disait que s'il savait qu'il y eût un seul petit filet de son cœur qui ne fût point marqué du crucifix, il ne le voudrait point garder un moment. Servez-vous quelquefois de ces pensées pour vous exciter à supporter patiemment les douleurs que vous ressentez.

XXIII[e] EXHORTATION.

Sur la nécessité de porter sa croix et de souffrir, confirmée par l'exemple de Jésus-Christ.

I. Après vous avoir laissé hier assez tranquille, et avec peu de fièvre, M., j'avais espéré devoir aujourd'hui vous trouver beaucoup mieux ; mais cette disposition favorable, qui nous promettait une première guérison, se trouve encore apparemment un peu retardée par le redoublement violent qu'on vient de me dire que vous avez eu pendant la nuit. Soumettons-nous à Dieu, M., il saura bien calmer entièrement la fièvre, et la faire cesser quand il le jugera à propos. Il faut tout attendre de sa bonté, et vous mettre en défense contre les murmures et les impatiences auquelles la durée de votre maladie peut vous exposer.

Votre état vous paraît triste, parce que jour et nuit vous êtes attaché à votre lit, sans pouvoir le quitter un moment, et vous le regardez comme une croix insupportable à la nature. Mais vous devez vous souvenir que Jésus-Christ n'a quitté la sienne qu'après sa mort ; et vous espérez d'être bientôt délivré de la vôtre, puisque votre maladie ne montre rien de dangereux.

Mais quand même il n'y aurait rien à attendre pour votre guérison, et que votre maladie serait ou incurable ou mortelle, vous ne devriez pas être moins patient. Dans l'obligation où nous sommes tous de satisfaire à la justice divine, qui ne nous châtie en ce monde que pour nous faire grâce en l'autre, nous devrions entrer alors plus que jamais dans les sentiments du saint homme Job, et dire à Dieu à son exemple : Seigneur, hâtez votre vengeance ; que votre miséricorde délie le bras de votre justice. Frappez sur moi pendant ma vie, afin que je puisse trouver grâce devant vous au moment de ma mort. Ce langage doit être celui de tous les chrétiens dans quelque situation qu'ils se trouvent, soit dans les afflictions, soit dans les maladies.

II. Pour vous rendre la vôtre plus supportable, M., je vous ai déjà proposé plusieurs modèles à imiter. Je veux aujourd'hui vous mettre devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ même, dont la vie a été si traversée, et dont les douleurs dans le temps de sa Passion ont été si extrêmes. Il n'y a point de maux, quelque violents qu'ils soient, qu'on ne puisse souffrir avec patience, quand on se représente les tourments qu'il a endurés. C'était à la vue de cet homme de douleurs que les saints trouvaient de la consolation dans les différents maux dont ils étaient attaqués, parce qu'ils étaient assurés que les souffrances étaient le moyen le plus propre pour s'unir plus étroitement à Jésus-Christ ; et comme ils faisaient consister tout leur bonheur sur la terre dans cette sainte union, aussi soupiraient-ils sans cesse après les occasions de souffrir pour l'amour de celui qu'ils regardaient comme leur modèle et leur exemplaire.

C'était à ce divin objet que l'apôtre saint Paul s'était inviolablement attaché. La charité infinie de ce Dieu fait homme, mort sur une croix, avait embrasé son cœur d'un zèle ardent pour les souffrances, et il voulait en porter sur son corps les marques glorieuses, et être attaché avec lui sur la croix : *Cum Christo confixus sum cruci* (*Galat*, II, 19). Nous ne sommes chrétiens qu'autant que nous sommes conformes à Jésus-Christ, et nous ne pouvons l'être qu'autant que nous l'imitons dans ses souffrances, et que nous portons la croix dont il a voulu se charger. Nous devons tous être les enfants du Calvaire, puisque c'est là qu'il nous a engendrés dans les douleurs de la croix ; et ce qui peut marquer que nous sommes véritablement les enfants de ce divin Sauveur, c'est lorsque nous aimons les souffrances ; car sans cela, dit l'Apôtre, nous ne sommes pas des enfants légitimes : *Ergo adulteri, et non filii estis* (*Hebr.* XII, 8).

III. Lorsque nous sommes réduits à l'état de la maladie, nous devons nous regarder comme des serviteurs crucifiés sous les yeux de notre maître, qui a été attaché le premier sur la croix, pour nous apprendre la manière dont il faut souffrir. C'est à nous de nous rendre attentifs aux leçons qu'il nous y a données, et à nous appliquer à les mettre en pratique. Heureux ceux qui sont fidèles à les observer, et qui n'écoutent point la voix de la chair, qui nous inspire des sentiments contraires. Toutes les maximes de Jésus-Christ sont des maximes d'humilité, de patience, d'abnégation de soi-même, et de croix. Il les a sanctifiées et autorisées par son exemple pendant tout le cours de sa vie mortelle ; et c'est sur le Calvaire qu'elles ont eu le dernier trait de leur perfection et de leur consommation, par le grand sacrifice qu'il a fait de sa propre vie à la justice de son Père, afin de l'apaiser par ses humiliations, par ses souffrances et par sa mort, et nous mériter une place dans son royaume.

Mais quelle apparence que les ennemis

Digitized by Google

de la croix puissent avoir droit à cet héritage, en suivant une voie toute contraire à celle qu'il nous a frayée pour y arriver? Il est évident, par toutes les expressions que nous remarquons dans les livres sacrés, qu'ils n'ont rien à y prétendre, et que leur partage sera celui des réprouvés, dont l'enfer est la demeure éternelle. Mais comme ils n'ont rien à espérer dans le ciel, aussi les enfants du Calvaire n'ont presque rien de doux à goûter sur la terre. Chacun a du bon à son tour. Mais il vaut bien mieux se résoudre à porter sa croix en ce monde et gagner le ciel, que de se plonger dans les délices, et être ensuite précipité dans des tourments sans mesure et sans fin.

Nous ne devons donc pas, M., nous décourager par les maux présents qui nous affligent; il faut, au contraire, nous consoler dans l'attente de la récompense qu'ils doivent nous procurer dans le ciel. Le paradis vaut bien tout ce que nous pouvons souffrir pour le mériter; et nous l'aurions encore à bon marché, quand nous l'achèterions au prix non-seulement de toutes les maladies, mais encore de tous les tourments qu'on peut souffrir en ce monde. Car quelle proportion peut-il y avoir entre tous ces maux et ces tourments qui sont passagers, et la récompense éternelle qui les doit suivre? Saint Paul les appelle un moment court et léger de tribulation : *Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ* (*II Cor.* IV, 17). C'est cependant ce moment, ajoute le même apôtre, qui doit nous procurer le poids d'une gloire éternelle : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Tous les maux que nous pouvons souffrir durant cette vie, dit saint Bernard, ne doivent être considérés que comme une goutte et un filet d'eau; mais la récompense est un torrent et un fleuve impétueux; un torrent de délices, un fleuve de gloire et de paix : *Guttatim pœna bibitur, liquando sumitur, per minutias transit : in remuneratione torrens est voluptatis, et fluminis impetus : torrens inundans lætitiæ, flumen gloriæ, et flumen pacis* (S. Bern. serm. 3 *De div.* n. 7).

De plus, ajoute le même Père, tous les maux auxquels nous pouvons être assujettis, sont passagers, et ne durent que peu de temps : *Transit hora, transit et pœna* (*Ibid.*). Mais il n'en est pas de même de la béatitude qui doit en être le prix; elle n'est point sujet à révolutions, et ne doit jamais avoir de fin : *Nescit vicissitudinem, nescit finem.* L'affliction est un trésor caché, où l'on trouve la gloire du paradis. L'éternité est cachée dans ces mêmes souffrances.

C'est ainsi, M., que vous devez envisager votre maladie. Car, quoiqu'elle continue depuis quelque temps, elle est très-courte si on la compare à l'éternité, qui n'a point de bornes. Mais ce moment bien ménagé peut vous faire participer à l'éternité d'une souveraine et incomparable gloire. Supportez-en donc les rigueurs et la durée avec patience, et pour vous rendre digne de ce bonheur qui en doit être la récompense, ayez soin d'offrir souvent votre cœur au Seigneur comme une victime qui est destinée à le glorifier par ses souffrances et par sa destruction même. Appliquez-vous continuellement à rendre de plus en plus votre volonté conforme à la sienne, et ne vous éloignez jamais de cette sainte disposition.

XXIVe EXHORTATION.

Les maladies du corps sont de puissants remèdes pour dégager l'âme de ses passions, et elles tiennent lieu de pénitence.

1. Je viens d'apprendre, M., que vous avez été purgé ce matin par l'ordre de votre médecin, et que le remède a assez bien opéré. Il y a lieu d'espérer que vous en recevrez du soulagement dans la suite, et qu'étant déchargé d'une portion des humeurs corrompues qui ont donné lieu à votre maladie, les accès de votre fièvre ne seront plus si violents. Il faut en attendre l'événement avec un esprit tranquille. Le succès n'est pas toujours au pouvoir du médecin, quoique habile. Il a rempli son devoir lorsqu'il a ordonné à son malade les remèdes qu'il a cru propres à sa guérison; mais elle est quelquefois retardée par des causes qui lui sont inconnues, et que la médecine ne peut découvrir; c'est souvent parce que Dieu voit que la santé n'est pas encore utile au malade. Alors le médecin s'applique en vain à lui ordonner plusieurs remèdes, et le flatte d'un prompt rétablissement de santé, dit saint Augustin; il se trompe quelquefois en lui promettant ce qui ne dépend point de lui; car, n'étant pas l'artisan du corps de l'homme, mais Dieu, qui l'a formé, aussi bien que l'âme; lui seul peut connaître le remède propre à sa guérison, et c'est de lui seul qu'il doit l'attendre dans ces sortes de maladies dont le principe n'est point connu : *Fallitur medicus aliquando, et promittit sanitatem; quare fallitur? quia hoc non curat quod fecit. Deus fecit corpus tuum, Deus fecit animum tuam : novit quemadmodum recreet quod creavit. novit quemadmodum reformet quod ipse formavit* (S. Aug. *in Psal.* CII).

Comme le cœur se purifie par les maladies, que l'infirmité du corps est la santé de l'âme, et la faiblesse de la chair la force de l'esprit, il n'y a pas lieu d'être surpris si le Seigneur arrête quelquefois l'effet des remèdes, et retarde la guérison du malade, parce qu'il veut donner à l'âme une guérison parfaite; et c'est d ordinaire par les maladies qu'il veut la lui procurer; parce qu'en affligeant le corps, elles affaiblissent les passions, et contribuent à la perfection des vertus.

II. la plupart des hommes ne peuvent se dégoûter de la volupté que par le secours des maladies et des infirmités corporelles : ce qui a fait dire à saint Grégoire que c'est par une conduite particulière de la Providence, que ceux qui ont des habitudes enracinées de longue main dans le mal, sont aussi pour l'ordinaire travaillés de plus longues maladies, afin de déraciner un mal par

Digitized by Google

un autre. C'est de cette façon que Dieu tire la guérison de nos plaies, le salut de nos maladies, la vie de notre mort, et souvent même notre victoire de nos défaites.

Peu de gens usent bien de la santé, parce qu'elle favorise beaucoup leurs passions, et que d'ordinaire elle les irrite et les révolte dans les âmes d'une vertu commune. Mais aussi on peut dire que peu de personnes se perdent dans les longues maladies; parce que, comme leur état leur donne du temps pour réfléchir sur leur conduite passée, et rentrer en elles-mêmes, que la grâce frappe avec plus de force à la porte de leur cœur, pour les faire penser à leur salut, il est assez rare qu'elles portent leur aveuglement et leur endurcissement jusqu'au bout, et que la maladie ne leur ouvre enfin les yeux. Heureuse est donc la maladie, si, en nous découvrant nos égarements, et nous retirant des portes de l'enfer, elle nous met en état de monter dans le ciel par une sincère conversion! Jamais le Seigneur ne nous fit un plus utile présent.

Ceux qui en connaissent le prix et les avantages, se consolent aisément quand ils se trouvent réduits dans cet état; et à la vue des fruits abondants qu'ils ne peuvent recueillir, ils s'appliquent bien plus à corriger leurs désordres, et à réparer les débris de leurs vertus presque anéanties, qu'à rétablir les forces du corps que la maladie leur a enlevées. Ils savent par leur propre expérience, que ce monde est le pays des infirmités et des afflictions; que la douceur du repos ne nous attend que dans le ciel : ils en souffrent la privation sans inquiétude, et ils sont contents de tous les maux que le Seigneur leur fait sentir. La foi leur apprend qu'il fait boire dans son calice plein d'amertume ceux qu'il réserve pour la vie éternelle; et que quand il nous assujettit à mener une vie de croix et de tribulations, c'est un signe qu'il ne veut point nous abandonner à la mort, mais nous faire part des joies et des consolations ineffables que les saints goûtent dans la gloire. C'est dans cet esprit que les vrais chrétiens regardent les maladies, et qu'ils en supportent la durée et la violence; et ils s'estiment heureux, et infiniment redevables à la miséricorde divine, lorsqu'elle les afflige par ces maux passagers; parce que c'est par cette voie qu'ils sont convaincus que Dieu veut rendre leur vocation et leur élection certaines; et que s'il paraît les juger dans le temps, en les condamnant à souffrir, c'est pour leur faire grâce dans l'éternité.

III. Les plaisirs et les douceurs n'entrent point dans le partage que Dieu donne à l'homme pendant cette vie. Les tribulations et les croix sont la portion et l'héritage des justes, dit le Prophète : *Multæ tribulationes justorum* (*Psal.* XXXIII, 20); mais cet état triste et affligeant ne sera pas de durée, continue le même Prophète : le Seigneur prendra soin de les en délivrer, et il fera succéder à ces potions amères un torrent de délices et de consolations éternelles : *Et de omnibus his liberabit eos Dominus.* C'est cette espérance qui fait la consolation des âmes souffrantes. Elles attendent avec patience la fin de leurs maux, étant persuadées qu'ils seront suivis d'un bonheur qui ne sera point mêlé d'affliction ni de tristesse; et, bien loin de se plaindre d'un état qui paraît si insupportable aux hommes charnels, elles se croient encore trop épargnées par rapport aux péchés qu'elles ont commis, et qu'elles doivent expier par leurs souffrances.

IV. Elles tiennent lieu à ces âmes de satisfaction et de pénitence; car elles n'ignorent pas le peu de proportion qu'il y a entre celle qu'elles seraient obligées de faire, et celle qu'elles font par les douleurs passagères qu'elles endurent. C'est ainsi, M., que les maux de cette vie deviennent salutaires, et qu'encore qu'il ne soit pas en notre pouvoir de nous en garantir, parce que Dieu nous y assujettit sans consulter notre volonté, nous pouvons nous les rendre méritoires par l'acceptation et le bon usage que nous en pouvons faire. C'est à quoi vous devez principalement vous appliquer, en disant avec le Prophète : J'accepte, ô mon Dieu, le calice du salut que vous me présentez; et, bien loin de me répandre en murmures, je vous bénirai en tout temps, et votre louange sera toujours dans ma bouche; mon âme ne mettra plus désormais sa gloire qu'en vous. Le moment viendra, M., dans lequel vous serez exaucé. Dieu vous retirera de cet état pénible et languissant, pour vous faire goûter des douceurs et des consolations ineffables dans la céleste patrie.

XXV^e^ EXHORTATION.

Sur les dangers où la vertu est exposée lorsqu'on jouit d'une santé parfaite.

I. Si l'on pouvait soulager ceux qui souffrent en les plaignant, vous le seriez sans doute beaucoup, M.; car je ne saurais envisager les maux qui vous accablent depuis quelque temps, sans en être vivement touché. Je souhaiterais, si c'était la volonté de Dieu, vous voir bientôt quitte de votre maladie, et que les remèdes qu'on met en usage pour la faire cesser, eussent plus de succès. Mais ce qui me console et m'édifie en même temps, c'est de voir votre tranquillité d'âme toujours soutenue d'une patience qui ne se dément point, et de remarquer en vous une grande indifférence pour l'événement de votre maladie.

Dès le premier jour que vous en avez senti les atteintes, vous avez mis votre sort entre les mains de Dieu; et par votre résignation à sa divine volonté, vous vous êtes rendu digne d'une protection particulière, qu'il ne refuse jamais à ceux qui s'abandonnent à sa conduite. Vous en avez déjà ressenti les effets, et votre patience, qui est un don du Ciel, selon le témoignage du Prophète (1), en est une preuve certaine.

(1) Ab ipso patientia mea (*Psal.* LXI, 6).

Digitized by Google

Continuez, M., à souffrir dans le même esprit les maux auxquels votre état pourra encore vous assujettir, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'en arrêter le cours. Laissez le soin du rétablissement de votre santé à ceux qui ne négligent rien pour vous le procurer; et comme votre âme a ses infirmités particulières, qui demandent que vous vous appliquiez vous-même à leur guérison, pendant qu'on met en usage les remèdes propres à réparer les ruines que la maladie a causées à votre corps, pensez aux moyens propres à rétablir celles que le péché a pu produire dans votre âme, qui a coûté plus cher à Jésus-Christ pour la racheter, qu'il n'en a coûté à Dieu pour former votre corps.

Dût-il encore être exposé à des douleurs plus violentes, ou être bientôt détruit par la mort, faites-lui un sacrifice entier de vous-même, et tâchez de vous mettre dans la disposition de pouvoir dire comme l'Apôtre : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort, quand elle viendra, sera un gain pour moi. » *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* (*Philipp.* I, 21); parce qu'elle me mettra dans une heureuse impuissance d'offenser Dieu, et que le peu de vertu qui se trouve peut-être en moi ne sera plus exposé à des passions tyranniques qui la combattent sans cesse.

II. Il est certain qu'il n'est rien de plus efficace pour en modérer l'impétuosité, qu'une maladie considérable, et qu'une fièvre bien ardente est un souverain remède pour éteindre l'ardeur des vices et des mauvais penchants. Car, quelque bon usage qu'on tâche de faire de la santé, on ne laisse pas quelquefois d'être livré à des assauts très-dangereux. On vit beaucoup plus en sûreté au milieu des infirmités et des maladies. C'est pour ce sujet que les âmes les plus éclairées dans les voies du salut, ont toujours regardé la santé comme l'écueil de toutes les vertus et la maîtresse des vices; et la maladie au contraire comme la maîtresse des vertus et l'écueil où nos péchés vont se briser. On est bien plus occupé des moyens d'apaiser Dieu par la pénitence quand on est malade, que de ce qui pourrait donner lieu de l'offenser de nouveau. On apprend alors à le craindre, et à redouter sa justice, et on regarde la maladie comme un châtiment qu'on a justement mérité, et dont on ne peut faire cesser la rigueur que par une vie plus chrétienne. On s'applique dans cet état à se rendre utiles des maux qui sont devenus nécessaires; soit pour nous donner du dégoût des douceurs de la volupté, soit pour nous faire expier nos plaisirs passés par des douleurs qui crucifient notre chair; soit pour nous faire renoncer à ce fonds d'orgueil qui nous fait méconnaître notre propre misère, et la corruption dont notre corps est composé; soit enfin pour nous mettre en état, après nous être réconciliés avec Dieu par la pénitence, d'attendre pour récompense des maux que nous aurons patiemment soufferts, des consolations et des joies éternelles : de sorte que, changeant d'esprit et de cœur aussi bien que de conduite, au lieu que la santé était une espèce de tombeau où toutes nos vertus étaient ensevelies, et une pierre d'achoppement qui nous exposait à des chutes continuelles, la maladie devient pour nous une académie de vertus ; la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, le détachement et la patience succèdent aux vices qui rendaient notre vie criminelle.

Nous connaissons par la foi qui nous éclaire alors plus qu'auparavant, que tout vient de la main de Dieu, qui est infiniment bon, puissant, sage et juste; nous nous abandonnons entièrement à lui pour le rétablissement de notre santé; nous devenons plus humbles par la connaissance que notre maladie nous donne du néant de notre être, de la vanité de notre orgueil, et de l'inconstance de notre vie; notre amour pour Dieu devient plus fervent, ne pouvant douter que ce ne soit par un effet de sa bonté et de sa protection, que nous sommes réduits dans un état qui nous retire des périls évidents où nous étions de nous perdre : nous tenons moins fortement au monde, nous trouvant souvent réduits à deux doigts du tombeau, et dans la route qui y conduit : enfin, c'est alors que nous nous étudions à être plus patients, à tenir ferme contre les douleurs de la maladie, et que nous endurons avec plus de courage les maux différents dont nous sommes affligés.

Cette disposition est bien opposée à celle où nous nous trouvons d'ordinaire pendant les jours de santé, où tout flatte nos sens, et où les piéges sont tendus de toutes parts à notre faible vertu. Tantôt attaqués et vaincus, tantôt combattant et abattus; toujours aux prises avec les ennemis de notre salut : en tout lieu, en tout temps, en tout âge nous ne saurions jouir d'une paix tranquille ni au dedans, ni au dehors ; nous trouvons des persécutions partout, et nous sommes souvent nous-mêmes les adversaires que nous avons le plus à craindre. Comment vivre en repos au milieu de tant de périls, puisqu'il faut être dans une vigilance continuelle, et avoir toujours les armes à la main pour nous défendre ?

Nous sommes bien moins exposés à tous ces combats et à tous ces dangers, lorsque la maladie est venue à notre secours, parce qu'elle écarte elle-même, sans presque aucun effort de notre part, cette multitude d'ennemis domestiques et étrangers qui nous attaquent continuellement pendant que nous jouissons d'une santé robuste. Car alors nos vertus qui étaient malades, tandis que notre corps se portait bien, reprennent leur première vigueur, et se fortifient de plus en plus : le fer et le feu appliqués à ce corps de péché, en font sortir la pourriture, et c'est par-là que l'âme se purifie, et que, ressentant mieux ses besoins, elle a recours à celui qui peut seul y apporter les remèdes convenables. Elle serait toujours restée in-

Digitized by Google

sensible à ses propres misères, si Dieu par une miséricorde infinie n'avait veillé à sa guérison, et n'y avait apporté le secours par les infirmités et les maladies : et c'est ainsi, M., qu'il en use à votre égard par une bonté particulière.

C'est une conduite que les gens du monde ne comprennent point, parce qu'ils ne regardent comme un bien véritable, que ce qui contribue à flatter la cupidité ou à satisfaire les sens. Mais les chrétiens fervents pensent bien autrement, parce qu'ils ne sont sensibles qu'à ce qui intéresse leur salut et la gloire de Dieu. C'est aussi ce que vous devez avoir le plus à cœur, puisque c'est en cela que consiste votre unique nécessaire, et l'affaire de toutes la plus importante. Car à quoi sert cette agitation continuelle dans laquelle on vit pour les choses de la terre, et dont une santé forte et robuste est pour l'ordinaire le fondement, qu'à lasser le corps et à dissiper l'âme? Il est bien plus avantageux d'être réduit à la triste, mais heureuse tranquillité de la maladie, et de s'appliquer à écouter la voix de Dieu, et à mériter par la patience dans les maux la possession du Ciel : *Porro unum est necessarium* (*Luc.* x, 42).

XXVI^e EXHORTATION.

Utilité des maladies pour nous porter à user de précaution contre les surprises de la mort, et nous détacher du monde.

1. J'ai appris, M., en arrivant chez vous, que vous aviez passé une nuit triste et accablante, n'ayant pu jouir d'un seul moment de repos, parce que les redoublements de votre fièvre ont été fréquents et fort considérables. On m'a dit même que vous vous étiez alarmé comme un homme qui approche de sa fin, et qui, étant déjà environné des douleurs de la mort, ne doit plus penser qu'à s'y préparer sans délai.

C'est ainsi, M., que Dieu se sert de la maladie comme d'un instrument propre à nous réveiller de notre assoupissement, en nous menaçant de temps en temps par l'idée d'une mort prochaine, quoiqu'elle soit encore éloignée, afin de nous exciter à nous y préparer de bonne heure, et nous mettre en état de n'être point surpris, quand elle viendra nous enlever au monde. Comme une grande partie des maladies qui affligent les hommes les conduisent enfin au tombeau, et que ce n'est que par ce terme fatal où elles aboutissent, qu'elles les étonnent ; ces sortes d'alarmes leur sont souvent très-utiles, d'autant qu'elles les rendent plus circonspects dans leur conduite, et plus attentifs aux précautions nécessaires pour n'être point pris au dépourvu.

Les amateurs du monde les appréhendent, parce qu'ils regardent la mort comme une ennemie redoutable qui doit les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher ; et lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie considérable, ils sont bien plus occupés des moyens d'en écarter le danger, et de parvenir à une prompte guérison, par l'attachement excessif qu'ils ont à la vie, et à tout ce qui flatte leurs passions, que du désordre de leur conscience, qui devrait les faire trembler, et les obliger d'avoir recours à la pénitence, pour ne pas mourir en réprouvés.

Les justes profitent de ces avertissements salutaires, et quoiqu'ils n'aient pas attendu jusqu'au temps de la maladie à penser à la mort, et à s'y préparer par une vie réglée et par de bonnes œuvres, ils redoublent encore de plus en plus leur ferveur et leur zèle, quand elle semble les menacer. Comme ils vivent sans aucun attachement au monde, qu'ils regardent comme un exil et un lieu de passage, ils sont toujours disposés à le quitter ; et lorsque la maladie leur fait entrevoir le danger, et que le moment de la mort paraît prochain, ils s'abandonnent à la divine miséricorde, et attendent la mort avec une résignation parfaite à la volonté du Seigneur. Étant déjà morts au monde, et leur vie étant cachée en Dieu avec Jésus-Christ, ils en sortent sans amertume et sans chagrin, et meurent pleins de joie et de consolation, dans l'espérance qu'ils ont de trouver dans le ciel la fin de toutes leurs inquiétudes, le terme de leurs misères, et la cessation de tous leurs maux.

II. Les maladies où on n'aperçoit point de danger, ne doivent pas pour cela être négligées : car, quoiqu'elles ne nous montrent encore que de loin le jour du Seigneur, elles ne nous invitent pas moins à nous préparer à son avénement, et à employer utilement tous les moments qui en composent la durée. Car, comme personne ne sait ni le jour ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra, et qu'on ne saurait jamais user de trop de précaution dans une affaire où il s'agit d'un sort éternel, il est de la prudence de préférer le certain à l'incertain. Or, quelque assurance morale qu'on puisse avoir qu'une maladie n'est point dangereuse, il arrive souvent qu'on y est trompé, et on a vu une infinité de fois des changements imprévus, qui ont conduit dans le même jour au tombeau des malades qu'on ne regardait presque pas comme tels, par la fausse idée qu'on avait de leur maladie.

Mais quand même il n'y aurait aucun péril qui fût à craindre, ne devons-nous pas répondre aux desseins de Dieu quand il nous afflige par les maladies? Nous tenons au monde par une infinité de liens, et Dieu veut les rompre par les infirmités dont il nous accable. Nous avons des faiblesses à corriger, et peut-être sommes-nous encore chargés de très-grandes dettes envers sa justice, par les adoucissements extraordinaires que nous apportons dans les pratiques même les plus indispensables de la pénitence : et n'est-ce pas un effet de la bonté de Dieu à notre égard, de nous mettre en état d'y pouvoir suppléer par des maux qui nous sont devenus nécessaires, et qu'il veut bien recevoir comme autant de payements de nos dettes ; afin qu'après y avoir satisfait autant que nous en sommes capables, il nous fasse participer, en sortant

Digitized by Google

de ce monde, au bonheur dont jouiront éternellement les élus dans le ciel ?

Voilà, M., quel est l'usage que nous devons faire de nos maladies, soit qu'elles soient dangereuses, ou qu'elles ne le soient pas. Mais tous les malades ne s'appliquent pas également à se les rendre utiles. Elles deviennent infructueuses aux pécheurs endurcis, parce qu'ils ne s'occupent presque jamais ni de Dieu, ni de leur salut ; et, bien loin d'ouvrir les yeux pour voir quel est celui qui les châtie, et d'adorer la main qui les frappe, ils s'endurcissent encore de plus en plus comme des Pharaons. Ils devraient faire attention au danger qui les menace, et ils y sont insensibles. Dieu les sollicite par les maladies à se convertir ; et ils augmentent encore le nombre de leurs crimes par leurs révoltes et par leurs murmures ; et au lieu de retirer quelque avantage des maux qu'ils endurent, ils sont pour eux le commencement des supplices qui les attendent après leur mort.

Les pécheurs pénitents qui sont touchés des désordres dans lesquels ils ont eu le malheur de tomber, regardent au contraire leurs maladies comme des remèdes que la miséricorde divine leur présente pour suppléer à l'insuffisance de leurs satisfactions, et au peu de proportion qu'elles ont avec leurs péchés ; et bien loin de repousser la main qui s'appesantit sur eux, ils la baisent et l'adorent, s'estimant trop heureux que Dieu veuille prendre soin de les purifier en ce monde, en les châtiant par les douleurs de la maladie, afin de n'être point obligé de les punir par des supplices dont la rigueur est extrême.

XXVII[e] EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Le salut est si important, et la perte en est si terrible, qu'il n'est rien que nous ne devions mettre en usage pour ne pas le risquer.

Ce qui est la cause des grandes pertes que nous faisons pendant le cours des maladies que Dieu nous envoie, et que nous n'en retirons aucun avantage pour notre sanctification, c'est que nous ne les envisageons presque jamais dans les vues que la foi nous en donne. Souvent même nous fermons les yeux aux lumières de la nature, qui nous fourniraient des instructions très-importantes, si nous ne leur opposions nos passions et nos préjugés qui les obscurcissent. Nous n'aurions, pour voir le tableau de la fragilité humaine, qu'à nous regarder nous-mêmes, tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse, tantôt dans la prospérité, tantôt dans l'adversité ; tantôt dans la santé, tantôt dans la maladie. La foi, venant ensuite au secours de notre raison et de notre expérience, nous apprendrait que c'est Dieu qui dispose de tous ces événements différents que nous attribuons au hasard et à la bonne ou mauvaise fortune ; et après nous être vivement pénétrés de notre néant, de notre misère et de notre corruption, elle nous ferait reconnaître la grandeur de Dieu, sa justice, son infinie miséricorde, et le pouvoir souverain qu'il a sur toutes les créatures. Alors, bien loin de nous plaindre de toutes ces révolutions auxquelles nous sommes exposés, nous demeurerions toujours fermes et inébranlables dans notre soumission et notre dépendance, parce que nous regarderions Dieu comme l'auteur de tout ce qui nous arrive ; nous ne nous appliquerions qu'à étudier ses desseins sur nous, et à y conformer notre volonté. Alors nous verrions toutes choses sous un autre point de vue ; et ce que nous regardons, avec les yeux de la chair, comme un souverain mal, nous paraîtrait, avec ceux de la foi, comme un bien très-considérable : nous serions convaincus que toute la prospérité mondaine, les richesses, les honneurs, les plaisirs des sens, ne sont qu'un pur enchantement et n'ont que de fausses et trompeuses apparences, dont le démon se sert pour séduire les hommes ; et lors même que nous sommes privés de la santé que nous envisageons comme le premier et le plus nécessaire de tous les biens naturels, nous en serions consolés, étant persuadés par les divines Ecritures, que si nous supportons avec patience et avec amour les douleurs de la maladie et tous les maux que Dieu par sa providence et par sa justice a attachés à cette vie mortelle, ils nous mettront un jour en état d'être glorifiés avec lui : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur*, dit l'Apôtre (*Rom.* VIII, 17).

C'est ainsi, M., que pensent les bons chrétiens, et ce sont les sentiments dont ils tâchent de se remplir, afin de se rendre utiles les maladies, et d'éviter les surprises auxquelles on peut être quelquefois exposé par une confiance téméraire qui fait négliger les précautions. Ils se préparent à la mort par avance, et avant qu'elle se présente elle-même avec cet appareil triste et lugubre qui l'accompagne ; et ils n'attendent point à se mettre bien avec Dieu, ni à travailler à leur salut, jusqu'à ce que leur santé soit désespérée, que leur esprit soit dans le dernier abattement par la violence du mal, et que leurs forces soient presque épuisées. Car, hélas ! que peut-on faire qui soit de quelque mérite devant Dieu, lorsque la contrainte nous fait agir, et que le cœur n'est presque plus libre dans ses mouvements ? Ne donner à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser, est-ce lui offrir quelque chose qui soit digne de lui ? Il ne veut point de sacrifices forcés, ni de victimes qu'il faille traîner, pour lui être offertes malgré elles. Jésus-Christ s'est offert lui-même volontairement à la mort, dit le prophète Isaïe : *Oblatus est, quia ipse voluit* (*Isa.* LIII, 7) ; et lorsque le moment fut arrivé, il se livra entre les mains de ses ennemis qui venaient au-devant de lui, et se laissa mener à la mort comme une brebis qu'on va égorger, demeurant dans le silence, ajoute le même prophète, semblable à l'agneau qui est muet devant celui qui le tond. *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non*

Digitized by Google

aperiet os suum (*Ibid.*). Imitons la générosité de son sacrifice, et allons de bon cœur à la mort, quand Dieu exigera de nous le sacrifice de notre vie.

Ce sont là, M., les dispositions intérieures dans lesquelles nous devons être, toujours préparés à obéir quand il commande, et à partir quand il appelle ; semblables à ces serviteurs, dit le Sauveur, qui attendent leur maître, se tenant toujours prêts, afin de lui ouvrir quand il viendra, et de n'être point surpris. Car peut-on être sur ses gardes, et avoir trop de précaution dans ce qui regarde le salut ? C'est se conduire en homme sage et prudent que de veiller toujours. Il vaut mieux avoir plusieurs heures de trop, que de manquer d'un seul moment, puisque c'est de ce moment que dépend souvent l'éternité.

XXVIII^e^ EXHORTATION.

Les maladies sont des châtiments et des remèdes salutaires. Sentiments dans lesquels nous devons les recevoir. Exemple de Job.

I. Votre maladie, M., est un peu plus longue qu'on ne l'avait pensé. Elle a de la peine à quitter prise, et à céder aux remèdes ; mais il y a lieu d'espérer que sa durée ne sera pas considérable, quoiqu'il y ait encore quelque reste de fièvre. Vous avez bien commencé, et marqué jusqu'à présent assez de conformité à la volonté de Dieu, et assez de patience dans les maux que vous avez soufferts ; il faut aller jusqu'au bout, et conserver les mêmes sentiments dans leur déclin, afin que vous puissiez dire comme l'Apôtre, que vous avez achevé votre course, et que vous êtes demeuré fidèle dans vos souffrances : *Cursum consummavi, fidem servavi* (*II Tim.* IV, 7).

Je me suis appliqué jusqu'à présent à vous encourager à les supporter avec patience et avec amour, et j'ai tâché de vous convaincre des avantages qu'elles procurent à ceux qui en font un usage chrétien. Mais comme ces sentiments sont combattus par ceux de la nature ; et que vous êtes encore de temps en temps aux prises avec la douleur, trouvez bon que dans les visites que je dois encore vous rendre pendant ces restes de maladie, je n'occupe votre esprit que de pensées utiles et propres à soutenir votre faiblesse : car un malade ne doit point être occupé d'autre chose ; et comme il ne doit prendre aucune part aux affaires du siècle, il me siérait mal de vous en entretenir. Puis donc que votre guérison est encore un peu retardée, profitez de ces précieux moments, et servez-vous-en comme d'autant de moyens de salut que la Providence vous a ménagés, afin de vous faire arriver à une plus haute perfection.

Les maux de cette vie sont des peines et des remèdes tout ensemble. Peines de leur nature, et remèdes par un effet de la bonté de Dieu. Elles sont les tristes effets et les suites funestes du péché d'Adam et des nôtres. C'est pour ce sujet, dit l'Apôtre, qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs dorment du sommeil de la mort : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi* (*I Cor.* II, 30). Puis donc qu'elles sont un châtiment que nous avons justement mérité, il faut que nous en supportions la rigueur avec soumission et avec patience.

II. Il n'appartient qu'à Jésus-Christ d'avoir souffert sans l'avoir mérité ; et les apôtres et les martyrs ne se consolaient dans leurs souffrances que par les sentiments que la connaissance de notre corruption et de notre misère imprime dans les âmes les plus parfaites.

La loi ancienne animait du même esprit ceux qui souffraient. C'était ainsi que les Machabées se consolaient dans leurs tourments. Ils avouaient devant leur tyran, et devant tout le monde, qu'ils ne souffraient que ce qui leur était dû à cause de leurs péchés : que si après tous les supplices auxquels ils pouvaient être condamnés, il plaisait à Dieu de récompenser leurs souffrances d'une couronne, ils la recevraient humblement de sa miséricorde, comme n'en étant pas dignes par eux-mêmes. C'est dans les mêmes sentiments que tous les chrétiens dans la loi nouvelle doivent se consoler quand Dieu les afflige, soit par les persécutions qu'il permet que des ennemis leur suscitent, soit par les maladies qui leur arrivent. Ils doivent en reconnaître le principe dans eux-mêmes, et se convaincre que ce sont leurs péchés qui en sont la principale source ; qu'ayant eu le malheur d'offenser Dieu, et leur corps étant devenu l'instrument des désordres dans lesquels ils sont tombés, il est juste qu'ils portent la peine que méritent toutes ces offenses. Et quand même notre vie aurait été innocente, nous ne serions pas pour cela exempts de l'obligation de souffrir, après que Jésus-Christ lui-même a bien voulu se livrer aux tourments, et être un homme de douleurs, accoutumé à souffrir, dit le prophète : *Virum dolorum, et scientem infirmitatem* (*Isa.* LIII, 3).

C'est sur les traces de ce Sauveur que Dieu a fait marcher tous ses élus. Il les a conduits au travers des épines et des ronces pendant cette vie ; il les a affligés, il les a châtiés, et nous ne devons pas espérer un autre sort, à moins que nous ne renoncions à son héritage. C'est ainsi, dit l'Apôtre, qu'il traite ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants ; et puisque Jésus-Christ lui-même, qui est le Fils unique de Dieu, n'a point été épargné, dit saint Augustin (*in Psal.* XXXI), comment pourrions-nous prétendre un traitement plus favorable ? *Etiam unicus sine peccato, non tamen sine flagello*

Quelle doit donc être notre vue dans les différents maux dont nous sommes affligés, conclut saint Augustin (*ibid.*), sinon de les rapporter entièrement à Dieu, et de les souffrir avec patience ? *Prorsus ad Deum refer flagellum tuum.* Nos maux, dit saint Grégoire, nous paraissent plus doux, quand nous sommes persuadés que c'est Dieu qui nous les envoie, et qu'étant bon et infiniment juste, il ne fait rien que dans les rè-

Digitized by Google

gles de sa bonté et de sa justice : *Mitigat vim doloris consideratio æquitatis ferientis.*

Si nous remontions jusqu'à cette source, lorsque nous sommes réduits dans l'état de la maladie, ou que nous nous trouvons exposés à des contradictions qui nous accablent, elles perdraient bientôt une partie de leur amertume; et, comme c'est Dieu qui en est l'auteur et qui les permet; qu'il se trouve avec ceux qui sont dans la tribulation, et promet de les secourir, ainsi que nous en assure le Prophète (*Psal.* xc, 14), nous ne manquerions pas de sentir les effets de sa protection, et de voir notre faiblesse se changer en force : mais, comme nos réflexions ne vont pas ordinairement jusqu'à lui, et que nous regardons souvent ce qui nous arrive comme un effet du hasard ou de notre mauvaise fortune, il nous laisse à nous-mêmes, et nous succombons sous le poids de la douleur qui nous presse, parce que nous nous rendons indignes qu'il nous tende la main pour nous relever de notre abattement, et que nous négligeons d'implorer son secours, qu'il ne manque jamais de nous accorder par sa bonté, quand nous le lui demandons avec humilité et avec confiance.

III. Nous passons quelquefois dans une autre extrémité, qui n'est pas moins injurieuse au Seigneur, et opposée à ses desseins. Nous avons recours à lui dans nos maladies, et dans toutes les autres afflictions qui nous arrivent; mais nous exigeons de sa bonté plus qu'il ne juge à propos de nous accorder. Nous voudrions qu'il nous rendît insensibles à la douleur; qu'il convertît les épines en roses, ou qu'il en ôtât toutes les pointes qui peuvent nous faire souffrir. Les moindres impressions qu'elles font sur nous sont des piqûres mortelles, et si les maux auxquels nous sommes livrés sont de quelque durée, nous prenons Dieu à partie, et nous le regardons, ou comme un Dieu aveugle qui ne voit point notre état, ou comme un Dieu cruel qui se plaît à voir souffrir ses créatures. Il est vrai que Job se plaignait dans l'excès de sa douleur, qu'il était devenu sévère envers lui; mais il conservait toujours une soumission parfaite à ses volontés, étant persuadé que rien ne lui arrivait que par les ordres de sa divine providence, de sorte que, quand il s'est servi de cette vive expression, disent les interprètes, il a donné seulement à entendre que Dieu, qui l'avait traité jusqu'alors avec une extrême bonté, avait changé de conduite à son égard, et ne lui témoignait plus que de la rigueur, parce qu'il voulait conduire ce saint homme, par les souffrances dont il l'accablait, au plus haut degré de la perfection, et le proposer à tous les hommes comme le modèle d'une patience héroïque et consommée.

Mais quelle proportion y a-t-il entre les maux que nous souffrons dans les maladies ordinaires auxquelles nous sommes exposés, et l'état où Job fut réduit? Tous les malheurs vinrent fondre sur lui en même temps, sans se donner aucun intervalle pour les reconnaître; et, après que Dieu eut permis au démon de lui arracher ses biens et ses enfants, il fut frappé lui-même d'un ulcère effroyable qui lui couvrait tout le corps. Quel courage, quelle force et quelle vertu fallait-il avoir pour se soutenir au milieu de tant d'événements si tristes et si accablants, et les recevoir de la main de Dieu avec une soumission parfaite? Job se prosterna devant lui pour l'adorer, et pour lui demander la grâce de ne pas succomber sous le poids de sa douleur et de ses disgrâces. Il ne murmura point, dit le texte sacré, et il ne lui échappa aucune parole indiscrète et inconsidérée : *Neque stultum quid contra Deum locutus est* (*Job.* I, 22).

XXIXe EXHORTATION.

Continuation de la même matière. Exemple de Lazare.

Comme les grands modèles de patience, dans les grandes souffrances, apportent quelque espèce d'adoucissement à ceux qui sont réduits dans l'état où vous êtes, je crois ne pouvoir rien faire de mieux pour votre consolation, après vous avoir exposé l'exemple de Job, que de vous en proposer encore un autre, qui aura sans doute de quoi vous toucher.

Faites un peu d'attention à l'état déplorable où se trouva Lazare, dont il est parlé dans l'Evangile. C'est un grand modèle que le Fils de Dieu nous a mis devant les yeux pour nous consoler dans nos souffrances, et dans les rudes épreuves où sa Providence nous expose de temps en temps, par des motifs que nous devons adorer, sans vouloir les approfondir. Ce saint personnage supportait avec une extrême patience la plus extrême misère, jointe à de très-grandes et continuelles souffrances. Son corps était semblable à un spectre, qui fait horreur à ceux qui le voient. Il était tout couvert de plaies et d'ulcères. Il endurait toute la rigueur de la faim et des saisons à la porte du mauvais riche, qui se traitait magnifiquement tous les jours, et qui vivait dans les délices. Quelque pitoyable que fût l'état du Lazare, personne n'en était attendri, et ne s'empressait de lui procurer quelque soulagement. A celui que les hommes lui refusaient par cruauté, les chiens y suppléaient en leur manière en lui léchant ses plaies. Il était dans le dernier abandon; et, quoiqu'il fût couché à la porte de ce riche sans humanité, qui lui refusait un morceau de pain, il ne trouvait dans tous les cœurs que des entrailles de fer et de bronze. Il ne demandait que les restes qui tombaient de sa table, et qui n'étaient propres que pour les chiens, et ils ne lui étaient point donnés. Il souffrait cependant tout sans murmurer et sans se plaindre; il gardait un profond silence sur le refus qu'on lui faisait, et sur la dureté impitoyable qu'on exerçait envers lui.

Il ne s'inquiétait point de la longueur de sa misère, et de la rigueur de ses souffrances; il supportait sa vie avec patience, quelque triste et affligeante qu'elle fût, jusqu'au

Digitized by Google

moment qu'il plût au Seigneur d'en terminer le cours; il se voyait mourir de jour en jour par l'accablement où était son corps, pourri d'ulcères et destitué de toute assistance. Pour se soutenir dans une situation si terrible, et fortifier son courage, il s'occupait sans cesse de cette pensée : qu'il y a dans le monde un Dieu qui a soin de nous; et que, après cette vie, qui ne doit durer que très-peu de temps, il devait y en avoir une autre, où chacun recevra selon ses œuvres.

Mais nos dispositions sont bien différentes; car, quoique toutes les disgrâces et tous les maux que nous souffrons soient infiniment au-dessous de ceux auxquels Lazare a été livré, nous nous abandonnons aux murmures, nous nous plaignons de la rigueur que Dieu exerce contre nous, et notre faiblesse prétendue nous sert de titre pour nous autoriser dans nos plaintes. Ma force, disons-nous, n'est pas la force des pierres, et ma chair n'est pas de bronze : *Nec fortitudo lapidum fortitudo mea est, nec caro mea ænea est* (*Job*, VI, 12). Mais il ne faut pas une force extraordinaire pour des maux ordinaires; et, outre que nous pouvons tout avec le secours de Dieu, qui ne nous manque point dans les jours d'affliction, quand nous le lui demandons avec ardeur, notre faiblesse est l'effet de notre lâcheté et de notre délicatesse, et elle ne vient point d'une véritable impuissance. En effet, dit Tertullien, nous sommes capables de tout souffrir pour le monde, et nous ne pouvons nous résoudre à souffrir quoi que ce soit pour Jésus-Christ : *Omnia possunt pati pro mundo, nihil pati possunt pro Christo.* Nous entreprenons tout pour parvenir à une fin criminelle; et, quand il s'agit de l'intérêt de Dieu et de notre salut, toute notre force s'évanouit, et dégénère en faiblesse.

Pierre de Blois compare les peines et les fatigues que les hommes essuient, pour réussir dans leurs desseins, aux souffrances de saint Paul; et il conclut qu'ils peuvent dire comme lui, quoique dans un sens bien différent : Nous sommes dans la mortification tous les jours, et nous endurons des douleurs très-amères : *Propter te mortificamur tota die* (*Rom.* VIII, 36). Tout cela cependant ne leur coûte rien; mais s'il leur arrive une maladie, ils s'affligent, ils s'abattent et se déchaînent contre la Providence. Ils sont patients et ne se rebutent point, malgré les obstacles qui s'opposent à leurs mauvais desseins, jusqu'à ce qu'ils les aient surmontés : mais ils ne peuvent rien souffrir de tout ce qui leur vient uniquement de Dieu : *Impatientes solius Dei.* Dès ce moment, dit Tertullien (*Depatient.* in fine), ils commencent à s'ériger en censeurs de la Divinité : ils veulent trouver à redire à sa conduite, et ils prétendent qu'il les traite avec trop de rigueur, en les réduisant dans un état qui les fait beaucoup souffrir : *Censores divinitatis. Sic non debuit Deus, et sic magis debuit* (*Ibid.* lib. 2. *Advers. Marcion.* in init.).

Quand ils tiennent ce langage, on peut dire qu'ils parlent sans discernement, parce qu'ils n'entrent point dans les vues de Dieu, qui ne les afflige par la maladie, que dans le dessein de leur donner le moyen de travailler à leur sanctification, et qui ne les arrache aux engagements du monde, que pour les attacher à son service par une violence salutaire. Quoiqu'ils ne puissent ignorer le mauvais usage qu'ils ont fait de leur santé, ils ne sauraient se résoudre à être réduits dans une situation où ils ne trouvent que des dégoûts et des amertumes, et ils ne peuvent souffrir que Dieu blesse le corps pour guérir l'âme. Cependant, dit le même Père, ce qu'ils appellent un désordre, est une très-grande sagesse; et ce qu'ils regardent comme une grande cruauté, est une très-grande grâce : *Perversitas quam putas, ratio est; quod sævitiam existimas, gratia est.* Car, selon la pensée de saint Bernard, jamais Dieu n'est plus en colère, que lorsqu'il ne se met point en colère. Il cesse de nous aimer dès qu'il cesse de nous châtier; et nous ne sommes plus dignes de son amour, dès qu'il ne nous juge plus dignes de son châtiment : *Tunc magis irascitur Deus, cum non irascitur... Non eris amore dignus, qui indignus castigatione censeris* (S. Bern. *in Cant.* Serm. 41).

XXX^e EXHORTATION.

Combien l'on est injuste, lorsqu'on murmure contre Dieu dans la maladie.

I. La patience est un don de Dieu qu'on doit souvent lui demander dans un état où elle est extrêmement nécessaire, et dans lequel on fait de grandes pertes quand elle manque. Il faut s'abandonner à sa conduite, et être toujours soumis à ses volontés.

Un malade, dit saint Augustin, doit le regarder comme un médecin, et la maladie comme un remède dont il se sert. Quand il faut employer le fer et le feu pour la guérison d'un mal, le médecin coupe brûle, taille, déchire; il n'arrête point sa main pour épargner le malade; il est sourd à ses cris et à ses plaintes; parce que, comme il n'a en vue que de le guérir, cela seul attire son attention. *Sub medicamento positus ureris, secaris, clamas; non audit medicus ad voluntatem, sed audit ad sanitatem* (S. Aug. *in Psal.* XXI). Il serait bien plus cruel, si par une compassion mal placée il cessait d'agir selon les règles de sa profession, puisque par cette funeste condescendance, laissant le mal sans y appliquer le remède qui lui est propre, il deviendrait le meurtrier du malade, et le conduirait au tombeau.

C'est ainsi que Dieu en use à notre égard, pour nous garantir de la mort éternelle. Notre âme est blessée de mille coups mortels : la gangrène a gagné le cœur; les remèdes doux fomentent sa corruption, au lieu de la faire cesser; nos passions ne peuvent céder qu'au fer et au feu : Dieu se sert d'une fièvre brûlante pour diminuer peu à peu les ardeurs de la concupiscence; et substituant la douleur à ces faux plaisirs dont les hom-

Digitized by Google

mes sensuels cherchent à s'enivrer, il les détache insensiblement de l'amour des créatures, et par les dégoûts qu'il leur inspire pour la vie et les pensées de salut dont il leur donne occasion d'occuper leur esprit, il les retire enfin des portes de l'enfer où ils étaient en danger de tomber. Hé ! combien de grands pécheurs sont-ils redevables de leur salut à des maladies considérables que Dieu leur a envoyées, et sans lesquelles ils se seraient infailliblement perdus?

II. Sainte Thérèse se plaignant un jour de la violence des maux qu'elle endurait, Notre-Seigneur lui apparut, et lui fit voir l'enfer avec tous ses tourments, et la place qu'elle devait y occuper pendant toute l'éternité, s'il ne lui eût fait miséricorde. Cette sainte fille effrayée de cet horrible spectacle, considérant l'obligation qu'elle avait à Notre-Seigneur de l'avoir retirée de cet affreux péril, se prosterna contre terre, le remercia de sa charité infinie; et depuis ce moment, bien loin de se plaindre des maux qui l'environnaient assez fréquemment, ils lui paraissaient si doux et si agréables, qu'elle ne trouvait plus de consolation que dans les souffrances : lorsque son corps marquait trop de sensibilité aux infirmités dont il était accablé, et à la rigueur des pénitences qu'elle y ajoutait encore, elle le faisait descendre dans cette prison de feu ; et lui montrant la place qui lui avait été destinée, elle lui disait : Regarde si tes souffrances sont comparables à celles qui t'étaient dues, et combien Dieu t'épargne, en te condamnant à souffrir les maux dont tu oses te plaindre, pour te garantir de tous ces tourments qui t'étaient préparés dans ce terrible séjour des damnés.

C'est ainsi, dit saint Grégoire le Grand (*Moral.* lib. xxx, cap. 17), que lorsque nous rappelons dans notre mémoire ce que nous avons mérité de souffrir à cause des désordres de notre vie, nous trouvons légers tous les maux que nous endurons, et nous les supportons avec beaucoup plus de patience et de fermeté. Alors nous nous imposons silence; nous devenons sourds aux oppositions de la nature qui murmure et qui se plaint; et nous nous humilions sous la main toute-puissante de Dieu, qui se venge de nos péchés par les maux qu'il nous fait sentir, afin de nous faire expier par ces châtiments salutaires, des désordres que nous n'avons pas eu honte de commettre, ni le courage de punir. Mais comme Dieu ne veut pas les laisser impunis, il prend soin de nous en faire porter la peine lui-même, et c'est sa miséricorde qui supplée à notre lâcheté.

C'était dans cette considération que le prophète royal disait à Dieu dans les sentiments d'une soumission parfaite aux ordres de sa justice : « Seigneur, je me suis tu, et je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui m'avez châtié : « *Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti* (*Psal.* xxxviii, 10). Je n'ai garde, disait le roi Ezéchias, de me plaindre de la conduite dont Dieu use à mon égard. Car que dirai-je, et que me répondra-t-il, puisque c'est lui-même qui a fait ce que je souffre ? *Quid dicam, aut quid respondebit mihi cum ipse fecerit* (*Isa.* xxxviii, 15) ? L'un et l'autre reconnaissaient également la main qui s'appesantissait sur eux, et ils l'adoraient avec un profond respect.

En effet, c'est alors que nous devons nous humilier plus que jamais, et nous confondre en la présence de celui que nous avons tant de fois irrité par nos péchés, vivement pénétrés des bontés infinies de ce Dieu de miséricorde, qui ne nous abat que pour nous instruire et nous fixer dans l'observance de ses commandements. Ne vaut-il pas bien mieux languir pour un temps sur la terre, comme un autre Lazare, que de vivre comme un mauvais riche au milieu de ses appétits, puisque le ciel doit être la récompense du patient, et l'enfer celle du voluptueux, si la mort le surprend avant qu'il ait renoncé à ses plaisirs, et qu'il les ait expiés par la pénitence ?

III. Nous ne devons pas nous plaindre des maux auxquels Dieu nous assujettit en ce monde, mais considérer les tourments dont nous sommes menacés afin que ces maux nous soient plus supportables. Nous nous trompons dit saint Augustin, dans le jugement que nous portons des souffrances de cette vie. Nous les envisageons comme un grand mal, et elles sont pour nous un remède salutaire. Ce n'est pas une condamnation, mais un châtiment léger. Ne repoussez point, dit ce grand docteur, le fléau dont vous êtes frappé, si vous ne voulez pas être exclus de l'héritage : *Quod pateris, unde plangis, medicina est, non pœna; castigatio est, non condemnatio. Noli repellere flagellum, si non vis repelli ab hæreditate* (S. Aug. *in Psal.* cii). Hélas ! disait autrefois le bienheureux Louis de Gonzague; qu'est-ce que je souffre, en comparaison de l'éternité que j'attends : *Quid hoc ad æternitatem ?* Et quand il faudrait me résoudre à supporter des maux infiniment plus grands que tous ceux que j'endure, quelle proportion pourraient-ils avoir avec l'enfer que j'ai mérité? Le bonheur que j'espère dans le ciel est si considérable, disait saint François d'Assise, que toutes les peines et les maladies, toutes les humiliations et les persécutions, toutes les pénitences et les mortifications me semblent délicieuses, pour les pouvoir obtenir : *Tanta est gloria quam exspecto, ut me omnis morbus, omnis mortificatio, omnis humiliatio, omnis pœna delectet* (*in Vita S. Francisci*).

Tous les saints ont eu les mêmes sentiments; et s'étant instruits dans l'école de saint Paul, ils ont appris de cet apôtre, que les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec cette gloire qui nous sera un jour découverte: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (*Rom.* viii, 18). Ce qui a fait dire à Tertullien, que ceux qui s'appliquent sérieusement à contempler cette gloire, et qui portent continuellement

Digitized by Google

leurs pensées vers le ciel, ne sont plus sensibles aux maux qu'ils souffrent sur la terre, parce que l'espérance qu'ils ont d'être après cette vie les possesseurs de cet héritage céleste, leur fait trouver douces les peines les plus violentes et les plus excessives.

Elevez souvent votre esprit, M., vers cette demeure éternelle, où toutes les joies, toute la gloire, toutes les richesses sont renfermées, et dont il est écrit, que « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* (*I Cor.* II, 9). Quel motif plus puissant pour animer votre courage, et soutenir votre faiblesse? Ce motif a donné à l'Eglise des millions de martyrs. Qu'il fasse du moins de vous un amateur des mortifications et des souffrances.

XXXI^e^ EXHORTATION.

Les maladies sont les épreuves de la vertu. Elles la perfectionnent et l'affermissent.

I. Je vous trouve aujourd'hui, M., beaucoup mieux que vous n'avez été par le passé; et il vous reste très-peu de fièvre. Vous commencez à passer des nuits tranquilles, et vos douleurs n'ont plus rien d'extraordinaire, et qui soit difficile à supporter. Il me paraît que vous avez encore peu de chemin à faire pour parvenir à votre guérison, et le Seigneur, qui en est le maître, ne manquera pas de l'accorder aux vœux de votre famille, et de tous ceux qui y prennent, comme je fais, beaucoup de part, quand il le jugera convenable à sa gloire et à votre salut.

Mais en attendant que ce moment soit arrivé, appliquez-vous de plus en plus à affermir votre âme dans une santé parfaite, afin qu'elle ne soit plus exposée à de nouvelles maladies. Celles qui attaquent le corps en sont des préservatifs très-puissants. C'est par leur moyen, dit saint Augustin, que Dieu en arrête ordinairement le cours, et qu'il y oppose des digues et des barrières. Que si dans une santé même chancelante, on aime encore quelquefois les plaisirs; que serait-ce si elle était toujours forte et robuste? Une santé vigoureuse donne souvent occasion à de grandes débauches; la maladie en devient un remède très-efficace.

Que si notre vertu ou notre tempérament nous empêche de donner dans de grandes passions dont naturellement nous avons de l'horreur, nous ne sommes pas pour cela exempts de faiblesses. Nous ne faisons souvent le bien qu'à demi; et c'est ordinairement l'amour-propre, le caprice ou l'occasion qui en décide. Notre zèle languit et est presque éteint. Nous ne marchons que lentement dans la carrière des vertus. Nous sommes tantôt à Dieu, tantôt au monde, toujours presque esclaves de quelque passion favorite dont nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice. Mais comme Dieu connaît parfaitement la fragilité de notre nature; qu'il se souvient que nous ne sommes que poussière (*Psal.* CII, 14), il se laisse toucher de compassion pour nous, de même qu'un père qui est plein de tendresse pour ses enfants; et prenant soin de nous aider, afin de nous faire surmonter les obstacles qui s'opposent à notre perfection, il se sert du secours de la maladie pour nous arracher à nos faiblesses volontaires, et nous fixer dans la pratique et dans l'amour de la vertu. Sans cela peut-être nous n'aurions jamais eu que des vertus fausses et inutiles à notre salut : la maladie en a fait l'épreuve, et elle les a perfectionnées.

II. Il y a deux choses, dit saint Grégoire le Grand, qui contribuent singulièrement à éprouver la vertu des chrétiens, et à les y affermir : les tentations du péché, et les souffrances de cette vie. Quand les vices nous tentent, et que nous résistons constamment à leurs attaques, ils nous rendent humbles dans nos victoires mêmes; et lorsque les maux nous assiégent, ils déracinent de notre cœur l'attachement que nous avons à tout ce qui est capable de flatter nos passions. Quand les vices nous sollicitent de céder à leurs attraits séduisants, Dieu nous empêche par ces fâcheuses tentations, de nous élever au-dessus de nous-mêmes, en nous découvrant le fond de notre misère et de notre corruption, qui est le triste apanage de notre nature, et dont nous ne pouvons arrêter les suites funestes que par les secours que la grâce nous communique; mais quand les maladies nous saisissent, elles nous empêchent de rien souhaiter au-dehors qui puisse nous corrompre, à la vue des dangers où elles nous exposent, de voir peut-être bientôt tomber en pourriture, cette masse de chair pour laquelle nous avons de si indignes complaisances.

Lorsque nous sommes fidèles à ces épreuves, non-seulement les vices disparaissent bientôt, mais les faiblesses humaines perdent beaucoup de l'empire qu'elles ont sur nous, et nous courons plus rapidement dans la route des vertus. Nous devenons humbles, dociles, détachés du monde, ennemis de ses maximes, charitables et patients; et quand nous tenons ferme contre les impatiences et les murmures dans la maladie, nous acquérons plus de mérite, dit saint Bonaventure, que si nous nous appliquions avec un soin extraordinaire à la pratique de toutes les bonnes œuvres : *Majoris meriti est adversa tolerare patienter, quam bonis operibus insudare* (S. Bonav. *epist.* 2, *De grad. virt.*).

XXXII^e^ EXHORTATION.

Conduite qu'on doit observer dans la maladie, afin qu'elle devienne utile aux malades.

Quoique, selon saint Bernard, il n'y ait rien de plus précieux que le temps, et qu'il soit du devoir d'un Chrétien d'en faire toujours un bon usage, tous les moments doivent être exactement ménagés, et mis à

Digitized by Google

profit quand on est malade. Il faut avoir attention à tout, afin que tout puisse contribuer à remplir les desseins que Dieu a sur nous, en nous réduisant dans l'état de la maladie.

Quoique la patience soit la principale vertu des malades, elle peut encore avoir pour compagnes certaines autres bonnes œuvres qui ne contribuent pas peu à augmenter leurs mérites. Lorsque leurs douleurs sont modérées, et que leur esprit est libre et tranquille, ils ont des intervalles qu'ils peuvent employer à la prière; et s'ils ne sont pas en état de prier longtemps, ils le peuvent faire plus souvent, quand ils ont un peu de zèle pour leur salut. Il leur est facile d'élever de temps en temps leur esprit vers Dieu, et de tâcher de s'unir à lui par les affections du cœur; et toutes les parties de leur corps qui sont plongées dans les douleurs, peuvent être autant de bouches qui prient, et qui implorent de sa bonté les secours spirituels dont ils ont besoin pour faire un saint usage de leurs maladies.

Moïse se trouvant un jour dans une espèce d'impuissance d'offrir ses prières à Dieu, suivant sa coutume, parce qu'il était accablé sous le poids de la douleur et de l'affliction, entendit une voix qui lui dit : Pourquoi cries-tu vers moi? *Quid clamas ad me* (*Exod.* XIV, 15)? Ce qui nous marque que la souffrance est une espèce de prière qui plaît infiniment à Dieu, quand elle lui est offerte; qu'il regarde bien plus la disposition de l'esprit, et la préparation du cœur, comme parle le Prophète (*Psal.* IX, 38), que les pratiques extérieures; qu'il est beaucoup plus attentif aux prières courtes quand elles sont ferventes, qu'à celles qui sont plus longues, lorsqu'elles sont tièdes et languissantes; et que la prière du cœur est beaucoup plus perçante que celle qui part seulement des lèvres.

L'Ecriture ne nous marque point que Moïse ait parlé à Dieu à l'occasion des murmures et des plaintes que les Israélites firent contre lui, lorsque alarmés et pleins de frayeur de se voir poursuivis par les Egyptiens ayant à leur tête Pharaon avec toute son armée qui marchait sur leurs traces, et qui était déjà proche, ils crièrent au Seigneur, et dirent à Moïse : « Quel dessein aviez-vous en nous retirant de l'Egypte? Ne valait-il pas beaucoup mieux que nous fussions les esclaves des Egyptiens, que de venir mourir dans ce désert (*Exod.* XIV, 11 *seqq.*)? » Mais si Moïse ne parla point à Dieu, et si sa bouche demeura muette, dit saint Ambroise (*Serm. in Psal.* CXVIII), son cœur parlait et priait.

C'est ainsi que les malades doivent prier dans leurs plus grandes douleurs. Ils peuvent souvent répéter ces paroles du roi Ezéchias : « Seigneur, le mal m'accable, répondez pour moi » : *Domine, vim patior, responde pro me* (*Isa.* XXXVIII, 14) : ou bien celles du Prophète : « Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est préparé » : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Psal.* LVI, 8); il est préparé à recevoir également les biens et les maux qu'il vous plaira de m'envoyer, et à publier vos louanges dans les divers événements de ma vie.

Le temps de la maladie a des pratiques de piété qui lui sont propres. Elles n'ont pas la même étendue et la diversité que peuvent avoir celles des personnes qui sont en santé; mais elles n'en ont pas moins de mérite. On peut dire même qu'elles peuvent souvent en avoir davantage, parce que l'amour-propre, le caprice ou l'habitude n'y ont point de part, et n'y sauraient répandre leur venin. Le malade ne peut avoir que Dieu en vue quand il lui offre ce qu'il souffre, quand il le prie, quand il lui demande le détachement du monde, et l'accomplissement de sa sainte volonté. Cependant, tout cela est facile à pratiquer à une âme fidèle et zélée qui veut plaire au Seigneur et travailler à son salut. Lorsqu'on s'est conduit de la sorte durant le cours d'une maladie, on a rempli les desseins de Dieu, et les jours qu'on a passés dans les souffrances, se trouvent pleins et heureux : *Dies pleni invenientur in eis.* C'est l'expression du Prophète (*Psal.* LXXII, 10).

C'est l'usage, M., que vous avez tâché de faire de la vôtre, avec les secours qu'il vous a accordés par sa miséricorde, et par ce bon usage, ces jours de douleur ont été pour vous des jours de sanctification : *Dies salutis*, comme parle l'Apôtre (*II Cor.* VI 2). Ne vous ralentissez point dans ces saints exercices; accompagnez-les toujours d'une nouvelle ferveur, afin que vous donniez à Dieu des marques continuelles de votre amour et de votre soumission aux ordres de sa divine providence.

XXXIII^e EXHORTATION.

Sur le rétablissement de la santé d'un malade. Sa guérison ne doit point lui faire perdre de vue la mort. Exemple de plusieurs grands personnages sur ce sujet. Précautions nécessaires après être rentré dans le commerce du monde.

I. Vous me paraissez aujourd'hui, M., dans une situation bien différente de celle dans laquelle vous avez été jusqu'à présent. Votre fièvre a quitté prise, et il n'y a point d'apparence qu'elle ait aucun retour. Vos douleurs sont entièrement apaisées; vous passez les nuits tranquilles, et il ne reste plus que des forces à réparer. Dieu a voulu vous éprouver par cette maladie; et vous pouvez dire à l'exemple du Prophète-Roi : « Le Seigneur m'a châtié pour me corriger, mais il ne m'a pas livré à la mort » : *Castigans castigavit me Dominus, et morti non tradidit me* (*Psal.* CXVII, 18). C'est une grâce singulière qu'il nous fait, lorsque nous ayant conduits presque jusqu'aux portes du tombeau, il nous en retire avec de grands sentiments de pénitence.

Mais, après nous avoir fait voir l'éternité de fort près, nous avoir découvert le néant de ce monde, dont nous étions en danger de sortir, sa volonté est, en nous y faisant

Digitized by Google

rentrer que nous n'y attachions plus notre cœur, et que nous nous préparions à une autre vie qui doit être éternelle.

Vous devez répondre plus que jamais à ses desseins sur vous, et faire en sorte que le rétablissement de votre santé contribue de plus en plus à rendre votre conduite encore beaucoup plus exacte et plus régulière. Elle devient précieuse cette santé réparée, dès qu'elle n'est plus employée qu'à nous rendre meilleurs, et qu'elle nous excite à embrasser avec plus de courage et d'ardeur la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

II. Un malade échappé aux périls qui le menaçaient, doit se persuader qu'il tient la vie beaucoup plus de la libéralité de Dieu, que du secours des médecins et des remèdes, et que par ce nouveau don qu'il lui en fait, il s'acquiert un nouveau droit sur elle : qu'elle est toujours entre ses mains; et qu'encore qu'il lui en laisse l'usage pour un temps, le moment viendra dans lequel il l'en dépouillera pour toujours. La mort qui n'a fait jusqu'alors que le menacer, en fera sa conquête, et elle réduira son corps en poussière, après l'avoir fait servir de pâture aux vers dans le tombeau. Les maladies sont ordinairement ses avant-courrières : mais elle n'est pas toujours précédée de messagers qui avertissent de ses approches. Elle vient quelquefois d'un pas si rapide, qu'elle renverse dans un instant les hommes les plus robustes, sans que rien puisse l'arrêter dans sa course, ni faire obstacle à ses ravages.

Alors il n'est plus temps de penser à se préparer à sa venue; il fallait être prêt. Cette surprise est sans remède et sans ressource. Le Sauveur du monde nous en avertit dans son Evangile, quand il dit : Veillez, parce que vous ne savez ni l'heure, ni le jour : *Vigilate, quia nescitis diem, neque horam* (*Matth.* xxv, 13).

C'est à quoi vous vous êtes appliqué, M., pendant le cours de votre maladie ,dans laquelle la mort vous a quelquefois menacé; mais quoiqu'elle paraisse présentement éloignée pour un temps, elle n'a point perdu ses droits sur vous. Son moment viendra; moment qui vous est inconnu : et ce sera peut-être lorsque vous vous y attendrez le moins, et que vous y serez le moins préparé. Il est important pour vous de ne point trop la perdre de vue, et d'y penser souvent, afin de vous familiariser avec elle. Ce sera par ce moyen que vous éviterez ses surprises ; et que ses approches ne produiront point en vous ces tristes alarmes, qui troublent l'esprit d'un grand nombre de malades, et qui les précipitent encore plus rapidement dans le tombeau qu'ils voudraient éviter.

Les saints ont regardé la mort comme leurs chères délices ; mais les pécheurs doivent trembler en pensant à elle pendant qu'ils continuent à vivre dans le désordre. Nous devons tous l'appréhender, tandis que nous passons notre vie d'une manière si peu réglée et si peu chrétienne, et que nous reculons, au lieu d'avancer dans les routes de la vertu.

Quand on se représente souvent l'idée de la mort, on peut dire qu'il est presque impossible de ne pas réformer sa conduite, et de retomber avec la même facilité dans les excès où s'abandonnent les mondains qui en éloignent le souvenir. L'appréhension où l'on est de mourir, fait qu'on s'applique à bien vivre; et le danger d'être surpris dans l'état du péché, et de paraître dans ce moment fatal devant le trône redoutable de la justice divine, chargé de crimes et de désordres, fait que l'on prend plus de soin d'éviter les occasions d'y succomber, et qu'on a souvent recours au remède salutaire de la pénitence.

Il n'est pas jusques aux plus barbares, qui n'aient reconnu l'utilité de la pensée de la mort. Nous lisons dans Plutarque, que le premier mets que les Egyptiens avaient accoutumé de servir sur la table dans les festins les plus magnifiques qu'ils faisaient en public, était l'image de la mort (Plutarch., in *Conviviis Sapientum*); et par là les convives étaient avertis de se modérer dans leurs plaisirs, et de se souvenir qu'ils seraient un jour semblables à ce squelette affreux qui était exposé à leurs yeux.

L'empereur Maximilien I^er^ croyait cette pensée si utile, et même si nécessaire, que trois ans avant sa mort, il fit faire un cercueil de bois de chêne; et il commanda qu'on le mît dans un chariot de bagage, pour le suivre dans tous ses voyages. Le dessein de ce grand prince était d'avoir toujours son tombeau devant les yeux, afin qu'il le fît souvenir continuellement de la mort. Il se disait souvent à lui-même : Maximilien, pense à la mort; elle ne tardera pas longtemps à venir; et quand elle viendra, elle te ravira tout ce que tu possèdes en ce monde. La mort dont il s'était rendu la pensée si familière, ne l'étonna point lorsqu'elle se présenta devant lui, parce qu'il s'y était préparé de longue main, et elle fut digne de la vie qu'il avait menée.

Le cardinal Pallavicin rapporte dans son *Histoire du concile de Trente* (liv. xiv, chap. 6), que Charles-Quint, après s'être volontairement démis de l'empire, pour se retirer dans la solitude, et ne plus s'occuper que de son salut, voulut qu'on lui fît ses obsèques de son vivant, afin d'y assister lui-même avec tous ses domestiques. Dans ce dessein il ordonna qu'on dressât au milieu du chœur du monastère de Saint-Just où il faisait sa résidence, un tombeau environné d'un grand nombre de cierges. Tout y était tendu de noir. Les cloches sonnèrent comme pour un mort; et quand tout eut été ainsi préparé, Charles-Quint vint à l'Eglise couvert d'un long manteau noir, suivi de toute sa maison en habit de deuil. On y chanta l'Office des Morts : et après que la Messe fut célébrée, il s'étendit par terre le visage couvert de son grand manteau de deuil, et on.

Digitized by Google

fit sur lui les prières pour le repos de son âme. Cet historien ajoute que cette cérémonie funèbre frappa si vivement tous ses domestiques et les assistants, qu'on n'entendit de toutes parts que des sanglots et des gémissements, chacun versant des larmes en abondance.

C'est ainsi que ce grand empereur, qui avait rempli le monde de ses actions héroïques, n'étant encore âgé que de cinquante-six ans, voulut se disposer à la mort, et se mettre en état de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, où les empereurs et les rois ne seront pas plus épargnés que les moindres de leurs sujets. Cette précaution extraordinaire et nouvelle lui procura des avantages considérables, puisqu'il mourut peu de jours après, tenant le crucifix à la main. Il n'ignorait pas que l'âge trompe une infinité de personnes, qui pensent être bien éloignées de la mort, quoiqu'elle soit très-prochaine; l'expérience lui ayant fait voir plus d'une fois que les hommes les plus forts et les plus vigoureux, étaient souvent surpris par des accidents imprévus, qui les renversaient dans un moment; et qu'ainsi ni la jeunesse ni la force du tempérament ne pouvaient servir de rempart pour se défendre contre ses approches.

Le bienheureux César de Bus l'avait toujours présente à son esprit, et il ne laissait passer aucun jour sans s'y préparer, comme si chaque jour eût dû être le dernier de sa vie. En se couchant il mettait au chevet de son lit un bénitier avec un aspersoir sur une escabelle; et sur une autre à ses pieds, une lampe allumée. Il s'enveloppait ensuite dans sa couverture comme dans un suaire; et tenant son crucifix à la main, comme s'il eût été prêt d'expirer; il récitait les prières des agonisants, et faisait tous les actes que les bons chrétiens font à la fin de leur vie. Il s'endormait dans cette pensée; et lorsqu'il s'éveillait, il prenait son réveil pour un retour à la vie, et protestait à Dieu qu'il voulait profiter de la grâce qu'il lui faisait, de lui donner encore quelque temps pour faire pénitence. C'était mourir tous les jours aux yeux de Dieu, afin d'apprendre à bien mourir une seule fois.

En suivant de semblables exemples, M., on peut se procurer, avec la grâce de Dieu une pareille mort; et rien ne peut contribuer plus efficacement à nous la rendre précieuse, que de nous en occuper souvent, et d'en faire le sujet ordinaire de nos plus sérieuses réflexions, soit dans la santé, soit dans les maladies.

Vous devez appréhender que ces idées de la mort ne s'effacent de votre esprit, dès que vous serez rentré dans le commerce du monde: et qu'en y respirant un air corrompu, vous ne vous ressentiez encore de sa malignité. Vous pourrez y trouver les mêmes périls et les mêmes écueils; et si vous vous exposez sans ménagement et sans précaution aux mêmes occasions qui vous ont peut-être été souvent funestes, vous y ferez de nouvelles épreuves de votre faiblesse. Défiez-vous de vous-même et de vos passions, qui peuvent encore vous séduire: craignez que Dieu ne se lasse de vos infidélités; et qu'après vous avoir épargné dans le temps, il ne se venge de vous comme d'un sujet ingrat et rebelle pendant l'éternité. Profitez du temps de sa miséricorde, afin que vous ne tombiez pas entre les mains de sa justice. Vous devez employer ce temps, qui est si précieux, à faire pénitence, et ne le pas laisser couler inutilement, de peur, dit saint Augustin, qu'il ne revienne plus: *Magnum misericordiæ tempus, non transeat, fratres, nonnos transeat* (*In Psal.* 32, *conc.* 1). Voyez ce que Dieu fait à notre égard pour nous faciliter le salut. « Il appelle ceux qui se sont éloignés de lui, dit ce saint docteur (*Ibid.*); il remet les péchés à ceux qui se sont convertis; il supporte les pécheurs avec patience jusqu'au moment de leur conversion; et dès qu'ils ont embrassé ce parti, non-seulement il oublie leurs iniquités passées, mais il leur promet encore des récompenses pour l'avenir. Il exhorte les lâches; il console les malheureux; il instruit ceux qui sont attentifs à ses leçons; il vient au secours de ceux qui combattent; il n'abandonne aucun de ceux qui ont recours à lui, et il leur met entre les mains de quoi lui offrir des sacrifices propres à l'apaiser. » Voilà, selon saint Augustin, ce que Dieu fait pour nous, et ce qu'il a fait souvent pour vous, afin de vous attirer à lui.

Que si par le passé vous n'avez pas répondu assez fidèlement à ses bontés, du moins ne soyez pas insensible à la nouvelle grâce qu'il vous accorde, en vous rendant la santé qu'il vous avait ôtée. Soyez continuellement dans la crainte de l'offenser, et vivez dans une grande humilité, et une profonde reconnaissance envers lui. Persuadez-vous que Jésus-Christ vous adresse les mêmes paroles qu'il dit autrefois au paralytique de l'Evangile: Vous voyez que vous êtes guéri; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis: *Ecce sanus factus es; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* (*Joan.* v, 14). Prenez la résolution de ne faire servir désormais votre santé que pour glorifier Dieu, et vous consacrer plus que jamais à son service. « Faites en sorte, disait autrefois Salvien, évêque de Marseille, que la maladie dont le Seigneur vous afflige maintenant, contribue à vous affermir dorénavant dans l'amour de la vertu. Ménagez la santé dont vous allez apparemment bientôt jouir (votre chair étant maintenant domptée) de manière que votre corps ayant repris ses premières forces, vous puissiez les conserver sans exposer votre âme à de nouvelles infirmités; et qu'ainsi votre guérison ne favorise point les tentations, et ne donne plus d'occasion à de nouvelles révoltes: *Ægrotasti hactenus, ad virtutem spiritus confirmamdam; serva forsitan sanitatem nunc adipiscendam carne superata, ut post hanc redditam corpori incolumitatem, sine ulla animæ infirmitate possideas, et ita caro*

Digitized by Google

valere incipiat, ut jam tentatio non resurgat » (*Epist. ad Cæturam, soror.*).

Quand vous serez rentré dans le commerce de la vie civile, conduisez-vous-y avec une très-grande circonspection. Comme vous avez des devoirs à remplir dans l'état où Dieu vous a mis, ne les négligez point; mais surtout ayez soin de vous acquitter des obligations que la religion vous impose. Préférez Dieu et votre salut à tout le reste, ayant toujours présentes à votre esprit ces paroles de Jésus-Christ : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme? et par quel échange pourra-t-il la racheter après l'avoir perdue? » *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?* (*Matth.* XVI, 26)?

Ne vous laissez point séduire par les attraits flatteurs de la volupté, par les appétits de la cupidité, ni par l'amour excessif des commodités de la vie. Ne perdez jamais de vue cet avis de l'Apôtre : « Voici, mes frères, ce que j'ai à vous dire : Le temps est court, et ainsi que ceux qui ont des femmes, soient comme n'en ayant pas; et ceux qui pleurent comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant point; et enfin ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe (*I Cor.* VII, 29). » Soyez toujours préparé à le quitter quand le Seigneur voudra vous en retirer; et afin de pouvoir l'abandonner sans peine, n'y attachez point votre cœur. Soyez-y comme un voyageur qui ne fait que passer, et ayez toujours l'éternité en vue, puisque chaque pas vous y conduit. Travaillez à acquérir des trésors de mérites par vos vertus, pendant le peu de séjour que vous avez à faire sur la terre, puisque vous ne pourrez recueillir à la mort que ce que vous aurez semé pendant la vie : *Quæ seminaverit homo hæc et metet* (*Galat.* VI, 8). Ecoutez attentivement la voix de Dieu, lorsqu'elle se fera entendre à votre cœur, et ne mépriserez point les reproches que votre conscience pourra vous faire, si votre zèle vient à se ralentir ou à s'éteindre. C'est ainsi, M., que vous fournirez saintement votre carrière, et que vous parviendrez à une mort chrétienne.

XXXIVe EXHORTATION.

Sur la rechute du malade, lorsqu'elle est accompagnée de danger.

J'avais interrompu mes visites, M., parce que je vous avais cru rétabli et dans une santé parfaite; mais je viens d'apprendre votre rechute avec une extrême surprise. Nous devons bénir Dieu de tout, et nous abandonner entièrement à lui, puisqu'il est l'arbitre souverain de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort (*I Reg.* II, 60). Nous devons nous regarder entre ses mains comme un vase d'argile dans celles du potier qui l'a formé, qui peut le briser ou le conserver comme il lui plaît. Dieu en use de même à notre égard. Sa seule volonté est la règle de ses desseins; et le seul parti que nous avons à prendre dans la conduite qu'il tient à notre égard, est celui de nous y soumettre aveuglément.

Comme on ne peut découvrir avec certitude quel pourra être l'événement de cette rechute; aussi ne peut-on vous rien dire qui soit capable de vous rassurer absolument. Tout y paraît encore équivoque et douteux. Quoique votre fièvre soit considérable aujourd'hui, peut-être ne le sera-t-elle pas demain.

Il est de votre prudence, M., de prévenir le danger afin de ne pas vous exposer à quelque surprise. Il y a déjà du temps que vous vous occupez de votre salut. Votre dernière maladie vous y a fait faire une attention sérieuse; mais il faut présentement y donner vos soins plus que jamais, afin de ne rien hasarder, parce que quelquefois le terme des maladies est beaucoup plus court que les médecins et les malades ne l'avaient prévu. On ne risque rien en prenant des précautions dans les affaires importantes; mais on hasarde beaucoup quand on les néglige. Elles ne sont point à négliger dans les grandes maladies; et bien loin d'exposer au danger, elles contribuent souvent à le faire éviter quand on l'aperçoit. La tranquillité de l'esprit qu'elles procurent, le repos de la conscience justement effrayée pendant que ces précautions ne sont pas encore mises en œuvre, sont des moyens favorables au rétablissement de la santé. Mais si le Seigneur en avait décidé autrement, et que la maladie dût conduire à la mort, il est du devoir d'un Chrétien de ne pas attendre à l'extrémité à donner ordre aux affaires du salut, de peur de s'y prendre trop tard. Par là on se dispose à mourir chrétiennement, et on se met en état de pouvoir entrer dans le ciel en sortant de ce monde.

Comme les mesures que vous prendrez pour assurer votre unique nécessaire, seront beaucoup plus agréables à Dieu, et plus méritoires; commencez dès aujourd'hui et dès ce moment même à vous tourner entièrement vers lui; abandonnez-vous à sa divine conduite; regardez-vous comme une victime qui doit être immolée à sa justice; renoncez à votre volonté propre, afin de vous conformer en toutes choses à la sienne; en sorte que s'il lui plaisait de vous présenter la vie d'une main, et la mort de l'autre, et qu'il vous en laissât le choix, vous soyez dans la même disposition où se trouva sainte Gertrude, laquelle dit à Jésus-Christ, qui lui présentait la santé de la main droite, et la maladie de l'autre : Seigneur, je désire de tout mon cœur que vous n'ayez aucun égard à mes souhaits, mais que vous accomplissiez en tout ce qui me regarde, votre très-louable et très-agréable volonté : *Ecce nunc Domine, toto corde desidero, ut non meam respicias voluntatem, sed tuam in omnibus circa me laudatissimam placentiam perficias Insinuat.* S. Gertrud., lib. II, cap. 54).

Digitized by Google

Tel doit être votre langage, M., à l'égard de l'événement de votre maladie. La guérison est pour nous un châtiment de Dieu, si elle ne nous trouve dans une résolution ferme et sincère d'employer notre santé à sa plus grande gloire et à notre sanctification. Quand ces résolutions ne sont prises que dans l'état de la maladie, et en vue du danger qui menace, il est assez rare qu'elles se soutiennent longtemps après le rétablissement de la santé. Si Dieu veut vous laisser encore quelque temps sur la terre pour le glorifier par vos vertus, vous devez accepter la vie pour répondre fidèlement aux desseins qu'il a sur vous. Mais si au contraire il juge qu'il soit plus expédient pour vous de mourir que de vivre, vous devez accepter la mort pour obéir à ses ordres; reconnaissant qu'il est très-juste qu'il dispose de votre vie selon son bon plaisir, puisque c'est de sa pure bonté que vous la tenez.

En effet, que gagnerions-nous d'avoir d'autres sentiments? Si Dieu veut nous attirer à lui, ne serait-ce pas en vain que nous entreprendrions de le fuir pour nous soustraire à sa dépendance, puisque tous nos efforts ne sauraient nous arrêter un seul moment sur la terre au delà du terme que sa Providence nous a marqué? Il est le maître de notre vie; et quand il en décide en Souverain sans nous appeler à ses conseils, il use du droit qui lui appartient, et personne n'a celui de se plaindre. Il a déterminé le nombre de nos jours, et il a prévu tous les accidents qui doivent nous arriver; quelques remèdes que les médecins puissent mettre en usage pour nous soulager dans nos maux, ou pour nous guérir, ils n'auront de force et de vertu qu'autant qu'il lui plaira de leur en donner, et rien ne se fera que par l'ordre de sa Providence, qui fait tout servir à ses desseins.

C'est sur elle, M., que vous devez vous reposer pour ce qui regarde l'effet des secours qu'on s'efforce de vous procurer afin de parvenir à votre guérison. Il faut donc attendre avec soumission et sans inquiétude ce que Dieu en voudra ordonner. C'est à sa seule libéralité que vous êtes redevable de la vie qu'il vous a prêtée jusqu'à présent, et s'il lui plaisait d'en terminer, le cours, il ne vous ferait point d'injustice, puisqu'il ne reprendrait que ce qui lui appartient. Il ne vous servirait de rien de lui demander un terme plus long, et de ne pas vous soumettre à l'arrêt de mort qu'il aurait prononcé contre vous, si le moment dans lequel il doit s'exécuter, était arrivé.

Si nous aimions Jésus-Christ autant que nous devons l'aimer, ayant l'option de mourir ou de vivre, nous ne balancerions pas un seul instant dans notre choix, en préférant la mort à la vie; et bien loin de nous affliger et de nous alarmer à ses approches, nous la recevrions avec joie.

Ce qui fait notre malheur au sujet de la mort, et qui nous en rend la seule pensée affreuse et amère, c'est que notre amour pour Dieu est languissant et presque éteint; nous sommes trop attachés à la terre, et le Ciel n'a rien moins dans notre cœur que le rang et la place qu'il devrait y occuper.

XXXV[e] EXHORTATION.

Pour soutenir un malade dans l'incertitude des événements, et l'exciter à user de précautions.

Il y a des malades qui s'imaginent que c'est abréger leur vie que de leur parler de la mort; ce qui est cause que quand ils sont attaqués d'une maladie dangereuse, et qui demande qu'on les invite à prendre quelques précautions pour n'être pas surpris, personne n'ose leur en parler, de peur de les effrayer. Souvent même on s'étudie à leur dissimuler le péril; et on porte si loin ces funestes ménagements, que nous avons quelquefois la douleur de les voir expirer dans le moment même que nous venons à leur secours, parce qu'on nous appelle trop tard, sans qu'on ait eu le courage de leur dire un seul mot pour les avertir de penser à leur salut, et de se munir des sacrements. C'est ainsi que sur des assurances flatteuses on les endort d'un sommeil de mort, et qu'on les précipite dans les ténèbres éternelles. Est-ce être ami d'un malade que de le laisser ainsi tomber dans l'enfer, quand on peut aisément l'en garantir? Non sans doute; car il n'y eut jamais une plus grande cruauté.

En vous découvrant, M., le péril qu'on entrevoit dans votre maladie, mon dessein n'est pas de vous ôter l'espérance de votre guérison. Il n'y paraît encore rien qui doive vous alarmer, parce que les révolutions sont ordinaires dans les grandes maladies. Quelquefois elles menacent par le péril; mais peu de temps après ce péril disparaît, et on se rassure. C'est la triste situation des malades partagés ordinairement, comme vous, dans ces occasions, entre la crainte et l'espérance. Persuadez-vous que Dieu veut se servir de cette conjoncture, pour vous obliger d'ouvrir les yeux sur votre âme qui peut avoir de plus pressants besoins que votre corps. Pendant qu'on met en usage les remèdes les plus puissants pour guérir celui-ci, peut-être n'avez-vous pas encore assez pensé à donner quelque secours à celle-là. Vous avez compté sur le rétablissement de votre santé, et vous avez négligé votre âme languissante et malade. Vous différeriez peut-être encore à travailler à votre salut, si Dieu n'usait de menaces par le danger où il vous expose depuis votre rechute. C'est un avertissement salutaire dont vous devez profiter.

Le démon trompe souvent les malades en leur persuadant que leurs maladies ne vont point à la mort, et qu'ils ont plus de temps qu'il n'en faut pour mettre leur salut en assurance; et c'est par cet artifice qu'il les séduit, en leur faisant différer jusqu'à l'extrémité de la vie l'affaire la plus importante qui est celle de l'éternité.

Mais de quoi est-on capable aux approches de la mort, où les obstacles qu'il faudrait vaincre sont ordinairement insurmontables,

Digitized by Google

parce qu'alors l'homme est presque éteint par son extrême faiblesse ; que son esprit n'est plus en état de s'appliquer et de se contraindre ? Dieu ne nous a pas assigné le temps de la mort pour faire pénitence ; il se l'est réservé pour nous juger. Il faut prendre ses mesures de plus loin, et n'y épargner ni le temps ni le travail. Celui qui ne veut point penser à son salut quand il le peut, est en danger de ne le pouvoir faire quand il le voudra. Quel étrange aveuglement, de ne négliger les précautions que dans ce qui regarde l'éternité, tandis qu'on est si empressé à y avoir recours dans les moindres affaires temporelles ! d'appréhender les pertes et les maux les plus légers de cette vie, et de ne pas craindre la perte du ciel et les tourments de l'enfer ! d'avoir un si grand attachement à cette vie, qui nous fuit et nous échappe malgré nous, et de fuir jusqu'à la pensée de la mort qui nous cherche, et que nous ne saurions éviter !

Je n'ai garde, M., de favoriser une conduite si dangereuse en vous dissimulant votre état, de peur de vous exposer à négliger les secours les plus essentiels. Ce serait trahir mon ministère, et me rendre moi-même l'auteur ou du moins le complice de votre perte éternelle, si la mort vous enlevait au monde avant d'avoir pris les précautions nécessaires pour en bien sortir. La funeste complaisance que j'aurais pour vous en craignant trop de mettre le trouble dans votre esprit, vous fournirait contre moi la matière d'un reproche terrible, dont rien ne serait capable de me justifier devant le Seigneur. Je dois ménager votre faiblesse, mais plus encore votre salut ; et mon devoir m'engage à vous parler de bonne foi, afin de pouvoir vous devenir utile. Si Dieu fait changer de face à votre maladie, et que le danger vienne à disparaître, comme je l'espère, je serai le premier à vous l'annoncer avec joie. Mais en attendant, allons au-devant des surprises, je vous en conjure, et sans négliger aucun des secours nécessaires à votre corps dans l'état où il est, disposez-vous à vous servir de ceux que la miséricorde divine a mis entre vos mains, afin de vous assurer une place dans le royaume céleste.

XXXVI[e] EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Vous voyez, M., par votre propre expérience, ce que c'est que la vie, et combien peu on doit y mettre sa confiance, puisque nous sommes continuellement exposés au danger de la perdre ; et qu'entre la santé la mieux affermie et la mort, il n'y a quelquefois qu'un très-petit intervalle. Nous vous croyions guéri parfaitement, et cependant nous avons la douleur de vous voir retombé dans une maladie qui paraît aussi considérable que la précédente. Elle peut n'avoir pas de suites fâcheuses ; mais personne ne peut vous en donner des assurances. Les malades sont souvent flattés ou par des médecins complaisants, ou par des amis ingénieux qui s'étudient à déguiser le péril. Mais il est d'une dangereuse conséquence d'user de trop grands ménagements, quand ils peuvent être funestes à un malade, et l'exposer à de redoutables surprises. Il s'agit de trop, quand il y va du salut et d'une éternité ; parce que le mal qui peut en arriver est sans ressource et sans remède. Regardez donc votre rechute, M., avec une défiance chrétienne ; et allez au-devant d'un événement qui serait terrible pour vous. Ayez recours aux précautions pour assurer votre sort, puisqu'il s'agit d'un malheur, ou d'un bonheur éternel.

Considérez votre maladie comme la veille de votre éternité ; et dans cette pensée n'omettez rien de ce qui peut contribuer à vous préparer à ce grand jour, dans lequel vous serez cité devant le tribunal du souverain Juge, pour entendre de sa bouche le jugement qui doit décider de votre destinée pour toujours. Faites dès aujourd'hui ce que vous vondriez avoir fait dans ce redoutable moment auquel il vous faudra rendre compte de toute votre vie. Vos souffrances parleront pour vous, et elles vous fourniront un riche fonds de mérites, si la patience et l'amour en ont été les compagnes fidèles.

Hélas, M., que votre sort serait heureux, si la mort venait à vous, lorsque vous serez réconcilié avec Dieu par la pénitence, muni de tous les secours de l'Église, dans un détachement parfait de la vie, et dans une résignation entière à sa sainte volonté ! Quelque affreuse qu'elle paraisse en elle-même cette mort, elle n'aurait rien pour vous que de doux et de consolant, dans l'espérance où vous seriez, que votre âme serait bientôt récompensée d'une heureuse immortalité.

Les amateurs du monde la regardent comme le plus terrible de tous les maux, parce qu'ils ne la considèrent qu'avec les yeux de la chair, et ne font attention qu'au ravage qu'elle fait, en dépouillant les hommes de tout ce qu'ils possèdent sur la terre, pour livrer leurs corps à la corruption et aux vers dans le tombeau. Quand elle s'avance pour les arracher à ce qu'ils ont de plus cher sur la terre, ils se troublent, ils frémissent et ils tiennent le même langage qu'Agag, roi d'Amalec : « Faut-il donc qu'une mort amère nous sépare ainsi de tout ce que nous aimons ? » *Siccine separat amara mors* (*I Reg.* xv, 32) ?

Les Chrétiens parfaits qui ne l'envisagent qu'avec les yeux de la foi, y découvrent au contraire de grands avantages. Comme ils ne voient rien dans le monde qui soit digne de leur estime, ils ne désirent que Dieu seul, qui est le Dieu de leur cœur ; et quand on les avertit que le moment approche dans lequel ils doivent finir cette vie mortelle ; bien loin de s'alarmer, ils se réjouissent, parce que leur rédemption et le commencement de leur bonheur éternel n'est pas éloigné. Ce fut dans ces saints sentiments que le pontife Ezéchias vit avec un

Digitized by Google

courage extraordinaire la fin de sa vie : *Spiritu magno vidit ultima* (*Eccli.* XLVIII, 27) ; et c'est dans ce point de vue que l'Apôtre et les saints ont toujours regardé la mort. Ils s'y sont disposés en tout temps ; et quand le moment est arrivé dans lequel ils allaient devenir sa proie, ils sont allés au-devant d'elle avec des transports de joie.

Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de son départ, et qui s'y prépare tous les jours ! Heureux celui qui ne s'occupe que des années éternelles, et qui s'applique sans cesse à se rendre tel qu'il désire que Dieu le trouve au moment de sa mort ! qui ne sachant ce qui lui est plus avantageux ou de vivre ou de mourir, remet sa vie et sa mort entre les mains de Dieu, pour en disposer selon son bon plaisir !

Nous pouvons tous être surpris, et nous voyons fréquemment des exemples funestes de mort subites et imprévues. « L'homme ignore sa fin, » dit le Sage : *Nescit homo finem suum* (*Eccle.* IX, 12). Tel n'est pas surpris du jour qui, est surpris de l'heure ; Dieu veut que la fin de notre vie nous soit toujours cachée, afin que nous regardions chaque jour comme le dernier. « Prenez garde à vous, dit Jésus-Christ dans l'Evangile ; veillez et priez, parce que vous ne savez quand ce temps viendra » : *Videte, vigilate et orate, nescitis enim quando tempus sit* (*Marc.* XIII, 33). Nous devons veiller sur tous les jours, toutes les heures et tous les moments, parce que la mort peut nous y surprendre. N'attendons pas qu'elle frappe à notre porte pour nous y préparer : c'est alors qu'il faut être prêt. Quand ceux dont la vie a été extrêmement déréglée, échappent des périls et des grandes maladies où les autres ont succombé et sont morts, ils doivent beaucoup plus craindre que le délai qui leur est accordé encore pour quelque temps ne leur devienne plus funeste que la mort même, s'ils ne réforment leur conduite, et s'ils se replongent dans les mêmes désordres.

La mort vient souvent plus tôt que l'on ne pense. Il faut donc la prévenir, et se munir contre ses surprises. Peut-être, M., que votre rechute est une trêve de peu de jours, que Dieu vous donne pour penser à votre salut. Le temps que vous y emploierez ne fera point d'obstacle au rétablissement de votre santé, si le Seigneur ne veut que vous menacer par cette maladie. Ajoutez à ce que vous avez déjà semé, ce que vous voudrez recueillir à la mort. Différer jusqu'à l'extrémité de la vie à mettre ordre aux affaires de sa conscience, c'est une extrême témérité ; c'est mépriser les avertissements salutaires que Dieu nous donne en nous montrant le péril de loin, afin que nous travaillions à l'éviter. En prenant des sûretés, vous donnerez la paix à votre âme. Elle ne saurait être tranquille au milieu des dangers où elle est exposée, pendant que vous négligerez les précautions essentielles d'où dépend son bonheur éternel.

Faites, M., de sérieuses réflexions sur ce que je viens de vous dire. Les moments doivent être précieux. Mettez tout entre les mains de Dieu ; et après avoir donné ordre à l'affaire importante de votre salut, attendez avec une résignation parfaite à sa sainte volonté, l'événement de votre maladie.

SECONDE PARTIE.

POUR DISPOSER UN MALADE EN DANGER DE MORT, A RECEVOIR LES SACREMENTS.

PREMIERE EXHORTATION.

Pour exciter un malade à se confesser, particulièrement quand il a vécu dans le désordre, ou qu'il a négligé son salut.

Comme le salut est notre principale affaire, où il s'agit de tout pour nous, et que toutes les autres ne sont rien en comparaison de celle-là, il n'y a point de précautions auxquelles nous ne devions avoir recours pour la faire réussir, parce que le mauvais succès en est irréparable, et que la risquer tant soit peu, c'est s'exposer à tout perdre. La prudence veut donc que nous nous y appliquions sans délai, de peur de nous y prendre trop tard.

Il y a une nuit funeste dont nous menace le Fils de Dieu, dans laquelle personne ne pourra plus travailler : *Venit nox, quando nemo potest operari* (*Joan.* IX, 4) ; et cette nuit affreuse et redoutable, disent les interprètes, commence à l'instant de la mort ; car alors les vertus, les sacrements, les bonnes œuvres ne seront plus de saison, le temps de les pratiquer s'étant écoulé. Cette vie est destinée à faire le bien, et le Saint-Esprit dans l'*Ecclésiaste* (IX, 10), nous invite à exécuter promptement tout ce que notre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni sagesse, ni science dans le tombeau où nous courons : *Quodcunque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas.*

Cette nuit vient à grands pas, et quand elle sera venue, il n'y aura plus rien à faire pour le salut : il ne nous restera que nos vertus ou nos péchés. Il ne sera plus temps alors de commencer sa pénitence, et de penser à mettre ordre à sa conscience, on en

Digitized by Google

fera une éternelle, mais inutile, dans les enfers. Hélas! quel malheur de se laisser surprendre par cette nuit qui n'aura jamais de fin!

Dans cet instant fatal nos biens, nos emplois, et tout ce qui nous attache au monde, périra pour nous, et passera en d'autres mains : l'amour, la haine, l'envie, et toutes les autres passions dont nous sommes les malheureux esclaves, périront aussi avec nous. Nous n'aurons plus de part à ce siècle, ni à tout ce qui se passe sous le soleil. Il n'y aura plus de ressources pour le salut; il fallait y avoir recours pendant qu'il était encore temps. Sage et prudent celui qui prévient cette nuit fatale par la pénitence, tandis qu'il est encore dans la voie de la miséricorde, sans attendre que le temps lui échappe, et qu'il n'y ait plus pour lui de retour vers Dieu, ni de moyen de fléchir sa justice.

II. Voici, M., le jour du salut que sa bonté vous ménage, pour vous réconcilier avec lui par le sacrement de pénitence. Vous devez craindre que ce jour ne passe, et qu'il n'y en ait plus pour vous aucun autre. Il est temps de vous réveiller de votre assoupissement. Quittons, dit l'Apôtre, les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière : *Hora est jam nos de somno surgere... abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis* (*Rom.* XIII, 11, 12). Tout est à craindre dans un plus grand retardement. Votre âme est peut-être beaucoup plus malade que votre corps; et si votre mort était prochaine, en quel état iriez-vous paraître devant Dieu? Vous appréhendez la mort corporelle, comme en effet elle est à craindre, quand on ne s'applique point à mener une vie chrétienne : mais combien plus doit-on redouter la mort dans le péché, puisque l'âme d'un pécheur qui sort de ce monde en cet état, dit saint Augustin, meurt à tous moments au milieu des flammes éternelles, sans pourtant jamais cesser de souffrir et de vivre? *Nulla quippe major et pejor est mors, quam ubi non moritur mors... Summa mors ejus est alienatio a vita Dei in æternitate supplicii* (*De Civ. Dei*, lib. VI, cap. 12). Voudriez-vous, M., vous exposer au danger de mourir en réprouvé?

Vous devez aller au-devant du péril, vous mettre à couvert des surprises, ne pas attendre pour vous munir des sacrements, que tout soit désespéré pour votre vie. L'expérience nous montre tous les jours qu'on ne doit pas beaucoup s'appuyer sur ce qu'on fait dans les derniers moments, où l'esprit est souvent troublé, la raison offusquée, et le corps à demi mort, en sorte qu'il n'y a presque plus de disposition dans un malade pour pouvoir se servir utilement des secours qu'on lui présente.

Soyez, M., du moins aussi prudent dans l'affaire de votre éternité, que vous avez tâché de l'être dans celles où il ne s'agissait que de quelque avantage temporel. Nous sommes sages, dit saint Augustin, dans les choses temporelles, ne soyons point des insensés dans celles qui intéressent essentiellement notre salut. Nous avons des yeux très-perçants pour tout ce qui a quelque rapport à la terre, ne soyons point aveugles dans ce qui regarde le ciel : *In rebus temporalibus sumus solones, in spiritualibus moriones; in terrenis lynces, in cœlestibus talpæ* (S. Aug. lib. II *De Gen. ad litt.* cap. 12). Puisque vous avez différé jusqu'à présent à travailler efficacement à votre salut, commencez du moins dès aujourd'hui à y penser sérieusement.

Il s'agit de faire votre paix avec Dieu, et de vous préparer au compte que vous lui rendrez peut-être bientôt. Qu'il sera terrible ce compte, puisque tout y doit entrer! l'emploi du temps, les biens acquis, les moyens dont on s'est servi pour les amasser, les œuvres, les pensées, les désirs, les paroles, en un mot tout le mal que nous aurons fait, et les vertus que nous aurons négligé de pratiquer : tout ce que Dieu a fait pour nous, et ce que nous aurons fait contre lui; tout y sera examiné. Vous devez vous y appliquer avec soin, en vous rendant compte à vous-même après un sérieux examen. Il faut repasser sur toutes vos voies, rechercher toutes vos faiblesses, et fouiller dans les plis et replis de votre cœur, afin de vous mettre en état d'effacer tous vos péchés par une confession exacte qui soit accompagnée d'un amer repentir d'avoir offensé Dieu. Cette confession pouvant être la dernière de votre vie, elle doit être la plus abondante en larmes, la plus ardente en amour, la plus profonde en humilité, et la plus universelle dans son intégrité; en sorte qu'elle soit comme une réparation de tous les défauts où vous pourriez être tombé dans vos confessions précédentes.

Un court espace de temps ne suffit pas, M., pour faire de si grandes recherches. Eh! combien n'auriez-vous point à craindre s'il vous en restait encore peu à vivre? Si vous étiez surpris par une mort plus prompte que vous ne pensez, quelle excuse apporteriez-vous devant le tribunal du souverain Juge? De quelles frayeurs ne seriez-vous point saisi, si la mort venait fondre rapidement sur vous? Quels reproches n'essuyeriez-vous pas de votre propre conscience, si vous n'en aviez point réparé les désordres par la pénitence, lorsque vous le pouviez aisément? Quel avantage le démon n'aurait-il pas sur vous, lorsqu'il vous mettrait devant les yeux tous les péchés dont vous seriez coupable, n'ayant pas voulu recourir au sang de Jésus-Christ qui les aurait effacés? Si les plus justes sont quelquefois exposés à des épreuves terribles au moment de la mort, que sera-ce des personnes impénitentes qui se trouveront alors sans défense et sans ressource?

Pour vous faire comprendre, M., combien sont redoutables les combats qu'une âme a à soutenir contre le démon dans l'extrémité de la vie, trouvez bon que je vous rapporte un exemple qui est tiré des œuvres de saint

Digitized by Google

Jean Climaque. Ce saint solitaire fait un détail de ce qui se passa la veille de la mort de l'abbé Etienne, qui avait passé quarante ans dans la retraite, dans des jeûnes très-austères, et dans des exercices continuels de pénitence et de sainteté. Ce saint abbé réduit aux approches de la mort, se sentit tout d'un coup troublé et effrayé ; et après avoir regardé à droite et à gauche, il arrêta ses yeux à un côté de son lit comme parlant à quelqu'un ; en sorte que plusieurs personnes qui furent présentes à ce triste spectacle, entendaient distinctement ce que ce saint abbé répondait aux démons qui l'interrogeaient. Tantôt il leur disait : Ce que vous avancez contre moi est vrai ; mais pour expier ces faiblesses, je me suis condamné à un jeûne de quarante ans : *Ita sane, sic revera est, sed pro hoc tot annis jejunavi.* D'autres fois il répliquait : Ce que vous dites n'est point véritable, et c'est une imposture ; je n'ai point commis une telle faute : *Non certe, sed mentimini, hoc non feci.* D'autres fois, il leur disait : L'accusation que vous formez contre moi est vraie ; j'avoue que j'en suis coupable ; je n'ai rien à répondre aux reproches que vous me faites, et je n'ai sur cela à vous opposer que la miséricorde de Dieu, à laquelle je m'abandonne entièrement : *Ita sane, et quidem ad hæc quid dicam non habeo. Ideo misericordia est* (S. Joan. Clim. grad. 7, *de Victu*). Si un solitaire, qui avait mené durant tant d'années une vie si pénitente, a été exposé à une épreuve si terrible, que ne doivent point craindre les pécheurs impénitents dans les derniers moments de leur vie? Vous tremblez, M., à la vue de ce récit, et je tremble moi-même toutes les fois que j'y fais réflexion. Peut-on prendre trop de mesures afin de n'être pas vaincu dans un combat si redoutable?

IIe EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Votre état, M., étant toujours accompagné des mêmes incertitudes pour les événements, vous vous trouvez toujours rempli des mêmes inquiétudes. Vous craignez la mort du corps que vous ne sauriez éviter : mais la mort éternelle de l'âme a infiniment plus de quoi nous faire trembler, et il n'est rien que nous ne devions mettre en usage pour vous en garantir. Nous n'avons qu'une vie à perdre, et une âme à sauver. Aurions-nous moins d'empressement pour procurer à celle-ci un repos, des consolations et une félicité dont la durée doit être éternelle, que nous en faisons paraître, pour prolonger encore seulement durant quelques jours la vie de notre corps, qui doit nécessairement finir? Comme je n'ai point de tels sentiments de vous, M., connaissant le prix de votre âme, et étant instruit de tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour le racheter, je me persuade que vos plus grandes sollicitudes se tournent présentement vers elle, et que rien n'y sera négligé.

Il faut donc commencer à examiner l'état de votre conscience pour vous disposer à vous confesser comme il faut. Vous n'auriez pas dû attendre qu'on vous sollicitât et qu'on vous pressât de le faire. Pour accomplir cette action avec fruit, demandez au Saint-Esprit les lumières nécessaires, afin de faire une recherche exacte de vos péchés, et les confesser tels que vous les avez commis. Priez-le qu'il vous en inspire toute l'horreur qu'ils méritent : qu'il vous ôte ce cœur de pierre, et qu'il vous donne un cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais. Commencez à soupirer pour le Ciel, dont l'entrée ne vous est point encore fermée, puisque la miséricorde divine vous présente les moyens nécessaires pour pouvoir y occuper une place avec les bienheureux après votre mort. Fermez les yeux à ce monde séducteur, dont vous avez si longtemps suivi les maximes, et n'y pensez plus qu'avec horreur et en le détestant ; que l'amour des biens temporels ne trouve plus de place dans votre cœur, puisque tôt ou tard la mort vous en dépouillera pour toujours : appliquez-vous uniquement à votre salut éternel.

Employez tous vos moments à implorer la miséricorde divine, et à fléchir la justice sévère de votre Juge. Humiliez-vous profondément aux pieds de sa majesté : présentez-lui vos larmes et vos gémissements, et priez-le qu'il ait pitié de vous. Si la mort est pour plusieurs le commencement d'une vie pleine de joies et de consolations, les moments qui la précèdent sont remplis de périls et d'écueils. C'est le temps où le démon fait ses plus grands efforts pour surprendre ceux qui se trouvent dans cette triste situation, tantôt en alarmant leurs consciences timides et tremblantes dans la considération des jugements de Dieu, et des désordres de leur vie ; tantôt en les flattant d'un retour de santé, quoiqu'ils soient déjà presque aux portes du tombeau ; tantôt en leur faisant naître différents obstacles, afin de leur faire remettre la confession à un autre temps, les affermissant dans une fausse sécurité, pendant que tout est à craindre pour leur vie et pour leur salut.

C'est ainsi, M., que Dieu permet quelquefois que le pécheur soit non-seulement trompé, mais qu'il devienne encore industrieux à se tromper lui-même, en négligeant les précautions nécessaires pour n'être pas surpris, ou différant de se donner à Dieu, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en état de se prêter au monde. Comme il ne s'est presque jamais occupé pendant sa vie que de ses biens, ou de ses plaisirs, son esprit n'est presque rempli que du regret de les perdre aux approches de la mort. Sa foi est à demi morte, ses pensées et les mouvements de son cœur ne se tournent que faiblement et rarement vers Dieu. Mais par un châtiment terrible dont Dieu veut punir l'indifférence et le mépris qu'il a eu pour lui, il l'abandonne à mille réflexions inutiles, et il permet, dit un Père, qu'après l'avoir presque toujours oublié pendant sa vie, il s'oublie encore lui-même à l'instant de sa mort : *Percutitur hac animadversione peccator, ut*

Digitized by Google

moriens obliviscatur sui qui dum viveret oblitus est Dei (Apud S. Aug. in *Append. de divers.* serm. 72, *in festo sanctor. Innocent.*).

Les exemples, M., en sont assez ordinaires, pour vous inspirer la crainte d'un pareil sort, et pour donner vos soins à l'éviter. C'est ce qui m'oblige de vous solliciter autant qu'il est en mon pouvoir, d'avoir compassion de votre âme : *Miserere animæ tuæ* (*Eccli.* xxx, 24), et de ne pas vous exposer à la laisser périr, ayant encore les moyens nécessaires pour la sauver. Ayez recours dès aujourd'hui au sacrement de pénitence, et craignez qu'un plus long retardement n'y apporte quelque obstacle insurmontable.

IIIe EXHORTATION.

Sur le même sujet

Je me persuade, M., que vous faites ce qui convient dans la triste situation où vous êtes, pour mettre votre salut en assurance, et que vous ne voulez rien hasarder où il s'agit de tout pour vous. Ces moments sont précieux, et vous devez les mettre tous à profit, sans en négliger aucun.

Comme la confession demande une entière liberté d'esprit, n'attendez pas que la violence de votre maladie venant à croître, elle vous mette hors d'état d'y pouvoir donner une application suffisante. Rien autre chose que votre salut ne doit plus vous occuper désormais. Quand vous aurez pourvu à sa sûreté, en vous servant des secours que Jésus-Christ vous a procurés, vous ne serez plus livré à ces troubles cruels qui agitent ordinairement ceux dont la foi n'est point entièrement éteinte, et dont la conscience est encore toute en désordre. Souffrant beaucoup, vos maux vous tiendront lieu d'une partie des satisfactions qu'on serait obligé de vous imposer, si vous étiez en santé, et ils abrégeront considérablement les peines du purgatoire, si le Seigneur veut vous retirer de ce monde. Vous rassurerez votre famille déjà assez effrayée par le péril qui vous environne, et vous me donnerez une très-grande consolation, en me mettant en état de vous servir de médiateur auprès de Dieu, et de vous réconcilier avec lui par l'absolution sacramentelle.

Mais afin de vous disposer comme il faut à la confession, examinez de quelle manière vous vous êtes conduit dans celles que vous avez faites jusqu'à présent, et voyez si vous y avez observé les conditions essentielles pour les rendre valides : car s'il s'y était glissé quelque défaut considérable, il faudrait absolument le réparer par une confession générale. Que cette entreprise ne vous décourage pas, supposé qu'elle soit nécessaire, le Seigneur vous aidera; et de ma part je vous la faciliterai autant qu'il me sera possible : faites ce qui peut dépendre de vous, et je tâcherai avec la grâce de Dieu de suppléer au reste. Que si toutes vos confessions passées ont été exactes, et que votre conscience ne vous reproche rien sur ce sujet, bornez-vous à l'examen des péchés que vous avez commis depuis votre dernière, faisant en même temps un retour en général sur tous les péchés de votre vie passée, non pour les examiner de nouveau, vous en étant déjà exactement confessé, mais uniquement pour vous en humilier devant Dieu dans l'amertume de votre cœur, et les détester de plus en plus.

Priez le Seigneur qu'il vous donne présentement toute la pénétration dont vous avez besoin pour pouvoir fouiller dans tout ce qu'il y a de plus caché dans le fond de votre conscience, et que vous en puissiez faire un aveu sincère dans la confession à laquelle vous vous disposez.

Je me persuade, M., que ce sont là vos dispositions et vos sentiments, et j'en bénis le Seigneur qui vous les a inspirés par sa grâce. Imitez l'enfant prodigue dans son retour, si vous avez eu le malheur d'en être une copie assez ressemblante dans son éloignement, par les déréglements de votre conduite ; et dites à Dieu avec un cœur pénétré de la plus vive douleur : Oui, mon Dieu, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : *Peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus* (*Luc.* xv, 21). Mes crimes sont sans nombre. Toute ma vie n'a été qu'un tissu d'ingratitudes et de mépris pour votre loi et pour vos bienfaits; à quoi devrais-je m'attendre, sinon à un éternel abandon et à un châtiment proportionné à la multitude et à l'énormité de mes péchés, si vous n'avez égard qu'aux lois de votre justice! Mais que ne peut point espérer d'un Père si bon et si tendre un fils rebelle, à qui votre grâce vient d'ouvrir les yeux, et dont elle a touché le cœur? Je déteste, ô mon Dieu, tous mes désordres, et je vous en demande très-humblement pardon. Vous fûtes ému de compassion du moment que vous aperçûtes l'enfant prodigue, laissez-vous fléchir et attendrir par mes soupirs et par mes larmes.

Ces sentiments sont très-puissants, M., auprès de Dieu, s'ils sont aussi sincères en vous qu'ils l'étaient dans cet enfant prodigue, et ils vous serviront d'une très-sainte disposition pour votre confession.

Retirez-vous pendant quelque temps dans le secret de votre cœur, afin de penser à l'état de votre conscience. Lorsque vous aurez fait votre examen, vous aurez soin de me faire avertir ; et comme votre grande faiblesse ne vous permet pas de parler beaucoup, et de vous appliquer, je tâcherai de suppléer à votre impuissance.

IVe EXHORTATION.

Après la confession d'un malade.

Remerciez maintenant le Seigneur de la grâce qu'il vient de vous faire en vous pardonnant vos péchés. Le sang de ce divin Sauveur dont votre âme vient d'être lavée, a désarmé le bras de Dieu, et arrêté la foudre qui vous menaçait. Après tant de péchés commis et tant de dettes contractées, quelles doivent être les dispositions de votre

Digitized by Google

cœur ; quelle horreur et quelle détestation ne devez-vous point en avoir ! combien vous faudrait-il pousser de soupirs et répandre de larmes pour les effacer, et pour marquer à Dieu la douleur que vous en ressentez ? Lui refuseriez-vous votre soumission et l'acceptation de vos souffrances, pour satisfaire à sa justice ? et n'est-il pas juste que vous fassiez suppléer à la pénitence que méritent vos péchés, du moins les maux nécessaires dont sa miséricorde vous afflige pour vous sauver ? Où en seriez-vous, si Dieu avait usé de ses droits, et si la mort vous avait surpris dans le temps que votre conscience était remplie de péchés et de misères ? Votre sort serait présentement celui d'un réprouvé, dont l'enfer sera la demeure éternelle, les démons la compagnie, les flammes la nourriture, et le seul désespoir la consolation ? O la triste et affreuse récompense d'une vie sensuelle et criminelle ! ô aveuglement effroyable ! Comment vivre un seul instant dans un état qui vous expose à des suites si épouvantables ?

C'est pourtant celui dans lequel vous avez persévéré longtemps, et dont vous ne sortez que par une bonté particulière que Dieu a pour vous. Ayez-en une éternelle reconnaissance ; et pour lui témoigner combien vous y êtes sensible, soyez fidèle aux promesses que vous venez de lui faire, et ayez pour lui un parfait attachement jusqu'au dernier soupir de votre vie. Gémissez continuellement d'avoir vécu si peu chrétiennement ; ne vous plaignez plus de la violence de vos maux, mais persuadez-vous au contraire que vous êtes trop épargné dans vos douleurs. Dites-lui que vous êtes résolu de souffrir constamment tout ce que votre maladie vous fera ressentir de plus dur et de plus pénible à la nature, vous estimant trop heureux, si par votre patience vous pouvez vous rendre digne de ses miséricordes éternelles.

Si après la confession que vous venez de faire, vous vous souvenez de quelque péché mortel que vous ayez oublié, ayez soin de vous en accuser ; mais ne vous troublez point. N'écoutez pas le démon qui voudrait charger votre esprit de scrupules et d'inquiétudes, pour vous ôter la paix de l'âme, et la confiance que vous devez avoir en la bonté de Dieu, qui ne vous jugera point sur l'infidélité de votre mémoire, mais sur la droiture et la sincérité de votre cœur. Fermez au démon la porte par où il voudrait entrer pour mettre l'alarme dans votre conscience, et reposez-vous sur l'efficacité du sacrement de pénitence.

V^e^ EXHORTATION.

Pour disposer un malade à recevoir le saint Viatique.

Apres avoir fait votre paix avec Dieu par le sacrement de pénitence, il est à propos, M., que vous vous disposiez à recevoir le saint Viatique. Jésus-Christ lui-même veut être le sceau de votre réconciliation, en s'unissant intimement à vous par une communion sainte. Etant au milieu de votre cœur comme sur un trône, il y versera abondamment ses grâces, et vous serez beaucoup plus en état de ressentir les effets de sa protection toute-puissante. Portant en vous la source de la vie, la mort, supposé qu'elle vienne, n'aura rien de formidable pour vous ; ses frayeurs s'évanouiront, et Jésus-Christ vous rendra invincible au milieu des combats que l'ennemi de votre salut voudrait vous livrer (1).

Il est de votre intérêt, M., de vous munir de bonne heure de cet auguste sacrement, dont vous devez recevoir de si puissants secours. Votre zèle et votre amour pour ce divin Sauveur, avec toutes les autres bonnes dispositions que vous apporterez à cette communion, seront la mesure de ses largesses ; trop d'indifférence, un amour languissant resserreraient son cœur, et feraient obstacle à l'effusion de ses grâces.

Préparez donc votre âme par vos vertus, à la visite qu'il veut vous rendre. Elle a toujours fait l'empressement des plus saints personnages ; et leur désir le plus ardent, lorsqu'ils se sont vus malades, a été de recevoir promptement le saint Viatique, afin de ne pas sortir de ce monde, sans être muni du corps adorable de Jésus-Christ.

Ç'a été dans tous les temps la pratique de l'Eglise, de l'administrer aux malades pour les préparer à la mort. Saint Jean Chrysostome étant sur le point de finir sa carrière, et de rendre son âme à Dieu, se fit apporter le saint Sacrement ; et après l'avoir reçu, et en avoir rendu à Jésus-Christ de très-humbles actions de grâces, il fit sur lui le signe de la croix, et il expira (*Metaphr. in ejus Vita*). Sainte Marie l'Egyptienne, si connue par les déréglements de sa jeunesse, mais si recommandable par la longueur et l'austérité de sa vie pénitente, pria le saint prêtre Zozime avec toute l'humilité et l'ardeur dont elle était capable, d'avoir la charité de lui apporter la sainte communion dans un certain temps qu'elle lui marqua, afin qu'elle ne fût point privée de la consolation de participer à cet auguste Sacrement, avant d'aller paraître devant le tribunal du souverain Juge ; ce que Zozime exécuta fidèlement (*Petr. Diac.*). Saint Grégoire rapporte (lib. II *Dialog.* cap. 4) que saint Benoît voulut se faire porter à l'Eglise six jours avant sa mort, afin d'y participer au banquet Eucharistique.

La plupart des malades ne sont pas en état de communier à l'Eglise, à cause de leur extrême faiblesse, et de la violence de leurs douleurs ; mais ce que leur impuissance ne leur permet pas de faire, est suppléé par la charité de l'Eglise qui pour ne priver aucun des fidèles de cette nourriture céleste, la leur offre dans le lit de l'infirmité, et les invite à recevoir le pain vivant qui est descendu du ciel, qui donne la vie éter-

(1) « Et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. » (*Psal.* XXII, 4).

Digitized by Google

nelle à celui qui le mange (*Joan.* VI, 33). Ce sacrement remplit le malade de courage et de force au milieu des dangers qui l'environnent, et il communique des grâces abondantes à son âme, lorsqu'elle se trouve dans de saintes dispositions.

Tâchez donc, M., de vous mettre en état qu'on puisse vous l'administrer au plus tôt; et pendant qu'on préparera votre chambre où doit reposer le Saint des saints, appliquez-vous et disposez-vous à le recevoir. Demandez-lui les sentiments intérieurs où vous devez être, et les vertus dont votre âme doit être ornée, afin que cette communion puisse réparer tous les défauts qui ont pu se glisser dans toutes celles que vous avez faites jusqu'à présent. Peut-être celle-ci sera-t-elle la dernière. Quelle doit donc être votre ferveur et votre zèle, afin que rien ne manque à votre préparation?

VI^e^ EXHORTATION.

Sur les dispositions requises pour recevoir dignement le saint Viatique.

1. Je vous ai laissé seul, M., pendant quelques moments, pour vous donner lieu de vous renfermer dans votre intérieur comme dans une espèce de solitude, et de vous y occuper du bonheur auquel vous allez bientôt participer. Le roi Salomon ne pouvait autrefois assez admirer la bonté de Dieu, de vouloir se rendre présent dans le temple qu'il avait bâti en son nom. Quoi! disait-il (*II Paral.* VI, 18), est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes de la terre, lui que le ciel et les cieux des cieux ne peuvent contenir? Quelle doit donc être votre surprise et votre admiration, de voir que Jésus-Christ, par un excès de sa bonté, veuille habiter en vous, et faire de votre âme son temple et son tabernacle; que pour vous donner des preuves éclatantes de son amour, il veuille vous donner sa chair à manger, et son sang à boire, afin de vous unir intimement à lui, et vous mettre en état de défense contre les ennemis de votre salut?

Le prophète Elie effrayé par les menaces de l'impudique Jézabel, dont il fuyait la persécution, demandant à Dieu la mort pour finir ses langueurs, n'eut pas plus tôt mangé le pain cuit sous la cendre, et bu l'eau que l'ange lui présenta, qu'il se sentit assez de force pour marcher quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Oreb, où il voulait se réfugier.

C'est une figure, M., qui nous marque quelle doit être la force d'un chrétien qui mange, non le pain cuit sous la cendre, mais la chair même de Jésus-Christ; qui boit non l'eau que lui présente un ange, mais le sang même de Jésus-Christ. C'est par cette divine nourriture que son âme est fortifiée par la force même de ce divin Sauveur, de qui elle reçoit une espèce d'intrépidité au milieu des plus grands périls, et une constance à l'épreuve des plus grands maux.

C'est par sa vertu que les martyrs affrontaient la mort dans le temps des persécutions, quand ils avaient reçu la sainte Communion, dont ils avaient soin de se munir avant de paraître devant les tyrans. Les tourments alors ne leur montraient rien que de doux et de souhaitable; et bien loin de fuir leurs persécuteurs, et de craindre leurs menaces, ils allaient à la mort avec un courage héroïque, et rien n'était capable de les alarmer.

Vous participerez, M., à leur fermeté et à leur courage, si vous avez une foi aussi vive et un amour aussi ardent. Demandez à Dieu l'un et l'autre; car notre foi n'est pour l'ordinaire que sur la superficie de notre esprit, et notre amour pour Dieu ne pénètre point jusque dans notre cœur. Ce sont là cependant les deux principales vertus qui se doivent trouver en vous pour recevoir dignement Jésus-Christ. Priez-le qu'il augmente votre foi, qu'il fortifie votre espérance, et qu'il embrase votre cœur de sa divine charité. Confondez-vous en sa divine présence, dans la considération de vos misères intérieures, remarquant en vous si peu de préparation pour recevoir le Roi des rois. Détestez de plus en plus tous les péchés que vous avez commis, et demandez-lui la fidélité dans les promesses que vous venez de lui faire de plutôt mourir que de l'offenser. Humiliez-vous profondément à la vue de sa divine majesté, que vous avez tant de fois outragée par votre orgueil et par vos révoltes, et faites-lui une espèce d'amende honorable à la face du ciel et de la terre. Jetez-vous entre les bras de sa miséricorde, lui protestant que vous voulez expirer entre ses mains et dans son amour. Donnez-vous à lui sans réserve, comme il va se donner à vous sans partage. Offrez-lui votre âme et votre corps, afin qu'il en dispose selon son bon plaisir, renonçant entièrement à vous-même et à tout ce que vous avez de plus cher sur la terre. Laissez-le le maître de votre santé et de votre vie. Il saura bien vous guérir, s'il le juge convenable à sa gloire et à votre salut, puisqu'il a un empire souverain sur la vie et sur la mort. Ayez une confiance entière au remède que sa charité vous présente. Qui peut plus facilement que lui vous rendre la santé, si elle vous est nécessaire? et que ne devez-vous point espérer de ce Médecin tout-puissant, qui est lui-même la résurrection et la vie (*Joan.* XI, 25)? Son corps dans la sainte Eucharistie, a la vertu de faire vivre les âmes, et il est en même temps une source d'incorruptibilité pour les corps, à qui il sera comme un germe de vie pour les faire ressusciter, et vivre éternellement à la fin des siècles.

Comme votre âme est infiniment plus chère à Jésus-Christ que votre corps, suppliez-le qu'il la guérisse parfaitement, qu'il la fortifie contre les passions, et qu'il la détache de plus en plus de la terre. Demandez-lui qu'il vous inspire un saint empressement de vous conformer en toutes choses à sa sainte volonté; qu'il vous fasse renoncer entièrement et pour toujours à tout ce qui

Digitized by Google

pourrait encore lui déplaire en vous, et qu'il vous mette enfin lui-même en état, par l'effusion de ses grâces, de participer à tous les avantages que peut vous procurer la visite qu'il veut vous rendre aujourd'hui.

II. Pénétrez-vous vivement de la majesté de celui que vous devez recevoir dans la sainte Communion, et que tout concoure à lui préparer dans votre cœur une place qui soit digne de lui.

Cette préparation consiste à vous remplir d'un amour ardent pour ce Dieu de bonté, que sa charité infinie invite à se donner à vous. Cet amour doit être accompagné d'une foi vive et animée, qui vous fasse reconnaître sa souveraineté et sa grandeur à travers les nuages qui l'obscurcissent dans cet adorable Sacrement, et d'une humilité profonde qui vous fasse avouer en sa présence, que vous êtes un grand pécheur qui avez besoin d'une grande miséricorde. Offrez-lui un cœur contrit et humilié, et dites-lui avec le centenier de l'Evangile, que vous n'êtes pas digne qu'il entre dans votre maison, après lui en avoir fermé si longtemps la porte. Prosternez-vous devant sa divine majesté pour lui en demander très-humblement pardon, lui protestant que vous voulez qu'il soit désormais le seul maître et le Dieu de votre cœur, et que vous avez pris une résolution forte et constante de le tenir fermé à l'amour des créatures jusqu'au dernier soupir de votre vie, afin qu'il le possède tout entier.

Voilà, M., les dispositions dans lesquelles vous devez être pour recevoir saintement le viatique. Le signal que je viens d'entendre m'avertit que le Seigneur est proche. Allez au-devant de lui par vos soupirs et par les affections de votre cœur; et vous reconnaissant encore très-éloigné des saintes dispositions que demande un si grand sacrement, priez Jésus-Christ qu'il y supplée lui-même par sa bonté et par sa charité infinie.

VII[e] EXHORTATION.

Pour aider un malade après la Communion, à rendre à Jésus-Christ de très-humbles actions de grâces.

I. Vous ne devez plus présentement, M., vous occuper que du bonheur auquel vous venez de participer, et de la grâce que Jésus-Christ vient de vous faire en se donnant à vous par la sainte Communion. Etant vivement convaincu par la foi de ce qu'il est, le Roi du ciel et de la terre, et en même temps de ce que vous êtes, un pur néant, un ver de terre, un grand pécheur; vous devez lui demander très-humblement pardon de l'avoir reçu d'une manière si peu digne de lui, et avec des dispositions si imparfaites.

Pendant que vous avez l'honneur de le posséder, priez-le qu'il veuille bien vous regarder d'un œil de miséricorde, et avoir pitié de vous, *Respice in me, et miserere mei* (*Psal.* XXIV, 16). Que sa visite ne soit point passagère, mais durable: *Ne derelinquas me, Domine Deus meus : ne discesseris a me* (*Psal.* XXXVII, 22), afin que sa demeure en vous y produise de saintes ardeurs et une abondance de lumières. Faites-lui de nouvelles protestations de votre fidélité et de votre attachement, dites-lui que vous ne voulez jamais plus rien faire qui puisse l'empêcher de rester avec vous. Demandez-lui le secours de sa grâce, pour vous mettre en état de tenir votre promesse, et exposez-lui les maladies de votre âme, dont lui seul peut opérer la guérison, abandonnant à sa divine Providence l'événement de la maladie de votre corps.

Remerciez-le du don qu'il vient de vous faire de son précieux corps, puisque par celui-là seul il a épuisé toutes ses richesses et tous ses trésors. Pénétré de l'excès de ses bontés, n'ayez plus d'esprit que pour l'adorer, plus de cœur que pour l'aimer, plus de langue que pour publier ses louanges. Que votre âme bénisse le Seigneur, et que tout ce qui est au-dedans de vous bénisse son saint nom (*Psal.* CIII, 1). N'oubliez jamais tous ses bienfaits, puisqu'après vous avoir pardonné toutes vos iniquités; après avoir guéri toutes vos infirmités, et avoir racheté votre vie de la mort, il vous environne de sa miséricorde et de ses grâces, qu'il remplit votre désir en vous comblant de ses biens.

Quelles actions de grâces ne méritent point tant de faveurs, et n'est-il pas juste que vous vous consacriez entièrement à lui, et que vous n'ayez à l'avenir plus de volonté que pour faire la sienne? Etant lui-même votre conducteur (*Psal.* XXII, 1), rien ne pourra vous manquer, et quand même vous marcheriez au milieu de l'ombre de la mort, vous n'aurez à craindre aucuns maux, parce que vous êtes avec lui. Pendant qu'il sera avec vous, qui pourrait être contre vous? Que tout s'arme contre moi, disait Job, que les puissances de la terre et de l'enfer s'unissent pour m'accabler, je rirai de leurs efforts, tandis que je serai sous la protection de Dieu. C'est un bouclier qui me mettra à couvert des insultes de mes ennemis : *Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me* (*Job* XVII, 3).

II. Regardez-vous maintenant, M., comme une espèce de tabernacle où repose le Dieu du ciel et de la terre, rendez-lui vos hommages et vos respects les plus profonds. Entretenez-vous avec lui de vos besoins spirituels; bannissez de votre esprit toutes les pensées qui pourraient vous distraire d'une si sainte occupation, et vous faire perdre Jésus-Christ de vue. Priez-le qu'il brise tous les liens qui pourraient encore attacher votre cœur à la terre, afin que vous la quittiez sans chagrin et sans regret, quand le moment sera venu, ne vous considérant plus comme un habitant de ce monde, mais comme un voyageur qui s'avance vers le ciel.

Dans cette disposition, M., vous serez en

Digitized by Google

état de finir saintement votre carrière ; et si c'est la volonté de Dieu d'abréger votre pèlerinage, le viatique que vous venez de recevoir vous servira de guide, et vous introduira dans la patrie céleste, pour vous mettre en possession du bonheur que Dieu destine à ses élus.

VIII[e] EXHORTATION.

Pour exciter un malade à recevoir l'extrême-onction.

Vous voulez bien, M., que, pour remplir mon ministère et vous aider autant qu'il est en moi dans la situation où vous êtes, je vous inspire le désir de participer à un nouveau secours que l'Eglise vous présente, dont vous pourrez retirer de très-grands avantages. Vous connaissez le péril où la maladie vous expose, et quoiqu'il ne nous ôte point entièrement l'espérance de votre guérison, il est de la prudence d'en prévenir les suites et d'user de précaution.

Pour vous fortifier dans cet état, Jésus-Christ vous a pourvu d'un moyen singulier, et c'est le secours que j'ai à vous proposer, qui est le sacrement de l'extrême-onction, que vous devez souhaiter qu'on vous administre. On s'est appliqué jusqu'à présent à vous procurer tous les secours corporels qu'on a jugés propres à la guérison de votre maladie. Cependant le mal ne cède point encore aux remèdes, et votre corps est toujours accablé sous le poids de la douleur ; c'est pourquoi l'Eglise, qui est la dépositaire des remèdes spirituels dont Jésus-Christ est l'instituteur, vient vous offrir celui qui lui reste encore à vous administrer, afin de contribuer, autant qu'il est en elle, à votre soulagement. C'était avec ce remède précieux que les apôtres guérissaient les malades, dit saint Marc : *Ungebant oleo multos ægros, et sanabant* (*Marc.* VI, 13) ; et c'était à ce sacrement que saint Jacques les renvoyait pour être soulagés dans leurs maladies. « Si quelqu'un d'entre vous est malade, dit cet apôtre, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de sa foi le sauvera : le Seigneur le soulagera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis (*Jac.* V, 14, 15). »

Puis donc que Jésus-Christ a institué ce sacrement en faveur des malades, et que l'Eglise, attentive à leurs besoins, les invite de sa part à le recevoir, que tous les saints personnages, et les chrétiens qui ont eu soin de leur salut l'ont désiré et reçu avec dévotion et avec de grands sentiments de reconnaissance, vous ne voulez pas sans doute, M., vous en priver volontairement, soit par un défaut de confiance dans ses effets salutaires ou par une mauvaise crainte, dont une fausse prévention, qui conduit à la mort, est le principe. Je me persuade au contraire qu'étant mieux instruit que ces mauvais chrétiens, vous souhaitez qu'il vous soit administré, afin que, s'il plaisait au Seigneur de vous appeler à lui dans cette maladie, vous soyez muni de ses armes et de tous les secours de l'Eglise, pour être mieux en état de vous défendre contre les puissances des ténèbres, qui pourraient vous attaquer dans ces tristes et périlleux moments qui nous approchent du tombeau.

Vos besoins spirituels et l'état de votre maladie vous faisant souhaiter ce sacrement, mon devoir m'engage à vous en faire connaître les avantages, afin de vous exciter à une plus grande confiance en sa vertu, quand on fera sur les organes de vos sens les onctions saintes. Lorsque les théologiens expliquent les effets du sacrement de l'extrême-onction, ils lui en attribuent deux principaux, qui sont contenus dans les paroles de saint Jacques, que je vous ai rapportées. Le premier est de guérir le corps ou d'apporter quelque soulagement à la maladie, s'il est utile au malade. Le second est de purifier l'âme des restes des péchés qui n'ont point été effacés en elle, lors même qu'elle a reçu les autres sacrements ; de sorte que l'extrême-onction contribue à la guérison ou au soulagement du corps et au salut de l'âme. Elle est utile pour la chair et pour l'esprit.

Quoiqu'elle n'ait pas précisément pour effet infaillible la guérison des maladies corporelles, elle ne laisse pas d'en être quelquefois la cause ; et c'est quand Dieu voit qu'elle peut servir à celle de l'âme et à d'autres choses qui regardent la gloire de Dieu. C'est ce que l'apôtre saint Jacques veut nous faire entendre par ces mots : La prière faite avec foi sauvera le malade et servira à sa guérison. Elle sauvera et sanctifiera son âme par la grâce qu'elle y répandra, et en même temps elle sauvera son corps, en le faisant revenir des portes mêmes de la mort : *Et oratio fidei salvabit infirmum* (*Jac.* V, 15).

Mais comme la guérison du corps n'est pas toujours un bien pour les malades, l'extrême-onction produit un second effet corporel, qui consiste dans une espèce de soulagement qu'elle lui procure, en lui donnant des forces pour supporter patiemment les douleurs de la maladie : *Et alleviabit eum Dominus* (*Ibid.*). La douleur, quand elle est violente et de durée, met la patience des malades dans de si rudes épreuves, que les forces seules de la nature ne suffisent pas pour les soutenir dans cet état triste et affligeant. Le sacrement de l'extrême-onction venant à leur secours, les remplit de courage et de force, et ils trouvent de la consolation au milieu même des souffrances les plus insupportables. Ce ne sont là cependant que les moindres effets de ce sacrement.

Il y en a d'autres qui regardent l'âme, et qui sont beaucoup plus avantageux aux malades. Ce sont les effets spirituels, dont le premier est de la purifier de certaines taches que la confession et la communion n'ont point effacées. C'est ce que nous marquent les paroles du même apôtre ; que s'il a commis des péchés, ils lui seront remis, *et si in peccatis sit, remittentur ei* ; et c'est l'expiation et la rémission des péchés qui n'ont

Digitized by Google

point été effacés par la pénitence, dont ce sacrement, selon le langage des Pères, est comme le supplément, la perfection et la consommation, qui en est le principal effet; de sorte qu'il peut réparer toutes les confessions qui ont été involontairement défectueuses.

C'est ce qui est confirmé par les conciles généraux de Florence et de Trente, qui déclarent que ce sacrement efface et lave l'âme des péchés qu'elle n'avait point encore expiés : *Cujus unctio delicta, si quæ sint adhuc expianda, ac peccati reliquias abstergit* (*Conc. Trid.* sess. 14, c. II, *de Extrem.*). Ce qui fait que ce dernier concile l'appelle non-seulement la consommation de la pénitence, mais même de toute la vie du chrétien, qui ne doit être qu'une pénitence continuelle : *Non modo pœnitentiæ, sed et totius christianæ vitæ, quæ perpetua pœnitentia esse debet, consummativum existimatum est a Patribus* (*Conc. Trid.* sess. ead. in initio *de extr. Unct.*).

C'est dans cette considération que, dans le temps que les ministres de Jésus-Christ le confèrent, ils font les onctions sur les cinq sens, qui sont les cinq portes principales par où les vices sont entrés dans l'âme, afin de faire, par ce moyen, comme une purification générale de tous les péchés que nous avons commis, et nous faire connaître en même temps qu'il faut que la grâce nous rétablisse par les mêmes voies que l'iniquité nous avait perdus.

Vous voyez par là, M., combien il est utile aux malades de recevoir ce sacrement, et combien même il est quelquefois nécessaire qu'il leur soit administré, puisqu'il suffit, dans certaines occasions, de l'avoir reçu pour être sauvé. Car si un malade est tombé dans quelque péché mortel depuis sa dernière confession, et qu'il ne puisse s'en confesser, parce qu'il n'est point en état de parler, la grâce du sacrement de l'extrême-onction supplée et l'efface, pourvu qu'il en ait eu une douleur sincère avant que de perdre connaissance, quand même cette douleur ne serait qu'imparfaite. A quel péril le salut du malade n'aurait-il point été exposé, sans le secours de l'extrême-onction, lorsqu'il ne donne aucun signe extérieur au prêtre du repentir qu'il a dans son cœur d'avoir offensé Dieu, pour le déterminer à lui donner l'absolution?

Ce sacrement a la vertu de remettre les péchés véniels, lorsque le cœur n'y a point d'attache, et il en efface les taches quand le malade n'y apporte aucun empêchement. Il en a encore beaucoup pour remettre les peines temporelles, qui sont des satisfactions dues à la justice de Dieu, pour les péchés qui ont été pardonnés quant à la coulpe : et quoique cette remise ne soit point entière, elle est plus ou moins considérable, selon que les dispositions de ceux qui reçoivent l'extrême-onction sont plus ou moins parfaites.

Il contribue encore singulièrement à donner du courage et de la fermeté aux malades, pour résister aux différentes tentations auxquelles ils se trouvent ordinairement livrés dans ces tristes moments, qui les approchent du tombeau. Ces onctions saintes soutiennent et fortifient leur esprit et leur cœur, et elles leur donnent une grande confiance en la miséricorde infinie de Dieu ; de sorte qu'étant munis de ses armes, ils repoussent avec bien plus de facilité et de succès les artifices du malin esprit, et elles rendent tous ses efforts inutiles. Enfin, lorsque le moment est venu de quitter la terre pour aller au ciel, elles les aident à bien mourir, et à sortir de ce monde, victorieux du démon et du péché.

Tous ces grands avantages, M., doivent faire naître en vous un saint empressement de recevoir ce sacrement, sans attendre à l'extrémité, où l'homme étant presque éteint, n'est plus capable d'aucun sentiment qui puisse le porter à Dieu, et qui lui fasse détester le péché par un motif surnaturel.

Trouvez donc bon que tandis que (par la miséricorde de Dieu) vous êtes encore maître de votre raison, que votre esprit est entièrement libre, et que votre cœur est rempli de pieux mouvements, nous profitions de ces heureux moments pour vous le faire administrer, afin que vous participiez à tous les effets qu'il a coutume de produire dans les âmes bien préparées. Et comme la principale disposition qu'il exige dans ceux qui veulent le recevoir est une douleur sincère d'avoir offensé Dieu, demandez-lui pardon de tous vos péchés cachés, de ceux que vous avez fait commettre aux autres et de ceux que vous avez commis par vos sens, afin que vos membres puissent servir à la grâce après avoir servi à l'iniquité ; et que, par les mêmes voies que le péché est entré dans votre âme, il en soit chassé pour toujours : dites-lui avec le Prophète : *Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo* (*Psal.* XVIII, 13).

IXe EXHORTATION.

Motifs pour exciter un malade à des sentiments de componction, lorsque les onctions saintes lui seront appliquées.

En attendant, M., qu'on vous administre le sacrement de l'extrême-onction, tâchez de vous y préparer autant que vous en êtes capable, et abandonnez votre cœur à la douleur la plus amère d'avoir offensé Dieu. Plus elle sera parfaite, plus ce sacrement vous procurera de secours et de grâces; et puisqu'il est principalement institué pour purifier l'âme des péchés que la pénitence n'a point encore effacés, priez le Seigneur qu'il vous mette en état de pouvoir être entièrement lavé de votre iniquité.

Tout a besoin en vous de soutien et de remède, l'âme et le corps. Jésus-Christ va vous procurer l'un et l'autre par les onctions que l'on va faire sur vous. Votre corps est tombé dans l'abattement par la violence de la maladie, et votre âme est devenue languissante par l'extrême faiblesse de votre corps ; les douleurs vous accablent, le dé-

Digitized by Google

mon est attentif à vous tendre des piéges pour vous surprendre. Un état si triste et des besoins si pressants demandent un prompt et puissant secours. Vous l'allez trouver dans le sacrement de l'extrême-onction, qu'on va vous administrer. Il vous donnera des forces pour souffrir avec plus de courage et de facilité les maux extrêmes qui vous affligent, il vous mettra en état de combattre avec avantage contre les démons, qui n'auront plus aucune prise sur vous, et il leur ôtera tous les moyens de vous nuire.

Lorsque vous êtes venu au monde, l'Eglise vous a conféré le baptême, pour vous rendre enfant de Dieu; vos membres sont devenus les membres de Jésus-Christ, et votre âme le temple du Saint-Esprit. Mais par les péchés dans lesquels vous êtes tombé pendant le cours de votre vie, ces membres et ce temple ont été profanés; l'extrême-onction va les purifier et les consacrer de nouveau, et vous appliquer les mérites infinis de la vie et de la mort du divin Sauveur.

On fera sur plusieurs endroits de votre corps des onctions saintes qui en effaceront toute l'iniquité, et fermeront la porte aux ennemis de votre salut : on y formera le signe de la croix qui les a vaincus, afin de vous faire triompher de leur malice. Vos yeux deviendront purs, vos oreilles chastes, votre bouche sainte, vos mains innocentes, vos mauvaises démarches seront enfin rectifiées par la vertu de ce sacrement.

Ayez donc, M., un très-grand désir de le recevoir, et beaucoup de confiance dans les effets qu'il est capable de produire en vous. Regardez Jésus-Christ dans le ministre qui doit vous le conférer, et considérez-le comme un charitable Samaritain qui vient verser l'huile et le vin sur vos plaies intérieures pour les guérir.

Mais afin de participer à ces grands avantages, détestez de tout votre cœur tous les péchés dans lesquels vous êtes tombé durant tout le cours de votre vie, et protestez au Seigneur que vous êtes dans la résolution de mourir plutôt que de l'offenser. Renouvelez ces sentiments à chaque onction que l'on fera sur vous, et demandez pardon à Dieu de tous les désordres où vous vous êtes plongé par chacun de vos sens en particulier. Suivez en esprit le ministre de Jésus-Christ; et à chaque onction, joignez votre intention à la prière qu'il fera sur vous, en disant *Amen*.

A l'onction des yeux.

On commencera ces onctions par les yeux comme étant les premiers organes qui vous ont porté à pécher. Priez le Seigneur qu'il vous pardonne tous les déréglements que vous avez commis par vos yeux, en les portant sur des objets qui ont été funestes à votre innocence; et dites-lui avec un cœur contrit et humilié :

Pardonnez-moi, ô mon Dieu, par votre infinie miséricorde, tous les péchés dont je me suis rendu coupable par mes regards criminels. Mes yeux ont été les premiers meurtriers de mon âme, et la première source de mes désordres en les attachant sur des objets qui m'ont séduit par leurs attraits flatteurs. Ils ne méritent plus de voir la lumière, après en avoir abusé si longtemps; et je vais désormais les fermer aux choses de la terre, afin de ne plus les ouvrir que pour regarder le ciel.

A l'onction des oreilles.

Lorsqu'on fera l'onction sur vos oreilles, détestez tous les péchés que vous avez commis pour contenter votre curiosité, en écoutant des discours contraires aux règles de la modestie chrétienne et à la charité du prochain, et dites à Dieu :

Effacez en moi, Seigneur, tous les péchés dont je me suis rendu coupable en m'appliquant à entendre ce que j'aurais dû toujours ignorer, et en fermant les oreilles aux discours utiles qui auraient pu m'édifier et m'instruire. Je vais me rendre sourd à tout ce qui se passe sur la terre, afin d'être uniquement attentif à votre voix, et à celle des personnes qui me parleront en votre nom. Parlez à mon cœur, ô mon Dieu, et rendez-le docile à tous les mouvements de votre grâce, afin que je n'abuse jamais plus de vos bontés et de vos miséricordes. Vous menacez, Seigneur, dans vos divines Ecritures, de ne point entendre à la mort celui qui, durant le cours de sa vie, n'aura pas voulu écouter votre voix. Non, mon Dieu, jamais plus mes oreilles ne seront fermées à vos divines inspirations. Je crierai sans cesse vers vous du fond des abîmes de ma misère, afin que vous exauciez ma voix, et que vos oreilles se rendent attentives à la voix de mon ardente prière (*Psal.* CXXIX, 1).

A l'onction des narines.

Quand on fera l'onction des narines, priez Dieu qu'il vous pardonne les péchés que vous avez commis par l'odorat, en recherchant avec trop d'empressement tout ce qui pouvait le satisfaire; et tous les mauvais exemples, et les scandales que vous avez pu donner, par ce qu'il peut y avoir eu d'irrégulier et de peu édifiant dans votre conduite. Dites-lui :

Ayez pitié de moi, Seigneur : je ne suis rempli que de péchés et de misères; tous mes sens, et jusqu'à l'odorat, ont contribué à vous offenser, en prenant trop de plaisir aux parfums et aux odeurs agréables; fuyant avec trop de circonspection celles qui étaient mauvaises. Au lieu de m'appliquer à être de bonne odeur à mon prochain par mes vertus et par mon exemple, ma vie lui a été souvent une pierre d'achoppement, et un sujet de scandale. Sanctifiez-moi, Seigneur, par cette sainte onction; et pour expier ma sensualité, acceptez tous les maux que j'endure, afin que le sacrifice que je vous fais de ma vie, puisse vous être d'une odeur agréable.

Digitized by Google

A l'onction des lèvres.

Dans le temps qu'on appliquera l'onction sur vos lèvres, demandez humblement pardon à Dieu de tous les péchés que vous avez commis, soit par votre délicatesse et par l'intempérance de votre bouche dans l'usage des aliments, soit par les médisances, et les discours où l'incontinence de la langue a pu vous faire tomber. Témoignez au Seigneur, que vous êtes content de boire le calice qu'il vous a préparé, pour expier votre sensualité dans le boire et dans le manger; que vous allez vous condamner au silence, ne voulant plus ouvrir la bouche, que pour le prier, et pour publier ses miséricordes jusques au dernier soupir de votre vie. Dites-lui dans les sentiments d'une vive componction :

Pardonnez-moi, Seigneur, tous les péchés que j'ai commis par la bouche. Le nombre en est infini. Ecoutez, ô mon Dieu, la voix de mon divin Rédempteur, qui vous parle par ses plaies et par son sang ; et qui implore votre clémence, afin que vous effaciez dans mon âme par l'onction de mes lèvres, toute l'iniquité dont mon intempérance et la malignité de ma langue ont été les sources funestes.

A l'onction de la poitrine.

On fera ensuite l'onction sur votre poitrine qui contient la plus noble portion du corps humain, savoir le cœur. C'est dans ce moment que vous devez gémir amèrement, dans la considération de tous les péchés que votre cœur vous a fait commettre, soit en vous portant à des désirs criminels dont Dieu seul a été le témoin, soit en vous livrant à des désordres extérieurs, pour satisfaire quelque passion brutale. Priez le Seigneur qu'il purifie entièrement votre cœur et votre chair, afin que vous puissiez devenir une hostie pure, sainte et agréable à ses yeux; et dites lui dans les mêmes sentiments du roi pénitent :

Pardonnez-moi, Seigneur, par la sacrée plaie de votre côté, tous les désordres où mon incontinence a pu me faire tomber, soit par des pensées mauvaises, ou des désirs déréglés, soit par des actions qui ont souillé mon corps et mon âme. Tout a été corrompu en moi, et j'ai besoin d'une grande miséricorde pour effacer mon iniquité ; créez en moi, Seigneur un cœur pur; lavez-moi de plus en plus, et purifiez-moi de mon péché.

A l'onction des mains.

Après ces onctions on fera celle des mains dont le ministère a été souvent employé à des actions criminelles. Demandez pardon à Dieu de tous les péchés dont vos mains ont été les malheureux organes ; et pour exciter sa bonté à les oublier, dites-lui dans les sentiments d'une vive douleur :

Souvenez-vous, ô mon Dieu, que je suis l'ouvrage de vos mains. Les miennes vous ont offensé; mais jetez les yeux, Père des miséricordes, sur celles de mon Sauveur qui ont été attachées à la croix ; et par les tourments qu'elles y ont endurés, pardonnez-moi les péchés que mes mains m'ont fait commettre.

A l'onction des pieds.

Toutes ces onctions saintes seront terminées par celle des pieds. Dans le temps qu'elle y sera faite, demandez pardon à Dieu de tous les pas que vous avez faits pour contenter vos passions déréglées ; soit en courant après les honneurs et des biens périssables; soit pour vous procurer quelque plaisir criminel, pendant que vous en faisiez si peu pour rechercher les joies du ciel et les richesses éternelles. Priez le Seigneur qu'il vous pardonne tous les péchés que vos pieds vous ont fait commettre. Reconnaissez l'état funeste où vous vous êtes réduit en vous éloignant de lui, pour vous tourner du côté des créatures ; et suppliez le ardemment par sa bonté infinie, qu'il ne vous abandonne point et qu'il ne se retire plus de vous, surtout au moment de votre mort, puisque c'est de ce moment que dépend votre salut. Dites-lui du fond de votre cœur :

Pardonnez-moi, Seigneur, par les sacrées plaies de vos pieds, tous les égarements de ma vie. Hélas ! j'ai erré comme une brebis qui s'est perdue. Ce n'est point au défaut de votre protection et de vos lumières, mais à ma propre malice que je dois imputer mes ténèbres, et mes chutes. Mes passions ont été mes guides funestes : j'ai aimé ces ténèbres, et j'ai fui votre lumière, qui me découvrait toute l'horreur de mes voies. Vous avez compté mes mauvaises démarches, sans vous en plaindre et s'en m'en punir, quoique votre main toute-puissante pût m'arrêter au milieu de ces courses fatales, dont je dois peut-être bientôt répondre au tribunal redoutable de votre justice. Je m'en repens de tout mon cœur, ô mon Dieu, et je veux désormais m'attacher à vous uniquement, puisque vous êtes l'unique source de mon bonheur, et qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me rendre éternellement heureux. J'espère, ô mon Dieu, que par l'onction sainte qui va être faite sur mes pieds, et par le mérite des pas que Jésus-Christ a faits sur la terre pour convertir les pécheurs, vous ferez grâce à ce coupable qui implore votre miséricorde.

Après avoir reçu l'extrême-onction, on vous fera baiser la croix, qui a été l'instrument de notre salut, et le lit sur lequel Jésus-Christ a voulu expirer. On mettra cette croix à vos cotés; afin que vous la regardiez de temps en temps, et que la vue de cet objet touchant fasse de vives impressions sur vous. Occupez souvent votre esprit et votre cœur de la Passion de cet homme de douleurs, et unissez vos souffrances à ses tourments. Priez-le, par les mérites de sa vie et de sa mort, de vous accorder les grâces dont vous avez besoin pour supporter patiemment vos maux, et vous résigner à la mort, si Dieu veut vous retirer du monde dans cette maladie.

Il n'y a rien de plus consolant pour un malade que la vue de Jésus-Christ attaché

Digitized by Google

à la croix. Ce spectacle de l'amour d'un Dieu fait homme, qui s'est volontairement livré à une mort ignominieuse, a une vertu très-efficace pour réveiller sa foi, fortifier son espérance, et ranimer sa charité. Ce fut dans cet esprit que le grand saint Charles, cardinal et archevêque de Milan, étant aux approches de la mort, se fit apporter un tableau où était représenté notre Seigneur agonisant dans le jardin des Oliviers, afin de se fortifier par l'exemple de ce divin Rédempteur. Sa croix vous servira de bouclier, pour repousser les attaques de l'esprit malin, et en lui opposant cet étendard sacré, vous le mettrez toujours en fuite.

Après l'extrême-onction.

Lorsque le malade aura reçu l'extrême-onction, il sera à propos, s'il a des enfants, de l'exhorter à leur donner sa bénédiction : et pour le disposer à cette action, qui coûte toujours beaucoup au cœur d'un père tendre, que la mort va bientôt arracher à sa famille; le prêtre qui lui a administré ce sacrement, ou à son défaut, le confesseur pourra lui parler à peu près en ces termes : M., voici vos enfants au pied de votre lit, qui viennent vous demander votre bénédiction. Le triste état où ils vous voient réduit leur ferme la bouche, et ne pouvant vous exprimer leur douleur que par leurs larmes, ils se servent de mon ministère pour vous témoigner de leur part, combien ils sont reconnaissants de toutes les bontés que vous avez eues pour eux, et pour vous marquer en même temps leur déplaisir extrême de tout ce qui a pu vous être désagréable dans leur conduite. Ils vous supplient de leur pardonner leurs égarements et leurs désobéissances, et de vouloir leur donner votre bénédiction. Si le Seigneur veut vous appeler à lui, dans cette maladie, ce sera finir votre vie comme le patriarche Jacob, qui termina la sienne en bénissant ses enfants. Ne leur permettez-vous pas, M., de s'approcher de vous, pour en recevoir cette dernière preuve de votre tendresse paternelle ?

Bénédiction d'un père à ses enfants.

Je prie Dieu, mes chers enfants, qu'il vous donne sa sainte bénédiction. Quant à moi, je vous donne la mienne. Aimez Dieu de tout votre cœur, et servez-le fidèlement. Soyez parfaitement unis les uns avec les autres, et qu'il n'y ait jamais de dissension entre vous. Evitez la fréquentation des libertins, dont les mauvais penchants se communiquent aisément. Fuyez le péché comme le seul mal que vous devez craindre. Aimez la vertu, et ne vous lassez point de la pratiquer. Je prie le Seigneur qu'il verse sur vous ses grâces en abondance. Si je suis assez heureux pour obtenir le pardon de mes péchés, quand je paraîtrai devant son tribunal redoutable, j'implorerai sa miséricorde en votre faveur. Quoique je n'aie plus les yeux ouverts sur votre conduite, souvenez-vous que Dieu veille sur vous, et qu'il est attentif à toutes vos actions. Si vous avez quelque tendresse pour votre père mourant, qui en a tant eu pour vous pendant sa vie, faites qu'il en ressente les effets par le secours de vos prières. C'est le seul témoignage que j'exige de votre amour et de votre reconnaissance, pour tout l'attachement que j'ai eu pour vous. Adieu, mes enfants, je vous laisse sous la protection de Dieu, qui vous tiendra lieu de père sur la terre, comme il est votre père dans les cieux, et qui ne vous abandonnera point, tandis que vous lui serez fidèles. Ayez du respect pour votre mère. Profitez de ses avis et des exemples de vertu qu'elle vous donne; et n'augmentez pas la douleur qu'elle a de me perdre, par celle qu'elle aurait de ne pas vous voir honnêtes gens et bons chrétiens.

X^e^ EXHORTATION.

Sur les dispositions dans lesquelles doit se mettre un malade, après avoir reçu l'extrême-onction.

I. Présentement que vous êtes muni des armes de Jésus-Christ, et de tous les secours de l'Eglise, votre âme doit être remplie de consolation et de joie. Après avoir reçu le pardon de vos péchés par l'absolution sacramentelle, vous avez eu le bonheur de participer au banquet eucharistique. Vous y avez été nourri de la chair de Jésus-Christ même, et vous y avez bu son sang adorable. Ces restes d'iniquité qui étaient encore en vous, et que le sacrement de pénitence n'avait point effacés, viennent d'être purifiés par celui de l'extrême-onction qui vous a été administré. Quel sujet n'avez-vous pas de remercier ce divin Sauveur, de vous avoir rendu participant de tant de faveurs, dont un très-grand nombre de malades se trouvent privés tous les jours, soit par la négligence qu'ils ont de recourir promptement aux sacrements, soit par des accidents imprévus qui leur en ôtent les moyens !

Attendez maintenant en paix l'issue de votre maladie, et regardez-vous comme un homme qui ne tient plus au monde. Séparez-en votre cœur, comme ne prenant plus de part à ce qui s'y passe. Que votre principale occupation soit désormais de vous désoccuper de toutes les affaires de la terre, pour ne plus penser qu'à Dieu et à votre salut. Ne remettez pas à l'extrémité pour vous préparer à ce redoutable moment où votre destinée, heureuse ou malheureuse, doit être fixée pour l'éternité : temps peu convenable pour s'appliquer à l'affaire la plus essentielle, qui demande l'homme tout entier. Faites maintenant tout ce que vous voudriez avoir fait alors, pour assurer votre félicité éternelle. Elevez souvent votre cœur vers Dieu : priez-le qu'il éclaire vos yeux par sa divine miséricorde, afin que vous ne vous endormiez jamais dans la mort, et que vous employiez utilement à la sanctification de votre âme le temps qui vous reste encore; qu'en cessant de vivre sur la terre, vous puissiez commencer une vie nouvelle dans le ciel, et bénir et louer éternellement Dieu de ses grandes miséricordes.

Digitized by Google

II. Nous devons tous nous considérer comme des hommes qui sont nés pour mourir. Tous les jours de notre vie ne se succèdent les uns aux autres que pour nous conduire enfin à la mort. Personne ne sait l'heure ni le moment où tout doit finir pour lui sur la terre. Cette vie est comme un chemin où la mort nous dresse partout des piéges. Elle est placée plus loin pour les uns, et plus près pour les autres; mais personne ne peut découvrir le terme fixe où elle l'attend. Elle nous menace par les maladies, et c'est à nous à être toujours prêts quand elle viendra, parce qu'elle n'est pas toujours précédée de hérauts qui nous avertissent de son arrivée. Votre état vous invite, M., à demeurer sur vos gardes, parce qu'il fait entrevoir quelque péril. Dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, il nous importe infiniment de nous y préparer de bonne heure, afin d'éviter les surprises. On perd tout à la mort, si elle est mauvaise : on gagne tout, si elle est bonne; on fait un heureux échange de la terre au ciel; d'une vie courte et misérable en une autre bienheureuse et éternelle; des biens fragiles et périssables, en biens célestes qu'on possédera à jamais. Au lieu des agitations, des troubles et des amertumes qui nous font presque continuellement gémir ici-bas, on jouira dans la céleste patrie d'une paix inaltérable, et de douceurs ineffables; au lieu de la mort, on y trouvera une vie qui ne sera plus sujette à son empire. Le paradis deviendra la retraite du juste mourant; les anges et les saints les associés de son bonheur et de sa gloire.

La disposition la plus sûre et la plus chrétienne dans laquelle vous puissiez vous mettre, c'est d'attendre la mort à tout moment, afin qu'elle ne vous surprenne point, demeurant dans une très-grande indifférence pour la vie. Qu'importe à un Chrétien, dit saint Cyprien, de vivre ou de mourir? et quel intérêt peut avoir un serviteur de Dieu qui est né pour le ciel, de rester plus longtemps sur la terre, lorsque toutes ses richesses sont dans le séjour des bienheureux, où il est attendu? *Quid hoc ad Christianos? quid ad Dei servos quos Paradisus invitat, quos gratia omnis et copia regni cœlestis exspectat?* C'est une grande faiblesse, dit saint Paulin, de se mettre en peine de son petit ménage, lorsqu'on est appelé à un grand empire.

Soyez donc préparé, M., à tout événement, toujours disposé à quitter la vie quand Dieu le jugera à propos. Regardez-vous comme un coupable condamné à la mort, qui n'attend plus que l'exécution de l'arrêt qui a été prononcé contre lui. Adressez-vous souvent à Jésus-Christ, afin qu'il augmente votre courage et vos forces, pour vous offrir à lui dans un esprit de sacrifice, vous disposant d'aller à la mort à l'heure et au moment que sa justice l'aura ordonné. Que s'il lui plaît de différer encore de vous appeler à lui, adorez ses desseins, et soyez soumis à sa volonté Servez-vous de ce délai, pour vous préparer de plus en plus au compte que vous devez lui rendre.

Mais comme cette volonté de Dieu sur vous ne vous est point encore manifestée, demeurez ferme dans l'incertitude où vous êtes de vivre ou de mourir. Si pendant le cours de votre vie vous avez eu le malheur de ne pas conformer en toutes choses votre volonté à la sienne, tâchez de le faire maintenant que vous êtes en danger de la perdre, pour passer dans une autre qui ne sera plus sujette à la mort. Dites au Seigneur, dans les sentiments d'une parfaite résignation : O mon Dieu! faites par votre grâce, que je commence dès ce moment à n'avoir plus d'autre désir que celui de vous obéir et de vous plaire. Je viens vous offrir un corps accablé sous le poids de la douleur. La mort paraît me menacer, et elle m'environne peut-être déjà de toutes parts. Je sens bien que je voudrais encore prolonger ma vie, pour être mieux en état de réparer les fautes que j'ai commises, et le temps dont j'ai abusé. Cependant, ô mon Dieu, si c'est votre volonté que je meure, j'en suis content; que votre volonté soit faite, et non pas la mienne : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Matth.* xxvi, 39).

Que si les idées de la mort portent le trouble dans votre esprit et dans votre cœur, tâchez de vous remplir des sentiments de saint Ambroise. Ce saint archevêque avait une parfaite confiance en la bonté et en la miséricorde de Dieu; et c'était dans cette considération qu'il disait qu'il n'appréhendait point la mort, parce qu'il avait un bon maître : *Non timeo mori, quia Dominum bonum habemus* (S. Paulin., in *Vita S. Ambr.*). Que si la vue de vos faiblesses passées vous donne de la frayeur, en regardant Dieu comme votre juge, envisagez-le en même temps comme un père tendre et plein de miséricorde; et à l'exemple du prophète, mettez en lui toute votre confiance : *Ego autem in misericordia tua speravi* (*Psal.* xii, 6).

III. Soyez patient dans vos souffrances; et quoique vos douleurs deviennent plus considérables, ne vous défiez point de la protection de Dieu et de son secours. Il le proportionnera à vos besoins; et vous tenant toujours sous sa main, sa bonté pour vous ne permettra point que vos épreuves soient au-dessus de vos forces.

Demeurez inébranlable dans la dépendance dans laquelle vous devez être à son égard, quelque issue que puisse avoir votre maladie; afin que s'il lui plaisait de vous retirer de ce monde, vous soyez préparé à voir d'un air tranquille rompre les liens qui vous y attachent encore, pour vous délivrer des misères de cette vie, et vous procurer l'heureuse liberté de la gloire des enfants de Dieu (*Rom.* viii, 21). Cette sainte disposition augmentera de plus en plus le prix et le mérite des maux que vous ressentez, et vous fera mettre tout à profit pour l'éternité. C'est cette disposition que le démon attaque ordinairement avec plus d'opiniâtreté, parce

Digitized by Google

qu'il n'ignore pas que les malades se lassant quelquefois de souffrir, s'abandonnent à l'impatience et aux murmures, lorsqu'ils ne trouvent ni soulagement, ni remède à la grandeur de leurs maux.

Tenez-vous incessamment sur vos gardes, afin de vous mettre hors d'atteinte, malgré tous les efforts de cet ennemi redoutable; et qu'ayant toujours Jésus-Christ pour appui et pour défenseur, vous sortiez toujours victorieux des combats qu'il pourrait vous livrer. Puisque Dieu a été jusqu'à présent votre force, il ne cessera point de l'être dans ces tristes moments auxquels vous aurez un plus pressant besoin de sa protection et de ses armes. S'il veut abréger votre pèlerinage en ce monde, pour vous appeler à votre patrie; bien loin de vous alarmer de vous voir sur le point d'abandonner un séjour qui vous a exposé à tant de chutes et à tant de périls, remerciez-le de ce qu'il va terminer vos misères et vos langueurs, pour vous rendre participant de ses richesses et de ses joies éternelles.

IV. Attendez en paix le moment dans lequel votre âme étant séparée de votre corps, elle verra Jésus-Christ, non comme un juge inexorable, mais comme son Rédempteur et son Sauveur, dont la vie et les souffrances ont été le prix; et qui ne l'a immolée à la justice de Dieu son Père, que pour vous mériter par sa mort une autre vie éternellement heureuse.

Dégagez entièrement votre cœur du monde, afin que vous n'ayez aucune peine à le quitter, lorsque la mort viendra vous en séparer. On abandonne sans chagrin et sans douleur ce qu'on possède sans attachement. O l'heureuse disposition d'un homme mourant qui est dégagé de tout, et qui n'est plus retenu par aucune affection ni aucun engagement au monde, dit saint Jérôme! *O quanta fiducia morituri, quem nullius rei affectus detinet in mundo!* Ce dépouillement intérieur vous fera trouver la mort bien plus douce, puisque étant déjà mort à tout, par un détachement parfait et volontaire, vous emporterez avec vous le prix d'une éternité bienheureuse.

Conservez cette disposition d'esprit et de cœur, qui vous procurera toujours de grands avantages, quelque événement que votre maladie puisse avoir: si elle tourne vers la mort, elle ne vous surprendra point, parce que vous vous y serez préparé; et si le danger s'évanouit, et que vous soyez en état de reprendre votre première santé, Dieu vous tiendra compte de cette préparation à la mort. L'attente de ce dernier moment qui doit décider de votre sort éternel, n'aura pas peu de vertu pour vous exciter dans la suite à vous observer de plus près dans toute votre conduite. Les vices disparaîtront, les passions seront plus soumises, et les vertus plus épurées et plus abondantes. En vivant ainsi, votre mort sera précieuse devant Dieu.

Toute notre vie en doit être un apprentissage continuel. Nous ne saurions mourir comme il faut, si nous n'essayons auparavant à mourir à nous-mêmes et à tous nos attachements sensuels. Ceux qui sont morts de la sorte, ne meurent plus. La mort est pour eux une source de vie. Les accidents peuvent être imprévus; mais la mort, quoique subite, n'est jamais imprévue pour eux, y étant toujours préparés.

XI^e^ EXHORTATION.

Sur les avantages d'une mort chrétienne.

Il me paraît, M., que vos maux se font vivement sentir; ayez bon courage. Si la mort dont je viens de vous entretenir, doit bientôt user de ses droits sur votre corps, elle sera un gain pour vous; et en finissant vos douleurs, elle vous ouvrira les portes de la bienheureuse éternité. Si vous avez quelque part aux souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion, vous n'en aurez point à son abandon général. Tout a manqué à Jésus-Christ dans son agonie, et il n'a pas eu un verre d'eau pour pouvoir éteindre sa soif. Vous avez cette consolation au milieu de vos douleurs, que tout concourt à vous secourir, et que rien n'est épargné pour fournir à vos besoins. Il ne vous manque qu'un peu plus d'amour pour les souffrances, afin de rendre votre sacrifice plus agréable au Seigneur, et peut-être encore un peu plus d'indifférence pour la vie, dont les liens ne sont point encore entièrement rompus. Ayez recours à la prière, et demandez à Dieu la grâce de vous soumettre aux ordres de sa divine providence. Priez-le qu'il vous rende indifférent à la vie ou à la mort. Ne craignez point de sortir de ce monde, où tout est plein d'écueils pour la vertu, et de périls pour le salut. En souhaitant de rester encore quelque temps sur la terre, contre les desseins qu'il a sur vous, c'est vouloir vous exposer à votre perte éternelle. En vous soumettant à sa volonté, et étant préparé à vivre ou à mourir, selon son bon plaisir, c'est une sainte disposition, pour vous mettre en état de participer, après cette vie, à une glorieuse immortalité.

—

AVIS.

SUR LES PRIÈRES SUIVANTES.

Comme parmi le nombre des malades que les confesseurs sont obligés d'assister pendant le cours de leurs maladies, il s'en trouve quelquefois qui ont été élevés dans la religion protestante; où les ministres avaient accoutumé de faire quelques prières dans les visites qu'ils leur rendaient; et que d'ailleurs cet usage, bon en lui-même, est également utile à ceux qui sont nés et élevés dans le sein de l'Eglise catholique; il ne sera point hors de propos d'ajouter à la fin de cette seconde partie, une suite de prières qui pourront leur être lues de temps en temps, selon la portée et la disposition de chaque malade en particulier.

On ne les a point distinguées par chapitre; on n'a pas même marqué à la tête de chacune ce qu'elle contient, parce qu'elles ne sont que de simples effusions de cœur; que chaque sujet n'est pas toujours à sa place, et que dans la plupart le cœur s'y abandonne, à différents mouvements. Les malades y trouveront des sentiments tendres

Digitized by Google

et affectueux, pour les porter à la patience dans leurs maux, à l'amour de Dieu, à la contrition de leurs péchés, à la confiance en sa bonté et en sa miséricorde, à une résignation parfaite à sa volonté : enfin, à lui faire un sacrifice de leur corps, accablé sous le poids de la douleur, et de leur vie même, si la maladie doit en terminer le cours par une mort prochaine. Les confesseurs, ou ceux qui à leur défaut, se trouvent auprès d'eux, pourront de temps en temps occuper utilement leur esprit et leur cœur par ces prières, et ils interrompront leur lecture, quand la prudence leur fera connaître qu'ils ne pourraient y donner une plus longue étendue, sans les faire souffrir par une trop grande application.

PRIERES

Dont on peut faire la lecture aux malades, pour exciter en eux les sentiments convenables à leur état.

I. O Dieu tout-puissant qui êtes le dispensateur des biens et des maux ; qui tenez en vos mains les clefs de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, et qui conduisez aux enfers, et en retirez quand il vous plaît (*I Reg.* II, 6), je viens me prosterner devant votre divine majesté, dans une humiliation profonde, et implorer votre grande miséricorde. Accablé sous le poids de la maladie, j'ai un besoin extrême du secours de votre grâce, afin de pouvoir entrer dans la disposition où je dois être pour accomplir votre sainte volonté, et me soumettre entièrement aux ordres de votre providence, dont j'adore les desseins sur moi.

Comme c'est au bon ou au mauvais usage que je pourrai faire des maux dont il vous a plu affliger mon corps, que vous avez peut-être attaché mon salut ; que ne dois-je point mettre en œuvre, afin que les châtiments paternels dont vous voulez vous servir pour me faire expier mes iniquités, et m'arracher à l'amour du monde, deviennent les remèdes salutaires de mon âme? Je ne vous demande point, mon Seigneur et mon Dieu, le rétablissement de ma santé dont j'ai abusé trop longtemps. Vous m'en privez avec trop d'équité et de justice ; et je reconnais que c'est une espèce de miséricorde que vous exercez à mon égard, lorsque vous me l'ôtez. Elle serait peut-être un continuel obstacle à mon salut, que je dois préférer à toutes choses. Je ne vous demanderai pas même d'adoucissement à mes maux, après avoir mérité tant de fois les peines de l'enfer, ni que le calice que vous me présentez passe loin de moi. Il n'est que trop juste que j'y boive à longs traits, après m'être enivré pendant tant d'années des fades douceurs de la volupté.

Mais, hélas, ô mon Dieu ! mon âme est encore plus malade que mon corps. Quoiqu'elle ait été lavée plusieurs fois dans le précieux sang de l'Agneau sans tache, elle s'est toujours souillée dans les eaux bourbeuses de Babylone, en se plongeant dans de nouveaux désordres ; et quoique ses plaies aient été souvent fermées par le secours de vos sacrements, qui en ont été le remède, je l'ai encore volontairement percée moi-même de mille coups mortels.

Vous m'avez ouvert les yeux, ô mon Dieu ! et mon âme languissante me reproche mon aveuglement et ma cruauté. Soyez sensible à sa misère et à mon repentir. Médecin tout-puissant et tout charitable, venez lui procurer une guérison parfaite, et détruisez en moi les sources fatales de ses maladies. Ne permettez pas que je demeure plus longtemps dans un état qui m'éloigne de vous, et qui m'expose à vous perdre éternellement. D'où puis-je attendre mon salut et la vie, si vous n'avez pitié de moi en m'accordant l'un et l'autre? L'amour du monde a blessé mon cœur, et m'a ravi la vie de la grâce ; faites que votre amour le guérisse, et qu'il me rétablisse dans cette vie précieuse qui doit faire tout mon bonheur sur la terre, et le fondement de mon espérance dans le ciel ; et puisque par les déréglements de ma conduite je mérite les flammes éternelles, faites que pour les réparer, je puisse mourir et être consumé par le doux supplice du feu de votre amour.

II. Ayez pitié de moi, Seigneur, Dieu de bonté, dont les miséricordes sont infinies. Je reconnais l'excès de mon aveuglement, et j'avoue que ma malice est extrême. J'ai tout fait pour me perdre, mais vous êtes tout-puissant pour me sauver. Vous m'avez tiré du néant, et la création de tous les êtres ne vous a coûté qu'une seule parole. La mer et les vents se sont calmés à votre voix : vous n'avez eu qu'à leur commander, et la tempête a cessé. Toute la nature est soumise à vos lois ! Pourrais-je vous résister, ô mon Dieu, si par une bonté dont je sais que je suis infiniment indigne, vous vouliez user de ce doux empire que votre grâce exerce sur les cœurs, quand vous voulez les convertir ; et si après avoir éclairé mon esprit par ses vives lumières, et dissipé mes ténèbres, vous vouliez entreprendre la conquête de mon cœur? Non, mon Dieu, vous ne trouveriez plus en moi ces anciennes résistances qui ont rendu inefficaces ces mouvements de conversion que vous m'avez inspirés plusieurs fois. Vous avez déjà préparé ce cœur à céder aux attraits de votre amour. Votre patience à me souffrir au milieu même de mes plus grands égarements, me confond, et je ne puis résister aux reproches que vos bienfaits et mon ingratitude me font sans cesse. Je me sens pénétré d'une vive douleur de vous avoir été si rebelle. Mon peu de zèle à vous servir, et mon peu d'attachement pour vous, après tant de marques éclatantes de votre bonté, me font horreur à moi-même, et je n'en puis soutenir sans douleur le triste souvenir. Je me regarde comme un monstre qui devrait être détruit, et qui ne mérite plus d'occuper une place sur la terre. Mais puisque vous avez bien voulu m'épargner jusqu'à ce moment, je ne veux plus avoir pour mon partage que les soupirs et les larmes pour expier mes infidélités et mes crimes : trop heureux, ô mon Dieu, si je puis vous fléchir par mon repentir, par des gémissements continuels, et par quelques souffrances.

Hélas ! quel est l'excès de ma misère,

Digitized by Google

et la profondeur de mes ténèbres! Est-ce ainsi que j'ai dû vivre! Quel usage ai-je fait de ma foi, et de tant de secours dont j'aurais pu me servir pour me porter à la vertu? Quel fruit me reste-t-il de tous les désordres dans lesquels je suis tombé? que des remords cruels qui me dévorent, et l'affreuse incertitude dans laquelle j'ai mis mon salut. Je suis perdu sans ressource, ô mon Dieu, si vous me traitez dans toute la rigueur de votre justice. Mes péchés, quoique sans nombre, vous sont tous connus et présents: vous les avez comptés, et ils sont écrits dans votre livre. Je les ai quelquefois effacés par les sacrements et par la pénitence; mais la persévérance dans les résolutions que j'avais prises de vous être fidèle, n'a point été ferme et constante. Je suis rentré dans l'abîme dont votre miséricorde m'avait retiré; et après tant de promesses, et tant de rechutes dans les mêmes péchés que votre grâce m'avait fait détester, n'ai-je pas tout à craindre pour mon salut que j'ai eu si peu à cœur, et que j'ai tant de fois hasardé.

Mais, ô mon Dieu, si par le passé j'ai eu le malheur de mener une vie si infidèle et si peu chrétienne, je veux tâcher de la réparer par un divorce éternel avec tout ce qui pourrait vous déplaire dans ma conduite. Fortifiez-moi dans ce dessein, puisque je ne puis l'accomplir sans le secours de votre grâce. Purifiez mon cœur de plus en plus, afin qu'il ne soit plus susceptible des inclinations corrompues de la nature. Otez-moi tous mes crimes; arrachez-en jusqu'à la racine. Donnez-moi un cœur nouveau, qui ne soit plus rempli que de votre amour. Redressez mon esprit, afin qu'il ne tende plus qu'à vous et ne se tourne plus vers les créatures. Que votre lumière m'éclaire; qu'elle soit le flambeau qui me découvre les voies que je dois suivre, et celles que je dois éviter: ne permettez pas, ô mon Dieu, que je m'égare désormais, et que je rentre encore dans les routes de l'iniquité. Faites que les jours qui me restent à vivre, ne soient plus employés qu'à réparer les outrages que j'ai faits à votre divine majesté.

Je ne puis vous offrir, ô mon Dieu, qu'un corps affligé par la maladie, disposé à tout souffrir pour satisfaire à votre justice, et un cœur contrit et humilié. Ne rejetez pas ce sacrifice qui est si convenable à votre miséricorde, et qui est l'unique que je puisse vous présenter. Je voudrais vous sacrifier mille vies, pour pouvoir expier le mauvais usage que j'ai fait de la mienne qui a été toute remplie de péchés et de misères. Ne m'épargnez pas en ce monde, afin que vous puissiez me faire grâce en l'autre. Je serai consolé dans les maux que je souffrirai en celui-ci, parce que je pourrai en supporter la rigueur, sans cesser cependant de vous aimer. Je vous regarderai comme un père qui punit son enfant pour le corriger, ou comme un médecin qui emploie le fer et le feu pour guérir son malade. Mais dans les maux de l'autre vie, je ne pourrais plus vous aimer, parce que je serais séparé de vous pour jamais, et que je ne vous envisagerais plus que comme un Juge inflexible et inexorable. Ce sera pour lors le règne de votre justice redoutable, comme celui-ci l'est de votre miséricorde. Je veux me mettre en état d'en ressentir les effets par la plus profonde humiliation, et par la plus vive douleur dont mon cœur puisse être pénétré.

III. Quand je repasse, ô mon Dieu, sur toute la conduite de ma vie; que je considère ce que vous avez fait pour moi, et ce que j'ai fait contre vous, hélas! dans quel accablement de douleur ne suis-je pas plongé? Quel usage ai-je fait de ce déluge de faveurs que vous avez fait tomber sur moi, et quel tribut de reconnaissance vous en ai-je rendu? N'ai-je pas employé vos propres dons contre vous-même; et votre miséricorde ne m'a-t-elle pas servi de titre et de prétexte pour vous offenser avec plus de hardiesse et d'insolence? Quelle horreur, et quelle perfidie! Mais, ô Dieu de bonté, ayez pitié de moi, et faites éclater votre charité infinie, en me pardonnant une si noire ingratitude. Si mon cœur s'est endurci sur vos bienfaits; s'il a été insensible à toutes les grâces dont vous m'avez comblé, il est touché de son endurcissement, et il le déteste parfaitement. Il veut dès maintenant mettre à profit jusqu'à vos moindre faveurs, pour réparer le mauvais usage qu'il a fait de toutes les autres. Voudriez-vous étendre votre bras et décharger votre colère sur ce cœur qui est la faiblesse même? Votre miséricorde s'y oppose, et elle se déclare et s'intéresse pour lui.

Soyez donc son refuge, ô mon Dieu! et faites-lui non-seulement trouver grâce devant vous, mais encore, par un surcroît de bonté, attirez-le vers vous, afin qu'il demeure à l'avenir toujours uni intimement à vous par les liens d'un amour indissoluble. S'il a eu le malheur de donner ses affections à des objets étrangers, il ne veut plus s'attacher qu'à vous seul, et vous aimer uniquement. Vous serez son Dieu, et vous lui tiendrez lieu de toutes choses. Vous serez sa portion et son héritage dans la terre des vivants. Ce sont là, mon Seigneur, les dispositions de mon cœur, depuis que votre grâce m'a ouvert les yeux par la maladie. Car, hélas! quelles étaient celles où je me trouvais pendant que je jouissais d'une santé florissante? Le monde m'abusait par ses vanités, et par ses attraits flatteurs. J'aimais ce que je devais haïr, et je n'avais que de l'indifférence pour ce que je devais uniquement aimer. Mes passions étaient les guides que je suivais, et je ne pouvais me résoudre à secouer leur joug, sacrifiant tout à mes plaisirs, à mon ambition, et à mes penchants déréglés. Je faisais toutes ces choses, et vous vous taisiez, ô mon Dieu! ou si vous parliez quelquefois à mon cœur, je le fermais à votre voix, et j'évitais de vous entendre, de peur d'être troublé dans la possession ou dans la recherche de ce qui pouvait satisfaire mes

Digitized by Google

désirs corrompus. Mais maintenant je veux travailler à devenir un homme nouveau, et à détruire en moi le péché, et tout ce qui pourrait encore me donner occasion de le commettre. Il y a trop longtemps que vous me supportez, pour vouloir encore abuser de votre patience. Que ma vie finisse plutôt que de voir mes passions prendre encore un nouvel ascendant sur moi, et m'exposer à de nouvelles chutes. Il me sera infiniment plus avantageux de perdre la vie, et de mourir dans la haine du péché au milieu même de ma course, que de voir mes jours prolongés, et le péché prendre en moi de nouvelles racines. Hé ! que m'importe que ma vie soit longue, pourvu qu'elle soit sainte, puisqu'il n'y aura plus d'autre différence entre celle qui finira au milieu de sa durée, et celle qui aura son étendue ordinaire au moment de la mort, que le plus ou le moins de vertus ou de vices ? Je ne dois donc point souhaiter, ô mon Dieu, de vivre longtemps, mais de bien vivre ; et toute mon attention doit être de faire un saint usage du temps que j'ai encore à rester sur la terre. Aidez-moi donc, Seigneur, à exécuter un si juste et si raisonnable dessein, et ne permettez pas que le zèle que votre grâce m'inspire, vienne jamais à se ralentir ou à s'éteindre : et puisque vous vous êtes servi de la maladie pour me faire entrer dans ces pieux sentiments, faites qu'elle contribue encore à m'y conserver. Mon esprit ne sera plus occupé désormais de ces sollicitudes extraordinaires, que j'ai eues jusqu'à présent pour le rétablissement de ma santé, et la prolongation de ma vie. Vous en disposerez, Seigneur, comme d'un bien qui est à vous, et dont je ne dois être que le dépositaire, et quelque événement que puisse avoir ma maladie, je vous serai toujours également soumis. Non, mon Seigneur et mon Dieu, je ne veux plus avoir d'autre volonté que la vôtre, et d'autre désir que celui de m'attacher éternellement à vous.

IV. Que n'avez-vous point fait, ô mon Dieu ! pour gagner mon cœur, et m'engager à vous aimer : quelle abondance de faveurs et de grâces n'avez-vous point versée sur moi, pour m'attirer à vous par le motif de la reconnaissance ? Hélas ! chaque instant de ma vie a été marqué par quelques-uns de vos bienfaits. Combien de fois étant mort par mon péché, m'avez-vous ressuscité à la vie de la grâce ? Combien de fois ai-je eu le bonheur d'être admis à la Table sacrée, pour y recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé ? De combien de périls m'avez-vous délivré ? Où serais-je, ô mon Dieu, si vous ne m'aviez regardé avec des yeux de miséricorde ; et si après vous avoir perdu de vue, pour m'abandonner à toutes mes passions, la mort m'avait surpris dans cet état funeste, où j'étais si mal disposé pour paraître devant vous ? Je serais présentement dans l'enfer.

Que vous ai-je rendu, ô mon Dieu, pour tous les biens dont vous m'avez comblé, et pour tous les maux dont vous m'avez préservé ? Si j'examine mes œuvres, qu'y trouverai-je qui réponde à tant de bienfaits ? Hélas ! je ne verrai partout que des infidélités, que des mépris, que des misères, et qu'une ingratitude continuelle qui doit me couvrir de honte et d'ignominie. Après une conduite si monstrueuse, quels supplices n'avais-je point mérités ? Vous vous êtes cependant contenté, Seigneur, de me presser de retourner à vous ; et si quelquefois vous avez appesanti votre main sur moi par des châtiments passagers, vous m'avez corrigé en père au lieu de me punir en juge. Quelle bonté ! et quel serait mon aveuglement, si après tant de preuves éclatantes de votre charité et de votre patience, en faveur d'une si vile et si indigne créature, j'y étais encore insensible, et si je ne me consacrais pas entièrement à vous ? Ce sacrifice est trop légitime, ô mon Dieu ; mais c'est commencer bien tard à vous l'offrir, puisque je l'aurais dû faire dans la santé, sans attendre à y être excité par une maladie.

Hé ! quelle proportion pourrait-il jamais y avoir entre tout ce que je suis capable de vous présenter, et ce que je vous dois ? Y a-t-il quelque avantage en moi que je ne tienne de vos largesses ? Mais ma vie est à vous : c'est vous qui m'avez tiré du néant, et à ce premier don vous en avez ajouté une infinité d'autres ; mais quel usage en ai-je fait ? Vous m'avez donné un cœur dont toutes les affections devaient se porter vers vous. Vous me l'avez souvent demandé ce cœur : *Fili, præbe cor tuum mihi* (*Prov.* XXIII, 26). Y avait-il rien de plus juste que de vous l'offrir ? Cependant j'ai toujours été sourd à votre voix ; et comme si vous n'étiez pas digne de le posséder, je l'ai abandonné à l'amour du monde, et il a été jusqu'à présent presque toujours le théâtre d'une infinité de passions et de penchants déréglés, qui en sont devenus les tyrans.

Ramenez à vous, ô mon Dieu, ce cœur ingrat et rebelle, et réformez en lui tout ce qu'il pourrait y avoir encore de terrestre et de charnel ; fermez-le entièrement à l'amour des créatures, afin qu'il ne s'ouvre plus qu'aux impressions de votre grâce, et aux attraits de votre amour. Allumez en lui un feu sacré qui répare, par ses ardeurs, toutes les froideurs qu'il a eues pour vous, et enflammez-le de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en danger de s'éteindre. Mon salut sera en sûreté, lorsque mon attachement pour vous sera parvenu à ce degré de perfection, où il n'aura plus que vous pour objet. Mon cœur étant alors tout à vous, rien ne pourra plus me séparer de votre amour ; ni la violence des maux, ni la mort, ni la vie, ni la perte de tout ce que j'ai de plus cher sur la terre, rien de tout cela ne sera plus capable de me détacher de vous. Ce sont là, mon Dieu, les sentiments que votre grâce m'inspire, dans lesquels je dois tâcher d'entrer, de vivre, et de finir ma carrière. Gravez-les profondément en moi, ces sentiments, afin que mon cœur ne soit plus

Digitized by Google

occupé que de vous, et que ma vie puisse finir dans l'exercice actuel de votre amour, pour en commencer une nouvelle dans le ciel avec les bienheureux, et vous aimer et vous posséder éternellement.

V. O mon Dieu, source inépuisable de bonté et de clémence! je viens me prosterner devant vous avec un cœur pénétré de douleur, pour vous supplier très-humblement de m'accorder le pardon de toutes mes offenses. Je m'en reconnais très-indigne, après mes rechutes continuelles dans le péché; mais votre miséricorde est infiniment au-dessus de toute ma malice, et c'est dans cette seule miséricorde que je fonde toute mon espérance. Hélas! Seigneur, la multitude et l'énormité de mes péchés m'entraîneraient dans un affreux désespoir, si votre charité, qui n'a point de bornes, ne relevait mon courage, et ne soutenait ma confiance. Votre Fils unique n'est pas venu au monde pour les justes, mais pour appeler les pécheurs à la pénitence. Je suis du nombre de ceux que ce miséricordieux Sauveur appelle à lui, et auxquels il promet sa grâce et son secours. Vous avez, ô mon Dieu, exaucé le repentir de David adultère et homicide. Vous avez effacé ses crimes dès qu'il s'en est humilié devant vous, et qu'il vous en a demandé pardon : les gémissements de l'impie Manassès, chargé de chaînes dans une affreuse prison, sont montés jusqu'à votre trône, et ont fléchi votre justice ; vous avez eu pitié de lui : daignez, Seigneur, vous laisser attendrir par mes soupirs et par mes larmes.

Après avoir abusé si longtemps de votre patience, j'avoue, ô mon Dieu, que je ne mérite plus que vous jetiez encore quelque regard favorable sur moi ; mais vous n'avez pas perdu la tendresse d'un père, quoique j'aie été longtemps un fils ingrat et rebelle. Comme un autre enfant prodigue, j'ai dissipé toute ma substance pour satisfaire mes passions, et j'ai perdu tous les biens dont vous m'aviez enrichi ; mais vous êtes assez puissant et assez riche pour répandre encore vos dons sur moi, sans rien diminuer de vos trésors qui sont immenses.

Détournez, Seigneur, de ma tête criminelle le poids de votre juste colère ; épargnez un coupable qui reconnaît son aveuglement et ses crimes, et qui les déteste de tout son cœur. L'enfant prodigue aurait-il trouvé un sort plus heureux que le mien ? Lorsqu'il vint se prosterner aux pieds de son père, après être rentré en lui-même, il confessa en sa présence toute l'horreur de ses désordres, en disant qu'il ne méritait plus d'être appelé son fils. En me présentant devant vous, ô mon Dieu, je ne diminuerai rien de la noirceur et de l'infamie des égarements où je suis tombé. J'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Le ciel et la terre ont été les témoins de mes faiblesses et de mes crimes; et si quelquefois les hommes les ont ignorés, vous les avez vus à découvert, et ils ont été commis en votre présence. En vain ai-je fui la lumière ; les ténèbres que j'ai recherchées avec tant de soin et de précaution, n'ont pu les dérober à votre vue, parce que vous êtes présent en tous lieux. Oui, mon Dieu, j'ai péché contre vous et en votre présence, et mon insolence mérite toute la sévérité de votre justice. Mais souvenez-vous, Seigneur, que malgré toute l'indignité de ma vie, vous êtes toujours mon Père, et que je suis encore votre fils. Hélas ! il paraît bien que vous n'avez pas perdu à mon égard ce cœur de père, puisque vous venez de me donner une nouvelle preuve de votre tendresse paternelle, en m'affligeant par une maladie qui m'a arrêté dans les routes malheureuses de l'iniquité, dans lesquelles je marcherais. Vous me faites reconnaître les dangers où j'étais, en éclairant mes pas, et vous me découvrez l'abîme où j'étais près de tomber. Votre grâce vient de dissiper mes ténèbres, et de toucher mon cœur. Je comprends maintenant qu'il n'y a rien de plus affreux et de plus abominable que d'abandonner son Créateur pour s'adonner à la créature ; rien de plus extravagant que d'acheter un plaisir d'un moment par une éternité de supplices ; rien de si déraisonnable que de préférer les troubles que le péché produit dans une âme, au repos d'une bonne conscience ; qu'on ne saurait être heureux au milieu même des plus grandes douceurs que peut faire goûter le monde, quand on est éloigné de vous : et que toutes les amertumes de la pénitence sont infiniment plus douces et plus consolantes que les attraits les plus flatteurs de la volupté.

Vous avez permis, ô mon Dieu, que j'en aie fait pendant longtemps une triste et funeste épreuve, pour me détromper de mes erreurs. Le monde m'avait séduit par ses faux attraits : j'en ai ressenti le poison mortel, et mon âme languissante et mourante pousse ses cris vers vous, afin que vous ayez pitié d'elle. Vous êtes son médecin tout-puissant ; et quelque profondes que soient ses plaies, votre grâce est toute-puissante pour opérer sa guérison. Je vais faire un divorce éternel avec tout ce qui a été la source fatale de mon désordre ; la vertu seule va devenir l'objet de mes vœux, et je suis déterminé, ô mon Dieu, de l'embrasser avec ardeur. Quelque répugnance que je trouve en moi pour m'arracher à tout ce qui peut flatter mes sens et mes passions, je mettrai tout en usage, avec le secours de votre grâce, pour en triompher ; et s'il m'était permis de souhaiter le rétablissement de ma santé, et la prolongation de ma vie, je ne voudrais jouir de l'une et de l'autre que pour me consacrer entièrement à vous.

VI. Pardonnez-moi, mon Sauveur, tous les égarements de ma vie, et ne vous souvenez plus de mes anciennes faiblesses que je déteste de tout mon cœur. Quoique j'espère en vos miséricordes, la sévérité de vos jugements met le trouble dans mon esprit, et je vis dans des frayeurs et des alarmes continuelles. L'enfer que j'ai mérité par mes pé-

Digitized by Google

chés, s'offre toujours à mes yeux avec tout ce qu'il a d'affreux et de cruel dans ses tourments. Il me semble y voir toujours ma place marquée, et y découvrir une infinité de réprouvés qui vous ont beaucoup moins offensé que moi. Vous les avez jugés, et vous les avez condamnés à ces supplices éternels ; mais vous n'avez point encore prononcé de jugement contre moi. Je suis encore en état de pouvoir vous fléchir et désarmer votre justice, puisque la pénitence en est le remède efficace. Je l'embrasse de tout mon cœur, avec tout ce qu'elle peut avoir de rigoureux et de sévère. Elle ne saurait être trop pénible et trop austère pour un pécheur tel que je suis. Mais, hélas! de quoi suis-je capable dans l'état où la maladie m'a réduit? Je ne puis que gémir, vous aimer, et souffrir patiemment tous les maux que j'endure. Vous êtes un Dieu de bonté, qui n'exigez rien de moi qui soit au-dessus de mes forces. Le supplice de la croix a été la pénitence du bon larron : il s'est reconnu coupable, il a avoué son crime, il l'a détesté, il vous a supplié de vous souvenir de lui quand vous seriez entré dans votre royaume. Vous avez exaucé sa prière, et vous lui avez promis une place dans votre paradis. Accordez, Seigneur, la même grâce à un pécheur qui vous la demande avec la même ardeur. O Dieu de miséricorde, attirez à vous tous les mouvements de mon cœur, afin qu'il ne soupire plus que pour vous, et qu'il ne soit plus sensible qu'à la douleur de vous avoir offensé et aux attraits de votre grâce.

Je vais peut-être sortir bientôt de ce monde, pour entrer dans le sein de l'éternité : mes yeux vont se fermer pour toujours; ils ne verront plus ces vanités trompeuses qui m'ont séduit tant de fois. Mon corps retournera dans la poussière dont il a été tiré, jusqu'à ce qu'il ressuscite; mais mon âme seule vivra et subsistera éternellement. Je ne puis soutenir cette idée, ô mon Dieu, à la vue de la multitude et de l'énormité de mes fautes passées: à quoi dois-je m'attendre, si vous me jugez dans toute la rigueur de votre justice?

Donnez-moi un cœur véritablement contrit et humilié, qui ne vous inspire pour moi que des sentiments de tendresse et de miséricorde. Faites, s'il est possible, que j'aie autant de douleur de mes fautes que votre âme a eu d'amertume dans le jardin des Oliviers. Otez-moi tous ces restes funestes du péché, que ma pénitence et mon repentir n'ont pas peut-être encore entièrement effacés, et qui me déplaisent plus que la mort même. Recevez ces derniers témoignages de mon retour sincère, et de ma contrition, que je voudrais être infiniment plus parfaits; fortifiez mon cœur qui implore votre miséricorde, et rassurez mon âme qui soupire et qui languit dans l'incertitude de son salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum* (*Psal.* XXXIV, 3). Ne souffrez point que les esprits de ténèbres me séduisent et m'arrachent d'avec vous. Je veux mourir en renonçant à eux, et me donnant à vous pour toujours.

VII. J'espère en votre sainte miséricorde, ô mon Dieu, quoique je me sois rendu coupable d'un nombre presque infini de péchés. Je les déteste de tout mon cœur pour votre seul amour. Vos bontés pour moi me confondent, et mon ingratitude me fait horreur. Mais puisque votre grâce m'a donné un cœur nouveau qui me fait sentir tout le poids de mon iniquité, et qu'il n'a plus d'autre désir que celui de vous plaire et de vous aimer, enflammez de plus en plus ses ardeurs; faites qu'elles consument entièrement en lui tout ce qui pourrait encore tant soit peu l'attacher à la terre et me faire souhaiter d'y vivre séparé de vous ; afin que je puisse mourir entre vos bras et vous rendre l'âme que vous m'avez donnée, quand le moment que vous avez déterminé sera venu, et qu'il faudra que j'aille paraître devant votre tribunal formidable.

Si c'est votre sainte volonté que cette maladie me conduise au tombeau, j'y suis tout préparé, Seigneur, par votre grâce, et je recevrai de votre main adorable tout ce qu'il vous plaira décider sur mon sort. Je mourrai avec d'autant plus de joie, qu'en cessant de vivre, je cesserai pour jamais de vous offenser. Ah! Seigneur, que mon bonheur serait extrême, si en mourant une fois, je pouvais donner la mort à tous les vices, et donner la vie à toutes les vertus! Mon âme vous appartient, elle est à vous par des titres trop légitimes pour vous la refuser quand vous me la demanderez.

Hélas! que je suis redevable à votre charité infinie et à votre miséricorde, de ne m'avoir point frappé dans le temps que ma vie était encore toute criminelle, et que mes passions m'entretenaient dans toute sorte de désordres! Combien la mort aurait-elle été terrible et funeste pour moi, si elle m'eût surpris dans ces temps malheureux où je pensais si peu à elle, et dans lesquels j'y étais si mal préparé! Quelles actions de grâces ne dois-je pas vous rendre, de m'avoir épargné alors, et de m'avoir attendu jusqu'à ce moment, pour me mettre en état d'expier mes péchés par la pénitence, et de satisfaire à votre justice par la maladie que vous m'avez envoyée! Ces jours de dissolution et de débauche qui me paraissaient alors si doux, et pendant lesquels j'étais l'objet de votre haine et de votre indignation, sont maintenant pour moi des jours de douleur et d'affliction, et ils sont toujours présents à mon esprit. Je vois toutes les horreurs et les abominations de ma vie, et je sens toute la corruption de mon cœur. Mon âme ne portait presque plus alors votre image, parce que les vices l'avaient toute défigurée; tout y était presque entièrement détruit, et il n'y avait plus que confusion et que désordre dans toutes ses facultés. Je marchais alors au milieu des ténèbres, et j'allais de précipice en précipice comme un frénétique, sans que rien fût capable de m'ouvrir les yeux, et de m'arrêter dans cette course fatale:

Digitized by Google

si, après que les accès de ma frénésie étaient passées et que mes passions étaient satisfaites, ma conscience me reprochait quelquefois les égarements où j'étais tombé, quels efforts ne faisais-je pas pour étouffer ses remords, e pour lui imposer silence? Pendant que j'étais le malheureux esclave de ces passions différentes qui me dominaient tour à tour, combien de fois, ô mon Dieu, m'avez-vous accordé votre secours pour briser mes liens, et sortir de ma servitude! Votre grâce ne m'a jamais manqué, mais je lui ai presque toujours résisté; et quelque sujet que j'eusse de craindre les suites de l'indigne mépris que je faisais de vos secours, je demeurais toujours calme et tranquille au milieu des périls qui m'environnaient de toutes parts.

Puis-je jamais assez admirer la patience avec laquelle vous m'avez souffert, et l'étendue de votre charité, de n'avoir point usé de toute la sévérité de votre justice, pour me punir de mon insolence, et de mon obstination dans le mal? Hé! que ne dois-je pas faire maintenant, pour tâcher de répondre à des témoignages si extraordinaires de votre bonté? Il est bien juste, ô mon Dieu, qu'après avoir ainsi passé ma vie à vous offenser, j'en emploie du moins les restes dans les gémissements et les larmes, et que je ne cesse jamais de me repentir et de m'affliger.

Oui, mon Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois que de retomber encore dans mes désordres. Jamais le monde, le démon ni la chair n'auront plus d'empire sur moi, et puisque vous voulez bien encore m'aider de vos grâces, par une miséricorde dont je suis indigne, toute mon application sera de veiller à ma défense, et de réparer par ma pénitence tous les dérangements de ma conduite. Ayez donc pitié de moi, ô mon Dieu, et détournez vos yeux de la multitude innombrable de mes péchés, pardonnez-les-moi, Seigneur, et effacez-en jusqu'au souvenir. Quelque horrible qu'ait été ma vie, je ne perdrai point la confiance que j'ai en vous, parce que vous êtes plus miséricordieux que je ne suis misérable; et qu'encore que mes péchés m'aient fait mériter l'enfer, les tourments et la mort de Jésus-Christ m'ont mérité le paradis.

VIII. Hélas, mon Dieu! que j'ai de douleur d'avoir si mal ménagé vos faveurs et vos grâces, et d'en avoir abusé si longtemps! Que ne puis-je racheter toutes les années de ma vie, pour les employer uniquement à vous glorifier! Ces jours ne reviendront plus; mais faites, ô Dieu de miséricorde, que ceux qui me restent encore à vivre, en puissent faire une sainte réparation, et que je mette à profit jusqu'au moindre de vos bienfaits.

Quand je fais réflexion, mon divin Sauveur, à ce que vous avez fait pour mon salut, et à tout ce que j'ai fait pour ma perte, je tombe dans le dernier abattement. Il me semble vous voir déjà armé contre moi, prêt à lancer la foudre sur ma tête criminelle, pour me punir de mon ingratitude. Je tremble quand je pense à la mort, parce que vos jugements sont redoutables, et que si le juste est à peine sauvé, j'ai tout à craindre, parce que je ne trouve en moi que des misères et des péchés. Mais étant pénétré d'une vive douleur de vous avoir offensé, que ne dois-je point espérer de vous, mon Sauveur, qui êtes la bonté même? Quoique vous soyez mon Juge, vous n'êtes pas moins mon Rédempteur; et le sang que vous avez versé pour expier mes crimes, est un témoignage trop éclatant de votre amour, pour ne pas m'abandonner entièrement entre les bras de votre miséricorde. Daignez, Seigneur, les étendre sur moi pour me sauver; comblez-moi de vos bénédictions; soutenez-moi par votre secours; mettez mon âme dans les saintes dispositions où elle doit être, afin de pouvoir paraître avec confiance devant votre tribunal redoutable. Faites par votre grâce, que quand le moment sera venu, dans lequel je serai contraint de sortir de ce monde, je meure de la mort des justes; que je quitte la terre pour aller au ciel; que je sorte de ma prison pour jouir d'une liberté parfaite; que je finisse mon exil pour entrer dans ma chère patrie; que je passe du temps à l'éternité, de la misère à la félicité, de la mort à l'immortalité; rompez les liens qui pourraient encore m'attacher à la vie, afin que je ne soupire plus que pour vous. Je vous sacrifie tout ce que je possède, et tout ce que je suis, pour vous témoigner que je vous aime plus que moi-même, et que tout ce que j'ai de plus cher sur la terre: je ne veux plus désormais avoir d'autre désir que celui de demeurer éternellement uni à vous.

Que si ces sentiments n'étaient pas assez sincères et assez parfaits, et si je tenais encore à quelque chose qui pût faire obstacle à cette sainte union, détruisez-le, Seigneur, par l'empire souverain que vous avez sur mon cœur; jetez sur moi un regard de votre miséricorde, comme vous fîtes sur le premier de vos apôtres après sa chute, et donnez à mes yeux des torrents de larmes pour pleurer mon ingratitude et mes ténèbres; regardez-moi comme cette femme pécheresse prosternée à vos pieds, et donnez-moi un cœur qui vous aime parfaitement.

IX. Hélas! que deviendrais-je, ô mon divin Jésus, si vous n'aviez compassion de mon extrême misère? Toute ma confiance est dans l'effusion de votre précieux sang: votre mort est ma vie; et, plus vous avez souffert pour sauver les pécheurs, plus j'ai d'espérance de ne pas périr éternellement. Si, par mes péchés, je me suis abîmé jusqu'aux portes de l'enfer, vous êtes tout-puissant pour m'en retirer. Tout m'inspire un entier abandon en vos divines miséricordes. Votre côté ouvert, votre tête couronnée d'épines, vos bras étendus sur la croix, vos mains et vos pieds percés de clous, votre corps tout déchiré de coups, tous vos membres disloqués et suspendus, votre sang répandu pour moi, tout me prêche mon salut et ma vie. Oui, mon divin Rédempteur, j'espérerai toujours en votre miséricorde, parce

Digitized by Google

que vous êtes le Dieu de mon salut : *Domine Deus salutis meæ* (*Psal.* XXXVII. 23). Je ne pourrais que trouver ma perte dans ma fragilité, si vous ne me secouriez, et tous les bienfaits de votre miséricorde me deviendraient inutiles, si je manquais de courage et de force par mes infidélités et mes misères. Ne souffrez pas, mon Jésus, que l'ouvrage de votre bonté périsse par celui de mon iniquité, et que je me précipite moi-même dans l'enfer par mes péchés et par mon impénitence, après que vous m'avez mérité le Ciel par vos souffrances et par votre mort. Ne m'abandonnez point au déréglement de mon cœur, et faites que, ne le remplissant plus que de vous et de votre saint amour, je ne vous perde jamais plus de vue.

Venez à mon secours, ô Dieu tout-puissant, afin que les ennemis de mon salut n'aient pas lieu de triompher de la perte de mon âme. Ils ne cessent de m'attaquer, ne cessez point de me défendre. Je serais vaincu à tout moment, si, à tout instant, vous ne me souteniez dans mes combats : vous êtes toute ma ressource et toute mon espérance. Quoique ma vie ait été souillée par mille crimes, vous m'avez empêché de tomber dans le fond des abîmes; vous avez jeté derrière vous mes péchés, dès que je m'en suis repenti, et que j'en ai fait un aveu sincère dans le tribunal de la pénitence; vous m'avez adopté de nouveau, et mis au nombre de vos enfants; mettez le comble à vos miséricordes, en me faisant participer à l'héritage que vous leur destinez dans le Ciel, afin que je puisse bénir éternellement avec eux votre saint nom, et contempler votre gloire. Je ne puis entrer dans votre sanctuaire pour y adorer votre puissance, si vous ne daignez m'y conduire vous-même. J'avoue que je suis indigne d'être introduit dans votre sainte maison, parce que je ne suis rempli que de misères; mais votre grâce est toute-puissante pour me purifier des restes de mon iniquité. Augmentez, Seigneur, la douleur que je dois en avoir; brisez mon cœur, et daignez recevoir ces tristes restes d'une vie souffrante et languissante, pour suppléer à mon impénitence : *Suscipe residuum annorum meorum.* C'est vous faire un petit sacrifice, n'ayant peut-être que peu de temps à souffrir et à vivre, et j'en ai de la confusion, puisque je ne vous présente que les misérables débris d'une vie dont les passions ont emporté les prémices et les fruits; mais je tâcherai, ô mon Dieu, aidé de votre secours, de suppléer par ma constance et par mon amour, dans les maux que je ressens, à ce que la brièveté de ma course ne me permettra point d'exécuter pour satisfaire à votre justice. Vous êtes le maître de vos dons et de vos faveurs, et votre miséricorde vous invite à me remettre des dettes infinies, dont je ne puis m'acquitter. Recevez, ô mon Dieu! les souffrances de mon divin Sauveur, qui sont d'un prix infini : quelque grande que soit la multitude de mes offenses et la noirceur de ma malice, elles seront surabondantes pour réparer tous les outrages que j'ai pu faire à votre divine Majesté pendant le cours de ma vie.

X. Père des miséricordes, que votre sainte volonté soit accomplie. Quel bonheur pour moi, si, après tant de péchés et si peu de pénitence, je pouvais y satisfaire par le sacrifice de ma vie, et par l'offrande que je vous fais d'un corps accablé sous le poids de la douleur! Je ne vous demande plus la guérison de mon corps, ni que le calice dans lequel vous me faites boire passe loin de moi; mais seulement que vous rendiez ma volonté conforme à la vôtre, et que je puisse accomplir avec une soumission parfaite tous les desseins que vous avez sur moi. Mon corps, épuisé par son extrême faiblesse, n'attend plus que le moment de sa destruction. C'est un vase d'argile entre vos mains, qui doit être bientôt brisé et réduit en poussière. Il vous appartient plus qu'à moi-même, puisque vous l'avez tiré du néant, et qu'il est votre ouvrage. Vous en disposerez selon votre bon plaisir. Je suis content que mes maux se multiplient plutôt que de diminuer, si vous l'avez ainsi résolu dans vos décrets éternels. Il m'est bien plus avantageux de souffrir en ce monde, et de vous posséder en l'autre, que de ne rien souffrir et de vous perdre pour toujours; mais, parce que je ne puis rien sans vous, venez à mon secours, et faites que toute ma joie soit de souffrir et de vous obéir. Je reconnais la justice de vos châtiments dans les maux que j'endure, et que je ne mérite que trop la peine que vous m'imposez. Vengez-vous, Seigneur, sur cette chair criminelle, de toutes les offenses que j'ai commises contre votre divine Majesté; je serai consolé, pourvu que votre justice soit satisfaite, et que je puisse devenir l'objet de vos miséricordes éternelles.

Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu! que le péché soit puni ou en ce monde ou en l'autre, et c'est dans ce dessein que vous m'avez frappé par la maladie, afin de me faire expier, par des maux qui me sont devenus nécessaires, les désordres dans lesquels je me suis volontairement abandonné. Oui, mon Dieu! je suis convaincu maintenant que tous les coups que vous me portez partent de votre main toute miséricordieuse, et que vous n'affligez mon corps que pour sauver mon âme. J'espère, ô mon Dieu! que vous me découvrirez de plus en plus ce trésor, qui est caché dans mes souffrances; que vous répandrez sur mon esprit un rayon de votre lumière, et que vous me soutiendrez dans ma faiblesse, afin que, après avoir reconnu combien il m'est utile de marcher dans cette voie, je ne me décourage point dans ma course, et que ma force ne m'abandonne jamais. Comme je suis à vous plus qu'à moi-même, j'ai cette confiance que vous ne me laisserez point sans secours, et que, puisque je ne puis rien sans vous, vous serez toute ma force. Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que la croix à laquelle vous m'avez condamné, pour en faire l'instrument de mon salut, devienne celui de ma perte,

Digitized by Google

et que je rejette ce remède salutaire et nécessaire à mes maux, parce qu'il est rebutant à la nature. Imprimez-en l'amour dans mon cœur, afin que je ne perde rien du mérite que vous avez attaché aux souffrances; animez de plus en plus mon espérance, qui doit me rendre ferme et constant dans leur rigueur la plus extrême, puisque un bonheur éternel en doit être la récompense; allumez en moi le feu sacré de votre amour, afin que je supporte, non-seulement avec patience, mais même avec une espèce de joie, tous les maux qui m'assiégent, et que je puisse par là vous donner des preuves de mon attachement, et de ma soumission parfaite à votre sainte volonté. C'est vous seul, ô mon Dieu! qui pouvez remplir mon cœur d'un tel amour, et l'embraser entièrement de ces divines flammes.

Que si la violence de la douleur et ma faiblesse m'emportaient à quelques mouvements d'impatience ou de murmure, inspirez-m'en, Seigneur, un prompt et sincère repentir. Ramenez-moi aux sentiments dans lesquels je dois être, pour ne point sortir de la soumission que je dois avoir aux ordres de votre divine providence. Je renonce dès ce moment à toutes les inquiétudes, à toutes les défiances, à tous les mouvements trop vifs auxquels je pourrais succomber, et je m'abandonne entièrement à tous les états auxquels il vous plaira me réduire. La mort étant un tribut que je dois nécessairement payer à la nature, je l'accepte de tout mon cœur. Qu'elle soit donc prompte ou lente, douce ou amère ; qu'elle s'offre à moi au milieu des secours, ou dans l'abandon, je la recevrai également dans toutes ces différentes circonstances. Je regarderai mes souffrances comme une participation de celles de Jésus-Christ, qui les a consacrées en lui-même, et la mort comme la voie qui doit me conduire à la bienheureuse immortalité.

XI. O Dieu, l'unique espérance des affligés, et le seul refuge des pécheurs, je viens me jeter entre vos bras ; ayez pitié de mon extrême misère ; soutenez-moi dans cet affreux moment qui séparera mon âme de mon corps. Donnez-moi les sentiments de la plus vive componction, afin que je puisse laver mes péchés dans mes larmes, et me rendre digne de vos miséricordes. A quels périls ai-je exposé mon salut par les déréglements dans lesquels je me suis livré presque dans tous les temps de ma vie? Hélas! quand je fais réflexion sur ma conduite passée, je tombe dans un abattement mortel. Je ne vois partout qu'une plénitude horrible de vices et de désordres, et qu'un vide affreux de vertus et de bonnes œuvres. Mais, ô mon Dieu, vous êtes mon réparateur: daignez rétablir le bien que j'ai détruit en moi par le mauvais usage que j'ai fait de vos dons, et réparez toutes les inutilités de ma vie, dont je dois vous rendre un compte sévère. Mon cœur était tout au monde, et il n'était presque jamais occupé du désir de vous plaire, et de travailler à mon salut. Quelle ingratitude et quel aveuglement! Vous pouvez me rendre tout ce que j'ai perdu, et suppléer, par votre bonté infinie, à tout ce qui manque à mes œuvres. Inspirez-moi une haine mortelle pour le péché, et pour tout ce qui m'a séparé de vous, afin que je puisse expier par mon repentir, tous les mauvais attachements qui ont été les sources fatales de tous les dérangements de ma conduite. Lorsque j'en retrace l'idée dans mon esprit, mon âme est saisie d'une frayeur mortelle, et le désespoir serait mon partage, si je perdais de vue votre miséricorde qui n'a point de bornes. Mais je me rassure dans mes troubles et dans mes défiances, quand je considère mon divin Rédempteur attaché à la croix, qui s'est volontairement livré à la mort pour le salut de tous les hommes. Je m'unis à cette divine croix ; j'entre dans ses plaies adorables, je les regarde comme mon refuge et comme une ressource toute-puissante pour apaiser votre justice, et je vous offre, ô mon Dieu, tous ses tourments, son sang précieux et sa mort même, comme étant le prix de mon salut.

Mais parce que tous les Chrétiens doivent accomplir en leur personne ce qui manque à la Passion de mon Sauveur, j'y joins encore tous les maux que j'endure, et tous les gémissements de mon cœur. C'est dans cette disposition, Seigneur, que je me présente devant le trône de votre divine miséricorde, pour vous demander le pardon de mes péchés, et les grâces dont j'ai besoin pour me mettre en état de paraître devant vous, lorsque la mort viendra m'enlever au monde. Ne permettez pas qu'elle me surprenne et que je meure impénitent. Ne m'abandonnez pas dans les derniers moments, où toutes les créatures m'abandonneront. Faites que je trouve en vous un Dieu qui soit mon protecteur et un asile assuré où je me puisse sauver. Vous êtes ma force et mon refuge ; vous m'avez racheté, Seigneur Dieu de vérité ; et c'est à vous que je recommande mon âme ; c'est entre vos mains que je la remets et que je veux rendre le dernier soupir.

XII. Sainte Vierge, Mère de Dieu, Reine du ciel, je viens implorer votre protection toute-puissante auprès de Jésus-Christ. Vous êtes le refuge des pécheurs et la consolatrice des affligés; ayez compassion de ma misère. Mon corps succombe sous le poids des maux qui l'assiégent de toutes parts, et mon âme est toute languissante dans l'incertitude de sa destinée éternelle. Ma conscience s'élève contre moi, et me reproche des infidélités sans nombre. Mais malgré toutes les horreurs de ma vie, dont je me repens de tout mon cœur, je ne laisserai pas d'espérer toujours en la miséricorde infinie de mon Dieu, et dans les souffrances de mon Rédempteur. Priez pour moi sainte Vierge ; et quoique je sois indigne de vos bontés, ne me refusez pas votre assistance. C'est pour sauver tous les hommes, que Jésus-Christ vous a choisie pour

Digitized by Google

sa Mère : soyez donc ma Médiatrice, et employez en ma faveur le pouvoir que vous donne le titre auguste de Mère de Dieu, afin de m'obtenir le pardon de mes offenses. Vous êtes la porte du ciel ; ne permettez pas que l'entrée en soit fermée à mon âme dans le moment qu'elle sera séparée de mon corps. Vous êtes une Mère de grâce et de miséricorde ; vous pouvez tout pour le salut des pécheurs ; obtenez-moi un jugement favorable de Jésus-Christ, qui me doit juger à l'instant de ma mort.

Je m'adresse aussi à vous, mon bon ange, qui avez toujours été fidèle à ma garde : prenez soin des derniers moments de ma vie. Venez à mon secours, pour me défendre contre les ennemis de mon salut, afin que je sorte victorieux du dernier combat auquel je serai peut-être bientôt exposé, et que je puisse mourir dans l'amour de mon Dieu et de mon divin Rédempteur. Consolez-moi dans mes douleurs, fortifiez-moi dans ma faiblesse ; surtout lorsque je serai près de remettre mon âme entre les mains de mon souverain Juge ; obtenez-moi la grâce de finir ma vie dans une sainte paix, et que je puisse passer heureusement de ce monde dans le royaume éternel.

Prières vives et ardentes tirées du livre des Méditations attribuées à saint Augustin.

Du Chapitre VI.

Père Eternel, dont la bonté est infinie, jetez les yeux sur votre Fils bien-aimé, qui a souffert pour mon salut de si cruels outrages. Considérez, Roi tout-puissant, dont la clémence n'a point de bornes, quel est celui qui veut souffrir et pour qui même il souffre. N'est-ce pas, Seigneur, votre Fils unique, que vous avez livré quoique innocent pour racheter un malheureux esclave ? N'est-ce pas l'auteur de la vie, qui comme une brebis s'est laissé conduire à la mort, et qui vous a obéi jusqu'à se soumettre à une mort très-cruelle ?

Tournez vos regards, ô mon Seigneur et mon Dieu, sur celui par qui seul vous voulez me faire miséricorde. Considérez votre Fils bien-aimé étendu sur la croix. Regardez ses mains innocentes d'où découle un sang très-précieux, et pardonnez à mes mains criminelles tous les maux qu'elles ont commis. Jetez les yeux sur son côté, qui même après sa mort fut ouvert d'une lance cruelle ; et redonnez-moi la vie par les eaux que la foi m'apprend qui en ont coulé.

Considérez, ô Père des miséricordes, la tête de votre Fils bien-aimé couronnée d'épines, toute penchée sur son sein adorable, près d'expirer. Regardez, Créateur plein de douceur, la sainte humanité de votre Fils unique, et laissez-vous toucher de compassion pour une créature qui n'a que l'infirmité pour partage. Envisagez le sein de votre cher Fils qui est tout découvert, son côté percé d'une lance, ses entrailles épuisées, ses yeux entièrement éteints, ses lèvres pâles et desséchées, ses bras et ses pieds étendus d'une manière si cruelle, et tout couvert de son sang adorable. Que ce triste spectacle de votre Fils unique si tendrement aimé, dont tous les membres ont été traités avec tant d'inhumanité, puisse, ô Père dont la gloire est immense, vous porter à vous souvenir de mon état misérable. Que la vue des souffrances d'un Dieu fait homme, vous excite à soulager les faiblesses de l'homme à qui vous avez donné l'être et la vie. Que les peines du Rédempteur vous invitent à pardonner à celui qu'il a racheté. C'est cet unique objet de votre amour, que vous avez livré aux tourments, pour les péchés de votre peuple. C'est là cette victime innocente et sans tache, qui cependant a été traitée comme un criminel.

Du Chapitre VII.

C'est mon péché, Seigneur, qui vous a fait souffrir ainsi ; ce sont mes propres fautes qui vous ont donné la mort. Je suis le seul instrument de vos peines et de vos supplices les plus cruels. O quel prodige extraordinaire, et quel mystère ineffable ! le méchant pèche et le juste est puni ; le coupable est épargné, et l'innocent est traité avec une sévérité extrême ! l'impie commet le crime et le Saint des saints en subit le châtiment ! ce qu'un scélérat méritait, celui qui est la bonté même en souffre la peine ! le maître expie la faute de son serviteur : c'est un Dieu qui efface par son sang tous les péchés de l'homme ! Jusques où, Fils unique de Dieu, jusques où votre humilité vous fait-elle descendre ? jusques où vous porte l'amour que vous avez eu pour les hommes ? Quel excès de miséricorde, de bonté, de charité et de compassion ! C'est moi qui suis le coupable, et vous voulez porter la peine de tous les crimes que j'ai commis. J'ai eu l'insolence de vouloir m'élever par mon orgueil, quoique je ne sois qu'une vile et misérable créature ; et vous vous êtes abaissé jusqu'à vous anéantir, quoique vous soyez le souverain Etre. J'ai été désobéissant, et vous souffrez ce que méritent mes désobéissances et mes révoltes. J'ai été l'esclave de la sensualité et de l'intempérance, et vous vous êtes assujetti à des jeûnes austères et rigoureux. L'envie de goûter du fruit défendu m'avait rendu prévaricateur et coupable ; et pour réparer ce crime qui a donné entrée à tous les autres, votre charité compatissante vous a fait monter sur la croix. Je ne respire que le plaisir, pendant que l'on perce de clous vos pieds et vos mains. Je vous vois abreuvé de fiel, tandis que je cherche à satisfaire mon goût. Je vous vois dans les souffrances ; et au lieu que Marie les partage avec vous, je cherche encore les joies criminelles qui me font marcher sur les traces d'Eve, cette mère infortunée de tous les prévaricateurs. Faut-il donc, ô Roi de gloire et de justice, que tandis que votre piété éclate par votre obéissance, qui vous a soumis aux douleurs et à la mort, mon impiété éclate par ma désobéissance ? Que puis-je vous rendre, ô mon Roi et mon

Digitized by Google

Dieu, pour les biens infinis dont vous m'avez comblé? est-il rien dans le cœur de l'homme qui mérite de vous être offert, pour de si grands biens? Quel rapport entre Dieu et l'homme, sinon que l'homme n'est que misère, et Dieu la miséricorde même.

Je vous conjure donc par vos anciennes miséricordes, de vouloir bien répandre dans les plaies de mon âme l'onction de votre grâce : que je puisse en goûter les ineffables douceurs, en sorte que je rejette aussitôt le poison des charmes trompeurs de ce monde. Que je n'aie plus que du mépris pour tous ses biens et tous ses maux ; et que le seul souvenir de cette grandeur si solide, dont l'homme jouissait autrefois dans l'état d'innocence, ne m'inspire que de l'horreur pour la vanité, pour tout ce qui ne fait que passer, pour tout ce qui ne fait qu'enfler le cœur, sans pouvoir le remplir. C'est par là que mon âme peut recouvrer sa parfaite santé. Faites, ô mon Dieu, que je ne trouve de charmes et de douceurs qu'en vous : que sans vous rien ne puisse me plaire ni me paraître beau, ni précieux, ni touchant : que tout me paraisse au contraire vil et méprisable. Que l'objet de votre haine soit l'objet de ma haine : que rien ne me plaise que ce qui vous plaît. Que loin de trouver de la joie en tout ce qui n'est point vous, je n'y trouve que de l'ennui. Que je fasse même mon plaisir de souffrir pour l'amour de vous. Que la seule gloire de votre nom me soutienne et m'anime. Que votre souvenir soit ma seule consolation. Que je ne me nourrisse que de pain trempé de mes larmes ; que toute ma joie soit d'occuper sans cesse mon esprit de votre loi, qui est pleine de justice et de sainteté... que je ne trouve rien de doux, que de vous obéir ; et rien de digne d'horreur, que de vouloir vous résister. Je vous conjure donc, ô mon Dieu, mon unique espérance, d'effacer mes iniquités par votre grâce toute-puissante.

Du Chapitre XXXVI.

O Jésus mon Sauveur, Verbe du Père, qui êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs, je vous supplie par les entrailles de votre miséricorde, de m'accorder les secours de votre grâce pour rectifier ma conduite, perfectionner mes œuvres, et réformer mes mœurs. Otez-moi tout ce qui peut m'être nuisible et vous déplaire, et donnez-moi ce que vous savez vous être agréable, et pouvoir m'être utile. Qui peut rendre pure une créature conçue dans l'impureté même, que vous seul, ô mon Dieu? Il n'y a que vous qui êtes un Dieu tout-puissant, et dont la bonté égale la puissance, à qui il appartienne de justifier les impies, de ressusciter ceux qui sont morts dans le péché, et de changer de telle sorte le cœur des pécheurs, qu'ils soient comme si jamais ils n'avaient péché. Arrachez du fond de mon âme tout ce qui peut vous y être désagréable. Vous connaissez parfaitement l'état de mon âme.... Que votre main toute miséricordieuse ôte de mon cœur tout ce qui peut déplaire à vos yeux. Rien n'échappe à votre vue, soit que je sois en santé, soit que je sois infirme et malade, tout est présent devant vous. Quand je jouis de la santé, daignez me la conserver, Seigneur; et lorsque je suis malade, exaucez ma prière en me rendant la santé. Guérissez-moi, et je serai guéri : sauvez-moi, et je serai sauvé. C'est à vous seul qu'il appartient de rendre la santé, et de la conserver ; et par un seul acte de votre volonté, vous pouvez rétablir tout ce qui tend à sa ruine, et qui est renversé. Si vous daigniez, Seigneur, semer du bon grain dans mon cœur, qui est votre champ, arrachez-en auparavant avec votre main miséricordieuse, tout ce que mes vices y ont fait naître d'épines. Mon aimable Jésus, dont les douceurs, les bontés et les beautés sont le cher objet de mon amour et de mes désirs, faites couler dans mon âme de l'abondance de votre douceur et de votre charité, afin que désormais je n'aime plus rien, et que je ne m'occupe plus de rien qui soit terrestre et charnel; mais que je n'aime que vous, que je n'aie que vous dans mon cœur, et que je vous loue sans cesse. Embrasez mon âme de ce feu divin que vous avez fait descendre sur la terre, afin qu'il s'allumât de plus en plus, et que chaque jour je puisse vous offrir avec des torrents de larmes, le sacrifice d'un esprit saintement troublé, et d'un cœur pénétré d'une vive douleur. O mon doux Sauveur, ô mon aimable Jésus, qui êtes la bonté même! comme je ne désire rien autre chose de toute mon âme, que votre saint et chaste amour, qu'il me remplisse et me possède entièrement; c'est aussi ce que je vous demande de tout mon cœur. Faites que la douceur d'un tel amour, ne permette pas à mon âme de retenir ses larmes, et qu'elles soient un signe sensible de mon amour pour vous, comme elles ne peuvent être qu'un pur effet de votre amour pour moi : qu'elles soient comme autant de voix qui publient combien je vous aime. Jetez donc quelques regards sur moi, et daignez en avoir pitié; parce que toutes les amertumes de mon âme augmentent de plus en plus: faites-lui ressentir quelqu'une de vos célestes consolations, et ne méprisez pas un pécheur pour lequel vous vous êtes livré à la mort. Faites couler de mes yeux des larmes dont le principe soit dans mon cœur, qui puissent briser tous les funestes liens de mes péchés, et qui remplissent mon âme d'une joie toute céleste; et que ces torrents de larmes purifient de plus en plus cette victime. Car quoique par le secours de votre grâce je me sois entièrement consacré à vous, ma fragilité m'entraîne encore tous les jours dans un grand nombre de fautes. Donnez-moi donc ce don de larmes, ô Dieu, seul digne objet d'être loué à jamais; mais que la source de ces larmes ne soit autre que la douceur de votre amour, et le souvenir de vos miséricordes. Préparez à votre serviteur non-seulement chaque jour, mais même à chaque

Digitized by Google

instant, un calice si pur et si salutaire, qu'il puisse étancher la soif de mon âme, et la réduire même dans une sainte ivresse; en sorte que me faisant oublier mes misères et toutes les vanités de ce monde, mon esprit et mon cœur ne soupirent plus qu'après vous, et ne soient plus touchés que de votre amour. Ecoutez, ô mon Dieu, écoutez les vœux de mon cœur, voyez les larmes qui coulent de mes yeux; lumière des yeux de mon âme, rendez-vous attentif à mes prières, et faites que je ne vous demande que ce vous voulez exaucer. O doux et miséricordieux Seigneur, que mes péchés ne vous rendent point inexorable envers moi; mais recevez plutôt favorablement les prières de votre serviteur, puisque vous êtes la bonté même; et accordez-moi l'effet de mes désirs et de mes vœux, par les mérites de la glorieuse Vierge Marie ma puissante protectrice, et par l'intercession de tous les saints.

Du Chapitre XXXVIII.

Ayez pitié, Seigneur, par votre bonté infinie, ayez pitié d'un misérable pécheur qui souffre justement la peine de ses iniquités, et qui ne souffre sans cesse, que parce qu'il ne cesse de vous offenser. Si je considère, ô mon Dieu, les maux que j'ai commis chaque jour, pourrai-je me plaindre des souffrances auxquelles vous me livrez, quelque grandes qu'elles puissent être? Qu'est-ce que j'endure, pour expier tant de péchés? Vous êtes, Seigneur, infiniment juste, et vos jugements ne sont pas moins que la justice et la vérité même. Vous êtes, mon Seigneur et mon Dieu, la souveraine justice et l'équité même, et l'on ne saurait trouver en vous l'ombre même de l'iniquité. C'est uniquement par justice, et non par cruauté, que vous nous affligez pour nous punir de nos péchés, ô Seigneur tout-puissant, Dieu de miséricorde : vous êtes l'auteur de notre être; c'est votre pouvoir souverain qui nous a tirés du néant; et lorsque nous nous sommes perdus nous-mêmes par notre faute, c'est par un pur effet de votre bonté que vous avez réparé notre perte. Je suis très-certain que rien ne se fait par le hasard, et que vous êtes, ô mon Dieu, le seul qui prenez soin de toutes choses, mais principalement de vos serviteurs, dont toute l'espérance est fondée sur votre seule miséricorde. Ne me traitez donc point selon mes péchés, qui m'ont fait mériter si justement les effets de votre colère; mais selon cette miséricorde qui est infiniment au-dessus de tous les péchés des hommes. Faites-moi souffrir avec une humble et continuelle patience tous les maux dont vous me punissez, et que ma bouche ne cesse pas pour cela de publier vos louanges. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, et donnez-moi tous les secours dont vous savez que j'ai besoin, tant pour mon corps que pour mon âme. Vous savez tout, et vous pouvez toutes choses, vous qui seul régnez dans toute la durée des siècles.

Du Chapitre 39.

O Jésus, mon Seigneur, Fils unique du Dieu vivant, qui avez bien voulu, pour racheter le genre humain, avoir les bras étendus sur une croix et boire jusqu'à la dernière goutte le calice de votre Passion, daignez aujourd'hui m'accorder votre secours. C'est la pauvreté même qui se présente devant la source de tous les biens : c'est la misère même qui implore la miséricorde: ne rejetez et ne méprisez pas les vœux qu'elle vous adresse... Mes iniquités se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable : et si vous ne me tendez la main, vous, Seigneur, qui vous plaisez à nous faire sans cesse miséricorde, et à nous pardonner, pourrai-je n'être pas englouti dans le fond de ma misère?...

Ayez pitié de votre enfant que vous avez régénéré au prix des plus cruels tourments, et n'ayez point égard à ma malice qui est extrême, mais à votre bonté qui est infinie. Quel est le père qui laisse son enfant au milieu du danger, quoiqu'il le punisse ensuite de s'y être exposé, par l'amour qu'il lui porte? Et quoique je sois un misérable pécheur, ô mon Seigneur et mon Père, je ne suis pas moins votre fils, puisque c'est de vous seul que je tiens l'être de la nature et celui de la grâce. Si j'ai péché, faites-moi souffrir le châtiment que méritent mes offenses; mais après m'en avoir fait subir la peine, mettez-moi au nombre de ceux que vous donnez à votre Fils. Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein? et quand même elle le mettrait en oubli, vous nous avez promis que vous en conserveriez toujours le souvenir. Voici que j'implore votre secours; pourriez-vous me le refuser? Je suis accablé de douleur, pourriez-vous me laisser sans consolation? Hélas! malheureux que je suis, que dirais-je? que ferais-je, étant dépourvu de toute assistance? me rejetteriez-vous, comme indigne de paraître à vos yeux? Hélas! que mon sort serait infortuné de passer du souverain bien après lequel je soupire avec tant d'ardeur au souverain mal que je crains avec tant d'horreur! de tomber de l'état de grâce dans celui du péché et de l'être dans le néant! de ne plus soupirer après celui pour lequel mon cœur ne fait maintenant que soupirer! de chercher le souverain bien et de ne trouver que la confusion et le trouble! Quoi, mon doux Jésus, serais-je assez malheureux que de rendre le dernier soupir sans que vous fussiez présent à ma mort? et ne me serait-il pas plus avantageux de cesser d'être que de ne pas vivre avec vous qui êtes essentiellement la vie? Hélas, Seigneur! où seraient donc vos anciennes miséricordes? me feriez-vous ressentir éternellement les effets de votre colère? Non, Seigneur, daignez vous apaiser, je vous en conjure, et faites-moi miséricorde. Ne détournez pas de moi votre face, vous qui, pour me racheter,

Digitized by Google

n'avez point détourné votre visage de ceux qui vous couvraient d'injures et de crachats. J'avoue que j'ai péché, que je mérite l'enfer, et que toute la pénitence que je puis faire moi-même n'est pas suffisante pour satisfaire votre justice; mais la foi dont je fais profession m'apprend que vos miséricordes sont infiniment au-dessus de toutes les offenses qu'on peut commettre contre vous. Daignez donc, o Dieu de bonté, ne point tenir compte de mes misères dont je me repens: n'entrez point en jugement avec votre serviteur, mais effacez mon iniquité selon la multitude de vos bontés. Quel serait mon malheur si, lorsque le jour du jugement arrivera, jour terrible dans lequel les Livres des consciences seront ouverts, on venait à dire de moi: Voilà cet homme et les œuvres qu'il a faites. Que ferais-je alors, mon Seigneur et mon Dieu, que ferais-je dans cet horrible moment, où les cieux même publieraient mes iniquités les plus cachées et où la terre s'éleverait contre moi? Hélas! que pourrais-je répondre? Je paraîtrais devant vous la tête baissée et couvert de honte et de confusion. Quelle sera donc ma ressource pour prévenir un sort si déplorable? quel parti prendrai-je? Ah! Seigneur! je vais crier vers vous, tandis que je le puis encore utilement; et au lieu de déplorer ma misère, je vais implorer votre miséricorde. Mais me suffira-t-il de crier? et tous mes cris sont-ils capables de calmer l'excès de ma douleur? Et si je garde le silence, n'augmenterai-je pas encore de plus en plus toute l'amertume dont mon âme est déjà si vivement pénétrée?

O colère du Tout-Puissant, n'éclatez pas sur moi; hélas! je ne serais point capable d'en soutenir le poids, étant la faiblesse même. Seigneur, ayez plutôt compassion de ma misère, de peur que je ne tombe dans un affreux désespoir, et donnez-moi le moyen de respirer en relevant mon espérance. Si par mes actions criminelles je vous ai mis en droit de me punir éternellement, vous n'avez pas perdu celui de pouvoir me sauver. Vous ne voulez point, Seigneur, la mort des pécheurs; et bien loin de vous plaire à les voir mourir dans leurs désordres, ce n'est que pour leur rendre la vie, que vous vous êtes livré à la mort; et c'est par cette mort précieuse que vous avez porté le coup mortel à celle des pécheurs. Que si tant de pécheurs sont redevables de leur vie à votre mort même, faites, Seigneur, je vous en conjure, que je lui sois aussi redevable de la mienne... Qui pourrait, mon doux Jésus, se défier de votre miséricorde, après nous avoir rachetés au prix de votre sang pour nous réconcilier avec Dieu, dans le temps même que nous étions vos ennemis? Dans ces sentiments, je vais me prosterner à l'ombre de votre miséricorde devant le trône de votre gloire, pour implorer votre protection et le pardon de mes péchés, et je ne cesserai point de pousser des cris vers vous et de redoubler mes prières, jusqu'à ce que vous ayez eu pitié de ma misère. Car si lors même que nous ne pensions point à vous demander grâce, vous nous y avez invités; combien plus devons-nous nous confier de pouvoir l'obtenir, lorsque nous vous la demandons avec ardeur! au lieu de punir le coupable dans votre créature, en faveur de votre créature, faites grâce au coupable. Ne vous souvenez plus d'un criminel qui ne peut qu'irriter votre colère, mais seulement d'un misérable qui ne peut que toucher votre miséricorde. Oubliez un superbe qui ne pourrait qu'exciter votre fureur, pour porter vos regards sur un pauvre malheureux qui vous adresse ses vœux. Puisque Jésus est véritablement le Sauveur, venez donc, Jésus, promptement à mon secours, et dites à mon âme: Je suis ton salut. J'attends tout de votre bonté, parce que c'est vous-même qui nous enseignez à vous demander, à chercher et à frapper. Instruit donc par vous-même dans la manière de vous prier, je viens humblement demander, chercher et frapper; et puisque c'est vous qui nous ordonnez de demander, faites-nous obtenir ce que nous vous demandons; vous nous conseillez de chercher, mettez-nous en état de trouver ce que nous cherchons; vous nous commandez de frapper, ouvrez-nous la porte lorsque nous y frapperons. Je suis infirme, fortifiez-moi dans ma faiblesse; je me suis perdu dans mes voies, faites que j'y puisse rentrer; je me suis donné la mort à moi-même, rendez-moi la vie; daignez régler selon votre bon plaisir tous mes sens, toutes mes pensées et toutes les actions de ma vie; en sorte que je sois entièrement consacré à votre service et que je ne vive plus que pour vous. Je sais, mon Seigneur, qu'après avoir reçu la vie de vous, je me dois à vous tout entier, et que pour vous être fait homme afin de me racheter, je vous devrais bien plus que moi-même, s'il m'était possible de vous donner quelque autre chose: mais que pourrais-je vous offrir au delà de moi-même qui pût répondre à la grandeur de vos bienfaits et à la reconnaissance que je dois en avoir? Hélas! Seigneur, il ne me reste plus rien dont je puisse disposer, puisque je ne pourrais même sans vous, vous offrir ce que je puis avoir. Attirez-moi donc vers vous, et recevez le sacrifice que je vous fais de moi-même, afin que je vous appartienne non-seulement par nécessité, et parce que je suis votre créature, mais encore par un amour tendre et reconnaissant qui me rende conforme à vous.

Digitized by Google

TROISIEME PARTIE.

LORSQU'UN MALADE EST DANS UN DANGER PROCHAIN DE MORT.

PREMIÈRE EXHORTATION.

Contenant plusieurs avis importants pour disposer un malade à une mort chrétienne.

Vous voulez bien, M., qu'étant attentif autant que je dois l'être à vous procurer tous les secours qui vous sont nécessaires, pour mettre votre salut en sûreté, je vous parle sans déguisement sur l'état où vous êtes maintenant, et que je vous fasse connaître quel est le jugement qu'on porte de votre maladie.

Jusqu'à présent on s'était confié dans l'habileté de votre médecin, et on avait espéré qu'avec la grâce de Dieu, les remèdes qu'il mettait en usage, pourraient surmonter la violence de votre mal et rétablir votre santé. Mais le Seigneur paraît en avoir décidé autrement, puisque toutes les ressources de la médecine sont épuisées, que les secours humains sont impuissants, et que rien n'est capable de vaincre l'opiniâtreté de votre maladie. Voici le temps auquel les véritables amis doivent dire la vérité, et il est de mon devoir, par la confiance que vous avez en moi, de vous la découvrir.

Nous commençons à craindre pour votre vie, parce que le péril se manifeste toujours de plus en plus, et je manquerais à la fidélité que je dois à mon ministère si, à la vue d'un danger presque évident, je ne vous tenais le même langage dont se servit autrefois le prophète Isaïe à l'égard du roi Ezéchias, en vous avertissant de penser tout de bon à votre unique nécessaire ; *Dispone domui tuæ, quia morieris enim tu, et non vives* (*Isa.* XXXVIII, 4). Dieu fit un miracle en faveur de ce roi en donnant une vertu extraordinaire à un remède qui lui fut appliqué par l'ordre de ce prophète, qui le garantit de la mort. Nous ne pouvons pas vous flatter, M., d'un pareil événement.

Il est temps de mettre tout à profit, afin de ne pas hasarder le salut que vous ne devez plus perdre de vue. Les circonstances de votre maladie et le danger où elles vous exposent, vous avertissent d'user de précautions et d'aller au-devant des surprises. Ce serait pour vous le sujet de la plus vive et de la plus amère douleur aux approches des derniers moments de les avoir négligés, s'il plaisait au Seigneur de vous enlever au monde dans celle-ci. Il est d'une conséquence infinie pour vous, M., de faire au plus tôt votre paix avec lui, par une conversion véritable et sincère. L'on est ordinairement peu occupé des années éternelles, quand on jouit de la santé ; et il n'arrive que trop souvent qu'on n'y pense que faiblement dans les maladies qui ne montrent aucun danger. C'est pour cela que Dieu nous frappe quelquefois rudement et qu'il nous conduit jusqu'aux portes du tombeau, pour nous réveiller de notre assoupissement et nous faire éviter l'abîme dans lequel nous étions près de tomber. Il appesantit sa main sur notre corps, afin d'avoir lieu de sauver notre âme, et que n'ayant pas vécu en bons Chrétiens, nous puissions réparer le passé par notre pénitence et nous disposer à mourir de la mort des justes. C'est par ces sortes de coups qui partent beaucoup plus du sein de sa divine miséricorde que de sa justice, qu'il nous invite à recourir à sa clémence pour implorer son secours, et qu'il nous prépare par les souffrances auxquelles il nous livre, à ce redoutable événement d'où dépend notre destinée éternelle.

Votre plus grand empressement, M., doit donc être, dans la situation où vous vous trouvez réduit, de rentrer au plus tôt en grâce avec Dieu, en purifiant votre conscience par une confession qui lui procure une paix solide et qui vous puisse donner de la confiance en sa miséricorde. Il serait à craindre pour vous, si vous différiez plus longtemps, que les moyens qui peuvent assurer votre salut ne vinssent à vous manquer, ou que votre impuissance et le défaut de dispositions ne vous les rendissent inutiles.

IIe EXHORTATION.

Pour porter un malade à mettre ordre à sa conscience et à régler ses affaires temporelles.

Je suis persuadé, M., que vous vous occupez sérieusement des événements que peut avoir votre maladie, et que le danger dont elle n'est point exempte vous a déjà fait prendre la résolution de vous munir contre ses surprises, étant convaincu autant que vous devez l'être de l'importance du salut, et combien la perte en est terrible, puisqu'elle est éternelle et irréparable. Vous avez sans doute pris votre parti ; n'ayant qu'une âme vous voulez la sauver et mettre tout en usage pour lui procurer un bonheur, auprès duquel toute la prospérité de ce monde n'est qu'une illusion et un pur néant.

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein et en bénir le Seigneur qui vous l'a inspiré. Comme on est toujours louable d'avoir recours aux précautions, afin de n'être point surpris, et que ce serait une extrême imprudence de les négliger dans une occasion où il s'agit de l'éternité, celles dont vous userez pour vous préparer à la mort, vous seront toujours utiles : elles ne feront aucun

Digitized by Google

obstacle à votre guérison, si Dieu veut encore vous prolonger la vie comme à ce prince dont je vous ai déjà cité l'exemple; vous aurez rempli les devoirs que la religion et la prudence exigent de vous; et tout ce que vous aurez pratiqué de chrétien et de pieux pendant ces moments employés à cette préparation, portera son fruit dans son temps et aura son mérite et sa récompense.

Vous savez qu'on ne meurt qu'une fois, et que du côté que l'arbre tombera, il y demeurera éternellement, ainsi que nous le marque le texte sacré; vous devez donc mettre tout en œuvre afin de tomber du bon côté. Tout serait perdu pour vous sans ressource, si la mort vous prenait au dépourvu; et tout sera en sûreté en usant d'une sage précaution. Comme nous ne sommes point assurés du temps, il faut le ménager pendant que Dieu nous le donne, de peur qu'il ne vienne à nous manquer lorsqu'il nous sera le plus nécessaire. Le Saint-Esprit nous avertit dans les livres saints de ne pas différer notre conversion jusqu'au lendemain. Ce serait pour vous un malheur irréparable, si négligeant de vous servir des moments présents, il n'y avait plus de lendemain pour vous. Le salut ne doit point être hasardé, surtout lorsqu'on est averti du péril, et qu'il ne resterait plus aucune ressource à l'espérance dans l'affaire de toutes la plus importante.

Après avoir mis ordre aux affaires de votre conscience, il sera à propos, M., que vous disposiez de celles qui regardent la distribution de votre bien, si vous ne l'avez point encore fait et que vous le jugiez nécessaire, afin d'éviter les contestations qui pourraient naître dans votre famille après votre décès. Mais en le faisant, ne donnez rien à la passion; consultez uniquement les règles d'une prudence chrétienne et éclairée: et après avoir déterminé en faveur de chacun de vos héritiers ce qui peut lui appartenir dans votre succession, assignez aux membres de Jésus-Christ, qui sont les pauvres, la portion qui leur est due; l'intéressant par là à vous devenir favorable au moment de votre mort. Souvenez-vous encore de réserver une partie de ce que la providence vous a donné, pour être destinée à faire offrir le sacrifice de propitiation pour le repos de votre âme. Vos charités et vos œuvres pieuses vous suivront après votre mort, et elles seront les seuls avantages que vous remporterez avec vous de tout ce que vous aurez possédé sur la terre.

Recherchez avec soin, si dans l'acquisition de ces biens, il n'y a rien qui ait été injustement acquis, afin de restituer dès maintenant ce qui ne serait point à vous à titre légitime. La piété, dit saint Ambroise, ne sait ce que c'est que de gagner du bien aux dépens de la piété: *Lucrum pietas nescit pecuniæ, in quo pietatis dispendium est* (*De Joseph. patriarch.*) On ne saurait entrer dans le ciel avec du bien mal acquis, quand on est encore en état de le rendre à ceux à qui il peut appartenir. Ne consultez point sur cela la chair et le sang, et pour rendre vos enfants ou vos héritiers plus riches, ne vous exposez point à brûler dans les enfers, et à avoir besoin d'une goutte d'eau pour rafraîchir votre langue au milieu des flammes éternelles. Examinez aussi votre cœur, et voyez s'il n'y a point quelque levain de haine et de ressentiment, afin de l'en purger et faire place aux mouvements de la charité. On ne saurait être réconcilié parfaitement avec Dieu, tandis qu'on ne l'est pas avec le prochain. Nous ne devons avoir pour ennemis que le démon et le péché. toute autre haine est injurieuse à l'amour que nous devons avoir pour Dieu; c'est un sacrifice qu'il exige de vous, et sans lequel vous n'auriez rien à espérer de sa miséricorde.

Après toutes ces précautions prises, ne regardez plus le monde qu'avec indifférence et ne jetez aucun regard sur lui, que pour le mépriser et pour lui dire un éternel adieu. Tournez vos yeux du côté du ciel, qui est le port heureux où la mort doit vous conduire; faites une généreuse résolution de ne plus occuper votre esprit des affaires temporelles, et détachez-en votre cœur entièrement. Faites à Dieu le sacrifice de votre vie, c'est un dépôt qu'il a mis entre vos mains pour un temps et qu'il faut nécessairement lui rendre: c'est au bonheur du ciel qu'il vous appelle. Nous ne pouvons pas toujours vivre sur la terre. Le privilége des bienheureux dans le ciel est de n'être plus sujets à l'empire de la mort. Le malheur des damnés est de mourir à chaque instant sans cependant jamais cesser de vivre. La condition de l'homme est de mourir une fois. Cette loi est commune à tous de quelque rang et condition qu'ils soient.

Louis XI, roi de France, donnait dans sa maladie cinq cents écus à son médecin autant de jours qu'il le faisait vivre, mais quelque soin qu'il prît pour tâcher de les lui prolonger, il ne put le garantir de la mort. Les jours de l'homme sont fort courts, dit le saint homme Job (*Job.*, xiv, 7); Dieu seul connaît le nombre des mois et des années qui doivent composer le cours de notre vie, et il lui a marqué des bornes que nous ne saurions passer.

Que ce soit dans cette maladie ou dans une autre, il faut nécessairement que vous payiez ce tribut à la nature, et peut-être n'auriez-vous pas les mêmes secours spirituels que Dieu vous accorde dans celle-ci. Dites-lui donc de bon cœur à l'exemple du Sauveur: Que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Tâchez donc, M., de vous y préparer de votre mieux, puisqu'il s'agit de votre béatitude éternelle. Ne vous opposez point à ce que Dieu a ordonné de votre vie; obéissez humblement à ses desseins sur vous, et à l'exécution de l'arrêt qu'il a porté contre tous les hommes qu'il a condamnés à la mort. Tous les saints, tous les rois, les plus grands monarques, non pas

Digitized by Google

même le Sauveur du monde, n'en ont jamais appelé ; vous ne sauriez être véritablement heureux sans passer par la mort, puisque c'est elle qui ouvre la porte du ciel et conduit à la béatitude.

III^e^ EXHORTATION.

Sur le détachement du monde.

Vous connaissez maintenant mieux que jamais le néant de ce monde. Peut-être, M., ne sera-t-il bientôt plus rien pour vous, puisque vous le quitterez pour toujours. Vous passerez dans un autre, où vous verrez d'autres habitants ; vous y posséderez d'autres richesses, et vous y commencerez une nouvelle vie infiniment plus heureuse. Dans celle-ci tout y est fragile ; les plaisirs n'y sont qu'un pur amusement ; les dignités qu'un peu de fumée ; les biens qu'on y possède, n'ont rien qui fixe le cœur, et qui remplisse ses désirs : le séjour qu'on y fait est plein d'amertume et de traverses. Vous avez éprouvé vous-même plus d'une fois, combien peu il était digne de votre amour et de votre attachement. Hélas ! que vous seriez heureux et consolé dans ces derniers moments, dans lesquels vos yeux seront prêts de se fermer, si vous aviez fait pour plaire à Dieu ce que vous avez fait pour plaire au monde ; et si vous aviez entrepris pour la conquête du ciel, ce que la cupidité vous a fait mettre en œuvre pour amasser des biens périssables.

Employez du moins ce qui vous reste de force et de courage, pour assurer votre unique nécessaire, qui est le salut. Gémissez, soupirez, priez, afin de pouvoir obtenir de la bonté de Dieu, ce qui n'est point dû à vos mérites : abandonnez-vous sans réserve à sa miséricorde infinie, et mettez toute votre confiance dans les souffrances et la mort du Rédempteur. Profitez de chaque instant qui vous reste encore à demeurer sur la terre, pour vous préparer à bien mourir ; et ne vous alarmez point aux approches de ce dernier moment qui doit terminer votre carrière. Ne vous occupez plus que de Dieu, qui fait sur la terre toute la consolation des justes, et leur bonheur dans le ciel. C'est lui qui doit vous rendre la mort souhaitable, et vous porter à soupirer après elle à l'exemple de l'Apôtre.

IV^e^ EXHORTATION.

Pour exciter un malade à conformer sa volonté à celle de Dieu, et le porter à se détacher des choses de la terre.

Adorez les desseins de Dieu sur vous, M., que votre principale attention dans la situation où vous êtes, soit de conformer votre volonté à la sienne. Il serait dangereux pour vous, que votre cœur fût encore attaché au monde et aux créatures. Il ne doit plus tenir qu'à Dieu seul : l'amour du monde, des honneurs, des richesses, des plaisirs, de la vie même, doit y être entièrement éteint. Le Seigneur vous offre une gloire, des trésors, des douceurs et des plaisirs, auprès desquels tout ce que le monde peut avoir de plus flatteur et de plus charmant, n'est qu'un fantôme, et un pur néant. Vous devez fermer entièrement les portes de vos sens au monde : votre esprit ne doit plus être appliqué à ce qui s'y passe : vos yeux ne doivent plus être ouverts sur les objets de ses vanités ni vos oreilles pour entendre parler des affaires temporelles. Réunissez toutes vos pensées et tous les mouvements de votre cœur à l'unique affaire qui doit présentement vous occuper tout entier ; c'est votre salut. C'est là votre grande affaire, et la plus importante de toutes. Mettez toute votre espérance en Dieu. Si le temps finit bientôt pour vous, une éternité dont la félicité ne finira jamais, doit lui succéder, et votre mort deviendra une source de vie. Conformez votre volonté à celle de Jésus-Christ qui tient votre couronne entre ses mains : et soit qu'il ait résolu de vous faire langnir encore quelque temps sur la terre, en prolongeant votre maladie, ou qu'il lui plaise d'en abréger le terme, soyez-lui toujours également soumis. La mort doit paraître douce à ceux à qui la vie est amère ; et on doit avoir du plaisir à mourir, quand on n'en trouve plus à vivre.

Quel attrait le monde pourrait-il avoir encore pour vous, étant chargé d'un corps accablé de maux violents ? Quand vous n'auriez point de paradis à espérer, ni d'enfer à craindre, ne vous serait-il pas plus avantageux de n'être plus, que de continuer à vivre en menant une vie triste et languissante ? Mais la foi vous découvre une éternité, en sortant de ce monde, et la bonté divine vous offre un paradis de délices. Consolez-vous donc dans l'attente de ce bonheur, et rendez vous digne d'y participer.

Priez le Sauveur qu'il soit lui-même votre préparation à la mort, et qu'il mette en vous toutes les dispositions nécessaires pour la rendre précieuse à ses yeux. Suppliez-le qu'il vous la fasse accepter de bon cœur avec toutes ses circonstances et ses suites, afin que vous puissiez rendre hommage à sa Majesté suprême, et la glorifier en la manière la plus parfaite qu'il vous sera possible. Offrez-lui votre corps et votre vie même, vous regardant comme un holocauste qui doit être détruit et consumé en actions de grâces pour toutes les faveurs que vous avez reçues de sa bonté. Humiliez-vous profondément en sa divine présence, dans la considération de vos misères passées, et du peu de pénitence que vous en avez fait. Confondez-vous dans la vue de vos répugnances à souffrir les maux qui vous environnent. Priez le Seigneur qu'il reçoive pour l'expiation de vos péchés, son divin sacrifice, et qu'il joigne par sa bonté, les douleurs de votre maladie votre agonie et votre mort même, à ses souffrances, à son agonie et à sa mort. Protestez-lui que puisque l'amour qu'il a eu pour vous, l'a porté à mourir sur la croix pour votre salut, vous voulez aussi mourir pour l'amour de lui ; et dans cet esprit de résignation et de reconnaissance, adressez-lui les mêmes paroles qu'il dit autrefois à son Père.

Digitized by Google

Oui, mon Sauveur, qu'il soit donc ainsi fait, puisque vous l'avez résolu de la sorte. « Je me soumets à toutes les faiblesses, les craintes, les frayeurs et les appréhensions dont mon âme pourra être agitée aux approches de ma mort, puisque vous les avez vous-même ressenties dans le jardin des Oliviers. Je les accepte de tout mon cœur pour votre gloire : j'espère que vous m'y soutiendrez par votre grâce, et que vous ne permettrez pas que mon courage m'abandonne, et que ma confiance en vous, manque de fermeté et de constance. Priez-le enfin, qu'il vous fortifie dans toutes vos amertumes, soit du corps, soit de l'esprit; que son amour soit la vie de vos souffrances et que ses souffrances soient l'objet de votre amour, le soutien de votre espérance, et le motif de votre patience.

V^e^ EXHORTATION.

Pour exciter un malade à la patience, et à s'abandonner aux desseins de Dieu sur lui, à la vue de la croix du Sauveur qui lui sera présentée.

Vous êtes peut-être surpris, M., de me voir si souvent à vos côtés. Si votre salut m'était moins cher, et si le danger où vous me paraissez être, pouvait enfin cesser de nous faire craindre, je serais moins assidu auprès de vous. Mais comme vos besoins sont pressants, je dois m'appliquer à vous procurer des secours qui y soient proportionnés.

Je vous considère à peu près comme étant dans la même situation où se trouva le Sauveur du monde dans le jardin des Oliviers ; et il me semble vous entendre dire comme lui, que votre âme est triste jusqu'à la mort. Les anges ne descendront point du ciel pour vous donner de la consolation. Je viens suppléer au défaut, et tâcher autant qu'il est en moi, de fortifier votre âme, en vous inspirant de la confiance en la bonté et en la miséricorde de Dieu.

Je m'aperçois que vos forces diminuent ; il ne faut pas attendre qu'elles vous abandonnent, pour mettre la dernière main à l'ouvrage de votre salut. Vous devez y travailler autant que vous en êtes capable ; veiller sans cesse sur vous-même, et avoir toujours la lampe allumée, afin que dans le moment auquel l'Epoux viendra, vous soyez prêt d'aller au devant de lui. Soyez patient dans vos souffrances : persuadez-vous que les maux que vous endurez, quelque violents qu'ils soient, vous sont nécessaires pour parvenir au salut, puisque le Seigneur qui est le souverain médecin des âmes et des corps, vous les présente comme son remède. Etant entre ses mains, abandonnez-vous entièrement à sa conduite ; témoignez-lui que vous êtes dans la disposition de lui obéir en tout, et de boire le calice qu'il a bu le premier, quelque grande qu'en puisse être l'amertume.

Comme vos douleurs et l'excès de votre faiblesse pourront souvent vous distraire de cette application continuelle ; ayez soin de rentrer promptement en vous-même, et ne perdez point de vue votre âme, lorsque la nécessité vous contraindra de faire quelques retours sur les besoins de votre corps.

La croix de Jésus-Christ, qui est attachée à vos côtés, doit être le sujet le plus ordinaire de vos réflexions ; afin de faire croître en vous de plus en plus l'amour des souffrances ; et si elle disparaît quelquefois à vos yeux, vous n'en devez pas pour cela perdre le souvenir. Envisagez Jésus-Christ sur cette croix comme votre modèle, et priez-le qu'il vous aide à porter la vôtre. Cette divine croix doit être l'asile et la précieuse ressource de tous les pécheurs. C'est là où s'accorde le pardon, et où règne la miséricorde. C'est elle qui donne de la force aux faibles, et qui relève l'espérance et le courage des âmes timides et tremblantes.

En jetant les yeux sur cette croix qui vous sera de temps en temps présentée, dites à Jésus-Christ : Sauveur du monde, innocente victime, qui avez enduré les maux que j'avais mérité de souffrir ; soyez de dessus votre croix ma consolation, mon salut et ma force ; appliquez-moi les mérites de votre Passion ; donnez-moi par le secours de votre grâce, toute la patience et le courage dont j'ai besoin pour soutenir la violence des maux que j'endure ; et que la vue de vos tourments, m'anime et me fortifie dans mes douleurs. Ne permettez-pas que mon âme sensible aux souffrances de mon corps, manque de soumission à votre sainte volonté, afin que vous puissiez, après ma mort, les récompenser dans une éternité bienheureuse.

Approchez-vous souvent de cette croix ; baisez-la, adorez-y notre Seigneur qui y a été attaché. Si vous l'avez offensé, c'est-là où il demande pardon à son Père pour les pécheurs contrits et humiliés, et où il promet le paradis au bon larron. C'est au pied de cette croix que le pécheur converti et pénitent se trouve en assurance : elle devient sa sauvegarde ; Jésus-Christ lui-même s'y rend sa caution ; son précieux sang est sa rançon, et ses douleurs la satisfaction qu'il offre pour lui à la justice de son Père.

Embrassez souvent ce bois sacré ; immolez-y toutes vos passions, et tous vos attachements au monde ; mettez-y toute votre confiance, puisqu'il est la clef du paradis, et l'échelle avec laquelle on monte au ciel. Envisagez souvent le corps de Jésus-Christ tout épuisé de sang, couvert de plaies, brûlé de soif ; et armez-vous des pieux mouvements que la vue de cet objet touchant vous inspirera, afin d'être mieux en état de résister aux murmures et aux impatiences qui pourraient s'élever en vous par la violence de vos douleurs ; car puisque Jésus-Christ a souffert pour nous la mort en sa chair, cette pensée, dit l'apôtre saint Pierre (*I Petr.* IV 1, 2), doit nous servir de bouclier, et nous faire aimer les croix dont Dieu nous afflige, en sorte que nous ne vivions plus selon les passions de l'homme, mais selon la volonté de Dieu.

Digitized by Google

VI[e] EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Comme il n'y a rien que les démons craignent tant que la croix, il est à propos, M., que vous vous munissiez souvent de ce signé sacré de notre rédemption, l'imprimant sur votre front, pour vous servir de défense contre toute leurs attaques. La croix, dit saint Ephrem, est l'espérance des Chrétiens.. la consolation des affligés, le triomphe et la victoire contre les démons. Elle est l'espérance des désespérés, le rempart de ceux qui sont attaqués par des ennemis redoutables, le soutien des faibles, et le remède des malades : *Crux spes christianorum... crux afflictorum consolatio; crux triumphus adversus dæmones; crux desperatorum spes; crux oppugnatorum murus, imbecillorum fortitudo, ægrorum medicina.* La vue de cette croix adoucira extrêmement la rigueur de vos maux, et sera un puissant moyen pour vous porter à la patience. Elle répandra dans votre cœur de grands sentiments de confiance en la miséricorde de Dieu, et elle vous fera goûter de très-douces consolations au milieu même de vos plus grandes souffrances.

Jésus-Christ sur la croix vous donne les preuves les plus convaincantes de son amour. Si sa tête est couronnée d'épines, c'est pour vous couronner de gloire ; si ses yeux ont été baignés de larmes, c'est pour pleurer vos péchés ; si sa bouche a été abreuvée de fiel et de vinaigre, c'est pour expier les excès dans lesquels votre langue, ou votre sensualité vous ont fait tomber ; si ses pieds et ses mains sont percés de clous, c'est afin que vous puisiez dans ces sources salutaires, des satisfactions surabondantes qui suppléent au défaut des vôtres ; s'il a le côté ouvert, c'est afin que vous y puissiez apercevoir son cœur qui est rempli de tendresse pour vous ; si enfin son corps est tout couvert de sang, c'est pour vous mettre en état d'y laver votre âme, et d'effacer toutes vos offenses.

Entrez souvent, M., dans les plaies de ce divin Sauveur, comme dans un asile favorable. Elles vous rendront victorieux de tous les efforts de l'ennemi de votre salut ; et sous l'ombre de cette croix, le jugement que Jésus-Christ doit prononcer à votre égard, sera un arrêt de grâce et de miséricorde.

Mais cette ressource vous deviendrait inutile, si vous rejetiez la croix dont il a pris soin lui-même de vous charger ; si vous ne vous efforciez d'en soutenir le poids avec le secours de sa grâce. Ayez donc souvent recours à Jésus-Christ, pour lui demander la force et la patience dont vous avez besoin dans cette conjoncture. Soyez résigné à sa sainte volonté, et ne lui demandez pas que le calice dans lequel il veut que vous buviez, passe loin de vous. Ne vous plaignez point de la rigueur de vos maux ; et souvenez-vous que sous un chef couronné d'épines, il ne sied pas à des membres de faire les délicats, et de vouloir être épargnés. Regardez-vous comme un coupable qui porte le châtiment de son crime ; et dans cette pensée offrez-vous à la justice divine ; acceptez l'arrêt qu'elle a prononcé contre vous, puisque les maux auxquels elle vous a condamné, sont infiniment au-dessous de ceux que vous avez mérités ; et qu'en les supportant avec une soumission parfaite aux ordres de Dieu, dont la justice doit être satisfaite, ils seront récompensés d'une éternité de bonheur et de gloire.

Avis utiles à ceux qui assistent les malades à l'extrémité de la vie.

Comme les derniers moments de la vie sont les plus importants ; et que c'est principalement alors que le démon déploie sa plus grande malice pour tendre des piéges aux mourants, afin de leur faire perdre, s'il peut, la couronne vers la fin du combat : celui qui est préposé pour les aider à bien mourir, doit être extrêmement attentif à découvrir l'endroit par où il les attaque, pour pouvoir les soutenir dans les différentes tentations auxquelles cet ennemi redoutable les expose pour tâcher de les surprendre, afin de mettre en usage la diversité des moyens et des remèdes propres à rendre tous ses efforts inutiles.

Il doit opposer l'espérance au désespoir ; la confiance en la divine miséricorde aux alarmes et aux craintes excessives ; la sévérité de la justice de Dieu à une trop grande présomption ; une foi humble, ferme et sans raisonnement aux doutes et aux sentiments qui sont contraires à la foi et aux décisions de l'Église. Il faut porter un moribond à tenir un juste milieu sur le trop, ou le trop peu qu'il peut avoir d'espérance ou de crainte, afin de ne point donner dans aucune des extrémités, qui sont toujours dangereuses. Il faut réveiller le courage des uns, leur mettre devant les yeux les bontés de Dieu qui n'ont point de bornes, les mérites infinis des souffrances et du sang précieux de Jésus-Christ, qui ont été le prix de leur rédemption. Il faut redresser les autres qui se confient trop en la miséricorde de Dieu, et dont le cœur n'est point assez touché de la multitude et de l'énormité de leurs péchés, en leur faisant appréhender le souverain Juge devant lequel il faudra bientôt qu'ils paraissent, et qui jugera les justices mêmes.

La tentation la plus dangereuse, et en même temps la plus accablante de toutes, est celle de la défiance de la miséricorde de Dieu dans ceux dont la vie n'a point été réglée, et qui ne sont retournés à lui que sur le tard, ou dans le cours de la maladie. Le démon ne cesse de leur remettre devant les yeux le nombre et la grièveté de leurs offenses. Il leur persuade autant qu'il peut, qu'il n'y a point de miséricorde à espérer pour eux ; que la porte leur en est fermée ; qu'ils sont exclus du paradis et de la béatitude éternelle ; que leur place est marquée dans les enfers, et que les tourments seront désormais à jamais leur partage. C'est en leur représentant un Dieu inflexible et inexorable, qu'ils les jette dans le trouble et dans les plus cruelles alarmes, ne leur laissant presque plus aucune confiance en cette divine miséricorde, ni en la mort et passion de Jésus-Christ. Il faut donc une grande prudence et beaucoup de discrétion dans celui qui est auprès d'un homme mourant, agité par des frayeurs excessives, ou qui se trouve livré à quelque autre tentation qui pourrait mettre son salut en péril, si l'on n'avait pas soin de le fortifier et de le ramener aux sentiments chrétiens dont il doit être rempli, pour lui servir de rempart contre les attaques de l'ennemi commun, et le mettre en état

Digitized by Google

de mourir de la mort des justes. Il faut lui dire : Que quoique Dieu soit juste et la justice même, il n'est pas moins miséricordieux et la miséricorde même : Que le ciel est pour les vrais pénitents, et l'enfer pour les seuls obstinés et endurcis dans leur péché, qui n'ont ni douleur sincère, ni repentir de leurs crimes. Qu'encore qu'il doive le craindre comme son juge, il doit l'aimer comme son Père, et se jeter à ses pieds comme un enfant devant son père pour lui demander pardon de ses offenses; et que paraissant devant lui avec un cœur contrit et humilié, il ne doit point douter de sa clémence, ni qu'il ne lui fasse miséricorde. Il faut souvent lui faire répéter ces paroles du Prophète : *Tu es, Domine, spes mea.* Vous êtes, Seigneur, toute mon espérance (*Psal.* xc, 9). *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* J'ai mis toute mon espérance en vous, Seigneur, je ne serai pas éternellement confondu (*Psal.* xxx, 2).

VII^e^ EXHORTATION.

Pour consoler un malade, lui inspirer de la confiance, et le fortifier contre les tentations du démon.

Vous êtes présentement, M., dans les épreuves les plus violentes. Le mal se fait sentir plus que jamais, et le démon vous livre les combats les plus opiniâtres, et les plus dangereux. Laissez souffrir votre corps, puisque le Ciel l'a ainsi ordonné; mais soyez en défense contre cet ennemi de votre salut qui vous regarde comme sa proie, et qui met tout en usage contre ceux qui sont prêts de lui échapper pour toujours. Il se sert des faiblesses de la nature pour s'opposer autant qu'il peut aux desseins de Dieu, et c'est dans cette vue qu'il fait tous ses efforts pour faire révolter la chair contre l'esprit.

Mais que peut le démon contre Dieu, et contre ceux dont il s'est rendu le protecteur et le refuge, selon les expressions du Prophète (*Psal.* xxx, 3, 4), quand ils se sont entièrement abandonnés à sa divine conduite? En vain tâche-t-il d'exciter en eux des mouvements d'impatience et de murmure par la violence des maux qu'ils endurent, ou de les effrayer par les idées de la mort qui paraît prochaine : la récompense que Dieu a attachée à leurs souffrances, leur rend précieux tout ce qui afflige leur corps; et la vue de la mort qui doit leur ouvrir la porte du ciel, les console beaucoup plus qu'elle ne les effraye, parce qu'ils la regardent comme une ennemie vaincue par la mort de Jésus-Christ, et un soldat désarmé qui n'a aucun pouvoir sur leurs âmes. Ils lui abandonnent leurs corps sur lesquels elle a un droit qu'ils ne sauraient lui disputer; mais ils reconnaissent en même temps que c'est lui céder peu de chose, puisque ce corps n'est qu'un amas de corruption, et un peu de cendre et de poussière.

Si votre amour pour Dieu est ardent, M., et si vous êtes bien pénétré du prix de la récompense qui suit le juste après cette vie, vous entrerez aisément dans les sentiments que saint Chrysostome (*De bono mortis*) attribue aux Chrétiens parfaits. Vous envisagerez la vie présente comme une charge, et la mort comme une grâce; la vie comme un supplice, et la mort comme un remède à tous vos maux : *Vita onerі, mors absolutioni; vita supplicio, mors remedio.* Vous vous regarderez comme un étranger sur la terre qui ne doit y demeurer qu'avec répugnance, parce que tous ses trésors sont dans le Ciel qui est sa patrie; vous vous occuperez uniquement du bonheur qui vous est préparé après cette vie : et dans cette attente que l'espérance chrétienne vous donne, quelque violents que soient vos maux, vous trouverez, dit saint Jerôme, qu'ils sont légers; et que quelque longs qu'ils puissent être, ils sont très-courts en comparaison de la vie éternelle à laquelle vous aspirez : *Nullus labor durus, nullum tempus longum, pro vita æterna videri debet.*

Que si le démon veut exciter le trouble dans votre âme en vous reprochant toutes les faiblesses de votre vie passée; opposez-lui le sang de Jésus-Christ dans lequel vous avez été lavé par le sacrement de pénitence, et la grandeur des miséricordes de Dieu dans lesquelles vous avez mis toute votre confiance : qu'ayant été réconcilié avec lui par l'absolution que vous avez reçue de tous vos péchés après les avoir sincèrement détestés, vous êtes du nombre de ses enfants, et que vous l'envisagez bien moins comme un Juge sévère que comme un Père tendre qui a oublié vos égarements et vos infidélités passées.

La femme pécheresse dont il est parlé dans l'Evangile, qu'on peut regarder comme le modèle de tous les grands pécheurs pénitents, ne parla jamais plus de sa vie passée, après l'absolution générale qu'elle reçut du Sauveur du monde de tous les désordres dans lesquels elle s'était plongée. Saint Pierre n'a jamais plus parlé de son triple renoncement; et l'on ne trouve en aucun endroit du Nouveau Testament, que les apôtres aient eu besoin de rassurer les fidèles des inquiétudes et des frayeurs des jugements de Dieu pour les péchés passés; et si saint Paul s'est souvenu de la persécution qu'il avait faite à l'Eglise, et s'il s'est nommé le premier des pécheurs, il a ajouté en même temps des termes qui font assez connaître que le souvenir de ses crimes ne donnait aucune atteinte à la paix de son cœur, ni à la grâce de Dieu qui résidait en lui; il parle de la sorte plutôt pour notre instruction et pour nous contenir dans l'humilité, que par aucune défiance qu'il eût de la divine miséricorde. Cet apôtre n'a point rappelé ses misères passées au temps de sa mort, mais seulement lorsqu'il était en santé, comme on le peut faire utilement alors, et sans aucun danger, pour en gémir devant le Seigneur, et s'exciter de plus en plus à en faire pénitence, sans cependant se troubler.

Pour vous rassurer contre vos craintes, et vous faire entrer dans les sentiments que l'espérance chrétienne vous donne, il ne faut pas séparer la miséricorde de Dieu de sa justice; l'une doit être tempérée par l'autre. Vous devez toujours vous souvenir que si la majesté de Dieu que vous avez offensée est

Digitized by Google

grande, ce qui vous donne de la frayeur; sa miséricorde ne l'est pas moins, ce qui doit vous tranquilliser, et vous donner de la consolation et de la confiance en elle.

Non, M., le souvenir de vos péchés ne doit point vous alarmer. Les sacrements que vous avez reçus avec toutes les dispositions nécessaires, en ont été les remèdes salutaires. Vous avez été sanctifié; vous avez été justifié au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu, c'est la consolation que vous donne l'Eglise; consolation fondée sur le témoignage du grand Apôtre (1). Dieu est juste, il est vrai, mais il n'est pas inexorable : vous devez avoir de grands sentiments de sa bonté. Sa nature est d'être bon, son penchant est de faire miséricorde. Le Seigneur, dit le Prophète (*Psal.* CXLIV, 8), est miséricordieux; il est patient, il a beaucoup de tendresse et beaucoup de compassion de nos misères, parce qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. Il ne garde pas éternellement sa colère; il éloigne de nous nos iniquités. S'il est tel envers nous lors même que nous nous égarons dans les voies de l'iniquité, quels sont ses sentiments quand il nous voit humiliés à ses pieds, pénétrés de douleur par le souvenir des désordres dans lesquels nous sommes tombés?

Ne vous découragez donc point, ni par la qualité ni par la quantité de vos péchés. Quand vous auriez eu le malheur d'avoir commis les crimes les plus énormes, la bonté de Dieu est au-dessus de toute la malice des hommes et des démons. Si Jésus-Christ a prié en mourant pour ses meurtriers, et s'il a versé son sang pour ceux-là même qui l'ont crucifié, refuserait-il le pardon à un pénitent qui gémit et qui implore sa miséricorde? Non, M., il nous a donné sa mort pour garant de sa parole, et vous devez avoir en lui une entière confiance. Que si vous craignez d'être condamné au tribunal de sa justice, adressez-vous à celui de sa miséricorde dont le sein vous est ouvert; et ce juge redoutable aux pécheurs impénitents, sera pour vous un père plein de douceur et de clémence. Faites souvent des actes d'amour de Dieu, de foi et d'espérance. C'est de votre fermeté dans les actes de ces trois vertus théologales que dépend notre salut.

Vous devez vous regarder maintenant comme étant à Jésus-Christ, comme un membre de son corps; et comme le démon ne peut rien sur le chef, il ne saurait avoir aucun pouvoir sur ses membres.

Que si cet esprit de ténèbres redouble encore ses efforts pour tâcher d'ébranler votre confiance, prenez en main la croix du Sauveur. C'est avec ce bouclier sacré, qui a été l'instrument de notre rédemption, que vous le mettrez en fuite; tenez ferme contre lui et ne vous alarmez nullement des différents assauts qu'il pourra vous livrer : dussent-ils durer autant que votre vie, la mort vous donnera une pleine victoire, et vous mettra au-dessus de ses atteintes, et quand elle terminera tous vos combats, Jésus-Christ vous fera goûter une paix éternelle, et un repos qui ne sera plus jamais troublé par la malice de cet ennemi redoutable.

VIII^e^ EXHORTATION.

Pour disposer un malade à la mort.

Je suis sensiblement touché, M., de vous voir toujours dans un extrême accablement, et de ce que la violence de vos maux ne vous donne point de relâche. Ce qui a fait la consolation des martyrs au milieu de leurs tourments, c'est qu'ils n'étaient que passagers, et qu'en peu de temps ils devaient entrer en possession de ces joies éternelles que rien ne serait plus capable de leur ravir. Ce fut par l'espérance de ce bonheur, que la mère des Machabées encouragea le plus jeune de ses enfants à souffrir les tourments de son martyre. Courage, lui disait-elle; élevez, mon fils, vos yeux vers le Ciel, et voyez la couronne de l'immortalité que Dieu vous destine : *Peto, nate, aspicias cœlum* (*II Mach.* VII, 28).

Une des principales faveurs que Dieu faisait aux Juifs dans l'ancienne loi, était de leur accorder une longue vie, parce que les portes du ciel étaient encore fermées, le Sauveur du monde qui devait les ouvrir par sa Passion et par sa Mort, ne s'étant point encore incarné pour pouvoir satisfaire à la justice de Dieu qui exigeait que le péché fût puni. Mais à présent la plus grande marque de bonté qu'il puisse nous donner ici-bas, c'est d'abréger notre exil pour avancer notre béatitude, en nous introduisant dans la céleste patrie.

C'est à ce bonheur, M., que Dieu vous appelle. Quelle consolation pour vous, de trouver au bout de votre course une moisson si abondante de gloire, et des richesses immenses dans la maison du Seigneur? Jusqu'à présent, vous n'avez rien possédé qui ait pleinement satisfait votre cœur. Les dégoûts et les amertumes ont presque toujours été mêlées parmi vos plaisirs les plus doux; mais ceux qui vous sont préparés dans la Jérusalem céleste, sont sans aucun mélange; la tristesse et la douleur en seront bannies pour toujours. Occupez souvent votre esprit de cette précieuse récompense; et puisqu'elle n'est promise qu'à ceux qui l'auront méritée, ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer à vous en rendre digne. Quand même votre vie devrait être encore un long martyre, tout ce que vous pourriez endurer en ce monde, serait peu de chose en comparaison des trésors infinis que le Ciel vous prépare. Peut-être vous reste-t-il peu de temps à souffrir, parce que selon toutes les apparences vous en avez encore peu à vivre; employez-le donc pour vous assurer la possession de ces biens éternels.

(1) « Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi, et in Spiritu Dei nostri (*I Cor.* VI, 11). »

Digitized by Google

Quelle sera votre joie et votre consolation au moment de la mort, si vous avez été fidèle à Dieu dans votre maladie, et particulièrement dans les dernières épreuves où elle pourra encore vous réduire? Il est temps de vous y préparer, parce que ses approches commencent à se faire apercevoir. Elle-même vous en avertit par les douleurs excessives que vous ressentez, et ce sont pour vous autant de messagers qui vous annoncent sa venue prochaine. Veillez donc, M., et priez : la bonté de Dieu vous offre le sécours de ses grâces, et rien ne vous manquera de sa part. Le monde ne vous sera bientôt plus rien, il est temps d'en perdre jusqu'au souvenir : Dieu seul doit vous occuper entièrement; et quelque violence que vous soyez obligé de vous faire pour soutenir cette application, vous devez vous y résoudre, votre sort éternel étant entre vos mains.

Ne soyez plus si sensible aux besoins de votre corps, puisqu'il faut nécessairement que cette maison de cendre et de poussière soit bientôt détruite : laissez agir selon leur prudence ceux qui sont préposés pour les soulager, mais soyez uniquement attentif aux nécessités de votre âme, et qu'elles fassent le seul objet de vos sollicitudes : fermez entièrement les yeux au monde, et ne les ouvrez plus que pour regarder le ciel. Remerciez Dieu de tous les bienfaits que vous avez reçus de sa libéralité, et priez-le qu'il vous donne des forces et du courage pour vous mettre en état de triompher de tous les obstacles que le démon voudrait opposer à votre salut éternel . demandez-lui un parfait détachement des choses de la terre, afin que vous puissiez les quitter non-seulement sans regret, mais même avec joie : que la vue du ciel, cette demeure éternelle où Dieu habite, et dont les saints sont les citoyens, excite en vous les mêmes empressements que ressentait le Roi-Prophète (*Psal* cxxi, 1), quand on lui annonça qu'il irait bientôt dans la maison du Seigneur, regardant avec une espèce d'ennui, le temps qui vous reste encore à vivre ici-bas, étant cependant toujours disposé à y languir et souffrir, autant qu'il plaira à Dieu de prolonger votre course et vos peines.

—

Mon Dieu, mon Dieu, ma miséricorde et mon refuge! mon cœur ne soupire plus qu'après vous : c'est entre vos bras que je viens me jeter; je ressens en moi un ardent désir d'aller à vous. Ne me rejetez pas, au milieu des périls redoutables qui m'environnent. Venez à mon secours dans mes besoins extrêmes, et ayez compassion de moi.

Je ne puis me racheter par mes œuvres; mais délivrez-moi, Seigneur, et soyez touché de mes misères.

IX^e^ EXHORTATION.

Pour exciter un malade à la douleur de ses péchés.

Tandis que vous avez l'esprit libre, et la raison parfaite, tâchez, M., de les faire servir à votre sanctification. Adorez la majesté divine, et demandez-lui très-humblement pardon de toutes vos offenses. Quoique le roi David eût été assuré du pardon de ses péchés, il ne laissa pas de les pleurer amèrement. Répétez souvent ses paroles qui expriment si vivement sa douleur et son repentir : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde, et effacez mon iniquité selon la multitude de vos bontés* (*Psal.* L, 1-3).

Pour vous exciter plus fortement à cette douleur, faites de temps en temps quelque retour sur tout ce que Dieu a fait pour vous; sur les grâces dont il vous a prévenu; sur les dangers dont il vous a préservé, et enfin sur les bienfaits dont il vous a comblé, et que vous avez employés contre lui, au lieu de l'en remercier, et de vous en servir pour sa gloire. Que ne devez-vous point faire et souffrir, M., pour expier une ingratitude si monstrueuse? Elle est digne de vos larmes et de tous les gémissements de votre cœur. Acceptez volontiers tous les maux qui vous assiègent, pour satisfaire à sa justice; ne cessez point de lui offrir ce corps de péchés comme une victime d'expiation, vous estimant trop heureux que malgré toutes les infidélités dont votre vie a été remplie, Dieu se veuille contenter d'une si petite satisfaction. Après vous être déclaré tant de fois contre lui, il aurait été en droit de vous abandonner pour toujours, et vous laisser sans secours dans vos besoins les plus extrêmes; mais sa justice a fait place à sa miséricorde. Il a donné son Fils pour sauver les pécheurs en se livrant à la mort, afin de leur mériter la vie éternelle : Il est avec nous dans nos tribulations; c'est lui-même qui vous a soutenu jusqu'à présent; et puisqu'il vous a donné des marques si éclatantes de sa protection et de sa bonté, il ne vous abandonnera point dans les temps où son secours vous est plus nécessaire.

Adressez-lui cette excellente prière, qu'un ancien Père met dans la bouche des malades (*Apud S. August.* lib. I, *De visitat. infirmor.* v. 9).

—

Deus meus, Deus meus, misericordia mea, refugium meum! te desidero, ad te confugio, ad te venire festino, ne despicias me sub tremendo discrimine positum, adesto mihi propitius in his meis magnis necessitatibus.

Non possum me redimere meis operibus, sed tu redime me, et miserere mei.

Digitized by Google

Diffido de meis meritis, sed confido miserationibus tuis ; et plus confido de tuis miserationibus, quam diffidam de malis actibus meis.

J'ai tout à craindre, même pour les meilleures actions de ma vie, et je ne puis fonder ma confiance que sur votre miséricorde qui n'a point de bornes ; mais quelque juste que soit ma défiance sur le peu de bien que j'ai fait, l'espérance que j'ai en elle me rassure encore beaucoup plus que toute les mauvaises actions de ma vie ne me donnent lieu de m'alarmer, et d'être dans la défiance.

Tu es spes mea, Deus meus, tibi soli peccavi, mea culpa.

Vous êtes toute mon espérance, ô mon Dieu. C'est contre vous seul que j'ai péché par le pur effet de ma corruption et de ma malice. J'en ai une confusion et une douleur très-amère.

Qui fuit tibi charus ad redimendum, non sit vilis ad perdendum.

Faites paraître, Seigneur, autant d'ardeur pour me sauver, que vous en avez témoigné pour me racheter.

Et nunc ad te venio, qui nulli deës. Cupio dissolvi, et esse tecum. In manus tuas commendo spiritum meum.

C'est maintenant que je viens à vous mon unique ressource, vous qui ne refusez votre assistance à personne. La vie me devient ennuyeuse, et je soupire continuellement après l'heureux moment qui séparera mon âme de mon corps pour aller à vous. C'est entre vos mains, Seigneur, que je la remets, et que je la recommande.

Respice in me, Domine, Deus veritatis, et præsta mihi, Deus meus, ut in pace dormiam et requiescam.

Jettez sur moi un de vos regards, et faites, ô Dieu de vérité ! par votre miséricorde infinie, que je puisse reposer après ma mort dans le bienheureux séjour de la paix, et y jouir d'un repos éternel.

X^e^ EXHORTATION.

Pour consoler un malade à la vue de la croix et des souffrances de Jésus-Christ.

Cherchez de nouvelles forces, M., dans la vertu de la croix de Jésus-Christ, et unissez de temps en temps toutes vos douleurs à celles qu'il a endurées pour votre salut. Soyez attentif aux leçons de patience qu'il vous donne, afin qu'elles fassent une vive impression sur votre esprit et sur votre cœur. « Considérez, vous dit-il, et voyez si votre douleur est comparable à la mienne : *Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus* (*Thren.* I, 12). Quel rapport y a-t-il entre la situation où vous êtes, et celle où je me suis trouvé sur le Calvaire ? vous êtes sur un lit mollement couché, et j'ai été étendu sur une croix bien dure : vous êtes dans une chambre, et j'ai été exposé à l'air dans la saison la plus rigoureuse : vous ne souffrez qu'un mal, et j'ai été livré à tous les tourments les plus cruels : votre chair est entière, la mienne était toute en lambeaux, et toutes mes plaies étaient ouvertes : votre corps seul est dans les douleurs, et non-seulement mon corps a souffert, mais mon âme même a été triste jusqu'à la mort ; vous avez des amis qui vous consolent, et qui prennent part à vos souffrances, et personne ne me consolait dans les miennes : on vous traite avec douceur, et on m'a traité impitoyablement : chacun vous témoigne de la compassion, et tout le monde insultait à ma misère ; vous n'entendez que des soupirs de vos parents et de vos amis qui sont sensibles à votre état, et je n'entendais que des malédictions et des blasphèmes : vous ne portez que vos maux particuliers, et je portais ceux de tous les hommes. Mon Père est avec vous pour vous fortifier, et il était avec moi pour m'affliger : vos douleurs finiront bientôt, et les miennes se renouvellent tous les jours par la malice des hommes qui me crucifient sans cesse par leurs péchés, comme vous avez fait vous-même par les vôtres. Vous plaindrez-vous après cela, lorsque je vous fais boire dans mon calice ? comment auriez-vous part à ma gloire, si vous n'en aviez aucune à mes souffrances ? le coupable doit-il être plus épargné que l'innocent : je vous ai remis des dettes infinies dont vous étiez chargé, et je vous offre des trésors immenses dans mon royaume ; est-ce trop exiger de vous, quand je vous réduis à porter une légère portion de ma croix, et qu'au lieu des peines de l'enfer, que vous deviez souffrir après m'avoir offensé tant de fois, je me contente de quelques douleurs passagères ? C'est là, M., le langage que Jésus-Christ vous tient sur la croix ; c'est ainsi qu'il parle à votre cœur pour le toucher et vous exciter à la patience.

Reconnaissez donc présentement, que c'est par un pur effet de sa charité qu'il vous a réduit dans l'état où vous êtes, et qu'il veut que vous expiriez dans les douleurs, c'est par elles qu'il veut vous purifier de plus en plus et vous disposer à une mort chrétienne. Il vous y soutiendra par sa grâce à mesure qu'elles se feront sentir plus vivement. Dites-lui dans un esprit de reconnaissance et de soumission :

Oui, mon divin Sauveur, c'est trop de consolation pour un pécheur tel que je suis, qui n'en mérite aucune, après avoir tant abusé de vos divines miséricordes. Je trouve mes douleurs bien légères, quand je les compare à vos tourments ; et si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est que vous me traitez trop doucement. Qu'est-ce que je souffre, eu égard d'un côté aux tourments

Digitized by Google

que vous avez endurés pour moi et de l'autre, aux péchés que vous m'avez pardonnés, et à la gloire que vous me promettez ? Quel honneur pour moi, de porter sur mon corps quelques traits de vos souffrances, augmentez-les, Seigneur, s'il est utile pour mon salut que je souffre encore de plus grands maux : guérissez mon âme en blessant mon corps : je suis content d'expirer sur la croix comme vous, afin de pouvoir vous posséder éternellement dans le ciel. Répétez souvent ces paroles que saint Fulgence avait toujours dans la bouche, principalement durant le cours de sa dernière maladie, qui fut de plus de deux mois : Seigneur, donnez-moi la patience, et faites-moi ensuite miséricorde : *Domine, da mihi modo patientiam, et postea indulgentiam* (*Vita S. Fulgentii, cap.* 30).

XI^e^ EXHORTATION.

Pour consoler un malade par l'espérance d'un bonheur éternel.

Puisque vous commencez à vous apercevoir vous-même, M. , que votre course s'abrége et tend à sa fin, pensez tout de bon à vous y préparer, afin que vous puissiez aller avec confiance au-devant de Jésus-Christ, qui doit venir à vous pour vous retirer des misères de cette vie, et vous placer dans le séjour des bienheureux. Mais comme le moment qui doit terminer votre pèlerinage sur la terre vous est inconnu, attendez-le sans inquiétude, et ne vous lassez point de porter le poids de vos douleurs. Si la durée en doit être encore de quelques jours ou seulement de quelques heures, celle de vos joies et de vos consolations sera éternelle. Mettez toute votre confiance en Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ. En perdant une vie qui doit nécessairement finir, vous allez entrer dans une autre qui ne finira jamais. Un pécheur qui meurt dans l'impénitence passe de la mort à la mort : mais le juste qui meurt dans la grâce, passe de la mort à une vie glorieuse et éternelle.

C'est dans cette espérance que vous devez être courageux et constant, en regardant souvent le ciel qui est votre patrie. C'était le doux objet que la mère de saint Symphorien offrait aux yeux de ce saint martyr dans le moment qu'on le conduisait au supplice. Mon fils, mon fils, lui disait cette mère courageuse et digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, souvenez-vous du Dieu vivant, élevez votre cœur en haut, regardez le ciel, et considérez celui qui y règne : la vie que vous allez quitter aujourd'hui n'est pas perdue, mais vous la changerez seulement dans une autre qui est infiniment meilleure : *Nate, nate Symphoriane, memento Dei vivi ; sursum, fili, erecto corde aspice regnantem in cœlis ; hodie tibi vita non tollitur, sed mutatur in melius* (*Vita S. Symph.*). Ce furent aussi les sentiments qui occupèrent l'esprit et le cœur de saint Louis. Ce grand roi se voyant à l'extrémité de sa vie, et prêt d'aller paraître devant Dieu, leva les yeux au ciel, et d'une voix mourante, plein d'une sainte confiance, il prononça ces paroles du Prophète, qui étaient un témoignage éclatant de sa foi, de son amour et de son zèle : « O mon Dieu, j'entrerai dans votre maison sainte ; je vous adorerai dans le temple de votre gloire, je bénirai éternellement votre nom et l'abîme de vos miséricordes » : *Introibo in domum tuam : adorabo ad templum sanctum tuum* (*Psal.* v, 8).

C'est à quoi vous devez singulièrement vous appliquer, M. Vos yeux doivent toujours avoir Dieu pour objet, à l'imitation du Prophète : *Oculi mei semper ad Dominum* (*Psal.* xxiv, 15). Vous devez sans cesse vous occuper de ses bontés et de ses miséricordes, pour soutenir votre confiance, sans cependant perdre trop de vue sa justice, de peur de vous négliger. Vous devez le prier de jeter quelques regards sur vous, et d'en avoir pitié, lui disant avec le même Prophète : *Respice in me et miserere mei* (*Ibid.* 17). Regardez l'état humilié et pénible où je me trouve, et remettez-moi tous mes péchés : *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea* (*Ibid.* 19.)

XII^e^ EXHORTATION.

Pour affermir un malade contre les tentations du démon, et lui donner de la confiance en la miséricorde de Dieu.

Comme le démon n'est jamais tranquille à l'égard des malades et des mourants, qu'il les attaque par différents endroits, et quelquefois même du côté de la foi ; il pourrait peut-être bien vous tendre les mêmes piéges et il est de mon devoir de vous prévenir sur un sujet si important, afin que vous soyez en garde contre ses artifices.

S'il voulait donc les mettre en usage, et vous faire chanceler dans votre créance, dites-lui, que vous protestez à la face du ciel et de la terre que vous voulez vivre et mourir dans la foi que la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine professe. Et si cet esprit malin voulait vous inspirer d'autres sentiments, désavouez-les promptement sans cependant disputer avec lui. Contentez-vous de lui répondre que vous êtes enfant de l'Eglise, qui est votre Mère, et que vous croyez ce qu'elle croit, sans entrer dans une plus grande discussion. La foi veut être crue et non pas disputée : vous ne devez répondre aucune autre chose au démon, s'il voulait vous persuader que vous êtes dans l'erreur sur quelque point de la religion dont vous faites profession : Je crois, je crois ; *Credo, credo.* Appelez le Seigneur à votre secours, répétez-lui les mêmes paroles qui furent celles du centenier : Oui, Seigneur, je crois, suppléez au défaut de ma foi : *Credo, Domine : adjuva incredulitatem meam* (*Marc.* ix, 23).

Que s'il entreprenait de vous tenter du côté du désespoir, par la considération de vos péchés passés, prenez garde de vous défier de la miséricorde divine. Comme les

Digitized by Google

mérites de Jésus-Christ mort pour nous, sont le plus ferme appui de notre espérance, n'ayant souffert des tourments infinis, et ne s'étant humilié jusqu'à la mort de la croix, que pour nous rendre participants de sa gloire, ayez en lui une confiance parfaite. Puisqu'il a tant fait pour vous, il ne vous abandonnera point dans ces derniers moments, où vous aurez besoin plus que jamais de sa protection et de ses grâces.

Si ce tentateur vous reproche alors que vos péchés sont énormes, répondez-lui que Jésus-Christ en qui vous avez mis toute votre espérance, a été crucifié pour les effacer, et qu'il est maintenant à la droite de son Père, où il le prie de vous les pardonner, en lui montrant son corps tout couvert de plaies, et du sang qu'il a versé pour vous. Jetez-vous entre ses bras, et ne vous défiez point de sa tendresse.

Vous avez encore, mon cher frère, un autre écueil à craindre. Lorsque les deux attaques contre lesquelles je viens de vous prévenir, ne lui ont point réussi, et que le malade par sa soumission aveugle aux décisions de l'Eglise : et par sa confiance en la miséricorde de Dieu, les a rendues inutiles, il a quelquefois recours à un autre artifice plus subtil, et qui n'est pas moins dangereux, surtout lorsqu'on a toujours été exempt des vices grossiers, et qu'on a mené une vie réglée et retirée, afin d'être plus en état de s'appliquer au service de Dieu et à la pratique des vertus chrétiennes. C'est de bannir entièrement du cœur la crainte de Dieu, et d'y substituer à la place une confiance présomptueuse et téméraire. Il représente à un malade tout le bien qu'il a pu faire pendant le cours de sa vie, son application à la prière, ses aumônes, ses jeûnes, ses mortifications et ses austérités corporelles. Après lui avoir mis devant les yeux cet amas de bonnes œuvres, il l'assure que tout est en assurance pour son salut ; que le royaume céleste lui appartient à titre de justice, et qu'il doit être la récompense de tant de vertus et de toutes les actions saintes qu'il a pratiquées : de sorte qu'en donnant de grands applaudissements à une vie si régulière et si remplie de mérites en apparence, il lui en enlève tout le prix et le fruit par les retours qu'il lui fait faire sur lui-même ; et par là il le précipite dans un abîme de misères éternelles ; et il lui attire son même sort par un orgueil pareil au sien. Soyez donc sans cesse dans la défiance de vous-même, et de tout ce qu'il peut y avoir eu de plus exact et de plus chrétien dans toutes les actions de votre vie. Conservez-vous dans l'humilité et dans la crainte ; en sorte que toute votre confiance soit toujours appuyée, non sur vos œuvres, mais uniquement sur la miséricorde de Dieu, et sur les mérites infinis de Jésus-Christ à qui en appartient l'honneur et la gloire.

XIII^e^ EXHORTATION.

Pour consoler un malade aux approches de la mort.

L'avenement de Jésus-Christ est proche, M., et vous irez bientôt commencer le grand jour de l'éternité dans la Jérusalem céleste où règne le Soleil de justice, pour y jouir éternellement des douceurs et des consolations qui doivent être la récompense d'une vie et d'une mort chrétienne. Vous n'y serez plus livré aux souffrances et aux croix qui sont le partage de l'homme sur la terre. Mais ce grand jour va être précédé d'une nuit obscure et ténébreuse, qui se fait déjà entrevoir. La maison corporelle où votre âme a fait sa demeure jusqu'à présent tend à sa ruine, et est prête à tomber ; la mort va la détruire. Dieu veut démolir cette maison de boue, pour en faire sortir votre âme et la faire entrer dans le ciel : mais consolez-vous, cette séparation ne sera pas éternelle, puisqu'elle y rentrera un jour toute glorieuse, comme dit saint Chrysostome après saint Paul, quand il en aura refait un autre édifice tout céleste et tout divin. Ne vous arrêtez pas aux apparences, et à cette ruine extérieure de tout votre corps : mais jetez les yeux de l'esprit sur l'excellence de la gloire dans laquelle votre corps sera rétabli. Il sortira de son tombeau tout brillant de lumière au jour de la résurrection, et il deviendra immortel et éclatant comme l'or le plus pur. Il faut que ce corps soit dépouillé et affranchi de ses qualités corruptibles et animales, pour être revêtu et orné des qualités célestes et spirituelles.

Ce n'est donc pas la mort de votre corps que vous devez craindre, puisque la main toute-puissante de Dieu doit vous en former un autre de ses cendres à la résurrection générale, qui ne sera plus tributaire de cette ennemie commune, ni esclave des passions humaines ; mais c'est la mort, dans le péché qui doit vous alarmer.

Grâces en soient rendues au Père des miséricordes, vous avez eu recours au souverain remède, qui est la pénitence : votre âme a été lavée dans le sang de l'Agneau ; vous vous êtes nourri de la chair de Jésus-Christ, en recevant le saint Viatique ; l'extrême-onction a effacé en vous les restes de péché que la pénitence n'avait pas remis. Dieu a tout oublié ; vos soupirs sont montés jusqu'au trône de votre Juge. Ne craignez rien, M., votre sort éternel est entre les mains de Dieu, qui est le meilleur de tous les pères. Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (*Ezech.* (XVIII, 23). Entrez comme un enfant de grâce, dans une douce et filiale confiance envers lui, le suppliant ardemment de fortifier votre âme contre les frayeurs de la mort, que la nature inspire, mais que l'amour et la confiance que vous avez en sa protection toute-puissante, doivent dissiper. Résignez-vous entièrement à sa sainte volonté.

Sentiments chrétiens d'un malade, pour se disposer à la mort.

Prosterné devant vous, mon Créateur et mon Dieu, vous qui m'avez formé du limon de la terre, et qui m'avez donné un

Digitized by Google

corps et une âme pour faire servir l'un et l'autre à votre plus grande gloire et à ma propre sanctification : je viens, avec un cœur contrit et humilié, implorer votre infinie miséricorde pour le pardon de mes offenses. Quelque grandes qu'elles soient, j'ai cette confiance que votre clémence qui est sans bornes, voudra bien me faire grâce, puisque vous avez bien voulu donner votre Fils au monde pour en être le Rédempteur, et qu'il nous a appris dans son Evangile (*Matth.* IX, 13), que ce sont les pécheurs et non pas les justes qu'il est venu appeler.

Je vous rends de très-humbles actions de grâces de tous les dons qu'il vous a plu me faire durant tout le cours de ma vie, et de toutes les années que vous m'avez accordées jusqu'à présent, dont l'usage peu utile et peu chrétien que j'en ai fait, produit maintenant dans mon âme les mouvements de la plus vive douleur. Je m'en repens de tout mon cœur, et vous supplie avec toutes les instances possibles d'oublier mes égarements, mes infidélités et l'excès de mon ingratitude. Je condamne tout ce qui a pu vous déplaire dans ma conduite, et je ne puis attribuer qu'à votre seule bonté, toute la patience que vous avez eue à me souffrir, quoique j'aie tant de fois mérité vos plus sévères châtiments. J'accepte, pour satisfaire à votre justice, toutes les douleurs auxquelles vous m'avez livré ; trop heureux, ô mon Dieu, si je puis l'apaiser, et me rendre digne que vous daigniez encore jeter sur moi un regard de votre miséricorde. Je me soumets entièrement à tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi, soit dans le temps, soit dans l'éternité. J'accepte tout ce que vous avez déterminé, pour toutes les circonstances et les divers événements de ma maladie, pour le temps de sa durée, pour le jour et l'heure de ma mort. Que votre volonté soit accomplie sur moi, ô mon Dieu, malgré toutes les répugnances de la nature, que je désavoue, et auxquelles je renonce. Daignez, Seigneur, par votre grâce, et malgré toute mon indignité, me soutenir contre la violence des tentations auxquelles je pourrais être exposé dans mes derniers moments, et ne permettez pas que l'ennemi se prévale de ma faiblesse, et du peu d'usage que je pourrais faire alors de ma foi et de ma raison. Protégez-moi contre toutes les ruses et les artifices que le démon pourrait mettre en œuvre pour me surprendre et pour me perdre, en troublant mon imagination, et en déréglant mon esprit et ma volonté.

Je vous supplie très-humblement, sainte Vierge, Mère de mon divin Sauveur, de me faire ressentir les effets de votre bonté maternelle dans ces formidables moments, dans lesquels je serai environné des douleurs de la mort et des périls de l'enfer, afin que je ne tombe point dans les piéges du tentateur, et que malgré la multitude des péchés que j'ai commis, et dont je me repens de tout mon cœur, je ne manque point de confiance en la divine miséricorde, qui est mon unique ressource.

XIV^e^ EXHORTATION.

Pour fortifier un malade, et le disposer à faire à Dieu un sacrifice de sa vie et de tout ce qui peut l'attacher au monde.

Je m'aperçois, M., que vos forces diminuent, et que votre départ s'approche. Faites à Dieu un sacrifice de votre vie, et acceptez la mort de bon cœur. Mourez, puisque Dieu le veut, dans une parfaite résignation à ses volontés. Soumettez-vous à tout ce qu'il lui plaira que vous souffriez encore, soit au corps ou en l'âme, et offrez-le à Jésus-Christ en l'union de sa très-sainte agonie, pour satisfaire à sa justice, et réparer tous les outrages que vous avez faits à sa gloire par vos péchés. Renoncez pour toujours au monde, à cette vie périssable, à votre chair, à vos sens, et ne vous occupez plus que de votre éternité. Ne soupirez plus après le rétablissement de votre santé, puisque Dieu vous appelle à une autre vie. Priez-le qu'en rompant les liens qui tiennent votre âme captive dans la prison de votre corps, il la mette dans la liberté de ses enfants, afin qu'elle soit en état de le louer et de l'aimer éternellement dans le ciel ; et recevez de sa main avec un profond respect, à l'exemple de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, le calice de la mort qu'il vous présente. Les saints ont désiré de mourir pour s'unir à Dieu ; acceptez la mort pour donner à Dieu des marques de votre soumission et de votre obéissance. Ayez comme eux un saint désir de voir Dieu, de voir Jésus-Christ, et un amoureux empressement que ces désirs soient bientôt heureusement accomplis. Dieu vous destine dans le ciel une récompense abondante ; la vie que vous y mènerez, ne sera plus sujette aux lois de la mort : elle sera heureuse, tranquille, assurée et toute sainte : vie sans tristesse, sans douleur, sans inquiétude ; vie enfin qui sera remplie de gloire et de majesté. O vie très-heureuse, s'écrie un Père (Apud S. Aug. *Medit.* c. 22. *de vitæ felicitate quam præparavit Deus diligentibus se*) ! ô royaume vraiment heureux, où la mort ne saurait atteindre ; qui n'aura point de fin ; qui ne sera point sujet à la succession des temps ; qui n'aura point de nuit, le jour y étant éternel ; où le soldat victorieux, associé aux chœurs des anges, chantera éternellement les cantiques de Sion ! O Jérusalem, éternelle demeure de Dieu, s'écrie le même Père ; après l'amour de Jésus-Christ, soyez toute ma joie et ma consolation ! *O Jerusalem domus Dei æterna, post Christi dilectionem, tu es lætitia et consolatio mea* (*Ibid.* cap. 20). Voilà, M., l'état où se trouvera une âme bienheureuse ; ce sera la vôtre, si votre cœur est tout à Dieu au moment de votre mort.

XV^e^ EXHORTATION.

Lorsqu'un moribond s'effraye par le souvenir de ses péchés.

Abandonnez vous entièrement entre les

Digitized by Google

bras du Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation; et que le souvenir de vos chutes et de vos misères passées, quelque grandes qu'elles puissent avoir été, ne vous fasse pas perdre l'espérance chrétienne, et ne vous jette point dans le trouble par une crainte excessive. Etant convertis au Seigneur, dit saint Bernard, l'idée de nos péchés ne doit point nous tourmenter avec excès, mais seulement nous tenir dans l'humiliation : *Ad Dominum conversos, non nimis cruciet conscientia delictorum, sed tantum humiliet vos* (S. Bern. Serm. 3, *de SS. Petro et Paulo*). La bonté divine est infiniment au-dessus de toute la malice des hommes. Si vous étiez aussi méchant que Dieu est bon, on pourrait vous dire, votre méchanceté est au delà de toute ressource, il n'y en a plus pour vous; n'attendez plus de miséricorde; mais puisque cela est impossible, quelque déréglée que puisse avoir été notre vie, nous devons à la vérité nous défier de nous-mêmes; mais en même temps nous devons mettre toute notre confiance en Dieu, parce qu'il n'y a aucune proportion entre sa bonté et notre méchanceté. Vos plaies sont profondes, dites-vous, et elles sont invétérées; mais quand elles le seraient encore infiniment davantage, rien n'est incurable à l'égard d'un médecin qui est tout-puissant, et qui veut vous guérir. Mettez-vous sous la protection de Jésus et de la sainte Vierge, et ayez toujours l'un et l'autre dans votre cœur. Vous trouverez dans les plaies de ce divin Rédempteur et dans le sein de sa sainte Mère, un asile favorable et toujours ouvert: vous y trouverez une source intarissable de consolation et de forces, pour vous rassurer dans vos troubles et dans vos craintes, et pour vous soutenir dans les tentations les plus violentes.

XVI[e] EXHORTATION.

Pour relever le courage d'un agonisant.

Ne vous découragez point, M., vos douleurs vont bientôt finir : ne laissez rien dans votre âme qui ait besoin d'être purifié par le feu du purgatoire : tâchez de consumer tout ici par l'ardeur de votre charité, par votre patience et par votre amour pour vos souffrances. Il est bien plus doux de souffrir sur la terre pendant des années entières, les maux les plus extrêmes, que d'avoir à soutenir les flammes du purgatoire pendant quelques heures, ou même quelques moments. Puisqu'il vous reste peu de temps à être sur la croix, soyez-y ferme et constant. Que votre cœur soit tout à Dieu, et votre esprit toujours dans le ciel, dont la porte vous sera bientôt ouverte. Offrez-lui par un pur motif d'amour toutes les douleurs que vous avez soutenues jusqu'à ce moment, tout ce que vous souffrez encore, et tout ce qui vous reste à souffrir jusqu'à ce que vous lui rendiez le dernier soupir.

Imitez la constance de saint Etienne. Ce premier des martyrs se voyant assommé de pierres, prêt à expirer, abandonna le soin de son corps, et ne s'intéressa que pour son âme. Recommandez la vôtre au Seigneur, et priez-le, à l'exemple de ce saint martyr, qu'il reçoive votre esprit : *Domine Jesu, suscipe spiritum meum* (*Act.* VII, 58). Ne faites plus d'état de votre corps; laissez-le aller à la mort, aux vers et à la corruption; l'espérance de la résurrection vous en promet le rétablissement.

Présentez-vous avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver de puissants secours dans vos besoins les plus pressants.

Réjouissez-vous d'être bientôt délivré de tous vos maux, et d'aller prendre possession d'un héritage qui mettra le comble à tous vos souhaits. La seule bonté de Dieu doit exciter en vous un saint empressement d'aller à lui comme vers votre Père, pour remettre entre ses mains votre âme qu'il a créée à son image, et que Jésus-Christ a rachetée par le prix de son sang, perdant sa vie pour sauver la vôtre. Faites en sorte que ces pensées raniment de plus en plus votre courage, et excitent continuellement en vous de nouvelles ardeurs.

Abandonnez-vous entièrement à sa divine miséricorde, et ayez toute la confiance qu'un enfant doit avoir au plus tendre et au meilleur de tous les pères. Ayez une résignation parfaite à toutes ses volontés. Demandez-lui un ardent amour pour lui, et un détachement parfait de la vie, et de toutes les choses de la terre; une douleur amère de vos péchés; une foi vive et animée, qui ne soit jamais ébranlée par les ruses et les artifices du démon; une humilité profonde, qui vous rende toujours présentes vos misères intérieures, afin de ne pas donner dans ses piéges en vous laissant séduire par quelques sentiments de présomption.

Priez ardemment sa divine bonté, qu'elle ne permette pas, qu'effrayée par le nombre et l'énormité de vos offenses passées, vous ayez quelque défiance de la vertu et de l'efficacité du sang de Jésus-Christ, qui vous a été appliqué en recevant les sacrements. Soyez toujours reconnaissant des bienfaits infinis que vous avez reçus de sa charité qui n'a point de bornes, malgré votre indignité et l'abus fréquent que vous en avez fait.

Demandez-lui la continuation de son secours pour vous fortifier toujours dans la patience que demande votre état de souffrances, afin de n'en pas perdre le mérite et le fruit, en vous rendant trop sensible aux cris de la chair. Votre corps qui ne sera bientôt plus que cendre et poussière, ne mérite pas de si grands ménagements; toutes vos sollicitudes doivent se tourner et se réunir en faveur de votre âme, qui doit vivre toujours. En paraissant insensible aux besoins de ce corps que vous ne pouvez soustraire à l'empire de la mort, vous lui procurerez un jour une glorieuse immortalité. Priez enfin votre divin Rédempteur, qu'il vous remplisse de foi, d'espérance, de charité et de constance jusqu'au dernier moment de votre vie, afin que vous puissiez la finir dans une

Digitized by Google

sainte paix, et lui remettre votre âme entre les mains.

Dites-lui avec une entière confiance en sa miséricorde, et une soumission parfaite à sa divine volonté : Je ne vous supplie point, ô mon Sauveur, que vos mains toutes-puissantes qui ont opéré la guérison de tant de malades, s'appliquent à celle de mon corps; j'accepte la mort de bon cœur, puisque c'est votre volonté que je meure : mais je vous conjure de fermer toutes les plaies de mon âme, et de la mettre en état de paraître avec une humble confiance devant votre tribunal redoutable. Si vous entrez en jugement avec moi, Seigneur, et que vous examiniez en rigueur mes offenses, je ne puis me soutenir devant vous, et espérer mon salut. Vous êtes mon unique ressource : Que votre cœur si compatissant et si tendre pour les pécheurs qui implorent votre miséricorde, se laisse toucher par mes soupirs et mes gémissements. Attachez-moi à vous par les liens de votre amour, et ne permettez pas que votre précieuse mort, et tout le sang que vous avez versé, ait été inutilement répandu pour moi.

Faites à Jésus-Christ cette excellente prière, qui est de saint Augustin (*in fin. tom. X, De Vita et morte S. Monicæ*) : O Dieu, qui avez daigné prendre naissance pour la rédemption du monde, et qui avez bien voulu vous soumettre à la loi de la circoncision, à être réprouvé par les Juifs, trahi de Judas par un baiser, lié et mené comme un agneau à la mort, persécuté avec indignité devant Anne, Caïphe, Pilate et Hérode, accusé par de faux témoins, flagellé, recevoir des soufflets, chargé d'opprobres, couvert de crachats, couronné d'épines, frappé d'un bâton, voilé d'un bandeau, dépouillé de vos habits, cloué à un bois infâme, élevé en croix, mis au rang des voleurs, abreuvé de fiel et de vinaigre, et enfin, percé d'une lance; je vous conjure, Seigneur, par toutes ces saintes souffrances que je révère, par votre croix et par votre mort, qu'il vous plaise me délivrer des peines de l'enfer, et me conduire où vous avez conduit le bon larron crucifié avec vous, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans la durée de tous les siècles. Ainsi soit-il.

La miséricorde de Dieu, M., doit être votre refuge. Vous devez avoir en elle une entière confiance, et espérer qu'il vous pardonnera toutes vos fautes pour l'amour de Jésus-Christ, qui s'est livré volontairement à la mort pour nos péchés. C'est sur ses mérites, qui sont infinis, que doit être appuyée votre espérance. Adressez-vous à ce Père des miséricordes, qui tient votre couronne et votre récompense entre ses mains; et dites-lui avec de grands sentiments de componction et d'humilité :

Mon Seigneur et mon Dieu, voici le temps qui approche dans lequel vous allez me demander le dépôt que vous m'avez confié, et où je dois remettre mon esprit entre vos mains. Si vous entrez en jugement avec mon âme qui a été souillée par le péché, comment paraîtra-t-elle devant votre divine majesté? Hélas! je ne découvre en elle qu'un fonds intarissable de corruption et de misères; et il ne peut y avoir rien qui puisse vous y plaire que ce que je tiens de votre pure bonté. Aussi, ô mon Dieu, *ce n'est pas par la confiance en mes œuvres et en ma propre justice que je vous offre mes vœux et mes prières, en me prosternant devant vous; mais dans la vue de la multitude de vos miséricordes* (*Dan.* IX, 18).

Si vous jetez les yeux sur les torrents de sang que votre Fils bien-aimé a versés sur la Croix, et aux tourments cruels qu'il a soufferts pour mes péchés, vous la jugerez digne de votre clémence : ayant été rachetée par un si grand prix. Détournez donc, ô Père très-clément, votre face de mes offenses. Jetez les yeux sur celle de Jésus-Christ votre Fils expirant pour mes péchés, et répandant son sang en abondance pour en faire l'expiation. Je l'avoue, c'est avec justice que mon iniquité vous a irrité contre moi, vous, ô mon Dieu, qui êtes la sainteté même; mais si je suis indigne du moindre de vos regards, Jésus-Christ est très-digne, que pour les mérites de sa Passion et de sa mort vous me regardiez avec pitié, et que vous me pardonniez toutes mes fautes. C'est pour cela que je me présente devant vous avec un cœur pénétré de douleur, quoique dépourvu de tout mérite, mais uniquement appuyé sur ceux de mon divin Rédempteur, lequel a abondamment satisfait à votre justice par sa mort, non-seulement pour mes péchés, mais encore pour les péchés de tout le monde; et ce sont les mérites de cette précieuse mort que je vous offre, et sur lesquels je fonde toute mon espérance. C'est en cela que consiste ma justice, ma satisfaction, ma rédemption, et la confiance que j'ai en votre miséricorde. Je ne serai point pauvre, tandis que les souffrances de mon Sauveur me seront appliquées, et seront toute ma richesse. Hélas! Seigneur Jésus, ce sont vos propres mérites, auxquels votre Père Céleste ne peut rien refuser, qui font toute ma ressource. Vous m'avez racheté, non avec de l'or et de l'argent, mais avec votre précieux sang. C'est à ce prix que vous avez payé ma rançon : et puisque je vous ai coûté si cher, achevez, mon divin Rédempteur, l'ouvrage de ma sanctification par le secours de votre grâce, afin qu'il ne reste plus dans mon âme aucune tache ni aucune souillure qui l'expose à être rejetée lorsqu'elle paraîtra devant vous pour recevoir son jugement. Rendez-la digne d'être un jour mise au rang de ces brebis que vous mettrez à votre droite, et auxquelles vous donnerez pour partage une place dans votre royaume céleste.

XVII^e EXHORTATION.

De la soumission que doit avoir un mourant à la volonté de Dieu. Sa fidélité dans les épreuves où il peut être exposé.

Vous souffrez toujours beaucoup, M., et je souffre moi-même par la douleur que je ressens en vous voyant accablé de plus en

Digitized by Google

plus par la violence de vos maux. Mais vous savez qu'il ne faut jamais s'opposer à la volonté de Dieu, quelque sévère que puisse paraître sa conduite à notre égard. Il veut être obéi en Dieu : et afin qu'il soit disposé à contenter nos désirs dans le Ciel en nous rendant participants de sa gloire, il faut que nous fassions sa volonté sur la terre, en souffrant avec patience, et en exécutant l'arrêt qu'il a prononcé contre nous. Jésus-Christ est mort dans les tourments, et il veut que vous expiriez dans les souffrances.

Élevez souvent les yeux vers le Ciel, pour demander à Dieu la force qui vous est nécessaire pour supporter le poids des maux dont vous êtes accablé, et résister aux impatiences qui pourraient peut-être vous échapper. Le temps de l'agonie vous expose à différentes épreuves ; mais il faut y être fidèle, parce qu'il n'y aura que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera couronné, dit l'Apôtre. Pendant que le démon veille pour vous surprendre, veillez à votre défense, et appelez souvent Jésus à votre secours. Il faut vous revêtir de ses armes, afin de rendre inutiles les efforts de votre ennemi, qui mettra tout en usage pour remporter la victoire sur vous. Vous n'avez pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances des ténèbres. Servez-vous du bouclier de la foi, afin de pouvoir repousser tous les traits enflammés de ce malin esprit ; et ayez recours à la prière, à laquelle Dieu ne refuse rien, quand elle est humble et fervente (*Ephes.* VI, 11, 12, 16.)

Renouvelez de temps en temps votre profession de foi, pour dissiper les doutes que le tentateur voudrait vous suggérer sur la vie future, et les autres vérités de la religion que l'Eglise vous oblige de croire ; car le démon n'oublie rien pour faire tomber les mourants dans le précipice. Soyez toujours humble et soumis, et défiez-vous de tous ses artifices.

Si cet esprit malin vous attaque du côté du désespoir, embrassez la croix du Sauveur et regardez attentivement tout ce qu'il a souffert pour opérer votre salut. Ses douleurs et sa mort ont satisfait pour vous, et c'est à ce prix qu'il vous a acheté le droit de pouvoir espérer le paradis.

XVIII[e] EXHORTATION.

Lorsqu'un malade est proche de sa fin, et qu'il ne parle plus qu'avec peine.

Courage, M., voici le temps de votre départ qui approche : il n'y a plus qu'un petit espace qui vous sépare de Dieu. Il est temps de vous préparer à passer de cette vie dans une autre, où l'on ne compte plus les années ni les siècles : ayez recours à Jésus-Christ, afin qu'il mette dans votre âme toute les dispositions dans lesquelles il veut que vous soyez, pour pouvoir être du nombre des habitants de la Jérusalem céleste. Puisqu'il s'agit de votre éternité, employez avec soin les derniers moments de votre vie à la rendre heureuse. Pensez à ce que vous allez devenir, et soyez sans cesse appliqué à Dieu et à votre salut. Portez souvent vos yeux sur la croix de Jésus-Christ. Bienheureux sont ceux, dit l'apôtre saint Jean, qui meurent dans le Seigneur. Puisqu'il veut vous appeler à lui, vous devez tâcher de mourir entre les bras de sa croix. Embrassez-la, adorez-la, et mettez toute votre confiance dans les mérites de la Passion et de la Mort de ce divin Rédempteur. Demeurez ferme dans l'espérance que vous devez avoir en sa miséricorde. Vous y trouverez une source féconde de consolations, et un puissant secours. La miséricorde, dit le Roi-Prophète, environne celui qui espère au Seigneur : *Sperantem in Domino misericordia circumdabit* (*Psal.* XXXI, 7).

Regardez la mort comme un passage nécessaire pour pouvoir parvenir à la vie éternelle, et à l'immortalité bienheureuse. Par la mort vous allez être dépouillé d'un corps corruptible et mortel ; mais le Seigneur vous le rendra un jour incorruptible et immortel, tout resplendissant de lumière et de gloire, si vous mourez dans son amour et dans sa grâce. Demandez-lui ardemment cet amour, et la douleur la plus vive et la plus amère, de l'avoir si peu aimé durant le cours de votre vie. Attendez avec une soumission entière à sa sainte volonté, l'heure que Dieu a déterminée pour vous faire entrer au repos éternel, et mettez à profit, pour vous en rendre digne, tous les moments qui vous restent encore à vivre.

XIX[e] EXHORTATION.

Lorsque le malade est à l'extrémité.

Courage, M., voici bientôt le moment dans lequel votre âme sortira du temps, pour passer dans l'éternité. Unissez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son état d'agonie au jardin des Oliviers, et suppliez-le de vous faire entrer dans les mêmes dispositions dans lesquelles il s'est mis lui-même pour se préparer à la mort.

Donnez entièrement à Jésus-Christ votre corps et votre âme ; sacrifiez-lui votre vie et votre mort. Pensez à lui, et au moment dans lequel il expira ; adorez-le mourant et expirant, afin de pouvoir mourir et expirer en son amour et en sa grâce. Il a voulu que son côté fût ouvert, afin que vous pussiez y apercevoir l'amour extrême dont son cœur était embrasé pour vous ; amour qui l'a porté à donner sa vie pour vous garantir de la mort éternelle. Priez-le qu'il remplisse le vôtre des mêmes ardeurs, afin que pour l'amour de lui, vous puissiez mourir aussi constant, comme pour l'amour de vous, il a voulu mourir avec tant de patience au milieu des plus grandes souffrances.

Bienheureux sont ceux qui meurent en lui ; qui meurent en l'aimant ; qui meurent dans

Digitized by Google

toutes les saintes dispositions de sa très-sainte mort.

Il est temps de perdre entièrement de vue les besoins de votre corps, pour ne penser uniquement qu'au salut de votre âme. Recommandez-la au Seigneur, et soyez préparé à lui dire à tout moment : *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains.*

Vous allez bientôt passer des souffrances à la joie, de la misère à la félicité, de la mort à une vie qui sera éternellement heureuse. Ayez toujours votre cœur attaché à Jésus-Christ, et donnez-vous tout à lui. Voici bientôt le moment de votre délivrance, la fin de tous vos maux. Dieu va vous retirer de cette vallée de larmes, pour vous rendre participant des joies que goûtent les bienheureux dans le séjour de sa gloire. Voici pour vous le jour de salut ; heureux jour, dans lequel le Père des miséricordes va vous donner une place dans son royaume.

Courage, M., voici les moments précieux. Ne perdez point de vue Jésus-Christ souffrant. Dieu vous traite comme il a traité son Fils. Il a fini sa vie dans les tourments ; il veut que vous terminiez la vôtre dans les souffrances. Je vais vous présenter souvent la croix sur laquelle il a rendu l'esprit entre les mains de son Père, afin que sa vue excite de plus en plus en vous un amour ardent pour elle, et qu'elle vous porte à souffrir constamment jusqu'au dernier soupir de votre vie.

Aspirations et actes différents pour l'agonie.

En jetant les yeux sur la croix du Sauveur, priez-le qu'il remplisse votre cœur d'amour pour les souffrances. En l'embrassant amoureusement, témoignez à Notre-Seigneur le désir que vous avez de souffrir à son exemple.

Dites à cette précieuse croix :

O instrument sacré des souffrances de mon divin Rédempteur! mon cœur soupire après vous, puisque mon aimable Sauveur a bien voulu souffrir et mourir entre vos bras.

O mon divin Jésus, que je sois à jamais crucifié avec vous!

Je vous offre les ineffables ennuis et les incompréhensibles angoisses que vous avez souffertes pour mes péchés, afin d'expier toutes les joies et tous les plaisirs que j'ai recherchés pendant presque tout le cours de ma vie.

Je vous offre cette sueur de sang qui vous réduisit dans une espèce d'agonie dans le jardin des Oliviers, pour toutes les larmes que la dureté de mon cœur m'empêche de répandre.

Je vous offre, ô mon divin Sauveur, tous les travaux, toutes les vertus, toutes les amertumes, et tout ce que vous avez enduré dans votre sainte humanité, pour l'expiation de tous les péchés que j'ai commis, et les vertus que j'ai négligées.

Toute mon espérance est dans vos mérites, dans vos tourments et dans la mort que vous avez endurée pour me sauver. Vos plaies sont mon refuge et mon asile ; c'est à elles que j'unis toutes mes souffrances, afin qu'elles puissent contribuer à l'expiation de mes péchés, et me rendre digne de votre miséricorde.

Mon Dieu, je suis saisi des frayeurs de la mort ; mais je vous les sacrifie autant que j'en suis capable, et je suis content de mourir, puisque vous l'avez ainsi résolu. Je vous offre ma crainte et mes douleurs, pour satisfaire à votre justice. J'accepte le calice que vous me présentez, et je le reçois de votre main, pour vous témoigner mon amour et ma soumission. Fortifiez-moi, ô mon Dieu, afin que malgré toutes les répugnances de la nature, ma mort puisse être suivie du repos éternel.

Mon divin Sauveur, venez, s'il vous plaît, à mon secours. J'attends tout de votre miséricorde infinie; soyez-moi favorable maintenant et au dernier soupir de ma vie, d'où dépend mon salut. Vous avez pourvu à tous mes besoins pendant le cours de ma vie, comme un bon père ; ne me refusez pas votre protection toute-puissante au moment de ma mort. Il s'agit d'être éternellement avec vous dans le ciel, ou d'être éternellement avec les démons dans l'enfer. Recevez, ô mon divin Jésus, les larmes qui coulent de mes yeux, puisqu'elles partent d'un cœur pénétré d'une douleur extrême de vous avoir offensé.

Mon Dieu, remplissez mon cœur de votre divin amour, afin que si j'ai eu le malheur de ne pas vous aimer autant que je le devais par mon attachement au monde, je commence du moins à vous aimer autant que j'en suis capable aux approches de ma mort.

j'espère en vous, ô mon Dieu, quoique je me reconnaisse indigne de votre miséricorde. Les souffrances et le sang de Jésus-Christ sont le prix de mon salut. Ma vie et ma mort sont entre vos mains, disposez de moi selon votre bon plaisir.

Soutenez, Seigneur, mon espérance, et ne permettez pas que je sois frustré dans mon attente, lorsque je mets toute ma confiance en vous. Je reconnais mon indignité ; mais hélas, mon Dieu! si je suis un pécheur, vous êtes bon, et la bonté même ; si je suis misérable, vous êtes miséricordieux, et la miséricorde même. C'est pour cela que je me jette entre vos bras, pour vous prier d'avoir pitié de moi, et de me faire miséricorde.

Je m'adresse à vous, très-sainte Vierge, vous êtes la ressource des pécheurs, soyez, s'il vous plaît, mon refuge. Priez Jésus-Christ pour moi, afin que j'en puisse obtenir un jugement de miséricorde, et qu'il ne me traite pas dans toute la sévérité de sa justice.

Esprits célestes, assistez-moi, et préservez mon âme de tomber dans les piéges que les démons pourraient lui tendre dans mes derniers moments.

Et vous, ô glorieux saints qui régnez

Digitized by Google

présentement dans le ciel, après avoir été réduits dans l'état où je me trouve ; souvenez-vous des frayeurs qui ont pu agiter votre esprit dans ces tristes moments, et obtenez-moi par vos prières, les grâces qui me sont nécessaires pour mourir dans vos saintes dispositions.

O Dieu de miséricorde, détachez-moi de tout. Faites que mon cœur ne tienne plus à rien sur la terre, et qu'il ne soupire plus que pour vous seul ; vous me tenez lieu de toutes choses; vous êtes mon Dieu, soyez ma portion dans la terre des vivants.

O mon Dieu, puisque j'ai été assez malheureux que de vous irriter contre moi par mes péchés, vengez-vous maintenant sur mon corps, pour satisfaire à votre justice ; mais épargnez mon âme qui est accablée de douleur. Laissez-vous toucher par mon repentir et par mes larmes.

Seigneur, reconnaissez en moi ce qui vient de vous, et pardonnez-moi les péchés que j'ai commis.

C'est à cette heure, ô mon doux Jésus, que je vas dire un éternel adieu au monde, pour aller paraître devant vous ; pardonnez-moi, mon divin Rédempteur, et recevez mon âme, que vous avez rachetée par votre sang précieux.

Mon Seigneur et mon Dieu, je suis ce pauvre pécheur que vous avez créé par votre éternelle bonté, et que vous avez racheté de la puissance de l'ennemi, par la très-ignominieuse mort de votre Fils unique. Vous avez seul un empire souverain, et un domaine absolu sur toutes les créatures : mon bonheur est entre vos mains : sauvez-moi, mon Dieu, vous le pouvez; et je vous en conjure par votre infinie miséricorde, en laquelle j'espère et mets mon entière confiance.

Hâtez-vous, mon divin Jésus, de me défendre contre les ennemis de mon salut. Je suis enseveli dans les horreurs de la mort. Je la crains, et je la souhaite. Je tremble à ses approches, à cause des égarements de ma vie ; mais je la souhaite afin de ne plus vous offenser. Je me confie uniquement dans vos miséricordes, qui surpassent infiniment ma malice. Mon cœur soupire pour vous, et mon âme est dans une sainte impatience de vous posséder.

Venez, ô mon aimable Sauveur, vous qui êtes mon Dieu et ma miséricorde; venez m'attirer à vous, source unique de mon bonheur ! Me voici disposé à vous suivre, étant bientôt prêt de rendre les derniers soupirs. Attirez-moi à vous, afin que je vive éternellement avec vous.

Que votre volonté soit accomplie, ô mon Dieu ! vous voulez que je souffre, je le veux aussi ; c'est peu pour un pécheur tel que je suis, qui a mérité d'endurer les tourments éternels. Votre volonté est que je meure ; je m'y soumets de tout mon cœur.

Le moment approche, ô mon divin Rédempteur, moment redoutable pour un pécheur tel que je suis, dans lequel je dois paraître devant vous comme devant mon Juge, pour recevoir mon jugement éternel. Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne permettez pas que je sois assez malheureux pour être séparé de vous éternellement.

O Jésus ! je vous donne mon cœur, remplissez-le de votre saint amour. Que ne puis-je vous aimer ici-bas sur la terre aussi parfaitement que les saints vous aiment dans le ciel ! Embrasez mon cœur de vos divines ardeurs, afin qu'il soit entièrement consumé par les flammes de votre divin amour.

Achevez, mon adorable Sauveur, de purifier mon âme par mes souffrances, afin qu'elle soit en état de jouir de votre présence lorsqu'elle aura abandonné mon corps.

Sainte Vierge, Mère de mon divin Rédempteur, dont l'amour excessif qui brûlait votre cœur a séparé votre âme de votre corps, venez rassurer mon âme et apaiser ses troubles et ses alarmes. Souvenez-vous que vous êtes ma mère et que je suis votre fils. Vous êtes mère de grâce et mère de miséricorde. Faites-moi ressentir les effets de votre protection maternelle, et assistez-moi maintenant et à l'heure de ma mort.

Obtenez-moi, très-sainte Vierge, la patience dans mes douleurs et les forces dont j'ai besoin, afin que je ne succombe pas sous le poids des maux qui m'environnent. Je suis la faiblesse même, je ne puis rien sans un secours particulier de la grâce. Priez pour moi, consolatrice des affligés, afin que je demeure toujours constant jusqu'à la mort, et que je puisse imiter votre fermeté au pied de la croix de mon Sauveur.

O mon divin Jésus ! par la vertu et le mérite de votre saint abandon sur la croix, ne m'abandonnez pas au lit de la mort ; mes forces sont entièrement épuisées; mon courage m'abandonne, tout s'éteint en moi. Ne me rejetez pas, quoique misérable pécheur, puisque je suis l'ouvrage de vos mains, lavé dans votre sang et racheté par votre mort.

En présentant le crucifix à un agonisant.

Voici, M., le bois sacré sur lequel Jésus-Christ a été attaché ; adorez-le sur la croix ; embrassez amoureusement ce divin Rédempteur, et priez-le qu'il unisse vos souffrances à celles qu'il a endurées. Dites-lui du fond de votre cœur :

Sacré chef couronné d'épines, je vous adore, glorifiez-moi.

Yeux tout divins que la mort a fermés, regardez-moi.

Bénites mains percées de clous, défendez-moi.

Précieux côté de Jésus, recevez-moi.

Bras étendus par l'amour de mon divin Sauveur, embrassez-moi.

Pieds adorables, lassés pour me chercher, conduisez-moi.

Sang précieux de mon Jésus, lavez-moi.

O mon divin Rédempteur, exaucez-moi; placez-moi dans vos sacrées plaies; appelez-moi à l'heure de ma mort et recevez-moi dans le sein de votre gloire.

Père éternel, regardez-moi des yeux de

Digitized by Google

votre miséricorde; et en considération des souffrances et de la mort de votre cher Fils, accordez-moi le pardon de toutes mes offenses. Je m'abandonne à vos divins jugements, je les adore comme très-justes et très-équitables.

Unissez, mon divin Jésus, mes souffrances aux vôtres, et faites que mon agonie et ma mort soient sanctifiées par la vôtre, afin que je puisse participer aux dispositions où se trouva votre sainte âme au dernier moment de votre vie, pour suppléer à celles qui me manquent.

J'accepte la mort pour votre gloire, pour accomplir votre sainte volonté et pour satisfaire à votre divine justice.

Je vous adore, mon Jésus, souffrant pour mes péchés. Je vous offre ce que j'endure en l'honneur des tourments cruels que vous avez soufferts pour moi.

Mon Dieu, faites-moi ressentir maintenant les effets de vos grandes miséricordes. Ne permettez pas que je me voie privé des biens célestes et immortels, mais donnez-moi la patience et une force invincible pour pouvoir souffrir constamment jusqu'au dernier soupir de ma vie. Je me défie de mes forces, mais j'espère, ô mon Dieu, que vous me soutiendrez dans ma défaillance par votre grâce toute puissante.

Pardonnez, ô mon Dieu, à ce pécheur chargé de crimes qui implore votre clémence. Ne me rejetez pas du sein de votre miséricorde, afin que je ne sois point exclu pour toujours de votre royaume céleste. Mes péchés m'en ont fermé l'entrée, mais vous êtes tout-puissant pour me l'ouvrir et me les pardonner. Vous êtes riche sans mes richesses, mais vous ne pourriez être miséricordieux si je n'étais misérable. Sans vous, ma perte serait inévitable. J'attends tout de votre seule bonté.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, donnez-vous tout à moi, afin que je ne brûle plus que de votre amour!

XX^e^ EXHORTATION.

En donnant la croix à baiser à un agonisant.

Courage, M.; souffrons toujours constamment pour l'amour de Jésus-Christ, notre parfait modèle. Il faut que vous tâchiez d'imiter sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu. Etant innocent, il ne méritait point la mort : il n'a souffert que par un excès d'amour pour nous, afin de nous ouvrir les portes du ciel, qui nous étaient fermées. Mais vous méritez les maux que vous endurez, Dieu vous y ayant condamné, pour satisfaire à sa justice à cause de vos péchés. Ayez toujours les yeux tournés vers le Seigneur, puisque c'est de lui seul d'où vous peuvent venir les secours dont vous avez le plus pressant besoin.

Ne perdez point de vue cet homme de douleurs attaché à la croix, mourant pour votre salut. Vous n'aurez point à craindre les attaques du démon, ayant la croix du Sauveur pour bouclier. Ses bras sont étendus sur elle pour vous embrasser et vous élever dans le ciel : il y est tout nu pour vous revêtir de ses mérites; il y est attaché pour vous attendre et vous exciter à la pénitence; il y est mort, afin de vous procurer une vie éternelle. Dites à ces instruments sacrés de sa Passion :

O sainte croix, soyez l'autel du sacrifice d'amour que je veux rendre à mon Sauveur.

Plaies sacrées, soyez autant de bouches qui demandent miséricorde pour moi!

O chef adorable de mon Jésus, donnez à mon cœur autant de désirs de souffrir, que je vous vois percé d'épines pour mon amour!

O mon Jésus, que ne puis-je mourir sur une croix comme vous et pour l'amour de vous?

O divines croix, amoureuses souffrances de Jésus, vous êtes toute ma ressource et ma confiance! Je ne veux plus vivre que pour souffrir, afin de mourir avec Jésus crucifié. Quel bonheur pour moi de souffrir un moment avec mon divin Sauveur, pour régner éternellement avec lui!

Mon Dieu, par votre infinie miséricorde et par les mérites de la mort de mon divin Rédempteur, délivrez-moi d'une mauvaise mort, et faites, par l'effusion de votre grâce, que je puisse mourir de la mort des justes.

Soutenez, Seigneur, mon espérance en vous, et ne permettez pas que je tombe dans la défiance de vos bontés. Eloignez de moi les craintes excessives qui pourraient me conduire dans une espèce de désespoir, et tout ce qui pourrait faire obstacle dans mon âme à vos divines miséricordes.

Je sais, ô mon Dieu, que je vous ai grièvement offensé; mais quelque grandes que soient les misères de mon âme, votre miséricorde est encore infiniment plus grande.

N'entrez point en jugement avec moi, Seigneur; votre justice m'effraye. Car hélas! si vous pesiez au poids de votre sanctuaire l'énormité et le nombre de mes péchés, comment pourrais-je en soutenir la sévérité et me mettre à couvert de vos vengeances? Je n'ai, mon Jésus, que des soupirs et des gémissements à vous présenter pour les expier, et votre sang précieux pour vous exciter à me faire miséricorde! Il est juste que je souffre pour mes iniquités, et que je porte du moins, pour y satisfaire en ce monde, une partie du châtiment qui leur est dû.

Non, mon Dieu, je ne me plaindrai plus de l'excès des maux qui m'accablent. Je suis content que mon corps soit en proie aux plus vives douleurs, puisqu'il a contribué si souvent à vous offenser! Ne l'épargnez pas maintenant, afin que mon âme ne soit pas livrée en l'autre vie à toute la rigueur de votre justice.

J'espère en vous, ô mon divin Rédempteur! Une seule goutte de votre sang est plus que suffisante pour sauver mille mondes. Quelle confiance n'aurai-je donc pas dans ce torrent de sang que vous avez répandu pour sauver tous les hommes? Plus ma misère est grande, plus je vous donne occa-

Digitized by Google

sion de faire éclater votre miséricorde, en me pardonnant mes péchés.

Je ne mérite point le paradis, après m'en être exclu moi-même par mes désordres et par l'abus que j'ai fait de vos grâces. Il serait justement fermé pour moi éternellement, si vous ne l'aviez mérité pour tous les hommes par vos souffrances et par votre mort. Mais puisque vous l'avez promis au bon larron, qui vous a connu et confessé sur la croix; que ses crimes, dont il s'est amèrement repenti, ont été noyés dans le déluge de sang que vous avez versé sur la vôtre, faites-en rejaillir une seule goutte sur un pécheur qui vous demande miséricorde, afin qu'il puisse entrer dans votre royaume. J'espère le paradis de votre seule bonté, par les mérites infinis de votre vie et de votre mort.

Il ne me reste, ô mon Sauveur, qu'un corps languissant : je vous l'offre en cet état, comme une victime mourante, pour rendre hommage à votre justice et pour reconnaître, autant que j'en suis capable, ce que vous avez bien voulu souffrir pour moi.

Je vous offre mon âme, dont le salut vous a coûté si cher, vous conjurant de guérir toutes ses plaies par la vertu de celles qui vous ont été faites dans votre Passion. Je vous consacre en même temps tous les mouvements de mon cœur. Je vous les dois par justice. Après m'avoir donné des preuves si éclatantes de votre amour, comment pourrais-je ne pas vous aimer uniquement?

Je crois, ô mon Dieu, et j'en fais un vœu solennel en public; oui, je crois toutes les vérités que l'Eglise m'oblige de croire; et s'il se trouve quelque affaiblissement dans ma foi, aidez-moi, s'il vous plaît, et fortifiez-moi, afin que j'y sois toujours plus ferme et plus inébranlable, disposé à les sceller par l'effusion de mon sang et par la perte de ma vie. Que ne suis-je assez heureux pour en pouvoir donner des marques aux ennemis de notre sainte religion, à l'exemple de tant de saints martyrs! Mais, du moins, recevez, Seigneur, le désir que j'en ai. Je demeurerai étendu sur ce lit au milieu des douleurs de mon agonie, comme si j'étais étendu sur un échafaud, et que je dusse recevoir le coup de la mort par la main d'un tyran, pour vous témoigner la fermeté de ma foi.

Hélas, ô mon Dieu! j'ai tant de regret de vous avoir offensé, que je voudrais que mon cœur pût en expirer de douleur! et s'il était possible que ma vie pût être prolongée, j'aimerais mieux mourir et en voir terminer le cours, plutôt que de vous offenser encore. Faites que le dernier soupir de ma vie soit un acte de votre amour. Que mon esprit et mon cœur ne soient désormais jamais plus occupés que de vous seul.

Faites, Seigneur, par votre grâce, qu'il ne reste plus dans mon âme aucune tache à purifier, avant qu'elle soit présentée devant vous pour être jugée.

Je vous recommande, Seigneur, le salut de mon âme. Je la remets entre vos mains. Elle tend à vous comme à son principe et à sa fin; tirez-la de cette triste et mortelle prison où elle languit, afin qu'elle aille dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes.

Mon Seigneur et mon Dieu, daignez écouter mes soupirs et mes gémissements, et faites entendre à mon âme ces consolantes paroles que vous prononçâtes en faveur du bon larron du haut de votre croix : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Mon divin Jésus, soutenez-moi dans mon extrême faiblesse. Donnez-moi la force de votre esprit, puisque vous avez pris l'infirmité de ma chair: Je vous recommande ma mort. Vous avez abandonné votre corps aux tourments, votre sainte Mère à votre disciple bien-aimé, et vous avez recommandé votre divin Esprit à votre Père céleste. Je vous supplie par l'amour qui a séparé votre âme de votre corps, de recevoir la mienne entre vos bras, lorsque la mort la séparera de mon corps.

Mon divin Rédempteur, donnez-moi une véritable contrition de mes péchés, et que mon unique douleur soit celle de vous avoir tant de fois offensé.

Jésus mon Sauveur, présentez à votre Père vos plaies et votre sang pour le salut de mon âme. Ce seront pour moi des intercesseurs tout-puissants pour apaiser sa justice, et m'obtenir le pardon de toutes mes offenses.

Je vous aime, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur, et je veux vous aimer éternellement. Je me confie entièrement en votre bonté infinie, et aux mérites de mon divin Rédempteur.

Soyez mon protecteur, et ma maison de refuge, pour mettre mon salut en assurance. Augmentez en moi le désir de souffrir et de mourir pour l'amour de vous.

C'est entre vos mains, Trinité sainte, que j'abandonne mon âme, ne voulant ni vivre ni mourir qu'en vous et pour vous.

Père éternel, je vous recommande le salut de mon âme au nom de Jésus-Christ votre Fils, comme étant le fruit de ses travaux, et ayant été rachetée au prix de son sang.

O divin Esprit, je vous recommande mon âme que vous avez tant de fois éclairée par vos divines lumières! Embrasez-la maintenant de vos divines ardeurs.

O Jésus, je me donne à vous, pour y être uni à l'instant de ma mort. Je veux mourir comme vous dans la soumission à votre Père céleste, et dans le même esprit d'obéissance

Mon divin Sauveur, qui avez entièrement accompli les volontés de votre Père céleste, faites-moi la grâce d'accomplir parfaitement avant que je meure, tous les desseins que vous avez sur moi.

O mon Jésus, l'heure est venue d'avoir pitié de moi! C'est maintenant le temps propre à exercer sur moi vos grandes miséricordes; que ce soit pour moi un jour de grâce et d'indulgence; pardonnez à ce coupable qui déteste ses péchés, et qui ne peut attendre son bonheur éternel que de votre seule bonté.

O Jésus, sauvez-moi, je vous en conjure

Digitized by Google

par votre infinie miséricorde, en laquelle je mets toute ma confiance.

O Passion de mon Sauveur, plaies adorables, sang précieux répandu pour mon salut, vous êtes le plus ferme appui de mon espérance.

O Jésus mourant, je vous adore : je veux mourir en vous aimant. Je vous consacre ma mort. Vous êtes mort pour moi ; je veux mourir pour vous. Sauvez-moi, mon divin Jésus, afin que je puisse vous aimer éternellement.

O Trinité sainte, accordez-moi maintenant vos grandes miséricordes, vos dernières bénédictions et vos grâces les plus puissantes.

O mon divin Jésus, je m'unis à vous en mourant; et je veux par le secours de votre grâce, rendre le dernier soupir dans cette sainte union. Je veux mourir entre vos mains, comme vous êtes mort entre les mains de votre Père céleste.

O Jésus, recevez mon esprit entre les bras de votre miséricorde au dernier soupir de ma vie.

Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde, ayez compassion de mon âme.

Sauveur du monde, sauvez mon âme, que vous avez rachetée au prix de votre précieux sang.

O mon Jésus, je n'ai pas commencé ma vie par votre amour, mais je veux la terminer en vous aimant.

Sainte Vierge, priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort. Il est temps de venir à mon secours, et de ne plus m'abandonner. Accordez-moi, s'il vous plaît, votre sainte protection. Mettez aujourd'hui le comble à vos faveurs. Présentez-moi à votre Fils, et soyez mon avocate devant son tribunal redoutable. Vous avez assisté à la mort de votre Fils, daignez assister à la mienne.

Grand saint Joseph, protecteur des agonisants, intercédez pour moi, afin que je puisse parvenir à une sainte mort.

O glorieux archange saint Michel, et tous les saints anges, priez pour moi, et recevez mon âme quand elle sera séparée de mon corps; conduisez-la jusqu'au terme de son bonheur éternel.

Mon bon ange, soyez auprès de moi pour me défendre, autour de moi pour me consoler, pour me garder et me rassurer dans mes frayeurs et dans mes alarmes. Conduisez mon âme dans le chemin du Ciel, et ne la laissez pas en proie aux ennemis de mon salut.

Tous les saints anges et Esprits bienheureux, daignez intercéder pour moi, afin que Dieu me fasse miséricorde, et me pardonne mes offenses.

Saints et saintes du paradis, demandez grâce pour moi au souverain Juge, devant lequel mon âme va bientôt être présentée, afin qu'il la juge dans sa miséricorde.

O Dieu de mon cœur, mettez-moi proche de vous, pour me défendre contre ceux qui voudraient m'attaquer, et s'opposer à mon salut!

O Jésus, fils de Marie, ayez pitié de moi, fortifiez mon cœur dans la tristesse qui l'accable!

O Jésus, par vos douleurs et par votre agonie, ayez compassion de moi!

O Jésus, par votre croix et par vos délaissements, ne m'abandonnez pas!

O Jésus, par votre mort et par votre sépulture, faites-moi miséricorde! Mettez votre croix, votre passion et votre mort même entre votre jugement et mon âme!

O Jésus, soyez dans mon esprit, soyez dans ma bouche, soyez dans mon cœur!

Grâce de Jésus, secourez-moi!

Bonté de Jésus, pardonnez-moi!

Miséricorde de Jésus, sauvez-moi!

Doux yeux de Jésus, regardez-moi!

Cœur de Jésus, embrasez-moi!

Sainte Vierge, assistez-moi!

Tous les saints et saintes du paradis, priez pour moi!

Mon bon ange, défendez-moi!

Mon saint Patron, protégez-moi!

Venez, saints anges et Esprits bienheureux au-devant de mon âme, pour la recevoir!

Venez, Chérubins et Séraphins, présenter mon âme à mon Dieu et à mon divin Rédempteur, et intercédez pour elle!

Venez, Seigneur Jésus, venez.

Jésus, recevez mon esprit.

Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur.

Jésus, soyez-moi Jésus.

—

VERSETS CHOISIS DES PSAUMES DE DAVID ET DE QUELQUES AUTRES LIVRES DE L'ECRITUR

Propres pour occuper saintement l'esprit des malades et leur inspirer des sentiments de pénitence, de résignation et d'amour.

—

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis dans la langueur et dans la faiblesse : guérissez-moi, Seigneur, parce que la crainte m'a pénétré jusqu'au fond des os.

Mon âme est troublée extrêmement, mais vous, Seigneur, jusqu'à quand me laisserez-vous en cet état?

Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum : sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea (*Psal.* VI, 3).

Et anima mea turbata est valde, sed tu, Domine, usquequo (*Ibid.* 4)?

Digitized by Google

Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme des dangers où elle se trouve, et sauvez-moi à cause de votre miséricorde.

Seigneur, mon Dieu, j'ai mis mon espérance en vous : sauvez-moi, et délivrez-moi.

Ayez pitié de moi, Seigneur, voyez l'humiliation dans laquelle je suis réduit.

Regardez-moi, et exaucez-moi, mon Seigneur et mon Dieu.

Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme point dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : j'ai eu l'avantage sur lui.

Vous avez mis mon cœur à l'épreuve, et vous l'avez visité durant la nuit (de l'affliction) : vous m'avez examiné par le feu (de la fièvre qui me brûle et qui me consume. Je suis soumis, Seigneur, à votre divine volonté.)

Affermissez mes pas dans vos sentiers, afin que mes pieds ne chancellent pas ; (parce que si vous ne me souteniez, Seigneur, pendant le cours de ma maladie, je suis en danger de tomber.)

J'ai crié vers vous, mon Dieu, parce que vous m'avez exaucé ; prêtez l'oreille pour m'écouter, et exaucez mes paroles.

Je vous aimerai Seigneur, vous qui êtes toute ma force ; le Seigneur est mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur.

Mon Dieu est mon soutien, et j'espérerai en lui.

Il est mon protecteur, et la force de laquelle dépend mon salut, il est mon défenseur.

Les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble.

J'ai été assiégé par les douleurs de l'enfer, et les piéges de la mort ont été tendus au-devant de moi, et m'ont enveloppé comme des filets.

Dans mon affliction j'ai invoqué le Seigneur, et j'ai poussé mes cris vers mon Dieu.

Vous m'avez sauvé en me donnant votre protection, votre droite m'a pris en sa garde.

Votre correction m'a redressé pour jamais, et c'est elle-même qui m'instruira encore.

Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés, et pardonnez-moi ceux que j'ai pu faire commettre aux autres.

Seigneur, vous êtes mon aide et mon rédempteur.

O Dieu, ô mon Dieu, jetez sur moi vos regards! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mes péchés crient devant vous, et ils sont cause que le salut est bien éloigné de moi. (Secourez-moi, Seigneur, et usez de miséricorde en me les pardonnant, afin qu'ils ne soient pas la source de ma perte éternelle.)

J'ai été entre vos bras dès que je suis sorti des entrailles de ma mère ; vous avez été mon Dieu dès que j'ai quitté son sein ; ne vous retirez pas de moi.

Parce que l'affliction est proche, et qu'il n'y a personne qui me donne du secours.

Convertere, Domine, et eripe animam meam : salvum me fac propter misericordiam tuam (*Ibid.* 5).

Domine, Deus meus, in te speravi : salvum me fac, et libera me (*Psal.* VII, 2).

Miserere mei, Domine, vide humilitatem meam (*Psal.* IX, 14).

Respice, et exaudi me, Domine, Deus meus (*Psal.* XII, 4).

Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte : ne quando dicat inimicus, prævalui adversus eum (*Ibid.*).

Probasti cor meum, et visitasti nocte, igne me examinasti (*Psal.* XVI, 3).

Perfice gressus meos, et non moveantur vestigia mea (*Ibid.* 5).

Ego clamavi, quoniam exaudisti me, Deus ; inclina aurem tuam mihi, et exaudi verba mea (*Ibid.* 6).

Diligam te, Domine, fortitudo mea ; Dominus firmamentum meum et refugium meum, et liberator meus (*Psal.* XVII, 2).

Deus meus adjutor meus, et sperabo in eum (*Ibid.* 3).

Protector meus, et cornu salutis meæ, et susceptor meus. (*Ibid.*).

Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me (*Ibid.* 5).

Dolores inferni circumdederunt me, et præoccupaverunt me laquei mortis (*Ibid.* 6).

In tribulatione mea invocavi Dominum, et ad Deum meum clamavi (*Ibid.* 7),

Et dedisti mihi protectionem salutis tuæ, et dextera tua suscepit me (*Ibid.* 36).

Et disciplina tua correxit me in finem, et disciplina tua ipsa me docebit (*Ibid.*).

Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo (*Psal.* XVIII, 13).

Domine, adjutor meus et redemptor meus (*Ibid.* 15).

Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti ? longe a salute mea verba delictorum meorum (*Psal.* XXI, 2).

In te projectus sum ex utero ; de ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me (*Ibid.* 11).

Quoniam tribulatio proxima est; quoniam non est qui adjuvet (*Ibid.*).

Digitized by Google

Mais pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi, soyez attentif à ma défense.

. . .Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai point les maux, parce que vous êtes avec moi.

Votre verge et votre bâton (qui sont les afflictions et les maux que je ressens) sont pour moi des sujets de consolation.

. . . Votre miséricorde m'accompagnera dans tous les jours de ma vie.

J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur; je mets ma confiance en vous, mon Dieu, ne permettez pas que je tombe dans la confusion.

Souvenez-vous, Seigneur, de vos sentiments de compassion, et de vos miséricordes que vous exercez dès le commencement des siècles.

Ne vous souvenez point des péchés de ma jeunesse, ni des fautes que mon ignorance a pu me faire commettre.

Souvenez-vous de moi selon votre miséricorde, souvenez-vous-en, Seigneur, à cause de votre bonté.

Vous me pardonnerez, Seigneur, mon péché, parce qu'il est grand, et vous le ferez pour la gloire de votre nom.

Jetez vos regards sur moi, et ayez pitié de l'état où vous me voyez, parce que je suis seul, et que je suis pauvre (et accablé de maux.

Les afflictions se sont multipliées au fond de mon cœur; délivrez-moi des nécessités (malheureuses) où je suis réduit.

Regardez l'état humilié et souffrant où je me trouve, et pardonnez-moi tous mes péchés.

Gardez mon âme, et délivrez-moi : ne permettez pas que je rougisse, après avoir espéré en vous.

Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec celle des impies, ni ma vie avec celle des hommes de sang.

Délivrez-moi, (Seigneur, du mauvais état où mes péchés m'ont réduit) et ayez compassion de moi.

Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui est-ce que je craindrai?

Le Seigneur est le défenseur de ma vie; qui pourra me faire trembler?

Quand je serais assiégé par toute une armée, mon cœur ne sera point étonné.

Quand une guerre s'allumerait contre moi, j'espérerai en vous dans le combat même.

J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.

Afin que je contemple les délices du Seigneur, et que je considère son temple.

Seigneur, écoutez ma voix, et les cris que je vous adresse; ayez pitié de moi, et exaucez-moi.

Ne détournez pas votre visage de moi, et ne vous retirez point de votre serviteur dans votre colère.

Soyez mon appui, ne m'abandonnez pas,

Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum a me : ad defensionem meam conspice (*Ibid.* 20).

. . . Et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es (*Psal.* xxii, 4).

Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt (*Ibid.*).

. . . Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ (*Ibid.*).

Ad te, Domine, levavi animam meam; Deus meus, in te confido, non erubescam (*Psal.* xxiv, 1, 2).

Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiarum tuarum quæ a sæculo sunt (*Ibid.* 6).

Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris (*Ibid.* 7).

Secundum misericordiam tuam memento mei tu, propter bonitatem tuam, Domine (*Ibid.*).

Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim (*Ibid.* 12).

Respice in me, et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego (*Ibid.* 16).

Tribulationes cordis mei multiplicatæ sunt; de necessitatibus meis erue me (*Ibid.* 17).

Vide humilitatem meam, et laborem meum, et dimitte universa delicta mea (*Ibid.* 13).

Custodi animam meam, et erue me; non erubescam, quoniam speravi in te (*Ibid.* 20).

Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam (*Psal.* xxv, 9).

. . . . Redime me, et miserere mei (*Ibid.* 11).

Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo? (*Psal.* xxvi, 1).

Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo (*Ibid.*).

Si consistant adversum me castra, non timebis cor meum (*Ibid.* 5).

Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo (*Ibid.*)

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ (*Ibid.*).

Ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus (*Ibid.* 7).

Exaudi, Domine, vocem qua clamavi ad te : miserere mei et exaudi me (*Ibid.*).

Ne avertas faciem tuam a me : ne declines in ira a servo tuo (*Ibid.* 9).

Adjutor meus es tu; ne derelinquas me,

Digitized by Google

et ne me méprisez pas, ô Dieu mon Sauveur.

Je crois voir (un jour) les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

Attendez le Seigneur : agissez avec courage ; que votre cœur prenne une nouvelle force, et soyez ferme dans l'attente du Seigneur.

Le Seigneur est mon aide et mon protecteur ; mon cœur a mis en lui son espérance, et j'ai été secouru.

Le Seigneur m'a entendu, et a eu pitié de moi, le Seigneur s'est déclaré mon protecteur.

C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis toute mon espérance ; ne permettez pas que je sois confondu pour jamais ; délivrez-moi selon votre justice.

Rendez-vous attentif à mes prières ; hâtez-vous de me retirer (du danger qui m'environne.)

Soyez le Dieu qui me protége, et l'asile où je trouve mon refuge, afin que vous me sauviez (*Ibid.* 3).

Parce que vous êtes ma force et mon refuge, et à cause de votre nom vous me conduirez.

Je remets mon âme entre vos mains ; vous m'avez racheté, Seigneur, vous qui êtes le Dieu de vérité.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis dans l'affliction.

Ma vie se consume par la douleur, et mes années dans les gémissements.

Toute ma force s'est affaiblie. . . et je sens le trouble jusque dans mes os.

Mais j'ai espéré en vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon Dieu, tous les événements de ma vie sont entre vos mains.

Répandez sur votre serviteur la lumière de votre visage. Sauvez-moi selon votre miséricorde. Que je ne sois point confondu, Seigneur, parce que je vous ai invoqué.

Vous êtes mon refuge contre les maux qui m'environnent ; ô Dieu qui êtes ma joie, délivrez-moi de ceux qui m'assiégent.

Le pécheur sera livré à un grand nombre de peines ; mais pour celui qui espère en vous, Seigneur, il sera tout environné de votre miséricorde.

Notre âme attend le Seigneur avec patience, parce qu'il est notre secours et notre protecteur.

Faites-nous sentir, Seigneur, votre miséricorde, selon que nous avons espéré en vous.

Je bénirai le Seigneur en tout temps : sa louange sera toujours dans ma bouche.

J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, il m'a délivré de toutes mes afflictions.

Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit.

Les afflictions des justes sont en grand nombre ; mais le Seigneur les délivrera de toutes leurs peines.

Le Seigneur rachètera les âmes de ses

neque despicias me, Deus, salutaris meus (*Ibid.*).

Credo videre bona Domini in terra viventium (*Ibid.* 13).

Expecta Dominum, viriliter age ; et confortetur cor tuum et sustine Dominum (*Ibid.* 14).

Dominus adjutor meus, in ipso speravit cor meum, et adjutus sum (*Psal.* XXVII, 7).

Audivit Dominus, et misertus est mihi, Dominus factus est adjutor meus (*Psal.* XXIX, 11).

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum, in justitia tua libera me (*Psal.* XXX, 2).

Inclina ad me aurem tuam ; accelera ut eruas me (*Ibid.* 3).

Esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii, ut salvum me facias (*Ibid.*).

Quoniam fortitudo mea et refugium meum es tu, et propter nomen tuum deduces me (*Ibid.* 4).

In manus tuas commendo spiritum meum : redemisti me, Domine, Deus veritatis (*Ibid.* 6).

Miserere mei, Domine, quoniam tribulor (*Ibid.* 10).

Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus (*Ibid.* 11).

Infirmata est virtus mea, et ossa mea conturbata sunt (*Ibid.*).

Ego autem speravi in te, Domine ; dixi, Deus meus es tu ; in manibus tuis sortes meæ (*Ibid.* XV, 16).

Illustra faciem tuam super servum tuum salvum me fac in misericordia tua, Domine, non confundar, quoniam invocavi te (*Ibid.* 17).

Tu es refugium meum a tribulatione quæ circumdedit me : exsultatio mea, erue me a circumdantibus me (*Psal.* XXXI, 7).

Multa flagella peccatoris ; sperantem autem in Domino, misericordia circumdabit (*Ibid.* 10).

Anima nostra sustinet Dominum, quoniam adjutor et protector noster est (*Psal.* XXXII, 20).

Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te (*Ibid.* 22).

Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo (*Psal.* XXXIII, 1).

Exquisivi Dominum et exaudivit me, et ex omnibus tribulationibus meis eripuit me (*Ibid.* 5).

Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde, et humiles spiritu salvabit (*Ibid.* 19).

Multæ tribulationes justorum, et de omnibus his liberabit eos Dominus (*Ibid.* 20).

Redimet Dominus animas servorum, et

Digitized by Google

serviteurs, et tous ceux qui espèrent en lui ne périront point.

Prenez vos armes, et votre bouclier, et levez-vous pour me secourir.

Dites à mon âme, je suis ton salut.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère.

Parce que j'ai été percé de vos flèches, et que vous avez appesanti votre main sur moi.

Il n'y a plus rien de sain dans ma chair à la vue de votre colère : il n'y a point de paix dans mes os à la vue de mes péchés.

Parce que mes iniquités se sont élevées jusques au-dessus de ma tête, et qu'elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable.

Parce que mes reins ont été remplis d'illusions, et qu'il n'y a dans ma chair aucune partie qui soit saine.

Seigneur, vous voyez où tendent tous mes désirs, et le gémissement de mon âme ne vous est point caché.

Mon âme est remplie de trouble; toute ma force m'a quitté, et même la lumière de mes yeux n'est plus avec moi.

Parce que j'ai mis, Seigneur, toute mon espérance en vous, c'est vous qui m'exaucerez, Seigneur mon Dieu.

Car je suis préparé aux châtiments, et ma douleur est toujours présente devant moi.

Je confesserai mon iniquité, et je serai sans cesse occupé de la pensée de mon péché.

Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur et mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi.

Hâtez-vous de me secourir, Seigneur, vous qui êtes le Dieu de mon salut.

Faites-moi connaître, Seigneur, quelle est ma fin.

Et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache ce qu'il m'en reste encore.

Et maintenant quelle est mon attente? N'est-ce pas le Seigneur? Tout mon trésor est en vous, (mon Dieu.)

Délivrez-moi de toutes mes iniquités.

Je suis devenu comme muet, et je n'ai pas seulement ouvert la bouche, parce que c'est vous (qui m'avez envoyé tous les maux que je souffre.) Mais détournez vos plaies de dessus moi.

Je suis tombé dans la défaillance sous la pesanteur de votre main : vous avez châtié l'homme pour ses offenses.

Exaucez, Seigneur, ma prière et mon humble supplication, et ne vous rendez pas sourd à mes larmes.

Donnez-moi quelque relâche, afin que je reçoive quelque rafraîchissement avant que je m'en aille, et que je cesse d'être (sur la terre.)

Vous donc, Seigneur, n'éloignez point de moi les effets de votre bonté, vous de qui la miséricorde et la vérité m'ont toujours servi d'appui.

non delinquent omnes qui sperant in eo (*Ibid.* 23).

Apprehende arma et scutum, et exsurge in adjutorium mihi (*Psal.* XXXIV, 2).

Dic animæ meæ, Salus tua ego sum (*Ibid* 3).

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me (*Psal.* XXXVII, 2).

Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi, et confirmasti super me manum tuam (*Ibid.* 3).

Non est sanitas in carne mea a facie iræ tuæ; non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum (*Ibid.* 4).

Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me (*Ibid.* 5).

Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus, et non est sanitas in carne mea (*Ibid.* 8).

Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus (*Ibid.* 10).

Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum (*Ibid.* 11).

Quoniam in te, Domine, speravi, tu exaudies me, Domine, Deus meus (*Ibid.* 16).

Quoniam ego in flagella paratus sum : et dolor meus in conspectu meo semper (*Ibid.* 13).

Quoniam iniquitatem meam annuntiabo et cogitabo pro peccato meo (*Ibid.* 19).

Ne derelinquas me, Domine, Deus meus, ne discesseris a me (*Ibid.* 22).

Intende in adjutorium meum, Domine, Deus salutis meæ (*Ibid.* 23).

. . . . Notum fac mihi, Domine, finem meum (*Psal.* XXXVIII, 5).

Et numerum dierum meorum quis est; ut sciam quid desit mihi (*Ibid.*).

Et nunc quæ est exspectatio mea? nonne Dominus? et substantia mea apud te est (*Ibid.* 8).

Ab omnibus iniquitatibus meis erue me (*Ibid.* 9).

Obmutui, et non aperui os meum; quoniam tu fecisti : amove a me plagas tuas (*Ibid.* 10).

A fortitudine manus tuæ ego defeci in increpationibus : propter iniquitatem corripuisti hominem (*Ibid.* 12).

Exaudi orationem meam, Domine, et deprecationem meam : auribus percipe lacrymas meas (*Ibid.* 13).

Remitte mihi, ut refrigerer priusquam abeam, et amplius non ero (*Ibid.* 14).

Tu autem, Domine, ne longe facias miserationes tuas a me misericordia tua; et veritas tua semper susceperunt me (*Psal.* XXXIX, 12).

Digitized by Google

Car je me trouve environné de maux innombrables, mes iniquités se sont saisies de moi, sans que j'aie pu les reconnaître.

Elles sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et mon cœur même m'a abandonné.

Qu'il vous plaise, Seigneur, de m'en délivrer; Seigneur, soyez attentif à me secourir.

C'est vous qui êtes mon aide tout-puissant et mon protecteur; mon Dieu, ne tardez pas (de venir à mon secours.)

J'ai dit, Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous.

Comme le cerf soupire après les eaux, de même mon cœur soupire après vous, ô mon Dieu.

Mon âme a une soif ardente pour le Dieu vivant : quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu?

Dieu est notre refuge et notre force, il est notre secours dans les afflictions qui sont venues en foule fondre contre nous.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde.

Et effacez mon péché selon la multitude des miséricordes qui sont en vous.

Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché.

Car je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours devant moi.

J'ai péché devant vous seul, et j'ai fait le mal en votre présence.

Détournez votre visage de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.

Mon Dieu, créez en moi un cœur pur, et rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre saint Esprit.

Rendez-moi la joie de votre grâce salutaire, et affermissez-moi, en me donnant un esprit de force.

Un esprit brisé de douleur est un sacrifice digne de Dieu; vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié.

Mon cœur s'est troublé en moi-même, et la frayeur de la mort est tombée sur moi.

La crainte et le tremblement sont venus fondre sur moi, et j'ai été tout couvert de ténèbres.

Je vous ai, ô mon Dieu, exposé toute ma vie; vous avez vu mes larmes, et vous en avez été touché.

En quelque jour que je vous invoque, je reconnais que vous êtes mon Dieu.

Parce que vous avez retiré mon âme de la mort, et mes pieds de la chute, afin que je puisse me rendre agréable devant Dieu dans la lumière des vivants.

Ayez pitié de moi mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que mon âme met sa confiance en vous.

Quoniam circumdederunt me mala, quorum non est numerus; apprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem (*Ibid.* 13).

Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei; et cor meum dereliquit me (*Ibid.*).

Complaceat tibi, Domine, ut eruas me; Domine, ad adjuvandum me respice (*Ibid.* 14).

Adjutor meus et protector meus tu es, Deus meus, ne tardaveris (*Ibid.* 18).

Ego dixi, Domine, miserere mei, sana animam meam, quia peccavi tibi (*Psal.* XL, 5).

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus (*Psal.* XLI, 2).

Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum, quando veniam et apparebo ante faciem Dei (*Ibid.* 3.)?

Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis (*Psal.* XLV, 2).

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam (*Psal.* L, 3).

Et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam (*Ibid.*)

Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me (*Ibid.* 4).

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper (*Ibid.* 5).

Tibi soli peccavi, et malum coram te feci (*Ibid.* 6).

Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele (*Ibid.* 11).

Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis (*Ibid.* 12).

Ne projicias me a facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas a me (*Ibid.* 13).

Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me (*Ibid.* 14).

Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies (*Ibid.* 19).

Cor meum conturbatum est in me, et fortitudo mortis cecidit super me (*Psal.* LIV, 5).

Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ (*Ibid.* 6).

Deus vitam meam annuntiavi tibi; posuisti lacrymas meas in conspectu tuo (*Psal.* LV, 8, 9).

In quacumque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es (*Ibid.* 10).

Quoniam eripuisti animam meam de morte et pedes meos de lapsu, ut placeam coram Deo in lumine viventium (*Ibid.* 13).

Miserere mei, Deus, miserere mei, quoniam in te confidit anima mea (*Psal.* LVI, 2).

Digitized by Google

Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est préparé (à tout souffrir pour votre amour, et pour l'expiation de mes péchés.)

O Dieu, vous nous avez rejetés, et vous nous avez détruits ; vous vous êtes mis en colère et vous avez eu pitié de nous.

Secourez-nous dans l'affliction, parce que le salut qui vient de l'homme n'est que vanité.

Mon âme, soyez toujours soumise à Dieu, parce que ma patience vient de lui.

Puisque c'est lui-même qui est mon Dieu et mon Sauveur; c'est lui qui prend ma défense, je ne sortirai point d'avec lui.

Ainsi je vous bénirai tant que je vivrai, et je lèverai mes mains (vers le ciel) pour invoquer votre nom.

Notre Dieu est le Dieu qui a la vertu de sauver, et il appartient au Seigneur, au Seigneur de délivrer de la mort.

Exaucez-moi, Seigneur, parce que votre miséricorde est toute remplie de douceur : regardez-moi selon l'abondance de vos miséricordes.

Ne détournez pas votre visage de votre serviteur : l'affliction me presse, hâtez-vous de m'exaucer.

Je suis pauvre et dans la douleur, ô mon Dieu, vous avez entrepris de me sauver.

Venez à mon aide, ô mon Dieu, hâtez-vous Seigneur, de me secourir.

C'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur, Seigneur, ne tardez pas davantage.

Parceque vous êtes, Seigneur, ma patience; Seigneur, vous avez toujours été mon espérance dès ma jeunesse.

Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse, et maintenant que ma force est affaiblie, ne m'abandonnez pas.

O Dieu, ne vous éloignez pas de moi ; regardez-moi, mon Dieu, pour me secourir.

O Dieu, ne m'abandonnez pas dans ma vieillesse, et dans l'extrémité de ma vie.

Combien m'avez-vous fait éprouver d'afflictions cuisantes et pénibles ? vous vous êtes retourné vers moi, et vous m'avez rendu la vie, vous m'avez retiré des abîmes de la terre.

Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous?

Ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance ; ô Dieu, vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage pour toute l'éternité.

Pour moi, c'est mon avantage, de me tenir uni à Dieu, et de mettre mon espérance dans celui qui est le Seigneur mon Dieu.

J'ai cherché Dieu au jour de mon affliction, j'ai tenu toute la nuit les mains étendues vers lui, et je n'ai pas été trompé.

Mon âme a refusé toute sorte de consolation : je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé ma joie dans ce souvenir ; j'ai été agité, et mon esprit est tombé dans la défaillance.

Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum (*Ibid.* 8).

Deus, repulisti nos ; iratus es, et misertus es nobis (*Psal.* LIX, 3).

Da nobis auxilium de tribulatione, quia vana salus hominis (*Ibid.* 13).

Deo subjecta esto anima mea, quoniam ab ipso patientia mea (*Psal.* LXI, 6).

Quia ipse Deus meus et Salvator meus, adjutor meus, non emigrabo (*Ibid.* 7).

Sic benedicam te in vita mea, et in nomine tuo levabo manus meas (*Psal.* LXII, 5).

Deus noster, Deus salvos faciendi, et Domini Domini exitus mortis (*Psal.* LXVII, 21).

Exaudi me, Domine, quoniam benigna est misericordia tua, secundum multitudinem miserationum tuarum respice in me (*Psal.* LXVIII, 17).

Et ne avertas faciem tuam a puero tuo, quoniam tribulor, velociter exaudi me (*Ibid.* 18).

Ego sum pauper, et dolens : salus tua, Deus, suscepit me (*Ibid.* 30).

Deus, in adjutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina (*Psal.* LXIX, 2).

Adjutor meus et liberator meus es tu, Domine, ne moreris (*Ibid.* 6).

Quoniam tu es patientia mea, Domine, Domine, spes mea a juventute mea (*Psal.* LXX, 5).

Ne projicias me in tempore senectutis, cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me (*Ibid.* 9).

Deus, ne elongeris a me ; Deus meus, in auxilium meum respice (*Ibid.* 12).

Et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me (*Ibid.* 18).

Quantas ostendisti mihi tribulationes multas et malas ; et conversus vivificasti me, et de abyssis terræ iterum reduxisti me (*Ibid.* 20).

Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram (*Psal.* LXXII, 25) ?

Defecit caro mea et cor meum ; Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum (*Ibid.* 26).

Mihi autem adhærere Deo bonum est; et ponere in Domino Deo spem meam (*Ibid.* 28).

In die tribulationis meæ Deum exquisivi, manibus meis nocte contra eum, et non sum deceptus (*Psal.* LXXVI, 3).

Renuit consolari anima mea ; memor fui Dei, et delectatus sum ; et exercitatus sum, et defecit spiritus meus (*Ibid. et* 4).

Digitized by Google

J'ai rappelé dans ma pensée les jours anciens, et j'ai eu dans l'esprit les années éternelles.

Le Seigneur me rejettera-t-il pour toujours et ne me donnera-t-il plus à l'avenir des témoignages de son amour?

Retranchera-t-il ses miséricordes pour jamais pour la succession des siècles?

Dieu oubliera-il à faire grâce? et sa colère arrêtera-t-elle le cours de ses miséricordes?

Ne vous souvenez plus de nos iniquités passées, que vos miséricordes soient promptes à nous prévenir, parce que nous sommes réduits à la dernière misère.

Assistez-nous, ô Dieu qui êtes notre Sauveur; délivrez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom, et pardonnez-nous nos péchés à cause de votre saint nom.

Faites éclater votre puissance, et venez pour nous sauver.

O Dieu, convertissez-nous, et montrez-nous votre visage, et nous serons sauvés.

Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées! mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur, et elle est presque dans la défaillance par l'ardeur de ce désir.

Heureux sont ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans tous les siècles.

Un seul jour de demeure dans vos tabernacles, vaut mieux que mille partout ailleurs.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que j'ai crié vers vous durant tout le jour : remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur.

Parce que vous êtes, Seigneur, rempli de douceur et de bonté, et que vous répandez vos miséricordes avec abondance sur tous ceux qui vous invoquent.

Prêtez l'oreille, Seigneur, pour écouter ma prière, et soyez attentif à ma supplication.

... Vous avez usé d'une grande miséricorde envers moi, et vous avez retiré mon âme de l'enfer le plus profond.

... Vous, Seigneur, vous êtes un Dieu plein de compassion et de clémence; vous êtes patient, rempli de miséricorde, et véritable (dans vos promesses).

Seigneur, vous qui êtes le Dieu de mon salut, j'ai crié vers vous durant le jour, et pendant la nuit.

Que ma prière pénètre jusqu'à vous : daignez prêter l'oreille à ma demande.

Parce que mon âme est accablée de maux, et que je suis prêt de tomber dans l'enfer.

Je suis devenu comme un homme sans secours, et qui est libre entre les morts.

Votre fureur s'est appesantie sur moi, et vous avez fait fondre sur moi tous les flots de votre colère.

Vos consolations ont rempli mon âme de

Cogitavi dies antiquos; et annos æternos in mente habui (*Ibid.* 6).

Numquid in æternum projiciet Deus, aut non apponet ut complacitior sit adhuc (*Ibid.* 8).

Aut in finem misericordiam suam abscindet a generatione in generationem (*Ibid.* 9)?

Aut obliviscetur misereri Deus? aut continebit in ira sua misericordias suas? (*Ibid.* 10).

Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum, cito anticipent nos misericordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis (*Psal.* LXXVIII, 8).

Adjuva nos, Deus, salutaris noster, et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos, et propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum (*Ibid.* 9).

Excita potentiam tuam et veni, ut salvos facias nos (*Psal.* LXXIX, 3).

Deus, converte nos, et ostende faciem tuam, et salvi erimus (*Ibid.* 4).

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini (*Psal.* LXXXIII, 2).

Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te (*Ibid.* 5).

.....Melior est dies una in atriis tuis, super millia (*Ibid.* 11).

Miserere mei, Domine, quoniam ad te clamavi tota die; lætifica animam servi tui, quoniam ad te, Domine, animam meam levavi (*Psal.* LXXXV, 3).

Quoniam tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te (*Ibid.* 5).

Auribus percipe, Domine, orationem meam, et intende voci deprecationis meæ (*Ibid.* 6).

..... Misericordia tua magna est super me, et eruisti animam meam ex inferno inferiori (*Ibid.* 13).

Tu, Domine Deus, miserator et misericors et patiens, et multæ misericordiæ, et verax (*Ibid.* 15).

Domine, Deus salutis meæ, in die clamavi, et nocte coram te (*Psal.* LXXXVII, 2).

Intret in conspectu tuo oratio mea, inclina aurem tuam ad precem meam (*Ibid.* 3).

Quia repleta est malis anima mea, et vita mea inferno appropinquavit (*Ibid.* 4).

... Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber (*Ibid.* 5).

Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me (*Ibid.* 8).

Secundum multitudinem dolorum meo-

Digitized by Google

joie à proportion d'un grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur.

Le Seigneur est devenu mon refuge, et mon Dieu l'appui de mon espérance.

Seigneur, exaucez ma prière et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

Ne détournez pas votre visage de moi, en quelque jour que je me trouve affligé ; rendez vous attentif à ma demande,

Parce que mes jours se sont évanouis comme la fumée, et que mes os sont devenus secs comme un foyer où le feu brûle sans cesse.

A force de gémir et de soupirer, je n'ai plus que la peau collée sur les os.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et je suis devenu sec comme l'herbe.

Vous vous leverez, et vous aurez pitié de Sion, parce que le temps est venu, le temps d'avoir pitié d'elle.

Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse son saint nom.

Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites.

C'est lui qui vous pardonne toutes vos offenses, c'est lui qui guérit toutes vos langueurs.

C'est lui qui rachète votre vie de la mort, qui vous environne de sa miséricorde et de ses grâces.

J'ai aimé, parce que le Seigneur doit exaucer la voix de ma prière.

Les douleurs de la mort m'ont environné, et les périls de l'enfer m'ont surpris.

J'ai trouvé l'affliction et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur.

O Seigneur, délivrez mon âme ; le Seigneur est miséricordieux et juste, et notre Dieu est porté à faire grâce.

Rentre, ô mon âme, dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens.

Car il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, mes pieds de la chute.

Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vivants (je l'espère, ô mon Dieu, de votre infinie miséricorde).

Le Seigneur est ma force et ma gloire ; il est devenu mon Sauveur.

Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur.

Le Seigneur m'a puni et m'a châtié, mais il ne m'a point livré à la mort.

Je vous rendrai grâces de ce que vous m'avez exaucé, et que vous êtes devenu mon Sauveur.

Que votre miséricorde, Seigneur, descende sur moi, et votre assistance salutaire, selon votre parole.

Je me suis présenté devant votre face, et vous ai prié de tout mon cœur, ayez pitié de moi selon votre parole.

J'ai reconnu, Seigneur, que l'équité est la

rum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam (*Psal.* xciii, 19).

Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ (*Ibid.* 22).

Domine, exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat (*Psal.* ci, 2).

Non avertas faciem tuam a me, in quacumque die tribulor inclina ad me aurem tuam (*Ibid.* 3).

Quia defecerunt sicut fumus dies mei, et ossa mea sicut cremium aruerunt (*Ibid.* 4).

A voce gemitus mei adhæsit os meum carni meæ (*Ibid.* 6).

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui (*Ibid.* 12).

Tu exsurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus *Ibid.* 14).

Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus (*Psal.* ciii, 1).

Benedic, anima mea, Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus (*Ibid.* 2).

Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis qui sanat omnes infirmitates tuas (*Ibid.* 3).

Qui redimit de interitu vitam tuam, qui coronat te in misericordia tua et miserationibus (*Ibid.* 4).

Dilexi, quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ (*Psal.* cxiv, 1).

Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me (*Ibid.* 3),

Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi (*Ibid.* 4).

O Domine, libera animam meam, misericors Dominus et justus, et Deus noster miseretur (*Ibid.* 5).

Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi (*Ibid.* 7).

Quia eripuit animam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu (*Ibid.* 8).

Placebo Domino in regione vivorum (*Ibid.* 9).

Fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem (*Psal.* cxvii, 14).

Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini (*Ibid.* 17).

Castigans, castigavit me Dominus, et morti non tradidit me (*Psal.* 18).

Confitebor tibi, quoniam exaudisti me, et factus es mihi in salutem (*Ibid.* 21).

Veniat super me misericordia tua, Domine, salutare tuum secundum eloquium tuum (*Psal.* cxviii, 41).

Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo, miserere mei secundum eloquium tuum (*Ibid.* 58).

Cognovi, Domine, quia æquitas judicia

Digitized by Google

règle de vos jugements, et que vous m'avez humilié selon votre justice (lorsque vous m'avez affligé par la maladie, afin de me faire rentrer dans les voies de mon salut.)

Répandez sur moi votre miséricorde, afin qu'elle soit ma consolation, selon la parole que vous avez donnée à votre serviteur.

Mon âme est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire, et j'ai conservé mon espérance très-ferme dans vos paroles.

Je suis à vous, Seigneur, sauvez-moi (par votre grande miséricorde).

Vous êtes mon défenseur et mon soutien, et j'ai mis toute mon espérance dans votre parole.

Prenez-moi en votre protection, selon votre parole, et faites que je vive. Ne permettez pas que je sois confondu dans mon attente.

Assistez-moi, (Seigneur, des secours de votre grâce) et je serai sauvé.

Traitez votre serviteur selon votre miséricorde.

Regardez-moi, et ayez pitié de moi, selon l'équité dont vous usez envers ceux qui vous aiment.

Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable.

L'affliction et l'angoisse sont venus fondre sur moi, et vos commandements sont tout le sujet de ma méditation.

J'ai crié de tout mon cœur, exaucez-moi Seigneur.

J'ai crié vers vous, sauvez-moi.

Considérez l'humiliation où je suis, et daignez (Seigneur) m'en retirer.

Etendez votre main pour me sauver.

Mon âme vivra et vous louera, et vos jugements seront mon appui et ma défense.

Je me suis égaré comme une brebis qui s'est perdue; cherchez votre serviteur.

J'ai crié au Seigneur dans mon extrême affliction, et il m'a exaucé.

Que je suis malheureux de ce que le temps de mon pèlerinage est si long! j'ai demeuré avec ceux qui habitent dans Cédar; mon âme a été longtemps étrangère.

J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me doit venir du secours.

Mon secours me doit venir du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

Je me suis réjoui dans ce que l'on m'a dit, que nous irons dans la maison du Seigneur.

Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie.

Ils reviendront avec des transports de joie, en portant les gerbes de leur moisson.

J'ai crié vers vous, Seigneur, du fond des abîmes, Seigneur, exaucez-moi.

Seigneur, si vous examinez mes iniquités, Seigneur, qui pourra se soutenir devant vous?

Vous êtes, Seigneur, plein de miséricorde, et on trouve en vous une rédemption abondante.

En quelque jour que je vous invoque,

tua, et in veritate tua humiliasti me (*Ibid.* 75.

Fiat misericordia tua ut consoletur me, secundum eloquium tuum servo tuo (*Ibid.* 76).

Deficit in salutare tuum anima mea, et in verbum tuum supersperavi (*Ibid.* 814).

Tuus sum ego, salvum me fac (*Ibid.* 94).

Adjutor et susceptor meus es tu, et in verbum tuum supersperavi (*Ibid.* 114).

Suscipe me secundum eloquium tuum, et vivam, et non confundas me ab exspectatione mea (*Ibid.* 116).

Adjuva me, et salvus ero (*Ibid.* 117).

Fac cum servo tuo misericordiam secundum misericordiam tuam (*Ibid.* 124).

Aspice in me, et miserere mei, secundum judicium diligentium nomen tuum (*Ibid.* 132).

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum (*Ibid.* 137).

Tribulatio et angustia invenerunt me, mandata tua meditatio mea est (*Ibid.* 143).

Clamavi in toto corde meo, exaudi me, Domine (*Ibid.* 145).

Clamavi ad te, salvum me fac (*Ibid.* 146).

Vide humilitatem meam, et eripe me (*Ibid.* 153).

Fiat manus tua ut salvet me (*Ibid.* 173).

Vivet anima mea et laudabit te, et judicia tua adjuvabunt me (*Ibid.* 175).

Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum (*Ibid.* 176).

Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me (*Psal.* CXIX, 1).

Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est; habitavi cum habitantibus Cedar; multum incola fuit anima mea (*Ibid.* 5, 6).

Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi (*Psal.* CXX, 1).

Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram. (*Ibid.* 2).

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus (*Psal.* CXXI, 1).

Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent (*Psal.* CXXV, 5).

Venientes ... venient cum exsultatione, portantes manipulos suos (*Ibid.* 6).

De profundis clamavi ad te, Domine: Domine, exaudi vocem meam (*Psal.* CXXIX, 2).

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit (*Ibid.* 3).

Apud Dominum misericordia, et copiosa apud Deum redemptio (*Ibid.* 7).

In quacunque die invocavero te, exaudi

Digitized by Google

exaucez-moi ; vous répandrez une force invincible dans mon âme.

Si je marche au milieu des tribulations, vous me donnerez la vie... et votre droite me sauvera.

Le Seigneur satisfera pour moi : Seigneur, votre miséricorde est éternelle, ne méprisez pas les ouvrages de vos mains.

... J'ai élevé les yeux vers vous, Seigneur, Seigneur, j'ai espéré en vous, ne laissez pas périr mon âme.

Seigneur, j'ai crié vers vous, je vous ai dit : Vous êtes mon espérance, vous êtes mon partage dans la terre des vivants.

Tirez mon âme de la prison où elle est, afin que je bénisse votre nom.

(Seigneur) n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne pourra se justifier devant vous.

Seigneur, hâtez-vous de m'exaucer ; mon esprit tombe en défaillance.

Faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher, parce que j'ai élevé mon âme vers vous.

Vous êtes la miséricorde qui me soutient, mon refuge, et mon libérateur.

Souvenez-vous (Seigneur) que ma vie n'est qu'un souffle.

Epargnez-moi, Seigneur, et pardonnez-moi mes offenses, puisque mes jours ne sont rien.

J'ai péché, mais comment puis-je, ô gardien des hommes, vous satisfaire pour mes offenses ?

Pourquoi n'effacez-vous point mon péché, et ne me pardonnez-vous point mon iniquité ? Me voilà prêt d'être couché dans la poussière du tombeau, et si vous me cherchez le matin, je ne serai plus.

Ce sont vos mains, (Seigneur) qui m'ont formé ; ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps : et voudriez-vous après cela m'abîmer dans un instant ?

Souvenez-vous, je vous en conjure, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, et que dans peu de temps vous me réduirez en poudre.

Je sais que vous avez compté tous mes pas : mais pardonnez-moi mes péchés.

Toutes mes forces sont épuisées, mes jours ont été abrégés, et il ne me reste plus à attendre que le tombeau.

Délivrez-moi, Seigneur, et me mettez auprès de vous, et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi.

Mes jours se sont écoulés, et toutes les pensées que j'avais ayant été renversées, ne servent qu'à me déchirer le cœur.

J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père ; et aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour.

Je serai encore revêtu de cette peau, et je le verrai moi-même dans mon propre

me, multiplicabis in anima mea virtutem (*Psal.* CXXXVII, 3).

Si ambulavero in medio tribulationis, vivificabis me... et salvum me fecit dextera tua. (*Ibid.* 7).

Dominus retribuet pro me ; Domine, misericordia tua in sæculum, opera manuum tuarum ne despicias (*Ibid.* 9).

... Ad te, Domine, Domine, oculi mei, in te speravi, non auferas animam meam (*Psal.* CXL, 8).

Clamavi ad te, Domine, dixi, tu es spes mea, portio mea in terra viventium (*Psal.* CXLI, 6).

Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo (*Ibid.* 8).

Non intres in judicium cum servo tuo (Domine) quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens (*Psal.* CXLII, 2).

Velociter exaudi me, Domine, defecit spiritus meus (*Ibid.* 7).

Notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad te levavi animam meam (*Ibid.* 8).

Misericordia mea, et refugium meum susceptor meus et liberator meus (*Psal.* CXLIII, 2).

Memento quia ventus est vita mea (*Job*, VII, 7).

Parce mihi, Domine, nihil enim sunt dies mei (*Ibid.* 16).

Peccavi : quid faciam tibi, o custos hominum (*Ibid.* 20) ?

Cur non tollis peccatum meum, et quare non aufers iniquitatem meam ? Ecce nunc in pulvere dormiam ; et si mane me quæsieris, non subsistam (*Ibid.* 21).

Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum in circuitu, et sic repente præcipitas me (*Job* X, 8) ?

Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me, et in pulverem reduces me (*Ibid.* 9).

Tu quidem gressus meos dinumerasti : sed parce peccatis meis (*Job* XIV, 16).

Spiritus meus attenuabitur : dies mei breviabuntur ; et solum mihi superest sepulchrum (*Job* XVII, 1).

Libera me, Domine, et pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me (*Ibid.* 3).

Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum (*Ibid.* 11).

Putredini dixi, Pater meus es ; mater mea, et soror mea vermibus (*Ibid.* 14).

Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum (*Job* XIX, 25).

Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum,

Digitized by Google

corps, et non dans celui d'un autre. Cette espérance répose dans le fond de mon cœur.

Je suis tout prêt, que le Seigneur fasse de moi ce qu'il lui plaira.

Je sais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez les péchés (des hommes) ; accordez-moi, Seigneur, le pardon de ceux que j'ai commis (contre votre divine Majesté).

(Si le rétablissement de ma santé, et une vie plus longue, doivent servir d'obstacle à mon salut), je vous conjure, Seigneur, de retirer maintenant mon âme de mon corps, parce que la mort m'est meilleure que la vie.

Exaucez ma prière, (Seigneur) quoique je sois remplie de misères. J'espère tout de votre miséricorde.

Seigneur, disposez de moi selon votre bon plaisir, et commandez que mon âme soit reçue en paix : car il m'est plus avantageux de mourir, que de vivre plus longtemps.

C'est Dieu qui m'a châtié à cause de mes péchés, et c'est lui qui me sauvera pour faire éclater sa miséricorde.

Souvenez-vous de moi, vous qui êtes mon Dieu.

Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez fait sentir les effets de votre colère (en m'affligeant par la maladie) votre fureur s'est apaisée et vous m'avez consolé.

Dieu est maintenant mon Sauveur, je serai en assurance, et je ne craindrai point.

Le Seigneur est ma force et ma gloire, et il est devenu mon Sauveur.

Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme.

C'est le Seigneur qui donne la mort, et qui donne la vie; qui conduit au tombeau, et qui en retire.

Vous ferez reconnaître votre bonté au milieu des temps. (C'est avec justice que vous appesantissez votre main sur moi, parce que je vous ai grièvement offensé. Mais quoique j'aie mérité votre indignation) lorsque vous serez en colère, souvenez-vous (Seigneur) de votre miséricorde.

Eclairez ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et conduisez nos pas dans le chemin de la paix.

Venez, Seigneur Jésus.

quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt, et non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo (*Ibid.* 26, 27).

Præsto sum, faciat quod bonum est coram se (*II Reg.* xv, 26).

Scio quia tu, Deus, clemens et misericors es, patiens et multæ miserationis, et ignoscens super malitia (*Jonæ* iv, 2).

Et nunc, Domine, tolle, quæso, animam meam a me, quia melior est mihi mors quam vita (*Ibid.* 3).

Exaudi me miseram deprecantem, et de tua misericordia præsumentem (*Judith.* ix, 17).

Domine, secundum voluntatem tuam fac mecum, et præcipe in pace recipi spiritum meum. Expedit enim mihi mori, magis quam vivere (*Tob.* iii, 6).

Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras, et ipse salvabit nos propter misericordiam suam (*Tob.* xiii, 5).

Memento mei Deus meus (*II Esdr.* v, 19).

Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi, conversus est furor tuus, et consolatus es me (*Isa.* xii, 1).

Ecce Deus salvator meus, fiducialiter agam, et non timebo (*Ibid.* 2).

Fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem (*Ibid.* 3).

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ (*Isa.* xxxviii, 10).

Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos, et reducit (*I Reg.* ii, 6).

In medio annorum notum facies : cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis (*Habac.* iii, 3).

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis (*Luc.* i, 79).

Veni, Domine Jesu (*Apoc.* xxii, 20).

Digitized by Google

I. DISCOURS ET ALLOCUTIONS

PRONONCÉS A L'OCCASION DE LA BÉNÉDICTION DES CHEMINS, CANAUX, DES EAUX, DES ÉDIFICES PUBLICS, ETC.

Discours prononcé par S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la bénédiction de la première écluse du canal des Landes.

(14 juillet 1838).

Monsieur le vicomte (1),

Ainsi que vous l'avez compris, et que vous venez de l'exprimer d'une manière si noble et si touchante, la Religion ne se borne pas à diriger nos pensées vers l'immortelle vie ; l'histoire nous la montre encore améliorant les destinées terrestres des peuples qui vivent de ses sublimes inspirations.

N'est-ce pas, en effet, à elle que la France a dû la fertilité des contrées incultes et désertes, où de pieux cénobites, après avoir ciselé les chapiteaux, courbé les voûtes, arrondi les coupoles, lancé dans les airs les flèches de leurs magnifiques basiliques, ont jeté des ponts, creusé des canaux, tracé des chemins, percé des montagnes, construit des villes entières et créé une riche végétation au sein de la plus désolante stérilité ?

C'est en rappelant de pareils souvenirs, que viennent naturellement se placer sur nos lèvres les paroles de notre Montesquieu: « Chose admirable ! la Religion chrétienne, qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

N'est-ce pas elle qui vient aujourd'hui prêter sa voix à la reconnaissance publique, et consacrer ce monument, témoignage solennel du zèle qui vous anime pour le bien de ces contrées ?

Que peuvent, sans l'aide de Dieu, les efforts des hommes abandonnés à leur propre faiblesse ? Il n'y a que des ruines où sa main puissante n'est pas, et si, en cette circonstance vous aviez méconnu cette vérité, vos conceptions eussent été vaines comme votre labeur : dans quelques mois peut-être, une pareille entreprise eût grossi le nombre de ces déceptions industrielles qui portent chaque jour la désolation dans les familles. Mais il n'en sera pas ainsi, car vous avez la foi qui inspire et qui fait agir. Vous avez su placer sous la protection de Celui qui forme et détruit, qui élève et qui renverse à son gré, sous le patronage de sa glorieuse Mère et sous la garde de ses anges, ces grandes constructions que nos mains vont bénir. Vous invoquerez le ciel par ma voix ; il donnera à votre courage grâce et persévérance.

Je vous parlais tout à l'heure des pieux cénobites qui avaient fécondé un sol inculte : il me semble déjà voir ces sables arides se convertir en de riches moissons, et vos concitoyens étonnés se demander d'où leur viennent ces merveilles. Vous pourrez alors leur répondre qu'elles ont été enfantées par cette charité qui a uni vos cœurs comme vos bras, par cette charité qui aime tout ce qui réunit, rapproche les peuples, et devant laquelle il n'est pas de colline qui ne s'abaisse, quand il s'agit d'apporter quelque bien à l'humanité.

Vous êtes digne, Monsieur le Vicomte, de parler un langage aussi franchement religieux à ces populations laborieuses qui s'associent en ce moment à une fête qui est votre triomphe, comme elle fait leur bonheur. Nos âmes ont tressailli à votre parole, écho si fidèle d'un noble cœur !

Je vais y joindre la mienne, pour que Dieu bénisse vos travaux et les couronne d'un double succès.

Je comprends les immenses avantages que les trop rares habitants de cet immense désert vont recueillir de votre œuvre. C'est pour les leur assurer que je conjure l'Auteur de tout don parfait de donner accomplissement aux paroles écrites sur le monument d'espérance et de foi qui frappe nos regards : *Deus omnis gratiæ perficiet, confirmabit solidabitque. Amen.*

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à la bénédiction du pont de Cubzac.

(1er mai 1840.)

Messieurs, on ne conteste plus au christianisme d'avoir sauvé les sciences du naufrage, d'avoir bâti des palais à l'infortune, d'avoir élevé des monuments à la prospérité du pays. Si on l'osait ailleurs, ici nous ne le pourrions pas. Car quel est l'habitant de Bordeaux qui, portant ses regards vers l'ancienne Chartreuse, ne bénisse la mémoire du grand archevêque qui convertit des marais pestilentiels en d'utiles chemins, en de vastes établissements, en de champêtres et riantes demeures ? Ainsi, amie d'un sage progrès, la Religion applaudit à toutes les grandes pensées qui ont pour but le bien-être et la gloire de ses enfants. Mais elle ne veut pas que nous nous proclamions les seuls créateurs d'une fortune que nous avait

(1) M. Levavasseur.

Digitized by Google

préparée de longue main son génie bienfaisant : elle consent à ce que nous courions à de nouvelles conquêtes, mais elle nous demande de ne pas oublier la main généreuse qui a dirigé et affermi nos premiers pas dans la carrière.

En contemplant donc, Messieurs, ce hardi passage que vous venez en quelque sorte de suspendre au milieu des airs; en admirant sa solidité, son élégance; en pensant aux obstacles sans nombre et de tout genre qu'il a fallu vaincre, pouvons-nous ne pas nous rappeler que c'est un de nos saints qui apprit à la France à dompter l'impétuosité du plus rapide de ses fleuves, et que c'est le Pape Innocent IV qui, en reconnaissance d'une généreuse hospitalité, dota la ville de Lyon du pont qui passe encore pour l'une de ses merveilles ?

Dans toutes les nobles entreprises que les siècles ont vues se former, l'Eglise contribuait par des legs pieux, et les encourageait par l'annonce de quelques-unes des faveurs extraordinaires qu'elle tient en réserve dans les trésors de sa bonté.

C'est ce que vous avez compris, Messieurs, lorsque, au nom des membres de la compagnie que vous représentez si dignement, vous avez appelé la Religion à consacrer par notre ministère l'entreprise hardie et providentielle que vous venez d'accomplir avec tant de promptitude et de bonheur. Vous avez voulu qu'une main plus puissante que la vôtre vînt donner force et durée à votre œuvre. Cette profession solennelle de christianisme vous honore autant qu'elle nous console : elle a toutes les sympathies de la population si éminemment religieuse qui couvre nos deux rivages; vous protestez par là de votre attachement à l'héritage de foi que vous ont transmis vos pères.

Puisse, Messieurs, le Dieu qui aime tout ce qui réunit et rapproche ses enfants, donner à votre dévouement la récompense à laquelle il acquiert en ce moment de nouveaux droits, par l'abandon que vous venez de faire en faveur des pauvres du riche produit de cette première journée ! Alors, Messieurs, de nouveaux intérêts se feront jour; et, comme une voix éloquente et amie vient de le proclamer en ces mêmes lieux, on aura foi dans l'avenir, on s'y abandonnera avec confiance, on n'aura pas cru en vain à la prospérité du commerce et à la grandeur de la ville de Bordeaux.

—

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Bordeaux à La Teste.

(7 juillet 1841).

Messieurs,

Il est dans l'homme un principe vivifiant d'activité et d'énergie, que la main libérale du Créateur y déposa pour devenir une source féconde de prospérité publique et privée.

A certaines époques fixées par l'impartiale histoire, le puissant effort de la science recula les bornes anciennes et s'élança vers de glorieuses conquêtes. Ce n'est pas à vous qu'il serait nécessaire de rappeler sous quelles influences reparurent jadis dans notre Europe les prodiges des arts. Au foyer sacré de la Religion se ralluma le feu du génie, et l'on en vit jaillir ces immortels chefs-d'œuvre que nous admirons encore debout sur tous les points de la vieille Europe; éloquent témoignage de la puissance d'un dévouement et d'un art que l'on s'est plu à appeler l'art chrétien, l'art religieux. Gloire donc à nos pères !...

Mais gloire aussi, nous le proclamons avec bonheur, gloire à ces découvertes modernes, à ces grandes entreprises, où le génie de l'homme, venant dérober à la nature des forces merveilleuses, franchit en un instant les espaces, simplifie les procédés, multiplie les relations et les produits, et semble créer une vie nouvelle pour les peuples étonnés !

Ainsi, deux ans ne se sont pas encore écoulés, depuis le jour où une main auguste posa, au milieu d'un immense concours, la première pierre de ces grandes constructions. Alors, comme aujourd'hui, de graves et douces pensées agitèrent notre âme; alors le génie de l'homme promettait, aujourd'hui il donne; alors la Religion bénissait des espérances, aujourd'hui c'est à une œuvre accomplie qu'elle vient imprimer le sceau d'une salutaire consécration.

Non, non, la Religion n'est pas l'ennemie de pareils progrès; elle honore et bénit ceux qui les enfantent, ceux qui les propagent. Elle applaudit à tout ce qui contribue au bonheur de ses enfants : toutes les illustrations, elles les consacre; et de même qu'elle suspend aux voûtes de ses temples les trophées de nos guerriers, juste et solennel hommage rendu au Dieu des batailles, de même elle s'associe aux joies, aux transports de la cité reconnaissante, pour entourer de sa pompe et de ses vœux les infatigables triomphes de ceux qui percent les montagnes, rapprochent les distances, suspendent au milieu des airs de hardis passages, et, à l'aide du plus merveilleux moteur, domptent les deux plus grands obstacles que rencontrent les désirs impatients de l'homme, la terre et l'eau.

Vous l'avez compris, Messieurs, vous qu'honore à vos yeux, comme aux yeux de cette religieuse population, la pensée de cette auguste cérémonie; vous avez compris qu'à Dieu d'abord appartenait toute gloire, que de lui seul venait toute force et toute puissance, qu'à lui devait être rapporté le succès d'efforts persévérants. Car créer pour l'homme, c'est, Messieurs, avoir reconquis par le travail un des bienfaits du Créateur, et la science, l'industrie, l'art, le génie, n'enfanteraient nulle merveille, si Dieu ne l'avait préparée, enfantée, dès l'origine, parmi les œuvres de ses mains.

Vers le Tout-Puissant, auteur de la nature, doivent donc monter fidèlement nos homma-

Digitized by Google

ges et notre amour, quand nous célébrons les triomphes de l'homme. Ainsi, toute justice est-elle accomplie, et toute vérité reconnue. Ainsi, les bénédictions du Ciel viennent-elles, en retour, féconder les entreprises et les travaux d'ici-bas.

Béni soit le jour où fut conçue la bienfaisante pensée de cette œuvre si grande ! Bénis soient les bras et les cœurs qui surent l'accomplir ! Oui, Messieurs, la création d'un chemin de fer de Bordeaux à La Teste, et l'emploi des locomotives destinées à le parcourir, sont un bienfait pour la contrée tout entière ; en mettant en commun les richesses de l'industrie et les trésors d'un sol jusqu'ici méconnus, les populations apprendront à se connaître et à s'aimer, et deviendront une grande famille, unie par les mêmes intérêts, comme elle l'est déjà par les mêmes croyances.

Puisse le Dieu des sciences et des arts bénir et féconder lui-même ce rapport nouveau et rapide avec un pays que semblait séparer de nous un vaste désert ! Puissent de longs jours de prospérité ne jamais démentir les douces espérances de cette heure première !

Tels sont les vœux que nous formons avec toute l'énergie de notre amour pour ceux que le Seigneur nous a donnés pour enfants. Heureux de prêter notre ministère à une entreprise si belle, et de consacrer, en ce moment solennel, l'offrande faite par le génie, de toute la gloire, de tout l'avenir promis à ses travaux !

—

QUELQUES DISCOURS

PRONONCÉS EN DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES PAR MGR ROESS, ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

1. — ***Discours prononcé en 1841 à l'occasion de la bénédiction des bateaux à vapeur du Rhin, de Strasbourg à Cologne.***

Messieurs,

Tout avec Dieu, par Dieu et en Dieu, telle est la noble et sainte devise que le grand Apôtre nous a commandé d'inscrire en tête de chacune de nos actions, et d'avoir toujours présente à la pensée pour donner à notre vie un but qui réponde à nos sublimes destinées. Dieu est le principe de toutes choses : il est donc juste que tout retourne à lui, et que les œuvres qu'il inspire soient consacrées à sa gloire. C'est en lui que nous vivons, que nous agissons et que nous sommes ; c'est lui qui est le principe et la source de toute lumière, et lorsque les brillantes découvertes du génie viennent frapper nos regards, c'est à lui que nous devons, avant tout, offrir le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance.

Tels étaient les sentiments du Roi-Prophète : il apercevait Dieu partout, et saisi d'un saint ravissement au souvenir de cette immense majesté, il s'écriait : *Seigneur, si je monte dans les cieux, je vous y trouve ; si je descends dans les entrailles de la terre, vous y êtes encore.* (Psal. CXXXVIII, 8.) Mais quels eussent été ses transports, et avec quel enthousiasme son cœur se fût-il élevé vers Dieu, s'il eût été appelé à contempler les merveilles dont nous sommes aujourd'hui les témoins ! A son exemple, le naturaliste et le théologien, le philosophe et l'artiste, le politique et le guerrier, chacun doit s'incliner devant Dieu partout où se fait sentir une émanation de sa sagesse, un effet de sa puissance et de sa bonté. Son nom est écrit au firmament en caractères de feu ; sa force est cachée dans les abîmes de la terre et dans les gouffres de l'océan ; c'est son souffle qui nous anime, et ce souffle bienfaisant doit nous rappeler sans cesse que nous sommes les enfants de Dieu, que c'est à lui que nous devons consacrer notre existence. La Religion, l'industrie et la science doivent donc former une alliance éternelle, s'unir par des liens indissolubles, et diriger en commun leurs efforts vers la seule chose qui soit nécessaire à l'homme ici-bas, c'est-à-dire son perfectionnement moral et intellectuel.

Lorsque Franklin déroba à la nuée électrique ses redoutables étincelles, il ne fit que montrer à la terre étonnée un rayon de la gloire de Dieu que la foudre et les éclairs adorent comme leur Maître. Quand la piété élève ces admirables basiliques, gigantesques monuments de l'art et de la foi, elle veut montrer par là tout ce qu'il y a de force et de puissance dans toute pensée qui vient de Dieu. Si de nos jours le génie de l'homme s'est rendu maître des plus terribles instruments de destruction et de mort pour les employer à la civilisation et à notre bien-être, il n'a fait que vérifier cette parole que le prophète royal nous redit à travers les siècles : ***Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit ; Dominus super aquas multas..... Vox Domini intercidentis flammam ignis*** (Psal. XXVIII, 3, 7).

Ces hommes nobles et généreux, occupés depuis tant d'années, de rapprocher les distances qui séparent les villes du Rhin, concourent ainsi, autant qu'il est en eux, à réaliser le dessein que la Providence a formé de réunir tous les peuples en une seule et même famille ; disons hautement qu'ils ont bien mérité du ciel et de la terre. Peu contents d'avoir contribué au progrès de la civilisation, ils ont voulu encore donner un bel exemple de foi chrétienne ; ils ont voulu sanctifier leur œuvre en la consacrant à celui qui est la source de tout bien, en la plaçant sous la protection du Très-Haut, en réclamant pour elle les bénédictions de l'Eglise.

Dans la circonstance solennelle où nous voyons pour ainsi dire se rapprocher et se confondre les deux rives du Rhin, il m'est doux de proclamer ici que je réunis dans un même sentiment d'amour deux grandes nations si bien faites pour s'estimer et se comprendre, auxquelles j'ai consacré tour à tour les deux moitiés de ma vie, et qui ont l'une et l'autre tant de droit à mon dévouement et à ma reconnaissance. Aussi c'est dans toute l'effusion de mon cœur que j'im-

Digitized by Google

plore sur elles et sur tout ce qui leur appartient les bénédictions du ciel les plus abondantes (1). Puisse le Tout-Puissant prendre sous sa sauvegarde ces deux navires, moyens de paix et de bonne harmonie entre les deux peuples! Puisse-t-il les munir de l'ancre du salut, les préserver de tous les écueils, leur donner de nourrir sans danger les flammes dans leur sein et les conduire toujours heureusement au port! Puissent aussi les passagers, qui leur seront confiés, se souvenir que la vie n'est qu'un voyage, que nous n'avons point ici de cité permanente, que nous sommes faits pour le ciel et que nous devons tendre sans cesse vers les rivages de l'éternité bienheureuse.

La seule présence de ces deux navires dans nos murs pour y prendre des noms qui appartiennent à la France et qui sont chers à tous les cœurs français, nous manifeste assez les sentiments de sympathie et de confiance dont nos voisins sont animés pour nous. Eh bien, qu'ils soient donc aussi des messagers de paix, que le rameau d'olivier à la main et forts des bénédictions de l'Eglise, ils annoncent à leur retour que le temps des orages est passé; que rien désormais ne puisse troubler le calme profond dont jouissent les heureux habitants des deux rives du Rhin!

—

II. — *Bénédiction du chemin de fer de Strasbourg à Bâle.*

(Discours prononcé à la gare de Mulhouse en 1842.)

Messieurs,

Le Roi-Prophète se sentait saisi d'une sainte admiration à la vue des merveilles de la nature et de cet immense univers, qui peut être appelé le temple du Très-Haut. *Les cieux*, s'écriait-il, dans son magnifique langage, *les cieux célèbrent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les ouvrages de ses mains; « Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum (Psal. XVIII, 1).* » Le livre des Psaumes n'est pour ainsi dire qu'un long poëme, où le Prophète, empruntant les harmonieux accords des anges et des chérubins, chante sur sa harpe la grandeur, la sagesse et la puissance du Créateur. Ici, il nous représente le grand Jéhovah faisant sortir le monde du néant par la force de sa parole, lançant dans l'immensité de l'espace le soleil, la lune, les étoiles, comme des grains de poussière, et assignant à chaque astre l'orbite qu'il doit décrire; là, il nous montre, creusant d'immenses abîmes pour y renfermer les mers, leur opposant d'infranchissables barrières, et leur disant avec autorité : Vous n'irez pas plus loin, et ici viendra se briser l'orgueil de vos flots. Dieu jette un regard sur la terre et elle tremble, il touche les montagnes et elles fument, il étend les cieux comme une tente, les nuages lui servent de char, et il s'envole sur l'aile des vents; les orages sont ses messagers et les éclairs obéissent à sa voix. Il établit la terre sur une base solide et rien ne pourra l'ébranler que le souffle du Très-Haut. Il se revêt de la mer comme d'une ceinture, les eaux se meuvent au sommet des montagnes et s'enfuient au bruit de son tonnerre. Par lui les montagnes se couvrent d'arbres et de rochers, et les vallées de fruits et de verdure. Il peuple les airs d'innombrables oiseaux; le passereau sur l'humble chaumière, et le lion qui rugit au désert, chantent également ses louanges. Le nom du Très-Haut est proclamé jusque dans les profondeurs de l'océan, et les cétacés qui suivent les navires, annoncent aux humains qu'eux aussi sont les créatures de Dieu. *Béni soit à jamais le Seigneur! il est aussi bon qu'il est magnifique, et il contemple avec amour ses créatures et l'ouvrage de ses mains.*

Ainsi s'exprimait le prophète royal. Mais comment nous exprimerons-nous, Messieurs, nous qui avons vu l'esprit investigateur de l'homme aller successivement dérober au sein de la nature la plus grande partie ces secrets et des mystères que Dieu y avait déposés depuis l'origine des siècles? Berthold Schwarz trouve dans le salpêtre, le soufre et le charbon, des éléments de cette formidable poudre à canon, qui semble avoir rendu l'homme maître de la foudre et du tonnerre. Franklin désarme le nuage destructeur. La boussole trace au matelot une route certaine à travers les flots de la mer. Le gaz éclaire nos villes. Guttenberg fait parler le bois et le papier. Sennefelder et Malapeau donnent la vie à la pierre et au marbre. Le microscope nous fait admirer la puissance et la sagesse de Dieu jusque dans les plus petits insectes; et Herschell, avec son ingénieux télescope, nous apprend que les objets s'amoindrissent à mesure qu'ils s'éloignent du ciel et qu'ils se confondent avec la terre.

Toutes ces découvertes ont été faites par le génie de l'homme; mais malheur à lui, s'il ne savait pas y voir l'inspiration divine et les effets de la bonté de son Dieu! Qu'il ne s'y trompe pas, toute grâce excellente, tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières; c'est lui qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui lui départit les dons de l'intelligence, qui dirige ses pas, et qui daigne lui faire part de ces immenses trésors de science qu'il renferme dans son sein. Sans lui, sans sa lumière, nous serions condamnés à nous traîner misérablement sur une terre de ténèbres, et nous serions dépourvus de tous les avantages précieux qui embellissent notre existence. C'est donc à Dieu que nous devons rapporter la gloire de toutes ces inventions nouvelles qui nous transportent, nous enchantent, puisqu'elles ne sont que des manifestations de sa bonté dans l'ordre physique, comme il y a les manifestations de sa bonté dans l'ordre moral; il les a confiées à son Eglise afin qu'elle les bénisse, qu'elle les sanctifie et qu'elle s'en serve pour exciter notre recon-

(1) Une députation de Cologne assistait à la cérémonie.

Digitized by Google

naissance et notre amour envers le souverain Auteur de tout bien.

Aussi voyons-nous l'Eglise de Jésus-Christ prendre sous son patronage toutes les découvertes vraiment utiles à l'humanité et implorer sur elles et sur leurs auteurs, avec une touchante sollicitude, les grâces et les bénédictions du ciel.

Sous ce rapport, notre siècle n'est pas resté en arrière, et il peut à juste titre revendiquer le droit d'être appelé celui des découvertes. Je dis même plus, et ma parole ne paraîtra pas suspecte à ceux qui, pour des raisons quelconques, se plaisent peut-être encore à nourrir des préjugés qui appartiennent à un autre temps; je ne crains pas, dis-je, d'affirmer que notre siècle n'a pas même à envier au passé le sentiment religieux, comme on a bien voulu le soutenir quelquefois. Car, voyez ces hommes dont les nobles efforts ont doté le pays d'établissements gigantesques et qui nous font comme par enchantement traverser notre belle patrie par une force motrice presque inconnue jusqu'alors et dérobée à ce qu'il y a de plus simple et de plus commun dans la nature; voyez ces hommes d'un si parfait dévouement et d'une si haute intelligence, invoquer les prières de l'Eglise sur l'ouvrage de leurs mains, rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et mettre les créatures sous la protection et la sauvegarde du Créateur.

Daignent ses bénédictions descendre sur ces rails, sur ces voies, sur ces locomotives, sur ces chars, sur les voyageurs, sur les dignes chefs qui ont dirigé cette œuvre admirable, sur cet homme modeste et persévérant (1), qui a conçu ce grand ouvrage, et dont la fermeté, en dépit de l'esprit de spéculation, a triomphé dans les mauvais jours de toutes les résistances et de tous les obstacles, sachant bien qu'il faisait un ouvrage utile au pays.

Que le rapprochement établi par les chemins de fer entre les nations de la terre, nous apprennent que, dans la même proportion, la terre elle-même doit se rapprocher du ciel, et qu'il nous encourage à marcher avec la même vitesse dans les voies de la vérité et de la vertu, pour nous réunir un jour tous dans le sein du Créateur du ciel et de la terre!

—

III. — *Inauguration de l'horloge Schwilgué à la cathédrale de Strasbourg.*

Discours prononcé le 31 décembre 1842.

Messieurs,

L'art et l'industrie sont les deux grands mobiles de la civilisation, devant lesquels viennent s'incliner les hommes de tous les pays, de toutes les croyances et de toutes les opinions. La religion s'associe de grand cœur à ces nobles tendances et à ces courageux efforts; car, quoi qu'on en dise, elles sont l'expression d'une pensée généreuse, elles sont le cri de la nature, je dirais, le cri d'une intelligence qui a le sentiment de sa force.

(1) M. Nicolas Kœchlin.

Il y avait un temps où l'humanité se sentait le besoin des grandes choses, parce qu'elle avait bien compris son origine et sa destinée. Dieu lui était tout, et tout lui était par Dieu et pour Dieu. C'est dans le christianisme que le pauvre trouvait la résignation, le faible la force, le malheureux des consolations, le père de famille des conseils, le génie ses hautes pensées, l'artiste ses sublimes inspirations.

L'art, c'est l'imitation de la nature, comme la nature est une expression, une étincelle, un rayon des splendeurs de Dieu. Plus un siècle est religieux, plus une nation est un peuple de Dieu, plus elle porte l'empreinte, l'image de son origine céleste, elle et ses œuvres.

Le roc du prophète Daniel s'étant détaché avec fracas de la grande montagne, avait anéanti les quatre empires de la terre; la croix de Jésus-Christ avait brisé les idoles, et la parole civilisatrice du Sauveur, retentissante comme un tonnerre, avait renversé les murs d'airain de la barbarie, pénétré au cœur des nations les plus sauvages et traversé les mers jusqu'aux extrémités de la terre, malgré la fureur des tyrans et l'égoïsme altier d'une raison perverse. Mais aussi le XI^e^ siècle commençait à se dérouler sous les yeux des Chrétiens étonnés, et leur première pensée devenait une pensée de reconnaissance envers Celui qui donne la vie et la mort. Le sentiment religieux, qui a un besoin impérieux de publier les louanges du Seigneur, se manifesta, dès lors, par les plus étonnantes inspirations, et tout ce que le passé avait conservé de souvenirs et de monuments, s'éclipsa aux pieds de nos cathédrales, qui élèvent encore aujourd'hui vers le ciel leurs fronts sublimes et majestueux.

L'architecture, la sculpture, la peinture, et tout ce qui peut être regardé comme une émanation d'en haut, prirent un essor que nous aurions de la peine à suivre, si les chefs-d'œuvre de l'art chrétien n'avaient résisté aux ravages du temps et triomphé des fureurs de la barbarie moderne.

Si le moyen âge, malgré sa rudesse et ses aberrations, n'avait été profondément religieux, il n'aurait pas été grand; car Dieu seul est grand, Messieurs. Hors de Dieu, il n'y a que ténèbres, faiblesse et impuissance. Le génie de l'homme sans religion ne saurait produire des choses étonnantes, que pour des esprits faux et des imaginations déréglées. Car, encore une fois, l'art est l'imitation de la nature; et là, où manque le souffle divin, il n'y a qu'un cadavre, un corps sans âme, une parodie, une contrefaçon de cette nature sortie si belle des mains du Très-Haut.

Aussi, voyons-nous que les artistes de tous les siècles et de toutes les nations ont eu l'habitude de chercher, dans la religion, leurs plus beaux sujets et leurs plus admirables inspirations. L'artiste doit dire comme le Chrétien : *Je puis tout en Celui qui me fortifie* (Philipp. IV, 13). L'homme qui est abandonné à lui-même, imprimera infailli-

Digitized by Google

blement à ses ouvrages le sceau de sa faiblesse ; une œuvre ne sera divinement belle qu'en raison de la coopération de Celui qui est le souverain distributeur de tous les dons.

Pourquoi, Messieurs, admirons- nous le chef- d'œuvre sorti des mains de cet homme extraordinaire, qui a su, avec une si touchante simplicité, cacher si longtemps, sous le voile de la plus chrétienne modestie, tout ce qu'il y a de générosité, de grandeur, de constance et de désintéressement dans cette âme si loyale, si candide et si française ? C'est que pénétré de la faiblesse et de la dépendance de l'homme, il s'est mis à genoux devant Celui qui a créé l'espace et le temps, creusé les abîmes de l'Océan et lancé, dans l'immensité de l'univers, ces astres et ces planètes qui chantent la gloire de Dieu, comme les anges autour du trône du Seigneur. Il a su réunir dans sa pensée toute la création et tout le code de la nature, et il a réussi à retracer dans son horloge, avec une précision sans exemple, cette grande œuvre de Dieu. Les minutes, les heures, les jours, les mois, les années, les siècles se suivent comme dans l'ordre de la nature et celui de la grâce. Le cadran suit le mouvement de la terre ; l'ange auquel Dieu a ordonné, dans les Psaumes, de veiller sur nous, est un gardien fidèle et nous adresse, tous les quarts d'heure, une ou quelques paroles d'encouragement. La mort nous rappelle vingt-quatre fois par jour l'heure fatale. Jésus-Christ, dominant tout et au nom duquel *tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* (Philipp. II, 10) est assis comme le juge suprême sur les nuages.

Les apôtres représentant le genre humain, passent et s'inclinent devant leur Maître pour recevoir sa bénédiction. Le coq, cette horloge vivante, le symbole de la vigilance, qui sonne le réveil, annonce l'aurore, réjouit par son chant le navigateur, en lui prédisant la fin de la tempête, le coq auquel selon l'expression de l'Écriture sainte, *Dieu a donné l'intelligence*, nous invite à pleurer avec Pierre nos infidélités, et nous excite, en battant des ailes, à nous élever vers le ciel par des efforts continuels et par des actes incessants de courage et vertu.

Enfin tout l'ensemble de l'ouvrage nous retrace cette belle et harmonieuse unité dans la nature, et proclame avec éloquence la nécessité et les bienfaits de cette unité de foi, d'espérance et de charité, qui fait la force et le bonheur des peuples.

Nous prions le Ciel de répandre avec abondance ses bénédictions sur ce chef-d'œuvre de l'art et sur son auteur à jamais illustre ; sur cette ville antique et bien-aimée ; sur tous nos chers concitoyens, et, avant tout, sur le corps respectable auquel appartient l'honneur et la gloire d'avoir conçu la pensée de cette œuvre admirable qui, entre les mains du génie, est devenue une création nouvelle. Le nom de Schwilgué brillera désormais dans les fastes de cette magnifique cathédrale à côté de ceux de Werner et d'Erwin ; les démonstrations aussi cordiales que bien méritées, dont le vénérable vieillard va être l'objet, de la part des autorités et de ses concitoyens, prouveront à toute la terre que nos villes comme nos provinces, et nos provinces comme la France tout entière, se lèvent comme un seul homme, quand il s'agit de défendre l'honneur de la nation et de couronner le mérite.

—

IV. — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg à Paris, le 18 juillet 1852, en présence de S. A. Mgr. le Prince Louis-Napoléon, président de la république.*

Monseigneur, Messieurs,

Tandis que l'homme livré aux calculs de l'intérêt et aux plaisirs des sens ne voit dans ces merveilleuses inventions de l'industrie, dont notre siècle s'enorgueillit avec tant de raison, que des moyens d'accroître ses richesses et d'étendre le cercle de ses jouissances, le chrétien éclairé par la foi porte plus haut ses vues et ses pensées, et dans ces conceptions du génie humain il voit des moyens dont Dieu se sert pour accomplir ses desseins sur les peuples, et pour conduire les hommes à leurs immortelles destinées.

Il y a dix-huit siècles, Messieurs, que l'Apôtre des nations a gravé sur le frontispice de l'Église cette sublime inscription : *un Dieu, une foi, un baptême.* Et le Christ lui-même, expliquant à ses apôtres et à ses disciples le but de ses travaux et de sa mission, leur annonçait qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus sur la terre qu'un Pasteur et qu'un troupeau. Tout, dans les desseins de Dieu, tend à constituer au sein de l'humanité cette merveilleuse unité. L'homme s'agite et Dieu le mène, a dit un philosophe chrétien. Oui, Messieurs, l'homme, créature fragile et bornée, n'assigne trop souvent, hélas ! d'autre but à ses méditations et à ses efforts qu'une prospérité matérielle et périssable comme lui ; mais Dieu, qui le mène à son gré, le pousse vers des régions, vers des idées qui lui sont inconnues.

Ne pensons pas, Messieurs, que la Providence reste étrangère à ce prodigieux développement de l'industrie moderne, à ces étonnantes découvertes que le génie le plus vaste et le plus hardi n'aurait pas osé prévoir, il y a cinquante ans. Ne pensons pas qu'un Dieu sage et bon ne sache pas faire servir au triomphe de la vérité cette ardeur pour les intérêts matériels, qui agite et tourmente le monde aujourd'hui.

Si l'industrie efface les distances, si elle brise les barrières que le temps et l'espace opposent à ses créations, elle ouvre aussi une voie plus rapide et plus large aux divins enseignements de l'Evangile ; elle fait disparaître les frontières, elle détruit les limites qui séparent les peuples pour n'en faire qu'une seule et même famille, unie dans la charité et dans la pratique des vertus chrétiennes.

Quand Dieu dispersa son peuple sur toutes les routes du monde connu, les ennemis de la nation sainte applaudissaient à ses revers et à ses malheurs : mais ils ne voyaient pas que les enfants dispersés de Juda étaient des missionnaires que Dieu envoyait porter jusqu'aux extrémités de l'univers le désir et l'attente du Rédempteur,

Lorsque Alexandre conduisait ses phalanges

Digitized by Google

victorieuses jusque sur les rives de l'Euphrate et du Gange, il croyait ne satisfaire que son insatiable ambition, et il ne voyait pas qu'il ne faisait que préparer les voies à la vérité chrétienne et rendre ses progrès plus faciles.

Et ces routes magnifiques dont les Romains sillonnaient l'Europe, et qui subsistent encore aujourd'hui comme d'impérissables monuments de leur grandeur et de leur puissance, qu'étaient-elles autre chose que des voies ouvertes aux prédicateurs du Christ et aux missionnaires de l'Evangile?

Ainsi, Messieurs, les hommes, quels que soient leur puissance et leur génie, ne sont que des instruments entre les mains de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins sur l'humanité.

Eh bien! Messieurs, que l'industrie étende et multiplie ses lames de fer, qu'elle en enveloppe le globe comme d'un immense réseau, qu'elle dompte le feu et la vapeur pour donner à ses convois la rapidité de la foudre; que fera-t-elle? A son insu elle concourra à l'accomplissement des volontés divines, elle favorisera la prédication de l'Evangile, les anges de paix monteront avec elle sur ses chars rapides, ils la suivront jusque dans les climats les plus reculés, pour porter à leurs habitants la bonne nouvelle du salut et travailler à la consommation de cette grande unité que le Christ, la veille de sa mort, demandait à son Père comme le prix de ses travaux et de ses souffrances.

Bénissez donc, ô mon Dieu, cette voie nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui à la propagation de la vérité aussi bien qu'à la prospérité du pays, et que la science unie à la foi veut placer sous votre protection.

Bénissez ces hommes qui ont travaillé avec tant d'intelligence et de dévouement à doter la France d'une nouvelle source de richesses, et qui, après nous avoir donné de si magnifiques preuves de la puissance de leur génie, nous donnent, dans ce moment, une marque si touchante de leur piété en implorant sur leur œuvre les bénédictions de l'Eglise.

Bénissez tous ceux qui se confieront à ces redoutables machines pour franchir les distances et dévorer l'espace. Préservez-les de tous les accidents qui pourraient devenir funestes à leurs corps et surtout à leurs âmes. Ne permettez pas que les intérêts du temps leur fassent jamais oublier les intérêts de l'éternité.

Bénissez, ô mon Dieu, bénissez ce Prince magnanime qui préside à cette fête d'inauguration, et qui, après avoir préservé la France des horreurs de l'anarchie, n'est plus occupé que du soin de lui procurer les douceurs de la paix et les bienfaits de la Religion.

PRIÈRES COMPOSÉES POUR LA CÉRÉMONIE.

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,
℟. Qui fecit cœlum et terram.
℣. Domine, exaudi vocem meam,
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS.—Deus scientiarum, Domine, qui hominem constituisti super opera manuum tuarum et in altissima quæ fecisti magnalia penetrare docuisti, te supplices deprecamur, ut has in conspectu tuo explicatas artes benigne tuearis et serves, et dum ad usus humanos mirabiliter ordinantur, ad laudem et gloriam nominis tui humiliter referantur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti, Deus. Per omnia sæcula sæculorum.

Amen.
Dominus vobiscum,
Et cum spiritu tuo.
Sursum corda,
Habemus ad Dominum.
Gratias agamus Domino Deo nostro,
Dignum et justum est.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere. Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, qui magna solus efficis et potentia virtutis tuæ cuncta moderaris et formas. Quod enim tot et tantos in rerum natura scientiæ et sapientiæ tuæ reconditos thesauros homini investigare datum sit, tibi soli, cujus est terra et plenitudo ejus, refertur acceptum. Ideo dexteram tuæ majestatis extende super hanc viam ferream, super ardentes fornaces et fumivomas turres, et flammiferos currus; omnemque hunc industriæ superbum apparatum tua cœlesti benedictione benedicere digneris, ut quæ tanta dexteritate a servis tuis confecta sunt opera, te favente, a periculis cunctis libera et tua semper sint protectione defensa.

Tibi enim serviunt universæ creaturæ tuæ: et licet sensu careant ac elevatione mentis ad te ascendere non valeant, magnifica tamen structura sua nominis tui gloriam potenter enarrant. Sint igitur hæc, quæ super viam istam plaustra volabunt, per nostræ humilitatis officium in tuo nomine benedicta et sacrata, ut sicut sagittæ in manu potentis tuto regantur, ut per colles humiliatos et impletas valles et patentes campos prospere raptentur, ut per impositos fluminibus ruant pontes indejecta, ut intra montium rupes et in foraminibus petræ non hæreant, ut in impetu rotarum suarum ad scopulos non offendant, ut extra præfixas sibi lineas non provolent, et inter omnes viæ varietates feliciter ad propositam sibi metam pertingant. Quapropter tuo semper sint tutata præsidio, atque tum in pace, tum in bello, tum in prosperis, tum in adversis, ad bonum reipublicæ et ad civium salutem ordinata. Et quia tu, Domine, Deus noster, famulos tuos nunc in momento in ictu oculi, velut super pennas ventorum de loco in locum transmigrare permittis, id quod operatus es in nobis, tua benedictione confirma, ut sublatis locorum distantiis, una sit civium familia, unus et credentium cœtus: et sicut ampliora jam rerum humanarum commercio spatia patescunt, ita ubique etiam dilatentur spatia caritatis, et sanctam sanctorum communionem magnificentius expansam miremur in terris.

Adducantur suo ordine currus qui benedicendi sunt (1).

OREMUS.—Deus, qui filios Israël per diem in columna nubis et per noctem in columna ignis duxisti, antiqua brachii tui operare miracula in medio nostri, et super currum istum, quem ignis et aquæ vis premet insuperabilis, tuæ bene † dictionis virtutem effunde, ne in furore suo confringatur aut erret, sed ad nutum rectoris pareat, gradum sistat aut currat, et Lutetia Argentinam, Argentina Lutetiam tutus eat, et redeat in similitudinem fulguris coruscantis. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

Recedat in locum suum et adducatur alter.

OREMUS.—Omnipotens, sempiterne Deus, qui famulo tuo Eliæ currum igneum mittere dignatus es et per turbinem in cœlum ascendere fecisti, concede pro-

(1) Quatre locomotives ont été bénites successivement.

Digitized by Google

pitius, ut quicumque plaustrum hoc nomine tuo dicatum et tua cœlesti bene † dictione sanctificatum conscenderint, omnis periculi sublata formidine, tua semper se credant protectione munitos, et dum in viis suis prospere procedunt, sublimiores gratiæ tuæ vias inire non renuant, et in iisdem ad gloriam sempiternam tuto pervenire mereantur. Per Christum Dominum nostrum.

Recedat in partem suam et adducatur qui tertio loco constitutus est.

OREMUS. — Domine Deus noster, in cujus potenti dextra sortes sunt hominum, currum istum ad multiplices terrestris hujus vitæ commoditates sapienter aptatum, per nostræ humilitatis servitium bene † dicere digneris et benedictum clementer respicere, ut omnes, qui in hac via mirabili vel ad propria redeunt vel ad extera migrant, non in curribus, non in rotarum axibus, sed in nomine tuo confidant et tuo semper protegantur auxilio. Per Christum Dominum nostrum.

Adducatur qui ultimo loco benedicendus est.

OREMUS. — Domine Deus noster, qui mentes famulorum tuorum superni luminis radio ita illustrare dignatus es, ut insitas naturæ vires exacte ponderare et ad usus humanos sic te norint applicare, super hæc, quæ suæ artis et industriæ sunt, cœlestis bene † dictionis virtutem effunde, ut, dum exercentur in mirabilibus tuis, non sibi, sed nomini tuo dent gloriam et honorem. Per Christum Dominum nostrum.

—

V. — *Bénédiction du chemin de fer de Strasbourg à Molsheim, Barr et Wasselonne.*

Discours prononcé à la gare de Molsheim le 23 Septembre 1864.

Messieurs,

La solennité qui nous réunit en ce moment et pour laquelle vous avez demandé à la religion ses enseignements et ses prières, doit être pour nous tous un *mémorable événement* et une *grande leçon :* un événement mémorable, parce qu'elle nous montre, avec une évidence saisissante, toute la puissance du génie humain ; une grande leçon, parce qu'elle nous révèle avec non moins d'éclat la toute-puissance de Dieu et la dépendance où nous sommes de son souverain empire. Et d'abord, pour parler de l'homme, voyez le chemin qu'il a dû parcourir pour réaliser les merveilles qui frappent ici nos regards. Engagé dans une lutte sans trêve ni repos contre les éléments rebelles de cet univers, il semblait condamné d'avance à succomber sous l'hostilité combinée de tant de redoutables forces. Qu'avait-il donc pour en triompher? La puissance *du génie* et la puissance *du travail.*

Armé de cette double puissance et impatient de ressaisir le sceptre de sa royauté primitive qu'il avait brisé entre ses mains, il se met à l'œuvre, et à son tour, il impose à la nature la loi qu'il avait subie. Les forces qui le menaçaient, il les tourne contre elle-même. Il fouille les entrailles de la terre ; il lui arrache les trésors qu'elle recèle, les assouplit, les transforme en tous sens ; il les assujettit, par le mécanisme le plus prodigieux, aux lois mathématiques dont il a su trouver la puissante formule. Puis, un jour, quelques gouttes d'eau tombées sur une étincelle lui révèlent le secret d'une force nouvelle. Il s'empare de cette force, il emprisonne la vapeur dans l'organisme inanimé qu'il a créé pour elle, et voilà qu'une âme passe, pour ainsi dire, dans cette masse inerte et l'emporte, avec la rapidité de la foudre, sur les parallèles inflexibles qui sont placées là pour régler son impétuosité. Porté par cet esclave à la fois terrible et docile, l'homme traverse les montagnes, les abîmes, les fleuves et les déserts, et guidé par la Providence, quand il croyait n'obéir qu'à son intérêt ou à son caprice, il opère à son insu une de ces révolutions étonnantes qui décident, pour des siècles, des destinées de l'humanité.

Et remarquez, Messieurs, que pour une telle œuvre il a dû dérober à la nature le secret de ses lois, appliquer à la matière les combinaisons les plus profondes du calcul, appeler à son secours les procédés et les ressources les plus variées de l'art et de l'industrie, ramasser et concentrer en quelque sorte les produits et toutes les conquêtes de son labeur séculaire, et faire de tous les travaux du passé le point d'appui et l'auxiliaire de ce travail nouveau. Enfin il a donné un corps à son idée ; il a décuplé les organes de son activité ; il a centuplé ses forces, il a asservi la matière au despotisme de sa science et de sa volonté. Il triomphe ! et cette locomotive qui est là dans le calme de sa force et qui bientôt roulera en grondant sur les rails que nous allons bénir, cette locomotive qui résume dans sa structure soixante siècles de découvertes, elle est là pour vous dire à tous quelle est la grandeur de l'homme et l'empire de son génie.

Et cependant le dirai-je, Messieurs ? Là où tant d'hommes ne cherchent que les titres de leur royauté imaginaire et ne trouvent qu'une vaine pâture à leur orgueil, c'est là surtout, qu'au-dessus de votre puissance et de votre grandeur, je vois éclater la grandeur et la puissance de Dieu. C'est lui qui a allumé en vous le rayon sacré de l'intelligence ; c'est lui qui a armé votre activité du ressort d'une invincible énergie ; c'est lui qui vous a tracé la route du progrès et vous a donné le puissant aiguillon qui vous pousse vers l'avenir. Il est l'idéal qui vous éclaire dans vos plus profondes conceptions : il est le foyer des vérités éternelles que vous consultez dans vos combinaisons les plus audacieuses. Vous pouvez bien, comme Prométhée, ravir le feu du ciel ; mais c'est lui qui l'a créé et le reprend quand il lui plaît. Vous pouvez diversifier les formes, appliquer et combiner les forces ; mais vous ne pouvez rien, absolument rien, sur les substances et les lois des choses. Vous pouvez, avec Newton, Kepler et Pascal, défier le temps et l'espace par l'audace de vos découvertes et de vos inventions ; mais, quoi que vous fassiez, l'ouvrage de vos mains n'est pas moins sous la main de Dieu. L'art de vos machines est admirable, qui oserait le nier ? Mais si admirable qu'il soit, qu'est-il en regard du mécanisme de l'univers ? Les forces que vous mettez en œuvre sont irrésistibles, je l'avoue ; mais ces forces ne sont-elles pas à Dieu ? et que sont-elles après tout auprès de la puis-

Digitized by Google

sance qui meut, comme en se jouant, tout le système des mondes ? Oui, Dieu seul est en tout le maître souverain et le grand ouvrier. Tout relève de lui. Sur ces merveilleuses créations de votre industrie, je vois l'empreinte de son intelligence et de son pouvoir. Reconnaître cette empreinte, voilà notre gloire ; l'imiter dans ses œuvres, voilà notre grandeur.

Quel est d'ailleurs l'ouvrage, si impérissable qu'il paraisse, que Dieu ne sache briser quand il veut, comme un simple jouet d'enfant ? Là où la civilisation mettait des siècles à accumuler ses trésors, il n'a fallu souvent que quelques jours à celui qui, selon le mot de Bossuet, tient dans ses mains les rênes de tous les empires, pour ensevelir tout, peuples et monuments, dans le tombeau de l'oubli éternellement scellé. Que sont devenues les merveilles fastiques de ces villes d'Orient, les cités fameuses que le génie grec peuplait de ses chefs-d'œuvre; les constructions gigantesques que le peuple romain élevait aussi loin qu'il montrait à l'univers humilié ses aigles victorieuses pour asservir, ce semble, à son destin le temps aussi bien que l'espace? Que sont devenues ces routes prétoriennes où passait, avec ses légions, la fortune de Rome, et qui, comme aujourd'hui nos voies ferrées, reliaient dans leur vaste réseau tous les peuples du monde connus alors ? Empire, gloire et puissance, palais des rois et temples des dieux, tout a disparu sans retour, ne laissant de soi que des vestiges presque effacés et le vain fantôme du souvenir. Où s'étalaient jadis l'orgueil et le faste de la toute-puissance, on voit aujourd'hui quelque pâtre insouciant fouler sous ses pieds toutes ces grandeurs ensevelies, et le soc de la charrue heurter en passant les restes ignorés d'un monde évanoui.

Les ruines d'une civilisation s'étayent sur les ruines d'une autre civilisation, comme au-dessous d'elles les débris d'une révolution primordiale de notre globe couvrent les débris d'une autre révolution. Ainsi tout ici-bas porte les marques de la caducité, et si tout à l'heure, le spectacle que nous avons sous nos yeux vous montrait le génie de l'homme dans toute sa grandeur, maintenant le contraste et le souvenir de ce qui était grand comme nos œuvres et qui n'est plus, proclament bien haut tout le néant de l'homme, la fragilité de ses créations et la grandeur de Dieu seul.

Cet enseignement, vous l'avez compris, Messieurs, et c'est pour rendre hommage à Dieu et reconnaître son souverain domaine, que vous avez voulu placer votre œuvre sous la garde de sa bonté et de sa providence. Vous avez compris que tout don parfait descend du Père des lumières et qu'en vain, selon l'expression d'un grand prophète, qui fut en même temps un grand roi, l'homme bâtit sa demeure, si Dieu ne la bâtit avec lui. Vous avez compris que l'Eglise est la mère du plus grand progrès qui se soit accompli dans le monde, et parce que vous savez que les bénédictions d'une mère portent toujours bonheur, vous avez voulu vous aussi, vous les fils et les promoteurs du progrès, convier la mère à la fête de ses enfants.

Oui, Messieurs, vous savez tous que l'Eglise qui a porté dans ses flancs cette civilisation chrétienne dont, à juste titre, nous sommes si fiers, n'est point et ne saurait être indifférente au progrès que nous réalisons, nous peuples de l'Europe qu'elle a arrachés à toutes les hontes et à tous les abaissements de la barbarie païenne ; qu'elle a défendus contre toutes les menaces et toutes les servitudes de la barbarie musulmane ; qu'elle a éclairés de sa lumière, pénétrés de son généreux souffle, et formés, à son école, à l'habitude des grandes pensées et à la pratique des grandes choses. Elle qui dans tous les domaines des lettres, des sciences, des arts et de l'industrie humaine a inspiré directement les productions les plus hautes et les plus fécondes dont s'honore l'esprit humain ; elle qui sans cesse stimule notre activité, en proposant en toute chose à notre imitation, le type de la perfection la plus idéale; elle qui, maintenant encore comme aux jours de sa jeunesse, jette d'une main infatigable le germe de toute véritable civilisation sur les plages les plus lointaines de l'ancien et du nouveau monde; oui, Messieurs, elle applaudit aux triomphes pacifiques du génie de notre temps. Elle-même n'a-t'elle pas ouvert un asile à toutes les grandeurs, à toutes les gloires, à tous les nobles efforts ? Et comment ne bénirait-elle pas, avec un maternel orgueil, les résultats de l'impulsion qu'elle a donnée et dont elle sait profiter la première pour le triomphe de la vérité et de la justice en ce monde ?

Cependant, placée comme elle est sur les confins du temps et de l'éternité, héritière de la sagesse du passé, instruite par les vicissitudes de ses longues annales, gardons-nous de croire qu'elle se laisse séduire aux entraînements passionnés et aux enthousiasmes irréfléchis d'une époque. Non, l'Église maintient tout à son rang, et bien qu'elle encourage tous les progrès, elle ne veut pas qu'on leur sacrifie jamais les intérêts supérieurs de l'ordre religieux et moral: A ceux donc qui seraient tentés de voir, dans le déploiement de tant de ressources et de moyens de jouissances, l'apothéose de l'homme et de l'humanité, à ceux-là elle dit : dieux d'un jour, dieux assujettis à la douleur et à la mort, pensez au Dieu véritable et vivant ; et à ceux qui ne voudraient plus détacher leurs regards d'une terre dont ils fatiguent et usent tous les ressorts, à ceux-là elle crie: Elevez vos cœurs et vos regards; *sursum corda*, et pensez au ciel. A ceux enfin qui voudraient confiner leur destinée dans les limites du temps et de la matière, à ceux-là elle dit; Pensez à l'âme et à l'éternité, et n'oubliez pas que sans la vertu tout le mirage de votre civilisation s'évanouira dans le vide que l'oubli de Dieu aura creusé sous vos pas. Elle veut donc que le progrès matériel ne

Digitized by Google

soit pas le but de nos aspirations, mais l'instrument providentiel d'une mission plus haute et d'une fin plus relevée; qu'au lieu de nous éloigner de Dieu, il nous rapproche de lui et que tout en servant les intérêts du temps, il obéisse, lui aussi, à la loi souveraine qui domine à la fois et les intérêts du temps et ceux de l'éternité.

S'il en est ainsi, Messieurs, vous comprendrez la joie que doit éprouver le cœur d'un évêque de voir cette noble France que tous ici nous sommes heureux et fiers d'appeler notre patrie, garder les saintes traditions du passé et remplir fidèlement son rôle de fille aînée de l'Eglise, tout en marchant à la tête de toutes les grandes causes et de toutes les grandes entreprises du monde moderne. Oui, en même temps que nous la voyons, sous le sceptre glorieux de notre puissant Empereur, couvrir son sol de monuments grandioses, sillonner le pays de ses lignes télégraphiques et de ses voies ferrées; franchir l'Océan par ses communications sous-marines, promener son pavillon sur toutes les mers, arborer son drapeau dans les capitales les plus fameuses de l'ancien et du nouveau continent, et marcher d'un pas ferme vers l'avenir qu'elle pressent et qui l'appelle, en ce même temps, nous l'avons vu renouveler son pacte avec ses antiques croyances, relever partout ses temples et ses autels, venger les droits de la vérité, soutenir les droits de la justice, défendre la cause de l'Eglise, faire refleurir toutes les œuvres de la vie chrétienne, et montrer à ses rivales étonnées que rien ne surpasse les inventions de son génie, si ce n'est celles de sa foi et de son inépuisable charité.

Honneur donc à ce noble pays qui sait allier avec tant d'éclat la religion et la science, la tradition et le progrès, les vertus chrétiennes de ses anciens jours et les conditions sociales de notre temps! Honneur aussi à notre religieuse et patriotique Alsace, pays antique par sa fidélité à conserver ses vieilles mœurs et ses vieilles croyances, pays nouveau par l'essor qu'il a su donner à tous les éléments de son industrie, de son commerce et de toute sa multiple activité; ferme dans le bien comme le rempart de ses montagnes, infatigable dans son mouvement progressif comme les ondes de son fleuve! Honneur aux promoteurs et aux coopérateurs intelligents de l'œuvre que nous inaugurons en ce jour et qui ont su assurer, les uns par leur initiative, les autres par leur science et leur talent, tous par leur courageuse persévérance, le succès d'une entreprise aussi glorieuse pour eux qu'elle est utile à leur pays! Honneur aussi à ces obscurs enfants du travail, à ces ouvriers honnêtes et laborieux dont les sueurs ne seront point perdues auprès de Dieu, et dont la modestie semble ignorer qu'eux aussi concourent aux desseins de la Providence, et que le Père qui est dans le ciel leur réservera une récompense d'autant plus grande que leur labeur aura été plus dur et leur abnégation plus chrétienne! Honneur à tous ceux qui, dans le cours de tous ces travaux, ont su sanctifier par la pensée de Dieu les pensées de l'homme! Ils auront accompli la grande loi du travail, ils auront rempli leur devoir sous l'œil de Dieu. Et le devoir rempli de la sorte, qui ne le sait? c'est le plein accomplissement de la volonté divine et l'avénement même du règne de Dieu sur la terre.

Et maintenant, Messieurs, que tous ces moteurs auxquels vous avez tracé leur chemin et assigné leur rôle, vont devenir, eux aussi, les exécuteurs des volontés de la Providence, daigne le Dieu très-bon et très-miséricordieux répandre ses bénédictions les plus abondantes sur l'œuvre que vous avez entreprise pour la gloire de son nom et le bien de vos frères! Lui qui tient en ses mains la vie et la mort, qu'il daigne écarter tous les dangers, dont le redoutable inconnu peut trahir et déjouer nos meilleurs efforts. Qu'il donne à ceux qui font mouvoir tous ces ressorts cet esprit de prévoyance, ce zèle du devoir, cette vigilance active sans lesquels toutes les combinaisons de la science seraient stériles, et nos précautions mêmes nous deviendraient un piége. Qu'il daigne étendre sa protection sur la pensée qui dirige et sur le mécanisme qui obéit, et veiller avec une paternelle bonté au salut de tous ceux dont ces rapides instruments de locomotion porteront pour quelques heures la vie et la fortune.

Pour vous, Messieurs, qui en ce moment prêtez l'oreille à ma parole, vous qui portez l'honneur et le fardeau de l'autorité et des fonctions publiques, et vous qui poursuivez les âpres sentiers de la science, et vous dont l'esprit d'initiative et les hardies entreprises contribuent si puissamment à toutes les transformations et à tous les perfectionnements de notre époque, et vous simples travailleurs qui avez aussi votre part des grandes choses qui se font autour de nous, gardez dans vos cœurs les enseignements que renferme cette solennité.

Souvenez-vous que l'objet qui nous rassemble ici est l'image même de votre vie; que votre vie, elle aussi, comme ces coursiers de fer et d'airain, passe avec la rapidité de l'éclair; qu'elle aussi ne doit jamais dévier des lignes inflexibles qu'une main divine a tracées devant elle; qu'elle aussi doit vaincre et surmonter l'obstacle qui voudrait entraver sa marche; qu'elle aussi doit garder avec un soin vigilant la lumière qui éclaire, la force qui donne le branle, le feu sacré qui donne la force; qu'elle aussi, partie un jour de la station du temps, doit arriver enfin, sans défaillance et sans catastrophe, à la station de l'éternité.

—

VI. — *Bénédiction du Chemin de fer de Haguenau à Niederbronn.*

Discours prononcé le 18 décembre 1864, à la gare de Niederbronn.

Messieurs,

C'est le privilége de la religion de nous faire connaître le sens supérieur des phénomènes qui frappent ici-bas nos regards, et

Digitized by Google

d'élever sans cesse notre pensée de la considération des choses du temps à la contemplation des réalités éternelles. Attentive à découvrir le Créateur sous le voile des créatures, elle nous apprend à considérer l'univers qui nous entoure comme un livre mystérieux dont chaque page nous redit un nom divin; comme un symbole vivant, dont chaque caractère révèle une idée immuable; comme un immense poëme dont chaque chant, chaque harmonie annonce la gloire de Dieu. Dans cet ordre universel qui règle avec tant de sûreté et de précision le cours des astres, la marche de la terre, la succession des jours et des années, les merveilles de l'organisation et de la vie, les destinées du monde et de l'humanité, elle nous fait sentir la présence intime et permanente d'une puissance, d'une intelligence, d'une bonté souveraines, et la nature entière devient ainsi, à ses yeux, un signe sacré qui manifeste avec éclat le mystère de l'infini.

Ce qui est vrai des œuvres de la nature, je puis le dire, Messieurs, avec une certitude égale des créations de votre art et de votre industrie; et c'est ici surtout, en face de ces inventions de votre calcul, en face de ces chefs-d'œuvre de votre mécanique, oui, c'est ici qu'il convient d'emprunter à la Religion l'autorité de ses enseignements, et de vous montrer comment la pensée de Dieu se retrouve au fond des plus hautes pensées de l'homme, comment le spectacle qui est sous nos yeux nous révèle, aussi bien que celui de la nature, l'action incessante de la sagesse et de la bonté divines.

Est-il, en effet, parmi toutes les découvertes dont s'enorgueillit notre temps, en est-il une seule, aussi étonnante dans ses moyens, aussi féconde en résultats, aussi décisive pour nos destinées sociales, que celle qui vous livre le secret d'une force à laquelle rien ne résiste, et qui entraîne le plus puissant des mécanismes sur des lignes non moins puissantes, avec une rapidité inconnue jusqu'à nos jours? En est-il une seule où éclatent au même degré l'audace de vos entreprises et la supériorité de votre génie? En est-il une seule qui vous apprenne à dominer, d'une manière aussi souveraine, les puissances qui vous semblent les plus rebelles à votre empire? — l'espace qui partout arrête nos plus impatients désirs et dont cependant vos voies ferrées ont su aplanir tous les obstacles, réduire ou effacer toutes les difficultés; le temps, que rien n'arrête, et que vous pliez cependant à votre impérieuse volonté en décuplant le prix de ses heures et en réduisant la durée comme vous avez su réduire les distances? Et la nature inanimée elle-même, ne l'avez-vous pas domptée, autant qu'il est en vous, en arrachant la matière à la loi de son inertie, en faisant passer votre pensée et votre volonté au sein de ses forces aveugles, en communiquant, pour ainsi dire, à ces appareils immobiles, le souffle même de la vie?

Eh bien, dans ces merveilles de votre industrie, je vois une imitation de la nature, comme la nature est une imitation de Dieu; dans ces applications de vos calculs je vois un reflet de votre raison, comme votre raison est un reflet de la raison de Dieu. Dans vos triomphes sur la nature, je reconnais la noblesse de notre origine, la dignité de notre nature, la sublimité de nos destinées, et, dans la grandeur de vos aspirations, dans l'essor indéfini de vos progrès, je lis la réfutation victorieuse de toutes ces doctrines de néant, qui outragent notre civilisation en abaissant au niveau de la matière cette raison sublime qui dompte la matière. J'y vois une démonstration de plus de ma foi et de mes espérances, et je bénis Dieu d'avoir imprimé à ce point, dans les grandes choses que vous faites, la marque du principe qui vous domine, de la loi qui vous gouverne, de l'avenir immortel qui vous attend.

Et quand je songe que toutes ces inventions servent à diminuer nos fatigues, à multiplier nos moyens d'action, à réduire la somme de nos misères et à développer notre bien-être et notre prospérité, comment n'adorerais-je pas les desseins paternels de la Providence qui condescend ainsi à notre faiblesse comme une mère s'incline sur le berceau de son enfant, et qui nous enseigne à écarter de nos pas les ronces et les épines que le crime de la révolte a semées sous nos pas?

Si maintenant je me demande quel est le sens élevé des progrès que vous accomplissez, Messieurs, n'est-il pas permis de croire que ce vaste réseau de voies ferrées, qui relie de plus en plus toutes les contrées de l'ancien et du nouveau monde, fera tomber peu à peu les barrières qui séparent les uns des autres les frères de la grande famille humaine? N'est-il pas permis de croire qu'il sera, aux mains de la Providence, l'instrument le plus actif de cette union des esprits dans la vérité, des cœurs dans la justice, des volontés dans le bien, qui est la mission du christianisme, l'effort constant de l'Eglise, le rêve des plus nobles intelligences, le suprême accomplissement des promesses divines? Ah oui, quand ces rapides communications auront servi à répandre la lumière de l'Evangile sur tous les points de la terre, alors tomberont tant d'odieux préjugés, tant de passions implacables, tant de funestes malentendus qui séparent les peuples encore plus que leurs frontières et qui renouvellent si souvent le spectacle douloureux, ou, pour mieux dire, la sanglante tragédie des frères ennemis. Alors aussi on ne verra plus se produire si facilement le scandale de ces attentats monstrueux qui trop souvent écrasent le droit sous l'oppression de la force, livrent la faiblesse désarmée aux outrages de la violence et immolent des nations entières, arrachées du sol de leurs ancêtres et de leur Dieu, aux froids calculs d'une sanglante conquête ou à l'égoïsme intraitable d'une plus sanglante possession. De la sorte, vos progrès matériels pourront devenir les véhicules et les instruments d'un progrès plus haut, et vous aurez, Messieurs, contribué, pour votre

Digitized by Google

part, à diriger l'humanité, à travers tant de tourmentes et de larmes, vers des rivages plus heureux.

Tel est le sens, Messieurs, tel devrait être le résultat de toute œuvre de civilisation dans le monde. D'où vient donc que tant de fois, dans l'histoire des peuples, la décadence morale a suivi de si près, comme une ombre menaçante, le déploiement le plus fastueux du progrès extérieur et matériel? D'où vient que la somme des croyances et des vertus a diminué dans la mesure où grandissait la somme des richesses et des moyens de jouissance? D'où vient, en un mot, que les symptômes d'une barbarie savante et cultivée se sont développés parfois, dans d'effrayantes proportions, sous le vernis du luxe social? Ah! c'est que l'homme, enivré de son triomphe, a trahi la mission qu'il avait reçue de Dieu. Ce qu'il devait à la vertu, il l'a sacrifié à son égoïsme; ce qu'il avait arraché à la matière, il l'a offert, comme un trophée servile à son orgueil et à ses convoitises. Aussi voyez, Messieurs, comme le châtiment a vengé les outrages de la loi méconnue et de l'ordre violé. Détaché de son principe naturel, l'homme, si grand qu'il fût, est retombé sur sa faiblesse, et cette base venant à chanceler, il s'est renversé de tout son poids sur cette matière qu'il avait domptée, et a subi à son tour la loi de servitude qu'il avait dictée d'abord. Alors un mal effroyable a consumé, en silence, les âmes asservies. Sous ces palais d'or, sous ces portiques somptueux, au milieu des cités reines de l'ancien monde, au sein de ces fêtes, de ces plaisirs où le faste des passions étalait et dévorait, tour à tour, les trésors des siècles, ne s'agitaient plus que les ombres du passé. Il y avait encore les apparences de la vie; mais la vie s'était évanouie. Puis, au jour marqué de Dieu, la civilisation de l'Orient s'écroula sous les coups de la Grèce; celle de la Grèce et de Carthage s'inclina devant l'épée de Rome; celle de Rome disparut devant la framée des barbares. En vain la civilisation extérieure avait-elle accumulé ses prodiges. Le luxe des monuments n'avait servi, ce semble, qu'à précipiter la décadence des âmes, et tous ces brillants dehors ne recouvraient plus qu'un semblant de vie, que le temps se hâta de démolir, sans pitié et sans regret, dans l'oubli et dans la mort.

Pour prévenir un si funeste destin, nous avons, nous peuples de l'Europe, la séve toujours vivante, la vertu toujours efficace de l'Evangile et de l'Eglise. Mais, au moins, faut-il nous pénétrer de son souffle, vivre de sa vie, nous armer de sa vertu. Les passions du paganisme ne meurent pas, et le danger qu'elles ont créé dans le passé, elles peuvent le créer dans l'avenir. Mais si nous savons allier nos conquêtes modernes à la foi et aux vertus des anciens temps; si nous savons garder cette force des convictions, cette énergie des caractères, ce respect des choses saintes, cet esprit de désintéressement et de sacrifice, cette sublime abnégation de nous-mêmes, ce dédain des basses convoitises et des calculs égoïstes, ce souci du droit et de l'honneur chrétien, cette généreuse passion du bien, toutes ces qualités viriles, toutes ces mâles vertus qui ont fait la gloire et la force de nos pères, oh! alors nous vaincrons ce déchaînement de passions impies et délétères qui menacent si souvent de tout emporter dans leurs cours. Nous lutterons sans orgueil et sans présomption, mais aussi sans défiance pusillanime, sans vaines alarmes, persuadés que Dieu bénira les ouvriers d'une civilisation qui, depuis dix-huit siècles, s'appelle la *civilisation chrétienne*, la seule qui ait pour elle des promesses d'éternité, la seule qui puisse attendre sans crainte et sans illusion les destinées de l'avenir.

Pour qu'il en soit ainsi, daigne le Dieu tout-puissant et miséricordieux communiquer la durée qui vient du ciel aux œuvres de l'homme qui s'accomplissent sur cette terre. Qu'il daigne bénir cette France bien-aimée, chargée par le privilége de son génie, non-seulement de marquer la route du progrès, mais aussi de mettre sous la garde de sa foi les plus saintes traditions du passé, comme elle met sous la garde de son épée l'intérêt religieux et social le plus impérieux du présent. Qu'il daigne bénir notre chère Alsace, que nous sommes heureux de trouver aux premiers rangs, toutes les fois qu'il s'agit d'inaugurer une découverte, de réaliser un progrès, de fonder une œuvre de religion, de soutenir une œuvre de charité, de rehausser la gloire de nos armes, et de défendre les intérêts de la patrie. Qu'il daigne bénir cette œuvre de vos mains que vous tenez à mettre, comme un gage de votre religion, entre les mains de Dieu. Qu'il en écarte les dangers, qu'il prévienne les fautes, qu'il corrige et redresse les erreurs; qu'il assujettisse ces puissants moteurs à la loi qui les régit, qu'il dirige le mouvement qu'ils impriment, qu'il les conduise, sans accident et sans catastrophe, au terme du voyage qu'ils poursuivent.

Pour vous, Messieurs, qui m'écoutez en ce moment, et vous dont la patriotique initiative a conçu l'idée et fourni les moyens de cette entreprise, et vous dont la science et l'intelligence ont tracé le plan et dirigé l'exécution de tous ces travaux; et vous dont les peines et les humbles fatigues ont triomphé de tous les obstacles, recevez ici l'expression de toute notre reconnaissance. Vous avez fait non-seulement une grande chose, vous avez fait une chose essentiellement bonne et utile. Vous avez accompli la loi de l'activité, car vous avez mis la vôtre au service de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la langue des hommes : au service de *Dieu*, de l'*humanité* et de la *patrie*.

Dieu, l'humanité et la patrie! que ces trois noms dominent et résument toute cette solennité. Qu'ils soient, durant le rapide pèlerinage de cette vie, la règle qui trace notre route, le véhicule qui porte nos destinées, le ressort qui donne le branle à toutes nos facultés; et de la sorte, voyageurs d'un jour aux terres lointaines, emportés, nous aussi,

Digitized by Google

avec une vitesse irrésistible, vers un avenir inconnu, nous arriverons sans dévier et sans nous briser, à travers les régions de l'exil, à cette station dernière et suprême où nous attend, au terme de toutes nos fatigues, le repos sacré de la patrie éternelle.

—

VII. — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer vicinal de Schlestadt à Sainte-Marie-aux-Mines, le 29 décembre* 1864.

Messieurs,

J'ai répondu avec empressement et bonheur au pieux désir que vous m'avez exprimé de voir répandre sur votre œuvre les bénédictions religieuses. Vous l'avez compris en effet : l'homme a beau s'agiter, travailler, se tourmenter, il faut quelque chose de supérieur à ses efforts pour bénir ses labeurs et régler ses mouvements ; il ne suffit pas de semer, il faut aussi la croissance, et celle-ci ne dépend pas de lui, mais de l'auteur de tout don parfait.

Eh bien, Messieurs, en pensant ainsi vous vous êtes placés dans la vérité ; ce recours à Dieu par l'entremise de son ministre, honore votre cœur et votre intelligence autant qu'il instruit un siècle que les mauvaises passions cherchent de plus en plus à éloigner des pratiques saintes de la religion. Hélas ! notre époque de grandes découvertes scientifiques est souvent comme saisie d'un vertige. A la vue de toutes les merveilles de l'industrie, dues à l'heureuse application des sciences naturelles ; à la vue de la puissance effrayante de la vapeur et des prodiges de la télégraphie, certaines intelligences ne savent se prémunir contre l'ivresse du succès. Elles croient que plus rien n'est impossible à l'homme. Les entreprises les plus difficiles ne l'effrayent plus ; on perce des groupes entiers de montagnes, on jette sur les abîmes de gigantesques viaducs et sur les fleuves indignés des ponts (1) qui défieront les siècles ; par un fil suspendu en l'air on envoie sa pensée avec la rapidité de l'éclair d'un bout du monde à l'autre ; et quand les flots de la mer voudraient s'y opposer, on franchit l'océan par des communications sous-marines ; on se sert du soleil même comme d'un artiste infaillible pour reproduire en un clin d'œil les traits de celui qui fut créé à l'image de Dieu. D'autre part on imagine d'effroyables engins de destruction, et pour résister aux coups foudroyants de ces machines, on cuirasse des vaisseaux entiers comme autrefois on cuirassait la poitrine du guerrier allant au combat. Tous ces progrès, ces perfectionnements, ces prodiges d'activité et d'intelligence éblouissent les esprits faibles ; ne pouvant supporter le poids de tant de gloire, et oublieux du sens commun, ils prétendent ne relever que d'eux-mêmes, et proclament leur propre divinité. Mais par un juste châtiment, leur culte n'est plus que celui de la matière, de la fortune et des grossières jouissances ; contents du bonheur d'ici-bas, ils professent qu'il n'y en a plus à attendre au delà de la tombe et que tout se borne à la courte existence de cette terre. Désolantes doctrines, qui ne font que trop de ravages dans la société actuelle !

En face de ces théories matérialistes, une autre école s'est formée. Effrayés des abus auxquels le progrès industriel donne lieu ; frappés des graves inconvénients qu'entraînent et cette facilité des communications et cette rapidité des convois ; épouvantés par la puissance terrible que tous ces perfectionnements mettent au service du mal, des hommes d'une imagination trop vive, ne consultant pas assez la froide raison, se prennent à regretter toutes ces améliorations, à déplorer toutes ces découvertes et répondent par des gémissements aux chants qui célèbrent le progrès matériel.

Eh bien, Messieurs, la vraie religion, aussi bien que la saine philosophie, se défie des craintes exagérées des uns, comme elle se défend de l'engouement enthousiaste des autres. Elle déteste également l'idolâtrie criminelle de l'école positiviste et les épouvantes des cœurs pusillanimes. Inspirée par le Dieu qui a créé l'homme intelligent et perfectible, elle reconnaît que l'humanité, dans l'ordre matériel, ne peut rester stationnaire, qu'elle doit toujours développer les connaissances acquises ; que de l'application de diverses sciences elle doit tirer tous les perfectionnements des procédés de fabrication, de locomotion et de transmission ; que chaque nouvelle découverte est un hommage à la toute-science de Dieu ; que plus on arrache de secrets à la matière qu'il a créée, plus on fait briller au grand jour sa sagesse infinie : que plus on connaît les lois qui régissent la création, plus on démontre l'immensité de l'intelligence créatrice ; que par conséquent les recherches de la science ne sont pas seulement légitimes, mais sacrées ; que chaque conquête de l'esprit humain sur le monde extérieur est un bien ; qu'on peut sans doute en abuser pour le mal ; que les doctrines perverses, par exemple, se propagent plus rapidement avec l'imprimerie et les lignes ferrées ; que les agents du crime circulent plus facilement pour corrompre les esprits et les cœurs ; mais que toutes ces menées ténébreuses ou publiques ne sont que l'abus de choses bonnes en elles-mêmes et un incessant appel à notre vigilance et à notre activité ; que les bons doivent, de leur côté, se servir de tous ces perfectionnements pour développer le bien dans une plus grande proportion ; que si l'erreur et le mensonge se propagent avec une célérité effrayante sous l'impulsion de la vapeur, la vérité, à son tour, se sert de ces découvertes pour aller plus vite et plus loin éclairer les intelligences, consoler les cœurs, fortifier la vertu, provoquer partout le dévouement, et que, si la pensée de l'homme

(1) Pontem indignatus Araxes (*Virg.*).

Digitized by Google

dépasse la locomotion la plus rapide mieux que l'éclair ne devance les éclats du tonnerre, les fils électriques dressés en moniteurs inexorables à côté des voies ferrées, portent en un clin d'œil leurs pensées aux agents de la justice, et font mettre la main sur les malfaiteurs en fuite.

Ah ! qu'un fléau éclate quelque part, fût-ce aux confins les plus reculés du monde civilisé, la charité chrétienne ne s'applaudit-elle pas de la rapidité avec laquelle les secours sont transmis et les misères soulagées ? Que la guerre extérieure menace nos frontières, nos voies ferrées, d'un bout de l'Empire à l'autre, lanceront avec une admirable rapidité nos bataillons victorieux. Que la révolte socialiste livre d'affreux combats dans les rues ensanglantées de la capitale, comme nos chemins de fer, de tous les points de la France, s'empressent d'opposer à l'émeute ces milices généreuses qui sauveront l'ordre et la patrie ! Qu'au delà des mers, d'horribles massacres immolent des hécatombes d'innocentes victimes, comme nos vaisseaux à vapeur franchissent les espaces pour aller déployer dans des pays désolés le drapeau glorieux de la France, venger les morts et arracher les survivants à la fureur d'infâmes assassins ! Et dans l'ordre moral, comment ne pas bénir ces bienfaisantes inventions qui rapprochent les peuples, qui renversent les murs de séparation, élevés entre les cœurs plus encore qu'entre les pays, qui procurent l'occasion de se connaître et de s'estimer, et facilitent les moyens de faire de la race humaine une immense famille où l'on s'aimera mieux à mesure que l'on se connaîtra davantage, où les préjugés internationaux tomberont devant la réalité des choses ; où par des échanges réciproques on se partagera le bien commun du genre humain, non-seulement les richesses du commerce et de l'industrie, mais encore et surtout la vérité philosophique et religieuse, les sentiments généreux, l'amour, la charité, et par dessus tout ce fonds d'équité, de justice et de fraternelle bienveillance que le christianisme a implanté dans le cœur de la société moderne !

Voilà, Messieurs, la mission providentielle de nos chemins de fer, de nos télégraphes et de nos bateaux à vapeur. C'est à ce point de vue élevé que vous vous êtes placés en créant cette nouvelle voie ferrée. Vous avez fait une grande chose en étendant ce vaste réseau qui devra s'agrandir encore, porter dans nos vallées les plus reculées le bien-être matériel, percer les montagnes qui séparent la patrie alsacienne de la grande patrie française, faire écouler par des voies souterraines les produits si variés et si riches de l'industrie et de l'agriculture, et resserrer davantage les liens qui nous rattachent à l'unité nationale.

Soyez donc bénis, chars de feu qui, dans les desseins de la Providence, devez faciliter la diffusion de la vérité et de la foi, les transactions du commerce, les relations de l'amitié et de la famille, les excursions des hommes de science et de piété, les congrès des savants et des amis de l'ordre ! Soyez bénis du Dieu tout-puissant, afin qu'aucun désastre ne vienne jamais ensanglanter les lignes sur lesquelles vous entraînez tant d'existences chéries, tant d'intérêts sacrés ! Soyez bénis du Dieu de toute bonté, afin qu'aucun de ces crimes effroyables qui ont souillé d'autres rails, ne vienne scandaliser notre religieuse contrée ! Soyez bénis du Dieu infiniment sage, afin qu'on n'abuse pas de vous pour démoraliser nos chrétiennes campagnes ! Soyez bénis du Dieu de toute justice, afin que vous ne transportiez jamais que les produits d'un commerce honnête, d'une industrie miséricordieuse, ayant souci des intérêts du pauvre ouvrier qui contribue à les perfectionner !

Et vous aussi, fils aériens, qui longez la voie ferrée, soyez bénis ! puissiez-vous ne transmettre de nouvelles que dans l'intérêt de la vérité, de la justice et de l'ordre !

O siècle où nous vivons, siècle de grandes découvertes, puisses-tu ne pas être ingrat envers le Créateur qui chaque jour te révèle de nouveaux secrets de la nature ! Ce sont autant de grâces dans l'ordre matériel que la divine Providence t'accorde pour le bonheur de l'humanité. Ne t'en sers jamais pour son malheur ! Puisses-tu comprendre que Dieu n'est pas ton ennemi ! que la religion n'est pas hostile à tes légitimes progrès ! que plus tu obtiens de lumières, plus tu dois te rapprocher de l'auteur de toute science ! que plus tu améliores ton sort matériel, plus tu dois travailler à ton perfectionnement moral ! que cette perfection qui est la souveraine loi, ne peut s'accomplir qu'à la condition d'être soumise à Dieu ! Alors, alors seulement tu réaliseras les vues de l'Eternelle sagesse qui ne découvre à ton esprit tant de lois ignorées de la création que pour attirer de plus en plus ton cœur vers le Créateur.

Souviens-toi que la vapeur franchit des espaces dans le temps, mais qu'elle n'a plus d'action sur l'Eternité. La distance qui nous en sépare, ne peut être franchie avec sécurité que par la justice et la vertu, et il n'y a qu'une voie pour nous mener à l'éternelle félicité ; c'est Jésus-Christ qui nous a déclaré lui-même qu'il est la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie*.

—

Discours prononcé par Son Em. le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de l'inauguration du canal des Landes de Cazeaux.

(8 juin 1842.)

Monsieur le comte (1), le Dieu qui ouvre la main pour combler toute créature de ses bénédictions, qui donne au jour son éclat, à la nuit son repos ; celui qui revêt le lis des vallées de sa noble parure, qui fait naître et mûrir les fruits de nos campagnes ;

(1) M. le comte de Blacas.

Digitized by Google

qui répand avec amour sur la terre *des flots de lait et de miel*, et dispense sans mesure *la moelle du froment et le sang de la vigne*, suivant l'expression de nos prophètes ; le Dieu qui, pour féconder nos champs, envoie la rosée du matin et la brise du soir ; ce Dieu aime à voir sa vivante image, l'homme voyageur, s'associer aux œuvres de sa Providence par les travaux courageux et persévérants de l'industrie.

De même que l'aigle, pour appeler ses petits à l'essai de leurs forces, vole devant eux, les provoque, puis les couvre de la protection de ses ailes, les prend et les soutient ; ainsi le Père qui est aux cieux vous conduisit, Messieurs, dans ce désert et au milieu de ces plages stériles. En applaudissant à vos pensées généreuses, il encouragea vos efforts et vous convia à conquérir tous les trésors de la fécondité. Vous comprîtes les vues de son amour, et vous armant d'une confiance et d'une constance presque surnaturelles, vous sûtes imposer à ces solitudes ingrates le devoir de la fertilité. Mais des eaux coulaient inutiles, et la terre en avait soif : la Providence divine vous provoquait à diriger leur cours, à leur creuser vous-mêmes un lit nouveau, à leur arracher le tribut de rafraîchissement et de vie qu'elles pouvaient donner.

O Dieu bon ! ami de tous les hommes, parce que tous sont créés à votre image et rachetés au prix de votre sang, soyez béni ! A vous toute gloire, à vous tous les fruits de l'avenir ! En nous servant de vos dons, nous saurons toujours les reconnaître ; et dans l'eau qui désaltère, dans le soleil qui réchauffe et qui vivifie, dans la terre qui s'entr'ouvre pour livrer passage aux moissons, nous adorons, Seigneur, votre puissance assidue et votre inépuisable bonté !

A vous donc, mon Dieu, toutes les actions de grâces de vos enfants, à vous notre amour, notre inébranlable confiance.

Mais je n'oublie pas, Messieurs, et la Providence n'oubliera jamais votre intelligente et généreuse coopération. Soyez donc bénie au nom du Seigneur, société paternelle du travail, seconde providence de ces contrées, soyez bénie et prospérez !

Croissez, multipliez vos richesses avec vos bienfaits ; nous le demandons ardemment à l'auteur de tous les biens. Notre pensée, notre cœur, vous suivent avec amour ; la Religion vous couvre de ses ailes ; vous vaincrez par son signe.

Qu'une croix modeste plantée dans ces lieux annonce aux générations futures que *vous n'avez pas travaillé en vain, et que le Seigneur a bâti avec vous*. De grands obstacles peuvent se présenter encore, la tâche est longue, difficile, et digne d'intelligences élevées et de volontés héroïques ; vos noms, votre dévouement me rassurent et justifient toutes les prévisions de l'avenir.

Puisse le souverain Maître qui féconda les travaux des Benoît, des Bernard, des Bruno, des Emilion, des Gérard, ces hommes de Dieu, civilisateurs avec une croix ; puisse-t-il féconder vos efforts ! Eux aussi creusèrent des canaux, assainirent des marais, défrichèrent des landes, jetèrent des ponts, bâtirent des villes.

Echappés au monde des cités et à la position que vous avaient faite vos noms et vos talents, vous êtes venus, Messieurs, demander à la solitude un peu de repos, ou mieux encore, employer à d'utiles et modestes labeurs ce que la Providence vous avait donné d'intelligence, d'activité et de mouvement : Soyez-en récompensés avec usure.

J'aimerai à vous compter parmi les consolations de notre épiscopat (donner du travail et de bons exemples à la classe laborieuse, c'est nous venir en aide dans l'une des attributions les plus touchantes de notre ministère) ; et si de longs jours sont destinés à mes travaux comme aux vôtres, nous redirons ensemble aux générations qui vont naître et qui fouleront aux pieds ce sol régénéré : Ces landes étaient stériles, ces terres incultes, ce sol desséché, ce sable brûlant : la main de l'homme y passa, laborieuse et dévouée, la bénédiction divine daigna descendre sur ces travaux ; ils prospérèrent, dépassèrent les espérances. C'est Dieu qui donna l'accroissement et le succès ; il donna aussi, avec les eaux fécondantes de la terre, les eaux salutaires qui seules jaillissent jusqu'à l'éternelle vie.

—

Discours prononcé par Son E.n. le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour l'inauguration du nouveau Palais de justice de Bordeaux.

(20 novembre 1846.)

Messieurs, ce fut naguère une pensée chrétienne qui voulut placer les décisions de la justice sous la protection du Ciel : ce fut tout à la fois la reconnaissance solennelle et publique de la faillibilité humaine, et un hommage éclatant rendu par un des corps de l'Etat les plus éclairés à Celui qui est le souverain arbitre des peuples et le Juge des juges.

C'est encore une pensée chrétienne qui vient en ce jour demander à l'Eglise ses prières et ses bénédictions. Appeler Dieu parmi vous, Messieurs, invoquer ses lumières au grand jour, vous placer sous ses inspirations, c'est l'associer plus intimement à vos travaux, et ajouter à la majesté et à l'autorité de vos arrêts.

Oui, vous avez tous compris que la justice a besoin, dans sa mission difficile et périlleuse, de s'appuyer franchement sur Dieu, sur la religion, qui en est la manifestation et la pensée ; d'aider à son action essentiellement civilisatrice, et de chercher dans sa morale et dans ses enseignements l'esprit de sagesse et de force qui doit présider à toutes les décisions humaines.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, qui avez suivi la marche du christianisme, qu'il faut rappeler que c'est par lui que la lumière s'est faite ; que nous sommes arrivés à l'émanci-

Digitized by Google

pation des peuples et des intelligences, à l'organisation des sociétés modernes, au développement des grands principes qui forment la base du droit public ; que c'est par lui que nous sommes parvenus à cette unité de doctrines qui fait la force des lois, à ces codes immortels qui régiront bientôt peut-être le monde entier ; que c'est le christianisme enfin qui, le premier, fit entendre le grand dogme d'égalité devant la justice de Dieu, lequel est devenu aussi le grand dogme de la justice humaine : égalité devant la loi.

Ce n'est pas à vous non plus qu'il faut apprendre que vos décisions ne mourront pas aux voûtes de ce palais ; qu'elles franchiront cette enceinte, pour porter au dehors leurs enseignements et leurs leçons. Car le magistrat n'est pas seulement un officier public chargé du soin matériel de rendre à chacun ce qui lui appartient, de punir sèchement ce que la loi punit : sa mission est plus noble, plus élevée, plus chrétienne ; c'est une espèce de sacerdoce aussi ancien que le monde, c'est la colonne de feu qui marche devant les peuples, et qui les guide dans les voies de la sagesse ou du repentir.

La magistrature commande ainsi tous les respects. N'est-ce pas comme par une sorte de délégation de la souveraine puissance qu'elle exerce au nom de la société le pouvoir de juger les hommes ici-bas, de devancer les jugements éternels, de rejeter d'un mot au suprême tribunal celui qui devient homicide ?

Oh ! Messieurs, quand devant vous les bouches éloquentes débattent les graves questions de droit public, qui intéressent à un si haut degré l'ordre social tout entier ; quand de nobles efforts viennent disputer aux rigueurs de la justice de grandes infortunes ; quand dans vos mains vous tenez la vie et la mort, vos yeux ne cherchent-ils pas quelque image de Dieu ? Ne sentez-vous pas le besoin de vous éclairer de sa lumière, de vous appuyer sur sa justice, de réchauffer votre cœur à sa charité ? Ne comprenez-vous pas qu'une sentence, pour être accueillie avec plus de respect et de résignation, ne peut se passer de la protection du Tout-Puissant, à qui seul il appartient de sonder les reins et les cœurs ?

Aussi, Messieurs, avez-vous demandé que nous inaugurassions dans votre nouveau palais un autel, un tabernacle, une croix. C'est que de pareils signes, de pareilles images font du tribunal un temple et de la justice une religion. Le tribunal d'où la croix est bannie n'apparaît plus que comme un lieu ordinaire et profane.

Que le signe qui a racheté le monde est donc bien placé là où l'homme est jugé par l'homme ! Le juge ne peut plus être sans compassion, la justice sans miséricorde. L'innocent qui est absous peut y attacher son regard, et y surprendre une prière d'amour et de reconnaissance, et le coupable y aperçoit au moins une image douce et consolante sur laquelle son cœur flétri trouve à se reposer.

Pauvre coupable ! la société te renie ; ta patrie ne te connaît plus ; ton père, ta mère, tes frères, tes amis s'éloignent ! Mais, du haut de la croix qui frappe tes yeux, Dieu te crie : *Je suis toujours ton père ;* le Christ t'appelle du nom de frère, et l'Eglise te donne dans le prêtre, ministre de ses miséricordes, l'ami de ta douleur, le consolateur de ton infortune.

Oh ! Messieurs, c'est une belle et utile chose que ce qui se passe aujourd'hui dans cette enceinte ! Si j'obéissais aux douces émotions que j'éprouve, je vous parlerais longtemps encore : je vous dirais toute ma vénération pour la magistrature bordelaise, illustre depuis plusieurs siècles entre toutes les magistratures de ce royaume ; je payerais aussi mon tribut d'admiration à ce barreau, en possession depuis longtemps de l'admiration du monde.

Je ne puis cependant m'empêcher, en terminant, de rendre hommage à la pensée délicate qui a voulu, dans ce nouveau palais, faire revivre le passé, en retraçant sur ses murs l'image des hommes les plus chers au pays. C'est que le passé, même en présence des illustrations qui se pressent autour de nous, peut être encore glorieusement évoqué.

Depuis longues années, vos anciens ont largement payé leur dette à la nation, leur histoire est confondue avec l'histoire de la France. Qui n'a nommé déjà ces grands jurisconsultes, ces orateurs immortels, ces ministres habiles, qui, dans des situations diverses, ont porté si haut la gloire de la magistrature et du barreau bordelais ?

—

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de la bénédiction des drapeaux envoyés à la garde nationale de Sainte-Foy, par le Président de la République.

(20 mars 1849.)

Messieurs, huit jours se sont à peine écoulés, et déjà je me trouve convié au milieu de vous à une fête non moins solennelle et non moins touchante que celle que, dimanche dernier, nous célébrions à Bordeaux. Vous aussi, bons habitants de Sainte-Foy, vous avez compris qu'elles étaient sœurs, la Religion et la Patrie, et que leur union, cimentée par les bénédictions divines, serait la plus ferme garantie de nos libertés et de nos gloires.

Oui, Messieurs, ce noble étendard consacré par les prières de la foi, en se déployant sur votre bataillon, marchera devant vous comme un symbole de protection, d'ordre et de fraternité. Et nous sommes heureux, en le bénissant, de proclamer, à la face du beau ciel qui nous éclaire, que la garde nationale de Sainte-Foy saura conserver intact et défendre au besoin l'honneur de son drapeau.

Deux grandes choses sont confiées à la garde de votre patriotisme, Messieurs : l'autorité et la liberté La Religion seule peut con-

Digitized by Google

server au monde ces deux principes fondamentaux de toutes les sociétés humaines. Quand le respect pour l'autorité baisse dans une nation, c'est un symptôme de décadence et comme un avant-coureur d'une ruine prochaine. Aussi, vous en serez les appuis intelligents et dévoués ; ce respect vous sera facile, vos magistrats et les chefs de votre milice sont votre ouvrage ; ils marchent à votre tête parce que vous l'avez voulu ; ils sont les élus de votre estime et de votre affection.

Les craintes pour l'avenir de notre pays sont grandes. Nous le disons cependant, si la France périt, ce sera sa faute. Un peuple qui possède dans son sein une garde nationale et une armée comme les nôtres, ce peuple a en lui un principe de salut certain, une force invincible. Malheur à lui s'il la méconnaît, ou si, la connaissant, il tient sa vertu captive et son zèle impuissant!

Vous êtes aussi, Messieurs, les gardiens de nos libertés. Que cette parole ne vous étonne pas dans ma bouche. L'histoire de dix-huit siècles est là pour attester que l'Eglise est la protectrice de la liberté, comme la sauvegarde du pouvoir. Si la reconnaissance des peuples et la faveur des princes la comblèrent quelquefois d'honneurs et de richesses, elle ne regrette pas ces priviléges dangereux, faits plutôt pour embarrasser sa marche ou compromettre sa noble indépendance. Aujourd'hui, elle ne réclame pour elle que ce qu'elle réclame pour les autres, une liberté vraie, sincère, sans arrière-pensée, sans entraves. Accorder une liberté et enchaîner les autres, ce serait une inconséquence, j'allais dire un crime digne des Romains de 1849. Cette liberté sauvage, nous pouvons, comme Pie IX, en devenir les martyrs ; les prédicateurs, jamais.

Puissions-nous voir, Messieurs, tous les hommes, liés dans un intérêt commun, se donner une main fraternelle ! Si nous n'y prenons garde, il n'y aura bientôt plus que deux partis sur la terre : le parti de l'ordre et celui de la destruction. Oublions nos anciens dissentiments : aimons-nous les uns les autres. N'avons-nous pas tous notre fardeau à porter ? Est-ce que l'amour ne fait pas trouver légères les charges les plus pesantes ? Et le cœur du frère qui aime son frère n'est-il pas un paradis dans ce monde ?

Aimez-vous les uns les autres ; nous vous en conjurons, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'Eglise, au nom de la France, notre commune patrie. Assez de larmes ont mouillé ses yeux, assez de sang a coulé de ses veines ; il est temps de fermer ses blessures. Il est temps que l'amour de Dieu et l'amour du prochain se confondent et ne fassent plus qu'un seul et même amour, dont les flots mystérieux inonderont notre âme, et formeront autour d'elle un océan de gloire et de bonheur!

—

Discours prononcé par Mgr Pie, à la bénédiction du chemin de fer de Poitiers, le 1er Juillet 1851, en présence de M. le Président de la République.

Monsieur le President,

Deux fois déjà j'ai été appelé à bénir solennellement, au nom de Dieu, ces magnifiques, mais périlleuses créations de la science et de l'industrie moderne ; et la France se souviendra toujours avec moi, Monsieur le Président, des paroles vraiment nationales qu'il nous fut donné d'entendre dans une cité dont les monuments et les souvenirs placèrent soudainement sur vos lèvres, avec les noms de saint Bernard et d'Henri IV, des allusions historiques si heureuses et si brillantes qu'elles obtinrent l'applaudissement de l'Europe entière et firent tressaillir tous les cœurs chrétiens et français(1).

Aujourd'hui encore l'Eglise de Jésus-Christ apporte ici, par mon entremise, ses bénédictions et ses suffrages; et c'est avec bonheur, Messieurs, que je constate le caractère chrétien de cette solennité et l'attitude recueillie de toute cette assemblée. Il s'agit, en effet, de reporter à Dieu la gloire des œuvres les plus étonnantes de l'esprit humain, et d'obtenir pour elles le concours nécessaire de sa constante protection.

Oui, Messieurs, cette cérémonie, si imposante par elle-même, et que relève encore ce cortége si distingué où se réunissent tant de gloires et de mérites, est une manifestation publique de votre foi ; c'est une reconnaissance solennelle du souverain domaine de Dieu ; c'est un acte éclatant d'adoration, adressé, au nom du pays tout entier, à la majesté suprême de celui en qui toutes choses ont l'être, le mouvement et la vie (*Act.*, xvii, 28). En ce moment, Messieurs, je crois voir ce que le monde a de plus grand, la puissance, le courage et le génie, s'incliner devant le Dieu qui les a créés : et lui dire par votre bouche : « Nous sommes votre ouvrage : c'est vous qui nous avez faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes (*Psal.* xcix, 3). C'est vous qui avez mis sous nos pieds toute la création, qui nous avez appris à la plier à nos usages (*Psal.* viii, 7, 8). Que toutes les œuvres du Seigneur le bénissent ! et que ce feu et cette vapeur, en sillonnant le globe, proclament au milieu des peuples étonnés la gloire de son nom (*Dan*, iii, 57, 66). »

Mais, Messieurs, chacune des conquêtes de l'homme porte avec elle des dangers proportionnés aux avantages et aux jouissances qu'il s'en promet. En accélérant le mouvement et en effaçant les espaces, vous vous êtes peut-être rapprochés du terme fatal où tout mouvement cesse et s'arrête. En condensant dans vos mains la vapeur, en lui donnant une force qui dompte tous les obstacles, vous avez placé auprès de vous un foyer terrible d'explosion et de mort. Dieu l'a voulu ainsi, afin que la créature, au lieu de s'enorgueillir, s'humiliât plus profondément sous sa main suprême, et qu'elle ressentît sa propre faiblesse en proportion même des accroissements de sa

(1) Inauguration du chemin de fer de Chartres, 5 juillet 1849.

Digitized by Google

puissance. Aussi, Messieurs, laissez-moi vous le dire, nous qui portons le poids des âmes, et qui, dans l'exercice de nos fonctions saintes, ne saurions faire un pas sans la prière, nous prierons tout à l'heure avec émotion, et le devoir nous inspirera de prier souvent pour ces hommes vigilants et laborieux qui, eux aussi, ont *charge d'âmes* à leur manière. Car, je vous le demande, Messieurs, lorsque vous prenez place dans ce véhicule enflammé, et que vous confiez votre vie à ces chevaux de feu, comme parle l'Ecriture: *Qui receptus es in turbine ignis, et in curru equorum igneorum* (*Eccli.*, XLVIII, 9), ne songez-vous pas avec effroi à ce guide qui, tenant en ses mains des rênes embrasées, *igneæ habenæ currus* (*Nah.*, II, 3), devient, au péril de sa propre vie, le dépositaire d'intérêts si précieux et si multipliés que la seule pensée en fait frémir? Le moindre oubli, la moindre inattention, et des milliers d'âmes, qui n'y sont pas préparées, peuvent être jetées brusquement devant leur Juge ; et des milliers de familles peuvent être plongées dans le deuil et le désespoir. Ah ! en présence de la faiblesse humaine ainsi aux prises avec les forces aveugles de la nature, c'est bien le cas d'implorer la Providence céleste, et de demander à Dieu que son œil à qui rien n'échappe, et son bras auquel rien ne résiste, dirigent toujours et suppléent au besoin l'œil et le bras de sa fragile créature.

Je voulais finir; mais voici qu'en arrêtant les yeux sur cette assistance, une pensée saisissante s'est offerte à mon esprit. La plupart de vous, Messieurs, vous avez eu, chacun dans une certaine mesure, la mission de conduire, de diriger le char de la société, lancé à travers les voies les plus nouvelles et les moins éprouvées.

Or, en aucun temps du monde, le pouvoir, que les vocabulaires chrétiens ont si philosophiquement baptisé du nom de *charge*, fut-il un métier plus rude et plus ingrat qu'il ne l'est de nos jours? Les rênes de ce chariot de feu ne sont-elles pas, elles aussi, des rênes brûlantes qui dévorent les mains qui les tiennent? Les passions et les rivalités des hommes ne sont-elles pas plus rebelles encore que les éléments les plus indomptés ? Et ne l'avons-nous pas vu trop souvent en ce siècle ; chaque fois que la machine, ébranlée par un nouveau choc, n'a renversé et broyé que son conducteur, et que, rajustée d'une manière quelconque à la prochaine station, elle a pu reprendre la route sans trop d'interruption et de secousses, l'égoïsme public s'est à peine ému de ce malheur qui semble le partage naturel d'une condition vouée aux catastrophes? Ah ! Messieurs, nous que l'élévation de notre saint ministère a placés au-dessus des luttes et des agitations de la terre, non pour y rester indifférents et insensibles, mais pour les apprécier plus sainement peut-être, nous voulons adresser au Très-Haut cette prière qui part du fond de nos cœurs : « Envoyez, Seigneur, à tous les hommes publics, à tous les dépositaires de l'autorité, envoyez-leur la sagesse qui assiste à vos conseils, afin qu'elle préside à leurs pensées et à leurs travaux, et qu'elle corrige ce qui est défectueux dans les sentiers des hommes (1). Montrez-leur vos voies (2) et commandez à vos anges de les garder, de les soutenir tout le long du chemin, afin que ni eux ni le char difficile qu'ils dirigent, ne se brise contre la pierre (3) et que la société, conduite au terme si désiré du repos, bénisse la sagesse de ses guides et de ses libérateurs ! »

Enfin, Messieurs, c'est un spectacle incomparable sans doute que celui de ces multitudes joyeuses, de tout âge et de toute condition, débarquant aujourd'hui pour la première fois par cette voie féerique sous les murs de notre antique et religieuse cité, asile pacifique de la science, de la justice et des plus nobles traditions. Toutefois, à travers cette fête d'un jour, voici que j'aperçois encore une autre image. Bossuet l'a dit dans son langage majestueux ; « Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrées, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque éclat à ses fêtes, mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie (*sermon pour la fête de l'Assomption*). » Permettez donc à ma pensée, Messieurs, de saluer en ce moment, avec le psalmiste royal, le CHAR DE DIEU, c'est-à-dire, la Religion, l'Eglise, se dilatant, se multipliant depuis le commencement des âges, pour porter, de toutes les extrémités du monde, des milliers de millions de créatures joyeuses sur la montagne sainte : *Currus Dei decem millibus multiplex millia lætantium* ; et demandons au Dieu Sauveur qu'il nous ménage à tous ce bienheureux trajet dont le terme sera la cité des fêtes éternelles : ***Prosperum iter faciet nobis Deus salutarium nostrorum*** (***Psal.* LXVII, 18, 20**). Ainsi soit-il.

(1) *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam...., ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te.... et sic correctæ sint semitæ eorum qui sunt in terris* (Sap. IX, 4, 10, 18.)

(2) *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me* (Psal. XXIV, 4).

(3) *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* (Psal. XC, 11, 12.)

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la bénédiction du chemin de fer de Niort.

(le 31 août 1856.)

Monsieur le Préfet, Messieurs, la religion chrétienne, qui a pour mission de rattacher la terre au ciel, le temps à l'éternité, ne s'effraye pas des perfectionnements naturels dont ce globe périssable est susceptible. Elle sait, au contraire, que plus il se transformera, plus il s'ennoblira sous l'action puissante du génie humain, mieux il répondra aux vues du Créateur, qui a dit dès le commencement des choses : ***Faisons l'homme à notre ressemblance, et qu'il préside à toute la terre. Faciamus hominem ad imaginem nostram, et præsit universæ terræ*** (***Gen.* I, 26**).

Digitized by Google

Il n'y a donc pas d'antagonisme possible, Messieurs, entre les conquêtes légitimes de l'homme et la religion du Très-Haut. Dieu est si grand, que rien de ce qui peut croître et grandir ici-bas ne saurait jamais lui porter ombrage. Disons-le plutôt : Dieu est cette majesté souveraine qui se complaît dans l'excellence et la dignité de ses tributaires, et qui sourit à leur haute stature, toujours suffisamment disproportionnée avec la sienne. Tel cet ancien roi d'Israël, quand il paraissait au milieu des grands de son peuple, les dominait, les surpassait de toute la hauteur de ses épaules et au delà: ***Et altior fuit universo populo ad humeros et sursum*** (*I Reg.* x, 23). Un géant de cette sorte ne s'avise pas de mettre sa fierté à commander à des pygmées.

Que l'homme s'élève donc de plus en plus, qu'il dérobe à la nature de nouveaux secrets, qu'il obtienne sur la matière de nouveaux triomphes, qu'il procure à la société de nouveaux avantages, qu'il adoucisse, qu'il embellisse la vie présente par de nouvelles facilités, qu'il étende le commerce par de nouvelles relations ; en un mot, que ce roi de la création fasse en quelques jours le tour de ses Etats ; que ce monarque universel dépêche sur tous les points du monde des courriers plus agiles que le vent, et que l'éclair lui rapporte en un clin d'œil la réponse qu'il demande ; dans tout cela, Messieurs, la religion ne s'émeut pas, et elle se dit : ***Le ciel est à Dieu, mais il a donné la terre aux enfants des hommes*** (*Psal.* cxiii, 16), et les hommes font acte légitime de propriété quand ils cultivent et perfectionnent leur domaine.

Il y a plus, l'Eglise s'intéresse avec une sorte de sentiment religieux aux progrès, même matériels, de ce globe privilégié que le Fils de Dieu, devenu notre frère, a autrefois foulé de ses pieds divins, et sur lequel sa grâce recrutera jusqu'à la fin des âges, parmi les destinées mobiles et les conditions variables du temps, les citoyens de la patrie céleste et les élus de l'éternité. Ah ! loin que nous disions anathème à la terre, nous autres chrétiens, nous l'aimons au contraire, parce qu'elle sert de base à cette échelle mystérieuse dont le sommet s'appuie au ciel (*Gen.* xxviii, 12), et nous nous souvenons que Jésus-Christ nous a commandé de la respecter, quand il a dit : ***Ne jurez pas par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds*** (*Matth.* v, 34).

D'ailleurs, la religion ne trouve-t-elle pas de puissants auxiliaires pour elle-même dans les découvertes naturelles de la science ? Aux yeux de l'homme de foi, Messieurs, la nature est d'autant plus grande, d'autant plus sacrée, qu'outre ses effets extérieurs et visibles, elle sert d'instrument à d'autres opérations plus relevées et plus sublimes. Dieu, qui est à la fois le principe de la nature et de la grâce, a voulu que celle-ci, comme une reine, eût dans celle-là une servante toujours à ses ordres. « La création, nous dit le Sage, obéissant à son auteur, et se modifiant, se transfigurant de mille manières, s'est mise au service de la grâce, qui est la nourricière des âmes ; afin que vos enfants bien-aimés reconnaissent, ô Seigneur, que les fruits de la nature ne suffisent pas seuls à sustenter les hommes, mais que c'est la foi divine qui conserve ceux qui croient en vous (*Sap.* xvi, 24-26). » Cette appropriation, cet assujettissement de toutes les choses terrestres aux vues surnaturelles de Dieu, n'a jamais été plus sensible que de nos jours. Vous avez cru peut-être ne donner des ailes qu'à l'humanité, vous en avez donné au christianisme. Vous avez cru ne travailler que pour les intérêts temporels d'ici-bas, vous avez travaillé pour la cause de l'Evangile et du ciel. Ce réseau magique, qui enserrera bientôt notre planète tout entière dans ses anneaux de fer, devient à son insu le conducteur, le propagateur de la vérité et de la grâce. L'apôtre de Jésus-Christ, auquel il fallait des mois et des années pour aborder aux rives infidèles, s'élance sur le cheval de feu que la science lui amène, et, fendant en quelque sorte les airs comme le prophète que l'ange du Seigneur portait par les cheveux, il s'étonne d'être déjà dans Babylone, qu'il n'avait jamais vue (*Dan.*, xvi, 35) : ou bien, comme le diacre Philippe, qui cheminait tout à l'heure sur la route de Jérusalem à Gaza, voici qu'il est miraculeusement transporté dans le pays d'Azot dont il évangélise les bourgs et les cités (*Act.*, viii, 40). Oui, désormais le prêtre, le pontife peuvent se mouvoir, se multiplier avec la même facilité que la grâce dont ils sont les dispensateurs, et la lenteur de leurs pas n'apporte presque plus de retardement aux prompts effets de la parole qu'ils annoncent (1). Un agent plus subtil, plus délié dans sa nature, plus multiplié, plus diversifié dans ses effets que celui qui se dégage des appareils scientifiques de l'homme, glisse le long de ces lignes et va toucher les cœurs d'un trait ferme et victorieux (*Sap.*, vii, 22-24). Et ainsi, les nouvelles combinaisons de la matière ont fait naître de nouvelles ressources pour la Providence de Dieu, qui s'empare de tous les moyens, qui se saisit de toutes les formes pour se communiquer aux âmes : ***ut innotescat multiformis sapientia Dei*** (*Ephes.* iii, 10).

Ville de Niort, que de fois, depuis les jours du grand Hilaire, les pontifes, ses successeurs avaient regretté de ne pouvoir venir vers toi aussi souvent que leur cœur et que tes besoins les y appelaient ! Charmés par ta gracieuse hospitalité, par la respectueuse politesse de tes habitants, par les hautes qualités de tes magistrats, et surtout témoins de tes généreux instincts et de tes tendances de jour en jour plus chrétiennes, ils ne s'éloignaient jamais de toi qu'avec la résolution de te revoir bientôt : résolution dont l'ac-

(1) *Est enim in illa spiritus intelligentiæ unicus, multiplex, subtilis, mobilis, certus, suavis, acutus, quem nihil vetat.... Omnibus enim mobilibus mobilior est sapientia* (Sap. vii, 22-24.).

Digitized by Google

complissement difficile rencontrait, hélas ! mille obstacles. Mais voici que désormais les distances ont disparu ; de l'extrémité de notre houlette pastorale, nous touchons, pour ainsi dire, à tes murs ; et notre cœur paternel se sent plus à l'aise par la conscience qu'il a de ton voisinage plus rapproché. Béni soit donc ce jour, Messieurs, qui est à tant de titres un jour de fête pour vous ! Et béni soit le Seigneur Dieu des sciences, qui, en même temps qu'il ouvre de nouvelles sources de richesse pour cette contrée, unit aujourd'hui par un lien plus facile la seconde cité de notre diocèse à la chaire antique de l'immortel docteur des Gaules !

Et vous, Messieurs les administrateurs de cette compagnie, je n'achèverai pas ce discours sans vous payer un tribut mérité. Je disais tout à l'heure les secrets rapports, les nœuds cachés qui, dans le grand mouvement de l'industrie moderne, enchaînent la matière à l'esprit, la science à la foi, la nature à la grâce. Eh bien ! j'aime à le proclamer, ces rapports, vous les comprenez ; ces liens, vous vous plaisez à les resserrer. Un noble sentiment vous anime ; et jamais une occasion de bien faire ne vous est offerte, jamais une idée généreuse ne vous est présentée, qu'à l'instant vous ne vous éleviez au-dessus des froides régions du matérialisme et des calculs égoïstes de l'intérêt. Si les fleuves courroucés rompent leurs digues et vous apportent un préjudice de plusieurs millions, avant même de vous rendre compte de vos propres pertes, vous vous attendrissez sur tant d'infortunés qui ont vu tomber leur pauvre chaumière et périr leur modique héritage : aussitôt votre volonté spontanée fait couler de vos caisses des sommes plus considérables que celles qui en ont été détournées violemment par le fléau ; et ainsi, selon la maxime évangélique, vous surpassez le mal qui vous a été fait par le bien que vous faites : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* (*Rom.* XII, 21). Ce n'est pas assez ; votre charité s'étend constamment à toutes les saintes âmes qui se sont vouées au service de Dieu et des pauvres ; vous ne voulez accepter d'elles que la moitié de leur obole. Enfin, tandis que la science appliquée aux plus hautes spéculations de l'industrie dépose chaque jour des monceaux d'or à vos pieds, vous tendez une main paternelle et sympathique à cette science désintéressée, qui ne remue que les trésors de l'érudition ; vous mettez vos moyens de transport à sa libre disposition ; et votre compagnie enregistrera avec complaisance dans ses annales, je le sais, les témoignages de gratitude que la famille bénédictine, héritière des doctes labeurs de Mabillon, vous offrait naguère en tête d'un travail digne des siècles les plus savants (1). Croyez-moi, Messieurs, c'est pour tout cela que Dieu vous bénit. On ne s'appauvrit jamais à donner ; et votre société prospère parce que vous avez mis largement en pratique la leçon du vieillard Tobie à son fils : *Mon fils, si vous possédez beaucoup, donnez abondamment. « Si multum tibi fuerit, abundanter tribue* (*Tob.*, IV, 9). »

Recueillons-nous, mes très-chers frères, et unissons-nous avec une religieuse attention aux prières de notre Mère la sainte Eglise. La vénérable antiquité, de qui nous avons reçu le livre de nos rites sacrés, nous a légué d'admirables formules pour la bénédiction des maisons, des navires, des voyageurs ; mais pour la cérémonie qui nous assemble, elle ne nous fournissait, on le conçoit, que des prières communes et sans à propos particulier. Or, tandis que nous résidions naguère dans la capitale du monde chrétien, dans cette Rome qui a le privilége de dicter à tout l'univers la loi et la forme de la prière publique, le Vicaire de Jésus-Christ, accédant à notre humble proposition, a daigné inscrire au nombre des formules autorisées de notre liturgie ecclésiastique une prière spéciale pour la bénédiction de la voie de fer et de tout l'appareil qui s'y rapporte. Vous en écouterez pieusement toutes les paroles, et vous serez particulièrement touchés d'une allusion biblique plus saillante que toutes les autres, dont notre Saint-Père le Pape Pie IX a lui-même conçu et suggéré l'heureuse idée. Vous l'avez éprouvé, Messieurs, vous qui passez votre vie entière dans le tourbillon incessant des affaires ; les heures solitaires du voyage sont peut-être les seules qui vous laissent parfois le loisir de quelque bonne pensée, de quelque bonne lecture, de quelque salutaire retour sur vous-mêmes. Eh bien ! daigne le Seigneur, dans l'une de vos courses, vous traiter comme il traita ce puissant financier d'Ethiopie qui s'en retournait chez lui, assis et lisant sur son char (2) ! Puisse la bonté divine vous ménager quelqu'une de ces inspirations, de ces rencontres par lesquelles la grâce vient au-devant des hommes de bonne volonté et se présente agréablement à eux sur les chemins (3) ! Puisse-t-elle, s'il en est besoin, faire arriver providentiellement à vos côtés quelqu'un de ses anges, de ses ministres, dont la parole ardente et lumineuse ranime votre foi, réchauffe votre cœur et vous place, durant ce court trajet de la terre, sur le chemin de la cité éternelle (4) ! Ainsi soit-il !

(1) *Spicileg. Solismen.*, par dom Pitra, religieux bénédictin de l'abbaye de Ligugé, tom. III, p. LXXX. Paris, 1855, F. Didot.

(2) *Et ecce vir Æthiops potens Candacis reginæ, qui erat super omnes gazas ejus, et revertebatur sedens super currum suum, legensque Isaiam prophetam* (Act., VIII, 27).

(3) *Et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentia occurrit illis* (Sap., VI, 17).

(4) *Dixit autem Spiritus Philippo : Accede et junge te ad currum istum*, etc. (Act., VIII, 29 sqq.).

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la bénédiction de la prison cellulaire, à Niort.

(5 mars 1853.)

In carcere eram, et venistis ad me (*Matth.*, XXV, 36). *J'étais en prison, et vous êtes venus à moi.*

Mes très-chers frères, ces adorables pa-

Digitized by Google

roles qui viennent de tomber de mes lèvres, c'est le Fils de Dieu lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les a prononcées, et qui nous a appris qu'à la fin des temps elles entreront dans la formule du jugement qu'il portera sur les bons et sur les méchants. Se tournant vers ceux qui seront à sa droite, il leur dira : « Venez, les amis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi : *In carcere eram, et venistis ad me.* » Ceux-ci, étonnés, lui demanderont : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu dans cet état, et que nous avons fait ces choses? » Et il répondra : « Tout ce que vous avez fait pour le moindre de vos frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Puis, se tournant vers ceux qui seront à sa gauche, il leur dira : « Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour Satan et les siens. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais infirme et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité : *Infirmus et in carcere, et non visitastis me.* » Et ceux-ci, à leur tour, lui demanderont : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu dans quelqu'une de ces nécessités, et que nous ne vous avons pas soulagé? » Et il leur répondra : « Tout ce que vous avez refusé de faire pour un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez refusé : *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, mihi non fecistis* (*Matth.*, xxv, 34-45). » Paroles divines qui nous apprennent que c'est aux œuvres de miséricorde que le salut est principalement attaché, et qu'une de ces œuvres qui assurent le salut de ceux qui les accomplissent, c'est la visite et le soin des prisonniers.

Vous ferez donc une chose vraiment chrétienne, Messieurs, toutes les fois que vous vous préoccuperez du soin de vos frères condamnés à subir les rigueurs de la justice humaine. Oubliez leur crime, et ne voyez en eux que le malheur. Or, le malheur, je ne vous dirai pas seulement avec les anciens, que c'est une chose sacrée : *res sacra, miser;* le malheur, dans la doctrine de l'Evangile, c'est quelque chose de divin. Jésus-Christ a été pauvre, il a souffert, il a été condamné, et il nous a déclaré qu'il résiderait toujours en tous ceux qui continueraient ses souffrances, ses privations, sa captivité. Vous croyez avoir ici plusieurs prisonniers : il n'y en a qu'un, c'est Jésus-Christ qui s'est identifié avec toute souffrance et toute captivité : *In carcere eram, et venistis ad me.* Ce que vous avez fait pour eux, c'est à Jésus-Christ que l'avez fait : *Quandiu*, etc.

Mais, Messieurs, votre œuvre est loin d'être finie. Vous avez pris de grands engagements envers ces hommes, et il ne doit pas s'écouler un seul jour sans que vous y songiez. Il est écrit en tête des Livres saints qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul : *Non est bonum esse hominem solum* (*Gen.*, II, 18). Il est dit ailleurs : Malheur à l'homme solitaire : *Væ soli* (*Eccl.*, IV, 10)! Est-ce donc à dire que les Livres saints condamnent ce régime nouveau que notre siècle vient de tenter pour l'amendement des prisonniers? Je n'ai garde d'aller jusque-là. L'expérience seule nous instruira à cet égard. Mais ce que je dois affirmer, c'est que si la visite et le soin des prisonniers ont toujours été comptés parmi les œuvres de miséricorde, jamais cette pratique chrétienne n'aura été plus nécessaire que sous ce nouvel ordre de choses. Car, encore une fois, l'homme n'est pas fait pour être seul ; il a besoin d'être en rapport avec ses semblables. Donc, plus vous séparez ces coupables de ceux qui sont coupables comme eux, plus vous contractez une obligation étroite de vous mettre en rapport avec eux. Je ne crains pas de le dire : si ce système nouveau peut devenir louable et fructueux, c'est à la condition que la visite des prisonniers redeviendra, comme aux anciens jours, une des pratiques favorites de la charité chrétienne. Sans cela, je n'aurais pas de bénédictions à répandre dans cette enceinte, d'où je m'éloignerais avec l'épouvante dans le cœur et les larmes dans les yeux.

Mais vous avez compris la responsabilité dont vous vous chargiez, et vous accomplirez, Messieurs, la mission que vous vous êtes désormais donnée. Vous viendrez voir vos frères infortunés; et les ayant séparés de tout contact, de tout commerce avec les autres hommes, vous leur montrerez dans votre personne l'homme parfait, l'homme de foi, l'homme de piété, l'homme de l'Evangile, l'homme qui croit à d'autres intérêts qu'à ceux de l'ordre matériel, l'homme qui espère d'autres biens que ceux de la vie présente, l'homme surtout qui aime Dieu, et qui aime ses frères à cause de Dieu. Vous viendrez à eux, Messieurs, vous y viendrez avec amour, vous y viendrez avec respect. Oui, avec respect. En tant que coupables envers la société, et justement punis par elle, ces hommes sans doute méritent notre blâme ; mais, en tant que malheureux, ils sont placés au-dessus de vous et au-dessus de moi. Car voici la doctrine de l'Evangile : Jésus-Christ s'est fait homme ; il a épousé l'humanité, et, à ce titre, tout homme est son frère. Mais Jésus-Christ s'est fait homme malheureux; il a épousé la souffrance, et tout malheureux est plus intimement uni à lui. En particulier, il a déclaré lui-même qu'il s'identifiait avec les captifs : *In carcere eram, et venistis ad me.*

Messieurs, vous visiterez ces prisonniers, et vous souffrirez que les âmes chrétiennes se joignent à vous pour les visiter. Oui, vous trouverez bon que des personnes animées de l'esprit de Jésus-Christ, et il s'en trouve dans toutes les villes, viennent ici exercer l'une des œuvres de miséricorde à la fois spirituelle et corporelle les plus recomman-

Digitized by Google

dées par la doctrine évangélique et par l'exemple des saints.

Et vous, mes très-chères sœurs, qui portez le nom si doux de Sœurs de l'Espérance, vous apparaîtrez chaque jour, comme des anges du ciel au milieu de ces infortunés. Vous acquitterez la dette de nous tous qui n'y pourrons pas venir aussi souvent que nous le voudrions. Avant vous, on a vu des reines, des personnes de grande considération dans le monde, remplir cet office envers les prisonniers. Soyez-leur d'autres mères. Ah! cet homme que la société a frappé, que personne ne connaît plus, que personne n'aime plus, il a peut-être encore sa mère : et ce cœur l'aime encore, l'aime toujours! Eh bien! voilà la mesure de l'amour que vous aurez pour lui, pour chacun d'eux. Dites-vous : « Ah! si j'étais sa mère, et qu'il me fût permis de pénétrer ainsi auprès de lui! » Et en effet, vous êtes la mère de ces hommes : car l'Église de Jésus-Christ vous les confie aujourd'hui.

Et vous, mes amis, ah! que votre solitude ne vous soit pas trop amère! On n'est pas seul, quand on est avec Dieu. Or, Dieu est avec vous. Il n'y est pas seulement en vertu de cet attribut général qui le rend présent partout; il est d'une façon toute particulière dans votre cellule : partout où il y a un prisonnier, Jésus-Christ y est, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même qui est le prisonnier : *In carcere eram.*

Jésus-Christ est dans votre cellule : mais que dis-je? O adorable bonté! ô invention d'amour! qui pourrait le croire? Jésus-Christ, désormais, sera en personne un des captifs de cette demeure. Jésus-Christ, voici qu'il aura sa cellule au centre de vos cellules. Prisonnier de la charité, captif de l'amour, il résidera ici au milieu de vous. Par une disposition admirablement concertée, tous vous pourrez jeter à toute heure un regard d'espérance et d'amour vers cet adorable compagnon de votre solitude. Ah! ce divin crucifié dit un jour à l'un de ceux qui partageaient son supplice : *Hodie mecum eris in paradiso* (*Luc.*, XXIII, 43). Eh bien! aujourd'hui, tous les jours, il sera avec vous; et si vous écoutez sa voix, si vous suivez les inspirations que sa grâce fera descendre dans vos cœurs; si vous envoyez vers lui de ferventes prières accentuées avec un sentiment de foi, d'espérance et d'amour, quelque dure, quelque pénible que soit votre condition, j'ose vous assurer que la religion y mêlera dès ici-bas de précieux adoucissements, en attendant les joies éternelles de la patrie, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

—

Prières d'itinéraire à l'usage des voyageurs, ou Formule de la Bénédiction solennelle du chemin de fer d'Orléans. Par Mgr Fayet, le 2 mai 1843.

TEXTE.	TRADUCTION.
Omnipotens sempiterne Deus, qui hominem e nihilo ad universæ naturæ principatum sublimasti, omnia subjiciens sub pedibus ejus; benigne respice istud nostræ dominationis et industriæ monumentum, quod tuæ dedicamus Majestati, ut et tot materias, quas Providentia tua nobis largitur, et ingenium a te profluens, quo domitæ fuerunt et dispositæ, ad tui nominis gloriam fideliter et humiliter referamus.	Dieu tout-puissant et éternel, qui avez élevé l'homme du néant à l'empire de la nature entière, lui assujettissant toutes les créatures; jetez un regard de bonté sur ce nouveau monument de notre puissance et de notre industrie, et agréez l'hommage que nous en faisons à votre suprême Majesté, afin que tant de matières diverses, présents de votre libérale Providence, et cet esprit, émanation de votre propre esprit, qui les a façonnées et disposées, soient rapportés avec foi et humilité à la gloire de votre nom.
Benedic, Domine, viam istam † et currus ad illam instructos; benedic omnes famulos tuos † qui eis utentur; angelis tuis manda ut eos custodiant; ut eis in eundo et redeundo comites se præstent assiduos; ut totum hunc tramitem invisibili protectione obnubilent, et pericula collisionis, incendii, explosionis, lapsus ac vulnerum in perpetuum abeo removeant.	Bénissez, Seigneur, cette voie nouvelle et les chars préparés pour son service; bénissez tous ceux de vos serviteurs qui la parcourront; ordonnez à vos anges de veiller à leur garde, de les accompagner assidûment depuis le départ jusques au retour, d'ombrager toute cette ligne comme d'une invisible nuée, et de faire que jamais elle ne soit témoin de collisions, d'incendies, de chutes ou de blessures.
Deus, cujus misericordiæ corpora commendamus, animas etiam respice : a famulis tuis cunctam repelle nequitiam, sanctasque cogitationes et pios motus eis infunde. Meminerint se viatores esse super terram : qua velocitate properant ad temporalem metam, mandatorum tuorum semitam currant; terrenis non adhærentes, prætereuntem hujus mundi figuram vix attendant; flammeo turbine acti, sempiternos ardores meditentur; in cordibus suis divini amoris ignem accendant, qui omnia trahit, omnia transcendit, omnia perrumpit et ad cœlestem patriam fortiter ac suaviter impellit.	Seigneur, que votre miséricorde, à laquelle nous recommandons les corps, se répande encore plus sur les âmes. Eloignez donc de vos serviteurs toute espèce de péchés et remplissez-les de saintes pensées et de pieux mouvements. Fixez leurs esprits sur ces salutaires vérités : qu'ils ne sont ici-bas que des voyageurs; qu'ils doivent courir dans la voie de vos commandements avec la même rapidité qui les entraîne sur celle-ci; glisser légèrement sur la surface des choses terrestres et regarder à peine la figure de ce monde qui passe. En présence de ce tourbillon enflammé qui les pousse, qu'ils méditent les brasiers éternels, ou plutôt qu'ils gravent dans leurs cœurs le feu sacré de la charité, ce feu qui a la vertu de tout entraîner, de renverser tous les obstacles, de franchir toutes les distances, et de nous introduire enfin, avec autant de douceur que de force, dans la céleste patrie.
Per D. N. J.-Christum etc.	

Digitized by Google

Ad B. Virginem. *Post antiph.* Sub tuum.

OREMUS.—Annue, quæsumus, Domine, ut quæ spes nostra est in cunctis peregrinationis humanæ agitationibus ; quæ stella maris invocatur ab iis qui descendunt mare in navibus, et ad quam undique clamant exules filii Evæ ; eadem dignetur novæ hujus vis tutelam suscipere, maternisque oculis huc prospicere : Immaculata Virgo Maria, Genitrix Filii D. N. J.-Christi, qui tecum vivit et regnat, etc. *Amen.*

A la suite de l'antienne Sub tuum : *A la sainte Vierge.*

Accordez-nous, nous vous en supplions, Seigneur, que celle qui est notre espérance dans toutes les agitations de notre pèlerinage; celle que les navigateurs saluent du nom d'*Etoile de la mer*, et vers laquelle, de tous les points de ce lieu d'exil, s'élèvent les cris des enfants d'Eve, prenne aussi sous son patronage cette voie d'un genre tout nouveau, et la protége de ses regards maternels ; cette Vierge immaculée, mère de votre Fils N. S. J. C., qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. *Ainsi soit-il.*

Discours prononcé à l'inauguration de la manufacture des rubans de Bourg-Argental.

(2 juin 1851.)

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. (*Psal.* CXXVI, 1.)

Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain qu'auront travaillé ceux qui la construisent.

C'est en vain, nos très-chers frères, que l'homme s'agite ici-bas, qu'il jette le grain dans le sein de la terre, qu'il élève de superbes édifices, qu'il se livre à d'ingénieuses combinaisons; si Dieu ne les bénit, ses œuvres sont bientôt frappées de stérilité ou d'impuissance : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

Ayons donc recours, dans toutes nos entreprises, à celui qui seul peut les vivifier, leur imprimer un salutaire mouvement, les faire prospérer. Il n'a pas, comme Isaac, une seule bénédiction : il en a d'innombrables; il en a pour tous les intérêts, pour tous les besoins.

N'est-ce pas ce Dieu d'inépuisable bonté qui, bénissant nos campagnes, donne aux moissons et aux fruits leur maturité? N'est-ce pas lui qui, par ses pontifes ou ses prêtres, bénit les navires qui portent le nom français, avec les richesses de notre sol et de notre industrie, jusqu'aux extrémités du monde? N'est-ce pas lui enfin, *ce Dieu des sciences*, pour nous servir de la pensée des livres saints, qui imprime le sceau de ses bénédictions sur ces étonnantes machines qui nous font marcher sur des rubans de fer avec la célérité des vents?

N'aurait-il donc pas, nos très-chers frères, une bénédiction particulière pour le magnifique établissement qui vient de s'élever, comme par enchantement, à la porte même de votre cité, sur les bords de la poétique rivière dont les eaux fertilisent vos riantes campagnes?

Dieu ne semble-t-il pas abaisser de préférence ses regards sur ce qui porte l'empreinte de sa main, sur ce qui rayonne de son génie, sur tout ce qui reflète sa puissance? Or, nos très-chers frères, qui ne reconnaîtrait l'intervention divine dans cette grande création de l'industrie? Est-ce l'homme abandonné à ses propres forces qui a fait ses précieuses découvertes? En pensant aux obstacles dont on a triomphé, en considérant les résultats obtenus, comment ne pas s'écrier : Le doigt de Dieu est manifestement ici : *Digitus Dei est hic?* Dieu se doit donc à lui-même de soutenir son œuvre et de la protéger. Créateur de toutes choses, il demeure, par ses attributs, essentiellement conservateur.

Dieu protégera cet établissement, parce que c'est une pensée de véritable utilité nationale qui en a inspiré la fondation. L'étranger, toujours jaloux de notre prospérité, s'efforçait, depuis quelques années, de nous enlever une de nos plus riches industries. Déjà, à l'aide de quelques moteurs ingénieux, il avait essayé d'établir des fabriques qui menaçaient les nôtres d'une ruine prochaine. Encore quelque temps, et nous ne pouvions plus soutenir la concurrence. C'en était fait des beaux tissus qui sont en ce moment l'objet de l'admiration des deux mondes, dans la gigantesque Exposition de Londres; on ne les eût bientôt plus demandés qu'à la Suisse, à l'Allemagne et à l'Angleterre. Mais, grâce au patriotisme et au génie de quelques-uns de nos compatriotes, tous les éléments que la Providence s'est plu à réunir dans notre pays ont servi à multiplier ces admirables produits, qui font depuis si longtemps notre richesse et notre gloire. Nous ne craindrons plus, avec les nouveaux procédés de la science, ni les rivalités, ni les réductions, ni les soubresauts de la production étrangère. Les rubans de nos montagnes seront toujours les premiers rubans du monde.

Dieu protégera cet établissement d'une manière spéciale, placé qu'il est sous la sauvegarde de la religion, et déjà doté d'un règlement qui, en organisant et distribuant le travail, laisse une place nettement formulée pour les devoirs qu'on ne doit jamais oublier. Ainsi, le matin, on demande à Dieu dans la prière, avec le pain de chaque jour, l'assistance et l'appui qu'il ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent; le soir, on le remercie en commun des grâces reçues dans la journée. Le dimanche, jour réservé au Seigneur, les travaux cesseront; on n'entendra plus le bruit des machines; le silence se fera partout, et chacun viendra se recueillir dans la maison de Dieu, assister aux saints mystères, entendre la voix du pasteur. Et, chose consolante, les mœurs ne peuvent qu'être respectées dans une maison où la place d'honneur est occupée par l'image vénérée de Marie

Digitized by Google

Mon berceau, nos très-chers frères, eut sa place près du vôtre; ma première prière fut faite sur le même autel qui reçut vos serments; les plus belles années de ma vie s'écoulèrent dans ce riant vallon, au pied de ces hautes montagnes. Je suis heureux qu'après de longs jours de séparation, une circonstance fortuite, s'il peut y avoir rien de fortuit dans la vie d'un évêque, m'ait amené en ce moment dans ces lieux qui me sont restés chers à tant de titres; c'est pour moi le sujet d'une douce satisfaction d'appeler sur vous tous, et de toute l'ardeur de mon âme, les bénédictions du ciel.

Oui, prions tous ensemble le Seigneur d'abaisser le regard de son amour sur cet établissement qui va occuper tant de bras! Qu'il bénisse ceux qui ont conçu et exécuté cette belle œuvre! Qu'il bénisse les dignes sœurs de Vincent de Paul, qui, mettant au service de la société leur activité et leur dévouement, vont être appelées à en prendre la direction! Qu'il bénisse les familles de tous ceux qui concourent à sa prospérité et à son développement! Que les magistrats de la cité, que les braves pompiers qui nous entourent, que cette population tout de compatriotes et d'amis, reçoivent ici l'assurance des vœux que nous adressons au ciel pour son bonheur! Enfin, que les riches tissus, que les rubans admirables qui sortiront de ces ateliers soient comme un symbole des liens pleins de douceur qui, en nous rattachant à Dieu, nous rattacheront les uns aux autres pour le temps et pour l'éternité!

—

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, pour la bénédiction du chemin de fer de Paris à Bordeaux.

(10 Août 1853.)

Messieurs,

Les grands travaux comme les grands événements vont vite dans notre France, la terre de l'initiative et du mouvement; aussi, est-ce pour la troisième fois que je suis appelé à bénir au nom du Seigneur ces admirables créations que le génie de l'homme fait surgir de toutes parts.

Témoin de ces merveilles, je crois voir l'humanité suspendant sa marche pour planter un moment sa tente au sommet des montagnes. Contemplant de ces hauteurs les prodiges de tout genre qu'elle a semés sur sa route, elle s'éprend pour elle-même d'une admiration qui nous paraît aussi juste que légitime.

Jusqu'ici, les éléments ne lui avaient fourni leur concours pour la réalisation de ses œuvres que lentement, et, pour ainsi dire, avec parcimonie; aujourd'hui, souveraine impérieuse, elle les asservit à tous ses caprices, elle en fait les esclaves de toutes ses fantaisies.

Connaissez-vous rien de plus mobile, de plus insaisissable que la vapeur? Eh bien! l'homme a dit à la vapeur : J'ai des navires qui, se balançant sur l'immensité des mers, ont pour mission de relier les continents; je veux que leur message soit rempli avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs ou de la flèche qui vole dans les espaces; j'ai des cités à l'Orient, des cités à l'Occident; j'ai de grandes capitales et de modestes hameaux; je veux que les déserts qui règnent entre ces cités et ces campagnes soient comme s'ils n'étaient pas : l'aigle de son aile indépendante et fière met à traverser ces distances quelques heures à peine; je veux que les peuples lui ressemblent. Pour cela, ton activité m'est nécessaire; tu me prêteras ta puissance, et quand j'aurai l'une et l'autre à ma disposition, je leur mesurerai la liberté, je les dirigerai selon mon plaisir; ainsi s'accomplira mon œuvre.

Et voilà que la vapeur a livré à l'homme son activité et sa force; elle s'est assujettie à toutes ses conceptions; elle a obéi à ses mille volontés. On dirait une humble vassale, heureuse de rendre hommage à son suzerain.

Ce sont là de grandes et nobles conquêtes de notre époque; nous sommes fiers sous ce rapport, nous le disons hautement, d'appartenir à la génération qui a vu éclore ces merveilles; nous marchons avec bonheur sous une bannière qui a pour devise : Perfection des sciences et de l'industrie! Car ce double perfectionnement est sous une forme particulière l'extension de la vérité, la diffusion de l'utile et du beau. Et le vrai, l'utile et le beau ont toujours et partout des droits à notre admiration et à notre amour.

C'est ce que le prophète, dans son langage inspiré, semblait prédire longtemps avant que nous en eussions sous les yeux la réalisation; ne s'écriait-il pas que le génie humain *ferait les vents ses messagers, et le feu dévorant son ministre* (1); *que pareil à l'aigle, qui se joue parmi les tonnerres, il placerait sa tente hardie dans le tourbillon des orages* (2); qu'il commanderait aux éclairs; que, *partant et revenant à son ordre*, car c'est le feu qu'on attelle, *ils lui répondraient : Nous voici* (3).

Est-ce à l'aide de ces divins oracles ou de son génie que Leibnitz, se complaisant à la pensée des inventions possibles, promettait, il y a cent ans, que quelque jour un chariot de forme nouvelle franchirait en douze heures le chemin de Hambourg à la frontière du Hanovre? Nous faisons mieux et davantage. Célébrer ces découvertes, en marquer l'influence, ce n'est pas une œuvre étrangère à la religion; la science dans ses applications populaires, a été et sera toujours un des objets de sa touchante prédilection.

(1) Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem (*Psal.* CIII, 4).

(2) Qui ponis nubes ascensum tuum (*Ibid.* 3).

(3) Numquid mittes fulgura et ibunt, et revertenta dicent tibi : Adsumus (*Job*, XXXVIII, 35)?

Digitized by Google

On montre quelque part dans la capitale des roses qui fleurissent, qui s'ouvrent et qui s'épanouissent en quelques minutes sans que l'œil les quitte : c'est l'image de notre vie et l'histoire de notre temps.

On croit rêver lorsqu'on pense au nombre incalculable de lieues que nous parcourons dans notre courte existence ; quand on lit que, pendant une seule année, et en Europe seulement, les locomotives ont parcouru un espace de plus de 78 millions de milles, ou 390 millions de kilomètres ! Voilà le chemin que les hommes ont fait en Europe l'année dernière sur le fer uniquement ; et nous ne comptons ni celui qu'ils ont fait sur terre, ni celui qu'ils ont fait sur les mers.

Espérons, Messieurs, que ce frottement, ce contact des peuples tournera au profit de la sainte fraternité humaine, et surtout que l'influence de l'esprit français sur les nations de l'Europe sera une influence toute religieuse ; elle sera pour le bonheur de tous.

L'instinct de la France est la sociabilité d'où naissent les rapports entre les hommes ; ces rapports font tomber les antipathies et les préjugés, et la confiance s'établit entre les peuples comme entre les individus. Et si la France est pour les arts le pays universel, qu'elle soit aussi la terre des saines doctrines et des bons exemples.

Et toi, noble cité de Bordeaux, qui comptes encore dans ton sein un grand nombre de fidèles adorateurs, que le Seigneur te bénisse du haut des cieux en retour du pieux et solennel hommage de ta foi ; que ce jour soit pour toi une nouvelle ère de prospérité ! Puisses-tu non-seulement reprendre parmi les ports de mer le rang qui t'appartient, mais voir renaître et refleurir les plus beaux jours de ton histoire!

Tout ici nous présage cet heureux avenir ; nous en avons pour gérant la sollicitude éclairée et pleine d'affection du chef auguste de notre bel empire, dont l'initiative, aussi féconde que puissante, vient de nous donner la double voie qui va relier Bordeaux, Marseille et Madrid.

Quel éclat n'ajoute pas encore à cette fête de notre grande famille la réunion des notabilités de tout ordre et de tout rang dans l'armée, dans la magistrature, dans l'administration, dans la marine, dans le commerce, dans l'Église et dans les lettres, ainsi que ce concours immense empressé de porter ses vœux à une solennité tout à la fois religieuse et patriotique.

Si la bénédiction de vos machines et de la magnifique enceinte qui doit les abriter a été renvoyée jusqu'à ce jour, une autre consécration leur fut donnée à l'heure même du premier départ : cette consécration fut la reconnaissance des pauvres, car de Paris à Bordeaux, le 18 juillet, d'abondantes aumônes ont été versées dans leur sein, par la générosité de la compagnie que représentent si dignement ceux de ses membres à qui nous devons les apprêts de cette touchante solennité.

Soyez donc rassurés, Messieurs, sur les destinées de votre belle entreprise : la prière et l'aumône ont toujours porté bonheur.

—

Discours de Mgr l'évêque de La Rochelle et de Saintes, prononcé au port de Rochefort, le 27 mars 1857, à l'occasion de la Bénédiction et de la mise à l'eau du vaisseau l'Alexandre.

Me insulæ exspectant et naves maris in principio.
Les îles m'attendent, mais surtout les vaisseaux de la mer. (*Isa.* LX, 9.)

M. l'Amiral, M. le Préfet, Messieurs,

Les paroles les plus simples de l'Ecriture ont un sens mystérieux, et souvent, quand la chaleur de l'âme a fécondé les germes qu'elles contiennent, elles éclatent en gerbes d'or, et paraissent aux yeux de l'intelligence comme ces feux brillants qui se décomposent en mille couleurs variées. Que veulent dire ces paroles énigmatiques : *Les îles m'attendent, mais surtout les vaisseaux de la mer: Me insulæ exspectant et naves maris in principio?* Il me semble que les âmes seules ont le droit d'attendre le ministre de Dieu : car les âmes sont pour lui un héritage et le magnifique empire sur lequel il doit exercer son pouvoir : *Da mihi animas, cætera tolle tibi* (*Gen.* 14, 21.) : Donnez-moi les âmes, rien ne me touche qu'autant qu'il intéresse le bonheur et la perfection des âmes. Donnez-moi les âmes, et prenez le reste. Comment donc les îles et les vaisseaux peuvent-ils attendre le pasteur des âmes? Je comprends que les âmes l'attendent : elles ont un si pressant besoin des grâces et des bénédictions du Ciel ! elles se dessèchent tous les jours, et quand le vent quotidien des angoisses et des passions les ont brûlées, elles demandent le rafraîchissement et le salut à ces mains divines que la Providence a rendues dépositaires de ses plus riches trésors. — C'est vrai; les âmes ont besoin de la main que Jésus-Christ a chargée de bénir, et si maintenant tant de cœurs sont desséchés, c'est qu'ils ont peur de tout ce qui vient du ciel. Mais c'est précisément parce que les îles contiennent des âmes, que les vaisseaux doivent renfermer des âmes, qu'il se forme en eux comme un gémissement de désir et un appel prophétique à l'effusion de la miséricorde divine. *Omnis creatura ingemiscit... non solum autem illa* (*Rom.* VIII, 22.) Savez-vous ce que c'est qu'un navire? c'est un palais flottant et mobile qui doit suivre les inspirations et la volonté des âmes. Un jour l'homme s'est trouvé trop à l'étroit dans ces maisons qui ne remuent pas : il a trouvé que sa pensée ne jouait pas assez à l'aise dans ces édifices pétrifiés, et il s'est demandé s'il ne pourrait pas se faire une maison mobile comme sa pensée, vaste comme le désir par l'étendue de ses mouvements. Il s'est demandé s'il ne pourrait pas s'ajouter un nouvel et gigantesque organisme pour promener les rêves de son génie et son ardeur conquérante, pour exercer partout ses fonctions de roi dans la création. Il a trouvé qu'il ne res-

Digitized by Google

pirait pas assez sous ces toits de pierres immobiles, et il s'est dit : Puisque j'ai le génie de l'aigle, il faut aussi que j'en aie les mouvements rapides. — De cette idée féconde et ardente est né le vaisseau, d'abord simple pirogue, puis forteresse ambulante, où le prince de l'univers se promène, lançant les foudres de sa puissance, versant les trésors de son industrie, ou, ce qui est plus divin, appelant les nations sauvages aux bienfaits de la civilisation chrétienne. Car telle est la puissance d'un navire : il est un tonnerre pour la justice des nations; et comme Dieu lui-même a son tonnerre pour faire respecter sa puissance, un grand peuple doit aussi posséder ses foudres ; il ne doit les employer qu'au triomphe de la justice ; mais quand l'heure de la violation du droit a sonné, les héros du peuple se lèvent, et ils ne rentrent dans le port que quand le règne de l'équité a été rétabli. Le navire est aussi le bras des nations pour répandre d'une manière variée et réciproque, dans l'univers tout entier, les richesses de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Dieu a donné à chaque sol des propriétés différentes et une fécondité spéciale : les terres les plus riches sont obligées de réclamer ailleurs les trésors qui leur manquent. Le Créateur a voulu établir ainsi des relations nécessaires entre les parties du monde les plus éloignées, et c'est le besoin, cet effroi des âmes inintelligentes, qui a créé le commerce et fait sentir aux hommes le devoir de se rapprocher. Le même ordre s'observe dans le monde spirituel : chaque âme a son produit, chaque esprit a sa richesse et son indigence, et la vie complète s'opère par la communication et la fusion réciproque; partout l'harmonie résulte de la pauvreté relative qui s'enrichit au contact d'un autre être. Le navire est dans la vie des peuples comme une immense artère qui complète en les mélangeant les trésors de chaque tribu. Le chemin de fer, quel que soit son avenir glorieux, n'aura jamais un empire aussi étendu que le vaisseau : la mer refusera toujours de recevoir des chaînes d'airain sur sa crinière agitée; elle ne se laisse adoucir que par les montagnes flottantes ; quelquefois elle voudrait leur opposer des montagnes de vagues, mais malgré sa fureur elle est obligée de tolérer ce frein mobile, et l'abîme lui-même finit par consentir à former comme un vêtement autour des flancs de celui qui l'a dompté : *Abyssus, sicut vestimentum amictus ejus* (*Psal.* CIII, 6). Le navire porté par l'onde frémissante va donc partout comme le messager des nations, il donne et il reçoit, et la vie des peuples se renouvelle. Le prophète a exprimé cette vérité avec sa concision ordinaire : *Ils descendent dans la mer sur leurs navires, et ils font leurs opérations sur les grandes eaux : Qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis* (*Psal.* CVI, 23). Il n'est pas jusqu'à la petite nacelle égarée à la source des rivières ou sur les lacs des montagnes qui ne soit la messagère de la même pensée ; c'est une petite veine dans le corps social, mais c'est toujours du sang qu'elle porte aux extrémités.

Ce n'est pas assez et nous n'avons pas vu encore la plus belle gloire du vaisseau. Qu'est-ce donc qu'un navire, puisqu'il paraît attendre avec tant d'anxiété la bénédiction du prêtre ? *Me exspectant naves.* Un navire est destiné souvent, alors même que personne ne s'en doute, à contenir le germe divin qui forme l'espérance du genre humain : *Spes orbis terrarum ad ratem confugiens* (*Sap.*, XIV, 6). C'est un navire qui portait le cœur de saint Paul d'îles en îles, de royaumes en royaumes, et qui par lui disséminait la semence de la régénération sociale : *Semen nativitatis* (*Ibid.*). Ce sont des vaisseaux qui ont porté la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du monde ; et comme si la vue de la mer était un horizon plus convenable pour cette parole qui a la largeur de l'éternité, c'est sur un navire que saint Paul aimait à prêcher, et que Jésus-Christ évangélisait souvent la foule : *Et iterum cœpit docere ad mare. . . ita ut navim ascendens sederet in mari. . . et docebat eos* (*Marc.* IV 1, 2). C'est encore sur des navires que la semence de l'éternité voyage tous les jours et va renouveler la vie chez les nations infidèles. Je comprends maintenant pourquoi ce vaisseau semble me regarder et me dire dans son langage prophétique : Bénissez ce morceau de bois, afin qu'il devienne un instrument de salut, *benedictum lignum per quod fit justitia* (*Sap.*, XIV, 7).

Je me suis rendu à ton invitation, citadelle du génie de l'homme, et c'est Dieu qui m'envoie vers toi pour te dire : Reçois la bénédiction du Très-Haut, et marche non plus seulement sur les ailes des vents, mais sur les ailes que l'intelligence humaine a su te créer. Sois digne de ta mission : fais respecter partout le grand nom de la France, et que les ennemis de la justice tremblent à la vue de tes flancs terribles prêts à vomir la mort. Que les vents te soient favorables : porte aux nations étrangères les richesses de notre sol et de notre industrie, demande-leur en échange ce que la nature prévoyante a préparé pour nous dans les contrées lointaines; que cette mutuelle communication soit un symbole de cette fraternité et de cet échange d'affection que nous désirons entretenir partout. Si quelquefois un missionnaire de la bonne nouvelle monte à ton bord, offre-lui toujours une généreuse hospitalité, et sois heureux de porter avec lui la parole qui est la vraie richesse des nations. Va donc en toute confiance, nouveau pèlerin de la mer ; que la vague te respecte comme un objet béni, que la Providence marche devant toi, et te prépare toujours une route très-sûre au milieu des flots, *inter fluctus semitam tutissimam* (*Ibid.*, 3). Et si jamais tu reviens en ces contrées, puisses-tu nous raconter tes exploits, les grandes actions que tu auras faites pour l'honneur de la patrie et de la civilisation chrétienne. N'oublie jamais la gloire de tes frères d'Orient ; sois comme eux fier et intrépide, et porte avec un saint orgueil le drapeau de la France

Digitized by Google

et l'étendard de la foi. Quand tu seras vieux, car tout s'use ici-bas, la gloire et la force, puissions-nous lire sur tes flancs respectés et le nombre de tes assauts glorieux, et celui de tes nobles victoires, victoires contre les ennemis de la France, s'il s'en rencontre encore, victoires contre les fureurs de la vague et les ravages du temps, ce grand ennemi de toutes les œuvres de l'homme. Reviens alors parmi nous ; tu nous raconteras les dangers de ta vie, et nous te saluerons toujours avec bonheur, comme un de ces vieux amis dont la rencontre nous rappelle les émotions d'autrefois : *Qui navigat mare*, dit l'Esprit-Saint, *enarret pericula ejus* (*Eccli.* XLIII, 26).

Je dois vous remercier, Monsieur l'amiral, de m'avoir convoqué à cette fête maritime : il suffisait d'un désir de votre part, et mon cœur était trop intéressé à cette invitation pour ne pas m'y rendre avec empressement. Vous êtes au milieu de cette famille de nobles marins comme cet enfant d'Israël dont la prophétie a célébré la glorieuse mission : vous animez vous-même les travaux par une présence qui donne l'activité et le bonheur : *Zabulon in littore maris habitabit, et in statione navium* (*Gen.*, XLIX, 13). Votre cœur éminemment religieux a voulu que la bénédiction du Ciel vînt consacrer cette œuvre si belle de vos travailleurs et lui assurer les chances d'un avenir glorieux. Vous vous êtes rappelé que, selon la parole de nos Livres saints, la Providence qui a l'administration de toutes choses, s'est réservé d'une manière toute spéciale le gouvernement de la mer : *Tua, Pater, Providentia gubernat, quoniam dedisti et in mari viam* (*Sap.* XIV, 3). Cette boussole surnaturelle n'est pas moins utile que l'aiguille aimantée. Puisse donc le Seigneur combler les désirs de votre âme, et prendre sous sa protection particulière et le port de cette ville, et les navires et les marins qui en sortent ; et aussi, car notre cœur français doit embrasser tous les enfants de la France, et aussi toute cette glorieuse famille de marins répandus partout sur les côtes de la mer, qui forment l'armée de la patrie, quand la patrie marche sur les flots !

Je ne puis oublier la présence du premier magistrat de ce département : elle donne à cette fête un caractère encore plus touchant de fraternité. Elle prouvera aux yeux de tous que le concours des autorités maritimes, militaires, civiles et religieuses est acquis au bien de la patrie, dans ce département de la Charente-Inférieure qui revendique si justement l'honneur d'avoir eu le premier une de ces inspirations que le Ciel a bénies pour le salut de la France. Elle prouvera que si notre action s'exerce dans une sphère différente, elle arrive au même but par la force d'une communauté de pensées et d'affection, et que nous avons le même étendard : Religion et Patrie. Il m'est bien doux, Monsieur le préfet, de dire ici en public toute la part d'estime et d'affection que vous vous êtes faite dans mon cœur. Avec vous et avec le concours si éclairé et si bienveillant de M. l'amiral, de M. le sous-préfet, de M. le maire et aussi de tout ce clergé si dévoué, le bien nous sera facile dans une cité qui a tant d'avenir, et où, je l'espère, l'ouvrier comme le savant seconderont nos désirs. Quand les volontés et les cœurs de ceux qui dirigent sont réunis en faisceau, il en résulte dans les ressorts de l'administration une agilité de mouvements qui opère avec un merveilleux succès. Tout y gagne, le bien, le cœur, l'intelligence elle-même; et dans ces régions élevées où l'administrateur doit se retirer pour avoir un peu de cette vie propre qui est nécessaire à l'homme, il règne un contentement et une fraîcheur d'âme, que j'appellerai la vraie brise de mer au milieu des labeurs et des pesantes agitations du gouvernement.

Peuple de Rochefort, vous nous aiderez dans cette œuvre du bien public ; vous nous donnerez cette immense consolation que nous sommes en droit d'attendre de votre excellent esprit : nous vous la demandons au nom de vos plus chers intérêts. Veuillez comprendre tous les jours davantage que pour votre dignité, votre gloire et votre bonheur, il ne suffit pas de courber la tête, de travailler le bois ou la pierre, de remuer ce lourd métal qui finit par appesantir les cœurs et les volontés. L'âme aussi est une cité, l'âme est un palais dont la religion est l'artiste, et malheur aux peuples qui usent leurs forces à polir la matière, à porter des sacs d'argent, et qui ne songent pas à élever leur âme, à sanctifier leur cœur ! Ah ! puissé-je au moment où ce géant de la mer va oublier sa pesanteur pour marcher au souffle du commandement, puissé-je avoir la force de vous soulever aussi de terre, et vous indiquer au moins, si je ne vous le donne pas encore, ce glorieux équipement qui convient à votre sublime destinée; car tout est symbolique dans les fêtes de la religion, toute cérémonie matérielle renferme une idée divine, et le véritable esprit chrétien consiste à l'y découvrir et à la dégager. Ce vaisseau, ces instruments, ces rivages me rappellent qu'il est aussi un navire qui se travaille dans le chantier de la vie. L'épreuve est plus ou moins douloureuse, et l'humanité est un vaste port toujours en construction : là les âmes attendent et se construisent sur le rivage : chacune a sa forme et son degré de perfectionnement : les unes, timides nacelles, ne connaîtront que les bords tranquilles des rivières ignorées; les autres iront avec leurs mâts et leurs voiles affronter l'Océan. Le jour du départ arrive, le grand jour où l'âme, sa course achevée, retourne à la mer de l'éternité, *qui descendunt mare in navibus* (*Psal.* CVI, 23.) Vous me permettrez, N. T.-C. F., de terminer par une bénédiction des plus affectueuses pour vos âmes dont ce navire est le symbole. Puissent-elles s'édifier, se former tous les jours au contact des choses de cette vie, comme les flancs du navire que frappe le marteau du travailleur ! Puissent-elles descendre tran-

Digitized by Google

quillement le fleuve qui nous sépare de l'Océan des âmes, et s'y reposer dans le calme d'un bonheur infini !

—

Discours prononcé à Toulouse par Son Em. le Cardinal Donnet, à l'occasion de la Bénédiction du chemin de fer de l'Océan à la Méditerrannée.

(2 Avril 1857.)

Numquid mittes fulgura et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus.

Ne pouvez-vous pas commander à la foudre et aux éclairs, qui, partant et revenant à votre ordre, vous diront : Nous voici. (*Job.*, XXXVIII, 35.)

Nosseigneurs (1), et vous tous, Nos très-chers Frères,

Le génie humain sait faire de grandes choses ; il sonde les mers, asservit les éléments, donne la force et la vie à ce qu'il y a de plus inerte et de plus insaisissable, et s'élance vers de glorieuses conquêtes ; toutefois, si Dieu ne les bénit, ses œuvres sont bientôt frappées d'impuissance ou peuvent se changer en de prompts et effroyables instruments de mort.

Ayons donc recours dans nos entreprises au souverain arbitre de toutes choses. Il n'a pas, comme Isaac, une seule bénédiction, il en a d'innombrables, il en a pour tous les intérêts et pour tous les besoins.

C'est un grand jour, N. T.-C. F., que celui où, pour la seconde fois en deux siècles, les deux mondes vont se trouver réunis par une voie de communication dont nos pères eussent été fiers et heureux.

C'est dans la cité hospitalière qui nous accueille en ce moment que les plans du canal des deux mers furent conçus. C'est ici qu'un archevêque de Toulouse offrant son patronage à un tout jeune homme, le prenait par la main pour le conduire en 1664 dans le cabinet de Louis XIV. Je me plais à rappeler ce fait touchant pour prouver une fois de plus que l'Eglise n'a cessé d'applaudir à tout progrès utile, en renvoyant toujours à qui de droit la gloire des initiatives.

Ce jeune homme était né dans le sein d'une des familles italiennes que les dissensions politiques avaient rejetées dans nos cités de la Provence et du Languedoc. Il expose au grand roi et à Colbert sa pensée. Riquety n'avait pas encore vingt ans. On l'écoute avec intérêt, et il répond à toutes les objections : « Il faut que j'exécute mon projet ou que je meure. » Et quelques années après, le canal du Midi répandait la richesse dans votre belle province et faisait dire à l'illustre Vauban qu'une entreprise que n'avait pu exécuter le génie de Charlemagne, de François de Joyeuse, d'Henri IV et de Richelieu, valait à son modeste auteur une gloire au-dessus de tout ce que lui-même avait fait ou pourrait faire dans l'intérêt du pays. Et si les années n'ont pas affaibli l'admiration des habitants du Languedoc pour l'homme de génie qui les dota d'un cours d'eau navigable en tout temps, la reconnaissance a mis deux siècles à lui élever une statue, ce qui a fait dire à un écrivain que la reconnaissance marche lentement, tandis que l'ingratitude a des ailes.

Il était réservé à notre époque de faire davantage en produisant ces locomotives devant lesquelles les vallées s'élèvent et les montagnes s'abaissent, qui pénètrent jusque dans les entrailles de la terre, et dans leur course, transportent et déposent, au gré de la volonté humaine, des flots de population. Nous sommes fiers d'appartenir à la génération qui a vu éclore ces merveilles ; ne sont-elles pas, sous une forme particulière, l'extension de la vérité, la diffusion de l'utile et du beau? Et le vrai, l'utile et le beau ont toujours et partout des droits à notre admiration et à notre amour.

C'est ce que le prophète, dans son langage inspiré, semblait prédire longtemps avant que nous en eussions sous les yeux la réalisation, lorsqu'il donnait au génie humain « *les vents pour messagers et le feu dévorant pour ministre* (2) ; » ne s'écriait-il pas : *Que pareil au roi des airs qui se joue parmi les tonnerres, l'homme placerait sa tente hardie dans le tourbillon des orages* (3); *qu'il commanderait aux éclairs, qui partant et revenant à son ordre lui répondraient : Nous voici* (4) !

Célébrer ces découvertes, en marquer l'influence, ce n'est pas une œuvre étrangère à la religion ; la science, dans ses applications populaires, a été et sera toujours un des objets de sa prédilection.

On a tort de reprocher à cette fille du ciel des idées rétrogrades qui n'ont jamais été les siennes ; elle aime tout ce qui tend à améliorer l'homme et à lui faciliter les moyens de faire sans trop de tourments le pèlerinage de la vie.

Si donc la politique croit trouver dans la création des chemins de fer un nouveau gage de paix et de concorde entre les nations, l'économie un moyen d'élever au même niveau le bien-être de tous les peuples, le christianisme interviendra à son tour pour proclamer que le progrès matériel ne rend les populations heureuses que lorsqu'il est uni au progrès religieux et moral ; aussi voudrions-nous graver dans toutes vos âmes ces paroles du Maître : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice* (5). *Vous vous troublez de beaucoup de choses* (6) ; il

(1) L'archevêque de Toulouse et les évêques d'Agen et de Carcassonne.

(2) Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem (*Psal.* CIII, 4).

(3) Qui ponis nubes ascensum tuum (*Ibid.*, 3).

(4) Numquid mittes fulgura et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus (*Job.*, XXXVIII, 35).

(5) Quærite ergo primum regnum Dei (*Matth.*, VI, 33).

(6) Turbaris erga plurima ; porro unum est necessarium (*Luc.*, X, 33).

Digitized by Google

en est une plus nécessaire que toutes les autres; *car que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* (1)?

Espérons, Messieurs, que ce réseau magique destiné à enserrer bientôt le monde entier dans ses anneaux de fer et de feu, servira à la propagation de la plus sainte des causes, la grande fraternité humaine en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que l'influence de l'esprit français parmi les nationalités étrangères sera une influence toute religieuse, pour la gloire et le bonheur des peuples.

Il n'y a plus de distance, à dater de ce jour, entre Toulouse, Marseille et Bordeaux; et ces trois grandes cités, si bien faites pour s'entendre, n'auront plus de prétexte à certaines rivalités. Le voisinage des ports de l'Océan et de la Méditerranée fera entrer l'ancienne capitale du Languedoc dans ce vaste mouvement d'affaires qui affluent vers le littoral; il y aura là une transformation complète, qui, sans rien faire perdre à la ville de Toulouse de ses avantages, lui permettra d'arriver à un nouveau degré d'aisance et de prospérité.

Fidèle à son origine, à ses traditions, la noble cité parlementaire, la ville de Clémence Isaure sera toujours la terre classique et l'asile de prédilection où germeront les plus aimables facultés de l'intelligence; mais les richesses propres à nos trois provinces se répandront sans cesse de l'une à l'autre. Dans le facile échange des communications de tous les instants, elles s'emprunteront réciproquement ce qui peut manquer à chacun de leurs caractères; assises aux portes de la France et sur la route du monde entier, Marseille et Bordeaux demeureront les reines du commerce, éclipsant la renommée de Tyr et de Sidon, et Toulouse la sainte et la savante sera toujours l'asile hospitalier de l'esprit religieux, des lettres et de la poésie.

Tout ici nous présage cet heureux avenir, nous en avons pour garant la promptitude avec laquelle vient de se terminer *une grande œuvre de justice et de réparation;* car c'est ainsi que l'opinion publique elle-même désignait la satisfaction due à la vaste contrée que sillonnent aujourd'hui vos locomotives, emportant avec elles les nobles représentants de toutes les cités qu'elles traversent.

L'inauguration de cette voie, qui sort du système de rayonnement adopté en France jusqu'à ce jour, a pour but de relier non Paris et la province, mais les provinces entre elles. C'est là, au point de vue de nos chemins de fer, une révolution. Il en résultera un courant tout nouveau; le commerce et la locomotion, comme le fait observer un publiciste bordelais (2), qui s'effectuaient presque entièrement entre les régions septentrionales et les régions du Midi, pourront désormais s'exercer de l'Occident à l'Orient.

Les regards, comme cela devait être, se sont portés vers cette voie nouvelle; de grands projets se sont fait jour; il n'est question de rien moins que de remplacer par le chemin de Bordeaux à Cette le trajet maritime de Gibraltar, et le trajet continental du Havre à Marseille, passant par Paris et par Lyon.

Dès lors, ne soyons pas étonnés de l'éclat donné à cette fête de famille par la réunion des chefs de l'armée, de la magistrature, de l'administration, du commerce, de l'Eglise, de la presse, des lettres et des sciences, et par ce concours immense, heureux de porter ses vœux à une solennité tout à la fois religieuse et patriotique.

Avant la bénédiction de vos machines, une autre consécration leur est donnée en ce jour: c'est la reconnaissance des pauvres, car nous savons que d'abondantes aumônes ont été versées dans leur sein par la générosité de la Compagnie que représentent si dignement ceux de ses membres à qui nous devons les apprêts de cette fête si éminemment catholique.

Soyez donc rassurés, Messieurs, sur les destinées de votre entreprise: Dieu dirigera lui-même ces messagers aux ailes de feu, ces machines puissantes qui vont se lancer aux quatre vents du ciel; il mettra un frein à la foudre que recèlent leurs flancs, il préservera de tout accident funeste ceux qui se fieront à elles, car la prière et l'aumône ont toujours porté bonheur!

—

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion de la bénédiction solennelle de l'aviso français Le Renaudin.

(19 mai 1857.)

Qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis.

Ils descendent la mer sur des navires et ils exécutent leurs opérations sur les grandes eaux. (*Ps.* cvi, 23.)

Prince (3), Mère attentive et vigilante, l'Église fait contribuer à son action sur les âmes ce que les hommes consacrent aux usages les plus ordinaires de la vie. En spiritualisant la matière, elle lui prête le langage des intelligences, elle lui impose une sorte d'apostolat; tout ce qu'elle appelle à son aide participe de la grandeur de son céleste pouvoir. De là, les impressions produites par ce qui concourt à l'éclat de nos cérémonies. Aussi chez les peuples chrétiens, toute fête semble incomplète si la Religion n'y montre son front auguste et n'y fait entendre sa voix.

Tel est le but de la solennité qui nous rassemble, tels sont les motifs qui nous ont porté à nous rendre à votre appel, Monsieur le Commissaire général de la Marine, puisqu'il s'agit d'un navire de l'État, et que, digne interprète des sentiments de foi du souverain, vous avez désiré que la bénédiction d'en Haut vînt consacrer cette œuvre de l'un de nos plus habiles constructeurs et lui assurer les chances d'un prospère avenir.

(1) Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur (*Matth.* xvi, 26)?

(2) M. Henri Ribadieu.

(3) Le grand-duc Constantin.

Digitized by Google

Quel éclat n'ajoute pas à cette fête toute bordelaise votre présence ici, Monseigneur; voilà un mois que votre Altesse Impériale a pris possession de toutes les sympathies. Jamais aucun Prince de votre auguste famille n'avait su si bien nous connaître; jamais, pouvons-nous ajouter, aucun voyageur de race royale n'avait été, malgré les inutiles précautions de l'*incognito*, l'objet d'un plus chaleureux accueil.

Ce n'est plus le frère de l'Empereur de toutes les Russies que nous saluons dans votre personne, mais le Prince en qui tous se sont plu à admirer les plus hautes qualités de l'intelligence et du cœur.

Grâce à Dieu, ce vaisseau sur lequel nous allons appeler les bénédictions du Ciel, n'est pas destiné à devenir un instrument de mort entre deux grands empires qui ont su s'estimer pendant la guerre et qui savent s'unir à l'ombre de la paix.

Il portera des semences de civilisation avec les trésors de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Le navire est un intermédiaire entre les peuples pour l'échange de leurs richesses et de leurs produits; il fait de l'humanité une grande famille dont les membres, séparés par les océans, peuvent se voir, se connaître, et rendre commun à tous ce qui ne serait que le partage de quelques-uns.

Magnifique destinée! qui sait même si celui-ci n'offrira pas un abri à plusieurs de ces hommes en qui se personnifient les bienfaits et les gloires de l'apostolat! *Spes orbis terrarum ad ratem confugiens* (*Sap.* XIV, 6). C'est un vaisseau qui portait l'évangélisateur des gentils d'Athènes à Rome, d'Éphèse à Corinthe, et qui par lui, comme plus tard par saint François-Xavier, disséminait la parole de la régénération. *Semen nativitatis* (*Sap.* XIV). C'est autour d'une frêle embarcation que Jésus réunissait la foule avide de l'entendre. *Et iterum cœpit docere ad mare, ità ut navim ascendens sederet in mari et docebat eos* (*Marc.* IV, 1).

Sois donc un instrument de salut, de paix et de prospérité, matière jusqu'ici inerte sur laquelle nous allons faire tomber les bénédictions d'en Haut; sois digne de ta mission; fais respecter et aimer partout le grand nom de la patrie qui t'a donné le jour. N'oublie pas que l'élément qui t'ouvre son sein est celui sur lequel, avant la naissance du monde, l'esprit de Dieu planait pour le féconder. *Ferebatur super aquas.* Que cet élément parfois si terrible te soit toujours favorable; qu'il t'aide à porter aux nations étrangères les richesses de notre beau pays.

Et si jamais tu reviens dans la ville natale, puisses-tu nous raconter les bonnes actions dont tu auras été témoin pour la gloire de la France et l'honneur de la civilisation chrétienne. Tu nous diras l'histoire de tes pérégrinations, et nous te saluerons comme un de ces enfants de nos bons travailleurs de Paludate, à qui ton retour rappellera le souvenir de cette belle journée. *Qui navigat mare*, dit l'Esprit-Saint, *enarret pericula ejus. Amen.*

(1) Réponse de l'Empereur au discours de Mgr l'évêque de Bayonne (*Moniteur* du 16 août 1854).

Discours prononcé par Son Em. le Cardinal Donnet, à l'occasion de la bénédiction du nouveau Palais de Justice de la ville de Bazas.

(31 mai 1857.)

Messieurs.

Demander à l'Église ses bénédictions pour votre nouveau Palais de Justice, c'est appeler Dieu parmi vous, et ajouter à l'autorité de vos décisions; c'est un hommage éclatant à Celui qui est l'arbitre suprême des peuples et le Juge des juges.

Permettez que nous vous disions qu'en donnant cet exemple, vous entrez dans les pensées que celui au nom duquel vous rendez la Justice a si bien exprimées dans ces mémorables paroles : « C'est le devoir du Prince de se recueillir en lui-même et de venir aux pieds des autels demander à Dieu d'éclairer sa conscience, et de lui donner la force de faire le bien et de combattre le mal (1). »

Vous partagez, Messieurs, ces sentiments. Avant de monter sur les siéges d'où vous allez interpréter les lois, vous venez invoquer au grand jour la sagesse infinie; cet aveu public de la faillibilité humaine vous honore, et associera plus intimement Dieu à vos travaux.

Votre tâche est sainte, Messieurs. Les anciens la considéraient déjà comme telle. « Les Magistrats, disaient-ils, doivent montrer un grand zèle pour le bien, et il n'est pas d'efforts qu'ils ne doivent tenter pour assurer son triomphe.

« La douleur, les travaux, les contradictions doivent servir d'épreuves à leur dévouement, et ceux-là doivent être rejetés qui auront succombé devant elles, et ceux-ci devront être choisis pour juges qui en seront sortis aussi purs que l'or qui a passé par le feu (2). »

Mais c'est surtout en se plaçant à la hauteur des vues où la religion nous élève, que l'on peut se faire une véritable idée des fonctions de la magistrature, et que l'on comprend toute la portée de cette parole de saint Jean Chrysostome : « S'il n'y avait point de magistrats, il n'y aurait plus de gouvernement, plus de société (3). »

Dieu a voulu qu'il y eût dans le monde deux grandes institutions concourant au même but : le sacerdoce et l'armée; l'un qui exerce son ministère tout de paix par la persuasion, l'autre qui agit par la force. Mais le plan divin nécessite une troisième institution qui semble compléter les deux autres : c'est la magistrature.

La magistrature est une armée. Elle dispose de la force pour réduire non pas les ennemis du dehors, mais ceux du dedans.

(2) Platon, *République*, VI.
(3) *Homélie au peuple d'Antioche.*

Digitized by Google

Elle fait une guerre sans trêve à tous les hommes pervers qui foulent aux pieds toute croyance et toute morale. Elle combat ces mille prétentions qui ont pour cause les illusions volontaires de la cupidité. Dans sa lutte contre d'éternels ennemis, elle a ses jours de triomphe et ses bulletins de victoire. Mais, comme l'armée, elle ne fait la guerre que pour procurer la paix. Par elle, les passions perturbatrices se trouvent enchaînées, les propriétés sauvegardées, les droits des faibles garantis, les intérêts conciliés, la concorde rétablie. «La terre est en repos, comme dit Bossuet, et le ciel même nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences (1). »

Sous un autre rapport, la magistrature a aussi des analogies avec le sacerdoce. Quel est, en effet, le but de la législation dont le dépôt lui est confié, si ce n'est d'appliquer les principes et les conséquences de la morale éternelle ? Dans les desseins providentiels, la loi civile est l'organisation humaine de la loi divine. L'influence du christianisme sur le droit est, pour vous, Messieurs, une vérité familière. Dans un des ouvrages les plus remarquables de notre époque, un homme (2) que Bordeaux revendique pour l'un de ses plus nobles enfants, a démontré que le christianisme, en s'emparant des matériaux que lui fournissait la meilleure législation de l'antiquité, leur a fait subir une magnifique transformation. Lorsque vous semblez ne sanctionner que les principes du droit naturel, vous les recevez agrandis, sanctifiés par l'Evangile, et vous proclamez sur vos siéges une partie de cette morale composée de justice et de charité que l'évêque développe dans ses Lettres pastorales.

Les paroles que nous venons vous adresser n'expriment qu'une idée imparfaite de votre noble mission. Puissent-elles vous aider à vous élever vers Celui qui est appelé par le Prophète : *le Docteur de la Justice*(3) !

Ah ! Messieurs, quand dans cette enceinte des bouches éloquentes débattront les graves questions de droit ; quand de généreux efforts viendront disputer aux sévérités de la justice des hommes qui ne sont encore que des accusés; quand, dans vos mains, vous tiendrez le sort et l'honneur des familles, vous comprendrez qu'une sentence, pour être accueillie avec plus de respect et de résignation, ne peut se passer des inspirations d'en Haut. Vous vous souviendrez que le magistrat doit chercher force et lumières là où le chrétien les trouve; que pour reproduire dans son âme quelques traits de la sagesse et de la rectitude suprêmes, il doit implorer le secours de «Celui qui saura bien, comme saint Bernard l'écrivait de son temps, reformer un jugement erroné (4). »

Vous prierez donc, Messieurs; la prière ne contribue pas moins à faire le magistrat intègre que le commerçant irréprochable, le guerrier sans reproche et le prêtre selon le cœur de Dieu. Avons-nous besoin d'ajouter qu'elle forme aussi l'homme du barreau qui veut être à la hauteur de son mandat ? Vous avez compris, Messieurs les avocats et Messieurs les avoués, que vous étiez dans notre pensée quand nous parlions des devoirs de la magistrature. Qu'il n'y ait donc qu'un même esprit entre vous, comme il n'y a qu'un seul Maître sous les yeux de qui nous sommes tous placés; que son image nous rappelle sans cesse l'équité qui doit présider à tout jugement, les égards dont nous ne devons jamais nous écarter, et enfin la patience et la résignation au milieu des épreuves de cette courte vie.

(1) Sermon pour le dimanche des Rameaux
(2) M. Troplong.

(3) Dedit vobis doctorem justitiæ (*Joel*, II, 23).
(4) Male judicatum reformare (S. Bernard, ad).

Discours prononcé à Périgueux par Son Em. le Cardinal Donnet, pour la bénédiction du chemin de fer de Coutras à Périgueux.

(26 juillet 1857.)

Benedicam Dominum.... Semper laus ejus in ore meo.
Je bénirai le Seigneur, sa louange sera toujours sur mes lèvres. (*Psal.*, XXXIII, 1.)

Messieurs,

Si le premier devoir de l'évêque est de réclamer pour les peuples les faveurs spirituelles, il ne saurait néanmoins rester étranger à ce qui touche à leurs intérêts matériels. Voilà pourquoi nous sommes venu en ce jour unir notre main à celle de votre bien-aimé Pontife ; voilà pourquoi la louange de notre commun Maître est encore sur nos lèvres : *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo.*

Grâce à l'initiative de l'Empereur et à la forte impulsion donnée par M. le ministre des travaux publics, si dignement représenté à cette cérémonie par M. le directeur général des chemins de fer, Périgueux, jusqu'ici privé des avantages dont se glorifiaient tant d'autres cités, prend sa part des bienfaits dus aux transformations successives des temps, des lieux, et des découvertes dont nous sommes les témoins.

A quelque point de vue que l'on envisage un chemin de fer, ne pouvons-nous pas regarder cette utile conquête de notre époque comme une grande loi de l'humanité appelée à faire entrer l'universalité dans ce qui n'est que le partage d'un certain nombre ?

Quand le Seigneur poussa son peuple sur toutes les voies du monde connu, les ennemis de Juda applaudissaient à sa dispersion ; ils ne voyaient pas que ses enfants disséminés étaient les missionnaires envoyés à toutes les nations pour les préparer à la venue du Rédempteur. Et lorsque Alexandre conduisait ses phalanges jusque sur les rives de l'Euphrate et de l'Indus, il ne croyait satisfaire que son ambition ; il ne soupçonnait pas qu'il préparait les voies à la vérité suprême, et rendait le long des âges ses progrès plus faciles. Ainsi, Messieurs, quels que soient

Digitized by Google

leur puissance et leur génie, les hommes ne servent entre les mains de Dieu qu'à l'accomplissement de ses desseins sur l'humanité! Que l'étincelle électrique, sur son aile invisible, transporte instantanément la pensée d'un bout à l'autre de l'univers ; que la vapeur s'attelle à nos chars pour leur donner la rapidité de la foudre, les missionnaires profiteront de ces découvertes pour porter jusque dans les régions les plus lointaines la bonne nouvelle du salut et travailler à la consommation de la grande unité catholique.

Les rivalités, les haines internationales naissent de l'isolement ; il suffit pour les éteindre de rapprocher les peuples à l'aide de communications rapides. Ces avantages ne sont pas les seuls ; ce qui se passait il y a deux ans à peine, nous en fournit une preuve éclatante. Vous vous rappelez les merveilles de notre Exposition dans la capitale et les exploits de nos armées sur les plages de l'Orient ? Sans les nouveaux moyens de transport, eût-il été possible à la France de montrer en même temps à l'univers étonné sa richesse et sa force ?

Ce sont là de nobles découvertes ; nous sommes fiers, pour notre part, d'appartenir à la génération qui les compte dans ses annales ; car chaque progrès véritable concourt à l'extension de la vérité, à la diffusion de l'utile et du beau.

En présence de ces hautes considérations, doivent nécessairement s'affaiblir les appréhensions de ceux qui, redoutant par instinct toute chose nouvelle, ne veulent voir dans les chemins de fer qu'un fléau de plus, fractionnant, bouleversant les héritages, ou bien encore une dangereuse innovation appelée à produire non-seulement de grands déplacements dans la fortune publique, mais aussi de profondes perturbations dans les habitudes de la vie, les relations sociales et les conditions morales des peuples!

Hélas! Messieurs, la perfection n'est pas de ce monde. Comme toutes les choses humaines, les découvertes du génie, à côté d'immenses bienfaits, recèlent des périls de tout genre. Quand Dieu a placé autour de nous l'atmosphère où nous trouvons la vie, il lui a permis de laisser échapper quelquefois de son sein la foudre et la tempête. Ainsi en est-il de la vapeur : s'il lui est donné d'accomplir ses messages avec la rapidité de la flèche qui fend les airs, pouvons-nous oublier *que le feu dévorant est son ministre* (1) ?

Ces dernières paroles vous disent tout le but de cette cérémonie.

Deux évêques, un clergé nombreux et de pieux fidèles viennent prier le Ciel d'éloigner de cette nouvelle voie des malheurs dont le récit est venu trop souvent, pour d'autres contrées, jeter la désolation dans les familles. Nous appellerons les grâces d'en Haut sur ces machines qui vont s'arrêter, soumises et respectueuses, devant nous. Nous leur conférerons, au nom du souverain Maître, une de ces bénédictions puissantes qui les placent sous la protection spéciale de Dieu.

Et vous, Messieurs, qui venez faire hommage des conquêtes de la pensée et des découvertes du génie à Celui qui a voulu s'appeler *le Dieu des sciences*, jamais vous ne vous montrez plus grands et plus forts qu'en vous inclinant devant l'éternel foyer d'où vous vient la lumière ; et jamais vos ouvrages ne se produisent avec un caractère plus imposant que dans les circonstances solennelles où s'échappe de votre cœur un cri de reconnaissance pour Dieu qui a donné à l'homme un pouvoir si grand, pour l'Église qui bénit et féconde ses travaux.

Il y a, dans ce qui se passe sous vos yeux, tout un enseignement.

Qu'elle est belle, Messieurs, cette religion qui parle en même temps aux sens et au cœur, applaudit à tous les triomphes, consacre toutes les gloires. On ne saurait donc trop multiplier ces solennités qui contribuent à cimenter l'union entre le Ciel et la terre, entre Dieu et l'homme.

Au moment où cette redoutable puissance qu'on admire, mais qu'on ne gouverne pas sans crainte et sans danger, va prendre son essor, Dieu nous contemple ; si nous savons l'invoquer avec confiance, il nous protégera, et sa main nous dirigera à travers les espaces.

Prions, Nos Très-Chers Frères ; que nos prières, répétées avec l'accent de l'âme, montent au ciel pour ceux qui ont présidé à cette grande entreprise et pour tous les ouvriers qui ont travaillé sous leur inspiration. Quand jadis l'impiété croyait pouvoir se passer de toute intervention d'en Haut, elle s'écriait : *Manus nostra excelsa et non Dominus fecit hæc omnia.* « C'est ma puissante main, ce n'est pas le Seigneur qui a fait tout cela (*Deut.* xxxii, 27). » Vous, au contraire, Messieurs, vous avez compris que le génie humain ne pouvait se passer du secours de l'intelligence divine, et que chaque fois qu'au moyen de l'étude et du travail l'homme a surpris à la nature un de ses secrets, il devait en renvoyer la gloire à l'auteur de tout don parfait.

Prions pour l'Empereur, l'inspirateur des grandes choses dont nous sommes les témoins. Prions pour votre éminent compatriote, M. le ministre des finances, présent à cette fête de famille ; l'affection dont vous l'entourez est la plus douce récompense des services qu'il est en possession de vous rendre depuis longtemps. Prions pour les populations des deux départements qui se donnent ici la main dans la personne de leurs premiers magistrats et de leurs évêques ; et enfin, pour tous ceux qui, dans une commune pensée, se dévouent au bien et à la prospérité de notre beau pays!

(1) Qui facis ministros tuos ignem urentem (*Psal.* ciii, 4).

Digitized by Google

Discours pour l'inauguration du chemin de fer de La Rochelle, prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes.

(6 septembre 1857).

Et vidi et ecce ventus turbinis veniebat ab aquilone, et nubes magna et ignis involvens.. Ibant et non revertebantur cum ambularent... Et audiebam sonum alarum... quasi sonus erat multitudinis, ut sonus castrorum... Cum fieret vox super caput eorum, stabant (*Ezech.* I, 4-25).

J'ai regardé et voilà qu'un ouragan arrivait du côté du nord, et une grande nuée et un feu tourbillonnant.. Ils marchaient sans retourner sur leurs pas... J'entendais le bruit de leurs ailes ; il était semblable au bruit de tout un peuple, c'était comme une armée qui va au combat... Et quand ils entendaient un cri au-dessus d'eux, ils s'arrêtaient.

Monsieur le président (1), Monsieur le préfet, Messieurs,

Un moine du XIII^e^ siècle a écrit ces paroles étonnantes : « On peut faire de tels instruments pour la navigation qu'un seul homme conduirait les grands vaisseaux avec plus de facilité que s'ils étaient pleins de rameurs. On pourrait faire des chariots qui sans le secours d'aucun animal marcheraient avec une incalculable impétuosité, *currus etiam possent fieri ut sine animali moveantur cum impetu inæstimabili.* » Puis il continue à parler d'autres merveilles qu'avait rêvées son génie inventif : il croit à la possibilité de diriger les ballons dans les airs, de faire des ponts suspendus, et d'opérer toute sorte de prodiges inouïs, *et machinæ et ingenia inaudita.* Et il conclut ainsi : « Après avoir réfléchi à toutes ces choses, je ne vois rien de difficile à croire ni dans les choses humaines, ni dans les choses divines (2). »

Messieurs, en voyant tout ce qui s'opère à notre époque, les merveilles vraiment inouïes et inespérées dans les sciences, les arts, l'industrie ; les montagnes déplacées, les mers vaincues par la volonté de l'homme, le génie qui, semblable à l'étincelle électrique, va plus vite que le vent, et tous ces mouvements de l'esprit humain, dont les timides ne savent que penser, je ne puis que m'écrier avec Roger Bacon : Rien ne m'étonne, rien ne me surprendra, rien ne me sera difficile à croire pour l'avenir, et j'attends en silence, mais sans quitter l'œil de Dieu, ce qui se prépare sous le soleil.

Au milieu de ce mouvement des choses, des hommes et des idées, de cette rénovation du monde matériel, de ce broiement des institutions, de cette poussière que font partout les ruines, on a plusieurs fois regardé l'Eglise catholique avec ce coup d'œil qui interroge ; on a semblé lui dire : Que pensez-vous de toutes ces nouveautés ? Voyez-vous comme le sol est labouré de toutes parts et retourné dans toutes ses profondeurs ? N'avez-vous pas de tristesses sur le passé, et ne désirez-vous pas autre chose pour l'avenir ? Messieurs, les Catholiques n'ont de vraie tristesse que sur le mal ; ils ne désirent qu'une chose, le bien. Tout ce qui se fait de bien à notre époque, l'Eglise l'admet ; elle vous demande même à le bénir ; vous y consentez, vous en êtes heureux, et l'Eglise aussi, car c'est du moins un signe de rapprochement. Oui, nous appelons de tous nos vœux et nous favorisons autant que notre vocation le permet tout ce qu'il y a de beau dans les aspirations de notre âge, tout ce qui conclut au bien, à la paix, à la charité, tout ce qui contribue surtout à améliorer les hommes. Nous ne regrettons que les progrès du mal ; et quelle est l'âme honnête qui ne les regrette pas, qui ne déplore cette division des esprits dont les tendances se séparent en même temps que se multiplient les moyens de réunion matérielle ?

Je dirai plus : Catholiques, nous avons encore un autre privilége dans notre philosophie : nous croyons que les choses mêmes dont l'homme abuse conservent malgré lui une rectitude normale, et une vraie beauté naturelle qui rend gloire à Dieu. Nous croyons que tout ordre ici-bas vient de Dieu, que toute vérité, toute beauté même extérieure sont un hommage au Créateur ; qu'il y a dans leur existence et leur évolution une harmonie indépendante de la volonté de l'homme et qui redit un hymne dans les sphères élevées, semblable à cette musique dont les sons quelque peu discordants quand on les écoute de trop près, deviennent une ravissante mélodie dans le lointain. Je n'invente rien, je traduis en ce moment et je résume quelques pages de la belle théologie de saint Augustin. Ce grand Docteur, parlant des hommes distingués qui n'ont pas la foi chrétienne, dit que le Seigneur se sert d'eux pour faire le bien, et cela de deux manières : il leur accorde, comme un don, la nature humaine qui est si belle et capable de tant et de si grandes choses, et alors même qu'ils abusent de

(1) M. Baroche, président du conseil d'Etat.

(2) Instrumenta navigandi possunt fieri hominibus rem gerentibus, ut naves maximæ fluviales et marinæ ferantur unico homine gerente majori velocitate, quam si essent plenæ hominibus navigantibus. Currus etiam possent fieri ut sine animali moveantur cum impetu inæstimabili..... Possunt etiam fieri instrumenta volandi, ut homo sedens in medio instrumenti, revolvens aliquod ingenium, per quod alæ artificialiter compositæ aerem verberent ad modum avis volantis. Fieri etiam potest instrumentum parvum in quantitate ad elevandum et deprimendum pondera quasi infinita, quo nihil utilius est in casu... Possunt etiam fieri instrumenta ambulandi in mari et in fluviis ad fundum sine periculo corporali... Et infinita alia possunt fieri, ut pontes ultra flumina sine columna, vel aliquo sustentaculo, et machinæ et ingenia inaudita.... Possunt etiam sic figurari perspicua, ut longissime posita appareant propinquissima, et e contrario ; ita quod ex incredibili distantia legeremus litteras minutissimas, et numeraremus res quantumcumque parvas, et stellas faceremus apparere quo vellemus.... Posteaquam hujusmodi perspexi, nihil mihi difficile est ad credendum, quando bene considero, nec in divinis, sicut nec in humanis (Roger Bacon, *Epistola de secretis operibus artis et naturæ, tiré de la Biblioth. chemica* 70, Jacob. Mangeti, t. I, c. 4, 5 et 6, p. 619-620, *Genevæ* 1702).

Digitized by Google

tout, et il les emploie pour embellir la marche régulière de ce monde (1).

Il y a donc, Messieurs, dans ce monde un ordre qu'il n'est pas donné à l'homme de troubler. Que dis-je? malgré lui l'homme travaille en un sens à perfectionner cet ordre : *et ex eis ordinem sæculi præsentis exornat;* et Dieu, comme un sublime ouvrier, après avoir broyé tout ce qui s'oppose à lui, tous les crimes, toutes les scélératesses, sait en composer un extrait qui guérit les nations. Ce monde est le navire de Dieu; la Providence conduit le vaisseau. L'homme a beau marcher sur le pont en sens contraire, le navire va où Dieu veut, et en marchant il rend gloire à Dieu. Ceux qui savent se tenir à une certaine hauteur sur la rive, admirent le mouvement majestueux et progressif : c'est à peine s'ils découvrent les stériles agitations du pygmée qui croit imposer sa volonté au pilote, parce qu'il aura fait quelques pas en arrière. Quand on a l'œil sain et vigoureux, dit saint Chrysostome, on découvre les splendeurs du beau qui planent au-dessus de ce qui paraît désordonné (2).

Vous devez entrevoir, Messieurs, la réponse à la question qu'on m'adressait tout à l'heure : Catholiques, que pensez-vous de de tout le mouvement qui se fait autour de vous? Ne tremblez-vous pas d'être écrasés sous les roues qui s'agitent dans tous les sens?

Ce que nous pensons! C'est que l'homme est dans son droit, quand il remue le monde, parce que l'homme est le prince de ce monde et que de droit divin il a été établi ici-bas le représentant de Dieu. Pourvu que l'homme ne néglige pas son âme, et qu'il la cultive au moins autant que le jardin de l'univers, nous n'aurons qu'à applaudir à ses succès, à couronner ses glorieuses conquêtes. Ecoutez plutôt une autre voix; il est bon que vous le sachiez, je ne tiens pas ici un langage de circonstance : « Ce que Dieu est dans le ciel, dit saint Chrysostome, l'homme doit l'être sur la terre, en ce qui concerne la principauté (3)..... Dieu lui a donné précisément cette mission.... *Hoc illum in terra constituens, quod ipse esset in cœlo* (*Ad Stagir.*, t. I, p. 193). Ecoutez encore, et voyez s'étendre l'ampleur et la magnificence de cette doctrine : « De peur que la distance des lieux ne séparât les hommes, Dieu a étendu la mer autour des terres comme un chemin plus court, afin de faire de ce monde une seule maison, de rendre faciles et fréquentes nos relations et ces échanges réciproques qui mettent à la disposition de tous les richesses de chaque contrée. Ainsi l'univers devient comme une table richement servie autour de laquelle circule chaque convive, et il suffit de tendre la main pour recevoir le tribut de l'affection (4). »

Ce n'est pas assez, Messieurs : voilà l'ouvrage de Dieu; voyons celui de l'homme. Creusons encore la mine inépuisable de la tradition catholique, et nous allons y trouver la raison de tout ce que vous faites peut-être sans le savoir. Dieu, en créant son œuvre, l'a laissée imparfaite; ainsi la mer ne réalise pas pleinement la pensée du Créateur, et depuis les steppes de la Sibérie jusqu'aux Pyrénées elle ne peut parfaire ce magnifique banquet des nations dont parlait tout à l'heure l'archevêque de Constantinople. L'œuvre de Dieu est donc en un sens incomplète, et il y a de cette imperfection plusieurs motifs; mais un des principaux est celui-ci : Dieu n'est point jaloux de son autorité, et si l'Ecriture a fait ce bel éloge du peuple romain : *C'est un peuple facile dans les relations parce qu'il est fort* (I *Mach.* VIII, 1), que dirons-nous de Dieu qui est la force et la grandeur infinie? il est souverainement généreux

(1) Est manifestum non rem ullam, cum ea quisque male utitur, sed ipsum male utentem esse arguendum..., quæ (res hujus mundi) quamquam in ordine suo recte locata sint, et suam quamdam pulchritudinem peragant, perversi tamen animi est et inordinati, eis sequendis subjici, quibus ad nutum suum ducendis potius divino ordine ac jure prælatus est (Augus., *De liber. arbitr.*, l. I, c. 16, t. I). Neque enim in pravis moribus naturæ dona culpanda sunt (*De Gen. ad litt.* l. X, c. 13). Non enim quemquam eorum (qui non sunt justi) Deus temere ac fortuito creat, aut quid de illis boni operetur ignorat : cum et hoc ipso bonum operetur, quod in eis humanam creat naturam, et ex eis ornnem sæculi præsentis exornat (*Contr. Julian.* l. V, c. 4, t. X, p. 1107, *ed. Gaume*).

(2) Quemadmodum oculus cum ægrotat, in meridie clarissima videbit tenebras et alia pro aliis... bene autem valens et firmus, ad vesperum etiam secure corpus ducere poterit; sic et mentis nostræ oculus, donec firmus erit, etiamsi cernat quæ confusa videri possunt, tanquam pulchra intuebitur : si autem fuerit corruptus, etiamsi in ipsum cœlum eum induxeris, eorum quæ ibi sunt magnam perturbationem accusabit (S. Chrysost., *Eclog. de Providen.* t. XII, p. 673-674, *ed. Gaume*).

(3) Quod Deus est in cœlo, hoc est homo in terra, quod inquam attinet ad principatum : et sicu homo dominatum obtinet in omnibus quæ sunt in terra, ita Deus dominatum obtinet in omnibus quæ sunt in cœlo et in terra (S. Chrysost., *in Ep. ad Hebr.* hom. 2, t. XII, p. 24).

Rationabili naturæ, utpote ad similitudinem Dei conditæ, omnium rerum imperium (Dominus) tradidit. Acceptaque ab homine divinæ imaginis virtute, ut rex omnium est Deus, ita homo terrenorum omnium constitutus est princeps (S. Athan. *Exp. in Psal.* VIII, t. I, 2, p. 101).

(4) Etiam ne itinerum longitudo nos a mutuo consortio averteret, breviorem nobis viam, mare scilicet, ubique per orbem Deus diffudit, ut in orbe toto quasi in domo una habitantes, sic frequenter possimus alii alios adire, ut sua quique commoda proximis suis singuli tradentes, aliena mutuo recipiant, et parvam terræ portionem occupantes, omnibus ubique positis bonis quasi domini potiantur : quemadmodum in lauta mensa singulis convivis, quæ ante se posita sunt aliis longe remotis dare, et ab illis quæ penes se habent, extensa solum manu accipere licet (S. Chrysost., *De compunctione*, n. 5, t. I, p. 182-185).

Ut autem eos qui procul sunt facile adire possemus, mare in medio extendit, et ventorum dedit celeritatem, sic faciles reddens peregrinationes (Id., *in I Epist. ad Cor.* hom. 34, t. X, p. 368).

Digitized by Google

dans ses concessions à la nature humaine; il est libéral et facile en accommodements raisonnables, parce qu'il n'a rien à craindre : *acquiescunt ad omnia, quia sunt potentes viribus.* Aussi il a donné à l'homme une puissance de délégation sur ce vaste univers : il aurait pu tout faire par lui-même, il ne l'a pas voulu ; il a même laissé à dessein des choses imparfaites en son œuvre, afin que l'homme les achevât. Il veut non-seulement que l'homme soit bon, dit saint Thomas, mais il veut que l'homme, ce qui est un degré supérieur de bonté, devienne cause de bien, opère le bien autour de lui, et soit une source qui s'arrose elle-même et se verse ensuite sur les autres. Il lui a confié, dit Tertullien, le soin de donner une seconde forme au monde par les arts, l'industrie, les aptitudes diverses, les affaires, le commerce. Ainsi, par l'action de l'homme, la vie reçoit la saveur et l'assaisonnement. *Annon istis (hominum sensibus) universa conditio subministratur? Annon per istos secunda quoque mundo instructio accessit? Tot artes, tot ingenia, tot studia, negotia, officia, commercia.... Totum vitæ saporem condierunt.* (*De anima*, c. 17.)

J'irai plus loin, dût mon langage paraître audacieux : mais les saints m'ont appris à oser beaucoup en parlant de la bonté et de la munificence du Seigneur. Dieu semble vouloir s'effacer quelquefois devant la puissance accordée à l'homme ; il laisse les grandes choses à l'exercice de notre volonté ; il s'est réservé les choses de moindre valeur, et il nous a concédé parfois les plus importantes et les plus difficiles. Ainsi, pour nous renfermer dans notre sujet, le Seigneur a tracé des voies faciles sur la mer, où les montagnes mobiles s'abaissent d'elles-mêmes par une courbure douce et gracieuse : *il a tiré les vents de leurs réservoirs* (*Jérém.* LI, 16), et maintenant ces agitateurs aériens peuvent facilement se jouer sur les plaines qui leur ont été données comme empire. Le plus difficile, j'oserai le dire, restait à faire : il restait à percer ces montagnes de granit qui paraissent insensibles à l'action du marteau, à couper ces crêtes de sable qui s'affaissent sur elles-mêmes et deviennent un obstacle plus grand encore. Il restait à enchaîner cet élément capricieux et violent qu'on appelle la vapeur, à lui commander, à lui faire un règlement qui serait exécuté avec la sévère attention de la sentinelle à son poste. Il restait à compléter l'œuvre de la mer, à établir partout des voies faciles aux nations, à faire de l'univers une seule maison, un seul banquet fraternel : *Ut in orbe toto quasi in domo una habitantes... et quemadmodum in lauta mensa....* Et ce sont tous ces prodiges qu'a entrepris et merveilleusement exécutés le génie de l'homme : *Magnas res Deus arbitrii nostri effecit : ac minora sibi ipsi relinquens, majora nobis concessit* (S. Chrys. *in Ep. II ad Cor.*, hom. 20). Je ne sais vraiment ce qu'il faut le plus admirer, la bonté de Dieu, ou la grandeur et la puissance accordées à l'homme.

Telle est la réponse du Catholique aux questions qui lui sont posées. L'homme, en remuant le monde, use de son droit : la terre est vassale et l'homme souverain. Il faut d'ailleurs que le régisseur de Dieu ait quelque chose qui rappelle la grandeur du maître : j'aime à le voir, comme son souverain, « marcher sur les ailes des vents, se servir des fluides comme de messagers pour sa pensée, faire du feu un esclave docile, commander aux montagnes qui s'élèvent de descendre dans la plaine. J'aime à le voir quand la nuée du charbon enflammé se forme et disparaît à son commandement ; j'aime à écouter ce Très-Haut de la terre quand il fait entendre sa voix, et qu'il force ces rochers qui sont comme les fondements du globe à lui ouvrir un chemin (1). » Sans doute l'homme est grandement coupable, alors qu'usant de son droit sur la nature, il refuse lui-même de reconnaître le souverain domaine de Dieu, et de lui rendre hommage par une vie sérieusement chrétienne. Mais Dieu est si bon et ses libéralités tellement indépendantes, que l'ingratitude n'amène pas la révocation du pouvoir accordé ; et si l'homme continue toujours à être ingrat, la bonté de Dieu n'est pas encore, n'est jamais vaincue : elle prend tous ces dons profanés, elle les jette dans la fournaise de la Providence, et, tout en réservant sa juste punition au prévaricateur obstiné, elle fait avec les œuvres du génie de l'homme des ornements pour la décoration temporaire de ce monde : *et ordinem præsentis sæculi exornat.*

Voyez, d'ailleurs, comme toutes ces inventions ont quelque chose de merveilleux, et pourraient devenir les instruments les plus énergiques du bien entre les mains des nations vertueuses ! Le chemin de fer, je viens de le dire, complète le service de la mer, et l'on dirait que Dieu, en offrant à l'homme le spectacle de la plaine liquide, lui indiquait à l'avance ces autres plaines que devait ouvrir le génie des découvertes : ainsi les maîtres commencent un modèle et font signe à leurs disciples de continuer. Le chemin de fer me rappelle encore autre chose : il est, dans l'ordre matériel, l'image et le complément du génie. Le génie marche comme la vapeur dans l'ordre des idées, et, tandis que le vulgaire se traîne dans les chemins tortueux de la subtilité dialectique, le génie procède par bonds, et arrivé sur la hauteur, il voit tout d'un seul coup d'œil. Ainsi le chemin de fer : tandis que le pauvre cocher se débat encore avec les harnais de sa monture, le wagon part, ou plutôt il arrive. Il rapproche l'espace, comme l'intelligence rapide rapproche la distance dans la région des esprits. Mais le chemin de fer n'est pas seulement l'image du génie, il en est avant tout l'auxiliaire et le complément. Au-

(1) Qui ambulas super pennas ventorum : qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem... Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis... Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt, grando et carbones ignis... Et intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam... Et revelata sunt fundamenta orbis terrarum (*Psal.* CIII, et *Psal.* XVII),

Digitized by Google

trefois le génie osait, mais son bras se mouvait lentement: aujourd'hui son levier a une espèce de toute-puissance, par cette rapide locomotion qui semble le transporter en plusieurs lieux à la fois: il a quelque chose du pouvoir de Dieu qui fait tout en même temps: *Creavit omnia simul.* C'est comme une image mobile et de plus en plus parfaite de l'éternité, ce point infini et instantané qui correspond à tous les temps, à tous les espaces.

Le sage a dit : Faites tout avec rapidité, *in omnibus operibus tuis esto velox* (Eccli. 31). Le chemin de fer est la solution de ce problème dans l'ordre matériel. Nous pouvons faire vite, et, si à la vitesse se joignent l'ordre et la sagesse, c'est la perfection; nous nous rapprochons ainsi de la vélocité de Dieu dans ses œuvres: *Dixit et facta sunt* (*Psal.* xxxii. 9). En Dieu, l'action suit la parole, et la parole suit la pensée.

Ne me demandez plus ce que je pense du chemin de fer. Je pense que c'est une grande et belle invention, et qu'entre les mains des peuples vertueux il peut devenir un merveilleux instrument de civilisation chrétienne; et pour répondre à certaines objections, je dirai encore : malgré les abus de l'homme, Dieu n'a-t-il pas fait la mer et les fleuves, et provoqué ainsi la réunion facile des peuples? Aux yeux des esprits étroits qui s'arrêtent à des grains de sable, sans voir les grands résultats, la mer n'est-elle pas dangereuse comme les chemins de fer, comme du reste la liberté et tous les grands dons que Dieu a faits à l'homme? Qui oserait cependant reprocher à Dieu d'avoir fait l'Océan, et les fleuves, et la liberté, et le soleil, et la vie? — Oui, nous en avons la confiance, si Dieu bénit nos prières, et si les nations se montrent dignes des bienfaits du Ciel, le chemin de fer fera des peuples de l'Europe cet immense banquet que saint Chrysostome a prévu et chanté à l'avance, banquet de frères, où chacun tendra à son voisin la main de la charité et du secours mutuel : *Quemadmodum in lauta mensa singulis convivis, quæ ante se posita sunt aliis longe remotis dare, et ab illis, quæ penes se habent, extensa solum manu, accipere licet.*

Mais je prévois encore une demande et une objection : Hommes religieux, ne tremblez-vous pas à la pensée des changements qui peuvent survenir, qui surviendront nécessairement dans les mœurs, les idées, les habitudes des peuples? — Non, messieurs, nous ne tremblons pas : dussé-je paraître téméraire, au jugement de certains esprits, je le dirai avec toute la confiance de la vérité. Nous, catholiques, nous sommes assurés contre la foudre et la tempête . notre compagnie d'assurances est dans le ciel, et son passé, au besoin, répond de son avenir. Nous regardons faire, Messieurs ; nous agissons même avec vous, et nous n'avons point d'inquiétudes. Si parfois des secousses arrivent, nous nous rappelons que les cheveux de notre tête sont comptés. Nous levons les yeux au-dessus du présent où tout est triste, et nous lisons dans le ciel la prochaine sérénité de l'avenir. Voyez le Pape, celui que, malgré tant de calomnies, nous respectons comme notre chef et que nous aimons comme notre père : il fait aussi des chemins de fer, il n'a pas peur, il vous attend avec sa figure sereine, il vous invite à aller le voir, il voudrait vous bénir. Et c'est sans doute là une des raisons providentielles qui trace des lignes de chemin de fer vers la ville éternelle : il faut qu'à une époque donnée on puisse aller voir son père, comme autrefois on allait à sa maison de campagne. — Mais le Souverain Pontife a-t-il bien considéré les bases de son trône? et quand le flot populaire arrivera de tous les points de l'Europe, cette base ne chancellera-t-elle pas? Messieurs, le vicaire de Jésus-Christ est tranquille, précisément parce qu'il n'attend pas sa principale sécurité des secours humains : il est assis sur la chaire de saint Pierre, qui porte sur les fondements de l'éternité ; *Fundamenta æterna supra petram* (*Eccli.* 26). Il ne craint rien ; bien plus, il est heureux de tout ce qui pourra vous rapprocher de lui : son cœur va encore plus vite que vos fils électriques, et vous n'en préviendrez jamais les mouvements par la vélocité de vos inventions.

Non-seulement nous n'avons pas peur, mais nous espérons beaucoup, et, malgré les prophéties de ceux qui ne sembleraient pas croire au Bien infini, nous conservons, comme dit admirablement Clément d'Alexandrie, cette immobilité pacifique qui proclame la Providence toujours belle, toujours bonne et sainte, et découvre, à la lumière d'une science supérieure, de merveilleuses harmonies jusque dans les luttes et les oppositions (1). Nous espérons, mais en qui; En l'homme? Non, messieurs : instruits par une lumière divine, nous avons peu de confiance en l'homme (2); mais nous avons une confiance souveraine en Celui qui gouverne l'humanité. Nous le savons, les hommes s'agitent comme des fourmis, vous me pardonnerez cette expression ; elle est d'un saint, et elle est vraie (3) : les esprits timides tremblent en voyant une paille remuée par les fourmis; mais pour celui qui comprend avec quelle facilité Dieu prend une autre paille pour détruire les desseins les plus habilement combinés, il y a paix et sécurité d'avenir.

Ne remarquez-vous pas, Messieurs, que

(1) Fuerit autem perfecta pacificatio, quæ in quocumque casu pacificum servat immobilem, sanctamque et honestam dicit administrationem, posita in rerum divinarum et humanarum scientia, per quam eas quæ in mundo sunt repugnantias, creationis pulcherrimam existimat harmoniam et concordiam (Clemens Alexandr., *Stromat.* l. iv, c. 6).

(2) Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes : et quia ei opus non erat ut quis testimonium perhiberet de homine; ipse enim sciebat quid esset in homine (*Joan.* ii, 24, 25).

(3) Formicarum more nobis viri super terram ire videntur (S. Chrysost. *Ad pop. Ant.*, hom. 15, n. 3).

Digitized by Google

Dieu fait vite à notre époque; il marche à pas précipités, il gouverne sur les ailes des vents : *Ambulas super pennas ventorum.* Il brise les individualités, les obstacles de peuples, de races; il va chercher les vieux préjugés, il les use et les broie sous les wagons des chemins de fer. Tout ce qui est particulier, et je dirai même en un sens, ce qui est national s'en va; l'avenir appartient à ce qui est universel. Et voilà pourquoi nous espérons! L'empire romain a servi autrefois à la propagation de l'Evangile; le chemin de fer fera encore mieux. Il y a trop longtemps que la vérité est isolée, il y a trop longtemps que la vérité s'est faite anglaise, américaine, russe et allemande : l'heure a sonné; il faut qu'elle redevienne catholique. Le chemin de fer, en abattant les forêts, en coupant les montagnes, en redressant les vallées, prépare d'autres merveilles dans le monde des âmes. On ne dira plus : vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. On dira : vérité sur toute la terre; et quand cette parole sera dans les cœurs, les hommes qui jusqu'alors n'avaient pas compris se tourneront avec amour vers celui que Jesus-Christ a constitué son Représentant sur la terre, et lui diront : O Père bien aimé, nous sommes de votre Bergerie; veuillez bénir tous vos agneaux : *Fiet unum ovile et unus Pastor* (*Joan.* x, 16).

C'est donc avec de saintes espérances dans l'âme et une noble confiance en l'avenir que nous élevons la voix pour dire à ces redoutables machines : Roues de fer, vapeur, chariots traînés par des chevaux de feu, *currus igneus et equi ignei* (*IV Reg.* II, 11), chariots dont les rênes sont aussi de feu, *igneæ habenæ currus* (*Nahum*, II, 3); dragons qui marchez en repliant vos anneaux sur vous-mêmes et portant au loin l'effroi par ces sifflements plus horribles que ceux des tigres dans le désert, écoutez ma parole : *Audite vocem meam* (*Isa.* XXXII, 9). Vous m'avez appelé pour vous bénir; et moi je vous dirai d'abord : C'est à vous de bénir Dieu, en exécutant avec une sévère ponctualité les ordres de ceux qui vous commandent, et à qui la patrie livre tous les jours la vie de ses enfants, pleine de sécurité et de confiance en leur zèle intelligent et dévoué. Cette compagnie généreuse a semé l'aumône et les bienfaits devant elle, et c'est une raison divine qui doit vous faire respecter davantage la sécurité de ses marches quotidiennes au milieu de dangers imprévus.

C'est donc à vous, coursiers de fer et de feu, à bénir Dieu dans vos œuvres par votre fidélité à accomplir votre mission. Quand un père, une sœur, une épouse attendront avec l'anxiété de l'amour les objets les plus chers du cœur, soyez fidèle et ne trompez jamais leurs espérances. Rendez-leur toujours, avec l'exactitude que commande la religion du dépôt, un époux, un frère, des enfants bien-aimés. Pendant la route, garantissez-les des intempéries de la saison, car maintenant vous avez tout pouvoir, et on demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup. Qu'ils reviennent frais et dispos, qu'ils soient reçus avec bonheur dans les bras de l'affection. Que tout être vivant qui suivra cette ligne puisse redire comme une vérité cette devise de la ville de La Rochelle : Sous l'égide et la direction de Dieu, j'ai trouvé la vie et le salut : *Servabor rectore Deo.* C'est ainsi que vous-mêmes vous bénirez Dieu dans vos œuvres : car tout être qui fait le bien et évite le mal, bénit le Seigneur. Allez donc fièrement, roues et char de feu; c'est à ces conditions que je vous bénis au nom du Tout-Puissant. Puissiez-vous porter avec la paix, la joie, la richesse, la vie : *Spiritus enim vitæ erat in rotis* (*Ezech.* I, 20).

Mais surtout devenez pour les nations un instrument de salut; en rapprochant les distances, réunissez les esprits. Ayez une bienveillance toute spéciale pour ces âpôtres de la parole, que vous porterez aux sauvages lointains et quelquefois à ces frères de l'intérieur qui sont presque barbares au milieu de la civilisation chrétienne. En vous parlant ainsi, je crois entrer dans les vues d'un sage et fort gouvernement qui comprend de plus en plus la nécessité des idées religieuses pour fixer d'une manière solide l'avenir des peuples. La civilisation extérieure ne suffit pas, quel que soit son nom : à chaque grande ligne de chemin de fer devrait correspondre une large direction de pensées et de sentiments chrétiens, pour contenir les âmes, leur donner une impulsion divine, et empêcher des explosions plus terribles que celles de la vapeur.

Rappelez encore aux hommes, par votre mouvement rapide, que nous sommes des voyageurs ici-bas; que la vie va aussi vite que la roue du wagon, et qu'il est nécessaire, au milieu de ces mouvements précipités de l'existence, de tenir toujours son âme prête à subir la vue de Dieu. Oui, le chemin de fer est pour tous l'image de la vie : on arrive à la gare avec un bagage plus ou moins embarrassant, on prend le train, on s'arrête plus ou moins en chemin; on voudrait s'arrêter plus longtemps, mais il se trouve aussi des inspecteurs dont les ordres sont inflexibles; il faut remonter, et tout à coup, au milieu d'un sommeil peut-être, un sifflement se fait entendre : c'est l'heure de l'arrivée. Heureux ceux qui pendant la route n'ont point perdu de vue leur vraie patrie, et, au milieu de la variété prodigieuse des objets et des hommes, ont tenu leur cœur dans cette disposition où la mort n'est que le passage à un monde meilleur et le réveil sur la terre des vivants!

—

Digitized by Google

Discours pour l'inauguration du chemin de fer de Rochefort prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes.

(7 septembre 1857.)

Currus igneus, equi ignei,... ignem habentes currus (*IV Reg.*, II, 11 ; *Nahum*, II, 3).

C'était un char de feu, traîné par des chevaux de feu, et les rênes elles-mêmes étaient de feu.

Monsieur le Président (1), Monsieur le Préfet, Messieurs,

Je devrais peut-être, en commençant cette imposante cérémonie, éprouver ce moment de trouble et d'hésitation que donne une position délicate. Il y a à peine quelques mois (2), je bénissais ici un géant de la mer, et en lui souhaitant, comme à un ami, un voyage heureux et un avenir plein de gloire, j'ai chanté à l'avance ses exploits ; j'ai dit tout le bien que je pensais de la mer et des marins, et des navires : peut-être même ai-je indiqué l'impuissance relative du chemin de fer et cette infériorité qui naît des limites de son domaine. Quelle est donc aujourd'hui la position qui m'est faite par les circonstances, et que je dois mieux comprendre encore sur ce sol tout maritime ? Je viens, au nom de la Religion, bénir ces travaux du génie de l'homme, et ces voies nouvelles que le sol ouvre à l'industrie, à la science, à la civilisation. Je viens vous répéter combien nous sommes heureux de voir ainsi se rapprocher les distances, s'effacer les montagnes, pour accélérer les mouvements de l'activité humaine et les rendre encore plus faciles que sur l'Océan. Déjà, hier, j'ai redit quelques-unes des gloires du chemin de fer, et ma présence ici est une nouvelle confirmation de ces éloges parfaitement mérités.

Le chemin de fer est une des plus grandes preuves et en même temps l'exercice solennel des droits de l'homme sur la création : la nature est vassale, l'homme est souverain, et c'est Dieu lui-même qui a écrit et confirmé les titres de cette souveraineté incontestable. Le chemin de fer est un complément de l'œuvre de Dieu : le Seigneur a fait la mer et les vents afin de rapprocher les nations séparées par l'Océan ; l'homme a fait le chemin de fer et la vapeur ; la vapeur fait aquilon furieux qui brise tout, mais que l'homme a rendu docile à sa volonté, et soumis comme un enfant.

Le chemin de fer est une image et un auxiliaire du génie de l'homme. Il va vite comme le génie, il franchit comme lui et sans s'arrêter les montagnes et les vallées, et il prête un bras facile pour exécuter ce qui aurait autrefois semblé le rêve d'une imagination chimérique. Il nous donne aussi le moyen d'imiter l'instantanée et soudaine activité de Dieu, qui, placé au centre de son immobile éternité, se trouve partout à la fois et correspond à tous les temps et à tous les lieux. Que dis-je ? le chemin de fer ! j'attends encore mieux de lui. La Providence lui a donné une autre mission : il faut qu'il aille partout, jusque dans les montagnes du Thibet, réveiller la vie des peuples qui dorment ; il faut qu'il aille porter la lumière, briser les préjugés, abattre les murs d'opposition, et préparer les voies à l'empire de ce qui est universel. Vous verrez disparaître devant lui les montagnes de l'orgueil humain, et ces vallées des lieux bas où se cache tout ce qui est opposé à la sainteté et à la vraie liberté des nations. Et un jour l'avenir saluera en lui l'instrument matériel dont la Providence se sera servie pour amener les peuples à l'unité et à la charité catholiques.

Mais je m'arrête, car je crois entendre la mer jalouse qui remonte vers nous comme pour nous dire son étonnement ; il me semble voir l'*Alexandre* qui se dresse pour protester contre notre langage ; il me semble l'entendre nous accuser de dérober quelque chose à la gloire que nous lui avons prédite, nous reprocher une contradiction dans nos éloges et la trahison de ses droits d'aînesse : *Ego sum filius tuus primogenitus* (*Gen.* XXVII, 32).

Messieurs, le Tout-Puissant, après avoir créé le soleil et les astres, semble rentrer en lui-même pour contempler son œuvre, et il s'écrie que tout est bien dans son genre. Il forme ensuite d'autres êtres, et la même approbation vient confirmer leur existence. Et la parole créatrice, se brisant en mille fragments divers, produisit cette multitude d'êtres, de formes et de modifications d'êtres, dont on peut dire : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (*Gen.* I, 32). Ces louanges diverses, ces appellations successives du Créateur sont-elles des contradictions ? Non, Messieurs ; chaque chose ici-bas a sa beauté, son genre de perfection et d'excellence ; et tout en présentant des apparences opposées pour les esprits qui s'arrêtent à la superficie, elles ne sont que les faces différentes qui correspondent à la même vérité éternelle : toutes méritent des éloges et pour leur genre de perfection, et pour la beauté que la variété produit dans l'ensemble. Le monde entier, dit saint Chrysostome, est formé de choses contraires, et cependant il y a harmonie par l'unité de la fin : *Universus mundus constat ex contrariis.. ad unum tamen respicit finem* (*In Psal.* XLIV, n. 8). Il y a dans le mouvement de l'ensemble une énergie fédérative qui entretient l'harmonie au milieu du désaccord apparent de la diversité : *Diversa in unum, ex demutatione diversa sunt. Denique diversitatis discordiam vices fœderant* (Tertullien, *De pallio*. c. 2).

Vous entrevoyez, Messieurs, le principe de solution et le moyen vrai pour l'orateur d'échapper à l'écueil de la contradiction, et au reproche plus grave d'infidélité à ses premières affections. En contemplant les prodiges que le génie de l'homme a opérés sur la mer, ces navires auxquels vous avez donné des ailes de bronze qui tournent sur un point fixe dans les eaux, et des ailes mobiles qui enchal-

(1) M. Baroche, président du conseil d'Etat.

(2) Bénédiction du vaisseau l'*Alexandre*, le 27 mars 1857.

Digitized by Google

nent malgré lui la direction du vent, je me suis écrié : Que les œuvres de l'homme sont merveilleuses! elles racontent sa gloire et la promènent d'un monde à l'autre! — Hier et aujourd'hui, vous m'avez convoqué à bénir les chefs-d'œuvre d'une autre création, je suis heureux de m'écrier encore : La terre appartient à l'homme ; il la travaille comme le potier qui pétrit un vase d'argile. Ainsi la gloire de l'homme est partout : la terre la raconte aux montagnes et aux forêts, et l'Océan qui baigne nos rives en répète les échos sur les plages les plus éloignées : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (*Psal.* XVIII, 5).

La gloire est donc à l'Océan ! elle est aussi au chemin de fer. Mais la variété ne suffit pas même dans la gloire ; il faut l'harmonie ; et dans les œuvres de l'homme, qui est à la fois intelligence et amour, doivent se réaliser ces paroles de saint Chrysostome : « Les choses contraires procèdent quelquefois d'une pensée plus fortement harmonique, parce qu'elle marche vers une même fin, et se sert de la variété comme d'un instrument. *Nam quod contrariam iniret viam, ex majore concordia factum est quæ eumdem spectabat finem* (in Matth. IV, 37, n. 4).

C'est donc une œuvre d'harmonie que je suis appelé à bénir dans cette ville de Rochefort, qui va bientôt étendre ses bras puissants, l'un sur le continent, et l'autre sur la vaste mer. Le chemin de fer apportera à l'Océan tous les produits du sol terrestre et de l'industrie humaine, depuis les confins de la Russie jusqu'à nos fertiles campagnes ; que dis-je ? il servira de veine à l'Océan pour communiquer avec lui-même, et la mer du Nord, sans être obligée de faire un immense contour, pourra plus facilement se mettre en rapport avec sa sœur qui fréquente nos rivages. Mais l'Océan devra aussi comprendre son rôle de fraternité, et n'être point avare des dons que la nature lui prodigue ou que l'homme lui confie. Il donnera avec empressement au chemin de fer qui lui tend les bras tout ce que la mer fournit d'utile à l'homme, et ce que les contrées lointaines nous réservent par une pensée de bienveillante réciprocité. Ainsi l'univers, comme nous le disions hier, deviendra cet immense banquet qui réunit les hommes et les choses, et où rien ne peut empêcher les convives d'arriver, ni les abîmes, ni les montagnes, ni les fleuves, ni les distances ; et la ville de Rochefort, comme la ville de La Rochelle, aura la gloire incomparable d'être un des centres principaux de ce festin des peuples : d'un côté elle élève le drapeau de la France et fait signe à l'Amérique ; de l'autre, elle donnera un coup de sifflet et convoquera les régions du Nord.

Mais, Messieurs, en bénissant des objets matériels, je ne dois pas oublier que je suis le pasteur des âmes. N'y aurait-il pas dans les vérités que je viens d'énoncer de hauts et profonds enseignements pour l'homme ?

Il est aussi dans la société des énergies différentes, des idées, des capacités, des aspirations ; il est des vœux qui, comme les chemins de fer, comme les navires, voudraient partir à la fois et dans toutes les directions ! Si tout cela était harmonie, quel honneur pour la France, quel bonheur pour l'homme, quelle gloire à Dieu ! Malheureusement tout est divisé, et les éléments sociaux ressemblent à ces balles électriques agitées de mouvements opposés. Ce qu'il y a de courage et d'héroïsme dans les cœurs français, ce qui opérerait des merveilles inouïes si nous étions un, tend à la séparation, à la lutte, à la haine, et peut conclure au néant, et au néant de la destruction ! Je viens donc, au moment où je bénis l'union de ce qu'il y a de plus contraire dans les choses extérieures, l'Océan et le chemin de fer, je viens faire un appel à l'union, à la concorde, à l'harmonie, à la pacification. Qui donc, sinon le génie du mal, nous empêcherait de prendre les éléments les plus opposés et d'établir avec cette variété une plus grande harmonie par l'unité du but ? Plus les choses sont séparées par la variété, plus elles ont de tendance naturelle à se resserrer par les liens d'une forte unité : *Quod contrariam iniret viam, ex majore concordia factum est, quæ eumdem spectabat finem.* Il y a, et il doit y avoir, dans une société, des goûts, des aptitudes, des énergies diverses ; mais pourquoi le bien et la paix de la France ne sont-ils pas le centre commun où viennent converger les rayons différents ? Pourquoi surtout, l'homme qui aspire à l'unité dans les détails les plus vulgaires comme dans les choses les plus élevées, ne reviendrait-il pas volontairement à cette unité de foi qui faisait autrefois la gloire et la force de la France, unité vaste, complexe, répondant à tous les désirs, à toutes les pensées raisonnables ? Je n'appelle rien qui soit contraint, Messieurs ; je ne réclame pas la force matérielle pour insinuer la vérité dans les âmes prévenues. Mais ce chemin de fer qui tend la main à l'Océan, mais ce mouvement qui se fait partout, mais ces peuples qui étouffent dans la poussière des idées individuelles, et qui aspirent à ce qui est vrai, beau et juste, indépendamment de la volonté des hommes, tout cela ne vous fait-il pas comprendre que l'unité ne sera sérieuse que lorsqu'elle existera d'abord dans ce que l'homme a de plus haut et de plus cher, les rapports de l'âme avec Dieu ?

O Verbe divin, vous dont la sagesse préside au gouvernement de ce monde et qui, par votre puissance active, unissez les éléments contraires et les maintenez dans une constante harmonie ; vous dont toutes les pensées tendent à l'unité, et qui désirez surtout cette unité dans les sociétés humaines, dont les membres sont vos frères par le bienfait de l'adoption divine ; vous qui avez recommandé à vos disciples, comme une chose principale et nécessaire avant tout, la paix et l'union dans la charité ; bénissez d'abord comme un emblème ce rapprochement fraternel entre la terre et l'Océan, deux éléments si contraires et dont les qualités doivent se compléter par l'union. Mais bénissez encore, bénissez surtout le cœur de tous les

Digitized by Google

Français : il en est parmi eux de semblables à l'Océan, qui voudraient briser les digues et faire irruption ; d'autres peut-être ont la dureté du continent et la ténacité de la montagne de granit. Fondez tous ces éléments et faites-les converger vers l'unité du but : la paix de ce monde, la sanctification des âmes dans la charité, la gloire de la France, et le vrai progrès des nations (1).

—

Discours pour la bénédiction du Palais de justice de la ville de Saintes, prononcé le 3 novembre 1864 par Mgr l'Evêque de la Rochelle et Saintes.

Diligite justitiam qui judicatis terram : Sentite de Domino in bonitate.

Aimez la justice, vous qui êtes les juges de la terre : Ayez du Seigneur des sentiments dignes de lui.

(*Sap.*, I, 1.)

Messieurs (2),

Un illustre écrivain, donnant des conseils à ceux qui avaient la mission d'asseoir sur de nouvelles bases l'ordre social, disait : « Lorsque Dagobert fit rebâtir Saint-Denis, il jeta dans les fondations de l'édifice ses joyaux et ce qu'il avait de plus précieux : Jetez ainsi la Religion et la Justice dans les fondations de votre nouveau temple (3). »

Ces paroles de Chateaubriand me paraissent convenir parfaitement à cette fête solennelle, et je voudrais les méditer avec vous.

Depuis longtemps, il manquait à la Justice un palais où elle pût rendre convenablement ses oracles : grâce à l'initiative intelligente du premier magistrat de ce département, qui a bien voulu rehausser par sa présence l'éclat de cette fête, et du digne et vénérable président du tribunal civil, un vaste édifice s'est élevé. Par la grandeur du plan et la beauté de l'exécution, il sera une des gloires de l'architecte à qui la haute direction en a été confiée. Et maintenant la Justice sera noblement installée dans cette antique cité, où le vieux droit romain avait probablement autrefois de savants interprètes.

MM. les présidents et MM. les membres des tribunaux de Saintes, cédant aux chrétiennes inspirations de leur cœur, ont désiré que la Religion vînt présider à cette fête d'inauguration, et par une lettre pleine de gracieuse déférence, ils ont invité le premier pasteur du diocèse à venir lui-même appeler les bénédictions du Ciel sur la demeure où doit siéger la Justice, et par conséquent sur leurs futurs travaux.

Accepter une aussi bienveillante invitation était pour moi un devoir ; je me hâte d'ajouter que c'était un honneur et une douce consolation. La Religion et la Justice sont unies par des liens si étroits, que l'évêque doit saisir avec bonheur toutes les occasions qui se présentent de les rapprocher encore : et comme, dans la vie de l'apôtre, les motifs du cœur ont aussi une part principale, il sera vrai de dire que les relations si bonnes que j'ai toujours eues avec MM. les présidents et MM. les membres des tribunaux et du parquet, était un motif de plus pour me rendre à des désirs exprimés avec une exquise courtoisie.

Je prendrai pour thème de cette allocution la parole de Chateaubriand et je vous dirai : « Jetez la Religion et la Justice dans les fondations de votre nouveau temple (4). »

La justice consiste à rendre et à faire rendre à chacun ce qui lui appartient, à respecter et à faire respecter les droits d'autrui, dans les conditions fixées par la loi. Toujours la justice a été difficile à rendre, à cause des prétentions exagérées et des réclamations impossibles à satisfaire ; mais à notre époque les difficultés ont augmenté en des proportions effrayantes, parce que, dans les siècles de démocratie, chacun s'établissant juge de son droit, et se construisant à lui-même une sorte de trône où siége une souveraineté infaillible, tout arrêt qui ne se trouve pas en

(1) Patris Verbum, cujus providentia totus hic mundus, quem et condidit, illuminatur. Ipse enim qui boni Patris bonum Verbum est, rerum omnium ordinem disposuit, *contraria cum contrariis conjunxit, unumque concentum ex his composuit*... Hoc ergo omnipotens et sanctissimum Patris Verbum res universas pervadens, et suas vires ubique explicans, omniaque visibilia et invisibilia illuminans, ea in seipso continet et constringit... Hinc naturæ corporeæ principia simul commiscet, *nec inter se dissidere sinit, sed unam et consonam harmoniam cogit efficere*... Per ipsum, res illæ *quæ per seipsas sunt contrariæ*, quasi *amicæ et cognatæ, una coeundo*, rebus aspectabilibus, vitam tribuunt... Quemadmodum musicus, lyra ad concentum accommodata gravibusque cum acutis, et mediis cum aliis arte temperatis, unum effleit concentum : ita quoque Dei sapientia universum mundum veluti lyram tenens, resque aerias cum terrenis et cœlestes cum aeriis conjungens, omniaque cum singulis connectens et suo nutu et voluntate circumducens, unum mundum unumque mundi ordinem pulchre et concinne admodum efficit... Omnia denique pro sua natura illo dante vivunt et consistunt, admirabilemque ac vere divinum concentum per ipsum componunt (S. Athanasius, *Contr. Gentes*, c. 40-42). *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint... Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia tu me misisti* (*Joan.* XVII). *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Joan.* XIII).

(2) Etaient présents à la cérémonie :

M. Boffinton, préfet de la Charente-Inférieure ; M. le baron Eschassériaux, M. Roy (de Loulay), membres du Corps législatif ; M. de Champagnac, sous-préfet de Saintes ; M. Dugué de la Fauconnerie, sous-préfet de Saint-Jean d'Angély ; M. Tercinier, président du tribunal de commerce ; M. Sachet, procureur impérial ; M. Delauzon, M. le baron Oudet, M. Huon de l'Etang, M. Rigaud, membres du conseil général ; M. Van Cleemputte, architecte au ministère de la Maison de l'Empereur et du conseil d'Etat, architecte du palais de justice ; M. Vacherie, maire de Saintes, et MM. les membres des tribunaux et du parquet, etc., etc.

M. Savary, président du tribunal civil, retenu par une indisposition, n'a pu assister à la cérémonie.

(3) *De la monarchie selon la Charte*, 2e p., ch. 50.

(4) Vult hoc etiam Plato, qui proinde in Protagora et in Eutyphrone justitiam et religionem ita conjungit, ut unam eamdemque virtutem existimet (Cornel. a Lap. *in Sapient.* c. II, v, 1).

Digitized by Google

rapport avec la décision de celui qui est en cause, est frappé de nullité au tribunal supérieur de l'orgueil. Il y a là un péril immense pour l'avenir des nations ; et ce rationalisme effréné qui critique toute autorité avec amertume et dérision, sans que rien puisse contenter ses exigences, est un dissolvant social, dont la violence. si elle n'était comprimée, finirait par tout emporter.

Que doit faire le juge, je ne dis pas pour donner satisfaction à cette opinion présomptueuse et déraisonnable, mais pour obéir à son devoir et aux lois de sa conscience? Ici, Messieurs, permettez-moi de faire une excursion sur vos terres; ce n'est point une leçon que je voudrais donner; tantôt je raconterai simplement sous forme de conseil ce qui se pratique parmi vous, et ce ne sera pas ma faute si l'histoire est quelquefois un panégyrique; tantôt je vous indiquerai le point le plus élevé de la perfection, et là toute personne, même parmi les plus habiles, toute personne sincère peut et doit se dire : Quelle route encore à parcourir pour arriver au terme!

Que doit faire le juge? Il faut que son intelligence et son cœur planent au-dessus des intérêts particuliers, au-dessus de toutes les petites passions qui s'agitent autour de lui. Son âme doit avoir le calme imperturbable et comme l'impassibilité de la loi; car c'est dans le calme seul que les causes peuvent être sérieusement examinées, convenablement appréciées, et séparées de tous les éléments qu'y adjoignent les passions et les vues particulières. Le juge doit avoir ce discernement qui lui fera rendre des arrêts différents en des causes presque semblables en apparence, et ce tact qui lui fera saisir des nuances en des matières dont la surface est identique. Il doit posséder, et c'est ici la perfection du métier, un jugement fin, délicat, clairvoyant, calme et actif, immobile au centre des affaires et rayonnant partout et avec rapidité à tous les points de la circonférence : il devrait mériter cet éloge des anciens, *emunctæ naris homo;* je n'essayerai pas de traduire, car l'expression à la fois énergique et pittoresque n'a pas d'analogue en la langue française. On aime encore à trouver en lui ce flair des hommes, des choses, des circonstances, pour adoucir et tempérer la loi, pour abandonner quelquefois la lettre et suivre l'esprit, pour suppléer, par une raison supérieure, à l'imperfection naturelle et nécessaire de toutes les lois écrites.

Et cependant, au milieu de toutes ces applications multiples et variées, de ces divergences et de ces apparentes contradictions, il faut que la justice soit stable et immortelle, *justitia enim perpetua est et immortalis* (*Sap.* I, 15) : il faut qu'elle plane comme l'astre du jour dans une sphère inaccessible. C'est vrai, mais c'est là aussi un glorieux privilége de la Vérité, et par conséquent de la Justice qui est sa fille, d'être toujours la même, d'être invariable en son essence, et de varier sous des formes indéfinies toutes les fois qu'elle s'applique aux créatures; d'être comme le soleil, qui, toujours le même, a des manifestations différentes selon les heures du jour; qui éclaire et ranime tous les êtres, et cependant ne verse à aucune créature ni la même dose de lumière, ni le même degré de chaleur.

Le magistrat, et je ne saurais prendre un terme de comparaison qui l'honore davantage, le magistrat doit être comme la sagesse de Dieu dont l'Ecriture a esquissé la céleste physionomie (*Sap.* VII, 22, 23). Il doit avoir un esprit d'intelligence, *spiritus intelligentiæ;* c'est-à-dire cet esprit de pénétration qui ne s'arrête pas aux surfaces, mais perce l'écorce des choses, soulève les draperies des ruses humaines, et veut partout, autant qu'il est donné à nos faibles lumières, savoir la vérité et les vrais mobiles des actions :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Cet esprit d'intelligence doit être au service du bien et de la vertu, *spiritus intelligentiæ, sanctus.* Ce n'est pas l'esprit qui manque en France : si l'on pouvait se plaindre, ce serait d'en avoir trop, je veux parler de cet esprit qui raille, corrompt et démolit. Mais l'esprit qui veut le bien, l'intelligence qui conclut à la pratique de la vertu, voilà qui est rare, et il appartient aux magistrats de propager parmi nous cette semence du bon esprit, de répandre partout les germes de l'intelligence honnête et vertueuse.

La sagesse de Dieu est unique et multiple, *unicus et multiplex.* Ces deux qualités sont nécessaires à celui qui juge, mais combien elles sont difficiles à concilier et à maintenir dans une juste harmonie! Unité dans l'esprit, unité par les maximes de la justice *stable* et *immortelle*, et variété de mesure dans les cas particuliers. Le mélange de ces deux qualités, s'il ne s'opère sous la double influence de la vérité et de la sagesse, peut donner lieu aux reproches de versatilité, de ruse et d'injustice : les natures chagrines et les petits esprits sont d'ailleurs si heureux de critiquer en ceux qui commandent tous les points que la passion leur représente comme vulnérables! Mais le mélange convenablement fait n'en est pas moins excellent et tout à fait nécessaire dans l'administration des hommes; et cependant quelles que soient les précautions du dévouement le plus sincère, telle est la malveillance de plusieurs, que les reproches d'inconstance et de partialité seront adressés aux consciences les plus droites et les plus intègres.

Pour fixer avec sagesse la dose de la variété dans l'unité, le magistrat devra posséder cette ingénieuse et prudente subtilité qui pénètre en projetant la lumière, cette souplesse de mouvements qui se porte sur les points de vue les plus différents d'une même question, cette flexibilité de jugement qui accepte volontiers les données propres à l'éclairer davantage, et en même temps une grande fermeté de décision, une sereine et stable sécurité dans le vrai : il me semble que je viens de traduire l'Ecriture sainte,

Digitized by Google

Spiritus subtilis, mobilis, acutus, stabilis, certus, securus.

Le magistrat complet aura un talent qui s'énonce avec aisance et clarté, ***disertus***. Il n'est pas donné à tous d'avoir l'éloquence de Démosthènes et de Cicéron; mais, à différents degrés, le langage clair, la parole au sens droit, les pensées de l'honnête homme convenablement exprimées, voilà un talent qui me semble à peu près à la portée de tous, et je ne connais pas d'éloquence meilleure et plus élevée. Si surtout vous savez y joindre cette suavité de ton, de manières et de procédés, cette suavité qui veut le bien, cette tendresse d'âme pour notre pauvre humanité, ignorante et infirme au moins autant que coupable, cette indulgente compassion qui concilie les droits de la justice et les nécessaires rigueurs de la loi avec les condescendances de la charité; vous vous élèverez jusqu'à l'idéal de votre noble profession, ***suavis, amans bonum, benefaciens, humanus, benignus.***

Enfin, Messieurs, conservez un esprit large et vigoureux, qui ait l'œil à tout, qui sache prévoir toutes les difficultés, et qui renferme une sorte de toute-puissance pour la défense, pour l'attaque, pour la réplique, toute-puissance que vous mettrez toujours au service de la patrie, de la vertu, de l'innocence, ***omnem habens virtutem, omnia prospiciens.*** Sachez surtout, et c'est le point le plus important et le plus difficile dans le gouvernement des hommes, sachez contenir tous les esprits soumis à votre juridiction, les contenir sans les froisser d'une manière déraisonnable et arbitraire, les contenir en leur faisant accepter, s'il est possible, la grande, la suprême domination de la vérité et du droit, ***et qui capiat omnes spiritus.***

C'est ainsi, Messieurs, que vous entendrez l'administration de la justice : je me trompe, c'est ainsi que vous l'avez toujours entendue; mais comme les meilleures choses peuvent se perfectionner, je viens de vous montrer un idéal que vous aimerez à contempler tous les jours pour former la pratique de votre vie.

La Justice doit être jetée à la base de votre nouvel édifice : la Religion sera le ciment de cette fondation.

La justice, Messieurs, c'est le droit : le droit est une dérivation des lois éternelles qui régissent la création, et les lois éternelles sont elles-mêmes une émanation de la Sagesse souveraine; en sorte que, quoi qu'en dise une philosophie étroite et inintelligente, le droit divin est en un sens partout sur la terre. Si je parle ainsi, ne vous effrayez pas, je ne veux point donner à cette expression un sens rétréci par les conventions humaines. Tout ce qui est juste, vrai, noble, élevé, équitable, vient de Dieu; et toutes les lois humaines ne doivent être, si elles sont justes, qu'une conséquence et un corollaire de cette loi éternelle qui gouverne les plus hautes sphères de la création, et de cette loi naturelle qui n'est autre chose qu'un écoulement des grandes lois de l'éternité dans la conscience de l'homme.

Ecoutez le prince des orateurs romains, celui que saint Augustin appelle l'homme éloquent par excellence, et le géomètre de la parole, ***vir eloquentissimus et verborum vigilantissimus appensor et mensor*** (1). — Comme orateur et jurisconsulte, sa parole sera parfaitement accueillie en cette enceinte; comme païen, sa doctrine aura une valeur spéciale pour plusieurs chrétiens de notre époque. « Il est une loi véritable, dit Cicéron, loi immuable, éternelle, qui appelle l'homme au bien par ses commandements et le détourne du mal par ses menaces... On ne peut ni l'infirmer par d'autres lois, ni déroger à quelqu'un de ses préceptes, ni l'abroger tout entière; ni le sénat, ni le peuple romain ne peuvent rien contre elle : elle n'a pas besoin d'interprète qui l'explique : il n'y en aura pas une à Rome, et une autre à Athènes; une aujourd'hui, une autre plus tard. Mais une seule et même loi éternelle et immuable régit à la fois tous les peuples et dans tous les temps. Celui qui a conçu, médité, promulgué cette loi, est le Dieu tout-puissant, le seul Maître, le seul Souverain de toute chose, ***unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator.*** Refuser d'obéir à cette loi, c'est se fuir soi-même et renier sa nature (***De republ.***, l. III, c. 22, al. 17). » — Ailleurs, Cicéron dit encore : « La loi n'est point une imagination de l'esprit humain, ni une volonté des peuples, mais quelque chose d'éternel, qui doit régir le monde entier par la sagesse des commandements et des défenses... et, selon la pensée des sages, cette loi première et dernière n'est autre chose que l'esprit de Dieu, dont la raison souveraine oblige et interdit, ***principem legem illam et ultimam, mentem esse dicebant, omnia ratione aut cogentis aut vetantis Dei*** (***De legib.***, l. II, c. 4). »

La loi divine, Messieurs, la loi évangélique est survenue, non point pour détruire ces grandes lois primitives, mais pour les appuyer, pour soutenir les hommes dans leurs défaillances, pour perfectionner l'ordre naturel et suppléer à ce qu'il y a toujours de vague en certaines prescriptions, quand elles sont abandonnées, pour l'application pratique, à toutes les appréciations individuelles. — Aussi, dans les jurisprudences humaines, il faut tenir compte de la Religion, il faut tenir compte de la loi évangélique et des traditions chrétiennes. Bien entendues, elles sont un aide, un puissant auxiliaire, elles suppléent aux défauts, aux impuissances des lois naturelles. ***In auxilium legis naturalis***, dit saint Thomas....., ***defectus naturalis instinctus supplent*** (***Contr. gent.*** l. III, c. 117 et 123). Par leur action continuelle sur les mœurs et la conscience des hommes, elles préparent, elles augmentent, elles perfectionnent l'influence de la loi humaine. C'est

(1) ***Contr. adv. leg*** l. I, n. 52, t. VIII, p. 891

Digitized by Google

la sentinelle divine qui veille là où vous ne pouvez pas pénétrer : sans doute elle est bien loin d'empêcher tous les crimes, mais sa seule présence est souvent plus efficace qu'une loi écrite sur le papier, et à laquelle il est d'ailleurs si facile d'échapper. N'oublions pas, Messieurs, cette parole d'un auteur non suspect, de Machiavel : « Il n'y a ni loi, ni constitution qui puisse mettre un frein à la corruption arrivée à un certain degré; car, comme les bonnes mœurs pour se maintenir ont besoin de lois, les lois, à leur tour, pour être observées, ont besoin de bonnes mœurs. (*De la Républ.*, c. 15, p. 49, éd. Charpent.). »

Si donc, Messieurs, vous voulez que les lois humaines n'aient pas ce caractère de débilité dont se plaignait Tacite, *invalido legum auxilio* (*Annal.* l. 1, c. 2), ayez soin de les appuyer sur le droit évangélique, sur les traditions chrétiennes. C'est là un ordre divin que les sociétés modernes doivent respecter, si elles ne veulent pas périr; car il serait bien plus impossible aujourd'hui de se passer de christianisme qu'il y a dix-huit siècles. Les bienfaits de Dieu créent, au sein des peuples, des besoins de tempéraments, des nécessités de constitutions morales, auxquelles on ne peut plus se soustraire, sans briser les ressorts de la vie. Ce que je vais ajouter est une hypothèse impossible d'après les promesses du Christ, et nous devons croire, avant tout, à la puissance de ce grain de senevé qui est devenu un grand arbre, et qui, loin de périr, élargira encore ses nombreux et fertiles rameaux. Mais si cet ordre divin et surnaturel créé par le christianisme venait à disparaître, si l'on parvenait à lui substituer un ordre purement rationnel, où les raisons humaines, quoiqu'on en dise, deviendraient bientôt, les unes au conspect des autres, comme ces animaux de la forêt qui commencent par gronder et finissent par se battre; si ce malheur arrivait, il n'est pas besoin d'être prophète pour dire que ce serait le commencement de la tour de Babel, et aussi peut-être le commencement de la fin. Ce n'est pas seulement l'évêque qui parle en ce moment, Messieurs, c'est le citoyen, c'est le Français; et comme l'on pourrait me trouver un peu sévère, je laisse la parole à M. Guizot : « Je ne veux pas, dit-il, en son dernier ouvrage, je ne veux pas me répandre en complaintes morales et en pressentiments sinistres; mais je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les vérités chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. C'est pourtant là ce qui serait, si toute foi au surnaturel s'éteignait dans les âmes; si les hommes n'avaient plus, dans l'ordre surnaturel, ni confiance, ni espérance (1). »

(1) *Méd. sur l'essence de la religion*, p. 104-105.

Telles sont les pensées qu'écrivait dernièrement cet éminent publiciste; je les crois profondément justes, et j'ai la confiance que la miséricorde de Dieu n'en fera jamais une prophétie réalisée pour notre belle France. Aussi, plus que jamais, il faut tous nous réunir pour jeter la Religion et la Justice, non-seulement dans les fondations des tribunaux, mais à la base de tout l'édifice social.

Soyez donc bénies, murailles et enceintes sacrées de la Justice! Que l'Esprit du Seigneur repose sur vous : que tous ceux qui exerceront ici le ministère auguste de la Justice soient pénétrés de plus en plus de la grandeur et de l'importance de leurs nobles fonctions. Que la justice marche toujours devant eux et conduise tous leurs pas, *Justitia ante eum ambulabit* (*Psal.* LXXXIV, 14); que leurs mains et surtout leurs cœurs soient pleins de cette divine vertu, *Justitia plena est dextera tua* (*Psal.* XLVII, 11); que leurs lèvres en soient les organes et les dignes interprètes, *os meum annuntiabit justitiam* (*Psal.* LXX, 15). Puissent-ils résoudre un problème difficile, et qui cependant devrait être facile parmi les chrétiens! Puissent-ils faire embrasser souvent la Justice et la Paix! — Je voudrais graver cette devise sur la façade de ce beau monument, avec l'espoir qu'elle y serait toujours une vérité, *Justitia et Pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV, 11).

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, pour l'inauguration du canal de Lacanau, canton de Castelnau (Médoc).

(22 août 1864.)

Messieurs,

Lorsque se produit, en France, une œuvre d'utilité publique portant avec elle des dangers que la puissance humaine, quelque prévoyante qu'elle soit, ne peut toujours conjurer, le besoin d'une assistance supérieure se fait sentir à ceux qui la conçoivent et à ceux qui l'exécutent. C'est ainsi que, depuis plus d'un quart de siècle, j'ai été appelé, non pas seulement à bénir les monuments élevés à la justice, à la douleur, à l'indigence, mais encore ces canaux, ces ponts, ces voies ferrées, admirables et terribles inventions que le génie de l'homme fait surgir de toutes parts, et qui traînent après elles tant de périls et d'éléments de mort.

Mais convient-il de rappeler l'impuissance humaine en présence de travaux qui étonneront nos descendants par les obstacles surmontés, les effets obtenus, et ce génie créateur qui plane sur eux?

Au milieu des acclamations publiques, devant les nobles mandataires du pouvoir, sous les regards des hommes les plus versés dans la connaissance de ce qui est beau et utile, nous inaugurons aujourd'hui, avec l'éclat des pompes catholiques, sous la garantie des prières et des bénédictions de l'Eglise, une de ces œuvres qui étonnent par tant de combinaisons diverses.

Digitized by Google

Plus la France se transforme, plus chacune de ses vieilles provinces, en prenant sa part dans ce mouvement, devient piquante par le contraste, attachante par le souvenir ; car le prix des choses anciennes grandit à mesure qu'elles tendent à disparaître. Or, quelle province est plus différente d'autrefois que la nôtre, surtout dans cette partie des Landes qui s'appelle Arcachon, Arès, Lacanau, Carcans et Hourtins ? Là, tout est changé, la face du sol aussi bien que l'industrie et les mœurs. Là, si les ancêtres revenaient, ils ne reconnaîtraient pas les lieux où ils vécurent, tant il reste peu de chose de leurs premières habitations, de leur culture, de leur manière de vivre; même ce peu a perdu toute sa physionomie primitive depuis qu'il m'a été donné de parcourir vos contrées en évangélisant la paix, en vous prêchant la foi et l'espérance.

Améliorer le présent et préparer l'avenir, cela s'appelle le progrès, et ce progrès est, selon Dieu, qui aime à voir sa vivante image, l'homme voyageur, s'associer aux œuvres de la Providence par ses efforts courageux et persévérants.

De même que l'aigle, disions-nous, il y a quelques années, dans une circonstance analogue, pour appeler ses petits à l'essai de leurs forces, vole devant eux, les provoque, les prend et les soutient, puis les couvre de la protection de ses ailes ; ainsi, le *Père qui est aux Cieux* vous conduisit, Messieurs, dans ce désert et au milieu de ces plages stériles. En applaudissant à vos pensées généreuses, il encouragea vos premiers travaux et vous convia à conquérir tous les trésors de la fécondité. Vous comprîtes les vœux de son amour, et, vous armant d'une confiance presque surnaturelle, vous sûtes apporter à ces solitudes ingrates le bienfait d'une salubrité qu'elles n'avaient jamais connue. Des eaux étaient sans issue et devenaient comme un foyer pestilentiel : la Providence vous provoquait à leur trouver une pente, à leur creuser vous-mêmes un lit, à leur arracher le tribut de rafraîchissement et de vie qu'elles pouvaient donner. Faudra-t-il, pour atteindre ce but, percer un sol rebelle, soutenir une argile inconsistante; on renouvellera, si cela est nécessaire, ces travaux qu'un empereur romain, Claude, ne put, malgré le sacrifice de milliers de victimes humaines, mener à bon terme sur les bords de la Méditerranée et qu'un Pape seul, Pie VI, de 1775 à 1799, année de sa mort, à Valence, réalisa par l'assainissement des marais Pontins. Grâces à des efforts persévérants, on verra des eaux, jusque-là immobiles et malsaines, couler par des routes inconnues. Forcées d'obéir à de nouvelles lois, elles fertiliseront vos prairies, alimenteront des usines et vivifieront toute la contrée ; car rien ne donne du mouvement et de la vie au paysage, de l'agrément et de la parure à l'habitation de l'homme, comme l'eau embrassant de ses replis capricieux des rives dont elle ne s'éloigne qu'à regret.

Si l'Église s'enthousiasme de préférence pour le royaume du ciel, et s'effraye quelquefois de l'essor donné aux fiévreuses spéculations humaines qui n'ont que la cupidité pour objet, tout le monde sait aussi combien elle applaudit à ce qui rend la patrie terrestre plus belle et plus prospère.

C'est en vertu de sa sollicitude pour les intérêts légitimes de tout genre, qu'elle répond, Messieurs, par mon ministère à l'appel que vous m'adressez ; car, si merveilleuses que soient les entreprises conçues par le génie de l'homme, l'incertitude et la fragilité s'y montrent toujours et nous conduisent à les abriter sous la puissance de Dieu. Nos tentatives les mieux calculées s'arrêtent à une limite hors de laquelle Dieu seul peut agir. C'est à sa Providence que nous devons nous en remettre pour nous aider à vaincre les difficultés et faire tomber sur nos œuvres d'abondantes bénédictions.

Honneur donc aux hommes de zèle et d'intelligence qui, après avoir conçu un projet si profitable à la chose publique, n'ont pas reculé devant les hasards de son exécution et n'ont épargné ni études, ni sacrifices ! Honneur au pays qui les a constamment soutenus en acceptant leur responsabilité, avec cette loyale confiance sans laquelle les meilleures intentions sont bien vite découragées ! Honneur à l'administration supérieure, si dignement représentée à cette fête de famille, et qui leur a constamment prêté ce concours bienveillant acquis à toute pensée d'amélioration ! Honneur à la main habile qui a dirigé cette difficile opération ! Mais surtout, gloire à Dieu, *le maître souverain des sciences, par qui sont déposées dans l'esprit de l'homme les grandes et fécondes pensées, comme un germe préparé pour le développer et le mûrir* ; qui, non-seulement a créé les rivières, les fleuves, les mers et la vapeur, mais qui nous révèle encore le secret de les faire servir à nos usages : *Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes* (*I Reg.*, II, 3).

Pourrions-nous, Messieurs, clore ce discours sans tirer de la solennité qui nous réunit, quelque application morale, quelque conséquence pratique ? Que ces marais, que ces courants qui vont réjouir, fertiliser, assainir ces parages, rappellent à votre pensée les eaux de la divine grâce dont le réservoir est dans vos églises; sources bénies, descendues des collines éternelles pour arroser les âmes arides qui ne produisent plus de bons fruits; canal sorti des plaies adorables du Sauveur, *où ses élus vont puiser avec joie les flots de lumière, de consolation et de vie : Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (*Isa.* XII, 3) ; eaux baptismales, qui nous ont lavé de la tache d'origine; eaux de la pénitence, qui emportent nos souillures de chaque jour, et cette poussière du monde qui s'attache aux pieds du voyageur ; *eaux jaillissantes* jusqu'à l'éternelle vie où elles se transforment en rosée de gloire pour les siècles des siècles : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Joan.* IV, 14). Amen.

Digitized by Google

Discours prononcé par Mgr Delalle, évêque de Rodez, avant la bénédiction des eaux de cette ville.

(3 août 1857).

Messieurs,

La ville de Rodez fait aujourd'hui un grand pas, et elle peut figurer aux avant-postes du véritable progrès. Après la possession du sol, les populations n'ont pas de plus grande richesse que l'eau. Or, voilà cette eau qui jaillit abondante, limpide et salubre au point culminant de cette antique cité. Soit que les Romains l'y aient autrefois amenée, ou que leur travail grandiose soit resté incomplet, vous allez jouir désormais du bienfait dont vos pères furent privés depuis tant de siècles. Grâces aux lumières de la science et au dévouement patriotique, la grande pensée d'amener des eaux sur le sommet de cette colline est réalisée de la manière la plus utile et, je l'espère, la plus durable. Les différents systèmes qui se sont trouvés en présence, les hésitations et les tâtonnements par lesquels cette question a dû passer, témoignent assez de l'intérêt majeur qu'on y attachait, et nous donnent la mesure de la satisfaction que le résultat doit inspirer à tous. Jouissez de cette satisfaction, peuple de Rodez, puisque c'est pour vous que cette belle source coule avec profusion, et que bientôt, distribuée en différents canaux, elle ira porter ses trésors dans tous vos quartiers. Mais jouissez-en surtout, vous, Messieurs, qui avez contribué au résultat, chacun à votre manière, par les luttes de la science, par le zèle éclairé d'une sage administration, par la haute capacité déployée dans l'exécution des travaux. Ce n'est pas une simple jouissance matérielle que vous éprouvez, c'est quelque chose de plus élevé et de plus intime : c'est le repos de l'intelligence satisfaite, c'est la conscience de l'homme de bien, heureux d'avoir servi utilement son pays ; c'est l'assurance de voir son nom associé dans la reconnaissance publique à celui du bienfaiteur de sa ville natale, dont l'héritage a rendu possible cette entreprise.

Permettez-moi, Messieurs, de m'expliquer, à cette occasion, sur le mot progrès que j'ai prononcé, et dont on a tant abusé dans ces derniers temps. Comme il y a une vraie et une fausse science, il y a un vrai et un faux progrès. Tout progrès est un mouvement, mais tout mouvement n'est pas un progrès. Il y a des mouvements désordonnés qui renversent les institutions sociales et détruisent les plus belles œuvres du génie, sous le prétexte de refaire l'humanité d'après un plan nouveau. C'est la force brutale mise au service des multitudes égarées ou des peuples enfants ; c'est la barbarie et non le progrès.

Qu'est-ce donc que le progrès ? C'est le développement régulier des forces vitales de l'humanité sous l'empire de l'intelligence bien dirigée, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'acquisition de quelques grands principes dans l'ordre moral ou matériel, et la déduction pratique de leurs conséquences. Ainsi, il y a progrès moral et progrès matériel ; mais de quelque nature qu'il soit, il repose toujours sur les premiers principes, et il ne doit jamais les détruire. Pour qu'un arbre soit en progrès, faut-il commencer par saper ses racines ? Pour qu'un édifice atteigne sa perfection, faut-il commencer par ruiner ses fondements ? Dans la sphère des sciences naturelles, on ne procède jamais ainsi. Au contraire, on conserve précieusement les trésors des connaissances acquises et des secrets ravis à la nature, pour s'élever à de nouvelles découvertes et à des applications utiles dans les arts et dans l'industrie. Mais trop souvent on a suivi une marche inverse lorsqu'il s'est agi de la vie morale et sociale de l'homme. Sous prétexte de mieux faire, on a supposé que nos pères n'avaient rien fait de bon, et, sous prétexte de progrès, on a commencé par détruire les bases éternelles de la religion, de la morale, de l'autorité, de l'ordre, de la propriété, en un mot, de toute civilisation.

Mais je laisse de côté ces grandes aberrations de la pensée humaine, et je reviens au progrès dans l'ordre scientifique, dont les applications ont enfanté tant de merveilles. Je n'ai pas besoin de vous le dire, Messieurs, la découverte de cinq ou six lois fondamentales de la nature, dans les temps modernes, a changé la face du monde, et elle contenait en germe tous les développements dont nous sommes témoins. Ces principes acquis à la science par l'observation et l'explication des faits, sont le véritable point d'appui du levier rêvé par Archimède, au moyen duquel il se portait fort d'ébranler l'univers. Assurément le peuple romain, qui n'eut pas d'égal dans le génie de la conquête et de la colonisation, ne sera peut-être jamais surpassé dans les travaux de la maçonnerie et de la céramique, et il nous a légué dans ce genre des monuments impérissables, au nombre desquels nous pouvons bien ranger le canal construit pour amener les eaux de Vors à Rodez. Mais les découvertes dont j'ai parlé tout-à-l'heure n'ayant pas encore été faites, ce peuple a été arrêté par des obstacles dont se joue le génie moderne. S'il eût connu cette loi de l'hydrostatique sur laquelle est basée la théorie du siphon, ses aqueducs n'auraient sans doute pas contourné les collines, et ils auraient facilement franchi cette gorge de La Mouline qui paraît lui avoir opposé un obstacle insurmontable. Maintenant qu'arrive-t-il ? C'est qu'au moyen de deux siphons, la conduite de ces eaux se fait comme une course au clocher, et que, sans le secours d'aucune machine hydraulique, le liquide s'élève par son propre poids jusqu'au réservoir de la Boissonnade, et de là jusqu'à cette place de la Cité. Voilà, Messieurs, un beau résultat de la science ; voilà le véritable progrès ! C'est d'après la même théorie que se creusent les puits artésiens, et que le liquide, obéissant à l'homme, s'élève des profondeurs de la terre, franchissant jusqu'à cinq ou six cents mètres en colonne perpendiculaire pour venir jaillir à la surface.

Je n'ai pas, Messieurs, la prétention de

Digitized by Google

développer, devant un auditoire si éclairé, les merveilles scientifiques et industrielles de notre époque. Je ne ferais que peindre bien imparfaitement ce que vous savez mieux que moi. Mais laissez-moi vous dire que rien de tout cela ne m'étonne quand je me souviens des paroles solennelles prononcées à l'origine des temps par le Créateur : *Faisons l'homme à notre image.* Sortie du sein de Dieu, l'intelligence humaine, malgré l'enveloppe grossière de son corps, tient à s'en rapprocher sans cesse par la connaissance de ses œuvres merveilleuses, et chaque pas qu'elle fait dans cette carrière lui ouvre de nouveaux horizons où elle voit poindre l'éclatante clarté des cieux.

Mais, Messieurs, s'il y a un vrai progrès dans la marche ascendante de l'humanité vers Dieu, source de toute vérité et de toute bonté, permettez-moi de vous dire encore que ce progrès ne s'accomplit qu'à certaines conditions.

La première de ces conditions, c'est la paix publique. La guerre arrête les conquêtes de l'intelligence, surtout lorsqu'elle a pour théâtre le sol de la patrie, et qu'elle arme les frères contre les frères. Les sciences, les lettres et les arts sont de timides colombes que le bruit de ces combats inhumains met en fuite. Il en est de même des capitaux, dont le concours est indispensable aux grandes entreprises. Qui dira les angoisses auxquelles se trouvent livrés les peuples dans ces jours désastreux? Qui pourra calculer les pertes et peindre l'affaiblissement d'une nation au milieu des convulsions de la guerre civile? Rendons grâces à Dieu de nous avoir délivrés de ce fléau, et soyons fiers de ce que le pays des Ruthènes a fourni dans nos luttes sanglantes un illustre martyr à la grande cause de la pacification (1).

Ah! puissent les efforts de tous affermir le pouvoir de l'homme providentiel qui nous sauva de l'anarchie! puissent les partis, abjurant leurs vieilles dissensions, se grouper autour du drapeau que soutient sa main vigoureuse au milieu des orages! afin que la France, jouissant des douceurs de la paix à l'intérieur comme à l'extérieur, marche à la tête des peuples dans les voies du progrès, comme elle marcha toujours à leur tête dans les voies de la bravoure et de la gloire.

Une seconde condition du progrès, Messieurs, c'est le patriotisme, non le patriotisme étroit et mesquin qui ne travaille qu'au triomphe d'une opinion et d'un système, au péril même de l'Etat, mais cet amour cordial de son pays et de ses concitoyens, qui inspire le dévouement au bien public et provoque tous les genres d'améliorations. Il ne suffit pas que la science conçoive des projets, il faut que les hommes influents les secondent, et qu'ils donnent aux populations l'appui d'un généreux concours qui ne se laisse pas rebuter par les difficultés. Voilà, monsieur le maire et messieurs les édiles de Rodez, ce que vous avez fait; voilà ce qu'a fait avec vous le généreux M. Gally par ses dispositions testamentaires; voilà ce qu'a fait la société des sciences, lettres et arts de cette ville, société jeune encore, mais qui a déjà conquis un beau passé. Voilà ce qu'a fait l'homme de l'art dont la haute capacité n'est surpassée que par sa modestie, ajoutant aux souvenirs antiques que son nom évoque les réalités vivantes de la science moderne, en sorte que la conduite de ces eaux si heureusement terminée est doublement, si je puis le dire, une œuvre de *Romains.*

Ah! Messieurs, puisse le patriotisme, entendu de la sorte, devenir de plus en plus contagieux sur cette terre antique des Gaulois, dont le sang, mêlé à celui de la race germanique, a produit la grande nation à laquelle nous sommes fiers d'appartenir! Sa marche, vous le savez, a tracé un sillon de lumière dans l'histoire des temps modernes, depuis ce jour mémorable où l'eau du baptême versée sur la tête des Francks victorieux, les a conquis eux-mêmes à la civilisation chrétienne, et leur a fourni l'élément moral qui fait les grands citoyens et les grands peuples.

Puissent ces nobles sentiments du cœur détrôner à jamais le patriotisme farouche de l'anarchie, fléau des nations, qui compte ses vertus civiques par le nombre de ses victimes, qui fait consister le progrès à détruire les institutions, les monuments, les gloires nationales, à courir sus aux œuvres de religion et de charité, en haine de la foi qui les inspire; enfin, à promener la dévastation et la mort sur le sol de la patrie, pour le triomphe de *l'état de nature*, rêvé par quelques philosophes!

Mais pour qu'il en soit ainsi, pour que la paix et le vrai patriotisme, unis aux inspirations de la science, continuent d'enfanter le vrai progrès, il faut puiser le feu sacré aux autels du Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis; en d'autres termes, il faut que les éléments de l'ordre moral, de la force et de la prospérité des nations, soient placés sous la sauvegarde de la religion, qui est la mère nourricière de l'humanité, le vrai palladium de la justice, des lois, de la propriété, de la famille et des libertés publiques. C'est ce que vous savez parfaitement, Messieurs; de plus, vous savez que le progrès intellectuel et social, qui a pour point de départ la révélation évangélique, a pour dernier terme les splendeurs du ciel. Telle est l'explication de ce fait immense qui remplit l'espace des temps et des lieux, je veux dire la supériorité des peuples chrétiens sur ceux qui ne le sont pas. Sous l'empire de l'idée chrétienne, l'humanité s'élève; dépourvue de cette idée, elle croupit dans son abaissement ou elle y retombe. C'est là une loi du monde moral aussi bien constatée que toutes celles du monde physique. D'où il suit que tout progrès prétendu, accompli

(1) Mgr Affre, archevêque de Paris.

Digitized by Google

au détriment des saintes croyances de la religion, devient une calamité publique. Aussi, Messieurs, vous avez voulu que cette belle fête de l'intelligence, du patriotisme et du progrès matériel fût consacrée par la présence et les prières de la religion, et nous nous sommes empressé de répondre à votre pieux désir. Nous sommes venu dans cet appareil de nos cérémonies saintes, d'abord pour rendre grâces à Dieu, l'inspirateur de toute bonne pensée. Nous prierons ensuite pour les chefs et tous les habitants de cette cité, afin d' obtenir que les bénédictions célestes se répandent sur eux abondantes comme les eaux de cette fontaine, et que la protection divine écarte loin d'eux tout ce qui serait contraire à la santé des âmes comme à celle des corps. C'est là toujours la conclusion finale des vœux de l'Eglise et de ses aspirations vers le ciel, parce que son programme évangélique consiste à nous faire jouir, en passant, des biens du temps, de telle sorte que nous ne perdions pas les biens de l'éternité. *Sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus æterna.* Aussi, en bénissant les sources des eaux matérielles, en nous rappelant le rôle immense que cet élément accomplit dans l'économie de la création, elle sait nous montrer la source intarissable de la vérité, de la vertu, du suprême bonheur, et nous faire comprendre l'harmonie d'après laquelle Dieu a voulu régénérer les âmes par cette même substance qui abreuve et purifie les corps.

Grâces à cette harmonie constante, les phénomènes du monde visible nous initient aux secrets du monde invisible (1), et, « chose admirable ! la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci (2). »

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, pour l'inauguration des fontaines de la ville de Bordeaux.

(15 Août 1857.)

Messieurs,

La religion profite de toutes les circonstances pour parler à ses enfants. Elle a une parole pour chacun des événements en apparence les plus étrangers à sa direction, et, chose remarquable, elle leur communique une sorte de consécration qui les ennoblit et les sanctifie. Au bord des mers, elle bénit le navire qui va porter aux rivages lointains, dans les plis de son drapeau, des semences de vérité et de vie ; à l'entrée des cités, elle retient captifs à ses pieds ces chars fumants et rapides comme la foudre, pour les sacrer messagers du Christ et de son Evangile ; partout enfin elle met la main sur les œuvres de l'homme pour en faire les esclaves de Dieu, et montrer de quel côté les choses du temps se rattachent à celles de l'éternité.

Aussi, toujours a-t-elle été appelée à intervenir dans les circonstances solennelles de la vie des peuples. C'est ce qui explique sa présence à cette fête, en un jour où la patrie du Ciel célèbre la triomphante Assomption de sa Souveraine, où la patrie de la terre demande par ses prières à rester forte et digne sous le chef magnanime qu'elle s'est donné.

Ce jour, Messieurs, est aussi un jour heureux pour la ville de Bordeaux, à qui il manquait une des conditions essentielles de la santé et de la salubrité publiques. Ces voies magnifiques que les étrangers nous envient, ces places et ces cours où les maisons sont des monuments, ces quais incomparables, ces quartiers splendides demandaient depuis longtemps d'être ornés et rafraîchis, comme le sont depuis des siècles les moindres cités d'Allemagne et d'Italie. L'aridité de nos boulevards, de nos promenades, nuisait à leur agrément, car si une onde limpide donne de la fraîcheur et du mouvement, en réjouissant par son murmure les lieux qu'elle parcourt, en laissant sur son passage la propreté, la salubrité, la vie, elle donne aussi du charme à nos demeures.

L'Esprit-Saint a voulu nous manifester lui-même cette vérité. Dans les livres qu'il a inspirés, là où se trouve quelque peinture du bonheur terrestre, il est souvent question d'une rivière, d'un ruisseau, d'une fontaine. Le Paradis terrestre, lisons-nous dans la Genèse, était arrosé par des fleuves dont les bras parcouraient en tout sens ce lieu de délices (3), et l'homme heureux, nous disent les Psaumes, est comparé *à un arbre planté sur le bord des eaux, qui donne des fruits en son temps, et dont le feuillage ne se flétrit jamais* (4).

Les anciens, nos maîtres en beaucoup de choses, avaient compris qu'une eau abondante dans une cité était un indice de prospérité publique ; aussi ne négligeaient-ils aucun moyen de s'en procurer. Les Romains ont opéré dans ce but de véritables prodiges, et leurs Césars ne croyaient pas mal employer les revenus de l'empire en jetant sur les vallées ces aqueducs gigantesques dont les débris nous étonnent encore, et qui, selon l'expression de Chateaubriand, *portaient l'eau au peuple-roi sur des arcs de triomphe.*

Plus tard, dans les premières basiliques chrétiennes et dans l'intérieur des monastères, on établit de nombreuses fontaines, destinées à figurer Jésus-Christ, qui est la source de vie : *Ego fons vitæ* (*Psal.* xxxv, 10), comme dit l'Ecriture. Des mains pieuses en construisirent aussi sur le bord des chemins, dans les bourgades, et leurs ondes limpides, placées sous la protection de quelque saint populaire, offraient un doux rafraîchissement

(1) Invisibilia enim ejus per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur (*Rom.* I, 20).

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. xxiv, ch. 3.

(3) Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum Paradisum (*Gen.* II, 10).

(4) Beatus vir.. .. et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum (*Psal.* I, 3).

Digitized by Google

au voyageur fatigué. Aujourd'hui, en beaucoup de cités dont on vante le luxe et les richesses, le pauvre du bon Dieu est obligé, pour détremper le pain de ses sueurs, de payer le verre d'eau froide que Jésus-Christ recommande de lui donner gratuitement en son nom.

Parmi nous, un pareil état de choses va cesser. . . . . Gloire à Dieu, l'auteur de tous les dons ; à Dieu, *qui dépose dans l'esprit de l'homme les grandes et fécondes pensées comme un germe préparé pour se développer et mûrir* ; qui non-seulement donne au jour son éclat, à la nuit son repos, mais qui a créé les fleuves, les mers, les sources, pour le chanter et le bénir : *Benedicite, fontes, Domino* (*Dan.* III, 77). Honneur aussi, Nos très-chers Frères, à votre Conseil municipal, si dévoué à vos intérêts les plus chers ; honneur à la main savante qui a dirigé cette belle et difficile entreprise ; honneur au premier magistrat de ce département, dont le concours éclairé, je le sais par une douce expérience, est acquis à toute pensée d'amélioration matérielle et morale. Votre modestie, Monsieur le Maire, jalouse de distribuer la louange à tout le monde, n'a oublié que la part à laquelle elle avait tant de droits ; il était juste qu'une voix, et ce privilége était réservé au père de cette grande famille, vous payât le tribut qui vous appartient. « Honneur aussi à toi, noble cité de Bordeaux, qui as soutenu et encouragé de ta confiance les efforts de tes mandataires. Dès ce jour tes vœux sont accomplis ; ni la distance, ni les difficultés, ni les frais énormes de l'entreprise, ni les hauteurs, ni les vallées n'ont été des obstacles. Tes yeux ont découvert plusieurs sources lointaines qui rafraîchissaient la solitude, et tes mains en ont fait un fleuve qui portera bientôt la vie par de nombreux et invisibles canaux à tes extrémités les plus éloignées. »

Cette solennité emprunte un nouvel éclat à la présence de ces nombreux guerriers pour lesquels les batailles ont été des triomphes. Ce n'est pas seulement le drapeau de la France qu'ils ont planté sur la terre étrangère ; mais l'esprit religieux dont ils étaient animés est devenu une semence de civilisation qui ne peut manquer de porter ses fruits.

Cependant, N. T.-C. F., à un sentiment de juste fierté ne doit-il pas se mêler aussi, dans une certaine mesure, un sentiment de confusion ? Eh quoi ! se peut-il qu'en un siècle si fier de ses progrès, qui se persuade avoir posé sur le monde une main plus puissante que tous ceux qui l'ont précédé, on en soit encore, dans quelques-unes de nos plus grandes villes, aux premiers éléments de la prospérité matérielle ? Se peut-il qu'en un temps où l'on nous préparait à l'arrivée d'un nouveau Pactole, où l'on court avec tant d'acharnement vers ce qui est agréable, frivole, on ait négligé jusqu'ici l'utile, l'indispensable, pour sacrifier trop souvent à l'illusion et au mensonge, au luxe et au plaisir ?

Donnons donc, N. T.-C. F., à chaque chose le rang qui lui convient. Dieu d'abord, Dieu par-dessus tout. Le monde ensuite, tel que la création et le travail l'ont fait, assez beau pour être la demeure de nos âmes, pas assez pour les captiver. Puis, au dernier degré, ces brillants accessoires, produits naturels de notre civilisation, qui méritent à peine un regard du chrétien dans leur expression la plus innocente. Toutes les fois que l'homme descend jusque-là, il se trompe, il s'égare ; toutes les fois qu'il remonte à ce qui est *le Beau, le Vrai*, c'est-à-dire à Dieu, et s'incline vers ses semblables pour leur faire du bien, il s'ennoblit, il se déifie lui-même.

Dieu et Jésus-Christ, voilà le terme vers lequel il doit diriger les aspirations de son cœur. Comme ces eaux maintenant captives qui tout à l'heure vont s'élancer vers le ciel en gerbes éblouissantes, nous devons réunir en un faisceau toutes les forces de notre âme pour prendre notre essor loin de cette terre et nous fixer en Dieu.

Celui qui boit de cette eau, disait le Sauveur à la Samaritaine en lui montrant le puits de Jacob, *a encore soif ; mais celui qui boit de l'eau que je donne est à jamais désaltéré* (1). Comprenons bien le sens de ces paroles. Elles nous disent que les plaisirs de la terre, loin d'apaiser notre soif, ne font que l'irriter ; qu'en ce monde notre âme doit vivre de la prière, des sacrements et de la grâce. Elles nous enseignent que boire au calice de Jésus-Christ, c'est trouver la vie ; que s'abreuver aux sources de la volupté, c'est rencontrer la mort.

Seigneur, nous vous prions de rendre salutaires ces eaux qui vont jaillir dans quelques instants, et qui bientôt circuleront dans les quartiers de cette cité comme le sang dans les veines du corps humain... Qu'elles portent partout avec elles la fraîcheur et la salubrité. Mais en même temps, Seigneur, nous vous prions de nous donner de cette eau qui dégoûte de la terre et enivre du Ciel : *Da mihi hanc aquam* (*Joan.* IV, 15). Jusqu'ici nous avons bu aux sources du monde ; désormais nous ne recourrons qu'à vous, car vous deviendrez pour chacun de vos enfants la fontaine de vie (2) d'où jaillira une eau qui se transformera en rosée de gloire pour les siècles des siècles. *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Joan.* IV, 14).

(1) Omnis qui biberit ex hac aqua, sitiet iterum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei non sitiet in æternum (*Joan.* IV, 14).

—

Allocution de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, prononcée dans la cathédrale de Sainte-Croix, le 7 mai 1864, pour la bénédiction des eaux.

« Initium vitæ hominis panis et aqua. »
(*Eccli.* XXIX, 28.)

« Le principe de la vie, pour l'homme, dit la sainte Ecriture, c'est le pain et l'eau. »

Voilà pourquoi, Messieurs, vous faites au-

(2) Quoniam apud te est fons vitæ (*Psal.* XXXV, 10).

Digitized by Google

jourd'hui une grande œuvre ; et voilà pourquoi aussi je suis heureux d'accepter l'invitation qui m'est faite et de m'associer à vous.

La religion s'associe avec joie à la cité et à la patrie, à leurs travaux, à leurs prospérités, à leurs fêtes. Elle bénit avec reconnaissance et avec amour tout ce qui est noble et grand, tout ce qui est bon et utile aux hommes. Et votre clergé, en ce jour, est charmé de se retrouver à vos côtés, comme vous l'y avez rencontré dans toutes les phases glorieuses de votre histoire, où son cœur a toujours battu près du vôtre.

Oui, je suis heureux d'inaugurer, pour ma part, ce nouvel ornement et ce nouveau bienfait dans votre ville, et d'appeler toutes les bénédictions de Dieu sur ces belles eaux, qui vont porter la fraîcheur, la santé et la vie à travers nos rues et nos places publiques, et jusque dans les plus humbles demeures.

Et je me félicite aussi de prendre la parole pour rendre solennellement hommage à tous ceux qui ont concouru à l'accomplissement de ces beaux et grands travaux, ou qui en ce moment veulent bien apporter à cette cérémonie l'honneur et l'éclat de leur présence.

Mais d'abord, et avant tout, au nom de toute cette ville, au nom du présent et de l'avenir, je rends hommage au magistrat intelligent, actif, persévérant, dévoué (1), qui, à travers toutes les épreuves, a poursuivi et consommé cette entreprise bienfaissante et difficile.

Et aussi à tous ces nobles conseillers de la cité, qui l'ont aidé de leur crédit, de leur confiance, de leurs lumières, et généreusement soutenu jusqu'à la fin, à travers les difficultés inévitables de cette grande œuvre.

Et comme c'est ici un bienfait universel, je ne suis pas surpris de voir la cité tout entière s'associer à la fête et à nos actions de grâces, et j'aime à voir se presser dans cette enceinte les dignes représentants de toutes les grandes fonctions et de tous les grands services publics, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, et avec eux tous nos plus honorables citoyens, parmi lesquels il m'est doux de compter tant d'amis, dont l'agréable commerce prête tant de charmes aux relations sociales, dans cette ville renommée à bon droit pour la gravité et l'urbanité de ses mœurs.

A leur tête, qu'il me soit permis de saluer le premier magistrat de ce département (2), qui nous montre chaque jour, au milieu des soins de l'administration la plus grave et la plus appliquée, qu'il y a en lui une âme et un cœur, une âme qui sent les grandes choses, un cœur capable de dévouement et d'affection, une intelligence vive et aimable qui ajoute au sérieux de la vie et du devoir accompli la grâce d'une bienveillante affabilité.

Je suis aussi particulièrement charmé de voir en cette grande assemblée nos magistrats vénérés, qui occupent si noblement dans cette ville les siéges élevés de la justice, et en distribuent à tous le bienfait, pareils, pour emprunter un beau mot de Bossuet, à ces sources publiques, que Dieu a placées si haut pour en mieux répandre les salutaires influences.

Je serais ingrat aussi si je ne disais pas avec quelle joie je découvre parmi vous les représentants de notre vaillante armée : leur place est bien ici, dans ces fêtes pacifiques de la cité, eux dont l'indomptable épée couvre la patrie, protége au dedans les arts de la paix et les bienfaits de l'administration publique, et permet à toutes les richesses et à toutes les forces vives du pays de se développer dans la sécurité et la confiance. — Ce sont les camarades de ces braves officiers de l'armée d'Afrique, qui ont étonné et enrichi cette vieille terre barbare, en faisant jaillir des puits artésiens dans le désert.

Et maintenant, Messieurs, que vous dirai-je de cette laborieuse et belle entreprise, que nous voyons enfin consommée, après tant d'études et de si longs et persévérants travaux?

Simplement, Messieurs, voici mes sentiments et ma pensée.

Dans le spectacle de ces eaux vivifiantes, amenées de si loin pour être si douces, si utiles, si salutaires, qu'ai-je vu d'abord? qu'est-ce qui m'a fait, dès l'origine, applaudir de toute mon âme à cette entreprise? Et qu'est-ce qui me charme aujourd'hui? J'ai vu là tout à la fois un grand bienfait de Dieu, une grande œuvre de l'homme, et le progrès du bien-être pour tous.

Le bienfait de Dieu! Je ne sais si dans toutes les œuvres les plus brillantes et les plus vives de la création matérielle il est une seule créature, Messieurs, plus aimable, plus charmante, et en même temps plus utile et plus nécessaire que l'eau.

C'est tout à la fois au besoin et au plaisir de la société humaine, comme à la vie et à l'ornement de la nature, qu'elle est destinée : il n'est pas un élément qui joue dans le monde et l'économie générale des choses un rôle plus grand et plus gracieux.

Je me souviens d'avoir entendu, il n'y a pas longtemps, un homme d'état illustre, qui joint un noble cœur à un grand esprit, me dire, en me parlant des œuvres de Dieu et de sa Providence : « Il est évident, quand on étudie de près la création, que Dieu a voulu pourvoir à nos plaisirs en même temps qu'à nos besoins; il a voulu, » — je cite son expression, — « nous plaire en même temps que nous satisfaire; c'est le meilleur des pères, en même temps que le puissant Créateur des mondes. Il a des calculs qui forcent à l'adorer comme le Maître souverain, et il a des bontés qui le rendent aimable comme un père. »

Voyez ici, Messieurs, comme ces belles paroles trouvent une juste et consolante application.

Je vous citais, au commencement de cet entretien ces paroles : *Initium vitæ hominis*

(1) M. Vignat, maire de la ville d'Orléans.

(2) M. Bureau, préfet du département du Loiret.

Digitized by Google

panis et aqua : « le principe de la vie, pour l'homme, c'est l'eau et le pain! » Et l'Ecriture ajoute ces autres paroles, dont je vous prie de remarquer aussi l'étonnante énergie : Je vous donnerai, dans ma miséricorde, et quelquefois aussi je vous enlèverai dans ma justice, *omne robur panis, et omne robur aquæ*, ce qui fait le soutien et la force de votre vie, toute la force du pain et toute la force de l'eau.

Et quand Dieu reproche à un peuple ses ingratitudes, il dit : Est-ce que je n'ai pas toujours donné le pain au peuple qui me sert? Est-ce que ses eaux ne lui ont pas toujours été fidèles? *Panis datus est ei, aquæ ejus fideles sunt.* (*Isa.* XXXIII, 16.)

En effet, Messieurs, l'eau, de même que le pain, c'est la vie ; si l'eau manque quelque part, c'est la mort!

Voyez cette pauvre Agar dans le désert avec son fils expirant : l'eau manquait! Elle s'éloigna en disant : *Je ne veux pas voir mourir mon enfant!* (*Gen.* XXI, 16.) Et il serait mort, si l'ange du Seigneur ne fût venu, et, entr'ouvrant la terre, n'eût fait jaillir du milieu des sables une eau vive qui sauva la mère et l'enfant.

Et quand le peuple de Dieu voyageait au désert, sa grande souffrance et son grand péril, quels furent-ils? C'est qu'il manquait d'eau! Et le grand bienfait de Moïse, — je rappelle simplement ici ces choses que vous savez comme moi, — ce fut de frapper le rocher, et d'en faire jaillir des eaux où le peuple put étancher sa soif.

Et ce ne sont pas seulement les âmes vulgaires qui succombent à ce tourment. Vous vous rappelez ce cri d'un chevalier breton à son compagnon d'armes blessé dans un combat contre les Anglais, et qui s'écriait : « J'ai soif! » — « Beaumanoir, bois ton sang! » Il en but et il mourut... Et David aussi, dans la fatigue de la fuite et des combats, s'écriait, sous la torture de la soif : *Ah! qui pourrait me donner de l'eau de la fontaine de Bethléem! « Si quis daret mihi aquam de cisterna Bethleem!* (*I Paral.* XI, 17.) »

Et Notre-Seigneur sur la croix a voulu ressentir ce tourment, et à sa dernière heure il s'est écrié : « J'ai soif : *Sitio.* »

La vérité est, Messieurs, que la soif, comme la faim, c'est la mort. Il faut l'eau pour la vie de l'homme, comme pour la vie de la nature.

Là où elle n'est pas, dans la nature, c'est le désert, la stérilité, la mort. Là où elle jaillit et coule en ruisseaux bienfaisants, c'est ce qu'on nomme, en langage poétique et gracieux, l'oasis, c'est-à-dire la fraîcheur, la verdure, le palmier et les dattes nourrissantes, l'ombrage hospitalier.

L'ombrage! la fontaine! Il y a ici une chose que vous me permettrez de vous faire remarquer; c'est que Dieu, parmi tous les noms dont il s'appelle, aime à se donner ceux de ses plus aimables bienfaits. Ah! on ne songe pas assez à bénir Dieu des biens qu'on a, et surtout des maux qu'on n'a pas! Nous ne vivons pas sous les feux de la zone torride; mais dans nos climats tempérés eux-mêmes, quoi de plus doux, pour le voyageur fatigué du soleil, que de rencontrer tout à coup un ombrage? Eh bien! Moi, dit le Seigneur, je suis votre ombrage et votre protection contre la chaleur du jour, *Umbraculum ab æstu.* (*Isa.* XXV, 4). — Comment pourrais-je oublier ce mot touchant, moi qui, en ce moment, fuis le soleil à cause de mes yeux malades, et cherche l'ombre! — Quoi de plus doux encore qu'une source d'eau vive et fraîche dans une soif brûlante! Eh bien! Je suis, moi, pour vous, dit encore le Seigneur, une fontaine, une source vive : *Fons aquæ vitæ... apud te est fons vitæ* (*Jerem.* II, 13; *Psal.* XXV, 10).

Vous avez vu quelquefois, sous l'ardeur du soleil, les campagnes desséchées et brûlées. Tout languit et tout meurt. Mais qu'il tombe du ciel une pluie abondante ou la fraîche rosée du matin; que l'eau vienne, et soudain, sous cette vivifiante influence, l'on voit tout reverdir, tout refleurir.

Voilà comment l'eau est nécessaire à l'homme et à la nature.

Aussi, Messieurs, qui n'a admiré les qualités merveilleuses et si favorables à la santé de l'homme, que Dieu a données à cet élément des eaux?

Elles sont vives, limpides et fraîches; saines, purifiantes et fécondantes; elles sont même médicinales et guérissantes; et ici, rappelez-vous, Messieurs, toutes ces sources, glacées ou bouillantes, qui jaillissent du sol avec leurs vertus salutaires, avec les éléments divers qui les composent, et dont la science découvre, analyse et révèle les secrets.

Mais ce que j'admire encore dans ce grand bienfait de Dieu, dans cette merveille des eaux sur le globe, c'est l'abondance et la prodigalité avec laquelle Dieu les a partout répandues. De là naissent des harmonies et des beautés qui font de cet élément une des plus riches parures de la terre.

D'où viennent-elles? Dieu, vous le savez, leur a préparé quatre grands réservoirs : les vastes bassins des mers, l'atmosphère que l'Ecriture appelle le firmament; les glaciers au sommet des hautes montagnes; enfin les entrailles de la terre.

Or, voyez ici, Messieurs, que de phénomènes étonnants! Pénétrez dans les entrailles du globe, et voyez tous ces canaux, toutes ces artères, tout ce mouvement invisible des ondes souterraines. Fénelon, qui a étudié avec son profond et gracieux génie cette grande question des eaux, les représente circulant perpétuellement, par des veines mystérieuses, dans le globe, comme le sang circule dans le corps humain.

De là, elles arrivent à la surface, rafraîchissent les campagnes, désaltèrent les hommes, et abreuvent les bêtes des champs et les oiseaux du ciel. De tous côtés elles jaillissent et coulent. Tantôt on les voit s'échapper en flots bouillonnants, et tantôt sourdre doucement en pures et limpides fontaines. Dieu s'est plu à leur creuser sur le globe terrestre toutes sortes de lits et de bassins :

Digitized by Google

ce sont nos ruisseaux, nos rivières, nos fleuves, nos lacs, nos grandes mers, nos orageux océans.

Elles coulent vives, rapides, transparentes; quelquefois bondissantes et écumeuses, en torrents, en cascades.

Légères, inconsistantes et mobiles; et toutefois si fortes et si puissantes, qu'elles portent sur les mers vos plus grands vaisseaux, et entraînent, sur vos fleuves, les masses les plus pesantes.

Terribles et capables de tout renverser dans leur cours impétueux; et cependant si dociles, que l'homme les dompte, les gouverne et en fait ce qu'il veut. Vous les faites monter et descendre, remonter encore, puis jaillir; vous les pliez à tous les services de votre industrie; vous leur faites mouvoir vos puissantes machines. Ici elles battent vos blés, et ici elles tournent la meule pour les écraser. Là, elles meuvent le piston dans vos pompes; elles foulent vos draps; elles scient vos bois; elles laminent vos métaux. Dans laquelle de vos industries ne les trouvez-vous pas? Et ne sont-ce pas elles encore qui, vapeur enflammée, donnent à vos vaisseaux, pour franchir l'Océan, des ailes plus rapides que les vents eux-mêmes, et emportent, sur vos chemins de fer, ces chars de feu qui dévorent l'espace et suppriment les distances?

C'est, Messieurs, que parmi tous les pouvoirs dont le Créateur vous a dotés, il vous en a donné un bien grand, l'empire des eaux. Il n'a pas seulement dit : *Croissez et multipliez vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez*; il a dit aussi : *Dominez sur les poissons de la mer* (*Gen.* I, 28). Et c'est pourquoi David s'écriait : *Vous avez établi l'homme sur les ouvrages de vos mains, vous avez mis toutes choses sous ses pieds, jusqu'aux monstres de la mer qui se promènent dans les sentiers de l'Océan* (*Psal.* VIII, 7-9).

Voilà pourquoi vous faites de l'eau un serviteur si docile.

Et voyez, Messieurs, avec quelle docilité elles vous obéissent en ce moment, venant de si loin, franchissant tous les obstacles, passant par-dessus votre fleuve, pour se répandre partout où vous leur ordonnez de se verser.

Elles sont si dociles que l'homme s'en joue, pour ainsi dire. Il joue avec l'eau comme il joue avec le feu. Vous aurez demain, pour votre fête de Jeanne d'Arc, un feu d'artifice; eh bien! on fait aussi des artifices d'eau. Seulement, les feux d'artifice ne durent guère, et, après avoir brillé un instant, s'éteignent pour jamais dans les ténèbres; tandis que les artifices d'eau ne s'éteignent pas; et de là, pour emprunter encore à Bossuet un mot connu, « ces fontaines éternellement jaillissantes qui ne se taisent ni jour, ni nuit. »

Quelle richesse donc dans toutes ces eaux qui arrosent la terre, et, dans cet écoulement sans fin, quelle source de beauté et de grâce, en même temps que de vie et de fécondité pour la nature!

Qui de vous n'a admiré quelquefois soit les teintes si riches et si variées de la mer, soit les bords gracieux et pittoresques des lacs, soit le cours majestueux des grands fleuves, soit les rives verdoyantes des humbles rivières?

Qui de vous encore n'a remarqué souvent quel charme, quel mouvement, quelle vie l'eau donne à un paysage? Qui n'a éprouvé, dans un voyage, combien il est agréable de découvrir tout à coup un grand fleuve, ou dans une course de montagne, quel bonheur c'est pour le montagnard fatigué, ou pour le chasseur — qui mérite bien aussi, Messieurs, quelque rafraîchissement et quelque repos, — de rencontrer tout à coup une source, une eau jaillissante?

Mais ces eaux ainsi répandues, avec une richesse, une munificence divine sur toute la surface du globe, voyez : les feux du soleil les aspirent et les font monter dans l'air; et là elles deviennent, comme l'air, transparentes, légères, azurées.

Et ces vapeurs, que les rayons du soleil élèvent ainsi dans l'atmosphère, non-seulement elles la rafraîchissent, et y forment comme une tente entre le soleil et nous, *extendit nubes quasi tentorium* (*Job* XXXVI, 29); mais encore elles revêtent l'horizon des plus belles teintes, et lui prodiguent ces formes élégantes et capricieuses des nuages, qui font au soleil levant ou couchant un lit de pourpre, d'or et d'azur si splendide.

De là aussi ces nuages que les vents promènent de tous côtés sur nos têtes, et qui tombent sur nos campagnes en douces et tièdes ondées, ou en pluie pressée, abondante : le *densissimus imber* de Virgile.

Ou bien encore : ces eaux, les nuages les déposent au sommet des Alpes; là elles se solidifient à l'image des rochers granitiques sur lesquels elles s'arrêtent, pour devenir ces glaciers et ces neiges éternelles, réservoirs inépuisables de nos lacs et de nos grands fleuves, et qui font aux grandes montagnes ces diadèmes resplendissants qui les couronnent.

Qu'il soit permis, Messieurs, à un fils du Mont-Blanc, de se souvenir ici que son pays donne en ce moment à la France, avec des populations saines, religieuses et vaillantes, les plus beaux glaciers et la plus sublime montagne de l'Europe.

De ces hauts sommets, reprenant, toujours sous l'action du soleil, la forme liquide, elles vont, rapides, précipitées, impétueuses et bondissantes, à travers les rochers et les vallées,

Saxosas inter decurrunt flumina valles,

former la Méditerranée et le grand Océan, sous les noms fameux du Danube, du Guadalquivir, du Rhône, du Rhin, de la Loire... Faut-il faire à Paris l'honneur et la grâce de nommer ici la Seine?

Ce qu'il faut admirer encore, Messieurs, dans cette abondance et cette richesse des eaux répandues sur le globe, c'est leur providentielle distribution. Elles arrosent et fé-

Digitized by Google

condent la terre, elles ne l'inondent pas. Et non-seulement elles ne s'échappent point tumultueusement comme un déluge ; mais elles se versent, malgré d'apparents caprices, avec une régularité admirable et une mesure égale et toujours la même dans les mêmes lieux, et chaque partie de la terre ne reçoit périodiquement, comme l'a constaté la science, que sa portion d'eau accoutumée : C'est que *Dieu les a pesées et mesurées*, dit Job ; *il a prescrit une loi aux pluies, et marqué un chemin aux foudres et aux tempêtes* (*Job* XXVIII, 25).

Ainsi mesurées et pesées, elles vont, par un mouvement perpétuel et une circulation incessante, des entrailles du globe à la surface, de la surface dans l'air et sur les montagnes, d'où elles retombent en pluies ou en rosées sur la terre. Le flot pousse le flot, et coule jusqu'à l'Océan, et de l'Océan remonte dans le nuage, et du nuage redescend sur nos campagnes ; et ainsi toujours : car ces lois sont immuables : *Dieu a établi les eaux pour subsister éternellement ; il leur a prescrit ses ordres, et ces ordres s'exécutent à jamais* (*Psal.* CXLVIII, 6).

Tel est le grand langage des livres saints ; c'est ainsi, Messieurs, qu'au-dessus de ces lois si belles, ils placent le législateur suprême, le Dieu tout-puissant, qui a donné aux choses leurs vertus et leurs lois, et qui les conserve par la même force qui a tout créé : *C'est lui qui a mis des digues à la mer, pour la tenir renfermée, lorsqu'elle s'échappe comme un enfant qui sort du sein de sa mère ; qui l'enveloppe de nuages, comme on enveloppe un enfant de bandelettes, et qui lui a donné des limites qu'elle ne franchit pas. Il lui a dit : Tu viendras jusqu'ici, mais pas plus loin ; là, tu briseras l'orgueil de tes vagues* (*Job* XXXVIII, 8-11)... *Au bruit de sa voix les eaux s'amassent dans le ciel ; il élève les nuées des extrémités de la terre ; il fait suivre de la pluie les foudres et les éclairs, et il tire les vents du fond de ses trésors* (*Jerem.* X, 13)... *Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais là*, dit la Sagesse éternelle ; *lorsqu'il environnait les abîmes de leurs barrières ; lorsqu'il enfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une loi aux eaux... j'étais là, et je réglais avec lui toutes choses* (*Prov.* VIII, 27-30). Et dès l'origine, au commencement de la création, l'esprit de Dieu, dit Moïse, était porté sur les eaux : *Ferebatur Spiritus Dei super aquas* (*Gen.* I, 2).

Mais ce qu'il y a ici de plus admirable, quand on va au fond des choses, et que l'on cherche à se rendre compte, avec la science, de la nature intime de cette eau qui produit tant de merveilleux phénomènes, c'est la simplicité des moyens avec lesquels Dieu a fait de si grandes choses ; c'est que deux simples éléments constituent l'eau, et que ces deux éléments si simples ont entre eux, par la force souveraine de la main créatrice, une si puissante affinité, que parmi tous ces changements d'état si extraordinaires, la décomposition des éléments primitifs ne se fait pas, et que dans toutes ces transformations si multiples et si variées, l'eau, sous forme de glaciers, de nuages, de vapeur, d'onde courante, garde tellement sa nature propre, qu'elle peut à tout instant, sans s'altérer, passer d'un état à un autre. Un simple changement de température suffit pour amener toutes ces étranges métamorphoses. Voilà comment la sagesse éternelle, principalement avec l'eau, s'est vraiment jouée dans cet univers, comme dit l'Ecriture : *Ludens in orbe terrarum* (*Prov.* VIII, 21).

Ah ! — pardonnez-moi, Messieurs, ce souvenir et cette réflexion, — les belles dames se plaignent quelquefois que l'eau n'a si saveur, ni couleur, ni odeur. . . Nous serions bien malheureux si tous nos fleuves étaient de l'eau de Cologne, et si dans l'air qui nous environne, nous ne respirions que de l'eau de rose ! Cela est bon pour un instant ; mais on ne vit pas là-dedans, et ceux qui y vivent trop y vivent mal. N'oublions pas d'ailleurs que l'eau, comme l'air, est sans cesse en contact avec le goût et l'odorat, et que nous sommes faits de telle sorte, qu'une sensation, même douce et agréable, devient insupportable, si elle est continue.

La vérité est, Messieurs, que quand on réfléchit à ce grand bienfait et à ce grand charme que Dieu a répandu avec l'eau dans la nature, il faut s'écrier avec Pindare, au début d'un de ses plus beaux chants lyriques : « Ἄριστον μὲν ὕδωρ, le premier des éléments, c'est l'eau. »

Mais il y a mieux ici, et je connais un plus grand poëte que Pindare : c'est le Prophète, quand, après avoir jeté un regard sur cette aimable et puissante créature que nous appelons l'eau, remontant plus haut que le poëte profane, jusqu'à l'Auteur de cette merveille, et prêtant aux eaux de la terre et du ciel un sentiment et une voix, il s'écriait tout à coup dans son enthousiasme : *Fontaines, louez le Seigneur ! Fleuves et rivières, louez le Seigneur ! Bénissez-le, pluie et rosée, neiges et glaces ; bénissez-le, grandes eaux des mers* (*Dan.* III, 77) !

Certes je comprends le Prophète, Messieurs ; et nous autres chrétiens, qui savons la raison et l'origine des choses, nous avons une âme pour entendre ce grand concert que la création tout entière chante au Créateur ; et dans cette harmonie universelle, qui de vous n'a discerné et ne s'est plu souvent à écouter la voix des eaux, depuis le ruisseau qui murmure jusqu'au torrent écumeux qui gronde, et jusqu'à cette vaste mer, image de l'infini, qui tantôt semble dormir aux pieds de Dieu dans la quiétude immense de ses flots, et tantôt soulevée par ses orages fait monter jusqu'à lui sa grande voix ? *Les fleuves*, dit le Psalmiste, *ont élevé leurs flots ; ils ont élevé leur voix ; ils crient, ils chantent un hymne : « Elevaverunt flumina fluctus suos, elevaverunt flumina vocem suam... clamabunt, etenim hymnum dicent »* (*Psal.* XCII, 3).

Je ne suis pas étonné, Messieurs, que le divin fondateur du Christianisme ait élevé un tel élément à une dignité surnaturelle, et en ait fait un moyen de grâce et de sanctification pour les hommes.

Digitized by Google

Il faut remarquer que les éléments essentiels du culte chrétien, ceux que Dieu a choisis directement pour symboles et pour instruments de sa mystérieuse action sur les âmes, ce n'est pas l'or et l'argent, métaux rares et que nous appelons précieux. Non, l'or et l'argent sont des ornements vulgaires, que l'homme fait bien d'apporter en hommage au Dieu de qui tout lui vient ; mais Dieu ne leur a pas fait l'honneur de les employer à ses augustes mystères. Il a choisi d'autres éléments : il a voulu que ce fût le pain et le vin, l'huile et l'eau, choses simples, bienfaisantes, et partout répandues, qui devinssent la matière de ces grands sacrements par lesquels sa grâce nous arrive ; que le pain et le vin servissent à la nutrition spirituelle, l'huile à l'apaisement et au soulagement des dernières douleurs, en même temps qu'à l'onction de nos âmes et à la consécration sacerdotale ; et que l'eau fût le signe et l'instrument de la purification baptismale, de la régénération chrétienne.

Mais laissons ces considérations qui nous entraîneraient trop loin.

Voilà donc, Messieurs, ce qu'est l'eau dans la nature, et même, dans le monde surnaturel; et voilà pourquoi il faut, avec le Prophète, bénir Dieu de cette merveilleuse création.

Mais je dis que nous, Orléanais, nous avons ici une particulière action de grâces à rendre à Dieu ; car notre pays a reçu, vous le savez, ce bienfait en abondance. Notre pays est riche en belles et bonnes eaux, et c'est ce qui en fait l'agrément et la fertilité ; c'est ce qui fait de l'Orléanais, Messieurs, comme de la Touraine, qui nous touche, le jardin de la France, et de plus son rempart.

Je ne vous parlerai pas ici de ces charmants cours d'eau que je rencontre de tous côtés dans mes courses pastorales, en parcourant mon diocèse : l'Aveyron et le Vernisson ; le Loing, l'OEuf et l'Essonne ; le Beuvron cher aux Solognots, la Louanne ; l'Ocre, le Trézée, le Fusain et le Bied si ravissant, et cette délicieuse rivière de Châteaurenard... dont le nom m'échappe.

Quelque désir que j'aie de nommer ici avec honneur la Beauce, je ne puis faire l'éloge de ses mares : les Beaucerons ne s'en offenseront pas ; mais enfin Dieu y a pourvu, et si la Beauce n'a pas de fleuves et de sources jaillissantes, la rosée du ciel et la graisse de la terre ne lui manquent pas.

Cet hommage rendu en passant aux moissons de la Beauce, je suis toujours charmé, je l'avoue, quand je rencontre dans un village un cours d'eau, une rivière; cela me réjouit pour ces braves gens, et je dis : « Bon, voilà pour arroser leurs champs et abreuver leurs troupeaux. Cela fera du bon lait, du bon beurre, du bon fromage ; car il faut de la bonne eau pour tout cela. » Et où l'eau n'entre-t-elle pas ? J'ai été charmé, ce matin même, d'apprendre que dans le meilleur vin du monde, indépendamment de celle qu'on y met quelquefois à tort, il y a toujours naturellement et nécessairement de l'eau. Ce qui m'a rappelé, à propos de celle qu'on fait bien d'y mettre, ce beau mot de Platon : « Si le vin est trop fort, l'eau qu'on y mêle tempère sa chaleur, et l'indomptable Bacchus — c'est, Messieurs, Platon qui parle — est apprivoisé par ce sobre élément. »

Il y a dans tout cela, Messieurs, pour l'homme qui regarde attentivement les choses, des harmonies touchantes, et pour moi, préoccupé de pensées plus hautes encore dans mes visites diocésaines, en traversant ces campagnes si bien arrosées, en voyant toute cette fertilité que les eaux donnent à la terre, je songe que moi aussi, je viens là pour apporter à ces bons habitants des villages une autre eau, une eau meilleure, la grâce de Dieu, qui donnerait à leurs âmes, pour le ciel, la fécondité que les eaux donnent à leurs champs; et je demande à Dieu de la verser, par mes mains, abondante dans tous les cœurs.

Mais laissons ces rivières charmantes et sans nom, et toutes ces pensées. Le fleuve illustre, l'honneur, la beauté et la force de l'Orléanais, c'est la Loire, — et je serais doublement ingrat de l'oublier en ce jour ; car, pour moi, je la regarde et la vénère comme la mère de la rivière qui nous donne aujourd'hui ses eaux, — oui, notre belle et brave Loire, dont j'ai dit déjà, et dont j'aime à redire encore que c'est de tous nos fleuves le plus français.

Le Rhône est à moitié suisse, le Rhin à moitié allemand ; la Loire n'appartient qu'à la France.

Des hautes montagnes où elle prend sa source, elle s'élance du sud au nord ; puis tout à coup, près d'Orléans, elle se courbe, afin de s'éloigner plus lentement de nous, et comme pour embrasser la France tout entière ; et courant vers l'ouest à l'Océan, elle fait à la France une barrière qu'on ne franchit pas, car trois fois au moins, dans l'histoire, depuis Attila, les invasions barbares ou étrangères se sont arrêtées là ! Et demain encore, nous fêterons avec Jeanne d'Arc l'anniversaire d'une de ces immortelles délivrances.

Et en même temps que nous célébrons notre fleuve comme l'invincible boulevard de la France, comment ne pas redire aussi ses bords si riants, ce val si fertile, ces flots rapides ; rien de fangeux : des ondes saines sur des sables purs ; comme le caractère de ceux qui habitent ses bords, quelque chose de doux, de vif et de courageux. Voilà notre Loire.

Mais si la Loire n'appartient qu'à la France, le Loiret n'appartient qu'à nous. Ce fils mystérieux de la Loire ne prolonge pas au loin son cours, comme sa mère ; mais il en filtre les eaux, et vous avez bien fait de les choisir ; et il ne veut pas quitter, lui, nos campagnes orléanaises. Fleuve aimable, dont les bords sont si fleuris et si gracieusement habités, et dont les eaux sont si fraîches, si transparentes, et comme teintes du reflet verdoyant de nos prairies ; vrai fleuve orléanais, cher à Orléans, et qui naît à ses pieds, et qui va maintenant donner à la ville sa patrie, par quelqu'une de ses sources, ces belles eaux

Digitized by Google

qu'un art savant distribuera dans toutes les rues et dans toutes les maisons de la cité.

Ainsi, Messieurs, Dieu avait donné à notre pays le bienfait des eaux avec abondance. Mais si notre pays en était riche, il faut bien reconnaître que notre ville ne l'était pas. Ce qu'on admire dans la plupart de nos grandes cités, ce que j'admirais surtout naguère à Rome, la ville du monde la plus riche en eaux, Orléans ne l'avait point. Ç'a donc été une grande œuvre, qu'il faut payer d'une juste reconnaissance, d'avoir essayé et d'avoir réussi à lui donner ce nouveau bienfait parmi tant d'autres dont Dieu l'a comblée, et cela au prix d'efforts, de labeurs et d'épreuves dont il ne faut pas s'étonner.

De telles œuvres, Messieurs, sont toujours éprouvées, parce qu'elles sont grandes, et que rien de grand ne s'accomplit ici-bas sans labeur ; parce qu'elles sont bienfaisantes, et que le bien, le vrai bien, ne se fait ici-bas qu'à travers les difficultés, les obstacles, les croix ; mais l'épreuve passe, et l'œuvre reste.

Je me complais, Messieurs, à la contemplation d'une telle œuvre, à la pensée de la grande amélioration que vous venez d'apporter dans la cité ; je vois là, dans ces eaux abondantes et salutaires, avec le charme et l'ornement de notre ville, la salubrité, l'aisance, la santé. Car elles ne vous manqueront pas, les eaux qu'on vous promet, et tout à l'heure elles vont jaillir à vos yeux, vives et triomphantes. A vous aussi, vos eaux seront fidèles, et vous n'aurez pas — que les timides se rassurent — la déception des eaux trompeuses dont parle l'Ecriture : *Mendacium aquarum infidelium* (*Jerem.* xv, 18). Elles iront, ces eaux vivifiantes, dans toutes nos demeures, et jusque dans les plus humbles ménages, pour tous les besoins publics et privés ; elles iront, dans vos grands et beaux hospices, à vos pauvres, à vos malades, à vos vieillards, à vos orphelins. Elles seront là, sous la main, dans le péril terrible des incendies. Qui donc, dans la cité, n'aura pas sa part de ce bienfait ? Et ce qu'il y a ici de plus grand encore, c'est que vous n'aurez pas travaillé seulement pour toute une génération, mais encore pour les générations futures ; car une œuvre comme celle que nous inaugurons en ce jour vit longtemps, et longtemps, Messieurs, l'avenir vous bénira.

Nous la voyons donc aujourd'hui cette œuvre, si je puis ainsi dire, splendidement installée ; mais ce que nous ne voyons pas, ce qu'il ne faut pas oublier toutefois, ce qu'il est juste de rappeler avec reconnaissance, ce sont tous ces patients et obscurs labeurs qui nous l'ont préparée, toutes ces longues et mûres délibérations, toutes ces discussions délicates et nécessaires, tous ces calculs savants, toutes ces profondes prévoyances, tout ce qui n'éclate pas au grand jour, mais qui a coûté aux administrateurs de la cité une peine égale au bienfait dont nous jouissons, grâce à eux.

Et ici, Messieurs, ma pensée s'élève à une reconnaissance plus étendue encore que le bien spécial dont je célèbre la gloire en ce moment ; et puisque l'occasion se rencontre, permettez à mon cœur d'Evêque et d'Orléanais d'acquitter ma dette et la vôtre pour le dévouement et les bienfaits de notre administration municipale, et je ne sais si jamais je pourrais le proclamer avec plus de justice.

J'ai toujours beaucoup admiré les labeurs patients de l'administration française. Les municipalités de nos grandes villes sont semblables aux intendances de nos armées : chaque soldat, sous sa tente, doit ses vivres, son repos, son gîte, aux intendants ; chaque habitant doit aux magistrats de la ville les approvisionnements, la tranquillité, le bon ordre : et je connais une vieille famille municipale qui a pour devise : « *Requiescite, vigilo* : reposez-vous ; moi, je veille ! » Et cependant l'intendant n'aura pas la gloire du général, le maire n'est pas célébré comme l'homme politique. Mais de quelle estime reconnaissante lui et ses collègues sont justement environnés ! Ce haut salaire de la considération publique, cette dignité du dévouement au bien de ses concitoyens ont toujours paru si nobles, qu'on a, depuis des siècles, laissé les fonctions municipales entièrement gratuites. Et il y a dans mon pays plus de cent mille hommes voués à ces travaux obscurs et compliqués, pour rien ! C'est là un trait du caractère national et un signe de l'esprit chrétien. Ce caractère et cet esprit, j'en salue une dernière fois les dignes représentants dans cette ville, qui leur doit, à partir de ce jour, un bienfait de plus.

Et maintenant que je vous ai dit mes impressions sur ce grand sujet, permettez-moi, Messieurs, de ne pas descendre de cette chaire, sans laisser tomber de mes lèvres le dernier mot et la dernière pensée de mon cœur.

Sans doute, ces eaux, telles que Dieu les a faites, telles que l'homme les emploie, sont pour nous un grand bienfait ; mais il y a un plus grand bienfait de Dieu, une eau meilleure encore.

L'Evangile raconte que Notre-Seigneur, un jour, fatigué d'une longue marche, se reposait sur le bord d'une fontaine, près d'une ville infidèle. Une femme vint puiser de l'eau. Le Seigneur lui dit : *Donnez-moi à boire.* C'était la sixième heure du jour, et le soleil était brûlant. Puis, tout à coup, s'adressant à cette âme et s'élevant à des pensées plus hautes : *Ah !* dit-il, *si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ! vous lui auriez demandé vous-même à boire, et il vous aurait donné d'une eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Celui qui boira de l'eau à cette fontaine aura encore soif ; mais celui qui boira l'eau que je donne n'aura plus soif jamais* (*Joan.* iv, 7, 10, 13).

Eh bien ! Messieurs, et vous tous, mes très-chers frères, laissez-moi déposer en ce moment dans votre cœur, pour le jour et l'heure de la miséricorde de Dieu, cette parole : Il y a une eau meilleure, une source de vie plus heureuse, dont votre âme a plus

Digitized by Google

besoin, dont votre cœur est plus altéré que vos lèvres ne le sont de ces eaux terrestres. Il y a une eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, parce qu'elle descend pour nous des hauteurs de Dieu, que sa source est dans l'éternité, et qu'elle y ramène. Eh bien ! Désirez, demandez quelques gouttes de cette eau céleste, et qu'il ne soit pas dit que ce jour s'achève, sans que vos âmes aient senti quelque chose de cette rosée de Dieu, sans qu'un rayon de l'éternelle lumière tombé dans vos cœurs vous ait éclairés sur les plus profonds et les plus nobles besoins de votre immortelle nature ; car ces eaux dont vous dotez aujourd'hui la cité, quand vous en aurez bu, vous aurez encore soif ; mais les eaux que Jésus-Christ vous donnera, quand vous les aurez reçues dans votre âme, vous n'aurez plus soif jamais. . .

—

II. DISCOURS ET ALLOCUTIONS

PRONONCÉS DANS LES COMICES AGRICOLES, LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE ET LES CONGRÈS RÉGIONAUX.

Discours prononcé à la cathédrale de la Rochelle le Jeudi 4 Septembre 1856, *après la Messe demandée par MM. les membres du Congrès scientifique de France, par Mgr Landriot, président du Congrès.*

Implevi eum Spiritu Dei, sapientia et intelligentia et scientia in omni opere.

Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire de l'esprit de sagesse, d'intelligence et de science en toute sorte d'ouvrages (*Exod.*, XXXI, 3.)

Messieurs et chers collègues,

Un célèbre professeur du collége romain disait, il y a quelques années : « Tous les hommes de bien désirent une parfaite harmonie entre la science et la religion : pour notre part, nous avons travaillé et nous travaillerons de toutes nos forces à l'établir (1). » Si ma présence au milieu de vous, si la position trop honorable que vous avez voulu me faire, si cette réunion dans le temple du Seigneur, si cette fête à la fois religieuse et scientifique avaient besoin de justification, je répéterais les paroles du théologien catholique, et je vous dirais : Tous les hommes de bien désirent ces réunions pacifiques, cette entente cordiale, ces banquets de l'intelligence, où les amis du vrai se voient, s'entendent, se comprennent et sont quelquefois tout étonnés de trouver une harmonie intellectuelle, un sentiment amical, là où ils soupçonnaient une divergence et une désunion. L'enfant de l'Eglise catholique surtout désire ces rapprochements : de funestes malentendus ont souvent séparé ce qui aurait dû être toujours uni, ce qui est inséparable en Dieu, la science et la religion : mais rien ici-bas n'échappe au funeste génie de division que possèdent les passions humaines. « Il est des Chrétiens, dit saint Grégoire de Nazianze, qui par un jugement dépravé, regardent la science humaine comme dangereuse et détournant du Christianisme (orat. 43, n. 11). » Il est d'autre part et en plus grand nombre peut-être des hommes du monde qui ont proclamé un divorce perpétuel entre la foi et la science : pour eux nous sommes des esclaves dans l'ordre intellectuel, et ils veulent être libres d'une manière illimitée. Au milieu de ces camps ennemis, la Religion intervient comme une mère : elle dit aux Chrétiens imprudents et mal éclairés, elle leur dit avec le Souverain Pontife glorieusement régnant : « Prenez garde, la foi et la raison viennent toutes les deux du Dieu très-bon et très-grand, source unique de la vérité immuable et éternelle (1re *Encyclique de Pie IX.*). Elle leur dit toujours avec Pie IX : « L'Eglise ne condamne pas le travail de ceux qui veulent connaître la vérité, puisque c'est Dieu qui a mis dans la nature humaine ce désir de saisir le vrai : elle ne condamne pas non plus les efforts de la saine et droite raison, par lesquels on cultive l'esprit, on scrute la nature, on met en lumière ses secrets les plus cachés. Cette mère très-tendre reconnaît et proclame justement que parmi les dons du Ciel, le plus insigne est celui de la raison, au moyen de laquelle nous nous élevons au-dessus des sens et présentons en nous-mêmes une certaine image de Dieu. » (*Bref aux Evêques d'Autriche.*) Certes, Messieurs et chers collègues, il était difficile de justifier dans un langage plus noble et plus vrai les droits légitimes de la raison.

Mais, d'autre part, la Religion dit à la science humaine : prenez garde aussi : vous avez fait, il est vrai, de grandes choses et promené au milieu des peuples le flambeau d'une admirable lumière, et tant que vous demeurerez dans les limites du vrai et du bien, ma main sera toujours levée pour vous encourager et vous bénir. Mais le même flambeau qui me découvre vos chefs-d'œuvre, me montre aussi les abîmes que vous avez ouverts devant vous par vos fantaisies de liberté illimitée. L'Océan lui-même a ses limites : vous n'en avez point voulu pour la mer la plus orageuse de toutes, vous avez refusé toute digue pour arrêter l'esprit humain, et maintenant l'inondation et le désordre sont presque partout. Ne sentez-vous pas qu'avec ces principes de liberté sans contrôle, vous êtes obligés en suivant les règles d'une logique élémentaire, d'admettre les théories les plus absurdes et les plus incendiaires ? Car ce que vous appelez chez d'autres folie et systèmes destructeurs, paraît à vos contradicteurs lumière de la pure raison et progrès de la civilisation ; et une fois placés sur ce plan incliné de liberté illimitée pour la raison, il n'y a plus de frein à tous les mouvements les plus audacieux et les plus désordonnés de l'esprit humain. Religion du Christ, je suis venue me placer entre ces deux extrêmes, et je tends la main à tout homme de bonne volonté ; je bénis la science pourvu qu'elle ne conduise pas au vice ou à l'extravagance, et de quelque part que m'arrive un rayon lumineux, je re-

(1) P. Perrone, *Prælect. theol.* De locis theol.

Digitized by Google

connais une irradiation de la source première et éternelle de toute vérité : *Omne verum a quocumque dicatur*, dit saint Ambroise, *a Spiritu sancto est* (1).

Messieurs et chers collègues, la position que votre bienveillance un peu aveugle comme l'amitié a voulu me faire, me donne le droit de vous parler ici non-seulement comme un Evêque de l'Eglise catholique, mais comme votre président. Ce titre devrait me confondre en un sens, et j'avoue que partout ailleurs j'en suis presque humilié ; mais ici, au pied des autels, je m'en glorifie, je me réjouis de le porter, et voici pourquoi : c'est qu'avec ce titre vous m'avez donné le droit officiel de me placer avec vous sur le terrain scientifique, d'avoir un pied dans le sanctuaire et l'autre au milieu de vous et de vous dire : La vraie science ! mais elle est naturellement chrétienne ; la vraie science ! c'est l'étude du vrai, du beau, du bien ; mais le vrai, le beau et le bien infinis d'où découlent les quelques gouttes de vérité, de beauté et de bonté semées en ce monde, c'est Dieu, c'est le Verbe de Dieu, celui-là même que nous vénérons comme notre chef et notre maître suprême ; celui que moi-même je suis obligé ici comme Evêque d'annoncer au peuple, *Christus quem nos annuntiamus*. C'est lui qui éclaire tout homme venant en ce monde, et sans lequel, disent les Pères, la lumière n'est pas possible dans l'être intelligent. C'est lui qui nous a inondés de clartés surnaturelles auxquelles notre nature n'avait aucun droit ; mais ces clartés supérieures ne détruisent pas plus celles de la raison que la splendeur d'un beau lustre ne détruit la lumière moins brillante placée à ses côtés. Ainsi, le chrétien intelligent a deux lumières au lieu d'une, je ne vois pas d'autre différence entre lui et le savant qui n'a pas la foi. Ces clartés que le Verbe a fait sortir du tabernacle, ne l'empêchent pas, dit saint Thomas, de continuer dans l'ordre naturel son œuvre de diffusion lumineuse partout où une intelligence est capable de penser, quel que soit le domaine de ses investigations, sciences philosophiques, naturelles, mathématiques, médicales, littérature, poésie, beaux-arts, agriculture. Ecoutez, Messieurs et chers collègues, les maîtres de la science catholique : « La sagesse de Dieu qui existe sous des formes multiples est cachée dans toute connaissance et dans toute la nature..... et il est évident que Dieu est mystérieusement voilé en toute chose que l'on apprend : *Patet quod in omni re quæ cognoscitur, interius lateat ipse Deus..... multiformis sapientia Dei occultatur in omni cognitione et in omni natura* (2). »

Ici, Messieurs et chers collègues, j'éprouve le besoin de donner cours aux sentiments qui se pressent dans mon intelligence et dans mon cœur ; j'éprouve le besoin de vous dire pourquoi j'ai toujours aimé, pourquoi j'aime toujours et j'aimerai jusqu'à la fin la vraie science : c'est parce que, selon la divine pensée du docteur séraphique, Dieu est caché sous l'écorce de toute science : « *Patet quod in omni re quæ cognoscitur, interius lateat ipse Deus.* » Oh ! l'admirable parole, qu'elle est belle et radieuse ! Elle inonde de clartés célestes tous les horizons de la science, et elle fait jaillir par torrents les étincelles divines, là où l'œil vulgaire ne découvre que la pierre dure et froide ! — Quand je me promène sur les bords de la mer, je considère, il est vrai, les vagues qui se brisent contre le rocher, la nacelle qui se balance, le poisson qui surnage, et le bâtiment qui s'avance avec fierté ; mais bientôt et malgré moi ma vue s'élève, elle laisse les détails, elle plane, elle contemple l'immensité, elle est plongée dans l'extase de l'infini. Ainsi, dans la science humaine, on étudie d'abord les individualités, les genres, les espèces, les faits particuliers, on étudie la vérité dispersée en ce monde à l'état de fragments et de rayons disséminés. Mais bientôt dans les grandes intelligences, que dis-je ? en toutes les intelligences, pourvu qu'elles ne soient pas dégradées, il se fait un vide : l'âme humaine a besoin de quelque chose de plus, elle remonte à la question des lois, des principes, des causes primordiales, elle remonte à l'infini, et cet infini c'est Dieu : et quiconque n'a pas senti cela en côtoyant les rivages de la science, ressemble à l'homme qui, se promenant tout le jour sur le bord de la mer, n'aurait remarqué que les coquillages et les grains de sable.

Comprenez-vous maintenant cette parole de saint Bonaventure, que Dieu est caché au fond de tous ces antres plus ou moins obscurs qu'on appelle les sciences humaines ? c'est ce parfum, c'est ce désir de l'infini qui nous attire, alors même que nous nous en doutons le moins. Ce qui me plaît surtout dans l'étude de la nature, c'est moins l'examen des faits, que l'intuition des lois qui président aux faits, et ces lois lumineuses qui éclairent les ténèbres des détails me conduisent, dans l'attitude du respect et de l'admiration, jusqu'à la majesté de Celui qui les a faites. Ce que j'aime et que je recherche dans la poésie, c'est moins ce qu'elle dit que ce qu'elle ne dit pas ; moins ce qu'elle dit que ce qu'elle fait rêver, et la grande poésie fait toujours rêver à l'infini. Ce qui me charme surtout dans la musique, ce ne sont pas les sons humains, ce sont les horizons indéfinis qu'elle ouvre à mon intelligence et à mon cœur : elle me rappelle la musique intérieure qui existe dans toutes les nobles âmes, musique la plus harmonieuse de toutes, et dont l'autre n'est qu'un reflet souvent admirable, mais toujours pâle et incomplet. La musique, la poésie et la littérature, quand elles exposent à mes regards ou à mes oreilles quelque grand produit de l'intelligence et du cœur humain, m'ont toujours rappelé deux pensées de saint Athanase et de saint Augustin : Dieu, disent-ils, est le premier des musiciens et le premier des

(1) Saint Ambroise cité par saint Thomas, *in Epist. II. Timoth.* c. 3.

(2) Saint Bonaventure. *De reduct. artium ad Theolog.*

Digitized by Google

poëtes ; le monde et ses sons diversement combinés sont le chœur d'harmonie, et la beauté variée de l'univers est la magnifique littérature, la divine épopée de l'Eternel : chaque siècle, chaque être n'est qu'un vers, qu'une syllabe, et l'harmonie se trouvera dans la consommation de toutes choses : *magnum carmen cujusdam ineffabilis modulatoris* (1), c'est à-dire la grande épopée d'un musicien à la voix ineffable. Dieu est donc à la fois poëte et musicien, il est la source de toute noble poésie et de toute belle musique ; là, comme au fond de toute grande chose, selon une expression de saint Jérôme, brille l'éclair divin ; et c'est la raison principale qui me fait aimer la poésie, la littérature et la musique : *Unaquæque res fulgurat Dei cognitionem* (2). Après avoir étudié un monument romain, je laisse ces pierres qui reposent sur le sol, mon âme s'élève plus haut, elle franchit la distance des siècles, elle rêve à la grandeur de l'homme, à sa puissance, à cette majesté du peuple-roi qu'admirait saint Augustin : puis elle monte toujours, et elle n'a de repos qu'après avoir rafraîchi sa pensée à la source de toute grandeur, vers Celui qui domine sans tyrannie et qui a laissé partout des monuments de sa gloire plus anciens et plus majestueux que ceux des Romains. Je ne puis aborder une question philosophique, sans me trouver à mon insu transporté dans les sphères de l'éternel et de l'infini, dans ces régions que le Verbe, dit saint Thomas, éclaire : *illuminans a montibus æternis*. Ainsi se trouve vérifiée la parole de saint Bonaventure, que Dieu est caché au fond de toute connaissance : et malgré les efforts de quelques hommes qui ont peur du divin, c'est toujours, dans la moindre question, ce côté de l'infini qui nous intéresse : le reste est de la poussière que nous devons étudier, que nous devons analyser ; mais l'analyse conduit tout homme qui pense à la synthèse, et des synthèses limitées à ce qui est infini et universel.

Il m'est arrivé souvent, Messieurs et chers collègues, et je suis loin d'en rougir, il m'est arrivé, le marteau du géologue, la boîte du botaniste à la main, de gravir le sommet des hautes montagnes, de me promener dans les vallées et dans les plaines : il m'est arrivé de prendre aussi quelquefois le lorgnon de l'archéologue, et d'examiner avec des amis plus éclairés que moi les souvenirs des temps passés ; j'ai même passé des jours entiers dans des cabinets d'ostéologie, et dans ces magnifiques collections où les ossements de tous les vieux témoins des siècles primitifs doivent être émerveillés d'avoir obtenu un tombeau plus honorable. J'ai vu tout cela, je suis heureux de l'avoir vu et de l'avoir étudié ; et si quelqu'un était étonné de mon langage, je lui rappellerais, en comparant les petites choses aux grandes, qu'un des grands évêques de l'Eglise, qu'un des saints religieux de l'Ordre de saint Dominique, que le maître de saint Thomas, Albert-le-Grand, passait une partie de ses journées au milieu des squelettes, des minéraux et des plantes, quelquefois au milieu des carrières, où il a deviné la théorie des soulèvements, telle que l'a développée M. Elie de Beaumont. Au milieu de toutes ces merveilles, je dois le déclarer hautement, j'ai toujours et partout retrouvé le nom de l'Eternel gravé en caractères lumineux sur les rochers escarpés, sur l'humble fleur, et dans les déchirements des vallées : *Hoc nomen (Dei) scriptum est in omnibus rebus* (3), dit saint Bonaventure. On vient de découvrir sur les rochers de l'Orient une vieille écriture que les savants ne peuvent pas encore lire complétement, et qui nous redirait peut-être la gloire et le génie des anciens peuples. Dans cette sphère divine où je vous ai placés, nous sommes plus heureux : nous y découvrons une écriture merveilleuse qui se lit partout : toute grande âme la connaît, tout noble cœur en a l'intuition : *Hoc nomen (Dei) scriptum est in omnibus rebus.*

Vous dirai-je encore que j'ai parcouru les livres des anciens, des poëtes, des philosophes, des littérateurs, et que j'y ai recueilli, selon une belle expression de saint François d'Assise, *les lettres dont se compose le nom de Dieu.* Partout où mes regards se sont promenés, en ces temps de jeunesse ardente où l'on voudrait tout savoir, j'ai retrouvé Dieu ; je l'ai retrouvé comme ordonnateur suprême, comme source première de toute vérité et de toute beauté, et aussi toujours comme ami. Cette ombre divine s'est toujours dressée devant moi sous la toile transparente de la création et des œuvres du génie humain ; et après avoir adoré, après avoir surtout aimé celui que j'ai toujours placé de cœur au commencement et à la fin de toutes mes voies, je me suis trouvé plus fort, plus éclairé, et il me semblait que la petite énergie de mon intelligence était centuplée. Partout, Messieurs et chers collègues, sur les ruines du palais des Césars à Rome, au Forum, au Capitole, partout à côté d'une fleur, ou penché sur la face cristalline d'un minéral, je me suis trouvé en rapport avec le Verbe de Dieu, je louais et j'aimais le Verbe, la Raison infinie du Père : car, dit saint Thomas, le Verbe est la vérité, et comme on ne peut pas avoir l'intelligence des choses sans adhérer à la vérité, il faut que quiconque désire connaître la vérité adhère au Verbe : *Verbum Dei est ipsa veritas : et quia nullus potest veritatem cognoscere, nisi adhæreat veritati, oportet omnem qui veritatem cognoscere desiderat, huic Verbo adhærere* (4). Et partout où je trouvais un rayon de vérité, mon intelligence cherchait à s'en emparer, en répétant cette parole de saint Augustin : La vérité, quelque part qu'elle se trouve, c'est la propriété de mon Dieu, *Domini sui esse intelligat,*

(1) St. August. epist. 138, n. 5. St Athan. *Contr. Gentes.*
(2) St. Jérôme *in Ezechiel.*, hom. 1.
(3) *Lumin. Eccles.*, serm. 11.
(4) St. Thomas, *in Joan. Evang.*, c. 14, lect. 2.

Digitized by Google

ubicumque invenerit veritatem (1). Croyez à ma parole d'ami, Messieurs et chers collègues, c'est ainsi qu'il faut comprendre la science pour lui donner toute sa fécondité. Je vous le dirai avec Mme de Staël : « L'air qui vient de là vivifie toutes les pensées (2); » en dehors de ces larges conceptions, la science est aride, étroite et triste; c'est la vue de la mer à travers les fentes d'un grenier. Un grand esprit que cite Mme de Staël sans le nommer disait, et je propose ces réflexions à ceux d'entre vous qui me trouveraient un peu mystique : « La créature pensante n'est heureuse que quand l'idée de l'infini est devenue pour elle une jouissance au lieu d'être un poids (3). »

Pardonnez-moi cet épanchement, mes chers collègues, je viens de faire peut-être de l'histoire intime, mais un évêque, selon la parole de saint Paul, doit livrer aux hommes non-seulement la parole de vérité, mais le fond de son âme, *non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras.* Je devais donc vous dire : j'aime la science et j'aimerai toujours la science, parce que je suis chrétien, parce que je crois que la science bien entendue est naturellement chrétienne, et mène tout droit au Dieu des Chrétiens. Je devais vous dire : maintenant plus que jamais j'aimerai la sience, parce que je suis Evêque, et que toujours les Souverains Pontifes et les Evêques ont aimé la science, protégé et cultivé les sciences. Nous voulons la science, mais nous voulons surtout la religion bénissant, sanctifiant la sience. Sans la religion la science est fréquemment exposée à se corrompue et à marcher dans les ténèbres, et si vous doutiez de mon assertion, je vous dirais : n'avez-vous pas étudié l'histoire de l'esprit humain? Pourriez-vous compter ses nombreuses hallucinations, ses chutes quotidiennes, et souvent ses égarements moraux, qui lui ont attiré de la part de Cicéron une sévérité de paroles que je ne veux pas reproduire ici, et qui même ont conduit, par une fausse logique, certaines natures extrêmes à dire : Condamnons et proscrivons la science, car elle a perverti les nations, faussé le jugement, développé l'orgueil et obscurci le sens moral.

Pour nous, Messieurs et chers collègues, nous ne vous dirons jamais : condamnez la science à cause de ses abus. Nous vous dirons : cueillez toujours toutes les belles fleurs du génie de l'homme, mais laissez les plantes vénéneuses, si par hasard il s'en rencontre. Développez les ailes de votre intelligence, ouvrez toutes les puissances de votre esprit, comme un large miroir pour recueillir de toutes parts les rayons lumineux, car dit saint Thomas : Il n'y a rien de plus noble, il n'y a rien de plus parfait pour une créature que de chercher à comprendre et à saisir le sens mystérieux renfermé en chaque chose : *Nihil nobilius et perfectius in creaturis invenitur quam intelligere* (4). Nous vous dirons avec saint Bonaventure, et vous voyez que dans notre enseignement nous marchons en bonne compagnie, nous dirons : Ouvrez au large votre esprit, ouvrez-le toujours, pourvu que vous ne dépassiez pas les limites voulues par la sagesse; car telle est la capacité humaine, qu'elle a été formée de Dieu pour comprendre une multitude de choses belles, grandes, magnifiques, et le génie humain est une surface spéculaire qui peut contenir sous une forme idéale la carte géographique des beautés intellectuelles et sensibles. Je vous cite le texte, il est trop beau pour n'être pas rapporté en entier : *Conditio capacitatis humanæ, quæ magna et multa nata est, magnifice et multipliciter capere tanquam speculum quoddam nobilissimum, in quo nata est describi, non solum naturaliter, verum etiam supernaturaliter, rerum universitas mundanarum* (5). Il me serait facile de vous exposer dans le même sens saint Thomas (6) et beaucoup d'autres : il me serait facile d'arriver à cette conclusion qui en étonnera peut-être plusieurs, mais qui est évidente comme le soleil : il n'y a pas de congrès, il n'y a pas de sociétés savantes, qui aient excité le mouvement des sciences, et célébré la gloire du génie humain, autant que les grands maîtres de l'Eglise catholique.

Mais la mer a besoin d'une matière salée qui la préserve de la corruption; vous aussi, intelligence humaine, vaste Océan qui baignez des côtes tellement éloignées que la lumière elle-même les ignore, vous aussi vous avez besoin d'un arome préservatif qui vous protége contre les éléments corrupteurs, vous avez besoin de digues qui vous défendent contre-vous-même, contre les tempêtes nourries dans votre propre sein, et j'ajouterai qui défendent aussi les sociétés que vous ne pouvez pas côtoyer sans leur faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Cet arome, c'est la religion, comme l'a proclamé le philosophe Bacon : cette digue, c'est l'autorité de la religion. Avec elle le génie ne se détériore pas, ses ailes ne sont point coupées, seulement le vol est réglé, et toute chose ici-bas a besoin d'être réglée, même le génie, surtout le génie, car il est sujet à de plus nombreux égarements. Jamais le génie des sciences naturelles et philosophiques, en tenant compte de la différence des âges, n'a été plus hardi que dans ces royales intelligences qu'on appelait Albert-le-Grand et Thomas d'Aquin, et je prends au hasard ces deux noms dans la tradition catholique. L'œil de leur intelligence était perçant comme ne l'a jamais été l'aigle des montagnes, le mouvement de leurs ailes était fort et vigoureux parce qu'il était réglé : et ceux qui ont proclamé l'absence de toute règle et de toute limite pour la liberté du génie, ressemblent assez à un astronome

(1) *De Doctr. Christ.*, l. II, n. 28.
(2) Allem. IIe p. c. 2.
(3) Allem. IVe part. c. 1.
(4) Potent. q. 9 art. 5.
(5) Saint Bonavent. in Brevil. proœm.
(6) V. saint Thomas, *Contr. Gent.*, l. III, c. 48 et 59.

Digitized by Google

qui voudrait perfectionner les cieux, en détruisant la force puissante et invariable qui contient le mouvement des astres dans des orbes déterminés. Telle est la loi du monde intellectuel et astronomique : tout mouvement doit être contenu et réglé. En dehors de cette loi, c'est l'anarchie et le désordre.

Nous vous dirons encore : cultivez toute science, à condition que cette étude n'éloigne pas de la vertu, et qu'elle ne porte pas le vice dans les cœurs, en jetant quelques lumières dans l'intelligence. Travaillez au progrès des peuples, faites que les nations, selon la pensée de saint Augustin (1), soient l'ornement du monde par le bonheur de la vie présente, mais à condition que ce bonheur les préparera au bonheur de l'éternité. Si l'autorité de saint Augustin paraissait suspecte, je vous dirais avec Mme de Staël (2) : « Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur, que si elle nous prépare à une destinée plus haute par le choix libre de la vertu sur la terre. La métaphysique, les institutions sociales, les arts, les sciences, tout doit être apprécié d'après le perfectionnement moral de l'homme. »

Aimez-vous mieux Platon ? entendez-le qui s'écrie : « Toute espèce de science séparée de la justice et de la vertu n'est qu'une aptitude à mal faire et non une vraie sagesse (Menexène). »

Messieurs et chers collègues, Platon a fait ailleurs la description du savant vertueux : je suis heureux de vous l'appliquer, en y ajoutant ce que la science païenne ne pouvait donner, la bénédiction d'en haut dont la grâce de Jésus-Christ m'a rendu dépositaire, la bénédiction pour vous, vos familles et vos savants travaux. « Toutes les fois, dit le philosophe, que j'entends un homme discourir sur la vertu ou sur quelque science, et que cet homme est vertueux et digne du sujet qu'il traite, je me sens pénétré d'une grande joie, en voyant que celui qui parle et les choses dont il parle sont dans une harmonie et une convenance parfaite : il est pour moi un musicien plein d'habileté, tirant les plus beaux accords non d'une lyre ni d'un autre instrument, mais de sa propre vie (Lachès). » Vous me permettrez, Messieurs et chers collègues, de partager en ce moment la joie du philosophe grec ; elle est sincère et toute fraternelle.

—

Discours prononcé à Sauveterre par Son Eminence le cardinal Donnet, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de la Réole.

(5 octobre 1856.)

Messieurs,

Ce sera toujours un imposant spectacle, de voir, dans une grande nation comme la France, accourir toutes les notabilités d'une province pour couronner en assemblée solennelle les plus modestes travaux. C'est parce que la religion ne saurait y être indifférente, que vous nous voyez assister avec empressement à ces fêtes de l'agriculture qui nous fournissent l'occasion de revoir nos chers enfants des campagnes, et de leur dire, en toute effusion de cœur, que leur félicité est le but de toutes nos courses, la fin de toutes nos démarches, l'objet de toutes nos pensées.

Que cherchons-nous, si ce n'est vous-mêmes, nos très-chers frères ? *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos.* Quels intérêts avons-nous qui ne soient les vôtres ? Vos joies ne sont-elles pas nos joies ? vos souffrances nos souffrances ? votre vie notre vie ? Vous ne serez jamais à l'étroit dans nos entrailles. Puisse votre cœur s'élargir à l'égal du nôtre ! *Non angustiamini in nobis... dilatamini et vos !...*

Après cette manifestation de nos sentiments, ne serons-nous pas en droit de vous dire toute vérité ? Les hommes honorables qui vous ont conviés ici vous parleront des intérêts du temps ; je veux vous parler de ceux de l'éternité, dont vous n'êtes point assez préoccupés.

Je veux traiter un sujet qui les renferme tous, un point de morale qui, fidèlement observé, ferait descendre le ciel sur la terre ; je veux vous entretenir de nouveau de la loi du dimanche.

Vous le savez tous, nos très-chers frères, Dieu lui-même, qui n'a pas craint de prendre le nom que vous portez : *Pater meus agricola est*, quand il eut travaillé six jours, se reposa le septième, non pas qu'il en eût besoin, mais pour consacrer le repos de l'homme, dont il voulait régler par là les forces naturelles ; il fit plus, il convertit l'exemple en précepte, et l'enfant d'Israël le plus avide des biens d'ici-bas n'eût osé priver de ce bienfait ses serviteurs ou ses esclaves.

Le repos du septième jour est donc, pour l'homme condamné au travail, de droit divin aussi bien que de droit naturel. Le peuple juif est resté fidèle à cette observation du sabbat ; il la regarde comme immuable, et c'est à tort qu'un publiciste dont nous avons cité les paroles dans une autre circonstance avait avancé que le consistoire général israélite avait décidé, en 1844, que le sabbat pouvait être remis à un autre jour.

Il y a dix-huit siècles, le jour de repos fut transféré au dimanche, autrement dit le jour du Seigneur. Le catéchisme vous fait connaître les raisons de ce changement. Chez nos aïeux, dès le soir du samedi, les travaux des pauvres serfs s'arrêtaient, les combats étaient suspendus, la sueur et le sang cessaient un moment d'arroser la terre, et quand il n'y eut plus ni serfs ni guerres entre les seigneurs féodaux, les compagnons ou paysans qui succédèrent aux serfs eurent le repos de l'atelier ou du labour.

Les révolutions sont venues avec leurs bannières, sur lesquelles sont écrits en

(1) *De civ. Dei*, l. II, c. 19.

(2) Allem. II.e p. c. I

Digitized by Google

grosses lettres les mots : *Liberté, émancipation du travail;* et depuis que l'heure de cette émancipation a sonné, la condition des travailleurs est devenue plus dure que ne le fut celle des anciens esclaves.

A qui persuadera-t-on qu'ils jouissent de la liberté de leur conscience et de leur personne, ceux qui sont contraints de travailler quand la lassitude de leur corps s'y refuse, et de travailler encore quand leur conscience leur impose le devoir de ne pas le faire?

On vous a promis l'égalité civile, on l'a écrite dans le Code, c'était justice. Un maître n'a donc pas le droit de faire prédominer sa volonté sur la vôtre pour vous assujettir à un labeur que la loi de Dieu défend.

Jetons les yeux sur ce qui se passe.

De par la loi civile, a dit un célèbre orateur, les corps politiques, administratifs et judiciaires vaquent; les chaires de l'enseignement se taisent; la bourse est silencieuse; les foires et les marchés sont défendus; les ventes à l'encan sont interdites; les bureaux des agents de change et des banquiers sont fermés; le débiteur sous le coup d'une prise de corps peut affronter son créancier et les agents du Tribunal de commerce.

Mais l'habitant des campagnes conduit son attelage, trace le sillon dans la terre, scie son blé, rentre les foins, recueille la vendange.

Passons des champs dans nos bourgades ou nos cités. Le son des cloches, les cris des enfants exempts des travaux de l'école, tous ces bruits qu'on ne saurait définir, qui volent dans l'air et donnent au repos public une physionomie à laquelle personne ne se méprend, arrivent jusqu'à l'oreille de l'ouvrier emprisonné entre de noires murailles; il essaye de s'en distraire en faisant mugir plus fort le soufflet de la forge, résonner plus haut son enclume, et, s'il est au cabaret ou à la danse, en donnant à sa voix un essor qui domine les chants de l'Eglise.

Y a-t-il donc en France deux nations, deux peuples soumis à des lois différentes?

En Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne, en Suisse, en Prusse, en Suède, en Hollande, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Russie, dans tous les pays enfin civilisés par le christianisme, où l'industrie a pris les plus grands développements, les cultivateurs et l'ouvrier jouissent de leur *dimanche*; car sachez que le hideux repos du lundi n'est fêté que dans une partie de la France, et qu'aucune autre nation n'a encore accepté la canonisation de ce patron de la débauche.

Et ces millions de cultivateurs, de marchands et d'ouvriers ne meurent pas de faim. Vous croiriez peut-être qu'ils envient votre excès de bien-être? Point du tout, vous leur faites pitié, et ceux qui traversent nos contrées n'ont pas assez de mépris pour flétrir cette profanation du saint jour, la grande apostasie d'une nation qui aime à se dire la plus civilisée de l'univers.

Aussi l'habitant de Londres, de Liverpool, de la Nouvelle-Orléans, de Dresde, de Berlin, d'Athènes, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg, qui se trouve transporté à Paris ou à Bordeaux, et qui voit les boutiques, les chantiers ouverts le dimanche, la voie publique encombrée de charrettes, qui entend les cris des marchands ambulants retentir dans les carrefours, et le bruit du marteau qui frappe la pierre, le fer ou le bois, qui aperçoit la vapeur des usines, des bateaux et des chemins de fer qui s'échappe en sifflements aigus, et compare cet effroyable vacarme, que ne peut couvrir l'airain sacré de nos églises, au silence religieux de sa patrie, se dit peut-être, lui qui ne se permet le dimanche ni la danse, ni le jeu, ni la musique, que le catholicisme, ce premier fondement de la gloire et de la prospérité des pays, n'est plus même une forme extérieure chez les Français d'aujourd'hui; et dans ce doute outrageant que les apparences ne justifient que trop, il tire la conséquence que notre nationalité s'en va, car nul peuple ne saurait exister sans religion.

Votre patriotisme, nos très-chers frères, peut-il ne pas se révolter à l'idée de ce mépris, de cette humiliation? Il faudrait n'être ni Français ni chrétien pour y demeurer insensible.

Heureux pays! et il en est encore quelques-uns, où le dimanche, après l'accomplissement des devoirs religieux, rassemble autour de leur père les membres dispersés d'une même famille; le saint jour passé dans la maison paternelle resserre les liens, habitue à connaître le prix du *chez soi*, si précieux, quelque modeste qu'on le suppose. Et si l'on clôture une semaine de privations par quelques réjouissances assez légitimes, l'économie y présidera. Les dépenses faites en famille tombent rarement dans les excès auxquels on se laisse entraîner dans les cercles et autres réunions de prétendus amis.

Donc, ramener les habitants de la campagne à ces mœurs douces et pures, à cette vie calme et résignée, à cet amour du foyer qui faisait la joie de nos ancêtres et leur donnait des jours calmes et sereins, tel est l'un des buts que se sont proposés les fondateurs de nos Comices agricoles.

Oh! comme on respirait à l'aise sous le toit modeste de nos aïeux! Quel parfum de vertus domestiques s'y faisait délicieusement sentir!

Bons vieillards, vous qui habitez de père en fils la même ferme; vous qui avez toujours regardé vos maîtres comme vos guides et vos meilleurs amis; vous dont nous allons récompenser la fidélité à l'accomplissement de tous les devoirs, et surtout la constance au service de ceux qui vous ont traités plutôt comme leurs enfants que comme des mercenaires, dites-nous les souvenirs de vos premières années, rappelez-nous ces fêtes du village auxquelles présidait toujours le sentiment religieux! Qui d'entre vous ne se réjouit encore des veilles de Noel, de la Messe de minuit avec ses joyeux carillons et ses milliers de flambeaux? Qui a oublié le pre-

Digitized by Google

mier jour de l'an, avec ses cadeaux et ses souhaits? et les Rois, avec le gâteau qui donnait une royauté moins lourde à porter que celle des monarques de nos jours? Puis venaient les Rogations, avec les bannières aux vents, à travers les chemins bordés d'aubépines, sur la pente des coteaux, en invoquant les saints du ciel pour les fruits de la terre. C'était encore la Fête-Dieu, avec ses tentures, ses fleurs, ses reposoirs, ses ineffables émotions.

Ah! N. T. C. F., ces solennités catholiques, passées en certains lieux, le matin au travail, le soir à la taverne ou à la danse, nos aïeux les voyaient toujours revenir avec profit et bonheur; ils les regardaient comme autant d'hôtelleries sacrées, semées sur la route de l'homme s'acheminant vers le ciel.

Le Dimanche n'est donc pas seulement pour nous un jour de délassement, il est aussi une école de moralisation qui nous fait aimer la vie de famille.

Cependant, dit-on, si une maison menace de s'écrouler, si l'orage gronde, ou si l'inondation va tout entraîner, priera-t-on le feu, la grêle, le torrent d'attendre au lendemain? si une commande pressée arrive à l'atelier; si une mécanique se dérange, faudra-t-il remettre au lundi pour la réparer.

Toutes ces objections se résolvent d'elles-mêmes. Ni les préceptes du Décalogue, ni la loi de 1814 ne prescrivent l'impossible, encore moins l'absurde. Nul ne songe à contester les exigences de la nécessité et les exceptions qu'elles légitiment. Tout ce qu'on vous demande, c'est de ne pas transformer ces exceptions en règle, et de ne point faire de la règle l'exception.

Le gouvernement, voyant les grandes proportions que prenait de toutes parts la question du Dimanche, n'avait qu'à laisser parler la loi. Il a préféré abandonner à l'opinion publique le soin de décider. Il a donc compté sur sa sagesse. Prouvons, en nous exécutant nous-mêmes, qu'il n'avait pas trop présumé.

Ce n'est pas votre évêque qui réclamera des mesures de rigueur; mais il en appellera à vos intérêts les plus sacrés : la loi sera plus sûrement observée, quand c'est vous-mêmes qui vous l'imposerez. Proclamez donc, en présence de toutes les raisons que je viens de vous développer, que le dimanche doit être le jour de repos du laboureur, de l'ouvrier, du marchand, comme il est celui du fonctionnaire, de l'agent de change, du notaire, du banquier, de l'instituteur, de l'écolier, comme il doit l'être de tout le monde.

Daigne le Dieu des miséricordes exaucer les vœux que nous ne cessons de lui adresser pour le salut de nos enfants! Et vous, prêtres bien-aimés, pasteurs des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, ne cessez d'instruire, d'exhorter; rappelez avec force, avec amour, le solennel devoir de la sanctification du dimanche; ne craignez pas d'affirmer que la profanation du saint jour est une source d'ignorance, de corruption dans la jeunesse, de malaise dans les familles, de désordres, de calamités pour tous. La colère de Dieu passe tôt ou tard sur la prospérité temporelle acquise par la violation de ses lois. Il place un ver destructeur dans la base des fortunes élevées par le travail du dimanche; et ce secret ministre de sa justice ronge à petit bruit les liens les plus forts qui les attachaient à la terre.

Heureux s'il nous est donné, lorsque nous reprendrons le cours de nos visites pastorales, de trouver tous les cœurs dociles à notre parole, de voir les rangs se presser dans la maison du Seigneur, et un religieux repos interrompre les travaux du temps pour nous faire songer aux ineffables douceurs de l'éternité!

Alors notre cœur sera dans la joie; nous déposerons la tristesse et la crainte, plein d'espérance dans un meilleur avenir; *car si c'est l'oubli des devoirs religieux qui cause les malheurs des peuples, c'est la fidélité au service de notre commun Maître qui élève les familles et les nations.*

De tous côtés, Messieurs, des plaintes s'élèvent sur la dépopulation des campagnes. Le mal a pris des proportions effrayantes; il frappe tous les regards et provoque en ce moment l'attention du pouvoir. Voulons-nous arrêter le flot qui monte vers les grandes villes, vers les centres d'industrie et de commerce? Consultons les annales de la patrie; elles vous diront que l'observation du dimanche faisait aimer l'instruction du pasteur, la pompe des cérémonies, entretenait l'amour du clocher, et avec cet amour, le bonheur de la vie de famille. C'est ainsi que chacun restait dans la position où la Providence l'avait fait naître.

Nous nous plaisons à imiter nos voisins d'outre-mer; nous les suivons dans la voie de l'industrie. Pourquoi ne marchons-nous pas sur leurs traces quand ils observent le dimanche et honorent l'agriculture? Or, les grands propriétaires dans la Grande-Bretagne restent sur leurs domaines, et consacrent en améliorations agricoles une grande partie de leurs revenus. Nous sommes tellement frappés des maux et des dangers de ce que nous appelons *l'absentéisme*, que les évêques de la province ont cru devoir, dans notre dernière assemblée synodale de Périgueux, le signaler comme une des grandes causes du dépérissement de l'agriculture au milieu de nous.

Nous voudrions pouvoir faire comprendre que tout capital employé aux améliorations agricoles, à l'augmentation du bétail, à l'arboriculture, au drainage, contribuerait à la moralisation des villageois, en retenant au sein des campagnes quelques familles dont les exemples seraient si précieux pour leurs habitants.

—

Discours prononcé à Saint-Ciers-Lalande, par Son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle Eglise et de la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Blaye.

(14 Octobre 1856.)

Voilà, nos très-chers frères, bien des cé-

Digitized by Google

rémonies accomplies en un seul jour : bénédiction d'une ravissante église et de la flèche aérienne dont elle est surmontée, baptême de la cloche destinée à porter au loin la nouvelle de cet événement, récompenses décernées à nos agriculteurs en présence de toutes les notabilités de la province, concours immense et recueilli, ce sont là autant de sujets des plus vives satisfactions.

Quoique nous ne doutassions pas, habitants de Saint-Ciers, que, fidèles à nos pressantes exhortations, vous ne fussiez disposés à remplacer ce qu'on appelait, il y a quelques années, votre église, par un temple plus en rapport avec l'importance toujours croissante de votre localité et plus digne de la majesté de notre commun Maître, nous nous plaisons à le proclamer, quelles que fussent nos espérances, elles ont été surpassées.

Grâces soient donc rendues aux généreux et persévérants zélateurs de cette grande œuvre : à M. le maire, à M. le curé-doyen, aux membres du conseil municipal et du conseil de fabrique, et à l'architecte habile qui a dirigé ces travaux. Reconnaissance à vous, fidèles de toutes les classes, qui, malgré la difficulté des temps, n'avez reculé devant aucun obstacle. Oui, tous, clergé, magistrats, propriétaires, ouvriers, simples serviteurs, vous avez fait preuve d'un dévouement et d'un esprit de religion qu'on ne saurait assez présenter à l'imitation des autres paroisses de cet arrondissement.

Vous ne serez donc plus condamnés, à l'avenir, à vous resserrer, pour l'exercice du culte divin, dans un lieu si peu convenable, et où tout venait contrister les regards de notre foi.

Désormais, nos imposantes cérémonies se feront avec la pompe et la liberté qu'elles réclament. Que dis-je ? ce canton voit consacrer aujourd'hui un de ces monuments qui font la gloire d'un pays et qui éternisent le souvenir des hommes sous l'administration desquels ils ont vu le jour.

Passons maintenant, nos très-chers frères, à un autre sujet. Le comice agricole de Blaye a voulu faire coïncider sa réunion annuelle avec la touchante cérémonie qui nous a appelé au milieu de vous.

Vous savez depuis longtemps notre tendre prédilection pour les habitants des campagnes, et l'empressement avec lequel nous assistons à vos fêtes agricoles. Cette assiduité à vos comices nous a mis à même de nous convaincre que les efforts tentés de toutes parts en faveur de l'agriculture commencent à porter leurs fruits. Les cours ouverts dans quelques-unes de nos grandes villes, dans plusieurs de nos séminaires, et dans un certain nombre d'écoles normales, sont une amélioration que nous sommes heureux de signaler. Nous considérons l'étude pratique de l'agriculture comme le complément indispensable du programme de l'enseignement primaire. C'est aux instituteurs qu'il appartient d'initier la jeunesse aux connaissances de la noble profession qui nourrit le monde, et à MM. les curés de nos campagnes, de faire éclore, de faire estimer, de faire aimer les vocations qui doivent fixer les populations rurales sur le sol et arrêter les émigrations qui augmentent chaque jour de la façon la plus déplorable; à eux d'unir leurs efforts à ceux de nos comices, pour signaler aux cultivateurs endurcis dans la routine les méthodes nouvelles qui se placent en tête du progrès.

Nous aimerions à voir les instituteurs soutenir chacun une thèse sur l'agriculture, dans l'un des examens qui précèdent leur sortie de l'Ecole normale, puis nos comices ouvrir des concours entre tous les maîtres d'école d'un département; et pour rendre la tâche des concurrents plus facile, on distribuerait, à tous ceux qui en feraient la demande, quelques échantillons de blé, d'orge et de pommes de terre, ainsi que les engrais nécessaires. Les résultats seraient constatés dans un rapport qui énoncerait les faits relatifs à la végétation et les rendements comparatifs avec les cultures de la localité. Des échantillons des produits seraient toujours joints aux rapports, et serviraient aux juges du concours pour éclairer leur décision.

Ces essais ont déjà donné de bons résultats dans plusieurs départements. C'est ainsi que l'on éveillera l'attention des propriétaires et des fermiers, et qu'on leur inspirera l'idée de recourir aux instituteurs, afin d'accroître leur revenu. Alors, le problème que poursuivent les sociétés d'agriculture et les comices sera bien près d'être résolu; car au lieu d'inspirer de la défiance, les maîtres d'école deviendront les conseillers de la petite culture, et, par leurs bons exemples, ils la pousseront dans la voie d'un utile progrès, et, dans un quart de siècle, notre agriculture ne sera plus reconnaissable.

Quant à notre prospérité actuelle, personne ne m'en voudra de nier son existence, et si notre temps n'a pas de hautes prétentions en morale, en littérature, en philosophie, laissant tout cela à quelques rares esprits, il n'en est pas moins vrai, a dit un illustre orateur catholique, qu'un cri universel nous annonce que le progrès est immense et que la matière, déshéritée ce semble jusqu'à ce jour, entre désormais dans son apothéose. Tout cela a besoin d'explications; les détails dans lesquels nous voulons entrer vous seront profitables. Quand nous nous déciderons à paraître un peu moins satisfaits de nous-mêmes, nous sentirons la nécessité de devenir meilleurs pour devenir plus heureux. Qu'est-ce donc qu'on entend par le progrès matériel ?

Est-ce que la terre a augmenté de volume ? On ne le dit pas. Est-elle plus brillante et plus parée ? Non. Les landes de notre département restent improductives, les populations des campagnes se précipitent dans les cités, et vous ne trouverez bientôt plus de bras pour ensemencer vos terres et donner la façon à vos vignes. Les troupeaux sont-ils plus abondants ? Hélas! ils diminuent, et le prix des moyens d'existence monte, monte toujours. Les récoltes sont-elles magnifiques ? L'importation n'a pu couvrir, ces dernières années, notre immense déficit. L'homme est-il

Digitized by Google

physiquement en progrès? La statistique des conseils de révision vous donnerait de tristes démentis. Qui ne s'aperçoit que les hommes ne gagnent guère aujourd'hui en santé, en vigueur, en beauté? Il faut donc restreindre le progrès matériel au progrès de l'industrie.

L'industrie est en progrès, on n'en saurait douter, puisque tout le monde l'affirme ; et ici, je réclame encore toute l'attention de l'habitant des campagnes, qui croit trouver dans les grands centres de la population mieux que la culture des champs qu'il abandonne si imprudemment. Dans les villes, le nombre des ouvriers s'est accru, mais leur existence est devenue plus dure et plus précaire. Le travail forcé, quand les produits sont demandés ; le chômage, quand le produit s'arrête ; l'incertitude du lendemain, les condamnent à une vie de privation. Et ce qui aggrave leur sort, ce sont ces folles doctrines d'émancipation au nom desquelles ils ont été remués et exploités par tant d'utopistes. Ils ont perdu cette paix intérieure qui les soutenait autrefois, et leur situation contraste cruellement avec les espérances dont ils sont bercés. Au reste, nous ne disons rien qui ne soit avoué par tout le monde.

L'ouvrier ne jouit pas des progrès dont il est l'instrument. Il dépense son salaire en frais d'entretien, en objets de première nécessité. Le salaire est calculé sur les besoins de l'existence ; la concurrence le ramène sans cesse au minimum.

Si nous voulons guérir les plaies de notre société, commençons par nous guérir de notre ridicule orgueil. Progrès matériels, intérêts matériels, mots vides de sens, lorsqu'on les applique à une société. Il n'y a pour les peuples que des intérêts moraux et politiques, et la prospérité, même matérielle, naît de la satisfaction donnée à ces intérêts. La société n'est pas fondée sur l'industrie, mais sur la Religion et sur les croyances. Un de nos plus graves publicistes disait : » Un Gouvernement doit tout faire pour la vertu du peuple, assez pour ses besoins (Bonald). »

Il est temps, N. T.-C. F. , de s'arrêter sur cette pente ; et le seul moyen, c'est de nous souvenir que la terre ne se détache jamais du ciel sans être aussitôt fatalement entraînée vers les abîmes ; qu'un nœud indissoluble lie l'ordre matériel à l'ordre moral, les intérêts du temps à ceux de l'éternité.

Et si, en terminant, on veut me permettre de donner un avis aux grands propriétaires, je les engagerai de nouveau à ne pas déserter les champs. La chose sera d'autant plus facile, que notre département fournit depuis quelques années des exemples qui prouvent que vivre à la campagne et rester dans la province, ce n'est pas vivre désœuvré ni se rendre inutile à son pays. Pascal l'a écrit : Bien des malheurs en ce monde viennent de ce qu'on ne sait pas demeurer chez soi. » Ce que Pascal appliquait au *chez soi* de la maison, on pourait l'appliquer aujourd'hui au *chez soi* de la province.

J'ai lu aussi, dans un auteur contemporain, que bon nombre de dangers publics seraient conjurés au moyen d'un décret ainsi conçu: « Article unique. L'agriculture est déclarée un état. » Eh bien ! Messieurs, cultiver les terres, y faire entrer son revenu pour les féconder, répandre autour de soi les bons exemples, l'activité, le mouvement et la vie, voir de près la pauvreté laborieuse pour être plus sûr de la soulager, exercer de son mieux ces humbles magistratures locales qui ne donnent rien à la vanité, laissent intacte la part de la conscience, ce n'est pas là, croyez-le bien, être infidèle à la tâche que Dieu impose à tout homme d'intelligence et de cœur : c'est comprendre que la plus grande sagesse des nations, comme des individus, consiste à se pénétrer de cette parole de l'Evangile : « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* . »

—

Discours prononcé à Saint-Vivien (Médoc), par Son Eminence le cardinal Donnet, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, sur le drainage.

(19 Octobre 1856.)

Messieurs,

La désertion des campagnes est un fait qui frappe tous les yeux. On dit de toutes parts que c'est un mal. Quelle digue oppose-t-on à ce torrent ? Nos pères, plus avancés dans la science pratique, ne se méprenaient pas sur la tendance des villes à se développer, et sur le danger de trop grandes agglomérations. Les Comices agricoles ne manquent pas, chaque année, de rappeler le bonheur de la vie des champs et les douceurs d'une existence utile et laborieuse. Le flot de l'émigration n'en continue pas moins sa marche. Chercherons-nous à prouver que le travail de la terre est plus moral que celui des ateliers, on feindra de ne pas nous comprendre, et même généralement on ne nous comprendra pas.

Les avantages tant vantés de la vie champêtre n'offrent plus assez de réalité pour contrebalancer la force du prestige de la vie des cités. On se lasse d'une existence qui soumet l'agriculteur à toutes les intempéries. Il jette des yeux d'envie sur l'ouvrier des villes, qui a ses fêtes à lui ; qui, aux jours de repos, peut varier de mille manières la nature de ses divertissements, ajoutant aux charmes de l'indépendance la satisfaction d'imposer ses lois ; tandis que lui, homme des champs, esclave le plus souvent d'un propriétaire exigeant, peut à peine se permettre le repos du saint jour, tant est modique et insuffisant le prix de son labeur.

Aussi la société, depuis soixante ans, travaille, par des efforts inouïs à se déraciner du sol. Elle y est presque arrivée, et l'on peut se demander ce que deviendra le pays si l'on ne parvient à la rasseoir sur ses antiques bases. Provoquer des mesures protectrices de l'agriculture, rendre toute son énergie au droit de propriété, introduire les méthodes capables d'augmenter la richesse du pays, seraient autant de moyens de donner satisfaction aux intérêts les plus vifs de la so-

Digitized by Google

ciété moderne, et sinon de guérir, du moins d'atténuer un mal qu'on ne se dissimule plus et qui inspire les craintes les plus sérieuses.

Nous voulons aujourd'hui vous entretenir d'un des moyens qui nous semblent propres à rendre vos champs plus fertiles. Il ne s'agit pas de découverte récente, mais du retour au mode employé par nos pères pour affermir les terrains fangeux et rafraîchir les lieux d'où les eaux paraissent être bannies. Vous voyez, nos très-chers frères, qu'il est question du drainage. On nous a prié d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails pratiques que ne saurait nous interdire le lieu où nous parlons, et qui, accueillis avec le respect et la confiance que vous avez toujours accordés à notre parole, ne pourront être que profitables à un grand nombre d'entre vous.

Plusieurs propriétaires du département, deux surtout, dont les domaines sont situés dans les communes du Taillan et de Saint-Julien, ont fait usage de ce procédé avec un succès qui ne laisse rien à désirer, puisque les terres ainsi préparées ont déjà produit deux fois plus qu'il ne fallait pour couvrir les dépenses. Il serait donc à souhaiter que tous les propriétaires pussent le mettre en pratique ; on ne verrait plus une partie de la France rester stérile, ou ne produire que des ronces et des arbustes malfaisants ; le drainage remédierait à ce mal, et un grand nombre de terres se couvriraient d'arbres, de moissons et de vignobles.

Avant de nous voir entrer plus avant dans la question, vous serez peut-être curieux, N. T.-C. F., de connaître l'origine du drainage ; voici là-dessus quelques développements, après lesquels nous vous indiquerons les moyens pour réussir dans l'application du procédé.

Le mot *drainage* est nouveau parmi nous, mais ce qu'il signifie est fort ancien. Il est tiré de l'allemand *dringen*, qui veut dire *ouvrir un passage*. Les fouilles que la création des chemins de fer a produites dans toutes les parties de la France, portent à croire que le drainage était fort commun chez les Romains, et, plus tard, chez nos pères les Francs. Dans le Dauphiné, le Forez, la Provence et l'Aquitaine, on a découvert, à une certaine profondeur, des conduits dont la structure et les matériaux sont marqués de ces signes caractéristiques qui distinguent toute œuvre accomplie par les maîtres du monde.

Rome, en effet, était arrivée à l'apogée de sa puissance lorsque César pénétra dans les Gaules. Or, c'est à cette époque que furent construits les aqueducs dont nous parlons. Si nous en croyons les auteurs les plus dignes de foi, notre territoire était une sorte d'immense désert, caché sous les broussailles ou couvert de hautes herbes, et le plus souvent noyé dans la fange et les marais.

Pour donner à ces contrées l'aspect qu'elles présentent aujourd'hui, il y avait deux opérations à faire : 1° abattre les forêts, 2° dessécher les marais. La première était facile ; elle s'accomplissait chaque jour par le travail d'une armée aussi infatigable que l'était celle du général romain. Les *Commentaires* nous donnent une idée de ces ouvrages gigantesques. La seconde offrait plus de difficultés. Mais César savait comment on était parvenu à dessécher les campagnes de l'Italie, et peu à peu on parvint à faire de la Gaule une contrée aussi riche et aussi florissante que les environs de Rome et de Naples. A la chute de l'Empire, la civilisation s'était développée avec éclat ; les routes, les aqueducs, les cirques, les écoles abondaient. C'est donc réellement à cette époque que remonte la construction des conduits découverts dans quelques-unes de nos provinces ; mais en Italie, ils remontent à des siècles plus reculés encore ; et comme les Romains ont presque tout imité de la Grèce, il pourrait se faire que ce mode d'affermissement ait été mis en usage par les Egyptiens, peut-être même par les Hébreux. Quoi qu'il en soit, le drainage romain, dont nous retrouvons les traces, est remarquable par les matériaux dont il se compose. Ce sont toujours ces pierres dures qui résistent aux ravages des siècles, dont on se servait si fréquemment en Italie.

Le drainage primitif avait pu dessécher en partie les campagnes de l'ouest et du sud ; mais les pays montagneux et les landes stériles n'avaient subi aucune amélioration. Perdues dans les marécages, ces effrayantes solitudes ne recélaient que des hôtes nuisibles. Il fallait, pour parer à ces inconvénients, des ouvriers plus infatigables encore que les soldats ; pour les encourager, des motifs plus puissants que l'esprit de conquête et l'intérêt personnel.

Ces motifs, des hommes généreux les trouvèrent dans l'amour de Dieu et dans l'amour de l'humanité, dans *la foi qui transporte les montagnes*. Des colonies de religieux vinrent s'établir dans les terres marécageuses ; ils arrachèrent les arbres inutiles, assainirent les vallées, défrichèrent les landes, creusèrent des canaux, jetèrent des ponts. Mais tout n'était pas fait encore : l'eau, depuis longtemps retenue captive dans les bas-fonds, formait des marais fangeux qui, en viciant l'air, engendraient les maladies et la mort.

Il fallait apporter un remède ; mais comment ?

On trouva dans les plaines quelques traces du drainage romain : les hôtes des monastères s'emparèrent de cette découverte, dont nous attribuons faussement la gloire à nos alliés de la Grande-Bretagne. Ainsi, les moines, dont encore il y a un quart de siècle on ne pouvait entendre prononcer le nom sans l'accompagner d'un sarcasme, n'ont pas seulement des droits à notre reconnaissance pour avoir fourni aux arts leurs plus remarquables monuments, à la science ses grands génies, mais pour avoir donné à l'agriculture ses plus intelligents et ses plus infatigables travailleurs.

Le drainage, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, est dû aux différents ordres religieux, dont les monastères étaient de véritables fermes-modèles. Les fouilles pratiquées à une certaine profondeur, sur des

Digitized by Google

propriétés ayant appartenu aux Bénédictins, ont laissé à découvert des tuyaux souterrains absolument semblables à ceux dont on se sert aujourd'hui parmi vous. Du reste, si nous parcourons l'histoire des ordres monastiques, nous voyons que les abbayes les plus considérables étaient situées dans les lieux les plus marécageux. Cîteaux, Clairvaux, Bricbek, La Meilleraye, Fongonbaud, Marmoutier, Sénones, Ligugé, Sept-fonds, étaient posés sur le bord des rivières, terrains plats et humides, où les eaux déposaient chaque année leur limon. Et pour ne pas aller chercher si loin des preuves à l'appui de notre thèse, à qui les marais des Chartrons et du quartier de Belleville, à Bordeaux, doivent-ils leur assainissement? Aux religieux, à qui le cardinal de Sourdis en donna la mission. La Réole, Saint-Ferme, la Grande-Sauve Pondaurat, Feyse, Blasimont, Vertheuil, le Carbon-Blanc, Guîtres, le quartier de Sainte-Croix, doivent leur existence à des colonies de religieux. Or, tous ces pays étaient couverts de bois ; les moindres ruisseaux avaient un lit, comme encore dans une partie des landes, plus large que nos grandes rivières ; et pour dessécher le terrain, il ne suffisait pas d'élever des digues, de frayer un passage au trop plein qui en baignait la surface ; il fallait pénétrer jusqu'à l'intérieur, et le dégager de cette humidité fangeuse que les siècles avaient transformée en marais profonds.

Il est positif que partout où l'on rencontre les débris d'un monastère, on remarque une civilisation plus avancée, et surtout une supériorité incontestable dans la culture des terres; et, pour en revenir à la question qui nous occupe, ce sont les moines qui les premiers ont fait usage de tuyaux pour dessécher la terre. Jusqu'alors on avait imité les Romains tant bien que mal ; et, ce qui est pis encore, on ne s'était pas soucié de ce procédé utile. Ce fut du XIV^e^ au XV^e^ siècle, époque de leur grande prospérité, que les religieux des différents ordres s'appliquèrent à ce travail avec une patience et une ténacité dignes d'éloges. Après plusieurs expériences infructueuses, ils se servirent d'une composition de terre grasse, durcie au feu ; ils en firent des tuyaux qu'ils placèrent les uns à la suite des autres, à une certaine profondeur ; ils obtinrent un plein succès. Mais il fallait de grandes dépenses ; on ignorait l'usage des fours, et l'on était obligé de consommer une énorme quantité de bois pour alimenter un foyer qui ne durcissait que fort peu de terre. On ne recula devant aucun sacrifice : les terrains furent affermis, l'agriculture fit de sensibles progrès.

Du cloître, ce procédé se répandit dans les cabanes environnantes : chacun fit ce que lui permettaient ses faibles ressources pour assainir ses terres, ou mieux, les terres de son seigneur, puisque les peuples vivaient encore sous le régime féodal.

L'Angleterre sut tirer un meilleur parti que nous du système découvert au XIV^e^ siècle ; car elle, qui s'appelait à cette époque l'île des Saints, avait un plus grand nombre de monastères que nous. Depuis lors, elle n'a cessé de le perfectioner, ce qui a fait croire à quelques-uns de nos agronomes français que la découverte du drainage était due à l'Angleterre.

On peut partout le pratiquer facilement. La terre grasse est fort commune ; on a des fours, du bois, et tout ce qu'il faut pour construire des tuyaux sans de trop grands frais. L'État vient d'ailleurs de voter des sommes considérables, grâces lui en soient rendues ! pour aider les propriétaires dont les ressources ne pourraient suffire à cette dépense.

En étudiant ainsi tous les moyens d'améliorer le sort des agriculteurs, le gouvernemsnt leur fera aimer, apprécier davantage leur condition. Ainsi, pour revenir à ce que nous disions en débutant, parviendrons-nous à retenir aux sillons des gens qui s'en éloignent, et d'une cause d'embarras ferons-nous une source de richesse. Il faut, en un mot, arrêter ce courant qui menace de tout emporter vers l'inconnu, si on ne lui oppose de fortes digues. La campagne n'a pas assez de travailleurs, les villes en ont trop. Plus la terre sera fouillée, remuée, plus le pays sera riche et tranquille ; plus les villes seront agitées, bouleversées, plus la nation marchera vers sa ruine.

Il importe donc de replanter sur son véritable sol toute cette force qui s'en retire ; et pour atteindre ce résultat, il me semblerait nécessaire d'en appeler, non pas seulement aux instincts du lucre, mais bien aux sentiments de sécurité, plus puissants dans les campagnes que tout ce qui serait simplement intérêt d'argent ; nécessaire, dis-je, de faire pour l'agriculture plus qu'il n'a été fait jusqu'à ce jour. Je m'associerais donc volontiers à un vœu exprimé par un publiciste de la Charente, vœu que je place sous le patronage de votre comice, vœu qui, exaucé par le pouvoir, serait le plus efficace moyen de conserver aux champs un certain nombre de bras.

Ainsi, ne serait-il pas possible d'apporter à la loi de recrutement quelques modifications au profit de l'agriculture ? La conscription, qui le plus souvent enlève aux campagnes les éléments de leur prospérité, pourrait se relâcher de ses rigueurs à leur endroit. Il y aurait, suivant les formes que la loi adopterait, ce qu'on pourrait appeler la *libération de quelques agriculteurs*.

En émettant cette pensée, je n'ai d'autre désir que d'appeler l'attention de l'autorité sur une situation dont il semble qu'on ne comprend pas assez la gravité.

Quant à organiser le mécanisme de cette idée, cela n'entre pas dans nos attributions ; nous prierons avec ferveur l'Auteur de tous les dons que nous sommes venus tous ensemble invoquer au pied de cet autel, de donner force et efficacité à notre parole ; qu'il daigne lui-même vous faire comprendre tout ce qu'il y a d'affection dans notre cœur pour cette partie de notre troupeau qui réside au sein des campagnes. Le travail des champs élève l'homme, en le faisant dépendre directement de Dieu, qui accorde ou re-

Digitized by Google

fuse ses bénédictions à l'œuvre de ses mains. Le sentiment religieux ennoblit tout ce qu'il touche ; avec lui, tout est grand : la simplicité des mœurs, l'esprit de famille, la médiocrité, la pauvreté même. Le sentiment contraire abaisse l'homme, le place sous le joug de ses passions les plus mauvaises, en faisant mourir toutes les vertus d'obéissance et de subordination. N'en doutons pas, N. T.-C. F., si l'esprit d'irréligion venait à dominer dans les idées, et que nous ne fussions pas enveloppés d'une atmosphère de Christianisme qui nous impose pour ainsi dire malgré nous le joug de la sainte fraternité, nous verrions bientôt renaître l'esclavage des siècles païens. Laissez-nous donc vous rendre plus chrétiens, afin que nous vous rendions plus heureux.

Xénophon se plaignait de ce que de son temps on ne faisait rien pour l'habitant des campagnes. « Il serait cependant si aisé de le contenter, disait-il ; quelques mots, quelques distinctions honorifiques suffiraient, même sans argent ; mais la République est trop occupée à satisfaire aux exigences de ceux qui l'agitent, pour songer à des gens simples qui n'ont que le mérite d'être utiles à leur pays. »

Ce reproche du général athénien serait déplacé de nos jours ; le Gouvernement honore et protége l'agriculture, et nous ne sommes pas étonné que les notabilités de la province descendent un instant de la haute sphère où les placent leurs fonctions, pour accourir à cette fête et doubler les récompenses en les distribuant de leurs mains.

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, dans le parc du château de Clément V, à Villandraut, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Bazas.

(23 Août 1857.)

Messieurs,

Parmi les causes qui contribuent à la désertion des campagnes, nous devons mettre au premier rang l'absence de l'esprit religieux dans certaines contrées. Tant que les habitudes chrétiennes se sont maintenues parmi les populations rurales, elles ont conservé l'amour du clocher qui abrita les premiers jours de leur enfance, le respect traditionnel pour le prêtre qui, en leur enseignant la modération des désirs, leur faisait comprendre qu'il y a plus de gloire et de bonheur à cultiver l'héritage paternel qu'à s'exposer à toutes les chances d'ignominie et de misère qui trop souvent deviennent l'apanage de ceux qui préfèrent à la vie des champs la vie des cités. Quels touchants souvenirs viennent se rattacher ici à mes paroles ! Ces tours encore si majestueuses, cette antique forêt, cette foule compacte, si recueillie, ces frais ombrages, nous ramènent à un temps où nos pères vivaient heureux sous la houlette du plus illustre de nos prédécesseurs, né dans le palais dont les ruines deviennent en ce moment les colonnes de l'autel qui va servir à l'oblation de l'auguste sacrifice.

Quel cœur d'évêque ne s'attendrirait en pensant à la longue suite de Pontifes qui, depuis Clément V, ont gouverné les Eglises de Bazas et de Bordeaux ! Dites-nous, prélats vénérables et bien-aimés, tous les travaux que le zèle sut vous inspirer pour le bonheur des âmes, par quels charmes secrets aviez-vous enchaîné tant de cœurs pour les attacher au foyer paternel et leur faire préférer aux plaisirs des grandes cités les ineffables joies de la famille ? Ah ! nous le savons, vos œuvres nous l'ont raconté : tant d'églises dont la forme élégante nous sert encore de modèle après tant de siècles, tant de fondations charitables, tant d'institutions que les révolutions ont détruites, nous disent assez que vous regardiez la pratique de la loi de Dieu comme la source première du bonheur des peuples.

Pour vous ramener, bons habitants des campagnes, aux devoirs du christianisme, négligés par un trop grand nombre d'entre vous, je veux, à l'occasion de la réunion imposante du comice agricole, de la présence par conséquent de toutes les notabilités du pays, vous parler de ce mouvement qui attire aujourd'hui les esprits supérieurs vers la Religion, qui mieux connue serait mieux pratiquée.

Ce mouvement existe parmi vous ; je n'en veux d'autre preuve que cette affluence à la table sainte dans le plus grand nombre des paroisses que j'ai visitées dans ces derniers temps. Mais c'est surtout dans la capitale et dans nos autres grandes villes, parmi les sommités intellectuelles, que ce mouvement s'est fait sentir ; c'est parmi les hommes du monde éclairé que ces conversions s'opèrent chaque jour. Qui ne s'est aperçu que les révolutions, en multipliant les classes qui sentent le besoin d'une instruction solide et chrétienne, ont multiplié les retours à la Religion et à la foi, sans lesquelles il a bien fallu comprendre que rien n'est stable sur la terre.

Je veux donner quelques développements à cette vérité : ils contribueront à dissiper l'erreur, que la Religion a fait son temps, c'est-à-dire qu'elle n'est plus crue ni pratiquée par les hommes haut placés dans le monde. Quand je vous aurai prouvé le contraire, il me semble que je ne vous aurai pas seulement fourni un encouragement, mais j'aurai fait quelque chose de plus utile, j'aurai mis sous vos yeux d'illustres modèles, et je vous aurai prémuni contre les sarcasmes de quelques philosophes de bas étage, dont les leçons, et l'exemple surtout, font tant de mal aux habitants des campagnes.

L'hommage des classes studieuses est acquis à la Religion. C'est de leur part réparation et justice ; elles devaient une amende honorable au monde pour s'être laissé surprendre au siècle dernier, et pour avoir fait une si déplorable alliance avec le mensonge et l'irréligion ; elles se sont enfin aperçues que le philosophisme, après avoir parcouru tous les degrés de l'erreur, ne pouvait que tomber affaissé sous le poids des vérités saintes qu'il avait trop longtemps blasphémées.

Et n'est-ce pas ce que nous révèle l'influence des hommes de la classe élevée qui, chaque année, se pressent autour de la chaire

Digitized by Google

de Notre-Dame, et remplissent avec une noble indépendance le devoir de la confession et de la communion pascales? Pourrions-nous oublier le spectacle donné par la ville de Bordeaux à l'une des dernières stations quadragésimales? Nos quatorze églises paroissiales n'ont-elles pas vu pendant des semaines entières leur enceinte envahie exclusivement par les hommes? N'avons-nous pas de cette main, aidée de quelques-uns de nos prêtres, distribué à cinq mille hommes, dans la même matinée, le pain eucharistique? Et quels étaient donc ces catholiques qui communiaient? Des guerriers, des magistrats, des administrateurs, des chefs de commerce, des membres du corps enseignant, et surtout beaucoup de jeunes gens appartenant à nos premières familles. C'est avec un profond attendrissement que nous le disons: la jeunesse, grâce au bienfait de nos admirables conférences de Saint-Vincent de Paul et à l'éducation sérieusement chrétienne qu'elle reçoit dans quelques maisons, se livre à ce noble mouvement avec une ardeur, avec une persévérance qui font du bien à l'âme.

Vienne maintenant le temps des épreuves et des luttes, l'Eglise sait où se trouvera son armée. Elle est là, dans ces jeunes gens qui ont déjà goûté les joies austères du devoir, de la prière, de la pénitence, qui savent d'où leur viendront toujours la force, la lumière, l'espérance: soldats aguerris à vingt-cinq ans par le mépris des préjugés, par la défaite de leurs passions, et pour avoir vaincu en bataille rangée le plus formidable des ennemis, le respect humain.

Un jeune secrétaire d'ambassade m'amenait un jour son vieux père, qui n'avait pas été confirmé. Le lendemain, je rencontrais dans un hôpital un adolescent appartenant à une grande famille qui rendait à de pauvres malades des services pour lesquels je ne sais trouver un nom... Allez dans les cellules de prisonniers, dans les mansardes, dans les réduits fétides où la misère et l'infirmité se disputent la dernière heure de quelques infortunés; demandez qui a apporté l'espérance, la résignation, le calme dans tous les cœurs? Un beau jeune homme que vous n'avez vu la veille ni au bal ni au spectacle. Quand on va là, on ne saurait guère se lever matin.

O jeunesse, âge noble et sincère, âge admirable lorsque la Religion en prévient les écarts, en inspire les affections, en dirige les efforts, en consacre l'ardeur, en embellit les vertus! tu as mérité du philosophe de Genève ce magnifique éloge: qu'il n'y a rien de *ravissant* et d'*aimable* comme un jeune homme pur à l'âge de vingt ans.

Vous qui aiez ce retour à la Religion, n'avez-vous pas entendu des vieillards qui n'avaient vu, dans leur adolescence, nos églises qu'à la lueur des flammes qui les dévoraient, qui par conséquent s'étaient élevés sans idées de Dieu et de la foi, applaudir avec bonheur au mouvement religieux qui entraîne leurs jeunes fils? Ah! sans doute, ils voudraient nous épargner la triste expérience de leurs malheurs, et voilà pourquoi ils nous parlent avec une si généreuse franchise de leurs égarements et de leur retour, et nous avouent que leur jeunesse ne fut pas heureuse. Cette manière de voir devient, je le répète à nos chers habitants des campagnes, commune dans les hautes régions sociales. N'a-t-on pas entendu les hommes qui représentent la France dans les premières assemblées de l'Etat, tenir un langage qui promet un meilleur avenir, langage où les grandes leçons de la Providence semblent avoir été comprises!

Vous parlerai-je de l'hommage que le monde entier vient de rendre à l'esprit religieux des généraux, des officiers et des soldats que le fer, le feu ou la maladie ont moissonnés sur la terre d'Orient? Ces sentiments qui animaient les vieux croisés, nos pères dans la gloire et dans la foi, n'ont-ils pas été dépassés par leurs enfants? Ecoutez l'un des aumôniers de cette admirable armée nous dire en termes si touchants que les officiers de tous grades étaient les premiers à recourir au ministère du prêtre: « Ils venaient près de nous à toutes les heures du jour et de la nuit. Souvent nous prêtions l'oreille à leurs confessions en nous rendant d'une ambulance à l'autre; d'autres fois nous les rencontrions nous attendant sur les escaliers d'un hôpital; nous nous appuyions sur la rampe, ils se mettaient à genoux à nos côtés et recevaient le pardon de leurs fautes. Quand ils nous apercevaient dans les rues, il n'était pas rare de les voir descendre de cheval, nous remerciant affectueusement en ajoutant presque toujours: Ah! mon père, si je suis atteint, ne manquez pas de vous rendre au premier appel! »

N'est-ce pas dans ces sentiments hautement professés que sont morts, à la suite de leur maréchal, les généraux Carbuccia, Ney, de Lourmel, de Marolles, Brunet, et tant d'autres officiers de tous grades dont les noms m'échappent en ce moment? Je ne veux pas cependant vous priver de ce dernier trait.

Un colonel d'infanterie, se trouvant à la tête d'un détachement, reçut l'ordre de marcher, la baïonnette en avant, sur une certaine redoute qui gênait considérablement nos troupes.

A peine a-t-il reçu cet ordre, qu'embrassant la croix qui est à la garde de son épée, il s'écrie: « En avant! » et se précipite comme un lion vers le point qui lui est indiqué; les balles, les boulets sifflent autour de lui, mais rien ne l'arrête, et il parvient à enlever la redoute.

Un général que je dois nommer ici, car tout en ces lieux rappelle son souvenir, plein d'admiration pour un tel courage, lui crie: « Colonel, d'où vous vient ce sang-froid? » — « Je me suis confessé hier, et j'ai communié ce matin, » répondit-il avec un laconisme touchant, » Et moi aussi j'ai communié, » répliqua le général, qu'un boulet atteignait quelques minutes plus tard. J'ai promis le nom de ce dernier: c'était le général Pontevès, frère du comte de Sabran-Pontevès, propriétaire des ruines du vieux manoir qui nous prête un abri en ce moment. La piété

Digitized by Google

fervente, comme l'immense charité des Pontevès, a popularisé ce beau nom dans le Bazadais tout entier.

Que ne pourrions-nous pas dire de ceux de nos braves qui, rentrés dans leurs foyers ou dans nos villes de garnison, racontent non-seulement les prodiges de valeur dont ils ont été les témoins, mais bien plus encore les prodiges de conversions qui se sont opérés sous leurs yeux. Y a-t-il une église de nos grandes cités qui n'ait vu, au 8 septembre 1856, anniversaire de la prise de Sébastopol, nos régiments, généraux et officiers en tête, venir, par l'oblation de l'auguste sacrifice, remercier le Dieu qui leur a donné la victoire, et la Reine du Ciel dont ils avaient invoqué le patronage ? Pour ne parler que de ce qui s'est passé sous les yeux des Bordelais, qui ne voit encore agenouillés sur les dalles de notre cathédrale ce colonel, ces officiers, ces soldats du 27e ombragés sous un drapeau déchiré par les balles, répandre à la face des autels leurs âmes en sentiments de louange, de reconnaissance et d'amour ?

Ce que firent au milieu de nous tous ces guerriers, leurs frères d'armes répandus dans nos autres villes de garnison ou dans leurs foyers, surent aussi le faire noblement partout où ils se trouvaient. Je vois encore, dans une chapelle solitaire où j'offrais la Sainte Victime, le général Mac-Mahon, entouré de sa famille, bénir le Dieu des armées, non pas tant de l'avoir fait entrer le premier dans la tour Malakoff que d'avoir rendu la paix à son pays.

Je me suis un peu appesanti sur les exemples donnés par nos braves, afin de vous montrer tout ce qu'il y a d'affinité réelle entre les vertus guerrières et les vertus chrétiennes, qui ont pour mobile la même loi de sacrifice et de dévouement, d'abnégation et de discipline.

Elle est belle et touchante, Messieurs, cette alliance de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire ! Nous la trouvons non-seulement dans ceux de nos héros que l'Eglise a placés sur ses autels, mais encore à toutes les pages de notre histoire, personnifiée et honorée dans une foule de grands capitaines. Tout le monde connaît la profonde estime, la tendre affection que Napoléon, qui se connaissait en mérite militaire, avait vouée au général Drouot, à celui qu'il appelait le sage et souvent même le saint de la grande armée.

De tout ce qui précède, il faut conclure, Messieurs, qu'il n'y a qu'une voix parmi les hommes sérieux et intelligents pour bannir l'incrédulité des hauteurs de la société actuelle ; reléguée dans les basses régions du monde, elle trahit presque toujours l'ignorance, la mauvaise foi ou les mauvaises mœurs de ceux qui osent se donner encore pour ses adeptes. Le jour, nous le croyons, n'est pas loin où son irrévocable sentence lui sera dite dans nos campagnes comme dans nos cités : c'est le jour où nous consentirons tous à chercher, dans le lieu où elle se distribue, la nourriture qui fait vivre les âmes ; cette nourriture, c'est la parole évangélique; le lieu où elle se distribue, c'est l'Eglise. Quand nous serons plus instruits des vérités de la foi, on ne pourra plus réciter parmi nous un symbole de doute ou d'incrédulité sans afficher la sottise ; ce sera le dernier mot de l'ignorance et de l'indifférentisme dans notre diocèse.

Sachons-le, N. T.-C. F., à tous ces hommes qui sentent le besoin de revenir à Dieu, à ces esprits qui pensent et qui cherchent, aux déshérités de la science qu'on a tant abusés, trompés, matérialisés ; à toute cette société enfin qui parle de Religion, ce n'est pas la vaine obscurité d'une philosophie qu'il faut, pas plus que certaines leçons d'histoire qui tendent à ne plus faire de la tradition qu'un mensonge. Ce à quoi il faut revenir, c'est à la prière en commun dans le sein de la famille ; c'est au respect et à l'obéissance dus aux parents et aux maîtres. Soyons assidus au catéchisme, à la messe, aux vêpres, aux prônes de notre curé ; prêtons l'oreille aux instructions pastorales de nos évêques. Avec tout cela, nous apprendrons de grandes et saintes choses ; nous apprendrons à connaître Dieu, à nous connaître nous-mêmes, à nous aimer les uns les autres et à nous entr'aider dans le pèlerinage de la vie.

Et voilà, N. T. C. F., le magnifique patrimoine de science, de vertu, de dévouement dont nous sommes solidaire devant Dieu et devant les hommes à dater du jour où le Seigneur nous a établi parmi vous. Saurons-nous assez bien le faire valoir ? Il nous semble, lorsque nous interrogeons notre cœur, que Dieu y verse, comme première grâce de notre consécration, une abondante effusion de tendresse et d'amour, capable de suppléer à tout ce qui nous manque pour porter assez dignement le fardeau qu'il a voulu imposer à notre faiblesse.

Aussi pouvons-nous vous dire en toute occasion avec le grand Apôtre : « Notre cœur vous est toujours ouvert, ô nos fils bien-aimés ! » *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii, cor nostrum dilatatum est !* Il y a, quelque nombreux que vous soyez, une place pour chacun de vous ; nous ne sommes plus à nous ; notre vie s'est identifiée avec la vôtre. Nous cesserions d'être pasteur et père si nous oubliions un seul instant de vous servir, c'est-à-dire de vous faire entendre toute vérité et de vous aimer en Jésus-Christ. *Nos autem servos vestros per Jesum. Amen.*

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, à la fête agricole de Monségur, sur les oiseaux.

(25 Septembre 1857.)

Lætabitur deserta et invia et exultabit solitudo et florebit quasi lilium. (*Joan.* xxxv, 1.)

J'ai toujours été frappé, nos très-chers frères, des éloges que l'Esprit-Saint donne à la solitude, et des choses que Dieu a faites par elle. C'est au milieu du silence et du travail des champs qu'il a parlé à Noé, à Isaac, à Jacob et à Moïse. C'est là que nous venons vous chercher nous-même pour

Digitized by Google

vous dire nos sympathies, notre affection, notre dévouement. Vous ne serez pas à l'étroit dans notre cœur, il vous est largement ouvert : *Patet cor nostrum ad vos, o Corinthii, non angustiamini.* (*II Cor.* VI, 12). Nous allons encore nous occuper de quelques-uns de vos intérêts les plus chers.

Dans nos derniers discours agricoles, nous avons traité quelques sujets qui ont paru vous intéresser vivement. De l'arboriculture et du drainage, nous allons passer aux oiseaux; nous chercherons à vous faire comprendre les inconvénients de la destruction de certaines espèces, et par là même nous vous prouverons leur utilité. Nous avons fait les recherches les plus minutieuses pour pouvoir en parler d'une manière pratique; les auteurs que nous avons consultés et en particulier M. Chatel de Vire, nous ont fourni les documents les plus exacts et les plus précieux.

Dès que le printemps arrive, les bois et les champs s'animent, les oiseaux gazouillent, les nids se façonnent, les couvées vont éclore, et de nouvelles générations de chantres ailés au gai ramage, aux brillantes couleurs, vont repeupler nos campagnes. Mais avec les nids reviennent les terribles dénicheurs; et quand les produits de la terre auront une fois disparu, reparaîtront les chasseurs de toute espèce, les engins, les filets et les fusils. Cette dernière perspective nous attriste, et nous venons demander grâce pour les oiseaux, au moins pour les espèces les plus utiles.

Nous n'essayerons pas de prouver que ces hôtes aériens de nos vergers, de nos jardins, de nos prairies et de nos forêts, qui réjouissent la vue par la diversité de leurs plumages et charment les oreilles par la mélodie de leurs concerts, sont la plus belle poésie de nos campagnes; nous craindrions de ne pas être compris, et d'être accusé peut-être de provoquer de la part des habitants de l'air une sérénade pareille à celle qu'ils décernèrent à un illustre représentant de la Belgique, qui, à l'occasion d'une loi sur la chasse, avait obtenu grâce pour les rossignols et les fauvettes. Hélas! on dit des chasseurs ce qu'on dit des enfants: Ils sont sans pitié. Il y a longtemps que le chantre des *Géorgiques* nous montre:

> Philomèle accusant l'oiseleur inhumain
> Qui, glissant dans son nid une furtive main,
> Ravit ces tendres fruits que Printemps fit éclore,
> Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

Ce n'est donc pas le cœur que nous allons chercher à attendrir; nous allons faire vibrer une autre corde. C'est l'intérêt agricole que nous allons invoquer; c'est en son nom que nous élevons la voix et que nous nous écrions: Laissez-nous nos alouettes, nos linottes, nos chardonnerets, même nos moineaux, même nos chouettes et nos chats-huants, ou bien vos blés et vos vignes seront dévastés par les animaux rongeurs, par les chenilles, par les insectes, par les plantes nuisibles qui prennent la place des bonnes et les étouffent en se nourrissant de leur substance

Notre thèse est celle-ci. Les oiseaux peuvent être considérés comme les plus puissants auxiliaires du cultivateur et du jardinier, dans la destruction des plantes et des insectes nuisibles à l'agriculture et à l'horticulture.

Ce n'est pas seulement, en effet, comme destructeurs d'insectes que la plupart des oiseaux sont utiles; un certain nombre d'entre eux contribuent aussi efficacement à empêcher la reproduction des herbes malfaisantes.

Nous plaidons d'abord pour les alouettes. Combien ne détruisent-elles pas de graines de plantes adventices, telles que l'ivraie, le coquelicot, le chardon, le bluet, la moutarde sauvage, etc., etc.? Elles mangent, il est vrai, après les semailles, un peu de blé, mais ce sont particulièrement les grains que la herse n'a point enfouis, et qui, restés à la surface du sol, n'auraient pu, dans ces conditions, acquérir qu'un développement incomplet. Les alouettes sont donc loin de causer du dommage en butinant ainsi les graines restées à la surface du sol. Le champ de céréales qu'elles auront fréquemment visité aura ainsi peu souffert. Cette faible dîme que les alouettes prélèvent sur les sillons du laboureur, elles la lui rendent bien au delà en purgeant le sol, depuis le moment surtout où elles ne peuvent plus se nourrir aux dépens des semailles d'automne ou du commencement du printemps, d'une quantité considérable de graines qui eussent produit des myriades d'herbes épuisantes pour le sol.

Que de travaux ultérieurs de sarclage l'abondance de ces oiseaux ne doit-elle pas épargner! Ne peut-on même pas ajouter que, sans leur secours, la destruction du plus grand nombre de ces plantes n'aurait très-souvent pas lieu. L'alouette fait sa nourriture non-seulement de graines malfaisantes, mais de vers et d'insectes, et c'est surtout avec des chenilles, des chrysalides, des œufs de fourmis, des sauterelles, qu'elle nourrit ses petits dans les premiers jours de leur existence. Qui pourrait affirmer aujourd'hui que la nature, si prévoyante, ne lui a pas donné l'instinct de rechercher également certaines larves qui causent aux campagnes d'incalculables dégâts.

Ne serait-ce pas en partie à ces vers malfaisants, qu'il est inutile d'appeler ici par leur nom, que doit être attribué, ces dernières années, le déficit de nos froments? Que ceux qui douteraient de l'exactitude de cette assertion, lisent la savante brochure de M. Ch. Bazin sur les ravages causés par les cécidomicis en France, en Angleterre et en Amérique. Les naturalistes qui ont voulu prendre la peine de s'assurer des espèces d'insectes et de graines que mangent les oiseaux dans chaque saison, sont arrivés à tirer de cette étude des déductions en faveur de l'utilité des petits oiseaux en général.

Il y a dans ces études matière à de très-intéressantes recherches. Si de ces recherches il résulte la preuve, par exemple, que l'alouette mange, entre autres insectes, les larves d'élatérides qui rongent les racines

Digitized by Google

du blé, ne devrait-elle pas être considérée comme un protecteur de nos moissons, et respectée comme elle l'était à Lemnos, où, d'après Plutarque, elle était inviolable à cause des services qu'elle rendait à l'agriculture?

C'est avec la même force que nous défendons les linottes, qui méritent aussi qu'on leur pardonne les faibles dégâts qu'elles causent aux lins, aux chanvres, aux colzas, à l'époque de la maturité de ces plantes, en considération de la destruction d'insectes nuisibles dont elles se nourrissent après la moisson.

Et le chardonneret, dont le nom indique l'utilité, n'est-il pas le meilleur et le plus actif exécuteur des arrêtés préfectoraux sur l'échardonnage? De combien de chardons et de séneçons n'empêche-t-il pas la reproduction en mangeant les graines? Combien ne détruit-il pas d'insectes?

Que dire du pinson, qui rend tant de services aux arbres fruitiers et principalement aux pommiers, qu'il échenille avec tant d'ardeur? du verdier qui marche admirablement sur ses traces? de la bergeronnette, ce grand destructeur de la fausse teigne et de ses papillons, comme des charançons et de leurs larves?

Nous défendons plus timidement les moineaux, ces hardis voleurs dont la réputation est si mauvaise, et qui causent en effet tant de dégâts dans nos jardins. Nous n'osons invoquer en leur faveur que le bénéfice des circonstances atténuantes. Ils dévorent, en effet, de très-grandes quantités d'insectes, surtout de chenilles, de hannetons, et en détruisant une femelle de hanneton, de combien de vers blancs n'empêchent-ils pas le développement? Et ne sait-on pas qu'après avoir mis leur tête à prix en Angleterre, on fut obligé, en présence de l'accroissement des insectes, d'acheter sur le continent un grand nombre de ces oiseaux pour leur rendre droit de cité dans les trois Royaumes-Unis?

Voici, du reste, un moyen qu'indique M. Chatel de Vire, membre de la société protectrice des animaux, pour arrêter les dégâts des moineaux dans les jardins. Sur la planche ou le carreau nouvellement ensemencé, on place, au bout de gaulettes fixées dans le sol, des débris de poissons, têtes, entrailles, on les suspend par des ficelles tendues au-dessus du terrain et assez haut pour que les chats ne puissent les atteindre. L'odeur de ces débris plutôt que leur vue suffit pour éloigner les moineaux.

Je veux défendre les oiseaux de nuit avec une ardeur qui va vous étonner. En présence des dégâts considérables causés chaque année par les rats et les souris aux céréales et particulièrement aux blés engrangés, comment depuis longtemps ne s'est-on pas opposé à la destruction des oiseaux de nuit, chats-huants, chouettes, orfraies, qui font une guerre continuelle à ces intrépides rongeurs, ainsi qu'aux campagnols, aux mulots et aux taupes? On élève, on nourrit avec soin et non sans frais de nombreux chats, véritables voleurs domestiques, à la possession desquels le cultivateur attache quelquefois beaucoup de prix, et l'on tue impitoyablement, par suite d'un absurde préjugé, des oiseaux domestiques qui ne causent aucun dégât et rendent d'inappréciables services! En effet, si un chat prend une ou deux souris dans une semaine, combien une chouette ne prend-elle pas, dans une nuit, de rats, de taupes et de mulots, surtout lorsqu'elle a des petits à nourrir?

D'après la statistique, il existe 4,326,000 chefs de famille ruraux; si l'on admet que la conservation des oiseaux de nuit pût, en peu d'années multiplier ces volatiles au point d'empêcher en moyenne, dans chacune de ces exploitations agricoles, la destruction par les rats, les souris, les campagnols et les mulots, d'un hectolitre seulement de céréales (blé, orge, seigle, avoine), sans parler du maïs, du millet, du sarrasin, des pois, des haricots, des fèves, etc., soit en terre après les semailles, soit avant, pendant ou après la récolte: si l'on admet maintenant que la multiplication des oiseaux destructeurs d'insectes et de plantes nuisibles aux moissons pût contribuer à augmenter la production en céréales de deux hectolitres seulement en moyenne par exploitation agricole, et qu'on multiplie ces trois hectolitres par 4,326,000, on voit qu'on pourrait arriver à fournir à la consommation annuelle un chiffre de 12,978,000 hectolitres de céréales. Ces chiffres, qui sont sans doute au-dessous de la réalité, nous semblent le meilleur argument à produire en faveur des mesures réclamées pour la conservation d'un certain nombre d'oiseaux.

En demandant grâce pour ces chantres aériens, protecteurs de nos moissons, nous demandons qu'on surveille de plus près ces implacables maraudeurs qui, au sortir de leurs écoles, se mettent à la recherche des nids, les détruisent, et privent ainsi l'agriculture de tant d'utiles auxiliaires.

Nous demandons qu'on mette un frein à cet esprit de destruction et de pillage qui ne s'arrête devant rien, à ces instincts précoces de cupidité ou de cruauté qui, en grandissant, deviendront bien plus funestes encore. Ici comme toujours, l'intérêt bien entendu se trouvera parfaitement d'accord avec les sentiments élevés du cœur.

Les tristes conséquences de ces destructions insensées et cruelles qui ne savent pas respecter les sages vues de la Providence, démontrent une fois de plus cette vérité sur laquelle nous croyons qu'on ne saurait trop insister : c'est que Dieu se sert souvent des passions humaines pour punir les fautes des hommes.

La cupidité, ce trop grand désir d'avoir, nous aveugle et amène presque toujours un fléau à la place d'un autre.

Tout s'enchaîne dans l'ordre de la Providence; on ne peut violer impunément, au point de vue même temporel, les lois de l'ordre moral : l'ordre physique s'en ressent aussitôt, et l'on cherche en vain à élever quelque digue contre le torrent qui passe

Digitized by Google

par-dessus, et exerce des ravages d'autant plus terribles, qu'on avait cru pouvoir en arrêter les effets sans combattre la cause.

Lorsque le mal est entré dans le monde, nous n'avons pas assez fait attention qu'il n'est pas hors de nous; il est en nous, il est nous-mêmes. L'orgueil, le sensualisme, sont la misère profonde qui couvre d'enveloppes brillantes les peuples qui semblent ne reconnaître d'autre Dieu que la matière, d'autre temple que le comptoir, le cercle, le théâtre, l'atelier, le cabaret ou la salle de danse, et d'autre religion que l'accroissement indéfini du luxe et de la fortune, la jouissance en un mot et le bien-être de la vie.

Là, N. T.-C. F., n'est pas la vie, là n'est pas la félicité; et de sujets exclusivement matériels, laissez-nous tirer des conséquences pratiques dans l'ordre plus relevé de vos intérêts éternels. Guerre donc, N. T.-C. F., non plus à ces innocentes créatures dont je vous ai prouvé l'utilité pour vos campagnes, mais guerre à ces passions anti-chrétiennes et anti-sociales qui feraient de cette terre un enfer anticipé; guerre à cette fureur des plaisirs, à cette soif des richesses, à ce luxe provocateur, immoral, qui gagne la ville et les campagnes; guerre à cette profanation du dimanche qui couvre les chemins de voyageurs, remplit les tavernes et rend désertes les églises; guerre à l'insubordination des enfants, aux mauvais exemples donnés quelquefois par les chefs de famille; guerre à l'ignorance, à l'oisiveté, à l'avarice, à la haine, à l'hypocrisie, à l'usure, à la médisance, à l'incrédulité, mère de tous les désordres; mais gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté, *et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Amen.

—

Discours prononcé à Bourg par Son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion de la fête annuelle du comice agricole de l'arrondissement de Blaye.

(27 Septembre 1857.)

Monsieur le président, Messieurs les membres du comice agricole,

Les meilleurs esprits n'ont pas tardé à reconnaître que c'est une dangereuse tendance de ne montrer de sympathie que pour les villes, de ne songer qu'à leurs monuments, à leurs plaisirs, à leur bien-être. Pour un instant, du moins, arrêtons nos regards sur nos paisibles et chères campagnes: le fait seul de la présence de toutes les notabilités militaires, administratives et judiciaires de la province à cette solennité, est une preuve touchante que vous n'êtes pas, Messieurs, du nombre de ceux qui méconnaissent l'importance sociale de la vie des champs.

Paris et nos autres cités renferment assurément d'immenses richesses et d'innombrables ressources; mais la campagne n'a-t-elle pas les siennes? N'est-ce pas là que germent et croissent les biens les plus positifs, les plus substantiels de la France? La force et la grandeur réelles de la nation ne reposent-elles pas sur ces millions d'êtres laborieux qui défrichent nos landes, cultivent nos plaines, nos coteaux et nos montagnes, exploitent les forêts, fouillent les mines sillonnent les fleuves, creusent les canaux, attellent le feu à nos chars et glorifient notre drapeau sur les champs de bataille?

Et bien que la civilisation qui rayonne des musées, des académies, jette un merveilleux lustre sur l'existence d'un peuple, c'est, après tout, du sein des campagnes que jaillissent les véritables sources de sa prospérité. Quel malheur si ces sources précieuses venaient à perdre ou leur pureté ou leur fécondité? Quelle perturbation si l'homme des champs abandonnait les sillons pour l'atelier, et quel malheur si la simplicité était supplantée par le luxe, et si les antiques mœurs du village tournaient vers l'ambition.

Il y a donc de ce côté, a dit le judicieux auteur des *Etudes rurales*, des intérêts dignes d'être médités, et tellement liés à l'ordre général, que les gouvernements ne peuvent les négliger sans se perdre. Qui donc les conservera, ces mœurs des anciens jours? Qui persuadera à l'homme des champs que l'agriculture possède des titres de noblesse inscrits au premier feuillet des archives du monde? Qui lui fera apprécier, aimer la position dans laquelle la Providence l'a fait naître? Sera-ce quelque penseur philosophique? Ah! Messieurs, quelque zélés que paraissent certains utopistes pour la diffusion des lumières, il leur serait difficile de vivre de l'humble vie des champs, d'établir leurs chaires dans les hameaux. D'ailleurs, qu'y aurait-il dans tout le bagage de leur science qui allât à l'intelligence et aux besoins du peuple?

Donc, on n'a jamais vu et on ne verra jamais les savants de l'époque quitter ce Paris, où l'or et les décorations répondent si vite à la grâce de leurs paroles, pour chercher, dans l'isolement de la Bénauge ou des Landes, les pauvres paysans, et se faire paysans avec eux afin de les gagner à la théologie de M. Jean Reynaud ou de M. Jules Simon. Ce dévouement sublime de tous les jours, de toutes les heures, Dieu l'a réservé pour son Eglise. C'est à cette fille du Ciel que le Sauveur a dit: *Enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature* (*Matth.* XXVIII, 19). Paroles constituantes qui établissent pour tous les siècles et sur tous les points du globe le service permanent des âmes, et assurent l'exécution de cette autre parole du Maître: *L'Evangile est annoncé aux pauvres* (*Matth.* XI, 5).

Voilà donc sous les yeux de tous une institution qui fonctionne dans le monde pour le temps et pour l'éternité; qui, prenant l'homme à tous les âges, et la société à tous les degrés de civilisation, transforme, illumine, purifie l'un et l'autre par une action victorieuse; qui parle hautement à tous d'amour, de charité, de support mutuel, de pardon des injures, d'obéissance, de résignation, de pureté, de justice; qui, aux négations ou aux doutes du demi-savoir, oppose son infaillible affirmation, et communique à

Digitized by Google

la raison humaine la certitude des vérités et des biens qui ne passent jamais.

Descendez, N.T.-C.F., dans les plus petits villages de notre France, pénétrez dans les forêts, gravissez les montagnes, entrez sous les toits de chaume les plus isolés, et vous trouverez la Religion de Jésus-Christ appliquant les bienfaits de la Rédemption à de pauvres êtres complétement oubliés par les corporations scientifiques ; l'Eglise, institutrice et mère, ne peut souffrir qu'une seule créature à figure humaine soit privée de ses lumières et de ses tendresses. Voyez ce prêtre qui, par son savoir, sa naissance peut-être, eût pu se faire un nom dans le monde, s'asseoir au milieu des enfants, un catéchisme à la main, apprendre à la génération présente ce qu'il apprit à la génération passée, ce qu'il apprendra avec le même dévouement à la génération future. A sa voix le jeune homme apprend à commander à ses passions, le serviteur à être fidèle, le maître à être juste et compatissant, tous à connaître Dieu, à le servir, et à s'aimer les uns les autres.

Chose admirable ! l'Eglise fait pour le moindre hameau tout ce qu'elle fait pour les plus grandes cités : elle apporte à ce petit coin de terre son temple, son autel, son sacrifice ; elle y dresse la chaire de l'Evangile, le tribunal du pardon, le tabernacle du Rédempteur ; elle y vient avec l'unité et la plénitude de ses dogmes, la sublimité de sa morale, la puissance de sa hiérarchie, la magnificence de son culte, la fécondité de ses institutions ; et à côté du laboureur qui couvre la terre de moissons, à côté de l'artisan qui amollit le fer et façonne le bois, la Religion place un autre ouvrier, l'ouvrier de l'éternité, le prêtre, qui élabore les intelligences sous le marteau de la parole divine, transforme les cœurs avec le feu du zèle et de la charité. De sorte que, grâce à l'Eglise, on voit, au sein des plus pauvres campagnes, le travail de l'homme sur la matière et le travail de Dieu sur l'homme s'accomplir simultanément, en s'aidant l'un et l'autre de leur mutuels concours ; sans ce double travail, où brillent les analogies les plus harmonieuses, ni l'homme ni la matière n'atteindraient leur perfection et leurs fins providentielles.

Les rapports de la culture de la terre et de la culture de l'âme sont indiqués à chaque page de l'Evangile. Les plus beaux génies méditeront jusqu'à la fin des siècles, sans pouvoir en comprendre toute la profondeur, ces paroles de Jésus-Christ : *Le royaume des cieux est semblable à un grain de senevé*, etc. *Celui qui sème s'en alla semer, et pendant qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin, et les oiseaux du Ciel étant venus, le mangèrent. Le royaume des Cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ*, etc. . .

On n'a pas assez remarqué, N. T.-C. F., que c'est spécialement à la vie champêtre et aux travaux agricoles que Notre-Seigneur daigne emprunter les comparaisons destinées à donner une idée des mystères de la sanctification des âmes. Sa bouche divine relève et honore la ferme jusque dans les détails les plus bas de son exploitation : les qualités différentes des terres et leur fécondité relative, le labourage, les semailles, le blé d'abord en herbe, puis en épis, l'ivraie, les épines, le sarclage, la moisson, les gerbes, la paille, l'engrais, les greniers, la bergerie, le troupeau, les brebis, les agneaux, les boucs, les loups, la poule et les poussins de la basse-cour, le berger, les moissonneurs, les journaliers, les bons et mauvais domestiques, la paie du soir, la location, l'économat, la reddition des comptes, le prix convenu et les gratifications volontaires, la vigne enfin et ses sarments, qui représentent sa personne et celles de ses apôtres, sont continuellement rappelés dans les enseignements du Sauveur comme autant de figures qui expriment les labeurs de la vie chrétienne, le mélange des bons et des méchants, les obstacles à la vertu, la dispensation des grâces, le froment eucharistique, la rémunération des justes, le châtiment des coupables, et toute l'économie du gouvernement de l'Eglise, qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Avais-je donc raison de vous dire en commençant que de tous les états exercés par les bras de l'homme, de tous les arts cultivés par son intelligence, le vôtre est le plus ancien, le plus noble et le plus indispensable, et que le prêtre qui vous apprend à l'estimer ce qu'il vaut, à ne jamais songer à le quitter, à le préférer à tous les autres, mérite votre reconnaissance ? Si vous consentez à reconnaître en lui le père, le guide, le conseil de votre village, le cultivateur de vos âmes, on vous verra fréquenter assidûment le lieu où sa voix amie se fait entendre. Ce lieu, N. T.-C. F., c'est votre église ; ne la voyez-vous pas, malgré tant de révolutions, encore debout au milieu des ossements bénis de vos pères, ombragée par les arbres séculaires qui ont vu passer sous leurs rameaux tant de générations d'hommes ? Que d'institutions qui devaient être éternelles et qui ne sont plus ! Des noms anciens ont disparu, de nouvelles fortunes se sont élevées, et votre église est toujours là.

Chaque matin apporte dans les sciences, les arts et la politique, une nouveauté qui sera usée le lendemain et remplacée quelques jours après ; mais dans votre Eglise, c'est à jamais le même Evangile, les mêmes sacrements. Et tandis que les constitutions, les lois, les ordonnances faites, défaites, refaites et toujours à refaire, s'affichent les unes sur les autres aux portes de la mairie, les piliers de votre église entendent le même Symbole, le même Décalogue, la même Oraison dominicale, la même Salutation angélique, auxquels nulle puissance n'a pu retrancher un mot ni ajouter une virgule. Donc, d'un seul coup vous pouvez apercevoir deux merveilles qui donnent à réfléchir : la couleur du drapeau, qui n'a pas toujours été la même, aux croisées de la maison commune,

Digitized by Google

et, d'autre part, la croix du cimetière et celle du clocher, immobiles et triomphantes, proclamant, à la face du ciel et de la terre, sur les ruines des puissances humaines, que le Christ règne et que son règne n'aura jamais de fin.

Et puisque nous en sommes à tout ce qui fait naître et perpétue les douces émotions, me pardonneriez-vous, N. T.-C. F., de passer sous silence les souvenirs qui s'attachent au clocher natal et à ses bruits harmonieux? Si je le pouvais ailleurs, je ne le pourrais ici où mon œil embrasse presque tout à la fois les flèches aériennes qu'un esprit de religion si bien entendu vient d'inspirer non-seulement à vous, bons habitants de Bourg, mais aux excellentes populations de Saint-Julien, de Saint-Christoly, de Civrac, de Saint-Estèphe, de Saint-Trélody, de Bassens, Saint-Ciers-Lalande et Etauliers.

Je n'ai pu lire sans attendrissement les impressions produites par la voix d'une cloche sur un homme qui ne pensait pas qu'une pareille harmonie serait un jour l'attrait puissant qui ferait tomber de ses yeux le bandeau qui jusque-là lui avait caché la vérité. « J'ai toujours aimé, et nous allons citer les paroles de cet heureux néophyte, le son de la cloche; mais pendant bien longtemps, je l'avoue, sans savoir ce que j'y aimais. Il y en avait une puissante dans l'église voisine du village non catholique dans lequel je suis né et où j'ai été élevé. Quand le vent nous en apportait les sons graves et solennels, je les écoutais avec délices ; la campagne me semblait plus agréable et la vie meilleure ; quelque beauté manquait à tout paysage où ce son majestueux n'avait pas frappé mon oreille ; je ne m'en rendais pas compte, je me disais : Ailleurs, il y a quelque chose de plus beau qu'ici. Je l'ai surtout éprouvé dans les environs de Constantinople; ces vastes espaces inondés de soleil, ces eaux étincelantes, me semblaient mornes dans leur splendeur : mon cœur leur demandait inutilement une satisfaction que je ne pouvais définir ; c'était un mystère pour moi. De retour en Europe, un matin, côtoyant le Danube, à l'approche d'un village semblable à tous les villages, tout à coup, au sein d'une nature sans beauté, le charme évanoui reparut. Une cloche sonnait ; je l'entendis sans presque y prendre garde, et je me demandai ce que je trouvais de si beau dans ce lieu où je n'avais aucun souvenir.

« Je n'eus que plus tard le mot de cette énigme, quand je songeai à devenir catholique. Un jour que j'étais sorti pour être seul avec mes pensées, bien résolu de les aborder en face, l'airain sacré du village, cette cloche de mon enfance, vint mêler à mes rêveries la voix que j'avais si souvent entendue sans la comprendre; cette fois je la compris !

« Comme je me souviens de ce moment solennel ! qu'il fut doux et précieux à mon âme ! J'étais assis sous un arbre qui m'avait ombragé enfant; toute ma vie passa devant moi : je vis les dons de Dieu et mon ingratitude. Avec quel amour il avait sans cesse frappé à mon cœur ! Avec quelle dureté mon cœur avait refusé de s'ouvrir ! La cloche me disait : Ne tarde plus, viens à cette église, viens au prêtre, viens à Jésus-Christ. Je reconnus son langage de tous les temps; dès mon enfance, elle avait été la voix de Dieu ; et je sus pourquoi tout m'avait paru muet et vide où cette voix s'était tue. »

Combien de choses sublimes, N. T.-C. F., échappent à notre vue ! Parce que nous sommes familiarisés avec les merveilles de la religion, nous ne savons plus les apprécier. Ce fut, certes, une belle pensée de donner cette voix de bronze au temple de Dieu et de la faire éclater dans les airs : on composera bien des poëmes, des odes sur tous les rhythmes ; on écrira des partitions; des mélodies charmantes ou terribles s'envoleront du cœur humain ; rien n'égalera jamais ni la profondeur ni la mélodie de ce poëme que saint Paulin de Bourg a fait arriver à tous les cœurs par l'introduction des cloches dans les campaniles de nos temples.

Vous aimerez donc, N. T.-C. F., et vos églises et vos prêtres, et tout ce qui tient au culte de nos aïeux. Vous continuerez à vous montrer saintement empressés pour l'honneur de vos paroisses, de vous surpasser les uns les autres par l'élégance de vos clochers et la beauté de vos sonneries. J'applaudirai de grand cœur à cette noble émulation, tant que vous n'en ferez pas l'objet exclusif de votre sollicitude, laquelle doit s'étendre aux pauvres, aux écoles, aux salles d'asile et à tant d'autres services non moins essentiels.

Voilà, N. T.-C. F., la vie des champs telle que je l'ai toujours comprise ; voilà ce que fait pour elle une religion toute de charité, qui par la voix de son fondateur vous crie : *Venez à moi vous tous qui travaillez et souffrez.* Elle établit sa demeure auprès des ignorants pour les instruire; auprès des riches, pour leur inspirer l'amour des pauvres; auprès des petits et des humbles, pour les relever par la dignité qu'elle leur confère, et ranimer leur courage par l'espérance d'une éternelle félicité. Amen.

Discours sur les abeilles prononcé à Langon pour la réunion de la société d'agriculture de la Gironde.

(5 Septembre 1858.)

Messieurs,

Bien des fois déjà nous avons appelé sur l'agriculture l'attention du législateur, du magistrat, du prêtre et de l'économiste, et montré que de toutes les professions exercées par les bras de l'homme, elle était le seul travail divinement imposé au monarque de la création. *Posuit eum Deus in paradiso, ut operaretur et custodiret illum* (*Gen.* II,15). Dieu, dit la Genèse, plaça l'homme dans le jardin des délices pour le cultiver et le garder.

L'agriculture voit donc ses titres de noblesse inscrits sur le premier feuillet des archives de la grande famille humaine. Adoucir ses labeurs, perfectionner ses produits, voilà la question éminemment utile dont

Digitized by Google

s'occupe votre société; elle n'est pas indigne des méditations, des sollicitudes de l'homme d'Etat; cent fois étudiée et discutée, elle reparaît dans chacune de nos réunions avec le prestige et l'intérêt d'une question toujours neuve. Dans un dernier discours, je vous ai présenté l'arboriculture comme une source de richesse trop négligée dans ce département; et j'ai pris au comice de la Réole, la défense des petits oiseaux, qui ne sont pas seulement la parure et la mélodie de vos campagnes, mais les auxiliaires de l'agriculteur pour la destruction des insectes et des plantes parasites.

Je veux aujourd'hui vous parler des abeilles, source d'aisance presque inconnue dans la plupart de nos campagnes. J'ai voulu lire, pour vous être utile, une grande partie de ce qui a été écrit sur cet intéressant sujet. Je suis redevenu adolescent, en rappelant, à mes souvenirs les beaux vers du Cygne de Mantoue, où leur éducation occupe un rang si distingué.

Je débute en vous introduisant, à la suite de l'un de nos plus célèbres apiculteurs, M. François Roux, dans l'intérieur d'une ruche; vous n'en sortirez qu'après avoir admiré un monde de merveilles. Quelques descriptions telles que les comporte le sujet, sont nécessaires; à l'école de ces petits êtres de la création, nous aurons non-seulement découvert un nouveau procédé de bien-être, mais nous nous serons convaincus que les sociétés ne se forment et ne se soutiennent que par le respect de l'autorité, et que les individus ne s'enrichissent que par le travail, et ont toujours besoin de s'entr'aider les uns les autres, ce qu'on appelle la grande loi de l'association.

Trois sortes d'abeilles constituent la société d'une ruche: La reine, qui préside, et prépare une postérité inépuisable; les faux bourdons qui l'entourent; enfin, les ouvrières qui se précipitent à l'œuvre et se partagent activement les divers travaux.

Les relations entre ces insectes intelligents offrent tout un monde d'admirations et de comparaisons. Non-seulement cette étude est pleine d'attraits, mais il en ressort pour l'homme de précieux enseignements; on reconnaît l'ouvrage et l'empreinte de la main qui nous a créés. Comme la fourmi, l'abeille peut nous instruire. Dieu est derrière toutes ces petites existences; il se meut dans chacun de leurs mouvements; là, est une expression naturelle et vivante de sa Providence; il n'y a pas à s'y tromper: voilà le travail, voilà le bien, voilà l'ordre, voilà la vie telle qu'il la veut, telle qu'elle doit être! Vous la touchez. La nature, c'est la parole, la volonté du créateur.

Dans un seul groupe de mouches à miel, quelle agitation, quelle variété, quelle harmonie! Elles nous apprennent comment les individus se conservent par la communauté du travail; elles évoquent nos meilleurs sentiments, elles nous parlent de Dieu; car elles aussi racontent, à leur manière, la gloire du Créateur. Approchez doucement d'une ruche en activité; c'est le matin, un jour de printemps; l'air tiède encore s'élève, chargé des vapeurs suaves des plantes. Au loin, par la campagne, le thym, la lavande, la sauge odorante, exhalent et mélangent leurs haleines nuancées. Le courant des eaux entraîne au milieu des brouillards les vagues émanations des herbes inclinées de la rive. L'amandier, le pêcher, l'aubépine, le rosier, toutes les fleurs des vergers répandent leurs vives odeurs. Cependant, les abeilles réveillées et déjà bourdonnantes, attendent, impatientes, le signal de leur reine. L'heure sonne au cadran de l'azur; elles s'échappent confusément, les unes vont au fond des vallées, les autres errent au flanc du coteau; celles-là s'égarent entre les grands arbres de la montagne, d'autres fuient sur la plaine, et se posent çà et là, entre les points de cette dentelle blanche que brodent les marguerites sur la soie verte des prairies. Les vieux saules à têtes grises, les peupliers à cimes altières, ne leur échappent pas plus que la petite giroflée sauvage ou la violette ouvrant sa corolle timide entre les grands bras de la ronce extravagante. Elles vont partout, elles puisent à tout, jusque sur les noirs branchages des pins, jusqu'aux arêtes des roches désossées, dont elles lèchent l'âpre suintement. Chacune a sa mission; chacune doit revenir avec son butin; elles sont comptées et attendues à la ruche commune. Celles qui reviennent fouettées par la pluie ou les vents, sont entourées des soins les plus délicats.

L'hospitalité est de même offerte aux étrangères fourvoyées ou que l'orage surprend dans leurs expéditions lointaines. En un seul cas, les hôtelières se montrent impitoyables: c'est lorsqu'une paresseuse se présente à l'entrée de la ruche les pattes ou la bouche vides; elles la chassent alors, ou, se réunissant plusieurs contre elle, l'immolent sans pitié. On en a vu qui, ne pouvant plus prendre part au travail de chaque jour, préféraient l'exil à l'humiliation d'un inutile retour; celles-là s'en allaient mourir de langueur ou de vieillesse, on ne sait où.

Tant que la chaleur les encourage, les ouvrières vont et viennent de la montagne à la plaine, du champ au grenier; à peine se donnent-elles le temps de déposer leurs divers fardeaux; d'autres, qui sont restées à l'intérieur, y ont aussi leur tâche active; elles reçoivent, elles placent, elles enserrent les provisions. La reine, au milieu d'elles, exige aussi leurs constants hommages. Cette exigente souveraine ne sort que fort peu, et seulement vers trois ou quatre heures; lorsque le soleil vacille, et que son peuple fatigué se repose enfin avec la conscience du bien accompli, elle s'éloigne un instant, secoue ses ailes, puis rentre, en relevant les sentinelles de garde, qui défendent la porte de la ruche d'une attaque.

Voici le soir: les grands bruits s'éteignent; la terre est silencieuse, le ciel brillant et mystérieux; à ce moment, les moucherons s'emparent de l'air; les grillons s'ap-

Digitized by Google

pellent dans les sillons lointains; les rainettes mélancoliques font résonner le cristal des eaux; un concert de petites voix, une symphonie de notes mineures s'élève de tous les points de la sereine immensité: les étoiles scintillent, les insectes leur parlent, les prenant sans doute pour des mouches étincelantes qui volent là-haut sur d'autres fleurs plus belles qu'on ne voit pas! Alors aussi la grande famille des abeilles s'émeut sous son toit, se groupe en masses et entonne le cantique du soir. Ce n'est plus le bourdonnement du travail, ni celui du péril ou de la colère; c'est une prière, où domine le récitatif de la Vierge du Carmel, chant triste comme les chants du désert, monotone comme la plainte des vents ou des flots. Elles prient! La prière est une élévation vers le ciel; pauvres petites créatures! elles élèvent donc vers Dieu ce qui peut aller à lui, leur cri incessamment répété!

La culture des abeilles convient à tout le monde; l'homme de labour et l'homme de loisir, le pasteur des âmes comme l'industriel, le citadin lui-même, peuvent avoir des ruches; les soins qu'elles exigent ne paralysent aucun autre soin, aucun travail. C'est une culture, c'est une récolte qui demande si peu de temps, si peu de sacrifices, qu'on peut dire qu'elle se fait seule et sans frais. Ajoutez que, si les abeilles se multipliaient davantage, nos parterres, nos prairies, nos champs s'émailleraient de fleurs plus nombreuses et plus vives, nos vergers verraient leurs arbres se charger de plus de fruits; car les visites multipliées des abeilles favorisent la floraison, et contribuent de plusieurs manières à la fécondation des plantes. Mais le profit intrinsèque et propre d'une ruche, c'est le miel et la cire qu'elle contient. Nous sommes, sous ce double rapport, tributaires de l'étranger pour des sommes considérables; placés sous la dépendance surtout des fabricants de miel et de cire; nos remèdes, nos sirops se font avec du miel qui n'est pas franc, qui est vicié par des mélanges de farine ou d'amidon; nos appartements et nos églises même brûlent une cire malsaine et empoisonnée. Or, nous pourrions par nous-mêmes nous assurer une cire naturelle et parfumée, un miel doux et généreux; car les abeilles réussissent dans toutes les températures, voire même dans les régions glacées de la Sibérie, comme dans les terres brûlantes du Vésuve et chez les Trappistes de Staouëli.

Pour avoir une idée des bénéfices que pourrait procurer à notre pays l'éducation des abeilles, j'ai consulté les propriétaires des localités où l'on s'applique le plus à cette industrie, et j'ai appris que sur quatre années, les abeilles donnent une récolte très-bonne, deux ordinaires, une médiocre. La bonne récolte donne 150 0/0 de bénéfices; les deux ordinaires, 50 0/0, et la médiocre, environ 25 0/0. En moyenne, on obtient, dans certains départements, et lorsqu'on apporte de l'intelligence, 40 0/0 de bénéfices nets. Est-il une branche de l'agriculture qui procure cela? Est-il beaucoup d'industries et même de jeux de bourse qui amènent d'aussi beaux résultats?

On ne se figure pas la quantité de miel et de cire que l'on pourrait récolter dans beaucoup de nos villages, sans qu'on fût obligé de faire d'autres frais que ceux d'y établir des ruches; car pour la culture des abeilles, il ne faut ni labour, ni engrais. Dans la Bretagne, dans la Normandie, en Lorraine, en Vivarais, j'ai vu la chose comprise à merveille. C'est donc par milliers de kilogrammes, que, dans nos landes, en Bénauge et dans nos autres cantons, si riches en plantes mellifères, ces produits sont perdus, faute d'abeilles et faute de personnes intelligentes pour soigner ces industrieuses ouvrières. Chez nous, comme à Narbonne et dans l'Agenais, il est nombre de communes qui peuvent gagner à cette récolte plus de trente mille francs chaque année.

Nous voudrions donc, N. T.-C. F., que beaucoup de personnes se prissent d'amour pour les abeilles et les élevassent avec persévérance; on trouverait ainsi le moyen de multiplier l'usage de la cire véritable, et à cette occasion nous exprimons le regret, de voir dans quelques églises, les prescriptions de la liturgie sur l'emploi de la cire pure, mises en oubli. Nous ferons remarquer, à ce sujet, que, récemment encore, la sacrée congrégation des rites a rappelé par des décisions formelles, que ces prescriptions sont obligatoires.

Nous ne saurions assez préconiser l'usage de la cire; tous savent, comme nous, quel serait son avantage dans son usage habituel à l'intérieur des maisons. Elle seule devrait être employée dans la veillée des ménages, elle seule au chevet des malades. L'arome qu'elle dégage en se consumant, serait déjà un agrément et une condition de bien-être. Que de pauvres filles se sont usé la poitrine ou les yeux dans leur travail de chaque soirée, enveloppées des pernicieuses vapeurs de la lampe boiteuse ou de la chandelle tristement tremblotante! Ne serait-ce donc pas un bienfait national et populaire que celui de la culture en grand de nos abeilles cirières?

J'ai fini, N. T.-C. F., et il ne nous reste plus qu'à appeler, pendant la célébration de l'auguste sacrifice, toutes les bénédictions du ciel sur vous et sur vos campagnes. Les premières conditions de la prospérité de la France sont: La tranquillité au dedans, la paix au dehors; à ce compte, quelle époque s'annonça jamais plus souriante pour l'agriculture, pour l'industrie et pour les arts? La crise alimentaire qui affligeait l'Europe depuis quatre ans pouvait seule arrêter le développement des bienfaits de la paix, et voici que le ciel, lassé de ses rigueurs, nous a envoyé des récoltes qui ont porté partout la joie, le bien-être et la sécurité, mère de l'agriculture et des grandes entreprises. Nous n'avons donc plus qu'à rendre grâces au Seigneur pour les bienfaits que nous avons reçus, et à nous rendre dignes de leur continuation par une inaltérable fidélité à tous les devoirs que la religion nous impose. *Amen.*

Digitized by Google

Discours au congrès régional de la Rochelle, prononcé le dimanche 15 mai 1859, par Mgr. Landriot, évêque de la Rochelle et de Saintes.

Abundare te faciet Dominus Deus tuus in cunctis operibus manuum tuarum, et in fructu jumentorum tuorum, in ubertate terræ tuæ, et in rerum omnium largitate.

Le Seigneur votre Dieu vous comblera de biens dans toutes les œuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de votre terre, et par une grande abondance de toute chose (*Deut.*, XXX, 9.)

Les hommes qui n'ont étudié du Christianisme que la superficie sont peut-être étonnés de voir la religion intervenir, avec ses bénédictions, dans une œuvre qui semble appartenir exclusivement à l'ordre matériel. A quoi bon, s'écrieront-ils, ces prières et ce discours? Que peut-il en résulter d'utile? et n'y a-t-il pas une sorte d'inconvenance à unir ainsi les extrêmes, *ut quid perditio hæc?*.. Ceux qui raisonnent ainsi ont oublié que la religion touche à tout, et qu'il est dans les choses un point élevé et culminant dont le christianisme s'empare pour le rattacher au ciel. Sans doute la religion n'est pas tout en ce monde; car il est des forces individuelles, sociales, naturelles, distinctes de l'ordre religieux; mais l'Eglise a reçu la mission de donner à tout ce qu'elle bénit un caractère divin; et chaque objet de la création ainsi touché, vivifié par la religion, prend une expression de jeunesse, de force et d'immortalité.

Ainsi, Messieurs, ce que vous avez fait depuis huit jours et ce que vous voudriez graver profondément dans l'esprit de nos populations, tient à un ordre de choses des plus élevés; et je suis heureux de vous le rappeler en ce moment, parce que c'est vous glorifier, c'est glorifier la pensée qui vous a réunis, et que je crois faire une œuvre évangélique toutes les fois que je trouve dans notre pauvre humanité une raison de la relever à ses propres yeux, et de lui montrer que la religion aime à honorer ses nobles travaux.

Si je me bornais aux apparences qui suffisent à plusieurs, je ne verrais en vous que des travailleurs de l'ordre matériel, ayant une intelligence parfaite de tout ce qui se rattache à la culture du sol, au perfectionnement des races et des produits agricoles. Mais alors, Messieurs, permettez-moi de vous le dire, vous ne seriez pas assez grands à mes yeux. J'aime mieux voir en vous la dignité du roi de la nature, qui exerce cette haute et solennelle juridiction dont l'homme a été revêtu au jour de la création, et qui l'emploie à la gloire de son premier maître et à l'utilité de ses semblables. A ce point de vue, l'homme ne nous apparaît plus comme un ouvrier vulgaire; c'est un prince qui fait acte de souveraineté et dont la puissance, pour être déléguée, n'en est pas moins réelle et glorieuse (1).

Vous savez que, dans les anciennes familles, on aime à parcourir les vieux parchemins qui constatent les titres et les exploits des ancêtres. La vraie noblesse de l'homme, la plus illustre de toutes, est consignée dans des parchemins aussi anciens que le monde. Analysons en ce moment le chapitre de nos Livres saints qui se rapporte à la solennité de ce jour.

Le Seigneur avait fait entendre sa voix sur les abîmes du néant; il avait évoqué la création, et la création s'était levée à sa parole, comme une île riante qui tout à coup sortirait du fond de l'Océan. La terre et les grandes eaux, les prairies, les montagnes et les vallées, les arbres et leurs fruits savoureux, les oiseaux du ciel avec leur musique harmonieuse, la clarté des étoiles et les rayons splendides de l'astre du jour, toutes les richesses de l'amour créateur étaient répandues sur ce vaste univers; il ne manquait plus qu'un maître pour commander et un prince pour jouir. Mais, reprend saint Grégoire (2); il ne convenait pas que le roi fût introduit avant la création et l'embellissement de son empire; et de même qu'un habile amphitryon n'admet ses convives dans la salle du festin, que lorsque tout est prêt et que la table est richement ornée, ainsi le Seigneur avait préparé à l'avance comme un magnifique banquet dans toutes les richesses de la nature; il avait tout disposé avec la splendeur et la surabondance de son inépuisable fécondité. Les préparatifs terminés et la salle ornée avec un luxe royal, Dieu a fait un nouveau signe au néant, signe plein d'amour et de majesté; l'homme s'est levé comme l'étoile du matin, et l'ordonnateur suprême l'a introduit comme l'hôte bien aimé, comme le prince et le souverain qui devait jouir et gouverner.

Et Dieu dit à sa créature privilégiée : Regarde ce vaste univers; il est l'ouvrage de mes mains, et je l'ai encore perfectionné pour toi. Il sera ton héritage; je le livre à ta puissance, afin que tu en jouisses comme un souverain, que tu le travailles comme un maître, et que tu sois en ce monde comme le représentant de mon autorité : *Et dominamini universis animantibus quæ moventur super terram... et præsit universæ terræ* (*Gen.* I, 28). — *His omnibus præfecit hominem Dominus, hoc illum in terra constituens, quod ipse esset in cœlo* (S. Chris. *ad Stag.*, l. I, n. 2).— C'est au souvenir de ces merveilles que le prophète s'écriait : « Seigneur, que votre nom est admirable sur toute la terre! Qu'est-ce que l'homme, puisque ainsi vous l'avez environné d'honneur et de gloire? Vous l'avez établi comme un chef sur toutes les œuvres de vos mains; vous avez

(1) Primo patri tanquam prædominanti toti humanæ naturæ, datum est privilegium regendi et dominandi, ut in Genesi scriptum est : « Crescite, inquit Dominus, et multiplicamini et replete terram, et dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et cunctis animantibus quæ moventur super terram. » *Unde ad regiam majestatem pertinet his omnibus uti et abundare, et quanto plus in his dominatur, tanto plus primi Domini principatum habet simulatorem, cum omnia sint ad usum hominis deputata in creationis primordio* (Saint-Thomas, *De regim. princ.* l. II, c. 6).

(2) Greg. Nyss., *De opif. hom.*, c. 2.

Digitized by Google

tout mis sous ses pieds : les animaux des campagnes, les oiseaux du ciel et les poissons qui parcourent les sentiers de la mer ; *Omnia subjecisti sub pedibus ejus : oves et boves universos, insuper et pecora campi, volucres cœli, et pisces maris, qui perambulant semitas maris* (*Psal.* VIII). »

Je regrette, Messieurs, de ne pouvoir suivre avec vous les détails et les conséquences de cette vaste puissance de commandement. Il serait facile de montrer la gloire dont Dieu a environné notre nature, l'étendue de cette souveraineté qui nous a été confiée et dont les plus beaux restes n'ont point été détruits par le péché. Il y aurait à faire un récit glorieux de tous les exploits de l'homme sur la nature, de ces lentes et pacifiques conquêtes, de ses laborieuses et honorables victoires. J'éprouverais quelque satisfaction à vous dire comment cet être faible en apparence, et qui par une loi exceptionnelle naît tout désarmé, est cependant parvenu avec son intelligence à affermir partout son incontestable domination, comme si la nature, en nous mettant au jour dans le plus complet dénûment, voulait faire ressortir davantage l'énergie de cette puissance qui saura gouverner le monde sans autre ressource que le génie.

Mais, Messieurs, en suivant l'ordre de ces idées que j'avais d'abord conçues, je dépasserais les limites d'un discours, je ferais presque un traité : aussi, après vous avoir laissé entrevoir toute la richesse de notre sujet, je me restreins à vous adresser quelques paroles sur les avantages de l'agriculture.

« Vous aimerez les ouvrages laborieux et l'agriculture qui a été instituée par le Seigneur. » Ainsi parlent les Livres saints.— *Non oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab Altissimo* (*Eccli.* VII, 16).

L'agriculture est la principale source de richesses pour une nation (1) : la terre contient la vraie fortune de l'homme. Le commerce, l'industrie ont leurs trésors dont la circulation est nécessaire aux sociétés ; mais ces trésors sont moins fixes, plus incertains, et d'ailleurs ils supposent toujours les premiers : ils n'ont de valeur qu'autant que les produits du sol ouvrent et ferment la marche (2). Le froment et le vin, ces deux substances mystérieuses qu'un Père ne craint pas d'appeler la base du corps humain (3), le soin du bétail qui doit servir à travailler la terre et à nourrir l'homme, la culture de toutes ces plantes qui forment un supplément indispensable à l'alimentation et à l'entretien des animaux, le perfectionnement de tous ces instruments que l'homme s'adjoint comme les bras de sa prévoyante industrie : tel est le vaste domaine de la science agronomique. Aussi l'agriculture doit être considérée comme la vraie nourricière des peuples, parce qu'en dernier résultat tout se rapporte, dans l'ordre physique, à l'alimentation de l'homme et au soin raisonnable de son corps, comme dans l'ordre moral, le soin et la culture de l'âme sont la première des sciences, celle à laquelle toutes les autres doivent se coordonner. C'est donc le devoir d'un sage gouvernement de diriger en partie les forces vives d'une nation vers ce point central et cette source de la prospérité publique. Il doit avoir toujours ouvert l'œil ferme et vigilant d'une active sollicitude, sur la solution de ces problèmes d'où dépendent les richesses d'une vie féconde et aussi très-souvent la tranquillité des peuples : problèmes d'une importance capitale et que je résume ainsi : perfectionner le sol, travailler à accroître ses produits, lui enseigner le secret de rendre au centuple ce qu'on lui confie, et convoquer pour ce résultat toutes les énergies différentes des trois règnes de la nature. — L'Ecriture sainte a toujours attaché une grande valeur à ces questions qui semblent n'atteindre que le sol, et qui cependant sont éminemment sociales et touchent aux plus graves intérêts : « Joseph, nous dit le livre de la Genèse, parcourut toutes les contrées de l'Egypte, et il survint une fertilité de sept années ; il fit réunir dans des greniers toute la surabondance de la moisson, et la récolte fut si prodigieusement multipliée qu'on pouvait la comparer aux sables de la mer » (*Gen.*, XLI, 47-49). « Le Seigneur, dit encore l'Ecriture, conduisit son peuple dans des lieux abondants en gras pâturages, dans une terre vaste en étendue, tranquille pour la culture et d'une admirable fécondité : *Pascuas uberes et valde bonas et terram latissimam et quietam et fertilem* » (*I Paral.*, IV, 40). Ailleurs, Dieu promet à son peuple les trésors de la terre, en des termes si complets d'espérance, qu'on pourrait les prendre pour le meilleur programme de vos Congrès : « Le Seigneur vous comblera de biens dans toutes les œu-

(1) Les paroles qui suivent nous montrent l'importance que les Docteurs de l'Eglise attachaient aux questions agronomiques : « Il faut, dit saint Thomas, bâtir les villes dans des contrées agréables et fertiles... C'est le moyen de fixer les habitants ; car la vie de l'homme a besoin de jouissances, et pour répondre à ce besoin de notre nature, il faut choisir les lieux où se trouvent de vastes plaines couvertes d'arbres fertiles, embellies par le voisinage des montagnes, rafraîchies par l'ombrage des forêts et arrosées par des cours d'eau ; mais comme l'excès de la jouissance produit un grand mal en corrompant les mœurs, il faut user avec modération de tous ces avantages. » (*De regim. princ.* l. II, c. 4). — La science économique n'eût pas mieux dit : malheureusement, il lui arrive d'oublier les conseils de la prudence chrétienne renfermés dans les dernières paroles de saint Thomas, et cet oubli amène tous les excès de la civilisation.

(2) Sicut natus infans non potest ali sine nutricis lacte, nec ad incrementum perduci, sic civitas sine ciborum abundantia frequentiam populi habere non potest. Duo tamen sunt modi, quibus alicui civitati potest affluentia rerum suppetere ; unus qui dictus est propter regionis fertilitatem abunde omnia producentis quæ humanæ vitæ requirit necessitas ; alius autem per mercationis usum, ex quo ibidem necessaria vitæ ex diversis partibus adducuntur. *Primus autem modus convenientior esse manifeste convincitur* (Saint Thomas, *De regim. princ.* l. II, c. 3).

(3) S. Greg. de Nysse. Orat. Catechet.

Digitized by Google

vres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de votre terre et par une grande abondance de toutes choses (1). »

Mais, Messieurs, je le sens, je suis téméraire en abordant de semblables questions que je n'ai point suffisamment étudiées; ce serait à vous de me donner des leçons, et à nous tous de les recueillir dans le silence de l'admiration. Aussi, pour ne point prolonger une situation difficile à mon ignorance, je monte plus haut, et j'arrive à une sphère qui m'appartient d'une manière plus spéciale, puisqu'il s'agit de l'amélioration de l'homme par l'agriculture.

Depuis quelques années, une fièvre morale s'est emparée des populations. Je l'appellerai, si vous le voulez, la fièvre des cités. L'homme des champs, semblable au berger dont parle le poëte latin, s'est laissé séduire par le nom et l'éclat des grandes villes : *Urbem quam dicunt Romam* (2)... La simplicité de la vie pastorale lui semble une dérision au milieu du progrès des lumières; il a envie, lui aussi, de jouir et de faire le citadin. A celui qui demanderait la cause de cette émigration,

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi,

Il dirait volontiers avec le berger d'Italie :

Libertas, quæ sera tamen respexit inertem :

La liberté de voir, de donner à tous ses sens des satisfactions inattendues, de sortir d'une position modeste, et de se croire quelque chose en ce monde. Cette désertion des campagnes est une sorte de menace contre la prospérité publique, et la terre manquant de bras serait bientôt condamnée à un stérile veuvage; mais, dans l'ordre moral, les conséquences sont encore plus graves et méritent surtout l'attention des hommes religieux et dévoués à leur patrie.

L'homme est un être fait pour la société : il ne peut vivre seul; les besoins de son corps et de son âme réclament impérieusement la vie à plusieurs. De cette nécessité proviennent ces agglomérations de familles qu'on nomme les hameaux, les bourgs et les cités. Malheureusement l'homme, qui abuse de tout, a trouvé le moyen de faire des villes une école où très-souvent le sens moral et religieux du peuple se détériore, où, sous prétexte de lui apprendre à connaître ses droits, on lui enseigne la science de l'impiété, de l'agitation, de l'immoralité et des révolutions sociales. Aussi, voyez les villages qui avoisinent les grandes cités : ils ont le triste talent de prendre tout ce qu'il y a de mauvais à la ville, sans le compenser par le bien qui souvent y surabonde.

Est-ce à dire que le séjour des villes soit blâmable? Assurément personne n'oserait l'affirmer; mais ce qu'on ne saurait trop répéter au peuple des campagnes, c'est que le séjour des villes est très-pernicieux, quand on l'aborde sans motif raisonnable et qu'on ne sait pas l'entourer de précautions nécessaires (3). Sans doute, dans les villes, à côté de tant de cœurs malsains et pervertis, il n'est point rare de rencontrer des âmes d'élite, des âmes pures et grandes, dont le contact fortifie, dont la seule présence opère en nous un travail d'amélioration, dont la vue rapproche du ciel; et nous devons admirer cette attention de la miséricorde divine, qui, à côté des pécheurs, sème les âmes justes pour empêcher la corruption de gagner tout le corps. Mais pour un diamant, combien de pierres qui blessent! Pour quelques grains de pur froment, combien de livres d'ivraie! Aussi la trop grande affluence des populations vers les villes doit-elle être considérée comme une calamité publique, tandis que le séjour à la campagne, et surtout le travail de l'agriculture, offre au point de vue moral les plus grands avantages : il rend l'homme meilleur, il lui conserve le bon sens et la sagesse pratique, il lui assure un vrai bonheur. Glissons rapidement sur ces trois pensées.

Comment le travail des champs peut-il rendre l'homme meilleur? — La création, d'après la doctrine catholique, est un livre où Dieu a écrit, où il semble écrire tous les jours les règles de la sagesse et de la vertu. « La sagesse divine, dit saint Bonaventure, est versée sur chaque chose, car chaque objet, avec ses propriétés naturelles, est gouverné par les règles de la sagesse; c'est un miroir de la sagesse divine, et celui qui verrait toutes les propriétés des êtres, verrait par là même, avec une merveilleuse clarté, cette sagesse incomparable (4). » Le soleil qui brille en un jour pur ou qui dissipe les nuages ténébreux, la tranquille sérénité de l'astre des nuits, le mouvement progressif de la semence, la régularité des saisons, la prévoyance des animaux, le travail actif des uns, la prudente économie des autres, cette sagesse distributive qui règle les choses

(1) Si quelqu'un m'objectait que ces promesses appartiennent à l'ancienne loi, je répondrais avec saint Thomas, que, dans l'ancienne loi, les biens temporels étaient promis à la vertu par un contrat, et que, dans la nouvelle, ils sont aussi donnés, mais par surcroît : *Non in pactum deducuntur, sed adjiciuntur* (*In Epist. I ad Cor.*, c. 10). Dieu déroge à cette loi, lorsque le plus grand bien des âmes ou des nations l'exige, mais la règle générale est fixée par l'Evangile lui-même : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (Matth. VI). »

« Je sais, à n'en pouvoir douter, dit un Père, que lorsque la justice préside à nos actions, le Ciel accorde à l'homme les biens temporels. — *Exploratum habeo temporalium hunc rerum usum cœlitus homini obvenire, dummodo justitia actionum omnium dux sit* » (Didyme cité par Cornel. à Lapide in Eccl. c. 3, v. 13).

Voir un chapitre où Rosmini développe ce principe : Les biens temporels ont une tendance continuelle à s'unir à la vertu, et les maux à suivre le vice. — Il y a des exceptions, mais qui ne détruisent pas la règle générale (*Théodicée*, l. II, c. 14).

(2) Virgile, I *Eglog.*

(3) Utilius est quod populus extra civitatis exerceatur, quam quod intrà civitatis mœnia jugiter commoretur (*De regim. princ.* l. II, c. 3).

(4) Lumin. Eccles., serm. 2.

Digitized by Google

avec une si constante harmonie, tout dans la nature nous prêche la vertu avec ses formes différentes et multipliées : *Non solum ad Dei cognitionem, sed etiam ad vitæ nostræ institutionem, maximam afferunt doctrinam creaturæ* (1). Il est telle vue de la nature, tel détail de mœurs dans les animaux, qui valent mieux qu'un discours; aussi saint François de Sales, après avoir contemplé une scène attendrissante de simplicité et de dévouement mutuel entre de petits oiseaux, s'écriait-il que ce spectacle lui avait fait autant de bien que le meilleur sermon. Dans la ville, je le répète, le contact de l'homme est souvent malsain; il y a tant de bassesses dans certains cœurs, tant de noirceurs en quelques âmes, tant de venin d'aspic sous certaines langues, que les âmes faibles peuvent être étouffées, et les natures mal disposées y reçoivent le poison à forte dose. Sans doute, l'homme de la campagne peut aussi se dépraver; il peut fermer les yeux et les oreilles aux enseignements de cette voix qui se fait entendre partout : *Non sunt loquelæ, neque sermones quorum non audiantur voces eorum* (*Psal.* XVIII, 4). Mais cependant il est vrai de dire, à un point de vue général, que les populations agricoles ont des mœurs plus simples, et que, si leur cœur est droit, si surtout elles ont le sens chrétien, elles peuvent, à l'exemple de saint Antoine (2), lire partout et entendre partout comme un sermon de Dieu, qui prêche en toute créature; car chaque être est une voix, chaque mouvement de la création est un enseignement, et il peut y avoir une conversation muette, mais sublime, entre l'intelligence humaine et les lois qui président à la formation de la semence, aux mouvements intérieurs de la sève, au concours simultané de la puissance végétative et de l'industrie humaine (3).

Ces vérités étaient connues des philosophes païens; alors même qu'ils ne voyaient pas les raisons et le sens des choses avec la lucidité du chrétien, ils constataient les résultats avec une grande sagesse d'appréciation. « Dans les villes, disait Cicéron, naissent tous les vices... La vie des champs enseigne l'économie, elle inspire le goût du travail et l'amour de la justice : *Vita hæc rustica, parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est* (Pro. Rosc. Amer., n° 27).

« L'agriculture, a dit un penseur célèbre, produit le bon sens et un bon sens d'une nature excellente » (Joubert, t. I, tit. 13). — C'est ma seconde proposition; le bon sens touche de près la vertu, et la folie totale ou incomplète est souvent la mère du vice.

Qu'apprend au peuple la fréquentation imprévoyante des villes? L'erreur sous des formes brillantes, des illusions déplorables qu'on décore du beau nom de progrès, des impossibilités qui vont à des conclusions sauvages sous prétexte de liberté, la science des ténèbres qui ne discerne plus entre le bien et le mal. Combien de malheureux jeunes gens avaient quitté leur village avec le bon sens d'une heureuse nature, et qui, après avoir fréquenté les villes, sont rentrés au foyer domestique, apportant la science de la déraison et du désordre; ils avaient perdu la vérité et le sens moral avec leur langage simple et naturel, ils ne connaissaient plus que la langue de cette demi-science égoïste, haineuse, corrosive, et plus funeste au peuple que la complète ignorance. — Il me semble, Messieurs, que je touche au vif une des plaies de notre société. Où se recrute l'armée de ces hommes, éternels ennemis de l'ordre et de la société? N'est-ce pas dans les rangs de ces êtres déclassés, qui ont voulu parvenir à une science, à une position pour laquelle ils n'étaient point nés, et n'ont obtenu qu'une déraison en permanence, et pernicieuse en raison même de son faux mais dangereux éclat? Si ces hommes étaient demeurés dans leur village, à cultiver l'héritage paternel, ils auraient aussi ménagé leur patrimoine de bon sens, l'auraient augmenté tous les jours, l'auraient transmis à leurs enfants, et assuré ainsi le bonheur de leur famille et celui de la société. Caton l'Ancien l'avait déjà remarqué de son temps : « C'est, dit-il, parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens, les plus braves soldats...; et ceux qui se vouent à la culture n'ourdissent pas de dangereux projets : *Minimeque male cogitantes sunt, qui in eo studio occupati sunt* (*De re rustica*, avant-propos).

Un autre agronome a formulé la maxime suivante : « La vie des champs se rapproche de la sagesse et semble lui tenir par un lien de parenté. *Vita rustica sine dubitatione proxima et quasi consanguinea sapientiæ est* (4). Comment concevoir un rapport aussi intime entre des choses qui, au premier coup d'œil, paraissent bien éloignées, le séjour de la vie matérielle, et l'éducation de l'âme? La puissance de ces relations tient à cette double constitution de l'homme, qui fait souvent des choses extérieures le véhicule des idées morales; la sagesse nous arrive de toutes parts, quand nous savons lui préparer un cœur docile. D'abord, l'homme des champs n'a point l'esprit travaillé par toutes ces théories qui, fussent-elles véritables, dépasseraient la force de son esprit. Sa tête n'est point enivrée par toutes ces vapeurs pestilentielles que l'excès

(1) S. Chrysost., *in Ps.* CX, n. 3.

(2) (Dicebat) sese in natura rerum velut in quodam codice *legere semper sermonem Dei* (Ep. s. Nili).

(3) Quod enim majus mirabiliusque spectaculum est, aut ubi magis cum rerum natura humana ratio quodammodo loqui potest, quam cum positis seminibus, plantatis surculis, translatis arbusculis..., tanquam interrogatur quæque vis radicis et germinis quid possit, quidve non possit, unde possit, unde non possit, quid in ea valeat numerorum invisibilis interiorque potentia, quid extrinsecus adhibita diligentia; inque ipsa consideratione perspicere, quia neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus : quia et illud operis quod accedit extrinsecus, per illum accedit, quem nihilominus creavit, et quem regit atque ordinat invisibiliter Deus (Aug. *De Gen. ad litt.* l. VIII, n. 16).

(4) Columel., l. I, Præfat.

Digitized by Google

de la civilisation a promenées partout. Il vit, dans les campagnes, en face des grandes et merveilleuses opérations de la nature, qui sont si pleines de sagesse, de sens, de raison ; il rencontre dans les moindres phénomènes une action intelligente et discrète, à laquelle son esprit ne peut pas échapper complétement. Dieu est partout dans la nature, avec une activité qui ne se repose jamais : il est dans la plante qui sommeille et dans celle qui croît, dans le fleuve qui coule et dans l'eau stagnante, dans les montagnes couvertes de bois et dans les plaines verdoyantes. C'est par lui, dit saint Athanase, que le soleil projette sa lumière, que le vent souffle, que la terre porte ses fruits ; c'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombe la pluie, que se forme la glace (*Orat.cont.Gent.*, n° 40-44). Dieu est donc partout dans la nature, et son action s'exerce *toujours avec poids, nombre et mesure :* dans chaque grain de semence il y a une opération merveilleuse et féconde en enseignements pour l'homme (1). Rien n'est précipité dans la nature, tout vient en son temps; chaque chose réussit d'autant mieux qu'on y a mis plus de travail. Les mœurs de chaque animal peuvent aussi fournir des leçons de bon sens et de prudence pratique, et il n'est pas jusqu'à la petite fourmi industrieuse qui ne soit une excellente prédication de sagesse populaire. Il me semble donc que la nature, *si magna licet componere parvis*, est semblable à ces écoles du peuple où les maximes de la vérité et de la sagesse couvrent les murailles, et peuvent facilement être comprises des moins intelligents.

Aussi vous rencontrerez dans les campagnes des vieillards qui étonnent par leur sagesse suréminente, par leur haute appréciation des choses et des hommes, et par un tact qu'on soupçonnerait à peine dans ces natures à écorce grossière ; ils ont, sur les questions les plus difficiles, de ces mots propres, de ces expressions frappées au coin du bon goût et d'un profond bon sens; l'homme de la ville ne dirait pas aussi bien ; sa parole n'aurait pas cette saveur de primitive nature. D'où leur viennent ces trésors de sagesse délicate et d'exquise prudence ? Ils les ont accumulés successivement, presque sans s'en douter, à l'école des champs, au milieu des forêts et des merveilles de cette sagesse *qui prêche au dehors et fait entendre sa voix à travers les chemins* (2). C'est cette grande école de la nature que recommandait saint Bernard : « Croyez-en à mon expérience, s'écriait-il, vous trouverez dans les forêts quelque chose de meilleur que dans les livres ; les arbres et les rochers vous donneront des instructions supérieures à celles des maîtres les plus habiles : *Experto crede, aliquid amplius invenies in sylvis, quam in libris ; ligna et lapides docebunt te, quod a magistris audire non possis* (Epist. 106). — Enfin la vie des champs rend l'homme heureux de ce bonheur vrai, intime, qui, après les consolations de la foi, est une des meilleures jouissances de la vie.

. Heureux, disait le poëte latin, les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheu !

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas !

Pourquoi faut-il qu'ici-bas le bonheur ne soit jamais mieux connu que par l'absence ? L'homme des champs ignore l'étendue de son bonheur, et peut-être parce qu'il en jouit : il ne sait pas tout ce qu'il y a de faux, de mensonger, de vide et de pesant dans la vie, telle que l'ont faite les relations artificielles des hommes. Il ne sait pas apprécier la sécurité d'une vie tranquille, d'une existence qui ignore l'art de tromper : *Nescia fallere vita :* parole profonde qui éclaire toute la différence des situations. La vie du monde est souvent une vie de peine et d'angoisses; l'âme souffre, le cœur se fatigue à des chocs continuels, tout nous trompe, les choses et les hommes; tout est artificiel ; mais dans la vie des champs, les choses ne trompent pas, parce qu'elles sont simples et naturelles; il y a peu d'éclat dans les promesses, mais le vrai s'y trouve loin du bruit. Les richesses y abondent sous les formes les plus variées : *Dives opum variarum*, richesse de joie, d'affection de famille, d'heureuse et habile ignorance, richesse dans la modération des désirs et même dans la médiocrité de la possession. Ah ! continue Virgile, soyez mes délices, lieux champêtres, vallons sans cesse rafraîchis par des ruisseaux ! Que j'aime les forêts, et puissè-je y demeurer sans gloire !

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes :
Flumina amem sylvasque inglorius (3.)

Nous avons lu autrefois ces belles paroles, et peut-être sans les comprendre. Il faut avoir vécu, avoir senti le poids des hommes, et subi les durs contacts de l'expérience pour savourer ces réminiscences de notre éducation classique. Quand l'esprit est fatigué de ce qu'il a vu et entendu, quand le cœur est broyé par les affaires, ou les ennuis que donne le spectacle de ces profondes misères qu'on appelle l'histoire du monde, il s'écrie avec le poëte de son enfance : Oui, heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur ! Oh ! qu'ils demeurent sans gloire sur le bord de l'Océan, ou dans leurs forêts, ou dans les vallées fertiles arrosées par les eaux fraîches : *Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes !*

On citerait peu de grands hommes qui n'aient aimé la campagne et quelquefois avec passion. Le poëte va lui demander le calme et l'inspiration ; le politique y cherche le vrai qu'on rencontre si rarement dans les comédies humaines ; le philosophe y trouve le repos et la facilité du travail ; le chrétien y jouit de tout ce qui élève l'intelligence et apaise le cœur, mais surtout il s'y promène à la clarté d'une lumière supérieure qui est

(1) Opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano (August. *in Joan.* tract. 24, n. 1).

(2) Sapientia foris prædicat, et in plateis dat vocem suam (*Prov.* I, 20).

(3) *Georg.*, l. II, 458 et seq.

Digitized by Google

comme un rejaillissement de la gloire de Dieu et de la paix de l'éternité.

Ces plaisirs si purs et si vrais sont, à des degrés différents, le partage de l'agronome, alors même qu'il n'en aurait pas la conscience raisonnée ; car le bonheur qui n'est pas réfléchi n'en a souvent que plus de vérité. Sans doute ce plaisir est interrompu par le travail ; mais ce travail lui-même, quand il n'est pas exagéré, fortifie la nature en la renouvelant, et ces sommeils réparateurs, dont parle encore le poëte, procurent à l'homme des champs une santé et une jouissance que la science n'a pu encore fixer au milieu de nous par un droit de cité : *Mollesque sub arbore somni.*

Pourquoi ce bonheur de la vie des champs ? J'ai toujours pensé que la raison première et fondamentale était ce contact habituel et permanent avec les œuvres de Dieu, car toute œuvre de Dieu exerce sur nous, même à notre insu, la plus heureuse influence ; puis, dans les campagnes, il y a tant de calme et de paix sereine loin de l'agitation des villes, qu'on s'y trouve naturellement rapproché de Celui qui est le Dieu de la paix et du vrai bonheur. L'Ecriture me semble confirmer cette doctrine par des paroles simples, et fraîches comme la vie au printemps : « L'œil désire la grâce et la beauté, mais il y a quelque chose de mieux, c'est le spectacle des vertes campagnes : *Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus, et super hæc virides sationes* (*Eccli.* XL, 22).

Je dois donc me réjouir, Messieurs, au nom de la Religion, au nom du bonheur et de la richesse de notre patrie ; je dois me réjouir, en voyant l'administration supérieure, si dignement représentée parmi nous, diriger, d'une manière spéciale, son attention sur les questions agronomiques, et prendre tous les moyens qui sont en son pouvoir pour arrêter ce flot inintelligent et désastreux qui porte la campagne vers le séjour des villes. A ce premier sentiment s'en mêle un autre, celui d'une noble fierté qu'on voudra bien pardonner au premier pasteur de cette ville. Nos autorités (1), pleines de gracieuse intelligence, ont su faire parfaitement les honneurs de la cité Rochelaise, et montrer à une nombreuse population accourue de toutes parts que rien ne nous est étranger de ce qui intéresse le sentiment national et le développement d'un légitime progrès.

L'agriculture est donc, Messieurs, une grande et belle chose : elle est divine, et l'Ecriture ne craint pas d'affirmer que c'est Dieu lui-même qui l'a instituée : *Rusticationem creatam ab Altissimo.* N'est-ce pas, en effet, le Seigneur qui a dit à l'homme, même dans l'état d'innocence : Tu travailleras la terre et tu seras son gardien : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum* (*Gen.* II, 15) : sainte et noble garde, qui est une gloire pour l'homme et un insigne de sa principauté, même au milieu des douleurs de l'expiation ! — L'agriculture est une grande et utile chose, parce qu'elle est la vraie richesse de la patrie, richesse stable et certaine comme la bonté de Dieu, trésor toujours renouvelé, qu'une mauvaise saison peut différer, mais que la terre inépuisable rend au centuple les années suivantes. Que vous dirai-je enfin ? L'agriculture, et c'est une de ses gloires au point de vue religieux, travaille à l'amélioration de l'homme ; elle rectifie ses idées, et lui prépare, même en ce monde, un bonheur vrai, parce qu'il est simple et innocent. Aussi je conclus, avec un Père de l'Eglise, que les populations agricoles vivent dans la paix et que leur existence a quelque chose de vénérable dans sa modestie : *Populus in tranquillitate vivens, vitam habens modestam ac venerabilem* (*Ad Pop. Antioch.* hom. 19. n° 1). « L'habitant des campagnes, continue saint Chrysostome, a plus de jouissance que le riche de la ville : la beauté du ciel, l'éclat de la lumière, la pureté de l'air, la douceur d'un sommeil tranquille, tout lui est accordé avec une sorte de prérogative ; le Créateur semble lui donner en primeur ces vrais biens de l'ordre temporel, et, par une attention privilégiée, il conserve à ses sens plus de délicatesse pour mieux savourer les dons de la nature. Vous trouverez donc dans cette vie modeste le vrai plaisir et la sécurité, la bonne renommée et la santé, la régularité dans la conduite et de moindres périls pour la sainteté des mœurs (2). » — Puissent vos efforts, Messieurs, amener tous ces heureux résultats ! La France y gagnera en prospérité matérielle et morale, et la religion verra se multiplier ces anciennes familles patriarcales, dont l'existence était tranquille, modeste, vénérable par ses travaux utiles et surtout par l'auguste dignité du sanctuaire domestique : *Populus in tranquillitate vivens, vitam habens modestam ac venerabilem.*

—

Discours prononcé à Coutras, à la réunion de la Société d'Agriculture de la Gironde, par Son Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux, sur la compassion pour les animaux.

(4 Septembre 1859.)

Messieurs,

Fidèles au rendez-vous que nous nous sommes donné l'an dernier à pareil jour, nous nous retrouvons, vous, Messieurs, pour récompenser les persévérants efforts de nos agriculteurs, et votre évêque pour demander à l'Auteur de tous les dons d'éloigner les fléaux qui, depuis un certain nombre d'années, portent la désolation dans nos campagnes.

Emouvant tableau que les réunions du genre de la vôtre ! Si vous provoquez une lutte, c'est au profit du bien général ; l'as-

(1) M. Boffinton, préfet de la Charente-Inférieur. M. Beaussant, maire de La Rochelle ; MM. Marquet et de Bonnemort, adjoints.

(2) Nous donnons ici le résumé de plusieurs belles pages, De Anna, sermo 5, *passim*, t. IV. — In Ep 2, ad Cor., hom, 12, n. 5, t. X.

Digitized by Google

saut auquel vous nous faites assister n'a d'autre but que de mettre toutes les intelligences à la poursuite du progrès, cette éternelle et légitime ambition du travailleur véritablement digne de ce nom.

Grâce à votre zèle, qui ne s'est pas démenti depuis la création de votre Société, il vous est donné de compter les plus nobles affiliations et de voir vos fêtes annuelles entourées d'une plus grande pompe. Les populations ont enfin compris tout ce que vous faites pour assurer leur bien-être.

Je vous fis admirer, l'an dernier, une ruche d'abeilles; aujourd'hui, je vous entretiendrai d'un sujet qui ne peut manquer d'avoir vos sympathies. Je vous ai souvent recommandé le travail, l'ordre et l'économie; je veux aujourd'hui vous rendre bons et compatissants.

Je ne vous parlerai pas du dévouement pour nos frères; je ne vous dirai pas les prodiges de la charité publique et privée. Mais si, comme je me plais à l'attester, vous êtes justes et bons les uns envers les autres, pourquoi ne seriez-vous pas justes, bons et compatissants envers les animaux qui vous aident à féconder vos terres et à transporter vos produits? Notre empire sur les êtres qui nous entourent vient de Dieu même. Il a plu à Celui qui a fait le monde de nous en donner la royauté et de nous assujettir les animaux : *Faciamus hominem et præsit universis animantibus.* Mais Dieu a annexé à l'autorité des devoirs auxquels il n'est pas permis de se soustraire; en nous soumettant les créatures inférieures, il nous a commandé d'être au moins pleins de pitié à leur égard. Nous ne devons pas tourner contre elles les avantages qui dans les desseins de la Providence nous sont départis pour leur sage gouvernement comme pour notre propre conduite.

La protection due aux animaux existe en germe dans un article tout récent de notre législation auquel la voix publique a attaché le nom d'un illustre général, enfant de nos contrées. Mais ce serait peu de faire une loi, si le sentiment du devoir n'était pas gravé dans les cœurs, et si le concours que lui prêtent nos écrivains n'avait déjà trouvé un écho dans tous les rangs de la société. Cette loi ne paraît point avoir reçu jusqu'à présent une application suffisante, et dès-lors n'a pas produit tous les résultats qu'on pouvait en attendre. Par une circulaire du 20 août 1859, M. le ministre de l'intérieur appelle de nouveau l'attention des autorités locales sur la nécessité de prendre des mesures efficaces pour en assurer l'exécution. J'applaudis, pour ma part, aux tentatives, aux efforts de tout genre, à ces bulletins mensuels qui se publient en faveur des animaux. Cet élan fait présager que, de la sphère des théories, les idées protectrices passeront dans les mœurs, plus puissantes pour le bien que les lois.

Comme toujours, l'Eglise s'est placée, par la voix de ses pontifes, à la tête de ce mouvement, qui ne sera pas sans portée pour notre époque. C'est à elle de le seconder, de le diriger partout où elle pourra se faire entendre. Les passions humaines se révélant par des excès désastreux qui s'étendent sur la nature entière, il est tout simple que la Religion les poursuive partout où elles se montrent. C'est en ce sens qu'il a été dit que la vertu de la Rédemption descendait sur toutes les créatures et que son miséricordieux Auteur restaurait l'univers entier. *Instaurare omnia in Christo.* Qui ne reconnaît l'influence de la cupidité et de la colère, jusque sur les animaux qui entrent dans le domaine de l'homme? On ne saurait donc blâmer la parole du prêtre qui, en protégeant ceux-ci, protége aussi leurs maîtres contre ce qui les déprave.

Le gouvernement des animaux impose à l'homme deux devoirs : celui de les soigner dans les services qu'il en reçoit, et de leur épargner toute souffrance inutile.

Il ne s'agit pas assurément ici de ces soins immodérés qui transféreraient à l'être sans raison une affection, une prodigalité de secours refusés souvent à nos semblables. Mais si nous flétrissons d'inexplicables larmes, d'excessives tendresses qui ont d'ailleurs un côté aussi peu édifiant que ridicule, nous combattons plus fortement encore l'insensibilité ou l'égoïsme cupide méconnaissant cet avis de saint Paul, que là où le bœuf trace son sillon, il est juste de lui ménager la paille de la litière et le foin de la crèche; comme il est inique de l'exténuer par le refus ou la parcimonie de la nourriture : *Non alligabis os bovi triturani.*

Telle serait l'injustice du propriétaire visant à une absurde économie dans l'entretien de son troupeau ou de ses attelages, spéculant sur des profits de vente par des procédés d'engraissage nuisibles à la santé animale, abandonnant sans surveillance le soin de ses fermes aux serviteurs à gages; telle serait l'injustice de ceux-ci, laissant détériorer par leur négligence le grain ou l'herbe, spéculant à leur tour, par des soustractions frauduleuses, sur ces pauvres serviteurs impuissants à dénoncer aux maîtres les manœuvres déloyales et cruelles de leurs tyrans salariés; les livrant sans pitié à l'intempérie des saisons, les abandonnant pendant de longues nuits sur une litière malsaine, leur refusant ces précautions faciles qui écartent les maladies, préviennent les blessures et conservent à la fois la force et la santé.

Tout s'enchaîne, Messieurs, dans l'ordre du mal; et si nous consentons à dessiner dans leurs traits les plus vulgaires ces tableaux de l'incurie humaine, c'est pour rappeler à des hommes qu'ils ne sont insouciants envers les animaux que parce qu'ils laissent aussi croupir leur conscience dans une honteuse apathie. L'Esprit-Saint dit aux paresseux de contempler la fourmi pour avoir honte de son indolence. Nous dirions de même à ces propriétaires avares, à ces fermiers infidèles, de contempler leur parc

Digitized by Google

ou leur bergerie, pour reconnaître les résultats de leur insouciance et les maux auxquels ils sont entraînés par le jeu, la dissipation, le désordre de leur conduite.

Le second devoir imposé à l'homme envers les animaux, c'est celui qui est renfermé dans ce mot d'une si vaste application et d'un si fréquent usage : *humanité.*

Nous sommes, Messieurs, bien éloignés de cette période, trop courte, où l'homme, créé dans l'innocence et la soumission à son Auteur, voyait tous les animaux s'approcher de lui et porter sans défiance le joug de son autorité. Aujourd'hui, tout ce qui vit et respire redoute jusqu'à son ombre et s'enfuit à son approche.

Cette terreur est sans doute une des punitions encourues par le premier péché qui rompit l'alliance avec Dieu. Mais cette terreur n'est-elle pas aussi notre ouvrage? Une douzaine d'espèces domestiques, depuis l'origine des temps, fait seule exception à la règle. Encore la plupart d'entre elles seraient en droit de nous accuser de barbarie, si elles pouvaient, d'une génération à l'autre, se communiquer la statistique des maux dont elles ont à se plaindre, tantôt par un excès de travail, et tantôt par suite de mauvais traitements.

L'animal n'a qu'une mesure de force, et son activité est restreinte; ces limites, l'âge et les infirmités les circonscrivent; elles varient d'après le climat et le tempérament. Tant que l'on respecte ces limites pendant une période de temps, les forces gagnent, la vie se dilate et le corps acquiert plus de valeur parce qu'il rend plus de services. Mais si vous dépassez les bornes, vous tentez le Créateur; vous dénaturez son plan providentiel. De là cet axiome révélé par la sagesse divine : *Omnia in numero, mensura, pondere disposuit Dominus* (*Sap.* XI, 21). Dieu a tout ordonné avec nombre, poids et mesure.

A chaque animal il faut mesurer l'espace à parcourir; la charge qu'il porte ne doit pas excéder un certain poids; il n'est apte au travail qu'un certain nombre d'heures dans la journée et de jours dans la semaine. Loi universelle des êtres, divine économie! on ne la transgresse jamais impunément. Les champs s'épuisent s'ils ne sont renouvelés par l'engrais et restaurés par le repos. Les couvrir indiscrètement de semence, c'est tarir leur fécondité; les remuer démesurément, c'est faire évaporer leurs sucs nourriciers. L'agriculture prospère par la loi du repos comme par la loi du travail. Comment les races animales ne seraient-elles pas soumises aux mêmes conditions de vie ou de mort, de force ou d'amoindrissement, selon qu'on respecte ou qu'on viole à leur égard l'adage déjà cité : *Omnia in mensura, numero et pondere disposuit Dominus.*

Ah! sans se préoccuper de théorèmes agronomes, ni de méthodes d'alimentation, par le seul fait de l'empire qu'il exerce sur lui-même et des habitudes réglées qu'il a contractées, l'homme religieux devient doux, modéré, humain dans le tribut qu'il prélève sur ses troupeaux. Il suit leurs aptitudes : c'est d'ailleurs la portion ouvrière de son domaine; c'est son capital productif dans les sueurs de la souffrance; il y voit des compagnons de ses labeurs, il se garde bien d'en isoler son affection et sa compatissance.

Aussi, partout où la piété évangélique fleurit, elle répand sur les campagnes sa régularité. On la devine dans l'ordre et le silence que gardent brebis, génisses et taureaux, soit en paissant sur la colline, soit en se désaltérant au ruisseau, soit en rentrant à l'étable, soit en traînant charrues ou voitures. Tout est ménagé par la prudence, surveillé avec une sorte d'affection. Il suffit d'avoir parcouru les fermes des Trappistes ou des Chartreux, celles des orphelins de Saint-Louis, de Rions ou de Coubérac, ainsi que les propriétés cultivées par quelques-unes de ces familles patriarcales où les habitudes religieuses se sont conservées, pour constater la direction paternelle du travail et les résultats heureux de cette direction.

On ne saurait trop répéter aux valets de ferme, aux cochers de voiture, aux entrepreneurs de charrois, qu'en accablant de fardeaux trop lourds, qu'en pressant à marche forcée, qu'en victimant, par leurs caprices, de coups déréglés leurs bœufs ou leurs chevaux, ils commettent une barbarie dont ils ne tarderont pas à porter la peine.

La femme a su prendre sa part dans cette œuvre de protection. Son cœur comprend mieux et plus vite toutes les souffrances. Qui n'a entendu parler de cette femme (Mme de Tracy) à l'esprit droit et distingué qui jugeait les gens par leur plus ou moins d'affection pour les animaux? Quiconque lui avait été dénoncé comme cruel envers ses protégés, lui paraissait capable des atrocités les plus monstrueuses. Elle eût volontiers, comme l'Aréopage, envoyé à la mort le bambin d'Athènes qu'on avait trouvé crevant les yeux à son moineau. Longtemps elle avait douté d'un crime trop célèbre; mais quand on lui eut appris que, tout enfant, l'individu accusé s'amusait à mutiler les oiseaux de son grand-père, elle ne douta plus.

Aussi, je dois ajouter que grand est le nombre des dames qui font partie de la Société d'Amélioration, et nous en connaissons plusieurs qui ont écrit des pages éloquentes sur ce sujet. C'est à l'une d'elles que revient l'honneur de l'invention de machines d'attelage pour le soulagement des bêtes de trait et pour la sûreté de ceux qui les conduisent. Un Comice agricole de l'un de nos départements méridionaux (1), persuadé que le joug employé en France comme moyen de traction pour les bœufs, est aussi fatigant pour ces animaux que nuisible à

(1) Comice de Saint-Jean de Bournay (Isère).

Digitized by Google

l'agriculture, qualifiait, par l'organe de l'un de ses membres les plus distingués, cet usage en ces termes :

« Qui de vous, Messieurs, n'a remarqué l'œil morne et le regard farouche du bœuf et de sa femelle réunis sous le joug, cet instrument pénible, legs effrayant de la plus affreuse barbarie ? Qui de vous n'a réfléchi que cette tristesse et cette irritation sont le résultat de la gêne et de la contrainte dans lesquelles se trouvent ces utiles animaux, lorsque l'entrave, qui le plus souvent les blesse, les prive de la liberté de leurs mouvements ? Peut-on bien croire que ce signe de la servitude n'humilie pas leur fierté et n'irrite pas l'orgueil du robuste animal qui supporte à lui seul tout ce qu'il y a de plus rude dans les travaux de la campagne ? Le joug est donc un instrument barbare, qui fatigue et irrite inutilement l'animal qui y est soumis. Sous ce rapport seul, il faut le supprimer au plus vite. »

Mais des raisons physiologiques militent encore plus fortement pour la proscription du joug. La charpente osseuse de l'animal, fortement reliée à ses épaules, démontre visiblement que le siége de sa force réside principalement dans la partie la plus large et la plus antérieure de cette charpente. Et dès-lors comment comprendre qu'on en soit encore aujourd'hui à placer la force de l'espèce bovine dans la tête, presque isolée de la masse du corps, à laquelle elle ne se relie que par une simple vertèbre ou série d'anneaux successifs sans soutien et sans consistance ? Il est en effet prouvé par des expériences nombreuses que deux vaches tirant librement au collier donnent une somme de forces double de celles qu'elles fournissent avec le joug. Nous conseillons à ce sujet la lecture du bulletin de la Société protectrice, page 279 et page 310 du tom V.

Ainsi, l'emploi du joug cause une déperdition de force, ne permet pas au cultivateur de creuser son sillon aussi profondément qu'il le désire, et devient ainsi une cause évidente de dommage en même temps qu'un obstacle au progrès de l'agriculture (1).

A vous, Messieurs, dont l'institution a pour but de détrôner la routine, de proscrire l'usage douloureux et pénible du joug, que je n'ai vu en usage ni en Italie ni dans quelques autres parties de la France. Encouragez l'emploi du collier par vos primes et vos récompenses ; par là, vous donnerez satisfaction aux besoins de l'agriculture, et vous ajouterez un titre de plus à la reconnaissance de vos concitoyens.

Et maintenant, Messieurs, en faveur de cette compatissance pour les animaux que je voudrais faire passer dans toutes vos âmes, laissez-moi vous citer un trait qui reposera vos regards des scènes de brutalité dont vous êtes trop souvent les témoins. Je veux vous montrer deux chasseurs dans l'attitude de la Sœur de charité, agenouillés non pas devant un soldat blessé à Solferino, mais devant une grive tombée encore vivante sous le plomb meurtrier de l'un d'eux. Le plus expérimenté voulait appliquer un appareil à la cuisse malade, et déjà il en préparait les éléments ; le second plaidait pour un système qui lui avait réussi sur d'autres oiseaux dans la réduction des fractures. Personne ne m'en voudra d'entrer dans ces petits détails ; les conséquences pratiques et salutaires que nous pourrons en tirer sont évidentes pour tout le monde.

Voyez donc d'ici nos deux médecins improvisés, déposer leur malade dans un panier garni d'une mousse épaisse. Une toile est tendue sur le dôme pour l'obscurcir et ôter à la pauvre malade la pensée de s'y heurter le front. Elle se laisse faire. Par des transitions insensibles, elle en vient à regarder sans trembler ceux qui, de ses meurtriers, deviennent ses sauveurs. Or, cette grive endolorie devait avoir son histoire dans les annales d'un château enrichi de tant de souvenirs et qui avait reçu des hôtes bien autrement célèbres. Un jour que la famille était réunie autour de l'oiseau convalescent, on ouvrit un vieux livre qui occupait dans une assez riche bibliothèque la place d'honneur (c'est qu'il avait été écrit par l'ancien maître de ces lieux), et l'on entendit découler des lèvres d'un intéressant lecteur les maximes suivantes :

« Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dez notre plus tendre enfance et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passe-temps aux mères de voir un enfant tordre le col à un poulet et s'esbattre à blesser un chien et un chat. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté..... Elles se germent là et s'élèvent assez gaillardement..... »

Ce premier maître du château, ce moraliste, ce protecteur, était un ancien maire de Bordeaux, c'était Montaigne.

La grive guérit, resta familière auprès

(1) L'emploi du joug est donc le résultat de la routine, il repose à peine sur une faible économie mal entendue. En effet, un joug et ses courroies coûtent communément 10 fr. 50. Un collier complet, et durant autant que le joug, coûte 10 fr., ce qui fait pour l'attelage une somme de 20 fr., différence 9 fr. 50, qui, pendant douze ans, durée moyenne des deux genres de traction, donne pour chaque année l'économie presque nulle de 79 c. Ainsi, pour gagner 0 fr. 79, le cultivateur perd la force d'un animal. Et qu'on n'objecte pas la difficulté de diriger les bœufs sous le collier : le moyen est des plus simples. Quand l'animal est encore jeune (un ou deux mois), on perce de chaque côté de la tête la partie des narines la plus rapprochée du cou, et on y adapte un léger anneau semblable à ceux qui relient un trousseau de clefs : cet anneau établi de manière à ne pas gêner l'animal, on y fixe les guides au moyen d'un petit crochet à ressorts adhérents aux rênes. Les guides reposant ainsi sur le front de l'animal et retenues par ses cornes, sont d'un emploi beaucoup plus facile que pour le cheval. Au reste, soumis au collier, les animaux ont plus de grâce et leur santé s'en trouve mieux, point essentiel chez la vache, qui éprouve une perte de lait moins considérable

Digitized by Google

des hôtes chez lesquels elle avait reçu de si bons offices; elle oublia le mal pour ne se rappeler que le bienfait, tout comme elle avait cessé de manifester des craintes du jour même où l'on s'occupa de laver et de panser ses blessures.

Mais vous attendez, sans doute, Messieurs, qu'en finissant nous nous élevions à des considérations plus religieuses. L'idée chrétienne, la gloire de Dieu, les biens du ciel, doivent ressortir de tous nos discours. Il nous est permis sans doute d'abaisser un instant nos regards sur les grains de poussière que nous foulons aux pieds, mais à la condition que nous ne les arrêterons pas là et que nous prendrons notre essor vers le monde des vérités invisibles. Nous pouvons nous occuper de tous les êtres de la création, pourvu qu'ils ne nous fassent pas oublier l'homme, sa fin dernière et ses devoirs. Les richesses agricoles et industrielles sont en elles-mêmes dignes de notre intérêt dès lors qu'elles nous conduisent à mieux apprécier les trésors impérissables de la vertu. Ah ! si nous nous élevons contre les mauvais traitements infligés à des êtres sans raison, que ne dirons-nous pas de la cruauté ou de l'insouciance de l'homme envers son âme, cette sublime moitié de lui-même, a la fois reine et vassale, maîtresse et servante, où se reflète l'image de Dieu. Au milieu de toutes les misères de l'humanité, comment qualifier l'homme qui assujettit sans cesse cette âme à des passions abrutissantes et qui lui fait traîner péniblement les soucis matériels, les cupides pensées, et ne la repose jamais dans la prière et la contemplation des choses divines ?

Ce serait donc, Messieurs, un trop mince résultat pour ce discours s'il restait circonscrit dans le cercle d'intérêts purement matériels ; puissions-nous ajouter qu'il aura profité bien plus à vos âmes d'hommes et de chrétiens, et que les enseignements de votre évêque vous auront appris à devenir meilleurs et par là même plus heureux. — *Amen.*

Discours prononcé à Grignols, à l'occasion de la réunion du Comice agricole de l'arrondissement de Bazas, par son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, sur la prospérité de l'agriculture dans les Etats Pontificaux.

(27 Septembre 1859.)

Messieurs,

Dans les beaux âges de la foi où bouillonnait la séve puissante du christianisme, l'agriculture était regardée comme un art, comme la plus honorable des professions ; les intelligences les plus elevées ne dédaignaient pas de s'y appliquer avec ardeur. Voyez quelle place elle occupait chez les ordres religieux répandus sur la face du globe ! Avec l'affaiblissement de la foi, est arrivé l'affaiblissement de l'esprit de famille, la soif des jouissances matérielles, la désertion des campagnes. Nos laboureurs, nos vignerons, nos Landais même aux grandes échasses, séduits par des récits merveilleux, abandonnent champs, vignes et pâturages ; ils émigrent, les uns pour les cités voisines, les autres, plus osés et plus aventureux, pour l'Afrique ou pour les savanes américaines.

De ces hommes qui ont passé les mers, ou qui ont emprisonné leur jeunesse dans les étroites mansardes des faubourgs de Paris, ou dans un atelier de Lille ou de Lyon, quelques-uns reviennent enrichis au foyer paternel. Ceux-là, a dit avec raison un publiciste girondin, servent d'appeaux qui provoquent une nouvelle levée d'emigrants, de nouveaux aventuriers et de nombreuses victimes ; car parmi ces hommes à la recherche d'une *position sociale*, les victimes abondent. De ceux qui sont partis, pleins de santé, de foi et d'espérance en l'avenir, il en est bien peu qui ne trouvent, en fin de compte, le dénuement et les plus cruelles déceptions.

Mais, pour aujourd'hui, le tableau de l'indigence et du désespoir d'un émigrant qui n'a rencontré que mécomptes sur sa route, n'est point celui que nous voulons mettre sous les yeux de nos auditeurs. Nous tenons à constater que le besoin d'émigration est devenu si grand, qu'il faut, pour retenir nos cultivateurs aux champs paternels, autre chose que des histoires d'ouvriers malheureux, de marchands ruinés, d'industriels tombés, de navigateurs jetés par la tempête sur une côte sauvage. Les déceptions de la Californie n'ont corrigé personne; et chaque jour, aux barrières des villes, nous voyons affluer de pauvres jeunes gens qui viennent, de gaieté de cœur, échanger la vie saine et fortifiante de leur village contre l'existence démoralisatrice des grands centres de population. Ce qu'il faut chercher, c'est de retenir sur le sol les hommes qui seraient tentés de l'abandonner. Comme les faits sont toujours plus éloquents, plus persuasifs que les raisonnements, je veux faire aujourd'hui de la morale en action, en vous montrant la prospérité d'un peuple presque exclusivement livré à la pratique de l'agriculture. On sera peut-être étonné que j'aille chercher mon exemple dans les Etats romains, objet de tant de préventions et de pitié ; mais l'étude attentive des faits et les chiffres vont vous prouver, Messieurs, que les Etats du Pape n'ont rien à envier, du côté de l'agriculture, aux Etats les plus florissants.

Là, les campagnes suffisent à la nourriture et à l'entretien de tous les habitants ; personne ne songe, dès lors, à les quitter. Le sujet est tout d'actualité, et bientôt, je l'espère, en rentrant parmi nous, sous les arcs de triomphe décorés des trophées de leurs victoires, nos soldats vous rediront la variété des produits, l'abondance des récoltes qui auront frappé leurs regards dans les plaines de Sinigaglia, d'Ancône, de Forli et de Bologne.

Non-seulement je ferai de l'histoire, mais je donnerai une satisfaction à mon cœur d'é-

Digitized by Google

vêque et de membre du Sacré-Collége, en réfutant quelques-unes des allégations dont fourmille la presse hostile au Saint-Siége. Je dirai ce que j'ai observé dans deux voyages en Italie, dans l'intervalle d'un quart de siècle, et ce que j'ai lu dans les auteurs les moins prévenus en faveur des Etats de l'Eglise.

On savait, et tous ceux qui ont parcouru ces contrées peuvent l'attester, que la vie est à bon marché en Italie ; mais on ne savait pas au juste et dans le détail quelles ressources les habitants de la Romagne et des Légations tiraient de leur sol. Aussi, quels princes ont plus fait pour l'agriculture que les Souverains Pontifes ? Avec quelle persévérance n'ont-ils pas lutté contre les obstacles qu'ils ont rencontrés dans la nature du sol et du climat ! Il suffit de comparer, au point de vue matériel, l'Italie et la partie industrielle de la France, et on saisira rapidement les conséquences de l'industrie et de l'agriculture pour la prospérité des nations.

Je ne serai pas compris par ceux de nos concitoyens qui n'ont vu des Etats de l'Eglise que la route de Civita-Castellana à Rome, ou celle de Civita-Vecchia à Terracine. Mais qu'ils parcourent les Marches, qu'ils pénètrent dans les vallées profondes des Apennins, ils contempleront dans les unes, un système agricole aussi avancé, aussi perfectionné que dans la Beauce ou la Lombardie, et dans les autres, la petite culture plus en honneur et mieux pratiquée qu'en France et en Angleterre. Ainsi, la majeure partie de l'Etat romain est en petite culture : ce sont les vallées du Saco, du Subiaco, de Riéti, de Terni et de la totalité des Marches et de la Romagne, depuis le pied des Apennins jusqu'à l'Adriatique. Tous les pays sains, la banlieue des villes et la vallée de l'Apennin, sont cultivés d'après la même méthode. Le système des métairies est universellement adopté dans les Marches.

Rien de plus curieux et de plus inattendu que la culture dans la vallée de Rieti, délicieuse oasis perdue au milieu des montagnes, et entourée de toutes parts de collines dénudées et de cîmes couvertes de neige. Les champs sont régulièrement agencés ; pas un pouce de terrain perdu ; partout de nombreux canaux d'irrigation portent les eaux du Vélino, qui coule au milieu de la vallée, aux lieux les plus éloignés de ses bords ; partout, trois étages de récolte, arbres, plantes, vignes, et souvent davantage. Ainsi, vous voyez dans le même champ de longues files, bien alignées, de blé de Turquie, entremêlées de files semblables de lupin et de chanvre, au-dessus desquels s'élèvent de jeunes ormes, où la vigne enlace ses pampres gracieux, en conduisant de l'un à l'autre ses riches guirlandes. La vallée de Terni, que nous avons eu également l'occasion de parcourir, en visitant sa magnifique cascade, offre le même spectacle d'activité et d'industrie, et m'a paru comparable aux terres les mieux cultivées des cantons de La Réole, de Coutras et de Castillon.

Dans les marais Pontins eux-mêmes, que le mauvais air et un desséchement non encore achevé sembleraient vouer exclusivement à la grande culture, toute la partie de territoire entre Terracine et Cora, au pied des monts Lépini, n'est qu'une suite de champs où la variété des récoltes s'unit à la végétation la plus luxuriante. Le blé, l'avoine, le chanvre, les fèves, les haricots, les petits pois, les artichauts, y croissent merveilleusement et côte à côte : l'on dirait un véritable jardin potager. Cette assertion paraît toujours étrange au voyageur qui n'a fait que parcourir la route qui traverse ces marais dans leur milieu, c'est-à-dire à une distance telle des coteaux où sont bâties les villes, que les habitants ne sauraient sans danger y venir travailler pendant l'été. Mais celui qui suit à cheval les contours des monts Lépini, voit descendre chaque matin, des villages escarpés de la montagne, une population entière de travailleurs, qui vient donner ses soins à ces terrains fertiles. Ils y restent tout le jour, et remontent le soir, en chantant de joyeux *alleluia*, la longue route qui les sépare de leurs habitations. Peu à peu les terres se dessèchent, les plantations augmentent, et chaque année ces hardis pionniers de l'agriculture font quelque nouvelle conquête sur l'empire de la solitude et de la mort.

C'est principalement dans les marais Pontins, dans l'Agro romano, que la grande culture règne en souveraine. La campagne de Rome, de ce côté, n'est qu'une immense prairie, dont quelques champs de céréales viennent à peine rompre la parfaite uniformité. Un petit nombre de fermes, espèces de châteaux-forts, crénelés jadis contre les attaques des Maures et des brigands, ajoute à son aspect quelque chose de sévère et de monotone.

Les pâturages, qui, en somme, sont ici comme partout le fond de la grande culture, occupent une étendue de 366,383 rubbia (4,046,861 hectares 93 ares), c'est-à-dire 2,886 rubbia (5,354 hectares 68 ares) de plus que le quart de la superficie totale des Etats pontificaux ; 69,157 rubbia (127,829 hectares 79 ares) sont en prairies, et 497, 226 rubbia (919,072 hectares 33 ares) en landes recouvertes çà et là de broussailles. En y comprenant les forêts dans lesquelles les bestiaux vont paître l'été, bien que ce soit là une cause des plus fâcheuses de déboisement, le nombre des rubbia qui servent à nourrir le gros bétail s'élève à 737,468 (1,363,135 hectares 85 ares). Quelques terrains peuvent nourrir plus d'une tête par rubbia, d'autres une tête par deux rubbia (en sorte que l'on peut établir la moyenne d'une tête par rubbia). Il en résulte que le gros bétail s'élève à 737,468 têtes, parmi lesquelles 663,295 vaches et buffles, 39,163 chevaux et 15,000 mulets et ânes. Ajoutez à ce chiffre 2,500,000 moutons, 820,000 chèvres. Les forêts sont nom-

Digitized by Google

breuses et couvrent encore presque la cinquième partie des Etats pontificaux ; d'Ostie à San Felice, sur le penchant de Monte Circeo, et vis-à-vis de Terracine, s'étend une suite non interrompue de bois immenses, qui prennent successivement les noms de forêts d'Ostie, d'Ardée, de Porto d'Unzio, de Nettuno et de Fogliano. On est frappé, en les parcourant, de la beauté des arbres qui les composent, chênes, châtaigniers, liéges, frênes, ormes, érables, chênes-verts, dont la végétation étonnante, mêlée aux lianes et aux fougères gigantesques, donne aisément une idée des forêts du Nouveau-Monde.

Le consommateur se trouve encore mieux que le producteur, s'il est possible, de l'état actuel de l'agriculture dans les Etats romains. Les denrées y sont abondantes et à un prix extraordinairement bas, les disettes pour ainsi dire inconnues. Ainsi, celles de 1811 et de 1817, si terribles en France et dans la haute Italie, ne furent pas sensibles à Rome, qui ne cessa de verser une énorme quantité de grains sur les marchés du littoral. Il n'est point, en effet, de pays où l'on ne voie une application plus régulière et plus constante de cet axiome célèbre : « La production suit toujours la marche de la consommation, » preuve très-évidente des grandes ressources que renferme l'Etat romain, et qu'il développera au fur et à mesure que s'accroîtra sa population, qui augmente régulièrement chaque année. N'est-ce point là la vraie richesse, laquelle n'a rien de commun avec la richesse factice de ces contrées soi-disant florissantes qui tremblent sans cesse de ne plus pouvoir nourrir leurs propres enfants?

La quantité de blé ensemencé chaque année est plus que suffisante pour la population, puisqu'il s'en exporte même dans les années mauvaises. L'alimentation des classes pauvres est très-facile. Cette facilité peut être un obstacle au développement de l'énergie des races, mais c'est une grande source de bien-être pour un peuple, et une des plus sûres garanties de tranquillité pour un gouvernement. La mendicité, qu'on a si fort exagérée, tend d'ailleurs à disparaître.

A l'ouest, la bonne alimentation est bien plus répandue qu'en France, et la paysan, qui souvent chez nous ne mange de la viande qu'une fois par semaine, en mange presque tous les jours. Sous ce rapport, les provinces occidentales des Etats romains sont comparables à la Saxe et à la Suisse. Le beurre, le fromage se vendent à des prix bien moindres que les nôtres; le bois est presque pour rien au cœur même de l'hiver.

Maintenant si nous demandons le secret de tout ce bien-être, la grande culture répondra qu'elle fournit par an 169,099,675 livres de viande de boucherie, et qu'elle seule conserve dans les marais Pontins ces vastes forêts, aussi antiques que le sol, dernier rempart contre le mauvais air, et que les anciens consacraient à des divinités, comme seul et unique moyen d'en assurer la préservation.

La conclusion est bien facile, N. T.-C. F. A en juger par les résultats, l'agriculture suit, en général, une marche satisfaisante, et la grande culture, en particulier, y est singulièrement appropriée à la nature du sol et des habitants. L'avenir des Etats du Pape, est, suivant nous, dans la grande culture. Cependant, dira-t-on, elle semble nuire à l'accroissement de la population et laisse déserts beaucoup de terrains où pourraient habiter des milliers d'hommes. Qu'importe, si le peuple qui y vit est plus heureux! L'augmentation de la population n'est un avantage matériel qu'en tant qu'elle est la conséquence de l'amélioration des moyens d'existence.

La supériorité de la grande culture dans les Etats pontificaux, consacrée par l'expérience des siècles, se trouve en même temps d'accord avec les plus saines théories agricoles. Basée sur deux principes féconds, l'association des forces et la division des travaux, elle dispose en même temps de capitaux immenses. Elle peut exécuter avec la plus grande rapidité les travaux qui ont besoin de promptitude; elle peut améliorer un genre en s'y donnant exclusivement; elle peut profiter de mille circonstances dont les avantages seront perdus pour la petite culture, qui ne saurait disposer que de faibles sommes à la fois. En effet, ses dépenses sont incessantes et de toute sorte, et ses bénéfices moins assurés.

Les économistes de nos jours s'accordent à reconnaître les principes suivants comme les meilleurs en agriculture : Epargner le temps, la fatigue, la main-d'œuvre, la matière première, l'espace et les bâtiments; choisir les terrains aptes aux différentes cultures, leur faire rendre la plus grande quantité et la meilleure qualité de produits possibles; diminuer l'emploi des capitaux et amoindrir la dépense. La petite culture méconnaît constamment ces principes; elle s'oppose à tout perfectionnement, à toute simplification.

Je dirai, en terminant, qu'il est à remarquer que les économistes qui ont pris parti pour elle appartiennent presque tous à la seconde moitié du dernier siècle, à cette époque de mouvement et d'agitation universelle où les esprits semblaient irrésistiblement entraînés vers les utopies.

Si nous voulons revenir, N. T.-C. F., à tout ce qui est bon, à tout ce qui est utile, à tout ce qui est durable, revenons sincèrement aux idées anciennes, aux idées pratiques; revenons au Christianisme, institution divine, destinée à être appliquée aux différents besoins de l'humanité, et qui a toujours convié l'homme au développement régulier de toutes ses facultés, et à la réalisation de toutes les tendances légitimes de sa nature. Nous attacherons alors une bien moindre importance à tous les rêves de notre imagination.

Ainsi sevrée de toutes les causes d'erreur

Digitized by Google

qu'on se plaît, sans y réfléchir, à donner pour support à des créations arbitraires, la société rentrera dans la pleine possession de ses droits véritables, et l'homme dans la pleine jouissance de ses attributs essentiels. Les caractères reprendront leur énergie et leur essor, en reprenant leurs légitimes aspirations, et en se dégageant des préjugés par lesquels ils se laissent, de nos jours, si facilement entraîner.

N'oublions pas que Dieu a fait les nations guérissables. *Sanabiles fecit Deus nationes* (*Sap.* I, 14). La société a, comme l'âme humaine, ses angoisses et ses joies, ses grandeurs et ses défaillances. Quand elle succombe, Dieu se lève pour prendre en main le gouvernement des nations. Heureux le siècle qui reçoit cette manifestation de la Providence!

Ce que nous disons en 1859, saint Bernard l'écrivait en 1146 aux sujets des Etats romains, qui sous le Pape Eugène III s'emparaient des finances pontificales et décrétaient que le Siége apostolique se soutiendrait à l'aide des dîmes et des oblations volontaires. « Laissez-moi, s'écriait le saint docteur, placer devant vous les maux de l'Eglise; ne gémit-elle pas, en présence du monde entier, des souffrances de son auguste chef? L'injure faite au père atteint tous les enfants. Le Saint-Siége si singulièrement doté par la munificence des rois, que vous eussiez dû, s'il l'eût fallu, défendre seuls contre tous, c'est vous qui en provoquez la ruine! O peuple insensé! tu ne veux plus de hiérarchie catholique. Tes cardinaux ne sont-ils pas les yeux, les bras de ton chef? Qu'est-ce que Rome sans son souverain patron et père, sinon un corps sans tête? *Comment en si peu de temps s'est terni l'éclat le plus pur? Comment la reine des nations n'est-elle plus qu'une veuve désolée?* (*Thren.* I, 1).

Cessons donc, Messieurs, de juger les choses avec une regrettable partialité. Au milieu des améliorations industrielles et agricoles dont nous sommes fiers, n'ayons pas la prétention d'être les seuls dans la voie du progrès. Il sied aux esprits élevés de rendre justice à ceux qui ont aussi cueilli quelques palmes dans ces luttes pacifiques. Ne nous laissons point dominer par les préjugés que répand l'ignorance ou la mauvaise foi. Si nous voyons une gloire au front de l'Eglise et de son auguste chef, loin d'en détourner les yeux, saluons-la comme un héritage de famille dont nous devons tous nous enorgueillir. — *Amen.*

Discours prononcé à Blaye, à l'occasion de la réunion du Comice agricole de l'arrondissement, par S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, sur les nids des oiseaux.

(2 Octobre 1859.)

Messieurs,

Je vois avec bonheur qu'on accorde depuis quelque temps aux questions agricoles l'attention qu'elles méritent; on ne peut refuser aux comices une large part dans cette amélioration; l'impulsion générale résultant d'une auguste initiative y a contribué plus puissamment encore; et c'est avec une satisfaction bien sentie que nous signalons ce progrès. Aussi, chaque jour voit augmenter le nombre des publications destinées à vulgariser les meilleures méthodes de culture et d'exploitation du sol. Parmi ces publications, que je me suis fait un plaisir, j'allais dire un devoir, de parcourir, il en est que je ne saurais trop recommander: ce sont celles qui émanent d'hommes essentiellement pratiques, dont les mains, calleuses encore, ont tenu longtemps les mancherons de la charrue, et qui joignent la théorie à l'expérience. Faites-vous lire par vos enfants, dans les longues soirées d'hiver, si douces à passer en famille, quelques-uns de ces ouvrages; vous trouverez dans plusieurs l'agriculture étudiée au point de vue social et religieux, non moins qu'au point de vue matériel et pratique.

Tout l'univers est plein de vie, chaque partie de la nature a son action. Nous voulons revenir sur un point que nous craignons de ne pas avoir assez développé il y a quelques années: c'est celui des plantes parasites et des insectes nuisibles à l'agriculture, et des moyens les plus propres à prévenir leurs ravages.

Parmi ces moyens, le plus simple consiste à protéger les êtres destinés par la Providence à nous servir d'auxiliaires. Tels sont l'hirondelle, le roitelet, la mésange, la bergeronnette, le rouge-gorge, la fauvette, le rossignol, et en général tous les oiseaux qui appartiennent à la famille des becs fins et qui ne se nourrissent absolument que d'insectes. Vous voyez, nos très-chers frères, que je ne vous cite aujourd'hui aucun des habitants de l'air dont je pris la défense dans un de mes précédents discours. Hélas! ai-je été peu persuasif ou n'ai-je pas su me faire comprendre? Toujours est-il qu'une guerre cruelle et inintelligente a continué: linottes, chardonnerets, pinsons, alouettes, ont passé de vos bosquets, de vos jardins, de vos vergers, à l'aide d'un plomb meurtrier ou de filets plus redoutables encore, sur les marchés de nos villes, et les concerts ont cessé dans les campagnes, et les plantes parasites, les insectes de tous genres ont pu impunément les ravager.

Par une coïncidence qui tient aux merveilleuses harmonies de la nature, les petits de ces gardiens ailés de vos récoltes viennent au monde précisément à l'époque où les chenilles et les insectes apparaissent en plus grand nombre. Et pourtant, de combien d'œufs destinés à la propagation de ces oiseaux si utiles n'empêche-t-on pas l'éclosion! D'après des calculs qui évidemment ne peuvent être qu'approximatifs, un naturaliste assure qu'en France on en détruit plus de quatre-vingts millions. C'est par milliards qu'il faut compter les insectes qu'auraient fait périr les quatre-vingts millions d'infa-

Digitized by Google

ugables écheuilleurs qui seraient nés de ces œufs ravis en pure perte par des enfants.

C'est aux premiers jours du printemps que les petits maraudeurs de chacun de vos villages ou des faubourgs de vos cités prennent leur essor vers les bois, pénètrent dans les saussaies, courent le long des haies à la découverte des nids; ils fouillent dans les buissons, dans le creux des arbres, dans la fente des rochers. Une couvée rencontrée par ces jeunes Attilas est fatalement destinée à périr. Ils n'attendent pas pue les petits soient éclos; ils se disputeront violemment cette conquête, et la couvée sera tout à la fois le prix et la victime de leur barbarie. Qu'un seul de ces enfants ait fait la découverte, il visitera chaque jour son trésor, son secret lui pèse; les œufs ou les petits seront impitoyablement détruits par lui et ses camarades au pied de l'arbre qui les abritait.

L'écolier ne recule devant aucun péril pour satisfaire ses instincts destructeurs; les dangers ne l'arrêtent pas. Voyez ces êtres sans pitié grimper, à la suite les uns des autres, sur la cime aérienne d'un chêne séculaire: qu'une branche desséchée ou trop faible vienne à manquer sous leurs pieds, un infortuné tombera et se brisera sur le sol. L'an dernier, me disait un vieillard, des enfants d'un hameau se rendant à l'école passaient près d'une garenne située sur le bord de la route. Sur le chêne le plus élevé, et sur la branche la plus haute, apparaissait un nid. Aux allées et venues réitérées de la mère, aux cris déjà bruyants des petits, les enfants jugèrent que l'heure était arrivée de mettre la main sur cette proie. Aussitôt de grimper tous à la file sur le gros arbre et de se cramponner à son tronc et à ses rameaux. Le plus agile devance les autres, et le voilà sur la cime du chêne, dominant tous ses rivaux échelonnés à diverses distances au-dessous de lui. Il avance la main, il touche déjà ses victimes, lorsqu'un craquement se fait entendre et glace d'épouvante la jeune troupe: la branche qui le portait se brise; l'enfant roule dans le vide, effleurant l'un après l'autre ses camarades, qui le voient passer avec un frissonnement d'horreur. Heureusement, avant qu'il ne touchât le sol, sa chevelure prise à une branche retient le corps un moment. Mais si la chute a été ralentie, l'enfant n'arrive pas moins avec un bras cassé à la maison paternelle.

Quelquefois, ce que ne peuvent faire les mains, les pierres l'exécutent, et la nichée sera bien heureuse si en quelques instants les projectiles ne la font sauter en l'air.

Voici quelque chose de plus cruel encore et qui est particulier à certaines localités de ce département: Un nid vient d'être enlevé au creux d'un arbre ou à la mousse d'un rocher; de cruels enfants jettent leur proie sur le sol; l'un d'eux la soustrait un moment aux regards des autres, qui, les yeux bandés, auront à chercher le lieu où la couvée aura été déposée; ils frappent à coups redoublés toutes les branches qui sont à leur portée, en présence de la pauvre mère, qui se débat et pleure sur un arbre voisin. Les œufs volent en éclats, et le germe saignant est répandu sur la terre, aux applaudissements de la troupe. Que d'espérances perdues ainsi chaque année! Que de chantres enlevés à nos bois! Que d'utiles ouvriers ravis à nos jardins, à nos futures moissons, sans rien dire des scènes de cruauté qu'il serait si moral d'interdire à ces êtres qu'à trop juste titre on appelle un âge sans pitié!

Cependant, a dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, et nous voudrions que ce passage de son livre fût appris par cœur dans toutes les écoles, cependant, une admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie aux faibles et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux: ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres des églises, d'autres cherchent un crin à une cavale ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid, et chaque nid voit des métamorphoses charmantes: un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche; bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle. Mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche; et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime verdoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel.

Que tous les propriétaires, les parents, les instituteurs usent de leur influence pour protéger les nids des oiseaux. Dans certains Etats, quiconque s'empare d'un rossignol, ou trouble sa couvée, est passible d'une amende et même de la prison. J'ai vu à Berlin trois adolescents et deux petites filles conduits par des soldats dans une maison d'arrêt pour avoir abattu des nids d'hirondelles et se trouvant porteurs des œufs qu'ils avaient soustraits à une nichée de mésanges et de fauvettes (1). Pourquoi sévir contre le chasseur et ne pas faire surveiller cette nuée d'enfants qui, au sortir

(1) Nous croyons nous rappeler que, sous la Restauration, quelques préfets avaient pris des arrêtés pour protéger les nids des oiseaux.

Digitized by Google

des écoles, se précipitent sur tous les arbres, sur toutes les haies de nos campagnes, jusque dans vos jardins, pour tarir à sa source la race harmonieuse et bienfaisante des habitants de l'air? Que si, à tout prix, il faut des victimes, cherchez-les parmi quelques oiseaux essentiellement granivores, à raison des dégâts qu'ils causent aux semailles d'automne, sur lesquelles ils s'abattent en si grand nombre. Mais protestons, avec tous les gens sensés, contre l'usage barbare où l'on est dans les campagnes de clouer ignominieusement la chouette aux portes des métairies, au lieu de respecter cet oiseau, qui est la terreur des souris et autres rongeurs dont il fait sa nourriture.

Plusieurs animaux dont on se défait mangent aussi quantité de bêtes nuisibles. Il est juste de signaler dans le nombre le hérisson, qui se nourrit d'insectes, de vers et de limaçons, la chauve-souris, qui vit de mouches nocturnes qui envahiraient l'intérieur de vos maisons; la grenouille, essentiellement insectivore; le corable doré, connu sous le nom de *cheval du bon Dieu*, coléoptère très-carnassier, très-actif, qui fait sa proie d'une quantité d'insectes et de limaces. Pour ce qui est de la taupe, qui cause de tels dégâts dans les jardins qu'elle doit en être proscrite, un naturaliste recommande de la conserver dans les champs et dans les prés, sauf à étendre de temps en temps les monticules qu'elle forme. Partout où elle a été presque complétement détruite, on a remarqué une mutiplication extraordinaire de hannetons et de vers blancs.

Voilà bien des détails, N. T.-C. F., mais aucun ne nous paraît inutile ni en dehors de la solennité qui nous rassemble. L'autel du haut duquel nous vous parlons exige que nous ne passions pas sous silence un autre ordre d'idées plus élevé, et que nous vous disions que nous sommes continuellement préoccupé de ce qui vous intéresse le plus. Si nous rétablissons le bien-être dans l'intérieur de vos familles, nous vous épargnons bien des murmures contre la Providence; nous vous rendons reconnaissants envers elle: nous vous procurons la facilité de faire mieux élever vos enfants, de tendre une main plus secourable aux malheureux, de restaurer vos églises, de les doter d'ornements plus dignes du Dieu qui veut bien y établir sa demeure.

Laissez-nous finir ce discours en vous adressant les paroles du grand Apôtre: « Dieu nous est témoin avec quelle tendresse nous vous aimons dans les entrailles de Jésus-Christ. Aussi, ce que nous lui demandons par-dessus tout, c'est que votre cœur s'attache d'autant plus fortement à lui que la lumière de la foi brillera plus vivement à vos intelligences; nous lui demandons que vous sachiez discerner ce qu'il y a de meilleur et de plus utile, et que vous marchiez sans ostentation comme sans faiblesse dans les sentiers de la morale si douce de l'Evangile, qui fera germer dans vos cœurs des fruits de justice pour le temps et pour l'éternité. »

« Testis enim mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu-Christi; et hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia et in omni sensu; ut probetis potiora, ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi, repleti fructu justitiæ per Jesum Christum, in gloriam et laudem Dei. » — *Amen.*

Discours prononcé à Captieux, par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la réunion du Comice agricole de Bazas, sur la condition du cultivateur comparée à celle de l'ouvrier des grandes villes.

(22 Août 1861.)

Messieurs,

Il n'est pas facile de varier son langage quand on doit parler souvent sur le même sujet et devant le même auditoire. Mais le cœur, a dit un ancien, sait rendre éloquent et disert; et comme je ne cherche jamais ailleurs mes inspirations, je suis sûr, N. T.-C. F., que vous me comprendrez toujours.

Je voudrais aujourd'hui, pour attacher davantage l'homme des champs à sa profession, comparer le cultivateur à l'ouvrier des grands centres de population, pour le prémunir contre les faciles entraînements et les résolutions irréfléchies qui l'éloignent du champ de ses aïeux, du foyer de sa famille, pour le jeter comme une proie dans le gouffre des cités.

On a célébré bien des fois le bonheur de la vie champêtre; mais l'imagination a fait seule les frais de ces descriptions poétiques. Nous sommes loin d'en vouloir aux auteurs qui cherchent à embellir le foyer rustique en le peuplant de charmantes fictions. C'est par des faits, des données positives, les enseignements de la vie réelle que nous voulons vous instruire aujourd'hui; et si nous pouvons arriver jusqu'à vos cœurs, ce ne sera qu'après avoir traversé vos esprits et vos consciences.

On a dit avec raison que l'agriculture était le premier des arts; elle est née avec l'homme, elle est de tous les temps et de tous les lieux, Les anciens peuples élevèrent des temples aux agriculteurs les plus fameux. Cultiver la terre fut presque l'unique occupation des patriarches, ces modèles de l'homme des champs par la simplicité de leurs mœurs, leur bonté, leur générosité et l'élévation de leurs sentiments.

Les plus grands personnages de l'antiquité ont fait de l'agriculture leurs plus chères délices. L'histoire rapporte que Cyrus avait planté lui même la plupart des arbres de ses jardins, et qu'il ne dédaignait pas de les cultiver. Lysandre de Lacédémone s'écriait en les voyant: « O prince! que tous les hommes doivent vous estimer heureux d'avoir su joindre ainsi la vertu à tant de grandeur

Digitized by Google

et de dignité ! » Le chef de la république de Sparte confondait ainsi la pratique de l'agriculture avec la vertu, sans doute parce qu'elle donne le goût de la simplicité, celui des choses utiles et des occupations sérieuses.

On sait que le premier législateur des Romains donna pour fonctions aux douze prêtres qu'il institua, d'offrir à la Divinité les prémices de la terre et d'éloigner les fléaux dévastateurs. L'un de ces prêtres étant mort, Romulus voulut le remplacer. Les grands de la nation cultivaient leur héritage ; les consuls, les généraux, passaient de la victoire à la charrue, fiers de tailler leurs vignes, de cueillir leurs olives, de moissonner leurs blés après avoir honoré les premières charges de la République.

Les dénominations des choses les plus usuelles étaient tirées de la pratique agricole. La monnaie, nommée *pecunia*, de *pecus*, portait l'empreinte d'un mouton ou d'un bœuf, symbole de l'opulence.

On sait que Caton étudia la culture des champs et composa quelques écrits à ce sujet. Cicéron en fait un très-bel éloge. « De tout ce qui peut être entrepris ou recherché, écrit-il à son fils, rien n'est meilleur, plus utile, plus doux, plus digne d'un homme libre que l'agriculture. *Nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius.* « L'agriculure, dit Xénophon, naquit avec les lois et la société ; elle est contemporaine de la division des terres. Les fruits de nos campagnes furent la première richesse ; les hommes n'en connurent point d'autres, tant qu'ils furent plus jaloux d'augmenter leur félicité dans le coin de terre qu'ils occupaient que de courir le monde pour s'instruire du bonheur et du malheur des autres. »

Mais aussitôt que l'esprit de conquête, en agrandissant les sociétés, eut enfanté le luxe, les métaux devinrent la représentation de la richesse, l'agriculture perdit ses premiers honneurs, et les travaux de la campagne, abandonnés à des mercenaires, ne conservèrent leur ancienne dignité que dans les chants des poëtes.

A une époque plus rapprochée de nous que les beaux temps d'Athènes et de Rome, les ordonnances de nos rois dotèrent l'agriculture de prérogatives et d'honneurs.

Constantin le Grand défendit à tout créancier de saisir pour dettes civiles les bœufs et tout instrument aratoire ; il enjoignit au collecteur de l'impôt d'en tenir quitte le laboureur peu aisé.

L'habitant des provinces était tenu de fournir des chevaux de selle aux courriers et des bœufs aux voitures publiques. Cet empereur excepta de ces corvées le cheval et le bœuf servant au labourage. « S'il n'y a point de chevaux ou de bœufs que ceux qui travaillent aux terres, que les voitures ou les courriers attendent. »

L'empereur Pertinax voulut que le champ laissé en friche appartînt à celui qui le cultiverait ; que celui qui le défricherait fût exempt d'impôts pendant dix ans, et, s'il était esclave, qu'il devînt libre.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres décisions des empereurs romains tout aussi favorables à l'habitant des campagnes. Voyons comment les choses se passaient en France au temps de nos aïeux.

Henri III, Charles IX, Henri IV, défendirent de saisir les meubles, les instruments et les bestiaux des laboureurs. Louis XIII et Louis XIV confirmèrent les règlements de leurs prédécesseurs.

Nous ne parlons pas des lois répressives, de tout temps très-sévères, contre les pillards et les déprédateurs des produits du sol.

Rien ne prouve mieux que ce rapide aperçu historique la haute estime dont l'agriculture a joui dans les temps les plus reculés. On conviendra avec nous que cette estime avait sa raison d'être dans l'esprit des peuples. Or, cette raison d'être, cette cause, c'est évidemment la conviction partagée par toutes les nations policées, que l'agriculture est la véritable assise d'une société ; qu'il n'y a pas de peuple malheureux avec une agriculture florissante, et que ces deux mots : *honneur* et *bonheur*, devraient résumer toute la vie des campagnes.

Par quelle sorte de vertige l'homme des champs abandonne-t-il donc son village pour courir les hasards des grandes cités ? Comment expliquer l'entraînement qui le pousse trop souvent à la ruine de ses espérances et de son bonheur ?

Nous pourrions en signaler la cause dans le besoin de tout voir, de goûter de tout ; de là naissent en effet tous les appétits sensuels d'une nature dont nous ne savons pas réprimer les mouvements ; cette vague inquiétude qui nous fait jeter les regards sur les lointains horizons, le désir d'un bien-être que l'on entrevoit à travers le prisme de l'imagination, et qui doit se changer, hélas ! si vite en déceptions et en amers désenchantements, voilà une des causes de la désertion de nos campagnes.

C'est au chef de la famille et au pasteur des âmes qu'il appartient de combattre cette cause du trop facile abandon du toit domestique ; à eux de retenir l'enfant mal conseillé, le jeune homme entraîné par ses précoces instincts d'indépendance et de liberté. Que ne peuvent pas leurs exhortations et leurs sages conseils ! Quel fils assez ennemi de lui-même pour résister aux larmes d'une mère ! Quel enfant de l'Eglise méconnaîtrait la voix du pasteur lui rappelant les douces joies de la première communion, et lui montrant, près du clocher qui abrita les jeux de ses premières années, le champ béni où repose la dépouille des aïeux sur laquelle tant de fois il vint répandre ses prières !

Mais c'est aussi aux propriétaires aisés, aux magistrats, aux instituteurs, qui, par leur position, exercent une légitime influence, qu'il appartient de faire comprendre au jeune homme tout ce qu'il perd, tout ce qu'il rencontrera de privations et de souffrances s'il déserte le toit paternel et le sillon accou-

Digitized by Google

tumé à lui rendre avec usure ce qu'il lui a confié à la sueur de son front.

Si maintenant, N. T.-C. F., nous passons à l'examen des faits, nous nous convaincrons que la population des villes excède les ressources dont elles sont en possession pour nourrir leurs habitants.

Dans les grands centres, une foule d'hommes aptes au travail sont condamnés, faute d'emploi, à l'inaction et souvent à la misère. Les campagnes fourniraient un aliment à leur intelligence et à leur activité.

Si l'on croit pouvoir se persuader que l'ouvrier des grandes villes jouit de plus d'aisance que le cultivateur, l'histoire est là pour nous dire que jadis, le laboureur, le vigneron ne mangeait pas de viande trois fois en un an, c'est-à-dire que la viande n'intervenait nullement dans l'alimentation ordinaire de l'habitant des campagnes; aujourd'hui, dans la plupart des familles de paysans, la nourriture s'est considérablement améliorée. Demandez à l'ouvrier de certaines grandes villes, pâle, chétif, amaigri par les exigences mêmes de sa profession, quelle est sa nourriture, quel est son breuvage de tous les jours. Le pain de froment, qui n'était servi que sur la table du riche, se trouve aujourd'hui sur la table du paysan. Ses enfants en ont-ils jamais manqué? Demandez à l'artisan des cités s'il en est de même pour lui.

Il y a un siècle et demi, les maisons, dans nos hameaux, avaient quelque chose de repoussant; les animaux domestiques semblaient faire partie intégrante du ménage; aujourd'hui, de grands changements ont été opérés, et l'on ne saurait comparer la demeure de nos plus humbles métayers à la chambre obscure, à la cave infecte ou à la mansarde ouverte à tous les vents, occupées par les familles ouvrières des grandes cités.

Il en est de même des vêtements, qui, jadis, hiver comme été, consistaient en une toile souvent à demi-pourrie ou déchirée de vétusté; aujourd'hui, ils sont faits d'étoffes solides où la laine intervient pour une bonne part. La femme et les enfants sont vêtus chaudement, convenablement.

Tout démontre donc qu'une amélioration considérable s'est opérée dans le bien-être du paysan.

Mais, nous dira-t-on, vous ne nous parlez que du cultivateur aisé. Celui-ci, sans doute, n'a rien à envier à l'habitant des villes; en est-il de même du journalier, obligé de subvenir à tous les besoins d'une famille nombreuse?

Même à ce point de vue, le sort de l'agriculteur est préférable à celui de l'ouvrier de Paris, de Londres, de Lyon, de Lille et de Saint-Etienne. Quelle que soit son peu d'aisance, le cultivateur trouve toujours un toit pour s'abriter, des vêtements pour se couvrir. A la campagne, rien ne lui manque des choses nécessaires à la vie; il est connu du propriétaire, du prêtre, de tous les voisins, qui ne lui refusent jamais l'hospitalité réclamée au nom de celui qui n'eut pas où reposer sa tête. On ne lui mesure ni l'air, ni la lumière, ni le pain, ni sa place au foyer. Sans doute, ce n'est pas la fortune; mais c'est la vie, c'est la sécurité du lendemain; c'est la certitude que ni la faim, ni les intempéries n'amèneront avec elles une mort anticipée.

En est-il de même de l'ouvrier sans travail des grands centres de population? Certes, nous voulons être juste pour tous; mais qui ne conviendra avec nous que la charité est autrement intelligente dans les campagnes que dans les cités? Sans doute les institutions charitables s'y multiplient tous les jours; mais n'est-ce pas une preuve de l'affaiblissement de l'esprit de charité? Si chacun donnait aussi souvent, et autant qu'il le faudrait, serait-il nécessaire de créer des intermédiaires entre le riche et le pauvre? D'ailleurs, les institutions de bienfaisance ne sont pas inépuisables.

Chaque jour nous sommes témoins de leurs efforts : quêtes à domicile et dans les églises, loteries, elles mettent tout en œuvre, et trop souvent il leur est impossible de pourvoir à des besoins trop multipliés. Que fait alors l'ouvrier sans travail? Il attend; mais s'il n'a ni du bois à brûler, ni une couverture à jeter sur sa couche, si l'enfant pleure et crie, qu'est-ce qu'un secours qui ne vient pas, sinon le plus affreux des supplices? Nous pouvons le dire en toute assurance, jamais les campagnes n'ont assisté à ces scènes de désolation où l'infortuné se débat contre les tortures du désespoir.

L'homme des champs, pauvre ou malade, est toujours sûr qu'une main amie lui présentera, non pas sèchement une aumône, mais ces secours affectueux que le cœur fait trouver si bons à celui qui les reçoit et à celui qui les donne.

Donc, pour tous ces motifs, et cependant nous ne vous avons rien dit des dangers que court la vertu du jeune homme et de la jeune fille au milieu de la corruption des cités, vous resterez dans vos campagnes. Puissions-nous avoir été assez persuasif et assez heureux pour vous faire comprendre qu'à tous les points de vue, votre place est sous le toit qui vous a vus naître, qui a abrité vos jeunes ans; sur le sol qui vous a nourris; près de l'aïeul, près du père et de la mère dont l'expérience et les conseils vous sont toujours si nécessaires; près du pasteur, ce nourricier des âmes, qui de bonne heure, les façonna à la vertu, les forma pour le ciel.

Si de perfides propositions venaient donc à se faire entendre; si des désirs d'ambition s'élevaient dans vos âmes, ah! rappelez aussitôt à votre esprit les conseils que vous donne aujourd'hui notre cœur paternel.

Songez aux victimes déjà si nombreuses de l'ambition et de la folie; jetez un regard sur tous les objets que votre cœur aima quand il était pur et modeste, et vous répondrez à toutes les sollicitations comme un

Digitized by Google

judicieux villageois pressé par un roi puissant qui voulait se l'attacher : Comment quitterais-je ma chaumière? Mon vieux père y est mort, mon fils y vient de naître.

Ces deux mots résument le passé et le présent. Quant à l'avenir, il vous sera garanti à tous par votre fidélité à garder la place que la Providence vous a faite; le bonheur est à ce prix, ne l'oubliez jamais. — *Amen.*

—

Discours de son Eminence le cardinal Donnet, prononcé à Blanquefort, pour la réunion de la Société d'Agriculture de la Gironde, sur l'Absentéisme.

(31 août 1862.)

Messieurs.

J'ai toujours pris un vif intérêt aux réunions de la Société d'Agriculture. Je vous vois chaque année rendre grâces à l'Auteur de tous les dons des bénédictions qu'il a répandues sur nos campagnes; vous venez aussi le prier d'éloigner les fléaux dévastateurs qui font perdre en quelques heures le fruit de longs et pénibles travaux. Vous faites en cela preuve d'intelligence et de justice, car le sentiment qui vous tient agenouillés devant le Maître de la nature, est le premier sentiment qui doive remplir l'âme de l'homme ayant conscience de sa faiblesse et de son impuissance.

Toutes les conditions, tous les âges ont besoin de s'éclairer, de se fortifier, de s'améliorer, de se perfectionner au contact de la Religion et dans l'humilité féconde de la prière. La mission que vous avez acceptée de devenir les conseillers, les bienfaiteurs de l'habitant des campagnes est plus spécialement soumise à cette immuable loi; car, comme dit l'Ecriture, ce n'est pas *celui qui sème*, mais *celui qui fait germer le grain*, que nous devons mettre dans nos intérêts.

Bossuet parlant un jour à ceux que le nom, que le talent, que les dignités placent au premier rang, leur disait avec sa magnificence ordinaire de langage : « Vous êtes les dieux de la terre, qui meurent, il est vrai, comme les hommes, mais qui cependant doivent agir comme des dieux pour la gloire du souverain Maître et pour le bonheur de leurs semblables. »

Ces paroles, entendues dans le sens profond qu'elles renferment et dans leurs conséquences pratiques, expriment, avec l'autorité suprême de la raison et du génie, le besoin que l'être moral a du secours de Dieu, pour rester au niveau de la grande situation qui lui est faite, et remplir dans toute sa plénitude sa haute destinée. Voilà pourquoi je suis heureux, et il m'est doux de le dire, de vous voir placer vos solennités sous le patronage auguste de la religion, et commencer vos fêtes par l'humble et sincère aveu de cette dépendance qui trouve sa touchante expression dans l'attitude à la fois soumise et confiante du chrétien.

Après la prière, et avant la distribution des récompenses, des voix plus compétentes que la mienne vous parleront des améliorations dont vos champs sont susceptibles, des perfectionnements à introduire dans vos instruments et vos modes de culture, de tout ce qui est propre, en un mot, à vous faire mieux comprendre les devoirs et les charmes de la vie des champs. Il y a là avantage et profit, en même temps qu'un témoignage irrécusable de l'intérêt profond que vous portent les hommes éminents qui prennent part à vos réunions. Cette habitude, je dirais volontiers cette noble tradition de foi qui ne s'est jamais démentie depuis un quart de siècle, respire ce qu'il y a de plus élevé dans le sentiment chrétien; elle atteste le désir qu'avant de vous remettre à l'œuvre du lendemain, vos esprits et vos cœurs se retrempent à ces sources si pures d'où viennent les pensées généreuses et les grandes inspirations.

Vous savez que je me suis toujours fait un devoir et une consolation, malgré les travaux de la charge pastorale, de vous apporter mon tribut personnel, en vous adressant quelques paroles en harmonie avec les besoins ou les tendances du moment. Je voudrais aujourd'hui non-seulement chercher à retenir au foyer domestique l'habitant des campagnes, mais faire aimer les champs par le grand propriétaire, qui jadis y passait sa vie. Il était le conseil, l'âme, le père de nos villageois. Ses enfants s'associaient aux jeux des enfants du hameau, recevaient les leçons du même pasteur, combattaient sous la même bannière. Quand des affaires indispensables l'appelaient dans la cité, il étouffait dans ces rues qui lui distribuaient si parcimonieusement et l'air et la lumière.

D'où vient donc, N. T.-C. F., que la plupart des hommes n'éprouvent plus le besoin de vivre un peu avec eux-mêmes, sous l'ombre des grands arbres qui abritèrent leur enfance? Quelques mois passés à la campagne paraissent si monotones, et l'on se hâte de retourner à ces centres agités où la foule se précipite et tourbillonne, comme si là devait se trouver sûrement pour elle la gloire et le bonheur. Les champs furent abandonnés par les grands sous François I^er^, et plus encore durant le règne de Louis XIV. De là est née cette division extrême du sol, qu'un grand économiste, Arthur Young, déplorait amèrement déjà avant la fin du dernier siècle. Le peu d'attrait pour la vie des champs, l'abandon des campagnes devinrent de plus en plus universels, et c'est là, à notre avis, qu'il faut chercher l'une des principales causes du dépérissement de l'agriculture. On assure qu'une tendance opposée se fait jour depuis quelque temps. Nous félicitons celles des grandes familles qui ont pris cette heureuse initiative. Rien ne serait plus avantageux que de voir les jeunes propriétaires prendre le parti d'exploiter eux-mêmes leurs domaines, et se créer, par l'autorité de la position et l'exemple d'une vie occupée, morale et

Digitized by Google

chrétienne, un moyen infaillible de répandre autour d'eux les semences du bien.

Les avantages de la vie champêtre datent de loin ; ils remontent au berceau de l'humanité.

On trouvait alors dans l'atmosphère des champs un parfum de poésie qui rassérène les âmes, un parfum de vie qui repose les sens. Et ces sentiments ne se sont pas affaiblis, à travers les siècles, dans tous ceux qui ont su conserver le goût du simple et du beau, du calme intime, de la paix véritable. Ecoutons plutôt des voix qui ne sont pas suspectes, et qui nous rappelleront, si nous avions pu les oublier, la douceur et les charmes du séjour des campagnes :

« Quels temps croyez-vous, écrivait le philosophe de Genève, que je me rappelle avec plus de bonheur ? Ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec la nature et son adorable Créateur ! L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre tenait mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, si près de nous, et qui sont maintenant si loin des hommes ! Oh ! si, dans ces moments, quelque idée de Paris ou de mon siècle venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je les rejetais pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Après avoir fait monter, le soir, ma prière vers Dieu, je trouvais un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil. »

« Habitants des villes, disait l'auteur du *Jeune Anacharsis*, vos fêtes sont luxurieuses et les nôtres si gaies ! vos plaisirs si superficiels, les nôtres si vrais et si constants ! Avez-vous jamais respiré, dans vos riches demeures, la fraîcheur de cet air qui se joue sous une voûte de verdure ? »

Une fois réfugiés, ajoute un autre moraliste, dans cette solitude champêtre qu'ont habitée nos pères, dans cet asile des mœurs, de la science et de la paix, que nous importent les vains discours des hommes et leurs lâches intrigues ?

Indépendamment de son action bienfaisante sur nos organes et nos facultés, la contemplation de la nature agrandit encore la sphère de nos idées, en nous fournissant un inépuisable sujet d'études dans l'observation des phénomènes qui constituent le domaine des sciences naturelles. Elle développe, enfin, dans les cœurs, tout un ordre de sentiments, tout un monde d'impressions tour à tour douces et fortes, calmes et attendries, qui ne se retrouvent nulle autre part.

Laissons donc, N. T.-C. F., à ceux que la nécessité retient dans les grands centres de population cette existence souvent agitée et fébrile, qui captive et qui entraîne les hommes sans leur laisser un seul instant pour vivre de leur vie propre et se recueillir devant Dieu et devant eux-mêmes. Pour nous, restons à nos foyers ; jouissons des biens que Dieu y a attachés. Si le travail parfois est dur, la récompense ne manque jamais ; et, au milieu de vos labeurs, gardez une reconnaissance profonde à tous ceux qui s'occupent de vous et cherchent à améliorer votre position. Voilà ceux de vos frères qui vous aiment véritablement. Les preuves d'intérêt que vous donnent M. le Procureur général, M. le Commissaire de la marine et les Membres du Conseil général, dont nous sommes entourés, ainsi que M. le Maire et toutes les notabilités du canton, vous prouvent qu'ils savent apprécier la grandeur et les avantages de votre profession.

Ils se sont trompés, les utopistes qui ont voulu amener l'homme à maudire le travail, et surtout le travail obscur des champs, qui ne mène, disent-ils, ni à la gloire ni à la fortune ! Sans doute, l'effort excessif épuise, et tout travail de trop longue haleine décourage, s'il n'est adouci par la prière et la pratique des devoirs religieux ; mais, où est la force de toutes les vertus, de toutes les joies, de toutes les expansions, si ce n'est dans le travail, et surtout le travail des champs, comme je l'ai prouvé dans plusieurs de mes discours précédents ? Vivifié par le souffle de Dieu et la paix de la conscience, partout je le vois transformant la créature humaine et la marquant du sceau de la dignité et du bonheur.

Combien d'entre vous, en rendant hommage au travail comme à un ami sincère, à un rude et constant compagnon de votre vie entière, peuvent s'écrier : C'est à toi que je dois tout : tu m'as sauvé dans les orages des passions ; tu as cicatrisé les plaies saignantes que m'avaient faites de grandes douleurs ; tu m'as soutenu, éclairé, consolé ; c'est à toi, après Dieu, que ma faiblesse éperdue a demandé le bouclier vivant avec lequel j'ai triomphé de moi et des hommes ! Si je me suis racheté de mes fautes, ce n'est que par toi ! J'en bénis le Seigneur, et je le prie de vouloir bien faire comprendre cette vérité à tous les hommes de notre temps, afin que de leur effort et de leur vertu sorte enfin le triomphe de la vérité, qui ne peut rester longtemps captive sur la terre !

Habitants de la campagne, en suivant de telles inspirations, vous vous attacherez à ce qui est utile, à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui ne trompe jamais, et, en travaillant cette terre, qui est pour vous une mère, pensez à Dieu, qui vous en établit les maîtres, et priez pour tous les membres de la Société d'Agriculture, si pleins de sollicitude pour vous ; n'oubliez pas non plus votre archevêque et tous ceux qui, par leur présence à cette fête de famille, vous donnent la preuve la plus réelle de leur affection et de leur dévouement à vos intérêts les plus chers. *Amen !*

Digitized by Google

Discours prononcé au Sénat, par son Eminence le Cardinal-Archevêque de Bordeaux, à l'occasion d'une pétition sur le droit de chasse.

(3 Février 1863.)

Messieurs les Sénateurs,

Je ne m'élèverai pas contre l'ordre du jour proposé par M. le marquis de Cramayel sur une partie de la pétition du sieur Bellot de Sainte-Colombe; mais je demanderai, à cette occasion, qu'une modification, ou mieux encore, une addition soit faite à la législation sur la chasse.

Il semble que tout a été dit sur la rareté du gibier et sur la disparition plus grande chaque année d'un nombre considérable d'oiseaux, les meilleurs auxiliaires du cultivateur dans la destruction des plantes et des insectes les plus nuisibles.

Les naturalistes qui ont pris la peine d'étudier les espèces d'insectes et de graines que mangent, chaque saison, ces zélés protecteurs de nos récoltes, sont arrivés à tirer de cette étude des déductions qui devraient faire tomber des mains de l'implacable pétitionnaire les armes et les filets.

Je n'oublie pas que ce sujet a été traité dans cette enceinte avec une lucidité et un succès dont vous avez, Messieurs, gardé bon souvenir. Ce n'est pas la faute de l'honorable M. Bonjean, si de nouvelles générations d'habitants de l'air, au gai ramage, aux brillantes couleurs, ont disparu de nos campagnes; mais ce serait la nôtre, si, à l'occasion de la pétition dont le rapport nous a été fait d'une manière si sage et si pratique, nous ne signalions à l'attention du législateur un autre genre d'ennemis dont les lois sur la chasse ne se sont jamais assez préoccupées en France, et qui, dans quelques semaines de printemps, empêchent de naître plus d'oiseaux que le plomb meurtrier et le filet ne seront capables d'en détruire en automne ou en hiver.

Ce ne sont pas les cœurs que je veux chercher à attendrir, bien qu'il s'agisse des enfants; c'est une autre corde que je veux faire vibrer, c'est l'intérêt agricole que je veux invoquer. C'est en son nom que je demande à notre législation de s'opposer plus énergiquement qu'on ne l'a fait jusqu'ici à la destruction de ces auxiliaires si utiles, j'allais dire si indispensables à l'agriculture. Ce principe de destruction contre lequel je reclame une répression plus sévère, vous l'avez nommé : ce sont les dénicheurs, qui font à toute espèce d'oiseaux la guerre la plus inintelligente et la plus cruelle. Comptez, s'il est possible, tous les œufs destinés à la propagation de nos chantres aériens, destructeurs de tant d'insectes dangereux et de plantes parasites, dont les enfants de nos écoles empêchent l'éclosion. D'après des calculs qui évidemment ne peuvent être qu'approximatifs, un naturaliste assure qu'en France on en détruit plus de vingt millions. C'est par myriades qu'il faut compter les insectes qu'auraient fait périr les vingt millions d'infatigables échenilleurs qui seraient nés de ces œufs ravis en pure perte.

C'est aux premiers jours du printemps que les jeunes maraudeurs de chacun de nos bourgs ou de nos hameaux prennent leur essor vers les bois, pénètrent dans les saussaies, courent le long des haies, à la découverte des nids; ils fouillent dans les buissons, dans le creux des arbres, dans la fente des rochers. Une couvée rencontrée par ces Attilas imberbes est fatalement destinée à périr; ils n'attendent même pas que les petits soient éclos; ils se disputent violemment leur conquête, et la couvée sera tout à la fois le prix et la victime de leur barbarie. Quelquefois, ce que ne peuvent faire les mains, les pierres l'exécutent, et la nichée sera heureuse, si, en quelques instants, les projectiles ne la font sauter en l'air.

Que les pères et les instituteurs usent de leur autorité, les prêtres de leur influence, les gendarmes et les gardes champêtres de la terreur salutaire qu'ils inspirent, pour protéger les nids des oiseaux au sein de nos promenades, de nos jardins et de toutes nos campagnes. Dans certains Etats, quiconque s'empare d'un rossignol ou trouble sa couvée, est passible d'une amende ou de la prison. J'ai vu à Berlin trois adolescents et deux petites filles, conduits par un caporal et trois soldats dans une maison d'arrêt, pour avoir abattu des nids d'hirondelles et se trouvant encore possesseurs des œufs soustraits à des nichées de mésanges, de fauvettes et de chardonnerets.

Plusieurs préfets ont adressé des circulaires sur ce sujet. Je me plais à citer M. Pététin comme ayant pris, le 22 avril 1861, un arrêté dont on a déjà senti les heureux effets dans le département de la Haute-Savoie.

Pourquoi ne pas s'opposer aux déprédations de cette classe de chasseurs, comme on s'oppose aux ravages plus remarqués et souvent si déplorables des braconniers de profession? Ces derniers détruisent quelques individus, les premiers tarissent à la source la race harmonieuse et bienfaisante des habitants de l'air.

Qu'on mette donc un frein à cet esprit d'extermination et de pillage qui ne s'arrête devant rien, à ces instincts précoces de cruauté qui, en grandissant, deviendront bien plus funestes encore. Ici comme toujours, l'intérêt bien entendu se trouvera d'accord avec les sentiments élevés du cœur.

Les tristes conséquences de ces exécutions insensées et barbares, qui ne savent pas respecter les sages vues de la Providence, démontrent une fois de plus cette vérité sur laquelle, Messieurs les Sénateurs, on ne saurait trop insister : c'est que Dieu se sert souvent des folies ou des passions humaines pour punir les fautes des hommes. La cupidité, ce trop grand désir d'avoir, quels que soient les moyens, nous aveugle, et amène toujours un fléau à la place d'un autre.

Tout s'enchaîne dans l'ordre de la Provi-

Digitized by Google

dence; on ne peut violer impunément, au point de vue même matériel, les lois de l'ordre moral; l'ordre physique s'en ressent aussitôt, et on cherche envain à élever quelque digue contre le torrent qui passe pardessus, et exerce des ravages d'autant plus terribles qu'on avait cru pouvoir en arrêter les effets sans combattre la cause.

Par toutes ces considérations, je demande le renvoi à son Excellence le Ministre de l'Intérieur, de la pétition du sieur Bellot de Sainte-Colombe (Lot-et-Garonne), non parce que la législation sur la chasse, comme l'a si clairement démontré notre rapporteur, est contraire au principe d'égalité, mais pour que cette législation reçoive un complément qui me paraît d'une urgente et incontestable nécessité.

La pétition a été renvoyée, à l'unanimité du Sénat, à M. le Ministre de l'Intérieur.

—

Discours de son Eminence le cardinal archevêque de Bordeaux, prononcé à Saint-Symphorien, pour la réunion du Comice agricole de Bazas, sur la religion pratique.

(23 Aout 1863.)

Messieurs,

Il y a quelques années, un officier français partait pour la Crimée; il allait avec ce courage qui est le véritable héroïsme, tant il est calme et simple, trouver peut-être la mort sous le boulet d'un cosaque. Il n'y avait point de pâleur sur son front, mais quelques larmes dans sa voix. Il laissait un enfant de douze ans, seul souvenir d'un bonheur de famille qu'un trépas douloureux avait naguère brisé; et, au moment de prononcer un adieu qui pouvait être le dernier, il pressa le pauvre orphelin sur son cœur, et en le rendant au maître qu'il avait choisi pour lui confier ce cher dépôt (1): Faites-en un chrétien, monsieur l'abbé, lui dit-il. L'émotion l'empêcha de rien ajouter, et il s'en alla où la France appelait à cette heure ses plus nobles enfants. J'ai appris que Dieu avait veillé sur lui et l'avait ramené couvert de gloire à son fils bien-aimé.

Cet adieu d'un père contient dans sa brièveté un sens admirable: c'est le sentiment qui doit dominer la pensée du chef de famille; c'est le mot que Dieu, la religion, la patrie, semblent m'avoir adressé le jour où je suis devenu le pasteur et le père de ce diocèse.

Toutes ces voix m'ont crié et me crient encore de faire de vous tous, des adorateurs en esprit et en vérité, des chrétiens dignes de ce nom, de vrais serviteurs de Dieu.

Je laisserai donc M. le président du Comice et notre cher professeur d'agriculture, auxquels nous devons les apprêts de cette solennité, vous parler de la profession la plus utile, la plus indispensable, la plus noble.

Je me renfermerai exclusivement dans les limites du saint ministère que je viens, avec bonheur, remplir au milieu de nos chers diocésains de Saint-Symphorien, je parlerai de la religion pratique. Je crois, Messieurs, que mon langage dissipera quelques préjugés, et qu'il vous fera du bien à tous. Ce langage vous aurait étonnés dans mes première visites pastorales, aujourd'hui vous le comprendrez, vous l'aimerez.

Rousseau a dit quelque part qu'il n'y avait rien de plus beau, de plus aimable, de plus aimant qu'un jeune homme pur à l'âge de vingt ans. Ce que le philosophe de Genève a dit de l'innocence des mœurs, je le dis de la religion pratique, ou, si vous voulez, de la piété, par rapport à tous les âges et à toutes les conditions de la vie; car une religion éclairée et pratique doit être l'apanage de tous, parce que, selon la parole divine, elle est avantageuse à tous. N'est-elle pas comme un reflet mystérieux qui rayonne sur notre être, s'en empare et lui imprime le sceau de Dieu?

Quelle circonstance plus favorable, pour vous parler d'une foi éclairée et généreuse, que le jour où vous célébrez la fête de votre glorieux patron? A peine adolescent, Symphorien était dans la ville d'Autun l'orgueil de sa famille, le modèle de la jeunesse, l'objet de l'admiration générale. L'heure de la persécution vient de sonner, il est traduit devant un proconsul. — Quel est votre nom, lui demande-t-on? — Je suis chrétien. — Votre âge? — Je suis Chrétien. — Votre profession? — Je suis trop jeune pour en avoir d'autre que celle de Chrétien.

Une femme, jeune encore, voyait tout, entendait tout du haut d'un rempart: O mon fils! sois digne de ta mère: Sache mourir! Sache aller au ciel, où bientôt j'irai te rejoindre! Connaissez-vous, nos très-chers frères, quelque chose de plus beau, de plus touchant? Aussi dans tous les temps, la vue de l'homme solidement vertueux, selon le sens que nous allons tout à l'heure lui donner, est ce qu'il y a de plus admirable. Vous verrez que vertu et piété vont devenir synonymes: le christianisme est la perfection de l'humanité; la piété, c'est la perfection du christianisme.

Sous l'influence seule d'une piété vraie peuvent se développer ce mélange d'innocence, de candeur et d'enthousiasme, ces élans généreux qui ignorent ou défient l'égoïsme; enfin, ces charmes irrésistibles que Dieu a déposés sur le front de l'homme de bien.

Et ce qui est vrai pour tous les âges de la vie ne paraît nulle part plus admirable que dans un jeune cœur formé par une piété intelligente. Appelé hier encore à Bazas à jouir le matin au collége et le soir chez les Ursulines, de ce doux spectacle dans deux établissements où la piété est l'aliment quotidien de toutes les âmes, nous comprenons le sentiment de vénération religieuse qui poussait le père d'Origène à baiser la poi-

(1) M. l'abbé Yvrier, directeur de l'Institution des Chartreux, à Lyon.

Digitized by Google

trine de son enfant endormi : Dieu résidait là ! Le temple où il doit se reposer avec plus de joie, n'est-ce pas une âme où la fraîcheur de l'innocence n'a jamais été flétrie par le souffle du mal ?

Il ne faut pas oublier, N. T.-C. F., que la plaie la plus profonde d'une société serait de ne songer, dans l'œuvre de son amélioration ou de son perfectionnement, qu'à la culture de l'esprit ; ce serait perdre de vue que l'intelligence n'est pas tout l'homme : la plus belle partie de nous-mêmes, c'est le cœur ! On ne vous parle que de la terre ; ne nous serait-il pas permis de vous parler du ciel ?

La culture de l'esprit, nous la voulons solide et brillante ; mais nous plaçons plus haut l'éducation de l'âme. Notre but supérieur est de vous mener à Dieu par les pratiques de la foi ; toute notre raison d'être est là !

Mais quelle est donc la religion pratique que nous prêchons à cet immense auditoire, composé de toutes les conditions, de tous les âges de la vie ?

Posons d'abord en principe que la piété de l'homme du monde ne peut être celle du cloître ou du sacerdoce. Celui qui dit adieu aux joies de la famille et va s'ensevelir plein de vie et de jeunesse dans la solitude, fait un sacrifice héroïque : il obéit à un attrait exceptionnel. Celui que Dieu appelle au sacerdoce, et qui jette au fond de son cœur la double chaîne de l'obéissance et du célibat, est obligé à des devoirs plus parfaits que ceux imposés au reste des hommes : il doit mener une vie que Dieu n'exige pas du grand nombre. A ceux-là, il faut d'autres vertus ; ils n'appartiennent plus à la société que pour la consoler, l'instruire, l'entraîner à Dieu par un héroïsme qui ne saurait se démentir.

Mais pour vous, magistrats, guerriers, hommes de lettres, négociants, propriétaires, ouvriers des cités, cultivateurs des campagnes, qui vivez au milieu des orages, des joies et des douleurs, des affaires et des idées du monde, nous vous prêchons des vertus en rapport avec votre position ; nous exigeons de vous la haine de ce qui est bas et lâche, l'estime de ce qui est noble et désintéressé ; nous vous enseignons que la religion est la seule lumière, la seule dignité, la seule force capable de nous empêcher de tomber dans les abîmes qui bordent le sentier ardu de la vie.

Or, cette religion applicable à la vie réelle, nous voulons qu'elle soit éclairée, c'est-à-dire raisonnable, pour qu'elle puisse jeter des racines profondes dans l'âme de tous nos diocésains. Nous voulons que l'on n'y trouve rien qui ne soit digne de Dieu et de l'homme : point de petitesses, de superstitions, qui endorment ou trompent la conscience en lui persuadant qu'elle tient lieu du reste ; point de faits douteux qu'une critique impartiale ait le droit de repousser ; mais aussi point de pusillanimité, point de concession de principes à l'erreur ou au mal ! Il en est qui pensent que la raison tue la piété. A Dieu ne plaise, Messieurs, car la vraie religion, c'est la science suprême ; c'est la vérité vivante, unie à l'amour qui la réchauffe et la féconde !

Une piété éclairée et solide peut se montrer au monde, la tête haute, ayant sur les lèvres une réponse à toutes les interrogations et dans le cœur l'amour sincère de l'humanité. Quand je sortais des pieds de mon confesseur, a dit Silvio Pellico, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables ; je bénissais Dieu de m'avoir fait homme. Si une piété éclairée a toujours été nécessaire, elle l'est bien davantage à une époque où le besoin de tout analyser, de fouiller et de découvrir les fondements du passé, est devenu le besoin des intelligences.

Mais il est un autre écueil de la piété dans la société actuelle : c'est la faiblesse de caractère. D'où vient, N. T.-C. F., que trop souvent le chrétien baisse la tête devant le sarcasme d'un impie ou les rêves et les folies d'un spiritiste, et que souvent la doctrine de l'Evangile ne rencontre dans le monde que des disciples timides, osant à peine balbutier, en face de leur siècle, ce mot que les fidèles des premiers temps prononçaient avec joie au pied de l'échafaud : Je suis chrétien ! *Est-ce que les âmes se sont amoindries ?* comme disait un grand homme du XV^e^ siècle (Gerson). Est-ce que le courage s'est éteint parmi nous ? Non, Messieurs, la foi, chaque jour, s'empare de plus en plus des classes élevées ; l'héroïsme religieux fait palpiter encore de nobles poitrines.

Je n'en voudrais d'autres preuves que ces soldats de la France qui attirent en ce moment les regards et l'admiration de l'univers ; qui donnent en Chine et au Mexique leur sang et leur vie à la religion, à la patrie, et meurent comme aux plus beaux âges de la foi entre les bras du prêtre qui leur montre le ciel ! Que les libres penseurs en prennent leur parti : un peuple donnant au monde de tels exemples et de tels dévouements n'est pas déchu de sa grandeur ni abandonné de Dieu.

Pourtant, il est vrai de dire que le respect humain a encore un inexplicable empire dans quelques-unes de vos bourgades. Peut-être est-ce là une dernière trace du XVIII^e^ siècle qui se meurt sous nos yeux, siècle impuissant qui osa rire de Dieu, qui nia, blasphéma, et n'a pas construit une seule œuvre qui ait vécu un jour.

Toutefois, en exigeant de vous, N. T.-C. F., une religion éclairée, héroïque même s'il le faut, nous compléterons notre pensée en ajoutant qu'elle doit être conciliatrice. Le caractère français est essentiellement expansif, c'est-à-dire a le besoin, la passion du prosélytisme.

Mais ce qui est un des traits glorieux de notre caractère national et correspond en même temps à un devoir plus obligatoire aujourd'hui que jamais, est celui de répandre les saines doctrines sur la société, par la parole, l'exemple, les arts, la science, tous

Digitized by Google

les moyens que Dieu a confiés au génie de l'homme.

Pour accomplir cette tâche, Messieurs, il faut avoir dans le cœur la charité profonde, une tendre compassion pour ceux qui s'égarent jusque dans le langage, la modération et la politesse des formes.

Nous n'avons jamais compris l'erreur de quelques hommes de notre temps, dont les intentions sont pures, le zèle ardent, qui ne savent parler à leur siècle que l'amertume et le sarcasme sur les lèvres, oubliant qu'on arrive à l'esprit par le cœur. Pour corriger l'homme, il faut l'aimer et lui persuader, à force de dévouement, la sincérité de cet amour. A ceux qui appelaient la vengeance divine sur des villes rebelles, le Sauveur a répondu : *Vous ne savez quel esprit vous anime.*

Tels sont les sentiments dont nous cherchons, N. T.-C. F., à pénétrer vos âmes, telles sont les qualités de la foi pratique telle que nous la comprenons en face des maux et des besoins de notre temps.

Un célèbre publiciste du siècle de Louis XIV a dit qu'il n'avait jamais vu un homme *à genoux* et *priant* sans être ému profondément. Il lui semblait voir s'échapper de ce noble cœur un parfum de piété qui touche et qui ravit.

N'est-ce pas cette même pensée qu'a rendue, en des termes si heureux, un homme à qui rien n'a manqué de ce qui peut embellir l'existence, pas même vos cent mille suffrages en 1848. Eh bien! ce poëte, cet orateur, cet historien, qui s'appelle Lamartine, n'a pu rien écrire de plus suave que ses souvenirs de ferveur, et n'a rien trouvé dans sa carrière littéraire et politique qui approchât des heures de bonheur que lui procurèrent une piété tendre et l'amitié des prêtres vénérables auxquels fut confiée son adolescence.

Permettez que je le laisse parler lui-même un instant :

« Je vivrais mille ans, s'écrie-t-il dans l'une des plus touchantes pages sorties de sa plume, que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'esquivant pendant la récréation, j'entrais par une petite porte dans l'église à peine éclairée au fond du chœur par la lampe du sanctuaire; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier; je m'enveloppais tout entier dans mon manteau comme dans un linceul; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome, attiré par la chaleur du jour, s'élève, se perd dans l'atmosphère flottante, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air, aussi lumineux que la lumière. Cette sérénité chaude de mon âme, découlant de la piété, ne s'est jamais entièrement éteinte dans mon cœur, malgré tant de révolutions qui se sont opérées en moi. »

Si vous voulez, N. T.-C. F., savoir les dispositions actuelles de l'ancien jeune homme, voici les lignes qu'il traçait, il y a peu de temps, et c'est par là que je finis :

« Je ne sais pas ce que la Providence me réserve ici-bas ; mais si, après les sueurs, les labeurs, les agitations, les lassitudes de la journée humaine, la volonté de Dieu me destinait un long soir d'inaction, de sérénité, je sens que je redeviendrais à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un adorateur, un chantre de la création ; seulement, au lieu de chanter pour les hommes, je chanterais pour Dieu ; mes hymnes ne contiendraient que le Nombre éternel et infini, et mes vers, au lieu d'être des plaintes ou des délires personnels, seraient une note sacrée de ce cantique que toute créature doit chanter devant son Créateur, en naissant, en vivant et en mourant. »

Ceux qui sont abonnés au *Cours de Littérature* que M. de Lamartine publie depuis quelques années, ont pu voir les heureux changements opérés dans son âme. Puissiez-vous, N. T.-C. F., imiter cet exemple, et, en tournant vers Dieu vos meilleures pensées, vous assurer par vous-mêmes que nous n'avons pas rendu un faux témoignage à sa bonté, et qu'un jour saintement passé dans ses tabernacles vaut mieux que les milliers de jours perdus sous la tente des pécheurs ! *Amen.*

Discours prononcé dans le parc du Château-Laffite, pour la réunion de la Société d'agriculture de la Gironde et du comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, par Son Eminence le cardinal Donnet, sur le travail comme conservateur des forces de l'âme et du corps.

(4 Octobre 1865.)

Messieurs,

C'est avec bonheur que je vous retrouve, chaque année, sous la douce impression que savent produire les solennités agricoles auxquelles nous assistons.

Votre Association, que cette fête annuelle vient rajeunir, s'offre encore à nos yeux avec la même puissance d'action et les mêmes mérites à recompenser. Le travail, le bienfaiteur généreux de l'humanité, le travail, la vie, l'âme du progrès, compte parmi vous ses plus vigoureux enfants, les athlètes les plus souvent couronnés dans les tournois civilisateurs où l'agriculture et l'industrie mesurent les forces de l'intelligence et décident peut-être l'avenir des peuples.

Je n'ai pas l'intention de traiter aujourd'hui un sujet exclusivement agricole ; je veux me borner à vous parler du travail en général, comme pouvant exercer la plus heureuse influence sur la moralité de toutes les classes, vous me laisserez ajouter, et sur l'hygiène publique. Nous en conclurons, et ce sera la conséquence de ce discours que, si je puis inspirer à tous mes auditeurs un immense amour du travail, j'aurai été,

Digitized by Google

en ce moment, un grand instrument de la Providence à votre égard.

Un écrivain a représenté le travail comme cette échelle de Jacob qui conduit à Dieu. Par le travail, on refoule les pensées mauvaises, le cœur s'ouvre aux bonnes inspirations, l'esprit devient accessible à la vérité, à tous les sages principes; par le travail, le jugement se rectifie, l'expérience s'acquiert, les bonnes qualités se développent et portent leurs fruits. Travailler, c'est respirer du souffle de Dieu. C'est une grande faute, N. T. C. F., que d'avoir peur du travail; quand on l'aime, il entraîne, il charme, il rend heureux, il console dans les chagrins, il fait même oublier les douleurs physiques. Il me serait facile de vous prouver que le travail est la meilleure condition d'une bonne santé, d'une vie prolongée. Platon l'a dit: Notre corps s'altère par l'inaction et trop de repos, et se conserve par l'exercice; pour l'âme, comme pour le corps, trop de temps donné au sommeil et à la table, sont nos plus redoutables ennemis.

L'homme des champs et l'ouvrier des villes envient quelquefois le sort de ces soi-disant heureux qui se lèvent tard, travaillent peu, et varient chaque jour les plaisirs de la table. Sans les renvoyer à la fable du savetier et du financier, je leur dirai que les hommes livrés à un labeur soutenu, pénible même, ne sont point exposés à certains maux, apanage commun des puissants de la terre; car, l'Ecriture a dit, il y a déjà bien des siècles: *Viro infrunito gutta et cholera.* Le travail du corps est nécessaire au jeu de nos organes; c'est une vérité que les découvertes de la science viennent chaque jour confirmer. Par un travail régulier et une réparation convenable, il se développe chez l'homme une harmonieuse activité de toutes les fonctions de la vie organique, d'où naît un bien-être incontestable. Sous cette heureuse influence, l'intelligence, quand elle est d'ailleurs cultivée, demeure plus lucide et plus active.

Comme il y a deux espèces de travaux, ceux de l'esprit et ceux du corps, le travail de l'esprit est le meilleur et le plus salutaire repos du corps, et le travail du corps est le plus salutaire et le meilleur repos de l'esprit. Le sommeil est le réparateur par excellence : qu'il soit au moins de six heures, et jamais de plus de huit.

Après ces réflexions en quelque sorte préliminaires, je voudrais que le temps me permît d'entrer dans quelques détails. Tout le corps a besoin d'exercice : les pieds doivent marcher, les bras agir. La gymnastique, dans nos écoles, est une précieuse innovation; le billard, quand on ne le pratique ni pendant la célébration de la messe et des vêpres, ni au delà de l'heure fixée par les règlements de police, est un exercice salutaire pour les hommes, ainsi que le piano pour les femmes. La natation, l'équitation, la course, patiner sur les rivières ou sur les étangs, sont très-utiles à la jeunesse; nous en dirions autant de la chasse, si elle se bornait aux loups, aux sangliers, aux renards, aux lièvres et aux lapins; mais s'acharner, comme on le fait sans distinction contre les habitants de l'air, c'est enlever à nos champs les plus utiles auxiliaires du cultivateur, et à nos vergers, à nos bosquets, à nos promenades, à la nature entière, ce qui charme la vue, enchante les oreilles. Les opérations si variées du labourage, du jardinage et de la taille de la vigne, commandant la diversité des mouvements et des attitudes, il en résulte deux conditions favorables à la santé : la continuité des travaux et la variété des exercices.

Il faudrait, Messieurs, ajouter peu de chose à l'hygiène de nos chers habitants des campagnes pour qu'elle fût salutaire : des caves assainiraient leurs logements, presque toujours sur un sol humide; nous conseillons autant que possible un premier étage. Pourquoi ne pas éloigner des habitations certains objets qui trop souvent les infectent? La propreté du corps, une alimentation mieux réglée, l'attention délicate à faire profiter toute la famille de certaines jouissances que l'homme se permet le dimanche soir, jusqu'au lundi matin, au détriment de sa santé et de la paix domestique, voilà des améliorations faciles à obtenir. Nous recommandons de ne pas faire coucher les enfants dans la même pièce que les parents, de séparer toujours les deux sexes. On réservera pour les vieillards l'appartement le plus commode et le plus sain. N'oubliez jamais que la malpropreté, ainsi que l'oisiveté, ressemble à la rouille : elle use plus que le travail. Ne point se servir de ses facultés, c'est laisser la mort tisser sur nos membres engourdis la toile funéraire.

C'est ici l'occasion de rappeler ce mot de Montaigne : « Celui qui ne fait rien est bien près de mal faire. » On conçoit que Solon ait dit que l'on devrait déférer aux tribunaux l'homme qui ne travaille pas. Labruyère ajoute : « L'oisif de corps et d'esprit est un insensé autant à plaindre qu'à blâmer. » J'ajoute que rester oisif, pour le riche comme pour l'indigent, c'est se renfermer dans son individualité, s'habituer à n'aimer que soi, éteindre toutes les nobles affections, se jeter dans l'isolement de la nuit.

Que l'ouvrier et l'homme des champs consacrent le dimanche après les offices, ou dans la semaine pendant les longues soirées d'hiver, quelques heures aux travaux de l'intelligence. De bonnes lectures épurent l'âme, deviennent une culture pour l'esprit; elles bannissent du foyer domestique les chansons obscènes, les paroles libres, les médisances, les jeux appelés innocents et souvent si dangereux pour l'innocence, et font aimer la vie de famille à ceux qui iraient chercher dans des cercles d'inutiles et souvent ruineuses distractions. Que l'Œuvre des Bons Livres, institution précieuse de Monseigneur d'Aviau, s'établisse donc et se maintienne dans toutes les paroisses du diocèse. Dire que la vieillesse est la cessation de tout travail, l'époque d'un repos absolu,

Digitized by Google

est une erreur : le vieillard doit encore agir et penser; il doit applaudir aux succès de la jeunesse, par-dessus tout lui prodiguer ses conseils, la former par ses leçons et ses exemples. J'ai rencontré, en 1839, à Saint-Germain-du-Puch, un vieillard de cent un ans qui avait enseigé le catéchisme à quatre générations. Voilà, N. T. C. F., les actions qui élèvent l'âme, assurent le bonheur des familles, et contribuent à la gloire et à la prospérité d'un pays.

Chez tous les peuples civilisés, l'éducation de la jeunesse tient à bon droit une des premières places, et a toujours le pouvoir d'exciter un immense intérêt. C'est que l'éducation, qui n'est pas la même chose que l'instruction, est la véritable pierre fondamentale de la société, et, selon que le maître est bon ou mauvais, la société repose sur de solides ou fragiles bases. L'homme est ce qu'on le fait, et les générations futures sont formées par les générations présentes, et se développent, comme les feuilles et les fleurs d'une plante, par la séve qui vient de la racine et de la tige par l'air extérieur.

Envoyez donc de bonne heure vos enfants dans les écoles où se rencontrent des maîtres et des institutrices capables et exemplaires. J'ai souvent émis le vœu que, pour ne pas faire perdre à la jeunesse, pendant quatre à cinq ans, l'habitude du travail des champs, et priver le chef de famille de tous ses enfants en même temps, on ne les envoyât, pour les populations trop disséminées, qu'une fois le jour à l'école, les filles le matin et les garçons le soir. On éviterait un danger pour les mœurs : celui du pêle-mêle d'enfants des deux sexes, arrivant tard à la maison paternelle par des chemins solitaires, pendant les courtes journées de l'hiver; ce serait un véritable progrès. La vie des champs, ainsi ordonnée, fait aimer à l'enfant la profession de son père; une douce harmonie s'établit au foyer domestique et le met à l'abri des maux qu'entraîne à sa suite l'absence de tout principe religieux et moralisateur.

Prenez donc, Messieurs, la ferme résolution d'assister plus nombreux encore à ces fêtes de l'agriculture, qui tendent à rendre les hommes meilleurs; elles sont un encouragement au travail, et deviennent sa récompense. En même temps que la Société d'agriculture fait sentir son action jusque dans le dernier de nos villages, elle rallie tous les dévouements à un centre commun : elle en forme un indissoluble faisceau raffermi par les liens puissants de l'association: elle est marquée du sceau de l'unité, ce signe glorieux de toutes les institutions sur lesquelles la religion a quelque influence : c'est le gage de leur fécondité et de leur avenir.

On a dit et répété que les Sociétés d'agriculture, comme les Comices d'arrondissement, n'auraient aucun résultat pratique; qu'on y parlerait beaucoup, mais qu'il n'en sortirait rien d'utile. C'est sans doute ce qui empêche tant d'hommes haut placés dans ce département, d'inscrire leurs noms parmi les vôtres. Vous avez, depuis un quart de siècle que je vous vois à l'œuvre et que vous me permettez de vous donner les conseils de mon affection, démenti ces injustes préventions. Achevez de les confondre; que votre organisation devienne plus puissante, plus générale sous les inspirations de votre habile et modeste président et sous le patronage de l'homme éminent que l'empereur vient de placer à la tête de ce beau département. Le plan est tout tracé, il ne faut plus qu'agir, le capital est trouvé. Apportez tous le concours de votre zèle éclairé, et vous verrez l'édifice agricole grandir comme ces magnifiques cathédrales du moyen âge auxquelles chaque fidèle apportait sa pierre

Continuez à vous donner au pied de nos autels champêtres ces rendez-vous fraternels où le cœur se raffermit, où l'amour de Jésus-Christ et de son Eglise, où l'esprit patriotique se renouvellent et s'enflamment, où nous puisons la force nécessaire à de nouveaux combats, où nous trouvons le gage de nouvelles victoires.

Qui pourrait dire ce que la prière en commun attire de bénédictions et de grâces, ce qu'elle donne de puissance et d'énergie, comment elle raffermit les courages et retrempe les âmes! J'en appelle à vous-mêmes, Messieurs, n'est-il pas vrai qu'en nous trouvant agenouillés ensemble dans un site enchanteur où tout porte au recueillement, dans cette cathédrale improvisée, où l'astre des des cieux est notre flambeau principal, et les grands arbres les colonnes du temple, nos cœurs se confondent dans la ferveur d'une même adoration ? Quand bientôt, au milieu des chants sacrés qui porteront au ciel l'élan de votre prière, la divine hostie s'élèvera au-dessus de nos têtes, vous ressentirez une ineffable émotion, vous aurez le sentiment énergique de la présence de Dieu, vous entendrez au fond de vos âmes, une voix qui vous dira comme aux apôtres sur le Thabor : il fait bon ici, *Bonum est nos hic esse.*

Amen

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, au comice agricole de la Gironde à Bourg, arrondissement de Blaye.

(Octobre 1865.)

Messieurs,

Je crois avoir bien mérité de l'agriculture en prenant la défense des oiseaux, ces puissants auxiliaires que vous détruisez ou que vous laissez détruire avec autant de cruauté que d'inintelligence. Je me suis élevé contre les dénicheurs, contre les braconniers. Je vais parler aujourd'hui, dussé-je m'attirer les colères de tous les Nemrods vieux, jeunes ou enfants, car tous les âges aujourd'hui deviennent sans pitié, contre les chasseurs en général.

Ne craignez pas, toutefois, que je tombe

Digitized by Google

dans des exagérations en opposition avec toutes les idées reçues. Je vais tâcher de rendre les pères plus vigilants, les législateurs plus sévères, les dépositaires de l'autorité plus attentifs : j'empêcherai certainement un peu de mal, par là même je ferai un peu de bien. Laissez-moi donc, Messieurs, me mettre un instant à votre suite, quand, dans les transports d'une indicible ardeur, on vous voit arpenter les plaines, gravir les coteaux, fouiller les guérets, à la suite de meutes aboyantes. Hélas ! nous sommes obligés d'en convenir, la chasse est bien ancienne; elle a fait son apparition dans le monde avec l'homme lui-même, parce qu'alors commença un duel dans lequel il a depuis longtemps affirmé sa supériorité. Il ne chasse plus aujourd'hui que pour se débarrasser d'animaux qu'il croit nuisibles à ses intérêts.

On est convenu de regarder comme une grande jouissance l'obligation de se lever avant le jour, de marcher de longues heures dans les taillis qui déchirent les jambes et les vêtements, dans les terres molles qui ne vous permettent ni d'avancer ni de reculer, d'escalader les rochers qui vous meurtrissent, de pénétrer dans les marais qui vous inoculent des rhumatismes, l'œil tendu, l'oreille au guet, l'estomac vide, la gibecière qui ne l'est pas moins. On donne le nom de plaisir à ce moment où tombe un pauvre oiseau, nourricier peut-être d'une nombreuse couvée, ou celui plus barbare encore où le chasseur achève un blessé, qui expire en regardant son bourreau avec des yeux pleins de larmes. On est convenu enfin d'appeler jouissances de la vie, cette gymnastique exagérée qui use le corps au lieu de le délasser, et avance l'heure des infirmités.

Ne serions-nous pas en droit de parler des haies que l'on franchit, des dégâts que l'on cause aux propriétés qui se trouvent sur notre passage? Voilà des injustices réelles dont on ne se confesse guère et qui obligent à restitution. Au surplus, si l'on tient tant à des exercices que réclame en effet la santé dans bien des cas, pourquoi ne pas leur donner pour motifs ces recherches en histoire naturelle, toujours agréables, souvent utiles ? pourquoi ne pas leur donner pour motifs la botanique, dont s'occupait Salomon, que le vénérable Laterrade a professée avec tant de dévouement et de succès dans Bordeaux pendant cinquante ans, et qui est toujours l'objet d'un enseignement particulier au Jardin-des-Plantes de cette ville, enseignement que nous voudrions voir plus suivi !

Toucher le cœur des chasseurs n'est pas chose facile ! Laissons donc à leurs courses désordonnées, à leurs stratégies barbares; tous ces persécuteurs inexorables des chantres ailés de nos forêts et de nos jardins, et démontrons à nos auditeurs que, s'il peut entrer dans les plans de Dieu que nous fassions servir à nos besoins certains animaux traditionnellement désignés pour notre usage, il n'est pas permis à l'homme de priver, pour son amusement, l'agriculture de ses plus utiles auxiliaires.

Examinons quelques-uns des résultats de cette guerre sans trêve ni merci que vous faites aux bergeronnettes, aux rossignols, aux mésanges, aux rouges-gorges, aux chardonnerets, aux linottes, aux pinsons, aux verdiers, aux alouettes.

On comptait jadis, terme moyen, à chaque printemps, dix mille nids par lieue carrée; or, nous savons tous que chaque nid contient, en moyenne, quatre petits. Eh bien ! il a été constaté qu'il faut à chaque petit quinze chenilles par jour, et que le père et la mère en mangent soixante autres pour leur part, ce qui fait cent vingt chenilles pour la consommation quotidienne de chaque nid.

Si donc vous multipliez 120 chenilles par 10,000 nids, vous avez un total de 1,200,000 chenilles qui étaient détruites chaque jour, par conséquent 36 millions pour un seul mois. 36 millions de chenilles ! mais a-t-on bien songé que ces 36 millions de chenilles, si l'on ne respecte pas l'existence de ces oiseaux du bon Dieu qui les consommaient, mangeront à leur tour la feuille, la fleur, le fruit de nos arbres, toutes nos plantes potagères et toutes celles d'agrément ? N'oublions pas aussi que les insectes et les plantes parasites dont les oiseaux nous auraient délivrés prélèvent un impôt presque double de l'impôt foncier. N'oubliez pas aussi que cette année surtout, le papillon du chou (*picris brassicæ*) a produit tant de chenilles que cette plante a manqué à nos ménages et à nos étables. N'oubliez pas, enfin, les ravages de plus en plus grands, dans les forêts de pins, de la chenille processionnaire.

Mais en abandonnant le côté purement utilitaire de notre sujet et sans l'élever cependant jusqu'à la hauteur d'une question de psychologie et de morale, ne pouvons-nous pas y surprendre un côté religieux et humanitaire du plus grand intérêt ? Et pourquoi ne saisirions-nous pas cette occasion pour dire combien notre cœur s'attriste en voyant dans le jour consacré au service de Dieu tant d'hommes assiéger les gares de chemins de fer, sillonner en tous sens nos grandes routes et nos sentiers pour courir à un délassement qui devient une scandaleuse profanation du dimanche ? Il est défendu de chasser en Angleterre le dimanche, comme de moissonner ou de faucher. Des chrétiens ingénieux à trouver dans la moindre incommodité une cause d'abstention de tout exercice religieux deviennent chez nous capables, le dimanche, d'affronter toutes les températures, de braver le soleil et l'orage, d'acheter au prix d'incroyables fatigues le plaisir d'avoir poursuivi, sans l'atteindre, une proie que la multitude des concurrents rend de plus en plus rare. Si vous n'avez souci, messieurs, des pres-

Digitized by Google

criptions de l'Eglise, songez au moins aux sollicitudes des gouvernements humains qui ont cru devoir multiplier les moyens d'entraver cette manie de destruction si opposée à la loi si sage dont nous devons l'initiative à un illustre général, enfant de ces contrées.

Pouvez-croire qu'il ne s'agisse que d'un intérêt minime, lorsque vous voyez le législateur investir des plus grands pouvoirs les plus humbles des fonctionnaires de vos campagnes! Voyez à quelles fatigues, à quels dangers s'exposent tous les jours les hommes que la loi investit du droit de réprimer les délits de chasse. Je recueillais, il y a trois ans, dans mon petit séminaire, deux orphelins dont le plomb homicide d'un chasseur frappait le père non loin de Pellegrue; c'était un brigadier de gendarmerie qu'avaient respecté le sabre du Kabyle en Algérie, et celui du Cosaque dans les plaines de la Crimée.

Une autre réflexion également douloureuse se présente ici à vos pensées, Messieurs; je ne peux voir sans effroi ces armes destinées à vos plaisirs devenir tout à coup, je ne dis pas seulement par la légèreté, la négligence, mais en dépit de tout soin et de toute attention, des instruments de mort.

Que d'accidents irréparables ont causés ces explosions inattendues d'armes sortant des meilleures fabriques! Et puisque l'occasion se présente de toucher à de si lamentables choses, pourrions-nous, sans vouloir toutefois rouvrir des plaies encore saignantes, ne pas nous rappeler quelques grandes catastrophes de famille? Nous ne voyons jamais sans une vive émotion la facilité avec laquelle un père livre une arme à son enfant comme une des récompenses les mieux accueillies. Y a-t-il une année, Messieurs, où vous ne lisiez dans les feuilles qui chaque matin viennent alimenter la curiosité publique la lamentable histoire d'un ami tué par la main d'un ami, d'un frère tué par son frère; d'un père même devenu le meurtrier d'un fils pour lequel il aurait donné mille vies?

N'avez-vous pas présent à la mémoire, — car je veux prendre mes exemples en dehors de notre province, — l'événement terrible qui priva une des premières familles de France du seul héritier de son nom, de ses titres et de son immense fortune? Ce cher enfant, sur lequel reposaient tant d'espérances, était arrivé à cet âge où toucher un fusil, le porter seulement, est un gage d'émancipation et de virilité. La pauvre mère trembla lorsqu'elle vit son fils armé pour ce qu'on appelle d'innocents combats. L'instinct maternel, qui prévoit tout, la rendit naturellement exigeante. Elle ne voulut céder aux instances de son mari qu'à la condition expresse qu'un serviteur dévoué ne quitterait jamais le jeune homme; c'était lui qui devait armer et désarmer l'instrument, et rester longtemps encore spectateur attentif de ces petites guerres.

Un jour, on quitte le château de bonne heure. La meute aboyait, on avait des données certaines, on part en toute hâte, si vite qu'au bout d'une avenue on s'aperçoit que plusieurs objets nécessaires ont été oubliés. Le serviteur empressé revient sur ses pas, laissant le fusil tout chargé entre les mains de son jeune maître. Il ne fallait que quelques instants pour aller et venir; tout à coup une explosion se fait entendre: l'arme venait de partir, le pauvre enfant avait tenu le fusil dans ses deux mains, la crosse reposant à terre; il appuyait sa tête sur l'extrémité du canon; un des chiens de la meute, en jouant autour du jeune homme frappait sur la détente. Il est plus aisé d'imaginer que de dire l'état des infortunés parents. On conçoit comment, en présence de semblables douleurs, la raison d'une mère est impuissante à en soutenir le poids sans l'aide de Dieu.

Messieurs, ces faits ne sont plus rares, ils justifient chaque année les réflexions douloureuses que je viens de vous soumettre. J'adjure donc ici les pères si indulgents pour les moindres caprices de leurs fils, de ne pas confier avec tant de facilité une arme meurtrière à des enfants naturellement légers. Qui ne sait que dans un moment où le plaisir les transporte, où l'apparition subite d'une proie longtemps cherchée donne à leurs mouvements je ne sais quoi de brusque et de violent, ils sont incapables de toute sagesse et de toute prudence?

Des économistes, et je mets à leur tête MM. Richard du Cantal et Chatel de Vire, ont rendu de grands services à la chose publique en traitant ce sujet avec des connaissances pratiques que je suis loin de posséder.... Non-seulement ils se sont élevés contre le mal produit par le plomb meurtrier du chasseur, mais ils prédisent la destruction prochaine de tout gibier en présence de cette foule d'appareils dont ils nous donnent dans leurs œuvres la hideuse nomenclature: c'est la tirasse, la tonnelle, l'araignée ou aragne, ou tramail, la bricole, le hallier, la nappe, la pêche, le rets, le traîneau ou drap de mort, l'allonnoir, le collet, le hanflepied, la chambre, le piége de fer, l'hameçon, le traquenard et le trébuchet.

Ne dirait-on pas, en entendant de pareils noms, qu'il s'agit d'exterminer quelques lions de l'Afrique, quelques loups, quelques ours, quelques panthères, quelques bêtes du Gévaudan qui viennent de faire leur apparition dans nos provinces! Je voudrais pouvoir vous citer dans son entier un remarquable article publié dans le *Courrier de la Gironde*, par M. Emile Crugy. Ce que ce publiciste, si grave quand il traite les hautes questions de la politique, et dont la plume est si gracieuse et si flexible quand elle s'essaye à des sujets moins élevés, a dit des services rendus par les oiseaux, nous l'avons dit nous-même bien des fois.

Comme lui, nous avons déploré l'usage que l'on fait de tant d'instruments de mort qui dépeuplent nos campagnes.

Digitized by Google

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet au comice agricole de Bazas.

(11 Octobre 1865.)

Messieurs,

La Providence est admirable dans la distribution de ses dons, et aussi nombreuses que soient *les familles des nations* (1), comme parle l'Ecriture, elle n'a voulu en déshériter aucune. Toutes, il est vrai, ne participent pas à ses bienfaits dans les mêmes proportions, mais toutes peuvent se procurer par le travail et l'ordre un élément de vie et de conservation.

Il est certain que *chaque terre ne porte pas tout espèce de fruits* (2). Recueillons cet aphorisme de la sagesse antique, sans nous en attrister. Les peuples sont tellement destinés à vivre en société qu'aucun d'eux ne peut suffire à lui-même. Partout l'homme et la terre ont leurs défaillances, partout l'homme a besoin de l'homme. Cette loi est le grand lien social, et l'inégalité dont le sceptique se sert pour blasphémer la Providence, est une des preuves les plus éclatantes de l'intervention incessante de Dieu dans les choses humaines. Il y a plus : ce mélange de force et de faiblesse, de grandeur et d'impuissance, d'abondance et de stérilité établit d'une manière incontestable le principe aussi rationnel qu'il est chrétien : *Il se faut entr'aider.*

« C'est par un effet de la Providence divine, dit Fénelon, que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine; car le besoin invite les hommes au commerce pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société. »

Pour vous, habitants du Bazadais, vous devez remercier cette sagesse qui veille à la conservation des peuples; vous n'avez pas été oubliés dans le partage des biens de la terre.

Nous sommes loin de ces jours où votre illustre compatriote saint Paulin écrivait à l'un de ses plus chers amis :

Consul, arenosas non dedignare vasatas.

Un consul romain pouvait alors dédaigner le séjour de Bazas, où, suivant l'expression d'un contemporain (Sidoine Apollinaire), on voyait une cité assise non sur un fonds solide, mais sur le sable mouvant et la poussière. Mais quelle transformation ont opérée les travaux lents et continus des siècles ! Au lieu de plaines stériles, on ne voit plus qu'un océan de verdure où au milieu de la teinte monotone des flots, l'œil aperçoit une constellation de hameaux et de bourgades semés comme des îlots au sein des mers. Dans ces solitudes de la veille s'élèvent les riantes et populeuses bourgades de Préchac, d'Uzeste, de Villandraut, de Saint-Symphorien, de Bouridey et du Tuban...; mille routes aussi commodes qu'agréables rendent les communications faciles et forment autour de Bazas comme autant de centres nouveaux qui font pénétrer le mouvement et la vie jusqu'aux extrémités de son ancien diocèse.

Dans la solennité qui nous réunit, Messieurs, ne soyez pas étonnés de m'entendre parler avec quelques détails sur votre pays. La charge pastorale nous a rendu tout à fait vôtre depuis tant d'années, et lorsque, dans nos courses apostoliques, nous visitons les moindres villages, vous savez avec quelle sollicitude nous nous informons, non-seulement de l'état de vos âmes, mais des espérances ou des craintes que vous inspirent l'apparence des récoltes, afin de nous associer à vos joies et à vos douleurs.

Une grande ligne de partage fait du Bazadais deux régions bien distinctes : l'une comprend le chef-lieu et la partie nord, l'autre cette portion de territoire qu'on appelle landes.

Quant à la première, je le sais, de grands travaux ont été accomplis dans la culture des céréales. Des terres bien cultivées affranchissent le Bazadais du tribut à payer à ses voisins pour son alimentation première ; et malgré la faiblesse du sol d'une grande partie de son territoire, il peut se suffire à lui-même. A quoi doit-on ces progrès ? D'abord à l'initiative d'intelligents propriétaires qui, unissant les leçons de l'expérience à celles de la science, ont prouvé fois de plus, par d'heureuses applications, qu'il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil (3), et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. On vous doit ces progrès encore, colons Bazadais, qui avez su vous dépouiller des obstinations de la routine et obéir à l'impulsion de vos patrons.

On vous la doit à vous-même, Monsieur le président, et Messieurs les membres du comice. Votre persévérance dans l'observation des règlements, ce zèle que vous déployez dans les travaux de vos commissions, et la judicieuse distribution de vos récompenses devaient porter d'heureux fruits.

Après les céréales, la vigne a été l'objet de travaux importants. Les coteaux de Saint-Côme, de Gajac, de Cazats, d'Auros, d'Ailas, dont le gracieux aspect embellit toute cette contrée, produisent le vin des ménages plus modestes. On nous a souvent assuré que des soins plus assidus et plus appropriés à ce genre de culture lui donneraient une bien autre valeur. Et si le vin de cette partie du Bazadais manque de l'énergie qu'un sol froid ne peut lui communiquer, il peut acquérir, dit-on, une certaine délicatesse dont le premier effet est d'être plus salubre pour l'estomac, l'autre d'en élever le prix, sur les marchés.

Le Langonnais est fier de ses gaves, c'est à juste titre. Il serait superflu de le lui rappeler. Il y a dans ce peuple, avec une

(1) Universæ familiæ gentium.

(2) Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Virg. Georg.

(3) Henoph. Economie.

Digitized by Google

activité fiévreuse, un amour singulier pour le sol natal, nous l'en félicitons. C'est un élément sérieux de progrès agricole, pourvu que l'on soit attentif à regarder autour de soi et à rendre justice aux succès et au mérite d'autrui.

Nommer Sauterne, Bomme et Barsac, c'est dire une des gloires territoriales, non pas seulement du Bazadais, mais de la Gironde et de la France entière. A ce sujet, permettez-moi de rappeler ici une pensée qu'exprimait il y a quelques années, au comice agricole de Captieux, un des membres les plus actifs et les plus distingués de cette assemblée, M. Petit-Lafitte, dont nous regrettons l'absence. Il faisait observer qu'un des grands principes de richesse pour un pays n'était pas que son territoire portât toute sorte de fruits et de le tourmenter inutilement pour en arracher avec peine de maigres produits, des plantes étiolées dont le laborieux enfantement achève d'épuiser à la fois le champ et la bourse du propriétaire.

Mais la vraie prospérité consiste à ne demander à la terre que ce qu'elle peut donner, et tout ce qu'elle peut donner, à multiplier, à perfectionner la qualité de ses produits naturels à l'aide du travail et des conseils de l'expérience. C'est ainsi que se prépare à la longue le bien-être des peuples, c'est ainsi que les contrées dont je viens de parler ont acquis leur juste renommée. A Dieu ne plaise, Messieurs, qu'en m'associant à cette pensée, je veuille comprimer l'essor du génie et condamner les essais. Nous fûmes des premiers dans ce département, en 1837, à conseiller la culture du mûrier, la multiplication des arbres fruitiers, et surtout la culture des pommes de terre sur une plus grande échelle ; nous ne croyons pas que les expériences aient été infructueuses, et nous avons enregistré avec bonheur les tentatives des propriétaires dont les travaux eurent un plein succès.

Un des plus beaux produits du Bazadais est sans contredit ce bœuf auquel la contrée a donné son nom.

Le département de la Gironde doit se féliciter de posséder si près l'une de l'autre deux races bovines aussi remarquables par la beauté de leur forme que par leur aptitude au travail et leur supériorité comme élément d'alimentation. Toutes deux rendent d'immenses services à l'agriculture et par suite à l'industrie et au commerce par la docilité avec laquelle elles subissent le joug.

On dit que la race bazadaise s'est conservée dans sa pureté primitive. Tout ce que je puis dire, c'est qu'un auteur du siècle premier de l'ère chrétienne (1) en indiquant aux agriculteurs les bœufs les plus propres au labour, décrit toute la physionomie du bœuf bazadais. Cornes noirâtres et fortes, front large et crépu, œil et museau noirs, poitrine large, épaules vastes, jambes plutôt courtes que longues, fanon ample et descendant jusqu'aux genoux ; il n'est pas jusqu'à la couleur rousse ou brune de la robe qui ne soit marquée.

Qui n'aime à voir ces animaux superbes libres du joug, promener dans vos prairies leur majesté austère et sauvage, et se placer comme des agneaux sous la houlette d'un petit enfant.

Mais aussi qui ne gémirait en les voyant condamnés à traîner au loin par des chemins souvent impraticables ces énormes chariots qui font trembler le sol ! Le moment n'est-il pas venu de laisser à la puissance de la vapeur et au progrès enfantés par le génie de l'homme le soin de la grosse traction, et de rendre le bœuf à la charrue et aux travaux de la vigne pour lesquels il semble plus particulièrement destiné ? Cette substitution donnerait d'abord quelques bras de plus à l'agriculture, puis la chair des animaux serait meilleure et plus abondante. Je ne parle pas de la perte du temps qu'entraîne le transport des marchandises, les déplacements fréquents, les dépenses et quelquefois les excès qui ruinent la santé du colon et font disparaître la vie de famille.

Je vous ai parlé de la partie du Bazadais plus rapprochée de nos rivières ; laissez-moi vous entretenir un instant de vos landes. Les bois en font la plus grande richesse. Le chêne, l'acacia, l'ormeau parviennent à une élévation et à une grosseur considérables, mais le pin est la principale richesse du pays ; c'est l'espèce particulière qu'on appelle *pinus syrtica* ou pin maritime.

Les produits que donnent les pins pendant qu'ils sont sur pied consistent en résine jaune, poix grasse, brai sec, térébenthine, essence de térébenthine et goudron. Coupés, ils fournissent à la construction.

Les souches rendent du goudron, et les bouts de l'arbre et l'arbre lui-même, s'il n'est pas de bonne qualité, sont convertis en charbon. En rappelant la valeur momentanée à laquelle se sont élevés ces produits, nous devons remercier l'auteur de tous les dons d'avoir ouvert à des distances infinies une nouvelle source de prospérité pour votre pays. Tant mieux pour le propriétaire s'il sait améliorer son domaine, fonder des écoles, embellir nos églises, ouvrir des asiles à la pauvreté et sanctifier ainsi l'usage de ressources si subitement, si rapidement et si inopinément acquises. Tant mieux pour le colon, pour celui-là seul qui, possesseur prudent et modeste d'une fortune inespérée, loin de se livrer aux attraits dispendieux d'une vie plus confortable, a su prévoir l'avenir et réserver pour de mauvais jours ce surplus de bien-être. Chers habitants des landes, ne comptez pas sur des trésors dont tant de causes peuvent tarir la source : les mécomptes sont à l'ordre du jour dans toutes les conditions de la vie ; attachez-vous au domaine que vous avez reçu de votre

(1) Columelle.

Digitized by Google

père, il ne trompera pas vos vœux, lui seul vous restera fidèle.

Ce n'est pas, veuillez le remarquer, la nature du sol qui arrête les développements de l'agriculture dans les landes : « De nombreuses expériences, dit M. le baron d'Haussès, un de vos préfets les plus remarquables, ont appris que le terrain soumis aux combinaisons d'une sage industrie se prête à tout. » On voit partout, même dans les endroits les plus déserts, une exubérance et une activité de végétation qui déposent en faveur de la fécondité possible du sol, en même temps qu'elles accusent l'homme qui la méconnaît. Caton l'ancien disait : « La première condition d'une bonne culture est un bon pâturage, la seconde un pâturage médiocre, la troisième un mauvais pâturage. » Ce qui était vrai du temps de Caton, en Italie, est vrai de nos jours dans les landes.

Donc, en attendant appeler l'art au secours de la nature ; donc, conserver les prairies artificielles, les multiplier, sera l'œuvre d'un agriculteur intelligent. Que faut il pour assurer la fraîcheur et la fécondité ? Les engrais et les irrigations. Ces deux points si essentiels ne sont point au niveau d'amélioration où je les ai remarqués dans plusieurs départements. Or, ni l'un ni l'autre ne peut être négligé. Dans les landes de la lisière où le système d'agriculture de la Garonne a prévalu, la base des engrais est la paille des céréales et fourrages récoltés dans les prairies naturelles et artificielles, voilà un premier moyen qui, loin d'avoir été l'objet d'une dépense spéciale, n'est que le rendu d'une récolte très-riche. Dans le reste des landes, outre les fumiers connus, on peut employer avec succès l'argile, la marne et la terre bitumineuse qui abonde partout. Il ne manque que la volonté d'en tirer parti et le courage de s'élever au-dessus du préjugé qui en repousse l'usage (1).

Quand aux irrigations, la nature qui a privé les grandes landes du bienfait des eaux courantes, les a multipliées dans votre arrondissement. C'est le Lizos qui descend des environs de Grignols par Mazerol, Sigalens, Noaillac et Hure ; le Beuve qui prend sa naissance dans les eaux réunies de plusieurs sources et se jette dans la Garonne par deux embouchures près de Saint-Pardon ; ailleurs le Riotet, le poétique Ciron, pas assez connus, pas assez appréciés ; la Gualade et leurs petits affluents ouvrent autant de canaux larges et abondants et forment de véritables oasis au milieu du désert. Le drainage et le desséchement sont destinés à opérer de véritables merveilles dans ces contrées.

L'amélioration ou la création des prairies amène celle des troupeaux ; cette race de moutons si chétive, si souvent décimée par les maladies, y gagnerait en taille et en santé. Les laines seraient plus soyeuses, la chair plus délicate. Qu'est devenu, Messieurs, ce cheval landais si svelte, si gracieux, si rapide qu'on le nommait l'arabe de la Novempopulanie ? N'est-ce pas un type presque entièrement abandonné et dont on ne songe pas à arrêter la disparition ?

Un mot sur les abeilles dont je vous avais déjà parlé à Langon. Vous savez, Messieurs, qu'il n'est guère de pays où elles se multiplient plus que dans les landes, autour des fermes et parmi les pinadas. Leur éducation n'a-t-elle pas été trop longtemps négligée ? Nous apprenons avec un vif intérêt que plusieurs propriétaires exploitent avec soin cette mine toujours féconde entre des mains habiles.

Vous l'avouerai-je, Messieurs, j'ai plaint quelquefois ces nombreux essaims d'habiter des contrées où l'on n'avait à leur offrir pour pâture que les pins, la bruyère, les ajoncs et quelques pieds de ciste alyssoïde. Aussi la cire n'est-elle pas, à beaucoup près, proportionnée au nombre des ruches, et le miel se ressent-il de la qualité des arbres. Apiculteurs, ayez soin d'entourer les ruches de fleurs et de plantes mieux choisies ; laissez-nous vous recommander entre autres le pêcher, le cerisier l'amandier, le prunier, les sparts et les genêts de toute espèce, et votre miel égalera en bonté, en beauté, celui de Narbonne.

Ainsi, Messieurs, le Bazadais n'a pas été oublié dans la distribution des biens de la Providence : c'est à vous de savoir les recueillir pour vos jouissances et vos besoins. Le travail en est la première condition : travail pénible, il est vrai, mais Dieu veut que notre pain de chaque jour soit trempé de nos sueurs. Repos du dimanche et travail persévérant de la semaine, celui-là seul est béni de Dieu. Le Créateur n'a pas courbé l'homme vers la terre, mais il a dirigé sa tête vers le ciel, afin que son regard allât chercher au delà de l'horizon qui la borne un aliment à de plus vastes désirs (2) ; mais le travail suppose une condition, c'est que la terre réponde à son activité. Or, votre territoire possède des produits aussi précieux que variés, sachez conserver ces biens et les améliorer. Le progrès est toujours possible, lorsque la tradition, l'expérience et la science savent travailler de concert et se donner la main.

Mais voyez quelle ère nouvelle de prospérité va s'ouvrir pour vous. Depuis quelques années, vous vous plaigniez peut-être, comme ces anciens Bretons dont parle le poëte, d'être séparés du reste du monde. Vos routes impériales, autrefois si fréquentées par les voyageurs et le commerce, n'étaient plus que des témoins silencieux et solitaires d'une splendeur passée. Voici la vapeur qui vient jusqu'à vous, conduite par le génie de l'homme, il est vrai, mais

(1) Baron d'Haussès, Mémoire sur les landes.

(2) Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollère vultus.
(Ovide.)

Digitized by Google

sous les auspices d'une bienveillance aussi active que généreuse, parce qu'elle a su répondre à l'appel confiant et chaleureux d'un peuple entier. Votre voix a été entendue, Messieurs ; un homme de cœur à qui vous avez confié vos intérêts vient vous fournir les moyens de recueillir votre part d'une prospérité dont sa présence nous eût été le gage.

Reconnaissance donc à qui la mérite, mais surtout à Dieu dont les hommes ne sont que les instruments. Or, la reconnaissance du chrétien se traduit par la prière, par la pratique de la vertu, en un mot par la culture de ce champ spirituel de l'âme qui nous est si fort recommandée et qui produit des fruits et pour la terre et pour le Ciel. Ne négligez jamais, nos très-chers frères, ce glorieux privilége; soyez dans cette culture les fidèles coopérateurs de votre Père qui est dans le Ciel ; que sa grâce, comme une rosée bienfaisante, vous communique une divine fécondité, conduisez-vous comme un vaillant ouvrier de l'Evangile. Mettez la main à la charrue, servez-vous de votre volonté pour arracher d'un sol trop longtemps négligé les herbes parasites qui en dévorent la plus pure substance.

Allez ensuite, comme le laboureur de la parabole, jeter sur les sillons une nouvelle semence, appelez sur vous les bénédictions du *céleste agriculteur*, et attendez.... Les merveilles opérées dans la nature, *le tressaillement du désert et la floraison de la solitude*, ne seront qu'une image affaiblie des merveilles invisibles dont vous serez l'heureux témoin et le sujet. En vous tout sera lumière, rafraîchissement, fécondité. Vous verrez avec joie la moisson blanchir en son temps, et, après avoir labouré et semé, il vous sera donné de lier au milieu de l'harmonie et des émanations les plus douces de la charité, des gerbes magnifiques, véritable moisson de bonnes œuvres que vous porterez avec allégresse aux pieds de l'éternel rémunérateur : ***Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*** AMEN.

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet au comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, réuni pour décerner des récompenses au travail et à la fidélité des serviteurs.

(15 Octobre 1865.)

Messieurs,

Vous avez souvent entendu dire, comme moi, qu'une dangereuse tendance portait les gouvernements à oublier l'humble habitant des campagnes, et que toutes leurs sympathies étaient pour les grands centres de population. Si une telle préférence existait, tous les bons esprits devraient la combattre. Nous vivons sous des institutions qui veulent que tous les avantages soient répartis suivant le droit, sans distinction de classes et de personnes. Parce que l'homme des champs est modeste et peu exigeant, on ne doit pas perdre de vue qu'il forme, en France, la grande majorité, et qu'il est le père nourricier des cités, et appartient pardessus tout, par le bon esprit qui l'anime, à l'élément conservateur des sociétés humaines. Mais nous ne voyons rien de semblable. Le gouvernement de l'empereur ne laisse échapper aucune occasion de prouver sa sollicitude en faveur de l'habitant des campagnes. Le fait seul de la présence de toutes les notabilités du Médoc et de la rive opposée à cette fête de l'agriculture, est une preuve touchante que vous n'êtes pas, Messieurs, du nombre de ceux qui méconnaissent l'importance sociale de la vie des champs.

Paris et nos autres cités renferment assurément d'immenses richesses et d'innombrables ressources; mais la campagne n'a-t-elle pas les siennes? N'est-ce pas là que germent et croissent les biens les plus positifs, les plus substantiels de la France? La force et la grandeur réelles de la nation ne reposent-elles pas sur ces millions d'êtres laborieux qui défrichent nos landes, cultivent nos plaines, nos coteaux et nos montagnes, exploitent les forêts, fouillent les mines, sillonnent les fleuves, creusent les canaux, attellent le feu à nos chars et glorifient notre drapeau sur les champs de bataille?

Et bien que la civilisation qui rayonne des musées, des académies, jette un merveilleux lustre sur l'existence d'un peuple, c'est, après tout, du sein des campagnes que jaillissent les véritables sources de sa prospérité. Quel malheur si ces sources précieuses venaient à perdre ou leur pureté ou leur fécondité? Quelle perturbation si l'homme des champs abandonnait les sillons pour l'atelier, et quel malheur si la simplicité était supplantée par le luxe, et si les antiques mœurs du village tournaient vers l'ambition.

Il y a donc de ce côté, a dit le judicieux auteur des *Etudes rurales*, des intérêts dignes d'être médités, et tellement liés à l'ordre général, que les gouvernements ne peuvent les négliger sans se perdre. Qui donc les conservera, ces mœurs des anciens jours? Qui persuadera à l'homme des champs que l'agriculture possède des titres de noblesse inscrits au premier feuillet des archives du monde? Qui lui fera apprécier, aimer la position dans laquelle la Providence l'a fait naître? Sera-ce quelque penseur philosophique? Ah! messieurs, quelque zélés que paraissent certains utopistes pour la diffusion des lumières, il leur serait difficile de vivre de l'humble vie des champs, d'établir leurs chaires dans les hameaux. D'ailleurs, qu'y aurait-il dans tout le bagage de leur science qui allât à l'intelligence et aux besoins du peuple?

Descendez, N. T.-C. F., dans les plus petits villages de notre France, pénétrez dans les forêts, gravissez les montagnes, entrez

Digitized by Google

sous les toits de chaume les plus isolés, et vous trouverez la religion de Jésus-Christ appliquant les bienfaits de sa rédemption à de pauvres êtres complétement oubliés par les corporations scientifiques; l'Eglise, institutrice et mère, ne peut souffrir qu'une seule créature à figure humaine soit privée de ses lumières et de ses tendresses. Voyez ce prêtre qui, par son savoir, sa naissance peut-être, eût pu se faire un nom dans le monde, s'asseoir au milieu des enfants, un catéchisme à la main, apprendre à la génération présente ce qu'il apprit à la génération passée, ce qu'il apprendra avec le même dévouement à la génération future. A sa voix, le jeune homme apprend à commander à ses passions, le serviteur à être fidèle, le maître à être juste et compatissant, tous à connaître Dieu, à le servir, à s'aimer les uns les autres.

Chose admirable! l'Eglise fait pour le moindre hameau tout ce qu'elle fait pour les plus grandes cités : elle apporte à ce petit coin de terre son temple, son autel, son sacrifice, elle y dresse la chaire de l'Evangile, le tribunal du pardon, le tabernacle du Rédempteur; elle y vient avec l'unité et la plénitude de ses dogmes, la sublimité de sa morale, la puissance de sa hiérarchie, la magnificence de son culte, la fécondité de ses institutions; et à côté du laboureur qui couvre la terre de moissons, à côté de l'artisan qui amollit le fer et façonne le bois, la religion place un autre ouvrier, l'ouvrier de l'éternité, le prêtre, qui élabore les intelligences sous le marteau de la parole divine, transforme les cœurs avec le feu du zèle et de la charité.

De sorte que, grâce à l'Eglise, on voit, au sein des plus pauvres campagnes, le travail de l'homme sur la matière et le travail de Dieu sur l'homme s'accomplir simultanément, en s'aidant l'un et l'autre de leur mutuel concours; sans ce double travail, où brillent les analogies les plus harmonieuses, ni l'homme ni la matière n'atteindraient leur perfection et leurs fins providentielles.

Les rapports de la culture de la terre et de la culture de l'âme sont indiqués à chaque pas de l'Evangile. Les plus beaux génies méditeront jusqu'à la fin des siècles, sans pouvoir en comprendre toute la profondeur, ces paroles de Jésus-Christ : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de senevé, etc. Celui qui sème s'en alla semer, et pendant qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel étant venus, le mangèrent... Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ, etc...»

On n'a pas assez remarqué, N. T.-C. F., que c'est spécialement à la vie champêtre et aux travaux agricoles que Notre-Seigneur daigne emprunter les comparaisons destinées à donner une idée des mystères de la sanctification des âmes. Sa bouche divine relève et honore la ferme jusque dans les détails les plus bas de son exploitation : les qualités différentes des terres et leur fécondité relative, le labourage, les semailles, le blé d'abord en herbe, puis en épis, l'ivraie, les épines, le sarclage, la moisson, les gerbes, la paille, l'engrais, les greniers, la bergerie, le troupeau, les brebis, les agneaux, les boucs, les loups, la poule et les poussins de la basse-cour, le berger, les moissonneurs, les journaliers, les bons et les mauvais domestiques, la paye du soir, la location, l'économat, la reddition des comptes, le prix convenu et les gratifications volontaires, la vigne enfin et ses sarments, qui représentent sa personne et celle de ses apôtres, sont continuellement rappelés dans les enseignements du Sauveur comme autant de figures qui expriment les labeurs de la vie chrétienne, le mélange des bons et des méchants, les obstacles à la vertu, la dispensation des grâces, le froment eucharistique, la rémunération des justes, le châtiment des coupables, et toute l'économie du gouvernement de l'Eglise, qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Avais-je donc raison de vous dire en commençant que de tous les états exercés par les bras de l'homme, de tous les arts cultivés par son intelligence, le vôtre est le plus ancien, le plus noble et le plus indispensable, et que le prêtre qui vous apprend à l'estimer ce qu'il vaut, à ne jamais songer à le quitter, à le préférer à tous les autres, mérite votre reconnaissance? Si vous consentez à reconnaître en lui le père, le guide, le conseil de votre village, le cultivateur de vos âmes, on vous verra fréquenter assidûment le lieu où sa voix amie se fait entendre.—Ce lieu, N. T.-C. F., c'est votre église; ne la voyez-vous pas, malgré tant de révolutions, encore debout au milieu des ossements bénis de vos pères, ombragée par les arbres séculaires qui ont vu passer sous leurs rameaux tant de générations d'hommes?

Que d'institutions qui devaient être éternelles et qui ne sont plus! Des noms anciens ont disparu, de nouvelles fortunes se sont élevées, et votre Eglise est toujours là.

Chaque matin apporte dans les sciences, les arts et la politique une nouveauté qui sera usée le lendemain et remplacée quelques jours après; mais dans votre église, c'est à jamais le même Evangile, les mêmes sacrements. — Et tandis que les constitutions, les lois, les ordonnances faites, défaites, refaites et toujours à refaire, s'affichent les unes sur les autres aux portes de la Mairie, les piliers de vos églises entendent le même symbole, le même Décalogue, la même Oraison dominicale, la même Salutation angélique, auxquels nulle puissance n'a pu retrancher un mot ni ajouter une virgule.

Donc, d'un seul coup vous pouvez apercevoir deux merveilles qui donnent à réfléchir : la couleur du drapeau, qui n'a pas toujours été la même, aux croisées de la maison commune, et, d'autre part, la croix du cimetière et celle du clocher, immobiles et

Digitized by Google

triomphantes, proclamant, à la face du ciel et de la terre, sur les ruines des puissances humaines, que le Christ règne et que son règne n'aura jamais de fin.

Et puisque nous en sommes à tout ce qui fait naître et perpétue les douces émotions, me pardonneriez-vous, N. T.-C. F., de passer sous silence les souvenirs qui s'attachent au clocher natal et à ses bruits harmonieux? Si je le pouvais ailleurs, je ne le pourrais ici, où mon œil embrasse presque tout à la fois les flèches aériennes qu'un esprit de religion si bien entendu vient d'inspirer non-seulement à vous, bons habitants de Saint-Laurent, mais aux excellentes populations de Saint-Julien, de Saint-Christoly, de Bégadan, de Civrac, de Saint-Trélody, de Valérac, de Bassens, Saint-Ciers-Lalande, Etauliers, Avensan, Lesparre et Cissac.

Je n'ai pu lire sans attendrissement les impressions produites par la voix d'une cloche sur un homme qui ne pensait pas qu'une pareille harmonie serait un jour l'attrait puissant qui ferait tomber de ses yeux le bandeau qui jusque-là lui avait caché la vérité.—« J'ai toujours aimé, et nous allons citer les paroles de cet heureux néophyte, le son de la cloche, mais pendant bien longtemps, je l'avoue, sans savoir ce que j'y aimais. — Il y en avait une puissante dans l'église voisine du village non catholique dans lequel je suis né et où j'ai été élevé. —Quand le vent nous en apportait les sons graves et solennels, je les écoutais avec délices; la campagne me semblait plus agréable et la vie meilleure; quelque beauté manquait à tout paysage où ce son majestueux n'avait pas frappé mon oreille; je ne m'en rendais pas compte, je me disais : Ailleurs, il y a quelque chose de plus beau qu'ici. — Je l'ai surtout éprouvé dans les environs de Constantinople; ces vastes espaces inondés de soleil, ces eaux étincelantes me semblaient mornes dans leur splendeur; mon cœur leur demandait inutilement une satisfaction que je ne pouvais définir; c'était un mystère pour moi. — De retour en Europe, un matin, côtoyant le Danube, à l'approche d'un village semblable à tous les villages, tout à coup, au sein d'une nature sans beauté, le charme évanoui reparut. — Une cloche sonnait; je l'entendis sans presque y prendre garde, et je me demandais ce que je trouvais si beau dans ce lieu où je n'avais aucun souvenir. »

« Je n'eus que plus tard le mot de cette énigme, quand je songeai à devenir catholique. Un jour que j'étais sorti pour être seul avec mes pensées, bien résolu de les aborder en face, l'airain sacré du village, cette cloche de mon enfance, vint mêler à mes rêveries la voix que j'avais si souvent entendue sans la comprendre; cette fois, je la compris!

« Comme je me souviens de ce moment solennel! Qu'il fut doux et précieux à mon âme! J'étais assis sous un arbre qui m'avait ombragé enfant; toute ma vie passa devant moi : je vis les dons de Dieu et mon ingratitude. Avec quel amour il avait sans cesse frappé à mon cœur! Avec quelle dureté mon cœur avait refusé de s'ouvrir! La cloche me disait : Ne tarde plus, viens à cette Eglise, viens au prêtre, viens à Jésus-Christ. Je reconnus son langage de tous les temps; dès mon enfance, elle avait été la voix de Dieu, et je sus pourquoi tout m'avait paru muet et vide, où cette voix s'était tue. »

Combien de choses sublimes, N. T. C. F., échappent à notre vue! Parce que nous sommes familiarisés avec les merveilles de la religion, nous ne savons plus les apprécier. — Ce fut, certes, une belle pensée de donner cette voix de bronze au temple de Dieu et de la faire éclater dans les airs.

On composera bien des poëmes, des odes sur tous les rhythmes; on écrira des partitions; des mélodies charmantes ou terribles s'envoleront du cœur humain; rien n'égalera jamais ni la profondeur ni la mélodie de ce poëme que saint Paulin de Bordeaux a fait arriver à tous les cœurs par l'introduction des cloches dans les campaniles de nos temples.

Vous aimerez donc, N. T. C. F., et vos églises et vos prêtres, et tout ce qui tient au culte de nos aïeux. Vous continuerez à vous montrer saintement empressés, pour l'honneur de vos paroisses, de vous surpasser les uns les autres par l'élégance de vos clochers et la beauté de vos sonneries.

J'applaudirai de grand cœur à cette noble émulation, tant que vous n'en ferez pas l'objet exclusif de votre sollicitude, laquelle doit s'étendre aux pauvres, aux écoles, aux salles d'asile, et à tant d'autres services non moins essentiels.

Voilà, nos très-chers frères, la vie des champs telle que je l'ai toujours comprise; voilà ce que fait pour elle une religion toute de charité, qui par la voix de son fondateur vous crie : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et souffrez.* Elle établit sa demeure auprès des ignorants, pour les instruire; auprès des riches, pour leur inspirer l'amour des pauvres; auprès des petits et des humbles, pour les relever par la dignité qu'elle leur confère, et ranimer leur courage par l'espérance d'une éternelle félicité.— *Amen.*

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet au comice agricole de Coutras.

(17 Octobre 1865.)

Messieurs,

La science s'agite et Dieu la mène! il est bien permis d'exprimer ainsi les effets de la science contemporaine, ses mouvements, ses tendances, ses variations. Nos découvertes sont nombreuses et surprenantes, mais avec tout cela, l'esprit pratique nous manque essentiellement. Nos pères au contraire ont mieux connu l'action que la théorie; ils ont réalisé l'idéal après lequel nous courons avec ce redoublement d'activité qui

Digitized by Google

se manifeste dans toutes les branches des connaissances humaines. Si ce mouvement qui agite toutes les intelligences pouvait nous conduire à l'unité, j'y souscrirais de grand cœur; car l'unité voulue de Dieu est celle des esprits par l'union des cœurs dans le bien, qui sera la réalisation de ces divines paroles du Maître, un *seul troupeau et un seul pasteur*. Mais il y a une autre unité qui cherche à s'établir contre la première; elle en est la contrefaçon, et elle voudrait s'appuyer sur les ruines de la vérité religieuse, demeurer dans l'erreur, se reposer dans la satisfaction des passions, c'est-à-dire dans le mal.

L'homme a le choix; l'unité dans le bien et la vérité, ou l'unité dans le mal et dans l'erreur. Cette dernière semble parfois vouloir dominer la première. De là le redoublement de haine et de blasphème contre les principes sur lesquels reposent la sécurité des familles, l'honneur et la prospérité du pays. De là les efforts de tous ceux qui rejettent le joug divin et font tourner contre l'œuvre de Dieu, la politique et l'histoire, les forces de l'industrie, les productions de la littérature et des arts.

Il vous appartient, Messieurs, qui êtes ici les représentants de la société laïque et les mandataires de l'agriculture, cette partie des arts tout à la fois la plus ancienne et la plus utile, de celle qui parle le plus à l'imagination et à l'intérêt, d'intervenir dans ces graves questions. N'êtes-vous pas un lien naturel, un point de contact, une occasion de sympathie constante entre le maître et le serviteur, entre le propriétaire et l'immense corps des travailleurs?

Un des buts de votre association est de vous appliquer à les rapprocher sans cesse, en vous faisant également estimer et aimer de l'habitant des cités comme de celui des campagnes. Les temps d'égalité, de liberté après lesquels les hommes soupirent et que l'Evangile seul aura la puissance de réaliser, ont des écueils qui leur appartiennent. Il importe que je les signale aux forts et aux faibles : ces écueils, ce sont les malentendus.

Aux époques d'autorité, on vit entre les limites précises, qui tantôt vous gênent et tantôt vous protégent, mais qui épargnent du moins l'embarras de la responsabilité. Dans les temps de liberté, au contraire, on parle et on agit, on se fait maître ou disciple, à ses risques et périls; de là, pour les esprits légers, beaucoup d'assertions hasardées: de là, pour les oreilles crédules et facilement prévenues, beaucoup de préjugés, d'appréhensions sans fondement, par conséquent beaucoup de malentendus.

Eh bien, Messieurs! il en existe un aujourd'hui que l'on entretient avec un déplorable acharnement, entre les sommités sociales et les travailleurs, et qu'il vous appartient de réfuter par vos actes autant que par vos discours.

On dit à la société : le travailleur est un rebelle. On dit au travailleur : La société est une marâtre sans entrailles. Vous, Messieurs, hommes recommandables, magistrats, propriétaires, qui m'entourez, vous êtes appelés à faire tomber ces préventions. Vous direz à la société : Non la société, la civilisation ne sont pas l'origine de l'inégalité des conditions. Elles n'ont pour but, au contraire, que de corriger ou de détruire les inégalités naturelles. Toutes les inégalités de la vie sont renfermées dans le berceau d'un enfant : inégalité des forces, inégalité des intelligence, inégalité des sourires et des larmes. C'est Dieu qui nombre les jours, qui distribue la santé, qui développe les facultés ou les membres, sans en avoir encore jamais rendu compte à personne.

La société chrétienne, la seule qui mérite le nom de civilisée, n'a pour but que de placer un appui partout où la nature a placé une faiblesse, de prêter la lumière aux esprits qui la cherchent, des instruments aux bras qui en manquent, d'offrir des dédommagements aux détresses, des consolations aux douleurs, des parents adoptifs aux orphelins, un asile à la vieillesse, et enfin de présenter à tous et pour tous la religion, la foi, où la sagesse et la sollicitude humaines sont obligées de se déclarer impuissantes; voilà ce qui est vrai, Messieurs.

Voilà ce que vous persuaderez facilement aux travailleurs, parce que, pour être éloquents et justes; il vous suffira de rester vous-mêmes.

Quant à la société, vous aurez le droit de lui dire aussi, forts de vos œuvres et de vos relations journalières : Non, les travailleurs ne nourrissent ni passions, ni sentiments déraisonnables, ils sentent qu'assujettis aux mêmes lois devant Dieu, tous les hommes ne forment qu'une seule chaîne dont le premier anneau se perd dans le mystère de la création, et dont le dernier ne s'apercevra qu'à l'aurore de l'éternité.

Pour ma part, je suis heureux de leur rendre cette justice : ils ne sont ni jaloux ni haineux, parce qu'ils savent que le riche subit la douleur et la souffrance sous d'autres formes, mais avec la même intensité que le pauvre; et si, empruntant une image qui vous est familière, on mesurait les angoisses de ce monde au mètre cube, je pourrais affirmer que le total varierait bien peu dans l'addition de toutes les existences. Non-seulement donc le travailleur doit subir les hiérarchies et les lois, mais les aimer et les bénir comme sa propre garantie et son propre bouclier, tantôt contre lui-même et tantôt contre les autres.

Vous direz tous cela à la société, Messieurs, et vous la persuaderez; car, en le lui

Digitized by Google

disant, vous vous montrerez vous-mêmes les soutiens et les propagateurs de nos propres paroles.

La société vous applaudira et vous remerciera. Les couronnes, Messieurs, que vous allez bientôt déposer sur le front de jeunes gens, d'hommes faits et de vieillards, sont comme autant de couronnes civiques, témoignages de cette union dont nous venons de proclamer les avantages; elles prouveront que vous avez résolu un des problèmes les plus épineux de notre époque en contribuant à réconcilier ce qui ne peut se diviser sans périr, fait succéder aux précautions, aux réserves qu'inspire la méfiance, l'expansion qui provient de la sécurité, de la confiance, de la paix intime des esprits et des cœurs. — *Amen!*

—

III. DISCOURS ET INSTRUCTIONS.

SUR LE CULTE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, POUR LA CÉRÉMONIE DU COURONNEMENT DE NOTRE-DAME, L'INAUGURATION DE SA STATUE ET LA CONSÉCRATION DE SES SANCTUAIRES.

Discours prononcé par son Eminence le cardinal Donnet à l'occasion du couronnement de la statue de Notre-Dame du Laus, diocèse de Gap.

(23 Mai 1855.)

Veni de Libano, Sponsa mea, veni, coronaberis.

Messeigneurs (1) et vous tous, nos très-chers frères,

Votre vénérable et bien-aimé pontife vous écrivait, il y a quelques jours, qu'entre les faveurs dont il avait plu au vicaire de Jésus-Christ de le combler, il n'en était pas de plus précieuse à son cœur que le bref apostolique qui décerne une couronne d'or a Notre-Dame du Laus.

Avec quel attendrissement n'avez-vous pas lu les détails de cette entrevue, où le Père commun des fidèles voulut connaître, de la bouche même de votre évêque, l'origine et les progrès des hommages dont vous entourez la statue de la Vierge des montagnes! Il lui fut raconté comment il y a deux siècles, après d'incessantes apparitions accompagnées de circonstances chaque jour plus merveilleuses, Marie choisit elle-même, dans cette solitude, l'emplacement de l'église que nous voyons aujourd'hui toute resplendissante de lumière et de gloire.

Vous savez, nos très-chers frères, les torrents de bénédictions et de grâces qui ont coulé de ce sanctuaire sur vos contrées et sur la France. Nous avons lu le récit des conversions obtenues, des infirmités guéries, des inimitiés apaisées, des iniquités prévenues, des secrètes misères adoucies, des torts réparés; nous avons comme entendu l'immense concert de louanges et d'actions de grâces chanté de toutes parts à la gloire de cette mère des grandes miséricordes.

C'est donc, nos très-chers frères, avec bonheur que nous sommes accouru de l'une des extrémités de la France, pour déposer sur la tête de Marie, de concert avec votre digne évêque, son illustre métropolitain, et ce chœur de vénérables pontifes au milieu desquels nous apparaissent deux confesseurs de la foi, la couronne d'or envoyée par Pie IX à la Vierge des Alpes.

Entourons cette cérémonie de magnificence et d'éclat; qu'elle soit, pour rappeler encore l'expression si heureuse de votre Seigneur et Père, une de ces brillantes journées qui comptent dans l'histoire religieuse d'un diocèse et y font époque, et que son pieux souvenir se perpétue au fond de vos vallées comme au sommet de vos plus hautes montagnes!

Ce n'est pas au milieu des populations si éminemment catholiques pressées autour de nous qu'il sera nécessaire de justifier le culte d'amour, de respect et d'honneur que nous rendons à Marie. Il suffira de rappeler ici que ce culte a grandi avec l'Eglise, et que, comme l'Eglise, il prend toutes les formes, se personnifie selon tous nos besoins. Est-il, en effet, un des chemins de la vie sur lequel la Reine des cieux ne vienne se placer?

Pour le voyageur égaré, c'est Notre-Dame de Bon-Rencontre; pour l'affligé, Notre-Dame de l'Espérance; pour celui qu'on délaisse, c'est Notre-Dame de Bon-Secours; pour l'être souffrant, Notre-Dame des Douleurs; pour le matelot, Notre-Dame de la Délivrance, Notre-Dame des Miracles; pour le solitaire, Notre-Dame des Bois et des Rochers; pour le guerrier, Notre-Dame des Victoires; pour le pécheur, Notre-Dame de la Miséricorde, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame du Bon-Retour; pour l'heureux du siècle, s'il en existe ici-bas, c'est Notre-Dame de Liesse; sur les monts glacés, Notre-Dame des Neiges; comme au fond des vallées, sur les bords des ruisseaux et des fleuves, c'est Notre-Dame du Lac.

Chaque souffrance, chaque besoin qui naît à l'homme enfante une dévotion à Marie: sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, au faîte des basiliques de Lorette, de Saragosse, de Chartres et de Milan, sur les clochers de Fourvières et de Verdelais, sur les abîmes de Rocamadour, sur la roche escarpée de Marseille, à l'entrée d'un palais, sur la porte d'une chaumière ou dans l'atelier du travailleur, partout elle fait pénétrer dans les âmes un rayon d'espérance, une pensée d'amour, un sentiment de confiance qui fortifie et qui console!

Le chrétien dévot à Marie n'est jamais seul. A la lueur de cette lampe qui brûle au pied de sa madone, comme un symbole mystérieux de la Providence qui veille toujours, il chante une hymne à sa reine, et la paix revient dans son cœur; il n'y a pas de suicide dans un pays où l'on espère en Marie. O mon Dieu, en donnant votre mère

(1) Les archevêques de Turin, d'Aix, d'Avignon, et les évêques de Gap, de Digne, de Grenoble et de Fribourg.

Digitized by Google

pour mère à tous les chrétiens, vous avez ouvert pour eux la source des plus abondantes consolations ! Riches de ce trésor, ils peuvent se passer de tout ce que les hommes leur refusent. Ils ont la douce confiance d'arriver plus facilement à votre cœur en passant par le cœur de celle que vous aimez.

Ce serait le cas, nos très-chers frères, de raconter ici les innombrables bienfaits obtenus dans ce sanctuaire par la puissante médiation de la Mère de Dieu. En les énumérant, je ne ferais que répéter ce que vous savez tous.

Je n'ai pu lire sans attendrissement l'histoire de Notre-Dame du Laus, de ce pèlerinage béni, objet, depuis si longtemps, de la reconnaissance des peuples.

Je n'ignore pas qu'on reproche à tous les siècles de foi, et à notre époque en particulier, de croire trop facilement aux miracles.

Je me contenterai de répondre que le surnaturel n'ayant jamais été banni de ce monde, les miracles dès lors n'ont jamais cessé dans l'Eglise. Avant que les hommes aient eu la vraie connaissance de Dieu, toujours leur ignorance a senti, leur raison a reconnu, leur orgueil a été forcé d'avouer l'existence d'un pouvoir invisible qui se manifestait par d'inexplicables dérogations à l'ordre naturel. Le christianisme a multiplié ces phénomènes ; il en a fait comprendre le but ; il en a révélé le mystère à l'intelligence éclairée par la foi. Depuis le jour où les apôtres se firent entendre de ceux dont ils ne connaissaient pas la langue, jusqu'au moment où je vous parle, le surnaturel s'est rendu présent sur la terre sans interruption. Nous voulons déclarer toutefois que nous sommes loin d'être à la recherche de nouveaux faits merveilleux : l'Eglise est assez riche de ceux dont la philosophie elle-même a proclamé l'incontestable vérité en s'écriant : Ce n'est pas ainsi qu'on invente.

Que la Reine des cieux soit donc venue s'entretenir avec une pauvre bergère dans la vallée de Saint-Etienne d'Avançon ou sur la colline de Pindreau ; qu'une autre fois elle ait apparu à une âme privilégiée pour l'entretenir des intérêts de sa conscience ; qu'elle ait abandonné un brillant oratoire pour se placer dans l'humble chapelle où elle avait entendu la prière du pauvre ; que son image tracée sur le bronze ait émoussé le fer meurtrier des batailles ou le poignard des assassins ; qu'elle ait prédit l'avenir à ceux qui l'aiment ; qu'elle ait guéri les infirmités de ceux qui l'invoquent ; qu'elle ait arrêté à la porte d'une pieuse maison l'éboulement d'une montagne qui venait d'ensevelir tout un village de blasphémateurs ; que, dans le terrible hiver de 1819 à 1820, nous l'ayons vue nous-même ramener sur le rivage un jeune Lyonnais qu'eussent dû mille fois broyer les glaçons qui s'entrechoquaient au milieu de la plus effroyable débâcle : tout cela est possible, tout cela peut avoir été accordé à la foi, à la confiance des fidèles et à leur amour pour Marie.

Pourquoi nous en occuperions-nous d'une manière spéciale ? A quelle fin porterions-nous de trop curieuses enquêtes sur ces faits merveilleux, que nous n'inventons pas et qui réjouissent la piété des fidèles ?

Encore une fois, nous sommes loin de demander à Dieu de nouveaux prodiges. En vous entretenant des prérogatives de Marie, nous vous prêchons une suite de miracles ; car, quels miracles qu'une conception immaculée, qu'une virginité féconde, qu'une maternité divine !

Aussi, après les honneurs rendus à Dieu, l'un des caractères les plus saillants du catholicisme est le culte de Marie. Les sanctuaires qui lui sont dédiés, les ordres religieux, les associations placées sous son patronage, les fêtes qui lui sont consacrées, les hymnes que l'on chante en son honneur, et par-dessus tout ce ravissant et joyeux mois de Marie, donnent aux enfants de l'Eglise une certaine physionomie, douce, gracieuse, épanouie, qui ne se retrouve pas dans les pays non catholiques : c'est qu'il manque quelque chose au cœur qui n'aime pas la Mère de Dieu.

« De même, dit un saint Père, que la respiration est dans l'homme le signe de la vie, de même le culte de la sainte Vierge est, à l'égard d'une société, d'une famille, un signe d'orthodoxie, et l'on pourrait presque dire de prédestination. »

O vous dont la vie se passe sans qu'il y ait un élan de cœur vers la Reine des anges, vous n'êtes pas du bercail du Fils de Marie, vous n'êtes plus chrétiens ! Vous qui refusez de dire avec nous : Je vous salue, pleine de grâces (*Luc.*, I, 28), vous avez répudié l'Evangile à qui nous empruntons ces douces et significatives paroles ! Vous qui refusez de l'appeler Bienheureuse et de lui donner le nom de Mère, oh ! que je vous plains !..

Ce serait une grave erreur de croire que le culte de respect et d'amour rendu à Marie soit stérile pour les mœurs. Ne savons-nous pas, au contraire, que ce culte se change souvent en un culte d'imitation ? On verra, jusqu'au milieu des guerres, des tumultes et des catastrophes d'une civilisation qui croule, et d'un monde nouveau qui s'établit, gagner de toutes parts ce goût du silence, cet amour de l'humilité, ce feu consumant de la prière, ce sens divin de la pureté, qui sont comme le parfum répandu des cieux par la Vierge-Mère !

Partout la pratique parfaite des mêmes vertus produira les mêmes miracles. Le plus grand de tous sera opéré, avec le secours des siècles, par ces hommes qui, renonçant à eux-mêmes, seront récompensés de ce sacrifice par la conquête du monde barbare. Le christianisme victorieux donne à tout ce qui se fait son sceau gracieux et magnifique.

Dans les doctrines catholiques, il y a un développement qui s'opère, soit par les conséquences qu'on tire des vérités premières, soit par l'application qu'on en fait aux besoins de la société. C'est le progrès dans l'ordre religieux. Rien n'est plus merveilleux

Digitized by Google

que cette filiation dans l'ordre divin. Les lois de Dieu enfantent les lois de l'Eglise, et les lois de l'Eglise produisent peu à peu les règlements, les rites et les institutions de la société catholique. Mais le progrès n'est nulle part aussi sensible, aussi continu, qu'il l'est dans les développements de la dévotion à Marie.

Ce progrès du culte de la Reine des cieux exerce son influence sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain. Les beaux-arts semblent se donner la main pour célébrer la gloire de celle en faveur de qui Dieu a fait de grandes choses. L'architecture, la sculpture, la peinture, dans le désir de rehausser la magnificence de son culte, rivalisent de zèle pour lui élever des monuments. Les poëtes, les orateurs, inventent, pour ainsi dire, un nouveau langage pour exprimer les sentiments d'admiration que leur inspirent les grandeurs de Marie

Remarquez bien, nos très-chers frères, que toutes ces louanges, tous ces honneurs vont droit à Dieu, dont le nom accompagne toujours celui de l'auguste Vierge. Elle n'est grande que parce que Dieu a fait en elle de grandes choses; elle n'est sainte que parce que Dieu a embelli son âme des plus suaves vertus : elle n'est exempte de toute souillure que parce qu'il a plu à Dieu de la préserver, en vue des mérites de son Fils, de toute tache du péché originel.

Toutes les louanges qu'il est possible d'adresser à Marie sont légitimées d'avance par son titre de Mère de Dieu. Oh! ne soyons pas étonnés que l'Eglise nous la représente dans le séjour de la gloire, entourée des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et de toute la sainte milice du ciel. N'est-ce pas elle qui leur en a ouvert le chemin?

Il nous serait impossible aujourd'hui d'entrer dans une église sans y entendre les louanges de Marie ; il n'est pas une bouche catholique qui ne veuille lui dire avec l'ange et avec un docteur de l'Eglise :

« Je vous salue, épouse du Seigneur, vous par qui nous avons recouvré l'innocence perdue!

« Je vous salue, ô vous qui avez écrasé la tête du serpent et relevé notre nature déchue, en la rapprochant de Dieu!

« Je vous salue, vous qui avez fait luire la lumière à ceux qui reposaient dans les ombres de la mort, et portez la joie à ceux qui gémissaient dans la douleur!

« Je vous salue, brillante nuée, fontaine jaillissante dont les eaux limpides dissipent l'erreur et donnent l'amour de la divine sagesse!

« Je vous salue, magnifique palais préparé, orné, enrichi pour servir de demeure au Roi suprême de l'univers!

« Je vous salue, montagne fertile et couverte d'ombrages, où s'abrite l'Agneau qui efface les péchés du monde!

« Je vous salue, vous qui êtes la gloire des vierges, le refuge des pécheurs, la résurrection de ceux qui meurent et l'espérance de tous! »

Vous le voyez, nos très-chers frères, depuis la naissance du christianisme jusqu'à nos jours, l'activité de la raison chrétienne, le zèle du sacerdoce catholique, l'autorité de l'Eglise, tout a été d'accord pour encourager et diriger les progrès dans le culte de Marie.

C'est une douce compensation pour les âmes sérieuses, en ces jours où tombent tous les prestiges, où les grandeurs d'ici-bas comptent si peu, de voir tous les cœurs se tourner vers ce qui ne passera jamais. Au milieu des anxiétés de l'opinion, en face des incertitudes et des hésitations de l'heure présente nos fêtes religieuses sont comme une trêve demandée aux préoccupations des esprits. C'est quelque chose d'avantageux aux populations, qui y puisent de généreux sentiments si nécessaires dans les temps d'épreuves. La dévotion à Marie paraît s'être réservée le secret des grands retours, des grandes réparations, des grands enthousiasmes. Cependant, une des prérogatives de la Mère de Dieu n'avait point encore été enregistrée au nombre des articles imposés à la foi des chrétiens ; et bien que la raison catholique, devançant les décisions de l'Eglise, se hâtât de reconnaître que la Vierge de Nazareth était bénie avant d'être Mère de Dieu, le vicaire de Jésus-Christ a cru devoir intervenir solennellement et proclamer du haut de la chaire éternelle, Marie conçue sans péché.

Je n'ai pas besoin de rappeler à cette immense et pieuse assistance que la définition de ce dogme, qui est le couronnement de toutes les gloires terrestres de Marie, a été une fête de famille pour l'Eglise universelle. Les acclamations de la piété, qui ont retenti à Rome sous le dôme de Saint-Pierre, sont allées se répétant, de sanctuaire en sanctuaire, jusqu'aux extrémités du monde ; et, depuis l'humble chapelle élevée par le sauvage, jusqu'aux magnifiques cathédrales élevées par le génie chrétien, tous les temples ne formaient qu'un seul temple, que les fidèles s'empressaient d'orner en l'honneur de Marie. Qui ne verrait, dans cet hommage aussi spontané qu'universel, le principe assuré d'une immense bénédiction pour l'Eglise?

Bien que le culte de la Vierge immaculée ne soit pas limité à une province, à une nation, ne semble-t-il pas que le chef auguste de la catholicité ait eu à cœur de récompenser plus spécialement la nation dont les transports, les élans, les acclamations, ont été plus énergiques, plus universels? De là ces couronnes, qui n'apparaissaient qu'à de rares intervalles, déposées simultanément sur la tête des statues de Notre-Dame du Laus et de Mauriac, et bientôt sur celle des madones de Chartres et de Verdelais. Ce nouvel honneur accordé à votre protectrice est, nos très-chers frères, un grand sujet de joie pour tous. Cette couronne, en brillant sur le front de la Mère, projettera sur la tête des enfants un reflet glorieux.

Digitized by Google

Célébrons cette fête avec un saint enthousiasme ! Que Marie soit toujours notre reine bien-aimée ! Que du haut de son trône elle abaisse sur cette terre des Alpes, et sur tous les diocèses des pontifes accourus pour prendre part à son triomphe, des regards de miséricordieuse bonté et de bienveillant amour ! Que de ce sanctuaire enfin où nous la proclamons, avec l'Eglise, notre vie, notre douceur, notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra*, s'épanchent avec profusion les eaux divines et vivifiantes dont elle est le canal fortuné ! Mais pourrions-nous, en cette solitude échangée par elle en un nouvel Eden, ne point lui parler de ceux de nos frères qui, à la voix de l'obéissance et de l'honneur, sont allés planter le drapeau de France sur les plages meurtrières de l'Orient! Si les manifestations de la foi la plus vive, de la piété la plus agissante, donnent tant de prix aux fatigues et aux périls qu'ils essuient dans ce brillant épisode de leur vie militaire, j'en ferai remonter l'honneur jusqu'au trône de la Mère de Dieu.

C'est que, sous les murs de Sébastopol, comme dans le sanctuaire de Notre-Dame du Laus, a été solennellement inaugurée son image bénie, présent auguste et significatif placé sur le vaisseau amiral comme un monument de confiance en la protection de la Reine des cieux.

Puisse la tombe de ceux de nos braves destinés à mourir loin du pays qui fut leur berceau, devenir, sous le patronage de Marie, le portique glorieux de la bienheureuse immortalité !

—

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Chartres.

(31 Mai 1855).

Veni, coronaberis (*Cantic.* IV, 8.)
Venez, vous serez couronnée.

Messeigneurs (1), telle est la douce invitation par laquelle le Roi des cieux appelle Marie au séjour de l'éternelle gloire. Encore bien, lui dit-il, que je t'aie donné le premier rang sur la terre; encore que je t'aie placée à une distance incomparable au-dessus de toute la création, ce Liban terrestre, d'où tu domines toutes les vallées d'Israël, n'est pas un trône assez élevé pour tes pieds; ces cèdres majestueux, qui inclinent leurs rameaux vers ton front, ne forment pas une guirlande assez riche pour ta tête. Viens, mon Epouse; viens, la compagne de ma fécondité, la Mère de mon Fils; viens : c'est de ma main que tu seras couronnée : ***Veni de Libano, Sponsa mea; veni de Libano, coronaberis.*** Et l'humble Vierge, obéissant à ce triple appel de l'Epoux, a quitté nos rivages. Les anges l'ont portée au sommet des saintes collines. Sans nul retard, l'auguste solennité du couronnement s'accomplit. Le Père tout-puissant dépose sur la tête de la triomphatrice une couronne dont les splendeurs ne peuvent être décrites par aucune bouche mortelle. Le grand Apôtre n'a-t-il pas dit que l'œil de l'homme ne saurait voir, ni son oreille entendre, ni son cœur sentir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment (*I Cor.* II, 9)? Or, quand la gloire du moindre des élus est quelque chose d'inaccessible au regard, à l'ouïe, au sentiment, à la parole de l'homme, que penser de la gloire de Marie, qui dépasse à elle seule la mesure de gloire de tous les autres élus ensemble? La gloire, c'est le couronnement de la grâce; mais il a été conféré plus de grâces à la Vierge, Mère de Dieu, qu'à tous les enfants de Dieu. Que dis-je? La grâce, qui s'est répandue dans toutes les autres âmes, n'est qu'un écoulement, une dérivation de celle dont la fontaine jaillissante est en Marie. Enfin, outre les dons que la source a ainsi épanchés, il en est de plus rares, de plus exquis, qui se sont arrêtés et fixés en elle, et que la fille d'Adam, conçue sans péché, la Vierge féconde, la Mère du Verbe fait chair, n'a partagés avec personne. Assemblez donc toutes les pierreries les plus magnifiques des diadèmes qui ceignent le front des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges; faites converger dans une seule auréole tous les rayons qui partent de ces milliers de nimbes éblouissants : ces diamants et ces feux sont pâles, sont vulgaires; il y faut des tons plus chauds, des reflets plus vifs; et, par surcroît, il y faut joindre d'autres lumières, d'autres perles réservées qui n'appartiennent qu'au diadème et à l'auréole de Marie, parce qu'elles doivent exprimer la glorification de priviléges uniques et de prérogatives sans exemple.

N'attendez donc pas de moi, Messeigneurs et mes Frères, qu'en la solennité de ce jour, je vous raconte le couronnement céleste de Marie : nous ne jouirons de ce spectacle qu'au ciel. Lorsque nous serons en possession de la vision bienheureuse; lorsque nous contemplerons Dieu face à face et dans son essence, alors seulement nous verrons ce que c'est que cette même essence de Dieu communiquée à sa Mère selon toute l'étendue du possible en deçà de l'union hypostatique de la créature avec la divinité. Jusque-là, qu'il nous suffise de savoir ce qu'il a été donné à Jean le Bien-Aimé d'en entrevoir du fond de son exil. Un jour qu'il pleurait sur son rocher désert, un grand signe lui apparut dans les cieux : c'était une femme revêtue du soleil; elle avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles (*Apoc.* XII, 1). Et les commentateurs sacrés nous disent : Ce soleil, qui investit la Mère de Dieu d'un manteau de flammes, c'est la divinité qui a résidé dans ses chastes flancs, se faisant jour par mille rayons à travers la chair virginale, à peu près comme elle brisa l'enveloppe de l'humanité sainte au Thabor. Cette lune, qui étend sous ses pieds le moëlleux tapis de sa lumière plus douce, c'est l'Eglise de la terre, sujette en-

(1) Son Em. le cardinal archevêque de Bordeaux; LL. GG. NN. SS. l'archevêque de Paris, l'évêque de Chartres, l'ancien évêque de Chartres, l'évêque de Meaux, l'évêque de Beauvais, l'évêque de Blois.

Digitized by Google

core aux épreuves, aux vicissitudes du temps, renvoyant vers la Reine des vertus tous les mérites, toutes les splendeurs voilées des âmes saintes qu'elle renferme. Ces douze étoiles, qui forment un cercle lumineux autour de sa tête, ce sont tous les chœurs célestes, toutes les tribus bienheureuses de l'ancien et du nouvel Israël, couronnant de leur éclat radieux la Reine des anges et des saints.

Cela dit, la gloire de Marie dans le ciel est un livre scellé pour nous, et je viens vous parler de son couronnement sur la terre, ou plutôt de son couronnement à Chartres, dans le passé et aujourd'hui. Venez, ô Marie; là aussi vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

Car, mes très-chers frères, Marie, en entrant dans le ciel, n'a pas été dépossédée de la terre, qui est l'héritage de son Fils et le sien, et l'accomplissement de l'oracle prophétique, qui est sorti de ses lèvres, demande qu'elle y soit louée, glorifiée par toutes les générations (*Luc.* I, 48). N'avez-vous pas lu avec transport, dans l'office de la bienheureuse Vierge, ces paroles, que l'Eglise lui attribue : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et je suis née avant toute créature. J'habite au plus haut des cieux; et, seule, j'en ai fait le tour. J'ai posé mes pieds sur toute la terre, et j'ai occupé la première place dans toutes les nations, et je me suis soumis les cœurs de tout ce qu'il y a de plus grand comme de plus humble, et j'ai jeté mes racines chez le peuple que Dieu a honoré, et j'ai établi mon séjour dans la cité que Dieu a sanctifiée (*Eccli.* XXIV, 5-16). » Assurément, mes Frères, je n'ai pas la prétention d'expliquer textuellement ces derniers mots au royaume de France et à la cité de Chartres. Disons pourtant que Marie n'a plongé ses racines dans aucun sol plus avant que dans le sol français; disons qu'elle n'a fixé sa demeure terrestre dans aucune ville avec plus de prédilection que dans la ville qui nous assemble en ce moment.

Le grand annaliste de l'Eglise, Baronius, a écrit *que l'empire des Francs s'est formé et s'est dilaté par le culte des saints, pour durer aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et pour ne finir qu'autant que ces mêmes fondements seraient arrachés par l'impiété de l'hérésie* (Baron., *ad ann.* 484). Et nous lisons au préambule de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs!... C'est cette nation brave et intrépide, qui, encore païenne, a secoué par les armes le joug si dur des Romains, et qui, après avoir reçu le baptême chrétien, a recueilli dans l'or, et somptueusement orné de pierres précieuses, les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés, massacrés, jetés aux bêtes! » Or, si rien n'est plus ancien, plus traditionnel en France que le culte des saints; si rien ne se lie davantage aux origines et aux destinées de cette monarchie, un de nos rois nous dira que cette proposition est beaucoup plus incontestable encore lorsqu'il est question du culte de Marie, la Mère de Dieu, l'ouvrière de notre salut (1). Ce culte, introduit en France avant la venue des Francs eux-mêmes, s'y est tellement naturalisé, qu'un grand Pape, au siècle dernier, n'a pas craint de déclarer la nation française impérissable, parce qu'elle est le royaume de Marie! Que l'on consulte l'histoire de nos églises et l'histoire de nos provinces; que l'on considère surtout les monuments des arts, et qu'on dise si, depuis quatorze cents ans, la France a jamais cessé d'ajouter quelque nouveau fleuron au diadème de Marie. A cette époque, où l'on eût cru que *le monde, en se secouant, avait rejeté ses vieux habillements pour se couvrir çà et là d'un blanc vêtement d'églises* (2), ce fut à Marie qu'il offrit le tribut de ses principales merveilles. Avancez donc, ô divine Vierge, et poursuivez votre marche triomphale, à travers les siècles, sur ce sol généreux, qui est votre plus bel apanage humain : *Prospere procede, et regna* (*Psal.* XLIV, 5). Ne craignez pas que votre peuple se soit refroidi avec les années; ne craignez pas que le souffle glacial de l'incrédulité ait affaibli la chaleur de ses sentiments. Que l'Eglise prononce sa sentence; que votre privilége soit défini : l'acte de foi, contenu dans un acte d'amour, se produira aussitôt par une manifestation immense. Les fils sauront non-seulement égaler, mais encore dépasser leurs pères. Fiez-vous toujours à la France, ô Marie! Venez, et, d'une frontière à l'autre, vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

Mais il est une ville en France qui vous appartient entre toutes les autres. Il y a plus de six cents ans qu'un poëte national le disait à la cour de Philippe Auguste et de Louis le Chaste : « La Vierge Mère de Dieu, a révélé, et par ses paroles et par les effets, qu'elle aimait Chartres de préférence à toutes les cités. Dans de fréquentes apparitions, elle a daigné se nommer elle-même *Dame de Chartres :* là elle répand des bienfaits sans nombre et des faveurs sans égales; là elle a choisi sa demeure et mis en dépôt ses plus riches reliques (3). » J'insiste un moment sur ces dernières paroles.

En effet, mes Frères, la célébrité du sanc-

(1) Ego Henricus Francorum rex Dei gratia. Si erga cultum sanctorum et utilitatem ecclesiarum antiquorum institutio voluit nos esse devotos, quanto magis erga singularem memoriam nostræ salvationis, videlicet Dei Genitricis, quam post Deum credimus et confidimus non solum nostræ salutis amminiculum, sed et plenum effectum. (*Henr. I, ad Canonic. Carnot.*, ap. *Gall. christian.*, t. VIII, p. 300.)

(2) Erat enim instar ac si mundus, excutiendo semet, rejecta vetustate, passim candidam vestem ecclesiarum indueret; (Glaber Radulph., *Hist.* lib. III, c. 4.)

(3) Quam quasi postpositis specialiter omnibus unam
Virgo beata docet Christi se mater amare,
Innumerabilibus signis gratoque favore;
Carnoti Dominam se dignans sæpe vocare.
Cujus et *Interulam* cuncti venerantur ibidem
Qua vestita fuit cum castum protulit Agnum.
(Guill. Brito, *Philipp.*, l. II, ap *Histor. de Franc*, t. XVII, p. 141.)

Digitized by Google

tuaire de Chartres, qui est une des principales gloires de la France, repose sur un double fondement, procède d'une double origine : je veux dire la crypte mystérieuse, creusée au-dessous de ce temple, et le saint vêtement de Marie, déposé dans ce brillant reliquaire. C'est en quelque manière le double germe d'où la basilique entière est éclose; la double racine sur laquelle le tronc, plusieurs fois mutilé, a toujours puisé une nouvelle séve et repris une végétation plus florissante. Toute l'histoire, toute la vie du monument ne s'expliquant que par ces deux causes, vous me permettrez de vous en dire quelques mots pour l'intelligence du discours.

Et pourquoi ne rappellerais-je pas tout d'abord que d'antiques traditions, consacrées par notre vénérable liturgie, rattachent la fondation de ce temple à des âges qui ont précédé le christianisme? La peinture chrétienne, dans une des compositions à la fois les plus originales et les plus splendides dont elle ait orné ce monument, a figuré ingénieusement la transition de l'ancienne à la nouvelle alliance par la représentation des quatre grands prophètes portant sur leurs robustes épaules les quatre évangélistes. Pourquoi ne voudrais-je pas que, par une réalité analogue, toute cette basilique du Christ et de sa Mère ait ses pieds assis sur la grotte religieuse où nos ancêtres, livrés à un culte mêlé d'erreurs grossières et de vérités altérées, auraient associé aux noms de leurs divinités celui de la Vierge qui devait enfanter? Ce thème favori des chroniques chartraines et des muses beauceronnes, puisé à des sources historiques qui sont dignes de respect, se trouve reproduit jusque dans les considérants des ordonnances de nos rois (*Lettres patentes du roi Jean, août* 1356; *et de Charles VII*, juin 1432); mais surtout, il a servi d'aliment à la piété des saints: il se lisait dans les Heures enluminées de nos aïeux, et c'est aux vieux missels manuscrits que l'imprimerie naissante l'emprunta, quand elle le transcrivit sur le livre authentique dont cette église se sert pour la célébration du sacrifice (1). C'en est assez pour que je ne repousse pas une croyance, à laquelle d'ailleurs l'érudition sacrée et profane, en nous offrant mille autres traditions du même genre, ne peut refuser la possibilité et la vraisemblance.

Quoi qu'il en soit, depuis les premiers jours du christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, la *Nostre-Dame de Soubs-terre* a été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie; et cette longue suite de Papes, de rois, de saints, de pontifes, de princes, de pèlerins de tout âge, de tout sexe, de toute condition, que nous verrons affluer à Chartres, s'en iront toujours, avant toutes choses, se prosterner sur le pavé de la sainte grotte. Notre vieil historiographe en donne la vraie raison : « La principale dévotion de toute l'Eglise Chartraine est à cet autel. » Aussi les témoignages de la piété et de la reconnaissance des peuples y abondent. D'innombrables lampes y brûlent la nuit et le jour. La crypte est une forteresse ; elle a ses hommes d'armes qui la défendent dans les siècles de guerre. La crypte est une hôtellerie; elle a ses pieuses vierges, pour soigner, durant la neuvaine qui sera suivie de leur guérison, les pèlerins atteints du feu sacré ou du mal des ardents. Enfin, pour tout dire, il s'y opère incessamment des merveilles sans nombre : *Ubi jugiter multa fiunt mirabilia* (Cartul. de Saint-Pierre de Chartres, t. I, p. 46, note 1).

A ce premier motif de la célébrité de l'église de Chartres, vint s'en ajouter un second. La monarchie française, en plusieurs rencontres, avait ressenti déjà les heureux effets du pouvoir de la Vierge Chartraine. Par les ordres de Charles le Chauve, l'une des reliques insignes de Marie que l'Occident avait reçue des empereurs d'Orient, la Tunique intérieure de la très-sainte et très-chaste Mère de Jésus, fut apportée en cette cité, où désormais elle partagera avec la Vierge de la grotte la vénération et les hommages de toute la chrétienté (2). Est-ce ce vêtement sacré qui est représenté sur nos antiques monnaies, et qu'on retrouve dans le blason hiéroglyphique de la cité, ainsi que l'assurent d'illustres numismates? j'hésiterais à le croire. Mais ce qui est du domaine authentique de l'histoire, c'est la délivrance miraculeuse de la France par ce divin palladium. Devant la sainte Tunique de Marie, portée au bout d'une lance par l'évêque de Chartres, en guise d'étendard et de drapeau, Rollon, l'invincible Rollon, et ses intrépides bataillons se sentirent terrassés. Défaite glorieuse, s'écrie un personnage presque contemporain, qui apostrophe ainsi le vaincu : « O Rollon, vaillant et puissant capitaine, ne rougis pas de cette déroute. Ce n'est pas la France qui te met en fuite, ni le Burgonde qui te taille en pièces : *Non te Franco fugat, nec te Burgundio cædit* : c'est la Tunique auguste de la Vierge Mère de Dieu, placée aux mains d'un prélat vénérable (Dudo, *de Moribus et actis Normann.*, ap. Duchesne, t. II, p. 80). » Depuis ce jour, mes Frères, la *sainte Chemise de Chartres* (car il faut bien employer le nom que lui ont donné nos pères) est considérée comme la tutelle de la cité et de la nation; l'église

(1) *Oremus.* Inexpugnabili muro tuæ potentiæ, quæsumus, Domine, civitatem istam Carnotensem ab omnibus inimicorum insidiis defende; et quam in honorem Matris tuæ Virginis parituræ primam apud Gallos de mysterio tuæ Incarnationis instruere voluisti, meritis ejusdem Virginis in vinculo pacis unitam ad cœlestem Jerusalem transferre digneris. Qui vivis. (*Miss. Carnot.* ms. n. 455. — *Miss.* edit. anno 1482, p. 107, verso.)

(2) La critique la plus éclairée démontre l'authenticité de cette relique par une possession séculaire et par des preuves qui ne laissent rien à désirer. L'objection qu'on a voulu tirer de la pauvreté de Marie n'est pas sérieuse. Certes, si modeste que fût sa condition présente, la fille des rois de Juda pouvait bien posséder un de ces vêtements qui se transmettaient de génération en génération dans toutes les familles anciennes, lors même qu'elles étaient déchues de leur splendeur.

Digitized by Google

où elle repose, s'appelle désormais, dans le langage mystique des peuples, *la chambre, le thalame, le lit* de la Vierge; la châsse qui la contient, faite de bois de cèdre revêtu d'or pur, est chargé successivement des dons de toutes les générations; elle est portée solennellement en procession dans tous les temps de calamités publiques; elle est exposée durant tout le jour devant le grand autel; elle a ses prêtres chapelains et ses gardiens perpétuels, nul ne mérite le titre de dévot pèlerin de Notre-Dame, s'il n'a passé sous la châsse, d'où découlent mille grâces de guérison, s'il ne porte sur lui une image bénite de la sainte relique : préservatif assuré, bouclier impénétrable, derrière lequel les chevaliers ne craignent ni fer ni acier; à tel point, est-il observé dans certain discours sur les duels, que celui qui est muni d'un tel avantage en doit avertir son adversaire parce que la partie n'est plus égale... Je m'arrête, mes Frères, car je ne dois pas me laisser aller à l'abondance de la matière.

Il me suffit d'avoir établi que la dévotion à Marie, dans la cité de Chartres, roule pour ainsi dire sur ce double pivot, la sainte grotte et la sainte châsse. Voyons quel édifice est venu s'appuyer sur cette base, voyons quelle couronne les mains de nos pères, ou plutôt les mains de l'univers entier, ont ici tressée à la Reine des cieux : Venez, ô Marie, vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

La voyez-vous de loin cette cathédrale qui domine toute la contrée, qui dédaigne la terre, qui laisse ramper à ses pieds les plus hauts monuments, et dont l'architecture et les dimensions ne semblent correspondre qu'à l'architecture même des cieux et aux dimensions de l'horizon que votre œil embrasse? De quelque distance que vous l'ayez aperçue, imitez la piété de nos pères, et mettez-vous à genoux pour saluer *Notre-Dame.* Ce nom est le nom même de l'édifice, comme il est le nom de celle à qui l'édifice appartient. Mais approchez. Qui de vous, mes Frères, a jamais franchi l'entrée principale de ce temple, qui de vous a jamais posé le pied sur le seuil de cette basilique, sans se sentir accablé, ému, transporté, attendri de tant de grandeur, de majesté, d'harmonie, de silence, d'esprit de recueillement et de prière, sans éprouver une impression qui l'ait comme sorti de cette sphère terrestre pour le placer sur le seuil de la céleste Jérusalem? Mais surtout qui de vous a jamais étudié le mystère de toutes les parties du temple, sans être pénétré d'admiration en présence de tant de doctrines, de tant de lumières accumulées et réunies comme dans une encyclopédie sacrée? Il a plu à Dieu, dit saint Paul, de « récapituler toutes choses en Jésus-Christ, qui est le chef de l'humanité, et qui est placé au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute vertu, de toute domination, et de tout nom qui puisse être prononcé non-seulement dans ce siècle, mais encore dans le siècle futur (*Ephes.* I, 21-23). » Et Marie, ajoute saint Augustin, Marie qui est la Mère de Jésus-Christ, est la mère de notre chef, de notre tête : *Maria mater capitis nostri.* Par conséquent, dans un sens très-vrai, toutes choses peuvent et doivent tendre vers elle comme vers Jésus. Or, c'est ici, mes Frères, que vous trouvez cette concentration universelle du ciel, de la terre et des enfers, de l'éternité et du temps, de la nature et de la grâce, de la science et de l'histoire autour du trône de Marie.

Marie, vous la montrerai-je du côté de l'aquilon, portée sur les bras de la bienheureuse Anne, sa mère, entourée des patriarches et des rois, ses ancêtres selon la chair; des prêtres et des prophètes, ses aïeux spirituels : brillante escorte de la royauté et du sacerdoce antiques qui résument quarante siècles d'attente? Marie, vous la montrerai-je tournée vers l'Occident, donnant au monde le Désiré des nations, le législateur du peuple nouveau, le Sauveur des hommes, la victime du Calvaire, le Vainqueur de la mort, le Triomphateur qui retourne au ciel? Marie, vous la montrerai-je aux rayons ardents du midi, âme de l'Eglise qui est héritière des deux Testaments, ayant son trône, comme Jésus, au milieu des apôtres, au centre des martyrs et des confesseurs, et de tous ceux qui, ayant suivi sur la terre le Fils de l'homme, au jour de la régénération, quand il sera sur le siége de sa majesté, seront assis avec lui sur douze siéges pour juger les douze tribus d'Israël (*Matth.* XIX, 28)? » Marie, enfin, vous la montrerai-je au côté de l'aurore, à la place éminente qui sied à la dame et maîtresse de la demeure, assise à la façon des reines, *sedeo regina;* Reine, en effet, du monde entier, dont elle reçoit les vœux, les hommages, et auquel elle présente en échange une fleur, ou plutôt le fruit par excellence, l'Enfant divin, qui bénit de sa droite ce globe terrestre, dont sa gauche semble se jouer, comme au jour primitif où elle le jetait dans l'espace?

Et ce ne sont là que quelques esquisses à grands traits; que ne puis-je aborder le détail? Il faudrait, avant tout, exposer une large doctrine que nous trouvons dans le Pape saint Grégoire : « Jésus-Christ dit à ses disciples : Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature. Quoi donc? s'écrie le saint docteur, est-ce que le saint Evangile devait être prêché aux êtres qui n'ont pas le sentiment, aux animaux dénués de raison, pour que Jésus-Christ ait pu dire : Prêchez à toute créature. » Et il se répond à lui-même : « Mais toute créature est résumée, est baptisée dans l'homme; et l'homme, de son côté, a en lui quelque chose de chaque créature (Saint Greg., *Homil.* 29 *in Evang*). » Ne vous étonnez donc pas, mes Frères, si toutes les parties de la création ont été convoquées dans le temple pour y recevoir en quelque sorte l'initiation surnaturelle, pour y rendre foi et hommage au Christ, qui est la tête de toute la nature humaine et créée, et à Marie, qui est la mère de ce chef, de cette tête : *Maria, mater capitis nostri*

Digitized by Google

La proscription de la nature, dites-vous ? *la proscription du Créateur ?* Où donc avez-vous pris cette accusation tardive, historien-poëte de la Renaissance ? Eh ! ne voyez-vous pas tous les règnes de la nature, toutes les œuvres du Créateur, tous les etats de l'humanité, toutes les formes, tous les produits de la pensée, du travail et de la science, toutes les évolutions de l'histoire entrer dans la sublime composition du temple : à ce point qu'on peut dire de la basilique qu'elle est une exposition complète et permanente de tout l'ordre naturel aussi bien que de l'ordre surnaturel, remontant, gravitant de concert, et dans la juste et nécessaire dépendance et subordination de l'un à l'autre, vers le chef unique et le centre universel, qui est le Fils de Marie, le médiateur placé entre la terre et les cieux, entre l'humanité, qu'il a prise au sein virginal, et le Père, de qui il est engendré de toute éternité ! *La proscription de la nature!* Ah ! l'ancienne loi voulait que l'univers entier fût représenté sur le pectoral du grand-prêtre, et que les faits illustres des ancêtres fussent gravés sur les pierreries qu'il portait. (*Sap.* XVII, 24); et, maintenant encore, chaque fois qu'un prêtre de la loi nouvelle descend du saint autel, l'Eglise place sur ses lèvres, teintes du sang de Jésus, l'hymne par lequel toutes les œuvres de la création naturelle et surnaturelle, dans leur énumération la plus complète, sont excitées à bénir, à louer, à exalter le Seigneur : depuis la terre et les astres, jusqu'aux métaux et aux plantes; depuis les oiseaux, les poissons et les quadrupèdes, jusqu'aux enfants des hommes selon la nature, et aux fils d'Israël selon la loi ; depuis les prêtres du Seigneur et les saints et humbles de cœur qui sont sur la terre, jusqu'aux esprits et aux âmes des justes qui triomphent dans le ciel (*Miss. Rom. Gratiarum actio post missam, cantic. Benedicite*). Or, quand c'est dans une basilique comme celle de Notre-Dame de Chartres, par exemple, que ce prêtre a immolé la victime sainte ; s'il a l'intelligence du lieu où il se trouve, il n'a point, dans son action de grâces, à faire effort pour chercher au loin et ramasser péniblement par la pensée toutes les pièces éparses de l'une et l'autre création. Tout ce monde de la nature et de la grâce, de la science et de la foi, de la terre et du ciel, du passé et de l'avenir, des choses visibles et invisibles, peint, sculpté, figuré autour de lui, le presse, l'enveloppe de toutes parts; l'universalité des êtres vient, en quelque sorte, se poser sur sa poitrine : *In veste poderis quam habebat, totus erat orbis terrarum ;* de tous côtés des voix lui correspondent ; et le cantique qu'il récite, est, en même temps, répété, chanté, comme en un chœur alternatif, par la pierre qui tressaille et par la vitre qui frémit.

Voilà comme la basilique chrétienne *proscrit la nature*, voilà comme elle *exclut le Père et le Créateur.*

Encore, s'ils n'avaient dit que cela ! Ah ! que Dieu pardonne aux génies égarés qui abusent des plus magnifiques dons du ciel et qui déshonorent leurs plus belles œuvres en trempant leur palette dans la fange ! Que Dieu leur pardonne, à ceux qui ont souillé, par les récits imaginaires et fantastiques d'un sensualisme immonde, la demeure du spiritualisme le plus épuré ! Non, ils n'ont pas dit vrai, et le roman, n'est pas l'histoire. Qu'elle s'élève sur les bords de la Seine ou sur les bords de l'Eure, la basisique de Notre-Dame, considérée dans son existence et sa durée séculaire, n'est point le tragique repaire des intrigues criminelles et des passions ignobles. Non, ce n'est point une âme pétrie de luxure et de boue qui s'est attachée à ce grand corps, et qui lui donne l'inspiration et la vie. Si parfois le vice est venu y chercher un abri (où l'homme ne le porte-t-il pas ?) toutes les pierres des murailles ont crié et se sont soulevées contre lui ; car toutes les pierres de l'édifice exhalent, distillent la pureté, la vertu. L'Esprit-Saint et sanctificateur plane sous ses voûtes ; il opère l'œuvre du salut et de la sainteté dans des milliers d'âmes. Je vois, pendant la longue série des âges, le culte religieux s'y accomplir dans les proportions les plus dignes d'une grande nation qui veut honorer noblement la Divinité et lui constituer une cour qui ne soit pas inférieure à celle des majestés de la terre. Le sacrifice y est célébré parmi les pompes les plus solennelles ; les louanges du Seigneur y sont chantées aux heures de la nuit, de l'aurore et du soir, depuis le premier jusqu'au dernier jour du cycle sacré, qui ne finit que pour recommencer encore, jusqu'à ce que sonne l'heure éternelle. Et si, pendant quinze cents ans, les sillons les plus fertiles de nos ondoyantes plaines de la Beauce, les pâturages les plus gras de nos vertes vallées du Perche, forment le domaine temporel de cette grande église, où siége un évêque entouré d'un sénat de soixante-seize membres et dignitaires, assistés eux-mêmes d'un nombre au moins égal de bénéficiers secondaires, de chapelains et de serviteurs divers, l'histoire mieux étudiée nous apprendra que ce vaste patrimoine réalisait dans l'ordre, si je puis ainsi le dire, les rêves les plus désordonnés des utopistes modernes ; qu'il était comme la possession indivise, la propriété successive de tous ; qu'il maintenait et souvent rétablissait à leur premier niveau les races plus anciennes ; qu'il promettait une noble aisance et une dignité enviée aux enfants des classes plus humbles qui fréquentaient les écoles publiques et obtenaient les grades ; qu'en plaçant l'agriculture dans des conditions que l'Eglise seule pouvait et voulait lui faire, il recrutait à chaque demi-siècle une bourgeoisie nouvelle et augmentait incessamment le nombre des familles influentes ; enfin, qu'en mettant aux mains les plus désintéressées des aumônes toujours prêtes à se répandre dans le sein des pauvres, il suffisait, lui seul, à éteindre à peu près la misère dans toute la contrée.

Voilà, mes Frères, sous son point de vue humain et divin, la véritable Notre-Dame ;

Digitized by Google

voilà la Notre-Dame de Chartres qu'avaient faite nos pères, qu'avaient faite les siècles. Nous ne jetons pas un regard d'envie sur ce qu'elle a perdu ; mais nous voulons, par un souvenir de justice, la consoler dans sa grandeur déchue. D'assez nobles compensations lui restent, puisqu'elle a gardé ses attributs essentiels. Souffrez que nous ajoutionsun dernier trait à notre tableau,qui,sans cela,vous paraîtrait assurément incomplet.

Que d'autres monuments rivaux puissent venir se poser à côté de celui-ci avec une prétention plus ou moins fondée, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Mais il est une gloire qui lui est propre et qu'on ne lui disputa jamais : Vous avez nommé ces deux tours gigantesques, ces deux flèches aériennes, qui n'ont pas leurs semblables dans le monde. Je le sais, le Rhin voit s'élever près de ses bords une célèbre pyramide, justement vantée pour son élévation et sa hardiesse ; mais solitaire depuis plus de trois siècles, elle attend encore sa sœur qui ne naîtra sans doute jamais, et la basilique de l'Alsace est condamnée à ne lever qu'un bras vers les cieux. La nôtre est plus heureuse.

Qui de vous, mes Frères, n'a souvent admiré, n'admire encore chaque jour ces deux sœurs, qui, comme il convient à des sœurs : *quales decet esse sororum*, ont leurs points de ressemblance et leurs traits différents? L'une, plus âgée, et si j'ose ainsi parler, grave matrone, dont le front bruni conserve encore sa grâce à travers les rides de l'âge ; l'autre, sœur puînée, et, selon le langage sacré, jeune fiancée,* vêtue de sa parure nuptiale et de toute la fleur de sa riante élégance. L'une, portant sur sa masse colossale un cône sévèrement ouvragé, et dont le vêtement austère, sculpté par le ciseau byzantin, laissait sortir avec peine les sons étouffés de son bourdon majestueux; l'autre, sous la main, chrétienne encore, de la Renaissance, *s'élançant jusqu'aux astres, étincelante de mille jours, découpée en mille dentelures, enrichie de mille ornements*, et livrant à tous les souffles des vents les accords faciles de ses cloches plus légères (1). L'une enfantée par les âges héroïques de la foi, et qui, aux jours où elle naissait, se souvient d'avoir vu s'asseoir à ses pieds Thomas, l'exilé de Cantorbéry, et Bernard, l'abbé de Clairvaux, Bernard qui prêchait ici la seconde Croisade, et que les évêques et les barons nommaient par acclamation généralissime de cette grande entreprise ; l'autre, dernier effort, ou plutôt, dernier amusement d'un art qui jouait avec les difficultés et les prodiges, quand, après une longue paix non moins féconde peut-être en fautes qu'en merveilles, la tempête de l'hérésie fit tomber la truelle et le ciseau des bras de l'Église, forcée désormais de tenir la plume d'une main et l'épée de l'autre pour défendre sa foi attaquée et ses monuments menacés. Que ne pourrais-je pas dire encore de ces deux aiguilles géantes, que le contraste embellit, qui se complètent l'une par l'autre, et qui, pour l'œil du spectateur, finissant par se confondre avec la basilique, et par ne former qu'un monument unique, *écrasent l'imagination sous le poids d'une surprise toujours nouvelle, et réveillent dans les cœurs un enthousiasme toujours renaissant.*

Voilà, mes très-chers frères, ce que j'appelle le couronnement de Marie à Chartres par la main des âges précédents ; par la main de cette cité et de cette contrée, sans doute, car il serait injuste de leur ravir la grande part qui leur revient de cette œuvre ; mais aussi par la main de la France entière et de toutes ses provinces ; par la main des nations voisines et des peuples les plus reculés ; enfin, par la main de tout l'Occident, et de tout l'univers latin, comme s'exprime Guibert de Nogent. *Totius pene latini orbis veneratione* (*De Vita sua*, lib. I, c. 15). Quelques mots de développement, et je finirai.

Le feu venait de réduire en cendres, pour la troisième ou quatrième fois, la ville et l'église de Chartres. La terreur était générale, mais nul ne songeait à soi, ni à sa propre maison ; je dirai même, nul ne songeait à l'Église détruite et à la peine qu'il faudrait prendre pour la rebâtir. La sainte Tunique de Marie est-elle ou non la proie des flammes? Voilà l'unique question que tous s'adressent avec anxiété.

Le chêne a été foudroyé, abattu ; mais si le gland, d'où sortent les chênes, est épargné, ou si la souche n'est pas atteinte, il n'y faudra que le temps et le soin. O surprise, ô joie, ô transport ! Après quelques jours passés entre la crainte et l'espérance, voici que, les débris étant écartés, le vêtement virginal est retrouvé intact dans son reliquaire ; il a été protégé par la voûte de la grotte, sous laquelle d'intrépides serviteurs du temple l'ont descendue. La sainte châsse reparaît, portée sur les épaules de l'évêque et du doyen, ornée de tous ses joyaux, et riche d'un prodige de plus, puisqu'elle a sauvé la vie de ses gardiens. En la voyant resplendir au-dessus de ces restes fumants, toute la multitude jette des cris et des larmes de bonheur ; l'Église entière semble déjà se relever et planer sur cet amas de cendres. L'essor est donné, il est universel. Evêque, chapitre, clercs, bourgeois, artisans, c'est à qui se signalera davantage (2). L'humble peuple des paroisses (je voudrais les nommer toutes par leur nom) amène, de tous les points du diocèse, le ciment et la chaux, extrait la pierre des carrières, s'attèle aux chars. L'élan est entretenu par mille prodiges qui volent de bouche en bouche ; la sainte grotte, la sainte châsse, sont une fontaine intarissable de miracles, qui ne permettent pas au zèle de

(1) Quelques traits signalés par les lettres italiques, ont été empruntés de la gracieuse description faite par Son Exc. le cardinal Giraud, du clocher de Rodez, contemporain du clocher neuf de Chartres

(2) Toute cette scène est admirablement décrite dans le poëme (XIII^e siècle) des miracles de Notre-Dame de Chartres, qui vient d'être imprimé. — Garnier, Chartres, 1855. *Voir* miracle 3^e, pag. 23.

Digitized by Google

se refroidir. Oui, certes, le bon peuple de sa cité et du diocèse peut bien dire *sa* cathédrale, *sa* Notre-Dame, *sa* Vierge de Chartres : elle est *sienne* à mille titres divers. Et les corps et métiers de la ville et de la contrée peuvent, aujourd'hui encore vérifier ici la part de leurs dons. Ils ont dignement rivalisé avec les rois et les seigneurs.

Cependant, mes Frères, quoique l'humble peuple ait toujours afflué ici, je n'oserais soutenir qu'il n'existe pas en France d'autres sanctuaires de Marie aussi populaires que celui de Chartres; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que Chartres est le pèlerinage historique, le pèlerinage national par excellence. Dans les éloges qu'ils ont donnés à la race des Francs, les Papes l'ont quelquefois appelée *la nation sainte, le sacerdoce royal, le peuple de Dieu sous la loi nouvelle, la tribu choisie dans les temps chrétiens.* Combien j'aime à retrouver cette pensée hardiment écrite en diamants dans les pétales de ces roses étincelantes, où j'aperçois, de ce côté, douze drapeaux de France, au champ d'azur semé de lis sans nombre, entremêlés aux figures de douze prophètes et de douze rois de Juda; et, sur cette autre face; douze bannières seigneuriales de la plus haute noblesse du sang français, flottant entre les étendards des vingt-quatre vieillards qui entourent le trône céleste de l'Agneau ! Oui, c'est ici que le peuple Franc se dresse dans toute la majesté de sa prédestination catholique, qu'il se montre dans toute la fermeté de son indissoluble alliance avec la cause du Christ, avec la cause de l'orthodoxie et de l'Eglise. Toutes les grandes lignes de l'histoire de France viennent en quelque sorte aboutir à ce temple. Clovis déjà chrétien, s'acheminant vers les plaines de Tours et de Poitiers, et s'apprêtant sous les ailes étendues de Martin et d'Hilaire, à mettre en pièces les cohortes ariennes d'Alaric, pour constituer définitivement la France très-chrétienne au lendemain de cette bataille, avait reçu un premier présage de la victoire aux pieds de la Vierge de Chartres, dont l'évêque Solemne avait été le guide de son catéchuménat. La dynastie de Charlemagne s'était montrée royale dès le premier jour, par ses libéralités envers l'église de Chartres, qui lui doit son plus saint trésor. Robert, en accordant sa lyre et sa voix avec la voix et la lyre de saint Fulbert, pour chanter des hymnes pieuses en l'honneur de Marie et des saints, n'avait point négligé la basilique du pontife qui partageait ses études et ses goûts. Philippe Auguste, dont le règne a vu s'élever ces colonnes et s'arrondir cette voûte en écaille de tortue, comme dit son historien (1), a laissé l'image de son gouvernement dans la forte structure de cette église, objet constant de sa plus grande prédilection, et son petit-fils saint Louis, ce Louis de Poissy qui se trouvait enfant de Notre-Dame de Chartres, a apposé sa main libérale sur toutes les parties qui complètent ce temple, proclamé alors la plus belle demeure terrestre de la Reine des cieux. Le voyez-vous sur son coursier blanc et dans son armure guerrière, ce roi chevalier, s'élançant, à la tête de ses preux, vers cet Orient, où les Français, après six cents ans, n'ont pas encore achevé son œuvre, qu'ils poursuivent à travers mille obscurités, mille épreuves, et qu'ils n'abandonneront point que la cause du Christ et de l'Eglise n'ait recueilli les fruits définitifs de cette entreprise? Et dans ce riche armorial de tous les guerriers qui entourent le monarque, ne distinguez vous pas l'ancien écu des premiers barons chrétiens, dont les descendants sont demeurés les hôtes fidèles du territoire de Notre-Dame?.... Mais je ne puis prolonger mon énumération; car pour raconter la royale histoire de ce temple, il faudrait redire le nom de tous nos héros, étaler presque autant de trophées que la France a gagné de batailles; vous montrer Henri IV comblant ici de joie tous les vrais Chrétiens, c'est-à-dire tous les vrais Français, et complétant son abjuration sincère de l'hérésie en recevant l'onction qui sacre les fils aînés de l'Eglise; enfin, il faudrait attirer vos derniers regards sur cette rose d'or, envoyée par le Pape à la pieuse Leczinska, qui en a fait hommage à la Vierge de la Crypte, et sur cet anneau nuptial légué à la sainte châsse par la mère de Louis XVI. Le reste est trop connu, trop moderne, pour qu'il soit besoin d'en parler.

C'est donc ici l'œuvre de la France, c'est l'œuvre de toute notre histoire. Mais cette œuvre, les nations, nos alliées ou nos ennemies, y ont aussi travaillé avec nous. Quoi d'étonnant? Pouvaient-ils n'y pas concourir avec leurs peuples, tous ces évêques, sortis de l'école célèbre des Fulbert et des Ives, et qui, disséminés sur toute la face de l'Europe, au delà du Rhin, et dans la Gaule Belgique, proclamaient, comme Etienne de Tournay, qu'ils devaient d'autant plus compatir à l'Eglise de Chartres dans ses revers et subvenir à ses besoins, qu'ils avaient sucé plus abondamment la science et la piété avec le lait de ses mamelles (Steph. Tornac., *epist.* XLI)? Et que dirai-je de l'Angleterre? L'Angleterre, hélas ! qui répudie aujourd'hui le culte de Marie, et qui a tant aimé, tant honoré, tant invoqué jadis la Vierge de Chartres? Fulbert nous raconte combien il a tressailli le jour où il a reçu, pour la reconstruction de son Eglise, les riches présents de Canut, roi de Danemark et d'Angleterre, qu'il croyait encore païen et barbare (2).

(1) Quæ, lapide exciso surgens nova, corpore toto,
Sub testudineo jam consummata decore,
Judicii nihil usque diem timet igne noceri.
(Guill. Brito, *Philipp.*, l. II.)

(2) Nobilissimo regi Danomarchiæ Canuto, Fulbertus Carnotensium episcopus. Quando munus tuum nobis oblatum vidimus, admirati sumus religionem, cum te, quem paganorum principem audieramus, non modo christianum, verum etiam erga ecclesias benignissimum largitorem agnoscimus. (Epist. 69; *Patrolog*, edit. Migne, tom CXLI, col. 255.)

Digitized by Google

Ives nous dit de quelle délectable harmonie ses oreilles étaient réjouies par les instruments sonores qu'avait envoyés à l'église de Chartres la bienheureuse reine Mathilde (*Opera Ivon. Carnot.*, epist. 142). Enfin, quoique la guerre n'eût pas tardé à éclater entre l'Angleterre et la France depuis que Guillaume de Tyr avait réconcilié les deux rois et béni leurs flottes alliées, Richard Cœur-de-Lion n'en voulut pas moins que la quête se fît dans toute l'étendue de ses Etats, pour la reconstruction de la basilique actuelle de la Vierge de Chartres (*Poëme des miracles*, pag. 141), sous les voûtes de laquelle le roi Edouard venait deux siècles après, signer un premier accommodement qui fut, quoi qu'on en dise, le premier pas rétrograde de nos envahisseurs. Enfin, que dirai-je de l'Espagne? Ici, mes Frères, c'est une prière que je prononcerai. Vierge Marie, souvenez-vous de cette Castille, dont le blason crénelé scintille, avec le nom de Blanche, tout autour de votre monument, et portez secours à cette nation catholique en considération de votre serviteur saint Ferdinand encore agenouillé ici à vos pieds, tout bardé de fer pour la défense de la foi.

Je l'ai donc dit avec raison, mes Frères, ce sont tous les siècles, toutes les conditions, tous les pays; c'est la France, c'est l'Europe, c'est l'Occident tout entier, qui ont déposé à Chartres une majestueuse couronne sur le front de la Reine du monde.

Aussi n'est-il pas un seul de nous dans cette assemblée, de si loin que quelques-uns soient venus, à quelque province qu'ils appartiennent, qui n'ait son droit et sa raison d'être ici, et qui ne puisse avec fondement réclamer pour lui une part dans cette fête.

Il n'a pu nous suivre, et nous regrettons son absence, le vénérable successeur de Martin sur le siége de Tours; nous l'eussions prié de regarder là en face, et de lire : *Viri Turonum dederunt*.... Ce sont les Tourangeaux qui ont fait ce don à la Vierge de Chartres.

Elle devrait être représentée ici, l'antique province de Normandie. Je veux le dire : cette nation terrible, avec son chef indomptable, ne tarda pas à sentir dans son cœur les coups précieux de la grâce, partis des mêmes mains qui l'avaient terrassée. D'autres expéditions ramenèrent bientôt ce peuple par troupes dans nos murs; ce n'était plus pour détruire, mais pour édifier; et l'archevêque de Rouen, dans une lettre célèbre, nous racontera l'un des plus étonnants prodiges de l'histoire : ces confréries, si bien ordonnées, qui allaient implorer sa bénédiction et qui se rendaient à Chartres pour achever l'église et ses tours (*Epist. Hugonis, archiep. Rothomag.*, ap. Histor. de Franc., tom. XIV, pag. 319).

La pieuse Bretagne doit être nommée, car on l'a vue rivaliser avec la Normandie; et toute une colonie de ses enfants, *gens de grande prouesse*, se voua au service de la Vierge de Chartres, qui l'en récompensa par ses bienfaits (*Poëme des miracles*, p. 102).

Prince de l'Eglise romaine qui siégez sur le trône primatial de notre Aquitaine, permettez que nous revendiquions ici un souvenir commun. Vous savez que notre Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, fut le principal auxiliaire de Fulbert, et que la crypte, en qui se résument toutes les gloires et tous les prodiges de la Vierge de Chartres, a été bâtie surtout des deniers de ce grand prince et des revenus de Saint-Hilaire de Poitiers.

Vous enfin, pontife de la grande cité qui préside aux destinées temporelles de la France, vous dirai-je que Notre-Dame de Chartres est unie par des liens séculaires à l'Eglise de Paris? Vous dirai-je que tous vos saints sont venus prier ici; qu'ils ont la plupart, quelquefois de pauvres femmes, des reines délicates, parcouru à pied la route longue et monotone qui aboutit à ces clochers que le voyageur fatigué croit toujours atteindre et qui fuient toujours devant lui?

Sont-ils ici les fils d'Olier, qui voyait jusque dans le nom même de Chartres quelque chose de dévot et de saint par le souvenir du culte immémorial de Marie qui s'y rattache; d'Olier qui, à la suite de ses longues et inexprimables épreuves, comme plus tard le pieux archidiacre Boudon, ne retrouvait la lumière de ses yeux et la consolation de son âme qu'aux pieds de notre Vierge; d'Olier qui confia à Notre-Dame de Chartres les clefs, si bien gardées par elle, de ce séminaire qui ne cesse, depuis deux siècles, de lui envoyer annuellement ses fidèles pèlerins? Sont-ils ici, les disciples de saint Vincent de Paul, visiteur assidu de ce sanctuaire, près duquel ses enfants ont si longtemps demeuré? Ou bien les nouveaux héritiers de l'Oratoire de France, dont le fondateur, Pierre de Bérulle, s'empressait d'établir le Carmel auprès de cette Eglise, à cause que le mystère de l'Incarnation et de la Maternité divine, objet de toutes ses méditations, y avait été connu plus tôt que nulle autre part dans les Gaules; de même que Jeanne de Chantal nous dit dans ses lettres qu'elle n'aura point de repos qu'elle n'ait placé ici un essaim de ses filles, à raison de la vénération dont elle est animée pour la sainte Tunique de l'auguste Mère de Dieu, conservée au trésor de la cathédrale de Chartres (1). Et que dire de tant d'autres : d'Adrien Bourdoise, l'enfant de cette province, le fondateur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, qui déclarait n'avoir jamais pu prier ailleurs comme dans l'église de Chartres, et qui exprimait le vœu de mourir à son service dans un poste secondaire

(1) Lettre cxxix de sainte Chantal, dans les *Œuvres complètes de saint François de Sales*, édit. Migne, t. VIII, col. 465.

Digitized by Google

de la sacristie ; et du pauvre prêtre Bernard, ainsi que du frère Fiacre, avec leur quinze ou vingt pèlerinages, je crois, pour obtenir la naissance de ce Dauphin tant désiré qui fut Louis XIV ? Que dire enfin de cette compagnie de Jésus, qui amenait hier dans cette église la florissante jeunesse de ses colléges ; de cette compagnie qui a tant aimé la Vierge de Chartres qu'elle en a voulu porter le nom et le culte jusque dans la Nouvelle-France, dont les néophites se sont voués à ce sanctuaire par des monuments qui subsistent toujours ?

Je m'arrête et je conclus. Donc s'il y a quelque chose d'antique, de national, de patriotique en France, c'est le culte de Marie. Donc ces fêtes populaires, cet ébranlement pieux, cet enthousiasme ardent dont notre siècle est témoin, tout cela n'est que la renaissance, la résurrection de nos plus nobles sentiments du passé, la continuation des œuvres, la prolongation des pensées et des affections de nos pères. Donc le couronnement de Marie, aujourd'hui, dans cette église, dans cette cité, en présence de tant de pontifes, de tant d'hommes distingués, au milieu de cette foule compacte, attentive, émue, ce n'est que la sanction, la consécration d'un couronnement déjà séculaire, ou plutôt c'est une dernière perle plus brillante, une émeraude plus sainte qui vient surmonter le diadème formé par le concours de tous les pays et de tous les temps. Venez, ô Marie, et vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

Ah ! sans doute, durant le cours des âges, les hommages pieux, non plus que les libéralités spirituelles des pontifes de Rome, n'avaient pas fait défaut à ce sanctuaire illustre de la Reine des cieux. Urbain II, l'immortel promoteur des croisades, nous a laissé un témoignage écrit *de sa dilection, de sa protection et de son zèle particulier pour l'église de Chartres, à cause de la dévotion et de la révérence qui sont dues à la bienheureuse Marie* (1). Plus tard, ce fut grâces à l'intervention et à l'éloquence d'un légat du Saint-Siége que cette basilique se releva d'une façon si merveilleuse (2). Et quand elle fut achevée dans toutes ses parties, Alexandre IV, à la demande son très-cher fils Louis IX, le roi de France, prodigua les louanges et les faveurs à cette demeure incomparable de Marie, dont la dédicace solennelle présenta le plus magnifique spectacle que ce siècle religieux et la cour du saint monarque aient pu contempler (3). Mille autres largesses pontificales nous sont marquées sur la route des temps.

Aujourd'hui, le chef suprême de la chrétienté, le pontife à qui Marie avait réservé l'insigne honneur de déclarer authentiquement au monde le dogme de sa Conception Immaculée, vient mettre le sceau à tous ces priviléges, à toutes ces faveurs. Lui qui porte la plus auguste couronne qui soit sur la terre, il s'avance au nom de l'Eglise Romaine dont il est l'évêque, au nom de l'Eglise d'Occident dont il est patriarche, au nom de l'Eglise universelle dont il est le Pontife, au nom de Jésus-Christ dont il est le Vicaire, au nom de Dieu dont il est le plus auguste représentant ; et, par l'heureuse main qu'il a désignée, il dépose sur le front de la Vierge de Chartres une couronne dont le prix n'est dépassé que par celui de la couronne éternelle. Solennité unique, qui remplit de joie le cœur de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et au culte de Notre-Dame, et dont le souvenir rappellera à nos arrière-neveux l'un des plus beaux jours qui pût se lever pour cette cité et pour cette église.

O vous d'abord, illustre pontife, qui présidez ici par la dignité de vos cheveux blancs, vous qui avez engagé tant de combats pour l'honneur de Dieu, pour la divinité de son Verbe fait chair, pour la liberté de son Eglise, bénissez le Seigneur qui vous donne aujourd'hui la consolation de voir Marie si glorifiée dans le temple où vous avez reçu des marques multipliées de sa protection. Il nous en souvient, lorsque notre respectueuse tendresse se permettait, autant qu'il est permis au fils envers son père, d'applaudir à vos anciennes luttes, si nobles, si apostoliques, et dans lesquelles nous admirions à la fois l'intrépide fermeté d'un évêque et la franchise loyale d'un chevalier, vous nous répondiez avec l'accent d'une modestie convaincue, qu'il n'en fallait pas attribuer le mérite à vous, mais à votre chaire, à votre siége ; et nous avons lu avec attendrissement cette page récente où, de toutes les gloires d'un épiscopat qui appartient déjà à l'histoire, vous ne vous réservez que celle d'avoir été pendant trente ans comme l'aumônier et le chapelain de l'auguste Vierge dans son sanctuaire le plus renommé. Accueillez en ce moment, ô mon père, ce nouveau tribut de ma piété filiale, qui, en tombant de mes lèvres fatiguées, n'arrive pas jusqu'à vous, je le crains, avec toute la chaleur dont mon cœur voudrait l'animer.

Et vous, pieux et vénéré prélat, à qui Marie avait destiné ce grand et noble héritage, votre épiscopat naissant est aujourd'hui consacré par une date immortelle, et vous inaugurez l'ère d'une seconde vie pour le culte de la Vierge de Chartres. Quand, aux jours de Regnault de Mouçon, les ravages du feu avaient détruit cette église, le poëte s'en consolait dans ses chants, et il admirait à travers cet événement sinistre,

(1) Urbanus episcopus, servus servorum Dei, dilectis in Christo filiis clero ac populo Carnotensi. Nos quidem tum pro beatæ Mariæ semper Virginis devotione ac reverentia... Ecclesiæ vestræ dilectionem, protectionem et curam specialius impendente. (*Gall. Christ.*, t. VIII, p. 305.)

(2) Le cardinal Melior, légat de Célestin III. (*Poëme des miracles*, pag. 24 et suiv.

(3) Cum... ecclesia vestra, ad quam de diversis partibus ob reverentiam gloriosæ Mariæ semper Virginis, causa devotionis, innumera confluit multitudo, debeat in proximo dedicari, nos, etc. (*Gall. christ.*, t. VIII, p. 370.)

Digitized by Google

une prévoyance merveilleuse de Marie, laquelle livrait aux flammes sa maison peu digne d'elle et tombée dans un état misérable, afin qu'elle reparût bientôt plus belle et plus grande (1). Je le dirai aussi : Quand il y a vingt ans bientôt, le feu visita le sommet du temple et des tours, nous fûmes consternés. Et c'était une admirable providence : *mirando provida casu.* Car l'édifice, tristement négligé et livré à l'oubli, reprenait de ce jour-là sa prééminence et reconquérait ses titres à l'étude et à l'admiration de tous. De cet instant, les pouvoirs humains, et ceux qui ne sont plus, et ceux qui leur ont succédé (car nous avons à cœur d'être juste et reconnaissant envers les uns et les autres pour tout ce que leurs œuvres ont eu de bon et de chrétien), prenaient l'édifice sous leur protection et s'appliquaient à lui rendre sa solidité et sa splendeur. Mais les pierres ne sont pas tout ; et d'aujourd'hui, Monseigneur, le sanctuaire de Chartres aura retrouvé toute son ancienne vertu.

Le culte de Marie, j'ai hâte de le dire, ne s'était point ralenti autour des autels de notre Mère, et la province de Chartres est toujours demeurée fidèle à sa glorieuse maîtresse. A toute heure du jour, vous eussiez vu l'image de Marie entourée de ferventes prières, la colonne sur laquelle ses pieds reposent assiégée par les baisers et inondée des pleurs de la multitude. Nulle part la Vierge sans tache n'a produit autour d'elle un plus riche essaim d'âmes virginales, de cœurs purs et aimants. Il nous serait plus facile de compter toutes les pierres de cet édifice que d'énumérer les actes de foi et d'amour qu'il a protégés de son ombre. Oui, la dévotion à Marie dans l'église de Chartres, telle que nous l'avons connue durant la première partie de ce siècle, n'a cessé de placer ce sanctuaire au premier rang. Toutefois, un des principaux éléments de sa gloire et de ses grandeurs lui manquait. Depuis les jours mauvais de nos désastres publics, l'église souterraine de Marie, *le lieu saint et illustre où nos pères l'avaient louée* (2), n'avait pu être rendu à nos ardents désirs. Enfin, Monseigneur, vous avez été inspiré de la rouvrir, cette grotte sainte ; l'autel du sacrifice a été relevé en ce même lieu où tout ce que le sacerdoce français a eu de plus éminent est venu célébrer la messe de la bienheureuse Vierge. J'ose le prédire : Chartres redeviendra, plus que jamais, le centre de la dévotion à Marie en Occident ; on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde. Levez-vous donc, et portez à cette statue révérée la couronne que le Siége apostolique lui décerne, et qui sera le complément de cette grande restauration. Venez, ô Marie ; vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

(1) Contigit haud multo decurso tempore quod hæc
Virgo Dei Mater, quæ verbo se docet et re,
Carnoti Dominam, laudabiliore paratu
Ecclesiam reparare volens, specialiter ipsi
Quam dicat ipsa sibi, mirando provida casu
Vulcano furere ad libitum permisit in illam
Ut medicina foret præsens exustio morbi
Quo Domini domus illa situ languebat inerti.
(Guill. Brito, *Philipp.*, l. II.)

(2) *Domus sanctificationis nostræ et gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri* (*Isa.* XLIV, 2.)

O très-sainte Dame de Chartres, en ce moment précieux d'un de vos plus beaux triomphes temporels, abaissez sur nous vos yeux, ces yeux que nous avons appris à connaître, ces yeux si doux, si pleins de miséricorde, ces yeux qui calment la douleur, qui versent la joie et la consolation : *Illos tuos misericordes oculos !* Abaissez-les sur cette cité qui vous aime toujours avec transport et qui est toujours digne de vous ; sur ce diocèse si fier de vous appartenir, et qui est représenté ici par la presque totalité de son généreux clergé. Abaissez-les, vos yeux maternels, sur la France, qui oublie ses malheurs, ses appréhensions, pour vous fêter ; sur Rome, qui vous glorifie et qui vous couronne ; sur l'Occident qui prie et qui combat ; sur l'Orient, qui se dissout et qui s'ébranle ; sur le monde qui périrait sans vous. Les jours sont mauvais, de tristes pressentiments nous assiégent. O notre Avocate, entendez les cris que nous poussons vers vous, je ne dirai pas du fond de cette vallée d'exil et de larmes : la terre, il est vrai, ne peut être appelée que de ce nom ; mais ce temple, ô Marie, il me l'a toujours semblé, il me le semble surtout à cet instant, ce temple, non, ce n'est pas l'exil, ce n'est pas la vallée ; il nous élève de plusieurs degrés vers la patrie, et l'on s'y sent comme à mi-côte de la sainte montagne. Ce temple, ô Vierge Marie, je n'ai jamais compris qu'on pût se consoler de le quitter, sinon par l'espérance plus fondée de trouver dans l'obéissance à la volonté divine le chemin du temple éternel des cieux. Daignez nous y conduire tous un jour, et nous y montrer la couronne qui ceint votre front immaculé ; daignez nous y montrer surtout Jésus, le fruit béni de votre sein, Jésus, votre plus belle couronne et la couronne de tous les élus. Ainsi soit-il.

—

Discours prononcé à Blois par Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion du couronnement de la statue de Notre-Dame-des-Aydes.

(6 Août 1860.)

Revertentes visitemus fratres in quibus prædicavimus verbum Domini. (*Act.*, XV, 36.)
Retournons visiter nos frères auxquels nous avons prêché la parole du Seigneur.

Monseigneur, et vous tous nos très-chers Frères,

Les grandes manifestations religieuses se multiplient d'une manière admirable depuis quelques années. La foi des populations est ingénieuse à trouver les occasions de se produire au dehors. Chaque contrée recherche et célèbre la mémoire des saints, qui l'éclairèrent de leurs lumières, l'édifièrent par leurs vertus, la conquirent au prix de

Digitized by Google

leur sang ou de leurs sueurs. On reprend le chemin des anciens pèlerinages, et c'est vers un sanctuaire de Marie que cette foule innombrable et recueillie vient de diriger ses pas. Mais avant de vous parler de la cérémonie qui nous rassemble, laissez-nous, bien chers habitants de Blois, revenir aux paroles de notre texte : *Revertentes visitemus fratres.* C'est que ces paroles nous rappellent les plus douces joies de notre vie, nos premiers pas dans la carrière apostolique. Nous nous sentons heureux près de vous ; l'âge a blanchi notre tête, mais le cœur est le même, et notre voix saura encore arriver jusqu'aux plus éloignés d'entre vous, et rappeler à tous qu'aux jours où l'impiété était entreprenante et railleuse, vous sûtes faire justice de tant d'attaques irréfléchies et ne voir dans une mission que l'une de ces grâces extraordinaires que Dieu tient en réserve dans les trésors de sa bonté; vous ne sûtes lire sur le drapeau des hommes qui vous la prêchèrent d'autre devise que celle de l'Apôtre des nations, leur chef et leur modèle : Pour vos âmes nous nous prodiguerons et nous immolerons avec une surabondance de joie. *Ego autem libentissime impendar et superimpendar ipse pro animabus vestris* (*II Cor.* XII, 15).

Vénérables vieillards, témoins des merveilles qui s'opérèrent à cette époque déjà si éloignée (1), dites-nous l'affluence des fidèles dans vos trois églises, leur empressement aux sacrés tribunaux, à la table eucharistique ; racontez-nous les larmes de repentir et de bonheur que firent couler les touchantes cérémonies auxquelles on les conviait, le prosélytisme des premiers convertis pour procurer à tant d'autres le même bienfait, la satisfaction des familles au sein desquelles un père, un époux, un fils, revenaient, portant, avec la résolution d'une vie plus chrétienne, ces germes de paix depuis longtemps troublée, et d'une harmonie dont ils ne connaissaient plus les douceurs; des unions coupables avaient été sanctifiées, d'affligeants scandales avaient disparu; le dimanche était redevenu le jour du Seigneur ; les blasphèmes et les refrains de la licence ne se faisaient plus entendre ; le riche avait communié à côté du pauvre, le serviteur à côté du maître, le vieillard à côté de l'enfant.

Devenu le lien de tant d'âmes d'élite, Dieu les poussait vers le bien en phalanges sacrées. C'est alors qu'on les vit embrasser les œuvres de charité qui donnèrent naissance à toutes les institutions dont nous admirons avec vous le consolant progrès. On vit s'élever en en même temps le grand et le petit séminaire, la Providence, le Refuge, des associations de jeunes gens, de jeunes personnes, des mères de familles et l'œuvre des Bons livres. Du chef-lieu, l'amour de l'Eglise, le zèle des âmes passèrent comme une étincelle électrique sur les villes de Vendôme, Romorantin, Saint-Aignan, Mondoubleau, qui furent à leur tour favorisées du bienfait d'une mission.

Le saint évêque (2) qui gouvernait alors le diocèse, et dont nous ne prononçons jamais le nom qu'avec ce respect et cet amour dont nous sommes accoutumé à entourer les noms des Ambroise, des Basile et des François de Sales, salua, dans les jours de cette mission, les premières consolations de son épiscopat ; comme le père du prodigue, dépouillant les vêtements de sa tristesse, il voulut que près de lui tout fût en fête, parce que ses enfants, qui étaient morts, venaient de ressusciter. *Mortuus erat, et revixit : perierat et inventus est,* (*Luc.* XV, 34).

Défendrez-vous, N. T.-C. F., au continuateur de son ministère, à l'héritier de sa science et de ses vertus autant que de sa sollicitude et de son amour, d'envier une part de cette joie, et d'ouvrir en faveur de la génération confiée à son dévouement pastoral, une source de bénédictions plus abondantes encore par un redoublement de piété envers la Reine des cieux, et par les grâces spirituelles qu'accorde aujourd'hui le Vicaire de Jésus-Christ au sanctuaire qui possède son image bénie?

Des conversions obtenues, des infirmités guéries, des inimitiés apaisées, des misères adoucies, des torts réparés, un concert de louanges et d'actions de grâces chanté de toutes parts à la gloire de la Mère des grandes miséricordes, tel sera le résultat du redoublement de la piété de tout un diocèse envers la bienheureuse Vierge Marie. Aussi, avec quelle joie sommes-nous accouru pour déposer sur sa tête, de concert avec l'ange de votre Eglise et ce chœur de vénérables prêtres, les couronnes d'or envoyées par Pie IX à la Vierge de Blois!

Entourons cette cérémonie de magnificence et d'éclat ; qu'elle soit une de ces brillantes journées qui comptent dans l'histoire religieuse des peuples et y font époque, et que son pieux souvenir se conserve jusqu'aux dernières générations au sein de vos cités et de vos campagnes.

Ce n'est pas au milieu des populations religieuses pressées autour de nous qu'il sera nécessaire de justifier le culte de respect et d'honneur que nous rendons à Marie. Il n'est personne ici qui ne prononce avec amour ce nom le plus doux à nos lèvres et le plus cher à nos cœurs. Interrogeons l'histoire de nos pères : ils nous diront qu'il n'est pas un des chemins de la vie sur lequel la Reine des cieux ne soit venue se placer comme une lumière ou une consolation. Cette image de la Mère de Dieu est si majestueuse et si simple, si douce et si ferme, si austère et si sereine, en un mot si divinement harmonieuse et si attirante, qu'elle sait prendre toutes les formes pour se personnifier selon tous nos besoins.

Pour le voyageur égaré, elle est, à Agen, Notre-Dame de Bon-Encontre; pour l'affli-

(1) Janvier et février 1824.

(2) Mgr de Sausin.

Digitized by Google

gé, comme à Saint-Séverin et à Saint-Brieuc, Notre-Dame de l'Espérance ; pour celui qu'on délaisse, c'est Notre-Dame-des-Aydes ou de Bon Secours, comme à Boulogne et à Blois ; pour l'être souffrant, Notre-Dame des Douleurs ; pour le matelot, c'est notre-Dame de la Délivrance ; pour le solitaire, Notre-Dame des Bois et des Rochers ; pour le guerrier, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame de Bon Retour ; sur les monts glacés, c'est Notre-Dame des Neiges ; au fond des vallées, sur les bords des ruisseaux et des fleuves, c'est Notre-Dame du Lac ; comme à l'extrémité du vieux monde, c'est Notre-Dame de la Fin des Terres, que nous arrachions, le 12 avril 1860, aux sables au milieu desquels elle était ensevelie depuis si longtemps.

Chaque souffrance, chaque besoin qui naît à l'homme enfante une dévotion à Marie. Sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, au faîte des basiliques de Lorette, de Saragosse, de Chartres et de Milan ; sur les clochers d'Avignon, de Fourvières, de Verdelais et bientôt de Pey-Berland ; sur les abîmes de Rocamadour, sur les roches escarpées de Marseille et du Puy, à l'entrée d'un palais, sur la porte d'une chaumière ou dans l'atelier d'un travailleur, partout elle fait pénétrer dans les âmes un rayon d'espérance, une pensée d'amour, un sentiment de confiance qui fortifie et qui console.

Le chrétien dévot à Marie n'est jamais seul. A la lueur de cette lampe qui brûle aux pieds de la Madone comme un symbole mystérieux de la Providence qui veille toujours, il chante un hymne à sa Reine, et la paix revient dans son cœur. Il n'y a pas de suicide dans un pays où l'on espère en Marie. O mon Dieu ! en donnant votre Mère pour mère à tous vos enfants, vous avez ouvert pour eux la source des plus abondantes consolations. Riches de ce trésor, ils peuvent se passer de tout ce que les hommes leur refusent ; ils ont la douce confiance d'arriver plus facilement à votre cœur en passant par le cœur de celle que vous aimez.

Ce serait le cas de raconter ici les innombrables bienfaits obtenus dans ce sanctuaire par la puissante médiation de la Mère de Dieu. En les énumérant, je répéterais ce que vous savez tous. Je n'ai pu lire sans attendrissement l'*Histoire de Notre-Dame-des-Aydes*, dans deux Notices imprimées en 1853 et 1860, auxquelles je renvoie nos bien-aimés auditeurs. Ils y verront depuis combien de siècles ce pèlerinage est l'objet de la reconnaissance des princes et des peuples et de quels dons précieux ils l'avaient enrichi. Oui, N. T.-C. F., tout me ravit en ce lieu : son nom, ses origines, son histoire, liée avec les faits les plus illustres d'une cité si féconde en grandes choses et à laquelle cette dernière solennité ajoute une page si glorieuse.

Je n'ignore pas qu'on reproche à tous les siècles de foi, et à notre époque en particulier, de parler trop de la Mère et pas assez du Fils. On voudrait nous voir nous appesantir davantage sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la Providence, en un mot, sur les grandes vérités du Christianisme et les conséquences doctrinales, morales ou sociales qui en découlent. « Cela convient à des hommes sérieux et instruits ; mais, de grâce, laissez la sainte Vierge aux prêtres et aux femmes, et ne prétendez pas mêler la philosophie avec la dévotion. »

Nous répondrons à ceux qui nous tiennent ce langage, que le Christianisme n'est pas une agrégation arbitraire d'opinions et d'idées sans relations les unes avec les autres, de telle sorte que le caprice de chaque fidèle puisse impunément en retrancher aujourd'hui un point et demain un autre. Le Christianisme est un corps de doctrines dont le lien est non-seulement un lien d'union, mais de solidarité. C'est un temple dont toutes les parties sont reliées entre elles par un ciment divin auquel on ne saurait toucher sans sacrilége. Choisir parmi les articles du symbole chrétien, c'est se mettre hors du Christianisme. Qui ne voit d'ailleurs que la Vierge Marie est le plus puissant réflecteur de Jésus-Christ et de son œuvre ? Par la première rencontre en elle du ciel et de la terre, la vérité divine se présenta sous son angle le plus ouvert. C'est donc la généralité du Christianisme, vue à la splendeur de Jésus-Christ, que nous revoyons à l'aide de la dévotion à Marie.

Que la France entière ait semblé, en 1588, se donner rendez-vous en la personne de ses princes et de ses plus nobles représentants dans ce sanctuaire béni ; qu'elle ait fait monter vers le ciel, par l'organe d'illustres prélats (1), le cri de la reconnaissance pour le succès d'importantes négociations entreprises sous le patronage de Notre-Dame des Aydes : qu'en 1631, pendant que la peste exerçait au milieu de vous ses ravages, les plus célèbres docteurs de l'époque s'étant déclarés impuissants, on ait vu le fléau disparaître au moment même où le corps municipal faisait un vœu solennel à la Vierge de Blois ; qu'en 1784 et en 1803, deux époques désastreuses, où la Loire franchit ses rivages avec plus de fureur encore qu'en 1856, vos pères aient cru apercevoir, pour rappeler leur expression même, *la Colombe des cantiques* leur apporter, pour conjurer le fléau des inondations, le rameau d'olivier qui avait été le signe de la cessation d'une peste effroyable ; que son image, tracée sur le bronze, ait émoussé le fer meurtrier des batailles ou le poignard des assassins ; qu'elle ait prédit l'avenir à ceux qui l'aiment ; qu'elle ait obtenu de Dieu la guérison de ceux qui l'invoquent ; que vos aïeux, dans le XVI^e^ siècle, aient attribué à sa protection l'inappréciable avantage de n'avoir

(1) Les archevêques de Bourges et d'Aix et l'évêque d'Evreux.

Digitized by Google

vu aucun des habitants du faubourg se détacher de la foi catholique, sentiment qu'ils surent traduire par ce naïf et jadis si populaire refrain :

Les miracles qui jour et nuit
Se font ici sans peur ni bruit,
Par les requestes et neuvaines
De la Vierge de l'Ayde en Viennes.

Tout cela, en fortifiant en nous le principe même de la piété et de la dévotion, augmente la chaleur de nos âmes, parce qu'il augmente leur lumière. En vous faisant enfants plus fidèles de Marie, en vous donnant des raisons dogmatiques de ce culte si sympathique, en vous montrant tous les âges chrétiens témoigner de leur amour et de leur vénération pour la Mère de Dieu, en vous faisant toucher au doigt les merveilleuses influences que ce culte de Marie a exercées sur les mœurs, sur la littérature, sur les arts, sur toutes les manifestations de l'activité humaine, nous faisons de vous de meilleurs Chrétiens, de plus fidèles adorateurs du Fils de cette Mère qui n'est si grande que par un reflet de la grandeur de son Fils; nous vous rendons plus désireux de remplir de Dieu votre vie, pour faire passer dans vos âmes quelque chose de ce feu divin dont sont pénétrés tous les fidèles serviteurs de Marie.

O vous, dont la vie se passe sans qu'il y ait un élan vers la Reine des anges, vous n'êtes pas du bercail du suprême Pasteur, vous n'êtes plus Chrétiens ! Vous qui refusez de lui dire avec nous: « Je vous salue, pleine de grâces, » vous avez répudié l'Evangile, à qui nous empruntons ces douces et significatives paroles ! Vous qui refusez de l'appeler Bienheureuse, et de lui donner le nom de Mère, oh ! que je vous plains !

Ce serait une grande erreur de croire que le culte de respect et d'amour rendu à Marie soit stérile pour les mœurs ; ne savons-nous pas, au contraire, que ce culte se change souvent en un culte d'imitation? On verra jusqu'au milieu des guerres et des catastrophes d'une civilisation qui croule et d'un monde nouveau qui s'établit, gagner de toutes parts ce goût du silence, cet amour de la prière, ce sens divin de la pureté qui sont comme le parfum venant des cieux par la vierge Marie.

Dans les doctrines de la foi, il y a un développement qui s'opère: les lois de Dieu enfantent les lois de l'Eglise, et les lois de l'Eglise produisent les règlements, les rits, les institutions de la société catholique ; mais nulle part le progrès n'est aussi sensible que dans le développement de la dévotion à Marie. Ce progrès du culte de la Reine des cieux exerce son influence sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain. Oh ! dites-le-moi, N. T.-C. F., l'avez-vous regardée dans sa sublime auréole, cette grande figure de la Mère de Dieu? La voilà au milieu des siècles et au centre de l'histoire du genre humain. De tous côtés, les générations la découvrent, et en la découvrant, se lèvent pour la mieux voir, comme l'astre qui monte à l'horizon des peuples. Oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est attractive cette figure de la Reine des anges ! Que son regard est radieux pour éclairer nos âmes ! Que son rayon est doux pour échauffer nos cœurs ! Et que la chaleur qui nous vient avec sa lumière est vivifiante et féconde !

Aussi, vous dirons-nous avec un grave apologiste : Voyons comme les générations se plaisent à la regarder ! comme en la regardant elles l'aiment ! et comme en l'aimant elles s'efforcent de l'imiter ! Avez-vous grandi dans la dévotion à la sainte Vierge, j'affirme que vous avez grandi dans la sainteté. Ces deux progrès se suivent dans une proportion exacte : vous êtes plus dévot à Marie, donc vous êtes plus humble, plus chaste, plus doux, plus patient, plus charitable, plus saint ; votre conduite devenue meilleure se pare de la fécondité de vos vertus, comme un arbre de la beauté de son feuillage et de l'abondance de ses fruits.

Et aujourd'hui même, au milieu de ce siècle dont on connaît les maladies morales et dont on n'ose sonder les plaies nouvelles, croyez-vous que nous devions désespérer des hommes de notre temps? Croyez-vous que dans ces jours mauvais nous n'ayons plus d'amis de Jésus-Christ et de sa sainte Mère? des adorateurs en esprit et en vérité ? Ah ! le Ciel en soit béni ! j'en ai rencontré sous tous les costumes, à tous les âges, dans toutes les conditions ; et en reconnaissant en eux des frères portant dans leurs cœurs les vertus, et sur leurs fronts la gloire de nos premiers jours, j'ai dit en souriant à Marie qui est dans les cieux : Mère, soyez bénie, vous êtes l'inspiration de toutes les vertus.

Vous le savez, N. T.- C. F., l'activité de la raison chrétienne, l'autorité de l'Eglise, tout a été d'accord pour diriger les progrès dans le culte de la sainte Vierge.

C'est une douce compensation pour les âmes sérieuses, en ces jours si féconds en mécomptes de tout genre, dans la situation qui nous est faite par l'abaissement des mœurs, dans le besoin de vertu qui nous presse, de voir tous les cœurs se tourner vers ce qui ne passera jamais. En face des incertitudes de l'heure présente, nos fêtes religieuses sont comme une trêve demandée aux préoccupations des esprits. C'est quelque chose d'avantageux aux populations, qui y puisent de généreux sentiments, si nécessaires dans les temps d'épreuves. La dévotion à Marie paraît s'être réservé le secret des grands retours, des grandes réparations, des grands enthousiasmes.

Y a-t-il quelque chose de plus touchant que ce qui se passe en ce beau mois de l'année, appelé désormais le *mois de Marie?* Toutes les églises du monde catholique s'emplissent d'une foule pieuse et recueillie ; devant la statue de la Vierge, entourée de mille bouquets odoriférants, on chante de joyeux cantiques ; l'encens est détrôné par la suavité des parfums qu'exhalent les fraîches corolles de tant de fleurs. Je ne sais, N. T.-C. F., rien de plus poétique, de plus ravissant que ce culte qui s'adresse à l'incarnation des sentiments les plus délicats et les plus doux, la chasteté et la maternité, le sourire ineffa-

Digitized by Google

ble de la Vierge et le cœur ardent de la mère.

Les faiseurs de religions nouvelles n'ont pas assez compris les exigences de l'imagination et de la sensibilité; ils n'ont eu en vue que la froide raison, et ce n'est pas assez; car l'homme est autre chose que raison: il est corps, il est sentiment, il lui faut quelque chose qui charme ses sens et réchauffe son cœur.

Bien que le culte de la Vierge immaculée ne soit pas limité à une province, à une nation, ne semble-t-il pas que le chef auguste de la catholicité ait eu à cœur de récompenser plus spécialement la nation française, dont les élans et les transports ont été plus énergiques, plus universels? De là les couronnes qui n'apparaissent qu'à de rares intervalles, déposées simultanément sur la tête des statues de Notre-Dame du Puy, de Chartres, du Laus, de Guingamp, de Mauriac, de Marienthal, de Rumengol, de Verdelais, de Laval et de Blois. Ce nouvel honneur accordé à votre protectrice est, N. T.- C. F., un grand sujet de joie pour tous. Cette couronne, en brillant sur le front de la Mère, projettera sur la tête des enfants un reflet glorieux.

Que Marie soit toujours notre Mère bien-aimée! Que du haut de son trône elle abaisse sur cette terre et sur toutes les paroisses des dignes prêtres accourus pour prendre part à son triomphe, des regards de miséricordieuse bonté et de bienveillant amour! Que de ce sanctuaire enfin, où nous la proclamons avec l'Eglise, *notre vie, notre douceur, notre espérance, vita, dulcedo et spes nostra*, s'épanchent avec profusion les eaux vivifiantes dont elle est le canal fortuné.

M. le Préfet, vous avez voulu être l'heureux témoin de nos pompes si pleines d'enseignements; vous êtes venu chercher auprès de ce sanctuaire le recueillement et la paix, deux choses si rares parmi les agitations de la vie publique; vous avez trouvé en ce lieu les doux entretiens qui nous rapprochent du Ciel. Ces populations, à qui vous avez déjà fait tant de bien, aiment à vous voir prier avec une compagne digne de vous, à qui il ne manquait que de vous être unie par les liens d'une même foi; et je suis l'interprète de leurs sentiments, en vous remerciant de l'assistance et des consolations que vous leur avez portées en des jours de cruelles épreuves. S'il est vrai que pour adoucir une peine il faut la partager, les riverains de la Loire et du Cher n'oublieront jamais que vous vous êtes associé à tous leurs périls et à toutes leurs douleurs.

Général, soyez, à votre tour, heureux de cette journée. Quand vous plantiez sur les tours de Malakoff et de Solférino, avec quelques-uns des braves soldats du 72e qui nous entourent, le drapeau de la France, vous frémissiez d'un indicible enthousiasme! Aujourd'hui, à cette heure solennelle, sous le regard de Jésus et de sa divine Mère, ce sont d'autres impressions! Ici vous êtes sous l'action de la grâce, et le vent du Seigneur passe seul sur toutes nos âmes.

Que la magistrature, que les édiles de la cité, si dévoués, si sympathiques à une ville qui leur est redevable de tant d'améliorations, que ce chapitre vénérable, que ce clergé si digne à tous égards de son auguste chef, que les fidèles de toutes les classes, et en particulier les bons habitants de Vienne, reçoivent nos remerciements pour l'accueil qu'on a bien voulu nous faire, et que nos félicitations arrivent aux hommes généreux dont le dévouement et l'habileté ont tant contribué à la splendeur de cette fête.

En montant les marches de cet autel pour déposer une couronne sur votre front, Vierge sainte, au moment où nous cherchons à faire revivre votre gloire avec la splendeur des anciens jours, laissez-nous vous conjurer d'obtenir du cœur de votre Fils une parole qui appelle ses plus riches bénédictions sur la ville, le diocèse, la France et l'Eglise.

Et sicut te coronamus in terris, ita a Christo coronari mereamur in cœlis.—Amen.

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet pour la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Verdelais.

(2 Juillet 1856).

Messeigneurs (1) et vous tous, nos très-chers Frères,

Lorsque, dans les plus beaux jours de la Foi, nos pères jetaient les fondements d'un édifice religieux aux vastes proportions, ils ne se demandaient pas s'ils verraient couronner l'œuvre de leur dévouement. On n'était guère alors dans l'usage de préparer à l'avance ce que nous appelons les formalités légales, autrement les voies et moyens. Pour mener l'œuvre à bon terme, on comptait non-seulement sur soi-même, mais encore sur le zèle des générations futures. Elles acceptaient toujours l'héritage avec ses charges, et ne savaient pas tromper la confiance de leurs devanciers.

Nous sommes plus heureux que nos pères, car des mois nous suffisent pour fixer dans les airs de solides et gracieux monuments, l'année même qui les a vu commencer. Notre siècle, qui a bien ses défauts, a bien aussi ses mérites. Je connais peu d'époques où la religion et la charité aient enfanté plus de prodiges, et pour ne parler que de ce qui frappe en ce moment nos regards: que de merveilles opérées à Verdelais depuis vingt ans à peine! L'ancien couvent des Célestins presque entièrement rebâti, son parc et ses jardins clos de murs, son église agrandie, sa voûte devenue un des modèles les plus consciencieux du style architectural, des vitraux resplendissants à ses principales ouvertures, son clocher entiè-

(1) Nosseigneurs l'archevêque d'Avignon; les évêques de Périgueux, Agen, Poitiers, Angoulême, Luçon, La Rochelle, Alger, Nevers, Gap, Beauvais, Nantes et Saint-Flour

Digitized by Google

rement neuf digne de rivaliser avec ce que l'art chrétien a produit de plus gracieux en ce genre, les harmonieuses volées qui s'en échappent, ne sont-ce pas autant de voix qui proclament la piété intelligente et généreuse de nos bien aimés diocésains?

Sans revenir sur ce qui a été dit d'une manière si touchante par un vénérable pontife sur le couronnement de la Vierge et sur l'inauguration du Calvaire, l'ardeur que montrent depuis quelque temps les fidèles pour les pompes de nos cérémonies, l'affluence dans nos temples, la reprise des missions dans les grandes cités comme au sein des campagnes, la multiplicité des pèlerinages, la construction de nouvelles églises, la restauration intelligente des anciennes, nous montrent avec éclat deux choses : la première, combien le sentiment religieux est encore profond dans notre France ; la seconde, combien ce sentiment est toujours fécond en œuvres grandes et belles.

On sait que le culte de la Reine des Cieux se rattache tout à la fois aux plus anciens et aux plus glorieux souvenirs de l'histoire de chacun des sanctuaires où elle est honorée. Les grâces obtenues par la protection qu'elle a toujours accordée à ses enfants, sont célébrées par des fêtes que l'on peut appeler nationales. Ces solennités où des provinces entières, comme en ce beau jour, accourent en foule, où l'on voit des pontifes de tous les points d'un vaste empire, où un grand diocèse déploie toutes ses magnificences, raniment la ferveur, et sont la source de nouveaux bienfaits dans l'ordre spirituel et temporel.

Il n'est personne qui ne comprenne qu'un pays ne se renouvelle pas dans l'esprit de piété sans qu'il en résulte de grands avantages matériels pour tous ses habitants ; à ne considérer un pèlerinage qu'au point de vue de l'économie politique (qu'on nous plaigne de descendre à de pareils détails), ce serait encore une institution féconde en heureux résultats pour ce que l'on appelle aujourd'hui la *Bienfaisance*.

Dès l'apparition de quelques-unes de ces solennités, les aumônes se répandent avec abondance. Autant de pauvres pécheurs ou d'indifférents réconciliés, d'âmes tièdes retrempées dans leur première ferveur, autant de cœurs ouverts à l'amour de Dieu et du prochain, autant de mains qui s'étendent sur les déshérités de la grande famille.

On pouvait croire, il y a un quart de siècle, que nos pèlerinages étaient abandonnés ; d'étranges et cruels changements s'étaient accomplis dans le monde. Ce qui restait du couvent des Célestins à Verdelais tombait en ruines ; les offices se célébraient à Talence dans une espèce de hangar ; Arcachon n'était qu'un désert ; les insuffisantes et ignobles chapelles du Verdon et de Montigo n'étaient point encore pourvues du titre paroissial ; on abandonnait au marteau de la destruction les rosaces, les statues, les chapiteaux de la célèbre basilique de Notre-Dame de La Sauve ; d'impraticables routes empêchaient l'arrivée des pèlerins à Notre-Dame de Lorette. Mais tout à coup se réveille le vieil esprit catholique, qu'on n'a pu étouffer sous les sarcasmes de la libre pensée ; de toutes parts, un saint patriotisme a fait revivre dans notre belle France le sentiment qui remuait les pierres du moyen âge.

De beaux jours se sont levés ; les prêtres de la Société de Marie sont venus prendre possession de Verdelais ; ils ont fait ce que nous voyons. Les Jésuites ont arraché à ses ruines la célèbre abbaye de la Grande-Sauve ; un de nos prêtres a usé ses forces à l'entière reconstruction de Notre-Dame de Talence, remise depuis trois ans aux oblats de Marie. Une ravissante église a remplacé la cabane qui servait de sanctuaire à la statue vénérée de Notre-Dame de Montigo, Notre-Dame de Lorette embellie voit accourir de nombreux pèlerins, et Arcachon, grâce à d'héroïques efforts, sera bientôt doté non-seulement d'un temple aux grandes et svelles proportions, mais jouit déjà du bienfait d'une église due à la générosité de ses nouveaux colons.

Quand on calcule ce qu'il en coûte pour faire le bien, on ne saurait trop louer ceux qui ont été les instruments de ces merveilles. Et cependant le zèle de nos prêtres et de nos populations ne s'est pas borné là : il n'est pas un lieu si reculé, si agreste, j'allais dire si inconnu, où nous n'ayons trouvé des âmes pourvues de cette force de volonté à qui l'obstacle finit par servir de moyen. Pleines de foi dans leur mission, elles savent mettre de côté toutes les considérations d'intérêt local, et à l'heure même où elles réclament pour nos pauvres inondés l'offrande du riche et l'obole de l'indigent, elles disposent, avec une générosité toute catholique, de sommes considérables en faveur de la nouvelle église de Genève, et de la statue colossale de Notre-Dame du Puy.

Il serait superflu de nous étendre sur le point de vue *utilitaire* de toutes ces œuvres. On comprend assez ce que la construction de tant d'églises, de clochers et d'asiles pieux ouverts à l'enfance ou à l'infirmité, peut procurer de bonne et salutaire activité aux populations qui les élèvent. C'est une source féconde ouverte à l'industrie comme à l'art, mais à cette noble industrie qui se réjouit de créer des choses à la fois belles et durables, et qui fait de l'ouvrier un artiste.

C'est là un grand fait, et quelles que soient nos alarmes sur l'endurcissement d'un certain nombre de pécheurs, ce n'est pas espérer contre l'espérance que d'attendre beaucoup d'un siècle et d'une nation où l'on rend de tels hommages à Dieu et à sa sainte Mère.

En finissant, bénissons le Seigneur qui nous a permis de voir se réaliser la parole d'un grand serviteur de Marie, qui s'écriait dans les transports de son enthousiasme,

Digitized by Google

qu'un jour viendrait où la sainte Vierge serait plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle ne l'avait été.

Tout annonce en effet que notre siècle, plus favorisé que ceux qui l'ont précédé, méritera d'être appelé le siècle de Marie.

Monsieur le Préfet, vous avez voulu être l'heureux témoin de nos pompes, si pleines d'enseignements; vous êtes venu chercher auprès de ce sanctuaire le recueillement et la paix, deux choses si rares parmi les agitations de la vie publique; vous avez trouvé en ce lieu de prière les doux entretiens, la familiarité touchante qui nous rapproche de Dieu; ces populations, à qui déjà vous avez fait tant de bien, aiment à vous voir au milieu d'elles, et je suis l'interprète de leurs sentiments en vous remerciant de l'assistance et des consolations que vous venez de leur porter en des jours de cruelles épreuves. S'il est vrai que pour adoucir une peine il faut savoir la partager, les riverains de la Garonne n'oublieront jamais que vous vous êtes associé à tous leurs périls et à toutes leurs douleurs

Recevez, ainsi que M. le Sous-Préfet de La Réole, mes remercîments pour votre empressement à prendre part à cette touchante solennité.

Général, soyez à votre tour heureux de cette journée. Quand vous plantiez sur la plage africaine, avec vos intrépides chasseurs, le drapeau de la France, vous frémissiez d'un indicible enthousiasme! Aujourd'hui, à cette heure solennelle, sous le regard de Jésus et de sa divine Mère, ce sont d'autres impressions! Ici, vous êtes sous l'action de la grâce, et le vent du Seigneur passe seul sur votre âme attendrie.

Je vois auprès de vous, unis par les mêmes sentiments, deux officiers supérieurs qui ont aussi connu les dangers et les gloires de la guerre, l'un sous les murs de Rome, travaillant à rouvrir à Pie IX les portes de la ville éternelle; l'autre, en Crimée, partageant les fatigues et le triomphe de nos admirables troupes, et aujourd'hui commandant avec honneur notre belle légion de gendarmerie. —Puis-je, en évoquant ici les souvenirs de Sébastopol, oublier les soldats du 27e, si animés de ce courage français et religieux qui fait et fera à jamais l'admiration de tous les hommes de cœur et de foi? Combien nous regrettons qu'une indisposition momentanée soit venue soustraire son valeureux colonel à des félicitations déjà noblement exprimées par la ville de Bordeaux, et que nous eussions été heureux de lui renouveler en ce jour!

Vous aussi, le digne frère de notre maréchal, nous vous savons gré d'être accouru de la capitale pour cette grande solennité; notre pays est devenu le pays d'adoption de votre famille. Le linceul dans lequel a été enseveli le vainqueur de l'Alma n'a pas tout emporté, et c'est une gloire pour la Gironde d'avoir voulu s'attacher spécialement, dans la personne de ses deux frères, un nom qui fait l'honneur des fastes militaires de la France.

Nous avons fini, nos très-chers Frères; mais en descendant les marches de cet autel et en jetant un dernier regard sur tout ce qui nous entoure, laissez-nous vous dire encore que notre satisfaction est sans mélange. Il y a cependant des larmes dans tous les yeux, mais ce sont des larmes de joie, d'attendrissement et de bonheur

—

Instruction pastorale et Mandement de Son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion du Carême de 1860, *sur le culte de la sainte Vierge et sur le projet d'élever une statue sur la tour Pey-Berland sous le vocable de Notre-Dame d'Aquitaine.*

(20 Février 1860.

Au milieu des tristesses inséparables de la vie, et des épreuves par lesquelles doit passer en ce monde toute âme qui a l'amour de la vérité et le sentiment de la justice, on sent le besoin de reposer son cœur sur une pensée d'espérance et ses regards sur un signe consolateur. Ainsi, quand le voyageur traverse des déserts arides et que déjà il est fatigué de ne fouler qu'un sable brûlant, ses yeux semblent chercher le repos sous un ciel rafraîchi, au bord de sources ignorées.

Le Chrétien surtout sent l'impérieuse nécessité de fuir quelquefois les lieux où il vit, de ne plus voir les événements qui agitent d'une manière si terrible la face du monde, de s'éloigner de ceux qui outragent sa foi, qui insultent aux objets de sa vénération et de son amour. C'est donc à lui qu'il importe d'offrir dans une sphère tranquille, au sein d'une pure lumière, quelque image, quelque souvenir, quelque vision capable de reposer ses yeux et de charmer son âme.

Or, c'est là, N. T.-C. F., ce que nous voulons faire aujourd'hui en dirigeant vos regards vers Celle que l'Église appelle *notre vie, notre douceur, notre espérance*, et qui réjouit les yeux de l'Exilé de Patmos comme une lumineuse apparition : *Un grand signe se montra au ciel : c'était une femme à qui le soleil servait de manteau et qui avait la lune sous les pieds* (1).

Il est doux, en effet, pour une âme chrétienne, de contempler dans une région plus élevée cette image sereine de la Vierge Immaculée, se montrant depuis dix-huit siècles aux générations pour les fortifier, les consoler et les bénir ; d'admirer en une simple créature, notre sœur par son origine, notre Reine par sa qualité de Mère de Jésus-Christ, la merveille des œuvres divines ; de s'offrir à la douce influence de cette Etoile qui, selon l'expression de saint Bernardin de Sienne, « resplendit d'un

(1) Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus. (*Apocalypse*, XII.)

Digitized by Google

éclat virginal au ciel de l'Eglise militante, au ciel de la gloire et au ciel de l'âme (1). » Il est doux d'aimer sa mère dans la Mère de Dieu, de voir la nature humaine resplendissant en Marie des grandeurs primitives, de chanter en son honneur l'éternel cantique de l'amour et de la confiance (2).

Notre dessein, N. T.-C. F., est donc de vous rappeler, ce qu'on oublie trop souvent, qu'entre le monde visible et l'infini divin, revêtue des apparences de la faiblesse humaine et inondée des clartés éternelles, tout à la fois servante et souveraine, type et consommation de la justice créée, protection et modèle de l'humanité, s'élève, éclatante de splendeur, investie de puissance, pleine de tendresse et de douceur, celle qui est la gloire et l'espérance du monde, et dont les grandeurs et les bontés sollicitent puissamment votre vénération, votre confiance et votre amour.

En vous parlant de la sainte Vierge, loin de nous la pensée de la confondre avec Celui qui la créa. Si Marie est si grande, ce n'est que pour avoir servi de tabernacle au Verbe éternel et avoir coopéré à l'œuvre de la Rédemption.

Ainsi, nos paroles ne peuvent laisser place à aucune fausse interprétation. Dieu et Jésus-Christ, voilà quel doit être le refuge de l'âme chrétienne; la croix du Golgotha portant dans ses bras l'éternelle Victime, voilà le premier signe du salut, du pardon et de l'espérance. Celui-là, *le Seigneur l'a élevé de sa main aux yeux des nations* (3); on doit le saluer à chaque instant, le placer à tous les horizons de la vie; il est le symbole de la réconciliation du Ciel avec la terre, de la liberté reconquise, de la justice éternelle apaisée! A son ombre, la douleur se calme, le cœur le plus malade se surprend à espérer; on jette un regard plus tranquille sur les misères du monde, et on tourne avec plus de confiance ses aspirations vers les rivages du Ciel.

Mais, N. T.-C. F., ces réserves une fois faites, nous ne saurions trop exalter la très-sainte Vierge Marie. Sa place n'est pas sur ces hauteurs que l'infirmité humaine aidée de la grâce peut atteindre : elle est par delà les cieux, sur des cimes inaccessibles à toute autre créature. C'est là qu'elle réalise la parole des prophètes : *L'œuvre qui vous loue le plus, ô Seigneur, a été élevée par delà les célestes demeures* (4). *La montagne mystique qui repose sur les collines, et qui fut préparée pour être le tabernacle aimé de Dieu, apparaîtra au regard des hommes quand les jours promis seront venus* (5).

Attachons-nous donc à bien connaître Marie, et, dans ce but, cherchons à nous rendre compte de la dignité qu'elle a reçue de Dieu, de sa pure beauté et de son influence sanctifiante; trois choses qui renferment les prérogatives dont la Mère du Sauveur a été prévenue, toutes les grâces *qui l'ont faite l'honneur de la terre et la gloire du Ciel* (6).

I. Un mot, N. T.-C. F., résume à lui seul toutes les dignités de la très-sainte Vierge. Elle est Mère de Dieu, *de qua natus est Jesus*. Quand on a dit cela, tout est dit, et il ne reste plus qu'à sonder tout ce qui est renfermé dans cette magnifique et saisissante synthèse. Mais quel est le regard assez profond pour pénétrer ce mystère? quelle est l'intelligence assez vaste pour en saisir les proportions infinies? Marie est la Mère de Dieu! c'est là un fait incontestable; je le trouve annoncé dès le commencement du monde, salué par les patriarches, chanté par les prophètes, proclamé par un archange, reçu depuis dix-huit siècles par les Chrétiens! Les conciles l'ont enseigné, les docteurs l'ont transmis aux générations dans d'immortels écrits, le sang des martyrs et les foudres de l'Eglise le racontent en traits éclatants, mais personne encore n'en a dit la sublimité.

Marie est la Mère de Dieu! Mais il n'est rien d'étroitement uni comme un fils avec sa mère; c'est entre eux une communauté de vie, de sang, d'amour, qui de deux êtres n'en fait, pour ainsi dire, qu'un. L'existence du fils n'est qu'un prolongement de celle de la mère; et quand celle-ci obéit à cet invincible sentiment de l'amour maternel, c'est une partie d'elle-même qu'elle chérit dans le fruit de ses entrailles. Or, la sainte Vierge, devenant la Mère de Jésus-Christ, s'est unie à lui, à lui le Fils du Très-Haut, de la manière la plus parfaite. Elle lui a donné sa chair et son sang : sa chair, pour ennoblir celle de l'humanité; son sang, pour la laver de ses souillures: et Elle a reçu de Lui, non pas sa divinité, ce serait un blasphème, mais une dignité qui confine à celle de Dieu, *attingit fines divinitatis*, comme s'expriment les plus grands docteurs.

Marie est la Mère de Dieu! Eussions-nous, N. T.-C. F., la verge d'or dont se servait l'ange de l'Apocalypse autour de l'enceinte de la Jérusalem nouvelle (*Apoc.* XXI), nous ne saurions mesurer une telle dignité. Devant elle, nous n'avons qu'à admirer sans nous efforcer de comprendre; à admirer Marie Mère de Dieu, comme on admire le firmament azuré du ciel, sans compter ses innombrables étoiles, comme on admire l'immensité de l'Océan, sans calculer ses pro-

(1) In triplici enim cœlo apparuit hoc virginale et cœleste signum, primo in cœlo Ecclesiæ, secundo in cœlo gloriæ, tertio in cœlo animæ. (S. Bernardin de Sienne, *Sermo de exaltatione beatæ Virginis in gloria*, cap. 11.)

(2) Salve Regina, mater misericordiæ. (*Ant. à la sainte Vierge.*)

(3) Exaltabo ad populum meum signum meum. (*Isa.* LXXXIX.)

(4) Exaltata est magnificentia tua super cœlos. (*Psal.* VIII.)

(5) Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium et elevabitur super colles, mons iste in quo beneplacitum est Deo habitare in eo. (*Isa.* XXI.)

(6) Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. (*Judith*, IX.)

Digitized by Google

fondeurs. *Il est son fils et Elle est sa mère*, voilà tout ce que nous pouvons dire, ce que les anges, dont les lèvres sont habituées à chanter les cantiques du Ciel, pourraient répéter de plus beau en l'honneur de la maternité divine. Ajoutons, avec l'ange de l'école, saint Thomas, que la sainte Vierge, comme l'humanité en Jésus-Christ, comme la béatitude dans les élus, tire du bien qui lui est propre, c'est-à-dire de son union avec le Verbe, une dignité presque infinie; en sorte qu'il ne peut rien se concevoir de plus grand et de plus saint qu'elle (S. Thom.). Disons enfin avec saint Bonaventure : « Marie est une Mère qui surpasse tout ce que Dieu pourrait faire. Il pourrait créer un monde plus beau, un ciel plus vaste, mais non une Mère plus grande que celle de son Fils. » — « Aucune autre Mère ne convenait au Verbe fait chair, dit le même saint, empruntant les paroles de saint Bernard; aucun autre fils ne convenait à une telle mère; tous les deux surpassant, l'un comme Dieu, l'autre comme pure capacité de Dieu, toutes les créatures du ciel et de la terre (1). »

Comment s'étonner après cela, N. T.-C. F., que, même avant le jour assigné à l'incarnation du Verbe, la Vierge ait été l'objet des pensées et des affections de la Trinité sainte! Avant que la lumière fût, que le ciel eût étendu ses pavillons étincelants; avant que la première faute eût été commise, en vertu de sa prescience infinie, Dieu savait la chute et les malheurs de l'homme, et déjà il voulait les guérir. Obéissant à un mouvement de sa nature, qui est amour, il décrétait l'incarnation de son Fils, il prévoyait Marie, qui devait lui donner la naissance temporelle; aussi aimait-il déjà cette créature comme sa fille de prédilection et le chef-d'œuvre de ses mains. En elle, il contemplait d'un regard toujours attendri l'épouse à laquelle devait s'unir son esprit pour lui donner une fécondité merveilleuse. Comme époux et comme père, du sein de son éternité, au spectacle de cette Vierge, qui existait déjà dans son entendement avec les grâces dont il se plaisait à la combler, il s'écriait avec une complaisance qui étonnait les anges de sa cour : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous! *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (*Cant.* II, 7).

Lorsque après une conception immaculée, une jeunesse pleine d'innocence, Marie fut devenue le tabernacle de Celui devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, pour être la coopératrice de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, quelle ne fut pas tout à coup sa dignité! *Qu'il me soit fait selon votre parole*, répond-elle à l'archange (*Joan.* I, 9); et aussitôt le monde de la grâce s'élance éblouissant du sein de l'éternité; le soleil de justice illumine de ses naissantes lueurs un ciel nouveau et une terre nouvelle. « En ce moment, » dit un pieux et profond auteur (2), « Marie met en l'univers un autre univers, un monde au milieu de ce monde, un ciel en terre, une terre au ciel, une nature créée dans un être incréé, et elle est l'orient où naissent ces merveilles. Dieu l'a élevée jusque-là entre les autres, par-dessus les autres, et maintenant il l'élève par-dessus elle-même, et l'établit en un état excellent et en une conduite admirable... Il l'élève par-dessus tout ce qui est créé, pour l'associer à lui-même et la faire servir à l'œuvre de ses œuvres, car elle est seule entre toutes les créatures, destinée, employée en la plus grande opération du Tout-Puissant, c'est-à-dire à l'incarnation du Verbe. »

Quand on médite ces choses, N. T.-C. F., on se demande comment l'Eglise provoque encore aujourd'hui tant de blasphèmes en parlant des grandeurs incommunicables de Marie; comment ceux qui croient à l'incarnation du Fils de Dieu dans les entrailles de la très-sainte Vierge, qui gardent en leurs mains avec respect le livre divin où se lisent les paroles du messager céleste : *L'Esprit-Saint descendra sur vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et celui qui naîtra de vous dans la sainteté sera le Fils de Dieu* (3), peuvent, en adorant le Fils, délaisser la Mère, et regarder comme sacrilége le culte que nous lui rendons?

Il y a trois circonstances dans la vie du Sauveur, qui en sont comme les points culminants, et sur lesquels toute âme chrétienne aime à arrêter ses regards! Ces sommets bénis sont, dans le monde de la grâce, ce que sont dans les paysages du monde physique ces hauteurs sublimes, inondées de lumière, éclatantes de blancheur, qui captivent l'imagination. L'Homme-Dieu y apparaît avec ses puissantes faiblesses, avec son amour, et de là il s'adresse au monde et il parle au Ciel!

Vous avez nommé dans votre cœur, N. T.-C. F., le moment de la venue de Jésus-Christ, celui de sa mort et celui de l'institution de l'Eucharistie. Tout est là : le ciel et la terre, l'homme et Dieu, le temps et l'éternité! Mais Marie s'y trouve, elle aussi : impossible de ne pas l'y voir.

J'adore le Verbe de Dieu dans l'étable de Bethléem, se montrant aux hommes dans son humanité; mais Marie est près de lui, prosternée comme une créature, aimante comme une mère! Celui que le Ciel entoure de ses splendeurs invisibles, que les bergers adorent, qu'annonce l'étoile, que les anges saluent par des cantiques de joie, vient de naître! Elle peut lui dire : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (*Psal.* II, 7) Je

(1) Ipsa est qua majorem Deus facere non posset. Majorem mundum posset facere Deus, majus cœlum posset facere Deus; majorem Matrem quam matrem Dei non posset facere Deus. Unde Bernardus ait : Nec enim decebat Deum alia mater quam virgo, nec Virginem alius filius quam Deus, quia nec major inter filios nasci potuit. (S. Bonaventure, *Speculum B. M. Virg. lect.* 10.)

(2) Le cardinal de Bérulle, *De la Vie de Jésus* XVI.

(3) Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi, ideo et quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei. (*Luc.* XI.)

Digitized by Google

contemple l'Homme-Dieu au sommet du Calvaire, sur l'arbre de son sacrifice; Marie est là, elle aussi, comme prenant sa part dans l'œuvre réconciliatrice qui s'opère, unissant son sacrifice au sacrifice de son Fils, se montrant à la fois comme prêtre et comme victime : *Sacerdos et victima.* Je me prosterne au Cénacle, frémissant d'admiration devant le Mémorial des merveilles divines! Je regarde la Sagesse incréée opérant le plus étonnant de ses prodiges! Mon cœur se tourne vers Celui qui prouve en ce moment, d'une manière éclatante, *que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes;* mais il se tourne aussi vers Celle qui pourrait dire en montrant ce corps et ce sang anéantis sous des apparences mystiques : Ceci est la chair de ma chair et le sang de mon sang : *Os ex ossibus meis, caro de carne mea* (*Gen.* II, 23). Marie, en un mot, est partout où est Jésus-Christ. Unie à lui d'une manière indissoluble dans les humiliations et dans les larmes, elle doit l'être dans la gloire. Une mère qui n'a vécu que pour son fils, qui a partagé ses épreuves et a constamment souffert de ses douleurs, n'a-t-elle pas le droit de partager ses triomphes? Ainsi de la très-sainte Vierge, si l'Evangile n'est pas un mensonge, si la conscience ne trompe pas, si les instincts du cœur ne sont pas à dédaigner, surtout s'il est vrai que l'Eglise ait reçu des promesses d'infaillibilité pour instruire les hommes jusqu'à la consommation des siècles.

« O Marie! nous n'aurons jamais la coupable témérité de vous faire déchoir de la place que vous a donnée dans l'Eglise et dans le ciel la bonté et la justice de Dieu! Régnez donc sur les anges! Soyez la première après Dieu dans nos hommages! Soyez toujours à côté de Jésus-Christ dans les honneurs que nous lui rendons sur la terre et sur le trône que nous lui avons élevé dans nos cœurs! »

II. Mais la sainte Vierge, N. T.-C. F., n'a pas seulement été élevée en dignité. Si elle n'était que grande, elle aurait droit à votre admiration, mais elle n'en aurait pas à votre amour; vous lui payeriez un tribut de vénération, mais votre cœur serait un encensoir fermé qui garderait tous ses parfums. La grandeur toute seule n'a jamais ému les puissances affectives de l'âme; on la redoute, on l'admire, on la brave, mais on ne s'attendrit pas devant elle. Si Dieu n'était qu'une force infinie, s'il ne nous était connu que par l'œuvre de la création, s'il ne nous avait parlé que sur les sommets embrasés du Sinaï, nous pourrions le craindre, nous ne saurions pas l'aimer. Nous aimons Dieu parce qu'il est la beauté suprême! Nous l'aimons plus encore parce qu'en nous agenouillant devant lui, nos lèvres tremblantes ne murmurent pas l'acte d'une adoration servile, mais la prière confiante d'un enfant à son père : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Non, il n'y a pas de culte sans amour, il n'y a pas d'amour sans les qualités qui le provoquent.

« Rien n'est beau, dit saint Thomas, que ce qui a l'intégrité et la perfection, la juste proportion ou l'harmonie, et enfin la lumière (1). » « Le beau, a dit un orateur célèbre, est l'épanouissement de l'être dans la lumière, l'harmonie, la grandeur et la bonté. » Tout cela se trouve à un degré presque divin dans l'âme de la très-sainte-Vierge Marie.

Par une grâce toute particulière et une application anticipée des mérites de son Fils, elle a échappé à la déchéance héréditaire. Elle a reçu dans son âme immaculée, non-seulement la plénitude de la vie surnaturelle qui avait été mise en Adam, mais une plénitude plus parfaite encore. La Trinité qui l'avait prédisposée de toute éternité à sa dignité future, ne voulut pas que la vie et la mort habitassent ensemble dans un temple où le Verbe fait chair devait résider; elle la garantit donc de la souillure originelle, le seul obstacle qui aurait pu empêcher la prompte diffusion de la vie divine dans l'âme de Marie. Aussi dès le premier instant de son existence, l'âme de l'enfant qui devait être la Mère du Sauveur fut-elle un abîme sans fond, un océan sans rivages. Pénétrée de toutes parts par l'essence incréée, comme un vase aux proportions immenses, elle fut grande de la grandeur de Dieu, elle fut belle des rayons de l'éternelle beauté. En elle, il n'y eut place ni pour le péché d'origine, ni pour la concupiscence, et les bénédictions du Ciel inondèrent Celle qui devait donner au monde le prix de son rachat, de sa justification et de son bonheur. Et cette beauté dans la plénitude de la vie, qui ne reçut jamais la moindre flétrissure, qui devint tous les jours plus éclatante, acquit ses dernières limites, déborda, pour ainsi dire, quand le Verbe éternel fit descendre le Ciel avec lui dans l'âme de sa Mère. « La plénitude de grâces, dit saint Jérôme, qui était dans le Sauveur, dut être en sa Mère, quoique d'une manière différente. Dans le Christ, cette plénitude était accordée à un homme personnellement déifié; en Marie, à un temple consacré singulièrement par la parole du Christ. Dans le Christ, la grâce résidait comme dans sa source; en Marie, comme dans le canal chargé de la répandre (2). Oh! qui pourrait, s'écrie ici saint Bernardin de Sienne, qui pourrait suffisamment comprendre quel fut l'incendie qui tomba du ciel dans l'âme de la très-sainte-Vierge; quelle fut aussi la douceur qui la pénétra tout entière (3)! »

Mais au milieu de cette lumière et de

(1) Ad pulchritudinem tria requiruntur : 1° quidem integritas sive perfectio, quæ enim diminuta sunt, hoc ipso turpia sunt; 2° debita proportio sive consonantia; 3° et iterum claritas. (Saint Thomas, *Somme*, I, 9, 5, a. 4.)

(2) Tota gratiæ plenitudo quæ est in Christo in Mariam venit, quamquam aliter, et merito quidem, quia in Christo sicut in homine personaliter deificato, etc. (S. Jérôme, *Sermo de Assumptione.*)

(3) O quis posset sufficienter intelligere quale fuit illud e cielo emissum incendium, coeleste refrigerium, infusum solatium, tam in sacratissimæ

Digitized by Google

cette charité, c'était aussi entre les facultés de cette âme une harmonie inaltérable. Ce qui donne à la vie humaine un aspect si changeant et si triste, c'est le combat qui ne finit pas entre les éléments qui la constituent. Un moment elle s'élève sous l'effort de je ne sais quelle noble ardeur qui l'attire vers Dieu, bientôt elle tombe sous le poids de ses convoitises. Luttes de tous les jours, déchirements intimes de toutes les heures, contradictions inexplicables : voilà la vie. La très-sainte Vierge fut toujours à l'abri de ces durs combats. Grâce à l'exemption de la faute originelle, son intelligence n'était jamais obscurcie, et le mouvement qui la portait vers le Ciel était servi et non contrarié par sa volonté.

Ici, N. T.-C. F., nous ne pouvons nous refuser la consolation de vous citer un admirable passage de saint Bonaventure : « Il y en Marie, dit ce grand docteur, une telle inondation, un tel abîme, une telle étendue de grâce, qu'on peut l'appeler à bon droit un océan. De même que les eaux de la terre se réunissent dans la mer, les eaux du ciel, c'est-à-dire les faveurs divines, s'accumulent dans l'âme de Marie! Et dans cette mer mystique, les flots sont partout à la hauteur des rivages : c'est la plénitude la plus parfaite qui se puisse contempler. Ecoutez la voix majestueuse qui s'élève du fond de cet abîme pour couvrir le retentissement du mal, pour chanter le *Magnificat* de la reconnaissance et de l'amour... Ah! qu'ils se gonflent ces flots! qu'elle s'émeuve cette immensité! que cet océan élève ses eaux au-dessus de ses rives pour que le trop-plein en retombe sur nous (1)! »

Laissons-nous donc aller, N. T.-C. F., aux pures séductions de Celle qui fut la perfection et la consommation de toute la nature créée; qui a donné le sang qui purifie et le pain mystique qui nourrit les élus; qui, dans le ciel, fait triompher dans une gloire qui est un épanchement de celle de Dieu, cette pauvre humanité qui soupire en nous vers une condition meilleure. Que Marie, enfin, soit à jamais l'objet de notre vénération, mais surtout l'objet de notre filiale tendresse : sa grandeur et sa beauté, son titre de Reine et sa qualité de Mère lui donnent ce droit et nous imposent ce devoir.

III. Mais la très-sainte Vierge n'est pas seulement l'objet de notre culte; son action ne se borne pas à inspirer des sentiments et à recevoir des hommages : Elle est Reine, et à ce titre, Elle n'est pas insensible aux acclamations de ses sujets; en même temps Elle est Mère, et son cœur est toujours penché vers ceux de ses enfants qui ne lui refusent ni leur amour ni leur confiance.

Elle est Mère, mais une Mère fortunée dont l'impuissance ne désespère jamais la tendresse. Elle n'est pas comme ces mères dont l'amour pour le fruit de leurs entrailles n'est que le triste privilége de ressentir profondément toutes leurs douleurs sans pouvoir les soulager : sa puissance et son amour sont à la même hauteur. Or, quand l'amour est secondé par la puissance, de quoi n'est-il pas capable? Devant quelle impossibilité peut-il s'arrêter?

Rien, N. T.-C. F., ne résiste à Marie; Elle a entre les mains ce qui brise tous les obstacles, ce qui humilie tous les orgueils, ce qui fortifie toutes les faiblesses, ce qui adoucit toutes les peines, ce qui anoblit, ce qui éclaire, ce qui purifie : *la Grâce toute-puissante de son Fils!* Elle en est l'économe et la dispensatrice, et pas un rayon de cette grâce ne tombe dans l'âme de l'homme, qu'elle n'ait ouvert ses mains pour le laisser passer. Qu'il nous suffise de citer quelques mots de Bossuet, qui résonneront comme un oracle à vos oreilles : « Dieu, dit le grand évêque, ayant voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, c'est un ordre qui ne change pas, parce que les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par Elle le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, Elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances (2). »

En d'autres termes, N. T.-C. F., si Dieu est le principe de la grâce, Marie en est l'instrument; si Jésus-Christ en est l'auteur, sa Mère en est la dispensatrice. Or, qu'elle est la mère qui, ayant entre les mains tous les trésors du ciel et de la terre, n'y ferait participer ses enfants?

Qu'on s'étonne ensuite de l'influence que l'Eglise prête à Marie sur la destinée des âmes et sur celle des empires! Qu'on s'étonne de la confiance qu'elle inspire à tous ceux qui ont besoin d'une assistance particulière! Pour nous, nous aimons à redire et à proclamer bien haut que les Chrétiens, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, doivent avoir une foi entière en la Mère du Sauveur; ils peuvent tout demander à sa puissance, ils peuvent tout attendre de son amour. Quand les passions se déchaînent contre l'Eglise, quand on viole à son détriment les principes les plus élémentaires de la justice, quand ses pratiques sont livrées aux outrages des impies et aux sophismes des faux docteurs, quand on abreuve son chef d'amertume, quand tout cœur se ferme à l'espérance, on doit lever vers Marie des regards suppliants,

Virginis mente quam in carne. (S. Bernardin de Sienne, *Sermo* IV, *de Conceptione beatæ Mariæ Virginis*, art. 3.)

(1) S. Bonaventure, *Speculum beatæ Mariæ*, lectio VII.

(2) Bossuet, 3e sermon pour la Conception, 4e pour l'Annonciation, 1er pour la Nativité de la sainte Vierge.

Digitized by Google

et lui demander d'intervenir directement pour faire triompher la cause de son Fils.

L'histoire est là, pleine, à ce sujet, d'éclatants enseignements et de consolantes leçons. Que de fois la ruine de la chrétienté a paru imminente à ceux qui ne croyaient pas aux promesses de Jésus-Christ! Que de fois ceux-là même qui connaissaient ces promesses divines et y avaient foi, se sont-ils pris à trembler à la vue des épreuves qui s'annonçaient! Mais les espérances des uns et le désespoir des autres n'ont jamais été de longue durée : au moment le plus critique, quand tout était perdu, tout était bientôt sauvé; Marie prenait en main la cause de ses enfants, et leurs ennemis s'enfuyaient épouvantés. L'histoire du passé sera encore, soyons-en sûrs, l'histoire de l'avenir : un jour viendra où la Mère du Sauveur, après avoir vaincu les ennemis de son Fils et les persécuteurs de son Eglise; se montrant triomphante aux yeux de ceux qui s'étaient laissé abattre, leur dira : *Ayez confiance, j'ai encore vaincu le monde* (1)!

Oui, tous les bienfaits de Dieu, depuis le plus grand de tous, celui de l'Incarnation, nous viennent par Marie! Bienfaits dans l'ordre du temps et dans l'ordre de l'éternité; bienfaits accordés aux nations comme aux individus; bienfaits dont le monde est le témoin, dont le cœur humain est le théâtre. Oh! l'efficacité de l'intervention de la très-sainte Vierge, elle est immense, éclatante, infinie! Elle est écrite en caractères ineffaçables à chaque page de l'histoire de l'Eglise, à chaque moment de l'existence des peuples! Mais comme elle est plus constante et plus puissante encore dans l'histoire secrète des âmes!

Nous voudrions, N. T.-C. F., qu'il nous fût possible de vous raconter ici tout ce qu'a fait Marie pour ceux qui l'ont invoquée avec ferveur et qui l'ont servie avec amour. Que de pécheurs ont reçu de sa main l'impulsion qui les a ramenés au bien! Que de cœurs découragés se sont par elle rouverts à la confiance! Que d'esprits malades ont été guéris, que de cœurs blessés ont reçu de sa tendresse un soulagement à leurs douleurs! Les mères l'ont-elles jamais trouvée insensible à leurs angoisses? Les enfants qui l'ont priée n'ont-ils pas toujours été entendus! S'il y a quelque grandeur, quelque dignité sur la terre, ne vient-elle pas de Jésus-Christ par Marie?

Qui ne déplore l'éloignement tous les jours plus marqué des hommes pour tout ce qui est vrai, pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est juste? On dirait que les célestes affinités qui attiraient autrefois les âmes vers la beauté réelle, vers la justice pure, vers la vérité, ont commencé à disparaître. On est aujourd'hui sans goût pour ces saintes choses, elles sont sans séduction pour nous. La région où elles résident est trop élevée, on a renoncé à monter jusque-là. Faisons-nous, se sont dit les sages, une sagesse en harmonie avec nos préjugés, et ils ont mis la main à l'œuvre! Faisons-nous, ont dit les enfants du siècle, un idéal de beauté spirituelle que nous puissions atteindre sans décourager les appétits charnels de notre nature, et ils l'ont fait. Faisons-nous des lois, ont dit les moralistes, qui soient un frein complaisant pour l'impétuosité de nos désirs, et ils ont fait ces lois. Et ainsi le niveau de l'humanité s'est peu à peu abaissé; l'obscurité s'est faite dans les intelligences, et les mœurs publiques sont descendues à ce degré où nous les voyons aujourd'hui. On a beau couvrir du manteau du progrès cette honteuse décadence, les plaies cachées sous ces brillants dehors n'en existent pas moins. La prétendue diffusion des lumières n'aboutit trop souvent qu'à l'expansion du scepticisme et de l'erreur. La dignité de l'âme est complétement négligée, et la décence extérieure, si étrangement compromise, n'est presque plus qu'un vain mot. Enfin, l'idée du juste, la dernière à protester en faveur des droits de Dieu et des droits de l'âme, est partout singulièrement altérée!

Quel remède, N. T.-C. F., à ces grands maux? Comment relever une société tombée si bas? Nous l'ignorons. Ce qui est cependant hors de doute, c'est que la société, prise dans son ensemble, et Dieu, sont grandement éloignés l'un de l'autre, et qu'un intermédiaire serait bien utile, sinon indispensable, un intermédiaire à la fois digne d'être considéré comme modèle, capable d'aider comme puissance.

Mais cet intermédiaire existe : c'est Marie! Inondée de lumière, éclatante de beauté, rayonnante de justice, elle sollicite, elle attire, elle captive l'admiration. Un seul regard sur elle est un anoblissement, une exhortation à la dignité et à la grandeur morale! De plus, avec la grâce dont elle est la dépositaire, elle désire ardemment aider celui qui l'invoque, et laisser tomber en lui quelque chose de la vérité, de la beauté et de la sainteté de Dieu!

Ah! si tous ceux qui ont souci de leur âme, qui croient à leur destinée surnaturelle, se mettaient quelquefois en présence de l'image de Marie; si, après l'avoir admirée telle que la grâce l'a faite, ils se soumettaient, par un mouvement de leur cœur, à sa douce et bénigne influence, ni leur esprit ne serait si obscurci par le préjugé ou l'erreur, ni leur cœur ne serait si enclin au mal, ni leur volonté ne serait sans amour en présence du devoir et sans murmure devant l'injustice. Si tous ceux qui cherchent un idéal qui relève l'humanité avilie par les passions, savaient tourner leurs regards vers la Mère du Sauveur; si tous ceux qui souffrent connaissaient la tendre consolatrice que le Ciel leur a donnée, on ne verrait ni tant de persévérance dans le mal ni tant d'abjection dans les

(1) Confidite, ego vici mundum. (*Joan.* xvi, 33.)

Digitized by Google

mœurs, ni tant de défaillances dans les épreuves.

Ayez donc souvent, N. T.-C. F., votre pensée fixée sur Marie; admirez en elle la merveille des œuvres divines, la plénitude de la vie surnaturelle et la coopératrice de l'œuvre de votre salut. Que sa puissance vous soit toujours un refuge, et sa bonté une consolation. Mettez sa pensée après celle de Dieu avant toute autre pensée. Elle est votre reine et votre mère; elle est la vie, la douceur, l'espérance des Chrétiens : *Vita, dulcedo, spes nostra, salve!*

Avant de finir, N. T.-C. F., nous avons à cœur de vous communiquer un projet qui est loin d'être étranger au sujet que nous venons de traiter, et dont la pensée, pendant que nous vous parlions de la Reine des cieux se présentait à chaque instant à notre esprit.

Ce projet, nous le conçûmes le jour où le Souverain Pontife, parlant à la ville et au monde, entouré d'une imposante couronne d'évêques représentant les Eglises les plus lointaines, décréta que la croyance catholique à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge était un dogme de notre foi. Dès ce moment, nous résolûmes d'élever à Marie un monument commémoratif de cette définition si glorieuse pour elle, et qui avait fourni aux Bordelais une occasion, saisie avec tant d'empressement et de piété, de manifester leur foi d'une manière éclatante.

Mais le temps n'était pas sans doute arrivé. Chaque chose ici-bas a son heure marquée; la vraie sagesse consiste à connaître cette heure de la Providence et à la mettre à profit, sans retard comme aussi sans précipitation (1). Nous avons donc attendu le moment de Dieu, ce qui est une condition indispensable de succès, et le croyant arrivé, nous venons vous dire *notre désir d'ériger une statue à la sainte Vierge sur le sommet découronné de la tour Pey-Berland.*

Ce sera, N. T.-C. F., la réalisation visible de cette pensée que nous vous développions tout à l'heure touchant la place sublime occupée par Marie dans le monde de la grâce! Ce sera une exaltation, image et souvenir de l'exaltation qu'admirait saint Jean, dans une vision prophétique; ce sera un hommage à la Mère de Dieu par une ville et une province tout entière, un acte de filiale confiance et d'amour!

Du haut de son magnifique piédestal, Marie étendra son ombre protectrice sur ses enfants réunis à ses pieds; elle écartera loin d'eux les fléaux dévastateurs qui portent la terreur dans les cités et la désolation dans les campagnes. Sa seule vue sera une source de nobles et purifiantes pensées, une maternelle invitation à la modestie, à la dignité et au respect de soi-même.

Nous la voyons déjà, cette image vénérée, prenant possession du trône gigantesque que lui bâtit un de vos archevêques, celui qui, sorti comme David du milieu des troupeaux, lesquels n'étaient même pas ceux de son père, mérita par ses talents et ses vertus de prendre rang parmi les chefs les plus illustres de l'Eglise! La vieille tour que nous envierait avec raison la capitale elle-même, et que nous avons l'espérance de voir prochainement isoler des mesquines constructions qui l'entourent, comme on a fait à Paris pour Saint-Jacques-la-Boucherie, la vieille tour à qui nous allons rendre son élévation primitive, semble tressaillir d'allégresse; sa gloire, en recevant ce fardeau béni, sera plus grande qu'elle ne le fut avant que le marteau des jours mauvais ne l'eût si cruellement mutilée. Les cendres de Pey-Berland tressaillent dans sa tombe; son âme, dans le sein de Dieu, se réjouit de ce qu'il a préparé à sa souveraine une place digne d'elle, sous ce ciel qu'il aima, au chevet de la grande basilique qui fut son épouse.

Hâtons-nous donc, N. T.-C. F., de réaliser un si magnifique projet! Que l'année qui commence nous voie mettre la main à l'œuvre; les circonstances sont favorables. L'accident fâcheux qui, pendant quelque temps, nous privera d'entendre la voix de notre bourdon, loin d'être un obstacle, est plutôt une facilité. Pendant que celui-ci sera remis au creuset, pour en sortir plus majestueux et plus sonore, la tour que nous voulons couronner sera plus aisément restaurée. Il faudrait que le jour où la statue de Marie sera placée sur son trône, le bourdon refondu se fît entendre pour la première fois, et chantât l'hymne du triomphe: *Salve, Regina.*

D'autres villes vous ont donné l'exemple que nous vous proposons de suivre. Rome a vu s'élever, sur une de ses plus belles places, avec les offrandes du monde chrétien, une colonne magnifique. Cologne, sur les bords du Rhin, a voulu aussi avoir son monument commémoratif de la définition du 8 décembre 1854, et ce monument est digne de son antique foi. Lyon, depuis quelques années, n'a-t-il pas sa statue de Marie, qui, du haut de la montagne de Fourvières, semble, comme Notre-Dame de la Garde à Marseille, couvrir la grande cité de sa maternelle protection! La ville du Puy ne placera-t-elle pas bientôt, sur la cime de son rocher célèbre, l'image colossale de Notre-Dame de France, fondue avec les canons pris à Sébastopol! Tout récemment encore, la Rome des Gaules, Avignon, ne voyait-elle pas, au milieu d'une pompe extraordinaire, couronner Notre-Dame des Dons, comme nous vous demandons de couronner votre tour de Pey-Berland?

Sans aller chercher, N. T.-C. F., nos exemples si loin, nos campagnes elles-mêmes vous donnent un exemple que vous voudrez imiter. En plusieurs paroisses du diocèse, les statues de la très-sainte Vierge, portées sur d'élégantes colonnes, semblent une image de la sollicitude mater-

(1) Omni negotio tempus et opportunitas. (*Eccl.* VIII, 6.)

Digitized by Google

nelle jetant au loin ses regards, pour surveiller, pour protéger et pour bénir. Nous voulons vous citer les colonnes de Saint-Izans dans le Médoc, de Cudos dans le Bazadais, de Saint-Paulin du Carbon-Blanc, la statue qui surmonte le clocher de Verdelais; et nous pourrions vous en citer d'autres. Mais, il suffit que nous vous ayons manifesté une aussi belle pensée, pour vous la faire adopter avec empressement. C'est autant votre vœu que le nôtre que nous allons réaliser.

A CES CAUSES, etc.

—

Discours prononcé au Puy par Son Eminence le cardinal Donnet, pour l'inauguration de la statue de Notre-Dame de France.

(12 Septembre 1860.)

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum. (*Cant.* VIII, 5.)
Quelle est celle qui s'élève du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé?

Messeigneurs (1),

Tel est le chant de triomphe qui seul peut rendre les sentiments dont est pénétrée la foule immense qui nous entoure. En plaçant la statue de la Reine des cieux sur un piédestal que la main des hommes eût été impuissante à lui préparer, pouvons-nous ne pas nous écrier, dans les transports de la surprise et de l'admiration: Quelle est celle qui, de ce sommet, semble prendre son essor vers les cieux et se montrer à nous comme le symbole de l'espérance?

Cette grande manifestation couronne, en les surpassant, tous les hommages rendus jusqu'à ce jour à Notre-Dame du Puy; elle est comme un prolongement des démonstrations catholiques qui viennent d'avoir lieu à Gap, Saintes, Lectoure, Chartres, Autun, Verdelais, Mauriac, Guingamp, Marseille, Avignon, Agen, Saint-Remi, Blois, Laval et Arras. Elle est une trêve à la préoccupation des esprits, et pour les fidèles une source de hautes pensées.

Vous comprendrez dès lors, nos très-chers Frères, l'empressement de tant de pontifes à se rendre à l'invitation de votre vénérable évêque. Ils viennent en leur nom et au nom de la patrie tout entière payer leur tribut de vénération et d'amour à Celle que nous saluons aujourd'hui du titre de *Notre-Dame de France*.

Raconterai-je ici les innombrables bienfaits obtenus par la médiation de la Mère de Dieu dans l'un des sanctuaires les plus vénérés et les plus fréquentés de l'univers? En les énumérant, je ne ferais que répéter ce qui est connu de tous. Les papes, les empereurs et les rois franchirent périodiquement à l'envi les obstacles presque insurmontables que formait autour du Velay une double enceinte de montagnes non frayées; on s'étonnerait aujourd'hui à la vue des présents dont ils avaient enrichi la sainte basilique. Nous désirons simplement, à l'exemple de l'un des plus intelligents et des plus zélés membres du comité de l'œuvre (2), vous recommander et justifier le titre irrévocablement attaché à la statue que nous inaugurons aujourd'hui : NOTRE-DAME DE FRANCE. Les bouches qui l'acclament avec transport et qui viennent d'interrompre ma parole ne font que répéter un nom connu des nombreuses caravanes de pèlerins qui pendant sept ou huit siècles venaient des royaumes voisins solliciter la protection de la Mère de Dieu. Ils étaient déjà habitués à regarder la France comme lui étant spécialement chère, et il espéraient réussir mieux dans leurs demandes en priant Marie sous ce vocable dont l'honneur revient à notre patrie

Il y a, en effet, N. T.- C. F., entre la sainte Vierge et la France un rapport que nous pourrions appeler national; car la France est excellemment la nation de Marie. Nos pères étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et déjà ils adressaient des hommages à la Vierge *qui devait enfanter*. Notre-Dame *de dessous terre*, objet de la vénération des druides, ne fut-elle pas, à Chartres, comme la dame dont on ignorait la divine vocation, mais qu'on appelait, qu'on prophétisait par un de ces pressentiments mystérieux qui sont les préludes des grands événements, et qui ne manquèrent pas d'ailleurs à la venue de Jésus-Christ? Après l'arrivée du Messie et la conversion des Gaules, le culte de Marie tint une place immense dans notre vie publique.

On peut affirmer que nous avons été façonnés à vaincre et à civiliser, l'Evangile dans une main, l'image de Marie dans l'autre. En consacrant, dans leur premier concile et par un article distinct de leur symbole, le dogme de la divine maternité et toutes les prérogatives qui en dérivent, les apôtres s'engagèrent à faire connaître la Vierge Immaculée par leurs discours et par ceux de leurs envoyés et de leurs successeurs. La piété filiale de saint Jean envers la Mère des douleurs, qui, par une donation de Jésus mourant, était devenue sa mère, devint ce feu sacré dont la flamme embrasait tout nouveau ministre de l'Evangile, et la mission comme le vœu de celui-ci était de l'allumer chez les peuples vers lesquels il était envoyé. N'est-ce pas à un disciple de l'apôtre bien-aimé, à saint Irénée, que l'Eglise de Lyon doit sa dévotion séculaire et si tendre à Marie!

Le culte de la Vierge fut la forme qu'affecta plus particulièrement l'introduction du Christianisme dans nos contrées. Le caractère français en reçut une impression qui dure encore ; il fut, dirons-nous avec un

(1) Nosseigneurs les archevêques et évêques d'Alby, de Tours, du Puy, Clermont, Autun, Valence, Tulle, Mende, Toronto, Saint-Flour et Viviers.

(2) M. Ch. Calemard de Lafayette.

Digitized by Google

auteur (1) que nous citons avec une complaisance toute affectueuse, un des éléments les plus féconds de cet apostolat chevaleresque et religieux qui n'a jamais cessé d'illustrer notre nation, Nos entreprises et nos conquêtes portaient l'empreinte du sceau de *Madame sainte Marie*, comme de la suzeraine à la gloire de laquelle on les consacrait.

Notre-Dame de France ! Quel sens profond est attaché à ce titre ! quels touchants souvenirs il perpétue ! Quelle gloire patriotique il nous rappelle ! Quel résumé honorable des sentiments que l'auguste Mère de Dieu inspire à la nation de Clovis, depuis qu'en lui conférant le baptême, ses premiers évangélisateurs l'arrachèrent aux hontes de l'idolâtrie !

Notre-Dame de France ! c'est bien en effet la qualification consacrée par les siècles; car, en remontant à l'origine du Christianisme dans nos belles contrées, c'est-à-dire à la naissance du grand royaume dont la foi a rassemblé les parties hétérogènes dans cette unité que ses ennemis ont tant de fois menacée sans jamais la dissoudre, on retrouve le nom et le culte de Marie popularisés comme ils le sont aujourd'hui. Tous les titres auxquels celui d'enfant de l'Eglise a donné tant de splendeurs, dans la famille comme dans la société, elles les réunit sur sa tête pour en composer un diadème incomparable.

Nous avons eu des monarques, des reines, dont les exploits et les vertus vivront à jamais dans nos annales : les Charlemagne, les Philippe Auguste, les saint Louis, d'un côté ; de l'autre les Clotilde, les Radegonde, les Blanche de Castille forment une lignée de têtes couronnées telles, que tous les autres pays du monde doivent nous les envier. Mais Marie était leur souveraine, ils l'avaient choisie pour modèle; leur sceptre et leur peuple, ils les avaient confiés à sa garde; et, si grande que fût leur puissance, si admirables que fussent leurs qualités, ils lui disaient comme aujourd'hui : La première reine de France, celle qui dépasse toutes les autres, c'est vous, ô Marie : *Tu supergressa es universas.*

La bénédiction nuptiale a donné à tous les rangs de la société des épouses exemplaires, d'un héroïsme dans l'infortune que Jésus-Christ seul peut communiquer : les Bathilde, les Jeanne de Valois, les Françoise de Chantal, la bienheureuse dame Acarie et tant d'autres; mais elles avaient contracté leur union en implorant la chaste épouse de saint Joseph; elles l'avaient établie maîtresse et directrice de la maison. L'imiter était leur habituelle résolution. Elles renvoyaient à Marie la gloire de leurs vertus et des bénédictions que le Seigneur faisait tomber sur elles et sur leurs époux. Il est bien reconnu que si la femme a conquis parmi nous une noble et douce principauté de sagesse, de grâce, de modestie, de dévouement, Marie a été le type parfait qu'elle a eu sous les yeux; et n'importe la valeur des autres épouses, nous ne les louons qu'en exaltant au-dessus d'elles l'incomparable Vierge de Nazareth : *Tu supergressa es universas.*

La maternité apparaît dans nos familles avec une auréole de vertu que l'impiété est contrainte d'admirer. Abnégation dans le devoir, patience dans la douleur, tendresse qui constitue le trésor distinct de son cœur, édification persévérante dans l'exemple; qui de vous ne désignerait, sans quitter sa demeure, la femme chrétienne parée de ces surnaturelles beautés? Mais c'est la Mère de Dieu qu'elle s'efforce de copier; c'est sur sa ressemblance plus ou moins grande que sa valeur s'apprécie ; et si personne n'est père autant que Dieu dans le gouvernement de la famille, personne n'y est mère autant que la Mère de Jésus-Christ : *Tu supergressa es universas.*

Plus qu'en aucun autre pays, la fille, la sœur parmi nous, ont cultivé le lis de la pureté évangélique. La Vierge, sous mille costumes, en mille états divers, dans le cloître, l'hôpital et l'école, est la merveille dont la grâce divine a doté nos plus modestes villages : elle fourmille dans nos cités ; mais l'idée de virginité, sa vocation, les sacrifices de plaisirs et de fortune qu'elle impose, qui les aurait étudiés, goûtés et convoités si leurs charmes ne s'étaient réfléchis dans le miroir sans tache que Marie nous présente ? En prisant si haut la virginité, en publiant ses bienfaits, nous ne nous arrêtons devant les copies qu'en vertu de notre admiration pour le modèle; il y a des légions de vierges parmi nous, mais il n'y a qu'*une Reine des Vierges : Supergressa es universas !*

Marie, *Dame de France !* Trouverait-on, en effet, beaucoup d'autres montagnes, plaines ou vallées, couvertes comme les nôtres de ses sanctuaires ? Combien d'églises ou chapelles constituent dans nos provinces des centres de pèlerinages dont la réputation a franchi nos frontières ? Combien ont une origine qui semble se confondre avec celle du Christianisme dans les lieux où ils sont érigés ?

Marie, *Notre-Dame de France !* Tout ce qui est inscrit dans les registres de la postérité catholique a été élevé sous sa tutelle et s'est employé à dilater son empire. Nos plus célèbres monarques, fiers d'être les fils aînés de l'Eglise, voulaient aussi être les fils privilégiés de l'humble servante du Seigneur; nos plus grands évêques, nos premières illustrations du cloître, saint Bernard, saint Bonaventure, nos princes de la chaire, les hommes dont le génie a projeté le reflet le plus brillant sur leur pays, ont fait à Marie un piédestal sur lequel ils ne placent aucune autre sainte ; ils l'ont louée, chantée, imitée, selon la mesure de leur talent et la nature de leurs fonctions.

Nos antiques universités marchaient sous

(1) M. Auguste Nicolas.

Digitized by Google

la bannière de Marie, plaçant en tête de leurs engagements celui de défendre ses priviléges. Que d'associations formées sous son nom, inspirées par quelque mystère de sa vie!

Notre-Dame de France! Sans amoindrir la part de l'Italie et de l'Espagne, ces terres classiques de la dévotion ne donnaient-elles pas à *Notre-Dame du Puy* le titre glorieux que cette statue fait renaître?

Depuis la célébrité qui s'est attachée au sanctuaire inspirateur de tant de merveilles, pas une basilique, pas une église de village en France qui ne lui ait réservé au moins un autel où ses fêtes ne soient encore solennisées, dont les murs ne soient tapissés de ses images, dont les voûtes ne retentissent fréquemment de ses cantiques et les chaires de ses louanges; pas un hameau qui n'ait ses institutions spéciales, ses mois d'hommages et de fleurs, ses exercices de prières.

Notre-Dame de France! N'entre-t-elle pas dans toutes les phases de notre vie! Dans les calamités on implore son intercession. De nobles armées portèrent son étendard au combat. Là où les fléaux sévissent, où les fleuves débordent, les familles déposent à ses pieds leurs requêtes. Ce culte est entré si avant dans notre éducation, que les passions elles-mêmes, avec tous leurs entraînements, ne peuvent le déraciner.

Notre-Dame de France! Sur combien de toiles et de statues n'a-t-elle pas promené le pinceau et le burin de nos artistes? Et quelle supériorité de spiritualisme, de formes et d'attitudes angéliques ne nous a-t-elle pas valu sur les produits licencieux de l'antiquité païenne?

Notre-Dame de France! Oui, elle l'a été depuis qu'il y a eu des mères s'efforçant de marcher sur ses traces; elle l'est encore dans une généralité que l'attiédissement des âmes n'a point anéantie.

L'homme des champs, comme l'ouvrier des cités; l'enfant des écoles, comme le vieillard; le riche et le pauvre; en un mot tout adorateur du Dieu crucifié fait entendre ce cri que les échos du Mont-Anis ne cessent de faire revenir jusqu'à moi, varié à mille accords de confiance, de tendresse et de respect: Salut, ô pleine de grâces! *Ave, Maria, gratia plena!*

Ah! quand l'Esprit-Saint prédisait que l'amour de Marie grandirait dans les âmes comme le cyprès aux versants des montagnes, *sicut cypressus in monte Sion*; que de sa protection surgirait une ombre salutaire comme celle du platane sur le bord des fleuves, *sicut platanus juxta aquas*; que la douceur de son empire surpasserait celle du fruit de l'olivier, *sicut oliva speciosa in campis*, n'indiquait-il pas nos diverses provinces qui, du nord au midi, ont adopté et préconisé son culte, ainsi qu'elles ont orné, enrichi leur territoire, avec l'olivier, le platane et le rosier?

Pour moi, je ne sais ce qui m'attendrit le plus, ou des grâces sans nombre que Marie obtient pour le monde, ou de la confiance sans bornes que nos populations ne cessent de lui témoigner. A la vue de cet échange de secours et de reconnaissance, qui oserait se décourager! Il est vrai que l'horizon est chargé de tempêtes; mais celle qui ce matin même a su écarter les nuages amoncelés sur nos têtes et faire briller le soleil aux yeux de ses enfants attristés, saura bien aussi, au jour voulu, rendre à l'Eglise sa sérénité et la joie dont cette solennité est l'augure. On a pu, dans d'autres lieux, déployer une grande magnificence, mais le caractère propre de votre fête, bons habitants du Velay, celui qu'aucune autre démonstration n'a eu et n'aura au même degré, c'est l'unanimité. Y a-t-il place à deux pensées, à deux cris, à deux amours au milieu de vous?

Ah! s'il est vrai que le fils, tant qu'il n'a pas abdiqué les affections de sa mère, ne s'égare pas, ou possède la force morale qui, tôt ou tard, le ramène de ses égarements, Eglise de Jésus-Christ, Evangile dont le sang des martyrs a cimenté les vérités, traditions perpétuées jusqu'à nos jours de tant de saintes doctrines, de tant d'apôtres infatigables, non, vous ne périrez pas! ni l'hérésie, ni le schisme ne sauraient nous atteindre, parce que rien ne détruira parmi nous l'empire de notre Reine et de notre Mère. Il serait même permis, ce me semble, de prédire que cette unanimité de croyance et de sentiments qui sont le lot de notre patrie, recevra de l'événement de ce jour une nouvelle et éclatante consécration.

Qu'il est donc glorieux pour Marie, le monument que lui élève la France! Le rocher Corneille est évidemment la sainte montagne qui sert d'escabeau au pied de la Reine des cieux : *fundamenta ejus in montibus sanctis*. Mais, quoique placée sur un point particulier de l'empire, cette effigie appartient à la France entière. Le courage de nos soldats en a conquis le métal sur les remparts ennemis; ce métal, le souverain d'un grand peuple en a fait hommage à la Reine du monde; la main de nos ouvriers l'a noblement travaillé; les petits enfants ont payé les pierres de ses assises; du trône impérial, centre d'une charité qui déborde du côté où la gloire et l'infortune l'attirent, sont venues des largesses qui ont stimulé la générosité nationale. Les évêques ont aidé cette entreprise, les orateurs ont provoqué d'abondantes aumônes; et parmi eux, qui pourrait oublier l'apôtre infatigable qui, il y a dix ans, prit à la suite d'une retraite pastorale, l'initiative de cet appel aux sentiments du pays, ainsi que l'enfant de *Notre-Dame de France*, ce digne fils de saint Ignace, dont le zèle durant plusieurs années, de diocèse en diocèse, a soutenu une propagande patiente, laborieuse et féconde! Les aumônes, tour à tour, comme des fleuves, ont afflué de tous les départements; *Notre-Dame de France* a eu des tributaires dans toutes les parties de l'empire. Sa statue est donc un présent national, un acte de foi populaire, une réponse de gratitude patriotique à tou-

Digitized by Google

tes les faveurs de Marie, un mémorial sublime et durable des sentiments et des croyances qui, au XIX^e^ siècle, animent le peuple français, envers la Mère de Dieu.

Que de cités, N. T.-C. F., envieraient les pompes que la ville du Puy déploie en ce grand jour! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* C'est Marie qui a rempli les glorieuses pages de son histoire. Mais ce que nos yeux voient, ce que nos oreilles entendent surpasse ce que d'autres ont vu et entendu avant nous. Ce matin, quels flots de têtes vivantes sur le versant de vos collines, dans le creux des vallées et sur tous les chemins! Ni la ville n'est assez vaste, ni les maisons assez nombreuses pour suffire à l'envahissement des multitudes! Quelles guirlandes se déroulent autour de votre image, ô Marie! Quel cœur pourrait ne pas tressaillir devant cette explosion de piété? Cortége de pontifes, de prêtres accourus comme ambassadeurs et témoins, files nombreuses de vierges revêtues des livrées de leur Reine, mosaïque ravissante où j'aperçois toutes les nuances d'âge, de condition, s'harmonisant; où les oriflammes, les bannières, les croix, les statues, les emblèmes, se montrent comme des trophées disséminés sur un champ de victoire, où mille voix remplissent l'air d'hymnes et d'invocations: de pareils spectacles ne se produisent pas fréquemment dans la vie. Ce dernier verse dans mon âme des transports que ma parole est impuissante à traduire.

Goûtez maintenant, prélat vénéré, digne pasteur de ces lieux, la satisfaction d'avoir amené à terme cette grande œuvre; Dieu seul a connu les sollicitudes qu'elle vous a causées. C'est une belle récompense que vous recevez aujourd'hui; vos vœux sont pleinement accomplis.

Le magnifique effet de la Statue réalise tout ce qu'avait droit d'espérer la Commission qui a répondu avec un si vif enthousiasme et une si touchante longanimité à votre appel. L'œuvre de Bonassieux, notre bien-aimé compatriote, l'artiste chrétien par excellence, conserve dans sa transfiguration colossale le charme, la majesté, la perfection qui ont valu au jeune maître d'être choisi parmi ses cinquante-trois concurrents.

Que M. Prenat, de Givors, reçoive ici la part qui lui revient, et que sa modestie nous permette de dire que son travail est d'un mérite incontesté.

Et maintenant, que nous reste-t-il à faire, N. T.-C. F., sinon d'élever nos mains et nos cœurs vers *Notre-Dame de France!* Pourrais-je oublier que mon berceau, comme celui du plus grand nombre d'entre vous, a été placé sous la garde de *Notre-Dame du Puy?* C'est donc avec bonheur que je suis venu, de l'une des extrémités de la France, unir ma voix et mon cœur à la voix et au cœur des pontifes et des fidèles qui nous entourent. O Marie! laissez-moi dans ce lieu où éclatent les prodiges de votre puissante médiation, vous payer le premier mon tribut de reconnaissance et d'amour.

Notre-Dame de France, protégez cet empire qui se plut à vous nommer sa mère. Vous l'avez mis à la tête des nations, vous lui avez donné les triomphes de la guerre, de grâce, conservez-lui les splendeurs et les biens de la paix! La cause du Vicaire de Jésus-Christ, remise en vos mains, ne peut pas être perdue; la cause du Pape, c'est la cause de la France, c'est la cause de la société, c'est la cause de Dieu. Tout cela semble en danger aujourd'hui, demain tout va renaître. La cause de l'Eglise n'est jamais moins abandonnée, pourrions-nous dire avec notre saint Hilaire, que lorsqu'elle le paraît davantage: *Hoc enim Ecclesiæ proprium est, ut tunc vincat, cum læditur, cum arguitur, cum describitur.*

Répandez, Vierge sainte, vos bénédictions sur les diocèses des vénérés pontifes qui sont venus vous consacrer leur personne et celle de leurs enfants. Bénissez le Prince auguste qui n'a pas récusé l'honneur de souscrire le premier à l'œuvre de *Notre-Dame de France.* C'est une pensée toute chrétienne d'avoir converti l'airain tonnant des batailles en un symbole de miséricorde et d'amour. Nous vous invoquons aussi pour les dignes représentants de son autorité, et dans ce département, et dans cette bienheureuse cité; pour ces deux sénateurs, ces députés, ces magistrats, et tous ces nobles guerriers qui nous entourent. Vous avez, monsieur le préfet, monsieur le général, monsieur le maire, et vous tous, messieurs, non-seulement rehaussé par votre présence l'éclat de cette solennité, vous êtes encore venus chercher, au pied de cette image bénie, le recueillement et la piété, ces deux choses si rares au milieu des agitations du monde.

Voilà donc, pouvons-nous dire en terminant, la grande entreprise arrivée à son terme. L'idée vit enfin dans le métal; la Statue est debout; perçant d'un front majestueux le nuage égaré de l'azur, elle surgit comme une indescriptible surprise, elle plane désormais sur les lieux, sur les hommes; le divin Enfant bénit la ville et la France; et l'antique cité d'Anis, fille des grands souvenirs, s'enorgueillit une fois encore, se sentant tout à coup rajeunir.

Oui, N. T.-C. F., l'heure est venue. Au signal donné par l'airain sacré de vos temples, au bruit du canon des batailles, j'aperçois, de la place même où je vous parle, tomber le voile qui dérobe aux regards le métal transfiguré, et, sous un rayon de soleil inespéré, on livre à votre admiration, à votre vénération, à votre amour, la statue de *Notre-Dame de France. Vive Notre-Dame de France!*

—

Allocution prononcée sur le perron de la cathédrale du Puy à la rentrée de la procession générale.

(12 Septembre 1860.)

Nos très-chers Frères,

Je ne m'attendais point à prendre de nou-

Digitized by Google

veau la parole; mais votre vénérable pontife et les évêques qui l'entourent veulent que je vous dise leur émotion profonde à la vue d'un spectacle qui semble pourtant défier toutes les ressources du langage humain.

Le silence est-il possible en présence de l'indescriptible tableau formé par cette immense couronne de prêtres, de religieux et de fidèles que nous voyons, du haut de ce porche monumental, se dérouler depuis la rampe ardue que nous venons de gravir, jusqu'aux extrémités de la ville inférieure? Comment pourrions-nous nous taire devant ces démonstrations enthousiastes qui proclament si haut la gloire de Marie et de son divin Fils? Qui d'entre nous, au souvenir des merveilles dont cette bienheureuse journée nous a rendus les témoins, pourrait, un seul jour de sa vie, se dispenser de payer à cette tendre Mère le culte de vénération, de confiance et d'amour qui lui est dû à tant de titres? Eh quoi! voilà plus de dix-huit siècles qu'une humble femme de Judée, issue, il est vrai, d'une descendance royale, mais pauvre, ignorée des grands de la terre, s'écrie, au milieu des transports d'une extase divine : *Toutes les générations me diront bienheureuse!* un livre qui n'a pas été écrit par la main des hommes a enregistré ce cri immortel; puis sont venues des révolutions qui ont épouvanté le monde, des trônes ont croulé, des dynasties ont passé, des peuples ont été transformés, d'autres ont disparu comme des météores qui naissent, grandissent et tombent dans le néant du passé; tout a été dispersé, balayé par l'ouragan des âges : voilà l'histoire dont il ne reste qu'un souvenir lointain. Mais le cri de la *servante du Seigneur*, ce chant de triomphe parti d'une modeste échoppe d'artisan, ne l'entendez-vous pas retentir encore? Ne s'accomplit-elle pas aujourd'hui sous nos yeux, comme il y a dix-huit cents ans, cette prophétie de la Vierge-Mère? Les siècles ont-ils jamais cessé de proclamer *bienheureuse* celle pour qui le *Tout-Puissant a fait de grandes choses?*

Nous avons vu des hommes parcourir tous les degrés de l'erreur, douter de tout, se faire gloire de tout nier; mais qui doutera, qui niera demain que devant nous, acteurs à la fois et témoins, de toutes vos maisons, de vos toits transformés en gradins, en terrasses, des masses de fidèles inclinés, oscillants, presque suspendus dans les airs, apparaissant comme une seconde foule penchée sur celle qui inonde vos places et vos rues, par cent mille voix unanimes, les générations aient à l'envi proclamé le bonheur et la gloire de notre commune Mère? *Ecce enim beatam me dicent omnes generationes.*

Toutes les nations ont obéi, obéissent et obéiront à cette injonction prophétique de l'humble Vierge de Nazareth.

Ah! si ce n'est pas là une preuve, qu'est-ce donc qu'une preuve? Si ce n'est pas là un miracle, quelle idée faut-il se faire d'un miracle dans l'ordre moral! Si ce n'est pas là une prophétie perpétuellement et magnifiquement vérifiée, quelle chose est-ce donc?

Soyez heureux, soyez fier, peuple béni de la cité d'Anis; et vous tous aussi, pèlerins des régions lointaines, accourus pour assister à ce grand, à cet incomparable triomphe. Si nos accents ne peuvent pénétrer jusqu'au plus éloigné d'entre vous, notre cœur plus docile saura bien vous trouver où notre voix ne saurait parvenir.

Grâce à vos efforts, le sanctuaire de Marie n'est plus seulement dans votre vieille basilique : la ville entière est un immense temple élevé comme par enchantement à la gloire de la Reine des cieux!

Vous avez dépouillé vos forêts, vos parterres; votre cité est une autre ville de palmes et de fleurs. Et personne ne vous a commandé toutes ces choses; elles sont ainsi parce que vous l'avez voulu; il n'y a ici que l'élan de la foi, l'inspiration, le génie du cœur!

Vous direz à ceux de vos frères, de vos concitoyens qui n'ont pu entreprendre avec vous ce bienheureux pèlerinage, que vous avez goûté dans ce jour l'une des jouissances les plus élevées où la pensée humaine se puisse complaire, puisque vous avez trouvé admirablement uni dans une fusion touchante, tout ce qui parle aux yeux, tout ce qui parle au cœur.

Fêtes religieuses, fêtes splendides! sans trouble, sans nuage, sans dissentiment comme sans amertume, entre toutes vous êtes belles! La civilisation et les arts vous saluent, comme la Religion vous aime et vous bénit! Honneur donc à la province éminemment catholique qui sait à la fois vous comprendre et vous réaliser!

Bons habitants du Velay, devenus nos frères bien-aimés, vos enfants et les enfants de vos enfants rediront après nous le cri de cette immortelle journée : *Vive Notre-Dame de France!* A genoux. Vos évêques dont les cœurs sont unis pour vous aimer, vont unir pour la dernière fois leurs mains pour vous bénir. — *Amen* (1).

(1) Notre-Dame du Puy a fourni le sujet d'un assez grand nombre de publications. Nous citerons les suivantes :

Fondation de la sainte église et singulier oratoire de Nostre-Dame du Puy, traduit du latin en françois, et comment la dévote image fut trouvée par Jérémie le prophète; sans lieu et sans date, imprimé en caractères gothiques, in-18.

Historia dedicationis Podii Aniciensis in Vellævia sacræque imaginis Virginis, ibi per longa temporum curricula veneratæ, constructionis et translationis. Auctore Jacobo David; Avenione, 1516, in-4°.

La Veleyade, ou Délicieuse merveille de l'image de Notre-Dame du Puy en Velay, décrite en vers.

Digitized by Google

Discours prononcé à Marseille par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la consécration du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde.

(5 Juin 1864.)

Eminences révérendissimes, et Messeigneurs (1),

Le vénérable et digne évêque appelé à gouverner une Eglise qui a eu pour premier anneau de la chaîne de ses pontifes le frère de Marthe et de Marie, l'homme sur lequel *Jésus a pleuré, l'ami qu'il a ressuscité,* nous écrivait, il y a peu de temps, qu'entre les consolations de son épiscopat, il n'en était pas de plus précieuse à son cœur que la solennité de ce jour.

Vous l'avez entendu, pieux habitants de Marseille, vous dire de sa voix le mieux inspirée « que si dans tous les sanctuaires du monde catholique, on célèbre les bienfaits de Marie; que si chaque cité et chaque bourgade bénissent son amour maternel, Marseille est encore la grande cité où elle aime à révéler, depuis des siècles, toute la tendresse et la puissance que Dieu a déposées dans son cœur (2). »

Avec quel attendrissement n'avons-nous pas lu l'origine et les progrès des hommages dont est entourée depuis si longtemps l'image vénérée de Notre-Dame de la Garde, et l'histoire des efforts tentés par le digne prédécesseur (3) du pontife à qui il a été donné d'achever le monument auguste que nous voyons aujourd'hui tout resplendissant de lumière et de gloire.

Vous savez, nos très-chers Frères, les abondantes bénédictions et les grâces qui ont découlé de ce sanctuaire sur la cité et sur tous les pays où vos marins vont porter les souvenirs de la Reine des Cieux. Nous avons lu le récit des conversions obtenues, des infirmités guéries, des misères adoucies; il nous semble entendre les échos d'alentour répéter un hymne de reconnaissance à celle que nous appelons la Mère des grandes miséricordes : *Salve, Regina, Mater misericordiæ!*

Ce n'est pas au milieu des populations si éminemment catholiques de la Provence, qu'il sera nécessaire de justifier le culte d'amour et d'honneur que nous rendons à Marie. Il suffira de rappeler que ce culte a grandi avec l'Eglise, et que, comme l'Eglise, il prend toutes les formes. Est-il, en effet, un des chemins de la vie sur lequel la Reine des cieux ne vienne se placer?

Chaque souffrance, chaque besoin qui naît à l'homme, enfante une dévotion à Marie. Sur le sommet des Alpes, des Pyrénées, du Cantal ou de Pilat; au faîte des basiliques de Lorette, de Cléry, de Saragosse, de Chartres et de Milan; sur les clochers de Fourvières, de Pey-Berland, de Verdelais et d'Avignon; sur les abîmes de Rocamadour comme sur les roches escarpées de Marseille et du Puy, à l'entrée d'un palais, sur la porte d'une chaumière ou dans l'atelier du travailleur, partout elle fait pénétrer dans les âmes une pensée d'amour, un sentiment de confiance qui fortifie et qui console : *Salve, Regina, vita, dulcedo, et spes nostra, salve.*

Le Chrétien dévot à Marie n'est jamais seul. A la lueur de la lampe qui brûle au pied de sa Madone, comme un symbole mystérieux de la Providence qui veille toujours, il chante une hymne à sa Reine, et la paix revient dans son cœur. O mon Dieu! en donnant votre Mère pour mère à tous les Chrétiens, vous avez ouvert pour eux la source des plus abondantes consolations! Riches de ce trésor, ils peuvent se passer de tout ce que les hommes leur refusent. Ils ont la confiance d'arriver plus fa-

Par Hugues Davignon; Sans nom de lieu, 1620, in-8°; Lyon, 1650, in-8°.

Discours historique de la très-ancienne dévotion de Notre-Dame du Puy en Velay, etc. *Par Odon de Gissey;* Lyon, 1620, in-12; Le Puy, 1644, in-12.

Histoire de l'église angélique de Notre-Dame du Puy en Velay. (Par François-Théodore Bochart de Saron); *Le Puy,* 1695, in-8°. — Publiée sous le nom de Frère Théodore, prêtre de l'Institut de Saint-Jean-Baptiste.

Les Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu. Pèlerinages du mois de mai, ornés de la belle gravure de Notre-Dame-du-Mont-Carmel; Lyon, Perisse frères, 1 vol. in-18 de 522 pages.

Notice bibliographique sur Notre-Dame du Puy en Velay (chef-lieu du département de la Haute-Loire); Paris, imprim. de Moquet, 1840, broch. in-8°.

Histoire des pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu; Paris, 1840, in-18.

Le culte de la sainte Vierge dans toute la catholicité, principalement en France et dans les diocèses de Paris, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours. Etudes historiques et artistiques. Par A.-C. Egron, ancien imprimeur; Paris, Gaume frères, 1842, 1 fort vol. in-8°.

Culte de Marie, Origines, Explications, Beautés, contenant : Précis historique sur le culte de Marie. — Notice sur toutes les fêtes. — Offices complets. — Prières diverses de l'Eglise et de saints personnages. — Antiennes; Proses; Hymnes; Litanies. — Dévotions, Confréries, Pèlerinages, Neuvaines. — Indulgences, etc. *Par M. Gergerès, ancien magistrat.* Ouvrage approuvé et recommandé par Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux: 1 fort vol. grand in-18 (latin-français); Paris, Ambroise Bray, 1856, 2e édition corrigée et augmentée, 3 francs; et sur papier vélin glacé, 4 fr.

« Ce livre, dit le *Correspondant,* est certainement remarquable entre tous ceux qu'on a publiés, dans ces derniers temps, sur le culte rendu à la Mère de Dieu. L'auteur a compris les beautés et les charmes d'un pareil sujet, et nous pouvons dire en toute sincérité qu'il les fait connaître et surtout aimer. Des explications précises, complètes dans leur brièveté, exactes dans leurs détails, révèlent au lecteur l'origine, l'esprit et la grandeur des solennités, des offices et des dévotions établies en l'honneur de la Vierge, et lui rappellent les mystères et les dogmes voilés sous ces différentes formes de notre culte... »

(1) Leurs Eminences les cardinaux Villecourt, Pitra et Guidi; Messeigneurs Chalandon, archevêque d'Aix; de Jerphanion, d'Alby; Duprez, de Toulouse; Dubreuil, d'Avignon; de Marguerie, evêque d'Autun; Casanelli, d'Ajaccio; Lyonnet, de Valence; Mérieu, de Digne; Plantier, de Nimes; Jordany, de Fréjus; Gerbet, de Perpignan; Bernadou, de Gap; Sola, de Nice; de Langalerie, de Belley; Cruice, de Marseille; Jancard, de Cérame.

(2) Mandement du 25 avril 1864.

(3) Mgr de Mazenod.

Digitized by Google

cilement à votre cœur en passant par le cœur de celle que vous aimez.

Ce serait le cas, N. T. C. F., de raconter ici les innombrables bienfaits obtenus dans ce sanctuaire par la médiation de la Mère de Dieu. En les énumérant, je ne ferais que répéter ce que vous savez tous. Je n'ai pu parcourir sans attendrissement l'histoire de Notre-Dame de la Garde, de ce pèlerinage béni, objet depuis si longtemps de la reconnaissance des peuples.

Je n'ignore pas qu'on reproche à tous les siècles de foi, et à notre époque en particulier, de croire trop facilement au merveilleux, surtout aux apparitions; je me contenterai de répondre à ce reproche que l'Eglise a toujours été très-sévère dans l'examen des faits de ce genre; mais j'ajouterai en même temps que le surnaturel qui fait la base de son existence, elle l'a toujours maintenu avec énergie. Aujourd'hui, comme par le passé, elle reconnaît à la puissance et à la bonté de Dieu le droit d'intervenir quand il lui plaît, et de la manière qu'il lui plaît, dans les choses de notre monde.

Au reste, personne ici, j'en suis convaincu, ne niera que telle ait été la croyance constante du genre humain, même en dehors de la vraie religion.

Avant que les hommes aient eu la connaissance de notre Dieu, partout leur cœur avait senti, leur raison avait reconnu, leur orgueil avait été forcé d'avouer l'existence d'un pouvoir invisible qui se manifestait par d'inexplicables dérogations à l'ordre naturel. Le christianisme, qui a multiplié ces phénomènes, est allé plus loin : il en a fait comprendre le but, il en a révélé le mystère aux intelligences éclairées par la foi. Depuis le jour où les apôtres se firent entendre de ceux dont ils ne connaissaient pas la langue, jusqu'au moment où je vous parle, le surnaturel s'est rendu présent sur la terre sans interruption. Nous voulons déclarer toutefois que, sans les rejeter, quand ils se présentent à nous avec les garanties qu'une raison saine a le droit de réclamer, les acceptant même alors avec une humble reconnaissance, nous sommes loin de nous mettre à la recherche de nouveaux faits merveilleux. N'eût-elle que les miracles de son Evangile, l'Eglise serait encore assez riche. La philosophie elle-même en a proclamé l'incontestable vérité lorsqu'elle s'est écriée, par l'organe d'un de ses coryphées : Ce n'est pas ainsi qu'on invente.

Nous sommes donc loin de demander à Dieu de nouveaux prodiges. En vous entretenant des prérogatives de Marie, nous ne faisons que vous prêcher une suite de miracles; car, quelle dérogation aux lois de la nature et de la grâce, qu'une conception immaculée, qu'une virginité féconde, qu'une maternité divine!

Aussi, après les honneurs rendus à Dieu, l'un des caractères les plus saillants du catholicisme est le culte de Marie. Les sanctuaires qui lui sont dédiés, les associations placées sous son patronage, les fêtes qui lui sont consacrées, les hymnes que l'on chante en son honneur, et par-dessus tout, ce ravissant et joyeux Mois de Marie que Marseille vient de célébrer avec tant de pompe et de piété, donnent aux enfants de l'Eglise une certaine physionomie douce, gracieuse, épanouie, qui ne se trouve pas dans les pays non catholiques : c'est qu'il manque quelque chose au cœur qui n'aime pas la Mère de Dieu.

De même, remarque un saint Père, que la respiration est dans l'homme un signe de la vie, de même le culte de la Sainte Vierge est à l'égard d'une société, d'une famille, un signe d'orthodoxie, et l'on pourrait presque dire de prédestination.

O vous! dont la vie se passe sans qu'il y ait un élan de cœur vers la Reine des Anges, et qui refusez de dire avec nous : *Je vous salue, pleine de grâces*, vous avez répudié l'Evangile, à qui nous empruntons ces douces et significatives paroles! Vous qui ne savez plus lui donner le nom de Mère, oh! que je vous plains!

Ce serait une grave erreur, N. T. C. F., de croire que le culte de respect et d'amour rendu à Marie soit stérile pour les mœurs : ne savons-nous pas, au contraire, que ce culte se change souvent en un culte d'imitation? On verra jusqu'au milieu des guerres et des catastrophes, naître ce goût du silence, cet amour de l'humilité, ce feu consumant de la prière, ce sens divin de la pureté, qui sont comme le parfum envoyé des Cieux par la Vierge-Mère.

Je ne crois pas devoir aborder dans ce discours le point de vue utilitaire de toutes les œuvres catholiques. On comprend assez ce que la construction du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde et de tant d'églises qui ont surgi comme par enchantement à Marseille et dans toutes les parties de la France, peut procurer de bonne et salutaire activité aux populations qui les élèvent. C'est une source féconde ouverte à l'industrie comme aux arts.

C'est là un grand fait, et, quelles que soient nos alarmes à la vue des efforts multipliés de l'irréligion, ce n'est pas espérer contre l'espérance que d'attendre beaucoup d'un siècle et d'une nation où l'on ouvre tant d'asiles à l'enfance, à la vieillesse et à l'infirmité, où l'on rend de si nombreux hommages à Dieu et à sa sainte Mère.

Magistrats intègres, dispensateurs de toute justice, énergiques défenseurs de quiconque est privé de défense; administrateurs habiles, dont la cité reconnaissante publie la générosité et le dévouement; négociants irréprochables dont le nom est synonyme de celui de l'honneur, vous avez trouvé en ce lieu de prière les doux entretiens, la familiarité touchante qui nous rapproche de Dieu. Ces populations religieuses aiment à vous voir au milieu d'elles, et je suis l'interprète de leurs sentiments en vous remerciant du concours actif et intelligent que

Digitized by Google

vous avez prêté à leur évêque pour l'achèvement de ce bel édifice.

Général, soyez à votre tour heureux de cette journée. Quand vous plantiez, ainsi que les braves qui vous entourent, le drapeau de la France sur les plages lointaines, vous frémissiez d'un indicible enthousiasme. Aujourd'hui, à cette heure solennelle, sous le regard de Jésus et de sa divine Mère, ce sont d'autres impressions ! Ici vous êtes sous l'action de la grâce, et le vent du Seigneur passe seul sur votre âme attendrie.

Nous avons fini, Nos Très-Chers Frères, mais nous ne pouvons descendre les marches de cet autel sans prier ceux de nos vénérables frères qui font avec nous partie du Sénat auguste du chef de la sainte Église romaine de lui porter l'expression de la fidélité et de l'amour de tous les pontifes, de tous les prêtres, des fidèles de toutes les classes accourus à cette grande solennité.

Éminences Révérendissimes, vous direz à notre Pie IX de quel éclat la ville de Marseille a entouré le triomphe de sa Reine. Nous aussi, accourus de toutes les parties de la France, nous dirons à nos bien-aimés diocésains que, depuis que les acclamations de la piété qui ont retenti à Rome au moment où Marie fut proclamée conçue sans péché, aucune fête en son honneur n'avait été célébrée en présence d'un aussi grand nombre de pontifes et accueillie avec un enthousiasme aussi spontané. Les solennités de Notre-Dame de la Garde et de Notre-Dame de France sont pour notre pays le couronnement de toutes les gloires terrestres de Marie ; le souvenir en vivra jusqu'aux plus lointaines générations. Qui hésiterait à voir dans cet hommage si universel le principe assuré d'une immense bénédiction pour l'Église et pour la France ? Amen.

—

IV. INSTRUCTION SYNODALE

SUR LA PAPAUTÉ TRÔNANT A ROME, ET DISCOURS PRONONCÉS A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DE RELIQUES OU DES HONNEURS RENDUS AUX SAINTS, ETC.

Instruction synodale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, sur Rome considérée comme siége de la Papauté.

(12 septembre 1856.)

I. Il n'est pas d'époque plus solennelle dans la durée d'un épiscopat, Messieurs et chers Coopérateurs, que celle du premier voyage d'un évêque au seuil des saints Apôtres et de la première relation de l'état de son diocèse au chef souverain de la sainte hiérarchie. Ce n'est pas seulement une date importante dans la vie de l'évêque, c'est un événement considérable dans les fastes de son Église. Aussi, Messieurs, j'ai déjà compris votre désir et je veux y satisfaire

« Pasteur, me dites-vous, vous avez quitté votre troupeau que vous aimez et qui vous aime. Père de cette nombreuse famille spirituelle, et surtout de cette famille sacerdotale qui se presse en ce moment autour de vous, vous nous avez délaissés durant l'espace de quatre grands mois. C'est bien le moins que le pasteur revenu vers son bercail, le père rentré au sein de sa famille, dédommage ses brebis et console ses enfants de sa longue absence par le récit de ce qu'il a vu, de ce qu'il a senti. » Vous avez raison, mes vénérables Frères. Présent ou absent, sédentaire ou voyageur, l'évêque appartient à son peuple, il appartient à son clergé ; il faudrait déchirer du livre de sa vie et jeter au juste courroux d'une flamme vengeresse toute page où ne se seraient gravées que les impressions personnelles d'une satisfaction égoïste et solitaire. Sur la tombe des évêques, une inscription fidèle a coutume de raconter le nombre des années, des mois et des jours de leur pontificat, parce que non-seulement les ans et les mois, mais encore chacun des jours de leur vie pastorale doit avoir apporté son tribut et payé sa dette à l'Église. C'est des évêques surtout qu'il faut que le Psalmiste ait dit avec vérité : ***Et dies pleni invenientur in eis*** (***Psal.*** LXXII, 10). Je me reconnais donc redevable envers vous, mes bien-aimés frères, pour tout ce temps qui s'est écoulé loin de vous, et je m'efforcerai de vous faire participer aux dons que j'ai tâché de recueillir. Du reste, ce n'est pas durant les courts moments d'un entretien fugitif, c'est durant de longues années que l'évêque qui s'est approché de la source de l'esprit apostolique est tenu d'en reverser les eaux et d'en étendre les effets sur toutes ses entreprises, sur toutes ses œuvres, dans tous ses discours.

Mais vous insistez, et vous me dites : « A la bonne heure ; vous nous ferez goûter longtemps, nous en avons la confiance, les heureux fruits de votre pèlerinage apostolique ; chacun des actes de votre administration sera une nouvelle page de votre récit. Mais aujourd'hui plus de quatre cents de vos prêtres sont ici rangés autour de vous. Ils sont accourus plus nombreux qu'à l'ordinaire à cette retraite, où la parole de vie leur est annoncée par un apôtre plein de doctrine, par un savant et pieux disciple de saint Benoît ; ils sont venus chercher, à l'issue de ce synode, la bénédiction particulière que le pontife universel a déposée pour eux entre vos mains ; mais ils se promettent aussi quelque autre chose, et leur espérance ne doit pas être déçue. Votre clergé attend de vous une parole vive, pénétrante, qui rende toute l'impression dont votre âme a été saisie. En un mot, parlez-nous de Rome, que nous aimons tant, que nous voudrions tous visiter ; parlez-nous du pontife qui vous a si tendrement accueilli, et qui vous a chargé de nous bénir. » J'obéis volontiers à votre désir, Messieurs et chers Coopérateurs.

Digitized by Google

II. Et tout d'abord, je voudrais bien me donner le mérite de trouver cette parole vive, saisissante, qui serait ce que l'on appelle le mot propre, et qui exprimerait sous une forme concise et substantielle la définition la plus complète de Rome. Je n'aurais jamais pu prétendre sans doute à ce bonheur de langage; mais par une bonne fortune, notre incomparable docteur, lui qui a tout dit avec cette parole soudaine et hardie que vous connaissez, avec cet accent brusque et impétueux qui l'a fait surnommer le Rhône de l'éloquence latine, le grand Hilaire m'a épargné le travail de la recherche et le choix de l'expression. Lui aussi avait vu Rome; plus d'une fois peut-être, mais assurément à son retour de Phrygie. Et, bien que son passage alors ait été si rapide, son séjour si abrégé, que Martin, qui courait après lui en toute hâte, ne le trouva déjà plus dans la ville sainte, néanmoins son coup d'œil vif et profond avait tout vu, tout saisi ; et je soupçonne l'illustre pèlerin d'avoir dérobé aux réminiscences et aux impressions de son voyage cette phrase sommaire, jetée comme au hasard vers le milieu de son sixième livre *de la Trinité* (c. 20), où il nous montre *le bienheureux Simon-Pierre, après la confession du mystère divin*, c'est-à-dire de la divinité du Christ, *étendu, couché dans les substructions de l'édifice chrétien, portant tout le môle de l'Eglise et loin d'en être écrasé, tenant d'une main ferme et active les clefs du royaume céleste* : « Beatus Simon, post sacramenti confessionem, Ecclesiæ ædificationi subjacens et claves regni cœlestis accipiens. » Le rôle de Pierre dans l'Eglise et de Rome dans le monde n'a jamais été mieux rendu. Aussi, je n'aurai presque rien à faire, Messieurs, pendant le cours de cet entretien, sinon de commenter et de répéter cette phrase que le stylet d'Hilaire a burinée avec sa profondeur et son originalité accoutumées. Mais remontons d'abord aux idées premières sur la constitution de l'Eglise chrétienne.

III. La pierre fondamentale sur laquelle repose l'Eglise, c'est incontestablement Jésus-Christ lui-même : *Petra autem erat Christus*, nous dit saint Paul ; et il ajoute ailleurs : *Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé* par la main divine, et *qui est le Christ Jésus* (*I Cor.* III, 2). Mais le même apôtre observe en même temps que cette pierre est une pierre *spirituelle*, et par conséquent invisible (*I Cor.* x, 4). Or, l'Eglise que le Verbe fait chair est venu fonder sur la terre devant être une société d'âmes unies à des corps, par conséquent une société extérieure et visible, il fallait à cette société un fondement visible ; et ce fondement, le Verbe incarné, avant de se dérober à nous et de remonter dans la gloire, l'a établi dans une circonstance mémorable et solennelle.

Le divin Sauveur avait interrogé ses disciples : « Que disent les hommes de moi ? » Des disciples répondent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres que vous êtes Elie, d'autres que vous êtes Jérémie ou l'un des prophètes. »—« Et vous, poursuit Jésus, qui dites-vous que je suis? » Alors, tous les autres gardant le silence, comme l'observe saint Hilaire, *in cunctorum apostolorum silentio* (*De Trinit.*, l. VI, c. 37), Simon-Pierre répond et dit : « Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. » Et Jésus lui réplique et lui dit : « Tu es heureux, Simon fils de Jean; car ce n'est pas la chair et le sang, mais c'est mon Père céleste qui t'a fait cette révélation. Or, moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux (*Matth.* XVI, 17). »

De cet instant, Messieurs, le fondement visible de l'Eglise était institué. Le Christ restera éternellement la pierre angulaire et fondamentale de l'Eglise, mais pierre cachée dans les mystérieuses profondeurs des montagnes éternelles, pierre impalpable à nos mains, inaccessible à nos yeux. Or, comme il faut à l'Eglise de la terre une base que nos yeux puissent voir, que nos mains puissent toucher, à la pierre invisible est unie et conjointe par un ciment impérissable une autre pierre sensible et apparente que Jésus-Christ s'est comme incorporée à lui-même : « Or, je te dis que tu es Pierre : *Et ego dico tibi : Tu es Petrus, etc.* (1). »

« Certes, s'écrie ici saint Hilaire, parce que Pierre avait aperçu dans l'homme le Fils de Dieu, sa confession a obtenu une digne récompense! Oui, bienheureux il est, lui que Jésus a pu louer d'avoir vu et compris ce qui est au delà de la portée des yeux humains, contemplant et confessant le premier, non pas ce que la tradition de son père selon la nature, ni la voix de la chair et du sang, mais ce que la révélation du Père qui est dans les cieux lui montrait, à savoir, le Fils de Dieu caché sous les traits du Fils de l'homme (2). O heureuse imposition d'un nouveau nom qui fera de cet apôtre l'immortel fondement de l'Eglise, la pierre digne de porter cette construction qui défiera les efforts de l'enfer, les portes de l'abîme et toutes les barrières de la mort! O bienheureux portier du ciel, à l'arbitre duquel les clefs de l'éternel séjour sont remises, et dont le jugement terrestre est d'avance ratifié au ciel, de telle sorte que ce qui est lié

(1) Hunc enim in consortium individuæ unitatis assumptum, id quod ipse erat voluit nominari dicendo : *Tu es Petrus*, etc. (S. Leo, *Ad episc. provinc. Viennen.* epist. 10, c. 1.)

2) Et cognam plane confessio Petri præmium consecuta est, quia Dei Filium in homine vidisset. Beatus hic est qui ultra humanos oculos cognitionem esse et vidisse laudatus est ; non id quod ex carne et sanguine erat contuens, sed Dei Filium cœlestis Patris revelatione conspiciens ; dignusque judicatus, qui, quod in Christo Dei esset, primus cognosceret. (*Comment. in Matth.*, c. XVI, 7.)

Digitized by Google

ou délié par lui ici-bas, obtient incontinent là-haut la même sentence et le même sort (1) ! » Et le grand docteur dit ailleurs : « Désormais, Simon-Pierre, c'est le roc inébranlable sur lequel viendra s'asseoir tout l'édifice de l'Eglise (2). »

IV. Ces belles paroles de l'oracle des Gaules, le Pape saint Léon le Grand les a répétées presque mot pour mot. Ecoutons ce magnifique exposé de la constitution fondamentale de l'Eglise : « Le Verbe fait chair habitait déjà parmi nous, et il s'était donné tout entier à l'affaire de la réparation du genre humain. Rien n'était ni embarrassant pour sa sagesse, ni difficile pour sa puissance. Les éléments lui obéissaient, les esprits célestes étaient à son service ; et son œuvre divine, à laquelle concourait la Trinité tout entière, ne pouvait en aucun cas être inefficace. Et cependant voici qu'un homme est choisi seul entre tous pour être mis à la tête du monde des élus, à la tête de tous les apôtres et de tous les Pères de l'Eglise ; de telle sorte que, quoiqu'il y ait dans le peuple de Dieu plusieurs prêtres et plusieurs pasteurs, tous soient régis immédiatement par Pierre, comme ils sont régis souverainement par le Christ. A cette fin, Dieu a donné à Pierre une grande et merveilleuse participation de ses pouvoirs ; et s'il a bien voulu que les autres princes de son Eglise eussent des privileges communs avec lui, tout ce qu'il ne leur a pas refusé, c'est toujours par lui qu'il le leur a donné. Quand le Seigneur interroge les apôtres sur ce que les hommes pensent de lui, tous se chargent de lui répondre aussi longtemps qu'il s'agit de reproduire les opinions incertaines de la raison humaine. Mais dès que l'acte de foi des disciples est demandé, alors celui-là est le premier à confesser la divinité du Seigneur qui est le premier en dignité parmi les apôtres. Et à peine a-t-il dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*, que Jésus lui répond : *Tu es heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'a révélé cet oracle, mais mon Père qui est dans les cieux ;* c'est-à-dire, tu es heureux, parce que ce n'est pas de la transmission héréditaire de la famille charnelle que tu tiens ces enseignements, mais bien de Celui dont je suis le Fils unique. *Et moi*, ajoute-t-il, *je te dis à mon tour : et ego dico tibi* (ce qui signifie, comme mon Père t'a manifesté ma divinité, à mon tour je vais te faire connaître ta propre excellence) ; *et moi je te dis que tu es Pierre :* c'est-à-dire, quoique je sois, moi, la pierre inviolable ; moi, la pierre angulaire qui réunit les deux murailles en une seule ; moi, le fondement en dehors duquel personne n'en peut poser d'autre ; cependant, toi aussi, tu es pierre, parce que tu entres en partage de ma propre solidité, de telle sorte que ce qui m'appartient par nature te devient commun avec moi par une participation constante. Tu es pierre, et c'est sur ce roc que je bâtirai mon temple éternel et que s'élèvera l'édifice de mon Eglise dont le faîte doit toucher au ciel (3). »

V. Le prophète Isaïe l'avait merveilleusement prévu et annoncé de la sorte : *Voici*, dit le Seigneur, *que je poserai dans les fondements de Sion une pierre éprouvée, une pierre angulaire, une pierre précieuse, une pierre établie et fondée sur le fondement* (*Isa.* XXVIII, 16). Ce texte est plein de doctrine, Messieurs ; écoutons quelques-unes des riches et solides considérations qu'en ont tirées les commentateurs du texte sacré (4).

Qu'est-ce que ces fondements de Sion ? Le disciple bien-aimé ne nous a pas laissé de doute à cet égard : *Le mur de la cité*, nous dit-il, *a douze fondements, et sur ces douze fondements sont écrits les noms des douze*

(1) O in nuncupatione novi nominis felix Ecclesiæ fundamentum, dignaque ædificatione illius petra quæ infernas leges, et tartari portas, et omnia mortis claustra dissolveret ! O beatus cœli janitor, cujus arbitrio claves æterni aditus traduntur, cujus terrestre judicium præjudicata auctoritas sit in cœlo, ut quæ in terra aut ligata sint aut soluta, statuti ejusdem conditionem obtineant et in cœlo. (*Ibid.*, c. XVI, 7.)

(2) Petrus... firma superædificandæ in ea Ecclesiæ petra. (*In Psal.* CXLI, v. 8.)

(3) Verbum caro factum jam habitabat in nobis (*Joan.*, I, 14), et reparando humano generi totum se Christus impenderat. Nihil indispositum sapientiæ, nihil erat arduum potestati. Famulabantur elementa, ministrabant spiritus, angeli serviebant, nec ullo modo poterat inefficax esse sacramentum, quod simul ipsius Deitatis unitas operabatur et Trinitas. Et tamen de toto mundo unus Petrus eligitur, qui et universarum gentium vocationi, et omnibus apostolis, cunctisque Ecclesiæ Patribus præponatur : ut quamvis in populo Dei multi sacerdotes sint multique pastores, omnes tamen proprie regat Petrus, quos principaliter regit et Christus. Magnum et mirabile, dilectissimi, huic viro consortium potentiæ suæ tribuit divina dignatio ; et si quid cum eo commune cæteris voluit esse principibus, numquam nisi per ipsum dedit quidquid aliis non negavit. Omnes denique apostolos Dominus quid de se homines opinentur interrogat ; et tandiu sermo respondentium communis est, quandiu humanæ ignorantiæ ambiguitas explicatur. At ubi quid habeat sensus discipulorum exigitur, primus est in Domini confessione, qui primus est in apostolica dignitate. Qui cum dixisset : *Tu es Christus filius Dei vivi*, respondit ei Jesus : *Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est* (*Matth.*, XVI, 16,17) ; id est, ideo beatus es, quia te Pater meus docuit, nec terrena opinio te fefellit, sed inspiratio cœlestis instruxit ; et non caro nec sanguis, sed ille me tibi, cujus sum unigenitus Filius, indicavit. *Et ego*, inquit, *dico tibi :* hoc est, sicut Pater meus tibi manifestavit divinitatem meam, ita et ego tibi notam facio excellentiam tuam : *Quia tu es Petrus :* id est, cum ego sim inviolabilis petra, *ego lapis angularis, qui facio utraque unum*, ego fundamentum, præter quod nemo potest aliud ponere (*Ephes.*, II, 14 et 20) ; tamen tu quoque petra es, quia mea virtute solidaris, ut quæ mihi potestate sunt propria, sint tibi mecum participatione communia. *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18.) Super hanc, inquit, fortitudinem æternum exstruam templum, et Ecclesiæ meæ cœlo inferenda sublimitas in hujus fidei firmitate consurget. Sermo LXXXIII in natali S. Petri apostoli.

(4) Bellarmin. Præfat. in lib. *de Summo Pontifice.*

Digitized by Google

apôtres de l'Agneau (1). Les fondements de Sion, on peut donc dire dans un sens très-véritable que ce sont tous les apôtres.

Mais, parmi ces fondements, voici une pierre particulièrement posée par la main du Seigneur, une pierre distincte, qui a son nom et son caractère à part. Et j'apprends de l'Evangile, en effet, que Jésus ayant regardé au visage le frère d'André, il lui dit : *Tu es Simon, fils de Jean; mais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre* (2) : *car tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* « Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem. »

Lapidem probatum, pierre éprouvée : Et, de fait, elle est à l'épreuve de tout. Aucune main n'a cherché à détruire le christianisme sans diriger ses principaux efforts contre cette pierre; et cette pierre n'a jamais pu être entamée. Ni les juifs ni les païens n'ont pu l'ébranler, alors que, nouvellement posée, il semblait plus facile de la renverser. Et depuis dix-huit siècles, elle a résisté aux persécutions les plus cruelles, aux hérésies les plus puissantes, aux jalousies et aux schismes de l'Orient, aux guerres acharnées des Sarrasins et des Turcs, au laïcisme envahisseur des princes, aux prétentions des antipapes, aux vices effrayants de plusieurs indignes pontifes, aux séditions des peuples et aux querelles des factions, aux dissidences et à l'apostasie d'une partie de l'Europe, à la conspiration immense du philosophisme, aux ravages et aux cruautés des révolutions modernes, aux dédains insolents de l'indifférence érigée en système, enfin à l'assaut général du rationalisme : *Lapidem probatum.*

Lapidem angularem, pierre angulaire : Les autres pierres ont chacune leur place marquée le long des fondements; elles supportent chacune leur colonne et leur portion de l'édifice. Celle-ci est à l'angle de la construction, dont elle soutient tout le poids et dont toutes les parties viennent aboutir à elle. Elle relie tout : l'Ancien au Nouveau Testament, les Juifs aux Gentils, les Grecs et les Romains aux barbares, l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi, le nouvel hémisphère à l'ancien monde; en un mot, elle rattache toutes les Eglises dispersées les unes aux autres par un centre commun et un point d'appui unique : *Lapidem angularem.*

Lapidem pretiosum, pierre précieuse : Tous les biens en découlent; tout ce qui est en contact et en communion avec elle prospère, grandit; tout ce qui se détache d'elle décroît et périt. L'étude de l'histoire nous offre à cet égard une démonstration rigoureuse. Et, parce que cette pierre est la pierre précieuse entre toutes les autres, pierre douée d'une propriété d'attraction qui amène à elle tout ce qui est grand, tout ce qui est pur, tout ce qui est vrai, à cause de cela par un phénomène correspondant de répulsion, elle est incessamment en butte à toutes les colères de l'erreur et du vice, à toutes les haines de l'enfer; pierre d'achoppement et de scandale pour les révoltés (3), en même temps qu'elle est la pierre d'aimant pour tous les cœurs fidèles : *Lapidem pretiosum.*

Enfin le prophète a dit : *Lapidem in fundamento fundatum, pierre fondée sur le fondement.* Le fondement, encore un coup, le fondement unique, après lequel aucun autre fondement ne peut être posé de main d'homme, c'est Jésus-Christ : *Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* Mais voici que, de la main même du Christ Jésus, et non pas de main humaine, une pierre visible est adjointe à la pierre invisible, un fondement apparent est superposé au fondement caché, fondement secondaire indissolublement lié au fondement premier : *Ecce ego ponam in fundamentis Sion lapidem... in fundamento fundatum;* c'est-à-dire, selon les interprètes, *fundamentum post fundamentum, fundamentum secundarium* (*Bellarm., loc. cit.*); mais fondement second, que la constitution de la volonté divine a rendu nécessaire comme le premier; fondement matériel, sur lequel il faut indispensablement s'appuyer si l'on veut reposer sur le fondement spirituel, à tel point que, si ce n'est pas par Pierre, on ne peut parvenir au Christ : *At post Christum fundamentum est Petrus, et nisi per Petrum non pervenitur ad Christum* (*Ibid.*), et que celui-là est nécessairement en dehors de l'économie du mystère divin, qui a la témérité de quitter le roc solide de Pierre : *Ut exsortem se mysterii intelligeret esse divini qui ausus fuisset a Petri soliditate recedere* (4). La raison en est péremptoire; car si le Christ est la pierre : *petra autem erat Christus*, il a plu au Christ, qui est la pierre, d'interposer une autre pierre comme fondement immédiat de la construction visible de son Eglise : « Or je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise : *Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* »

VI. Donc, Messieurs, adhérence de Pierre au Christ, du fondement extérieur au fondement plus secret; soudure éternelle, incrustation impérissable, jonction indissoluble de la pierre visible avec la pierre invisible : *lapidem in fundamento fundatum.* Ce que Dieu a ainsi uni, l'homme ne le séparera point. Ce qui est ainsi fondé sur la pierre ferme, les vents et les orages ne le renverseront point; les efforts même de l'enfer y seront impuissants. Les autres fondements seront ébranlés, non pas tous à la fois, mais tous le pourront être successivement. Si nous descendons dans les assises des mu-

(1) « Et murus civitatis habens fundamenta duodecim, et in ipsis duodecim nomina duodecim Apostolorum Agni. » (*Apoc.*, XXI, 14.)

(2) « Intuitus autem eum Jesus dixit : Tu es Simon, filius Jona, tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus. » (*Joan.*, I, 42.)

(3) Lapis offensionis et petra scandali his qui offendunt verbo, nec credunt in quo et positi sunt. (I *Petr.*, II, 8.)

(4) S. Leo, *Ad episc. provinc. Viennen.* epist. 10, c. 1.

Digitized by Google

railles de la cité, et que, parmi ces douze fondements qui portent les noms des douze apôtres de l'Agneau, nous y cherchions, par exemple, la pierre où était inscrit le nom de Jacques ou le nom de Marc, ou le nom de Jean; hélas! l'histoire des églises de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Ephèse nous montrera ces pierres souvent arrachées de leur place et dépouillées de l'inscription glorieuse qu'elles avaient reçue. C'est que ces autres pierres, quelque noble que fût leur destination, n'avaient pas été honorées du même privilége que celle qui porte le nom de *Pierre* par excellence; elles n'avaient pas été identifiées et, pour ainsi dire, personnifiées comme elle avec le fondement même qui est le Christ : *Fundamenta in fundamento non fundata.*

Ainsi, c'est Pierre, Pierre seul, qui est la base visible, complète, universelle et perpétuelle de l'Eglise; seul il tient en main les clefs du royaume céleste : *Beatus Simon, post sacramenti confessionem, Ecclesiæ ædificationi subjacens, et claves regni cœlestis accipiens.*

VII. Mais où Pierre résidera-t-il? Pour une pierre visible, il faut un lieu visible; sur quelle partie prédestinée de notre globe, dans quelle contrée privilégiée le tout-puissant fondateur de l'Eglise placera-t-il la principale assise et la pierre fondamentale de cet incomparable édifice?

Quand il est question de bâtir un temple, les règles sacrées exigent que le pontife lui-même en ait choisi d'avance l'emplacement, qu'il en ait marqué l'enceinte, le vestibule, les dimensions, et que la veille de la bénédiction et de l'imposition de la première pierre, il ait pris déjà possession du sol en y plantant par anticipation le signe de sa destination religieuse (1). Le pontife suprême, Jésus-Christ, n'aura sans doute pas omis un point si considérable du cérémonial sacré. En effet, Messieurs, avant de poser la première pierre de l'Eglise catholique, le Verbe de Dieu, durant une longue et laborieuse vigile de plusieurs siècles, avait marqué de son doigt souverain et désigné par de divines préparations le lieu qu'il avait choisi dans sa libre volonté pour en faire le centre de la nouvelle alliance.

Les Ecritures nous répètent souvent, Messieurs, que l'Esprit de Dieu ne dépend que de lui-même dans la répartition de ses faveurs. Il les partage à chacun comme il veut, aux lieux comme aux personnes, aux nations comme aux individus : *dividens singulis prout vult* (I *Cor.* XII, 11). Le vent divin souffle où il lui plaît et quand il lui plaît; vous entendez sa voix, mais vous ne savez pas d'où il vient, ni où il va, et toute investigation téméraire vous est interdite (2). Ainsi l'Orient a-t-il eu de grands et longs priviléges. Il a vu naître le premier et le second Adam, et durant presque tout l'espace qui sépare la création de l'un de l'incarnation de l'autre, il a été le favori du Ciel, le mieux traité dans l'ordre de la nature et de la grâce. Non-seulement la civilisation antique, mais la vraie religion s'est longtemps concentrée, cantonnée chez les nations sémitiques. Encore une fois, ne me demandez pas pourquoi cette préférence divine. Qui es-tu, ô homme, pour entrer dans le conseil de Dieu et pour sonder le mystère de sa volonté? L'argile dit-elle à celui qui l'a pétrie: pourquoi m'as-tu faite ainsi? Est-ce que le potier souverain, qui a fait de rien tout le limon du globe terrestre, ne peut pas choisir à son gré au pays de l'aurore ou du midi la terre dont il pétrira le premier homme et celle dont il formera l'humanité sainte du Verbe? Est-ce qu'il n'est pas le maître de fabriquer avec l'argile du Levant ses vases d'honneur, avec celle de l'Occident les vases d'ignominie ou même de colère (3)?

VIII. Mais le patriarche Noé avait prophétisé, avant de mourir, que les avantages ne reposeraient pas toujours sur une même tête, et qu'un jour ils passeraient à un autre de ses enfants. Après qu'il eut maudit Chanaan et qu'il eut salué dans l'avenir des âges le Seigneur Dieu de Sem, il avait ajouté: « Que Dieu multiplie et dilate Japhet et qu'il le fasse habiter et régner sous les tentes de Sem (4)! » Le second père du genre humain venait de tirer, en ce peu de mots, l'horoscope de toute sa race; en particulier, il avait prononcé l'oracle des destinées futures de l'Occident. Oui, l'Orient sera le théâtre des plus grandes et des plus magnifiques manifestations du Seigneur, soit durant le règne de la loi primitive et de la loi écrite, soit à l'avénement de la loi de grâce; ses villes, ses montagnes, ses vallées, ses fleuves, seront consacrés par les souvenirs les plus divins; ils garderont les marques du passage des patriarches, des juges, des rois et des prophètes, la trace même des pieds du Fils de Dieu; car le Verbe fait chair sera fils de Sem : *Benedictus Dominus Deus Sem* (*Gen.* IX, 26)! A l'Orient donc la gloire d'être le berceau du monde et le berceau du Christ; à lui encore de conserver le tombeau du Christ, peut-être même de devenir comme le tombeau du monde, alors que, le juge des vivants et des morts revenant en la même façon qu'il est monté au ciel, tous les hommes seront cités à son tribunal dans la val-

(1) Nemo ecclesiam ædificet, priusquam Pontificis judicio locus et atrium designentur, et per eum, vel ejus auctoritate, crux in loco figatur, et lapis primarius in fundamento ponatur. Pridie igitur, lignea crux in loco ubi debet esse altare figatur, etc. (Pontific. Roman. pars II, *De benedictione et impositione primarii lapidis.*)

(2) « Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis; sed nescis unde veniat aut quo vadat. » (*Joan.* III, 8.)

(3) « O homo, tu quis es qui respondeas Deo? numquid dicit figmentum ei qui se finxit : Quid me fecisti sic? Annon habet potestatem figulus luti, ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam? » (*Rom.*, IX, 20, 21.)

(4) Dilatet Deus Japhet et habitet in tabernaculis Sem. (*Gen.* IX, 27)—Vid. Cornel. a Lapid. in hunc locum.

Digitized by Google

iée de Josaphat (1). Mais à l'Occident ont été faites aussi de saintes promesses qui s'accompliront dans la plénitude des temps et dans le déclin des âges ; à l'Occident est réservé le siége principal de l'Eglise du Christ : là sera la cité choisie, la nouvelle Jérusalem.

IX. Jésus-Christ, crucifié sur le mont Calvaire, avait le dos tourné à l'encontre de la cité déicide et les yeux dirigés vers l'Occident (2). Les Pères grecs eux-mêmes ont fait cette observation, qu'on trouve consignée par saint Jean Damascène dans son livre *de la Foi orthodoxe*, et par saint Germain, patriarche de Constantinople, dans sa *Théorie des choses ecclésiastiques*. Semblablement, Jésus-Christ était tourné vers cette même partie du monde lorsqu'il donna l'investiture dernière à ses apôtres, et qu'ensuite il s'éleva dans les cieux (3). Attitude pleine de mystère, nous disent de très-graves docteurs et de très-anciens écrivains (4). De ses regards mourants, de son front penché, le Christ saluait et baisait son épouse bien-aimée ; de ses mains étendues, il désignait et bénissait les régions qui allaient principalement former son empire (5). « De là, nous dit un vénérable évêque d'Espagne qui ne fait que résumer la doctrine des âges précédents, de là on peut conclure quelle est la dignité de l'Occident, vers lequel le Christ a incliné la tête quand il a rendu l'esprit. Ce prêtre souverain, ce véritable pontife, par l'oblation volontaire de son corps et par l'aspersion de son sang, a consacré l'univers entier, mais spécialement l'hémisphère occidental, dans lequel devait résider le prince des pasteurs, celui auquel il a donné par excellence, et par-dessus tous les évêques du monde, le plein pouvoir de lier et de délier (6)... C'est vers ce climat qu'il a poussé un grand cri, et que, son côté divin ayant été ouvert, il en a jailli du sang et de l'eau : un cri, pour rappeler à la vie et à la lumière les peuples du Couchant, couchés, hélas ! dans les ténèbres et dans les ombres de la mort ; du sang, pour infuser une chaleur divine dans ces races engourdies par le souffle glacé de l'aquilon ; de l'eau, pour purifier et rajeunir ces nations idolâtres qui avaient vieilli sur le fumier de leur putréfaction morale (7). »

X. Les fondateurs d'empire ne doivent pas mourir, ne doivent point disparaître sans avoir choisi et déterminé le centre de leur royaume : or, Jésus-Christ venait fonder un empire sur la terre. Ressuscité, le Sauveur a reçu de son Père toutes les nations en héritage. Cent fois, par la bouche des prophètes, cet héritage du monde entier lui avait été promis, et la parole divine n'a pas été frustrée de son effet. C'est pourquoi, au moment de remonter dans les cieux, le Seigneur Jésus a dit à ses apôtres :

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc et enseignez tous les peuples, baptisez-les en mon nom, comme au nom de mon Père et de l'Esprit-Saint ; apprenez-leur à observer mes lois, et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.* XXVIII, 18-20). Vous le voyez, c'est un empire, un empire universel et perpétuel, que Jésus va établir. Mais à cet empire universel il faut une capitale appropriée à ses besoins, proportionnée à ses dimensions. Quelle sera donc la capitale du Fils de Dieu fait homme, et institué par son Père monarque de la terre ? Ou plutôt, puisque le souverain ne doit pas régner visiblement en personne, quelle sera la résidence royale de son gouverneur visible ici-bas, de celui qui s'appellera jusqu'à la fin

(1) Joel, III, 2. — Cornel. a Lapid. in hunc locum. — Congregantibus angelis, conventum futurum in loco passionis ostendit (Christus) : et digne illic claritatis adventus exspectabitur, ubi nobis gloriam æternitatis passione corporeæ humilitatis operatus est. (S. Hilar. *Comment. in Matth.*, c. XXV, n. 8.)

(2) Nota Christum ita fuisse cruci affixum, ut facie a Jerosolymis aversa, Occidentem, puta Italiam et Romam, spectaret... Ita Damascenus, lib. IV *De fide*, c. 13, S. Hieron., Beda, Germanus, Sedulius, Adrichom., et alii quos citat et sequitur Alphonsus Paleottus de Christi stigmatibus, c. XX, n. 27. Hoc est quod Judæis prædicit Jerem., cap. XVIII, 17 : *Dorsum et non faciem ostendam eis in die perditionis eorum.* Et David Psal. LXV, 7 : *Oculi ejus super gentes respiciunt.* (Cornel. a Lapid. *in Matth.*, c. XXVII, n. 35.)

(3) Porro hæc Christi vestigia (in monte Oliveti) conversa sunt ad Occidentem, et versus catholicam ex gentibus Romanam spectant Ecclesiam, ad quam ipse, ejus caput, tanquam geminos et illustres oculos, S. Petrum suum in terris Vicarium et S. Paulum doctorem gentium missurus erat (Cornel. a Lapid. *in Act. Apost.* cap. I.)

(4) Cujus denique veracissimus præsagii index fuit constitutio illa crucis Dominicæ, dum in ea Salvator penderet in loco Calvariæ. Nam, cum retro illius verticem suspensi tum fuisset crudus nimium populis Oriens, tunc etiam in ejus conspectu lumine fidei gentes repleturus constitit Occidens, etc. (Rod. Glab. monach. Cluniac. *Histor.* l. I, cap. ultim.)

(5) Nec frustra illuc misericordissimum specialius deflexit intuitum : *Non enim qui sani sunt egent medico. Venitque vocare peccatores ad pœnitentiam, non justos* (Luc. V, 31)... Non, inquam, frustra occiduis partibus pendens in cruce specialius benignissimum dignatus est obtutum intendere, quas voluit tantis doctoribus, Petro videlicet cum Paulo apostolorum principibus, ut geminis lampadibus illustrare. (Herigeri et Anselmi Gesta episc. Tungr. Traj. et Leod. c. 2, 3.)

(6) Colligitur ex his dignitas Occiduæ regionis quia Christus faciem versus occidentalem plagam tenuit, contra quam caput etiam inclinavit quando emisit spiritum. Hic summus sacerdos et verus Pontifex, oblatione sui corporis et spiritus et respersione cruoris sacri consecravit mundum, et præ cæteris partibus Occiduam regionem, qui ligandi et solvendi Romano pontifici, in Occiduo hemisphærio consistenti, præ cunctis mundi prælatis contulit excellentiam in plenitudine potestatis. (Lucas, episc. Tudensis, *Adversus Albigensium errores*, lib. II, c. 12.)

(7) Apertum est præterea versus illud clima sanctissimum latus ejus, de quo exivit sanguis et aqua. Emisit Dominus spiritum, ut servum mortuum a peccatorum occiduo suscitaret : produxit sanguinem, ut congelatum torpore aquilonis calefaceret : dedit aquam, ut ablueret sordidum qui computruerat in stercore virtutum. (*Ibid.*)

Digitized by Google

des âges le représentant de Dieu et le vicaire de Jésus-Christ?

Soyez tranquilles, Messieurs, il y a été pourvu de longue main. Le Roi des siècles s'y était employé de bonne heure, et il avait disposé de vieille date l'emplacement de sa cité. Elle était présente à ses yeux, dès le commencement des choses, alors qu'il prenait l'équerre et le cordeau pour donner à la terre son assiette, pour ajuster les chaînes des montagnes et le niveau des mers (1), en particulier quand il creusait la Méditerranée, « immense bassin bordé par tant de provinces, coupé par tant de promontoires, qui sert à la fois de chemin et de limite; grande route ouverte au commerce des peuples, qu'on dirait jetée à travers le monde comme un baudrier sur le corps de l'homme; ceinture magnifique, enchâssée d'îles comme de pierres précieuses, qui resserre et qui réunit en même temps qu'elle distingue et qu'elle partage (2) ». . . Préparation géographique et topographique de Rome; ce serait tout un beau discours. — Il y songeait tout le long des âges; car, encore que Rome ne soit née que sept cents et quelques années avant Jésus-Christ (ce qui est bien déjà quelque chose: une semaine de siècles!), il faut observer que la durée de la gestation avait précédé l'époque de l'enfantement. Or, manifestement, le Très-Haut avait en vue déjà le second Israël quand il faisait le partage et la séparation des peuples (3), quand, pour obéir à ses desseins, les Assyriens, maîtres du monde, en laissaient tomber l'empire aux Mèdes et aux Perses, et qu'Alexandre le recevait de ceux-ci pour le transporter, accru par ses mains, à d'autres vainqueurs qui allaient l'accroître encore... Préparation historique de Rome: c'est la grande prophétie de Daniel, et c'est tout le discours de Bossuet sur l'histoire universelle. — Enfin, il travaillait plus directement encore à bâtir sa ville souveraine, quand, de cette Rome, héritière des anciens empires, il faisait le plus grand centre d'unité matérielle qui eût jamais existé sur la terre, le rendez-vous universel du monde, posant ainsi entre des mains toutes-puissantes qu'il aurait la gloire de vaincre et de déposséder le sceptre qu'il réservait à son lieutenant... Préparation matérielle et politique de la royauté spirituelle de Rome: ce serait une longue étude à faire sur toute la philosophie de l'histoire romaine depuis Romulus et Rémus jusqu'à saint Pierre et saint Paul.

Le Prophète Isaïe avait dit: *Il y aura dans les derniers jours une montagne préparée, et la maison du Seigneur sera assise sur la crête de plusieurs monts, et posée sur un groupe de collines, et toutes les nations afflueront vers elle. Et des peuples innombrables y viendront en disant: Venez, et montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers: car la loi sortira de Sion et la parole du Seigneur ne restera pas captive dans Jérusalem* (*Isa. III*, 1-5). Or, la Jérusalem ancienne, loin de voir affluer vers elle toutes les nations, allait devenir de plus en plus déserte et abandonnée; au lieu de s'accroître et de se dilater par l'effet d'une promesse et d'une bénédiction divine, elle allait supporter tout le poids des menaces et des malédictions accumulées contre elle dans les saints oracles. Cherchez donc, cherchez ailleurs la montagne préparée, la maison du Seigneur assise au sommet des monts et au flanc des collines, cherchez le centre où affluent tous les peuples: *Et fluent ad eum omnes gentes.*

XI. Un édit n'est-il pas parti de César-Auguste, empereur de Rome, pour que le dénombrement de l'univers entier soit fait? Un tel commandement ne peut émaner que d'une autorité à laquelle le monde entier obéit. Rome est donc le centre d'une monarchie, ou au moins d'une fédération universelle. S'il en est ainsi, le roi promis peut naître: sa capitale est faite, son trône est dressé. Le préfet Cyrinus rapporte dans ses tablettes, sans s'en douter, le nom du prétendant qui doit hériter de l'empire de César (*Luc.* II, 2). Le conquérant va s'élancer comme un géant, et il ne s'arrêtera pas dans sa carrière qu'il n'ait pris possession de son siége souverain. Habile stratégiste, selon la tactique du plus illustre des guerriers modernes, il ira droit à la capitale, et, par là, il tiendra bientôt tous les Etats. Pierre se met en marche, emporté par un instinct divin. Lui qui est plus spécialement l'apôtre des Juifs, comme Paul est l'apôtre des Gentils, quelle puissance peut l'arracher de Jérusalem où l'enchaînent tant de liens? Aussi paraît-il ne s'éloigner qu'à regret. Il s'arrête quelque temps à Antioche, la métropole orientale de l'empire romain. C'est là que le grand nom du *Christianisme* vient d'être inauguré dans le langage humain (*Act.* IX, 26): c'en est plus qu'il ne faut pour y retenir Pierre. Mais une force invincible le pousse à quitter ce siége et à aller plus loin encore: si le nom chrétien a pris naissance à Antioche, ce n'est pas de là qu'il doit rayonner et se répandre sur toute la terre. Le Seigneur Dieu des armées a intimé son commandement à Pierre. Capitaine docile, le chef des apôtres, tout en répandant la bonne nouvelle le long de son

(1) « Quando præparabat cœlos, aderam: quando certa lege et gyro vallabat abyssos, quando circumdabat mari terminum suum, quando appendebat fundamenta terræ. » (*Prov.* VIII, 27-30.)

(2) Pulchra autem ista facies et non nisi a Providentia sic ordinata et ornata. Utrinque ad hoc mare Mediterraneum Provinciæ se porrigunt et extendunt; ipsum in medio, tot portubus et insulis distinctum, quasi via et limes est, per quem commerciis jungantur. Nec aliud mihi pulchrius commodiusque videtur in hoc imperio, quam iste velut in medio corpore balteus, bullis insularum interstinctus: qui et dividit simul et constringit. Lipsius, *de magnitudine Romana*. (L. I, c. 3.)

(3) Quando dividebat Altissimus gentes, quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel. (*Deuter.*, XXXII, 8.

Digitized by Google

chemin, marche à petites journées vers la capitale du monde (1). « Pierre, s'écrie saint Léon, tu vas intrépidement planter le trophée de la croix du Christ sur les citadelles romaines, là où, selon de divines préparations, de *divines préordinations*, *divinis præordinationibus*, tu devais trouver et la gloire de la passion et l'honneur de la primauté (2). »

XII. De tous ceux qui ont parlé de la prédestination chrétienne de Rome, je ne sache pas, Messieurs, qu'aucun l'ait fait avec une plus grande sublimité de vues et de doctrine que le saint docteur dont je viens de prononcer le nom. Ecoutez encore cette haute leçon de théologie historique, qui vous montrera comment à l'économie des destinées de l'ancienne Rome était liée la dispensation du mystère du Verbe fait chair. « Le Dieu bon, et juste, et tout-puissant, qui n'a jamais refusé sa miséricorde au genre humain, et qui a toujours fourni libéralement à tous les mortels des moyens généraux pour arriver à la connaissance de son nom, par un conseil plus secret et un sentiment d'amour plus profond, prit en pitié l'aveuglement volontaire de sa créature égarée, et lui envoya son Verbe, égal et coéternel à lui-même; lequel Verbe, s'étant fait chair, a tellement uni la nature divine à la nature humaine, que son abaissement vers notre petitesse a procuré notre ascension vers les suprêmes hauteurs. Mais, pour que l'effet de cette grâce inénarrable se propageât par tout l'univers, la Providence prépara divinement l'empire romain, auquel elle donna de tels accroissements que ses limites touchaient aux nations qu'elles ne renfermaient pas. Il entrait tout à fait dans le plan divin qu'un grand nombre de royaumes fussent confédérés dans un seul empire, et qu'ainsi la prédication générale arrivât plus facilement à tant de peuples placés sous le gouvernement d'une seule cité. C'est pourquoi, lorsque les douze apôtres, ayant reçu du Saint-Esprit le don de parler toutes les langues, entreprirent de porter l'Evangile sur les divers points du globe qui leur étaient assignés, Pierre, le prince de l'ordre apostolique, est destiné à la métropole de l'empire romain, afin que la lumière de la vérité, qui était révélée pour le salut de toutes les nations, s'épanchât plus efficacement de la tête du monde sur toutes les autres parties du genre humain. Car quelle contrée n'avait pas alors ses représentants dans cette ville! et dans quel coin de la terre eût-on pu ignorer ce qui aurait retenti à Rome?... C'est donc vers cette ville, ô bienheureux apôtre Pierre, que tu ne crains pas de venir: tu entres sans frayeur dans cette forêt de bêtes frémissantes; tu mets le pied sur cet océan aux profondeurs si orageuses, plus calme que quand tu marchais sur la mer; et tu ne crains pas Rome, la reine du monde, toi qui, dans la maison de Caïphe, avais eu peur de la servante d'un prêtre (3). »

XIII. Un jour, pourtant, Pierre écouta de timides conseils. Il veut s'éloigner de la grande Babylone, et il a déjà franchi les murs de la cité. Jésus-Christ lui apparaît marchant en sens contraire. « Seigneur, où allez-vous? » lui dit le fugitif. « Je vais à Rome, afin d'y être crucifié une seconde fois, » répond le céleste pèlerin. Pierre comprend le sens de cette parole (4) : il rentre dans la cité pour y mourir de la mort même du Sauveur (5) ; et, par son supplice, se consomme plus parfaitement le mystère de l'identification du disciple avec son maître, de la pierre visible avec la pierre invisible. Entendez, à ce sujet, un autre Pape du grand

(1) Duodecim certe fuere apostoli..., unum tamen principem ex illis voluit Christus, eumque dispensatione mirabili in dominam gentium Romam direxit, ut in præcipua Urbe vel prima primum et præcipuum dirigeret Petrum. (S. Gelas., ep. 14.) Ipsis Claudii Augusti temporibus benigna et clementissima Dei Providentia fortissimum et maximum inter apostolos Petrum, et virtutis merito reliquorum omnium principem ac patronum, Romam perduxit. (Euseb. *Hist. eccl.* l. II, c. 4.)

(2) Serm. IV, *in Annivers. ordin.*

(3) Deus namque bonus, et justus, et omnipotens, qui misericordiam suam humano generi numquam negavit, omnesque in commune mortales ad agnitionem sui abundantissimis semper beneficiis erudivit, voluntariam errantium cæcitatem et proclivem in deteriora nequitiam secretiori consilio et altiori pietate misertus est, mittendo Verbum suum æquale sibi atque coæternum. Quod caro factum ita divinam naturam naturæ univit humanæ, ut illius ad infima inclinatio, nostra fieret ad summa provectio. Ut autem hujus inenarrabilis gratiæ per totum mundum diffunderetur effectus, Romanum regnum divina providentia præparavit; cujus ad eos limites incrementa perducta sunt, quibus conctarum undique gentium vicina et contigua esset universitas. Disposito namque divinitus operi maxime congruebat, ut multa regna uno confœderarentur imperio, et cito pervios haberet populos prædicatio generalis, quos unius teneret regimen civitatis... Nam cum duodecim apostoli, accepta per Spiritum sanctum omnium locutione linguarum, imbuendum Evangelio mundum, distributis sibi terrarum partibus, suscepissent, beatissimus Petrus, princeps apostolici ordinis ad arcem Romani destinatur imperii : ut lux veritatis quæ in omnium gentium revelabatur salutem, efficacius se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet. Cujus autem nationis homines in hac tunc urbe non essent? aut quæ usquam gentes ignorarent quod Roma didicisset? Ad hanc ergo urbem tu, beatissime Petre apostole, venire non metuis, et consorti gloriæ tuæ Paulo apostolo aliarum adhuc Ecclesiarum ordinationibus occupato, silvam istam frementium bestiarum et turbulentissimæ profunditatis oceanum constantior quam cum supra mare gradereris, ingrederis. (*Matth.* XIV, 50.) Nec mundi Dominam times Romam, qui in Caiphæ domo expaveras sacerdotis ancillam. (*Matth.* XXVI, 70.) Serm. 82, *in Festo SS. Apostol.*)

(4) « Certus quod velox est depositio tabernaculi mei, secundum quod et Dominus noster Jesus Christus significavit mihi. » (*II Petr.* I, 14.)

(5) Nocte muros egredi cœpit, et videns sibi in porta Christum occurrere, urbemque ingredi, ait : Domine, quo vadis? Respondit Christus : Venio iterum crucifigi... Intellexit ergo Petrus quod iterum Christus crucifigendus esset in servulo. Itaque sponte remeavit. (Ambros. *Serm. contra Auxentium*, n° 13.)

Digitized by Google

nom de Léon : « Pierre, par un sentiment de profonde humilité, mais aussi par une pensée plus mystérieuse et pleine d'une haute signification, demanda à être crucifié la tête en bas. En cela il fut divinement inspiré ; car, par cette posture de l'apôtre, il devint plus manifeste qu'il était la pierre première et principale, ajustée, conjointe, adhérente et soudée au fondement qui est le Christ Jésus, et qu'étant immédiatement superposé et associé à la pierre angulaire, il porterait avec une solidité indéfectible tout le poids de la construction de l'Eglise. Oui, par sa propre tête ainsi collée et attenante à la tête du Christ, Pierre reliera et joindra avec ce divin chef tout le reste de son corps mystique, qui croîtra et se développera jusqu'à la consommation des siècles ; et quand, au dernier jour, le prince visible de l'Eglise soulèvera sa tête du fond de la catacombe qui renferme sa chair mortelle, avec lui se relèveront et monteront au ciel tous les membres du corps de Jésus-Christ, joints à cette tête par des nerfs et des attaches que rien ne pourra rompre (1). » C'est un pape français qui s'exprime ainsi : je l'appelle français, car, outre qu'il est issu du sang royal des Francs, l'histoire nous autorise à dire qu'il n'y a rien de plus français en France que la catholique Lorraine ; or, c'est l'église de Toul qui a donné saint Léon IX au Saint-Siége.

XIV. Voici donc, Messieurs, que non plus seulement le mystère de l'institution, mais la cérémonie de l'imposition presque matérielle de la première pierre, est accomplie. Rome contient désormais dans les flancs de son Vatican un rocher plus immuable que celui de son vieux Capitole : *Capitoli immobile saxum* ; car, après que Simon Pierre a confessé la vérité du Christ par sa mort, comme il l'avait confessée par sa parole dans sa vie, le voici posé et fixé à la place qui lui avait été préparée par un long travail de la Providence. Autour de sa dépouille glorieuse rayonnera la construction immense de l'Eglise ; et tout auprès, sur la colline, sa main toujours vivante tiendra les clefs du royaume céleste : *Beatus Simon, post sacramenti confessionem, Ecclesiæ ædificationi subjacens et claves regni cœlestis accipiens.* Dès cet instant commence une Rome nouvelle, plus grande, plus auguste que celle qui va s'éteindre dans les orgies sanglantes et impures de ses monstrueux Césars. « O Rome, s'écrie saint Léon, tes deux apôtres, voilà tes pères et tes pasteurs véritables, qui, en t'inoculant la royauté céleste, ont beaucoup mieux mérité de s'appeler tes fondateurs que ceux qui ont posé les premiers fondements de tes murailles, et dont l'un, celui-là même qui te donna son nom, souilla ton enceinte du sang de son frère. Tes apôtres, ce sont eux qui, en faisant de toi la nation sainte, le peuple choisi, la cité sacerdotale et royale, enfin la capitale du monde, t'ont conféré, par la chaire de Pierre, une primatie divine, plus étendue que ta domination terrestre. Car, encore bien qu'agrandie par mille victoires, tu aies reculé sur terre et sur mer les limites de ton empire, pourtant tes conquêtes guerrières n'ont jamais égalé ce que la paix chrétienne t'a soumis (2). » Et, si vous voulez, Messieurs, après ces accents d'un grand pape, entendre ceux de l'Eglise gallicane, Bossuet vous fera ressouvenir du cantique sacré qu'avant saint Léon notre Aquitaine avait déjà chanté par la bouche de saint Prosper : « Rome, le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes (3). »

XV. Vienne donc, à la suite de tous les autres peuples, vienne le peuple de Dieu s'absorber dans la grande unité de l'empire romain : c'est entre les bras de Jésus-Christ qu'il se jette à son insu : sa défaite sera son triomphe ; au lieu de se briser contre un écueil, il abordera au port.

Chose étonnante, Messieurs ! le peuple romain et le peuple juif avaient une secrète appréhension l'un de l'autre. Ces deux nations s'observaient avec une inquiétude réciproque. « Les Romains viendront, disaient les Juifs, et ils détruiront notre cité et notre nation (4). » D'autre part, ainsi que Tacite et Suétone nous l'apprennent, c'était une croyance générale chez les Romains que des

(1) Quod utique devotissimus ille Petrus non solum vivens, sed etiam moriens demonstravit, quando nimia humilitate et congrua significatione se crucifigi deorsum verso capite petivit ; profecto divina inspiratione præfigurans sese esse primum et quadrum lapidem in fundamento, quod est Christus Jesus, compaginatum, cohærentem, atque connexum ; qui, utpote superpositus angulari lapidi, totum pondus Ecclesiæ fabricæ incorruptibili soliditate sufferret, ac proprii capitis suppositione omnia membra corporis Christi per aptas et naturales compages, usque ad consummationem sæculi, quasi usque ad pedes crescentia, inflexibili collo ad cœlos sustolleret. (S. Leo IX, *ad Michaelem CP.* epist. 100, c. 6.)

(2) Isti enim sunt viri per quos tibi Evangelium Christi, Roma, resplenduit ; et quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis. Isti sunt sancti patres tui verique pastores, qui te regnis cœlestibus inserendam multo melius multoque felicius condiderunt, quam illi quorum studio prima mœnium tuorum fundamenta locata sunt : ex quibus is qui tibi nomen dedit fraterna te cæde fœdavit. Isti sunt qui te ad hanc gloriam provexerunt, ut gens sancta, populus electus, civitas sacerdotalis et regia, per sanctam beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina quam dominatione terrena. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terra marique protuleris, minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit quam quod pax Christiana subjecit. (Serm. 82, *in Natali apost. Petri et Pauli*, c. 1.)

(3) Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis
Religione tenet.

(Carmen S. Prosperi *de ingratis.* — Bossuet, *Discours sur l'unité de l'Eglise*, 1re partie.)

(4) « Venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. » (*Joan.* x, 48.)

Digitized by Google

hommes partis de la Judée soumettraient l'empire et s'empareraient du gouvernement du monde (1). Le présage était fondé des deux côtés, mais non pas la terreur qu'inspirait ce présage. Car l'antique Judée, par la destruction de sa nationalité étroite et provisoire, allait entrer en possession de la monarchie universelle et définitive que tous ses prophètes lui avaient annoncée. Et Rome, après avoir accompli les prophéties en ne laissant pas pierre sur pierre du temple et de la ville de Jérusalem, allait être investie elle-même d'une autorité meilleure, plus durable et plus étendue, grâce à ces Galiléens qu'elle recélait depuis quelque temps déjà dans son sein. Voyez-vous Titus qui rentre triomphalement dans la ville? Ne pleurez pas sur le peuple captif enchaîné à son char ; car, s'il vous était donné de percer le voile de l'avenir, vous reconnaîtriez que c'est le vaincu qui entre en vainqueur. Mais ne craignez pas davantage pour Rome. Ce captif, qui entre en conquérant et en vainqueur, entre aussi en libérateur et en bienfaiteur. — Messieurs, il est un monument au pied duquel nous nous sommes plus d'une fois assis pour méditer. Aux abords de cette Voie Sacrée, célèbre par le souvenir de tant de glorieuses ovations, chacun peut contempler encore aujourd'hui l'arc de Titus, et sur cet arc la représentation des dépouilles opimes de Jérusalem qui enrichissaient le cortége du triomphateur. Le temps n'en a pas également respecté toutes les parties ; mais une sculpture parfaitement intacte et providentiellement protégée contre toute mutilation, ne permet pas de douter que le chandelier à sept branches ne soit venu alors s'éteindre, s'ensevelir dans la nouvelle Jérusalem, dans cette Rome aux sept montagnes, qui est depuis dix-huit siècles et qui sera jusqu'à la fin des âges le véritable chandelier à sept branches, dont les phares illuminent tout l'univers. Le Seigneur l'avait dit : *Je remuerai le chandelier : « Movebo candelabrum. »* (*Apoc.* II, 5). Et il en devait être ainsi. Le sacerdoce, le pontificat ayant été transférés, il fallait bien que l'appareil légal de la sacrificature et du sacerdoce fût transféré aussi (*Hébr.* VII, 12).

XVI. Ainsi la substitution est définitivement opérée. Le glaive des Grecs et celui des Romains avait donné déjà aux fils de Japhet l'autorité politique sur la plupart des fils de Sem : les conquêtes de la force avaient précédé celles de la grâce, et la matière avait fourni des ouvertures à l'esprit (2). Désormais, le sceptre spirituel ne sortira plus de Rome, et le pontife visible de cette cité ne manquera point, tant que le pontife invisible, qui est retourné vers le trône de son Père, n'aura pas reparu dans les nues. Jusqu'à ce second et dernier avénement du Christ, Rome est à tout jamais le centre de l'Eglise ; et le centre de l'Eglise, c'est le centre du monde. Désormais tout ce que le Seigneur a demandé d'hommages, de dévouement, d'amour pour la cité de David, les chrétiens le rendront, et plus encore, à Rome, la ville de Jésus, Roi et Pontife des siècles nouveaux. O Rome, ô la Jérusalem des promesses, les rois et les prophètes s'étaient dressés sur la plante de leurs pieds pour apercevoir ta splendeur ; ils l'ont entrevue, et ils ont tressailli de joie. *Bienheureux serai-je*, s'écriait le vieil Israëlite captif à Ninive, *s'il demeure un rejeton de ma race pour voir la beauté de la nouvelle Jérusalem. O la Jérusalem du Christ, bénis seront ceux qui te béniront ; mais ceux-là seront maudits qui t'auront méprisée, ceux-là seront condamnés qui t'auront blasphémée* (*Tob.* XIII, 16-20). Messieurs, nous sommes à l'abri de ces anathèmes ; car jamais le mépris de Rome, jamais le blasphème contre Rome ne sauraient être dans nos cœurs ni sur nos lèvres. Mais j'ajouterai : Que Rome ne soit jamais l'objet de nos discours légers et téméraires. Car, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : *Ne jurez pas par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la cité du grand Roi : Neque per Hierosolymam, quia civitas est magni regis* (*Matth.* V, 35).

Oui, Messieurs, Rome, c'est le siége de la souveraineté de Jésus-Christ ; c'est le centre de son action et de son gouvernement ; là est sa tente royale, son tabernacle parmi les hommes ; là, par la présence de son substitut visible, le fils de Marie justifie toujours le titre que lui ont donné les prophètes : *Emmanuel, ce qui veut dire Dieu avec nous* (3).

Si jamais vous avez le bonheur d'aller à Rome, Messieurs, lorsque vous serez sous la coupole jetée en l'air par Michel-Ange ; après avoir tout examiné, tout étudié dans la cité comme dans la basilique ; en pensant à tout ce qui rayonne de ce foyer, à tout ce qui converge vers ce point depuis tant de siècles ; agenouillés devant le tombeau de Pierre dont vous baiserez la poussière, et sous la main de son successeur qui vous bénira ; en ce moment précieux, maîtrisez votre émotion, si vous le pouvez ; tâchez de vous rendre compte à vous-mêmes de tout ce qui occupera votre esprit et votre cœur ; et si la formule vous manque pour exprimer tant de choses en peu de mots, rappelez-vous le texte qui revient à tout instant dans cet entretien : « *Simon-Pierre*, confesseur de la divinité du Christ, portant sur sa poitrine tout le môle de l'Eglise, et, loin d'en être écrasé

(1) Percrebuerat toto Oriente vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. (Sueton. *in Vespas.* 4.)

Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore ut valescerent Orientis, profectique Judæa rerum potirentur. (Tacit. *Hist.* lib. V, 13.)

(2) Rupert. (*Commentar. in Genes.*, l. IV, c. 39.)

(3) « Emmanuel, quod est interpretatum Nobiscum Deus. » (*Matth.* I, 23.)

Digitized by Google

(1), tenant d'une main toujours sûre les clefs du gouvernement divin : *Beatus Simon, post sacramenti confessionem, Ecclesiæ ædificationi subjacens et claves regni cœlestis accipiens.* »

XVII. « Mais cette Rome des temps chrétiens, à qui Dieu a donné un si grand rôle, ne s'est-elle pas enorgueillie de ses privilèges divins, comme l'antique Rome s'était enorgueillie de sa puissance ? L'Orient a rejeté avec éclat un joug qu'il trouvait insupportable : l'Occident lui-même a eu ses défections, et de ses contrées les plus fidèles on a entendu s'échapper des murmures. N'y a-t-il rien de vrai dans les accusations portées contre l'orgueil latin, contre l'esprit dominateur de Rome ? »

Messieurs, j'aime toujours les questions nettement posées, les difficultés franchement abordées. La vérité ne peut que gagner à ce que l'objection ne soit jamais affaiblie. Or, voici les deux affirmations par lesquelles je réponds avec assurance : Si l'Orient veut être juste, il avouera qu'il n'a pas eu d'ennemi plus acharné et plus persévérant que lui-même, ni d'ami et de protecteur plus dévoué, plus constant, plus infatigable que la papauté latine. Et si l'Occident ne veut pas être ingrat, il proclamera que l'avantage qu'il a eu d'être placé sous la primauté plus immédiate du siége romain, l'a maintenu à la tête de la chrétienté et de la civilisation. Je ne toucherai que la cime des choses, de peur de fatiguer votre attention dont j'ai encore besoin quelque temps.

XVIII. Non, Messieurs, l'Orient n'est pas recevable dans ses plaintes amères contre la domination latine, c'est-à-dire contre la papauté romaine. Encore un coup, Dieu partage ses dons comme il lui plaît ; et de même que l'Occident aurait tort de récriminer contre la volonté divine, qui a fait de l'Orient le théâtre de tant et de si grands événements, couronnés par le plus grand de tous, je veux dire la naissance du Messie, ainsi l'Orient n'a-t-il aucun droit d'envier à l'Occident la tardive gloire que les desseins célestes lui réservaient.

Mais ce qui enlève toute espèce de motif à la jalousie orientale, c'est la différence profonde qui existe entre la métropole religieuse des temps chrétiens et celle de l'ancienne alliance. L'exigence de la loi mosaïque réduisait la Jérusalem des Juifs à n'être que la capitale d'une race choisie, d'un peuple restreint et privilégié. L'étude de l'histoire ancienne nous autorise même à dire que toute la race de Sem s'est montrée, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, avare de ses avantages, dont elle a redouté le partage et la diffusion. Autre est l'esprit du christianisme, et, par suite, l'esprit de la nouvelle Jérusalem que Jésus-Christ s'est choisie en Occident. Rome est ouverte à tous et elle prodigue ses dons à tous ; elle est essentiellement accueillante et généreuse, attractive et communicative. Pour elle, il n'y a ni Juif, ni Grec, ni gentil, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre (*Gal.* III, 28 ; *Coloss.* III, 11). Et pourquoi distinguerait-elle entre le Romain et les autres enfants de Dieu, puisque celui qui est le Seigneur de tous est également libéral envers tous ceux qui l'invoquent (*Rom.* X, 12) ? La papauté, comme l'Eglise, est à la fois romaine et catholique, c'est-à-dire romaine et universelle. Rome est le séjour des Papes, mais les Papes peuvent se recruter de tous les points du monde. Le pontificat suprême de l'ancienne loi était renfermé dans une tribu ; il s'y transmettait par l'hérédité charnelle et s'y conservait exclusivement. La papauté romaine n'est pas circonscrite de la sorte ; elle est accessible à tous, et les sept collines ont vu régner sur leurs cimes des pontifes de toutes les nations : de la Syrie, de la Judée, de l'Afrique, de la Grèce, comme de tous les pays occidentaux, de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ce qui a été pourra être encore ; et le jour où les intérêts de l'Eglise le demanderaient, Rome ne se montrerait pas plus exclusive que par les temps anciens. A l'Italie, sans doute, appartient la meilleure part, et l'on comprend que le pontife universel, qui est en même temps l'évêque de Rome, ait été choisi plus souvent parmi les clercs indigènes. Mais, après l'Italie, c'est la Grèce qui a occupé le plus fréquemment le siége apostolique, où elle s'asseyait encore, en la personne de saint Zacharie, dans le siècle qui précéda celui où Photius allait interdire pour longtemps à l'Eglise de prendre son chef en Orient.

XIX. Du reste, loin de se montrer injuste et partiale contre les races asiatiques et les peuples hellènes, Rome n'a cessé de les traiter avec une sorte de prédilection maternelle. Qu'on lise le martyrologe romain, le bullaire romain, les conciles particuliers ou généraux tenus en Occident, par exemple, à Clermont, à Lyon, à Florence, à Trente, ou plutôt qu'on lise l'histoire du monde depuis quinze siècles, et il sera impossible de taxer un seul moment la papauté latine de rigueur ou d'indifférence envers l'Orient. Notre calendrier ne donne-t-il pas une place d'honneur à tous ces saints pontifes, à tous ces grands docteurs que la Grèce et l'Asie ont fournis ? Notre liturgie n'est-elle pas remplie de leurs savantes homélies ? Les constitutions et les lettres pontificales ne déposent-elles pas d'une attention et d'une sollicitude constante pour les intérêts sacrés de leurs Eglises ? N'est-il pas vrai que, sur plusieurs points considérables de la discipline ecclésiastique, l'offensive a toujours été prise par l'Orient, tandis que l'Occident s'est contenté de défendre sa propre tradition, et s'est

(1) Nulla incumbentis sibi templi mole fatiscit (*alias* lassescit). (S. Leo, *De natali ipsius*, Serm. 5, c. 2.)

Digitized by Google

montré plein d'indulgence pour la pratique différente des Eglises orientales ? Le Saint-Siége, dans une pensée de pacification, n'a-t-il pas fini même par sanctionner, de sa suprême autorité, la prééminence que Constantinople avait usurpée sur les patriarcats apostoliques de l'Orient ?

Mais que dis-je ? N'a-t-on pas vu la papauté tenir l'Europe entière en haleine pendant plusieurs siècles et mettre toutes les nations chrétiennes sous les armes pour lutter en quelque sorte contre l'anathème divin qui pèse sur la cité déicide, et pour arracher Jérusalem au joug des infidèles ? La Rome païenne avait eu peu de souci de l'alliance qu'elle avait contractée à diverses reprises avec l'ancienne Judée (*I Mach.* VIII, XII, XIV); mais la Rome des pontifes a acquitté avec usure la dette et expié le méfait de sa devancière. Et, il faut le dire, si le résultat de tant d'efforts n'a été ni complet, ni durable, le motif humain le plus manifeste de cet insuccès, ç'a été la déloyauté et la perfidie des Grecs. Ces héritiers dégénérés des Spartiates pouvaient avoir oublié l'antique lien d'origine et les traités célèbres qui unissaient leur nation à la Palestine (*Ibid.*); mais au moins devaient-ils venir en aide à des frères en Jésus-Christ, sur lesquels ils avaient revendiqué si hautement la juridiction et le patronage. Du reste, comment s'étonner que les Grecs n'aient pas voulu s'associer aux Latins pour la délivrance des Lieux saints, quand on voit qu'ils n'ont pas même voulu correspondre aux efforts incessants de Rome pour leur propre salut ? Car, que n'a pas tenté la papauté pour soustraire les Grecs et l'Orient tout entier à la domination de Mahomet ? Enfants rebelles, ils ne causaient guère à leur mère depuis plusieurs siècles que de profondes douleurs, et leur mère travaillait toujours avec énergie pour écarter le rude sort qui allait tomber sur eux. Pour savoir à quel point cette intervention était généreuse et désintéressée, il faut lire surtout les lettres du grand Pape Innocent III. Loin de favoriser l'expédition des Latins contre Constantinople, il juge tout d'abord cette entreprise avec sévérité, et il s'alarme à la pensée que la conquête peut devenir pour l'Orient un motif de prolonger la défiance et la désunion. D'ailleurs, c'est contre les infidèles, et non pas contre les baptisés, même schismatiques, qu'il a voulu diriger la Croisade ; c'est pourquoi il se plaint amèrement de ce que ses instructions ont été méconnues (1). Les écrits des Papes donnent lieu à cent observations de ce genre ; et la belle encyclique que le Pape aujourd'hui régnant adressa aux Eglises d'Orient, dès les premiers temps de son pontificat, restera l'un des plus admirables monuments de ce zèle plein d'amour avec lequel les chefs latins de la catholicité n'ont jamais cessé de travailler à la réconciliation et au rapprochement de l'Orient (2).

XX. Répétons-le donc, Messieurs : l'Orient n'a eu d'autres ennemis que ses propres divisions, ses propres fautes, et principalement l'ambition de ses patriarches, ambition qui a fait d'eux le déplorable jouet des empereurs, puis des sultans, en attendant qu'ils deviennent, si la Providence n'achève d'y mettre ordre par les étonnants moyens qu'elle sait parfois employer, les très-humbles serviteurs des czars. Ce qui reste de la dignité de l'Orient, c'est ce qui est toujours demeuré ou ce qui a eu le courage de se replacer sous la bienfaisante influence de Rome. Disons mieux, la dignité, la splendeur de l'Orient, elle ne frappe nulle part les yeux autant qu'à Rome. Là le rit oriental, avec ses diversités, est toujours traité avec honneur ; il est célébré régulièrement dans plusieurs églises, il se mêle à la pompe même des cérémonies papales. Une congrégation spéciale est chargée de pourvoir à sa conservation comme à son orthodoxie. La Propagande romaine renvoie chaque année vers toutes les parties de l'Orient de jeunes prêtres indigènes qu'elle a nourris et élevés selon les traditions orthodoxes de leurs pays, et auxquels elle fait une loi de demeurer fidèles aux rites de leurs nations respectives Rome est si attentive à enlever tout prétexte au maintien de la division, qu'elle a résisté jusqu'ici au zèle trop ardent des néophytes qui voudraient n'avoir plus d'autre discipline que la sienne. En mainte occasion, les Orientaux les plus intelligents, une fois revenus à l'orthodoxie, ont paru regretter l'excès de cette condescendance qui, depuis tant de siècles, n'a presque abouti à rien, et ils ont demandé hautement que, sans rien prescrire, on laissât du moins à l'Orient la liberté de s'assimiler peu à peu à l'élément latin. A Dieu ne plaise que nous nous fassions l'interprète indiscret de ces vœux : nous croyons toute sagesse courte et bornée en comparaison de la sagesse romaine. Mais la vérité est que, même dans les siècles de l'union, rien n'est triste à lire comme l'histoire des Eglises orientales ; et l'on a observé avec raison que la substitution de la puissance de leurs patriarches à celle du Pape, quoique légitime et autorisée sur un grand nombre de points, a été, en fait, l'occasion des plus grands malheurs pour ces Eglises comme pour les États où elles étaient établies.

XXI. Aux murmures de l'Orient sont venus se joindre quelquefois d'autres murmures plus injustes ; car si quelque partie de l'univers pouvait avec le moindre fondement s'offusquer des prérogatives de Rome, il semble que ce ne devrait jamais être l'Occident, puisque c'est Rome, et Rome seule, qui a créé et qui maintient la supériorité du monde occidental. L'Orient restera toujours le pays de l'aurore, et ses plages riantes ne cesseront de nous envoyer la lumière naturelle. Mais, depuis que le Seigneur a fait élection de Rome pour être le testament de

(1) Innoc. III PP. *Regest.* lib. VI, epist. 101 ; lib. VIII, epist. 126, et passim.

(2) Epist. Encycl. Pii PP. IX *ad Orientales*, 6 Januar. 1848.

Digitized by Google

la nouvelle alliance, le soleil, dans l'ordre de la vérité et de la grâce, se lève désormais en Occident (1). Ainsi l'ont proclamé de grand cœur les Orientaux eux-mêmes (2); et c'est ce qu'atteste l'histoire humaine tout entière.

On ne peut le méconnaître, Messieurs, la Rome chrétienne a conservé ce sens du pouvoir, cet instinct de l'autorité qui était le caractère distinctif de l'ancienne Rome. Ce n'est pas un fol orgueil, c'est la parole divine qui lui apprend que c'est son droit comme son devoir de régir les peuples : *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* Virgile, en promettant à la cité *un empire sans fin*, avait été bien autrement prophète qu'il ne pouvait le croire. Et rendons grâces à Dieu qu'il en soit ainsi; car Rome, c'est l'esprit latin, c'est le génie occidental dans sa personnification la plus élevée. Or, le génie latin, mélange de grandeur et de sobriété, de courage et de réserve, c'est, par excellence, le génie de la conquête et de la conservation, le génie de la souveraineté et du gouvernement. La Rome chrétienne, avec bien plus de vérité que la Rome antique, a régné et ne règne encore que pour la paix et le bonheur des peuples soumis à son empire. Sa langue, en devenant le plus puissant moyen d'autorité comme d'unité religieuse, a mis un terme à la confusion et à l'anarchie de Babel. Et si cette langue est la langue souveraine, c'est aussi la langue libérale: partout où elle ne règne pas, vous trouverez la servitude. « Qu'on jette les yeux sur une mappemonde, a dit Joseph de Maistre, qu'on trace une ligne où *cette langue universelle se tut* : là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européennes. » Il est vrai, l'Europe elle-même n'a pas su se préserver tout entière de la division; cependant, malgré tout ce qu'on a fait pour la rendre infidèle, la famille des peuples latins est encore aujourd'hui, dans l'un et dans l'autre hémisphère, la grande dépositaire de la civilisation et de la foi, la gardienne constante de la dignité humaine aussi bien que de la religion divine. O heureuse domination de Rome, ô glorieuse sujétion à laquelle on ne peut échapper que pour tomber dans l'asservissement ou croupir dans la barbarie !

XXII. Le soleil est placé si haut, ses feux sont si vifs et si pénétrants, qu'aucune partie du monde ne peut entièrement se dérober à sa lumière et à sa chaleur. Les rayons de cet astre de vie s'insinuent jusqu'à travers les ombres de la mort, et la nuit elle-même reçoit au milieu de ses ténèbres quelques reflets de son éclat. C'est ainsi que les peuples, même les plus séparés de Rome, vivent encore et s'illuminent de la vie et de la lumière dont Rome est le foyer. Pourtant les nations occidentales, et parmi elles, les nations reliées plus étroitement à Rome par les bienfaits reçus et par les bienfaits rendus, les nations placées plus primitivement et plus immédiatement sous la juridiction totale et sous le gouvernement complet de l'unique patriarche de toute la latinité, sont les nations bénies et favorisées du ciel entre toutes les autres. Le Seigneur s'est plu à leur faire sentir de plus en plus le prix de cette salutaire soumission, l'avantage de cette bienheureuse dépendance. Les libertés, les immunités que quelques-unes ont parfois cherchées en dehors de Rome, bientôt, en les regardant de plus près, elles ont trouvé que c'étaient des servitudes et des charges : *Servitutes potius quam libertates.* L'application exagérée et continue des principes du droit coutumier et des maximes de la tradition nationale ouvrait une large porte à l'anarchie doctrinale et disciplinaire. Les délégations d'autorité octroyées à quelques siéges plus éminents, devenaient une source de dangers et un ferment perpétuel de discordes; tout privilége de ce genre ne tardait pas à dégénérer en moyen de domination et d'oppression entre les mains du prince temporel. La prépondérance ecclésiastique des capitales civiles, cette cause incessante de l'abaissement des chrétientés orientales qu'une prévoyance miséricordieuse d'en haut avait épargnée durant tant de siècles aux principales nations européennes, s'était à peine produite qu'elle avait mis déjà un levier puissant aux mains de l'erreur et donné des ailes rapides à l'innovation. Il en était ainsi : plusieurs peuples avaient déjà succombé sous l'influence de quelqu'une de ces causes, et chez les autres, les liens se relâchaient de jour en jour, quand le Seigneur, épanchant sur l'Occident la coupe de sa colère, y mêla les flots de son amour. Tandis que l'impiété détruisait tant d'utiles et de saintes choses lentement élaborées par l'Eglise, et dont la disparition laissera longtemps de profondes souffrances au sein des nations, le Dieu tout-puissant, de son côté, brisait mille barrières que l'enfer avait élevées, renversait mille obstacles que le temps avait amoncelés; et, par un effet marqué de la Providence, qui tend à resserrer de plus en plus les nœuds de l'unité religieuse en même temps qu'elle opère les rapprochements matériels, l'Europe catholique en est venue à ce point qu'il n'existe plus et qu'il ne peut plus exister pour elle d'autre primat que le souverain pontife romain. Ah ! Messieurs, gardons-nous de nous en plaindre. N'imitons pas ces petits esprits, qui, en face des plus grandes

(1) Solis justitiæ jubar, densis per Orientem nebulis impeditum, pure ab Occidente resplenduit. (S. Leo, epist. 120, c. 2.) Hi ergo (Petrus et Paulus), tanquam duo luminaria magna cœli in Ecclesia Romana divinitus constituti, totum orbem splendore fulgoris sui mirabiliter illustrarunt, et Occidens eorum præsentia... factus est Oriens. (Nicolai I. *Epist.* 36, *ad Mich. imper.* C.-P.)

(2) Habet præterea Roma communium patrum magistrorumque veritatis Petri et Pauli sepulcra, fidelium animas illuminantia. Quorum beatissimum ac divinum par in Oriente quidem exortum est, et radios quaquaversum diffudit, sed in Occidente viæ occasum ultro subiit, atque inde nunc orbem universum collustrat. (Theodoret., epist. Cyri, *Epist. ad S. Leonem.* Opp. S. Leon. epist. 52.)

Digitized by Google

choses, se heurtent contre les détails insignifiants; ne jugeons que par l'ensemble, et disons avec assurance que tout ce mouvement actuel des esprits vers Rome, c'est le mouvement vers la source de la vie, de la dignité, de la liberté. Dans l'état présent de nos sociétés et de notre droit public, un clergé national, privé du soutien pratique et immédiat de la papauté, ne tiendrait pas un quart de siècle contre les éléments de dissolution qui sont répandus partout. Rome est l'unique refuge, le seul point d'appui de notre foi, de notre hiérarchie, de notre discipline, de notre légitime indépendance. Non, non, notre siècle est assez pauvre, assez abaissé sous mille autres rapports, pour que nous n'allions pas lui tourner à crime ce qui est son mérite, ni lui faire une honte de ce qui est sa gloire. Son mérite, sa gloire aux yeux des siècles à venir, ce sera ce retour intelligent et opportun vers toutes les diverses formes de l'unité dont Rome est le centre; ce seront ces témoignages plus multipliés, plus effectifs de respect, d'obéissance, de soumission, de confiance, d'amour envers le vicaire de Jésus-Christ; ce seront ces aspirations plus ardentes, ces sentiments plus vifs dont le gage extérieur se trouve dans cette visite plus fréquente des évêques, des prêtres, des fidèles au seuil des saints apôtres. Nul ne peut dire tous les biens qui découleront de là pour la religion et pour la société.

Vous le savez, Messieurs, et peut-être le savez-vous trop : tout citoyen aime à voir, au moins une fois dans sa vie, la capitale de son pays. Hélas ! et souvent cette capitale, où s'engloutissent toutes les ressources des provinces, où s'absorbent et se dissipent toutes les richesses intellectuelles de la nation, est le gouffre d'où sortent toutes les erreurs, toutes les séditions, toutes les révolutions; et, au lieu d'entretenir la vie, elle vomit la mort. Telle n'est pas la capitale de notre patrie spirituelle : elle nous donne toujours, et elle ne nous demande à peu près rien en échange, du moins, rien de proportionné à ce que nous recevons d'elle.

XXIII. « Il est vrai, me dites-vous, Rome est la ville sainte, la ville prédestinée, elle est digne de tous nos respects. Mais qu'est-ce donc que les Romains modernes : triste peuple, triste caractère, s'il faut en croire certaines relations? » Je vous répondrai, Messieurs : Le peuple romain a été, dans *les divines préordinations*, appelé à remplir le rôle principal dans le gouvernement de l'Eglise Or, Dieu, dont la Providence ne se méprend jamais dans ses dispositions, n'a pu se tromper dans le choix de son premier ministre. Il n'est aucun individu, ni aucun peuple qui n'aient leurs côtés défectueux; et c'est une injustice trop ordinaire à certains critiques de ne remarquer chez les chrétiens que leurs vices, chez les païens ou les hérétiques que leurs vertus. Les Romains donc ont leurs défauts, je le sais, et Jésus-Christ le savait aussi : le Verbe par qui tout a été créé ne peut ignorer le fort et le faible de chaque race, non plus que de chaque membre de la famille humaine : *ipse enim sciebat quid esset in homine* (*Joan.* II, 25). Mais c'est précisément le chef-d'œuvre de l'ordonnateur souverain de savoir se choisir des agents dont non-seulement les qualités, mais encore les défauts, tournent à ses fins et entrent dans l'harmonie de ses desseins.

L'Esprit-Saint a caractérisé le génie romain des temps chrétiens, tout aussi bien que celui des temps antiques, par ces deux mots : *Consilio et patientia : Conseil et patience.* Le courage n'y manque pas au besoin; l'histoire des Papes nous l'apprend : nulle autre dynastie n'a offert au monde une pareille succession de grands caractères. Toutefois, on pourrait dire que la papauté, placée sur un autre sol, y eût recruté pour elle et autour d'elle des natures plus courageuses encore; mais ce qui excelle dans les Romains, c'est cet esprit patient, persévérant, conservateur qu'ils possèdent au suprême degré. La fonction de *garde-dépôt* leur va mieux qu'à nous. Cent fois, ce n'est pas assez, mille fois dans le cours des siècles, nous aurions brisé les scellés pour voir si le dépôt ne peut pas se transformer, s'adapter aux idées courantes de l'époque, aux fantaisies, aux chartes, aux institutions du moment. Notre *furie française* nous rend précipités et mobiles, téméraires et changeants. Rome ne va pas si vite; il y a chez les Romains appliqués au gouvernement ecclésiastique, un mélange du sang généreux des Scipions et de celui du temporiseur Fabius. Ils ont fait, à certains jours, les affaires de l'Eglise par leurs conquêtes; ils l'ont toujours sauvée par leurs prudentes lenteurs : c'est comme leur vieux sénat : *Et possederunt omnem locum consilio suo et patientia.* (*I Mach.* VIII, 3.)

Et remarquez, Messieurs, que quand je parle ainsi du tempérament naturel de ce peuple, j'entends bien laisser à l'Esprit-Saint toute l'intervention divine par laquelle il assiste, corrige, perfectionne et quelquefois même transforme le naturel au jour et à l'heure où les intérêts de la chose sainte le demandent. Disons-le, l'esprit grave et réfléchi qui se manifeste à Rome dans la gestion des affaires ecclésiastiques, contraste assez fortement avec la vivacité italienne telle qu'elle éclate dans quelques autres cités de la Péninsule. Cette habitude même de temporisation, dont je viens de parler, n'est pas précisément prise dans la nature du Romain, et elle procède plutôt de la grâce et de l'assistance d'en haut. Naturellement, le Romain est avare de son temps dont il connaît le prix, et désireux de son repos dont il sent le besoin. Il aime donc à conclure promptement. Si la chose ne heurte par aucun côté la doctrine, la discipline, les juridictions ordinaires, la lettre et l'esprit des concordats, les bons rapports avec les princes, en un mot, si elle ne doit créer de difficultés d'aucun genre, ne prolongez pas votre exposé, ni votre visite; quelques mi-

Digitized by Google

nutes suffisent, quelques mots terminent l'affaire. La parole est donnée; c'est chose convenue, et sur laquelle il serait inutile et de mauvais goût de revenir; résignez-vous tout au plus à quelques lenteurs d'expédition et à quelques démarches pour exciter les subalternes. Mais si l'objet de votre demande soulève des objections de droit ou des dangers de collision quelconque, le Romain a promptement saisi ce que vous vous efforceriez vainement de lui dérober. S'il en doit résulter un bien vrai et sérieux, il saura passer courageusement par-dessus plus d'un obstacle, et quand il aura pris sa résolution, il saura la maintenir et il lui arrivera rarement de se déjuger. Mais, précisément parce qu'il n'aime pas à reculer, il s'avance lentement toutes les fois que le terrain est équivoque. Agitez-vous tant que vous voudrez; rien ne sera fait qu'avec nombre, poids et mesure. Après tout, on a le droit d'être lent quand on se sent éternel.

XXIV. Je me plais à le dire, Messieurs : nulle part plus qu'à Rome l'autorité ne gagne à être connue, parce que nulle part elle n'est à la fois plus modeste, plus bienveillante et plus éclairée. L'homme n'y porte pas dans l'accomplissement de ses fonctions ce sentiment hautain de sa propre personnalité, cette plénitude de soi-même qui est la plaie de toute société au sein de laquelle la raison est déifiée. Je n'ai trouvé à Rome qu'une personnalité en relief, c'est celle de notre divin Maître Jésus-Christ; car, quant à son vicaire, en même temps qu'on le sent présent partout, partout on le trouve le serviteur des serviteurs du Christ. Oui, dans ces hautes régions de la puissance surnaturelle, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la modestie, en un mot, tous les fruits de l'Esprit-Saint qu'énumère l'Apôtre (*Galat.* v, 22), semblent s'être naturalisés. Je voudrais que ma faible parole pût franchir les bornes de cette enceinte, et porter l'expression de ma respectueuse gratitude à plusieurs de ces princes éminents de l'Eglise, de ces dignitaires des sacrées congrégations, dont l'accueil affectueux laissera dans mon âme un ineffaçable souvenir. Je sens que, du fond de ma petitesse et de mon obscurité, j'ai jeté une partie de mon cœur dans quelques-uns de ces cœurs qui ont daigné s'incliner jusqu'à moi.

Et comment n'être pas conquis par une vertu si aimable jointe à un savoir si sûr? Confessons-le, Messieurs : Rome est éminemment la patrie de la science ecclésiastique. Le Pape saint Léon a dit que les Romains, placés sur la forteresse même de la pierre apostolique, n'ont pas été seulement rachetés avec tous les autres par Jésus-Christ, mais encore enseignés plus que tous les autres par le bienheureux apôtre Pierre : *Quos, in ipsa apostolicæ petræ arce fundatos, et Dominus noster Jesus Christus cum omnibus redemit, et beatus apostolus Petrus præ omnibus erudivit.* (Serm. IV, 4.) Cet enseignement spécial de Pierre ne s'est pas perdu, et l'on en sent encore les fruits; ou plutôt, Pierre tient toujours école dans sa ville, d'où ses leçons se répandent par tout l'univers. Les grands génies éclosent dans tous les climats, et Dieu n'a jamais cessé d'allumer de magnifiques flambeaux sur tous les points de son Eglise. Mais, toutes choses égales, on ne trouve nulle part, autant qu'à Rome, cette sûreté de tradition qui vient en aide au génie, qui le remplace souvent avec avantage, et qui le préserve toujours des écarts auxquels il est exposé. Ajoutons que l'assistance divine promise au vicaire de Jésus-Christ, s'épanche de sa personne sur toute l'Eglise particulière de Rome, inséparablement associée à sa mission et spécialement chargée de l'aider dans ses labeurs. C'est là surtout que le parfum de la grâce céleste descend de la tête d'Aaron jusqu'à la frange la plus extrême de son vêtement. En nul autre lieu du monde, le simple baptisé ne comprend, comme à Rome, la part que son caractère de chrétien l'autorise, et, s'il est investi d'une charge, l'oblige à prendre aux choses de l'Eglise. Que parlent-ils, nos politiques, de sécularisation du gouvernement romain? C'est bien mieux qu'aux charges civiles, c'est au maniement de tout un ordre de choses ecclésiastiques que sont employés de nombreux séculiers : car, dans l'Eglise de Dieu, le laïque n'est pas un profane, encore moins un païen. La science sacrée est étudiée, approfondie à Rome, et certains intérêts de l'Eglise y sont servis par de respectables fidèles, quelquefois engagés dans les liens sacrés du mariage, avec autant de soin et de dévouement que par les membres de la sainte tribu. C'est de ce concert de science et de zèle, en même temps que du secours extraordinaire de l'Esprit-Saint, que procède cette supériorité incontestable qui est empreinte sur tout ce qui émane de la cour romaine en matière de doctrine et de gouvernement ecclésiastique.

XXV. Prenons-en notre parti, Messieurs : Rome est Rome, et la France est la France. Notre partage est d'ailleurs assez beau. Si Rome est la mère, la France est la fille, la fille de prédilection. La mère commande avec douceur, et la fille obéit avec amour. Ou plutôt, la fille, à qui son tempérament et son nom font rechercher les franchises, et qui aime à donner à son obéissance un air de liberté, va le plus souvent au-devant et au delà des ordres et des désirs de sa mère : c'est là un de nos points d'honneur, une de nos maximes et de nos traditions nationales que nous voulons garder et que nous garderons toujours. Au surplus, Dieu a partagé les dons et varié les attributions. Parce qu'il n'est pas la tête, le bras ne laisse pas d'être une des plus nobles parties du corps; or, la France, depuis quatorze siècles, est comme le bras droit de l'Eglise. J'oserais dire, Messieurs, que Paul, l'apôtre des nations, décapité sur la route d'Ostie, à quelque distance de Rome, où sa commission extraordinaire expirait, nous a jeté son épée par delà les mers, à nous autres Français : l'épée de la parole qui fait le missionnaire

Digitized by Google

et l'épée d'acier qui fait le soldat. Mais Pierre, crucifié auprès de la muraille de Rome dont la nouvelle enceinte devait renfermer son tombeau pour toujours, y a déposé ses clefs, les clefs du gouvernement ecclésiastique ; elles y sont à leur place ; il serait insensé autant que criminel de songer à les en arracher pour les fixer ailleurs.

Du reste, il importe que la vraie doctrine sur ce point ne soit pas laissée dans le vague, et qu'une parole précise vienne fixer cette importante question. Rappelons donc qu'une saine théologie ne permet pas de douter de l'indissoluble union du souverain pontificat au siége épiscopal de la ville de Rome. Jésus-Christ a conféré à Simon-Pierre la primauté universelle pour lui et pour ses successeurs. Que ce soit par sa volonté propre et par son libre arbitre, ce qui ne semble pas soutenable, ou que ce soit par une disposition divine et un commandement plus ou moins formel, comme tout tend à l'établir (1), que Pierre ait adopté un siége particulier et qu'il ait adopté celui de Rome, il n'en demeure pas moins certain que l'héritage de Pierre est indivis et indivisible, et que celui-là qui est appelé par les règles ecclésiastiques à succéder à Pierre sur le siége de l'Eglise de Rome se trouve, par cela même et de droit divin, investi de la primauté de Pierre sur toute l'Eglise (2). Or, si la primauté apostolique est inséparable de l'Eglise romaine, il s'ensuit naturellement, et en principe, que la papauté doit siéger à Rome, puisque le titre emporte la résidence. Sans nul doute, des causes humaines peuvent justifier et nécessiter le changement provisoire de la résidence : on a vu une de ces émigrations de la papauté se prolonger soixante-dix ans; mais le changement de la résidence n'entraîne point le changement du titre. Et, parmi les assertions qui ont été jugées dignes de censure, se trouve celle qui attribue à un concile général ou à un concert universel des peuples la faculté de transférer la primauté apostolique à un autre évêque et à une autre ville que l'évêque et la ville de Rome (3). Au surplus, jamais personne ne trancha mieux cette question qu'un de nos papes français d'Avignon, Jean XXII. Voici, du moins, comment Pétrarque raconte la chose. Un courtisan, le voyant irrité contre les Italiens, lui suggérait de détacher la papauté du siége de Rome et de l'unir au siége de Cahors. A cette proposition, le Pape se prit à rire : « Bonnement, lui dit-il, c'est du délire. Ne vois-tu pas qu'avec le beau conseil que tu me donnes, moi et mes successeurs nous serons tout simplement les évêques de Cahors, tandis que celui qui siégera à Rome sera pape? Ne disputons pas sur les titres; que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, Rome restera la tête du monde : *Velimus, nolimus enim, rerum caput Roma erit* (4). »

XXVI. L'heure avancée doit bientôt imposer fin à ce discours. J'aurais voulu vous dire, Messieurs, que si Rome est le chef-lieu de la religion, la terre privilégiée de la sainteté et du miracle, le pivot autour duquel s'accomplissent toutes les grandes évolutions de l humanité et de l'histoire, elle est aussi la mère patrie des arts, la gardienne la plus fidèle et la plus intelligente des chefs-d'œuvre de l'antiquité, l'école la plus féconde et la plus riche des temps modernes. J'aurais voulu encore vous entretenir des savants travaux qui s'exécutent en ce moment dans les catacombes, des découvertes inespérées qui s'y multiplient et qui seront l'une des plus belles gloires du pontificat actuel. Nous aurons occasion de revenir sur cette matière. Mais je sens que je ne puis terminer ce long entretien sans répondre à une dernière question qui se lit sur vos lèvres, sans dissiper une impression pénible qui se peint dans vos yeux.

« Cette Rome, si grande, si sainte, qui est le rendez-vous de tous les souvenirs, qui est le siége vivant de la religion, qu'en faut-il donc penser et qu'est-elle aujourd'hui comme autorité temporelle? Nation profondément malheureuse, gouvernement rétrograde, pouvoir sans force, société sans vie, qui ne peut subsister que par l'intervention des étrangers : telle est, si l'on ne nous trompe pas, la triste condition de ce pays ; de sorte que la question de l'indépendance temporelle du pape reste toujours une question pendante, une des plus graves difficultés du monde européen, un problème politique dont la solution inévitable se laisse pressentir pour une époque plus ou moins prochaine et porte d'avance la tristesse et l'effroi dans tous les cœurs chrétiens. » Un signe d'assentiment me dit, Messieurs, que je vais en effet au-devant du tourment de vos esprits ; et que, sans jamais avoir accepté ces appréciations, vous les avez néanmoins entendu reproduire si souvent, même par d'honnêtes gens, qu'il vous serait doux d'avoir le cœur déchargé d'un doute et d'une appréhension qui lui pèsent.

J'aborderai ce sujet avec toute la franchise que comportent ces entretiens familiers d'un évêque avec son clergé. D'ailleurs, Messieurs il y a ici un grave devoir de conscience à remplir.

Dans le serment de notre consécration épiscopale, tel que l'Eglise nous l'impose, tel que les concordats français l'ont accepté, nous disons ceci : *Papatum romanum et regalia sancti Petri adjutor eis ero ad retinendum et defendendum, salvo meo ordine, contra omnem hominem.... Non ero in consilio, vel facto, seu tractatu, in quibus contra ipsum Dominum nostrum Papam vel eamdem*

(1) Consulter sur ce point l'un de nos meilleurs théologiens et de nos plus savants prélats du dernier siècle, Ch. Du Plessis d'Argentré, évêque de Tulle : *Elementa theologica*, c. xi, n. 2.

(2) Bened. XIV. *De Synodo diœces.*, l. ii, c. 1.

(3) Constitutio Pii Papæ IX : *Ad Apostolicæ Sedis*, 22 Aug. 1851.

(4) Lib. Epist. *sine titulo*, ep. 19.

Digitized by Google

Ecclesiam Romanam aliqua sinistra vel præjudicialia machinentur. Et si talia a quibuscumque tractari vel procurari novero, impediam hoc pro posse meo, etc. (1). Eh bien! n'ayant que ma faible parole à mettre au service du souverain de Rome et du patrimoine de saint Pierre, je dois à mon serment de dire que, sur presque tous les points, les reproches faits au gouvernement papal sont autant de contre-vérités.

XXVII. Est-il besoin, avant tout, de réfuter l'audacieux sophisme, l'étrange blasphème d'un homme d'État qui n'appartient pas à notre nation? Selon lui, non-seulement le gouvernement pontifical est mauvais en fait, mais il est mauvais par sa nature: ce qui veut dire que le pouvoir temporel du pape, par cela seul qu'il est forcé de subordonner sa constitution, sa politique, son administration aux principes de l'orthodoxie, est nécessairement en désaccord avec les besoins et les tendances légitimes des peuples, en opposition avec leurs progrès et leur prospérité; ce qui équivaut enfin à la négation formelle de la parole de N.-S. J.-C. qui a dit: *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné en surplus* (*Matth.* VI, 33); et, de cette autre parole du grand apôtre: *La piété est utile à tout, elle a des promesses pour la vie qui s'écoule maintenant comme pour la vie future.* (*I Tim.* IV, 8.) Pour nous, Messieurs, appuyé sur l'histoire en même temps que sur la théologie, nous ne craignons pas d'établir la proposition contraire, et nous affirmons que le gouvernement temporel du pape, ou, pour étendre davantage la proposition, tout gouvernement qui tient compte de la vérité évangélique et de la doctrine de l'Eglise, tout gouvernement catholique, en un mot, est en principe un bon gouvernement; et que s'il est sujet, en fait, aux imperfections et aux abus inséparables des choses humaines, la gravité en est toujours moindre et la réforme en est toujours plus facile.

Dieu, Messieurs, qui est le Dieu des âmes, est aussi le Dieu des peuples, et c'est un outrage à sa souveraine sagesse de penser qu'en traçant des règles pour le salut des particuliers, il a mis des entraves au développement normal des nations. La vraie politique, pas plus que la vraie science et la vraie philosophie, ne saurait être en opposition avec la vraie religion; et les barrières de la foi et de la morale révélée, loin d'être l'obstacle, sont le rempart des gouvernements humains. Singulière théorie, qui veut placer la perfection des pouvoirs d'ici-bas dans ce qui attire sur eux la colère de Dieu! Il est philosophiquement et théologiquement certain, en effet, que les sociétés, en tant que sociétés, sont tenues comme les particuliers de connaître la vérité, de la chercher, d'y adhérer et de s'y conformer. Que si elles ne le font pas, le châtiment est inévitable. Car, à la différence des individus, pour lesquels Dieu réserve quelquefois toute la sanction dans l'autre vie, les sociétés et les pouvoirs terrestres, ne devant pas revivre au delà de ce monde, y trouvent infailliblement leur punition. Si elle se fait attendre quelques siècles, elle n'en est que plus terrible, et la Divinité finit toujours par s'absoudre elle-même. Encore une fois, ainsi l'enseignent tous les docteurs; et quand je considère le sort des gouvernements rationalistes depuis leur origine, je ne m'aperçois pas que l'histoire soit venue encore donner un démenti à l'enseignement commun des sages et à la doctrine des théologiens. Au contraire, quand nous voyons des royautés et des dynasties séculaires ne laisser substituer la déclaration des droits de l'homme à celle des droits de Dieu que pour chanceler aussitôt et effrayer le monde par le retentissement de leur chute; quand, durant plus d'un demi-siècle, tous les efforts de la prudence et de l'énergie humaine sont vaincus, tous les desseins des forts et des habiles déconcertés; quand les pouvoirs les mieux servis par les événements et par les hommes n'ont pu aboutir à rien fonder de durable, à rien édifier de solide; en présence des ruines amoncelées du passé, des problèmes de l'avenir, poser en principe que le gouvernement athée ou déiste est le type achevé du gouvernement humain, et que le gouvernement orthodoxe est mauvais dans son essence, n'est-ce pas la plus grande témérité de parole à laquelle puisse se laisser aller un homme qui n'a pas perdu le sens? Et quelque désir qu'aient les catholiques de se taire sur ces questions, si résolus qu'ils soient à n'en jamais prendre l'initiative, ces axiomes blasphématoires ne les mettent-ils pas dans la nécessité de repousser l'attaque, et de protester pour l'honneur de la religion qu'ils professent et de la hiérarchie à laquelle ils obéissent?

Ah! Messieurs, je sais bien que quand je m'exprime ainsi je m'expose à voir mes paroles travesties et dénaturées. Les grands partisans de la liberté, qui outragent publiquement ce que nous avons de plus cher, et qui ne nous reconnaissent pas même le droit de la réplique, ne manqueront pas de dire que nous abusons de la liberté de notre ministère évangélique pour parler mal des institutions de notre pays. Essayons de leur ôter cette ressource.

XXVIII. L'Eglise catholique a fait ses preuves: voyez-la durant ses trois premiers siècles: ce que Dieu permet, elle le subit, elle l'accepte, et, dans un certain sens, elle le révère; elle obéit aux Césars, quoique les Césars ne soient pas et ne puissent pas encore être chrétiens (Tertull. *Apolog.*, c. 21). Or, si l'Eglise a gardé cette attitude envers les pouvoirs persécuteurs, que ne sera-t-elle pas envers des pouvoirs ordinairement secourables, quelquefois bienveillants et sympathiques? Sa soumission, son concours, sa gratitude iront jusqu'à lui attirer le reproche de servilité et de courtisanerie de la

(1) Pont. Rom. pars. I, *de consecrat. electi in episc. Formula iuramenti.*

Digitized by Google

part de ceux-là même qui l'accusent de rébellion. Ah ! vous avez raison, vous qui avez renversé successivement tous les pouvoirs, dénoncez l'Eglise et rendez-la suspecte à tous les pouvoirs qui se succèdent ; car en révérant la personne des Césars, en obéissant à leurs lois, en leur prêtant toute son autorité morale, en se louant souvent de leurs intentions et de leurs bienfaits, elle regrette, plus encore pour eux que pour elle-même, qu'en vertu de maximes qu'ils n'ont pas créées et dont la responsabilité remonte à une époque pleine de trouble et de vertige, la douloureuse impossibilité qu'énonçait Tertullien semble depuis bientôt un siècle leur être imposée de nouveau ; et elle se demande avec effroi si, désormais comme alors, par un même jugement de Dieu, l'instabilité et la mobilité ne tendent pas à redevenir la condition ordinaire de nos sociétés, perpétuellement livrées aux révolutions et aux changements de constitution et de pouvoir. L'Eglise, qui a pour elle-même des promesses de perpétuité et qui dure depuis dix-huit siècles, n'aspire pas à régner toujours au milieu des agitations et des ruines ; au contraire, elle aime à communiquer sa propre solidité, sa propre vitalité aux établissements humains. S'il y a un crime dans ce désir, nous sommes coupables de ce crime. Et parce que, selon nous et selon l'expérience de l'histoire, le pouvoir chrétien tire de sa nature même et de la protection divine une excellence et une stabilité qui lui sont propres, nous croyons travailler au profit des sociétés d'ici-bas, et faire acte de patriotisme comme de religion, en vengeant le gouvernement chrétien et orthodoxe contre les accusations calomnieuses et mensongères dont il est l'objet.

Mais quittons ces généralités, à propos desquelles le moment viendra de tout dire, sous peine d'une dissolution sociale dont rien ne pourrait nous préserver et dont les suites seraient incalculables. Répondons à des questions plus précises.

XXIX. Eh bien, non, Messieurs, le peuple romain n'est pas un peuple malheureux. Il y a des pauvres à Rome : Jésus-Christ a annoncé à ses apôtres qu'il y en aurait toujours dans son Eglise (*Matth.* XXVI, 11). Mais Rome ne connaît pas cette lèpre hideuse du paupérisme que les nations hérétiques et rationalistes ont fait revivre de l'antiquité païenne. La charité publique et la charité privée s'exercent à Rome dans des proportions telles que la taxe légale et la contribution forcée n'y sont point connues. La vie matérielle y est encore à bas prix ; les aliments de première nécessité y abondent ; le pain du pauvre y est sans comparaison meilleur que chez nous ; il a fallu plusieurs années de mauvaises récoltes pour que le vin cessât d'y être accessible au petit peuple ; enfin, ce qui ne se voit pas en France, beaucoup moins en Angleterre, moins encore en Belgique, la viande y est la nourriture de tout le monde. Une des preuves que ce peuple n'est pas malheureux, c'est qu'il est joyeux. Regardez-le dans les fêtes publiques : c'est un entrain, une gaieté dont nos villes n'offrent plus le spectacle. Ce peuple, que l'on représente comme turbulent et dépravé, vous le voyez, jusque dans le tourbillon du plaisir, plein d'égards et de convenances, mesurant avec un tact exquis son degré de familiarité ou de réserve à la position hiérarchique de chacun, obéissant au signal de la retraite avec une docilité et une promptitude qui tiennent du prodige. Une cité au sein de laquelle se remueraient des passions violentes, des haines profondes, des jalousies sociales, ne pourrait impunément permettre à sa population un seul quart d'heure de réjouissances comme celles dont on est témoin à Rome pendant les huit jours qui précèdent le carême. A l'habitude, le reste de l'année, c'est la religion qui procure au peuple ses honnêtes délassements. La promenade du dimanche se fait en famille, et elle a un but de piété. Un publiciste distingué a dit quelque part : « L'administration doit faire peu pour le plaisir du peuple, assez pour ses besoins, et tout pour ses vertus (1). « J'oserai dire que le gouvernement romain, principalement préoccupé des vertus et des besoins, accorde néanmoins beaucoup au plaisir, sans que le plaisir nuise au bien-être ni à la vertu : c'est que la religion en est l'assaisonnement comme de tout le reste. Aussi ce peuple, malgré ses heures de mécontentement et de murmure, n'échangerait assurément pas sa condition contre celle d'aucun autre pays. Il se plaindra souvent du gouvernement et surtout du ministre : c'est sa vieille habitude, qui lui est commune avec beaucoup d'autres peuples ; mais, en définitive, le fardeau d'impôts de toute nature qu'il subit, a été, jusqu'à ces derniers temps, plus léger qu'en aucun pays du monde. Le gouvernement du pape est éminemment le gouvernement à bon marché, imposant peu de charges à ses sujets, puisant de notables ressources au dehors, et attirant annuellement de tous les points du monde des visiteurs qui sont une source intarissable de richesse pour la ville et pour les Etats.

Messieurs, quand un observateur sérieux vient à comparer le sort des sujets du Pape, principalement le sort du pauvre, du travailleur et de l'artisan, avec le sort des mêmes classes sociales chez la plupart des autres nations, et surtout chez les nations hérétiques, il a besoin de se modérer pour ne pas exercer contre les accusateurs publics du gouvernement pontifical de terribles représailles.

XXX. « Du moins, dira-t-on, ce gouvernement est prodigieusement arriéré ; il n'a l'initiative de rien dans l'ordre politique ; la civilisation matérielle y est nulle. Rome, qui est immuable en religion, porte cette immobilité en tout. Elle est en dehors de ce mouvement magnifique qui emporte les nations modernes dans un progrès jusque-là

(1) M. de Bonald; *Pensées*, tome III de ses *Œuvres complètes*, édit. Migne, col. 1275.

Digitized by Google

inouï. » Dans tout ceci, Messieurs, il y a du vrai et du faux. Tâchons de bien établir la vérité.

Il faut se souvenir, d'abord, que le territoire des Etats pontificaux les range parmi ce que la langue diplomatique moderne appelle les petits Etats, ou, à tout le moins, les Etats de second ordre. La Providence, en protégeant l'indépendance spirituelle du Saint-Siége au moyen de sa souveraineté temporelle, n'a pas voulu lui imposer un accessoire qui l'absorberait dans des soins étrangers à l'objet de sa mission principale. Or, il serait injuste de reprocher au gouvernement d'un petit Etat de n'être pas à la tête de toutes les affaires d'ici-bas. Nos contradicteurs n'auront pas la pensée de m'objecter qu'à d'autres époques le pontife romain, quoiqu'il ne gouvernât pas un territoire beaucoup plus étendu, donnait cependant le principal branle à la politique européenne. La réponse serait toute prête. Aussi longtemps que la grande famille occidentale s'est appelée *la Chrétienté*, et que le pontife romain en a été l'oracle, il n'a jamais manqué aux devoirs que lui imposait la confiance des rois et des peuples. Depuis que cette grande unité sociale du monde chrétien a été rompue, depuis que les royautés même orthodoxes ont déclaré n'avoir besoin que de Dieu et de leur épée, le pontife de Rome, qui va chercher partout les âmes pour les gagner au ciel, mais qui n'impose pas ses conseils et son concours aux empires de la terre lorsqu'ils paraissent les redouter, s'est noblement renfermé dans l'administration temporelle de ses propres Etats et dans le gouvernement spirituel de l'Eglise. Il a stipulé auprès de tous les pouvoirs, auprès de ceux-là même qui le méconnaissaient le plus, la garantie des intérêts religieux de ses enfants, il a conclu avec les diverses nations des traités et des concordats accommodés aux nécessités des temps et des lieux; quand il n'a pu faire triompher tous les droits de la vérité et de l'Eglise, ils les a placés du moins sous la sauvegarde de ses protestations et de ses réserves solennelles; il a accrédité des envoyés auprès de la plupart des cours, et plusieurs de celles-ci leur ont reconnu le premier rang: il a béni tous les bons vouloirs politiques; il s'est ému sur les catastrophes qui ont bouleversé les nations et renversé les dynasties: il a accueilli souvent les détrônés et leur a donné une hospitalité aussi délicate que généreuse: enfin, le pontife romain, tenu à l'écart des congrès de l'Europe, a conservé néanmoins sur son trône une dignité, une majesté incomparables. Et le jour où les souverains, après tant de conflits avec le ciel plus encore qu'avec la terre, iraient redemander au vicaire de Jésus-Christ de réconcilier enfin leur pouvoir avec l'orthodoxie, et leur trône avec celui de Dieu, le monde s'apercevrait que, nonobstant une longue abstention, Rome possède toujours le génie des grandes affaires, et qu'elle n'a pas cessé d'être douée du sens pratique le plus sûr et le plus exercé. Tenant compte de toutes les difficultés que les temps ont créées, elle trouverait, dans sa haute et profonde sagesse, des formules qui seraient l'acte de foi solennel de la nation et du souverain, sans que cette profession authentique de la véritable croyance gênât en aucune façon une tolérance devenue nécessaire envers des dissidences invétérées; elle rappellerait les bénédictions divines sur la tête des princes, sans appeler les sévérités de ceux-ci sur la tête de personne.

Vous comprenez, Messieurs, que je fais allusion ici au récent concordat d'Autriche, œuvre digne des meilleurs jours de la république chrétienne, et qui, en nous reportant au delà des temps de Charles- Quint et de François I^er^, n'a refusé aux faits accomplis et au droit public des temps modernes aucun des ménagements conciliables avec la franche déclaration et le libre exercice des droits imprescriptibles de Dieu, de Jésus Christ et de l'Eglise. Ce traité de paix entre la religion et la société, signé au dix-neuvième siècle, mérite d'être approfondi dans toutes ses parties. Les hommes publics, je veux dire ceux qui ne vivent pas au jour le jour, ceux qui se souviennent de la veille et qui se préoccupent du lendemain, ne sauraient le méditer avec trop d'attention. Ce nouveau contrat d'alliance entre le Sacerdoce et l'empire sera-t-il observé fidèlement, et peut-on espérer qu'il produira tous les fruits dont il contient le germe? Nous ne sommes pas de ceux qui ont leur parti pris d'élever d'avance des doutes à cet égard, et qui s'appliquent à fournir des armes à l'impiété révolutionnaire, en ne faisant ressortir dans cet acte, d'une portée si haute, que les objections de détail et les difficultés d'exécution. Mais quoi qu'il en soit du résultat, qui dépend des vouloirs humains et qui est le secret de l'avenir, la postérité saura et l'histoire dira que, quand les chefs des nations, non contents d'accorder à la religion la dose de liberté qui lui est strictement nécessaire pour opérer le salut individuel des âmes, se sont préoccupés de proclamer les principes et de reconnaître les droits au prix desquels l'Eglise peut opérer le salut des trônes et des empires, le Pape, qui est le père spirituel des princes, ne leur a point fait défaut, et que, sans rien leur demander d'impraticable et d'impossible, il n'a pas tenu à lui de les mettre en règle avec le ciel et de leur reconquérir la faveur de Celui qui élève les races ou qui les abaisse, qui les raffermit ou qui les rejette, selon qu'elles règnent au profit ou au détriment de son nom et de sa cause.

Après cela, Messieurs, y a-t-il justice à représenter comme un gouvernement sans dignité et sans vie celui dont le souverain, en même temps qu'il est le chef spirituel de l'univers entier, occupe une si grande place dans le monde même politique et préside aux intérêts les plus élevés des so-

Digitized by Google

ciétés ? Non-seulement il n'y a pas lieu pour les Romains d'être honteux d'obéir à un tel prince ; mais il y aurait honte pour eux à ne pas sentir la gloire que Dieu leur a faite en les plaçant directement sous le sceptre le plus auguste du monde.

XXXI. Quant à l'infériorité des Etats pontificaux sous le rapport matériel, ici encore, Messieurs, il y a lieu de discuter l'accusation. Les grandes nations disposent de capitaux et de ressources de toute nature qui leur donnent le pouvoir et le droit de l'initiative dans les grandes entreprises scientifiques, industrielles, commerciales. Mais y a-t-il parti pris chez les gouvernements orthodoxes, en particulier dans les Etats pontificaux, de se tenir en dehors du progrès et du perfectionnement de la civilisation moderne ? Non, Messieurs ; si Rome n'est pas à la tête, elle n'est pas non plus à la queue du mouvement des intérêts. On a si souvent opposé les conquêtes et les inventions des peuples hérétiques ou rationalistes au caractère routinier et à l'esprit retardataire des nations catholiques, qu'il me semble important d'approfondir un instant cette question.

Si nous remontons aux premières pages de l'histoire du monde, nous trouvons que les arts peuvent être rapportés à deux catégories : les uns qui servent de fondement à la vie humaine, que les hommes savaient dès leur origine, et qu'ils avaient appris de Dieu ; les autres qu'ils ont inventés depuis. Les premiers consistaient surtout dans l'art de se vêtir (*Gen.* III, 21), dans la culture des champs (*Gen.* II, 15 ; III, 17-19), dans le soin des troupeaux (*Gen.* IV, 2), et ils se conservèrent plus particulièrement chez les enfants de Dieu que la Bible nous montre toujours fidèles à la vie pastorale et aux travaux champêtres. Au contraire, Caïn, le chef des enfants des hommes, donne l'essor aux arts qui sont de seconde invention ; *la première ville est bâtie par ce méchant* (1), qui se cherchait un asile contre les frayeurs de sa conscience, et contre l'horreur de la solitude. Et tandis que les descendants du juste Seth, dominés par le sentiment pieux, appliquaient leur esprit et leur industrie à créer et à perfectionner le culte public du Seigneur (*Gen.* III, 26), la lignée de son frère, adonnée au plaisir et aux affaires, produisait les instruments de musique et les ouvrages d'airain et de fer (*Ibid.* 21, 22). Toutefois, les enfants de Dieu, même avant de s'être pervertis en épousant les filles, et avec elles les mœurs des enfants des hommes (*Gen.* VI, 1-6), ne s'interdisaient pas l'usage des arts utiles ou agréables introduits par ceux-ci. Ils firent plus que de les adopter, ce furent eux qui les préservèrent de la destruction. Avec le genre humain, Noé conserva les arts dans l'arche, non-seulement les arts primitifs, mais encore ceux d'invention postérieure : et ce fut justice, car c'était avec leur secours qu'il avait fabriqué cet asile de salut (*Ibid.* 14 seqq.). Si l'on suit tout le long des âges l'histoire du peuple de Dieu et celle des nations idolâtres, nous trouvons matière à la même observation. La descendance des patriarches est plus riche de tradition que d'invention. Néanmoins, elle ne craint pas de faire son profit de plusieurs des découvertes nouvelles ; elle les accueille souvent sous sa tente ; elle les emploie jusque dans le désert avec un rare savoir et un succès étonnant ; elle va même en jouir au sein des cités ; elle ne professe pas de répugnance absolue pour le séjour des villes, car elle sait que le Seigneur a choisi une ville pour être le centre de l'alliance. Et tandis qu'elle s'approprie ainsi les fruits de l'industrie des autres peuples, elle tient en réserve pour eux d'anciens secrets qui leur ont échappé. « Comme il était naturel, dit Bossuet, que le temps fît inventer beaucoup de choses, il devait aussi en faire oublier d'autres. Ces premiers arts que Noé avait conservés, et qu'on voit toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays. Il fallut ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avaient conservés les rapportassent aux autres (2). »

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir semblé un instant m'éloigner de notre sujet par cette digression vers les premiers âges : la pénétration de votre esprit m'a déjà devancé dans l'application de ce qui précède à la question qui nous occupe. Oui, sauf de justes et nombreuses réserves, il ne nous en coûte pas d'avouer qu'en thèse générale, les nations plus exclusivement adonnées aux choses de la matière y ont eu les principaux succès. Il est naturel que chacun excelle dans ce qui fait l'objet spécial et presque unique de ses pensées, dans ce qui est le but constant de ses efforts. Et, n'en déplaise aux peuples modernes les plus fiers de la civilisation matérielle, ils sont forcés d'avouer que, sur beaucoup de points, le paganisme les a vaincus et dépassés. Mais sans vouloir examiner si le premier mérite d'une société consiste dans l'ardeur et la perfection avec laquelle elle exploite la matière, contentons-nous de bénir cette Providence attentive qui, par un heureux correctif, à côté des peuples novateurs, a placé les peuples conservateurs. Ceux-ci, et je mets le gouvernement pontifical à leur tête, vivent essentiellement de tradition. Les arts primitifs, ou d'invention déjà ancienne, y sont maintenus avec plus de soin, pratiqués avec plus de constance que nulle part ailleurs. Ainsi la pâture, la culture, la confection des étoffes solides dont se font

(1) Gen., III, 17. — Bossuet, *Discours sur l'Hist. univ.*, 1re partie, 1re époque.

(2) *Discours sur l'Hist. univ.*, (*ibid.*,) 2e époque.

Digitized by Google

les vêtements ordinaires, mais surtout le culte extérieur de Dieu, les arts qui s'y rapportent, enfin les grandes institutions de l'hospitalité et de la charité chrétienne : voilà les titres de prééminence de la plupart des gouvernements catholiques. Ils sont, à cet égard, les héritiers et les continuateurs des fils de Seth et des tribus patriarcales. Néanmoins, fidèles au passé, ils ne disent point anathème au présent et ne prennent point ombrage de l'avenir. L'Eglise a combattu à outrance l'ancienne théorie manichéenne qui établissait l'antagonisme radical de la matière avec l'esprit ; elle ne réprouverait pas moins ce dualisme pratique qui tendrait à décréter le divorce entre l'esprit de l'Evangile et le développement régulier des forces intellectuelles ou matérielles de l'humanité. Egalement opposée à tous les extrêmes, elle n'est ni immobile dans les choses qui comportent le mouvement, ni prompte à se jeter loin des sentiers battus et à se lancer dans les expériences et les aventures. Amie de tout ce qui est éprouvé par le temps, si elle n'a pas le mérite d'un grand nombre d'initiatives dans l'ordre temporel, elle a l'avantage d'en éviter les périls. Du reste, tandis qu'elle modère par son calme la surexcitation excessive de quelques peuples, elle obéit de bonne grâce au stimulant qui lui vient d'eux, et elle s'intéresse à tous leurs essais. Je serais injuste si je ne le disais pas, Messieurs : ce gouvernement pontifical si décrié pour sa routine, ce gouvernement qu'on veut nous représenter comme un autre Céleste-Empire entouré de sa grande muraille et fermé à tout progrès, il est au courant de toutes nos institutions, de toutes nos entreprises, de toutes nos découvertes. S'il n'a pas tout adopté, il en sait donner des raisons pleines de haute sagesse ; s'il en a accepté une partie, c'est qu'il y a trouvé des avantages réels ; enfin, sur quelques points, il s'est souvenu qu'il ne faut pas porter dans le gouvernement politique l'inflexible rigueur de l'autorité doctrinale (*I Reg.* VIII et seq.), et, tenant compte d'engouements irrésistibles, il a sciemment accordé quelque chose aux exigences de l'opinion régnante, tout prêt à dire à ceux à qui l'expérience ferait blâmer plus tard une condescendance peu justifiée par les résultats : *Factus sum insipiens ? Vos me coegistis* (*II Cor.* XII, 11).

XXXII. Remarquez bien, Messieurs, que je ne m'impose pas la tâche de prouver que tout soit parfait dans le gouvernement temporel de Rome. La perfection n'est pas des choses de ce monde ; et, là même où règnent les institutions et les lois les plus excellentes, il reste toujours la part immense qu'il faut faire aux misères et aux passions des hommes, à l'imperfection et au vice des instruments. Mais, ce que je puis dire, c'est qu'à Rome il n'est pas de désordre qui n'ait sa condamnation dans les principes toujours vivants qui régissent la chose sociale ; tandis que, chez plusieurs autres peuples, il est à peine un crime et une erreur qui ne puissent logiquement trouver leur sanction dans les principes admis en tête de la loi. Ajoutons que chaque contrée a son caractère, ses mœurs, ses habitudes, et que les nations au sein desquelles le mal n'est pas le plus habilement dissimulé sous des surfaces d'ordre et de semblants de vertu, ne sont pas toujours les nations les moins probes et les moins morales.

Après tout, ce qui démontre irréfragablement que Rome n'est pas un séjour si insupportable, c'est que tout le monde y veut aller, c'est que personne ne s'en éloigne qu'à regret et comme on s'éloigne de sa mère. Je ne parle pas uniquement des catholiques, conduits par un sentiment de foi et de piété ; Rome regorge d'Anglais, d'Américains, de Prussiens, de Russes, c'est-à-dire de protestants et de schismatiques, attirés dans ses murs non-seulement par la curiosité, mais par une douceur de vie qui les y captive. Dans cette capitale de l'orthodoxie, où la liberté religieuse n'est écrite dans aucune charte, où la théorie du droit de tous les cultes à l'égale protection serait repoussée comme un blasphème, il y a une facilité, une bénignité pratique de gouvernement dont on ne trouve d'exemple en aucun lieu du monde, et dont les moins fanatiques s'impatientent et se scandalisent quelquefois : tant est grande la tolérance du père commun de tous les fidèles baptisés! Cette tolérance, depuis les premiers siècles, s'étend aux juifs eux-mêmes et elle ne fait pas exception pour les infidèles. A Rome, Messieurs, tout le monde se sent chez soi. Tous y participent à ce contentement que les fils éprouvent à demeurer dans la maison et à vivre sous le sceptre de leur père.

XXXIII. Enfin, le grand argument contre le pouvoir temporel du Pape, c'est qu'il ne peut se soutenir qu'avec l'aide des étrangers. Et l'on ne veut pas comprendre que les étrangers, en portant secours au Pape, ne font que réparer des torts qui partent de chez eux, et qu'acquitter une dette de justice comme de religion. Expliquons-nous.

La révolution, comprimée par une force redoutable au sein des grandes nations, a dirigé toutes ses batteries contre les petits Etats, qu'elle s'applique à tenir en inquiétude par des alertes perpétuelles. La démagogie des deux hémisphères a fait de l'Italie, et en particulier de Rome, son point de mire favori. Non-seulement elle y trouve un champ de bataille commode à cause de la faiblesse matérielle de cet Etat, mais son instinct lui dit que ce théâtre de ses opérations a une importance particulière et décisive, attendu que cette ville, qui est le boulevard de la religion, est en même temps le rempart inébranlable de toute vérité, la forteresse séculaire du principe de l'autorité et de tous les principes de la vie sociale. Or, Messieurs, tandis que, de tous les points du monde, la révolution jette ses torches incendiaires sur le territoire temporel du Pape, comment s'étonner que quel-

Digitized by Google

ques-unes des nations du sein desquelles part cette agression, aillent éteindre ou prévenir l'incendie allumé par leurs propres sujets, incendie qui ne tarderait pas d'ailleurs à gagner le monde entier? Vous plaignez Rome de ce qu'elle est à la merci des étrangers; vous avez raison, si vous voulez parler des étrangers qui machinent sa ruine; vous avez tort si vous parlez de ceux qui lui prêtent aide et secours. Le gouvernement pontifical ne rencontre pas à l'intérieur autant de difficultés qu'on semble le croire au loin: il n'est aucune partie de notre territoire, comprenant une population égale à celle des Etats romains, qui ne contienne chez soi autant et plus d'éléments révolutionnaires, qui ne couve autant et plus de passions redoutables, de complots ténébreux, de projets sinistres que n'en renferme tout le patrimoine de l'Eglise; il n'est aucune de nos provinces, même les mieux renommées, qui ne fût aussi impuissante que le gouvernement pontifical à tenir tête à ses ennemis du dedans et du dehors, si elle n'avait à leur opposer que les troupes recrutées chez elle, et qu'elle s'interdît de faire appel à la force armée du reste de la nation. Volontiers donc, je dirai moi aussi : Le mal de Rome, ce sont les étrangers; ce sont les influences, les conspirations, les excitations qui partent de l'étranger. Otez ce mal, et Rome n'aura qu'à gagner au départ des troupes étrangères.

Mais que parlé-je d'étrangers? Non, Messieurs, il ne faut pas, il ne faudra jamais d'étrangers à Rome. A certaines époques et dans certaines conjonctures, il faut à Rome des catholiques pour soutenir le Pape contre les assauts de l'hérésie et de l'impiété : c'est vrai; mais les catholiques, et surtout les Français ne sont pas des étrangers à Rome. Les enfants ne sont pas des étrangers chez leur père. Rome est au monde chrétien qui l'a faite ce qu'elle est; elle est surtout à la France, qui a plus contribué qu'aucun autre peuple à créer et à maintenir l'indépendance temporelle du chef visible de la religion et du roi de nos âmes. Les Italiens, quand ils sont impies et révolutionnaires, sont des étrangers à Rome; les catholiques, quand ils y vont en alliés et en défenseurs, y sont toujours des indigènes. Aussi, quand les Romains de bas étage disaient, fort innocemment d'ailleurs, en nous voyant passer, *Forestieri*, notre conscience intérieure de catholique et de français accentuait fièrement cette réponse : Tu te trompes, je suis citoyen romain comme toi : *Civis Romanus ego sum.* Croyez-le bien, Messieurs, tout ce qui est grand et intelligent à Rome accepte volontiers notre prétention à cet égard, et nous reconnaît sans conteste ce droit de cité. Certes, nous l'avons bien gagné durant tout le cours des âges! *Ce n'est pas sans cause*, a dit saint Paul, *que les chefs des nations portent l'épée* (Rom. XIII, 14). Eh bien! l'épée de notre nation, c'est l'épée chrétienne par excellence, c'est l'épée de Clovis, c'est l'épée de Charlemagne, c'est l'épée de saint Louis; et, parce que notre vocation nationale survit à toutes les formes, parce que notre rôle est en quelque sorte inamissible, cette même épée s'est trouvée aux mains de la république de mil huit cent quarante-neuf, et elle est encore l'épée de la France d'aujourd'hui : la France ne se la laissera jamais arracher.

Quand des conjurés veulent renverser un souverain, si ce souverain a des fils, si ces fils ne sont ni des lâches ni des ingrats, ou si le vertige ne les a pas saisis, ils prennent le glaive pour défendre le trône de leur père; s'il y a un fils aîné, il se déclare généralissime, il se montre le premier au péril, et on le trouve toujours au poste d'honneur.—Messieurs, nous sommes les fils aînés de l'Eglise; nous avons compris notre devoir; nous avons remis notre père sur le trône, et nous ferons bonne garde autour de lui jusqu'à ce qu'un signe de sa volonté souveraine nous ait licenciés. Il n'y a en cela ni honte pour Rome, ni perte pour la France. La Rome chrétienne, depuis les premiers jours de son organisation temporelle, est accoutumée à la reconnaissance envers les armes françaises : l'Eglise repose avec complaisance à l'ombre d'un glaive qu'elle-même a tant de fois béni pour être employé à sa défense. De son côté, la France regarde comme sa principale gloire et comme sa meilleure fortune, depuis l'origine de son histoire, d'être employée de Dieu à un si noble ministère. Si jamais elle faisait défaut à sa mission, ce n'est pas Rome qu'il faudrait plaindre : Jésus-Christ, qui sait changer les pierres en enfants d'Abraham (*Luc.* III, 8), ferait sortir de terre d'autres défenseurs de son Egise. Tout le dommage serait pour nous seuls, parce qu'en abdiquant notre mission divine, nous perdrions notre droit à cette protection surprenante qui, au milieu de nos fautes et de nos revers, a tant de fois causé l'admiration du monde, et nous a fait considérer toujours comme un peuple providentiel et une race privilégiée. Ce malheur ne nous arrivera jamais.

XXXIV. Quant à Rome, Messieurs, je crois l'entendre nous dire par la bouche du grand Apôtre : « Que personne de vous ne soit ému de nos tribulations; car vous savez bien que c'est là notre destinée : » *Nemo moveatur in tribulationibus istis : ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus.* (*I Thess.* III, 3). En effet, Messieurs et chers Coopérateurs, Rome n'est pas la capitale de l'Eglise triomphante, mais bien de l'Eglise militante. Saint Pierre était avec les autres apôtres quand Jésus-Christ leur a dit : *Persécutés dans une ville, fuyez dans une autre.* (*Matth* X, 14.) Pierre ne s'étonne donc pas si sa cité, quelquefois ingrate, l'oblige à se réfugier ailleurs. Mais il sait aussi que la force des choses l'y ramènera bientôt; et l'avenir trouve à cet égard sa garantie dans le passé.

A bien considérer les choses, la papauté romaine n'a guère eu de période beaucoup meilleure que celle de ces derniers siècles. Le sort de Pie VI, de Pie VII et de Pie IX

Digitized by Google

n'a rien eu de plus tragique que celui d'un grand nombre de leurs devanciers; et le malheur de ces derniers pontifes leur a été commun avec la plupart des puissances de ce monde. Depuis soixante ans, après tout, toutes les monarchies, toutes les dynasties ont eu leurs jours mauvais, et je ne vois pas que la souveraineté pontificale doive tant exciter les appréhensions et provoquer la pitié des autres souverainetés, menacées qu'elles sont de dangers non moins sérieux sans avoir les mêmes titres de confiance en la protection d'en haut. Emue de l'intérêt douloureux que quelques nations occidentales lui témoignent, et des conseils bienveillants qu'elles prennent la peine de lui donner, la papauté peut non moins justement s'apitoyer sur le sort de ces sociétés, et répéter les paroles de son Maître marchant au calvaire : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants* (*Luc.* XXIII, 28).

Je ne veux pas, Messieurs, me faire optimiste et me dissimuler les signes mauvais du temps présent. Toutefois, en considérant tous les assauts que l'Eglise a subis depuis sa jeunesse, il ne me paraît pas qu'aucune des difficultés actuelles égale celles que d'autres époques plus orageuses ont fait naître. Je n'aperçois en face de la papauté ni la persécution du colosse de l'empire païen, ni les intrigues de la cour de Byzance, ni l'imbécillité des derniers Césars d'Occident, ni le glaive brutal des Goths, des Vandales, des Hérules et des Lombards, ni l'insolence et la rapacité des exarques et des gouverneurs, ni la menace dix fois séculaire de l'islamisme, ni l'usurpation laïque des investitures, ni l'intrusion des antipapes et la diversité des obédiences, ni la protection gênante ou les prétentions tyranniques des héritiers dégénérés du saint Empire, ni les factions violentes des Guelfes et des Gibelins, ni les rivalités acharnées de cité à cité, de province à province, ni les mouvements populaires aussi fréquents, ni le cri d'indépendance aussi énergique, ni le pouvoir des tribuns aussi absolu sur la multitude. J'entrevois au contraire plusieurs symptômes rassurants. La plus grande maison d'Allemagne n'a pas abandonné les voies de saint Henri, ni la France celles de Charlemagne. A part une seule des nationalités italiennes, qui n'est douée d'ailleurs d'aucun pouvoir d'attraction et d'assimilation, toutes les autres sont non-seulement inoffensives, mais bienveillantes, sans pensée d'agrandissement et de conquête, et elles n'éprouvent que le besoin de la conservation. Le peuple romain est plus calme; ses ingratitudes sont moins criantes, et il porte avec moins de récriminations le joug de son bienfaiteur. J'accorde que la noblesse n'a pas tout le sentiment désirable de sa vraie dignité, et qu'elle n'envisage pas assez d'après les vues élevées de la foi la gloire incomparable que Dieu lui a faite en la constituant auprès de son lieutenant visible à l'état permanent de chevalerie chrétienne; mais, pourtant, de hautes vertus de charité, de religion et de dévouement éclatent chaque jour dans ses rangs. Enfin, la Rome ecclésiastique n'a pas aujourd'hui contre elle les excès et les abus que la prospérité a pu amener dans d'autres temps. Si les tristes influences qui ont diminué partout la grandeur des institutions, abaissé la hauteur des talents et des caractères, s'y sont fait sentir comme ailleurs, on peut dire que Rome, considérée dans tous les degrés de sa hiérarchie, rachète en régularité de mœurs, en vertu, en piété, en esprit de paix et de bienveillance, ce qu'au jugement de ses censeurs elle aurait perdu d'un autre côté. Les ressources humaines du génie, de la science, de la force, de l'habileté politique sont fort appréciables; mais si ces avantages humains étaient toujours, à un degré transcendant, au service de l'Esprit-Saint, son intervention divine disparaîtrait à nos yeux. Rome sera toujours assez grande de sa grandeur surnaturelle; et l'assistance de Jésus-Christ s'y montrerait d'autant plus à mes regards que l'homme naturel serait d'une stature plus ordinaire et ne lui ferait pas écran.

En définitive, Messieurs, Rome n'a d'autre ennemi sérieux que l'ennemi commun de tous les intérêts, de toutes les sociétés et de tous les gouvernements ; et cet ennemi, je l'ai dit, elle le recèle beaucoup moins dans son propre sein qu'un grand nombre d'autres nations. Quand on la considère de près, cette péninsule, dont le sol tourmenté par mille volcans est une faible image de ses agitations et de ses tourmentes historiques, n'offre guère aujourd'hui que des cratères fermés et dont l'aspect n'a jamais été moins menaçant. D'ailleurs, si les Etats pontificaux ne sont pas exempts de mal, ils contiennent en même temps le remède, à la différence de tant d'autres pays où la cause la plus active et la plus logique du mal coexiste avec le mal lui-même. Aussi, Messieurs, rien de plus majestueux que la tranquille confiance du vicaire de Jésus-Christ au milieu de toutes les alarmes que nous concevons pour lui. Son front calme et serein semble nous dire : « Que personne de vous ne soit ému de ces tribulations, la papauté en a vu bien d'autres depuis sa jeunesse, et elle en a toujours triomphé : » *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea : etenim non potuerunt mihi* (*Psal.* CXXVIII, 1.)

XXXV. Vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, de descendre de cette chaire sans vous parler du très-saint Père ; de celui que, tous tant que nous sommes, grands et petits, nous appelons du nom caressant que les petits enfants donnent à leur père : *Papa*, le Pape. Il est vrai, c'est toujours de lui que j'ai parlé depuis le commencement de ce discours; car Rome n'est la personnification la plus élevée de l'Eglise que parce qu'elle renferme le siége et la personne du Pape. La papauté n'est point une institution abstraite : elle ne subsiste que par cet homme qui, dans une chair fragile et mortelle, représente le Pon-

Digitized by Google

tife saint et éternel des cieux. Non, Messieurs et chers Coopérateurs, à part la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement eucharistique, rien ne nous fait sentir et toucher de plus près la personne du Sauveur que la vue de son vicaire en terre. Pour moi je n'ai jamais gravi les degrés qui conduisent à sa demeure ou à son trône que tout haletant de cette émotion mêlée de crainte, de respect et d'amour, que l'on éprouve en s'approchant du tabernacle. Là, en effet, est la plus haute réalité du pouvoir divin ici-bas, la plus haute source de l'autorité spirituelle, celle d'où dérive toute autre autorité, toute autre juridiction; et là, aussi, est le plus abondant trésor d'amour, la plus riche effusion de charité. Ah! comme le pasteur souverain est bien justement appelé de ce nom de pape ou de père! L'homme le moins religieux, quand il se trouve en présence du pontife romain, reconnaît aussitôt dans cet accent, la parole, l'accent d'un père. Notre baptême semble alors s'éveiller et parler en nous, comme parle la nature en présence de notre père terrestre. Le lien par lequel notre Père qui est dans les cieux a voulu nous rattacher visiblement à lui sur la terre, devient comme sensible et palpable. La légitimité de notre filiation spirituelle se révèle par un attendrissement invincible. Oui, que nos voisins hérétiques nous appellent *papistes* tant qu'ils voudront : nous acceptons cette qualification ; car c'est notre gloire et c'est notre bonheur de faire profession d'être régis par un *père*, dont l'autorité et l'amour se laissent reconnaître à des signes et à des effets auxquels nous ne saurions nous méprendre.

XXXVI. Mais que vous dirai-je, Messieurs, de celui qui porte en ce moment si noblement la tiare pontificale, devenue plus d'une fois pour lui la couronne d'épines de son Maître? Que vous dirai-je de sa bonté, de sa générosité, de sa tendresse? Tout Pape, le jour où il devient Pape, prend des entrailles paternelles : celui-ci les portait d'avance; il avait été évêque, évêque en des temps difficiles et dans des conjonctures délicates, évêque tout entier dévoué au soin de son troupeau. Aussi tout l'intéresse dans le compte rendu d'une administration diocésaine: il en veut savoir l'ensemble et le détail, il interroge sur toutes les parties du gouvernement pastoral. Désormais il connaît ce vaste diocèse avec ses oppositions et ses contrastes; il sait l'esprit de foi et de charité qui anime cette terre du Poitou; il a appris avec joie que l'hérésie n'avait plus son boulevard aussi terrible à nos confins de la Saintonge, et que la dissidence anti-concordataire de la Petite-Eglise s'évanouissait de jour en jour au sein de notre catholique Bocage; il a daigné bénir et honorer de ses encouragements les principaux bienfaiteurs de nos œuvres religieuses; il a conçu enfin pour vous, Messieurs, des sentiments tout semblables à ceux que j'ai eu la consolation de lui exprimer. Que nous a-t-il dit, après tant d'autres épanchements, au moment où nous allions le quitter? « Dites-leur de prier pour moi et bénissez-les en mon nom. » Ce furent ses dernières paroles.

Prier pour lui. Oui; car le fardeau est lourd : la divinité de Jésus-Christ à confesser dans un temps où ceux qui ne la nient pas semblent s'appliquer à l'amoindrir; l'édifice de l'Eglise d'ici-bas à porter, et le temple de l'Eglise d'en haut à ouvrir : nul homme n'y saurait suffire sans l'aide du bras de Dieu. « Dites-leur de prier pour moi.» Ah! Père bien-aimé, même avant d'avoir contemplé votre front auguste, avant d'avoir entendu votre voix suave, je priais pour vous avec amour; mais depuis que j'ai vu de près les sollicitudes qui affluent vers vous à tout instant et de tous les points du monde, je prierai mieux et davantage. Je comprends que la sainte liturgie nous ramène si souvent l'obligation de prier pour le Pontife romain, et qu'à certains jours elle nous laisse le choix, entre l'oraison pour l'Eglise et celle pour le Pape. L'Eglise porte tellement sur le Pape, qu'on ne prie jamais mieux pour elle qu'en priant pour celui qui la dirige. Vous aviez bien raison, ô saint évêque de Genève : *l'Eglise et le Pape c'est tout un* (1).

« Et bénissez-les en mon nom. » Oh! Messieurs, que ne vous est-il donné d'être bénis avec cette solennité incomparable dont nous avons été témoin! Quand Jésus-Christ venait de remonter vers son Père, des messagers divins apparurent aux apôtres et leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi regardant vers le ciel? Ce Jésus qui vient de vous être enlevé reviendra un jour en la manière que vous l'avez vu monter au ciel* (*Act.* I, 11). Eh bien, Messieurs, en attendant le nouvel avénement de Jésus reparaissant dans les nues avec sa majesté et sa puissance, il n'y a point d'autre spectacle qui en puisse donner l'idée comme celui du Pape, du chef universel de l'Eglise, bénissant les fidèles accourus de toutes les parties du monde dans la ville sainte au grand jour de la résurrection du Sauveur. A l'instant solennel, quand ses yeux s'élèvent, quand ses bras s'étendent, quand sa main forme le signe sacré, alors il quitte les proportions ordinaires de sa taille naturelle, il occupe en quelque sorte à lui seul tout l'espace qui sépare la terre du ciel; l'édifice colossal, dans lequel il n'avait d'abord apparu que comme un point dans l'immensité, semble s'effacer, s'abaisser derrière lui pour ne laisser apercevoir que lui. C'est une apparition du ciel, c'est le vicaire de Jésus-Christ donnant à la terre une image anticipée de ce qu'elle verra à la fin des temps; je me trompe, ce n'est point le vicaire de Jésus, juge des vi-

(1) *Lettres spirituelles* de S. François de Sales, tome V de ses *OEuvres complètes*, édit. Migne, col. 874.

Digitized by Google

vants et des morts, c'est le vicaire de Jésus, père tendre et pasteur miséricordieux, dont les paroles ne sont pas des sentences, mais des bénédictions, et dont les bras ne s'ouvrent que pour appeler, ne se referment que pour presser le monde entier sur son cœur.

—

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la cérémonie de la translation d'une relique de sainte Radégonde, dans la paroisse de Lanneray, au diocèse de Chartres, le dimanche 28 septembre 1851.

Scît enim omnis populus..... mulierem te esse virtutis (*Ruth.* III, 11).

Tout ce peuple sait que vous êtes une femme d'une grande vertu.

Comment vous exprimer, mes très-chers frères, toute la joie dont mon cœur est pénétré à la vue de ce concours inattendu, de cet empressement pieux qui me reportent en quelque manière aujourd'hui au milieu de mon troupeau, en replaçant pour un instant sous mes yeux le touchant spectacle qui se renouvelle chaque jour au sein de la cité dont la miséricorde divine m'a fait l'évêque? Là, sous les voûtes du magnifique temple dédié à Radegonde, une foule nombreuse et souvent innombrable ne cesse de faire éclater les témoignages de sa confiance et de sa gratitude. Des points les plus reculés de la province et des provinces voisines, parfois même des limites les plus extrêmes de la France, des chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, viennent assiéger les autels de la sainte Reine, baiser la poussière de son sépulcre, méditer le souvenir de ses vertus, implorer surtout la puissance de sa protection, ou lui rendre grâces pour les bienfaits signalés qu'ils en ont obtenus. J'en appelle au témoignage de ceux qui ont pu visiter et comparer entre eux les plus renommés sanctuaires de nos anciens thaumaturges. Nulle autre part, peut-être, on n'a vu se maintenir un culte aussi populaire, aussi fervent que celui qui entoure le tombeau de Radegonde. La mémoire de cette tendre amie de Dieu et des hommes est aussi vive, aussi présente qu'aux premiers jours. L'humble peuple se souvient toujours que sa Reine fut une femme de grande vertu, et que Dieu lui a donné un grand crédit dans les cieux: c'est pourquoi il se presse autour de sa dépouille avec des transports d'amour que le temps n'a pu affaiblir.

Pour nous, à peine étions-nous devenu le successeur de ce Fortunat, qui fut l'ami et l'historien de Radegonde, que nous fûmes épris de tendresse pour la sainte protectrice de notre cité. Un de nos premiers désirs fut de faire quelque chose pour sa gloire, et ce désir n'a pas été stérile. Grâce au concours qui nous a été donné de toutes parts, la tête vénérée de Radegonde reposera bientôt dans un brillant reliquaire, pour lequel l'art moderne s'applique à retrouver les plus heureuses inspirations de l'art antique. Et notre zèle filial ne s'est pas arrêté au sanctuaire principal qui possède le tombeau de la sainte. Nous avons voulu suivre toutes les traces de ses pas; et partout où de vieilles traditions et le souvenir de son passage ont rendu son nom célèbre, nous avons essayé, selon notre faible pouvoir, d'y ranimer la piété des fidèles.

Aussi, mes très-chers frères, quelle douce satisfaction pour nous, en venant dans cette contrée demander à l'amitié des jours de repos qui nous fuient ailleurs, d'y retrouver près de nous le nom et le culte de Radegonde, rattachés par une tradition constante et authentique à l'histoire de cette glorieuse reine des Francs! Oui, mes très-chers frères, les pieds de Radegonde ont foulé cette terre. Alors qu'elle avait quitté la cour pour se rendre auprès du tombeau de saint Martin, et de là sur le territoire de saint Hilaire, prenant des chemins détournés pour échapper aux poursuites du roi son époux, qui regrettait le consentement donné au départ, Radegonde vint un jour chercher l'hospitalité non loin de cette église, dans une habitation qui a pris son nom et qui l'a conservé fidèlement depuis plus de treize siècles. Au témoignage même de quelques anciennes chroniques, ainsi que des deux biographes que cette contrée a donnés à la sainte, c'est en ce lieu qu'elle aurait été protégée par une végétation subite et miraculeuse contre les recherches des envoyés du roi. Mais, quoi qu'il en soit de cette croyance et de plusieurs autres récits pieux accrédités dans le voisinage, ce qui est certain et incontestable, c'est qu'un oratoire, construit au lieu même où s'arrêta Radegonde, y devint, pendant toute la suite des âges, le rendez-vous d'une multitude de pèlerins. Et si la tempête révolutionnaire a renversé cette chapelle séculaire, la dévotion du peuple n'a point cessé de se porter vers l'autel de sa bienfaitrice, transféré dans cette église; et, tous les jours encore, nous voyons les affligés, les infirmes, venir apporter ici leurs supplications et leurs vœux.

Or la solennité de ce jour, mes très-chers frères, a pour objet de faire refleurir de plus en plus parmi vous la dévotion envers cette illustre servante du Seigneur. Déjà nous nous étions proposé cette fin, en accordant à ce sanctuaire une parcelle du chef de la sainte reine, conservé avec une portion notable d'un de ses bras dans son monastère de Poitiers. Mais les hôtes religieux du château de Sainte-Radegonde, animés par les nobles sentiments qui les distinguent, et jaloux de raviver le souvenir de leur auguste patronne, ont eu à cœur de faire ressortir, par la richesse de leurs dons, le prix de cette sainte relique. C'est à leur libéralité qu'est due la châsse élégante que nous venons de bénir, et qu'un savant et vénérable prélat, auquel ils se font gloire d'appartenir (1),

(1) Mgr Allou, évêque de Meaux.

Digitized by Google

vient d'apporter ici avec pompe, tandis que l'éloquent et courageux pontife du diocèse, retenu dans sa cité, se joint à nous par la vivacité de ses désirs.

Que le souvenir de cette sainte journée soit donc à jamais conservé dans les annales de cette paroisse! Que les jeunes enfants d'aujourd'hui, quand ils fléchiront sous le poids des ans, redisent encore à leurs arrière-neveux le spectacle dont leur premier âge fut témoin! Et que l'amour, la confiance envers Radegonde prennent désormais un nouveau développement dans tous les cœurs!

Et vous, ô notre sainte amie, ô notre puissante protectrice, devenez, à partir de ce jour, plus libérale encore envers tous ceux qui imploreront ici votre nom et votre secours! Exaucez tous leurs vœux; éteignez dans leurs veines les ardeurs de la fièvre, contre laquelle ils vous invoquent plus particulièrement; guérissez leurs langueurs et leurs infirmités. Mais aussi, mais surtout, écartez de leurs âmes le plus grand de tous les maux, qui est le péché, et calmez dans leurs sens le feu le plus terrible, qui est celui des passions. Faites revivre parmi ce peuple les vertus dont vous avez été le brillant modèle : la fuite des plaisirs coupables, le détachement des biens de la terre, l'esprit de foi et de charité, la tendre dévotion à la sainte Eucharistie et la confiance envers l'incomparable Vierge Marie, celle qui a été *bénie entre toutes les femmes* (*Luc.* I, 28), le profond respect pour les choses saintes et pour les prêtres du Seigneur, la douce commisération à l'égard des malheureux.

Ayez des grâces de choix pour ceux dont la piété généreuse vous a préparé ce nouveau triomphe, et qu'elles se répandent sur la génération naissante et à venir. Enfin, ô Radegonde, quoique vous portiez maintenant une couronne dont l'éclat efface celui des plus riches couronnes d'ici-bas, souvenez-vous néanmoins encore de ce beau pays de France, qui se souvient, qui se glorifie toujours de vous avoir eue pour reine. Vous voulûtes autrefois qu'il se fît dans votre monastère des prières incessantes pour ceux qui président aux destinées du peuple chrétien, et pour la paix et la prospérité des nations. Ah! du haut des cieux, continuez-nous ce bienfait; et que, grâces à votre intercession royale, notre patrie, aujourd'hui si inquiète et si menacée, triomphe de tous ses ennemis, et procure encore à ses enfants cette vie calme et tranquille, au sein de laquelle ils se prépareront, par les œuvres de la religion et de la charité, une vie meilleure et plus durable dans les cieux. Ainsi soit-il!

Discours prononcé par Mgr l'évêque de la Rochelle, à Ligugé près Poitiers, pour la fête de saint Martin.

(11 novembre 1850.)

Non est inventus similis illi (*Eccli.* XLIV. 20).
C'est une race à part.

Monseigneur,

Il existe sur la terre depuis dix-huit siècles une race d'hommes qui n'a point sa semblable dans les générations antérieures. Le monde ancien était enseveli sous les débordements de la chair, ou égaré dans les voies ténébreuses de l'orgueil. L'esprit humain avait voulu dans son audacieuse témérité se diviniser lui-même; mais la chair, par une juste punition de la révolte contre Dieu, travaillait tous les jours à animaliser les belles facultés de la nature humaine. Ainsi l'homme s'agitait entre ces deux écueils : l'orgueil insensé d'un être qui s'égare dans les délires d'une adoration personnelle, et les sourdes et continuelles agitations d'un volcan de boue : à l'heure où il se croyait un dieu, la chair faisait descendre cet être sans nom au-dessous de la brute.

Mais Dieu a pitié de tout ce qu'il a fait, et quelle que soit la culpabilité du genre humain, on ne saurait la comparer à l'étendue des miséricordes divines. Le Rédempteur s'est montré à nous avec toute la puissance de sa bonté : Jésus, le vrai Sauveur, est descendu sur la terre, et par l'énergie de son Verbe fécond, il a donné à l'homme le pouvoir de devenir le véritable enfant de Dieu, grand comme Dieu et pur comme l'ange, *dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.* I, 12). Cette seule parole de l'Evangile a renouvelé la terre : les pierres se sont levées partout dans l'univers, et elles sont devenues les enfants d'Abraham, c'est-à-dire qu'il s'est créé toute une génération d'hommes nouveaux, inconnus dans les siècles du paganisme, et qui se propagent dans l'ordre spirituel par une vertu analogue et supérieure à celle dont il a été dit : *Croissez, multipliez-vous et répandez-vous sur toute la terre.* Cette race d'hommes n'a point sa semblable, elle est grande, noble, fière, forte comme le bronze, et en même temps humble, simple, vivant dans l'abjection aussi bien que dans la gloire, et souple comme l'objet qui se fond à l'approche du feu. Cette race a l'âme généreuse, aimant les belles choses, s'élevant toujours vers les régions où l'air est plus vif : mais cette ascension ne se fait pas en dehors de Dieu, elle s'opère sous l'œil de Dieu, dans la soumission à Dieu, ce principe de toute grandeur, d'où l'être humain ne peut pas se détacher sans tomber dans l'erreur et l'abjection. Ces génies du monde nouveau sont aussi des anges par la pureté de leur vie, non pas des anges tombés qui se laissent séduire aux ombres trompeuses de la terre, mais des anges qui montent l'échelle de Jacob et deviennent tous les jours plus purs et plus lumineux. Cette race merveilleuse a pour nom les saints ou simplement les chrétiens, et quand je prononce

Digitized by Google

le nom de chrétiens, je n'entends pas ce christianisme vulgaire qu'on rencontre partout, qui consiste à se cacher sous des formes, et dont un Père se plaignait amèrement dans les premiers siècles, en s'écriant: On diffame la vérité et on la désbonore par des questions de nom et de superficie : *Superficie vocabuli diffamant veritatem* (1). Je veux dire ce christianisme vrai, qui est la séve d'une vie divine, pénétrant l'âme d'abord, vivifiant toutes les pensées et toutes les affections, et faisant de l'homme un temple dont le sanctuaire est encore plus beau que le péristyle. C'est ce courant électrique des âmes, sorti du cœur d'un Dieu, qui a peuplé le monde des intelligences de germes nouveaux, et donné à ces plaines immenses de l'humanité couvertes d'ossements arides, l'apparence et la réalité d'une armée innombrable, marchant à la conquête de la vraie gloire et des vertus héroïques.

Toutes ces pensées me sont venues au seul nom du glorieux saint Martin, et de toutes ses vertus si complétement surhumaines. C'est de lui surtout qu'on peut dire vraiment qu'il n'a point eu son semblable : humble et fier, plein d'une sainte énergie et patient jusqu'à une limite que plusieurs appelaient de la faiblesse, rempli d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et cependant d'une tolérance, d'une bonté pour les hommes égarés dont on lui faisait un crime, il préférait les moyens de douceur à tous les autres; il cherchait, dit l'auteur de sa vie (2), à adoucir et à éclairer les esprits, les amenant ainsi à faire eux-mêmes et spontanément ce qu'il désirait. Cet homme étonnant était le Thaumaturge par excellence : il avait en quelque sorte à sa disposition cette puissance divine qui commande à la nature, et à laquelle notre siècle ne croit plus. Et cependant la science elle-même ne donne-t-elle pas à ses enfants le pouvoir de faire tous les jours de nouveaux prodiges! Qui donc oserait refuser à celui qui pèse l'univers comme un grain de sable le droit de déléguer à ses amis une autorité supérieure à celle de la science? Poser une semblable question, c'est la résoudre, et il est difficile de comprendre que des hommes intelligents s'arrêtent à de pareilles et de si misérables objections. Mais le grand et glorieux miracle de saint Martin, celui qui suffirait à lui seul pour éterniser sa mémoire, c'est d'avoir remué son siècle, soulevé les nations, et imprimé à son temps, sur une large et immense échelle, ce mouvement ascensionnel vers le bien, qui est le vrai et seul progrès de l'humanité.

N. T. C. F., appelé au milieu de vous par la confiance d'un évêque, dont la piété et la distinction ne sont ignorées de personne, et auquel une similitude d'âge a inspiré pour moi des pensées d'affection qui me sont bien chères, je ne sais vraiment pas sous quelle face aborder mon sujet. Je me sens dans la position d'un marin sur la haute mer : les passagers lui demandent de vouloir bien leur dire quelque chose de l'Océan? Mais que dire de l'Océan? Les sujets deviennent quelquefois impossibles par une surabondante richesse.

Je m'arrête à ces deux pensées : deux choses me frappent dans l'histoire des Saints et de saint Martin en particulier, le dévouement et la vie de prière.

I. Qu'est-ce que le dévouement? C'est un mot bien commun à notre époque, mais la chose est rare; l'une des grandes séductions de notre siècle consiste à remplacer les choses par les mots, et comme les mots sont plus sonores que les choses, ceux qui n'apprécient les objets que par le son et la couleur, se laissent prendre au piége, jusqu'à ce que l'austère vérité les arrache à l'illusion. Jetez un regard sur le monde actuel : sauf d'honorables et glorieuses exceptions, vous trouverez partout le dévouement aux intérêts matériels, aux intérêts de l'égoïsme et de la sensualité : l'homme est dévoué à la terre et à tout ce que la terre peut produire, il est dévoué aux opérations de l'industrie, du commerce, et à tout ce qui augmente son bien-être physique. Ces belles choses que l'on appelait le sacrifice de soi à la gloire de Dieu et aux intérêts de l'humanité, le culte des richesses de l'âme préféré à tout autre, l'élévation du caractère, la noblesse des sentiments, tout semble disparaître dans la réalité, et s'il en reste une ombre dans les mots, cette ombre est un déguisement qui ne sert qu'à couvrir le vide : car l'homme est si grand par son origine divine, que lorsqu'il fait de petites et misérables choses, il est comme obligé de les dérober à lui-même et à d'autres sous le couvert d'une expression pompeuse et séductrice.

C'est le propre des âges de corruption de cacher ainsi le vide, la misère et la honte sous les draperies des paroles dorées. Sans doute, il se fait de grandes choses à notre époque, mais avouons que trop souvent elles ne sont grandes qu'à la surface, et la vraie grandeur des choses morales consiste surtout dans le souffle qui les anime. Je le sais, la Providence laisse l'homme travailler et construire, et dans ses desseins de miséricorde, elle peut transformer en habitations angéliques les maisons élevées par l'orgueil et la volupté; et c'est peut-être ce qui me rassure pour l'avenir. Le monde s'agite sur une toile légère et brillante qui recouvre des abîmes, mais Dieu peut reprendre l'édifice en sous-œuvre, et lui donner pour colonne et pour soutien tout un peuple de générations fortement assises sur le roc de la vertu.

Cependant la société marche en sens inverse : les âmes s'abaissent, les caractères s'énervent, les cœurs se traînent dans la langueur, les parties hautes de l'humanité s'effacent, le sens divin disparaît dans les hommes et dans les choses, ce sens merveilleux sans lequel le niveau supérieur

(1) Tertull. *Ad nation.* l. 1, c. 5.

(2) Sulpic. Sever. *Vit. Mart.* n. 15.

Digitized by Google

n'est pas possible chez les nations comme chez les individus. Il ne saurait en être autrement : il n'y a que les choses divines qui élèvent, et tant que les hommes, selon l'expression du Prophète, auront le dessein parfaitement arrêté de ne contempler que le sol, *oculos suos statuerunt declinare in terram*, de n'attacher d'importance qu'aux productions du sol, et à tout ce qui se compte et se pèse, les âmes seront lourdes comme le métal, et privées de sens moral comme le minerai que l'on arrache aux carrières. Les choses deviennent semblables par le contact, et quand l'esprit de l'homme s'agglutine à la terre, il emprunte quelque chose à l'insensibilité et à la pesanteur de la glèbe. Aussi, parlez à ces âmes charnelles de pensées généreuses, de dévouement à leurs frères, elles n'entendent pas, elles ne croient pas, elles acceptent vos paroles avec le sourire de l'incrédulité. Je vais plus loin, il n'est pas dans l'ordre, et l'on ne doit pas espérer, qu'elles croient au dévouement : car le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il ne croit qu'aux choses dont il se sent capable. Les grandes âmes croient facilement aux grandes choses, les cœurs généreux adoptent le dévouement comme possible et vrai ; mais l'égoïsme ne croit qu'à l'égoïsme, le culte de l'or ne croit qu'aux inspirations de son dieu. Les choses en sont même venues à ce point, que lorsqu'une belle âme annonce un projet généreux, un projet dont l'abnégation et l'esprit de sacrifice sont la base et la raison d'être, les générations n'ont plus la force de croire. Je me trompe, elles croient à la vanité, à l'amour de l'argent, à la volonté de se faire un nom, elles croient à tout, excepté au désintéressement et au vrai sacrifice. L'homme ne croit plus qu'un autre homme soit capable d'un acte de vertu pure, et ceci est un des symptômes les plus alarmants de notre époque. On disait, il y a trente ans : Nous sommes perdus, parce que le respect s'en va. J'ajouterai ceci : Si Dieu n'avait pitié de nous, nous serions perdus, parce que la croyance aux belles choses, aux projets généreux, s'en est allée. On croit à l'or, à l'argent, aux chemins de fer, aux exploitations de houille ; là s'arrête la foi des nations.

Les saints, par une vie pure et sans tache, par l'exemple d'une vertu incontestée, avaient autrefois créé dans le monde la croyance au dévouement et à la pratique du dévouement : la foi aux miracles de la charité et du sacrifice semblait aussi naturelle que la foi aux influences salutaires de la chaleur. La seule vie de saint Martin aurait forcé dans ses derniers retranchements l'incrédulité la plus opiniâtre. Cet homme extraordinaire n'a eu qu'une pensée, la gloire de Dieu et le bien de ses frères. Il s'est constamment oublié lui-même, il s'est dépouillé lui-même pour enrichir les autres, et ce trait de son histoire qui le représente donnant la moitié de son manteau, n'est qu'un symbole de sa vie tout entière, vie divine dont le dépouillement continuel fut la base et l'explication. Il était présent partout où se trouvait un pauvre à soulager, un affligé à consoler, un malade à guérir. Son argent, ses sueurs, ses fatigues, ses veilles, ses voyages, tout appartenait à ses frères, tout était consacré au service de l'humanité ; pour lui, il ne réservait que les pénitences, les cilices, le coucher sur la dure. Saint Martin était aussi un spéculateur, mais dans un sens que ne comprennent guère les enfants du siècle : il spéculait le gain et le bonheur pour les autres, et la fatigue pour lui. Magnifique spéculation, dont le secret est dans la parole de saint Paul : Je vous donnerai volontiers tout ce que je possède, et, par surcroît, je me livrerai moi-même pour le bien de vos âmes : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* (*II Cor.* XII, 15).

Quiconque aime le Seigneur comme les saints savent aimer, connaît la peine que cause à l'âme la séparation de Dieu, de ce Dieu si bon et si beau, que le juste ne peut penser à lui sans tressaillir d'espérances et de violents désirs. Cette angoisse de l'amour qui n'a pas encore la liberté de contempler Dieu face à face, arrachait à sainte Thérèse cette plainte douloureuse : Je meurs tous les jours de ne pouvoir mourir, car la mort serait ma vraie vie. Saint Martin, dont l'âme était si intimement unie à Dieu, souffrait aussi de ce martyre continuel d'un cœur qui voudrait vivre en Dieu et changer les plaines arides et glacées de ce monde pour les chaudes et vivifiantes aspirations du ciel. Et cependant cet athlète vigoureux âgé de plus de quatre-vingts ans, brisé par les travaux beaucoup plus que par les années, arrive sur les plages de l'éternité, il voit la gloire qui l'attend, il découvre la mer infinie des jubilations qui s'ouvre devant lui, son cœur bondit avec toute la violence du désir, puis il hésite, il ne sait pas s'il doit avancer..... O serviteur de Jésus-Christ ! vous ne voulez donc plus vivre avec votre divin maître, vous dont le cœur a toujours soupiré après cette heure fortunée de la réunion? Quel lien secret peut donc vous retenir sur la terre? — Mais, ô mystère incompréhensible de charité ! Je l'entends qui prie, et cette prière est l'acte d'immolation de l'âme le plus héroïque. Il consulte Dieu, il ne sait pas s'il peut quitter ses chers enfants, s'il lui est permis d'être heureux, tandis que sa famille bien-aimée restera dans une vallée de larmes ; un seul mot du ciel, et il acceptera avec bonheur une nouvelle vie de sacrifices et de tribulations. « O mon Dieu, s'écrie-t-il, si je suis nécessaire au bien de mes frères, je suis prêt, je ne refuse pas le travail, votre volonté sera la règle de mon désir. » — O l'admirable charité, s'écrie saint Bernard (1), il offre à Dieu son Isaac, son fils bien-aimé, son désir le plus cher,

(1) In festo S. Martini.

Digitized by Google

les aspirations les plus ardentes de son cœur. Il sacrifie tout, il consent avec joie à voir différer le bonheur infini, les délices de l'éternel amour ; il se dévoue à tout, jusqu'à rentrer dans une voie de douleurs et d'angoisses; et pourquoi ? parce qu'il aime ses frères, parce qu'il les aime jusqu'à la passion, qu'il sent encore le besoin de leur faire du bien, et que dans ce noble cœur le dévouement a été la vraie et continuelle respiration de sa vie. Son âme est sous le pressoir de deux amours, et il consent à laisser en un sens l'amour infini, plutôt que de manquer à ce que l'amour fraternel pourrait exiger de lui : *Coarctor è duobus, desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius; permanere autem in carne, necessarium propter vos* (*Philipp.* I, 23, 24).

Aussi je comprends que saint Martin ait opéré une vraie révolution dans le monde, révolution glorieuse et pacifique. Ce seul homme, avec son habit grossier, ses allures simples et presque négligées, a été un vrai conquérant. Je ne m'en étonne pas : les nations ont senti qu'il y avait un cœur sous ce vêtement de bure; les peuples ont cru en lui, ils se sont confiés à son cœur, parce qu'ils ont vu en lui ce qui arrache toujours le respect et la confiance pleine de vénération, je veux dire l'amour vrai de ses semblables, ce dévouement sincère et profond qu'il n'est point donné à l'homme de contrefaire, et l'immolation d'une vie tout entière au bonheur des autres. Saint Martin, au témoignage de Sulpice-Sévère, avait beaucoup de méthode, de clarté et de distinction dans le langage (1) Cependant ce n'était point un lettré, il ne faisait point de romans sur l'esprit de sacrifice et de dévouement; mais sa vie tout entière a été un magnifique poëme en action, et le peuple, qui a le génie du bon sens, accorde volontiers sa confiance à celui qui écrit son dévouement dans ses actes; tandis qu'il se défie de celui qui se borne à parler et à écrire, parce qu'il sent que l'un donne simplement des phrases, c'est-à-dire des nuées sans eau, comme parle l'Ecriture, tandis que l'autre donne les sueurs de sa vie et le sang de son âme. Et le sang d'une âme pure, qui se verse continuellement pour arroser les champs de l'humanité, trace la véritable, la grande épopée de l'humanité. C'est le dévouement qui n'a plus besoin de se prouver, parce qu'il est à l'état de lumière éclatante et féconde.

II. Après le dévouement, le caractère qui me frappe le plus chez les saints, et dans saint Martin en particulier, c'est la vie de prière.

Quand on parle de prières dans un certain monde, on se représente une bonne femme de campagne balbutiant des mots plus ou moins inarticulés, plus ou moins incompris, derrière le pilier d'une église de village. A Dieu ne plaise que je déverse une parole de blâme sur ces formes extérieures de l'âme qui s'élève à Dieu, formes qui doivent varier selon les personnes, et emprunter même quelque peu de la rusticité des esprits incultes. Une chose que ne réprouve point la conscience est noble et bonne quand elle conduit à Dieu, et l'homme sage doit professer le plus profond respect pour toute pratique de piété qui sert de canal aux sentiments intérieurs, ou d'échelle mystérieuse pour guider l'âme vers les cieux. Cependant je ne veux point en ce moment vous entretenir de ces formes extérieures, d'ailleurs excellentes pour qui s'en sert selon l'esprit de l'Eglise : je fais allusion à ces paroles si remarquables de la vie de saint Martin. « Il n'y eut pas un seul moment de son existence qui ne fût consacré à l'oraison, il ne put jamais arracher son âme à la prière.... Alors même qu'il paraissait faire autre chose, son cœur priait toujours (2). »

La vie de prière dans son acception la plus élevée et la plus simple est la respiration de l'âme en Dieu, la communion perpétuelle du chrétien à l'être infini, l'ascension graduelle de l'âme, qui s'appuyant sur les mérites de Jésus-Christ, domine les choses de ce monde, puise sa nourriture dans une sphère céleste, et laisse flotter au large sur une mer sans limites les rejetons multiples de sa vie intérieure, semblable à ces belles plantes qui surnagent pour respirer l'air, la vie et la chaleur. La prière ainsi entendue, c'est l'écoulement doux, paisible et continu de cette fontaine d'amour qui jaillit de toutes les natures immortelles, et qui, sanctifiée par la grâce de Jésus-Christ, se verse dans le sein du meilleur des pères, du plus intime des amis, du plus tendre des époux : et ce père, cet ami, cet époux, c'est Dieu, qui descend avec une merveilleuse facilité à toutes les expansions les plus familières de l'amour ; ce Dieu si bon dont parle saint Augustin, quand il s'écrie : Notre Dieu c'est une mère, parce qu'il nous nourrit, parce qu'il nous réchauffe, parce qu'il nous allaite : *Mater est quia nutrit, quia fovet, quia lactat.* Lait divin de la prière! jamais l'enfant n'a recueilli quelque chose d'aussi suave sur le sein de sa mère. Saintes affections de l'amour divin! vous surpassez tout ce que peut rêver le délire des passions humaines, vous le surpassez en force, en énergie, en douceur, en ineffables délices. La vie de prière, M. T. C. F., est la vraie vie de l'être raisonnable et surtout du chrétien : elle devient la lumière de l'intelligence, la force et l'onction du cœur; elle donne de l'activité à toutes les puissances de l'âme, elle sanctifie l'être tout entier, elle divinise la chair elle-même, et fait de l'homme un être nouveau dont la partie supérieure est plus haute que le monde et plus sereine que les cieux. Avez-vous jamais fait une ascension sur ces montagnes élevées où le soleil est rarement caché par les nuages, tandis que la plaine est ensevelie dans les ténèbres?

(1) Chapitre 25, édit. Migne.

(2) Sulpic. Sev. Vit. S. Martini, c. 26, éd. Migne.

Digitized by Google

C'est une image imparfaite de ce que devient le juste au milieu des obscurités du monde. Son âme s'élève graduellement sur les ailes de la prière jusqu'à des régions lumineuses, où elle se construit une tente pour abriter au moins tout ce qu'elle a de noble et de divin dans le cœur. Là elle vit de la vie même de Dieu, elle puise à une source qui est tour à tour fraîche dans les ardeurs du jour, chaude dans la saison rigoureuse, et toujours fortifiante dans les défaillances de la vie. C'est de ce lieu élevé qu'elle part comme d'un centre d'opérations pour faire ses excursions dans la plaine du monde : elle y porte une lumière qu'ignorent les enfants du siècle, une facilité d'exécution qui étonne tous ceux qui ne savent pas avec quelle attention délicate Dieu favorise l'action de ses amis même dans l'ordre naturel : et quand le moment du repos est arrivé, cette âme bienheureuse reprend son vol, elle remonte à cette cellule divine, à cette ruche de la montagne, où se trouve un miel inconnu sur la terre, et dont la saveur rafraîchit et délasse de toutes les fatigues de la vie : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa, non enim habet amaritudinem conversatio illius.... sed lætitiam et gaudium* (*Sap.* VIII, 16).

Saint Augustin a défini en deux mots cette vie de prière : c'est le privilége des grandes âmes d'ouvrir avec le glaive de la parole toute la profondeur des questions divines : Le sage a toujours ses racines enfoncées en Dieu, soit qu'il demeure solitaire avec lui-même, soit qu'il converse avec les hommes : (*Sapiens*) *semper Deo infixus est, sive tacitus, sive cum hominibus loquens* (*Marc.* IV, 17). Pénétrez, N. T. C. F., le sens mystérieux de ces paroles : l'âme humaine, je veux dire toute âme sérieuse, car l'Evangile et l'expérience m'apprennent que certaines âmes n'ont point de racines, *non habent radicem in se* (1) ; l'âme humaine a des racines qui ont vie quelque part, et quand ses racines plongent, pour ainsi dire dans l'essence divine, *Deo infixus*, l'âme a une vie divine, une vie de prière, une vie d'amour, une vie de bonheur ; et cette vie surajoutée à l'autre, pénétrant l'autre tout entière, la perfectionne, lui donne un degré supérieur, comme le rameau greffé améliore, adoucit et parfume la séve de l'arbre sauvage.

Saint Martin était vraiment ce sage dont parle saint Augustin. Cette âme forte avait des racines nombreuses et profondes ; mais ces racines puisaient leur séve dans la vie divine, et toutes les branches, en flottant dans l'atmosphère de ce monde, y répandaient une fraîcheur délicieuse, un parfum qui embaumait au loin les campagnes ; ses fruits pleins de saveur étaient la nourriture des passants, et ses larges rameaux servaient d'abri aux âmes qui recherchent les hauteurs. C'était l'arbre de l'Evangile : *Fecit ramos magnos, ita ut possint sub umbra ejus aves cæli habitare* (*Marc.* IV, 32).

Cette existence de l'âme en Dieu, ce contact familier et continuel avec l'Esprit-Saint, donnaient à la vertu de saint Martin deux caractères très-particuliers, une énergie vitale, forte et inébranlable, et une douceur incomparable. « Jamais personne ne le vit agité, dit Sulpice-Sévère (c. 27), jamais irrité, jamais triste, il était toujours le même, sa figure rayonnait une joie céleste, il semblait être en dehors de la nature humaine. » Reprenons l'idée de S. Augustin. Quand l'arbre vigoureux a ses fortes racines enfoncées dans un sol inébranlable, il demeure immobile au milieu de toutes les secousses : c'est à peine si les feuilles éprouvent un léger frémissement. Voilà le mot de l'énigme pour expliquer la vie des Saints : Dieu est la terre de leur âme, c'est le rocher à la fois tendre et dur comme l'acier, tendre pour se laisser pénétrer, inflexible pour retenir l'âme qui s'est donnée. Unie à Dieu, l'âme participe en quelque sorte à son immobilité que vivifie une féconde et multiple activité. Les choses humaines, les traverses, les contradictions, les coups de vent peuvent agiter légèrement les feuilles, c'est-à-dire la partie extérieure de l'être, mais l'homme supérieur domine la tempête, il est calme, il jouit de l'abondance de la paix, il est toujours le même, *unus idemque semper*, et une certaine irradiation de la sérénité des cieux éclaire en les purifiant les organes de la vie sensible, *cœlestem quodammodo lætitiam vultu præferens*. Telle est la physionomie immatérielle et sensible de l'âme juste. Je ne m'étonne pas d'entendre Sulpice-Sévère affirmer que de pareils hommes forment un genre, une espèce à part dans l'humanité : genre divin, espèce surnaturelle dont il serait à souhaiter que la semence se répandît partout, *extra naturam hominis videbatur*.

La vie de prière avait donné un autre caractère à la vertu de saint Martin ; c'était un grand esprit de douceur, de support et de facilité pour le pardon.

Cela doit être : tout esprit qui est en rapport habituel avec Dieu a besoin d'être doux ou de devenir doux. L'Esprit Saint est un Esprit de douceur, de paix, de suavité incomparable, et un contact familier et quotidien avec lui doit engendrer des qualités semblables. Rien n'est plus facile que de distinguer, dans la vie, les hommes de véritable oraison, les âmes unies à Dieu. On y découvre, quand on peut les pénétrer intimement, je ne sais quoi de doux, de facile, de souple, de condescendant qui étonne. Ce sont, sauf les défauts de l'âge, des enfants par la simplicité, la candeur, la droiture, la facilité de leurs habitudes. Tel m'apparaît saint Martin dans la longue période de son existence, et au milieu de toutes les vicissitudes d'une vie agitée. Cette figure, si austère en apparence, avait toute la bonté de l'âme la meilleure et la plus candide : il n'avait point de ruses, disent les historiens ; dans son cœur il n'y

(1) *De ordine*, l. II, n. 7.

Digitized by Google

avait que bonté, sur ses lèvres que paix et miséricorde (c. 27). La longanimité, le pardon des injures allaient dans son âme à un degré qui semblait l'oubli de la dignité et des devoirs épiscopaux. Il ne savait pas se fâcher, dit encore son historien, il ne savait que pardonner, et rien ne lui était plus facile (1).

Oh! M. T. C. F., qui rendra au monde ces âmes d'élite, que nous, catholiques, nous appelons des hommes de prière, ou des hommes divins! Les hommes, c'est une grande chose, quand ils sont divins; mais c'est un triste spectacle quand ils se contentent d'être hommes, c'est-à-dire ce je ne sais quoi de pauvre, de misérable, de faux, d'intrigant et de mensonger qui fait mal à voir et qui est si commun. Contemplez la surface des nations : où sont ces types d'hommes divins que je décrivais tout à l'heure? Grâce au christianisme, il en est encore qui surnagent çà et là pour reposer la vue, consoler les espérances, et réconcilier avec le genre humain. Mais l'ensemble des générations, que sont-elles devenues? Les âmes ressemblent aux feuilles que le vent d'automne promène en tous sens dans les basses vallées, les caractères n'ont plus de consistance, les volontés plient et rompent tout à la fois, la dissolution morale se répand partout; on ne croit plus à rien, excepté à l'or, à l'argent, à l'argile; aussi tout est friable et cassant comme l'argile, tout est lourd et pesant comme l'or, et c'est à peine s'il nous reste un peu de couleur brillante pour tromper les âmes superficielles. Et encore ces âmes, molles jusqu'à l'inconsistance, ont-elles la dureté et l'insensibilité de la pierre, tant il est vrai que le vice a la singulière propriété de réunir les conditions contraires. Les cœurs ne sont plus souples, bons, droits, simples comme au temps de la naïve simplicité de nos pères; le contact des esprits et des cœurs n'a plus ce moelleux, ce suave que donne la charité. On trouve dans la société, sous des apparences séductrices, le froid et le poli du marbre, l'aigreur de l'envie, et quelquefois les sourdes agitations de la haine. O vie divine du christianisme, ne tarissez pas au milieu des générations humaines et faites une nouvelle irruption parmi nous : vous seule pouvez donner à notre siècle malade ce qui lui manque, la vie abondante et pleine de suavité, les caractères énergiques, et ces natures d'autant plus souples, qu'elles sont fortes et vigoureusement trempées.

Monseigneur, votre intelligence élevée, votre noble cœur ont compris toutes ces merveilles du christianisme, mieux que je n'ai su les exprimer. Vous avez voulu en perpétuer le souvenir et la pratique, en établissant ici, à l'endroit même où saint Martin opéra son principal prodige, des successeurs de son zèle, de son dévouement, de son esprit de prière. Deux choses me touchent profondément à cette heure : je ne puis oublier que mon enfance chrétienne a été bercée au pied des autels de saint Martin, le patron de ma paroisse natale (2) et que je retrouve ici le compagnon, l'ami de mon enfance, et plus tard de ma jeunesse cléricale (D. Pitra). Il appartient à cette noble famille de saint Benoît, que vous avez chargée de constituer sur cette terre de miracles une colonie nouvelle d'hommes de dévouement et de prière. Je vous en remercie, Monseigneur, comme d'une chose qui me touche personnellement, et aussi au nom de la religion comme d'une œuvre éminemment évangélique et sociale. Mais je dois aussi vous remercier de m'avoir convié à cette fête de famille : j'avais dans l'âme de secrètes aspirations qui eussent dû peut-être me faire choisir cette vie de calme et de dévouement silencieux. Puisque la Providence en a disposé autrement, il m'est bien doux de venir respirer, au moins en passant, cet air de la solitude qui est toujours frais et pur, et que l'âme ne reçoit jamais sans devenir plus forte et meilleure.

(1) Dialog. III Sulp. Sev., c. 15 et 16, éd. Migne. *Patrol.*, t. XX.

(2) Couches-les-Mines, diocèse d'Autun.

—

Discours prononcé par Mgr Jordany, évêque de Fréjus et Toulon, à la cérémonie de la translation du chef de sainte Marie-Madeleine dans un nouveau reliquaire.

(1860.)

Non valet quisquam dicere : Hoc recens est; jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos. (*Eccle.* I, 10.)

On ne peut pas dire : Ceci est nouveau; car on l'a vu dans les siècles passés.

Messeigneurs et mes Frères,

Ces paroles trouvent une application frappante dans la solennité qui nous rassemble. Tout extraordinaire qu'elle est, on peut dire qu'elle n'est pas nouvelle; car les siècles écoulés l'ont déjà vue plusieurs fois. *Jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos.*

Rien n'est complétement nouveau dans l'immortelle Eglise de Jésus, depuis qu'elle a pris possession de l'univers. Les siècles, en se déroulant, ne font que redire les paroles de l'éternelle vérité qu'elle enseigne, ou reproduire les spectacles divers qu'elle donne tour à tour à la terre. De même que, dans le cycle de l'année chrétienne, la liturgie fait passer successivement sous nos yeux tous les grands anniversaires de notre foi, ainsi nous voyons revenir, de temps en temps, ces pompes solennelles qui marquent les mémorables époques dans l'Eglise. A travers les révolutions qui ont si profondément modifié les mœurs des peuples, et changé si souvent la face des empires, il est beau de voir, sous la permanente influence des doctrines catholiques, se renouveler les mêmes scènes, à de longs intervalles, avec un caractère identique; les temps y répondre aux temps; les dates, aux dates; les hommes aux

Digitized by Google

nommes, comme autant d'échos qui vont répétant les mêmes choses dans la durée des siècles. Ce phénomène est facile à comprendre, tout étrange qu'il est. C'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme, c'est de lui que découle la vérité catholique. Quand ces deux choses sont étroitement unies, par la grâce, dans une foi profonde, plus dures que le granit, elles résistent à toute action du temps, à toutes les vicissitudes des choses humaines. Les sentiments que la vérité divine met ainsi dans les cœurs, peuvent bien paraître quelque temps endormis sous la pression extérieure de la persécution, ou affaiblis un instant par les séductions du vice; tôt ou tard ils se font jour, et, au moment donné, leur explosion devient une éclatante fête, dans laquelle l'âme fidèle unit avec transport les chants de son allégresse, aux hymnes de son amour pour Dieu ou les amis de Dieu.

Prêtons l'oreille, en effet, et nous entendrons les échos de l'histoire nous répéter, avec les paroles de l'Evangile sur l'illustre pénitente qui fait l'objet de cette fête, ce que le sol qui nous porte et les montagnes qui nous environnent ont vu et entendu plusieurs fois dans la série de plus de dix-huit siècles.

Rappelons d'abord rapidement, en prélude de cette fête auguste, ce que dit l'Evangile de la famille de Béthanie, que Jésus aimait. *Diligebat Jesus Martham et Mariam sororem ejus et Lazarum.* Marie était cette pécheresse de la cité qui avait répandu ses parfums sur les pieds du Sauveur et les avait essuyés avec ses cheveux. Les larmes de son repentir et la vivacité de son amour avaient touché profondément le cœur du Maître; et tout lui avait été pardonné. Depuis lors, assise aux pieds du Seigneur, elle ne pouvait se rassasier d'entendre les paroles qui sortaient de sa bouche, oubliant tout autre soin que celui d'enrichir son âme des trésors de la vérité. Aussi la trouve-t-on, plus fidèle que tous les Apôtres, Jean excepté, à côté de Marie dans la voie douloureuse et au pied de la croix. L'aurore du jour de la résurrection la voit auprès du tombeau vide du Sauveur, et la première, non-seulement elle voit Jésus ressuscité, mais elle entend la douce voix du maître l'appeler par son nom et la charger d'un message pour ses disciples que la terreur avait dispersés.

Déjà à son ardente prière, Jésus avait fait sortir du tombeau son frère Lazare, mort depuis quatre jours. Ce témoin de la puissance divine de Jésus, et Marie-Madeleine, témoin indignée du déicide, fatiguaient trop la conscience des Pharisiens jaloux, qui avaient immolé l'auguste victime, pour ne pas exciter la haine cruelle de ces grands coupables. Aussi, pour en finir avec cette famille qui leur était odieuse, ces déicides la jettent sur la mer à la merci des tempêtes, chargeant les flots de l'ensevelir dans leurs abîmes. Mais la tempête, qui, si souvent produit la mort, sert aussi quelquefois à semer la vie. Ses souffles impétueux portent au loin les graines précieuses qui couvrent plus tard d'une riche végétation les contrées stériles. Telle est la destinée de la famille de Lazare. Le frêle esquif qui la porte, vole en sûreté vers l'Occident. Quelle sera la plage fortunée qui recevra ces amis de Jésus? O Provence! c'est toi que Dieu a marquée, dans ses desseins, pour recevoir ces premiers messagers de sa parole. O Marseille! les cités de la Grèce avaient peuplé tes rivages, voici venir les enfants de Sion, les privilégiés du Calvaire, qui t'apportent la vérité et le salut. Aix, tu entendras sortir de la bouche de Maximin le récit des faits évangéliques dont il fut le témoin. Et vous, grotte solitaire, vous entendrez Madeleine répéter le nom de Jésus mille et mille fois, et vous verrez, comme le Golgotha, couler, au pied d'une croix, ses brûlantes larmes.

Après trente années de solitude, Marie-Madeleine, consumée, dans sa vie terrestre, par la pénitence et par les ardents désirs de l'amour, va rejoindre son bien aimé et laisse sa dépouille mortelle aux soins pieux de Maximin. Ville de Saint-Maximin! ton nom nous dit, d'accord avec l'histoire, que ton sol a reçu ce précieux héritage, et que la mort a réuni, dans la paix du tombeau, ces envoyés de Dieu, tous les deux unis d'une sainte affection dans leur vie, tous les deux astres brillants dans l'Eglise. Terre heureuse! tu n'as rien à envier aux autres contrées de l'univers. Dieu t'a fait une très-large part dans ses faveurs les plus riches. Jérusalem, il est vrai, possède le tombeau du Sauveur, mais ce tombeau est vide, et nos tabernacles le possèdent vivant. Marie, mère de Jésus, n'a laissé nulle part son corps immaculé. Rome garde le corps de Pierre, fondement de l'Eglise; c'est sa gloire, et nous ne l'envions pas; car nous la partageons avec elle, étant, avant tout, les enfants heureux et dévoués de l'Eglise romaine. Mais ici, et ici seulement, se trouve le corps de celle que Jésus a marquée d'un signe éclatant de sa prédilection, en récompense de ses larmes. Ici, nous voyons la tête qui s'est inclinée sur les pieds du Sauveur, et qui a mérité, par son courageux dévouement au Calvaire, d'entendre la parole la plus glorieuse et la plus douce, celle de l'amitié d'un Dieu. Pendant les sept premiers siècles de l'Eglise, les peuples n'ont pas cessé de venir à son tombeau, vénérer ses glorieuses reliques, et y raviver leur foi. Il est vrai, quand l'impiété musulmane envahit le Midi comme un torrent dévastateur, il fallut les dérober à tous les regards pour les soustraire à la profanation. La dévotion populaire put en être affaiblie, mais elle fut constante dans les lieux qui gardaient, toujours vivants, les souvenirs de l'illustre pénitente. Cependant les signes du saint tombeau avaient complétement disparu sous la domination des Sarrasins. Il fallut au hasard en chercher les traces. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on y songeât.

Un jour de l'année 1279, un prince de la famille de saint Louis était là, sur le bord

Digitized by Google

de la crypte, les yeux attachés à la terre qui la recouvrait. Une inspiration divine lui disait intérieurement qu'un trésor plus précieux que toutes ses richesses était caché sous cette terre. Sans balancer, il obéit à cette inspiration, en faisant creuser le sol en cet endroit. Ses travaux sont d'abord sans résultat, et les ouvriers qu'il emploie se lassent dans un labeur stérile. Mais rien n'affaiblit son espérance. Toujours ardent il poursuit ses recherches en mettant lui-même ses mains à l'œuvre. La sainte obstination de sa piété eut bientôt sa récompense. Tout à coup un tombeau de marbre s'offre à ses regards. Il le fait ouvrir. C'est le trésor si avidement cherché ! Le corps de Madeleine est retrouvé. O miracle ! on reconnaît sa présence à l'odeur merveilleusement suave dont l'air est subitement embaumé. Jésus lui a rendu les parfums qu'elle prodigua pour lui. On regarde attentivement, et l'on voit sur son front l'empreinte miraculeuse qui l'a toujours distinguée... Le mystère de sa disparition est éclairci. Voilà, dans le tombeau même, l'inscription qui l'explique. A cette vue, un cri de bonheur s'échappe de toutes les poitrines..... Oui, réjouis-toi, ville de Saint-Maximin, tu n'as pas été dépossédée. Celle qui fut ton apôtre et qui, en s'envolant au ciel, sur les ailes des anges, a laissé dans tes murs sa dépouille sacrée, est rendue à tes hommages. Tu pourras contempler encore, à travers la mort, les traits de cette tête chérie, qui parle si éloquemment de Jésus.

Et vous, ô grand prince ! comment pourrait-on dire votre allégresse dans ce moment fortuné? Nous devons laisser aux pierres de ce majestueux édifice le soin de la faire connaître. Leur voix plus puissante que mes paroles ne cessera de publier, avec votre joie de ce jour éternellement mémorable, votre zèle généreux pour la gloire de Madeleine.

Aussitôt les Pontifes du Seigneur sont convoqués pour reconnaître cette inestimable découverte et lui donner, par un acte solennel, la sanction de leur autorité. Deux fois ils se réunirent auprès du saint tombeau : la première, pour constater l'authenticité du corps de Madeleine ; la seconde, pour lui rendre des honneurs qui devaient réparer une interruption de plusieurs siècles. C'était le dimanche dans l'octave de l'Ascension. D'illustres et saints évêques vinrent, des divers points de la Provence, s'unir au vénérable métropolitain d'Aix, pour placer le chef de Madeleine dans un reliquaire tout étincelant de pierreries. La cérémonie fut splendide. Tout ce que le Midi comptait d'éminents personnages dans le clergé, la noblesse et la magistrature s'était joint aux Pontifes de l'Eglise, pour donner le plus brillant éclat au triomphe de la sainte pénitente.

La ville de Saint-Maximin a vu depuis lors se renouveler plusieurs fois la même solennité avec la même pompe, toujours avec une prodigieuse affluence de fidèles accourus de tous les points de la France.

L'histoire a gardé les noms des antiques siéges dont les pontifes sont venus prendre part à ces solennités. Nous pouvons nommer, avec les archevêques d'Aix, d'Arles, de Narbonne, d'Embrun et d'Avignon, les évêques de Marseille, de Fréjus, de Sisteron, de Nice, de Vence, d'Apt, de Carpentras, de Maguelone et de Vaison.

Il nous est doux de rappeler les noms de ces Eglises en présence des éminents prélats qui les régissent aujourd'hui, et qui, sur les traces fidèlement suivies de leurs saints prédécesseurs, viennent apporter de nouveau aux insignes reliques de Madeleine, avec l'hommage de leur piété, la foi et la dévotion de leurs Eglises.

Combien nous sommes heureux aussi de retrouver dans cette immense et auguste assemblée, relevant l'éclat de cette fête, les hauts magistrats de la Cour et de l'administration civile (1), représentant ici cet ancien parlement d'Aix et ces gouverneurs de la province qui furent les gardiens jaloux de la sainte relique, et qui toujours voulurent s'associer aux hommages qui lui furent rendus.

Rien ne manque à notre joie, quand nous voyons la milice dominicaine, qui si longtemps veilla, dans la prière, auprès du tombeau de Madeleine, y reprendre sa place d'honneur, et recommencer, avec un nouvel éclat, la mission d'en prêcher les vertus.

A cette vue ma pensée se reporte vers les jours, où, sur le tombeau de Lazare, on entendit de la bouche de Jésus cette parole divine : *Je suis la résurrection et la vie.* « *Ego sum resurrectio et vita.* » Cette parole s'accomplit aujourd'hui. Elle est en quelque sorte vivante dans cette solennité renouvelée des plus beaux jours de la foi. Elle est tout entière dans la résurrection de ces ordres religieux que la révolution avait proscrits et que la foi de notre temps, vivifiée dans les épreuves, a rappelés parmi nous. *Celui qui croit en moi,* ajoute le Sauveur, *fût-il mort, revivra ; car celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais* (2).

C'est ainsi que la foi en Jésus-Christ assure une perpétuelle victoire à son Eglise. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Aussi est-elle, comme Jésus-Christ son fondateur, d'hier, d'aujourd'hui et de tous les siècles. En elle, rien de nouveau. Ce qu'elle a fait dans les siècles passés, elle le fait encore, elle le fera toujours. Elle ne laisse le long des siècles, en les traversant, que ce que les siècles lui ont apporté. La vie divine qui est en elle ne peut pas périr : car cette vie, c'est Jésus lui-même vivant dans son chef, et animant tout le corps par sa

(1) M. Poulle, premier président de la Cour impériale d'Aix et M. Mercier-Lacombe, préfet du Var.

(2) Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit vivet : et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum. (*Joan.* xi, 25.)

Digitized by Google

présence invisible. L'homme isolé peut se soustraire à cette vie, et il tombe frappé de mort. Une nation peut aussi la rejeter, et alors peu à peu la dissolution la dévore. Mais l'Eglise vit toujours, même au sein des persécutions. Opprimée, elle se recueille et se fortifie dans la prière. Le feu de la tribulation ne fait que la retremper; et le sang qu'elle verse est un nouveau baptême qui la fait renaître à sa vie primitive. Fût-elle comme Lazare, ensevelie depuis trois jours, qui seraient trois siècles dans sa vie; parût-elle attaquée par le ver de la tombe, sur quelque point de l'univers; on la verrait, comme on l'a vue plusieurs fois, comme on la voit encore aujourd'hui, sortir rajeunie de cet apparent état de mort, ainsi qu'on la vit autrefois sortir du fond des catacombes, le front paré de la brillante auréole des martyrs.

Nous ne pouvons être ébranlés dans cette conviction, au magnifique spectacle que présente à nos yeux la foule innombrable de fidèles réunie aujourd'hui pour vénérer les reliques de Madeleine. Les jours primitifs de l'Eglise avaient-ils quelque chose de plus beau? Ces jours mêmes ne semblent-ils pas revenus et ne sont-ils pas en quelque sorte sous les regards de tous?

Lazare et Maximin sont toujours vivants dans l'apostolat et les vertus éminentes des pontifes (1) qui président à leurs siéges.

Marcellin, le premier apôtre des Alpes, revit dans la science et l'infatigable zèle de son successeur (2).

L'apôtre de la charité et du Verbe de Dieu se retrouve sous le brillant athlète de la foi, dont Notre-Dame de Fourvières a béni le berceau (3).

L'héritage des lumières et des vertus de Lérins a passé dans le docte pontife qui, né près de ses saintes ruines, a dû souvent en évoquer les souvenirs (4).

La patrie d'Eusèbe de Verceil, toujours digne de son antique gloire, ne cesse pas de donner à l'Eglise des défenseurs intrépides de la vérité, qui, au besoin, sauraient mourir pour elle (5).

Des Joseph d'Arimathie, des Gamaliel, de nobles et saintes femmes sont là aussi, réunis en grand nombre autour de Madeleine, pour continuer cette forte race de chrétiens fidèles qui s'honorent de leur foi, et qui mettent la sainteté de leurs œuvres à la hauteur de la dignité qui les distingue parmi les hommes.

Pasteurs des peuples, prêtres et fidèles accourus de toute part à cette fête avec un élan digne des temps primitifs du christianisme, vous êtes toujours la *nation sainte*, la *race choisie de Dieu* pour perpétuer dans notre chère patrie, par la parole et par l'exemple, l'apostolat de Marie-Madeleine. Ah! nul doute que, si quelque chose pouvait augmenter le bonheur de cette amie de Jésus, il ne s'accrût aujourd'hui au spectacle de tant de cœurs dévoués réunis, en ce moment, auprès de ses restes sacrés, pour célébrer en elle et avec elle la grande miséricorde qui, des profondeurs du vice, la fait monter, par le repentir, sur un des plus beaux trônes du ciel.

Que du haut de ce trône elle abaisse sur nous un de ces regards pleins d'amour qui sortaient si naturellement de son cœur, et que, le reportant ensuite vers Jésus, elle nous signale tous à sa bonté, comme elle sollicita, par un regard et par un mot, la résurrection de son frère.

O Madeleine! faites plus, venez présider vous-même à cette solennité. Tous les cœurs vous y appellent. Venez, vous la gloire de Jérusalem, devenue l'honneur de notre peuple, venez manifester votre présence au milieu de nous par ces traits puissants, qui laissent de profondes empreintes dans les âmes.

Nos besoins sont grands, et les conjurations de l'enfer les accroissent chaque jour. Ah! venez, grande sainte, et dissipez tous les orages. Que la barque de Pierre, comme celle qui vous amena sur nos rivages, vogue en paix, triomphant des tempêtes soulevées pour l'engloutir.

Bénissez, en les éclairant et les dirigeant dans les voies de l'Evangile tous les peuples chrétiens et tous leurs chefs.

Française par le tombeau, bénissez en particulier notre patrie bien-aimée et le monarque suscité pour la sauver de l'anarchie.

Bénissez les princes de l'Eglise qui ont bien voulu venir aujourd'hui prêter l'éclat de leur dignité à la pompe triomphale que nous avons voulu vous consacrer.

Bénissez ces nombreux ministres de l'Eglise, si heureux en ce moment de la splendeur qui vous environne; donnez à leur parole cette puissante action qui transforme les cœurs, comme votre cœur fut transformé.

Bénissez ce pasteur qui a si bien compris le grand trésor que possède, en vous, son église; et qui a su préparer, avec tant d'intelligence et un si rare dévouement, la solennité de ce jour.

Bénissez ces communautés religieuses qui, à votre exemple, unissent les travaux du zèle apostolique à la vie de recueillement et de prière.

Bénissez tous ces fidèles qui viennent à flots pressés et le cœur pieusement ému, faire un immense cortége à votre chef glorifié.

Que tous emportent, avec le souvenir de cette fête, la grâce nécessaire à leurs besoins; et qu'un jour, ils reçoivent, par votre puissante protection, dans l'éternelle félicité, le couronnement de toutes les grâces dont, la première, vous avez vu s'ouvrir sur la croix la source intarissable.

(1) MMgrs Chalandon, archevêque d'Aix et de Mazenod, évêque de Marseille.
(2) Mgr Depéry, évêque de Gap.
(3) Mgr Plantier, évêque de Nîmes.
(4) Mgr Jeancard, évêque in partibus de Cérame.
(5) L'épiscopat du Piémont, représenté par Mgr Sola, évêque de Nice.

Digitized by Google

Discours pour le deux-centième anniversaire de la mort de saint Vincent de Paul, prononcé à Paris, dans la chapelle des Lazaristes, le 27 septembre 1860, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes

Bona spei fecisti filios tuos. (*Sap.* XII, 19.)
O mon Dieu, vous avez donné à vos enfants un caractère plein de confiance.

Eminence (1), Messeigneurs (2), mes Frères,

Il existe trois méthodes principales pour faire le panégyrique des saints : on peut suivre leur vie pas à pas, étudier successivement les merveilles que Dieu a multipliées dans leurs cœurs, leur coopération à la grâce et à la perfection avec laquelle ils ont mis en œuvre les dons du ciel, obéi aux desseins de Dieu et fait fructifier les talents que la Providence leur a confiés. C'est le voyageur qui côtoie les contours du rivage pour en constater la forme, les produits, les richesses, la fécondité; et complète ses observations en pénétrant dans l'intérieur du pays par les sinuosités des fleuves et des canaux. Cette méthode de pieuse investigation a ses avantages : elle a été pratiquée par d'illustres maîtres. — Il en est une seconde, qui consiste à lire les ouvrages des saints, à suivre les mouvements de leur âme, à sentir les pulsations de leur cœur sous une lettre qui semble froide et inanimée; car les saints ont laissé une partie de leur âme dans leurs écrits; on la trouve encore chaude et quelquefois brûlante en certaines paroles qui peuvent se comparer à cette lave du volcan que la chaleur tient encore liquéfiée de longues années après l'éruption. Les saints ont des pages dont on peut dire : Ces paroles brûlent les âmes où elles tombent, *Ignitum eloquium tuum vehementer* (*Psal.* CXVIII, 140). La parole d'une âme vraie est d'ailleurs la meilleure révélation d'elle-même : c'est son verbe, c'est son image, c'est une lumière qui nous introduit dans le sanctuaire le plus intime. Aussi un ancien disait : Parle, afin que je te voie.

On pourrait distinguer une troisième méthode : outre les détails de leur vie et la description de leur cœur laissée dans leurs écrits, les saints ont dans la partie supérieure de l'âme comme un vaste réservoir, où se distille continuellement ce qu'ils ont de plus délicat, de plus divin, de meilleur et de plus intimement pieux; il en résulte un arome invisible, qu'on nomme l'esprit, et dont on peut dire qu'il se répand dans toutes les directions, *spiritus in omni regione spirat* (*Baruch.* VI, 60). *Spiritus, spirat*, ces expressions sont admirables de justesse. Chaque être vivant a sa respiration, chaque fleur a son parfum, presque chaque objet a ses émanations continuelles : on dirait que c'est la partie la plus subtile, la plus essentielle qui se dégage et va porter aux alentours, comme une image, une expression de l'objet lui-même. Ainsi l'âme des saints respire : il se forme de toutes leurs pensées, de toutes leurs affections, comme une vapeur embaumée qui se concentre dans leur âme et se répand ensuite par toutes ces fentes mystérieuses que souvent à leur insu ménage la Providence, *spiritus in omni regione spirat.* Il y a cette différence entre l'âme des saints et les fleurs, que la première a ordinairement plusieurs parfums : celui du matin n'est pas toujours celui du soir; l'action multiple de l'Esprit-Saint et le vent des circonstances extérieures peuvent, par une divine et successive agitation, produire les effets prévus par le prophète : « J'ai répandu une senteur de parfum comme le baume le plus précieux, comme la larme qui tombe de l'arbre odoriférant, comme le nard le plus exquis, comme la goutte d'encens qui tombe d'elle-même (*Eccli.* XXIV, 20, 21). » Y a-t-il comme dans le ciel, y a-t-il dans l'âme des saints des chambres différentes où l'esprit de Dieu élabore des parfums variés et les laisse échapper par les nombreuses ouvertures de l'âme, *mansiones multæ sunt* (*Joan.* XIV)? J'aimerais à le croire, et c'est peut-être la raison qui fait comparer l'âme des saints à une prairie émaillée de fleurs nombreuses, ou à l'Eden des anciens jours : *Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. Cypri cum nardo, nardus et crocus.... myrrha et aloe cum omnibus primis unguentis* (*Cant.* IV, 13, 14).

Il résulte de ces considérations une troisième méthode pour le panégyrique des saints : suivre les émanations de leur esprit, le respirer soi-même, puis le faire respirer à son auditoire, *curremus in odorem unguentorum tuorum* (*Cant.* I, 3). C'est cette dernière méthode que je voudrais appliquer à saint Vincent de Paul et dans le sens que je vais dire. Notre glorieux saint avait une âme riche et féconde qui s'est épanouie au souffle de toutes les vertus chrétiennes. L'Esprit, qui va où il veut, s'est répandu avec complaisance dans cette âme bénie; et comme l'Esprit d'amour est multiple, *spiritus multiplex* (*Sap.* VII, 22), il s'est prodigué sous les formes les plus variées, *spiritus in omni regione spirat* (*Baruch*, VI, 60). On comptait de nombreuses régions dans ce cœur sacerdotal; chacune avait son vent du ciel, chacune ses fleurs et ses fruits, *facta est ut hortus voluptatis* (*Ezech.* XXXVI, 35).

Je ne puis pas aujourd'hui parcourir avec vous ces immenses régions du cœur de saint Vincent; car on peut dire de lui ce que l'Ecriture a dit de Salomon : « Que Dieu lui avait donné une largeur d'âme, semblable aux plages de sable qui s'étendent au loin sur les bords de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* (*III Reg.* IV, 29). Obligé de me restreindre, je m'attacherai spécialement à ce qui me semble un des traits caractéristiques de l'âme de saint Vincent, et

(1) Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris.
(2) NN. SS. les archevêques de Sens et de Cambrai, les évêques de Beauvais, de Châlons, d'Evreux, de Monterey (Californie), et de Brisbane (Australie).

Digitized by Google

ce que j'appellerai la forme principale de son tempérament spirituel; je veux dire sa confiance en Dieu, sa foi à Dieu tellement inébranlable que son âme était pétrie d'espoir, de calme, de joie, de sérénité : c'était un optimiste du meilleur genre. Il ne saurait en être autrement, ô mon Dieu ! l'espérance, la sécurité dans votre amour, n'est-ce pas le caractère de vos enfants, *bonæ spei fecisti filios tuos* (*Sap.* XII, 19)?

Il est dans l'histoire une race d'hommes qui semblent participer à l'immutabilité de Dieu : leurs sommets sont toujours lumineux et sereins comme ceux de nos montagnes ; leur base est toujours inébranlable comme la base de ces crêtes élevées qui semblent porter le ciel. Il y a là un phénomène étrange que la sagesse humaine, je dirai plus, que la piété vulgaire ne sait pas expliquer. Quelle en est la raison ? Ces hommes sont-ils insensibles ? Ont-ils cherché l'impassibilité du cœur dans la pratique d'une sorte de stoïcisme ? Non ; ces hommes ont confiance en Dieu, voilà tout le secret de leur vie, mais une confiance entière, complète, aveugle, à l'épreuve des secousses et des tempêtes, une confiance qui espère toujours, qui espère quand tout est désespéré, qui espère quand Dieu l'écraserait : *Contra spem in spem, etiam si occiderit me, in ipso sperabo* (*Rom.*, IV, 18; *Job*, XIII, 15). Cette race d'hommes exceptionnels porte écrite sur son front ces paroles de l'Ecriture : Le juste est plein de confiance comme le lion ; il ne craint rien, *justus quasi leo confidens, absque terrore erit* (*Prov.* XXVIII, 1). Leur grand et vaste esprit découvre les plus lointains horizons : aussi leurs lèvres sont toujours pleines de consolations pour ceux qui s'effrayent : *Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion* (*Eccli.* XLVIII, 28). Au milieu du mouvement des nations, ils portent à la confiance, et ils montrent le secours qui se prépare dans les cieux : *Hortabatur suos ne formidarent ad adventum nationum, sed in mente haberent adjutoria sibi facta de cœlo* (*II Mach.* XV, 8).

Mais, dit le docteur angélique, il ne suffit pas d'énoncer les vérités de la foi, il faut en donner les raisons, il faut aller jusqu'à la racine de la vérité, *investigantibus veritatis radicem* (1). Autrement, l'auditoire s'en va sans avoir rien compris, et n'emportant pour trésor que celui de l'intelligence, *nihil scientiæ, vel intellectus acquiret, sed vacuus abscedet.*

Monsieur le supérieur (2), c'est vous-même qui m'avez tracé mon plan, et je me suis religieusement conformé à vos désirs. Vous avez pensé que ce serait la meilleure manière d'honorer la mémoire de saint Vincent et d'être utile dans les circonstances présentes : puissent vos désirs être exaucés, et puissé-je ne pas rester trop au-dessous de ma tâche ! — L'esprit de saint Vincent est partout répandu dans sa nombreuse famille : il vit, il respire dans ces apôtres zélés qui vont porter le nom de Jésus dans les contrées lointaines, qui évangélisent nos campagnes et répandent la vie sacerdotale dans l'âme de nos jeunes lévites. Evêque d'un diocèse où ces prêtres si dévoués font tant de bien, je leur devais ou plutôt je devais à la reconnaissance de mon clergé et de mon troupeau ce témoignage particulier de vérité et d'affection. L'esprit de saint Vincent est aussi répandu dans ces admirables filles de charité, qu'il vaut mieux ne plus louer, parce que leur plus bel éloge est dans leurs œuvres, *laudent eam opera ejus* (*Prov.* XXI, 30) : Anges de la terre, que j'aime aussi à rencontrer souvent dans mon diocèse comme les fleurs du printemps, *quasi flos rosarum in diebus vernis* (*Eccli.* L, 8), ou comme les lis éclatants de blancheur sur le bord des eaux, *quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ* : l'Ecriture m'oblige d'ajouter en complément du texte et de la vérité, comme l'encens parfumé dans les chaleurs de l'été, *quasi thus redolens in diebus æstatis* (*Eccli.* L, 8).

Oui, l'esprit de saint Vincent est partout, *in omni regione*. Cependant, si je voulais faire un appel à des voix et à des cœurs qui ne me démentiraient pas, ou bien invoquer le souvenir de ce que j'ai éprouvé moi-même à ces différents contacts d'âme où l'on sent plus qu'on ne sait exprimer ni même définir, je dirais en toute vérité que l'esprit de saint Vincent repose spécialement, ce n'est pas assez, respire, *spirat*, dans le cœur de celui qui le remplace et continue ses traditions après deux cents ans ; et cet esprit est toujours frais comme au premier jour. Cela ne doit pas nous étonner ; l'esprit des saints participe à l'immortelle fraîcheur de tout ce qui vient de Dieu, de ce Dieu pour qui les choses, après dix siècles, demeurent fraîches comme au premier jour, et les choses d'un jour ont souvent la force et le développement de la maturité, *unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus* (*II Petr.*, III, 8).

Citons d'abord quelques paroles de saint Vincent, qui renferment toute la substance et comme la vitalité de son âme sur le sujet qui va nous occuper : écoutez religieusement, car tout mon discours ne sera que l'explication de ces belles maximes : « Moins il y a de l'homme dans les affaires, plus il y a de Dieu... Le propre de Dieu est de réduire tout à bien... Quand bien toute la terre s'élèverait pour nous perdre, il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu... Tout ce que Dieu fait, il le fait pour le mieux... Celui qui loge à l'enseigne de la confiance en Dieu sera toujours favorisé d'une protection spéciale de sa part... Il m'est venu ce matin, en ma chétive oraison, un grand désir de vouloir tout ce qui arrive dans le monde, et bien, et mal de peine tant générale que particulière, puisque Dieu le veut, puisqu'il l'en-

(1) *Quodlibet*, V, art. 18.

(2) M. Etienne, supérieur général.

Digitized by Google

voie... Etudions-nous donc d'avoir cette disposition de volonté à l'égard de celle de Dieu, et entre plusieurs grands biens qui en proviendront, celui de la tranquillité d'esprit ne sera pas des moindres (1). »

Ces paroles de saint Vincent me semblent renfermer la base d'un traité d'optimisme chrétien. Si je me contentais de cet énoncé, mon auditoire, plein de foi, admettrait ces propositions sur la parole de notre saint, *certificabitur quod ita est ;* mais peut-être au moins quelques-uns n'auraient pas l'intelligence suffisante de ce grand mystère de la vie : *nihil scientiæ vel intellectus acquiret, sed vacuus abscedet.* Je croirai donc faire une œuvre utile en expliquant les paroles de saint Vincent sur une large échelle, en vous en indiquant la profonde philosophie autant que la tendre piété ; en vous montrant comment, au milieu des malheurs des sociétés, des crimes des hommes, des craintes de l'avenir, le chrétien demeure toujours l'homme du bon espoir : *bonæ spei fecisti filios tuos.* Je me tiendrai en dehors de ce qu'on appelle les préoccupations du moment, mais j'aborderai des questions délicates, des pics élevés où se trouvent de chaque côté des abîmes. Je dois le dire cependant avant de commencer : les guides que je suivrai dans ces explorations lointaines sont si sûrs, si éclairés, si pleins d'expérience, que, quelle que soit la hardiesse de leur vol, ils laissent toujours à l'âme la plus complète sécurité ; avec eux et sous leur sage direction, nous aimerons à répéter de temps en temps notre grave et joyeux refrain : Le Chrétien est l'homme de la confiance et du bon espoir, *bonæ spei fecisti filios tuos.*

Eminence,

Vous avez bien voulu me témoigner souvent une confiance et une affection qui m'ont profondément touché; et j'aurais presque la tentation de regretter, en cette circonstance solennelle, de n'avoir pu vivre assez près de votre cœur pour le connaître aussi familièrement que d'autres plus heureux. Cependant j'en sais assez pour croire que c'est votre doctrine que je vais prêcher : et si les usages l'avaient permis, il m'eût été particulièrement doux de vous prier de bénir et le prédicateur et l'auditoire, afin que ma parole fasse quelque bien, et ne soit pas trop indigne de l'illustre prince de l'Eglise qui gouverne avec tant de sagesse, et en des temps si difficiles, une des barques les plus agitées de la chrétienté. Que votre cœur fasse au moins ce que mon cœur désire! il me semble que je parlerai avec plus de confiance et que ma parole sera moins stérile.

Voyons donc, mes Frères, les raisons de la confiance en Dieu, de la sérénité de l'âme chrétienne, j'allais dire de son imperturbabilité, au milieu des crimes, des agitations, des terreurs de l'avenir : puis nous conclurons par quelques considérations pratiques.

(1) *Vie de saint Vincent*, par Abelly, l. III, c. 5-5.

I. — *Raisons de la confiance en Dieu et de l'optimisme chrétien.*

Depuis longtemps on a classé les hommes en deux catégories, les pessimistes et les optimistes. Là encore, comme presque toujours, on s'est séparé, parce que le regard prévenu ou distrait n'a pas voulu embrasser à la fois les nombreuses faces d'une même question: Le Chrétien serait pessimiste, s'il regardait la terre seulement, et s'il avait placé sa confiance principale dans les hommes ; là-dessus je fais hautement ma profession de foi, et je comprends très-bien comment ceux qui n'ont pas de convictions religieuses, ou dont le cœur n'est point soutenu par une confiance inébranlable à la Providence, deviennent facilement sceptiques ou pessimistes; souvent les deux à la fois, quand surtout ils ont avec le monde de ces contacts d'administration et d'autorité, qui soulèvent à chaque instant les miasmes les plus fétides du cœur humain. Mais la confiance du chrétien est en Dieu principalement, et cette confiance n'a pas de limites ; aussi il embrasse très-volontiers la doctrine de l'optimisme ; je veux dire une sorte d'optimisme du meilleur genre, et que vous comprendrez successivement, l'optimisme dont parle le prophète quand il dit : Seigneur, vous avez voulu que vos enfants fussent les fils de la confiance et de l'heureux espoir, *bonæ spei fecisti filios tuos.*

Pour justifier cette conduite et cette disposition du Chrétien parfait, il est nécessaire, mes très-chers Frères, de rappeler certains principes fondamentaux de notre foi; principes trop oubliés dans le monde, oubliés même par ces Chrétiens qui ne prennent jamais la religion que par la superficie, par ses côtés étroits et presque pharisaïques, et quelquefois, ce qui amène de lamentables conséquences, par le côté qui va à leurs intérêts humains.

§ I. Les Chrétiens ignorants, timides, superstitieux, semblent isoler Dieu dans le monde, le mettre exclusivement dans les temples, et le confiner dans un sanctuaire, semblable à un prince exilé, à qui l'on veut bien accorder comme toit hospitalier quelques appartements déterminés. Rendons à la Divinité sa vraie place, et le trône d'où elle n'est jamais descendue. Rappelons les droits imprescriptibles de son incommunicable souveraineté et l'étendue sans limites d'un empire qui embrasse tout et qui n'aura jamais de fin. Le Seigneur, après avoir créé, n'a pas abandonné son œuvre à elle-même, ni à l'énergie de certaines lois mathématiques qui gouverneraient presque en son absence. Il est toujours présent dans les parties les plus lointaines de son vaste royaume, présent par son essence divine, par son opération continuelle, et par une force vitale qui ne cesse pas de développer son activité féconde. Le jour où, par impossible, Dieu se retirerait de la moindre partie de son œuvre, cette portion ainsi déshéritée retomberait dans le néant. La création tout entière peut

Digitized by Google

et doit dire : en lui et par lui, j'ai l'être, la vie et le mouvement, *in ipso vivimus, movemur et sumus* (*Act.* xvii, 18). Cette action continuelle de Dieu est merveilleusement décrite dans le langage métaphorique du prophète : « Dieu pèse toutes les gouttes d'eau de l'Océan, comme un homme qui les mettrait dans sa main : il harmonise les cieux en étendant son bras, il soutient de trois doigts toute la masse de la terre, il fait tenir toutes les collines dans sa balance (*Isa.*, xl, 12-17). » — Ne nous effrayons pas d'un travail qui serait impossible à des millions de générations humaines. — « L'univers tout entier, continue le prophète, est devant Dieu comme la petite goutte d'eau, au moment où presque desséchée elle tombe du vase, *quasi stilla situlæ*. Toutes les îles sont devant lui comme un petit grain de poussière. » Ici le prophète semble s'arrêter, il craint d'avoir encore trop exalté la grandeur, la puissance et l'étendue de la création; il se reprend et il ajoute : « Tous les peuples sont devant Dieu, comme s'ils n'étaient pas, il les regarde, ils sont en sa présence comme le vide et le néant : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.* »

J'aime à me reposer sur ces grandes idées. — Oui, au milieu du bruit que font ces gouttes d'eau, ou plutôt pour ne rien changer au texte, que fait *cette goutte d'eau* qu'on appelle le monde : au milieu de ce bourdonnement qui nous arrive de toutes parts et qu'excitent les fourmilières humaines, l'expression n'est pas de moi, je l'emprunte à saint Chrysostome (1) : au milieu de ces prophètes à vue plus ou moins courte, j'aime à contempler cet Etre infini dont la puissance plane sur la nature : j'aime à m'élever à ce souverain Seigneur de toutes choses. Et quand je vois la goutte d'eau qui s'agite, je ne tremble pas : quand je vois la fourmi qui remue un brin de paille et qui prétend secouer l'univers sur ses gonds, je me cache sous les ailes de l'Etre que j'aime : là je conserve toute ma paix, et si je n'aimais la fourmi, il y aurait sur mes lèvres un rire de mépris pour ses stériles efforts. — Je le répète, mes Frères, au milieu des événements de ce monde, grands ou petits, on oublie trop ces vérités fondamentales de la foi; on tremble comme si Dieu était absent de son œuvre, et la livrait à la fureur des assiégeants, ainsi qu'on a vu traiter une ville dont tous les défenseurs sont partis. On oublie que Dieu est plus présent, plus agissant partout, que l'air dans notre poitrine : on oublie que tous les efforts des hommes sont devant lui comme cette petite fourmi que vous rencontrez sur votre chemin, quand il vous arrive de vous baisser par hasard : vous la voyez se dresser, il semble qu'elle porte le monde; prenez une autre paille, et du plus léger choc, vous allez détruire toutes ses combinaisons Mais n'anticipons pas sur ce sujet : bornons-nous à constater pour le moment cette présence et cette action toute-puissante de Dieu dans son empire. Pour moi, je l'avoue, quand je me promène à la campagne, sur les bords de la mer, sur le sommet des montagnes, ou dans une immense forêt, j'aime à me rappeler ces paroles de saint Athanase : « Au premier signe de la volonté et par la vertu modératrice du Verbe, le ciel exécute ses mouvements de rotation, le soleil projette sa lumière, la lune roule dans son orbite, l'air est éclairé, le vent souffle, les montagnes se soutiennent dans leur élévation, la mer est agitée, la terre porte ses fruits, l'homme naît, vit et meurt. C'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombent la pluie, la neige, et la grêle. C'est lui qui conserve le vol des oiseaux, la marche des reptiles, la croissance des plantes avec leurs formes variées... C'est lui qui meut et qui gouverne tout, en versant la lumière et la vie, et perpétuant le monde dans son admirable unité (2). »

Oui, j'aime à contempler cette action toute-puissante de Dieu : j'en suis heureux et fier comme un enfant qui se promène dans les domaines de son père; mais aussi, quand je rentre dans le tourbillon des bruits humains, je me rassure. Et lorsque je pense que celui que j'adore et que j'aime comme mon père, est ce maître souverain de l'univers, je réponds aux tremblеurs en regardant ce père bien-aimé, et je dors tranquille.

Non-seulement, mes très-chers Frères, Dieu est présent partout, non-seulement il agit d'une manière générale et conservatrice; mais il opère dans chaque action particulière de la créature, il agit plus que la créature elle-même, il agit plus intimement, plus immédiatement, plus profondément, plus efficacement, plus principalement que la créature, ce sont les propres expressions de saint Thomas (3). Le monde et tout ce qui s'y agite ont donc un mouvement continuel qui vient de Dieu, mouvement qui s'étend à tout, qui se mélange à tout, qui entre en combinaison avec tous les mouvements particuliers; mouvement si universel, qu'il accompagne même l'acte du péché en tant qu'il est acte, et ne laisse à l'homme que la propriété de ce qui est déréglé. Ce mouvement est si constant, si réel, si énergique, que saint Thomas ne craint pas de dire qu'il est semblable à celui que l'âme communique au corps et qu'il devient comme la vie de l'univers, *est quasi quædam vita universi* (4).

O sainte présence de Dieu dans l'univers, que j'aime à vous contempler, que vous m'êtes douce à méditer! Vous êtes pour mon âme un pain fortifiant : vous êtes cette table dont parle le Prophète, où mon cœur va se rassasier de force, et s'enivrer avec le vin gé-

(1) Formicarum more nobis viri super terram ire videntur. (Saint Chrys., ad popul. Antioch., Hom., xv, n. 3.)

(2) *Contr. Gentes*, n. 40-44.

(3) 1ª p., q. 8, art. 1, ad 3. — *Potent.* III, art. 7. — 1 *Dist.*, XII, q. 1 a. 3. — *Contr Gent.*, l. III, c. 67.

(4) *Opusc.*, II, c. 147.

Digitized by Google

néreux de la confiance et de l'amour : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me... Calix meus inebrians quam præclarus est* (*Psal.* XXII)! Je vous sens dans mes veines, ô délicieuse présence de l'Être infini! je vous sens dans la moelle de mes os, je vous sens dans mon esprit et dans mon cœur : vous faites, comme une huile de joie, des irrigations continuelles dans mon être, *impinguasti in oleo caput meum*. En dehors de moi, je vous rencontre partout, au ciel où vous avez établi votre tente, sur la terre qui est l'escabeau de vos pieds, et jusque dans le grain de sable que vous maintenez comme la limite de l'océan, *posui arenam terminum mari* (*Jerem.* v, 22.) Aussi, quand les hommes me disent : Trembiez, les peuples s'agitent; je réponds : J'ai confiance en Dieu, pourquoi voulez-vous que mon âme s'envole comme le passereau sur les montagnes étrangères (*Psal.* x, 1.)?

Continuons, mes Frères, l'étude de ces vérités consolantes, qui devraient faire la méditation continuelle du Chrétien, et qu'on délaisse beaucoup trop pour s'occuper de la poussière humaine. Continuons à fouiller ces veines d'argent purifié, comme parle le Prophète, *eloquia Domini, argentum examinatum, purgatum septuplum* (*Psal.* XI, 7) : et peut-être éprouverons-nous la satisfaction du mineur qui voit la veine s'élargir et le métal briller davantage.

§ II. Un Père de l'Eglise représente quelque part toute créature, mais surtout la créature intelligente, poursuivie par un désir insatiable et inquiet d'entrer en participation avec la source de tout bien, et suspendue par la force de ses aspirations. Elle est là haletante, les yeux élevés, elle appelle une communion avec le bien suprême : je ne veux rien changer à l'énergie de l'expression, *oculis quasi intentis suspiciat, per communionem supremi boni suspensa* (1). Je ne sache rien de plus beau que cette pensée. — L'univers est donc comme un immense canal desséché, suspendu dans l'attente du souverain bien, ainsi qu'une vallée au-dessus de laquelle mugirait une mer impatiente de rompre ses digues.

Mais ma comparaison est-elle juste? Dieu est-il vraiment cette mer impatiente de rompre les digues de son amour? Ici, mes Frères, je ne veux rien dire de moi-même : Il est par le monde chrétien des hommes dont le portrait existe dans l'Evangile, et qui, fils aînés du père de famille, sont toujours jaloux quand on fait entrer les prodigues et qu'on les traite avec bonté, comme si le salut de l'homme n'était pas la chose la plus agréable à Dieu (2) : au lieu de veau gras et de chaussures dorées, ils voudraient qu'on parlât toujours de chaînes et de fouets. Ecoutons les saints, cela vaudra mieux. — L'univers est donc suspendu, il regarde le ciel, il ne veut rien moins que la communion avec le bien suprême, *communionem supremi boni*. Que va faire Dieu?

Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, a soif qu'on ait soif de lui, *sitit sitiri;* quand on lui demande un bienfait, c'est lui qu'on oblige, *cum ab eo beneficium petitur, ipse beneficio afficitur* (3). Il donne avec plus de joie que d'autres ne reçoivent. N'ayons qu'une crainte, celle de ne pas demander assez : *Hoc unum caveamus, ne jejuni ac minuti animi notam subeamus, parva Deique munificentia parum digna postulantes.*

Bossuet dont l'austérité de doctrine est assez connue, n'a pas craint de dire : « La gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie (4). » Remarquez surtout les paroles suivantes où ce grand évêque ne craint pas de faire de la puissance en quelque sorte une servante de la miséricorde : « Par la puissance, dit-il, Dieu enferme en son sein des trésors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde. »

Dirai-je encore, avec saint Chrysostome, que Dieu surpasse, par ses bienfaits, toutes nos espérances, et que c'est la loi ordinaire de sa miséricorde, *liberalitate sua nostras petitiones transscendit, servans solitam suam misericordiam* (5). Ou bien encore avec le même Père : « Dieu est un feu qui cherche occasion de faire irruption, et pour peu que nous fournissions seulement le contingent d'une petite étincelle, il allume un vaste incendie, un incendie de bienfaits. *Ignis ille occasionem solum requirit : et si parvam illi scintillam præbeas, ingentem beneficiorum flammam accendit* (6). » Ajouterai-je avec saint Bernard « que Dieu est tellement bon qu'il fait semblant d'avoir besoin de nous, pour nous attirer à lui et nous rendre heureux (7)? »

Ainsi, mes Frères, voilà la situation des parties belligérantes : l'humanité suspendue sous la bonté de Dieu, n'aspirant à rien moins qu'à vivre de la vie et de l'amour infinis, d'une part, et de l'autre l'Etre infiniment bon, qui a besoin de faire du bien, qui ressemble à une mère dont la poitrine chargée de lait cherche ses enfants pour les nourrir : l'Etre infiniment puissant, mais dont la puissance est au service de la bonté, et qui, selon une belle remarque de saint Denis (8), est en extase perpétuelle d'amour vis-à-vis de sa créature, c'est-à-dire éprouve un

(1) Greg. Nyss., *Contr. Eunom.*, l. I, t. II, p. 334-342 (et. Migne).

(2) Cretbori jucundissima est hominum salus. (Cyrill., Alex. *de Trinit.*, c. I, t. VIII, p. 1150.)

(3) *Orat.*, 40, n. 2, t. II, p. 598 (éd. Migne).

(4) *Sermon pour l'Exaltation de la Sainte-Croix.*

(5) *In Genes.*, hom. 65, n. 2, t. IV, p. 731.

(6) *In Matth.*, hom. 22, t. VII, p. 320.

(7) Necessitatem se habere aut facit aut simulat, dum vestris cupit necessitatibus subvenire. (Saint Bernard. *Ep.* CCCLIX, alias CCCLXIII, al. CCCXXII, ad Orient. Franciæ Clerum et populum.

(8) *De Div. nom.*, c. IV, § 13-17, c. 10.

Digitized by Google

besoin continuel de sortir de lui-même, pour se donner, pour se verser, pour décharger son cœur. Telle est la situation : est-elle si inquiétante? Je ne le pense pas.

Je prévois l'objection; mais les crimes des hommes ne sont-ils pas un obstacle à l'effusion de la miséricorde, et ne provoquent-ils pas la colère divine? Mes très-chers Frères, il est inutile de dire que j'admets tout ce que l'Eglise, dans sa doctrine officiellement reconnue, nous enseigne à ce sujet ; mais je souligne à dessein mes dernières paroles : car de plus en plus il faut discerner entre la parole de la vérité et la parole de l'homme, qui nous arrive tous les jours pour surprendre de trop crédules piétés, et qui souvent voudrait s'imposer avec d'autant plus de violence qu'elle est simplement la parole de l'homme.

§ III. Oui, la justice de Dieu existe; je dirai même, avec Tertullien, qu'elle existe comme administration de bonté, *omne justitiæ opus procuratio bonitatis est.* (18). La justice de Dieu existe comme sanction de la loi divine, et comme protection de la vertu : et les peuples ainsi que les individus, quand ils s'écartent de la route, rencontrent cette justice supérieure qui les poursuit malgré eux, et cherche à les ramener au bien par des voies douloureuses. Il n'entre point dans notre sujet d'examiner cette face des attributs divins : c'est la miséricorde qui m'appelle, la miséricorde dont les manifestations sont plus nombreuses et plus universelles que celles de la justice; la miséricorde qui est au-dessus de toutes les œuvres de Dieu, et qui du reste conserve avec la justice des liens intimes que nous ne soupçonnons peut-être pas. Parcourons ce nouvel et magnifique horizon.

Qu'est-ce que la nature divine? Ecoutons le langage des saints docteurs : il élève l'âme, il la clarifie, il lui donne force et sérénité. « Dieu, dit saint Léon, est tout-puissant et rempli de clémence, sa nature est la bonté, sa volonté est la puissance, son œuvre est miséricorde, et sa volonté ne peut pas être dépouillée de la bonté, *Deus omnipotens et clemens cujus natura bonitas, cujus voluntas potentia, cujus opus misericordia est, cujus voluntas non potest sua benignitate privari* (Serm. 22). « Dieu, dit saint Cyrille, est une large et inépuisable fontaine de tout bien, c'est un fleuve de bienfaits, c'est une lumière qui brille toujours, c'est une puissance invincible qui s'abaisse jusqu'à nos infirmités (Cat. VI, c. 9).—Mes Frères, commencez-vous à comprendre pourquoi j'espère malgré les crimes des hommes? c'est-à-dire, commencez-vous à comprendre pourquoi, en présence de la splendide clarté de l'astre du jour, la lumière et la chaleur envahissent tout mon être? Vous me montrez avec effroi dans les basses vallées quelques humides et sombres vapeurs, et moi je regarde le soleil : ne m'en faites pas un crime; le soleil dont la chaude et active lumière va chasser devant elle tous ces atomes nébuleux. Si vous m'accusiez d'exagération, j'irais encore plus loin et je dirais avec saint Chrysostome, que toute la malice des hommes en présence de la miséricorde de Dieu est tout au plus comme une petite étincelle qui tomberait dans le gouffre tourbillonnant de la mer, elle est éteinte presque avant d'être tombée, *quemadmodum scintilla medium in pelagi voraginem incidens* (2).

Cela doit être; car il est écrit que Dieu acquiert de la gloire quand il pardonne, *exaltabitur parcens vobis* (*Isa*, XXX, 18). Saint Chrysostome affirme que Dieu s'enrichit par notre justification, *divitias suas nostram putat esse salutem* (3). — Un autre Père enseigne que l'heure de la conversion de l'homme est pour Dieu un grand jour de fête, *est ei magna festivitas* (4). — Aussi quand Dieu pardonne, il veut que toute la terre prenne part à ce jour de fête ; il l'annonce solennellement : « Cieux, réjouissez-vous, dit le prophète, parce que Dieu a répandu ses miséricordes; que les extrémités de la terre soient dans l'allégresse ; que les montagnes elles-mêmes, que les forêts fassent entendre un frémissement de joie, parce que Dieu a pardonné à son peuple (*Isa.* XLIV, 23).

L'Église, dans un de ses offices, met sur les lèvres de ses ministres la prière suivante : « O Dieu, qui manifestez votre puissance surtout par le pardon et la miséricorde, *Deus, qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas* (5). Avez-vous jamais réfléchi sur le sens de ces paroles? Elles signifient, dit saint Thomas, que Dieu est absolument libre de pardonner comme il veut, et quand il veut, ce que ne font pas, ce que ne peuvent faire les êtres qui sont astreints par une loi supérieure (6). Elles signifient que la justice elle-même n'est point ici en cause, que Dieu lui lie les mains quand il le veut, que la miséricorde passe au-dessus comme un océan débordé. « Dieu, continue ce Docteur, est tellement maître et tellement bon, qu'il récompense toujours au delà du mérite, qu'il punit moins qu'on ne mérite, et qu'il peut diminuer la peine du crime et même le remettre tout à fait (7).

N'est-ce pas d'ailleurs la pensée qui inspirait ces belles paroles du livre de la Sagesse : O mon Dieu, vous êtes plein de miséricorde pour toutes vos créatures, parce que vous êtes tout-puissant, *misereris omnium, quia omnia potes* (*Sap.* II, 24-27), vous dissimulez les péchés des hommes pour les amener à la pénitence. Vous aimez tout ce que vous avez fait, vous pardonnez à tous, parce que tout est à vous, ô mon Dieu, à vous qui aimez les âmes : *Parcis autem omnibus,*

(1) *Adv. Marc.*, l. II, n. 13.
(2) *Ad illumin.*, I, t. II, p. 270. Ed. Gaum.
(3) *In Matth.*, hom. 22.
(4) Origen. *in Numer.*, hom. XIII.
(5) Domin. X, post Pentecostem.
(6) IV dist. 46, q. 1. — V. *encore* S. Thomas, I p., q. 25, art. 3 et 5. — , 21, art. 3 — II p., q. 46, art. 2.
(7) IV dist. 46, *passim.*

Digitized by Google

quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas. — Je ne sais si je me trompe, mes très-chers Frères, il me semble qu'on ne met pas assez souvent en lumière ces grandes vérités; on les remplace par des doctrines qui rétrécissent, qui étiolent, qui étouffent les âmes. Or, les âmes plus que les corps ont besoin de grand air et des grands horizons de lumière.

Est-ce la fin de ces mystères? Non; les ruses d'amour sont infiniment variées dans le cœur de Dieu, *astutias illius quis agnovit* (*Eccli.* I, 6)? — La justice, dit saint Chrysostome, est très-souvent, dans l'Ecriture, synonyme de bonté (1). — Quelle est l'explication de cette nouvelle énigme? — Dieu est souverainement bon, et sa bonté est sans limites autres que celles qui sont tracées par sa sagesse, à tel point, disent les docteurs, que sans les exigences de la sagesse, la miséricorde d'un seul bond couvrirait la justice et inonderait la terre. Dieu est donc infiniment bon, mais il est juste que l'être souverainement bon pardonne, qu'il oublie, qu'il aime ses enfants, qu'il leur ouvre les bras de sa miséricorde quand ils reviennent à lui: *Dicitur justus*, dit saint Thomas, *in eo quod peccatoribus parcit, quia decet eum* (2). Voilà donc la justice même qui se met de la partie pour engager Dieu à pardonner; à ce point de vue, le pardon est une question de haute convenance pour Dieu. Or, est-il juste que Dieu observe les règles de la haute convenance? *Decet eum*, dit l'Ange de l'école. Ce que je dis est sans doute une sorte de contre-sens avec la valeur ordinaire des mots; je l'avoue, mais ce sont des contre-sens divins que j'admire et que je rencontre très-souvent dans la lecture des grands maîtres de la religion. Oui, je le redirai encore, et quelle que soit la hardiesse des expressions, je n'y changerai rien, elle appartient au style des saints; la justice se changeant en bonté, servant à manifester la bonté, se changeant en corollaire de bonté, la justice ainsi considérée, est pour Dieu une question de décence, *et secundum hoc justitia Dei respicit decentiam ejus.*

Saint Anselme a traité ce sujet avec une telle supériorité de vues, de langage, de tendresse, que je me reprocherais de ne point vous le citer. Il s'adresse à Dieu, et lui parle avec une familiarité d'ami (3) : « Seigneur, vous êtes miséricordieux parce que vous êtes juste, car il est juste que vous soyez tellement bon que vous ne puissiez être conçu meilleur... Et assurément il n'en serait pas ainsi si vous étiez bon seulement en récompensant et non en pardonnant... Il est donc juste que vous pardonniez aux méchants et que vous les rendiez bons... Quand vous pardonnez aux méchants, vous faites une chose juste, non point qu'ils méritent le pardon, mais vous faites une chose qui est bienséante à votre bonté... Ainsi donc c'est de votre justice que naît votre miséricorde, parce qu'il est juste que vous soyez tellement bon que vous exerciez votre bonté en pardonnant. »

Quel merveilleux enchaînement, et comme tout est sauvegardé par cette doctrine! De nous-mêmes, nous ne méritons rien, nos crimes seraient dignes de châtiment, et sous ce rapport il serait juste que Dieu nous punît. Mais quand Dieu regarde sa bonté, il se trouve que sa justice elle-même intervient et plaide la cause du pécheur, parce qu'il est juste que Dieu soit tellement bon, que cette bonté s'épanche sur ceux qui en ont le plus besoin.

Nous arrivons peut-être ainsi à l'intelligence d'une parole profonde de saint Thomas, que j'ai été très-longtemps à comprendre. Non-seulement la miséricorde n'est pas opposée à la justice, mais elle en est le complément, la plénitude, *misericordia non tollit justitiam, sed est quædam justitiæ plenitudo* (4); c'est-à-dire, si je ne me trompe, que souvent les crimes des hommes arrivent à un tel point qu'il faudrait des éclats de tonnerre; mais alors, si les règles de la sagesse ne s'y opposent, Dieu se souvient avant tout qu'il est infiniment bon, il se souvient de ce qu'il se doit à lui-même et à la convenance de son amour paternel; il oublie ce qu'il devrait à la perversité humaine, et la miséricorde qui est comme l'armée de réserve toujours prête à faire une charge divine pour renverser par l'amour ces travaux avancés que la malice semble préparer à la vengeance; la miséricorde arrive, elle se précipite comme un fleuve, *quasi fluvius inundabit* (*Eccles.* XXXIX, 27); elle comble ces abîmes de misères qui paraissaient réservés à l'action dissolvante et vengeresse de la justice. *Misericordia est quædam justitiæ plenitudo.*

Je termine ces aperçus sur la miséricorde par une pensée de saint Bernard (5), qui est comme la clef du mystère : Savez-vous pourquoi Dieu ne s'appelle pas le père de la justice, mais le père des miséricordes? cela tient sans doute à ce que la miséricorde va bien à celui qui est père. Mais il existe une raison plus belle et plus profonde! Dieu trouve en lui les causes de la miséricorde, et en nous les causes de la justice. Les causes de la miséricorde sont infinies comme sa bonté, mais nos iniquités qui sont la cause de sa vengeance ont beau être graves et nombreuses, elles sont limitées, elles sont, comparées à Dieu, comme une petite étincelle qui va se perdre dans l'Océan; et si l'on faisait une équation mathématique, on trouverait d'un côté l'infini, et de l'autre une quantité relativement égale à zéro. Ou bien encore, je comparerai les crimes des hommes à un point presque invisible perdu dans un cercle immense de miséricorde et d'amour; selon cette parole : « Je suis riche

(1) *In Psal.*, CXLII, n. 1.
(2) IV Dist., 46, q. 1, a. 1.
(3) *Proslogium* c. 9, 10 et 11.
(4) I p., q. 21, a. 3, ad secundum.
(5) *De natal. Domin.* serm. 5.

Digitized by Google

en pardon, et mes pensées de bonté sont élevées au-dessus de vos pensées, autant que le ciel est élevé au dessus de la terre : *Multus est ad ignoscendum... sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris* (1) (*Isa.*, LV, 7-9). — Dieu, dit saint Athanase, a employé des inventions merveilleuses et divinement effrayantes pour sauver l'homme, *tremendis et admirandis machinis usus est propter hominum salutem* (2). — Je ne m'étonne point de ces paroles; il devait en être ainsi; c'était une affaire de bienséance divine, *respicit decentiam ejus.*

Il reste une grave question qui semble opposée à notre thèse, c'est la question du mal, de son étendue, de ses progrès effrayants. Ne reculons pas devant cette difficulté; étudions-la brièvement, mais avec la profonde attention qu'elle mérite.

§ IV. Le mal existe en ce monde, il est grand, il est profond, il est en un sens universel : les crimes des hommes s'élèvent tous les jours par-dessus leur tête : *Inundaverunt super caput meum* (*Thren.* III, 54). C'est vrai; et cependant je ne retire pas une seule de mes pensées; je trouve même en ce qu'on m'objecte presque une raison d'espérer. Il y a donc encore ici ce que j'ai appelé un contre-sens divin.

Dieu veut le bien toujours; c'est sa première pensée, son premier mouvement; il le veut non-seulement en lui, mais dans toutes ses œuvres. Il aime tellement sa bonté qu'il en veut la communication aussi complète, aussi parfaite que le comporte la nature de chaque être. Si la créature avait été fidèle à ce plan divin, elle serait montée de perfections en perfections, et la pensée du Seigneur se serait réalisée dans son premier idéal. La créature a failli à son mandat divin : elle a quitté la voie.

La toute-puissante bonté de Dieu restera-t-elle désarmée? Non, il y aurait là, comme parlent les Pères, quelque chose qui ne siérait ni à la bonté, ni à la justice de Dieu, à la justice dans ses rapports avec la bonté divine. — Le Seigneur pouvait empêcher le mal ou l'anéantir; il a jugé plus sage et meilleur de le laisser à ses propres forces, de le permettre, et de le vaincre par une surabondance de biens, *sapientiam non vincit malitia* (*Sap.* VII, 30).

Ici commence l'examen d'une des plus redoutables questions qui aient agité la philosophie, et que la théologie elle-même n'aborde qu'avec un religieux effroi. C'est là surtout que chancellent les esprits dont la piété n'est pas éclairée, ou dont la foi n'est pas robuste à la Providence. Heureusement, les âmes qui, comme les aigles du ciel, se sont promenées avec un intelligent amour sur ces abîmes, si elles n'en ont point complétement éclairé les mystérieuses profondeurs, ont néanmoins laissé tomber quelques paroles que nous allons recueillir : paroles lumineuses, que je comparerai à ces matières embrasées que j'ai vu jeter le soir sur des masses d'eau qui tombent dans les précipices; elles n'éclairent pas entièrement, mais elles laissent entrevoir.

Il est d'abord certain que si Dieu a permis le mal, c'est qu'il s'est senti la sagesse et la volonté d'en tirer un plus grand bien. Il a vu, en créant les êtres libres, la possibilité de l'abus et la réalité future des crimes, mais en même temps et surtout il a vu sa bonté et sa miséricorde planant sur ce chaos, comme autrefois son Esprit sur les grandes eaux, coordonnant le mal, lui faisant subir une transformation divine, et lui arrachant, par un pouvoir en quelque sorte supérieur à celui de la création, un bien dont il ne contenait pas les germes (3). Aussi, en considérant le résultat suprême de toute chose, le Créateur a pu dire avec un sentiment de souveraine complaisance, que tout était très-bien, *et erant valde bona* (*Gen.* I, 31). En se plaçant à ce point de vue, on peut dire que le mal fournit à Dieu le moyen de faire un bien qui n'eût pas été possible sans la permission du mal, c'est-à-dire le bien extrait d'un élément mauvais et corrompu, le bien résultant, par la puissance et la volonté de Dieu, de la dépravation humaine. C'est, dit saint Augustin, comme le poison qu'un habile pharmacien change en remède salutaire. *in salutaria medicamenta* (4). — N'est-ce pas, d'ailleurs, la pensée qui a inspiré le chant de l'Église: O l'heureuse faute, qui nous a mérité un pareil rédempteur! *O felix culpa* (5)!

Nous l'avons dit, mes très-chers Frères, cette question est grave; c'est peut-être une des plus graves de la théologie. Les solutions sont délicates, commençons par le langage clair, net et positif des docteurs. Quand ils auront ouvert la tranchée, nous marcherons avec plus de sécurité (6). « Si Dieu prévoyant la chute de l'homme l'a permise, dit

(1) Ea est proportio misericordiæ Dei ad homines, quæ cœli est ad terram : hoc est circuli immensi ad unum punctum et centrum quasi dicat : in immensum nos nostraque merita, nostrasque cogitationes, æque ac miserias, superat et ambit, firmat semper et roborat altissima Dei misericordia. (Cornel. à Lapid., *In Isaiam*, c. LV, v. 9.)

(2) *Fragm. in Psal.* LXV, p. 586, t. III. (Ed. Migne.)

(3) Si malum a quibusdam partibus universi subtraheretur, multum deperiret perfectionis universi, cujus pulchritudo ex ordinata bonorum et malorum adunatione consurgit, dum mala ex bonis deficientibus proveniunt, et tamen ex eis quædam bona consequuntur ex Providentia gubernantis, sicut et silentii interpositio facit cantilenam esse suavem. (St. Thomas, *Cont. gent.*, l. III, c. 71, n. 6.)

(4) *De civ. Dei*, l. II, c. 22.

(5) St. Ambroise a dit aussi : Felix ruina quæ reparatur in melius. (*In Ps.* XXXIX, n. 29.)

(6) Dieu a permis le mal : « Simul prævidens quanta de illo bona esset sua mirabili bonitate ac potestate facturus. (S. Aug. *De Gen. ad litt.*, l. II, n. 29.) — Deus permittit mala fieri, ut inde aliquid melius eliciat. S. Thomas, III p., q. I, art. 3, ad tertium.) — Dieu permet le mal, « quia de nostro malo ipse multa bona operatur. » (S. Isid. Hisp. *sentent.*, l. III, c. 57.) — Dieu a permis le mal *intentione atque consilio quodam meliori*. (Greg. Nyss. *De Infant.*, t. III, p. 190.) — Sapientia (Dei) per

Digitized by Google

saint Bonaventure (1), c'est qu'il savait ses desseins de rédemption ; et la réparation de l'homme a été plutôt dans l'intention de Dieu au jour où il l'a tiré du néant, que la création d'un être qui peut tomber. Ce n'est point la malice de l'homme qui lui a profité, mais bien la bonté et la sagesse de Dieu. Car la sagesse de Dieu triomphe de la malice : aussi Dieu ne permet aucun mal, dont il ne tire du bien, et même un plus grand bien : autrement, sa sagesse ne remporterait pas un triomphe complet sur la malice, *Non patitur esse malum aliquod, de quo non eliciat bonum, et etiam majus bonum, alioquin non perfecte vinceret malitiam.* » — Dieu permet quelques maux en ce monde, dit saint Thomas : il pourrait les empêcher, mais il les permet, de peur qu'en les enlevant, il ne détruise de plus grands biens ou n'occasionne de plus grands maux, *Ne his sublatis, majora bona tollerentur, vel etiam pejora mala sequerentur* (2). La souveraine sagesse de Dieu, dit saint Anselme, change en ordre et en beauté pour l'ensemble de l'univers, la perversité des pensées et des volontés de la créature... et il tire du mal toute sorte de biens, *multimoda bona* . . . (3). » Aussi l'ange de l'école s'écrie quelque part : « C'est à cause de l'ordre de sa sagesse et de la grandeur de sa bonté que Dieu permet le mal (4). »

Voilà, mes Frères, le langage de la grande théologie. Ces seuls principes suffiraient à faire retrouver à l'âme la sérénité dans la hauteur, alors même que nous ne connaîtrions aucun détail sur cette magnifique solution. Quand j'ai la certitude que l'Être infiniment bon ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien, j'éprouve presque le besoin de m'endormir sur le sein de cette admirable Providence, sans vouloir en connaître davantage, et de répondre à chaque difficulté par un sommeil plus profond. Je crois non-seulement à un ordre providentiel, mais à un ordre providentiel d'amour, dont la première pensée est l'amour, dont le dernier mot est l'amour. Je crois et cependant je ne vois pas ; mais je fais mieux que voir les ruisseaux, je vois la source, je vois l'infinie bonté, j'ai la clef de ses projets, je sais que cette souveraine sagesse change en ordre et en beauté la perversité des créatures. Cela me suffit ; j'ignore et je veux ignorer les détails ; j'aime mieux m'endormir en ce monde pour me réveiller en l'autre avec la claire vue. Car que pourrait-on me dire ici-bas ? que pourrait-on me présenter, sinon des ombres qui ne me satisferaient pas complétement ? Au lieu que cette pensée, dont je ne tiens pas à savoir les nombreuses ramifications ; cette pensée qui est tombée du cœur de Dieu dans le cœur des saints, Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien ; cette pensée me suffit, en attendant le ciel. Combien de choses d'ailleurs qui nous paraissent un mal dans les sphères inférieures (5), et qui sont un bien dans les sphères élevées, dans la région des causes supérieures, en présence desquelles nos misérables intérêts d'un jour ne méritent pas d'être comptés, parce qu'ils passent, parce qu'ils s'en vont comme le nuage, et que souvent d'ailleurs, ils ne sont pas fondés sur la justice, tandis que ce qui est éternel demeure dans le calme impassible du vrai et du juste (6) !

Cependant, mes frères, essayons de scruter avec une pieuse vénération les mystères divins : nous ne connaîtrons jamais sur la terre les principales et plus intimes raisons de la permission du mal (7), et toutefois il est des aperçus qui peuvent satisfaire les esprits raisonnables.

Dieu d'abord se sert du mal pour corriger les abus du bien. Telle est la faiblesse humaine que le mal se mélange presque toujours au bien dans le fait ou dans les intentions ; il s'agglutine au bien d'une manière si intime qu'il devient difficile de l'isoler : quelquefois il finit par tellement recouvrir le bien, que l'œil le plus exercé ne connaît plus rien au mélange. Et chose étonnante ! ces parties étrangères, souvent mauvaises, que l'humanité sonde au bien, elle y tient parfois avec plus de ténacité qu'au bien lui-même. N'est-ce pas là l'histoire des individus, des dynasties, des nations, du genre humain tout entier ? Qui donc alors pourra

contraria quod melius est disponit (*Id. De mortuis*, t. III, p. 523.) — Solet Deus, quando a quopiam per ignaviam delapsi sumus, omnia facere, nec ante desistere, quam nos ad multo majora iis quæ amisimus extulerit. (S. Chrysostome, *Hom.*, 3 præs. imper., t. XII.)

(1) III. *dist.* q. 2, art. 2.

(2) II a, 2ᵃᵉ, q. 10, art. 11.

(3) *Cur Deus homo*, c. 15.

(4) Secundum Augustinum (*Enchir.* I) Deus est adeo bonus, quod nunquam aliquod malum esse permitteret, nisi esset adeo potens quod de quolibet malo posset elicere bonum. Unde nec propter impotentiam, nec propter ignorantiam Dei est quod mala in mundo proveniant, sed est ex ordine sapientiæ suæ, et magnitudine bonitatis, ex qua provenit quod multiplicentur diversi gradus bonitatis in rebus ; quorum multi deficerent, si nullum malum esse permitteret. (S. Thomas, *Potent.*, q. 3, *de creat.* art. 6, ad quartum.) — Et ideo decet ut (Deus) mala facere permittat. (S. Thomas, 2 dist. 34, art. 1, ad quintum.)

(5) Res habent contrarietatem ad invicem quantum ad proximos effectus ; sed tamen concordant etiam contraria in ultimo fine, ad quem ordinantur secundum harmoniam quam constituunt. (S. Thomas, II, dist. 1, q. 1.)

(6) Dum (Deus) ex magnis malis majora elicit bona, commendabilior redditur et potentia, et sapientia, et bonitas, propter quod exclamat Gregorius, et dicit : O felix culpa !... Et ideo si quis velit attendere quantum sit commendabilis Deus in operibus suis, non debet aspicere solum ad illud quod præsentialiter videt, verum etiam ad antecedentia et futura : quia sicut pulchritudo metri non percipitur una syllaba, sed in versus integritate, sic pulchritudinem divinorum operum et laudabilitatem respicere non potest, qui respicit ea in parte. (S. Bonavent., I. II, *Sent.* dist. 32, art. 3, q. 2.)

(7) Saint Augustin, après avoir énuméré les raisons qui lui paraissent les plus plausibles pour justifier la permission du mal, ajoute et suppose qu'on peut en trouver encore de meilleures ; *Sive quid melius inveniri potest, inveniatur.* (*De Gen. ad litt.* lib. XI, n. 33, t. III, p. 460. Ed. Gaume.)

Digitized by Google

dégager l'œuvre de Dieu? car il faut que l'œuvre de Dieu s'accomplisse, et elle marche à travers le monde malgré les obstacles. Sera-ce le bien? Non, sa lime est trop douce. Il faut la dent acérée du mal (1); elle broie quelquefois tout, *dentes et ungues ejus ferrei* (*Dan. VII*, 19). Mais la providence survient, qui reprend son bien, lui donne un coup de feu, opère une nouvelle fusion et jette au moule une seconde et plus magnifique statue. — Le bien, les honnêtes gens, les chrétiens eux-mêmes, c'est le métal exposé à l'air: la rouille l'a tellement enveloppé qu'il a revêtu une forme étrangère. Jetez-le dans ces substances liquides que la science appelle les acides, introduisez les réactifs; le corps étranger est aussitôt saisi, énergiquement dissous et victorieusement chassé. Ainsi le mal est entre les mains de la Providence, le meilleur, le plus énergique et quelquefois le nécessaire réactif pour dégager le bien. Celui qui est dans la fournaise ne juge pas sainement, il crie à l'injustice, à la cruauté (2); mais l'opérateur voit l'avenir, il voit le plus grand bien, et il continue le travail de réparation. Combien l'auteur du livre des *Machabées* était éloigné des pensées de plusieurs chrétiens, quand il s'écriait: « Je conjure ceux qui liront ce livre de ne point avoir horreur des calamités qu'il renferme; qu'ils considèrent plutôt que ces choses sont arrivées, non pour notre ruine, mais pour notre correction: *Obsecro autem eos qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorrescant propter adversos casus, sed reputent eaquæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri* (*II Mach. VI*, 12).

Sans le mal d'ailleurs, que de biens n'existeraient pas! Où serait la patience sans la douleur et sans les méchants, l'énergie sans la persécution, la douceur sans la violence, la gloire sans le danger, le pardon sans la vengeance, la vertu sans l'opposition? Je dirai encore: Où serait l'énergie des gens de bien? Les gens de bien! Quand ils n'ont pas à côté d'eux la lime des méchants, ils commencent à s'endormir dans l'inertie et l'indolence, et plusieurs terminent leur sommeil dans l'iniquité. Le mal arrive, et c'est un terrible agitateur: le mal arrive, et en présence de l'ennemi, il faut bien se tenir debout. — Sans le mal, l'univers serait donc privé d'une somme de biens particulièrement beaux. La soustraction du mal, dit saint Thomas entraînerait la diminution d'une multitude de biens, ce qui ne doit pas être, *oporteret bonorum multitudinem diminui, quod esse non debet* (3).

Voyez ce magnifique tableau! Les figures ressortent pleines de radieuses clartés. Quels tons dans les couleurs! quelle vivacité d'expression dans les physionomies! quelle souplesse dans les contours! — Mais pourquoi ces ombres noires, obscures, pourquoi ces demi-teintes? Pourquoi tout n'est-il pas tout lumineux? Enlevez ces parties ténébreuses. — Prenez garde, direz-vous, c'est ce qui fait ressortir la beauté du tableau (4). Je vous remercie de l'observation, elle me fournit encore une réponse. La beauté admirable de l'univers est un résultat de tous les éléments qui le composent: le mal lui-même fait ressortir le bien, *eminentius commendat bona* (5). C'est aussi la pensée de saint Ambroise: « Le mal met le bien en saillie, *per mala factum est, ut bona eminerent* (6). N'est-ce pas l'ombre du tableau? C'est, dit encore saint Thomas, une beauté de comparaison qui perfectionne le bien, *decor resultans in bonum ex comparatione mali* (7).

Me servirai-je d'une autre comparaison, en revenant à une idée familière aux docteurs? L'univers est le poëme de Dieu: or, dans un poëme il y a des antithèses, quelquefois des irrégularités apparentes. Mais pour celui qui a le sens élevé et le tact poétique, tout est beau dans l'ensemble, et la beauté résulte de ces diverses oppositions. « C'est ainsi, dit saint Augustin, que le monde, par le contraste du bien et du mal, est orné d'une beauté merveilleuse et que peu de personnes savent apprécier, *mirifica et paucis cognita pulchritudine decoratur* (8). C'est dit saint Prosper, la magnifique antithèse qui met en lumière l'admirable poëme de Dieu, *atque ordinem sæculorum, quasi pulcherrimum carmen etiam ex quibusdam antithetis honestaret* (9).

Saint Augustin achève la pensée: « De même que l'opposition des antithèses et des contraires fait la beauté du langage: ainsi la beauté du monde résulte de la sage disposition des contraires: ce n'est plus une éloquence de paroles, mais des choses: *Ita quadam non verborum, sed rerum eloquentia contrariorum oppositione sæculi pulchritudo componitur* (10). — Cette opposition du mal, dit saint Thomas, est comme le point silencieux qui donne au chant de la douceur, *sicut silentii interpositio facit cantilenam esse suavem* (11).

Il est une pensée de saint Augustin qui

(1) Idcirco sunt necessarii mali, ut quoties boni offendunt, flagellentur ab eis. (S. Isid. Hisp., *Sent.* l. III, 57.)

(2) Appliquons ici une belle pensée de M. de Maistre:

« L'univers est rempli de supplices très-justes, dont les exécuteurs sont très-coupables. » *Lettre* du 29 mai 1819.)

(3) *Cont. Gent.* l. III, c. 71, passim.

(4) (Sicut) umbræ in picturis eminentiora quæque distinguunt, ac non specie, sed ordine placent. (Aug. *De Gen. Imp. lib.* n. 25.)

(5) Aug. *Enchiridion*, c. 9, 10.

(6) De Isaac et an., c. VII.

(7) I, Dist. 44, q. 1, a. 3. Le mal arrive par l'action de Dieu à former comme une sorte de supplément à la beauté générale, *neque... sine supplemento esse decoris universi.* (S. Aug. *de Gen. ad litt.*, l. I, n. 54.)

(8) *In Ps.* VII, n. 19. Sed ista ut videnda sunt videre paucorum est. (Aug. *de Quant. anim.*, c. 36, t. I, p. 734.)

(9) *Sentent.*, c. 14.

(10) *De civit. Dei*, l. XI, c. 18.

(11) *Cont. Gent.* l. III, c. 71, n. 6. — Les mêmes images se présentent aux grands maîtres de la re-

Digitized by Google

m'avait presque scandalisé à première vue : peut-être maintenant en aurons-nous quelque intelligence : « Le mal est mal, mais il est bon que le mal existe, *tamen ut non solum bona, sed etiam sint et mala, bonum est* (1) » « La Providence divine, dit-il encore, possède les secrets d'une médecine ineffable pour changer la laideur du vice en un genre de beauté tout particulier (2). »

Ces propositions sont d'autant plus incontestables que Dieu arrive à ses fins en se servant des projets des méchants. Il surprend les sages dans leur habileté, et il fait servir la contradiction de leur volonté à l'accomplissement de sa volonté souveraine (3). On dirait vraiment un habile cavalier qui laisse un instant s'emporter la fureur de son coursier, puis l'aveugle insensiblement par un procédé à lui connu, et dirige ensuite sa force indomptée, là où lui-même avait un rendez-vous. Aussi Dieu ne se presse pas dans les événements, il est patient, parce qu'il est éternel ; il laisse aller les choses à un état désespéré, et alors il frappe de ces coups subits qui étonnent et rassurent. Quand le Tout-Puissant veut montrer à tous que c'est lui, et lui seul qui gouverne, il procède ainsi par bonds imprévus..

Mais alors, direz-vous, Dieu a donc besoin des méchants pour arriver à ses fins ? les méchants lui sont donc nécessaires ? — Non, mes Frères, Dieu n'a pas besoin des méchants : sans eux il aurait fait son œuvre, et magnifiquement ; mais l'existence des méchants étant donnée, il s'en sert pour œuvre ; s'il est nécessaire, il refait cette œuvre sur un plan peut-être modifié, mais qui n'en est que plus beau : ainsi brillent sa sagesse, sa puissance et son infinie bonté, trois attributs dont le flot monte et couvre toujours la malice de l'homme.

Il est donc vrai de dire, en nous plaçant sur les sommets de la création, que tout est beau (4). Je demande pardon à quelques-uns de mes auditeurs si cette expression les scandalisait : elle est de saint Augustin (5). En considérant l'ensemble des œuvres de Dieu, ce qui est doit rester ce qu'il est, dit ce grand docteur, c'est le souverain maître qui le trouve très-bien, *Id enim judicavit esse pulcherrimum, ut esset quidquid est, quomodo est, et ita naturæ gradibus ordinaretur, ut considerantes universitatem nulla offenderet ex ulla parte deformitas...* L'ordre et la disposition gardent la beauté du monde, par la variété des choses. Et sous ce rapport le mal est nécessaire, comme l'antithèse qui orne le discours ; et ainsi la beauté de toutes choses est formée des contraires... (6) et cette beauté est si grande, que si nous la sentions, nous tomberions dans une extase ineffable (7). »

Oui, mes Frères, il y a une vue du beau même dans le désordonné, et d'autant plus que, selon la doctrine continuellement répétée des Pères, l'ordre général du monde n'est jamais troublé par ces désordres partiels, comme ce qui se rencontre de déréglé dans le bruit des musiciens et des instruments n'empêche pas, à une certaine distance, la complète harmonie du concert : le bruit s'est arrêté en chemin, il ne reste que le plus merveilleux accord. — Reconnaissons donc une sorte d'optimisme parfaitement permis, et que vous entendrez dans le sens que je viens d'expliquer. Saint Thomas, qui ne recule jamais devant les propositions nettes et précises, l'a formulé ainsi : « Il n'y a rien de désordonné dans l'ensemble de la création, et un monde où le mal n'existerait pas ne serait pas aussi bon que le nôtre (8), *In universo nihil est inor-*

ligion. Ecoutons S. Augustin : Sicut in cantando interpositiones silentiorum certis moderatisque intervallis, quamvis vocum privationes sint, bene tamen ordinantur ab iis qui cantare sciunt, et suavitati universæ cantilenæ aliquid conferunt... (*De Genes. imperf.* lib. II. 25, t. III.)

(1) *Enchiridion*, n. 96.

(2) *De vera relig.* n. 51.

(3) « Multa fiunt quidem a malis contra voluntatem Dei : sed tantæ est ille sapientiæ atque virtutis, ut in eos exitus sive fines, quos bonos et justos ipse præscivit, tendant omnia quæ voluntati ejus videntur adversa. » (*De Civit. Dei*, l. XXII, c. 2.)

In universa natura occultis atque abditis finibus, quos nec oculorum nec mentis acie penetramus, novit quemadmodum malis Deus bene *utatur, ut in omnibus quæ nascuntur et administrantur in mundo, voluntas Omnipotentis impleatur* (Serm. 214, p. 1574).

(4) Testimonium ferens optimæ Dei administrationi, et ostendens quod res nostræ semper procedunt ad id quod est melius et præstantius. (S. Chrys. in *Epist. ad Cor.*, hom. 41, n. 4, t. X, p. 455.) — Si administratione divina melior nulla designari potest, omnino putandum est res creatas, ut se habent, optime se habere. (S. Cyrill. Alex. *Cont. Julian.* l. V, t. IX, p. 756.) — Optime ordinatæ sunt res in finem, salvo ordine universi, quia universum est tanquam pulcherrimum carmen, quod decurrit secundum optimas consonantias, alias partibus succedentibus aliis, quousque res perfecte ordinentur in finem. (S. Bonaventure, 1 *Sent.* dist. 44, art. 1, q. 3.) — Ita fit *ut angusto animo* ipsam solam (viam impiorum) quisque considerans, velut magna repercussus fœditate avertatur. Si autem mentis oculos erigens atque diffundens, simul universa collustret, nihil non ordinatum, suis semper veluti sedibus distinctum dispositumque reperiet. (*De Ordine*, l. II, n. 11, t. I, p. 560.) — Omnia Deus justissime, moderatissime, pulcherrime facit, quoquo modo habere se voluerint de quibus facit. (S. Aug. *De quant. animæ*, c. 36, t. I, p. 734.) — Ut quodlibet homo elegerit, semper sit pulchra universitas decentissimis partibus ordinata. (*De Lib. arbit.* l. III, n. 27, p. 1010.) — Ipso faciente pulchra sunt singula, et ipso ordinante pulchra sunt omnia. (*De Gen. imp.*, n. 25, t. VI, p. 169.) — Opera Domini universa bona valde. (*Eccli.* XXXIX, 21.) — Cum itaque mens ad universalem quamdam rerum considerationem rapitur, et ad universitatis pulchritudinem speculandam divinitus sublevatur, et in hujusmodi contemplatione contemplationisque dulcedine delectabiliter figitur, mirabiliterque reficitur, videt sæpe in divino lumine quot, vel cujusmodi rerum genera oporteat esse, inconcussumque tenet nihil horum omnium quæ summæ dispositionis ordo universitatisque pulchritudo exigit, penitus posse deesse. (Rich. S. Victor, *De erud. hominis interioris*, c. 13, p. 1312, éd. Migne.)

(5) *De quant. anim.*, c. 36.

(6) *De ordine*, l. I, n. 18, p. 540, t. I.

(7) Epist. 166, p. 880.

(8) 1 dist. 44, q. 1, art. 2.

Digitized by Google

dinatum... universum in quo nihil mali est, non esset tantæ bonitatis, quantæ hoc universum (1)... » Celui qui ne connaît la théologie que par les coins anguleux, obscurs et étroits de certains esprits, sera étourdi de cette proposition. Celui qui connaît les sommets qu'habite, dans son vol plein et majestueux, l'Ange de l'école, tombera à genoux, et chantera un hymne de reconnaissance, dans l'extase de l'amour intelligent.

Je vous demande pardon, mes frères, si j'abuse de votre patience. Le sujet est si important, si pratique, et quoique je ne m'occupe de la terre qu'en y jetant quelques rares coups d'œil, j'oserai dire que ce sujet est si actuel, que je réclame encore la faveur de quelques minutes d'attention, afin que je puisse terminer par des conseils qui seront la conséquence de la doctrine exposée.

II. — *Conseils pratiques.*

§ I. Le premier conseil que je donnerai est de se défier des pessimistes.

Il est des hommes naturellement effrayés et effrayants : il est des caractères qui, par tempérament, par exagération, par étroitesse de vue, ou bien par défaut de principes religieux, sont toujours disposés à voir les choses par le mauvais côté. Vrais Rembrand de l'histoire ou de la philosophie, ils ont toujours des couleurs noires sur leurs palettes; on dirait, quand ils ont le talent d'écrivain, que leur esprit ressemble à ces basfonds aux exhalaisons nébuleuses, et toujours prêtes à assombrir le temps. Ce qui m'étonne, c'est de rencontrer quelquefois des Chrétiens éclairés qui s'attardent dans ces vallées sinueuses et tristes. Evidemment ils n'ont point eu de commerce habituel avec ces grandes et incomparables âmes, qui jouissent dès ce monde de la sérénité et du vent frais de l'éternité : *Quæ perfruitio summi et veri boni, cujus serenitatis atque æternitatis afflatus... dixerunt hæc magnæ quædam et incomparabiles animæ* (2).

« De quelque côté que l'âme se tourne, disait Notre Seigneur à sainte Catherine, dans l'ordre temporel et spirituel, elle ne trouve que les abîmes et les feux de l'infinie charité avec la douce, très-grande et parfaite Providence (3). »

Cette vérité de foi est constamment présente à la mémoire et au cœur du véritable Chrétien : il voit, il sent, il adore la force, la puissance, la protection qui le couvre, et il se dit : Non, je ne craindrai pas; alors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai pas, parce que Dieu est avec moi. Le Chrétien est alors comme une sentinelle sur une tour de granit : au pied de la tour viennent se briser quelques lames que la fourmi trouverait furieuses, mais que le soldat regarde avec dédain : *Turris fortitudinis.* Vous étonnez-vous que le Chrétien du haut de sa tour regarde la malice des hommes comme si elle n'existait pas (4)? — Les hommes de la terre sont des enfants, « qui, dit le prophète Isaïe, vivent dans une perpétuelle défaillance, et la vigueur de leur jeunesse tombe d'épuisement; mais ceux qui espèrent en Dieu renouvelleront leur force, ils prendront des ailes comme l'aigle, et ils ne seront point fatigués, ils iront toujours, et ils ne défailliront jamais, *Assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* (*Isa.* XL, 30, 31).

Le Seigneur, dit le Psalmiste, fait la garde autour de ceux qui l'aiment, *Custodit Dominus omnes diligentes se* (*Psal.* CXLIV, 20). Quand un puissant empereur marche escorté par les bataillons nombreux et serrés de sa garde fidèle, il n'a rien à craindre; mais qu'est-ce que la protection des bataillons humains, si nous la comparons à celle de Dieu? Ce que Dieu garde est bien gardé, dit le bon sens populaire. Oui, ce que Dieu garde, n'a rien à craindre : tout est prévu, et par des voies aussi simples que puissantes et mystérieuses, tout arrive à temps, tout concourt au salut et au bien de ce-

(1) Sicut sermonis decentia major est interpositione silentii, quam si continue proferretur : sic universitatis pulchritudo major est ex interpositione bene ordinatorum malorum. — Melius est fecisse hominem talem qui peccare posset. (Alex. Alensis, I, p. q. 18, membr. 10. Albert le Grand, t. XVII, p. 448.) — Si malum a[quibusdam partibus universi substraheretur, multum deperiret perfectionis universi. (S. Thomas, *Cont. Gent.*, l. III, c. 71.)— Ordo universi requirit, quod quædam sint quæ deficere possint et interdum deficiant. (S. Tomas, Ia p., q. 49, art. 2.) —(V. encore opusc. 2, c. 142, et *Cont. Gent.* l. III, c. 71.) — Judicium de bonitate alicujus rei non est accipiendum secundum ordinem ad aliquid particulare, sed secundum seipsum et secundum ordinem ad totum universum, in quo quælibet res suum locum ordinatissime tenet. (S. Thomas, 1a p., q. 49, art. 3.) — Dieu permet le mal, ne impediatur bonum universi perfectum. (S. Thomas, 1a p., q. 22, art. 2, ad 2m.—V. encore q. 48, art. 2, corp.) — Ipsum autem totum, quod est universitas creaturarum, melius et perfectius est, si in eo sint quædam quæ a bono deficere possunt, quæ interdum deficiant, Deo hoc non impediente. (1a p., q. 48, art. 2, ad 3m.) — Si le mal n'existait pas, pulchritudo universi deperiret. (II dist. 34. art. 1.) — S. Bonaventure est plus énergique encore : Si ultra procedas, quis decor (cum peccato vel sine peccato) magis exredit; potest dici sine præjudicio, quod decor qui nunc est (cum peccato). Et ratio hujus est, quia vis divina eliciens bonum ex malo, præpotens est malo; et ideo bonum quod inde elicit, prævalet bono, quod malum corrumpit : et ideo plus valet universum nunc, quam valuisset tunc, in quo nunc modo commendatur sapientia Creatoris. Unde Gregorius in benedictione cerei paschalis, o felix culpa, quæ talem meruit habere Redemptorem. Et exemplum est *de scypho sano qui frangitur, et reli-gatur filo argenteo vel aureo, quia melior est post, quam ante, non ratione fractionis, sed ratione religationis.* (L. I, *Sent.* dist. 46, art. 1, q. 6.)

(2) August. *De quant. anim.*, n. 76.

(3) Della Providenza, c. 7.

(4) Spiritalia tractantem, et cœlestia contuentem decet humanæ nequitiæ despicere momenta, et animo sublimi et excelso istiusmodi malevolentiæ hominem tanquam nullus sit opinari. (S. Hilarius, in *Ps.* XIV, n. 12.)

Digitized by Google

ui qui aime Dieu, *omnia cooperantur in bonum* (1).

Sans doute, et je le redirai encore, si nous n'avions que la vue de la terre, il y aurait souvent de quoi nous décourager. Mais heureusement, dit saint Denis, Dieu est continuellement occupé à réparer les erreurs des hommes, leurs fautes, leurs crimes : il ordonne et règle ce qui est désordonné (2); et son action continuelle et toute-puissante est comme une eau purifiante qui entraîne à l'océan toutes les souillures de l'humanité. Ceci me rappelle ce qui se passe sur les bords de la mer aux alentours des villes fortifiées. Des fossés pleins d'eau environnent les murailles : toutes les immondices s'y accumulent; mais plusieurs fois par mois, on ouvre les portes, les eaux croupissantes s'en vont, et la mer envahit les fossés avec des eaux fraîches. Laissons donc les petits esprits se fatiguer à compter les herbes décomposées du rivage; pour nous, attendons l'océan : ayons confiance en son action toute-puissante et continuellement réparatrice.

Ces vérités élémentaires de la foi sont malheureusement ignorées même des Chrétiens, et quelquefois des chrétiens fervents. J'oserai dire avec Bossuet (3), « qu'il y a au sein même du christianisme un athéisme caché dans tous les cœurs. On compte Dieu pour rien, dit ce grand évêque ! » et cependant Dieu c'est tout, et le reste n'est rien! Dieu c'est tout dans le corps, dans l'âme, dans la vie de la nature et de la grâce; Dieu, c'est tout dans les événements de la vie. Aveugles que nous sommes ! nous faisons attention au grain de sable qui se déplace de quelques pieds sur les bords de la mer, à ces herbes à moitié flétries qui voudraient se redresser fièrement au milieu de la tempête, et nous ne songeons pas à la puissance de cet Océan qui revient, ou plutôt qui ne revient pas, parce qu'il ne s'en va jamais, de cet Océan qui d'un seul bond va détruire toutes les combinaisons du grain de sable et de l'herbe flottante. Oui, il y a souvent, même dans les âmes qui se croient pieuses, il y a une sorte d'athéisme pratique. On voit Dieu dans un tabernacle, mais on ne le voit pas dans le monde, dans la société, dans le cœur humain; on ne le voit pas partout, et partout Dieu est maître souverain, partout il commande, et quand les générations humaines, semblables à des armées d'insectes révoltés, veulent s'opposer à ses desseins, il souffle dessus et il va plus loin, *ab inspiratione spiritus iræ suæ* (*Psal.* XVII, 16).

D'ailleurs, mes frères, n'exagérons point le mal; c'est un défaut très-commun aux honnêtes gens. L'univers est encore très-beau malgré le mal qui le couvre. Cette proposition est peut-être hardie; elle est cependant traduite avec adoucissement de saint Augustin. « Quel est l'homme assez aveugle, dit-il, pour ne pas voir toute la beauté que le genre humain apporte à ce monde, quoiqu'il y ait peu d'hommes qui vivent convenablement (4). » On dirait, à entendre certaines imaginations, que le mal a tellement envahi le monde qu'il reste à peine une petite place au bien : cela tient à des calculs d'égoïsme, d'ignorance et d'étroitesse d'esprit. Saint Thomas, considérant l'ensemble de la création, emploie comme à son ordinaire deux mots très-simples qui cachent un sens profond : Dieu, dit-il, a permis *quelques maux, aliqua mala* (5) pour ne pas empêcher de très-grands biens : et ces grands biens qui résultent du mal sont à ajouter à cet immense somme de bien primitif qui est comme le fond de la création tout entière. Je voudrais pouvoir analyser ici un admirable chapitre du grand évêque d'Hippone, où il fait voir toutes les choses belles et excellentes dont Dieu a rempli et continue à remplir le monde, malgré les iniquités des hommes. Après avoir tout énuméré, il s'écrie dans l'enthousiasme de son admiration : « Si Dieu laisse tant de merveilles à la jouissance des méchants, que ne donnera-t-il pas à ses amis ! *Quæ igitur illa sunt, si tot ac talia et tanta ista sunt* (6). »

Oui, malgré les crimes des hommes, le monde est plein de beautés et de perfection : il est si beau qu'il s'appelle la lyre du Verbe. Je vous en conjure, ne dites pas trop de mal de la lyre de mon Dieu. — Ecoutez saint Athanase : « Comme le musicien, après avoir accordé sa lyre, forme un concert des sons les plus divers et les plus habilement combinés : ainsi le Verbe de Dieu ayant entre ses mains le monde entier comme une lyre, réunit par la force de sa volonté et de sa puissance les êtres les plus opposés, et produit dans la création un ordre parfait et admirable, *unum mundum, unumque mundi ordinem pulchre et concinne admodum efficit* (7).

Les âmes en particulier ont une beauté que le vice lui-même ne peut complétement altérer. L'homme, il est vrai, a une toute-puissance de crimes effrayante, et cependant il ne peut pas détruire entièrement la beauté de son âme, et ce qui en reste, alors même qu'il l'a souillée, est plus beau que tout l'univers matériel. « La lumière du ciel est magnifique, dit saint Augustin (8), les astres sont admirables de splendeur et de régularité; l'animal privé de raison est un ornement pour le monde, et personne n'oserait reprocher à Dieu d'avoir créé ces merveilles...; mais l'âme de l'homme, quel que soit le degré de sa corruption, elle est

(1) Nihil omnipotentiam Verbi clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit, omnes qui in se sperant... Ita (animum) Verbo immixum et indutum virtute ex alto, nulla vis, nulla fraus, nulla jam illecebra poterit, vel stantem dejicere, vel subjicere cominantem. (S. Bern. *in Cantic.* § LXXXV, n. 5.)

(2) *De Div. nomin.* c. 8.

(3) *Pensées détachées.*

(4) *De Genes. ad litt.*, l. IX, n. 14.

(5) 2-2. q. 10, art. 11.

(6) *De civit. Dei*, l. XXII, c. 24.

(7) *Contra Gentes*, c. 42.

(8) *De Liber. arbitr.* l. III, n. 12-15-16. *De Catech. rudib.* n. 30.

Digitized by Google

plus belle, elle est meilleure, elle est plus excellente que la lumière, que les corps remplis de clartés splendides, que l'animal privé de raison : *Ad quantamlibet sui decoris diminutionem, defectum pervenerit, quamvis peccatis tabefacta.. , sublimior, melior, excellentior quam corporum quorumlibet splendidissimus fulgor, quam bestia.*

Me permettra-t-on d'ajouter ce qui suit : Au lieu de calomnier notre époque, où il y a tant de grandes choses, au lieu de nous laisser aller à la triste mode, à l'habitude, du reste facile parce qu'elle dispense de tout, de raison, de science et de sagesse impartiale ; à cette habitude de se plaindre de son temps, que Tacite appelait un vice de la malignité humaine, *vitium malignitatis humanæ* (1) et que l'Ecriture blâme ouvertement : *Ne dicas : quid causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? Stulta enim est hujusmodi interrogatio* (*Eccli.* VII, 11) ; ne serait-il pas plus juste et plus raisonnable d'arrêter nos regards sur tant de bonnes œuvres, sur tant d'holocaustes vivants et invisibles, sur tant d'anges qui prient et sauvent le monde sur le penchant de sa ruine? Ne vaudrait-il pas mieux rendre justice à notre époque, même dans l'ordre naturel, et reconnaître tout ce qui s'y fait de beau, de noble, de généreux? Les Romains, pour des œuvres moins grandes, ont mérité l'empire du monde. Si nous voulions nous tenir à cette ligne du vrai et ne point nous laisser entraîner aux intempérances d'une exagération souvent maladive, nous remonterions les degrés de la confiance, que l'on descend toujours quand on veut écouter les bruits de la terre. Nous nous écrierions avec saint Augustin, que le bien, même ici-bas, l'emporte de beaucoup sur le mal, *usque adeo mala vincuntur a bonis* (2).

L'Ecriture dit quelque part : « Un seul homme juste vaut mieux que mille méchants (*Eccli.* XVI, 3). — Oui, reprend le commentateur le plus autorisé des Livres saints (3), telle est la vertu, la dignité, le poids d'une âme juste devant Dieu ! un seul juste est un équivalent, que dis-je ? il vaut mieux que tous les méchants, il l'emporte dans la balance de l'éternité sur tous les méchants. — Ah ! mes très-chers Frères, en voyant tout le bien qui se fait autour de nous, et les admirables vertus que renferme la France, et ces milliers d'âmes ferventes et dignes de la primitive Eglise, que contient en particulier cette glorieuse reine des capitales, je sens dans mon âme un frémissement de joie et de noble fierté : j'éprouve le besoin de vous dire : Qu'est-ce que tous les méchants en présence de ces légions d'âmes justes? Vous me montrez cet amas de pierres mal taillées ou qui reposent dans la fange ! mais connaissez-vous tous ces diamants cachés dans la montagne, que l'œil de Dieu découvre et dont un seul est pour lui une riche et surabondante compensation : *Melius est unus timens Deum quam mille impii* (*Eccli.* XVI, 3)? Oui, à cause du Fils bien-aimé, à cause de ces diamants radieux que la grâce polit tous les jours, le monde est beau, il est admirablement beau, et Dieu pardonnera au monde, parce que c'est son habitude, dit saint Chrysostome, noble coutume qui du cœur de Dieu est descendue ensuite dans le cœur des rois et des empereurs ! c'est son habitude de pardonner à la multitude à cause de la vertu de quelques-uns : *Solet propter paucos multis dare salutem* (4).

Saint Cyrille va encore plus loin : « Pour un seul juste Dieu pardonne à une multitude innombrable, *Propter unum quempiam* (*justum*) *ejusmodi, innumeræ plerumque multitudini, gravissimo sæpe judicio condemnatæ, misericordiam dilargitur* (*Deus*) (5). » Ce langage ne plaira peut-être pas à ceux qui ont une tendance à rendre aussi étroites que possible les portes du ciel. J'avoue que, quelle que soit ma vénération pour leur personne, j'aime mieux appartenir à l'école de saint Grégoire de Nazianze, qui m'apprend que Dieu, outre ses moyens ordinaires, sait encore d'une façon inusitée ouvrir un grand nombre de voies admirables de salut, parce qu'il penche toujours du côté de la bienveillance et de la miséricorde : *Multas et mirabiles salutis vias Deus inusitato modo aperire novit, ad humanitatem et misericordiam propendens* (6). Il est vrai, et c'est saint Cyrille d'Alexandrie qui en a fait la remarque, on trouve des hommes religieux auprès desquels toute idée étroite a chance de succès : parlez-leur de sauver quelques hommes de plus, ils se fâchent : tant ils sont ennemis du genre humain et ignorants dans la science des Ecritures : *Ubi nihil magnum fit ac generosum, non altercantur ; ubi vero quosdam salvatos vident, omnino sunt magis molesti : adeo inimici sunt salutis humanæ, ac sacrarum Litterarum ignari* (7). Ils ont, selon la remarque du même Père, leurs méthodes artificielles pour enchaîner l'action du souverain ordonnateur : *Artificialibus methodis supremum artificem supponere* (8).

Ces considérations m'amènent à croire que même ici-bas le bien finit toujours par l'emporter sur le mal : le mal est un météore, c'est une tempête transitoire : le bien c'est la pleine mer, c'est le fonds même du temps, c'est l'atmosphère qui revient tôt ou tard au calme, à la sérénité. Oh ! que j'aime au milieu des sinistres prévisions, que j'aime à lire, à méditer, à savourer ces belles paroles de Notre-Seigneur à sainte Catherine (9) : « De quelque côté que l'âme se tourne, dans l'ordre temporel et spirituel, elle ne trouve que les abîmes et les feux de l'infinie cha-

(1) *De Orat.*, c. 18.
(2) *De civit. Dei*, l. XIV, c. 11.
(3) Cornel. à Lapide, *in hunc locum.*
(4) S. Chrysost. *in Gen.* hom. 42.
(5) Cyr. Alex. *Cont. Jul.*, l. V., p. 754, t. IX. (Ed. Migne.)
(6) Greg. Naz. *Orat.* IV, c. 54, t. I, p. 578.
(7) Cyr. Alex. *in Matth.*, c. XII, v. 2, t. V, p. 466. (Ed. Migne.)
(8) *De Trinit.*, c. II, t. VIII, p. 1150.
(9) *Della Providenza*, c. 7, p. 23.

Digitized by Google

rité, avec la douce, très-grande et parfaite Providence. » Que j'aime à relire cette grande et consolante pensée de saint Augustin : « Le Seigneur conduit la marche du monde avec harmonie, *profert numerose sæculum* : les événements de ce monde sont comme des chutes de vers : l'ensemble forme un admirable cantique : *Tanquam syllabæ ac verba ad particulas hujus sæculi pertinent in hoc labentium rerum tanquam mirabili cantico* (1). Or, ce *numerose* de saint Augustin, je vous demande pardon de parler latin en ce moment, je ne puis pas traduire convenablement : ce *numerose* dans la marche du monde n'existerait pas, si l'empire d'ici-bas avait été concédé au mal. Non, mille fois non, et je sens le besoin de déprendre de plus en plus mon âme de ces théories que j'appellerai presque anti-chrétiennes; non, l'empire est au bien, malgré les désordres partiels, et il y a sur la terre une splendide et harmonique combinaison de toutes choses (2), et si nous pouvions découvrir ce plan merveilleux de la Providence, nous tomberions dans un ineffable ravissement : c'est encore saint Augustin qui parle, *Cursum ornatissimum atque ordinatissimum... quæ si sentiremus, delectatione ineffabili mulceremur* (3).

§ II. J'avais le désir de donner un second conseil, mais le temps me presse, je ne puis que l'indiquer. Il est parfaitement exprimé dans ces paroles que j'extrais des œuvres de sainte Catherine. Le Seigneur lui dit un jour : « Unissez-vous aux saintes âmes pour prier, car je veux faire miséricorde au monde (4)... Je veux, continue le Seigneur, que tu ne cesses pas de crier vers moi et de frapper à la porte : alors je viendrai et je ferai miséricorde au monde, et c'est là ce que je demande à mes serviteurs, à ce signe je reconnaîtrai leur amour et j'écouterai leurs prières (5)... Aussi sainte Catherine allait se jeter au pied de l'autel, et elle disait : Père éternel, vos serviteurs réclament votre miséricorde, vous ne pouvez pas la leur refuser : l'ardeur de votre amour ne peut pas et ne doit pas vous permettre de refuser... Seigneur, je ne me retirerai pas que vous n'ayez fait miséricorde... et, par votre amour ineffable, je vous en prie et je vous oblige à faire cette miséricorde (6). » — Je n'ajouterai qu'une chose à ces belles et consolantes paroles : c'est que je préférerais une sainte Catherine à toute une armée d'alarmistes.

§ III. Enfin, mes Frères, je termine par un court, mais très-important avis. — Chrétiens, élevons-nous au-dessus des intérêts du monde, et parfois des passions plus ou moins habilement déguisées (7). Souvent le découragement nous arrive parce que nous avions formé tel rêve, mais ce rêve est une ombre que Dieu n'appellera jamais à la réalité de l'existence. Alors l'âme s'attriste, elle accuse la Providence : il y aurait autre chose à accuser. Nous mettons souvent les plans de nos petites pensées, quelquefois de nos ambitions, à la place des plans divins. Mais Dieu a aussi sa carte de l'univers, il a ses lignes tracées, et tout ce que les ingénieurs de ce monde veulent y ajouter, il ordonne à ses anges de l'effacer, puis il continue d'indiquer du doigt le tracé de ses grands chemins : jamais cette volonté divine n'a semblé vouloir préparer de plus grandes choses qu'à notre époque. Les conducteurs à vue courte lui opposent les montagnes et les vallées; mais ils ont oublié que les montagnes s'abaissent et que les vallées se comblent, quand Dieu paraît.

Mes Frères, la vérité elle-même peut être défendue comme une intrigue; saint Augustin en faisait la remarque de son temps; et il voulait qu'on soutînt la vérité, sans esprit de parti et en bannissant cette aigre personnalité qui la déflore toujours, *non quia ipsorum est, sed quia verum est* (8). Qu'il est rare de rencontrer les caractères élevés, les nobles âmes, les cœurs désintéressés qui se baignent dans les eaux pures de la vérité, et ne veulent le triomphe de la vérité que pour elle-même! Si Dieu faisait le dépouillement de tout ce qui s'agite dans la fournaise de certaines natures, et je parle de bonnes et quelquefois de chrétiennes natures, trouverait-on toujours, dans ces monceaux de minerai, quelques atomes d'or pur? Or, il n'y a que le métal pur qui soit estimé de Dieu, il n'y a que le métal pur qui attire le regard et la bienveillance de Dieu : le reste est de la scorie qui, quelquefois, contrarie les desseins du Seigneur mille fois plus que la malice des méchants. Et quand au tribunal de celui qui dira sans crainte toute vérité nous aurons entendu le détail de certaines choses, nous serons peut-être effrayés de tous les obstacles que les mesquines passions des gens de bien auront apportés à la réalisation du vrai règne de Dieu sur la terre.

Saint Chrysostome écrivait à une dame célèbre : « La tempête est partout, l'Océan est soulevé dans toutes ses profondeurs, les pilotes sont jetés à la mer avec l'équipage; de noires ténèbres sont répandues sur les abîmes, et les hommes vont devenir la proie des monstres marins (9). » — C'est ainsi que l'archevêque de Constantinople décrivait les afflictions de son temps : assurément j'aime

(1) Epist. 166, t. II, p. 880.

(2) Si administratione divina melior nulla designari potest, omnino putandum est res creatas, ut se habent, optime se habere. (Cyril. Alex., *Cont. Julian.*, l. v, t. IX, p. 756.)—Omnino Deus justissime, moderatissime, pulcherrime facit, quoquomodo habere se voluerint de quibus facit. (Aug. *De quantitate animæ*, c. 36, t. I, p. 734.)

(3) Epist. 166, n. 13, t. II, p. 880.

(4) *Dell' Orazion*, c. 69, p. 344.

(5) *Ibid.*, c 43, p.250; c. 70, p. 348 50.

(6) *Della Discrez.*, c. 13, p. 35-34.

(7) Alors on comprend très-bien cette pensée de Fénelon : « Les contradictions des hommes, leur inconstance, leurs injustices mêmes, nous paraîtront les effets de la sagesse et de la bonté invariable de Dieu; nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les faiblesses des hommes aveugles ou corrompus. » (*Lettres spirit.* CCLX, édit. de Paris, 1852, t. VIII.)

(8) *Confess.*, l. XII, c. 25.

(9) *Ad Olympiadem*, epist. 1, t. III.

Digitized by Google

encore mieux le nôtre. Ce langage du saint docteur vous semblera peut-être celui d'un pessimiste; mais écoutez jusqu'à la fin. — Qu'aucun de ces malheurs ne trouble votre esprit: *Nihil, eorum quæ accidunt, animum tuum conturbet:* c'est la coutume de Dieu de ne point guérir les maux au commencement, mais de les laisser croître, se développer, et quand tout est désespéré, et que la malice des hommes semble avoir épuisé son pouvoir, alors il réduit subitement les choses à une profonde tranquillité, il les amène à un état prospère qui confond tout le monde. » — J'adopte la conclusion, elle appartient à l'optimisme évangélique.

Mes très-chers Frères, soyons tous de l'école de saint Chrysostome. Oui, ayons confiance en l'avenir, parce que nous avons confiance en Dieu: *Machabæus autem semper confidebat cum omni spe.* (*II Mach.* xv, 7). Donnons au Seigneur notre âme, donnons-lui ce que nous possédons de meilleur, notre vie, notre avenir et nos espérances. Donnons-lui à long crédit, *ad longam credentiam* (1), comme dit un saint docteur: les grands princes aiment qu'on leur donne ainsi, et quel prince est grand comme Dieu? — Oui, soyons toujours prêts à espérer, *paratum cor ejus sperare* (*Psal.* cxi, 7): bannissons énergiquement cette disposition à la défiance, qui semble native en certaines âmes. Demeurons en face de l'avenir, c'est-à-dire en face de Dieu, comme la sentinelle à son poste, avec l'arme de la confiance, et la confiance devient pour l'âme un long jour de fête qui embrasse la vie, et qui s'appelle la vigile de la solennité éternelle, *spes, quæ est quasi vigilia quædam solemnitatis æternæ.* (*De erud.*) — Je le sais, on nous montrera l'Eglise comme une île agitée par les flots et environnée d'eaux amères; mais je réponds avec saint Athanase qu'il en a été toujours ainsi (2): et d'ailleurs ces eaux salées ont leur utilité, elles purifient, elles préservent de la corruption, et l'air qu'elles répandent a quelque chose de vif qui fortifie la poitrine des habitants. — Je le sais encore, on me montrera notre Chef auguste, le cœur oppressé sous les tribulations; mais, vous dirai-je que la cause principale de ma confiance et de ma sérénité, au milieu des ténèbres, est ma foi inébranlable aux prérogatives divines du Vicaire de Jésus-Christ; et la certitude que Dieu lui donnera de plus en plus la force, le courage et cette foi qui, selon la pensée de saint Chrysostome, opère de grandes choses, souffre beaucoup et croit ne rien souffrir: *Duo sunt mira in fide, quod et magna efficiat, et magna patiatur, et nihil pati se existimet* (3). Il y a encore une autre certitude en mon cœur, c'est que le trône fondé par Jésus-Christ, quels que soient les événements humains, sortira de la tempête plus glorieux et plus solide. Comment? Je n'en sais rien, mais Dieu le sait, ne m'en demandez pas davantage. Il sait les progrès et la fin du mal, et il arrivera une heure (elle n'est peut-être pas loin), où le Tout-Puissant commandera aux vents et à la tempête, où il dira à cette vague déchaînée des méchants: Tu n'iras pas plus loin, et aussitôt la tranquillité sera grande, *et facta est tranquillitas magna.* — Telle est ma conviction profonde, aussi mon âme est tranquille, *in pace in idipsum dormiam et requiescam* (*Psal.* iv).

Saint Augustin disait en parlant du développement de la création: « Le monde, semblable aux entrailles des mères, est plein de tous les germes des choses qui doivent naître: *Sicut matres gravidæ sunt fœtibus sic ipse mundus gravidus est causis nascentium* (4). — J'applique ces paroles au monde moral et historique, et à notre époque en particulier: jamais peut-être les entrailles de l'univers n'ont été aussi chargées: *mundus gravidus est.* Oui, le monde est gros, et j'entends les cris qui précèdent l'heure de l'enfantement: *Vocem quasi parturientis audivi* (*Jerem.* iv, 31). Je crois à ces paroles étonnantes que de Maistre proférait au commencement de ce siècle: « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée (5). — Tout annonce un changement général, une révolution magnifique que tous nos vœux doivent appeler. »(Vous voyez que de Maistre n'était pas pessimiste) (6). — La Providence, préparant quelque chose d'immense, a, par de si horribles bouleversements et de si affreuses calamités, comme broyé et pétri les hommes pour les rendre propres à l'unité future... il est impossible de *méconnaître le mouvement divin, auquel chacun de nous est tenu de coopérer dans la mesure de ses forces* (7). — Ce qui se prépare est immense, et ce que nous avons vu n'est qu'une préparation (8). — Nul doute que nous n'assistions à une des grandes époques du monde, et que tous les hommes sages ne doivent tenir les yeux ouverts, car nous ne sommes pas au bout (9). — Voici deux conclusions de l'illustre Savoisien, aujourd'hui j'aurais le bonheur de dire l'illustre Français. Je vous les recommande: « Tout à la fin tournera pour le mieux. J'ai fait là un vers sans m'en apercevoir; mais en prose ou en vers la chose me paraît certaine (10). » — La seconde conclusion me fait tressaillir de joie et de noble fierté: « Rien de grand ne se fait dans notre Europe sans les Français (11). » — Cela sera éternellement vrai,

(1) Inter Opusc. S. Thomæ. *De erud. princ.*, l. II, c. 4 et 5.

(2) Insulas vocat (propheta) Ecclesias, utpote omni vento agitatas, et salsis asperisque ærumnarum fluctibus circumfusas. (In *Ps.* xcvi, t. III, p. 418; edit. Migne.)

(3) *In Epist. ad Hebr.*, c. 11, hom. 27.

(4) *De Trinit.*, l. III, n, 16, t. VIII, p. 1230.

(5) *Soirées*, XI^e entret., t. II, p. 270-271.

(6) *Lettres* XIV (janvier 1818), t. II, p. 392.

(7) *Réflexions* à la fin des *Lettres*, t. II, p. 562-563.

(8) *Mémoires polit.*, p. 284.

(9) *Ibid.*, p. 357.

(10) *Lettre* 83, t. I, p. 358.

(11) *Lettre* 82, t. I, p. 352.

Digitized by Google

parce que la France est le bras de Dieu ; nous ne voyons pas toujours où il conduit ce bras victorieux ; mais à la fin ce sera toujours *Gesta Dei per Francos*.

Je crois encore, avec le célèbre Balmès (1), à des changements dont nous pourrions à peine nous former une idée : et cependant j'espère et j'ai confiance ; j'ai confiance en celui qui gouverne l'univers avec harmonie, *profert numerose sæculum* (epist. 166) ; en celui qui met un frein à la fureur des flots, en celui qui du mal tire un plus grand bien, en celui dont la miséricorde est plus grande que toutes ses œuvres, *super omnia opera ejus* (*Psal.* CXLIV, 9). J'espérerais très-peu de la terre, si elle était abandonnée à ses propres forces ; mais j'espère beaucoup parce que je regarde le ciel, et que je crois à cette prière prophétique de saint Bernard : « O mon Dieu ! il me semble que votre miséricorde est à l'étroit : *Angusta est misericordia tua*. Laissez-la donc étendre ses limites, promener ses sinuosités, qu'elle atteigne avec force tous les rivages connus, et qu'elle subjugue toute contrée par sa suavité. Ne voyez-vous pas, ô mon Dieu ! que votre cœur paternel est resserré par la ceinture de votre justice : *Restrictus est, Domine, judicio sinus tuus* (2) ? Brisez-la donc, *solve cingulum tuum*, qu'il y ait sur toute la terre une inondation de votre tendresse, et que nous demeurions tous ensevelis sous le déluge de vos miséricordes, *veni miserationibus affluens, et superefffluens charitate.* »

O illustre Vincent de Paul, il y a trente ans, à la veille d'événements qui devaient ébranler le monde, vos précieuses reliques ont été promenées triomphalement dans les rues de cette capitale, et la prophétie a été de nouveau réalisée : *Ossa eorum pullulent de loco suo* (*Eccli.* XLVI, 14). Le monde alors était gros comme aujourd'hui, *mundus gravidus est* : et cependant l'horizon religieux s'est éclairci successivement, malgré les sombres nuages qui, de toutes parts, se promenaient. O le Père de la charité ! le ciel vous aurait-il donné le pouvoir de pacifier cette grande ville que vous avez tant aimée, et de répandre par elle la paix et la confiance dans tout l'univers ? Cette pensée est trop douce à mon cœur pour n'y pas croire. Aussi, prosternés avec ces vénérables frères, auxquels, si j'avais écouté les sentiments qui sont dans mon cœur et que je ne veux pas énumérer, j'aurais dû céder la parole ; prosternés devant votre tombeau, nous vous conjurons d'étendre de nouveau votre bras sur nous, *erige brachium tuum* (*Judith.* IX, 11). Commandez au vent et à la tempête, car les amis de Dieu ont aussi leur commandement supérieur ; dites à la mer : Calmez-vous, et la tranquillité deviendra grande : *et facta est tranquillitas magna*. Puis, et je continue le texte de l'Evangile, retournez-vous vers la foule, et dites-lui : Pourquoi cette défiance ? vous n'avez donc plus la foi ? *Quid timidi estis ? necdum habetis fidem* (*Marc.* IV, 39, 40).

O glorieux saint Vincent de Paul ! on me reprochera peut-être de n'avoir pas parlé de vous ; et cependant il me semble que votre pensée a toujours été sur mes lèvres. C'est votre âme que j'ai expliquée sans la nommer, comme on effeuille une belle fleur dont on ne dit pas toujours le nom. C'est votre âme à l'état de parfum que j'ai fait respirer à ce pieux auditoire, et je puis bien dire de tout ce discours que, dans ses moindres parties, c'est votre esprit qui l'animait : *Spiritus in omni regione spirat* (*Baruch.* VI, 60). Puisse cet esprit reposer sur nous, nous conduire toujours, diriger nos pensées, nos désirs, nos projets... *Quocumque ibat spiritus... sequentes eum*. Puissions-nous ne jamais reculer dans cette voie ! *cum incederent non revertebantur* (*Ezech.* XX, 9), car c'est ainsi que Dieu veut ses enfants : il leur a donné un caractère plein de confiance et d'heureux espoir : *Bonæ spei fecisti filios tuos* (*Sap.* XII, 19).

—

SAINT THOMAS D'AQUIN

Discours prononcé aux Carmes, en l'Eglise des Dominicains, le 7 mars 1864, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes.

In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectus. (*Eccli.* XV, 5.)
Le Seigneur ouvrira la bouche du sage au milieu de l'assemblée, et il le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence.

Il me souvient d'avoir rencontré en 1850, sur le flanc de l'Etna, un vieux naturaliste qui avait passé sa vie tout entière à étudier les immenses cratères du volcan, qui en avait parcouru toutes les crêtes, en connaissait toutes les fissures. Depuis les contrées riantes et fécondes de la zone inférieure jusqu'aux sites les plus abruptes, depuis les forêts qui couvrent le flanc de la montagne et semblent former la ceinture verdoyante du géant, jusqu'aux régions désertes et complétement incultes où l'on ne rencontre que des rochers calcinés sans la moindre trace de végétation, il savait tout et peut-être même aurait-il pu esquisser la description topographique des vents qui se disputent l'empire sur ces hauteurs inhabitées. L'Etna, pour lui, c'était le centre de sa vie intellectuelle, je dirai presque de ses affections ; car l'homme s'attache à tout, même aux régions sauvages, et cela ne m'étonne pas : partout, pour une âme qui sait comprendre, se trouve le divin ; et le rocher du désert, quand on le frappe, rend un son qui n'appartient pas seulement aux lois de l'acoustique, mais qui réveille en l'âme des aspirations d'un ordre supérieur. Ce vieux compagnon de l'Etna me parlait presque avec dédain d'un Allemand qui venait de passer six ans à parcourir les nom-

(1) *Mélanges*, t. III, p. 391.

(2) *De Natiy. Domini, serm.* 1, n° 2.

Digitized by Google

breuses cavités de la montagne. Six ans pour lui ! Six ans sur l'Etna ! cela lui paraissait à peine quelques jours.

Les grands hommes sont comme les montagnes de l'intelligence, leurs sommets sont plus près des hauteurs spirituelles, ils paraissent toucher le ciel ; mais par leur base ils sont en rapport avec la terre, et sur leurs flancs entr'ouverts, les âmes qui ont soif de doctrine, peuvent aller boire ces eaux pures dont la source est dans les régions supérieures ; *Aqua sapientiæ salutaris potabit illum* (*Eccli.* xv, 3). La langue a consacré ces comparaisons avec une rare justesse d'expression, car elle dit tous les jours, les esprits élevés, les sommets de l'intelligence, les hauteurs de la vérité. Parmi ces montagnes divines, il en est de plus élevées les unes que les autres, et si nous pouvions aller jusqu'aux hiérarchies des anges, nous verrions les montagnes de l'éternité, comme parle le prophète, échelonnées les unes au-dessus des autres, jusqu'à celles dont les derniers sommets se perdent dans la nue divine.

Vous m'avez compris, M. T.-C. F., je veux vous parler de l'illustre Thomas d'Aquin, la gloire de l'ordre de Saint-Dominique, une des gloires les plus pures de l'Eglise tout entière. Si j'avais eu le bonheur de connaître un de ces athlètes de la science religieuse, un de ces vieux pèlerins qui aurait passé sa vie à parcourir les immenses régions formées par le génie et les écrits du docteur angélique, je serais allé me reposer auprès de lui, entendre quelques-unes de ses leçons pour venir ensuite les résumer ici, ou plutôt je l'aurais prié de venir lui-même vous raconter les impressions de ses nombreux voyages. Ce vieil athlète, ce vénérable archéologue des idées théologiques, doit exister dans votre ordre, glorieux enfants de saint Dominique, et c'est lui que vous auriez dû charger de parler dans cette circonstance solennelle. A son défaut, je vous dirai simplement une partie de ce que j'ai vu, de ce que j'ai appris, de ce que j'ai ressenti à la lecture de saint Thomas.

Je venais de recevoir la dignité du sacerdoce ; ma santé alors assez délicate m'avait obligé d'interrompre mes études théologiques ; j'avais résolu de les reprendre avec ardeur et de ne point me borner aux simples éléments. J'eus la bonne fortune de tomber sur la *Somme* de saint Thomas ; cette lecture ouvrit devant moi un monde nouveau, de chaque mot il me semblait voir sortir une idée, je lus lentement, la plume à la main, et quand cette lecture fut achevée, je m'écriai avec un bonheur mêlé de surprise : Vraiment je ne connaissais pas encore la religion ! — Depuis cette époque, et il y a vingt-quatre ans, je continuai mes lectures, je lus attentivement tous les ouvrages de saint Thomas sur la théologie et l'Ecriture sainte, je parcourus quelques-uns de ses ouvrages sur Aristote, et j'espère bien charmer encore les loisirs de ma vieillesse, en me promenant sous le ciel splendide et serein de ses idées. Cet homme étonnant est devenu, pour mon esprit, comme un centre autour duquel ont rayonné toutes mes autres études religieuses, vers lequel j'ai fait converger toutes mes lectures sur les Pères de l'Eglise : et si Dieu m'a donné de faire du bien à quelques âmes et de jeter un peu de lumière dans les intelligences confiées à ma sollicitude pastorale, c'est à saint Thomas que je le dois. Disciple bien éloigné du maître assurément, je me fais un devoir d'affection et de reconnaissance de nommer la source principale où j'ai puisé un peu d'eau fraîche. Les principes de saint Thomas sont devenus pour moi comme ces clous solides dont parle l'Ecriture, qui, enfoncés sur les hauteurs de l'esprit, servent à fixer les pensées et la conduite de la vie : *quasi clavi in altum defixi.* (*Eccli.* xii, 11). — Est-ce à dire que saint Thomas soit le pôle unique de la pensée ? Loin de nous une semblable prétention qui aurait profondément blessé le saint docteur ! Le Verbe éternel, source de toute lumière, est le seul que l'on puisse nommer le pôle unique de la pensée : toutes les œuvres humaines, même celles des saints, sont imparfaites ; la *Somme* de saint Thomas, restée matériellement inachevée, est le symbole de tous les monuments de la science, sans en exempter la science sacrée. L'Eglise elle-même ne sait pas tout, dit saint Grégoire le Grand (1), elle ignore beaucoup de choses, et l'une de nos joies, dans le ciel, sera de compléter notre science d'un jour par des pensées toujours nouvelles et plus profondes. Mais, comme ici-bas, il faut un centre principal, centre assez vaste et assez élastique pour ne rien exclure de ce qui est bien, beau et vrai, je vous indiquerai saint Thomas d'Aquin ; je n'en connais pas de meilleur, je vais essayer de dire pourquoi : ce ne sera point un discours avec ses partitions ordinaires, ce sera une simple effusion de cœur et comme le résumé de mes principales impressions.

Je ne puis, mes frères, prendre sans émotion la parole en ces lieux sacrés. — C'est là que le dernier évêque d'une province, qui est une des belles couronnes de mon diocèse, c'est là que Mgr de La Rochefoucauld, évêque de Saintes, mourut en 1792, martyr de la foi : il était accompagné de son illustre frère, Mgr l'évêque de Beauvais. — Tous deux tombèrent victimes d'un inviolable attachement à leurs devoirs. Dire une mort aussi glorieuse est un magnifique éloge, et je leur devais au moins cette parole de sympathie fraternelle, avant de commencer : *Inclyti Israel... amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi* (*II Reg.* i).

L'Eglise catholique, mes Frères, aime toujours à unir les œuvres de charité à ses fêtes intellectuelles. Vous me permettrez donc de vous recommander vivement une quête qui

(1) *Moral.*, l. xxv, c. 28 t. I, p. 1056.

Digitized by Google

se fera tout à l'heure pour un ouvroir (1) destiné à recevoir de pauvres orphelines. La plupart des membres qui composent le conseil de l'œuvre nous sont particulièrement chers, et nous osons solliciter en leur nom votre inépuisable charité. Votre don sera, si vous le voulez bien, comme les honoraires du prédicateur, et je suis heureux de les déposer à l'avance dans la bourse du pauvre.

Le premier caractère que je remarque en la doctrine de saint Thomas, c'est qu'elle est substantielle : on voit que ce génie a pensé longtemps et profondément, il a puisé l'idée à sa source, c'est-à-dire dans la lumière du Verbe: aussi ce qu'il enseigne est nerveux et plein de vigueur. — Il est dans l'ordre matériel des aliments remplis de substance qui sous une petite quantité renferment des sucs abondants : d'autres semblent contenir très-peu d'éléments nutritifs. Dans l'ordre intellectuel, il est aussi des aliments qui renferment très-peu de principes essentiels, d'autres au contraire versent dans l'âme la lumière et la force. Prenez tel auteur de notre époque, ouvrez tel ouvrage religieux, car aujourd'hui tout le monde écrit sur la religion, et si cela continue nous serons bientôt inondés par un déluge d'idées torrentielles. — Essayez de méditer sur ces chapitres improvisés qui nous arrivent chaque matin ; cherchez à vous en rendre compte, à en faire une analyse logique; après une lecture de quelques pages, votre esprit est fatigué, votre intelligence est comme énervée, vous ne sentez rien en vous : c'est le vide, quand ce n'est pas quelque chose de pis. Les livres religieux eux-mêmes laissent beaucoup à désirer sous ce rapport; chaque auteur veut donner un peu du sien, et le contingent intellectuel que chacun fournit ainsi n'est pas considérable. D'où vient ce vide qui menace d'envahir l'atmosphère des âmes? Les auteurs qui font des livres n'étudient pas les vraies sources du beau, du vrai ; ils n'ont pas eu à l'avance la précaution de s'assimiler le pur froment de la vérité. Quand les nourrices prennent une alimentation forte et substantielle, leur lait a quelque chose de frais et de vigoureux. Une santé pleine de vie et de couleurs brillantes se promène sur la figure des enfants qui ont reposé sur leur sein. Ainsi quand le prêtre, car je dois m'occuper d'abord des études théologiques, quand le prêtre, qui est le nourricier des âmes, s'est engraissé lui-même d'études saintes et sérieuses, toute sa constitution intellectuelle et morale s'en ressent, il prend la vigueur de l'athlète, et cependant son lait a toute la suavité du cœur de la mère, car, ce qui vient de Dieu est à la fois fort et doux; et quand il nourrit les âmes, soit comme directeur, soit comme écrivain sa parole, ses conseils, ses écrits répandent la lumière et la plénitude : *Inebriabo animam sacerdotum pinguedine.* (*Jerem.*, XXXI, 14.)

Or, je ne connais pas d'auteur qui communique cette plénitude intellectuelle autant que saint Thomas ; son style vigoureux et concis cache quelquefois une vérité sous chaque mot. Sur les bords de l'Océan, le peuple s'en va, quand les grandes eaux sont retirées, chercher les produits de la mer, et souvent ceux qui sont expérimentés dans cette chasse maritime, trouvent un petit trésor sous chaque pierre qu'ils soulèvent. Dans saint Thomas, chaque mot recouvre aussi une idée, et quand on a la patience de retourner ce mot, de le creuser, de le regarder à tous ses angles, on est étonné des richesses qu'il contient. « Il a fait autant de miracles, qu'il a composé d'articles, a dit un Souverain Pontife (2). — C'est vrai dans le sens le plus élevé; car il y a des miracles d'illuminations intérieures, des miracles de transformations intellectuelles et morales, qui semblent ressusciter la vérité et la vertu dans les âmes. C'est ce qu'opère tous les jours l'Ange de l'école sur ceux qui le lisent attentivement. Sa parole est comme une baguette magique, qui réveille dans les esprits le sentiment des plus hautes et des plus admirables vérités : elle est comme le marteau du naturaliste, quand il se promène dans les montagnes, et qu'il découvre une pierre précieuse à chaque coup qu'il frappe. — Vous avez dû le remarquer, mes révérends Pères, en lisant saint Thomas : on est parfois obligé de s'arrêter, le livre vous échappe presque des mains, on est ébloui, on a besoin de se reposer, et l'âme se laisse aller à une douce extase, l'extase produite par la subite apparition de la beauté infinie, qui se présente dans un rapide éclair, et arrache l'homme à lui-même.

Le saint docteur enseigne quelque part (3) que la grande joie du ciel sera de voir le Verbe, c'est-à-dire la vérité éternelle, de la voir sortir à flots pressés du sein du Père et sous la forme de génération substantielle : l'amour sera la conséquence de cette vue extatique, mais il ne sera point la cause principale du bonheur. J'oserai dire que ses ouvrages nous donnent quelques-unes des joies anticipées du ciel; en toute chose il nous découvre le Verbe, la raison intime, il fait ressortir le côté lumineux, rationnel, de chaque question. Je ne le trouve pas moins admirable, quand il saisit la plus humble parcelle des vérités chrétiennes et qu'il la retourne à nos regards en la faisant étinceler des clartés de son génie et des reflets de la lumière divine, je ne le trouve pas moins étonnant quand il remue un grain de sable, que lorsqu'il s'élève comme saint Jean vers les hauteurs de la divinité, et qu'il en sort en jetant des cris d'aigle, mais d'un aigle ruisse-

(1) L'Œuvre du *Petit-Ouvroir*, 120, rue du Cherche-Midi, sous l'invocation de saint Vincent de Paul.

(2) Voir le P. Touron, liv. v, ch. 2, p. 599, *Vie de saint Thomas.*

(3) 1-2, q. 3, art. 5. — 4 *dist.* 49, q. 1, art. 1, t. XIII, p. 451-452. — Opusc. II, *Comp. theol.*, c. 108.

Digitized by Google

lant de feu, et laissant découler partout la lumière de ses ailes dorées.

Il n'était point de ces théologiens qui ont peur de la raison : la raison pour lui était l'image du Verbe en l'homme ; comme saint François d'Assise, il aimait à épeler le nom de Dieu répandu partout dans les ouvrages des païens ; les belles pensées d'Aristote deviennent entre ses mains des perles précieuses qu'il enchâsse dans tousses écrits. Son but, tout en respectant les mystères, et les maintenant à cette hauteur où l'œil humain ne doit pas chercher à les scruter d'une façon téméraire, son but est de montrer le côté rationnel de toute chose dans le christianisme : il cherche à satisfaire la raison dans toutes ses exigences légitimes, il ne la froisse jamais d'une manière injuste, il ne l'humilie pas par ces procédés hautains qui sont aussi faux qu'irritants ; mais après l'avoir glorifiée, après avoir répondu à ses justes interrogations, il est beaucoup plus fort pour lui montrer ses fautes, ses faiblesses, ses erreurs et parfois ses extravagances. La raison égarée s'apprivoise entre les mains d'un maître aussi habile, aussi intelligent, aussi respectueux : elle revient à lui comme le coursier indompté du désert, elle se laisse conduire par la main qui la respecte en l'assouplissant, elle se soumet au joug de la foi, et quand ce sacrifice est accompli, elle comprend elle-même qu'elle n'a jamais été aussi raisonnable. — C'est cette union constante de la foi et de la raison qui font des ouvrages de saint Thomas, quelque chose d'incomparable et qu'on ne trouve peut-être nulle part ailleurs au même degré de pénétration et de solidité : et c'est aussi peut-être ce qui donne à tout ce qui est sorti de sa plume ce caractère de force et d'énergie substantielle que nous étudions en ce moment. On sent à chaque ligne de ses écrits l'application constante de cette belle parole de Pie IX dans une de ses premières encycliques : « La foi et la raison viennent toutes les deux du Dieu très-bon et très-grand, source unique de la vérité immuable et éternelle (1). » Ces deux flambeaux à la main il pénètre partout ; son génie ne connaît aucune hauteur inexplorée, et quand de retour de ses excursions lointaines il veut confier à l'écriture une partie de ce qu'il a observé, sa plume laisse tomber comme des gouttes lumineuses, pleines de la pure substance de la vérité.

Aussi je ne m'étonne pas qu'un Pape ait dit de lui, « qu'en étudiant ses ouvrages on faisait plus de progrès dans une année d'étude, qu'on n'en ferait dans tout le cours de sa vie par la lecture des autres docteurs (2). » Les hauteurs où nous transporte saint Thomas sont comme ces montagnes élevées du sommet desquelles on découvre d'un seul coup d'œil une plaine immense qui demanderait quelquefois des années pour la parcourir à pied. La science de notre illustre docteur, j'oserai l'appeler une science qui est à la fois et toujours en même temps divine et humaine ; elle est divine, parce qu'elle semble constamment tomber des sources du Verbe dans son intelligence, et qu'elle résume parfaitement la tradition catholique : elle est humaine, parce qu'à chaque développement de la doctrine révélée, il mêle les étonnantes lumières de sa haute raison et de son mâle génie.

Il faudrait des preuves à l'appui de ce que j'avance ; mais comment les donner dans une rapide esquisse ? et d'ailleurs, en pareille matière, la meilleure preuve est l'expérience. Parlez de la beauté des montagnes, des magnificences de l'Océan, à celui qui ne les a jamais vues, il ne vous comprend pas, ou du moins il vous entend d'une manière vague et confuse. Conseillez-lui de faire un voyage aux Pyrénées ou sur les bords de la mer, cela vaudra mieux pour lui que toutes vos démonstrations abstraites. De même je dirai : lisez saint Thomas, lisez-le une première, une seconde fois, vous ne le comprendrez pas d'abord très-bien, la forme aristotélicienne vous effraiera presque comme ces haies épineuses qui entourent les champs ; ne vous laissez pas décourager ; continuez, ce que vous aurez laissé sans le comprendre, s'éclairera plus tard. Lisez toujours : saint Thomas s'explique lui-même, *justificata in semetipsa* (*Psal.* XVIII.) Vous ne trouverez pas une page où vous ne puissiez recueillir au moins une admirable pensée. N'ayez pas la prétention de tout prendre à la fois : peut-être, pour des raisons que j'ignore, à l'heure où vous passerez en votre première excursion, certaines vérités ne seront pas éclairées pour vous, comme ces luminaires des villes qui ne s'allument qu'à une certaine heure. Il est aussi des heures de clarté pour les intelligences, vous repasserez plus tard ; ce mot qui était ténébreux à votre première lecture, vous serez alors tout étonné de le voir resplendir comme s'il était éclairé à l'intérieur. — Un livre est comme une campagne, il est émaillé de pensées qui sont les fleurs de l'intelligence : ces fleurs s'épanouissent selon les dispositions de celui qui les visite, et chaque lecture forme pour elles comme une saison différente ; il est des esprits qui en étudiant produisent autour d'eux la grâce d'un printemps perpétuel et les richesses d'une féconde automne ; mais ces esprits sont rares, et ils n'arrivent à cette perfection intellectuelle que par une longue expérience de travail. Il est donc possible qu'à votre première visite dans cette vaste campagne, un grand nombre de fleurs ne soient pas épanouies pour vous, elles sont cachées dans leur enveloppe, vous ne les apercevez pas ; plus tard vous reviendrez, le soleil de votre âme sera plus chaud et tout sera épanoui. — Ce conseil est très-important dans la lecture de saint Thomas ; il faut le parcourir d'abord comme un naturaliste qui visite une montagne ; ce savant n'a point la pensée de tout recueillir à la

(1) *Acta Pii IX*, p. 7, Romæ, 1854.

(2) Le P. Touron, l. v, ch. 1, p. 600.

Digitized by Google

fois ; après une première collecte, il revient dans les mêmes chemins, une deuxième, une quatrième fois; à chaque visite, il augmente son trésor, puis il s'en va tout joyeux, mais sans avoir la prétention de jamais arriver à épuiser les richesses de la montagne.

Saint Thomas a, même dans la forme, le caractère de la doctrine substantielle, il est concis ; mieux que Tacite et avec une simplicité peut-être moins étudiée, il abrége, et il coule sa pensée en quelques mots qui demeurent en saillie sur le bronze. Tout ce qui est substantiel a besoin de se résumer ainsi. On dirait que les paroles multiples délaient la pensée et qu'elle éprouve elle-même le besoin de se reprendre, de se concentrer, de laisser tomber tout le superflu de ses vêtements extérieurs, afin de se jeter comme un faisceau de lumière énergique et vive sur les intelligences qu'elle doit éclairer. On dirait qu'une pensée forte veut devenir semblable à ce vin généreux dépouillé en grande partie de ses éléments matériels, réduit presque à l'état d'esprit, et formant cette liqueur délicieuse qu'un de nos vénérables collègues appelait « un nectar plein de feu. » La parole concise contient aussi un nectar à l'état d'essence.

Je me suis peut-être arrêté trop longtemps à ce premier caractère de la doctrine de saint Thomas, caractère de richesse et de force substantielle ; mais c'était là le point principal de notre étude, et j'aime mieux abréger ce qui me reste à dire.

Non-seulement l'Ange de l'Ecole apprend beaucoup de choses en peu de mots, mais il élargit l'objectif de l'intelligence, si je puis m'exprimer ainsi : c'est-à-dire qu'un homme qui a étudié longtemps saint Thomas apprend d'abord ce que bien peu de maîtres lui enseigneront, il scrute toutes les profondeurs de la vérité théologique : mais indépendamment de ce magnifique résultat, son intelligence a grandi, elle s'est développée pour toutes les autres questions.

Le disciple assidu de saint Thomas finit par voir autrement les choses, il les voit sous un coup d'œil plus vaste. Ce saint docteur n'aime pas les angles étroits, où dorment les petits esprits, il lui faut tous les horizons de la vérité, et qui pourrait dire où s'arrêtent les horizons du vrai, *virtutem magnitudinis ejus quis enuntiabit?* (*Eccli.* XVIII, 4.) Aussi je conseillerais l'étude de ce grand maître non seulement pour se remplir de la pure substance de la vérité, mais comme simple gymnastique intellectuelle, pour assouplir les organes de la vie active de l'esprit, pour les former, les étendre et leur donner une capacité indéfinie. Ceci a une importance souveraine dans la formation de l'esprit et dans la haute éducation de l'âme. Chaque esprit, et ici encore je résume saint Thomas, chaque esprit voit la vérité, non pas simplement comme elle est en elle-même, mais comme l'esprit lui-même est disposé (1). Il est des manières plus ou moins nobles, plus ou moins larges de comprendre la même vérité; en sorte qu'on peut vraiment dire que dans l'intelligence du vrai, il y a à la fois quelque chose d'objectif et de subjectif; d'objectif, parce que la vérité n'est ni une chimère, ni une pure création de la pensée ; de subjectif, parce que chaque esprit reçoit plus ou moins, à des nuances indéfinies dans la manière de comprendre et de sentir. Il n'y a que Dieu, où l'objectif et le subjectif, si je puis ainsi parler, soient en équation parfaite ; car il est à lui-même sa vérité et son intelligence infinie : il se voit, il se sait intelligible et beau, autant qu'il l'est en réalité, et cette vue ne change jamais : ce que Dieu a contemplé une fois dans ses perfections infinies est immobile et éternel. Mais chaque homme voit plus ou moins, selon la nature et la force de son objectif. Le même homme voit plus ou moins, selon les époques de sa vie : de là ces expressions vulgaires auxquelles on réfléchit peu et qui sont pleines de sens : c'est un esprit étroit, large, bas, élevé, superficiel, profond ; de là ces autres locutions : cette intelligence a grandi, elle s'est développée, elle a pris de l'étendue, elle s'est amoindrie, elle se rétrécit, elle baisse : autant de paroles qui nous révèlent le côté subjectif de la vérité. — Voulez-vous vous former dans l'intelligence un tempérament fort et vigoureux? vous constituer un esprit large, noble, élevé, ayant sur chaque chose un coup d'œil profond, étendu, ne s'arrêtant jamais à la superficie, aimant à prendre son vol vers ces sphères tranquilles et sereines des choses immuables, d'où l'homme redescend pour mieux comprendre et mieux diriger les affaires humaines? Lisez saint Thomas ; je le crois très-apte à former de profonds législateurs, de grands philosophes, et de ces hommes, tels que la race menace de s'en perdre, de ces hommes vraiment assis sur les bases de la vérité et de la vertu, immobiles comme tout ce qui est divin, mais souples dans les formes et dans les manifestations multiples de ce qui peut être utile ; sachant condescendre à tout ce qui est bon et sagement progressif, et quelquefois, pour les guérir, aux faiblesses de l'humanité.

Saint Thomas met de l'ordre et de l'équilibre dans les idées. — Un de mes amis, l'excellent et trop regrettable évêque de Périgueux, me disait un jour dans sa modeste chambre de Saint-Sulpice : « Quand j'ai les idées embrouillées, j'entre dans ma cellule, j'ouvre saint Thomas, non pas toujours pour apprendre quelque chose, mais pour ordonner le chaos. » — Cette idée me fit tressaillir, car plusieurs fois j'en avais fait l'expérience. Oui, quand l'esprit est fatigué des hommes et des affaires, quand il est courbé sous son propre poids, ce qui n'est pas le moindre fardeau, quand il se sent en désordre, et que tout semble devoir lui échapper, je ne connais pas de remède souverain comme une visite à saint Thomas. C'est comme un *fiat lux* ; c'est le *lucidus ordo* du poëte latin (2),

(1) 1 p. q 4, art. 11. — Q. 89, art. 2, art. 6.

(2) Horace, *Art poétique.*

Digitized by Google

les idées se réorganisent, elles se mettent à leur place, tout s'ordonne comme l'armée à la vue de son chef. Ce puissant génie, qui est encore là caché sous les mots, semble exercer sur vous le plus heureux magnétisme, il devient comme un aimant autour duquel se dressent en ordre les fragments des pensées éparses.

L'équilibre est avec l'ordre un autre résultat de cette étude. Le caractère propre du génie de saint Thomas, c'est la force et l'équilibre dans le calme : s'il se trouvait encore des ouvrages inédits de saint Thomas, on en reconnaîtrait presque l'authenticité à cette simple indication, comme on reconnaît les Vierges de Raphaël à ce cachet d'exquise pureté et de noble simplicité qu'aucun peintre n'a su imiter parfaitement.

Les génies de notre époque, ou du moins ceux auxquels on a donné ce nom, ont souvent des clartés comme celles des astres errants, la lumière est vive et radieuse un instant, mais elle passe : ce sont des météores, d'autres sont comme les torrents qui débordent aujourd'hui, et sont à sec le lendemain. Saint Thomas a sa lumière comme celle des étoiles fixes : il scintille, car il a de la vie, mais il demeure immobile dans ses clartés sereines. Il est comme le fleuve majestueux qui coule lentement, ou bien encore c'est le lac des hautes montagnes, où tout est calme et profond : son eau est vive et fraîche, car elle vient de sources continuelles et intarissables, mais elle se possède dans sa plénitude. Aussi, rien d'exagéré dans cette nature si puissamment équilibrée et si richement ordonnée; il ne va pas comme certains caractères exubérants et ne sachant pas se contenir dans leur fécondité parce qu'ils ne sont pas assez forts ; il ne va pas d'un extrême à l'autre avec la même facilité, il ne commence pas à forcer la vérité pendant une partie de son existence, pour porter ensuite l'erreur opposée à ses dernières limites. Il est semblable à l'Eglise, dont il a dit lui-même, qu'elle marche d'un pas lent dans la ligne du milieu, et entre des erreurs opposées, *Sancta Catholica et Apostolica Ecclesia inter errores contrarios media lento passu incedit* (1). Aussi les vrais disciples de saint Thomas ont une parfaite sérénité d'intelligence qui se reflète sur leur physionomie. On voit que ce sont des esprits, où les idées sont à l'état de pierres carrées, et disposées dans un ordre symétrique et dans une harmonie correspondant à tous les coins d'un vaste édifice, *attendite similitudinem quadrati lapidis : similis debet esse christianus* (2). — La pierre carrée a un autre avantage, continue saint Augustin, elle ne tombe jamais de quelque côté qu'on la retourne, *quadratum lapidem quacumque verteris... non cadit... stat...* A Saint-Pierre de Rome, une chose m'a frappé au milieu de tant de splendeurs : chaque fragment de marbre est parfaitement taillé, et correspond à un autre fragment semblable à l'aile opposée: l'ensemble est d'une harmonie complète, et il en résulte un tout aussi simple que beau. Je ne connais pas d'image plus parfaite de ces esprits vastes et puissants, où les idées sont très-bien taillées, placées dans un ordre symétrique admirable, se supposant, s'appelant toutes les unes les autres, et dont la plus petite et la moins éclairée est la dépendance plus ou moins immédiate de la plus grande, de la plus lumineuse. N'avez-vous pas remarqué au contraire des natures tout opposées, où même les idées justes sont à l'état de pierres mal taillées, mal assises? Rien n'est précis dans leur manière de penser et d'agir : tout est obscur, ténébreux, chancelant, dans leurs pensées et dans leurs projets; ces dispositions intérieures laissent parfois à leur physionomie un je ne sais quoi d'oblique, de vague, d'indéfini, de vacillant. Ce ne sont plus des hommes carrés sur toute face, comme les voulait saint Augustin; c'est un assemblage de pierres oscillant les unes sur les autres. Saint Thomas, c'est Milon de Crotone sur son disque, et il communique une partie de son immobilité à ses disciples, immobilité pleine de vie et d'action!

La doctrine de saint Thomas est essentiellement lumineuse : j'explique le sens que je donne à cette parole : « Une lampe, dit Joubert, éclaire à la fois l'objet auquel on l'applique, et vingt autres auxquels on ne songe pas à l'appliquer (3). » C'est l'effet que produit saint Thomas : il emploie un mot, une phrase pour éclairer une idée ; vous examinez d'abord cette vérité éclairée par le mot, vous l'étudiez, vous la comprenez. Puis, si vous jetez les regards autour de vous, vous êtes tout étonnés de voir mille autres objets parfaitement éclairés, qui réjouissent vos regards : c'est-à-dire qu'un principe de saint Thomas devient quelquefois dans l'intelligence comme un immense luminaire, qui éclaire une foule d'idées auxquelles vous ne pensiez pas d'abord ; ces idées viennent comme des astres brillants se présenter à vous dans leur aube lumineuse et vous dire avec bonheur : Nous voici ; sous le ciel de la vérité nous sommes toutes sœurs, *stellæ lætatæ sunt... vocatæ sunt et dixerunt, adsumus, et luxerunt ei cum jucundicate* (*Baruch.* 3, 34-35). Ces principes sont des astres non-seulement pour la vie intellectuelle et métaphysique de l'esprit, mais pour la vie pratique, pour la conduite des affaires et le gouvernement des hommes : ils sont souvent d'autant plus lumineux qu'ils sont plus simples : c'est comme la pure essence de la vérité ; ce n'est qu'un mot quelquefois, mais ce mot éclaire la nue : et quand par la lecture assidue de saint Thomas, on est parvenu à se former dans la mémoire et à s'infuser dans le sang de l'âme un riche recueil de ces principes supérieurs, la vie est éclairée pour toujours et l'on arrive à la plus haute perfection, à la

(1) Opusc. III, *Cont. Græc*, c. 9.
(2) S. Aug., *in Ps.* 86, n. 1, t. IV, p. 1315.
(3) Tit. XXII, n. 23, p. 278, 3e édit.

Digitized by Google

plus grande somme de jouissances élevées que l'homme puisse avoir ici-bas, je veux dire la lumière et la sagesse dans la vue et la pratique du bien. — Je n'oublierai jamais qu'à Rome en 1850, le maître du Sacré-Palais (1), bon et noble vieillard octogénaire, à la figure aimable et souriante, me disait avec cette douce sérénité qui est une des gloires pacifiques des cheveux blancs : « Les ouvrages de saint Thomas sont pleins de ces principes lumineux, qui dans leur élévation et leur limpidité expliquent tout avec une merveilleuse facilité. » Cette pensée dont je traduis le sens avec exactitude est toujours restée gravée dans mon âme : le temps et l'étude n'ont fait que la confirmer.

La doctrine de saint Thomas rafraîchit l'âme ; — je ne sais pourquoi la doctrine vraie est toujours comparée dans l'Ecriture à l'eau vive, *flumina aquæ vivæ* (*Joan.* VII). Cela tient à des mystères de relation entre les choses corporelles et spirituelles, mystères dont la raison nous apparaîtra clairement dans l'éternité pour faire une partie de notre bonheur accidentel. Il est certain que lorsque l'on dit : *une belle idée rafraîchit*, on ne prononce pas une parole vide de sens, c'est une réalité invisible qui a son expression dans un phénomène extérieur. — L'étude du docteur angélique produit encore cet effet à un degré supérieur. Si jamais vous avez pris un bain dans la haute mer, vous devez me comprendre. L'esprit et le cœur ont aussi leur océan, ils aiment à nager dans le vrai, et cette natation céleste est accompagnée d'une impression délicieuse, d'une émotion de suprême bonheur, que vous nommerez comme vous voudrez, mais que dans nos langues imparfaites on appelle la fraîcheur, la vie, le renouvellement de l'être tout entier. Les vagues elles-mêmes, quand elles se soulèvent, ont des charmes incomparables dans leurs secousses imprévues : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus* (*Ps.* XCII). Oui, la mer est belle dans ces mouvements qui s'élèvent comme des montagnes, mais le Seigneur est encore plus admirable, quand sur les hauteurs des vagues flottantes, il fait signe aux âmes qui le cherchent. Montesquieu disait qu'il ne connaissait pas d'ennui qu'il ne pût adoucir par une heure de lecture (2) ; il aurait encore mieux compris la portée de cette parole s'il avait été un lecteur assidu de saint Thomas. — Combien de fois sur la terre, tout nous ennuie, les hommes et les affaires ; on éprouve une espèce de spleen général, à la tête, au cœur, à la volonté, on a chaud, on étouffe et on comprend toute la vérité énergique de cette parole de l'Evangile : « porter le poids du jour et de la chaleur (*Matth.* XX, 12). » Alors on ressent dans toutes les puissances les plus intimes les mêmes besoins que le corps énervé par une excessive chaleur ; le besoin de se jeter dans l'eau fraîche, d'y demeurer, de se laisser imbiber par la substance liquide. Or, après la prière, après les saintes Lettres, je ne connais pas de bain intellectuel, meilleur, plus rafraîchissant que la lecture des ouvrages de saint Thomas : mais pour en ressentir les bienheureux effets, il faut se plonger tout entier dans ce beau fleuve, se cacher sous la surface de ses eaux, y demeurer quelque temps, et se laisser imbiber de cette substance de la vérité. La première impression du fleuve est un peu froide à cause de la forme qui semble à plusieurs comme une ceinture de glace ; mais il faut savoir acheter le bonheur de la vérité par un acte de courage, et quand on sort de ces courants si purs, l'intelligence est plus vive, plus alerte, plus vigoureuse, le cœur plus dispos. — C'est l'accomplissement de la parole : *Jucunditatem et exultationem* (*sapientia*) *thesaurizabit super illum* (*Eccli.* XV).

On me trouvera peut-être bien osé, si je dis que saint Thomas est un poëte, et cependant je maintiens l'expression comme rigoureusement vraie. — Ecoutons des hommes compétents et non suspects nous donner la définition de la vraie poésie. Le régulateur du Parnasse latin a dit : « Ce n'est pas le rhythme qui fait le poëte, c'est le génie, c'est le sens du divin, c'est une voix faite pour annoncer les grandes choses, c'est le souffle énergique des paroles et l'élévation du sujet qu'on traite (3). » A cette mesure, saint Thomas est un grand poëte : il a le sens du divin à un degré éminent, ce qu'il traite ne saurait être plus élevé, et ses paroles dans leur simplicité ont une puissance que personne ne révoque en doute : il est tel de ses petits paragraphes qui contiennent plus de substance et de sublimes vérités que tant de volumes où l'on ne trouve guère que de la prose rimée, et dont la forme, quand elle est belle, ne recouvre que des nullités sonores.

— M. de Humbold disait dernièrement du langage poétique : « qu'il devait jaillir du pressentiment de cette harmonie mystérieuse qui existe entre le monde visible et le monde invisible (4). » Or, qui a mieux compris le rapport de ces deux mondes que saint Thomas ? Qui a mieux senti la liaison, la dépendance continuelle des deux sphères de la création et de l'éternité ? Aussi, très-souvent pour rendre sensible les vérités les plus hautes, il les incarne dans une simple comparaison, et il laisse ainsi la vérité dérouler facilement ses gerbes d'or aux yeux de ses lecteurs. On dirait un musicien qui dans le silence de la pensée écoute les lois de l'éternelle mélodie, et les traduit imparfaitement sur les cordes d'un instrument matériel. C'est lui qui a formulé cette loi merveilleuse, clef de tout le symbolisme : « Les

(1) C'est toujours un Dominicain.

(2) « L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » (Montesquieu, *Pensées diverses.*)

(3) Horace, *Satires*, l. I, Sat. IV. v. 40-46.

(4) *Kosmos*, t. II. p. 74, éd. allemande.

Digitized by Google

raisons des choses qui existent en Dieu sous une forme intellectuelle sont écrites dans la création sous une forme sensible : *Rationes rerum quæ sunt intelligibiliter in Deo sunt sensibiliter in creaturis corporalibus* (1). » Ainsi Dieu, l'éternel géomètre, l'éternel poëte, a écrit une partie de ses pensées en caractères grandioses sur toute la nature matérielle : et le poëte est celui qui lit et qui fait lire aux autres cette écriture gigantesque. Saint Thomas a dit encore : « La création est la voix du Verbe, et toutes les créatures sont comme un chœur de voix qui répètent le même Verbe : *Creatura vox Verbi... Uno Verbo Deus dixit omnem creaturam: unde creaturæ sunt quasi voces exprimentes unum Verbum divinum* (2). Or qu'est-ce que contenir en soi le feu de la poésie, sinon posséder ce génie qui entend avec une exquise pénétration les harmonies divines du fini et de l'infini, et qui les redit comme il les sent ? et nul ne l'a fait en un langage plus magnifique que saint Thomas : j'appelle langage magnifique celui qui est plein de choses, et qui les laisse éclater dans toutes les directions, comme si la parole devenait une arme à feu, que rien ne peut contenir. La forme plus ou moins polie de ce langage est un accident qui sans doute a son importance, mais qui ne saurait constituer la grande poésie du fond, ni l'empêcher par son absence. — Écoutez encore les vraies conditions de la poésie : « Tous ceux, dit le poëte anglais, tous ceux dont l'intelligence est douée d'un pouvoir souverain sont poëtes quelles que soient les formes données aux créations de leur esprit ; le marbre sculpté peut porter plus de poésie sur son front que toutes les pages d'Homère (3). » Avez-vous vu au Vatican ce bloc de marbre qu'on appelle le *torse*, fragment brisé d'un chef-d'œuvre ; pour un œil vulgaire, et de loin surtout, il est devenu presque un morceau informe, tant il est mutilé dans ses parties principales. Mais pour l'artiste qui s'approche et le contemple, quelle vie, quelle noblesse, quelle majesté, quelle puissance cachée sous ces contours ! C'est l'image de la phrase de saint Thomas : parfois c'est un bloc taillé d'un seul coup de ciseau ; elle ressemble aux premières ébauches de Michel-Ange. Mais quelle vie à l'intérieur ! quelle profonde intelligence de Dieu et de l'univers ! quel souffle d'un puissant génie ! C'est de la poésie, ou il n'en fut jamais ! c'est de la poésie, parce que, comme dit encore le lyrique anglais, « le divin est là transvasé et transfiguré. » — Pour moi, j'en fais l'aveu, je trouve saint Thomas éminemment poétique ; il n'a pas la forme ordinaire du rhythme mais qu'est-ce que la forme, quand la vie circule à l'intérieur, quand l'esprit créateur respire sous chaque mot, et le souffle d'en haut, et l'énergie vitale, *ingenium,... mens divinior... acer spiritus ac vis* (4). Il y a plus de vraie poésie dans un fragment de saint Thomas, que dans plusieurs pages de nos poëtes modernes, où le style est si souvent un splendide vêtement qui recouvre le vide ou l'erreur. — Vous avez eu dans votre ordre, mes révérends Pères, un grand poëte qui écrivait en prose ; admirateur de son beau talent, de son noble caractère, et presque son compatriote, il doit m'être permis de dire deux mots à sa louange : Etudiez ses conférences, qu'il me semble encore entendre dans cette vaste nef de Notre-Dame, demeurée veuve de sa parole et de sa gloire, et en parlant ainsi je suis loin de rien enlever au talent et aux succès de ceux qui l'ont remplacé : car tel est le privilége du christianisme de pouvoir toujours et partout louer les œuvres variées du Seigneur, sans en déprécier aucune ; étudiez ses conférences, et vous verrez que très-souvent c'est la pensée de saint Thomas qui en fait la principale beauté. Disciple du maître, il s'est enrichi de la grandeur du fond, il a perfectionné les détails de la forme ; mais la grande coupe, les grands traits, l'ordonnance de l'idée appartiennent au Michel-Ange de la théologie. Car Michel-Ange était poëte avec la pierre, comme saint Thomas avec les mots ; l'un et l'autre ont laissé parfois la forme inachevée ; mais leurs fragments ébauchés ressemblent encore à la statue de Memnon ; ils rendent des sons harmonieux et sublimes, quand ils sont touchés par le rayon intelligent du génie.

Enfin la doctrine de saint Thomas est pleine de piété : il est des auteurs qui font des livres, des traités de théologie, mais avec leur intelligence seulement. Cela peut être beau, vrai, mais c'est froid comme un soleil d'hiver ; ce qui fait dire à saint François de Sales : « O Dieu, quelle différence entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin et celui des théologiens moins amoureux... parmi nous (les mots) sont froids et sans aucune saveur (5). » — Saint Thomas est un de ces rares auteurs, qui ont toujours écrit avec leur âme toute entière ; quand il composait, son intelligence, son cœur, son être complet se versaient sous chaque mot. Il n'y avait point de scission artificielle entre l'homme et l'écrivain. Les auteurs qui composent ainsi saisissent le lecteur tout entier : il y a correspondance et réaction complète, et l'effet produit est en rapport avec la cause. Leurs livres contiennent une chaleur spéciale, ils ont de la lumière, mais une lumière qui pénètre et ne s'arrête pas seulement à la superficie. D'un autre côté ces auteurs ne remuent jamais le cœur sans éclairer l'intelligence, on dirait qu'ils se rappellent qu'en Dieu l'Amour infini procède toujours de la splendeur infinie du Père. Je ne sais si vous êtes de mon avis, et si vous avez fait la même expérience ; plusieurs fois il m'est arrivé de faire ma lecture spirituelle sur saint Thomas, mê-

(1) *In Ep. ad Hebr.*, c. IX.
(2) *Sent.* dist. 27, q. 2, a. 2, t. IX, p. 325.
(3) L. Byron, *la prophétie du Dante*. C. 4, 401.
(4) Horace cité plus haut.
(5) *Amour de Dieu*, l. VI, c. 1 vers la fin.

Digitized by Google

me dans les endroits les plus théoriques de ses ouvrages, Je ne puis lire ce qu'il a écrit sur Dieu, sans me sentir pénétré d'admiration et d'amour pour cet Etre infini ; quand je parcours son Traité des anges, il m'en revient tant de lumière et de vie divine que j'éprouve le besoin de répondre à ma vocation, c'est-à-dire de devenir, autant qu'il est donné à la faiblesse humaine, un ange revêtu d'un corps mortel ; en méditant ses enseignements sur les grands mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, je me sens épris d'un violent amour pour l'Homme-Dieu, et il me semble que j'éprouve une impérieuse nécessité de me transformer en Dieu par la vertu du sacrement de l'autel, *virtute hujus sacramenti fit quædam transformatio hominis ad Christum* (1).

En lisant saint Thomas, quelle que soit la page, en ouvrant même au hasard, l'âme, à mesure qu'elle pénètre le sens intime caché sous les mots, ressent un contact vrai avec l'âme de ce grand homme, elle entend passer le souffle de son inspiration, elle devient sous la direction de l'Esprit-Saint comme un instrument docile, qui suit tous les mouvements de ciel, et chante un hymne d'amour ; je viens de définir la piété, et ma parole n'est que la traduction de saint Thomas, *pietas ponitur inter dona... dona Spiritus sancti sunt quædam habituales animæ dispositiones, quibus est prompte mobilis a Spiritu sancto. Inter cætera autem movet nos Spiritus sanctus, ad hoc quod affectum quemdam filialem habeamus ad Deum... Et ad pietatem proprie pertinet* (2).

Cela doit être ainsi : saint Thomas, avant de composer, commençait par prier, et ses paroles jetées sur le papier n'étaient que la simple effusion de ses communications divines. Aussi en avait-il fait l'aveu (3) : Dieu était son principal maître, et l'éclairait directement. Son travail était composé de deux actes simultanés ou alternatifs : il priait, et il contemplait la vérité, son cœur se versait en Dieu en même temps que son intelligence se remplissait de lumière. Chacune de ses expressions porte ce double cachet de science et de sainteté : chaque mot a un double reflet, chaque mot est, comme le rayon de soleil, clair et chaud. Il serait difficile qu'il en fût autrement. On a dit qu'un homme d'esprit ne marchait pas, ne regardait pas, ne se présentait pas comme un homme vulgaire ; à combien plus forte raison un saint docteur ne doit pas penser, ne doit pas écrire comme un autre. Il y a dans ses expressions, dans l'agencement de ses mots, dans la manière dont il moule ses phrases, une plénitude, une chaleur, une électricité, une phosphorescence divine qu'on ne retrouve pas ailleurs : Je dirai des paroles des saints, quand surtout ils ont la flamme du génie, ce qu'un penseur a dit des poëtes ! « Qu'est-ce donc que la poésie ? Je n'en sais rien en ce moment, mais je soutiens qu'il se trouve, dans tous les mots employés par le vrai poëte, pour les yeux un certain phosphore, pour le goût un certain nectar, pour l'attention une ambroisie qui n'est pas dans les autres mots (4). »

Si la doctrine de saint Thomas est pleine d'un suc d'amour et de sainteté, sa piété est, d'autre part, toujours très-intelligente. La pratique du christianisme, l'intelligence des vertus chrétiennes, entendues selon les maximes de sa théologie, seraient la meilleure réplique à une multitude d'objections qui circulent dans le monde, et qui n'ont d'autre base qu'une ignorance de la vraie piété. Il est vrai que l'enseignement de certains auteurs, et la conduite de quelques personnes pieuses, peuvent donner occasion aux calomnies du monde. A notre époque surtout, nous sommes inondés d'un déluge de petits livres dont Mgr d'Orléans disait dernièrement qu'ils étaient « sans valeur, sans doctrine, pleins d'une quantité d'idées inexactes, d'exagérations ridicules, qui altèrent et abaissent la religion, dénaturent la dévotion, rebutent les hommes sérieux » (5). Ces paroles sont sévères ; mais elles ne sont que trop vraies. chacun aujourd'hui veut avoir son atelier de photographie pour esquisser la physionomie de la piété et des vertus chrétiennes. Aussi comme les objectifs sont défectueux, que les ingrédients ne sont pas de première qualité, que l'habileté de l'opérateur laisse souvent beaucoup à désirer, les épreuves tirées sont déplorables, elles tendent à défigurer et à déconsidérer la vraie religion. Je me suis quelquefois étonné qu'avant de composer un ouvrage sur la vertu, sur les devoirs, sur la perfection, sur les sacrements, sur les dons du Saint-Esprit, on ne commençât point par lire attentivement ce qu'a écrit sur ces matières le docteur angélique. Alors au moins on aurait des pensées, ces pensées seraient justes, raisonnables, capables de faire aimer et admirer la religion : alors on ne dirait pas des riens entremêlés d'exclamations et de points interrogatifs. Une doctrine vraie et sérieuse accompagnerait l'exhortation et lui servirait comme de contrefort ; et les exagérations ou les petites conceptions d'esprits inintelligents ne viendraient point défigurer la sainte et auguste physionomie du christianisme.

Saint Thomas nous manque, M. T.-C. F., et quand je dis saint Thomas, ce n'est pas tant l'homme dont je parle en ce moment, c'est l'idée qu'il représente, c'est la doctrine forte, lumineuse, substantielle de la tradition, c'est la séve du christianisme, c'est la vie intime qui déborde du cœur des saints docteurs, sous la forme de rayons toujours pleins de clarté et de chaleur. Saint Thomas nous manque, et le jour où les apologistes, où les prédicateurs, où les écrivains mystiques nous ressusciteront ce grand homme au moins par fragments ; le jour où sans exclure les au-

(1) IV dist. 12, q. r. art. 2, t. XII, p. 251-252.
(2) II-II, q. 121, art. 1.
(3) V. le P. Touron, p. 416, l. iv, c. 6.
(4) Joubert, tit. 21, t. II, p. 263, 3e édit.
(5) *Lettre à son clergé*, 8 mai 1865.

Digitized by Google

tres docteurs, et en laissant les parties défectueuses qui sont le côté faible de tout génie ; le jour où tous ceux qui représentent l'Eglise seront pénétrés de la doctrine de saint Thomas, la répandront partout, la promèneront comme une eau féconde dans les cités et les campagnes; ce jour-là une grande lumière se fera dans les esprits et peut-être de grands apaisements dans les cœurs. L'œuvre est déja commencée, elle se propage,et partout, je dois le dire à la louange du noble clergé de France, on lit, on étudie saint Thomas, on le trouve partout, dans la cellule du religieux et dans le modeste presbytère de village. — C'est à vous, chers enfants de saint Dominique, qu'il appartient de vulgariser de plus en plus ces études, de les faire pénétrer partout ; car saint Thomas, au moins en partie,peut être expliqué au peuple. Il est clair et limpide comme l'eau qui sort du rocher des montagnes, et le peuple a le sens du divin et du grand beaucoup plus qu'on ne le pense. Oui, prêchez saint Thomas, mettez-le en discours, en allocutions, en homélies, en conférences ; il n'est pas jusqu'au breuvage du catéchisme où il ne puisse entrer à dose pulvérisée, mais toujours énergique.

Il faut, en particulier, dans ce beau diocèse de Paris, où la main ferme d'un chef intelligent favorise partout le développement des hautes sciences ecclésiastiques, il faut faire revivre saint Thomas avec sa gloire et sa sainteté : j'ai dit revivre, car longtemps il a enseigné dans cette capitale, longtemps il a été l'honneur de ses écoles, et, après sa mort, tous les docteurs de l'Université, ayant leur évêque pour chef et pour interprète, l'appelaient « la lumière éclatante de l'Eglise universelle, la pierre précieuse du sacerdoce, la source féconde où les maîtres allaient puiser la science, le miroir très-pur de l'Université de Paris, le flambeau pour éclairer tous ceux qui voulaient marcher dans les voies de la saine doctrine. « *Universalis ecclesiæ lumen præfulgidum, gemma radians clericorum, fons doctorum Universitatis nostræ Parisiensis speculum clarissimum, et candelabrum insigne et lucens, per quod omnes qui vias vitæ et scholas doctrinæ sanæ ingrediuntur, lumen vident* (1).

Puissent ces temps de lumière chrétienne revenir, sans exclure aucun des progrès légitimes de notre époque! Alors il me semble que Dieu serait glorifié, la sainte Eglise mieux connue, et Notre-Seigneur dirait à chaque soldat d'une nombreuse armée : Disciple de Thomas, vous avez bien écrit sur moi, *bene scripsisti de me, Thoma.*

—

(1) Paroles d'Etienne III, évêque de Paris en 1525. V. le P. Touron, l. v, c. 9, p. 645-645.

Discours prononcé à Annecy par Son Eminence le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour le deuxième anniversaire centenaire de la canonisation de saint François de Sales.

(Avril 1865.)

Omnibus omnia factus.
Il s'est fait tout à tous. (*I Cor.* IX, 22.)

Eminences, Messeigneurs (2),

Que de souvenirs s'offrent à notre pensée, en présence de ces reliques et de cette pompe inaccoutumée! Quel enseignement, au milieu de tant d'anxiétés et de périls, dans ces admirables témoignages par lesquels, plus que jamais, l'Eglise affirme sa vie!

Rome, il y a deux ans, appelle les évêques du monde catholique pour former autour de nouveaux saints, comme elle l'avait fait déjà pour leur Reine, une splendide couronne de vénération et de foi.

Si de la ville éternelle, mère de toutes les Eglises, est parti le mouvement dont la fête de ce jour est une des conséquences, qui n'a admiré ce qui s'est produit de toutes parts en l'honneur de Marie et de nos Saints? Je les ai vues, ces manifestations de la piété française, à Marseille, au Puy, à Autun, à Lectoure, à Buglose, à Chartres, à Gap, à Argental, à Bordeaux, à Blois, à Cléry, à Verdelais et à Notre-Dame de la Fin-des-Terres. Il ne manquait à mon bonheur que de célébrer avec vous le deuxième anniversaire centenaire de la canonisation de saint François de Sales.

Reconnaissance donc à vous, pieux et bien-aimé pontife, de m'avoir fourni l'occasion de parler de votre saint prédécesseur dans ce temple qui fut sa demeure de prédilection! Ces pierres ont été les témoins de sa vie. Que dis-je? lui-même n'est-il pas devant nous? Oui, ce sont bien ses restes vénérés! Je les ai touchés de ma main ; et sur ce trône pontifical je vois reluire ses vertus. Dans les quatre évêques qui ont occupé le siége d'Annecy depuis son rétablissement, Messeigneurs de Thiollaz, Rey, Rendu et Magnin, je les ai tous connus, même simplicité de mœurs, même élévation de doctrine, même largeur de pensée, même tendresse de cœur, même zèle apostolique. Et si de vos évêques, qui ne semblent avoir changé que de nom, je porte mes regards sur votre vénérable métropolitain, notre maître à tous dans le savoir, et notre modèle par les vertus qui font les grands évêques, ne trouvé-je pas en lui, comme dans les autres membres du Sacré-Collége, que nous voyons à ses côtés, une image de l'admirable saint dont nous célébrons la mémoire?

Saint François de Sales est donc ici tout entier; il y est dans sa gloire de la terre et dans sa gloire du ciel!

Essayerai-je de vous parler de cette der-

(2) Etaient présents : LL. Eminences les cardinaux de Chambéry, de Besançon, de Rouen ; Nos seigneurs les évêques d'Annecy, de Maurienne, de Tarentaise, de Lausanne et Genève, de Fréjus, de Belley, de Saint-Claude, de Sion en Valais ; les évêques *in partibus* de Bethléem, d'Hébron, de Torento, Mgr de Ségur, chanoine de Saint-Denis, de l'Ordre des évêques, et le Révérendissime abbé mitré de Saint-Maurice.

Digitized by Google

nière? Saint Paul lui-même se déclarerait impuissant à la redire. A quoi bon, d'ailleurs, interroger le ciel? Ce n'est pas dans des lumières inaccessibles que nous sommes réduits à chercher l'éloge de saint François de Sales : la terre nous suffit, la fleur mystique de l'éternité nous a laissé ses parfums; nous pouvons nous contenter de demander sa louange à ses œuvres et à cette survivance féconde dont Dieu se plaît à honorer ses plus grands serviteurs.

La sainteté est toujours la même en substance. Elle consiste essentiellement dans l'union de l'homme à Dieu par la charité. Tout le reste est accessoire et variable selon les dons divers de la grâce et de la nature. *Unicuique secundum donationis gratiam.* De là, cette profonde unité et cependant cette merveilleuse diversité des saints. Tous ont à combattre l'homme pour le réduire en servitude afin de le transfigurer, mais ils rencontrent en eux-mêmes des ennemis différents. Le tempérament de l'âme et du corps détermine des oppositions dont un procédé identique ne pourrait triompher, et marque la vertu d'une physionomie qui accuse la persistance de la nature sous l'empire victorieux de la grâce. Et, pourrait-il en être autrement? Se sanctifier, c'est se ramener à Dieu tout entier. Il est donc indispensable, nos très-chers frères, que la sainteté reçoive la déteinte de tout ce qui est dans l'homme. Il en est de la multitude des saints comme d'une grande forêt dotée d'une végétation différente. La même séve circule en tous ses arbres, mais elle suit en chacun des directions particulières et ne produit jamais deux effets, ne fût-ce que deux feuilles absolument semblables. Or, si les formes de la sainteté se diversifient forcément d'individu à individu, combien plus de siècle à siècle, et d'un âge du monde à un autre? L'humanité a grandi; les conditions sociales se sont modifiées : elles réagissent sur l'homme et conséquemment sur le saint. A ne considérer que la force des choses, il en portera le cachet; mais la Providence est complice. On n'est pas saint pour soi seul. La sainteté n'est pas une perfection improductive pour autrui, c'est une force vive destinée à conquérir les âmes. C'est pourquoi, immuable en son fonds, elle sait pourtant, comme saint Paul, *se faire toute à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.* O condescendance de Dieu! ô abîme où je me perds! ou plutôt abîme où je me retrouve! Car, après que Dieu s'est fait homme pour nous sauver, comment la sainteté ne s'adapterait-elle pas aux phases variées par lesquelles la volonté divine veut nous conduire?

Je ne saurais invoquer à l'appui de cette doctrine, un plus illustre exemple que celui de saint François de Sales. Au moment où l'âge moderne vient d'éclore, il inaugure un genre de sainteté qui ne fut pas le cachet particulier du moyen âge. Ne craignez point que je veuille manquer de respect à ces vieux siècles, si justement appelés des siècles de foi. Naïve et robuste, la foi régnait alors en souveraine; la raison se proclamait sa servante. Si l'hérésie retranchait quelques branches à l'arbre de vie, nul ne pensait encore à porter à sa base, comme on le fait de nos jours, la cognée de l'incrédulité. Il semble qu'aux hommes de ce temps il fût naturel de croire. Ce que l'Evangile avait à vaincre en eux était autre chose que les révoltes de l'esprit. Bardées de fer, ces rudes natures avaient conservé de leur origine quelque chose de fier et d'indompté. Il fallait les réduire; aussi, voyez la discipline, le cilice, le jeûne, devenus d'une pratique commune. Mais, pour mener cette croisade contre la chair, quel langage parlera-t-on aux âmes? Le plus efficace sera celui de l'exemple. Les saints de cette époque sont des prodiges de mortification corporelle. C'est là le trait saillant, la forme la plus générale de la sainteté au moyen âge.

L'âge moderne n'a point répudié cette tradition sévère. Il sera toujours vrai, que pour être glorifié avec Jésus-Christ, il faut avoir été crucifié avec lui; que, par conséquent, le corps doit participer aux souffrances, puisqu'il doit participer à la gloire; et ce serait une grande témérité de ne pas partager les craintes de saint Paul, qui châtiait son corps de peur d'être réprouvé. Les grandes découvertes du génie, qui ont abouti aux merveilles de la vapeur et de l'électricité, n'ont pas seulement changé la face de la terre, l'organisation de l'homme en a subi l'influence. De jour en jour, affranchi de la nécessité de lutter corps à corps avec la nature, trouvant même en elle des auxiliaires qui lui demandaient moins de vigueur physique, et plus d'intelligence, il s'est développé du côté de l'esprit. Sans doute, les passions inférieures n'ont pas disparu; nos pères les combattaient par d'effrayantes macérations, dont les lois de l'Eglise et les conseils de la direction chrétienne, ont restreint et adouci l'usage. Aujourd'hui, le centre de bataille est ailleurs; l'attaque principale contre l'Eglise s'inspire surtout des folles ambitions et des droits excessifs de la raison. L'homme moderne vit davantage par l'esprit, sa séve mauvaise s'y est portée; s'il fallait à nos aïeux de grands exemples de crucifiement de la chair, il nous faut à nous des modèles mieux en harmonie avec nos volontés débiles, suite malheureuse des mœurs de notre temps.

C'est ce que la Providence nous a donné en saint François de Sales, au seuil de l'âge nouveau dont nous sommes les fils. Regardez cette douce figure : elle n'a rien de l'austérité que d'autres saints empruntent à leur commerce avec Dieu. Elle est grave, mais d'une gravité qui se fond, pour ainsi dire, dans une expression d'ineffable tendresse. Elle réalise à la lettre cette parole du grand Apôtre : *Hilarem datorem diligit Deus,* Dieu aime qu'on lui donne avec joie. Certainement, si vous le suiviez dans le secret de ses intimités religieuses, vous le verriez immoler son corps en même temps que son âme; mais sa mission est de prêcher et de persua-

Digitized by Google

der cette seconde immolation de préférence à la première. Toute sa personne y provoque, tous ses discours y convient, et il nous en présente, dans un livre admirable, la théorie séduisante. Je n'ai pas tort d'employer cette épithète, car il a répandu dans ces pages cette amabilité ingénue de style qui pare sans déguiser, et aide le cœur à se livrer. Femmes du monde, qui frissonnez quand on vous dit d'être pieuses, lisez, méditez ses conseils à sa chère Philotée, si bien nommés *Introduction à la vie dévote;* ils vous conduiront doucement, et comme par des sentiers fleuris, à la plus sérieuse pratique de la vraie dévotion. Et vous, messieurs, songez que votre âme doit être aussi une Philothée; venez à la même école, vous subirez le même charme, le même entraînement, et par le même chemin vous atteindrez le même but.

Ce qui mérite surtout d'être remarqué dans ce livre, c'est l'admirable entente et le sage respect des conditions que la société nouvelle imposait déjà, et allait chaque jour imposer davantage au chrétien, qui n'aurait point mis le cloître entre lui et le monde. Et n'accusez point ici le saint évêque de Genève d'avoir eu trop de condescendance, d'avoir abaissé le Christianisme pour le mettre à la portée de tous. Nul ne se montre plus soigneux d'en maintenir le niveau : ses écrits et ses actes le prouvent. Que de monastères réformés ou affermis dans leur régularité! Que d'âmes sanctifiées dans le monde! Et par-dessus tout, quel témoignage dans cette grande sainte Chantal, notre gloire française par son berceau, la vôtre, habitants d'Annecy, par son tombeau et l'établissement de son premier monastère dans vos murs, la gloire surtout de saint François de Sales, dont dont elle fut la Fille! Ah! ne répond-elle pas pour celui qui fut son Père par la double sainteté de sa propre vie et de sa postérité religieuse? La vérité est que saint François de Sales n'oublia jamais que le Christianisme ouvre deux voies qui mènent au salut : l'une dans la profession solennelle des conseils évangéliques, l'autre à travers les obligations et les nécessités du monde.

Ce que nous appelons le monde n'existait guère au moyen âge. La féodalité le rendait presque impossible. Confinée dans ses châteaux forts, le plus souvent engagée dans des guerres ou des inimitiés, la noblesse ne se réunissait que rarement. Au-dessous l'aisance manquait, ou le goût d'en jouir et d'en faire jouir les autres. Ce fut de l'affaissement progressif et finalement de la ruine de la féodalité, de la formation et des exemples de la cour, à côté d'une royauté désormais souveraine, du développement de l'intelligence et de la richesse au sein du tiers-état, que naquit cette série de relations assidues et de plaisirs communs qui constitue la vie du monde. Les institutions nouvelles, en mettant la dernière main à ce travail, devaient généraliser encore ces habitudes et les faire entrer plus avant dans nos mœurs. Est-ce un bien? est-ce un mal? A un point de vue, c'est un bien, car c'est un moyen de civilisation; à un autre point de vue, je dirai que c'est un grand danger. C'est un tourbillon qui arrache l'homme à lui-même, qui emporte loin de Dieu ses pensées et son cœur; c'est une fascination qui l'attire et le fixe au dehors, quand il lui serait si nécessaire de se recueillir au dedans; c'est un foyer où il trouve l'étincelle qui peut enflammer toutes ses convoitises. Ce sont des périls dont l'Eglise doit signaler la grandeur, mais ce ne sont que des périls; et le plus funeste de tous serait de croire qu'on ne peut les affronter, lorsque les devoirs et les besoins de la société le veulent, sans blesser sa conscience et sans déplaire à Dieu. N'admettez point, nos très-chers frères, ce divorce. Ne faites point de votre vie deux parts. Vos devoirs de société peuvent se concilier avec vos devoirs de chrétiens. Il ne dépend que de vous de racheter, par votre ferveur à pratiquer ceux-ci, les dangers auxquels ceux-là vous exposent. Vous pouvez même tirer de ces occasions des mérites pour le ciel, en offrant à Dieu l'honnêteté de vos motifs; car telle est la puissance de la volonté humaine, aidée de la grâce, qu'elle peut transformer de la sorte tout ce qui n'est pas mal. Suivez seulement la recommandation de saint François de Sales. Ne laissez pas le crucifix, pour courir aux assemblées mondaines; emportez-le dans votre cœur, et demandez à la pensée de la mort d'en éclairer pour vous les embûches, et de vous y couvrir de son impénétrable assistance.

Écoutez encore :

La grande œuvre, l'œuvre capitale de saint François de Sales, est son *Traité de l'Amour de Dieu*. Et ici, de nouveau, je découvre un intime rapport avec l'esprit et les besoins de notre temps. Si j'interroge l'histoire de la religion, à la loi de crainte succède la loi d'amour, à l'ancien Testament l'Evangile. Quelque chose de semblable a lieu dans le mouvement particulier de l'Eglise. Et si j'avais à rechercher la raison de ces deux faits, il ne me serait pas difficile de la trouver dans cette parole des Ecritures : *Initium sapientiæ timor Domini.* « La crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse. » Dans l'ancienne loi, l'humanité est travaillée dans le creuset de la crainte. Ce n'est pas à dire que l'amour de Dieu lui fût inconnu. Non, mais la crainte était la note dominante de cette religion. Elle éclatait dans la législation, dans le culte, dans les prophéties, dans les miracles et dans les catastrophes de la vie politique. Ce sentiment, du reste, était bien celui qui pouvait agir avec plus de puissance sur ces Juifs charnels et *à la tête dure*, selon le mot de l'Evangile; peuple dont les infidélités s'allieraient mal avec la persistance de ses idées religieuses, si elles ne s'expliquaient, par les séductions de l'idolâtrie sur sa grossière et sensuelle nature. Le christianisme substitua l'amour à la crainte; mais, au moyen âge, parmi ces flots humains, mélangés de la grossièreté du barbare et de la sensualité du Romain, il se trouva nécessairement en

Digitized by Google

face de dispositions analogues, et il en subit l'exigence. Loi d'amour, il demeura ce que Jésus-Christ l'avait fait, il ne cessa jamais de parler le langage des mystères amoureux de l'Emmanuel, du Dieu fait homme, et dont les délices sont d'être avec les hommes. Mais, à côté de ces dogmes, où Dieu semble avoir voulu s'épuiser de tendresse, il en est d'autres dont la sévérité nous écrase, et devant lesquels l'âme ne sait plus que s'écrier avec saint Paul : *Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant !* Le moyen âge fut surtout sensible à ceux-ci. Faut-il rappeler dans quelle préoccupation de la fin du monde on vivait, et l'universelle consternation répandue par la croyance aventurée qui en fixait la date à l'an 1000? Faut-il remettre sous vos yeux les vieilles peintures qui parlaient au peuple dès le seuil des églises? C'étaient le jugement dernier, l'enfer, le purgatoire, en un mot la crainte. Pénétrez dans le temple, livrez-vous à l'impression de son architecture. Les lignes s'élancent dans les airs et entraînent le regard à de prodigieuses hauteurs; puis, comme fatiguées de leur essor vers un but qui leur échappe toujours, elles s'inclinent l'une sur l'autre et se reposent dans une commune attitude d'impuissance et d'adoration. On dirait qu'elles poursuivent, sans le pouvoir atteindre, Celui qui habite par delà tous les cieux la lumière inaccessible. L'autel, trône de l'amour immolé et toujours vivant pour se donner à nous, s'efface dans le lointain; il disparaît même souvent derrière les clôtures massives qui dérobent le sanctuaire aux fidèles. L'Eucharistie n'y résidait point : elle était conservée dans un tabernacle plus retiré, et l'on était avare de la montrer au peuple.

Les temps sont bien changés. L'Eucharistie se promène à découvert dans nos rues, elle nous bénit avec une fréquence que l'on serait tenté d'appeler de la prodigalité; elle s'offre sans voile à des adorations perpétuelles; l'art moderne a des lignes qui dirigent naturellement le regard vers le Tabernacle, et l'autel a pris des proportions qui en font, dès l'entrée, la perspective principale. L'Eucharistie est devenue plus populaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi. C'est que nos âmes sont plus tournées vers l'amour. Nous croyons et nous croirons toujours aux vérités terribles qui impressionnaient nos pères et qui doivent nous inspirer à nous-mêmes de salutaires terreurs; mais nous cédons plus volontiers à l'amour qu'à la crainte : l'amour a davantage le secret de nos cœurs et la puissance de les soumettre.

C'est la gloire de saint François de Sales d'avoir aidé cette tendance, ou plutôt de l'avoir servie dès ses débuts. Non-seulement il lui a dédié son admirable *Traité de l'Amour de Dieu*, mais il lui a fait de toute son existence un monument immortel. Que ne m'est-il donné de vous le représenter, dans tous les détails de sa vie, se sacrifiant à l'amour de Dieu et des hommes, traduisant, dans le sublime langage de ses immolations sans apparat, le sentiment dont il brûle pour son Père qui est aux cieux, pour son Sauveur qui est sur la croix et sur l'autel, pour les hommes enfin, à qui il voudrait faire goûter et pratiquer l'hymne sacré de la Rédemption : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Ni les privations, les fatigues et les dangers de ses missions parmi les hérétiques, ni ces autres dangers que présentent la fréquentation des cours, et le commerce des grands selon le monde, ni l'infatuation de l'autorité, ni les tentations du repos dans la grandeur acquise, rien ne l'effraie, rien n'affaiblit sa vertu. Il porte partout intactes et agissantes la pureté de l'âme, la tendresse du cœur, l'indépendance du ministère, le zèle sage et dévoué de l'apôtre. *Oh! qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui évangélise la paix et les biens du Seigneur!* Montagnes du Chablais et de la Savoie, vous en avez gardé l'empreinte, et nous aimons à lever les yeux vers vous pour en contempler la gloire, et y chercher le courage nécessaire à nos propres travaux! Et vous, hauteurs sociales que nous avons quittées pour venir au milieu de celles-ci, montagnes où se débattent, dans le conseil des souverains et des grands, les destinées des peuples, pourrions-nous oublier, qu'à l'exemple de notre saint, nous ne devons promener sur vos cimes que les pieds d'un évangéliste de la paix et des biens du Seigneur!

Saint François de Sales n'a pas seulement des leçons pour les chrétiens de notre temps : il est surtout le modèle des évêques qui ont à cultiver comme lui, sous le soleil des âges modernes, la vigne mystique de l'Eglise. Puissions-nous, Messeigneurs et vénérables collègues, y employer comme on nous le recommandait hier, du haut de la chaire de la Visitation, les mêmes méthodes pour recueillir les mêmes fruits! Ce n'est plus un vœu à faire monter vers le Ciel; car, non-seulement dans la Savoie, la Tarentaise, la Maurienne et le Bugey, un bien immense s'opère tous les jours, mais qui ne sait qu'à Genève, dont nous voyons ici avec bonheur le Titulaire et l'Auxiliaire, le nombre des adorateurs en esprit et en vérité augmente dans une admirable proportion? Aussi a-t-il fallu, au prix de sacrifices inouïs, élever une église, qui fait l'admiration du monde catholique.

En contemplant le présent, je ne puis oublier, dans le passé, les illustres pontifes qui se sont succédé sur ce Siége. Je dois saluer surtout Mgr d'Aranthon d'Alex, le fondateur de votre beau Séminaire, qui, il y a deux siècles, au jour de la Canonisation (26 avril 1665), prononçait dans cette cathédrale le panégyrique du saint. Il le terminait par ces paroles : « Grand apôtre, vous avez converti le Chablais, ajoutez un fleuron à votre couronne, en convertissant Genève. » Il était réservé à l'auguste Pie IX, de voir ce vœu se réaliser; car c'est bien lui qui, au sein de ses épreuves, de la même main qui

Digitized by Google

bénit le monde, a déjà créé quatre-vingt-douze Siéges nouveaux et consacré un prêtre de sa prédilection, à qui il confie la mission de ressusciter cette belle et intéressante Genève que saint François de Sales a tant aimée.

Mais, avant de finir, ne me permettrez-vous pas, habitants de la Savoie, de vous dire que vous n'êtes pas seuls ici les compatriotes de saint François de Sales? Je le suis aussi, et peut-être à un égal titre. C'est à Lyon, cette cité catholique par excellence, qu'il a rendu son âme à Dieu, et j'y retrouve le berceau de ma vie et de mon sacerdoce. Voisinage sacré, vous avez inspiré les œuvres de mon épiscopat. En me proposant de mener toutes choses avec douceur, *omnia suaviter*, je songeais à vous. Et maintenant que je consacre à cette grande mémoire, pour me servir d'un mot si connu, les derniers accents d'une voix qui s'éteint, je vous invoque encore. Vous m'avez fortifié et consolé sous le poids et la chaleur du jour; vous m'endormirez à l'heure de mon dernier sommeil, dans l'espérance et dans l'amour.

Vous avez voulu, Monsieur le Préfet, être l'heureux témoin de nos pompes si pleines d'enseignements; vous êtes venu chercher, auprès des restes sacrés de l'apôtre du Chablais, le recueillement et la paix, deux choses si rares parmi les agitations de la vie publique; vous avez trouvé dans ce lieu les doux entretiens, la familiarité touchante, auxquels vous donnait des droits l'esprit de foi qui vous anime. Ces populations, à qui déjà vous avez fait tant de bien, comme jadis à celles de l'Ain, de la Somme et de la Gironde, aiment à vous voir prier avec elles, prendre part ainsi à leurs joies comme à leurs douleurs. L'Empereur, en les confiant à votre sollicitude administrative, a acquis des droits à leur reconnaissance. Que le digne représentant (1) du ministre, qui a voulu s'associer à cette fête par des largesses toutes particulières, reçoive aussi nos remerciements; aucun délégué du prince ne pouvait être plus agréable aux religieuses populations de la Savoie; que les nobles guerriers et le clergé qui nous entourent, que la magistrature, que les édiles de la cité, que le vénérable chapitre, dont le neveu de saint François de Sales, Charles-Auguste, évêque d'Hébron, disait déjà: « Nul n'a plus de lustre dans le monde; » que les Filles bien-aimées de notre saint, ses toujours chères Visitandines; que les membres de la famille de Sales, que nous voyons porter avec honneur un nom si cher à l'Eglise et au pays; que tous enfin reçoivent nos félicitations pour la manière dont ils ont préparé les grandes solennités dont nous sommes les témoins!

Que de cités, nos très-chers frères, envieraient les pompes que la ville d'Annecy a su déployer! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!* Quels flots de têtes vivantes nous apercevions ce matin sur le versant de vos montagnes, couvertes encore de leur manteau de neige! Ni la cité n'est assez vaste, ni les maisons assez nombreuses pour suffire à l'envahissement des multitudes! Quelles guirlandes se déroulent autour de votre image, ô bienheureux patron de ces lieux! Quel cœur pourrait ne pas tressaillir devant cette explosion de piété? Cortége de princes de l'Eglise, d'évêques, de prêtres accourus comme ambassadeurs et témoins; files nombreuses de vierges revêtues des livrées de leur Reine, mosaïque ravissante où j'aperçois toutes les nuances d'âge, de condition, s'harmonisant; où les oriflammes, les bannières, les emblèmes se montrent comme des trophées disséminés sur un champ de victoire, où mille voix remplissent l'air d'hymnes et d'invocations: de pareils spectacles ne se produisent pas fréquemment dans la vie. Ce dernier verse dans nos âmes des transports que ma parole est impuissante à traduire, et que le ciel seul peut renouveler en les rendant éternels. Amen.

(1) M. Hamille, directeur de l'administration des cultes.

—

Discours prononcé par Son Eminence le Cardinal Donnet, pour la fête de la translation des reliques de saint Pius à Pont-à-Mousson.

(9 Juillet 1865.

Mementote sermonis mei quem ego dixi vobis.
Gardez le souvenir des enseignements que je vous ai donnés. (*Joan.* xv, 26.)

Messeigneurs,

Ces paroles qui s'échappaient autrefois de la bouche du divin Maître, viennent d'elles-mêmes se placer sur nos lèvres; elles expriment, dans leur simplicité, tous les sentiments que nous éprouvons en nous retrouvant au milieu de vous; elles résument, avec ce charme qui s'attache à toute parole empruntée à nos saints livres, les pensées à la fois douces et graves, les souvenirs tour à tour délicieux et attendris qui se pressent en foule dans notre esprit et dans notre cœur. C'est qu'elles nous rappellent les plus douces joies de notre vie, nos premiers pas dans la carrière apostolique; et bien que les années se soient accumulées sur notre tête, notre voix, écho fidèle de notre âme, aujourd'hui si heureuse, arrivera sans effort jusqu'aux extrémités de cette vaste basilique qui est sans contredit l'une des merveilles de votre contrée.

Grâce à une affection et à une confiance mutuelles dont Dieu a fait la condition première du succès, nous pûmes faire un peu de bien dans ce beau diocèse, cicatriser quelques plaies, verser un baume consolateur dans des cœurs subissant l'action de circonstances malheureuses, mais toujours disposés à entendre la vérité dans l'amour et à suivre ses enseignements. Aussi, en parcourant vos villes et vos campagnes, combien nous fûmes touché de votre pieuse allégresse! Qu'ils étaient doux, N. T. C. F., les moments consacrés à visiter vos paroisses, à

Digitized by Google

vous distribuer le pain de la divine parole, à concerter avec votre zélé et savant clergé les moyens de procurer efficacement votre bonheur!

Ce ravissant souvenir a souvent ramené de notre cœur à nos lèvres ce cri de l'Apôtre: *Béni soit Dieu qui nous a comblés en Notre-Seigneur de toutes sortes de bénédictions pour le ciel. Benedictus Deus qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo.*

Et maintenant que nous avons rendu ce témoignage à l'esprit de foi qui vous anime, vous croirez sans peine que la résolution de vous quitter n'a pu venir de nous. Comment nous eût-il été possible d'abandonner l'œuvre de pacification au moment d'en recueillir les fruits? Aurions-nous pu, dans la crainte de quelques difficultés passagères, exposer cette vénérable Eglise de Toul et de Nancy aux douloureuses incertitudes de l'avenir?

La Providence sait faire naître des événements qui dépassent nos prévisions. Dans le champ de l'Eglise, ce n'est pas toujours celui qui a semé qui moissonne, et c'est par une de ces dispositions particulières que nous fûmes appelé à recueillir, à une autre extrémité de la France, une ample moisson de grandes œuvres préparée par les travaux et les vertus de nos prédécesseurs sur le siége de Bordeaux. Le refus prolongé par lequel nous répondîmes aux propositions qui nous étaient faites est une preuve incontestable que nous tenions à rester au milieu de vous.

Cette satisfaction ne nous fut point donnée; il était réservé à nos dignes successeurs sur le siége de Nancy d'achever le bien que nous avions commencé et de voir tous les cœurs s'embraser dans la paix et dans la charité. C'est à la largeur de leurs pensées, à leur esprit de conciliation, à la persévérance de leurs efforts qu'est dû ce bienfait.

Reconnaissance à vous, bien-aimé pontife, qui, par votre savoir et votre sagesse, avez déjà pris une place si honorable dans l'estime et l'affection du chef auguste de la Chrétienté. Reconnaissance à vous d'avoir si vivement insisté pour que j'élevasse aujourd'hui la voix dans ce magnifique sanctuaire dont il me fut donné de rouvrir les portes, il y a plus d'un quart de siècle, et où je vois en ce moment, les successeurs de cette jeunesse qui en fit, pour ainsi dire, *le siége* avec moi; je la plaçai alors sous la direction d'un maître devenu, par ses talents et par ses vertus, une des grandes gloires du pays (1).

En parlant comme je viens de le faire, il a pu sembler à plusieurs, peut-être, que je demeurais bien loin du sujet qui a motivé cette solennité. Pouvais-je renoncer à évoquer des souvenirs qui expliquent ma présence au milieu de vous, malgré le long intervalle de temps qui nous a séparés.

Vous recevez aujourd'hui, M. T. C. F., avec le corps d'un jeune martyr, un trésor dont le prix est inestimable. C'est dans les catacombes où les premiers Chrétiens ensevelissaient les glorieuses dépouilles des confesseurs de la foi, que l'immortel Pie IX est allé prendre le nouveau protecteur qu'il donne à cette maison et le nouveau modèle qu'il offre à votre pieuse émulation.

Soyez donc bénie, chère ville de Pont-à-Mousson! En préparant à l'envoyé du Ciel un triomphe auquel sont venus s'associer avec bonheur deux prélats si distingués par leurs travaux et leurs luttes pour la cause de la vérité, vous vous êtes montrée digne de votre glorieux passé et de toutes les prérogatives qui firent de vous une des universités les plus célèbres! Soyez bénie pour le spectacle que vous avez mis sous nos yeux! En admirant la manifestation d'une foi si vive, en voyant, en face d'une fête purement religieuse, un enthousiasme qu'on a dit souvent n'être plus de notre siècle, ni de nos mœurs, ni de notre pays, j'ai mieux compris qu'il ne fallait pas trop s'attrister sur le présent et qu'il serait injuste de ne pas espérer dans l'avenir.

Et ce n'est pas seulement parmi vous, bons habitants de la Lorraine, que l'Eglise voit de pareilles ovations, et que les saints et les martyrs reçoivent ces honneurs. Partout les restes des héros de la foi sortent de leur obscurité et secouent la poussière de leurs tombeaux; partout le récit de leurs combats, le souvenir de leurs victoires dissipent les nuages qu'avait amoncelés autour de leur mémoire une sagesse orgueilleuse. A peine remise des troubles violents qui s'étaient élevés autour de ses autels, l'Eglise est descendue dans les catacombes, et elle a recueilli dans ses mains les ossements de ceux qui furent ses enfants et qui sont aujourd'hui ses protecteurs; elle les offre à la vénération des peuples, faisant ainsi revivre l'autorité de leurs exemples et l'héroïsme de leurs sacrifices. On leur a dédié des monuments, et les plus ravissantes basiliques ne semblent pas des tombeaux au-dessus de leur dignité.

Heureuses manifestations que nous avons constatées de toutes parts et qui nous ont procuré d'inexprimables jouissances! Nous n'oublierons jamais le triomphe du saint martyr Artémon dans la ville de Rodez. Toute une province qui vous doit son évêque (Mgr Delalle), et qui, sous son influence bénie, voit encore fleurir la foi primitive, sut lui offrir une magnifique hospitalité dans un sépulcre plein de gloire. Nous avons encore présents à l'esprit les témoignages de joie que fit éclater la ville de Saintes, lorsque, après tant de siècles, le premier de ses évêques, saint Eutrope, quitta un cercueil obscur, pour s'offrir à la vénération de son peuple.

Et pour laisser de côté les honneurs rendus sous nos yeux à Lazare ressuscité jadis par le Sauveur, à sa sœur sainte Madeleine, à saint Gérard de La Sauve, à saint Clair de

(1) Le révérend Père Jendel, général des Dominicains.

Digitized by Google

Lectoure, et ne plus parler que d'une autre circonstance solennelle où de plus grandes consolations encore nous furent données, pourrions-nous oublier le triomphe qui fut décerné aux cendres de saint Augustin, lorsqu'elles furent rendues à sa chère Hippone? Pour les soustraire à la fureur des Vandales, il fallut les emporter au loin. L'Afrique française les réclama. Hélas! l'ordonnateur (1) de la grande fête qui laissa une si vive impression en Italie, en Provence et sur les côtes de la Méditerranée, s'endormait, peu de temps après, dans le Seigneur, laissant une mémoire douce et pure comme sa vie.

Nous vous rappelons, N. T. C. F., toutes ces grandes choses afin de vous exciter aux luttes du présent par le souvenir des victoires du passé. Si les premiers Chrétiens, pour rester fidèles, avaient besoin d'encouragements, nous, dont la vie se passe en alternatives de mouvements généreux et de coupables défaillances, pourrions-nous ne pas sentir la nécessité de cet avertissement de l'Apôtre : *Souvenez-vous des jours anciens où la foi vous soutenait au milieu des plus rudes épreuves. Rememoramini pristinos dies in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum.*

Qui nous donnera de voir le courage de ces héros réchauffer l'atmosphère glacée dans laquelle nous vivons? Ne saurons-nous donc jamais répondre comme les Machabées : Nous périrons, s'il le faut, mais nous ne trahirons pas la foi de nos pères : *Parati enim sumus mori.*

Pardonnez-nous, frères bien-aimés, ces appréhensions. Ce n'est pas certes vous qui nous les inspirez. Sous votre ciel paraît une aurore nouvelle. Les reliques des saints ont une mission, et leurs tombes ne voyagent que pour évangéliser. Ville de Pont-à-Mousson, sois donc dans l'allégresse! Avec les ossements de ton jeune martyr, revivront dans ton sein les vertus primitives qui te donnèrent un des premiers rangs parmi les cités les plus catholiques de la toujours catholique Lorraine. La ferveur de tes fils te consolera de quelques unes de tes splendeurs perdues. Aux pieds de cette châsse bénie, les générations nouvelles viendront respirer le parfum des temps antiques, et se former, sinon aux combats sanglants où brillèrent tant de fois les Lorrains des Charles IV et des Léopold, des Stanislas et des Napoléon, du moins aux luttes généreuses de la science et de la vertu.

—

V. DISCOURS ET ALLOCUTIONS.

POUR LA BENEDICTION OU LA CONSECRATION D'EGLISES, DE CHAPELLES, D'AUTELS ET DE CROIX, POUR LA POSE DE PREMIÈRE PIERRE, POUR L'INAUGURATION D'HOSPICES, LA BÉNÉDICTION D'ABBESSE, ETC.

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la cérémonie de la consécration de l'autel et de la réconciliation de la chapelle du château d'Anet, au diocèse de Chartres.

(3 Septembre 1851.)

Mes très-chers frères,

C'est un usage de l'Eglise catholique qui remonte jusqu'au temps des apôtres, de ne consacrer aucun temple, sans placer sous l'autel les reliques de quelques saints et surtout de quelques martyrs. « J'ai vu, disait saint Jean, j'ai vu sous l'autel les âmes de ceux qui ont été tués pour le nom de Jésus-Christ (*Apoc.* VI, 9). » Conformément à cette ancienne tradition, sous l'autel que nous consacrerons tout à l'heure, dans cette église que nous venons de purifier et de réconcilier, nous déposerons quelque partie des ossements du saint martyr Priscus, immolé autrefois avec ses compagnons sur la vieille terre des Gaules, et nous y joindrons quelques fragments des reliques du saint martyr Boniface, retrouvées dans l'un des cimetières de Rome. Ce sont de nouveaux protecteurs acquis à cette contrée.

Le livre des consécrations fait aussi une loi à l'évêque d'adresser la parole, en ce moment de la cérémonie, aux fondateurs et bienfaiteurs de l'église dont la dédicace va se consommer, de les recommander aux prières et aux suffrages du peuple chrétien.

Les fondateurs, les constructeurs primitifs de cette église, vous le savez, mes très-chers Frères, c'est aux annales mêmes de la France qu'il faut demander leurs noms ; et plût à Dieu que ces noms fussent tous aussi purs aux yeux de la religion qu'ils sont illustres aux yeux de l'histoire et des beaux arts! Néanmoins, combien de grandeurs selon le monde sont venues ici s'abaisser devant Dieu! les unes, je l'espère, dans le sentiment d'un repentir et d'une résipiscence nécessaires ; les autres, j'aime à le dire, dans un esprit de foi accompagné par une vertu soutenue et par une vie sans tache: témoin, entre plusieurs autres, cette duchesse de Vendôme, Françoise de Lorraine, *en laquelle encore fille et toute jeune princesse*, le saint évêque de Genève *voyait déjà fort cognoissablement les traits de cette excellente vertu et piété qui ont toujours relui en elle* (2) ; et témoin aussi cet incomparable duc de Penthièvre, dont les immenses bienfaits et les saintes douleurs ne furent jamais l'expiation d'aucune faiblesse. Et quant aux hommes célèbres qui ont enrichi cette demeure de tant de merveilles, si leur génie

(1) Mgr Dupuch, mort à Bordeaux en 1857.
(2) Saint François de Sales, préface du *Traité de l'Amour de Dieu.*

Digitized by Google

complaisant jusqu'à l'excès, justifia plus d'une fois la remarque faite par saint Augustin, à savoir, que les arts qu'on nomme pompeusement *libéraux* sont trop souvent tributaires des hommes les plus *asservis* à diverses passions : *artes illæ quas variarum servi libidinum liberales vocant* (*epist.*101, n. 1), on est heureux cependant d'entendre ces grands maîtres professer encore des sentiments et parler un langage auxquels les héritiers de leur renommée ne nous ont plus accoutumés. « En cette œuvre du château d'Anet, écrivait Philibert Delorme, *s'il y a quelque chose singulière et rare, louange en soit à Dieu.* » Nobles et saintes paroles, qui portent la marque de la foi et de la simplicité antique ! Et ne voyons-nous pas encore respirer le sentiment chrétien sous le ciseau religieux de Jean Goujon, dans ces sculptures remarquables qui accompagnent les attributs de la Passion ? Enfin, dans les peintures transparentes dues à l'inimitable talent de Jean Cousin, la sainte liberté de l'artiste, vengeresse de la morale évangélique, ne hasardait-elle pas une leçon assez transparente elle-même, lorsqu'elle présentait sous des traits si ressemblants et si connus la figure d'Agar congédiée par Abraham ?

Blâmons donc, dans un passé païen ou beaucoup trop profane, tout ce qui ne fut pas conforme à la sainteté chrétienne. Mais aussi souvenons-nous de rendre un juste hommage à tout ce qui fut pur et irréprochable. Et ne soyons pas moins indulgents que notre Père céleste envers des fautes qui furent souvent lavées dans les larmes, et toujours compensées, ici du moins, par des œuvres durables qu'inspirèrent la religion et la charité.

En effet, du riche domaine qu'habitèrent, que visitèrent si longtemps toutes les majestés d'ici-bas, et que célébrèrent à l'envi, pendant trois siècles, tous les héros de la littérature et de la poésie, il ne subsiste plus guère aujourd'hui que ce que la foi fonda en l'honneur de Dieu. Vous le voyez, le palais de l'homme est réduit à quelques débris, au sein desquels leurs nouveaux hôtes (1) n'aspirent qu'à se dresser une tente modeste, embellie par les traditions et les souvenirs. Au contraire, la maison du Seigneur, de celui que l'Ecriture appelle *le Seigneur des seigneurs*, *Dominum dominantium* (*1 Tim.* VI, 15), est tout entière debout avec sa somptueuse élégance ; et nous nous souviendrons toujours que de jeunes et pieux époux, en arrivant dans cette enceinte, avant même de s'être disposé un abri dans ces restes épars, mirent leur premier soin à replacer la croix sur le sommet du temple domestique : généreux prélude des efforts aussi religieux qu'assidus dont nous éprouvons tant de joie à bénir aujourd'hui les précieux résultats.

Vous vous joindrez donc à moi, M. T.-C. F., lorsque dans un instant je prononcerai ces belles prières de l'Eglise, dont je veux traduire et commenter seulement quelques mots qui exprimeront mes pensées et mes vœux.

« O Dieu saint, Père tout-puissant, Dieu clément et éternel, nous vous bénissons, et nous vous demandons que cet autel que nous allons dédier, vous soit agréable. Vous n'avez créé le monde que pour votre gloire ; et ce monde ne serait rien à vos yeux, s'il ne s'y trouvait un autel, l'autel eucharistique, où s'immole votre Fils, par lequel toute la création inférieure se rattache au trône de votre majesté.

« Seigneur, que cet autel soit donc pour vous comme celui qu'Abel, précurseur du sacré mystère de la Passion, consacra par son sang innocent ! Qu'il soit comme celui sur lequel Melchisédech exprima la forme du nouveau sacrifice ; comme celui sur lequel Abraham tenta d'immoler son fils, figure anticipée de cet autre Fils que son Père devait livrer pour le salut du monde ; qu'il soit comme celui qu'Isaac érigea auprès d'une source d'eau vive et auquel il donna le nom d'*abondance* ; qu'il soit comme la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête, et d'où il vit les anges du ciel monter et descendre ; qu'il soit comme l'autel que Moïse construisit sur douze pierres, symbole du fondement des douze apôtres, ou comme celui qu'après un colloque céleste il appela *le Saint des saints*, et dont le Seigneur a dit : *Si quis tetigerit altare hoc, sanctificatus habeatur !*

« Oh ! oui, que tous ceux qui s'approcheront de cet autel, qui toucheront, qui embrasseront cet autel, qui colleront leur âme à cet autel, avec cette passion qui attirait David vers les autels du Seigneur : *Introibo ad altare Dei.... Circumdabo altare tuum, Domine.... Altaria tua, Domine !....* que tous ceux qui comprennent, qui goûtent les délices de l'autel, remportent d'ici dans leurs cœurs des fruits abondants de sainteté ! Que le bonheur habite tous les jours dans cette enceinte, où règne, avec le saint amour de Dieu et des hommes, le chaste amour des lettres et des arts ! Que la douleur vienne puiser à ce tabernacle les consolations et les joies de la piété, en même temps que l'aimable charité y recueillera la précieuse récompense de tous ses bienfaits ! Que de doux enfants en deuil, qui ont retrouvé ici une mère, conduits souvent par elle aux pieds de notre Mère des cieux, croissent sous les yeux de l'une et de l'autre en âge, en grâce et en sagesse. Que leurs cœurs, formés par les mêmes mains qui ont préparé les ornements de cet autel, en deviennent l'ornement à leur tour par le charme suprême de la vertu ; et puisse le Seigneur recevoir avec amour de ces tendres colombes l'holocauste de la pureté et de l'innocence : *Sit ergo in hoc altari innocentiæ cultus.... offeratur pro turturibus sacrificium castitatis, pro pullis columbarum innocentiæ sacrifi-*

(1) M. le comte et Mme la comtesse Ad. de Caraman.

Digitized by Google

cium (1) ! Enfin qu'allumée au flambeau de cet autel, la céleste piété ne s'éteigne jamais, jusqu'à ce qu'elle aille jouir de son objet dans les cieux ! Ainsi soit-il ! »

—

Allocution de Mgr Pie, évêque de Poitiers, pour la consécration de la nouvelle église des Jésuites, à Poitiers, 20 juin 1854, et pour l'ouverture de leur collége, 26 octobre 1854.

I. Allocution après la consécration de l'église.

Nos très-chers frères, c'est notre vénérable frère d'Angoulême qui vous distribuera dans un instant, le pain de la parole évangélique, autant qu'il est possible de le faire après de si longues solennités. Deux mots seulement jailliront de mon cœur sur mes lèvres.

Dieu soit béni, nos très-chers frères, d'avoir rendu à la compagnie de Jésus au milieu de nous un temple dont nous puissions encore nous glorifier ! Parmi les grâces innombrables qui ont été faites au diocèse et à la cité d'Hilaire, j'aime à placer au premier rang la présence presque continuelle des enfants de saint Ignace sur cette terre bénie. Présent inestimable fait par le grand Henri à la ville de Poitiers, ils payèrent d'abord pendant plus de cent soixante ans l'hospitalité qu'ils y reçurent, les sympathies généreuses et non interrompues qu'ils y trouvèrent, par des bienfaits sans nombre, en tête desquels, sans doute, il faut nommer l'éducation religieuse de plusieurs générations consécutives. Mais n'est-il pas permis de rappeler aussi qu'ils enrichirent la cité d'un monument admirable, lequel, pour être conforme aux idées d'une époque qui laissait à désirer en fait d'art, n'en demeure pas moins un légitime objet d'admiration pour tous ceux qui le visitent, et de complaisance pour ceux que les vicissitudes des choses en ont rendus possesseurs ? Plus tard, quand la Société de Jésus reparut en France après le cataclysme qui n'avait pas tardé à suivre sa suppression, une des cités du diocèse, Montmorillon, redevint le théâtre de ses travaux et l'heureux témoin de son dévouement et de ses succès dans la formation de la jeunesse. Enfin, de nouveaux coups étant venus fondre sur ces habiles éducateurs de l'enfance, le vénérable pontife qui régissait l'Eglise d'Hilaire eut bientôt à cœur de leur préparer un tranquille abri au sein de la cité, et d'assurer ainsi à ses successeurs de précieux auxiliaires toujours prêts pour toutes les œuvres les plus saintes.

C'est cette humble résidence, aujourd'hui agrandie, que nous venons d'inaugurer plus solennellement par la consécration de cette vaste et gracieuse église, qui attestera l'inépuisable fécondité de cet institut, lequel comme l'essaim d'abeilles, recommence paisiblement sans regret et sans colère, une ruche nouvelle à côté de celle qu'on vient de lui soustraire.

Jouissez en paix de celle-ci, mes révérends Pères, et accomplissez-y toutes les œuvres de sanctification qui vous sont confiées, et qui sont assurément conciliables avec la prospérité des paroisses qui vous entourent. Plus vous formerez ici de vrais Chrétiens, plus les temples de la cité seront remplis d'adorateurs assidus. Car un de vos soins les plus constants sera toujours de faire aimer et goûter aux fidèles ces beaux et touchants offices de l'Eglise, qui sont comme le fond de la pratique religieuse, et qui ne se célèbrent pas chez vous. Ah ! mes bien chers Pères, que le Seigneur exauce le vœu qu'exprimait tout à l'heure la sainte Eglise par ma bouche : « que le titre de cette église soit perpétuel, et que sa destination soit inviolable ! » Nous voulons que vous ne la quittiez jamais, et nous demandons à Dieu qu'il écarte de nos têtes les malheurs qui sont toujours reservés à l'injustice et à l'ingratitude des nations.

Nous ferons ici une profession solennelle de nos sentiments à ce sujet, mes frères. Nous aimons les Ordres religieux, et n'ayant pas eu le bonheur d'en faire partie, nous voulons du moins leur appartenir par notre sympathie et notre dévouement. A Dieu ne plaise, sans doute, que nous amoindrissions jamais les droits et les prérogatives de la sainte hiérarchie à laquelle nous appartenons ! Mais nous abandonnerions l'une des plus grandes traditions de l'épiscopat catholique, si nous désapprenions d'aimer et d'estimer ce que nos plus illustres devanciers ont eu en si grande estime ; nous serions coupables de trahison envers l'Eglise, si nous cessions de chérir et de protéger ces phalanges auxiliaires dont elle a reçu tant de services ; nous serions infidèles à l'Evangile, si nous ne favorisions de toutes nos forces la pratique de ses plus hauts conseils.

Que d'autres aux vues étroites, se préoccupent exclusivement de détails et d'inconvénients ; pour nous, c'est un ensemble d'avantages qui nous frappe et que nous aimons à proclamer. Nous vous aimons donc, mes biens chers Pères, et nous sommes heureux que notre peuple vous aime, vous et cette autre famille monastique plus ancienne, que nous avons eu la consolation de rétablir près de nous. Puissé-je mériter devant Dieu et devant les hommes ce témoignage rendu par l'histoire à l'un des pontifes des anciens temps dont la vie et les exemples sont souvent l'objet de mon étude, à l'évêque de Chartres, saint Fulbert, issu de cette Eglise de Poitiers ! *S'il ne fut pas moine lui-même*, dit sa légende, reproduisant les propres paroles de Mabillon, *du moins il fut le meilleur ami et le plus chaud protecteur de l'Ordre monastique : « Ipseque, si non monachus est, certe monachorum perquam studiosus, ac in eos optime*

(1) Pontific. Roman. de Consecr. altaris.

Digitized by Google

affectus fuit (Offic. propr. Eccles. Pictav., ad diem x April.).

II. Allocution pour l'ouverture du Collège des Pères Jésuites.

Mes révérends Pères, quelques mois seulement se sont écoulés depuis le jour où nous avions la consolation de consacrer cette église. En ce jour-là, nous exprimions ici une partie de la joie dont surabondait notre cœur; mais nous ne pouvions encore révéler nos secrètes espérances. Enfin nos désirs sont devenus des réalités. Le collége catholique dont Henri IV avait favorisé l'établissement à Poitiers, retourne aux mains auxquelles il l'avait confié. Les Pères de la Compagnie de Jésus, introduits par le grand roi dans notre cité, y reprennent leur fonction primitive, l'enseignement de la jeunesse. Les arrière-descendants des vieux Poitevins du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, les fils des élèves de Montmorillon, retrouvent les maîtres qui ont élevé leurs pères et leurs aïeux. Après tant de renversements et de ruines, une restauration de plus est accomplie parmi nous, et nous considérons avec bonheur ce nouveau pas fait dans la voie où il nous est commandé de marcher jusqu'à ce que nous ayons « tout rétabli en Jésus-Christ : »*Instaurare omnia in Christo* (*Ephes.* I, 10). »

Sans doute, mes très-chers frères, nous sommes et nous serons toujours prêt à seconder l'enseignement séculier dans les efforts qu'il fera pour se constituer, dans la pratique aussi bien que dans la théorie sur la base du christianisme. Mais nous ne pouvons le dissimuler, si tous les peuples de la terre ont toujours reconnu dans le sacerdoce une aptitude particulière pour la grande œuvre de l'éducation de la jeunesse, c'est surtout au sein des sociétés chrétiennes que ce ministère revient aux prêtres comme de droit. Depuis que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Euntes ergo docete*, allez et enseignez (*Matth.*, XXVIII, 19), il n'y a que le sophisme qui puisse établir un mur de séparation entre l'enseignement des vérités chrétiennes et l'enseignement des langues et des lettres, attendu que la nature n'a point établi, elle, de mur de clôture entre l'esprit et le cœur, entre l'homme scientifique et l'homme religieux. La religion qui n'a pas de racines jetées dans toutes les parties de l'intelligence humaine, et qui se détache et s'isole de tous les autres éléments de l'éducation, est un arbre battu par tous les vents et que la première tempête renverse. Ils ne sont donc qu'intelligents à nos yeux, les pères de famille qui, principalement dans un temps et dans un pays dont toutes les institutions sont marquées au coin du rationalisme, pour faire de leurs fils de véritables Chrétiens, veulent avant tout les confier aux mains des prêtres, c'est-à-dire, des éducateurs qui offrent, en droit comme en fait, des garanties certaines d'orthodoxie. Hélas! s'il arrive trop souvent que, lors même qu'il a été élevé par des hommes de conviction et de foi, le jeune homme entraîné par les préjugés de son siècle et par les passions de son cœur, s'écarte de la voie de la vérité et de la vertu; que ne faut-il pas redouter lorsque ses premières années ne se sont pas écoulées dans ce contact précieux! De dures leçons nous ont été déjà données par l'expérience; elle nous en réserve encore de plus amères qui achèveront de porter la conviction dans tous les esprits. Le jour viendra où la société, la famille, la propriété repousseront plus énergiquement que nous-mêmes certains axiomes de sécularisation exclusive et systématique qui leur auront été plus funestes qu'à l'Eglise. Et, s'il est vrai que le sacerdoce doive désormais être sévèrement relégué dans le sanctuaire, on reconnaîtra du moins que l'âme de l'enfant, du jeune homme, est le plus auguste des sanctuaires, et que ce n'est pas trop du prêtre, ni même du religieux, pour entretenir le feu sacré dans ces temples vivants où tant de mains coupables avaient jeté des torches incendiaires.

L'événement de ce jour est donc un juste sujet de joie pour toute cette province. Pourquoi ne pas vous le répéter, mes Pères? Ce peuple nous est cher à bien des titres; mais nous l'aimons surtout parce qu'il vous aime et qu'il ne cède point à tant de misérables préjugés dont une infinité de gens honnêtes se laissent encore impressionner. Que Dieu leur fasse grâce en considération de la pusillanimité de leur esprit, mais je ne reconnais pas aux intelligences étroites le droit de dédaigner ce que l'autorité de tant de grands hommes et de tant de siècles a consacré. Et, tout débiteurs que nous sommes envers les insensés comme envers les sages (*Rom.* I, 14), nous ne saurions pousser la condescendance envers les premiers jusqu'à sacrifier l'instrument le plus efficace de la régénération du pays à leurs répugnances irréfléchies.

Soyez donc les bienvenus parmi nous, mes révérends Pères. Quand vous revenez à Poitiers, vous revenez chez vous. Les plus chères traditions de votre compagnie vous appelaient ici (1) C'est le motif de la préférence que vous nous avez accordée sur tant d'autres cités qui vous réclament.

S'il ne vous est pas donné de rentrer dans la demeure que vos devanciers ont occupée, dans la magnifique église qu'ils ont bâtie, la maison dont vous allez prendre possession n'en est pas moins une maison sainte, consacrée pendant plusieurs siècles par la présence d'un Ordre religieux, qui se consolera mieux de ne plus l'habiter en apprenant que vous en êtes devenus les hôtes (2).

Je ne terminerai pas cette allocution

(1) Semper existimavi, secundum Lutetiam, nullam esse urbem in Gallia ubi utilius et commodius ad augendam divinam gloriam et juvandam Ecclesiam collegium poni possit. *Journal du P. Maldonat.* (Voyez *Maldonat et l'Université de Paris*, par le P. Prat, p. 253-247 et 460.)

(2) Le collége est établi dans l'ancien couvent des Dominicains.

Digitized by Google

sans accomplir un devoir sacré et sans rendre un hommage public au Chrétien ferme et éclairé, à l'enfant dévoué de la sainte Eglise, qui ne s'est arrêté sur les premiers degrés de son sanctuaire que pour défendre plus librement son droit d'enseigner. C'est son initiative généreuse qui nous a facilité la création de cet établissement. Dieu l'a récompensé dans les cieux de la sollicitude constante avec laquelle il s'est employé ici-bas au triomphe de la liberté ecclésiastique, dans la grande question de l'enseignement chrétien (1). Ce jour lui apportera un surcroît de gloire et de félicité, car il est le couronnement de son œuvre, l'achèvement de son entreprise; comme aussi ce jour est un jour de bonheur pour les prêtres si dévoués et si intelligents qui ont longtemps dirigé cette maison, et qui ont considéré leur mission comme achevée du jour où ils ont entrevu la possibilité de remettre l'œuvre entre vos mains.

Enfin, votre présence ici, mes révérends Pères, contribuera puissamment à maintenir l'antique renommée littéraire de notre cité, à lui conserver le lustre qui lui est particulier, le genre de mérite dont elle est surtout jalouse. L'édilité poitevine a fait, dans ces derniers temps, de généreux efforts en faveur de ses facultés des sciences, des lettres et du droit. En attirant et en fixant parmi nous une jeunesse riche, studieuse et profondément chrétienne, vous assurerez la prospérité de nos établissements académiques, et vous procurerez à la ville de Poitiers la meilleure partie des avantages qu'elle a le droit d'attendre de ses sacrifices. Vous serez donc accueillis avec faveur de tous les bons citoyens comme de tous les vrais Chrétiens, puisque vous devez concourir à notre bien temporel et éternel.

—

Discours prononcé par son Em. Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de la bénédiction de la première pierre de l'église de Bergerac.

(6 Avril 1856.)

Si dedero somnum oculis meis et palpebris meis dormitationem, donec inveniam locum Domino, tabernaculum Deo Jacob. (*Psal.* CXXXI, 4, 5.)

Le sommeil ne fermera pas mes yeux que je n'aie trouvé un lieu pour y ériger un tabernacle au Dieu de Jacob.

Monseigneur et Messieurs, L'éclat d'une couronne n'avait pu faire oublier à David le Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda. Son cœur plein d'amour et de foi lui reprochait d'habiter un palais, tandis que le Dieu de Jacob était encore sous la tente du désert.

Nous sommes dispensé de faire ici aucune application de ces paroles; vous savez, nos très-chers frères, si nous nous sommes associé aux prières et aux espérances de votre respectable évêque et du digne représentant de son zèle et de son dévouement. Lorsque, à trois époques assez éloignées les unes des autres, nous vous exprimions publiquement, au nom de vos intérêts les plus sacrés, le vœu de voir ce qui était alors l'église de Bergerac remplacé par un temple plus en rapport avec l'importance de votre cité et plus digne de la majesté de notre commun Maître, nous ne doutions point qu'il ne se fît de toutes parts une noble et sainte émulation. Nous nous plaisons cependant à le reconnaître, quelles que fussent nos espérances, elles ont été dépassées. Qui aurait pu espérer, en effet, au milieu d'obstacles sans cesse renaissants, voir enfin se produire un résultat si complet, un concours si unanime et si sympathique?

Grâces soient donc rendues aux généreux et persévérants zélateurs de cette grande œuvre : à M. le Maire et à son Conseil municipal ; au premier magistrat de ce département qui a si bien compris et si admirablement soutenu l'administration locale, et dont ce monument rappellera le souvenir au milieu de vous : grâces aussi soient rendues à vous, pieux et zélé pontife, dont le cœur et les œuvres nous sont connus depuis si longtemps !

Avec quel bonheur nous sommes venu unir notre main à la vôtre en ce grand jour ! Vous ne serez point oublié, Monsieur le Curé ; il ne manquait que ce nouveau prodige aux prodiges de charité que vous semez sous vos pas. Reconnaissance à vous, intelligente et admirable population, qui, malgré les difficultés des temps, n'avez reculé devant aucun sacrifice, aucune charge, aucun obstacle. Oui, tous, clergé, magistrats, simples fidèles, vous avez rivalisé de bon vouloir et d'efforts ; tous, vous avez fait preuve d'un dévouement et d'un esprit de religion qu'on ne saurait ni assez louer ni assez présenter à l'admiration et à l'imitation du reste du diocèse.

Vous ne serez donc plus condamnés à l'avenir à vous presser, à vous entasser les uns sur les autres, pour l'exercice du culte de vos pères, dans un lieu aussi insuffisant que peu convenable, où la plupart d'entre vous ne pouvaient trouver place et où tout venait contrister les regards de votre foi.

Désormais, nos belles, nos imposantes cérémonies se feront avec la pompe et la liberté qu'elles réclament. Que dis-je? Cette paroisse va voir s'élever dans son sein un de ces monuments qui font la gloire d'un pays, le premier ornement d'une cité, et qui éternisent le souvenir du siècle qui leur donne naissance.

Nous en avons pour garants, et la beauté du plan qui a été approuvé, et l'habileté de l'architecte qui l'a conçu et qui en doit diriger l'exécution, et la grandeur des dépenses que vous vous êtes imposées. Vous avez vu M. Abadie à l'œuvre à Périgueux; nous savons ce qu'il a fait à Loupiac et à Angoulême ; vous verrez bientôt ce qu'il aura fait

(1) M. l'abbé Charles Dupont, clerc minoré, membre du conseil général de la Vienne, député au Corps législatif.

Digitized by Google

à Bergerac. Oh! c'est une bien bonne et heureuse pensée que celle de construire, dans la seconde ville de votre département, une église qui ne le cède point aux plus remarquables de la contrée. Bordeaux et Périgueux, sous le rapport des édifices religieux, pas plus que sous le rapport des autres monuments, n'ont rien à envier à l'univers catholique; et il est digne de Bordeaux et de Périgueux que les lieux qui les environnent aient aussi leur éclat et leur splendeur. Bergerac et Sainte-Foy auront l'honneur d'avoir donné un exemple qui sera suivi. Ces deux villes, si rapprochées l'une de l'autre, pourront montrer avec un légitime orgueil le temple où se réunissent leurs enfants et où ils rendent au Très-Haut les hommages qui lui appartiennent.

La date de la construction du monument religieux qui surgit de ce sol marquera dans nos annales. La manifestation patriotique et religieuse dont elle est l'expression, le caractère particulier qu'elle doit revêtir, lui assurent une haute portée historique. L'adoption du style ogival, pur de tout élément bâtard, est un fait dont il faut s'applaudir, parce que, en le rapprochant des faits identiques qui se sont produits il y a quelques années, il est permis d'y voir une tendance doublement heureuse. L'histoire des peuples, a-t-on dit, s'écrit avec leurs monuments ; remarque lumineuse que la science confirme à toutes les époques.

Qu'a-t-elle enfanté, l'architecture, pendant cette période d'indifférence religieuse et de vague inquiétude que vient de traverser la société? Des monuments sans caractère, ne procédant d'aucune inspiration profonde, images de cette société sans croyances, en proie à un malaise sans nom. Ce n'est pas trop augurer de l'avenir, pensons-nous, que de saluer, comme un symptôme de rénovation sociale, ce retour de l'architecture aux traditions chrétiennes, retour qui inaugure pour l'art en général une nouvelle ère de grandeur, car c'est le propre de l'architecture ogivale de réclamer un large concours de tous les autres arts.

Le style de l'église de Bergerac sera celui des monuments de la plus belle époque de l'art chrétien, c'est-à-dire de ces temps appelés barbares, où le génie de nos pères élevait des abris immortels à leurs croyances, selon l'expression d'un écrivain. La période où l'art chrétien atteignit à son point culminant, s'étend du XII^e^ au XIII^e^ siècle. C'est alors que du style ogival à lancette, il passa au style ogival rayonnant. A l'aspect grandiose, aux vastes dimensions, à l'harmonie des proportions des édifices de l'autre âge, les créations de celui-ci allient l'élégance et la richesse, la variété et la majesté.

C'est au XIII^e^ siècle aussi que l'ogive affecte sa forme la plus parfaite. Des spécimens remarquables de cette architecture qui confond aujourd'hui notre faiblesse, sont répandus dans un assez grand nombre de localités de notre province, et sont dus, en partie, aux Anglais catholiques. Là où les Romains ont à peine laissé quelques vestiges de leur domination, eux qui partout ont marqué leur passage par de gigantesques monuments, les temples chrétiens se dressent encore comme pour démontrer la toute-puissance de la foi, le magique ascendant, la suprématie souveraine du Catholicisme.

L'architecture de l'église de Bergerac, par un bonheur assez rare, n'a pas à lutter avec les difficultés provenant des exigences du terrain et des localités, qui trop souvent nuisent à la réalisation des plus belles conceptions, quandelles ne lesfont pas avorter. Le nouvel édifice s'élève sur un emplacement spacieux, avec ses contre-forts et ses arcs-boutants, sans qu'aucune construction parasite ou environnante vienne rompre sa projection. Une place de soixante-dix mètres s'étendra devant la façade, qui mesure près de trente-sept mètres de longueur et aura un large portique donnant accès devant l'église. Le portique sera couronné d'une tour s'élançant à une grande hauteur et portant dans les airs trois cloches d'une belle dimension.

Comme presque toujours, le plan de l'église est celui d'une croix latine. Le vaisseau se compose d'une grande nef et de deux collatéraux. Les travées donnant accès dans le transsept divisent la nef centrale. Une grande fenêtre à ogives, pratiquée à chacune des extrémités du transsept, verse la lumière à cette partie de l'édifice. D'autres rangs de fenêtres éclairent la nef et les bas-côtés. Deux chapelles, où seront disposés les autels latéraux, seront décorées de fresques. Des peintres, appelés à faire leurs preuves dans la cathédrale de Périgueux, se préparent déjà à ce travail, qui ne supporte pas la médiocrité. Le sanctuaire sera entouré d'un bas-côté qui continuera celui de la nef, et dans lequel s'ouvriront trois gracieuses chapelles. Une large avenue conduira à la nouvelle église.

Le monument s'offrira donc aux regards dans une de ces perspectives où les grâces de la nature, unies à la sévérité grandiose des lignes de l'architecture ogivale et à son mouvement ascensionnel, portent l'âme au recueillement et à la contemplation que doit toujours commander la vue de la maison de Dieu.

Et maintenant, procédons à la touchante cérémonie pour laquelle nous avons été convoqués. Posons les fondements de l'édifice sacré qu'appellent tant de besoins et tant de vœux. Entrons dans l'esprit de cette solennité, et tous nous comprendrons que ce qui est avoué ou prescrit par l'Eglise, a pour fin la gloire du Créateur et la sanctification de nos âmes.

Ces détails de notre liturgie sont des emblèmes de miséricorde, et la bonté suprême respire jusque dans les choses inanimées qui appartiennent au culte. Jetez les yeux sur cette pierre offerte à la bénédiction de l'Eglise : la couleur de son vêtement est le symbole de l'innocence des mœurs des Chrétiens ; l'eau qui doit la purifier vous annonce que nos cœurs, pour être agréables

Digitized by Google

à Dieu, doivent être sans tache ; et les onctions multipliées avec l'huile des infirmes avertissent votre faiblesse qu'étant les soldats de Jésus-Christ, vous devez revêtir les armes de la force et porter le casque de l'héroïsme spirituel. Aux signes répétés de la croix, l'Église nous rappelle que ce n'est qu'aux épines sanglantes dont elle est entourée, que pendent les couronnes de la fidélité à notre vocation; l'encens qu'on va brûler, que ne nous dit-il pas? C'est la bonne odeur de l'innocence, c'est le feu de l'amour divin qui doit embraser nos âmes, c'est la prière qui monte humble, suppliante, jusqu'au trône de l'Eternel, sur les ailes de l'espérance.

Salut donc, temple religieux, désirable monument, image du ciel, maison de prières, demeure fortunée du Roi des rois! Salut, auguste sanctuaire, lieu du tabernacle admirable où devra reposer le Saint des saints! Salut par avance, autel consacré sur lequel coulera le sang de la victime pacifique; séjour de paix et de consolation, refuge de l'affliction et du repentir, salut! Que le Père des miséricordes bénisse ceux qui le béniront ; qu'il prodigue ses grâces à tous ceux qui pénétreront dans ton enceinte ; que ses yeux soient toujours ouverts sur leurs besoins, et ses oreilles toujours attentives à leurs prières! Salut déjà, Table eucharistique, où chaque jour sera distribué le gage de la gloire future! Chaire évangélique, d'où se fera entendre la parole de la vérité et de bonheur, à vous aussi, salut! Que jamais la semence céleste ne tombe sur une terre ingrate; que la rosée du ciel l'amollisse, la fertilise et lui fasse produire d'heureux fruits! Salut, Tribunal de miséricorde et de pardon, témoin silencieux des gémissements de l'âme et des miracles de la grâce divine! C'est ici, Seigneur, nous en avons la douce confiance, que vous verserez des torrents de bénédictions, et, qu'en échange d'un cœur contrit et humilié, vous donnerez le vêtement de la justice et de la paix. C'est ici, enfin, qu'une longue suite de générations fidèles se succédera, y venant prier avec ferveur pour ceux à qui elles seront redevables d'un tel bienfait.

Dieu saint, Dieu tout-puissant, vous conserverez toujours pure cette demeure que vous voulez habiter! Bénissez aussi tous ceux qui se sont empressés de partager les consolations que vous accordez en ce moment à notre ministère! Qu'aujourd'hui nous éprouvions les admirables effets de cette ineffable bonté que nous célébrons maintenant dans les transports de notre juste reconnaissance. Guerriers, administrateurs, magistrats, ministres des autels, unissons nos efforts. Nous tendons tous à un même but par des chemins divers. Nous aurons acquitté notre dette envers Dieu et envers la Patrie, quand nous aurons, par tous les moyens que la divine Providence a mis entre nos mains, travaillé à rendre nos frères plus heureux en les rendant meilleurs; et nous les rendrons meilleurs en les rendant plus chrétiens.

L'Empereur a vu, N. T.-C. F., le plus cher de ses vœux exaucé. La naissance d'un fils complète les bienfaits de la Providence à son égard. Tant de bénédictions, en si peu de temps, ne peuvent être que l'indice d'une grande mission. « *Quanto augentur dona*, a dit saint Grégoire, *tanto crescunt rationes donorum.* »

A la tranquillité de l'ordre ont bientôt succédé la prospérité et la gloire. Il est impossible de ne pas voir le doigt de Dieu visiblement marqué dans tout ce qui se passe en ce moment.

Loin de nous la pensée de flatter les heureux et les puissants de la terre; mais pouvons-nous ne pas rendre gloire à Dieu du bonheur et de la puissance qu'il leur accorde, quand ils ne font usage de cette puissance que dans l'intérêt de tous? Ainsi le Seigneur traite Cyrus, afin qu'il donne à Israël les moyens de rebâtir son temple et de relever ses autels; César-Auguste, afin que Jésus-Christ, sous son règne, naisse au sein d'une paix universelle; Constantin, afin qu'après trois cents ans de persécutions, l'Eglise, sortant des catacombes, respire librement; Clovis, afin que le vainqueur de Tolbiac commence en sa personne la suite des fils aînés de l'Eglise; Pepin, afin qu'il secoure le Saint-Siége opprimé, et que Charlemagne, complétant l'œuvre paternelle, constitue définitivement la souveraineté temporelle du Vicaire de Jésus-Christ, et assure son indépendance. Telles sont, N. T.-C. F., les pensées de foi si bien en harmonie avec les nobles sentiments dont nous sommes tous pénétrés.

A cet heureux événement succède aujourd'hui la nouvelle de la paix. Jamais notre sol n'a tressailli sous le mouvement de circonstances tout à la fois aussi rassurantes et aussi glorieuses. Les rivages du Bosphore, déjà témoins de la bravoure et de la constance de nos anciens preux, ont été étonnés du nombre et de la majesté de nos vaisseaux. L'islamisme a vu tomber ses préjugés séculaires devant un héroïsme enfanté par la Foi, devant les merveilles d'une charité qu'il n'avait jamais connue et d'un dévouement que la vérité a seule le pouvoir d'inspirer. Une alliance inespérée a mêlé sur les champs de bataille deux sangs qui semblaient ne devoir jamais couler pour la même cause.

Notre pays n'est pas seulement rentré dans le grand conseil européen; mais pendant qu'une des mains de la France reposait sur la garde de son épée, l'autre tenait la plume dans les conférences de la paix. C'est à Paris que vient d'être décidé l'avenir de la civilisation. A la vue de tous ces bienfaits, faisons monter vers le ciel le cri de notre reconnaissance et l'encens de nos prières. De cette manière, tout en acquittant notre dette pour le passé, nous mériterons de nouveaux bienfaits pour l'avenir.

Digitized by Google

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, à la bénédiction de l'église de Bourg-Argental.

(21 Septembre 1856.)

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus. (*Psal.* cxxi, 1).

Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.

Notre joie est grande de nous trouver au milieu de vous, nos très-chers frères. Les souvenirs délicieux de l'enfance se réveillent à la fois dans notre pensée. De quels charmes sont environnés les jours écoulés sur le sol natal, ces premières jouissances de la vie, ces premiers spectacles qui frappèrent nos yeux; ces premières solennités religieuses parlent encore à notre cœur : les distances que nous venons de franchir, les lieux que nous avons parcourus, les vertes campagnes, le murmure des eaux, tout, jusqu'aux vifs et profonds regrets d'un passé qui ne reviendra plus, fait naître en nous les plus vives émotions. Nous nous sentons heureux près de vous; ne craignez pas de nous approcher. L'âge a blanchi notre tête; mais le cœur est le même. Bien à plaindre serions-nous s'il en était autrement. Quel charme de s'arrêter dans le vallon, sur les bords du ruisseau, toutes choses se confondant avec l'aurore si belle de nos premiers pas dans la vie! Toujours votre frère et votre ami, vos sujets de satisfaction ou de douleur sont les nôtres. Aussi notre joie a été grande quand on nous a dit : *Nous irons ensemble dans la maison du Seigneur;* l'humble sanctuaire des jours anciens a dilaté son enceinte; Jérusalem a été bâtie comme une grande cité pour recevoir toutes les tribus qui viendront chercher le bonheur dans son sein.

Oui, N. T.-C. F., il nous semble qu'en vous ouvrant les portes de ce monument, qu'en aspergeant de l'eau consacrée ses murs, nous inaugurons pour vous une ère de prospérités spirituelles et temporelles. Qu'est-ce que l'église, en effet? C'est la maison du Seigneur, c'est le tabernacle de son alliance avec les hommes. La Majesté suprême, abaissant la hauteur des cieux, descend parmi nous. Le Roi de gloire vient faire éclater les trésors de sa puissance, de sa sagesse et de son amour; l'humble créature peut se montrer ici avec toute la simplicité que commande le malheur, y méditer sur le néant des choses de ce monde.

L'église est encore le trône de la miséricorde; c'est le lieu où l'enfant est régénéré dans les eaux qui l'engendrent à une nouvelle vie; là, est le tribunal où le coupable rachète son pardon; plus loin, est la chaire d'où descend la parole qui porte dans les âmes la lumière, la force et l'amour. Approchez de l'autel, baisez avec ferveur la table auguste où Jésus-Christ se donne à nous sans réserve.

L'église est le lieu de la prière. Entendez, N. T.-C. F., le Seigneur qui vous crie : Si je ferme le ciel et si la pluie ne vient pas rafraîchir vos moissons; si j'envoie les fléaux dévastateurs en punition de vos crimes, accourez dans mon sanctuaire, invoquez mon nom, et mes yeux seront ouverts sur vous; j'oublierai vos égarements, et je bénirai la terre. *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus! Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie en votre présence.* Que les mondains aillent chercher le bonheur dans les assemblées de dissipation et de plaisir; vos autels, ô Seigneur! voilà mon trésor.

L'église est le lieu de l'union et de la paix. Cœurs ulcérés, Chrétiens divisés, où courez-vous? Franchissez le seuil de cette enceinte, le Dieu qui règne ici est le Dieu de la paix; c'est le Dieu qui pardonne, c'est le Dieu qui meurt pour ses ennemis. Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes? Ici, nous n'avons qu'un seul père, qu'une table, qu'un autel, qu'une communion. Cherchons donc un abri dans le cœur du divin Maître; là, nous trouverons la paix avec le ciel, avec le prochain, avec nous-même! Venez, familles divisées par les intérêts du temps, par les haines qu'enfantent l'orgueil et la jalousie, venez chercher le repos!

Douce paix, aimable paix, je vous la demande, ô mon Dieu! pour tous : *Propter fratres meos et proximos meos, loquebar pacem de te. Propter domum Domini Dei nostri, quæsivi bona tibi.*

Tabernacle de Dieu se faisant Emmanuel parmi les hommes, tribunal de miséricorde, source de lumières, école de vertu, voilà votre église, voilà ce qui la recommande à votre vénération et à votre amour. Pour qu'elle fût entièrement digne de celui qui veut l'habiter, il aurait fallu que les anges y missent la dernière main; proclamons toutefois que votre générosité n'a pas connu de bornes.

C'est une justice à rendre à ceux qui en ont conçu le plan. Ils ont fait une œuvre de génie. Ils ont rajeuni, agrandi avec un succès que je me plais à constater, notre vieille église, et Bourg-Argental pourra ajouter un rayon à l'auréole de gloire qui ceindra le front de l'auguste cardinal dont l'épiscopat sait enfanter tant de merveilles.

Mais après ces éloges si bien mérités, permettez-nous de vous dire qu'il manque, comme couronnement de vos travaux, un clocher et des vitraux peints. Un étage de la vieille tour octogone va servir de coupole; j'espère qu'on lui rendra ses gracieuses colonnettes et qu'on fera disparaître le pavillon sans caractère qui la cache en partie; mais elle n'est plus assez élevée, et, réduite à de telles proportions, elle est incapable de contenir la riche sonnerie dont vous voulez doter votre église. Un clocher nouveau, en rapport avec le monument, devra surmonter le ravissant portail arraché tant de fois aux injures du temps et des hommes; c'est le vœu de la population tout entière.

Qui ne sait, en effet, que priver nos temples de ce complément, c'est leur enlever le langage qui parle à tous les yeux? On

Digitized by Google

éprouve une froide impression de Dieu absent qu'on ne voit point régner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme.

Aussi, N. T.-C. F., vous apprendrez avec bonheur que dès ce moment on va mettre la main à l'œuvre pour donner au pays cette légitime satisfaction; et bientôt s'élancera dans les airs une élégante flèche qui, suspendue entre le ciel et la terre, indiquera la maison de Dieu, et ne pourra inspirer que de salutaires pensées aux voyageurs qui gravissent ou descendent vos pittoresques montagnes.

Quelle jouissance pour vous, quand vos regards se porteront sur un campanile où l'art se sera joué en quelque sorte avec les prodiges. Pourrez-vous vous reposer sous son abri tutélaire sans éprouver l'émotion d'une surprise toujours nouvelle?

Quant aux vitraux dont on décore aujourd'hui les églises avec le même talent que dans les plus beaux âges de la foi, je sais qu'on s'en occupe activement; plusieurs familles seront fières et heureuses de voir figurer leurs armes ou leurs chiffres au bas de ces ravissantes peintures; je les en bénis d'avance, et leur piété généreuse trouvera dans toutes les classes de nombreux imitateurs.

Vous avez cinquante-quatre croisées à pourvoir de cette ornementation; nous engageons MM. les fabriciens à ne s'adresser dans ce but qu'à des artistes haut placés dans l'estime générale, et à se dégager de toutes les étreintes de questions personnelles. Plusieurs églises du pays se sont jetées dans une fâcheuse voie; ne les imitez pas, le bon marché trop souvent coûte fort cher. Prenez modèle sur les verrières dont une main délicate a doté votre ravissante chapelle de l'Hôpital et le chœur des Pénitents. J'ai admiré dans ces nouvelles peintures une science profonde et variée du dessin, l'originalité des types, le choix heureux des lignes, la richesse des couleurs que l'on retrouve dans toutes les œuvres de l'homme habile des ateliers duquel elles sont sorties. Je ne saurais néanmoins trop rappeler à quelques-uns de nos artistes les plus renommés, que quand nous leur demandons des verrières, ce ne sont pas des tableaux peints à l'huile ou à l'aquarelle, des paysages rapportés de la toile sur le verre sans transparence et sans éclat; il faut aux profondes nefs de nos basiliques, à la vôtre en particulier, le demi-jour des teintes calmes et mystérieuses; il ne leur faut pas la nuit des tombeaux.

Mais, N. T.-C. F., je m'en rapporte à votre zèle pour la maison de Dieu, et au bon goût des personnes dévouées que je n'ai pas besoin de nommer pour exciter votre reconnaissance. Un jour viendra où, décoré comme il convient, ce lieu vous sera plus cher encore, et où votre âme, portée à la prière par l'influence mystérieuse qu'exerce un sanctuaire où tout est décent, harmonieux, recueilli, s'unira plus facilement à Dieu, source de toute vertu, de toute grandeur, de toute consolation, de toute félicité.

Vous y accourrez souvent, N. T. C. F., car c'est d'ici que partira ce cri de l'amour divin: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui succombez sous le poids de vos épreuves, et je vous soulagerai.* Vous y viendrez réclamer la grâce d'en haut, si nécessaire pour supporter les peines de la vie, soutenir les luttes de la vertu, et gagner la couronne des Cieux.

—

Discours prononcé au Mans par son Eminence le Cardinal Donnet, pour la consécration de l'église de Notre-Dame de la Croix.

(17 Juin 1857.)

Quam dilecta tabernacula tua! (*Psal.* LXXXIII, 2.)

Messeigneurs (1),

On rencontre encore de nos jours des hommes pleins d'une respectueuse admiration pour le fond du Christianisme, mais qui condamnent tout ce qui excède le strict nécessaire de la morale ou du culte. Pourquoi toutes ces dépenses? disent-ils à la vue des églises monumentales qu'on élève au prix de tant de sacrifices dans nos cités et dans nos compagnes.

Ne pourrions-nous pas leur rappeler que cette réflexion fut faite par le disciple infidèle, quand Madeleine répandait ses parfums sur les pieds du Sauveur; *ut quid perditio hæc?* et que les Pharisiens auraient tenu le même langage s'ils eussent rencontré les sages de l'Orient offrant à Jésus des trésors dont il pouvait certainement se passer.

Nous aimons mieux leur dire que les facultés de notre âme et tous nos biens appartenant à Dieu, nous lui en devons l'hommage et la plus noble part.

C'est, du reste, ce qu'avaient admirablement compris nos pères dans la foi, ainsi que les zélateurs de toutes les grandes œuvres dont le génie chrétien avait couvert le sol de l'Europe. L'inspiration n'est jamais plus féconde que lorsqu'elle répond aux bienfaits du Seigneur par quelques actes de solennelle reconnaissance.

Les nobles cœurs sentent le prix de l'habitation d'un Dieu parmi les hommes. La vie que leur communique le Verbe divin ne saurait rester inactive; elle se traduit par de sublimes conceptions. L'art se met à son service; il s'identifie avec elle.

La basilique en forme de croix, avec ses mille symboles, lui sert à reproduire l'histoire du sacrifice offert pour le salut du monde. La liturgie sacrée développe la solennité de ses pompes; son architecture semble correspondre à l'architecture même des cieux, et l'on ne peut pénétrer dans l'enceinte d'une belle église sans être ému et transporté de tant de majesté, d'harmonie ou de silence, sans s'écrier avec le Roi-Prophète:

(1) Mgrs les archevêque et évêques de Tours, Angers, Nevers, Laval, Blois, et les RR. PP. abbés de Solesmes et de La Meilleraie.

Digitized by Google

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!

Tels sont les prodiges enfantés jadis par la foi de nos aïeux ; tel est celui, N. T.- C. F., qui s'opère aujourd'hui dans votre belle cité.

Gloire donc à vous, Monsieur le supérieur, ainsi qu'à l'architecte habile à qui sont dus les plans et la direction du remarquable édifice sur lequel nous sommes venu appeler de si loin les célestes bénédictions. Tout son ensemble est un retour marqué vers l'esprit chrétien, dont les inspirations se retrouvaient dans les autels, dans les vitraux, dans les statues, dans les vases, les vêtements du prêtre, les bannières, et jusque dans les croix les plus simples. Ici, c'est le même art, la même splendeur, la même vérité. On reconnaît bien là cette esthétique, cette croyance qui voit dans l'église la maison de Dieu, et qui la décore d'une manière digne de Celui qui doit l'habiter.

Placée sur une ondulation de terrain, l'église de Notre-Dame de la Croix domine en souveraine tous les monuments d'alentour. Sa façade, ses hautes galeries, ses toits aigus, ses mille détails d'ornementation, forment un ensemble d'un religieux aspect. Par là se réalisent encore parmi nous les idées qui s'inspirent aux sources de la suprême vérité. Aussi, voyez comme le regard se repose délicieusement sur ce nouveau sanctuaire! Comme il s'élancera majestueusement dans les airs, quand il sera pourvu d'une flèche élégante, seule chose qui lui manque! Ne l'oubliez pas, mon révérend Père, à mesure que les caractères s'abaissent, qu'au moins il y ait quelque chose qui porte nos pensées en haut : une église sans clocher, c'est une reine sans diadème.

Quand on contemple le spectacle imposant de cette couronne de pontifes et de prêtres, les chefs distingués de toutes les administrations d'une province, ces flots immenses de peuple si empressés d'accourir à la consécration solennelle de ce nouveau temple, la foi grandit, et l'on se reporte involontairement à cette époque où le Christianisme commençait à déployer au grand jour toutes ses splendeurs dans l'antique Rome, ébranlant déjà les colonnes de ce vieux monde qui bientôt devait tomber sous les coups de sa puissance.

Espérons, N. T.- C. F., que l'impiété des mauvais jours de notre histoire tombera aussi devant une Religion qui sent d'âge en âge renouveler sa jeunesse et sa force : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

C'est un heureux présage, quand les hommes comprennent la vanité de tous les systèmes qu'on a cru pouvoir opposer à la foi de nos pères. C'est par les croyances que le monde se soutient. L'absence d'une église dans un pays, c'est l'absence de Dieu. C'est donc un progrès parmi nous que ce besoin de réparer, conformément aux bonnes traditions, nos anciens sanctuaires et d'en construire de nouveaux.

Salut, temple auguste, désirable monument, lieu du tabernacle où devra reposer le Saint des saints! Salut, autel consacré sur lequel va couler le sang de la Victime pacifique! Que le Père des miséricordes ouvre le trésor de ses grâces à tous ceux qui pénétreront dans ton enceinte! Que tous les membres de la pieuse société à qui tu es particulièrement destiné se retrempent dans l'esprit de leur institut ; qu'ils puisent dans le cœur de l'Immaculée Vierge, protectrice de ces lieux, des sentiments d'abnégation et de sacrifice ; qu'ils obtiennent du Maître la science et la ferveur dont ils doivent nourrir les jeunes âmes auxquelles ils serviront de guides et de pères ; qu'ils ne cessent de comprendre, selon le langage de saint Césaire (1), que, semblables à ces grains qui ayant servi à faire le pain eucharistique ne peuvent plus être distingués, et à cette goutte d'eau qui, dans le même mystère, étant mêlée à l'espèce de vin, ne peut plus en être distraite, les membres d'une Congrégation selon le cœur de Dieu doivent rester tellement inséparables par la pratique de leurs saintes règles, que jamais ni l'inconstance de leur volonté, ni aucun intérêt humain, ni la mort elle-même ne puissent les désunir!

Ces conseils que nous dicte l'affection la plus tendre, vous les suivrez, missionnaires infatigables, frères pieux et zélés, bonnes petites sœurs! Vous habiterez la maison de Dieu dans l'union des mêmes sentiments, et vous ne souffrirez d'autre émulation que celle de la science et de la vertu.

Au milieu des pompes de cette cérémonie, et en reportant nos pensées vers les lieux d'où nous venons, pourrions-nous oublier un Pontife dont votre pays fut le berceau, qui sut parler le langage de la charité avec tant de charmes, et qui avait pris pour devise : Aimons-nous les uns les autres ; *Diligamus nos invicem*; notre prédécesseur de si douce mémoire, et cet autre lui-même qui gouverne avec tant de zèle une Eglise dont nous le consacrâmes, si jeune encore, le bien-aimé Pasteur?

Les Cheverus à Bordeaux, comme les Pidole, les La Myre, les Carron, les Bouvier au Mans, n'ont-ils pas représenté la science et la charité épiscopales dans toute leur perfection ; et, de leurs tombes vénérées, ne semble-t-il pas s'exhaler un parfum de sainteté qui fait encore du bien à l'âme? N'est-ce pas à la vue des œuvres opérées par de tels hommes, qu'un publiciste s'écriait naguère : « L'Eglise ne se trompe pour ainsi dire jamais dans le choix de ses ministres; une fois consacrés, on cherche inutilement ceux qui ont pu se trouver au-dessous de leur position ; » pensée qu'un autre publiciste, homme du monde comme le premier, traduisait ainsi : « Nos pontifes, même dans les jours les plus difficiles, furent des modèles de vertus, et très-souvent les plus grandes lumières de leur époque. »

Nous ne voulions parler que des morts, mais votre présence, Messeigneurs, nous impose la douce obligation de vous redire devant cette nombreuse assistance notre

(1) S. Cæs. Trelat., hom. VII, *Ad monach.*

Digitized by Google

profonde estime et notre tendre affection. Les premiers honneurs de cette fête appartenaient à l'ange de l'Eglise du Mans et au vénérable métropolitain de cette religieuse province. Merci, à l'un et à l'autre, d'avoir bien voulu nous y appeler de si loin!

Quand, la veille de ce beau jour, retentissait la voix d'un prélat qui fut si longtemps l'apôtre infatigable de vos contrées, nous nous rappelions, Monsieur le supérieur, les rapports que nous avions formés avec vous pendant notre séjour en Touraine; si nous vîmes jeter dans la terre cette faible semence devenue le grand arbre qui nous ombrage en ce moment, Mgr Dufêtre fit davantage : il vous aida à mener à bon terme plusieurs de vos admirables fondations. Aussi, qui n'a été heureux dans la ville du Mans d'entendre de nouveau cette parole toujours jeune qui depuis trente-huit ans remue les âmes pour les gagner à Jésus-Christ ?

Là ne se borneront pas les gloires de cette inauguration. Hier, c'était un évêque; demain et les autres jours qui suivront, ce sera un de ces prêcheurs que Dieu fit pour convertir les peuples, et en qui le don de la parole semble un héritage de famille. Nous l'avons entendue dans notre ville épiscopale, cette voix si émouvante, et nous sommes sûr qu'ici comme à Bordeaux tous accourront pour recueillir un enseignement dans lequel l'orateur, sans sacrifier jamais la sévérité de la doctrine à l'élégance de la forme, parvient toujours à captiver et à toucher; résultat heureux que rendra plus certain encore le concours que va lui prêter une autre voix non moins autorisée, celle de votre bien-aimé compatriote, organisateur intelligent du service religieux sur nos vaisseaux. Les familles et la patrie ont su en apprécier les bienfaits en des jours d'impérissable gloire.

Pourrions-nous aussi, N. T.-C. F., ne pas signaler à votre reconnaissance l'apparition bénie de ces anges de la solitude qui ont apporté à cette fête comme un parfum de la vie cénobitique? L'un, que son talent et d'importants travaux ont placé parmi les érudits de l'époque, a bien mérité de l'Eglise en rendant à la France cette famille de saint Benoît qui fut l'une de ses plus grandes gloires; les deux autres, hommes du silence, nous en voudraient de soulever le voile dont s'enveloppe leur modestie; qu'ils nous permettent de leur dire la satisfaction que procure ici leur présence inaccoutumée.

Nous pouvons donc, noble cité du Mans, t'appliquer en terminant ce que disait Moïse à son peuple: *Habebitis hunc diem celeberrimum.* Oui, ce jour comptera parmi les plus beaux, tu l'inscriras dans les fastes de ton histoire, chaque pierre de l'édifice sacré en perpétuera le souvenir, et il y restera gravé en caractères ineffaçables! Privilège des fêtes catholiques, et de celle-ci en particulier, de pouvoir laisser dans les âmes des impressions qui résistent à l'action du temps !

Et nous aussi, N. T.-C. F., heureux des émotions qui ont si délicieusement agité notre âme pendant cette solennité, nous les emporterons comme un trésor; nous redirons à nos bien-aimés diocésains la noble hospitalité que nous avons reçue dans votre cité, les témoignages de tendre et respectueuse affection dont nous avons été l'objet. Ils en seront heureux, ils vous en béniront et en garderont avec nous un impérissable et reconnaissant souvenir.

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, à la consécration de l'église des Carmes de Bordeaux.

(13 octobre 1857.)

Bonum est nos hic esse. (*Matth.*, xvii, 4.)

Encore un beau jour pour la religion et la piété catholique; encore un triomphe pour l'Eglise! Car quelle est la partie du monde où les enfants du Carmel n'aient dressé leur tente? Encore, par conséquent, un motif d'espoir pour l'avenir.

Nous laisserons à d'autres, mes révérends Pères, raconter les moyens dont Dieu s'est servi pour vous rétablir en France, il y a près de vingt ans, dans des jours où les défiances, les préventions, les haines contre les corporations religieuses étaient plus vivaces que jamais. Les grandes époques historiques de la fondation, de la chute, de la restauration des Ordres religieux, sont comme les grands monuments. Pendant que ceux-ci se bâtissent, l'ouvrier qui, sous l'inspiration de l'architecte, y apporte la pierre, le public lui-même sous les yeux duquel ils s'élèvent, n'en juge bien ni les proportions ni la magnificence; mais quand, débarrassés de leur échafaudage, ils apparaissent dans leur ensemble, les peuples s'empressent d'applaudir. La postérité paye sa dette d'admiration à l'œuvre dont les contemporains étaient trop voisins pour en apprécier toute la grandeur. Il en sera ainsi de notre époque. Cet ensemble de choses opérées dans tous les ordres d'idées, cet essor donné à tant d'œuvres charitables, cette apparition dans nos chaires, dans nos maisons d'éducation, des membres de ces familles religieuses dont la génération actuelle ne savait plus les noms, seront mieux jugés encore dans l'avenir.

Le monument que nous inaugurons aujourd'hui aura sa part de gloire. En le contemplant, vous vous convaincrez, N.T.-C. F., que pour retrouver l'art que nous avions vu se mourir faute d'inspiration, de force et de vérité, on se décidera à le chercher dans quelques églises nouvelles qui surgissent dans toutes les parties de la France, et qui seront au milieu de nous les premiers jalons de la véritable renaissance: ce qui prouve une fois de plus que l'architecture, *le plus divin des arts liturgiques* (*Dom Guéranger*), conservera le pas sur tous les autres; car sans lui la sculpture et la peinture n'auraient pas de raison d'être.

Ce qui frappe en entrant dans ce temple, c'est la pensée sérieusement chrétienne qui le colore et l'anime dans son ensemble et dans ses détails, c'est un retour marqué vers l'esprit

Digitized by Google

qui vivifia les arts lorsqu'ils surent élever et décorer si admirablement nos grandioses basiliques. On y retrouvait partout ses inspirations. L'art, alors, dans l'humilité de son recueillement, avait la conscience que, si grand qu'il soit, il doit servir et non pas commander, et que la Religion seule est souveraine; il savait que l'auguste Sacrifice est le centre unique vers lequel converge toute prière et tout cantique, et que rien de ce qui frappe les sens des fidèles ne doit être en opposition avec cette fin suprême.

Tels furent les principes qui dirigèrent nos aïeux et qui enfantèrent des prodiges en architecture, en peinture et en musique religieuse; ce sont là aussi les principes auxquels a obéi l'humble Carme à qui sont dus les plans et la direction de ce bel édifice.

Ceux qui se complaisent à disséquer les monuments peuvent y reconnaître l'ensemble et jusqu'aux détails de la basilique des vieux temps. Le pilastre, l'arcade et l'ogive se sont fondus dans l'unité de la pensée chrétienne. La croix du Sauveur en a dessiné le plan. La nef est divisée dans sa longueur par des travées qui encadrent le sujet; au-dessus, un nombre égal de fenêtres leur ménage un jour favorable. Le chœur, élevé de plusieurs marches, donne à l'autel principal une très-grande importance, et le rétable est d'un bel effet. L'architecte n'a pas été moins bien inspiré dans toute l'ornementation de l'abside. Rien n'est superflu, et tout parle dans cette composition ; on sent que l'originalité des formes n'est que le résultat expressif d'une pensée religieuse et puissante. Tout en un mot, dans la configuration de l'édifice, est dominé par le sujet, et aucune de ses parties n'est une reproduction servile.

Un clocher assez élevé donne de l'importance à l'abside, qui n'eût point été assez apparente. La nouvelle église aurait dû être complétée par l'addition de trois autres flèches. Des raisons d'économie auront sans doute empêché l'architecte de couronner ainsi la décoration extérieure du monument.

Puisque nous parlons d'économie, il est bon de mentionner ici que la charité publique ou privée n'a pas été pour beaucoup dans la construction de cette église. Les religieux en sont eux-mêmes non-seulement les architectes, j'allais presque dire les ouvriers, mais encore les bailleurs de fonds. La Providence a fait membres de leur Société des artistes distingués, des négociants, des médecins, des hommes de loi, qui, à Montpellier, à Agen, à Bagnères, à Carcassonne, comme à Bordeaux, ont consacré leur fortune à élever les édifices nécessaires à l'Ordre dans le sein duquel ils désirent vivre et mourir.

Nous avons bien entendu des archéologues se plaindre de l'ensemble de ce monument et en critiquer plusieurs détails avec une apparence de raison. Cette admiration exclusive de ce qui est ancien, ce mépris pour tout ce qui s'affranchit de l'imitation, me paraît quelque chose de décourageant et d'injuste.

Ces messieurs savent fort bien nous dire que tous les vieux monuments diffèrent les uns des autres, et que cette diversité, dans l'expression d'une pensée commune, était au moyen âge la marque des œuvres inspirées; mais ils ont, comme le leur reprochait dans une circonstance semblable un de nos archéologues les plus distingués, d'autres poids et d'autres mesures pour leurs contemporains.

Nous convenons toutefois que l'iconographie qui base toutes ses décisions sur les monuments du XIII^e^ siècle, doit regarder comme apocryphes plusieurs additions. La nouvelle église de Saint-Eugène, à Paris, nous en fournit un exemple dans les quatorze représentations en verre du Chemin de la Croix, dont le nombre a déterminé celui des travées. Mais, outre que certaines dévotions les plus respectables ont été adoptées à des époques moins reculées, nos critiques ne s'aperçoivent pas qu'il existe deux écoles en architecture : celle des catholiques et celle des anciens troubadours.

Les architectes de l'église des Carmes appartiennent nécessairement à la première. Ce sont de vrais artistes chrétiens. On est fier, dans certaines familles, de compter une longue succession d'aïeux ayant exercé avec honneur et succès la même profession. Ici nous découvrons, comme dans les architectes de Sainte-Croix, de Saint-Dominique, de Saint-Bruno et de Saint-Paul de Bordeaux, de Saint-Pierre de La Réole, de Saint-Gérard de La Sauve, de Saint-Pierre de Guîtres, de nombreuses générations de constructeurs couvert d'un froc qui n'a pas étouffé leur génie. Rien n'est beau comme de voir se perpétuer ainsi l'héritage sacré de la foi, du nom et du talent.

S'ils prêtent à quelques critiques, ils n'en ont pas moins fait une œuvre qui ne saurait être trop appréciée. Les masses, qui ont le sentiment du beau, leur payent ce tribut d'éloges. On m'assure que la grande majorité des visiteurs étrangers se prennent pour cette nouvelle église d'une admiration qui ne s'était pas même éveillée dans la basilique de Saint-André. N'en soyons pas surpris. A moins d'une perspicacité rare, l'habitant de Bazas, d'Auch, de Bayonne, de Périgueux, d'Angoulême ou de Saintes, a pour la cathédrale de son pays une prédilection exclusive, qui le dispose à ne rencontrer qu'une déception devant la reine des églises de la province. Mais le patriotisme de clocher a l'air de s'incliner devant l'œuvre qui s'achève sous nos yeux; on s'étonne de voir le siècle produire des prodiges d'architecture religieuse : on ne l'en croyait plus capable. Quelles églises, en effet les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et la moitié à peu près de notre XIX^e^ siècle, ont-ils enfantées?

Nous n'avons pas oublié l'opposition flagrante qui existait parmi les représentants de l'art officiel, qui se barricadaient opiniâ-

Digitized by Google

trément derrière le paganisme, étonnés qu'on leur parlât de l'inspiration catholique. Quelle peine n'eûmes-nous pas d'obtenir à Paris l'approbation des plans des églises de Langon, du Carbon-blanc, de Talence, du pont de Cubzac, de Saint-Julien et de Caudéran? Les merveilles de l'époque, les chefs-d'œuvre qu'approuvait au ministère de l'intérieur le Comité des beaux-arts, c'était Pauillac, Saint-Nicolas, Saint-Martial, La Bastide, Arvayres et Myos. Il fallait bien se garder de revendiquer l'architecture religieuse du moyen âge comme une de ses gloires les plus pures. On comprend dès lors, N. T.-C. F., l'impression produite sur les hommes de toutes les classes par l'apparition des monuments qui, depuis les dernières années, démontrent si éloquemment que la foi sait encore dessiner des plans et jeter dans l'espace des voûtes majestueuses.

Espérons, N. T.-C. F., que dans cette église où retentit déjà à la gloire de Dieu l'accent de la reconnaissance, le vitrail, avec ses légendes et ses chroniques, viendra apporter son complément. La foule, toujours avide du merveilleux, disait, il y a quelques années, que le secret de ces ravissantes peintures était perdu pour toujours. Ce secret n'a jamais été perdu ; mais l'art chrétien qui créa les murailles transparentes de Metz, de Chartres et de Bourges, qui peignit nos épopées catholiques en lettres d'azur et de feu, avait replié ses ailes toutes meurtries des coups de l'hérésie et de l'impiété ; il avait disparu avec les inspirations de la foi du moyen âge. Mais après avoir lutté contre les préjugés du temps, cet art admirable est ressuscité dans les établissements dirigés par les Thévenot, les Maréchal, les Lusson, les Gérente, les Thibaud, les Villiet, les Mauvernay et tant d'autres. Il n'est personne parmi vous qui n'ait déjà plusieurs fois loué les chefs-d'œuvre dont se sont enrichies nos églises de Saint-André, Saint-Michel, Saint-Seurin, Sainte-Eulalie, Notre-Dame, Saint-Nicolas, Caudéran, Saint-Paulin, Saint-Léonce, et un grand nombre de sanctuaires de nos plus modestes campagnes.

Que de magnificences l'art est donc appelé à semer, sous l'inspiration de la foi, pour rendre ce temple digne de Dieu et de la piété de ses fondateurs!

Remontons aux âges qui nous ont précédés, et nous apprendrons tout ce que renfermait une église. Quand il n'y avait plus de civilisation qu'entre ses murailles, quand la société périssait sous les coups des barbares, il fallait que chaque temple fût, pour ainsi dire, le moule d'une société nouvelle, et que le saint lieu accoutumât les hommes, au bien, les arrachât au mal. C'est pourquoi l'Église avait sa fontaine qui purifiait les mains, son vestibule où pleuraient les pénitents. Plus tard viennent se ranger près d'eux le baptistère, le cimetière et le clocher; elle embrasse dans son enceinte agrandie tout ce qui fait la vie religieuse d'un peuple. Voyez, dans les quartiers de Saint-André et de Saint-Michel, ces admirables coins de terre qui réunissaient la maison de Dieu, le campanile et le cimetière! Toute la patrie spirituelle était là : il ne fallait rien de plus pour naître, vivre et mourir. On comprend que les basiliques aient enfanté des cités. En vain la lumière des sciences et des arts menaçait de s'éteindre. Le temple conservait dans ses mosaïques, dans ses vitraux, dans toutes ses peintures et dans ses pierres mêmes, un enseignement populaire capable d'éclairer les esprits et d'émouvoir les imaginations; les hommes en sortaient instruits et charmés, et y revenaient avec amour, comme en un lieu où ils trouvaient le vrai et le beau.

Et pour donner à tous la clef de ces représentations instructives, on les accompagnait d'inscriptions. Au-dessous de chaque mosaïque, sur chaque muraille, se lisaient des vers qui en expliquaient le sens, qui en tiraient une leçon, qui cherchaient à toucher le spectateur, à lui arracher une larme ou une prière...

Ainsi se forma une espèce de catéchisme, un genre de littérature, une poésie murale qui anima les églises du moyen âge, et qui disparut dans les jours de l'ignorance ou du mauvais goût.

Nous avons vu avec douleur, dans un récent voyage, les peintures de la plus belle des églises de Brunswick couvertes d'un épais badigeon. Comme la Sainte-Chapelle de Paris et Sainte-Cécile d'Alby, cette ravissante ornementation rappelait d'augustes mystères, des faits anciens qui fatiguaient certains regards. Cependant, et disons-le vite à la gloire de notre époque, le bon sens artistique vient de l'emporter sur un fanatisme inintelligent ; de nombreux ouvriers sont occupés en ce moment à enlever les couches de plâtre qui avaient servi à cacher toutes ces merveilles.

Emporté plus loin que nous ne l'aurions voulu par les considérations qui précèdent, le temps nous manque pour vous expliquer, N. T.-C. F., le sens des rites sacrés, qui, dans les consécrations d'église, n'est pas toujours pleinement compris. Il est cependant facile de saisir l'idée générale qui domine ces cérémonies, lorsqu'on sait que la dédicace d'un temple catholique figure l'union de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne.

Le consécrateur représente le Sauveur du monde, et le monument qui doit être consacré, le paganisme plongé dans une funeste ignorance.

Vous avez remarqué qu'après de nombreuses aspersions, et après avoir tracé l'alphabet grec et latin sur la cendre, nous sommes allé chercher les saintes reliques et les avons introduites dans le nouveau temple, comme Jésus introduira un jour les élus dans la maison de son Père. Vous conserverez longtemps le souvenir de la longue file de prêtres, de religieux entrant ici au milieu de ces chants d'allégresse: *Levez-vous, bien-aimés du Seigneur! Abandonnez vos glorieux*

Digitized by Google

tombeaux ; bénissez ce temple, gardez-nous en paix !

Un mot encore, N. T.-C. F., dont vous apprécierez le motif, et nous aurons fini. Vous viendrez dans ce sanctuaire, non pour y chercher l'eau qui régénère, puisqu'elle est réservée à vos paroisses, ni la grâce qui unit les époux, ni la prière qui, en honorant la dépouille mortelle, délivre les âmes, mais le bienfait de la réconciliation et quelques autres faveurs célestes que l'éloignement vous empêchait d'aller réclamer aussi souvent que le besoin s'en faisait sentir. Si ce temple est la gloire et la consolation de votre quartier, n'oubliez jamais qu'il n'en est pas la paroisse, que c'est ailleurs que se fait entendre la voix des prêtres responsables de vos âmes, que sont catéchisés vos enfants, que le devoir pascal s'accomplit. C'est en unissant leurs efforts à ceux de vos pasteurs bien-aimés dont ils sont les auxiliaires, que nos religieux contribueront à étendre le royaume de notre commun Maître, et à sauver les âmes de nos enfants.

—

Discours prononcé par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'occasion de la bénédiction solennelle de la grotte de Saint-Mesmin et de la Croix monumentale de Micy.

(13 juin 1858.)

Messieurs,

Que faire et que vous dire pour répondre dignement à cette pompe incomparable, à ce religieux empressement de tout un peuple, à l'attente solennelle de ces deux rives, à vos souvenirs, à toutes les pensées, à tous les sentiments qui se pressent en ce moment dans vos cœurs?

Et vous-mêmes, que venez-vous faire en ces lieux! quel est ce regard et ces hommages que vous semblez y apporter? que demandez-vous à ce fleuve, à ces verdoyants rivages, aux rochers de ce coteau, aux murailles de cette humble et vieille basilique?

Messieurs, vous venez rendre honneur à la sainteté et à la mémoire immortelle d'un pauvre moine mort et disparu de la scène du monde depuis bientôt quatorze siècles!

O puissance admirable des religieux souvenirs! ô mort glorieusement vaincue! ô ruines du temps divinement réparées! ô vertu sacrée et impérissable des saints du Seigneur!

Seules donc, ô grand Dieu. . . . .
Seules restent debout les œuvres de vos mains!
Le temps renverse tout de sa faulx meurtrière,
Les temples, les palais, les peuples et leurs lois :
Clovis a disparu..... puis trois races de rois!...

Mais vous, ô saints de Dieu! vous, anges de la terre,
Si vos cloîtres pieux, jadis si florissants,
Dorment aussi dans la poussière,
Votre mémoire est toujours chère
Au cœur de vos enfants (1)!

Et comment en serait-il autrement, mes frères? Que peut-il y avoir pour vous de plus mémorable et de plus cher que ce lieu, ce jour, cette fête, ce fleuve quelquefois si redoutable, et aujourd'hui béni et glorieux!

N'est-ce pas à ces rives que se rattachent les plus grands, les plus illustres souvenirs de l'histoire nationale et religieuse de la France?

Que dis-je! n'est-ce pas sur les rives de cette Loire, qui traverse et partage la France presque entière, que fut conçue pour la première fois, dans l'âme magnanime du premier roi chrétien, et accomplie par ses armes victorieuses, la pensée de cette grande unité politique, qui devait constituer le puissant empire des Francs, et cette nation, la plus généreuse, la plus homogène, que Dieu ait placée sur la terre, pour y être la fille aînée de son Eglise, et la coopératrice de ses éternels desseins?

N'est-ce pas sous Clovis que s'unirent d'abord la Touraine, le Maine, l'Anjou, la Bretagne, la Lorraine, l'Albigeois, le Rouergue, le Quercy, l'Auvergne, la Saintonge, le Poitou, le Bordelais, la Gascogne, et que ces belles provinces devinrent françaises?

N'est-ce pas de ce fleuve qu'on peut dire qu'il est le fleuve le plus français de la France?

Le Rhin, le Rhône, ne nous appartiennent pas tout entiers : depuis les montagnes de notre Auvergne, qui nous l'envoie, la Loire est tout entière à nous, dans son immense cours; et, avant de devenir l'Océan, elle n'appartient pas à d'autres.

Et si je recherche ses plus graves, ses plus héroïques souvenirs, ne dirait-on pas que Dieu l'a posée en travers, au milieu même de la France, comme un rempart destiné à la protéger au jour des grands périls?

Et, en effet, là où fut fondée la grande unité française, là aussi elle fut miraculeusement sauvée.

Orléans, j'aime à le redire à ta gloire, en saluant de loin tes hautes et superbes tours, tu es la ville des glorieuses délivrances! Saint Aignan, Jeanne d'Arc, c'est à Orléans, c'est sur les rives de cette Loire que vous avez tour à tour délivré notre patrie d'Attila et des Barbares, des Anglais et de la servitude.

Et n'est-ce pas sur ces mêmes bords que les Sarrazins furent écrasés sous les coups de Charles-Martel? N'est-ce pas à Orléans que Clovis et sainte Clotilde revinrent, après avoir, à Tolbiac, décidé la suprématie française sur les peuples du Nord?

Mais ici, quel spectacle nouveau et aussi glorieux se présente à mes regards! Je vois surgir sur les bords de ce fleuve, dans un rapide parcours, en trois stations à jamais célèbres, à trente ou quarante lieues de distance, trois des plus grandes et des plus saintes choses du monde occidental : je veux dire, la prière, le travail et la science.

La prière des cœurs purs, le travail des mains libres, et la science des intelligences bénies de Dieu, ces trois choses qui ont fait la civilisation européenne, et par lesquelles

(1) Paroles de la cantate du petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin.

Digitized by Google

la France a marché la première, reine du monde civilisé.

L'heure était venue. Dieu se décide à venger le sang des martyrs indignement répandu. Rome païenne succombe enfin. Cet empire, qui se vantait d'être éternel, n'est plus. Le peuple, qui se nommait le peuple-roi, est livré aux nations barbares. Dieu les avait multipliées et tenues en réserve, sous le ciel glacé du Nord, pour l'accomplissement de ses vengeances et de ses miséricordes. Tout à coup, il leur lâche la bride, et le monde en est inondé.

L'Eglise demeure seule, debout et immobile, au milieu des ruines! Mais que faire dans ce grand désastre, dans ce naufrage universel de toute l'ancienne civilisation?... Que dira-t-elle à ces farouches vainqueurs? Elle ne sait pas leur langue : ils ne connaissent pas encore la sienne. O inspiration sublime! Elle leur montre des vertus et une croix, et ces loups ravisseurs deviennent des agneaux sous sa main!

Et ce sont ces Barbares mêmes, et les Romains dégénérés, qu'elle emploie à accomplir les trois grandes choses qui devaient sauver le monde : la prière, le travail des mains, et la science sacrée!

Si je descends sur les flots paisibles de la Loire, à l'occident, vers les provinces auxquelles elle porte le tribut de ses eaux, je rencontre d'abord Marmoutier, et là je vois un soldat pannonien, échappé, jeune encore, des temples de l'idolâtrie, restée puissante, et qui vient fonder la prière chrétienne, sur ce rocher de Marmoutier, sculptant dans la pierre toutes ces figures d'anachorètes, immobiles dans l'oraison de Dieu, comme les saints de l'antique Thébaïde; et, devant le tombeau de saint Martin et ses disciples, les Francs tombent à genoux, pénétrés d'admiration et d'amour!

Si je remonte à l'orient, vers les montagnes où ce fleuve prend sa source, et d'où il descend jusqu'à nous, je rencontre Fleury, et là je vois saint Benoît, puis Théodulphe, plantant, au milieu des champs et des fleurs que la Loire arrose, l'arbre béni de la science chrétienne; je vois une des plus glorieuses métropoles intellectuelles du moyen âge, cinq mille écoliers accourus de toute l'Europe pour y puiser aux sources vives de la sagesse éternelle. Et enfin, si je m'arrête ici, sur ce rivage, sur cette terre que nous foulons aux pieds, et qui nous est particulièrement chère, je retrouve Clovis, et avant lui saint Aignan, saint Euverte, et tous nos glorieux pontifes; et avec Clovis saint Euspice, saint Mesmin, fondant ici le travail des mains libres et le défrichement des Gaules; et cela près de trente années avant que saint Benoît fondât le Mont-Cassin.

Vous en savez tous l'histoire : saint Euspice, prêtre vénérable, avait apaisé Clovis sous les murs de Verdun : le fier Sicambre, adouci par les vertus du saint vieillard, ne voulut pas se séparer de lui ni de son jeune neveu Maximin, dont nous avons fait Mesmin : il les amena à Orléans ; et pour fonder un saint monastère, il leur donna tout le territoire qui est sous vos yeux, que le soleil éclaire en ce moment de ses beaux et doux rayons, et qui s'étend *inter Ligerim et Ligeritanum*, comme disent les vieilles chroniques ; et l'antique abbaye de Micy fut fondée l'an 508; et avec elle le travail, non plus des mains esclaves et par là même paresseuses, mais le travail des mains affranchies par la religion, libres, et par là même courageuses à la peine.

Que j'aime en ce moment me représenter ce que fut, ce que devint alors cette belle et large vallée, environnée de collines, couverte de bois épais, avec ses champs en friche, ses marais inhabitables ; mais bientôt s'élèvent çà et là des bâtiments pauvres comme des cabanes de bergers et faits de la main même des solitaires ; comme le raconte un ancien historien auquel j'emprunte ces détails, la vallée est toute remplie de pieux anachorètes ; tout est en mouvement, et néanmoins l'ordre et le silence règnent de toutes parts ; nul autre bruit que celui du labourage et des louanges de Jésus-Christ ; les Frères se nourrissent d'un pain grossier qu'ils gagnent à la sueur de leur front : je vois leurs visages pâles et décharnés, mais sur lesquels reluit la sérénité de l'amour de Dieu ; je vois leurs corps exténués et abattus, mais qui sont animés au travail par la grâce du Saint-Esprit et les espérances célestes.

Au milieu d'eux, saint Mesmin, devenu leur père et leur abbé, après la mort de son vieil oncle Euspice, les anime tous par ses exhortations, par ses exemples, par ses vertus : selon les belles images des saintes Ecritures, pendant que saint Mesmin, saint Avit, saint Lyé, saint Viator plantent et arrosent, Dieu donne l'accroissement, *Deus dat incrementum.*

Cultivé par des mains pures, ce désert germe, fleurit et répand des parfums qui embaument toute l'Eglise : *Lætabitur deserta et invia.* Dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages naissent les myrtes : *Pro urtica crescet myrtus ;* à la place des épines croissent les lis : *Solitudo florebit quasi lilium.* La postérité de saint Mesmin est bénie comme celle d'Abraham. D'où me viennent, s'écrie-t-il, tant de disciples et tant d'héritiers de ma pauvreté, de mon travail et de ma solitude?

Et bientôt trente couronnes des saints descendent des cieux sur le front de ses enfants.

Le premier de ceux sur lesquels la couronne céleste vint se reposer, fut saint Mesmin ; plus accablé encore sous le poids de ses pénitences et de ses travaux que sous celui des années, cet homme simple et magnanime annonce à ses enfants qu'il va bientôt quitter la terre ; eux ne pouvaient se rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui.

A la nouvelle de sa défaillance, le silence du désert fut troublé : tout s'émeut, tout gémit, tout pleure; l'évêque d'Orléans et les

Digitized by Google

solitaires accourent. Je voudrais bien ne pas vous quitter, leur disait le vieillard : je suis partagé entre le désir d'aller à Jésus-Christ et de ne point me séparer de vous ; mais il ajoutait, comme saint Martin, le choix n'appartient qu'à Dieu.

Et déjà il ne tenait plus à la terre, il échappait à leurs tendres embrassements ; et, parmi leurs larmes et leurs soupirs, l'âme du saint vieillard, conservée pendant soixante années sainte et pure dans un corps mortifié, s'échappait de la rive opposée, comme une blanche colombe, à travers les cieux, et s'envolait dans les joies éternelles.

Et puis ses disciples et ses enfants, selon sa volonté dernière, ensevelirent sa dépouille mortelle sur cette colline où il avait vaincu le paganisme, dans cette grotte vénérée.

Et maintenant, bénissons ceux à qui nous en devons la glorieuse découverte ! Bénissons la foi vive, le travail intrépide, le profond courage qui a cherché, pressenti et trouvé, à travers les rochers, le sépulcre trop longtemps oublié de notre Père.

Bénissons aussi ces nobles travaux, cette consolidation si habile et si forte de ce glorieux coteau et de notre vieille et chère basilique mérovingienne.

Bénissons cette restauration, si intelligente et si généreuse, d'un lieu consacré par les plus grands souvenirs de notre religion et de notre histoire.

Bénissons les magistrats et le ministre éclairés qui ont encouragé de tels travaux, et qui se sont religieusement associés à une œuvre si belle et si digne d'eux.

Et maintenant, ô Dieu, c'est vous que nous bénirons avant tous et après tous, car vous devez être au commencement et à la fin de toutes nos bénédictions !

Oui, à cette heure, à ce moment solennel, c'est à vous que nous devons chanter surtout l'hymne d'actions de grâces sur la colline de Sion, *Te decet hymnus, Deus, in Sion.*

Cette immense assemblée sur ces deux rives, au milieu des saintes bannières et des oriflammes déroulés au vent, — tandis que les eaux du fleuve coulent à nos pieds et vont porter au loin le bruit de notre fête et le doux écho de nos joyeux cantiques, — cette immense et religieuse assemblée ne fait-elle pas de ce lieu sacré comme un temple magnifique, ayant le pavillon des cieux pour couronne, les rochers du fleuve pour marchepied, ces arbres hospitaliers pour parvis, la vieille basilique, rajeunie dans sa joie, pour sanctuaire ; et le soleil suspendu au firmament et se couchant dans sa gloire comme la lampe éternellement allumée du saint lieu ! Oui, c'est ici la maison de Dieu : oui, j'aime à y redire l'hymne d'actions de grâces : *Te decet hymnus, Deus, in Sion.*

Si j'élève mes regards, je crois voir, sur ce doux et brillant azur des cieux, une croix radieuse apparaître, et la glorieuse phalange de nos amis et de nos saints, de nos anachorètes et de nos pontifes, couronner cette grande scène ; et, du haut des demeures célestes, ils nous invitent à marcher sur leurs traces à la gloire éternelle : et je m'écrie : *Beatus quem elegisti et assumpsisti!* Si je porte mes regards vers la terre, je vois un peuple empressé d'adorateurs fidèles, prosternés sur ces deux rives, et qui attendent les plus abondantes bénédictions de votre maison sainte : *Replebimur in bonis domus tuæ.*

Ce fleuve béni qui est le bienfait de votre amour pour ces contrées, *flumen Dei*, ne roule aujourd'hui que des ondes fertilisantes et pures ; et il enivre la terre des rosées de votre miséricorde : *Repletum est aquis, rivos ejus inebria : in stillicidiis ejus lætabitur germinans.*

Oui, cette année encore vous bénirez nos moissons : *Benedices coronæ anni.*

Nos campagnes se couvriront d'épis jaunissants : *Campi replebuntur ubertate.*

Les collines se revêtiront d'allégresse, et on les verra tressaillir de joie : *Exsultatione colles accingentur.*

Les lieux déserts et incultes même se réjouiront de vos bienfaits : *Pinguescent speciosa deserti.*

Et il n'y aura plus qu'une voix, qu'une bouche, qu'un cœur et qu'une âme pour vous bénir : ils pousseront un cri : *Clamabunt !* et ce sera le cri de la reconnaissance, et ils rediront tous l'hymne de l'éternelle action de grâces : *Etenim hymnum dicent* (*Psal.* LXIV, 14).

—

Discours pour la bénédiction de la chapelle des Carmélites nouvellement installées à La Rochelle, prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes.

(9 Février 1859.)

Jubilate Deo, omnis terra : servite Domino in lætitia. Introite atria ejus in hymnis. (*Psal.* XCIX, 2.)

Que toute la terre se réjouisse : servez le Seigneur dans l'allégresse : entrez dans sa maison avec des hymnes de joie.

L'âme juste est le plus beau temple de Dieu ; les constructions de pierre les plus riches et les plus splendides ne sont qu'un emblème, un souvenir de cette vérité première et fondamentale, consacrée par le langage de l'Ecriture et des maîtres de la religion : *Vos estis templum Dei vivi...* (*II Cor.* VI, 16). *Templum Dei sanctum est, quod estis vos* (*I Cor.* III, 17) : *Vous êtes le temple du Dieu vivant : le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est votre âme.* Un temple, une église, une chapelle ! c'est donc l'empreinte extérieure d'une idée immatérielle, et telle est la puissance et la grandeur du Christianisme, qu'il tend à spiritualiser toute chose, en sorte que de tout objet matériel touché par la religion, on puisse dire en un sens, c'est un corps spirituel ; *Corpus spirituale* (*I Cor.* XV). Le christianisme veut des éléments

Digitized by Google

matériels dans son culte; il les taille, il les polit, il leur donne la forme que réclame un art ingénieux, mais il ne les emploie que comme symboles, que comme indicateurs d'une doctrine céleste. Otez ce spiritualisme continuel de la religion, cette lumière mystérieuse qui projette un jour divin même sur la matière, et le Christianisme sera réduit à une sorte de formalisme extérieur; il deviendra semblable à un corps dont le souffle vital aurait disparu.

Vous m'avez invité, mes chères Filles, à bénir votre chapelle et à sanctifier, par les prières de la religion, ces tabernacles du Dieu vivant, afin que votre âme puisse désormais s'y reposer et y verser des prières avec des larmes d'amour : *Orans cum lacrymis* (*Judith.* XIII, 6). C'est avec une joie toute paternelle que je me suis rendu à votre invitation, et c'est un bonheur pour votre évêque de bénir lui-même ce petit coin du ciel (1), comme l'appelle sainte Thérèse, où les âmes fatiguées viendront trouver un abri, et d'où s'élèvera continuellement l'encens d'une prière pure et toute-puissante sur le cœur de Dieu. Mais je dois vous prévenir qu'après avoir accompli les rites sacrés du culte extérieur, ma pensée première et principale se porte ailleurs. Ce sont vos âmes que je viens bénir solennellement; ce sont vos âmes que je viens installer, au nom du Seigneur, dans ces demeures de la paix et de la solitude; car vos âmes, c'est le plus beau temple de Dieu : *Vos estis templum Dei vivi;* ou, pour parler encore comme sainte Thérèse, c'est un ciel où Dieu demeure d'une manière toute spéciale et a sa place de choix (*Château*, 7e *demeure*, *c.* 1.).

Il me semble, M. T.-C. F., que dans ce moment j'ai sous les yeux deux temples, l'un matériel, l'autre construit par le souffle de Dieu, et portant l'empreinte vivante de cette céleste inspiration; et mon discours ne serait point dirigé par le discernement de la sagesse, si je vous entretenais seulement de la pierre et du bois. J'avais d'abord rêvé une sorte de parallèle entre un temple et l'âme d'une Carmélite : je voulais suivre les cérémonies principales, et la destination des différentes parties de cette chapelle, pour remonter ensuite dans les régions surnaturelles et y faire de mystérieuses applications. J'aurais voulu vous dire, par exemple : dans une église on chante des cantiques, on prie, on offre des sacrifices, le cœur se nourrit de l'amour le plus pur et le plus vrai; et c'est un emblème de tout ce qui se passe dans la vie des filles de sainte Thérèse; mais le temps ne me permet pas tous ces développements, où nous aurions puisé les leçons de la plus haute et de la plus large philosophie mystique.

Arrêtons-nous aujourd'hui à ces deux pensées : dans une église on chante des cantiques; c'est l'image de la vie du Carmel.

I. Je ne sache rien d'aussi grand que la philosophie chrétienne, quand elle jette son regard et sa pensée sur les choses de ce monde pour les relever et leur rendre un caractère divin. A celui qui calomnie les dons de Dieu répandus partout, elle répond en les glorifiant, et elle répète cette parole de l'ange de l'école : « Diminuer la perfection des créatures, c'est accuser la perfection de la vertu divine : *Detrahere perfectioni creaturarum, est detrahere perfectioni divinæ virtutis.* » (S. Thomas, *cont. Gent.* l. III, c. 69).

Que fait-on dans les églises? On chante des cantiques, et les airs retentissent des accents de l'harmonie (1). Mais la musique n'est-elle pas une chose profane?

La musique, M. T.-C. F., et par ce mot j'entends toute modification cadencée et harmonique de l'âme, quand elle chante ses pensées et ses affections; la musique est, en elle-même, une chose divine. Elle est divine, parce que c'est une mélodie, et Dieu est une mélodie éternelle; la conversation des trois personnes de la sainte Trinité forme une continuelle harmonie dans la diversité de leurs augustes relations. La musique est divine, parce que Dieu gouverne tout par l'harmonie, que toute harmonie dans les sons, dans les couleurs, dans les formes, dans les proportions, est un écho affaibli, un pâle reflet des beautés mélodieuses qui sont cachées en Dieu (3); les siècles, dit saint Augustin, se déroulent devant lui comme un concert qui nous ferait tomber en extase, si nous pouvions l'entendre : *Quæ si sentiremus, delectatione ineffabili mulceremur* (S. Aug., epist. 166, n. 13). La musique est divine, parce qu'elle nous porte à la paix et à la joie, et que la vie de Dieu est une béatitude infinie dans les éternelles voluptés d'un bonheur auquel rien ne peut s'ajouter. La musique est divine, parce que, sur les âmes bien disposées, elle produit un effet divin : elle réveille dans leur cœur des fibres qui sommeillaient, elle les excite par je ne sais quel mouvement électrique, et les soulève de terre; alors l'âme rêve aux choses du ciel, il lui semble qu'une intelligence céleste lui a fait signe pour lui parler de choses qu'on ne connaît pas sur la terre, et l'entretenir dans un langage d'autant plus profond qu'il n'est pas articulé et qu'il ouvre à l'esprit des horizons indéterminés. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que les sentiments de l'âme ont une relation mystérieuse avec les intonations de la voix, que les nuances des pensées sont exprimées dans la variété des notes et leur correspondent par de secrètes sympathies : je ne saurais autrement traduire les magnifiques paroles de cette âme si intelligente, où le sen-

(1) En este cielo pequeno (*Chemin*, c. 28, n. 5).

(2) Plusieurs dames de La Rochelle avaient bien voulu organiser une fête musicale pour cette réunion de famille.

(3) Quid illa (musica) præstantius, quæ cœli machinam sonora dulcedine, et naturæ convenientiam ubique dispersam virtutis suæ gratia comprehendit? (Cassiod. *Variar.*, l. II, c. 40.)

Digitized by Google

timent de tout ce qu'il y a de musical et d'harmonieux dans la création semblait s'être condensé : *Omnes affectus spiritus nostri pro sui diversitate habere proprios modos in voce atque cantu, quorum nescio qua occulta familiaritate excitentur* (*Conf.* l. x, c. 33).

Aussi, quels que soient les abus des chants et de la musique, l'Église les a maintenus et en conserve la tradition ; on dirait qu'elle veut, par cette conduite ferme et éclairée, prouver que l'abus n'atteint pas le don de Dieu, et aussi purifier par un saint usage ce que l'homme a le triste talent de profaner.

L'Église a remarqué que la musique réjouissait le cœur de l'homme, et comme un des buts principaux du christianisme est de réjouir le cœur par de saintes voluptés (1), l'Église fait appel aux ressources de l'harmonie; son intention est que les ministres du culte organisent dans les temples des fêtes où le corps et l'âme trouvent une légitime satisfaction : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII, 3). Comme ce langage peut sembler nouveau à plusieurs, entendons la doctrine des Pères.

« Nous aimons tellement les chants, dit saint Chrysostome, que les petits enfants qui pleurent se calment aussitôt, à la suavité d'une voix harmonieuse; les nourrices le savent : aussi emploient-elles cet innocent stratagème. Cette influence du chant se remarque sur les animaux privés de raison, et les conducteurs chantent pour adoucir les sueurs de leur attelage. Le cultivateur, celui qui recueille le raisin au temps de la vendange, tout homme qui travaille aime à chanter. Le nautonnier accompagne de sa voix les cadences de la rame, et les femmes elles-mêmes veulent que le mouvement harmonieux de leurs voix suive le mouvement de leurs mains qui s'agitent en travaillant. Pourquoi cette loi générale? C'est que l'âme sait par un instinct mystérieux que le chant adoucit toute chose, et que le travail devient plus facile quand la musique semble le soulever... Aussi, voyant que cet amour du chant était dans le fond même de nos entrailles : *Hoc genus delectationis nostræ animæ valde innatum*, et voulant paralyser le mauvais effet de la musique dangereuse, Dieu a introduit dans les églises les chants sacrés, afin que l'âme y trouvât réunis le plaisir et l'utilité : *Ut ex ea re simul caperetur voluptas et utilitas*... Il a voulu aussi enlever ce qu'il y a de trop sérieux dans la méditation des choses divines, rendre ce travail facile, et même faire disparaître jusqu'au sentiment de la peine qu'il pourrait renfermer : *Volens gratiorem laborem efficere, et fatigationis sensum præscindere* (2). »

Admirez, M. T.-C. F., la tendresse maternelle de l'Église, cette infinie condescendance qui se proportionne à nos désirs et se mêle à nos plaisirs pour les sanctifier et nous attirer à Dieu. On dirait que la religion étudie continuellement notre nature, épie nos inclinations, surveille nos désirs, pour essayer de leur donner une légitime satisfaction, et s'en servir ensuite comme d'un pont pour nous conduire au ciel. L'homme aime l'harmonie; le chant est pour lui un plaisir si vif, qu'il le mêle à toutes ses œuvres, et quand l'homme ne chante plus ou n'est plus disposé à chanter, c'est une preuve que la vie morale s'éteint en lui; l'Église, avec l'instinct d'une mère, a vu cette tendance et ce désir du cœur : elle s'en empare pour les diviniser; elle veut qu'on chante dans les églises, afin que le plaisir de l'homme soit divinement satisfait.

Continuons à entendre l'enseignement de notre grand docteur, et nous verrons que la religion ne se propose pas seulement le plaisir, mais l'utilité de l'âme. « Rien, dit-il, n'élève l'âme comme la symphonie et les hymnes divins disposés en chants rhythmiques. » M. T.-C. F., n'êtes-vous pas entrées quelquefois dans une église avec des pensées terrestres et des sentiments charnels? Vous avez pris place dans l'enceinte, mais

(1) S. Léon, de Jej. 7 mensis, s. 4.

(2) Nous citons en entier cet admirable texte : « Cum Deus vidisset multos homines esse socordiores, nec ad legenda spiritualia lubenter accedere, nec qui in ea capitur laborem tolerare, volens gratiorem laborem efficere, ejusque sensum præscindere, admiscuit prophetiæ melodiam, ut omnes cantici modulatione delectati, cum magna animi alacritate sacros ei hymnos emittant. Nihil enim animam æque erigit, alatamque quodammodo efficit, atque a terra liberat, et exsolvit a vinculis corporis, amoreque sapientiæ afficit. et ut res omnes ad hanc vitam pertinentes irrideat, perficit, ut cantus modulationis, et divinum canticum numero compositum. Nostra certe natura usque adeo delectatur canticis et carminibus, ut vel infantes ab uberibus pendentes, si fleant et afflictentur, ea ratione sopiantur. Nutrices certe quæ eos gestant in ulnis, sæpe abeuntes et redeuntes, et quædam puerilia eis carmina decantantes, supercilia eorum ita sopiunt. Quocirca sæpe quoque viatores meridie agentes jugalia animalia, hoc faciunt canentes, itineris molestiam illis canticis consolantes. Nec solum viatores, sed etiam agricolæ uvas in torculari calcantes, vindemiantes, et vites colentes, et quodcumque aliud opus facientes, sæpe cantant. Nautæ quoque remos impellentes hoc faciunt. Jam vero mulieres quoque texentes, et confusa stamina radio discernentes, sæpe quidem, et per se singulæ, sæpe autem etiam omnes concorditer unam quamdam melodiam concinunt. Hoc autem faciunt mulieres, viatores, agricolæ et nautæ, qui ex opere faciendo suscipitur, laborem cantu consolari volentes, utpote cum anima, si carmen et canticum audierit, molesta et difficilia sit facilius toleratura. Quoniam ergo hoc genus delectationis est nostræ animæ valde innatum, ne dæmones lasciva et meretricia cantica introducentes, omnia everterent, psalmos Deus opposuit, ut ex ea re simul caperetur voluptas et utilitas. Ex externis enim canticis damnum, et exitium, et multa gravia invehuntur : nam quum quæ sunt in his canticis lasciviora et iniquiora, partibus animæ insederint, eam imbecilliorem reddunt et molliorem : ex canticis autem spiritualibus lucri quidem plurimum, maxima autem utilitas insignisque sanctificatio, et omnis philosophiæ occasio processerit, cum et verba animam expient, et sanctus Spiritus in cavenitis animam celeriter advolet. » (*In Psal.* XLI. — Edit. Gaume, t. V, p. 155-156.)

Digitized by Google

votre âme était ailleurs; elle était sur terre, dans la fange peut-être. Ecoutez et faites silence, je parle du silence intérieur. Une voix, plusieurs voix ont retenti; échos d'une âme chrétienne, elles ont retenti comme la voix d'en haut; elles ont suivi les cadences des notes; elles se sont élevées; elles ont disparu, et il y avait dans leurs derniers accents quelque chose qui disait qu'elles allaient au ciel porter l'hommage de la création. Qui que vous soyez, âmes de terre qui avez entendu ces voix, vous avez été soulevées malgré vous; vous êtes peut-être retombées aussitôt sous vos chaînes, mais vous avez été soulevées, ne fût-ce qu'une seconde, et dans cet instant fugitif, vous avez dit comme malgré vous : Il y a donc quelque chose qui vaut mieux que la chair et le sang; le divin existe donc! Oui, et il est plus beau que le monde visible. — Mais, M. T.-C. F., si l'âme, au lieu d'être ensevelie dans la chair, est chrétienne et pure, ces chants de l'Eglise la soulèvent immédiatement, lui donnent des ailes, l'arrachent à la prison du corps, la prosternent devant le trône de Dieu; et l'amour de la sagesse glisse avec l'harmonie dans son cœur : *Alatam animam quodammodo efficit, atque a terra liberat, et exsolvit a vinculis corporis.,. amoreque sapientiæ afficit.* Alors l'âme monte et descend, comme un nuage promené quelque temps par la brise, et qui finit par se perdre dans les cieux; elle suit le mouvement de la voix; elle sent, presque à son insu, que chaque flexion, chaque variété d'intonation va réveiller des sentiments presque inconnus sur l'échelle de ses affections; elle voit ces sentiments naître, se développer, grandir; elle laisse la musique leur créer des ailes et les entraîner vers les cieux : *Alatam animam efficit.*

Elle s'écrie avec saint Augustin : « O mon Dieu, à ces hymnes, à ces cantiques célestes mon âme est ébranlée, et les suaves accents de votre Eglise me font verser des pleurs délicieux. Les chants coulent dans mon oreille, et la vérité, liqueur divine, s'épanche avec eux dans mon cœur : *Voces illæ influebant in auribus meis, et eliquabatur veritas in cor meum* (*Conf.* l. IX, c. 6). Ils soulèvent en moi les plus vifs élans d'amour, mes larmes coulent en abondance, et j'aime à les voir couler : *Et corruebant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis.* »

Saint Chrysostome ajoute deux pensées que je ne veux pas laisser sans commentaires : les chants purifient l'âme, et l'esprit de Dieu se précipite sur les ailes de l'harmonie pour entrer dans le cœur : *Verba animam expiant, et sanctus Spiritus in canentis animam celeriter advolat.* — Ne l'avez-vous jamais éprouvé, M. T.-C. F.? une bonne parole purifie l'âme. Quand le cœur est flétri, quand il semble décoloré, la parole d'une âme vraie, d'un cœur ami, fût-elle austère, semble nous purifier par son contact, et nous rendre un peu de vie. La parole est le souffle de l'âme, et l'âme étant comme le souffle de Dieu, tout se conçoit dans ce sublime et quotidien mystère. Aussi, très-souvent, une bonne conversation suffit à rendre un homme meilleur, à le relever à ses propres yeux; une seule parole produit quelquefois un incalculable résultat. Cette parole semblera d'abord comme un parfum déposé dans un lieu immonde; mais, quelques heures après, le lieu est purifié, on commence à y respirer l'odeur de la vertu, et la pensée de l'Ecriture est accomplie : *Unguento et variis odoribus delectatur cor, et bonis amici consiliis anima dulcoratur* (*Prov.* XXVII, 9). Mais le chant surtout produit cet effet de purification, et cela tient sans doute aux cordes harmoniques qui sont dans notre être physique et moral, et se soulèvent par instinct comme les cordes d'un instrument qui, placé loin de l'artiste, résonne naturellement au premier coup d'archet (1). Le chant a une puissance toute particulière de conquête sur l'âme : il la prend, à moins qu'elle ne résiste; il la prend, il la soulève de terre, et, en la soulevant, on dirait qu'il la purifie : *Verba animam expiant.*

Il y a en outre dans le chant sacré (2) une vertu de sanctification qui tient à son élément surnaturel, et que Dieu lui a donné comme il a donné à la plante sa vertu curative, à la fleur son parfum. L'esprit de Dieu est un esprit de joie, d'amour et de confiance, et il aime la musique joyeuse et divine, parce qu'elle exprime sous des intonations variées la souveraine béatitude de Dieu. L'esprit-Saint aime la joie et les chants joyeux, comme l'esprit de ténèbres aime la tristesse et les chants lugubres; car la joie prédispose l'âme à la vertu, comme la tristesse conduit à l'iniquité (3). Je ne fais qu'indiquer cette pensée qui m'entraînerait trop loin: qu'il me suffise de dire qu'elle forme

(1) Ubi (in chorda) tanta vocum collecta est sub diversitate concordia, ut vicina corda pulsata alteram faciat sponte contremiscere, quam nullum contigit attigisse. Tanta enim vis est convenientiæ, ut rem insensualem sponte se movere faciat, quia ejus sociam constat agitatam. (Cassiod. *Variar.* l. II, c. 40.)

(2) (Musica) Tristitiam noxiam jucundat... excitat ignaviam soporantemque languorem... sanat mentis lædium bonis cogitationibus semper adversum.... *et quod beatum genus curationis est, per dulcissimas voluptates expellit animi passiones.* Incorpoream animam corporaliter mulcet, et solo auditu ad quod vult deducit. (Cassiod. *Variar.* l. II, c. 40.)

(3) Nullus humor magis quam hic (melancholicus) opportunus est diabolo, ut homines vexet, tentet, incitetque ad mœrorem, invidiam, iram, desperationem. Quare dæmon qui agit per causas naturales, maxime utitur humore melancholico ad homines adigendum in angores, dissensiones, aversiones, odia, rixas, etc.... Vis ergo naturalis musices et citharæ David, leniens melancholiam Saulis consistebat in duobus : primo quod diverteret ejus phantasiam a tristium rerum cogitatione, ad attendendum lætis musices sonis et canticis; secundo, quod ipsa voluptas cantus eum exhilararet, itaque melancholiam abigeret, vel minueret... Verum potior vis hujus citharæ erat supernaturalis, etc. (Cornel. a Lap. *in I Reg.* c. 16.)

Digitized by Google

la base de la mystique des docteurs de l'Eglise (1) ; d'après leur enseignement, le chant harmonieux ouvre l'âme, et l'Esprit-Saint s'y précipite en pacifique vainqueur. Les anciens prophètes connaissaient cette vérité. Faites venir un chanteur, disait Elisée, et quand le chanteur fut venu, l'Esprit de Dieu reposa sur le prophète (*IV Reg.* III) : et quand Saül était saisi de l'esprit malin, la musique contribuait à le rétablir dans la tranquillité de la raison (*I Reg.* XVI).

Aussi je ne m'étonne pas d'entendre un savant abbé du moyen âge appeler la musique sacrée « une pieuse invitation à l'Esprit-Saint, » et affirmer « que l'Esprit de Dieu, se rendant à cet appel, ébranle aussitôt les entrailles de l'âme, et y verse avec une douce violence ses plus abondantes bénédictions (2). »

On dira peut-être que je fais un cours de musique en ce moment, et que mon auditoire attendait d'autres paroles. Mon excuse serait alors dans les autorités que nous avons invoquées, et aussi dans l'obligation où nous sommes de faire connaître aux fidèles les intentions de l'Eglise dans les cérémonies de son culte, et la manière simple et facile de sanctifier toutes choses en les surnaturalisant. Nous sommes depuis longtemps convaincu qu'une belle exposition de la philosophie catholique, à commencer par le grain de sable, serait une ravissante doctrine qui préparerait la conversion du monde. D'ailleurs, il y a autre chose que de la musique dans mes paroles : tout en instruisant les fidèles, j'ai préparé mon second point, et ce qui précède est une figure de ce qui va suivre : *Hæc autem in figura facta sunt* (*I Cor.* X, 6). L'harmonie des chants indique la mélodie intérieure et la joie de l'âme religieuse.

II Reprenons l'enseignement des Pères, afin qu'on comprenne que ces allégories ont un solide fondement. « L'harmonie des chants sacrés, dit saint Grégoire de Nysse (*In Psal.* tract. 1, c. 3, p. 162-164 *passim*), est sans doute la cause qui nous porte à en parler avec tant de bonheur ; mais il y a quelque chose de plus grand et de meilleur encore : c'est la philosophie profonde qui se cache dans la mélodie des paroles et dans l'accord des chants ; elle renferme une énigme mystérieuse, et cette énigme, c'est la mélodie de l'existence, c'est la vie organisée comme un chant harmonieux : *Vitæ concinnitas quam mihi tacite per ænigmatum umbras suadere videtur melodia* (3). »

Je vous applique ces paroles, mes chères Filles, et je reviens vers vous. Qu'est-ce qu'une Carmélite, et que doit être sa vie ? Elle doit être un chant, car elle est une harmonie et un cantique de joie. Indiquons légèrement ces deux points : ces touches de la musique des âmes sont encore plus délicates que celles de l'instrument à cordes.

La Religieuse, et surtout la Carmélite, doit être une symphonie : *Symphonialis est anima*, disaient les saints.

L'homme du monde, qui n'a point le sens chrétien, est presque toujours en désaccord ; c'est un instrument que l'humidité de l'air a vicié, ou que la sécheresse a contracté. Il a des pensées, mais elles se heurtent ensemble ; il a des affections, mais elles luttent les unes contre les autres ; son âme est partagée en deux : la portion divine veut monter, l'autre l'entraîne et veut demeurer à terre. De là une lutte de tous les instants : l'être raisonnable et chrétien combat l'être animal, l'âme est tyrannisée par la chair, et le frottement continuel de ces parties en désaccord forme à l'intérieur un bruit qui ressemble à tout, excepté à une symphonie. Prenez encore une femme du monde, ayant tous les goûts du monde, la vanité du siècle, et toutes ces préoccupations où s'épuise la vie mondaine. Y a-t-il, dans sa vie, un jour où l'âme ne soit pas un instrument qui crie ? Ses facultés, son intelligence, son cœur, sa mémoire, ses désirs, tout en elle est à l'état de fibres mal accordées, qui déchirent malgré elles les oreilles du cœur. A l'heure où elle semblera la plus souriante dans le monde, elle cache peut-être la contraction de l'intérieur, et elle fait des efforts sur elle-même, afin que personne n'aperçoive le bruit qui la fatigue au dedans ; sa pensée se dresse comme une montagne, son cœur bouillonne comme la lave. Ce désaccord de l'âme avec elle-même, qui est le plus grand supplice de la vie, peut exister partout, dans les positions les plus brillantes comme dans les existences les plus vulgaires ; l'âme humaine

(1) Citons seulement les paroles de saint Antoine rapportées par saint Athanase (*Vit. Anton.* c. 36) : « Malorum (spirituum) incursus et phantasia cum tumultu, strepitu, sono et clamore obvenit... Unde exoritur animi pavor, turbatio et confusio cogitationum, tristitia, mœror animi... Cum itaque quibusdam conspectis timore corripiemini, si statim timor auferatur, et ejus loco mox consequatur ineffabile gaudium, alacritas, fiducia, animi recreatio, cogitationum tranquillitas, robur animi item et Dei amor, confidite et orate : gaudium enim et ille animæ status præsentis sanctitatem indicat. Sic Abraham Dominum videns exsultavit : sic Joannes edita a Deipara Maria voce exsultavit gaudens. »

(2) Ut abundantius ædificet, pleraque oratio Ecclesiæ musicæ dulcedinis suavitate condita est. Valet enim auditus musicæ dulcedinis psallendo atque orando ad invitandam sive excitandam in pectore nostro Spiritus sancti gratiam, secundum Elisæi prophetæ exemplum... Non dubito plerosque esse, qui hujus rei experimentum quantulumcumque assecuti sunt et secundum illud exemplum nonnumquam persenserint in auditu sive decantatione laudis, quod ipsorum viscera concuteret impetus Spiritus sancti, inundans affectus divinæ inspirationis, etc. (Rupertus, *in Matth.* l. v ; Migne, *Patrol.* t. CLXVIII, col. 1426 *et seq.*

(3) Musica per omnes actus vitæ nostræ diffunditur : primum si Creatoris mandata faciamus, et puris mentibus statutis ab eo regulis serviamus. Quidquid enim loquimur, vel intrinsecus venarum pulsibus commovemur, per musicos rhythmos harmoniæ virtutibus probatur esse sociatum : musica quippe est scientia bene modulandi. (Cassiod. *De musica*, t. II, c. I. 1209, éd. Migne.)

Digitized by Google

se retrouve partout avec ses qualités et ses défauts.

Mais l'âme d'une Carmélite doit être une symphonie ; et pourquoi ? Parce que tout en elle est ordonné et divinement réglé. Ne pensez pas que l'harmonie dont je parle se produise par l'étouffement : l'harmonie intérieure suppose un mouvement continuel dans les notes de l'intelligence et du cœur. L'âme d'une Carmélite doit être l'âme la plus active, la plus féconde, la plus riche de toutes les âmes de femme. Je ne serai point compris sans doute de celles qui pensent que toute l'activité de la femme se réduit à promener sa vie de visites en visites, pour apprendre et dire beaucoup de choses, dont le moindre mal consiste souvent à n'être que des riens, pour épuiser son intelligence dans la science des petites intrigues et des petites nouvelles. Aux âmes qui ont monté leur vie sur ce diapason, il sera difficile de persuader que la vie d'une Carmélite ne soit pas au moins très-ridicule. Mais mon langage sera entendu de toutes celles qui savent, par l'expérience ou la sympathie de leur cœur, que certaines âmes de femme ont besoin d'autre chose, précisément parce qu'elles sont grandes ; qu'elles ont besoin, comme les artistes célèbres, de se retirer de la foule pour rêver à leur art, à leur symphonie ; et la symphonie principale de l'âme est de se régler soi-même, de se mettre d'accord avec soi-même, et de mettre surtout son âme d'accord avec les chants du ciel. La Carmélite s'est dit à elle-même : J'ai une âme plus grande que la terre, et dont les notes supérieures touchent le ciel. Je suis loin de blâmer les femmes chrétiennes qui vivent dans ce monde, mais je remercie Dieu de m'avoir montré quelque chose de plus haut ; j'ai entendu des chants dans le ciel, et je me suis dit : Voilà la musique qui me convient ; c'est à ce diapason que je vais régler ma vie. — Vous le savez, M. T.-C. F., il est des vocations de peintre qui se sont décidées à la vue d'une belle figure de Raphaël, et certaines notes musicales, égarées dans les airs, sont allées dire à des âmes d'enfant : Toi, tu seras musicien. Il est aussi des notes qui tombent du ciel, et qui disent à certaines âmes privilégiées : Ta musique, à toi, est encore supérieure à celle qu'on entend dans les églises ; viens dans la solitude et je te l'apprendrai. — Ces âmes obéissent ; elles passent leur vie à s'accorder, à se développer dans l'harmonie. Elles prennent les fibres les plus secrètes de leur cœur, les suspendant pour toujours à la voûte du ciel ; un vent céleste s'y promène constamment ; elles résonnent comme les harpes éoliennes ; et si cette âme est une âme de sainte Thérèse, elle arrive à un développement d'intelligence et de cœur que ne décrira jamais la fièvre du romancier.

Mais comment s'opère ce prodige ? L'âme de la Carmélite est tout entière soumise à Dieu, et c'est la cause principale de la grandeur et de l'harmonie de son existence. Si je vous disais en ce moment : Rêvez un homme complet, où tout se trouve, grandeur, noblesse, simplicité, cœur et intelligence ; mettez sous le souffle de cette âme une autre âme qui se développera harmoniquement sous son influence, que l'une devienne un sceau pour l'autre, et que la cire amollie reçoive l'empreinte ; ce serait l'idéal de l'éducation pour une âme. Mais quand c'est Dieu qui devient le diapason de l'âme, le sceau pour cette cire du cœur qui se fond à sa chaleur puissante (1), où sont les paroles qui puissent nous faire entendre la grâce, la force et le mouvement continu de cette fusion, de cette harmonie ? L'âme soumise à Dieu se rend peu à peu maîtresse de ses organes, elle les assouplit, elle les modère, elle les règle comme les notes d'une octave inférieure qui doivent avoir leur unisson. Dieu, devenu le maître souverain de l'âme, donne à l'intelligence sa clarté, au cœur sa vie ; il se promène sur des touches infiniment variées, et il y produit comme un apaisement de toutes choses dans un accord divin. Il y a vie, et vie active, vie féconde, vie surabondante, mais vie dans le calme de la paix. Sans doute il faut à l'âme des efforts pour en arriver là : il existe un noviciat d'épreuves ; souvent le musicien tend et détend les cordes ; mais, avec la grâce, le novice fait des progrès successifs, et l'âme finit par ressembler à quelque chose que le monde connaît peu, et que je pourrais définir par cette simple parole : cette âme est un concert.

Il me souvient d'avoir rencontré dans ma vie de ces âmes harmonieusement accordées, et je suis convaincu, M. T.-C. F., que le même bonheur vous est arrivé. Quel calme, quelle paix, quelle harmonie céleste ! Une parole de ces hommes est un discours, et un discours qui pacifie ; leur conversation est une suite de notes harmonieuses qui expriment la musique de leur âme ; on ne les quitte jamais sans une impression de paix, et quand on les a quittés, il se fait dans le cœur un prolongement de leurs voix, semblable à celui des chanteurs montagnards dont la parole semblait expirer dans un son qui s'éloigne. Comparez cette conversation avec celle qu'on rencontre souvent dans le monde, et je ne parle pas de cette conversation dominée par une artificielle harmonie, où le cœur proteste souvent contre tout ce qui se fait à l'extérieur ; j'entends un entretien où l'on est mis en rapport avec des âmes. Alors, quand c'est l'âme qui parle,

(1) « On peut dire que Dieu marque alors les âmes de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire molle, sur laquelle on imprime un cachet ; mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer, ni de s'amollir elles-mêmes ; tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. O bonté infinie de Dieu ! » (Ste Thérèse, *Château*, 5 dem., c. 2.)

Digitized by Google

cette parole vous blesse, vous fatigue, et l'on ne sait pas toujours pourquoi. La raison vraie tient aux mystères que j'explique en ce moment : ces âmes n'ont point les fibres secrètes en harmonie, et comme l'âme qui écoute a des cordes symphoniques, ces cordes viennent se heurter contre les sons qui partent d'un instrument en désaccord avec lui-même et sans qu'on le sache. Mais l'âme religieuse, ayant toujours une musique au fond de son cœur, nous donne facilement plaisir et avantage : *Voluptas et utilitas*, comme dit saint Chrysostome : plaisir, car sa parole est un accord, et l'accord réjouit naturellement; avantage, car, par cette mystérieuse sympathie de la vertu, elle tend à nous mettre mieux avec nous-mêmes, et elle nous donne la pensée de nous mettre bien avec Dieu : *Exterior harmonia interiorem illam et spiritalem harmoniam ei ad memoriam reduxit, et audita melodia, audientis animum ad assueta gaudia revocavit atque levavit* (Rich. P. Victor. Benjam. maj., l. v, c. 17).

La musique qui se fait dans les églises est donc un symbole de l'accord qui s'établit dans l'âme de la Carmélite, et qui devrait aussi s'étendre dans l'âme de tous les chrétiens. Ne pensez pas que ces rapprochements soient des choses arbitraires : nous sommes au contraire au centre le plus intime du christianisme, qui ne touche jamais une chose visible sans en faire une échelle pour monter au divin. « Dieu, dit saint Athanase (*Epist. ad Marcel.*, n. 28 et 29), a voulu que l'harmonie spirituelle de l'âme fût représentée par la modulation des chants, et c'est une des principales raisons qui ont fait établir le chant dans les assemblées des fidèles... *Modulatio est signum harmoniæ cogitationum animæ : harmonicaque lectio indicium est animæ recte compositæ atque tranquillæ.* »

L'âme ainsi réglée est en paix; en paix avec Dieu, avec elle-même, en paix avec le monde extérieur, au moins en ce qui dépend d'elle. Mais cette âme, instrument de vie, doit chanter après avoir été accordée : que chante-t-elle? Des cantiques de joie, autre caractère de la vie du Carmel.

La joie, c'est la vie chrétienne, et on ressent cette joie, cette sérénité dans la dilatation, à mesure qu'on avance dans la perfection. « Je voudrais, disait saint François de Sales (lettre 116, édit. Migne), que nous chantassions partout. Il faut, dit saint Augustin, toujours chanter en servant Dieu, c'est-à-dire toujours le servir avec joie (1). »

Nous touchons ici, mes chères Filles, à ce qu'il y a de plus intime et de plus énigmatique dans votre vie, et souffrez que je dise au monde le secret de votre existence. Heureux s'il me comprend ! Les hommes de la terre, avec les fêtes, les honneurs, les positions brillantes, arrivent presque toujours à l'ennui, à la tristesse, au dégoût, et souvent au remords. Où trouverez-vous un vieillard qui, après avoir joui de la vie comme on l'entend dans le monde, n'en soit réduit à cette parole expirante sur ses lèvres : J'en ai assez ! — Et voilà que Dieu a fait un prodige sur la terre : *Creavit Dominus novum super terram* (*Jerem.* 31). Voilà une âme que le monde appelle une folle si vous voulez, qui s'en va dans la solitude, renonce au monde, aux fêtes, aux plaisirs vit dans une cellule, couche sur un lit assez dur, n'a pour ameublement qu'une chaise et quelques vieilles images des temps anciens; et cette âme, dès le début, et surtout à mesure qu'elle avance, trouve la paix, la joie, le bonheur intime et vrai. Raisonnez tant que vous voudrez : c'est un fait que je certifie pour l'avoir vu et expérimenté sur plusieurs âmes : quand une femme est appelée à la vie religieuse, et qu'elle y entre généreusement, il se fait en elle un apaisement progressif qui l'étonne elle-même; elle se détache, et c'est ce détachement qui l'élève dans la région de la paix sereine. Elle monte toujours, et dans les états plus élevés, dit saint Jean de la Croix (*Flamme, Cant.* II, v. 6), « elle va de fête en fête, elle a une immense jubilation en Dieu, et elle chante un cantique parfumé d'allégresse et d'amour. » Sans doute, cette âme bienheureuse a ses croix, car la croix est partout sur la terre, et quand on n'en a pas d'autres, on a celle de se porter soi-même. Mais, dit sainte Thérèse (*Chât.*, 7e dem. c. 3 et 4), ces croix n'inquiètent pas, et elles passent comme la vague; la paix et la joie augmentent toujours et, selon une autre pensée de saint Jean de la Croix, l'âme finit par ressembler à une muraille toute bâtie avec les moëllons de la paix (*Cant.* XXIV).

La vie de cette âme bienheureuse devient donc un cantique de joie continuelle : ses affections, ses pensées, ses souvenirs sont comme autant de notes joyeuses, qui répètent le matin et le soir, le jour et la nuit, le chant du Prophète : Je me réjouis à la parole que j'entends, nous sommes dans la maison du Seigneur (*Psal.* CXXI). O mon Dieu, que vos tabernacles sont aimés ! L'oiseau a trouvé un nid pour y déposer ses espérances : *Turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos* (*Psal.* LXXXIII).

Il est des hommes dans le monde, et peut-être des Chrétiens qui croient que la vie religieuse consiste à se retirer dans la solitude, et à vivre dans la tristesse et les humeurs sauvages, comme l'oiseau de nuit dans sa caverne silencieuse. J'aimerais mieux dire, et je serais dans le vrai, que l'âme religieuse devient comme le rossignol

(1) Cantare in illo (decachordo) opus est, non portare psalterium. Nam et Judæi habent legem; portant, non psallunt. Qui sunt qui psallunt? Qui operantur. Parum est : qui operantur cum tristitia, nondum psallunt. Qui sunt qui psallunt? qui cum hilaritate faciunt bene. In psallendo enim hilaritas est... Quidquid facis, cum hilaritate fac : bonum tunc et bene facis. Si autem cum tristitia facis, et de te, non facis; et portas magis psalterium, non cantas. (*In Ps.* 91, n. 5.)

Digitized by Google

qui ne chante jamais mieux et n'est jamais plus gai et plus heureux que dans la solitude. C'est ce que me semble indiquer le grand Pape saint Léon, quand il affirme que « le but des exercices religieux consiste à retrancher les plaisirs mauvais, pour se liquéfier aux ardeurs des délices spirituelles ; » et encore je ne puis rendre complétement la force de l'original : *Ad hoc nobis tradita sunt exercitia christiana, ut resecata omni illicita voluptate, in sanctos et spirituales delicias æstuemus (De Jejun. 7 mens.* serm. 4). — Les saintes joies de la liberté spirituelle et de l'union à Dieu, telle est donc la conclusion de ce qui effraye les hommes dans la vie du cloître!

Aussi, mes chères Filles, parmi les saints, les plus élevés en grâce étaient les plus sereins, les plus joyeux; rien ne les troublait, du moins dans la partie supérieure, et leur physionomie réfléchissait cette douce et gracieuse attitude de l'âme : ils étaient des instruments toujours bien accordés et qui ne savent que des chants de joie. Tel était en particulier votre bienheureux Père Jean de la Croix. A la fin de sa vie, il vivait dans les campagnes, au milieu des beautés de la nature ; il avait besoin de chanter, et d'ailleurs les hommes par leurs petitesses avaient fatigué cette âme si belle et si pure. Il chantait donc au milieu des rochers, et c'est là qu'il a composé ces merveilleuses strophes de l'amour divin, qu'on ne peut lire sans attendrissement, qu'il faudrait toujours chanter pour leur conserver toute l'harmonie du poëte qui les a composées. Que ces livres, mes chères Filles, soient l'emblème de votre vie : soyez heureuses toujours, et de ce bonheur qui vient du ciel. Soyez de vraies musiciennes, mais de cette musique supérieure à toutes les autres et dont les traditions se perdent en ce monde. Que votre vie soit un accord, un chant, un cri de joie et d'amour. Et quand on nous demandera : Que font ces âmes? Nous dirons . Elles chantent comme les oiseaux du paradis; elles chantent, mais de cette joie qui ne fait de mal à personne, et que tous, plus ou moins, peuvent se procurer par la vertu. Il y a tant de mines sombres et tristes en ce monde, il y a tant de cœurs flétris qui portent leurs flétrissures sur leurs traits! Permettez donc au moins à Dieu de se réserver de ces physionomies angéliques qui réfléchissent la paix et la joie du ciel. Il y a tant de cris discordants sur la terre, cris de l'orgueil, de la jalousie, de l'aigreur, de la vengeance! Au milieu de tant de cris sauvages, Dieu a placé quelques oiseaux solitaires, qui ne doivent avoir qu'un chant, celui de la joie et de l'amour divin.

O Seigneur! bénissez ce petit coin du ciel comme l'appelle sainte Thérèse. S'il se trouve dans mon diocèse quelques âmes qui aient besoin de ce ciel pur, préparez les voies à votre règne complet sur leur cœur. Les autres, et c'est l'immense majorité, pourront venir s'édifier quelquefois, et entendre de loin cette musique des âmes, comme ceux, qui n'ayant pas de place dans la salle d'un concert, en saisissent de loin quelques accents. Que pour tous cette sainte maison soit un signe de paix, et comme un rameau d'olivier que Dieu aurait laissé tomber sur cette ville, et qui, venant se joindre au tronc vigoureux des autres communautés, complète leur œuvre et soit un nouveau symbole de charité. Qu'il n'y ait de plus en plus qu'un cœur et qu'une âme dans l'unité de l'Esprit de Dieu, et aussi dans la variété de ses dons infinis : car chaque communauté a reçu son don, et c'est Dieu qui, par le ministère de chacune d'elles, opère le bien d'une manière différente. — *Unusquisque proprium donum habet a Deo* (*I Cor.* VII). *Hæc autem omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult* (*I Cor.* XII).

—

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE.

Le 18 juin (1860) laissera aux élèves de l'institution diocésaine de Pons et aux habitants de la petite ville un bon souvenir. Monseigneur Landriot, évêque de Larochelle et Saintes, était venu bénir dans cette maison, dont il est le premier supérieur, une chapelle nouvellement construite sous l'invocation de *Notre-Dame de Recouvrance*. Ce nom doit consacrer la mémoire d'un ancien sanctuaire et d'un ancien pèlerinage, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, et qui existait encore il y a soixante-dix ans, sur le lieu même où le nouvel édifice s'élève.

En 1252, le seigneur de Pons faisait bâtir le couvent des Cordeliers. Les ouvriers découvrirent, en coupant le roc, une chapelle qui y avait été taillée de main d'homme, et dans cette chapelle, une statue de la sainte Vierge qui fut appelée *Notre-Dame de Recouvrance*.

Cette chapelle était le troisième sanctuaire dédié à la Mère de Dieu en Saintonge: Notre-Dame de Saint-Jean-d'Angely, près de la Boutonne, qui, en 402, fut donnée par l'Eglise de Poitiers à Ambroise, évêque de Saintes; Notre-Dame de Recouvrance de Saintes, élevée à une époque inconnue, et celle de Pons, dont on ignore aussi l'origine, et qui fut probablement ruinée au temps de l'invasion des Normands, comme le furent alors les deux autres sanctuaires.

Après les désastres du XVI^e^ siècle, l'église des Cordeliers ayant été détruite, la statue fut retrouvée dans les ruines de l'édifice, transportée d'abord à la paroisse de Saint-Martin de Pons, puis à l'hôpital de la ville, et enfin reportée au lieu de son origine, dans l'église conventuelle que les religieux devaient à la munificence de Phébus d'Albret, sire de Pons, et rétablie dans la chapelle particulière de *Notre-Dame de Recouvrance*, qui fut toujours renfermée dans l'église.

Une confrérie avait été fondée pour perpétuer le souvenir de Notre-Dame de Recouvrance. A cette confrérie, ainsi qu'à la cha-

Digitized by Google

pelle, les Souverains Pontifes avaient accordé, à perpétuité, de grandes indulgences. L'Assomption et la Nativité étaient les deux grandes fêtes de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance. Le jour de l'Assomption avait fini par prévaloir.

Les sanctuaires consacrés par le temps et des grâces particulières, ceux surtout qui étaient un but de pèlerinage, ont presque toujours une place importante dans l'histoire de la ville et de la contrée à laquelle ils appartiennent. Longtemps même après la destruction du sanctuaire privilégié, la célébrité dont il a joui conserve des traces dans les habitudes locales. Ainsi, une assemblée annuelle, aujourd'hui tout à fait profane, a survécu à l'esprit de ces pieuses solennités perdu chez le peuple, et le jour de l'Assomption a toujours conservé à Pons le privilége de réunir dans la petite ville les populations de ses campagnes. La *Frérie de Pons* est un reste et un témoignage du pieux concours des fidèles qui se dirigeait le 15 août, de toutes les parties de la ville et de ses environs, vers la rue des Cordeliers.

Tous les faits dont il vient d'être parlé sont établis sur des documents authentiques conservés jusqu'à ce jour, sur les traditions du pays, et sur les souvenirs de ceux qui ont vu les derniers pèlerins de Notre-Dame de Recouvrance venir prier dans la chapelle rebâtie par Phébus d'Albret. Ces vieillards indiquent avec précision le lieu où était placé l'édifice, dont on peut reconnaître encore le périmètre, dans l'une des cours de l'institution, à quelques pierres des fondements que le sol laisse voir à sa surface. L'un d'eux parle d'une guérison miraculeuse qu'il aurait vue, et dont les preuves écrites ont pu être détruites, quand fut brûlé, sur la place du Château, ce que la ville avait de plus intéressant dans ses archives.

C'est au nom des souvenirs attachés à ce lieu, que M. Barraud, prieur de Saint-Vivien, proposa en 1821 à Mgr Paillou, de fonder un petit séminaire sur les ruines de l'ancienne chapelle. Favorisé par le concours bienveillant des notables de la ville, à la tête desquels il faut nommer avec reconnaissance M. Baurivier, alors maire de Pons, ce projet fut réalisé en 1822, et commença un établissement que son importance devait placer plus tard, au rang des plus considérables institutions de province.

Le vicaire général, délégué par Mgr Paillou pour ouvrir les classes de la petite école, exprimait ainsi la confiance que lui donnait, pour la prospérité de la nouvelle maison, la terre sanctifiée sur laquelle elle était bâtie : « Ne sommes-nous pas assurés de la protection de l'ancienne patronne de cette maison? Notre-Dame de Recouvrance a voulu rentrer en possession de son antique domaine et être honorée de nouveau où elle avait été honorée autrefois. Ce sera donc une douce consolation, pour les fidèles de cette ville, de voir se rétablir dans cette enceinte les antiques solennités fondées en l'honneur de Notre-Dame de Pons, etc. »

La fête du 18 juin dernier, à laquelle la présence du premier pasteur du diocèse donnait plus d'éclat et de charme, est venue réaliser l'espérance conçue en 1822, et offrir aux fidèles de cette ville, le consolant spectacle qu'une juste confiance dans les destinées de ce culte antique leur avait ainsi promis.

L'affluence était considérable. Aux habitants de la localité étaient mêlés en grand nombre les parents des élèves et plusieurs étrangers, attirés par leur bienveillance envers la maison de Pons, ou leur piété envers la sainte Vierge.

Cette foule couvrait les terrasses sur lesquelles l'établissement est bâti, et dominait ainsi les bosquets, les jardins, le vaste bassin de natation, le cours d'eau qui le limite et toute la campagne : conditions de salubrité qu'il est impossible de ne pas remarquer parce qu'elles expliquent l'état sanitaire, si constamment satisfaisant d'une maison qui enferme près de quatre cents élèves internes. Sous ces terrasses défilait le jeune cortége de Notre-Dame de Recouvrance et se déployait toute la pompe que peuvent donner à une fête religieuse les ressources d'une sacristie de collége, à laquelle cependant il n'a manqué ni la richesse, ni la grâce, ni le bon goût des chants des élèves, ni l'ensemble de leur musique militaire, ni surtout la tenue décente et l'air convenablement recueilli de ces fidèles en uniforme d'écolier.

Cette petite procession d'un aussi grand nombre d'enfants, avec leurs bannières dont la couleur variée distingue les divisions de la pension, sous ces arbres, autour de ces pelouses et de ces eaux, montant ou descendant les rampes des terrasses, et que suivait l'évêque comme le berger son jeune troupeau, était un spectacle aussi touchant que gracieux ; car tous ces enfants n'étaient-ils pas ainsi rassemblés, de tant de points divers de la France, par un dessein mystérieux ? Ne devaient-ils pas, pour réparer un long oubli des grâces accordées par la Mère de Dieu dans un sanctuaire béni, avoir la mission de porter de tous côtés, comme un souvenir de première jeunesse, le nom de Notre-Dame de Pons? Et le cœur de plus d'une mère se résignait plus facilement, peut-être, à la séparation du lendemain, par cette pensée de laisser son fils dans une terre sanctifiée, pendant plusieurs siècles, par les bénédictions célestes, et où ce cher enfant lui semblera plus près encore de Celui dont la jeunesse a un si grand besoin.

Quand toute l'assistance fut réunie autour de la statue qui occupe le milieu de la grande cour, Mgr Landriot prononça le discours suivant, que Sa Grandeur, pour céder à des prières multipliées, a bien voulu permettre de reproduire en entier. Ses enfants de Pons reconnaissants, et avec eux tous les témoins de cette pieuse cérémonie, seront

Digitized by Google

heureux de conserver les paroles qui les ont charmés et religieusement émus.

Après le discours, Mgr a béni solennellement la nouvelle chapelle.

—

Discours de Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes, pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, à l'institution diocésaine de Pons, prononcé aux pieds de la statue de la très-sainte Vierge, le 18 juin 1860.

Vos estis templum Dei vivi (*II Cor.*, VI, 16.)
C'est vous qui êtes le temple du Dieu vivant.

Mes chers Enfants,

Il est un âge dans la vie où l'homme semble presque tout entier livré aux choses extérieures; son esprit est répandu au dehors comme l'eau qui coule, pour me servir d'une expression des livres saints : *Tanquam aqua decurrens* (*Psal.* LVII). Il circule comme l'eau, qui se fraye un passage en côtoyant les objets qu'elle rencontre, mais sans les pénétrer, à moins qu'ils n'aient la perméabilité des régions sablonneuses. — Il est un âge où l'âme encore jeune semble s'épanouir par un mouvement purement extérieur, semblable au bourgeon de la fleur qui croît par une évolution de ses enveloppes. Alors la vie, le sentiment, l'intelligence, le cœur, tout dans l'homme pousse au dehors, tout se verse au dehors, sans presque soupçonner ce retour de la pensée, qui, après s'être promenée dans le monde sensible, exécute un mouvement sur elle-même pour contempler les mystères invisibles cachés sous une écorce matérielle.

Vous êtes, mes chers enfants, à cette heure du printemps de la vie où le bourgeon de l'homme se montre plein d'espérances et projetant sa séve à l'extérieur. Vous vivez, vous respirez par les sens, et vos pensées elles-mêmes, si vous n'y preniez garde, seraient presque toutes exclusivement imprégnées de l'atmosphère des objets extérieurs. — Quel est le but d'une éducation cultivée? C'est de donner de l'intelligence, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, d'apprendre *à lire en dedans* : *Intus legere;* d'apprendre à la jeunesse à creuser chacun des objets qui l'environnent, à le pénétrer dans son intérieur, et à lui demander tous ses secrets intellectuels. Lire en dedans : *Intus legere!* Cette parole est un magnifique programme. La plupart des hommes, et même parmi ceux qui se croient habiles, ne savent pas lire en dedans; ils ne voient que l'extérieur des choses, des hommes, des événements; ils ne voient que les affiches : la signification intime leur échappe. Le premier but d'une éducation sérieuse n'est point, même sous le rapport de l'instruction, de vous enseigner des sciences d'ailleurs fort utiles; c'est, avant tout, d'apprendre à votre âme le secret de lire en dedans; c'est de donner à votre esprit une sorte de tarière intellectuelle pour creuser, pour aller chercher la moëlle des choses. Heureux l'homme intelligent, et dont l'intelligence est au service d'un noble cœur! Heureuses les nations, quand elles possèdent une pléiade d'hommes qui sachent lire le vrai sens de tout ce qui arrive : *Intelligere, intus legere.*

La Religion, mes chers enfants, est la première institutrice de l'âme; c'est elle qui fait la véritable éducation de l'homme. Aussi cherche-t-elle, avant tout, à enseigner à l'homme les secrets de la vie intérieure; elle travaille tous les jours à l'arracher aux objets visibles, pour concentrer d'une manière principale ses forces et son énergie dans les régions de l'esprit; elle n'établit point un divorce entre des choses dont le Créateur a voulu l'union, mais elle désire que l'homme, et le jeune chrétien en particulier, fassent tous leurs efforts pour dégager le mystérieux inconnu qui est caché partout : et parmi les dons de l'Esprit-Saint, elle compte au rang des plus élevés le don d'intelligence, c'est-à-dire cette puissance de vision intérieure et de divine intuition, cette grâce de lumière qui ouvre les secrets du monde surnaturel, et montre un sens divin souvent dans l'objet le plus vulgaire.

Mes chers enfants, après ce coup d'œil général sur le but de l'éducation et de la formation de l'homme, je dois vous indiquer l'occasion de cette entrée en matière que vous ne comprenez peut-être pas encore. Votre bon Supérieur a eu l'excellente idée de faire construire une chapelle intérieure, et d'en confier l'ornementation à des mains aussi intelligentes qu'expérimentées. Quelle que puisse être la convenance de ce travail, vous me permettrez de vous dire, que si après avoir admiré ces décorations extérieures, nous ne remontions pas à une pensée plus haute, nous ne saurions pas lire en dedans : notre vie serait matérielle, et la mission du christianisme est de spiritualiser toute chose, mais spécialement les objets de son culte.

Élevons-nous donc, et sortons des régions de la matière : il y a des choses plus grandes et plus belles que tout ce que nous admirons dans le monde sensible; ou plutôt n'en sortons pas, servons-nous-en plutôt comme d'une échelle qui doit nous porter, mais nous porter pour nous faire monter plus haut. Servons-nous en comme on se sert d'une belle peinture : on la contemple, on l'admire, puis l'on ferme les yeux du corps, et l'on rêve à des beautés immatérielles. « Les choses sensibles, dit saint Grégoire de Nazianze, sont une ébauche, une esquisse de ce qui échappe au regard : *Quasi adumbrationem quamdam et delineationem earum rerum quæ oculorum sensum fugiunt* (orat. 45, c. 11). » — En quelques instants, nous aurons sous les yeux un oratoire que je suis venu bénir, afin que vos prières s'y versent en toute confiance et sécurité... *Ad hoc facta est, ut respicias orationem, et audias preces quas fudit famulus tuus coram te* (*II Paral.* VI). Mais dans cette cérémonie la foi me découvre quelque chose de plus grand et de plus divin. Vos âmes m'apparaissent comme le vrai temple de Dieu : *Vos estis templum*

Digitized by Google

Dei vivi. Aussi, c'est de vos âmes, de ces pierres vivantes de la maison de Dieu, que je voudrais vous entretenir. C'est pour elles qu'existent les temples de pierre, mais comme une ébauche, comme une esquisse qui nous engage à pénétrer la vraie signification intérieure : *Adumbrationem, delineationem.* Puisque nous avons devant nous le divin original, laissons l'ébauche, ou du moins n'en parlons qu'accessoirement. Ce sera mieux comprendre le sens de cette cérémonie, et donner le meilleur commentaire de la pensée de saint Paul, qui semble nous dire en ce moment : le vrai temple de Dieu, ce ne sont ni les églises, ni les oratoires, ni les sanctuaires matériels, ce sont les âmes des chrétiens : *Vos estis templum Dei vivi.*

Votre âme, mes chers enfants, est le plus beau temple de Dieu, ou du moins, elle peut devenir le plus beau temple de Dieu. Jamais ni le temple de Salomon, ni les plus splendides églises n'eurent, aux yeux du Seigneur et de ses anges, la valeur d'une âme juste; jamais Dieu ne reposera dans un tabernacle orné de marbres et de pierreries, avec autant de délices que dans un cœur pur; jamais le ciel étoilé, quand il développe ses phalanges lumineuses, n'aura pour le regard de Dieu la beauté d'une âme purifiée, où les grandes pensées et les affections divines montent et descendent, et s'ordonnent dans la sphère éternelle du vrai et du bien. Oui, mes chers enfants, votre cœur, qui vous semblait si peu de chose; votre cœur que peut-être plus d'une fois vous avez foulé aux pieds, comme cette fleur vulgaire qui brille le matin pour se flétrir le lendemain; votre cœur est plus précieux, il est plus grand aux yeux de Dieu que tout l'univers matériel. Ce pauvre cœur de l'adolescent, il vous semble peut-être bien étroit! et, cependant, il est assez large pour contenir Celui qui habite l'immensité. Et quand Dieu, dans cette promenade miséricordieuse qu'il fait à travers le monde pour trouver les âmes dignes d'un rayon de vie : *Circuit quærens dignos se;* quand Dieu rencontre un jeune cœur plein de piété, il s'y repose avec amour; il en fait comme un lieu de plaisance, et l'amour y sert de ces repas qui nourrissent sans rassasier jamais : *Cœnabo cum illo, et ipse mecum* (*Apoc.* III). Aucun sanctuaire n'est aussi agréable à Dieu, aucun temple ne lui offre une habitation aussi délicieuse. Il quitte la région des cieux, il s'approche de ce tabernacle divin, il y fixe sa demeure : *Mansionem apud eum faciemus* (*Joan.* XIV). Je dirai même qu'une jeune âme, quand elle n'est point flétrie, a je ne sais quoi de plus frais, de plus virginal, de plus simple, de plus droit, qui attire davantage le cœur de Dieu. Y a-t-il dans la jeunesse quelque chose qui rappelle plus spécialement à Dieu l'immortelle fraîcheur des longues et immobiles années de son éternité? Cela doit être, car notre Dieu est le Dieu de la vie, et surtout de la vie à son printemps : ce qui décline n'a de valeur qu'autant qu'il doit se rajeunir dans les flots de la vie éternelle. Puis la jeunesse, quand le souffle du vice n'a point passé sur elle, a un parfum céleste, semblable à celui du matin, parfum que le vent brûlant de la vie a bientôt détruit, quand on n'a pas soin de conserver son cœur et sa pensée toujours jeunes, toujours énergiques, au milieu de la lourde et énervante atmosphère de ce monde. Il est vrai que la piété enseigne à l'homme le secret de conserver toute la fraîcheur et l'agilité d'une âme juvénile, avec la maturité de la sagesse et la prudence que donnent ordinairement les années : *Juveni animi alacritate prædita, nihil adversarum rerum præsentiens.* L'âme des justes, continue saint Chrysostome, devient jeune tous les jours et se remplit d'une nouvelle vigueur : par la verdeur de ses pensées et de ses sentiments, elle est toujours à la fleur de l'âge : *Justorum animæ juvenescunt ac vigent, et in ipso ætatis flore sunt semper* (1).

Mais je reviens au vrai temple du Seigneur. « Quelle est la demeure de Dieu, dit saint Augustin, sinon le lieu où il habite? Quel est ce lieu? c'est son temple. Quel est son vrai temple? Est-ce un édifice construit de pierres? A Dieu ne plaise! *Quod est templum ejus? Parietibus includitur? Absit* (2). » Cet univers est sans doute le temple du Seigneur, car il est grand, vaste et digne de Dieu : *Valde magnus est, et digna res quæ capiat Deum;* mais il ne suffit pas à l'immensité de Dieu. — Quel sera donc le lieu, le temple de l'Eternel? *Ubi capitur?* C'est l'âme pacifique, c'est l'âme juste, car c'est elle qui porte Dieu : *In anima quieta, in anima justa; ipsa illum portat.*

Voilà, mes chers enfants, un des horizons du christianisme; il ne semblait pas possible de glorifier, de diviniser autant la nature humaine; mais l'Eglise catholique n'a jamais été avare de gloire pour l'humanité. Elle sait ce que nous valons, et elle est autorisée à nous dire des choses qui scandalisent quelquefois les âmes étroites, ou qui font trembler les cœurs flétris, parce qu'il leur faudrait quitter les lieux bas, et échanger une habitation, dont l'air est en rapport avec les passions du cœur, pour un palais au ciel pur et élevé; et il est des âmes qui tiennent avant tout à leur maison de boue, selon l'énergique expression du prophète; ils ont peur d'une maison dont le fondement ne serait pas sur le sol : *Qui habitant domos luteas, qui terrenum habent fundamentum* (*Job*, IV).

Votre âme, mes enfants, est donc le temple de Dieu, le temple du Dieu vivant, et c'est là son vrai nom : *Templum Dei vivi.* D'après cette pensée si grande, si fondamentale et si féconde en résultats, comprenez que votre cœur n'est pas une chose vulgaire,

(1) *Ad Olymp.*, epist. 13. — *In Ep. ad Rom.* hom. 10, c. 5.

(2) *Enarrat. in Psal.* XCII, n. 6.

Digitized by Google

une propriété de vil prix, que vous puissiez donner au premier venu. Votre âme est un temple, c'est-à-dire une chose sainte et sacrée; le Seigneur vous permet de laisser une grande partie du temple aux usages et aux devoirs de la vie, mais à la condition que le sanctuaire, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus élevé, de plus mystérieux, de plus divin dans l'âme, appartiendra exclusivement à Dieu. Votre âme est un temple! Cette seule pensée doit vous faire sentir toute l'importance de l'éducation chrétienne; elle doit vous faire comprendre combien sont précieuses ces jeunes années de votre vie, que vous voudriez peut-être dépenser d'une manière aussi frivole. C'est dans ces premières années que vous devez jeter les fondements du temple, que vous devez l'agrandir, le perfectionner, ou du moins préparer ces grandes lignes dont la vie n'est que le développement; c'est dans la jeunesse que vous devez travailler la pierre du sanctuaire, et commencer à faire de l'édifice quelque hose de divin, de gracieux, de simple et de vaste, où puissent habiter Dieu, ses anges, et vos frères, selon les devoirs de votre vocation.

Votre âme est un temple, mes amis, vous devez donc la respecter. Un temple est un lieu sacré, où la décence préside à tous les mouvements, à tous les regards, et même à l'attitude d'un silence religieux. Puisque votre âme est un temple, et le plus beau et le plus vrai des temples, que le respect de vous-même soit une de ses premières et plus belles décorations. Le respect! C'est le condiment de la vie sociale, mais il s'en va, et si le christianisme ne le ramène pas parmi nous, nous marchons à la dissolution. Le respect de soi! C'est la vraie dignité de l'homme! Mais où sont les êtres qui se respectent vraiment ici-bas, qui se considèrent comme quelque chose de divin? Où sont les âmes qui se regardent et se touchent au moins avec autant de respect qu'un vase d'or pour lequel on redouterait le moindre contact indiscret? N'est-il pas vrai, et qu'on me pardonne, si je ne dis pas la vérité, je suis prêt à me rétracter; n'est-il pas vrai souvent que l'homme qui n'est pas chrétien, respecte tout, excepté lui-même? Il respecte l'argent, il respecte les décorations de sa maison, la richesse de ses parures, la beauté physique de ses traits. Mais l'âme! elle vient après l'argent, après les décorations, après les linéaments du corps. L'âme! on en fait un je ne sais quoi sans nom, ressemblant à ces objets délaissés qui n'ont plus de propriétaires, parce que chacun rougirait de les reconnaître..... Et l'on se plaint que le mépris au lieu du respect soit devenu la loi sociale! Je le crois bien, chacun sait ce que vaut son voisin, ce qu'il est devenu, le degré de bassesse où il est quelquefois descendu; et comme chacun se renvoie le résultat de cette triste science, un cri s'est échappé d'une âme honnête : Nous périrons, disait Royer-Collard, nous périrons faute de respect. — Mes amis, c'est donc dans une pensée toute d'amour pour notre patrie et d'affection pour votre avenir, que je viens vous dire au nom de Dieu, et en vous bénissant comme un temple : respectez votre âme, car elle est grande, elle est noble, elle est plus belle que l'univers; elle est le vrai sanctuaire de la Divinité. Respectez votre corps, car c'est le voile mystérieux et transparent du sanctuaire. Que tout ce qui flétrit la pensée, que tout ce qui abaisse le cœur, que tout ce qui matérialise le sentiment soit énergiquement banni et refoulé dans les voies publiques. Respectez votre âme, et quand les fétides exhalaisons, si communes dans ce monde, se répandent de toutes parts, ayez un voile pour couvrir religieusement votre âme; faites au moins pour elle ce que l'on fait à certains intervalles pour les décorations des splendides demeures.

Votre âme est un temple : *Templum Dei vivi*. Que fait-on dans un temple? On prie et l'on immole des victimes. C'est là ce que vous devez faire de votre cœur, un lieu de prières et de sacrifices. « Quand vous voudrez prier, dit Jésus-Christ, entrez dans la chambre de votre cœur, fermez la porte et priez votre Père dans le secret. » Ah! mes amis, qu'il fait bon avoir dans son âme un sanctuaire, s'y retirer à toutes les heures du jour, dans la joie et dans la tristesse, dans la consolation et dans l'angoisse, et là verser ses pensées, ses désirs, ses affections en présence de Dieu! Le monde avec un accent de dédain appellerait ce langage un conseil de la vie mystique; et cependant cette vie est la seule complétement raisonnable, la seule qui corresponde aux désirs, à la grandeur et à la faiblesse de l'homme. Ce temple du cœur nous accompagne partout : c'est un autel portatif qui ne nous quitte pas un seul instant. Ce tabernacle est toujours ouvert, et Jésus-Christ, en un sens, y réside aussi véritablement que sous les espèces eucharistiques. Accoutumez-vous de bonne heure, mes chers enfants, à l'intelligence de ces vérités; on s'habitue trop souvent à ne voir les églises, les temples, les sanctuaires, les tabernacles que dans des constructions de pierre : on croit qu'il est difficile de prier ailleurs; on se trompe. Sans doute les temples de pierre ont leur importance en ce monde, et ce n'est point ici le lieu de vous en faire comprendre la mystérieuse et sublime signification. Mais l'âme humaine, voilà le véritable temple dont les autres ne sont qu'une image matérielle : le cœur du juste, voilà l'autel, voilà le lieu de la prière : *Tu ipse*, dit saint Chrysostome, *et altare et sacerdos, et victima es* (*De Anna*, v, 4.). Prenez donc la sainte habitude de vénérer votre cœur comme le tabernacle où réside le Sauveur priant pour nous, mais auparavant faites que votre cœur soit vénérable, qu'il devienne un sanctuaire digne de Dieu; car, je vous le prédis hautement, c'est à cette seule condition que vous vous respecterez vous-mêmes, et que vous pourrez considérer votre cœur comme un lieu de

Digitized by Google

prière. Si par malheur votre cœur était un repaire de ce que je ne veux pas nommer, vous n'auriez pas la force de vous respecter vous-mêmes, et il y aurait dans cette impuissance un reste de noblesse et de grandeur. Telle est l'énergie indélébile du sceau qui nous a marqués à l'empreinte de la vérité et de la grandeur infinies, que nous ne pouvons sérieusement vénérer que ce qui est sérieusement vénérable. — Voulez-vous prier dans un temple, dit saint Augustin, priez dans votre cœur ; mais d'abord devenez le vrai temple de Dieu : *In templo vis orare? in te ora, sed prius esto templum Dei* (*In Joan.* tr. 15, n. 25). Quelle glorieuse prérogative du chrétien ! Porter Dieu continuellement avec soi : *Ipsa illum portat* (1). Prier toujours, prier par sa vie tout entière, accomplir à chaque instant l'acte le plus noble de la créature : au lieu d'adorer la chair et le sang; au lieu de forcer son cœur, de le traîner tout meurtri dans les buissons de ce monde et de le retourner dans la fange, au lieu de l'étouffer dans l'ignominie, tenir son âme dans les hautes régions, la nourrir de lumière et de feu, recevoir le mouvement qui vient d'en haut, partager en quelque sorte la vie de Dieu, de ce Dieu dont la bonté ne demande nos hommages que pour avoir l'occasion de nous faire du bien, n'est-ce point là la vraie vie, la vie comprise par son point le plus élevé, la vie éminemment raisonnable? — Mes amis, ayez l'intelligence de ces vérités, et vous serez grands, parce que vous serez chrétiens. Considérez votre cœur comme un autel orné d'un tabernacle divin; rentrez en vous-mêmes : *Intra in cubiculum tuum ;* fermez la porte, car il faut être seul pour converser avec un intime ami ; et Dieu, si vous le voulez, sera pour vous l'ami le plus vrai, le plus doux, le plus aimant, le plus familier : *Et clauso ostio, ora Patrem.* Vous pouvez à chaque heure du jour faire une visite à Notre-Seigneur, visite courte, mais délicieuse, parce que le cœur en fait les frais; visite prompte comme l'éclair, mais le cœur qui aime procède par bonds plus rapides que la flèche, et il entre quelquefois plus profondément dans le cœur de Dieu. L'âme se retrempe à ces contacts divins, le corps lui-même se fortifie, au témoignage de l'expérience et des saints, et il en résulte une activité féconde, qui lit une page d'Homère ou de Bossuet, qui fait un thème comme on va en promenade, qui se rend à l'église comme en récréation, et qui en tout montre un élève toujours grand, toujours noble, toujours chrétien. N'est-ce pas l'image de la vie de Dieu, qui se joue à travers le monde, et qui se manifeste toujours en Dieu dans la majesté de sa gloire extérieure, et dans les moindres détails de son administration? *Maximus in minimis.*

Que fait-on dans un temple? On y offre des sacrifices : *Mactavit hostias*, dit le prophète (*II Paral.* VII). Le Seigneur ne veut plus de sacrifices sanglants; le chrétien les remplace par les sacrifices du cœur, l'immolation de soi-même. La vie, mes enfants, vous l'apprendrez successivement; et si vous ne voulez pas l'apprendre aux leçons de ceux qui ont l'expérience des années, vous l'apprendrez à vos dépens, la vie est un sacrifice continuel. Pour les âmes légères, insoumises à la voix d'une autorité paternelle, le Seigneur a établi une autre loi qui paraît dure, mais qui au fond est miséricordieuse; c'est ce que les anciens appelaient la nécessité : parole terrible, chaîne de fer qui ramène au vrai l'âme indocile et endurcie. Oui, la vie pour tous est un sacrifice continuel; la vie, que dis-je? le bonheur ne consiste pas à jouir, les païens l'avaient compris; les chrétiens de nos jours sourient de pitié quand nous leur prêchons cette doctrine. Les païens disaient : sachez supporter et vous abstenir : *Sustine et abstine.* Il est des chrétiens qui disent : la vie, c'est désirer et jouir. Mais la loi inexorable est là : la chaîne est toujours prête, et à l'entrée du chemin de la jouissance, il se trouve des figures hideuses et toutes-puissantes, comme celles que Milton a décrites dans son poëme; elles mettent à l'âme la camisole de force; il faut bien la traîner et ressentir ses effroyables étreintes, alors même que les lèvres convulsives voudraient murmurer le nom du bonheur. — Vous aurez donc, mes amis, si vous voulez être chrétiens, vous aurez des sacrifices à faire; vous auriez ces mêmes sacrifices à faire, au simple point de vue du bonheur, de ce bonheur vrai et plein dont la source est au ciel et se verse dans les consciences pures. Vous aurez à immoler sur l'autel du cœur votre légèreté, votre insubordination, vos attaches sensuelles: quelquefois même il faudra un glaive trempé comme l'acier pour vaincre un ennemi intérieur, qui s'attache aux veines de la jeunesse, qui flétrit son intelligence, dégrade son cœur, et ne lui laisse plus que la vie rachitique d'un être avili. J'estime le courage du soldat français qui va porter la guerre au sein des tribus errantes, et détruit par un coup vigoureux leur audace toujours rebelle; mais je pense qu'il y a plus de courage encore, plus de noblesse, dans le cœur d'un jeune homme qui résiste à ses passions, à ces explosions souterraines dont la violence et les retours imprévus sont plus terribles que les attaques des Arabes du désert. Si j'avais deux couronnes, je les donnerais au jeune homme et au soldat; si je n'en avais qu'une, je la réserverais au jeune homme, et quiconque sait les mystères du cœur sera de mon avis. — Ayez donc, mes chers enfants, un courage chrétien pour faire tous les sacrifices que réclame votre conscience. Quand vous apercevrez au fond de votre âme un objet qui fatiguera l'œil de Dieu, vous le conduirez près de l'autel, et avec le glaive d'une sainte générosité, vous le sacrifierez au Seigneur. Vous n'auriez

(1) Saint Augustin cité plus haut.

Digitized by Google

point de ces portes dérobées, où l'on cache les victimes chères au cœur et que l'on voudrait arracher au feu du sacrifice. Tous les jours vous ferez le tour de votre âme, vous examinerez les lieux les plus secrets, les vallées les plus profondes, et vous enlèverez toutes les idoles dont le Seigneur réclame l'immolation. — Vous aurez besoin de force et d'énergie pour égorger la victime, mais la paix du temple, le calme du sanctuaire sont à ce prix; plus vous serez généreux avec Dieu, plus vous goûterez le véritable bonheur, les saintes joies de l'âme libre et pure. En caressant vos passions, vous auriez de ces voluptés qui font tressaillir l'être dans l'ignominie, de ces voluptés qui ensevelissent l'âme sous le froid glacial de la mort intellectuelle et morale: *Voluptas frigida* (1), comme parle saint Chrysostome. Avec le courage de la vertu et la générosité de l'immolation, il se créera en vous, dans les parties hautes de l'âme, une source intarissable de sereines et austères voluptés, les voluptés d'un être saturé de choses divines, et qui sent que la majesté de Dieu est entrée et repose dans le sanctuaire intérieur : *Majestas Domini ingressa est templum* (*Ezech.* XLIII).

Je termine par une autre question : que trouve-t-on dans un temple? Deux choses, le sanctuaire où réside la Divinité, et les ornements que prodigue la piété des fidèles. De même dans le temple du cœur, en ce temple que construit, élève et embellit l'éducation chrétienne, on doit rencontrer le sanctuaire avec la présence de Dieu, et dans l'enceinte les ornements que réclame la destination spéciale du temple. Je veux dire, mes enfants, que tout notre désir serait de placer au milieu de votre âme, comme un tabernacle d'or et de pierreries, la pensée de Dieu, la douce habitude de la présence de Dieu, présidant à tout, dirigeant vos désirs et vos affections : non point une pensée de Dieu triste, austère, chagrine, mais une pensée douce, libre, confiante, amoureuse, éclairant votre vie comme une lampe d'argent dans les ténèbres; non point une idée fixe qui absorbe et concentre l'âme d'une manière exclusive, mais un doux soleil qui réchauffe tout et prolonge ses rayons jusqu'aux extrémités du temple, pour donner aux moindres détails plus de vie et de lumière. Votre éducation serait complète et solide, si nous pouvions fixer ainsi la pensée de Dieu au milieu de votre cœur, comme le centre de vos désirs, de vos regards, de vos projets. Dans les éducations que dirige une sagesse trop mondaine, on trouve quelquefois tout, excepté le sanctuaire où réside la Divinité. On oublie qu'un temple, quels que soient ses ornements, est froid, vide et désert, quand il n'y a pas d'autel pour le Dieu qui doit l'habiter. De là un vide dans l'éducation, vide que rien ne comblera jamais, ni le grec ni le latin, ni les mathématiques, ni la philosophie humaine. L'âme humaine ne vit pas seulement de cela, elle vit avant tout de son contact avec Dieu : *Verbum Dei*, dit saint Augustin, QUO RATIONALES OMNES MENTES *sine defectu pascuntur* (2). Dieu a tellement ordonné les choses, que, lorsqu'on veut séparer la terre du ciel, isoler les intérêts humains de ceux de l'éternité, il en résulte tôt ou tard la ruine de nos vrais intérêts, même en ce monde. Aussi, lorsque, dans l'éducation, dans la formation du cœur et de l'intelligence, on a négligé l'élément divin, l'âme du jeune homme ressemble à un navire qui est peut-être admirable dans les détails de sa construction, mais qui n'a point de lest et devient bientôt la proie des vagues. Dieu seul peut mettre un lest à l'âme humaine, lui seul peut maintenir en équilibre ces redoutables facultés qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus fortes, plus grandes et plus élevées, et qu'elles peuvent au moindre choc produire une effrayante explosion. Si aujourd'hui les nations sont devenues comme des flottes qui mugissent sur les eaux et, à certaines heures imprévues, brisent toutes les chaînes, même les chaînes de fer, ne nous en étonnons pas. On a voulu bannir l'idée de Dieu dans l'éducation de la jeunesse, ou du moins n'en faire qu'un élément accessoire. Or, Dieu doit être au centre de l'âme pour présider aux mouvements de l'intelligence et du cœur : là est la vie et le bonheur de la jeunesse; là est le salut et l'avenir des nations.

Mais remarquez qu'en disant que Dieu doit être au centre de toute éducation sérieuse, j'entends parler du Dieu des chrétiens, du Dieu que m'enseigne l'Église catholique; ce Dieu dont le nom est précis et dont les préceptes sont positifs, ce Dieu vivant qui de toute éternité a été la vérité, la beauté et le bien par essence, qui pour condescendre à notre faiblesse a suscité un prophète d'un ordre tout nouveau, qu'il s'est uni par des liens mystérieux jusqu'à ne faire avec lui qu'une personne adorable que nous nommons le Verbe incarné, et cela sans qu'il y ait eu la moindre diminution et le moindre mélange dans la nature éternellement bienheureuse et immuable de la Divinité. C'est ce Dieu encore meilleur que puissant, c'est ce Dieu qui met toute sa gloire à faire du bien à sa créature, c'est lui dont je veux parler ici, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. — Le dieu de la raison humaine, je n'en parle pas, j'y ai peu de confiance, et voici quelques-uns de mes motifs : le dieu que fabrique chaque raison humaine est un dieu à toutes les formes variables et changeantes de chaque esprit et de chaque passion; c'est un dieu qui n'engage à rien, puisque, quand nous le voulons sérieusement, c'est nous qui le faisons parler, et nous lui imposons trop souvent le langage qui nous plaît. Le dieu que construit, que fait et refait tous les jours la philosophie rationaliste, ressemble trop au Protée de la fable; il n'a pas de nom, il n'a pas de formes, parce qu'il

(1) *In Act.* hom. 5, n. 3.

(2) Serm. 142, n. 7

Digitized by Google

prend tous les noms et toutes les formes qui plaisent au caprice de chaque esprit.

Omnia transformat sese in miracula rerum.
(Virgil., *Georg.*, l. IV, vers. 441.)

Ce n'est donc pas de ce dieu que je veux parler : je crois que ceux qui le réclament veulent un maître qui soit avant tout un esclave, et ce dieu Protée n'aura jamais une sérieuse influence dans l'éducation. — D'ailleurs, je ne dois pas l'oublier : pontife du Seigneur, je n'ai qu'un Dieu à prêcher, celui qui est le seul vrai Dieu, celui auquel j'ai consacré ma vie, celui que je trouve tous les jours plus beau et plus admirable à mesure que je l'étudie davantage; celui que j'ai pris pour ma lumière, ma force, ma consolation, et auquel je désire adhérer pour toujours par les racines les plus profondes de mon cœur : c'est ce Dieu que je vous prêche, mes enfants, *nos autem prædicamus Jesum Christum*. Je suis heureux de vous l'annoncer; car, vous le savez, il n'en est pas de meilleur, de plus tendre, de plus miséricordieux, et en même temps de plus grand et de plus élevé. C'est lui que je voudrais mettre comme un hymne dans votre cœur et un parfum sur vos lèvres.

Est-ce à dire que nous négligerons les ornements qui peuvent embellir le temple de votre âme ? A Dieu ne plaise ! nous l'avons dit, dans un temple, après avoir construit l'autel, on prodigue sur les murailles et sur les pavés, les marbres, les pierres précieuses, l'or, l'argent et toutes les décorations des arts; de même nous voudrions que le temple de votre âme fût orné des trésors les plus riches et les plus variés : les dons de l'intelligence, la culture de toutes les sciences humaines, les richesses du monde ancien et moderne, tout ce qui peut mettre en relief les belles qualités du cœur et de l'esprit, tout ce qui peut développer les grâces du caractère, les formes aimables de l'âme et de la conversation extérieure; nous désirons que vous l'aimiez, que vous le recherchiez, que vous le cultiviez avec une tendre prédilection : *Quæcunque bona, quæcunque amabilia, hæc cogitate* ; nous voulons un temple complet et parfaitement beau dans toutes les parties : le sanctuaire et l'autel d'abord, mais ensuite toutes les peintures, toutes les décorations, tous les embellissements que peut rêver l'art humain.

O Notre-Dame de Recouvrance ! pourrais-je terminer ce discours sans dire un mot de Vous, de votre tendresse maternelle et de notre affection filiale pour vous ! Que nous sommes heureux de remettre encore, et de nouveau, cette maison sous votre puissante protection ! Puisse-t-elle toujours grandir à l'ombre de vos ailes ! Vous vous élevez sur votre piédestal d'honneur, à l'entrée même de ce pieux asile, comme pour dire à tous que vous êtes la mère de cette nombreuse famille ! Oui ! soyez la mère de ces chers enfants ! soyez pour eux la *Bonne Dame de Recouvrance !* Ailleurs, vous vous appelez *Notre-Dame du Bon-Secours, Notre-Dame de la Délivrade, Notre-Dame de Bonne-Encontre*. Ici, nous voulons que vous soyez la bonne *Notre-Dame de Recouvrance*, et voici le sens que nous désirons attacher à ce doux nom. La jeunesse a de belles et admirables qualités, elle a de précieux trésors dans l'intelligence et dans le cœur, et quand un jeune cœur se livre tout entier à l'action de la grâce, il marche bientôt à pleines voiles dans la mer de la perfection. Mais la jeunesse est la saison de la mobilité; tout est variable à cet âge si intéressant et si dangereux, tout est sujet à se perdre, à s'égarer. Soyez donc alors la bonne mère, la Bonne Dame de Recouvrance ! Rendez aux âmes qui commenceraient à se flétrir, rendez leur innocence et leur fraîcheur, rendez au cœur découragé les saintes espérances du ciel; que tout le monde recouvre ici ce qu'il aurait perdu, la force, la vertu, la sérénité, l'amour de Dieu et les saintes joies des âmes pures. O Vierge sainte, autorisez-nous à dire en votre nom, à ces chers enfants, cette parole de consolation, que j'emprunte à nos livres saints, en y changeant un seul mot ; qu'il nous soit permis de leur dire : Heureux enfants, croyez à la Vierge, ayez confiance en votre Mère, et elle sera pour vous la Mère de la Recouvrance : *Crede Deo et recuperabit te* (*Eccli.* II). Si jamais vous aviez le malheur de perdre les dons du ciel, venez vous jeter aux pieds de Notre-Dame de Recouvrance ; elle possède toutes les richesses de la grâce, et ses mains bénies, s'étendant sur vous, vous rendront au centuple ce que vous auriez perdu : *Mecum sunt divitiæ et gloria* (*Prov.* VIII) Espérez en elle, et, quelle que soit la situation de votre âme, sa bonté et sa miséricorde feront la joie de votre vie : *Sperate in illum, et in oblectationem veniet vobis misericordia* (*Eccli.* II).

O Mère de salut et de miséricorde, nous partirons heureux et tranquille sur le sort de cette maison ; et quand nous apprendrons qu'elle va bien, qu'elle fait la consolation de votre divin Fils, nous en remercierons votre bonté ; mais, en un sens, nous n'en serons pas étonné, et nous dirons à tous ce que déjà nous nous sommes dit mille fois, en apprenant l'excellent esprit de cette chère famille : C'est la Vierge qui conserve ces enfants, qui veille sur eux, qui cultive leurs cœurs, et éloigne d'eux toute sorte de dangers : *Ut pueri tui custodirentur illæsi* (*Sap.* XIX). Qu'il en soit toujours ainsi, et qu'un jour, Mère bien aimée, votre nombreuse famille, le premier pasteur en tête, et près de lui ce saint religieux (1) dont la parole apostolique a fait tant de bien à l'âme de

(1) Le R. P. Sécail, jésuite de la province de Toulouse, qui venait de prêcher la retraite de la première Communion et de la Confirmation.

Digitized by Google

ces pieux enfants ; que votre famille soit réunie dans le ciel autour de vous, comme nous le sommes tous en ce moment. Vous ne serez plus alors la Vierge de la Recouvrance, puisqu'il n'y aura plus rien à perdre, mais vous serez la mère du pur amour ; on vous appellera la grâce de la vérité ; vous serez la vigne qui environnera le ciel de ses rameaux parfumés : *Ego mater pulchræ dilectionis ... in me gratia omnis viæ et veritatis, ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris* (*Eccli.* xxiv).

—

Discours de Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes, pour la consécration de l'église de Notre-Dame, à Rochefort, le dimanche 1er Juillet 1860.

Cogito ædificare templum nomini Domini.
J'ai la pensée d'élever un temple à la gloire du Seigneur. (*III Reg.* v, 5.)

Mes très-chers frères,

Tout être a ses pensées, et c'est la valeur, la dignité, la sainteté des pensées qui sont le point de départ pour juger l'excellence de la vie. Si je ne craignais pas de remonter trop haut, je dirais que Dieu lui-même a sa pensée infinie, simple, immense, éternelle comme lui ; c'est son Verbe qui est la plus haute expression et la parfaite image de la majesté et de la gloire divine. Le Chrétien, fils de Dieu, a ses pensées, et quand elles sont le reflet d'une âme grande et purifiée, elles indiquent la beauté intérieure ; elles sont la splendeur de ce qui est caché : *Emanatio quædam claritatis sincera* (*Sap.* vii). L'homme de la terre a ses pensées, mais trop souvent l'objet en est vil et méprisable, et le but qu'elles se proposent ferait rougir une conscience honnête.

Le prêtre aussi a sa pensée, qui est le but de sa vie et le terme de tous ses efforts : c'est de travailler au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ; c'est de construire dans chaque âme un temple ; de faire de chaque intelligence un sanctuaire, de chaque cœur un autel où s'immolent les victimes les plus agréables à Dieu : *Cogito ædificare templum.* Mais presque toutes les paroles de l'Ecriture ont un double sens, dont le plus élevé, le sens mystique, quoique souvent le plus vrai, a cependant besoin d'être traduit extérieurement ; aussi le prêtre, dans les circonstances déterminées par le besoin des peuples, est-il travaillé par la pensée de construire des temples matériels dont l'érection lui soit un moyen d'embellir plus facilement le sanctuaire intime des âmes : *Cogito ædificare templum nomini Domini.*

Ces paroles de mon texte sont la vivante explication de ce que nous admirons en ce moment. Le vénéré pasteur de cette paroisse a eu aussi sa pensée, pensée principale et dominante, autour de laquelle il a réuni tous les efforts d'une pieuse industrie. *Le zèle de la maison de Dieu a dévoré son cœur* (*Joan.* ii), et voyant les nécessités toujours croissantes d'une nombreuse population, il a voulu construire une enceinte sacrée plus digne de la gloire de Dieu et des sentiments religieux, qu'il savait encore pleins de vie au cœur de son peuple. Secondé par le bienveillant concours de M. le maire, par le zèle infatigable de MM. les fabriciens, l'activité de son digne collaborateur, et la généreuse contribution de tout le clergé et de tous les habitants de la ville, il a conçu son projet dans le silence de la prière, et il l'a conduit à une pleine exécution : *Domum suam ædificavit, et ad perfectum usque perduxit* (*III Reg.* vii). Nous devons des éloges à l'œuvre et à tous ceux qui, à divers degrés, en ont été les intelligents et dévoués coopérateurs, et c'est pour notre cœur une vraie satisfaction de venir aujourd'hui consacrer cet édifice par les prières solennelles de la religion ; c'est aussi une nouvelle occasion que nous saisissons toujours avec bonheur, de nous mettre en rapport avec cette bonne population de Rochefort, qui nous accueille toujours avec un si religieux empressement et une piété si filiale.

Rien n'est beau, M. T.-C. F., noble et touchant, comme les prières et les cérémonies de l'Eglise pour la consécration d'un temple ; il y a dans chaque parole un parfum de poésie et de sainteté qui s'épanche et s'élève en même temps que l'encens et les autres matières odoriférantes, dont l'usage est si fréquent dans cette belle cérémonie. Je n'ai point le temps de vous développer le sens mystérieux caché sous chaque mot et sous chaque symbole extérieur : un autre sujet m'appelle, sujet fondamental au point de vue religieux, et qui dans l'ordre logique me semble devoir précéder celui que je laisse entrevoir.

A quoi bon les édifices religieux ? La beauté de la nature, la voûte des cieux, le firmament étoilé, ou bien, dans une sphère plus élevée, le cœur de l'homme, n'est-ce point là le vrai temple de Dieu ?

Je vais développer l'objection et la soutenir moi-même : Que dis-je ? Je vais l'adopter au nom de la Religion, mais pour arriver à une conclusion tout opposée ; souvent, on n'accuse le Christianisme que parce qu'on ne le connaît pas, ou qu'on lui prête une doctrine qui est précisément l'inverse de ce qu'il enseigne tous les jours.

I. Oui, l'univers est un temple ! Nulle part cette vérité n'a été mieux proclamée que dans nos saints Livres : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce la merveille de ses œuvres* (*Psal.* xviii). Telle est la chaire de ce temple, chaire élevée par-dessus toutes les autres, qui, le jour, domine toute autre voix, et qui se fait entendre jusque dans le silence des nuits : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* Dans ce temple majestueux de la nature, on entend une musique continuelle : *Qui pourrait faire taire l'harmonie des cieux*, dit le Prophète : « *Concentum cœli*

Digitized by Google

quis dormire faciet (1)? (*Job* XXXVIII.) Les voix de ce chœur, toujours en mouvement, sont fournies par chaque créature; car chaque créature est une note, une voix du Verbe, comme parle saint Thomas (*I Dist.* 27, *q.* 2) : *Vox Verbi;* de telle sorte que toutes ces voix réunies chantent un hymne dont la pensée et le dernier mot sont le Verbe divin (2). L'encens du temple est composé avec tous les parfums de la nature, dont un Père a dit qu'ils étaient comme l'odeur de la divinité : *Divini unguenti indicant qualitatem* (3).

Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais pu contempler une belle scène de la nature, sans éprouver un tressaillement dans mes entrailles de chrétien. Ces montagnes où *Dieu se montre avec magnificence* (4), ces prairies verdoyantes, dont l'Esprit-Saint a dit qu'il n'y avait rien de plus beau (5), et qui semblent former un tapis toujours frais pour les pas de l'Eternel, quand il marche à travers le monde (6) : *Ascendunt mentes et descendunt campi* (*Psal.* CIII); ces forêts sombres et mystérieuses, image de la gloire voilée du Tout-Puissant, et qui cependant ont aussi leurs chants d'allégresse (7); cette lumière de l'immensité, qui forme le manteau du Seigneur (8); cette voûte du ciel, que l'Eternel a jetée sur nos têtes comme la tente du désert (9); ces nuages aux formes variées, qui semblent annoncer le passage du Seigneur (10); ces vents aux mille frémissements, qui prêtent leurs ailes au transport du Dieu qui se promène (11) : oui, tout me rappelle qu'un temple est toujours ouvert sous la voûte des cieux : *Apertum est templum Dei in cœlo* (*Apoc.* XI); je m'incline, je tombe à genoux, et je m'écrie : « *O mon Dieu, que votre nom est admirable sur toute la terre* (*Psal.* VIII)! *Que vos œuvres sont belles! Vous avez tout fait avec sagesse* (*Psal.* CIII); l'univers est un temple *qui est plein de votre gloire : Plena est omnis terra gloria ejus.* » (*Isa.* VI).

Mais, puisque je parle dans une ville maritime, il est une chose que je me reprocherais d'oublier.

Je ne sache rien de plus merveilleux que ce spectacle de la création, contemplé durant une belle nuit sur les bords de la mer. C'est la voix de Dieu elle-même qui remplit le temple; car le Prophète nous dit que la voix de la mer c'est la voix de Dieu, et il ajoute : Les soulèvements de la mer sont beaux; ils annoncent les mouvements de la gloire de Dieu, qui s'élève jusqu'à la hauteur des cieux (12). — Quand, sur les bords de la mer, le soir arrive et que le ciel est pur, et que les étoiles brillent au firmament avec la reine des nuits pour commander au cortége, quelle merveilleuse clarté se projette dans l'intérieur du temple! Si la tempête mugit, si le ciel est en feu, c'est le même temple avec une autre vue; une admirable dans sa terreur, et belle dans les effrois qu'elle cause. Alors je chante avec le Prophète : « O Dieu! les eaux vous ont aperçu, et elles ont tremblé, les abîmes se sont troublés. Les nuages ont fait entendre leur voix, vos foudres ont passé comme les flèches, vos éclairs ont brillé, votre tonnerre a retenti comme un bruit de roues : la terre a tremblé. O mon Dieu! c'est vous qui marchiez alors sur la mer, et vos pas étaient marqués sur les grandes eaux (13) » : *Qui graditur super fluctus maris* (*Job* IX).

Je sens le besoin de m'arrêter ici pour vous faire remarquer les splendeurs inconnues que le Christianisme jette sur toute la création. A son souffle puissant, tout s'anime et se divinise, et cependant chaque être reste à sa place : la Divinité dans le sanctuaire de son incommunicable éternité, et la créature malgré ses étroites limites nous apparaît éclairée par la lumière du ciel qui la pénètre et la glorifie; ce qui fait dire à saint Thomas que toute créature est en elle-même une chose sacrée (14), sacrée par la présence immanente, essentielle, active de l'être infini, qui la remplit et la pénètre de l'effusion de ses bontés (15). — Oui, le temple de Dieu est, en un sens, partout ici-bas. Le Chrétien plus qu'un autre a l'intelligence de ces mystères; il voit Dieu rayonnant partout; il découvre partout un transparent divin d'où s'échappent, d'où débordent les clartés cachées de l'être invisible : *Unaquæque res fulgurat Dei cognitionem* (saint Jérôme, *in Ezech.* I); il admire ces rayons de la gloire de Dieu qui, partant de l'abîme lumineux, vont éclairer les moindres détails du temple de l'univers. Depuis surtout que le Christ a sanctifié toute la terre par l'effusion de son sang, le Chrétien se rappelle, selon la belle doctrine de saint Augustin,

(1) Ipse mundus quadam harmonia sonorum fertur esse compositus, et cœlum ipsum sub harmoniæ modulatione revolvitur. (S. Isid. Hisp. *Orig.* l. III, *De musica.*)

(2) Unde creaturæ sunt quasi voces exprimentes unum Verbum divinum. (S. Thom. *ibid.*)

(3) Greg. Nyss., *in Cant.* hom. 1.

(4) Magnificus super montem. (*Isa.* XXII.)

(5) Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus, et super hæc virides sationes. (*Eccli.* XL.)

(6) Ludens in orbe terrarum. (*Prov.* VIII.)

(7) Exultabunt omnia ligna silvarum. (*Psal.* XCV.)

(8) Amictus lumine sicut vestimento. (*Psal.* CIII.)

(9) Extendens cœlum sicut pellem. (*Ib.*)

(10) Qui ponis nubem ascensum tuum. (*Ib.*)

(11) Qui ambulas super pennas ventorum. (*Ib.*)

(12) Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit, Dominus super aquas multas (*Psal.* XXVIII). — Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. (*Psal.* XCII.)

(13) Viderunt te aquæ, Deus, et timuerunt, et turbatæ sunt abyssi. Multitudo sonitus aquarum, vocem dederunt nubes. Etenim sagittæ tuæ transeunt : vox tonitrui tui in rota. Illuxerunt coruscationes tuæ orbi terræ : commota est et contremuit terra. In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis. (*Psal.* LXXVI.)

(14) Creaturæ sensibiles significant aliquid sacrum, scilicet sapientiam et bonitatem divinam, in quantum sunt in seipsis sacra (III p., q. 60, art. 2.)

(15) Deus est in omnibus creaturis, in quibus est per essentiam, potentiam, et præsentiam, implens omnia bonitatibus suis. (*In Ep. I ad Cor.*, c. 3, lect. 3.)

Digitized by Google

que tout lieu est devenu un oratoire (1). Mais il sait aussi que ces grandes voix de la création doivent se résumer en lui; qu'il doit leur donner une intelligence pleine d'amour et de reconnaissance, et que, montant sur ces hauteurs où la terre confine au ciel, il doit chanter pour toute creature, semblable à cet habile musicien à qui l'on reserve dans un concert des intervalles ingénieusement déterminés, pour chanter un solo plein d'harmonie. Alors il se fait un silence dans le ciel pour écouter : *Factum est silentium in cœlo* (*Apoc.* VIII). N'est-ce pas la pensée qui dirigeait le Prophète, quand s'établissant au centre du temple majestueux de la nature, il conviait tout ce qui a vie, tout ce qui respire, tout ce qui se meut, et même l'être inanimé, et qu'il s'écriait en devenant leur interprète : « Œuvres du Seigneur, quels que soient votre nom et votre forme, bénissez-le dans les siècles des siècles : *Laudate et superexaltate eum in sæcula.* Soleil, astres du firmament, pluie, rosée, feu, glace, nuit et jour, lumière et ténèbres, montagnes et collines, fontaines, mers et fleuves, oiseaux et vous légions d'êtres vivants, louez le Seigneur, exaltez le Seigneur dans les siècles des siècles : *Laudate et superexaltate eum in sæcula* » (*Dan.* III).

II. Je dirai encore, en m'emparant de l'objection, en la faisant nôtre sous un rapport, en la revendiquant dans le sens chrétien : Pourquoi les temples? L'univers est d'abord le temple de Dieu, mais il en est un autre incomparablement plus beau et plus riche, c'est le cœur de l'homme.

M. T.-C. F., si Dieu n'était pas si grand, si puissant, si irrévocablement fixé dans la gloire de son éternité, je serais presque effrayé des splendeurs que le Catholicisme a communiquées à notre être; il nous a vraiment environnés d'un manteau de lumière, et les esprits timides pourraient craindre qu'on ne dérobât quelque chose à Dieu; mais, comme dit Tertullien : « Il n'y a point de danger pour Dieu de déchoir de sa grandeur, *Periculum status sui Deo nullum est* » (*De carn. Christ.* c. 3.). Le Seigneur n'est pas comme les grands de la terre qui craignent de communiquer leur pouvoir, parce qu'ils se sentent faibles; ils sont jaloux de leur autorité, parce qu'ils ont un instinct secret qui les avertit, malgré eux, que le pouvoir est entre leurs mains chose fragile. Dieu n'en croit jamais faire assez pour sa créature; et quand il se met à l'embellir, à lui prodiguer ses richesses, il prévient lui-même que sa prodigalité ira jusqu'à effrayer ses amis (2).

L'âme humaine, l'âme formée à l'image de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, et purifiée par la prière et la vertu des sacrements; l'âme où les grandes pensées, les sentiments généreux, les affections divines se promènent, montent et descendent, comme les nobles hôtes de la maison; l'âme juste est le plus beau temple de Dieu; c'est son sanctuaire de prédilection; c'est son reposoir d'amour; c'est la maison de délices, où, si Dieu était accessible à la douleur, il viendrait se consoler de l'ingratitude et de la folie des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.* VIII).

Avez-vous jamais connu l'intérieur d'une belle âme, d'une âme où Dieu est présent, où Dieu est installé, pour me servir de l'expression d'un Père (3)? avez-vous pénétré la partie la plus intime de ce sanctuaire mystérieux, admiré la délicatesse des travaux qu'y exécute continuellement celui que les docteurs appellent le souverain des artistes? Avez-vous suivi la formation, le développement de ces pensées, qui s'élèvent vers les cieux comme les colonnes aériennes, de ces sentiments où se jouent, comme dans un cristal pur, les formes variées de la lumière céleste? Avez-vous entendu le battement de ces poitrines si pleines de Dieu, que saint Grégoire de Nazianze ne craint pas de dire qu'elles sont devenues comme les organes respiratoires de l'Esprit-Saint (4)? Si jamais vous avez été témoins de ces merveilles, je vous le dis en toute vérité, vous avez vu le plus beau temple de Dieu. Aussi saint Augustin s'écrie quelque part : Où est le temple de Dieu : *Quod est templum ejus?* Est-il renfermé par des murs de pierre? A Dieu ne plaise, reprend-il avec une sorte d'indignation : *Parietibus includitur? Absit.* — Ce monde, continue le saint docteur, est peut-être le temple de Dieu; car il est grand et digne de celui qui l'a fait; mais encore, il ne suffit pas à contenir l'immensité de Dieu. Où est donc le temple de Dieu? le temple qui contiendra la majesté souveraine? C'est l'âme juste : *Ubi capitur? In anima justa.* C'est elle qui porte Dieu : *Ipsa illum portat* (5). »

Quelle grandeur et quelle majesté! Chrétiens, connaissez donc votre dignité. Votre âme est le vrai temple de Dieu, le sanctuaire du Tout-Puissant, le siége privilégié de celui qui porte la création dans sa main; vous portez vous-mêmes le ciel et le maître des cieux : *Ipsa illum portat.* Quelle grandeur, mais aussi quel principe de force! Je ne m'étonne plus de l'énergie des athlètes du Christianisme, de ces nobles âmes qui étaient de bronze contre les injures, les attaques, les calomnies. Ces hommes portaient Dieu; ils sentaient en eux la force même de Dieu; le sanctuaire de leur cœur avait Dieu pour contrefort, Dieu lui-même pour fondement et pour toiture : *Apparuit gloria Domini super tectum* (*Num.* XIV). Aussi, saint Grégoire de Nazianze, chassé de son Eglise,

(1) Nobis vero jam, quoniam Christus advenieus expiavit universam terram, omnis locus oratorium factus est. (Cité par Cornel. à Lap., *in Ep. I, ad Tim.* II, 8.)

(2) Pavebunt et turbabuntur in universis bonis et in omni pace quam ego faciam eis (*Jérem.* XXXIII).

(3) In quo Deus est collocatus (Clem. Alex. *Strom.* l. VII, c. 5).

(4) Il dit, en parlant de saint Athanase, que le Verbe avait trouvé en lui *belli socium*, et l'Esprit-Saint : *Hominem qui pro se spiret* (Orat. XXI, c. 7).

(5) *Enarrat. in ps.* XCII, n. 6.

Digitized by Google

s'écriait : Que peuvent contre moi mes ennemis? ils m'interdiront l'autel, mais j'en connais un autre, dont les autels de pierre ne sont que la figure, c'est l'autel de l'âme, le sanctuaire du cœur... C'est là que j'offrirai à Dieu mes victimes et mes holocaustes. Oui, c'est là mon autel, et il n'est au pouvoir de personne de m'en arracher : *Ab hoc altari non abstrahet, quisquis volet* (Orat. 26, n. 16.).

Chrétiens, je viens de vous indiquer la source de votre grandeur et de votre force, mais voyez les conséquences. « Voulez-vous prier dans un temple, disait saint Augustin? priez en vous-même, mais auparavant soyez le temple de Dieu (1). » Chrétiens, si vous êtes un temple, vous devez vous purifier, travailler tous les jours à l'embellissement de votre âme; vous devez vous élever comme la flèche de cette église, vous élever au-dessus des misères et des iniquités de ce monde, et offrir à Dieu tous les sacrifices que réclament sa justice et sa sainteté : car on veille à la propreté des temples, on s'occupe tous les jours à quelques nouvelles ornementations, on y offre le sacrifice du salut et de la propitiation ; dans un temple il y a je ne sais quoi de gracieusement élancé qui nous indique la direction que doivent prendre les mouvements de l'âme. Le développement de ces pensées nous éloignerait de notre sujet principal; aussi je me contente de vous dire avec saint Augustin : Voulez-vous prier dans un temple? priez en vous-même, mais auparavant devenez un temple digne de Dieu. Alors vous pourrez pratiquer à la lettre cette belle parole de l'Evangile : *Rentrez dans la chambre de votre cœur, fermez la porte, et priez votre Père dans le secret* (*Matth.* VI.). »

Ne vous semble-t-il pas, M. T.-C. F., que je viens de plaider contre ma propre cause, et de montrer que puisque le temple de Dieu est partout dans la nature, et surtout dans le cœur de l'homme il est inutile d'élever des temples de pierre : *Parietibus includitur? Absit.* — Je répondrais alors que toute chose ici-bas peut avoir des points de vue en apparence contradictoires, que sait éviter ou plutôt harmoniser un esprit juste et ami du vrai : points de vue qui loin de se combattre finissent par s'unir dans une lumière supérieure. C'est ce qui me reste à vous démontrer.

Les temples ne sont point érigés pour Dieu : *Non propter Deum*, dit saint Thomas (2-2, *q.* LXXXIV, *a.* 3.). Cette parole est un discours, elle éclaire toute la question. Non, ce n'est point, en un sens, pour Dieu que nous élevons des autels, que nous construisons des temples, c'est pour nous. Et même dans nos hommages d'adoration et d'amour, le Seigneur ne cherche point son utilité, mais bien la nôtre ; il est vrai qu'il les réclame, parce qu'il est dans l'essence des choses que les créatures soient soumises à celui qui les a faites, et que Dieu éprouve le besoin de faire du bien à nos cœurs, en les rapprochant de lui par les contacts de la piété filiale. Mais le Seigneur n'a besoin de rien pour lui, ni de nos hommages, ni de nos églises, ni de notre or, ni de notre argent. Tout cela, en un sens, n'est pas pour Dieu : *Non propter Deum.* Le Seigneur, placé sur le trône de sa béatitude éternelle, et dans le sanctuaire de son inépuisable richesse, ne réclame rien de notre abondance : pauvre abondance, laquelle ne sera jamais devant lui qu'une riche misère ! Pour qui donc ce luxe des choses extérieures, cette construction des églises, cette décoration des autels : C'est pour les hommes, continue le même docteur ; *Propter ipsos adorantes.*

Quelle est donc pour l'homme cette raison d'utilité et de convenance? Ici, M. T.- C. F., scrutons ensemble les motifs de nos institutions religieuses, et nous y verrons les traces profondes de la sagesse et de l'amour maternel de Dieu.

L'homme, d'abord, est ainsi fait qu'il respecte moins ce qui est livré aux usages communs. Dites-lui de prier dans sa propre maison : à moins qu'il n'ait préparé quelque part un lieu qui ressemble à un oratoire, il remplira ordinairement ce saint exercice avec moins de respect et de recueillement. Sans doute, on peut faire une excellente prière dans le lieu le plus ordinaire, une prière quelquefois meilleure que dans une église, car c'est l'amour intérieur qui constitue et fixe la valeur de nos rapports avec Dieu. Cependant, il est vrai de dire que la vulgarité du lieu a une grande influence sur les pensées, et enlève sa fraîcheur au sentiment de l'âme. L'Eglise a donc sagement déterminé des lieux spécialement destinés à la prière ; c'était un moyen de la rendre meilleure et d'en préparer les succès (2).

Non-seulement la vulgarité, mais la forme du lieu exerce une action sur la partie la plus immatérielle de notre être : peu d'hommes ont assez d'énergie pour se soustraire à l'influence des objets qui les environnent, et l'on dirait que la forme de l'âme se met facilement en rapport avec ce qui nous touche extérieurement. Le philosophe grec voulait que les enfants, dès le bas âge, eussent toujours sous les yeux de beaux objets, disant avec raison que la beauté extérieure laissait de grandes et fortes impressions dans l'âme, et qu'ainsi les enfants prenaient, à leur insu, les généreux instincts d'une vertu noble et gracieuse.—Entrez dans une église convenablement ornée et tenue avec une décente propreté : vous éprouvez un sentiment presque involontaire de joie spirituelle, de convenance morale, de recueillement. On dirait

(1) In templo vis orare? in te ora, sed prius esto templum Dei (*In Joan.* tract. XV, n. 25).

(2) Habet autem hoc humanus affectus, ut ea quæ communia sunt, et non distincta ab aliis, minus reverenter : ea vero quæ habent aliquam excellentiæ discretionem ab aliis, magis admirentur et reverentur... Et propter hoc oportuit ut speciale tabernaculum, et specialia vasa ad cultum Dei ordinarentur... et propter eos (homines) oportuit speciale templum instrui ad cultum Dei... ut ad hujusmodi locum convenientes, cum majori reverentia accederent (1-2, q. CII, art. 4).

Digitized by Google

que les idées se rajeunissent à la vue de ces fleurs, de ces tentures, de cet ordre qui préside à tout. La proportion, les ornements pleins de grâce et de simplicité, l'autel toujours préparé comme s'il attendait chaque soir un jour de fête pour le lendemain, tout annonce et laisse entrevoir quelque chose de divin, qui va graver le souvenir du ciel sur les âmes les plus légères. L'âme du peuple se forme ainsi, elle se christianise au contact de la pierre travaillée, à la vue des décorations matérielles, et de ces peintures qui prêchent dans leur religieux silence. Si Dieu désire les ornements des temples, ce n'est donc point pour lui, *non propter Deum*. Il est heureux sans doute de voir les sentiments de notre cœur qui se traduisent par de pieuses libéralités, parce qu'un père voit toujours avec bonheur ce qui rapproche de lui le cœur de ses enfants; mais le Seigneur est surtout heureux de voir que les choses visibles nous servent d'échelle pour nous élever aux sublimes vérités de la foi. Telle est la nature de l'homme, et la religion l'a parfaitement comprise; tout ce qui nous paraît beau, brillant, précieux dans les objets visibles, nous fait rêver à ce qui est beau et magnifique dans les régions élevées. Il faut donc des temples, et des temples ornés, parce que la pierre enseigne l'homme, parce qu'une belle décoration excite des rêves instinctifs dans les âmes les plus vulgaires, qu'elle les soulève de terre et les rapproche du ciel. Et ici je ne fais pas même allusion à ces admirables basiliques qui sont l'honneur des âges de foi; tout le monde sait qu'on n'y entre jamais sans entrevoir comme une ombre de la Majesté du Dieu qui se promène sous ces voûtes séculaires, et sans ressentir, du moins en passant, le frisson divin de la foi et de la vénération religieuse.

Mais pénétrons dans les raisons les plus intimes de notre sujet. — La bénédiction ou la consécration d'une église lui donne une vertu toute spéciale, vertu inhérente à l'action de cette parole qui féconde en bénissant, comme, à la suite de l'acte créateur, il s'est déposé dans le sein de la plante des propriétés efficaces, et la puissance de se reproduire elle-même. Cette vertu de consécration se communique plus tard aux âmes qui prient dans le saint lieu, et prépare ainsi une plus grande effusion des grâces divines, parce que l'âme est plus fervente et que la ferveur devient la mesure des libéralités du ciel (1). O puissante énergie de la parole qui bénit ou qui incruste la consécration sur la pierre, puissiez-vous tout à l'heure pénétrer ces murailles sacrées, et y demeurer toujours pour vous verser ensuite sur l'âme de tous ceux qui viendront épancher leur cœur dans cette enceinte : *Ut exaudias orationem populi tui, quodcunque oraverint in loco isto* (*III Reg.* VIII).

Dans le temple catholique, il y a autre chose que des murailles purifiées (2); il s'y célèbre tous les jours les plus doux mystères de la foi, de la régénération et de l'illumination des âmes. Il y a la parole sainte qui se distribue comme la nourriture du cœur : parole toute-puissante qui convertit les âmes en persuadant la volonté, parole lumineuse qui éclaire les intelligences et les dirige dans les ténèbres de ce monde, parole pleine de chaleur féconde, qui ranime la vie là où elle devait s'éteindre, et sait créer les ardeurs saintes et purifiantes. Combien de fois une âme fatiguée du voyage, courbée sous le poids de la douleur, altérée de vertus et de justice et ne rencontrant autour d'elle que le vice et l'iniquité; combien de fois cette âme malheureuse n'a-t-elle pas reverdi en recueillant ces gouttes de rosée qui découlent des cœurs apostoliques? Un seul mot est tombé sur cette âme, ce mot portait l'étincelle de la vie; elle s'est redressée, et maintenant elle marche sans s'arrêter.

C'est dans le temple que les hommes naissent à la vie de la foi; qu'ils reçoivent le sacrement auguste de la régénération; qu'ils s'abaissent sous la main d'un juge miséricordieux; qu'ils contractent ces unions que la mort seule peut détruire. C'est là que l'homme vient recevoir la grâce et comme le mot d'ordre du ciel dans toutes les circonstances importantes de la vie; et quand son corps flétri par la main cruelle de la mort n'a plus de mouvement, il semble en retrouver encore entre les bras de ses amis, pour venir demander une dernière bénédiction, avant de se livrer aux vers.

Mais pourrais-je oublier ce qu'il y a de plus doux, de plus intime, de plus divin dans le temple catholique? là repose sous les voiles de l'amour le Dieu que nous aimons, le Dieu dont nous ne saurions nous passer. C'est la foi qui nous enseigne ce mystère; mais j'oserai dire que la foi l'ayant enseigné, la raison, et surtout le cœur, le conçoivent. L'Eucharistie, c'est la vie du temple catholique, c'est le foyer de l'amour. Le tabernacle, c'est le nid de nos âmes; ne vous étonnez pas si nous aimons à y reposer longtemps : c'est l'arbre tutélaire dont le suc guérit toutes les maladies, et dont la verdure nous ombrage délicieusement; ne nous reprochez pas de dormir sous ses feuilles; car elles contiennent en dessous le fruit de la vie. Oui, l'âme aimante répète, dans les temples, la parole du Prophète : « La tourterelle a trouvé un nid pour reposer. » La tourterelle, oiseau timide et solitaire, image de l'âme qui s'effraye facilement du tumulte de ce monde, et qui cherche à poser le pied quelque part : *Turtur nidum sibi* (*Psal.* LXXXIII). — O mon Dieu, mon âme tombe en défaillance devant vous, mon cœur et ma chair ont tressailli. Ce n'est pas seulement l'être spirituel qui tressaille, c'est

(1) Propter loci consecrationem, ex qua specialem devotionem concipiunt orantes, ut magis exaudiantur (2-2 q. LXXXIV, a. 5)

(2) Determinatus locus eligitur ad orandum, propter sacra mysteria et alia sanctitatis signa quæ ibi continentur. (*Ibid.*)

Digitized by Google

la chair elle-même, car elle sent la chair d'un Dieu vivant qui l'attire : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.* Oui, il existe dans nos églises un mystère d'attraction divine que l'Eucharistie peut seule expliquer : l'Eucharistie, c'est l'aimant invisible, c'est l'aimant des âmes, de ces âmes dont le corps est comme spiritualisé. Aussi, quand elles approchent du tabernacle, il y a une sorte de commotion divine dans le corps et dans l'âme : *Cor meum et caro mea exsultaverunt.*

La construction des temples est encore nécessaire pour réunir le peuple fidèle, et le concours du peuple donne à la prière une puissance et une ferveur qu'elle n'a pas ordinairement quand elle est isolée. C'est un principe général que l'association réunit, fortifie et crée un centre énergique d'action, qui est impossible à l'individualité. Ce principe a été consacré et surnaturalisé par la parole du Sauveur : « Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. » (*Matth.* XVIII). Aussi, les saints nous enseignent-ils que Dieu ne saurait résister à une armée d'âmes qui prient, en fondant leurs cœurs dans une commune affection. Cette prière toute-puissante monte vers les cieux, et elle obtient toujours son effet, non point toujours celui que nous avions prévu, mais, ce qui vaut beaucoup mieux pour nous, l'effet prévu le meilleur par la sagesse et la bonté de Dieu. « Ne dites pas, s'écrie saint Chrysostome, ne dites pas : Ne pouvons-nous pas prier dans nos maisons : *Annon orare domi possum?* Sans doute vous pouvez y prier; mais cette prière n'aura pas ordinairement l'efficacité de la prière commune, alors que tous les membres de l'Eglise sont réunis, que les vœux de tout le corps sont versés ensemble, et présentés à Dieu par les prêtres unis au peuple (1). » Quoi de plus beau, d'ailleurs, quoi de plus édifiant que la réunion des fidèles dans un temple? Un simple coup-d'œil sur ces flots de peuple, sur ces regards enflammés, vaut mieux souvent que la plus émouvante prédication. Une nouvelle dose d'énergie religieuse circule dans les veines, on se sent plus chrétien, on est heureux et fier de se savoir, de s'être compté, de s'être passé en revue. Les soldats ne sont-ils pas glorieux, ne se sentent-ils pas plus forts quand ils se sont comptés dans la plaine où on les exerce à la victoire, et quand chacun d'eux peut se dire : A côté de moi, il y a mille, dix mille poitrines prêtes à se sacrifier pour la patrie? — Dirai-je encore ce qui a été mille fois répété? La pompe des cérémonies, la mâle beauté des chants, la clarté resplendissante des lumières, le tranquille et majestueux spectacle d'une assemblée que le respect rend presque immobile, tout rappelle à l'âme les pensées de l'ordre divin, et laisse des impressions profondes et durables sur les cœurs les plus éloignés de Dieu.

Mais voyez comment, dans la religion, les extrêmes du cœur se réunissent et trouvent une égale et alternative satisfaction. L'âme a besoin souvent de prier avec ses frères, de chanter avec eux, de respirer la même atmosphère religieuse, et il semble que l'air s'embrase à mesure qu'il va de l'un à l'autre, en traversant ces légions de cœurs ardents. D'autres fois, au contraire, l'âme recherche la solitude et le repos (2). Le cœur est souvent brisé au contact des hommes et des affaires; il a besoin de sommeiller loin du bruit, de reposer dans un petit coin, où il voudrait se cacher en silence. Ame malade ou simplement fatiguée, venez dans une église, à l'heure où les pas de la foule se sont retirés; mettez-vous à genoux, prenez votre cœur dans vos mains, et laissez-le simplement se verser goutte à goutte, comme un vase qu'on penche, laissez tout s'écouler jusqu'à la lie du fond; et quand la liqueur amère aura disparu, vous baignerez ce cœur endolori dans le sang du Sauveur; puis vous le laisserez s'endormir sur le sein de Dieu : un quart d'heure, une heure s'écouleront dans ce fortifiant repos, vous vous relèverez, le cœur vigoureux et plein de confiance. Cet avantage du temple catholique a été parfaitement compris par une célébrité protestante : « C'est un pieux usage des catholiques, dit Mme de Staël, de laisser les églises toujours ouvertes; il y a tant de moments où l'on éprouve le besoin de cet asile! et jamais on n'y rentre sans ressentir une émotion qui fait du bien à l'âme, et lui rend, comme une ablution sainte, sa force et sa pureté (*De l'Allemagne*, *l. p.* c. 7).

Enfin, M. T.-C. F., et j'indique brièvement cette dernière raison qui explique la construction des églises, la société religieuse doit avoir ses lieux de réunion, ses assemblées publiques : comme société, elle doit honorer Dieu, et faire monter au ciel l'encens de ses solennels hommages : *Apud te laus mea in Ecclesia magna* (*Psal.* XXI). Les groupes d'étoiles, qui sont comme les sentinelles des cieux, sont heureux, dit le Prophète, de se présenter devant Dieu; elles semblent demander à être passées en revue, et elles versent, avec bonheur, les gerbes réunies de leur lumière, comme le tribut de leur amour (3). L'âme de l'homme n'est-elle point devant Dieu la plus lumineuse et la plus belle des étoiles? Pourquoi ne se

(1) Annon orare domi possum? Potes tu quidem orare, sed tantam virtutem non habet oratio, quam ubi cum propriis membris fit, quam cum totum corpus Ecclesiæ unanimiter et una voce preces fundit, sacerdotibus præsentibus, ac verba communis cœtus offerentibus (*De Prophet. obscurit. II*, n. 4, t. VI).

(2) Quare nunc factæ sunt Ecclesiæ? Respondeo, non quod locus sit de necessitate orationis, sed ad bene esse ejus, quia oratio requirit solitudinem et quietem (S. Thom. *in Ep. I ad Tim.*, c. 2, lect. 2).

(3) Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt; vocatæ sunt et dixerunt : adsumus. Et luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas (*Baruch* III).

Digitized by Google

réunirait-elle pas souvent à ses sœurs, afin de donner ensemble leur plus vive et plus radieuse lumière à celui qui les a faites? *Stellæ manentes in ordine et cursu suo* (*Judic.* v); *luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas* (*Baruch* III).

Ne craignons point, à l'exemple des docteurs de l'Eglise, de résumer cette grande question, en invoquant le témoignage d'un illustre païen: « Il en est, dit Cicéron, qui ne veulent pas de temple, sous prétexte qu'on semble enfermer dans des murailles la divinité, à qui tout doit être libre et ouvert, et dont tout l'univers est le temple et la demeure. Mais, je ne suis pas de leur avis, et j'estime que les temples sont très-utiles, pour augmenter les sentiments de religion et de piété » (*De Legib., l. II., c.* 10 *et* 11.).

Chrétiens, je viens de vous exposer les hautes et mystérieuses raisons de cette grande solennité. Vous devez le comprendre en ce moment, le Christianisme est vraiment comme cet artiste dont la main toute-puissante spiritualise la pierre, et lui laisse, avec l'empreinte de ses doigts, les formes gracieuses ou sublimes de son génie. Mais ce temple de pierre ne doit pas vous faire oublier le temple principal de la Divinité, qui est votre propre cœur. Rappelez-vous toujours que c'est le sanctuaire le plus agréable à Dieu, et qu'en vain, l'ordre et la richesse régneraient dans les édifices matériels si le cœur n'est pas pur, si l'âme n'est pas d'abord le temple le plus richement orné. Il y aurait, dans cette conduite, un renversement des idées chrétiennes, que déjà signalait saint Bernard, quand il s'écriait avec douleur: « J'en vois qui élèvent avec grand soin des murailles et qui négligent leur vie (1) » (*Sup. missus, h.* 4, *c.* 10).

O mon Dieu, je m'écrierai maintenant avec le Prophète: Que vos regards paternels soient ouverts sur cette maison, et le jour et la nuit; soyez toujours prêt à exaucer les prières de votre peuple et à lui faire miséricorde : *Ut exaudias... et cum exaudieris, propitius eris...* Que tous les vœux, que toutes les offrandes soient acceptées: *Cuncta devotatio et imprecatio...* Si quelqu'un, connaissant la plaie de son cœur, étend ses mains vers vous, réclamant votre tout-puissant secours, ô Seigneur, vous l'exaucerez, et vous lui accorderez votre grâce selon les dispositions de son cœur: *Sicut videris cor ejus...* Si l'étranger aborde sur ces rivages, qu'il ne soit pas exclu de votre fraternelle affection et de notre commun trésor: *Insuper et alienigena ;* qu'il éprouve et qu'il sente, par l'expérience de votre bonté, que votre nom a été aujourd'hui invoqué sur cette maison de prières : *Et probent quia nomen tuum invocatum est super domum hanc.*—Faites, ô mon Dieu, que ces paroles que je viens de prononcer soient présentes devant vous et le jour et la nuit, afin que, chaque jour, vous soyez un juge miséricordieux pour votre serviteur et votre peuple: *Et sint sermones mei isti, quibus deprecatus sum coram Domino, appropinquantes Domino Deo nostro die ac nocte, ut faciat judicium servo suo, et populo suo Israel per singulos dies.* Mais pour nous, que notre cœur, vrai temple de Dieu, soit parfait devant le Seigneur, afin que nous marchions selon ses préceptes : *Sit quoque cor nostrum perfectum cum Domino Deo nostro, ut ambulemus in decretis ejus.* Et que cette pieuse cérémonie terminée, nous nous retirions pleins de joie dans nos maisons, remerciant le Seigneur dans une commune allégresse, pour toutes les grâces de cette mémorable journée: *Profecti sunt in tabernacula sua lætantes et alacri corde super omnibus bonis quæ fecerat Dominus Israel populo suo* (III *Reg.* VIII).

(1) Un grand Pape a dit aussi : « La construction des temples matériels est souvent la ruine du vrai temple de Dieu, qui est l'intérieur de l'âme : *Fabrica ecclesiæ materialis est ruina Ecclesiæ formalis.* » (S. Pie V, cité par Cornel. à Lap. *in Jerem.*, c. XXII, v. 15).—Fidèles à l'esprit de ces traditions, et tout en conservant aux temples matériels l'importance que nous avons signalée, de saints évêques ont souvent vendu les richesses des églises, pour subvenir aux nécessités pressantes des fidèles et de la société chrétienne.

—

Discours prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, le 11 *Juillet* 1861, *pour la bénédiction de la nouvelle construction de l'institution diocésaine à Pons.*

Audi, filii mi, verba oris mei, et ea in corde tuo quasi fundamentum constitue. (*Tob.* IV, 2.)

Mon fils, écoutez mes paroles, et mettez-les comme un fondement dans votre cœur.

Mes chers enfants,

Dans les cérémonies extérieures de la religion, il existe ordinairement un sens caché, que les esprits superficiels n'aperçoivent pas, et que découvre le regard de la méditation. En toute chose, il y a la lettre et l'esprit ; et quoique souvent la lettre ait un sens bon et réel, on ne saurait le comparer pour l'étendue, l'élévation et la dignité, à ces nombreuses et profondes significations qui se révèlent à mesure qu'on monte dans les régions supérieures. On dirait que le monde matériel et le monde spirituel sont deux cordes immenses pleines d'harmonie sympathique, et que le même coup d'archet qui touche la corde inférieure, produit dans les hauteurs de la création des sons beaucoup plus doux et plus divins. Ce sont des accords que comprend à merveille celui qui a l'intelligence de la première et la plus excellente musique, la musique des âmes.

Ainsi, mes chers enfants, je suis venu pour bénir une maison nouvelle qui doit compléter ce magnifique établissement, si cher à notre cœur, et nous allons demander à Dieu que son Esprit se répande partout, et qu'il soit un principe de paix et de bonheur pour tous ceux qui habiteront ce bel édifice. Mais il y a une autre pensée dans mon cœur ; il est un autre édifice plus riche

Digitized by Google

et plus élevé, c'est celui que saint Paul appelle la construction du temple des âmes : *in quo ædificatio omnis constructa crescit in templum sanctum in Domino* (*Ephes.* II. 21). Ce sont donc vos âmes que je veux surtout bénir, et sans exclure le premier sens, objet extérieur de mon ministère, je m'appliquerai à vous développer le second et à vous montrer, à l'occasion de cet édifice de pierres, ce que vous devez faire pour votre âme, qui est la vraie construction de Dieu.

La chose principale dans un édifice est le fondement : sans lui la maison la mieux construite s'affaisse bientôt sur elle-même, et elle s'affaisse d'autant plus vite et d'autant plus sûrement, que les parties supérieures sont plus élevées. Votre âme est aussi un édifice et le plus beau, le plus élevé de tous ; il doit donc avoir son fondement ; j'y placerai trois pierres principales : Dieu, le travail, la docilité.

Dieu, mes chers enfants, c'est à la fois la clef de voûte et le fondement de la création ; c'est l'alpha et l'oméga, c'est la base de toute existence, et le soûtien de chaque créature. En dehors de Dieu, la philosophie ancienne vous l'a souvent appris, en dehors de Dieu, ce ne sont plus des choses, ce sont des ombres ; ce ne sont pas seulement des songes, ce sont des images de songes : *Umbrae rerum somniorumque imagines* (*Eurip. Fragm.*, p. 629, edit. Didot). C'est là une vérité que la vie se charge de nous enseigner tous les jours davantage ; à mesure qu'on fait un pas, les belles apparences se déchirent, et le vide est en dessous, les feuilles les plus vertes jaunissent et tombent desséchées ; c'est-à-dire, mes chers enfants, que ce monde est un théâtre où les hommes et les choses nous trompent, que les plus belles espérances sont suivies de déceptions ; et que cet épisode du poëte où le héros troyen poursuivait une ombre, avec l'espoir de l'embrasser bientôt comme une réalité chère à son cœur, est l'image la plus vraie de la vie, de cette vie où les hommes ont tous, les uns dans un chemin, les autres dans un autre, une ombre qu'ils poursuivent et qui s'évanouit comme le vent rapide ou le sommeil ailé ; *Par levibus ventis, volucrique simillima somno* (*Æneid.*, II, 794). A votre âge ; il est difficile de comprendre ces vérités, la vie est partout verdoyante, l'imagination, prisme radieux, colore tout de ses teintes riantes et richement nuancées. Comment concevoir l'hiver, quand on n'a encore vu que le printemps avec ses prairies émaillées et ses fleurs odorantes ? Mes chers enfants, quelque confiance que vous puissiez avoir dans les pensées et dans les espérances de votre âme, encore jeune et inexpérimentée, veuillez, je vous en conjure, déposer mes paroles dans votre âme comme le fondement de votre vie. Conservez toujours au fond de votre cœur la pensée et l'amour du Dieu de votre jeunesse, du Dieu qu'on vous a appris à bénir et à aimer dans ce pieux asile, du Dieu dont votre bouche s'amusait à balbutier le nom sur les genoux de votre mère. Vous ne savez pas maintenant combien cette pierre angulaire sera peut-être un jour nécessaire pour soutenir votre vie, pour relever vos espérances, pour réjouir votre jeunesse ou revêtir de parfums la couronne de vos cheveux blancs : « La crainte du Seigneur, dit le Sage (et je dirai surtout l'amour du Seigneur), est la véritable gloire, c'est une source de joie et une couronne d'allégresse, (*Eccli.* I, 11)... elle rassasie ceux qu'elle possède de l'abondance de ses fruits ; elle comble toute leur maison de ses fruits de bénédiction (*Eccli.* I, 20—21). »

O mon Dieu, qu'elle est triste d'abord, mais qu'ensuite elle est heureuse, cette époque de la vie, où l'âme comprend le néant de tout ce qui l'environne ; où la pauvre voyageuse, dépouillée de tout, et sentant le vide autour d'elle, s'assied comme le mendiant sur la pierre du chemin, ne sachant plus où diriger ses pas ! A cette heure solennelle, où se fait la grande éducation de l'âme, c'est vous, ô mon Dieu, qui apparaissez à l'âme, comme son véritable et principal ami, comme le soutien de la vie, comme l'appui du cœur. Si cette âme ainsi éprouvée vous a connu dès sa jeunesse, si elle a tenu toujours votre main comme celle d'un père, avec quelle tendresse vous essuyez ses larmes, avec quelle facilité et quelle joie elle vous reconnaît dans la plénitude de votre amour ! O mon Dieu, soyez pour ces chers enfants ce père tendre et aimé : restez dans leur vie comme le fondement de l'édifice, et quand peut-être de nombreuses constructions humaines auront été élevées, richement décorées, puis subitement détruites par un coup de vent, restez, ô mon Dieu, comme la base et l'appui de ce qu'il y a de meilleur, de plus divin, de plus profond.

Le second fondement de votre vie sera le travail... Le travail, mes chers enfants, c'est pour l'homme à la fois une gloire et un châtiment : une gloire, car c'est une imitation du travail de Dieu ; c'est, dans l'ordre intellectuel surtout, l'activité féconde d'un esprit qui sillonne le champ de ses facultés et le retourne pour y jeter la semence de la divine vérité. C'est aussi un châtiment, au moins dans sa forme actuelle, car il est accompagné de peines, de sueurs, de fatigues de corps et d'âme ; et depuis le jour de la chute, la terrible sentence pèse sur nous, elle s'exécute sur l'homme de la campagne penché sur sa charrue, et sur le savant courbé sur ses livres : « La terre vous donnera des ronces et des épines, et vous mangerez votre pain à la sueur de votre front... Vous mangerez les fruits de la terre dans les labeurs de votre vie : *In laboribus comedes ex ea.* Et la sentence semble se promulguer de nouveau chaque matin, car le texte sacré ajoute : Cela aura lieu tous les jours de votre vie, *cunctis diebus vitæ tuæ* (*Gen.* III. 17-19). Mes chers enfants, vous le savez déjà par votre expérience, la parole ne s'applique pas seulement au laboureur et à l'artisan : il est des sueurs de l'âme qui

Digitized by Google

sont plus abondantes que celles du corps, et elles épuisent l'être tout entier; il est des épines dans les sentiers de la vérité, et souvent l'intelligence semble y laisser des traces de sang. Pour parler sans figure, mes chers enfants, j'aimerais mieux quelquefois le travail du corps que celui de la pensée, et s'il fallait choisir au point de vue de la souffrance et de l'ennui, il est des moments dans cette vie de labeur intellectuel et de préoccupations morales où l'on sortirait de sa chambre avec précipitation, où l'on irait prier l'homme des champs de vouloir bien nous céder sa herse ou sa charrue. Mais, si le travail intellectuel est plus pénible parfois, que de nobles jouissances ne nous procure-t-il pas! quelle joie dans ces sillons de lumière, quels tressaillements dans ces découvertes du vrai! quelle dignité et quelle gloire dans cette âme autour de laquelle les pensées brillantes, les vérités primordiales viennent se réunir, comme pour lui former une couronne de splendeurs! C'est comme un rejaillissement de cette puissance infinie qui décréta par un mot la création du plus noble des êtres matériels. Que la lumière soit, *Fiat lux*. Mes chers enfants, le travail a été de tout temps nécessaire pour réussir; c'est une des conditions indispensables, c'est une loi de la Providence, et l'arrêt est immuable : *In sudore vultus tui... in laboribus comedes*. Mais à notre époque cette nécessité est plus impérieuse que jamais; partout les carrières libérales sont obstruées, et les intelligences se précipitent aux alentours, comme ces habitants de la mer qui arrivent par bandes compactes et en bataillons serrés. Le mérite des ancêtres a peu de valeur aujourd'hui, les richesses ne suffisent pas à ouvrir la porte à l'ignorance, et les noms illustres ont besoin d'être rehaussés par les talents et la capacité de ceux qui les portent. Sans doute la faveur humaine ne sera jamais complétement éloignée de certaines distributions, et les plus belles théories sous ce rapport viendront échouer devant les faits et les leçons les plus assurées d'une expérience quotidienne. Cependant il est vrai de dire que, d'après les tendances générales de notre époque, c'est le mérite individuel, c'est la valeur personnelle qui est une des conditions principales de succès. Or, mes chers enfants, c'est surtout à votre âge qu'il faut apprendre à travailler; il faut secouer cet assoupissement intellectuel et moral qui est un des fléaux de la jeunesse. Considérez votre intelligence comme un champ couvert de ronces et d'épines, mais dont le fonds est excellent; levez-vous chaque matin avec le courage et l'énergie du laboureur, arrachez les mauvaises herbes, retournez le sol, ensemencez le terrain fertile, prenez des graines partout, ici dans Homère, là dans Virgile, le lendemain dans Bossuet, dans Fénelon et les grands auteurs du christianisme, promenez la semence dans toutes les directions. Ne cherchez pas à la voir lever et surtout fructifier immédiatement. A votre âge, fussiez-vous bacheliers, ce n'est encore que le printemps; la saison d'automne, c'est-à-dire la saison où le travail profite, où la graine devient un arbre, c'est la vie tout entière, et plus vous aurez semé dans votre jeunesse, plus votre verger sera nombreux et riche en fruits... Puissiez-vous un jour comprendre, par la douce expérience de votre vie, cette parole de nos Livres saints : « Celui qui laboure sa terre sera rassasié. » *Qui operatur terram suam satiabitur* (*Prov.* XXVIII, 19). Votre terre, mes chers enfants, c'est votre âme, c'est votre intelligence, c'est votre mémoire, c'est votre imagination, c'est votre cœur, car le cœur est partout, même dans un travail aride. Cultivez votre terre, et que jamais on ne puisse dire de ce sol divin ce que le Sage disait de la terre du paresseux : « J'ai passé par la terre du paresseux, et par la vigne de l'homme insensé, et j'ai trouvé que tout y était plein d'orties, que les épines en couvraient la surface, et que la muraille de pierre était abattue (*Prov.* XXIV, 30, 31). » Que l'on dise, au contraire : J'ai passé par le champ et la vigne du jeune homme laborieux, il n'y avait point d'épines ni de mauvaises herbes; les épis étaient nombreux et pleins de substance; les raisins étaient suspendus pleins de maturité à toutes les branches; et des murailles élevées servaient à protéger partout cette riche propriété.

Le troisième fondement que je voudrais donner à votre vie est la docilité. La docilité, mes chers enfants, est pour la jeunesse ce qu'est la ductilité pour le métal. Un métal est ductile quand on peut le travailler, l'étirer, l'allonger; quand il se met, pour ainsi dire, à la disposition de l'artiste. Il prend alors toutes les formes qu'on lui donne, et si le coup de feu vient aider la main du travailleur, il peut en résulter des chefs-d'œuvre. Une des principales imperfections, un des premiers défauts de la jeunesse de notre époque, est la raideur d'âme, qui la rend impropre à une sérieuse éducation. A peine arrivée à cet âge périlleux, où la jeunesse ressent comme les premiers élans de la force virile et d'une nature qui essaye son ardeur, à cette heure solennelle et critique, où elle semble, comme le cheval de Job, odorer le combat de la vie, *odoratur bellum* (*Job* XXXIX, 25), le jeune coursier se cabre aussi, il prend la mutinerie pour de la force, il confond l'ardeur téméraire avec l'énergie; l'indépendance lui paraît de la sagesse, et la présomption une meilleure entente de la vie. Il méprise les conseils de ses maîtres, l'affection la plus pure et la plus désintéressée lui semble une tyrannie odieuse, les leçons de l'expérience lui sont suspectes : ce sont tout au plus les répétitions usées de personnes parfaitement intentionnées, mais qui ne soupçonnent pas les progrès du siècle. Mes chers enfants, je viens de vous signaler une des plaies principales de la jeunesse de nos jours, un des plus grands obstacles à vos vrais succès, et au bonheur de votre avenir. Ah! je vous en

Digitized by Google

conjure, gravez profondément dans votre âme une maxime qui peut ne pas convenir à l'orgueil, mais qui est l'expression de la vérité, et la vérité est la meilleure amie de l'homme. Dites-vous souvent à vous-mêmes : A notre âge on sait peu de choses, surtout dans la grande science de la vie. A notre âge, on ne voit guère que les apparences, et rien n'est plus trompeur : la logique de la vie ne s'apprend pas sur les bancs, et souvent le vieillard en étudie les derniers chapitres au bord de la tombe. Répétez-vous chaque jour cette vérité, mes chers enfants, et vous serez sages, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, parce que vous serez dociles, c'est-à-dire que votre âme sera comme le métal, plein de ductilité, ou mieux encore, comme la cire molle ; elle recevra, elle sera disposée à recevoir toutes les bonnes impressions, toutes les leçons de la sagesse, qui lui arriveront de toutes parts. Vous ressemblerez alors, selon une belle comparaison de saint Basile (*Discours aux jeunes gens sur l'étude des auteurs païens*), à un ruisseau qui commence à couler, et qui n'a point la folle prétention de se croire un fleuve tout d'abord ; il marche progressivement, il reçoit tous les affluents de la route, il grossit avec le temps, et quand il arrive près de la mer, il mérite de recevoir le nom qu'il ambitionnait. Ainsi votre âme, encore toute pleine de l'heureuse et habile direction qui vous est donnée dans cette maison, s'élancera dans le chemin de la vie : timide ruisseau qui grossira aux affluents de la sagesse répandue partout, et qui, un jour, riche des trésors accumulés dans son sein, pourra, à son tour, en se rendant à la mer, fertiliser les campagnes qu'il rencontrera sur son parcours. Alors vous deviendrez d'autant plus grands que vous aurez paru plus humbles dans l'origine ; vous deviendrez d'autant plus riches que vous vous serez crus d'abord plus pauvres ; mais, si malheureusement quelques-uns d'entre vous n'écoutaient point mes conseils, tout me fait craindre qu'aux jours de l'automne des âmes, à cette heure de la maturité de la vie, où l'on demande des fruits aux jeunes plantes bien cultivées, tout me fait craindre qu'ils ne réalisent la triste prophétie de Montaigne, et qu'ils ne deviennent semblables à ces épis, qui ne relèvent si fièrement la tête que parce qu'ils sont vides, et qui ne contiennent peut-être pas un seul atome de pur froment.

« Mon fils, dit l'Esprit-Saint, écoutez les avis et recevez les instructions, afin que vous soyez sage à la fin de votre vie (*Prov.* XIX, 20). » Et, pour montrer que ce conseil embrasse la vie tout entière, l'Ecriture ajoute : « Mon fils, ne cessez point d'écouter ce qu'on vous enseigne. » *Non cesses, fili, audisse doctrinam* (*Prov.* V, 27). L'âme, en effet, doit être ductile toute la vie, elle doit être souple et capable de s'élargir indéfiniment, car toujours il y a à apprendre, toujours il reste à déchiffrer dans l'alphabet humain, et Dieu seul a le droit d'avoir les idées tellement fixes et arrêtées sur toute chose, que rien ne puisse s'élargir dans son intelligence. Dieu n'apprend rien, parce qu'il sait tout et d'une manière infinie : mais l'homme a toujours à apprendre, parce qu'il sait peu de chose, et que même, comme on l'a dit très-justement, il ne sait le tout de rien. Chaque pas dans la vie est, pour l'homme réfléchi, comme le détour d'une science nouvelle.

Je dois ajouter un dernier conseil qui se rapporte à notre sujet, ou plutôt c'est l'Esprit-Saint qui va encore le formuler : « Ne négligez point les discours des sages vieillards.... car vous apprendrez d'eux la sagesse et la doctrine qui donne la véritable intelligence (*Eccli.* VIII, 9-10). » Vous est-il jamais arrivé de vous reposer sous un chêne antique, et de lui demander un peu de fraîcheur pendant que vous vous laissiez aller à vos rêveries ? Ce chêne qui a vu les années couler à ses pieds, semble vous instruire dans son silence ; son vieux tronc, ses rameaux noueux, ses branches chargées de mousse et de vétusté, tout parle et paraît nous redire les choses du passé ; on se relève avec des pensées plus graves et plus mûres. C'est une impression analogue et bien supérieure encore que j'ai quelquefois éprouvée auprès de ces chênes vénérables de l'humanité que l'on appelle les vieillards : et d'autant plus qu'ils sont la vraie réalité de ce que la fable nous raconte des chênes de la forêt sacrée de Dodone ; ils parlent un langage prophétique et plein de sagesse. Respectez donc les vieillards, mes enfants ; c'est un signe de sagesse, c'est la preuve d'un esprit bien fait. Respectez surtout votre vieux père, votre mère déjà courbée sous le poids des ans ; vous savez peut-être un peu de grammaire et de mathématiques, mais ils ont une science incomparable et bien supérieure à la vôtre, la science du bon sens, de l'expérience, et ce je ne sais quoi d'exquis que donnent à l'âme la vertu et la maturité de la vie.

Voilà, mes chers enfants, les trois fondements de la construction que je viens bénir en vos âmes : là-dessus bâtissez les murailles de votre avenir, *a fundamento usque ad summitatem parietum* (*III Reg.* VII, 9), comme parle l'Ecriture. Oui, que l'édifice, si telle est la vocation de la Providence, s'élève à une grande hauteur, et alors même qu'il ne devrait pas dépasser le niveau des constructions ordinaires, il aura du moins une qualité inappréciable, il sera solide, et il sera solide parce que Dieu avec les vertus qu'il inspire en sera le fondement, *posuit fundamentum super petram.* (*Luc.* VI, 48). Qu'il en soit ainsi, mes chers enfants, c'est le meilleur souhait que je puisse faire pour le bonheur de votre avenir.

O mon Dieu, vous nous apprenez, dans les saintes Lettres, que si vous ne bâtissez vous-même la maison, tous les efforts sont inutiles. (*Psal.* CXXVI, 1). Soyez donc l'architecte et le restaurateur d'un édifice plus beau que toutes les constructions matérielles ; posez le fondement, élevez les assises les unes sur les autres, que chaque pierre re-

Digitized by Google

soive de vous ce fini de travail et ce poli d'un ciseau divin qui perfectionne la nature première ; qu'un jour, ô mon Dieu, je puisse, en votre présence, vous les consacrer pour une dernière fin, comme les pierres vivantes de la Jérusalem céleste, *et ipsi tanquam lapides vivi superædificemini domus spiritualis.(I Petr.* II, 5).

—

Discours prononcé à Saint-Brieuc par son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle du Lycée.

(30 Juin 1860.)

Avant de répandre sur la pierre angulaire de ce futur édifice les bénédictions que l'on réclame de mon ministère, je veux vous dire, Messieurs, combien je suis heureux de l'événement qui, en m'amenant au milieu de vous, m'y place entre deux anciennes et chères connaissances, votre digne évêque, devenu déjà l'objet de tant d'amour et de tant de vénération, et un recteur que j'ai vu pendant de longues années à l'œuvre à Bordeaux, où il a laissé des regrets qui sont un beau titre de gloire pour une famille. Quant à M. le préfet, lui aussi appartient à notre province, et j'aime à rappeler que son nom s'est trouvé mêlé à quelques-uns des événements les plus glorieux de nos annales contemporaines.

Après m'être réjoui de ces divers rapprochements, je remercie M. le maire des dispositions qu'il vient de manifester en termes si chrétiens et si patriotiques. Quand on jette en effet les yeux sur les bâtiments qui nous entourent et qu'on en admire les larges proportions, on se dit : Tout n'est pas terminé ; il manque à ce grand édifice son complément indispensable, le lieu destiné à la prière, le tabernacle de l'alliance, la part du maître. Un collége sans son église, c'est une cité assise dans l'humiliation, ne présentant qu'une triste uniformité de toitures rangées sous un niveau monotone ; c'est donc une bonne pensée de doter cette maison d'une chapelle en rapport avec les autres monuments religieux de la catholique Bretagne.

Nous savons, jeunes élèves, que le Seigneur peut se passer des basiliques que la piété et le génie de ses enfants sont jaloux de lui consacrer ; la magnificence de la nature, la voûte étoilée des cieux, ou bien, dans une autre sphère, le cœur de l'homme, n'est-ce point là le vrai temple de Dieu ? Nous le proclamerions ici sans peine, si nous ne savions d'autre part, et par notre expérience de chaque jour, que notre faiblesse a besoin du secours des formes extérieures, des images sensibles, pour se ranimer et se soutenir, et que tous ces riches monuments, sublime essai de l'art chrétien dont la foi de nos pères avait couvert le sol de la France, sont des moyens que la divine bonté nous ménage pour nous rapprocher du souverain maître, et le forcer, en quelque sorte à se rendre visible à ses enfants. Les temples, a dit saint Thomas, ne sont point érigés pour Dieu, *non propter Deum ;* ce n'est point pour lui que nous élevons des autels, c'est pour nous. Le Seigneur n'a besoin ni de nos hommages, ni de notre or, ni de nos églises ; tout cela, je le répète, n'est pas pour Dieu, *non propter Deum.* Le Seigneur, sur le trône de sa magnificence et de sa félicité, ne réclame rien de notre misère ! Pourquoi donc ce luxe des choses extérieures, ces piliers, ces chapiteaux, ces coupoles, ces voûtes aériennes, ces flèches élégantes, cet airain sacré qui les habite, cette décoration des autels, ces riches verrières, ces vases ciselés, ces chaires, ces tribunaux sacrés, cette table eucharistique, ces fonts de baptême, ces lampes qui brûlent le jour et la nuit ? tout cela, ajoute le docteur angélique, est pour les hommes, *propter ipsos adorantes.* Dans toutes nos institutions religieuses, dans toutes les cérémonies de notre culte apparaissent les traces profondes de cette mystérieuse sagesse de Dieu, qui tend à nous prouver que cette foi si vive qui peut se passer des formes extérieures n'est que le privilége d'un petit nombre, d'une Catherine de Sienne, par exemple, d'une Thérèse, d'un saint Bernard, d'un saint Louis reconnaissant la présence de Jésus aux battements de leur cœur, sans avoir besoin de rien autre chose pour dire : Le Seigneur est vraiment ici, *Vere Dominus est in loco isto.* La multitude, dit saint Augustin, a son cœur dans ses yeux, *multitudo cor in oculis habet ;* pour sentir Dieu, elle a besoin que quelque chose d'extérieur vienne lui révéler sa présence. Aussi que j'aime à entendre un écrivain connu de vous tous s'écrier : « Je vivrais mille ans, que je n'oublierai jamais certaines heures du soir, où, prosterné dans l'église de mon collége, à peine éclairée par la lampe du sanctuaire, appuyant mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette, mais intarissable adoration, je m'abîmais en Dieu. Cette sérénité chaude de mon âme, découlant pour moi de la piété, a été la source des jouissances les plus réelles de ma vie. »

En parlant ainsi, l'auteur des *Méditations.* que je voudrais pouvoir ne pas confondre avec l'auteur de certaines *Confidences* qui n'auraient dû être faites qu'à Dieu, répondait aux hommes qui, ne voulant plus dans la religion de symboles matériels, renvoient la pompe de nos cérémonies comme un élément vulgaire à la foi des simples. A eux les larges horizons de la pensée, à nous pauvres esprits les temples et leurs prêtres, les pratiques assujettissantes, le cercle infranchissable de tous les instants. Ces hommes, et vous en trouverez plus tard dans le monde, mes chers enfants, n'ont pas vu que leurs prétentions établissaient parmi les fidèles une distinction contre laquelle proteste l'Evangile tout entier.

Non, Messieurs, il n'est pas vrai que le Sauveur ait voulu constituer en faveur d'une

Digitized by Google

certaine aristocratie de l'intelligence une religion pouvant se passer de tout culte extérieur ; là où il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, il n'y a nécessairement qu'une loi. Les mêmes dogmes s'imposent à toutes les intelligences, les mêmes sacrifices à toutes les volontés ; les mêmes prières retentissent dans l'enceinte de tous les temples, les mêmes sacrements sont les canaux par lesquels nous arrivent lumière, force et consolation.

Sans doute, *la lettre tue et l'esprit vivifie* ; mais si la lettre tue quand elle n'est pas animée par l'esprit, l'esprit ne vivifie pas non plus, lorsque, ne revêtant aucune forme arrêtée, il devient le jouet des plus folles interprétations.

Quand Notre-Seigneur a dit qu'il demandait des *adorateurs en esprit et en vérité*, il blâmait l'excès et l'abus des formes qui avaient dénaturé le fond même de son culte ; il ne voulait plus d'un peuple qui l'honorât au bout des lèvres et dont le cœur fût loin de lui ; mais il ne recherchait pas des hommages sans manifestations. L'homme n'est pas une pure intelligence : il a des sens qui doivent servir d'organes à son esprit et à son cœur ; voilà pourquoi il nous faut des églises et des ministres pour les desservir, et la pompe des cérémonies pour captiver nos sens, réchauffer notre cœur.

Eh quoi ! N. T.-C. F., l'idée religieuse qui doit dominer toutes les autres serait la seule qu'on ne voudrait point traduire par des signes extérieurs ! Qu'y a-t-il de plus spirituel que la pensée ? Et pourtant, la pensée ne saurait être manifestée sans la parole qui est matérielle et sensible.

Nous le demandons à la conscience de ceux qui ont déserté nos églises, à quoi se réduit leur religion ? Quelle influence exerce-t-elle sur leur vie d'homme public, de père, d'époux, de serviteur ? Leur cœur va-t-il souvent à Dieu ? Dominent-ils bien la fougue de leurs passions ? Pardonnent-ils facilement une injure ? Les voit-on courir pour les soulager au devant de toutes les misères ? Il ne suffit pas de proclamer que le christianisme est beau ; il faut se rappeler encore que ce ne sont pas ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur*, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais ceux qui écoutent la parole du Maître et la mettent en pratique.

Messieurs, ces vérités vous sont familières ; l'épanouissement des physionomies nous prouve que nous avons été compris. Ce n'est pas en Bretagne, la terre classique de la fidélité et du courage, qu'il serait nécessaire de vous prémunir contre une lâcheté qui s'appelle le *respect humain*. Les Bretons ne seront jamais de ces croyants pusillanimes qui ne vont à Jésus-Christ qu'à condition que la nuit les protégera de son ombre. Vous serez chrétiens dans votre vie d'hommes comme vous l'aurez été dans votre adolescence. Les douceurs de la prière que vous aurez goûtées dans ce lieu, la communion par laquelle la vie du Sauveur sera devenue votre vie, le tribunal sacré où vous aurez trouvé le pardon, continueront à être chers à votre cœur, quelle que soit la position que doive vous faire un jour la Providence.

Parents chrétiens, vous aimerez d'avance ce sanctuaire béni où vos enfants viendront apprendre la doctrine, qui, après en avoir fait des élèves dociles, studieux, aimants, en fera plus tard des guerriers sans peur et sans reproche, des magistrats intègres, des négociants irréprochables. Et qui vous dit que quelques-uns de ces chers enfants, écoutant une voix venue de plus haut, n'aspireront pas à un état plus parfait, en venant grossir les rangs de la milice sacrée et se dévouer à un ministère qui est la Providence vivante de tous les malheureux ?

Je vais maintenant procéder à l'auguste cérémonie qui fait l'objet de cette réunion. Je m'applaudis encore une fois, Messieurs, de la circonstance qui aura marqué mon passage au milieu de vous et qui nous unit dans un même sentiment.

Il me semble dès ce jour que j'ai deux diocèses à aimer, que mon berceau a été placé au milieu de vos religieuses et patriotiques populations. Quelle que soit la distance qui nous sépare, je serai heureux de vous revoir. Laissez-moi vous redire que jamais votre souvenir ne s'effacera de mon cœur.

—

Discours prononcé par Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes, pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Croix-Gente, paroisse de Sousmoulins (canton de Montendre.

NOTICE

Sur la chapelle votive de Notre-Dame de Pitié, à Croix-Gente, paroisse de Sousmoulin, canton de Montendre.

Dans le travail que notre siècle s'est imposé, et qu'il poursuit avec ardeur, de restaurer les monuments religieux, les lieux de dévotion populaire méritent d'attirer plus particulièrement le zèle des fidèles et des amis de l'art chrétien. Plus le diocèse de La Rochelle est pauvre en chapelles votives, plus il convient de recueillir ce qui nous reste pour en transmettre fidèlement le dépôt aux âges suivants.

De temps immémorial il existait, au milieu des landes de Vallet, Montendre et Jussas, une chapelle dédiée à *Notre-Dame de Pitié*. On y vénérait une statue en pierre de la très-sainte Vierge tenant sur ses genoux le corps de son Fils descendu de la croix. L'art chrétien avait sans doute produit une de ses merveilles dans ce lieu désert, puisque l'admiration du peuple l'avait nommé Croix-Gente. L'origine de cette dévotion locale est peu connue ; mais la tradition a gardé précieusement le souvenir de la chapelle, de sa destruction et de quelques faits merveilleux qui s'y rattachent.

Suivant les récits populaires la fondation de la chapelle est due à un fait touchant. Un père qui avait eu la douleur de perdre son enfant fit vœu de bâtir une chapelle à

Digitized by Google

Notre-Dame, au lieu même où l'enfant serait retrouvé. La Mère divine eut pitié de ce pauvre père et lui rendit son fils dans l'endroit où vient d'être rebâtie la chapelle de Croix-Gente.

On sait dans le pays que, chaque année, le jour de la fête de saint-Marc, la population des environs se rendait processionnellement à Croix-Gente. Les guerres de religion amenèrent la ruine de ce sanctuaire, comme de tant d'autres; la statue de Notre-Dame resta parmi les décombres, et si les fidèles ne furent pas assez riches pour relever la chapelle, ils continuèrent du moins à y vénérer l'image de la Mère de douleur.

Au XVIII^e^ siècle on la transporta dans la chapelle de Vallet, petite paroisse, annexe de Sousmoulins, à laquelle appartenait Croix-Gente. Plus tard, les pierres de la chapelle votive furent dispersées: quelques-unes servirent à construire les maisons du voisinage, d'autres à paver la route; le terrain bénit resta stérile.

Pendant la tourmente révolutionnaire la statue fut brisée, mais des mains pieuses recueillirent ce qui en avait été détaché: l'image sainte est restée jusqu'à ce jour dans la pauvre petite église de Vallet et vient d'être pieusement restaurée.

Les récits des vieillards mêlés de circonstances merveilleuses et touchantes n'ont pas permis à la contrée d'oublier la dévotion à *Notre-Dame de Pitié*, et toute la population a acueilli avec joie le projet de rendre sa demeure à l'image sainte. Nous avions pensé que dans un temps où la foi, à côté des consolations réelles, compte aussi des épreuves douloureuses, les dévots de la Reine du ciel s'empresseraient d'aider les pieux habitants de Vallet à relever la chapelle de Croix-Gente, où la statue serait reportée solennellement.

Mgr l'évêque de La Rochelle, en approuvant ce projet, avait nommé pour en diriger l'exécution, une commission, chargée de recueillir les offrandes.

Président de la commission, M. l'abbé RAINGUET, vicaire-général, supérieur du petit-séminaire de Montlieu; commissaires, M. le doyen de Montendre, M. le curé de Sousmoulins et tous les membres de la *Commission des Arts* formée pour le département de la Charente-Inférieure.

Les espérances conçues n'ont point été trompées; la première pierre a été posée le 9 Mars 1862, et deux mois après, le 11 Mai, Monseigneur bénissait la chapelle où le groupe sacré a repris sa place; Sa Grandeur voulait bien prononcer à cette occasion le discours qu'on va lire.

Cum vidisset Jesus Matrem stantem juxta crucem et discipulum quem diligebat, dicit matri suæ..... (*Joan.* XIX, 26.)

Jésus vit debout près de la Croix sa divine Mère et le disciple qu'il aimait, et il adressa la parole à sa mère....

Mes très-chers frères,

L'homme, dit le prophète, *vit peu de temps, et cependant il est rempli de nombreuses misères : il naît comme la fleur, puis on le foule aux pieds : c'est une ombre qui ne demeure jamais dans le même état* (*Job* XIV, 1, 2). Telle est en peu de mots l'histoire de notre pauvre humanité; et c'est un des caractères de la sainte Ecriture, qu'elle épuise la vérité en quelques lignes, parce que ses paroles, pleines de lumière et de concision, soulèvent le voile qui cache la réalité des choses. La vie de l'homme est courte en durée, mais longue en malheurs. Résumez l'histoire du cœur humain : étudiez la vie des peuples, des familles et des individus, et vous y découvrirez, sous les plus brillantes apparences et sous les formes les plus variées, une triste et solitaire vérité, vérité effrayante pour la nature, comme ces spectres qui veillent près des tombeaux. Partout vous verrez que la douleur est la compagne de l'homme; elle le prend à sa naissance et le conduit à sa dernière demeure. L'enfant au berceau pleure et gémit; « c'est son premier mouvement, dit saint Augustin; s'il sourit, ce n'est que plusieurs jours après. C'est un prophète qui annonce ses futures douleurs; il ne parle pas encore et déjà il prophétise : *Propheta suæ calamitatis... nondum loquitur et jam prophetat* (1). » — A mesure qu'on avance dans la vie, le cœur se remplit, l'horizon de l'âme se charge de sombres nuages, et un écho douloureux, formé de toutes les misères de la vie, se prolonge avec une désolente persévérance dans les replis les plus cachés du cœur. Ce drame ténébreux de l'existence se termine par les angoisses de l'agonie et les derniers gémissements de la nature expirante; et quand tout cela est fini, on écrit sur sa tombe : *La fleur a paru, puis elle a été foulée aux pieds; l'ombre a passé et elle s'est évanouie : Quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra* (*Job* XIV, 2). Le prophète disait à la corruption : *Vous êtes mon père*, et aux vers : *Vous êtes ma mère et ma sœur* (*Job.* XVII, 14). L'homme pourrait dire aussi à la douleur : vous êtes mon père : *Pater meus es*, et à la souffrance : vous êtes ma mère et ma sœur : *Mater mea et soror mea*; car la douleur fait partie de la famille humaine; elle s'assied à notre berceau, elle demeure à notre foyer, elle devient comme notre compagne inséparable.

Heureusement le christianisme est venu nous expliquer le sens de la douleur, et nous en révéler les mystérieuses grandeurs et les nombreux bienfaits. Son enseignement a projeté de vives lumières sur ces énigmes de la vie, qui avaient effrayé les sages du paganisme; mais ce n'était pas assez pour notre faiblesse, il ne suffisait pas d'éclairer nos abîmes, il fallait surtout nous donner la force d'en sortir. Il fallait créer dans les âmes ou du moins renouveler l'énergie, le courage, la résignation. Et c'est là surtout que l'action du christianisme me paraît surtout merveilleuse et complétement

(1) Serm. CLXVII, n. 11, t. V, p. 1161, édition Gaume.

Digitized by Google

surnaturelle; ses dogmes, sa morale, ses pratiques religieuses, la forme de son culte, tout semble combiné pour nous donner l'intelligence de cette sévère, mais trop véritable parole : *La vie de l'homme est un combat, ses jours sont comme ceux d'un mercenaire* : « *Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii, dies ejus* (*Job.* VII, 1). » *L'homme vit peu de temps, et sa vie est pleine de nombreuses misères; il naît comme la fleur, puis on le foule aux pieds, c'est une ombre qui ne demeure jamais dans le même état* (*Job* XIV, 2). »

Mais parmi les enseignements de l'Eglise, je n'en connais pas de plus beau, de plus saisissant, de plus gracieusement divin, que l'image de cette Femme incomparable que nous nommons la Mère de Dieu, et que l'Evangile nous représente comme le type de la femme forte, de la douleur calme, inébranlable, divinisée par une puissance supérieure. Elle était debout près de la croix, disent les saintes lettres (*Joan.* XIX, 25); les hommes avaient pris la fuite, continue saint Ambroise, mais Marie se tenait debout avec une noble intrépidité. *Stabat ante crucem mater, et fugientibus viris, stabat intrepida* (1). Tous les glaives de la douleur la plus amère semblaient s'être réunis pour transpercer son cœur, et accomplir la prophétie du saint vieillard Siméon, *pertransibit gladius* (*Luc.*, II, 35). Mais une force divine la soutenait, et je ne sais quelle sereine fermeté avait élevé son âme au-dessus des faiblesses ordinaires à son sexe : Je lis qu'elle était debout, continue le même docteur, mais je ne lis pas qu'elle ait pleuré : *Stantem lego, flentem non lego* (2). — Une des plus belles conceptions du christianisme est d'avoir multiplié partout et sous toutes les formes, cette pieuse, mais ferme image de la douleur, d'avoir fait appel au ciseau des artistes, au génie des peintres, ou bien, en l'absence du talent qui est toujours chose rare, à l'expression simple et naïve d'une foi populaire, et d'avoir présenté partout à la piété des fidèles, dans les villes et dans les campagnes, dans les paroisses et les pèlerinages isolés, la statue de *Notre-Dame de Pitié*, le tableau de *Notre-Dame des sept Douleurs*. Cette vie est un douloureux pèlerinage; il est bon, il est utile, il est nécessaire, il est souverainement doux de contempler souvent l'auguste figure de la Reine des cieux, afin de trouver près d'elle la force, le courage, et en même temps la consolation que sait toujours procurer le cœur d'une mère.

C'est cette pensée qui nous réunit en ce moment, M. T.-C. F. : une antique chapelle de *Notre-Dame de Pitié* vient d'être reconstruite par les soins d'un pasteur dévoué au culte de Marie (3) : grâce à sa religieuse persévérance, au zèle de MM. les membres de la Commission (4) et des pieux fidèles, nous pourrons offrir dans ces vastes solitudes un modeste abri au pèlerin qui viendra prier et méditer aux pieds de *Notre-Dame de Pitié*. C'est une méditation de ce genre que nous voudrions faire aujourd'hui avec vous, N.T.-C. F., laissant à la grâce le soin d'en inspirer d'autres et plus intimes et plus profondes et mieux proportionnées aux besoins nombreux qui se multiplient selon la mesure, la forme et l'état de chaque âme.

I. *Cette vie est un combat*, dit l'Ecriture, *et les jours de l'homme sont ceux d'un mercenaire.* — Oui, la vie est un combat, et l'existence est un champ de bataille continuel : l'homme rencontre partout la lutte, à l'extérieur et à l'intérieur, au dedans et au dehors : il doit lutter pour l'accomplissement de ses devoirs, pour la pratique de la vertu, car la vertu est souvent une lutte et une sorte de duel entre les deux hommes qui vivent en nous; l'homme doit lutter contre les difficultés extérieures, contre les passions d'autrui, contre les épines qui croissent sous ses pas : quelque infime et obscure que soit une position, ces difficultés existent, ces épines se développent. Les conditions élevées, les positions plus éclatantes et si follement enviées, leur offrent, il est vrai, un champ plus étendu et ce que l'on gagne en surface brillante ne fait que prêter un plus vaste flanc aux coups du malheur; mais, partout la lutte est organisée, partout l'orgueil, la jalousie, la vanité froissée, les antipathies de nature et de caractère, sont autour de nous comme des guerriers armés pour nous tendre des piéges, nous attaquer de front ou semer les embûches sous nos pas. — L'homme rencontre encore un champ de bataille en lui-même, et là peut-être sont cachés ses ennemis les plus redoutables : toutes les mauvaises passions qui fermentent dans les régions inférieures de la nature corrompue, toutes les tendances dangereuses de l'esprit et du cœur, toutes ces fièvres d'imagination, ces secousses d'un cœur insatiable et prêt à se répandre comme la lave incandescente : et enfin ce je ne sais quel fond de grandeur, qu'on voudrait en un sens appeler malheureuse, parce qu'elle nous tourmente toujours par une lutte quotidienne entre la réalité et les aspirations du cœur, et qu'on est obligé cependant de respecter comme un débris divin, parce que cette grandeur est une des preuves les plus incontestables de notre origine céleste. Oui, la lutte est au centre de l'homme et ce n'est pas la moins redoutable : *Inimici hominis domestici ejus* (*Matth.* X, 36). — J'oserais dire encore que l'homme est un lutteur divin, qui comme Jacob se débat contre Dieu. Dans ce champ clos solitaire, qu'on appelle le terrain du cœur, l'homme dispute ce qu'il nomme sa propriété, il ne veut rien céder à Dieu, il

(1) *De Instit. Virgin.*, c. 7, n. 49, t. III, p. 318, éd. Migne.
(2) *De Obit. Valent.*, n. 39, p. 1771, t. III.
(3) M. Lenetit, curé de Sousmoulins.
(4) M. Rainguet, vicaire général, supérieur du petit séminaire de Montlieu, M. le doyen de Montendre, M. le curé de Sousmoulins, et MM. les membres de la commission des arts.

Digitized by Google

résiste, et ce combat n'est pas la moindre cause de ses erreurs, de ses angoisses, de ses défaillances intimes, parce que le Seigneur, malgré sa bonté et même à cause de sa bonté, a pour nous de miséricordieuses sévérités, et qu'il nous traite comme le médecin, alors qu'il nous fait subir de douloureuses mais salutaires opérations : *Mansit solus, et ecce vir luctabatur cum eo usque mane... Tetigit nervum femoris ejus, et statim emarcuit* (*Gen.* XXXII, 24, 25).

Continuons, en faisant la description des luttes et des douleurs de la vie, à suivre les comparaisons des divines Ecritures. « Cette vie, dit le prophète, est comme la fleur qui, à peine sortie de terre, est foulée aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur* (*Job* XIV, 2). » Voyez la plante : elle se cache d'abord en terre, sous la forme d'un germe presque invisible : la tige s'élève lentement, et aussitôt sa vie est un combat : elle a à lutter contre les premiers froids du printemps, contre la violence des vents, contre l'ardeur du soleil. Elle résiste, elle monte toujours, elle amène une fleur; cette fleur s'entr'ouvre, elle s'épanouit, puis elle tombe, et elle est foulée aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur.* N'est-ce pas l'image la plus vraie de la vie? L'existence humaine est un germe qui est confié aux sillons de cette terre ; il lève avec peine; lui aussi il a, dans le monde moral, de nombreux dangers à courir; car il est des ardeurs qui tuent la vie naissante, il est des froids qui la glacent, il est des coups de vent qui la brisent. Mais, admettons que cette tige que j'ai nommée la vie humaine, arrive à son développement naturel : une fleur commence à paraître, plusieurs fleurs s'épanouissent, c'est-à-dire plusieurs projets plus ou moins sérieux, des rêves peut-être plus ou moins séducteurs. Ces fleurs semblent se courber autour de nous en couronnes gracieuses; elles sont suspendues comme des grappes parfumées le long du chemin ; mais bientôt un souffle paraît, tout se dessèche, la vie se retire, les fleurs tombent, et le passant les foule aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur.* — Qu'est-ce que la vie? c'est une épreuve, répondent toujours les divines Ecritures, c'est une fournaise où l'or des âmes se travaille : *Sicut igne probatur argentum, et aurum camino : ita corda probat Dominus* (*Prov.* XVII, 3). C'est une fournaise, où des flammes actives et souvent trop intelligentes, vont chercher les parties les plus intimes du cœur, les séparent de tout ce qui n'est pas assez divin, et laissent retomber, dans les abîmes de la justice et de la miséricorde, toutes les scories humaines; mais ce travail de fusion, de combustion divine, ne s'opère pas sans douleur, sans sacrifice, sans tressaillement. L'or s'épure dans la fournaise, mais il s'épure en s'agitant, et un continuel et sourd frémissement donne une sorte de convulsion à ses molécules les plus intimes.

Chrétiens, je viens de faire, en commentant les paroles de l'Ecriture, la description la plus vraie de la vie humaine. Qui que vous soyez, prêtres ou fidèles, riches ou pauvres, jeunes gens ou vieillards, je viens, sans la connaître, de résumer votre vie. Pour tous, l'existence est une fournaise : *Tanquam aurum in fornace* (*Sap.* III, 6); la forme de la fournaise varie, elle est plus ou moins belle extérieurement; mais le feu est à l'intérieur, et souvent le feu est d'autant plus actif que l'extérieur de la fournaise semble doré et couvert de riches décorations. Pauvres habitants des campagnes, et vous, ouvriers des villes, à qui un dur travail fournit à peine la nourriture quotidienne, vous vous croyez les seuls à souffrir en ce monde ; mais c'est une grave, une dangereuse erreur, que l'on cherche souvent à exploiter pour troubler l'ordre social; comme si les doctrines anarchiques ne devaient pas amener des misères plus profondes et plus incurables. Vous avez, et il y aurait cruauté à le nier, vous avez des croix nombreuses, des souffrances de tous les jours. Votre vie est un rude labeur, et le joug des enfants d'Adam paraît, à ceux qui ne jugent que la superficie, peser sur vous d'une manière spéciale; mais ne croyez pas que vous soyez les seuls à souffrir. Ceux dont, peut-être, vous enviez le sort, ceux qu'on appelle les riches et les heureux du siècle, ont aussi leurs croix, leurs angoisses, leurs tribulations, et peut-être plus nombreuses, plus cruelles que les vôtres; et si vous pouviez pénétrer dans l'histoire intime des âmes, vous seriez peut-être effrayés de tout ce que vous auriez vu là où vous ne soupçonnez que paix et bonheur; et vous retourneriez avec joie à votre travail de tous les jours, vous reprendriez avec actions de grâces ce joug qui pèse sur tous les enfants d'Adam, et sur vous peut-être, moins rudement que sur d'autres, malgré quelques trompeuses apparences.

Oui, M. T.-C. F., tout le monde souffre ici-bas, et comme l'a dit un célèbre orateur, la vie est pour tous *une goutte de lait et d'absinthe* (1). — Prêtres du Seigneur, vous aurez vos crucifiements intimes, vos craintes, vos sollicitudes paternelles; vous aurez ces angoisses de l'apôtre, qui échappent aux prévisions et se renouvellent à chaque dévouement pastoral, sans compter ces luttes de l'homme intérieur, qui doit chercher tous les jours à se dépouiller de cette vieille tunique de notre nature dégénérée. Pères de famille, votre maison deviendra souvent comme un champ de bataille, où la douleur, la souffrance, l'inquiétude et les mille anxiétés de la vie se donneront rendez-vous : il y aura pour vous des larmes de cœur, des sollicitudes et des craintes qui épuisent la vie; et quelquefois les fils de votre sang, ceux qui devraient former autour de vous

(1) 27e Confér. Lacordaire, t. II, p. 166.

Digitized by Google

comme les rejetons verdoyants et vigoureux de l'olivier, alors qu'ils s'épanouissent autour d'un vieux tronc, vos propres enfants deviendront peut-être une source de peines cuisantes, et empoisonneront ce cœur qu'ils devraient rajeunir en y versant la vie et l'affection. Mères de famille, que de tristesses et d'intimes crucifiements j'aurais à énumérer dans votre vie! Le cœur de la femme est comme celui de la divine Vierge; il est réservé à des blessures invisibles, à des flèches aiguës qui transpercent pour attendrir la vie à sa source : la femme chrétienne est devenue plus spécialement la fille du Calvaire, et les flèches de la vie semblent affectionner son cœur et y adhérer avec une sorte de prédilection; ces flèches de tous les jours, dont le Prophète a dit que mille tombent à gauche et dix mille à droite : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (*Luc.* II, 35; *Psal.* XC, 7). » — Jeunes gens qui m'écoutez, et à qui l'ignorance de la vie prépare peut-être de cruelles déceptions, défiez-vous des fleurs de ce monde, car elles tombent bien vite, et les pas de la méchanceté ou du moins de l'indifférence les foulent aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur.* Défiez-vous des fleurs de ce monde, car elles se cachent en dessous des épines, dont une seule peut mettre dans la vie une goutte de poison, et avec cette goutte une douleur incurable. Quand on est jeune, on croit tout, on espère encore plus, et l'on ne doute de rien : à mesure qu'on vieillit, la souffrance rend défiant, timide et réservé dans les moindres espérances; l'on craint une déception sous chaque forme brillante, parce qu'en vieillissant on a souffert : la douleur donne de l'expérience, et l'expérience ôte la confiance à ce qui est purement humain. — O vous donc, vous tous qui passez par le chemin de la vie : *O vos omnes qui transitis per viam* (*Thren.* I, 12), dites-moi si ce chemin n'est pas semé de pierres aiguës, de ronces épineuses; dites-moi si vos pieds ne sont pas ensanglantés. O pèlerin de la vie, à mesure que je vous contemple, que je vous entends, je découvre vos blessures, je vois vos vêtements déchirés, vos membres couverts de cicatrices ou de plaies encore saignantes, et je suis tenté de vous dire avec le Prophète : pourquoi donc ces vêtements sont-ils couverts de sang? *Quare ergo rubrum est indumentum tuum?* (*Isa.* LXIII, 2.) Pourquoi ces plaies à vos mains et à vos pieds, pourquoi ces blessures au cœur? *Quid sunt plagæ istæ?* (*Zachar.* XIII, 6.) — Vous me répondrez peut-être : ce sont des blessures que j'ai reçues dans la maison de ceux qui paraissent m'aimer : *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me.*

O divine Vierge, comment s'étonner que la vie soit ainsi faite pour tous, puisque votre cœur immaculé a été lui-même transpercé par le glaive de la douleur. Vous avez souffert, ô douce Marie, et votre cœur si pur, si délicat, si divinement sensible, a été visité par les épines les plus acérées de la douleur; vous avez connu ce qu'il y a de plus amer dans l'angoisse, vous êtes montée au sommet du Calvaire, parce que vous deviez être le modèle de toutes les générations chrétiennes. Vous nous avez donné l'exemple, et tous nous nous ferons gloire de marcher sur vos traces : car pour tous la vie doit avoir son calvaire : à tous des croix, à tous un glaive particulièrement douloureux, à tous un glaive qui semble couper la vie, qui atteint le cœur dans ses retraites les plus profondes, dans ses mystères les plus intimes, *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Je n'ai point le temps, M. T.-C. F., de vous développer le sens mystérieux de la douleur, d'énumérer ses nombreux avantages, et de vous la présenter comme la grande institutrice du genre humain, celle qui brise les enveloppes trompeuses, les apparences séductrices, et nous montre le vrai dans sa figure austère, mais consolante au moins par le bien qu'elle opère en nous. Je n'ai point le temps de vous montrer la douleur comme l'Ange du désert qui prépare notre âme aux splendeurs d'un autre monde, qui la purifie, la divinise tous les jours en la détachant du créé et l'initie à la grande et sublime science de l'éternité. « Avoir beaucoup souffert, disait une femme profondément chrétienne, c'est comme ceux qui savent beaucoup de langues, avoir appris à tout comprendre (1). » J'ajouterai qu'avoir souffert, c'est avoir appris à comprendre et à enseigner la langue de la terre et celle du ciel, parce que la douleur ouvre à l'âme des horizons qui unissent les deux mondes, et que, comme l'a dit encore excellemment le même auteur, « il semble que nous ne soyons appelés à connaître l'infini que par nos douleurs (2). » — Je regrette de ne pouvoir aborder un sujet qui à lui seul exigerait un long discours; mais le temps me presse, et il est un autre point que je préfère méditer avec vous aux pieds de la Vierge des douleurs, pour en tirer des considérations pratiques et nécessaires surtout à une époque, où tant de caractères s'affaissent, où la virilité chrétienne diminue même chez les plus forts, où plusieurs font consister l'énergie dans les agitations d'une faiblesse effrayée.

II. Que faisait Marie au pied de la croix, au milieu de cette mer de douleurs, au milieu des convulsions de la nature qui semblait souffrir avec son Maître les transes de l'agonie? *Et tenebræ factæ sunt in universam terram.... et obscuratus est sol* (*Luc.* XXII, 44, 45). — Elle se tenait debout, répond Saint Ambroise : *Stabat!* Elle se tenait debout avec une noble intrépidité! elle se tenait debout, alors même que les hommes avaient pris la fuite : *Stabat ante crucem Mater, et fugientibus viris, stabat intrepida.* Elle se tenait debout, non pas en arrière,

(1) Mme Swetchine, *Œuvres*, t. II, p. 14.

(2) *Ib., id.*, p. 13.

Digitized by Google

mais devant la croix, comme la sentinelle à son poste d'honneur : *Stabat ante crucem !*

Se tenir debout ! c'est l'attitude des âmes viriles ! car la pose du corps, quand elle obéit à des mouvements naturels, est le signe de la pose de l'âme. Le héros qui se tient encore debout peut commander à la victoire : quand il s'affaisse et tombe, il est vaincu. Il est aussi des affaissements d'âme, des chutes de caractère, des impuissances morales, des prostrations intérieures ! Combien d'âmes ne savent pas se tenir debout, au milieu des épreuves et des malheurs de la vie ! elles s'affaissent sur elles-mêmes, elles jettent des cris lamentables, elles donnent tous les signes de la faiblesse et de l'épuisement ; semblables aux tendres bourgeons de la plante encore jeune, elles se flétrissent aux premiers froids de la vie. Elles n'ont point cette énergie de la résistance, qui forme les caractères virils. Aussi les moindres malheurs, les plus légères contradictions les abattent, leur enlèvent toute résolution ; elles semblent chanceler sur leur base : *Genua debilia* (*Isa.* XXXV, 3). Pourquoi tant de faiblesse et si peu de courage moral ? C'est que ces âmes tiennent trop à la terre ; elles ont dans le cœur et autour du cœur mille réseaux qui les environnent, mille chaînes secrètes qui, comme les fils attachés aux ailes de l'oiseau, sont une cause de faiblesse, et un obstacle à la liberté. Or, le malheur, quand il arrive quelque part, il ébranle tout excepté ce qui est divin ; il brûle, comme un feu céleste, toute la paille humaine ; *Ligna, fœnum, stipulam* (*I Cor.* III, 12) : et l'âme accoutumée à reposer en paix sur cet édifice d'espérances mondaines, se sent tout à coup arrachée à sa couche molle et tranquille ; elle s'agite, elle regarde avec effroi ; tout ce qu'elle aimait a disparu ; et semblable à cet homme qui se trouverait au milieu des flots sans savoir nager, elle s'affaisse sous les eaux : *Inundaverunt aquæ super caput meum* (*Thren.* III, 54).

« Ce qui rend nos afflictions insupportables est presque toujours ce que Dieu n'y a pas mis (1). » — Oui, Chrétiens, ce qui rend votre douleur si amère, ce n'est pas ce que Dieu y a mis, ce sont vos propres imperfections, ce sont vos misères et vos secrètes attaches, et peut-être vos calculs plus ou moins terrestres. Vous avez peut-être la faiblesse d'un enfant, vous vous attachez d'une manière déréglée à ces mille riens de la vie, que les hommes ont en si grande estime ; car les hommes ne sont-ils pas de grands enfants, qui considèrent comme de vrais biens et des richesses inappréciables, tous ces hochets de la terre, toutes ces ombres vaines qui s'agitent autour de nous ? Vous, chrétiens, qu'une lumière supérieure aurait dû éclairer sur la valeur véritable de ces prétendus trésors, vous aviez partagé l'erreur commune, et votre cœur s'était aussi laissé fasciner. Dieu vient de frapper un grand coup dans votre vie, et ce coup a été dirigé par une bonté miséricordieuse : si vous étiez de vrais Chrétiens, ce serait tout au plus le remède doux et salutaire qui opère facilement sur une constitution légèrement indisposée. Mais non, votre âme est remplie des humeurs de ce monde, votre cœur est collé à la terre, il adhère aux rivages de l'existence avec une force que rien ne semble devoir briser. C'est cette disposition pleine de ténacité, c'est cette attache déréglée qui est la vraie cause de votre souffrance : ce n'est pas ce que Dieu a mis dans la douleur qui vous la rend insupportable, c'est ce que vous y mettez vous-mêmes, c'est ce mélange de faiblesse, d'infirmités morales, de langueurs, de considérations et d'attaches humaines : voilà ce qui bouillonne dans la fournaise, et qui vous fait tant souffrir.

Voyez, au contraire, ce Chrétien véritable ; ce Chrétien, dont le cœur est toujours et avant tout dirigé vers le ciel. Au milieu des malheurs, il se tient debout, et il se tient debout avec une noble intrépidité : *Stabat intrepida.* Savez-vous pourquoi ? C'est que le malheur ne change rien aux dispositions fondamentales de cette âme ; la douleur ne fait que donner une fermeté plus grande à son attitude première, et son regard se tourne avec plus d'amour vers les cieux. La souffrance a tout au plus enlevé un peu de boue à ses sandales, mais cela ne suffit pas à troubler sa vie. « Tant il importe, dit saint Augustin, d'examiner non ce que l'âme souffre, mais avec quel esprit elle souffre ; car le même mouvement fait sortir des marais les miasmes fétides, et répand avec une incomparable suavité les délicieuses odeurs du parfum (2). » — Chrétiens, votre cœur était peut-être un marais, pour me servir de la comparaison de saint Augustin ; aussi quand le malheur, comme une verge divine, l'agite et le remue dans tous les sens, ce qui s'en exhale indique l'amertume, le trouble et peut-être une odeur qui sent presque la corruption. Voyez à côté de vous ce vrai Chrétien : le même mouvement qui vous trouble si fort, agite doucement son âme, et répand les parfums des plus pures vertus, de ces vertus cachées que le vulgaire ne soupçonnait pas et que la pression du malheur fait sortir, comme un vin généreux qui jaillit de la grappe du raisin broyé.

Continuons à méditer le texte de saint Ambroise sur la bienheureuse Vierge Marie : elle se tenait debout, alors même que les hommes avaient pris la fuite : *Fugientibus viris, stabat intrepida.* — Oui, il est des circonstances dans la vie, où ceux qu'on est convenu d'appeler des hommes, ceux qu'on croyait des hommes et des hommes sincèrement dévoués, prennent la fuite ; ils se cachent, ou bien comme les apôtres, ils renoncent et ils trahissent : *Fugientibus viris.* C'est dans cette solitude opérée par la lâcheté ou l'ingratitude, dans cet isolement des

(1) Mme Swetchine. *Œuvres*, t. II, p. 526.

(2) *De civit. Dei*, l. I, c. 8.

Digitized by Google

hommes, que doit se développer le vrai courage chrétien. Quand nos proches et nos amis, ceux de notre maison et quelquefois de notre table : *Qui simul mecum dulces capiebas cibos* (*Psal.* LIV, 13), quand nos frères nous abandonnent : *Fratres mei recesserunt a me* (*Job* XIX, 13), quand ils se tournent contre nous et qu'ils semblent nous méconnaître et se mettre du côté de nos ennemis, c'est alors qu'il faut nous tenir debout, les yeux fixés sur le ciel et l'âme remplie d'un noble courage : *Fugientibus viris, stabat intrepida.* — Chrétiens, éprouvés par la tribulation, ce sera le plus beau moment de votre vie, le jour le plus glorieux et le plus digne du regard de Dieu, lorsque seul sur le Calvaire, vous ne verrez plus rien, sinon la croix et le ciel ! Lorsque les hommes auront disparu, et que l'humain se sera tout entier changé pour vous en amertume, ce sera l'heure de la plus haute et de la plus sublime perfection, si vous savez comme la divine Vierge vous tenir debout, sans faiblesse, sans défaillance ; si vous savez, autant que le permet l'infirmité de notre nature, mériter cet éloge qu'un grand évêque a fait de la Mère des Douleurs, quand il dit : « Cette haute partie de l'âme, en laquelle l'Esprit-Saint a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au dessous (1). » Oui, la partie supérieure de votre âme doit toujours garder sa sérénité, et plus cette sérénité sera fixe, imperturbable, plus vous serez le digne enfant de Marie : et comme le Seigneur a toujours pitié de notre faiblesse, il arrivera une heure où les paroles de l'Ecriture s'accompliront en vous : « Vous oublierez votre misère, elle sera pour vous comme de l'eau écoulée... à l'heure où vous vous croirez perdu, la lumière de votre vie brillera comme celle de l'astre du matin (*Job* XI, 16). »

Saint Ambroise nous donne, de toutes ces vérités, d'admirables raisons : « Le sage Chrétien, dit-il, désire avant tout le souverain bien ; si les jouissances permises s'adjoignent à ce souverain bien, ce n'est que comme des choses qui s'ajoutent, et qui ne peuvent ni augmenter, ni diminuer essentiellement le bonheur du juste, parce qu'il conserve, dans une plénitude inviolable, ce bien suprême, qu'il a mis comme un vêtement autour de son âme, sur lequel il s'est greffé, dans lequel il s'est entièrement plongé : *Quia plenum illud et inviolabile manet, in quod anima sese induit, et cui se inseruit et infudit* (2). » Aussi rien de triste ne peut lui arriver, parce que la grâce de la divine présence est comme un vent parfumé qui souffle en son âme, et qu'il jouit, dans la pleine possession de lui-même, d'une suprême tranquillité d'esprit : *Suave illud et jucundum animo tenens, mente complectens ; cui nihil triste possit accidere, cum semper ei divinæ præsentiæ aspiret gratia, et ipse sibi adsit summa animi tranquillitate perfusus.* — Le sage, dit-il ailleurs, n'est point brisé par la crainte, ni élevé par la prospérité, ni submergé par le flot des choses tristes ; car où est la sagesse, là se trouvent le courage, la constance et la force : *Ubi enim sapientia, ibi virtus animi, ibi constantia et fortitudo* (3).

Voilà, M. T.-C. F., l'enseignement des saints et le langage de la foi. Aussi, formées à cette école supérieure, les vraies générations chrétiennes étaient autrefois fortes et vigoureusement trempées : au milieu des douleurs de la vie, des malheurs publics ou particuliers, elles se tenaient intrépides, immobiles, comme ces tours en mers que nous voyons à quelque distance de nos côtes, et qui, au milieu des vagues frémissantes, se dressent avec un calme majestueux, et dans leur tranquille immobilité paraissent même ignorer les fureurs de la tempête. Aussi les Chrétiens, semblables à la bienheureuse Vierge Marie, avaient cette fermeté sereine et cette énergie si rare de nos jours ; ils n'étaient point comme ces caractères amollis, ces natures efféminées, que l'on rencontre presque partout, et qui se décomposent à la moindre influence de l'air extérieur. Au milieu des secousses, des malheurs, des tribulations, ils se dressaient, comme Marie, dans l'intrépidité de leur force, et tandis que les hommes de la terre prenaient la fuite, et sentaient leurs genoux fléchir sous eux : *Genua trementia* (*Job* IV, 4), eux, au contraire, se tenaient debout, et comme dit Bossuet, « cette haute partie de l'âme, en laquelle l'Esprit-Saint a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous. »

Saint Augustin a donné de la vie une définition aussi vraie que consolante, quand il l'a appelée une douleur médicinale : *Dolor medicinalis est* (4). — La vie est une douleur ! Qui oserait le nier ? Cette douleur, il est vrai, est mélangée de joie et d'amour, parce que Dieu est un bon père, qui prend pitié de nous, alors même qu'il nous éprouve ; cette douleur de la vie est surtout mélangée de joies intimes et profondes, à mesure que l'âme se détache et devient parfaite. Oui, nous reconnaissons, nous admirons tous ces ineffables tempéraments de la bonté de Dieu. Et cependant, il sera toujours vrai de dire que la vie est une douleur ; que la meilleure définition de la vie, celle qui embrasse le plus complétement tous les horizons est celle-ci : la vie est une douleur ! Elle est une douleur ! à cause de nos faiblesses, de nos imperfections, de nos iniquités ; elle est une douleur, à cause de notre grandeur, et de l'infinité de notre être, parce que, quels que soient les charmes de

(1) Bossuet, *1er serm. sur la Compassion de la sainte Vierge.*

(2) *De Jacob.*, l. I, c. 8, t. I, p. 612-616, éd. Migne.

(3) Epist. XXXVII, n. 5, p. 1085, t. III.

(4) *In Ps.* CXXXVIII, n. 15, t. IV, p. 2197.

Digitized by Google

l'exil, c'est toujours un exil, et sur la terre d'exil, il y a toujours une arrière-pensée de tristesse et un je ne sais quoi d'irrémédiable et d'amer, qui laisse tomber partout une goutte d'absinthe : *Amara quasi absinthium* (*Prov.* v, 4). — La vie est donc une douleur, mais c'est une douleur médicinale : *Dolor medicinalis;* c'est un travail secret, mystérieux, dans la fournaise divine, c'est la préparation d'un chef-d'œuvre, c'est l'heure où la statue divine est entre les mains de l'artiste et subit l'action du ciseau, qui coupe, qui retranche et polit : *Dolor medicinalis.* Aussi, pour comprendre parfaitement la vie, il faut la considérer dans ses relations avec l'éternité. Celui qui limite à cette terre l'horizon de la vie ressemble à un homme qui prendrait les opérations que l'on exécute dans le laboratoire d'un chirurgien pour l'état normal de l'humanité. Pour nous Chrétiens, la vie est un passage ; elle a sans doute, ici-bas, une réalité que nous ne saurions trop respecter, puisqu'elle doit exécuter de grandes et nobles œuvres ; mais cette réalité est transitoire, et elle devient elle-même une ombre, si nous la comparons aux magnifiques destinées du ciel. Pour nous, la vie est une épreuve, c'est une fournaise, c'est une douleur médicinale, et la vraie vie est au ciel, cette vie pleine, complète, infinie, qui, seule, pourra répondre à toutes nos aspirations. Là, seulement, l'humanité sera forte, grande, éternellement heureuse ; elle deviendra cette race de géants, ce peuple de rois, que nous aimons parfois à rêver, et dont l'idéal ne se rencontre pas sur la terre. En attendant ces jours de gloire et de bonheur, le Christianisme nous apprend, ici-bas, à supporter dignement la douleur ; il nous en révèle le sens mystérieux, les nombeux avantages, les inappréciables bienfaits, et comme le remarque une femme célèbre, « il contient ainsi le vrai secret du passage de l'homme sur la terre (1). » — « L'affliction, a dit un Père de l'Eglise, est la fleur des biens que nous attendons : *Bonorum quæ exspectamus flos est afflictio* (2) ; » il me serait impossible de conclure par une pensée plus belle et plus gracieuse : puisque l'affliction est une fleur et que les biens de l'éternité en sont le fruit, qui n'aimerait, ou du moins qui ne supporterait, avec une confiante résignation, tous les maux de la vie ?

O Vierge des douleurs, *Mater Dolorosa,* vous dont l'âme transpercée par mille glaives, a cependant toujours gardé une noble sérénité, que j'aime à voir votre culte répandu sur toute la terre, et surtout dans les populations bienaimées de mon vaste diocèse ! Que j'aime à vous contempler en ce moment, entourée de cette foule immense qui accourt de toutes parts pour vous honorer. Ah ! soyez toujours la Mère de ce bon peuple : *Monstra te esse matrem.* — O Vierge auguste, que j'aime à rencontrer sur mon chemin votre image bénie ! Car vous êtes toujours pleine de grâces et d'amour maternel pour les hommes. Vous nous souriez avec tendresse, quand vous nous offrez votre divin Fils reposant entre vos bras, et que vous nous le donnez avec toute l'effusion de votre miséricorde. Vous avez des charmes incomparables, quand les mains pieusement étendues, vous paraissez inviter tous ceux qui vous approchent, et que vous semblez leur dire : O vous tous qui passez près de moi, voyez s'il est un amour semblable au mien. Mais permettez-moi de vous le dire, ô Vierge bénie, il me semble que je préfère encore vous voir debout aux pieds de la croix, conservant un courage héroïque, et me faisant souvenir de cette parole de saint Ambroise : « J'ai lu que la Vierge Marie était debout auprès de la croix, mais je n'ai point lu qu'elle ait pleuré, » qu'elle ait pleuré de ces larmes efféminées que l'égoïsme inspire plus souvent qu'une affection vraie : *Stantem illam lego, flentem non lego.* Oui, je vous aime surtout aux pieds de la croix, car c'est debout aux pieds de la croix, que vous avez entendu les plus tendres paroles de Jésus-Christ ; et dans cette attitude pleine de calme et d'énergie, vous donnez un exemple particulièrement utile au genre humain. Ce que les hommes ont le plus besoin de comprendre, c'est l'enseignement de la douleur, c'est la manière de porter l'affliction, c'est la nécessité d'une attitude noble et intrépide : *Fugientibus viris, stabat intrepida.* O Vierge sainte, ô femme courageuse et forte par excellence, apprenez-nous à demeurer en votre compagnie, à rester debout aux pieds de la croix : *Juxta crucem tecum stare ;* à regarder le ciel avec le calme de l'amour, à nous enivrer du bonheur de la souffrance : *Fac me cruce inebriari :* et quand viendra l'heure de secouer la poussière de ce monde, ô Christ, faites que nos pieds, déjà à moitié soulevés, se dégagent facilement, et que nous soyons accueillis dans les bras de votre divine Mère pour recevoir la palme de la victoire : *Christe, cum sit hinc exire, da per Matrem me venire ad palmam victoriæ.*

(1) Mme de Staël.

(2) Greg. Nyss., cité par saint Jean Damascène, *Sacra Parall.*, tit. 33, t. III, p. 318, éd. Migne.

—

Discours pour la consécration de la cathédrale de La Rochelle, prononcé le 18 Novembre 1862, par Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes.

Fecerunt autem filii Israel sacerdotes et Levitæ... dedicationem domus Dei in gaudio. (*I Esdr.* vi, 16, 17.)
Les enfants d'Israël, les prêtres et les Lévites firent avec joie la dédicace de la maison du Seigneur.

Messeigneurs(3),

Dans tous les siècles, M. T.-C. F., les nations ont mis une grande pompe à la dé-

(3) Mgr l'archevêque de Tours, NN. SS. les évêques de Blois, d'Evreux et de Luçon.

Digitized by Google

dicace de leurs temples. C'était pour eux une fête qui tenait à la fois du ciel et de la terre : du ciel, par les souvenirs que laissait au cœur une aussi touchante cérémonie ; de la terre, parce qu'un édifice sacré est la tente provisoire que dresse ici-bas l'homme religieux, pour y passer quelques heures dans le recueillement, et se préparer par des symboles transitoires à ce grand jour de l'éternité, où il n'y aura plus d'autre temple que l'éclat et le rayonnement de la majesté de Dieu : *Templum non vidi in ea ; Dominus enim Deus omnipotens templum illius est* (*Apoc.* XXI, 22).

Plusieurs fois les Juifs ont célébré cette fête, et toujours avec un sentiment nouveau de joie et de bonheur : *Dedicationem domus Dei in gaudio.* Mais la plus solennelle de toutes fut la dédicace du temple de Salomon. *Tout Israël*, disent les Livres saints (*III Reg.* VIII, 1 *sqq.*), *s'assembla auprès du roi Salomon. . . et le roi, se tournant vers l'assemblée, envoya ses bénédictions à tout le peuple, et il s'écria : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël. . . Mon père avait voulu bâtir une maison au nom du Seigneur, mais le Seigneur lui dit : Ce n'est pas vous qui bâtirez ma maison, ce sera votre fils. . . Le Seigneur a vérifié la parole qu'il avait dite. J'ai succédé à mon père, et j'ai bâti une maison au Seigneur, le Dieu d'Israël. . . Salomon se mit ensuite devant l'autel du Seigneur, à la vue de toute l'assemblée, et tenant les mains étendues vers le ciel, il dit : Seigneur, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu qui vous soit semblable au ciel et sur la terre... Et après une longue prière* (*III Reg.* VIII, 54), *il se lève, et étant debout, il bénit une seconde fois toute l'assemblée, en disant à haute voix : Béni soit le Seigneur qui a donné la paix à son peuple. . . On immola ensuite de nombreuses victimes, et tous se retirèrent dans l'allégresse, ayant le cœur plein de joie pour tous les biens que le Seigneur avait accordés à son peuple d'Israël : « Profecti sunt in tabernacula sua lætantes, alacri corde super omnibus bonis quæ fecerat Dominus. . . Israel populo suo* (*Ibid.* 665.)

Aujourd'hui, M. T.-C. F., une solennité semblable nous rassemble. Le temple est moins brillant que celui de Salomon, mais le Dieu qui doit l'habiter est le même, et son amour a su découvrir un mode de présence inconnu avant le mystère de l'incarnation. Une foule immense, composée de l'élite de la cité et du diocèse, est réunie. Le vénérable Chapitre de cette cathédrale, les dignes curés de la ville épiscopale, et tout un nombreux clergé que nous sommes toujours si heureux de voir autour de nous, comme une couronne de frères bien-aimés : *Circa illum corona fratrum* (*Eccli.* L, 13). Plusieurs de nos vénérés collègues, dont l'affection nous est chère, ont bien voulu rehausser par leur présence la grandeur et l'éclat de cette solennité. Parmi eux l'illustre successeur de saint Martin de Tours (1), que nous ne saurions trop remercier de sa bienveillante acceptation. En consacrant lui-même notre cathédrale, il a resserré encore les liens qui unissaient notre diocèse aux souvenirs précieux du grand Thaumaturge des Gaules.—L'armée a mis ses bataillons en réserve pour faire une escorte d'honneur à celui que les saintes Ecritures appellent le Dieu des combats, et la bienveillance de M. le général (2) en cette occasion nous a vivement touché. — Les premiers magistrats de ce département et de cette ville se sont empressés de répondre à notre invitation et de venir à cette fête de famille. Nous sommes heureux de leur donner ici un témoignage public de notre reconnaissance : grâce à leur zèle et en particulier grâce au zèle de M. le préfet (3), nous avons pu obtenir plus facilement les secours qui nous étaient nécessaires. La générosité du gouvernement et celle de la ville ne nous ont pas plus fait défaut que l'intelligente activité de M. l'architecte diocésain (4). — Puisque une circonstance toute providentielle et que nous avons saisie avec empressement, nous a ménagé la présence de M. le directeur de l'administration des cultes (5), c'est pour nous un devoir bien doux à remplir, de le remercier en particulier de la bienveillance et du dévouement qu'il nous a constamment témoignés. Il s'est fait plusieurs fois, avec une intelligence pleine d'affection et de sollicitude, l'organe et le canal de la munificence de l'Etat, et nous osons le charger de faire remonter plus haut l'expression de nos sentiments, en déposant aux pieds de M. le Ministre des cultes et de Sa Majesté l'Empereur, l'hommage de notre profonde gratitude.

La première pierre de cet édifice, je parle de la partie qui vient d'être terminée ; la première pierre a été posée en une circonstance bien mémorable et qui rappelle à tous les habitants de La Rochelle un souvenir de famille, le sacre d'un des illustres pontifes ici présents (6), et que, sans qu'il soit besoin de le nommer, tous les cœurs ont déjà salué par un mouvement d'affection et de tendre reconnaissance. C'était sous l'administration de mon vénérable prédécesseur (7) ; sous sa haute direction et par l'heureuse initiative du zélé pasteur de cette paroisse (8), l'œuvre fut entreprise. Plus tard, nous n'eûmes, pour l'organisation des détails, qu'à nous

(1) Mgr Guibert.
(2) M. le général Suau.
(3) M. Boffinton, préfet de la Charente-Inférieure, et M. Emmery, maire de La Rochelle.
(4) M. Brossard.
(5) M. Victor Hamille.
(6) Mgr Pallu-du-Parc, évêque de Blois.
(7) Son Emin. Mgr le cardinal Villecourt.
(8) M. Thibaud, curé de la cathédrale.

Digitized by Google

louer du concours de MM. les membres du Chapitre, et spécialement de son doyen (1), toujours si dévoué aux intérêts de la maison de Dieu. Mais si la gloire de l'achèvement a été accordée aux années suivantes, nous ne devons point oublier les efforts souvent plus pénibles du commencement : *Voluitque David pater meus ædificare domum Domini Dei Israel. . . stetique pro David patre meo et ædificavi domum.*

Que vous dirai-je en ce moment, M. T. C. F., pour édifier votre foi ? Nous nous arrêterons à cette belle pensée de saint Augustin : « Notre discours sera convenable, disait ce saint docteur (2), si, par la grâce de Dieu qui construit à l'intérieur, il peut être utile à vos âmes. Ce que le travail de l'homme a fait sur les murailles doit s'opérer dans les esprits, et ce que nous voyons réalisé sur la pierre et le bois est un symbole de ce qui doit se perfectionner dans les cœurs : *Quod hic factum corporaliter videmus in parietibus, spiritualiter fiat in mentibus : et quod hic perfectum cernimus in lapidibus et lignis, hoc ædificante gratia Dei perficiatur in cordibus vestris* (3). »

Que les pierres élèvent donc en ce moment la voix, et qu'elles fassent notre sermon : *Lapides clamabunt* (*Luc.* XIX, 40). Je les ai interrogées dans le silence de la méditation, et voici une partie des réponses que j'ai entendues. L'ordre et la variété qui existent entre elles apprennent au cœur simple et droit la meilleure et la plus complète théorie sociale. — L'autel, qui est la partie principale, la partie haute de l'intérieur du temple, nous enseigne la haute et divine éducation de l'âme. — Avant de commencer, mettons-nous sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, dont le corps et l'âme ont été le premier et le plus beau temple de Dieu : *Ave Maria.*

I. « Lorsque le chrétien, dit encore le grand docteur d'Hippone, contemple avec l'œil de la chair les églises qui servent à la la réunion des fidèles, la lumière visible qui montre à ses regards un édifice de pierres, le fait rêver à de ravissants spectacles qu'il aperçoit dans la lumière de l'invisible vérité (4). »

Examinez cette vaste cathédrale, et voyez comme la variété est parfaitement combinée dans une admirable unité. Chaque pierre a sa forme, sa position et sa coupe différente. Les unes sont placées à la base de l'édifice, les autres au sommet; celles-ci plus riches et plus brillantes ornent le sanctuaire; celles-là plus communes, mais non moins utiles, sont disséminées partout et forment le corps principal de la construction. Ici la pierre s'enfonce sous le sol, et dans cette situation obscure et parfois ignorée des passants, c'est elle qui soutient l'édifice. Ailleurs, au contraire, elle occupe une position qui frappe le regard des esprits superficiels, mais elle n'est souvent qu'une ornementation tellement accessoire, que si on l'enlevait, le temple ne serait ni moins beau, ni surtout moins solide. N'est-ce point là, M. T.-C. F., l'image de la famille et de la société ? Ces deux institutions divines ne sont-elles pas formées de pierres vivantes, de différentes grandeurs, d'inégales positions ? Les unes occupent un rang obscur, elles sont cachées dans un angle, dans un recoin solitaire où personne ne les voit. D'autres au contraire, exposées au regard du public, sont plus élégamment taillées; et placées dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le lieu le plus apparent, elles semblent plus heureuses, et cependant elles n'ont quelquefois d'autre avantage que celui d'être foulées tous les jours sous les pieds des passants. Je veux dire, M. T.-C. F., que dans la société et dans les familles, il est des positions diverses, des conditions inégales; non-seulement ces positions diverses multiples existent, mais elles doivent exister, et si on les supprimait, ce serait tout simplement la suppression de la société elle-même. Il faut dans une société des riches et des pauvres, je dis pauvres, et non point misérables : et d'ailleurs, les noms de richesses et de pauvreté contiennent des choses très-relatives et souvent très-opposées à la signification primitive du mot. Combien de personnes, avec l'extérieur de la médiocrité, sont dans la réalité très-riches non-seulement par les trésors de l'âme, mais par la sobriété de leurs désirs et leur facilité à se contenter de peu ! Combien de riches, au contraire, sont pauvres et indigents, parce qu'ils se créent tous les jours de nouveaux besoins que rien ne peut satisfaire, et qu'au sein de leurs richesses, ils éprouvent continuellement la soif du cœur, et cette faim inexorable d'une âme dévorée par d'insatiables désirs ! — Il faut dans la société, sous des noms différents, mais qui ne changent rien aux choses, il faut des grands et des petits, des hommes qui commandent et d'autres qui obéissent, des familles plus opulentes et d'autres plus obscures; il faut la hiérarchie dans les vocations. Il faut la pierre qui, placée au-dehors, supporte l'intempérie des saisons, et se consume lentement, afin que le temple soit préservé; il faut la pierre qui, cachée à l'intérieur, semble n'avoir d'autre peine que celle de briller; et si jamais, agitées par un sentiment de révolte, les pierres du dehors voulaient s'insurger et venir chasser celles du sanctuaire, ce serait la ruine immédiate du temple. De même, il faut dans la société le soldat sur le champ de bataille, le cultivateur qui porte le poids du jour et de la chaleur; et à côté d'eux il faut l'administrateur qui, tranquillement assis dans le fauteuil de son cabinet, semble ne point par-

(1) M. Boutet, doyen du Chapitre.
(2) Serm. 336, n. 6, p. 1925.
(3) Nous lisons *cordibus* au lieu de *corporibus*. (V. les variantes des Bénédictins, à la fin du t. V.)
(4) Serm. 337, n. 1, t. V, p. 1926.

Digitized by Google

tager le travail et la douleur commune du genre humain, et qui cependant aimerait mieux entendre le sifflement des balles autour de ses oreilles, que les calomnies et les raisonnements odieux de certaines oppositions.

Le symbolisme du temple, M. T.-C. F., est donc la meilleure réfutation de ces théories sociales, qui cherchent à mettre le niveau partout, et avec la prétendue pensée de perfectionner l'humanité, veulent tout simplement la démolir, semblables à un médecin qui, sous prétexte que la tête et le cœur sont des membres plus nobles et plus richement organisés, voudrait changer tous les membres, les perfectionner et leur donner à tous la forme et les fonctions de la tête et du cœur : un simple commencement d'exécution aurait bientôt démontré la folie de ces rêves d'amélioration impossible, et la nécessité absolue de la moindre articulation dans le corps humain.

Nous ne referons pas l'œuvre de Dieu, M. T.-C. F., d'abord parce qu'elle est bien faite, et parce que le pouvoir créateur ne nous a point été accordé. L'homme peut rêver, mais ses rêves n'ajoutent pas une coudée, ni même une ligne à sa taille, ni à la forme de la société. Perfectionnons ce qui existe, améliorons l'état présent, rendons le contact de ces pierres vivantes qu'on appelle les hommes, rendons leur contact plus doux, plus facile, plus élastique, à la bonne heure : améliorons le sort du peuple, soulageons le malheureux dans la limite du possible, mais ne rêvons pas l'absurde : car en caressant ce rêve, nous nous exposons à tout détruire, et nous nous réservons les plus tristes et peut-être les plus cruelles déceptions.

N'allez pas en conclure, M. T.-C. F., que le christianisme est l'ennemi de tout ce qui peut adoucir le sort des classes pauvres et souffrantes, et de tout ce qui peut élever la dignité de l'homme. Nous répondrions à cette injuste accusation par l'histoire de toutes les institutions charitables, par l'histoire de tous les prodiges de dévouement et d'abnégation que le génie chrétien a répandus partout. Une seule parole de l'Evangile a fait plus de miracles de charité que les utopies de plusieurs philosophes. Je n'insiste pas sur une vérité, dont le simple exposé est une victorieuse démonstration. — Le christianisme ne s'oppose point non plus à tout ce qui peut ennoblir l'homme, et à lui donner, selon les règles de la sagesse, un piédestal d'honneur : c'est lui qui nous apprend au contraire à voir, dans les dignités humaines, un reflet de la majesté de Dieu et un rejaillissement varié de toutes les formes de la puissance infinie : *Domine sancte Pater omnipotens, æterne Deus, honorum auctor et distributor omnium dignitatum* (1). Mais tout en respectant ce qui porte un cachet divin même à l'extérieur, le christianisme fait consister la vraie gloire et le vrai mérite dans la conscience, dans les rapports de l'âme avec Dieu. L'homme vertueux, celui dont le Seigneur est devenu à la fois le maître et l'ami, a une grandeur indépendante de la position extérieure ; il est roi en ce monde, il est le frère des anges, et un diadème royal repose sur sa tête. Qu'il soit assis au dernier degré de l'échelle sociale, qu'il soit pauvre et couvert de haillons, cet homme est un roi aux yeux de la religion et sa couronne est plus solide que celle des princes au XIX^e^ siècle. Donnez, au contraire, et mettez sur une seule tête tous les honneurs, tous les plaisirs, toutes les richesses, tout ce qui brille et tout ce qui flatte, si cet homme n'a pas de grandeur morale, si son intelligence ignore les joies que procure la douce lumière de la vérité, si son cœur ne tressaille point à la vue de ce qui est beau, noble et grand ; s'il n'y a ni dignité, ni sens moral dans l'intérieur de cet homme, quelles que soient sa position et sa fortune, je ne puis m'empêcher de le plaindre : il est semblable, disent les Livres saints, à une très-laide figure couverte de pierres précieuses (*Prov.* XI, 22).

Aussi, M. T.-C. F., quelle admirable philosophie que celle du christianisme ! comme elle concilie sagement tous les intérêts ! comme elle élève la nature humaine, mais sans bouleverser la société ! comme elle grandit l'homme sans rien compromettre, en plaçant la vraie grandeur dans une sphère indépendante de toutes les situations, et dominant tous les nuages, toutes les vicissitudes, tous les revers de fortune ! — Nous sommes en réalité ce que nous sommes devant Dieu : nous sommes grands, si l'œil de Dieu voit de la grandeur en nous ; nous nous amoindrissons à mesure que notre niveau intérieur baisse au regard de celui qui creuse les abîmes du cœur et qu'aucun art, qu'aucune séduction n'a pu tromper. — Telle est la maxime de notre philosophie, M. T.-C. F., et c'est ainsi que, sans rien niveler, le christianisme met l'ordre et la justice partout ; il ne dit pas : détruisez les inégalités sociales ; ce serait une impossibilité dont les essais aboutiront toujours à de sanglantes déceptions. Il ne dit pas : que tous aient la même taille dans la hiérarchie de la société, parce que la vraie taille de l'homme est dans sa conscience, et que d'ailleurs les formes extérieures ont de profondes et inévitables raisons de différence dans leur inégale variété ; variété nécessaire à l'ensemble, et dont la destruction appellerait la chute de ce qu'on aurait eu d'abord l'intention de perfectionner. — O vous, petite pierre de l'édifice social, qui êtes cachée je ne sais où, dans l'obscurité de votre humble position, ne vous plaignez pas, mais plutôt réjouissez-vous, car vous échappez tous les jours à des dangers, à des malheurs que vous ne soupçonnez pas. Vous êtes cachée, mais aussi vous n'êtes pas exposée à l'action de l'air, à la fureur des tempêtes : vous êtes inconnue et personne ne

(1) Pontifical Ordinat. Presbyteri.

Digitized by Google

vous voit, mais personne ne pèse sur vous, et vous n'êtes point dans la difficile position de ce pilier que j'aperçois et qui semble ployer sous son énorme charge. — Vous êtes petite et semblable aux débris d'une carrière en exploitation, ô pierre vivante de l'humanité, vous qu'on appelle le pauvre et le peuple; mais devant le christianisme et la raison, ce n'est point la taille qui fait la grandeur, et le Dieu qui se cache dans nos temples, nous prouve tous les jours qu'on peut être très-grand sous les formes extérieures les plus simples et les moins apparentes. Demeurez donc grande dans votre petitesse et votre humilité (*Luc.* I, 52), car il est écrit que Dieu exalte les humbles.

Ces réflexions m'amènent naturellement à une pensée que je me reprocherais de ne point indiquer et dont l'importance n'échappera à personne. — Savez-vous ce qui supporte cet édifice, cette masse de pierres élevées dans les airs? C'est une portion cachée et que votre œil n'aperçoit pas; et pendant que vous regardez cette voûte, que vous admirez la flexibilité des contours, que vous jouissez du bonheur de cette réunion fraternelle, vous ne vous doutez pas, ou du moins vous semblez ne pas vous douter qu'il y a là, cachée sous terre, une partie de ce vaste édifice, et que si cette partie qui porte tout avait le sentiment et la parole, elle pousserait un long et douloureux gémissement. Je veux parler des fondations, masse de pierres enterrées ensemble, réunies par un ciment, et sur lesquelles repose l'édifice tout entier. Il n'est pas un grain de sable dans cette église, il n'est pas une pierre, grande ou petite, pas un pilier, pas un fragment de la voûte qui ne porte en bas (1), dont le fardeau n'ait son contre-coup dans les fondations. — c'est l'image exacte de ceux qui commandent : ils portent tout, alors même que personne ne s'en doute, et le poids des hommes est plus lourd que celui des pierres. Seigneur, disait le prophète, dans son langage énergique et qui ne sait pas flatter, vous nous avez tendu un piége, vous nous avez chargé de tribulations, car vous avez mis les hommes sur nos épaules : *Induxisti nos in laqueum, posuisti tribulationes in dorso nostro, imposuisti homines super capita nostra* (*Psal.* LXV, 10). — La pierre, une fois la position prise, ne bouge plus, et le fondement la supporte dans sa tranquille immobilité. Mais l'homme, et surtout l'homme du XIX^e^ siècle, remue toujours, et dans son mouvement continuel, il tend tous les jours à déplacer, à enfoncer les fondements de la société. L'autorité, M. T.-C. F., et je parle de l'autorité civile comme de l'autorité religieuse, car toutes les deux viennent du Ciel, dit saint Thomas : *Potestas spiritualis et sæcularis utraque deducitur a potestate divina* (2); l'autorité est une des plus grandes choses de ce monde; c'est la sauvegarde de tous les intérêts, c'est la meilleure amie du peuple : sans elle, la société ressemblerait à un temple dont les fondations s'affaissent. Et cependant, je ne sais comment il se fait dans notre siècle de vertige, c'est à qui démolira l'autorité, c'est à qui la piétinera; et l'on ne songe pas qu'après l'avoir démolie, l'édifice s'écroulera, qu'après sa chute, il faudra reconstruire sur de nouveaux fondements, et qu'alors, peut-être, ceux qui auront tenu le marteau démolisseur seront démolis à leur tour; et ainsi la société deviendra, au grand malheur de tous, une ville que l'on détruit tous les jours pour la rebâtir le lendemain. — Ah! M. T.-C. F., plaignons ceux qui commandent, car ils sont dignes de pitié; et tel qui ne s'en doutait pas est obligé, après trois mois de pouvoir, de s'écrier en soupesant les hommes qu'il est chargé de porter : Seigneur, que le prophète avait raison de dire : Le plus lourd fardeau de la vie est le poids des hommes. — Plaignons ceux qui commandent; car si nous savions les difficultés du commandement, les haines, les calomnies, les petitesses, les lâchetés qu'il faut subir et dévorer en silence, nous serions heureux de ne pas commander, et nous nous efforcerions de rendre le commandement plus facile par cet esprit de docilité et de déférence qui n'est point de la servilité, mais la sage intelligence des difficultés, la compassion pour ceux qui souffrent, et personne ne souffre autant que ceux qui commandent. Cette proposition peut faire sourire quelques-uns de mes auditeurs; je n'essaierai pas de les ramener par le raisonnement dans une matière où l'expérience est la vraie et souvent la seule pièce de conviction. Mais pour leur complète guérison, je leur souhaiterais quelques années de pouvoir; alors, ils sauraient ce qu'on gagne à porter ce lourd, ce remuant, ce capricieux et parfois intolérable fardeau qu'on appelle l'humanité.

Continuons à lire les vraies théories de la société sur les murailles de nos temples. Les pierres nous ont enseigné la nécessité de l'inégalité extérieure dans les sociétés, la nécessité de la hiérarchie et du pouvoir : je veux encore y trouver la puissance d'attraction qui unit et qui conserve; et pour montrer tout le sérieux et la solidité de ces aperçus, entendons encore saint Augustin : « La solennité qui nous réunit (3), disait ce grand Docteur en une circonstance tout à fait semblable, est la dédicace de cette maison de pierres... Les pierres et les pièces de bois que nous voyons ne formeraient point un édifice où l'on pourrait entrer en toute sécurité, si elles n'adhéraient les unes aux autres dans un certain ordre, si elles ne s'emboîtaient pacifiquement, et si, dans cette mutuelle pénétration, elles n'avaient les unes pour les autres une sorte de mutuelle affection : Si

(1) Pondus parietum in ima tendit. (Aug. *in Ps.* CXXIV, n. 4, p. 1976.)

(2) II dist. 44, q. 2, à la fin, t. p. X, 567.

(3) *De Dedicat.*, serm. 336, n. 1, p. 1927, éd. Gaume.

Digitized by Google

non sibi certo ordine cohærerent, si non se pacifice innecterent, si non se, invicem cohærendo sibi, quodammodo amarent... Ainsi les Chrétiens ne forment la maison de Dieu, qu'autant qu'ils sont unis par la charité: *Domum Domini non faciunt, nisi quando charitate compaginantur.*

Expliquons cette belle pensée de saint Augustin, et nous verrons que les pierres elles-mêmes, quand on les interroge, savent parler le langage de la raison et de la foi.

Pourquoi ces pierres qui s'élèvent de toutes parts et forment cette large toiture sur nos têtes, pourquoi sont-elles solides? pourquoi n'ont-elles pas cette flexibilité qui cède au moindre choc, et à la plus légère pression? C'est que les parties les plus ténues, celles que la science appelle les molécules et les atomes, sont attirées et maintenues énergiquement les unes vers les autres par une force qu'on nomme la force d'attraction dans le monde matériel, et qui prend un autre nom dans les régions spirituelles, nom sacré que les hommes ont mille fois profané, mais qui n'en reste pas moins dans sa pure essence une des choses les plus grandes et les plus divines. — L'attraction, comme un lien puissant, tenait donc réunies les parties les plus intimes des pierres qui ont servi à la construction de ce temple : c'est l'attraction qui les a solidifiées dans l'intérieur de la terre, et c'est là que l'architecte les a fait prendre pour les employer à son œuvre. Après les avoir travaillées, polies, creusées selon toutes les règles de l'art et le plan de l'édifice, il les a placées dans le lieu qu'elles occupent et que sa pensée avait depuis longtemps déterminé. Toutes ces opérations n'ont été possibles que parce que la force d'attraction continuait à exercer son empire: la pierre conservait sa densité, tout en se prêtant aux modifications extérieures, et aux métamorphoses que le marteau lui faisait subir; si la construction du temple a pu se réaliser, c'est que la cohésion des molécules n'a pas cessé un seul instant. Ce n'est point encore assez pour la conservation du temple: les pierres avaient besoin d'être superposées les unes aux autres; dans cette situation nouvelle, elles se soutiennent toutes, elles se supportent, et il n'en est pas une seule dont la position ne soit un appui ou un ornement pour l'ensemble de l'édifice. La clef de voûte commencerait à être ébranlée le jour où cette magnifique cohésion, où cette mutuelle pénétration auraient cessé, ne serait-ce que par la moindre brèche, la plus légère commotion. Le mal pourrait n'être point considérable à l'origine; mais ce serait toujours un commencement de ruine, et la ruine totale arriverait à cette heure indéterminée où le mal, suivant une marche progressive, aurait gagné cette limite que l'on ne franchit pas impunément et que la pensée ne peut fixer à l'avance.

La charité, M. F., est le ciment des sociétés chrétiennes! c'est la grande loi d'attraction qui unit les âmes, les familles, les associations plus ou moins nombreuses. C'est cette divine vertu qui perfectionne et confirme l'amour mutuel que nous devons avoir dans le cœur pour nos semblables, et lui donne la solidité du bronze, en même temps que la souplesse et l'élasticité d'une intelligence pleine de compassion et de miséricorde. Quand la charité est dans le cœur, on se laisse polir comme la pierre, on souffre les chocs, les contradictions, et ces mille événements de la vie qui se croisent en tous sens, et viennent à chaque instant rompre les aspérités du caractère, semblables au coup de marteau de l'architecte. Avec la charité, on accepte la position que la Providence nous a ménagée dans l'édifice. Si elle est obscure et cachée, on s'en réjouit, et cette joie est la preuve d'un esprit sage qui sait apprécier le fond des choses; on aime à vivre dans l'obscurité: l'existence est plus calme et plus heureuse, et par la pratique des vertus l'on grandit devant Dieu, autant qu'on semble abaissé devant les hommes. Si, au contraire, le Seigneur nous a donné dans son temple vivant une plus belle et plus honorable position, on l'accepte avec le désir de faire le bien, mais sans se dissimuler les nombreuses et continuelles difficultés des situations compliquées. La gloire du Créateur, le bien de nos frères sagement combiné avec l'entente raisonnable de nos propres intérêts, telle est la triple force que la charité met tous les jours en mouvement; et quand ces simples notions seront entrées profondément dans le cœur des hommes, il sera plus facile de constituer les sociétés que jamais on ne saura le faire avec les lois écrites.

Il ne suffit pas, pour la durée du temple, que les pierres soient placées; voyez-le dans cet édifice : chacune supporte celle qui est au-dessus, coudoye pacifiquement celle qui la touche par côté, et demande à son tour un appui à la troisième qui occupe une position inférieure. Image saisissante du bienveillant support qui devrait régner dans les sociétés! La tolérance mutuelle, la condescendance, la facilité du pardon, la disposition à voir et à prendre les choses du bon côté: vertus précieuses, indispensables, sans lesquelles la société ressemblera toujours à une voûte se promenant dans les airs et menaçant de sa chute tous ceux auxquels elle devrait servir d'abri. Mais hélas! ces vertus ne deviennent-elles pas tous les jours de plus en plus rares? C'est à qui déchirera son frère, c'est à qui versera le poison d'une âme aigrie, pleine de fiel et de rancune. Et dans ce rude combat de la vie, ce sont souvent les esprits les plus mal faits, les cœurs les plus pervers, qui supportent le moins les défauts et les misères des autres, et qui fatiguent le plus le ciel de leurs cris! Si vous désirez voir quelque part la bonté, l'indulgence et la compassion, vous les rencontrerez dans le cœur des âmes les plus parfaites, chez ces caractères élevés qui souffrent beaucoup et font peu souffrir les autres.

Portez les fardeaux les uns des autres, di-

Digitized by Google

sait l'apôtre saint Paul (*Galat.* VI, 2): pensée profonde, dont le sens pratique est d'une application continuelle à tous les détails de la vie journalière. Semblables à ces pierres que nous avons sous les yeux, dont chacune est pour l'autre une occasion de support, nous avons tous à nous pardonner, à nous soutenir, à user de condescendance et d'oubli. Que de misères, que d'infirmités dans la nature humaine! que de torts continuels et réciproques! La vie n'est possible que par une dépense continuellement renouvelée de charité, de douceur, de patience et de longanimité: sans cette précaution de tous les instants, la vie devient une guerre ouverte, ou, ce qui quelquefois est encore plus dangereux, elle devient une lutte souterraine et perfide, cachée sous les formes séductrices d'une trompeuse affection. — Quel admirable spectacle présenterait la société chrétienne, si elle formait une voûte dirigée vers le ciel, et touchant la terre pour la protection des intérêts matériels; si chacune des pierres vivantes qui la composent était un appui pour l'autre: si, au lieu de travailler à la démolir, elle la soutenait; si, au lieu de s'en séparer, elle s'unissait à elle par le lien d'une sincère charité: *Charitate compaginantur.* Nous ne verrions plus ces agitations, ces secousses qui divisent les familles, les villes, les empires: la paix, la concorde seraient le ciment de cette voûte chrétienne, qui, ayant ses assises sur le sol, porterait tous les jours au ciel l'hommage plein de vénération et d'amour de la grande famille heureuse, et fière de son tranquille bonheur (1). Faut-il désespérer de voir jamais ce règne de la pacification des esprits et des cœurs? il semble que les chrétiens devraient l'attendre tous les jours, et que la promesse en est écrite dans les saints Evangiles. Nous ne sommes même Chrétiens que pour cela: *Propter quod totum agitur quod Christiani sumus* (2).

Mais hélas! que cette union est rare, que cet esprit de concorde et d'harmonie est peu répandu, même chez les enfants du Christ! On ne voit souvent que désunion, médisance, calomnie, rupture, là où devrait régner la consommation dans la charité. Que de chrétiens se présentent à l'Eglise et semblent oublier qu'un des plus grands crimes aux yeux de Jésus-Christ est de paraître devant les autels, avec des pensées d'aigreur et le refus obstiné de la réconciliation! Ils reçoivent le Dieu de paix et d'amour, pour se donner ensuite une espèce de droit de semer partout la discorde. Et cependant le Maître a dit: *On vous reconnaîtra pour mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*, et le disciple de la dilection commentant la parole du Maître a ajouté: *Celui qui n'aime point, demeure dans la mort* (*I Joan.* III, 14-15); *celui qui hait son frère est un homicide.* Et ailleurs; il est encore écrit (*Prov.* VI, 19): *Celui qui sème la discorde entre les frères est abominable aux yeux de Dieu.* — Il est bien à craindre, M. T.-C. F., qu'au jour du jugement plusieurs âmes qui auront cru faire des prodiges sur la terre, ne reçoivent, quand elles frapperont à la porte du ciel, la réponse du saint Evangile; *Allez, je ne vous connais pas*, je ne reconnais point vos prétendus miracles dont l'orgueil et la vanité ont fait tous les frais. Je ne sais qu'une chose: vous n'avez point aimé vos frères; vous avez cherché à désunir les pierres vivantes du temple de Jésus-Christ: vous avez, autant qu'il était en vous, démoli l'édifice sacré du Sauveur; je ne vous connais point, *nescio vos* (*Matth.* XXV, 12): vous n'avez jamais eu la marque de mes vrais disciples, car la marque nécessaire et incontestée est celle-ci: *On vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres: « In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Joan.* XIII, 35). »

Le temple du Seigneur nous montre, par le symbolisme de ses pierres, la nécessité de l'inégalité sociale, de la hiérarchie dans les positions, et de la charité dans les rapports; j'y trouve encore un sublime enseignement pour la haute éducation de l'âme.

II. Dans le temple, il est une partie principale sur laquelle je voudrais en ce moment appeler votre attention: c'est l'autel; ce nom signifie endroit élevé. C'est sur l'autel qu'on offrait autrefois les sacrifices, qu'on immolait les victimes; c'est sur l'autel que, dans la loi d'amour, on offre la victime pure et sans tache; c'est dans le tabernacle, c'est-à-dire dans le lieu le plus élevé, le plus mystérieusement voilé de l'autel que repose le Saint des saints, l'ami et le père des hommes.

Dans le temple de l'âme, il doit aussi y avoir un autel: c'est le cœur; car le cœur est la partie haute et noble de l'âme. Le cœur, dit saint Augustin, est l'autel de Dieu: *Dei altare, cor nostrum* (3). C'est sur le cœur que doivent s'immoler les victimes, se consommer les sacrifices. C'est du cœur que part ce qu'il y a de meilleur et de plus divin dans l'âme, pour monter comme l'encens vers le trône de Dieu. Mais dans le cœur lui-même, il est une partie secrète et mystérieuse, il est un tabernacle plus intime, une retraite plus profonde, séjour du Saint des saints; là doit résider la Divinité, et avec elle tout ce que ce nom auguste renferme de grand, de fort, de no-

(1) Sicut in fabricis manufactis, cum eleganter et magnifice construuntur, corporalis noster multetur aspectus: ita cum lapides vivi, corde fidelium charitatis vinculo continentur, decor est domus Dei, et locus tabernaculi charitatis ejus. (August. s. 15, I, n. 4, t. V, p. 125.)

Ad concordiam vocati sumus, jubemur pacem habere inter nos: ad hoc conandum est, omnibusque nitendum viribus, ut aliquando veniamus ad perfectissimam pacem. (Aug. *in Joan. Ev.* tract. 34, n. 10.)

(2) Aug. *in Joan. Ev.* tract. 101, n. 1.

(3) *De civ. Dei.* l. X, c. 3, t. VII, 385.

Digitized by Google

ble, d'élevé, d'excellent et de parfait, selon cette parole: Nous viendrons en lui et nous établirons en lui notre demeure (*Joan.* XIV, 23; *Apoc.* III, 20); et nous ferons un festin avec lui: *Cœnabo cum illo et ipse mecum*; et le festin de l'âme n'est autre chose que la possession et la jouissance de la vérité. C'est cette cohabitation de Dieu dans l'âme juste, c'est cette présence qui est à la fois la plus douce, la plus féconde, la plus intime de toutes, qui nous explique la vie des saints. Ils sont dans ce monde et ils n'y sont pas: ils y sont par l'accomplissement exact de tous leurs devoirs, et par cette présence de charité et de dévouement que Dieu leur conserve; mais ils n'y sont pas, parce que leur vie principale est ailleurs: ils sont possédés par un être supérieur qui est le maître chez eux, et qui est à la fois leur nourriture, le principe de leur force, de leur respiration intime et de leur bonheur. Ils sont heureux et calmes, au milieu de tous les ennuis de l'existence, parce qu'une fontaine de joie est à leur intérieur, et que cette fontaine coule sans cesse, arrosant les prairies du dehors, c'est-à-dire leur contact avec les hommes et les choses de ce monde. Nul ne sait mieux remplir ses devoirs de citoyens et les obligations de la famille, nul n'est plus dévoué et plus affectueux; et cependant il est facile de voir et de sentir qu'une partie haute de l'âme, cachée dans les nuages de la montagne sainte, échappe aux regards. La parole de saint Augustin nous explique le prodige : Ces âmes sont l'autel de Dieu; elles portent Dieu dans leur tabernacle intérieur; et quand on vit avec Dieu, quand on porte Dieu en son cœur, la vie change d'aspect, elle s'éclaire d'un jour nouveau, dont la clarté rejaillit dans toutes les relations extérieures.

Touchez certaines âmes, qu'une circonstance imprévue vous mette dans l'occasion de les faire résonner au contact de certains événements qui dépouillent le cœur de toutes ses parures artificielles; le son qu'elles rendent est mat comme celui d'un rocher qui tient à la terre, rien n'y vibre délicatement; c'est l'égoïsme, ce sont les plus vulgaires instincts cachés peut-être sous de belles apparences.—Touchez, au contraire, cette âme dont le cœur est devenu l'autel de Dieu; vous entendrez un son élevé, qui vous semblera venir du ciel; à mesure que vous vous rapprocherez, les vibrations vous arriveront plus délicates et plus divines. Cette âme vous parlera toujours de Dieu, même dans son silence. Ne vous en étonnez pas: «Elle est devenue, dit un Père, le lieu spécial que Dieu s'est choisi pour demeure; elle possède le Christ, et le Christ est devenu le régulateur de ses projets, le maître de ses discours, le coopérateur de ses œuvres... Cette âme bienheureuse sert de lieu de rafraîchissement et de repos au Verbe (1): *Sic semper habebat Christum, cum consilii inventorem, tum sermonum magistrum, tum denique operum adjutorem... Qui nimirum non Jesum in corpore, sed nudum carne Verbum quotidie reficeret.*

Savez-vous, M. T.-C. F., quelle est la plaie de notre époque? C'est que les âmes sont vides de Dieu; elles sont pleines d'elles-mêmes, et encore ce n'est pas la plus belle partie de l'humanité qui surnage; de là les luttes incessantes et les chocs continuels de vanités luttant contre d'autres vanités, d'orgueils qui se révoltent contre d'autres orgueils. Les âmes sont pleines, mais de désirs dont le dernier mot est la terre: l'argent, les honneurs, les plaisirs, voilà le but de toutes les aspirations. Tout le reste est considéré comme l'amusement d'esprits faibles, et les convictions surannées de ces âmes de l'ancien temps, qui ont la simplicité de croire à la réalité des principes élevés et des nobles croyances. La matière nous envahit de toutes parts; elle finira par devenir la véritable et grande marée du siècle. Partout le culte des intérêts matériels, le progrès de la matière sous toutes les formes.—Est-ce à dire, M. T.-C. F., que nous blâmerions ce qui se fait de grand à notre époque, et que nous n'aurions que des paroles de dénigrement pour la marche ascendante du mouvement scientifique et industriel? A Dieu ne plaise! Et vous, M. T.-C. F., qui connaissez nos convictions à cet égard, vous savez que le Christianisme des Docteurs de l'Eglise que nous étudions quelquefois ensemble, est un christianisme large comme le ciel, plein de lumière, de vérité et de tendre charité. Nous croyons à tout ce qui est bien, à tout ce qui est beau, nous l'admettons comme une partie de notre programme; nous croyons, avec saint Augustin, que les nations chrétiennes sont appelées à faire l'ornement de ce monde par le bonheur de la vie présente, en attendant les gloires de l'éternité (2): *Terras vitæ præsentis ornaret suâ felicitate respublica, et vitæ æternæ culmen beatissimi regnatura conscenderet.* Nous aimons à saluer l'homme comme le prince de la terre, le gouverneur de ce vaste univers, et quand nous le voyons user de son droit pour diriger les éléments, modifier et perfectionner les différentes portions de son empire, nous applaudissons à l'exercice d'un pouvoir légitime et divin.

Mais tout pouvoir et toute domination ont leurs règles et leurs limites, et il est une condition sur laquelle nous ne saurions transiger. Nous voulons bien que le Seigneur de ce monde améliore sa noble ferme et sa riche propriété, mais à condition qu'il ne laissera pas le château tomber en ruines; et le château, c'est l'âme humaine. Si l'âme se matérialise au contact des chemins de fer; si elle devient elle-même plus ou

(1) S. Asterius, *in SS. Petr. et Paulum*, t. XL, *Patrol. grecque*, p. 298.

(2) *De civit. Dei.* l. II. c. 19.

Digitized by Google

moins machine en remuant des locomotives; si l'argent, au lieu d'être un instrument de bien, finit par rendre le cœur métallique, aussi froid, aussi lourd que le métal; si la recherche immodérée des honneurs continue à nous donner des générations d'âmes vaniteuses et sans dignité, ne voyant dans la société qu'une sorte de champ-clos où chacun marche au pas de course pour saisir sa proie; si la matière devient ainsi le premier dissolvant social, vous nous permettrez de croire qu'il y aurait une civilisation meilleure: ce serait celle du christianisme, qui spiritualise toute chose et fait tout servir au perfectionnement de l'âme; celle, où l'homme, sans négliger sa mission de dominateur du monde, songerait lui-même à devenir un autel divin, d'où partirait l'encens des plus pures pensées, des plus nobles sentiments, pour parfumer jusqu'aux régions de la matière. Autrement tout finira par devenir très-beau en ce monde, excepté l'âme de l'homme, et ce serait alors la pire des civilisations, le renversement de toutes les notions d'ordre, la ruine de cette magnifique propriété qu'on nomme une âme immortelle créée à l'image de Dieu; et sa ruine, pour en employer les débris à construire des maisons d'argile: *Domos luteas*, comme parle le prophète (*Job* IV, 19). Non, pour la dignité de l'homme, et surtout à cause de ses destinées éternelles, nous ne pourrions accepter en principe une civilisation dont les progrès et le développement moral de l'âme ne seraient pas un des termes premiers et le but fondamental.

Chrétiens, peuple fidèle, je dois aussi m'adresser à vous pour vous montrer les conséquences de l'érection d'un autel dans les parties hautes de votre âme. Vous devez avoir un autel intérieur, et cet autel est votre cœur : *Dei altare, cor nostrum*. Cet autel doit posséder un tabernacle eucharistique, où réside le Christ, où l'esprit du Christ, sa pensée, sa direction soient l'affaire dominante de votre vie. « Mais le Christ, dit saint Grégoire (1), c'est la vérité, c'est la sagesse, c'est la bonté; et tout ce que l'intelligence peut rêver de sublime n'est autre chose que le Christ... Par conséquent, si nous sommes des chrétiens, nous devons entrer en communion et en participation de tous ces noms sublimes réalisés dans notre vie : et comme dans une chaîne tous les anneaux se tiennent, et que l'un doit suivre l'autre nécessairement, de même tous les noms du Christ sont inséparables..... et il est absolument nécessaire que, puisque nous portons le nom du Christ, on voie dans notre vie l'expression pratique de tout ce que renferme ce nom divin; autrement nous serons des chrétiens comme une statue est un homme : *Ut si quis statuam hominem dicat* (2). »

Un Chrétien, M. T.-C. F., devrait donc être, en tenant compte sans doute de la différence des esprits, des natures, des capacités, un Chrétien devrait être l'homme par excellence : l'homme! comprenez ce mot, le *vir* des anciens; cet idéal d'honnêteté, de probité, de loyauté, de grandeur morale, de charité, de délicatesse, d'élévation et de vérité de caractère, qu'on aime à rêver, quand on songe à un homme véritable. Oui, le Chrétien devrait être tout cela, parce que tout cela est beau, est bien, vient du Christ dans l'ordre naturel, et que la grâce, loin de détruire cet ordre, devrait le perfectionner. Le Chrétien devrait simplement ajouter à toutes ces qualités, aussi essentielles aux yeux de la foi qu'aux yeux de la raison, le parfum de la piété chrétienne; il devrait laisser pénétrer, par l'élément surnaturel, son être tout entier, non point pour le détruire, mais pour le diviniser, et offrir au regard du monde un je ne sais quoi d'incomparablement beau, qui serait le résultat d'une riche nature combinée avec l'activité énergique de la grâce du Christ. C'est alors, vraiment, que le chrétien serait l'autel du Seigneur, avec un tabernacle pour la demeure d'un Dieu caché; et il serait l'autel de Dieu, parce que sa nature ennoblie serait constamment élevée, et que, selon la doctrine de saint Augustin, il n'y a que les cœurs élevés qui puissent être l'autel du Dieu : *Cum ad illum (Deum) sursum est, ejus est altare cor nostrum* (3). — L'autel, c'est-à-dire un lieu comme suspendu entre le ciel et la terre, où les heureux dons de la nature et de la grâce seraient fondus ensemble et formeraient un tout merveilleux qui s'appellerait la véritable image du Christ. — L'autel, c'est-à-dire cette partie du sanctuaire intime, dominant les passions humaines, et dont la vue seule console des infirmités et souvent des bassesses de ce monde. Malheureusement, ce caractère d'élévation, de noblesse et de grandeur n'est pas toujours aussi commun dans la piété qu'on le désirerait : et ne pensez pas que, pour le posséder, il faille nécessairement une grande distinction et étendue d'esprit. Non, M. T.-C. F., le caractère et l'esprit sont des choses très-différentes. On trouve de nobles caractères dans les rangs du peuple qui n'a guère d'instruction; et plusieurs fois il m'est arrivé d'éprouver presque la tentation de m'agenouiller devant de simples et bonnes femmes de village, parce que c'étaient de grands et nobles cœurs, parce que c'étaient des autels portatifs où Dieu résidait, et que ces autels étaient toujours placés sur les hauteurs d'un monde élevé. O Père saint, *Pater sancte*, que vous révélez de grandes choses aux cœurs simples et droits! Quelle noblesse de caractère sous des habits de bure! quelle élévation et quelle délicatesse sous les plus vulgaires apparences! O Esprit de Dieu, que vous êtes

(1) Greg. Nyssen. *De Profess. Christ.*, t. III, p. 245.

(2) *De Perfect. Christ.*, p. 255, t. III.
(3) S. Aug. *De civ. Dei*, l. x, c. III.

Digitized by Google

un maître habile et parfait! Tout ce que vous touchez s'ennoblit, et partout où vous avez passé, il reste le souffle de la Divinité. Je vous remercie, ô mon Père, d'avoir caché ces choses aux grands et aux faux sages de ce monde, et de les avoir révélées aux petits et aux humbles : *Confiteor tibi, Pater* (*Math.* XI, 25).

Ah! M. T.-C. F., quel bien nous ferions au monde si nous étions ainsi des tabernacles remplis de Dieu; si, en nous approchant, les hommes étaient portés à dire et à répéter ce qu'éprouve l'âme pieuse, quand elle approche du tabernacle : Dieu est là! Dieu est dans cette âme et la gouverne, et avec Dieu, tout le cortége de ces grandes et nobles choses qui font le charme et la sécurité de la vie.

Alors nous servirions de lieu de rafraîchissement au Verbe, comme parle saint Astère; le Verbe serait heureux, il ferait ses délices d'être avec nous; et de notre cœur, comme de son trône, la grâce irradierait dans toutes les directions et promènerait partout la lumière et la chaleur. Qui donnera à l'Eglise des légions de chrétiens qui portent ainsi le Ciel dans leurs cœurs, qui soient les tabernacles vivants de Dieu? Ce seraient les prêtres du Très-Haut, portant Dieu dans leur cœur et le faisant glorifier partout : *Gens sancta, regale sacerdotium... portate et glorificate Deum in corpore vestro* (*I Petr.* II, 9; *I Cor.* VI, 20). Ne vous étonnez pas de cette dernière pensée : Origène dit quelque part que l'âme peut construire en son intérieur un tabernacle à Dieu, qu'elle doit ériger un autel fixe : *Habeat in se defixum et altare* (1) et que la partie supérieure de l'homme peut ainsi exercer continuellement les fonctions de grand prêtre ; *Intra se agere pontificatum.* —Quelle gloire à vous, M. T.-C. F.! tous, sur cet autel du cœur, qui est le premier, le principal, le plus agréable à Dieu, vous pouvez aspirer à l'honneur d'être grands prêtres : *Regale sacerdotium.* Tous les jours vous pouvez prendre la tiare et la mitre, ceindre l'éphod, offrir l'encens, immoler des victimes. Rien ne vous manque pour exercer ce souverain pontificat; vous êtes prêtres dans ce temple intérieur de l'âme : l'autel, c'est votre cœur; l'encens, c'est votre prière; la victime, c'est vous-même avec tout ce qui peut s'agiter de mauvais et de terrestre dans la nature inférieure (2). Puissiez-vous, dans ce sanctuaire divin tomber un jour comme une victime d'amour, qui se change en flamme et prend une existence meilleure, en se convertissant au feu qui la dévore!

Saint Augustin dit que l'âme des justes possède le sacerdoce pour toujours, et que le cœur calme et pacifié du chrétien est un autel perpétuel : *Sacerdos sempiternus est, et altare sempiternum pacata mens ipsa justorum* (3). Que cette parole soit le dernier mot de cette touchante cérémonie! Les Pontifes vénérables, et je suis sûr d'être en ce moment le fidèle interprète de leurs pensées ; les Pontifes vénérables qui ont consacré les murailles de cette Eglise, ont tenu en réserve une de leurs meilleures pensées qui se dirigera sur vos âmes, une de leurs intentions les plus efficaces qui se portera vers l'autel de vos cœurs. Elevez-les donc avec amour et confiance ces âmes qui nous sont si chères (4); tenez vos cœurs en vos mains, afin qu'ils reçoivent une précieuse et sainte bénédiction, afin qu'ils soient désormais consacrés plus spécialement les autels du Seigneur : *Dei altare, cor nostrum.* Que cette bénédiction y établisse une paix solide, que cet autel du cœur devienne un autel fixe au milieu de la mobilité des choses humaines; que ce soit un autel véritable, c'est-à-dire un lieu toujours élevé et dominant les autres parties de l'âme; qu'il soit établi sur une base inébranlable : *Supra petram* (*Luc.* VI, 48). Que tout respire aux alentours cette paix et cette sérénité qui sont un des plus beaux ornements des sanctuaires cachés dans l'enfoncement du temple : *Altare sempiternum, pacata mens ipsa justorum.* Et que les âmes qui approcheront se retirent toutes pénétrées de la présence divine, en disant : Il y a là un Dieu caché : *Deus absconditus* (*Isa.* XLV, 15), et le Seigneur est l'hôte divin de ce sanctuaire invisible : *Ædificatio spiritualis, cujus habitator Deus* (5).

O Dieu, qui vous préparez une demeure dans l'éternité, avec ces pierres vivantes et choisies, exaucez notre prière, et faites que ce qui vient de s'opérer sur ce temple matériel soit une image de ce que la grâce produira d'une manière encore plus riche et plus abondante en nos cœurs (6). Faites que la bonne ville de La Rochelle, et tous nos bien-aimés diocésains, ici présents, conservent la plus douce mémoire de cette cérémonie, qu'ils aiment à en parler un jour à leurs petits enfants, à ces heures délicieuses où le vieux père de famille

(1) *In Levit.* hom. 6, n. 5, p. 472, 473, t. II; *in Exod.* hom. 9, t. II, p. 366-367, éd. Migne.

(2) Intus habeo victimam quam immolem; intus habeo thus quod imponam; intus habeo sacrificium quo flectam Deum meum. (S. August. *in Ps.* XLI, n. 17, p. 516, t. IV.)

Corde laudas, corde benedicis, corde in aram conscientiæ victimas sacras imponis, et respondetur tibi : Pax in terra hominibus bonæ voluntatis. (Aug. *in Ps.* CXXXIV, n. 11, p. 2136-2137.)

(3) *In Ps.* CXVII, n. 22, t. IV, p. 1822.

(4) Concurrant ergo lapides vivi ad canticum novum; concurrant et coaptentur in structuram templi Dei; agnoscant salvatorem, recipiant habitatorem. (Aug. serm. 27, n. 1, p. 206.)

(5) S. August., serm. 337, n. 2, t. V, p. 1227.

(6) Deus, qui de vivis et electis lapidibus æternum majestati tuæ præparas habitaculum, auxiliare populo tuo supplicanti, ut quod Ecclesiæ tuæ corporalibus proficit spatiis, spiritualibus amplificetur augmentis. (Messe de la Dédicace, *Post Communio.*)

Digitized by Google

épanche ses plus intimes souvenirs près du foyer domestique. Qu'il reste à tous une pensée et que cette pensée soit comme le bouquet de la fête : l'homme est le vrai, le plus beau temple érigé en l'honneur de Dieu ; il doit le consacrer tous les jours par de saintes pensées et par la pratique de la vertu, et son cœur doit être l'autel, le tabernacle du Dieu vivant, le séjour du Saint des saints : *Dei altare cor nostrum.*

—

Allocution prononcée par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, le 16 Octobre 1863, pour la bénédiction d'une chapelle établie au château de X.

« Je vous en prie, s'écriait saint Chrysostome, je vous en conjure, je voudrais même en faire une loi : que dans chaque maison de campagne il y ait une chapelle... car une maison de campagne avec un oratoire est un paradis sur la terre (*In Act. Apost.*, Hom. 18, n. 4 et 5). »

Vous le voyez, mes très-chers frères, ce que conseille l'Eglise est fort ancien ; ce qu'elle fait aujourd'hui, ce qu'elle encourage et bénit, remonte aux temps primitifs. Toujours elle a eu de grandes basiliques pour réunir un peuple nombreux ; mais comme il faut des attentions particulières pour les besoins individuels et pour l'utilité des familles, l'Eglise, mère bienveillante et ingénieuse dans son amour, a multiplié le glorieux privilége d'avoir un sanctuaire spécialement consacré au Seigneur ; elle a voulu que ce privilége pût s'étendre dans les lieux les plus éloignés et jusque dans ces solitaires retraites que les anciens nommaient leurs villas : *Nemo villam habeat ecclesia non instructam.*

Cette pensée si éminemment chrétienne, puisque elle tend à mettre partout la présence de Dieu, à la rappeler d'une manière sensible à l'imagination toujours si mobile de l'homme ; cette pensée a été comprise par la pieuse châtelaine qui nous a fait un si cordial accueil ; elle a été comprise par l'excellente famille que nous sommes toujours si heureux de retrouver en nos courses et dont le désir nous réunit en ce moment. Elle donne ainsi au monde un nouveau et public témoignage de sa foi, et montre que dans un siècle tout matériel, il est encore des familles qui se sentent une âme chrétienne, et éprouvent le besoin de se faire un lieu de repos, où le cœur fatigué puisse aller chercher la paix, la lumière, la consolation et un peu de cette fraîcheur que l'on ne trouve pas dans l'atmosphère brûlante des hommes et des affaires ; et c'est là un des grands avantages de ces oratoires particuliers spécialement destinés à la prière et au recueillement.

Sans doute si l'âme était libre et séparée de son corps, elle n'aurait pas besoin de ces cellules de pierre : immatérielle comme les anges et plus rapide que la flamme, elle irait d'un seul bond se perdre dans le sein de Dieu et s'y reposer : repos divin qui est le terme et le parfum de l'existence, comme aussi la dernière forme, la forme la plus parfaite, la plus divine de la prière ! Mais, unie à un corps, l'âme n'arrive ordinairement aux choses invisibles que par les objets extérieurs ; les sens réagissent sur l'imagination, l'imagination sur le cœur et l'intelligence, et l'âme devient active sous la double pression du sentiment et de la pensée, comme le navire que ses ailes excitées par la vapeur mettent en mouvement. Ainsi, en restreignant cette pensée à notre sujet, qui de nous n'a pas éprouvé le calme, le bonheur, la paix que le cœur ressent, quand fatigués du monde et de tout le bruit qui s'y fait, nous entrons dans une chapelle, où tout est préparé avec ordre et décence, où l'air est purifié, où l'autel semble attendre une âme pour prier ? Nous n'avons pas franchi le seuil de ce sanctuaire béni, que le cœur respire quelque chose qui vient du ciel ; il sent les nuages de cette terre qui retournent dans leurs vallées, tandis que lui, ce pauvre cœur, est en présence de la Divinité, et laisse tomber des larmes d'amour, de confiance, ou du moins de repentir.

Elle est donc bien vraie cette parole : une maison de campagne avec un oratoire est semblable à un paradis sur la terre, *villa quæ ecclesiam habet, paradiso Dei similis est.* Il y a si peu de lieux de repos en ce monde ! Il est tant d'âmes qui pourraient répéter dans un autre sens la plainte de Jésus-Christ : Je n'ai pas un endroit pour reposer ma tête, et surtout pour reposer mon cœur. Il est tant de douleurs, tant de vies étouffées dans une atmosphère brûlante, que l'on devrait, ce semble, multiplier ces sanctuaires divins où l'âme trouve, quand elle le veut, un élixir composé par les anges, formé avec le suc des plantes inconnues dans ce monde, et que l'on nomme, dans le langage du ciel, la lumière de l'intelligence, la paix du cœur, la force et la sérénité de l'âme. Oui, je comprends la parole de saint Chrysostome ; dans toutes les maisons de campagne, il devrait y avoir un oratoire, et dans cet oratoire, une lampe, plusieurs lampes, c'est-à-dire des cœurs suspendus à la voûte et brûlants d'amour et de désirs.

Mais, mes très-chers frères, dans la religion tout est symbolique, c'est-à-dire qu'un objet matériel, que la pierre elle-même, tout inanimée qu'elle soit, doit nous faire rêver à une pensée spirituelle, à une affection du ciel. Le cierge allumé nous rappelle la lumière et le feu intérieur de l'âme, qui aime en se consumant et produit par sa clarté le doux éclat de la vertu. Quelle pensée, quel emblème, quel souvenir du ciel trouverons-nous dans cette petite chapelle qui se cache dans un lieu solitaire et retiré de la maison ? Il est aussi dans cette maison aux compartiments multiples qu'on appelle le cœur humain, il est un lieu plus secret, plus pro-

Digitized by Google

fond, il est un oratoire mystérieux, où se réfugie, pour y trouver un abri, ce qu'il y a de plus intime, de plus sacré, de plus cher dans la vie. Si l'âme veut être heureuse et posséder cette paix divine sans laquelle nul bonheur vrai n'est possible, il faut que cette partie secrète du cœur ait un autel consacré au Seigneur ; il faut que cette chambre intime soit un oratoire, que la lumière qui donne la couleur aux objets y vienne d'en haut, et que du côté des régions inférieures ce sanctuaire soit inaccessible aux orages et aux vagues de l'existence humaine. Cette partie haute de l'âme ainsi consacrée à Dieu devient semblable à ces montagnes dont la cime est toujours éclairée, toujours au-dessus des nuages, tandis que la base repose sur le sol, et offre ses nombreux et riches produits aux habitants des vallées. C'est aussi le plus beau temple de Dieu, ou bien, pour me servir d'une belle expression de saint Augustin, c'est le ciel de Dieu : *Cœlum Dei omnes mentes servorum ejus* (*In Psal.* CXVIII, *Enarr.*, n. 3). Ciel béni, où l'on jouit parfois de Dieu, où l'on possède son amour, presque aussi complétement que les anges ! Ciel serein, où la lumière est pure, l'air chaud et vivifiant ! Ciel embaumé, qui donne naissance à toutes les vertus, et fait croître des fruits savoureux, que les hommes du monde aiment à manger, mais dont ils ne soupçonnent pas l'origine. Ah ! mes très-chers frères, qui de nous ne voudrait posséder en son cœur ce petit temple intérieur, ce ciel de Dieu sur la terre, *cœlum Dei* ? Laissez-moi donc pendant cette pieuse cérémonie bénir vos âmes, les consacrer comme un temple, y ériger un autel qui sera à la fois l'autel de la prière et l'autel des sacrifices ; j'y veux laisser cette simple inscription : C'est là la vraie maison de Dieu, le lieu de son repos et son paradis de délices, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.* VIII, 31). Quand vous voudrez prier, retirez-vous dans cette cellule du cœur, *intra in cubiculum tuum*, et là dans le secret, après avoir fermé la porte et chassé les pensées du dehors, priez votre Père, et votre Père qui voit les choses secrètes exaucera vos prières, *clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito, et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi* (*Matth.* VI, 6).

Seigneur, bénissez toutes les âmes réunies pour cette fête si touchante. Bénissez cette belle et nombreuse famille, qui par ses vertus et son heureuse multiplication, nous rappelle si parfaitement la famille des Patriarches. Que la rosée du ciel, ô mon Dieu, demeure toujours sur elle, et lui prépare, pour l'avenir, vos plus abondantes faveurs. Bénissez tous ces sanctuaires vivants, où vous aimez à résider, et que chacun puisse, en contemplant son âme, redire la parole d'un Père : « Je suis un temple vivant et animé ; je porte dans ce temple l'image de Dieu qui me parle, me conseille, m'accompagne, se mêle à toute ma vie, partage toutes mes douleurs.... C'est le Verbe lui-même qui a bâti ce temple en mon cœur, pour y déposer, comme sur un piédestal, cette image de Dieu (Clément d'Alex., *Cohort. ad Gent.* c. 4 et 11, p. 158, 238, t. I, édit. Migne) ! »

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, pour l'inauguration d'un hospice, dans le lieu où existait la maison natale de saint Vincent de Paul, au département des Landes.

(24 Avril 1864.)

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.
Rendons grâces à Dieu pour le don ineffable que nous avons reçu de lui.

Messeigneurs (1), en parlant il y a six ans, de saint Vincent de Paul, dans ce même désert, sous l'empire d'une émotion partagée par mon immense auditoire, je ne me suis pas interdit d'en parler encore. Aussi bien n'est-ce pas vers lui que tout nous ramène en ce moment, et pourrions-nous ne pas remercier *l'auteur de tout don parfait*, de l'avoir donné à la terre et de nous ménager une de ces joies sans mélange qu'on trouve rarement en ce monde ; *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.*

Nous avons vu, dans le cours de notre carrière, bien des assemblées imposantes ; nous n'en connaissons pas qui aient parlé à notre cœur un langage plus ineffable. Ne semble-t-il pas, nos très chers frères, qu'un souffle inconnu nous agite, et n'avons-nous pas le droit de lui demander de quel rivage il apporte ces parfums de l'âme que nous n'avons pas sentis ailleurs ? *Quid existis in desertum videre*, pourrions-nous dire à chacun des vénérables pontifes, à ces prêtres et à ces fidèles accourus des régions lointaines à la voix du bien aimé prélat et du chef des prêtres de la Mission qui ont mis tant d'empressement à nous préparer, avec l'hospitalité de ces lieux, l'autel où nous offrons l'auguste sacrifice.

Entendons le vénérable évêque d'Aire et de Dax nous dire de sa voix la mieux inspirée qu'un fait obscur se passait, il y a trois siècles, à la place même où nous sommes, événement qui devait doter la France et le monde d'une gloire nouvelle.

En ce jour, c'était un mardi de Pâques 1576, naissait un enfant pauvre comme le fils de Marie, et qui, comme lui, devait apporter *gloire à Dieu et paix aux hommes*. Au hameau de Ranquines, le ciel envoyait

(1) Mgrs de Jerphanion, archevêque d'Alby, Guibert, de Tours ; Delamarre, d'Auch ; Scappapietra, de Smyrne ; Lacroix, évêque de Bayonne ; de Dreux-Brézé, de Moulins ; Gignoux, de Beauvais Cousseau, d'Angoulême ; Devoucoux, d'Evreux ; Bésaval, de Pamiers ; Epivent, d'Aire et de Dax, Dabert, de Périgueux.

Digitized by Google

un troisième fils à une famille qui cultivait là son modeste héritage. L'apôtre qui avait cimenté de son sang la foi prêchée à la cité des eaux Tarbéliennes, s'appelait Vincent. Le nom du pontife fut donné à l'enfant de Paul le laboureur.

Vous savez, N. T. C. F., quelle a été la destinée de cet enfant. On a tant écrit sur saint Vincent de Paul, qu'il me semble voir s'établir entre le ciel et la terre je ne sais quel colloque mystérieux dont l'Eglise a donné la clef dans le dogme de la communion des saints, et qu'elle a rendu sensible dans les cérémonies de notre culte.

En parlant de la vie des saints et de quelques-unes de nos légendes, un publiciste éminent (1), je le cite de préférence et tout le monde en comprendra la raison, a dit que quiconque jettera un coup d'œil, d'une part, sur les chroniques de la société civile, de l'autre, sur la vie des héros enfantés par la foi, et comparera les traditions civiles et les traditions religieuses, sera frappé de la différence. Dans les unes, la morale ne paraît, pour ainsi dire, qu'en dépit des hommes et à leur insu; les intérêts et les passions règnent, on est plongé dans leurs ténèbres. Dans les autres, la morale éclate avec un grand empire, on le voit, on le sent; ce soleil de l'intelligence luit sur le monde dans le sein duquel on vit (2).

Ce que le judicieux écrivain a dit, N. T.-C. F., tout catholique le sent, quand l'Eglise, célébrant la mémoire d'un grand serviteur de Dieu, convie l'âme du fidèle à méditer les enseignements qu'il nous a laissés dans ses paroles et dans ses exemples. Une autre voix vient avec une grâce toute particulière de raconter la vie de votre saint compatriote. On vous a dit que s'il eut beaucoup à souffrir de l'ingratitude des hommes, il n'est pas cependant un obstacle dont il n'ait triomphé pour mener à terme toutes ses œuvres. Lui, l'homme de la prière et de la solitude, qui craignait tant, pour rappeler une de ses expressions favorites, d'*enjamber la Providence*, fut mêlé à la politique, à l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire. Qui de vous, bons habitants des Landes, n'a été vivement impressionné, en voyant votre frère du désert, l'enfant du laboureur, devenir le conseiller des rois, exécuter les plus grandes choses; je me permets cette réflexion, pour prouver à ceux qui l'ignorent que la sainteté ne rétrécit pas les idées, n'empêche pas les nobles caractères de se développer, et pour rappeler qu'un pauvre prêtre a fait en faveur de la diffusion des lumières et du soulagement de l'humanité, ce que le génie de Richelieu et avant lui la grande âme de Henri IV n'avaient osé entreprendre!

Quand Louis XIII fut mort et que la régente désigna notre saint pour chef véritable du conseil de conscience, il remplit les devoirs que lui imposait cette charge avec une indépendance dont l'histoire nous a conservé plusieurs traits. Sa règle constante était de ne rien accorder aux solliciteurs, et non-seulement de se tenir en garde contre les recommandations des grands seigneurs, mais encore de lutter contre les promesses arrachées à la reine par son entourage. On comprend combien de ressentiments cette conduite dut lui attirer. Un historien rapporte qu'un jour, après avoir arraché à Anne d'Autriche le retrait d'une nomination, il fut chargé de porter lui-même des explications à la grande dame, mère du candidat. Celle-ci alla plus loin que les injures. Le frère qui accompagnait M. Vincent accourut au bruit. Le saint se jeta au-devant de lui, le visage ensanglanté: « Vous n'avez rien à faire là, mon frère, allons-nous-en.... Vous auriez vu seulement jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils. »

Il eut occasion de montrer la même fermeté, plus difficile peut-être, à l'égard d'un ami qui lui fut toujours cher et dont il ne se sépara point sans douleur, surtout quand ses écarts l'eurent rendu malheureux; je veux parler de l'abbé de Saint-Cyran.

Nous voyons que Vincent de Paul, le modèle de la mansuétude, sut montrer en toute occasion une fermeté doucement inflexible qui a sa source dans ce rayon d'en haut qu'on appelle la foi.

Il me semble qu'il y avait quelque à-propos, dans ces jours de défaillance et d'abaissement des caractères, à rappeler ces traits de courage et de générosité.

Quand on entrait tout à l'heure dans le cœur de cette vie et qu'on nous rappelait ces œuvres qui ont étonné le monde, pouvons-nous ne pas être fiers de fouler la terre où elles eurent leur berceau; de surprendre à sa source ce fleuve aux larges rives, qui, depuis trois siècles, poursuit son cours jusqu'aux extrémités du monde! S'il est vrai qu'il s'échappe de la poussière que soulevèrent les pas des héros une vertu secrète, quels sentiments ne devons-nous pas éprouver!

Là fut le chaume que nous transformons en palais du roi des rois et en asile sacré de la misère; là commence ce mystérieux commerce que la prière établit entre Vincent de Paul et son Dieu.

C'est sous ce vaste ciel que son âme se dilatait et s'emplissait de saintes pensées; j'aperçois du lieu où je vous parle l'arbre trois fois séculaire qui, en lui prêtant un ombrage hospitalier, fut témoin de ses méditations solitaires.

En vérité, cette terre est une terre sacrée dont les émanations nous communiquent quelque chose de suave, de fort et de consolateur. Vous êtes des pontifes, des prê-

(1) M. Guizot.

(2) *Histoire de la civilisation, en France*, 17e leçon

Digitized by Google

tres, des magistrats, des guerriers, des chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions, venus pour vénérer le berceau de toute une race royale de la charité! Comment ne serions-nous pas saintement émus au plus profond de nos âmes?

Inclinons-nous devant cette douce figure qui nous apparaît en ce moment, et conjurons le bienheureux d'imprimer en nous quelques traits de ses admirables vertus, puisque c'est là surtout le fruit que nous devons retirer de notre venue en ces lieux!

Voici donc une église et un monument hospitalier sortis de terre comme par enchantement et ouverts à la vieillesse, à l'enfance et à l'infirmité. L'histoire entière de saint Vincent de Paul est là; sa naissance, sa vie, ses travaux, sa gloire! Le vœu de notre vieille Aquitaine, celui de l'Eglise, reçoit enfin son accomplissement.

Il se passe, vous dirons-nous encore avec Mgr l'évêque d'Aire, quelque chose de semblable à ce qui arriva à la dédicace du second temple en Israël. Les Anciens qui prièrent dans le premier mêleront leurs accents à ceux d'une autre génération, et l'on ne pourra distinguer les voix, tant les prières de l'enfance et de la vieillesse *s'élèveront en grande rumeur vers le ciel* (*I Esdr.*, III, 11-13.

Et maintenant, jouissez de votre triomphe, père vénéré de la grande famille de Vincent de Paul. A votre parole, l'œuvre s'est faite, comme si le Seigneur en avait chargé la milice des cieux.

Le ministre du prince qui s'est associé par ses largesses à cette noble entreprise, empêché de venir lui-même à une solennité où il eût été heureux d'apporter le concours désiré de sa présence, a choisi, pour le représenter, l'un des hommes dont s'honore le plus son administration, et dont tous les évêques savent apprécier le dévouement à la plus sainte des causes.

Et vous, nos bien-aimés fils, accourus de la capitale et de tant d'autres cités, venez à ce berceau retremper votre courage, promettre à votre saint patron de rester fidèles à votre œuvre, quelles que soient les contradictions ou les mécomptes que vous rencontriez sur votre route. Accomplissez sans bruit votre admirable mission; car le bien, a dit Pierre de Blois, ne fait jamais de bruit. Avec quelle effusion de cœur nous vous bénissons!

Et nous aussi, les pasteurs et les pères des populations qui nous entourent, heureux des émotions qui ont si délicieusement agité notre âme, nous redirons à nos diocèses la touchante hospitalité que nous avons reçue dans ces lieux, les témoignages d'affection dont nous avons été l'objet; ils vous en béniront, et garderont avec nous un impérissable souvenir. *Amen.*

—

Discours prononcé le 21 *Juin* 1865, *par Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes, pour la bénédiction de la chapelle des Petites Sœurs des Pauvres.*

Et habeas qui consoletur animam tuam et enutriat senectutem. (*Ruth.*, IV, 15).

Et maintenant vous avez quelqu'un pour consoler votre âme et nourrir votre vieillesse.

Le saint patriarche Jacob, faisant le résumé de sa vie, disait : *Les jours de mon pèlerinage sont de cent vingt ans : ils ont été courts et mauvais.* (*Gen.* XLVII, 9.) — N'est-ce pas là en effet le dernier mot de la vie, si nous la considérons au point de vue des destinées purement humaines? Quel est l'homme qui ne soit tenté, en mettant le pied sur le bord de la tombe, de répéter le cri du vénérable patriarche, et de dire en jetant un coup d'œil sur ce météore qu'on appelle la vie : *Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais.* — Qu'on vive cinquante ou cent ans, c'est toujours court et mauvais. C'est court; car le passé, fût-il de dix siècles, n'est qu'une flèche qui a traversé les airs et dont il reste à peine un souvenir. La vie semble longue quand elle est amère, elle est longue à passer; puis quand la traversée est faite, et que nous jetons un regard en arrière, pour mesurer la distance, ce n'est plus que le sillage d'un navire, et encore on n'en voit la trace que dans les ondes les plus fraîchement remuées. (1) — La plus longue vie est courte et rapide, et s'il se rencontrait ici un homme aussi ancien que le monde, il trouverait en supputant sa vie de six mille ans, que c'est comme le vol de l'oiseau au milieu des airs, et qu'à part le bruit du dernier coup d'ailes, qui retentit peut-être à ses oreilles, ce n'est qu'une ombre évanouie (2).

La vie n'est pas seulement rapide; elle est mauvaise; elle est semée de périls, hérissée d'écueils, pleine d'angoisses, de tribulations, de souffrances physiques et morales; et si nous n'avions d'espérances que sur la terre, si la lumière divine ne venait pas, en se projetant sur l'existence, en changer les conditions et l'éclairer d'un jour nouveau, nous devrions tous nous écrier avec le prophète : *Pourquoi la clarté du jour a-t-elle été accordée aux malheureux? Pourquoi la vie à ceux qui sont dans l'amertume?* (*Job.* III. 20).

Je suis sûr, vénérables et bons vieillards, qui êtes l'objet de cette fête de famille, je suis sûr que vous n'avez pas échappé à cette condition de la vie humaine. Tous dans des positions différentes et venus de toutes les directions, vous me répondriez si je vous

(1) Tanquam navis quæ pertransit fluctuantem aquam, cujus cum pertransierit, non est vestigium invenire, neque semitam carenæ illius in fluctibus. (*Sap.* V, 10.)

(2) Aut tanquam avis quæ transvolat, cujus nullum invenitur argumentum, itineris, sed tantum sonitus alarum verberans levem ventum et scindens per vim itineris aerem; commotis alis transvolavit, et post hæc nullum signum invenitur illius. (*Ibid.*, 11.)

Digitized by Google

interrogeais : *Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais.* — Mais aussi, en considérant votre position actuelle, j'ajouterais pour rendre témoignage à la vérité et à la bonté de Dieu, que la Providence vous a ménagé sur vos derniers jours un port de repos, de calme, une digne et honorable retraite; et tous vous devez dire au Seigneur avec le Prophète : *Mon Dieu nous avons passé par l'eau et le feu, par toutes les tribulations de la vie, et vous nous avez préparé un lieu de refuge. « Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium* (*Psal.*, LXV, 12). »

Je n'ai pas voulu céder à un autre l'honneur et la joie de présider cette fête, car tout ce qui touche au bonheur et à la gloire du pauvre et du vieillard est pour l'évêque une partie de son patrimoine d'honneur. Ce m'est une douce et grande consolation de venir en même temps bénir votre chapelle, vous adresser quelques paroles d'édification, et prendre mon repas sous le même toit que vous.

Voyez du reste comme les premières autorités du département et de la ville se sont rendues à votre invitation, avec une courtoisie dont nous ne saurions trop les remercier. Voyez comme l'élite de la société Rochelaise s'est mise en fête pour vous; on dirait que cette solennité est pour tous une vraie réunion de famille. Vous avez inspiré nos artistes ; ils ont pris la plume, et avec le double talent de l'intelligence et du cœur, ils ont composé des chants religieux appropriés à la circonstance. Pour vous, des voix mélodieuses, que nous sommes accoutumés à admirer, ont voulu rehausser encore le mérite de cette œuvre musicale par la beauté de l'exécution.

C'est donc vous qui êtes les rois de la fête : je regrette de n'être pas poëte, j'aurais chanté votre royauté et votre bonheur. Laissez-moi du moins vous dire, avec le style d'un père, les pensées qui se pressent en mon cœur.

L'Ecriture dit en parlant de certains hommes que Dieu veut punir : *Les derniers jours de leur vieillesse seront sans honneur. « Sine honore erit novissima senectus illorum* (*Sap.* III, 17). » C'est en effet la plus grande punition qu'on puisse infliger à l'homme qui comprend sa dignité. Enlevez à un homme les richesses, la position, et même ce que l'ambition appelle les honneurs de la vie, mais laissez-lui son honneur d'homme, respectez sa dignité d'homme, témoignez-lui votre respect par les égards de la bienveillance et de la charité, il peut encore être heureux et marcher avec un certain sentiment de fierté. Mais si vous lui enlevez l'honneur et la déférence qu'on doit à un homme, si vous le traitez avec mépris, si, partout il ne rencontre que le dédain, et l'expression sinon de l'injure, du moins de l'indifférence et de l'oubli, cet homme ne saurait être heureux; il souffre dans ce qu'il a de plus cher, il est atteint dans les parties les plus vitales et les plus nobles de son être. L'héroïsme d'une vertu surhumaine peut seul faire trouver du bonheur dans une semblable position; mais encore c'est à condition de retrouver du côté du Ciel ce qui nous échappe sur la terre : car l'homme a besoin d'être honoré, et si ce sentiment est convenablement entendu et pratiqué, la religion, loin de le condamner, l'approuve hautement. Elle admet parfaitement que l'homme soit fier de tout ce que le Créateur a mis de grand et de noble en la nature humaine; et contenu en de justes limites, ce sentiment n'est que de la grandeur d'âme, vertu éminemment chrétienne, qui doit se trouver à différents degrés dans le cœur de tous les hommes. Aussi je comprends que parmi les châtiments dont la Providence menace les méchants, un des plus cruels soit celui-ci : leur dernière vieillesse sera sans honneur, *sine honore erit novissima senectus illorum*, et plus loin, ils tomberont sans honneur, *decidentes sine honore* (*Sap.* IV, 19). Il n'y a, je le répète, qu'une piété profonde et une confiance absolue en Dieu qui puissent apprendre à l'homme, en certaines circonstances exceptionnelles, à se passer de l'estime et de l'honneur tels que je viens de les décrire ; mais alors même, l'âme des saints conserve une arrière-pensée et un désir d'honneur plus élevé; car ils retrouvent dans le cœur de Dieu ce qui leur manque du côté de la terre; et je ne saurais assurément les plaindre, quand les événements de la vie leur ménagent ces épreuves plus glorieuses encore que cruelles.

Dieu, mes amis, vous a épargné cette tristesse et cette ignominie d'une vieillesse sans honneur : ici vous êtes respectés, vous êtes honorés, vous êtes, autant que le permettent des soins nombreux et variés, vous êtes, j'oserai le dire, choyés comme des enfants. Ces bonnes et dignes sœurs qui sont auprès de vous, elles mettent leur gloire à vous entourer de leur respect, à vous traiter avec déférence : elles ont compris que, dans le christianisme et surtout dans leur sainte vocation, la vraie grandeur consiste à servir, à honorer les vieillards et les pauvres : *Qui vult primus esse erit vester servus* (*Matth.* XX, 27). — Je ne parle pas seulement des soins extérieurs, je parle surtout de ce sentiment de vénération et d'amour qui existe pour vous dans le cœur de ces anges de charité, et qui se traduit par mille attentions délicates dont la description échappe à l'analyse, par ces procédés remplis d'affection, par cette forme révérencieuse dont le secret est dans la grâce de leur vocation. L'Ecriture sainte au livre des Machabées parle de l'éminente dignité de la vieillesse, *ætatis et senectutis eminentiam dignam* (*II Mach.* VI, 23). Bossuet d'autre part a fait tout un discours sur l'éminente dignité du pauvre dans l'Eglise. Vous êtes donc à nos yeux revêtus d'une double couronne d'honneur, d'une double dignité; si surtout vous êtes, comme je n'en doute pas, de dignes enfants de J.-C., c'est une gloire divine qui forme une auréole autour de votre tête, c'est un

Digitized by Google

manteau d'honneur qui recouvre votre être tout entier ; c'est la raison pour laquelle les *Petites Sœurs* vous respectent, et selon la belle dénomination de leur ordre, se font petites devant vous. Ici c'est vous qui êtes grands, et les autres s'abaissent à vos pieds. Il me semble qu'à votre aspect, les sœurs répètent, en les appliquant à leur vocation, les paroles de l'Evangile : il faut que les vieillards grandissent en honneur et en joie, et il faut que je me fasse petite tous les jours davantage, petite pour les honorer, petite pour les servir, petite surtout pour les aimer, car l'amour descend tous les degrés de l'abaissement pour prodiguer ses soins à ceux qu'il aime, *illum oportet crescere, me autem minui*.

Notre-Seigneur avait dit que tout, jusqu'à un iota, serait accompli dans les Ecritures (*Matth.* v, 18). Or, il était écrit « que les vieillards devaient être honorés, *honora personam senis*, et que le mépris du pauvre était une injure pour le Créateur, *qui despicit pauperem exprobrat factori suo* (*Levit.* xix, 32; *Prov.* xvii, 5); et ailleurs, il était écrit que Dieu pouvait très-facilement et subitement honorer le pauvre (*Eccli.* xi, 23). » — Maintenant transportez-vous par la pensée à une époque très-rapprochée de nous ; partout, dans les villes et dans les campagnes, j'aperçois des légions de vieillards pauvres, infirmes, dont plusieurs traités sans honneur, relégués comme un vieux meuble dans un coin de la maison. — O mon Dieu, où est donc la vérité de votre parole, que vous pouvez honorer subitement le pauvre et surtout le vieillard pauvre? Je ne vois pas dans votre Eglise d'institution spéciale pour réaliser l'entier accomplissement de votre promesse. Sans doute les vieillards ne sont pas délaissés; on leur prodigue, dans un grand nombre d'hôpitaux, les soins les plus tendrement dévoués. Je voudrais encore quelque chose de plus, je voudrais un ordre spécial, des maisons spéciales qui fussent comme l'Hôtel-Dieu du pauvre vieillard. — Mais pardon d'une parole peut-être téméraire. Vos œuvres, Seigneur, se déroulent dans le temps avec une sage lenteur et une merveilleuse progression. Vous venez de susciter un ordre admirable de dévouement et de charité ; j'aperçois à l'horizon des légions d'anges nouveaux qui couvrent la surface de la France, qui menacent, par une noble ambition, d'envahir le globe tout entier. On les appelle les *Petites Sœurs*, parce qu'elles s'abaissent devant les pauvres vieillards pour les recueillir et surtout pour les honorer, les respecter, les traiter avec les égards dus à la double et éminente dignité de la pauvreté et de la vieillesse, *senectutis eminentiam dignam ;* et maintenant la parole de l'Ecriture est accomplie, *facile est in oculis Dei subito honestare pauperem.*

Il n'y a que la religion, mes très-chers Frères, pour opérer de semblables prodiges. La vieillesse et la pauvreté, surtout quand elles sont réunies ensemble avec le cortége de leurs misères naturelles, ont des côtés très-peu aimables pour la nature. Aussi dans les créations purement philanthropiques, dont j'aime à reconnaître d'ailleurs les bonnes intentions et les qualités parfois incontestables, pourvu qu'elles me permettent de rendre un hommage complet à la charité chrétienne et de proclamer sa supériorité éminente ; dans les créations philanthropiques, on peut encore trouver des soins extérieurs. Mais ce qui est difficile à la nature, ce qui est impossible pour peu que la durée vienne éprouver une œuvre, c'est le respect et l'amour du cœur pour une classe de l'humanité envers laquelle il ne saurait guère exister de grandes attractions de nature. Avec l'argent, mes très-chers Frères, on fait beaucoup de choses ; mais quand l'argent est le principal instrument d'une œuvre, il est une chose qu'on ne peut pas créer, c'est le dévouement du cœur, et surtout la persistance du dévouement. Et d'ailleurs, j'en rends grâces à Dieu pour l'honneur de notre nature, quand l'argent est le principal instrument d'une œuvre, on ne la fait jamais bien : si, à l'origine, on est soutenu par une sorte d'entrain naturel, arrivent bientôt les défaillances, les ennuis et les prostrations du découragement. Je suis très-heureux de cette loi providentielle ; car il est bon qu'il soit constaté, qu'au moins les plus belles et les plus grandes choses de ce monde ne peuvent reposer sur le culte des intérêts.

L'idée de Dieu, et non pas d'un Dieu vague que chacun fait à sa fantaisie, mais l'idée du Dieu des chrétiens, l'idée du Christ Sauveur et Rédempteur ; je vais plus loin, l'idée du Christ de l'Eucharistie peut seule inspirer le dévouement, qui non seulement se constitue le serviteur de l'humanité, mais qui est heureux et fier de servir, et qui en servant traite avec honneur et respect ceux auxquels il prodigue ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse, dans la vie et dans le cœur ; c'est bien ici que les rôles sont renversés, mais ce renversement divin avait été prédit et ordonné par le Maître *Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus* (*Matth.* xx, 26, 27).

Permettez-moi de vous raconter une histoire de ma vie d'évêque : le héros de l'histoire doit être ici : c'est une nouvelle recrue que j'ai eu l'honneur de faire. Au mois dernier, le dernier jour de ma course pastorale, après avoir confirmé et évangélisé dans une commune rurale, j'étais sur la place, conversant avec les bons habitants du lieu. Tout à coup on m'amène un vieillard presque tout en lambeaux ; ses habits et le reste de ses allures, son extérieur plus que négligé m'auraient presque fait croire qu'il arrivait des forêts vierges de l'Amérique. Il était depuis longtemps dans le pays, habitant une espèce de masure, et n'ayant guère de revenu que le plus complet dénuement. — Monseigneur, me dit-il avec un

Digitized by Google

sans-façon qui me toucha, trouvez-moi donc une place. — Trouver une place à ce brave homme, c'était chose difficile : homme d'affaires, concierge, travailleur quelconque, je ne pouvais le ranger dans aucune de ces catégories.—Tout à coup, une idée me vint. — Mon ami, j'ai votre affaire, votre place est toute trouvée: elle est chez les *Petites Sœurs;* cela vous convient parfaitement: ne rien faire, avoir une nourriture convenable : bien chauffé, bien soigné, c'est ce qu'il vous faut. — Je connaissais assez la charité des Petites Sœurs et leur dévouement à leur évêque pour être bien sûr qu'elles ne me donneraient pas un démenti ; et maintenant mon protégé a une place, une place meilleure que celle qu'il pouvait rêver, et je suis convaincu qu'il est de mon avis.

Non-seulement vous êtes honorés dans ce précieux asile, vous y êtes aimés et traités avec tous les soins que sait prodiguer l'amour. L'honneur ne suffit pas à l'homme ; il a surtout besoin d'être aimé, d'être aimé à tout âge, en toute position, et spécialement à ce dernier âge de la vie, où les créatures nous abandonnent ; où les affections tombent, ou plutôt sont tombées comme les feuilles avant l'hiver. Alors le vieillard reste seul dans la vie, comme le vieil arbre découronné, qui conserve à peine un peu de sève dans le tronc, et qui s'en va de tristesse autant que de vétusté. — Je ne sache rien de plus divin dans la religion que cette transfiguration de l'amour dans le cœur de la femme sous la douce et forte influence d'une héroïque vertu. Dieu se réserve des vierges de choix: il leur ôte, après avoir pris leur consentement, les honneurs et les joies de la maternité terrestre, il élève leur cœur au-dessus des intérêts humains, il le remplit lui-même de la plénitude de son amour éternel, et ensuite il leur dit : Cet amour vrai, solide, vigoureux et tendre, vous allez maintenant l'épancher sur toutes les douleurs, sur toutes les infirmités, sur tous les malheureux. Vous serez leurs mères et vous les aimerez beaucoup plus que si vous les aviez portés dans vos entrailles : vous étudierez les attentions délicates, les soins continuels d'une mère près du berceau de son nouveau-né ; vous étudierez les précautions vigilantes et affectueuses d'une sœur bien-aimée, et toutes les formes de la tendresse respectueuse d'une fille près du lit de son père souffrant, et toutes ces attentions, toutes ces prévoyances, toutes ces tendresses pleines de vénération, vous les transporterez d'une manière encore plus divine, dans la sphère de votre maternité spirituelle, au foyer de la nouvelle famille que Dieu vous a donnée ! — Voilà, mes très-chers Frères, le prodige catholique ! Qu'on invoque, pour l'expliquer humainement, l'entrain de l'imagination et la puissance de l'habitude, je porte un défi aux philanthropes d'avoir de ces imaginations d'un genre tout nouveau et qui durent toute une vie : d'avoir de ces habitudes auxquelles ils prétendent qu'on se fait avec le temps. J'attendrai, pour y croire, que chacun d'eux en ait fait l'essai pendant une vingtaine d'années.

Oui, mes bons et vénérables vieillards, grâce à la miséricorde et à la puissance de Jésus-Christ, vous avez auprès de vous des mères pour vous aimer et vous prodiguer les soins de leur affection. Alors même qu'elles ne disent rien, vous sentez qu'elles vous aiment; vous n'avez qu'à les regarder et vous êtes heureux ; vous goûtez ici les joies de la famille, sans en avoir les graves inconvénients. On dit que le vin est le lait des vieillards, j'aimerais encore mieux dire que l'affection est le lait des vieillards, et d'autant plus que cette divine liqueur de la vie leur est si souvent refusée. Ici ce lait si doux et si précieux vous est donné tous les jours avec une prodigalité qui ne calcule pas ; vous avez quelqu'un pour vous consoler, *habeas qui consoletur animam tuam ;* vous avez des mères, des sœurs et j'oserai dire des filles pour nourrir votre vieillesse et la réchauffer avec la chaleur de leur amour, *et enutriat senectutem tuam.* Vous avez des bâtons de vieillesse, ou plutôt vous avez des cœurs dévoués pour vous reposer et vous appuyer avec confiance, *baculum senectutis nostræ* (*Tob.* v, 23). — L'Ecriture sainte dit : *qu'on ne trouve pas dans sa vieillesse ce qu'on n'a pas préparé dans sa jeunesse* (*Eccli.* xxv, 5). » Ce qui est impossible dans le cours ordinaire des choses, la charité chrétienne l'a rendu facile. Vous trouvez ici des trésors que vous n'avez point ramassés dans votre jeunesse, des trésors auxquels votre action et votre travail sont complétement étrangers. Mais Dieu y a pensé pour vous : il vous a préparé les soins d'une affection dévouée et les joies inespérées d'une position calme et sans inquiétudes. Quand un patriarche mourait chez le peuple de Dieu, l'Esprit saint gravait sur sa tombe ces simples paroles : *Il est mort dans une bonne et heureuse vieillesse, «mortuus est in senectute bona* (*Gen.* xxv, 8).» Ces paroles seront aussi votre épitaphe : rien ne sera plus simple et plus beau.

Mais de si grands bienfaits appellent de votre part une grande reconnaissance, reconnaissance pour Dieu d'abord, l'auteur de tout don parfait, qui a formé et qui forme tous les jours des cœurs de mère pour vous aimer et vous servir ; car c'est dans le cœur de Dieu, c'est dans l'oraison, c'est dans la sainte Eucharistie, que les *Petites Sœurs* puisent la force de leur vocation et la constance de leur amour pour vous. La femme est sortie du cœur de l'homme au jour de la création ; mais la sœur de charité, quel que soit son nom, ne peut sortir que du cœur de Dieu. Reconnaissance aussi pour ces filles généreuses qui se sacrifient pour vous ; sans doute elles font le bien sans espoir de récompense sur la terre, mais la reconnaissance, en même temps qu'elle est un devoir pour celui qui reçoit, devient, pour celui qui donne, un nouveau levier d'action ; elle fortifie le cœur par la pensée

Digitized by Google

d'une affection réciproque que Dieu autorise et bénit. Vous ne serez jamais de ces vieillards sans jugement et sans cœur, dont parle l'Ecriture, *nec senes intelligunt judicium. . . Senem fatuum et insensatum* (*Job*, XXXII, 9 : *Eccli.* XXV, 4). Vous rendrez aux *Petites Sœurs* toujours le respect pour le respect, une affection filiale pour leur affection de mère ; vous pratiquerez cette obéissance de cœur qui rendra doux et facile le gouvernement de la maison.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet. Il est des choses qu'il faut simplement indiquer au cœur. Il pourrait être fatigué, il pourrait même se froisser, si l'on insistait davantage, parce qu'il prendrait peut-être les détails pour un doute, et les conseils pour un sentiment de défiance.

Je crains d'être un peu long, M. T.-C. F., et cependant je me reprocherais de ne pas dire au moins un mot sur l'objet principal de cette solennité.

Il ne suffisait pas de vous avoir donné un abri hospitalier, d'avoir construit une maison pour vous recevoir et vous servir. Il fallait un autre édifice, il fallait la maison de l'âme, la maison où l'âme se repose aussi et prend sa nourriture, il fallait une chapelle plus convenable et plus digne de cette double grandeur que nous avons admirée en vous : la vieillesse et la pauvreté. Une église ! une chapelle ! c'est la maison de tous, mais surtout la maison du peuple, la maison du pauvre et du malade. Une église ! c'est le salon du pauvre, c'est le palais du pauvre ; et il n'y aurait pas d'autre raison de faire les églises belles et richement décorées, que cela m'expliquerait l'importance que met la religion à ces sortes d'embellissements. Oui, j'aime à voir une église de village convenablement ornée ; j'aime à voir une chapelle toujours parée comme pour un jour de fête. La vue des belles choses fait du bien ; elle réjouit l'œil, elle dilate le cœur, et puisque le pauvre ne peut pas avoir de splendides décorations chez lui, il faut au moins qu'il en ait quelques-unes dans son église, dans sa chapelle ; car le pauvre dans son église, dans sa chapelle, il est chez lui, il est dans la maison de son père, et j'aime à le voir, saintement orgueilleux, se réjouir des splendeurs du toit paternel. —Vous aurez donc votre chapelle, vous l'avez dès aujourd'hui, et grâce aux générosités de ceux qui vous aiment, elle s'embellira successivement. C'est votre maison, c'est la maison de votre âme, c'est le palais de votre Père ; mais il vous appartient aussi.

Vous y viendrez quelquefois ; vous y viendrez souvent méditer sur les jours anciens de votre vie, *cogitavi dies antiquos* (*Psal.* LXXVI, 6), y déplorer peut-être de tristes et amers souvenirs, remercier le Seigneur de sa bonté et de sa miséricorde pour vous. Vous y viendrez surtout ouvrir les yeux de l'âme sur ces prochaines années de l'éternité qui se préparent, et dont vous devez apercevoir déjà la première aurore, *annos æternos in mente habui*. Vous y viendrez recevoir la parole de salut, car l'homme ne vit pas seulement de pain ; vous recueillerez avec respect cette manne céleste et vous lui demanderez la lumière et la force pour achever dignement votre carrière. Mais la manne, la vraie manne tombée du ciel, sera la divine Eucharistie, que vous prendrez comme l'aliment de l'immortalité. Elle renouvellera votre vie, vous sentirez votre âme se rajeunir comme l'aigle, *renovabitur ut aquilæ juventus tua* ; et vous direz avec saint Paul : *L'homme extérieur l'homme composé de chair et d'os se décompose tous les jours, mais l'homme intérieur, l'âme formée à l'image de Dieu, se renouvelle, elle se fortifie et grandit de jour en jour « licet is qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem* (*II Cor.* IV, 16). »

Dans votre chapelle, vous prierez pour tous vos bienfaiteurs, pour celles qui vous donnent leur vie et leur angélique amour, pour votre digne aumônier dont le zèle et l'affection vous sont si connus, pour ces administrateurs intelligents et dévoués à votre œuvre, pour toutes les âmes généreuses qui, les unes par des sacrifices pécuniaires, les autres par leur protection et leur active bienveillance, vous ont préparé une double maison, un double abri hospitalier, l'un pour le corps, l'autre pour l'âme. Vous demanderez à Dieu qu'il les bénisse dans leur personne et dans leurs familles, qu'il leur rende au centuple, même dès cette vie, tout ce qu'ils ont fait pour vous. Vous devez être en cette ville pour les grâces du ciel, ce que sont dans l'ordre matériel ces fontaines au cours limpide et frais, qu'une habile et prévoyante édilité vient d'établir dans les nombreux quartiers de la cité. Vous devez être, par les prières de votre reconnaissance, comme un grand réservoir où viendront affluer les grâces d'en haut, pour se distribuer ensuite selon les besoins de chaque famille. J'attache la plus grande importance à ma recommandation ; car nous lisons à chaque page de nos Livres saints que Dieu se fait la caution du pauvre, que lorsqu'on fait du bien au pauvre, c'est Dieu qui paye pour lui ; et que si le pauvre vient ajouter sa propre voix à celle du bienfait, alors sa prière devient vraiment comme le billet d'un créancier inexorable, et Dieu est obligé de le solder : *Deprecatio pauperis ad aures ejus perveniet, et judicium festinato adveniet* (*Eccli.* XXI, 6). *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* ; *præparationem cordis eorum audivit auris tua* (*Psal.* X, 17).

Vous prierez donc pour tous, et à la fin de votre prière, vous aurez, j'en ai le doux espoir, une pensée pour votre évêque et votre père, vous demanderez pour lui la lumière, la force, et tout ce que votre cœur saura deviner de meilleur et de plus parfait.

Je termine par un souhait que m'inspire mon affection pour vous : puisse votre vieillesse être toujours pleine d'honneur et de

Digitized by Google

joie! Puisse-t-elle être comme la halte tranquille du voyageur qui, après avoir parcouru des régions lointaines, s'arrête quelques instants sur les bords de la mer pour se recueillir et faire ses derniers préparatifs avant de s'embarquer pour la patrie! — Puisse-t-elle être comme une heure de sérénité après un long jour! une heure de purification plus immédiate avant le bonheur de l'éternité! Et quand vous vous détacherez les uns après les autres, comme ces feuilles qui jaunissent en automne et tombent successivement, puissions-nous, en toute vérité, mettre sur la tombe de chacun de vous ces paroles de l'Ecriture, qui seront à la fois un éloge et une consolation : *Il est mort dans une bonne vieillesse, « mortuus est in senectute bona. »*

—

Discours prononcé par Son Eminence le Cardinal Donnet, à la cérémonie de la bénédiction solennelle de l'abbesse du monastère des Dames bénédictines de Flavigny, près Nancy, le 10 juillet 1865.

(Nous empruntons à la *Semaine religieuse, historique et littéraire de la Lorraine*, du 16 juillet 1865, les détails préliminaires suivants sur cette cérémonie, qui seront lus avec intérêt.)

— Lundi dernier a eu lieu au monastère des Dames Bénédictines de Flavigny la cérémonie de la Bénédiction solennelle de l'abbesse de ce monastère, Madame Marie-Marguerite Thiéry, en religion Mère Sainte-Marie.

On sait que les religieuses de Flavigny sont venues s'établir dans cette maison après la révolution française; elles avaient toutes appartenu à l'ancienne abbaye de Vergaville, et ce fut sous la direction de leur ancienne abbesse, Madame de Lamarche, qui appartenait à l'une des plus nobles familles de la Lorraine, qu'elles prirent possession du prieuré de Flavigny, illustré par la présence de Dom Calmet et de Dom Ceillier, dont la tombe se voit encore au milieu du chœur.

Ce monastère fut légalement reconnu sous la restauration, et l'abbesse, M^me^ de Lamarche, vécut jusqu'en 1842. Mais à cette époque, on négligea de faire consacrer la supérieure élue à sa place, et M^me^ Sainte-Marie, qui gouverne la communauté depuis plus de vingt ans, n'avait pas reçu la bénédiction abbatiale.

Dans son dernier voyage de Rome, Mgr l'évêque de Nancy obtint du Saint-Père de régulariser cet état de choses. Rien n'est changé ni au point de vue légal, ni au point de vue ecclésiastique, dans la situation du monastère qui reste toujours absolument soumis à l'autorité de l'Ordinaire, sans aucun privilége quelconque d'exemption. L'Evêque a seul le pouvoir d'instituer et de bénir l'abbesse à perpétuité.

Conformément à ces dispositions, Mgr l'évêque de Nancy a conféré par une ordonnance épiscopale, le titre d'abbesse à M^me^ Marie-Marguerite Thiéry, et c'est le 10 juillet que la bénédiction solennelle lui a été conférée par Son Eminence le Cardinal Donnet.

Comme la veille, à Pont-à-Mousson, Son Eminence a été reçue à Flavigny avec les plus grandes démonstrations de respect et de joie; les maisons et la route tout entière qui s'étend du pont au monastère, étaient ornées de feuillage, d'oriflammes aux brillantes couleurs, d'arcs de triomphe rustiques. A deux cents mètres du monastère, une procession composée de jeunes filles vêtues de blanc, et de soixante prêtres venus des paroisses environnantes reçut à la descente de sa voiture S. Em. le cardinal, qu'accompagnait S. G. Mgr l'évêque de Nancy.

La procession conduisit solennellement les deux prélats jusque dans l'antique église de l'abbaye qui était magnifiquement ornée pour la circonstance. A l'entrée du chœur, M. l'abbé Guyot, aumônier, revêtu de l'étole et de la chape, après avoir offert l'eau bénite et l'encens au cardinal, lui adressa les paroles suivantes que nous sommes heureux de reproduire:

Eminentissime Seigneur,

C'est un bienfait signalé que celui de la présence de Votre Eminence au milieu d'une population si éloignée des grands centres, où votre zèle multiplie ses œuvres de dévouement en faveur de la religion et de la patrie!

Quel heureux concours de circonstances pour faire de ce jour un jour unique dans les souvenirs de la contrée et dans les annales du monastère des religieuses Bénédictines de Flavigny!

Grâces en soient rendues à Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Nancy, qui possède le secret des grandes choses! Institutions créées, traditions ravivées, pompes du culte encouragées, il n'oublie rien de ce qui peut assurer un rang d'honneur à son diocèse.

Diocèse, Eminentissime Seigneur, qui fut un instant le vôtre, où le souvenir de Votre Eminence n'a pu être effacé par trente années, consacré qu'il fut par les merveilles de conciliation qu'y produisit l'esprit de force uni à l'esprit de douceur, et par l'impulsion qu'elle sut donner aux études des lévites.

Mais quoi que je puisse ajouter, ces respectables confrères, accourus pour témoigner à votre Eminence le bonheur qu'ils eurent de jouir des avantages de votre administration paternelle, n'auraient-ils pas à accuser un de vos sous-diacres de ne pas dire assez?

Puis, les religieuses Bénédictines qui ont les honneurs de la journée, avec quels vœux empressés elles attendent Votre Eminence dans ce temple où Elle a présidé des cérémonies si pleines d'émotions, dans ce vieux cloître où gouverna sous les ordres de votre autorité une vénérable abbesse!

Echappée à l'orage du siècle dernier,

Digitized by Google

elle y avait rassemblé ses Filles de Vergaville, reconstitué régulièrement sa communauté, et Votre Eminence sait avec quelle dignité elle y portait le poids de sa noblesse, des années et de l'administration.

A sa mort, des empêchements imprévus écartèrent de la main des supérieures nouvelles la crosse qu'avaient portée quarante-deux Abbesses depuis la fondation de la célèbre abbaye de Vergaville, au milieu du x^e^ siècle.

Mais un évêque bien-aimé que Dieu nous a envoyé dans sa miséricorde, et qui sait tout réparer, même les ravages du temps, a jugé qu'il était opportun de tirer cette crosse de la poussière.

Elle est préparée, Eminent Seigneur, et sa Grandeur, en invitant votre Eminence à la donner à la quarante-troisième abbesse, vous associe, pour l'honneur et la consolation de tous à la restauration de l'Abbaye des Bénédictines de Vergaville dans le monastère que leurs Frères Bénédictins fondèrent à Flavigny dans le ix^e^ siècle.

La Providence a disposé toutes choses avec douceur.

Son Eminence répondit par de gracieuses paroles, et termina en annonçant à M. l'abbé Guyot que pour donner en sa personne à l'abbaye de Flavigny et à tout le clergé du diocèse, une marque de son estime et de sa sympathie, il le nommait, avec l'autorisation de l'Evêque de Nancy, chanoine honoraire de sa métropole.

La cérémonie commença immédiatement : le cardinal revêtu de ses habits pontificaux s'avança au pied de l'autel, accompagné de Mgr l'Évêque de Nancy, et les deux prélats récitèrent les premières prières de la messe qui fut chantée solennellement par le chœur.

A l'*Alleluia* qui précède l'Evangile, l'abbesse s'approcha du trône de Mgr l'évêque et lut à haute voix le serment suivant, qu'elle déposa ensuite, signé par elle, entre les mains du premier pasteur du diocèse.

« Moi, Marie-Marguerite Thiéry, en religion sœur Sainte-Marie, au moment d'être consacrée abbesse, je promets devant Dieu, devant la cour céleste, et en présence de toutes mes sœurs, fidélité, soumission, obéissance et respect à ma mère la sainte Eglise de Nancy, à vous, Monseigneur, qui en êtes Evêque, et à tous vos successeurs : suivant les Saints Canons et les prescriptions des Souverains Pontifes.

» Que Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. »

Immédiatement après, la nouvelle abbesse se prosterna sur le pavé du temple, pendant que le chœur récitait les litanies des saints : les litanies terminées, le Cardinal entonna la préface solennelle de l'imposition des mains, demandant à Dieu de répandre sur la nouvelle supérieure un esprit de grâce, de douceur, de force, de piété. Puis il lui mit en main la règle de S. Benoît, et la crosse pastorale qui avait été préalablement bénite par Mgr Lavigerie.

A la fin de la messe, le cardinal encore revêtu de ses habits pontificaux conduisit l'abbesse à la stalle abbatiale préparée au fond du chœur, et lui remit l'anneau et la croix pectorale; puis il entonna le *Te Deum*, pendant lequel toutes les religieuses vinrent l'une après l'autre, recevoir le baiser de paix de leur Mère supérieure, et lui faire acte d'obédience.

Son Eminence le Cardinal de Bordeaux, au moment où il allait commencer les prières prescrites par le pontifical, a prononcé le discours suivant :

Monseigneur et nos très-chères Filles,

La cérémonie qui nous réunit dans cette enceinte est l'une des plus augustes et des plus douces à la fois dont l'Eglise puisse nous présenter le spectacle ; d'un côté, une grande mission, et une autorité sacrée vont être conférées par Dieu lui-même; de l'autre, dans cette autorité et cette mission vont prendre naissance les plus saintes comme les plus immuables tendresses. Jésus-Christ va mettre au front de l'une de ses filles bien-aimées ce signe du commandement et de la puissance qui appelle le respect, et en même temps il déposera dans son cœur toutes les sollicitudes, tous ces admirables instincts de mère, qui veillent sur une famille chérie, et lui consacrent ses pensées, ses sentiments et sa vie. Le noble et savant pontife de ce diocèse nous a demandé avec une grâce parfaite, de procéder à l'acte sacré qui va réaliser ces grandes choses, et donner à cette maison l'abbesse vénérée qui présidera désormais à ses destinées; nous sommes resté trop attaché à ce cher pays de Lorraine, et nous aimons d'un amour trop profond les saintes retraites que le Seigneur se choisit parmi les enfants des hommes, pour ne pas avoir répondu avec empressement et avec joie au désir qui nous était exprimé.

Nous le ferons d'autant plus volontiers que nous ne saurions oublier, Madame, qu'il y a trente ans, dans cette même enceinte, nous venions non pas écouter des chants d'allégresse, mais apporter des encouragements et des consolations à votre respectable devancière, aux prises alors avec des peines de tout genre. Mme de Lamarche, 42^e^ abbesse de Vergaville, avait vu son monastère saccagé vers la fin du dernier siècle. Elle croyait pouvoir goûter à Flavigny, où elle était venue abriter ses derniers jours avec quelques-unes de ses compagnes, la paix et la sérénité, lorsque les événements de 1830 ouvrirent de nouveau pour elle l'ère des persécutions et des luttes. Il fallut le secours qu'elle trouva dans sa famille, l'une des plus illustres de cette Lorraine qui en possède un si grand nombre, il fallut surtout sa foi et son courage pour la faire triompher de tant d'épreuves et de vicissitudes. Ce sera donc sous l'influence de ces souvenirs, que nous accomplirons, N. T.-C. Filles, cette œuvre auguste du sacre de votre abbesse, après que nous vous aurons rappelé succinctement ce qu'elle sera désormais pour vous et ce que vous devez être pour elle.

Digitized by Google

En étudiant ce que les anciens pères nous disent à cet égard, et en éclairant leurs enseignements par la vie des célèbres abbesses dont l'histoire nous a conservé le souvenir, nous trouvons que leur mission peut se résumer dans ces mots: C'est une mission d'autorité, une mission de lumière et une mission d'amour.

C'est d'abord une mission d'autorité :

Vous devrez être pour vos filles, ma révérende mère, la voix qui commande au nom de Dieu. Tous les hommes sans doute sont dans l'obligation de se soumettre à la volonté divine ; la liberté qu'ils possèdent est la liberté d'une créature, et il faut nécessairement faire une part à la soumission. Mais il y a, selon la remarque de Bossuet, une servitude honteuse qui est la destruction de la liberté et une servitude honorable qui en est la protection. S'abaisser au-dessous de la dignité naturelle, c'est une servitude honteuse. C'est ainsi que font les pécheurs, et c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de celui-là seul qui est naturellement souverain, c'est une servitude honorable qui est seule digne d'un homme libre et qui fait l'accomplissement de la liberté. On est au moins libre en effet pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire à Dieu ! Et ce n'est-ce pas une dépendance vraiment heureuse qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses?

C'est là ce que comprend la véritable religieuse, et par conséquent la véritable fille de saint Benoît, et c'est pour pratiquer cette vertu dans toute son étendue qu'elle veut accomplir la volonté du Seigneur, non-seulement dans les grandes choses, mais encore dans les plus petites ; c'est pour cela, par une suite nécessaire, qu'elle désire connaître cette volonté en ce qui regarde les devoirs généraux du Christianisme et dans ce qui concerne les conseils évangéliques.

Elle a donc quitté le monde ; elle a placé entre elle et lui une grille sacrée et une infranchissable clôture et laissant les hommes du siècle se glorifier d'une haute liberté, comme des enfants qui, échappés de la maison paternelle, se pensent libres alors qu'ils courent sans savoir où ils vont ; elle a dit à celle qui représente Dieu pour elle : Parlez et j'obéirai. Vos ordres seront à mes yeux la manifestation du bon plaisir divin, et dès lors une loi suprême pour mon âme. Je serai entre vos mains comme cet oiseau dont parle le Sauveur, chantant sur l'arbre qui l'abrite, toujours disposé à changer de branche, à être ici ou là, du moment où il peut également continuer son chant d'amour. Et en face de ces dispositions si dignes d'une fille de saint Benoît, l'abbesse s'applique de son côté à faire de ses ordres et de ses avis l'expression de la volonté divine ; elle met tout son zèle à perfectionner dans ses chères filles l'esprit de véritable obéissance. Son commandement est à la fois ferme et doux ; il est marqué du sceau d'une prudence, d'une sagesse tout évangélique, et Dieu bénit avec tant d'abondance cette foi simple et droite de la supérieure qui ordonne, comme de l'inférieure qui obéit, que toutes deux goûtent parfois, je ne sais quelle douceur délicieuse dans leurs rapports réciproques. Ces faveurs, il est vrai, n'existent pas toujours, elles sont même le plus souvent courtes et fugitives, autrement la vertu perdrait une partie de son mérite, mais elles laissent un souvenir qui encourage et qui fortifie, et je les comparerais volontiers à ces charmants rayons qui apparaissent le soir par intervalles entre les nuages amoncelés, illuminant un instant d'une radieuse lumière les prairies et les collines, puis qui disparaissent, mais en laissant après eux de doux reflets et comme des teintes dorées qui rappellent longtemps encore la lumière évanouie.

La mission d'une Abbesse est donc une mission d'autorité, c'est aussi une mission de direction ; elle est la voix qui commande, elle est encore le flambeau qui éclaire.

Les épouses de Jésus-Christ ont, comme le reste des âmes chrétiennes, leurs moments d'obscurité et leurs heures de ténèbres. Il y a pour elles des points douteux de conscience qui doivent être éclairés ; il y a des inquiétudes secrètes qui ont besoin d'être dissipées ; il y a certaines délicatesses dans les opérations intérieures de l'Esprit divin qui demandent un regard sûr et un discernement exquis pour être sainement jugées. Il y a enfin, pourquoi ne le dirions-nous pas, pour l'âme religieuse, comme pour le prophète David, des jours où les vérités les plus certaines s'obscurcissent, où toutes les promesses de J.-C. n'apparaissent plus qu'à l'état vague et inconsistant ; où elle a besoin, pour tout dire, de jeter au Sauveur le cri que poussaient autrefois les Apôtres : *Domine, adauge nobis fidem*, Seigneur, augmentez en moi la foi. Il y a eu de ces éclipses plus ou moins sombres dans les âmes les plus saintes, et cela ne saurait étonner ceux qui connaissent d'une manière un peu intime le cœur humain. Mais Dieu a placé la lumière à côté des ténèbres, et le phare au milieu des tempêtes ; et sous l'influence de la vie monastique, ce phare et cette lumière projettent dans l'âme leurs clartés, avec bien autrement de force et d'abondance que dans la vie chrétienne ordinaire. Ces clartés sont alors, ce semble, plus directement en rapport avec l'intelligence humaine ; elles enveloppent la pensée d'une sorte d'atmosphère lumineuse où les objets de la foi deviennent plus lucides, et revêtent des formes mieux accusées et plus sensibles. C'est votre Abbesse, mes très-chères Filles, qui sera pour vous cette lumière ; c'est elle qui dissipera vos doutes, qui fixera vos incertitudes, qui fera luire dans les profondeurs de votre esprit, la vérité et la justice.

Allez donc à elle avec confiance, quand vous sentirez que l'obscurité se fait dans votre âme ; que vous ne voyez plus vos dé-

Digitized by Google

faults ; que vous ignorez ce que Dieu demande de vous ; que vous ne parvenez pas à vous rendre compte de l'état secret de vos dispositions.

Et vous, ma Révérende Mère, vous répondrez à ces demandes de vos chères filles, en leur dispensant cette lumière qui éclaire et qui réchauffe tout ensemble, selon l'expression de l'Evangile, *Lucerna ardens et lucens*. Vous leur enseignerez que la véritable religieuse imprègne son âme tout entière de sainteté comme la pourpre qu'on a trempée dans une eau généreuse, et qu'elle ne se borne pas à orner son cœur d'une simple apparence de vertu, pareille à ces couches superficielles d'or et d'argent dont la science parvient à couvrir les métaux ordinaires, mais que le temps use bientôt, en rendant ceux-ci à leur première et défectueuse réalité. Vous leur apprendrez à discerner les inspirations de l'esprit de Dieu d'avec celles de l'esprit d'erreur, les desseins bénis d'en haut d'avec les desseins que le Ciel repousse, les sentiments passagers de ferveur, d'avec les impressions sérieuses et les résolutions durables. Vous leur rappellerez souvent qu'une épouse de Jésus-Christ qui, après avoir renoncé au monde, accepte généreusement les obligations de la noble alliance qu'elle a contractée, reçoit, dès ici-bas, le centuple promis par le Seigneur ; et qu'ainsi, à laisser même de côté les biens éternels, elle goûte dans son humble demeure ces secrètes joies du cœur, qui sont autant au-dessus des joies humaines, que le Ciel est au-dessus de la terre.

Le monde, il est vrai, promet à ses disciples des délices enivrantes et des plaisirs qui ravissent ; mais l'Evangile et l'Histoire ne nous apprennent-ils pas aussi que ces plaisirs sont empoisonnés et que ces délices aveuglent et font mourir. Ah ! je suis tenté de m'écrier ici pour vous faire mieux apprécier la différence des biens que Dieu vous réserve, d'avec ceux que le monde offre à ses sectateurs, je suis tenté, dis-je, de m'écrier avec nos saints livres : O prophètes d'erreurs ! ô docteurs de mensonges ! *Prophetæ vesani, viri infideles !* (*Soph.* III), qui présentez aux hommes la volupté comme une coupe de jouissances, pourquoi ne dites-vous pas aussi aux hommes que la liqueur traîtresse de cette coupe a fait jusqu'ici le malheur des générations qui s'y sont abreuvées ? Vos délices et vos joies, mais ce sont elles qui rendent notre société malade et la font se tourner sur sa couche sans pouvoir y trouver le repos ; ce sont elles qui versent à flots dans les âmes le dégoût et le trouble, et cet inexorable ennui qui devient chaque jour plus amer et plus universel ! Vos délices et vos joies, ah ! elles ont dans ce seul siècle creusé plus de sépulcres, et souillé et dégradé plus de créatures humaines, que les tyrans antiques n'ont, à eux tous ensemble, broyé de victimes ; et il faut, en vérité, être frappé d'un aveuglement bien étrange pour ne pas reconnaître que c'est précisément cet amour effréné des joies et des délices qui altère parmi nous la confiance et détruit les dévouements ; que c'est là ce qui, à la place des sentiments désintéressés et généreux, fait régner un égoïsme sans mesure comme sans pudeur ; que c'est là enfin ce qui rend les cheveux blancs sans gloire, l'âge mûr sans majesté, la jeunesse trop souvent flétrie avant le temps, sans virilité et sans honneur. Ah ! c'est que les joies véritables, les seules qui méritent ce nom, ne sauraient se rencontrer que là où se trouvent la vérité et la vertu ; et que la vérité et la vertu n'existent que dans les âmes profondément dévouées à N. S. Jésus-Christ. C'est que ce Dieu sauveur n' a promis qu'à ses disciples fidèles, ces célestes douceurs qui vivifient et ne tuent pas ; qui honorent l'âme et ne la dégradent jamais.

Voilà, nos très-chères filles, ce que l'abbesse placée à votre tête vous enseignera, ce qu'elle vous fera comprendre sous toutes les formes ; et cet enseignement et cette lumière qui vous seront dispensés, arrivent à votre âme, je le dis en un dernier mot, en passant par un cœur que Jésus-Christ possédera tout entier, et où s'épanouiront, dès lors, toutes les affections et tout le dévouement de la mère.

Je disais tout à l'heure que les âmes religieuses, même les plus ferventes, ont leurs heures de ténèbres ; je puis dire avec non moins de vérité qu'il n'en est pas qui échappent aux défaillances qui naissent des combats intérieurs. Sans doute, ces combats et ces défaillances ne sont pas les mêmes pour toutes les âmes ; il y en a qui, sous ce rapport, semblent ne participer à la faiblesse commune que de loin et d'une manière presque insensible ; celles-là ressemblent à l'aigle que sa mère, selon l'Ecriture, exciterait vainement à voler, *aquila provocans ad volandum pullos suos*. Il est venu à la vie sans forces, aussi il dort dans son aire, calme et tranquille au milieu des vents ; les guerres sanglantes, les tempêtes, ses frères tombant sous les coups du chasseur, il ignore tout. Mais cette vie paisible et sans orage n'est qu'une exception s'appliquant à un bien petit nombre. L'âme religieuse, telle que les saints Pères nous la représentent, ce cœur à la fois si noble et si débile, dont le Seigneur a promis d'enlever un jour les misères et les faiblesses, pour ne laisser subsister que ce qu'il y a en lui de noble et de glorieux, le dotant d'une immortelle jeunesse, *renovabitur ut aquilæ juventus tua*, ah ! ce royal compagnon de l'aigle infirme et sans puissance, erre du matin au soir dans la tourmente. Les bruits de la terre montent jusqu'à son oreille ; et, souvent, pour une proie indigne de lui, il va souiller son aile à cette poussière qui remplit le chemin. Il a donc besoin, ce cœur fait pour Jésus-Christ ; elle a donc besoin, cette âme rattachée à lui par des liens si étroits, de force dans sa faiblesse, de secours dans ses luttes incessantes ; et ce secours et

Digitized by Google

cette force, elle ne peut les trouver d'une manière plus sûre que dans cette tendre mère qui a reçu mission de Dieu de la protéger et de la secourir ; dans cette mère dont le premier devoir est, à l'exemple du Sauveur, de couvrir constamment de la plus intelligente et de la plus dévouée tendresse ses filles bien-aimées, dont le salut doit être le fruit du zèle et de l'amour avec lesquels elle aura veillé sur ces âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ.

Comment votre digne Abbesse pourrait-elle faire autrement ? Comment, en même temps que vous trouverez en elle la sagesse qui rend la docilité facile, la bonté qui rend l'obéissance si douce, ne trouveriez-vous pas également cette maternelle tendresse qui est comme le couronnement des qualités d'une supérieure bénédictine ? Est-ce qu'elle ne va pas recevoir avec les insignes de sa dignité, les souvenirs qui obligent et qui allument dans l'âme la double flamme des grandes tendresses et des généreuses inspirations ? Par un privilége rare dans les familles humaines, la mémoire de ces illustres abbesses qui sont aujourd'hui ses aïeules, vit dans les archives heureusement échappées à la destruction. Or si tous ressentent je ne sais quel indéfinissable respect pour cette maternité reculée qui a veillé de loin sur nos destinées ; si tout homme, même parmi les plus humbles, éprouve une inquiète curiosité, lorsqu'il se demande quelle a été la destinée propre de ceux dont il descend, avec quelle satisfaction votre nouvelle Abbesse ne parcourra-t-elle pas ces charges généalogiques, si je puis les appeler ainsi, conservées depuis tant de siècles, et qui sont pour celles que Dieu appelle à les continuer, comme une parole puissante, inspirant pour les lois de la vie monastique le culte du respect et d'un amour auxquels on ne saurait faillir?

Vous trouverez, ma révérende Mère, dans l'histoire de votre ordre, ces traditions augustes, qui, des temps lointains aux âges plus rapprochés, ont été transmises, de génération en génération, aux enfants sans cesse renouvelés de saint Benoît, et que les Pontifes du Seigneur, réunis dans cette enceinte, vous offrent comme la meilleure portion de votre antique patrimoine. Ah ! cette portion de patrimoine vous est remise dans toute sa grandeur et son intégrité ! Les pieuses abbesses qui vous ont précédée n'en ont rien laissé dépérir. Vous marcherez sur leurs traces, vous serez l'image vivante de leurs sentiments et de leur conduite ; et nous avons la ferme confiance que lorsque, le moment de la récompense étant venu, vous vous présenterez au Seigneur avec cette portion si chère de son troupeau, on pourra dire de vos filles bien-aimées : elles ont répondu dignement à la bonté du Dieu qui leur avait donné une telle mère ; — comme les anges protecteurs de ce monastère diront de vous : elle a conservé intact et sans altération pour ses filles bien-aimées, le saint trésor que lui avaient légué ses nobles devancières, je veux dire : la constance dans la piété première, l'estime de la règle, l'amour de la solitude, la foi dans les promesses éternelles. Amen.

—

Discours prononcé par son Eminence le cardinal Donnet, le jour de la consécration de la nouvelle église de Bergerac.

(Août 1865.)

Messeigneurs, c'est le 6 avril 1856 que nous bénissions la première pierre du monument qui est aujourd'hui l'objet de cette solennité. Ainsi, en moins de dix ans, nous avons vu le couronnement d'une œuvre qui eût peut être demandé un siècle à nos devanciers. Fille du Dieu qui pour nous apprendre à bien user du temps, voulut mettre six jours à créer le monde, la civilisation contemporaine, a dit un orateur chrétien, semble emprunter au Très-Haut le *fiat* créateur. Honneur à notre pays dont l'admirable activité multiplie en quelque sorte la vie et nous permet d'accomplir de toutes parts des prodiges que la religion est heureuse de bénir !

Il m'est doux aujourd'hui d'être l'interprète de la reconnaissance pour ce peuple intelligent, ces édiles généreux et persévérants, ce bon pasteur et les trois évêques qui conçurent cette œuvre, ou la bénirent dans les diverses phases qu'elle a traversées. Mais, hélas ! pourquoi faut-il que, à toutes nos fêtes, se mêlent quelques souvenirs douloureux ! D'un mot, je viens de rouvrir des tombes à peines fermées. Vos deux derniers pontifes attendaient l'un et l'autre, avec une sainte impatience, la solennité de ce jour, et leur âme seule est ici. Quand les accents pleins de foi et d'espérance de Mgr Georges s'unissaient aux nôtres au moment où nous posions les fondations de l'église à venir, pouvions-nous penser que, si peu de temps après, nous rendrions un hommage suprême à ses talents et à ses vertus?

Deux ans plus tard, nous remplissions le même devoir envers son successeur. Quelque rapide qu'ait été son passage, pouvons-nous oublier par quelle largeur de vues, par quelle connaissance des hommes et des choses Mgr Baudry avait su se concilier l'estime et la confiance de tous ses diocésains?

Il vous était réservé, Monseigneur, de recueillir là où vos prédécesseurs avaient semé ; et leur héritage ne pouvait échoir à des mains plus dignes. Laissez-nous vous remercier d'avoir songé à nous associer à ce grand acte de votre épiscopat.

Rien n'intéresse une cité, un diocèse à un plus haut degré que la consécration d'un nouveau temple. Il y a là plus qu'un fait isolé et accidentel. Aux yeux de la foi, c'est le premier anneau d'une longue chaîne de bienfaits destinée à relier à Dieu l'humanité tout entière ; c'est une haute manifestation de la beauté, de la fécondité de l'Eglise, de

Digitized by Google

tout ce qui rappelle sa vie à travers les âges; c'est une des meilleures solutions des grands problèmes qui occupent les esprits.

Voilà ce que signifient ces pierres : *quid sibi volunt lapides isti?*

En remerciant l'auteur de tous les dons de la source de grâce qu'il fait jaillir ici, nous traduisons les sentiments qui vous animent, vous hommes d'élite de toutes les classes, si heureux de faire cortége aux pontifes accourus à cette solennité.

Ces pierres, vous les avez apportées ici, comme jadis les enfants d'Israël, et Dieu vient de leur communiquer une voix, un sentiment, pour qu'elles puissent redire un jour à vos fils la piété de leurs pères : *Positi sunt lapides isti in monumentum filiorum Israel!*

Pourquoi, nos très-chers frères, ce temple élevé au prix de tant de sacrifices? sinon parce que vous croyez que Dieu vient y faire sa demeure, selon cette parole de nos livres saints : *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; il résidera avec eux : ils seront son peuple, et il sera leur Seigneur.* Les nobles cœurs sentent le prix de l'habitation d'un Dieu parmi les hommes. La vie que leur communique le Verbe divin ne saurait rester inactive; elle se traduit par de sublimes conceptions. L'art se met à son service, il s'identifie avec elle.

La basilique en forme de croix, avec ses mille symboles, lui sert à reproduire l'histoire du sacrifice offert pour le salut du monde. La liturgie sacrée développe la solennité de ses pompes; son architecture semble correspondre à l'architecture même des cieux, et l'on ne peut pénétrer dans l'enceinte d'une belle église sans être ému de tant de majesté, d'harmonie ou de silence.

Tels sont les prodiges enfantés jadis par la foi de nos aïeux; tel est celui, nos très-chers frères, qui s'est opéré dans votre cité!

Gloire donc à vous, Monsieur le Maire, et à votre respectable prédécesseur, ainsi qu'à l'habile architecte à qui sont dus les plans et la direction du remarquable édifice sur lequel tant de pontifes sont venus appeler les célestes bénédictions. Tout son ensemble est un retour marqué vers l'esprit chrétien, dont les inspirations se retrouvaient dans les autels, dans les vitraux, dans les statues, dans les vases, les bannières, et jusque dans les croix les plus simples. Ici, c'est le même art, la même splendeur, la même vérité. On reconnaît bien là cette esthétique, cette croyance qui voit dans l'Eglise la maison de Dieu, et qui la décore d'une manière digne de Celui qui doit l'habiter.

Placée sur une hauteur, votre église, nos très-chers frères, domine en souveraine tous les monuments d'alentour. Sa façade, ses hautes galeries, ses toits aigus, ses mille détails d'ornementation, forment un ensemble d'un religieux aspect. Par là se réalisent encore parmi nous les idées qui s'inspirent aux sources de la suprême vérité. Aussi, voyez comme le regard se repose délicieusement sur ce nouveau sanctuaire! comme il s'élève doucement dans les airs avec la flèche élégante qui semble le convier à laisser la terre!

Sursum corda, crient toutes ces pierres, *les yeux*, et *les cœurs en haut! Sursum corda*, devons-nous dire à notre tour, car à mesure que les caractères s'abaissent, le chrétien doit protester, en dirigeant ses aspirations vers le ciel!

Quand on contemple le spectacle imposant de cette couronne de guerriers, de magistrats, d'administrateurs, formée de l'élite de toutes les notabilités d'une province, et le ministre de l'Empereur, dont l'apparition subite dans la ville de son adoption ajoute un nouvel éclat à cette solennité, la foi grandit, et l'on se reporte involontairement à cette époque où le christianisme commençait à déployer au grand jour toutes ces splendeurs dans l'antique Rome, ébranlant déjà les colonnes de ce vieux monde qui bientôt devait tomber sous les coups de sa puissance.

Espérons, nos très-chers frères, que l'impiété des mauvais jours tombera aussi devant une religion qui sent d'âge en âge se renouveler sa jeunesse et sa force : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

C'est un heureux présage, quand les hommes comprennent la vanité de tous les systèmes qu'on a cru pouvoir opposer à la foi de nos pères. C'est par les croyances que le monde se soutient. L'absence d'une église dans un pays, c'est l'absence de Dieu. Remontons le cours des âges : Quand la société périssait sous les coups des Barbares, il fallait que chaque temple fût, pour ainsi dire, le moule d'une société nouvelle, et que le saint lieu accoutumât les hommes au bien, les arrachât au mal. C'est pourquoi l'église avait sa fontaine qui purifiait les mains, son vestibule où pleuraient les pénitents. Plus tard viennent se ranger près d'elle le baptistère, le cimetière et le clocher; elle embrasse dans son enceinte agrandie tout ce qui fait la vie religieuse d'un peuple. Toute la patrie spirituelle est là : il ne fallait rien de plus, a dit un judicieux archéologue, pour naître, vivre et mourir. On comprend que les basiliques aient enfanté des cités. Quand la lumière des sciences et des arts menaçait de s'éteindre, le temple conservait dans ses mosaïques, dans ses vitraux, dans toutes ses peintures et dans ses pierres même un enseignement populaire capable d'éclairer les esprits et d'émouvoir les cœurs; les hommes en sortaient instruits et charmés et y revenaient avec amour, comme en un lieu où ils trouvaient le vrai et le beau.

Et pour donner à tous la clef de ces représentations instructives, on les a accompagnées d'inscriptions. Au-dessous de chaque mosaïque, sur chaque muraille se lisaient des vers qui en expliquaient le sens, qui en tiraient une leçon, qui cherchaient à toucher le spectateur, à lui arracher une larme ou une prière.

Ainsi se forma une espèce de catéchisme,

Digitized by Google

un genre de littérature, une poésie morale qui anima les églises du moyen âge, et qui disparut dans les jours de l'ignorance ou du mauvais goût.'

Emporté plus loin que nous ne l'aurions voulu par les considérations qui précèdent, le temps nous manque pour vous expliquer, nos très-chers frères, le sens des rites sacrés qui, dans les consécrations d'église, n'est pas toujours pleinement compris. Il est cependant facile de saisir l'idée générale qui domine ces cérémonies, lorsqu'on sait que la dédicace d'un temple catholique figure l'union de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne. Le consécrateur représente le Sauveur du monde, et le monument qui doit être consacré, le paganisme plongé dans l'ignorance.

Vous avez remarqué qu'après de nombreuses aspersions et après avoir tracé l'alphabet grec et latin sur la cendre, le pontife est allé chercher les saintes reliques et les a introduites dans la nouvelle église comme Jésus introduira un jour les élus dans la maison de son Père. Vous conserverez longtemps le souvenir de la longue file de prêtres et d'évêques marchant sous les arcs de triomphe dressés dans vos rues et faisant retentir nos places publiques de ces chants d'allégresse : *Levez-vous, bien-aimés du Seigneur! abandonnez vos glorieux tombeaux; bénissez ce temple, gardez-nous en paix.*

Nous pouvons donc te féliciter, noble cité de Bergerac. Désormais tes habitants ne seront plus condamnés à se presser, à s'entasser en quelque sorte pour l'exercice du culte de leurs pères, dans un lieu où tout venait contrister les regards de leur foi. A l'avenir, comme aujourd'hui, nos imposantes cérémonies se feront avec la pompe et la liberté qu'elles réclament, dans un de ces monuments qui font la gloire d'un pays, et qui éternisent le souvenir du siècle qui leur donna naissance. Aussi, comme le peuple d'Israël après la dédicace du temple, tu garderas de ce jour un éternel souvenir, *habebitis hunc diem in monumentum.*

Cette fête comptera comme une des plus belles dans les fastes de ton histoire; chaque pierre de l'édifice sacré en perpétuera la mémoire et racontera aux siècles futurs le dévouement religieux de la génération présente. Touchant privilége des solennités catholiques et de celle-ci en particulier, de pouvoir laisser dans les âmes des impressions qui résistent à l'action du temps!

Et nous aussi, nos très-chers frères, heureux des émotions qui ont si délicieusement agité notre âme pendant cette solennité, nous les emporterons comme un trésor; nous redirons à nos bien aimés diocésains les témoignages de tendre et respectueuse affection dont nous avons été l'objet. Ils en seront heureux, vous en béniront, et en garderont avec nous un impérissable souvenir. *Amen.*

—

Allocution pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle du grand séminaire de La Rochelle, prononcée par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, le mercredi 14 mars 1866.

NOTICE.

Le mercredi, 14 mars, avait été choisi pour la bénédiction de la première pierre de la nouvelle chapelle du grand Séminaire, à La Rochelle. Le soir, à cinq heures, par une température des plus douces qui se puissent rencontrer dans cette saison, tout était prêt pour la solennité, que devait présider et accomplir lui-même le premier pasteur du diocèse. Des tentures gracieuses, des oriflammes aux couleurs symboliques, frappaient les yeux, réjouissaient les cœurs, et une assemblée d'élite avait pris place dans l'enceinte marquée pour le nouvel édifice.

Sa Grandeur étant arrivée, on organisa la procession et on se rendit, en chantant, de la chapelle au lieu où devait s'accomplir la cérémonie. Rendu au trône qui lui avait été préparé, le Prélat daigna adresser aux jeunes lévites qui se pressaient attentifs et saintement joyeux autour de lui, des paroles dont nos lecteurs pourront apprécier tout à l'heure, par eux-mêmes, le charme et l'heureux à-propos.

La cérémonie s'est ensuite accomplie selon les prescriptions du Rituel, et à l'édification de tous. Quand le moment arriva où le Pontife devait sceller lui-même la première pierre qu'il venait de bénir, on présenta à Sa Grandeur un marteau, et les autres instruments voulus, bien dignes par leur richesse d'une pareille circonstance. La main du Pontife, en les prenant, rencontrait un velours violet, brodé d'or, qui garnissait le manche de chacun de ces instruments précieux. Un bassin placé tout auprès, se remplit aussitôt de pièces d'argent, fruit d'une offrande spontanée et généreuse, et, les prières étant achevées, on rentra processionnellement à la chapelle, où le salut du saint Sacrement couronna cette belle et édifiante cérémonie.

Le soir, Monseigneur a reçu la visite d'une députation, composée des ouvriers-chefs qui venaient, au nom de tous, offrir à Sa Grandeur, avec l'expression de leur reconnaissance, l'hommage des instruments si gracieux dont Elle avait fait usage dans la cérémonie, et lui manifester en même temps le désir de posséder le discours prononcé par Elle, dans une circonstance qui laissera de si doux souvenirs. Sa Grandeur a bien voulu déférer à ce désir, qui honore véritablement ceux qui l'ont exprimé, et Elle nous a confié cette pieuse allocution que nous allons reproduire après avoir donné l'inscription commémorative de cette heureuse circonstance.

ANNO. AB. INCARN. XP.
IN. PERPETVVM. REGNANTIS.
MILLES: OCTING: SEXAG: SEXTO:
ROMAE. SED. PIO. PP. IX.

Digitized by Google

RVPELLENS. SANTONENSEMQ; ECCL.
REG: IOAN: FRANC: LANDRIOT,
GALLIAS; AVT: NAPOLEONE: IMP: III:
ARCH: A: BROSSARD:
DIE: XIV: MARTII:
PRIMARIVS: HIC: LAPIS: IMPOSITVS: EST:
ET: BENEDICTVS:

(Extrait du *Bulletin religieux* du 24 mars 1866.)

—

Et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum. (*I Petr.* II, 5.)

C'est vous qui êtes les pierres vivantes avec lesquelles on doit édifier; vous êtes la maison spirituelle, le sacerdoce saint, pour offrir des victimes spirituelles, agréables à Dieu, par N. S. J. C.

Messieurs et chers amis,

Vous savez tous la raison de cette fête de famille : grâce aux libéralités du Gouvernement, grâce au zèle d'un excellent architecte (1) et de tous ceux qui travaillent sous ses ordres et sa direction (2), auxquels nous sommes heureux de payer déjà le tribut de notre reconnaissance, nous aurons prochainement une chapelle plus convenable et plus digne de votre piété. Déjà les travaux marchent avec une activité qui nous fait espérer un prompt achèvement, et je viens aujourd'hui bénir la première pierre d'un édifice dont nous avions depuis longtemps désiré la construction.

Mais à cette occasion ma parole doit aussi construire quelque chose dans vos cœurs, et le texte de l'Apôtre me trace à l'avance le programme que je dois suivre. — Pourquoi êtes-vous au séminaire? Quel est le but de cette retraite, de cette vie d'étude et de méditation? Vous devez aussi construire une chapelle au Seigneur, vous devez ériger un sanctuaire, élever un temple où viendront s'abriter les générations humaines; et ce temple, c'est votre âme, c'est votre intelligence, votre cœur, votre volonté; et vos pensées, vos désirs, vos affections, la direction morale de votre vie, ce sont les pierres vivantes qui doivent entrer dans la construction du temple, *et ipsi tanquam lapides vivi.*

Avant de bâtir cette chapelle on a commencé par déblayer le terrain, par enlever les broussailles et tous les végétaux qui recouvraient le sol, puis on a creusé les fondations: et l'on ne s'est arrêté qu'après avoir rencontré le terrain solide. C'est là ce que les dignes enfants de saint Vincent de Paul à qui nous sommes si heureux de confier tous les ans la direction de vos âmes, c'est là ce qu'ils cherchent à faire en vous. — Quand vous arrivez du monde, vous êtes comme un terrain parsemé de broussailles, de ronces et d'épines, le sol n'est pas nivelé, il est recouvert d'aspérités. Quelques-unes des mauvaises tendances de la nature dégénérée se disputent encore la terre de vos âmes. Il faut faire un travail préparatoire, avant même de songer à placer la première pierre : il faut brûler les broussailles, couper les ronces et les épines, niveler le terrain, couper les montagnes de l'orgueil, combler les vallées où se cachent toutes les faiblesses de la nature, *omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa et aspera in vias planas* (*Luc.* III, 5). Mais pour que cette opération soit facile, il ne faut point de résistance de votre part; vous devez même aider la main bienveillante qui veut, pour votre bien et pour le bien de l'Eglise, exécuter en vous des opérations parfois douloureuses. Vous devez, avec le courage et l'héroïsme qu'inspire la vocation de l'apostolat, vous devez dire à vos habiles directeurs : coupez, brûlez, retranchez, pourvu que vous fassiez de moi le temple de Dieu, *hic ure, hic seca.*—Après le déblaiement, on creuse les fondations : il y a aussi des fondations dans le temple des âmes, et pour construire quelque chose de durable, il faut enlever la terre superficielle et arriver à cette partie solide qui est comme la base de l'être humain. On n'y parvient pas ordinairement sans peine, il y a tant de terres rapportées dans les âmes, tant de couches mélangées et formées de tous les débris de la vie! Pour arriver aux fondations, il faut que la bêche et la pioche agissent de concert.— Je ne dois pas vous le dissimuler, ici l'opération devient encore plus douloureuse, parce qu'on entre dans la chair vive, on pénètre dans les veines, afin d'opérer de sages et intelligentes dissections. Mais si pour bâtir des maisons de pierre, on ne craint pas de fendre le sol, de couper les racines, d'expulser tous les matériaux inutiles, que ne doit-on pas faire, que ne doit-on pas souffrir pour préparer la construction du temple du Seigneur?

L'Ecriture nous fait remarquer que, dans la construction du temple de Salomon, on jeta dans les fondations des pierres grandes et précieuses, *ut tollerent lapides grandes, lapides pretiosos in fundamentum templi* (*III Reg.* v, 17). C'est surtout dans les fondements de l'âme sacerdotale qu'il faut jeter des pierres grandes et précieuses : car le Très-Haut veut s'y bâtir un temple pour l'éternité, *Deus fundavit eam in æternum* (*Psal.* XLVII, 9). La foi, l'espérance, la charité, *in fide fundati et stabiles* (*Coloss.* I, 23), *in charitate radicati et fundati* (*Ephes.* III, 17), la force, la patience, la pureté, l'abnégation, le dévouement, l'oubli de soi, l'amour du bien, voilà ces pierres grandes et précieuses qui doivent former les assises de l'âme sacerdotale, *lapides grandes et pretiosos in fundamentum.* Dans le monde, on montre toujours au dehors, on a besoin de montrer ce qui est le meilleur, ou du moins ce qui paraît le meilleur. C'est le contraire dans le Christianisme; le meilleur doit être caché, et telle est la loi de la nature et de la grâce : la source du bien doit toujours être meil-

(1) M Brossard, architecte diocésain.

(2) MM. Gibre et Solleau sont entrepreneurs des travaux de maçonnerie; M. Sabourcau-Morin est entrepreneur de tous les autres travaux.

Digitized by Google

leure que ce qui en découle. D'ailleurs, il n'y a que le vrai et le bon qui dure et qui soit solide, il doit donc être à la base pour porter tout le reste. Ah! Messieurs et chers amis, prenez, pendant votre Séminaire, tout ce que vous avez de meilleur dans l'âme, de plus fort, de plus résistant, de plus divin; jetez-le dans les fondations de votre être : car ces fondations sont pour toute votre existence, elles porteront l'édifice tout entier, et votre vie de prêtre sera en rapport avec ce qui aura été mis dans les fondements, *justus quasi fundamentum sempiternum* (*Prov.* x, 25). Pourquoi ce jeune prêtre, à peine sorti du Séminaire, ressemble-t-il à un édifice qui déjà vacille; pourquoi ces murs déjà lézardés? N'en soyez point surpris; il n'a point mis de fondements en sa vie sacerdotale pendant le temps de son Séminaire, ou bien, il n'y a jeté que des choses légères, sans consistance; et, comme dit l'Apôtre, du bois, du foin, de la paille, symbole de toutes les frivolités de l'âme, *ligna, fœnum, stipulam* (*1 Cor.* III, 12). Aussi, au premier contact des vents du monde, la muraille chancelle.

Quand les fondements sont convenablement établis, on élève les murs; mais les pierres qui doivent entrer dans la construction doivent être taillées, *de lapidibus dolatis* (*III Reg.* VI, 7). — Il est encore facile de tailler les pierres matérielles, car elles se laissent faire : elles n'offrent de résistance que celle qui est nécessaire pour faire briller le talent de l'ouvrier; mais les pierres vivantes, qu'on appelle les hommes, ne sont pas aussi faciles à tailler; elles remuent, elles s'agitent, elles se dressent contre vous, et, au besoin, elles vous feraient subir le supplice de la lapidation. Et, cependant, parmi ces pierres humaines, combien sont mal faites, couvertes d'aspérités, anguleuses, et par là même impropres au service! Or, mes amis, vous êtes sortis de ces carrières de l'humanité; et, quoique la pierre ait été sans doute plusieurs fois dégrossie, combien ne reste-t-il pas encore de pointes aiguës, de formes peu agréables, de surfaces raboteuses? Laissez agir le marteau, voire même la scie et le ciseau : il y aura peut-être frémissement dans la nature, il y aura douleur et souffrance aiguë pendant quelques instants; mais combien nous serons tous heureux, et vous aussi, de trouver à la fin de l'opération une pierre parfaitement préparée, et qu'on pourra placer comme ornement et comme soutien dans la maison du Seigneur!

Les pierres sont ensuite unies ensemble par un ciment : c'est le symbole de l'ordre et de la cohésion qui doivent régner dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos affections, dans votre conduite. Ce qu'il y a de plus à craindre, en un sens, dans la vie du prêtre, c'est le défaut d'ordre, c'est le décousu de la vie. C'est peu de chose, cela paraît peu de chose dans le principe; mais souvent c'est la cause des plus grands maux dans la vie du prêtre. — Avez-vous remarqué, dans l'Ecriture, une des causes principales des lamentations de Jérémie? C'est que les pierres du sanctuaire ont été dispersées et jetées à tous les coins des rues. *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* (*Thren.* IV, 1). Rien, en effet, n'est plus triste que de voir un prêtre dont la vie ressemble à des décombres disséminés partout, à des pierres égarées qui roulent partout. Cela peut être pour lui, et pour l'Eglise, l'origine des plus grandes calamités; aussi le prophète Isaïe nous indique, comme une grâce particulière de Dieu, la précaution que prend le Seigneur, de mettre lui-même en ordre les pierres qui composent l'édifice d'une âme, c'est-à-dire, ses pensées, ses désirs, sa conduite, sa vie tout entière : *Ecce ego sternam per ordinem lapides tuos*, et même de placer, aux confins de son activité, des pierres si bien disposées, qu'elles forment un coup d'œil charmant et délicieux : *Et ponam omnes terminos tuos in lapides desiderabiles* (*Isa.* LIV, 11, 12).

Enfin, dans un temple, il y a un autel et un tabernacle, et l'on choisit pour les construire ce qu'il y a de mieux dans les pierres qui sont à la disposition de l'architecte. Si l'on possède des marbres précieux et variés, ou en fait un choix riche et intelligent, on les taille avec plus de soin, on les polit avec plus de précautions, et l'autel se dresse au milieu du sanctuaire comme le principal ornement du temple; son tabernacle devient la résidence du Dieu d'amour.

Oh! combien j'aime à contempler l'âme d'un bon prêtre! Dans la partie la plus reculée, la plus mystérieuse du temple de cette âme, il y a aussi un autel invisible, formé des marbres les plus riches, je veux dire des pensées les plus saintes, des affections les plus divines; et, sur cet autel, se dresse un tabernacle orné d'or et de pierreries; et, dans ce tabernacle, le Verbe incorporel, comme dit un Père, *spiritali ratione Verbum incorporeum gestans animo, circumfer* (1). — C'est là la source de la vie pour le bon prêtre, c'est le foyer de l'amour et de la sainteté. C'est de là que découle tout le bien qu'il fait, et si la lumière de sa parole, de ses actes, est plus pure, c'est qu'elle rayonne de ce centre divin. — Oh! mes amis, et c'est ma dernière recommandation, travaillez tous les jours de votre Séminaire à vous construire cet autel invisible, ce tabernacle immatériel, dont les pierres précieuses sont les pensées les meilleures, les affections les plus saintes, et les sentiments les plus éthérés de l'âme. Clarifiez tous les jours votre âme, distillez votre âme, et que les parties les plus pures, les plus divines, montent, et se réfugient dans les hautes et invisibles régions de l'être; qu'elles y forment comme une auréole lumineuse, où le Verbe établira son tabernacle, *in sole posuit tabernaculum suum*. Que ce soit comme le buisson ardent de votre âme,

(1) S. Aster., hom. I. *De div. et Lazar. Patrol. grecque*, t. XL, p. 167.

Digitized by Google

car le Christ aime surtout ces tabernacles qui ne sont pas faits de la main des hommes, *per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum* (*Hebr.* IX, 11). Il aime surtout à résider dans le cœur de ces bons prêtres, qui lui réservent, dans le lieu le plus retiré, dans le sanctuaire le plus invisible de leur âme, la place qui convient au Maître souverain et au Père bien-aimé. — Ces prêtres sont les tabernacles vivants; ce sont les autels perpétuels, les autels portatifs de Dieu, ce sont des porte-Christ, *spiritali ratione Verbum incorporeum gestans animo, circumfer.*

O mon Dieu! ô Christ, qui êtes le vrai Prêtre éternel, pendant que nous allons bénir les pierres matérielles de cette chapelle, prenez chacun de ces cœurs qui m'entendent; consacrez-les par une onction invisible; préparez-les à l'avance pour le grand jour du Sacerdoce, et qu'ils soient un jour la vraie maison de Dieu, où le peuple viendra avec bonheur entendre la parole sainte, chanter des cantiques, et s'engraisser de la Divinité, *de Deo saginari* (Tertullien).

—

VI. DISCOURS ET INSTRUCTIONS

POUR LA BÉNÉDICTION DES CLOCHES, DES CLOCHERS ET DES ORGUES.

Instruction pastorale de son Eminence le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion du Carême de 1844, sur les cloches.

L'Eglise ne se contente pas, nos très-chers frères, d'éclairer nos intelligences par le bienfait de son enseignement; elle nous instruit encore, elle nous mène à Dieu par les cérémonies de son culte et la pompe de ses solennités.

Mère attentive et vigilante, elle fait contribuer à son action sur les âmes ce que les hommes consacrent aux usages les plus ordinaires de la vie. En spiritualisant la matière, elle lui prête le langage des intelligences et lui impose une sorte d'apostolat; tout ce qu'elle appelle à son aide participe de sa grandeur, de sa sainteté, de son céleste pouvoir.

De là la vertu puissante du culte catholique: de là les vives impressions produites par tout ce qui concourt à l'éclat de nos cérémonies, depuis les vases d'or et les riches décorations du sanctuaire, jusqu'à cette voix solennelle qui publie du sommet de nos églises la louange de Dieu, et convoque au pied des autels tous les membres de la grande famille.

Et, pour ne parler aujourd'hui que de la cloche, qui ne sait combien sa mystérieuse parole a de puissance; combien sont vifs et populaires les sentiments qu'elle sait réveiller dans les cœurs?

Nous bénirions Dieu dans toute l'effusion de notre cœur, nos très-chers frères, si, après avoir éclairé votre foi sur l'usage des cloches, nous pouvions vous faire apprécier et aimer davantage ces voix amies, qui vous racontent si merveilleusement toutes les phases de l'existence chrétienne, toutes les sollicitudes maternelles de la religion.

Il est impossible de rendre le malaise, l'indéfinissable désolation (1) qui règne au sein de la campagne ou de la cité que n'émeut plus cette voix puissante: il semble que les relations entre Dieu et l'homme s'y sont brisées, et que la terre ne correspond plus avec le ciel.

C'est que la cloche est le plus pathétique, le plus grandiose, le plus magnifique de tous les instruments; on peut tout lui demander, parce qu'il peut tout exprimer. Plus on écoute ses harmonies, et mieux on conçoit qu'entre l'être dépendant et faible et la majesté souveraine, cette grande voix de nos sanctuaires peut seule rapprocher les distances, et devient l'unique interprète assez fort pour transmettre jusqu'au trône de Dieu nos joies et nos tristesses, nos prières et nos repentirs.

Transportez-vous par la pensée, la veille ou le jour d'une grande solennité, dans celles des villes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Belgique, de la France (nous n'osons parler de l'Espagne), qui ont conservé ou remplacé, dans les tours de leurs vieilles basiliques, les riches sonneries des anciens jours. Entendez ces tintements épars roulant d'une église à l'autre leurs flots de mélodie, puis, tout à coup, comme un prélude timide encore, mais bientôt grave, éclatant et majestueux, s'élevant de chaque clocher dans les airs. Ce n'est d'abord qu'une vibration montant, pour ainsi dire, isolée; peu à peu toutes les cloches se mêlent, se confondent, se perdent l'une dans l'autre, et s'harmonisent dans un magnifique concert. On croirait n'entendre qu'une voix chargée de porter au ciel ces élans religieux pour lesquels aucune langue humaine n'a de paroles; en sorte que nous pouvons dire, de l'effet produit par la réunion de toutes les cloches d'une grande cité, ce que Tertullien disait déjà de l'orgue des anciens qui retentissait dans l'enceinte des amphithéâtres, où il mêlait ses sons bruyants aux cris des gladiateurs, aux gémissements, et plus souvent encore aux chants de triomphe de nos martyrs: « Considérez cette machine étonnante et magnifique, composée de tant de parties, divisée en tant de pièces, enrichie d'une moisson de tuyaux, et cependant ne formant qu'un seul instrument, ne produisant qu'une seule harmonie. » (Tertull., *De anima.*)

De pieux auteurs ont attaché divers sens mystiques et spirituels à l'usage des cloches. Les uns les regardent comme la figure des

(1) En traversant la paroisse de Barsac, quelques jours après le triste événement qui venait de détruire son clocher et une partie de sa belle église, nous avons pu nous convaincre que ce mot de *désolation* est le seul capable d'exprimer ce que nous avons vu. Peuple intelligent et généreux, il vient de remplacer la cloche qu'il a perdue par quatre nouvelles cloches, dont l'une est supérieure à tout ce que nous possédons en ce genre dans le diocèse, sans excepter toutes nos églises de Bordeaux.

Digitized by Google

apôtres et des hommes évangéliques, dont il est écrit que *le son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre* (*Psal.* XVIII, 15); les autres y ont vu l'image de l'Eglise même, consacrant cet airain sonore comme une bouche de prophète, qui s'en va publier sur les toits le symbole de notre croyance, et convoque, en criant sur la montagne, les peuples aux saintes assemblées; d'autres enfin ont découvert, dans les cloches de chaque sanctuaire en particulier, l'emblème du pasteur chargé de presser, de conjurer *à temps, à contre-temps* (II *Tim.*, IV, 2), et *de forcer* en quelque sorte les fidèles, selon le langage de l'Ecriture, *à entrer dans la salle du festin.* (*Luc.*, XIV, 24.)

Les cloches ont remplacé les trompettes d'argent dont il est parlé dans le chapitre x du *Livre des Nombres.* Elles étaient, par l'ordre formel du Seigneur, confiées aux enfants d'Aaron, à l'effet de convoquer le peuple d'Israël, pour lui indiquer l'heure du sacrifice; et, par leurs sons plus ou moins prolongés, ces trompettes marquaient les différents mouvements que l'armée devait opérer pendant son séjour dans le désert. C'est la raison pour laquelle autrefois la fonction de sonner les cloches ne pouvait être remplie que par des lévites. L'Eglise varie, comme on le faisait dans l'ancienne loi, la manière de donner le signal aux chrétiens, selon le degré des solennités et la nature des exercices auxquels elle veut que ses enfants participent.

A ce point de vue, la salutaire influence de la cloche est immense. Du berceau à la tombe, elle se mêle à la vie humaine, pour en consacrer les joies, pour en pleurer les douleurs, pour en rappeler les devoirs : on dirait la voix de l'ange tutélaire que la foi nous montre à côté de chaque homme, guidant ses pas, inspirant son cœur, souriant à ses innocents plaisirs, sympathisant avec ses souffrances, gémissant sur ses erreurs.

La cloche ne reste étrangère à aucune des grandes émotions du chrétien. A notre entrée dans la vie, elle nous salue d'une voix maternelle, et annonce par ses joyeux carillons un nouveau-né à la famille, un citoyen à la patrie, un élu pour le ciel.

Ah! sans doute, nos très-chers frères, si les eaux régénératrices du baptême ne coulaient sur notre front pour effacer la souillure de notre origine, nous n'aurions à enregistrer à chaque naissance que l'apparition d'un être déchu, rejeton d'une souche criminelle, et dès lors voué aux ténèbres et à la mort! Mais Jésus-Christ s'est fait notre rançon, la grande expiation du Calvaire a été acceptée, l'homme est rentré dans ses droits primitifs. Airain béni de nos sanctuaires, préparez vos accords, sonnez la naissance, sonnez la vie, sonnez la mort d'un être régénéré : c'est le frère d'un Dieu sur la terre, son cohéritier dans les cieux.

Fêtes des cités, fêtes des peuples, fêtes de la patrie, que deviendrait votre allégresse sans la voix solennelle qui semble tomber des cieux pour confondre les âmes dans un même enthousiasme, dans l'exaltation des mêmes transports? Qui précipite les bras armés aux frontières menacées? qui annonce au jour des dangers la fin des alarmes de la patrie, si ce n'est l'airain sonore qui proclame la victoire? La cloche, du haut des flèches aériennes, est comme une sentinelle dont le regard vigilant protége nos champs et nos cités. Si les torrents dévastateurs franchissent leurs rivages, si des toits de nos maisons jaillit la flamme de l'incendie, n'est-ce pas la cloche d'alarme qui réunit et qui sauve? C'est toujours par la cloche, c'est par son intermédiaire imposant, que la terre chrétienne fait monter vers le ciel ou ses gémissements ou sa reconnaissance.

Et pourquoi, nos très-chers frères, craindrions-nous de le dire, quand vous en êtes vous-mêmes les tristes témoins? A quel signe quelquefois pourrait-on distinguer le grand jour du Seigneur des autres jours de la semaine, si la cloche se taisait; si, dès l'aurore, elle ne protestait, par ses balancements animés, contre les violations qui affligent profondément l'Eglise? si son infatigable voix, dominant le bruit de la cité, le tumulte du monde, les cris de ses fêtes profanes, ne faisait entendre aux hommes qui l'oublient, que le dimanche est un jour de prière, d'actions de grâces et de repos; qu'en ce saint jour il faut non point labourer les champs, en recueillir les moissons, mais appeler sur eux la rosée du ciel et les bénédictions d'en haut; qu'enfin, en ce jour de trêve et de sanctification, l'homme cesse de travailler le bois, le fer et la pierre, et que toutes les âmes doivent s'unir dans un seul sentiment exprimé par ces paroles du Roi-Prophète : *Mon cœur a tressailli à cette nouvelle heureuse qui vient de m'être annoncée : Nous irons dans la maison du Seigneur* (1). Ici, nul n'est oublié, ni le voyageur exposé à des dangers qu'il ignore, ni le malade que l'infirmité retient sur sa couche de douleur, ni le pauvre, ni le riche, ni le puissant, ni le faible, ni les vivants, ni les morts.

Ainsi, nos très-chers frères, c'est la cloche qui symbolise cette communauté de biens spirituels, et sa voix proclame dans les airs cette majestueuse union de foi, d'espérance et de charité, que l'Eglise seule a reçu mission de réaliser parmi les hommes.

Eclatez, voix imposantes et harmonieuses, portez jusqu'à la région des étoiles nos hymnes saints et nos chants de prières; dites au firmament nos hommages, publiez la grandeur *du Dieu dont il raconte la gloire* (2), et confondez ainsi dans une même pensée et la terre et les cieux : *c'est la foi d'Israël et l'ordonnance du Dieu de Jacob* (3).

Ajoutons que cette communauté de sentiments et de pensées, d'affection et de bien-

(1) *Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI, 1.)

(2) *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Psal.* XVIII, 1.)

(3) *Buccinate in insigni die solemnitatis vestræ, quia præceptum in Israel est et judicium Dei Jacob.* (*Psal.* LXXX, 4.)

Digitized by Google

veillance, qui s'opère au son de la cloche, se continue au delà du tombeau. Un chrétien touche à ses derniers moments; on accourt en grande hâte auprès du ministre sacré. Airain pieux, hâtez-vous de gémir et de prier dans les airs, jusqu'à ce que les fidèles viennent avec vous prier et gémir dans les temples. Qu'il est beau, qu'il est touchant ce concert de vœux et de prières! *Partez* maintenant, *âme chrétienne*, l'Eglise a intercédé, le sang d'un Dieu vous a purifiée; qu'un nouvel élan d'espérance et d'amour, rompant les derniers liens de la terre, vous remette entre les mains du suprême rémunérateur.

Grâce à la cloche, le plus obscur, le plus ignoré des hommes, l'étranger, l'exilé expirant loin du sol de la patrie, le pauvre délaissé, à qui nulle main amie n'a fermé les yeux, peut espérer à ce dernier moment qu'un regret l'accompagnera à la tombe, qu'une larme ne sera pas refusée à sa dépouille mortelle, et qu'une prière suivra son âme devant le tribunal de Dieu.

Combien donc est admirable la religion de vérité! Jamais elle ne laisse sans espérance les plus légitimes terreurs; car elle sait qu'au moment suprême Dieu a des trésors inconnus de miséricorde. Elle prie pour ceux qui ne sont plus; donc elle espère, donc elle aime. Puissent nos frères séparés comprendre qu'un culte où les morts sont oubliés, n'est pas le culte d'un Dieu tout amour (1)!

Nous n'avons pas encore énuméré tous les bienfaits de la cloche. Qui pourrait dire toutes les pensées criminelles qu'elle a étouffées, les penchants mauvais qu'elle a réprimés? Je vois la plume échapper de la main de l'impie, et j'entends sa conscience, où Dieu tonne, compter avec effroi les tintements lugubres de la mort. Que de fois, au milieu de ses désordres, elle a retenti à l'oreille du pécheur, comme une menace prophétique, comme un avertissement salutaire! Que de fois elle a réveillé son âme d'un engourdissement mortel, en lui rappelant les joies pieuses de l'enfance, les dernières recommandations d'une mère, toutes les émotions nobles et pures de la vie!

Hélas! nos très-chers frères, quel que soit l'accablement des affaires, l'entraînement des passions, il n'est personne qui n'ait quelques moments dans son existence pour rêver une vie meilleure; personne qui, seul à son foyer, rentrant fatigué le soir, ou bien encore renouvelé aux heures sereines du matin, n'ait, en se repliant vers son passé, quelques heures de paix et d'innocence à opposer à ses années malheureuses ou coupables. Ces hommes pourraient-ils ne pas aimer ce qui rappelle ou entretient de pareils souvenirs?

Mais c'est surtout au village que les services rendus par la cloche se font mieux sentir. Et que serait, sans la cloche et son influence civilisatrice, la vie de l'habitant des campagnes, courbé sous le poids de durs travaux? Une vie de privations sans dédommagements, de peines sans compensations; un long esclavage, dont le tombeau serait le terme, et durant lequel l'homme laborieux, attaché à la glèbe qu'il maudirait plusieurs fois le jour, n'aurait jamais une pensée pour le ciel, et l'on verrait les vices les plus grossiers, l'ignorance la plus complète, remplacer dans les familles la foi naïve et les mœurs simples du patriarche des champs.

Rendez la cloche au village, et vous opposez à cette effrayante dégradation une puissante barrière; car la cloche est pour lui un motif de foi et de prières, d'espérance et de résignation, en même temps qu'elle devient son régulateur et son guide. Placée entre le ciel et la terre, elle annonce les premières clartés du jour, appelle l'homme au travail (2), et l'engage à louer le Dieu qui va verser aux vallées et aux collines, ou l'onde rafraîchissante des nuées, ou les feux vivifiants du soleil. Trois fois le jour (3), elle l'invite à bénir, par l'entremise de la Reine des anges, celui qui donne aux fruits leur maturité, aux champs leur parure.

En appelant le pauvre aux leçons du pasteur, en le conviant au banquet eucharistique et aux solennités de la religion, la cloche adoucit les peines de sa condition, rend moins amer le pain de la misère, et lui procure, par la pompe de nos cérémonies, les seules jouissances qu'une sauvage incrédulité a cependant essayé plus d'une fois de lui ravir. Elle lui annonce qu'il est un lieu auguste, un palais, où il peut se présenter avec toute la simplicité que commande le malheur; que là il peut prendre place à côté du riche; qu'une table est dressée à laquelle il peut s'asseoir; que le maître qui l'invite ne fait acception de personne, et que le nom de père dont son cœur se montre jaloux, rend frères tous les hommes réunis à ses pieds.

A la pensée de tant de bienfaits, comment ne pas redemander, autant au nom de la religion et de l'humanité que des arts, ces cloches nombreuses que la piété de nos pères avait disséminées dans les forêts, dans les défilés de la montagne, sur les rivages de la mer, et jusque sur la crête des rochers?

Cloches des ermitages, cloches des monastères, voix touchantes et mystérieuses de l'espérance et du secours, vous saviez guider vers le toit hospitalier de l'abbaye, vers la cellule de l'habitant du désert, le voyageur égaré dans la solitude, ou le pécheur travaillé de l'angoisse du doute, accablé du poids de ses remords. Il frappait, certain que la porte s'ouvrirait, et qu'une âme allait paraître pour lui dire : Entre, frère; tu as faim, je te donnerai du pain; tu as soif, je te donnerai à boire; tu es triste, tu pleures, j'essuierai tes larmes. Et c'est ainsi que le monastère, dont la génération actuelle n'a pu connaître ni apprécier les bienfaits, posséda longtemps le privilége de retarder jusqu'à nous l'effroyable invasion du suicide.

(1) *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 8.)

(2) *Exibit homo ad opus suum, et vir ad operationem suam.* (*Psal.* CIII, 25.)

(3) *Vespere, et mane, et meridie, narrabo et annuntiabo nomen tuum.* (*Psal.* LIV, 18.)

Digitized by Google

Nous venons, nos très-chers frères, d'énumérer les nombreux et importants services de la cloche. Ne vous étonnez donc plus du culte que nos pères lui avaient voué, ni de leur généreuse piété qui en dotait nos plus modestes églises comme nos plus somptueuses basiliques : c'est qu'ils avaient la haute intelligence de ses bienfaits. C'est pour elle qu'ils élevèrent ces tours gigantesques, ces clochers majestueux, ces flèches hardies, où l'art s'inspirant de la foi semble s'être joué avec les merveilles, et devant lesquels on s'arrête, étonné des prodiges que la religion a su enfanter dans les jours de son *ignorance*, comme pour jeter à notre âge de progrès le plus solennel de tous les défis.

Ce langage que notre cœur vous adresse aujourd'hui, nos très-chers frères, ne sera peut-être point compris par les hommes qui, uniquement occupés des intérêts matériels, ne tiennent plus compte des influences supérieures qui moralisent les peuples et développent la civilisation. Nous n'hésitons pas cependant à affirmer que, parmi les éléments qui constituent le bien-être social, il n'en est pas un seul dont l'action soit plus puissante que la vertu du clocher paroissial. C'est une influence à laquelle le guerrier sur les champs de bataille, pas plus que l'écolier sur les bancs du collége, ne pourrait se soustraire. L'homme qui est allé demander à la terre étrangère un bien-être, une fortune que lui refusait sa patrie, veut de nouveau traverser les mers, veut, avant de mourir, entendre une fois encore les ondulations bénies de la cloche qui sonna son baptême et sa première communion, et célébra la cérémonie auguste qui en fit au pied des autels le modèle des époux, et plus tard le plus heureux des pères.

Vous apprécierez vos cloches, nos très-chers frères, et vous plaindrez l'époque malheureuse qui les convertit en cruels instruments de mort; vous voudrez les replacer en triomphe sur le faîte de vos temples (1), vous rappelant avec un saint orgueil qu'une tradition respectable en attribue l'introduction dans nos églises à l'un de nos plus illustres concitoyens, saint Paulin de Bordeaux, évêque de Nole, en Campanie, d'où est venu aux cloches le nom qu'elles portent encore aujourd'hui dans la langue de notre liturgie (2).

La suppression de ces flèches aériennes, de ces dômes imposants, que l'on remplace aujourd'hui par de lourdes constructions où l'air manque aussi bien que la lumière, a quelque chose de triste à la vue et de pénible au cœur : c'est qu'aucune place n'a été réservée, sur leur sommet, à cette grande foi qui devait leur donner l'intelligence et la vie; tandis que ces hautes façades au porche magnifique, à la large rose, aux tours majestueuses, ces clochers pyramidaux s'élançant comme des signaux pour le voyageur, ne peuvent inspirer que de salutaires pensées. Les yeux, qui de la base les mesurent jusqu'au faîte, n'aperçoivent-ils pas un nouvel horizon, de nouvelles régions qu'habitent la paix et l'innocence?

De quelle grâce, de quelle grandeur, la flèche élancée de nos églises ne couronnait-elle pas les plus fières de nos cités! A la vue de ces forêts de tourelles, d'arcs audacieux, de ponts jetés à travers les airs; en présence de ce mélange de grandeur et de variété, de ces masses si puissantes et si légères, de ces statues de toutes les dimensions, on sentait vaguement que la pensée ordonnatrice de ce grand œuvre avait voulu en faire le palais du monarque suprême, et comme un symbole de la création, temple auguste, dont la cloche, expression de la prière et de la reconnaissance universelle, semblait être l'âme et la voix. L'aspect seul d'une cathédrale, quand on sait en comprendre la signification, est un des plus beaux spectacles qui soient réservés à l'homme sur la terre.

Contemplez Bordeaux du haut des collines de Floirac et de Lormont, et demandez-vous à vous-même si l'élévation des somptueux édifices et des monuments si remarquables de notre port compenserait la suppression des flèches de Saint-André, du Pey-Berland, de la tour de Saint-Michel, du beffroi de l'hôtel de ville, et des clochers de Sainte-Eulalie, de Sainte-Croix, de Saint-Seurin, de Saint-Eloi et de Saint-Pierre, s'ils étaient rendus à leur hauteur naturelle; et qui pourrait, je vous le demande, remplacer sur les plus riches de nos côteaux, comme au milieu de la sauvage aspérité de nos landes, l'effet produit par les flèches élancées, les clochers de Saint-Emilion, de La Sauve, de Bazas, d'Uzeste, de Saint-Laurent, de Saint-Michel de Rieufret, d'Ambarès, d'Arveyre, de Beaurech et de Gaillan? Voyez la Réole : depuis qu'un marteau inintelligent et barbare l'a déshéritée de cette tour majestueuse, de ces riches campanilles qui surmontaient sa noble église des Bénédictins, aucun emblème divin ne dominant ses toits découronnés, comme Blaye et Libourne, elle ne présente plus qu'une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone.

Ah! nos très-chers frères, laisserons-nous plus longtemps dans son deuil et dans son silence la gigantesque tour de Pey-Berland? Etait-ce pour cet abandon que nos pères posèrent ce colosse à la tête de la grande

(1) Il est un diocèse en France, celui de Beauvais, où depuis vingt ans on a relevé ou construit à neuf et pourvu de cloches de toutes les dimensions plus de deux cents clochers. Il n'y a pas de village en Lorraine qui n'ait recouvré ses anciennes sonneries, et l'on retrouve encore dans les tours des églises cathédrales de Paris, de Lyon, de Reims, de Poitiers, de Strasbourg, de Nancy, de Rouen, d'Amiens, de Sens et de Vendôme, les célèbres bourdons qui en faisaient la gloire. On vient de doter les clochers des cathédrales de Nantes, de Chartres et de Rodez, de sonneries supérieures à celles dont elles avaient été dépouillées. L'une des nouvelles cloches de Rodez pèse dix-sept mille; celle qui va être fondue pour Notre-Dame de la Garde de Marseille, pèsera vingt-deux mille.

(2) Campana.

Digitized by Google

basilique, et que le nom de l'un de vos plus saints archevêques lui fut donné (1), que l'art lui prodigua ses merveilles? travail ingénieux, à travers lequel semblaient se jouer les limpides reflets du jour et les clartés mystérieuses de la nuit (2). Ne sera-ce pour nous qu'une inutile montagne de pierres, semblable à ces pyramides que des hommes jetèrent sans but dans la solitude d'un désert? Et ces deux flèches aériennes, qui semblent prendre leur essor vers le ciel, comme pour faire couronner par les astres le signe rédempteur qui les domine, ne sont-elles donc destinées qu'à exciter une stérile admiration? Suffit-il, soit qu'elles apparaissent de loin à notre œil étonné, soit qu'elles étalent à nos regards rapprochés et la hardiesse de leur élévation, et la majesté de leur pose, et le luxe de leur parure, suffit-il de nous enorgueillir comme Bordelais de leur muette beauté?

Non, nos très-chers frères, ce n'est pas seulement à nos yeux, c'est encore à nos oreilles, et surtout à nos cœurs, que tous ces admirables chefs-d'œuvre de nos pères doivent parler : ils ont reçu de l'Eglise une consécration que les siècles postérieurs n'ont pu leur enlever. C'est à nous de la leur rendre; à nous, génération croyante, qui ne voulons pas accepter l'héritage qu'aurait voulu nous léguer une impiété qui a fait son temps; à nous qui comprenons non-seulement ce qui est divin, mais aussi les magnificences et la poésie de tout ce qui se rattache au culte catholique; à nous tous, qui tenons à honneur de remettre l'Eglise notre mère en possession des voix qui proclamaient jadis ses grandeurs, en nous apportant ses enseignements salutaires. Avons-nous d'ailleurs oublié que le bourdon célèbre dont à plus d'un titre notre église métropolitaine pouvait se montrer fière, rappelait à vos pères de beaux souvenirs de gloire et la munificence de l'un de nos meilleurs rois (3).

Nous avons donc pensé, nos très-chers frères, qu'en faisant un appel à votre foi et à votre zèle, dont vous nous avez donné de si précieux témoignages, bientôt nous pourrions voir les clochers de nos villes et de nos campagnes, muets aujourd'hui, ou si pauvrement dotés, reprendre leur langage d'autrefois, et remplir les airs de leurs solennelles harmonies. Quel beau jour que celui où toutes nos églises uniront leurs accords; où toutes ces pierres, dont quelques-unes sont l'objet de tant d'admiration, rompant leur trop long silence, entonneront leurs chants de joie, et confondront leur mélodie dans un même concert de reconnaissance et d'amour!

A ces causes, etc.

(1) Pierre, ou Pey-Berland, né en Médoc, archevêque de Bordeaux de 1456 à 1463.

(2) Ce beau monument, immortel témoignage du goût éclairé et de la munificence de nos pères, avait échappé au vandalisme des jours les plus mauvais du XVI^e^ siècle et de 1793. Il a été vendu, pour la somme de 5.050 fr., sous l'administration de M. le comte de Tournon, en 1820, et converti depuis en laminoir de plomb. Il n'est pas d'efforts que nous ne sovons disposé à tenter pour le rendre à sa destination première.

(3) Louis XIII avait donné à l'archevêque de Bordeaux, Mgr Henry de Sourdis, pour être fondus au profit de son église primatiale, tous les canons qu'il avait pris sur l'ennemi. Une inscription qu'on a pu lire jusqu'en 1793 sur la cloche principale de Saint-André, rappelait, avec cette circonstance, le nom du royal donateur.

Discours pour une bénédiction de cloche chez les dames de Chavagnes à La Rochelle, prononcé par Mgr Landriot le 25 juillet 1858.

Auctus est sonus suavitate plenus. (*Eccli.*, L, 20.)
Le son s'est développé, et il était plein de suavité.

« Il est impossible, dit saint Denis (*De cœlest. hierarch.*, c. V, § 2), que le rayon divin brille à nos regards, à moins qu'il ne soit enveloppé sous la variété des symboles visibles, et c'est une précaution paternelle de la Providence, qui nous a ainsi ménagé, pour arriver au vrai, le moyen le plus convenable et le mieux proportionné à notre nature. »

Ces paroles, mes chères enfants, renferment l'explication de tout l'enseignement catholique : la théologie et la science liturgique ont pour but principal de dégager l'inconnu divin, caché sous des symboles extérieurs, car le divin est partout; ce vaste univers est comme un voile qui nous cache l'invisible, et, dans l'ordre surnaturel, toutes les pratiques, toutes les cérémonies extérieures de l'Eglise sont aussi comme un transparent qui laisse échapper le rayon adouci de la lumière divine : *Sacrorum varietate operimentorum anagogice obvelatus.* Nos regards ne seraient pas assez fermes pour fixer la lumière pure; Dieu la tempère en la mélangeant aux choses de ce monde; il nous traite comme des enfants faibles, mais tendrement aimés; il réserve pour l'âge mûr les splendeurs sans nuages.

« Le Seigneur, dit saint Thomas (*in Epist. ad Hebr.*, c. XI, lect. 1), a écrit en caractères visibles, sur les créatures corporelles, ce qui existe en lui à l'état d'idée immatérielle. » Aussi les saints, qui sont les poëtes de Dieu et qui ont le sens de l'infini, comprennent ce langage mystérieux de la création; chaque être matériel est pour eux une syllabe divine, chaque forme sensible cache un idéal céleste; sous les phénomènes silencieux de la nature, ils entendent la voix de Dieu qui leur parle, ils découvrent les signes maternels de la Providence : *Quasi quibusdam nutibus innuit*, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. XXVI, cap. 12). Ce tact de l'infini, cette faculté qui pressent et odore le divin partout, appartiennent essentiellement au génie chrétien.

L'Eglise, mes chères enfants, a imité le travail de Dieu : elle aussi a son écriture et son langage; elle trace des caractères symboliques pour nous conduire à l'intelligence des vérités supérieures. Elle met sous nos yeux des cérémonies, des pratiques extérieures; elle propose à notre attention des

Digitized by Google

objets visibles, non point pour arrêter notre pensée et immobiliser nos sentiments, mais pour les diriger, par une voie sagement progressive, à la méditation et à l'amour du vrai et du beau immatériel. L'Eglise se sert de la création et de tout ce qui frappe nos regards ici-bas, elle le bénit, elle le sanctifie par la parole, elle le divinise par son contact, puis elle le présente à ses enfants, comme une autre échelle de Jacob pour monter aux cieux.

Mes chères enfants, ces idées sont peut-être un peu philosophiques pour votre âge, et cependant c'est le fond du christianisme, c'est la doctrine de l'Eglise qui nous assure que la sainte humanité de Jésus-Christ n'est elle-même qu'un moyen pour nous élever aux choses invisibles : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur*; et vous n'aurez l'intelligence vraie de la religion que lorsque vous saurez briser l'écorce des choses pour arriver à la sève; lire les lettres à l'extérieur, mais pour attirer en vous l'esprit qui vivifie. Là seulement se trouve le christianisme en esprit et en vérité : *In spiritu et veritate oportet adorare* (*Joan.* IV, 24).

Mais j'espère, mes chères enfants, que ma pensée va successivement s'illuminer pour vos jeunes intelligences, et ce que je vais dire sera une élémentaire explication des principes établis. Nous avons sous les yeux un travail habilement exécuté : ce métal dur et massif s'est harmonisé sous l'inspiration de l'artiste; l'airain brillant et sonore va bientôt faire retentir les airs de ses chants joyeux. Mais ce son clair et mélodieux est pour moi un symbole, c'est-à-dire qu'il me fait penser à autre chose; il me fait rêver à un autre son qui doit se prolonger jusqu'à vos âmes et revenir à mes oreilles pour me raconter des choses intimes. Je voudrais frapper cet airain avec ma parole et entendre ce qu'il nous répondra; je voudrais lui dire : Nouvel habitant des airs, pourrais-tu me faire connaître ton histoire, le lieu de ton origine et les détails de ta naissance? Es-tu l'œuvre naturelle de la création? Viens-tu, comme la perle, sur le bord des mers, ou bien, semblable au diamant, as-tu pour mère le sein de la montagne? Qu'es-tu venu faire ici, et que réclames-tu de notre ministère? L'airain m'a répondu, mes chères enfants, et savez-vous ce qu'il m'a dit? Il prétend qu'il est le symbole de votre vie, et que, son baptême reçu, il sera le type d'une éducation parfaite; quelques minutes de réflexion m'ont prouvé et vont peut-être vous prouver à vous-mêmes que l'airain dit vrai.

Il y a quelques années cette œuvre de l'art était une pierre brute, égarée dans le filon de je ne sais quelle montagne inconnue. Détachée par le marteau intelligent du mineur, la pierre a été transportée dans le laboratoire d'un de ces vastes ateliers, où tout se transforme en se purifiant. Là, cette masse informe, et mélangée à d'impurs éléments, a été brisée, lavée, broyée, jetée au feu, au milieu des pétillements et des cris de la nature souffrante; elle s'est fondue, puis elle est arrivée, comme de l'eau docile, pour se mettre à la disposition de l'artiste auquel elle a semblé dire : Maintenant je suis réduite, faites de moi ce que vous voudrez. L'artiste a examiné, et a répondu avec un sourire presque d'incrédulité : L'œuvre n'est pas finie, elle est à peine ébauchée. Quel son mélodieux, grave, clair et argentin, pourrais-je obtenir avec un métal opaque et sans sonorité? Je ne ferai rien sans un mélange : à l'œuvre donc! Commandons à d'autres substances de se rendre à mon appel, et de produire, par une fusion réciproque, un instrument qui emprunte à la musique son harmonie, à l'orateur sa doctrine, au tonnerre sa majesté, et au chant de l'oiseau sa grâce aérienne; car la cloche renferme tout ce qui est gracieux et grave, magistral et tendre, solennel et simple. L'œuvre terminée, l'artiste envoie au temple ce travail, qui est comme l'enfant de son génie; il l'envoie pour recevoir une sorte de baptême et une consécration surnaturelle; il réclame la grâce d'en haut, figurée par le sel, l'huile sainte, l'eau, les parfums, la myrrhe et l'encens. Puis l'airain est placé sous le dôme préparé pour sa demeure; il mêle sa voix à tous les soupirs de l'âme, à l'heure de la naissance, de la vie et de la mort; il est comme une voix d'en haut qui parle toujours une langue, et jamais celle de la terre.

Voilà, mes chères enfants, en deux mots l'histoire de ce métal artistement travaillé : me permettrez-vous d'y voir l'histoire de votre âme et l'abrégé de votre éducation?

Qu'est-ce qu'une jeune enfant qui commence à ouvrir son âme à la vie, et qu'on envoie dans une pension chrétienne, sinon un précieux métal, renfermé dans une argile plus ou moins grossière? L'enfant a des germes d'intelligence, mais ce sont comme des étincelles de feu cachées dans la pierre dure : son cœur contient un filon d'or, mais, pour y arriver, combien il faut détacher de fragments abruptes qui le recouvrent! Son caractère sera peut-être un jour, comme un beau vase, l'ornement de la maison; mais combien de fois il aura fallu l'assouplir et lui donner par un contact ferme, quelquefois par un froissement énergique, ce poli et ce brillant tempéré d'une éducation soigneusement cultivée! — Ce métal, que nous avons sous les yeux, avait donc raison de me dire tout à l'heure, qu'il était le symbole et le modèle de votre vie. Quand on l'a tiré de la carrière, il s'est laissé travailler, il n'a opposé aucune résistance à toutes les opérations qui ont préparé son avenir. Et vous aussi, laissez les mains habiles auxquelles vous avez été confiées, laissez-les vous dépouiller de toutes les matières terrestres qui environnent votre âme, c'est-à-dire de tous ces mauvais instincts dont le germe existe dans les meilleures

Digitized by Google

natures, de toutes les tendances de la vanité, de l'amour-propre, de cet égoïsme si subtil, qu'il se glisse comme une liqueur volatilisée dans le cœur de la jeune fille, et qui devient plus tard une semence d'amers poisons pour toutes les pensées et toutes les affections de la femme. Laissez briser tous les angles du rocher, c'est-à-dire ces aspérités de caractère, ces duretés d'âme, ces raideurs de nature; laissez broyer votre être tout entier, laissez-le jeter au centre d'un feu régénérateur, et sortez de ce bain purifiant avec une nature rajeunie, séparée de la matière, forte et énergiquement trempée. C'est ainsi que se fait la véritable éducation. Malheureusement, nous vivons dans un siècle de molle tendresse, où une affection inintelligente n'a pas le courage d'entreprendre ces opérations vigoureuses. On caresse les défauts, au lieu de les corriger; on laisse la terre s'unir de plus en plus à l'or précieux, et quand la jeunesse arrive à l'âge mûr, elle offre un triste mélange de qualités et de vices opposés, qui afflige le cœur et déconcerte l'œil le plus exercé. Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous, mes chères enfants; aidez le travail si difficile de vos excellentes maîtresses, favorisez leur action par votre concours dévoué, et rendez-leur, en affection filiale, tout ce que la formation de votre âme leur a coûté de sueurs et de larmes invisibles.

Ce n'est pas assez de ce premier travail : il faut de l'harmonie dans l'éducation. Nous l'avons vu : quand le métal est fondu, l'artiste y mêle d'autres substances, et c'est l'union de ces corps divers qui forme une harmonie de sonorités différentes et combinées dans un merveilleux ensemble. On dit même que, le mélange préparé, il y jette parfois quelques atomes d'argent, afin de donner au son cette clarté et cette limpidité qui rendent la mélodie plus douce et plus pénétrante. Gracieuse image de l'harmonie des âmes dans l'éducation. Il y a en vous, mes chères enfants, une riche variété de substances métalliques, je veux dire de qualités intellectuelles et morales : la force, la douceur, la flexibilité, la constance, la souplesse, l'énergie, la vivacité de l'intelligence, la tendresse du cœur, l'élévation d'âme, le charme du caractère. Tout cela est en germe dans votre être, et peut être dégagé, cultivé, perfectionné; mais il faut que ces belles qualités soient jetées dans le creuset, agitées par une main habile et discrète, et l'on doit laisser cristalliser le mélange, à cette heure, difficile à trouver, où la dose de chaque élément s'est unie dans la proportion qui forme un être complet. C'est cette fusion d'éléments harmonisés et combinés avec sagesse, qui fait le plus beau succès de l'éducation. — Et de même que chaque cloche a un son différent et toujours mélodieux, chaque âme d'enfant, après ce broiement et cette fusion de son être par l'éducation, doit avoir un son particulier, une résonnance qui lui appartienne; et cependant ce son doit toujours être juste. Il faut que chaque âme soit coulée dans le moule primitif de son caractère, soit travaillée selon le type idéal qui lui a été désigné par la Providence. Ce type, ce moule primitif sont indiqués à la maîtresse clairvoyante par un ensemble d'aptitudes, par le mouvement instinctif et spontané de ces germes intellectuels et moraux, déposés au fond des jeunes âmes : germes divins qui demandent à voir la lumière, qui se développent par une culture proportionnée à leurs besoins, et appellent, en se développant, une vie toute spéciale. Aussi tout le secret de l'éducation est de cultiver chaque être dans ses germes, et de conserver à l'âme qui nous est confiée ces intonations diverses qui lui viennent de la nature, et que la grâce doit perfectionner. Le dernier complément de cette œuvre si belle et si difficile consiste à mettre une harmonie hiérarchique entre les tendances si variées de la nature humaine, de manière que le son du cœur domine celui de l'intelligence, et que la mélodie de l'âme et du caractère commande l'intelligence et le cœur: car l'âme et le caractère sont la plus belle et dernière forme de l'être raisonnable; c'est le souffle qui anime et perfectionne l'intelligence et le cœur, c'est l'attitude morale qui donne à la statue de l'humanité sa pose pleine de majesté et de douceur. — « En toutes choses, disent les Pères, la beauté, c'est l'harmonie; et la beauté de l'âme en particulier, c'est la symphonie de ses facultés : *Rei cujusque pulchritudo est concinnitas.... decor animæ, potentiarum ejus symphonia* (Greg. Naz. *Carm.*, l. I, § 2, n. 34; Didym. Alex., *In Psal.* XXIX).

Saint Chrysostome semble indiquer ce but de l'éducation, par cette belle et profonde parole : *Sic nostram componamus animam, ut non clamet* (*In Epist. ad Ephes.*, c. IV, homil. 15, t. II, p. 132). « Nous devons harmoniser notre âme de telle sorte qu'elle n'ait point de sons discordants. » Combien d'âmes dont les facultés ne sont point équilibrées, et ressemblent aux roues des chars qui marchent en criant! Elles avaient peut-être tous les éléments d'un caractère tempéré; mais leur éducation a été manquée, et elles demeurent à l'état d'instruments mal accordés qui fatiguent les oreilles. Quelle douce joie, au contraire, et d'autant plus douce qu'elle est rare dans la vie, de rencontrer de ces âmes où tous les éléments de bien sont fondus dans une juste proportion, où chaque corde de l'intelligence et du cœur a une résonnance spéciale et ordonnée dans l'ensemble! Heureux caractères, dont chaque fibre conserve sa vibration, et dont la résultante est une harmonie : *Omnia sonum suum custodiant* (*Sap.*, XIX, 17). Belle parole empruntée à nos livres saints, et qui convient merveilleusement à ce sujet si grave et si délicat. Qui, chaque âme a un son et doit avoir un son particulier comme la cloche, comme l'instrument de musique, et, pour peu que l'on ait l'oreille attentive en ce monde, on distingue le son des âmes; ou les touche et elles vibrent, et quelque-

Digitized by Google

fois elles vibrent alors que tout paraît silencieux en elles. Où sont les âmes qui aient le son divin, et dont on puisse dire cette autre parole de l'Ecriture ; « On obtient, en les faisant résonner, de douces et divines modulations ? » *In sono eorum dulces fecit modos* (*Eccli.* XLVII, 11) ?

Continuons l'histoire de la cloche : quand l'airain est devenu un instrument de musique, on l'apporte au temple, afin qu'il reçoive une sorte de baptême ; là, il réclame la grâce d'en haut, figurée par le sel, l'huile sainte, les parfums, la myrrhe et l'encens.

Mes chères enfants, il n'existe pas d'éducation sérieuse sans une consécration surnaturelle : si l'âme de l'enfant n'est, comme la cloche, baptisée par l'action de la grâce ; si elle ne reçoit, pour la conserver, l'onction de l'huile sainte ; si elle n'est parfumée avec la myrrhe religieuse, il est grandement à craindre que les plus belles qualités de l'ordre naturel ne deviennent un danger et une cause de malheur. Il y a toutefois cette différence, dans la comparaison, que le travail surnaturel ne doit point survenir à la fin de l'œuvre si importante de l'éducation, mais l'accompagner dès l'origine, et pénétrer, en les sanctifiant, les premières pensées et les plus jeunes affections de l'enfant. Dans notre siècle, on a presque peur de l'influence surnaturelle dans l'éducation ; on redoute l'action religieuse, ou bien on ne l'admet qu'avec une souveraine défiance. Sans doute, on peut abuser de tout : une direction religieuse inintelligente et exagérée peut faire dévier la vraie formation de l'homme et du chrétien ; mais l'abus n'a jamais rien prouvé contre la perfection d'un principe. Appliquez la pensée catholique à l'éducation, avec ce tact éclairé et cette mesure des grands maîtres de la religion, et vous obtiendrez toujours les meilleurs résultats. Les facultés naturelles se développeront merveilleusement, l'intelligence s'épanouira dans sa force native, le cœur s'ouvrira plus large et plus pur, et le caractère, expression animée de l'être vivant, aura une perfection relative que fera ressortir, en la conservant, l'action supérieure de la grâce. Oh ! qu'elle est admirable l'œuvre vivifiante de la piété chrétienne, quand, rencontrant une âme heureusement douée, elle la cultive comme une tendre fleur et lui verse chaque matin la rosée du ciel ! La nature ne perd rien à ce sublime travail : elle se complète tous les jours ; les défauts disparaissent, et tous les germes de bien sortent à la lumière, avec d'autant plus de confiance qu'ils ont à l'intérieur un arome divin pour les préserver de la corruption. Que les modulations de cette âme sont merveilleuses, qu'elles sont variées et délicates ! Et cependant le son est toujours le même, toujours divin : *in sono eorum dulces fecit modos.*

Mais combien de larmes n'ont pas versées, et ne versent pas tous les jours, les parents aveugles qui ont fait appel aux seules forces de la nature dans l'éducation de leurs enfants ! La nature ! Ah ! quand même elle serait toujours bonne et pure, l'homme a une vocation supérieure, puisqu'il est appelé à jouir de Dieu, et jamais la nature ne suffira à élever l'homme qui a reçu le baptême. Mais la nature, telle que nous la montre une triste expérience, qu'est-elle, sinon une source empoisonnée où viennent prendre naissance les plus dangereux instincts ? Et ses plus généreuses tendances ne sont-elles pas elles-mêmes trop souvent perverties, quand la religion ne tend pas une main amie et secourable à cette humanité si faible et si malade ? Aussi, quand le jeune homme ou la jeune fille n'ont eu que la nature pour éducateur, ils nourrissent de fruits amers la vieillesse de leurs parents, et font souvent le déshonneur de la famille.

Votre avenir, mes chères enfants, nous offre de plus consolantes perspectives. Vous deviendrez un jour des femmes parfaites et d'une nature excellente, précisément parce que, dès vos premières années, vous vous serez maintenues de parfaites chrétiennes, et qu'une piété douce et sincère aura continuellement arrosé votre âme. Plus tard, on fera de vous ce qu'on fait des cloches bénites : on vous élèvera dans les airs, c'est-à-dire qu'on vous donnera votre position dans la société. Votre cœur sera comme la cloche, toujours suspendu au-dessus de la terre, et le son de votre âme sera toujours clair et élevé, parce que l'âme elle-même sera toujours pure et chrétienne. Oh ! qu'ils sont beaux, purs et purifiants les sons de la cloche argentine ! Mais qu'ils sont plus beaux, plus purs et plus purifiants les sons qui partent du cœur de la femme chrétienne ! Ils ne sont semblables à aucun autre. Les sons du cœur de l'homme sont plus mâles et plus vigoureux, mais ils n'ont pas cette sonorité céleste et délicate que donne le cœur de la femme pure. Ne lui demandez pas des sons qui abaissent : elle connaît seulement ceux qui élèvent, ceux qui parlent de Dieu ou des grandes et nobles choses ; car parler de ce qui est grand et noble, c'est en un sens parler de Dieu. En elle je trouve la vivante application des paroles du Pontifical que je vais prononcer en quelques instants : *Et cum melodia illius auribus insonuerit populorum, crescat in eis devotio fidei :* la mélodie de son âme arrive aux oreilles des peuples et augmente en eux le sentiment de la piété. Elle me rappelle encore une pensée de saint Jérôme, que je traduis avec une légère modification : « Tout en elle a une voix : le mouvement, la démarche et la pose tout entière ; elle rend le son du bien, et du bien embelli par son cœur. » *Et gressus ejus, et motus, et universa vocalia sint : veritatem mente concipiat, et toto eam habitu resonet et ornatu* (*Ad Fabiol., de Veste sacerdot.*).

Vous vous maintiendrez toujours dans cette position, mes chères enfants, et vous verrez s'étendre autour de vous une heureuse influence pour le bien. Dans le monde, comme dans ce pieux asile, vous resterez semblables à la cloche : Vous habiterez toujours une sphère élevée. Quand une âme

Digitized by Google

troublée du bruit de la terre et des clameurs discordantes, voudra obtenir un son divin pour réjouir son oreille fatiguée, elle ira vous trouver ; elle vous frappera de son contact affectueux, et elle entendra sortir de vous une poésie musicale qui parlera de l'infini : *Quasi carmen musicum.* Il me serait facile, mes chères enfants, de choisir sous mes yeux des exemples pour confirmer ce que je viens de dire. Je pourrais en trouver, non plus le symbole, mais la vérité, dans ces deux vénérables familles qui ont bien voulu laisser leur nom à cette touchante cérémonie ; mais les sons intimes de certaines âmes veulent être sollicités d'une manière si délicate, qu'il vaut mieux ne les point troubler par d'indiscrètes révélations.

Vous dirai-je, pour terminer mon allégorie, que la cloche a toujours un son joyeux : ce son est plus ou moins grave, plus ou moins solennel ; mais, dans sa majestueuse splendeur, il est toujours joyeux, en ce sens, du moins, que tout ce qui élève fait trouver la sérénité. Ainsi doivent être vos âmes : conservez-leur toujours un son joyeux, c'est celui de la vertu. L'homme de la terre, étourdi par les bruits de la foule et blessé par toutes ces flèches qui se promènent dans l'air vicié, l'homme de la terre doit être triste souvent ; mais l'âme vraiment chrétienne a toujours une corde céleste avec un refrain joyeux. Tels ont été la disposition générale, le tempérament, et si j'ose le dire, la sonorité habituelle des saints. Il y avait toujours en eux une vibration pure et sereine ; leur âme était une lyre pacifique en mouvement, et l'oreille qui les approchait distinguait facilement ces ondulations calmes et joyeuses qui se prolongeaient à travers les nuages tristes et, froids, et les humides vapeurs de ce monde. N'est-ce pas ce que voulait dire saint François de Sales, quand il recommandait de tenir toujours *son âme en posture de suavité*, ou bien qu'il s'écriait : « Je ne sais comment les âmes qui se sont données à la divine Bonté ne sont pas toujours joyeuses .... moi, je voudrais que nous chantassions partout (1). »

Un poëte allemand (Schiller) a fait le chant de la cloche ; notre point de vue était différent, et nos pensées n'ont point dû marcher d'une manière parallèle ; mais la conclusion, je l'adopte en partie et je répète avec lui : « Venez, baptisons la cloche ; que Concorde soit son nom ! Qu'elle ne rassemble la communauté que pour des réunions de paix et d'affection !... Que sa bouche d'airain ne soit occupée qu'aux choses graves et éternelles !... Qu'elle nous répète que rien ne dure en ce monde ; que toute chose terrestre s'évanouit comme le son que la cloche fait entendre et qui bientôt expire !... Maintenant, qu'elle s'élève dans les airs !... Que ses premiers accents soient des accents de paix ! »

(1) Lettres 116 et 448, dans les *Œuvres complètes de saint François de Sales*, éd. Migne, t. V, col. 603 et 1074. — N'est-ce pas aussi le sens de cette parole de saint Jean Damascène : *Merito Anna divino Spiritu plena, lato hilarique animo personat?* (S. Jean Damasc., *Brév. romain* ; sainte Anne, 26 juillet.)

—

Discours de Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la bénédiction du clocher de Villefranche-sur-Saône.

(15 mai 1862.)

Jubilate Deo, omnis terra, servite Domino in lætitia, introite in conspectu ejus in exsultatione ; introite atria ejus in hymnis (*Psal.* xcix, 2, 3).

Que toute la terre se réjouisse, servez le Seigneur dans l'allégresse, entrez dans sa maison avec des hymnes de joie.

Votre église, nos bien-aimés frères en Jésus-Christ, n'est pas seulement un édifice d'une gracieuse architecture, c'est surtout un monument riche en souvenirs. L'histoire du temple, a dit un célèbre publiciste (M. Guizot), est l'histoire même du peuple qu'elle sert à abriter. On sait que les églises étaient autrefois non-seulement un lieu de prière, mais encore un lieu de refuge, de protection, d'asile inviolable ; on sait que bien souvent les immunités ecclésiastiques ont servi de bouclier aux libertés populaires. On connaît aussi l'étroite liaison qui existait entre Notre-Dame-des-Marais et les diverses formes administratives qui se sont succédé dans le Beaujolais : son nom résume, avec les péripéties de joie et d'angoisse, de succès et de revers, de grandeur et de défaillance, la vie des sires de Beaujeu, vos généreux et nobles suzerains.

Cette église possédait autrefois une flèche élégante, recouverte de plomb ; elle était l'objet de l'admiration générale. Elle devint en 1565, la proie des flammes : une main criminelle avait préparé la torche incendiaire. Cependant, la destruction ne fut pas complète : au-dessus des combles restèrent les deux étages qu'on vient de démolir dans l'intérêt de la solidité et de la perspective du monument.

Ce beau travail, que j'avais rêvé moi-même dans des jours que je ne laisse aucune occasion de rappeler, est donc arrivé à bon terme sous l'administration d'un pontife dont tant d'œuvres feront la gloire, par l'initiative d'un Pasteur enlevé si prématurément à votre vénération et à votre amour, par le zèle intelligent et dévoué des édiles de la cité et la générosité d'une population dont chaque membre a voulu apporter sa pierre au gracieux campanile.

Les flèches pyramidales que nous admirons dans plusieurs de nos édifices religieux sont une des plus belles créations de l'art catholique. L'antiquité païenne, avec sa lourde architecture, ne connaissait rien de semblable. L'inspiration chrétienne, sublime comme le Dieu dont elle émane, s'est

Digitized by Google

affranchie des proportions modulées de l'art grec; elle s'est élancée vers les cieux avec une admirable hardiesse. Aussi, quelle différence entre la masse énorme des monuments primitifs et la gracieuse légèreté de nos églises gothiques. Celles-ci brillent par une élégance exquise ; ceux-là se font remarquer par une lourdeur immobile. D'un côté, l'on admire la spiritualisation des beaux-arts; de l'autre, on aperçoit la suprématie de la matière. Qu'on mette en parallèle votre flèche aérienne, le parvis et la façade de Villefranche, avec le fronton des églises de Saint-Etienne ou de Saint-Pothin des Brotteaux, et l'on se convaincra de la justesse de cette observation.

Cependant, il faut le proclamer, N. T.-C. F., les constructions de pierres les plus riches et les plus splendides ne sont qu'un emblème, un souvenir de cette vérité première et fondamentale consacrée par le langage de l'Ecriture: *L'âme juste est le plus beau temple de Dieu; le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est vous-même* (1).

Ce clocher, cette église, c'est donc le symbole d'une idée immatérielle; et telle est la puissance de notre culte, qu'il tend à spiritualiser toutes choses: en sorte que d'un objet touché par la Religion on puisse dire en un sens que c'est un corps spirituel (2). Le Christianisme s'empare des éléments matériels: il les taille, il les polit, il leur donne la forme que réclame un art ingénieux; mais il ne s'en sert que comme symboles indicateurs d'une doctrine céleste. Otez cette lumière mystérieuse qui projette un jour divin, même sur la matière, le catholicisme sera réduit à une sorte de formalité extérieure ; il deviendra semblable à un corps dont le souffle vital aurait disparu.

Pour ne parler ici que de la cloche à qui ce monument va servir de demeure, si vous n'attachez vos regards que sur le métal dont elle se compose, elle sera loin de vous apparaître comme l'une des plus touchantes poésies de votre existence; mais vous savez qu'elle a été bénite, consacrée par les prières de l'Eglise, et dès lors, à ses accents, tous les souvenirs se réveillent: pendant que, nouveau-nés, nous faisions notre entrée dans un monde inconnu, son joyeux carillon chantait pour nous les cantiques de l'Espérance, jsqu'à l'heure où elle sonnera lentement le glas de notre agonie et de notre mort.

N'est-il pas vrai N. T.-C. F., qu'en entrant dans un beau sanctuaire, nous nous trouvons comme au foyer domestique, comme dans la maison du Chef auguste de notre grande famille? La foi qui a jeté les flèches de nos cathédrales dans les nues, c'est notre foi, *toujours ancienne et toujours nouvelle*. Ces saints dont les ossements reposent dans les châsses de nos reliquaires, ce sont vos patrons, les patrons de vos mères et de vos fils. La dynastie de pontifes qui déploie sa majestueuse succession au portail ou sur les vitraux de nos vieilles basiliques, c'est la dynastie de vos archevêques. Cette communauté, cette co-propriété, si j'ose ainsi le dire, qui nous fait, au XIXe siècle, comme notre bien, les créations du XIIIe, qui de l'art chrétien tout entier, depuis les catacombes de Rome jusqu'à l'église de Saint-Jean de Lyon, ne forment qu'un seul et magnifique ensemble, on ne la trouve que dans l'Eglise romaine.

Telles sont les réflexions qui viennent naturellement à l'esprit, lorsque, dans quelques-unes de ces heures rapides qu'on essaye de soustraire aux brûlantes émotions de la vie, on s'arrête devant les résultats consolants des travaux entrepris depuis un quart de siècle pour la restauration des anciens édifices de ce grand diocèse. Il y a donc, N. T.-C. F., dans ce qui se passe sous nos yeux, tout un enseignement.

Qu'elle est belle, cette Religion qui parle en même temps aux sens et au cœur, applaudit à tous les triomphes, consacre toutes les gloires ! On ne saurait trop multiplier des solennités qui contribuent à cimenter l'union entre le Ciel et la terre, entre Dieu et l'homme.

Vous avez, Monsieur le Curé, désiré ma présence à cette auguste cérémonie. C'est avec une joie bien sentie que je suis revenu pour quelques instants au milieu d'enfants, de frères bien aimés que je regarde toujours comme les aînés de ma famille spirituelle : personne ne s'étonne, dès lors, qu'après les rites sacrés du culte extérieur accomplis, ma pensée principale se porte vers des cœurs, vers des âmes que je veux spécialement bénir ; je viens revoir ceux que j'ai initiés aux premiers éléments de la foi, des époux dont j'ai consacré l'union ; je viens donner un souvenir aux vieillards qui ne sont plus, en recommandant leurs âmes à la bonté du suprême Remunérateur.

Chers habitants de Villefranche, je n'éprouverai plus, en revoyant l'élégance de vos demeures et vos rues si bien alignées, la froide impression que présente une agglomération d'édifices rangés sous un niveau monotone. L'absence d'un clocher dans des proportions convenables, c'est comme l'absence de Dieu même, qu'on ne voit point régner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme : les cités encore privées des dômes majestueux et des flèches aériennes, qui sont l'indispensable complément de toute église, nous apparaissent assises dans l'humiliation ; elles offrent quelque chose de triste à la vue. Aussi nous sera-t-il permis d'appliquer ces paroles de la Divine Ecriture : *Plantavit vineam et ædificavit turrim in medio ejus*, à tous ceux qui ont contribué à l'édification du beau monument auquel nous apportons aujourd'hui les bénédictions de l'Eglise.

Considéré en lui-même, votre admirable campanile appartient à une famille de monuments qui devient des plus rares en

(1) Vos estis templum Dei vivi, templum Dei sanctum est quod estis vos (*I Cor.*, 2, III, 17).

(2) Corpus spiritale (*I Cor.*, XV, 44).

Digitized by Google

France ; le siècle dernier n'avait pas su en produire un seul. Il faut aller chercher des traits de ressemblance, et il n'y aura ici rien d'offensant pour l'architecte habile à qui nous devons et les dessins et l'exécution, à Strasbourg, Metz, Bordeaux, Chartres, Autun. De quelque coté qu'on découvre le clocher de Villefranche, l'effet en sera ravissant : du haut des collines environnantes, on le verra se dessiner fièrement sur l'étendue d'un horizon presque sans limite ; des bords de la Saône, il apparaîtra comme un phare gracieux destiné à montrer l'entrée du port au navigateur.

La solidité de la base, l'élégance de la flèche, avec les modifications convenues et la liaison de son appareil, feraient volontiers compter cette œuvre au rang des plus magistrales de la deuxième moitié du quinzième siècle, et déposent en faveur de la science stéréatomique de l'architecte.

Son travail demeurera comme un beau type du genre qui, sous le nom de *style ogival tertiaire*, servit de transition entre les magnificences des deux premières périodes de l'ornementation surchargée de détails qui précéda la froide sévérité de la Renaissance.

Cette construction nous paraît fort bonne à tous égards : espérons qu'aucune de ses parties ne s'affaiblira, qu'aucun mouvement ne s'y manifestera, lorsqu'elle viendra à peser de toute sa masse sur ses robustes fondements. On est frappé tout d'abord de son aspect grandiose, de son élévation, bien que la forme carrée de la tour ne prête, en général, ni à l'élégance, ni à la légèreté.

Certes, personne ne s'attend à trouver ici l'austère majesté, la riche élégance des constructions du XIIIe siècle ; on doit même savoir gré à l'architecte du XIXe d'avoir conservé dans l'ossature et les principales parties du monument les traditions encore pures et correctes du XIVe siècle, dont Lyon possédait un modèle dans la flèche de l'église de Saint-Paul, démolie en 1813 : elle était peu solide, il est vrai, mais il y avait quelque chose de mieux à faire que de la détruire.

Il ne manque plus à votre beau monument qu'une voix plus digne de lui : espérons que les brillantes volées d'un bourdon tel qu'en possèdent nos premières églises, annonçant bientôt les fêtes du ciel et les solennités de la terre, invitera à la pratique de tous les devoirs et des vertus qui font le bonheur des peuples.

Aussi, N. T. C. F., avec quelle satisfaction ne viens-je pas prêter mon ministère à une cérémonie qui fera époque dans les annales de cette cité ; non pas, assurément, je tiens à le constater, parce que la science vient aujourd'hui, comme aux plus beaux âges de la foi, se mettre au service de la religion, mais parce qu'il y a dans l'empressement de tout un peuple à demander les bénédictions du Ciel sur une grande entreprise un acte de foi qui l'honore, et surtout parce que l'Église sera toujours heureuse d'applaudir à ce qui ennoblit et console ses enfants. Des hommes irréfléchis ont prétendu qu'il y avait antagonisme entre la science et la foi ; on s'est trompé : c'est au souffle inspirateur de la foi catholique que les lettres, les sciences et les arts ont grandi ; la Religion ne saurait être jalouse d'aucune grandeur : c'est elle qui inspire tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est vrai, tout ce qui est utile.

Honneur donc au digne successeur de M. Vanel, qui a conduit à terme cette œuvre admirable ! Honneur à ses bien-aimés coopérateurs, ainsi qu'à MM. les membres de la Fabrique ! Vous n'avez reculé les uns et les autres devant aucun obstacle, devant aucun sacrifice.

Honneur encore une fois à vous, Monsieur le Maire ! On vous a vu pieusement obstiné à terminer un monument qui sera une des gloires de votre administration. Honneur à MM. les membres du Conseil Municipal, et à vous, dignes Magistrats du Tribunal de première instance et du Tribunal de commerce ! Vous avez, ainsi que nos braves Pompiers, non-seulement renaussé par votre présence l'éclat de la solennité, mais vous êtes encore venus chercher au pied de ce monument sacré le recueillement et la piété, ces deux choses si rares au milieu des agitations de ce monde.

Voilà donc la grande entreprise bientôt consommée. Qu'elle prenne sa place dans les airs, cette flèche hardie dont le couronnement est encore soustrait à nos regards ! Elle va servir de palais à des cloches destinées à porter nos esprits et nos cœurs vers le Ciel. Que ces grandes voix sonnent les gloires et les prospérités de la France ! Oui, airain sacré de ce nouveau sanctuaire, sonnez l'union, la concorde et la paix des familles ! Sonnez les bons exemples des pères, la vigilance des mères, la docilité des enfants ! Sonnez pour les malades la santé, pour ceux qui pleurent des consolations, pour les exilés le retour ! Sonnez pour nos belles campagnes la cessation de tous les fléaux ! Sonnez pour tous l'amour de la patrie, le respect de l'autorité, la pratique du devoir et de toutes les vertus qui font les peuples grands et heureux !

Amen.

—

Discours prononcé à la cathédrale de La Rochelle par Mgr Landriot, pour la bénédiction de l'orgue du chœur, le jeudi 14 mars 1861.

Laudate (Dominum) in tympano et choro, laudate eum in chordis et organo (*Psal.* CL. 4).

Louez le Seigneur au son du trombonne et de la flûte ; louez-le sur les instruments à cordes et sur l'orgue (1).

Mes très-chers frères,

Vous connaissez l'occasion de cette fête à la fois musicale et religieuse. Son Excel-

(1) Les anciens avaient des instruments analogues aux orgues. Voir les auteurs qui ont traité ce sujet, et en particulier Génébrard et Bellarmin *Sur le Psaume* CL.

Digitized by Google

lence M. le ministre des cultes, sur notre demande et celle de notre vénérable chapitre, appuyée par la bienveillante intervention de M. le Préfet, vient de nous faire le gracieux don d'un orgue de chœur, afin de donner plus de vie, de variété et d'animation aux pompes et aux cérémonies du culte catholique. La confection de cet instrument a été confiée à des mains aussi intelligentes qu'expérimentées, et bientôt il sera facile de constater que la confiance de M. le Ministre n'a point été trompée ; la voix d'un public éclairé s'unira à la nôtre pour reconnaître, au nom de la ville de La Rochelle, la générosité du gouvernement, le talent des artistes, la facilité et la grâce de l'exécution. Nous désirons que cette fête de famille et cette réunion d'hommes d'élite soient comme une seconde réception (1) qui, sans avoir de mission officielle, emprunte à la spontanéité et à l'empressement de tous un caractère de véritable et solennelle inauguration.

Pour moi, pasteur des âmes, tout en me cachant dans la simplicité avouée de mon ignorance artistique, je demande la permission de vous parler encore de musique, au moins de cette musique générale, de cette musique religieuse, qui est dans le cœur de tous les hommes, et dont l'autre n'est qu'une forme multiple et variée, forme admirable, mais cependant inférieure à la source première, comme le rayon est inférieur au soleil. Déjà il m'est arrivé de traiter ce sujet, mais il me semble qu'il reste encore des épis à recueillir dans ces champs de l'art, que dans les mêmes fragments il peut se trouver des variations, dans les mêmes couleurs des nuances.

Constatons d'abord un principe qui domine toute la philosophie chrétienne, et qui se présente à nous comme une des raisons de son culte et de ses règlements disciplinaires. Toute chose visible, tout ce qui s'agite en ce monde, tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui s'entend, peut avoir une mission divine et surnaturelle ; tout peut servir à nous révéler l'intelligence et l'amour des choses invisibles. C'est ce qui faisait dire à saint Léon (*Sermon* 19, col. 186, 187, t. I, édit. Migne) : « Y a-t-il une seule chose en ce monde qui ne serve d'instrument et d'organe à la vérité éternelle ? » ***Quid est per quod veritas nobis non loquitur ?*** —La musique elle-même, qui pour les esprits superficiels, est un art profane et mondain, et à qui le vulgaire ne donne ordinairement d'autre mérite que d'être la source d'une frivole et dangereuse dissipation, la musique peut devenir pour l'oreille attentive une sorte de sacrement, qui cache de profonds et sublimes mystères : ***Creaturæ sensibiles significant aliquid sacrum*** (S. Thomas, 3ª part., qu. 60, art. 2) ; elle a toujours eu sa place dans les fêtes religieuses, elle la conservera même dans le ciel. Cela doit être, car la musique est une des plus grandes, des plus fortes, des plus belles expressions de l'idée religieuse, comme aussi de tout ce qui est beau et vrai ; et les anciens eux-mêmes avaient tant de vénération pour cet art, dit Quintilien (*Instit.* l. 1, c. 10), qu'ils confondaient dans la même appellation les musiciens, les poëtes et les sages.

Saint Augustin dit quelque part (*Epist.* 166, n. 13), que la musique est un large bienfait de Dieu, qui a été concédé aux hommes pour leur donner une grave leçon, pour leur enseigner une grande chose : ***Unde musica ad admonitionem magnæ rei, Dei largitate concessa est.***

Quelle est, ou plutôt quelles sont donc ces grandes choses ? Il y en a tant que je pourrai à peine les indiquer brièvement

La musique doit nous élever à Dieu : elle doit nous donner des ailes pour nous unir à tout ce qui est beau, vrai, grand, noble gracieux, ordonné ; car tout cela, au point de vue idéal, c'est Dieu ou une image de Dieu. — La musique religieuse produit surtout cet effet. L'orgue, en particulier, a quelque chose de majestueux, de solennel, de grave, de doux, de suavement mélancolique, qui semble d'abord venir se reposer sur l'âme chrétienne, puis s'attacher à ses pensées et à ses sentiments, semblable à des aigrettes ailées qui leur donneraient, comme aux germes de la nature, un irrésistible élan pour monter vers les cieux ; car telle est la faiblesse humaine qu'elle habite ordinairement les lieux inférieurs, et qu'elle a besoin d'être soulevée pour vivre dans une région plus pure. — L'âme se recueille avec l'orgue, elle gémit avec lui, elle éclate en voix et en cris douloureux, elle prend une attitude pleine de supplications, elle s'élance comme une forme aérienne, elle semble disparaître comme un soupir qui quitte la terre. Elle devient grave et pleureuse au chant lugubre du *Dies iræ*, elle croit entendre les voix de la justice et les cris de l'angoisse : elle sent s'agiter toutes les fibres de la reconnaissance et de la joie, en entonnant le *Te Deum*. Elle prend les ailes des chérubins, et semble assister avec eux sur les marches du trône éternel, pour redire l'hymne du prophète : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire. » ***Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus sabaoth, plena est omnis terra gloria ejus.***

Pour sentir son âme frissonner ainsi comme un clavecin mystérieux au souffle des vents qui s'abattent sur elle, il n'est pas nécessaire d'être musicien. Sans doute il faut posséder en soi cette musique intérieure dont un poëte anglais a dit que sans elle on avait l'âme sauvage; et toute âme chrétienne a toujours dans son cœur une source surabondante de cette musique cachée, elle l'a plus qu'une autre, parce qu'elle doit elle-même devenir une symphonie vivante, *Symphonialis est anima.* « L'âme, dit un célèbre

(1) La réception officielle de l'orgue avait eu lieu quelques jours auparavant.

Digitized by Google

Cardinal (Card. Cusa, *De mente idiot.* l. III, c. 7, p. 158; *Excitat.*, l. VII, p. 554), est un nombre vivant et divin; elle est parfaitement disposée, et, contenant en elle même un écho des harmonies célestes, elle résume tout ce qu'il y a de plus beau dans les harmonies sensibles et intellectuelles, et tout ce qu'elle entend au dehors, elle le mesure d'après cette musique intérieure qui est incorruptible. » — Il n'est point nécessaire d'être musicien pour comprendre la beauté intelligible des sons. A Dieu ne plaise que cette parole soit dans ma bouche une insinuation de blâme! Non, je ne me permettrais point, surtout en ce moment, l'ombre d'une semblable pensée, qui serait aussi fausse qu'indélicate; mais ce n'est point abaisser l'art que de glorifier, avant tout, ces grandes cordes de l'humanité sans lesquelles aucun art ne serait possible. Aussi le peuple lui-même est convié à ce festin musical, festin de joie divine qui se dévore par les oreilles, pour me servir d'une expression de Tertullien, *Devorandus auditu* (*De resurr. carn.*, c. 37; car le peuple a de la musique dans l'âme, il possède cette harmonie mystérieuse qui sort des parties les plus secrètes du sanctuaire intime : *Procedens quodammodo de secretissimis penetralibus musica* (S. Aug., *De music.*, l. I, n. 28), comme le feu jaillit de la pierre, et qui partout dans le silence de l'expectative, conserve ses admirables résonnances. Saint François d'Assise était un un homme du peuple, dans la belle acception du mot; il avait le sens éminemment artistique, et un jour il ordonna à un de ses frères de jouer de la harpe avec plus de suavité qu'à l'ordinaire, parce que le son de cet instrument le préparait à jouir des harmonies célestes qu'il entendait souvent. Aussi nous voulons de la musique dans les églises, pour élever l'âme du peuple, en la réjouissant; pour la diviniser, en lui donnant de vraies et grandes satisfactions; pour l'instruire, en atteignant même à son insu les touches les plus secrètes de son cœur.

Ne savez-vous pas d'ailleurs que le Christ que nous adorons est la musique universelle, comme l'appellent les saints docteurs, et que tout ce qui résonne harmonieusement, tout ce qui est mélodie, consonance, variété dans l'accord, doit nous faire rêver au Christ, comme, du reste, tout ce qui est beau, tout ce qui est lumière, tout ce qui est vérité, doit nous faire soupirer vers Lui? vers Lui, source de toute beauté et de toute splendeur! vers Lui, l'habile enchanteur des âmes, comme l'a nommé Saint Justin, *incantator peritus* (*Ad Græc.*, n. 5, p. 238, edit. Migne). — C'est ainsi mes très-chers frères que nous devrions considérer la religion; c'est ainsi que l'envisageaient nos pères; aussi la religion était pour eux aussi large que le ciel, aussi lumineuse que la course de l'astre du jour.

La musique, et l'orgue en particulier, nous apprennent à nous harmoniser nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile apprenaient la musique pour tempérer leur ardeur et calmer leurs passions (Génébrard, *in Psal.* CL, 4). C'était aussi l'opinion des anciens, et spécialement de Platon, qui accordait à la musique une très-grande importance dans l'éducation. Ils croyaient avec raison que de même que la musique accorde les sons les plus divers et en apparence les plus opposés, elle exerce une influence analogue sur les mouvements si nombreux, si multiples, si variables de la nature humaine; qu'elle les calme, les tempère, les équilibre; qu'elle corrige une impression trop vive par une impression plus douce, *harmonica potestate temperavit* (Roger Bacon, *Opus tertium*, c. 73, p. 299, edit. Migne). « Il y a, dit le philosophe de Stagire, un rapport naturel entre l'homme, le rhythme et l'harmonie: c'est pourquoi les sages ont nommé l'âme un accord.... La musique a des rapports avec la vertu; elle agit sur l'âme, comme la gymnastique qui donne de la souplesse et de la vigueur au corps (*Polit.*, l. VIII, c. V, n. 4). » Aussi a-t-on remarqué souvent que lorsque, dès l'enfance, le sens esthétique du beau musical a été éveillé dans l'âme, il n'est point toujours inutile pour maintenir plus tard en équilibre le sens moral de l'âme. Alors se vérifie la belle parole d'un moraliste : « Heureux ceux qui ont une lyre dans le cœur, et dans l'esprit une musique qu'exécutent leurs actions! Leur vie entière aura été une harmonie conforme aux nomes éternels (Joubert, *Pensées*, t. I, pag. 279, 2e édit.). »

Saint Paulin, notre illustre compatriote, disait, après avoir entendu le chant du rossignol : « O Verbe, source de la parole, faites que je sois comme cet oiseau à la voix suave et mélodieuse, qui, caché sous le vert feuillage, fait retentir les campagnes des chants les plus variés, et tire du même organe les sons les plus diversement mélangés : tantôt il semble arrondir ses modulations, tantôt il leur communique une forme déliée, ou bien il commence un chant lugubre, et termine brusquement ses lamentations, laissant nos oreilles dans la surprise de sa voix ainsi brisée.... O Christ, rendez-moi semblable à cet oiseau, faites que votre grâce coule sur mes lèvres, et qu'elle prenne successivement les modulations les plus variées (S. Paulin., *Pœna* 23, c. 608-609, éd. Migne). »

Pourquoi, mes très-chers frères, après avoir entendu cet orgue, pourquoi ne dirai-je pas en votre nom et au mien : Seigneur, faites que toutes les fibres si variées de mon âme, que ces mouvements impétueux qui montent et qui descendent, que ces ardeurs si promptes se calment, s'harmonisent, s'équilibrent. Que les intonations soient justes, que l'union se maintienne entre les cordes les plus disparates, qu'il y ait de la douceur dans la force, de l'énergie dans la suavité; alors même que mon âme changera de son et de mouvement, selon l'opportunité des temps et des circonstances, faites, ô mon Dieu, que ces changements s'opèrent comme sur l'instrument, où la qualité du

Digitized by Google

son peut se modifier, mais où rien ne sort de l'harmonie : *Sicut in organo qualitatis sonus immutatur et omnia sonum suum custodiunt* (*Sap.* XIX, 17).

Vous dirai-je que l'orgue est l'image d'un sermon? Cette pensée vous étonnerait peut-être ; je l'emprunte à saint Hilaire : « Le prêtre, dit ce saint docteur, est comme l'orgue de l'Esprit-Saint, pour faire entendre au peuple la variété des voix du ciel, et la diversité de la doctrine, dans son admirable unité : *Spiritus sancti organum, per quod vocis varietas et doctrinæ diversitas audienda est* (*In Psal.* XIII, t. I, col. 295, edit. Migne). » O mon Dieu, puissiez-vous former vous-même de ces orgues spirituelles et les multiplier partout! Puissions-nous souvent en entendre dans cette cathédrale, afin que mon peuple bien-aimé soit souvent saisi par les divines incantations du Verbe de Dieu, de ce Verbe souverain des âmes, et dont les charmes sont irrésistibles, *peritus incantator*. Faites que toutes les mélodies de l'orgue des âmes se succèdent dans cette chaire ; que les graves intonations soient remplacées par d'autres plus douces, que le suave succède au fort, et le fort au délicat ; que les touches vigoureuses soient tempérées par les accents les plus tendres de l'amour divin, et que les fidèles, en se retirant, emportent toujours avec eux les souvenirs de pensées et de sentiments tombés du ciel, comme on s'en va d'un concert, les oreilles du cœur encore sous l'impression et le charme de sons qui semblent être devenus immatériels et se conserver en notre mémoire, dans la meilleure, dans l'idéale partie d'eux-mêmes.

Saint Augustin, faisant remarquer à son peuple les détails d'un temple matériel et cette juxta-position de parties qui se soutiennent les unes les autres, y voyait un symbole de la charité. « Supportez-vous les uns les autres, disait-il aux chrétiens, et formez une voûte, comme cet édifice suspendu sur vos têtes (*De Dedic.*, serm. 336, t. V, col. 1927, edit. Migne). » Je puis dire aussi : Voyez cet orgue, c'est l'image de l'union, l'image de la vie des familles et des sociétés. Dans l'orgue il existe mille sons divers ; chaque tuyau a sa forme, chaque languette son timbre, chaque ouverture sa grandeur, chaque jeu ses variations ; et quand tout est mû par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent. De même, dans les cités et les familles, chaque homme a sa vocation, son caractère, ses devoirs, ses défauts et ses dissonances. Mais quand la main discrète et intelligente de la charité se promène sur toutes ces touches, l'unisson semble s'établir : les dissonances, si elles existent, ne sont que transitoires, et le meilleur des organistes, la divine charité, sait tellement combiner les jeux, ménager le vent, adoucir les tons, que rien n'est troublé dans les rapports essentiels ; si la musique qui en sort n'est pas excellente, elle est au moins tolérable, et cette qualité n'est point toujours à dédaigner dans les choses humaines ; en cherchant le mieux, il n'est point rare de trouver plus mal. — Ne pensez pas, mes très-chers frères, que ce soient là des rapprochements puérils ; c'est le fond même de l'enseignement chrétien, qui, semblable à l'habile physicien, trouve partout lumière et électricité : « L'accord tempéré des sons, dit saint Augustin, nous fait entrevoir, dans sa variété harmonique, l'union des villes où règne la paix. » *Diversorum sonorum rationabilis moderatusque concentus concordi varietate compactam bene ordinatæ civitatis insinuat civitatem* (*De civit. Dei*, l. XVII, c. 14). Cette image et cet enseignement symbolique sont vrais surtout quand on parle de l'orgue, car c'est peut-être l'instrument où il y a le plus de dissonances fondues dans l'unité.

Enfin, mes très-chers frères, il est une autre harmonie plus désirable encore, c'est celle qui doit exister entre les nations, entre les choses divines et humaines..... Je ne dirai qu'un mot : n'oublions pas qu'il est un Dieu dans le ciel, qui est le premier des ordonnateurs et des artistes, *ars summa omnipotentis Dei* (S. Thomas, 1 Dist. 22, qu. 1, art. 1); que le Verbe, comme dit saint Grégoire, contient le monde dans une admirable beauté, et que, si l'ordre est troublé quelque part, il travaille aussitôt à le rétablir, selon des lois supérieures qui font marcher les choses les plus opposées vers un but général d'harmonie, sous un souffle et vers des affluents communs, *secundum primas concordiæ, sive confluxionis et conspirationis causas* (S. Greg. Naz., *Orat.* 6. n. 4-5). Dieu tient dans sa balance les temps et les jours, il fixe les termes et les moments : *Definiens statuta tempora et terminos* (*Act.* XVII, 26). Et s'il a fallu à un habile artiste plusieurs semaines pour ordonner un instrument si compliqué dans sa magnificence intérieure, et qui cependant ne m'apparaît pas même comme un grain de sable, si nous comparons son organisation à l'accord si difficile et des choses et des hommes, laissons à Dieu, qui n'est jamais pressé, parce qu'il est éternel, laissons-lui le temps de son pouvoir régulateur, et de cette justice qui tend à ses fins par tous les moyens même les plus imprévus : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate* (*Act.* I, 7). En attendant cette heure de la Providence, permettez-moi de ne pas désespérer, de ne désespérer jamais ; mais plutôt de m'élever avec saint Athanase sur une montagne, où je découvre autre chose que la terre, et là, puisque nous assistons à une fête musicale, je veux terminer par une pensée conforme à cette solennité. Sur cette montagne divine, où se trouve le vrai point de vue de la foi, je découvre l'univers tout entier comme un immense instrument de musique, comme une lyre aux cordes gigantesques : ces cordes sont les créatures, les tons variés sont les différentes natures d'êtres, et l'artiste souverain c'est le Verbe, qui maintient partout l'harmonie au milieu des éléments les plus dissemblables, qui

Digitized by Google

rétablit l'accord là où il est brisé, qui rend aux choses divines leur mouvement divin, à celles du monde leurs allures ordinaires et providentielles, *ita ut res quidem divinæ, modo diviniori moveantur, visibiles vero, eo quo cernimus modo* (Vid. S. Athanas., *Contra Gentes*, n. 42). Aussi tout mon espoir est en Dieu ; j'aime à contempler cette source infinie, éternellement jaillissante, de paix et d'harmonie, qui se projette sur toute créature, les ramenant à l'ordre et à la paix, leur versant avec surabondance une fécondité pleine de paix, qui déborde toujours, parce que, dit saint Thomas, dont j'emprunte ici les pensées (in lib. *De div. Nomin.*, c. XI, lect. 2), il y a en Dieu une disposition énergique à donner plus de paix que les créatures ne sont larges pour en recevoir.

« Quand on aime la musique, a dit une femme célèbre (Mme de Staël), il est rare qu'on écoute les paroles des beaux airs ; on préfère se livrer au vague indéfini de la rêverie qu'excitent les sons. » Je vous demanderai presque, mes très-chers frères, d'oublier mes paroles, pourvu que le sens vous en reste, et que tout à l'heure vous laissiez aller vos âmes à toutes les saintes, pieuses et artistiques pensées qui seront excitées en vous ; je dis pieuses et artistiques, car il me semble que l'Art et la Religion ne devraient jamais se séparer, non plus que la science. La Religion est fille du Verbe ; le Verbe est le souverain Art de Dieu, la fontaine de toute science et de toute éloquence, *fons sapientiæ Verbum Dei* (Eccli. 1) ; *fons omnium verborum* (S. Thomas, *In Epist ad Hebr.*, c. IV). Et quiconque sépare ces trois choses : la Religion, l'Art et la Science, ne sera ni le fils éclairé, ni le frère intelligent du Verbe.

Ce sera donc au nom du Verbe, l'Artiste souverain, que je vous bénirai, tour musicale (1) dont l'armure est à la fois pacifique et pleine de flèches victorieuses. Vous demeurerez ici comme l'écho des voix et des pensées divines, vous porterez jusques au ciel l'expression de notre amour et de notre reconnaissance, et vous reviendrez encore nous enseigner le secret de mélodies supérieures à celles de la terre. C'est au nom du Verbe, qui est comme la musique universelle du monde, que je vous commande d'être fidèle à votre mission, de ne jamais trahir la note qui vous est confiée, et de rendre ce que l'artiste aura conçu, de le rendre, s'il est possible, encore plus beau, en lui prêtant le concours de votre souffle intelligent. Apprenez aux hommes, par ces notes qui font vibrer les cœurs les plus matériels, qu'il est des sons plus élevés que ceux de ce monde, et que toute âme est aussi un souffle immortel dans un organisme fragile. Puisse-t-elle, cette chanteuse exilée, après avoir exécuté fidèlement la partie de son chœur divin, expirer doucement, et monter vers les cieux comme le son qui, à la fin d'une cantate, s'arrête tout à coup, diminue graduellement, devient encore plus beau en expirant, et semble nous inviter à le suivre dans une région plus élevée.

(1) Organum est quasi turris quædam diversis fistulis fabricata, quibus flatu follium vox copiosissima destinatur : et ut eam modulatio decora componat, linguis quibusdam ligneis ab interiore parte construitur, quas disciplinabiliter magistrorum digiti reprimentes grandisonam efficiunt et suavissimam cantilenam (Cassiod., *In Psal.* CL).

PRIÈRE POUR LA BÉNÉDICTION DES ORGUES.

Adjutorium, etc.

Domine Deus omnipotens, cujus sapientia hominem quem formasti per signa sensibilia suaviter et fortiter ad te sustollit et trahit, suppliciter te rogamus ut accipere et † benedicere digneris hæc organa ad cultum tuum in cordibus fidelium fovendum inservienda. Sint in Ecclesia tua sicut tubæ argenteæ ad solemnitates populum tuum incitantes ; sint, ad imitationem citharæ David qua fugabatur spiritus malus ; sint sicut psaltes quo juvante manus Domini super prophetam facta est. Crescat in dies gloria domus tuæ istius ad instar templi tui quod erat in Jerusalem in quo levitæ et cantores cymbalis et psalteriis et citharis concrepabant et cum eis sacerdotes canentes tubis et voce et organis et diversi generis musicorum concinentibus. Concede, Domine, ut animæ moveantur convenientissima modulatione et nomen Jesu per hanc fiat in aure melos, in corde jubilus et ad cœlestes concentus tendant per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

—

VII. DISCOURS ET ALLOCUTIONS

POUR LES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL OU DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, LES CERCLES CATHOLIQUES, LES SALLES D'ASILE, LES SOCIÉTÉS DES CRÈCHES ET CELLES DES JEUNES APPRENTIS.

Allocution prononcée par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la réunion générale de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à Poitiers, le second dimanche après Pâques, 14 avril 1850.

Les livres saints ont dit, Messieurs, que la mémoire des serviteurs de Dieu est douée d'un principe de vie, et que leurs ossements, déposés dans la terre, sont des germes féconds par lesquels ils renaissent, ils refleurissent et portent de nouveaux fruits. Les restes sacrés de saint Vincent de Paul, ces restes en l'honneur desquels une solennité a été instituée en ce jour, ont eu plus que d'autres cette merveilleuse propriété. Oui, vraiment, il était dans la destinée de cet homme illustre, la gloire de la religion et de la patrie, de se survivre à lui-même, de laisser après lui sur la terre son esprit, l'esprit de ses œuvres. Jamais aucune tombe n'a été plus vivante. De beaux panégyriques ont été prononcés en l'honneur de saint Vincent de Paul. Mais, laissez-moi le dire, Messieurs, son plus beau panégyrique, il est ici sous nos yeux. Vincent de Paul, nous le savions, subsistait au milieu de nous par

Digitized by Google

un grand nombre de ses œuvres ; il subsistait par cet admirable clergé moderne, formé à sa discipline, par ces incomparables Filles de la Charité nées entre ses mains. Mais voici que, deux siècles après sa mort, une postérité nouvelle lui est survenue, descendance inespérée, fécondité d'outre-tombe. Et en considérant ici toute cette jeunesse de la cité, cette jeunesse riche, pleine de vie, d'ardeur, cette jeunesse studieuse qui s'est placée sous le patronage de saint Vincent de Paul pour exercer la charité dans le même esprit que lui, je crois apercevoir sur la tombe du saint cette végétation mystérieuse dont parle le Prophète : *Et ossa ejus pullulent de loco suo* (*Eccli.* XLVI, 14).

Messieurs, puisque vous formez la famille posthume de saint Vincent de Paul, ah ! sachez bien, sachez toujours que les merveilles de sa charité sont issues de sa foi et de sa sainteté. Depuis lui, d'autres bienfaiteurs de l'humanité ont surgi, et à mesure qu'ils accumulaient leurs bienfaits, les orages se grossissaient sur nos têtes, et les abîmes s'ouvraient sous nos pas. L'histoire enregistrera ce phénomène : c'est sous le règne de la bienfaissance humaine, de la bienfaisance sociale la plus développée, que sont éclos ces dangers nouveaux, ces dangers que ne connut jamais la société constituée chrétiennement. Ah ! Messieurs, Dieu a voulu nous apprendre que l'on ne pouvait rien faire sans lui, et que le bien lui-même ne portait ses fruits qu'à la condition de rester sous sa dépendance. Soyez donc, Messieurs, soyez toujours les disciples de Vincent de Paul ; soyez hommes de charité parce que vous serez hommes de foi. Que votre bienfaissance s'inspire au pied des autels ; qu'elle ne soit pas la bienfaisance de l'homme, mais la bienfaissance du chrétien. A ce titre, vous exercerez une influence salutaire, et vous serez parmi nous ces hommes de miséricorde, dont les œuvres trouveront grâce aux yeux même les plus passionnés et les plus prévenus : *Homines misericordiæ, invenientes gratiam in oculis omnis carnis* (*Eccli.* XLIV, 27).

—

Allocution prononcée par Mgr Pie à la séance générale des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, à Poitiers.

(20 Février 1853.)

Messieurs, je veux terminer cet intéressant exposé de vos travaux, ce compte rendu de vos diverses œuvres, par quelques paroles seulement d'exhortation ; et c'est pour vous prêcher la *constance*. Ce que vous avez commencé est bon, très-bon : il le faut continuer. La position que vous avez prise au sein de la société est bonne, très-bonne : il faut la garder. Ne vous lassez pas de bien faire : le succès est au prix de la persévérance de vos efforts.

La société, depuis soixante ans, est devenue une Babel où règne la plus étrange confusion des langues. Mettre les hommes d'accord concernant la plupart des questions humaines, sociales, politiques, c'est pour le moment chose impossible. Chacune trouvant autour de soi, dès son entrée dans la vie, des convictions et des appréciations contradictoires, il en résulte que les citoyens d'une même patrie ne peuvent plus s'entendre sur un grand nombre de points qui touchent aux intérêts de ce monde terrestre. Cela étant ainsi, vous avez pris, Messieurs, je ne dirai pas un terrain neutre, mais bien plutôt un terrain commun ; et ce terrain, c'est celui de la vérité et de la charité, telles que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu les enseigner et les prêcher à tous les hommes. L'orateur romain a dit que la parfaite amitié n'existe ici-bas qu'entre ceux qui sont unis par une même façon de penser concernant les choses divines et les choses humaines : *De rebus divinis et humanis concordia.* Ni l'une ni l'autre de ces deux *concordes* n'existaient plus guère, quand vous, Messieurs, vous avez voulu rétablir, d'abord et avant tout, la première, laissant à la Providence et au temps le soin de pourvoir à la seconde. Eh bien ! je le répète, cette position que vous avez prise est bonne, très-bonne : il faut la garder. Professer tous la même vérité, pratiquer tous la même charité, c'est-à-dire se rencontrer tous et en toute occasion dans l'adhésion à un même symbole et dans l'observation des mêmes commandements ; envoyer chaque matin vers le ciel les mêmes actes de foi, d'espérance et d'amour ; accomplir chaque jour sur la terre les mêmes actes de sacrifice et de dévouement ; être liés tous sous les yeux de Dieu et sous les yeux des hommes, dans le secret de la vie intime comme dans les actes de la vie extérieure, par l'obéissance à une même loi, qui est l'Evangile, et à un même pouvoir qui est l'Eglise : messieurs, avouons-le, si nous obtenons ce premier résultat, nous toucherons de bien près au second, et quand le concert sera parfait sur les choses divines, il sera plus que commencé concernant les choses humaines. Des bras accoutumés à se lever toujours d'accord vers le Roi du ciel pour l'honorer, et à s'abaisser toujours d'accord vers les misères d'ici-bas pour les soulager, ne tarderaient pas à se rencontrer et à s'étreindre dans un embrassement sans restriction.

Ne vous lassez donc pas, Messieurs, ne vous lassez pas dans cette voie ; vous avez bien commencé, ne vous arrêtez pas.

Plus d'une fois nous avons comparé votre jeune milice chrétienne à ce courageux bataillon qui se groupa jadis autour des Machabées, et qui, sous la conduite de ces chefs intrépides, remporta de si belles victoires, et obtint pour la religion et pour la patrie de si précieux succès. Or ce que l'Esprit-Saint loue surtout dans ces jeunes combattants, c'est leur constance. Cette armée n'était forte que parce qu'elle avait des soldats d'un courage soutenu. Non pas tous, Messieurs, il y eut des défections. La fidélité fléchit chez plusieurs. La corruption de l'armée ennemie gagna plus d'un de ces

Digitized by Google

jeunes soldats de la cause sainte : *Et multi de Israel consentientes accesserunt ad eos.* Mais, dit l'Esprit-Saint, Judas Machabée et les siens, Mathathias et ses fils tinrent bon et furent inébranlables dans leur constance : *Convenerunt cum Juda constantes corde.... Mathathias et filii ejus constanter steterunt.*

Messieurs, j'entends dire tout bas, et je veux dire tout haut, car il n'y a ici que des oreilles amies auxquelles nous n'avons rien à céler, j'entends dire que sur divers points de la France un symptôme alarmant s'est manifesté jusque dans les rangs de la jeunesse catholique, et que, par un concours de causes toutes également déplorables, là aussi il y a tendance au découragement, à l'affaissement, à la désorganisation. Comme si ce n'était pas assez du douloureux spectacle de l'abaissement général des hommes et des partis, on nous dit que plusieurs de ceux qui s'étaient enrôlés sous la bannière chrétienne donnent chaque jour de nouveaux gages à l'esprit du siècle, esprit d'ambition, d'égoïsme, de sensualité, de dissipation. Messieurs, si ce relâchement existe quelque part, si plusieurs de l'armée d'Israël ont accepté de périlleuses capitulations avec l'armée d'Antiochus, je veux l'ignorer. Je ne veux savoir qu'une chose, c'est que vous, que j'aime à nommer mes fils, vous demeurerez invariablement rangés autour de votre chef, qui est Jésus-Christ, fidèles à votre drapeau qui est l'Evangile ; en un mot, c'est que vous serez des soldats *constants* de cette grande et sainte cause que vous avez embrassée aux temps les plus difficiles, et qui est la cause de la vérité et de la charité : *Convenerunt cum Juda constantes corde.... Mathathias et filii ejus constanter steterunt.*

Lettre pastorale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, aux fidèles de la ville épiscopale, pour la formation d'un vestiaire de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

(Novembre 1854.)

La dureté des temps et la saison rigoureuse qui approche nous obligent encore cette année, nos très-chers frères, à vous entretenir plus particulièrement qu'à l'ordinaire des membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous savez que toujours les pauvres ont été l'objet d'une tendre sollicitude pour l'Eglise. Ce sont les premiers bienheureux proclamés par la bouche du divin Sauveur. C'est pour eux et pour l'organisation des aumônes destinées à les soulager, qu'un des premiers actes de l'autorité apostolique fut l'établissement des diacres, dont la fonction touche de si près au ministère sacerdotal. Et lorsqu'un prêtre est promu à la sublime dignité de l'épiscopat, le soin des pauvres lui est recommandé à l'égal des dogmes sacrés dont il reçoit le dépôt ; l'huile sainte ne coulerait pas sur son front, s'il n'acceptait, en face des autels et des anges de l'Eglise, l'obligation solennelle d'être charitable envers tous les malheureux.

Nous n'avons pas oublié ce serment, N. T.-C. F., et aujourd'hui, jour anniversaire de notre sacre, quand, après avoir célébré solennellement les saints mystères au milieu de nos vénérables frères et des jeunes lévites qui se préparent à nous aider un jour, le lecteur nous relisait du haut de la chaire la formule des engagements que nous avons contractés ; alors que nous avons entendu retentir à nos oreilles cette parole dont le souvenir n'a cessé d'être présent à notre pensée : *Voulez-vous être miséricordieux et affable envers les pauvres, les pèlerins et tous les nécessiteux, pour l'amour de Jésus-Christ?* nous avons répondu du plus profond de notre cœur, comme au jour mémorable de notre consécration : *Je le veux.*

Afin donc de remplir notre promesse, nous n'avons pas voulu laisser s'achever cette journée sans tracer ces lignes, qui vous diront une de nos préoccupations les plus pénibles. Permettez-nous, avant tout, de reproduire ici les paroles que saint Augustin adressait à ses chers fidèles d'Hippone, dans une des homélies de la fête anniversaire de son ordination, et, comme parle l'antiquité, au jour natal de son épiscopat. Il avait reçu l'onction des pontifes dans l'une des semaines qui précédaient la solennité de Noël, et il disait à son peuple : « Allégez donc, mes frères, allégez mon fardeau et portez-le avec moi. Le jour de la Nativité du Seigneur approche ; nous avons à nourrir nos pauvres, et c'est un soin qui nous appartient en commun : *pascendos habemus compauperes nostros.* Pour moi, je réussirai bien à vous offrir à tous le pain de la vérité qui est au-dessus de toute substance ; mais je ne puis, malgré mes efforts, suffire à nourrir tous les indigents du pain visible et matériel. Je vous donne la nourriture comme je la reçois ; je suis ministre de la parole sainte ; je ne suis pas père de famille ; je vous sers les mets dont je me nourris moi-même, et je les prends sur la table de ce père de famille qui, étant riche, s'est fait pauvre à cause de nous, afin que nous fussions enrichis par sa pauvreté. Ma principale aumône donc, la seule que je puisse faire en proportion avec toutes les nécessités qui s'offrent à moi, c'est la parole que je vous adresse et que vous voudrez bien écouter (1). »

Il est vrai, N. T.-C. F., que cet hiver ne s'annonce pas sous des auspices aussi défavorables que l'hiver précédent. Le pain, qui fait le fond de la nourriture de l'homme, hélas ! et qui trop souvent fait presque la seule nourriture du pauvre, est un peu moins cher. Mais combien d'autres substances, presque aussi nécessaires à la vie, et vraiment indispensables pour soutenir les forces et la santé de l'ouvrier qui travaille

(1) Serm. 339, in die ordinationis suæ, n. 3.

Digitized by Google

de ses bras, se sont élevées à un prix de plus en plus inabordable ? Et enfin, ne lui faut-il pas aussi des vêtements pour le préserver des intempéries de l'air, pour lui permettre de gagner sa vie, et de paraître sans trop de confusion dans la maison de Dieu et sous les yeux de ses semblables ?

Or, N. T.-C. F., quoique nous soyons à peine entrés dans l'hiver, nous avons déjà eu à subir des jours bien froids; et vos yeux ont dû être attristés, comme les miens, en rencontrant dans les rues de la ville des indigents à peine vêtus ? Que serait-ce si vous aviez pénétré dans ces retraites où une détresse timide cherche un abri autant contre les regards des hommes que contre les inclémences de la saison ? Oui, nous avons été frappé de l'aspect particulier de misère qu'offrent en ce moment les classes malaisées; ce pays ne nous présentait point l'an dernier, à la même époque, un spectacle aussi affligeant. Et ce genre de dénuement ne s'explique que trop après l'année calamiteuse que nous venons de traverser. Ne craignons pas, N. T.-C. F., de pénétrer dans ces mystères de la souffrance ; souvenons-nous que *bienheureux est celui qui a l'intelligence de la pauvreté et de l'indigence; au jour mauvais le Seigneur le délivrera.*

La première, la plus impérieuse nécessité pour l'homme, celle qui revient tous les jours, qui, pour quelques-uns, est une source toujours nouvelle de plaisirs et peut-être de fautes, mais qui, pour le pauvre, pour l'artisan chargé de famille, est un sujet de cruelles angoisses, c'est la nourriture. Chaque jour doit apporter son pain. Tous les autres besoins doivent passer après celui-là. Or, depuis un an, pendant ces longs mois où le blé a coûté si cher, où il fallait arroser de tant de sueurs le morceau de pain qui suffisait à peine à satisfaire un appétit longtemps aiguisé par la privation et le travail, dites-nous, N. T.-C. F., que pouvait-il rester au malheureux pour employer à ses vêtements ? Quand sa femme, quand ses enfants lui demandaient à manger, et que son labeur de chaque jour ne lui donnait pas même la nourriture de la journée pour ces êtres si chers, pouvait-il penser à renouveler les étoffes fatiguées dont il se couvrait ? *Le corps*, a dit Notre-Seigneur, *est plus que le vêtement* (*Matth.* VI, 25), et il fallait d'abord pourvoir à la vie du corps avant de songer à le vêtir. Et voilà pourquoi cette partie des besoins du pauvre a été négligée. L'été venu, on a moins senti la nécessité de se couvrir, et d'ailleurs le prix des subsistances n'avait guère baissé. Et puis la mauvaise saison revient, avec son froid glacial, avec ses journées courtes et moins rétribuées, peut-être, hélas! avec une cessation absolue de travail pour un grand nombre de bras. Ah ! N. T.-C. F., bénissons le Seigneur, qui a semé de bonnes œuvres le sentier de notre vie ! Il ne sera pas dit qu'à côté de nous nos frères périront de froid et de misère, tant qu'il restera un manteau à couper en deux pour en donner la moitié, comme Martin le catéchumène, non pas au pauvre, mais à Jésus-Christ lui-même.

Vous le savez, N. T.-C. F., une des œuvres principales de miséricorde dans le christianisme, c'est celle qui consiste à vêtir les pauvres. L'Ecriture loue la femme forte du soin qu'elle prend de manier la laine et le fuseau pour préparer des habits à l'indigent, et le saint patriarche Tobie recommandait à son fils de partager ses vêtements avec les malheureux. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien autrement enseigné le précepte et révélé le mérite de cette charité. Nous savons qu'au dernier jour une des paroles qu'il doit adresser aux élus est celle-ci : *Venez, les élus de mon Père, possédez avec moi le royaume qui vous a été préparé ; car j'ai été nu, et vous m'avez couvert. En vérité, ce vêtement que vous avez donné au plus petit de ceux-ci, c'est à moi que vous l'avez donné.* Et se tournant vers les réprouvés, il leur dira : *Allez, maudits, au feu éternel ; car j'ai été nu et vous n'avez pas eu pitié de moi. En vérité, ce vêtement que vous avez refusé à vos frères indigents, c'est à moi que vous l'avez refusé* (*Matth.* XXV, 36 et seq.) Comment hésiter après cela, N. T.-C. F., à se prêter à une des œuvres évangéliques qui doit recevoir une telle sanction ? surtout si, comme nous allons le dire, vous avez tous à votre disposition le moyen facile de subvenir à cet égard aux nécessités de vos frères.

Heureux sans doute, N. T.-C. F., tous ceux d'entre vous qui sont assez en rapport par eux-mêmes avec les classes souffrantes, pour pouvoir venir directement et personnellement à leur aide ! Nulle charité n'égale celle que l'on fait de ses propres mains. Bénies soient-elles ces habitations chrétiennes, où chacun a son pauvre d'adoption ! Qu'elles soient en honneur devant Dieu et devant les hommes, ces maisons dont de laborieuses mères de famille connaissent le chemin, et d'où elles se retirent toujours, à l'entrée de l'hiver, avec de précieuses provisions, de chauds habits, dont l'arrivée cause une si grande joie sous leur pauvre toit ! Mais tous ne sont pas accoutumés à ce contact immédiat avec l'indigence; beaucoup d'entre vous nous disent, avec assez de fondement, que c'est moins le désir qui leur manque de secourir les pauvres que le moyen de connaître leurs besoins et de les assister d'une manière profitable. Comment arriver à ce discernement qui prévient le désordre ou l'abus ; qui, par une répartition intelligente, évite un double emploi, et associe heureusement à l'exercice de la charité celui de la justice ? Nous ne voulons pas ici, N. T. C. F., trahir le secret de ces âmes dévouées, qu'un long et constant exercice des bonnes œuvres a initiées à tous les mystères du pauvre. Mais, vous ne l'ignorez pas, vos pasteurs, les prêtres de la paroisse, ont à cet égard une science acquise sur laquelle vous pouvez compter. De vénérables dames de charité, formées depuis longtemps à la pratique de la bienfaisance chrétienne, vous prêteront leurs lumières et vous offriront leur concours. Enfin, vous

Digitized by Google

avez au milieu de vous des jeunes gens au cœur noble et chrétien, charitables sans ostentation comme sans effort, dont les bonnes œuvres sont le domaine, qui marchent à front découvert, parce qu'on ne doit jamais rougir de faire le bien, et qui ont pris devant Dieu l'engagement de se sanctifier en secourant leurs frères. Ils ont étudié le sentier frayé par le pied du pauvre; ils savent son réduit. Comme un général habile a bientôt découvert les endroits faibles de la place qu'il assiége, eux aussi, dans cette guerre d'une nouvelle sorte, de la charité contre la misère, ils ont calculé, ils ont compté le nombre des malheureux et la diversité de leurs maux Quels sont ces assiégeants pacifiques? Vous avez nommé N. T.- C. F., la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui rassemble dans son sein une partie de la jeunesse studieuse de Poitiers. Qu'ils soient vos hommes d'affaires. Plus empressés encore que les agents auxquels vous commettez les intérêts de votre fortune terrestre, ils s'apprêtent à imiter leurs frères des principales villes de la France; et, sans que vous leur portiez les capitaux que vous voulez placer sur le ciel, ils iront eux-mêmes vous les demander; ils frapperont à votre porte, ils vous aideront à découvrir des richesses que vous ne supçonnez pas. Dans cette chambre abandonnée, dans ce coin obscur, au fond de ce meuble qu'on n'ouvre plus, ils vous dévoileront des valeurs qui dorment, et qui pourraient fructifier. Ce bois de lit mutilé, ce débris d'un ornement qui n'est plus de mode, cette étoffe rongée par le temps, ce vêtement passé et hors d'usage, cette chaussure livrée à la poussière, enfin, toutes ces choses qui ne peuvent même pas être utilisées pour vos serviteurs, et que vous n'auriez pas le courage de donner au mendiant qui tend la main à votre porte, voilà l'objet de leur convoitise, voilà les magnificences qui excitent leur ambition! Il y a dans tout cela une couchette pour ce pauvre malade, un berceau, du linge, des habits pour ces pauvres enfants qui grelottent, tout un trousseau pour ce malheureux qui n'a plus assez de ses haillons usés pour se couvrir. Faites de l'or, mon frère, avec ce bagage inutile. Les vers en feraient leur pâture; laissez-en revêtir les membres de Jésus-Christ, et composez-vous-en un trésor dans le ciel, où les vers ne rongent pas, et où la rouille ne détruit pas.

Dans quelques jours donc, N. T.-C. F., vous verrez dans cette ville un spectacle avec lequel des cités voisines sont familiarisées, Les pourvoyeurs des pauvres iront de porte en porte solliciter tous ces vêtements, ces objets de rebut devenus embarrassants chez vous, et avec lesquels des mains charitables et dévouées recomposeront des habillements solides. Les pieux solliciteurs ne s'arrêteront pas seulement devant le seuil des riches. Le véhicule destiné à recevoir les offrandes stationnera devant la maison de l'artisan aisé comme devant l'hôtel de l'opulence. La richesse est chose relative, et le pauvre lui-même devient riche quand il voit auprès de lui un plus pauvre que soi. Ah! que ne vous est-il donné d'apercevoir en même temps les anges de Dieu qui suivront ce pieux cortége, qui pénétreront avec lui dans vos demeures, qui vous y montreront les trésors cachés dont vous aurez à faire hommage aux malheureux! Mais c'est au fond de votre cœur que leurs regards plongeront avec plus d'avidité; ils y chercheront l'affection qui donne, plus encore que le don; ils y exciteront le sentiment d'une charité compatissante et généreuse. Et tandis que les jeunes hommes à qui vous remettrez vos offrandes s'en iront chez les pauvres pour les réjouir et les consoler, les anges de Dieu retourneront dans le ciel, chargés, eux aussi, d'une précieuse moisson de pieux mouvements, de généreux sacrifices, et ils les déposeront comme un grain mûr dans les greniers du Père de famille.

Si vous agissez ainsi, N. T.-C. F., nous ne vous disons pas que vous aurez réjoui notre cœur, que vous aurez partagé notre sollicitude, que vous nous aurez aidé à acquitter la dette sacrée, à accomplir le devoir rigoureux auquel nous nous sommes engagé au jour de notre consécration; mais vous aurez gravé dans les parvis célestes cette parole qui vous sera redite au dernier jour par Celui qui se cache dans la personne du pauvre: *J'étais nu, et vous m'avez vêtu. En vérité, le vêtement que vous avez donné en mon nom au moindre de ces petits, c'est à moi que vous l'avez donné. Venez les bénis de mon Père, entrez dans le royaume qui vous a été préparé.* Ainsi soit-il.

—

Allocution prononcée par Mgr Pie, à la séance d'installation du conseil central de la société de Saint-Vincent-de-Paul, à Poitiers, le 18 mars 1855.

Monsieur le président général, Messieurs,

L'année qui poursuit son cours s'est ouverte pour les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, sous les plus favorables auspices. L'Esprit Saint a dit que *la bénédiction du père affermit les maisons des fils* (1). Cette bénédiction puissante et décisive a été donnée solennellement à vos œuvres, et la Société de Saint-Vincent-de-Paul aura désormais, dans l'Eglise de Jésus-Christ, sa place et son rang parmi les institutions les plus autorisées. L'assemblée générale tenue au Vatican, le 5 janvier 1855, et présidée par le Souverain Pontife en personne, a été la sanction la plus auguste, la consécration la plus authentique que pût recevoir cette pieuse et pacifique milice que notre France a produite, et qui, depuis bientôt un quart de siècle, n'a cessé de se développer et s'est propagée par toute la terre.

Les anciens théologiens qui ont écrit sur le droit pontifical enseignaient qu'au Pape seul il appartient d'instituer ou d'approuver

(1) *Benedictio patris confirmat domos filiorum* (*Eccli.* III, 11).

Digitized by Google

les milices religieuses, les ordres auxiliaires chargés de la défense de l'Eglise et de la chrétienté. La chevalerie chrétienne du XIX^e^ siècle, Messieurs, vient de recevoir en quelque sorte sa bulle d'institution. Les nouveaux croisés ont eu, dans Rome, leur concile de Clermont, où ils ont retrouvé l'éloquence d'Urbain II sur les lèvres de Pie IX. Comme leurs devanciers, ils diront désormais : *Dieu le veut, puisque son Vicaire en terre a parlé.*

Messieurs, une assemblée synodale dont saint Hilaire fut l'âme, a dit ces belles paroles que je veux répéter, et qui vengeront le saint docteur d'un outrage récent : « Il est très-bon et il est très-conforme à l'ordre que, de toutes les provinces, les causes soient portées par les ministres du Seigneur à leur chef, c'est-à-dire au Siége apostolique de Pierre. »

Conformément à cette doctrine, et surtout depuis que la Société de Saint-Vincent-de-Paul a étendu ses rameaux ; depuis qu'existant dans chaque diocèse sous les yeux et sous la conduite des évêques, elle a pris au loin des proportions qui entraînent impérieusement la nécessité d'une autorité plus haute et d'un point d'appui supérieur pour le maintien d'un même esprit et l'unité de tout le corps ; il était très-bon et il devenait tout à fait conforme à l'ordre que la cause de cette Société fût portée à celui qui est la tête de la chrétienté. Vous avez fait, Messieurs, ce que toute institution chrétienne qui veut durer, qui veut s'étendre, sera toujours inspirée de faire, si elle a l'instinct de sa conservation, et le sentiment de ses besoins ; vous avez fait ce que vos pasteurs font eux-mêmes en toute rencontre. Ecoutez, c'est de la plume d'Hilaire qu'est tombé cet oracle : *Hoc enim optimum et valde congruentissimum esse videbitur, si ad caput, id est, ad Petri apostoli Sedem, de singulis quibusque provinciis, homini referant sacerdotes* (Hilar., *ex opere hist.* Fragm., II, 9).

Et quand nous professons hautement ces maximes, ne croyez pas, Messieurs, que nous abandonnions par là le moindre atome de notre autorité particulière. L'histoire de tous les siècles chrétiens atteste, et le spectacle des temps présents démontre que l'union, la cohésion des fidèles et des prêtres avec leur évêque se produit dans la proportion exacte de l'union de l'évêque avec le Souverain Pontife.

Tandis que dans la personne de vos membres les plus éminents, à la tête desquels votre digne président général, dont la présence nous est si chère aujourd'hui, vous étiez rangés autour du trône de Pie IX, ce saint Pontife, avant de vous bénir, ne vous a-t-il pas dit que vos œuvres, pour produire un grand fruit, doivent être bien ordonnées, et qu'en conséquence il constatait avec une vive satisfaction, dans le rapport qu'il venait d'entendre, votre fidèle résolution d'agir toujours en parfaite intelligence avec vos pasteurs, et d'écouter humblement les conseils de ceux qui, étant établis de Dieu comme les sentinelles de son peuple, veillent nuit et jour pour sa sanctification ? (*Discours du Saint Père*, Bulletin de la société, n° 74 bis, févr. 1855.)

Déjà, au lendemain de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, parlant à tous ces pontifes qui étaient venus se presser autour de lui, Pie IX leur avait adressé ce bienheureux souhait : « Maintenant, Vénérables Frères, il nous reste à vous dire qu'autant nous avons éprouvé de consolation à vous voir arriver avec tant d'empressement des contrées les plus lointaines vers cette Chaire apostolique, boulevard de la foi, maîtresse de la vérité, soutien de l'unité catholique, autant nous mettons d'amour à vous souhaiter, avant que vous retourniez vers vos siéges, toutes sortes de félicités, de biens et de joies. Que Dieu, auteur de tout bien..., inspire aux fidèles confiés à vos soins un tel esprit qu'ils ne veuillent jamais se séparer un instant du pasteur, mais qu'ils entendent sa voix, et qu'ils accourent aussitôt partout où il les appelle. » (*Allocution du Pape aux évêques*, dans le consistoire du 9 décembre 1854.)

Voilà, messieurs, comment Rome sait toujours parler de l'autorité épiscopale ; voilà ce qu'elle rend aux évêques en retour de leur obéissance et de leur amour filial. Et les jeunes hommes de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne feront qu'obéir à la consigne qui leur est donnée par Pie IX lorsque, dans chaque diocèse, ils formeront comme une garde d'honneur autour de leur évêque, attachés en quelque sorte à ses côtés, écoutant sa voix et accourant là où il veut... *Fidelibus det illam mentem ut abstrahere se nunquam velint a Pastoris latere, sed vocem ipsius audiant, quoque ipse velit accurrant.* Messieurs, jamais un évêque ne se sent plus heureux ni plus fort que quand il est ainsi escorté. Vous avez toujours été, vous serez plus que jamais autour de nous ce bataillon fidèle.

Mais, à mesure qu'une œuvre se dilate, il est nécessaire que son organisation se perfectionne. Comme les anciennes corporations militantes qui s'étaient vouées à la protection extérieure de l'Eglise, et dont les établissements couvraient toute la mappemonde, l'armée beaucoup plus modeste sans doute, mais non moins étendue de Saint Vincent de Paul, a besoin désormais d'être distribuée en provinces placées sous une direction générale. Notre ville de Poitiers a été choisie pour devenir le centre de plusieurs conférences voisines. Ce n'est point à nos mérites actuels, c'est à la vieille renommée de nos aïeux que cet honneur est accordé. Les associés de la cité épiscopale s'efforceront de justifier cette distinction. Et tous, Messieurs, nous ferons si bien que nous rendrons en quelque sorte vivant parmi nous le commentaire que saint Hilaire a fait d'un des plus doux psaumes de David, et nous goûterons *combien il est bon et combien il est agréable d'habiter frères*

Digitized by Google

ensemble (*Psal.* CXXXII, 1). « Tout ce qui est bon, dit saint Hilaire, n'est pas agréable, et tout ce qui est agréable n'est pas bon. Le bien-être des sens est agréable, mais il n'est pas salutaire à l'âme. La mortification, au contraire, est utile au salut, mais elle n'est pas douce à la nature. Et rien n'est plus commun que le divorce entre le bon et l'agréable... D'ailleurs, le plus souvent, la cohabitation des hommes assemblés pour les intérêts humains dans des demeures terrestres, est pleine de rivalités qui ne la rendent qu'une occasion de rixes et de haines. Mais l'assemblée religieuse des Chrétiens, la pieuse cohabitation des frères en Jésus-Christ, des membres d'une même Eglise, c'est à la fois un bien et un délice, c'est un avantage et c'est une douceur ; parce que la fraternité chrétienne produit une même direction de vues, un même sentiment d'amour (1). » Les confrères de Saint-Vincent de Paul du diocèse de Poitiers et ceux des diocèses de La Rochelle et d'Angoulême réaliseront donc la sentence du saint docteur et le « lien de leur fraternité, ce sera toujours la charité d'un même vouloir : *Cum fratres nuncupantur, unicæ voluntatis charitate concordes sunt* (2). »

—

Discours prononcé à Notre-Dame de Buglose, par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de la réunion des conférences de Saint-Vincent de Paul du sud-ouest de la France.

(30 Mai 1858.)

Quid existis in desertum videre? (*Matth.* XI, 7).
Qu'êtes-vous venus voir au désert?

Messieurs,

C'est une douce joie pour notre cœur d'avoir pu nous soustraire un instant aux sollicitudes de notre ministère pour prier ici avec vous. Nous remercions de ce bonheur Dieu et la Vierge Immaculée de Buglose, vous ensuite, Messieurs, qui avez eu le désir de nous voir à ce pieux pèlerinage.

Il y a longtemps que nous aimions ce sanctuaire si noblement célébré par l'un des dignes prêtres de la contrée (3), et il n'a pas dépendu de nous que nous n'y soyons venu plus tôt, surtout quand vous accouriez la première fois dans cette solitude pour y tenir vos pieuses assises. Parmi toutes les consolations que nous aurions goûtées et dont la privation nous causa un amer regret, eût été celle d'avoir à nos côtés l'aimable et pieux évêque que nous pleurons encore (4).

Mais à part ce souvenir de deuil, nous nous reconnaissons amplement dédommagé d'une si longue attente. Vous êtes venus aujourd'hui plus nombreux, et nous avons le bonheur de rencontrer deux vénérables prélats, l'un que nous sommes en possession d'estimer et d'aimer depuis tant d'années, l'autre qui a mis tant d'empressement à nous prêter, avec l'hospitalité de ces lieux, l'autel où nous venons d'offrir l'auguste sacrifice (5).

Que notre premier sentiment soit un sentiment de gratitude ! Gloire à Dieu, qui nous réunit pour nous faire goûter un de ces jours de paix qu'on rencontre rarement sur la terre. Gloire à Dieu, qui nous donne le spectacle d'une foule de jeunes hommes, de chrétiens sincères accourus pour chercher les joies pures de la prière et les inspirations de la charité. Ah ! le cœur s'émeut en vous contemplant, Messieurs des conférences de Saint-Vincent de Paul, vous surtout qui êtes venus de la capitale et des départements les plus éloignés. Il nous semble que le ciel, en ce moment, doit tressaillir d'allégresse et s'épancher en une rosée abondante de bénédictions. Vous offrez « un spectacle admirable au monde et aux anges, » *spectaculum facti estis angelis et hominibus*, et votre démarche, en ces jours d'indifférence, a quelque chose qui rappelle le dévouement héroïque des plus belles époques de la foi. Pour nous, pendant notre longue carrière, nous avons vu bien des assemblées, dont quelques-unes imposantes et solennelles ; nous n'en savons pas qui aient parlé à notre cœur un langage plus ineffable.

Mais quel est le secret, le principe mystérieux de votre joie et de la nôtre ? Il n'en est pas de nous comme de ces harpes d'Eolie, qui livraient aux brises aériennes dont elles ne savaient pas le nom, leurs plus harmonieux soupirs. Puisque nous sommes émus, nous devons savoir pourquoi ; puisqu'un souffle inconnu nous agite, nous avons le droit de lui demander d'où il vient et de quels rivages il nous a apporté ces parfums de l'âme que nous n'avions pas sentis ailleurs.

Messieurs, la source de ces joies intimes qui nous inondent, c'est le ciel et la terre, le passé et le présent qui conspirent à l'envi pour nous les procurer. Dieu en est le principe, ce tabernacle que nous venons de

(1) « Servata autem scienter ea ratio a propheta est ut bonum jucundumque sociaret : quia non omne quod bonum est jucundum est, neque omne quod jucundum est, bonum est. Jucundus est luxus, sed non bonus est... Bona est tolerantia injuriæ..., sed jucunda non est. Sic ita per hæc nonnunquam et bonum jucunditate, et jucunditas solet eo carere quod bonum est. » (*Tract. in Psal.* CXXXII, 1.)

« Non humanas cohabitationes, nec terrenarum morum communionem propheta David dicit. Nam fratres sub hac ipsa tectorum consortia dissidentes videmus, et inimicos sæpe ejusdem domicilii habitatio continet ; et nonnunquam incrementum odiis ipsa illa cohabitandi indagatio subministrat. » (*Tract. in Psal.* CXXXII, 2.)

« Sed novit esse communem et religiosam domum... quæ est Ecclesia Dei vivi. Itaque bonum et jucundum est in unum habitare fratres ; cum in unum habitant, conventu Ecclesiæ congregantur. » (*Ibidem.*)

(2) Idem. (*Ibid.*)

(3) M. le curé de Sore.

(4) Mgr Dupuch.

(5) Mgr de Vesins, évêque d'Agen, et Mgr Hirraboure, évêque d'Aire et de Dax.

Digitized by Google

quitter en est le foyer. Marie et Vincent de Paul en sont les distributeurs, et il n'est pas jusqu'à ce désert qui ne contribue, par les souvenirs qu'il rappelle, à nous attendrir.

Le désert, permettez-moi de le dire, exerce sur le cœur de l'homme une irrésistible influence. Il entre comme élément indispensable dans la naissance et le développement de ses passions les plus nobles, de ses aspirations les plus saintes. Quand le cœur est pur et la conscience tranquille, on sait prêter l'oreille à la voix de Dieu dans les harmonies de la création, on a trouvé la félicité véritable, le seul bonheur de ce monde. Il y a dans la solitude comme une atmosphère plus vive qui purifie l'âme et la fait rêver à cet infini des délices éternelles dont le Seigneur inonde ses élus. Aussi les saints ont-ils toujours eu pour la solitude une prédilection marquée, et c'est l'un d'eux, saint Bernard, qui a fait entendre ce cri d'une âme blessée par l'amour divin : *O beata solitudo, o sola beatitudo !*

O solitude, vous êtes donc le lieu véritablement saint, le ciel de la terre, le Sinaï, le Carmel et le Liban, vous êtes Bethléem, Nazareth, le Thabor et le Cénacle, vous êtes, en un mot, le théâtre des merveilles du Seigneur.

Dieu disait un jour à sainte Thérèse : « Je parlerais à beaucoup d'âmes dans le monde, mais le monde fait trop de bruit à leurs oreilles ; elles ne m'entendraient pas. Oh ! pourquoi, ajoutait le divin Maître, pourquoi ne s'éloignent-elles pas du bruit? *Ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus.* » Voulez-vous d'autres preuves, Messieurs ; ouvrez le troisième livre des Rois. Le prophète Elie, après avoir marché durant quarante jours et quarante nuits, arriva au pied du mont Horeb, et Dieu lui dit : « Sors et tiens-toi debout en ma présence. » Et voilà que le Seigneur passa, et un vent impétueux ébranla la montagne et brisa les rochers. Mais Dieu n'était point dans cette tempête : *non in spiritu Dominus.* Et après le vent, il se fit un tremblement de terre, et Dieu n'était pas dans ce bruit effroyable : *non in commotione Dominus.* Et après ce bouleversement de la nature, ce fut un violent incendie qui embrasait tout l'horizon, et Dieu n'était pas dans ce feu dévorant : *non in igne Dominus.* Enfin, après toutes ces grandes agitations, on entendit le souffle d'une brise légère : *sibilus auræ tenuis.* Elie, comprenant que le Seigneur était dans ce souffle paisible, se couvrit le visage de son manteau et se tint prêt à recevoir les ordres de Dieu.

Voilà, Messieurs, l'image de ce qui se passe dans le monde. Nous sommes comme le prophète, et chacun de nous entend une voix qui lui dit : « Tiens-toi prêt devant le Seigneur, » et le Seigneur passe devant notre visage ; mais, hélas ! les hommes ne savent pas le reconnaître. Les uns croient le trouver dans le vent impétueux de l'ambition, de la popularité, de la gloire ; ils se trompent, Dieu n'est pas dans cette tempête : *non in spiritu Dominus.* D'autres le cherchent dans les agitations des honneurs, des affaires, dans le trouble et toutes les préoccupations terrestres ; ils se trompent, Dieu n'est pas dans ces commotions, *non in commotione Dominus.* D'autres enfin, et ce sont les plus insensés et les plus coupables, espèrent follement rencontrer le bonheur dans le feu de la concupiscence, dans cette ardeur dévorante de jouir qui les consume chaque jour ; mais ils se trompent ; et dans les illusions de leurs funestes convoitises, ils ne comprennent pas que Dieu ne peut se trouver dans cet incendie : *non in igne Dominus.* Où donc est le Seigneur, ce bien suprême de nos âmes? Il est dans ce léger souffle de l'air, *sibilus auræ levis*, il est en vous, Messieurs, par le silence et la prière, et toutes les œuvres charitables auxquelles vous dévouez votre existence.

Mais ici le spectacle des lieux, quelque recueilli qu'il soit, n'est que le fond de la scène, le cadre dans lequel nous venons contempler, en les ressuscitant par la magie du souvenir, les plus suaves et les plus ravissants tableaux. Transportez-vous, par la pensée, à la fin de ce XVI^e^ siècle, dont la naissance avait marqué une nouvelle époque du monde! Le sol de la patrie était partout couvert de ruines, les temples bâtis par nos pères jonchaient de leurs débris une terre désolée, et les vieux cloîtres, naguère si respectés, étaient veufs de leurs habitants ou livrés à la destruction. Or, en ce temps-là, dans le lieu peut-être le plus inconnu du royaume de France, près d'une modeste chapelle que son obscurité ne put sauver de la fureur des vandales du XVI^e^ siècle, sous ce ciel qui nous couvre aujourd'hui de son paisible azur, devant ces horizons monotones que nous avons sous les yeux, au frémissement de ces bruyères qui faisaient entendre les mêmes soupirs sous les mêmes souffles, naquit un enfant que Dieu, se souvenant de ses miséricordes, donna à l'Eglise comme un signe de pardon et d'espérance : *Suscepit Israel puerum suum recordatus misericordiæ suæ.*

Son berceau, comme celui de Moïse, comme celui du Sauveur, fut entouré de misère et d'abandon. Il connut toutes les privations de la pauvreté pour mieux savoir y compatir ; il ressentit toutes les amertumes de la souffrance pour en connaître à fond les douloureux effets dans l'âme qui les endure. Il fut longtemps étranger, inconnu sur cette terre, mais toujours connu de Dieu et de ses anges. Dans l'humilité même éclate la puissance de l'Eglise : c'est une de ses lois de se servir de la faiblesse pour enfanter la force.

Cet enfant, Messieurs, vous savez qui il est, et je n'ai pas besoin de vous dire son nom et son histoire. Son nom, tout être souffrant l'a bégayé dès son entrée dans le monde, tout peuple le célèbre, tout cœur le garde comme un nom d'ami, et son histoire est écrite en caractères ineffaçables dans les annales de l'Eglise et de la patrie. Nul

Digitized by Google

homme, peut-être, n'a laissé, par ses œuvres, une trace aussi profonde, et n'a autant contribué au soulagement de ses semblables. Il répandit ses bienfaits avec une profusion plus que royale, car là où avait échoué la puissance des rois et de leurs plus habiles ministres, sa charité opérait des prodiges. Il donna du pain à des nations entières, lui, le fils du pauvre laboureur! Il embrassa le monde dans les entrailles de sa charité, lui, le captif d'un musulman, l'aumônier des forçats, le curé d'un village! Les infirmes, les pestiférés, les orphelins, les vieillards, lui demandèrent du pain et un asile, et il leur procura l'abondance et leur bâtit des palais.

Par une protection visible de la Providence, ses œuvres, loin d'avoir subi les ravages du temps, les outrages des hommes, grandissent et s'étendent encore tous les jours. En restant ce qu'elles furent dans le principe, elles donnent naissance à d'autres œuvres, et aujourd'hui si le monde regarde avec amour et respect la fille de charité, au chevet des malades ou dans les ambulances de nos champs de bataille; s'il admire les prêtres de la mission prêchant la foi sur les rochers du Liban et au sein des déserts de la Syrie, ou la confessant sous la hache du bourreau aux confins de l'Orient, il admire aussi ces phalanges de la charité composées de l'élite de la jeunesse, qui, sous l'étendard de l'ancien pâtre de Buglose, combattent pour l'extension du royaume de Jésus-Christ par la victoire sur les passions et le respect humain.

Quelles œuvres, Messieurs, et quelle vie! Quelle joie ce doit être pour nous de fouler la terre où elles prirent naissance, de surprendre à sa source ce fleuve aux larges rives, qui, depuis trois siècles, fertilise le sol de la France et poursuit son cours jusqu'aux extrémités du monde! S'il est vrai qu'il s'échappe de la poussière que soulevèrent les pas des grands hommes une vertu secrète, quels sentiments ne devons-nous pas éprouver!

Là, Vincent de Paul naquit sous le chaume que nous irons visiter dans quelques instants. Là, sur les ruines de l'antique sanctuaire, commence ce mystérieux commerce que la prière établit entre lui et son Dieu. C'est à travers ces landes silencieuses qu'il conduisait le troupeau de son père, sous ce vaste ciel qui dilatait son âme et l'emplissait de saintes pensées. Nous nous abriterons, dans quelques heures, sous les branches de l'arbre trois fois séculaire qui lui prêta un ombrage hospitalier, et fut témoin de ses méditations solitaires.

Objets de tant de souvenirs, je vous salue. Qui sait le rôle que vous avez joué dans la vie de notre bienheureux, et l'influence que vous avez exercée sur ses destinées! Je vous salue, sentier perdu sur lequel il rencontra ce pauvre de Jésus-Christ auquel il donna son petit trésor. Si je savais où s'arrêtèrent ses pas en ce moment, j'irais en chercher la trace pour la baiser avec respect.

En vérité, Messieurs, cette terre est une terre sacrée. Fussiez-vous des pèlerins ordinaires, vous ne pourriez vous empêcher d'éprouver ici quelque chose de saisissant, d'intime et de consolateur. Mais vous êtes des fils venus pour vénérer le berceau de cette race royale de la charité dont vous êtes les descendants, comment ne seriez-vous pas saintement agités au plus profond de vos âmes?

Inclinez-vous devant cette douce figure qui vous apparaît en ce moment, et demandez qu'elle reproduise en vous quelque chose des vertus de votre patron, puisque c'est pour cela que vous êtes venus en ces lieux.

Inclinez-vous aussi avec amour devant la Vierge de Buglose. Elle mérite particulièrement vos hommages, car c'est elle qui a fait Vincent de Paul. C'est elle, au temps où son culte proscrit n'avait plus à s'abriter, qui, d'un regard, fit *fleurir la solitude et lui fit produire* cet enfant de bénédictions : *exultabit desertum et florebit solitudo.* C'est elle qui adopta ce pauvre pâtre seul gardien des ruines de son sanctuaire, qui orna son âme, la trempa aux sources vives de la bonté infinie, et enfin lui dit : « Va, va boire aux eaux limpides de la science sacrée, reçois l'onction sacerdotale, dilate ton cœur, tu deviendras le père d'un grand peuple, ta génération sera nombreuse comme les étoiles du firmament; va, mon fils, fonder l'apostolat de l'amour et toutes les admirables séductions de la charité. »

Oui, Vincent de Paul est l'œuvre, le miracle de Notre-Dame de Buglose, miracle permanent dont vous êtes la continuation, dont vous ne serez pas certainement le dernier mot.

De quel amour donc ne devez-vous pas aimer ce sanctuaire? Avec quel pieux enthousiasme n'avez-vous pas, ce matin, salué cette image vénérée! Faites retentir le cri de votre reconnaissance, soyez la voix des siècles écoulés, la voix de l'avenir pour remercier la Reine du ciel d'un si grand bienfait accordé à la terre.

Tout à l'heure, Messieurs, ou plutôt, permettez-nous une expression plus religieuse et plus tendre, tout à l'heure, nos chers fils en Jésus-Christ, vous avez puisé aux sources mêmes de la charité : laissez-vous embraser de ses feux, pénétrez-vous d'une ardeur nouvelle pour les luttes de la vertu et les œuvres du dévouement.

A ce fraternel rendez-vous, nous ne devons pas oublier ceux des membres des conférences répandues sur toutes les parties du globe, qui n'ont pas, comme nous, le bonheur de visiter ces parages bénis. Qu'ils puissent, eux aussi, recueillir leur part de la riche moisson de grâces que votre pieuse caravane est venue y chercher, et puissent-ils former comme elle la résolution d'une fidélité plus constante, d'un zèle plus soutenu et d'une piété plus parfaite.

Ainsi soit-il.

Digitized by Google

Discours prononcé par Mgr Landriot, évêque de la Rochelle et de Saintes, à la réunion provinciale des conférences de saint Vincent de Paul, assemblées à la cathédrale de la Rochelle.

(18 Juillet 1858.)

Spiritus unicus, multiplex... suavis, amans bonum, quem nihil vetat, benefaciens (*Sap.* VII, 22, 23).

L'esprit de Dieu est un, multiple, doux, aimant le bien, et rien ne l'arrête dans ses bienfaisantes opérations.

Parmi les Esprits célestes qui entourent le trône de Dieu, les uns, placés presque au centre du foyer de la lumière éternelle, paraissent consumés par les rayons qui s'échappent du sanctuaire invisible, et demeurent dans la vivante immobilité d'une extase d'amour. La charité les a tellement absorbés, dit saint Bernard (1), qu'ils semblent ne faire qu'un seul esprit avec le Seigneur. D'après les lois ordinaires de la Providence, ces Intelligences ne quittent point le secret de la face de Dieu : elles ont été créées pour vivre de flammes, et brûler devant le Seigneur comme les lampes ardentes de l'éternité (2). En descendant les degrés du sanctuaire de la Trinité souveraine, on rencontre d'autres esprits d'un ordre inférieur, qui reçoivent, d'une manière moins intense, la lumière divine, et semblent plus voisins de la terre et des choses que nous agitons ici-bas. A ces Esprits inférieurs, mais toujours purs et célestes, il appartient spécialement de porter les ordres au Très-Haut, et de servir les hommes dont la garde fraternelle leur a été confiée. Les Séraphins, perdus dans les splendeurs divines, peuvent être envoyés, mais par une délégation particulière, et ordinairement quand il s'agit d'un message où la gloire de Dieu doit se manifester d'une manière éclatante.

M. T.-C. F., la hierarchie des saints sur la terre est disposée sur le modèle de la hiérarchie céleste ; l'armée militante est ordonnée comme l'armée triomphante du ciel, et malgré la pesanteur et les misères de cette enveloppe corruptible qui est le vrai linceul de l'âme, il s'opère tous les jours, au milieu des Anges de la terre, de ces prodiges de grâce et de charité que nous envient les princes de la cour céleste. Les Chrétiens sont ici-bas les Anges de la Providence; sainte et divine hiérarchie, dont le Chef et le Premier-né domine les Séraphins de toute la hauteur de sa divinité. Les uns, destinés à la vie contemplative, sont cachés dans le sein de Dieu : d'après les lois ordinaires de la création surnaturelle, ils ne doivent point se mêler aux affaires de ce monde, mais vivre de prière et d'amour. Leur existence se compose de lumière et de feu : par une bienheureuse anticipation, ils commencent ici-bas le règne des profondes joies, des saintes voluptés du ciel ; c'est comme l'aurore des longues années de l'éternité : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui* (*Ps.* LXXVI). Cette vie est assez belle et assez pure pour que nous l'admirions ; assez utile au monde par la prière et le sacrifice, pour que nous la respections. Elle est assez noble pour mériter l'estime et l'approbation de toutes les âmes qui sentent la valeur et la puissance de la vie intellectuelle, qui comprennent qu'il y a autre chose que de la matière en ce monde, et que la partie la plus belle, la plus longue de notre existence, est dignement et noblement employée à cultiver ces régions de l'âme qui dominent les sens.

Cependant, l'homme a été aussi placé dans le temps, pour agir et développer ses nobles et riches facultés. Si la vie contemplative a ses gloires, elle a toujours été dans ce monde et sera toujours le partage d'un petit nombre d'âmes privilégiées. Pendant cette vie de luttes et d'épreuves, il est de nombreux devoirs dont la pratique est imposée à la généralité des fidèles. Le plus grand nombre des chrétiens doit être, comme les Anges inférieurs, mêlé à la vie active (2) : leur glorieuse mission est de faire le bien au milieu des hommes, de les sanctifier par les bonnes œuvres, par les inspirations du dévouement, et d'accomplir tous les jours cette parole de l'Evangile : *Que votre lumière brille au milieu des hommes, afin qu'ils voient vos œuvres, et glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (*Matth.* V.)

C'est cette vie de bonnes œuvres et de charité, Messieurs et T.-C. F., que vous avez parfaitement comprise, que vous réalisez tous les jours avec un dévouement évangélique ; et c'est d'elle aussi que je viens vous parler aujourd'hui, en vous rappelant ce que vous savez déjà : mais les meilleures choses sont souvent celles que tout le monde sait, et il est bon de les rappeler, afin de s'en pénétrer davantage, et de les faire passer de plus en plus dans la pratique de notre vie.

Je résumerai ma pensée en trois réflexions : 1° Les œuvres de charité sont un des caractères essentiels de l'Eglise catholique ; 2° La charité admet toutes les formes de bien ; 3° Quelles sont les principales qualités des œuvres de charité, celles surtout qui conviennent le plus à notre époque?

I. La lumière divine, que le Seigneur a répandue dans le monde surnaturel et dont la garde a été confiée à l'Eglise, renferme en elle-même, les deux propriétés de la lumière visible et corporelle : elle éclaire et elle échauffe. L'Eglise a reçu en dépôt une double puissance : puissance de lumière pour éclairer les intelligences, puissance d'amour qui s'adresse au cœur, le soumet par une force secrète, invisible, inconnue, dont la source est en Dieu. Le flambeau de l'intelligence des choses divines a été spécialement confié aux docteurs; celui de la tendre charité qui se dévoue et se sacrifie, aux pasteurs et aux fidèles sous leur direc-

(1) Serm. 19, *in Cant*, n. 5.

(2) Saint Thomas, I p., q. 112, art. 1. — 2 list. X, q. 1, art. 2.

(2) Saint Thomas, p., q. 65, art. 7.

Digitized by Google

tion. Dieu n'a jamais laissé son Eglise sans docteurs, ni sans pasteurs; ces deux colonnes du temple demeureront toujours inébranlables jusqu'à la consommation des siècles. Cependant quand Dieu veut punir une nation coupable, on dirait qu'il permet aux astres de la foi de s'incliner sur l'horizon : le crépuscule semble se faire ici-bas; l'arche sainte paraît ne plus rendre d'oracles, et les esprits affamés de vérité se plaignent de ne plus rencontrer ces mains intelligentes qui pétrissent et distribuent le pain de vie, selon le degré hiérarchique et la capacité proportionnelle des âmes : *Petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (*Thren.* 4). Ces heures d'obscurité sont des moments d'épreuve pour l'Eglise, et les saints les ont toujours considérées comme une véritable et cruelle persécution. Heureusement ces temps de crépuscule ne durent pas, et les nuages, en se brisant, laissent passer de nouveaux rayons, auxquels l'obscurité première semble donner plus de force, plus de jeunes et brillantes clartés.

Mais, à l'heure même la plus ténébreuse de la tempête, il est un autre signe de la vérité divine, qui, dans ses manifestations extérieures, paraît encore plus intimement lié à l'existence temporelle de l'Eglise : c'est celui des bonnes œuvres, des œuvres de charité et de miséricorde. L'impiété peut quelquefois obscurcir les vérités chrétiennes, surtout quand à ses efforts et à sa persécution intellectuelle correspond un abaissement dans les astres chargés d'éclairer le monde des esprits. Dieu, pour punir les nations indignes de la vérité, laisse aux nuages de la terre le pouvoir de produire une éclipse temporaire dans les clartés de ce soleil, auquel il a commandé d'illuminer la nuit des temps : il a cru devoir permettre ce phénomène d'obscurcissement pendant une grande partie du XVIII^e^ siècle, parce que le monde était plein d'Hérodes et de Pilates, et que la vérité éternelle avait jugé nécessaire à sa dignité de faire taire ses défenseurs, et de se renfermer elle-même dans le majestueux silence du prétoire. Ne croyez pas, Chrétiens, que Dieu abandonne alors son Eglise. Tandis qu'une des colonnes qui la soutiennent paraît ensevelie sous les décombres amoncelés par la science incrédule, il en est une autre qui reste toujours debout, toujours parfaitement visible et inébranlable : c'est la charité avec sa figure mâle et austère, et cependant toujours douce et angélique. Le Seigneur, avec un seul jet de lumière sortant de la source toujours jaillissante de la vérité, pourrait confondre les ténébreuses machinations de la science incrédule. Par suite de profonds conseils et de cette sagesse qui patiente et confie au temps le soin de la venger, le Tout-Puissant aime mieux laisser la science ennemie s'affaisser sur ses propres fureurs; et, à côté de ses tempétueuses excursions, il se contente d'élever la digue du peuple chrétien; et tranchons le mot, car il est éminemment évangélique, Dieu élève la digue des simples et des ignorants, qui opèrent le bien dans le silence de la vérité, en attendant ces jours meilleurs où la foi a pour auréole les splendeurs mitigées qui conviennent à son état de voyageuse.

Chose étonnante, mais ordinaire dans le Christianisme ! pour élever cette digue puissante, le Seigneur n'a point coutume de se servir de l'appui du génie : il lui faut quelques âmes simples, mais consommées dans la science de la charité, qui se laissent broyer sous l'action de la Providence, et deviennent un ciment plus dur que celui des anciens maîtres de l'univers. A ces âmes de miséricorde, le Seigneur dit, comme autrefois, au prophète : *Allez, je vous envoie* (Jérém. 1.) ; vous serez les apôtres, de ma vérité. Vous ne raisonnerez point, vous ne discuterez point, et quand on vous fera une objection, vous répondrez par une bonne œuvre. Ne craignez point : la charité, quand il le faut, est à la fois lumière et amour ; c'est la force de Dieu dans la plus haute expression de sa puissance. — C'est ainsi, M. T.-C. F., que va l'Eglise à travers les siècles ; alors même que ses docteurs se taisent ou ne sont plus entendus, elle passe en faisant le bien. Aux sophismes de l'incrédulité, elle répond par des bienfaits; aux impossibilités humaines, par la lumière de son existence incontestée. Terrible et victorieuse réponse, qui depuis dix-huit siècles attend et brise toute objection, et qui demeure comme le rocher immobile où viennent expirer les écumes des passions et de l'ignorance humaine. Ah ! M. T.-C. F., si le monde n'était pas infatué dans son propre orgueil, s'il n'avait pas des écailles sur les yeux, s'il aimait un peu la vérité, il finirait par regarder autour de lui, et il se dirait : Mais, en vérité, qui donc opère les œuvres divines? Qui donc soigne les pauvres? Qui donc se consacre avec le dévouement du cœur à l'éducation des enfants pauvres, au soin des malades, aux services les plus abjects de l'humanité souffrante ? Sont-ce les rhéteurs du siècle ? Sont-ce les compositeurs de romans, et les prétendus réformateurs de la société ? Non : ce sont les âmes évangéliques; ce sont les Sœurs de Charité, les humbles Religieux : ce sont les admirables enfants et imitateurs de saint Vincent de Paul, quelle que soit la forme de leurs œuvres. Les autres parlent, ceux-ci agissent ; les autres font du bruit, ceux-ci font du bien avec la ténacité du silence évangélique.

Les disciples de Jean allèrent un jour trouver le Christ de la part de leur maître, et ils lui dirent : *Etes-vous celui qui doit venir ?* (*Matth.* 11). Le Verbe de Dieu aurait pu leur développer toutes les preuves de sa mission divine, les conduire aux clartés irrésistibles d'une évidence raisonnée, ou bien éclairer directement leur esprit par cette lumière intime à laquelle on ne résiste pas, parce qu'elle semble nous traduire en face d'une puissance supérieure à l'homme. Mais il fallait une preuve encore plus sim-

Digitized by Google

ple, plus accessible à tous ; une preuve qui demeurât dans le monde comme le soleil, à l'état d'existence permanente, frappant tous les regards et respectant néanmoins la liberté de celui qui veut abuser de sa force morale contre Dieu. La réponse du Sauveur est simple, noble, populaire : Allez, dit-il, vous annoncerez à Jean que les malades sont guéris, que les pauvres sont évangélisés : *Pauperes evangelizantur.* Sans doute les prophéties, les miracles, la sublimité de la doctrine, tout annonçait la divine mission du Christ ; mais le Sauveur aime surtout la preuve des bonnes œuvres; il la signale avec une prédilection très-marquée, et il semble dire : Quant tout deviendrait ténébreux autour de vous, regardez au ciel du Christianisme, vous y verrez toujours briller l'étoile de la charité et de l'amour des pauvres : *Pauperes evangelizantur.*

Dans la dernière cène, Jésus annonce à ses disciples qu'il va leur donner une marque, un signe extérieur qui doit nécessairement les faire reconnaître. « Tout le monde vous reconnaîtra à ceci, *In hoc cognoscent omnes* (*Joan.* XIII). Quelle est cette marque, ce caractère indélébile qui doit être visible pour tous et faire conclure à la présence d'un chrétien : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis?* C'est toujours la charité : *Si dilectionem habueritis ad invicem.* — Ainsi la dilection la plus vraie, la charité effective, qui, comme tout ce qui est vrai en amour, aime à s'épancher dans les œuvres de miséricorde, telle est la base la plus solide donnée à la société chrétienne par son divin fondateur; tel est le signe manifeste de son origine surnaturelle, et le sceau royal de sa constitution divine.

Le Verbe, *en qui résident les trésors de la sagesse et de la science,* qui connaît, dit l'Ecriture, toutes les subtilités du discours et la solution des arguments, et les énigmes de la science (*Sap.* VIII) ; le Verbe incarné pouvait dire à ses disciples : Allez, je mets sur vos lèvres une solution à toutes les objections de l'orgueil humain, dans votre intelligence une lumière pour comprendre les vérités de la foi, et dissiper facilement les ténèbres de l'erreur. Soyez les soleils du nouveau monde que je viens de créer; montrez-vous, versez des flots de clartés sur les intelligences, et la lumière baignera de nouveau tous les êtres : *Dixit Deus : Fiat lux ! et facta est lux* (*Gen.* I). Mais non ; sans repousser la raison comme auxiliatrice, le Seigneur n'en a point fait la marque distinctive, populaire, accessible à toutes les intelligences ; d'ailleurs, nous avons tous plus ou moins besoin d'aimer pour comprendre, et les preuves qui passent par le cœur deviennent plus fortes en remontant vers l'intelligence. Le Sauveur a dit une seule parole : Aimez-vous, et cela suffit : *In hoc cognoscent omnes.* Aussi les païens, en voyant la charité des premiers fidèles, disaient : Voyez comme ils s'aiment ! Ils s'aiment : donc ils sont chrétiens. Logique admirable et divine, mais terrible dans ses conséquences ; logique effrayante dans les détails, si on voulait la suivre dans toutes ses ramifications et ses applications diverses à toutes les directions de la vie chrétienne : car aujourd'hui, selon la triste remarque d'un vénérable cardinal (1), on serait presque tenté de faire un raisonnement inverse, et de dire : Ce sont des chrétiens : voyez comme ils s'aiment peu !

Revenons, N. T.-C. F., à cette méthode divine, et elle opérera plus de prodiges que toutes les subtilités de la raison. Que la charité vive, féconde, opérant le bien, soit le premier caractère de notre Christianisme. On se plaint du refroidissement des cœurs dans la société, de l'égoïsme qui menace de tout envahir, malgré les protestations mensongères et les formes séductrices ; on se plaint du froid qui se fait dans le monde des âmes, et l'on a raison ; les âmes surtout ont froid, elles cherchent un abri, elles souffrent plus que les corps. La société a besoin de lumière ; mais, avant tout, elle a besoin de cette lumière chaude dont la source est au cœur de Jésus ; elle a besoin des brûlantes ardeurs de la charité, de ces ardeurs divines qui se forment dans les cœurs au pied de la croix, qui s'unissent dans les âmes pures, et retombent sur le monde comme les nuages chargés des vapeurs du midi. Cette méthode de prosélytisme par la charité était celle que conseillait l'apôtre saint Pierre : « Soyez pleins de compassion, de fraternité et de miséricorde, et confondez ainsi toutes les calomnies de vos adversaires : *Ut in eo quod detrahunt vobis confundantur* (*I Petr.* III).

II. *L'Esprit de Dieu,* dit l'Ecriture, *est un et multiple : Spiritus unicus, multiplex* (*Sap.* VII). — Le rayon du soleil descend d'une source unique pour échauffer la terre, se partage entre toutes les créatures, versant partout la vie, la fécondité, l'abondance. Ainsi la charité est descendu du ciel : une et simple dans son principe, elle s'est divisée à l'infini pour se répandre sur les nombreuses misères de l'humanité ; elle prend toutes les formes de l'angoisse et de la douleur ; elle se mêle à toutes les infortunes. Il est vrai qu'elle ne fait point disparaître entièrement les souffrances de l'humanité ; non, elle enfreindrait l'ordre de la Providence, qui veut que l'homme souffre ici-bas pour expier ses fautes, purifier son âme et mériter le ciel. La douleur est plus utile à l'homme déchu que la prospérité complète, et sa destruction totale, si elle pouvait se réaliser avant le ciel, serait la cause des plus effroyables malheurs pour les générations humaines. L'homme deviendrait une statue de chair avec tous les ignobles instincts de l'animalité; et quand Dieu descendrait sur la terre, il ne trouverait plus guère que des troupeaux sauvages égarés dans les plaines

(1) Le cardinal de Cheverus

Digitized by Google

de ce monde. Cette mission de la douleur avait été comprise par un philosophe païen, quand il s'écriait : « Nul ne me semble plus malheureux que celui auquel il n'est rien arrivé de malheureux : *Nihil mihi videtur infelicius eo cui nihil unquam evenit adversi* (1). » Aussi la charité catholique n'a jamais laissé entrevoir, elle n'a jamais prêché au peuple la destruction totale de la souffrance ; elle sait tout ce que contiennent d'impossible et de déceptions amères ces doctrines insensées, qui rendent la société responsable de la sévérité miséricordieuse conservée en ce monde par la justice et la bonté divines.

La charité ne chercherait donc point à tout guérir ici-bas, alors même qu'elle aurait la toute-puissance de la guérison, car elle est la meilleure amie de l'homme, et, avant le jour de la grande moisson, il est nécessaire que le soc de la charrue laboure de temps en temps et retourne en les creusant les sillons de l'humanité. D'ailleurs, il est des maux inguérissables sur la terre : la souffrance est un serviteur installé chez nous par un ordre supérieur, et qui résiste à toutes les injonctions, à toutes les menaces, à toutes les prières. Ce serviteur, si cruel à la nature, a son laboratoire secret, où il prépare ses breuvages amers et cette liqueur subtile qui s'infiltre dans les régions de l'âme, où ne descendent point les inventions de l'art humain. La charité n'a point la prétention de tout guérir, mais elle adoucit tout, elle calme tout, elle verse partout le baume de la consolation ; et son désir, alors même qu'il demeure impuissant, a toujours une véritable efficacité, parce qu'un désir vrai d'un cœur aimant est, à lui seul, une preuve d'affection qui soulage. La charité n'a point été téméraire dans ses promesses comme certaines doctrines philanthropiques. On a dit au peuple et aux malheureux qu'ils avaient assez souffert, et que le temps était venu de mettre pour toujours un terme à leurs maux. La déception a toujours suivi et suivra toujours d'aussi folles espérances, et rien n'est affreux dans la vie du peuple, rien ne contribue à aigrir le cœur du malheureux, comme la déception après un vif et sérieux espoir. La charité chrétienne, fille de la vérité, a mieux connu la destinée de la nature humaine. Elle n'a point dit à l'homme ; Tu ne souffriras plus ; car la croix domine le monde, et cet arbre de vie doit abriter toutes les vertus, toutes les joies, toutes les espérances de l'homme, jusqu'à l'heure bénie où le séjour de la terre promise réalisera tous les rêves de notre cœur. La charité a seulement reçu pour mission d'adoucir les peines du voyage, de soutenir le courage des faibles, et de sanctifier, par un souvenir du ciel, les blessures qui ne doivent se guérir que dans la patrie.

Aussi, voyez comme partout elle a richement et glorieusement rempli sa belle mission. De même que la lumière (et je me sers volontiers de cette comparaison qui est très-fréquente sur les lèvres de nos saints docteurs pour exprimer la bonté divine) : de même que la lumière, au milieu des merveilles de la création, se joue en mille couleurs variées, la charité a pris toutes les formes du beau et du bien, toutes les nuances si délicates de la bienveillance et de la consolation. Elle a épié les traces des douleurs humaines, et il n'en est pas une seule qui ait entièrement échappé à son influence salutaire. Le vieillard qui lutte avec les défaillances de l'âge ou les convulsions de la mort, l'enfant initié aux mystères de la vie par la pauvreté et le dénuement, le pauvre dans sa chaumière, l'orphelin qui ne sait où reposer son cœur, l'âme en proie à l'angoisse et aux tortures du désespoir, tout a subi l'action douce et maternelle de la charité : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* (*Ps.* XVIII). La charité catholique est une reine qui envoie chaque matin, et partout, ses bataillons armés contre la douleur.

Le monde oublie ces faveurs et ces services de tous les jours, parce que rien ne s'efface vite du cœur de l'homme comme le souvenir d'un bienfait. On ne fait plus attention à l'active et incessante opération de la charité catholique, parce qu'elle est continuelle, et que tout ce qui nous arrive sans interruption, finit par nous sembler une dette qu'on doit s'estimer heureux de nous payer. Faut-il nous plaindre de cet oubli et de cette ingratitude des hommes? Je n'oserais m'en réjouir, car je semblerais approuver l'injustice ; mais, en un sens, je n'ai pas le courage de m'en plaindre, puisque la charité ne doit pas être mieux traitée que son maître. Dieu ouvre tous les jours la main et couvre la terre de bénédictions : où sont les âmes, qui lui conservent un souvenir d'action de grâces?

La Charité a observé attentivement les différents caractères des chrétiens qu'elle voulait associer à son œuvre divine, et à chacun elle a confié un don de son inépuisable munificence. Elle a agrandi le cœur du jeune homme, à cette heure de la vie où il commençait à s'ouvrir à de généreux sentiments. Elle lui a dit : Jeune chrétien, quel est ce désir secret d'affection et de bienveillance expansive qui murmure au fond de ton cœur? Tu éprouves le besoin de répandre autour de toi une surabondance de vie et de sentiments. Moi, la fille du ciel, la mère des saintes pensées et des généreux désirs, je te dis d'aimer encore d'avantage ; élargis encore ton cœur ; qu'il devienne assez vaste pour contenir les malheureux qui souffrent et qui pleurent. Tu trouveras, dans ce noble apprentissage, une sainte préparation à tes futures joies de famille, et ton cœur, purifié par les ardeurs de la charité, aura un jour, pour récompense, des jouissances plus vraies au foyer des affections domestiques. Va, c'est

(1) Sénèque, *De Provident.*, c. 3.

Digitized by Google

le Christ qui te l'ordonne : deviens l'ange consolateur des familles souffrantes. — Puis, se retournant vers les vieillards et les hommes mûris par l'expérience, la Charité a ajouté, avec un sourire de bonheur : Vous serez les pères et les conducteurs de cette ardente milice ; ils ont de la chaleur dans l'âme, mais votre expérience dirigera leur zèle, et votre sagesse leur apprendra qu'il ne suffit pas de faire le bien, mais qu'il faut le faire avec ordre, mesure, intelligence et bonté prévoyante.

La Charité connaît aussi la tendresse et les secrètes affections de la femme chrétienne, et c'est par elle ordinairement qu'elle accomplit sa mission la plus difficile et la plus héroïque. C'est dans le cœur de la femme chrétienne que le sacrifice arrive souvent à son plus haut et plus sublime dévouement ; c'est là que se forment ces ineffables élancements de la charité, ces ingénieux calculs de la piété tendre et active.

Quand la fille du Christ s'est vraiment dévouée, et qu'elle a retranché entièrement les racines si multiples et si flexueuses du cœur humain, de ce cœur si grand et si faible, qui, chez la femme surtout, a tant de peine à se déshabituer de lui-même, et semble parfois sortir de chez lui, tandis que, par une adroite circonvolution, il ne fait que retourner sur ses pas : quand la femme chrétienne s'est immolée véritablement sur l'autel du sacrifice, et qu'elle se donne elle-même aux malheureux avec toute la pénétration de son esprit et l'affection de son cœur, il se renouvelle dans l'ombre des mystères de charité connus de Dieu et de ses anges, et que nous pourrions comparer au nombre et à la beauté des merveilles de la création. Le Seigneur semble avoir dit aux malheureux, en leur montrant toute cette longue génération de vierges et de femmes chrétiennes : Venez, ô vous tous qui souffrez, je vous ai préparé des cœurs de mère pour vous recevoir : *Ecce mater tua.* Admirable maternité qui fait la gloire de la religion ! Virginité féconde que le monde peut admirer, mais qu'il ne produira jamais, parce que la vie, et surtout la vie divine, ne peut pas se produire : elle descend toujours du ciel. La science ne peut pas faire un grain de blé : à plus forte raison, elle ne fera pas une Sœur de Charité. — Dirai-je encore que la femme est admirable dans la forme de son dévouement : sa main est plus légère pour soulager l'infortune ; sa parole est douce pour s'insinuer dans l'âme du malheureux, et l'on ne sait pas ce qui console le plus, ou le remède qu'elle apporte, ou le suave parfum que ses mains répandent sur les bords de la coupe. La femme chrétienne, avec ses paroles, son aménité et les tendres ressources de son cœur flexible, vaut encore mieux que toutes les œuvres qu'elle entreprend : *Verbum melius quam datum* (*Eccli.* XVIII).

La charité pénètre dans le cœur du riche chrétien, et quel est celui d'entre les chrétiens qui, avec de la bonne volonté et la modération des désirs, ne peut pas être riche, c'est-à-dire avoir du superflu pour les pauvres ? La richesse et le superflu sont choses relatives ; elles augmentent d'une manière prodigieuse par l'ordre et la modération des désirs ; avec l'ordre et la règle des désirs s'accroît le bonheur vrai, et nous ne soupçonnerons jamais les nombreux trésors d'aumône et de félicité domestique que font disparaître, tous les jours, la prodigalité et la satisfaction des désirs inutiles. La charité s'insinue donc dans le cœur du riche, et l'incline à épancher la surabondance de ses richesses dans le sein des pauvres. Elle combat les prétextes du luxe, et cette ingénieuse facilité avec laquelle celui qui possède sait se créer de nouveaux besoins : elle lui rappelle les obligations sévères de l'Evangile et les saintes prescriptions de la foi. Le riche qui se serait durci contre la menace et aurait fermé sa bourse au cri de la violence, ouvre l'oreille et le cœur à la voix si douce de la charité. Il ne sait pas refuser à qui demande ainsi au nom du ciel ; il donne et il est heureux de donner, et son cœur en arrive à ce point d'intelligence chrétienne, qu'il regarde comme une gloire pour lui et une bonne fortune, toutes les occasions où la charité vient frapper à sa porte avec la sainte indiscrétion de la confiance qui demande toujours. Il tient à honneur d'être considéré comme un de ces grands réservoirs d'eau placés aux alentours des villes, et qui s'épanchent dans les moments de sécheresse.

Mais que sont les misères du corps, si nous les comparons aux infirmités de l'âme ? Et voyez s'élargir, autant que l'univers des âmes, les horizons de la charité. Elle a envoyé partout ses missionnaires de paix : ici le jeune homme dévoué, là une femme pieuse dont Dieu, par de cruelles épreuves, a perfectionné la compassion, ou bien la vierge consacrée aux autels et dont la grande occupation est d'essuyer les larmes de ceux qui pleurent. Le royaume des âmes est envahi par ces cohortes victorieuses, et le pain de la parole qui guérit, console et fortifie, est distribué en même temps que le pain matériel. Voyez ce malheureux gisant sur un lit de douleurs : le corps est malade, mais l'âme l'est encore davantage. Le regard de la nature s'arrête à ce qui frappe les sens, mais l'œil de la charité a une seconde vue et pénètre plus loin. Elle découvre la lèpre intérieure, et avec la délicatesse de son dévouement, elle laisse tomber sur cette blessure une parole de paix, qui se change bientôt en rosée de bénédiction ; un tressaillement divin s'opère dans le cœur infirme, et déjà peut-être il soupire après sa guérison.

Le Seigneur, dit l'Ecriture, a réglé en moi la charité : *Ordinavit in me charitatem* (*Cant.* II). C'est cet ordre, cette hiérarchie de la charité qui nous manque souvent : nous faisons consister l'aumône et les bonnes œuvres dans la distribution de la nourriture matérielle, et nous oublions que la matière est ce qu'il y a de moins chrétien dans l'aumône : par elle nous n'atteignons que le corps, et quelquefois

Digitized by Google

nous ne soulageons même pas le corps, parce que le vice change en poison notre bienfait. Nous oublions que les âmes ont de plus graves infirmités, et que l'aumône spirituelle est mille fois plus agréable à Dieu, parce que l'âme surpasse la valeur du corps de toute la hauteur du ciel à la terre. Qu'est-ce donc que cette aumône spirituelle, qui est la plus belle fleur, la fleur incomparable de la charité? C'est l'aumône véritable, et l'autre n'en est que l'ombre: car l'aumône vient d'un mot grec qui signifie miséricorde, compassion, et il n'y a de compassion véritable que dans le mouvement d'une âme qui se penche vers une autre âme. L'aumône matérielle n'a qu'une forme: c'est celle d'un vil métal, ou d'un fragment quelconque de matière; mais l'aumône spirituelle, qui pourrait compter ses merveilleuses apparitions? Elles varient à chaque heure, elles sont aussi nombreuses que les pensées et les sentiments de l'homme; elles se renouvellent tous les jours et prennent des formes toujours plus gracieuses, selon les continuels accidents de la vie. Vous donnez le bon exemple, et vous faites en sorte que votre vie soit une exhortation constante à la vertu: vous ne cessez pas de faire l'aumône, la bourse de votre âme est toujours ouverte, et vous donnez à tous les passants. Une âme est ulcérée; vous lui versez avec amour une parole d'affection qui calme ses ardeurs brûlantes: vous avez plus enrichi cette âme, vous lui avez fait plus de bien, vous lui avez peut-être épargné plus de malheurs pour l'avenir qu'en lui donnant une somme considérable. Que vous dirai-je? Saint François d'Assise, ce pauvre mendiant, avait trouvé moyen de faire de continuelles et abondantes aumônes sans dépenser une seule pièce de monnaie. Il allait se promener au milieu des rues, il allait prêcher, disait-il, c'est-à-dire accorder à chaque passant le bienfait et le bonheur de voir un saint Religieux qui laissait entrevoir un ange sous la transparence des organes. Voilà le vrai chrétien, le chrétien qui a l'intelligence des œuvres de miséricorde! Mais ordinairement, dans la pratique de la charité comme dans les exercices religieux, on s'arrête à l'extérieur, on ne fait attention qu'à ce qui brille, et cependant presque toujours ce qui est invisible, ce qui est obscur et caché vaut mieux que ce qui brille. Nous sommes tous assez riches pour faire tous les jours au prochain la meilleure des aumônes, pour faire de surabondantes charités: il suffit d'avoir un peu de vertus et le désir de faire du bien. Le cœur vertueux et charitable est une source qui coule toujours, et qui laisse échapper ce qui vaut mieux que les trésors de la terre; ce qu'il y de plus pur et de plus substantiellement divin dans une âme.

O charité catholique! Que vous êtes admirable dans vos nombreuses transformations! Que vous êtes belle surtout, quand vous exercez votre action merveilleuse sur le monde des âmes! Vous êtes vraiment comme l'Esprit-Saint, une et multiple: *Unicus et multiplex.* On vous retrouve partout sur la route du malheur, de l'infirmité, de l'indigence; rien ne peut arrêter votre zèle: *Quem nihil vetat* (*Sap.* VII.). Dans votre prévoyance céleste, vous devinez tout ce qui peut faire souffrir l'humanité, tout ce qui peut être un sujet de douleur pour le corps et d'angoisses pour l'âme. Vous calculez tous les éléments de bien répandus dans le monde, et vous descendez vous-même pour les féconder, et les perfectionner par les formes de votre inépuisable bonté : *Omnia prospiciens et qui capiat omnes spiritus.*

III. Nous passerons sous silence cette condition générale de toutes les œuvres chrétiennes, qu'elles doivent être faites pour plaire à Dieu et dans une intention surnaturelle: notre parole s'adresse à des chrétiens chez qui la bienfaisance n'est pas seulement de la philanthropie, mais avant tout un profond sentiment de vivante charité.

Quelles sont les principales qualités des bonnes œuvres, et je parle spécialement de celles qui conviennent le mieux aux besoins de notre société? Je les réduis à quatre: la bonté des formes, la persévérance, la tolérance, la modestie.

Il est deux choses très-distinctes dans une œuvre de charité: le fond et la forme. Le fond, c'est l'œuvre elle-même, et la forme, c'est l'ensemble de paroles, de procédés qui l'accompagnent; c'est cette harmonie de la physionomie, des manières et du ton, que les saints nommaient la mélodie des âmes chrétiennes; c'est cette délicatesse qui sait prévoir l'occasion, deviner les choses que le cœur ne dirait pas; ce tact qui sait se montrer et se retirer à propos, et qui indique, alors même qu'il n'agit pas, tout le plaisir secret qu'il aurait à faire du bien. Il est certain que cette aménité de formes extérieures est nécessaire à l'expression de la charité parfaite: car la charité vient de Dieu, et ses manifestations doivent être, comme les révélations divines, pleines d'amabilité et de douceur: *Ostendit se illis hilariter* (*Sap.* 6.). Cette bonté, cette cordialité dans les formes sont quelquefois plus agréables au malheureux, et secondent mieux les intentions de la charité que le don lui-même. Cela se conçoit facilement: un don matériel, quand il est seul, n'est que de la matière; tandis qu'une parole sincère qui tombe d'un cœur aimant est quelque chose de l'âme elle-même; c'est une fleur vivante cueillie sur la terre du cœur, et qui vaut mieux mille fois que la pièce d'un froid métal. Aussi l'Esprit de Dieu, qui connaît la valeur de tout ce que produit l'âme, a dit: La parole aimable vaut mieux que le don : *Verbum melius quam datum* (*Eccli.* 18). La parole douce, continue l'Ecriture, est comme la rosée qui rafraîchit, et ces deux choses se trouvent dans l'homme ami de la paix: la bienfaisance et sa

Digitized by Google

forme aimable: *Sed utraque in homine pacifico.*

La seconde qualité des bonnes œuvres est la persévérance. Le bien souffre contradiction sur la terre; à défaut des méchants, les gens de bien eux-mêmes se mettront de la partie, et si l'âme dévouée ne puisait sa force dans un élément supérieur, elle ne tarderait pas à succomber à la peine. Celui qui ne s'est jamais occupé de bonnes œuvres d'une manière pratique ne saurait, je ne dis pas comprendre, mais soupçonner tout ce que les fondations de ce genre absorbent de sacrifices, d'abnégations, d'angoisses, de déceptions et de luttes violentes. En vérité, plus j'examine le nombre incalculable de bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise, et qui se tiennent debout malgré les agitations et les secousses arrivant de toutes les directions, plus je crois à la divinité de la religion. Il faut bien que le ciment vienne du ciel, puisqu'il forme de la pierre dure, avec ce sable mouvant battu par les vagues et reposant sur la plage inconsistante du cœur humain. — Dieu a ses desseins en permettant ce qui semble révolter la nature : il veut que la charité conserve son caractère le plus divin, c'est-à-dire qu'elle soit désintéressée, qu'elle donne sans rien espérer, qu'elle donne même avec la prévision de l'ingratitude; car Dieu donne ainsi, et à l'heure où le méchant blasphème son nom, il lui prodigue ses biens. Le Seigneur désire encore purifier les intentions de l'âme charitable, la détacher de ces éléments corrompus qu'on appelle l'amour-propre, la vanité, la recherche de soi. Il veut que le cœur généreux se maintienne sous le regard des anges à l'état d'eau claire et limpide, sans mélange de ces parties terrestres que l'homme recueille si facilement dans le torrent des vallées; il veut que l'or par reste pur, parce qu'il en connaît la valeur : puis, quand tout est purifié, le cœur est si beau, que Dieu ne consent pas à ce que les riens de ce monde soient sa récompense, il n'y a que Dieu pour payer certains dévouements et sacrifices du cœur : *Virtus non potest sufficienter honorari ab homine, cui debetur honor a Deo*, dit saint Thomas (2-2, *q.* 129, *art.* 2).

Il est donc nécessaire, en marchant dans la route des bonnes œuvres, de s'attendre aux contradictions : les malheurs prévus se supportent plus facilement. Sans doute la sagesse chrétienne nous fait un devoir d'éviter soigneusement toutes les contradictions qui peuvent naître d'un défaut de prudence; mais les meilleures précautions prises, n'en doutons pas, l'édifice sera agité par les vents. Le moment de l'épreuve arrivé, persévérons dans le bien, sans défaillance aucune; luttons avec prudence, sagesse et discrétion, contre les obstacles, mais luttons. La lutte sage et pacifique dans son énergie est l'élément nécessaire à la paix et à la stabilité. Une âme généreuse a formé un dessein pour la gloire de Dieu et le bien de ses frères : ce projet doit d'abord être déposé aux pieds de la croix pour y recevoir l'onction d'un baptême chrétien. Là, il grandit, si tels sont les desseins de la Providence; il se développe peu à peu, comme une plante d'abord tendre que l'on ne doit point exposer au grand air. Il convient de ne pas trop presser la croissance : chaque chose ici-bas est soumise aux conditions du temps, du travail, de la fermentation douloureuse. Le germe entre en terre; une nouvelle vie s'élabore en lui; il fait un premier effort pour sortir, et quand les forces lui sont venues, il brave la violence des vents et l'intempérie des saisons. Lorsqu'un germe est divin, il n'a rien à craindre : une énergie secrète le travaille, et féconde la vie au milieu des éléments de la mort. Deux conditions sont nécessaires au développement progressif : la patience et l'amour confiant. Le palmier, dit saint François de Sales, n'amène du fruit qu'après cent ans d'existence; et pendant cette longue vie qui précède le fruit, combien d'orages et d'ardeurs brûlantes! Tout ce qui croît lentement et au milieu des agitations inséparables d'une longue existence, tout ce qui se développe avec une lente et toujours énergique persévérance, a plus de solidité; et les œuvres de la religion sont semblables à la semence qui se cache d'abord, puis se montre avec une timide réserve, croît successivement, supporte les intempéries des saisons et devient un grand arbre. Ainsi vont les germes des désirs : l'Esprit-Saint les forme dans l'âme, puis il semble les laisser dormir à l'ombre; il leur donne le temps de se détremper dans la séve vigoureuse de la croix; tout à coup la fleur s'épanouit sur sa tige, comme le lis au milieu des épines.

Puissent, Messieurs et très-chers Frères, ces maximes de la sagesse chrétienne vous soutenir dans vos œuvres de zèle! Ne vous lassez jamais à faire le bien; et que, malgré les difficultés toujours renaissantes, votre charité n'éprouve pas de défaillances, au moins pas de ces défaillances qui font tomber sans force et sans espoir : *Nolite deficere benefacientes* (*II Thess.* III).... *Charitas nunquam excidit* (*I Cor.* XIII). Ne vous effrayez même pas du défaut de succès. Quand tout ne devrait pas réussir, il est des Anges qui sont chargés de recueillir sur la terre le germe de certains désirs, et de les transplanter dans le ciel, et ainsi il serait toujours vrai de dire que la charité ne faillit jamais : *Charitas nunquam excidit.*

Les bonnes œuvres doivent être, surtout à notre époque, accompagnées de tolérance. Nous vivons dans des temps malheureux, où la vérité a été tellement obscurcie par les passions des hommes, que la religion, plus que jamais, doit revêtir les formes d'une sage tolérance, même en faisant le bien. Catholiques, nous trouvons à côté de nous des hommes qui ne partagent pas nos croyances et nos convictions; ils sont peut-être coupables, mais Dieu les jugera; ils

Digitized by Google

sont peut-être coupables, mais peut-être aussi plutôt dignes d'affectueuse pitié que d'indignation. L'austère Tertullien, en face de la superstition et des abominations du paganisme, s'écriait : Le chrétien n'est l'ennemi de personne : *Christianus nullius est hostis* (1). Depuis quand, et pourquoi le serait-il devenu? Les hommes sont-ils plus coupables qu'autrefois? Et quand ils le seraient, ne serait-ce pas, en un sens, le motif d'une plus grande compassion et d'une miséricorde plus abondante? La charité, expression vivante de la bonté divine, ne renouvelle-t-elle pas toujours ses nobles ardeurs, comme le soleil, qui semble se rajeunir chaque matin, pour verser sa lumière sur les bons et sur les méchants? La charité conserve sa foi et ses convictions, parce qu'elle est fille de la vérité ; mais elle aime tous les hommes, elle n'est violente à personne; elle ne voit pas un ennemi dans un frère qui a une foi différente. Cette manière d'entendre la charité est certainement celle qui convient le mieux à notre époque : la société est malade, et les malades ont besoin de sollicitude et de tendresse beaucoup plus que de raisonnement. « Nous devons vivre avec les païens, dit Tertullien, et nous réjouir avec eux dans la communion d'une même nature, et non pas d'une même superstition; nous avons la même âme, mais non les mêmes croyances; nous sommes avec eux, et, comme eux, les possesseurs du monde; mais nous réprouvons leurs erreurs.... *Licet convivere cum ethnicis.... convivamus cum omnibus : conlætemur ex communione naturæ, non superstitionis. Pares anima sumus, non disciplina, compossessores mundi, non erroris* (2). — N'oublions point, d'ailleurs, cete parole de saint Irénée : Dieu fait le bien avec douceur, et non par violence : *Non vi, sed secundum suadelam* (3), et ne soyons pas plus sages que Dieu. Demeurons fermes dans notre foi, solidement établis sur les principes; mais qu'il y ait toujours dans nos paroles, dans notre conduite, quelque chose de cette bonté tolérante de Dieu, qui attend les hommes, et, en les attendant, leur fait du bien.

Vous dirai-je encore que la charité catholique n'aime pas le bruit? Sans doute, elle est heureuse de contribuer à la bonne édification du prochain, et d'accomplir cette parole de l'Evangile : *Brillez comme la lumière du monde, afin que les hommes voient vos œuvres, et glorifient votre Père, qui règne dans les cieux.* Mais, après avoir payé ce tribut à un devoir social et évangélique, la charité aime à faire le bien dans l'ombre; elle n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle travaille sous l'œil exclusif de Dieu et des Anges. Quand l'amour-propre est le principal mobile d'une œuvre, il aime à faire du bruit, parce que, sans le bruit, la vanité n'arrive pas à son but, et l'œuvre n'a plus de raison d'être. Mais la charité vraie, faisant le bien d'abord pour le bien, n'a d'autre moteur que la charité, d'autre désir que la volonté de plaire à Dieu : la vue et l'estime des hommes, elle ne les apprécie que comme moyen de faire plus de bien, et de travailler plus efficacement à la gloire de Dieu. — Ah! M. T.-C. F., j'éprouve le besoin de vous le dire, au jour du jugement, la plus grande gloire de l'Eglise catholique sera le bien opéré dans l'ombre, le bien que souvent le pied de l'homme aura foulé sans le voir, et que Dieu découvrira à nos regards étonnés comme des diamants semés partout. Ne vous est-il pas arrivé, même ici-bas, de connaître l'histoire intime de quelques âmes dont la vie est cachée, et qui épuisent toutes les ressources de leur cœur à faire un bien que le monde ne sait pas, qu'il n'est pas digne de savoir? N'avez-vous pas connu de ces pauvres ouvrières, de ces humbles femmes, qui, dans une position obscure, forment le tissu le plus délicat d'œuvres divinement belles! Quelle élévation de sentiments! Quelle noblesse d'intentions! Quelle sorte d'horreur pour le bruit, pour l'éclat du jour! On dirait que la lumière de ce monde n'est pas assez pure pour pénétrer dans les mystères de leur âme, et que le regard des enfants du siècle trouble ce qu'il y a de plus divin dans leur cœur. — Mais, d'autre part, quand la sonde divine, qui pénètre partout, et à laquelle rien n'échappe, aura remué, pour les juger, les profondeurs des œuvres éclatantes, n'est-il pas à craindre que plusieurs ne soient trouvées semblables à ces poutres de notre cité, qui semblent vigoureuses et brillantes à l'extérieur, tandis qu'une rupture imminente a été préparée par les sourdes attaques de l'insecte rongeur (4)?

Faites donc le bien, N. T.-C. F.; faites-le en public pour édifier le prochain, faites le en public avec une intention pure. Mais quand il n'y a pas utilité pour nos frères ou pour la gloire de Dieu, préférons les œuvres qui s'abritent à l'ombre du silence et de l'humilité. Ce seront les moins dangereuses pour nous, souvent les plus belles aux yeux de Dieu ; et si la Providence a d'autres desseins, elle saura bien ménager des ouvertures pour que ce parfum, si secret dans notre intention, se verse autour de nous; et alors il fera d'autant plus de bien, que l'homme le moins bienveillant sera obligé de reconnaître son exquise nature.

Que vous dirai-je, en terminant, glorieux enfants de saint Vincent de Paul? Que vous dirai-je, sinon que mon cœur est heureux de vous voir, de vous bénir, de vous renouveler l'expression de mes sentiments les plus dévoués? Vous êtes les coopérateurs de notre œuvre apostolique, et par vous la charité revêt les formes les plus belles et les

(1) *Ad Scapul.*, c. 2
(2) *De Idololat.*, c. 14.
(3) *Adv. hær.*, l. v, c. 1.

(4) Les termites, insectes qui rongent le bois en conservant intacte sa surface extérieure.

Digitized by Google

mieux proportionnées aux besoins des peuples. Allez donc dans ce diocèse et dans les contrées voisines; allez par toute la terre; la moisson est prête : *Albæ sunt jam ad messem* (*Joan.* IV), moisson de sacrifice et de dévouement, mais aussi de joies intimes et d'austères voluptés. Vous avez compris que la charité est chose sérieuse, et qu'elle demande le don de l'âme elle-même; vous avez compris que la charité n'est point une affaire de fantaisie poétique, et qu'elle ne consiste pas à dire ou à tracer quelques lignes de rhéteur pour se reposer ensuite dans la vaine contemplation d'une œuvre stérile. Vous avez senti que la vraie charité a sa source au pied de la croix; que c'est là qu'elle s'inspire tous les jours; que la pratique d'un christianisme sérieux peut seule donner à l'homme cette force qui se sacrifie au bien des autres, et cette énergie qui persévère, malgré les difficultés de tous les jours. Continuez à être de vrais chrétiens, à vivre de prières, à pratiquer hautement les saintes règles de l'Eglise catholique : c'est là que vous puiserez la vie, que vous retremperez vos forces défaillantes. Il ne faut pas vous le dissimuler : l'œuvre est difficile; la nature est infirme; le cœur des plus forts est sujet à la variation. Mais c'est dans le cœur de J.-C. que vous aimerez vos frères : l'amour du Christ sera le principe et la fin de votre dévouement; et, quand on aime en Dieu, l'amour est fort et persévérant. Quand la source de l'abnégation et du dévouement vient du ciel, elle est intarissable; elle traverse, sans se dessécher, les plaines arides de ce monde, et elle a encore la force de *rejaillir jusqu'à la vie éternelle*. C'est donc dans le cœur de Jésus que je désire vous laisser, Messieurs et très-chers Frères; c'est là que je vous donne rendez-vous, toutes les fois que vous sentirez se refroidir en vous le zèle du bien. Aimez Dieu toujours, et vous aimerez vos frères : l'amour vrai, dit l'Ecriture, est fort comme la mort; il est heureux au milieu des sacrifices, il vit de dévouements et de labeurs; il ne lui sera permis de se reposer que dans l'éternité : *Fortis est ut mors dilectio...; lampades ejus, lampades ignis atque flammarum*. (*Cant.* VIII).

—

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, à Blaye, à la réunion du Comice agricole, sur les salles d'asile.

(28 Octobre 1855.)

Messieurs,

Si nous eussions obéi aux premières inspirations de notre cœur, nous n'aurions pas attendu jusqu'à ce jour pour parler aux habitants des campagnes d'une institution déjà si appréciée dans les grands centres de population, et dont nous désirons voir s'étendre le bienfait à toutes les bourgades de notre diocèse.

Des bouches plus compétentes vous diront, nos très-chers frères, l'objet de la solennité qui nous rassemble; et moi je vous parlerai de vos plus petits enfants, de ces anges de la terre qui sont la joie et comme la vie du foyer domestique.

La religion et la patrie, par une législation prévoyante, se sont occupées de ces êtres si chers; elles ont ouvert des asiles où des mains intelligentes et pieuses les préservent de l'abandon dans lequel on les laisse trop souvent.

Peut-être n'eussions-nous pas été compris, si, dès les premières années, nous vous eussions recommandé une pareille institution; il y avait encore tant à faire pour les adolescents! Et puis, tous vos besoins ne nous étaient pas connus! Mais aujourd'hui qu'il n'y a pas une seule de vos églises où nous n'ayons prié avec vous, pas une chaire où notre voix ne se soit fait entendre, un seul de vos villages que nous n'ayons visité, nos paroles auront une autorité qui leur eût manqué, alors que nous n'avions pas encore noué des rapports aussi intimes avec vous.

Nous pouvons donc, avec l'espoir d'être compris, parler de l'institution des salles d'asile, et prouver qu'il est facile de les établir dans un grand nombre de nos paroisses.

Qu'est-ce donc qu'une salle d'asile? L'asile, nos très-chers frères, n'est pas proprement l'éducation, mais il la prépare; c'est comme le supplément de la sollicitude maternelle, trop souvent en défaut dans certaines positions de la vie.

Là, sous les yeux de femmes qui l'aiment comme les mères savent aimer, l'enfant apprend, dans des leçons entremêlées de chant et d'exercices variés, les premières notions de la langue maternelle, et surtout les premiers éléments de cette foi divine qui ouvrent son âme à de douces et pures affections.

Voilà ce qu'est l'asile, nos très-chers frères; et grâce à la vigilance qui préside à la bonne tenue de tous les petits êtres qu'on y rassemble, on voit briller sur ces fronts épanouis un air de santé et de bonheur qui fait du bien à l'âme.

Le premier essai des salles d'asile est dû à une mère aussi noble que vertueuse (1), qui, au commencement de ce siècle, dota Paris d'un asile et s'en fit elle-même la directrice, avant qu'aucune institution semblable fût même soupçonnée en Angleterre ou en Amérique.

Mais, nous dira-t-on, n'est-il pas à craindre que ces enfants, enlevés à la vigilance et à la tendresse d'une mère, n'éprouvent plus pour elle cette affection, cette confiance qui font la joie du foyer domestique, et que les mères, de leur côté, n'en viennent à moins chérir leur jeune famille?

Ah! sans doute, il n'est point d'éducation meilleure que l'éducation maternelle; le sourire, la parole d'une mère ne sont-ils pas

(1) Madame la marquise de Pastoret.

Digitized by Google

le premier rayon qui illumine l'intelligence de l'enfant?

Il est certain que si toutes les mères pouvaient acquitter les obligations attachées à ce beau titre, il ne faudrait pas songer à leur substituer des mères d'adoption. Quand la connaissance des vérités et des devoirs de la religion se transmet d'une génération à l'autre, comme la plus belle part de l'héritage, laissez l'enfant auprès de son père et de sa mère; qu'il puise dans leurs leçons l'amour du vrai, du juste, de l'honnête; qu'il lise dans leurs exemples la règle de sa vie.

Hélas! nos très-chers frères, nous n'en sommes plus à ces heureux temps: les révolutions ont passé par le monde; la société se transforme sous nos yeux; les mœurs domestiques se sont altérées, en même temps que s'est relâché le frein religieux; l'amour excessif du bien-être, le besoin du mouvement, ont déclassé les hommes et leur font trop souvent déserter la vie de famille, pour demander des distractions à ces réunions bruyantes, à ces foyers du dehors, véritables fléaux des cités et des campagnes.

Les économistes reprochaient à l'ancien régime un trop grand nombre de fêtes religieuses: c'étaient, disaient-ils, des jours, des heures enlevés à la culture des champs, aux travaux de l'atelier. L'Eglise a supprimé les fêtes, et, depuis cette suppression, le nombre des maisons de jeu, des tavernes et autres lieux de dissipation et de plaisir, pardessus tout le nombre des foires et des marchés, s'est accru d'une manière fabuleuse, non-seulement au préjudice du travail, mais au grand préjudice des mœurs et de la paix domestique.

L'enfant lui-même, avant d'avoir revêtu la robe de l'adolescence, quitte le giron maternel, entre dans un atelier, ou s'engage à la campagne au service d'un maître, sans autre provision d'habitudes religieuses que le peu qu'il a pu en recueillir à l'école de son village. Mais il laisse au toit paternel des frères et des sœurs plus jeunes et plus faibles. Que deviendront ces petits êtres abandonnés à eux-mêmes? qui veillera sur leurs tendres années? qui les préservera de ces accidents dont les feuilles publiques viennent chaque matin nous apporter les tristes détails? qui formera leur intelligence? qui leur parlera de Dieu?

Ce sera l'ange hospitalier de nos salles d'asile qui accueillera chaque jour l'enfant de la mère accablée sous le poids des travaux, et l'enfant de la mère incapable de former son esprit et son cœur.

Et c'est ici que nous devons admirer l'active sollicitude de l'Eglise. Les premières salles d'asile commençaient à peine, et déjà plusieurs tribus de saintes filles ambitionnaient l'honneur de se vouer à une tâche si belle. Nommer, pour notre diocèse, les sœurs de Saint-Vincent de Paul, de Nevers, de Tours, de la Doctrine chrétienne, de la Présentation, de la Conception, de Marie-Thérèse, de Saint-Joseph, des Anges et de la Sagesse, c'est dire tous les trésors de sollicitude qui allaient être prodigués à leurs enfants d'adoption.

Nous avons visité plusieurs fois ces gracieuses réunions: ces visages si propres et si frais, ces regards si animés et si joyeux, ces bouches souriantes, tout ce petit peuple agitant les mains, répétant de bonnes et douces paroles, nous faisant sur la religion d'étonnantes réponses, c'est quelque chose qui console et qui projette sur l'avenir un jour délicieux.

Ainsi le Seigneur a voulu rendre disertes les langues des petits (1), et tirer sa louange de leur bouche (2), et il l'a fait dans des vues de miséricorde. Car, redisant au sein de la famille, avec la naïveté de leur âge, les leçons qu'ils ont entendues, ces petits anges portent à leur insu la lumière ou le remords dans des consciences aveugles ou coupables. Des cœurs qui avaient résisté à toutes les instances du zèle pastoral, se brisent devant une pareille prédication; la prière se replace sur des lèvres qui ne savaient que maudire ou blasphémer.

Je fus arrêté, dans une de mes pérégrinations apostoliques, par quelques pères de famille qui me demandèrent à prendre jour avec eux pour leur apporter le bienfait de la confirmation. Cette mission de salut venait d'être remplie par leurs plus jeunes enfants. Prédicateurs heureux, ils avaient gagné à Dieu l'âme d'un père; ils venaient de lui donner une vie éternelle, en échange de la vie d'un jour.

Des asiles donc, nos très-chers frères, des asiles dans les villes et dans les campagnes: puissent-ils devenir aussi nombreux que nous le désirons! qu'à chaque école de nos sœurs institutrices soit unie une salle d'asile comme son complément. Nous insistons pour que ces établissements soient desservis par des religieuses. Et pourquoi ne proclamerions-nous pas hautement notre préférence pour ces saintes filles, qui peuvent mieux, par la persuasion de leurs exemples, faire connaître la religion et la répandre? On y trouvera aussi de l'économie, avantage qui mérite d'être pris en considération, vu les faibles ressources du plus grand nombre des communes.

Et qu'on ne dise pas que ces vœux de voir s'étendre et se généraliser cette institution, sont un rêve impossible à réaliser! Il se réalisera, si toutes les influences, toutes les volontés s'y prêtent généreusement.

Femmes chrétiennes, dont le dévouement ne recule devant aucune œuvre charitable, votre concours nous est assuré comme celui de toutes les administrations locales, qui, pour s'éclairer sur l'utilité des asiles, n'ont qu'à s'inspirer des exemples de l'administrateur habile et dévoué que la confiance de l'empereur a placée à la tête de ce beau département. Le ministère de l'instruction pu-

(1) *Linguæ infantium fecit disertas.* (*Sap.*, X, 21.)

(2) *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Psal.* VIII, 3.)

Digitized by Google

blique, par l'intermédiaire de M. le recteur de l'Académie, ainsi que le conseil général de la Gironde, si noblement représenté à cette cérémonie par son illustre président, se sont montrés en toutes circonstances prodigues d'encouragements et de secours au profit de ces institutions.

Nous comptons sur votre zèle, nos très-chers coopérateurs, pasteurs des âmes, dont je me vois entouré avec tant de bonheur. L'œuvre que je recommande à votre dévouement sera, dans ces jours mauvais, la plus douce et peut-être l'unique consolation de votre ministère. Hélas! vous ne pouvez guère en attendre d'une partie de la génération qui s'éteint dans une mortelle indifférence. La plupart des hommes de notre temps, chrétiens par le baptême, ne le sont plus par les œuvres. Par suite de la profanation du dimanche, ils restent étrangers à nos dogmes, à nos sacrements, aux cérémonies de notre culte. Ah! sauvons les petits enfants! Qu'il y ait au moins un âge dans la vie où Dieu soit connu, aimé, béni par sa créature!

Puissions-nous, pères et mères, en témoignant un intérêt si vif à ce que vous avez de plus cher au monde, vous porter à aimer vos enfants comme nous les aimons, c'est-à-dire à les aimer de cet amour surnaturel et chrétien, qui vous fasse considérer les habitudes religieuses comme la plus belle part de l'héritage que vous avez à leur léguer.

Associons-nous tous, dans cette solennité, aux prières qui appelleront pendant l'auguste sacrifice les bénédictions de Dieu sur les ordonnateurs de cette fête, sur nos armées de terre et de mer, sur toutes vos familles.

Un éclatant triomphe, nos très-chers frères, un de ces triomphes qu'on ne célèbre qu'avec un saint enthousiasme, vient de couronner toute une année d'incroyables fatigues, de laborieuse patience, d'héroïque bravoure.

Il n'est plus, ce formidable colosse de granit et de bronze derrière lequel s'abritaient les vaisseaux et les bataillons ennemis! Les tours de Sébastopol, ses forteresses, ses redoutes, criblées par nos boulets, sont devenues la proie des flammes; les eaux profondes de son port n'ont point su protéger ses escadres; une ville entière se consume dans un vaste incendie allumé par le désespoir de ses propres soldats.

C'est que, nos très-chers frères, il est au ciel un vengeur des traités méconnus et de l'ambition qui prend à son service l'astuce et la violence. Dieu humilie et frappe d'aveuglement le superbe, et lui fait sentir qu'il n'est ici-bas de règne éternel que le sien.

Braves guerriers, qui avez été soutenir l'honneur national au delà des mers, bientôt, nous l'espérons, rendus à vos familles, vous viendrez partager l'allégresse publique, et jouir de votre gloire et de notre reconnaissance.

Et vous, qui êtes tombés au jour du combat ensevelis dans votre triomphe, à Dieu ne plaise que nous perdions le souvenir du sang que vous avez répandu pour nous! Puissent nos vœux et nos larmes vous mériter l'éternel repos!

Intéressons à notre prière la puissante patronne de la France; n'oublions pas que chaque soleil qui a éclairé nos jours de victoire sur la terre d'Orient, s'est levé sur quelqu'une de ses plus grandes fêtes. Qu'elle continue, non-seulement à veiller sur nos soldats au milieu des dangers de la guerre, mais demandons qu'elle abaisse un regard de toute puissante protection sur ces pauvres mères, sur ces épouses désolées, qui ne possèdent plus de ceux qui devaient consoler leur vieillesse et adoucir leur misère, qu'un glorieux souvenir et une mémoire honorée.

Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, pour l'inauguration de la salle d'asile de la paroisse Saint-Martial.

(26 Décembre 1857.)

Mesdames,

La faveur avec laquelle sont accueillies toutes les œuvres fondées par la charité chrétienne, devient en même temps un des beaux titres de gloire de notre époque et un gage précieux de sécurité pour l'avenir.

Tandis que les grands intérêts de l'humanité absorbent les instants des hommes publics, vous êtes appelées, Mesdames, à exercer une influence moins éclatante sans doute, mais plus douce et non moins utile. A vous il appartient de faire croître, au milieu d'une société tourmentée par de profondes misères, cette belle fleur de la Charité. Grâce aux ingénieuses ressources de votre cœur, cette vertu ne renferme pas son action dans une forme exclusive; elle est universelle, elle s'empare de tous les âges, elle compte toutes les souffrances pour leur appliquer d'efficaces remèdes. Toujours pleine de sollicitude pour les déshérités de ce monde, la Charité sait échelonner ses bienfaits sur le chemin de la vie, et porter ses consolations partout où il y a une larme à essuyer. Celles de ces œuvres qui ont l'enfance pour objet revêtent un caractère plus touchant. Ici l'inspiration divine apparaît sous la forme la plus séduisante, en même temps que se manifeste un contraste frappant entre les habitudes de la société païenne et les tendances généreuses d'une société régénérée par l'Evangile.

Une classe sans défense était vouée à l'abandon ou à la mort : c'était l'enfant! L'oppression du faible et de l'indigent, tel était le trait plus caractéristique des sociétés de la Grèce et de Rome. Le paganisme tolérait, à l'égard de l'âge le plus intéressant de la vie, des usages révoltants que les

Digitized by Google

écrivains religieux stigmatisent dans les apologies qu'ils adressaient aux empereurs : « Ne vous vois-je pas, s'écrie Minutius-Félix, tantôt exposer vos enfants aux bêtes féroces et tantôt les immoler vous-mêmes? Quelle est la source de ces crimes? L'exemple même de vos dieux. Saturne n'abandonne pas seulement ses enfants, il les dévore. »

Cette citation rappelle de quels crimes le polythéisme se rendait trop souvent coupable envers l'enfance. Il est donc vrai qu'au sein de la civilisation gréco-romaine si vantée, la vie de ces pauvres petites créatures n'avait aucune valeur Encore aujourd'hui, en Chine, l'enfant est souvent ramassé le matin avec les immondices des rues, ou jeté en pâture aux animaux.

Cependant, ces horreurs durent cesser avec l'apparition d'une religion dont le Fondateur avait voulu passer par tous les abaissements du premier âge. Jésus-Christ dans sa crèche, plus tard dans le temple au milieu des docteurs, révéla au monde la dignité de l'enfance. Depuis le jour où les anges apprirent à la terre sa naissance, le souvenir de Jésus enfant couvrit de son ombre protectrice le berceau de ces petits êtres naguère délaissés, qui seront désormais entourés d'affection, de respect et de dévouement.

Ce sentiment nouveau, éveillé au sein de la société chrétienne par le Sauveur, se développe encore, grâce à sa prédilection pour les enfants dont il aimait à se voir entouré. Rendus les témoins de sa tendresse pour ces plantes si faibles, ses disciples apprirent à les cultiver, à les aimer comme leur Maître, et l'Eglise, fidèle à sa mission, à fait de cet âge l'objet de sa plus active sollicitude. Par ses soins, l'existence du nouveau-né fut entourée de nombreuses garanties ; on peut donc attribuer à Jésus-Christ la réhabilitation de l'enfance dans le monde!

Les œuvres fondées en faveur de cet âge et votre zèle à les multiplier, deviennent, n'en doutez pas, Mesdames, un de vos plus beaux titres aux bénédictions du Ciel.

Au premier rang se placent la Société maternelle et l'Œuvre des mères de famille, qui reçoivent le fils du pauvre à son entrée dans la vie, pour soutenir cette frêle enveloppe d'une âme créée à l'image de Dieu. Viennent ensuite ces nombreuses écoles qui offrent le bienfait d'une instruction gratuite, complétée par l'OEuvre des Apprentis, qui le met en état de pourvoir à son existence d'une manière honorable.

J'arrive enfin à l'objet de cette réunion, et sans répéter ce que nous avons pu dire dans quelques circonstances solennelles, nous nous contenterons de vous rappeler, Mesdames, quelle lacune regrettable s'était fait remarquer dans les secours prodigués à l'enfance. La femme du travailleur ne devenait mère qu'en contractant la charge de sacrifier plusieurs années aux soins que réclame le premier âge ; mais la cessation de tout travail augmentait la misère du foyer domestique et faisait subir à la pauvre mère des privations qui compromettaient avec sa propre santé celle de son enfant.

Il s'agissait donc de résoudre un des plus graves problèmes de la Charité; ce problème, l'institution des Salles d'Asile en a trouvé la solution.

Vous n'avez pas oublié, Mesdames, avec quelle faveur fut accueillie dès le principe cette création si touchante. Les arrondissements de la capitale rivalisèrent de zèle pour offrir à la population laborieuse ce précieux secours. La province, et la ville de Bordeaux en particulier, adoptèrent l'œuvre avec le plus louable empressement; un prêtre né au milieu de vous, et que nous sacrâmes pontife d'une Eglise plongée depuis quinze siècles dans la plus amère désolation, Mgr Dupuch, dont nous aimons toujours à rappeler la tendre charité, fonda la première salle d'asile de notre ville épiscopale. MM. les curés et un grand nombre de familles généreuses voulurent concourir au succès de ces établissements, et mettre à leur disposition d'abondantes ressources. S'il y eut jamais des institutions populaires en France, ce sont sans contredit les Salles d'Asile.

Et depuis leur origine, un succès sans cesse croissant a dépassé les prévisions de leurs fondateurs, et a justifié les espérances de tous les cœurs charitables. Un asile, vous savez ce que c'est : dès le matin, une mère sage et laborieuse peut y conduire ses tout petits enfants avant de se rendre au travail, et là ils trouvent un air pur, un lit, de la chaleur, des soins hygiéniques plus parfaits peut-être que l'excès des précautions qui étiolent quelquefois le fils du riche.

Une seconde mère sous le vêtement d'une Sœur ; des soins donnés par les hommes de l'art les plus distingués ; la bénédiction du pontife, la visite fréquente de ses délégués; le patronage des autorités; c'est en de telles mains, c'est dans un si saint asile que la bonne mère remet son enfant, et son cœur va au travail avec joie. Je vous laisse à penser tout ce que la nouvelle fondation peut produire pour l'amélioration physique et morale des enfants de l'intéressant quartier Saint-Martial.

Les Salles d'Asile, vous le savez, Mesdames, comptent près d'un quart de siècle d'existence. Leur succès est donc désormais un fait écrit en beaux caractères dans les annales de la Charité. Cependant, le soutien et l'extension de l'œuvre nous imposent à tous des sacrifices que nous saurons accepter généreusement. Nous prouverons aux esprits chagrins, pas assez mêlés à notre société actuelle dont ils réprouvent toutes les tendances, que c'est injustement qu'ils accusent notre époque de se vouer au culte exclusif des intérêts matériels, et d'abandonner au hasard les développements des plus nobles aspirations. L'initiative généreuse prise par le chef intelligent du premier de nos établissements industriels, le concours qu'a trouvé dans toutes les classes le pieux et charitable pasteur de ce troupeau, les femmes au-dessus de tout éloge qui se sont faites ses coopératrices, et les secours accordés par le Conseil municipal, démon-

Digitized by Google

trent une fois de plus que l'on peut tout obtenir de l'Enfant-Dieu né dans l'étable de Bethléem, élevé dans l'asile de Nazareth.

Puissions-nous, pères et mères ici réunis, vous porter à aimer vos enfants comme nous savons les aimer, c'est-à-dire de cet amour surnaturel qui leur fasse considérer la reconnaissance envers les bienfaiteurs, l'amour du travail et les habitudes religieuses comme la plus belle part de l'héritage que vous avez à leur laisser.

—

Discours pour la réunion générale des sociétés de Saint-François-Xavier.

(30 Décembre 1857.)

Messieurs,

La religion imprime à tout ce qu'elle touche l'esprit dont elle est animée ; elle voit une réunion d'hommes, elle s'introduit parmi eux, et crée, en leur communiquant sa vertu, cet ordre de familles spirituelles où les âmes engendrent les âmes, où il se forme, comme nous en sommes les heureux témoins, des liens d'estime et d'affection souvent plus forts que ceux de la nature, parce qu'ils tiennent plus du Ciel que de la terre.

Placés dans cette sphère élevée, les ministres de Jésus-Christ ont jeté dans tous les temps, avec saint Jean-Chrysostome, quelques-uns de ces sublimes cris de l'âme que l'homme des sens ne comprend pas, mais qui sont la gloire et l'éternel honneur du Christianisme : *Si mon cœur pouvait se fendre et s'entr'ouvrir, vous verriez que mon peuple de Constantinople y tient tout entier ; amamus et redamamus.*

Nous pouvons, excellents membres de la société de Saint-François-Xavier, vous tenir le même langage; et parce que notre affection pour notre grande famille diocésaine est fondée sur Jésus-Christ, elle est réchauffante comme le soleil, elle est éternelle comme le Dieu au nom duquel elle est formée.

Cette loi des âmes doit se retrouver dans les sociétés dont Dieu est le principe, la vertu, le mobile, le Ciel la récompense. Les associations chrétiennes sont des œuvres de cœur. Quel touchant et magnifique programme tracé à chacun des membres qui en font partie! Les relations ne sont plus la relation froide et inanimée du maître à l'apprenti, du patron à l'ouvrier, du voisin au voisin ; ce sont encore moins les rapports d'un homme traitant une affaire avec un autre homme. L'association, au point de vue religieux, est, avant tout, un commerce spirituel, un échange de saintes pensées, une conformité de sentiments : on se réchauffe au même foyer, on s'éclaire au même flambeau.

A ce souffle divin, les âmes s'épanouissent, les cœurs se dilatent, tout ce qu'il y a de bon dans les racines de l'être humain se développe, et la parole qui tombe des lèvres du pieux directeur de l'Œuvre est une rosée qui va chercher dans chacune de vos âmes, les semences du bien pour les faire produire au centuple.

Une piété éclairée et solide vous donne, Messieurs, l'intelligence de ces choses. La nature peut les admirer, mais il lui est impossible de réaliser les prodiges de l'union éternelle des intelligences et des cœurs que chantait le Roi-Prophète, en s'écriant : *Ecce quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum.*

Et voilà, Messieurs, le moyen dont l'Eglise se servit, lorsque n'ayant à sa disposition, d'une part, que les débris de Rome défaillante, et de l'autre, que des hordes de barbares enorgueillis par la victoire, elle vivifia les uns, adoucit les autres, et de ces éléments disparates fit sortir les plus pures gloires et les plus hautes vertus.

A ceux qu'une pareille appréciation pourrait surprendre, je me contenterai de dire : Trouvez quelque part plus de générosité et de délicatesse, plus de charité sublime que dans les associations formées à Hippone, à Milan, à Césarée, à Nazianze, à Nôle, par les Augustin, les Ambroise, les Basile, les Grégoire, les Paulin ; et dans des temps plus rapprochés de nous, par les Jean de Matha, les Félix de Valois, les Vincent de Paul. Eh bien ! Messieurs, voilà ce que l'on poursuivait, il y a à peine quelques années, sur tous les points de la France, non par des attaques dissimulées, mais à ciel ouvert.

Une association de douze à quinze pères de famille, qui se réunissaient comme vous pour prier et s'entr'aider, fut violemment dissoute dans les premières années de notre épiscopat. C'était la seule que l'on connût à Bordeaux ; elle avait pour directeur, M. Grillon, vicaire de Saint-Paul. Dirons-nous que c'était le Christianisme que l'on poursuivait dans ses plus saintes pratiques et dans l'exercice du droit le plus sacré ? Nous n'irons pas jusque-là ; car nous avons vu des hommes dont la foi n'était pas douteuse partager toutes les préventions contre ce qui pouvait être capable de rendre un peu de force à nos institutions catholiques. On voudrait, pour l'honneur de l'esprit humain, ne pas croire que cette aberration ait été possible, et se persuader qu'elle ne reviendra jamais.

Votre présence, Monsieur le Préfet et Monsieur le Général, Monsieur le Recteur, Monsieur le Maire, Monsieur le Procureur impérial, nous prouve que depuis lors nous avons marché. Le jour s'est fait : en se voyant de plus près, on n'a pas eu de peine à se comprendre. On a appris que les gouvernements n'ont rien à redouter des hommes qui se réunissent sous l'œil de Dieu pour entendre la parole qui fait du respect aux puissances établies un des premiers devoirs.

O sainte union des âmes! s'il y a en vous des jours sereins, il y a aussi de suprêmes angoisses, des espérances qui épanouissent le cœur et des craintes qui le resserrent. De ces sentiments opposés se forme l'esprit d'association, qui rend communes les joies et les peines à tous ceux qui en font partie.

Les membres de la Société de Saint-François-Xavier doivent être animés de cet esprit; la grâce doit déposer dans leur cœur tout ce qu'il y de suave, d'ingénieux dans le cœur

Digitized by Google

d'une mère. « *Vous êtes des mères à l'égard de vos plus jeunes frères,* » disait saint Bernard aux membres les plus anciens de sa congrégation. *Discite subditorum matres vos esse debere; producite ubera, pectora lacte pinguescant; non typho turgeant.* Et saint François de Sales qu'on est sûr de rencontrer sur ses pas quand il s'agit de l'affection que doivent avoir les uns pour les autres les membres d'une association, disait à ceux d'une confrérie qu'il avait fondée à Thonon: « Il faut que vous vous aimiez d'un amour cordial, maternel, nourricier. »

C'est là surtout ce qui fera du bien à vos plus jeunes associés, ce qui les retiendra parmi vous, ce qui les portera à préférer vos réunions à toutes les assemblées de dissipation, toujours si dangereuses à cet âge. Avec la bonté, on fait entrer dans l'âme du jeune homme tout ce qu'on veut; son cœur s'ouvre, et, devenu souple sous ce vent chaud de l'affection, il prend les impressions de la société dont il fait partie. Les devoirs qu'elle lui impose, les règlements qu'elle lui donne, sont comme le navire, d'abord immobile au milieu des océans, et qui marche tout à coup au souffle d'un vent favorable.

Quel touchant spectacle, Messieurs, n'offrez-vous pas en ce moment! L'épanouissement des physionomies laisserait croire que jamais de mauvais jours ne se sont levés sur vous. Il y a bonheur ici, parce qu'il y a fraternité, solidarité, amour; ou, s'il se rencontre quelque douleur (et où la douleur ne pénètre-t-elle pas?), cette souffrance partagée se change en une source d'ineffables consolations.

Que la paix et la charité soient donc entre vous; supportez-vous les uns les autres, car tous nous avons à nous faire pardonner et à pardonner: *Alter alterius onera portate:* Portez avec vous un voile de charité pour le jeter sur les défauts de vos frères. Que nos concitoyens qui ont le malheur de voir autrement que nous en religion apprennent à nous connaître, et ils comprendront, par une douce expérience, que les membres de toute pieuse association ont un cœur noble et expansif. Saint Augustin voulait aimer malgré eux les infortunés qui s'étaient séparés du sein de l'Eglise. *Diligamus illos et nolentes.*

Ah! Messieurs, puisque selon l'expression de l'Ecriture, nous sommes destinés, après avoir été jeunes ensemble, à vieillir ensemble: *Consenescamus pariter,* adoucissons par une affection mutuelle les rigueurs du pèlerinage. Sans amour, tout devient triste. Puissent non-seulement vos cœurs, mais tous les cœurs de nos diocésains, se fondre dans une merveilleuse unité, selon la parole du Maître: *Sint unum sicut unum sumus.* Que les hommes qui pourraient nourrir quelque prévention contre tout ce qui s'appelle confrérie, association, soient amenés à dire, de ceux d'entre vous avec qui ils auront formé quelques rapports, ce que l'on disait des premiers fidèles: *Ce sont des chrétiens, car voyez comme ils nous aiment!* Et qu'au foyer domestique comme au sein des cités, les anges chargés de veiller sur nos familles fassent taire nos rivalités et nos haines par ce refrain de l'amour: *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Que la paix soit donc avec vous, qu'elle vous accompagne en tout lieu; que nos associations charitables soient des messagères de conciliation parmi les peuples; qu'elles établissent partout le règne de cette paix qui, d'après le grand Apôtre, surpasse tout sentiment, garde les cœurs, éclaire les intelligences en Jésus-Christ Notre-Seigneur: *Et pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu Domino nostro.* Amen.

—

Discours prononcé à Paris par Son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion de la dixième réunion solennelle de la Société des crèches.

(30 Mars 1857.)

Mesdames,

Celui qui ne regarde pas la religion comme un bienfait ne peut avoir que de l'indifférence ou de l'éloignement pour elle: ce qui est une terreur pour l'esprit cesse bientôt d'être une vérité pour le cœur; et si, moins sensibles à ses consolations qu'effrayés de ses anathèmes, nous ne voyons le christianisme sur l'autel que comme sur un trône, toujours prêt à lancer la foudre, nous nous armons contre lui, parce que nous le croyons armé contre nous.

Faire aimer la religion nous paraît le moyen le plus sûr d'en étendre l'empire. Car peut-il exister dans le monde un homme que n'ait jamais attendri la beauté de la morale évangélique? Quelle pénétrante onction dans la simplicité de ses maximes! Comme elles remuent toute la conscience! La paix, la félicité en sont les fruits. Elle unit, elle console, elle prévient ou répare les maux de l'humanité. Pour être heureux, les hommes n'auraient qu'à consentir à être chrétiens dans toute l'acception de ce mot.

Et pour nous borner à la part que la religion s'adjuge dans l'œuvre touchante qui est l'objet de la réunion de ce jour, n'est-ce pas l'Evangile qui nous montre dans l'enfant du pauvre une créature de Dieu; dans l'humble crèche que votre intelligente charité a préparée, la crèche même du Sauveur? L'auréole d'innocence qui entoure tous ces petits berceaux projette sur eux un attrait indéfinissable, un charme qui fait du bien au cœur: d'ailleurs, l'enfance ne porte-t-elle pas en elle les destinées de l'avenir?

Quand, après avoir vu le monde de trop près et en avoir sondé les misères, nous sentons le besoin d'une heureuse diversion, allons dans quelques-uns de ces asiles que la charité ouvre au premier âge de la vie; là, notre cœur se repose, s'épanouit, et nous sortons calmes, tranquilles, consolés.

Digitized by Google

Je ne suis plus étonné, dès lors, qu'à ces solennités qui ont le bien-être des enfants pour objet, nous voyions accourir les sommités d'une grande capitale, flattées et heureuses de se mettre au service de votre œuvre.

Que ne nous est-il possible de donner à cette enceinte de plus vastes proportions! Tout le monde pourrait se convaincre, en vous voyant si dévouées, Mesdames, que la religion dont l'esprit vous anime n'a pas épuisé ses dernières ressources en faveur des souffrances de l'humanité, et que non-seulement elle se prête aux innovations charitables, mais qu'elle les encourage et les soutient, quand elle n'en prend pas l'initiative.

Pour ne parler ici que de la crèche, l'Eglise n'a pas hésité à la saluer comme la continuation du grand mystère de Bethléem. Pourquoi méconnaître tout ce qu'il y a de prévoyance et d'amour dans la religion de Jésus-Christ? Que l'on consente à la voir ce qu'elle est, à la dépouiller de ce qu'elle n'est pas, et l'on proclamera bien vite qu'elle est une famille où la solidarité n'est pas un vain mot et le devoir une abstraction. Quand on sait la comprendre, on sait la servir avec dévouement; on ne rêve pas pour elle, comme un bien idéal, la seule direction de quelques âmes d'élite; on aime à voir tous les âges, toutes les conditions, subir son influence et ses bienfaits. Laissez-moi donc, Mesdames, vous dire encore : *Ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à elle, dans la personne même de son Fondateur, que vous le ferez.*

Or, N. T.-C. F., qu'y a-t-il de plus faible que l'enfant qui fait sa première apparition sur la terre? Qu'y a-t-il de plus digne d'intérêt que la frêle créature qui reçoit le jour dans un réduit malsain, où elle ne trouve, pour apaiser ses cris, qu'un sein tari par la misère et la souffrance? Aussi a-t-on vu toutes les âmes généreuses et compatissantes unir leurs efforts pour donner extension et force à cette nouvelle branche du grand arbre de la charité. La science n'affirme-t-elle pas que la vie entière dépend des soins accordés au premier âge, et que dès lors un établissement où est gardé l'enfant du pauvre, où il trouve un air pur, une bonne alimentation, des soins intelligents et non interrompus, est un immense bienfait?

L'économie politique reconnaît, a dit quelque part le respectable fondateur des crèches, que la richesse et l'indépendance nationales sont garanties surtout par la vigueur des bras, par la pureté des mœurs, par la bonne direction du travail. L'humble crèche ne se trouve-t-elle pas ainsi comme la clef de voûte du précieux édifice de l'éducation populaire, la base de tout bon système de secours public, un intelligent levier de moralisation, un puissant auxiliaire pour la force, la richesse et l'indépendance du pays? Alors chaire, tribune, académie, poëtes, célèbrent à l'envi son passé; et nous trouvons dans les comptes rendus annuels de la Société de ravissants détails qui nous prouvent que jamais cause plus sainte n'eut un interprète plus persuasif que M. Marbeau. C'est que son éloquence est celle de la raison passionnée pour le bien.

L'invention des crèches est donc un bienfait, et on l'attaque cependant. Prenez garde, dit-on, vous détruisez le sentiment maternel; il faut que les mères ne se séparent point de leurs enfants.

Hélas! quelle est l'institution humaine qui n'a pas son côté attaquable? Mais songez donc, vous qui n'appréciez pas assez un berceau proprement tenu, à combien de dignes mères, pour qui la maternité peut devenir un fardeau, votre sévérité ombrageuse serait préjudiciable. Si une mauvaise mère exploite le bienfait de la crèche, pardonnez au moins à son enfant qu'on a soigné pour elle : elle le retrouve là, reposé, embelli; il a été heureux tout le jour au moins, et puisse ce premier bonheur se prolonger longtemps!

Aucune d'entre vous, Mesdames, n'a perdu le souvenir de cette femme supérieure (Mme Dupin) (pourquoi faut-il, hélas! qu'à toutes nos fêtes viennent se mêler quelques anniversaires de douleur!) qui aida puissamment à la propagation de l'institution des crèches. Malade déjà, pouvant à peine articuler quelques mots, elle se fit porter à l'une de vos dernières assemblées. « Je ne puis pas vous parler, dit-elle au fondateur, mais je puis vous entendre nous raconter tout le bien fait aux petits enfants : vous allez nous dire le nombre de ces frêles créatures que l'on a apportées à la crèche, étiolées, et qui en sont sorties pleines de fraîcheur, de santé et de vie. Il y aura dans ce récit quelque chose qui rassérènera, qui ravivera mon âme, quelque chose qui fait oublier le mal. » — Cette pensée de l'enfance protégée était pour cette âme pleine de foi le sujet d'une immense consolation. Cette consolation est aussi la vôtre aujourd'hui, N. T.-C. F., elle est la mienne; il n'est personne d'entre nous qui ne puisse s'écrier, comme les disciples du Sauveur sur le Thabor : *Il fait bon ici!* En évoquant les idées, les souvenirs qui se rattachent à la crèche, de quel parfum chrétien ce mot n'est-il pas embaumé! Il y a tant de douceur, tant d'espérance, tant d'amour dans ce seul mot : la Crèche!

Ah! puissé-je, Mesdames, en vous félicitant aujourd'hui des succès toujours croissants de votre belle œuvre, avoir réussi à rallumer dans vos cœurs l'amour de Jésus-Christ! Aimer Jésus-Christ, c'est aimer ce qu'il y a de plus adorable! Aimer Jésus-Christ, c'est aimer les enfants qu'il appelait à lui et qu'il comblait de ses caresses! Qui pourrait refuser son cœur à ce bon maître? Vos âmes, Mesdames, ouvertes aux seules jouissances que procure la pratique du bien, sont faites pour comprendre tout ce qu'il y a de suavité dans l'amour de Jésus-Christ. Mais l'amour n'est pas une impression fugitive; il se prouve par des actes, il se dévoue,

Digitized by Google

il se sacrifie. Continuez donc, Mesdames, au nom de Jésus-Christ, vos soins les plus tendres aux enfants du pauvre, et quand arrivera le grand jour des récompenses, vous entendrez le Dieu que nous pouvons justement appeler le premier-né de la crèche, vous dire de sa voix la plus caressante : « Tout ce que vous avez fait à un de ces petits qui, dès leur apparition dans la vie, n'auraient eu pour apaiser leur souffrance qu'un lait mêlé de larmes, c'est à moi que vous l'avez fait. »

—

Discours prononcé par son Em. le Cardinal Donnet, à la réunion de la société des jeunes apprentis.

(15 Novembre 1857.)

Messieurs, Je prends avec bonheur la parole aujourd'hui, non pas tant pour vous encourager dans la poursuite de l'œuvre que vous avez si généreusement entreprise, que pour la faire connaître et apprécier par ceux des habitants de cette grande ville qui n'en ont pas même entendu parler. Il serait cependant avantageux qu'elle prît de nouveaux accroissements ; elle préserverait tant de pauvres enfants du vice, en les plaçant sur les voies bénies et sûres où le travail conduit à l'utile et à l'honnête ; car le travail, éclairé par la conscience et le devoir, devient une sauvegarde et un appui pour chacun d'eux.

Ainsi, les jeunes gens sortis des écoles, et placés en apprentissage chez des patrons de tous les états, reçoivent du pieux directeur de l'Œuvre et des membres les plus zélés des Conférences de saint Vincent de Paul, lumière, direction, force, non pas une force matérielle, non pas une direction capricieuse et désordonnée, non pas une lumière qui éblouit d'abord, qui brûle ensuite ; mais une force qui a sa mesure, une direction qui a sa règle, une lumière qui emprunte sa clarté à un principe qui ne vacille jamais : tout cela s'appelle la pratique des devoirs religieux.

Voilà donc l'Œuvre tout entière ; elle redresse, elle agrandit, elle fortifie, fait naître l'esprit de famille. Aux instincts vagues, aux goûts tumultueux, elle substitue les sentiments honnêtes, les habitudes pacifiques ; elle arme sans doute ceux qu'elle forme, mais ce n'est pas pour la lutte, c'est pour la défense des droits les plus sacrés, ceux de la conscience. Par la victoire assurée aux nobles penchants sur les mauvais, elle prépare la jeunesse au plus beau des triomphes, le triomphe de soi-même, et elle lui assure une indépendance qui jaillira des sources pures du travail et du devoir.

Or, remarquons-le, Messieurs, ce que l'Œuvre des Apprentis opère sans éclat et sans bruit, ce qu'elle met chaque année sous les yeux de ses zélateurs, c'est une page ignorée, mais une page de ce travail de régénération auquel toutes les forces vitales du pays sont conviées.

Que se passe-t-il en effet devant nous ? L'époque actuelle frappe par ses contrastes : ici, toute fière d'elle-même, livrée à un luxe que rien ne paraît capable d'arrêter, ne parlant que mouvement du capital, essor du commerce et de l'industrie ; là, au contraire, sombre, inquiète, quelquefois menaçante. Et cependant, qui oserait nier notre grandeur, notre puissance, soit dans la paix, soit dans la guerre ? On dirait que l'homme, en possession des trésors et des secrets de la nature, lit couramment dans les pages qu'hier encore il épelait.

D'où naissent donc les angoisses à côté de tant de prospérités ? C'est que la prospérité a ses périls et qu'elle a porté notre confiance jusqu'à la témérité : les richesses, la science et les honneurs ne sont pas tout ; en négligeant les principes qui font l'homme moral, on bâtit sur le sable, et l'on ne prépare que des ruines. Jadis, la fortune modeste était le prix de quarante années de privations et de travail ; de nos jours, surexcitée par les exigences du bien-être et du plaisir, l'impatience de s'enrichir a dépassé toute mesure.

L'amour désordonné des richesses devient la source des mauvaises passions. Chez les uns, il fait naître l'égoïsme, la dureté du cœur ; chez les autres, il engendre la jalousie et la haine ; il irrite les appétits des masses par l'aspect de certaines élévations scandaleuses, et prend ainsi les proportions d'un danger social. De là, l'invasion toujours croissante de funestes doctrines que la religion a peine à combattre, les populations étant, par la profanation du dimanche, soustraites à sa moralisatrice influence.

Telle est la cause du mouvement qui nous emporte et des secousses qui en seront tôt ou tard l'inévitable résultat. Le progrès civilisateur marche trop en dehors de l'amélioration de l'homme. Le succès est tout, l'honnêteté peu de chose. Cette dépravation du sens moral, indigne des nobles cœurs, doit leur inspirer un saint zèle pour lui opposer une digue.

La perfection de l'humanité est le but principal et le triomphe de la civilisation par le Christianisme, qui veut que les esprits s'éclairent, que les âmes s'ouvrent à toutes les bonnes aspirations, que les mœurs s'épurent ; il faut qu'il pénètre partout où il y a un bon conseil à donner, une larme à essuyer, un service à rendre, une souffrance à guérir, une âme à sauver. C'est une justice à rendre à notre temps, qu'en face de l'égoïsme, qui est une de nos principales maladies, une foule d'œuvres admirables et d'institutions prévoyantes surgissent de toutes parts ; la vôtre est allée chercher la jeunesse. La jeunesse ! c'est l'inexpérience, c'est la présomption, c'est la témérité, c'est le contentement de soi, c'est l'aveuglement, c'est la tentation, c'est le danger sous toutes les formes. Or, s'il est quelque chose qui doive inspirer le zèle, n'est-ce pas cette faiblesse, cette inexpérience, aux prises avec tant d'ennemis conjurés à sa perte ? Quand un enfant reste orphelin, le deuil se fait dans toutes les âmes. On s'inquiète pour cette intelligence qui s'épanouira sans direc-

Digitized by Google

tion, pour cet infortuné jeté sur le chemin de la vie sans guide et sans protecteur. N'est-ce pas la position d'un certain nombre de vos jeunes apprentis? N'était-il pas juste que cette jeunesse, privée des exhortations d'une mère, ou négligée au sein de l'atelier, trouvât des guides, des amis, dans les Conférences de saint Vincent de Paul?

Maintenant, ai-je besoin de rappeler les angoisses du pieux et zélé directeur de l'Œuvre et des bons frères qui lui donnent leurs soins, quand quelques-uns de ces chers enfants ne semblent point apprécier assez le bienfait d'une pareille institution, ou lorsque les parents ou les patrons ne nous secondent pas de tous leurs efforts, pour rendre profitables à un plus grand nombre les réunions habituelles?

Et vous, chers enfants dont je me vois entouré avec tant de bonheur, vous pouvez, mieux que personne, venir en aide à l'Œuvre que vous aimez. On juge d'un arbre par ses fruits; si on vous reconnaît pour les ouvriers les plus assidus, les plus honnêtes, les plus chrétiens dans vos ateliers ou dans la maison paternelle, vous serez non-seulement l'honneur de la Société des Apprentis, la gloire de vos familles, mais vous contribuerez à donner au pays, ébranlé par tant de secousses, une génération plus heureuse que celle qui nous a précédés.

Allocution au cercle catholique de Poitiers, prononcée par Mgr Pie, le jeudi 13 février 1851.

Messieurs,

Dans les temps anciens, sous l'empire d'autres mœurs et d'autres institutions, les vieillards, les vieillards seuls étaient la tête de la société, les jeunes hommes en étaient les bras. S'il était besoin de porter le glaive, d'opposer la force à la force, la patrie enrôlait aussitôt les jeunes gens pour sa défense; s'il s'agissait, au contraire, de délibérer sur des questions importantes, elle s'adressait à l'assemblée des anciens. Alors, comme toujours, la direction donnée à l'esprit de la jeunesse importait sans doute à la chose publique, parce que la jeunesse devait un jour vieillir; mais, dans le présent, la jeunesse n'exerçait aucune action sur la société; et l'histoire sainte aussi bien que l'histoire profane ont jugé sévèrement les chefs des peuples lorsqu'ils se sont laissés aller à suivre les conseils des jeunes gens (*II Reg.* XII, 13, 14). Les mœurs de nos temps modernes, Messieurs, ont fait à la jeunesse une part considérable dans la conduite des affaires. Nous sommes loin de nous en plaindre. L'époque dans laquelle nous vivons a cela de particulier que c'est l'erreur qui commence à vieillir chez nous, et que c'est la vérité qui est jeune. Assurément cette proposition comporte de nombreuses et glorieuses exceptions; mais, généralement parlant, les hommes qui nous ont précédés sont eux-mêmes les premiers à nous dire de ne pas marcher dans leur voie, et de rentrer dans la voie plus ancienne qu'avaient suivie leurs pères. Car, bien entendu, la vérité n'est jeune que dans ce sens; elle est nouvelle parce qu'elle reparaît après avoir été quelque temps méconnue.

Aussi, Messieurs, à la suite de tant de bouleversements et de désastres qui sont nés des doctrines coupables accréditées par la génération précédente, la patrie tourne les yeux vers l'assemblée, vers le sénat des jeunes gens. C'est pourquoi la jeunesse aujourd'hui n'a plus le droit d'être légère et insouciante et de s'en remettre tranquillement à la vigilance des anciens; elle est tenue de penser autant que d'agir: elle doit unir la sagesse à la force, le conseil à l'action. L'histoire marque dans le cours des siècles certaines époques de transition où il est nécessaire que l'ordre naturel soit interverti de la sorte. Le précurseur de Jésus-Christ n'avait-il pas pour mission de convertir les pères aux doctrines de leurs fils, revenus eux-mêmes aux doctrines de leurs ancêtres (*Luc.* I, 17; *Malach.* IV, 6)? Et le divin Sauveur ne disait-il pas aux hommes de son temps que leurs fils seraient leurs juges: *Filii vestri ipsi judices vestri erunt* (*Luc.* XI, 19)?

Voilà pourquoi, mes jeunes amis, vous ne sauriez trop aimer la sagesse, je veux dire cette sagesse qui nous a été révélée du ciel, et dont l'Eglise de Jésus-Christ conserve le dépôt. Chérissez-la dès votre jeune âge, et ne cessez de la poursuivre: *Hanc amavi et exquisivi a juventute mea;* recherchez-la pour épouse, et passionnez-vous pour sa céleste beauté: *et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius.* L'Ecriture sainte énumère tous les avantages que cette divine fiancée vous apportera en dot. Elle vous conférera la plus haute noblesse qui se puisse concevoir, puisqu'elle est de la famille et de la maison de Dieu: *Contubernium habens Dei.* Science, richesse, justice, elle vous procurera tous les biens. A cause d'elle, vous serez honorés de la foule, et, tout jeunes que vous êtes, vous obtiendrez l'estime et la considération des vieillards. Ils remarqueront le sens de vos paroles, et, quand vous ouvrirez la bouche, ils mettront le doigt sur leurs lèvres. Par elle, si vous êtes appelés à la vie publique, vous acquerrez de l'autorité sur les peuples, et vous assurerez le respect dû à ceux qui commandent. Enfin, quand vous retrouverez le calme de la vie privée, en entrant dans votre maison vous goûterez un doux repos avec elle; car sa conversation n'a point d'amertume, et sa compagnie ne cause point d'ennui, mais on n'y trouve que la joie et la douceur (*Sap.* VIII).

Cette sagesse, Messieurs, elle ne vous est point étrangère; je sais que vous l'avez prise pour compagne de votre vie: *ad convivendum,* et que déjà elle vous a fait entrer en participation de tous ses biens. Nous en recueillons nous-mêmes les fruits; car d'où vient à notre cité son heureux renom? Est-ce

Digitized by Google

parce que les lettres y sont cultivées, les sciences en honneur ? Mais ailleurs on cultive les sciences et les lettres. Notre trésor c'est une jeunesse chrétienne, animée d'une foi active, intelligente. C'est elle qui projette sur les sciences et sur les lettres même quelque chose de plus suave, de plus poli : *humaniores litteras;* c'est elle qui nous vaut cette réputation d'urbanité, de modestie, de bon goût qui nous distingue des cités où la jeunesse ne compte la religion pour rien. Là où la sagesse chrétienne n'exerce pas son influence salutaire sur la jeune génération, les mœurs s'endurcissent jusqu'à la grossièreté ou s'amollissent jusqu'à l'ignominie.

Je m'arrête, Messieurs; soyez fidèles à vos principes. Notre siècle est celui des transactions. On tend à amalgamer le bien et le mal, le vice et la vertu, la foi et l'incrédulité. A peine trouve-t-on un caractère ferme et constant; rien n'est plus rare aujourd'hui qu'une ligne conservée, une vertu soutenue. Messieurs, ne vous conformez point à ce siècle, mais réformez le siècle, et pliez-le à la nouveauté de votre vie (*Rom.* XII, 12). Ne vous assimilez pas au monde; assimilez le monde à vous, voilà votre mission. Du reste, ne mettez pas vos propres idées à la place des idées de Dieu; ne substituez pas votre sagesse à celle que je viens de vous donner pour conseillère et pour amie. Réduits à vous, vous ne valez pas plus que tout autre; votre valeur, c'est d'être appuyés toujours sur la doctrine la plus complète, la plus exacte, la plus préservatrice du mal, la plus conservatrice du bien, doctrine reçue, non de l'homme, mais de Dieu.

Enfin, Messieurs, que votre force soit douce, que votre vertu soit aimable, que votre rigidité de vie soit indulgente. Je veux (vous me pardonnez ce mot d'autorité), je veux que vous soyez bienveillants les uns envers les autres. Que ceux qui sont forts et parfaits le prouvent surtout par l'excellence de leur charité. Et, ce qui est plus rare et plus difficile, que ceux qui sont moins courageux pour le bien pardonnent et admirent dans les autres une perfection qui ne sera jamais le partage de tous.

Pour moi, mes jeunes amis, je ne puis assez remercier Dieu de l'appui et du concours que vous prêtez à toutes les bonnes œuvres dans cette cité. Ailleurs, la nombreuse jeunesse des écoles a été parfois pour la religion un sujet d'embarras et de tristesse; elle est ici pour nous un secours et une joie. Aussi je finis en vous redisant que, selon le précepte du grand Apôtre au jeune évêque Timothée, les jeunes hommes de la cité seront toujours pour moi des frères : *Juvenes ut fratres* (*I Tim.* v, 1).

—

Discours prononcé à Paris par son Eminence Mgr le cardinal Donnet, pour la réunion des membres du cercle catholique du Luxembourg.

(27 Mars 1859.)

Messieurs,

Le langage du cœur, en traduisant nos impressions les plus vives, a toujours été le langage le mieux compris, le langage préféré; vous ne serez pas étonnés que je n'en sache employer aucun autre en ce moment. Quand on a fait dans la vie une route déjà longue, on ne se trouve jamais sans émotion dans une réunion de jeunes hommes; au contraste naturel entre la couronne blanche reçue de l'âge et celle que vous formez autour de nous, s'ajoute un rayonnement mystérieux, un échange des trésors du jeune homme au vieillard. Vous réveillez en nous l'espérance, laissez-moi vous la renvoyer avec cette maturité du conseil qui la préserve de l'illusion, si ce n'est de plus grands maux encore.

Je compte déjà un quart de siècle d'épiscopat, et mon émotion grandit lorsque je songe que je suis en face d'une jeunesse catholique et française. L'Eglise et la patrie planent au-dessus de nous, et l'amour que vous avez voué à l'une et à l'autre éveille en vos âmes, j'en suis sûr, ces sentiments profonds dont sont pénétrés tous les cœurs généreux.

Cette sève énergique qui est en vous est une sève d'espérance. Or, je ne sais rien de plus doux, de plus glorieux que cette espérance, qui nous assure de belles et saintes actions.

Remarquez, Messieurs, qu'en parlant d'espérance pour l'Eglise et pour le pays, j'en parle au singulier. Sans doute, sous notre ciel français, l'Eglise, pas plus que sous le ciel africain, n'a reçu les promesses de la perpétuité; les bienfaits du catholicisme ne sont point le perpétuel apanage de telle ou telle nation en particulier. Toutefois, la Providence nous a donné des signes trop marqués de notre vocation, pour qu'il nous soit permis de méconnaître l'alliance intime qu'elle a faite des destinées de la France aux destinées de l'Eglise. Nous n'avons cessé, dans aucun siècle de notre histoire, de nous mêler à sa vie la plus intime par des labeurs où la sainteté, le génie, la science, les arts, l'éloquence, le sang lui-même, lui ont versé avec profusion leurs services. C'est ainsi que notre beau pays a mérité d'être appelé le royaume très-chrétien. Depuis vos jeunes ans, n'entendez-vous point parler des devoirs de la France, de sa mission à travers les âges, de son esprit de générosité et de sacrifice? Vous êtes habitués à la voir représentée comme ne regardant jamais derrière elle quand il s'agit d'une noble cause. C'est même le caractère qu'on lui donne par opposition à d'autres nations, non moins fortes peut-être, mais beaucoup moins désintéressées. Les grandes pages de notre histoire sont des pages du dévouement: les pages

Digitized by Google

néfastes sont des pages d'égoïsme. L'Algérie, Rome, la Crimée, pour ne parler que de ce qui s'est fait de votre temps, sont là pour le proclamer. Or, il en est des nations comme des individus : elles doivent poursuivre pendant toute leur vie les sentiers dans lesquels elles se sont engagées. C'est une grande vérité, mais que l'on fausse dans son application lorsqu'on veut déduire l'origine naturelle des formes religieuses comme premier vêtement de l'idée philosophique; c'est, dis-je, une grande vérité que la naissance des peuples et leur enfance sont des âges où l'instinct domine et inspire par une merveilleuse spontanéité ce que plus tard la réflexion leur imposera comme un devoir. C'est l'accomplissement de ce qu'a dit le psalmiste : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti lætitiam in corde meo.* La lumière de Dieu a éclaté sur eux, et ils l'ont suivie avec une naïve fidélité. Leur physionomie primitive s'en est empreinte, comme celle d'Adam sous le souffle de la création. Quand ils voudront connaître leur place dans la grande famille humaine, qu'ils étudient leur vocation dans ces signes divins de leur berceau. Nous verrons dans les signes du nôtre que, parmi toutes les nations filles de l'Eglise, la France est sa fille bien-aimée; à elle de lui payer plus que les autres, en soumission et en dévouement, ce qui lui est revenu de gloire par son droit d'aînesse. Ne consentons jamais, comme Esaü, à nous en dépouiller, quel que soit le prix qu'on nous en offre; ce serait une trahison et renier nos ancêtres.

Je le sais, la France, comme tout ce qui est humain, a commis des fautes, et sa fidélité à l'Eglise n'a point été sans quelques défaillances, mais elle ne peut être irréligieuse ; les vertiges ne sont venus que par surprise, ils ont été courts et rares, et l'on dirait que Dieu ne les a permis un instant que pour nous fortifier dans le devoir. Aussi, jetant un voile sur ses erreurs momentanées, je ne crains pas d'être faux prophète en ajoutant qu'aujourd'hui et encore demain nous ne cesserons pas d'être attachés à l'Eglise comme l'enfant l'est à sa mère.

Messieurs, vous aviez dit ces choses dans le secret de vos cœurs et dans la publicité de vos réunions. Le fait seul de votre présence ici en est une preuve. Pourquoi ce commerce quotidien de vos études et de vos délassements sous le nom de Cercle catholique? Pourquoi cette intime fraternité sous une auguste invocation? C'est que vous avez compris qu'il ne vous suffit pas d'être Français, que vous devez être catholiques ; vous avez senti qu'en étudiant la littérature, les sciences, la médecine et le droit, vous faisiez une œuvre patriotique, et qu'il était utile d'appeler au secours de cette œuvre l'alliance de la religion, qui en facilite les moyens et en assure le succès. Messieurs, vous êtes l'avenir de la France : vos travaux d'aujourd'hui seront les gloires de demain, et la communauté de vos sentiments nous prépare un bouclier impénétrable. Mais votre regard a vu plus haut que les causes terrestres de la prospérité des empires : une voix du ciel, confirmée par l'histoire du monde, a répété : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* (*Psal.* CXXVI, 1). Le catholicisme vous garde par la fixité de la doctrine des égarements de l'esprit, plus funestes que ceux du cœur; il vous garde dans cette virginale intégrité d'une âme que rien n'a souillée ou qui s'est purifiée par l'expiation; il vous garde enfin, et c'est la suprême bénédiction qu'il donne en vous à la France, héritiers que vous êtes de ceux qui surent conserver leur foi au prix de tous les sacrifices ; tandis que d'autres poursuivent le divorce de la société et de l'Eglise, vous resserrez leurs liens. La France devra à une génération fidèle de rester la fille bien-aimée de l'Eglise, ce qu'elle ne cesserait d'être sans périr.

Je vous avais promis des conseils, Messieurs, et je m'aperçois que je n'ai fait que reporter vers vous les rayons d'espérance qui me sont venus de vous. C'est qu'en vous et en moi ce sentiment a son principe dans l'amour de l'Eglise et de la patrie qui nous est commun. Or, l'amour ne vieillit pas, il ne fait qu'ajouter à ses pensées premières les inspirations de sagesse que donne l'expérience à ceux qui ont vécu. Je n'avais qu'à vous renvoyer un écho de vous-mêmes ; et comment n'aurions-nous pas été l'interprète fidèle de vos pensées, nous qui semblons lire sur vos fronts les noms que vous portez, tant il nous a été facile de lire dans vos âmes toutes les convictions qui les dominent? Ne retrouvons-nous pas en effet dans cette enceinte, sous le patronage de notre vénérable et bien-aimé frère Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Paris, de jeunes chrétiens accourus de tous les points de la France, et dont il nous a été donné de bénir peut-être le berceau, de guider l'enfance, d'aimer les familles?

Heureux des émotions qui viennent si délicieusement d'agiter notre âme, nous les emporterons comme un trésor et comme une assurance que vous ne laisserez jamais mourir dans vos cœurs ces deux sentiments qui les remplissent aujourd'hui : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France.

—

VIII. DISCOURS

POUR LES DISTRIBUTIONS DES PRIX DANS LES ETABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Discours prononcé par Son Eminence le cardinal Donnet, à la distribution des prix du collége de Bazas.

(25 Août 1856.)

Mes chers enfants,

C'était une coutume, dans la plupart des grandes familles, d'adopter une maxime qui résumât en quelques mots son origine, sa manière d'être et toute son existence. Cette

Digitized by Google

devise se transmettait de génération en génération, comme une gloire héréditaire. A peine l'enfant commençait-il à articuler quelques mots, que cet adage, gravé sur tout ce qui l'entourait, pénétrait en lui par tous les sens, et s'identifiait pour ainsi dire avec sa pensée. C'était une règle de conduite, une bannière aux jours des combats, un gage d'espérance dans les moments suprêmes. Une de nos plus anciennes familles avait pris pour devise ces mots : *Sans sortir de l'ornière*. Cette ornière était celle de l'honneur ; elle n'en est jamais sortie, et le dernier des La Trémouille est mort sur le champ de bataille pour son Dieu, son roi et sa patrie.

A l'imitation de ces preux du moyen âge, vous aussi, mes chers Enfants, vous avez adopté pour devise deux mots bien courts, qui résument toute la vie d'un élève du collége de Bazas : *Vertu et Science*. Conservez-la, cette maxime ; gravez-la dans vos cœurs, et transmettez-la sans tache à ceux qui vous succéderont dans ce collége. Pour nous, nous avons voulu vous montrer tout le prix que nous y attachons, en la prenant pour sujet de ce discours.

Vertu ! à ce mot, quels doux souvenirs s'élèvent dans la pensée ? Tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête et juste, tout ce qui est aimable et saint, vient se poser sous le regard de l'âme. Ces héros de l'humanité, ces martyrs de la foi, qui montaient sur les échafauds avec plus d'enthousiasme que les conquérants sur leur char de triomphe ; ces religieux qui nous ont conservé les trésors de la science ; ces anachorètes qui ont creusé des canaux, défriché des landes, bâti des cités, civilisé le monde ; ces guerriers sans peur et sans reproche, ces magistrats intègres, ces prêtres qui sauvent les âmes, quel spectacle ravissant pour un cœur fait comme le vôtre ! Ne vous en étonnez pas, mes chers Enfants, la vertu est la source de tous les biens. Source de plaisirs vrais qui procurent à l'homme cette paix ineffable dont le souvenir seul est une fête continuelle ; plaisirs durables comme la vérité ; plaisirs accessibles à tous ; ils ne s'achètent pas au poids de l'or, ils sont le fruit de la plus glorieuse des victoires, celle que l'on remporte sur soi-même ; plaisirs nobles et délicats ; ils poussent l'âme à de grandes choses, à l'amour de la famille et de la patrie. L'enfant qui approche ses lèvres de cette onde pure y puise le goût du bien, il est moins tenté d'aller demander des jouissances aux voluptés du siècle.

Vertu, source de progrès et de lumières. Les progrès consistent dans l'accord simultané des facultés de l'âme, en vertu duquel chacune croissant en énergie, atteint son perfectionnement et sa fin. Mais ce mouvement intérieur, qui tend à développer chacune de nos puissances, doit être dirigé par une force régulatrice et contenu dans les bornes d'une sage discipline. Or, cette force et cette discipline sont un effet de la vertu, ou plutôt sont la vertu même ; elle seule peut élever l'intelligence et lui faire envisager la possession du beau comme le terme de ses efforts. Or, qu'est-ce qui constitue avant tout le beau dans les lettres ? Evidemment les nobles sentiments et les grandes pensées, dont le style n'est que le vêtement. Oui, les sentiments, les pensées qui grandissent les âmes en les purifiant, qui nous poussent à l'héroïsme, à ce perfectionnement, enfin, qui est le besoin de notre être : tel est le caractère du beau. Mais ces nobles pensées et ces sentiments, où peuvent-ils éclore ailleurs que dans les belles âmes ? Et qu'est-ce qui fait les grandes âmes ? L'histoire et l'expérience ont répondu pour moi : c'est la vertu.

Et, chose étrange ! la vertu, qui semblerait ne devoir influer que sur nos destinées éternelles, vient servir aussi à la conservation du corps ; son action expansive, après avoir harmonisé toutes les puissances intérieures, rayonne au dehors, et apporte à cette enveloppe mortelle la force et la beauté. Oh ! qu'elle est belle cette génération chez qui la vertu se transmet comme un héritage sacré ! quel éclat l'environne ! Il y a, sur les traits du jeune homme vertueux, quelque chose qui vient du ciel ; un regard pur et limpide, un front serein, décelant toutes les splendeurs de son être. Autant la paresse et les mauvaises passions affaiblissent le corps après avoir désolé toutes les puissances de l'âme, autant la vertu inspire à l'une et à l'autre un élan merveilleux d'énergie et d'activité. Que ce mot de vertu, mes chers enfants, ne laisse rien de vague dans votre pensée. Un ancien sceptique s'écriait : « O vertu ! tu n'es qu'un mot ! » C'était le cri de désespoir d'un factieux expirant ; son poignard fit justice de ce blasphème ; il ne croyait plus à la vie, parce qu'il ne croyait plus à la vertu.

Pour nous, nous n'entendons pas parler ici de cette vertu purement humaine, si pompeuse dans le discours, si vide dans les œuvres, de cette vertu sans principes fixes, sans dogmes enfin, fruit d'une morale qui laisse à chacun pleine liberté de régler comme il l'entend ses droits, ses devoirs et ses passions. Non, nous ne voulons point de cette morale, mère de l'égoïsme et du désordre, qui traîne après elle toutes les calamités et toutes les ignominies. Nous parlons de cette morale qui, inaugurée dans l'étable de Bethléem et consommée sur le Golgotha, nous enjoint formellement de sortir du temps et d'aspirer à l'éternité en marchant sur les traces de son fondateur. Nous parlons de cette morale qui produit la piété, la subordination et la pureté des mœurs. La vraie piété est aimable comme son objet.

Pères et mères, précepteurs de la jeunesse, cultivez dans vos enfants l'amour de cette salutaire morale ; épurez leurs affections ; exercez-les au bien par la pratique des vertus chrétiennes. Leur âme, ainsi préparée, verra croître comme de lui-même l'arbre de la science.

Science et vertu ! heureux hymen ! Ah !

Digitized by Google

ne séparons pas ce que Dieu a uni. La vertu unie à la science est le diamant enchâssé dans l'or. L'orateur romain a dit, dans un de ses plus élégants discours : « Lorsque à un naturel heureux viennent se joindre la vertu et la science, il résulte de cet accord je ne sais quoi de merveilleux qui charme les regards. » Or, n'est-ce pas dans l'enfant sage que s'opère plus facilement cette ineffable union ? Son âme n'est-elle pas plus près du foyer lumineux d'où toute science s'épanche vers la terre ? Approchez-vous de celui qui est la lumière, et vous acquerrez la véritable science.

Ici, une réflexion se présente : il y a longtemps que nous entendons dire que l'éducation littéraire de l'Europe et la civilisation moderne sont l'œuvre de l'antiquité païenne. Ce mensonge a résisté aux témoignages les plus accablants de l'histoire ; aujourd'hui encore, que de lettrés croient sérieusement que nous sommes les héritiers directs des Grecs et des Romains ! Pour eux, l'ère de la renaissance est la vraie résurrection de l'humanité, morte depuis que le *forum* ne retentissait plus des harangues de Cicéron ; depuis que Tibulle et Horace ne chantaient plus leurs faux dieux.

J'ai dit, mes chers enfants, que votre science soit chrétienne. C'est que la Religion étend le domaine de la science, c'est qu'elle l'ennoblit et l'empêche de se corrompre. L'esprit chrétien est éminemment progressif ; l'idée qu'il nous donne de notre perfectionnement, de la grandeur de notre modèle, en est une preuve. *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* Quel encouragement dans cette pensée qui met sans cesse l'homme en présence de cet incomparable ouvrier dont il a été dit qu'*il a bien fait toutes choses !* Quelle noble et sainte émulation pour l'âme qui comprend qu'elle a l'infini pour carrière ! — La Religion ennoblit la science et la conserve. Toute science est frivole à ses yeux quand elle ne tourne pas au bonheur de l'humanité. Sous sa main, tout se féconde ; tout bien s'harmonise avec elle, en lui empruntant son caractère de grandeur et de beauté ; j'ajoute, et de permanence. Voyez ces monuments antiques, ces poëtes, ces orateurs que les pillages, les incendies semblaient devoir anéantir ; elle les a reçus dans l'enceinte de l'arche et les a fait flotter avec elle sur l'océan tumultueux des passions et des révolutions humaines.

La Religion conserve la science, parce qu'elle lui sert de guide et de règle. Aux yeux du vrai chrétien, tout ce qui ne s'accorde pas avec la foi devient suspect. Comment, en effet, la raison divine ne servirait-elle pas de maître et de précepteur à la raison humaine ? *O science et vertu !* heureuse alliance ! devise sacrée qui doit être, pour un élève de Bazas, la règle de toute sa vie ! Attachez-vous-y de plus en plus, mes chers Enfants ; l'expérience vous en fera comprendre tout le prix. Mais pourquoi en appeler à l'avenir ? le passé n'est-il pas témoin des efforts que vous avez faits pour répondre à nos vœux ? Ne devez-vous pas vos succès à votre persévérance dans le travail, et cette persévérance n'est-elle pas le fruit le plus précieux de votre application et de votre piété ? fruit bien doux pour notre cœur et pour celui de vos chers parents, qui trouvent dans vos succès la récompense des sacrifices qu'ils se sont imposés pour votre éducation. Faisons monter un hymne de reconnaissance vers le trône de notre adorable Maître, pour en faire descendre de nouvelles bénédictions. Souvenons-nous que si le Seigneur que nous invoquons est le Dieu des vertus, il est aussi le Dieu des sciences.

—

Discours de son Eminence le cardinal Donnet, pour la distribution des prix du petit séminaire de Bordeaux.

(27 Août 1856.)

Nos Très-Chers Enfants,

Je prononçai l'an dernier, à l'occasion de cette solennité, un mot qui rappelle un des besoins et un des malheurs de notre époque. Ce mot, je veux lui donner aujourd'hui quelques développements qui ne seront ni sans intérêt ni sans quelque profit pour vous et pour cette nombreuse assistance.

Je vous disais, avec l'accent de la douleur, que l'absence de respect était un des signes les plus distinctifs de notre temps, et je vais ajouter que c'est un mal qui fait trembler le sol sous nos pas, parce qu'il rend impuissante toute espèce d'autorité.

Sans le respect, le gouvernement du collége ou du séminaire, comme celui de la famille, est aussi impossible que le gouvernement des peuples ; sans le respect des uns pour les autres, les hommes ne pourraient vivre un quart d'heure en société.

Ce sentiment, qui est la base de la civilisation, a été l'objet des attaques et des insultes de notre génération. Nul n'a été plus cruellement poursuivi par notre moderne radicalisme, et nul pourtant n'était plus nécessaire pour conjurer les catastrophes. Tous nous avons méconnu la valeur et la sainteté du respect.

Aujourd'hui que nous sommes effrayés du vide formidable causé par son absence, cherchons du moins à en apprécier les bienfaits passés et à en préparer le retour.

Ce sentiment, qui est un mélange d'estime, d'admiration et de soumission envers une supériorité devant laquelle on s'incline, est aussi ancien que le monde. C'est lui qui a fondé les grands empires et produit les nobles caractères de l'antiquité.

Mais le christianisme a su le grandir et le sanctifier, en le portant à un degré que les anciens ne soupçonnaient pas, ce qui a fait dire à un de nos hommes d'Etat les plus éminents (M. Guizot), que l'Eglise était la plus haute école de respect qui fût au monde.

Ce fut lui qui fit incliner des fronts que

Digitized by Google

ni la majesté des Césars ni la hache des bourreaux n'eussent fait trembler ou pâlir.

Cette puissance qui forçait le genou du monarque et du héros à fléchir, comme celui du pauvre et de l'enfant, allait remporter de plus éclatants triomphes que ceux des guerriers les plus renommés. C'est en inclinant son front vainqueur devant un saint vieillard que Clovis fondait la grande monarchie chrétienne, bien plus qu'en abattant des têtes sur un champ de bataille.

A Tolbiac, il terrassait ses ennemis ; mais à Rheims il sacrait et couronnait ses enfants. A Tolbiac, il ajoutait quelques domaines à son territoire ; à Rheims il assurait quatorze siècles à son trône. A Tolbiac, il n'était qu'un heureux barbare ; à Rheims, il était un grand roi, un monarque civilisateur.

La féodalité et la chevalerie vinrent unir au sentiment du respect une consécration, des délicatesses et des nuances inconnues jusque-là.

Qui ne se souvient avec quelle vénération nos pères savaient s'incliner, non-seulement devant le suzerain dont l'autorité leur représentait celle de Dieu, mais devant la faiblesse, qui, à leurs yeux, était sacrée aussi ?

Le vieillard était un roi dont nul n'eût osé méconnaître la dignité. Une couronne de lauriers s'effaçait devant une couronne de cheveux blancs. L'enfant, lui aussi, était respecté ; une auréole inviolable entourait le berceau ; la crèche de Bethléem le couvrait de son divin prestige. L'orphelin, qui n'avait ni patrimoine ni serviteurs, avait toujours des chevaliers prêts à le défendre et à le servir.

Le pauvre, s'il était privé de tout, n'était pas du moins déshérité de l'honneur et du respect. En ces temps oubliés, on ne prisait pas l'homme par le poids de son or, on ne connaissait pas le nom d'hôpital : c'était l'Hôtel-Dieu qui s'ouvrait pour recevoir le malade. Quand les reines et les princes quittaient leurs palais pour aller visiter et secourir l'indigent, ils s'inclinaient devant lui, parce qu'ils voyaient Dieu sous ses haillons, et parce que le faible avait alors autant de droits au respect du riche et du grand qu'il en a toujours eu à leurs secours.

Que dirons-nous de la femme ? Qui rappellera la délicatesse exquise que ce sentiment a su inspirer aux mœurs et jusqu'au langage chez les nations chrétiennes ? Cette dignité mêlée de grâce, qui pouvait d'un seul regard arrêter la parole sur des lèvres indiscrètes ou éveiller au plus profond de l'âme une pensée inconnue et surhumaine, faisait de la femme l'objet du respect universel.

A côté des égards dus à la femme, il y avait le culte de la mère. En ces temps, on se souvenait de son berceau. De quel respect n'était pas entouré l'aïeul, patriarche et souverain dont nul ne cherchait à contester les droits ! Et le prêtre, cet autre père de la grande famille humaine, ne voyait-on pas en lui l'image de Dieu ?

Le temps a marché, les révolutions ont passé sur nos têtes. Que reste-t-il aujourd'hui parmi nous de ces saints respects qui étaient la sauvegarde des mœurs publiques et l'honneur des nations ?

Nous nous étonnons que tout chancelle autour de nous ; nous sommes effrayés de voir l'autorité, la religion, la famille et toutes les colonnes de l'ordre social prêtes, malgré une apparence de prospérité, à nous écraser sous leurs ruines. C'est que nous avons porté la main sur ces saintes choses devant lesquelles nos pères s'inclinaient ; nous avons détruit la force morale, la première de toutes, et nous n'avons plus que la force matérielle pour nous défendre, et nous sommes surpris de son impuissance. Le respect était le ciment nécessaire de la société et de la civilisation ; vous l'avez mis en poussière et jeté au vent, et maintenant vous êtes effrayés aux cris de révolte qui retentissent, et vous tremblez à la vue de l'édifice qui chancelle.

Tout dépend, messieurs, de l'attitude que sauront prendre nos écoles. C'est par le retour aux principes, aux pratiques sincères de la foi, par une instruction religieuse forte et solide, qu'elles prépareront à la patrie une génération capable de nous donner un meilleur avenir. Le petit séminaire de Bordeaux est digne à tous égards d'occuper un des premiers rangs dans cette génération réparatrice. Il ne faillira pas aux espérances que nous fondons sur lui, et de son sein sortiront des légions de lévites qui, après quelques années passées à l'ombre des saints tabernacles, iront apprendre aux hommes, avec le respect de Dieu, celui de la famille, de la société, d'eux-mêmes.

—

Discours sur l'enseignement des lettres et des sciences, au point de vue de l'esprit chrétien et de la vraie philosophie, prononcé à la distribution des prix du lycée de La Rochelle le 10 Août 1857, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes.

Deus scientiarum Dominus est (*I Reg.* II, 3.).
Notre Dieu est le Dieu des sciences.

Monsieur le Préfet, Messieurs,

Dans les siècles de foi, il n'y avait qu'une science, qui était à la fois divine et humaine, selon l'expression d'un pieux auteur du XVII^e^ siècle. Elle était une, en ce sens que, formée d'éléments distincts et de notions séparées par leur essence et le mode d'acquisition intellectuelle, elle se fondait dans l'esprit de l'homme, comme ces fragments métalliques de figures et de substances diverses, que l'on jette dans la fournaise et qui en sortent sous la forme gracieuse d'un vase antique. L'intelligence ardente est la fournaise du génie : tout ce qui y tombe prend un caractère d'unité en rapport avec la destination de l'œuvre, mais aussi avec la forme essentielle et primitive du moule intérieur.

Digitized by Google

Tout ce qui entre dans l'esprit de l'homme doit arriver à l'unité, malgré la prodigieuse variété qui demeure aux éléments ; car telle est l'élasticité des êtres intellectuels : ils ont des formes unes et multiples, ils engendrent les familles d'idées, qui, sous d'innombrables transformations, conservent les traits de la parenté originelle, *unicus et multiplex*, comme parlent nos saints livres. Il est en chacun de nous un point central où les rayons divers viennent se réunir et se simplifier ; il est dans tout être intelligent, alors même qu'il n'en a pas la conscience réfléchie, des couleurs primordiales qui laissent leurs teintes, un moule indélébile qui imprime son cachet sur la pensée et le désir. Ce moule indélébile qui est le type de chaque être, ces couleurs primordiales qui se versent sur nos rêves comme sur nos actes réfléchis, avaient autrefois un caractère religieux. Ce point central auquel tout se rapporte, qui existe dans tous les êtres, et sans lequel la vie ne se comprend pas, était autrefois chrétien : racine de l'être intelligent, il puisait sa vie dans l'idée chrétienne, et de là il étendait ses rameaux féconds dans toutes les sphères de l'existence humaine. La couleur chrétienne était partout, et donnait une teinte merveilleuse à toutes les directions de l'esprit humain. Est-ce à dire que les éléments des sciences fussent tous empruntés à la science religieuse, et qu'ainsi l'idée chrétienne fût une idée tyrannique, exclusive et ne tolérant avec elle rien de ce qui appartient à l'ordre naturel ? — Non, Messieurs, l'Eglise a toujours maintenu contre les attaques les plus opposées les deux ordres de la nature et de la grâce : ce que la raison humaine a fait de bien, elle l'a toujours reconnu et admiré : elle n'a pas été établie pour détruire, confondre, absorber, mais pour donner la vie, le perfectionnement, l'unité. Autrefois la science était comme une seule pyramide formée de pierres différentes ; la base, reposant sur le sol, était composée de tous les fragments dispersés que la pensée laborieuse recueille dans les carrières de ce monde, mais le sommet était la science divine, qui unissait la terre au ciel, puis donnait aux plans inférieurs leur solidité et leur forme dernière, et devenait tour à tour ciment pour lier les détails, lumière pour éclairer, force pour soutenir. C'est ainsi qu'entendaient la science les Pères de notre foi ; et, pour ne citer qu'un nom, c'est ainsi que la pratiquait le Docteur angélique : travailleur infatigable, je le vois qui creuse les mines d'Aristote et de toute la philosophie grecque et romaine ; poursuivi par cette idée que la vérité, quels que soient sa forme et le lieu de son origine terrestre, est la propriété du Dieu des Chrétiens, il va la réclamer partout ; et il va même la demander aux écoles arabes, et, riche des dépouilles que lui procure cette guerre sacrée et pacifique du génie, il taille ses diamants, il les polit, il les sépare de l'argile, il les enchâsse avec l'or chrétien, il fond dans le creuset de sa vaste intelligence tous ces fragments divisés, mais qui ont en Dieu leur centre d'harmonie ; et quand cette opération merveilleuse est terminée, une voix s'élève dans la nuit des âges, voix puissante, à la fois divine et humaine, qui porte la lumière avec elle et éclaire ce qu'elle dit, voix simple et multiple, dont le son métallique est emprunté à tous les éléments du vrai, et dont l'éclat est si pur, si élevé, si harmonieux, que jamais le monde ancien n'avait rien entendu d'aussi beau.

Permettez-moi, Messieurs, de m'arrêter à ces pensées fondamentales, avant d'arriver à ce qui doit être le sujet précis de ce discours. Ces préliminaires, un peu plus longs peut-être que ne le demande ordinairement l'entrée en matière, me paraissent indispensables à l'ensemble de mon dessein, et j'aime mieux solliciter votre attention quelques instants de plus, pour préparer les esprits à l'intelligence des vérités que je me propose de développer.

Je viens de dire ce qu'est pour le vrai chrétien la science vivifiée par l'esprit religieux : conservation de tous les éléments de l'ordre naturel, leur perfectionnement et leur unité dans un principe supérieur. Ainsi, d'ailleurs, est constitué l'ordre hiérarchique de toute vérité dans sa manifestation aux hommes : il y a des degrés différents, des sphères distinctes dont la supérieure pénètre les autres en les vivifiant. C'est une loi à laquelle vous n'échapperez pas, même dans l'ordre naturel : que vous le vouliez ou non, il se formera toujours en vous une science dernière, il se constituera en vous une forme dernière qui présidera à toutes les autres. Si vous n'êtes pas chrétiens, cette forme sera la conception de votre esprit, et cette production de votre pensée aura toutes les conditions originelles de votre pauvre nature : elle sera faible, vacillante, bornée ; il y aura je ne sais quoi de rachitique dans l'expansion de sa vie, d'incomplet et parfois de faux dans ses plus ravissants accords. Avec l'idée chrétienne, qui n'est point le produit de la pensée humaine, mais un don du Père des lumières, je trouve, comme en tout ce qui est divin, la fixité avec les horizons toujours nouveaux de l'infini, la force qui s'appuie à l'angle de l'éternité, le calme et la vie dans la vérité, et ces ineffables mélodies qui font de l'âme humaine un mélange plein de musique et de poésie : *Symphonialis est anima*, comme disaient les Saints.

Ces merveilleux et nécessaires rapports entre la science et la religion ont été détruits dans les derniers siècles. L'humanité y a-t-elle gagné ? Personne n'oserait le dire, s'il veut se placer au point de vue de la vraie grandeur et de la sérieuse utilité des nations. La science, dont je me plais à reconnaître la beauté et l'excellence, quand même elle se sépare d'une lumière qui lui est supérieure ; car toute science vient de Dieu, et telle est sa noblesse, que l'homme ne peut la flétrir entièrement alors même qu'il brise ses rapports hiérarchiques : la science, séparée de l'idée religieuse, est devenue orgueilleuse,

Digitized by Google

téméraire, insurbordonnée : comme ces enfants capricieux, sortis des grandes maisons, elle a promené partout ses plaintes et vanté ses exploits ; elle a voulu régir le monde comme on déplace un chiffre, refaire l'humanité comme un composé chimique ; elle a voulu construire sur des plans entièrement neufs, et, nous sommes obligés de le dire, l'œuvre commencée et toujours reprise ressemble assez à la tour de Babel. Chacun parle et personne ne s'entend, à moins qu'il ne s'agisse de démolir ; et si chacun était complétement libre de parler, la confusion se terminerait bientôt par l'anarchie et le désordre social.

La religion a-t-elle perdu à cette séparation ? La réponse doit varier selon le point de vue auquel nous nous placerons. La religion n'a rien perdu en ce sens qu'elle peut se suffire à elle-même, et que par une secrète providence de Dieu, qui fait ici-bas le mal un des grands instruments du mieux, la religion abandonnée à son élément exclusivement divin retrouve, quelquefois et plus facilement, la fraîcheur et la beauté de ces temps apostoliques, où Dieu avait posé lui-même les assises du christianisme sur le roc nu de la pauvreté et de la vertu. Il est bon que de temps en temps le monde apprenne de nouveau que la folie et l'infirmité de la croix sont plus sages et plus fortes que lui. Cependant la religion s'attriste de cet état, parce qu'avant tout elle est l'amie des hommes, et qu'elle comprend tout ce que l'humanité a souffert de cette séparation. Mère pleine d'amour et sœur indulgente, elle a un cœur qui puise une vie plus abondante dans ses blessures les plus cruelles ; elle est toute disposée à oublier le passé, à tendre une main fraternelle et réconciliatrice. Aussi vous avez dû, Messieurs, le remarquer, surtout depuis quelques années : partout où elle aperçoit un commencement de désirs, elle fait elle-même les premières avances, *præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat* (*Sap.* VI, 14). Les évêques, qui sont ses ambassadeurs, obéissent aux inspirations de cette reine des âmes, quand ils assistent ou qu'ils président à une réunion littéraire, scientifique, agricole : ils viennent comme des pacificateurs, travaillant à la réconciliation entre des choses diverses, mais qui toutes, à des degrés différents, proviennent de Dieu où elles rencontrent leur centre commun. Là, ils ont une mission à remplir, mission divine, malgré son but en apparence humain ; mission divine, parce qu'elle a pour fin l'union en Dieu de ce que l'ignorance ou d'injustes préventions ont séparé ; mission divine puisque celui qui en est chargé a pour désir et pour conclusion de cœur le salut des âmes : *Et reconciliet ambos in uno. . . interficiens inimicitias* (*Ephes.* II, 16). Détruire les inimitiés ! quelle admirable mission ! C'était celle du Christ, de qui l'Apôtre a dit les belles paroles que nous venons de citer. Réconcilier dans l'unité ce qui existe à l'état de séparation violente ! Je dis violente, car tout état est violent, quand il y a séparation de ce qui doit vivre ensemble.

Si quelqu'un donc était étonné de ma présence ici, et de l'honneur que m'accorde une bienveillance dont j'aurais dû peut-être décliner les pressantes sollicitations, mais qui a triomphé d'un commencement de résistance par l'expression d'un désir que mon cœur a compris : si quelqu'un ne voyait pas la signification d'un fait autrefois naturel et ordinaire, je lui dirais : Laissez l'homme et les imperfections de la personne : voyez l'idée, la dignité que représente l'être humain malgré sa faiblesse. L'évêque présidant une distribution de prix dans un lycée, c'est un nouveau gage de l'alliance qui existe déjà et qui doit se perfectionner encore entre la Religion, les sciences et les lettres ; c'est un rameau d'olivier de la colombe qui, tout en conservant la blancheur de ses ailes et la pureté de son regard, c'est-à-dire de la doctrine immaculée dont elle est la messagère, vient dire aux hommes des paroles de paix et d'amour.

Mais, Messieurs, pour que les alliances soient durables, il faut qu'elles soient fondées dans la vérité et la justice : et peut-être j'arriverai à vous faire connaître les conditions d'une alliance sérieuse, en vous rappelant quelques-unes des qualités essentielles de la vraie science, et les déviations dont l'esprit humain est le principe. Par science, il est bon de l'établir d'abord, j'entends tout ce qui se rattache à la culture de l'esprit humain dans l'ordre naturel ; sciences proprement dites, belles-lettres, et tout ce que les anciens nommaient les connaissances encyclopédiques. Je désire que mon langage ait une ressemblance, quoique bien éloignée, avec la méthode des maîtres de la religion, c'est-à-dire que le théologien le plus sévère y trouve la doctrine de la foi, et le philosophe le plus délicat l'expression du bon sens et de la vérité. A chaque excès de la science constaté par la lumière de la raison et de la foi, j'opposerai l'action du Christianisme et son influence en sens inverse, et la conclusion de ce discours sera que la science, quand elle veut être raisonnable, est *naturellement chrétienne*, pour me servir d'une parole de Tertullien, *naturaliter christiana* (*Apol.* c. 17).

I. La science est quelquefois pour l'âme ce que sont pour le voyageur ces montagnes dénudées et brûlées par un soleil ardent. Elle dessèche l'homme, l'homme en tant qu'âme, c'est-à-dire qu'elle donne à la partie aimante et vivante de l'homme, un je ne sais quoi de raide, d'aride, d'immobile comme un granit arrêté sur sa base. Or, l'âme a besoin avant tout de fraîcheur et d'expansion, le cœur a besoin de vie et de mouvement, et le développement de l'homme se fait d'une manière anormale, si tout ce qui s'en va de chaleur dans les parties hautes de l'intelligence, produit le froid dans les régions du cœur. Car le cœur c'est ce qu'il y a de plus noble en l'homme, et, selon une belle pensée de saint François de Sales, l'homme

Digitized by Google

est la perfection de la création, l'esprit est la perfection de l'homme, et le cœur est la perfection de l'esprit. Aussi ne vous étonnez pas que l'Eglise se soit tenue en défiance contre la science qui dessèche, qui arrive par la dessiccation morale à faire des fragments d'homme, et encore ne choisit pas même ce qu'il y a de meilleur dans les deux fragments. L'Eglise est en garde, et elle doit l'être, contre ces esprits purement algébriques, chez lesquels la science a développé seulement la ligne droite et une lumière froide qui éclaire et gèle, comme certains soleils d'hiver sur les montagnes; elle se défie de ces sortes de natures désemparées, elle s'en défie parce qu'elles sont incomplètes, très-absolues, et partant très-dangereuses dans leurs théories domestiques et sociales : esprits dogmatiques et arrêtés comme des angles droits, ils n'ont pas cette souplesse du bon sens, et cette élasticité des intelligences harmoniques, dont les contours ne s'immobilisent pas sur eux-mêmes, mais varient et s'étendent comme les objets; esprits systématiques, ils croient que les hommes se conduisent comme les termes d'une équation, et quand il leur est donné de gouverner le monde sur une grande ou sur une médiocre échelle, ils arrivent à des résultats contraires à leurs prévisions, parce que, s'il y a, selon l'affirmation de Leibnitz, de la géométrie partout, ce n'est pas cependant la géométrie, et j'entends par ce mot, l'esprit d'analyse qui ne tient compte que de la donnée scientifique, ce n'est point la géométrie seulement, mais avant tout le sens moral qui gouverne le monde. La religion est admirable à combattre ces tendances que toute sage philosophie doit considérer comme mauvaises. Par son action continuelle sur l'âme, elle y dépose ce qu'il y a de plus tendre, de plus affectueux, de plus parfumé dans l'idée divine; elle prêche à tous, mais au jeune homme spécialement, un Dieu qui n'est pas seulement le Dieu métaphysique qu'étudie le philosophe, mais le Dieu vivant, bon et miséricordieux, le Dieu où les affections du père et de la mère sont largement et gracieusement combinées, le Dieu qui veut être toute chose pour l'enfant, *un père, une mère, un précepteur, une nourrice : Verbum est omnia infanti, et pater et mater et pædagogus et altor*, dit Clément d'Alex. (l. 1 *Pædag.*, c. 6). Qu'elle est admirable l'action divine de la piété quand elle se verse comme une rosée d'amour sur le cœur du jeune homme ! Tandis que le soleil de la Science voudrait dessécher la vie en frappant les parties hautes de la tige, la tendre piété arrose les racines de l'âme, et la plante se conserve dans toute sa verte et vigoureuse fraîcheur : « Cette nourriture, continue le même Père, est douce, à cause de la grâce qu'elle porte avec elle; elle est nourrissante comme la vie; elle donne la joie et la sérénité comme un rayon lumineux du Christ (1) » (*Ibid.*).

Ainsi je m'explique un phénomène bien rare dans l'étude des sciences. Saint Bonaventure et saint Thomas ont passé une partie de leur vie avec Aristote; et il leur a fallu un courage surhumain pour le suivre au milieu des labyrinthes de sa logique et des sables brûlants de sa métaphysique. A Dieu ne plaise que je calomnie ce qui est vrai dans les œuvres du génie ! Cependant il est permis de reconnaître que, de même qu'il existe des déserts dans le monde géographique, et qu'ils ont leur utilité au point de vue général, il y a aussi pour la pensée des déserts brûlants, qu'elle doit traverser afin de tout connaître, de se former et de se polir au contact des pierres anguleuses et quelquefois des rochers abruptes. Mais que de fois cette intelligence voyageuse a besoin de reprendre haleine, de respirer sous un ciel de plomb, et de refaire une chaussure qui s'en va en lambeaux! Quiconque a lu la logique d'Aristote et sa métaphysique ne sera pas tout à fait éloigné de ma pensée. Comment donc ces deux génies, que je nommais tout à l'heure, ont-ils été des fleurs toujours gracieuses dont le parfum embaume l'Eglise? Pourquoi cette fraîcheur et cette vie, et ce bon sens pratique qui résulte en l'homme des facultés de l'esprit et du cœur heureusement combinées dans la sagesse? C'est que la religion avait créé des oasis dans leur âme; le désert n'était qu'à l'extérieur, et le contact avec Dieu produisait en leur cœur des brises continuelles. Aussi ces hercules intrépides de l'intelligence, après avoir parcouru toutes les montagnes desséchées de la dialectique, les plaines quelque peu arides d'une immense érudition, sont revenus de ces excursions lointaines avec les cœurs les plus vastes, les meilleurs, les plus frais, les plus généreux. Et même, par une de ces réactions contraires aux prévisions humaines, l'étude des questions les plus arides, vivifiée par la pensée de Dieu, augmentait en eux la piété: *Ex hoc ipso*, dit saint Thomas, *devotio augetur*. (2-2, q. 82. art. 3 ad 3).

II. La science a un second inconvénient: elle rend l'homme orgueilleux. J'ai dit la science, l'expression est rigoureusement impropre; je devrais dire l'abus de la science. Le vrai savant est toujours modeste et défiant de lui-même : une expérience quotidienne et de plus en plus convaincante lui apprend qu'il ignore beaucoup, qu'il sait très-peu de choses, ou, comme le disait cet ancien dans un style hyperbolique, qu'il ne sait rien : et cette conscience de son ignorance est une preuve de progrès intellectuel. Il est plus facilement porté à l'humilité que l'ignorant, parce que celui-ci, ne voyant qu'à deux pieds au-

(1) Nutrimentum, quod est quidem dulce propter gratiam, nutriens autem tanquam vita, hilare et serenans sicut dies Christi. (L. 1, *Pædag.*, l. 6.)

Digitized by Google

tour de lui, est convaincu que là s'arrêtent les limites du monde spirituel, et qu'un seul de ses regards suffit à en parcourir l'étendue. Le vrai savant, au contraire, à mesure qu'il avance dans la haute mer, comprend tous les jours davantage ce qu'il y a d'étroit et de borné dans son horizon, parce qu'il le compare à l'infini qui s'ouvre devant lui. Sa science, à mesure qu'elle croît et se développe, ne fait guère que lui prouver de plus en plus l'étendue de son ignorance. De là un sentiment de modestie, une conscience de sa faiblesse, qui est le plus bel ornement de la science suréminente : et c'est aussi le secret de ce sentiment vague de timidité et de réserve que le vulgaire ne comprend pas, et qui est comme le parfum des grandes âmes et le silence de leur force: elles sont effrayées de ce qui leur manque, parce qu'elles voient plus loin et plus profond. La religion chrétienne favorise merveilleusement cette disposition naturelle à la vraie science : le premier mot de son catéchisme est l'humilité, et le dernier mot de sa mystique la plus parfaite est encore l'humilité : et l'humilité bien comprise n'est autre chose que le bon sens et la vérité ; elle retient l'homme dans ses limites, *Intra terminos suos se continere*, comme dit saint Thomas (*Cont. Gent.* l. IV, c. 55.), et elle lui donne des forces nouvelles, en l'obligeant à s'appuyer sur Dieu, à s'unir à Dieu, source de toute vérité et de tout bien. De là résulte chez le savant chrétien un mélange étonnant de qualités contraires : une audace de génie réglé, que ne connaît pas la philosophie humaine, et la timidité de l'enfant qui, placé sur la nacelle, vogue sur des abîmes; une liberté et une confiance qui s'arrêtent aux limites de la témérité, et une sage défiance qui est le meilleur préservatif contre les écueils continuels de la route. Là, comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, se vérifie la parole de Bacon : La religion est un arôme qui empêche la science de se corrompre : car le poison le plus subtil, le plus violent pour la vraie science, c'est l'orgueil, cette poussière que l'esprit humain fait continuellement autour de lui en remuant les atomes de sa personnalité, poussière pestilentielle, plus dangereuse pour les produits du génie de l'homme que la semence invisible des plantes meurtrières ne le sera jamais pour nos campagnes. N'est-ce pas, en effet, ce qui fait dégénérer les races intellectuelles de notre époque ? La végétation de l'esprit humain est recouverte et étouffée par les prétentions orgueilleuses de chaque esprit : la raison individuelle a mis partout son cachet d'étroitesse et de vulgarité, et depuis que les grandes traditions chrétiennes ont été amoindries, les larges idées s'en vont ; tout est raccourci, comme tout ce qui tient uniquement de l'homme, et nous revenons, sans nous en douter, à ces égarements du paganisme que les sages d'autrefois étaient les premiers à déplorer. Ne dirait-on pas que Pline le Jeune a décrit l'égoïsme rationaliste de notre époque, et ses instincts vulgaires qui méprisent tout ce qui n'est pas lui, quand il s'écrie avec un profond regret : « Où sont maintenant les hommes qui se reconnaissent inférieurs, et qui veulent bien déférer ou à l'âge ou à l'autorité ? Dès que les jeunes gens entrent dans le monde, ils sont parfaits, ils savent tout, ils ne respectent rien, ils n'imitent personne, et se suffisent à eux-mêmes pour exemple et pour règle. » Ce tableau sévère n'est-il pas la peinture exacte de presque tous les âges, de presque toutes les conditions ? *Statim sapiunt, statim sciunt omnia, neminem verentur, imitantur neminem, atque ipsi sibi exempla sunt* (Epist. 23, l. VIII.). Je ne crains pas d'affirmer, Messieurs, qu'un tel esprit dans la science n'est pas un progrès, mais une effrayante décadence. Et n'est-ce pas, à un autre point de vue, cet orgueil de la science qui a enfanté les générations d'esprits infatués d'eux-mêmes, qui semblent porter dans leur tête le souffle de toutes les révolutions sociales, le germe de toutes les commotions violentes ? Leurs idées sont comme un vent brûlant, selon la parole du Prophète, et le char qui les porte pourrait s'appeler la tempête : *Ventus urens in viis... et quasi tempestas currus ejus* (*Jerem.* II, 11, 13). Et quand Dieu veut punir les nations coupables, il déchaîne sur elles ces légions de natures superbes qui emploient avec une merveilleuse et triste facilité le marteau de la destruction, mais ne sauront jamais construire un seul édifice durable. — Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, que je considère comme un éternel honneur pour la religion d'avoir toujours combattu cette direction donnée à la science : je la remercie de ses luttes, je l'en remercie au nom de la vraie science, et aussi du bonheur et de la paix des nations.

III. J'arrive à une troisième considération: la vertu est la première des sciences. Elle doit être au milieu des travaux intellectuels comme l'étoile du firmament vers laquelle est dirigée la boussole du vaisseau, et quand le vaisseau n'est plus gouverné par cette ligne directrice de tous les mouvements sur la mer, je commence à trembler pour lui ; quelles que soient sa force et sa beauté, je tremble ; il court sûrement à des abîmes. Sénèque disait de son temps : « Nous sommes malades de l'intempérance des lettres : nous étudions, non point pour régler notre vie, mais pour paraître dans les écoles. » J'ajouterai pour finir le portrait de notre siècle : Nous étudions afin de faire notre chemin dans le monde : *Litterarum intemperantia laboramus ; non vitæ, sed scholæ discimus* (Epist. 106). Malheur aux nations, Messieurs, quand la vertu n'est pas le but de toute chose, et par conséquent des lettres et des sciences ! Malheur aux nations surtout, quand la vertu vient après toute chose, et que l'argent, les honneurs, les plaisirs sont le but du travail et la conclusion de l'existence ! *Virtus post nummos*, comme disait le poëte latin. Ce jour-là, Messieurs, soyez-en sûrs, les nations descendent l'échelle de

Digitized by Google

la décadence, et la vraie civilisation recule, pour faire place à une civilisation de mots, à une décoration de théâtre, qui s'enlève avec violence le jour où sonne l'heure de la justice de Dieu. L'Eglise catholique a toujours aimé la science qui conclut au bien et à la pratique de la vertu ; et cependant, vous la voyez, à des intervalles de l'histoire, prendre des précautions contre certains savants, avoir sur leurs opérations l'œil vigilant d'une prudente administration. Rien de plus sagement libéral et de plus philosophique : pour l'Eglise, la vertu avant tout, la science du bien avant toutes les autres sciences. Oseriez-vous lui en faire un reproche ? Mais l'Eglise, chargée de veiller à la sainteté des nations, aurait donc moins de sagesse que les païens ? N'est-ce pas Socrate qui a dit « que toutes les sciences, sans la science du bien, sont très-nuisibles (2me *Alcibiade*) ? « N'est-ce pas Platon qui a prononcé cet arrêt : « Toute espèce de science séparée de la justice et de la vertu, n'est qu'une aptitude à mal faire et non une vraie sagesse (*Ménexène*). » Voilà des maximes que nous trouvons admirables chez les anciens, et quand l'Eglise catholique les prêche, quand elle veut les faire exécuter pour la sécurité des nations, on lui reproche d'être l'ennemie des lumières ! Quand elle parle de vertu, on semble lui répondre : la vertu, c'est l'argent, c'est l'honneur, c'est le plaisir, c'est tout ce que vous voudrez excepté elle-même, *Virtus post nummos ;* le poëte aurait pu ajouter : *Virtus post omnia.* Lorsque nous voudrons être justes, nous dirons, au lieu d'accuser l'Eglise, qu'elle a été souvent, dans la vie des peuples, comme ces administrations prévoyantes qui, en temps de peste surtout, surveillent tous les produits alimentaires, et spécialement quand ils arrivent des pays ravagés par le fléau destructeur. Ce n'est pas le produit alimentaire qu'on redoute, ce sont les exhalaisons morbides qui peuvent l'entourer. L'Eglise, qui est la mère des âmes, la gardienne de la vertu dans les cœurs, n'a-t-elle pas dû faire quelquefois pour les âmes ce qu'il y aurait cruauté à ne point faire pour les corps ?

Il est donc nécessaire, Messieurs, que l'étude conduise à la vertu, ou du moins ne détourne jamais de la vertu. En méprisant cette maxime, la science devient entre les mains du vice un instrument d'iniquité, un moyen de faire le mal : c'est mettre des armes d'acier fortement trempé à la disposition des méchants, et l'on ne réfléchit pas que la science animée par l'esprit du mal est un glaive mille fois plus terrible que celui des factions, car c'est le plus intelligent de tous, et il finit par briser les armes de fer et les canons d'airain. Si, ce qu'à Dieu ne plaise ! si le déluge de la barbarie intérieure doit nous arriver quelque jour, il arrivera de ce côté. Quand le vice sera armé de toutes pièces, quand l'intelligence insidieuse et mauvaise des Grecs du Bas-Empire sera complète parmi nous, ce sera l'heure de la dissolution, et si cela peut être une consolation pour certains esprits, ce sera l'heure d'une dissolution savante : tout aura été combiné, froidement prévu et scientifiquement constaté.

IV. Il est encore une chose dont je me plaindrais dans l'enseignement des lettres et des sciences : il n'est pas toujours distribué avec mesure et selon le degré des intelligences. Ce que je vais dire est délicat, difficile peut-être à réaliser en bien des cas, mais je le dirai parce que cela est vrai, et d'une vérité incontestable que tout le monde, j'espère, sentira. Je ne condamnerai aucune méthode, mais seulement les abus, et je me tiendrai à un point de vue général, celui du bon sens fondé sur les lois qui président à la formation de l'esprit humain.

Il y a, qu'on le veuille ou non, une hiérarchie dans les intelligences. Les esprits sont plus ou moins vigoureux, plus ou moins vastes, plus ou moins clairvoyants. Ce sont des vases d'inégale grandeur : le second ne peut pas contenir ce que renferme le premier; celui-ci supportera une vapeur à haute pression, et l'autre éclate à la première injection de ce gaz dangereux. Faites des théories, parlez du siècle des lumières, voilà des faits et rien n'est opiniâtre comme les faits. Quand nous aurons des moules pour refaire les cerveaux et augmenter les capacités intellectuelles, il nous sera facile de réaliser des rêves, et la diffusion des lumières pourra nous arriver par bonds impétueux: en attendant, traitons avec les hommes tels que la nature nous les donne.

L'Esprit-Saint a dit : *Chaque chose a son temps.* Ne pourrait-on pas ajouter : *Chaque esprit a sa dose, doit avoir sa dose, et rien plus ;* si vous l'outrepassez, l'esprit, comme un vase fragile, fait explosion, et l'on se rappelle la parole de Montaigne : « *A quoi sert la science à qui n'a plus de tête?* (l. III, c. 10). » Nous touchons ici, Messieurs, à une des plaies les plus profondes de notre époque, au point de vue des bonnes études. Tous ont voulu devenir savants, et très-savants ; chacun a cru que le génie était un métier qui s'apprenait comme un autre, et, comme les esprits les plus médiocres sont ordinairement les plus présomptueux, ils se sont précipités avec une confiance téméraire. Après quelques années d'apprentissage, et un séjour plus ou moins prolongé dans le moule des écoles, ils en sont sortis avec la conviction d'un mérite supérieur, et quelquefois ils avaient en réalité perdu le peu de bon sens qu'ils possédaient à l'entrée de la carrière.

Je le répète, Dieu a établi une hiérarchie dans les intelligences : chacune a sa capacité et son degré d'élévation. Cette hiérarchie engendre la variété, et elle est partout une des plus belles lois de la création. La lumière des étoiles est plus ou moins pure, plus ou moins vive, dit l'Apôtre, et chacune est belle en son genre. De même la lumière reçue par chaque intelligence : elle doit avoir des nuances, des tons dans

Digitized by Google

son intensité, et ces tons doivent être en rapport avec l'énergie de l'œil intellectuel. Cette loi est immuable, on ne la brave pas impunément. Donnez à un esprit une dose scientifique supérieure à sa capacité, vous produisez la confusion au lieu de la clarté, les ténèbres au lieu de la lumière; vous étouffez sa petite intelligence, puis vous en faites un sot et le pire des sots, le sot orgueilleux qui ne sait rien et qui croit tout savoir. *Pauperem superbum... odivit anima mea*, dit l'Ecriture (*Eccli.* xxv, 4).

Nous sommes opprimés, s'écriait Cicéron, sous le poids des opinions non-seulement du vulgaire, mais des demi-savants : *Oppressi sumus opinionibus non modo vulgi, verum etiam hominum leviter eruditorum* (*De Orat.* l. III, c. 6). Ce cri de l'orateur romain n'est-il pas en un sens une protestation contre les tendances exagérées de notre époque ? N'y a-t-il pas oppression véritable pour tous les hommes sérieux ? N'y a-t-il pas autour de nous un déluge, une inondation d'esprit, de sciences, de phrases, d'histoire, d'algèbre, excepté parfois de bon sens? Les intelligences ont été inondées, mais je ne vois pas en tout cela de culture sérieuse. Les esprits sont des plantes, les maîtres des horticulteurs. Voyez cet habile jardinier : il n'ouvre pas au large les portes de son réservoir, il va discrètement recueillir de l'eau; à la première fleur il verse à peine quelques gouttes; à la seconde il accorde une mesure plus abondante. Il permet à l'arbre vigoureux de s'élancer et d'étendre ses rameaux protecteurs, mais il arrête le timide arbrisseau; dans l'intérêt des fruits qu'il doit porter, il lui trace des limites et retranche les rameaux inutiles. C'est l'image la plus vraie et la plus gracieuse de l'éducation intellectuelle : la culture doit varier selon la nature des esprits : une croissance anormale empêche les fruits, et ce qui paraît aux hommes superficiels une précoce fécondité est le signe avant-coureur de la plus désolante stérilité. Malgré les rêves des utopistes la parole de Virgile demeurera vraie, qu'on l'applique aux villes, aux arbres, ou aux intelligences :

> Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes
> Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Un des esprits les plus judicieux du siècle dernier a fait sur ce sujet des réflexions que je me reprocherais de ne pas rapporter ici : « Il peut être douteux, dit Vauvenargues, qu'un grand savoir conduise à l'esprit de justesse. Trop d'objets confondent la vue; trop de connaissances étrangères accablent notre propre jugement. En quelque genre que ce puisse être, l'opulence apporte toujours plus d'erreurs que la pauvreté. Peu de gens savent se servir utilement de l'esprit d'autrui. Les connaissances se multiplient, mais le bon sens est toujours rare. Ni les dons de l'esprit, ni ceux de la fortune ne peuvent devenir le partage du vulgaire. Dans le monde intelligent, comme dans le monde politique, le plus grand nombre des hommes a été destiné par la nature à être peuple. » (*Fragment sur les effets de l'art, p.* 559, *éd. Didot.*)

Châteaubriand, recueillant les opinions de l'antiquité sur cette matière délicate, a formulé ainsi le résultat de ses recherches : « Platon et la plupart des sages ont pensé que les études philosophiques (et les anciens entendaient par ce mot le cercle des connaissances humaines) avaient un extrême danger pour la multitude. » (*Génie*, III^e^ p. l. II, c. 1.) Cette maxime semblera peut-être étrange dans un siècle où l'on voudrait tout niveler, les choses et les hommes, les études et les positions sociales; mais la nature a des lois qui résistent à la vanité de l'homme, et quand on ne veut pas écouter la voix de la religion, on rencontre bientôt la borne immobile que les Grecs appelaient la nécessité des choses.

Il résulte donc de la science, ainsi livrée à la merci de la foule, un immense inconvénient : la privation du sens moral et quelquefois, pour un grand nombre, du sens intellectuel. Montaigne a dit, dans ce style qui lui est familier et qui met sa pensée dans un relief pittoresque : « Ce savant banda si bien son âme à comprendre, qu'il emporta son jugement hors de son siége, si oncques puis il ne l'y put remettre, et se pouvait vanter d'être devenu fol par sagesse » (l. I, c. 20). Prenons-y garde et très-sérieusement, Messieurs : dans ces joûtes intellectuelles, plus terribles pour les lutteurs inexpérimentés et les tempéraments d'esprits débiles que les combats d'athlètes; dans ces agitations de la pensée qui ne sont point en rapport avec l'énergie et la constitution individuelle, il y a péril d'emporter son jugement et son bon sens hors du siége, et quand ces deux pieds de l'être intelligent ont quitté la monture, il est difficile de les replacer.

Messieurs, on a souvent accusé l'Eglise dans ses rapports avec la science; mais d'abord quel est le gouvernement, fût-il le plus juste et le plus raisonnable, contre lequel, à des époques données, ne se soient pas ameutées les passions populaires? Pour moi, j'avoue qu'en considérant sa marche générale et solennellement avouée dans les actes officiels, j'ai toujours admiré, dans l'Eglise catholique, cette protection sage et éclairée qu'elle a constamment accordée aux progrès de l'esprit humain. Si parfois elle semble combattre la science, veuillez ne pas la condamner d'une manière précipitée; rendez-vous un compte exact de la situation, et vous verrez qu'il y avait là autre chose qu'une question scientifique, et qu'une défiance au moins provisoire était nécessaire. La science en elle-même est un terrain neutre où tous pourraient se rencontrer et échanger des paroles de conciliation; mais ce terrain, et l'histoire est là pour le certifier, devient souvent un rendez-vous. La science a plus d'une fois servi à cacher d'autres desseins : elle a été le manteau de la brebis pour couvrir des loups ravisseurs : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium,*

Digitized by Google

intrinsecus autem sunt lupi rapaces (*Matth.* VII). Elle peut devenir aussi une école d'immoralité, d'orgueil et même d'extravagance : don terrible accordé à l'être intelligent, elle est, surtout quand elle fait explosion dans les esprits étroits, plus dangereuse que la poudre : et quelle que soit l'excellence de la poudre, il n'est aucun gouvernement sensé qui n'en surveille l'usage.

Mais la science, la vraie science, le reflet de Dieu, cette fontaine qui est la vie et la fraîcheur de l'intelligence et qui jaillit, comme les rayons du soleil, d'une sphère plus élevée, la science améliorant l'homme et perfectionnant le monde, l'Eglise l'a toujours aimée et l'aimera toujours. La science qui engendre la lumière et la vertu, l'Eglise lui a toujours donné la main, et c'est elle qui, au milieu des ténèbres du moyen âge, l'a introduite parmi les peuples, et a civilisé l'Europe par la bénigne influence des lettres secondant l'action de la parole évangélique. Elle était heureuse alors et elle le sera toujours, en suivant le progrès des âges, de présenter la science pure, vraie, éclairant l'intelligence sans dépraver le cœur ; de la présenter à ses nombreux enfants comme une coupe d'or renfermant une liqueur précieuse et de répéter la parole du cantique : *Bibite et inebriamini, carissimi* (*Cant.* v, 1); car la science aussi a ses enivrements, elle a ses douces extases, qui font sortir l'âme de ce monde et la rapprochent de Dieu.

Messieurs, le langage que je viens de faire entendre, dans ce sanctuaire des lettres, est, je crois, le langage d'une saine philosophie ; c'est aussi le langage de la foi, et j'ai toujours cru que la vraie philosophie et la foi chrétienne parlaient la même langue sur les choses du monde. Si la religion raconte parfois des merveilles plus hautes, elle n'est point en cela opposée à la vraie philosophie ; mais elle devient simplement le télescope qui montre à l'œil humain les étoiles d'un nouveau monde, étoiles merveilleuses qu'il eût été incapable de découvrir par lui-même. « L'Eglise, dit le grand pape saint Grégoire, et je le cite avec bonheur, car souvent on a voulu dénaturer sa pensée pour attaquer la raison humaine, — l'Eglise catholique ne commande pas avec le despotisme de l'arbitraire, mais d'une part, et en beaucoup de choses, elle accepte le jugement de la vraie raison. Dans les questions que la raison ne peut saisir avec une intelligence complète, la raison elle-même nous montre qu'il est très-raisonnable de ne point scruter les mystères incompréhensibles à l'esprit humain (1). »

Et j'ajouterai avec Pascal : La raison est bien faible, si elle ne va pas jusque-là, jusqu'à savoir son infirmité en toutes choses, mais spécialement dans les questions divines.

Messieurs, vous entendiez tout à l'heure un discours rempli de sages maximes, et dont je pourrais, avec le savant professeur, résumer ainsi la conclusion : les sciences et les lettres, convenablement étudiées, élargissent l'intelligence, et dirigent l'âme vers les hautes régions. Si je ne puis louer la partie où l'orateur a fait entendre un langage dont la bienveillance excuse l'exagération, qu'il me soit du moins permis de dire que j'ai été heureux d'y voir ce qu'un Père appelle quelque part le serrement de mains des natures intelligentes. Je désire aussi que mes paroles aient été des paroles de paix jetées au milieu de la confusion et de la discorde des esprits ; qu'elles aient été des paroles de conciliation établies sur les principes austères de la vérité, et sur les tendres aspirations de la charité catholique. Je voudrais encore que cette chère jeunesse, qui est si précieuse à mon cœur, s'accoutumât de plus en plus à voir dans son évêque l'ami et le protecteur de ses travaux intellectuels, mais surtout le Père qui veut le bien de l'âme, qui bénit ces couronnes d'un jour, en y voyant l'emblème de celles qu'il aura tant de bonheur à mettre sur la tête de sa nombreuse famille, au jour fortuné où, le travail des années humaines étant terminé, nous n'aurons plus devant nous que les horizons de la vie infinie, dans un repos fécondé par une éternelle et vivifiante activité

—

Discours de Son Eminence Mgr le cardinal Donnet, pour la distribution des prix du collége ecclésiastique de Saint-André-de-Cubzac, sur l'Exactitude.

(18 Août 1857).

Messieurs,

Cette solennité n'est pas seulement pour nous une occasion naturelle de rendre, chaque année, témoignage à la bonne direction de ce précieux établissement ; mais c'est une époque où nous aimons, par quelques bons avis, à vous payer la dette de notre tendre et paternelle affection. Je veux résumer, en un seul mot, presque toutes les leçons de sagesse, toutes les règles de conduite qu'on vous a transmises dans l'année scolaire qui finit. Ce mot s'appelle *exactitude.*

Vous ne sauriez croire à tout le bien que je puis vous procurer, mes chers enfants, si je parviens à faire entrer l'exactitude dans toutes les actions de votre vie d'écolier, plus tard dans votre vie d'homme public ou d'homme privé.

L'exactitude, a-t-on dit quelque part, est

(1) Eccles'a ex magisterio humilitatis instituta, recta quæ errantibus dicit, non quasi ex auctoritate præcipit, sed ex ratione persuadet, bene nunc dicitur : *Videte an mentiar* (Job). Ac si aperte dicat : Ea quæ assero nequaquam mihi ex auctoritate credite, sed an vera sint ex ratione pensate. Quæ etsi quando dicit quod ratione comprehendi non valet, ne de occultis humana ratio queri debeat, rationabiliter suadet. (*Moral.* l. VIII, c. 2).

Digitized by Google

la politesse des rois; elle doit être l'apanage de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les conditions : car si la politesse n'est que la forme extérieure de la charité chrétienne; si la vraie politesse procède du sacrifice de soi-même ; pratiquée en toute occasion et dans le détail des petites choses qui font la vie humaine, l'exactitude résume à elle seule toutes les maximes de la politesse, et par conséquent toutes les règles de la charité.

Etre exact, c'est avoir la conscience de son devoir, et la volonté de le remplir. Nul n'est exact, dont l'esprit ne soit vigilant, l'attention soutenue, la résolution toujours prompte et ferme; nul n'est exact, qui n'agisse et ne vive sous les grandes inspirations d'une règle : c'est la précision périodique, la reproduction constante des mêmes phénomènes, amenés par les mêmes causes; c'est partout et toujours l'exactitude.

Ce qui fait l'ordre et la force merveilleuse de l'Eglise, c'est l'immutabilité de son dogme, dont pas un principe ne varie, pas un mot ne change, pas une lettre n'est arbitraire; c'est la régularité de sa discipline, de ses rites, où chaque signe est déterminé, chaque formule indiquée : c'est l'exactitude.

Ce qui fait le ressort et la puissance d'une armée, c'est l'unité d'un commandement passant de bouche en bouche, obéi par tous, animant toutes les volontés, soutenant tous les courages, inspirant tous les dévouements; c'est une loi fixe et minutieuse, qui ne néglige aucun détail, qui prévoit tout, pourvoit à tout, et demande à l'homme le perpétuel sacrifice de sa volonté à celle de l'obéissance : c'est l'exactitude.

Où l'exactitude disparaît, la science s'évanouit. Pourquoi les mathématiques ont-elles une force de démonstration irrésistible? d'où dérive leur irréfragable autorité? De l'exactitude, qui est la condition, la preuve et la sanction de tout calcul algébrique, de toute solution géométrique.

Pensez-vous que les arts et les lettres échappent à cette loi ponctuelle et rigoureuse? L'imagination a ses règles nécessaires et impérieuses comme la raison. Ni Homère, ni Racine, ni Boileau, ni La Fontaine, ni Raphaël, ni Michel-Ange, ni Mozart, ni Cherubini, ne seraient à tout jamais les maîtres de l'art, si, à l'inspiration du génie qui invente, ils n'avaient joint l'exactitude de forme qui fixe et qui conserve.

En attendant que Dieu vous donne le génie ou le talent, vos maîtres vous apprennent, jeunes élèves, quels soins minutieux, quelle application de détails exige tout labeur qu'on veut finir, toute composition qu'on prétend achever; vous ne dites pas une phrase qui soit correcte, vous ne faites pas un vers digne de ce nom, que vous n'observiez exactement les règles de la syntaxe, de la prosodie, de la logique.

Eh bien! il en est de la vie du monde comme de la discipline scolaire; il en est de la conscience comme de la science, de la vertu comme de l'art.

L'homme inexact est un fléau dans la société : le prêtre et le médecin laissent mourir le malade; l'homme de loi fait perdre les procès; le guerrier, les batailles; l'administrateur, le négociant, le chef d'atelier, l'artisan, l'agriculteur, la maîtresse de maison, le serviteur, inexacts, ruinent les familles, font manquer les affaires, troublent, désorganisent, et arrivent toujours trop tard; et c'est pour être arrivé trop tard, qu'on a vu s'accomplir tant de révolutions. Parlerons-nous d'un autre genre de malheurs que le manque d'exactitude peut mener après lui? Voyez l'immense et rapide course de ces milliers d'hommes, traînés par la vapeur et le feu sur la terre et sur les mers. La vie, à les entendre, ne peut avoir son développement qu'à la condition d'un progrès perpétuel, d'un progrès à tout prix. Que faut-il pour renverser leurs espérances, pour rendre leurs femmes veuves, et leurs enfants orphelins? Un sinistre, un naufrage, une explosion, la rencontre et le choc de deux machines, une distraction, un moment d'oubli, une inexactitude.

Chers élèves, soyez donc exacts en tout; exacts dans les jours de votre adolescence; exacts dans les petites choses, si vous voulez l'être dans les grandes; exacts dans l'accomplissement des préceptes de la religion; exacts à remplir vos devoirs envers vos parents; exacts dans vos promesses; exacts dans ce que vous dites; exacts dans tout ce que vous faites.

L'amour des convenances, c'est là surtout ce que je vous recommande, en insistant sur la pratique de l'exactitude. Nous ne savons plus rien respecter, c'est le mal du siècle; chacun ne pense qu'à soi, à ce qui l'arrange, à ce qui l'accommode; on ne veut plus se gêner, on prend ses aises partout, devant Dieu et devant les hommes, en présence de ses enfants comme en présence de sa mère; et je le dirai, malgré la trivialité de l'image, et parce que les formes peignent le fond, je ne peux plus me représenter le jeune homme de nos jours que le chapeau sur la tête, parlant avec assurance, tranchant les questions les plus graves, doutant de tout, excepté de son importance, et posant, la parole haute, devant le prêtre, la femme ou le vieillard. Hélas! voilà le Français tel que nous l'ont fait trois révolutions consécutives!

Messieurs, hâtons-nous, il en est temps; hâtons-nous de revenir à notre vraie nature, à ce caractère net, ferme, ponctuel, sérieux et réservé sous les apparences rieuses et légères, qui a fait de notre langue la plus exacte, la plus pure des langues; qui a porté dans nos habitudes une élégante simplicité, et par un excès que j'approuve, une précieuse étiquette, sauvegarde de la décence et de l'honneur; qui a préservé notre nation si spirituelle et si sensée des hérésies du passé ; qui la garantira des utopies de l'avenir, et lui rendra, parmi les nations chrétiennes, le rang suprême que lui assigne son titre de *fille aînée de l'Eglise*.

Qui a fait de vos bons maîtres des prêtres

Digitized by Google

modèles? qui fera de vous des prêtres selon le cœur de Dieu, des magistrats intègres, des négociants irréprochables ou de bons agriculteurs? L'amour, la pratique du devoir, c'est-à-dire l'exactitude, toujours l'exactitude.

Quand, il y a à peine quelques années, on reprochait à l'Eglise ses tendances à favoriser l'obscurantisme, je ne pensais pas que nous serions si tôt vengés, et que, grâce à ce qu'on appelle la bifurcation, nous serions presque les seuls à sauver d'un naufrage universel et les lettres et la foi.

Regardez autour de vous : la France, autrefois la patrie du goût et des sciences, ne menace-t-elle pas de n'être bientôt plus que le pays des désirs effrénés, du luxe et des affaires? On n'y connaît plus que l'utilité matérielle, et l'éducation semble avoir atteint son but quand elle a procuré l'obtention du baccalauréat. Et cependant, ce qui fait l'auréole des classes supérieures, c'est la culture de l'esprit. Quand cet arome leur manque, tout devient commun, vulgaire, dans la sphère qu'elles occupent. Bientôt le niveau social qu'elles devaient maintenir à une certaine hauteur, s'abaisse avec elles, et la nation ne tarde pas à déchoir de sa splendeur. Et c'est là un grand mal que la religion ne peut réparer entièrement.

Viennent les jours d'adversité, qui renversent les fortunes, qui troublent les positions acquises : le christianisme se présentera toujours avec ses consolations, avec ses espérances, avec son exactitude, et les cœurs qui l'avaient oublié pendant la prospérité l'accueilleront comme on accueille un ami fidèle au malheur. Mais ce que le christianisme est impuissant à donner si tardivement à des esprits émoussés, c'est le goût des lettres, c'est cette aptitude intellectuelle qui contient des ressources infinies pour utiliser et charmer une vie de loisirs. Faute de cet auxiliaire, trop souvent la religion ne parvient pas à nous faire vaincre les dangers qu'amène l'oisiveté. Qu'on veuille étudier l'état de notre société, et l'on reconnaîtra qu'aujourd'hui la France est beaucoup plus illettrée qu'elle n'est irréligieuse. Revenons au respect, répandons de toutes parts les germes d'une émulation utile, nous déconcerterons l'école du sans-gêne qui nous menace de plus en plus. Le culte du vrai et du beau n'est-il pas notre dernier refuge, l'espérance des âmes blessées, le gage certain de jours meilleurs?

L'Eglise n'accuse personne, Messieurs, mais elle ne peut dissimuler une de ses plus graves préoccupations. Elle a sauvé jadis les lettres de la barbarie, elle voudrait les protéger encore contre la barbarie civilisée, contre la barbarie de la cupidité, de la paresse et du mauvais ton.

Chers enfants, l'Eglise ne veut pas faire de vous seulement des chrétiens, elle veut encore faire de vous des Français dignes de ce beau nom et de ce qu'il commande à ceux qui ont l'honneur de le porter : *Francos, id est, ingenuos homines, artes ingenuæ et liberales decent.*

Discours pour la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Flour, le 25 juillet 1865 prononcé par Mgr Landriot, évêque de la Rochelle et Saintes.

Monseigneur (1),
Mes chers enfants,

Votre vénérable et digne évêque m'a invité à présider avec lui votre distribution des prix, et à vous adresser une petite allocution. Ses désirs ont été des ordres pour moi, et j'oserai dire que c'est la raison principale qui m'a engagé à franchir les montagnes, malgré la distance et malgré les pluies abondantes qui tombaient ces derniers jours. L'affection ne calcule pas quand il s'agit de répondre aux désirs d'un cœur fraternel. — Que le vénérable Chapitre, que l'excellent Clergé de cette ville me permettent aussi de saisir cette occasion pour les remercier de leur accueil si cordial.

Que vous dirai-je, mes chers enfants? A peine ai-je eu le temps de réunir à la hâte quelques idées au milieu du bruit des voitures et de l'agitation d'un voyage précipité. J'ai pensé que je ne saurais mieux faire que de vous parler de l'Auvergne, et de cueillir un petit nombre de fraîches pensées en ce beau parterre, comme vos agriculteurs savent tirer d'un sol volcanisé les plus riches moissons.

Il y a bien des années, lorsque j'habitais la Bourgogne, j'ai vu dans une communauté de missionnaires, dont faisait partie un prêtre de votre diocèse, j'ai vu un tableau dont la pensée était peut-être ironique, mais je veux en tirer un éloge pour vous, éloge mélangé de conseils sérieux. — On voyait un enfant de l'Auvergne placé en face d'un rocher dur comme le basalte ; il tenait un marteau d'une main, et de l'autre un ciseau. De son œil en feu il menaçait la pierre, et jetant un regard impératif sur l'acier vigoureusement trempé, il disait : Tu entreras. — On peut plaisanter, et je crois même qu'on a plaisanté plusieurs fois sur cette peinture ; mais elle contient un grand sens, et prise du bon côté, elle renferme l'éloge de l'Auvergne. C'est l'emblème de la volonté forte, énergique, de cette volonté qui est le caractère propre des enfants de vos belles montagnes. La nature assez souvent aime à réunir les choses semblables qui appartiennent à des ordres différents, et ce n'est pas en vain que partout à côté de vos fortes natures, partout dans vos splendides vallées ou sur le front sourcilleux de vos pics élevés, elle a semé ces rocs immobiles qui ont

(1) Mgr l'évêque de Saint-Flour.
Sa Grandeur avait prié Mgr de La Rochelle, qui passait en Auvergne, de vouloir bien présider la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Flour.

Digitized by Google

la couleur et la solidité du bronze. Cette puissance et cette énergie de la volonté sont une grande qualité, et une précieuse vertu ; si elles ne dépassent pas la limite tracée par la sagesse, elles deviennent la source des plus grands biens, elles sont la mère féconde d'un riche avenir. Vous me permettrez donc de vous dire, à vous qui commencez à exploiter la carrière des sciences divines et humaines : mes chers enfants, employez à l'étude cette énergie native que vous a donnée le Créateur. C est un précieux talent ; mais il faut en faire un noble usage, il faut le consacrer, avec ardeur et persévérance, à la grande vocation qui vous attend, et répondre ainsi aux magnifiques espérances que conçoivent sur vous la société, votre saint évêque et vos bien-aimés parents. — Lorsque une difficulté se dressera devant vous, prenez le marteau de votre volonté, frappez avec force ; avec la pénétration vigoureuse et subtile de votre intelligence, trouvez le joint et écartez l'obstacle. Que ce roc basaltique ait pour nom la langue latine ou la langue grecque avec leurs aspérités, qu'il s'appelle la géométrie avec ses angles résistants, ou l'algèbre avec ses pointes hérissées, frappez dessus, frappez toujours, et dites comme l'Auvergnat de la peinture : Tu entreras. — Quand vous aurez ainsi parlé, vous serez déjà à moitié vainqueurs ; déjà vous apercevrez une fissure dans ce rocher qui vous semblait inpénétrable.

Je ne sais quel personnage disait : Celui qui a une forte volonté traîne toujours une armée derrière lui. Les Arvernes, vos nobles ancêtres, prenaient cette maxime à la lettre : ils traînaient après eux des armées victorieuses qui ont fait reculer les légions de César ; car il paraît que chez vous la force de la volonté a toujours été une propriété de famille, comme les campagnes aux rochers basaltiques. Pour vous, mes enfants, vos conquêtes seront plus pacifiques ; la fermeté que vous avez héritée de vos pères, et qui coule dans vos veines avec un sang généreux, aura des points d'application encore plus dignes de vous. Dans les champs de la littérature et de la science, vous saurez cueillir des lauriers que je ne crains pas d'appeler plus glorieux que ceux du héros sur le champ de bataille.

Mais pour faire une collection de ces trophées intellectuels, il est une condition rigoureusement nécessaire, c'est le travail, et le travail assidu. Virgile l'a dit : Un labeur opiniâtre triomphe de tout, *Labor omnia vincit improbus.* Je complète cette pensée en ajoutant, que sans le travail opiniâtre on ne triomphe de rien ; on peut remporter quelques victoires faciles, mais sans résultat sérieux. Aussi je vous donne ce conseil d'ami : au début de votre carrière, quel que soit votre avenir, si vous voulez être des hommes, si vous voulez réussir, non point dans un vain désir de gloire humaine, mais pour faire un grand bien à l'Eglise et aux sociétés modernes, travaillez avec ardeur ; ne vous laissez jamais décourager par les difficultés, supportez avec un noble courage le poids du jour et de la chaleur ; soyez les vrais guerriers de la science, guerriers intrépides et infatigables ; que dès le jeune âge vos membres assouplis soient formés à ce pugilat d'honneur, à cette lutte qui doit durer toute votre vie.

Vous avez de nobles devanciers qui vous font signe : les Sidoine Apollinaire, les Grégoire de Tours, les Gerbert, les Pascal et tant d'autres. Glorieux enfants de l'Auvergne, ils ont eu leurs campagnes intellectuelles et morales, aussi célèbres que les campagnes d'Egypte. Ils ont servi l'Eglise et leur Patrie qui était l'humanité tout entière ; ils les ont servies avec cette épée qui ne se rouille jamais, cette épée qu'on nomme la parole et l'écriture, vrai *glaive de l'esprit*, comme l'appelle l'Apôtre, glaive infatigable, parce qu'il se retrempe continuellement dans les profondeurs d'une âme forte et invincible. Mais avant de remporter ces victoires, vos illustres compatriotes s'étaient préparés comme vous dans des pyrénées de la milice spirituelle. et les germes de leur héroïsme avaient été semés et cultivés à l'école d'un rude travail et d'un continuel exercice. C'est donc votre gloire future, ce sont les vrais succès de votre avenir, c'est le bien de l'Eglise et de la France que j'ai en vue, lorsque je vous dis avec l'affection d'un père : mes amis, du courage toujours, de la persévérance dans l'étude, soyez comme Achille aux pieds légers pour manier la lance du combat, soyez solides comme le vieil Ajax dans la lutte, remuez comme lui des quartiers de rocher, car un travail opiniâtre triomphe de tout, *Labor omnia vincit improbus.*

Je viens, mes enfants, d'emprunter ma première observation à ce tableau que j'ai vu dans ma jeunesse, et dans lequel on voulait évidemment calomnier vos compatriotes. J'espère vous avoir défendu en ami, et vous avoir suffisamment vengés ; c'est vous qui tirerez de toutes ces calomnies une autre vengeance, en montrant par votre vie tout ce que peuvent dans la voie du bien la constance et l'énergie persévérante des enfants de l'Auvergne.

Ma seconde réflexion sera tirée de l'aspect de vos montagnes : j'en ai remarqué de deux sortes, les unes complètement âpres, dénudées, dont la hauteur était sans grâce, sans charmes, sans fraîcheur ; tout au plus pourrait-on les appeler de belles horreurs. Les autres, au contraire, sont couvertes de forêts pleines de vigueur ; leurs flancs sont tapissés de gracieux gazons, de pelouses verdoyantes : des eaux vives serpentent dans toutes les directions et y entretiennent une merveilleuse fécondité. On remarque bien çà et là quelques rochers abruptes, mais ces rochers augmentent encore la beauté par l'effet des contrastes, et l'ensemble n'en est que plus frais et plus riant. — La première espèce de montagne est l'emblème de la science froide, aride, couverte d'aspérités ; cette science est peut-être très-élevée, peut-

Digitized by Google

être a-t-elle des hauteurs presque inabordables, mais elle est toujours âpre, rugueuse, sans végétation pour l'esprit humain : c'est une sorte d'algèbre décharnée. L'air y est rare, et suffit à peine à la respiration. Heureusement la science a d'autres formes : elle peut devenir gracieuse, douce, féconde, pleine de chaleur et de vie ; elle ressemble alors aux flancs de vos montagnes, lorsqu'ils sont couverts de prairies vertes et fraîches. Telle est en particulier la science chrétienne, lorsqu'elle est arrosée par les sources d'eau vive, par les courants limpides d'une piété qui anime et féconde les pensées de l'intelligence et les sentiments du cœur. Aussi, mes chers enfants, je vous recommande de vivifier vos travaux intellectuels, je ne dis pas seulement par la vertu, car la vertu seule indique plutôt je ne sais quoi d'austère, elle semble exprimer le devoir accompli avec un certain effort. Je voudrais en vous ce qui s'y trouve déjà, et ce qui ne fera que se perfectionner sous l'habile direction des dignes enfants de Saint Vincent de Paul ; je voudrais le sentiment d'une piété douce, exquise, et comme parfumée, de cette piété qui fait aimer tout ce qu'elle conseille, qui rend légers et faciles les fardeaux en apparence les plus lourds. Je n'aime pas à voir les jeunes gens seulement vertueux ; cela ne suffit pas, surtout à leur âge ; j'aime à les voir pieux, c'est-à-dire embaumés d'idées religieuses, opérant tout par amour, attirés par le doux et énergique aimant du bien, faisant du culte une question de cœur, vivant avec Dieu comme en famille, comprenant et pratiquant à merveille ces belles paroles de nos Livres Saints : « En entrant dans ma maison, je me reposerai avec la Sagesse, car sa conversation n'a point d'amertume, elle engendre la joie et l'allégresse... La Sagesse est claire, elle est heureuse de se montrer à ceux qui la cherchent ; elle les prévient d'avance, elle leur apparaît avec un visage dont le divin sourire est la plus suave invitation, et la plus puissante de toutes les attractions : *ostendit se illis hilariter* (*Sap.* VI, VII, *passim*). »

Mes chers enfants, si, comme je n'en doute pas, vous suivez ces conseils, vous serez heureux dans le service du Seigneur, et la piété rivera pour toujours la vertu dans vos cœurs. Et des profondeurs de votre âme ainsi baignée dans les courants divins, il sortira des sources d'eau vive, qui remonteront jusqu'aux régions de l'intelligence, la féconderont, et la rendront, pour la beauté et la richesse des produits, tout à fait semblable aux fertiles coteaux de l'Auvergne : *Flumina fluent aquæ vivæ* (*Joan.* VII, 38). Ce ne sera plus la science abrupte, desséchée, aux formes bizarres et sauvages, mais la science vivante, pleine de charmes et de grâce, parce qu'elle sera un rejaillissement de la science divine, et qu'en Dieu tout est frais, gracieux, et répand partout les germes d'une fécondité toujours jeune ; car en Dieu la science infinie est toujours vivifiée par les sources intarissables de l'Esprit d'amour.

Il me semble, mes chers enfants, que tout ce que je viens de dire est parfaitement exprimé en quelques paroles des Saintes Lettres ; je vous les laisse comme le bouquet de cette fête de famille : « Ecoutez-moi, germes divins, *obaudite me, divini fructus.* » J'ai besoin, avant de continuer, de méditer avec vous sur cette première pensée : « Ecoutez-moi, germes divins. » — Oui, mes enfants, vous êtes des germes divins. Aussi voyez-vous avec quel amour vos bons maîtres vous cultivent. Ils ne veulent pas seulement faire de vous des savants et des hommes, mais des chrétiens : car le chrétien, c'est un Dieu sur la terre, et la simple éducation de l'homme ne lui suffirait pas. C'est un Dieu qui doit sans doute renfermer et perfectionner tous les jours en lui toutes les qualités de l'homme complet ; mais il ne borne pas, il ne saurait borner ses destinées aux choses périssables de ce monde, quelque belles, quelque glorieuses qu'elles soient. Nous voulons, je dis nous, car il me semble qu'en ce moment je m'identifie avec votre belle famille, nous voulons faire de vous, et d'une manière mille fois plus parfaite, ce que l'antiquité rêvait dans la formation de ses héros, ce que nous rêvons tous les jours nous-mêmes, quand nous songeons à l'idéal de l'humanité. Nous voulons, et c'est là le type de la véritable éducation chrétienne, nous voulons que l'humain et le divin soient tellement mélangés en vous, et en de si admirables proportions, que l'homme n'ait rien à perdre et tout à gagner à ce contact surnaturel ; car, nous ne saurions l'oublier, vous êtes des germes divins, dont la racine est en terre, et dont la tige, en se développant, devient semblable à celle des grands arbres verts. La pointe trouve sa nourriture la plus exquise et sa véritable croissance, en se jouant aux rayons de la lumière, dans les régions supérieures de l'atmosphère. Et si la tête n'est pas libre de monter, l'arbre est bientôt frappé de mort : cette vérité s'applique aux arbres de l'humanité comme à ceux de la forêt.

Mais, mes chers enfants, je m'aperçois que je m'oublie ; je reprends la parole de l'Ecriture que je vous ai promise comme conclusion de ce petit discours : « Ecoutez-moi, germes divins, amenez des fruits comme ces tiges odorantes plantées sur le bord des ondes fertiles, répandez comme l'encens une odeur de suavité, que vos fleurs soient aussi belles que celles du lis, amenez des rameaux de grâces, vivez tellement dans la joie que vous soyez toujours disposés à chanter des cantiques, et bénissez Dieu dans ses œuvres : *Obaudite me, divini fructus, et quasi rosæ plantatæ super rivos aquarum fructificate, quasi Libanus odorem suavitatis habete. Florete, flores, quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus suis* (*Eccli.* XXXIX, 17, 19).

Digitized by Google

Discours prononcé par Mgr l'évêque de la Rochelle et Saintes pour la distribution des prix du petit séminaire de Montlieu.

(1er Août 1865.)

Mes chers enfants,

Je vous le disais, il y a quelques années : j'ai un reproche à faire au Petit-Séminaire de Montlieu. Il est trop loin de la Rochelle, et quelle que soit mon affection paternelle, il m'est impossible de vous voir aussi souvent que mon cœur le désirerait. C'est là un vrai chagrin pour moi, et je m'en consolerais à peine, si nous n'avions l'espoir prochain d'un chemin de fer qui me permettra, à la rigueur, de venir le matin vous demander quelques heures de joie et de bonheur, et de retourner le même jour à ma ville épiscopale. J'avoue que je ne suis pas de ces censeurs chagrins qui ne trouvent rien de bon à notre époque, pas même les chemins de fer; j'aime beaucoup ce nouveau moyen de transport, qui donne à l'homme la vélocité de l'aigle; mais le jour où le chemin de fer étendra sa ligne rapide jusqu'aux extrémités de mon diocèse, je ressentirai pour lui une double affection, et je lui promets de le défendre avec une nouvelle ardeur contre ses adversaires.

En attendant ces jours de prochaines et plus faciles réunions, j'ai voulu venir, cette année, présider moi-même votre distribution des prix, vous voir et vous bénir, et verser aussi mes bénédictions sur ces semaines si longtemps attendues et désirées, qu'on nomme les vacances.

Quel mot je viens de prononcer, mes chers enfants! comme il fait tressaillir votre cœur! Vous pensez peut-être que je vais prendre la parole pour comprimer en vous un désir si naturel à votre âge, et dont le bonheur anticipé fait déjà palpiter vos jeunes poitrines. Non, tel n'est point mon dessein; je viens au contraire vous dire, en combinant deux passages de l'Ecriture : que chaque chose a son temps, que la perfection consiste à bien faire ce que l'on fait, et qu'aujourd'hui il ne saurait y avoir rien de plus parfait pour vous que de jouir, avec la sage modération du chrétien, de ce temps de repos fixé par votre règle, et ménagé par la Providence. *Omnia tempus habent.....* (*Eccle.* III, 1) *bene omnia fecit* (*Marc.* VII, 37). Dans quelques semaines, si j'avais à vous entretenir, je vous dirais : le temps de la retraite, d'un plus grand silence, d'une étude plus sérieuse, le temps de former votre intelligence et votre cœur d'une manière plus spéciale, le temps de la vie de séminaire est revenu, et vous devez, pour être fidèles à notre principe, faire consister toute votre perfection à vous soumettre à une vie de règle qui, si elle a ses contraintes et sa sévérité, sait néanmoins les tempérer avec l'art merveilleux de l'affection. C'est ainsi, mes enfants, qu'il faut entendre la piété : bien faire chaque chose, et la faire en son temps. Si la piété était toujours ainsi comprise et pratiquée dans la vie chrétienne, elle serait mieux appréciée et moins sujette aux accusations de ceux qui ne la connaissent pas.

J'ai l'intention, mes chers enfants, de vous donner quelques avis, sur la manière de passer heureusement et saintement le temps de vos vacances; je n'embrasserai pas mon sujet dans toute son étendue, j'omettrai beaucoup de choses, car je dois être court pour ne pas fatiguer votre attention. La pensée qui présidera à mon choix est tout entière dans ces paroles de l'apôtre bien-aimé : « Je vous donne ces avis, afin que vous soyez dans la joie, et que votre joie soit pleine et entière : *Hæc scribimus vobis ut gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum* (*I Joan.* I, 4). » Je voulais d'abord vous indiquer comme disposition à bien passer le temps de vos vacances, la joie du cœur et l'amour de la famille; mais les pensées se sont pressées si abondantes sous ma plume, que je me bornerai à la première réflexion.

Recommander à de jeunes séminaristes, qui vont en vacances, la joie et le bonheur, semblera peut-être inutile et presque dangereux ; je crois même entrevoir une figure austère qui se dresse devant moi avec le ton du reproche. — Veuillez, mes enfants, me prêter quelques instants de bienveillante attention ; j'espère éviter la censure à la fois des esprits austères et des caractères légers.

J'ai cru remarquer dans mes rapports avec les jeunes gens, qu'une chose surtout les éloignait de la piété; cette auguste reine est regardée souvent comme l'ennemie naturelle de tout ce qui réjouit et dilate le cœur; on se persuade qu'elle n'offre rien que de dur, de triste, de sauvage ; qu'elle ôte au caractère son affabilité, au cœur sa naïve et confiante sensibilité. On se plaît, par une méprise toute gratuite, à revêtir la piété de je ne sais quels habits lugubres, et naturellement cette conviction, gravement erronée, entretient contre elle une secrète aversion ; car, dit le Docteur angélique, *l'esprit humain ne peut pas supporter longtemps ce qui est triste* (1). — Ainsi, mes enfants, pour appliquer ces réflexions à notre sujet, un élève se dira : je voudrais bien continuer à être pieux pendant les vacances, mais vraiment la chose me sera impossible, et ma résolution est impraticable ; car, pendant les vacances, quand ce ne serait que pour sauver et protéger contre d'injustes empiétements la signification grammaticale du mot, il faut bien se livrer au repos, à la joie, à l'expansion d'une liberté si chèrement achetée par dix mois de travail assidu. Or, la piété ne saurait se concilier avec de semblables projets, elle est toujours au moins en demi-deuil, et cette seule pensée, à 15 ou 18 ans, fait un peu frissonner le cœur. — Mon enfant, si j'étais à votre

(1) *In Ethic.* l. VII, lect. 6, p. 141. Ed. Venise.

Digitized by Google

place, je ferais un raisonnement tout opposé, et je dirais : Le temps des vacances est un temps de bonheur vrai, de gaieté franche, et c'est précisément pour cela que, pendant les vacances, je serai, s'il est possible, encore plus pieux qu'au séminaire. — Et ce raisonnement serait parfaitement juste : car j'ose défier tous les sentiments humains de donner à l'âme autant de gaieté franche, de bonheur intime, d'épanouissement extérieur, autant de cordialité expansive, que la piété vraie, intelligente et sagement dirigée.

Saint Bernard adressait un jour des paroles de congratulation à ses religieux ; vous croyez peut-être qu'il va les féliciter de leurs mines sévères et de leurs physionomies pleines de langueur et de tristesse ; écoutez plutôt : « Votre physionomie me plaît, s'écrie-t-il, votre visage est plus ouvert et plus riant... votre obéissance est verdoyante et fraîche comme une prairie arrosée par des sources abondantes; on dirait que vous portez toujours des fleurs dans vos mains, en signe de joie. *Vultus hilarior... actus obedientiæ vestræ lætus intueor, non murmure tetros, non tristitia subobscuros...., sed quodam spirituali gaudio jucundos et floridos. Sic sunt, ac si semper flores gestetis in manibus* (1). » — Si saint Bernard parlait ainsi à des religieux voués par état à la pénitence et à la mortification, à combien plus forte raison puis-je vous adresser les mêmes conseils, à vous, mes enfants, dont la vocation est différente, dont la vie s'épanche à pleins bords et appelle la joie et la dilatation. Oui, je me sens pressé de vous dire, en commentant les paroles du saint docteur : que votre physionomie soit toujours ouverte et riante ; ayez toujours des fleurs à la main, les fleurs de la paix, de la joie, de la confiance. Que votre âme si vive, si ardente, si impétueuse, s'épanouisse à l'extérieur comme une prairie arrosée par des sources limpides et fraîches. Avec de pareilles dispositions, vous aimerez la piété, car elle ne vous effraiera plus ; vous la prendrez pour votre compagne, et elle fera le bonheur, non-seulement de vos vacances, mais de votre vie tout entière. Vous deviendrez aussi un gracieux ornement pour la religion, votre vue seule aura je ne sais quoi d'angélique, qui attirera les âmes à Dieu.

Ces maximes ont toujours été celles de l'Eglise ; toujours elles ont été enseignées par les Ecritures, par les maîtres de la foi, et les pieux instituteurs de la jeunesse : *Le cœur du juste*, dit l'Esprit-Saint, *est dans un festin continuel* (*Eccli.* xxx, 27). » — « Les chrétiens, dit saint François de Sales, sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des anges qui ont des cœurs humains... leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toute chose avec douceur et suavité (2). » — « Nos jeunes élèves, disait un vénérable religieux du moyen âge, doivent faire paraître au dehors les fruits odorants de la gaieté et des consolations célestes : car il n'est rien de plus agréable dans une âme qui professe la piété, qui désire mener une vie spirituelle et angélique, que de montrer dans toutes ses actions la face souriante et heureuse d'un ange. Je ne croirai jamais que ce soit un bon signe, de voir un élève qui affecte un air sombre et suit les fantaisies de son imagination. Il doit obéir à ceux qui ont la charge de le conduire, et apprendre à être gai et joyeux, pendant le temps d'une honnête et sainte récréation. Saint François d'Assise recommandait à ses frères d'avoir toujours un air gai et de ne jamais donner accès à la tristesse, qui est meurtrière pour l'esprit et le corps (3). »

Or, mes enfants, si tel doit être l'état général de votre âme et de votre physionomie pendant toute l'année, il me semble que je suis en droit d'appliquer spécialement ces principes au temps des vacances. Là, plus que jamais, sans négliger vos autres devoirs, et en accordant à l'étude un temps raisonnable, vous devez vous livrer à la douce expansion de cette joie pure qui est comme le rayonnement perpétuel de l'âme du juste. Là surtout vous devez montrer toujours, selon la parole de ce saint religieux, la face souriante d'un ange, afin que tous ceux qui vous verront soient édifiés, et se sentent doucement attirés à Dieu ; afin que vous-mêmes vous ayez une piété plus vraie, plus solide, plus inébranlable. Si, au contraire, égarés par une tendance fâcheuse, ou une piété mal entendue, vous alliez vous condamner à une vie triste et sombre, vous deviendriez pour votre entourage une source d'ennui et de fatigue ; et vous-mêmes vous finiriez peut-être par vous détacher d'une piété sèche et stérile, qui ne donnerait aucun soulagement à votre cœur, aucune expansion à un caractère vif et aimant ; car, n'oubliez pas le principe de saint Thomas : « L'esprit humain ne peut pas aimer longtemps ce qui est triste. » C'est cette pensée, plus profonde que vous ne pouvez le soupçonner à votre âge, qui m'engage à vous adresser ces conseils. Mon désir le plus ardent est de vous voir conserver vos habitudes de piété pendant les vacances, et voici mon raisonnement : pour être pieux longtemps, il faut aimer la piété ; pour aimer la piété, il faut qu'elle soit aimable ; et elle ne saurait être aimable, surtout à votre âge, si elle n'est joyeuse et pleine d'expansion. A vous surtout il faut appliquer la maxime du Docteur angélique et dire : un jeune homme ne supportera pas longtemps ce qui est triste. C'est donc travailler efficacement au bonheur et à la sanctification de vos vacances, que de vous dire avec saint Bernard : que votre physionomie, expression de l'état de votre âme, soit toujours gaie ; que la vie joyeuse de l'intérieur

(1) *In Cant.* serm. 65, n. 6. — Serm. 58, n. 11.
(2) *Vie dévote*, I part. c. 2.
(3) Cité dans les *Ages de foi* par Digby, tr. Daniclo, t. I, p. 199.

Digitized by Google

soit comme une fleur belle et délicate qui se projette sur les traits du visage, *Jucundos et floridos... ac si semper flores gestetis* ; de vous dire avec l'Esprit Saint, que votre cœur soit toujours comme dans un festin perpétuel ; ou bien avec saint François de Sales : « Je voudrais que nous chantassions partout (1). »

Je ne me lasse point, mes chers enfants, de vous rapporter la conduite et les paroles des saints. Ecoutons encore saint Philippe de Néri ; sa doctrine est trop précieuse pour n'être point recueillie avec un pieux respect ; ses conseils sont trop doux et trop sages pour n'être pas savourés avec un religieux empressement. Saint Philippe de Néri a été un des saints les plus admirables, les meilleurs, et j'oserai dire les plus maternels de ces derniers temps. Il s'était dévoué, d'une manière toute spéciale, à l'éducation de la jeunesse ; il aimait beaucoup les enfants, il se plaisait à les réunir autour de lui : avec la bonté d'un père, et une gracieuse affabilité, il les excitait à jouer, et à se livrer à leurs joyeux ébats ; quoique déjà vieux et cassé par les ans, il prenait part lui-même à leurs jeux. Il ne pouvait souffrir, dit l'historien de sa vie, qu'ils s'abandonnassent à la tristesse. S'il apercevait parmi eux quelque visage abattu, il s'approchait et le frappant doucement de sa main paternelle, il l'exhortait à la joie. Une longue expérience lui avait appris que les cœurs joyeux embrassaient plus facilement la vertu : *Longo enim experimento didicerat hilarem multo facilius quam tristem ad Christianam virtutem perduci.* Aussi il avait une bienveillance toute spéciale pour les caractères gais et épanouis : *Hilares atque jucundos singulari quadam benevolentia complectebatur* (2). Un jour il reçut la visite d'un jeune homme auquel pour l'éprouver il adressa les reproches les plus amers ; et comme celui-ci ne perdit pas un seul instant sa joie et sa sérénité, saint Philippe l'embrassa avec affection, lui fit de gracieux présents, et le congédia en lui disant : Courage, mon fils, continuez à vivre ainsi joyeux : la joie est certainement le meilleur chemin pour nous conduire à la vertu : *Perge, fili, cum tua istiusmodi lætitia ; hæc enim profecto optima est ad virtutem via* (3).

Ajoutons quelques conseils pour mieux pratiquer cette belle doctrine.

La joie que je vous recommande doit être calme et modérée. En vous parlant de la joie du cœur et de son rejaillissement sur la physionomie, je n'ai point voulu faire l'éloge de la légèreté, ni de la dissipation. La joie d'une âme chrétienne doit toujours être décente et réservée ; il n'y a rien dans ses rires, dans ses gestes, dans ses paroles, qui sente l'évaporation et qui soit l'expression d'un plaisir immodéré. Elle prend part aux amusements honnêtes, mais toujours avec la convenance d'une personne qui se respecte : la modestie de son bonheur en rehausse l'éclat aux yeux du monde, et j'oserai dire qu'elle en augmente ou qu'elle en prouve la vérité ; car la joie, comme du reste tous les autres sentiments, est d'autant plus vraie et sincère, d'autant mieux sentie, qu'elle est calme et ordonnée : c'est comme un de ces lacs profonds et limpides, dont on ne mesure bien toute la profondeur, que lorsque les eaux en sont tranquilles, et leur calme immobile est lui-même une preuve de la profondeur. Ainsi, mes chers enfants, pendant vos vacances, tout en prenant part aux joies et aux parties de plaisir ménagées par les circonstances ou par la tendresse de vos parents, n'oubliez jamais les règles de la bienséance ; livrez-vous, en présence de Dieu, à une joie douce et sereine ; qu'il n'y ait point d'arrière-pensée, point de nuages qui troublent la fête de votre âme. Mais aussi que tout respire en vous le sentiment des bienséances, que tout annonce ce tact de l'âme chrétienne, qui sait s'arrêter, surtout dans les démonstrations extérieures, et qui reçoit le plaisir innocent, comme une eau limpide qu'il faut verser sans précipitation, pour ne point la troubler.

Il faut en second lieu que votre joie soit pure, et elle sera pure, si vous vivez dans la crainte de Dieu. Le plus grand ennemi de la vraie joie est le péché. Quand l'âme est bien avec Dieu, elle demeure toujours calme et heureuse, et ce bonheur intime rejaillit sur tous les traits de la physionomie. Qui pourrait la troubler puisque Dieu est avec elle ? — Le nuage du péché assombrit l'âme ; il répand dans l'intérieur je ne sais quelle teinte obscure, triste et noire, qui décolore toutes nos pensées. C'est une loi divine, dit saint Augustin, la conscience criminelle est à elle-même son propre bourreau. On peut s'étourdir quelques instants ; on peut simuler au dehors un bonheur de convention, mais le cœur est blessé et traîne avec lui le fer meurtrier. — Conservez donc toujours votre âme pure, si vous voulez garder au fond du cœur une fontaine toujours fraîche de joie et de bonheur. Fuyez l'apparence même du péché ; à votre âge, il faut si peu de chose pour troubler la sérénité du cœur. Une pensée, un geste, un regard ! et la source est altérée. Oh ! mes chers enfants, si vous saviez combien c'est une belle chose que la pureté de vos âmes, vous les conserveriez toujours blanches comme cette aube que

(1) Lettre 116, *Œuv. compl.*, édit. Migne, t. V, p. 603.

(2) Quamvis affecta jam esset ætate, viribusque admodum infirmis, tamen caritate animos viresque sufficiente, sæpissime per Urbem incedentem vidisses stipatum gregibus juvenum, modo hunc, modo illum suaviter alloquentem de iis rebus, quæ unicuique eorum congruere videbantur. Sæpe etiam in apertum eos deducebat, atque ut sese jactis laterum fragminibus aliisque hujusmodi honestis lusibus recrearent, hilariter hortabatur ; quin et ipsemet ludum auspicabatur. — Bolland. *Vita S. Philip.* 26 maii, c. 16, n. 202.

(3) Bolland. *Vita S. Philip.* 26 maii, c. 16, n. 205.

Digitized by Google

le jeune prêtre revêt pour dire sa première messe; et cette angélique sainteté maintiendrait toujours en vous la joie si naturelle, si nécessaire à votre âge, et si chrétienne quand le cœur est pur. Saint Bernard l'a dit avec beaucoup de raison : « Un air sombre, un visage où se peint la tristesse, montrent que la piété ne règne plus dans le cœur: *Nebulosa corporis compositio et facies tenebris obscurata tristitiæ devotionem, ab animo recessisse significant.* » (*De virtute obedient.*) C'est comme un arbre dont le centre est attaqué par l'insecte rongeur: peu à peu il perd son feuillage verdoyant, ses fleurs et ses fruits, ornements de sa féconde jeunesse.

Mes chers enfants, l'éducation parfaite est une harmonie; c'est l'accord de l'intelligence, du cœur, de la volonté, de l'imagination, sous la haute direction de la sagesse, et la joie doit être comme l'expression de cette harmonie; c'est le chant de l'âme toujours joyeuse, c'est l'accomplissement de la parole de saint François de Sales : « Je voudrais que nous chantassions partout. » Dans cette pieuse maison, sous la direction si paternelle et si dévouée de votre bon supérieur et de ses dignes collaborateurs, tout est combiné pour cet heureux développement de toutes les facultés. Puisse le ciel bénir leurs efforts et leur donner en votre personne et plus tard au diocèse tout entier, de ces élèves qui sont une gloire et un bienfait, dont le fond est excellent, dont la nature est riche à l'intérieur, et dont la face, pour rappeler les paroles du bon père Franciscain, est souriante et heureuse comme celle d'un ange. Je ne saurais rien souhaiter de meilleur à vous, à vos excellents maîtres, et au Diocèse dont vous devez être la couronne d'honneur, la fleur odorante et le fruit savoureux, *Gloria, et gloriatio, et lætitia, et corona exultationis* (*Eccli. I*, 11). — *Suavitatem odoris, et fructus honoris* (*Eccli.* XXIV, 23).

—

Discours pour la distribution des prix de l'institution diocésaine de Pons, prononcé le 3 Août 1865, *par Mgr Landriot, évêque de la Rochelle et Saintes*

Mes chers Enfants,

Il est toujours doux pour un père de se rapprocher de sa belle et nombreuse famille. C'est le sentiment que j'éprouve toutes les fois que j'arrive au milieu de vous; et si ce n'était la distance, vous me verriez plus souvent venir partager vos joies, je dirais presque vos travaux, vos récréations, votre vie de famille. J'espère que bientôt les coursiers ailés des chemins de fer prendront leur vol dans ces régions; alors il n'y aura plus de distance, et les corps iront presque aussi vite que la pensée. C'est vous dire avec quel bonheur je salue à l'avance ces jours depuis longtemps promis, où je pourrai appliquer à mes courses dans le diocèse ces paroles de nos Livres Saints : « Faites tout avec rapidité, *in omnibus operibus tuis esto velox* (*Eccli.* XXXI, 27). Il en est qui regrettent les pataches et beaucoup de vieilleries des temps anciens. Assurément il y avait d'excellentes choses dans les temps anciens, mais gardons-nous des manies de certains antiquaires, et sachons jouir de tout ce qu'il y a de bon et de sagement progressif à notre époque.

Horace, s'il m'en souvient, recommande à celui qui veut parler de choisir d'abord une matière convenable, en rapport avec les forces de l'orateur et avec les dispositions de ceux qui écoutent. Ce précepte me crée une situation assez difficile, et sans les débris qui sont restés dans ma mémoire, débris d'une vie autrefois consacrée à l'enseignement, j'aurais cédé la place à quelque autre, par exemple à votre excellent Supérieur, qui aurait bien voulu, avec sa parole vive, éloquente et variée, nous faire un de ces charmants et splendides feux d'artifice, auxquels il vous a depuis longtemps accoutumés.

Quel est donc le sujet que je choisirai pour en faire le thème de notre causerie de famille?— En me conformant à la vieille maxime qui enseigne de choisir ce qui peut intéresser l'auditoire, et ce qui est en rapport avec ses occupations habituelles, j'ai l'intention de faire avec vous une causerie à propos de vos auteurs classiques.

Je ne veux point renouveler une vieille et ridicule querelle, où ces malheureux auteurs ont été rendus responsables de tous les maux qui pèsent sur l'Europe. Cette querelle est jugée au tribunal du bon sens, de l'expérience, des traditions chrétiennes, et s'il reste encore quelques esprits non convaincus, cela tient ou à l'orgueil du parti pris, ou bien encore à cette maladie intellectuelle qu'on appelle l'idée fixe, et à laquelle la médecine a réservé un nom particulier tiré de la langue grecque (1).

Nous continuerons donc à vous dire : lisez et méditez les classiques grecs et latins; étudiez cette belle forme des langues antiques. Ce sont elles qui ont développé le génie de tous les grands hommes du Christianisme, depuis les Jérôme et les Grégoire jusqu'à Fénelon et Bossuet; ces esprits éminents ont prouvé par leur exemple qu'on pouvait être ami des belles formes et profondément religieux; car la forme éternelle du beau, c'est le Verbe, c'est le Christ, et à ce point de vue élevé, la belle parole n'est qu'un reflet du Verbe dans l'âme. Apprenez donc, à l'école de ces grands maîtres, cette exquise pureté des lignes et des contours, cette science de l'ordre lumineux, *lucidus ordo*,

(1) Il est évident que nous ne parlons pas de ceux qui veulent un sage mélange des deux littératures ; nous l'avons toujours conseillé et pratiqué : nous avons toujours désiré qu'on introduisît dans les classes, avec une convenable mesure, une série d'auteurs chrétiens.

Digitized by Google

ce poli de la phrase, cette splendeur de l'expression, cette élégance de la diction, ce gracieux du discours, qui donnent à la pensée toute la richesse et la variété d'un magnifique vêtement. Nous voudrions que tous, à des intervalles sans doute inégaux, vous pussiez vous rapprocher un peu de cet idéal de l'orateur, dont Cicéron disait : « Ses pensées profondes et originales étaient revêtues de formes légères et transparentes; rien de si aisé, rien de si flexible que le tour de ses périodes. Il faisait des mots tout ce qu'il voulait, et nul orateur ne savait aussi bien que lui se rendre maître de sa phrase. Sa diction était claire comme le ruisseau le plus limpide. Elle coulait avec une aisance dont jamais rien n'interrompait le cours. Pas un mot qui ne fût mis à sa place, et enchâssé dans le discours, comme les différentes pièces dans les ouvrages de marqueterie... Son style étincelait de ces ornements d'expressions et de pensées, que les Grecs appellent figures; distribués dans tout le discours ; c'étaient comme autant de brillants qui en relevaient la parure (*Brutus*, c. 79). »

Evidemment ces qualités n'ont rien de païen, si nous prenons ce mot dans sa mauvaise acception ; elles forment, selon une belle expression de saint Grégoire de Nazianze, le patrimoine commun de l'humanité ; patrimoine que le Verbe lui-même nous laisse en héritage (*Orat.* 4, c. 106).

J'ajouterai que toutes ces qualités du style ont un immense avantage, même sous le rapport de l'éducation de l'âme ; les habitudes de bon ton, de délicatesse, l'atticisme des manières et les grâces de l'urbanité se prennent beaucoup plus qu'on ne croit à la culture du discours.

Etudiez les auteurs anciens, car vous y trouverez d'excellents conseils de vertu, et comme dit saint Basile : « Nous devons nous pénétrer de leurs maximes. . . Nous devons aimer les discours qui renferment de sages préceptes, et puisque les belles actions des hommes de l'antiquité se sont conservées par la tradition, ou dans les écrits des poëtes et des historiens, ne nous privons point de l'utilité que cette lecture peut nous procurer (*De legend. lib.*).

Etudiez les auteurs anciens, car souvent leurs maximes feraient rougir plusieurs Chrétiens. Cette pensée n'est pas de moi ; elle est constamment reproduite dans les œuvres de saint Chrysostome (1). Et comme disait l'abbé D'Olivet, les vertus de Socrate ne suffisent pas, mais commençons d'abord par les avoir. Combien de chrétiens, auxquels, en fait de loyauté, de droiture, de probité et d'autres vertus, il serait facile de faire un petit code de morale qui ne leur serait pas inutile, et qu'on aurait entièrement extrait des auteurs païens !

Je résume cette question avec un auteur qui ne sera pas suspect. Saint François d'Assise avait un respect très-grand pour la littérature ancienne ; il recueillait avec scrupule les écrits des païens. Un de ses disciples lui en demanda un jour la raison. « Mon fils, répondit-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom de Dieu. Ce qu'il y a de bien dans ces écrits n'appartient ni au paganisme, ni à l'humanité, mais à Dieu seul, qui est l'auteur de tout bien, *Fili, litteræ sunt ex quibus componitur gloriosissimum Dei nomen. Bonum quoque quod ibi est non pertinet ad paganos neque ad aliquos homines, sed ad solum Deum cujus est bonum* (2). »

Continuez donc, mes amis, à épeler le nom de Dieu écrit partout, et même dans vos ouvrages classiques. Etudiez-les, j'oserai le dire, avec un sentiment profond de vénération religieuse ; « car, dit saint Augustin, un des buts de l'Incarnation du Verbe a été de confirmer par son autorité divine toutes les vérités renfermées dans les écrits des philosophes et des poëtes de l'antiquité (3). » Ces vérités ont donc reçu par la venue du Messie une sorte de consécration surnaturelle qui doit nous les rendre doublement chères

Veuillez me pardonner ces préliminaires ; je tenais à résumer sommairement ces principes avant d'arriver au sujet de ce discours.

Il m'est venu à la pensée, mes chers enfants, de relire à votre intention les *Géorgiques* de Virgile, et voici pourquoi. Je me suis dit : il y a aussi des *Géorgiques* de l'intelligence ; car *Géorgiques* veut dire la science de la culture, la science des travaux de la terre ; mais il y a aussi une culture des esprits, et ses règles doivent être analogues à celles de l'agronomie.

Essayons donc un parallélisme entre ces deux ordres d'idées : j'aurais d'abord désiré le faire un peu plus complet, mais le temps me manquera, et je serai obligé de renvoyer à plus tard beaucoup d'autres détails, et en particulier ce qui concerne la culture de la vigne et des abeilles.

« Autrefois, dit le Cygne de Mantoue, la terre, sans y être sollicitée, n'en prodiguait que plus librement ses biens,

. . . . . Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
(Virgil., *Georg.*, l. I, vers. 127, 128).

« Mais depuis, la Divinité a voulu que l'expérience et la réflexion enfantassent les arts avec une pénible lenteur, que le travail des hommes fît sortir l'épi des sillons, et fît jaillir l'étincelle des veines du caillou,

(1) Cum ergo Græci plus quam nos philosophi sint, quam nos habebimus defensionem ! (*Eclog. de Mulierib.* hom. 14, t. XII, p. 705.) — Ideo pudet me et obstupesco, dum apud Gentiles video qui pecunias despiciunt, apud nos vero omnes illa cupiditate insaniunt (*In Joan.* hom. 84, t. VIII, p. 572). — Pudore suffundamur, terrore afficiamur, si gentes quæ Deum non norunt sæpe sunt pudicæ et temperantes ; erubescamus, cum illis simus deteriores. (In *Ep. I ad Thessal.* hom. 5, t. XI, p. 559.)

(2) Cité par Ozanam, *Correspondant*, t. XX, p. 67.

(3) Ep. 137, n. 12, t. II, p. 607.

Digitized by Google

Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.
(*Ibid.*, 133-135.

« Elle n'a pas voulu qu'il fût aisé de cultiver la terre; elle a fait du labour un art difficile, elle excite les mortels par l'aiguillon du besoin; elle ne veut pas que leur empire s'engourdisse dans la paresse. »

. . . . . Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda :
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
(*Ibid.*, 121-124)

Cette loi est la même dans l'ordre intellectuel : depuis la chute, l'homme a été condamné à l'ignorance, et il doit cultiver à la sueur de son front le champ du savoir. La loi est générale, et il n'y a pas d'exception : s'il y en avait une, elle ne serait pas en faveur des hommes capables et des intelligences supérieures; car, s'ils veulent arriver à un résultat sérieux, ils doivent travailler plus que les autres. Aussi, en lisant l'histoire, je les vois tous, laboureurs infatigables, courbés sur la charrue, et enfonçant le soc dans la terre de leur esprit. Il faut qu'ils fassent sortir laborieusement le froment de la pensée du sillon de leur intelligence, et nous ne savons pas combien chaque épi leur a coûté de travaux et de peines. Nonchalants convives, nous nous asseyons à leur table intellectuelle, nous mangeons le pain de vie, *pane vitæ et intellectus* (*Eccli.* xv, 3), mais nous ne comptons pas les gouttes de sueur qui l'ont arrosé. Etudiez leur vie, qu'ils s'appellent Démosthènes, Pline l'ancien, saint Thomas, Bossuet, vous les verrez tous porter le poids du jour et de la chaleur; et comme on l'a dit du dernier, c'était un bœuf à la peine, *Bos suetus aratro*. Ou bien encore, je les vois frapper à coups redoublés, et avec une persévérance que rien ne décourage, battre le caillou pour en arracher l'étincelle du génie, *et silicis venis abstrusum excuderet ignem*.

Vous ne serez donc point étonnés, mes chers enfants, si vos maîtres vous excitent au travail; s'ils vous aiguillonnent; si, semblables à des laboureurs actifs et industrieux, ils pressent le pas d'un troupeau parfois indolent.

Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.
(Virgil., *Georg.* I, 45-46).

En agissant ainsi, vos maîtres ne cèdent qu'à un véritable et profond sentiment d'affection pour vous. La loi du monde physique et moral est celle-ci : Rien sans travail, le travail est la seule condition possible d'un succès sérieux et permanent. Qu'on cultive les sillons des terres labourables ou les campagnes de l'esprit, il faut accepter le travail et s'y résigner. La paresse est la mère de la pauvreté et du dénuement, dans l'ordre moral ou matériel, *omnis autem piger semper in egestate est* (*Prov.* xx, 5). « J'ai passé par le champ du paresseux, continue l'Esprit-Saint, et tout était plein de ronces et de vieilles masures : *Per agrum hominis pigri transivi... et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat* (*Prov.* xxiv, 30, 31). »

Si donc, mes amis, vous ne voulez pas que votre avenir soit comme un champ couvert de ronces et d'épines, si vous y voulez des fleurs et des fruits, travaillez dès votre enfance, travaillez encore, travaillez toujours, il n'y a pas d'autre voie pour réussir. Aussi devriez-vous, avec un peu de reconnaissance et d'intelligence de vos véritables intérêts, devriez-vous remercier vos maîtres, quand ils vous excitent, quand ils vous pressent, et même quand un coup d'aiguillon un peu fort vient réveiller le bœuf attardé. Il peut y avoir soubresaut dans la nature, mais ce coup vigoureux était nécessaire pour fendre peut-être un morceau de terre endurci; il fallait le porter, alors même que l'attelage devait se plaindre et trouver le laboureur inhumain.

Discessu mugire boves, atque omne querelis
Impleri nemus, et colles clamore relinqui.
(*Æneid.*, VIII, 215-216.)

Il arrive un moment où tout se calme et reprend sa joie accoutumée, et comme dit encore le poëte :

Læta boum passim campis armenta videmus.
(*Ibid.*, III, 220.)

En vain vous m'objecteriez les difficultés, les impossibilités, l'ingratitude du sol, les intempéries de la saison, ma réponse est toujours dans Virgile :

. . . . . Labor omnia vincit
Improbus. . . . . .
(*Georg.*, I, 145.)

Apprenez de bonne heure à vouloir, à commander à votre esprit, à votre cœur, à votre imagination, à votre volonté; et quand les puissances rebelles, sous la direction de la paresse, feront entendre leur voix, répétez le terrible *quos ego*... Ou bien encore, répondez énergiquement avec le satirique : « Ainsi je veux, ainsi j'ordonne, que ma volonté soit la loi. »

Hoc volo, sic jubeo : sit pro ratione voluntas.
Juvenal, *Sat.* VI, 222.)

Quand vous aurez parlé avec ce ton de commandement sans réplique, vous verrez aussitôt toutes vos facultés, semblables à des légions de fourmis industrieuses, se dresser de toutes parts, marcher en ordre de bataille, former des monceaux de provision, accumuler des trésors, là où l'on ne croyait pas possible de recueillir autre chose que des produits infructueux.

On ne sait pas, mes amis, ce que peut faire une volonté énergique. Archimède disait : Donnez-moi un point d'appui, et je remuerai le monde; je dirais volontiers aussi : donnez-moi un jeune homme qui sache vouloir, et je réponds de son avenir. Le travail qui vous est ici commandé, n'aurait-il d'autre résultat que d'exercer votre

Digitized by Google

volonté, ce serait déjà une grande et magnifique opération. Et je ne parle pas des joies de la difficulté vaincue, du bonheur qu'on éprouve à voir partir une étincelle de ce caillou si dur de la paresse, de l'indolence, de l'esprit endormi; il est tout étonné lui-même, il est fier d'avoir pu donner des étincelles sous le coup qui l'a frappé.

En vain vous m'objecterez la pauvreté du sol, je réponds toujours avec Virgile, que souvent les terrains incultes, défoncés par le soc de la charrue, brillent entre tous par leur fécondité.

> At rodis enituit impulso vomere campus.
> (*Georg.* II, 211.)

Ne vous laissez point décourager : l'âme humaine, disaient les anciens, est un tout en puissance, c'est-à-dire qu'elle renferme les semences de toutes les grandes choses. Sans doute il est des natures plus riches les unes que les autres, il serait injuste de demander à toutes les mêmes produits; mais en général on se défie trop de la fécondité du sol humain. Ces défiances servent de merveilleux prétextes à la paresse, et l'on ne sait pas combien l'indolence a enseveli de germes précieux, qui eussent pu, avec un peu de culture, devenir de grands arbres. Travaillez donc avec vigueur, travaillez avec constance, travaillez avec la ferme conviction d'arriver, et tôt ou tard vous vous assiérez avec une noble fierté, comme le laboureur sous sa tente, et vous direz, en contemplant votre riche moisson, vous direz avec le poëte : un travail opiniâtre a triomphé de tous les obstacles, *labor omnia vincit improbus*.

Voyons maintenant les détails de la culture : « Avant tout, il convient de bien aplanir son aire sous le poids d'un énorme cylindre, de la pétrir en quelque sorte, d'en consolider le fond avec un ciment qui sache durcir et résister, de peur que l'herbe ne pousse au travers, ou que le sol ne se fende vaincu par la sécheresse. »

> Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
> Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
> Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat.
> (*Georg.* I, 178-180.)

Ces paroles apprennent aux élèves à se former un esprit sérieux, solide, à se construire une aire intellectuelle tellement compacte, que toutes les bonnes choses y entrent pour n'en plus sortir. Souvent le jeune homme, par sa légèreté et l'habitude de ses distractions, par l'inconstance et le jeu de ses facultés mobiles, rappelle celui qui disait dans une comédie latine : « Je suis plein de fentes, et je fais eau de toutes parts, *plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo* (1).

Pour éviter ce grave inconvénient, suivez le conseil du poëte, commencez par aplanir votre aire, mettez-y du ciment qui sache résister, *et creta solidanda tenaci;* le ciment de la force, du courage, de la persévérance. C'est ainsi que vous vous ferez un caractère viril, non pas seulement pour l'étude, mais pour toutes les fonctions, pour tous les devoirs de la vie. Ce qui manque le plus à notre époque, ce sont les caractères virils, ce sont les hommes, ce sont les esprits vigoureux. Ils ne se sont pas exercés de bonne heure à aplanir solidement le fond de leur nature, à y faire passer le cylindre de la patience et d'une intelligente pression, *ingenti æquanda cylindro*, et maintenant ils font eau de toutes parts aux événements de la vie, *hac atque illac perfluo;* ce ne sont plus des hommes, ce sont des terres délayées.

Autre précaution, il faut écarter les oiseaux : « Si tu n'écartes pas les oiseaux par un bruit qui les épouvante, c'est en vain que tu regarderas les belles récoltes de tes voisins, il te faudra soulager ta faim en secouant les chênes de la forêt. »

> Et (nisi) sonitu terrebis aves. . . . .
> Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum
> Concussaque famem in silvis solabere quercu.
> (*Georg.* I, 156-159.)

Voilà, mes amis, une affreuse menace! et c'est à cela qu'on s'expose, quand on ne chasse pas les oiseaux! Terrible châtiment pour une faute en apparence si légère. — Qu'est-ce donc que ces oiseaux plus dangereux que ceux de la fable (2)? Il me semble qu'on peut entendre, par cette expression symbolique, toutes les idées mobiles, inconstantes, toutes les fantaisies, tous les caprices de l'imagination. Citons un exemple : vous êtes à l'étude, tout à coup mille pensées singulières, bizarres, disparates, se présentent; elles vous occupent, elles vous amusent, vous les retenez pour converser familièrement avec elles, vous cherchez même à leur donner une pâture dans les verdoyantes campagnes de votre esprit. — L'heure de la prophétie est arrivée; vous êtes un homme perdu, et le châtiment du poëte est suspendu, comme l'épée de Damoclès, sur votre tête, *concussaque famem in silvis solabere quercu*. Quel avenir! Aussi, pour échapper à cette ignominie, chassez bien vite ces oiseaux malfaisants, corrupteurs, cruels, et d'autant plus dangereux que vous les aimez peut-être, que vous les trouvez charmants et de délicieuse compagnie, *et sonitu terrebis aves*.

Cela fait, il faudra, dit le poëte, « mettre le feu au champ stérile, brûler les chaumes flétris, les faire dévorer par la flamme pétillante. Cette précaution produit d'excellents résultats, soit que la terre tire de là des forces secrètes et comme une nourriture succulente, soit que le feu l'épure en la consumant, et que les vapeurs mauvaises s'en exhalent. »

> Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
> Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis :
> Sive inde occultas vires et pabula terræ
> Pinguia concipiunt : sive illis omne per ignem
> Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor.
> (*Georg.* I, 84-88.)

Ces chaumes flétris sont le symbole de

(1) Térence. *Eunuq.* acte 1er, scène 2, vers 105.

(2) Les Harpies. *Encid.* III, 212 et sq.

Digitized by Google

toutes les excroissances de l'intelligence humaine, de tous ces rameaux inutiles qui absorbent la séve sans produire de fruit : il y en a à tous les âges, mais surtout dans la jeunesse, parce qu'alors la séve de l'âme est exubérante, la terre est trop abondante en sucs, et la végétation pousse avec trop de vigueur. Ces superfluités, ces pousses luxuriantes annoncent un fond excellent, mais il faut les réduire, les brûler, et les cendres serviront d'engrais fertile; la terre de votre âme en tirera des forces secrètes, ses riches facultés seront épurées par cette combustion, et toutes les humeurs malsaines et nuisibles disparaîtront, *atque exsudat inutilis humor.*

Avançons et continuons le commentaire de nos *Géorgiques* intellectuelles : — « Le laboureur ouvre la terre avec la charrue recourbée. »

Agricola incurvo terram dimovit aratro.
(*Georg.* II, 513.)

Ce n'est pas assez : ce premier travail laisse « des rayons de terre que le soc a élevés dans la longueur du champ, il faut les reprendre obliquement, les fendre de nouveau en les croisant avec le fer meurtrier et bienfaisant..... Il faut fatiguer la terre sans relâche et la dompter en maître. »

Et qui, prosciso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
(*Georg.* I, 97-99.)

Quel luxe de précautions ! et cependant elles sont nécessaires. — Dans la culture intellectuelle, il est aussi une manière d'ouvrir l'esprit, de fendre les facultés avec un fer intelligent, de creuser des sillons dans la terre de l'âme, de préparer les voies aux futures espérances de la récolte.

Combien de terres avaient un fonds très-riche ! et cependant elles sont restées à peu près stériles. La semence peut-être y avait été jetée en abondance, mais on avait oublié une précaution préparatoire, indispensable. Ces terres n'ont jamais été entr'ouvertes; on n'y a jamais fait passer le soc de la charrue; ou bien l'on s'est borné à un premier travail, et l'on a oublié de revenir, de reprendre toutes les mottes de terre soulevées par un premier labourage, de les fendre de nouveau : on a oublié de fatiguer la terre sans relâche et de lui commander en maître, *exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.* — Je ne puis que laisser entrevoir la vérité cachée sous ces symboles : car il est des détails que l'intelligence pressent, qu'elle aime à deviner, et que la plume se refuse à décrire minutieusement. Il s'agit ici de ces mille travaux préparatoires que connaissent parfaitement les personnes studieuses. Combien de choses sous ce rapport semblent inutiles, et produisent cependant les plus heureux résultats ! Elles n'ont pas toujours de conséquences immédiates, mais elles sont indispensables. Combien de recherches, de lectures premières, de coups de charrue, dont on ne voit pas le but actuel ou prochain ! Attendez, tout cela c'est la précaution du laboureur qui entr'ouvre la terre, qui rompt les mottes indociles, qui les reprend en sous-œuvre, et qui broye les difficultés d'un futur travail. Si par hasard la terre lui résiste, il s'arme d'un nouveau courage, il se rappelle ses titres de propriétaire et de souverain, et il la dompte en maître, *atque imperat arvis.* Quelle belle et majestueuse souveraineté que celle de l'homme d'étude, quand il plane, par la puissance de la volonté, sur les régions idéales, qu'il commande aux pensées, et que le style arrive naturellement, comme une riche draperie, recouvrir la vérité. « Alors, dit Cicéron, l'esprit n'a pas plus tôt circonscrit la pensée, que les termes viennent en foule. L'esprit, avec l'inconcevable rapidité qui lui est propre, envoie chaque mot à la place où il produit mieux son effet (*Orat.*, c. 59). »

Ces précautions prises, il faut jeter la semence, et la recouvrir de terre :

Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ.
(*Georg.* I, 104, 105.)

Nous voilà à l'heure des semailles; heure importante entre toutes les autres. — Il faut jeter la semence, en suivant les sillons, et les suivant de très-près, *cominus insequitur.* Cette semence, vous la trouverez dans tous les bons auteurs qui sont entre vos mains, auteurs sacrés et profanes, prosateurs, poëtes, littérature ancienne, littérature du moyen âge, littérature moderne. Quel magnifique grenier de semences ! Allez, prenez, jetez dans toutes les directions; semez à droite, semez à gauche, car vous ne savez pas ce qui viendra le mieux et plus facilement, *mane semina semen tuum, et vespere ne cesset manus tua : quia nescis quid magis oriatur, hoc aut illud : et si utrumque simul, melius erit* (*Eccle.* XI, 6). — Semez, en consultant l'opportunité des temps, des lieux, des climats, des températures et de la variété du sol.

Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum!
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
(*Georg.* I, 51, 53.)

La jeunesse est le temps des semailles, et il est écrit que l'homme recueillera ce qu'il aura semé (*Galat.* VI, 8) ; et ailleurs : *Vous ne trouverez point dans votre vieillesse ce que vous n'avez pas préparé dans votre jeunesse* (*Eccli.* XXV, 5). Oh ! combien de riches semences perdues dans la jeunesse, à cet âge mobile, ignorant l'avenir, et ne doutant de rien ! Que de terres auraient pu produire de magnifiques récoltes ! et rien n'est venu. Pourquoi nous étonner de cette désolante stérilité ? On n'y a rien semé, et comme la terre a une certaine chaleur qu'elle doit dépenser, elle a donné des ronces et des épines, dont les germes sont toujours en assez grand nombre dans notre mauvaise nature. Pauvres jeunes gens ! Quelles larmes amères vous verserez peut-être un jour sur votre malheureuse incurie ! Quels regrets inutiles de n'avoir rien semé ! Et chacun dira en parlant de vous : « *J'ai traversé le champ du paresseux, il n'y avait que des mauvaises her-*

Digitized by Google

bes, et des épines et de vieilles masures, « urticæ, et spinæ et maceria lapidum destructæ (*Prov.* xxiv, 30, 31). »

Pour vous, mes amis, vous sèmerez avec une large profusion, vous sèmerez chaque jour et vous ne serez point heureux le jour où vous n'auriez rien laissé tomber dans le champ de votre esprit. Votre intelligence deviendra, avec le temps et à mesure que vous avancerez en âge, comme ces grands parcs anglais, où tout se trouve, une riche habitation, des prairies toujours vertes, des forêts aux arbres gigantesques, des moissons jaunissantes, de claires fontaines, des cascades imprévues, et tout cela dans un magnifique et harmonieux désordre, qui sera l'effet de l'art le plus habile et le plus consommé. Je veux dire qu'après avoir travaillé toute votre jeunesse, vous aurez progressivement tous les produits d'une riche culture; que l'intelligence, le cœur, la volonté, l'imagination et toutes les régions d'une âme étendue et profonde, seront semblables à ces immenses campagnes, à ces vallées où le regard se promène avec délices, et dont l'odeur embaume les airs, *sicut odor agri pleni* (*Gen.* xxvii, 21). — Ou bien, si vous voulez un autre ordre de comparaison, vous serez semblables, à ces sources qui s'élancent à travers la campagne, reçoivent en marchant le tribut des eaux d'alentour, ne refusent aucun des affluents qu'elles rencontrent sur leur passage, et finissent ainsi par devenir de grands fleuves, *quasi magnis fluminibus solent undecumque fieri accessiones multæ* (1).

Après avoir semé, il faut recouvrir de terre, c'est-à-dire laisser la semence descendre dans les profondeurs de l'être, pour la recouvrir ensuite par le silence de la méditation et du recueillement. Quand elle a reçu les germes féconds, on dirait que la terre devient plus silencieuse; elle tombe dans une sorte d'inertie, qui est le commencement de la fécondité; celui qui s'arrêterait aux apparences serait comme effrayé pour l'avenir de la récolte; mais l'agronome expérimenté se réjouit, et son oreille par un pressentiment prophétique semble entendre déjà les mouvements occultes qui se préparent. Ainsi quand la doctrine tombe dans une âme profonde, il se fait un silence sur des abîmes; on dirait que l'âme se retire dans ses replis et ses enfoncements les plus mystérieux, et là, cachée dans la solitude, elle assiste à tous les développements de la génération intellectuelle; les pensées s'écoulent devant elle comme ces eaux de Siloé, qui s'en allaient sans bruit, *aquas Siloë quæ vadunt cum silentio* (*Isa.* viii, 6). Aussi les âmes méditatives sont naturellement silencieuses. L'ange de l'Ecole fut d'abord un bœuf muet, puis il fit retentir l'univers de ses solennels mugissements.

Ce travail que je viens de recommander ne doit pas durer un jour, mais toute l'année, et il ne doit point y avoir de repos trop prolongé.

Hinc anni labor..... Nec requies ..
(*Georg.* ii, 514-516.)

. . . . Nisi et assiduis terram insectabere rostris
(*Georg.* i, 155.)

Comment! vous ne feriez pas pour votre âme ce que le laboureur fait pour ses champs! vous ne voudriez pas vous donner, pour les semences du beau, du vrai et du bien, la peine qu'il prend pour les germes périssables et matériels! Je ne voudrais pas le croire, je ne pourrais pas le croire. Aussi j'aime à vous voir, fidèles à ma pensée, travailler avec vigueur, et sauf le moment des récréations, employer votre temps avec cette sévère parcimonie qui calcule les minutes, et se reproche celles qui s'en iraient, sans emporter avec elles quelque riche dépouille. J'aime à vous contempler traçant dans la plaine le sillon qui contient les espérances d'un bel avenir, portant le poids du jour et de la chaleur, et recommençant le lendemain avec une nouvelle ardeur l'œuvre de la veille: et je m'écrie, avec une joie toute paternelle: O fortunés travailleurs, ô bienheureux ouvriers de la pensée, puisque vous connaissez votre bonheur!

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas. . . . . .
(*Georg.* ii, 458, 459.)

Ou mieux encore avec saint Grégoire de Nazianze: « Je vous animerai de ma parole amie; jeunes coursiers vigoureux, vous êtes déjà pleins d'une ardeur spontanée. Vous appelez de tous vos vœux une glorieuse victoire, mais je presserai encore votre marche, pour la rendre plus rapide, comme ces athlètes, qui dans les jeux olympiques, animent de leurs voix puissantes les plus habiles combattants (2). »

En vous disant qu'il faut travailler sans relâche, ne vous aurais-je point trompés? Virgile admet que les terres se reposent, d'abord par un changement de semences.

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva.
(*Georg.* i, 82.)

Ainsi, mes enfants, vous vous reposerez en allant de la grammaire au calcul, du calcul à l'histoire, de l'histoire à la géographie, de la géographie à la géométrie; mais surtout de la géométrie à l'algèbre! quelle route semée de fleurs, quels vents frais et quels parfums! *O fortunatos nimium!* . . . Mais on dirait que vous ne comprenez pas toute l'étendue de votre bonheur, *sua si bona norint*. Cette intelligence de son propre bonheur est cependant une condition absolument nécessaire, attendu qu'on ne peut pas être heureux sans le sentir. — Que direz-vous au moins des campagnes riantes de Virgile, d'Homère, d'Horace, de Plutarque, sans oublier et y compris le thème grec! si vous ne vous déclarez pas satisfaits, en vérité vous êtes bien difficiles! — C'est peut-être à cause de cette humeur difficile à l'endroit d'un semblable repos, et pour varier les plaisirs, que votre bon Supérieur ajoute de temps en

(1) S. Basile, *De legend. lib.*, n. 8, t. III, p. 587.
(2) Oper. S. Greg. Naz. *Carm.* l. II, sect. 2, n. 5, t. III, p. 1559.

Digitized by Google

temps à ces courses intellectuelles quelques promenades moins métaphysiques, et que moi-même, du fond de mon palais épiscopal, je me permets quelquefois de vous en envoyer sur les ailes des vents. Si par hasard j'étais indiscret, il faudrait me prévenir et je m'imposerais plus de réserve.

Mais j'aperçois un terrain, où, sans conteste, nous allons tous nous trouver d'accord.

Virgile, qui savait tant de choses, n'a pas oublié un détail particulièrement cher à la jeunesse : « Il faut, dit-il, laisser de temps en temps reposer tout à fait la terre; il faut de temps en temps laisser le champ oisif s'endurcir en friche. » Il va même jusqu'à ajouter : « On ne perd rien en le laissant en jachère. »

Alternis idem tonsas cessare novales.
Et segnem patiere situ durescere campum.
. . . . . .
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.
(*Georg.* I, 71, 72, 83.)

Allez donc, mes chers enfants, je ne veux pas vous retenir davantage, et pour continuer le langage de notre poëte, je dirai : nous avons parcouru une assez vaste carrière, il est temps de dételer nos coursiers fumants.

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.
(*Georg.* II, 541, 542.)

Allez-vous reposer dans le sein de vos familles, reposer votre intelligence des rudes travaux de l'année; allez reposer vos cœurs au délicieux ombrage du toit domestique. Vous pourrez y tresser des couronnes parfumées; les fleurs odorantes sont toutes prêtes, vous les trouverez dans vos cœurs et dans le cœur de vos bien-aimés parents. Et comme la bénédiction du Pasteur fait toujours du bien, je bénis ces couronnes, afin que la fraîcheur s'en conserve et qu'elles soient toujours votre joie et votre bonheur; mais n'oubliez pas qu'on ne se repose que pour mieux travailler. Revenez bientôt dans cette chère maison, doux abri de votre jeunesse; revenez, comme ces coursiers vigoureux et frais, qui réclament l'honneur de fournir une nouvelle et brillante carrière. Alors vous aurez été fidèles au vieux souvenir classique : *otiare, quo melius labores.*

—

IX. DISCOURS ET ALLOCUTIONS

POUR SUJETS DIVERS.

Discours prononcé à Paris, dans les salons de M. le baron du Havelt, par son Eminence le cardinal Donnet, pour la réunion de l'œuvre des pèlerinages et du départ de la Caravane de Pâques.

(29 Mars 1859.)

Messeigneurs (1), M. le Président (2), Mon émotion est grande en prenant la parole au milieu de vous; ma pensée se reporte involontairement vers des temps déjà bien éloignés. Est-ce une scène du XIXe siècle ou du moyen âge qui se déroule aujourd'hui devant moi? A qui vont s'adresser mes paroles? A de jeunes hommes dont les noms rappellent les jours de nos gloires saintes et chevaleresques. Il y a donc ici quelque chose qui unit les deux époques que je viens de citer : les fils des croisés effacent en ce moment la tache que les fils de Voltaire avaient imprimée sur le siècle qui garde son nom.

Voilà donc revenus les jours des beaux et utiles pèlerinages; nous n'avions plus à enregistrer dans nos annales que des excursions de simples touristes ou quelques impressions de voyages aussi légères que la feuille à qui une plume plus légère encore les confiait. Il va sans dire que nous ne comprenons pas dans cette appréciation les pages éloquentes et chrétiennes de l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Je veux, Messieurs, envisager de plus haut ce que vous allez faire. Deux tableaux, qui frappent en ce moment mes regards dans l'enceinte hospitalière où nous nous trouvons, me rappellent tout ce qui s'est fait de grand sous l'inspiration qui a conduit nos pères sur les lieux que vous allez parcourir.

C'est d'abord l'image de Godefroi de Bouillon, refusant de mettre sur sa tête la couronne royale là où Notre-Seigneur avait ceint la couronne d'épines; puis saint Louis rapportant en France la précieuse relique et élevant à sa gloire cette sainte chapelle qui ravit notre admiration autant que nos souvenirs. Ce sont là deux mémorables exemples des sentiments qu'a inspirés l'esprit chevaleresque et chrétien des croisades.

Mais en prenant, Messieurs, votre part de ces grandes traditions, c'est dans une autre sphère que vous aurez à les appliquer. Ce qui vous conduit à Jérusalem, c'est, avant tout, votre piété envers le Sauveur et votre dévotion pour les lieux qu'il a sanctifiés par sa vie et par sa mort.

Peut-être serez-vous bien aises de m'entendre vous dire en quelques mots les phases diverses des relations des catholiques d'Europe avec la Terre-Sainte depuis le commencement de ce siècle.

Le souvenir des pèlerinages à Jérusalem était presque entièrement effacé; M. de Châteaubriand, qui le premier le ressuscita, ne put pas trouver pour son embarquement un vaisseau frété par un homme de sa foi.

En 1831, le Père de Géramb écrit qu'il n'y a de pèlerins catholiques avec lui en Palestine qu'un cordonnier polonais et sa femme. Il faudra bien du temps encore pour qu'un mouvement religieux s'opère en Europe. Enfin, vers 1853, la pensée des pèlerinages lointains se ranime; elle se lève à la fois dans quelques âmes qu'une rencontre providentielle rapproche les unes des autres.

(1) Mgr Sacconi, nonce apostolique de Sa Sainteté; Mgr de Mazenod, évêque de Marseille.

(2) M. le duc de Lorge.

Digitized by Google

La présence à Paris de Mgr Brunoni, délégué du patriarchat de Jérusalem, vint donner une impulsion à des projets encore vagues, et dans une réunion présidée par un des évêques de ma province ecclésiastique, Mgr Forcade, de la Guadeloupe, les premières bases de l'œuvre sont établies. Quarante pèlerins composent la première caravane, qui s'embarque au mois d'août de cette année.

Depuis ce moment, neuf caravanes ont été organisées par le Comité, et jusqu'à ce jour, l'œuvre des pèlerinages a envoyé en Palestine de nombreux fidèles appartenant aux diverses nations, non-seulement de l'Europe, mais du monde entier. Parmi ces nouveaux croisés, j'en vois plusieurs qui retournent aux lieux saints avec votre caravane, plus nombreuse que toutes les précédentes.

Vous apprendrez aussi, Messieurs, avec bonheur qu'en même temps que se développaient les pèlerinages, de grandes œuvres s'accomplissaient en Terre-Sainte. Les R. P. Franciscains avaient longtemps été seuls à représenter le catholicisme dans cette partie de l'Orient, et leur pieuse persévérance veillait courageusement auprès du tombeau de Jésus-Christ. Leurs efforts ont été puissamment secondés. L'antique patriarchat de Jérusalem a été enfin relevé par le Saint-Siége et confié à Mgr Valerga, dont le zèle a déjà tant fait pour les lieux saints. Par ses soins, un séminaire latin a déjà été établi à Baix-Djallah, et à ce sujet je crois pouvoir dénoncer parmi vous la présence de M. l'abbé Morétin, qui, peu de temps avant la création de ce séminaire, fut atteint d'un coup de feu par le fanatisme d'un renégat. Trois couvents de femmes se sont également formés, tous trois dirigés par des Françaises : les religieuses de Nazareth, les sœurs de Saint-Joseph et les filles de Sion; enfin, l'église en a été remise à la France, et bientôt le commissariat sera officiellement rétabli à Paris.

A tous ces signes, comment ne pas admirer les desseins de Dieu sur cette terre des anciennes bénédictions? Comment ne pas reconnaître aussi l'opportunité de l'œuvre des pèlerinages et l'avenir qui l'attend? S'il en fallait une nouvelle preuve, si un nouveau témoignage de la protection du ciel sur cette œuvre était nécessaire, on le trouverait dans la solennité qui nous rassemble.

Depuis quelques années, l'ardeur pour les pèlerinages s'est emparée de toutes les classes; les sanctuaires vénérés de la Mère de Dieu attirent un nombre prodigieux de fidèles. Les couronnements solennels de plusieurs madones, les translations des reliques des saints les plus honorés dans nos diocèses, produisent sur les populations d'admirables effets. Je conduisais, il y a quelques jours à peine, une sainte caravane d'associés des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul au berceau de leur glorieux patron; ils étonnaient, par leurs pieux cantiques, les bourgades qu'ils traversaient. Un de mes diocésains, encore étranger aux habitudes de la foi, s'était, par un motif de curiosité, réuni au pieux cortége. Saisi d'admiration à la vue de douze cents catholiques bordelais s'approchant de la table sainte, à Buglose, il revenait touché et converti au milieu des siens.

Mais si tels sont les résultats des pèlerinages aux sanctuaires où sont plus spécialement honorés les saints, qu'est-ce donc qu'un pèlerinage aux lieux où se sont accomplis les grands mystères de notre foi? Quels souvenirs et quels témoignages! Lisez, Messieurs, les pages touchantes que cette pensée a inspirées à Massillon dans son beau discours pour le dimanche des Rameaux. Il nous montre nos pères s'éloignant de leur patrie, les rois s'arrachant aux délices de leurs cours pour aller dans une terre consacrée par les mystères du Sauveur adorer la trace de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de dix-huit ans; ici, il ressuscitait Lazare; là, il marchait sur les ondes et commandait aux vents et à la mer; ici, il reçut le baptême des mains du précurseur et sanctifia les eaux du Jourdain; là, il parut transfiguré sur la montagne sainte; ici, il réconcilia la pécheresse de la cité; ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient des larmes de bonheur, et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître.

Ces émotions, Messieurs, vont devenir les vôtres; vous saurez aussi vous écrier en visitant le Thabor : *Seigneur, qu'il fait bon ici!* Votre foi s'y raffermira; le doute est-il possible en contemplant de ses yeux, en touchant de ses mains ce grand fait du christianisme? Vous ne permettrez plus qu'on vous dise que l'histoire de l'Evangile a été faite à plaisir. Vous saurez répondre avec un philosophe non suspect quand il s'agit de religion : Mon ami, ce n'est pas ainsi que l'on invente, et les faits de Socrate dont personne ne doute sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ; ou plutôt, votre Nouveau Testament à la main, vous saurez, comme saint Jean parlant à ses contemporains, répondre aux mécréants de notre époque : Ce que je vous raconte des lieux où est né, où a vécu, où est mort le fondateur du christianisme, c'est ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'ai touché de mes mains. ***Quod vidimus oculis, quod manus nostræ contrectaverunt, hoc annuntiamus vobis, ut et vos societatem nobiscum habeatis.***

Mon vénérable frère Mgr l'évêque de Marseille et moi commettons un péché d'envie en songeant à tous les biens que vous allez recueillir. Nous voudrions faire le saint pèlerinage avec vous. Si nous ne pouvons vous suivre de corps, nos vœux et nos prières vous accompagneront. Nos mains vont se joindre pour vous bénir, comme nos cœurs sont déjà unis pour vous aimer. Qu'il n'y ait parmi vous dans ce long voyage d'autre émulation que celle de savoir qui sera le plus affectueux, le plus dévoué, le plus attentif pour

Digitized by Google

les autres; qu'aucun nuage n'altère la sérénité de ces fronts qui m'apparaissent si purs et si heureux! Songez que vous allez recueillir, sur la terre qui les a entendues, les paroles de notre commun maître. Soyez dignes du testament de son amour, et revenez en France rapportant dans tout l'ensemble de vos personnes la bonne odeur des enseignements que vous aura donnés la terre sanctifiée par la présence visible du consommateur de notre foi. *Amen.*

—

Discours prononcé à Paris par Son Eminence Mgr le cardinal Donnet, aux pèlerins de la Terre-Sainte.

(4 Mars 1860).

Messieurs,

Ma première parole sera pour vous exprimer la joie que j'éprouve de me trouver, pour la seconde fois, au sein d'une assemblée aussi chrétienne et aussi chevaleresque que la vôtre.

Je l'avouerai, ma satisfaction n'est pas complète; elle est troublée par la pensée que je ne viens, hélas! que recueillir des adieux et bénir un départ, moi qui trouverais si doux de marcher à votre tête, et d'aller avec vous visiter ces lieux dont le nom seul fait tressaillir le cœur!

Oui, trop heureux pèlerins, qui serez demain sur la route de Nazareth, de Bethléem, de Jérusalem! je suis presque jaloux de la grâce qui vous est accordée!

Pardonnez à ma foi ce sentiment dans lequel se montre toute mon admiration pour l'œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte, qui est à mes yeux une œuvre éminemment patriotique et religieuse!

Oui, Messieurs, j'aime à le redire, par vos pieuses excursions vous servez également ces deux belles causes, la religion et la patrie, l'Eglise et la France.

Faut-il ajouter, et vous vous assurez à vous-mêmes la plus noble des jouissances, celle d'un voyage en Orient, c'est-à-dire le plus beau que puissent rêver l'imagination et la foi, l'intelligence et le cœur, la littérature et la piété; un voyage aux sources mêmes de l'humanité, de l'histoire de la civilisation; un voyage dans cette terre travaillée par les miracles, et qui fut témoin de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur; au berceau même du christianisme et au foyer de cette vérité catholique dont les divins rayons se levèrent sur le monde, comme le soleil, qui semble en sortir lui-même pour inonder la terre de lumière et de fécondité.

Ainsi, dans quelques jours, Messieurs, vous verrez de vos yeux les montagnes, les vallées, les fleuves, les lacs, les villes et les bourgades illustrés par de si grands souvenirs; vous parcourrez les chemins que foulèrent avant vous les patriarches, les prophètes, les rois de Juda, Notre-Seigneur et ses apôtres; vous pourrez à chaque pas, l'Evangile à la main, vous dire ces ravissantes paroles : Là, à la place où je suis, Jésus-Christ est né de la Vierge Marie; ce fleuve est le Jourdain où il reçut le baptême de Jean-Baptiste; sur ce roc escarpé il jeûna et fut tenté; sur le flanc de cette riante colline il dit : Heureux les pauvres; au sommet de cette haute et majestueuse montagne il fut transfiguré; au bord de ce puits profond, au pied du mont Garizim, il s'assit fatigué, attendant la pauvre Samaritaine; voilà Jéricho dont il guérit l'aveugle; Naïm, aux portes de laquelle il ressuscita le fils de la veuve; Tibériade, et son beau lac dont les eaux reflètent les ruines de Bethsaïde et de Capharnaüm, témoins de cent miracles; voilà enfin Jérusalem, la cité de David et des prophètes, la ville maudite dont la magnificence ne renaîtra jamais; là, le Cénacle, le Jardin des Olives, le Prétoire, la voie douloureuse, le Calvaire et le Saint-Sépulcre. Et c'est là, Messieurs, qu'il vous sera donné de relire la Passion et d'en célébrer les souvenirs! A cette pensée, l'âme s'émeut, la foi tressaille! Quelle lumière en effet, quel aliment et que de grâces!

Enfin, Messieurs, vous aurez le bonheur de voir ces lieux, qui, après avoir été illustrés par les grandes scènes que je viens d'énumérer, ont emprunté un nouvel éclat aux glorieux faits d'armes des croisades, et sont devenus comme les apanages de nos vieilles races chevaleresques. La Palestine a le privilége unique d'évoquer tous les souvenirs, comme de réunir tous les attraits que peut souhaiter le pèlerin : monuments des siècles les plus reculés, nature toute différente de la nôtre, race originale, végétation africaine, et par-dessus tout ce voile mystérieux qui se répand toujours à la suite de ce mot vaguement mystique : l'Orient!

On a trop oublié, et j'appelle votre attention sur ce point, la place importante que les églises de la Terre-Sainte occupèrent à toutes les époques de l'histoire du monde. Suivant les phases du mouvement religieux en Europe et en Asie, leur fondation, leur possession, leur entretien même, ont remué les cœurs, soulevé l'enthousiasme, déplacé les populations et fourni de nombreuses pages à l'histoire militaire de l'Occident. Personne n'ignore qu'au IVe siècle leur construction première fut l'œuvre architecturale la plus considérable, la plus solennelle de Constantin; et, tout récemment, c'est de Jérusalem, au sujet de la réparation des saints édifices, qu'est partie l'étincelle qui a allumé la guerre en Orient. Dans l'intervalle de ces deux dates extrêmes, le nom seul de croisade évoque tout un monde de souvenirs qui se rattachent aux églises de la Palestine. Nous vous engageons, Messieurs, à emporter avec vous, entre tant de bons ouvrages qui ont traité ces sujets, celui de M. le comte Melchior de Vogué, qui ne laisse rien à désirer sur tout ce qui regarde les églises de la Terre-Sainte; vous y verrez qu'avant le règne de Constantin il n'y avait pas d'église dans ce pays, berceau du Chri-

Digitized by Google

stianisme : les juifs et les païens forçaient par leurs persécutions les chrétiens à vénérer les saints lieux sans y élever aucun monument de leur foi ; deux lettres du Pape saint Clément font croire cependant que de son temps il existait des oratoires à Jérusalem, mais des oratoires secrets évidemment, tandis que des temples à Vénus et à Adonis déshonoraient le Golgotha et la grotte de Bethléem. Tout changea avec Constantin et sainte Hélène qui se mit à chercher dans toute la Palestine les traditions chrétiennes et à fixer par des constructions durables les véritables emplacements dont le temps menaçait de rendre plus tard la reconnaissance impossible. L'empereur ordonna la construction de grandes basiliques, et le mouvement architectural chrétien reçut une impulsion assez vive pour que saint Jérôme pût écrire que, de son temps, il y avait dans la seule ville de Jérusalem tant de lieux de prières, qu'un seul jour ne suffisait pas pour les visiter tous. Au V° siècle, l'impératrice accrut encore le nombre des églises et multiplia celui des couvents. L'empereur Justinien se signala par vingt fondations pieuses dans les principales villes de la Palestine, et, à la fin du VI^e^ siècle, sa capitale renfermait trois cent soixante-quinze édifices religieux. A cette époque, sur tous les points auxquels la croyance populaire rattachait le souvenir d'un fait évangélique, s'élevait une église ou une chapelle destinée à en fixer la place et à en honorer la mémoire. « Aujourd'hui même que le temps et les invasions ont détruit tous ces sanctuaires, ce sont leurs débris, bien reconnaissables à la nature des ruines et aux colonnes de granit gris dont ils renferment presque toujours des fragments, qui servent à marquer les emplacements vénérés et à justifier la continuité de la tradition. Les invasions des Perses et des Arabes changèrent ces monuments en monceaux de ruines, et l'église du Saint-Sépulcre put seule être à peu près réédifiée. Les haines soulevées par les premières croisades et la nécessité de la défense complétèrent cette œuvre de destruction. Les croisés vainqueurs ne trouvèrent debout, dans l'enceinte de Jérusalem, que l'église de la Résurrection, le couvent de Sainte-Marie, et, à Bethléem, la grande basilique de la Nativité ; encore les infidèles songèrent-ils sérieusement à abattre ces derniers débris, et ne reculèrent-ils devant l'exécution que dans la crainte de trop exaspérer les chrétiens vainqueurs. Ceux-ci s'occupèrent aussitôt de rebâtir des édifices religieux : les églises se relevèrent, les monastères se multiplièrent, les Bénédictins furent installés dans les vallées de Josaphat, au mont Thabor, les chanoines de Saint-Augustin au Sépulcre. Partout des couvents furent fondés, et l'institution des ordres religieux militaires compléta cette organisation. A toutes ces communautés il fallut des abbayes et des églises; à ces évêques, des cathédrales ; à ces comptoirs, des chapelles. Les anciens sanctuaires étaient détruits ou insuffisants, il fallait nécessairement en rebâtir de nouveaux ; on comprend l'impulsion que de semblables besoins durent donner à la construction des édifices religieux ; aussi les vit-on s'élever de toutes parts. » Dès le lendemain de la victoire, les Croisés se mirent à l'œuvre, et on a peine à comprendre comment ils ont pu élever un aussi grand nombre de monuments, quand on songe qu'il leur fallait souvent échanger la truelle contre l'épée.

Je suis entré, Messieurs, dans ces détails qui auront dû vous paraître un peu longs, pour vous montrer que le christianisme, partout où il pénètre, laisse des prodiges d'art à côté de toutes les institutions bienfaisantes que seul il est en possession de créer.

Revenons maintenant à vous, Messieurs, et laissez-moi vous dire en finissant que, s'il y a quelques mécomptes, quelques déceptions, quelques contrariétés, quelques peines, quelques embarras, j'allais presque dire quelques scandales sur votre voie, je vous renverrai à M. de Chateaubriand, qui vous répondra de sa voix la plus solennelle : « Qu'ici tout proclame et confirme la foi. Les pierres elles-mêmes semblent porter des empreintes divines ! » Aussi l'Eglise a-t-elle toujours inspiré, encouragé, béni ces excursions qui sous le nom de pèlerinages sont une œuvre sainte et enrichie d'indulgences.

Allez donc, pieux pèlerins, allez, pleins de cœur et d'intelligence, recueillir tous ces précieux trésors, et n'oubliez pas dans vos fatigues que vos voyages sont un bienfait pour les catholiques de l'Orient, quelquefois si découragés, et dont votre présence, vos exemples et vos aumônes raniment l'activité, excitent l'émulation et soutiennent le courage. En voyant prier avec eux des frères de noble race, ils relèvent la tête et sont fiers de leur foi. Les religieux, les missionnaires, les prêtres, le patriarche vénéré qui les dirige, se sentant plus soutenus, ont un zèle plus libre, une ardeur plus indépendante ; le schisme inquiet s'étonne et perd de son audace; l'islamisme lui-même s'incline avec plus d'égards devant la religion des Francs, dont la gloire et la puissance ont survécu aux ruines des cités et des empires comme une tradition populaire !

Discours prononcé au Sénat par Son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion d'une pétition sur l'ivrognerie.

(14 Mars 1861.)

Messieurs les Sénateurs,

Si j'ai bien compris le sens de la pétition dont l'honorable M. Larabit vient de nous faire le rapport, les membres du bureau de bienfaisance de Versailles nous auraient signalé l'ivrognerie comme une des principales causes de la misère et de l'abrutissement d'un certain nombre d'habitants des cités et des campagnes, et demanderaient des mesures répressives contre ceux qui s'y

Digitized by Google

adonnent. Plusieurs de nos dignes collègues ont parlé avec douleur des individus qu'on ramasse en état d'ivresse au coin des rues ou des places publiques. Je ferai observer que tous les départements ne donnent pas ce hideux spectacle. Le vin de Bordeaux n'étend personne sur le pavé; mais les cabarets n'en sont pas moins là, comme ailleurs, une cause de ruine pour les familles et une source de désordres pour un trop grand nombre de jeunes gens. L'homme qu'on laisse au cabaret à l'heure des offices du dimanche n'entend plus la parole de vie qui enseigne aux chefs de famille la vigilance, aux enfants l'obéissance et le respect, aux serviteurs la fidélité, aux pauvres l'amour du travail et la résignation. L'ouvrier vient y perdre le fruit des travaux de toute une semaine, et n'a plus les moyens d'acquitter les dettes les plus sacrées et d'envoyer ses enfants à l'école.

S'il nous était donné de tirer le rideau qui cache l'intérieur de tant de familles, de vous faire entendre des aveux sans réplique, vous vous convaincriez, Messieurs les Sénateurs, que la multiplicité des lieux publics et leur fréquentation pendant un temps trop prolongé sont une des plaies les plus dangereuses et les plus hideuses de notre époque.

Honneur donc à ceux de MM. les Préfets, et en particulier à l'ancien administrateur du département du Doubs et du Rhône, notre honorable collègue, M. Tourangin, qui, en faisant fermer à l'heure des offices et pendant la nuit tous les cabarets, acquit des titres impérissables à la reconnaissance de ses administrés. La pureté des mœurs, la vie de famille, l'aisance dans les ménages furent le résultat de cette mesure.

Ce qui s'est pratiqué dans quelques départements peut se pratiquer dans tous les autres. La législation est formelle et donne à l'autorité administrative tout pouvoir à ce sujet. Aucun lieu public ne peut s'ouvrir sans son autorisation, et elle peut supprimer ceux qui contreviennent aux ordonnances de police. Il appartient au Gouvernement, comme le disait tout à l'heure une des voix les plus autorisées du Sénat, de préserver les populations de tout ce qui peut jeter le trouble parmi elles. Ainsi, Messieurs, sans recourir à la loi de 1814, on n'a qu'à s'en tenir à celle de 1790, qui donne un pouvoir sans limite à l'autorité pour arrêter le désordre et pour l'extirper des lieux où il pourrait s'introduire. Si on ne peut empêcher tout le mal, on peut singulièrement l'atténuer en rappelant les règlements de police et en veillant à leur exécution. Tout le monde me paraît donc d'accord sur le renvoi de la pétition à M. le Ministre de l'intérieur, comme chargé de la police de l Empire. Il n'en est pas de même du renvoi à M. le Ministre de la justice demandé par M. le duc de Saint-Simon; il est combattu par M. de Royer, qui a prouvé que si l'ivrognerie est un abus de la liberté, elle n'est pas un délit en soi; tandis que les sévices exercés dans les manufactures contre les enfants, auxquels on l'a comparée, sont un véritable délit. L'autorité publique a le droit d'intervenir dans ce cas, parce qu'il y a là un intérêt général; il en est autrement de l'ivrognerie : elle est un vice, une honte, une ignominie, un abus qu'il faut réprimer comme tant d'autres; mais c'est l'affaire du pouvoir exécutif, à qui incombe l'obligation de maintenir l'ordre partout où il pourrait être troublé.

Votre commission, Messieurs, s'est arrêtée là, et, selon moi, elle s'est renfermée dans les véritables limites de la question.

Quel est en effet, le résumé de la pétition? Vous me pardonnerez, Messieurs, d'aller au delà des bornes que je m'étais prescrites; mais le sujet est, dans l'ordre moral, un des plus graves qu'on puisse apporter dans cette enceinte. Que veulent les membres du bureau de bienfaisance de Versailles? Ils signalent l'ivrognerie comme l'une des principales causes de la misère, et demandent des mesures répressives contre ce vice hideux. Votre commission s'est associée à ces conclusions; mais quel a été son but? C'était d'appeler l'attention du ministre dans les attributions duquel se trouve l'autorité chargée de surveiller ces sortes d'établissements. La commission n'a pas entendu aller plus loin, et si je m'oppose, en ce qui me concerne, au renvoi de la pétition à M. le garde des sceaux, je termine en disant un mot à l'appui de mon opinion :

Le sénat doit toujours apprécier très-mûrement la portée des renvois qu'il fait à tel ou tel ministre. Il est à désirer que Leurs Excellences s'habituent à prendre en très-sérieuse considération ceux que nous prononçons. Mais pour qu'il en soit ainsi, le sénat me permettra de lui dire qu'il faut que ces renvois aient eux-mêmes une cause sérieuse et puissent conduire à un résultat utile. Dans la circonstance qui nous occupe, le renvoi au garde des sceaux ne serait pas suffisamment justifié; tandis qu'en nous bornant à celui proposé par la commission, et en l'appuyant de l'énergie de nos convictions, nous devrons espérer plus de vigilance de la part de l'autorité compétente, et par là même la cessation de tant de désordres dont les cabarets sont la source.

Discours pour la première réunion de l'association amicale des anciens élèves de Pons, prononcé au banquet général le 17 juin 1862, par Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes.

Messieurs,

Il est dans l'Ecriture une parole qui me paraît convenir à cette fraternelle réunion : *L'ami nouveau*, dit le Sage, *est du vin nouveau, mais il vieillira, et alors vous le boirez avec suavité* : « *Vinum novum, amicus novus: veterascet, et cum suavitate bibes illud* (*Eccli.* IX, 15). » Oui, l'affection, quand elle commence, est semblable à du vin nouveau, elle en a l'ardeur, et je dirai presque la pétu-

Digitized by Google

iance ; mais le temps, qui est le grand maître de la vie, le temps arrive, il pose sa main silencieuse sur cette liqueur des jeunes années ; aussitôt elle se calme, et ce qu'elle perd tous les jours en force impétueuse, elle le gagne en maturité, en énergique suavité. L'affection nouvelle, Messieurs, c'est l'affection de collége, c'est cette amitié qui se forme à l'ombre des arbres qui abritent l'enfance ; elle est nouvelle, et elle reste longtemps jeune, parce qu'elle n'est qu'un germe, parce qu'elle ignore la vie, et qu'elle ne comprend pas elle-même toutes les conséquences de ces instincts du cœur, de ces sympathies d'âme, qui se déposent lentement sur les premières assises de l'existence. Plus tard, arrive l'heure de la séparation : l'âge, les années, les affaires semblent créer des abîmes entre ce passé tranquille de la jeunesse, et un présent toujours agité, et qui s'éloigne de plus en plus vers les rivages d'un avenir inconnu. L'âme grandit, et en grandissant elle vieillit ; elle vieillit par les affaires, par les inquiétudes de la vie, par les déceptions continuelles, et par cette science des choses dont le Sage a dit qu'elle augmentait la somme des douleurs et qu'elle irritait les fibres du cœur : *Eo quod in multa sapientia multa sit indignatio, et qui addit scientiam addit et laborem* (*Eccli.* I, 18). Cependant les affections premières vieillissent aussi, mais en sens inverse ; car s'il est une vieillesse qui tue les choses, il en est une autre qui les vivifie ; il est une vieillesse de décrépitude, et il est une vieillesse de maturité. Et quand, marchant sur les ruines de la vie, ruines établies autour de nous par la sévère action du temps et de l'expérience, on vient à se rencontrer de nouveau, qu'on retrouve ses amis d'enfance, un cri part du cœur, et tous répètent à l'envi : Autrefois notre amitié était du vin nouveau, aujourd'hui la liqueur a vieilli dans ces retraites profondes du cœur que l'âme elle-même ne soupçonne pas toujours, elle a vieilli en force calme et douce, et nous allons la boire avec suavité : *Cum suavitate bibes illud.*

Il me semble, Messieurs, que je traduis en ce moment avec fidélité les sentiments de vos cœurs, et comme tout est symbolique pour le chrétien, comme l'Ecriture compare les joies de l'âme à celles d'un festin, je croirai continuer le commentaire du texte sacré, en ajoutant : Ce banquet, ordonné par des mains aussi affectueuses qu'intelligentes, est splendide ; rien n'y manque, ni les mets exquis, ni les vins généreux. Cependant, il est quelque chose de meilleur encore, il est un vin plus doux et plus cordial, c'est le vin de votre affection mutuelle. On dirait qu'il est demeuré depuis longtemps dans les caves souterraines de cette maison, pour y subir, presque à votre insu, l'action lente et continuelle d'un travail de perfectionnement ; aujourd'hui vous le retrouvez, et tandis que tant de choses se sont flétries peut-être dans votre existence, le vin du cœur s'est amélioré. Permettez-moi, en ce moment, d'en prendre quelques gouttes et de porter un toast à votre association d'amis, en redisant une parole que personne ne contredira : le vin de l'affection, surtout quand il a vieilli, est préférable à toutes les autres liqueurs : *Veterascet, et cum suavitate bibes illud.*

Nous venons de toucher au motif principal de votre fraternelle association, dont il nous a été si doux d'accepter le patronage, avec notre vénérable collègue dans l'épiscopat, Mgr l'évêque d'Amiens, ancien supérieur de cet établissement. Fondée et développée par des mains habiles, cette institution, qui nous est si chère, n'a fait que prospérer sous la direction d'un supérieur (1), dont nous ne saurions trop louer l'intelligente activité et le rare dévouement. C'est donc une consolation pour nous d'offrir la plus cordiale hospitalité aux anciens élèves de Pons, et de leur dire : Venez, vous trouverez toujours ici des cœurs amis : malgré la divergence d'idées qui sépare aujourd'hui les hommes, vous aurez ici un centre commun, où la division ne sera pas possible, parce qu'on n'y parlera que de s'aimer et de se faire du bien.

Je me suis souvent demandé : Quelle est la raison mystérieuse de cette sympathie secrète qui nous porte vers les lieux où notre enfance et notre jeunesse ont grandi? Plusieurs fois, je me suis adressé cette question, en raisonnant mes propres impressions, et, si vous y consentez, je vous indiquerai la réponse que je me suis faite : vous me direz, en interrogeant vos souvenirs, si c'est bien aussi la réponse de votre cœur. — Dans les lieux témoins des joies comme des douleurs de son enfance, l'homme retrouve toutes les émotions de sa vie première ; il y reconnaît les fragments de son âme à tous les angles et sous tous les arbres ; car on dirait que l'âme laisse quelque chose d'elle-même dans les lieux où elle a séjourné longtemps. Ces ombres flottantes de l'âme, qu'on appelle les pensées, les sentiments, les joies, les peines, on les retrouve encore à leur place, et parfois avec la vivacité de l'impression première ; mais si ces impressions sont celles de l'enfance et de la jeunesse, elles ont un charme particulier. — Quand le jeune homme a parcouru la vie, que le monde, avec tous ses mystères, avec ses luttes, ses haines, ses noirceurs et ses perfidies, a passé sur son cœur, il s'élève en lui comme un nuage de doutes, d'aigreur, de défiance et de douloureuse tristesse. Supposez que, dans ces dispositions, il revienne à son nid d'enfance ; aussitôt, il se forme autour de lui comme un cortége de ses joies premières ; il revoit la douce image de cette existence pleine de gracieux épanouissements, couverte de roses presque sans épines ; il retrouve le souvenir de ce qu'a si bien chanté Virgile, le souvenir « d'un repos plein de sécurité, et d'une vie qui n'a

(1) M. l'abbé Hude.

Digitized by Google

jamais su tromper. » Dans la jeunesse, on ne pouvait pas comprendre ces paroles ; car, ici-bas, un des plus tristes effets de notre ignorance est de n'arriver à savoir les choses que par l'expérience de leurs contrastes. Mais après avoir connu la vie, on savoure avec délices la pensée du poëte qu'une main invisible semble tracer sur tous les murs de la pension : *At secura quies, et nescia fallere vita* (*Georg.* II, 467). Les froissements plus ou moins douloureux de la vie ont même effacé de la mémoire les petits chagrins d'école, qui nous paraissaient si amers autrefois, et qui sembleraient aujourd'hui les légers nuages d'un ciel serein: on a vécu, et c'est pourquoi l'on comprend mieux les vraies et nombreuses richesses de ces années, qu'on a peut-être autrefois méprisées : *Dives opum variarum*. Puis le souvenir de ces amis d'enfance, que l'on n'oublie jamais, parce que la première aube du jour a toujours une fraîcheur que rien ne remplace ! Le souvenir de ces maîtres dévoués, de ces pères si tendrement affectionnés, malgré quelques rigueurs apparentes ! On apprécie maintenant leur zèle, leur patience, leur charité d'autant plus désintéressée qu'elle ne recevait parfois en récompense que les transitoires boutades de l'écolier mécontent. Quel bonheur de retrouver ce monde ancien et nouveau ! ancien par la mémoire du cœur et la présence de ce que l'on a autrefois aimé ; nouveau par l'épanouissement de toutes les jeunes feuilles qui ont poussé sur un tronc vigoureux. A cette réunion d'objets si chers, nous pourrions adresser ces paroles d'une femme célèbre : « Vous appartenez dans mon âme à cette première couche qui supporte tout le reste, et qui elle-même ne change pas (1). »

Je n'attristerai point cette fête, en ajoutant quelques pensées de philosophie chrétienne, et d'autant plus que mes paroles, traduisant la doctrine des Pères, ressembleront plutôt à des fleurs jetées sur les tristesses de ce monde. — La vie a deux mouvements contraires, le mouvement de la jeunesse qui espère tout, qui se promène dans un avenir incertain qu'elle exploite en rêvant; le mouvement de l'âge avancé, qui porte au découragement, et qui laisse tomber de mélancoliques regards sur le passé. — *Adolescentes toti in spe, senes non in spe, sed in memoriis* (2). — L'idéal du Christianisme est de réunir ces deux mouvements dans la même âme, et de les tempérer l'un par l'autre. — Je citais tout à l'heure Virgile, laissons maintenant la parole à un Père de l'Eglise : « La vie du juste, dit Clément d'Alexandrie, est un printemps perpétuel, parce que la vérité qui est en nous ne connaît point la vieillesse, et que cette vérité, qui se répand dans toutes nos actions, nous renouvelle sans cesse (3). » Je ne sache rien de plus beau, de plus frais, de plus attrayant que ces tempéraments à la fois jeunes et vieux, où l'ardeur de la jeunesse n'est pas éteinte, où la prudence et la maturité de la vieillesse équilibrent tout dans un ordre parfait. En vieillissant, l'homme court un immense péril, c'est d'arriver bientôt à l'égoïsme et à la misanthropie. A la vue des hommes et des choses, et de ce que sainte Thérèse nommait si bien les comédies humaines, il s'élève dans l'âme une grande tentation, et plusieurs y succombent. Le scepticisme, comme une sève empoisonnée, leur remonte au cœur, tout se flétrit en eux, et il ne leur reste que le froid d'un marbre sépulcral, ou la croyance exclusive aux choses matérielles. Je ne craindrai pas d'appeler cette tentation le grand piége de la vie : mais, quand on est chrétien, la sève d'une vie divine paralyse constamment ces déplorables résultats. La religion nous montre, au-dessus des tristes fantômes qui s'agitent autour de nous, des réalités supérieures qui nous consolent par des jouissances anticipées et des espérances certaines : elle nous découvre, à travers les laideurs de la pauvre humanité, la puissance de Dieu, qui exécute ses magnifiques desseins; et dès lors nous ne nous arrêtons pas, comme les petits esprits, à calculer les grains de poussière que fait un architecte quand il construit des palais. Nous aimons mieux admirer l'œuvre de Dieu, qui le long des siècles se poursuit toujours à travers des ruines : qu'est-ce en effet que l'histoire, sinon une accumulation successive de ruines, au milieu desquelles travaille, avec une merveilleuse constance, la main du souverain architecte ? C'est vers ce travail admirable de la Providence que le chrétien a les regards toujours fixés ; il laisse tomber les nuages de poussière, et naturellement la poussière va se perdre dans les lieux bas. — La religion nous enseigne encore le pardon, la charité et la tendre compassion, qui voit chez les hommes beaucoup plus d'ignorance et de faiblesse que de malice; elle nous porte à excuser, et, en excusant, on rend les hommes meilleurs. — Ainsi il se forme chez le chrétien un tempérament mixte, où la vivacité de la pensée et du désir ne nuit en rien à la gravité de la sagesse : *Et quamvis in corpore non possit simul esse juventus et senectus, potest tamen simul esse in anima : illa propter alacritatem, ista propter gravitatem* (4). »

Oui, Messieurs, que ce soit là une des conséquences de notre réunion. — A la vue de ces murs qui ont protégé votre enfance, redevenez jeunes; jeunes par la foi, jeunes par l'espérance et par l'élévation d'une âme qui croit avant tout à ce qui est éternel et invisible. Demandez à l'expérience de la vie ce qu'elle vous aura appris en fait de prudence, de sage réserve et de maturité. Mélangez ces deux éléments contraires de deux âges différents : alors votre vie redeviendra ce qu'elle doit être dans la pensée

(1) Mme Swetchine, *Lettres*, t. I, p. 182.
(2) Saint Thomas, *In Matth.*, c. 20.
(3) *Pédag.*, l. I, c. 5, p. 275, t. I, éd. Migne.
(4) Saint Thomas, III. p., q. I, art. 6.

Digitized by Google

de Dieu, un printemps perpétuel qui vous communiquera une sorte d'immortalité... *Ver totius vitæ*, comme dit Clément d'Alexandrie... *Juventus expers senii .. Semper juvenes, semper recentes ac novi* (1). Et vous pourrez dire en quittant cette maison : elle a été pour moi comme la fontaine mystérieuse des Anciens; mon être tout entier s'y est complétement rajeuni.

Messieurs, un auteur chrétien du v^e^ siècle nous a laissé une belle maxime : « Il faut écrire la haine sur l'eau, afin qu'elle disparaisse bien vite; mais il faut écrire l'amitié sur le bronze, afin qu'elle demeure toujours ferme et inébranlable (2). » — Je n'ai point à vous rappeler le premier conseil, car il ne saurait trouver ici aucune application; si, cependant, en dehors de cette enceinte, un mouvement voisin de ce qu'on appelle la haine eût pu naître dans votre cœur, je vous dirais : laissez-le sortir, afin de vous en délivrer; rien n'est dangereux comme les choses concentrées. Laissez-le sortir, mais écrivez-le sur l'eau : *In aquâ scribere oportet*, et les ondes l'auront englouti, avant même que les caractères en aient été achevés. — Mais ce que j'ai le plus à cœur de vous dire en ce moment, c'est que vous devriez écrire votre amitié, ou mieux encore, si vous voulez bien me donner une place au banquet de votre cœur, je me reprendrai en disant : nous devrions écrire et ciseler notre amitié sur le bronze : *In æs incidere*, afin qu'elle demeure et qu'elle se conserve au milieu des changements et des fluctuations de l'existence humaine. Si je ne craignais pas de corriger un auteur chrétien, je modifierais sa pensée, et je m'écrierais : ne l'écrivons pas sur le bronze, car le bronze retient, mais il ne comprend pas. Ecrivons-la sur nos cœurs; le cœur des chrétiens doit être plus solide que l'airain, et il a la parfaite intelligence du trésor qu'on lui confie; quand une fois les caractères de la véritable affection y auront été imprimés, ils pourront braver l'action du temps et résister à l'injure des âges.

Je ne veux point en terminant oublier ma qualité d'évêque et de père, et comme la bénédiction du père et du pasteur a toujours fait du bien là où elle tombe, je la répands avec surabondance sur votre nombreuse et touchante réunion; j'appelle à l'avance toutes les bénédictions du ciel sur l'avenir de votre Association. Aujourd'hui je bénis la première assise d'une construction formée de pierres vivantes et intellectuelles; puisse l'édifice s'élever, s'élargir encore, et présenter un abri hospitalier à toutes les générations futures!

Monsieur le Président (3),

Il m'est particulièrement doux de bénir une œuvre que vous dirigerez avec tant de sagesse. Ancien élève de Pons, vous êtes une des gloires de ce bel établissement, et ce n'est pas la première fois que vos éminentes qualités vous appellent naturellement à la présidence. En reprenant le texte de nos livres saints, je puis dire de vous aussi que vos talents, quand vous étiez élève de cette maison, étaient comme du vin nouveau, vin généreux, mais plus riche encore par ses promesses d'avenir. Depuis, ce vin a vieilli, et maintenant vous le versez avec grâce à tous ceux qui ont le bonheur de s'asseoir à vos banquets littéraires. — Mais ne troublons pas la modestie de l'homme et du chrétien : disons seulement qu'aujourd'hui c'est votre cœur surtout qui veut bien nous présider, et faire les honneurs de cette fête; c'est lui qui, à côté d'un ombrage plein de fraîcheur, nous offre aussi toute la chaleur de l'affection. Je croirais manquer à mon devoir, si je ne joignais à votre nom celui de M. Maufras, fondateur de l'Association, et de plusieurs de ses amis. C'est à leur zèle actif et à leur ferme persévérance, que nous devons en grande partie la pensée et l'exécution d'une œuvre que nous croyons pleine d'avenir, et qui, n'arriverait-elle à faire du bien qu'à quelques âmes, aurait encore accompli une belle et glorieuse mission.

Allocution de Mgr l'Evêque de la Rochelle et Saintes, prononcée le 26 juillet 1863, au château de la Garde-aux-Valets, près la Rochelle, pour la célébration d'un cinquantième anniversaire de mariage.

Benedictio illius quasi fluvius inundans (*Eccli.* xxxix, 27.)

La bénédiction du Seigneur est comme un fleuve qui se répand et fertilise les campagnes.

Nos pères avaient une magnifique et divine faiblesse : ils croyaient à la bénédiction de Dieu, à l'efficacité de cette rosée du ciel. Le mot bénédiction vient de deux mots latins qui signifient dire du bien, souhaiter de bonnes choses, donner de bonnes et affectueuses paroles; mais en Dieu et chez les amis de Dieu qui sont comme les dépositaires de son amour, le mot bénédiction a une valeur toute spéciale. La plupart du temps, la créature ne peut nous distribuer que quelques paroles sans efficace et dont la vertu ne répond point au désir de celui qui les prononce. Sur les lèvres de Dieu, le mot bénédiction opère ce qu'il exprime; en Dieu l'effet suit la parole, et les amis du ciel participent à ce pouvoir, au moins d'une manière limitée. — Quand le Seigneur, dans sa miséricorde, adresse à une âme un discours de bonté et de tendresse, son amour réalise au dedans tout ce que sa parole intime a d'abord exprimé; et quand un ami de Notre-Seigneur bénit, il s'échappe de ses mains et de son cœur une vertu secrète qui change ses paroles en acte.

Oui, les anciens avaient la douce et heureuse faiblesse de croire à la puissance de l'action divine; aux yeux mêmes de la rai-

(1) Cité plus haut.

(2) Isid. le Pélus. l. III, epist. 211, p. 891, éd. Migne.

(3) M. Gout-Desmartres (Edouard), président de l'Académie à Bordeaux, membre du conseil général de la Gironde.

Digitized by Google

son, ils étaient dans le vrai, et les merveilleux effets de cette croyance étaient une des plus belles récompenses de leur foi. Dieu est le souverain maître de toutes choses, et sa main est cachée partout. C'est en vain que les hommes s'agitent, qu'ils font des projets, qu'ils établissent les plus ingénieux calculs ; il peut toujours se rencontrer, et souvent il se rencontre un endroit où les mailles se défont, où un glaive invisible les coupe et les sépare. Mais quand Dieu est devenu le moteur premier de la vie, le guide principal de nos actions, tout semble se disposer spontanément, tout se prépare et se conclut par une succession d'événements que paraissent amener naturellement une main providentielle et un maternel amour. L'âme peut avoir des épreuves ; elle doit en avoir, puisque cette vie est une fournaise, et que le cœur de l'homme est de l'or que la flamme doit purifier ; mais ces épreuves n'empêchent pas que la vie ne soit semblable, comme dit le prophète, à l'odeur d'un champ béni de Dieu, où les épis féconds répandent partout les parfums de la maturité : *Sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus* (*Gen.* XXVII, 27).

Ces vérités ont leur vivante et spéciale application à la vie du mariage. Cette position, si pleine d'honneur et de dignité, quand on la comprend au point de vue chrétien, est devenue malheureusement dans le monde, je ne sais quelle éventualité, je ne sais quel coupon qui se négocie à la Bourse, ou bien une chance aléatoire pour les passions du cœur. Faut-il s'étonner que les résultats soient très-souvent en rapport avec la cause que la moisson ressemble au germe primitif? Tout ce qui vient d'en bas, tout ce qui a la matière pour fondement, aboutit à de déplorables conséquences, et produit ordinairement un résultat inverse de celui que l'on désirait.

Aussi les chrétiens, qui sont les vrais sages de ce monde, mettent-ils leur vie et tout ce qui la compose sous la protection du ciel ; ils vivent sous l'œil de Dieu ; ils reçoivent constamment cette rosée d'en haut, qu'on appelle la bénédiction du Seigneur, et ils la reçoivent, parce que leur âme entr'ouverte appelle de ses continuels désirs la pluie divine : *Dabitur pluvia semini tuo* (*Isa.* XXX, 23).—C'est surtout à l'époque de leur mariage, de cet acte si important et cependant si négligé de la vie, que les chrétiens invoquent le nom du Seigneur, afin qu'il demeure au-dessus de leur union, comme ce nuage lumineux qui reposait sur le tabernacle : *Nubes Domini incubabat tabernaculo* (*Exod.* XL, 46). Et pendant qu'ils cheminent ensemble, doucement attachés au même joug d'épreuve et d'amour, ils aiment tous les jours, comme la prairie qui va se dessécher, à appeler encore cette même rosée qui a fertilisé leur existence avec les eaux du bonheur et de la vertu ; ils pressent de leurs ardents désirs cette nuée bienfaisante qui plane au-dessus d'eux, et toujours elle leur donne ce qui entretient la vie, assure la prospérité, conserve cette fraîche verdeur des pensées et des sentiments, que les vents de ce monde auraient bientôt flétrie : *Quasi nubes pluviæ in tempore siccitatis* (*Eccli.* XXXV, 16). — Puis, comme la reconnaissance est le besoin des cœurs généreux, ils aiment à faire remonter vers le ciel l'expression de leur amour et de leur profonde gratitude. Ils s'arrêtent en particulier à certains moments de la vie, à ces époques que la coutume a désignées comme plus solennelles, et qui sont dans l'existence comme ces pierres que les Romains élevaient pour signaler les grandes directions des chemins. Ils font signe à leurs parents et à leurs amis, et ils leur disent comme Jacob : Venez, apportez aussi la pierre de vos souvenirs, érigeons un monument qui soit comme le témoin de notre foi et de notre reconnaissance : *Dixitque fratribus suis : Afferte lapides. . qui congregantes fecerunt tumulum et comederunt super eum... dixitque, tumulus iste erit testis* (*Gen.* XXXI, 45. 48).

Vous êtes, M. T.-C. F., le plus doux commentaire des paroles que je viens de proférer, commentaire plein de charme et de vérité, explication vivante de ce que mes lèvres ont à peine laissé entrevoir. Vos familles si chrétiennes se sont réunies aujourd'hui pour répondre à l'invitation d'une autre famille patriarcale, où la vertu et les traditions religieuses sont héréditaires. Vous avez, comme les amis de Jacob, apporté la pierre vivante de vos cœurs, et vous les avez toutes réunies comme un tertre verdoyant : *Congregantes fecerunt tumulum*... Et moi, votre Pasteur et votre Père, je viens, comme Jacob, appeler les grâces et la bénédiction du ciel sur ce faisceau de cœurs amis et si gracieusement groupés aux pieds des autels. Je viens vous dire avec toute l'affection et le désir de mon âme : Que la bénédiction d'en haut repose sur vous dans toute sa plénitude, qu'elle devienne une couronne de joie sur ces deux têtes vénérables, qui sont comme les fleurs principales au milieu de la belle et nombreuse corbeille, dont la présence parfume cette enceinte sacrée. Que cette bénédiction couvre leur existence tout entière ; qu'elle aille chercher dans un lointain passé tout ce qui a pu leur être une source de joie et de bonheur intime, qu'elle le rafraîchisse en ce moment ; qu'elle les rende heureux aujourd'hui de ce bonheur dont la vertu et les plus tendres affections font tous les frais, qu'elle s'étende sur les rameaux nombreux qui ont pris leur naissance sur un tronc vigoureux ; que cette bénédiction, toujours active et féconde, prenne ensuite la direction de l'avenir, qu'elle protége doucement la dernière partie de leur existence, qu'elle mûrisse leur vieillesse, et qu'elle en fasse comme un de ces fruits savoureux que l'on ne coupe point, mais qui se détache de lui-même, et que les anges recueillent aussitôt en leurs mains, afin qu'il ne commence à

Digitized by Google

tomber rue pour être recueilli et transporté dans les greniers du Père céleste.

Mais comme les dons du Seigneur, bien différents en cela des dons de la terre, lesquels s'appauvrissent en se communiquant, comme les dons de Dieu, semblables aux sources jaillissantes, se multiplient quand on les répand, je prie le Seigneur de n'oublier personne en cette large effusion de miséricorde.

Que sa paternelle bénédiction s'arrête sur l'excellente famille dont la maison ou plutôt le cœur est devenu comme le vase d'or pour contenir le bouquet varié de toutes les fleurs humaines réunies pour cette fête si touchante et si intime; que cette bénédiction se verse abondamment sur chacun des membres qui composent la famille, qu'elle donne à tous et à chacun une part abondante dans les faveurs que Dieu réserve à ses amis; qu'elle s'étende, pour emprunter le langage biblique, jusqu'à la troisième et la quatrième génération, c'est-à-dire, qu'elle ne connaisse aucune limite de temps, ni de personnes : *Deus autem omnipotens benedicat tibi et crescere te faciat, atque multiplicet* (*Gen.* XXVIII, 3).

Mais, Seigneur, ce n'est pas encore assez. Je ne puis oublier, moi le père d'une si nombreuse famille, que les âmes qui sont ici présentes me sont chères et m'appartiennent en Notre-Seigneur. Aussi, ô mon Dieu, nous vous le demandons avec la confiance de l'amour et je dirai presque avec l'autorité que vous avez donnée sur vous à vos ministres : élargissez encore votre cœur, dilatez votre miséricorde, ouvrez toute la largeur de votre main, et qu'il me soit permis d'adresser à cette assemblée d'élite ces paroles du prophète : Que Dieu vous bénisse et vous conserve: *Benedicat tibi Dominus et custodiat te.*— Oui, que Dieu vous conserve ! Ce que Dieu garde est bien gardé, dit le proverbe populaire, et j'ajouterai : ce que garde la sagesse humaine, s'égare facilement. — Que Dieu se montre à vous dans le chemin de la vie, dans les peines, dans les doutes, dans les ténèbres ! La vue d'un ami dévoué fait tant de bien au cœur oppressé : que sera-ce du regard de Dieu, le meilleur et le plus tendre des amis ? Que Dieu vous regarde toujours avec un œil de miséricorde : *Ostendat Dominus faciem suam tibi, et misereatur tui.* Que le visage si bon, si paternel de Dieu vous protége, vous donne la confiance et la sécurité, car l'enfant est toujours tranquille quand, de temps à autre, il peut rencontrer le regard de sa mère : *Convertat Dominus vultum suum ad te.* Que cette vue de Dieu dépose au fond de votre cœur un bien inestimable, un trésor que ne peuvent procurer ni les honneurs, ni les richesses, ni les plaisirs de ce monde; qu'elle vous mette en possession d'un héritage que ne peuvent amasser ni les calculs, ni les travaux de l'homme; qu'elle vous assure la jouissance de ce que le cœur peut rêver, mais que le ciel seul peut donner; qu'elle vous assure la paix : *Et det tibi pacem*: La paix ! ce bien souverain de l'âme, sans lequel tout finit par devenir amer; la paix ! c'est-à dire cet état mystérieux où l'intelligence et le cœur sont équilibrés dans la sérénité de la lumière divine, où l'âme est pleine de Dieu et le verse sur tout ce qui l'entoure: *Convertat Dominus vultum suum ad te, et det tibi pacem* (*Num.* VI, 24, 26).

Seigneur, quand on vous parle, l'ambition augmente à mesure qu'on sollicite; l'ambition d'un cœur d'enfant qui ne craint pas de trop demander à un père infiniment riche .—Vous êtes aussi notre Père, et tous nous sommes vos enfants bien-aimés, famille immense dispersée sur toute la terre, et qui d'une extrémité du monde à l'autre réclame le banquet de la maison paternelle. — Si j'osais emprunter le langage des saints, je vous dirais : O mon Dieu, il doit manquer quelque chose à votre bonheur, en voyant votre famille éloignée de vous. Faites donc, et bientôt ! et quand je parle ainsi, je ne voudrais point abréger les joies de la famille naturelle, mais qu'est-ce que les jours les plus longs comparés aux années de l'éternité ? Faites, ô mon Dieu, que bientôt nous soyons réunis à vous, à vous de qui vient toute paternité, à vous qui renfermez sous une forme simple et infinie tout ce qu'il y a d'énergique dans l'amour du père et de délicat dans la tendresse de la mère ! à vous, qui êtes notre centre et le nid de notre amour le plus élevé ! Faites qu'après ces agitations d'un jour, comme aussi après ces joies si pures des affections de famille, après les heures souvent si tristes et parfois si douces de l'exil, après ces tressaillements intimes que procurent les réunions ou plutôt les festins du cœur, faites qu'après ces symboles si suaves de choses plus divines encore, symboles que vous avez semés çà et là dans le chemin de la vie comme les consolations du désert, faites que nous remontions tous au sein de notre grande et immortelle famille, et que dans les saints transports d'un amour éternel, nous redisions sans cesse l'hymne de l'enfant, qui chante parce qu'il aime, et parce que l'amour est la cause et le terme de ses chants : *Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, abba Pater* (*Rom.* VIII, 15). Là nous nous aimerons tous encore plus tendrement que sur la terre; les âmes qui se seront connues y retrouveront leurs liens les plus doux et les plus intimes; ces liens seront encore plus forts parce qu'ils seront encore plus purs, et cette immense armée des âmes ne formera qu'une seule famille, vivant de la vie de Dieu et ne faisant qu'un avec lui et en lui : *Ut sint consummati in unum* (*Joan.* XVII, 23) .— C'est le dernier rendez-vous que je donne avec le cœur le plus tendrement paternel, à toutes les âmes qui viennent de m'entendre; je vais, avec toute l'ardeur de mes désirs et en offrant le saint sacrifice, demander à Dieu que personne ne manque à l'appel et qu'un jour

Digitized by Google

nous puissions tous ensemble nous écrier: Sur la terre, la fête du 26 Juillet était bien belle et bien douce au cœur, mais rien ne peut se comparer au ciel: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (*Psal.* CXXXII, 1).

—

Discours prononcé dans la séance du Sénat du 27 février 1866, par Son Eminence Mgr le cardinal Donnet, sur les inhumations précipitées.

(Extrait du *Moniteur universel*, du 28 février.)

Messieurs les Sénateurs,

Plusieurs pétitions du genre de celle de M. de Corvol de Moulins ont été placées sous les yeux du sénat ; mais j'ai toujours été retenu dans mon diocèse au moment où le rapport en a été fait. Je me suis convaincu, par la lecture des comptes rendus, qu'elles avaient été l'objet de sérieuses discussions, mais qu'on n'en avait pas moins passé à l'ordre du jour. C'est la demande que formule encore en ce moment votre commission par l'organe de l'honorable vicomte de la Guéronnière. Vous ne me saurez pas mauvais gré, Messieurs, de combattre cet ordre du jour et de demander instamment le renvoi à M. le ministre de l'intérieur de la pétition qui signale le danger des inhumations précipitées et indique les moyens à l'aide desquels il serait possible de parer à ces dangers. J'ai acquis la conviction, par des faits incontestables, que les victimes des inhumations précipitées sont plus nombreuses qu'on ne le pense communément. Or y a-t-il rien de plus horrible que de mourir en imputant sa mort au peu de vigilance et à l'imprévoyante précipitation de ceux qu'on appelait, quelques heures avant, des plus doux noms qu'on puisse se donner ici-bas?

Je sais que la loi a prescrit en cette matière des précautions, a posé des règles pleines de sagesse, comme vient de le rappeler éloquemment notre honorable rapporteur ; mais ces règles sont-elles observées? Si vous saviez, Messieurs, le peu d'importance qu'on y attache quelquefois, surtout dans les campagnes, vous en seriez effrayés. J'ai empêché, pour ma part, deux inhumations d'êtres vivants dans le village que j'ai desservi au début de ma carrière pastorale. La première était un vieillard, qui vécut douze heures de plus que ne l'avait permis le billet délivré par l'officier civil ; le second revint tout à fait à la vie : on avait pris, comme en tant d'autres circonstances, un état léthargique prolongé pour la mort elle-même. Plus tard, c'était à Bordeaux, une fille unique, portant un des noms les plus connus de la contrée, achevait ce qu'on croyait être son agonie ; on avait éloigné le père et la mère de ce spectacle déchirant. Dieu voulut que, passant devant cette demeure désolée, j'eusse la pensée d'y entrer et de prendre des nouvelles de la jeune personne. Au moment où j'arrivais, une garde, n'entendant plus respirer la malade, s'apprêtait à couvrir son visage. Il y avait bien là les apparences de la mort. Toutefois la chose ne me parut pas aussi certaine qu'aux personnes qui nous entouraient. Elevant donc la voix, je dis à la malade d'espérer, que je venais la guérir, et que j'allais prier quelques instants auprès d'elle. Vous ne me voyez pas, continuai-je, mais vous m'entendez. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé: les paroles d'espérance que je venais de faire arriver à son oreille opérèrent une révolution heureuse, ou plutôt réveillèrent la vie prête à disparaître. L'enfant, devenue épouse et mère, fait aujourd'hui le bonheur de deux respectables familles.

Un de nos illustres collègues, à l'occasion précisément de la pétition dont on fait le rapport en ce moment, me disait en montant l'escalier du Luxembourg que dans une des villes de la Hongrie où il se trouvait en 1831, au moment où éclatait le choléra, il vit emporter, pour être inhumé dans peu d'instants, un des plus grands personnages de la Transylvanie. La femme du prétendu défunt obtint, après de vives instances, l'autorisation de veiller pieusement une partie de la nuit près de son époux. Quelques heures s'écoulent ; un bruit se fait entendre. Celui qu'on croyait mort venait d'ouvrir les yeux, il remuait les bras, s'agitait sur sa couche. Là encore il ne s'agissait que d'un état léthargique trop facilement confondu avec la dernière heure. J'ajoute que dans ma conviction celles des maisons qui sont ouvertes aux étrangers à toutes les heures du jour et de la nuit sont plus souvent qu'on ne le pense le théâtre de ces erreurs déplorables qui font sacrifier, sans qu'on s'en rende compte, la vie de quelques voyageurs au désir de se débarrasser le plus tôt possible d'une présence incommode et effrayante.

Je citerai encore, Messieurs, si vous le permettez, un dernier fait. En 1825, par une des journées les plus chaudes et dans une église entièrement pleine, un jeune prêtre fut pris en chaire d'un étourdissement subit. La parole expira sur ses lèvres. Il s'affaissa sur lui même, on l'emporta, et quelques heures après, on tintait son glas funèbre ; il ne voyait pas, mais comme l'enfant dont je parlais tout à l'heure, il entendait, et tout ce qui arrivait à ses oreilles n'était pas de nature à le rassurer. Le médecin déclara qu'il était mort, et après s'être enquis de son âge, du lieu de sa naissance, il fit donner le permis d'inhumation pour le lendemain. Le vénérable évêque dans la cathédrale de qui prêchait le jeune prêtre était venu au pied de son lit réciter un *De profundis* ; déjà avaient été prises les dimensions du cercueil ; la nuit approchait, et chacun comprend les inexprimables angoisses d'un être vivant dans une pareille situation. Enfin, au milieu de tant de voix qui résonnent autour de lui, il en distingue une dont les accents lui sont connus. C'est la voix d'un ami d'enfance. Elle produit un effet merveilleux et provoque un effort surhumain

Digitized by Google

le lendemain dans sa chaire. Il est aujourd'hui, Messieurs, au milieu de vous (sensation) vous priant, après quarante ans écoulés depuis cet événement, de demander aux dépositaires du pouvoir, non-seulement de veiller à ce que les prescriptions légales qui regardent les inhumations soient strictement observées, mais à en formuler de nouvelles pour prévenir d'irréparables malheurs.

Je vote donc contre l'ordre du jour et je demande le renvoi de la pétition de M. de Corvol à S. Exc. le ministre de l'intérieur. (Appuyé! appuyé!)

—

Eloge de Jeanne d'Arc, prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, dans l'église cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1844, jour anniversaire de la délivrance de cette ville.

Quam pulchra casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius apud Deum et apud homines.. In perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum præmium vincens (*Sap.* IV, 1, 2).

Qu'elle est belle la génération chaste! Quelle auréole autour de son front! Sa mémoire est immortelle devant Dieu et devant les hommes. Elle triomphe, couronnée d'un éternel diadème; sans tache au milieu des combats, elle a remporté le prix de la victoire.

Messieurs,

Dieu, qui tient les fléaux à ses ordres, et qui fait de la foudre son ministre, laisse le plus souvent aux passions déchaînées le soin d'exécuter ses volontés et d'accomplir ses éternels desseins. Telle est, si je ne me trompe, la part ordinaire de la Providence dans l'histoire des siècles : l'homme se meut, s'agite dans la libre sphère de ses pensées, de ses désirs souvent coupables; et Dieu, habile à tirer le bien du mal, convertit en moyens les obstacles, et du crime lui-même se forge une arme puissante. Alors, le résultat est de Dieu, et il est toujours admirable; mais l'action est de l'homme, et presque toujours elle est digne de blâme. Et voilà ce qui rend l'étude de l'histoire si profondément affligeante : pas une page qui ne soit ensanglantée; les plus hideuses passions y sont perpétuellement en jeu; la gloire n'obtient guère ce nom que par indulgence; et la main, fatiguée, rejetterait mille fois ce livre souillé, si l'action divine n'apparaissait au-dessus de ces conflits et de ces agitations, gouvernant les choses par une volonté d'autant plus ferme et plus sage que l'instrument est plus rebelle et plus aveugle.

Pourtant, il n'en est pas toujours ainsi. Dieu n'emprunte pas toujours ses moyens à l'ambition ou à la malice des hommes; quelquefois il les crée lui-même. Quand ses doigts sacrés sont las de ne toucher que des armes impures, lui-même se lève, descend dans l'arène, et prend en main sa propre cause. Et comme alors il avoue son instrument, toujours son instrument est saint; et comme c'est sa propre puissance qu'il veut faire éclater, ordinairement son instrument est faible. Alors apparaît dans l'histoire un de ces rares héros qu'on dirait descendus des cieux, en qui la gloire ne trouve pas de faiblesses à effacer; et le regard, attristé de n'avoir rencontré partout, dans le champ des annales humaines, que le vice sous le masque de l'honneur, que le crime sur le pavois de la fortune, se repose délicieusement, par exemple, sur le front chaste et pur d'une femme intrépide, d'une vierge guerrière, en qui la bravoure est rehaussée par l'innocence, et dont les traits, plus angéliques qu'humains, révèlent une vertu divine et une inspiration mystérieuse. Et le cœur s'écrie avec transport : Qu'elle est belle la chaste héroïne! Quelle auréole de gloire autour de sa tête! Sa mémoire est immortelle devant Dieu et devant les hommes; sans tache au milieu des combats, elle a remporté le prix de la victoire : *Quam pulchra*, etc.

Ces paroles de l'Esprit-Saint, Messieurs, déjà vous les avez appliquées à votre brave et pudique libératrice. Etre surnaturel en qui la beauté prend sa source dans l'innocence, la gloire dans la vertu : *Quam pulchra casta generatio cum claritate!* Immortelle héroïne que le ciel et la terre ont couronnée d'un éternel diadème, et dont la mémoire, toujours bénie, est encore aujourd'hui, après quatre cents ans, l'objet d'un triomphe : *In perpetuum coronata triumphat.* Guerrière d'un nouveau genre, et qui, elle aussi, sans peur comme sans reproche, dans les camps, au champ de bataille et sur l'échafaud, a remporté, sans la souiller jamais, la triple palme de la virginité, de la victoire et du martyre : *Incoinquinatorum certaminum præmium vincens.*

Messieurs, le sujet qui s'offre à moi est immense; je devrai restreindre une matière que trop d'abondance pourrait appauvrir. Les nobles exploits de Jeanne d'Arc vous appartiennent : cette vie illustre est comme l'héritage propre de votre cité; chacun de vous en connaît jusqu'au moindre détail. Souffrez donc que, du haut de cette chaire, je sois moins historien que prêtre, et qu'en face des autels je proclame ces grands principes qui seront toujours compris en France : que c'est la justice qui élève les nations, et que c'est le péché qui les fait descendre dans l'abîme (*Prov.* XIV, 34); qu'il est une Providence sur les peuples, et qu'en particulier il est une Providence pour la France, Providence qui ne lui a jamais manqué, et qui n'est jamais plus près de se manifester avec éclat que quand tout semble perdu et désespéré; que le plus riche patrimoine de notre nation, la première de nos gloires et la première de nos nécessités sociales, c'est notre sainte religion catholique, et qu'un Français ne peut abdiquer sa foi sans répudier tout le passé, sans sacrifier tout l'avenir de son pays. Telles sont, je l'espère, Messieurs, quelques-unes des convictions que je réveillerai dans vos âmes, et qui ressortiront du fond de mon sujet. Mais des vérités plus pratiques encore nous seront montrées : nous verrons que la vertu la plus délicate est loin d'être inconciliable avec la plus intrépide bravoure; qu'entre les mains

Digitized by Google

de Dieu la faiblesse devient plus forte que toutes les puissances humaines; enfin, et ce qui est plus chrétien encore, nous verrons que tout ce qui sert aux desseins de Dieu porte l'empreinte de la croix, et que le cachet de l'inspiration céleste est inséparable du sceau de la douleur. Hâtons-nous d'entrer en matière. Jeanne d'Arc, suscitée de Dieu pour opérer le salut de la France, commençant cette œuvre réparatrice par ses exploits, la consommant par ses malheurs. En d'autres termes, Jeanne d'Arc, bras de Dieu qui renverse les ennemis de la France; Jeanne d'Arc, victime qui désarme le bras de Dieu : tel est le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut le dire, Messieurs, l'histoire, quand elle est écrite par les hommes, ne justifie guère son nom et se rapproche trop souvent de la fable; car, outre que les passions et les préjugés tiennent presque toujours la plume, l'homme ne peut dire que ce qu'il sait. Or, deux éléments essentiels lui manquent, faute desquels la certitude historique lui échappe dans la plupart de ses appréciations concernant les hommes ou les choses : il ne connaît ni les ressorts secrets qui font mouvoir les cœurs, ni les conseils plus secrets encore de Dieu dans le gouvernement des peuples. Le grand jour des révélations divines, nous dit l'*Ecclésiaste*, sera celui des réalités de l'histoire : ***Et tempus omnis rei tunc erit*** (*Eccle.* III, 17). Jusque-là, tout n'est qu'incertitude, prévention, système : ***Omnia in futurum servantur incerta*** (*Eccle.* IX, 2); à moins, pourtant, que Dieu ne s'explique lui-même : c'est ce qu'il a fait dans les livres saints et par les hommes inspirés. Là, on voit à découvert la cause humaine et la raison divine de ces grands événements qui bouleversent ou qui sauvent les empires. Instruisons-nous à cette école, Messieurs; prenons l'Esprit-Saint pour guide; et, dans l'histoire d'Israël, apprenons à connaître la nôtre. La merveilleuse vie de Jeanne vous paraîtra un épisode biblique, un chapitre emprunté du *Livre des Rois* ou *des Juges*. L'Esprit-Saint semble avoir dicté, il y a quatre mille ans, les annales de la France.

Il est écrit au *Livre des Juges* que ***Dieu laissa subsister au milieu de son peuple chéri des peuples rivaux et ennemis.*** Voilà le fait; le motif, apprenez-le : ***Afin d'instruire et d'éprouver ainsi Israël, et de tenir au milieu de lui son châtiment tout prêt à l'instant où il abandonnerait le Seigneur son Dieu : « Ut in ipsis experiretur Israelem, utrum custodiret præcepta Domini. » Les Israélites firent le mal aux yeux du Seigneur, et ils oublièrent leur Dieu; et le Seigneur, irrité, les livra aux mains de leurs ennemis, auxquels ils restèrent assujettis huit ans. Et ayant crié vers le Seigneur, il leur suscita un sauveur qui les délivra. Et de nouveau les enfants d'Israel commirent le mal aux yeux du Seigneur, qui les abandonna aux mains des Philistins, pendant quarante ans...*** (*Judic.* II, III, XIII). Je m'arrête : l'histoire entière de ce peuple n'est qu'une suite d'alternatives semblables. Frappé le jour où il s'est rendu prévaricateur, le terme de son châtiment est déjà fixé par le Seigneur. Et quand les oppresseurs se flattent d'anéantir à tout jamais leur victime, le Très-Haut, qui veut l'amendement de son peuple et non pas sa ruine, brise la verge orgueilleuse dont il s'était servi; le Dieu vengeur redevient un père, et Israël, soutenu par son bras, poursuit sa destinée divine à travers les siècles.

L'application est facile, Messieurs : mais si elle est glorieuse pour nous, à Dieu ne plaise que je veuille la rendre injurieuse pour un grand peuple, notre voisin, et aujourd'hui notre allié! Quand je n'aurais pas appris, avec Bossuet, que les habitants de cette île, la plus célèbre du monde, tirent leur origine des Gaules, et que quelques restes du sang de nos pères coulent encore dans leurs veines (1), le prêtre français pourrait-il oublier l'hospitalité si empressée que lui offrit, aux jours de ses malheurs, cette terre d'où les saintes croyances avaient pu s'enfuir, mais où les sentiments généreux ne s'étaient pas éteints? Or, l'Esprit-Saint a dit : *Vous n'aurez point en aversion l'Iduméen, parce qu'il vient de même sang; ni l'Egyptien, parce que vous avez été étrangers dans sa terre* (*Deut.* XXIII, 7). Cependant, Messieurs, si notre France est une nation prédestinée, un autre peuple de Dieu sous la loi nouvelle, *le royaume de Jésus-Christ*, comme le dira notre héroïne, l'Angleterre, dans le plan divin, fut pour nous pendant plusieurs siècles ce rival nécessaire, ce providentiel ennemi, instrument permanent des justices de Dieu. Un pied dans son île et l'autre sur notre continent, son regard envieux épiait nos fautes, et sa politique habile, je ne veux pas dire astucieuse, ne manquait jamais d'en profiter. Et quand nos propres iniquités, se mettant d'intelligence avec ses vues ambitieuses, appelaient sur nous de justes rigueurs, auxiliaire ardent et ministre intéressé de la vengeance divine, l'Angleterre aussitôt se jetait sur sa proie; ses légions asservissaient nos plus riches cités et nos plus belles provinces; ses rois prenaient le titre orgueilleux de *monarques de France*. Puis quand la couronne allait s'affermir sur leur tête; quand *le plus beau royaume après celui du Paradis* allait passer tout entier et à jamais sous un joug étranger, — joug odieux et pesant, après quatre siècles il est permis de le dire; il y avait si loin du gouvernement facile et paternel de nos rois à l'administration rigide et supputatrice des insulaires, si loin de l'étendard des lis à celui des léopards! — alors le Dieu de la France, se souvenant de son peuple et de la mission qu'il lui a donnée pour la gloire de son nom et le triomphe de

(1) *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*

Digitized by Google

son Eglise, venait à son aide et dissipait tout à coup ses fiers oppresseurs, comme la tempête disperse la paille légère.

Plus d'une fois déjà l'intervention divine avait été manifeste en faveur de la France. Naguère, sous les murs de Chartres, le bras de la Vierge Marie, plus encore que les éléments, avait désarmé le vainqueur de Crécy et de Poitiers (1); et quand le terrible Edouard était mort, il lui restait à peine un coin de terre où poser le pied sur le sol français. *Rursumque filii Israel fecerunt malum in conspectu Domini, qui tradidit eos in manu Philistinorum quadraginta annis* (*Judic.* XIII, 1). Et de nouveau la France oublia le Seigneur son Dieu, qui l'avait miraculeusement protégée. Pour punir la France, Dieu fit tomber son roi dans la démence, et défendit à la victoire de seconder l'ardeur de ses héros. Azincourt, Crevant, Verneuil, journées à jamais déplorables, et qui justifient le mot de Jeanne : « que Dieu, pour punir les péchés des hommes, permet la perte des batailles ! » Une reine, dont le cœur ne sut pas devenir français, oublie qu'elle est mère; Troyes voit briller les flambeaux d'un coupable hymen, sanction sacrilége d'un infâme traité; et bientôt, sur le cercueil de Charles VI, la voix du héraut fait retentir ces mots inaccoutumés, qui vont troubler, dans le silence de leurs tombes, les cendres des vieux rois : *Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre !*

C'en était fait de la monarchie, si Dieu n'accourait à son secours. Orléans, le dernier rempart et la dernière ressource de Charles VII; Orléans, la cité fidèle par excellence, et qui pouvait dire alors : *Etiamsi omnes, ego non;* Orléans, malgré l'intrépidité de ses guerriers et l'héroïsme de ses citoyens, allait tomber au pouvoir de l'Anglais, dont rien n'arrêtera plus désormais la marche triomphante et dévastatrice. Seigneur, avez-vous oublié vos anciennes miséricordes? Et toi, que n'es-tu là, bon connétable, que nous appelions l'*Epée de la France?* — Silence ! voici briller l'Epée de Dieu !....

« Fille de Dieu, va ! va ! va ! je serai à ton aide ! va ! » Et la fille de Dieu s'est levée. Naïve enfant, des voix célestes lui ont parlé *de la grand'pitié qui est au royaulme de France.* Craintive et timide bergère de *Dom-Rémy*, le saint patron de son hameau, le Samuël français (2), l'attend au pied de l'autel de Rheims, où elle doit lui conduire l'héritier de Clovis. Malgré mille obstacles, elle a franchi les distances; elle est aux genoux de son roi : « Gentil Dauphin, dit-elle au monarque, j'ai nom Jehanne la Pucelle, et vous mande le Roy des cieulx, par moi, que vous serez sacré et couronné à la ville de Rheims, et serez lieutenant du Roy des cieulx qui est Roy de France. » Jamais la cour n'a vu tant de douceur et de courage, tant de simplicité et de noblesse, tant d'ardeur et de modestie, tant d'aisance et de piété. Longtemps la prudence humaine hésite, la politique délibère, la théologie discute, la science examine. Jeanne souffre avec peine ces délais, car le temps presse; et pourtant elle se résigne à ces épreuves nécessaires, qui doivent garantir sa mission divine contre tout soupçon d'entreprise téméraire et aventureuse.

Enfin son généreux élan n'est plus arrêté. Elle part, et Orléans, *réconforté déjà et comme désassiégé*, dit le chroniqueur naïf, par la vertu céleste qui brille en cet ange mortel, salue et porte en triomphe celle qui vient au nom du Seigneur. Ici, Messieurs, je n'aurai garde de suivre Jeanne sur vos remparts, vos forteresses, vos ponts et vos redoutes, ni de redire ces hauts faits connus des plus jeunes enfants de la cité. Ce que les plus expérimentés et les plus intrépides guerriers, les La Hire, les d'Illiers, les Dunois, les Xaintrailles, n'avaient pu faire en sept mois, sept jours, que dis-je? trois jours de combat ont suffi à Jeanne pour l'accomplir. «Tout est nouveau dans cette guerre : *Nova bella elegit Dominus*; c'est le Seigneur lui-même qui a renversé les forces de l'ennemi: *Et portas hostium ipse subvertit.* Les vaillants hommes avaient perdu le courage, et leurs mains restaient impuissantes, jusqu'à ce qu'une femme, jusqu'à ce qu'une *vierge* se levât en Israël : *Cessaverunt fortes et quieverunt, donec surgeret Debbora, surgeret mater in Israël.* Mon cœur aime les princes d'Israël. Dans le lieu où les chars ont été brisés, où l'armée ennemie a été écrasée, que l'on raconte là les justices du Seigneur et sa clémence sur Israël. Les débris du peuple ont été sauvés; le Seigneur a combattu par les braves. Du haut des cieux, les anges et les saints ont pris part à la bataille; ils ont lutté contre nos ennemis : *De cœlo dimicatum est contra eos; stellæ adversus Sisaram pugnaverunt.* Le torrent de Cison a entraîné leurs cadavres. Leurs chevaux ont rompu la corne de leurs pieds dans l'impétuosité de la fuite; les plus vaillants de leurs guerriers ont tourné le dos et se sont précipités les uns sur les autres. Levez-vous, levez-vous, Jeanne, et chantez un cantique de louange au Seigneur : *Surge, surge, Debbora, et loquere canticum!* » (*Judic.* V, 1 seqq.)

Les voûtes de ce beau temple retentissaient encore des hymnes de l'action de grâces; Orléans avait à peine eu le temps

(1) « L'intention d'Edouard étoit qu'il entreroit dans ce bon pays de Beauce, et se trairoit tout bellement sur cette bonne rivière de Loire. Tout à coup, devant Chartres, il avint un grand miracle, qui moult humilia et brisa son courage. Car... un temps et une effondre et un orage si grand et si horrible descendit du ciel en l'ost du roi d'Angleterre que il sembla bien proprement que le siècle dût finir; car il chéoit de l'air des pierres si grosses qu'elles tuoient hommes et chevaux; et en furent les plus hardis ébahis. Et adonc regarda le roi d'Angleterre devers l'Eglise Nostre-Dame de Chartres, et se rendit et voua à Nostre-Dame dévotement, et promit, si comme il dit et confessa depuis, qu'il s'accorderoit à la paix. » Froissard, éd. de Buchon, p. 51 et suiv.

(2) Bossuet, *Serm. sur l'Unité de l'Eglise.*

Digitized by Google

de contempler et de bénir sa libératrice, et déjà elle affrontait de nouveaux périls. Héroïne inspirée, elle prophétise la victoire, et la victoire ne sait pas lui donner le démenti. « En mon Dieu, s'écrie-t-elle, il les faut combattre; seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons. » Jargeau n'est plus aux Anglais; les champs de Patay sont jonchés de cadavres. Un colosse effroyable écrasait hier ma patrie; il élevait son front dominateur au-dessus des cèdres du Liban; je n'ai fait que passer, et voilà qu'il n'est plus. L'armée anglaise a disparu; ses chefs les plus renommés, Salisbury, Glacidas, Suffolck, Talbot sont ou morts ou captifs; les autres ont pris la fuite. Esprit-Saint, cette fois encore prêtez-moi une lyre inspirée pour célébrer les triomphes de Jeanne: « C'est le Seigneur qui met les armées en poudre; le Seigneur est son nom : *Dominus conterens bella, Dominus nomen est illi.* Il a placé son camp au milieu de son peuple pour nous délivrer de nos ennemis. Assur est venu du côté de l'aquilon, avec une multitude et une force extraordinaires; ses légions ont rempli les torrents, et sa cavalerie a couvert les vallées. Il avait juré de brûler mes terres, de passer mes jeunes gens au fil de l'épée, de rendre mes vierges captives. Mais le Seigneur Tout-Puissant l'a frappé, et il l'a livré aux mains d'une femme qui l'a immolé : *Et tradit eum in manus feminæ.* Car le puissant ennemi n'a point été renversé par la main des jeunes hommes, ni des vieux guerriers : ce ne sont point les Titans d'Israël, ni les géants de la nation qui l'ont anéanti; mais c'est Judith, fille de Mérari, avec les grâces de son visage... » (*Loc. cit.*)

Mais pendant que je chante, d'autres merveilles se sont succédé. Jeanne ne combat plus; elle vole de triomphe en triomphe. Place, place au dauphin que conduit l'ange de la victoire! Rheims, ouvre tes portes au successeur de Clovis, au petit-fils de saint Louis; pontife du Seigneur, montez à l'autel, faites couler l'huile sainte et posez la couronne sur le front du lieutenant de Jésus-Christ. Et toi, ma jeune héroïne, jouis de ce spectacle qui est ton ouvrage. Ah! que j'aime à te voir, debout, près de ton roi, à côté de l'autel, ton saint étendard à la main! Plus tard, quand on voudra te faire un crime de ce privilége, tu répondras noblement : « *Il avoit esté à la peine; c'étoit raison qu'il fust à l'honneur.* »

Messieurs, que de prodiges! quelle révolution éclatante! Et qui a fait toutes ces choses? Une jeune fille de dix-huit ans. Je me trompe. A la suite d'un noble fait d'armes, un de nos rois écrivait à sa mère : « Madame, veuillez mander partout pour faire remercier Dieu; car, sans point de faute, *il a montré ce coup qu'il est bon François.* » Messieurs, quand Dieu se montra-t-il plus Français qu'aux jours de Charles VII? Le voile qui cache ici l'action divine est transparent. Sous cette armure de jeune fille, c'est le Dieu des batailles qui combat; sa vertu est en elle; et quel instrument plus digne de lui? Arrêtons-nous quelques instants à contempler l'ineffable physionomie de cet ange terrestre.

Jamais, peut-être, le dogme divin du salut des hommes par une vierge n'a été aussi parfaitement reproduit dans la sphère des choses humaines. Jeanne d'Arc est, dans la loi nouvelle, une des plus suaves et des plus fidèles copies de Marie, comme Judith, Esther, Ruth, Débora étaient ses ébauches figuratives dans l'alliance ancienne. Tous les traits de ces saintes femmes s'appliquent à notre jeune inspirée. Composé harmonieux des perfections les plus contraires, des attributs qui semblent s'exclure, Jeanne n'appartient point à cet ordre de héros vulgaires que leurs brillantes qualités ne rendent pas meilleurs, et ses vertus ne sont pas de celles dont l'enfer est plein. Jeanne est l'héroïne chrétienne par excellence. Ce que les hommes admirent en elle est ce que Dieu couronne. Voyez-la dès le berceau.

Dans la solitude de ce riant vallon qu'arrose la Meuse, sur l'herbe émaillée des prairies, à l'ombre des saules et des hêtres, alors que ses mains portaient la houlette ou tournaient les fuseaux, sous les ailes d'une mère chaste et pieuse qui, en mêlant les caresses à la leçon, lui avait appris pour toute science à invoquer ce Père des hommes qui est aux cieux, à saluer avec l'ange la Vierge pleine de grâce, les commencements de Jeanne la bergère étaient heureux. Dès ses plus jeunes années, elle fut immaculée dans sa voie; l'exquise sensibilité de ce cœur si tendre ne s'épancha jamais que sur des objets innocents ou sacrés, comme ces fontaines qui n'égarent jamais hors de leur lit leurs ondes limpides. Si ses doigts tressaient en guirlandes les fleurs des champs c'était pour en couronner l'image chérie de Notre-Dame-de-l'Ermitage. Elle priait tendrement sous les ombrages du vieux chêne; mais l'accent religieux des cloches, dont elle aussi, comme le plus célèbre guerrier de notre siècle, ne voulait pas perdre une seule vibration (1), venait-il frapper son oreille pieuse, ses délices étaient de courir à l'église du village pour y prier encore, y pleurer, et se cacher à l'ombre des autels. Jamais jeunesse ne fut plus pure et plus fervente : innocence de la vie pastorale, paix, silence des vallons, douceur du toit maternel, air embaumé de la maison de Dieu, parfums des campagnes, *saintes joies de son matin*, vous ne sembliez guère annoncer *les pleurs du soir douloureux de sa vie* (2)! La bonté divine aime à ménager le jeune âge; elle ne jette pas d'ordinaire sur le front de l'aurore, sur ses teintes gracieuses, les noirs

(1) Bonaparte, *Mémoires de Bourrienne*, t. IV, ch. 13, p. 122.

(2) « Ad vesperum demorabitur fletus, et ad matutinum lætitia. (*Psal.* XXIX, 6.) »

Digitized by Google

nuages de la tempête (1). Prévoyant un soir si orageux, Dieu prit en pitié Jeanne, sa douce petite créature, et répandit la paix sur son enfance, sur les premières heures du jour de sa vie, par une touchante compensation que le cœur rencontre presque toujours comme une loi providentielle qui le console.

Mais le brillant midi de Jeanne révéla dans cette âme si pure des richesses auxquelles rien ne se compare.

Brave comme l'épée, elle est pudique comme les anges. Y a-t-il une tache, une poussière même sur cette chaste envoyée du ciel? Dieu est, sous ce rapport, si délicat dans le choix de ses instruments! Sa vertu est le seul point où je la trouve susceptible. Elle brave sous les remparts l'atteinte des flèches: mais une parole d'outrage lancée à sa pudicité fait couler ses larmes, et il faut que ses frères du ciel viennent la consoler. O saintes larmes de la pudeur, pleurs sacrés de la modestie, que je vous vénère! C'est de la force encore : c'est la noble énergie du plus magnanime comme du plus délicat amour. Non pas que Jeanne fût tremblante et pusillanime ; jamais la vertu ne fut plus naturelle et moins farouche. Vincent de Paul a dit ce mot, qui est d'un grand homme, et qui définit toute la règle de son virginal institut : « Mes filles, je mets votre chasteté à la garde de votre charité ». — « En voyant Jehanne, disait un jeune et loyal chevalier, nul ne songeait à forfaire ; *et ce à cause de la grande bonté qui estoit en elle.* » Heureuse enfant, dont la douceur imprimait le respect, dont la bonté commandait la vertu!

Ardente comme un lion, elle est tendre et sensible comme un agneau. Quoi de plus intrépide que Jeanne? Sa main saisissait, appliquait l'échelle aux murailles, sous une grêle de traits presque tous dirigés contre elle. Comme elle guidait avec grâce son cheval écumant! Quelle science infuse de la stratégie militaire! Que de fois elle réveilla l'ardeur assoupie de ses compagnons d'armes! Elle était l'âme de cette grande lutte. Sans elle, tout languissait ; tout se ranimait, triomphait par elle. Les bras de toute cette armée étaient mus par une voix de femme : *Dux femina facti.* Mais sa force était sans violence. Les étincelles jaillissent sous les pieds rapides de son coursier, parce qu'elle apprend *que le sang de France est répandu.* « Jamais, disait-elle, je n'ai vu sang de François, que les cheveux ne se dressassent sur ma tête. » Elle pleurait en pansant les blessures même de ses ennemis ; elle pleurait surtout sur leur perte éternelle. « Glacidas, Glacidas, rends-toi au Roi du ciel ; tu m'as injuriée, mais j'ai grand pitié de ton âme! » Et quand Glacidas et les siens ont roulé dans le fleuve, l'amazone fond en larmes, car elle se dit que leurs âmes coupables paraissent devant Dieu. Dans la plaine de Patay, voyez la guerrière transformée en fille de charité, soutenant entre ses bras et appuyant sur son sein la tête d'un pauvre blessé, d'un Anglais, qu'elle encourage à mourir, tandis qu'il balbutie de ses lèvres défaillantes ses derniers aveux et son repentir.

Timide et naïve comme *une pauvre petite bergère qui ne sait* A *ni* B, ignorante dans tout le reste, quand le ciel lui a parlé, elle a toute la sublimité du génie, toute l'autorité de l'inspiration. Les chefs de guerre, assemblés en conseil, se cachent de Jeanne par la conscience de leur infériorité ; et la jeune fille, heurtant de sa lance à la porte de la salle, faisait presque pâlir les Gaucourt et les Xaintrailles. « Vous avez été à votre conseil et moi au mien. En mon Dieu, le conseil de Notre-Seigneur est plus sûr et plus habile que le vôtre. » Ses manières de dire sont nobles, courtoises, *princières* ; le tutoiement chevaleresque vient à propos se placer sur ses lèvres virginales ; et les plus fiers guerriers, les princes même du sang royal, subissent l'inévitable ascendant de cette parole humaine et surhumaine à la fois. « En avant, gentil duc, à l'assaut! Ah, gentil duc, as-tu peur? ne sais-tu pas que j'ai promis à la duchesse de te ramener sain et sauf? » C'est au duc d'Alençon qu'elle parle ainsi. Dunois lui-même entend son commandement ; il s'incline et promet humblement d'obéir. L'idiome de Jeanne n'a point vieilli. Que dis-je? comme ces teintes de vétusté qui sont un mérite de plus dans certaines merveilles de l'art, il efface la phrase moderne, de jour en jour plus terne et plus pauvre, quoi qu'en puisse dire notre orgueil. Ses répliques étaient vives, justes, animées ; c'étaient des éclairs inattendus ; et, s'il est permis de parler ainsi, ses répliques ne souffraient pas de répliques. « Si Dieu est pour nous, lui dit un docteur, à quoi bon les gens d'armes? » — « En mon Dieu, répond-elle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire... Mes pères, mes pères, il y a dans les livres de Messire plus que dans les vôtres. Monseigneur a un livre où aucun clerc ne lit, tant parfait soit-il en cléricature. »

Enfin, jetée au milieu des camps et dans l'arène de la guerre, elle est pieuse et recueillie comme une fille du Carmel. Pour elle, la cellule et l'oratoire sont auprès du champ de bataille. Toutes ses amours sont pour Jésus. Elle ne l'oublie pas plus dans la poudre brûlante des luttes guerrières qu'aux pieds des autels, soit que le sacrifice s'offre dans le silence du lieu saint, ou dans la campagne encore humide des gouttes de la nuit. Et là, comme elle redevient petite en présence de son Dieu! Quel oubli d'elle-même dans l'ivresse des triomphes! A l'exemple du Sauveur, qu'elle aime si tendrement, elle ne cherche pas sa gloire, mais la gloire de celui qui l'a envoyée, la gloire de son roi qui est au ciel, et de son roi aussi qui est sur la terre. Tant de sainteté,

(1) « Lux auroræ oriente sole mane absque nubibus rutilat (*II Reg.* XXIII, 4). »

Digitized by Google

jointe à tant de bravoure, exerce une heureuse séduction sur les cœurs. Dunois est chrétien ; La Hire, qui ne blasphème plus, prie à sa façon ; le camp est un temple ; et mille guerriers s'écrient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées ! »

O Dieu ! dont les voies sont belles, et les sentiers pacifiques (1), vous qui marchez par un chemin virginal (2), soyez béni d'être venu à notre aide par des mains si pures et si dignes de vous ! Soyez béni d'avoir fait Jeanne si belle, si sainte, si immaculée ! Je cherche en vain ce qui pourrait manquer à mon héroïne ; tous les dons divers s'accumulent sur sa tête ; pas une pierrerie à joindre à sa couronne. Par l'esprit et par le cœur, je ne connais rien de plus chrétien et de plus français que Jeanne d'Arc, rien de plus mystique et de plus naïf ; en elle la nature et la grâce se sont embrassées comme sœurs ; l'inspiration divine a laissé toute sa part au génie national, tout son libre développement au caractère français ; c'est une extatique chevaleresque, une contemplative guerrière ; elle est du ciel et de la terre ; c'est, pardonnez cette anticipation, c'est une martyre qui pleure ; c'est une sainte qui n'a pas d'autels ; que l'on vénère, que l'on invoque presque, et qu'il est permis de plaindre ; que le prêtre loue dans le temple, que les citoyens exaltent dans les rues de la cité ; modèle à offrir aux conditions les plus diverses, à la fille des pâtres et à la fille des rois (elle a prouvé, elle aussi, qu'elle savait comprendre la sainte et noble figure de Jeanne), à la femme du siècle et à la vierge du cloître, aux prêtres et aux guerriers, aux heureux du monde et à ceux qui souffrent, aux grands et aux petits : type le plus complet et le plus large au double point de vue de la religion et de la patrie, figure historique qui n'a son semblable nulle part, Jeanne d'Arc, c'est une douce et chaste apparition du ciel au milieu des agitations tumultueuses de la terre, une île riante de verdure dans l'aride désert de l'histoire humaine, un parfum de l'Eden dans notre triste exil ; et, pour parler le langage de saint Augustin, c'est Dieu venant à nous, cette fois encore, par un sentier virginal.

Car, Messieurs, Jeanne d'Arc est de Dieu ; elle est l'envoyée de Dieu ; elle n'a cessé de le dire. Et quel Français se sentirait le triste courage de nier le témoignage des paroles de Jeanne, si magnifiquement confirmé par le témoignage de ses œuvres et par le témoignage de sa vie et de sa mort ? Et cela, pour ne pas vouloir reconnaître cette vérité si consolante, savoir : que Dieu aime la France, et qu'au besoin il la sauve par des miracles. « Prince de Bourgogne, écrivait Jeanne à l'ennemi de son roi, je vous fais assçavoir, de par le Roy du ciel, pour votre bien et votre honneur, que vous ne gaignerez point bataille à l'encontre des loyaulx Françoys, et que tous ceulx qui guerroyent audit saint royaulme de France, guerroyent contre le Roy Jhésus, Roy du ciel et de tout le monde ; s'il vous plaist aguerroyer, allez sur le Sarrazin. » Vous l'entendez, Messieurs, le saint royaume de France, le royaume des loyaux Français, c'est le royaume de Dieu même ; les ennemis de la France, ce sont les ennemis de Jésus. Oui, Dieu aime la France, parce que Dieu aime son Eglise, rapporte tout à son Eglise, à cette Eglise qui traverse les siècles, sauvant les âmes et recrutant les légions de l'éternité ; Dieu, dis-je, aime la France, parce qu'il aime son Eglise, et que la France dans tous les temps, a beaucoup fait pour l'Eglise de Dieu. Et nous, Messieurs, si nous aimons notre pays, si nous aimons la France, et certes nous l'aimons tous, aimons notre Dieu, aimons notre foi, aimons l'Eglise notre mère, la nourrice de nos pères et la nôtre. Le Français, on vous le dira du couchant à l'aurore, son nom est CHRÉTIEN, son surnom CATHOLIQUE. C'est à ce titre que la France est grande parmi les nations ; c'est à ce prix que Dieu la protége, et qu'il la maintient heureuse et libre. Et si vous voulez savoir en un seul mot toute la philosophie de son histoire, la voici : *Et non fuit qui insultaret populo isti, nisi quando recessit a cultu Domini Dei sui : « Et il ne s'est trouvé personne qui insultât ce peuple, sinon quand il s'est éloigné du Seigneur son Dieu* (*Judith* v, 17). »

Mais la mission réparatrice de Jeanne n'est pas achevée ; elle a commencé son œuvre dans la gloire ; elle la poursuivra dans la douleur. L'épouse de Jésus doit s'abreuver au calice de son époux. Jeanne va passer du Thabor au Calvaire ; et sa mort sera plus féconde que sa vie. Recueillons-nous, Messieurs. La sagesse antique avait entrevu quel noble spectacle c'est que celui d'un juste aux prises avec l'adversité. Mais la doctrine chrétienne seule peut nous faire comprendre ce mystère d'expiation, qui tire toute sa vertu de la croix.

SECONDE PARTIE.

On a dit et l'on a répété souvent que la mission de Jeanne d'Arc expirait au pied de l'autel de Reims, que son devoir était de quitter l'armée et de rentrer sous la chaumière, de déposer le glaive et de reprendre le fuseau, et parce qu'elle entra de ce moment dans la carrière des malheurs, on l'accuse d'être sortie de la voie que le Seigneur lui avait tracée. Cette appréciation trop humaine, Messieurs, n'est pas fondée sur l'histoire. Après un examen scrupuleux et approfondi, je vois bien que c'était le désir de Jeanne de reprendre la douce vie au hameau ; mais je ne vois pas que ce fût son devoir (3). Ses voix *se taisent*, mais son roi parle ; et pour celle en qui la religion de la

(1) « Viæ ejus viæ pulchræ et omnes semitæ illius pacificæ (*Prov.* III, 17). »

(2) Ecce ille agnus graditur itinere virginali (S. Aug. *De S. Virginit.*, t. VI, n. 29). »

(3) Cette vérité a été solidement établie, et le préjugé contraire victorieusement réfuté par le

Digitized by Google

seconde Majesté avait tant de puissance, je ne sache pas qu'à défaut du ministère des anges, le ciel pût s'expliquer plus authentiquement que par la bouche de l'Oint du Seigneur. Ah! ne soyons pas de ceux qui ne se reposent point qu'ils n'aient trouvé des torts dans l'adversité, et qui imputent toujours des fautes au malheur. La théologie des amis de Job n'est pas celle des disciples de la croix.

Le christianisme repose tout entier sur le dogme de l'expiation, de la rédemption par la douleur. Le Sauveur des hommes a peu agi, et beaucoup souffert; l'Evangile est concis sur sa vie, prolixe sur sa passion. Sa grande œuvre, ç'a été de mourir; c'est par sa mort qu'il a vivifié le monde. Or, si telle est la première et la plus fondamentale vérité du symbole chrétien, c'est aussi la première loi morale du christianisme que les disciples, et surtout les apôtres du Crucifié, continuent le mystère de ses douleurs. Et si, parmi les enfants des hommes, le ciel se choisit des êtres privilégiés qu'il élève à la gloire d'être les instruments extraordinaires de sa puissance et de son amour, ce n'est qu'au prix de mille angoisses qu'il accorde de telles faveurs. De la grâce divine, plus encore que de la gloire humaine, on peut dire *qu'elle vend chèrement ce qu'on croit qu'elle donne.* La vie des hommes inspirés est un drame dont le dénouement est presque toujours tragique. Apprenez du grand apôtre quel a été le sort final de tous les prophètes : *Lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt* : « *Ils ont été lapidés, sciés, éprouvés de mille façons, décapités* (*Hebr.* xi, 39). » Et si la religion de la croix atteignait déjà par de si terribles préludes les prophètes anciens, que dire de cette représentation vive et naturelle de son agonie, de son crucifiement et de sa mort, que Jésus-Christ grave en traits si profonds dans le cœur et sur la chair de ses apôtres et de ses prophètes de la loi nouvelle, lesquels doivent accomplir en eux ce qui manque à la passion de Jésus? Messieurs, un chrétien qui souffre, c'est Jésus encore qui souffre dans les membres de son corps, et qui achève ainsi son œuvre de rédemption (1). Aussi, dans la balance divine, pour le salut d'un peuple, un martyr pèse plus qu'un héros : *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium* (*Prov.* xvi, 32). Le baptême de sang est inséparable de la mission divine.

Il le comprenait, ce pauvre père, ce bon Jacques d'Arc, quand, ayant entrevu dans un songe l'avenir merveilleux de sa fille, il disait : « Si je savais que la chose advînt que j'ai songée d'elle, je la noyerais à l'instant. » Dès le début, en effet, j'aperçois des indices trop significatifs. Jeanne seule ne les entrevoit que dans un demi-jour : précieuse attention de la Providence, qui proportionne la lumière à la force, et qui craint d'oppresser la timide vierge si elle lui montrait du premier coup, comme elle faisait autrefois à Paul, cette âme de fer, tout ce que sa mission doit lui apporter de douleurs (2)! Ainsi que le jeune et naïf Isaac, elle chemine longtemps sans connaître le fatal secret qui la concerne. Mais, pour tout autre que pour la victime, comme il est évident, dès le départ, qu'elle marche vers la montagne du sacrifice! Les deux saintes données à Jeanne pour conseillères et pour assistantes, sont deux vierges martyres (3). Pour toute récompense finale, ce qu'elles lui promettent, c'est de la conduire en Paradis. Aussitôt l'école de la douleur commence. La pieuse enfant est méprisée comme une visionnaire, repoussée comme une intrigante, exorcisée comme une démoniaque; elle a déjà versé bien des larmes, quand elle obtient d'être conduite à son roi. Là, nouvelles épreuves plus pénibles encore, soupçons injurieux, dédains humiliants, voyage à Poitiers où elle a tant à souffrir, plus effrayée qu'elle est des arguments d'une armée de docteurs que de l'artillerie d'une armée d'Anglais. Puis, au fort même de l'action, et quand elle va être précipitée dans la gloire, voyez comme le ciel lui fait sentir que ce n'est pas elle qui agit, mais le bras divin qui agit par elle; voyez comme la douleur précède et achète toujours le triomphe, afin qu'elle dise comme Paul : « Ma force n'est pas de moi, mais de Dieu; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis forte : *Cum infirmor, tunc potens sum* (*II Cor.* xii, 10) ». — C'était le grand et solennel jour du sept mai, celui qui devait immortaliser la jeune héroïne et décider la délivrance d'Orléans. Une grande victoire l'attend, elle le sait; mais elle sait aussi depuis longtemps que son sang va couler. Jésus combat par elle; or l'instrument doit s'accommoder, s'approprier à la main qui l'emploie, et la main de Jésus a été transpercée. Au milieu de la bataille, un trait la frappe au sein, et la renverse. Un instant effrayée, elle pleure : ses saintes, qui l'avaient avertie, la consolent; elle arrache de sa propre main la flèche qui l'a percée, et se met en prière. Et comme Dunois, désespéré, sonnait la retraite : « En mon Dieu, s'écrie-t-elle en se précipitant vers la bastille, tout est vôtre, et y entrez. » Tout à l'heure elle gisait dans son sang, et la voilà rayonnante de gloire. Sa blessure a été le signal de son triomphe; c'est la force dans l'infirmité, la puissance par la faiblesse : *Cum infirmor, tunc potens sum.* — Un autre jour, c'était devant Jargeau, elle s'élance la

chantre et l'*historien* de Jeanne d'Arc, M. Le Brun de Charmettes. Qu'il me permette ici l'expression de ma reconnaissance pour sa bienveillante amitié.

(1) « Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia (*Coloss.* i, 24). »

(2) « Ego ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati (*Act.* ix, 16). »

(3) Sainte Catherine et sainte Marguerite.

Digitized by Google

première à l'assaut ; une pierre énorme roule sur sa tête et la renverse dans le fossé. Un cri de triomphe a retenti sur le rempart ; l'épouvante a glacé les Français. Se relevant soudain plus fière et plus terrible : « Amis, sus ! sus ! notre Sire a condamné les Anglais ; ils sont tous nôtres. » Les Français se raniment, la place est emportée, et Suffolck n'a que le temps de faire un chevalier pour lui rendre glorieusement les armes. C'est toujours le dogme chrétien ; la mystérieuse préparation du succès par le revers, de la victoire par la défaite : *Cum infirmor, tunc potens sum.*

Mais si l'empreinte de la croix est ainsi marquée jusque sur l'épée victorieuse de Jeanne, que sera-ce maintenant que cette épée vole en éclats sans qu'on puisse la reforger jamais ? Si la phase glorieuse de sa vie n'est pas étrangère à la douleur, que sera-ce maintenant qu'elle entre dans la période de ses angoisses, maintenant que l'action cesse et que la passion commence ? « Je ne durerai qu'un an, et guère au delà, disait-elle souvent au roi ; il faut tâcher de me bien employer cette année. » Hélas ! ce beau mois de mai, qui l'avait vue victorieuse et entourée d'hommages dans Orléans, ne reparut que pour la voir captive à Compiègne. O Jeanne ! je vous aimais heureuse et triomphante, je ne vous aime pas moins, et je vous vénère davantage dans vos malheurs ! Vous avez été jugée digne, non-seulement d'être l'instrument de Dieu, mais encore de lui être offerte en holocauste (1). Dieu ne manque pas de bras par qui verser le sang ; mais des victimes pures dont le sang répandu soit un sacrifice agréable à ses yeux, voilà ce que Dieu cherche. Il ne faut que des qualités telles quelles pour être un héros ; il faut des vertus sans tache pour être un martyr. Tel est désormais le rôle douloureux de Jeanne. Depuis qu'elle a quitté Reims, la mandataire du Ciel est redevenue une humble fille de la terre. Sa bravoure lui reste, son inspiration l'a quittée. Il est d'une grande âme, Messieurs, quand on a gouverné, de savoir obéir, et de n'avoir pas désappris la soumission dans le commandement. Notre héroïne, depuis que Dieu ne la conseille plus, se soumet aux conseils des hommes ; ce que d'autres décident, elle l'exécute, *sans nulle indication de ses voix, ni pour, ni contre.* Et ici encore j'admire la délicatesse et la sainteté de la Providence, qui dirigeait elle-même la guerrière, qui laisse marcher la victime. Quand Jeanne volait à la victoire, Dieu la conduisait par le bras : quand elle s'achemine vers le bûcher, Dieu se voile pour un temps et retire son concours. Ainsi la sagesse divine est toujours justifiée dans ses voies. Désormais les anges et les saintes martyres parlent à Jeanne de son âme, de ses malheurs ; ils ne lui parlent plus de ses exploits. Ce n'est pas seulement le glaive miraculeux qui s'est brisé dans sa main ; son étendard, son saint étendard, qu'elle aimait *quarante fois plus que son épée*, a roulé près d'elle dans la poussière. Paris entend sa voix et la méprise impunément ; pour la première fois la victoire ne lui obéit pas. Blessée sous les murs de la grande cité, elle voudrait y mourir, et la mort est indocile comme la victoire. O journée fatale ! épreuve terrible ! L'envie de ses rivaux triomphe et s'exaspère ; ses amis hésitent et n'osent plus se prononcer en sa faveur. Tels sont les hommes ; sitôt que le succès manque, leur foi chancelle. Ainsi les apôtres, témoins de tant de prodiges authentiques, abandonnent et renient leur maître quand vient *l'heure des méchants et la puissance des ténèbres* (2). Leurs convictions, si solidement établies, périssent avec leurs espérances. *Sperabamus :* « Nous espérions (3), » disent-ils ; ils se résignent à croire qu'ils ont été déçus. Ainsi Jeanne voit en un instant tout le passé de sa gloire s'effacer aux yeux des hommes ; le caractère surnaturel de ses expéditions les plus merveilleuses devient équivoque : *Sperabamus : « Nous espérions. »*

Mais ce n'est là que le prélude des douleurs. A peine un dernier rayon de gloire militaire est-il venu luire sur son front, qu'une autre lumière ne tarde pas à briller pour elle. Ses saintes lui ont annoncé sa captivité prochaine. A cette nouvelle, déjà pressentie, elle demande avec larmes de mourir plutôt que d'endurer une longue prison. Pour toute réponse, il lui est dit « qu'elle prenne tout en gré, et que Dieu lui aidera. » Mon cœur se serre, Messieurs. La vierge qui avait délivré votre ville, qui avait rendu le courage aux guerriers et la couronne à son roi, est tombée entre des mains profanes. Jeanne, abandonnée des siens, et peut-être trahie, comme son divin Maître, est vendue à l'ennemi ; vendue, elle, non ce qu'on vend un esclave, mais une tête couronnée. Une prison s'ouvre, prison affreuse, où l'attendent des supplices et des perfidies qu'on ne saurait redire ; prison dont les murailles ont des yeux pour la lubricité, des oreilles pour la trahison. Un tribunal est érigé par la haine ; un autre Caïphe sollicite le privilége de s'y asseoir. C'est un évêque, un Français, je le sais ; n'en rougissons pas, Messieurs ; depuis longtemps il a renié sa patrie, et s'est vendu à l'étranger ; on l'appelle Anglais, Bourguignon, on ne l'appelle plus Français. Les interrogatoires commencent. Là, quel contraste ! D'une part, l'hypocrisie, la bassesse de sentiments et de langage, la servilité, la cruauté ; de l'autre, la franchise, l'élévation, la noblesse, l'indépendance, la douceur. Cependant, combien Jeanne souffre, elle si pieuse, si délicate, si respectueuse ! Sans

(1) « Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati (*Act.* v, 41). »

(2) « Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum (*Luc.* xxii, 53). »

(3) « Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel (*Luc.* xxiv, 17). »

Digitized by Google

doute ses saintes viennent la consoler : « Je serais morte, dit-elle, sans la révélation qui me conforte chaque jour. » Mais à ces voix du Ciel qui la rassurent, on oppose la voix de l'Eglise : comme si quelques âmes vénales, c'était l'Eglise. L'Eglise! elle parlera un jour, et l'on saura ce qu'elle pensait dans cette grande affaire. L'accusée invoque le Pape, le concile : « Le Pape est trop loin, lui dit-on, c'est à votre pontife que vous devez obéir. » Elle est, comme Jésus, interrogée, jugée, condamnée avec tout l'appareil des formes légales et le cérémonial imposant de l'orthodoxie. Mais Jésus était un Dieu; elle n'est qu'une faible femme. Et si l'Homme-Dieu a frémi, si l'Homme-Dieu a pleuré, s'il a eu besoin qu'un ange vînt le soutenir dans son agonie, s'il a demandé que le calice de la douleur passât loin de lui, comment s'étonner du trouble de Jeanne, de ses craintes, de ses larmes, de ses hésitations passagères? Ah! loin que je me scandalise de retrouver dans mon héroïne cette horreur de la souffrance et de la mort, qui ne vient pas du préjugé, mais de la nature (1), je m'intéresse à sa douce sensibilité, qui la rapproche plus de ma faiblesse, et qui donne plus de prix à son sacrifice et à sa résignation. « Si vos voix vous eussent commandé de sortir, et signifié que vous seriez prise, lui dit le juge, y fussiez-vous allée?» — « Si j'eusse su l'heure et que je dusse être prise, je n'y fusse point allée volontiers, toutefois j'eusse fait leur commandement en la fin, quelque chose qui me dût être venue. » Retrouvez-vous ici le langage du maître : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* (*Matth.* XXVI, 39)! Jésus-Christ n'est pas de l'école des stoïciens; il sent vivement la douleur, et il avoue qu'elle est un mal; il ne va pas au-devant d'elle, il l'accepte. Jeanne se flatte jusqu'à la fin : Dieu lui laisse cette dernière ressource des malheureux, qui est l'espérance. Par le martyre qui lui est prédit, elle entend ses douleurs présentes. Mais bientôt les illusions s'envolent; un bûcher s'allume, et la victime s'avance en pleurant. Pardonnez si j'insiste sur la conformité minutieuse des circonstances de sa mort avec celle du Sauveur des hommes : la ressemblance du disciple n'est pas un outrage pour le maître. Elle s'attendrit sur Rouen, comme Jésus sur Jérusalem; elle prédit et déplore la perte de son juge, comme Jésus celle de Judas; comme lui, elle pardonne à ses bourreaux. Un instant encore la nature affaiblie succombe; mais n'avons-nous pas entendu le Christ s'écrier avec l'accent d'une angoisse inexprimable : *Eli, Eli, lamma sabacthani* (*Matth.* XXVII, 46)? Elle tient entre ses mains, elle couvre de ses baisers une croix, une pauvre croix de bois. De nouveau, elle rend témoignage à la vérité de sa mission, à l'innocence de son roi. Au milieu des flammes, ses derniers soins sont des attentions de charité et de modestie. Les yeux toujours fixés sur le signe sacré, on l'entend invoquer avec larmes les *benoîts* anges, et les saints et saintes du Paradis. Elle incline la tête, pousse un grand cri : *Jésus! Jésus!* Et du sein du bûcher, son âme, comme une blanche colombe, s'envole vers les cieux...

Eh quoi! vous tremblez, vous pleurez, ennemis de la France! Peuple de braves, vous avez brûlé une vierge de vingt ans; n'êtes-vous pas fiers de cet exploit chevaleresque? Oui, tremblez et pleurez, ennemis de la France. Vous avez vaincu : mais votre victoire, comme celle de Satan sur Jésus, est une défaite (2). Vous avez cru n'être que des bourreaux, et vous étiez des sacrificateurs. Parmi ces tempêtes et ces orages, il fallait du sang pour apaiser le ciel et purifier la terre. La France est rachetée, puisque Dieu a accepté d'elle une vierge pour hostie : *Sanguine placastis ventos, et virgine cæsa; sanguine quærendi reditus* (Virg., *Æneid.*). Il est désormais permis d'espérer d'heureux retours de fortune. Il a raison, ce secrétaire du roi des Anglais qui s'écrie : « Nous sommes perdus, car nous avons fait mourir une sainte! » Les cendres de Jeanne crient vengeance contre vous, pardon pour la France; sa mort vous sera plus fatale que sa vie (3). Dans un même supplice je vois trois triomphes : le triomphe de la France, le triomphe de la Foi, le triomphe de Jeanne.

Triomphe de la France. On apportait les clefs des villes sur le cercueil de Duguesclin, et le nom de Condé gagnait des batailles. Jeanne n'aura point de sépulcre; son noble cœur, la seule partie que le feu n'ait pu détruire, a été jeté dans les flots. Mais son ombre, mais sa terrible image poursuivra les Anglais jusqu'à ce qu'ils soient refoulés dans leur île. « Je sais bien, disait-elle, que les Anglais me feront mourir, parce qu'ils croient pouvoir s'emparer de la France après ma mort; mais seraient-ils cent mille de plus (Jeanne appelait les Anglais d'un surnom joyeux et militaire : Jeanne était Française, et jusque dans les fers elle avait la gaieté française), seraient-ils cent mille de plus, ils n'auront pas le royaume..... Avant qu'il soit sept ans, les Anglais abandonneront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans. » Six ans ne s'étaient pas écoulés, et Paris, « ce grand gage, » se rendait presque sans coup férir à l'intrépide Dunois. Bientôt Charles le Victorieux régnait sur tout le pays de ses ancêtres; et, un siècle plus tard, la blanche bannière de France, flottant sur Calais, laissait lire dans ses plis l'accomplissement de la parole prophétique de Jeanne : « Les Anglais seront boutés hors France. » Une femme, une reine voluptueuse avait perdu le royaume; une

(1) « Mortem quippe horret, non opinio, sed natura (S. Aug., serm. 172, 1). »

(2) « Si cognovissent, nunquam crucifixissent (*I Cor.* II, 8). »

(3) « Plures interfecit moriens, quam ante vivus occiderat (*Judic.* XVI, 30). »

Digitized by Google

bergère héroïque, une vierge martyre l'a sauvé.

Triomphe de la foi. Messieurs, dans cette invasion de l'Angleterre, notre nationalité n'était pas seule en péril. Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de de sa sainte Eglise, apercevait un autre danger. La France possède un trésor plus précieux encore que son indépendance, qui nous est si chère à tous pourtant, c'est sa foi catholique, son orthodoxie intacte et virginale; c'est ce trésor qui allait périr. Circonstance mémorable, Messieurs! Devant le tribunal du Juge suprême des nations, l'Angleterre, en prononçant la sentence de Jeanne d'Arc, a signé, cent ans à l'avance, sa propre condamnation. HÉRÉTIQUE, APOSTATE, SCHISMATIQUE, MALGRÉANTE DE LA FOI DE JÉSUS-CHRIST, tels sont les griefs inscrits, de par l'Angleterre, sur la tête de Jeanne. Ne déchirons pas cette inscription précieuse; livrons-la à l'histoire; elle pourra lui servir bientôt pour marquer au front une autre coupable, une grande coupable. Edouard n'a-t-il pas déjà parlé de faire des prêtres anglais qui chanteront la messe *malgré le Pape?* Et à la licence qui règne, ne sentez-vous pas qu'Henri VIII approche? C'est à ce point de vue, Messieurs, que la mission de Jeanne s'élargit et prend des proportions immenses. Que la France devînt anglaise, un siècle plus tard elle cessait d'être catholique; ou bien, si elle résistait à ses dominateurs, elle se précipitait, comme l'Irlande, dans des luttes et des calamités sans fin. La cause de la France, au quinzième siècle, était la cause de Dieu, la cause de la vérité : et l'on a dit que la vérité a besoin de la France. Ne vous étonnez donc pas que les deux plus illustres représentants de la monarchie catholique, *saint Louis et saint Charlemagne* (j'aime pour le grand empereur cette canonisation par la bouche inspirée de Jeanne), se soient émus au sein de la gloire sur leur trône immortel, et qu'ils aient demandé un miracle pour la France. Ne vous étonnez pas si l'archange de la France est envoyé vers une vierge, et si cette vierge est choisie au pied des autels de Remi, l'apôtre des Français, de Remi « qui a sacré et béni, dans la descendance de Clovis, les perpétuels défenseurs de l'Eglise et des pauvres (1).» Ne vous étonnez pas enfin si la mission de la libératrice de la France se termine par un grand et mémorable sacrifice. Au mal qui nous menaçait, il fallait un remède surnaturel; quand la religion du divin Crucifié est en cause, les prodiges de valeur ne suffisent pas, il faut des prodiges de douleur. Ce sont encore nos ennemis qui l'ont proclamé, alors qu'ils se frappaient la poitrine en descendant de cet autre Calvaire : « Elle est martyre pour son droict Seigneur. » Et si vous me demandez quel est son Seigneur, elle m'a appris à vous répondre que c'est Jésus-Christ.

Enfin, triomphe de Jeanne. Serai-je paradoxal si je dis que le supplice de Jeanne était nécessaire à sa gloire même temporelle? Outre qu'elle y a conquis « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu, » sans le procès de Jeanne d'Arc, sans la procédure de révision qui en a été la conséquence, si l'héroïne, après le couronnement de Reims, était rentrée sous la chaumière de Domremi, qu'elle y eût achevé ses jours dans les soins obscurs de la vie champêtre, Jeanne d'Arc serait pour la postérité, serait pour nous un problème insoluble. Des ombres douteuses se mêleraient aux rayons de sa gloire; sa mémoire tiendrait un milieu incertain entre la légende et l'histoire. Le roman y gagnerait de pouvoir hasarder mille suppositions aventureuses; l'œuvre sainte et surnaturelle de Dieu disparaîtrait. Jeanne serait plus fêtée, plus célébrée peut-être des mondains et de ceux que l'Ecriture appelle la faction des lascifs : *factio lascivientium* (*Amos*, VI, 7); les chrétiens, affligés, trembleraient sur la fin d'une vie que tant de gloire eût exposée à tant de séductions. Messieurs, même au point de vue humain, il n'y avait d'autre issue pour Jeanne que le cloître ou le martyre. Je me trompe : on eût douté de la sincérité des dépositions sorties du cloître. Chose admirable et providentielle! L'événement le plus extraordinaire, le plus surnaturel qui figure dans les annales humaines, est en même temps le plus authentique et le plus incontestable. Ce n'est pas seulement la certitude historique, c'est la certitude juridique qui garantit jusqu'aux moindres circonstances de cette vie merveilleuse. Oh! qu'elle semblera grande aux âges les plus reculés, cette fille d'Adam en qui ses ennemis et ses juges n'ont pu découvrir une seule faiblesse; dont la vie intime est aussi pure, aussi resplendissante que sa vie publique, dont cent dix-huit témoins oculaires, parmi lesquels ses amis d'enfance, ses compagnons d'armes, ses serviteurs les plus familiers, ont révélé tout ce qu'ils savaient sans pouvoir révéler autre chose que des vertus! Scribes de l'Angleterre, enregistrez ces dépositions; conservez à la France les nobles paroles de Jeanne, ses réponses inspirées, ses solennelles prédictions : c'est de vos mains ennemies qu'est élevé le plus beau monument à la gloire de l'envoyée des cieux. O Dieu! soyez béni! Les juges qui prononcent la sentence de Jeanne ont écrit son absolution devant la postérité, comme les bourreaux qui la livrent aux flammes ont mis la palme céleste entre ses mains, et la couronne éternelle sur sa tête.

Et maintenant, Messieurs, je m'arrête; et quand je jette un regard sur le chemin que nous avons parcouru, oh! que j'aime à reposer mes yeux sur cette ville d'Orléans! Orléans, où Jeanne ne trouva point d'incrédules ni d'envieux, mais où elle fut reçue comme un ange libérateur; Orléans, où elle conquit ses premiers et ses plus doux titres

(1) Bossuet, *Polit. sacr.*, l. VII, art. 6.

Digitized by Google

de gloire; Orléans, qui a toujours gardé dans son cœur la précieuse mémoire de Jeanne, et qui, après quatre cents ans, célèbre encore ses triomphes avec tant d'amour et de reconnaissance! Français et catholique, avec quel bonheur, Messieurs, je suis venu payer ce faible tribut à votre libératrice, en présence (je regrette de ne pouvoir nommer un pontife si éminent, en qui j'eusse trouvé l'indulgence du génie), en présence de ce clergé vénérable, de ces illustres magistrats, de ces braves guerriers, de toute cette multitude enfin, dont la devise est toujours celle de Jeanne: RELIGION ET PATRIE. Orléans, ton nom sera grand jusqu'à la fin des âges entre toutes les cités! O vous qui écrivez les fastes de la France et de l'Eglise, aux noms de Clovis et de Tolbiac, de Charles Martel et des plaines de Poitiers, joignez les noms de JEANNE et d'ORLÉANS, noms désormais inséparables; car Orléans n'a pas été seulement le théâtre des exploits de Jeanne, il en a été l'auxiliaire; Jeanne a sauvé son pays et sa foi, et c'est à Orléans; elle tenait le glaive divin, et Orléans, Orléans tout entier combattait avec elle. Chrétiens qui m'avez entendu, femmes, vierges, enfants de la cité, vos pères ont partagé la gloire de Jeanne, et ils vous l'ont transmise. Mais Jeanne vous a laissé un autre héritage non moins précieux: c'est celui de sa foi, de sa piété, de ses douces et aimables vertus. La religion n'a pas de plus séduisant modèle à vous offrir que votre libératrice. Ah! qu'Orléans soit toujours la digne cité de Jeanne! que Jeanne se retrouve, qu'elle vive, qu'elle respire toujours dans Orléans! Que sa gracieuse et sainte figure resplendisse dans vos mœurs, qu'elle brille dans vos œuvres. Marcher sur ses pas, c'est marcher dans le sentier de l'honneur; oui, mais c'est marcher aussi dans le sentier du ciel. Et les rigueurs dont Jeanne a été victime ici-bas proclament assez éloquemment qu'il n'y a rien de solide, rien de vrai, que ce qui conduit au ciel.

—

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la séance publique de la société des antiquaires de l'Ouest, le 25 décembre 1849.

Messieurs,

Je savais, en venant dans ce grand diocèse, que sur cette terre antique je trouverais des hommes voués à l'étude, à l'admiration, à l'amour, au culte de l'antiquité. Je le savais, et, m'est-il permis de vous le confier, je prévoyais que cette Société de savants, à qui la Providence a laissé assez de loisirs pour leur permettre de se livrer à de si intéressantes investigations, réveillerait en moi un sentiment douloureux, un sentiment mêlé d'envie et de regret. Oui, Messieurs, en votre présence, en présence de vos travaux, de vos écrits, je sens s'appesantir plus douloureusement sur moi ce sublime, mais accablant ministère de l'épiscopat, qui condamne à faire de soi et de sa vie un holocauste absolu; qui interdit à l'esprit comme aux pieds de se porter désormais où ils veulent.

Naguère encore, Messieurs, j'étais libre comme vous l'êtes, et je donnais à mes travaux et à mes instants, aussi bien qu'à mes pas, la direction que je voulais: *Cingebas te et ambulabas ubi volebas.* Mais désormais l'itinéraire de ma pensée, comme celui de mes courses diocésaines, est tracé par le devoir, et il me mènera souvent là où mon choix, ma nature ne m'eussent pas conduit (*Joan.* XXI, 18). Je ne puis me le dissimuler, Dieu m'a imposé une vie où les obligations seront si multipliées, qu'elles ne laisseront plus place même aux goûts les plus légitimes, aux études les plus chères comme les plus saintes. Je dis les plus saintes; car, cela est incontestable, Messieurs. Jésus-Christ depuis dix-huit siècles a si bien pris possession de la terre, et surtout de la France, qui est son royaume, son empire, que les moindres débris qui s'y rencontrent parlent toujours de lui, sont frappés à son empreinte, à son effigie. Çà et là, sans doute, l'antiquaire exhume encore quelques souvenirs des temps païens; et généralement ils offrent un contraste qui les fait tourner eux-mêmes à la gloire du christianisme; mais presque toujours les monuments qui attirent votre attention sont les œuvres de la foi catholique: l'archéologie, Messieurs, c'est de la théologie encore, et les richesses de vos musées sont à peu près exclusivement des médailles du millésime chrétien.

Ainsi vos études sont saintes dans leur objet. Elles sont saintes aussi dans leur résultat. La foi est plus forte et en même temps plus naïve, la piété est plus généreuse et aussi plus tendre quand elles se mettent en contact avec les temps anciens, avec les beaux siècles du christianisme. Ces siècles sans doute nous sont connus par l'histoire; mais les monuments subsistants parlent bien plus haut que l'histoire. Vous êtes, à ce titre, Messieurs, d'intelligents auxiliaires de notre ministère évangélique. Je l'avoue, il est tel acte de foi, tel acte d'amour, tel acte de sacrifice ou de dévouement que, pour ma part, je n'ai jamais mieux compris, mieux accompli peut-être, qu'à l'aspect d'un de ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien longtemps enfoui, et qui, retrouvé par la science, replaçait sous mes yeux le spectacle des nobles sentiments qui ont animé des époques meilleures que la nôtre.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que si, par impossible, les hommes venaient à oublier, venaient à perdre l'Evangile apporté par Jésus-Christ sur la terre, les pierres qui restent sur notre sol nous en rendraient encore toute la substance: *Quia si hi tacuerint, lapides, clamabunt* (*Luc.* XIX, 40.)? C'est à ce titre, je le répète, que l'étude des monuments, ou même de leurs ruines, cesse d'être une passion d'enthousiaste, une fantaisie

Digitized by Google

d'homme inoccupé, et devient une étude sérieuse, pratique et religieuse. Le Psalmiste nous dit qu'à défaut du temple, les serviteurs de Dieu en aimaient au moins les pierres : *Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus* (*Psal.* ci, 15). Oui, il y a une odeur de vie, un parfum de foi et de vertu qui s'exhale de ces débris.

A chacun son rôle, Messieurs, à chacun sa part dans le grand travail de la reconstitution chrétienne de notre société. Rassemblez les pierres éparses du temple; recomposez parmi nous l'œuvre des beaux siècles chrétiens : c'est une des plus nobles occupations auxquelles on se puisse livrer sur la terre. Pour nous, qui ne pourrons pas toujours vous aider d'une coopération active, nous suivrons du moins vos progrès, nous les seconderons de notre assentiment et de nos vœux, nous applaudirons à vos études, à vos recherches; et cependant nous travaillerons à purifier, à sanctifier, à sauver les âmes, pierres vivantes de la Jérusalem céleste, qui composeront le grand édifice de l'Eglise éternelle, après que de nos plus riches, de nos plus magnifiques monuments d'ici-bas, il ne demeurera pas pierre sur pierre, et qu'il n'en restera même aucun souvenir, si ce n'est celui d'avoir servi de vestibule au temple de l'éternité.

—

Discours de Mgr Pie, évêque de Poitiers, pour la clôture de la Retraite des vieillards, le dimanche de la Passion, 17 *mars* 1850.

Sanctificate jejunium, vocate cœtum, coadunate senes (*Joel*, ii, 15, 16).

Célébrez un jeûne saint, formez une pieuse réunion, assemblez les vieillards.

Quel touchant spectacle il m'est donné de contempler en ce moment ! D'une part, la jeunesse riche, studieuse de cette cité convoquant autour d'elle la vieillesse indigente, pour lui procurer, à la suite de beaucoup d'autres bienfaits, celui des exemples et de l'enseignement religieux; d'autre part, la vieillesse répondant à cet appel, et ouvrant son cœur à toutes les effusions de la grâce divine, à toutes les inspirations de la piété: rien, non, rien ne saurait émouvoir davantage mon âme. Je vois ici rassemblés ces deux âges si opposés dont l'Esprit-Saint lui-même a célébré le contraste: la jeunesse, avec cette force, cette vigueur, cette santé qui la font tressaillir; la vieillesse, avec cette dignité, cette majesté des cheveux blancs qui commandent le respect : *Exsultatio juvenum, fortitudo eorum : dignitas senum, canities* (*Prov.* xx, 29). Et ce qui complète le contraste, c'est que les rangs sont distincts comme les âges. Une jeunesse, favorisée de la fortune, qui se fait en quelque sorte le bâton de la vieillesse moins fortunée, et non point seulement le bâton destiné à soutenir pour quelques jours sa marche chancelante, mais le bâton de son voyage vers le séjour éternel : admirable tableau que celui qui nous montre de tels rapprochements ! David avait désiré voir quelque chose de semblable quand il appelait à la fois autour des autels les vieillards et les jeunes hommes pour louer, pour chanter de concert le nom du Seigneur : *Senes cum junioribus laudent nomen Domini* (*Psal.* cxlviii, 12).

Je vous parlerai donc, à vous d'abord, pieux vieillards, qui devez passer toujours les premiers. Je vous parlerai ensuite, jeunes apôtres; j'ai besoin de vous parler. A vous, vieillards, je parlerai comme Paul l'avait ordonné au jeune évêque Timothée : *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem* : « *Ne réprimandez point le vieillard, mais conjurez-le comme un père.* » Et quant à vous, Messieurs, le grand apôtre m'a aussi tracé une règle qui vous est déjà connue : *Juvenes, ut fratres* : « *Les jeunes gens, vous les traiterez comme vos frères* (*I Tim* v, 1); » permettez-moi de redire ce mot, et que de vous à moi ce soit une règle établie pour toujours : *Juvenes, ut fratres.* De Timothée aux jeunes hommes de son troupeau, saint Paul a voulu qu'il en fût ainsi.

Je viens donc à vous, ô vieillards, et je vous demande d'être sobres, chastes, prudents, fermes dans la foi, dans l'amour et dans la patience. C'est encore saint Paul qui me commande, à moi évêque, de vous tenir ce langage : *Senes ut sobrii sint, pudici, prudentes, sani in fide, in dilectione, in patientia* (*Tit.* ii, 2).

Oui, mes amis, je vous avertis, je me trompe, je vous conjure, *obsecro*, d'être sobres. Vous avez connu, presque tous, vous avez ressenti les rigueurs de l'infortune. A la misère est venu se joindre le poids des années. Sentant que la vigueur, que la vie vous échappent, vous êtes naturellement portés vers les substances vivifiantes par lesquelles vous espérez retrouver, ressaisir cette force, cette énergie qui s'en vont. Mais de l'usage à l'abus il n'y a qu'un pas. De là cette recommandation, la première que l'Apôtre m'ordonne de vous adresser : *Senes ut sobrii sint.* L'oubli des lois de la sobriété, c'est toujours une offense envers Dieu; mais cet oubli chez un vieillard a quelque chose de plus contristant, parce qu'il avilit ce qui est souverainement digne de respect. La vieillesse, c'est une majesté, une majesté auguste. Or, combien n'est-il pas douloureux de voir cette majesté se déshonorer ! Non, dit saint Jean Chrysostome, la place du vieillard n'est point dans la taverne à côté du jeune insensé : *Absurdum est si senex in taberna sedeat.* Le cœur se serre quand on le voit s'oublier et courir avec le peuple à la manière des enfants : *Instar pueri currens cum plebe.* Vieillard, continue le même docteur, tu te plains si l'on te manque de respect; respecte-toi donc le premier. Dieu t'a honoré : *Deus te honoravit;* il a semé la blancheur sur ta chevelure : *candorem capilli dedit*; il a multiplié pour toi les prérogatives : *multam prærogativam dedit.* Pourquoi donc perds-tu cet honneur et cette gloire : *Quid illum honorem perdis ?*

Digitized by Google

(1) ? Or, cette majesté de la vieillesse, rien ne l'abaisse, rien ne l'outrage comme l'excès contre lequel je m'élève en ce moment.

Il est un autre vice, je l'avoue, qui ne la déshonorerait pas moins. Avertissez les vieillards, dit saint Paul, qu'ils soient chastes. Sans doute, la glace des ans devrait avoir eu pour effet d'éteindre en eux le feu des passions. Mais n'est-il pas écrit que les passions dormiront avec l'homme dans la tombe, et que, jusque sous la pierre sépulcrale, les vices de son adolescence fermenteront dans ses os (2) ? Quand la jeunesse n'a pas été vertueuse, trop souvent la vieillesse est impure; et ce vice dans un âge avancé affecte un caractère plus odieux et plus infâme. Qui ne se souvient de ces deux vieillards de Babylone, qui, nous dit l'Ecriture, avaient perverti leur propre sens et avaient détourné leurs yeux pour ne point voir le ciel et ne point se souvenir de la justice (*Dan.* XIII, 9)? Qui ne sait les embûches cruelles qu'ils dressèrent contre une femme innocente ? Ah ! que la vieillesse, elle que nous aimons à entourer d'hommages, que la vieillesse est digne de mépris, lorsqu'elle subit ainsi la tyrannie des passions ! Vainement l'Apôtre m'a défendu de réprimander le vieillard. En présence d'une telle ignominie, je ne serais plus Timothée, je serais Daniel, et je m'armerais d'un zèle courageux contre ces endurcis qui n'ont vieilli que pour perpétuer les plus mauvaises passions de leurs anciens jours: *Inveterate dierum malorum* (*Dan.* XIII, 59). Mais je n'ai plus besoin de m'arrêter à cette supposition: votre vieillesse sera désormais toujours vertueuse et chaste. En même temps, elle sera prudente : *Senes ut sint prudentes.*

La vieillesse, c'est l'âge de l'expérience. En mille endroits, l'Ecriture exalte la sagesse des anciens et recommande aux jeunes gens de suivre les conseils des vieillards. Oui, mes bons amis, votre âge vous rend les conseillers d'office de tout ce qui vous entoure. La jeunesse vous écoute, et vos paroles sont, du moins elles doivent être, pour elle des oracles. Si donc vous alliez démentir votre réputation de prudence ; si, recélant dans votre âme de secrètes passions d'intérêt, d'orgueil, de perversité, ou abritant encore une lamentable légèreté sous vos cheveux blancs, vous exerciez autour de vous une fatale influence; si vos paroles n'étaient pas réservées, si vos récits n'étaient pas convenables, Dieu et les hommes vous en demanderaient un compte sévère. « *Il y a trois choses que mon âme ne peut tolérer*, dit le Seigneur, *et la troisième de ces choses, c'est un vieillard fat et sans jugement:* « *Senem fatuum et insensatum* (*Eccli.* XXV, 4.)» Ah ! plutôt soyez dans vos familles comme ces patriarches de l'antiquité dont la sagesse est demeurée un proverbe. Justifiez les éloges que l'Esprit-Saint vous a donnés. « Qu'il est beau, s'est écrié le Sage, qu'il est beau le jugement d'une tête blanchie ! Que la sagesse va bien à ces vétérans de la vie ! *Quam speciosum canitiei judicium ! Quam speciosa veteranis sapientia !* Une vieille expérience, voilà la couronne du vieillard : *Corona senum multa peritia ;* et sa gloire, c'est la crainte du Seigneur : *et gloria illorum, timor Domini* (*Eccli.* XXV, 6, 7, 8). »

Aussi je m'empresse d'ajouter que vous devez être fermes dans la foi : *Senes ut sint sani in fide.* Oui, mes amis, si votre corps est affaibli, fatigué, il faut que votre âme reste saine et forte dans la foi. La foi, hélas ! presque tous vous avez jeté vos racines dans un siècle où elle fut fortement attaquée, fortement ébranlée. Le doute, l'impiété, le blasphème ont régné autour de vous, peut-être même en vous. Ah ! désormais, soyez courageux dans l'accomplissement de vos devoirs, dans la pratique de votre religion. Jamais un acte de lâcheté, jamais une fausse honte, un mauvais respect humain, quand il s'agira de Dieu. Dites-moi, vous connaissez l'histoire du vieux pontife Polycarpe que l'on voulait faire renoncer à Jésus-Christ: *Moi*, répondit-il, *mais il y a quatre-vingt-dix ans que je sers le Seigneur, et il ne m'a jamais fait aucun mal ! Comment pourrai-je outrager mon Dieu qui ne m'a fait que du bien* ? C'est le langage que vous tiendrez vous-mêmes. Et si jamais on voulait vous faire trahir votre conscience, vous direz encore comme le vieil Eléazar : *Non enim ætati nostræ dignum est* (*II Mach.* VI, 24): Non ; de feindre, de dissimuler, de cacher, de déguiser sa foi, cela n'est pas digne de notre âge. Je serai chrétien, je le serai franchement ; et par-là j'honorerai mes cheveux blancs et je me montrerai digne de ma vieillesse : *Senectute dignus apparebo* (*Ibid.*, 27). Mes amis, croyez-moi, rien n'est plus beau, rien n'est plus touchant qu'un vieillard qui accomplit noblement ses devoirs envers Dieu. Rien n'est attendrissant comme de voir celui qui va bientôt entrer dans la maison de son éternité, s'avancer dans le temple de Dieu, s'asseoir à la table de celui qui a réjoui sa jeunesse et qui s'apprête à lui rendre une jeunesse éternelle.

Saint Paul veut que vous soyez fermes dans la foi, mais aussi dans la charité, dans l'amour : *In dilectione.* Parfois, le vieillard endurcit son cœur, il n'aime plus que lui-même, il est égoïste. Les mauvaises natures deviennent, avec le temps, de plus en plus étrangères à toute émotion de charité, à toute inspiration d'amour. Chez le vieillard chrétien, chez le vieillard religieux, au contraire, le cœur ne vieillit point ; il est toujours jeune pour aimer : *Ut sint sani in dilectione.* Voyez ce père, cet aïeul, entouré de ses enfants, de ses petits-enfants. Après le saint amour de Dieu, rien n'est vivant en lui comme l'amour de tous ceux qui l'entourent, de tous ceux qui lui appartiennent; son cœur déborde de sentiment ; c'est un trésor inépuisable de tendresse. Voilà ce qu'est la

(1) Chrys. *Advers. spectacul.*

(2) « Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient (*Job.* XX, 11).»

Digitized by Google

vieillesse quand elle est vraiment chrétienne.

Enfin, je n'ajoute qu'un dernier mot : *Ut sint sani in patientia :* il faut que vous soyez patients. Votre âge est celui des infirmités, des souffrances. Elles vont parfois si loin, elles sont si cruelles que la vie devient un fardeau. Ah! mes amis, courage ; vous avez fourni une longue carrière, vous approchez du but ; ce n'est plus le moment de vous désespérer ; encore quelques pas, et vous obtiendrez la couronne. Puis, voyez quels motifs de patience ! Si vous avez des jours tristes, des jours mauvais sur cette terre, n'en avez-vous pas aussi d'heureux? Depuis huit jours, par exemple, que d'adoucissements le Ciel ne vous a-t-il pas envoyés ! Soyez-en sûrs, Dieu ne vous abandonnera jamais. Chacun de vous ne peut-il pas dire comme David : *J'ai été jeune, et me voilà vieux ; or je n'ai jamais vu le juste délaissé ni ses enfants manquant de pain* (*Psal.* XXXVI, 25). Le pain ? Aujourd'hui vous allez manger le pain des anges, et c'est l'avant-goût du pain éternel que Dieu vous réserve dans les cieux.

Mais je vous ai trop longtemps fatigués, mes amis : j'ai oublié que l'Esprit-Saint a dit de ne pas parler beaucoup là où sont les vieillards : *Et ubi sunt senes non multum loquaris* (*Eccli.* XXXII, 13). C'est à vous que je m'adresse maintenant, jeunes hommes, jeunes apôtres qui avez ici assemblé ces vieillards.

De toutes les œuvres que vous suggère votre zèle, aucune n'est plus efficace, n'est plus fructueuse que celle-ci. Vous ouvrez à ces âmes qui se détacheront bientôt du corps périssable auquel elles sont attachées, vous leur ouvrez les portes de la béatitude éternelle. Dieu vous en récompensera, Messieurs ; vous recevrez pendant le cours de votre vie, vous recevrez dans votre personne, dans celle de vos enfants, de vos familles, des grâces nombreuses en échange de ce que vous avez fait à ces vieillards. Mais votre œuvre aura dès à présent ses résultats et ses récompenses. On l'a dit, Messieurs, le respect a disparu de la terre pour faire place au mépris. Or, quelle grande leçon de respect vous donnez en ce moment ! Oui, cette enceinte depuis huit jours, c'est vraiment l'école du respect. Dieu a voulu que la vieillesse fût un objet de culte. *Levez-vous*, a-t-il dit, *devant la tête blanchie des anciens : « Coram cano capite consurge et honora personam senis, et time Dominum* (*Levit.* XIX, 32). » C'est Dieu lui-même, l'ancien des jours, qui veut être honoré dans le vieillard. Jésus-Christ a transporté dans le vocabulaire de la loi nouvelle ce respect, ce culte du vieillard. Le divin Sauveur ayant institué sur la terre un sacerdoce, a voulu que le prêtre, le pontife, n'eussent pas d'autre nom que celui de vieillard : *Presbyter*, *Senior*. Et, conformément à cette disposition divine, toutes nos langues modernes, nées depuis que le monde a reçu le baptême chrétien, ont consacré une touchante, une magnifique synonymie entre le nom du vieillard et la plus honorifique de toutes les dénominations. Qui ne sait que *Seigneur* vient de *Senior*? et que, par conséquent, lorsque la foi du peuple chrétien, après tant d'autres distinctions supprimées, appelle encore l'évêque du titre de *Monseigneur*, elle ne lui attribue d'autre dignité que la dignité parfois anticipée des cheveux blancs. Voilà comment le christianisme a entendu le respect de la vieillesse. Une nation sans respect, l'Ecriture la définit ainsi : *J'amènerai sur eux une nation lointaine, nation mauvaise, nation qui parle une autre langue, et qui ne respecte pas les vieillards, qui n'a pas pitié des vieillards : « Qui non sunt reveriti senem... Neque senum miserti sunt* (*Baruch.* IV, 16). » Vous, Messieurs, vous avez compris le vieillard selon les principes de la foi chrétienne ; vous l'entourez, non pas seulement de soins, mais de respect, il est un objet de culte pour vous. Pour moi, je m'attendris en songeant qu'il y a ici plus de lustres rassemblés que le monde n'en a comptés depuis la création : nous avons en face de nous plus de soixante siècles. Ces têtes dégarnies par le temps, j'ai appris d'un disciple de Platon, devenu évêque dans l'Eglise de Jésus-Christ, qu'elles sont le domicile de la sagesse, le temple de la divinité : *Depilatum caput, prudentiæ domicilium, divinitatis templum* (Synesius, *Epist.*). Et parce que ma foi me fait ainsi considérer les choses, à cause de cela je verse des larmes d'attendrissement quand je vois vos attentions, vos égards, vos respects pour ces vieillards : *Honora personam senis, et time Dominum.*

A leur tour, Messieurs, ces vieillards vous rendront des témoignages d'honneur qui seront pour vous bien flatteurs : *Habebo honorem apud seniores juvenis.* Quand vous traverserez les rues de la cité, ils vous démêleront parmi tant d'autres jeunes gens qu'ils ne connaissent point et dont ils ne sont pas connus ; ils vous reconnaîtront, et, se levant péniblement de leur siége, ils se tiendront debout à votre passage, et vous adresseront un sourire de reconnaissance : *Videbant me ... et senes assurgentes stabant* (*Job*, XXIX, 8). Enfin quand leurs lèvres seront sur le point de se fermer, elles se rouvriront encore une fois pour vous bénir : *Benedictio perituri super me veniebat* (*Ibid.* 13). C'est cette bénédiction des vieillards que je substitue aujourd'hui à la mienne, Messieurs, et que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

—

Mandement de Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui ordonne des prières pour la clôture du Jubilé demi-séculaire, et pour le XXV^e^ *anniversaire de l'apparition miraculeuse de la croix à Migné.*

(25 Novembre 1851.)

I. S'il nous est commandé, nos très-chers frères, *de rendre grâces à Dieu en toutes*

Digitized by Google

choses (1), et si la sainte Eglise place chaque jour sur nos lèvres un hommage de reconnaissance qu'*il est véritablement digne et juste, convenable et salutaire d'offrir au Seigneur en tout temps et en tout lieu* (2), cette obligation ne devient-elle pas plus impérieuse encore, en même temps qu'elle est plus douce et plus facile à remplir, quand nous n'avons à remercier Dieu que de ses bienfaits les plus signalés? Nous ne laisserons donc pas se fermer cette année jubilaire sans témoigner d'une manière solennelle notre gratitude au Père des miséricordes pour les dons inestimables qu'il a si abondamment répandus sur toute l'Eglise et en particulier sur notre diocèse, pendant ce temps de grâce et de salut. Malheur à nous si les graves préoccupations de la politique, si les craintes fondées de l'avenir, si la perspective des dangers qui nous menacent, nous faisaient oublier le premier de tous les devoirs qui est celui de la reconnaissance! D'ailleurs le plus sûr moyen d'obtenir de Dieu des faveurs nouvelles, c'est de le remercier d'abord de celles qu'il nous a faites. Outre que le grand apôtre nous conseille de ne jamais laisser *nos requêtes arriver devant le trône de Dieu* sans qu'elles y soient en quelque sorte introduites par l'*action de grâces* (3), le Fils de Dieu lui-même, avant d'adresser à la majesté de son Père ses demandes les plus solennelles, ne commençait-il pas par lui *rendre grâces* (*Joan.* XI, 41)? Et, par une touchante confusion de langage que l'Eglise de Jésus-Christ a consacrée, n'appelons-nous pas *Eucharistie*, c'est-à-dire *Action de grâces*, le sacrement par lequel nous recevons le plus incomparable de tous les dons et le plus fécond de tous les biens? Nous acquitterons donc le tribut de gratitude envers Dieu, à la fin de cette année, dans la double proportion des bienfaits que nous en avons reçus, et de ceux que nous attendons encore de son inépuisable bonté.

II. Et comment les énumérer, N. T.-C. F., toutes les grâces que le Ciel a versées successivement depuis quatorze mois sur tous les divers points de cette terre bénie que nous habitons? Il est constant, par des rapports détaillés et précis, que le plus grand nombre de nos diocésains ont participé aux fruits du Jubilé. Ah! sans doute, et avant tout, nous avons sujet de redire : *Bienheureux les pauvres* (*Matth.* V, 3)! Ce sont, comme toujours, les humbles et les petits, ceux qui ne vivent pas dans l'abondance et les délices de ce monde, ceux qui ne se piquent ni d'éducation ni de savoir, qui ont répondu avec le plus d'empressement et d'unanimité aux efforts de notre zèle. A part quelques contrées, qui ne renferment pas de pauvres, et où l'amour de l'argent a remplacé tout autre sentiment et détruit tout autre amour, il n'est presque aucune de nos paroisses rurales où la voix de nos prêtres et de nos missionnaires n'ait ramené à la pratique de la religion la population tout entière. Cent mille indifférents, qui avaient oublié Dieu et qui languissaient dans le péché, ont reconquis le bienfait de la grâce. Des milliers d'autres, qui n'avaient pas perdu le sentiment religieux, ni même abandonné les sacrements, mais qui, emportés par les passions, n'avaient pas le courage de conformer leur vie à leur croyance, et dont plusieurs avaient vieilli dans l'habitude du sacrilége, ont mis ordre à l'état de leur âme, secoué les liens de l'iniquité, réparé les défauts de leurs confessions anciennes. Et puis, comme le divin Maître a dit que *l'on donnera beaucoup à celui qui possède beaucoup* (*Luc.* XIX, 26), nous avons vu cette élite d'âmes humbles et cachées, formées secrètement à l'école de l'Esprit-Saint et répandues de toutes parts, se presser pendant ce saint temps aux sources du Sauveur pour y étancher la soif insatiable de leur piété et de leur amour; nous les avons vues courir à l'envi dans la voie des commandements et des conseils, et lutter d'ardeur et d'agilité pour ravir les premières palmes dans le royaume des cieux. Nous avons la confiance qu'un grand nombre de ces âmes ont été trouvées assez pures devant le Pontife souverain, Jésus-Christ, pour que l'indulgence accordée par son vicaire leur ait profité dans toute sa plénitude.

III. Mais là ne s'arrête pas le sujet de notre reconnaissance envers Dieu. Non, ce ne sont pas seulement les pauvres qui ont été évangélisés, et qui ont accueilli la bonne nouvelle. Sans parler de ces familles nombreuses et distinguées qui nous ont accoutumés dans tous les temps au touchant spectacle de leurs œuvres de piété et de charité, nous serions ingrats envers la miséricorde divine, et injustes envers toute une classe de nos concitoyens, si nous ne proclamions hautement que parmi certains hommes généralement favorisés de la fortune, qui jusqu'ici n'avaient pas été seulement étrangers, mais encore hostiles à la religion, il en est un bon nombre qui ont fait pendant le cours de cette année un chemin considérable, et que sur tous les points de notre diocèse il en est quelques-uns qui ont eu le courage d'accomplir le devoir religieux tout entier. Cet entraînement sans doute n'a point été général comme celui que nous constations tout à l'heure. Un des plus grands malheurs (*Luc.* VI, 24) qui pèsent sur les heureux de la terre, c'est sans contredit cette résistance savante, cette lutte prolongée qu'ils sont habiles à soutenir contre la grâce divine, à laquelle ils ne rendent jamais les armes qu'à la dernière extrémité. Toutefois, nous le disons avec confiance, la société moderne, si tenace dans ses préjugés, si persévérante dans ses oppositions, a été

(1) « In omnibus gratias agite (*I Thess.* V, 18). »
(2) Præfat. Missæ.
(3) « Sed in omni oratione et obsecratione, cum gratiarum actione petitiones vestræ innotescant apud Deum (*Philipp.* IV, 6). »

Digitized by Google

saintement entamée par le ministère évangélique dans ces derniers temps, et la vérité a fait sur elle de précieuses conquêtes. Ce mouvement une fois commencé ne s'arrêtera plus, et de ce Jubilé du demi-siècle datera une ère nouvelle. Oui, dans un avenir prochain, la bourgeoisie, cette classe si importante de notre pays, ne séparera plus sa cause de la cause chrétienne. Que les pères le veuillent ou ne le veuillent pas, la génération qui va les suivre ne leur ressemblera pas, et voici l'alternative qui les attend : ou bien leurs fils seront pires qu'eux, et ils se rueront dans le parti de la violence et du désordre ; ou bien ils seront meilleurs qu'eux, et ils entreront franchement dans la voie de la religion. Mais, pires ou meilleurs, les fils auront contribué déjà à la conversion de leurs pères, ou par l'horreur de leurs excès, ou par l'ascendant de leur piété. Et la génération nouvelle venant à s'accroître, et le nombre de ceux qui se tourneront vers Dieu augmentant tous les jours, bientôt une force religieuse, jusqu'ici inconnue au sein de notre société, se révélera d'une façon sensible et éclatante. Toute l'espérance de notre salut est là, N. T.-C. F., et toute notre joie est de constater de premières réalités qui autorisent cette espérance. Le plus ancien des apologistes du christianisme a observé que *ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde* (1). Ayons donc courage; et, puisque l'année qui s'achève a tant multiplié parmi nous les Chrétiens, laissons-nous rassurer par ce symptôme décisif. Le monde pourra subir d'étranges et terribles secousses, mais il n'est pas à la veille de périr, puisque ceux qui sont L'AME DU MONDE tendent à devenir plus nombreux et plus forts.

Qu'ils soient donc mille fois bénis, N. T.-C. F., ces hommes de cœur et de conscience qui ont foulé aux pieds les obstacles innombrables dont il semblait si difficile de triompher. Honneur à eux, car nous savons ce qu'il leur en a coûté pour se convertir. Sans doute les événements ont aidé à les éclairer sur leurs véritables intérêts; sans doute une grâce spéciale, celle de l'année jubilaire, a pénétré au fond de leurs cœurs et y a réveillé leur foi assoupie. Et qui donc a jamais remonté la pente de ses passions et est rentré dans la voie du bien sans le secours de Dieu ? Mais leur gloire, c'est de n'avoir pas, comme tant d'autres, écarté obstinément le flambeau qui les poursuivait de sa lumière, c'est de n'avoir pas résisté à l'action de Dieu qui sollicitait l'adhésion de leur cœur. Il en coûte de s'avouer coupable, même pour devenir innocent ; de rompre avec des habitudes chères et longtemps entretenues ; de confesser à la face du soleil, par une démarche solennelle et publique, que jusque-là on s'était trompé; de s'engager à soutenir pendant le reste de sa vie, par une conduite notoirement chrétienne, une détermination qui ne peut attirer que les moqueries des hommes, si elle ne parvient pas à commander leurs respects. Qu'ils reçoivent donc ici l'expression de notre estime et nos félicitations, ces hommes de courage et de bonne volonté, ou plutôt qu'ils jouissent d'un témoignage qui vaut plus que nos louanges, je veux dire le sentiment d'avoir accompli toute justice et d'être véritablement rentrés dans l'ordre!

IV. Pourquoi faut-il qu'un trop grand nombre de nos concitoyens ne puissent prendre leur part de ces éloges sincères qui partent de notre âme? Ah! nous voudrions ne pas prononcer aujourd'hui de paroles sévères ; mais nous devons dire encore une fois à ces malencontreux défenseurs de la société, qui persistent à chercher l'ordre sans se préoccuper jamais de ce qui est la raison de l'ordre, qu'ils seront coupables de tous les maux qui pourront fondre sur notre patrie. Vous savez, N. T.-C. F., la parole de Dieu au prophète : « Fils de l'homme, vous êtes la sentinelle, c'est-à-dire l'évêque de ce peuple. Si donc vous voyez le glaive venir sur votre terre, et que vous sonniez de la trompette, et que vous donniez l'alarme au peuple et aux premiers du peuple, et que cependant nul ne se tienne sur ses gardes, et que le glaive sévisse et enlève ses victimes, vous aurez sauvé votre âme; mais le sang de ceux qui auront péri retombera sur la tête de ceux qui n'auront pas écouté votre voix (*Ezech.* XXXIII, 2-5). Il est vrai, N. T.-C. F., notre conscience nous dit que, pour notre part, nous avons rempli notre devoir. Mais notre propre sécurité peut-elle suffire à l'amour que nous avons pour vous, et faire taire la sainte passion que Dieu a mise dans notre cœur pour votre salut? Nous vous rappellerons donc encore aujourd'hui que l'année sainte n'est pas terminée, qu'il vous serait possible pendant ce dernier mois de gagner l'indulgence du Jubilé, ouvert encore sur beaucoup de points du diocèse, et que rien ne serait plus doux pour nous que de ne mettre aucune réserve au transport de joie avec lequel nous chanterons, au dernier jour de cette année, l'hymne d'action de grâces pour toutes les conquêtes dues à la grande miséricorde du Seigneur.

V. Pour vous, ministres du Très-Haut et nos coopérateurs bien-aimés, qui avez développé depuis l'ouverture du Jubilé tant de zèle, tant d'activité, et qui vous êtes pour ainsi dire multipliés pour la conversion et le salut des âmes, ah! vous surtout, après les longues et consolantes fatigues dont vous avez recueilli les fruits, vous entonnerez de grand cœur le cantique de reconnaissance qui doit clore une année dans laquelle vous avez opéré plus de bien qu'il ne vous avait été donné d'en faire jusqu'ici pendant tout le cours de votre vie sacerdotale. Plusieurs de vous nous ont confié que de cette année seulement ils avaient la conscience de leur force, et le sentiment de la puissance de leur parole et de leur minis-

(1) Ep. ad Diognet. *Auctoris incerti, ap. S. Justinum.*

Digitized by Google

tère. Nous nous prosternerons donc devant la face du Seigneur, et nous lui demanderons *qu'il couronne par une dernière bénédiction cette année* marquée du sceau *de sa bénignité, et que le champ* qu'il nous a confié *se remplisse tous les jours d'une fécondité nouvelle* (1)!

VI. Nous ne saurions, N. T.-C. F., terminer cet entretien pastoral, destiné à exciter votre gratitude envers Dieu, sans rappeler à votre souvenir la faveur signalée dont notre diocèse fut l'objet, il y a vingt-cinq ans, au moment où allaient finir les exercices du Jubilé universel. Malgré les dénégations téméraires d'hommes prévenus qui, loin du théâtre de l'événement, mus par les répugnances de leur faible raison et par leurs passions haineuses, ont cherché à déverser le ridicule ou le mépris sur le miracle de Migné, ce fait, inexpliqué jusqu'à ce jour et assurément inexplicable par les seules causes naturelles, restera inscrit dans les annales de l'Eglise universelle, comme une de ces *apparitions de l'image et figure de la croix, que Dieu*, nous dit le saint évêque de Genève, *a faites et fera jusques à la consommation du monde, pour consoler les amis de la croix et effrayer ses ennemis* (2). Certes, N. T.-C. F., l'Eglise catholique a prouvé, même en ces derniers temps, jusqu'où elle pousse l'esprit de sagesse et de critique dans l'examen des phénomènes qui lui sont soumis. N'avons-nous pas vu naguère une commission épiscopale se prononcer pour la négative, là où non-seulement le vulgaire, mais encore les rapports officiels des autorités séculières les moins suspectes, se fussent trop hâtés de conclure au surnaturel? Les ennemis mêmes de la religion ont été forcés de proclamer, en cette circonstance, la sagacité et la réserve de l'autorité religieuse. Or, l'Eglise n'est pas moins sage ni moins croyable quand elle affirme le miracle, que quand elle se refuse à le reconnaître; et le miracle de Migné a été reconnu selon toutes les formes authentiques établies par l'Eglise.

VII. Le vicaire de Jésus-Christ, il est vrai, n'a pas rendu de sentence solennelle; mais il a déclaré que, selon son sentiment particulier, le fait ne pouvait être attribué aux causes naturelles (3); il a enrichi l'église de Migné de ses présents, et consacré le souvenir de l'apparition de la croix par de précieuses indulgences (4); il a félicité l'évêque dans le diocèse duquel le Seigneur avait manifesté sa miséricorde avec tant d'éclat (5); enfin, en s'abstenant lui-même de porter un jugement formel, il a exhorté l'ordinaire à instruire et à vider la cause (6), selon que les saints canons l'en chargeaient (7). Vous savez tous, N. T.-C. F., avec quel poids et quelle mesure procédait en toutes choses le sage pontife qui gouvernait alors l'Eglise de saint Hilaire; vous savez combien la légèreté, la précipitation, l'enthousiasme étaient étrangers à son caractère. Aussi cette grave affaire fut-elle traitée avec autant de prudence que de zèle. Et pour quiconque a lu les interrogatoires manuscrits qui sont déposés dans nos archives, les rapports faits par les principaux témoins (8) et par les commissaires épiscopaux (9), les dissertations et les conclusions de plusieurs savants, dont l'un, habile professeur de physique, n'avait pas le bonheur d'appartenir à la religion catholique, il est impossible de nier que la plus grande maturité ait présidé au jugement par lequel Mgr Jean-Baptiste de Bouillé, après onze mois d'études et d'examen, déclara miraculeuse l'apparition de la croix qui avait eu lieu à Migné le 17 décembre 1826 (10). Plusieurs autres évêques ajoutèrent leur autorité à celle de l'ordinaire et annoncèrent à leurs diocésains le miracle dont le diocèse de Poitiers venait d'être témoin (11); et la France, disons mieux, la chrétienté tout entière a retenti de ce grand événement (12), lequel, après un quart de siècle, n'est sorti ni de la mémoire des vrais chrétiens, qui en parlent toujours avec consolation, ni de celle des impies, qui en font encore la matière de leurs déclamations et de leurs blasphèmes.

VIII. Car, N. T.-C. F., rien ne déplaît à l'impie comme ces prodiges par lesquels le

(1) « Benedices coronæ anni benignitatis tuæ, et campi tui replebuntur ubertate (*Psal.* LXIV, 12). »

(2) S. François de Sales, *Etendard de la Croix*, l. II, c. 4.

(3) « Istis profecto consideratis quæ simul concurrunt, res est hujus modi ut causis naturalibus tribui non posse videatur (Leo XII, in Brevi *Allata jam*, 18 April. 1827). »

« Nobisque ipsis, privato judicio nostro, ita sit persuasum... conspectum in cœlo super parochiæ Migneensis ecclesia signum redemptionis nostræ causis naturalibus tribui non posse (Leo XII, in Brevi *Etsi maximi*, 18 Aug. 1827). »

(4) « Quas petis indulgentias libenter admodum concedimus... Ad fovendam autem pietatem et affectus in eum magis ac magis inflammandos qui pro mundi salute pependit in ligno, particulam ligni ipsius tibi mittimus, quam in eadem ecclesia venerandam proponas (*Ibid.*). »

(5) « Interim gratulamur fraternitati tuæ, cujus in diœcesi misericordiam suam Dominus tam lucu-lenter ostenderit (*Allata jam*).

(6) « Probamus tamen quod constitueris adhibito prudentium consilio accurate omnia perpendere antequam factum, tanquam verum miraculum, diœcesis tuæ fidelibus proponas (*Ibid.*). »

(7) « Nulla etiam admittenda esse nova miracula... nisi recognoscente et approbante episcopo, qui simul atque de iis aliquid compertum habuerit, adhibitis in consilium theologis, et aliis pius viris, ea faciat quæ veritati et pietati consentanea judicaverit (*Concil. Trid.* sess. 25). »

(8) 22 décembre 1826.

(9) 3 février 1827.

(10) Mandement du 28 novembre 1827.

(11) Mandement de Mgr l'évêque de Châlons, 22 février 1827; de Mgr l'évêque de Gap, 20 janvier 1828, etc., etc.

(12) Un de nos diocésains nous a remis un *Cantique* italien sur la croix de Migné, qu'il a acheté récemment à Viterbe sur une place publique.

Digitized by Google

Dieu qui a créé la nature, s'élevant au-dessus des règles qu'il lui a marquées, montre en certains cas son intervention directe et particulière, et donne en quelque sorte aux hommes sa pensée et son sentiment sur les choses mêmes de ce monde. Autant les âmes droites et pures sont réjouies, consolées, quand un de ces rayons extraordinaires de la lumière divine arrive à leurs yeux, autant les cœurs mauvais et corrompus en sont consternés, irrités. *Que l'aurore vienne tout d'un coup à paraître*, dit l'Esprit-Saint, *ils se croient enveloppés de l'ombre de la mort* (1). Tout présage heureux, tout symptôme favorable dans l'ordre de la religion et du salut, observe saint Bernard, les fait entrer en courroux; leur premier besoin est de résister, de protester, et ils se donnent mille mouvements, comme Hérode, pour étouffer à sa naissance toute manifestation qui peut tourner à la gloire de Dieu (2). Le miracle de Migné eut ce privilége d'exciter les plus énergiques fureurs de l'enfer, et il attira contre l'Eglise les plus violentes attaques et les injures les plus passionnées de l'inerédulité. Loin de nous d'en être intimidés, ou même de nous en plaindre! C'est alors que nous reconnaissons que nous sommes vraiment les disciples de Jésus-Christ, quand nous méritons de souffrir quelque chose pour lui, et surtout à l'occasion de sa croix. Nous n'aurons donc pas la lâcheté d'autoriser, même par notre silence, les nouvelles dénégations et les nouveaux blasphèmes auxquels l'apparition miraculeuse de Migné a donné lieu de nos jours. L'Ecriture nous enseigne *qu'il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu* (3); c'est pourquoi nous avons à cœur de déclarer que nous adhérons sans réserve au jugement porté par notre vénérable devancier, et que ce jugement fait loi pour tous ceux qui ont la volonté d'observer les saintes règles de l'Eglise. Au reste, quoique Dieu ait appelé à lui plusieurs de ceux qui furent les témoins oculaires de ce miracle, il en demeure néanmoins un grand nombre qui sont là pour l'attester encore, et qui nous disent chaque jour, comme autrefois l'apôtre saint Pierre, avec l'accent de la plus profonde conviction : « Ce n'est point à de savantes fables ni à des autorités étrangères que nous avons prêté l'oreille; mais ce que nous croyons, ce que nous racontons, nous l'avons vu, vu de nos yeux (4). » Et pour tous ceux qui ont étudié à fond la matière, il est aussi impossible de douter du caractère surnaturel de ce fait, que de son existence elle-même.

IX. Aussi, N.T.-C.F., la commémoration anniversaire de ce prodige n'a-t-elle pas cessé, depuis vingt-cinq ans, d'être solennisée chaque année avec une grande ferveur, et par un grand concours de fidèles. Mais nous avons cru devoir la célébrer cette année avec un nouvel éclat, et la recommander à la piété de nos diocésains par des faveurs particulières.

En effet, l'année qui s'achève est, comme l'année mil huit cent vingt-six, une année extraordinaire de grâce et de miséricorde. Ce fut à la fin des prédications du Jubilé dans la paroisse de Migné, à la suite d'une plantation de croix qui en terminait les exercices, au moment où l'orateur sacré racontait l'apparition de la croix à Constantin, que le Seigneur opéra son prodige. Il nous a semblé que les exercices du Jubilé du demi-siècle, qui vont être donnés à la même époque de l'année dans cette paroisse, étaient une occasion naturelle de ranimer plus spécialement le souvenir du miracle qui eut lieu au Jubilé précédent, et que ce premier anniversaire jubilaire, ainsi que chaque vingt-cinquième année qui reviendra dans le cours des siècles, devait être marqué par des élans plus extraordinaires de reconnaissance envers Dieu, et d'amour pour le signe adorable de la croix.

Le souverain pontife a daigné entrer dans nos vues; et afin qu'un plus grand nombre de fidèles fussent attirés cette année vers l'heureuse paroisse qui fut favorisée de l'apparition de la croix du Sauveur au précédent Jubilé, le Saint-Père a permis que l'indulgence plénière accordée par Léon XII à tous les chrétiens qui communieraient dans l'église de Migné le troisième dimanche de l'Avent pût être gagnée cette année l'un des jours quelconques du mois de décembre. Et, par une faveur plus rare, le chef de l'Eglise a voulu que cette indulgence pût offrir à ceux qui le désireraient tous les caractères et tous les avantages d'un nouveau Jubilé, puisqu'il a réglé que pour tous leurs pénitents les confesseurs de la paroisse de Migné jouiraient indistinctement pendant ce mois des facultés accordées en temps de Jubilé, et qu'ils pourraient s'en servir même vis-à-vis des fidèles qui, ayant déjà gagné d'ailleurs l'indulgence demi-séculaire, se présenteraient à eux pour gagner l'indulgence de l'anniversaire du miracle.

Or, N. T.-C. F., c'est sur ces dernières semaines de l'année Jubilaire, sur ce souvenir d'un des prodiges les plus signalés de la puissance et de la bonté divine, sur le redoublement de ferveur de toutes les âmes pieuses, que nous avons compté pour por-

(1) « Si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis (*Job.* xxiv, 17). »

(2) « Et ad novæ salutis ortum Herodiana movebitur turbatione... Si quid enim ad salutem pertinens, si quid religionis oritur, quicumque resistit, quicumque repugnat, plane cum Herode nascentem persequitur Salvatorem (in Epiph. serm. III, 3). »

(3) « Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est (*Tob.* XII, 7). »

(4) « Non enim doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius, etc. (*II Petr.* I, 16). »

Digitized by Google

ter le dernier coup aux hésitations de ceux qui ont résisté jusqu'ici à nos tendres sollicitations. Les habitants de notre ville épiscopale montreront sans doute un empressement particulier, eux si voisins de la paroisse illustrée par une si grande merveille. Mais des points les plus éloignés du diocèse, nous ne désespérons pas de voir accourir à cette dernière heure des hommes décidés enfin à se sauver, en même temps que les plus saintes âmes y seront attirées par la grâce singulière qui leur est offerte. Nous ne vous dirons pas que cette saison est celle de l'année où les travaux de la campagne occupent le moins vos journées, où un voyage même prolongé nuit le moins à vos intérêts. Non, nous exagèrerions au besoin les fatigues d'une longue route, les rigueurs de la saison, les embarras d'un déplacement, pour grossir le mérite de votre pèlerinage et la valeur de votre pénitence. Ah! N. T.-C. F., que nous serions heureux, et quel bonheur pour vous-mêmes, si ce dernier appel fait à votre foi, à votre religion, à votre intérêt présent et éternel ne restait pas sans réponse!

X. Pour nous, N. T.-C. F., si nous nous demandons ce que le Seigneur voulut nous annoncer, il y a un quart de siècle, par l'apparition de sa croix, nous ne pouvons nous empêcher de répondre qu'il voulut nous annoncer de grandes miséricordes pour son Eglise et pour notre patrie. Des malheurs sans doute, des malheurs prochains nous étaient alors réservés. Cependant, au milieu de tous les événements accomplis depuis vingt-cinq ans, on ne peut se refuser à reconnaître que la religion de Jésus-Christ a conquis de jour en jour plus d'empire et que la croix est la seule puissance demeurée debout sur la terre. Tout le reste est tombé; ceux qui allaient vaincre alors, ont été vaincus eux-mêmes plus tard après un triomphe passager; les victoires se sont changées en défaites; de nouvelles ruines sont venues s'entasser sur des ruines plus anciennes. Mais que la France se rassure! Le moment où Jésus-Christ a fait briller pour elle son étendard dans les nues est celui où une voix sacrée rappelait ces paroles, auxquelles il ne sera pas donné de démenti : IN HOC SIGNO VINCES : TU VAINCRAS PAR CE SIGNE.

A ces causes, etc.

—

Allocution de Mgr l'évêque de Poitiers pour le XXV^e^ *anniversaire du miracle de Migné, prononcée au pied de la croix de Migné, le* III^e^ *dimanche d'Avent, 14 décembre* 1851.

Quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt, de verbo vitæ,... et testamur et annuntiamus vobis (*I Joan.* I, 1, 3.)

Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nous avons en quelque sorte palpé de nos mains,... c'est là ce que nous vous attestons et ce que nous vous annonçons.

Mes très-chers frères,

Quand les apôtres voulaient persuader aux hommes les doctrines de Jésus-Christ et les faits sur lesquels reposaient ces doctrines, leur argument le plus saisissant et le plus péremptoire, c'était de dire : Le fait que nous annonçons, nous qui vous parlons, nous l'avons vu. C'est ainsi que saint Pierre parle du miracle du Thabor. « Nous n'avons point, dit-il, donné notre créance à de savantes fables, mais le fait de la glorification de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous racontons, nous en avons été témoins; et la parole que nous citons comme venue du ciel, nous l'avons entendue quand nous étions avec lui sur la montagne (1). » Et celui des apôtres qui survécut à tous les autres, alors qu'il voyait autour de lui une génération séparée déjà des événements par plus d'un quart de siècle, Jean, avait coutume de dire : ***Mes petits enfants, ce que nous vous attestons, ce que nous vous annonçons concernant le Verbe de vie, c'est ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé à loisir, ce que nous avons palpé en quelque sorte de nos mains.*** Nous y étions, dit saint Augustin, en parlant d'un miracle éclatant opéré sur le tombeau des martyrs, nous y étions et nous l'avons vu : *Et nos interfuimus et vidimus.* Et de tels témoignages, venus de tels hommes, étaient des témoignages décisifs, et ne laissaient après eux aucun doute.

Habitants de Migné, je vous dirai donc en ce moment : Parlez, parlez à ma place; vous serez plus éloquents, vous serez plus persuasifs que moi. Moi je crois, parce que j'ai entendu dire. D'autres ont entendu dire, et ne croient pas. Mais vous, vous qui savez et qui croyez parce que vous avez vu, fermez la bouche aux incrédules et aux blasphémateurs. Des trois ministres du Seigneur qui étaient là, comme les trois apôtres sur le Thabor, à contempler le prodige, deux ont quitté la terre; mais il en reste un; il est présent, et il dit comme saint Pierre : Non, il ne s'agit point là d'une fable habilement arrangée : *Non enim doctas fabulas secuti*; nous étions placés sur ce même piédestal, sur ce même tertre où vous êtes : *cum essemus in monte*; et là nous avons été spectateurs de la merveille; *speculatores facti magnitudinis illius.*

La mort a moissonné aussi pendant ce quart de siècle plusieurs des anciens dont le

(1) « Non enim doctas fabulas secuti, notam vobis fecimus Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam; sed speculatores facti illius magnitudinis, cum essemus cum ipso in monte sancto (*II Petr.* I, 16, 18). »

Digitized by Google

témoignage aurait tant de poids. Toutefois j'aperçois encore parmi vous des cheveux blancs, et je reconnais même l'homme distingué qui était alors à la tête de cette commune. Qu'ils élèvent donc la voix au milieu de cette génération plus jeune qui pourrait être tentée de douter. Qu'ils parlent ; ou plutôt, ils ont parlé, et, tout à l'heure nous les entendrons dire avec l'autorité majestueuse de leur âge, comme autrefois le vieil apôtre : Mes petits enfants, la merveille dont on célèbre aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire, nous l'avons vue de nos yeux : *Quod vidimus oculis nostris;* nous l'avons contemplée à loisir : *quod perspeximus;* nous l'avons en quelque sorte touchée, palpée de nos mains ; car, au moyen de la réflexion et de la comparaison, nous en avons étudié tous les caractères, calculé les dimensions, constaté l'harmonie, analysé la couleur et les formes : *quod manus nostræ contrectaverunt.*

Enfin, mes frères, si je vous interpelle tous, si j'interpelle les enfants d'alors devenus hommes aujourd'hui, un cri va partir de tous les rangs ; c'est le cri de saint Augustin : Nous aussi nous y étions, et nous avons vu : *Et nos interfuimus et vidimus.* J'ai remarqué même tout à l'heure que plusieurs de vous avaient cherché à se placer, à s'orienter d'une certaine manière, et je suis convaincu qu'ils avaient à cœur de se trouver exactement au même lieu où ils étaient il y a vingt-cinq ans, afin de pouvoir dire : « C'est ici que j'étais, à cet endroit même où vous me voyez ; on célébrait encore, comme cette année, le Jubilé universel ; on venait de planter cette croix, que nous avions été chercher à Auzance ; c'était au moment où le prédicateur parlait de la croix qui apparut à Constantin ; j'ai levé les yeux dans cette direction ; je n'étais point dupe d'une illusion, que dans tous les cas les trois mille spectateurs qui étaient avec moi n'eussent pas partagée ; j'ai vu dans les airs, bien au-dessous du ciel étoilé, une croix magnifiquement proportionnée, d'une blancheur lumineuse comparable à la teinte rose de l'aurore ; ce spectacle a duré une demi-heure ; et la vue de cette croix a parlé à mon âme en même temps qu'à mes yeux ; je me suis prosterné, j'ai adoré. »

Voilà, mes frères, le témoignage que vous rendez tous ; et, quand c'est une foule entière qui a vu et qui rend un témoignage, nous savons que ce témoignage est vrai et irrécusable : *Et qui vidit testimonium perhibuit, et scimus quia verum est testimonium ejus.*

Or, M. T.-C. F., quelles actions de grâces ne devez-vous pas rendre à Dieu, qui a voulu que cette paroisse fût le théâtre de ce prodige ! Le Pape Léon XII félicitait l'évêque de Poitiers de ce que le Seigneur avait manifesté avec tant d'éclat sa miséricorde dans son diocèse. Combien plus devons-nous féliciter la bourgade qui a été entre toutes les autres honorée de ce privilége ! Le nom de Migné, autrefois obscur et inconnu au delà des limites de cette province, est aujourd'hui familier à tout l'univers catholique ; il est inscrit à tout jamais dans les annales de l'Eglise ; et ce nom est inséparable du souvenir de la dernière apparition de la croix qui soit venue réjouir la chrétienté.

Que se proposait le Seigneur par ce prodige, et pourquoi avait-il choisi cette humble paroise pour l'y faire éclater ? Aucun de nous, mes frères, ne peut sonder les secrètes pensées du Très-Haut. Ce que je puis dire, c'est que cette apparition de la croix n'eût-elle servi qu'à déterminer la conversion de tous les habitants de cette paroisse, ce seul résultat justifierait le miracle dont le Seigneur vous a favorisés.

Or, aujourd'hui encore, il est de notoriété publique que ce résultat a été complétement obtenu. Pas un seul habitant de Migné n'a endurci son cœur contre cette grâce extraordinaire d'en haut ; ceux que les exercices de la mission n'avaient pu convertir ont été aussitôt convertis par le miracle, y compris cet homme dont vous savez tous le nom, cet homme à qui Dieu refusa la faculté de voir ce que tous les autres apercevaient et qui comprit à l'instant le motif de cette exception.

Mais, par ce prodige, le Seigneur a donné d'autres leçons, d'autres avertissements au monde entier. Nul ne doutera plus désormais de la part que prend le ciel à ces saints exercices de la prédication évangélique, à ces missions catholiques qui ont pour but de ranimer la foi à la divinité de la religion et de ramener les âmes à la pratique du devoir chrétien. Les missions, alors tant attaquées, tant calomniées, Dieu a voulu les venger authentiquement en y mettant son sceau divin. Le pontife du diocèse n'avait pu, contre son habitude, présider en personne à la clôture de cette station spirituelle : le Pontife des cieux a magnifiquement suppléé à l'absence de son ministre.

Enfin le Très-Haut a fait briller la croix dans les airs afin de nous apprendre qu'au milieu de nos luttes, de nos divisions, de nos calamités et de nos revers, il nous resterait une espérance, une ressource, à savoir, la protection de ce signe qui a sauvé le monde et qui ne cessera de protéger notre patrie. Quelques-uns, il est vrai, ont remarqué que la position de cette croix miraculeuse, qui n'était pas debout, mais couchée, semblait annoncer des malheurs. Et la révolution sacrilége qui a renversé et profané, peu de temps après, sur tous les points de la France, le signe adorable de notre salut, ne semble que trop avoir justifié cette explication et ce présage. Toutefois, nous aimerions mieux dire que cette croix, ainsi disposée, s'étendait, s'allongeait en quelque sorte sur la France pour y ranimer la vie, comme Elisée se couchait sur le cadavre du mort pour le ressusciter. Et, en effet, qui pourrait énumérer tous les miracles de conversion, de retour à la foi et à la grâce, qui ont eu lieu depuis lors dans tous les rangs, dans toutes les conditions, dans tous les partis ?

Digitized by Google

La croix, ongtemps méprisée parmi nous, n'est-elle pas aujourd'hui le signe unique de ralliement, le seul drapeau dont nous osions nous glorifier? Aussi, j'en ai la confiance, si le Seigneur daignait nous favoriser désormais d'un nouveau prodige, sa croix glorieuse nous apparaîtrait, comme aux jours de Constantin, dressée triomphalement dans les airs et étincelante de tous les feux du soleil. Car, aujourd'hui, ce n'est pas seulement une lumière timide, comme celle de l'aurore, qu'elle projette sur notre société. Ses rayons seront bientôt ceux du midi, et nul ne pourra se soustraire à leur sainte influence.

O Seigneur, votre bras n'est point raccourci ; ce que vous avez pu il y a vingt-cinq ans, vous le pouvez encore. Mais nous ne sommes pas dignes de cette nouvelle manifestation de votre puissance et de votre bonté. D'ailleurs ceux qui ne croient pas au témoignage authentique qui leur est présenté, au témoignage vivant qui se produit ici en ce moment, ceux-là ne s'en rapporteraient pas davantage à leurs propres yeux. Mais du moins, Seigneur, du moins que le miracle de Migné se renouvelle dans les âmes ! Que ce peuple, qui est toujours chrétien, redevienne exemplaire, redevienne pénitent et fervent comme il le fut alors ! Si la lumière matérielle n'offre pas de nouveau à ses yeux la radieuse image de la croix, du moins que la lumière divine de la grâce en apporte toute la vertu dans son cœur !

Croix de Jésus, qui avez sauvé le monde, sauvez du péché et de l'enfer tous ces Chrétiens ici rassemblés pour solenniser le souvenir d'une de vos plus célèbres apparitions ! Croix de Jésus, sauvez l'Eglise, sauvez la France, sauvez la société tout entière ! Et qu'au jour où vous apparaîtrez pour la dernière fois dans les nues, quand vous serez un signe de terreur pour tous les réprouvés, vous deveniez pour nous un signe de salut et de miséricorde ! Ainsi soit-il !

—

Homélie prononcée par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la Messe pontificale de la solennité du rétablissement de l'Ordre de Saint-Benoît dans le monastère de Ligugé, le 25 *novembre* 1853.

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus (*II Cor.* IX, 15).

Dieu soit loué pour son bienfait ineffable !

Nos très-chers frères,

Il y a quatre ans aujourd'hui, nous venions de recevoir l'onction épiscopale, et, à ce jour-là même, nous vous adressions ces paroles : « Quand nous jetons les yeux sur cette vaste contrée où la vie monastique fut autrefois si féconde en miracles d'austérité, de science et de vertu, nous éprouvons un profond regret de n'y plus rencontrer que des ruines abandonnées. Le diocèse qui a vu s'élever, par les mains de saint Hilaire, la cellule de Martin et le premier monastère des Gaules, restera-t-il longtemps déshérité de ces antiques institutions dont la résurrection est venue réjouir plusieurs Eglises voisines ? Quel siècle eut jamais plus besoin que le nôtre du spectacle de la pauvreté volontaire ? Aucune époque fut-elle plus livrée à la cupidité, à la recherche du bien-être, en un mot à ce genre de démons qui ne sont chassés que par la puissance du jeûne et de la prière (1) ? »

Mes Frères, si l'on nous eût dit, au jour où nous parlions ainsi, qu'après un long épiscopat, traversé de mille épreuves douloureuses, le Ciel nous réservait la consolation de rétablir l'œuvre de saint Hilaire et de saint Martin à Ligugé, et de rendre à l'ordre monastique son premier berceau dans les Gaules, notre joie n'eût pas connu de bornes, et nous nous fussions résigné à toute une vie de travaux et d'efforts terminée par un tel résultat. Or, ce qu'il nous était à peine permis d'entrevoir et d'espérer dans un avenir lointain, voici que, par la miséricorde de Dieu et par un concours providentiel de circonstances, la quatrième année de notre épiscopat ne s'est pas achevée sans que nous en voyions l'accomplissement et la réalisation. C'est là une grâce indicible, un bienfait inénarrable dont nous sommes impuissant à remercier assez le Seigneur : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus !*

Qu'est-ce donc que la cérémonie de ce jour, et quel en est l'objet ? Je vais vous le dire brièvement.

C'est d'abord le rétablissement de la vie monastique et religieuse au lieu où saint Hilaire l'a fondée dans les Gaules.

C'est en second lieu le rétablissement du culte de saint Martin au lieu où sa sainteté a principalement éclaté.

I. Ç'a été la pensée dominante de tous les saints, dans tous les temps, qu'à côté du ministère ordinaire des pasteurs, obligés, par leurs fonctions, de vivre mêlés au siècle, il fallait dans l'Eglise une milice séparée du siècle et enrôlée sous le drapeau de la perfection évangélique, vivant de renoncement et d'obéissance, accomplissant nuit et jour la noble et incomparable fonction de la prière publique. Ç'a été la pensée des plus illustres pontifes et des plus grands docteurs, que le clergé séculier lui-même ne serait jamais plus apte à répandre et à populariser dans le monde les pures doctrines de l'Evangile, que quand il se serait préparé aux fonctions pastorales en vivant de la vie monastique ou en s'en rapprochant le plus possible. Lisez la vie des plus grands hommes de l'épiscopat, dans l'Orient comme dans l'Occident, dans les temps qui ont immédiatement précédé ou suivi la paix de l'Eglise comme au moyen âge ; tous, ils ont ou professé quelque temps la vie religieuse, ou vécu en contact ordinaire avec ceux qui la pratiquaient. Hilaire, le grand Hilaire, de son coup d'œil sûr et exercé, avait aperçu ce besoin ; il avait vu quelle place devait occu-

(1) Tom. I, p. 148, des *Discours et instructions pastorales* de Mgr Pie, édit. de 1858.

Digitized by Google

per l'ordre monastique dans le christianisme et le clergé régulier dans l'Eglise. Au milieu de ses combats, de ses luttes, de ses exils, témoin oculaire de l'importance des monastères en Orient, il soupirait après le moment où, de retour dans les Gaules, il pourrait jeter enfin auprès de lui les fondements de la vie religieuse.

La Providence ne tarda pas à lui envoyer ce qu'il désirait : un disciple digne du maître, un moine digne de l'évêque. C'est un jeune soldat romain né en Pannonie de parents païens. Dès sa première enfance il n'a soupiré qu'après le service de Dieu. Catéchumène à dix ans, il veut à douze s'en aller au désert. Son âge s'y oppose; mais toutes ses pensées sont portées vers les monastères et vers les églises, et il médite, dans un âge encore tendre, le sacrifice qu'il accomplira plus tard. Soldat à quinze ans, il vit de telle sorte qu'on le prendrait déjà pour un moine: *ita ut, jam illo tempore, non miles sed monachus putaretur* (1). Baptisé à dix-huit ans, il ne reste quelque temps encore sous les armes que par l'espoir qu'il conçoit d'entraîner avec lui son chef militaire; enfin, à vingt ans il va se jeter entre les bras d'Hilaire (2).

Celui-ci comprend bientôt le prix du trésor qui lui est confié; il songe à s'attacher Martin en qualité de diacre, et à l'appliquer au saint ministère. Martin, habituellement si docile à la voix du pontife, résiste sur ce point seulement : il craint que son entrée dans les ordres sacrés ne l'éloigne de sa vocation favorite; il ne consent à recevoir que l'ordre d'exorciste. Il retourne ensuite vers sa patrie sur le conseil de son guide; et, après un assez long séjour auprès de ses vieux parents, ayant eu le bonheur de conquérir sa mère à la foi chrétienne, il s'apprête à revenir vers ses frères de la maison épiscopale d'Hilaire dont il s'est séparé avec tant de chagrin. Toutefois, sachant que l'intrépide docteur était encore en exil, et que l'Eglise des Gaules était éprouvée par des troubles et des dissensions, il fait en Italie un premier essai de la vie monastique (3).

Mais bientôt il accourt sur les pas de son maître chéri, naguère revenu lui-même de l'Orient. Et c'est alors que, fidèle à l'inclination de toute sa vie, Martin est amené par Hilaire dans cette solitude de Ligugé, où il embrasse définitivement la vie religieuse, et où il ne tarde pas à être entouré d'un grand nombre de frères (4). Là commence cette vie de prière, de psalmodie, de jeûne, de pénitence, de travail manuel, de transcription des livres sacrés, dont Sulpice Sévère a si bien raconté les moindres détails. Là éclate cette première ferveur qui fait de la vie du désert une sorte de conversation angélique (5). Martin préside à tout, en même temps qu'Hilaire demeure toujours l'oracle de Martin. Le vieil athlète se plaît à venir respirer l'air de la sainte solitude, à constater de ses yeux le progrès de la grande institution après laquelle il a si longtemps soupiré. Il aime à vivre de la vie de ces pieux cénobites; et, durant ces trop heureux instants de cohabitation, il se fait une joie d'accomplir leur règle, d'imiter leur pénitence, de s'associer à leurs exercices, de se mêler à leurs chants et à leurs prières; le lien qui l'enchaîne à cet asile est si doux qu'il lui arrive de ne le rompre qu'au matin même des solennités qui le rappellent à son église. Martin, alors, reconduit lui-même l'évêque et l'assiste dans les pompes sacrées; et si le moine, trop absorbé dans la contemplation des choses divines, a oublié de rapporter tout le mobilier sacré nécessaire à la célébration des mystères, les anges du ciel réparent aussitôt la faute qui vient d'attirer sur lui le regard sévère du pontife (6).

Ligugé fut donc véritablement le berceau de l'ordre monastique dans les Gaules. Treize années de la vie de Martin y ont été employées à la création de cette grande œuvre. Et, à vrai dire, Martin, durant tout le cours de sa vie mortelle, se sentit étranger partout, hormis à Ligugé. Moine par attrait, il n'avait été soldat que par force: il ne devint évêque que par violence; et, alors, il ne quitta point ses habitudes monastiques. Il satisfaisait à la dignité de l'évêque, nous dit son historien, sans abandonner la règle et la vie du moine : *Ita implebat episcopi dignitatem, ut non tamen propositum monachi virtutemque desereret* (7). Il s'était fait tout d'abord une cellule auprès de son église de Tours; mais bientôt il se créa, à quelque distance de la ville, un second Ligugé, qui, sous le nom de *Marmoutier* ou de *grand monastère*, devint le plus célèbre point de départ de tous les établissements monastiques de la France. Sans doute, à partir de ce moment, la renommée de Ligugé s'absorba, s'ensevelit en quelque sorte dans celle de Marmoutier. Toutefois ce lieu ne perdit pas toute sa gloire. Outre que la sainteté de Martin, nous allons le dire, en fit un sanctuaire cher à la piété des fidèles, Ligugé demeura une abbaye importante jusqu'aux ravages des Normands. Quelques-uns de ses abbés, de ses moines s'illustrèrent par leur doctrine, ou allèrent fonder au loin des monastères célèbres. Plus tard, lorsque les enfants de saint Benoît furent obligés d'abandonner ce lieu, ravagé par les Anglais d'abord, puis ensuite par les protestants, et souillé par les débordements du XVI^e^ siècle, ce fut encore un institut religieux qui leur succéda. En sorte que la vie religieuse, pendant quinze siècles consécutifs, ne discontinua point à Ligugé. Et voici que par un effet merveilleux de la protection divine,

(1) Sulpit. Sever. *De vita B. Martini*, c.1.
(2) *Ibid.*, c. 2 et 3.
(3) *Ibid.*, c. 4.
(4) *Ibid.*, c. 5.
(5) *Ibid.*, c. 7.
(6) Guiber. Gemblac. *Epist. ad archiep. Colonien.*
(7) Sulp. Sev., c. 7.

Digitized by Google

elle y renaît aujourd'hui après quatre-vingts ans environ d'interruption.

Ainsi, mes frères, c'est l'œuvre conçue par saint Hilaire, exécutée par saint Martin, c'est l'œuvre favorite de ces deux héros du christianisme que nous venons humblement reprendre en ces mêmes lieux. Comment les fils de saint Benoît ne seraient-ils pas heureux de rentrer dans la demeure primitive de Martin, eux qui savent que leur glorieux patriarche, après avoir fondé son monastère du Mont-Cassin, en a voulu dédier les deux églises, l'une à saint Jean-Baptiste et l'autre à saint Martin, qu'il honorait comme ses deux principaux devanciers dans la vie du désert? Désormais donc la prière du jour et de la nuit va revivre dans cette basilique. D'aujourd'hui ce séjour béni va retrouver ses anciens hôtes, et la milice spirituelle des enfants de Martin et de Benoît ne cessera plus d'occuper ce camp placé aux avant-postes de la cité. La science assurément, ne sera point une étrangère et une inconnue dans cette demeure; il nous sera donné un jour, s'il plaît à Dieu, de goûter quelques-uns de ses fruits. Mais la science ne viendra qu'à la suite de la prière. Martin ne se réfugia pas ici pour étudier, mais pour se sanctifier; il ne se piqua point d'être un docteur; et quoique très-instruit et très-disert, comme nous l'assure Sulpice Sévère (1), il ne fit jamais cas cependant que de la science du salut. Ligugé donc conservera ses traditions d'étude et de savoir: il ne les a jamais perdues, même dans les siècles les plus ténébreux; car nous trouvons dans la collection des Pères les écrits du moine de Ligugé, Defensor (2); et la volumineuse collection des Bollandistes a enregistré avec honneur l'œuvre de l'abbé de Ligugé, Ursin, biographe de saint Léger (3). Mais, encore une fois, Ligugé sera avant tout le séjour de la vie sainte et parfaite des disciples de Jésus-Christ, l'asile de l'abnégation et du renoncement, le champ de bataille de la mortification et de la pénitence, l'arène de tous les saints exercices du pugilat spirituel. Là nous viendrons chercher la grande leçon dont notre siècle a surtout besoin, l'amour des privations et de l'obscurité. Là nous viendrons apprendre à nous rendre conformes au Dieu fait homme, c'est-à-dire au Dieu pauvre et crucifié.

Toutefois la solennité de ce jour nous offre encore un autre sujet de joie; car, d'aujourd'hui surtout datera le rétablissement, l'accroissement du culte de saint Martin là où sa sainteté a le plus éclaté.

II. Le savant restaurateur de la congrégation bénédictine en France, que sa modestie me défend de louer en ce moment, a insisté quelque part sur cette observation, que le culte des saints, qui est un des grands besoins de la piété dans tous les temps, demande surtout à être ranimé au temps présent (4). Grâce à Dieu, la sourde influence du protestantisme et du jansénisme va s'affaiblissant de jour en jour au sein de la société chrétienne. La dévotion à la personne adorable du Sauveur a repris chez nous une nouvelle vigueur; le culte de la sainte Vierge Marie est plus en honneur que jamais. Il n'en est pas encore de même du culte des saints, de ce culte si cher et si familier à nos pères. Or, saint Martin a été l'un des plus illustres serviteurs de Dieu; et si la critique n'est pas rigoureusement en mesure de prouver ce qu'elle a souvent affirmé, à savoir, qu'avant saint Martin on n'avait honoré d'un culte public que les martyrs, et qu'il a été le premier confesseur placé sur les autels; du moins peut-on assurer qu'il a été le premier objet d'un culte aussi populaire qu'universel. Nul autre thaumaturge n'a été autant célébré, autant invoqué; nul autre tombeau n'a été autant fréquenté; nul autre patronage n'a été autant recherché. Qui pourrait compter toutes les églises dédiées à saint Martin, tous les autels placés sous son vocable? Le palais l'honore comme la chaumière. Il est le patron et le père de nos rois, le bouclier de leurs armées, le défenseur de la patrie. *Eh quoi!* s'écriait Clovis, *où sera l'espérance de la victoire, si l'on offense le bienheureux Martin? Et ubi erit spes victoriæ, si beatus Martinus offenditur* (5)?

Or, mes Frères, c'est à Ligugé surtout que Martin a été saint. Là, dans cette cellule qui subsiste toujours, relique digne d'être enfermée dans l'argent et dans l'or, là s'est révélée la puissance du serviteur de Dieu par un premier miracle, la résurrection d'un mort, d'un jeune catéchumène; prodige dont le récit raconté de son vivant par Sulpice Sévère, est un des chefs-d'œuvre de la littérature latine et veut être lu textuellement (6). Mais ce miracle est le signal d'une série d'autres qui ne s'arrêtent plus. On apprend bientôt que, dans le voisinage, l'homme de Dieu a ressuscité l'esclave d'un personnage consulaire (7). Tous ses pas sont marqués par des merveilles; et nous pourrions encore aujourd'hui refaire l'itinéraire des courses apostoliques de Martin dans cette contrée en suivant la trace des souvenirs que son passage a laissés.

Mais, non-seulement c'est de Ligugé qu'a commencé à se répandre la renommée de la sainteté de Martin; on doit même dire que c'est là que sa puissance surnaturelle est parvenue à son apogée. En effet, lui-même il répétait souvent que dans son épiscopat, il n'avait plus la même facilité pour opérer les miracles que pendant qu'il était

(1) Sulp. Sev., c. 26.
(2) *Patrolog.* Migne, t. LXXXVIII, col. 598 et seq.
(3) Boll. *Ad diem* 2 Octobr.
(4) Le T. R. P. Dom Guéranger, abbé de Solesmes. — *Année liturgique*, t. I, préface, p. xx.
(5) Gregor. Turon. *Histor. Francor.*, l. II, XXXVII.
(6) *De vita B. Martini*, c. 5.
(7) *Ibid.*, c. 6.

Digitized by Google

moine auprès de Poitiers (1). Cet aveu se retrouve d'une façon naïve dans la bouche des Tourangeaux après la mort de leur évêque. On connaît le célèbre débat qui eut lieu à Candes, aussitôt après le trépas de Martin, entre les Tourangeaux et les Poitevins. Ceux-ci disaient: « Il nous appartient; il est notre moine : il a été abbé chez nous : c'est un prêt que nous réclamons. Qu'il vous suffise d'avoir profité de lui durant tout son épiscopat, d'avoir joui de ses entretiens, partagé sa table, goûté le fruit de ses bénédictions et de ses prodiges. Tous ces avantages doivent vous satisfaire ; qu'il nous soit donc permis de reprendre au moins sa dépouille inanimée (2). » Ceux de Tours répliquaient : « Quoi, vous osez parler de ses miracles ! Mais sachez donc qu'étant avec vous il en a fait plus qu'il n'en a jamais opéré ici. Car sans parler de beaucoup d'autres choses, il vous a ressuscité deux morts, à nous un seul ; et, comme il le disait souvent, sa puissance était plus grande avant son épiscopat que depuis sa consécration. Il faut donc qu'il nous reste, afin de nous dédommager après sa mort de ce qu'il n'a pas fait vivant (3). »

Ainsi, mes Frères, c'est le Saint lui-même, et ce sont nos adversaires qui le proclament : sa vertu à Ligugé fut plus grande que partout ailleurs. Et, cela étant, il faut conclure, avec l'interlocuteur de Sulpice Sévère, dans son second dialogue, que saint Martin a opéré des choses inouïes à Ligugé, des choses que l'histoire n'a pas transmises, puisqu'il a fait tant de merveilles le reste de sa vie, et que ces merveilles, de son aveu, étaient au-dessous de ce qu'il avait su faire avant son épiscopat (4).

Aussi quelle dévotion s'attacha dès les premiers temps à ce monastère! On aime à lire dans saint Grégoire de Tours le récit de son pèlerinage à Ligugé. Cet illustre successeur de Martin avait tout près de lui le tombeau du saint, non loin de lui son monastère de Marmoutier. Mais il n'hésite point à entreprendre un voyage de piété vers la solitude où l'homme de Dieu avait établi sa première famille monastique, où il a ressuscité le premier mort. Il s'approche avec amour de ce lieu béni, il se prosterne devant la grille de l'angle de l'Église qu'on lui indique comme l'emplacement du miracle. Puis, après avoir versé des larmes pleines de prières, il célèbre solennellement la messe au milieu des moines (5). Ensuite il demande à l'abbé si la puissance du thaumaturge est toujours sensible en ce lieu. Celui-ci lui assure, en présence des frères assemblés, que souvent les aveugles y recouvrent la vue, les débiles la vigueur. Rien de plus touchant, en particulier, que la guérison de cette pauvre femme paralytique, amenée naguère en pèlerinage, laquelle prosternée sur le pavé, baisait avec dévotion le voile appendu à l'entrée de la cellule miraculeuse, et s'écriait avec foi : « Bienheureux Confesseur, je vous crois ici présent ; je confesse que c'est ici que vous avez ressuscité le mort ; et j'ai confiance, que, si vous le voulez, vous pouvez aussi bien me guérir que vous avez pu arracher l'âme du défunt à la gueule béante de l'enfer. » Ce que disant, elle fut entièrement et subitement guérie par la vertu du bienheureux pontife (6).

Si nous descendons le cours des siècles, nous voyons que la sainteté de ce lieu lui attire sans cesse de nouveaux hôtes ; et je vous dirai un autre jour l'histoire du fils du comte de Poitiers, Savin ou Sabin, et de son précepteur, qui était en même temps son oncle, se dérobant à la maison paternelle, et venant ici se placer parmi les enfants de Martin (7). J'aimerais à vous entretenir aussi d'un autre pèlerinage plus tardif, celui de Guibert de Gembloux, qui, dans une longue lettre à l'archevêque de Cologne, raconte avec intérêt et les souvenirs anciens et les prodiges nouveaux du monastère poitevin (8). Asile révéré, où le chapitre de Saint-Hilaire n'avait point discontinué de faire son

(1) « Illud autem animadverti sæpe Martinum dicere solitum, nequaquam sibi in episcopatu eam virtutum gratiam suppetisse, quam prius se habuisse meminisset (Sulp. Sev., *Dialog.* II, n. 5). »

(2) « Quo migrante, grandis altercatio in utrumque surrexit populum. Dicebant enim Pictavi : noster est monachus ; nobis abbas extitit : nos requirimus commendatum, etc. (Gregor. Turon. *Histor. Francor.*, l. I, c. 43.)

(3) « Ad hæc Turonici respondebant : Si virtutum nobis facta sufficere dicitis, scitote quia vobiscum positus, amplius est quam hic operatus. Nam, ut prætermittamus plurima, vobis suscitavit duos mortuos, nobis unum ; et, ut ipse sæpe dicebat, major ei virtus ante episcopatum fuit quam post episcopatum. Ergo necesse est ut quod nobiscum non implevit vivens, expleat vel defunctus, etc. (Greg. Turon. *Histor. Francor.*, l. I, c. 13). »

(4) « Quod si verum est, imo quia verum est, conjicere possumus quanta fuerunt illa quæ monachus operatus est, et quæ teste nullo solus exercuit, cum tanta illum in episcopatu signa fecisse sub oculis omnium viderimus, etc. (*Dialog.* II, n. 5). »

(5) Cum usque Pictavam accessissemus urbem, habit gratia tantum oratonis monasterium Logiagense adire, quo congregatam monachorum catervam locaverat Vir beatus. Ibi enim mortuum primum suscitasse legitur. Ergo desideratum ego expetens locum, prosternor ad cancellos anguli in quo dicitur defuncti spiritum reduxisse, etc. » (Gregor. Turon. *De miraculis S. Martin.*, l. IV, c. 30 : *De virtutibus Locogiacensis monasterii.*

(6) « Ergo dum delata ad hunc locum pavimento prosternitur, lento conamine accedens, velum quod sanctum tegebat cancellum devote osculatur dicens : Hic te, beate Confessor, adesse credo, hic te mortuum suscitasse testificor. Confido enim quod, si volueris, poteris me salvare ac sanitati restituere, sicut quondam, disruptis infernorum faucibus, defuncti animam reduxisti. Hæc effata, genas lacrymis rigabat ubertim ; ac statim, impleta oratione, quidquid aridum, quidquid contractum, quidquid dissolutum fuit, redintegratum est mulieri in corpore a beati antistitis virtute. » (Gregor. Turon. *De miraculis S. Martin.*, l. IV, c. 30).

(7) Il ne faut pas confondre avec saint Savin, martyr, cet autre saint Savin, moine de Ligugé, qui devint le fondateur du magnifique monastère de Saint-Savin du Lavédan, dans les Pyrénées.

(8) *Epist. ad archiep. Colonien. huc usque inedita.*

Digitized by Google

pèlerinage annuel, en mémoire du lien fraternel autant que filial qui unissait Hilaire à Martin, l'évêque au moine (1) ; séjour délicieux qui fut la résidence favorite du premier de nos Papes d'Avignon, durant le commencement de son pontificat (2) ; enfin, sanctuaire inviolable, dont la sainteté était encore célébrée aux plus tristes jours de l'affaissement de la foi et des mœurs (3).

Mes Frères, dans le débat qui s'éleva autrefois entre les Tourangeaux et les Poitevins, les premiers l'emportèrent; et cela devait être. Mais, le dirai-je? Ils n'ont pas conservé peut-être tout l'avantage de la victoire. Il y a soixante ans, le tombeau de Martin a été profané et réduit en poussière, comme ses cendres avaient été jetées au vent par les hérétiques, trois siècles avant. La basilique de saint Martin; si longtemps fréquentée par le monde entier, a été abattue; et, dans toute sa longueur, elle est devenue une voie publique. Marmoutier est rasé jusqu'au sol, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'un humble essaim de religieuses est venu poser sa ruche sur ces débris. Amiens, où le jeune soldat avait coupé en deux son manteau, a vu tomber l'église bâtie sur l'emplacement de cet acte héroïque. De tous les lieux qu'habita Martin, le Poitou seul conserve les monuments commémoratifs de son séjour, je veux dire principalement le monastère de Ligugé, encore debout et désormais rendu à sa destination, son église toujours conservée sur le même emplacement, enfin la cellule miraculeuse toujours visitée par la piété des fidèles.

N'est-il pas temps enfin, mes très-chers Frères, que le nom de l'incomparable Martin reprenne son ancien empire au sein de notre pays? « Où sera l'espérance de la victoire, si l'on outrage Martin? » disait le fondateur du royaume de France. — Ah! n'y a-t-il pas eu assez d'offenses, assez d'outrages? et l'oubli, le délaissement, qui ont succédé à l'injure, ne deviendraient-ils pas la pire de toutes les injures? Comment espérer que la nation se relève, qu'elle retrouve ses anciennes gloires, son ancienne prospérité, si Martin, son céleste protecteur, est négligé à jamais? Encore une fois, il est temps que la réparation se fasse. Tours, ainsi qu'il lui convient, la fera un jour, la fera avec éclat et dans de grandes proportions. Mais puisque c'est ici que Martin a été le plus protégé contre l'impiété des révolutions, c'est ici que son culte vraiment national doit commencer à refleurir.

Les prêtres viendront donc souvent en ce lieu, où ils trouveront une humble colonie monastique, héritière de celle qu'y avait placée l'homme de Dieu : *quo congregatam monachorum turbam locaverat Vir beatus* ; ils visiteront ce sanctuaire si désirable : *desideratum locum* ; ils se prosterneront auprès de la muraille de la cellule qui fut le théâtre d'un miracle si célèbre : *prosternor ad cancellos anguli* ; ils y verseront des larmes et des prières, et ils y célébreront le sacrifice avec une ferveur qui rappellera le globe de feu dont s'illumina la tête de Martin, un jour qu'il était à l'autel (4).

Les fidèles viendront aussi dans ce lieu ; ils y recourront à la puissance de Martin dans leurs afflictions et dans leurs maladies ; ils diront avec foi, comme disait cette pauvre femme il y a plus de treize cents ans : Bienheureux Confesseur de Jésus-Christ, je vous crois encore ici présent ; *hic te, beate Confessor, adesse credo* ; je confesse que c'est ici que vous avez opéré votre premier et votre plus éclatant miracle : *hic te mortuum suscitasse testificor* ; comme elle, ils appuieront leur front à la grille qui ferme la cellule miraculeuse ; comme elle, ils attireront à eux et feront toucher à leur tête le voile qui pend derrière les barreaux ; et comme elle, ils sentiront leurs prières exaucées, leurs infirmités guéries.

Enfin, mes Frères, tous nous viendrons ici chercher à l'ombre de Martin des assurances de salut. Ce catéchumène ressuscité, qui vécut plusieurs années après son retour à la vie, racontait souvent qu'au moment de sa mort, il avait été transporté devant le tribunal du Juge et qu'envoyé dans des lieux obscurs, parmi des foules vulgaires, il avait entendu prononcer sur lui une sentence fâcheuse ; mais qu'alors des anges intervinrent qui dirent au Juge *que c'était là celui pour qui priait Martin : tum per duos angelos Judici fuisse suggestum, hunc esse pro quo Martinus oraret* (5). Ce souvenir, mes Frères, inspirait à saint Grégoire de Tours une belle prière, que je veux vous répéter en terminant cette trop longue homélie : « Seigneur, disait-il, après que j'aurai été condamné à cause de mes péchés par le souverain Juge, ah! que le glorieux Confesseur, me couvrant alors du manteau dont il est vêtu dans la gloire, me protége contre tant de rigueur; et que les anges disent au Roi ce qu'ils dirent autrefois à propos du moine ressuscité à Ligugé : « Seigneur, c'est celui-ci pour qui prie saint Martin » : *dicentibus Regi angelis quod quondam de monacho resuscitato dixerunt : Iste est pro quo Martinus rogat* (6). Eh bien ! mes Très-Chers Frères, que chacun de nous se laisse aller à la même espérance! Vous et moi, sans doute, nous sommes des pécheurs, et nous ne mériterions jamais par nos œuvres que les châtiments du Juge terrible. Mais attachons-nous au culte de Martin; faisons-nous les apôtres de sa gloire ; chérissons ce lieu qu'il a illustré ; venons y respirer l'odeur de ses vertus, y expérimenter la

(1) *Recueil des chartes* de D. Fonteneau, t. XI, année 1242.

(2) *Annales d'Aquitaine*, par Jean Bouchet, 1re partie (an. 1506), p. 183.

(3) *Epistres familières de J. Bouchet* (Poitiers, 1545) ; ép. 48, *de maître François Rabelays à Bouchet* ; ép. 49, *du dict Bouchet au dict Rabelays*.

(4) Sulp. Sev. *Dialog.* II, n. 2.

(5) Sulp. Sev. *De vita B. Martini*, c. 5.

(6) *De mirac. S. Martini*, lib. III. c. 60.

Digitized by Google

puissance de son intercession; constituons-nous les protecteurs et les amis de ses disciples; apportons-leur quelquefois nos offrandes matérielles, au moyen desquelles ils puissent vaquer plus librement aux œuvres de l'esprit; purifions, sanctifions notre fortune terrestre en y faisant participer ceux qui ne vivent que pour le ciel; et, quand sera venu pour nous le dernier jour, quand la parole redoutable sera sur le point d'être proférée, alors les anges diront pour vous et pour moi ce qu'ils dirent pour le catéchumène de Ligugé : C'est celui-ci pour qui Martin prie » : *dicentibus Regi angelis quod quondam de monacho resuscitato dixerunt : Iste est pro quo Martinus rogat.* Ainsi soit-il.

—

Mandement de Mgr l'évêque de Poitiers promulguant les indulgences accordées à l'église et à l'oratoire de saint Martin, à Ligugé.

L'illustre cardinal Baronius a consigné dans ses Annales ecclésiastiques cet oracle que nous aimons à répéter : « L'empire des Francs, fondé et agrandi par le culte des saints, durera aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et il ne périra qu'autant que ces mêmes fondements seraient arrachés par la perversité hérétique (1) ».

Or, de tous les Saints dont le nom est mêlé à notre histoire nationale, vous savez, Nos Très-Chers Frères, qu'il n'en est point d'aussi populaire que le glorieux saint Martin, le plus illustre des Confesseurs et des thaumaturges, le patron et le défenseur de notre patrie.

Aussi, est-ce contre le culte de cet éminent serviteur de Dieu que l'impiété s'est acharnée avec le plus de rage, et ce semble, avec le plus de succès. Presque tous les monuments destinés à perpétuer le souvenir de sa grande vie ont été renversés de fond en comble. Amiens a perdu le temple révéré qui rappelait le partage du manteau du pieux soldat venu de la Pannonie dans ses murs, ainsi que l'apparition du divin Sauveur paré de la moitié du vêtement de ce généreux catéchumène. Tours n'a pas vu rester pierre sur pierre de l'insigne basilique dans laquelle l'univers entier, durant quatorze siècles, était venu vénérer le tombeau de son incomparable pontife; et la chère solitude de Marmoutiers, déshéritée de l'église et du monastère de son évêque-moine, commence à peine à sécher ses larmes (2). On dirait qu'il a été donné pour un temps à l'esprit infernal de se venger et de réagir contre la mémoire d'un des saints qui a le plus troublé son empire ici-bas.

Toutefois, l'hospitalité que Martin vivant était venu demander à notre Hilaire, Hilaire a été assez puissant pour la lui conserver durant tout le cours des âges. La Providence divine semble n'avoir pas voulu que le disciple pût être atteint sous l'égide de son maître. L'oratoire de Saint-Martin-entre-les-Eglises, près de notre cathédrale, consacre toujours le souvenir des trois années que le néophyte, après avoir quitté la malice du siècle, passa d'abord dans la maison épiscopale du docteur des Gaules; et, si ce temple modeste, qui n'a subi d'autres injures que celles du temps, n'est pas encore rendu à sa destination religieuse, nous avons la confiance qu'il se trouvera quelque âme jalouse de la gloire de saint Martin et désireuse de s'assurer sa protection, qui ne souffrira pas que nous laissions plus longtemps cet inappréciable monument sans un autel du sacrifice surmonté de la statue du saint Exorciste.

Mais Ligugé surtout est demeuré parmi nous le vivant sanctuaire du bienheureux Martin. Sa gracieuse basilique, naguère agrandie par nos soins, et restaurée par la piété des habitants de cette commune aidés du dévouement de leur zélé pasteur et de leur premier magistrat ainsi que des libéralités du pouvoir public, subsiste au centre même de cette première résidence monastique où Martin passa les plus belles années de sa vie et jeta les fondements de la vie religieuse dans les Gaules. A côté de l'Eglise, s'élève la cellule dans laquelle la puissance du célèbre thaumaturge éclata pour la première fois par la résurrection d'un novice mort depuis trois jours : miraculeux oratoire, relevé et embelli de siècle en siècle par des mains pieuses, et visité chaque jour, mais surtout à certaines époques de l'année, par de nombreux chrétiens qu'attire la renommée de ce que saint Grégoire de Tours appelait déjà *les prodiges du moutier Ligugéen* (3). Enfin, de fervents et doctes disciples de saint Benoît sont revenus vivifier, par leurs prières de la nuit et du jour, cet asile béni dont le fondateur a été honoré par leur vénérable patriarche comme étant son prédécesseur dans l'œuvre de l'institution du monachisme occidental. Nous ne faisons qu'effleurer ce vaste sujet, N. T.-C. F. Un de nos bien-aimés Frères l'a traité avec sa rare érudition (4); et plusieurs de vous se souviennent peut-être aussi des paroles que nous inspira la merveilleuse renaissance

(1) *Annales Eccles.* ad ann. 484.

(2) Les Dames du Sacré-Cœur y ont fondé récemment un établissement. — Candes a le bonheur de conserver la belle église qui rappelle la mort de saint Martin.

(3) Le chapitre 30 du liv. IV des miracles de saint Martin, par saint Grégoire de Tours, est intitulé : *De virtutibus monasterii Locogiacensis.*

(4) Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules et sur l'état actuel de l'église de Ligugé, par M. l'abbé Cousseau, aujourd'hui évêque d'Angoulême. — Extrait des *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest.*

Digitized by Google

de cet insigne sanctuaire et le retour tant désiré de ses hôtes primitifs (1).

Le pasteur suprême de l'Église, qui a daigné prendre intérêt à cette restauration importante et l'encourager par son autorité, a voulu enrichir de ses largesses spirituelles, tant la basilique principale de saint Martin que la cellule où s'est accompli son premier miracle. Ce sont ces indulgences que nous venons vous faire connaître, N. T.-C. F., et auxquelles nous avons l'assurance que les habitants de notre cité épiscopale et de toutes les contrées voisines s'empresseront de participer. Notre Eglise de Poitiers, qui voit célébrer chaque année, au milieu d'une affluence considérable, ses belles solennités de saint Hilaire et de sainte Radegonde, s'est réjouie en voyant revivre, dans ces derniers temps, l'ancien éclat des fêtes de saint Martin : illustration magnifique dont elle peut, sans usurpation, revendiquer le partage avec sa sœur l'Église de Tours. Puissions-nous, par l'intercession de ce fervent disciple de Jésus-Christ, de cet homme puissant en œuvres et en paroles, de ce modèle parfait de l'épiscopat et de la vie monastique, enfin, de ce fidèle protecteur de la nation française, obtenir les grâces qui font les saints et qui sauvent les peuples. Ainsi soit-il.

A ces causes, etc.

—

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la solennité du rétablissement de l'église du château de Thouars, aujourd'hui collége Saint-Louis.

(18 Juin 1855.)

Instaurare omnia in Christo (*Ephes.* I, 10).
Rétablir toutes choses en Jésus-Christ.

Mes très-chers Frères,

Dieu vient de verser une consolation de plus sur les jours laborieux et difficiles de notre épiscopat, puisqu'il nous a permis d'accomplir une nouvelle restauration.

L'église érigée en l'honneur de Marie dans la cité et le château de Thouars est enfin rendue à sa destination première; les anges gardiens de ce sanctuaire, exilés depuis une époque néfaste, y sont rentrés pour ne plus s'en éloigner jamais; les autels du sacrifice viennent d'y être relevés par la main des pontifes; les sacrés mystères, interrompus pendant tant d'années, vont y être célébrés tout à l'heure: ce temple revoit des solennités qui lui rappellent ses plus beaux jours. Ni la splendeur de sa première dédicace, ni la cérémonie de sa réconciliation après les profanations de l'hérésie n'ont surpassé la pompe de cette fête d'aujourd'hui, embellie par le concours de ce vénérable et bien-aimé Frère (2) qui aime toujours l'Eglise de Poitiers et qui prend part à toutes ses joies. N'avons-nous pas ici les prêtres, les magistrats, l'élite de la contrée, et tous ne paraissent-ils pas sentir vivement l'intérêt qui s'attache désormais à ce château trop longtemps inutile et abandonné?

C'est le propre de l'Eglise, M. F., de renouer toujours le présent au passé. Pour elle, la religion des souvenirs se confond avec le sentiment de la justice. Notre-Seigneur Jésus-Christ disait aux ouvriers évangéliques : *D'autres ont travaillé et vous entrez dans leurs travaux* (*Joan.* IV, 38). Ingrat moissonneur celui qui ne voudrait pas songer aux mains qui ont jeté la semence! Pour nous, en toutes circonstances, c'est notre premier besoin de rendre tout d'abord hommage à ceux qui nous ont devancé dans la préparation de nos œuvres. Permettez-nous donc un regard vers les jours anciens.

C'était au commencement de ce seizième siècle, qui devait produire de si douloureux fruits et laisser aux premières années du siècle suivant, particulièrement dans cette ville et dans ce château, un si lamentable héritage. Thouars avait pour souverain un jeune héros, la fleur de la chevalerie, Louis de la Trémouille, une des plus nobles figures de notre France guerrière. Vainqueur des princes rebelles dans la journée de Saint-Aubin, c'est à propos de lui que Louis XII, en arrivant au trône, a dit ce mot célèbre : « Le roi de France ne venge pas les querelles du duc d'Orléans. » Or, tandis que ce grand capitaine cueillait d'abondants lauriers, tandis qu'il s'illustrait par les faits d'armes les plus glorieux, depuis la journée d'Aignadel jusqu'à celle de Marignan, sa pieuse épouse, Gabrielle de Bourbon, retirée dans son château de Thouars, consacrait sa vie à tous les exercices de la religion et de la charité, en même temps qu'au culte des lettres et des arts. D'intéressants écrits sont sortis de sa plume : on y trouve des sentences qui révèlent à la fois la fermeté du jugement et la délicatesse du goût. Mais sa plus belle œuvre, c'est cette magnifique église : sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu lui inspira de la dédier à Notre-Dame. Cet autre autel, placé sous le patronage de saint Louis, était comme une fondation de prières quotidiennes à l'intention de son noble époux, jeté au milieu des hasards de la guerre. Enfin, dans ce gracieux oratoire placé derrière le sanctuaire, elle allait chaque jour révérer la relique de la vraie croix qu'y avait déposée son beau-frère, le cardinal Jean de la Trémouille (3). Princesse accomplie qui sut allier la grandeur et la modestie, la distinction de l'esprit et la bonté du cœur, la magnificence royale et la charité chrétienne, elle fut longtemps l'idole de toute cette province, qu'elle par-

(1) Voir plus haut, col. 1315.
(2) Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême.
(3) Ce même cardinal a consacré l'église collégiale de Notre-Dame du château et l'église paroissiale de l'étage inférieur.

Digitized by Google

fume encore de son nom et de son souvenir.

Hélas! vous le savez, M. T.-C. F., les exemples de Gabrielle de Bourbon ne furent pas longtemps respectés. Les générations suivantes n'héritèrent point de sa foi et de ses vertus. L'hérésie, au caractère impérieux et turbulent, ne tarda pas à s'installer dans cette demeure, reconstruite splendidement par une femme altière qui ruina sa maison pour toujours et laissa une mémoire aussi détestée que celle de Gabrielle était chère. Disons-le toutefois : ces temps mauvais eurent leurs compensations, et ce fut un jour bien précieux pour l'église de Poitiers que celui où le duc Henri, ce prince loyal qu'on a surnommé le Henri IV de Thouars, après avoir accompagné le roi Louis XIII au siége de La Rochelle, revint à la religion de ses aïeux : abjuration franche et durable dont le vocable de saint Henri, ajouté à celui de saint Louis dans cette église alors réconciliée, est un monument historique que nous avons à cœur de perpétuer(1).

Mais le vent de l'hérésie est une semence infaillible de tempêtes. Voici que les grandes races sont décimées par le glaive ou dispersées par l'orage des révolutions. Du moins, la famille qui dominait ici ne tomba pas sans gloire. Une seconde fois, on vit périr un prince de Talmont dans une lutte de géants (2). En ces jours de désordre, la demeure ducale des seigneurs de Thouars est arrachée au marteau de la destruction par la ville, qui fait de généreux efforts pour conserver ce monument, et qui, pendant tout un demi-siècle, ne cesse d'espérer qu'elle sera un jour dédommagée de ses sacrifices. Ce jour est venu.

Il est vrai, ce n'est plus ici la demeure des princes, c'est le séjour d'une jeunesse studieuse : ce n'est plus le palais de la fortune, de la puissance, c'est la maison des lettres. Les dix-sept cents vassaux du château de Thouars, ce sont désormais toutes les familles influentes, aisées, honorables de cette riche contrée, envoyant ici leurs fils pour s'y former aux sciences et aux vertus qui font la véritable grandeur et la principale noblesse de l'homme. Si Gabrielle de Bourbon revenait dans son palais, s'offenserait-elle de cette transformation, elle qui aimait à composer sa cour des esprits les plus cultivés, elle qui manifestait hautement ses préférences pour le savoir, elle qui qualifiait par des expressions si sévères la couronne placée sur un front ignorant ?

M. F., Dieu est le maître souverain ; il a le domaine absolu sur les nations. C'est lui qui élève et qui abaisse, c'est lui qui préside aux substitutions et aux changements que le temps amène. Respectons le mystère de sa providence, et réjouissons-nous sincèrement tous ensemble aujourd'hui de ce qu'une ère nouvelle d'utilité publique s'est levée pour cette illustre demeure.

Qu'il reçoive donc nos félicitations le loyal magistrat qui préside avec intelligence et dévouement aux intérêts de cette cité, et qui, avec le concours de ses concitoyens, n'a cessé de tendre vers le résultat que nous avons enfin obtenu : tâche laborieuse que la sympathie et l'appui de l'administration supérieure ont rendue plus facile ! Qu'il reçoive nos encouragements le prêtre instruit et zélé qui s'est dévoué si résolûment à cette grande entreprise ! Son espérance ne sera pas trompée. La ville de Thouars offre de si sérieuses garanties par ses habitudes profondément chrétiennes, tous les hommes importants qui l'habitent montrent une inclination si marquée vers la religion, enfin ce séjour vraiment princier réunit tant d'avantages de tous genres, qu'on verra affluer ici les enfants de toute la contrée.

Sachez-le bien, M. T.-C. F., si les révolutions ont déjà beaucoup renversé, il ne manque pas sur la terre d'esprits inquiets qui s'apprêtent à renverser encore. L'impiété, l'indifférence religieuse ont été la cause de tous les désastres du siècle dernier ; elles ne tarderaient pas à en amener de nouveaux. Les familles plus récemment parvenues à la fortune ne sont pas moins en butte à l'envie, à la colère, aux attaques des mauvaises passions que ne l'ont été les familles plus anciennes. Il est temps que les conditions plus favorisées comprennent leurs devoirs, qui sont inséparablement liés à leurs intérêts. L'éducation vraiment religieuse, c'est-à-dire vraiment chrétienne et catholique, peut seule sauver la France, et en particulier sauver la bourgeoisie, autour de laquelle se dressent tant d'ennemis.

Et vous, mes chers enfants, montrez-vous les dignes disciples de vos maîtres. A leur école vous recevrez à la fois les leçons de la piété et celles de la science. Recueillez les unes et les autres avec un soin également jaloux. Tout homme que Dieu a fait naître au sein des classes privilégiées et qui ne s'applique pas à cultiver son esprit, n'est pas digne de la position que le ciel lui a faite. Or, regardez autour de vous : la France, autrefois la patrie du goût et des lettres, ne menace-t-elle pas de n'être bientôt plus autre chose que le pays des intérêts et des affaires ? On n'y connaît plus que l'utilité matérielle, et l'éducation semble avoir atteint toute sa fin quand elle a procuré l'obtention des grades qui ouvrent l'entrée des diverses carrières. Cependant, ce qui fait l'auréole des classes supérieures, c'est la culture de l'esprit. Quand cette distinction leur man-

(1) L'abjuration eut lieu en 1628, et l'église fut réconciliée par l'évêque Henri de la Roche-Pozay, le 15 août 1629.

(2) La journée de Marignan, dans laquelle le duc Louis de la Trémouille perdit son fils le prince de Talmont, fut appelée par Trivulce le *combat des géants*.

Digitized by Google

que, tout devient commun, vulgaire, dans la sphère qu'elles occupent. Bientôt le niveau social, qu'elles devaient maintenir à une certaine hauteur, s'abaisse avec elles, et la nation ne tarde pas à déchoir de sa splendeur. Et c'est là un grand mal que la religion elle-même ne peut réparer entièrement. Viennent les jours d'adversité qui renversent les fortunes, qui troublent les positions acquises, le christianisme se présentera toujours avec ses consolations, avec ses espérances, avec ses dédommagements ; et les cœurs qui l'avaient oublié peut-être durant la prospérité, l'accueilleront comme on accueille un ami fidèle au malheur. Mais ce que le christianisme est impuissant à donner si tardivement à des esprits émoussés, c'est le goût des lettres, c'est cette aptitude intellectuelle qui contient en elle-même des ressources infinies pour utiliser et charmer une vie de loisirs. Faute de cet auxiliaire, trop souvent la religion ne parvient pas à vaincre les dangers, à dompter les vices de l'oisiveté. Qu'on veuille bien étudier l'état de notre société, et l'on reconnaîtra peut-être que, toute proportion gardée, la génération présente est plus illettrée qu'elle n'est irréligieuse.

L'Eglise n'accuse personne, M. T.-C. F., mais elle ne peut dissimuler une de ses plus graves préoccupations. Elle a sauvé jadis les lettres de la barbarie inculte ; elle voudrait les protéger encore contre la barbarie moderne, contre la barbarie de la cupidité ou de la fainéantise. Chers enfants, l'Eglise ne veut pas faire de vous seulement des chrétiens, ce qui tend à devenir de moins en moins rare en ce siècle, elle veut encore faire de vous des Français dignes de ce beau nom et fidèles à tout ce qu'il commande à ceux qui ont l'honneur de le porter : *Francos, id est, ingenuos homines, artes ingenuæ et liberales decent.*

—

Lettre pastorale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie.

(Carême de 1855.)

I. Pierre a parlé par la bouche de Pie IX, Nos Très-Chers Frères, et ce qui a pu être, dans d'autres temps, un sujet de controverse entre quelques-uns est placé désormais au-dessus de toutes les disputes des hommes. Marie, dès le premier instant de sa conception, par une grâce particulière et un privilége du Dieu tout-puissant, et par la vertu anticipée des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, a été préservée de toute souillure de la faute originelle : telle est la doctrine révélée de Dieu, telle est la déclaration et la définition du Saint-Siége, telle doit être la croyance ferme et constante de tous les fidèles. Penser autrement, c'est prononcer intérieurement sa propre condamnation, faire naufrage dans la foi, et se détacher de l'unité de l'Eglise. Parler ou écrire autrement, c'est encourir les peines portées par le droit.

Heureusement, N. T.-C. F., cette sanction pénale est sans objet pour tous les fidèles disciples de Jésus-Christ. Pierre, pour qui le Sauveur a prié, et à qui il a ordonné de se tourner ensuite vers ses frères afin de les raffermir dans la foi, n'a trouvé aucun d'eux chancelant sur cette matière. Ce qu'il a confirmé, ce qu'il a certifié de son autorité principale et souveraine, c'est ce que tous les pasteurs du monde catholique enseignaient, c'est ce que croyaient tous les vrais enfants de l'Eglise. On ne le proclamera jamais assez haut : Si la définition est nouvelle, la croyance ne l'est pas, non plus que la profession publique et authentique de cette croyance. Qu'on ne dise donc pas que c'était jusqu'ici une croyance humaine : cette façon de s'exprimer renfermerait une erreur capitale. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque l'objet de cette croyance était nécessairement un fait révélé de Dieu, un fait surnaturel que de graves raisons et de solides convenances appuyaient, mais qui n'était point le fruit de la pensée et de l'invention des hommes. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque le principe et le motif de cette croyance, c'était la véracité divine du révélateur. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque l'autorité qui garantissait l'origine et la transmission légitime de cette croyance religieuse, c'était l'autorité même de l'Eglise qui l'adoptait, qui la professait, qui fermait la bouche à ses adversaires, qui en procurait le développement et le triomphe par tous les moyens, et qui, étant placée sous la conduite et l'opération incessante de l'Esprit-Saint, ne saurait, dans une telle matière, adopter et professer que ce qui est divinement révélé, interdire que ce qui est faux, favoriser que ce qui est vrai. Non, enfin, ce n'était pas une croyance humaine, puisque c'était la conviction la plus ferme, la persuasion la plus chère et la plus intime de tous les cœurs chrétiens, de toutes les âmes en qui Dieu réside par sa grâce, en qui la vie du Verbe incarné se continue, de tous ceux, en un mot, qui sont les membres vivants de l'Eglise et par lesquels elle justifie une de ses notes les plus distinctives, qui est la sainteté. A tous ces titres donc, la doctrine de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie renfermait tous les éléments d'une croyance vraiment divine ; et c'est parce qu'elle renfermait ces éléments qu'elle était susceptible d'être définie, et qu'elle vient d'être enfin définie par un jugement sans appel.

II. Nous disons *un jugement sans appel*, et, en prononçant ces mots, nous ne négligerons pas de répondre à quelques murmurateurs peu instruits, et de leur rappeler que notre obéissance pure et simple à la décision du successeur de saint Pierre est en parfait accord avec les plus saines traditions de l'Eglise gallicane. Ils étaient nos Pères, assurément, ces évêques de France assemblés en 1653, qui, dans leur lettre à Innocent X, proclamaient comme un point reçu

Digitized by Google

de toute l'Eglise catholique : *Que les jugements portés par le Souverain Pontife en matière de foi, soit que les évêques aient exprimé leur avis dans la consultation, soit qu'ils l'aient omis, jouissent dans toute l'Eglise d'une autorité divine et souveraine, à laquelle tous les Chrétiens sont tenus, par devoir, de prêter l'obéissance même intérieure de leur esprit* (1).

Et quant aux blasphémateurs qui ont entrepris d'outrager la Mère de Dieu à l'occasion du nouveau triomphe qui lui est décerné par l'Eglise, il nous suffira, pour rassurer les esprits timorés auxquels une apparence d'érudition de la part de ces écrivains impies avait causé quelque trouble et quelque embarras, de leur indiquer la source d'où cette érudition procède. C'est la pratique constante de tous les grands théologiens de l'école, après qu'ils ont largement établi et prouvé leur thèse, d'accumuler eux-mêmes toutes les difficultés qui peuvent être puisées soit dans les textes de l'Ecriture, soit dans les écrits des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques, soit dans la pratique de l'Eglise, se réservant ensuite de réfuter chacune de ces objections par des réponses solides, ou simplement au moyen des principes déjà posés dans la discussion. Or, c'est à l'un des défenseurs les plus habiles de la doctrine et de la *définibilité* de l'Immaculée Conception, qu'une publication périodique et plusieurs feuilles quotidiennes ont eu le triste courage de dérober trois chapitres d'objections loyalement rassemblées par un célèbre théologien, pour s'en faire de misérables armes de guerre contre une vérité que tout le reste de son livre établit avec une logique triomphante. Nous plaçons sous les yeux de ceux qui nous liront l'indication de ces trois chapitres, et nous laissons aux âmes honnêtes le soin de juger la tactique qui consiste à s'en emparer et à les exploiter en les isolant du traité qui les fournit (2).

Mais détournons nos oreilles de ces blasphèmes auxquels il fallait s'attendre et se résigner. L'Eglise de la terre est et sera jusqu'à la fin des temps l'Eglise militante. Ce n'est qu'au sein du royaume éternel que la bouche de ceux qui vomissent l'iniquité sera bâillonnée (3), et qu'il sera donné aux bons de se réjouir en voyant que toute impiété a les lèvres closes (4). Jusque-là, c'est la triste consolation laissée aux enfants de ténèbres, de pouvoir contredire avec plus ou moins de liberté et d'audace, selon que la religion est plus ou moins livrée à la merci de leurs attaques, tout ce qui contribue à l'avancement du règne de Dieu. Et comment, en particulier, l'enfer ne multiplierait-il pas ses fureurs à propos de la glorification du mystère qui fut le premier signal de sa défaite ? C'est bien le moins que Satan se redresse contre le pied qui lui écrase la tête, et qu'il tende des piéges au talon victorieux de Celle qui a tué toutes les hérésies sur la surface de l'univers (5).

III. Grâce à Dieu, ces clameurs furibondes d'un rationalisme sacrilége ne sauraient couvrir tant d'autres voix, qui, d'une extrémité de la terre à l'autre, s'élèvent à cette heure pour célébrer, avec un nouvel accent de conviction et d'amour, le privilége de la Vierge Immaculée, pour chanter ses vertus sans tache, la pureté nonpareille de son origine, son exemption de toute souillure et de tout péché. Toute la chrétienté est dans l'allégresse; les cités resplendissent de mille lumières; les campagnes répondent aux villes par des solennités rivales; les chaumières s'illuminent de plus de flambeaux encore que les palais; chaque hameau a son feu de joie; les banderoles blanches et bleues, emblèmes de la pureté et de la douceur virginales, flottent sur toutes les maisons. MARIE EST MÈRE DE DIEU, se redisaient, dans les rues d'Ephèse, tous ceux qui se rencontraient, grands et petits, évêques et magistrats, prêtres et fidèles. Ils le savaient sans doute avant le jugement du concile, car celui qui avait nié ce dogme avait été tout d'abord anathématisé par l'indignation de la multitude : mais la sentence survenue donnait à la croyance antérieure et primitive une sorte de nouveauté; il semblait que Marie venait de remporter un triomphe, et tous s'embrassaient en se répétant la bonne nouvelle : MARIE EST MÈRE DE DIEU. Ce n'est pas Ephèse, N. T.-C. F., c'est l'univers entier qui est aujourd'hui le théâtre d'une scène non moins attendrissante. MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ, c'est le cri qui fait en ce moment le tour du monde. Le monde ne l'ignorait pas, ce privilége de Marie : il était constaté dans toutes les annales du christianisme, et pas un siècle depuis l'établissement de l'Eglise n'avait omis de lui payer son tribut. Il était écrit surtout, en caractères pour ainsi dire vivants, sur des millions de poitrines, qui ne se croyaient à l'abri des dangers que par la protection de la médaille de Marie Immaculée. Si quelqu'un eût osé

(1) « Perspectum enim habebat (Ecclesia catholica...) judicia pro sancienda regula fidei a summis Pontificibus lata, super episcoporum consultatione, sive suam in actis relationis sententiam ponant, sive omittant, prout illis collibuerit, divina æque ac summa per universam Ecclesiam auctoritate niti; cui Christiani omnes, ex officio, ipsius quoque mentis obsequium præstare teneantur. »

(2) « De Immaculato B. V. Mariæ Conceptu, disquisitio theologica Joannis Perrone S. J. — Pars prima. — Caput v. Testimonia Biblica quæ piæ sententiæ de Immaculata B. V. Conceptione adversari videntur. Caput vi. Sanctorum Patrum atque scriptorum ecclesiasticorum testimonia quæ videntur Immaculatæ B. V. Conceptioni adversari. Caput vii. Quæ ex antiquæ Ecclesiæ sensu adversus Immaculatum B. V. Conceptum videntur peti posse. »

(3) « Quia obstructum est os loquentium iniqua (*Psal.* LXII, 12). »

(4) « Videbunt recti et lætabuntur, et omnis iniquitas oppilabit os suum (*Psal.* CVI, 42). »

(5) « Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus (*Gen.* III, 15). »

Digitized by Google

élever la voix contre cette croyance, la foule, scandalisée, l'aurait dénoncé comme un impie. Mais voici que ce qui était dans tous les esprits et dans tous les cœurs vient d'être proclamé juridiquement du haut de la chaire qui enseigne toute vérité; voici qu'un oracle suprême consacre la tradition de tous les pays et de tous les temps. C'est comme la canonisation authentique de la Bienheureuse Marie, en tant qu'elle a été conçue sans péché. La fête de cette canonisation doit surpasser en éclat toutes les solennités qui accompagnent l'inauguration des serviteurs et des servantes de Dieu sur les autels. Le culte de Marie n'est pas limité à une province, à une nation; partout où le culte de Jésus a pénétré, la Vierge sa Mère a un autel. Pas un chrétien qui ne la salue, qui ne l'invoque, qui ne la révère, qui ne l'aime comme sa propre mère, en même temps que comme la Mère de Jésus. L'accroissement de la gloire de Marie est donc un sujet de joie pour tous les enfants de Dieu : voilà pourquoi ces transports, ces élans, ces acclamations, ces ovations, dont le récit nous arrive chaque jour. Toute la famille humaine est en mouvement, parce qu'un jour de fête s'est levé pour la Mère de Dieu et des hommes.

IV. Nous le savons, N. T.-C. F., il vous tardait d'obéir à l'entraînement général, et l'impatience de plusieurs accusait notre lenteur à donner le signal de cette démonstration tant désirée. En cela, peut-être, nous avons tenu compte du tempérament de cette province, qui n'est pas toujours la première à s'ébranler, mais dont l'ébranlement finit toujours par être d'autant plus imposant, d'autant plus significatif, qu'il est plus voulu, plus réfléchi. Nous avons moins de chaleur à la tête, nous en avons davantage au cœur; et, franchement, c'est dans ce foyer surtout que le feu est à sa place, parce que c'est de là qu'il répand utilement, et sans danger, sa douce et salutaire influence. Voilà pourquoi nos manifestations religieuses, même les plus soudaines, ont un caractère à part, qui ne les rend inférieures à aucune de celles dont nous avons été témoin ailleurs. Elles procèdent d'un sentiment qui n'a rien d'improvisé ni de fugitif. Le jour où notre antique cité rajeunit son aspect séculaire sous des ornements de fête, le jour où Poitiers sort de son silence pour glorifier la Vierge Marie, sa libératrice, ou la sainte reine Radegonde, sa patronne, c'est le fond même des âmes qui se met à découvert, c'est la vieille et franche piété reçue des aïeux qui se montre au grand jour, c'est la foi héréditaire qui brise un instant le sceau accoutumé du mystère domestique pour se produire au dehors par une profession publique; et, pour le dire en passant, N. T.-C. F., nous vous aimons surtout à cause de ce trait distinctif, qui ne permet pas de vous confondre avec quelques autres populations, chez lesquelles tout est mobile et superficiel. Dieu ne regarde les hommes qu'au cœur, et s'occupe peu des visages pour eux-mêmes : *Dominus autem intuetur cor* (*I Reg.* xvi, 7). Et nous, le visage de notre troupeau ne nous plaît que parce qu'il ne se laisse jamais surprendre par aucune impression passagère, et qu'il nous rend toujours la fidèle image des dispositions constantes de son cœur.

V. Ajoutons, N. T.-C. F., qu'un scrupule, exagéré sans doute, nous conseillait d'attendre l'arrivée des lettres apostoliques. Loin de nous la pensée de diminuer le mérite de ces âmes plus ardentes, à qui la sainte dilection donne toujours des ailes! Jean, l'apôtre bien-aimé, leur servirait au besoin d'excuse. Ne courut-il pas plus vite que Pierre, et n'arriva-t-il pas avant lui au monument (1)? empressement louable de celui qui est appelé le disciple de l'amour. Toutefois, pour notre part, nous avons cru devoir l'imiter, surtout dans le reste de sa conduite. Il est vrai, Celui qui fait les souffles ses messagers et l'étincelle ardente son ministre (*Psal.* cm, 4) avait promptement porté jusqu'à nous la grande parole proférée au Vatican; et jamais peut-être les éclairs, que le prophète invitait à bénir le Seigneur (*Dan.* iii, 73), n'avaient rempli un ministère aussi surnaturel, aussi glorieux, depuis qu'ils obéissent à la main des hommes qui les envoie et les rappelle à son gré (*Job*, xxxviii, 35). Mais, tout en remerciant le Maître des sciences (*I Reg.* ii, 3) d'avoir fait cet honneur et donné cette consécration aux instruments merveilleux de notre civilisation moderne, notre respectueuse soumission attendait d'être renseignée, sur une matière aussi grave, par un courrier plus autorisé, par un mode de communication régulier et accrédité dans les saints canons. C'est pourquoi, comme Jean, nous restions agenouillé auprès du monument, incliné pour voir, pour entendre ce qui excitait si vivement notre intérêt; mais pourtant nous ne voulions entrer qu'après la venue de Pierre, et à sa suite. Pierre est venu; ses lettres authentiques sont entre nos mains; nous avons vu, et nous avons cru (2). Il ne nous reste plus qu'à faire arriver jusqu'à vous le texte même de cette parole, à laquelle vous répondrez, comme nous, par un acte intérieur de foi, et par des transports de joie dont l'expansion sera d'autant plus libre qu'elle a été plus longtemps contenue.

A ces causes, etc.

---

1) « Et ille alius discipulus præcucurrit citius Petro, et venit prius ad monumentum (*Joan.* xx, 4). »

(2) « Et cum se inclinasset vidit..., non tamen introivit in monumentum. Venit ergo Simon Petrus, et introivit in monumentum... Tunc ergo introivit et ille discipulus..., et vidit et credidit (*Joan.* xx 5, 8). »

Digitized by Google

Lettre pastorale de Son Eminence Mgr le cardinal-archevêque de Bordeaux, aux zélateurs des sanctuaires de Marie et à toutes les âmes généreuses que les bains de mer attirent sur la plage d'Arcachon, pour les engager à reconstruire, en l'agrandissant, la vieille Chapelle et la surmonter d'un clocher convenable.

(25 février 1855.)

Ferdinand-François-Auguste Donnet, par la grâce de Dieu et l'autorité du Siége Apostolique, cardinal-prêtre de la Sainte Eglise Romaine, du titre de Sainte-Marie *in Via*, archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, etc., etc.,

Au clergé et aux fidèles des bords du bassin d'Arcachon, ainsi qu'à toutes les âmes généreuses de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nos très-chers Frères,

Déjà, nous vous avions exhortés à agrandir le Chapelle de Notre-Dame-d'Arcachon et à la surmonter d'un clocher en rapport avec le monument qu'appellent tant de vœux ! Nous pressentions l'accroissement prodigieux de la cité nouvelle qui a surgi comme par enchantement sur cette plage embaumée du parfum de ses pins séculaires, rafraîchie par la brise de la mer, et qui n'est plus, grâce à la rapidité des communications, qu'à une faible distance de Bordeaux et à douze ou quinze heures de Paris.

Nous sommes heureux de le proclamer, nos espérances ont été dépassées. On ne désire plus agrandir une chapelle insuffisante, il s'agit d'élever une Eglise aux vastes proportions.

Par un décret du 15 avril 1854, le gouvernement, qui porte un vif intérêt à ces contrées, a, sur notre demande, doté Arcachon d'un titre paroissial. Nous nous sommes empressé d'y envoyer un de ces hommes puissants en paroles et en œuvres, qui, avec l'activité dont il nous a donné tant de preuves, pût faire surgir, comme par miracle, les deux sanctuaires indispensables à la nouvelle population.

Déjà, son zèle, secondé par la générosité de quelques propriétaires, a jeté les fondements d'une chapelle de secours. Bientôt, ce gracieux sanctuaire apparaîtra à vos yeux, surmonté d'une flèche élégante, et dans quelques mois nous serons heureux d'aller le consacrer Nous-même, en appelant les bénédictions du Ciel sur ses fondateurs.

Mais pendant que ces âmes dévouées assuraient ainsi le service religieux de l'extrémité *est* d'Arcachon, le conseil de fabrique s'occupait des moyens de donner de plus vastes proportions à l'Eglise actuelle. Il vient d'obtenir l'autorisation d'une loterie, dont le produit, affecté à son agrandissement, sera une des plus importantes ressources de cette œuvre si éminemment utile.

Nous venons donc vous inviter, Nos très-chers Frères, comme le faisait, en 1624, l'un de nos plus illustres prédécesseurs, l'incomparable cardinal de Sourdis, à remplacer l'oratoire, enrichi de l'image de Celle qui veut bien être appelée l'Etoile des Mers, par un monument plus en rapport avec vos besoins. Nous le laisserons sur le lieu même où Marie est spécialement honorée.

Quelques personnes, animées des intentions les plus droites, se sont un instant préoccupées de la crainte que l'antique sanctuaire, ainsi renouvelé, cessât d'être l'objet de la vénération des fidèles. Qu'elles se rassurent. Le pèlerinage n'est point déplacé; le lieu reste le même. Les cérémonies augustes de la religion frapperont d'autant plus les esprits, qu'elles seront célébrées dans un temple plus en harmonie avec la majesté du culte catholique.

Les souvenirs historiques qui se rattachent au pays nous fournissent eux-mêmes la preuve que ce que nous allons faire avait été déjà fait. Le pieux ermite dont la confiance en la Mère de Dieu venait d'obtenir le salut d'un navire en danger, n'avait pu rassembler que quelques planches sur cette grève solitaire pour abriter la statue de la Reine des cieux. Plus tard, en 1624, une chapelle fut construite en pierres sur le même emplacement. L'histoire nous apprend que la foi, au lieu de s'affaiblir, en présence de cette amélioration, ne fit que s'accroître.

En 1721, le sable envahisseur, auquel le génie de l'homme n'était pas encore parvenu à opposer une insurmontable barrière, couvrit le second sanctuaire, qu'il ne fut plus possible de rétablir. On dut, quoique à regret, le transporter sur le terrain si bien choisi, où, nous l'espérons, il sera fixé pour toujours. La statue miraculeuse, objet, depuis près de quatre siècles, de la vénération toujours croissante des marins, deviendra encore l'ornement le plus précieux du nouveau sanctuaire.

Nous retrouverons, nous en avons la douce confiance, dans nos prochaines visites à Arcachon, cette ferveur touchante que vous fîtes éclater le jour où il nous fut donné de voir porter en triomphe, sur les flots, l'image de votre Auguste Protectrice, et de bénir solennellement ces barques légères que vous livrez avec tant de courage et d'abandon aux caprices des mers.

Sans doute, le Seigneur peut se passer de l'humble demeure que lui élève la main de ses enfants ; il remplit tous les lieux de son immensité. Mais qui ne sait que la piété a besoin du secours des formes extérieures, des images sensibles, pour se ranimer et se soutenir ?

En apercevant de loin la flèche élancée de nos Eglises rurales, en entrant dans un sanctuaire richement orné, notre cœur est ému, et nous sommes tenté de dire avec le prince des apôtres, dans l'extase des joies et des gloires du Thabor : *Il fait bon ici, établissons-y notre demeure* ; ou de nous écrier avec le Prophète, en contemplant la majesté du temple, la décoration de son autel, l'éclat et la pompe de ses cérémonies :

Digitized by Google

Que vos tabernacles sont beaux, Dieu des vertus ! que vos tentes sont magnifiques, ô Israël (1) !

Ah ! si nous connaissions la puissance et la bonté de Celui qui honore de sa présence réelle nos sacrés parvis ! si nous étions pénétrés des mystères de grâce et d'amour qu'annonce l'airain béni de nos Eglises, les plus riches offrandes, pour la construction et l'entretien de son sanctuaire, ne nous paraîtraient pas une assez digne expression de notre foi et de notre reconnaissance !

Mais peut-être que quelques frères, cédant aux calculs d'une prudence trop humaine, ont dit jusqu'à ce jour, comme autrefois les temporiseurs d'Israël au retour de la captivité : *Le temps n'est pas encore venu de restaurer et d'agrandir le sanctuaire du Très-Haut.* Qu'ils nous permettent de leur répondre avec un prophète, en toute charité, mais aussi en toute vérité : Est-il temps que vous ayez de riches et élégantes demeures, et que vous laissiez la maison du Souverain Maître menacer ruine de toutes parts (*Agg.* I, 2, 3) ?

Si c'est une œuvre méritoire et digne d'éloges de décorer convenablement la maison de Dieu, ne devons-nous pas aussi la pourvoir de ces tours majestueuses, de ces flèches aériennes d'où part la voix solennelle qui convoque aux pieds des sanctuaires tous les membres de la grande famille ? Voix merveilleuse, qui, en rapprochant les distances, devient le seul interprète assez fort pour transmettre jusqu'au trône de l'Eternel nos joies et nos tristesses, nos prières et nos repentirs !

Le clocher fait le plus bel ornement du village, comme la gloire et l'orgueil de nos plus fières cités. Ne pas donner à nos temples cet indispensable complément, n'est-ce pas les priver du langage éloquent et muet qui se fait comprendre à tous les yeux ? Sans les dômes majestueux qui les surmontent, nos Eglises ne nous apparaissent plus que comme des reines sans diadème, assises dans l'humiliation. On croirait à une absence de Dieu qu'on ne voit point règner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme, et veiller par sa bonté aux besoins de ses enfants.

Avec quelle émotion nos braves marins et les nombreux étrangers que les bains de mer attirent dans vos parages, n'écouteront-ils pas les joyeux carillons ou les brillantes volées qui leur viendront du sanctuaire de la Mère de Dieu ! L'airain du temple leur dira que tout près est une plage chérie du Ciel, jadis défrichée par un ange terrestre et embaumée par l'odeur des vertus qui faisaient fleurir le désert et *tressaillir de joie la solitude.* Pourront-ils ne pas pénétrer dans ce pieux asile disposé tout exprès pour la prière, fermé à tous les bruits d'ici-bas, et ouvert du côté du Ciel pour recevoir et retenir, comme dans une coupe sacrée, les rosées qui en descendent ?

Ah ! comme le cœur du pèlerin battra plus vite, quand il commencera à découvrir à travers le feuillage, au-dessus de la fumée de tant de gracieuses habitations, la flèche élancée qui enverra à son oreille les premières ondulations de l'airain sacré ! Si l'orgue est l'expression de la prière publique dans nos vastes basiliques, la cloche est l'expression de la prière universelle dans le temple auguste de la création ; c'est la voix du peuple et de l'humanité tout entière. Voix pleine de force et de vertu (2), qui porte les terreurs ou les joies de l'avenir dans les solitudes de nos consciences ! Heureux jours où les échos de nos vallées, attristés d'un demi-siècle de silence, rediront de nouveau la mélodie de ces accords qu'ils se renvoyaient naguère de proche en proche jusqu'à ce qu'ils exhalassent leurs derniers murmures dans les profondeurs du ciel et des eaux !

Fidèles à cette inspiration, vous mettrez en commun les offrandes de la richesse et de la pauvreté; le ciel couronnera vos efforts, et vous pourrez bientôt vous écrier : Le voilà enfin, tel que nos vœux l'appelaient, ce sanctuaire de Marie, commencé par nos aïeux et achevé par la main de leurs enfants; il portera jusqu'à nos derniers neveux, comme un souvenir éternel, le nom béni de ses restaurateurs !

Quelle jouissance pour vous, N. T.-C. F., quand vos regards se porteront sur un gracieux campanile, étincelant de mille jours, découpé en élégantes dentelures où le ciseau de l'artiste se sera joué en quelque sorte avec les prodiges ! Pourrez-vous passer sous son ombre vénérable, sans lever sur la croix dont il sera couronné un regard où se peindra visiblement l'émotion d'une surprise toujours nouvelle ?

Montrez donc à la face des Eglises (3), vous dirons-nous avec le grand Apôtre, *la charité qui est en vous*. Nous vous promettons notre concours, celui du clergé et de tous les pieux fidèles de notre Diocèse.

A ces causes, etc.

Lettre de Son Eminence le Cardinal Donnet A M. Hournon, au sujet d'une anecdote attribuée à Son Eminence le Cardinal de Cheverus.

Paris, 5 octobre 1857.

Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait de votre *Nouvelle morale en action.* Destiné aux enfants, ce livre sera lu par eux avec plaisir et profit. Les jeunes cœurs libres de toute préoccupation aimeront ces récits d'actions généreuses, et se familiari-

(1) « Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum (*Psal.* LXXXII, 2) ! » — « Quam pulchra tentoria tua, Israel (*Num.* XXIV, 5) ! »

(2) « Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia (*Psal.* XXVIII). »

(3) « Ostensionem ergo quæ est charitatis vestræ in illos ostendite, in faciem ecclesiarum (*II Cor.* VII, 24). »

Digitized by Google

seront avec le dévouement. Toutefois, ce bienfait ne se bornera pas au premier âge de la vie. Dans notre pays, où la charité est à la recherche des occasions de faire le bien, nul, quel que soit son âge, ne vous lira sans se sentir plus désireux de secourir le malheur, plus porté à se dépenser tout entier pour faire des heureux.

Les anecdotes que vous avez réunies sont écrites avec une élégante simplicité; le sujet, sans cesser d'être attrayant, est toujours grave et pratique. Vous n'avez pas seulement fait un bon livre, mais aussi une bonne action. Permettez-moi cependant, Monsieur, de vous indiquer une rectification importante ; elle a rapport au chapitre si malencontreusement intitulé : *La valse de l'Archevêque*, où vous racontez un trait attribué à Mgr de Cheverus, prêté déjà, le siècle dernier, avec aussi peu de fondement, à Mgr de La Motbe, évêque d'Amiens. C'est une chose fâcheuse de voir combien facilement des anecdotes controuvées s'accréditent en passant de bouche en bouche, de recueil en recueil. Un écrivain les suppose, un autre les redit, et ainsi, des faits imaginaires deviennent comme authentiques et se glissent dans le domaine de l'histoire. J'ai cherché dans la vie de l'illustre et bien-aimé cardinal quelque chose qui ait pu donner lieu au récit en question. Successeur immédiat de Son Eminence sur le siége de Bordeaux, j'y ai conservé pour grands-vicaires et pour secrétaires les ecclésiatiques qui avaient rempli les mêmes fonctions auprès d'elle, et entre autres son propre neveu, aujourd'hui évêque de Périgueux. J'ai donc eu toutes les facilités de m'assurer de la fausseté de l'anecdote. Ni à Bordeaux, ni à Montauban, le vénérable archevêque n'a eu occasion d'aller quêter dans un bal en faveur des malheureux. Eût-il cru pouvoir se permettre cette démarche, assurément les choses ne se seraient pas passées comme vous les racontez. A tous les points de vue, ce récit sans fondement est une tache pour votre livre, auquel, après cette réserve, je donne une complète approbation.

Il serait fort souhaitable, Monsieur, que le nombre des écrivains sincèrement religieux comme vous, s'augmentât, pour faire un contre-poison utile à tant de livres qui, poétisant les mauvaises passions et prêchant l'égoïsme, enlèvent à la société un de ses éléments les plus indispensables, le dévouement.

Je bénis votre livre de bon cœur, et lui souhaite par le monde un long et heureux voyage, persuadé que je suis qu'il fera du bien partout où il passera.

Agréez, etc.

—

LE NEUF FÉVRIER A LÉRINS (1859).

L'antique Lérins, l'île des saints et des martyrs, ressuscite enfin du trop long oubli auquel l'avait condamné le malheur des temps, bien plus que notre indifférence. Si nos désirs avaient été aussi puissants qu'ils ont toujours été ardents et sincères, Lérins, la gloire de l'Eglise gallicane, n'aurait pas subi si longues les années de captivité et d'humiliation; nous aurions eu plus tôt l'espoir de voir les ruines sacrées se relever glorieuses, en face de cette invasion anglaise et protestante, qui cherche par tous les moyens à se faire nous ne savons quel empire, au plus beau coin de notre Provence; en face de cette triste Italie, qui se laisse tous les jours aller davantage aux conseils de tous ses mauvais anges.

La journée du 9 février sera sans contredit une des plus belles de l'épiscopat, déjà si fécond, de Mgr Jordany.

On a pu annoncer déjà, dans les journaux de Paris et de la province, ce que promettait d'être cette cérémonie de réparation solennelle; mais rien ne pourra rendre ce qu'elle a eu de consolant pour les cœurs chrétiens, d'imposant au regard et d'encourageant pour un avenir que nous pouvons dès aujourd'hui entrevoir avec une confiante émotion.

On le sait, Mgr l'archevêque d'Aix avait voulu, par sa présence, relever l'éclat et augmenter la signification de cette fête catholique. Malgré le mauvais temps de la journée du lundi, Sa Grandeur était arrivée d'Aix à Fréjus. La journée du mardi, bien qu'un peu mauvaise, laissait encore bien des craintes : et cependant toutes les populations de Cannes, de Grasse, d'Antibes, de Vallauris et de cette belle contrée fécondée, pendant tant de siècles, par les exemples et les prières des saints de Lérins, s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain sur la plage déserte. En vain la pluie tombait-elle encore le mercredi matin : Fréjus, qui n'avait point dormi et qui ne voulait point perdre ses droits aux religieuses émotions de la journée, courait déjà, dès cinq heures, par tous les chemins qui conduisent au port de Saint-Raphaël. Les élèves du grand séminaire, les musiciens de la ville et quelques étrangers avaient précédé les vénérables Prélats sur l'aviso le *Chacal*, que le gouvernement avait mis à leur disposition. A sept heures, par une bonne brise N.-O. le navire levait l'ancre avec l'espoir d'une belle journée. On n'était point sorti de la rade, que les jeunes séminaristes entonnaient un chant à Marie, l'étoile des mers, la mère chérie des matelots.

Dès ce moment, la fête religieuse était commencée; les fanfares de la musique de Fréjus alternaient avec les chants pieux des lévites, l'horizon s'éclaircissait de plus en plus; et quand se sont montrées à l'Est les neiges des Alpes maritimes, un beau soleil les éclairait. A notre gauche, au delà de cette pittoresque tour d'Armon, et de ces pics de porphyre qui dominent la Baume, première cellule de saint Honorat, les yeux se reposent ravis sur ce rivage embaumé où trônent comme deux sœurs rivales, Grasse la reine des parfums, et Cannes la reine des fleurs. Puis, d'un geste muet d'admiration, on se montre les deux

Digitized by Google

îles de Lérins, et surtout Saint-Honorat, but sacré de pèlerinage. Si le Masque de fer et la prison de nos pauvres Arabes ont donné quelque célébrité à l'île de Sainte-Marguerite, l'île de Saint-Honorat apparaît environnée d'une gloire meilleure ; ses ruines et ses souvenirs de sainteté, de grandeur et de science, répandent dans le cœur tout ce qu'une noble pitié renferme de respect et d'amour. Sur le pont, on se presse autour des deux évêques, tous les fronts se découvrent et les cœurs se remplissent d'un religieux attendrissement.

Déjà, sur le rivage de l'île, on aperçoit une foule qui s'agite à la vue du navire, tandis que de Cannes, à force de rames et de voiles, s'avance toute une flotille de légères embarcations. Un quart d'heure après, le *Chacal* jetait ses ancres entre les deux îles. Mais ici, nous devons nous reconnaître impuissant à rendre cette scène d'émotion religieuse et de joie triomphante. La foule attendrie suivait du rivage les moindres détails du débarquement; les bateaux, qui arrivaient en grand nombre, chargés de pèlerins de tout sexe et de toute condition, entouraient le vapeur et faisaient entendre des chants pieux.

Cependant la musique de Fréjus, une escorte de matelots sous les armes et les séminaristes, en habit de chœur étaient déjà sur la rive, lorsque le brave commandant du *Chacal*, M. de Journel, invite NN. SS. les évêques à prendre place dans son canot. Aussitôt, le canon tonne, la musique éclate en fanfares, le peuple se précipite vers le point du rivage, où déjà le canot aborde et où M. Augier, visiblement ému, reçoit les prélats vénérés. Pendant que la procession s'organise, un chœur de séminaristes chante avec un enthousiasme et une précision remarquable, une cantate en l'honneur de Lérins. Puis on s'achemine vers l'antique Eglise ; à la suite des ecclésiastiques du grand séminaire, des prêtres en dalmatique portent une châsse d'une modeste apparence, mais bien précieuse à la foi des fidèles; la musique marche après les reliques; puis viennent les chanoines et les grands vicaires, et les deux évêques bénissent la foule recueillie et attendrie jusqu'aux larmes.

Nous renonçons à dire l'émotion des cœurs à l'arrivée du saint cortége devant le monastère en ruines, sur le seuil de la nef découverte et à la vue de cet autel, improvisé sous la voûte ébranlée du sanctuaire. On a vu des hommes, éminents par la culture de leur esprit et leur position sociale, tomber à deux genoux, sur le sol détrempé par la pluie, baiser la terre des martyrs et y répandre leurs larmes et leurs prières. Après le chant de l'Antienne et de l'Oraison de saint Honorat, NN. SS. les Evêques se sont agenouillés au pied de l'autel, et les séminaristes ont entonné les Litanies des saints de Lérins. A chaque invocation nouvelle, dont on se donne avec un vif intérêt la signification, un frisson d'admiration et de respect agite l'assistance Puis, Mgr. l'évêque de Fréjus prend la parole et prononce un éloquent discours que nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici.

Monseigneur, Mes Frères,

Ce sera un grand jour dans les fastes de notre Eglise, que celui qui aura vu un successeur de saint Honorat sur l'antique siége d'Arles, et un successeur de saint Léonce sur celui de Fréjus venir visiter, pour les rendre à la vie, les ruines du célèbre monastère que ces deux saints Pontifes fondèrent de concert, il y a plus de quatorze siècles.

Quand on remonte par la pensée vers les temps primitifs de ce Monastère, quand on évoque le souvenir des saints illustres et des grands hommes qui sont venus successivement se former à la sainteté dans cette solitude; chercher ici un abri pour y cultiver en paix la science et les lettres, pendant que l'Europe était inondée par les barbares, on ne peut se défendre d'un sentiment douloureux au spectacle que présentent ces ruines. Auraient-elles la destinée de ces ruines majestueuses, semées çà et là sur notre sol, et qui attestent la domination à jamais évanouie d'un grand peuple? Le Seigneur ne permettra pas qu'il en soit ainsi.

Les œuvres de l'homme meurent avec lui ; mais les œuvres de Dieu ont un principe de vie qui les rend impérissables. Un grand écrivain l'a dit, et l'histoire confirme sa parole : *Quand Dieu efface, c'est pour écrire.* Si donc le spectacle de ces ruines a quelque chose de navrant pour le cœur catholique, que son espérance ne défaille pas; il y a quelque chose aussi qui lui dit qu'elles doivent revivre. L'Eglise qui sanctifia ces pierres par ses bénédictions, en les consacrant au culte du Seigneur, est toujours vivante dans les héritiers des Pontifes sortis en si grand nombre de ce monastère justement appelé *Séminaire d'Evêques.* Sa fécondité n'est pas épuisée : ce qu'elle a pu dans les temps anciens, elle le peut encore ; les siècles, en s'écoulant, ne peuvent altérer son éternelle jeunesse.

Plus d'une fois, depuis les jours d'Honorat et de Léonce, les orages sont venus battre ces murs, comme les flots qui nous entourent sont venus, en furie, se briser sur cette plage et la blanchir de leur écume. Après les barbares, les Sarrasins ont promené ici leurs dévastations ; ils ont fait de nombreuses victimes parmi les cénobites qui habitaient cette île. La terre que nous foulons a été abreuvée du sang de cinq cents martyrs, disciples de Porchaire; chaque pierre de ce sol, teint de ce sang généreux, pourrait être enchâssée dans l'or, comme une relique précieuse. Les meurtriers ne tardèrent pas de disparaître, et bientôt toutes les vertus refleurirent dans de nouveaux cénobites, attirés par les exemples et la vertu toujours féconde du sang des martyrs.

Oui, l'impiété peut bien disperser la milice sainte et renverser les temples ; mais le temps ne tarde pas d'arriver où les peuples

Digitized by Google

désabusés sentent eux-mêmes le besoin de relever les édifices sacrés, de réparer les désastres de la religion, qui sont toujours leurs propres désastres.

Du reste, c'est Dieu qui fait la tempête et le calme, selon les desseins de sa justice ou de sa miséricorde. Quand il ébranle le monde, c'est pour le tirer de sa torpeur, pour le renouveler en le purifiant, pour montrer sa présence si facilement oubliée. Le calme se fait ensuite ; c'est le moment des réparations ; c'est le jour où l'Église renoue la chaîne de ses traditions glorieuses.

Ces traditions, Monseigneur, nous les avons recueillies, Votre Grandeur et moi, dès notre enfance, dans nos églises natales, et nous les trouvons vivantes dans les églises confiées à nos soins.

L'éloquent archevêque de Lyon, saint Eucher, dans son magnifique éloge de la solitude, vous a dit ce qu'était Lérins, quand il est venu y puiser la sainteté avec la science. « Dieu ! s'écrie-t-il, quelle admirable société de saints j'ai rencontrée dans cette île ! Leur vie exhalait la suave odeur des parfums les plus précieux. La beauté de leurs âmes venait se refléter sur leurs figures. Unis par les liens de la charité, humbles et tendrement pieux, graves et modestes dans leur démarche, silencieux et recueillis, prompts à voler où l'obéissance les appelait ; on aurait dit, en les voyant, qu'ils n'appartenaient plus à la terre, mais à la cour céleste : c'était une famille d'anges. »

« J'aime et je vénère, dit-il ailleurs, tous les lieux sanctifiés par la retraite des amis de Dieu ; mais j'aime et j'honore par-dessus tout ma chère île de Lérins ; elle qui a reçu tant d'hôtes échappés au naufrage d'un monde semé d'écueils et qui leur a fait respirer avec tant de bonheur, sous ses frais ombrages, le souffle vivifiant et délicieux du Seigneur. »

« Lérins est arrosée des eaux célestes ; elle est verdoyante et émaillée de fleurs. Tout y charme les yeux et l'odorat ; elle est, pour ses habitants heureux, l'image du paradis qu'ils posséderont un jour. Elle était digne de recevoir d'Honorat des règlements divins ; d'avoir pour fondateur et pour père ce grand homme, dont le beau visage semblait être le visage même de la charité ; digne de tant de prêtres illustres, que les églises des Gaules venaient, à l'envi, chercher pour les mettre à leur tête. »

Tel fut Maxime, successeur d'Honorat ; deux fois poursuivi par les recherches empressées des fidèles, et fuyant deux fois dans les forêts, pour se dérober aux honneurs de l'épiscopat.

De là sortit le vénérable et courageux évêque de Troyes, saint Loup, dont l'aspect fit fléchir le barbare Attila ; puis Hilaire, Virgile et Césaire d'Arles, Agricol d'Avignon, Fauste de Riez, grand par sa profonde science, éminent par les vertus qui le firent choisir deux fois pour succéder à Maxime ; comme supérieur à Lérins, comme évêque sur le siége de Riez.

Rien n'efface, au sein de l'Eglise, l'éclat jeté dans le monde par le livre de Vincent de Lérins. C'est dans ce livre que toutes les hérésies peuvent lire, condensés en quelques pages, les arguments qui les frappent de mort, en les sapant par la base. Là se lisent ces paroles qui sont le trait distinctif et comme la devise de l'Église catholique :

« Pour découvrir les piéges des hérétiques, éviter toute erreur, et conserver la foi dans son intégrité, il faut affermir sa croyance par l'autorité de la loi divine et par la tradition de l'Église catholique. Si quelqu'un me dit, ajoute-t-il, que l'Écriture est parfaite, et qu'il est inutile d'y ajouter l'interprétation de l'Église, je réponds que l'Ecriture est trop profonde pour être interprétée par tous d'une manière identique. Autant d'hommes, autant de sentiments. L'histoire des hérétiques depuis l'origine de l'Église est là pour le prouver. Il est absolument nécessaire, pour ne pas tomber dans l'erreur, d'interpréter les livres saints selon le sens ecclésiastique et catholique. Dans le sein même de l'Église, on ne doit s'attacher qu'à ce qui a été cru par tous, en tout lieu et toujours. »

Ces paroles remarquables, les murs de ce cloître les ont entendues dans le cinquième siècle; et depuis, non-seulement elles n'ont rien perdu de leur vérité et de leur force, mais une constante expérience est venue les confirmer jusqu'à ce jour.

La gloire de Lérins est d'avoir traversé tant de siècles, agités par l'hérésie, sans que sa foi ait reçu la moindre atteinte. Ah ! Dieu lui a tenu compte de la fervente régularité de ses premiers enfants. Du haut du ciel, tous les saints qu'elle a produits ont veillé sur elle. Ce sont leurs prières sans doute qui ont amené l'éclatante manifestation qui commence aujourd'hui à réparer les ravages et les humiliations qu'elle a subis. Qu'il nous soit permis de saluer l'espérance d'une prochaine restauration.

Le nouveau propriétaire de Lérins était digne, par l'élévation de ses sentiments et par sa foi, de s'associer à nos vœux ; il l'a fait avec un noble désintéressement, en rendant aujourd'hui à la religion cet antique apanage, consacré par une possession quatorze fois séculaire.

Votre présence, Mgr, comble la mesure de notre joie ; elle rehausse d'autant plus l'éclat de cette fête qu'elle fait revivre, dans ce lieu béni, la sainte aménité d'Honorat, l'éloquence d'Hilaire, le zèle pastoral de Césaire et de Virgile. Virgile sortit aussi de Lérins pour monter sur le siége d'Arles. Nommé légat dans les Gaules par saint Grégoire le Grand, il fut, en cette qualité, le consécrateur d'Augustin, apôtre de l'Angleterre. C'est le trait qui unit les saints de la Méditerranée à l'île des saints de l'océan. Ah ! puissent-elles se retrouver bientôt, l'une et l'autre, par une restauration complète, dignes du beau titre qui leur fut donné !

Nous devons ici l'expression de notre

Digitized by Google

gratitude à toutes les personnes honorables qui sont venues s'unir à nous pour vénérer le passé de Lérins, et qui appellent de leurs vœux une ère nouvelle pour cette île! La grande affluence qui nous entoure nous dit tout ce qu'il y a, dans les cœurs de nos bien-aimés diocésains, de vénération et d'amour pour la religion de nos pères, de sympathie pour l'œuvre de réparation qui s'inaugure aujourd'hui.

Veuillez, Mgr, bénir des dispositions si consolantes ; votre bénédiction, répétée dans le ciel par saint Honorat, sera comme la pierre angulaire de l'édifice nouveau, qui devra plus tard sortir de ces ruines.

—

On peut admirer, dans ces paroles du vénérable prélat, la chaleur et l'élévation des pensées, et dans cette esquisse rapide, le choix des traits les plus touchants et les plus glorieux d'une histoire de quatorze siècles. Mais loin de ces ruines et de cette foule agitée d'un saint respect, comment comprendre les impressions profondes qu'il a fait naître dans les âmes? Depuis le pieux et savant chanoine de Digne, M. Bondil, qui représentait à cette fête le diocèse de Saint-Maxime, et dont les sanglots éclataient à chaque souvenir évoqué par l'éloquent orateur, jusqu'aux plus jeunes séminaristes qui donnaient des larmes d'admiration à ces gloires sans nombre de nos églises, que Lérins avait préparées dans la prière et la solitude, tous étaient attendris et transportés d'enthousiasme. On ne serait pas étonné si nous parlions des efforts impuissants de M. de Courcy (un des écrivains de l'*Univers*) à comprimer son émotion ; mais il est consolant de pouvoir dire que les Anglais accourus, pour être témoins d'un simple spectacle, ont donné aussi leur part d'hommage à la parole de notre digne évêque. La citation de Saint Vincent de Lérins, formulant au cinquième siècle les arguments qui rendent inébranlable la doctrine catholique, sur la tradition et les Ecritures, a paru faire sur quelques-uns de salutaires impressions. Ils n'ont pu refuser des marques d'attendrissement au souvenir de saint Virgile, ce moine de Lérins, devenu archevêque d'Arles, qui avait sacré évêque Augustin, l'apôtre de l'Angleterre. Puissent-ils, comme le vœu en a été si délicatement exprimé, concourir à rendre l'île des saints de l'Océan, digne de ce titre autrefois si bien mérité!

Pendant la Messe, célébrée d'abord par Mgr l'archevêque d'Aix, la foule, devenue compacte dans les trois nefs de l'église, s'est unie aux prières du pontife ; on escaladait les murs en ruines, on se cramponnait aux fenêtres au moment surtout où Mgr Chalendon, crosse en main et mitre en tête, a adressé au peuple sa brillante allocution. Il était beau à voir, le noble prélat, fixant les regards par son geste plein d'autorité, et ouvrant les cœurs par sa parole pénétrante. Nous n'avons retenu qu'une phrase, mais elle est tout son discours : « Oui, s'est-il écrié, oui, Monseigneur, mes frères, mes amis, c'est avec un ineffable sentiment que du pied de cet autel, dont la pierre sacrée était hier encore indignement profanée, j'embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. Le passé, ce sont ces ruines ; le présent, c'est vous ; l'avenir, c'est Dieu. » C'est de ce point de départ élevé, que le pieux archevêque a développé tour à tour les aperçus historiques les plus émouvants et les considérations morales les plus saisissantes. Nous voudrions pouvoir rendre la péroraison touchante dans laquelle Mgr d'Aix a bien voulu nous promettre à tous, en retour de notre accueil filial et de notre amour de Lérins, un souvenir de prières à l'autel du sacrifice ; aux jeunes lévites que la bonté de sa parole tenait suspendus à ses lèvres ; aux matelots sous les armes, rangés en ligne sur les débris du sanctuaire ; à tous ceux enfin qui priaient et pleuraient sous le charme de sa parole. De ce passé si grand, de ce présent si pieusement dévoué, il nous a tous conviés à faire un avenir glorieux pour la foi de nos pères, parce que tous, s'est-il écrié en finissant, *Evêques, prêtres et matelots, nous appartenons à Dieu!*

Après Mgr l'archevêque d'Aix, Mgr de Fréjus a célébré la Messe, assisté de M. Raynaud, grand vicaire d'Aix et de M. le curé de Cannes. A l'issue du salut, le chant du *Te Deum*, entonné par plus de mille voix, a dignement couronné cette imposante cérémonie.

Au sortir du déjeuner, offert aux prélats dans une salle provisoirement disposée de l'ancien monastère, Leurs Grandeurs ont parcouru l'île, suivies de la foule toujours respectueuse et sympathique. On s'est arrêté devant les restes d'un réfectoire avec sa chaire, au puits de Saint-Honorat, dans le cloître dont les galeries, d'un roman primitif, servent d'étable à bœuf et de bergerie. On a enfin admiré le donjon bien conservé à l'extérieur, hérissé de créneaux et de meurtrières et du haut duquel, à une hauteur de quatre étages, l'œil embrasse le ravissant panorama du golfe et de la pleine mer.

A trois heures, entre les rangs de la foule pieusement agenouillée, NN. SS. reprenaient le chemin du point du rivage, où les attendait M. le commandant de Journel. Dix minutes après, nous levions l'ancre, remerciant Dieu et les saints de Lérins d'avoir béni cette mémorable journée.

Ici encore, comment décrire la scène des adieux et, de la rive au navire, cet échange d'acclamations et de témoignages d'enthousiaste reconnaissance, au milieu des fanfares et des chants? Une dernière fois, les évêques bénissaient, au nom de saint Honorat et de saint Léonce, cette population restée fidèle aux enseignements et à l'amour de Lérins, les mouchoirs s'agitaient, l'attendrissement gagnait de nouveau tous les cœurs ; on luttait de vitesse avec la vapeur, pour suivre le navire, qui semblait s'éloigner à regret

Digitized by Google

de ces bords, consacrés par ces élans de foi.

Le ciel était devenu resplendissant, la mer à peine ridée par une brise légère. A six heures, le canon du *Chacal* annonçait son arrivée dans le port de Saint-Raphaël.

Nous ne pouvons finir le récit de cette fête catholique, sans payer à M. de Journel, le digne commandant du *Chacal*, à ses officiers et à tout l'équipage le tribut de remerciements dû à leur courtoisie et aux soins délicats dont ils n'ont cessé d'entourer NN. SS. les évêques et leurs invités.

E. DE C.

(*Union du Var*).

—

Lettre de Mgr Landriot, évêque de la Rochelle, à M. l'abbé Laforêt, professeur à l'université catholique de Louvain, sur la direction à donner à l'enseignement apologétique.

La Rochelle, le 15 janvier 1860.

Vous m'avez témoigné, mon cher Monsieur, le désir de connaître mes pensées sur la direction qu'il conviendrait de donner à l'enseignement apologétique, et de les joindre à la seconde édition de votre excellent ouvrage sur les dogmes catholiques. Quel que fût l'empressement naturel de ma volonté à ne point refuser votre pressante invitation, j'aurais longtemps hésité, et même très-probablement je vous aurais prié d'agréer mes excuses. Nous sommes à une époque agitée, où chacun s'érige facilement en docteur, où les plans les plus contradictoires se présentent, où ce qu'il y a de plus violent et de plus singulier obtient souvent crédit, où il est malaisé au bon sens et à la sagesse de se faire entendre. Au milieu de ce conflit de personnes et de choses, au milieu de ces luttes d'idées et de méthodes, qui surgissent plus facilement aux siècles de transition où tout est mal assis, j'aurais gardé le silence, laissant à d'autres plus autorisés et plus experts la tâche périlleuse de répondre à vos questions.

Une seule considération a pu me déterminer à mettre de côté ces premières impressions, pour me rendre à votre vif désir. J'ai recueilli quelques pensées dans les écrits des docteurs et des maîtres les plus vénérés de l'Eglise catholique. C'est sous leur patronage que mon petit ouvrage vous sera offert : puisse-t-il avoir l'utilité que vous voulez bien en attendre ! Sauf quelques réflexions, je m'effacerai autant que possible. Je citerai longuement, trop longuement peut-être. Dans notre siècle d'ignorance et de témérité, on ne saurait trop citer les anciens maîtres de la religion, et les leçons doivent tomber de haut. Cette méthode aura peut-être moins de mérite aux yeux d'un certain public, mais peut-être offrira-t-elle plus d'utilité instructive et plus d'autorité incontestée.

J'indiquerai quatre précautions à prendre et dont l'observance me paraît spécialement utile à notre époque : 1. Eviter les violences de paroles et l'aigreur dans la discussion ; 2. Eviter l'exagération de doctrine ; 3. N'avoir point peur de la raison, mais la respecter dans une juste limite et la conduire aux vérités chrétiennes, en lui prouvant à la fois sa grandeur et sa faiblesse ; 4. Eclairer, selon la méthode des Pères, les mystères chrétiens par toutes les considérations de l'ordre naturel et surnaturel. Je serai court, au moins relativement : les développements exigeraient un volume.

Les pensées que je vais développer m'ont été suggérées par la lecture de votre savant travail. Elles y sont toutes en germe : ce que je dirai sera donc l'application du programme que vous avez suivi, et que sans nul doute vous perfectionnerez encore dans votre seconde édition.

1. Il faut aujourd'hui un certain courage pour suivre la ligne d'une sage modération, et surtout pour en poser ouvertement la thèse. Nous avons vu tant de violences et d'emportements, tant de colères quelquefois au nom du zèle, que la force est devenue nécessaire pour suivre un courant opposé, pour lutter contre des insinuations plus ou moins malveillantes, et même contre des murmures de trahison. Il est toujours facile d'accuser sans preuves ceux qui ne pensent pas comme nous ; cela dispense de raison et même de charité. En face de regrettables entraînements, nous croyons que les vrais amis de l'Eglise doivent relever hardiment la noble bannière de la modération, modération qui n'exclut pas la fermeté, mais qui se possède dans le calme de sa force, et arrive aussi à *posséder la terre*, selon la belle parole des livres saints.

Il serait facile de montrer que le langage calme et charitable, que la lumière qui s'insinue doucement dans l'œil malade, que l'huile du Samaritain, produisent et doivent produire un meilleur effet que l'esprit d'aigreur, que ces expressions acerbes qui entrent comme des flèches et ne sortent qu'en laissant du venin dans la plaie. Il serait facile d'établir victorieusement cette thèse par le raisonnement, par l'expérience des siècles et par la connaissance pratique du cœur humain. On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre, disait saint François de Sales (Esprit, I partie). Vérité proverbiale, d'une expérience quotidienne, mais trop souvent méconnue par ceux que le saint-Evêque de Genève appelait des gens « inquiets, testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui, sous le prétexte de zèle, renversent tout le sens dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blasment toutes les choses ; gens sans conduite, sans condescendance ; qui ne supportent rien, exerçants les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin. » (*Traité de l'amour de Dieu*, l. 8, c. 12.)

Digitized by Google

Nous pourrions donc établir et prouver cette thèse d'une sage et ferme modération dans la défense de la vérité : mais qui sait? les preuves de la raison, du bon sens et de l'expérience arriveraient peut-être à faire conclure ou soupçonner du moins, que le rationalisme est au fond de notre thèse. Suivons une autre marche : elle aura cet avantage de montrer qu'évidemment on peut continuer à demeurer dans le camp de la modération, sans être en trop mauvaise compagnie.

Écoutons les conseils des Pères de l'Eglise.

Saint Chrysostome se présente en première ligne. Ce nom ne paraîtra point suspect; il sera peut-être même étonnant que nous prétendions appuyer sur ce saint docteur la thèse de la modération. Ne pourrait-on pas le revendiquer à juste titre comme le patron de la parole ardente, belliqueuse, violente même? Il est vrai que saint Chrysostome avoue quelque part, avec l'ingénuité d'une âme humble et droite, s'être laissé emporter quelquefois à des excès de paroles : « Je ne sais comment cela se fait, s'écrie-t-il, mais en recommandant de reprendre avec douceur, je tombe moi-même dans le vice de la colère : revenons donc à des avertissements plus doux (1). » — Cet humble aveu d'un noble esprit devrait être pour nous le sujet d'une grande leçon et nous apprendre à ne point choisir ainsi qu'il arrive souvent, comme modèles dans la vie des saints, les défauts qu'ils se reprochaient eux-mêmes. Mais laissons les faits, et voyons les préceptes.

« Tout le monde peut affecter la liberté de paroles; mais le faire en consultant l'opportunité, la modération et la prudence convenable, est le propre des grandes âmes.

» Dans nos discussions avec les gentils, réfutons-les sans colère et sans dureté : en le faisant avec colère, nous agissons sous le souffle de la passion, et non pas avec la confiance de la vérité... Dire des choses justes avec emportement, c'est tout perdre ... Comment faut-il donc combattre? Avec la raison et la douceur : la colère est déraisonnable, et ce qui est déraisonnable ne peut rien opérer de raisonnable.

» Qu'on évite dans le reproche le ton d'insulte et de dérision; qu'on agisse avec bonté et mansuétude. Celui qui reprend a besoin de beaucoup de douceur, pour amener le malade à subir l'opération. Ne voyez-vous pas la douceur des médecins, quand ils doivent brûler et couper? Elle est plus nécessaire dans le reproche, qui fait bondir la nature encore plus que le fer et le feu. »

« Il en est qui, sous le prétexte de venger l'honneur de Dieu, suivent leurs propres passions, et oublient qu'il faudrait tout traiter avec douceur. Le souverain Seigneur qui pourrait écraser les blasphémateurs, fait lever sur eux son soleil, et leur accorde tout avec abondance. Imitons la conduite de Dieu : prions, avertissons, éclairons avec douceur, sans colère ni emportement : la douceur a plus de pouvoir que la violence. »

« L'apôtre nous avertit de reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité; cette recommandation est en effet très-nécessaire. L'âme qui a besoin d'instruction religieuse ne retire aucune utilité des paroles acerbes... Pour apprendre des choses utiles, il faut être d'abord bien disposé pour la personne qui nous instruit, et il est impossible d'être bien disposé pour celui qui nous injurie. »

« Il faut donc discuter avec les ennemis de la foi, en employant un esprit de condescendance et de charité; la charité est une grande maîtresse pour convertir. »

« Rougissons d'attaquer nos ennemis avec la violence des loups : demeurons agneaux, nous serons vainqueurs, quel que soit le nombre de nos ennemis : si nous nous transformons en loups, soyez sûrs de la défaite, parce que le souverain pasteur nous abandonnera. »

« Ouvrez les filets de la charité... jetez le doux hameçon de la miséricorde pour retirer votre frère de l'abîme. Montrez-lui ses erreurs, ses préjugés... S'il veut se rendre à votre voix, il vivra : s'il résiste, ne vous rendez point coupables vous-mêmes, discutez seulement avec la longanimité et la douceur, afin que le souverain Juge ne vous demande pas compte de son âme. »

« Evitez de le haïr, de le repousser, de le persécuter; montrez-lui une vraie et sincère charité... Si votre conduite n'a point d'autre utilité, elle aura au moins l'avantage incontestable de montrer de la charité, et d'enseigner ainsi la doctrine du Christ... Voyez l'apôtre saint Paul, il n'injuriait personne... Humilié, battu de verges, objet de dérision, il souffrait toute chose et ne répondait que par la douceur et par la prière. Il arrive à Athènes, où tous les habitants étaient livrés avec frénésie au culte des idoles; il ne cherche point à les couvrir d'opprobre, il ne leur dit pas : Vous êtes des athées et des impies. Il leur adresse ces simples paroles : En passant au milieu de vous, j'ai trouvé un autel où étaient écrits ces mots : à un Dieu inconnu. Je viens donc vous annoncer celui que vous honorez sans le savoir. — O prodige de charité! ô entrailles paternelles!... Il affirme que les Athéniens honorent Dieu, et cependant c'étaient des idolâtres... Pourquoi ce langage? c'est qu'ils s'étaient formé une sorte de conviction, et qu'ils se livraient aux exercices de leur culte dans la pensée d'honorer Dieu : *Quia quasi pii cultum suum persolvebant, Deum se colere putantes, cum*

(1) « Verum nescio quo pacto in hujusmodi verba delapsus sim, et dum ad os hortor ut cum mansuetudine moneant, in iracundiam ipse delapsus sim. Revertamur itaque ad mitiorem admonitionem (*In Matth* hom. 30, n. 6). »

Digitized by Google

ita sibi persuasissent. Je voudrais que nous imitassions un pareil exemple, moi le premier. Rappelons-nous que le Fils de Dieu ne brisait pas le roseau chancelant et n'éteignait pas la mèche qui fume encore (1). »

Est-ce à dire que la fermeté ne doive pas accompagner la douceur, et qu'un langage plus sévère ne soit point quelquefois utile? Rien n'est oublié dans la doctrine des saints, et ils savent admirablement pratiquer tous les mélanges que conseille la sagesse.

Après avoir fait remarquer que plusieurs, sous le prétexte du zèle, suivent la violence de leur caractère, et avec la prétention de venger les intérêts du ciel, se laissent guider par leurs propres passions, *dum Deum vindicare videntur, suis indulgent affectibus* (*in Matth.*, hom. 29), saint Chrysostome enseigne qu'il faut de temps en temps plus de fermeté dans la paroie, mais sous trois conditions : La règle générale sur la douceur sera observée; il y aura dans le ton, les paroles et les circonstances quelque chose qui prouvera que cette sévérité exceptionnelle provient d'un cœur aimant, et les paroles sévères seront corrigées par d'autres plus douces.

« La bonté et la douceur doivent être quelquefois remplacées par une parole plus sévère... Je vous parle avec vivacité, pardonnez-moi : la douleur produit cet effet: sachez que mon langage provient de l'âme la plus aimante... Hier nous vous avons parlé avec sévérité, mais aujourd'hui nous vous caresserons; c'est ainsi qu'agissent les pères à l'égard de leurs enfants malades... C'est ainsi qu'agissent les médecins : ils ouvrent la plaie, puis ils consolent le malade, ils mettent du baume, ils emploient les lénitifs (2). »

(1) « Cum libertate loqui quilibet sæpe possunt; idipsum autem tempore, modo, moderatione ac prudentia congruenti præstare, magni admirandique animi est (*De S. Babyla*, n. 7, t. II). »

« Si ergo cum gentilibus congrediamur, sic illos reprimamus absque ira, absque asperitate; nam si cum ira hoc faciemus, non jam fiducia, sed passio esse videtur : sin mansuete, vere fiducia est... Etiamsi jam dixeris, cum ira totum perdidisti, licet libere loquaris, licet moneas, licet quidvis aliud facias... Quomodo pugnandum est, inquies? Ratione, mansuetudine... Ira enim nihil aliud est quam irrationalis impetus: irrationalis autem nihil potest rationale facere (*In Acta*, hom. 17, n° 3). »

« Neque qui arguit hoc faciat tanquam ridens et traducens et divulgans, sed privatim cum lenitate et mansuetudine : multa enim lenitate opus habet, qui erguit, ut ita persuadeat ferre incisionem. Non vides quam quantâ lenitate medici adhibent curationem cuando urunt et secant? Multo magis hoc facere oportet eos qui arguunt : nam et igne et ferro vehementius reprehensio facit exsilire : ideoque medici magnum ponunt studium ut leniter ferant incisionem, et quam placidissime fieri potest eam adhibent (*in Ep. ad Hebr.*, hom. 30, n° 3). »

« Quod (sicut Pharisæi) nunc multi faciunt, qui dum Deum vindicare videntur, suis indulgent affectibus, cum oporteret omnia cum mansuetudine tractare. Etenim universorum Deus, qui fulmen ivbrare potest in eos qui ipsum blasphemiis impetunt, solem suum oriri curat, imbres emittit, cæteraque omnia largiter suppeditat; quem imitari nos oportet, rogare nempe, monere, instituere cum mansuetudine, non irasci, non efferari... Nullum mansuetudine melius remedium. Mansuetudo quippe omni violentiâ potentior est (*In Matth.*, hom. 29, n° 3). »

« *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.* Hoc enim maxime cum mansuetudine facere oportet. Neque potest anima quæ doctrina eget, cum ferocia et altercatione aliquid utile percipere.... Oportet quippe eum qui utilia discere velit, ante omnia erga doctorem bene affectum esse : hoc si non præmittatur, nihil quantumvis utile percipere poterit : bene autem affectus esse non potest erga ferocem et contumeliosum (*In Ep. II ad Tim.* c. 2, hom. 6, n° 2). »

« Itaque et nos cum ethnicis disseramus cum attemperatione, cum caritate. Hæc quippe magna est magistra, quæ possit et ab errore abducere, et mores componere, atque ad philosophiam viam sternere, exque lapidibus homines facere (*In Ep. I ad Cor.* hom. 33, n. 6). »

« Christus dicit : Sic abeuntes ovium mansuetudinem exhibete, etiamsi contrà lupos ituri... Erubescamus igitur, qui contra facientes, quasi lupi inimicos invadimus. Quamdiu enim oves sumus, vincimus, atque etsi innumeris circumdati lupis superamus : si vero lupi efficiamur, vincimur : pastoris quippe auxilio destituimur (*In Matth.*, hom. 33, n. 1). »

« Extende sagenam caritatis, ne quod claudicat evertatur, sed potius sanetur... injice dulcem commiserationis hamum, et cum sic occulta scrutatus fueris, ex profundo perniciei extrahe eum qui sententiâ submersus fuisset... Si quidam id accipere velit, is, qui errorem exceperat, secundum prophetæ vocem, ille vita vivet... sin nolit, et contendens persistat, ne tu reus sis, contestare solum cum longanimitate et mansuetudine, ne judex animam ejus de manu tua requirat. Ne oderis; ne averseris, ne persequeris, sed sinceram veramque erga eum caritatem ostendas. Hanc lucrare, et si nihil aliud utilitatis acquiras, hæc maxima est utilitas, hoc magnum lucrum, quod diligas, et Christi doctrinam doceas... (Apostolus) non contumelias, non vim, non anathemata cuipiam inferebat ..humiliatus, percussus colaphis, cæsus, risuique omnium expositus, hæc tolerabat, blandiendo, hortando, obsecrando. Sic apud Athenienses aditum sibi fecit, cumque invenisset omnes idolorum cultu insanientes, non opprobriis eos aggressus est his verbis : Athei estis, omninoque impii... Sed quid? *Circumiens*, inquit, *et videns simulacra vestra, invenì et aram, in quâ scriptum est : ignoto Deo; quem ergo ignorantes colitis, hunc ego annuntio vobis.* O miraculum! o paterna viscera !... Pie colere Græcos dicit, licet idololatras, licet impie agentes. Quare? quia quasi pii cultum suum persolvebant, Deum se colere putantes, cum ita sibi persuasissent : Hujus vos omnes hortor imitatores esse, ac vobiscum etenim meipsum.... Cur tu contraria facis, qui in ecclesiam convenis, et sacrificium Filii Dei perficis? Nescitis quod calamum conquassatum non confregit, et linum fumigans non exstinxit (*De Anathemate*, n. 3 et 4, t. I)? »

(2) « Clementia et lenitas non ubique ut lis est, sed interdum magister acriore opus habet sermone (*In Joan.*, hom. 44, n. 1). »

« Scio me vehementiore increpatione uti, sed ignoscatis oro : ita quippe dolens anima solet. Neque enim ex inimico pectore hæc loquor, sed ex sollicita vestrique amantissima anima (*In Gen.* c. 1; hom. 6. n° 2). »

« Etenim medici et patres sic facere consueverunt : medici enim primum apponunt catapiasmata

Digitized by Google

« Si vous ne pouvez, dit saint Grégoire de Nazianze, ni mettre un frein à votre langue, ni briser les mouvements impétueux de votre esprit, si vous sentez le besoin de vous fâcher, sachez du moins, dans les discussions religieuses, ménager votre frère... et ne point le rejeter loin du Christ par vos condamnations violentes. Corrigez-le, mais avec douceur et humanité, n'agissez ni en ennemi, ni comme un dur et sévère médecin, qui ne sait que couper et que cautériser... *Il faut avoir soumis son âme à une douloureuse question, il faut avoir subi de longues et de nombreuses angoisses avant d'accuser les autres d'impiété; multum diuque ante versandus est atque contorquendus animus, multa ferenda, quam ut alium impietatis damnemus.* Il ne s'agit pas de couper de l'herbe ou la fleur d'un jour, il s'agit du salut d'un homme. Vous êtes une image de Dieu, mais celui auquel vous parlez est aussi l'image de Dieu, et vous, qui le jugez, vous serez aussi jugé. Reprenez, corrigez, conjurez, *argue, increpa, obsecra.* Mais *voyez la manière d'appliquer ce remède.* Vous êtes le disciple du Christ qui était plein de douceur et de bénignité et qui portait nos infirmités. Si votre frère vous résiste, attendez-le avec douceur : s'il continue à lutter contre vous, ne perdez pas l'espérance; le temps de la guérison n'est pas encore passé. Si tous vos efforts vous semblent inutiles, imitez ce cultivateur plein de bonté dont nous parle l'Ecriture : Priez le Seigneur de ne point couper le figuier inutile, mais de lui rendre la vie et la fécondité. »

« Saint Athanase, dit encore le même Père, employait la voie de la persuasion. Il donnait des lois à tous, il attirait à lui les cœurs en faisant appel à la bonne volonté : il croyait ce moyen suffisant. Il réunissait les qualités de deux substances différentes : Diamant pour ceux qui le frappaient, il devenait un aimant pour les incrédules, il attirait les natures les plus rebelles. »

« Qui pouvait dire, s'écrie ailleurs saint Grégoire, combien les ennemis de la foi aimaient ma parole... quel est celui d'entre eux qui ne prêtait l'oreille à mes discours? Les uns étaient entraînés par la force de l'enseignement, les autres étaient adoucis par la convenance de mon argumentation. Car ma parole ne portait point avec elle la haine et l'invective : je n'imitais point ces hommes qui se laissent enfler par une prospérité trompeuse et éphémère... Je m'étudiais à avoir une parole douce et pleine d'à-propos, comme il convient au défenseur de ce Verbe miséricordieux et affable qui ne brisait personne. Dans une semblable lutte, il est raisonnable et beau d'être vaincu, et la victoire ainsi obtenue par la persuasion en est plus glorieuse : telle était la loi que je m'étais imposée... Ma parole était comme un suc plein de lait, un remède dont la violence était dans la douceur : ceux-ci étaient gagnés, ceux-là s'approchaient, et d'autres allaient bientôt nous joindre. Les esprits naguère agités se calmaient, la doctrine était aimée (1). »

magis efficacia, et dein rupto ulcere leniora admovent : patres quoque cum viderint filios suos incompositos moribus, prius graviter verberibus corripiunt, et dein admonent et hortantur (*In Gen.*, hom. 7, n. 1). »

« Præstantissimi medici cum profundam fecerint incisionem et per plagam dolorem intenderint, laborantem locum consolantes, turbatamque foventes et recreantes animam, non amplius aliam exhibent incisionem, sed et datam mitibus leniunt medicamentis et quæ doloris multum possint adimere. Hoc quoque fecit Paulus (*In Epist. ad Hebr.* c. 10, hom. 21, n. 1). »

(1) « Quod si linguam freno coercere animique impetum frangere ac comprimere non potes, sed tibi furere atque insanire certum est.... at illud saltem tibi impera, ut fratrem temerè ac præcipiti judicio non condemnes... condemnare et contemnere, nihil aliud est quam a Christo ac sola spe ejicere, atque exturbare... Hanc rationem tene ut illum quidem corrigas, idque leniter et humane, non ut hostis, nec ut durus et rigidus medicus, nec ut sectionibus tantum et cauteriis adversus morbum grassari sciens... Multum diuque ante versandus atque contorquendus est animus, multa ferenda, quam ut alium impietatis damnemus. Non idem est stirpem, aut brevem quemdam et caducum florem evellere, atque hominem excindere. Imago Dei es, ei imaginem quoque Dei alloqueris, tuque qui judicas, ipse judicaberis... Verum argue, increpa, obsecra. Habes medicinæ regulam. Christi discipulus es, mitis ac benigni, et qui nostras infirmitates portavit. Si primum obluctetur, leniter expecta; si secundo, ne spem abjicias; nondum enim curationis tempus effluxit; si tertio, benignum illum et humanitate præditum agricolam imitare, cum Domino adhuc age, ne inutilem et infructuosam ficum exscindat (Luc. 13), atque odio habeat, verum emendet et curet. (Greg. Naz. *Orat.* 32, n° 29, 30). »

« Ac templum quidam sacrilegis nundinatoribus repurgat (Athanasius) in hoc quoque Christum referens, nisi quod non texto flagello, sed probabilibus argumentis atque ad persuadendum accommodatis id efficit... Leges etiam rursus orbi terrarum præscribit, atque omnium mentes ad se convertit, aliis epistolas mittens, alios accersens, nonnullos etiam ultro accedentes erudiens, omnibusque liberam voluntatem pro lege proponens. Hoc enim solum ad prænonstrandum virtutis iter sufficere censebat. Ut autem in summa dicam, duorum laudabilium lapidum naturam imitatur, nam et percutientibus adamas efficitur, et dissidentibus magnes, occultâ naturæ vi ferrum trahens, ac durissimam omnium materiam sibi asciscens. (*Orat.* 21 n. 31). »

« Horum quis unquam ità pertinax fuit, ut non meis aurem inclinaret sermonibus? Hos quidem rapiebat vis dogmatum, illos leniebat modus dicendi. Non enim odium significando, et conviciando magis, quam sollicite et anxiè, verba faciebam, dolens, non plagas infligens, neque efferebar prosperis rebus et incertis, ut nonnulli. Quid enim orationi et imperio commune? nec audacia velum mihi erat insectiæ; id enim valde artificiosum est et sepiæ simile; atramentum ex imo vomere, ut per tenebras redargui non possis. Sed leniter verbis et convenienter compellabam, ut Verbi defensor misericordis et mansueti, ac neminem percutientis : ex quo fit ut vinci congruum sit rationi, et multo præstantius sit vincere, dum quis vi persuasionis acquiritur Deo. Hæc meis inscripta erant tabellis.... Erant succus quidem lacteus, pharmacum suadelæ vehementia; atque alios jam constrinxeram, alii prope aderant,

Digitized by Google

« Le Christ se plaint avec modération et une singulière douceur, dit saint Cyrille d'Alexandrie. Aussi l'apôtre nous dit que le serviteur de Dieu ne doit pas se disputer, mais être doux pour tout le monde, et reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité. Il convient en effet que l'ami de Dieu ne soit pas agité par la colère, et qu'il réprime ces flots désordonnés qui s'amoncèlent dans les esprits étroits : qu'il aime au contraire à se promener sur des pensées pleines de douceur comme sur des flots tranquilles, qu'il vive dans la longanimité, qu'il se montre patient envers tous, et qu'il n'injurie point ses ennemis (1). »

Théodote, évêque d'Ancyre, était un des plus courageux défenseurs de la foi au concile d'Ephèse. Saint Cyrille, d'Alexandrie, le met au rang *des saints évêques exercés dans la pratique de toutes les vertus et très-habiles dans la science des Ecritures* (*Apolog. ad Theod.*). Voici sur sa méthode de discussion le jugement porté par l'éditeur romain : Son argumentation était fine, serrée, pleine d'éloquence... une douce sérénité tempérait suavement l'ardeur de la lutte, et même dans les mouvements de sa juste indignation contre les hérésiarques, on voyait surnager toujours l'huile d'une charité paternelle : *Modus disputandi argutus et pressus, sed disertus... sic tamen ut acrimoniam certaminis, lenis quædam placiditas suavissime condiat, æstibusque iræ quamvis justæ in detestabiles hæresum auctores, oleum quasi quoddam semper innatet christianæ ac paternæ charitatis.* (V. Migne, *Patrol. grecq.*, t. LXXVII, p. 1314.)

« Prenons l'esprit de douceur, dit Bossuet, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; c'est faiblesse que de s'animer de cette sorte ; la force est dans la raison tranquillement exposée ; cette force manque lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours ; quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ qui s'est laissé non-seulement tondre, mais encore écorcher sans se plaindre... C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer : c'est ainsi que, sans se disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais chrétiens et de vrais imitateurs du Christ... Les apôtres veulent parler avec confiance seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux ; la victoire appartient à la douceur et à la patience, et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant qu'il remportera la victoire, qu'il gagnera sa cause en jugement, et que les gentils mettront en lui leur espérance. Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu ; soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire de vrais agneaux ; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence ; ayez la douceur et la patience, sa fille, ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne et les doux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous (13e *Sem.* 4e *élévation*). »

Terminons la série de ces avertissements par une voix encore plus solennelle : « Vénérables Frères, disait, en 1846, le souverain Pontife, vous êtes les représentants du Christ, qui s'est toujours montré doux et humble de cœur, et qui est venu appeler non les justes, mais les pécheurs, nous donnant l'exemple, et nous invitant à marcher sur ses traces. Lors donc que vous verrez les hommes transgresser les commandements de Dieu et s'écarter du chemin de la vérité et de la justice, n'oubliez pas de les corriger et de les reprendre dans un esprit de douceur et de mansuétude, par des avis et des conseils paternels ; employez les prières, les exhortations en toute bonté, patience et doctrine, vous rappelant que souvent, dans les corrections, la bonté obtient plus que la sévérité, l'exhortation plus que la menace, la charité plus que l'autorité. »

Après de si nombreuses et de si considérables autorités, il nous semble qu'on peut, en toute sécurité, établir cette thèse, que, dans les discussions religieuses, il convient, comme règle générale, d'éviter la violence du langage, l'aigreur de la dispute, et ce que Bossuet appelait « les tons superbes et avantageux, la violence d'un ton aigre et impérieux (2). »

alii mox erant adfuturi. Omnium autem animus flectebatur, qui priùs æstuabat, jamque amorem sibi doctrina conciliaverat (*Carmina*, l. 2, sect. 1, n° 11 et 12, t. 5, p. 1110, 1111, 1175, éd. Migne). »

(1) Summa cum moderatione et singulari mansuetudine conjuncta est oratio (Christi), sed ad exemplum nostrum instituta. Unde Paulus Dei servum ait : *Litigare non oportere, sed mansuetum esse erga omnes, cum modestiâ corripientem eos qui contradicunt.* Decet enim, ut reor, animum Dei amantem vacuum esse omni tumultu et asperioris iræ motibus, et quæ præmentis angustia contingunt, ceu fluctuum quemdam impetum ducere, atque placida mente, ceu tranquillâ serenitate oblectari, tentatem præcipue colere, patientem erga omnes se præbere, mentem habere usquequaque bonam, nec contumeliose adversarios alloqui (Cyril. Alex. *in Joan.* l. v, t. vi, p. 739, éd Migne). »

(2) Voici ce que saint Grégoire VII écrivait à un roi musulman : ce grand Pape n'ignorait pas l'art de prendre les hommes *par le côté qui rapproche et non par celui qui divise.*

« Vous avez bien voulu rendre leur liberté à des chrétiens captifs .. C'est le Seigneur qui vous a inspiré cette bonté, lui sans lequel nous ne pouvons rien faire de bien ; c'est Dieu qui a éclairé votre esprit, lui qui éclaire tout homme venant en ce monde... Nous devons avoir pour vous une plus

Digitized by Google

On nous réserve, je le sais, une formidable objection, et je ne la passerai pas sous silence : Notre-Seigneur et les saints n'ont-ils pas employé des termes sévères en parlant à certains hommes? — Répondons d'abord avec saint Thomas et saint Augustin, que ces paroles sévères ne doivent être employées que rarement et dans le cas d'une grande nécessité, *raro et ex magna necessitate objurgationes sunt adhibendæ* (2-2, q. 72, art. 2), et que, transformer en règle générale quelques paroles de Notre-Seigneur et des saints, ce serait se méprendre et fausser l'esprit de l'Evangile. La règle générale a été donnée par les autorités que nous avons longuement citées. Bossuet la résume ainsi: « Prenons l'esprit de douceur comme le vrai esprit du christianisme... Ne prenons point ces tons superbes et avantageux : c'est faiblesse que de s'animer de cette sorte; la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est pas par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience. »

Nous dirons ensuite qu'évidemment les mœurs ont changé, et que telles formules en usage autrefois seraient peut-être plus convenablement éloignées aujourd'hui. — On va recruter chez les Pères des expressions échappées quelquefois à un zèle ardent, qu'eux-mêmes ont souvent regrettées, et qui pouvaient tenir aux habitudes et au langage de l'époque : mais, pour être conséquent, il faudrait aussi répéter certaines descriptions de mœurs, certains détails intimes, et les vigoureuses attaques contre les vices du clergé, et les énergiques protestations contre la manière étrange dont plusieurs entendent et pratiquent la religion. L'oserait-on? — On a donc deux poids et deux mesures. — Il n'est point rare de rencontrer dans les écrits de Clément d'Alexandrie, de saint Chrysostome, de saint Augustin, de saint Cyrille, des descriptions et des peintures qui ne seraient plus possibles aujourd'hui. Autres temps, autre langage : ne coupons pas la maxime en deux, pour prendre la seule partie qui nous convienne. Il pourrait arriver un jour où des écrivains hostiles feraient la contre-partie ; et alors on serait obligé d'avouer que les procédés des esprits aigres et systématiques sont compromettants.

Mais la réponse à cette objection a été si parfaitement donnée par saint François de Sales, que je ne veux point résister au désir de la citer longuement (*de l'Amour de Dieu*, l. 10, c. 16, tome III des *Œuvres complètes* du Saint, édit. Migne, col. 853 et suiv.)

« Il est vray, certes, mon amy Theotime, que Moyse, Phinées, Helie, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu, se servirent de la colere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalées ; mais notez, je vous prie, que c'estoit aussi des grands personnages, qui sçavoient bien manier leurs passions et ranger leur colere, pareils à ce brave capitaine de l'Evangile, qui *disoit à ses soldats : « Allez*, et ils alloient ; *Venez*, et ils venoient. » Mais nous autres qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens ; nostre cheval n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et faire parer à nostre guise. Les chiens sages et bien appris tirent pays, ou retournent sur eux-mesmes, selon que le piqueur leur parle ; mais les jeunes chiens apprentifs s'esgarent et sont desobeissans. Les grands saincts, qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur colere à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres qui avons des passions indomptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous ne pouvons lascher nostre ire qu'avec peril de beaucoup de desordre ; parce qu'estant une fois en campagne, on ne la peut plus retenir ny ranger, comme il seroit requis.

« Sainct Denys parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zele à sa rage et furie : celuy, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premierement avoir soin d'empescher que la colere ne deboute la raison de l'empire et domination que Dieu luy a donnés en l'âme, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous-mesmes. De façon que nous n'approuvons pas vos impetuositez poussées d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteriez Phinées et Helie : car telles paroles ne plurent pas à Jesus-Christ, quand elles lui furent dites par ses disciples qui n'avoient pas encore participé de ce doux et benin esprit. Phinées, Theotime, voyant un certain malheureux Israëlite offenser Dieu avec une Mohabite, il les tua tous deux. Helie avoit predit la mort d'Ochosias, lequel, indigné de cette prediction, envoya deux capitaines l'un après l'autre, avec chacun cinquante soldats, pour le prendre ; et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les devora. Or, un jour que Nostre-Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis, mais les habitans sçachans que Nostre-Seigneur estoit Juif de nation, et qu'il alloit en Hierusalem, ne le

grande charité que pour les autres nations, puisque nous croyons, quoique d'une manière différente, un seul Dieu, et que nous le louons et vénérons chaque jour comme le créateur des siècles et le gouverneur de ce monde : *Qui unum Deum, licet diverso modo credimus et confitemur, qui eum creatorem sæculorum et gubernatorem hujus mundi quotidie laudamus et veneramur*... Cette grâce vous a été accordée par le Seigneur, et plusieurs nobles romains ayant appris ces détails de votre bouche, sont dans une grande admiration de vos bontés et de vos vertus... Que Dieu, après de longues années ici-bas, vous conduise au sein de la béatitude d'Abraham (*Epist.* l. 5, Ep. 21, p. 450 ; éd. Mign.). »

Digitized by Google

voulurent pas loger. « *Ce que voyans sainct Jean et sainct Jacques, ils dirent à Nostre-Seigneur : Voulez-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brusle ?* Et Nostre-Seigneur se retournant devers eux, les tança, disant : *Vous ne savez de quel esprit vous estes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames, mais pour les sauver.* C'est cela donc, Theotime, que veut dire sainct Denis à Demophile, qui alleguoit l'exemple de Phinées et d'Helie : car sainct Jean et sainct Jacques, qui vouloient imiter Helie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par Nostre-Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoit doux, debonnaire et gracieux ; qu'il n'employoit l'indignation ou le courroux que très-rarement, lorsqu'il n'y avoit plus esperance de pouvoir proliter autrement. Sainct Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosse-Neuve, ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur faire une briefve exposition du sacré Cantique, à l'imitation de sainct Bernard. Et il leur respondit : Mes chers Pères, donnez-moy l'esprit de sainct Bernard, et j'interpreteray ce divin cantique comme sainct Bernard. De mesme, certes, si on nous dit à nous autres, petits chrestiens miserables, imparfaicts et chetifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation en vostre zele, comme Phinées, Helie, Mathathias, sainct Pierre et sainct Paul, nous devons respondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zele avec la lumière interieure de ces grands saincts, et nous nous animerons de colère comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

« Ces grands saincts estoient inspirez de Dieu immédiatement, et partant pouvoient bien employer leur colere sans peril : car le mesme esprit qui les animoit à ces exploits, tenoit aussi es resnes de leur juste courroux, afin qu'il n'outrepassast les limites qu'il leur avoit prefigées. Une ire qui est inspirée ou excitée par le Sainct-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme ; et c'est *l'ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux sainct Jacques, elle *n'opère point la justice de Dieu.* Et d'effect, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la colere, c'estoit pour des occurrences si solemnelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'excéder la coulpe par la peine.

« Parce qu'une fois le grand sainct Paul appelle les *Galates, insensez,* representa aux Candiots leurs mauvaises inclinations, et *resiste en face* au glorieux sainct Pierre, son supérieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, controller et censurer nos conducteurs et prelats ? Certes, chacun n'est pas sainct Paul pour sçavoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, presomptueux et medisans, servans à leurs inclinations, humeurs, aversions et outre-cuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zele, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brusler à ses propres passions. Le zele du salut des ames fait désirer la prelature, à ce que dit cet ambitieux ; fait courir çà et là le moyne destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet ; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prelats de l'Eglise et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zele, et on ne voit point de zele, ains seulement des medisances, des coleres, des haines, des envies et des inquietudes d'esprit et de langue.

. . . . . .

« Le vray zele est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur, c'est pourquoy, comme elle, il est *patient, benin,* sans trouble, sans contention, sans haine, *sans envie, se resjouissant de la vérité.* L'ardeur du vray zele est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et tres-affectionné au pourchas ; mais sans colere, sans ire, sans trouble. Car, si le travail des chasseurs estoit colere, ireux, chagrin, il ne seroit pas si aimé ny affectionné. Et de mesme le vray zele a des ardeurs extresmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, esgalement aimables et infatigables. Tout au contraire, le faux zele est turbulent, brouillon, insolent, fier, colere, passager, esgalement impetueux et inconstant. »

Ainsi, comme le remarque saint François de Sales, Notre-Seigneur lui-même « reprit saint Jacques et saint Jean qui voulaient imiter Elie, et leur fit entendre que son esprit et son zèle était doux, débonnaire et généreux ; *qu'il n'employait l'indignation et le courroux que très-rarement . . . Mais les esprits aigres, chagrins, présomptueux et médisants, servants à leurs inclinations, humeurs, aversions et outrecuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zèle, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brûler à ses propres passions . . . Il ne se parle que de zèle, on ne voit point de zèle, ains seulement des médisances, des colères, des haines, des envies et des inquiétudes d'esprit et de langage. . . Le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables. Tout au contraire, le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager. . .* »

On ne saurait assurément mieux dire, et si ces maximes eussent toujours dirigé les défenseurs de la religion, il y aurait bien moins de colères et de cris de vengeance contre l'Eglise. — Nous ne croyons pas nous faire illusion, et nous n'avons jamais rêvé l'optimisme. La religion aura toujours à combattre, parce que toujours il y aura la lutte du mal contre le bien. Mais que de luttes on pourrait éviter en suivant les principes de saint François de Sales! Que de luttes, au contraire, ont été provoquées par ceux que l'Evangile appelle les *enfants du tonnerre !* Saint Hilaire, cet énergique défenseur de la foi, ne leur est pas plus favorable que le pieux évêque de Genève :

Digitized by Google

« Prenons garde que l'avertissement ne soit un affront, que la correction ne se change en opprobre, que la doctrine ne devienne une insulte ; *Ne sit admonitio contumelia, ne sit emendatio opprobrium, ne sit doctrina convicium* (in Psalm. XIV, n° 11) (1).

II. 2° Evitons avec le plus grand soin les exagérations de doctrine.

L'Eglise catholique, dit saint Thomas, marche à pas lents entre les erreurs contraires : *Sancta catholica et apostolica Ecclesia inter errores contrarios media lento passu incedit* (Opusc. III, contr. Græcos, c. 9). Quelles profondes et lumineuses paroles ! elles contiennent toute l'histoire ecclésiastique. L'Eglise marche entre les extrêmes, et encore elle marche à pas lents, *lento passu*. Elle n'aime pas ces esprits exagérés dont parle Bossuet « plus capables de pousser les choses à l'extrémité que de tenir le raisonnement sur le penchant, et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire en leur unité naturelle. . . Docteurs sans doctrine, qui, pour toute autorité, ont leur hardiesse, pour toute science leurs décisions précipitées . . . » (*Or. fun. de Cornet; Disc. sur l'unité de l'Eglise*) (2).

Est-il rare de rencontrer des auteurs qui condamnent comme suspect, hétérodoxe, tout ce qui est en opposition avec leurs idées, et souvent quelles idées ? L'histoire, si elle est impartiale, aura, quelque jour, de sévères vérités à dire sur ce sujet. Des doctrines tout à fait orthodoxes, et quelquefois les seules orthodoxes, des thèses parfaitement innocentes, des opinions au moins très-permises, sont souvent réprouvées et flétries, parce que tel auteur s'est érigé en censeur de l'opinion catholique, et que, par une sorte d'hallucination morale, assez commune à notre époque, ses théories lui paraissent le véritable et unique diapason de l'orthodoxie ; toute autre intonation, fût-elle d'accord avec saint Thomas et saint Augustin, lui semble essentiellement fausse.

Un théologien sérieux et instruit doit éviter ces excès ; qu'il marche *à pas lents entre les erreurs contraires ;* qu'il réprouve comme contraire à la foi ce que l'Eglise a réellement condamné ; mais qu'il n'aille point par une méprise assez ordinaire, mettre ses propres idées à la place de la vraie doctrine ; qu'il ne prenne point pour du zèle l'obstination à vouloir soutenir ses systèmes ; qu'il sache, dans les questions douteuses, respecter les opinions de ses adversaires, et combiner ses expressions de manière à ne point oublier les lois de la charité et quelquefois de la décence ; « qu'il ne soit pas plus sage qu'il ne faut, plus sévère que la loi, plus épuré que la lumière, plus rigide que la règle, *nemo sapientior sit quam conveniat, nec lege exactior, nec luce splendidior, nec norma rectior* (Greg. Nazianz. *Orat.* 32 n° 7). » Il est très-dangereux, dit saint Thomas, et très-préjudiciable à la religion d'affirmer ou de nier, comme appartenant à la foi des questions douteuses ou purement philosophiques, et d'affecter un système d'affirmations obstinées sur des matières qu'on ignore — *et pertinacius affirmare audeat quod ignorat.* (Opusc. 10 *de artic.* 42, *proœm.*).

Nous sommes devenus un objet de haine et de dérision, dit encore saint Grégoire de Nazianze, et, chose plus fâcheuse, nous

(1) Nous lisions dernièrement dans les œuvres de Madame Swetchine, les passages suivants qui semblent le corollaire de notre premier paragraphe.

« Voulez-vous pousser le méchant aux derniers excès, décourager le faible, envenimer le cœur aigri ? Revêtez la sévère vérité de paroles dures et hautaines, et soyez certains que les mauvaises passions qui provoquent votre zèle, vont redoubler de violence. O vous ! dont le cœur est selon Dieu, oubliez, s'il le faut, oubliez un instant votre haine contre le vice pour lui arracher des victimes. Animés par ce saint et consolant espoir, que le fer salutaire dont vous armez votre main pénètre dans la blessure, mais sans la déchirer, relevez après avoir terrassé, attachez votre pitié à chaque faute, un rayon d'espérance à chaque épreuve. Que l'infortuné en vous quittant, loin de s'écrier, tout est perdu ! terribles paroles qui à elles seules font l'enfer, bénisse en vous le consolateur, et sente que tout peut encore être réparé.. Si vous dites la vérité dans sa juste mesure, en dégageant sa substance de tout alliage de passion humaine, vous n'êtes pas coupable des révoltes indignées qu'elle peut rencontrer : *Mais si vous l'avez outrée, si vous la faites sortir de sa sainte impassibilité, si vous ne la maintenez pas dans ses termes les plus sincères, vous êtes responsable de la révolte dont elle est l'objet et des conséquences qui peuvent en être la suite* » (T. II, p. 27, 28, 117).

Nous ne saurions exprimer le bonheur que nous avons éprouvé en tombant sur ces lignes, qui montrent que le tact de la femme du monde, la longue expérience d'une vie mélangée aux événements les plus complexes, la perspicacité d'un esprit supérieur, et le tendre dévouement d'un cœur éminemment pieux, sont arrivés aux mêmes conclusions que nos grands docteurs.

Madame Swetchine ajoute ailleurs :

« Soyons généreux, indulgents envers nos ennemis ; mais aux frères que nous respectons et chérissons, *nous leur devons d'être sévères*. Les fautes des catholiques ne nous touchent-elles pas bien plus que les injustices haineuses de leurs adversaires ? » T. II, p. 227).

Nous croyons qu'il serait facile de prouver la vérité de cette assertion par de nombreuses citations empruntées aux écrits des saints, et notamment de saint François de Sales, dont le style semble changer et prendre une teinte de triste sévérité, quand il reproche aux hommes religieux leurs défauts, leurs témérités ou leurs imprudences. C'est que cet esprit si clairvoyant voyait les fâcheuses conséquences de ce qui échappe à l'œil vulgaire.—Comment en effet le cœur ne saignerait-il pas, en voyant repoussés du rivage par des paroles acerbes et violentes de pauvres naufragés que peut-être on aurait sauvés par un accueil fraternel ? Oui, répétons-le avec Madame Swetchine, si le cœur *avait le droit d'être sévère*, ce serait en de pareilles circonstances ; « *et les fautes des catholiques nous touchent plus que les injustices haineuses de leurs adversaires*.

(2) « Les catholiques ne sont pas tenus de faire un acte de foi sur les sentiments de tel ou tel théologien, quelque illustre qu'il soit, mais seulement sur les vérités révélées de Dieu et proposées comme telles par l'Église, son organe visible sur la terre (*Dogmes catholiques*, par M. LAFORET *Préface*). »

Digitized by Google

sommes obligés de convenir que ce n'est pas sans raison... Telle est la suite de nos dissensions intestines ; tel est le résultat préparé par ceux qui combattent sans modération pour la vérité si pleine de douceur, par ceux qui aiment le Seigneur plus qu'il n'est utile (*Orat.* 2, n. 84). Les ardeurs impétueuses de l'action et de la parole deviennent mauvaises par excès et sont également préjudiciables à la cause de la justice et de la sagesse : ce qui n'atteint point la mesure ou ce qui la dépasse a les mêmes conséquences (*Orat.* 32, n° 6) (1).

Sans doute en marchant avec l'Eglise à pas lents dans cette ligne de modération qui évite les contraires, *inter errores contrarios media lento passu incedit*, on déplaît souvent aux deux partis extrêmes : on doit plaire aux sages, et cela suffit. « C'est un proverbe, dirons-nous avec le bienheureux Albert le Grand, que les gens extrêmes se renvoient comme une balle l'homme modéré, *projiciunt alter ad alterum ;* comme il est dans le milieu de la raison, *medium in ratione*, il reçoit des deux parts des qualifications opposées : ceux qui sont trop timides dans le bien l'appellent audacieux, et les audacieux l'appellent timide. » (*Ethiq.* l. 2, tract. 2, c. 8.) A notre époque le mot timide serait une expression trop bénigne : être modéré est devenu synonyme de chrétien lâche et presque traître à la foi. Que répondre à cela ? imiter le philosophe grec, continuer à marcher dans la même voie, *inter errores contrarios media lento passu incedit* : c'est la ligne de l'Eglise catholique ; elle a été ouverte par saint Grégoire de Nazianze, saint Thomas et tant d'autres illustres docteurs ; de pareilles compagnies ne sont pas suspectes.

« Les extrémités, de quelque côté qu'on les prenne, sont toujours dangereuses et périlleuses », dit saint François de Sales. (*Serm.* pour le jeudi de la 5e semaine de carême.) Qu'aurait dit le saint évêque de Genève à ceux qui se font un jeu de les prendre de tous les côtés ?

III. 3° N'avoir pas peur de la raison, mais la respecter dans une juste limite, et la conduire aux vérités chrétiennes, en lui montrant à la fois sa grandeur et sa faiblesse.

Je ne connais pas d'hommes qui aient eu moins peur de la raison que les docteurs de l'Eglise : il est vrai qu'à leur école la raison est captive de la foi ; mais entendons-nous sur la valeur du mot captive. Elle est captive, comme l'œil est captif à la vue d'une belle chose ; comme l'oreille est captive à un son juste et harmonieux ; elle est captive, mais captive volontaire, parce qu'il est facile de lui faire comprendre qu'elle a besoin de la foi, qu'elle doit raisonnablement se soumettre à la foi ; et à mesure qu'elle se soumet, elle est heureuse, elle est fière, elle sent que cette obéissance volontaire l'anoblit, la fortifie. Elle comprend cette parole de Fénelon : « Quand on examine bien les choses, tout est d'accord : la foi, la raison, le sentiment. » (*Lettre 2 sur la Religion*, c. 2.)

Rien ne me semble plus beau dans les écrits du Docteur angélique que ces nobles évolutions de la raison sous la direction de la foi : on est heureux de voir comment il assouplit cette belle faculté que ses excès avaient rendue presque indomptable. Mais aussi avec quel respect il la traite, avec quels ménagements il l'aborde ! On dirait un cavalier qui aurait rencontré dans la forêt un coursier sauvage : il ne l'injurie pas, il l'attire par la douceur de sa parole et la sage convenance de ses procédés. Il la conduit vers la foi, lui montre leurs liens de réciproque et intime parenté. Ne viennent-elles pas toutes les deux de la même source de l'éternelle vérité ? *Cum ambæ ab uno eodemque immutabilis æternæque veritatis fonte Deo optimo maximo oriantur* ? (Pie IX, *Encycl.* 1846). Il lui prouve que la foi éclairée a un effet certain, celui de perfectionner la raison, de fortifier sa lumière chancelante, de lui en communiquer de nouvelles et de supérieures : *cum fides rationem ab omnibus erroribus liberet, eamque divinarum rerum cognitione mirifice illustret, confirmet atque perficiat.* (*Ibid.*) — Ainsi préparée, ainsi traitée avec un légitime respect et convenablement honorée, la raison éprouve elle-même le besoin de s'écrier avec saint Chrysostome : « Croire est l'acte d'un esprit élevé et d'une grande âme, et ne pas croire est un acte déraisonnable, *credere est sublimis et magni animi, et non credere irrationalis.* (*In Ep. ad Rom.* hom. 8) (2).

Il existe une autre méthode, qui consis-

(1)... « Hoc in principio protestans, quod plures horum articulorum ad fidei doctrinam non pertinent, sed magis ad philosophorum dogmata. Multum autem nocet talia quæ ad pietatis doctrinam non spectant vel asserere, vel negare, quasi pertinentia ad sacram doctrinam. Obest autem si hæc ad ipsam pietatis doctrinam pertinere arbitretur (Christianus), et pertinacius affirmare audeat quod ignorat. (S. Thomas, *opusc.* 10 alias 4; *Resp. ad 42 artic. Proœm.*).

« Odio apud gentes flagramus, quodque gravius est, causam nullam afferre possumus, quin jure ac merito.... »

« Spectaculum novum facti sumus, non angelis et hominibus!.. sed omnibus propemodum improbis, et omni tempore ac loco, in foris, in conviviis, in voluptatibus, in luctibus, jam autem etiam ad scenam usque prodiimus, quod pene lacrymans dico, et cum impudicissimis ridemur : nec ullum tam jucundum acroama et spectaculum est, quam cum christianus comicis cavillis incessitur. Hæc nobis intestinum bellum attulit ; hæc ii qui pro bono illo et mansueto immodicè pugnant ; hæc ii qui Deum plus amant quam utile sit. »

« *Ne magnopere justus sis, nec suprà modum sapiens.* (Eccle. 7.) Par etenim justitiæ atque sapientiæ detrimentum affert acris, tam in actione, quam in sermone, animi impetus, a bono nempe et a virtute propter excessum excedens. Hanc enim defectus et excessus peræquè labefactant, non secus ac regulam additio aliqua aut substractio (Greg. Naz. *Orat.* 2. n° 83-85. — *Id.*, *Orat.* 32, n. 6). »

(2) « Il faut travailler sans se lasser à rendre sa piété raisonnable et sa raison pieuse. (Mme Swetchine, t. II, p. 85). »

Digitized by Google

te à dire à la raison tout le mal possible d'elle-même, à la persifler dans toutes ses œuvres, à la traiter toujours avec une rudesse désespérante, à prouver qu'elle doit s'immoler complétement et renoncer à peu près aux lumières de l'ordre naturel pour devenir chrétienne : le tout accompagné de certains passages hyperboliques des Pères, auxquels on donne encore une tournure paradoxale, et qui prouvent tout ce qu'on veut, comme il serait facile, en abusant d'un texte de l'Evangile, de prouver qu'on doit détester son père et sa mère.

Laquelle de ces deux méthodes est préférable à tous les points de vue? La théologie catholique et l'expérience ont depuis longtemps répondu (1).

Serait-il impossible de faire un traité sur les rapports de la raison et de la foi, qui aurait pour base ces paroles que je prends presque au hasard dans la tradition? Ne serait-ce pas le moyen de tout concilier, la dignité de la raison, le respect qu'on lui doit, la supériorité de la foi, et les conditions de leur mutuel secours, *atque ita sibi mutuam opem ferant?* (*Encycl. de* 1846).»

« C'est le Verbe lui-même, dit saint Cyrille d'Alexandrie, qui est la vie et la lumière de ceux qui ont besoin de lumière et de vie : c'est lui qui éclaire tout être raisonnable, et qui verse avec abondance la lumière intellectuelle aux créatures intelligentes. — C'est le Verbe qui par un mode de communication ineffable, se mêle à toute chose, donne la raison aux êtres raisonnables et l'intelligence à ceux qui en sont capables.— Le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde : car il verse dans tous les êtres au moment de leur naissance des semences de sagesse et de connaissance... Il dépose en nous la racine de l'intelligence, et nous constitue ainsi êtres raisonnables, en nous rendant participants de sa propre nature, et en laissant dans nos âmes comme des émanations lumineuses de sa splendeur ineffable.... *ineffabilis sui splendoris lucidos veluti quosdam vapores immittens* (2).

«A Dieu ne plaise, dit saint Augustin, que nous pensions que Dieu haïsse en nous ce en quoi il nous a créés supérieurs aux autres animaux! A Dieu ne plaise que la foi nous empêche de recevoir ou de demander la raison de ce que nous croyons! Nous ne pourrions pas croire, si nous n'étions pas des êtres doués de raison (3).»

La raison, dit saint Thomas, est une lumière intérieure avec laquelle Dieu parle en nous, *quo in nobis loquitur Deus* (*De Magis.* q. 11, art. 1). La lumière naturelle de l'âme est une illumination de Dieu (*illustratio Dei*), pour nous faire connaître les vérités de l'ordre naturel. Dieu est ainsi le soleil intelligible de l'âme. (1—2, q. 109, art. 1.) Tout ce qu'il y a de sagesse et de lumière dans les hommes leur vient d'une participation du Verbe : tout ce qu'il y a de lumière dans la créature raisonnable découle de la lumière souveraine... et toute connaissance provient du Verbe (*in Joan.* c. 1 et 8). La raison est dans l'homme en quelque sorte ce que Dieu est dans le monde, *sic quodammodo se habet ratio in homine, sicut Deus in mundo* (*De Regi. princ., l.* 1, *c.* 12).

C'est ainsi que nos maîtres parlaient avec respect de la raison, de sa dignité et de la noblesse de son origine. Pour eux *c'était un langage de Dieu dans l'âme, lumen rationis quo in nobis loquitur Deus;* c'était un rejaillissement de la divine clarté, *refulgentia divinæ claritatis;* c'était une ressemblance de la vérité incréée, *quædam similitudo increatæ veritatis;* une illumination de Dieu, *illustratio Dei;* une impression de la vérité première, *impressio veritatis primæ;* c'était une participation du Verbe, *provenit ex participatione Verbi*, etc., etc.

(1) « *La grâce*, dit saint Thomas, *ne détruit point la nature, mais elle la présuppose et la perfectionne.* Chaque jour on reproche à l'Eglise de chercher à amoindrir ou même à ruiner la raison au profit de la foi, de vouloir immoler la nature à la grâce et sacrifier ainsi l'ordre naturel à l'ordre surnaturel. Rien de plus faux, rien de plus injuste que ce reproche. Loin d'affaiblir ou d'anéantir la nature, la grâce, telle que la comprend le catholicisme, est appelée au contraire à la purifier, à la soutenir, à l'élever, à l'agrandir, à la perfectionner. Nous admettons et nous maintenons l'ordre naturel avec tout ce qui le constitue; mais nous ajoutons que Dieu a daigné ennoblir et rehausser cet ordre en l'unissant et en l'associant à un ordre supérieur et plus intimement divin que nous nommons l'ordre surnaturel. Ce n'est point l'abaissement de la raison et de la nature, c'est leur exaltation. Tel est le sens général du dogme catholique. Tâchons de le faire nettement ressortir en appréciant dans leurs relations l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce (*Dogm. cath.*, t. III, p. 248). »

(2) « Manifestum est, ipsum Deum Verbum in Deo ac Patre vitam esse atque lucem; non aliquorum duntaxat, aliorum non item, sed ineffabili quodam communicationis modo, puta cum sit sapientia et prudentia (quod in rationis compotibus lucem appellamus) seipsum universis rebus immiscere, ut rationalia rationem accipiunt, et intelligentiam habeant quæ ejus sunt capaciæ. (Cyrill. Alex. *In Joann.* l. 1, c. 7; p. 102, t. VI.) — Vita quidem in iis quæ vita et luce indigent; lux item et vita in iis quæ vita et luce carent. Ideoque ait, *et vita erat lux hominum;* hoc est omnia vivificans Deus Verbum, illa rerum omnium vita, et animal rationis compos illuminat, et iis quæ intelligentiæ sunt capacia intelligentiam affatim largitur (*Ibid.*, p 94).» —« Dei verbum *illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, non docendo sicut angeli vel homines; sed potius ut Deus creando, unicuique rei in ortum eductæ sapientiæ sive cognitionis divinæ semen indit, et intelligentiæ radicem inserit, et quæ ita rationale animal efficit, naturæ illud suæ particeps reddens, et ineffabilis sui splendoris lucidos veluti quosdam vapores ejus animo immittens (*Ibid.*, c. 9, p. 127). »

(3) « Absit ut hoc in nobis Deus oderit, in quo nos reliquis animantibus excellentiores creavit. Absit, inquam, ut ideo credamus, ne rationem accipiamus sive quæramus : cum etiam credere non possemus, nisi rationales animas haberemus (... Epist. 120, n. 3) »

Digitized by Google

Heureusement c'est saint Thomas qui s'est permis ce langage : malgré l'autorité de l'Ange de l'école, je ne serais pas étonné qu'aux yeux de plusieurs de nos modernes docteurs, de pareilles expressions ne fussent suspectes de rationalisme au premier chef, et peut-être de panthéisme.

Continuons nos études sur ce prince de la théologie.

« Dans les questions élevées la raison humaine emprunte un merveilleux secours à la lumière de la foi ; elle y trouve une force nouvelle. — La raison humaine est perfectionnée de Dieu en deux manières : d'abord par la lumière naturelle et en second lieu par les clartés de l'ordre surnaturel. Les dons de la grâce sont ajoutés à la nature de telle façon qu'ils ne la détruisent point, mais la perfectionnent davantage ; sans doute la raison est insuffisante à découvrir les choses révélées : mais il est impossible que les choses révélées soient contraires à celles que la nature a mises en nous ; car alors Dieu, qui est l'auteur de la foi et de la raison, deviendrait par là même l'auteur de la fausseté... Disons plutôt que dans les vérités connues par la raison on rencontre certaines ressemblances et images des vérités révélées... et il est impossible que la vraie philosophie soit opposée à la foi (1). »

« La lumière matinale en progressant ne cesse pas d'être lumière, mais elle cesse d'être simplement l'aurore. Ainsi l'intelligence humaine, éclairée par la lumière divine, ne cesse pas d'être intelligence, mais elle cesse d'être une intelligence purement humaine ; par un changement merveilleux et incompréhensible, elle acquiert des forces surhumaines, en contemplant la gloire de Dieu ; elle va de clartés en clartés (2). (Rich. S.-Vict.). »

Après le développement de ces grandes vérités, il serait beaucoup plus facile de faire comprendre à la raison son infirmité, son urgent besoin de la révélation, et les inconcevables folies auxquelles la conduisent tous les jours ses audacieuses témérités. La raison humaine est souvent un enfant capricieux, je l'admets ; mais montrez à cet enfant capricieux que vous ne voulez pas exagérer ses torts pour l'écraser, que vous rendez justice à ses bonnes qualités, que vous respectez son caractère divin ; avec ces procédés de sagesse et de charité, vous l'amènerez beaucoup plus facilement à avouer ses véritables torts et à se soumettre. Que chacun rentre en lui-même, consulte son cœur, sonde ses dispositions, et qu'il réponde comme s'il était l'enfant capricieux.

Mais au contraire brisez cette tête indocile par la dureté de vos réponses, par l'exagération de vos principes, elle se mutine davantage, et résiste avec obstination. Malheureusement il ne s'agit pas, nous le répéterons avec saint Grégoire de Nazianze, il ne s'agit pas d'une herbe inutile et d'une fleur qu'on peut fouler aux pieds ; il s'agit du salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ : *Non idem est stirpem, aut brevem quemdam et caducum florem evellere, atque hominem excindere. Imago Dei es, et imaginem quoque Dei alloqueris* (*Orat.* 32, n° 30). Oui, il s'agit de nos frères créés à l'image de Dieu, de nos frères pour lesquels le Christ est mort, dont l'âme doit nous être chère comme la nôtre ! Et pour exercer l'ironie de sa verve, il ne saurait être permis de tenter de douloureuses et cruelles expériences, comme si des êtres privés de raison étaient soumis au scalpel d'une main téméraire et inintelligente ! — *Experimentum in anima vili.*

IV. 4° Eclairer, selon la méthode des Pères, les mystères chrétiens par toutes les considérations de l'ordre naturel et surnaturel (3).

La raison n'aurait point découvert les mystères du Christianisme, et nos dogmes ne sont point le produit naturel du développement de l'esprit humain : vérité facile et nécessaire à démontrer. Mais les dogmes étant révélés, la raison se présente, et, toujours éclairée de la lumière divine, elle les étudie, elle les scrute, et le nuage qui les

(1) « In hoc autem profectu cognitionis maxime juvatur mens humana cum lumen ejus naturale nova illustratione confortatur, sicut est lumen fidei et doni sapientiæ. (S. Thomas, *in lib. de Trinit.* q. 1, art. 2.) Ratio hominis est perfecta dupliciter à Deo. Primo quidem naturali perfectione, secundum scilicet lumen naturale rationis : alio autem modo quodam supernaturali perfectione. (1ª 2ª, Q. 68, art. 2.) Dona gratiarum hoc modo naturæ adduntur quod eam non tollunt, sed magis perficiunt : unde et lumen fidei, quod nobis gratis infunditur, non destruit lumen naturalis cognitionis nobis naturaliter inditum... impossibile est quod ea quæ per fidem nobis traduntur divinitus, sint contraria his quæ per naturam nobis sunt indita. Oporteret, enim alterum esse falsum, et cum utrumque sit nobis a Deo, Deus esset nobis auctor falsitatis, quod est impossibile. Sed magis, cum in imperfectis inveniatur aliqua imitatio perfectorum, quamvis imperfecta, in his quæ per naturalem rationem cognoscuntur, sunt quædam similitudines eorum quæ per fidem tradita sunt. . . . Unde impossibile est quod ea quæ sunt philosophiæ sint contraria iis quæ sunt fidei, sed deficiunt ab eis ; continent tamen quasdam similitudines eorum, et quædam ad ea præambula, sicut natura præambula est ad gratiam (*In lib. de Trinit.* Q. 2, art. 3). »

(2) Sicut matutina lux crescendo desinit non quidem esse lux, sed esse lux matutina, ut ipsa aurora jam non sit aurora, ita humana intelligentia ex dilatationis suæ magnitudine quandoque accipit, ut ipsa jam non sit ipsa, non quidem ut non sit intelligentia, sed ut jam non sit humana, dum modo mirabili mutationeque incomprehensibili efficitur plus quam humana, dum gloriam Dei speculando, in eamdem imaginem transformatur a claritate in claritatem (Rich. S.-Victor, *Benj. maj.*, l. v, c. 9). »

(3) Dans l'édition de saint Thomas, donnée par les ordres de saint Pie V, on trouve avant les *Quæstiones quodlibetales*, une gravure qui représente un ange, en face du soleil, avec cet exergue : *Sic crede, Croyez ainsi.* — C'est le sens de notre 4ᵐᵉ §.

Digitized by Google

couvre prend tous les jours des teintes de plus en plus translucides. La clarté mystérieuse des vérités révélées devient pour les âmes où la science est unie à la sainteté, comme la clarté du soleil caché derrière une nuée obscure, clarté faible d'abord, mais progressive, pénétrant les ténébreuses opacités, y faisant jouer la lumière, et les rendant semblables à un cristal obscur dont l'intérieur s'éclairerait successivement d'un jour radieux. « C'est, dit saint Thomas, un avant-goût de la vision béatifique, *prælibatio quædam illius cognitionis quæ nos in futuro beatos facit*. Opusc. 2, *comp. theol.*, l. I, c. 2). C'est, dit saint Anselme, quelque chose d'intermédiaire entre la foi simple et la vision céleste, et plus on avance dans l'intelligence des mystères, plus on s'approche de la vision après laquelle nous soupirons tous (1). »

Il est impossible de lire quelque temps les Pères et les grands théologiens, sans éprouver ces tressaillements d'une âme avide de lumière, et que la science divine promène de clartés en clartés, ou du moins de clartés obscures en clartés plus lumineuses, et dont l'amour augmente avec le progrès de la lumière. A certaines heures d'oraison, car chez les saints l'oraison et l'étude se confondaient en un même acte presque permanent, il semble à l'intelligence humaine que ce qui reste de voile intermédiaire va se briser, et que la lumière pure commence à l'inonder : elle a avec Dieu, c'est-à-dire avec la vérité infinie, de ces relations intimes que saint Jean de La Croix appelle les contacts substantiels. C'est pour l'esprit et le cœur un avant-goût de la vue directe et immédiate, et si un léger voile était enlevé, ce serait presque le ciel : *Prælibatio quædam illius cognitionis quæ nos in futuro beatos facit* (2).

Il y aurait à faire un grand ouvrage (3) où la tradition catholique serait résumée, où les mystères seraient exposés avec toute l'exactitude de l'orthodoxie, puis éclairés par toutes les lumières de l'ordre naturel et surnaturel, et présentés au monde comme la plus belle synthèse de la théologie. Cet ouvrage donnerait à toutes les intelligences de bonne volonté, à tous les cœurs droits, l'avant-goût de la science de l'éternité. Ce serait, comme dit saint Anselme, une route intermédiaire entre la foi simple et la vision béatifique. Ce seraient comme de nouveaux cieux et une nouvelle terre où les esprits les plus exigeants trouveraient une vaste carrière à parcourir, une mer immense ouverte aux plus hardies investigations, un champ riche et fécond pour tous les produits de la science et du génie. L'âme s'arrêterait émerveillée à chaque nouvel horizon, et dans le ravissement de l'amour elle s'écrierait : O vérité catholique, vous êtes vraiment cette lumière dont nous parlent les livres saints, lumière splendide et progressive qui commence par l'aurore et se développe jusqu'au jour de la parfaite clarté, *justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem* (*Prov.* IV).

Nous persistons à croire que cet exposé serait la meilleure défense de la vérité, et que cette défense *par exposition* serait à tous égards beaucoup plus avantageuse que cette méthode de récriminations acerbes, violentes, pleines de fiel et d'aigreur, qui ne guérissent personne, produisent des réactions déplorables, et retardent souvent d'un siècle les progrès de la vérité dans les âmes. « Il ne faut point, dit saint Denis, s'indigner contre les mécréants, mais leur exposer avec charité les raisons de la foi, et résoudre leurs objections, de manière à produire la lumière dans leur âme. La douce et bienfaisante nature de Dieu, du sein de sa constante immobilité, laisse tomber sur les intelligences les salutaires rayons de sa lumière. Si, par l'abus de sa liberté, l'intelligence se détourne..., si elle se soustrait à la lumière, la lumière ne l'abandonne pas pour cela, mais elle continue à luire sur cette âme malade, et court se placer avec bonté sous son regard indocile ; ainsi l'hiérarque, à l'exemple de la Divinité, se montre toujours prêt à éclairer quiconque le désire. Son cœur est sans jalousie, ses lèvres n'ont point d'amers reproches pour ceux qui abandonnent la vérité... »

« Ne regardez pas, écrit le même saint, comme une victoire les invectives contre un culte, ou une opinion qui ne semble pas légitime... Il vaut mieux établir si bien la vérité, que les raisons dont vous l'appuierez soient complétement irréfutables... Pour moi, je ne sache pas avoir jamais disputé contre les Grecs ou d'autres errants : je suis convaincu qu'il suffit aux hommes de bien de connaître et d'exposer la vérité telle qu'elle est ; car dès qu'on l'au-

(1) Quoniam inter fidem et speciem intellectum, quem in hac vita capimus, esse medium intelligo, quanto aliquis ad illum proficit, tanto eum propinquare speciei, ad quem omnes anhelamus, existimo. (Anselm. *De fide trin. præfat.*)

(2) Vous avez très-bien indiqué les principes de ce paragraphe au t. I des *Dogmes catholiques*, p. 116-118, et vous les confirmez par un remarquable passage de saint Bonaventure. Ce saint docteur distingue trois classes d'hommes : les ennemis de la foi, les faibles et les parfaits ; et il indique comment les considérations rationnelles servent à confondre les premiers, à soutenir et à fortifier les seconds, et enfin à réjouir les derniers : car c'est, dit-il, une bien douce jouissance pour l'âme de comprendre ce qu'elle croit d'une foi parfaite. De là ces paroles de Bernard : Il n'est rien que nous comprenons plus volontiers que ce que nous tenons déjà par la foi (*I Sentent. Proœm.*). »

(3) Ces travaux existent, mais disséminés dans la tradition, ou bien exécutés partiellement : et d'ailleurs les besoins de chaque époque ne demandent-ils pas l'application de la maxime de saint Vincent de Lérins, *dicas non nova, sed nove?* — Le R. P. Lacordaire, dans quelques-unes de ses belles conférences, et l'auteur des *Dogmes catholiques*, pour ne pas citer d'autres noms, ont dignement rouvert la voie.

Digitized by Google

ra légitimement démontrée et clairement établie... tout ce qui lui est opposé tombera de lui-même devant l'immuable persistance de la vérité prouvée. »(*De Eccles. hier.*, c. 7, § 11, c. 2, § 3. — Epist. 6 et 7).

Mais reprenons l'enseignement des Pères sur la possibilité de scruter et d'éclairer dans une juste mesure les mystères chrétiens.

«Toute créature, dit saint Thomas, éprouve un mouvement qui la porte à s'assimiler à Dieu de plus en plus et autant qu'elle peut. Aussi l'esprit humain doit avoir un élan qui le sollicite à connaître Dieu de plus en plus et selon sa propre capacité. C'est pourquoi saint Hilaire dit : Sans pouvoir arriver au but, on est sûr d'avancer toujours, quand on poursuit avec une pieuse avidité les choses de l'infini. »

« Lorsqu'un homme a une volonté bien disposée à croire, il aime la vérité qu'il croit ; il cherche dans son esprit les raisons qui favorisent sa conviction, et il s'y attache pour la fortifier. Sous ce rapport la raison humaine, au lieu d'exclure le mérite de la foi, est au contraire le signe d'un mérite plus grand. C'est ainsi que dans les vertus morales, les passions conséquentes sont une preuve d'une volonté meilleure. Et lorsque saint Grégoire le Grand dit que la foi n'a pas de mérite, quand la raison humaine lui fournit des preuves, il suppose le cas d'un homme qui ne voudrait croire les vérités de la foi que pour le seul motif de la démonstration philosophique. — Quand l'Apôtre dit qu'il ne s'appuie pas sur les paroles de la sagesse humaine, il fait allusion à ceux qui s'appuieraient d'une *manière principale* sur les motifs de la sagesse humaine (1). »

« Les Apôtres, les saints Pères et les Docteurs, dit saint Anselme, ont écrit de belles pages touchant la raison de notre foi, pour nourrir l'intelligence de ceux qui, ayant le cœur purifié par la foi, trouvent leurs délices dans la raison même de la foi, raison qui, après la certitude de la foi, doit être l'objet de nos vifs désirs... Il faut que le chrétien, en adhérant avec fermeté à la foi, en l'aimant et en y conformant sa conduite, cherche humblement, autant qu'il le peut, la raison qui fait voir comment cela est (2). »

« Dans les choses qui appartiennent à la doctrine du salut et que nous ne pouvons pas comprendre encore, dit saint Augustin, il convient que la foi précède la raison (3). La foi purifie ainsi le cœur et le rend capable de recevoir et de soutenir *la lumière de la grande raison*. Voilà pourquoi il a été dit *raisonnablement* par le Prophète : *si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas.* Le Prophète a distingué ces deux choses et nous a conseillé de commencer par croire, afin d'arriver à comprendre ce que nous croyons... »

« L'homme qui, aidé de la vraie raison, comprend ce qu'il croyait seulement, doit être certainement préféré à celui qui en est à désirer comprendre ce qu'il croit. Si ce dernier n'avait pas même le désir de comprendre et pensait qu'il suffit de croire au lieu d'aspirer à l'intelligence, il prouverait qu'il ne sait pas à quoi sert la foi ; car la foi pieuse ne peut pas être sans l'espérance et la charité. C'est pourquoi l'homme fidèle doit croire ce qu'il ne voit pas encore, mais de manière à en espérer, à en aimer la vision(4) »

« L'âme des saints a un immense désir de toujours apprendre, dit saint Cyrille. — Courage donc, cherchons avec une énergie discrète la connaissance des mystères di-

(1) « Quælibet creatura movetur ad hoc quod Deo assimiletur plus et minus quantum potest ; et sic etiam humana mens debet semper moveri ad cognoscendum de Deo plus et plus secundum suum modum. Unde dicit Hilarius : Qui pie infinita persequitur, et si non contingat aliquando, tamen proficiet prodeundo. (S. Thomas, *In lib. de Trin.*, q. 2ª, art. 1). »

« Cum homo habet promptam voluntatem ad credendum, diligit veritatem creditam, et super ea excogitat et amplectitur, si quas rationes ad hoc invenire potest. Et quantum ad hoc, ratio humana non excludit meritum fidei, *sed est signum majoris meriti.* Sic etiam passio consequens in virtutibus moralibus est signum promptioris voluntatis. . Dicit Gregorius : *fides non habet meritum cui humana ratio præbet experimentum*... dicendum quod Gregorius loquitur in casu illo, quando homo non habet voluntatem credendi ea quæ sunt fidei, nisi propter rationem inductam (*Id.* 2 2, q. 2, art. 10.)—*Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, id est non inniitentes, sicut in principalibus mediis ad probandum, principiis humanæ sapientiæ, quæ secundum naturalem rationem procedit (*Id. in lib. de Div. nom.* c. 1, lect. 1). »

(2) Quamvis, post Apostolos, sancti Patres et Doctores nostri multi, tot et tanta de fidei nostræ ratione dicant..., ad pascendum eos qui, jam corde fide mundato, ejusdem fidei rationis, quam pos' ejus certitudinem debemus esurire. delectantur, .. nullum tamen reprehendendum arbitror, si fide stabilitus, in rationis ejus indagine se voluerit exercere... (debet Christianus) semper fidem indubitanter tenendo, amando et secundum illam vivendo, humiliter quantum potest, quærere rationem, quomodo sit (Anselm. *De fide Trinit.* Præfat. et c. 2). »

(3) Il s'agit ici du fidèle qui croit, et non pas de l'incrédule qui en est *aux préambules de la foi* : dans ce dernier cas, *rationis usus fidem præcedit.*

(4) « Ut ergo in quibusdam rebus ad doctrinam salutarem pertinentibus, quas ratione nondum percipere valemus, sed aliquando valebimus, fides præcedat rationem qua cor mundetur, ut magnæ rationis capiat et perferat lucem, hoc utique rationis est. Et ideo rationabiliter dictum est per Prophetam, *nisi credideritis, non intelligetis.* Ubi procul dubio discrevit hæc duo, deditque consilium quo prius credamus, ut id quod credimus intelligere valeamus... Porro autem qui vera rati me jam quod tantummodo credebat intelligit, profecto præponendus est ei qui cupit adhuc intelligere quod credit : si autem nec cupit, et ea quæ intelligenda sunt, credenda tantummodo existimat, cui rei fides prosit ignorat : nam pia fides sine spe et sine charitate esse non vult. Sic igitur homo fidelis debet credere quod nondum videt, ut visionem et speret et amet (Augustin. *Epist.* 120, n. 3, 8). »

Digitized by Google

vins. Soyons comme l'animal au flair pénétrant, allons à la chasse des vérités inconnues. — Ne dépouillons point notre esprit des grandes pensées; qu'il y ait dans notre âme, et pour la gloire de Dieu, une végétation luxuriante des plus belles choses: que notre science cherche à pénétrer la nature de la divine beauté, à jeter un regard lumineux dans les profondeurs mystérieuses et à s'enrichir de toutes les raisons de la foi. — La nature divine se manifeste, non pas aux regards du corps, mais à l'œil caché de l'intelligence: il en résulte un vif et ardent désir de la connaître, et d'attirer en soi, par des considérations de l'ordre intellectuel, les rayons de la contemplation divine (1). »

« Quand l'âme fidèle est appuyée sur la révélation, dit Richard de Saint-Victor, il lui arrive de toutes parts de nombreuses raisons, les preuves semblent se lever sous ses pas pour l'aider dans ses investigations, pour la confirmer dans ses découvertes, pour défendre la valeur de ses assertions. — Il faut entrer par la foi, mais ne point s'arrêter à l'entrée; il faut marcher toujours vers les profondeurs de la science, insister avec soin et avec énergie pour arriver par de continuels progrès à l'intelligence de ce que nous savons par la foi... Dans ce progrès on trouve une immense utilité; dans ces voies contemplatives il y a un souverain plaisir, une saveur délicieuse, une jouissance infinie (2). »

Telles sont, mon cher Monsieur, les idées que j'ai cru devoir exposer pour correspondre à votre désir: elles sont loin de renfermer un traité complet sur la matière, et je vous les envoie comme les pierres d'attente d'un travail plus important que je ne puis entreprendre. Je me suis appliqué aux points qui me paraissent les plus nécessaires à mettre en lumière aujourd'hui. Vous me pardonnerez mes longues citations; elles ont un double avantage: elles prouvent notre désir de suivre, au milieu de toutes les voix humaines qui souvent nous étourdissent, la grande tradition de l'Eglise catholique; elles sont la réponse anticipée et par voie d'autorité à ces esprits toujours prompts à condamner ce qui est en dehors de leurs systèmes préconçus.

Oui, nous appelons de tous nos vœux le jour où tous ceux qui méritent le nom de théologiens, laissant de stériles débats et des opinions irritantes, uniront leurs efforts pour exposer avec toute l'autorité de la science et toute la charité des âmes évangéliques, la doctrine de notre mère. Ce jour-là, il y aura une grande joie dans le ciel, et sur la terre les âmes de bonne volonté retrouveront la paix: ces âmes sont plus nombreuses peut-être qu'on ne le suppose; elles apparaîtront le jour où la paix dans une grande lumière se fera parmi les enfants de Dieu: *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde* (*Ezech.* x). Il appartient à la savante Université de Louvain de continuer plus que jamais à marcher dans les vastes sentiers de la tradition catholique; et ce sera une gloire pour vous, Monsieur l'abbé, d'avoir contribué à rendre à la science divine ses grands horizons: j'appliquerais volontiers à la théologie ce que le Prophète a dit de la loi de Dieu: « C'est une voie large et même trop large pour l'étroitesse de notre esprit, mais il est glorieux d'y marcher, *latum mandatum tuum nimis* (*Psal.* 118). *Gloria magna est sequi Dominum* (*Eccli.* 23).

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueusement dévoués.

† JEAN-FRANÇOIS,
Evêque de La Rochelle et de Saintes.

—

Discours de Mgr l'évêque d'Annecy, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer d'Aix-les-Bains à Annecy, en présence de Son Exc. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, dans les premiers jours de Juillet 1866.

Monsieur le ministre,

Dieu, qui distribue les biens et les richesses, a placé loin des grands centres et loin des grandes voies de communication le pays qui a l'honneur de vous recevoir aujourd'hui, Monsieur le ministre, et dont vous comblez la joie et la gratitude en venant, au nom de l'empereur, inaugurer le chemin de fer que nous devons à sa munificence.

Mais si le Ciel a ménagé à notre pays avec

(1) « Animus sanctorum discendi cupidissimus est (Cyrill. Alexand. *In Zach.* n. 28). » — « Agedum ergo nos acri et sobria mente rerum propositarum novitatem inquirentes, instar canum quibus odoratus est, incognitam adhuc et multis non comprehensam veritatem indagemus (Id. *De Trinit.* l. IV, t. VII. p. 910, éd. Migne). » — « Est autem conspicabilis suprema omnium natura, non corporis oculis, sed internis et absconditis intelligentiæ luminibus, quæ acrem et accuratam ingenerat curiositatem et radios Dei visionis, sensu majores, attrahit (*Contr. Julian.* l. I, p. 527). »

« Oportet itaque ut mentem in nobis habeamus non nudam et spoliatam rectis cogitationibus, sed veluti germinantem, et ad Dei honorem certissima omnium rerum pulcherrimarum scientia comptam, qua ipsam quoque divinam pulchritudinem cujusmodi sit pervestiget, et clare circumspiciat, quæ tanquam in profundo latent, et rectissimæ fidei rationes assequatur, ita ut de Deo cognitionem omni reprehensione vacantem percipere, et viam certissimam atque in primis laudandam ingredi valeat (Id. *De Ador. in spirit.* l. XVI, t. I, p. 1015). »

(2) Fideli menti, cum fuerit (revelationis) auxilio subnixa, multæ undique rationes occurrunt, multa denique argumenta emergunt, quæ eam in sua investigatione adjuvant, vel in sua inventione confirmant, vel in sua etiam assertione sententiam prolatam defendunt (Rich. S.-Vict. *Ben. maj.* l. IV, c. 5). » — « Oportet quidem per fidem intrare, nec tamen in ipso statim introitu subsistere, sed semper ad interiora et profundiora intelligentiæ properare, et cum omni studio et summa diligentia insistere, ut ad eorum intelligentiam quæ per fidem tenemus quotidianis incrementis proficere valeamus... in hac sane acquisitione summa utilitas, in eorum contemplatione summa jucunditas. Hæ sunt summæ divitiæ, hæ sempiternæ deliciæ, in horum gustu ultima dulcedo, in horum fruitione infinita delectatio (Id. *De Trinit.* l. I, c. 3). »

Digitized by Google

parcimonie les richesses qui font fleurir et qui aussi corrompent les nations, en retour il lui a prodigué les beautés et les grandeurs de la nature, qui sont un reflet si éclatant de la Divinité, et qui exercent sur toutes les facultés de l'homme un empire dont l'influence est aussi pure et morale qu'elle est puissante. Nos lacs, nos vallées, nos plateaux, nos collines et nos montagnes rivalisent avec tout ce qu'offrent de plus admirable et de plus admiré les plus beaux pays de l'Europe. Ce sont des sites variés à l'infini, tour à tour gracieux et sévères; ce sont des aspects grandioses, des spectacles imposants, devant lesquels les plus hautes intelligences restent saisies et muettes d'admiration; ce sont, dans la chaîne immense des Alpes, des coupoles, des pyramides, des aiguilles, qui se perdent dans les nues ou se détachent sur l'azur des cieux; ce sont des arêtes qui, de loin, semblables à une longue broderie, courent à l'horizon et que couronne, avec ses neiges éternelles, le mont Blanc, ce géant des monts européens.

A côté de ces beautés incomparables de la nature, les hommes avaient peu fait pour les travaux d'utilité publique et d'embellissement. Il faut, pour de telles œuvres, des ressources qui nous manquent, il faut une haute impulsion, une main forte et généreuse. Cette main que la Savoie semblait pressentir et attendre, elle la vit diriger la France dans les voies de la grandeur et de la prospérité, et déliée de ses serments par son souverain, à qui elle était fidèle, elle s'est, comme un seul homme, placée avec transport sous la garde de cette main puissante et lui a confié ses destinées nouvelles. Elle rentrait dans la grande famille qui avait été la sienne pendant de longs siècles, aux temps gaulois, aux temps de Clovis, de Charlemagne et de Napoléon Ier. Elle y rentrait comme un fils, qui, longtemps absent, vient reprendre sa place au foyer domestique. Elle y a été accueillie d'une manière digne de la France et de son auguste Chef. L'empereur, touché du témoignage de notre confiance, le plus beau qui puisse être donné et le plus glorieux pour un souverain, voulut que la Savoie, pour son joyeux avénement, reçût, en redevenant française, tous les avantages que les autres parties de l'empire n'avaient pu obtenir que du temps et du développement de la fortune publique.

Un essor et une activité jusqu'alors inconnus ont été imprimés aux travaux dans toutes les branches de l'administration publique. Des voies de communication, des routes nouvelles s'ouvrent de toute part, les anciennes se transforment et s'améliorent. Douze bâtiments départementaux ont été créés, et quatre cent cinquante autres édifices, maisons communales, églises, presbytères, écoles, salles d'asile, ont été ou construits ou restaurés. Ces nombreux et importants travaux, qui ont donné au pays une vie et une physionomie nouvelles, offrent un autre avantage non moins précieux et digne de notre reconnaissance : ils ont été exécutés sans produire une augmentation de l'impôt direct, qui, au contraire, est resté inférieur à ce qu'il était lors de l'annexion de la Savoie à la France.

L'empereur, dans sa munificence, a ordonné une œuvre plus grande encore : il a décrété le chemin de fer d'Aix à Annecy, merveilleuse voie que vous venez, Monsieur le ministre, en son nom, livrer aux progrès de la religion, des arts, des sciences, du commerce et de l'industrie. Ce nouveau bienfait est accueilli avec bonheur et acclamé avec transport par la ville d'Annecy, par les nombreuses populations qui nous entourent et tout le département, qui participe à la vie du centre et qui voit dans cette première ligne un gage de ses vives et nouvelles espérances. Ce beau jour est surtout un jour de bonheur pour le premier magistrat du département, qui voit dans cette grande satisfaction donnée à tous les intérêts comme un couronnement de tant de travaux, hâtés par son dévouement, son activité et sa laborieuse impulsion.

Cette voie prompte et facile sera un nouveau lien avec la France, une source féconde de richesses par l'échange de tous les biens et de tous les produits. Ce n'est plus l'annexion, c'est la fusion, c'est la communauté de vie et d'intérêts. Puisse-t-elle ouvrir une ère de prospérité toujours pure et constante ! Puisse-t-elle n'apporter jamais les maux qui désolent les familles et les Etats ! Puissent ces chars de feu ne s'égarer jamais dans leurs courses ! Puissent-ils s'élancer toujours rapides et dociles à la main qui les dirige !

Pour obtenir ces inappréciables faveurs du Ciel, je viens ajouter aux bienfaits de l'Empereur le bienfait de la bénédiction religieuse. Il est bon qu'à côté de cette ardente excitation de toutes les convoitises, la religion place ses divins enseignements qui éclairent, ses bénédictions qui protégent et qui sauvent. Ne faut-il pas un contre-poids à la force désordonnée qui entraîne vers la matière ? Et peut-on rappeler trop souvent à l'homme qu'il y a quelque chose de plus grand, de plus élevé que les richesses éphémères de la terre ?

La science elle-même a besoin de demander un abri à la religion. Je suis, j'aime à l'avouer, saisi d'admiration à la vue des merveilleuses découvertes de l'intelligence humaine, lorsque je vois l'homme dévorer l'espace, courir sur les mers à travers les flots soulevés par la tempête, lorsque je le vois transmettre sa pensée avec la rapidité de l'éclair; mais je suis saisi aussi de terreur lorsque je vois les éléments auparavant dociles se révolter, se retourner contre lui, le briser et l'immoler à leur fureur. Ah ! Messieurs, vous méritez bien de la société, lorsque vous exécutez et que vous mettez à son service vos admirables travaux; mais vous méritez bien aussi de l'humanité lorsque vous demandez à la religion de s'associer à votre sollicitude et de nous protéger.

Digitized by Google

Nous vous remercions, Monsieur le ministre, de cette religieuse pensée, comme nous vous remercions de tout ce que le département vous doit en travaux et en progrès.

Le Dieu qui veille sur la nature, sur les oiseaux dans les airs, sur les fleurs dans les champs, veille aussi sur l'homme qui invoque sa protection. Il commande à ses anges de le garder dans toutes ses voies, de le couvrir de leurs ailes et de le défendre contre tous les dangers.

Soyez donc toujours sous la garde et la protection divines, voie qui courez le long des pentes, qui côtoyez les abîmes ou qui vous plongez dans les entrailles de la terre! Allez, partez sans accidents, et ramenez d'une manière heureuse les habitants de nos chères contrées, de nos plaines et de nos montagnes; protégez tous les enfants de la France, notre patrie, soyez propices à tous, aux nationaux et aux étrangers!

En ce beau jour surtout, chars qui avez des ailes de feu, portez la reconnaissance et le dévouement de tout un pays à l'Auteur auguste de ce nouveau bienfait. Portez-lui nos vœux pour que la France soit toujours grande, heureuse et la fille aînée de l'Eglise, et portez-lui les prières ardentes que nous adressons au Ciel pour la gloire, la prospérité et le bonheur de l'Empereur de l'Impératrice et du Prince impérial.

Réponse de S. Exc. M. Béhic.

Monseigneur,

Il n'est pas de spectacle plus imposant que celui du prêtre étendant ses mains sur les grandes œuvres de l'industrie pour les bénir et appelant sur elles la faveur et la protection divines.

Cet assentiment donné par la religion aux efforts des hommes de travail ennoblit leur tâche, soutient leur courage et agrandit leur horizon en les élevant au-dessus des considérations purement matérielles. Que sommes-nous en effet, nous tous, ouvriers de toute sorte et de tous degrés, sinon les instruments dociles de Dieu qui trace à la civilisation sa marche, qui a marqué à l'humanité son but, et qui, pour l'y conduire, révèle successivement à la science les secrets de la nature, et dispense à l'homme, selon le besoin et selon les temps, le génie qui conçoit, l'esprit d'entreprise qui ose, l'activité, la force et l'intelligence qui exécutent.

Minime en apparence, l'œuvre actuelle, à cause de son caractère tout spécial, méritait cependant, Monseigneur, le précieux témoignage de sympathie qu'elle reçoit de Votre Grandeur.

Les quelques kilomètres du chemin de fer d'Aix à Annecy ne représentent pas seulement des relations locales devenues plus promptes et plus faciles, des transports à meilleur compte, en un mot, des satisfactions exclusivement économiques.

Ce modeste tronçon a une portée plus haute. C'est la France ancienne qui ouvre ses bras et s'élance vers la France nouvelle pour rendre plus intime, plus féconde, et, s'il est possible, plus indissoluble, l'union qu'elles ont volontairement contractée.

Il était juste, Monseigneur, que Votre Grandeur fît remonter au Chef de l'Etat le mérite de l'entreprise aujourd'hui achevée et donnât à l'Empereur et à sa dynastie populaire la première place dans ses bénédictions et ses prières; car l'Empereur, sans cesse en éveil sur les satisfactions que réclame le bien-être de son peuple dans toute l'étendue de son empire, réserve une part spéciale de cette puissante et haute sollicitude à ces intéressantes contrées, dont l'avenir a désormais ses racines au sein de l'une des plus glorieuses époques de sa propre histoire.

—

AVIS DE L'EDITEUR.

Nous couronnons ce livre et ces hautes Allocutions pontificales, par celles d'un simple curé de campagne, dont la piété et les sentiments nous semblent dignes de toute vénération.

EXHORTATIONS POUR L'ADMINISTRATION DES DERNIERS SACREMENTS.

Avant les sacrements.

Nous ne pouvons pas douter des devoirs qui nous obligent envers Dieu; il est notre Créateur et notre souverain Maître, il est notre principe et notre fin. Nous sommes sortis de lui, nous devons retourner à lui. Aussi, pour nous récompenser au delà de cette vie, avec quelle ardeur ne désire-t-il pas que nous remplissions fidèlement tous ses commandements: *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis* (*Psal.* CXVIII. 4). Mais combien d'infidélités on se permet envers les commandements du Seigneur, combien d'enfants prodigues qui quittent la maison paternelle pour s'égarer dans des contrées étrangères! heureux tous ceux qui rentrent en eux-mêmes pour regretter amèrement d'avoir offensé Dieu, le meilleur des pères, et qui disent: Je retournerai vers mon père; je lui dirai, mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi seulement comme un de vos serviteurs. Et aussitôt ce pécheur rentrera dans tous ses droits comme l'enfant prodigue, et sera parfaitement réconcilié avec Dieu.

Mais les justes eux-mêmes n'ont-ils rien à se reprocher? leur ferveur ne s'est-elle pas souvent ralentie dans le service de Dieu? ne l'ont-ils pas encore quelquefois offensé? Disons-nous donc tous sans exception: Nous aurions dû nous sacrifier entièrement pour Dieu, et nous ne l'avons pas fait; ah! du moins sur le lit de douleur et de mort faisons à Dieu un sacrifice entier de notre âme et de notre corps, abandonnons-lui ce corps; qu'il le traite comme il lui plaira, et que notre âme ne vive que pour Dieu. Ah! (mon cher frère) que ce soit là le précieux effet qu'opèrent en vous les sacrements de l'Eglise. L'onction sainte va vous adoucir vos maux et vous purifier

Digitized by Google

de toute tache, et ce sacré Viatique gardera votre âme pour la vie éternelle et bienheureuse en l'enflammant au plus haut degré d'amour pour Dieu.

Après les sacrements.

Il y avait chez l'ancien peuple plusieurs sacrifices qui sont, sous la nouvelle loi, remplacés par le saint sacrifice de la messe ; mais dans les premiers temps et sous les patriarches l'on ne connaissait et l'on ne pratiquait que l'holocauste, sacrifice où la victime était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu. Ce fut encore le dernier sacrifice de l'ancienne loi ; car lorsque le temple était assiégé par les Romains un holocauste brûlait sur l'autel. Comprenez, mon cher frère, cette figure qui vous exprime si bien l'état du chrétien. Dites : j'aurais dû, Seigneur, m'offrir entièrement à vous servir pendant toute ma vie, mais maintenant je veux réparer ma faute et mes négligences. Je n'ai pas de volonté propre, je m'offre tout entier à vous ; si vous me rendez la santé par la vertu des sacrements de l'Eglise, je vous servirai fidèlement. Si vous m'appelez à vous, je dirai comme Jésus au jardin des Olives : votre volonté, Seigneur, et non la mienne.

Entrons tous, chrétiens, dans ces pieux sentiments ; demandons-les à Dieu pour cet infirme qui nous est si cher, demandons-les à Dieu pour nous-mêmes, en sorte que nous puissions dire avec vérité comme l'apôtre des nations : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes entièrement à notre divin Sauveur.* (*Rom.* XIV, 8.)

EXHORTATIONS POUR LE BAPTÊME.

Première exhortation.—Demandons à Dieu un véritable esprit de foi pour comprendre la nécessité et les avantages du Baptême ; demandons à pénétrer dans la grandeur et dans l'excellence de ce sacrement autant que cela nous peut être accordé du ciel.

Il n'appartient qu'à Dieu seul de ne pouvoir pas pécher. Les créatures intelligentes, comme l'ange et l'homme tirés du néant, sont par cette défectuosité capables de faillir ; mais Dieu qui laisse les mauvais anges précipités dans l'abîme n'a point abandonné l'homme après sa prévarication dans Adam et Eve. Il a daigné envoyer à la terre un Sauveur qui nous a rétablis dans nos droits à l'héritage céleste. Mais l'ennemi du salut est toujours là pour nous perdre ; le ciel est un royaume à conquérir et qu'il faut mériter par nos bonnes œuvres. C'est ici que le ministre du sacrement de baptême et que les parrain et marraine ont des devoirs sacrés à remplir. Ce ministre par son pouvoir a imprimé à l'enfant un caractère ineffaçable de la foi sur les sacrés fonts où tous les chrétiens ont été si miséricordieusement régénérés, il doit alors demander au Tout-Puissant que la grâce d'innocence et d'adoption qui en est le précieux fruit ne s'efface pas de l'âme de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Eglise. Les parrain et marraine ont à veiller sur cet enfant quand il aura atteint l'âge de raison, afin de détourner de lui les périls dont il sera environné au milieu d'un monde corrupteur et corrompu. S'il venait, encore jeune à perdre ses parents, le parrain et la marraine devraient redoubler pour lui et de soins et de tendresse, se rappelant que c'est Notre-Seigneur qui est abandonné dans la personne des orphelins, de même qu'il souffre dans la personne des pauvres et des affligés.

Mais dans une œuvre aussi pieuse et aussi importante, nous ne pouvons pas réussir sans un secours particulier du Tout-Puissant. Implorons-le donc, afin que cet enfant se conduise en vrai chrétien et mérite ainsi d'être un jour compté parmi les élus du Seigneur.

Seconde exhortation. — Enfants d'un père coupable, esclaves du démon en naissant, ne nous plaignons pas de la corruption originelle, puisque Dieu fait éclater sur nous sa miséricorde par tous les glorieux titres dont nous revêt le baptême. C'est par cet auguste sacrement que nous devenons enfants de Dieu, enfants de l'Eglise, frères, membres de Notre-Seigneur et héritiers du ciel.

Ah ! qu'une étincelle de foi nous anime, et nous reconnaîtrons que tous les biens du monde ne sont rien en comparaison de cette haute dignité où le baptême nous élève.

1° Ces biens sont périssables et passagers ; on les possède très-peu de temps, et les peines, les inquiétudes viennent encore en troubler la jouissance, et tôt ou tard ils échappent nécessairement de nos mains mourantes.

2° Ces biens ne remédient à aucune de nos misères, ils contribuent même à les accroître. Que de riches et de grands qui n'usent des biens du monde que pour assouvir leurs passions, ruiner leur santé et se précipiter toujours plus avant dans l'abîme !

3° Ces biens sont compatibles avec les extrémités de la bassesse, je veux dire avec l'asservissement au démon et au péché, joug odieux, dur et accablant, qui fait pousser tant de gémissements et de plaintes amères à tous ceux que leur déplorable aveuglement en a chargés.

Quelle différence avec le baptême qui guérit nos principales misères ici-bas, et qui les guérira toutes en l'autre vie où l'âme fidèle doit être à jamais unie à Dieu, et par conséquent comblée de tous les biens !

1° Il nous sort de notre ignorance en nous obligeant à nous instruire des vérités saintes et à acquérir la science sacrée du salut qui est la première de toutes.

2° Il affaiblit en nous la concupiscence, nous obligeant à respecter en nous le temple du Seigneur ; il nous la fait même dominer pour nous conserver purs et saints au milieu du monde et de tous les périls que nous avons à courir.

3° Il sanctifie nos peines et nos infirmités, en nous faisant tout souffrir en union à la croix de Notre-Seigneur.

4° Il nous adoucit l'heure de la mort, parce qu'il nous donne droit à recevoir la sainte

Digitized by Google

Eucharistie, vrai pain des vivants, sacré viatique des âmes qui sortent de ce lieu de pèlerinage et d'exil.

5° Il communique à nos corps le germe de l'immortalité bienheureuse, et il nous ouvre le Ciel, où nous serons délivrés de tous les maux et enrichis de tous les biens.

Remercions Dieu qui vient d'accorder cette grâce à cet enfant; rappelons-nous que nous l'avons reçue à notre entrée dans le monde et faisons valoir ce précieux trésor. Prions donc pour nous et pour cet enfant; oui, prions que quand il aura atteint l'âge de raison, il s'attache à correspondre à la grâce du baptême, en se rendant fidèle à tous ses devoirs de chrétien.

Exhortation à faire au tribunal de la pénitence pour la communion pascale.

Une attention toute particulière est à donner à la communion pascale, parce qu'elle diffère de toutes celles que l'on peut faire dans le cours de l'année. Elle est en effet notre force, notre consolation dans le pèlerinage de cette vie. Les Israélites, avant de quitter l'Egypte pour entrer dans la terre promise, mangèrent l'agneau pascal en équipage et en costume de voyageurs, les reins ceints, des souliers aux pieds, un bâton à la main, enfin dans la posture de voyageurs. C'est une figure bien touchante de ce qui se passe dans l'Eglise; nous sommes en effet des pèlerins, des voyageurs; nous tendons à une meilleure patrie; fortifions alors nos âmes par la sainte Eucharistie que nous représente l'agneau pascal; adressons-nous avec confiance à Notre-Seigneur; disons-lui: Mon divin Sauveur, j'ai un grand voyage à faire; c'est celui qui conduit de cette terre d'exil et de douleur à la céleste patrie. Je suis déjà bien avancé dans ce voyage, plus encore que je ne me l'imagine. A quelque heure qu'arrive la mort, elle surprend; elle n'était point attendue. O mon Sauveur, qui voyez les peines que j'ai à souffrir, les tentations que j'ai à surmonter au milieu du monde, soyez ma consolation dans mes peines; soyez ma force dans les tentations.

Ayez pitié de mon âme. Vous devez la reconnaître, elle a été rachetée par l'effusion de votre précieux sang sur l'arbre de la croix; ne la laissez pas tomber en défaillance et conduisez-la au but de son voyage, qui est la gloire et la félicité des âmes justes dans le ciel.

Exhortation pour la célébration d'un mariage.

Il est, mon cher frère et ma chère sœur, une époque dans la vie où l'on peut se sentir appelé à traiter une affaire de la plus haute importance, affaire d'où résulte le bonheur ou le malheur temporel, et souvent même le salut ou la damnation éternelle. C'est quand il s'agit d'entrer dans l'état du mariage; on reconnaît alors ce que Dieu dit au moment qu'il tira le monde entier du néant et qu'il forma l'homme à son image et à sa ressemblance: Il n'est pas bon pour l'homme qu'il demeure seul; donnons-lui une aide, créons pour lui la femme. Dieu, par ces paroles, institua le mariage, que sous l'empire de la nouvelle loi il se proposait d'élever à la dignité de sacrement.

Pénétrez-vous de la vérité de cette institution divine du mariage, mon cher frère et ma chère sœur, afin de recevoir du ciel les secours qui vous sont nécessaires dans cet état que vous allez embrasser. Vous n'allégez pas votre fardeau, vous en prenez au contraire un autre plus difficile, plus lourd à porter.

Que de sérieuses et touchantes réflexions vous avez à produire! Que ne devez-vous pas vous dire l'un et l'autre!

Vivrons-nous dans cet esprit de paix, d'union, de bonne intelligence qui déjà sur cette terre de misère nous donne comme un avant-goût du bonheur du ciel, esprit de paix infiniment préférable à tous les biens du monde? C'est là en effet un fruit précieux des souffrances et de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'homme, avant la venue du Sauveur, était dominé par ses passions et par conséquent toujours en guerre avec lui-même. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en lui méritant la grâce de pouvoir les surmonter, lui donne moyen d'établir son âme dans la paix. Est-il rien de plus avantageux, et même de plus sanctifiant? Quelle différence entre un ménage où règne la paix chrétienne et un autre où l'on se livre à l'horreur des dissensions domestiques! L'un est une image du ciel, et l'autre nous présente le désordre, la confusion qui font de l'enfer le plus affreux séjour.

Si Dieu bénit notre mariage en nous donnant des enfants, seront-ils pieux et sages? feront-ils par leur bonne conduite notre joie, notre consolation? nous dédommageront-ils par leurs sentiments envers nous, par leur respect, par leur docilité, des peines que nous aurons prises pour les élever, des sacrifices que nous aurons faits pour leur éducation? Trouverons-nous en eux un appui, un soutien, si Dieu nous accorde de longs jours à passer sur la terre? car des enfants déréglés, irrévérents, accablent de chagrins cuisants un bon père, une bonne mère, tandis que des enfants respectueux et d'une conduite édifiante font la couronne de leur vieillesse. Que dis-je? ils les font asseoir sur un trône. Oui, c'est là un bonheur que peuvent leur envier les rois et les puissants du siècle.

Verrons-nous nos affaires temporelles prospérer ou aller en décadence? L'ordre, le travail, l'économie, la tempérance font la vraie richesse des familles. Une maison bien réglée est un objet d'envie pour ces hautes familles que l'abus des biens du monde précipite du faîte de la grandeur et de l'opulence dans un état vraiment déplorable. Heureux encore, quand on sait profiter de l'inconstance et des revers de la fortune pour se détacher du monde et aspirer avec plus d'ardeur aux biens éternels. Le saint homme Tobie disait à son fils: Que l'on vive dans la crainte de Dieu et l'amour, et l'on est toujours assez riche. Trouverons-nous dans notre mariage des moyens de

Digitized by Google

sanctification et de salut, ou serait-il, hélas ! un passage à l'éternité malheureuse ? Dieu ne nous a pas créés pour ce misérable monde ; c'est pour nous un lieu d'exil et de pèlerinage. D'ailleurs y trouverait-on l'abondance des biens et beaucoup de jouissances, il n'y a cependant rien là qui puisse raisonnablement nous attacher, parce qu'il n'y a rien de solide et de durable. Le patriarche Job n'appelait sa longue vie qu'un court pèlerinage. C'est vers le ciel que nous devons tendre sans cesse parce que c'est là que nous trouverons le terme de nos souffrances et le lieu de notre éternel et immuable repos. Rien de plus édifiant que des époux qui s'entendent pour servir Dieu avec ferveur et avec fidélité, et par là mériter au delà de cette vie la récompense promise aux âmes justes. Ils sont même d'un si bon exemple que tous ceux qui osent les décrier voudraient dans le fond du cœur leur ressembler et vivre comme eux, tant est puissant l'ascendant que donne la vertu ! Elle force ses ennemis mêmes à l'estimer et à la révérer.

Qui vous procurera, mon cher frère et ma chère sœur, ces biens si précieux ? qui détournera de vous ces maux si à redouter dont je viens de vous exposer l'intéressant tableau ? Vous ne l'ignorez pas, c'est le Tout-Puissant qui vous a créés, qui va vous unir, et qui ne demande qu'à vous bénir en cette vie et en l'autre. Achevez, Seigneur, en ces époux l'ouvrage que vous avez commencé ; préparez leurs cœurs à recevoir avec fruit la grâce du sacrement, et donnez-leur de pouvoir la conserver. Si ce feu sacré était près de s'éteindre, ah ! qu'ils prennent soin de le rallumer par la pratique des bonnes œuvres, afin qu'ils fassent rentrer au sein de leur famille vos bénédictions qui pourraient s'éloigner d'eux. Avec elles il n'y aura rien à leur désirer ; sans elles ils seraient toujours à plaindre. Ah ! que dans la suite ils correspondent fidèlement à cette grâce sacramentelle qui va leur être conférée en votre nom au pied de cet autel par votre ministre. Répandez alors, ô Dieu de bonté, dans leurs cœurs cet amour par lequel on vous sert avec zèle et l'on marche avec persévérance dans la voie de vos commandements, en sorte que leur mariage soit de ces mariages saints et heureux dont vous êtes l'auteur et qui n'unissent par un lien sacré les époux sur la terre, que pour les unir à jamais dans le ciel.

Exhortation pour un mariage.

Remercions le Seigneur, mon cher frère et ma chère sœur, de ce que dans sa miséricorde il a sous la nouvelle loi élevé le mariage à la dignité de sacrement. Il a rappelé ce contrat religieux à sa première origine ; il en a banni et tous les désordres qui le profanaient chez les païens, et ce qu'il s'était vu obligé d'accorder aux Juifs à cause de la dureté de leurs cœurs, c'est-à-dire il en a banni la polygamie et le divorce. Il en a fait une sainte union entre l'homme et la femme, union indissoluble, c'est-à-dire qui doit durer autant que la vie d'un des conjoints.

1° Admirons les grâces que la miséricorde divine accorde aux époux pour les préparer à ce sacrement. 2° Admirons les grâces qu'elle se plaît à répandre abondamment sur eux par la vertu du Sacrement.

Si vous avez bien vécu jusqu'à présent, voyez dans les bons sentiments dont vous pouvez être animés, une excellente préparation au sacrement de mariage et une récompense dont Dieu a voulu vous favoriser. Les saintes Ecritures nous apprennent qu'une femme sage et pieuse est un bien que l'homme ne saurait assez estimer. Tout vient de Dieu, nous ne sommes riches que par ses dons ; car s'il nous abandonnait, nous tomberions dans la plus affreuse indigence. Cependant il est dit par l'Esprit-Saint : Les richesses sont données par les parents ; mais une épouse sage et pieuse est un don particulier du Seigneur. C'est en effet une compagne à laquelle un époux peut confier ses plus secrètes pensées, une compagne qui ne fait avec lui qu'un esprit, un cœur et une âme, et dans laquelle il trouve en quelque façon le moyen de renaître par les enfants qu'elle lui donne et qu'elle prend le soin si touchant de former à la piété et à la vertu. Oh ! le bel éloge que l'Esprit-Saint fait de la femme forte ! Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, elle veille sans cesse sur ses serviteurs et sur toute sa maison. La culture de ses champs et de ses vignes, c'est-à-dire tous les travaux qui peuvent l'occuper ne laissent rien à désirer, tant elle sait parfaitement s'en acquitter ! Aussi a-t-elle le moyen d'ouvrir sa main à l'indigent. Les paroles de sagesse sortent avec abondance de sa bouche, son époux reçoit des hommages dans les assemblées à cause de la bonne réputation dont elle jouit. Les attraits, la beauté, la fleur de la jeunesse s'effacent avec le temps ; mais la femme qui conserve l'amour et la crainte de Dieu dans le cœur ne cessera pas en tous les temps d'être comblée d'éloges. Qui serait, en effet, capable d'exprimer tout ce que peut la femme forte au sein du foyer domestique ? Dans les temps de scandale et d'impiété elle ranime la foi dans le cœur de tous les membres de la famille pour les exciter à se montrer fermes et à obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes. Dans les temps de paix et de tranquillité elle nourrit cette foi par ses paroles et encore plus par ses édifiants exemples, afin que ce feu sacré ne vienne jamais à se ralentir ou à s'éteindre. Enfin, quoi qu'il arrive, elle est véritablement l'ange de la maison.

Que dirons-nous maintenant d'un homme sage et craignant Dieu ? Il est de même pour toute la famille un vrai trésor : n'est-ce pas en effet un appui pour la femme qui trouve en lui le secours dans ses peines, le soulagement dans ses maux, le conseil dans ses doutes, l'exemple dans toute sa conduite. Il est le maître de la maison ; mais

Digitized by Google

s'il comprend bien toute l'étendue de ses devoirs, il ne fera jamais qu'un bon usage de son autorité.

Oh ! le bel éloge que l'Esprit-Saint fait de Tobie : Jeune encore, dit-il, dans toutes ses actions il ne faisait rien paraître qui tînt de l'enfance (*Tob.* IV). C'est qu'à l'époque de la jeunesse où les esprits légers et étourdis ne songent qu'à se divertir et à se dérégler, il faut faire attention que l'on aura pour partage la vocation commune et presque universelle qui est d'entrer dans l'état du mariage. Le fardeau des devoirs et des peines ne sera pas allégé, on ne fera au contraire qu'ajouter à ce poids presque toujours accablant pour tous ceux qui n'ont ni la crainte ni l'amour de Dieu dans le cœur. Il y a aussi des grâces particulières attachées à cet état, et il faut de bonne heure se disposer à y correspondre. Mais peut-il y avoir une meilleure préparation à l'état de mariage qu'une jeunesse passée dans la pratique de la sagesse ? Ainsi toutes ces bonnes dispositions ne s'acquièrent pas en un jour, elles sont le fruit du temps, mais quand on les apporte, combien ne doit-on pas espérer de la bonté, et de la miséricorde du Seigneur ?

C'est que le mariage est toujours béni de Dieu, quand le mari et la femme sont unis non-seulement par le sacrement, mais encore par la vertu et par la piété. Ils sont l'exemple et l'appui l'un de l'autre, en s'excitant à la pratique des principales vertus chrétiennes. S'ils ont quelquefois à souffrir des tribulations, ce n'est que pour les sanctifier par la patience. Il les font servir à s'enrichir de mérites devant Dieu. La grâce qu'ils ont reçue dans le sacrement les console et les fortifie. S'ils ne rencontrent pas dans le mariage ces avantages temporels dont les mondains font souvent un abus déplorable, ils y trouvent la paix et la joie que produit la bonne conscience. N'est-ce pas là le bien le plus précieux ? N'est-il pas au-dessus de toutes les richesses de la terre ? Car Dieu étend sur eux sa main bienfaisante et protectrice, parce que ce bon Maître n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs. Dieu les anime, les remplit de force par l'espérance des biens éternels, Dieu leur montre la couronne de gloire et d'immortalité qui leur est préparée dans le ciel. Aussi le saint homme Tobie disait à la vertueuse Sara, son épouse : Nous attendons un autre sort que les païens au delà de cette vie ; voilà pourquoi nous ne devons pas nous conduire ni vivre comme eux dans l'état de mariage.

Oh ! plus les temps deviennent mauvais, plus les désordres et les scandales de tout genre se multiplient et font des ravages dans le champ du Seigneur, plus aussi il faut remonter aux temps antiques pour arrêter nos regards sur nos pères dans la foi, et nous attacher à les prendre pour modèles. C'est en effet en marchant sur leurs traces que nous vivrons dans l'amour et la crainte du Seigneur, pour mériter au delà de cette courte et misérable vie la récompense des âmes justes.

Sandoy (Marne), avril 1866.

Exhortation pour la célébration d'un mariage en secondes noces.

On ne peut assez admirer, mon cher frère et ma chère sœur, la sagesse de la doctrine de l'Eglise et la tendresse maternelle de sa conduite dans tout ce qui concerne le sacrement de mariage. L'Eglise prend, dans cette affaire si importante, un soin tout particulier de ses enfants.

L'Eglise, il est vrai, fait un mérite de l'état de viduité ; elle enseigne qu'il est plus parfait que celui du mariage. Elle donne à envier le sort d'une sainte veuve qui ne veut point d'autre époux que Notre-Seigneur Jésus-Christ, souverain maître, auquel on la voit avec édification se consacrer entièrement. Mais l'Eglise ne condamne pas les secondes noces ; au contraire, de tout temps elle éleva fortement la voix contre les hérétiques, qui, affectant un certain rigorisme afin de se donner du crédit et de l'éclat, osaient, dans leur faux zèle, les repousser.

Les secondes noces conviennent surtout aux hommes qui, à cause de leurs goûts, de leurs habitudes et de leurs travaux, ne peuvent pas s'occuper des soins du ménage. C'est pour eux que Dieu dit à la mémorable époque de la création de l'Univers : Il n'est pas bon pour l'homme de demeurer seul ; donnons-lui une aide, créons pour lui la femme. Les secondes noces peuvent de même convenir aux femmes, mais d'une autre manière : c'est quand elles sentent la nécessité d'être éclairées et secourues pour le règlement et le maniement de leurs affaires temporelles et d'être principalement assistées pour l'éducation de leurs enfants, leur voix ayant de la peine à se faire entendre, et la force leur manquant souvent pour les détourner du mal et les porter au bien.

L'Eglise, en tendre mère, laisse à chacun de ses enfants suivre sa vocation, et les invite quand ils changent d'état, à consulter la volonté de Dieu ; car c'est en l'accomplissant avec fidélité que les bénédictions du ciel accompagneront partout nos pas. Si les secondes noces succèdent à un mariage qui était heureux et bien assorti, faut-il ne plus rien attendre et s'effrayer de l'avenir ? Mais Dieu n'est-il pas infiniment riche en miséricordes ? Ses trésors ne sont-ils pas inépuisables ? Ne peut-il pas alors bénir un second mariage, et quelquefois même lui faire surpasser en bonheur le premier ? Isaac après avoir béni Jacob avait encore en réserve des bénédictions pour Esaü son autre fils.

Si c'est à un mariage malheureux par plusieurs circonstances affligeantes que succèdent les secondes noces, ah ! certes, c'est alors que loin de se désespérer il faut entrer dans une généreuse et chrétienne confiance. C'est alors qu'il faut considérer comme Dieu sait compatir à nos maux et comme il se

Digitized by Google

plaît à les soulager. Combien en effet d'époux qui, convolant à de secondes noces, purent s'appliquer ces paroles du Psalmiste : « Autant les peines que j'avais à souffrir affligeaient mon âme, autant aussi, Dieu de bonté, vos consolations soutiennent et réjouissent cette âme qui avait eu à subir de si rudes épreuves. »

Quels nobles et pieux sentiments que tous ceux qui animent le cœur d'un chrétien religieusement soumis à la sainte volonté de Dieu, et attendant tout de sa bonté paternelle! Il est calme, tranquille en quelque position qu'il se trouve. S'il a des peines, il les offre à Dieu en expiation de ses fautes; il les fait servir à se conformer à Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre divin modèle. S'il est content et réjoui, il s'en applaudit; mais il ne s'y arrête pas, parce qu'il ne voit là qu'un échantillon de la suprême félicité que Dieu lui prépare au delà de cette vie.

Plaise au Ciel, mon cher frère et ma chère sœur, de vous remplir de ces bonnes dispositions, afin que dans le nœud sacré qui va vous unir, Dieu trouve sa gloire par votre fidélité à le servir, et que vous trouviez aussi là l'un et l'autre, en récompense de cette fidélité, votre bonheur temporel et éternel.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS SUR LES EXORCISMES. 9

I. Rome. (*Rituale romanum Pauli V, Pont.-Max., jussu editum, et a Benedicto XIV auctum, et castigatum.*)
De exorcizandis obsessis a dæmonio. 9
II. Paris. (*Rituel* de 1839.)
De exorcizandis energumenis, seu a dæmone vexatis. 12
III. Amiens. (*Rituel* de 1784, in-4°.)
Instruction sur les Exorcismes (commune avec les Rituels d'Angers (1828 et 1849); d'Evreux (1741); de Limoges (1783); de Luçon (1828); de Montauban (1785); de Poitiers (1697); de La Rochelle (1829); de Troyes (1768 et 1847). 16
IV. Arras. (*Rituel*, de 1826, grand in-4°.)
De exorcismis. 17
De iis quæ ab exorcista observari debent. 17
De iis quorum admonendi sunt, qui a dæmone affliguntur. 21
V. Auch, archevêché. (*Rituel* de 1751, in 4°.)
Instruction sur les exorcismes. 21
VI. Avignon, archevêché (Le *Rituel* d'Avignon de 1858 reproduit textuellement les Instructions latines du Rituel romain, ainsi que les Rituels de Bayeux (1744); de Boulogne (1617); de Chartres (1689); de Coutances (1777); de Langres (1842); d'Orléans (1822); de Reims (1848); de Rennes (1839); de Rodez (1668); de Saint-Dié (1854); de Versailles (1854). 26
VII. Beauvais. (*Rituel*, de 1783, in-4°. — Instruction commune avec le Rituel de Tours, de 1785.)
De exorcismis. 26
VIII. Belley (*Rituel de Belley*, 3 vol. in-12.)
De exorcizandis et energumenis seu a dæmone vexatis. 27
IX. Blois. (*Rituel*, de 1730, in-4°.)
Des exorcismes. 28
X. Bordeaux, archevêché. (*Rituel*, de 1728, in-4°.)
Instruction sur les exorcismes. 32
XI. Bourges, archevêché. — (*Rituel*, de 1746, 2 part. in-4°.)
Des exorcismes. — Instruction commune avec les Rituels de Lyon (1787), du Mans (1775); de Meaux (1754). 36
XII. Bruges. (*Rituel*, de 1848, grand in-4°.)
Des exorcismes. 37
De exorcizandis energumenis. 37
De exorcizandis maleficiatis. 39
XIII. Cambrai, archevêché. (*Rituel* de 1779, in 4°.)
De exorcizandis obsessis a dæmone. 40
XIV. Clermont. (*Rituel*, de 1833, grand in-4°.)
Instruction sur l'exorcisme (commune avec les Rituels de Sens (1694), de Tarbes (1701), de Toul (1700), de Toulouse (1712). 42
XV. Liége. (*Rituel*, de 1782 et de 1862, grand in-4°.)
De exorcismis. — § 1. Quid sit exorcismus. 45
§ 2. Instructio ad exorcistas. 46
XVI. Mende. (*Rituel*, de 1835.)
Manière d'exorciser les possédés ou autres personnes tourmentées de l'esprit malin. 46
XVII. Metz. (*Rituel*, de 1713, in-4°.)
De exorcizandis energumenis. 48
XVIII. Nantes. (*Rituel*, de 1776.)
De exorcizandis energumenis, seu a dæmonio vexatis. 48
De prærequisitis ad sacram exorcistæ functionem. 48
XIX. Rouen, archevêché. (*Rituel*, de 1739, in-4°.)
De exorcismis et adjurationibus. (Instruction commune avec les Rituels de Seez, de 1744, et de Strasbourg, de 1824.) 49
De exorcizandis energumenis, seu a dæmone vexatis. 49
XX. Soissons. (*Rituel*, de 1758, in 4°.)
Des exorcismes. 49
XXI. Toulouse. (*Rituel*, de 1782, in-4°.)
Des exorcismes. 50
XXII. Tournay. (*Rituel*, de 1858, 2 vol. in-4°.)
Instruction sur les exorcismes. 51
§ 1. De exorcismis. 51
§ 2. De exorcizandis energumenis. 51
§ 3. De exorcizandis maleficiatis. 53
XXIII. Verdun. (*Rituel*, de 1691, in-4°.)
Bénédictions avec exorcismes. 54

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS POUR LES BÉNÉDICTIONS. — BÉNÉDICTION DES CLOCHES.

I. Amiens. (*Rituel*, de 1784, 2 part. in-4°.)
Instruction sur les bénédictions en général. (Cette Instruction et la Bénédiction qui la suit sont communes avec les Rituels d'Angers (de 1828 et de 1849), de Carcassonne (1764), de Clermont (1833), d'Evreux (1741), de Limoges (1774), du Mans (1775), de Montauban (1785), de Poitiers (1766), de Rouen (1739), de Sée,

Digitized by Google

(1744), de Soissons (1755), de Toulouse (1782), de Troyes (1768). 55
Des Bénédictions en usage dans l'Eglise. 55
Instruction sur la Bénédiction des cloches. 56
Bénédiction du métal. 58
Bénédiction de la cloche. 59
Exhortation sur cette cérémonie. 59
II. Autun. (*Rituel*, de 1841.)
Instruction sur les bénédictions en général. 61
III. Bayeux. (*Rituel*, de 1744, in-4°.)
De Benedictionibus. (Cette Instruction est commune avec les Rituels de Coutances (1777) et de Strasbourg (1824). L'Exhortation qui la suit dans les trois Rituels, est celle du diocèse d'Amiens, donnée col. 59 à 61.) 62
IV. Beauvais. (*Rituel*, de 1783, in-4°.)
Ordre pour la bénédiction de la cloche 64
Exhortation avant de procéder à cette bénédiction. 65
V. Belley. (*Rituel de Belley*, 5 vol. in-12.)
Bénédiction d'une cloche. Ordre pour cette cérémonie. 66
Instruction sur la bénédiction ou consécration des cloches. 67
VI. Bourges, archevêché (*Rituel*, de 1746)
Bénédiction des cloches. Instruction et Exhortation. 68
VII. Lyon, archevêché. (*Rituel*, de 1787, 2 part. in 4°. — L'exhortation pour la bénédiction d'une cloche est celle du Rituel de Belley, ci-dessus.)
VIII. Paris, archevêché. *Rituel*, de 1839.)
De Benedictione campanarum. 69
Exhortation sur la bénédiction ou consécration des cloches. 71
IX. Périgueux. (*Rituel*, de 1827, in-4.)
Instruction sur la bénédiction des cloches. 72
Campanarum antiquitas et mysteria. 74
X. Perpignan (*Rituel*, de 1843. — Son Exhortation pour la bénédiction d'une cloche est celle du Rituel de Belley.)
XI. Tours, archevêché. (*Rituel*, de 1785, in-4.)
De Benedictionibus. 75
XII. Verdun. (*Rituel*, de 1691, in-4.)
Instruction sur les bénédictions. 79

Bénédiction des champs.
Amiens. (*Rituel*, de 1784, 2 part. in-4.)
Bénédiction des champs pour en chasser les animaux ou insectes qui nuisent aux biens de la terre. 79
Exhortation. 79
Ordre pour la bénédiction des champs. 81

Bénédiction des cierges.
Amiens. (*Rituel*, de 1784, 2 part. in-4.)
Bénédiction des cierges hors le jour de la Purification. — Instruction commune avec le Rituel de Meaux, de 1734. 83

Bénédiction des tableaux d'un chemin de la croix.
Belley. (*Rituel de Belley*, par Mgr Devie, 5 vol. in-12.)
Instruction pour l'établissement du Chemin de la Croix. 83
Ordre pour l'érection du *Via Crucis*. 87

Bénédiction des drapeaux.
Clermont. (*Rituel*, de 1833, in-4.)
Instruction sur la bénédiction des drapeaux ou étendards militaires. 89

Bénédiction des enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison.
Angers. (*Rituels*, de 1828 et de 1849. — Ordre commun avec les Rituels de Luçon, de 1828, de La Rochelle, de 1829, etc.) 89
Exhortation pour la cérémonie de la bénédiction des enfants. 89
Avis aux mères des enfants qui ont reçu la bénédiction. 91
Bénédiction des enfants dangereusement malades. 92
Cérémonies et prières pour la première communion des enfants. (Rituel de Belley.) 94
Cérémonies et prières pour la translation des reliques. (Rituel de Belley). 98
Instruction sur la consécration des églises. (Rituel de Belley.) 100
Article premier. — Observations générales sur la Dédicace ou Consécration des églises. 100
Art. II. — Ce qu'il faut préparer et prévoir avant la consécration. 105
Art. III. — Ordre des cérémonies et des prières qui ont lieu quand on consacre une église ou un autel. 106

Bénédiction de l'eau.
Instruction sur l'eau bénite, tirée du Rituel de Chartres, de 1689. 109
Autre Instruction, tirée du Rituel de Périgueux, de 1827. 111
Aquæ benedictæ mysteria. 113
Troisième Instruction sur l'eau benite, tirée du Rituel de Toulon. 115

Bénédiction du pain.
Instruction sur le pain bénit, prise du Rituel de Toulon. 119
Autre instruction sur le pain bénit, prise du Rituel d'Amiens de 1784. 123
Courte exhortation sur l'usage du pain bénit, extraite du Rituel de Chartres de 1689. 125
Instruction sur le pain bénit et l'offrande. (Rituel de Périgueux, de 1827. 125
Panis benedicti antiquitas et mysteria. 127

Bénédiction des pèlerins.
Ordre pour la bénédiction des pèlerins qui vont par dévotion à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques en Galice, et autres lieux saints. (Rituel d'Amiens, de 1784 ; de Meaux, 1754, etc.) 129
Bénédiction des pèlerins après leur retour. 130

Essais d'exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique, des sacrements de baptême, de l'extrême-onction et du mariage, avec divers motifs et actes pour la consolation des malades et des mourants; et quelques exhortations pour les fiançailles. Par un prêtre de l'Oratoire. 131
Avertissement. 131
Approbations. 135
Exhortations avant et après l'administration du très-saint Viatique. Pour le Propre du temps. 137
Pour le premier dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : *Luc.* xxi, 25 à 33. 137
Pour le même Dimanche de l'Avent, la même semaine, sur le même Evangile. 138
Pour le second Dimanche de l'Avent et dans la semaine, sur l'Evangile : *Matth.* xi 2 à 10. 138
Pour le même Dimanche, la même semaine, et sur le même Evangile. 195
Pour le troisième Dimanche de l'Avent, et dans la semaine, sur l'Evangile : *Jean.* i, 12 à 28. 140
Pour le troisième Dimanche de l'Avent et dans la semaine, sur l'Evangile : *Jean.* 19 à 28. 141
Pour le quatrième Dimanche de l'Avent et dans la semaine ; sur les antiennes : *O Sapientia*, etc., *O Adonaï*, etc., et les autres qu'on dit avant le *Magnificat*. 142
Pour la veille, la fête, et l'octave de Noël. 142
Pour la fête de Noël et dans l'octave. 143
Pour le même jour et pour le même temps. 144
Pour la fête et pour le dernier jour de l'octave de saint Etienne. 144
Pour la fête et pour le dernier jour de l'octave de saint Jean, apôtre. 145
Pour la fête et pour le dernier jour de l'octave des saints Innocents. 146
Pour la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusques à la veille de son Epiphanie. 147
Pour la veille, la fête et l'octave de l'Epiphanie de Notre Seigneur Jésus-Christ. 148
Pour le dimanche de la Septuagésime et dans la semaine. 152
Pour le dimanche de la Sexagésime et dans la semaine. 155
Pour le Dimanche de la Quinquagésime et pour les deux jours suivants. 154 et 155
Pour le saint jour des Cendres. 156 et 157
Pour le 1er Dimanche de Carême et dans la semaine. 157
Pour le jeudi saint et pour l'octave de Pâques. 158 et 159
Pour le vendredi saint et pour l'octave de Pâques. 159
Pour un grand pécheur dans l'octave de Pâques. 160
Pour le saint jour de Pâques et dans l'octave. 160 à 161
Pour les trois jours des Rogations. 162
Pour les trois jours des Rogations, le matin seulement. 163 et 164
Pour la veille, la fête et l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 164 à 167
Pour la veille, la fête et l'octave de la Pentecôte. 167 à 169
Pour la fête de la très-sainte Trinité, jusques à la veille de la Fête-Dieu. 169 à 171
Pour la Fête-Dieu et dans l'octave. 171 à 176
(Pour les Dimanches et les semaines qui n'ont point.

Digitized by Google

d'Exhortations particulières, on peut se servir de quelqu'une de celles qui sont entre les Exhortations générales, qui ait du rapport avec l'évangile du Dimanche de la semaine où l'on se trouve ; comme Jésus-Christ Pasteur, lorsqu'on lit l'Evangile du bon Pasteur, etc.)

PROPRE DES SAINTS.

Novembre. — Pour la fête de saint André, apôtre. 30 Novembre. 175 à 178
Décembre. — Pour la fête de saint François-Xavier, confesseur. 3 Décembre. 178 à 179
Pour la fête de saint Nicolas, Evêque de Myre. 6 Décembre. 180
Pour la fête de saint Ambroise, Evêque et docteur de l'Eglise. 7 Décembre. 180
Pour la fête de la Conception de la très-sainte Vierge. 8 Décembre. 181 et 182
Pour la fête de sainte Luce, vierge et martyre. 13 Décembre. 183
Pour la fête de saint Thomas, apôtre. 21 Décembre. 183 à 185
Janvier. — Pour la fête de saint Antoine, abbé. 16 Janvier. 185 et 186
Pour la fête de sainte Agnès, vierge et martyre. 21 Janvier. 186
Pour la fête de la Conversion de saint Paul, apôtre. 25 Janvier. 187 à 189
Pour la fête de saint Jean Chrysostome, Evêque et docteur de l'Eglise. 27 Janvier. 189
Pour la fête de saint François de Sales, Evêque de Genève. 29 janvier. 189 et 190
Février. — Pour la fête de saint Ignace, Evêque et martyr. 1er Février. 190
Pour la fête de la Purification de la très-sainte Vierge. 2 Février. 191 à 193
Pour la fête de sainte Agathe, vierge et martyre. 5 Février. 193
Pour la fête de saint Mathias, apôtre. 24 ou 25 Février. 194 et 195
Mars. — Pour la fête de saint Thomas, docteur de l'Eglise. 7 Mars. 196 à 198
Pour la fête de sainte Françoise, veuve. 9 Mars. 198 et 199
Pour la fête de saint Grégoire, pape et docteur de l'Eglise. 12 Mars. 199
Pour la fête de saint Joseph, Epoux de la très-sainte Vierge. 19 Mars. 200 et 201
Pour la fête de saint Joachim, père de la très-sainte Vierge. 20 Mars. 201
Pour la fête de saint Benoît, abbé. 21 Mars. 202
Pour la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. 25 Mars. 202 à 204
Avril. — Pour la fête de saint François de Paule, confesseur. 2 Avril. 204 et 205
Pour la fête de saint Marc, évangéliste. 25 Avril. 205 à 207
Pour la fête de sainte Catherine de Sienne, vierge. 30 Avril. 207
Mai. — Pour la fête des Apôtres saint Philippe et saint Jacques. 1er Mai. 207 à 209
Pour la fête de l'Invention de la sainte Croix. 3 Mai. 209 et 210
Juin. — Pour la fête de saint Barnabé, apôtre. 11 Juin. 210 à 212
Pour la fête et pour l'Octave de saint Jean-Baptiste. 24 Juin. 212 et 213
Pour la fête et pour l'Octave des Apôtres saint Pierre et saint Paul. 29 Juin. 213 à 215
Juillet. — Pour la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge. 2 Juillet. 215 et 216
Pour la fête de sainte Elizabeth, reine de Portugal. 8 Juillet. 216
Pour la fête de saint Bonaventure, Evêque, cardinal et docteur de l'Eglise, 14 juillet. 217
Pour la fête de sainte Marie-Madeleine. 22 Juillet. 218 à 220
Pour la fête de saint Jacques, apôtre. 25 Juillet. 220
Pour la fête de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge. 26 Juillet. 220 à 222
Pour la fête de sainte Marthe, vierge. 29 Juillet. 222
Pour la fête de saint Ignace de Loyola, confesseur. 31 juillet. 222 à 224
Août. — Pour la fête de l'Invention de saint Etienne. 3 Août. 224
Pour la fête de saint Dominique, confesseur. 4 Août. 224 et 225
Pour la fête de la Transfiguration de N. S. J. C. 6 Août. 225 à 227
Pour la fête et pour l'Octave de saint Laurent, martyr. 10 Août. 227 à 229
Pour la fête de sainte Claire, vierge. 12 Août. 229 à 231
Pour la fête et pour l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge. 15 Août. 231 à 234
Pour la fête de saint Bernard, abbé. 20 Août. 234 et 235
Pour la fête de saint Barthélemi, apôtre. 24 Août. 236 et 237
Pour la fête de saint Louis, roi de France. 25 Août. 237
Pour la fête de saint Augustin, Evêque et docteur de l'Eglise. 28 Août. 238 et 239
Pour la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste. 29 Août. 239 et 240
Septembre. — Pour la fête et pour l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. 8 Septembre. 240 à 242
Pour la fete de l'Exaltation de la sainte Croix. 14 Septembre. 242 et 243
Pour la fête des Stigmates de saint François. 17 Septembre. 243
Pour la fête de saint Matthieu, apôtre et Evangéliste. 21 Septembre. 243 à 245
Pour la fête de la Dédicace de saint Michel, archange. 29 Septembre. 245 et 246
Pour la fête de saint Jérôme, docteur de l'Eglise. 30 Septembre. 246 et 247
Octobre. — Pour la fête des saints Anges Gardiens. 2 Octobre. 247 à 249
Pour la fête de saint François d'Assise, confesseur. 4 Octobre. 249 et 250
Pour la fête de saint Bruno, confesseur. 6 Octobre. 250
Pour la fête de sainte Brigide, veuve. 8 Octobre. 251
Pour la fête de sainte Thérèse, vierge. 15 Octobre. 251 à 253
Pour la fête de saint Luc, Evangéliste. 18 Octobre. 253 à 255
Pour la fête des apôtres saint Simon et saint Jude. 28 Octobre. 255
Novembre. — Pour la fête et pour l'octave de Tous les Saints. 1er Novembre. 256 et 257
Pour le jour de la Commémoration de tous les fidèles trépassés. 2 Novembre. 257
Pour la fête de saint Charles, évêque et cardinal. 4 Novembre. 258 à 260
Pour la fête de saint Martin, évêque de Tours. 11 Novembre. 260 à 263
Pour la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge. 21 Novembre. 263 et 264
Pour la fête de sainte Cécile, vierge et martyre. 22 Novembre. 264 et 265
Pour la fête de sainte Catherine, vierge et martyre. 25 Novembre. 265 et 266
Pour la fête et pour l'Octave de la Dédicace de l'Eglise de la paroisse. 266 à 268

TABLE DES EXHORTATIONS GÉNÉRALES. Jésus-Christ Sauveur. 267, 273, 275, 278, 281, 282, 284, 287, 289 291, 293, 295, 297, 298, 300, 301, 303, 304
Jésus-Christ Pasteur. 268, 272, 275, 280, 292, 299, 304
Jésus-Christ Roi. 269, 278, 288, 295, 301
Jésus-Christ Médecin. 269, 279, 288, 290
Jésus-Christ Ami. 270, 277, 285, 286, 293
Jésus-Christ Modèle de Patience. 270, 286
Jésus-Christ Viatique. 271, 276, 282, 291, 297
Jésus-Christ Maître. 273, 281, 290, 299
Jésus-Christ Victime. 274, 283
Jésus-Christ Modèle d'obéissance. 276, 284, 294, 302

EXHORTATIONS PARTICULIÈRES.
Pour les personnes ignorantes. 305
Pour les personnes grossières. 306, 307
Pour les personnes pauvres. 308
Pour un clerc-tonsuré, ou pour un acolyte. 308
Pour un sous-diacre, ou pour un diacre. 309
Pour un Prêtre. 309, 310, 311
Pour une personne qui a vécu dans des inimitiés publiques. 311, 312, 313
Pour un usurier et pour un concussionnaire public. 313
Pour une impudique publique. 314
Pour un pécheur public en général. 315
Différentes manières d'annoncer les Indulgences à l'Eglise après avoir porté le très-saint Viatique. 315 à 320
Pour annoncer les Indulgences quand on a porté le très-saint Viatique à de jeunes personnes. 319
Lorsque peu de personnes ont accompagné le très-saint Viatique. 319

Digitized by Google

Quand beaucoup de personnes viennent recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement, et que peu l'ont accompagné. 319
Pour les accidents inopinés. 320
Pour annoncer les Indulgences dans les maladies populaires. 320
Exhortations avant et après l'administration du baptême. 321 à 324
Explication des cérémonies du Baptême. 325 et 326
Exhortations avant et après l'Extrême-Onction. 327 à 331
Motifs de consolation dans les souffrances, pour les malades et les mourants. 331 à 336
Actes qu'on peut suggérer aux malades et aux mourants. 336 à 344
Actes d'invocation. 336, 338, 339, 340, 342
Actes de contrition. 336, 338, 339, 340, 341
Actes d'espérance. 337, 338, 339, 340, 341
Actes d'humilité. 337
Actes de foi. 337, 339
Actes de charité. 338, 339, 341, 342
Actes de désir du Ciel. 341
Actes de désir envers Dieu. 338, 340
Actes de désir de Dieu et du Ciel. 342
Actes de résignation. 341
Actes divers qu'on peut suggérer aux malades, lorsqu'ils sont à la dernière extrémité. 343 et 344
Exhortations avant et après les fiançailles. 345 à 346
Avant et après les fiançailles, pour des personnes grossières. 346 à 348
Exhortations avant et après le mariage. 347 à 351
Exhortation avant et après le mariage, quand la faute que les futurs époux ont commise est publique, ou que la justice les oblige de se marier pour ce sujet. 351, 352
Essai d'Exhortations pour les états différents des malades, dont les Confesseurs et les fidèles peuvent se servir utilement quand ils se trouvent auprès d'eux, avec un recueil d'Actes et d'aspirations pour l'agonie, par l'abbé Antoine Blanchard. 353
Préface. 353
Première partie. — Lorsqu'il ne paraît aucun danger dans la maladie. 369
Exhortation I, servant d'Introduction à un confesseur, lorsqu'il commence à visiter un malade. De la soumission avec laquelle un malade doit recevoir la maladie 369
Exh. II. Avis généraux pour consoler un malade de la perte de sa santé. 371
Exh. III. De l'amour des croix. 372
Exh. IV. Sur la disposition dans laquelle doit être un malade durant le cours de sa maladie. 374
Exh. V. Sentiments que les saints ont eus des souffrances et des maladies. 375
Exh. VI. Quels sont les maux que nous devons craindre. 376
Exh. VII. Les maladies sont des dons de Dieu, et des moyens utiles pour le salut. 379
Exh. VIII. Dieu est le souverain médecin de l'âme. C'est à lui qu'un malade doit avoir recours. Il se sert des infirmités du corps pour punir l'âme des péchés dont il a été l'instrument, et dont elles sont le remède. Comme c'est le péché qui en est la source primitive, c'est la maladie qui doit le détruire, afin de la guérir. 381
Exh. IX. Sur le même sujet. 384
Exh. X. Effets salutaires que produisent les maladies. Dangers où l'âme est exposée, lorsque le corps jouit d'une santé robuste. 386
Exh. XI. Sur le même sujet. 389
Exh. XII Continuation des avantages que produisent les maladies en faveur des malades. 392
Exh. XIII. Combien grande est la misère de l'homme. La santé dont il jouit est un bien fragile. Incertitude des remèdes, soit pour la conserver, soit pour la réparer. 396
Exh. XIV. Nécessité des souffrances pour expier les péchés passés. Leur peu de proportion avec ce qu'on a mérité de souffrir. 399
Exh. XV. Sur le peu de durée de la vie des hommes, et sur l'inconstance des choses humaines. 401
Exh. XVI. Pour exciter un malade à la patience dans les longues maladies. Exemples proposés sur ce sujet, tirés de l'Ecriture sainte. 402
Exh. XVII. Contenant divers motifs pour fortifier un malade contre ses impatiences. 404
Exh. XVIII. Combien il est dangereux pour un malade de différer jusqu'à l'extrémité de la vie à penser au salut. 405
Exh. XIX Pensée des supplices de l'enfer avantageuse à un malade, pour l'exciter à souffrir patiemment la violence de ses maux. 407
Exh. XX. Combien il est utile à un malade de mettre toute son espérance en Dieu. 408
Exh. XXI. Le temps de l'infirmité et de la maladie, est souvent plus favorable pour s'appliquer à l'affaire du salut, que celui de la santé. 409
Exh. XXII. Du bon usage qu'on doit tâcher de faire des souffrances de cette vie. 411
Exh. XXIII. Sur la nécessité de porter sa croix et de souffrir, confirmée par l'exemple de Jésus-Christ. 413
Exh. XXIV. Les maladies du corps sont de puissants remèdes pour dégager l'âme de ses passions, et elles tiennent lieu de pénitence 416
Exh. XXV. Sur les dangers où la vertu est exposée, lorsqu'on jouit d'une santé parfaite. 418
Exh. XXVI. Utilité des maladies pour nous porter à user de précaution contre les surprises de la mort, et nous détacher du monde. 421
Exh. XXVII Sur le même sujet. 423
Exh. XXVIII. Les maladies sont des châtiments et des remèdes salutaires. Sentiments dans lesquels nous devons les recevoir. Exemple de Job. 425
Exh. XXIX. Continuation de la même matière. Exemple de Lazare. 428
Exh. XXX. Combien l'on est injuste lorsqu'on murmure contre Dieu dans la maladie. 430
Exh. XXXI. Les maladies sont les épreuves de la vertu. Elles la perfectionnent et l'affermissent. 433
Exh. XXXII. Conduite qu'on doit observer dans la maladie, afin qu'elle devienne utile aux malades. 434
Exh. XXXIII. Sur le rétablissement de la santé d'un malade. Sa guérison ne doit point lui faire perdre de vue la mort. Exemples de plusieurs grands personnages sur ce sujet. Précautions nécessaires après être rentré dans le commerce du monde. 436
Exh. XXXIV. Sur la rechute du malade, lorsqu'elle est accompagnée de quelque danger. 441
Exh. XXXV. Pour soutenir un malade dans l'incertitude des événements, et l'exciter à user de précautions. 444
Exh. XXXVI Sur le même sujet. 445
Seconde partie. — Pour disposer un malade, en danger de mort, à recevoir les sacrements. 447
Exhortation I. Pour exciter un malade à se confesser, particulièrement quand il a vécu dans le désordre, ou qu'il a négligé son salut. 447
Exh. II. Sur le même sujet. 451
Exh. III. Sur le même sujet. 453
Exh. IV. Après la confession d'un malade. 454
Exh. V. Pour disposer un malade à recevoir le saint Viatique. 455
Exh. VI Sur les dispositions requises pour recevoir dignement le saint Viatique. 457
Exh. VII. Pour aider un malade, après la Communion, à rendre à Jésus-Christ de très-humbles actions de grâces. 459
Exh. VIII Pour exciter un malade à recevoir l'Extrême Onction. 461
Exh. IX. Pour porter un malade à des sentiments de componction, lorsque les onctions saintes lui seront appliquées. 464
Après l'Extrême-Onction. 469
Bénédiction d'un père à ses enfants. 469
Exh. X. Sur les dispositions dans lesquelles doit se mettre un malade après avoir reçu l'Extrême-Onction. 470
Exh. XI. Sur les avantages d'une mort chrétienne. 471
Avis sur les prières suivantes. 474
Prières dont on peut faire la lecture aux malades, pour exciter en eux les sentiments convenables à leur état. 475
Prières vives et ardentes tirées du livre des Méditations attribué à saint Augustin. 491
Troisième partie. — Lorsqu'un malade est dans un danger prochain de mort. 499
Exhortation I. Contenant plusieurs avis importants pour disposer un malade à une mort chrétienne. 499
Exh. II. Pour porter un malade à mettre ordre à sa conscience, et à régler ses affaires temporelles. 500
Exh. III. Sur le détachement du monde. 503
Exh. IV. Pour exciter un malade à conformer sa volonté à celle de Dieu, et le porter à se détacher des choses de la terre. 503
Exh. V. Pour exciter un malade à la patience, et à s'abandonner aux desseins de Dieu sur lui, à la vue de la croix du Sauveur qui lui sera présentée. 505

Digitized by Google

Exh. VI. Sur le même sujet. 507
Avis utiles à ceux qui assistent les malades à l'extrémité de la vie. 508
Exh. VII. Pour consoler un malade, lui inspirer de la confiance, et le fortifier contre les tentations du démon. 509
Exh. VIII. Pour disposer un malade à la mort. 512
Exh. IX. Pour exciter un malade à la douleur de ses péchés. 514
Exh. X. Pour consoler un malade à la vue de la Croix et des souffrances de Jésus-Christ. 515
Exh. XI. Pour consoler un malade par l'espérance d'un bonheur éternel. 517
Exh. XII. Pour affermir un malade contre les tentations du démon, et lui donner de la confiance en la miséricorde de Dieu. 518
Exh. XIII. Pour consoler un malade aux approches de la mort. 519
Sentiments chrétiens pour se disposer à la mort. 520
Exh. XIV. Pour fortifier un malade, et le disposer à faire à Dieu un sacrifice de sa vie, et de tout ce qui peut l'attacher au monde. 522
Exh. XV. Lorsqu'un moribond s'effraye par le souvenir de ses péchés. 522
Exh. XVI. Pour relever le courage d'un agonisant. 523
Exh. XVII. De la soumission que doit avoir un mourant à la volonté de Dieu. Sa fidélité dans les épreuves où il peut être exposé. 526
Exh. XVIII. Lorsqu'un malade est proche de sa fin, et qu'il ne parle plus qu'avec peine. 527
Exh. XIX. Lorsque le malade est à l'extrémité. 528
Aspirations et différents actes pour le temps de l'agonie. 529
Exh. XX En donnant la Croix à baiser à un agonisant. 533
Suite des aspirations. 534
Versets choisis des psaumes de David. 537

DISCOURS ET ALLOCUTIONS.

I. Discours et allocutions prononcés a l'occasion de la bénédiction des chemins de fer, des canaux, des eaux, des édifices publics, etc.

Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, pour la bénédiction de la première écluse du canal des Landes (14 juillet 1838). 561
Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, à la bénédiction du pont de Cubzac (1er mai 1840). 562
Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Bordeaux à la Teste (7 juillet 1841). 563
Quelques discours prononcés en différentes circonstances par Mgr Roess, évêque de Strasbourg. — I. Discours prononcé, en 1841, à l'occasion de la bénédiction des bateaux à vapeur du Rhin, de Strasbourg à Cologne. 565
II. Bénédiction du chemin de fer de Strasbourg à Bâle. — Discours prononcé à la gare de Mulhouse, en 1842. 567
III. Inauguration de l'horloge Schwilgué à la cathédrale de Strasbourg. — Discours prononcé le 31 décembre 1842. 569
IV. Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg à Paris, le 18 juillet 1852, en présence de S. A. Mgr le prince Louis-Napoléon, Président de la république. 572
V. Bénédiction du chemin de fer de Strasbourg à Molsheim, Barr et Wasselonne. — Discours prononcé à la gare de Molsheim, le 23 septembre 1861. 575
VI. Bénédiction du chemin de fer de Haguenau à Niederbronn. — Discours prononcé, le 18 décembre 1861 à la gare de Niederbronn. 580
VII. Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer vicinal de Schelestadt à Sainte-Marie-aux-Mines, le 29 décembre 1861. 585
Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, à l'occasion de l'inauguration du canal des Landes de Cazeaux, le 8 juin 1842. 588
Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, pour l'inauguration du nouveau Palais de Justice de Bordeaux, le 20 novembre 1846. 590
Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion de la bénédiction des drapeaux envoyés à la garde nationale de Sainte-Foy, par le Président de la république, le 20 mars 1849. 592
Discours prononcé par Mgr Pie, à la bénédiction du chemin de fer de Poitiers, le 1er juillet 1851, en présence de M. le président de la république. 594
Discours prononcé par Mgr Pie, à la bénédiction du chemin de fer de Niort, le 31 août 1856. 596
Discours prononcé par Mgr l'évêque de Poitiers, à la bénédiction de la prison cellulaire, à Niort, le 5 mars 1855. 600
Prières d'itinéraire à l'usage des voyageurs, ou Formule de la bénédiction solennelle du chemin de fer d'Orléans, par Mgr Fayet, le 2 mai 1843. 603
Discours prononcé pour la bénédiction de la manufacture des rubans de Bourg-Argental, par Son Em. le cardinal Donnet, le 2 juin 1851. 605
Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, pour la bénédiction du chemin de fer de Paris à Bordeaux, le 10 août 1853. 607
Discours de Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, prononcé au port de Rochefort, le 27 mars 1857, à l'occasion de la bénédiction et de la mise à l'eau du vaisseau l'*Alexandre*. 610
Discours prononcé à Toulouse par Son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion de la bénédiction du chemin de fer de l'Océan à la Méditerranée, le 2 avril 1857. 615
Discours prononcé par Son Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux, à l'occasion de la bénédiction solennelle de l'aviso français *le Renaudin*, le 19 mai 1857. 618
Discours prononcé par Mgr Donnet, à l'occasion de la bénédiction du nouveau Palais de Justice de la ville de Bazas, le 31 mai 1857. 620
Discours prononcé à Périgueux, par Mgr Donnet, pour la bénédiction du chemin de fer de Coutras à cette ville, le 26 juillet 1857. 622
Discours pour l'inauguration du chemin de fer de La Rochelle, prononcé par Mgr l'évêque de La Rochelle le 6 septembre 1857. 625
Discours pour l'inauguration du chemin de fer de Rochefort, prononcé par Mgr Landriot, le 7 septembre 1857. 638
Discours pour la bénédiction du Palais de Justice de la ville de Saintes, prononcé par Mgr Landriot le 3 novembre 1864. 639
Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, pour l'inauguration du canal de Lacanau, canton de Cisternau (Médoc), le 22 août 1864. 646
Discours prononcé par Mgr Delalle, évêque de Rodez avant la bénédiction des eaux de cette ville, le 3 août 1857. 649
Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, pour l'inauguration des fontaines de la ville de Bordeaux, le 13 août 1857. 653
Allocution de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, prononcée dans la cathédrale de Sainte-Croix, le 7 mai 1861, pour la bénédiction des eaux. 656
II. Discours et allocutions prononcés dans les comices agricoles, les sociétés d'agriculture et les congrès regionaux.
Discours prononcé à la cathédrale de La Rochelle, le jeudi 4 septembre 1856, après la Messe demandée par MM. les membres du congrès scientifique de France, par Mgr Landriot, président du Congrès. 669
Discours prononcé à Sauveterre, par Son Emin. le cardinal Donnet, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de La Réole, le 5 octobre 1856. 677
Discours prononcé à Saint-Ciers-Lalande, par Mgr Donnet, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle église et de la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Blaye, le 14 octobre 1856. 682
Discours prononcé à Saint-Vivien (Médoc), par Mgr Donnet, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, sur le drainage, le 19 octobre 1856. 686
Discours prononcé par Mgr Donnet, dans le parc du château de Clément V. à Villandraut, pour la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Bazas, le 23 août 1857. 691
Discours prononcé par Son Em. le cardinal Donnet, à la fête agricole de Monségur, sur les oiseaux, le 25 septembre 1857. 696
Discours prononcé à Bourg par Mgr Donnet, à l'occasion de la fête du comice agricole de l'arrondissement de Blaye, le 27 septembre 1857. 701
Discours sur les abeilles, prononcé par son Em. le cardinal Donnet, à Langon, pour la réunion de la société d'agriculture de la Gironde, le 5 septembre 1858. 706
Discours au congrès régional de La Rochelle, prononcé le dimanche 15 mai 1859, par Mgr Landriot. 711
Discours prononcé à Coutras, à la réunion de la société d'agriculture de la Gironde, par son Em. le cardinal archevêque de Bordeaux, sur la compassion pour les animaux, le 4 septembre 1859. 722

Digitized by Google

Discours prononcé à Grignols, à l'occasion de la réunion du comice agricole de l'arrondissement de Bazas, par Mgr Donnet, sur la prospérité de l'agriculture dans les Etats pontificaux, le 27 septembre 1859. 729

Discours prononcé à Blaye à l'occasion de la réunion du comice agricole de l'arrondissement, par Mgr Donnet, sur les nids des oiseaux, le 2 octobre 1859. 735

Discours prononcé à Capdieux, par Mgr Donnet, pour la réunion du comice agricole de Bazas, sur la condition du cultivateur comparée à celle de l'ouvrier des grandes villes, le 22 août 1861. 740

Discours de Mgr Donnet, prononcé à Blanquefort, pour la réunion de la société d'Agriculture de la Gironde, sur l'absentéisme, le 31 août 1862. 745

Discours prononcé au Sénat, par son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion d'une pétition sur le droit de chasse, le 3 février 1863. 749

Discours de Mgr Donnet, prononcé à Saint-Symphorien, pour la réunion du comice agricole de Bazas, sur la religion pratique, le 25 août 1863. 751

Discours prononcé dans le parc de Château-Lafitte, pour la réunion de la société d'Agriculture de la Gironde et du comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, par Mgr Donnet, sur le travail comme conservateur des forces de l'âme et du corps, le 4 octobre 1863. 756

Discours prononcé par Mgr Donnet, au comice agricole de la Gironde, à Bourg, arrondissement de Blaye, au mois d'octobre 1863. 760

Discours prononcé par Mgr Donnet, au comice agricole de Bazas, le 11 octobre 1863. 765

Discours prononcé par Mgr Donnet au comice agricole de l'arrondissement de Lesparre, réuni pour décerner des récompenses au travail et à la fidélité des serviteurs, le 15 octobre 1863. 771

Discours prononcé par Mgr Donnet au comice agricole de Coutras, le 17 octobre 1863. 776

III. Discours et instructions pour le culte de la très-sainte vierge, pour la cérémonie du couronnement de notre-dame, l'inauguration de sa statue et la consécration de ses sanctuaires.

Discours prononcé par son Eminence le cardinal Donnet, à l'occasion du couronnement de la statue de Notre-Dame de Laus, diocèse de Gap, le 22 mai 1855. 779

Discours prononcé par Mgr. Pie, évêque de Poitiers, à la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Chartres, le 31 mai 1855. 785

Discours prononcé à Blois par son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion du couronnement de la statue de Notre-Dame des Aydes, le 6 août 1860. 804

Discours prononcé par Mgr Donnet pour la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Verdelais, le 2 juillet 1856. 812

Instruction pastorale et Mandement de son Em. le cardinal Donnet à l'occasion du Carême de 1860, sur le culte de la sainte Vierge, et sur le projet d'élever une statue sur la tour Pey-Berland, sous le vocable de Notre-Dame d'Aquitaine (20 février 1860). 816

Discours prononcé au Puy par Mgr Donnet pour l'inauguration de la statue de Notre-Dame de France, le 12 septembre 1860. 829

Allocution prononcée sur le perron de la cathédrale du Puy, à la rentrée de la procession générale, le 12 septembre 1860. 856

Discours prononcé à Marseille par Mgr Donnet pour la consécration du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, le 5 juin 1864. 859

IV. Instruction synodale sur la papauté trônant a rome, et discours prononcés a l'occasion de la translation des reliques ou des honneurs rendus aux saints.

Instruction synodale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, sur Rome considérée comme siége de la Papauté (12 septembre 1856.) 865

Discours prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle, à Ligugé près Poitiers, pour la fête de saint Martin, le 11 novembre 1856. 894

Discours prononcé par Mgr Jordany, évêque de Fréjus et Toulon, à la cérémonie de la translation du chef de sainte Marie-Madeleine dans un nouveau reliquaire (1860). 904

Discours pour le deux-centième anniversaire de la mort de saint Vincent de Paul, prononcé à Paris dans la chapelle des Lazaristes, le 27 septembre 1860, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes. 911

I. Raisons de la confiance en Dieu et de l'optimisme chrétien. 916

II. Conseils pratiques. 933

Saint Thomas d'Aquin. Discours prononcé aux Carmes, en l'église des Dominicains, le 7 mars 1864, par Mgr Landriot. 942

Discours prononcé à Annecy par son Em. le cardinal Donnet pour le deuxième anniversaire centenaire de la canonisation de saint François de Sales. Avril 1865. 962

Discours prononcé par Mgr Donnet, pour la fête de la translation des reliques de saint Pius à Pont-à-Mousson, le 9 juillet 1865. 970

V. Discours et allocutions pour la bénédiction ou la consécration d'églises, de chapelles, d'autels et de croix, pour la pose de première pierre, pour l'inauguration d'hospices, la bénédiction d'abbesse, etc.

Discours prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la cérémonie de la consécration de l'autel et de la réconciliation de la chapelle du château d'Anet, au diocèse de Chartres, le 3 septembre 1851. 974

Allocution de Mgr Pie, pour la consécration de la nouvelle église des Jésuites, à Poitiers, 30 Juin 1854, et pour l'ouverture de leur collége, 26 octobre 1854. 977

I. Allocution après la consécration de l'Eglise. 977

II. — Pour l'ouverture du collége des Pères Jésuites. 979

Discours prononcé par Mgr Donnet, à l'occasion de la bénédiction de la première pierre de l'Eglise de Bergerac, le 6 avril 1856. 981

Discours prononcé par Mgr Donnet à la bénédiction de l'Eglise de Bourg-Argental, le 21 septembre 1856. 987

Discours prononcé au Mans par Mgr Donnet pour la consécration de l'Eglise de Notre-Dame de la Croix, le 17 Juin 1857. 990

Discours prononcé par Mgr Donnet à la consécration de l'Eglise des Carmes à Bordeaux, le 13 octobre 1857. 994

Discours prononcé par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'occasion de la bénédiction solennelle de la grotte de Saint-Mesmin, et de la croix monumentale de Micy, le 13 Juin 1858. 1000

Discours pour la bénédiction de la chapelle des Carmélites nouvellement installées à La Rochelle, prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, le 9 février 1859. 1004

Notre-Dame de Recouvrance. 1015

Discours de Mgr Landriot, pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, à l'institution diocésaine de Pons, prononcé aux pieds de la statue de la très-sainte Vierge, le 18 Juin 1860. 1021

Discours de Mgr l'Evêque de La Rochelle et Saintes, pour la consécration de l'Eglise de Notre-Dame, à Rochefort, le dimanche 1er juillet 1860. 1033

Discours prononcé par Mgr Landriot, le 11 juillet 1861, pour la bénédiction de la nouvelle construction de l'institution diocésaine à Pons. 1046

Discours prononcé à Saint-Brieuc par Mgr Donnet pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle du lycée, le 30 juin 1860. 1055

Discours prononcé par Mgr Landriot pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Croix-Gente, paroisse de Sousmoulins, canton de Montendre. 1056

Notice sur la chapelle votive de Notre-Dame de Pitié, à Croix-Gente. 1056

Discours pour la consécration de la cathédrale de La Rochelle, prononcé le 18 novembre 1862, par Mgr Landriot. 1070

Allocution prononcée par Mgr Landriot, le 16 octobre 1863, pour la bénédiction d'une chapelle établie au château de X..... 1089

Discours prononcé par Mgr Donnet pour l'inauguration d'un hospice dans le lieu où existait la maison natale de saint Vincent de Paul, au département des Landes, le 24 avril 1864. 1092

Discours prononcé, le 21 juin 1865, par Mgr Landriot, pour la bénédiction de la chapelle des Petites-Sœurs des Pauvres. 1096

Discours prononcé par Mgr Donnet à la cérémonie de la bénédiction solennelle de l'Abbesse du monastère des Dames Bénédictines de Flavigny, près Nancy, le 10 juillet 1865. 1105

Discours prononcé par Mgr Donnet le jour de la consécration de la nouvelle Eglise de Bergerac. Août 1858. 1114

Allocution pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle du grand séminaire de La Rochelle, pro-

Digitized by Google

noncée par Mgr Landriot, le mercredi 14 mars 1866. 1118
Notice. 1118

VI. Discours et Instructions pour la bénédiction des cloches, des clochers et des orgues.

Instruction pastorale de Son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion du Carême de 1844, sur les cloches. 1125
Discours pour une bénédiction de cloche chez les Dames de Chavagnes à La Rochelle, prononcé par Mgr Landriot le 25 juillet 1858. 1132
Discours prononcé par Mgr Donnet pour la bénédiction du clocher de Villefranche-sur-Saône, le 15 mai 1862. 1140
Discours prononcé à la cathédrale de La Rochelle par Mgr Landriot, pour la bénédiction de l'orgue du chœur, le jeudi 14 mars 1861. 1144
Prière pour la bénédiction des orgues. 1152

VII. Discours et allocutions pour les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou de Saint-François-Xavier, les cercles catholiques, les salles d'asile, les sociétés des crèches et celles des jeunes apprentis.

Allocution prononcée par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la réunion générale de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à Poitiers, le second dimanche après Pâques, 14 avril 1850. 1152
Allocution prononcée par Mgr Pie à la séance générale des conférences de Saint-Vincent-de-Paul à Poitiers, le 20 février 1853. 1155
Lettre pastorale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, aux fidèles de la ville épiscopale, pour la formation d'un Vestiaire de Saint-Vincent-de-Paul, novembre 1854. 1155
Allocution prononcée par Mgr Pie, à la séance d'installation du conseil central de la société de Saint-Vincent-de-Paul à Poitiers, le 18 mars 1855. 1160
Discours prononcé à Notre-Dame de Bayonne, par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'occasion de la réunion des conférences de Saint-Vincent de-Paul du sud-ouest de la France, le 30 mai 1858. 1165
Discours prononcé par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes, à la réunion provinciale des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, assemblées à la cathédrale de La Rochelle, le 18 juillet 1858. 1169
Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, à Blaye, à la Réunion du comice agricole, sur les salles d'asile, le 25 octobre 1855. 1185
Discours prononcé par Mgr Donnet pour l'inauguration de la salle d'asile de la paroisse Saint-Martial, le 26 décembre 1857. 1190
Discours pour la réunion générale des sociétés de Saint-François-Xavier, prononcé par Mgr Donnet, le 30 décembre 1857. 1195
Discours prononcé à Paris par Son Emin. le cardinal Donnet, à l'occasion de la dixième réunion solennelle de la Société des crèches, le 30 mars 1857. 1196
Discours prononcé par Mgr Donnet, à la réunion de la Société des jeunes apprentis, le 15 novembre 1857. 1199
Allocution au Cercle catholique de Poitiers, prononcée par Mgr Pie, le jeudi 15 février 1851. 1201
Discours prononcé à Paris par Mgr Donnet, pour la réunion des membres du Cercle catholique du Luxembourg, le 27 mars 1859. 1204

VIII. Discours pour les distributions des prix dans les établissements d'instruction publique.

Discours prononcé par Son Emin. le cardinal Donnet, à la distribution des prix du collége de Bazas, le 25 août 1835. 1206
Discours de Mgr Donnet pour la distribution des prix du petit séminaire de Bordeaux, le 27 août 1856. 1210
Discours sur l'enseignement des lettres et des sciences, au point de vue de l'esprit chrétien et de la vraie philosophie, prononcé à la distribution des prix du lycée de La Rochelle, le 10 août 1857, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes. 1212
Discours de Mgr Donnet pour la distribution des prix du collége ecclésiastique de Saint-André-de-Cubzac, sur l'exactitude, le 18 août 1857. 1226
Discours de Mgr Landriot pour la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Flour, le 25 juillet 1865. 1230
Discours prononcé par Mgr l'évêque de La Rochelle et Saintes pour la distribution des prix du petit séminaire de Montlieu, le 1er août 1865. 1235
Discours prononcé par Mgr Landriot pour la distribution des prix de l'institution diocésaine de Pons, le 3 août 1865. 1244

IX. Discours et allocutions pour sujets divers

Discours prononcé à Paris, dans les salons de M. le baron de Havelt, par Son Em. le cardinal Donnet, pour la réunion de l'œuvre des pélerinages et du départ de la Caravane de Pâques, le 29 mars 1859. 1255
Discours prononcé à Paris par Mgr Donnet, aux pélerins de la Terre-Sainte, le 4 mars 1860. 1257
Discours prononcé au Sénat par Son Em. le cardinal Donnet, à l'occasion d'une pétition sur l'ivrognerie, le 14 mars 1861. 1260
Discours prononcé par Mgr Landriot, pour la première réunion de l'association amicale des anciens élèves de Pons, au Banquet général, le 17 juin 1862. 1262
Allocution de Mgr l'Evêque de La Rochelle et Saintes, prononcée le 26 juillet 1863, au Château de la Garde-aux-Valets près La Rochelle, pour la célébration d'un cinquantième anniversaire de mariage. 1268
Discours prononcé dans la séance du Sénat du 27 février 1866, par Son Em. Mgr le cardinal Donnet, sur les inhumations précipitées. 1273
Eloge de Jeanne d'Arc prononcé par Mgr Pie, évêque de Poitiers, dans l'église cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1844, jour anniversaire de la délivrance de cette ville. 1275
Discours prononcé par Mgr Pie, à la séance publique de la société des Antiquaires de l'Ouest, le 26 décembre 1849. 1295
Discours de Mgr l'Evêque de Poitiers pour la clôture de la retraite des vieillards, le Dimanche de la Passion, 17 mars 1850. 1297
Mandement de Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui ordonne des prières pour la clôture du Jubilé demi-séculaire, et pour le XXVe anniversaire de l'apparition miraculeuse de la croix à Migné, 25 novembre 1851. 1302
Allocution de Mgr l'Evêque de Poitiers pour le XXVe anniversaire du miracle de Migné, prononcée au pied de la croix de Migné, le troisième Dimanche d'Avent, 14 décembre 1851. 1312
Homélie prononcée par Mgr Pie, évêque de Poitiers, à la Messe paroissiale de la solennité du rétablissement de l'Ordre de Saint-Benoît dans le monastère de Ligugé, le 23 novembre 1853. 1315
Mandement de Mgr l'Evêque de Poitiers promulguant les indulgences, accordées à l'église et à l'oratoire de Saint-Martin à Ligugé. 1325
Discours prononcé par Mgr Pie à la solennité du rétablissement de l'église du château de Thouars, aujourd'hui collége Saint-Louis, le 18 juin 1853. 1327
Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Poitiers pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. 1331
Lettre pastorale de Son Eminence Mgr le cardinal archevêque de Bordeaux, aux zélateurs des sanctuaires de Marie et à toutes les âmes généreuses que les bains de mer attirent sur la plage d'Arcachon, pour les engager à reconstruire, en l'agrandissant, la vieille chapelle, et la surmonter d'un clocher convenable, 25 février 1855. 1337
Lettre de Son Eminence le cardinal Donnet à M. Hournon, au sujet d'une anecdote attribuée à Son Eminence le cardinal de Cheverus. Du 5 octobre 1857. 1340
Le neuf février à Lérins (1859). 1341
Discours prononcé par Mgr l'Evêque de Fréjus sur les ruines du monastère de Lérins. 1344
Lettre de Mgr Landriot évêque de la Rochelle, à M. l'abbé Laforêt, professeur à l'université catholique de Louvain, sur la direction à donner à l'enseignement apologétique. Du 15 janvier 1860 1349
Discours de Mgr l'Evêque d'Annecy, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer d'Aix-les-Bains à Annecy, en présence de Son Exc. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, dans les premiers jours de juillet 1866. 1376
Avis de l'Editeur sur les Exhortations qui suivent. 1380

Exhortations pour l'administration des derniers sacrements.

Avant les sacrements. 1380
Après les sacrements. 1381
Exhortations pour le baptême. — Première Exhortation. 1381
Seconde Exhortation. 1382
Exhortation à faire au tribunal de la pénitence pour la communion pascale. 1385
Exhortation pour la célébration d'un mariage. 1385
Autre Exhortation pour un mariage. 1385
Exhortation pour la célébration d'un mariage en secondes noces 1387

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR*.

Le RITUEL DES RITUELS pour formules de prônes, abrégés de la doctrine chrétienne, instructions pour fêtes de l'année, exhortations pour l'administration du Baptême, de la Confirmation, de la Pénitence, de l'Eucharistie, de l'Extrême-Onction et du Mariage, ainsi que pour diverses consécrations et bénédictions, par exemple, d'églises, autels, vêtures, relevailles, cloches, enfants, etc., n'est autre chose qu'un recueil des formules et des allocutions différentes pour ces saints actes, qui se trouvent dans les Rituels romain et parisien, en usage en France et en Belgique. Chaque Rituel, outre la forme d'administration desdits sacrements, contient plusieurs formules de bénédictions pour les divers cas qui se présentent journellement.

Le droit de déterminer ainsi les formes du culte public appartient essentiellement au Souverain Pontife. Depuis le concile de Trente, les Souverains Pontifes s'en sont positivement réservé l'exercice; et si auparavant il a été quelquefois exercé par d'autres, il n'en saurait être de même aujourd'hui en ce qui concerne le Rituel qui fait partie de ce qu'il y a de plus grave et de plus important ou de général dans les formes du culte public. Les bulles de saint Pie V, et quelques décisions plus récentes sont formelles à cet égard. Ce Pontife qui, en abolissant les Bréviaires et Missels particuliers, avait excepté ceux qui jouissaient d'une approbation du Siége apostolique, ou d'une coutume remontant à plus de deux cents ans, n'avait point compris dans cette exception le Rituel : *Illi soli libri adhibendi sunt, et in illis tantum benedictionibus (uti licet), quæ Rituali romano sunt conformes; nec aliæ adhibeantur, dummodo non constet a sacra Rituum Congregatione fuisse approbatas.* Donc toute addition faite au Rituel romain serait nulle de plein droit, à moins qu'elle n'eût été approuvée par la Congrégation des Rites. Cette Congrégation, d'après la Constitution de Sixte V, donnée en 1587, *Immensa æterni Dei*, etc., a pour objet principal de faire observer avec exactitude, les rites et cérémonies dans toutes les églises, de les réformer, si elles sont viciées, de les rétablir si elles sont abolies, et de les expliquer clairement si quelques-unes ont besoin d'explications.

Telle est la lettre de la question du droit. Ce droit, les Pontifes romains, les successeurs de Pierre, l'ont exercé dans tous les temps. Cependant la prudence les a portés quelquefois à tolérer certains rites, dans le Rituel, qui n'étaient pas conformes à ceux de l'Eglise romaine, mais qui n'avaient rien de contraire à l'intégrité de la foi.

Le Rituel romain fut publié par ordre du Pape Paul V, en 1614; ses lois regardent l'Eglise universelle. Voici comment s'explique ce Souverain Pontife dans la bulle *Apostolicæ Sedi*, etc., donnée pour la promulgation du nouveau Rituel : *Ut autem recte et ordine, ut par erat, res ageretur, nonnullis ex venerabilibus fratribus nostris Sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, pietate, doctrina et prudentia præstantibus, eam demandavimus, qui cum consilio eruditorum virorum, variisque præsertim antiquis et quæ circumferuntur ritualibus consultis....., rebusque omnibus mature consideratis, demum divina aspirante clementia, quanta oportuit brevitate, Rituale confecerunt. In quo cum receptos et approbatos catholicæ Ecclesiæ ritus suo ordine digestos conspexerimus, illud sub nomine Rituali romani merito edendum publico Ecclesiæ Dei bono judicavimus. Quapropter hortamur in Domino venerabiles fratres, patriarchas, archiepiscopos et episcopos, et dilectos filios eorum vicarios, necnon abbates, parochos universos, ubique locorum existentes, et alios ad quos spectat, ut in posterum, tanquam Ecclesiæ romanæ filii, ejusdem Ecclesiæ omnium matris et magistræ auctoritate constituto Rituali in sacris functionibus utantur, et in re tanti momenti, quæ catholica Ecclesia et ab ea probatus usus antiquitatis statuit, inviolate observent.*

Benoît XIV, en 1752, sanctionne de son autorité le Rituel romain par la bulle suivante :

Quam ardenti studio, incredibili sollicitudine assidua cura, et indefesso diuturnoque labore, adhibitis etiam accitisque undequaque viris in sacra doctrina disciplinaque ecclesiastica versatis, atque ac de rerum liturgicarum peritia peritissimis, sedulam operam navaverint atque contenderint prædecessores nostri romani Pontifices, ut Rituale romanum... sive emendatis erroribus, sive correctis inordinationibus, sive ablatis inutilibus, sive restitutis necessariis, ad eam tandem formam normamque juxta quam de præsenti usui sunt, maximo cum omnium virorum ecclesiasticorum commodo et utilitate redigeretur; præstat imprimis intelligere ex ipsis præsertim apostolicis in simili forma Brevis litteris eorumdem prædecessorum nostrorum, qui post sanctum Pium Papam V, Clemens VIII, Innocentius X, Paulus V, Urbanus VII, et Benedictus XIII, ad gravissimum dignissimumque hujusmodi opus omnibus numeris absolvendum esse pro viribus addixerunt.

Datum Romanæ..., die XXV *Martii anni* 1752.

Cependant quelque excellente et nécessaire que soit l'administration des sacrements, le ministère et les devoirs des prêtres à l'égard des fidèles ne se bornent pas à cette fonction. En première ligne se pose devant eux ce que la foi nous

* Cet Avis, comme la table qui le suit, aurait dû se trouver au tome premier du *Rituel des Rituels*.

Digitized by Google

enseigne de la connaissance de Dieu, de la création du monde, de la providence avec laquelle il le gouverne, de la rédemption des hommes, etc., puis nos devoirs envers Dieu, tels que la prière et les autres pratiques du culte qui se trouvent aussi dans le Rituel. Dès lors, puisque les prêtres doivent accomplir et diriger tous les actes du culte public, enseigner pour nourrir et accroître la foi et la piété, et faire goûter et pratiquer les moyens de perfection approuvés par l'Eglise pour la sanctification des âmes, nous aborderons cette matière de formules de prières, de prônes et d'abrégés de la doctrine chrétienne, avant de nous occuper de ce qui a rapport aux sacrements ou du Rituel proprement dit.

N. B. Dans tout le cours de cet ouvrage nous procédons par ordre analogique des matières et ordre alphabétique des lieux. En ce qui concerne ce dernier ordre, nous plaçons en tête, vu son rang de dignité, Rome, puis en raison de sa primauté d'honneur, Paris, et ses suffragants. Ensuite viennent, par ordre alphabétique, les archevêchés avec leurs évêchés. Le même ordre est suivi, à moins d'indication contraire, sur chaque question. En faveur de ceux qui voudraient consulter les Rituels de tel ou tel diocèse en particulier, nous donnons ci-après une liste alphabétique des évêchés, où chaque nom est suivi de celui de l'archevêché dont il est le suffragant. Le lecteur trouvera ainsi sur-le-champ et sans nulle peine l'objet de ses recherches.

Liste alphabétique des archevêchés, avec leurs évêchés suffragants.

I. ROME. — Capitale et centre de l'univers catholique.
II. PARIS. — 1. Blois; 2. Chartres; 3. Meaux; 4. Orléans; 5. Versailles.
III. AIX. — 1. Ajaccio; 2. Alger; 3. Digne; 4. Fréjus et Toulon; 5. Gap; 6. Marseille; 7. Nice.
IV ALBY. — 1. Cahors; 2. Mende; 3. Perpignan; 4. Rodez.
V. AUCH. — 1. Aire et Dax; 2. Bayonne; 3. Tarbes.
VI. AVIGNON. — 1. Montpellier; 2. Nimes; 3. Valence; 4. Viviers.
VII. BESANCON. — 1. Belley; 2. Metz; 3. Nancy; 4. Saint-Dié; 5. Strasbourg; 6. Verdun.
VIII. BORDEAUX. — 1. Agen; 2. Angoulême; 3. Basse-Terre (Guadeloupe); 4. Luçon; 5. Périgueux; 6. Poitiers; 7. La Rochelle; 8. Saint-Denis (Ile de la Réunion); 9. Saint-Pierre (Martinique).
IX. BOURGES. — 1. Clermont; 2. Limoges; 3. Le Puy; 4. Saint-Flour; 5. Tulle.
X. CAMBRAI. — Arras.
XI. CHAMBERY. — 1. Annecy (ancien évêché de Genève); 2. Saint-Jean-de Maurienne; 3. Tarentaise (Moutiers, siége épiscopal).
XII. LYON. — 1. Autun; 2. Dijon; 3. Grenoble; 4. Langres; 5. Saint-Claude.
XIII. REIMS. — 1. Amiens; 2. Beauvais; 3. Châlons; 4. Soissons et Laon.
XIV. RENNES. — 1. Quimper; 2. Saint-Brieuc et Tréguier; 3. Vannes.
XV. ROUEN. — 1. Bayeux et Lisieux; 2. Coutances; 3. Evreux; 4. Séez.
XVI. SENS. — 1. Moulins; 2. Nevers; 3. Troyes.
XVII. TOULOUSE. — 1. Carcassonne; 2. Montauban; 3. Pamiers.
XVIII. TOURS. — 1. Angers; 3. Laval; 3. Le Mans; 4. Nantes.
XIX. Belgique — 1. Bruges; 2. Gand; 3. Liége; 4. Malines, archevêché; 5. Namur; 6. Tournay.

Liste alphabétique des évêchés où la langue française est en usage, avec l'indication de l'archevêché dont chaque évêché est suffragant.

1. Agen. — Bordeaux.
2. Aire et Dax. — Auch.
3. Aix, Arles et Embrun. — *Archevêché.*
4. Ajacio. — Aix.
5. Albi. — *Archevêché.*
6. Alger. — Aix.
7. Amiens. — Reims.
8. Angers. — Tours.
9. Angoulême. — Bordeaux.
10. Annecy. — Chambéry.
11. Aoste. — Turin.
12. Arras. — Cambrai.
13. Auch. — *Archevêché.*
14. Autun. — Lyon.
15. Avignon. — *Archevêché.*
16. Basse-Terre (Guadeloupe). — Bordeaux
17. Bayeux. — Rouen.
18. Bayonne. — Auch.
19. Beauvais et Noyon. — Reims.
20. Belley. — Besançon.
21. Besançon. — *Archevêché.*
22. Blois. — Paris.
23. Bordeaux. — *Archevêché.*
24. Boulogne, ancien évêché, aujourd'hui du diocèse d'Arras.
25. Bourges, *archevêché.*
26. Bruges, évêché de la Belgique.
27. Cahors. — Albi.
28. Cambrai. — *Archevêché.*
29. Carcassonne. — Toulouse.
30. Châlons. — Reims.
31. Chambéry. — *Archevêché.*
32. Chartres. — Paris.
33. Clermont-Ferrand. — Bourges.
34. Coutances. — Rouen.
35. Digne. — Aix.
36. Dijon. — Lyon.
37. Evreux. — Rouen.
38. Fréjus et Toulon. — Aix.
39. Gand. — Evêché de la Belgique.
40. Gap. — Aix.
41. Genève. — Evêché de la Suisse.
42. Grenoble. — Lyon.
43. Langres. — Lyon.
44. Laval. — Tours.
45. Liége. — Evêché de la Belgique.
46. Limoges. — Bourges.
47. Luçon. — Bordeaux.
48. Lyon. — *Archevêché.*
49. Malines. — *Archevêché* de la Belgique.

Digitized by Google

50. Mans (Le). — Tours.
51. Marseille. — Aix.
52. Meaux. — Paris.
53. Mende. — Albi.
54. Metz. — Besançon.
55. Montauban. — Toulouse.
56. Montpellier. — Avignon.
57. Moulins. — Sens.
58. Namur. — Evêché de la Belgique
59. Nancy. — Besançon.
60. Nantes. — Tours.
61. Nevers. — Sens.
62. Nice. — Aix.
63. Nimes. — Avignon.
64. Orléans. — Paris.
65. Pamiers. — Toulouse.
66 Paris. — *Archevêché.*
67. Périgueux. — Bordeaux.
68. Perpignan. — Albi.
69. Poitiers. — Bordeaux.
70. Puy (Le). — Bourges.
71. Quimper. — Rennes.
72. Reims. — *Archevêché.*
73. Rennes. — *Archevêché.*
74. Rochelle (La) et Saintes. — Bordeaux.
75. Rodez. — Albi.
76. ROME. — Capitale et centre de l'univers catholique.
77. Rouen. — *Archevêché.*
78. Saint-Brieuc. — Rennes.
79. Saint-Claude. — Lyon.
80. Saint-Denis (Ile de La Réunion). — Bordeaux
81. Saint-Dié. — Besançon.
82. Saint-Flour. — Bourges.
83. Saint-Jean-de-Maurienne. — Chambéry.
84. Saint-Pierre (Martinique) — Bordeaux.
85. Seez. — Rouen.
86. Sens. — *Archevêché.*
87. Soissons et Laon. — Reims.
88. Strasbourg. — Besançon.
89. Tarbes. — Auch.
90. Tarentaise. — Chambéry.
91. Toul, ancien évêché, aujourd'hui du diocèse de Nancy.
92. Toulon, ancien évêché, aujourd'hui du diocèse de Fréjus.
93. Toulouse. — *Archevêché.*
94. Tournay. — Evêché de la Belgique.
95. Tours. — *Archevêché.*
96. Troyes. — Sens.
97. Tulle. — Bourges.
98. Valence. — Avignon.
99 Vannes. — Rennes.
100. Verdun. — Besançon.
101. Versailles. — Paris.
102. Viviers. — Avignon.

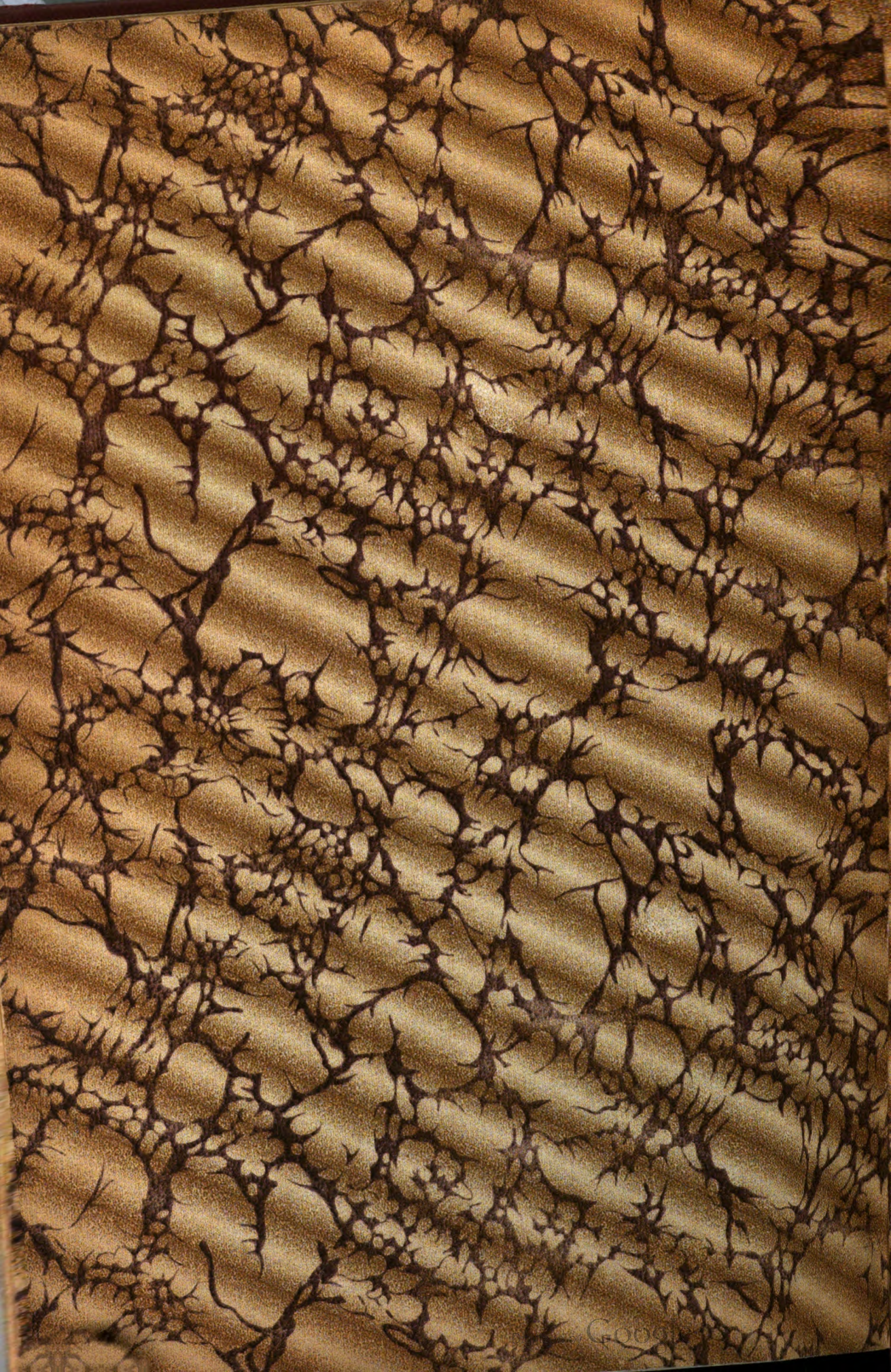
Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

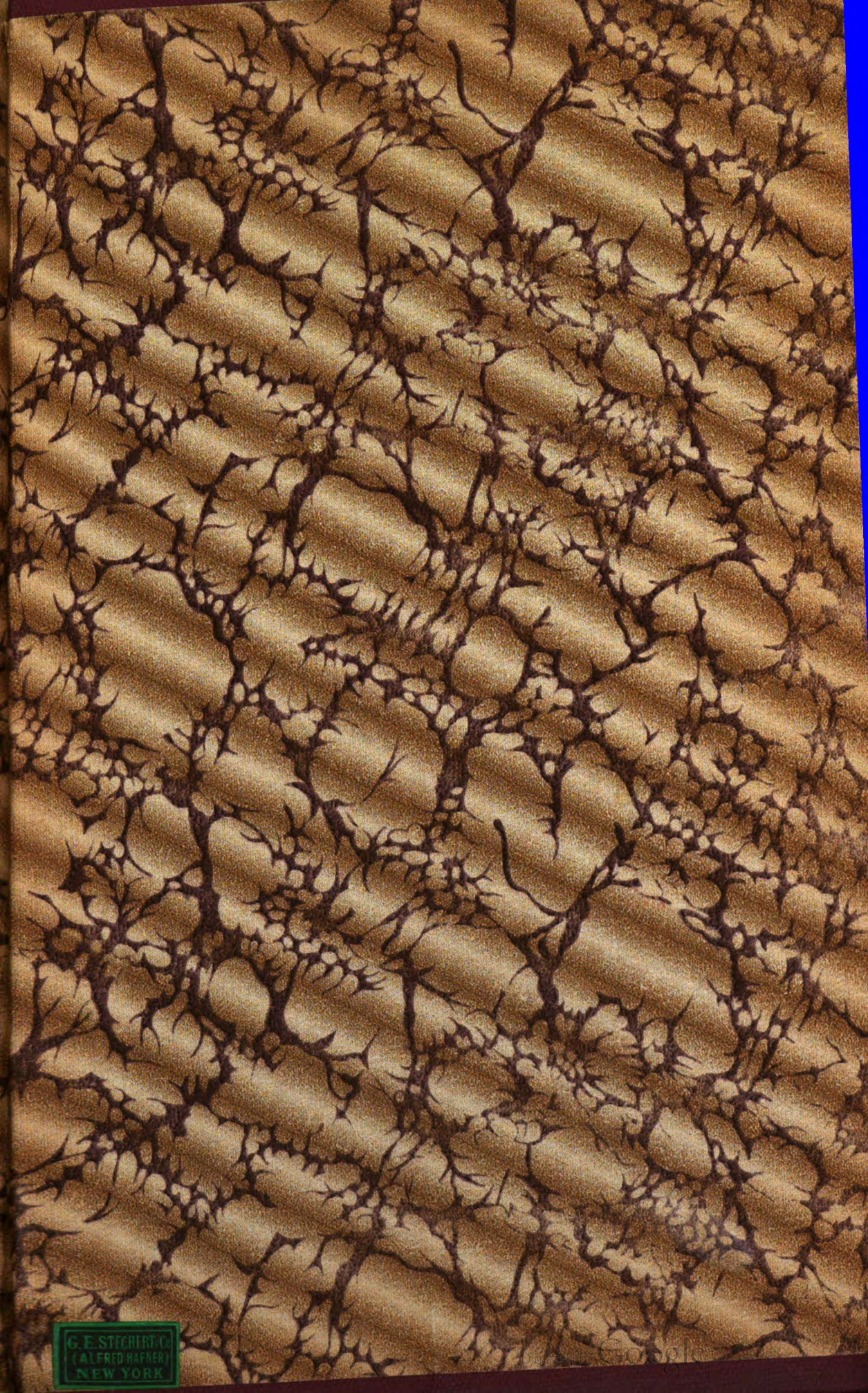
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




G. E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK
Digitized by Google

Digitized by Google